LES OEUURES MORALES ET MESLEES DE PLUTARQUE. TRANSLATEES...

Plutarchus, Jacques Amyot

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE V. E. II
ROMA
RC
1050

18.

130

120

LES ŒVVRES MORALES ET MESLEES DE PLVTARQVE.

Translatees de Grec en François, reueuës & corrigees en plusieurs passages par le Translateur.

Comprises en deux Tomes, & enrichies en ceste edition de Prefaces generales, de Sommaires au commencement d'vn chascun des Traitez, & d'Annotations en marge, qui monstrent l'artifice & la suite des discours de l'autheur.

Auec quatre Indices: le premier, des Autheurs alleguez & exposez: le second, des Similitudes: le troisiesme, des Apophthegmes: & le dernier des choses memorables mentionnees esdites œuures.

Pour Samuel Crespin.

M. DCXIIII.

A COLOGNI.

AV ROY TRES-CHRESTIEN CHARLES IX. DE CE NOM.

SI vous prenez plaisir à porter sceptres, & à seoir en thrones royaux, dit Salomon, aimez la sapience, à fin que vous regniez eternellement : aimez la lumiere de sapience, vous qui commandez aux peuples. C'est vne belle instruction, Sire, & vn sage aduertissement pour ceux à qui Dieu a mis en main les resnes du gouuernement de ce monde, leur estant adressé par vn Roy, auquel Dieu donna iadis tant de sagesse, que iamais auparauant n'en auoit esté de semblable, ni iamais plus, dit l'escriture, n'en sera de pareil. Car certainement sapience est prouision necessaire à ceux qui veulent regner, sans laquelle les Roys, quelques grands, quelques riches & puissans qu'ils soient, ne sont pas munis de ce qui leur faut, pour exercer dignement & maintenir seurement leur estat, & auec laquelle ils ont moien d'estre honorez, & heureux en ce monde temporellement, & glorieux en l'autre eternellement, eux & ceux qui ont à viure sous leur obeissance, suiuant ce que dit la mesme sapience, (Le sage Roy est l'establissement, l'apuy & asseuré fondement de son peuple.) A quoy se raporte aussi naifuement, ainsi que toute verité s'accorde à toute verité, le dire de Platon, Que les royaumes seront heureux quãd les Philosophes regneront, ou que les Roys philosopheront, c'est à dire, quand ils feront profession d'aimer la sapience : propos veritablement memorable, digne d'estre souuent recordé & profondement engraué es cœurs des Monarques & Roys, dautant qu'en ce poinct-là principalement, à le bien prendre, gist & consiste la grandeur auguste de la Maiesté Royale, & que c'est en quoy les Roys aprochent plus pres, & ressemblent mieux à la Diuinité, de pouuoir beatifier & rendre heureux, non vne ville seulement, ou vn pays particulier, ains tout vn monde, par maniere de dire, selon l'estendue de leur Empire, n'aiãt la hautesse de leur estat rien de meilleur, que de vouloir, ni de plus grãd que de pouuoir bien faire à vne multitude innumerable de toutes sortes d'hommes. Or y aiant en nostre ame deux principales puissances necessairement concurrentes à toute louable & vertueuse action, l'entendement & la volonté, l'vn pour comprendre ce qu'il faut faire, & l'autre pour l'executer, sapience est la perfection de toutes les deux, qui enlumine, sublime & affine le discours de la raison par la conoissance des choses, pour sçauoir discerner le vray du faux, le bien du mal, & le droit du tort, à fin de pouuoir bien iuger : & qui rectifie, regle & conduit la volonté pour lui faire aimer, élire & pourchasser l'vn, hair, fuir & euiter l'autre. Ces deux perfections certainement sont grace singulieres de Dieu, & dons

speciaux du sainct Esprit, mais plus necessaire celle de la volonté, qui n'est autre chose que la crainte de Dieu, & conscience craintiue, & tremblante de peur de l'offenser, tant & si souuent recommãdee par toute la saincte Escriture, qu'en plusieurs passages elle est honoree du tiltre & nom venerable de Sapience, disant le bon Iob, Sapience est la crainte du Seigneur Dieu: & l'intelligence, se garder de malfaire. Mais si elle est requise à toutes sortes de gens qui desirent trauerser la tourmente de ceste vie sans mortel naufrage, beaucoup plus l'est-elle aux Princes souuerains qu'à nuls autres, dautant que les inferieurs & suiets, si d'auenture ils chopẽt quelque fois, trouuent aßez qui les releue: mais les Rois qui ne reconoissent aucun superieur en ce monde, qui se disent estre par dessus les loix, & auoir plein pouuoir, puißance absolue, & authorité souueraine, s'ils ont enuie de fouruoyer, qui les redressera? s'ils s'oublient, qui les corrigera? s'ils se laissent aller à leurs appetits, qui les en retiendra? Estant si difficile de tenir mesure & garder moyen en licence qui n'est point limitee, ainsi que tesmoigne ce prouerbe ancien,

Celui auquel ce qu'il veut loit,
Veut tousiours plus que ce qu'il doit.

Certainement il n'y aura rien que celui qui est terrible, ce dit le Prophete Royal, qui oste l'esprit & la vie aux Princes, qui transfere les couronnes & royaumes d'vne gent à autre, pour les iniustices, abus, & diuerses tromperies, ainsi que dit le Sage, lequel menace effroyablement les mauuais Princes au liure de Sapience, en ces propres termes: La puissance & authorité que vous auez, vous a esté donnee de Dieu, lequel examinera vos œuures, & sondera vos cœurs: & pour ce qu'estans ministres de son regne vous n'auez pas bien iugé, vous n'auez pas gardé la loy de iustice, ni n'auez pas cheminé selon sa volonte, il vous aparoistra horriblement & bien tost, par ce qu'il se fera iugement tres-dur de ceux qui commãdent: au petit se fera misericorde, mais les puissans seront tourmentez puissamment. C'est la voix de Sapience & de verité, Sire, qui deust continuellement sonner aux aureilles de tous Princes & Seigneurs, à fin qu'ils se donnassent bien garde de tomber en ce iugement, dont les peut garentir & preseruer ceste heureuse sapience de la crainte de Dieu. Mais quel moyen y a il de l'auoir? C'est lui seul qui la donne liberalement, & ne la plaint à personne qui la lui demande auec fermeté de viue foy. Et toutefois encor y a il des moyens qui nous aident & nous disposent à l'obtenir, comme entre autres la lecture des sainctes Lettres, qui semble estre l'estude propre d'vn Roy Tres-chrestien, suiuant ceste sentence escrite en la Loy de Moyse: Apres que le Roy sera aßis en son throne royal, il trãscrira le liure de ceste loy, dont il prendra l'original des mains des Prestres Leuitiques, l'aura tousiours aupres de soy, & y lira tous les iours de sa vie, à fin qu'il en aprene à craindre Dieu son Seigneur, à garder ses commandemens, & les cerimonies contenues en sa loy. Plus fructueuse ne plus salutaire estude ne pourroit il faire, prouueu qu'il en prene l'intelligence non du propre sens d'aucun particulier, mais de la tradition & consentement vniuersel de l'Eglise. C'est de tels liures propremẽt que le Prince Chrestien doit aprendre ceste genereuse et bien-heureuse crainte inspiree de l'esprit de Dieu, qui lui regle et dirige sa volonté, la gardant de se desborder et vaguer en licence effrenee, lui enseignant de n'estimer pas que sa volonté absolue soit raison et iustice, ainsi que le flateur Anaxarchus donnoit iadis impudemmẽt

à enten-

à entendre au Roy Alexādre le grand, pour lui faire passer le regret qu'il auoit de l'homicide par lui cōmis en la personne de Clytus, disant que Dicé et Themis, c'est à dire, droit & iustice, estoient les assesseurs & collateraux de Jupiter, pour signifier & donner à entēdre aux hommes que tout ce qui est dit ou fait par le Prince, est iuste, legitime & droiturier: ains au contraire lui donne à conoistre, qu'il doit estre suiet à la loy eternelle, royne des mortels & immortels, comme dit Pindarus, qui est la droite raison, verité & iustice, propre volonté de Dieu seul, obeissant à laquelle il fera ne plus ne moins que la ligne & la reigle, laquelle estant premierement droite de soy mesme, dresse puis apres toutes autres choses qui sont gauches & tortues, en s'appliquant à elles: par ce que tout ainsi comme du chef sourdent & se deriuent les nerfs, instrumens du sentiment & du mouuement, & par iceux influe l'esprit animal en toutes les parties du corps humain, sans lequel il ne pourroit exercer aucune function naturelle de sentir ni de mouuoir: aussi void on ordinairement que par imitation & influence du desir de complaire, les suiets prenent les mœurs & conditions de leur Roy, suiuant ce que dit vn poete,

Communement la suiette prouince,
Forme ses mœurs au moule de son Prince.

de maniere que s'il fait profession de craindre Dieu, d'estre sage & vertueux, il achemine par son exemple les principaux de ses suiets premieremēt, & puis les autres de main en main, à deuenir semblablement deuots enuers Dieu, iustes enuers les hommes, & consequemment bien-heureux: comme au contraire aussi depuis qu'il est ignorant & vicieux, il espand la contagion du vice & de l'ignorance par toutes les prouinces de son obeissance, ne plus ne moins qu'il est force que toutes les copies transcrites d'vn original defectueux ou depraue retienent les fautes du premier exemplaire. C'est pourquoy le grand Cyrus, celui qui premier establit l'Empire des Perses, (souloit dire, qu'il n'apartenoit à nul de commander s'il n'estoit meilleur que ceux ausquels il commandoit.) Cela mesmes vouloit aussi monstrer Osiris, qui fut iadis vn sage Roy d'Egypte, portant pour sa deuise le sceptre, dessus lequel il y auoit vn œil, pour signifier la sapience qui doit estre en vn Roy: n'apartenant pas à vn qui fouruoye, de redresser: qui ne void goutte, de guider: qui ne sçait rien, d'enseigner: & qui ne veut obeir à la raison, de commander. Ainsi que font les mal auisez, & pirement conseillez Princes, qui refusent de receuoir les remonstrances de la raison, comme vn maistre qui leur commande, de peur qu'elle ne leur retrenche ce qu'ils estiment le principal bien de leur grandeur, en les assuiettissant à leur deuoir, & les gardant de faire tout ce qu'il leur plait: suiuant ce que disoit le tyran de Sicile Dionysius, que le plus doux contentement qu'il receuoit de sa domination tyrannique estoit, que tout ce qu'il vouloit incontinent se faisoit. Car ce n'est pas vraye grandeur que de pouuoir tout ce que lon veut, mais bien de vouloir tout ce qu'on doit. Telle donc est la partie de Sapience où les Roys doiuent plus estudier, dautant que seruir à Dieu est regner, & qu'ayans apris à craindre Dieu, ils sçauent ne craindre rien au demeurant, ains fouler aux pieds & mespriser tous les dangers & terreurs de ce monde: & au reste pour l'autre partie acquerir leur sert aussi grandement la conoissance de l'antiquité, la lecture des histoires, & principalement les liures & discours de la philosophie morale, traitant des qualitez louables ou vituperables

es mœurs des hommes, du gouuernemẽt des estats, de l'origine des royaumes, comment ils prenent leurs commencemens, qui les fait croistre & les maintient en leur entier, pour quelles causes ils diminuent, & qui leur aporte finale decadence & totale ruine. Ce sont les liures que Demetrius Phalerien, grand personnage & fort estimé en matiere d'estat & de gouuernement, conseilloit de lire sur tous autres au Roy d'Egypte Ptolomeus: (Pour ce, disoit-il, que tu y verras & aprendras beaucoup de fautes que tu commets en ton gouuernement, lesquelles tes familiers ne te veulent ou ne t'osent à l'auenture pas dire:) se trouuant tousiours assez de gens alentour des Princes, qui leur preschent plustost la grandeur de leur pouuoir, que l'obligation de leur deuoir: là où ces maistres muets-là ne cerchent point à complaire, ains sans flatter representent naifuement, comme dedans vn mirouer, quel est le bon Prince, quel est l'office d'vn vray Roy: comme entre les autres est le liure de Xenophon qu'il a escrit de la vie de Cyrus, là où il a auec vn gentil pinceau depeint de naifues couleurs sous le nom de Cyrus, quel seroit vn Roy s'il s'en trouuoit au monde de parfait. Tels liures, dautant qu'ils sont ornez de beau langage, enrichis d'exemples tirez de toute l'antiquite, & tissus de l'ingenieuse inuention d'hommes sçauans qui ont visé à plaire ensemble & a profiter, entrent quelquefois auec plus de plaisir es oreilles delicates des Princes, que ne fait pas la saincte Escriture, qui pour sa simplicité, sans aucun ornement de langage, semble commander plustost imperieusement, que de suader gracieusement. Et pourtant seroit-il vtile aux Princes de diuertir quelquefois leur entendement à la lecture de tels escrits, qui tendent & conduisent à mesme fin que les liures saincts, c'est à sçauoir de rendre les hommes vertueux, mais par diuers moiens: ceux là par la crainte de Dieu qui applique le loyer au merite, & la peine au demerite: & ceux ci par la glorieuse renommee immortelle qu'ils promettent aux Princes vertueux, dont ils doiuent estre plus desireux, que de la conseruation de leur propre vie: & l'infamie perdurable aussi dont ils menassent les vicieux, de tant plus mesmement que lon remarque iusques aux moindres choses, bõnes ou mauuaises, qui sont es mœurs des Princes, par ce que la hautesse de leur estat expose & met leur vie à la veue de tout le monde. Si n'est pas l'estude d'vn Roy de s'enfermer seul en vne estude, auec force liures, cõme feroit vn homme priué, mais bien de tenir tousiours aupres de lui gens de sçauoir & de vertu, prendre plaisir à en deuiser & conferer souuent auec eux, mettre en auant tels propos à sa table, & en ses priuez passetemps, en ouyr volontiers lire & discourir: l'acoustumance lui en rend l'exercice peu à peu si agreable & si plaisant, qu'il trouue puis apres tous autres propos fades, bas & indignes de son exaucement, & si fait qu'en peu d'annees il deuient sans peine bien instruit & sçauant es choses dont il a plus afaire en son gouuernement, suiuant la sentence de ce commun prouerbe des Grecs,

Les Roys sçauans deuienent, quand ils ont
Tousiours pres d'eux des hommes qui le sont.

Succedez donques, Sire, à ceste veritablement royale cõdition du feu Roy François premier, vostre grand pere, Prince de tres-auguste memoire, comme vous auez fait à sa couronne, & à plusieurs autres belles & grandes qualitez, tant du corps que de l'esprit, d'aimer & aprocher de vous les personnes qui ferõt profession de lettres à bonnes enseignes, & qui auront vertu coniointe auec eminent sçauoir:

aimez

aimez à discourir auec eux, & y employez tant de bonnes heures qui se perdent quelquesfois inutilement. Car nous l'auons veu par le moien de telle conference & communication deuenu l'vn des plus sçauans hommes en toute liberale science & honneste litterature qui fust de son regne en la France, & sans contredit le plus eloquent. Ce que nous pouuons raisonnablement auec le temps esperer & nous promettre de vous sur les arres de la conoissance de plusieurs belles choses que vous auez ia acquises: & mesmement sur le liure que vous mettez presentement par escrit en beaux & bons termes touchant l'art de la venerie. Or aiant eu ce grand heur que d'estre mis aupres de vous des vostre premiere enfance, que vous n'auiez gueres que quatre ans, pour vous acheminer à la conoissance de Dieu & des lettres, ie me mis à penser quels autheurs anciēs seroient plus idoines & plus propres à vostre estat, pour vous proposer à lire quand vous seriez venu en aage d'y pouuoir prendre quelque goust. Et pour ce qu'il me sembla qu'apres les sainctes Lettres la plus belle & la plus digne lecture que lon sauroit presenter à vn ieune Prince, estoient les Vies de Plutarque, ie me mis à reuoir ce que i'en auois commencé à traduire en nostre langue par le commandement du feu grand Roy François, mon premier bienfaiteur, que Dieu absolue, & paracheuay l'œuure entier estant en vostre seruice il y a enuiron douze ou treize ans. Et en aiant esté la traduction assez bien receue par tout où la langue Françoise est entendue, tant en ce Royaume que dehors, mesmement endroit vous qui depuis que l'aage & l'vsage vous eurēt apporté la sufisance de lire, & quelque iugemēt naturel, ne vouliez lire en autre liure: cela me donna des lors enuie de mettre aussi en vostre langue ses autres Oeuures morales & philosophiques qui ont peu iusques à nos iours eschapper à l'enuie du temps, estant encore stimulé à ce faire par vn zele d'affection particuliere, pource que comme lon tient qu'il fut iadis precepteur de Traian, le meilleur des Empereurs qui furēt oncques à Rome, aussi Dieu m'auoit fait la grace de l'auoir esté du premier Roy de la Chrestienté, que nature a doué d'autant de bonté que nul de ses predecesseurs: combien que ce fust entreprise trop hardie, à dire la verité, & presque temeraire, nō seulemēt pour le peu de sufisance que ie reconois en moy, mais aussi pour l'obscurité du suiet en beaucoup de ses traitez philosophiques, ausquels il n'est pas possible, ou pour le moins bien difficile, de pouuoir donner grace & lumiere en nostre langue, & principalement pour la defectuosité, corruption & deprauation miserable qui se trouue presque par tout le texte original Grec. Toutesfois le desir de faire chose à quoy vous prissiez plaisir, & qui fust profitable à vos suiets en public, m'a tenu en haleine & tellement excité, qu'à la fin i'en suis venu à bout tellement quellement, iusques à ce que par quelque bonne fortune vn meilleur & plus entier exemplaire puisse tomber en mes mains, ou de quelque autre apres moy. Ie laisseray iuger à la commune voix de ceux qui voudront prendre la peine de conferer & examiner ma traduction sur le texte Grec, auec quel succez ie m'en seray acquitté: mais bien puis ie dire en verité, que ç'a esté auec vn labeur incroyable, pour suppleer, remplir ou corriger par coniecture fondee sur le long vsage d'auoir tant & si longuement manié cest autheur, par collation de plusieurs passages respondans l'vn à l'autre, & de diuers exemplaires vieux escrits à la main infinis lieux qui y sont desespereément estropiez & mutilez: ce que nul ne peut estimer, quel tourment d'esprit & quelle croix d'entendement c'est, qui ne

l'a essayé: à fin de pouuoir faire sortir l'œuure es mains des hommes, au moins en tel estat, que lon y peust prẽdre quelque plaisir & profit: ce que ie pẽse auoir fait: aiant estudie de le rendre le plus clair qu'il m'a esté poßible, en si profonde obscurité bien souuent, & si scabreuse & rabcteuse asperité presque par tout ordinairemẽt. Mais si la variete est delectable, la beauté aimable, la bonte louable, l'vtilité desirable, la rarité esmerueillable, & la grauité venerable, ie ne sçay point d'autheur profane. qui, à tout prẽdre ensemble, soit à preferer, non pas a cõferer, aux Oeuures de Plutarque, mesmement qui les pourroit auoir toutes, & en leur entier. Au demeurant, si i'ay par ceste traduction miene aucunement enrichi ou poli vostre langue, honoré vostre regne, & bien merité de vos suiets, & de tous ceux qui entendent le lãgage françois, louange en soit à Dieu qui m'en a fait la grace: mais l'hõneur & le gré du monde vous en sont deus, Sire, dautant que c'est pour vous que ie l'ay entrepris, & à vous seul ie le voue & dedie, auec l'humble seruice de tout le reste de ma vie, le faisant sortir en public, sous la protection de vostre tres-noble nom, pour en quelque chose me monstrer reconoissant de tant de biens, de faueurs & d'honneurs que vous m'auez faits de vostre grace, & me faites iournellement: & außi pour tesmoigner à la posterité, & à ceux qui n'ont pas cest heur de vous conoistre familierement, que nostre Seigneur a mis en vous vne singuliere bonté de nature, encline d'elle mesme à aimer, honorer & estimer toutes choses vertueuses, mesmement les letires, & ceux qui auec vertu ont trauaillé de les acquerir. Qui me fait estimer que si bien le commencement de vostre regne a esté fort turbulent & calamiteux, le progres en sera plus heureux, si Dieu plait, & la fin glorieuse: prouueu que vous vous affectionniez tousiours de plus en plus à aimer & pourchasser ceste saincte Sapience discipline des Rois, en la demandant par chascun iour d'ardẽte affection à celui qui seul la peut donner, disant auec Salomon, Donne moy la Sapience qui aßiste à ton throne: & auec le Prophete royal, Perce ma chair de ta crainte, à fin que ie redoute tes iugemẽs: demeurãt tousiours en l'vnion & obeissance de la saincte Eglise Catholique, dont vous estes le premier fils, & vous efforceant de retenir tousiours par tous vertueux & religieux deportemens le tiltre hereditaire de Roy Treschrestien que vos glorieux ancestres vous ont acquis. A tant ie finiray la presente par la deuote affectueuse oraison que fait le peuple fidele pour son bon Roy Dauid, Nostre Seigneur vous vueille exaucer au iour de tribulation, le nom du Dieu de Iacob vous soit en protection, vous enuoye secours de son sainct mont, & de Sion vous defende: se souuienne de tous vos sacrifices, & ait pour agreables vos offrandes: vous vueille donner ce que vostre cœur desire, & face ressortir tous vos conseils à bonne fin.

Vostre tres-humble, tres-obeissant & tres-obligé seruiteur & suject
Iacques Amyot E. d'Auxerre, vostre grand Aumosnier.

Aux

Aux Lecteurs S. G. S.

CELVI qui entreprend de donner lustre à l'œuure d'autrui, en voulant se monstrer ingenieux, bien souuent descouure plusieurs grands vices, comme l'ignorance, l'impudence & malignité : dequoy, sans courir bien loin, nous auons infinis exemples de nostre temps. Ie confesse, que mettant la main à ce grand œuure ci, pour y marquer ce dont ie parleray ci apres, i'ay craint qu'on ne me reprochast vne trop grande hardiesse acompagnee d'insuffisance, & de fait en iettant l'œil sur Plutarque, & sur son translateur, bien souuent ie me suis trouué perplex en ce mien dessein. Toutefois, apres beaucoup de debats en mon esprit, ie me suis resolu de preferer vostre profit à tout ce qui me peut concerner, & en taschant de faire chose qui vous soit agreable, desplaire à moy-mesme. Voila le but auquel i'ay visé en ceste entreprise-ci. Or auant que vous declairer mon intention & petit effort plus par le menu, à l'auenture ne sera-il impertinent de dire quelque chose qui vous dispose de bien en mieux à la lecture des traitez contenus es deux presens volumes. Plutarque en la preface du premier liure ou recueil des opinions des Philosophes diuise la Philosophie en trois parts; l'vne naturelle, l'autre morale, la tierce verbale, ce qui est receu par les Platoniques & Stoiciens, comme on le peut voir au premier liure des questions Academiques de Ciceron. Toutesfois les Peripateticiens n'aprouuent pas ceste diuision, d'autant qu'ils ne reçoiuent la verbale, qu'on appelle Logique, entre les parties de Philosophie, ains distinguans les choses plus exactement, disent que la Logique n'est pas proprement science ni portion de Philosophie, mais se doit appeller le moyen de paruenir à la science, & est l'instrument de la Philosophie. Pour le present, nostre intention n'estant pas de disputer, nous reduisons la philosophie en deux parties, suiuant Aristote & Theophraste, dont l'vne s'appelle speculatiue, l'autre actiue: ce que Plutarque conferme par exemples en la preface susmentionnee. Or auant que passer plus outre, faut se ramenteuoir qu'estant iadis auenu que certains Sophistes ambitieux ou auaricieux se parans du tiltre de sages à fausses enseignes, Pythagoras desirant les reprimer, & monstrer que Sagesse estoit vn bien plus mal-aisé à acquerir qu'ils ne pensoyent, ne voulut permettre qu'on l'appellast Sage, mais seulement Philosophe, c'est à dire, ami de sagesse. Sur quoy Ciceron discourt à sa façon, c'est à dire excellemment, en sa cinquiesme Tusculane, recitant les propos que tint Pythagoras sur ce fait à Leon prince des Phylasiens. Les Platoniques & Stoiciens receuans ceste diference, ont aussi donné diuerses definitions aux mots: car Platon dit que Sapience est vne parfaite conoissance de Dieu, conioincte auec le pur seruice d'icelui : & quant à Philosophie, par fois s'arrestant à l'etymologie, il l'appelle estude de sapience, d'autrefois, separation de l'ame d'auec le corps ou meditation de mort : item, que c'est vne conuersion de l'ame aux choses vrayes & diuines. Les Stoiciens, tesmoin Plutarque, disent que Sapience est la science de toutes choses tant diuines qu'humaines : & que

Philoſophie eſt profeſſion & exercice de l'art à ce conuenable, qui eſt vne ſeule ſupreme & ſouueraine vertu. • Ariſtote au 2. de ſa metaphyſique tient que Philoſophie eſt vne ſcience qui contemple la verité. Quant à Sapience ou Sageſſe, cõbien qu'en vn endroit de ſes Ethiques, il diſe que ce mot s'eſtend quelquesfois ſi loin, qu'on l'attribue auſſi aux arts mechaniques : ſi eſt-ce que (à proprement parler) ce nom ne conuient qu'à ce qui eſt excellent & parfait, & à vne ſcience de choſes magnifiques & diuines, & qui ne conſidere pas ſeulement ce qui procede des principes, ains auſſi l'efficace & raiſon de ces principes, penetrant iuſques aux ſources de tout ce que peut comprendre l'entendement humain. Conſiderant auſſi ce mot comme il faloit en ſa metaphyſique, il l'appelle premiere Philoſophie, qui eſt la ſcience deſcouurant les premieres cauſes, les premiers principes de ce qui eſt, & des choſes qu'icelui comprend, item les premieres perpetuelles, & immuables ſubſtances eſlongnees de nos ſens. Quant aux louanges de ceſte ſageſſe, laiſſons les conſiderer à loiſir aux amateurs d'icelle, pour reprendre ce que nous auions commencé à dire de la philoſophie ſpeculatiue, & actiue. On appelle donc Philoſophie ſpeculatiue celle qui nous enſeigne à comprendre & contempler ſeulement les choſes qui lui ſont ſuiettes, comme la Phyſique nous fait contempler le ciel & la terre, la Geometrie les Triangles & autres meſures, la Metaphyſique, Dieu. Par ainſi la ſpeculation eſt vne action de l'entendement, qui n'a pour but & intention que de conoiſtre la choſe à laquelle il regarde: brief elle cõſiſte en la cõnoiſſance de ce qui eſt vray, ſans paſſer plus outre, ni s'amuſer à quelque œuure ou beſongne. L'actiue, ne nous apprend pas ſeulement à conoiſtre les choſes qu'elle manie, ains auſſi à les faire, tellement que la fin d'icelle eſt de nous faire mettre la main à quelque œuure, pour le droit reiglement de noſtre vie. La preuue de ceſte diuiſion eſt fondee ſur la conſideration des remedes aux maladies de l'ame, leſquelles ſont de deux ſortes, l'vne touchant à l'intelligence, & appellee ignorance de verité & du ſouuerain bien : l'autre à la volonté, laquelle, eſtant mal reiglee, s'eſlongne des vertus & produit vn million de vices. Pour guerir la premiere ſorte de maladie, nous auons la philoſophie ſpeculatiue, & l'actiue ſert à l'autre. Mais qui en voudra ſauoir dauantage, liſe les ſixieſme & dixieſme des ethiques d'Ariſtote, & le troiſieſme liure de l'ame. Nous n'entrõs non plus à traiter laquelle de ces deux parties eſt plus excellente, bien dirons nous que la ſpeculatiue, a precedé en temps l'actiue, entre les Philoſophes anciens, comme Ciceron le monſtre en la cinquieſme Tuſculane & au premier liure des queſtions Academiques. Au reſte, Ariſtote au ſixieſme liure de ſa Metaphyſique diuiſe la Philoſophie ſpeculatiue en trois parties, aſauoir la Phyſique, les Mathematiques & la Metaphyſique, & donne-on le premier degré d'excellence à la Metaphyſique, laquelle traite de Dieu & des intelligences celeſtes, puis à la Phyſique, & aux Mathematiques le dernier. Pour le regard de la Philoſophie actiue, communément ce mot eſt prins pour cela que nous appellons Philoſophie morale, laquelle puis apres eſt diſtinguee en trois parties, nommees Ethique, Politique & OEconomique : l'vne reformant les mœurs, traitant du ſouuerain bien, & du but de la vie humaine, la ſeconde aprenant comme lon doit ſe conduire au maniement des afaires publiques, la troiſieſme, comment les familles doyuent eſtre gouuer-

nees. Quant à l'excellence de ces parties là, aucuns donnent le premier rang à la Politique, pource que les deux autres se rapportent à icelle, & lui sōt assuietties. Et combiē que l'OEconomique naturellement precede la Politique (comme la partie est deuant le tout, & deux deuant plusieurs) toutefois dautant que la famille ne peut estre bien reiglee ni conduite, que premierement l'estat public ne soit dressé comme il faut, cela a fait que les Philosophes (Aristote entre autres) ont rangé l'OEconomique au dessous. Touchāt les arts mechaniques, personne ne les voudroit estimer parties de la Philosophie actiue: mais elles sont cōme seruantes de la Politique & OEconomique, afin que la société des hommes, soulagee par icelles, soit acommodee de tout ce qui est requis pour rendre la vie plaisante & heureuse. Si quelqu'vn veut conoistre amplement la diuision des Arts, Platon satisfait à tel desir au dialogue intitulé le Sophiste.

Or deuant que conferer ce que dessus auec les œuures de Plutarque, il faut dire quelque chose en passant des sectes des anciens Philosophes Grecs, & voir à laquelle il semble s'estre le plus rangé. Cela est assez commun qu'il y a eu deux bandes ou sectes principales de Philosophes, dont les vns ont esté appellez Ioniques, les autres Italiques. Le prince de la secte Italique fut Pythagoras, lequel vint en la grande Grece du temps de Tarquin le Superbe, où il acquit telle autorité, que tous ses enseignemens estoyent tenus pour oracles, & suffisoit de mettre en auant pour ferme preuue de quelque chose, Pythagoras l'a dit. Il eut pour disciples Empedocles, Epicharme, Architas Tarentin, Hyppasus de Metapont & Philolaus. Aucūs adioustent à ceste secte, l'Eleatique, de laquelle Xenophanes, Parmenides, Melissus, Zenon Eleatien, Leucippus & Democritus estoyēt. Pythagoras ayant enueloppé sa doctrine de mysteres & enigmes, ne fut pas ensuiui de ses disciples, ains ils parlerent plus bas, s'arrestans plus à la Philosophie speculatiue, comme le recueil des opinions des Philosophes en fait foy. Venons à la secte Ionique, laquelle commença par Thales, qui eut pour successeurs consecutiuement Anaximander, Anaximenes, Anaxagoras & Archelaus. Ce dernier apporta la philosophie, qui traitoit specialement la Metaphysique & Physique, d'Ionie en la ville d'Athenes, & fut maistre de Socrates, lequel laissant la Philosophie speculatiue, plus curieuse que necessaire ni profitable pour reigler les particuliers ou le public, & voulāt faire conoistre le souuerain biē, pour y aspirer, s'adonna du tout à traiter & expliquer la Philosophie morale. Or à cause qu'il disputoit sans vouloir rien resouldre, ains par diuerses questions & surprises se contentoit de fermer la bouche aux Sophistes presomptueux, & seruoit (comme dit Plutarque) de sage femme pour faire produire aux autres leurs opiniōs, & n'a riē voulu enfanter de soy-mesme, disant ne sauoir qu'vne chose, c'est qu'il ne sauoit rien: de là auint que ses disciples ne furēt pas de mesme auis apres la mort du maistre. Car encores qu'il eust couru par toutes les parties des deux sortes de Philosophie, comme les œuures de Platon en font foy, & qu'il y eust dequoy se resouldre en ces matieres, autāt que la lumiere naturelle y peut penetrer: neantmoins Aristippus dressa la secte des Cyrenaiques, Antisthenes celle des Cyniques, & Platon celle des Academiques. Quant à Xenophon il se rangea à la Politique, pratiquant par effect les enseignemens de son maistre. Apres la mort de Platon, nasquirent quatre sectes qui se sont bien maintenues depuis:

asauoir l'Academique,la Peripatetique,la Stoique & l'Epicurienne, l'Academique,ayant prins son nom du parc de l'Academie en Athenes,eut pour chef Platon mesme,auquel succederent Speusippus,Xenocrates: Polemon, Crantor & Crates,de la Philosophie desquels,Plutarque fait mẽtion en diuers endroits,notamment au recueil des opiniõs des Philosophes,aux questions Platoniques, au traité de la Creation de l'ame, & par ci par là en quelques autres traitez,mais rarement.Ceux là estoyent iadis nommez l'ancienne Academie.Puis apres Arcesilaus(ce dit Laertius) dressa vne autre secte qu'on appella moyenne Academie, & Carneades vne troisiesme,dite Nouuelle. Ciceron n'en fait que deux,asauoir l'ancienne & la nouuelle,adioustãt,au second liure des questiõs Academiques, que Carneades ne s'accordoit pas entierement auec Arcesilaus. Car les quatre principaux fondemẽs de la doctrine d'Arcesilaus estoyẽt,Qu'il n'y a chose que l'entendement humain puisse vrayement comprendre : Que le sage ne resouldra iamais vne chose comme du tout arrestee:Que toutes choses sont egalement incertaines,obscures,& impossibles à verifier : & Que le sage n'enclinera iamais d'vn costé, pour dire tel est mon auis.Carneades approuuoit les deux premiers fondemẽs,alleguant quelques subtilitez pour ne receuoir les deux derniers,en quoy il a esté ensuiui de plusieurs, & mesmes de Ciceron,lequel neantmoins au second liure des questions Academiques introduit Lucullus refutant Carneades. Quant aux Peripatetiques,Stoiciens & Epicuriens , il n'est besoin en traiter ici, nostre autheur n'ayant adheré à iceux, ains aux Academiques, comme on le peut recueillir de diuers passages de ses liures,notamment de la fin du traité où il dispute du premier froid.

MAIS entre tous les sages Payens,s'il s'est onques trouué homme,qui ait dextrement vsé de son iugement & de la conoissance qu'il auoit des parties de Philosophie , on peut dire que c'est Plutarque.Et pour le voir clairement conferõs ce qui a esté dit ci dessus des parties de la Philosophie speculatiue & actiue auec ses escrits contenus en ce volume.Quãt à la Grammaire,Dialectique , Rhetorique,Poetique & Histoire,tous ses traitez sont preuue de sa suffisance en cela,sãs qu'il soit besoin de specifier les choses. L'indice des auteurs par luy alleguez & expliquez:infinies histoires,l'artifice de ses discours, la suite de ses argumens soit à persuader , dissuader ou refuter infinis passages des Poetes , monstrent ce que ie di.Vray est qu'en ses disputes il n'a cerché la subtilité des Peripatetiques,ni les contours des Platoniciens,ains prenant ce qu'il y a de meilleur en la grauité des Stoiciens, & se retenant en la modestie des Academiques , il a (par l'entremise d'vn parler graue-doux)si bien tissu ses discours, qu'il est impossible de trouuer auteur entre les anciens,qui mesle mieux le doux & le profitable ensemble. Si nous entrons en la Philosophie speculatiue, encores que son intention n'ait esté de toucher fort auant à ceste partie,si voyõs nous es propos de table , es opiniõs des Philosophes,es traitez du feu & de l'eau,du premier froid,& des causes naturelles,qu'il estoit fort auãcé en la Physique , & en auoit leu ce qu'õ en pe̊ut voir. Les questions Platoniques , les liures de la creation de l'ame & de la fatale destinee,& autres discours du 1. Tome, monstrent qu'il estoit merueilleusement bien versé es Mathematiques & en la Metaphysique. Toutefois ce n'est rien de cela au pris de ce qu'il a fait sur les parties de la Philosophie actiue , car soit qu'il destour-

destourne le lecteur arriere des vices pour lui imprimer au cœur l'amour de vertu: soit qu'il enseigne cõme lõ doit se cõduire es afaires d'estat: soit qu'il traite de l'OEconomie: on l'aperçoit tousiours tẽdu à choses grãdes, & discourãt de telle grace qu'il n'est possible de mieux. S'il procede en cela comme Philosophe Academique, se retenant le plus qu'il peut: c'est de telle sorte neantmoins qu'il donne assez à entẽdre à quoy lon se doit tenir, cõme presques tous les traitez du premier Tome en font foy. Brief nous pouuõs dire que Plutarque, en ce qui nous est resté de lui, specialemẽt de la Philosophie actiue, est le plus necessaire & profitable auteur Payen que nous ayons auiourd'hui. Ie say biẽ qu'en methode & recerche d'argumens il cede aux Peripatetiques & Platoniciens: mais en recompense il a vne facilité & doctrine merueilleusement propre & dont le lecteur ne se degouste iamais. De quelle gracieuse vehemence refute-il les Stoiciens & Epicuriens? En la deduction de ses propos il s'est contenté en declairãt son intẽtion de la confermer par similitudes & exẽples, specialemẽt es opuscules morales, refutant d'vn esprit rassis les argumens cõtraires, sans toutesfois s'attribuer le iugement, ains establissant le lecteur pour arbitre entre les parties. Disons donc en vn mot, que les opuscules de Plutarque sont vn thresor de toutes les parties de Philosophie, & vn cercle des sciences, pour vn singulier soulagement & contentement des lecteurs.

OR d'autant que son principal but a esté d'esclaircir l'Ethique, Politique & OEconomique: il ne sera hors de propos d'ẽ dire quelque chose, & apres auoir discouru sur la louange de la Philosophie morale en general appliquer cela aux liures esquels Plutarque en traite assez amplemẽt. En premier lieu, sous ce nom de Philosophie morale nous ne comprenons pas les resueries des Cyniques, les blasphemes des Epicuriẽs, les paradoxes des Stoiciẽs, ni d'autres tels esceruellez: ains la vraye & solide doctrine qui reigle la vie & les mœurs, & qui pour sa premiere vtilité contient vn beau tesmoignage de la iustice, verité, faueur & prouidence de Dieu, de ses iugemens en la vie presente & apres icelle. En apres, elle soulage grandemẽt les Theologiens en la droite exposition de la loy naturelle, des vices & vertus, des choses apartenãs à la cõuersation ciuile & domestique; tellement que ceux qui enseignent en l'Eglise n'estans façonnez aux disputes, definitions & distinctions de Philosophie morale, n'auancent pas tant au profit de leurs disciples qu'il seroit à desirer. Elle sert aussi grandemẽt aux Iurisconsultes: car puis que par la Iurisprudẽce ils doyuent discerner le iuste d'auec l'iniuste, & que cela doit estre puisé de la loy de nature, il faut dire que la Philosophie morale (qui explique distinctement ceste loy, reigle la société humaine, & monstre quel doit estre le but de nostre vie) est necessaire aux hommes adonnez à la profession du droit. Au reste c'est à ceste Philosophie morale proprement qu'il faut rapporter ce que dit Plutarque en la vie de Coriolanus, que le plus grand fruit que les hõmes rapportent de la conoissance des bõnes lettres, c'est qu'ils en domptent & adoucissent leur nature, qui estoit auparauãt sauuage & farouche, trouuans, auec le compas de la raison, le moyen, & reiettans le trop. Si nous adioustons à ce que dessus, ce que dit Cicerõ au premier liure de l'Orateur du biẽ qui peut reuenir de la Philosophie à celui qui fait profession de biẽ dire & parler en public, & dont Cicerõ mesmes & Demosthenes aussi sont bõs tesmoins

entre plusieurs autres, nous recueillirons que la Philosophie morale est vne aide excellente à tous hõmes, considerez en leur vocation generale & particuliere. Or si lon aproprie à Plutarque specialemẽt ce que nous venõs de toucher de l'vtilité de la philosophie morale, lon trouuera en ces traitez-ci des discours excellens qui depaignẽt la sagesse & iustice admirable du vray Dieu au gouuernemẽt de la vie humaine. Sa dispute pour la prouidence contre les Epicuriens, au liure intitulé, Pourquoy la iustice diuine differe la punition des malefices, est fournie de tresfermes raisons pour rembarrer les Atheistes, & donner vn grand contentemẽt & repos à ceux qui sont estõnez ou troublez de la prosperité des meschans. Mais s'il faut toucher à l'expositiõ de la loy de nature, si lon veut descrier quelque vice, entrer en la louange des vertus, façonner vn Prince ou magistrat, dresser vne famille, enseigner chascun particulierement, trouuera on auteur, entre les Payens qui face cela plus grauement & doucemẽt que cestui-ci? Ie vous prie, de quelle grace deduit-il vn lieu commun, soit qu'il cõbate la cholere, la curiosité, la flatterie, la mauuaise honte, le babil, l'auarice, la superstition, l'vsure, & autres vices? soit qu'il loue & recommande la vertu en general, l'amitié, le repos de l'esprit, la charité enuers les enfans? Nous voyõs es trois premiers discours cõment il dresse les enfans & ieunes hõmes: & en d'autres, quels preceptes il donne aux gens mariez, aux peres, meres, enfans & seruiteurs. Les princes & Magistrats y ont leur leçon es apophtegmes, en l'instruction pour ceux qui manient afaires d'estat, & au liure intitulé, Qu'il est requis qu'vn Prince soit sauant. Leurs cõseillers sont sagemẽt cõseillez, au discours, Qu'il faut qu'vn Philosophe conuerse auec les Princes, &, en celui où il dispute. Si l'homme d'aage se doit mesler d'afaires publiques. Les vieux & ieunes y ont vne infinité d'aduertissemens si notables & certains, que le plus lourd du monde lisant ou oyant vn tel maistre, est contraint de baisser le front, & donner gloire à verité, se faisant si bien ouir en la bouche d'vn pauure Payen. On void comme il tient en bride la prosperité, comme il redresse l'aduersité, de quelle adresse il trẽche les ailes à l'orgueil, à l'ambition, à l'amour des choses corruptibles : & au contraire de quelle vehemence il enflamme les lecteurs à la detestation du vice, à l'amour de vertu, & comme il les esleue hors de ceste vie terriene. De quels artifices fait-il vser en ses discours pour faire receuoir vne chose & reietter l'autre? Il est impossible de le declairer. Considerez vn peu, cõme il esmeut les affections, & vous ramenteuez à vous-mesmes combien de fois les discours de ce sage Philosophe vous ont irritez contre les meschãtes personnes qu'il eschafaude, ont amolli vostre cœur, le fleschissant à crainte, amour & cõpassion. Si lon iette l'œil sur ses disputes, on aperçoit vn chãpion luttant d'adresse & force merueilleuse. S'il refute quelque opiniõ contraire, on void parmi la douceur de son esprit vne pointe qui resueille l'aduersaire & le cõtraint d'acquiescer sans amertume, tant les solutions sont fermes & aisees à cõprendre. Combien ceux qui estudiẽt aux lettres humaines ont-ils recueilli de fruit de ce personnage ci. Les Grammairiẽs, Poëtes & Historiẽs ont en lui vn thresor inespuisable. Si lon veut discourir auec raison & plaisir de toutes sciẽces liberales, il y a dequoy aprendre en nostre auteur. Les Physiciens, & Mathematiciens ont assez à s'y exercer. Et quant aux Metaphysiciens ou Theologiens, il y a beaucoup de discours qui leur donnent entree à voir de

pres

pres les choses sur-naturelles. Brief, les hommes doctes de nostre temps confessent que lon ne manie auiourd'hui auteur Payen, qui ait conu & escrit plus de choses seruãs à la vie humaine, que Plutarque. Mais en fueillettãt cest auteur ci, & autres semblables, il faut fuir deux extremitez, de peur qu'en nous adõnãt par trop à ce qui plait & cõtente en quelque sorte, nous ne nous laissiõs charmer & emmener plus loin qu'il ne faut. Lisons donc les escrits de Plutarque & des autres Philosophes Payens, non pas pour y puiser la verité cõme en sa propre source, ains pour considerer iusques où s'auance la raison humaine en la conoissãce de Dieu, de la vertu, & d'vne vie meilleure que la presente. Le Seigneur Dieu, ne se voulãt laisser sans tesmoignage, à esclairé iusques là ceux qui estoiẽt eslongnez de sa maison, à fin de les rendre inexcusables par ce rayon de lumiere naturelle, laquelle se fait voir parmi les espaisses tenebres d'ignorãce & d'erreur que le peché a introduites au monde. Si ceste lumiere s'est mõstree en quelque Payen, il faut cõfesser que ç'a esté en Plutarque, en telle sorte toutefois que lon descouure en lui par ci & par là des erreurs perilleux. Mais il faut cercher le moyen de nous rẽdre cõmode ce qui pourroit nous nuire en beaucoup de sortes. Or c'est là qu'il faut bien regarder, cõment lui & les autres s'accordent auec la verité celeste, laquelle doit seruir de pierre de touche pour examiner leurs opinions, soit qu'ils parlẽt de Dieu, des choses celestes, naturelles, ou morales. Nous reietterons donc comme mensonger tout ce qui contreuiendra tant soit peu à ceste verité, contenue es escrits des Prophetes & Apostres. Par tel moyen on conoistra les fautes commises par Plutarque, & que nous auons remarquees (auec l'honneur que nous deuons à son erudition) es sommaires mis au commencement de ses traitez, tellement qu'il n'est besoin d'en parler ici d'auantage.

Seulement il reste, pour la fin, que ie dise quelque chose de ceste edition. En premier lieu, i'ay laissé au Translateur son ouurage entier, & ne suis pas si audacieux ou malin de toucher à vne besongne si belle que la siene, pour la vouloir amender. Vray est, qu'il peut, selon le sauoir que Dieu lui a departi, rendre meilleur ce qui est desia tres-excellent: mais cela soit remis à sa volonté. Ie n'ay donc mis la main à ce qui est sien, ains me suis contenté, pour accommoder l'imprimeur, & rendre le liure de mesme grosseur que ceux des editions precedentes, de retrancher quelques lettres superflues. Mais quant à ce qui est aucunement du mien, desirant de rendre la lecture de l'auteur facile & aimable de plus en plus, pour y attirer chascun, & faire qu'auec peu de trauail on puisse auoir en la memoire les principaux points de ses discours, au commencement de chascun d'iceux, i'ay dressé vn sommaire, monstrant (comme i'ay peu) l'intention de Plutarque, la diuision de ses propos, la suite de ses argumens, & l'vsage d'iceux. Puis en marge, i'ay encores plus exactement remarqué ceste suite, cotté les similitudes, exemples, preuues & tesmoignages qu'il met en auant. A la fin i'ay dressé quatre indices, l'vn des auteurs alleguez en bon nombre & par fois exposez, le second des similitudes, le troisieme des apophthegmes, le dernier des noms & autres choses notables en vn si riche thresor que cestui ci, pour contenter la louable curiosité des lecteurs. En tout ce que dessus ie confesse auoir peu fait, à comparaison de ce que Plutarque & Amyot meritent: mais vne chose me contente, c'est que pour le moins i'ay desiré bien faire. Et si Amyot mesme, ou quelque autre homme docte, prend enuie de faire chose qui suplee à mon defaut, & veut se donner la peine d'enrichir & amener ce recueil à sa perfection, tant s'en faut que ie lui en porte enuie, qu'au contraire ie me resiouiray lors d'auoir touché au but de l'vn de mes souhaits.

Les Traitez contenus au premier Tome.

LES

LES OEVVRES MORALES DE PLVTARQVE.

Comment il faut nourrir les enfans.

SOMMAIRE.

A *LE tiltre de ce traité descouure assez l'intention de l'auteur, & quiconque a reduit ses œuures morales & meslees en vn volume entier, a sagement fait de mettre ce discours ci le premier en rang : pource que si des leur enfance nos esprits ne sont façonnez à la vertu, il n'est pas possible que nous puissions faire chose qui vaille le reste de nostre vie. Or combiē que Plutarque, cōme Payen, ait ici & es autres liures suiuans laissé le principal en traitant des vertus & vices, à sauoir la Loy & verité de Dieu (chose qu'il ignoroit entierement) toutesfois, ès preceptes notables, rayōs de la lumiere naturelle restee en l'entēdement de l'hōme, pour ren-*
B *dre le vicieux inexcusable, & monstrer combien ceux qui sont guidez de la lumiere Diuine sont heureux, font le procez à ceux qui de paroles embrassent le vray bien, & par effect aneantissent entant qu'en eux est, l'efficace d'icelui. Au reste, en ce traité il prouue premierement que la generation des enfans ne doit point estre diffamee d'adultere ni d'yurongnerie : puis entrāt au discours de la nourriture, apres auoir mōstré que la nature, la raison & l'vsage se doyuent rencontrer en l'instruction, il enseigne comme & par qui ils doyuent estre nourris, esleuez & enseignez, taxant bien aigrement les peres paresseux, ignorans & auaricieux. Pour faire mieux voir comme la bonne*
C *instruction, le sauoir & la vertu (que l'estude de Philosophie aprend) sont choses excellentes, il les compare auec tous les plus grands biens du monde: puis monstre quels vices il faut fuir principalement pour estre capable d'vne sincere literature. Et auant que passer outre, il descrit iusques où les enfans de bonne maison doiuent estre poussez, deschiffrant en peu de mots les louanges de la Philosophie morale, & conclud que l'homme est heureux qui sert comme il apartient à ses prochains & à soy-mesme. Tout ce que dessus enrichi de similitudes, exemples, apophtegmes & autres tels ornemens, il propose diuers preceptes qui apartienent à l'instruction des enfans: puis entrāt de la tendre ieunesse en l'adolescence, fait voir quel doit estre le gouuernemēt des ieunes hōmes, arriere desquels il chasse specialement les flatteurs, & pour la conclusion discourt sur la douceur & le bon exemple que les peres doyuent monstrer à leurs enfans.*

D POVR bien traiter de la nourriture des enfans de bonne maison & de libre condition, comment, & par quelle discipline on les pourroit rendre honnestes & bien conditionnez, à l'auenture vaudra-il mieux commencer vn peu plus haut à la generation d'iceux. En premier lieu doncques, ie conseilleroye à ceux qui desirent estre peres d'enfans qui puissent vn iour viure parmi les hommes en honneur, de ne se messer pas auec femmes les premieres venues, i'entens comme auec courtisanes publiques, ou concubines priuees : pource que c'est vn reproche qui accōpagne l'homme tout le long de sa vie, sans que iamais il le puisse effacer, quand on lui peut mettre deuant le nez,

1. La generation des enfans doit estre sans reproche d'incontinence, de paillardise, ou d'yurongnerie es peres.

qu'il n'est pas issu de bon pere, & de bône mere, & est la marque qui plustost se presente à la langue & à la main de ceux qui le veulent accuser ou iniurier: au moyen dequoy a bien dit sagement le poëte Euripide, E

En la tragedie d'Hercules furieux.

Quand vne fois mal assis a esté
Le fondement de la natiuité,
Force est que ceux qui de tels parents sortent,
D'autruy peché la penitence portent.

Parquoy c'est vn beau thresor, pour pouuoir aller par tout la teste leuee, & parler franchement, que d'estre né de gens de bien: & en doyuent bien faire grád compte ceux qui souhaitent auoir lignee entierement legitime, où il n'y ait que redire. Car c'est chose qui ordinairement raualle & abaisse le cœur aux hommes, quand ils sentent quelque defectuosité, ou quelque tare en ceux dont ils ont prins naissance: & dit fort bien le poëte,

En la tragedie de Hippolyte.

Qui sent son pere ou sa mere coulpable F
D'aucune chose à l'homme reprochable,
Cela de cœur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'eust de sa nature grand.

En la vie de Themistocles Plutarque attribue cest apophtegme au pere. qui disoit Son fils auoir plus de puissance que nul autre entre les Grecs.

Voyez la vie d'Agesilaus au commencement.

Comme au contraire, ceux qui se sentent nez de pere & de mere qui sont gens de bien, & à qui lon ne peut rien reprocher, en ont le cœur plus esleué, & en conçoiuét plus de generosité. Auquel propos on dit que Diophantus le fils de Themistocles disoit souuentefois & à plusieurs, que ce qui luy plaisoit, plaisoit aussi au peuple d'Athenes: Car ce que ie veux (disoit-il) ma mere le veut, & ce que ma mere veut, aussi fait Themistocles, & ce qui plait à Themistocles, plait aussi aux Atheniens. Et en cela fait aussi grandement à louër la magnanimité des Lacedemoniens, lesquels condamnerent leur Roy Archidamus à vne somme d'argent, pour l'amende de ce qu'il auoit eu le cœur d'espouser vne femme de petite stature, en y adioustát la cause pour laquelle ils le condánoyent: Pourautant (disoient-ils) qu'il a pensé de nous engendrer non des Roys, mais des Roytelets. A ce premier aduertissement est conioint vn autre, que ceux qui parauant nous ont escrit de semblable matiere, n'ont pas oublié: c'est, « Que ceux qui se veulent approcher de femmes pour engendrer, le « doiuent faire ou du tout à ieun, auát que d'auoir beu du vin, ou pour le moins apres « en auoir pris bien sobrement. » Pource que ceux qui ont esté engendrez de peres « saouls & yures, deuiennent ordinairement yurongnes, suiuant ce que Diogenes respondit vn iour à vn ieune homme desbauché & desordonné: « Ieune fils mô ami, « ton pere t'a engendré estant yure. » Cela suffise quant à la generation des enfans. G

Pourquoy l'yurongnerie doit estre fuye, sur tout en la generation.

11. En la nourriture des enfans, la nature, la raison & l'vsage doyuent se rencontrer ensemble, pour faire vn homme parfaitement vertueux.

Similitude prinse du labourage à ce propos.

Av reste, quant à la nourriture, ce que nous auons accoustumé de dire generalement en tous arts & toutes sciences, cela se peut encore dire & asseurer de la vertu: c'est, « que pour faire vn homme parfaitement vertueux, il faut que trois choses y « soyent concurrentes, la nature, la raison, & l'vsage. » I'appelle raison la doctrine des « preceptes: & vsage, l'exercitation. Le commencement nous vient de la nature, le progres & acroissement, des preceptes de la raison: & l'acomplissement de l'vsage & exercitation: & puis la cime de perfection, de tous les trois ensemble. S'il y a defectuosité en aucune de ces trois parties, il est force que la vertu soit aussi en cela defectueuse & diminuee: car la nature sans doctrine & nourriture est vne chose aueugle, la doctrine sans nature est defectueuse, & l'vsage sans les deux premieres est chose imparfaite. Ne plus ne moins qu'au labourage, il faut premierement que la terre soit bonne: secondement, que le laboureur soit homme entendu: & tiercement, que la semence soit choisie & esleuë: aussi la nature represente la terre, le maistre qui enseigne, resemble au laboureur, & les enseignemens & exemples reuienent à la semence. Toutes lesquelles parties i'oserois bien pour certain asseurer auoir esté conioinctes ensemble es ames de ces grands personnages qui sont tant H

celebrez

A celebrez & renommez par tout le monde, comme Pythagoras, Socrates, Platon, & autres semblables qui ont acquis gloire immortelle. Or est bien-heureux celui-là, & singulierement aimé des Dieux, à qui le tout est ottroyé ensemble: mais pourtant s'il y a quelqu'vn qui pense, que ceux qui ne sont pas totalement bien-nez, estãs secourus par bonne nourriture & exercitation à la vertu, ne puissent aucunement reparer & recouurer le defaut de leur nature, sache qu'il se trompe & se mesconte de beaucoup, ou pour mieux dire, de tout en tout: car paresse aneantit & corrompt » la bonté de nature, & diligence de bonne nourriture en corrige la mauuaistié. Ceux » qui sont nonchalans, ne peuuent pas trouuer les choses mesmes qui sont faciles: & » au contraire, par soin & vigilance lon vient à bout de trouuer les plus difficiles. Et peut-on comprendre combien le labeur & la diligence ont d'efficace & d'execution, en considerant plusieurs effects qui se font en nature: car nous voyons que les B gouttes d'eau, qui tombent dessus vne roche dure, la creusent: le fer & le cuyure se vont vsant & consumant par le seul attouchement des mains de l'homme, & les rouës des chariots & charrettes, que lon a courbees à grand' peine, ne sauroient plus retourner à leur premiere droiture, quelque chose que lon y sceust faire: comme aussi seroit-il impossible de redresser les bastons tortus que les iouëurs portent en leurs mains dessus les eschaffaux: tellement que ce qui est contre nature changé par force & labeur, deuient plus fort que ce qui estoit selon nature. Mais ne voit-on qu'en cela seulement, combien peut le soin & la diligence? certainement il y a vn nombre infini d'autres choses, esquelles on le peut clairement apperceuoir. Vne bonne terre, à faute d'estre bien cultiuee, deuient en friche: & de tant plus qu'elle est grasse & forte de soy-mesme, de tant plus se gaste-elle par negligence d'estre bien labouree: au contraire, vous en verrez vne autre dure, aspre, & pierreuse plus qu'il ne seroit de besoin, qui neantmoins, pour estre bien cultiuee, porte incontinent de beau & bõ fruict. Qui sont les arbres qui ne naissent tortus, ou qui ne deuienent steriles & sauuages, si lon n'y prent bien garde? à l'opposite aussi, pourueu que lon y C ait l'œil, & que lon y employe telle sollicitude comme il apartient, ils deuienent beaux & fertiles. Qui est le corps si robuste & si fort, qui par oysiueté & delicatesse n'aille perdant sa force, & ne tombe en mauuaise habitude? & qui est la complexion si debile & si foible, qui par continuation d'exercice & de trauail ne se fortifie à la fin grandement? Y a il cheuaux au monde, s'ils sont bien domptez & dressez de ieunesse, qui ne deuiennent en fin obeissans à l'homme pour monter dessus? au contraire, si on les laisse sans dompter en leurs premiers ans, ne deuienẽt-ils pas farouches & reuesches pour toute leur vie, sans que iamais on en puisse tirer seruice? & de cela ne se faut-il pas esmerueiller, veu qu'auec soin & diligence lon apriuoise, & rend-on domestiques les plus sauuages & les plus cruelles bestes du monde. » Pourtant respondit bien le Thessalien, à qui lon demandoit qui estoient les plus » sots & les plus lourdauts entre les Thessaliens: Ceux, dit-il, qui ne võt plus à la guer-D re. Quel besoin doncques est-il de discourir plus longuement sur ce propos? car il est certain, que les meurs & conditions sont qualitez qui s'impriment par long traict de temps: & qui dira que les vertus morales s'acquierent aussi par accoustumance, à mon aduis il ne se fouruoyera point. Parquoy ie feray fin au discours de cest article, en y adioustant encore vn exemple seulement. Lycurgus, celui qui establit les loix des Lacedemoniens, prit vn iour deux ieunes chiens, nez de mesme pere & de mesme mere, & les nourrit si diuersement, qu'il en rendit l'vn gourmand & goulu, ne sachant faire autre chose que mal: & l'autre bon à la chasse, & à la queste: puis vn iour que les Lacedemoniens estoient tous assemblez sur la place, en conseil de vil- » le, il leur parla en ceste maniere: C'est chose de tresgrande importance, Seigneurs » Lacedemoniens, pour engendrer la vertu au cœur des hommes, que la nourriture, » l'acoustumance, & la discipline, ainsi comme ie vous feray voir & toucher au doigt

Cinq autres similitudes, monstrans que le trauail & la diligence supplient au defaut de nature.

1. Des creatures inanimees.

2. De la terre.

3. Des arbres.

4. Des corps.

5. Des cheuaux & autres bestes.

Pource que l'exercice & le trauail & le danger aiguise l'esprit & fortifie le corps de l'homme.

Exemple notable, pour prouuer que diligence & nourriture passent nature.

Voyez es dits notables des Lacedemoniens les apophthegmes de Lycurgus: où ce fait est amplement recité.

tout à ceſt heure. En diſant cela, il amena deuant toute l'aſſiſtance les deux chiens, E
leur mettant au deuant vn plat de ſouppe, & vn lieure vif: l'vn des chiens s'en cou-
rut incontinent apres le lieure, & l'autre ſe ietta auſſi toſt ſur le plat de ſouppe. Les
Lacedemoniés n'entendoient point encore où il vouloit venir, ne que cela vouloit
dire, iuſques à ce qu'il leur dit: Ces deux chiens ſont nez de meſme pere & de meſ-
me mere, mais ayans eſté nourris diuerſement, l'vn eſt deuenu gourmand, & l'autre
chaſſeur. Cela doncques ſuffiſe quant à ce poinct de l'accouſtumance, & de la di-
uerſité de nourriture.

VII. Par qui les enfans doyuent eſtre eſleuez: & pourquoy les meres doyuent les nourrir de laict elles meſmes: & ſi elles ne le peuuent faire, quelles nourriſſes & gouuernantes on leur doit bailler.

IL enſuit apres de parler touchant la maniere de les alimen-
ter & nourrir apres qu'ils ſont nez. Ie dis donc, qu'il eſt beſoin que les meres nour-
riſſent de laict leurs enfans, & qu'elles meſmes leur donnent la mammelle: car elles
les nourriront auec plus d'affection, plus de ſoin & de diligence, comme celles qui
les aimeront plus du dedans, & (comme lon dit en cõmun prouerbe,) des les tendres
ongles: là où les nourriſſes & gouuernantes n'ont qu'vne amour ſuppoſee & non F
naturelle, comme celles qui aiment pour vn loyer mercenaire. La nature meſme
nous mõſtre, que les meres ſont tenues d'allaicter & nourrir elles meſmes ce qu'el-
1 les ont enfanté: car à ceſte fin a elle donné à toute ſorte de beſte, qui fait des petis,
2 la nourriture du laict: & la ſage Prouidence diuine a donné deux tetins à la femme,
afin que ſi d'auenture elle vient à faire deux enfans iumeaux, elle ait deux fontaines
3 de laict pour pouuoir fournir à les nourrir tous deux. Il y a dauantage, qu'elles meſ-
mes en auront plus de charité & plus d'amour enuers leurs propres enfans, & nõ ſans
grande raiſon certes: car le auoir eſté nourris enſemble, eſt comme vn lien qui e-
ſtraint, ou vn tour qui roidit la bien-veüillance: tellement que nous voyons iuſques
aux beſtes brutes, qu'elles ont regret quand on les ſepare de celles auec qui elles ont
eſté nourries. Ainſi doncques faut-il que les meres propres, s'il eſt poſſible, eſſayent
de nourrir leurs enfans elles meſmes: ou s'il ne leur eſt poſſible, pour aucune imbe-
cillité ou indiſpoſitiõ de leurs perſonnes, comme il peut biẽ auenir, ou pource que
elles ayent enuie d'en porter d'autres, à tout le moins faut-il auoir l'œil à choiſir les G
nourriſſes & gouuernantes, non pas prendre les premieres qui ſe preſenteront, ains
les meilleures que faire ſe pourra: qui ſoient premierement Grecques, quant aux
mœurs:

Similitudes, monſtrant cõme & par qui les enfans doyuent eſtre eſleuez.

car ne plus ne moins qu'il faut des la naiſſance dreſſer & former les mẽbres
des petis enfans, afin qu'ils croiſſent tout-droits, & non tortus ne contrefaits: auſſi
faut-il des le premier commẽcement acouſtrer & former leurs mœurs, pource que
ce premier aage eſt tendre & apte à receuoir toute ſorte d'impreſſion que lon lui
veut bailler, & s'imprime facilement ce que lon veut en leurs ames pendant qu'el-
les ſont tendres, là où toute choſe dure malaiſeement ſe peut amollir: car tout ain-
ſi que les ſeaux & cachets s'impriment aiſeement en de la cire molle, auſſi ſe mou-
lent facilement es eſprits des petis enfans toutes choſes que lon leur veut faire a-
prendre.

Sur la fin du 2. liure de la republique.

A raiſon dequoy, il me ſemble que Platon admoneſte prudemment les
nourriſſes, de ne conter pas indifferemment toutes ſortes de fables aux petis enfans,
de peur que leurs ames des ce commencement ne s'abreuuent de folie & de mau- H
uaiſe opinion: & auſſi conſeille ſagement le poëte Phocylides, quand il dit,

Des que l'homme eſt en ſa premiere enfance,
Monſtrer lui faut du bien la conoiſſance,

En ſon poëme touchãt les mœurs.

Quelle compagnie il leur faut dõner.

Et ſi ne faut pas oublier, que les autres ieunes enfans, que lon met auec eux pour les
ſeruir, ou pour eſtre nourris quãd & eux, ſoient auſſi deuãt toutes choſes bien con-
ditionnez, & puis Grecs de nation, & qui ayent la langue bien deſliee pour bien
prononcer: de peur que s'ils frequentent auec des enfans barbares de langues, ou
vicieux de mœurs, ils ne retienent quelque tache de leurs vices: car les vieux pro-
uerbes ne parlent pas ſans raiſon, quand ils diſent, Si tu conuerſes auec vn boiteux,
tu aprendras à clocher.

VIII. Quels pedagogues & gouuer[neurs]

MAIS quand ils ſeront arriuez à l'aage de deuoir eſtre
mis ſous la charge de pedagogues & de gouuerneurs, c'eſt lors que les peres & meres
doiuent

A doiuent plus auoir l'œil à bien regarder, quels seront ceux à la conduite desquels ils les commettront, de peur qu'à faute d'y auoir bien pris garde, ils ne mettent leurs enfans en mains de quelques esclaues barbares, ou esceruellez & volages. Car c'est chose trop hors de tout propos ce que plusieurs font maintenant en cest endroit, car s'ils ont quelques bons esclaues, ils en font les vns laboureurs de leurs terres, les autres patrons de leurs nauires, les autres facteurs, les autres receueurs, les autres banquiers pour manier & trafiquer leurs deniers: & s'ils en trouuent quelqu'vn qui soit yurongne, gourmand & inutile à tout bon seruice, ce sera celui auquel ils commettront leurs enfans: là où il faut qu'vn gouuerneur soit de nature tel, comme estoit Phenix le gouuerneur d'Achilles. Encore y a-il vn autre poinct plus grand, & plus important que tous ceux que nous auons alleguez, c'est qu'il leur faut cercher & choisir des maistres & des precepteurs qui soient de bonne vie, où il n'y ait que reprendre, quant à leurs meurs, & les plus sauans & plus experimentez que lon B pourra recouurer: car la source & la racine de toute bonté & toute preudhommie est, auoir esté de ieunesse bien instruit. Et ne plus ne moins que les bons iardiniers fichent des paux aupres des ieunes plantes, pour les tenir droites: aussi les sages maistres plantent de bons aduertissemens & de bons preceptes à l'entour des ieunes gens, à fin que leurs meurs se dressent à la vertu. Et au contraire, il y a maintenant des peres qui meriteroient qu'on leur crachast, par maniere de dire, au visage, lesquels par ignorance, ou à faute d'experience, commettent leurs enfans à maistres dignes d'estre reprouuez, & qui à faulses enseignes font profession de ce qu'ils ne sont pas: & encore la faute & la mocquerie plus grande qu'il y a en cela, n'est pas quand ils le font à faute de conoissance: mais le comble d'erreur gist en cela, que quelquefois ils conoissent l'insuffisance, voire la meschanceté de tels maistres, mieux que ne font ceux qui les en aduertissent, & neantmoins se fient en eux de la nourriture de leurs enfans: faisans tout ainsi comme si quelqu'vn estant malade, C pour gratifier à vn sien ami, laissoit le medecin sauant, qui le pourroit guarir, pour en prendre vn qui par son ignorance le feroit mourir: ou si à l'appetit d'vn sien ami il reiettoit vn pilote qu'il sauroit tres-expert, pour en choisir vn tres-insuffisant. O Iupiter & tous les Dieux, est-il bien possible qu'vn homme ayant le nom de pere, aime mieux gratifier aux prieres de ses amis, que bien faire instituer ses enfans? N'auoit donc ques pas l'ancien Crates occasion de dire souuent, que s'il lui eust esté possible, il eust volontiers monté au plus haut de la ville, pour crier à pleine teste: „ O hommes, où vous precipitez-vous, qui prenez toute la peine que vous pouuez „ pour amasser des biens, & cependant ne faites compte de vos enfans, à qui vous „ les deuez laisser? A quoy i'adiousterois volontiers que ces peres là font tout ainsi, que si quelqu'vn auoit grand soin de son soulier, & ne se soucioit point de son pied. Encore y en a-il qui sont si auaricieux, & si peu aimans le bien de leurs enfans, que pour payer moins de salaire, ils leur choisissent des maistres qui ne sont D d'aucune valeur, cerchans ignorance à bon marché: auquel propos Aristippus se mocqua vn iour plaisamment & de bonne grace d'vn semblable pere, qui n'auoit ne sens ni entendement: car comme ce pere lui demandast, combien il vouloit auoir pour lui instruire & enseigner son fils, il lui respondit, Cent escus. Cent escus, „ dit le pere, ô Hercules, c'est beaucoup: comment? i'en pourrois acheter vn bon „ bon esclaue de ces cent escus. Il est vray, respondit Aristippus, & en ce faisant tu au„ ras deux esclaues, ton fils le premier, & puis celui que tu auras acheté. Et quel „ propos y a-il, que les nourrisses acoustument les enfans à prendre la viande qu'on leur baille, auec la main droite: & s'ils la prenent de la main gauche, qu'elles les en reprenent: & ne donner point d'ordre qu'ils oyent de bonnes & sages instructions? Mais aussi qu'en auient-il puis apres à ces bons peres-là, quand ils ont mal nourri, & puis enseigné leurs enfans? ie le vous diray. Quand ils sont paruenus à

...neurs il faut bailler aux enfans, asauoir gens de bonne vie, sauans & bien experimentez.

Homere au 9. liu. de l'Iliade.

Belle similitude à ce propos.

Graue reprehension des peres ignorans ou auaricieux, qui par faute de bien pourvoir à l'instruction de leurs enfans, les precipitent en tous vices & malheurs.

Similitude verifiant ce que dessus.

Notable apophthegme de Crates pour deuxiesme preuue de la reprehension precedente.

Troisiesme preuue par vne plaisante similitude.

Quatriesme, par le gentil apophthegme d'Aristippus.

Cinquiesme, par vn argument fondé sur vne similitude conuenable.

Sixiesme, par les maux qui auienent aux peres mal soigneux de l'instruction de leurs enfans.

l'aage d'homme, ils ne veulent point ouïr parler de viure reglement ni en gens de bien, ains se ruent en sales, vilaines & seruiles voluptez: & lors tels peres se repentent trop tard, à leur grãd regret, d'auoir ainsi passé en nõchaloir la nourriture & instruction de leurs enfans: mais c'est pour neant, quand il ne sert plus de rien, & que les

Vifs tableaux de la ieunesse desbauchee.

fautes que iournellement commettent leurs enfans, les font languir de regret. Car les vns s'accompagnent de flatteurs & de plaisans poursuiuans de repeuës franches,
1 hommes maudits & meschans, qui ne seruẽt que de perdre, corrompre & gaster la
2 ieunesse: les autres achetẽt à gros deniers des garces folles, fieres, somptueuses & su-
3 perflues en despense, qui leur coustent puis apres infiniemẽt à entretenir: les autres
4 consument tout en despẽse de bouche: les autres à iouër aux dez, & à faire masques & mommeries: aucuns y en a qui se iettent en d'autres vices plus hardis, faisans l'amour à des femmes mariees, & allans la nuict pour commettre adulteres, achetans vn seul plaisir bien souuent auec leur mort: là où s'ils eussent esté nourris par quel-

Le vain plaisir cher acheté n'est pas plus doux que celui qui ne couste gueres.

que Philosophe, ils ne se fussent pas laissez aller à semblables choses, ains eussent à tout le moins entendu l'aduertissement de Diogenes, lequel disoit en paroles peu hõnestes, mais veritables toutefois: Entre en vn bordeau, afin que tu cognoisses, que le plaisir qui ne couste gueres, ne differe riẽ de celui que lon achete bien cheremẽt.

V. Conclusion du propos precedent, que les enfans sõt heureux qui sont bien esleuez & enseignez: ce qu'il prouue encores de nouueau en monstrant que ce n'est rien des biens de fortune (qu'on apelle) ni des biens du corps, à comparaison de ceux de l'ame, qui sont science & vertu.

Ie concluray doncques en somme, & me semble que ma cõclusion à bon droit deura estre plustost estimee vn oracle, que non pas vn aduertissement, Que le commencement, le milieu, & la fin, en ceste matiere, gist en la bõne nourriture & bõne institution: & qu'il n'est rien qui tant serue à la vertu & à rendre l'homme bien-heureux, comme fait cela. Car tous autres biens aupres de celui-là sont petits, & non dignes d'estre si soigneusement recerchez ni requis. La Noblesse est belle chose, mais c'est vn bien de nos ancestres. Richesse est chose precieuse, mais qui gist en la puissance de Fortune, qui l'oste bien souuent à ceux qui la possedoient, & la dõne à ceux qui point ne l'esperoient. C'est vn but où tirent les coupe-bourses, les larrons domestiques, & les calomniateurs: & s'y a des plus meschans hommes du mõde qui bien souuent y ont part. Gloire est biẽ chose venerable, mais incertaine & muable. Beauté est bien desirable, mais de peu de duree. Santé, chose precieuse, mais qui se change facilement. Force de corps est bien souhaitable, mais aisee à perdre, ou par maladie, ou par vieillesse: de maniere que s'il y a quelqu'vn qui se glorifie en la force de son corps, il se deçoit grandemẽt: car qu'est-ce de la force corporelle de l'homme aupris de celle des autres animaux, i'enten comme des Elephans, des Taureaux, & des Lions? Et au contraire, le sauoir est la seule qualité diuine & immortelle en

Preuue de la conclusion precedẽte.

nous. Car il y a en toute la nature de l'homme deux parties principales, l'entendement, & la parole: dont l'entendement est comme le maistre qui commande, & la parole comme le seruiteur qui obeit: mais cest entendement n'est point exposé à la Fortune: il ne se peut oster à qui l'a, par calomnie: il ne se peut corrompre par maladie, ni gaster par vieillesse, pource qu'il n'y a que l'entendemẽt seul qui raieunisse en vieillissant: & la longueur du temps, qui diminue toutes choses, adiouste tousiours

Confirmation, par les deux beaux apophtegmes de Stilpon & de Socrates.

sauoir à l'entendement. La guerre, qui comme vn torrent entraine & dissipe toutes choses, ne sauroit emporter le sauoir. Et me semble que Stilpon le Megarien fit vne response digne de memoire, quãd Demetrius ayant pris & saccagé la ville de Megare lui demanda, s'il auoit rien perdu du sien: Non, dit-il, car la guerre ne sauroit piller la vertu. A laquelle response s'accorde & se rapporte aussi celle de Socrates, lequel estant interrogué par Gorgias, ce me semble, quelle opinion il auoit du grand Roy, s'il l'estimoit pas bien-heureux: Ie ne say, respondit-il, comment il est prouueu de sauoir & de vertu. comme estimant que la vraye felicité consiste en ces deux choses, non pas es biens caduques de la fortune.

VI. Quelle est la vraye & sincere literature, en laquelle les enfans

Mais comme ie conseille & admoneste les peres, qu'ils n'ayent rien plus cher, que de bien faire nourrir & instituer en bonnes mœurs & bonnes lettres leurs enfans: aussi di-ie, qu'il faut bien

A bien qu'ils ayent l'œil à ce que ce soit vne vraye, pure & sincere litterature: & au demeurãt, les esloigner le plus qu'ils pourront de ceste vanité, de vouloir apparoir deuant vne commune, pource que plaire à vne populace est ordinairement desplaire aux sages: dequoy Euripide mesmes porte tesmoignage de verité en ces vers,

doyuent estre façonnez: ce qu'ils doyuent euiter, asauoir n'aimer à paroir deuant vne commune, ni discourir de toutes choses sans premeditation: ce qu'ils doyuent aprendre & suiure est vn lãgage pur & nerueux, & vn cœur qui ne soit presomptueux ni trop craintif.

* *Langue ie n'ay diserte & affilee*
Pour harenguer deuant vne assemblee:
Mais en petit nombre de mes egaux,
C'est là ou plus à deuiser ie vaux:
Car qui sait mieux au gré d'vn peuple dire,
Est bien souuent entre sages le pire.

* *En la tragedie d'Hyppolite.*

Quant à moy, ie voy que ceux qui s'estudient de parler à l'appetit d'vne commune ramassee, sont ou deuienent ordinairement hommes dissolus, & abandonnez à toutes sensuelles voluptez: ce qui n'est pas certainement sans apparence de raison: car B si pour plaire aux autres ils mettent à nonchaloir l'honnesteté, par plus forte raison oublieront-ils tout honneur & tout deuoir, pour se donner plaisir & deduit à eux mesmes, & suiuront plustost les attraits de leur concupiscence, que l'hõnesteté de la temperance. Mais au reste, qu'enseigerons nous de bon encore aux ieunes enfans, & à quoy leur conseillerons nous de s'adonner? C'est belle chose, que ne " faire ne dire rien temerairement, Et comme dit le prouerbe ancien, Ce qui est beau " est difficile aussi. Les oraisons faites à l'improuueu sont pleines de grande nonchalance, & y a beaucoup de legereté: car ceux qui parlent ainsi à l'estourdie, ne sauent là où il faut commencer, ni là où ils doiuent acheuer: & ceux qui s'acoustument à parler ainsi de toutes choses promptement à la volee, outre les autres fautes qu'ils commettent, ils ne sauent garder mesure ni moyen en leur propos, & tombent en vne merueilleuse superfluité de langage, là où quand on a bien pensé à ce que lon doit dire, on ne sort iamais hors des bornes de ce qu'il appartient de deduire. Pericles, ainsi comme nous auons entendu, bien souuent qu'il estoit expressément C appellé par son nom, pour dire son aduis de la matiere qui se presentoit, ne se vouloit pas leuer, disant pour son excuse, Ie n'y ay pas pensé. Demosthenes semblable" ment grand imitateur de ses façons de faire au gouuernement, plusieurs fois que le peuple d'Athenes l'appelloit, nommeement pour ouir son conseil sur quelque a" faire, leur respondoit tout de mesme, Ie ne suis pas preparé. Mais on pourroit dire à l'auenture, que cela seroit vn conte fait à plaisir, que lon auroit receu de main en main, sans aucun tesmoignage certain: lui-mesme en l'oraison qu'il fit alencõtre de Midias, nous met deuant les yeux l'vtilité de la premeditation: car il y dit en vn pas" sage, Ie confesse, Seigneurs Atheniens, & ne veux point dissimuler que ie n'aye pris " peine & trauaillé à composer ceste harengue, le plus qu'il m'a esté possible: car ie " serois bien lasche, si ayant souffert & souffrant tel outrage, ie ne pensois bien soi" gneusemẽt à ce que i'en deurois dire pour en auoir la raison. Non que ie vueille de D tout poinct condamner la promptitude de parler à l'improuueu, mais bien l'acoustumance de l'exerciter à tout propos, & en matiere qui ne le merite pas: car il le faut faire quelquefois, pourueu que ce soit comme lon vse d'vne medecine: bien diray-ie cela, que ie ne voudrois point que les enfans, auant l'aage d'homme fait, s'acoustumassent à rien dire sans y auoir premierement bien pensé: mais apres que lon a bien fondé la sufisance de parler, alors est-il bien raisonnable, quand l'occasion se presente, de lascher la bride à la parole. Car tout ainsi comme ceux qui ont esté longuement enferrez par les pieds, quand on vient à les deslier, pour l'acoustumance d'auoir eu longuement les fers aux pieds, ne peuuent marcher, ains choppent à tous coups: aussi ceux qui par long temps ont tenu leur langue serree, si quelquefois il s'offre matiere de la deslier à l'improuueu, retienent vne mesme forme & vn mesme style de parler: mais de souffrir les enfans harenguer promptemẽt à l'improuueu,

Exemple de Pericles & de Demosthene, qui ne veulent parler qu'apres y auoir pensé.

Iusques où il faut aprouuer la promptitude de parler à l'improuueu.

Similitude à ce propos.

Enfans ne doyuent harẽguer promptement.

Plaisant trait d'Apelles applicable à ceux qui se hastent trop en faits ou en paroles.

cela les acoustumé à dire vne infinité de choses impertinentes & vaines. Lon dit E
que quelquefois vn mauuais peintre monstra à Apelles vne image qu'il venoit de
peindre, en lui disant: Ie la vien de peindre tout maintenant. Encore que tu ne "
me l'eusses point dit, respondit Apelles, i'eusse bien cognu qu'elle a voirement esté "
bien tost peinte: & m'esbahi comment tu n'en as peint beaucoup de telles. Tout "
ainsi donc (pour retourner à mon propos) que ie conseille d'euiter la façon dire

Quelle façõ de langage lon doit fuir.

theatrale & pompeuse, tenant de la hautesse tragique: aussi admoneste-ie de fuir
la trop basse & trop vile façon de langage, pource que celle qui est si fort enflee surpasse le commun vsage de parler: & celle qui est si mince & si seiche, est par trop

Similitude.

craintifue. Et comme il faut que le corps soit non seulement sain, mais dauantage
en bon point: aussi faut-il que le langage soit non seulement sans vice ne maladie,
mais aussi fort & robuste: pource que lon louë seulemẽt ce qui est seur, mais on admire ce qui est hardi & auentureux. Et ce que ie dis du parler, autant en pense-ie F
de la disposition du courage: car ie ne voudrois que l'enfant fust presomptueux, ni
aussi estonné, ne par trop craintif: pource que l'vn se tourne à la fin en impudence, &
l'autre en couardise seruile: mais la maistrise en cela, comme en toutes choses, est
de bien sauoir tenir le milieu.

VII. Les enfans de bonne maison doiuent estre instruits es arts liberaux & sciences humaines, sur tout en la Philosophie morale, les louanges de laquelle sont descrites sommairemẽt, & est prouué par similitudes, sentences notables, comparaison auec autres sciences, & fruits excellens de la Philosophie, que ce doit estre le but de l'estude des enfans.

ET cependant que ie suis encore sur le propos de
l'institution des enfans aux lettres, auant que passer outre, ie veux dire absoluëment
ce qui m'en semble: c'est, que de ne sauoir parler que d'vne seule chose, à mon
auis, est vn grand signe d'ignorance, outre ce qu'à l'exercer on s'en ennuye facilement, & si pense qu'il est impossible de tousiours y perseuerer: ne plus ne moins que
de chanter tousiours vne mesme chãson, on s'en saoule & s'en fasche bien tost: mais
la diuersité resiouït & delecte en cela, comme en toutes autres choses que lon voit,
ou que lon oit. Et pourtant faut-il que l'enfant de bonne maison voye & aprene
de tous les arts liberaux & sciences humaines, en passant par dessus pour en auoir
quelque goust seulement: car d'acquerir la perfection de toutes, il seroit impossible:
au demeurant qu'il employe son principal estude en la Philosophie: & ceste miene G
opinion se peut mettre bien clairement deuant les yeux par vne similitude fort propre: car c'est tout autant comme qui diroit, il est bien honneste d'aller visitant plusieurs villes, mais expedient de s'arrester & habituër en la meilleure. Or tout ainsi,
disoit plaisamment le philosophe Bion, que les amoureux de Penelopé, qui poursuyuoient de l'auoir en mariage, ne pouuans iouïr de la maistresse, se meslerent auec les chambrieres: aussi ceux qui ne peuuent aduenir à la Philosophie, se consument de trauail apres les autres sciences, qui ne sont d'aucune valeur à comparaison

Louange & vtilité de la Philosophie.

d'elle. Et pourtant faut-il faire en sorte que la Philosophie soit comme le fort principal de toute autre estude, & de tout autre sauoir. Il y a deux arts que les hommes ont inuentez pour l'entretenement de la santé du corps, c'est à sauoir, la medecine, & les exercices de la personne, dont l'vne procure la santé, & l'autre la force,
& la gaillarde disposition: mais la Philosophie est la seule medecine des infirmitez
& maladies de l'ame: car par elle & auec elle nous conoissons ce qui est honneste H
ou deshonneste, ce qui est iuste ou iniuste, & generalement ce qui est à fuir ou à eslire: comme il se faut deporter enuers les Dieux, enuers ses pere & mere, enuers les
vieilles gens, enuers les loix, enuers les estrãgers, enuers ses superieurs, enuers ses enfans, enuers ses femmes, & enuers ses seruiteurs: pource qu'il faut adorer les Dieux,
honorer ses parens, reuerer les vieilles gens, obeir aux loix, ceder au superieurs, aimer ses amis, estre moderé auec les femmes, aimer ses enfans, n'outrager point ses
seruiteurs: &, ce qui est le principal, ne se monstrer point ni trop esioui en prospe-

Quels principaux fruits on en peut recueillir.

rité, ni trop triste en aduersité, ni dissolu en voluptez, ni furieux & transporté en
cholere. Ce que i'estime estre les principaux fruicts que lon peut recueillir de la
Philosophie, car se porter genereusemẽt en vne prosperité, c'est acte d'hommes: s'y
maintenir sans enuie, signe de nature douce & traitable: surmonter les voluptez par

A raison de sagesse: & tenir en bride la cholere, n'est pas œuure que toute personne sache faire. MAIS la perfection, à mon iugement, est en ceux qui peuuent ioindre cest estude de la Philosophie auec le gouuernement de la chose publique: & par ce moyen estre iouissans des deux plus grands biens qui puissent estre au monde, de profiter au public, en s'entremettant des afaires: & à soy-mesme, se mettant en toute tranquillité & repos d'esprit par le moyen de l'estude de Philosophie. Car il y a communément entre les hommes trois sortes de vie, l'vne actiue, l'autre contemplatiue, & la tierce voluptueuse: desquelles ceste derniere estant dissoluë, serue & esclaue des voluptez, est brutale, trop vile, & trop basse: la contemplatiue destituee de l'actiue, est inutile: & l'actiue ne communiquant point auec la contemplatiue, commet beaucoup de fautes, & n'a point d'ornement: au moyen dequoy, il faut essayer tant que lon peut, de s'entremettre du gouuernement de la chose publique, & quant & quant vacquer à l'estude de Philosophie, autant que le temps & B les afaires le pourront permettre. Ainsi gouuerna iadis Pericles, ainsi Archytas le Tarentin, ainsi Dion le Syracusain, ainsi Epaminondas le Thebain, dont l'vn & l'autre fut familier & disciple de Platon. Quant à l'institution donques des enfans es lettres, il n'est, à mon aduis, ia besoin de s'estendre à en dire dauantage: seulement y adiousteray-ie, que c'est chose vtile, ou plustost necessaire, faire diligence de recueillir les œuures & les liures des Sages anciens, pourueu que ce soit à la façon des laboureurs: car comme les bons laboureurs font prouision des instrumens du labourage, non pour seulement les auoir en leur possession: mais pour en vser: aussi faut-il estimer que les vrais outils de la science sont les liures, quand on les met en vsage, qui est le moyen par lequel on la peut conseruer: mais aussi ne doit-on pas oublier la diligence de bien exerciter les corps des enfans, ains en les enuoyant aux escholes des maistres qui font profession de telles dexteritez, les faut quant & quant adresser aux exercices de la personne: tant pour les rendre adroits que pour les faire C forts, robustes & dispos: pource que c'est vn bon fondement de belle vieillesse, que la bonne disposition & robuste complexion des corps en ieunesse. Et comme en temps calme, quand on est sur la mer, on doit faire prouision des choses necessaires à l'encontre de la tourmente: aussi faut-il en ieunesse se garnir de temperance, sobrieté & continence, & en faire reserue & munition de bonne heure, pour en mieux soustenir la vieillesse: vray est qu'il faut tellement dispenser le trauail du corps, que les enfans ne s'en dessechent point, & ne s'en treuuent puis apres las & recreuz quand on les voudroit faire vacquer à l'estude des lettres: car comme dit Platon, le sommeil & la lassitude sont contraires à aprendre les sciences. Mais cela est peu de chose, ie veux venir à ce qui est de plus grande importance que tout ce que i'ay dit auparauant: car ie dis qu'il faut que lon exerce les ieunes enfans aux exercices militaires, comme à lâcer le dard, à tirer de l'arc, & à chasser: pource que tous les biens de ceux qui sont vaincus en guerre sont exposez en proye aux vainqueurs, D & ne sont propres aux armes & à la guerre les corps nourris delicatement à l'ombre:

Mais le Soudart de seiche corpulence,
Ayant acquis d'armes experience,
C'est lui qui rompt des ennemis les rengs,
Et en tous lieux force ses concurrens.

Mais quelqu'vn me pourra dire à l'aduenture, Tu nous auois promis de nous donner exemples & preceptes, comme il faut nourrir les enfans de libre condition, & puis on void que tu delaisses l'institutiō des pauures & populaires, & ne donnes enseignemens que pour les nobles, & pour les riches seulement. A cela il m'est bien aise de respondre: car quant à moy ie desirerois que ceste mienne instruction peust seruir & estre vtile à tous: mais s'il y en a aucuns, à qui par faute de moyens mes preceptes ne puissent estre profitables, qu'ils en accusent la fortune, non pas celui qui

VIII. Perfection humaine, gist en la coniunction de la Philosophie auec le gouuernement public: c'est à dire, l'homme est heureux qui sert comme il apartient, à ses prochains & à soy-mesme: pour l'execution & aide dequoy il requiert les liures, & l'exercice: adioustāt vn mot de l'instruction des pauures. Exéples de ce que dessus.

Similitude de l'vsage des liures.

De l'exercice des corps.

Similitude, monstrant combien sert d'estre bien esleué des la ieunesse.

Au 7 liu. de la Rep.

Les exercices militaires requis es enfans.

Conseil pour l'instruction des enfans des pauures.

leur donne ces aduertissemens: au reste, il faut que les pauures s'esuertuent, & tas- E
chent de faire nourrir leurs enfans en la meilleure discipline qui soit: & si d'auen-
ture ils n'y peuuent atteindre, au moins en la meilleure qu'ils pourront. I'AY

I X. Diuers precep-tes qui apartienent à l'instruction des enfans.
1. Il les faut amener à leur deuoir par douceur.

bien voulu en passant adiouster ce mot à mon discours, pour au demeurant pour-
suiure les autres preceptes qui apartienent à la droite instruction des ieunes gens. Ie
di donques notamment, que lon doit attraire & amener les enfans à faire leur de-
uoir par bonnes paroles & douces remonstrances, non pas par coups de verges ni
par les batre, pource qu'il semble que ceste voye là conuient plustost à des escla-
ues, que non pas à des personnes libres, pource qu'ils s'endurcissent aux coups, &

2. Les louer & tancer de fois à autre.

deuienent comme hebetez, & ont le trauail de l'estude puis apres en horreur, partie
pour la douleur des coups, & partie pour la honte: les louanges & les blasmes sont
plus vtiles aux enfans nez en liberté, que toutes verges ne tous coups de fouët: l'vn
pour les tirer à bien faire, & l'autre pour les retirer de mal: & faut alternatiuement
vser tantost de l'vn tantost de l'autre: & maintenāt leur vser de reprehension, main- F

Similitude à ce propos.

tenant de louange. Car s'ils sont quelquefois trop gais, il faut en les tançant, leur fai-
re vn peu de honte, & puis tout soudain les remettre en les louant: comme font les
bonnes nourrices, qui donnent le tetin à leurs petis enfans apres les auoir fait vn
peu crier: toutesfois il y faut tenir mesure, & se garder bien de les trop haut-louër,
autrement ils presument d'eux-mesmes, & ne veulent plus trauailler depuis que lon
les a louëz vn peu trop. Au demeurant i'ay conu des peres, qui pour auoir trop ai-

3. Ne les presser trop, ains leur donner relasche.

mé leurs enfans, les ont en fin hays. Qu'est-ce à dire cela? Ie l'esclarciray par cest ex-
emple. Ie veux dire, que pour le grand desir qu'ils auoyent que leurs enfans fussent
les premiers en toutes choses, ils les contraignoyent de trauailler excessiuement: de
maniere que plians sous le faix, ils en tomboyent en maladies, ou se faschans d'estre

Similitude premiere, monstrant que le trauail continuel ruine les esprits, & qu'il leur faut donner moyen de se reprendre.

ainsi surchargez, ne receuoyent pas volontiers ce qu'on leur donnoit à aprēdre. Ne
plus ne moins que les herbes & les plantes se nourrissent mieux quand on les arrou-
se moderéement, mais quand on leur dōne trop d'eau, on les noye & suffoque: auf- G
si faut-il donner aux enfans moyen de reprendre haleine en leurs cōtinuels trauaux,
faisant compte, que toute la vie de l'homme est diuisée en labeur & en repos: à rai-
son dequoy nature nous a donné non seulement le veiller: mais aussi le dormir: &
non seulement la guerre, mais aussi la paix: non seulement la tourmente: mais aussi
le beau temps: & ont esté instituez non seulement les iours ouurables, mais aussi
les iours de feste. En somme, le repos est cōme la sauce du trauail: ce qui se voit non

Deuxiesme similitude confermant la mesme.

seulement es choses qui ont sentiment & ame, mais encore en celles qui n'en ont
point: car nous relaschons les cordes des arcs, des lyres, & des violes, à fin que nous
les puissions retendre puis apres: & bref, le corps s'entretient par repletion & par e-

4. Les peres doiuent eux-mesmes auoir l'œil sur leurs enfans.

uacuation, aussi fait l'esprit par repos & trauail. Il y a d'autres peres qui semblable-
ment sont dignes de grande reprehension, lesquels depuis qu'vne fois ils ont com-
mis leurs enfans à des maistres & precepteurs, ne daignent pas assister à les voir &
ouïr eux-mesmes aprendre quelquefois: en quoy ils faillent bien lourdement, car
au contraire ils deussent eux-mesmes esprouuer souuent & de peu en peu de iours, H
comment ils profitent, & non pas s'en reposer & rapporter du tout à la discretion
de quelques maistres mercenaires: car par ceste solicitude les maistres mesmes au-
ront tant plus grand soin de faire bien aprendre leurs escoliers, quand ils verront
que souuent il leur en faudra rendre compte: à quoy se peut appliquer le bon mot

Xenophon en son Oeconomique.

que dit anciennement vn sage escuyer, Il n'y a rien qui engraisse tant le cheual, que «
l'œil de son maistre. Mais sur toutes choses, il faut exercer & acoustumer la memoi- «

5 Faire exercer leur memoire.

re des enfans, pource que c'est par maniere de dire, le thresor de science: c'est pour-
quoy les anciens poëtes ont feint, que Mnemosyné, c'est à dire Memoire, estoit la
mere des Muses, nous voulans donner à entendre, qu'il n'y a rien qui tant serue à
engendrer & conseruer les lettres & le sauoir, que fait la memoire: pourtant la

faut-il

A faut-il diligemment & soigneusement exerciter en toutes sortes, soit que les enfans l'ayent ferme de nature, ou qu'ils l'ayent foible : car aux vns on corrigera par diligéce le defaut: aux autres on augmentera le bien d'icelle, tellement que ceux-la en deuiendront meilleurs que les autres, & ceux-ci meilleurs qu'eux mesmes : car le poete Hesiode a sagement dit,

Au poeme intitulé les œuures.

Si tu vas peu auecques peu mettant,
Et plusieurs fois ce peu là repetant :
En peu de iours tu verras cela croistre,
Qui parauant bien petit souloit estre.

Dauãtage les peres doiuent sauoir, que ceste partie memoratiue de l'ame ne sert pas seulement aux hõmes à aprendre les lettres, mais aussi qu'elle vaut beaucoup aux afaires du monde: pource que la souuenance des choses passees fournit d'exemples pour prendre conseil à l'auenir. Au surplus, il faut bien prendre garde à destourner B les enfans de paroles sales & deshonnestes: car la parole, cõme disoit Democritus, est l'ombre du fait: & les faut induire & accoustumer à estre gracieux, affables à parler à tout le monde, & saluër volontiers vn chascun : car il n'est rien si digne d'estre haï, que celui qui ne veut pas qu'on l'aborde, & qui dedaigne de parler aux gens. Aussi se rendront les enfans plus amiables à ceux qui conuerseront autour d'eux, quãd ils ne tiendrõt pas si roide, qu'ils ne veulent du tout rien cõceder es disputes & questions qui se pourront esmouuoir entre eux : car c'est belle chose de sauoir non seulement vaincre, mais aussi se laisser vaincre quelquefois, mesmemẽt es choses où le vaincre est dommageable, car alors la victoire est veritablement Cadmiene, comme lon dit en commun prouerbe, c'est à dire, elle tourne à perte & dommage au veinqueur : de quoy i'ay le sage poëte Euripide pour tesmoin en vn passage où il dit,

6. Bien regler leurs paroles.

7. Les empescher d'estre chagrins ou contencieux.

En la tragedie de Protesilaus, dõt Stobee a quelques fragmens.

Quand l'vn des deux qui disputent ensemble,
Entre en courroux, plus aduisé me semble
C *Celuy qui mieux aime coy s'arrester,*
Que de parole ireuse contester.

Au reste, ce dequoy plus on doit instruire les ieunes gens, & qui leur est de non moindre, voire i'ose bien dire de plus grande consequence, que tout ce que nous auons dit iusques ici : c'est, qu'ils ne soient delicats ne superflus en chose quelconque, qu'ils tienent leur langue, qu'ils maistrisent leur cholere, & qu'ils ayent leurs mains nettes. Mais voyons particulierement combien emporte vn chascun de ces quatre preceptes, car ils seront plus faciles à entẽdre en les mettant deuant les yeux par exemples : comme, pour commencer au dernier, Il y a eu de grands personnages qui pour s'estre laissez aller à prendre argent iniustement, ont respandu tout l'honneur qu'ils auoyent amassé au demeurant de leur vie : comme Glyppus Lacedemonien, qui pour auoir descousu par dessous les sacs pleins d'argent qu'on lui auoit baillez à porter, fut honteusement banni de Sparte. Et quant à ne se courrou- D cer du tout point, c'est bien vne vertu singuliere : mais il n'y a que ceux qui sont parfaitement sages qui le puissent du tout faire, comme estoit Socrates, lequel aiant esté fort outragé par vn ieune homme insolent & temeraire, iusques à lui donner des coups de pied, & voyant que ceux qui se trouuoyent lors autour de lui s'en courrouçoyent amerement, & en perdoient patience, & vouloient courir apres : « Comment, leur dit-il, si vn asne m'auoit dõné vn coup de pied, voudriez-vous que ie lui « en donnasse vn autre ? toutesfois il n'en demeura pas impuni : car tout le monde lui reprocha tant ceste insolence, & l'appella-on si souuent & tant, le regibbeur & donneur de coups de pied, que finalement il s'en pendit & estrangla lui-mesme de regret. Et quand Aristophanes fit iouër la Comedie qui s'apelle les Nues, en laquelle il respand sur Socrates toutes les sortes & manieres d'iniures qu'il est possible, comme quelqu'vn des assistans, à l'heure qu'on le farçoit & gaudissoit ainsi, lui de-

8. Quatre autres preceptes, à sauoir de fuir la delicatesse & superfluité, le babil, la cholere, & l'auarice, vices qu'il descrit par plusieurs beaux exemples dignes d'estre bien remarquez de chascun.

1. Glyppus monstre combien c'est vne chose hõteuse que l'auarice. Voyez Plutarque en la vie de Lysander.

2. Socrates enseigne à maistriser la cholere, & est vn beau tableau de patience.

Diog. Laertius au 2. liu. en la vie de Socrates.

Stobee dit encor quelque chose dauantage au 19. discours de la patiẽce. Voyez aussi Ælian au 2. liu. de sa diuerse histoire ch. 13.

mandast: Ne te courrouces tu point Socrates, de te voir ainsi publiquement blasonner? Non certainement, respondit-il, car il m'est aduis que ie suis en ce Theatre, ne plus ne moins qu'en vn grand festin, où lon se gaudit ioyeusement de moy. E

Archytas & Platon ensuiuent Socrates.

Architas le Tarentin & Platon en firent tout de mesme: car l'vn estant de retour d'vne guerre, où il auoit esté Capitaine general: trouua ses terres toutes en friche: & fit appeler son receueur, auquel il dit, Si ie n'estois en cholere, ie te battrois bien.

Platon au traité pourquoy la iustice Diuine differe la punition des malefices, section 5. Stobee au discours de la cholere.

Et Platon aussi s'estant vn iour courroucé à l'encontre d'vn sien esclaue meschant & gourmand, appella le fils de sa sœur Speusippus, & lui dit, Pren moy ce meschant ici, & me le va fouetter: car quant à moy ie suis courroucé. Mais quelqu'vn me dira, que ce sont choses bien mal-aisees à faire & à imiter. Ie le sçay bien: toutesfois il se faut estudier, à l'exemple de ces grands personnages-la, d'aller tousiours retranchant quelque chose de la trop impatiente & furieuse cholere: car nous ne sommes pas pour nous esgaler ni comparer à eux aux autres sciences & vertus non plus, & neantmoins cōme estans leurs sacristains & leurs porte-torches, en maniere de parler, ordonnez pour monstrer aux hommes les reliques de leur sapience, ne plus ne moins que si c'estoyent des Dieux, nous essayons de les imiter & suiure leurs pas, en tirāt de leurs faits toute l'instruction qu'il nous est possible. F

3 Combien c'est grande sagesse de sauoir retenir sa langue.

Quant à refrener sa langue, pour ce que c'est le seul precepte des quatre que i'ay proposez qui nous reste à discourir, s'il y a aucun qui estime que ce soit chose petite & legere, il se fouruoye de grande torse du droit chemin: car c'est vne grāde sagesse, que se sçauoir taire en tēps & lieu, & qui fait plus à estimer que parole quelconque: & me semble que pour ceste cause les anciens ont institué les sainctes ceremonies des mysteres, à fin qu'estans acoustumez au silence par le moyen d'icelles, nous transportions la crainte aprise au seruice des Dieux à la fidelité de taire les secrets des hommes. Car on ne se repent iamais de s'estre teu, mais bien se repent-on souuent d'auoir parlé: & ce que lon a teu pour vn tēps, on le peut bien dire puis apres: mais ce que lon a vne fois dit, il est impossible de iamais plus le reprendre. G

Exemples de ceux qui ont esté punis pour auoir trop parlé.

I'ay souuenance d'auoir ouy raconter innumerables exemples d'hōmes, qui par l'intemperāce de leur langue se sont precipitez en infinies calamitez: entre lesquels i'en choisirai vn ou deux, pour esclaircir la matiere seulement.

Sotades.

Ptolomæus Roy d'Egypte, surnommé Philadelphus espousa sa propre sœur Arsinoé, & lors y eut vn nommé Sotades qui lui dit, Tu fiches l'aiguillon en vn pertuis qui n'est pas licite. Pour ceste parole il fut mis en prison, là où il pourrit de misere par vn long temps, & paya la peine deuë à son importun caquet: & pour auoir pensé faire rire les autres, il plora lui-mesme bien longuement.

Theocritus.

Autant en fit & souffrit aussi presque tout de mesme vn autre nommé Theocritus, excepté que ce fut beaucoup plus aigrement. Car comme Alexandre eust escrit & commandé aux Grecs, qu'ils preparassent des robes de pourpre, pource qu'il vouloit à son retour faire vn solennel sacrifice aux Dieux, pour leur rendre graces de ce qu'ils luy auoient otroyé la victoire sur les Barbares: pour ce commandement les villes de la Grece furent contraintes de contribuer quelque somme de deniers par H

Au 5. liu. de l'Iliade.

teste: & lors ce Theocritus, I'ay, dit-il, tousiours esté en doute de ce qu'Homere appelloit la mort purpuree, mais à ceste heure ie l'enten bien, ceste parole lui acquit la haine & la mal-vueillance d'Alexandre le grand. Vne autrefois pour auoir par vn trait de mocquerie reproché au Roy Antigonus, qu'il estoit borgne, il le mit en vn courroux mortel, qui lui cousta la vie: car aiant Eutropion maistre cueux du Roy esté esleué en quelque degré, & en quelque charge à la guerre, le Roy lui ordonna qu'il allast deuers Theocritus pour lui rendre compte, & le receuoir aussi reciproquement de lui. Eutropion le lui fit entendre, & alla & vint par plusieurs fois vers lui pour cest effect, tant qu'à la fin Theocritus lui dit: Ie voy bien que tu me veux mettre tout crud sur table, pour me faire manger à ce Cyclops: reprochant à l'vn qu'il estoit borgne, & à l'autre qu'il estoit cuisinier. Et lors Eutropion

lui re-

A lui repliqua sur le champ, Ce sera doncques sans teste : car ie te feray payer la peine que merite ceste tiene langue effrenee, & ce tien langage forcené : comme il fit, car il alla incontinent rapporter le tout au Roy, qui enuoya aussi tost trencher la teste à Theocritus. OVTRE les susdits preceptes il faut encore de ieunesse acoustumer les enfans à vne chose qui est tressaincte, c'est, qu'ils diẽt tousiours verité, pource que le mẽtir est vn vice seruil, digne d'estre hay de tous, & non pardõnable aux esclaues mesmes, qui ont vn peu d'hõnesteté. Or quant à tout ce que i'ay discouru & cõseillé par ci deuant, touchãt l'honnesteté, modestie, & temperãce des ieunes enfans, ie l'ay dit franchement & resoluẽmẽt, sans en rien craindre ne douter, mais quãt au poinct que ie veux toucher maintenãt, ie n'en suis pas biẽ certain, ne biẽ resolu, ains en suis cõme la balance qui est entre deux fers, & ne panche point plus d'vn costé que d'autre: tellemẽt que ie fais grãde doute, si ie le doy mettre en auant, ou bien le destourner: mais pour le moins faut-il prendre la hardiesse de declarer que c'est. La questiõ B est, Si lon doit permettre à ceux qui aiment les enfans, de cõuerser & hãter auec eux, ou bien les en reculer & chasser arriere, de sorte qu'ils n'en approchent, ni ne parlẽt aucunemẽt à eux. Car quãd ie considere certains peres seueres & austeres de nature, qui pour la crainte qu'ils ont que leurs enfans ne soiẽt violez, ne veulent aucunemẽt souffrir, que ceux qui les aiment parlent en sorte quelcõque à eux : ie crains fort d'en establir & introduire la coustume : mais aussi quãd de l'autre costé ie viens à me proposer Socrates, Platon, Xenophon, Æschines, Cebes, & toute la suitte de ces grands personnages, qui iadis ont aprouué la façon d'aimer les enfans, & qui par ce chemin ont poussé de ieunes gens à aprendre les sciences, & à s'entremettre du gouuernemẽt de la chose publique, & se former au moule de la vertu, ie deuiens alors tout autre, & encline à vouloir imiter & ensuiure ces grands hommes-là, lesquels ont Euripide pour tesmoin en vn passage où il dit,

XI. Precepte expres, d'acoustumer les enfans à dire tousiours verité, à quoy il adiouste vn petit discours de la frequentation des hommes doctes en Grece auec les ieunes enfans, detestant les ordures qui ne se doiuent nommer, en telle sorte toutesfois qu'il descouure assez les vilenies qui auoyent lors & ont encores la vogue en trop de lieux.

Opinion d'Euripide & de Platõ touchant l'amour honneste & deshonneste.

Amour n'est pas tousiours celui du corps,
C *Vn autre y a qui n'appete rien, fors*
L'ame qui soit vestue d'innocence,
De chasteté, iustice & continence.

Aussi ne faut-il pas laisser derriere vn passage de Platon, là où il dit moitié en riant, moitié à bon esciẽt, qu'il faut que ceux qui ont fait quelques grãdes prouesses en vn iour de bataille, au retour ayẽt priuilege de baiser tel qu'il leur plaira entre les beaux. Ie diray donc, qu'il faut chasser ceux qui ne desirẽt que la beauté du corps, & admettre ceux qui ne cerchẽt que la beauté des ames : ainsi faut-il fuir & defendre les sortes d'amour, qui se pratiquent à Thebes & en Elide, & ce que lon appelle le rauissement en Candie, mais bien le faut-il receuoir tel comme il se pratique à Athenes, & en Lacedemone : toutesfois quant à cela, chacun suiue en ce propos l'opinion qu'il en aura, & ce que bon lui semblera. AV reste ayant desormais assez discouru touchant l'honnesteté & bonne nourriture des enfans, ie passeray maintenant à l'aage D de l'adolescence, apres que i'auray seulement dit ce mot, que i'ay souuent repris & blasmé ceux qui ont introduit vne tresmauuaise coustume de bailler bien des maistres & gouuerneurs aux petis enfãs, & puis lascher tout à vn coup la bride à l'impetuosité de l'adolescence : là où au contraire, il faloit auoir plus diligemment l'œil, & faire plus soigneuse garde d'eux, qu'il ne faloit pas des ieunes enfans : car qui ne sait que les fautes de l'enfance sont petites, legeres, & faciles à rhabiller, cõme de n'auoir pas bien obei à leurs maistres, ou auoir failli à faire ce qu'on leur auoit ordonné : mais au cõtraire, les pechez des ieunes gens en leur adolescence, bien souuent sont enormes & infames, comme vne yurongnerie, vne gourmandise, larcin de l'argent de leurs peres, ieux de dez, masques & mommeries, amour de filles, adulteres de femmes mariees. Pourtant estoit-il conuenable de contenir & refrener leurs impetueuses cupiditez par grand soin & grande vigilance : car ceste fleur d'aage là ordinaire-

Auis de Plutarque à ce propos.

XII. Derniere partie de ce traicté, en laquelle il parle du gouuernement des ieunes hommes, lesquels il veut qu'on tiene soigneusement en bride pource que leurs fautes alors sont beaucoup plus dangereuses, & qu'eux sont mal aisez à retenir.

ment s'espargne bien peu, & est fort chatouilleuse & endemenee à prendre tous ses plaisirs, tellement qu'elle a grand besoin d'vne grande & forte bride: & ceux qui ne tirent à toute force à l'encontre pour la retenir, ne se donnent garde, qu'ils laissent à leur esprit la bride lasche à toute licence de mal faire. C'est pourquoy il faut que les bõs & sages peres, principalemẽt en cest aage la, facẽt le guet, & tienẽt en bride leurs ieunes iuuenceaux, en les preschant, en les menassant, en les priant, en leur remonstrant, en leur conseillant, en leur promettant, en leur mettant deuant les yeux des exemples d'autres, qui pour auoir ainsi esté desbordez & abãdonnez à toutes voluptez se sont abysmez en grandes miseres & griefues calamitez: & au contraire, d'autres qui pour auoir refrené leurs concupiscences ont acquis hõneur & glorieuse renommee: car ce sont comme les deux elements & fondemẽs de la vertu, l'Espoir de pris, & la Crainte de peine: pource que l'esperãce les rend plus prompts à entreprendre toutes choses belles & loüables, & la crainte les rend tardifs à en oser commettre de vilaines & reprochables. Brief il les faut bien soigneusement diuertir de hanter toutes mauuaises compagnies: autrement ils rapporteront tousiours quelque tache de la contagion de leur meschanceté. C'est ce que Pythagoras commandoit expressement en ces preceptes ænigmatiques sous paroles couuertes, lesquels ie veux en passant exposer, pource qu'ils ne sont pas de petite efficace pour acquerir vertu: comme quand il dit, Ne gouste point de ceux qui ont la queuë noire: c'est autant à dire comme, ne frequente point auec hommes diffamez & denigrez pour leur meschante vie. Ne passe point la balance: c'est à dire, qu'il faut faire grand compte de la Iustice, & se donner bien garde de la transgresser. Ne te sied point sur le boisseau: c'est à dire, qu'il faut fuir oisiueté pour se prouuoir des choses necessaires à la vie de l'homme. Ne touche pas à tous en la main: c'est à dire, ne contracte pas legerement auec toute personne. Ne porter pas vn anneau estroit: c'est à dire, qu'il faut viure vne vie libre, & ne se mettre pas soy mesme au ceps. Nattizer pas le feu auec l'espee: c'est à dire n'irriter pas vn homme courroucé: car il n'est pas bon de le faire, ains faut ceder à ceux qui sont en cholere. Ne manger pas son cœur, c'est à dire, n'offenser pas son ame & son esprit en le consumant de soucis & d'ennuis. S'abstenir de febues: c'est à dire, ne s'entremettre point du gouuernement de la chose publique, pource qu'anciennement on donnoit les voix auec des febues, & ainsi procedoit on aux elections des Magistrats. Ne ietter pas la viande en vn pot à pisser: c'est qu'il ne faut pas mettre vn bon propos en vne meschante ame: car la parole est comme la nourriture de l'ame, laquelle deuient pollue par la meschanceté des hommes. Ne s'en retourner pas des confins: c'est à dire, quand on se sent pres de la mort, & que lon est arriué aux extremes confins de ceste vie, le porter patiemment, & ne s'en descourager point. Mais à tant ie retourneray à mon propos. Il faut, comme i'ay dit au parauant, eslongner les enfans de la compagnie & frequentation des meschans, specialement des flateurs. Car ie repeteray en cest endroit ce que i'ay dit souuent ailleurs, & à plusieurs peres, c'est qu'il n'est point de plus pestilent genre d'hommes, & qui gaste dauantage ne plus promptement la ieunesse, que font les flatteurs, lesquels perdent & les peres & les enfans, rendant la vieillesse des vns, & la ieunesse des autres miserable, leur presentans en leurs mauuais conseils vn appast qui est ineuitable, c'est la volupté, dont ils les emorchent. Les peres riches preschent leurs enfans de viure sobrement, ceux-ci les incitent à yurongner: ceux-là les conuient à estre chastes, ceux-ci à estre dissolus: ceux-là à espargner, ceux-ci à despendre: ceux-là à trauailler, ceux-ci à iouër & ne riẽ faire: disãs, qu'est-ce que de nostre vie? ce n'est qu'vn poinct de temps: il faut viure pendant que lon a le moyen, & non pas languir. Qu'est-il besoin se soucier des menaces d'vn pere qui n'est qu'vn vieil resueur, qui radotte, & a la mort entre les dents? vn de ces matins nous le porterons en terre. Vn autre viendra qui lui amenera quelque garse prise en plein bordeau, & lui donnera à entendre,

2. Faut les acoustumer à estre modestes, à aimer l'honneur, & à craindre l'infamie.

Elements & fondements de vertu.

Enigmes de Pythagoras, pour destourner les hõmes des mauuaises compagnies, & autres vices ordinaires en la vie humaine.

3. Pour le troisiesme point, les ieunes hommes doyuent estre soigneusement destournez de toutes mauuaises cõpagnies, specialement de celle des flatteurs, qui sont ici depeints, mais beaucoup plus amplement & apres au discours Commẽt on pourra discerner le flatteur d'auec l'ami.

E F G H

A entendre,* qu'elle sera sa femme: pour à quoy fournir, le ieune homme desrobbera son pere, & rauira en vn coup ce que le bon homme aura espargné de longue main, pour l'entretenement de sa vieillesse. Brief, c'est vne malheureuse generation. Ils font semblant d'estre amis, & iamais ne disent vne parole franche: ils caressent les riches, & mesprisent les pauures. Il semble qu'ils ayent apris l'art de châter sur la lyre, pour seduire les ieunes gens: ils esclatent quand ceux qui les nourrissent font semblant de rire: hommes faux & supposez, & la bastardise de la vie humaine, qui viuent au gré des riches, estans nez libres de condition, & se rendans serfs de volonté: qui pensent qu'on leur fait outrage, s'ils ne viuent en toute superfluité, & si on ne les nourrit plantureusement sans rien faire: tellement que les peres qui voudront faire bien nourrir leurs enfans, doiuent necessairement chasser d'aupres d'eux ces mauuaises bestes là: & aussi en faut-il esloigner leurs compaignons d'eschole, s'il y en a aucuns vicieux, car ceux-la seroient suffisans pour corrompre & gaster les meilleu-

** Les autres lisent & lui procurera sa femme.*

B res natures du monde. OR sont bien les reigles que i'ay iusques ici baillees, toutes bonnes, honnestes & vtiles: mais celle que ie veux à ceste heure declarer est equitable & humaine: c'est, que ie ne voudrois point que les peres fussent trop aspres & trop durs à leurs enfans, ains desirerois qu'ils laissassent aucunefois passer quelque faute à vn ieune homme, se souuenans qu'ils ont autrefois esté ieunes eux-mesmes. Et tout ainsi que les medecins meslans & destrempans leurs drogues qui sont ameres auec quelque ius doux, ont trouué le moyen de faire passer l'vtilité parmi le plaisir: aussi faut-il que les peres meslêt l'aigreur de leurs reprehêsions auec la facilité de clemêce: & que tantost ils laschent vn petit la bride aux appetits de leurs enfans, & tantost aussi ils leur serrent le bouton, & leur tiennent la bride roide, en supportant doucement & patiemment leurs fautes: ou bien s'ils ne peuuent faire qu'ils ne s'en courroucent, à tout le moins que leur courroux s'appaise incontinent. Car il vaut mieux qu'vn pere soit prôpt à se courroucer à ses enfans, pourueu qu'il s'appaise aussi faci-

XIII. De la douceur & indulgêce des peres enuers leurs enfans, & le moyen de les arrester.

Similitude à ce propos.

Sagé auertiss'ment aux peres, pour ne point perdre leurs enfans.

C lement, que tardif à se courroucer, & difficile aussi à pardonner: car quand vn pere est si seuere qu'il ne veut rien oublier, ne iamais se recôcilier, c'est vn grâd signe qu'il hait ses enfans: pourtant fait-il bon quelquefois, ne faire pas semblant de voir aucunes de leurs fautes, & se seruir en cest endroit de l'ouye vn peu dure, & de la veuë trouble qu'apporte la vieillesse ordinairement: de sorte qu'ils ne facent pas semblant de voir ce qu'ils voyent, ne d'ouir ce qu'ils oyent. Nous supportons bien quelques imperfections de nos amis, trouuerons nous estrange de supporter celles de nos enfans: bien souuent que nos seruiteurs yurongnent, nous ne voulons pas trop asprement recercher leur yurongnerie. Tu as esté quelquesfois estroit enuers ton fils, sois lui aussi quelquefois large à lui donner. Tu t'es aucunefois courroucé à lui, vne autrefois pardonne lui. Il t'a trompé par l'entremise de quelqu'vn de tes domestiques mesmes, dissimule le, & maistrise ton ire. Il aura esté en l'vne de tes mestairies, où il aura pris & vendu, peut estre, vne paire de bœufs: il viendra le matin te dôner le bon

Raison de cest auertissement.

D iour sentant encore le vin, qu'il aura trop beu auec ses compaignons le iour de deuant; fais semblant de l'ignorer; ou bien il sentira le perfum, ne lui en di mot. ce sont les moyens de domter doucement vne ieunesse petillante. Vray est que ceux qui sont de leur nature suiets aux voluptez charnelles, & ne veulent pas prester l'oreille quand on les reprend, il les faut marier, pource que c'est le plus certain arrest, & le meilleur lien que lon sauroit bailler à la ieunesse: & quand on est venu à ce poinct là, il leur faut cercher femmes, qui ne soient ne trop plus nobles, ne trop plus riches
" qu'eux. car c'est vn precepte ancien fort sage, Pren la selon toy: pource que ceux qui les prenent beaucoup plus grandes qu'eux, ne se donnent garde qu'ils se trouuent non maris de leurs femmes, mais esclaues de leurs biens. I'ADIOVSTERAY encore quelques petis aduertissemens, & puis mettray fin à mes preceptes. Car deuant toutes choses il faut que les peres se gardent bien de commettre aucune faute,

Moyen d'arrester les enfans.

Ce precepte est attribué à Pittacus, voyez Erasme. Chil. 1. Centur. 8. adag. 2.

XIIII. Les peres doyuent seruir de bon exêple à leurs enfans: moyen

propre entre tous autres pour les façonner au bien.

ni d'omettre aucune chose qui apartiene à leur deuoir, afin qu'ils seruent de vif exẽ- E
ple à leurs enfans, & qu'eux regardans à leur vie, comme dedás vn clair miroir, s'abstienent à leur exemple de faire & de dire chose qui soit honteuse: car ceux qui reprenent leurs enfans des fautes qu'ils commettẽt eux-mesmes, ne s'aduisent pas, que sous le nom de leurs enfans ils se condamnent eux-mesmes: & generalement tous ceux qui viuent mal ne se laissent pas la hardiesse d'oser seulement reprẽdre leurs esclaues, tant s'en faut qu'ils peussent franchemẽt tancer leurs enfans. Mais, qui pis est, en viuant mal ils leur seruent de maistres & de conseillers de mal faire: car là où les vieillards sont deshontez, il est bien force, que les ieunes gens soient de tout poinct effrontez: pourtant faut-il tascher de faire tout ce que le deuoir requiert, pour rẽdre les enfans sages, à l'imitation de celle noble Dame Eurydicé, laquelle estãt de nation Esclauonne, & par maniere de dire triplement barbare, neantmoins pour auoir moien de pouuoir instruite elle mesme ses enfans, prit la peine d'aprendre les lettres, F
estant desia bien auant en son aage. L'epigramme qu'elle en fit, & qu'elle dedia aux Muses, tesmoigne assez comment elle estoit bonne mere, & combien elle aimoit cherement ses enfans:

Combien nuisent les mauuais exemples.

Acte heroique d'Eurydicé Esclauonne.

Eurydicé Hierapolitaine
A de ces vers aux Muses fait estraine,
Qui en son cœur lui firent conceuoir
L'honneste amour d'aprendre & de sauoir:
Si que ia mere, & ses fils hors d'enfance,
Pour acquerir des lettres conoissance,
Où sont compris des Sages les discours,
Elle donna trauail à ses vieux iours.

Conclusion & excuse de l'auteur.

Or de pouuoir obseruer toutes les reigles & preceptes ensemble, que nous auons ci dessus declarez, à l'auenture est-ce chose qui se peut plustost souhaiter, que conseiller: mais d'en imiter & ensuiure la plus grande partie: encor qu'il y faille de l'heur & G
de la prosperité, si est-ce chose dont l'homme par nature peut bien estre capable, & dequoy il peut bien venir à bout.

Comment il faut que les ieunes gens lisent les Poëtes, & facent leur profit des Poesies.

SOMMAIRE.

D'AVTANT *que les ieunes hommes studieux sont ordinairement amorcez par la lecture des Poëtes, tellement qu'ils y employent assez volõtiers le temps, la Poesie ayãt ie ne say quelle sympathie auec les premiers bouillons de cest aage: à bon droit ce discours est couché apres le precedent. Et cõbien qu'il ne soit proprement vtile qu'à ceux qui lisent les anciens Poëtes Grecs ou Latins, pour se garder d'en prendre impression d'opiniõs dãgereuses, pour la religion ou pour les mœurs, ou pour comprẽdre aussi sous icelui tous auteurs profanes, desquels vn esprit non corrompu peut tirer du profit, pourueu qu'il les manie sagement. Pour à quoy paruenir Plutarque donne ici de beaux preceptes, & apres auoir monstré en general qu'il y a du plaisir & du danger en la Poësie, il refute briefuemẽt ceux qui la cõdamnent tout à plat, & de là viẽt à auertir que lon doit poser ce fondemẽt, que les Poëtes sont menteurs, descrit quelles sont leurs fictions, comme elles doiuent estre considerees, & le but auquel vise la Poësie. En apres, que lon doit biẽ peser les auis des Poëtes, à quoy ils acommodent leurs vers, se couurir de leurs repugnãces pour n'estre si tost endommagé de quelques dangereux traits qu'ils laschent de fois à autre, leur opposer les auis d'autres personnages de meilleure marque. Puis il adiouste que les sentẽces meslees dãs les* H

Poëtes

A *Poëtes repliquent assez contre le mauuais enseignement qu'ils peuuent dõner, & qu'en prenãt garde à la diuerse signification des mots on se despestre de grãdes difficultez: descouurant au reste comme lon doit faire son profit de la description qu'ils font des vices & vertus, item des dits & faits des personnes qu'ils introduisent: recerchant les causes des paroles & discours, pour en tirer finalemẽt vn plus haut, auquel s'estende iusques à la philosophie morale, & façonne doucement les esprits à l'amour de vertu. Et d'autãt qu'il y a des passages scabreux qui sont cõme chemins fourchus pour laisser l'esprit en suspens, il monstre qu'il est aisé de s'en bien acommoder, & que cepẽdant lon peut reformer les sentences mal couchees, & les faire seruir à plusieurs choses. Appliquant pour la fin le discours à son principal but, il traite comment on doit considerer les blasmes & les louanges que les Poëtes donnẽt aux personnes & qu'il faut confermer tout ce qui est de beau en tels auteurs, par tesmoignages prins de la philosophie, but auquel doiuent tẽdre les ieunes gẽs en la lecture des Poëtes.*

B E que le Poëte Philoxenus disoit, qu'entre les chairs celles estoient plus sauoureuses qui estoient les moins chairs: & entre les poissons, ceux qui estoient les moins poissons: s'il est vray ou non, Seigneur Marcus Sedatus, laissons le decider & iuger à ceux qui ont, cõme disoit Caton, le palais plus aigu & plus sensitif que le cœur. Mais que les biẽ fort ieunes personnes prenent plus de plaisir, qu'ils obeissent plus volontiers, & qu'ils se laissent plus facilement mener aux discours de la Philosophie, qui tienẽt moins du Philosophe, & qui semblẽt plus tost estre dits en iouãt, qu'à bon escient, c'est chose toute euidente & notoire: car nous voyons qu'en lisant non seulement les fables d'Æsope, & les fictions des Poëtes, mais aussi le liure de Heraclides intitulé Abaris, & le Lycon d'Ariston, là où sont les opinions que les Philosophes tienent touchant l'ame, meslees parmi des contes faicts à plaisir, ils sont par maniere de dire rauis d'aise C & de ioye. Pourtant faut-il bien auoir l'œil à ce qu'ils soyent non seulement honnestes es voluptez du boire & du manger, mais encore plus les acoustumer à vser sobrement du plaisir & de la delectation en ce qu'ils liront ou escouteront, comme d'vne sausse appetissante, pour en tirer & faire mieux sauourer ce qu'il y aura de salutaire & de profit: car les portes closes d'vne ville ne la garderont pas d'estre prise, si elle reçoit les ennemis par vne seule qui soit demeuree ouuerte: ni la continence es voluptez des autres sentimens ne preseruera pas vn ieune homme d'estre depraué, si par mesgarde il se laisse aller aux plaisirs de l'ouye: ains d'autant qu'elle approche plus pres du propre siege de l'entendement & de la raison, qui est le cerueau: d'autant blesse & gaste elle plus celui qui la reçoit, si lon n'en fait bien soigneuse garde. Parquoy n'estant à l'auẽture pas possible ni profitable auec, interdire de tout point la lecture des Poëtes à ceux qui sont ia de l'aage de ton fils Cleander, & du mien Soclarus, gardons les, ie te prie, bien diligemment, comme ceux qui ont plus D grand besoin de guide & de conduite en leurs lectures, qu'ils n'ont pas en leurs allures. C'est la raison pour laquelle il m'a semblé, que ie te deuois enuoyer par escrit ce que n'agueres ie discouru touchant les escrits des Poëtes, afin que tu le lises, & que si tu treuues que les raisons y deduites ne soient de moindre efficace & vertu que les pierres que lon appelle Amethystes, que quelques vns prenent, & se les attachent autour du col pour se garder d'enyurer en leurs banquets, où ils boiuent d'autant, tu en faces part, & les communiques à ton Cleander, & en preoccupes son naturel, qui pour n'estre pesant ni endormi en chose quelconque, ains par tout esueillé, vehement & vif, en sera de tant plus facile à mener par tels auertissemens,

Preface seruant d'introduction à ceux qui lisent ou oyent exposer les Poëtes, sous le nõ desquels on peut aussi entẽdre tous auteurs profanes de qui on peut recueillir plaisir & profit, monstrãt en general qu'il y a du mal & du biẽ: qu'on peut les lire, mais qu'il les faut manier auec grand iugement.

Similitude monstrant que tous les sens doiuent estre fermez au mal.

Efficace de la poësie, & combien est requis que l'entendemẽt soit fortifié de preseruatifs pour n'estre surprins de la douceur d'icelle.

Au chef du poulpe il y a quelque bien,
Et quelque chose aussi qui ne vault rien.

La poësie cõparee au poulpe & à la terre d'Egypte.

C'est pource que la chair en est plaisante au goust, à qui la mange, mais elle fait songer de mauuais songes, & imprime en la fantasie des visions estranges & turbulentes, ainsi comme lon dit: aussi y a il en la poësie beaucoup de plaisir, & bien de quoy repaistre & entretenir l'entẽdement d'vn ieune homme de bon esprit, mais il n'y a pas moins aussi de quoy le troubler & le faire vaciller, si son ouye n'est guidee & regie par sage conduite. Car on peut bien dire, non seulement de la terre d'Ægypte, mais aussi de la poësie, E

Au 4. liure de l'Odyssee.

Drogues y a pesle-mesle à foison,
De medecine, & aussi de poison,
Qu'elle produit à ceux-là qui s'en seruent. Item,

Au 14 de l'Iliade.

Leans caché est amour gracieux,
Desir, atraict, plaisir delicieux,
Et doux parler, qui bien souuent abuse
Des plus sçauans & des plus fin la ruse. F

Aussi qu'entrer en matiere il respond à ceux qui cõdamnent la poesie, sous couleur qu'il y a du fiel sous le miel d'icelle, & monstre en general le remede à l'abus, & le droit vsage d'icelle.

Car la maniere dont elle trompe ne touche point à ceux qui sont trop grossiers & trop lourds, ainsi comme respõdit vn iour Simonides, quand on lui demanda pourquoy il ne trompoit les Thessaliens aussi bien comme les autres Grecs: pour ce dit-il, qu'ils sont trop sots & trop ignorans pour estre trompez par moy. Et Gorgias le Leontin souloit dire, que la Tragedie estoit vne sorte de trõperie, de laquelle celui qui auoit trompé estoit plus iuste, que celui qui n'auoit point trompé, & celui qui en auoit esté trompé estoit plus sage, que celui qui ne l'auoit point esté. Comment ferons nous donc? contraindrons nous les ieunes gens de monter sur le brigantin d'Epicurus, pour passer par deuant & fuir la poësie, en leur plastrant & bouchãt les oreilles auec de la cire non fondue, ne plus ne moins que fit iadis Vlysses à ceux d'Ithace? ou si plus tost enuironnans & attachans leur iugement auec les discours de la vraye raison, pour les engarder qu'ils ne branslẽt, & qu'ils n'enclinẽt par le moyen des allechemens du plaisir, à ce qui leur pourroit nuire, nous les redresserons & preseruerons? G *Car Lycurgus le fils du fort Dryas*

Premiere similitude monstrant bien à propos que la poesie bien leue est de bon vsage, & enseignante en quels limites elle doit estre retenue.

n'eut pas l'entendement sain ne bon quand il fit par tout son royaume couper & arracher les vignes, pourautãt qu'il voyoit que plusieurs se troubloiẽt de vin & s'enyuroiẽt: là où il deuoit plus tost en approcher les Nymphes, qui sont les eaux des fontaines, & retenir en office vn Dieu fol & enragé, comme dit Platõ, par vn autre sage & sobre: car la meslange de l'eau auec le vin lui oste la puissance de nuire, & nõ pas ensemble la force de profiter: aussi ne deuons nous pas arracher ni destruire la poësie, qui est vne partie des lettres & des muses. Mais là où les fables & fictions estranges & theatriques d'icelle, pour la grande & singuliere delectation qu'elles donnent en les lisant, se voudroient presomptueusement esleuer, dilater & estendre iusques à imprimer quelque mauuaise opinion, alors mettans la main au deuant, nous les reprimerons & arresterons: & là où la grace sera conioincte auec quelque sauoir, & la douceur attrayante du langage ne sera point sans quelque fruict & quelque vtilité, là nous y introduirons la raison de Philosophie, & descouurirõs le profit qui y sera. H

Seconde similitude en laquelle il descouure l'vtilité de la poesie bien maniee: dont s'ensuit que ceux se trompent qui la cõdamnent.

Car ainsi comme la Mandragore croissant aupres de la vigne, & transmettãt par infusion sa force naturelle au vin qui en sort, cause puis apres, à ceux qui en boiuẽt, vne plus douce & plus gracieuse enuie de dormir: aussi la Poësie prenant les raisons & argumens de la Philosophie, en les meslant parmi des fables, en rend la science plus aisee & plus agreable à aprendre aux ieunes gens. Au moyen de quoy, ceux qui desirent à bon escient philosopher, ne doiuent pas reietter les œuures de Poësie, mais plus tost cercher à philosopher dedans les escrits des poëtes, en s'acoustumãt à trier & separer le profit d'auec le plaisir, & l'aimer: autrement, s'il n'y a de l'vtilité, le trouuer mauuais, & le rebuter: car aimer le profit qui en vient, est certes le commencement de bien aprendre, & comme dit Sophocles,

A *Qui bien commence en toute chose il semble*
Qui apres la fin au principe ressemble.

En premier lieu donques, le ieune homme que nous voudrons introduire à la lecture des Poëtes, nous l'aduertirons qu'il ne doit rien auoir si bien imprimé en son entendement, ne si à la main, que ce commun dire,

Communément Poetes sont menteurs,

1. *Premier precepte, par lequel il auertit le lecteur de se souuenir à l'entree de la lecture des Poetes profanes, qu'il y a beaucoup de fables, lesquelles sont de deux sortes, les vnes faintes les autres non: & comme le tout doit estre apprehendé.*

Et mentent aucunefois volontairement, & aucunefois malgré eux: volontairemēt, pource que desirans plaire aux oreilles, ce que la plus part des lisans demandent, ils estiment la verité plus austere pour le faire, que non pas le mēsonge: car la verité racontant la chose comme de faict elle a esté, encor que l'issue en soit mal plaisante, ne laisse pas pourtant de la dire: mais vn conte qui est inuenté à plaisir, se glisse facilement, & se destourne habilement de ce qui ennuye à ce qui chatouille d'aise & de plaisir: car il n'y a rime ni carme, ni langage figuré, ni hautesse de style, ni transla-B tion bien prise, ni douce liaison de paroles bien coulantes, qui ait tant de grace, ni tant de force d'attraire, & de retenir, comme a la disposition d'vn conte fait à plaisir, bien entrelassé & bien deduit. Mais ne plus ne moins qu'en la painture, la couleur a plus d'efficace pour esmouuoir, que n'a le simple traict, à cause de ie ne say quelle ressemblance d'homme qui deçoit nostre iugement: aussi es poesies, le mensonge meslé auec quelque verisimilitude, excite plus: & plaist d'auantage, que ne sauroit faire toute l'estude que lon sauroit employer à composer de beaux carmes, ni à bien polir son langage, sans meslange de fables & de fictions poetiques: d'où vient que l'ancien Socrates, qui toute sa vie auoit fait grāde profession de combatre pour la defense de la verité, s'estant vn iour voulu mettre à la poesie, à cause de quelques illusions qu'il auoit euës en songeant, ne se trouua point, à l'essay, propre ni ayant bonne grace à inuenter des menteries: au moyen dequoi il mit en vers quelques vnes des fables d'Æsope, comme n'y ayāt point de poesie, là où il n'y a point de men-C terie. Car il y a bien des sacrifices où lon ne danse point, & où lon ne ioue point des flustes, mais nous ne sauons point de poësie, où il n'y ait point de fiction & de menterie: pource que les vers d'Empedocles, les carmes de Parmenides, le liure de la morsure des bestes venimeuses & des remedes de Nicander, & les sentēces de Theognis, ce sont oraisons qui ont emprunté de la poesie la hautesse du style, & la mesure des syllabes, ne plus ne moins qu'vne monture, pour euiter la bassesse de la prose. Quand donques il y a des compositiōs poetiques quelque chose estrange & fascheuse dite touchant les Dieux ou demi-dieux, ou touchant la vertu de quelque excellent personnage de grand renom, celui qui reçoit cela comme vne verité, s'en va gasté & corrompu en son opinion: mais celui qui se souuient tousiours, & se rameine deuant les yeux les charmes & illusions, dont la poesie se sert ordinairement à controuuer & inuenter des fables, & qui lui peut dire à tout propos,

Similitude, de l'efficace de la poesie.

Socrates inepte à la poesie & a forger des fables.

Pourquoy la philosophie naturelle & morale a esté descrite en vers par quelques Poetes.

Naturel de la poesie, dont il se faut tousiours souuenir en la lisant.

D *O tromperesse estant plus maculee*
Que n'est la peau de l'once tauelee,

pourquoy est-ce qu'en iouant tu fronces tes sourcils, & pourquoy en me trompant fais tu semblant de m'enseigner? celui-la n'en souffrira iamais rien de mal, ni ne receura en son entendemēt aucune mauuaise impression, ains se reprēdra soy-mesme, quand il aura peur de Neptune, craignant qu'il n'ouure & ne fende la terre iusques à descouurir les enfers, & reprendra aussi Apollo se courrouceant pour le premier homme du camp des Grecs,

Au liu. 19 de l'Iliad.

Lui qui si haut ses louanges chantoit,
Lui qui propos semblables en contoit,
Qui au festin lui-mesme estoit assis,
C'est celuy seul qui l'a, non autre, occis.

Aussi reprimera-il les larmes d'Achilles trespassé, & d'Agamemnon aux enfers, qui En Æschyle.

pour le desir de reuiure, & le regret de ceste vie, tendét leurs foibles & debiles mains: & si d'auenture il se trouue aucunefois troublé de passions, & surpris d'enchantemét & ensorcellement, il ne faindra point de dire en soy-mesme,

Au li.1. de l'Odyssee.

Retourne t'en vistement sans seiour
Là sus où est la lumiere du iour,
Et retien bien fermement en memoire
Tout ce qui est dedans ceste vmbre noire,
Pour le conter ci apres à ta femme.

Homere a dit plaisamment ce mot là, au lieu de son Odyssee où il descrit les enfers, comme estant vn conte propre à faire deuant les femmes, à cause de la fiction. Ce sont donques semblables choses que les Poetes faignent volontairement, mais il y en a d'autres en plus grand nombre, qu'ils ne faignent & ne controuuent pas, ains pource qu'ils les pensent & les croyent eux-mesmes ainsi, ils nous attachent la fausseté, comme ayant Homere dit de Iupiter,

Choses fausses tellement representees par les Poetes, qu'elles semblent estre veritables.

Iliad.liu.22.

Deux sorts de mort il mit en la balance,
L'vn d'Achilles, l'autre de la vaillance
Du preux Hector, lesquels il sous-pesa
Par le milieu: mais d'Hector plus pesa
Le sort fatal, tirant sa destinee
Vers la maison, aux ombres assignee:
Ainsi Phœbus adonc l'abandonna.

Ceste tragedie est perdue auec plusieurs autres de ce mesme Poete.

Æschylus a adiousté à ceste fiction toute vne Tragædie entiere, laquelle il a intitulee, Le pois ou la balance des ames: faisant assister à l'vn des bassins de la balance de Iupiter, d'vn costé Thetis, & de l'autre costé l'Aurore, lesquelles prient pour leurs fils, qui combatent: & neantmoins il n'est homme qui ne voye clairement, que c'est chose fainte, & fable controuuee par Homere, pour donner plaisir, & apporter esbahissement au lecteur. Mais ce passage,

C'est Iupiter qui meut toute la guerre
Dont les humains sont trauaillez sur terre: E cestui-ci:

Iliad. liu.4.

Dieu sourdre fait de la guerre à choison
Quand ruiner il veut vne maison:

Poetes ignorans de la nature des Dieux.

Tous tels propos sont par eux affermez selon la creance & l'opinion qu'ils ont: en quoy ils sement parmi nous, & nous communiquent l'erreur & l'ignorance, en laquelle ils sont touchant la nature des Dieux. Semblablement les estranges merueilles des enfers, & les descriptions qu'ils en font, esquelles par paroles effroyables ils nous peignent & impriment des apprehësions & imaginations de fleuues brusans, de lieux horribles, de tourmens espouuantables: il n'y a personne qui n'entende bien qu'il y a bien de la fable & de la fiction en cela: ne plus ne moins qu'es viandes que lon ordonne aux malades, il y a quant & quant beaucoup de la force des drogues medecinales. Car ni Homere, ni Pindare, ni Sophocles, n'ont point escrit ces choses des enfers, pensant qu'elles fussent ainsi:

Fictions des enfers poetiques.

Là où les riuieres dormantes
De la nuict aux eaux croupissantes
Rendent vn brouillas infiny
De tenebres en l'air bruny.

Odyss.liu.24.

Et, *Vers le rocher tout blanc sur le riuage*
De l'Ocean dresserent leur voyage.
Et, *C'est le reflux de l'abisme profond*
Par où lon va des enfers au noir fond.

Leurs descriptions touchant l'apprehension de la mort.

Et quant à ceux qui redoutent la mort, ou qui la regrettent & lamentent cōme chose pitoyable, ou la priuation de sepulture, comme chose miserable, en telles paroles,

Ne

A *Ne m'abandonne ainsi sans sepulture*
En t'en allant, sans plorer ma mort dure.

Et, *L'ame prenant hors du corps sa volee,*
En souspirant aux enfers est allee,
Pour le regret de laisser en douleur,
Auant son temps, de ieunesse la fleur.

Odyss. liu. 10. Iliad. liu. 22.

Et, *Ne me tuez auant que ie sois meure,*
Me contraignant de faire ma demeure
Entre les morts, sous la terre pesante:
La lumiere est à voir trop plus plaisante.

Toutes telles paroles (di-ie) sont de personnes passionnees, & ia preuenues d'erreur d'opinion, pourtant nous esmeuuent & troublent-elles dauãtage, quand elles nous trouuent pleins de la passion & de la foiblesse de cœur, dont elles procedent. Au B moyen de quoy il se faut de bonne heure prouuoir & preparer à l'encontre, ayans tousiours ceste sentence qui nous sonne aux oreilles, La poesie ne se soucie pas gueres de dire verité: & si y a plus, que la verité de telles choses est tres-difficile à trouuer & à comprendre, voire à ceux mesmes qui ne trauaillent à autre besongne, qu'à cercher l'intelligence & la conoissance de ce qui est, ainsi comme eux-mesmes le cõfessent: auquel propos il seruira d'auoir tousiours en main ces vers d'Empedocles,

Remede alencontre des frayeurs que la poesie imprime és entendemens.

1. Elle est fabuleuse.

2. Elle se mesle de parler de choses que les plus sages ont ignorees: tesmoins Empedocles, Xenophanes & Socrates.

Il n'y a oncq homme qui le sceust voir,
Ni de l'ouir aureille n'a pouuoir,
Et n'est esprit humain qui peust estendre,
Son pensement iusques à le comprendre.

Et ceux-ci de Xenophanes,

Il ne sera, & n'a oncques esté
Homme qui sceust auec certaineté
C *Que c'est des Dieux, ni de tout l'vniuers,*
De quoy ie suis discourant en mes vers.

Semblablement aussi les paroles de Socrates en Platon, s'excusant auec sermẽt, qu'il ne sait, & n'entend rien de ces choses là: car par ce moyen les ieunes hommes adiousteront moins de foy au dire des poetes touchãt cela, en l'inquisition dequoy ils verront que les philosophes mesmes se perdent & s'esblouissent. ENCORE arresterons nous d'auantage la creance du ieune homme, que nous voudrons mettre à la lecture des poetes, quand premier que d'y entrer nous luy figurerons & descrirons, que c'est de la Poesie: en luy faisant entendre, que c'est vn art d'imiter, & vne science respondante à la peinture: & lui alleguant non seulement ce commun dire qui est en la bouche de tout le monde, Que la Poesie est peinture parlante, & la peinture vne poesie muette: mais aussi lui enseignant, que quand nous voyons vn lezard bien peint, ou vn singe, ou la face d'vn Thersites, nous y prenons plaisir, & le louõs à D merueilles, non comme chose belle de soy, ains bien contrefaite apres le naturel: car ce qui est laid de soy, ne peut estre beau: mais l'art de bien faire ressembler soit chose belle, ou chose laide, est tousiours estimee: & au contraire, qui voulant pourtraire vn laid corps feroit vne belle image, ne feroit chose ni bien seante, ni semblable. Il se trouue des peintres qui prennent plaisir à peindre des choses estrãges & monstrueuses, comme Timomachus, qui peignit en vn tableau comme Medee tua ses propres enfans: & Theon, cõme Orestes tua sa mere: Parrasius, la fureur & rage simulee d'Vlysses: & Chærephanes qui contrefit des lascifs & impudiques embrassemens d'hommes & de femmes. Esquels argumẽs & semblables, par acoustumance de souuent luy recorder, il faut faire que le ieune homme entẽde, que lon ne loue pas le faict en soy, duquel on void la representatiõ, mais l'artifice de celuy qui l'a peu si ingenieusemẽt & si parfaitement representer au vif. Pareillement aussi pource que la poesie repre-

En diuers dialogues.

11. Que la poesie consiste en imitation.

Pourquoy la poesie est si plaisante.

Similitude & diuers exemples à ce propos.

La poesie est vne peinture de la vie humaine.

ſente quelquefois par imitation, de meſchans actes, des paſſions mauuaiſes, & des mœurs vicieuſes & reprochables, il faut que le ieune homme ſache, que ce que lon admire en cela, & que lon trouue ſingulier, il ne le doit pas receuoir comme veritable, ni l'approuuer comme bon, ains le louer ſeulement, comme bien conuenable & bien approprié à la perſonne, & à la matiere ſuiette. Car tout ainſi cõme il nous faſche & nous deſplait quand nous oyons ou le grongnement d'vn pourceau, ou le cri que fait vne roue mal ointe, ou le ſifflement des vents, ou le mugiſſement de la mer: au contraire ſi quelque bouffon & plaiſant le ſait bien contrefaire, comme Parmeno iadis contrefaiſoit le cochon, & vn Theodorus les grãdes roues à puiſer de l'eau des puits, nous y prenons plaiſir. Semblablement auſſi fuyons nous vne perſonne malade ou pourrie d'vlceres, cõme choſe hydeuſe a voir, & neantmoins quãd nous venons à voir le Philoctetes d'Ariſtophon, & la Iocaſta de Silanion, où l'vn eſt deſcrit, comme tombant par pieces, & l'autre comme rendant l'eſprit, nous en receuons delectation grande. Auſſi le ieune homme liſant ce que Therſites vn plaiſant, ou Siſyphus vn amoureux desbaucheur de filles, ou Batrachus vn maquereau, va diſant ou faiſant, ſoit inſtruict & aduerti de louer l'art & la ſuffiſance de celui qui les a biẽ ſceu naifuement repreſenter, mais au demeurãt de blaſmer & deteſter les actions & conditions qu'il repreſente: car il y a grande difference entre repreſenter bien, & repreſenter choſe bõne: pour ce que le repreſenter biẽ, c'eſt à dire naifuement & proprement ainſi qu'il appartient: or les choſes deshonneſtes ſont propres & conuenables aux perſonnes deshõneſtes. Et comme les ſouliers du boiteux Demonides, qui auoit les pieds bots, leſquels ayãt perdus, il prioit aux Dieux qu'ils fuſſent bons à celui qui les lui auoit deſrobez, ils eſtoient bien mauuais de ſoy, mais bons & propres pour lui: Auſſi ce propos,

Voyez la premiere queſtion du cinquieme liure des propos de table.

Quel profit on doit tirer de la lecture des actes & propos deshonneſtes deſcrits par les Poetes.

Similitude à ce propos.

Euripide en la tragedie des Phenissiennes.

Si violer la iuſtice & le droict
Il eſt licite à l'homme en quelque endroict,
C'eſt pour regner qu'il le ſe doit permettre,
Au demeurant rien de mal ne commettre. Et ceux-ci,
Cerche d'auoir d'homme droict le renom,
Mais les effects & iuſtes œuures non:
Ains va faiſant tout ce, dont tu verras
Que receuoir du profit tu pourras. Et ceux-ci,
Si ne la prens, ie pers tout vn talent,
Auquel ſon dotre on dit equiualent:
Et puis eſt-il poſſible que ie viue,
Ayant failly à telle lucratiue?
Pourray-ie bien dormir, apres auoir
Refuſe tant d'argent à receuoir?
Mon ame eſtant hors de ce monde oſtee,
N'en ſera elle aux enfers tormentee,
Comme ayant trop mauditement meſpris
Contre ce ſainct talent d'argent non pris?

ce ſont tous meſchans propos, & faux, mais qui conuienent bien à vn Eteocles, à vn Ixion, & à vn vieillard vſurier. Si doncques nous auertiſſons les ieunes gens, que les Poetes n'eſcriuent pas telles choſes, comme s'ils les louoient & les approuuoiẽt, mais que ſachans bien que ce ſont mauuais & meſchans langages, ils les attribuent auſſi à de mauuaiſes & meſchantes perſonnes: en ce faiſant ils ne receuront aucunes pernicieuſes impreſſions des Poetes, ains au contraire la ſuſpicion qu'ils prendront de la perſonne qu'il parlera, leur fera incontinẽt trouuer mauuaiſe la parole & la ſentence, comme eſtant faite ou dite par vne meſchante & vicieuſe perſonne. A quoy ſeruira d'exemple ce que fait Paris en Homere, qui s'enfuyant de la bataille s'en va coucher

III. Les Poetes propoſent par fois tellement les choſes, qu'ils en diſent auſſi couuertement leurs auis, ſoit pour condamner le vice ou pour approuuer la vertu.

A coucher dedans le lict auec la belle Helene: car n'ayant le Poëte nulle part ailleurs introduit homme qui aille de plein iour coucher auec sa femme, il monstre assez *Iliad.liu.3.* clairement qu'il iuge & repute telle incontinence reprochable & honteuse. En quoy il faut aussi bien prendre garde, si le Poëte mesme en donne point quelque demonstration, qu'il tienne lui-mesme tels langages pour mauuais, ainsi comme a fait Menander au prologue de sa Comedie qu'il appelle Thais:

Nu è di moy qui est ceste effrontee,
Belle non moins que fine & affetee,
A ces amans faisant dix mille torts,
Leur demandant, & les chassant dehors,
Ne leur portant à nul affection,
Et leur vsant à tous de fiction:

Desquels auertissemens Homere entre autres vse tressagement: car il reprend & blas- *Sagesse du Poete Homere.*
B me ordinairement les mauuais propos, auant que de les faire & dire: & au contraire, il loue & recommande les bons, en ceste maniere, *Odyss.li.8.*

Lors il lui tint vn propos doux & sage, Et ailleurs, *Iliad.liu.2.*
En s'aprochant, d'vn parler lui vsa
Si gracieux, que son ire appaisa.

Et en reprenant le mauuais auant le coup, il semble qu'il proteste par maniere de dire, qu'il denonce que l'on s'en donne de garde, & que l'on ne s'y arreste point, non plus qu'à chose de mauuais & dangereux exemple: comme quand il veut descrire les grosses paroles que dit Agamemnon au presbtre d'Apollo, abusant irreueremment de la dignité, il met deuant,

Cela au fils d'Atreus point ne pleut, *Iliad.liu.1.*
Ains de despit que son gros cœur en eut,
Il renuoya le presbtre malement.

C Ce malemét signifie, qu'il le renuoya traicté outrageusement, temerairement & superbement, outre toute honesteté du deuoir. Aussi fait-il prononcer à Achilles des paroles outrageuses & temeraires, *Iliad.liu.1.*

Yurongne aux yeux ehontez comme vn chien,
Au cœur de cerf qui de valeur n'a rien.

y adioustant & subioignant vn mesme iugement qu'aux autres,

Achilles dit, derechef furieux,
Au fils d'Atreus propos iniurieux,
N'estant encore sa cholere assouuie.

Car il est vraysemblable que rié ne peut estre beau ni honeste, qui soit dit aspremét & en cholere. Ce qu'il obserue non seulement aux paroles, mais aussi aux faits,

Ainsi parla, puis au corps despouillé *Iliad.liu.23.*
Du preux Hector fit vn acte souillé,
D *De peu d'honneur, l'estendant sur sa face*
Tout de son long, aupres du lict & place
Ou Patroclus viuant souloit coucher.

Il vse aussi fort à propos d'autres reprehensions, apres les choses passees, donnãt lui-mesme sa sentence touchant ce qui s'est dit ou fait peu deuant. Comme pour exemple, apres la narration de l'adultere de Mars, il fait que les Dieux disent,

Ce n'est vertu que faire œuure illicite, *Iliad.li.8.*
Car le boiteux atrape en fin le viste.

Et en vn autre passage, apres l'audace presumptueuse d'Hector, & sa braue vanterie, il dit:

Le haut parler d'Hector en se vantant,
Alla Iuno contre lui irritant. *Iliad.liu.8.*

Et touchant le coup de flesche que deslacha Pandarus, E

Ainsi Pallas auec son feinct langage,
Iliad. liu. 4. *Persuada son esprit trop volage.*

Telles sentences donc, & telles opinions des Poetes, qui y sont couchees en paroles expresses, sont aisees à discerner & conoistre à qui y veut vn peu prendre garde: mais encores donnent-ils d'autres instructions par les faicts, ainsi comme lon dit, que Euripides respondit vn iour à quelques vns qui blasmoient Ixion, en l'appellant malheureux & maudit des Dieux: Aussi ne l'ai-ie iamais laissé, ce leur dit-il, sortir hors de l'eschaffaud, que ie ne l'aye attaché & cloué bras & iambes à vne rouë. Il est biē vray, qu'en Homere il n'y a point de telle maniere de doctrine, en termes expres, mais qui voudra considerer vn peu de pres les fables & fictions qui sont les plus blasmees en lui, il y trouuera au dedans vne tres-vtile instruction & speculatiō couuerte, combien que quelques vns les tordans à force, & les tirans, comme lon F dit, par les cheueux, en expositions allegoriques (ainsi que nous les appellons maintenant, là où les anciens les nommoyent Souspeçons) vont disant, que la fiction de l'adultere de Mars auec Venus signifie, que quand la planette de Mars viēt à estre conioincte auec celle de Venus en quelques natiuitez, elle rend les personnes enclines à adulteres: mais quand le Soleil vient à se leuer là dessus, leurs adulteres sont suiets à estre descouuerts & pris sur le faict. Quant à l'embellissement de Iuno, & à la fiction du tissu qu'elle emprunta de Venus, ils veulent que cela signifie vne purgation & purification de l'air, qui se fait quand on aproche du feu: comme si le Poete lui-mesme ne donnoit pas les solutions & expositions de telles doutes: car en la fable de l'adultere de Venus son intention n'est autre, que de donner à entendre, que la Musique lasciue, les chansons dissolues, & les propos que lon tient sur des mauuais argumens, rendent les mœurs des personnes desordonnees, leurs vies lubriques & effeminees, les hommes suiets à leur plaisir, aux delices, aux voluptez, & aux G amours de folles femmes,

Fictions des Poetes accommodees à la Philosophie naturelle ou morale.

Iliad. liu. 14.

L'intention d'Homere en la plus part de ses fictions, est de reformer les mœurs.

Odyss. liu 8. *Souuent changer de licts delicieux,*
De baings aussi, & d'habits precieux.

Pourtant faut-il qu'Vlysses commande au Musicien qui chantoit sur la lyre:

La mesme. *Change propos & dis en ta chanson*
Du grand Cheual de Troye la façon.

Nous donnant la-dessous vn bon enseignement, qu'il faut que les Chantres, Musiciens, & Poëtes prenent les argumens de leurs compositions des hommes sages & vertueux: & en la fiction de Iuno il a tresbien voulu monstrer que l'amour & la grace que les femmes gaignent sur les hommes par charmes, sorcelleries & enchantemēs, auec fraudes & tromperies, non seulement est chose de peu de duree, mal asseuree, & dōt l'homme se lasse, & se fasche bien tost, mais aussi qui se tourne le plus souuent en courroux & aspre inimitié, aussi tost que la volupté en est passee: car il fait que Iupiter en ce lieu là menace ainsi Iuno, & lui vse de telles paroles, H

Tu conoistras alors, que profité
Iliad. liu. 15. *Rien ne t'aura du lict la volupté,*
Que me tirant à part hors l'assemblee
Des Dieux par dol tu as eue à l'emblee.

Car le recit & la representation des œuures vicieuses, pourueu qu'à la fin elle rende à ceux qui les ont faites la honte, le deshōneur & le dommage qu'ils meritent, ne nuit point, ains plustost profite aux escoutans: pource que les Philosophes vsent d'exemples pris des histoires, pour admonester & instruire les lisās par choses qui realemēt sont, ou qui ont esté: mais les Poëtes inuentent & controuuent les choses, par lesquelles ils nous veulent enseigner. QVI plus est, tout ainsi comme Melanthius, fust ou en ieu, ou à bon escient, disoit que l'estat d'Athenes demeuroit sur ses pieds,

IIII. Que les contrarietez qui se trouuent es Poe-

& se

A & se maintenoit par la diuision qui estoit entre les Orateurs, à cause qu'ils ne panchoient pas tous d'vn costé, & ainsi par le discord qui regnoit entre ceux qui manioient les afaires, il se faisoit tousiours quelque contrepoids alencontre de ce qui estoit dommageable à la chose publique: aussi les contrarietez qui se trouuent entre les dicts des Poëtes, ostans reciproquement la foy les vns aux autres, empeschent que ce qu'il y a de dangereux & de nuisible ne soit de si grand poids. Quand donques en approchant telles sentences l'vne de l'autre, il nous apparoistra qu'il y aura contradiction euidente, alors il faudra encliner & fauoriser à la meilleure: comme,

tes, empeschët que ce qu'ils ont de dangereux & nuisible n'est de si grand poids, & à quoy lon se doit ranger en telle repugnance.

En diuerses comedies & tragedies.

Souuent, mon fils, les habitans des cieux
Font trebuscher les hommes soucieux. Au contraire,
Il n'y a rien, pour sa faute excuser,
Si à la main que les Dieux accuser. Et ceux-ci,
Prens ton plaisir à des biens amasser,
B *Non à sauoir ou vertu pourchasser.* Au contraire,
C'est chose trop grossiere, que d'auoir
Plante de biens, & rien plus ne sauoir. Et ailleurs,
A. *Qu'est-il besoin pour les Dieux que tu meures?*
B. *Il est meilleur, faire seruice aux Dieux*
Ne m'a iamais semblé laborieux.

Toutes telles diuersitez & contrarietez de sentences ont leurs solutions prestes à la main, si (comme nous auons dit peu deuant) nous adressons le iugement des ieunes gens à adherer à la meilleure. Mais quand il se trouuera quelque propos dit meschamment, & que la response n'y sera pas toute prompte pour le confondre sur le champ, il le faudra lors refuter & condamner par autres sentences contraires que les mesmes poetes auront escrites ailleurs, sans autrement s'en offenser ni courroucer à eux, ains estimer que ce sont propos dits par ieu, ou seulement pour representer le C naturel de quelque personnage. Alencontre donques des fictions qui sont en Homere, quand il fait que les Dieux se iettent les vns les autres du haut en bas, ou qu'ils sont bleçez en batailles par les hommes, ou qu'ils tansent les vns aux autres, & qu'ils ont debats ensemble, tu pourras sur le champ opposer, si tu veux, ce qu'il dit,

Comment il faut corriger les mauuais propos des Poëtes.

Iliad. liu. 7.

Tu pouuois bien, si tu eusses voulu,
Tenir propos qui eussent mieux valu.

Et certainement tu parles & entens bien mieux les matieres ailleurs en ces passages,

Les Dieux viuans sans trauail à leur aise. Et en cest autre,
Les Dieux seuls ont ioye perpetuelle. Et ailleurs,
Les Dieux pour eux ont retenu liesse,
Et resigné aux hommes la tristesse.

Odyss. liu. 4. & 6. Iliad. liu. 24.

Car ce sont là les vrayes, & certaines opinions que lon doit auoir des Dieux: & toutes ces autres fictions là ont esté controuuees seulement pour donner plaisir aux lisans. D Au cas pareil là où Euripides en vn lieu dit,

Sentences contraires d'Euripide, de Pindare, de Sophocle, & d'autres Poëtes: auec le moyen de les reformer & accorder.

Les Dieux puissans, trop plus que nous ne sommes,
Vont abusant nous autres pauures hommes
Par plusieurs tours de ruse tromperesse.

il faudra adiouster ce qu'il dit trop mieux, & plus veritablemēt en vn autre passage,

Si quelque mal les Dieux aux hommes font,
Certainement vrais Dieux plus ils ne sont.

Et comme ainsi soit, que Pindare die fort aigrement & vindicatiuement en vn lieu,

Il faut tout tenter & faire,
Pour son ennemi desfaire:

Il lui faut opposer, voire mais tu dis toy mesme en vn autre passage,

Tousiours d'vne douceur traistresse

La fin est plaine de destresse. E

Et Sophocles dit en vn lieu,

Le gain tousiours est chose delectable,
Quoy que n'en soit le moien veritable.

Mais nous auons entendu de lui en vn autre passage,

Iamais ne fut de bon fruict rapporteur,
Vn parler vain & langage menteur:

Et à l'encontre de ces propos, qui se lisent touchant l'auoir & la richesse:

Richesse prend ce qui est accessible,
Et ce qui est du tout inaccessible,
Et, *Possible n'est que de ses amours puisse*
Iouir le pauure, encor qu'il en iouisse.

Au contraire,

Langue diserte est cause qu'vn visage F
Laid & hideux nous semble beau & sage.

Sophocles se reforme soy-mesme.

On lui peut mettre à l'encontre plusieurs autres bonnes sentences de Sophocles mesme:

L'homme qui n'est de biens mondains fourni,
Ne laisse pas d'estre d'honneur garni. Et ceste-ci,
Pour mendier, l'homme pis ne vaut mie,
Prouueu qu'il ait sagesse & preud-hommie. Et d'autres,
Dequoy sert tant de vertus acquerir,
Veu que cela qui fait l'homme florir
En tout bon heur, la richesse opulente,
Vient de malice, & ruse fraudulente:

Aussi fait le Poete Menander.

Menander aussi veritablement en quelque endroit a vn peu trop haut loué & exalté la concupiscence de volupté, mesmement pour ceux qui de nature sont chauds, G aspres, & d'eux mesmes suiets à l'amour:

Tout ce qui est en ce monde viuant,
Et la chaleur du Soleil receuant,
Commune à tous, il est, il a esté,
Et sera serf tousiours à volupté,

Mais toutefois ailleurs il nous en destourne, & nous retire fort à l'honnesteté, refrenant l'insolence de l'impudicité, quand il dit,

La volupté de deshonneste vie,
Tousiours en fin de reproche est suiuie.

Ces derniers propos sont à demi contraires aux premiers, mais bien sont-ils meilleurs & plus vtiles: ainsi cest aprochement de propos contraires, en les considerant ainsi l'vn deuãt l'autre, fera l'vn des deux effects: car ou il attirera les ieunes gens à ce qui sera le meilleur, ou pour le moins il ostera & diminuera de la foy aux pires. H

V. Faut opposer aux Poetes qui donnent quelque mauuais enseignement, les sentences contraires d'autres hommes illustres, bien fondez en leur dire.

MAIS si d'auenture les Poëtes ne baillent eux mesmes les responses & solutions à quelques propos estranges qu'ils diront, il ne sera pas mauuais de leur opposer les sentences contraires d'autres hommes illustres, pour les mettre à l'espreuue de la balance à l'encontre des meilleurs: comme, pour exemple, le Poëte Alexis emeut à l'auenture quelques vns par ces vers,

Si l'homme est sage, il doit de tous costez
Aller faisant amas de voluptez,
Dont il y a trois especes notables
A conseruer la vie profitables.
La premiere est, manger: & la deuxiesme,
Boire: Venus vient apres, la troisiesme.

Outre

A *Outre cela, toute fruition*
D'aise se doit nommer accession.

Mais il leur faut à l'opposite ramener en memoire ce que le sage Socrates souloit dire, que les hommes vicieux viuent pour manger & pour boire, mais que les gens de bien boiuent & mangent pour viure : & semblablemẽt alencontre du poete qui dit,

Contre vn meschant meschanceté est bonne:

commandant par maniere de dire, que lon se rende semblable aux meschans : on „ peut opposer ceste notable response de Diogenes, lequel interrogué, Comment on „ se pourroit le mieux venger de son ennemi, respondit, En se rendant soy-mesme „ homme de bien & d'honneur. Et faut aussi vser de la prudence de Diogênes à l'en„contre de Sophocles, lequel emplit vn million d'hommes de desespoir par ces vers qu'il a escrits touchant la religion & confrairie des mysteres de Ceres,

Le sage iugemẽt des hõmes graues doit estre preferé aux paroles de ceux qui babillent fo ondement: pour exemple dequoi sont ici proposees les notables responses de Socrates, Diogenes, Timotheus & Bion.

O tres-heureux les enfans des Confreres,
B *Qui ayans veu les secrets des mysteres*
Vont aux enfers. Il n'y a que ceux la
Qui puissent estre en vie par dela:
Les autres tous deuallans y endurent
De griefs tourmens, qui sans fin tousiours durent.

Diogenes ayant ouy ce propos, demanda tout haut, Qu'est-ce que tu dis? le larron Pataecion estant decedé, aura-il plus heureuse condition de son estre apres ceste vie, que n'aura Epaminondas, seulement pource qu'il aura esté de la religion & de la confrairie des mysteres ? Car à Timotheus en plein theatre, où il chantoit vn sien poeme qu'il auoit composé à la louange de Diane, & l'appelloit par les surnoms que les Poëtes ont acoustumé de lui bailler, Furieuse, Insensee, enragee, forcenee : Cinesias respondit sur le champ tout hautement, Que puisses tu auoir vne fille qui soit telle. Aussi fut-ce bien gentiment respondu à Bion à l'encontre de ces vers de Theo-C gnis,

L'homme ne peut faire ne dire rien,
Quand paureté l'estraint en son lien,
Et a sa langue au palais attachee:

Comment doncques babilles tu tant, veu que tu es pauure, & nous romps la teste de ton caquet ? AVSSI ne faut-il pas omettre les occasions des paroles & sentences adiacentes ou meslees parmi les propos que nous conoistrons meriter d'estre corrigez: mais tout ainsi que les medecins disent que la mousche cantharide est bien vn mortel poison, & toutesfois que les ailes & les pieds ont force d'aider au contraire, & de dissoudre sa mortelle puissance : aussi es dicts des Poëtes, vn seul nom, ou vn seul verbe, mis aupres de ce que lon a peur qui nuise, rendra bien souuent plus debile & plus foible sa force de tirer le lecteur à mal : au moyen dequoy il s'y faut attacher, & plus amplement declarer la signifiance desdits mots : comme pour exemple, au-D cuns sont en ces vers ci,

VI. *Les occasions des paroles & sentences meslees es Poetes, donnent moyen au lecteur de se destourner du mauuais enseignement.*

C'est l'ordinaire aux humains malheureux,
Tendre leur chef, & larmoyer sur eux. Et en ceux-ci,
Chetifs humains sont à misere nez,
Et à tous maux par les Dieux destinez.

Car le Poëte ne dit pas absoluëment aux humains que les Dieux ayent predestiné de viure en douleur & mal-heur, mais il le dit aux fols & esceruelez, lesquels estans ordinairement cauteleux & miserables pour leurs meschãcetez, il a acoustumé d'appeller Deilous & Oizyrous. IL y a encore vn autre moyen de diuertir & destourner les intelligences des propos poëtiques en bonne part, lesquels on pourroit autremẽt prendre en mauuaise, par l'interpretation de la signifiance en laquelle ils ont accoustumé de prendre les mots : à quoy il vaut mieux exerciter les ieunes escholiers, que

δειλοὺς, ὀϊζυρούς.

VII. *Il faut en la lecture des Poetes bien peser la propre & diuerse signification des mots.*

non pas à l'intelligence de certaines paroles obscures que nous appellons glottas, E
pource que cela est plein de grand sauoir,& de delectation,comme de sauoir pourquoy ce mot Rigedane aux poëtes signifie male-mort, c'est pour autát que les Macedoniés appellent la mort Danos:& les Æoliens appellent la victoire que lon gaigne par patience & par continuation de perseuerance, Cammonie: les Dryopiens appellent les Dieux, Popi. Cela est vtile,& du tout necessaire, si nous voulons receuoir vtilité, non pas dómage, de la lecture des Poëtes, sauoir cóment & en quelle signification ils vsent des noms des Dieux,& aussi des appellations,c'est à dire,dictions qui signifient biens & maux,& que c'est qu'ils entendent quand ils nomment Psychen,c'est à dire l'ame:& Mœran,c'est à dire,la destinee, & si ce sont termes qui ne se prennent qu'en vne signification ou en plusieurs,en leurs escrits,comme beaucoup d'autres. Car ce mot Oicos signifie aucunefois la maison où lon demeure, comme quand il dit, F

Odyss. 5. *En la maison au comble haut leué:*

Aucunefois il signifie le bien,& le reuenu,comme là où il dit,

Odyss. 4. *Iournellement ma maison on me mange,*

Et ce mot Bios,c'est à dire vie,aucunefois se prent pour viure, comme en ce vers,

Iliad. 13. *Lui voulant mal Neptune, par enuie,*
Diminua la pointe de sa vie.

Et aucunefois,il signifie les facultez & les biens,

Odyss. 13. *Et cependant d'autres mangent ma vie.*

Ce terme aussi Halyin, il le prent aucunefois pour estre fasché & ennuyé, comme quand il dit,

Iliad. 5. *Ainsi parla,mais elle mal contente*
Se departit, en son cœur fort dolente.

Quelquefois il signifie se resiouir & se glorifier,

Odyss. 18. *Te glorifies tu* G
Pour vn belistre Irus auoir battu?

Et Thoazin aucunefois signifie,se mouuoir impetueusement,comme quand Euripides dit,

De l'Ocean se mouuant la balene.

& signifie aussi se seoir & se reposer, comme quand Sophocles dit,

Mes beaux amis,quelle est l'occasion
De ceste vostre estrange session?
Que veulent dire alentour de vos testes
Rameaux de ceux qui vienent aux requestes?

Item acommoder les paroles aux choses. C'est aussi fait dextrement, que d'accómoder la signification & l'vsage des paroles aux choses qui se presentent,ainsi comme les Grammairiens enseignét,que les mots prennent diuerse signifiance selon la diuersité de la matiere suiette: comme,

La nef petite entre les autres prise,
Mais en la grand' charge ta marchandise. H

Car ce mot Ænin en ces vers signifie Epænin, c'est à dire: louër: mais louër en ce lieu là vaut autant à dire comme, refuser ou reietter: ne plus ne moins qu'en vne cómune façon de parler nous auons acoustumé de dire,Cela va bien,ou, bon prou lui face,quand nous ne voulons point de quelque chose,ou que nous ne l'acceptons point: aussi disent aucuns,que Proserpine pour ceste cause a esté appellee Epænen, pource que c'est vne Deesse qui est à reietter. Laquelle difference & diuersité de signification des vocables il conuient obseruer, premierement es plus grádes choses, & qui sont de plus grande consequence, comme es noms des Dieux: & pource

En quel sens les poëtes prenent les nós des Dieux. commencerons nous à enseigner aux ieunes gens, que les poëtes vsent des noms des Dieux, entendans aucunefois leur essence mesme, & aucunefois les forces & puissances

A puissances que ces Dieux là donnent, ou ausquelles ils president, appellans ces deux choses par vn seul mesme mot: comme, pour exemple, quand Archilochus faisant sa priere dit,

Sire Vulcain escoute ma demande,
En m'ottroyant ce que ie te demande
A deux genoux & me donne les biens
Que quand tu veux tu peux donner aux tiens.

il est tout euident qu'il inuoque là le Dieu propre. Mais là où parlant du mari de sa sœur, qui auoit esté noyé en la mer, il dit qu'il eust porté plus patiemment sa calamite,

Si Vulcain eust son chef & corps aimé
Dedans ses beaux vestemens consumé:

il entend du feu, & non pas de l'essence du Dieu. Pareillement Euripides disant en B son iurement,

Par Iupiter les astres regissant
Et Mars de sang espandu rougissant,

il est bien certain qu'il parle des Dieux: mais quand Sophocles dit,

Mars est aueugle, ô Dames, & sans yeux,
Rompant tout comme vn sanglier furieux,

il faut entendre là de la guerre: ne plus ne moins qu'il le faut prendre pour le fer en ce lieu d'Homere, Iliad. 7.

Dont Mars trenchant au long du clair Scamandre
A maintenant le noir sang fait espandre.

Comme ainsi soit doncques, qu'il y a plusieurs termes & vocables doubles, ayãs plusieurs diuerses significations: il faut entẽdre & retenir, que par ces mots Dios & Zenos, qui signifient Iupiter, les Poetes entendent aucunefois le Dieu en son essence, & C quelquefois la fortune, & quelquefois la fatale destinee: car quand ils disent,

Que c'est que les poetes Homere & Hesiode entendent par le nom de Iupiter & de Dieu.

O Iupiter regnant sur le mont Ide: Iliad. 3.

Et ailleurs,

O Iupiter qui est plus que toy sage?

Ils parlent en ces lieux là, & autres semblables, du Dieu: mais quand en discourãt des causes des choses qui se font, il vient à les nommer en disant, Iliad. 1.

D'hommes vaillans elle ietta grand nombre,
Auant leur temps, en la tenebreuse vmbre
Des creux enfers, le vouloir tel estoit
De Iupiter qui cela permettoit.

en ce lieu là il entend par Iupiter la fatale destinee. Car il n'est pas vray-semblable que le poete pensast, que Dieu autrement machinast du mal aux hommes, mais bien veut il en passant donner à entendre, que la necessité des choses humaines est telle, D qu'il est fatalement predestiné à toutes villes, toutes armees, & tous Capitaines, s'ils sont bien sages, que leurs affaires aussi necessairemẽt prospererõt, & qu'ils viẽdront en fin au dessus de leurs ennemis: mais si au contraire, se laissans aller à leurs passions, & tombans en erreurs, ils vienẽt à auoir des differens, & à entrer en querelles les vns contre les autres, comme firent ceux-ci, il est force qu'il en sourde tout trouble, tout desordre, & que finalement l'issue n'en vaille rien.

Conseils qui sont à mal faire obstinez,
A porter fruicts tels sont predestinez.

Et toutesfois quand Hesiode fait, que Prometheus conseille à Epimetheus son frere,

Ne reçoy dons que Iupiter t'enuoye Au 1. liu. des œuu.
Du ciel en terre, ainçois les lui renuoye:

il vse là du nom de Iupiter, voulant signifier la puissance de fortune: car il appelle

tous les biens de fortune dons de Iupiter, comme richesse, mariages, estats, & tous autres biens exterieurs, dont la possession est inutile à ceux qui n'en sauent pas bien vser: & pourtant estimoit-il que Epimetheus, estant homme de nulle valeur, & sans entendement, deuoit craindre & euiter toutes telles prosperitez de la fortune, comme voyant bien qu'il estoit pour en receuoir honte, perte & dommage, plus tost qu'autrement. Et semblablement quand il dit, E

Au 2. liure.

N'ayes le cœur de iamais à personne
La paureté reprocher que Dieu donne,

il appelle là manifestement, don de Dieu, vne chose fortuite, n'estimant pas que ce soit reproche, que lon doiue mettre deuant le nez à vn homme, qu'il soit par cas de fortune pauure: mais bien que la paureté qui procede de paresse, de lascheté, d'oisiueté, ou bien de folle despense, & de superfluité, soit reprochable & honteuse. Car n'ayans pas encore lors ce mot de Fortune en vsage, & neantmoins conoissans desia bien que la puissance de telle cause variante, inconstamment & incertainemét ne se pouuoit pas euiter par discours d'entendement humain, ils exposoient cela, & le declaroient comme ils pouuoient par les noms des Dieux, ne plus ne moins que nous en cõmun langage appellons quelquefois des afaires, des mœurs, & natures de personnes, de propos, & des hommes mesmes, celestes & diuins. Voila vn expedient & moien pour soudre & corriger plusieurs sentences, qui semblent de prime face impertinemment & importunement dites de Iupiter, comme sont celles ci, F

Iliad. 24.

Iupiter a sur le sueil de sa porte
Deux tonneaux pleins de l'vne & l'autre sorte
De sorts, dont l'vn est rempli des heureux,
L'autre contient ceux qui sont mal-heureux. Et ceste-ci,

Iliad. 7.

Le haut tonnant ne voulut pas conduire
A bonne fin leurs serments, mais pour nuire
Autant aux vns qu'aux autres, leur transmit
Signes du ciel, dont en erreur les mit. Et, G

Odyss. 8.

De là sourdit aux Troyens & aux Grecs
Le mal qui tant leur causa de regrets:
Pource qu'ainsi à Iupiter plaisoit,
Qui tellement fouruoyer les faisoit.

Car tout cela se doit entendre de la Destinee fatale, ou de la Fortune, les causes desquelles sont incomprehensibles à nostre entendement, & ne sont du tout point en nostre puissance. Mais là où il y a chose conforme à la raison & à la semblance de verité, là estimons nous que proprement il entend de Dieu quand il nomme Iupiter, comme en ces passages ici,

Iliad. 10.

Par les squadrons des autres il alloit,
Mais rencontrer Aiax il ne vouloit,
Car Iupiter a en haine celui,
Lequel s'attache à vn plus fort que lui. H

Et ailleurs,

Iupiter est des grands cas soucieux,
Mais les petis il laisse aux Demi-dieux.

Le mot de vertu a diuerses significations es poetes.

ἀρετή.

Aussi faut-il auoir bien soigneusement l'œil aux autres dictions, qui se tournent & transferent à signifier plusieurs choses diuerses, & qui se prenent diuersement par les Poëtes, comme est entre autres ce mot Areté, c'est à dire, vertu: car pour ce que non seulemét elle rend les hommes sages, prudens, iustes & bons, tant en faits qu'en dits, mais aussi ordinairement leur acquiert hõneur, gloire & authorité, à ceste cause ils appellent souuent Areté glorieuse renommee & puissance, ne plus ne moins qu'ils appellent Elæa, c'est à dire, l'oliue, & Phegos la fouine, du mesme nom que les arbres

ἐλαία, φηγός.

A arbres qui les portent: & pourtãt quand le ieune homme trouuera en lisant les poëtes, ces passages,

Les Dieux ont mis la sueur au deuant — Hesiode es œuures.
De la vertu.

Et, *Lors les Gregeois rompirent par vertu*
Des ennemis l'esquadron combatu. — Iliad. 10.

Et, *S'il faut mourir, honorable est la mort*
Quand par vertu du monde ainsi lon sort.

qu'il pense incontinent que cela est dit de la meilleure, plus excellente, & plus diuine habitude qui puisse estre en nous, laquelle nous entendons que ce soit droiture de raison & de iugement, la cyme de nature raisonnable, & vne disposition de l'ame consentant & s'accordant auec soy-mesme. Mais quand au contraire il viendra à lire ces autres lieux ici,

B *C'est Iupiter qui fait la vertu croistre,* — Iliad. 20.
Comme il lui plait, es hommes, & decroistre. Et cestui-ci,
Gloire & vertu vont apres la richesse.

qu'il ne demeure pas pour cela esblouy d'esbahissement de l'heur des riches, & s'en esmerueillant comme s'ils auoyent incontinent auec leur richesse la vertu achetee à pris d'argent, ni ne se persuade pas qu'il soit en la puissance de Fortune, augmenter, ou racourcir & diminuer sa prudence, ains estime que le Poete aura là vsé du nom de vertu pour signifier honneur, authorité, prosperité, ou quelque autre chose semblable: ne plus ne moins que ce mot κακότης, c'est à dire, malice, se prend aucunefois par eux en sa propre signification, pour la mauuaistié ou meschanceté de l'ame, comme quand Hesiode escrit, — Le mot de malice à diuerses significations es poetes.

De la malice on en treuue à foison, — Au 1. des œuures.

aucunefois il se prét pour quelque autre mal ou malheur, cóme quand Homere dit, — Odyss. 19.

Les hommes tous vieillissent en malice.

C Car celui s'abuseroit grandement qui se persuaderoit, que les Poëtes prissent beatitude & l'entendissent precisément, comme font les Philosophes pour vne habitude parfaite, & vne possession entiere de tous biens, ou bien pour vne perfection de vie coulante heureusement selon nature, pource que bien souuent ils en abusent, en appellant l'homme opulent en biens, heureux, & en nommant puissance, honneur, & authorité, beatitude & felicité. Homere a bien vsé proprement de ces termes en ces vers,

Pour posseder vne grande cheuance — Odyss. 4.
Ie n'ay point plus au cœur d'esiouissance.

aussi fait Menander, quand il dit,

De tout auoir i'ay chez moy grande somme,
Et pour cela chacun riche me nomme,
D *Mais bien heureux pas vn seul ne m'appelle.*

Et Euripides fait vn grand trouble, & vne grande confusion, quand il dit ainsi,

Ia ne me soit donnee vie heureuse,
Pour estre aussi ensemble douloureuse. Et en vn autre lieu, — En la tragedie de Medee.
Pourquoy vas-tu honorant tyrannie,
Qui est heureuse iniustice, & benie?

Si ce n'est que lon prene les termes par translation, en autre signifiance qu'en leur propre. Mais à tant c'est assez parlé de ce propos, AV reste, il ne faut pas recorder vne fois seulement, mais plusieurs, aux ieunes gens, & leur remettre souuent deuát les yeux, que la Poesie ayant pour son propre suiet l'imitation, vse d'ornement & d'enrichissement, en descriuant les choses qui se presentent à elle, les mœurs & naturels des personnes, mais toutesfois elle n'abandonne point la semblance de verité, — VIII. Les vices sont meslez auec les vertus, & comme ce meslange doit estre consideré en la lecture des Poetes.

pource que l'imitation delecte le lisant, d'autant qu'elle tient du vray-semblable: & E
pourtant l'imitation qui ne veut pas de tout poinct se departir de la verité, exprime les signes de vice & de vertu, qui sont meslez parmi les actions, comme fait celle d'Homere, laquelle ne s'arreste aucunement aux estranges opinions des Stoïques, qui disent qu'il ne peut auoir rien qui soit de mal conioint auec la vertu, ni aussi de bien auec le vice, ains que du tout, en tout, & par tout l'ignorant faut & peche tousiours, & au contraire aussi, que le sage fait tousiours & en toutes choses bien. Car ce sont les opinions des Stoïques, que lon dispute par les escholes: mais aux afaires de ce monde, & en la vie des hommes, ainsi que dit Euripides,

Homere & Plutarque contraires aux Stoïques.

Possible n'est que le mal de tout poinct
D'auec le bien, non meslé, soit desioinct:

ains y a tousiours mellange de l'vn auec l'autre. Mais sans verité la poesie vse fort de varieté & de diuersité: car les diuerses mutations sont celles, qui donnent aux fables la force de passionner les lisans, & qui font les estranges euenemens, & contre l'opinion de ceux qui les lisent, en quoy consiste le plus grand esbahissement, & dont procede le plus de plaisir, au cōtraire, ce qui est simple & vniforme n'apporte point de passion, & n'y a point de fiction: d'où vient que les Poëtes ne font iamais que mesmes hōmes gaignent tousiours, ne qu'ils soyent tousiours heureux, ne que tousiours ils facent bien: qui plus est, quand ils feignent que les Dieux mesmes s'entremettent des afaires des hommes, ils ne les font pas sans passion, ni exempts d'erreur & de faute, de peur que ce qui passionne, & qui tient suspendus en admiration les cœurs des hommes en la poesie, ne demeure oisif & amorti, s'il n'y auoit aucun danger, ni aucun aduersaire. Cela estant ainsi, menons le ieune homme à lire les œuures des Poëtes: non estant preuenu de telles opinions touchant ces grands & magnifiques noms là des anciens, comme s'ils auoyent esté sages, iustes & vertueux Roys en toute perfection, & par maniere de dire, la regle de toute vertu & de toute droiture: car autremēt, il en rapportera grand dommage, s'il y va auec ceste opinion de trouuer tout bon ce qu'ils diront, & de l'admirer, & non pas d'en hayr aucuns, & aprouuer celui qui blasme ceux qui font ou qui disent de telles choses:

D'où procede le plaisir, que donne la poesie. (F)

Auec quelle pensee les ieunes hommes doiuent manier les poetes. (G)

Iliad. 16.

O Iupiter, Apollo, & Minerue:
Que nul des Grecs sa vie ne preserue,
Ni des Troiens: mais que nous eschapions
La mort, à fin que tous seuls nous sappions
Les hautes tours & murailles de Troie.

Odyss. 11.

Et, *I'ay entendu la voix tres-pitoyable*
De Cassandra la fille miserable
Au Roy Priam, que ma femme traistresse
Clytamnestra, en cruelle destresse
A fait mourir pour vne ialousie
D'elle & de moy, dont elle estoit saisie.

Iliad. 9.

Et, *De me mesler auec la concubine* H
A mon vieil pere afin que la mastine
En eust apres en haine le vieillard,
Ce que ie creus, & fus lasche paillard.

Iliad. 3.

Et, *Iupiter pere, il n'y a Dieu aux cieux*
Qui soit autant que toy pernicieux.

Le ieune homme ne s'acoustume point à iamais louer aucun propos semblable, ni n'aille point cerchant aucunes couuertures pour l'excuser, ni ne s'estudie point à inuenter des desguisemens couloürez pour masquer des choses infames & vilaines, à fin de monstrer la subtilité & viuacité de son esprit: mais plus tost, qu'il estime que la Poesie est vne imitation d'hommes, de mœurs, & de vies non entierement parfaites, ou

Modestie & prudence soigneusement requise en ceux qui manient les poetes.

A tes, ou du tout irreprehensibles, ains meslees de passions, de fausses opinions ; & d'ignorance, mais qui bien souuent par la dexterité & bonté de leur nature, reuienent à ce qui est le meilleur. Quand le ieune homme sera ainsi preparé, & aura ainsi informé & instruict son entendement, de maniere que les choses bien faites & bien dites lui esmouueront le cœur, & l'affectionneront : & au contraire, les mauuaises lui desplairont & le fascheront : ceste instruction de son iugement fera, que sans aucun danger il pourra lire & ouir toutes sortes de liures poetiques. Mais celui qui admire tout, qui s'apriuoise à tout, & qui a desia le iugement asserui par la magnificence de ces grands noms heroiques, ne plus ne moins que ceux des disciples de Platon, qui contrefaisoyent les hautes espaules de leur maistre, & beguoyemét d'Aristote, ne se donnera garde qu'il se laissera trop aisement aller à des choses mauuaises. De l'autre costé aussi ne faut-il pas faire côme les superstitieux, qui quád ils sont en vn temple, craignent effroyeement tout, & adorent tout, ains faut hardimét prononcer autant ce qui est dit importunément & meschamment que ce qui l'est bien

Fautes dangereuses en ceux qui manient les Poetes & autres auteurs.

B & sagement. Côme, pour exemple, Achilles voyant les gens de guerre tous les iours tomber malades, se faschant de voir la guerre aller ainsi en longueur, lui principalement qui auoit si grand renom & si grande reputation en la guerre, assemble le conseil, mais dauantage estant hôme sauant en la medecine, & voyant apres le neufiesme iour, qui est critique, c'est à dire, auquel se fait la iudication de la conualescencé, ou de la mort, que ce n'estoit point vne maladie ordinaire, ni contractee des causes acoustumees & communes, il se dresse en pieds pour parler, non pas au commun peuple, ains pour donner conseil au Roy, en disant,

Adresse du Poete Homere à bien representer les choses.

1. Exemple en Achilles.

Fils d'Atreus, il sera necessaire
De retourner ce croy-ie sans rien faire.

Iliad. II.

Il dit cela sagement & modestement, & lui seoit bien de le dire: mais là où le deuin dit, qu'il redoute le courroux du plus puissant de tous les Grecs, Achilles lui respond C alors, non plus sagement ni modestement, en iurant, que nul, tant comme il seroit viuant, ne lui mettroit la main sur le collet : & y adioustant dauantage, non pas si tu disois Agamemnon mesme: monstrát en cela vn mespris de celui qui auoit l'authorité souueraine: & passant encore outre en fureur de cholere, il mit la main à l'espee, en volonté de le tuer: ce qui n'eust esté ni sagement, pour son honneur, ni vtilement fait à lui: & puis s'en repentant soudain,

Dans le fourreau son espee il remit,
Minerue au cœur ce bon conseil lui mit.

En quoy il fit bien & honnestement, que n'ayát peu du tout point retrécher sa cholere, au moins la modera-il, & la retint sous l'obeissance de la raison, auant que de cômettre aucun excez, auquel il n'y eut point eu de remede. Pareillemét aussi Agaménon, en ce qu'il fait & dit en l'assemblee du côseil, est digne de mocquerie : mais en ce qu'il ordonne touchant Chryseis, est plus venerable, & maintient plus sa maie- D sté Royale. Car Achilles cependant que lon lui enleue la belle Chryseide,

2. Exemple en Agamemnon.

Loin de ses gens se retirant à part,
S'en va plorer chaudement à l'esquart.

Mais Agamemnon conduisant lui-mesme la siene iusques dedás la nauire, la liurát & la renuoyant à son pere, celle que n'agueres il auoit dit, qu'il l'aimoit plus cheremét qu'il ne faisoit sa propre femme espousee, il ne fit rien indigne de lui, ne qui sentist son homme passionné d'amour. Et au contraire, Phœnix estant maudit par son pere à cause de sa concubine, dit ces propos,

3. Exemple en Phœnix.

Ie fus en train d'aller tuer mon pere,
Mais quelque Dieu refrena ma cholere,
Me remonstrant comme ma renommee
En demeurroit à iamais diffamee

Iliad. 9.

Entre les Grecs, par lesquels interdit E
Nommé serois patricide maudit.

Aristarchus ayant en horreur telle abomination, osta ces vers en Homere. Mais ils ne sont pas mal à propos en ce lieu là, pource que Phœnix en cest endroit là enseigne à Achilles, comme la cholere est vne violente passion, cõme il n'est chose que les hommes n'osent commettre quand ils sont enflammez de courroux, quand ils ne veulent pas vser de raison, ni croire ceux qui les adoucissent. Car il introduit Meleager qui se courrouce à ses citoyens, & puis apres se rappaise, reprenant en cela & blasmant sagement les passions, mais louant aussi ceux qui ne s'y laissent point aller, ains y resistent, & les maistrisent, & s'en repentent, comme estant chose honneste & vtile.

IX. Il faut considerer les dits & les faits des personnes introduites par les Poëtes. *1. Nausicaa.*

Il est vray qu'en ces passages là, la difference est toute euidente & manifeste, mais là où il y a quelque obscurité & incertitude de la sentence & intelligence des propos, il faut arrester le ieune homme en cest endroit-là, & lui enseigner à faire vne telle distinction: Si Nausicaa voyant Vlysses homme estranger, s'eschauffa de la mesme passion qu'auoit fait Calypso enuers lui, comme celle qui ne demandoit que son plaisir, estant desia en aage de marier, & dit follastrement ces paroles à ses chambrieres, F

Odyss. 6.

Plustost or' à Dieu qu'vn tel mary me vinst,
Et qu'auec moy volontiers il se tinst.

son audace & son incontinence est à reprendre: mais si par les propos d'Vlysses ayãt aperceu qu'il estoit homme de bon sens & de bon entendement, elle souhaite plus tost estre mariee auec lui, qu'auec vn de son pays qui ne sceust que baller, ou voguer sur la mer, en ce cas elle seroit digne de louer. Au cas pareil quand Penelopé deuise gracieusement & courtoisement auec les poursuiuans qui la demandoyẽt en mariage, & que eux alencontre lui donnent des habillemens, ioyaux d'or, & autres ornemens à parer les Dames, Vlysses s'en resiouissant, G

2. Vlysses.

Odyss. 18.

Il leur tiroit des dons de dessous l'ale,
Et en prenoit son plaisir auec elle:

s'il s'esiouissoit de ce que sa femme receuoit des dons, & qu'il prenoit plaisir au gain qu'il y auoit, il surpassoit en macquerelage le Polyager qui est tant mocqué & picqué par les Poëtes comiques,

Polyager a bon heur qui lui rit,
C'est pourautant que chez lui il nourrit
Du ciel la cheure, & par son influence
Il reçoit biens mondains en affluence.

Mais s'il le faisoit pource qu'il esperoit par ce moyen les auoir mieux sous sa main, & moins se doutans de ce qu'il leur gardoit, en ce cas là son esiouissance & son asseurance estoyent fondees en raison. Semblablement aussi au denombremẽt qu'il fait des biens que les Phæaciens auoyent exposez auec lui sur le riuage, & puis auoyent fait voile, si veritablement en telle solitude & en telle incertitude de l'estat où il se trouue, il a peur de son argent & de ses biens, H

Odyss. 13.

Qu'ils ne s'en soient ainsi allez d'emblee,
Pour lui auoir aucune chose emblee:

il est, à l'auenture plus digne de commiseration, que de detestation, pour auarice. Mais si, comme aucuns pensent, n'estant pas asseuré qu'il fust en l'Isle d'Ithace, il estime que la conseruation de ses biens & de son argent soit vne certaine preuue & demonstration de la legalité & sainctete des Phæaciens, pource que autrement ils ne l'eussent pas ainsi transporté en terre estrange sans y auoir profit, & ne l'eussent pas laissé là en s'en allant sans toucher à rien du sié, il n'vse pas en cela de mauuais indice, & est sa prouidence en ce fait digne de louange. Il y en a bien quelques vns qui blasment mesme ceste expositiõ de lui sur le riuage, s'il est vray qu'elle fust faite par

A les Phæaciens lui dormant, & dit-on que les Tyrreniens en gardent ne say quelle histoire, par laquelle il appert que Vlysses de sa nature aimoit fort à dormir, & que pour ceste cause bien souuent on ne pouuoit pas parler à lui: mais si le sommeil n'estoit pas veritable, & que ayant honte de renuoyer les Phæaciens qui l'auoyent amené, sans les festoyer chez lui, & leur faire des presens, & ne pouuant faire qu'il ne fust descouuert & conu par ses ennemis, s'ils demeuroyent auec lui, il vsa de ce pretexte pour couurir & celer sa perplexité de ne sauoir comment il deuoit faire, en faisant semblant de dormir, en ce cas ils l'aprouuent. En donnant doncques de tels aduertissemens aux enfans, nous ne les laisserons point tomber en corruptiō de mœurs, ains plus tost leur imprimerons vn zele & vn desir des choses meilleures, en leur louant ainsi les bonnes, & blasmant les mauuaises. Ce que principalement il conuient faire es Tragedies, là où bien souuent il y a des propos affettez, & paroles fines & malicieuses sus des actes vilains & deshonnestes, car ce que dit Sophocles B en vn passage n'est pas vniuersellement vray,

Sur tout, il faut dōner tels auertissemens es tragedies, où les affections sont plus aisément émeues.

On ne sauroit parler honnestement
De ce qui est fait deshonnestement.

Sophocle & Euripide Poetes tragiques sont merueilleusement pathetiques.

Car lui-mesme bien souuent en de mauuaises natures, & en faits reprochables, a acoustumé de les pallier auec certains propos rians & raisons aparentes: & son compagnon Euripides, tout de mesme. Ne voyons nous pas qu'il fait, que Phædra accuse Theseus de son forfait d'elle mesme, disant que c'est à cause de ses meschancetez qu'elle est deuenue amoureuse d'Hyppolitus, & si donne vne semblable audace à Helene en la Tragedie des Troades contre la Royne Hecuba, disant que c'estoit celle qui auoit plustost merité d'estre punie, pource qu'elle auoit enfanté Alexandre Paris son adultere? Le ieune homme donques ne doit point prendre coustume de trouuer telles inuentions galantes ni de bon esprit, & de rire à telles subtilitez & telles argutes de deuis, ains de haïr autant ou plus les paroles d'intemperance & de C dissolution, que les faits mesmes. PARQVOY en tous propos il sera tousiours bon d'en recercher la cause, ne plus ne moins que faisoit Caton quand il estoit encore ieune enfant, car il faisoit tout ce que son pædagogue lui commandoit, mais il lui demandoit tousiours la cause & la raison de chasque commandement: mais aux Poetes il ne faut pas croire tout, comme lon feroit ou à des Pædagogues, ou à des Legislateurs, si la matiere suiette n'est fondee en raison, & elle sera fondee en raison lors qu'elle sera bonne & honeste: mais si elle est meschante, alors elle deura sembler folle & vaine. Or y a-il des gens qui demandent & recerchent asprement & curieusement que c'est qu'a voulu dire Hesiode en ces vers,

x. Il faut recercher la cause de paroles & discours contenus es Poetes: & la reietter, si elle n'est fondee en raison.

Ne mets le pot au dessus de la tasse. Et Homere en ceux-ci:

Le cheualier de son char demonté
Qui sur celui d'autre sera monté,
Combatte auec la forte iaueline.

Au 2. liu. des quatre Iliad. 4.5.

D Et des autres choses qui sont bien de plus grande consequence, ils en reçoiuent la creance legerement, sans rien enquerir ni examiner, comme sont ces propos ici,

Qui sent son pere ou sa mere coulpable
De quelque tare ou faute reprochable,
Cela de cœur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'eust de sa nature grand. Et cestui-ci:
Celui qui a la fortune aduersaire
Doit abaisser son courage haussaire.

Euripide en la tragedie d'Hyppolite.

Et autres telles sentences, lesquelles touchent les mœurs, & troublent la vie des hommes, leur imprimans de mauuais iugemens, & des opinions lasches, qui n'ont rien de l'homme magnanime, si ce n'est que nous nous acoustumions à leur contredire à chasque point, en ceste maniere: Pourquoy est-il besoin, que celui qui a fortune

Faute notable de ceux qui s'arrestent plus aux mots qu'aux sentences des Poetes.

contraire abaisse son courage, & non plus tost qu'il s'esleue contre elle, & se maintiene haut, & non suiet à estre rabaissé ni raualle par les accidens de la fortune? Et à quelle cause, pour estre né d'vn pere fol ou vicieux, faut-il que i'aye le cœur abatu, si ie suis homme de bien & sage? Est-il plus raisonnable, que l'ignorance & faute de mon pere me tiene bas & n'osant leuer la teste, que ma propre valeur & vertu me hausse le courage? Car celui qui resiste faisant de telles oppositions alencontre, & ne donne pas le flanc, par maniere de dire, à tout propos, comme à tout vent, ains estime que ceste sentence d'Heraclitus soit sagement dite, E

Vn homme mol s'estonne de tout ce qu'il oit dire.

celui là, dis-ie, reboutera & retettera plusieurs propos des Poëtes, qui ne seront ni profitables ni veritables. Ces obseruations donc feront, que le ieune homme pourra ouir & lire sans danger les Poëtes.

XI. *L'on doit tirer le sens caché sous la diction poetique: pour l'estendre & l'appliquer à la Philosophie.*

MAIS pourautant que ne plus ne moins qu'en la vigne le fruict bien souuent est caché dessous les pampres & les brâches, de sorte qu'on ne le void point, à cause qu'il est tout couuert: aussi en la diction poetique, & parmi les fables & fictions des Poetes, il y a beaucoup d'auertissemens vtiles & profitables, que le ieune homme ne peut aperceuoir de lui-mesme, & neantmoins il ne faut pas qu'il s'en escarte, ains qu'il s'attache fermement aux matieres qui peuuent seruir à le dresser à la vertu, & qui peuuent lui former ses mœurs. Il ne sera pas mauuais de discourir vn peu sur ce propos en peu de paroles, touchant sommairement les choses en passant; laissant les longues narrations, confirmations, & la multitude d'exemples à ceux qui escriuent plus à l'ostentation. Premierement dôc, le ieune homme conoissant les bonnes mœurs, & bonnes natures des hômes, & les mauuaises aussi, qu'il prene biê garde aux paroles & aux faits que le Poete leur attribue au plus pres de ce qui leur est conuenable, comme Achilles dit à Agamemnon, encore qu'il le die en cholere, F

Les prudens & les temeraires ne tienent pas mesme lãgage en Homere: tesmoins Achilles, Thersite, Diomede, Stelenus & autres

Iliad. 1.

Iamais à toy pareille recompense
Ie n'ay, non pas quand des Grecs la puissance G
Vn iour aura la grande Troie prise.

Mais Thersites tansant le mesme Agamemnon dit,

Iliad. 2.

Du cuyure à force il y a en ta tente,
Mainte captiue en beauté excellente,
Dequoy les Grecs vn present te feront
Premier de tous, quand pris Troie ils auront, Et derechef Achilles,

Iliad. 1.

Si Iupiter tant nos vœux fauorise,
Que par nous soit Troie la grande prise. Et Thersites,

Iliad. 2.

Que prisonnier i'ameneray lié,
Moy, ou des Grecs quelqu'vn autre allié.

Semblablement en la reueue de l'armee que fait Agamemnon, passant au long de toutes les bandes, il tanse Diomedes, lequel ne lui respond rien,

Iliad. 4.

Du Roy portant à la voix reuerence.

Mais Stelenus, dont il ne faisoit point de compte, lui replique, H

Fils d'Atreus ne dis parole vaine
Veu que tu sais la verité certaine
Nous nous vantons de valoir beaucoup mieux,
Que n'ont iamais fait tous nos peres vieux.

La difference qu'il y a entre ces personnages bien remarquee instruira & enseignera le ieune homme, que c'est chose honneste, que d'estre humble & modeste: & au contraire, l'aduertira de fuir l'orgueil & l'outrecuidance, & le parler hautainement de soy, comme chose mauuaise. Aussi sera-il expedient & vtile d'obseruer en ce passage ce que fait Agamemnon, car il passe outre Stelenus, sans s'arrester à parler à lui, mais il ne met pas ainsi à nonchaloir Vlysses qui s'estoit senti picqué,

Ainsi

A *Ainsi parla & lui rendit response,*
Quand il conut que cholere lui fronce
La face, & l'autre apres lui replique.

Car de respódre à tout le móde, c'est à faire à vn poursuiuant qui fait la court, & non pas à vn Prince qui retient sa dignité: mais aussi de mespriser tout le monde, c'est fait en homme superbe & fol. Aussi fait tresbien Diomedes, lequel estant repris & tansé par le Roy, se tait, en la bataille: mais apres la bataille il parle hardiment à luy,

Tu m'as des Grecs le premier assailly,
Me reprochant d'auoir le cœur failly.

Ce sera aussi bien fait d'entendre & obseruer la difference qu'il y a entre vn homme prudent, & vn deuin, qui ne veut qu'aparoistre & se monstrer. Car Calchas ne choisit point le temps opportun, & ne se soucia point de charger publiquement deuant tout le monde le Roy Agamemnon, disant que c'estoit lui & non autre, qui leur a- *Iliad. liu. 9.* XII. Il faut aussi prêdre soigneusement garde aux personnes qui parlent. *Iliad. liu. 1.*
B menoit la pestilence. Mais Nestor, au contraire, voulant mettre en auant le propos de reconciliation auec Achilles, de peur qu'il ne semblast qu'il voulust deuant tout le peuple accuser le Roy d'auoir failli, & de s'estre trop laissé transporter à sa cholere, il l'admonneste,

Donne à disner aux Seigneurs de grand aage, *Iliad. liu. 9.*
Venir t'en peut tout honneur sans dommage:
L'aduis adonc de plusieurs tu prendras,
Et au meilleur sagement te tiendras,

Puis apres le souper, il enuoye ses ambassadeurs. L'vne de ces deux diuerses façons de faire, est dextrement r'habiller vne faute: l'autre est, iniurieusemét accuser & faire honte à vn homme. D'auantage il faut aussi noter la diuersité qu'il y a entre les nations, qui est de telle sorte. Les Troyens courent sus à leurs ennemis auec grands cris & fierte grande, & les Grecs auec vne silence, craignans leurs capitaines: car craindre Item, faut obseruer la diuersité des nations. *Iliad. liu. 3. & 4.*
C ses capitaines & ses superieurs lors que lon vient aux mains auec l'ennemi, est signe de vaillance, & ensemble de bône discipline militaire. D'où vient que Platon conseille d'acoustumer les hómes à craindre plus tost les reprehensions & les choses laides & vilaines, que nó pas les trauaux ni les dágers: & Cató disoit qu'il aimoit mieux ceux qui rougissoient, que ceux qui pallissoient. Et quant aux promesses il y a aussi des marques propres pour reconoistre les sages d'auec les folles: car Dolon promet, En ses loix. Voyez Plutarque es Apophtegmes Romains, & en la vie de M. Cato.

Tout à trauers du camp ie passeray, *Iliad. liu. 10.*
Tant qu'à la nef d'Agamemnon seray.

Au contraire Diomedes ne promet rien de soy, mais il dit qu'il aura moins de peur quand il sera enuoyé auec vn autre. C'est donc chose honneste & digne d'hommes Grecs, que la preuoyance: mais c'est chose mauuaise & barbaresque, que la fiere temerité: pourtant faut-il imiter l'vne & reietter l'autre arriere. Il y aura bien aussi quelque profitable speculation, en obseruant ce qui auint aux Troyens & à Hector En troisiemé lieu considerer la difference entre les hómes resolus & ceux qui ne le sont pas, faute d'acoustumance & d'exercitation.
D lors qu'il s'appresta pour combattre d'homme à homme contre Aiax. Æschylus estant vn iour à regarder l'ebatement des ieux Isthmiques, l'vn des combatans à l'escrime des poings aiant receu vn grand coup de poing sur le visage, l'assemblee s'en escria tout haut: & luy se prit à dire, Voyez ce que fait l'acoustumance & l'exercitation, ceux qui regardent crient, & celui qui a receu le coup ne dit mot: aussi le Poete disant, que les Grecs se resiouirent grandement quand ils virent venir Aiax sur les rangs bien armé à blanc, mais

Tous les Troyens trembloyent de froide peur, *Iliad. liu. 7.*
Et Hector eut vn batement de cœur.

qui est-ce qui auec plaisir ne remarque ceste difference? Celuy qui va pour combattre n'a que le cœur qui luy saute, comme s'il alloit pour luicter seulement, ou pour gagner le pris d'vne course: mais tout le corps tremble & tressaut à ses gens, qui le re-

gardent, pour la peur qu'ils ont du danger de leur Roy, & pour la bonne affection qu'ils lui portent. Il faut aussi remarquer ici la difference qu'il y a entre le plus vaillant & le plus lasche de tous les Grecs: car quant à Thersites, B

En quatriesme lieu lon doit remarquer le naturel des vaillans & couards. Iliad. liu. 2.

Il haissoit le preux Achilles fort,
Et vouloit mal à Vlysses de mort:

Mais Aiax ayant tousiours cherement aimé Achilles, porte encore tesmoignage de sa vaillance en parlant à Hector,

Iliad. liu. 7.

De ce combat d'homme à homme, la preuue
Te monstrera quels champions on treuue
En l'ost Grec, entre Achilles parangon
De la prouesse, ayant cœur de lion.

Cela est vne particuliere louange d'Achilles: mais ce qui suit apres est dit à la louange de tous vniuersellement, non sans vtilité,

Nous sommes tels, que pour teste te faire F
On nous verra plusieurs en auant traire.

Tesmoignage notable du naturel des vaillans & des couards.

Car il ne se fait ni seul ni plus vaillant que les autres pour le combatre, ains dit qu'il y en a plusieurs autres suffisans pour lui faire teste. Cela doncques suffira quant à la diuersité des personnes, si nous n'y voulons d'auenture adiouster encore cela dauãtage, qu'il y eust en ceste guerre plusieurs Troyens qui furẽt pris prisonniers vifs, & des Grecs pas vn: & que plusieurs d'iceux se sont abaissez iusques à se ietter aux pieds de leurs ennemis, comme Adrastus, les enfans d'Antimachus, Lycaon, Hector lui mesme, qui pria Achilles pour sa sepulture: mais des autres nul, comme estant chose barbare de s'humilier en bataille deuant son ennemi, & le supplier: & au contraire, valeur Grecque, de vaincre en combatant, ou bien mourir vertueusement.

XIII. *Le principal fruit que lon doit recueillir de la lecture des Poëtes, c'est ce qui peut façonner les esprits à l'amour de vertu, Pourtant les notables sentences des poëtes doiuent estre bien meditees.*

OR tout ainsi comme es pasturages l'abeille cerche pour sa nourriture la fleur, la cheure la feuille verte, le pourceau la racine, & les autres bestes la semence & le fruict: aussi en la lecture des poëmes, l'vn en cueille la fleur de l'histoire, l'autre s'attache à la beauté de la diction, & à l'elegance & douceur du langage, ainsi comme Aristophanes parle d'Euripide, G

Car la rondeur de son parler me plait.

Les autres se prenent à ce qui peut seruir à former les mœurs, ausquels ce present traité s'adresse. Ramenons leur doncques en memoire, que celui qui aime les fables remarque bien ce qu'il y a de subtilement & ingenieusement inuenté: & semblablement, que celuy qui est studieux d'eloquence y note diligemment ce qu'il y a d'escrit purement & artificielement: & par ainsi qu'il n'est pas raisonnable, que celui qui aime l'honneur & la vertu, & qui ne prend pas les Poëtes en main par maniere de ieu & d'esbattement pour passer son temps, mais pour en tirer vtile instruction, escoute negligẽment & sans fruict les sentences que lon y treuue, à la recommandation de la prouësse, de la temperance, & de la iustice: comme sont celles-ci,

Iliad. liu. 11.

Diomedes d'où vient ceste foiblesse, H
Que nous mettons en oubli la prouësse?
Approche toy de moy pour faire teste,
En cest endroit reproche deshonneste
Ce nous seroit, si en nostre presence
Hector prenoit nos vaisseaux sans defense.

Le sage ne redoute point la mort, ains la honte.

Car de voir le plus sage, & le plus prudent capitaine des Grecs au danger de mourir, & d'estre perdu auec toute l'armee, redouter & craindre non la mort, mais la honte & le reproche, cela sans point de doute deura rendre le ieune homme grandement affectionné à la vertu. Et ceste-ci,

Odyss. liu. 3.

Minerue auoit plaisir tout euident
D'vn homme iuste & ensemble prudent.

Le

A Le Poëte fait vne telle conclusion, que la deesse Pallas ne prend plaisir à vn homme ni pour estre beau de corps, ni pour estre riche, ni pour estre fort & robuste, mais seulement pour estre sage & iuste: & en vn autre passage quand elle dit, qu'elle ne le delaisse ni ne l'abandonne point, pource qu'il estoit,

Sage, rassis, prudent & aduisé, — Odyss. liu. 13.

Le Poëte nous donne clairement à entédre, que cela signifie qu'il n'y a en nous que la vertu seule qui soit diuine, & aimee des Dieux, s'il est ainsi que naturellemét chasque chose se resiouit de son semblable. Et pource qu'il semble que ce soit vne grande perfection à vn homme, comme à la verité elle l'est, pouuoir maistriser sa cholere, c'est encore vne plus grande vertu de preuenir & prouuoir à ce que lon ne tombe point en cholere, & que lon ne s'en laisse point surprendre. Il faut aussi aduertir les lisans de cela bien soigneusement, & non point en passant, comme Achilles qui de sa nature n'estoit point endurant ne patient, commande à Priam qu'il se taise, & B qu'il ne l'irrite point, en ceste maniere,

La vertu seule en l'hôme est diuine.

Achilles aprêd nô seulemét à maistriser, mais aussi à preuenir la cholere.

Garde vieillard d'irriter ma cholere, — Iliad. liu. 24.
Car de moy mesme assez ie delibere
De te liurer ton fils: & puis apres,
I'en ay du ciel commandement expres;
Mais garde toy que ie ne te dechasse
Hors de ma tente, & que ie ne trespasse
Ce que mande m'a Iupiter bruyant,
Quoy que venu tu sois en suppliant.

Et puis apres auoir laué & enseueli le corps d'Hector, lui mesme le met dedans le chariot, deuant que le pere le vist ainsi deschiré qu'il estoit,

De peur qu'estant le pere vieil attainct
D'aspre douleur, son courroux il ne tint,
C *Voyant le corps de son fils deschiré,*
Et que cela n'eust encore empiré
Le cœur felon d'Achilles tellement,
Que sans auoir esgard au mandement
De Iupiter, de sa tranchante espee
Soudain la teste il ne lui eust couppee.

Car se conoistre suiet à soi courroucer, & de nature aspre & courageux, mais en euiter les occasions & s'en garder, en preuenât de loin auec la raison, de sorte que non pas mesme mal-gré soy il ne tombast en celle passion, cela est acte de merueilleuse prouidence. Ainsi faut-il que celui qui se sent aimer le vin, face à l'encontre de l'yurongnerie, & semblablement à l'encontre de l'amour celui qui se sent de nature amoureuse, comme Agesilaus ne voulut pas se laisser baiser par vn beau ieune fils qui s'approcha de lui pour cest effect, & Cyrus n'osa pas seulement voir Panthea: là où, D au contraire, les fols & mal-apris vont eux-mesmes amassant la matiere pour enflammer leurs passions, & se precipitent volontairement eux-mesmes dedás les vices dont ils se sentent tarez, & ausquels ils sont le plus enclins. Au contraire, Vlysses non seulemét arreste & retient sa cholere, mais qui plus est, sentát par les paroles de Telemachus qu'il estoit vn peu aspre, & qu'il haissoit les meschans, il l'adoucit, & le prepare de longue main, lui commandant de ne remuer rien, ains auoir patience,

Agesilaus & Cyrus aprenent à domter la volupté.

Vlysses mõstre que le sage non seulement retient en deuoir soy mesme, ains aussi les autres.

Si de mespris ils me font demonstrance — Odyss. liu. 16.
En ma maison, passe tout en souffrance
Patiemment, quelque tort qu'on me face
Deuant tes yeux, voire si en la place
Ils me trainoient par les pieds attaché,
Ou s'ils auoient sur moy leur arc lasché,

Endure tout, le voyant, sans mot dire. E

Similitude.

Car tout ainsi que lon ne bride pas les cheuaux cependant qu'ils courent, mais deuant qu'ils ayent commencé leur course, aussi mene lon au combat ceux qui sont courageux & malaisez à tenir, apres les auoir preparez & domez premierement auec la raison. Il ne faut pas non plus passer negligemment par dessus les dictions, non que ie veuille que lon se ioue (comme fait Cleanthes lequel se mocque bien souuent) en faisant semblant d'interpreter ces vers,

XIIII. Comment lō doit prēdre garde aux mots dont vsent les poëtes: & où le tout se doit rapporter.

Iliad. liu. 3. & 16.

Iupiter pere au mont Ida regnant,

Et, Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε.

car il veut que lon lise ces deux mots d'vn tenant, comme si ce n'en estoit qu'vn seul qui signifiast les exhalations qui se leuent de la terre. Chrysippus aussi en beaucoup d'endroits est froid & maigre, non pource qu'il se ioue, mais pource qu'il veut subtilizer impertinemment en forceant la signifiance des mots, comme quand il veut, que εὐρύοπα Κρονίδην signifie aigu en dispute, & transcendant en force d'eloquence. Il F sera donc meilleur laisser ces petites argucés là aux grammariens, & considerer de pres d'autres obseruations, où il y a plus de verisimilitude, & plus d'vtilité,

Odyss. liu. 2.

Iliad. liu. 6. & 17.

Mon vouloir mesme y estoit tout contraire,
Car i'ay apris à bien viure & bien faire. Et ceste-ci,
Car il sauoit estre à chacun affable.

Il y a sans comparaison plus de profit à remarquer soigneusemēt les exēples des vices & des vertus, pour aprendre à fuir le mal, & faire le bien, qu'à s'arrester apres des syllabes & des mots pour subtilizer dessus.

Car en declarant que la prouësse estoit chose que lon peut aprendre, & monstrant qu'il estime, que l'estre affable aux hommes, & parler gracieusemént à tout le monde, se fait par sciēce, & auec discours de raison, il enhorte les hommes en ce faisant, à n'estre point nonchalans d'eux-mesmes, ains à trauailler pour aprendre les choses honnestes, & hanter ceux qui les enseignent, comme estant la couardise, la sottise & l'inciuilité faute de sauoir, & vraye ignorance. A cela s'accorde & conuient fort proprement ce qu'il dit de Iupiter & de Neptune,

Iliad. liu. 13.

Ils sont tous deux de mesme sang issus G
Et d'vn pays tous deux: mais le dessus
Iupiter a pour estre né deuant,
Et qu'il est plus que son frere sauant.

Homere, riche en sentences & exemples qui incitēt les hommes à aimer la vertu & hair le vice.

car en ce disant il monstre, que le sauoir & la prudence sont qualitez plus diuines & plus royales: en quoy il met la plus grande excellence de Iupiter, comme estimant que toutes les autres bonnes parties suiuent celle-là: aussi faut-il accoustumer le ieune homme à escouter d'vne oreille non endormie ces autres sentences ici,

Odyss. liu. 3.
Exemples de la menterie.

Iamais pour rien ne dira menterie,
Car il a trop la sagesse cherie,

Et, *Antilochus qui as tousiours esté*
Par ci deuant si sage reputé,
Qu'as tu commis, puis que si peu tu vaux?
Tu m'as fait honte, & gasté mes cheuaux.

Iliad. liu. 23.
De la couardise.

Iliad. liu. 17.

Et, *Glaucus, comment as tu vne parole* H
Dite (estant tel) si superbe & si folle?
Certainement i'eusse dit, qu'en bon sens
Tu emportois le pris entre cinq cens,

De l'iniustice.

De la continence.

comme voulant inferer, que les sages ne mentent iamais en leurs propos, & ne se monstrent iamais lasches quand ce vient à vn bon afaire, ni ne reprenēt autrui sans raison. Et quant il dit aussi que Pandarus par sa folie se laissa induire à rompre les trefues, il monstre assez qu'il estime, que l'homme sage ne commet iamais iniustice. Autant leur en peut on semblablement enseigner touchant la continence, en s'arrestant à considerer ces passages ci,

Iliad. liu. 6.

Antea femme à Prœtus amoureuse

De

A *De luy estoit ardemment desireuse,*
D'estre par lui en secret embrassee,
Mais point ne peut induire ta pensee
Bellerophon, car sage tu estois,
Et rien que bon en ton cœur ne mettois.

Et, *Auparauant Clytemnestra pudique* — Odyss. liu. 3.
Faisoit tousiours refus d'acte impudique,
Car sagement alors se conduisoit,
Et de bon sens en sa vie elle vsoit.

En ces passages nous voyons que le Poete attribue la cause de continence & de pudicité à la sagesse. Et es enhortemens que font les Capitaines à leurs soudards, au fort de la bataille, — De la prouesse.

Où est la honte, ô lasches Lyciens, — Iliad. liu. 16.
B *Où fuyez vous si vistes comme chiens?*

Et, *Mettez chacun la honte & la iustice*
Deuant vos yeux vengeresse de vice, — Iliad. liu. 15.
Car autrement certes vn grand reproché
Et vitupere encontre vous s'approche.

il semble qu'il fait les temperans & continens preux & vaillans, pource qu'ils ont honte des choses laides, & pourautant qu'ils peuuent surmonter les voluptez & soustenir les dangers: ce qui emeut aussi Timotheus à dire sagement en preschant les Grecs de bien faire, en son poeme, qui est intitulé les Perses,

Honte par vous soit crainte & reueree,
Force de cœur par elle est aceree.

Æschylus aussi met en ligne de sagesse, le non appeter d'estre veu, ni passionné de conuoitise de gloire, & se souleuer par les louanges d'vne commune, escriuant de — De la sagesse.
C Amphiaraus en ceste sorte,

Il ne veut point sembler iuste, mais l'estre — En la tragedie de Thebes.
Aimant vertu en pensee profonde,
Dont nous voyons ordinairement naistre
Sages conseils, où tout honneur abonde.

car se contenter de soy-mesme, & de sa façon de viure quand elle est tresbonne, c'est fait en homme sage & de bon entendement. Comme ainsi soit doncques qu'ils reduisent toutes choses bonnes & honnestes à la sagesse, cela demonstre que toute espece de vertu s'acquiert par discipline & aprentissage. Or l'abeille trouue naturellement es plus aigres fleurs, & parmi les plus aspres espines, le plus parfait miel, & le plus vtile: aussi les enfans, s'ils sont bien nourris en la lecture des Poetes, en tireront tousiours quelque bonne & profitable doctrine, mesmes des passages où il y a de plus mauuaises & plus importunes suspiciõs: comme en premier lieu, pour exem- — XV. Il faut recueillir du fruict des passages scabreux & suspects es Poetes.
D ple, il semble que le Roy Agamemnon se rende fort suspect de concussion & d'auarice, d'auoir exempté d'aller à la guerre ce riche hõme qui lui donna la iumẽt Ætha, — Du faict d'Agamemnon.

De peur d'aller à Troye la venteuse, — Iliad. liu. 23.
Mais demeurer loin de guerre douteuse
Chez soy en paix & toute volupté,
Car il auoit de tous biens à planté:

mais toutesfois il fit bien & sagement, comme dit Aristote, aiant preferé vne bonne iument à vn tel homme: car l'homme qui est ainsi lasche de cœur, & ainsi effeminé par delices & par abondance de richesses ne vaut pas vn chien, non pas certainement vn asne. Au cas pareil, il semble que Thetis fait tres-deshõnestemẽt d'inciter son fils Achilles aux voluptez, & lui ramenteuoir les plaisirs de ses amours: mais encore là peut-on en passant considerer la continence d'Achilles, que cõbien qu'il fust amou- — De Thetis.

reux de Briseide, estant retournee deuers lui, & sachât que la fin de sa vie estoit prochaine, neantmoins il ne se haste point, ni ne conuoite point de iouir cepêdant tant qu'il pourra de ses plaisirs, ni ne porte point le deuil de la mort de son ami en oysiueté, comme fait le commun des hommes, en omettant les choses que requeroit son deuoir, ains s'abstient de volupté pour le regret & la douleur qu'il en sentoit, & neantmoins cependant ne laisse pas de mettre la main à l'œuure, & d'aller à la guerre. Semblablement Archilochus n'est pas estimé de ce, qu'estant triste & desplaisant pour l'amour du mary de sa sœur, lequel auoit esté noyé en la mer, il veut combatre & vaincre sa douleur par boire & faire bonne chere: mais neantmoins il allegue vne cause là où il y a quelque apparence de raison: car il dit, E

D'Archilochus.

Pour lamenter, son mal ne gueriray,
Ni pour iouër ie ne l'empireray.

Car si celuy-là à bon droit disoit qu'il n'empireroit rien pour iouër, faire banquets, & se donner du plaisir, côment gasterions-nous quelque chose en nos afaires, pour E philosopher, ou pour vacquer au gouuernement de la chose publique, ou pour aller au palais, ou pour hanter l'Academie, ou pour nous mesler du labourage? Au moyen dequoy les corrections soudaines, d'aucunes sentêces poëtiques qui se font en changeant quelques mots, ne sont pas mauuaises, desquelles ont vsé Cleanthes & Antisthenes. Car l'vn comme les Atheniens vn iour se fussent fort scandalizez & mutinez en plein Theatre à raison de ce vers,

XVI. *Sentences des Poëtes peuuent estre corrigees & reformees.*

Tesmoin ce que fait Antisthenes.

Qu'y a-il laid sinon ce qui le semble?

les appaisa sur le champ en leur iettant à l'encontre cest autre vers,

Le laid est laid, quoy qu'il le semble ou non.

Cleanthes.

Et Cleanthes reforma ces vers parlant de la richesse,

A ses amis donner, & puis despendre
Pour la santé au corps malade rendre. En le r'escriuant ainsi,
A des putains donner, & puis despendre G
Pour vn malade encore empiré rendre.

Zenon.

& Zenon aussi corrigeant ces vers de Sophocles,

Chez vn tyran qui entre, il y deuient
Serf, quoy que libre il soit quand il y vient. les rescriuit ainsi,
Qui entre chez vn tyran, ne deuient
Son serf, s'il est libre quand il y vient.

par l'homme libre, il entêd celui qui n'est point timide, ains magnanime, & qui n'a point le cœur aisé à raualler. Qui empeschera donc, que nous ne puissions aussi retirer les ieunes gens du pis au mieux, en vsant de semblables emendations?

Correction de plusieurs sentêces des anciens poëtes, enseignant aux Lecteurs à faire leur profit de tout ce qu'ils lisêt, & à tourner le mal en bien.

Ce qui est plus à l'homme souhaitable,
Est quand le traict de son soin delectable
Chet à l'endroit, où plus il le demande. Mais plustost,
Ce qui est plus à l'homme souhaitable, H
Est quand le traict de son soin profitable
Chet à l'endroit, duquel plus il amende.

Car appeter ce qui ne se doit pas vouloir, & l'obtenir & auoir, est chose miserable, & non pas souhaitable. Et,

Pas engendré ne t'a le pere tien
Pour en ce monde auoir, sans mal, tout bien:
Il faut sentir aucunefois liesse,
Et quelquefois aussi de la tristesse.

Mais bien dirons-nous, faut-il sentir liesse, & auoir contentement, quand on peut auoir moyennement ce qui est necessaire, pource que

Pas engendré ne t'a le pere tien

Pour

A *Pour en ce monde auoir, sans mal tout bien.* Et cest autre,

Lás, c'est vn mal enuoyé des hauts Dieux,

Quand l'homme sait & void deuant ses yeux

Le bien, & fait neantmoins le contraire.

Mais c'est bien vne faute brutale, desraisonnable, & miserable auec, que sauoir & conoistre ce qui est le meilleur, & neantmoins se laisser aller au pire par lascheté de cœur, par paresse, ou par incontinence.

Les meurs, non pas le parler, persuadent.

Mais bien sont-ce les meurs & la parole ensemble qui persuadent, ou les meurs par le moyen du parler, comme le cheual se manie auec la bride, & le pilote regit sa nauire auec le timon: car la vertu n'a point de si gracieux ne si familier instrument, que la parole.

L'affection tienne à aimer est-elle

B *Encline au masle, ou plus à la femelle?* Response,

Ou beauté est, ambidextre ie suis.

Il valoit mieux dire, Où continence est, l'homme est ambidextre veritablement, & n'encline ni en vne part ni en l'autre: & au cõtraire, celui qui par la volupté & beauté est tiré tantost ci, tantost là, est gaucher, inconstant & incontinent.

Conoistre Dieu l'homme prudent espure, Mais plustost,

Conoistre Dieu l'homme prudent asseure.

Et au contraire il n'espure sinon les fols, les ingrats, & qui n'ont point de iugement, pourautant qu'ils ont suspecte & qu'ils craignent la cause & le principe de tout biẽ, comme s'il nuisoit & s'il faisoit mal. Voila la maniere cõment lon peut vser de correction. Il y a vne autre sorte d'amplificatiõ, quand on estend la sentence plus que les paroles ne portent, comme nous a bien enseigné Chrysippus qu'il faut transporter & appliquer vne sentence qui sera vtile, à autres especes semblables, comme,

XXII. *On peut amplifier vne sentence, & l'acommoder à plusieurs choses.*

C *Iamais vn bœuf mesme ne se perdroit,*

Quand le voisin homme de bien voudroit.

Hesiode au 1. liure autres.

Autant en faut-il entendre d'vn chien, d'vn asne, & de tous autres animaux, qui se peuuent perdre, & perir.

Semblablement là où Euripide dit,

Qui est le serf qui n'a crainte de mort?

il faut penser qu'il en a autant voulu dire & du trauail & de la maladie. Car tout ainsi cõme les medecins trouuans vne drogue conuenable & propre à quelque certaine maladie, & par là conoissans sa force & vertu naturelle, la transferent puis apres, & en vsent à toute autre maladie qui a quelque chose de conforme & semblable à celle là: aussi vne sentẽce qui peut estre cõmune, & dont l'vtilité se peut appliquer à plusieurs diuerses matieres, il ne la faut pas laisser attacher & approprier à vn tout seul subiect, ains la remuer & acommoder à toutes les choses qui seront semblables, en acoustumant les ieunes gẽs à pouuoir soudainemẽt conoistre celle cõmunication, & à trãsferer prõptemẽt ce qu'il y a de propre, les exercitãs & duisans par plusieurs exẽples à estre prõpts à le remarquer, afin que quãd ils viẽdrõt à lire en Menãder ce vers,

Similitude à propos.

D

Heureux qui a bien & entendement.

ils estiment, que cela est autant dit de l'honneur, de l'authorité, & de l'eloquence. Et la reprehension que fait Vlysses à Achilles lors qu'il estoit oisif entre des filles en l'isle de Scyros,

Exemple en la reprehension d'Vlysses.

Toy qui es fils du plus vaillant guerrier

Qui ceignit onc espee ne baudrier

En toute Grece, à filer la filasse

Estaindras tu la gloire de ta race?

Cela mesme se peut dire à vn homme dissolu en voluptez, à vn auaricieux, & à vn

nonchalant & paresseux, & à vn ignorant, Tu yurongnes estant fils du plus homme E
de bien de la Grece: ou, tu ioues aux dez, ou aux cailles: ou tu exerces vn mestier vil, tu prestes à vsure, n'ayant point le cœur assis en bon lieu, ni digne de la noblesse dont tu es issu,

Autre exemple en la reprehension d'vn riche inique.

Ne va disant, Pluto dieu de cheuance,
Ie ne saurois adorer la puissance
D'vn dieu que peut le plus meschant du monde
Facilement acquerir.

Autant doncques en peut-on dire de la gloire, de la beauté corporelle, d'vn mãteau de capitaine general, & d'vne mytre de presbtre, que nous voyõs des plus meschans hommes du monde aucunefois obtenir.

Troisieme exemple en la reprehension de la laideur.

Les enfans sont fort laids de couardise.

aussi sont-ils certes d'intemperãce, de superstition, d'enuie, & de tous les autres vices & maladies de l'ame. Et ayant Homere tresbien dit, F

Iliad. 3. & 17.

Lasche Paris de visage tresbeau: Et semblablement,
Hector ayant le visage tresbeau:

il donne secrettemẽt à entẽdre, que c'est chose qui tourne à blasme, & à deshõneur à celui qui n'a rien de meilleur que la beauté de la face: il faut appliquer ceste reprehension à chose pareille pour retrẽcher vn peu les ailes à ceux qui s'esleuẽt & se glorifient pour choses de nulle valeur, enseignant aux ieunes hõmes que ce sont reproches que telles louanges, cõme quand on dit excellẽt en richesse, excellẽt à tenir bonne table, ou en seruiteurs, ou en montures, & encores y pouuõs nous bien adiouster, pour parler continuellement: car il faut cercher l'excellence & la preferẽce par dessus les autres es choses honnestes, & à estre le premier, & le plus grand es choses grandes: car la reputation prouenãt des choses basses & petites, n'est point honorable, ni ne sent point son hõme de bon cœur.

Louanges pleines de reproches, quelles.

XVIII. *Comment il faut considerer les blasmes & les louanges que les Poetes dõnẽt aux personnes.*

Cest exẽple dernier que nous auõs allegué, me fait souuenir de considerer de plus pres les blasmes & les louanges qui sont principalement es poemes d'Homere, car ils nous donnent vne bien expresse instructiõ, de n'estimer pas beaucoup les choses corporelles, ni celles qui dependent de la fortune: car premieremẽt és tiltres qu'ils se dõnent en s'entresaluant, ou en s'entre-appellãt, ils ne se nõmẽt point ni beaux, ni riches, ni robustes, ains vsent de telles louãges, G

En diuers liures de l'Iliade.

Esprit diuin, sage & ingenieux
Vlysses fils de Laertes, le vieux.

Exemples des louãges

Et, *Fils de Priam, Hector qui en sagesse*
De Iupiter egales la hautesse.
Et, *Achilles, fils de Peleus, lumiere*
De tous les Grecs, & la gloire premiere.
Et, *O Patroclus que tant le mien cœur aime!*

Et à l'opposite, quand ils veulent aussi iniurier quelqu'vn, ils ne s'attachẽt point aux marques exterieures du corps, ni aux choses casuelles de la fortune, ains touchent les fautes & vices de l'ame, qu'ils blasment: H

Exemples des blasmes.

Homme eshonté, comme vn chien sans vergongne,
Qui as le cœur d'vn cerf, couard, yurongne.
Et, *Iniurieux Aiax, qui es le pire*
Des detracteurs, & ne vaux qu'à mesdire.
Et, *Presomptueux Idomeneus cesse*
D'estre arrogant, & haut parler sans cesse.
Et, *Aiax hautain & superbe en paroles,*
Qui en dis tant de vaines & de folles.

Bref, Vlysses voulant iniurier Thersites, ne l'apelle point boiteux, ni bossu, ni chauue, ni teste pointue, ains luy reproche, qu'il est babillard, indiscret: & au contraire, la

mere

A mere de Vulcain en le caressant lui dit,

Vien ça mon fils, vien mon pauure boiteux;

Ainsi appert-il, que Homere se mocque de ceux qui ont honte d'estre boiteux ou aueugles, & qu'il estimoit n'estre point reprehensible ce qui n'est point deshõneste, ni deshõneste ce qui ne vient point de nous, ni par nous, mais qui procede de la fortune. Parquoy ces deux grandes vtilitez demeurent à ceux qui sont exercitez à ouir, & à lire les Poetes, l'vne c'est, qu'ils en deuienent plus modestes, aprenans à ne reprocher odieusement ni follement à personne sa fortune: l'autre est, qu'ils en sont plus magnanimes, aprenans à ne fleschir point à la fortune, & à ne se troubler point pour quelque meschef qui leur auiene, ains à porter doucement & patiemment les mocqueries, traicts de picqueure & risees qu'on leur en pourroit bailler, aians tousiours en memoire prompte a la main ces vers de Philemon,

Homere ne taxe point les imperfections du corps, ni n'en loue les perfections: ains s'attache aux ordures de l'ame, pour les denigrer, & loue la vertu.

Rien n'est plus doux que se souffrir mocquer

B *Patiemment, & point ne s'en picquer.*

Philemon & Adrastus conferment ce que dessus.

toutesfois s'il y a aucun de tels mocqueurs qui merite qu'on le repicque, il se faut attacher à ses vices & à ses fautes, ne plus ne moins que Adrastus Tragique repliqua à Alcmæon qui lui reprochoit,

Alcm. *Frere germain tu es d'vne meschante,*

Qui son mari tua de main sanglante.

Adrast. *Mais toy tu as parricide inhumain,*

Ta mere propre occise de ta main,

Car comme ceux qui fouettent les habillemens, ne touchent point au corps: aussi ceux qui reprochent quelque infortune ou quelque tache ou defaut de la race à leur ennemi, adressent leur coup vainement & follement aux choses exterieures, & cependant ne touchēt point à l'ame, & aux choses qui veritablement meritent d'estre reprises, corrigees, & blasmees. Au surplus comme ci dessus nous auons donné vn enseignemēt, de mettre alencontre des mauuais propos & dãgereuses paroles qui se

Similitude, monstrant la sottise de ceux qui reprochēt à autrui les imperfections du corps.

C rencontrent aucunefois es liures des Poëtes, les graues & bonnes sentēces des grands & renommez personnages, tant en sauoir, comme en gouuernement, pour diuertir & empescher que lon n'adiouste foy à tels dicts poetiques: aussi les propos que nous trouuerons en eux bons & honnestes, & vtiles, il les faudra encore confirmer & fortifier par tesmoignages, & par demõstrations tierces de la philosophie, en attribuãt l'inuētiõ premiere de tels propos aux philosophes. Car c'est chose iuste & profitable, que la foy soit ainsi fortifiee & authorisee, quãt aux poësies qui se recitēt sur l'eschafaud en vn theatre, ou qui se chantēt sur la lyre, & que lon fait aprēdre aux enfans en vne eschole, les Deuises de Pythagoras s'accordēt, & les Enseignemēs de Platõ, ou les Preceptes de Chilon, & que les Regles de Bias tendent à vne mesme sentence, que ce que lon fait lire aux ieunes enfans: au moyen de quoy, il ne faut pas leur dire en passant seulement, mais leur declarer par le menu bien diligemmēt, qu'en ces passages,

XIX. *Les beaux traits que lon remarque es Poetes doiuent estre confermez par tesmoignages prins de la philosophie.*

Tu n'as mon fils esté né sur la terre Iliad. 5.

Pour manier armes & faire guerre:

D *Mais va plustost, tant que seras viuant,*

Le fait d'amour & des nopces suiuant.

Et, *Iupiter mesme a en haine celui,*

Lequel s'attache à vn plus fort que luy:

Exposition poetique du precepte, Conoi-toy mesme, & d'autres notables enseignemens des philosophes.

Cela n'est point different de ce precepte, Conoi toy-mesme, ains tend à vne mesme sentence: ne plus moins que ces sentences ici,

Fols sont ceux-là qui n'entendent au bout,

Combien plus est la moitié que le tout:

Mauuais conseil ne nuit tant à personne,

Qu'il fait tousiours à celui qui le donne:

Hesiode au I. liure des œuures.

Sentēces de Platon esposees par Hesiode.

tendent à mesme intelligence que font les discours de Platon en ses liures de Gorgias, & de la chose publique, c'est à sauoir, qu'il est plus dangereux faire iniustice que non pas la souffrir: & plus dōmageable mal faire, que mal receuoir. Semblablement faudra-il adiouster à ce dire d'Æschylus, E

Æschile espose Epicurus.

Ayes bon cœur, peine desmesuree
Extremement n'est de longue duree:

que c'est cela mesme qui est tant repeté es liures d'Epicurus, & tant loué par ses sectateurs, que les grands trauaux expedient & depeschent promptement l'homme, & que les longs ne sont pas grands. De laquelle sentence Æschilus a bien euidemment exprimé vne partie, & l'autre luy est si adiacēte, qu'elle est aisee à entendre: car si le grand & vehement trauail ne dure pas, adonc celui qui dure n'est pas grand, ne difficile à suporter.

Thespis dit en vers ce que Platon escrit en prose.

Vois tu comment le haut tonnant precede F
Tous autres Dieux, & qu'à nul il ne cede
Pource qu'en luy n'y a de menterie,
Ni d'orgueil point, ni point de moquerie,
Et de sot ris, & que seul point n'essaye
Iamais que c'est que de volupté gaye.

Bacchilides & Euripides poetes philosophent.

Ces vers de Thespis ne disent-ils pas vne mesme chose que fait ce propos de Platon, La diuinité est situee loin de douleur & volupté?

De la vertu seule procede gloire
Vraye, & qui point ne sera transitoire:
Mais la richesse auec ceux mesme hante,
Qui sont de mœurs & de vie meschante.

Ces carmes de Bacchilides, & ces autres ci semblables d'Euripides,

On doit auoir sur tout en reuerence G
A mon aduis, la sage temperance,
Qui n'est iamais qu'auec les gens de bien. Et ceux-ci,
Efforcez vous d'auoir la vertu belle,
Pource que si vous acquerez sans elle
Des biens mondains, vous semblerez heureux,
Mais cependant vous serez malheureux.

Sage auertissement pour recueillir fruict de la lecture des poetes.

ne contienent-ils pas la preuue & la demonstratiō de ce que disent les Philosophes touchant la richesse & les biens exterieurs, qu'ils sont inutiles, & ne portent aucun profit sans la vertu, à ceux qui les possedent? Car le conioindre ainsi & acommoder les passages des Poëtes aux preceptes & arrests des Philosophes, tire la poesie hors des fables, & lui oste le masque, & donne efficace de persuader & profiter à bō esciēt aux sentences vtilement dites, & d'auantage ouure l'esprit d'vn ieune garçon, & l'encline aux discours & raisons de la Philosophie, en prenant desia quelque goust, & en ayant ouy ia parler, non point y venant sans iugement, encore tout rempli de fol les opinions qu'il aura toute sa vie ouyes de sa mere, ou de sa nourrice, & quelquefois aussi de son pere, voire de son pædagogue, ausquels il aura ouy reputer tresheureux, &, par maniere de dire, adorer les riches hommes, & redouter effroyablement la mort auec horreur, ou le trauail: & au contraire, estimer la vertu chose non desirable, & n'en faire compte, non plus que de rien, sans auoir des biens de ce monde, & sans authorité. Car quand les ieunes gens vienēt de prime-face à entendre les decisions & raisons des Philosophes toutes cōtraires à ces opinions là, ils en demeurēt tous estonnez, troublez & effarouchez, ne les pouuans receuoir ni endurer: nō plus que ceux qui ont longuement demeuré en tenebres, ne peuuent soudainement supporter ni endurer la lumiere des rayons du Soleil, s'ils ne sont premierement acoustumez petit à petit à quelque clarté bastarde, dont la lueur soit moins vifue, tant qu'ils H

Similitude monstrāt quel bien c'est d'estre acoustumé de ieunesse a lire & ouir les bons enseignemens.

A qu'ils la puissent regarder sans douleur: ainsi les faut-il peu à peu acoustumer du commencement à vne verité, qui soit vn peu meslee de fables. Car quand ils auront ouy premierement, ou leu es liures des poëtes ces sentences,

Sentences des Poetes conuenantes auec celles des Philosophes.

Plorer conuient celui qui sort du ventre,
Pour tant de maux ausquels naissant il entre,
Et conuoyer au sepulchre le mort,
Qui des trauaux de ceste vie sort,
En faisant tous signes d'aise & de ioye,
En benissant de son depart la voye.

Et, *Pain pour manger & eau pour boire, en somme,*
Sont seulement necessaires à l'homme,

Et, *O tyrannie aimee des barbares!*

Et, *Le bien supreme, & le comble de l'heur*
B *Des humains est sentir moins de douleur.*

ils se troubleront & se fascheront moins quand ils entendrõt dire chez les Philosophes, Que nous ne nous deuõs point soucier de la mort, Que nature a mis vne borne aux richesses, Que la beatitude & le souuerain bien de l'homme ne gist point en quantité grande d'argent, ni en maniement de grandes afaires, ni en magistrats, & en credit & authorité: ains en ne sentir point de douleur, en auoir les passions adoucies, & en vne disposition de l'ame suiuant en toutes choses ce qui est selon nature. POVR ceste raison, & pour toutes celles que nous auons parauant alleguees & deduites, le ieune homme a besoin d'estre bien guidé en la lecture des Poetes, afin que la poesie ne l'enuoye point mal edifié, mais plustost preparé & rendu ami & familier à l'estude de Philosophie.

XIX. Conclusion, que les ieunes gẽs doiuent estre bien guidez en la lecture des Poetes, afin que cest exercice leur serue de pedagogue pour les mener à la philosophie.

C

Comment il faut ouir.

SOMMAIRE.

Bon droit ce discours a esté rangé apres les deux precedens: car puis que nous ne naissons pas doctes, & qu'auant que pouuoir dire quelque chose par raison, il faut auoir escouté gens qui parlent auec iugement, pour estre dressez par leur aide au chemin de la vertu: cela est requis apres vne bonne instruction en ieunesse, & quelque licence donnee de s'esbatre es escrits des Poetes, suiuant les regles sus declarees, que les hõmes d'estude s'auancent, & entrent en plus hautes escholes. Et pource que du temps de l'auteur, outre les bons liures il y auoit grãd nõbre de professeurs es sciences liberales, es villes où la barbarie est entree depuis, il propose maintenant les preceptes que doiuent obseruer ceux qui vont ouir les leçons, harangues & disputes publiques, pour sauoir comme ils s'y doiuent comporter: ce qui peut estre estẽdu à tout ce que nous oyons dire, qui apartient à nous rendre plus sauans & meilleurs. En premier lieu donc, il monstre qu'à mesure que nous entrons en aage, nous deuons sentir nostre ignorãce, pour desirer d'aprendre, en apres escouter volontiers. Pour en acroistre l'affectiõ, il touche les dangers esquels tombent ceux qui veulent enseigner auant qu'auoir apris, adioustant les vices dont il se faut garder en escoutant, sur tout de l'enuie: & au contraire à quoy il se faut estudier. Or d'autant qu'il ne se peut faire que ceux qui enseignent soient parfaits, il deduit de quel esprit lon doit considerer leurs imperfections, auertissant aussi que lon doit euiter l'autre extremité, asauoir de trop admirer celui qui parle, en laissant le principal, qui est la doctrine, laquelle sera tant plus receuable si elle est paree d'eloquence. Il vient puis apres à traiter des questions que lon peut mettre en auant es compagnies, du plaisir que nous deuons prendre quand on nous dit la verité, en telle sorte que nous ne soyons enuieux de l'excellence de ceux qui parlent pour nous esleuer

D

par dessus, comme à l'opposite nous y deuons apporter vn esprit fauorable, gracieux, biē preparé, ennemi de flatterie, ami des reprehensions, patient, despouille de ceste honte rustique qu'on void es naturels trop lourds, non presomptueux ne descouragé, mais qui tiene bonne mesure entre la curiosité vaine & la bestise de la plusppart de ceux qui escoutent. Pour conclusion il veut qu'apres auoir diligemment & sagement oui, l'on s'exerce tellement que ce soit pour trouuer quelque chose de soy-mesme, & le mettre dehors en telle sorte, que l'exterieur descouure qu'il y a du bien enclos au dedans. E

I. La premiere chose que doiuent penser les ieunes hommes, afin de profiter de plus en plus, est qu'ils sont tellement hors la suiettion des precepteurs, qu'ils doiuent se ranger plus soigneusemēt que iamais sous le ioug de science & vertu, vray & seul moyen pour iouir de ce qui merite vrayement le nom de liberté: bref, ils doiuent sentir qu'ils ont encores besoing d'estre suiets & d'aprendre.

** Au liu. en l'histoire de Giges.*

IE t'enuoye, ami Nicander, vn petit traité que i'ay recueilli & composé, Comment il faut ouir: afin que tu saches escouter celui qui te suadera & remonstrera par bonne raison, maintenant que tu es hors de suiettiō de maistres qui te souloient commander, estant, par maniere de dire, sorti hors de page, & ayant pris la robe virile: car ceste licence effrenee de n'estre suiet à personne, que les ieunes gens, à faute de bien entendre, appellent & estiment faussement liberté, les soumet à des plus rudes & de plus aspres maistres, que n'estoient les precepteurs & les pædagogues qu'ils souloyent auoir en leur enfance, c'est à sauoir leurs cupiditez & appetis desordonnez, qui sont lors comme desliez & deschainez. * Et tout ainsi, comme Herodote dit, que les femmes en despouillant leur chemise, despouillent aussi la honte: aussi y a il des ieunes gens qui en laissant la robe puerile, laissent quant & quant la crainte & la honte: & deuestant l'habit qui les tenoit en bonne & honneste contenance, ils se remplissent incontinent de toute dissolution. Mais toy qui as souuent entendu que c'est vne mesme chose, suiure Dieu & obeir à la raison, dois estimer que le sortir hors d'enfance, & entrer au rang des hommes, n'est point vne deliurance de suiettion, ains seulement vne mutation de commendant: pource que la vie, au lieu d'vn maistre mercenaire loué ou bien acheté à pris d'argent, qui nous souloit gouuerner en nostre enfance, prend alors vne guide diuine, qui est la raison, à laquelle ceux qui obeissent doiuent estre reputez seuls francs & libres: car ceux-la seuls aians apris à vouloir ce qu'il faut, viuent comme ils veulent, là où es actions, & affections desordonnees, & non regies par la raison, la franchise de la volonté y est petite, foible, debile, & meslee de beaucoup de repentance. F G

II. Il monstre par vne belle similitude, que pour estre bien disposé à embrasser l'estude de Philosophie, & deuenir bon desciple d'icelle, il faut escouter volontiers, & comment les oreilles y doiuent estre disposees.

Mais comme entre les nouueaux bourgeois qui sont enrollez de nouueau pour iouir des droits & priuileges de bourgeoisie de quelque cité, ceux qui y sont estrangers, ou qui y vienent de loin habiter, blasment, reprenent, & trouuēt mauuais la plus part de ce qui s'y fait: là où ceux qui y estoient habitans, auant qu'en estre faits bourgeois, ayans esté nourris, & estans tous acoustumez aux loix & coustumes du pais, ne reçoiuent point mal en gré les charges qui leur sont imposees, ains les prenent en patience: aussi faut-il que le ieune homme long temps durant soit à demi nourri en la philosophie, & acoustumé des le commencement à mesler tout ce qu'il aprend, & tout ce qu'il oit auec propos de la philosophie, pour venir puis apres desia tout apriuoisé, & tout domté, à l'estude d'icelle à bon escient, laquelle seule peut acoustrer & reuestir les ieunes gens d'vn veritablement digne, viril & parfait ornement & vestement de la raison. H

L'ouye est celuy des cinq sens qui donne plus & de plus grandes passions à l'ame.

Aussi croi-ie que tu seras bien aise d'entendre ce que Theophraste escrit touchant l'ouye, que c'est celuy de tous les cinq sens de nature qui donne plus & de plus grandes passions à l'ame: car il n'y a rien qui se void, ne qui se gouste, ne qui se touche, qui cause de si grands rauissemens hors de soy, si grands troubles, ne si grandes frayeurs, comme il en entre en l'ame par le moien d'aucuns bruits, sons, & voix qui vienent à ferir l'ouye: mais si elle est bien exposee & bien propre aux passions, encores l'est-elle plus à la raison: car il y a plusieurs endroits & parties du corps,

qui

A qui donnent aux vices entree pour se couler au dedans de l'ame, mais la vertu n'a
qu'vne seule prise sur les ieunes gens, qui est, les aureilles, prouueu qu'elles soient des
le commencement contregardees pures & nettes de toute flatterie, non amollies ni
abruuees d'aucuns mauuais propos : & pourtant à bonne cause vouloit Xenocrates
que lon mist aux enfans des oreillettes de fer pour leur couurir & defendre les au-
reilles, plus tost qu'aux combatans à l'escrime des poings, pour ce que ceux ci ne
sont en danger que d'auoir les oreilles rompues & deschirees de coups seulemét, &
ceux-là les mœurs gastees & corrõpues, nô qu'il les voulust du tout priuer de l'ouye,
ou les rendre totalement sourds, mais bien admõnester de ne receuoir les mauuais
propos, & s'en donner bien de garde, iusques à ce que d'autres bons y estans nourris
de longue main par la Philosophie, eussent saisi la place des mœurs la plus mobile,
& la plus aisee à mener, y estans logez par la raison, comme gardes, pour la preseruer
& defendre. Aussi l'ancien Bias enuoya la langue au Roy Amasis, qui lui auoit man-
B dé qu'il lui enuoyast la pire & la meilleure partie de la chair d'vne hostie, voulant
dire que le parler estoit cause de tres-grands biens & de tres-grands maux : & ordi-
nairement ceux qui baisent les bien petis enfans, touchent à leurs oreilles, & leur
disent qu'ils en facent autant, comme les admonnestans couuertement en ieu, qu'il
faut aimer ceux qui leur profitent par les oreilles : car il est tout certain que qui vou-
droit totalement priuer vn ieune homme d'ouir, sans lui faire gouster aucunement
la raison, non seulement il ne produiroit de soy-mesme ne fruict ne fleur quelcõque
de vertu, mais au contraire il se tourneroit au vice, mettant hors de son ame, ne plus
ne moins que d'vne terre non labouree & delaissee en frische, plusieurs reiettons &
germes sauuages: car l'inclination aux voluptez, & la fuite du labeur, ne sont point
en nous estrangeres, ne n'y ont point esté introduites par mauuaises persuasiõs, ains
y sont naturelles & nees auec nous, qui sont les sources de vices & de maux infinis:
& qui les laisseroit aller à bride auallee, là où le naturel les inciteroit, sans rien en re-
C trencher par sages remonstrances, & les destourner pour regler le defaut de nature,
il n'y auroit beste farouche ne sauuage qui ne fust plus douce que l'homme.

La vertu n'a qu'vne seule prise sur les ieunes gens.

1. Cõfirmation par le sage precepte de Xenocrates.

2. Par le present de Bias a Amasis.

3. Par la coustume de ce temps là, qui estoit de toucher les oreilles des enfans en les baisant.

4. Par les maux que produit nature humaine, si de bonne heure elle n'est cultiuee par bons enseignemens: ce qui est prouué par similitude & raison notable.

PARQVOY puis qu'ainsi est, que l'ouye porte aux ieunes gens si grande vtilité
auec non moindre peril, i'estime que ce soit sagement fait de discourir & deuiser
souuent, & auec soy-mesme & auec autrui, comment il faut ouïr, atẽdu mesmemẽt
que nous voyons que la plus part des hommes en abuse, atendu qu'ils s'exercitent à
parler deuant que s'estre acoustumez à escouter, & qu'ils pensent qu'il y ait vne sciẽ-
ce de bien parler, & vne exercitation pour l'aprendre: & quant à l'escouter, que ceux
qui en vsent sans art, comment que ce soit, en reçoiuent du profit. Combien que
au ieu de la paume on aprend tout ensemble, & à receuoir l'esteuf, & à le renuoyer:
mais en l'vsage du parler il n'est pas ainsi, car le bien receuoir precede le reietter, ne
plus ne moins que le conceuoir & retenir la semence precede l'enfanter. Or dit on
que les œufs des oyseaux que lon appelle vulgairement ὑπηνέμια, c'est à dire esuen-
D tez ou conceus du vent, sont germes imparfaicts, & commencemens de fruicts qui
n'ont peu auoir vie: aussi le parler des ieunes gens, qui ne sauent escouter, & qui ne
sont pas acoustumez à receuoir profit par l'ouye, n'est veritablement que vent, &
comme dit le Poëte,

C'est vne vaine inutile parole
Qui folement dessous les nues vole.

III. Comment il faut ouir: pour esclaircissement dequoy il descouure par diuers moyens le danger qu'il y a de vouloir parler sãs auoir premieremẽt aprins à escouter & receuoir profit par l'ouye: item que c'est abuser de l'oreille, de ne la prester à verité, ains à vanité.

Similitude à ce propos.

car ceux qui veulent receuoir aucune chose que lon verse d'vn vase en vn autre, en-
clinent & tournent leurs vases la bouche deuers ce que lon y verse, afin que l'infu-
sion se face bien dedans, & qu'il ne s'en respande rien au dehors, & eux ne sauent pas
se rendre attentifs, & par attention acommoder leur ouye, à fin que rien ne leur es-
chappe de ce qui se dit vtilement, ains, ce qui est digne de plus grande moequerie,
s'ils se trouuent presens à ouïr raconter l'ordre de quelque festin, ou d'vne monstre,

Autre Similitude, monstrant le profit qu'il y a d'ouyr choses vtiles, & le dommage de prester l'oreille à discours inutiles.

ou vn songe, ou vn debat & querelle que le recitât aura eu côtre vn autre, ils escou- E
tent en grand silence, & s'arrestent à ouïr diligemment : mais si quelqu'vn les tire à part pour leur enseigner chose vtile, ou pour les enhorter à quelque point de leur deuoir, ou pour les reprendre quand ils faillent, ou appaiser quand ils se courroucent, ils ne le peuuent endurer, & taschent à refuter par argumens, en contestant alencontre de ce que lon leur dit, s'ils peuuent : & s'ils ne peuuent, ils s'enfuient pour aller ouïr quelques autres fols propos, comme de meschans vaisseaux pourris, remplissans leurs oreilles de toute autre chose, plus tost que de ce qui leur est necessaire.

Troisiesme comparaison.

Quatriesme comparaison.

Ceux qui veulent bien dresser les cheuaux, leur enseignent à auoir bonne bouche, & obeir bien au mors : aussi ceux qui veulent bien instruire les enfans, les doiuent rendre souples & obeïssans à la raison, en leur enseignant à beaucoup ouïr, & à ne gueres parler.

Confirmation de tout le contenu es similitudes precedentes par l'exemple d'Epaminódas, & l'effect de nature.

Car Spintarus loüant Epaminondas disoit, qu'il n'auoit iamais trouué homme qui sceust tant comme lui, ne qui parlast moins : aussi dit on, que nature pour ceste cause a donné à chascun de nous vne langue seule, & deux oreil- F
les : pource qu'il faut plus ouïr que parler.

IIII. *Quels vices sont à euiter, & quelles vertus on doit ensuiure en escoutant.*

Or est-ce par tout vn grand & seur ornement à vn ieune homme, que le silence : mais encore principalement, quand en escoutant parler vn autre, il ne se trouble point, ni n'abbaye point à chasque propos, ains encore que le propos ne lui plaise gueres, il a patience neantmoins, & attend iusques à ce que celui qui parle ait acheué : & encore apres qu'il a acheué, il ne va pas soudainement lui ietter au deuant vne contradiction, ains comme dit Æschines, il laisse passer entre-deux quelque petit interualle de temps, pour voir si celui qui a dit voudra point encore adiouster quelque chose à son dire, ou y changer, ou en oster : mais ceux qui tout soudain contredisent, n'estans escoutez ni n'escoutans, ains parlans tousiours alencontre de ceux qui parlent, font vne faute malseante & de mauuaise grace : là où celui qui est acoustumé d'ouïr patiemment auec honneste contenance, en recueille mieux le propos qu'on lui tient s'il est vtile & bon, & s'il est inutile ou faux, il a meilleur loisir de le discerner, & de le iuger, & si G
se monstre amateur de verité, non de querelle, ni temeraire en contention & aigre : au moien dequoy ne parlent point mal ceux qui disent, qu'il faut plus tost vuider la folle opinion & presomption que les ieunes gens prenent d'eux mesmes, qu'il ne faut l'air dequoy sont enflez les outres & peaux de cheures, quand on y veut mettre dedans quelque chose de bon : car autrement estans pleins du vent d'outrecuidance, ils ne reçoiuent rien de ce que lon y cuide verser.

Le profit qu'il y a d'escouter patiemment.

Presomption ruine la ieunesse.

V. *Enuie mauuaise conseillere de celui qui escoute, & vice empeschant plus que nul autre de faire son profit des bonnes choses que lon oit.*

Or l'enuie conioincte auec vne malueillance & malignité n'est bonne à œuure quelconque, ains est nuisante à toute chose honneste & louable : mais sur tout est elle mauuaise assistante & conseillere de celui qui veut bien ouïr, rendant les propos, qui lui seroient vtiles, ennuyeux, malplaisans, & fascheux à ouïr, pource que les enuieux prenent plaisir à toute autre chose, plus tost qu'à ce qui est bien dit : & neantmoins celui qui est marri de voir à vn autre richesse, authorité ou beauté, est seulement enuieux, pource qu'il est marri de voir vn autre auoir quelque bien : mais celui à qui il des- H
plait d'ouïr bien dire, est marri de son bien propre : car tout ainsi comme la clarté est le bien de ceux qui voient, aussi la parole est le bien de ceux qui escoutent s'ils la veulent receuoir.

Similitude.

Belle & naifue descriptió d'vn escouteur enuieux.

Et quant aux autres especes d'enuie, ce sont certaines autres mauuaises & vicieuses passions & conditions de l'ame qui les engendrêt : mais l'enuie contre les bien-disans procede d'vne ambition importune, & vne conuoitise iniuste d'honneur, qui altere tellement celui qui en est attaint, qu'elle ne le laisse pas seulement prester l'oreille à ce qui se dit, ains lui trouble & lui distraict la pensee à considerer en vn mesme temps sa suffisance, pour voir si elle est moindre que de celui qui parle, & à regarder la contenance des autres qui escoutent, pour sauoir s'il y prenent plaisir, & s'ils ont en estime celui qui discourt : car si on le loüe, il luy est aduis qu'on lui donne autant de coups de baston, & s'en courrouce alencon-

A alencontre des assistans, s'ils le trouuent bien disant, & neantmoins quant aux propos, il les laisse là, & reiette arriere les precedens, pource qu'il lui fait mal de s'en souuenir, & tremble, & ne sait qu'il fait de peur qu'il a des succedans, craignant qu'ils ne soient trouuez encore meilleurs que les premiers : au moyen de quoy il fait tout ce qu'il peut pour rompre le propos le plus tost qu'il est possible, mesmement quand il void que le discourant parle le mieux : puis quand l'audiance est faillie, il ne s'attache pas à vn des discours qui auront esté faits, ains va sondant & recueillant les voix & opinions des assistans : & s'il en trouue qui les louënt, il s'oste de là vistement & s'en fuit arriere comme s'il estoit fol : mais s'il y en a quelques vns qui les blasment, ou qui les tordent en mauuaise part, ce seront ceux-là ausquels il courra, & auec lesquels il s'assemblera : & si d'auenture il n'y a personne qui les destorde, alors il lui comparera d'autres plus ieunes, qui auront mieux discouru (ce dira-il) & auec plus grande force d'eloquence, sur vn mesme suiet : & ne cessera d'interpreter tout B en mauuaise part, iusques à tant qu'ayant corrompu & gasté toute la harengue qui aura esté faite, il se la rendra inutile, & sans aucun profit à lui mesme. ET pourtant faut-il, en tels cas, que l'ambition soit d'accord auec le desir d'ouïr, afin que lon escoute patiemment & doucement celui qui harenguera, ne plus ne moins que si lon estoit conuié au banquet de quelque sainct sacrifice, en louant son eloquence, là où il aura bien dit, & prenant en gre la bonne volonté de celui qui aura mis en auant ce qu'il sait, & qui aura voulu persuader les autres par les argumens & raisons dont il s'est lui mesme persuadé : ainsi quand il lui sera bien succedé, il y faudra pour conclusion adiouster, que ce n'a point esté par fortune ni par cas d'auenture qu'il lui sera auenu de bien dire, ains par soin, par diligence, & par art : & pour le moins faudra-il contrefaire ceux qui louënt, & qui estiment fort quelque chose, & là où il aura failli, il faudra là arrester son entendement à considerer dont & pour quelles causes sera venue la faute : car ainsi comme Xenophon dit, que les bons mesnagers font leur C profit de tout, & de leurs ennemis & de leurs amis : aussi ceux qui sont esueillez & attentifs à ouir diligemment, reçoiuent profit nõ seulement de ceux qui disent bien, mais aussi de ceux qui faillent à bien dire. Car vne maigre inuention, vne impropre locution, vn mauuais langage, vne laide cõtenance, vn esblouïssement de sotte ioye, quand on s'entend louër, & toutes autres telles impertinences, qui auienent souuent à ceux qui font des harengues en public, nous aparoissent beaucoup plus tost en autrui quand nous escoutons, qu'ils ne font en nous mesmes quand nous harenguons : & pource faut-il transferer l'examen & la correction de celui qui aura harengué en nous mesmes, en examinant si nous commettons point par mesgarde de telles fautes en orant. Car il n'est rien au monde si facile que de reprendre son voisin, mais ceste reprehension là est vaine & inutile, si on ne la rapporte à vne instruction de corriger ou euiter semblables erreurs en soy-mesme. Et ne faut pas D en tel endroit oublier l'aduertissement du sage Platon, quand on a veu quelqu'vn faillant, de descendre tousiours en soy mesme, & dire à par soy, Ne suis-ie point tel? Car tout ainsi que nous voyons nos yeux reluisans dedans les prunelles de ceux de nos prochains, aussi faut-il que en la maniere de dire des autres nous nous represen-tions la nostre, à fin que nous ne soyons pas legers ni temeraires à reprendre les autres, & aussi que quand nous viendrons nous mesmes à harenguer, nous soyons plus soigneux de prendre garde à telles choses. A cest effect aussi seruira grandement la comparaison, quand nous serons retirez à part de retour du lieu où aura esté faite la harengue, que nous prendrons quelque poinct qui nous semblera n'auoir pas esté bien ou suffisamment deduit, & nous essayerons & tirerons en auant nous mesmes pour le remplir, ou pour le corriger, ou bien pour autrement le dire, ou qui plus est encore, pour tascher à amener des raisons & argumens tous autres sur le mesme suiet, & les deduire tout autrement, ce que Platon mesme a autrefois

VI. Les bons escouteurs ressemblent aux bons mesnagers, c'est à dire, font leur profit de tout: & cõme ils doyuent prendre & considerer les imperfections de ceux qui font quelque discours.

Premier auertissement, apuyé sur le tesmoignage de Xenophon en son œconomique.

Second.

Troisiesme, conformé par le dire de Platon.

Similitude pour monstrer commét nous deuons marquer le defaut et paroles d'autrui.

Quatriesme auertissement, fortifié de l'exéple de Platon.

fait sur l'oraison de Lysias. Car ce n'est pas chose difficile, ains tres-facile, que de cõ- E
tredire vne oraison prononcee, mais en pronõcer & dire vne autre sur le mesme su-
iet, qui soit mieux faite, & meilleure, c'est cela qui est bien difficile à faire, comme

Plaisant rencontre de l'auteur pour illustrer l'auertissement precedent.

dit vn Lacedæmonien quand il entẽdit que Philippus Roy de Macedoine auoit de-
moli & rasé la ville d'Olynthe, Mais il n'en sauroit, dit-il, faire vne telle. Quand
doncques nous verrons, que en discourant sur vn mesme suiet & argument, il n'y
aura pas grande difference entre ce que nous dirons, & ce que l'autre parauant aura
dit, alors nous retrẽcherons beaucoup de nostre mespris, & incontinent les æles tõ-
beront à nostre presomption & amour de nous mesmes, quãd nous viẽdrons à nous

VII. Comme ceux qui escoutent se doiuent donner garde de mespriser ceux qui parlent, aussi se doiuent ils abstenir de les auoir en trop grande admiration.

esprouuer par telles comparaisons. Or est l'esmerueiller & admirer contraire au
mespriser, signe d'vne plus douce & plus equitable nature: mais il n'a pas besoin non
plus de peu de soin, & à l'auẽture de plus grãd & plus reserué que le mespriser: pour-
ce que ceux qui sont ainsi mesprisans & presomptueux, reçoiuent moins de profit
d'ouïr ceux qui harenguent, mais ceux qui sont simples & suiets à tout admirer, en F
reçoiuent dommage, & ne dementent point ce que dit Heraclitus,

Vn homme mol s'estonne de tout ce qu'il oit dire.

1. Il faut distinguer la personne d'auec ses propos: supportant la parole, & ne s'arrestant qu'à la verité.

Pourtant faut-il simplement laisser eschaper de la bouche les louanges du disant:
mais quãt à adiouster foy à ce qu'il aura dit, il y faut aller bien reserueemẽt: & quant
au langage & à la prononciation de ceux qui s'exercent à bien dire, il en faut estre
simple & gracieux spectateur & auditeur, mais bien aspre & seuere examinateur &
contrerolleur de ce qui aura esté dit quant à l'vsage & à la verité, à fin que ceux qui
auront dit ne nous haissent point, & ce qui aura esté dit ne nous nuise point: car
bien souuent nous ne nous donnons garde, que nous receuõs des fausses & mauuai-
ses doctrines, pour la foy que nous adioustons, & la bonne affection que nous por-

Confirmation par le fait des Seigneurs de Lacedæmone.

tons à ceux qui les mettent en auant. A ce propos les Seigneurs du conseil de La-
cedæmone trouuans l'opinion bonne d'vn personnage qui auoit tresmal vescu, la
firent proposer par vn autre de bonne vie & de bonne reputation: faisans en cela G
sagement & prudemment, d'acoustumer leur peuple à s'esmouuoir plustost par les

2. Lon doit aussi prendre garde quelles matieres sont traitees, par qui & en quel lieu.

mœurs, que par la parole du proposant. Mais en Philosophie il faut mettre à part
la reputation de celui qui met en auãt vn propos, & examiner le propos à part, pour-
ce que, comme lon dit, qu'en la guerre il y a beaucoup de fausses alarmes, aussi y a il
en vn auditoire: car la barbe blanche du disant, le geste, le graue sourcil, le parler
de soy mesme, & principalement les cris, les battemens de mains, les tressaillemens
des assistans à ouïr vne harengue, estonnent quelquefois vn auditeur qui n'est pas
bien rusé, comme vn torrent qui l'emporte malgré lui: & si y a encore quelque trõ-
perie au stile, & au langage, quand il est doux & coulant, & qu'auec quelque grauité

Similitude, aprenãt les escoutans à bien penser ce qu'ils oyẽt, pour discerner le babil d'auec la solide eloquence.

& hautesse artificielle il vient à discourir des choses. Car ainsi comme ceux qui
chantent sous vne fluste, font beaucoup de fautes dont les escoutans ne s'apperçoi-
uent point: aussi vn langage elegant & braue esblouit les aureilles de l'escoutant,
qu'il ne puisse sainemẽt iuger de ce qu'il signifie: comme dit Melanthius interrogué H
qu'il lui sembloit de la Tragedie de Dionysius: Ie ne l'ay, dit-il, peu voir, tant elle e-

Quelles sont les harengues des Sophistes.

stoit offusquee de langage. Mais les deuis, leçons & harengues de ces Sophistes, fai-
sans monstre de leur eloquence, ont non seulemẽt la couuerture des paroles fardees
qui cachent la sentence, mais, qui plus est, ils adoucissent leurs voix par ie ne say
quels amollissemens, ne say quels entonnemens & accents de chansons qu'ils don-
nent à leur prononciation, qui rauissent les escoutans hors d'eux mesmes, & les ti-
rent là où ils veulent, en leur donnant vne vaine volupté, & en receuãt vne plus vai-
ne gloire, tellement qu'il leur auient proprement ce que respondit vne fois Diony-

A qui ressemblent ceux qui se contentent de belles paroles.

sius, lequel ayant promis au theatre à quelque ioueur de Cithre qui auoit excellen-
tement ioué deuant lui, qu'il lui donneroit de grands presens, depuis il ne lui don-
na rien: Car autant que tu m'as, ce dit-il, donné de plaisir en chantant, autant en

as-tu

A as tu receu de moy en esperant. Toute telle contribution fournissent & payent les auditeurs qui escoutent de tels harengueurs: car ils sont admirez pour autant de temps cóme ils demeurent en la chaire à hairenguer: mais finie la harégue, aussi tost est escoulé le plaisir des vns, & plus tost encore la gloire des autres: de maniere que ceux-là ont despendu en vain autant de temps, cóme ils ont demeuré à escouter, & ceux-ci toute leur vie qu'ils ont employee pour aprendre à ainsi parler.

Quelle est leur recompense.

A ceste cause faut-il oster ce qu'il y a de trop & de superflu au langage, & s'arrester à cercher le fruict mesme, & suiure en cela l'exemple non des bouquetieres qui font les bouquets & les chappeaux de fleurs, mais des abeilles: car ces femmes-la choisissans à l'œil les belles & odorantes fleurs & herbes, en tissent & composent vn ouurage qui est bien souëf à sentir, mais qui au demeurant ne porte point de fruict, & ne dure qu'vn seul iour: mais les abeilles bien souuent volans à trauers & par dessus des prairies pleines de roses, de violettes, & de hyacinthes, se poseront sur du tres-fort &

VIII. Vices que doit euiter l'auditeur sage & non passionné.

1. Il doit s'arrester à la substance des choses plustost que aux mots, imitant les abeilles, & non les bouquetieres, ou mousches guespes.

B tres-acre thym, & s'arresterót dessus, preparans dequoy faire le roux miel, & y ayant cueilli quelque chose qui y puisse seruir, s'en reuolent à leur propre besongne: aussi faut-il que le sage auditeur, & qui a l'entendement pur & net de passion, laisse là le langange affetté & fardé, & semblablement aussi les propos qui tiendront du triacleur ou du basteleur, qui se veut monstrer, en iugeant que telles herbes sont propres pour sophistes, qui ressemblent les mousches guespes, qui ne seruent de rien a faire le miel: mais qu'auec vne profonde attention il descende au fond de la sentence & de l'intention du disant, pour en retirer ce qu'il y aura d'vtile & de profitable, se souuenant qu'il n'est pas là venu pour ouïr iouër des farces ou chanter des musiciens en vn theatre, mais en vne eschole, & en vn auditoire pour aprendre à emender & corriger sa vie par la raison: & pour ceste cause faut-il faire iugement & examen de la lecture & harengue par soy-mesme, & par la disposition en laquelle on se treuue, en considerant s'il y aura aucune des passions de l'ame qui en soit deuenue plus mol-

2. Il doit se souuenir de la fin à laquelle il a pretédu estant entré en vn auditoire pour y ouïr parler quelqu'vn: c'est assauoir de deuenir plus vertueux.

C le, ou si elle nous aura rendu quelque ennuy plus leger, si le courage, & l'asseurance en est plus ferme, si lon se sent plus enflammé enuers l'honnesteté & la vertu. Car il n'est pas raisonnable que quand on se leue de la chaire d'vn barbier, on se presente deuant vn miroir, & que lon taste sa teste pour voir s'il aura bien rogné les cheueux, & s'il aura bien accoustré la barbe: & qu'au sortir d'vne leçon & d'vne eschole lon ne se retire pas incontinent à part pour considerer son ame, si ayant laissé quelque chose de ce qui lui pesoit, & dont elle auoit trop au parauant, elle en sera point deuenue plus legere, plus aisee, & plus douce: car comme dit Ariston, ni vne estuue, ni vn sermon ne sert de rien, s'il ne nettoye.

Similitude, monstrant dequoy nous doit seruir ce que nous oyons.

Soit doncques le ieune homme ioyeux, que le discours d'vne leçon qu'il aura ouyé, lui ait profité: non que ie veuille que le plaisir soit la fin finale qu'il se proposera pour l'aller ouir, ne qu'il s'estime qu'il faille sortir de l'eschole d'vn Philosophe, en chantant à demie voix auec vne chere guaye qui se lise en la face, ou qu'il cerche à estre perfumé de souëfues senteurs, là

IX. A quoy l'auditeur auisé se doit arrester, pour profiter comme il faut, assauoir à la doctrine principalement.

D où il aura besoin d'estre graissé de cataplasmes, & frotté d'huiles & de fomentations plus medecinales que bien odorantes: mais bien qu'il ait à gré, si auec vne parole poignante & piquante on lui nettoye & purifie son ame pleine de brouillas espais & d'obscurité grande, ne plus ne moins qu'auec la fumee on nettoye les ruches des abeilles.

Confirmation par similitudes.

Car si bien celui qui presche & qui harengue ne doit pas du tout estre negligent de son stile, qu'il n'y ait quelque plaisir & quelque grace: c'est neantmoins ce dequoy le ieune homme qui escoute se doit soucier le moins, au moins du commencement: ie ne dis pas que puis apres il ne s'y puisse bien arrester, ne plus ne moins que ceux qui boiuent, apres qu'ils ont estanché leur soif, alors ils tournent les couppes tout à l'entour, pour cósiderer & regarder l'ouurage qui est dessus: aussi quand le ieune homme auditeur se sera rempli de doctrine, & qu'il aura repris haleine, on lui peut bien permettre de s'amuser à considerer le langage, s'il aura rien

1. En apres il peut s'arrester au langage: ce qui est confermé par vne plaisante similitude.

Autre similitude, descouurant la sottise de ceux qui aiment mieux vn beau lãgage qu'vne solide doctrine.

Ruine de la plus-part des ieunes gẽs.

d'elegant & de gentil. Mais celui qui tout au commencement s'attache non aux E choses, ni à la substãce, ains va requerant que le langage soit pur, Attique & rõd, me semble faire tout ainsi, comme si estãt empoisonné il ne vouloit point boire de preseruatif & d'antidote si lon ne lui bailloit le bruuage dedãs vn vase fait & formé de la terre de Colie en Attique, ni vestir vne robbe au cœur d'hyuer, sinon que la laine fust des moutons de l'Attique, & aimoit mieux demeurer sans se bouger ni rien faire, en vne cappe simple & mince, comme est le style de l'oraison de Lysias. Ces erreurs là son cause qu'il se trouue grande indigence de sens & de bon entendement, & à l'opposite grande abondance de babil & de caquet es ieunes gens par les escholes: pourautant qu'ils n'obseruent, ni la vie, ni les actions, ni le deportemẽt d'vn Philosophe en l'administration & gouuernement de la chose publique, ains donnent toute la louange aux beaux termes, paroles elegantes, & au bien dire, sans sauoir, ni vouloir enquerir pour le sauoir, si ce qu'il dit est vtile ou inutile, necessaire, ou bien superflu.

x. Comment il se faut gouuerner es compagnies où lon discourt des sciences & bonnes lettres, & quelles questions il y faut proposer.

1. Ne faut distraire celui, qui discourt.

APRES ces preceptes que nous auons baillez, comment on doit ouir vn F Philosophe discourant, suit tout d'vn tenant la regle & aduertissement des questiõs que lon doit proposer: car il faut que celui que lon conuie à soupper, se contente de ce que lon sert sur la table deuãt lui, sans demãder autre chose, ni contreroller ni reprendre ce qui lui est presenté: mais celui qui est venu à vn festin de deuis & de discours, par maniere de parler, si c'est sur certain argumẽt choisi de lõgue main, il faut qu'il ne face autre chose qu'escouter patiẽment sans mot dire: car ceux qui distraiẽt le disant à autres suiets & autres argumens, & qui lui entreiettent des interrogatiõs, ou lui font des oppositions à l'encontre de ce qu'il dit, sont fascheux, importũs, qui ne peuuent iamais accorder en vn auditoire, & outre ce qu'ils n'en reçoiuent aucun profit ils troublent le disant, & tout le discours de son oraison quand & quand.

2. S'il prie d'estre interrogué, lon ne doit proposer que choses necessaires ou profitables.

Mais si le disant prie de lui mesme qu'on l'interrogue, & qu'on lui propose telle question que lon voudra, il faut alors lui demander tousiours quelque chose qui soit necessaire ou profitable: car Vlysses est mocqué en Homere par les poursuiuans de sa G femme, pour ce que

Odyss. 17.

Il ne queroit que des bribes couppees,
Non des vaisseaux d'honneur, ou des espees.

Indiscretiõ des ieunes gens.

A qui ils ressemblent.

car ils repetoient vn signe de magnanimité, demander, tout ainsi que donner quelque chose de grand pris, mais plus seroit digne d'estre mocqué celui qui proposeroit au discourant des questions friuoles & sans fruict quelconque, comme font aucunefois des ieunes gens qui ont enuie de babiller, ou bien de monstrer qu'ils sont sauans en dialectique ou es mathematiques, & ont accoustumé de proposer au discourant, commẽt il faut diuiser les choses indefinies, ou que c'est que le mouuemẽt selon le costé, & selon le diametre: ausquels se peut dire la response que fit le medecin Philotimus à vn, qui estant phtisique & pourri dedans le corps, lui demandoit quelque medecine pour guarir vn petit vlcere qu'il auoit au bout de l'ongle: car le medecin conoissant bien à sa couleur & à son halaine, qu'il estoit gasté au dedãs, lui H respondit: Mon amy tu n'es pas en danger pour l'vlcere de ton ongle, il n'est pas " temps d'en parler maintenãt.

Comment ils doiuent estre maniez, s'ils s'auancent autrement qu'il ne faut.

Aussi n'est-il pas heure maintenant de disputer de tel- " les questions que tu me proposes, ieune fils mon amy, mais plustost, comment tu te pourras deliurer de ta folle opinion & presomption de toy mesme qui te tient, ou de l'amour & de la sottie dont tu es empestré, pour te rendre en vn estat de vie saine, & sans vanité quelconque.

3. Il faut interroguer celui qui discourt, des choses esquelles lon sçait qu'il est mieux entendu.

Qui plus est, encore faut-il bien auoir l'œil à regarder, en quoy le discourant a plus de suffisance ou naturelle ou acquise, pour lui faire les interrogatiõs de ce en quoy il est le plus excellent, non pas forcer celui qui aura mieux estudié en la philosophie morale, de respondre à des questions de Physique, ou des Mathematiques: ou celui qui sera mieux entendu en la naturelle & Physique, le tirer à iuger des proportions conioinctes, ou à soudre de faux syllogismes. Car tout

ainsi

A ainsi cóme qui voudroit fendre du bois auec vne clef, ou ouurir vne porte auec vne coignee, il ne feroit point d'iniure à la clef, ni à la coignee, mais il se priueroit soimesme de l'vsage propre, & de ce que peut faire l'vn & l'autre: aussi ceux qui demandẽt au discourant ce à quoy il n'est pas propre de nature, ou en quoy il ne s'est pas exercité, & qui ne veulent pas cueillir ne prendre ce qu'il a, & qu'il peut fournir, ils ne font pas seulement ceste perte la, mais dauantage acquierent la reputation de mauuaistie & de malignité. Il se faut aussi garder de demander beaucoup de questions & souuent, car cela est encore signe d'hóme qui se veut mõstrer: mais prester l'oreille attentiuement auec douceur, quand quelque autre propose, est fait en hóme studieux, & qui se sait bien accommoder à la compagnie, si d'auenture il n'y a quelque cas propre & particulier qui l'empesche, ou s'il n'y a quelque passion, ayant besoin d'estre arrestee, ou quelque imperfection requerant remede qui nous presse: car comme dit Heraclitus, peut-estre vaudroit-il mieux ne cacher point son ignorence, ains la mettre en euidence pour la faire guarir. B MAIS si quelque cholere ou quelque assaut de superstition, ou quelque violente querelle alencontre de nos domestiques & parents, ou quelque furieuse concupiscence d'amour

Touchant du cœur les cordes plus cachees,

Qui ne deuroyent pour rien estre touchees:

commande en nostre entendement, il ne faut pas fuir en rompant le propos à en estre repris, ains faut cercher à en ouir discourir aux escholes mesmes: & apres les leçons prendre à part le Philosophe, conferer auec lui, & l'en interroguer, non pas comme font plusieurs qui sont bien aises d'ouir les Philosophes parler des autres, & les en estiment: & si dauenture le Philosophe laissant les autres, s'adresse à part à eux, pour leur remonstrer franchement ce qu'ils ont de besoin, & qu'il les en face souuenir, ils s'en courroucent, & l'en estiment curieux & fascheux: car ils pensent proprement qu'il faille ouir les Philosophes en leurs escholes par maniere de passe-temps, comme les ioueurs de Tragedies en vn theatre, & cuident qu'es choses exterieures C il n'y a point de difference entre les Philosophes & eux, & ont bien raison de le cuider ainsi, quant aux Sophistes: car depuis qu'ils sont hors de leurs chaires où ils harenguent, & qu'ils laissent leurs liures, & leurs petites introductiõs, es autres actions & vrayes parties de la vie humaine, on les trouue petis, & de moindre esprit que les plus bas & plus vulgaires hommes du monde. Mais ils n'entendent pas aussi que de ceux qui sont vrayement dignes de ce nom de Philosophes, soit qu'ils se iouent, ou qu'ils facent à bon escient vn clin d'œil, vn signe de la teste, vn visage refrongné, & principalement les paroles qu'ils disent à part à chascun, portent tousiours quelque vtilité & quelque fruict à ceux qui ont la patiẽce de les laisser dire, & de leur prester l'oreille. AV demeurant quant aux louanges que lon donne biẽ au disant, il est besoin d'y vser de moyen & de prudence retenue, pource que ni le peu, ni le trop, en telle chose n'est louable ni honneste: car l'auditeur qui se maintiẽt si dur & si roide D qu'il ne s'amollit ni ne s'esmeut pour chose qu'il oye, est fascheux & insupportable, estant rempli d'vne presomptueuse opinion de soy-mesme qu'il cache leans, & secrettement en soy-mesme se vante qu'il diroit bien quelque chose de meilleur, que ce qu'il oit, ne remuant les sourcils en aucune maniere, ni ne iettant aucune voix qui porte tesmoignage qu'il oye volontiers, ains par vn silence, vne grauité feinte, & vne contenãce affectee, va pourchassant la reputation d'homme constant & de grauité grande, pensant que les louanges soyent comme de l'argent, qu'autant comme lon en donne à vn autre, autant on en oste à soy-mesme. Car il y en a plusieurs qui prenent mal & à contrepoil vn dire de Pythagoras, qui disoit, que de l'estude de la Philosophie il lui estoit demeuré ce fruict, qu'il n'auoit rien en admiratiõ: & ceux ci pensẽt que pour nõ louer ni honorer les autres, il les faille mespriser, & veulẽt qu'on les estime venerables par dedaigner tous les autres. Mais la raisõ philosophique oste

Similitude biẽ propre pour confirmation du troisiesme aduertissement.

4. Il faut euiter la curiosité & l'importunité: se monstrer attentif & paisible, si quelque necessité ne nous contraint de cercher prompt remede à nostre ignorance.

XI. Continuant le propos il monstre en 5. lieu que nous deuons prendre plaisir d'entendre ce qui sert, pour descouurir & corriger nos vices: & ce non seulement en public, mais aussi en particulier.

6. Pour cest effect conuient soigneusement remarquer quelle difference il y a entre les Sophistes & Philosophes, & comme les vns & les autres doiuẽt estre ouys.

XII. La mesure qu'il faut tenir ès louãges d'vn homme eloquent.

1. Il se faut despouiller de presomption: n'y ayant rien plus indigne de la pẽsee d'vn homme sage, que d'estimer qu'il n'y ait rien de bon que ce qui sort de son cerueau.

bien l'esbahissement & l'admiration qui procede de doute, ou d'ignorance, pource E
qu'elle sait & conoist la cause d'vne chascune chose, mais pour cela elle ne perd pas
la facilité, la grandeur & l'humanité: car à ceux qui veritablement & certainement

2. Se souuenir que c'est vn grand honneur aux gens de bié d'honorer ceux qui le meritent.

sont bons, c'est vn tres-bel hõneur que d'honorer ceux qui le meritét, & orner autrui est vn ornement tres-digne qui vient d'vne superabondance de gloire & d'hõneur qui est en celui qui le donne: mais ceux qui sont chiches es louanges d'autrui, semblent estre pauures & affamez des leurs propres: comme aussi au contraire, celui

3. Cependant aussi lon doit se donner garde d'estre flateur.

qui sans iugement à chasque mot & à chasque syllabe presque s'esleue & s'escrie, est par trop leger & volage, & bien souuent desplait à ceux mesmes qui font les harẽgues, mais bien fasche-il tousiours les assistans, en les faisant sourdre, & leuer cõtre leur volonté, comme les tirant quasi par force à ce faire, & à crier comme lui de hõte qu'ils ont: & puis n'ayant recueilli aucun profit de l'oraison ouye, pour auoir esté trop estourdi & trop turbulent apres ses louanges, il s'en retourne de l'auditoire auec l'vne de ces trois reputations qu'il en rapporte, qu'il est mocqueur, ou qu'il est F
flateur, ou qu'il est ignorant. Or faut-il, quand on est en siege de iustice pour iu-

XIII. *De quelle affection & contenance il faut escouter celui qui parle.*

ger vn proces, ouir les parties sans haine ni faueur, ains de sens rassis, pour rendre le droict à qui il appartient: mais es auditoires des gens de lettres, il n'y a ni loy ni serment qui nous empesche que nous n'escoutions auec faueur & beneuolence celuy qui fait la harengue, ains au contraire, les anciens ont mis & colloqué les Graces au-

1. Il lui faut porter amitié.

pres de Mercure, voulans par cela donner à entendre, que le parler requiert grace, beneuolence, & amitié: car il n'est pas possible que le disant soit si fort reiettable, ne

2. Estimer que son propos ne peut estre destitué de raison en tout & par tout: ains que parmi vn flux de paroles & beaucoup de conceptions lon peut trier & cueillir quelque chose de bon.

si defaillant en toutes choses, qu'il n'y ait ne sens aucun digne de louange inuẽté par lui-mesme, ou renouuellé des anciens, ni le suiet de sa harengue, ni son but & intention, ni au moins le langage & le stile, ou la disposition des parties de l'oraison: car, comme dit l'ancien prouerbe,

Parmi chardons & espineux halliers
Naissent les fleurs des tendres violiers. G

Car si aucuns, pour monstrer leur esprit, ont pris à louër le vomissement, autres la fieure, & quelques vns la marmite, & n'ont point eu faute de grace, comme est-il possible qu'vne oraison composee par vn personnage, qui quoy ce soit semble, ou pour le moins est appelle Philosophe, ne dõne aux auditeurs gracieux & equitables quelque respit & quelque temps à propos pour la louër? Ceux qui sont en fleur

Sur la fin du 5. liu. de la Republ.

d'aage, ce dit Platon, comment que ce soit dõnent tousiours des attaintes à celui qui est amoureux, & appellent ceux qui sont blancs de couleur enfans des Dieux: ceux qui sont noirs, magnanimes: celui qui a le nez aquilin, royal: celui qui est camus, gẽ-

3. L'homme docte ne sera pas moins inuentif à louer celui duquel il aprendra choses bonnes, qu'à priser (à l'exẽple des passionnez) beaucoup de choses de neant.

til & plaisant & agreable: celui qui est palle, en couurant vn peu ceste mauuaise couleur, ils l'appelleront face de miel: car l'amour a cela, qu'il s'attache & se lie à tout ce qu'il trouue, comme fait le lierre. Mais celui qui prendra plaisir à ouir, s'il est homme de lettres, sera bien plus inuentif à trouuer tousiours dequoy louër vn chascun de ceux qui monteront en chaire pour declamer. Car Platon, qui en l'oraison de H
Lysias ne louoit point l'inuention, & reprenoit grandement la disposition, encore toutesfois en louoit-il le stile & l'elocutio, pource que toutes les paroles y sont claires & rondement tournees. Aussi pourroit-on auec raison reprendre le suiet dequoy a escrit Archilochus, la composition des vers de Parmenides, la bassesse de

4. Encores qu'il soit permis de reprehẽdre ce qui sera reprehẽsible es discours d'vn autre: cela ne doit empescher aussi qu'on ne loue ce qu'il y a de louable.

Phocylides, le trop de langage d'Euripides, l'inesgalité de Sophocles: comme semblablement aussi des orateurs, l'vn n'a point de nerfs à exprimer vn naturel, l'autre est mol es affections, l'autre a faute de graces, & neantmoins est loué pour quelque particuliere force qu'il a d'esmouuoir & de delecter: au moyẽ dequoy les auditeurs ne se sauroyent excuser, qu'ils n'ayent tousiours assez matiere de gratifier, s'ils veulent, à ceux qui font des leçons ou des harengues publiques: car il y en a, à qui il suffit, encore que lon ne porte point tesmoignage de viue voix à leur louange, de leur

monstrer

A monstrer vn bon œil, vn visage ouuert, vne chere ioyeuse, & vne disposition & cõtenance amiable, & non point fascheuse ni chagrine: ces choses là sont toutes vulgaires & communes enuers ceux mesmes qui ne disent du tout rien qui vaille: mais vne assiette modeste en son siege, sans aparence de dedain, auec vn port de la personne droit, sans pancher ne çà ne là, vn œil fiché sur celui qui parle, vn geste d'homme qui escoute attentiuement, & vne composition de visage toute nette, sans demonstration quelconque, non de mespris ou d'estre difficile à contenter seulemẽt, mais aussi de toutes autres cures & de tous autres pensemens. Car en toutes choses la beauté se compose comme par vne consonãce & conuenance mesuree de plusieurs bienseances concurrentes ensemble en vn mesme temps: mais la laideur s'engendre incontinẽt par la moindre du mõde qui y defaille, ou qui y soit de plus qu'il ne faut mal à propos, comme notammẽt en cest acte d'ouir, nõ seulement vn froncis de sourcil, ou vne triste chere de visage, vn regard de trauers, vne torse de corps,

5. Ceste bienvueillance & louange consiste non seulement en tesmoignage de viue voix, mais aussi en bien reiglee contenance de toutes les parties du corps.

6. Au contraire vne mauuaise contenance, tant peu aparente soit-elle, desfigure la beauté de l'acte de celui qui parle.

B vn croisement de cuisses l'vne sur l'autre mal-hõneste, mais seulement vn clin d'œil ou de teste, vn parler bas en l'oreille d'vn autre, vn ris, vn baaillement, comme quãd on a enuie de dormir, vn silence, & toute autre chose semblable, est reprehensible, & requiert que lon y prene bien soigneusement garde. Et ceux-ci cuident que tout l'affaire soit en celui qui dit, & rien en celui qui escoute: ains veulent que celui qui a à harenguer viene bien preparé, & ayant bien diligemment pensé à ce qu'il doit dire, & eux, sans auoir rien pourpensé, & sans se soucier de leur deuoir, se vont seoir là, tout ne plus ne moins que s'ils estoyent venus pour souper à leur aise, pendant que les autres trauailleroyent: & toutefois encore celui qui va souper auec vn autre, a quelques choses à faire & à obseruer, s'il s'y veut porter honnestement: par plus forte raison doncques beaucoup plus en a l'auditeur: car il est à moitié de la parole auec celui qui dit, & lui doit aider, non pas examiner rigoureusemẽt les fautes du disant, & peser en seuere balance chascun de ses mots, & chascun de ses propos, & lui cependant sans crainte d'estre de rien recerché, fait mille insolences, mille impertinences & incongruitez en escoutant. Mais tout ainsi comme en iouant à la paume, il faut que celui qui reçoit la balle se remue dextrement, au pris qu'il void remuer celui qui lui renuoye: aussi au parler y a-il quelque conuenance de mouuement entre l'escoutant & le disant, si l'vn & l'autre veut obseruer ce qu'il doit.

XIIII. *Pour bien ouir il faut estre preparé, nõ moins que celui qui parle.*

1. D'autant qu'on a part à son discours.

2. Il faut estre autãt seuere, pour se garder de faillir en escoutant, cõme lon censure rigoureusement les plus legeres fautes que commet celui qui parle.

Similitude propre.

C MAIS aussi ne faut-il pas inconsiderément vser de toutes sortes d'acclamations à la louãge du disant: car mesmes Epicurus est fascheux quand il dit, que ses amis par leurs missiues lui rompoyent la teste à force de clameurs de louanges qu'ils lui dõnoyent: mais ceux aussi qui maintenant introduisent es auditoires des mots estranges, en voulant louer ceux qui harenguent, disans auec vne clameur, Voila diuinement parlé: C'est quelque Dieu qui parle par sa bouche: Il n'est possible d'en approcher: comme si ce n'estoit pas assez dire simplement, voila bien dit, ou sagement parlé, ou, il a dit la pure verité, qui sont les marques de louanges dont vsoyent anciennement

D Platon, Socrates, & Hyperides. Ceux là font vne bien laide faute, & si font tort au disant, par ce qu'ils font estimer qu'il appete telles excessiues & superbes louanges. Aussi sont fort fascheux ceux qui auec serment, comme si c'estoit en iugemẽt, portent tesmoignage à l'honneur des disans: & ne le sont gueres moins ceux qui faillẽt à accommoder leurs louanges aux qualitez des personnages: comme quãd à vn Philosophe enseignant & discourant, ils escrient, Subtilement: ou à vn vieillard, Gentilement ou ioliement: en transferant & appliquant à des Philosophes les voix & paroles que lon a acoustumé d'attribuer à ceux qui se iouent, ou qui s'exercent & se monstrent en leurs declamations scholastiques, & donnans à vne oraison sobre & pudique vne louange de courtisanne, qui est autant comme si à vn champion victorieux, ils mettoyẽt sur la teste vne courõne de lis ou de roses, nõ pas de laurier ou d'oliuier sauuage. EVRIPIDES le poete Tragique, instruisoit vn iour les ioueurs d'vne

XV. *L'extremité precedẽte est tres-dangereuse, mais la flaterie excessiue est vne autre extremité que doit soigneusemẽt fuir celui qui escoute parler vn autre.*

1. Vn tel fait tort à soy & à celui qu'il flatte.

2. Il excede, & abuse du temps & du lieu.

3. Se mõstre inepte en l'application de ses louanges.

Comparaison pour l'esclarcissement de ce 3. point.

XVI. *Autre faute notable de ceux qui se monstrent insolens & licencieux en oyant parler les autres, ausquels lors il est permis de reprimer de quelque bonne sorte tels orgueilleux, à l'exemple d'Euripides.*

danse, & leur enseignoit à chanter vne châson faite en Musique harmonique: quelqu'vn qui l'escoutoit, s'en prit à rire: auquel il dit, Si tu n'estois homme sans iugemét & ignorát, tu ne rirois pas, veu que ie châte en harmonie Mixolydienne*: mais aussi vn homme Philosophe & exercité au maniement des afaires, pourroit à mon aduis retrancher l'insolence d'vn auditeur trop licentieux, en lui disant, Tu me sembles homme esceruellé, & mal apris: car autrement, cependant que i'enseigne, ou que ie presche, & que ie discours touchant l'administration de la chose publique, ou de la nature des Dieux, ou de l'office d'vn magistrat, tu ne danserois ni ne châterois pas. Car à vray dire, regardez quel desordre c'est, quand vn Philosophe discourt en son eschole, que les assistans crient & bruient si haut & si fort au dedans, que ceux qui passent, ou qui escoutét au dehors, ne sauét si c'est à la louäge d'vn ioueur de flustes, ou d'vn ioueur de cithre, ou d'vn baladin, que se bruit se fait. DAVANTAGE il ne faut pas escouter negligemment les reprehensions & corrections des Philosophes sans pointure aucune de deplaisir: car ceux qui supportent si facilemét & negligemment l'estre repris & blasmez par les Philosophes, qu'ils en rient quand ils les reprenent, & louënt ceux qui leur disent leurs fautes, ne plus ne moins que les flatteurs & bouffons poursuiuans de repeuë franche, louënt ceux qui les nourrissent, encore quand ils leur disent des iniures: ceux-là, di-ie, sont de tout point eshontez & effrontez, donnâs vne mauuaise & deshônneste preuue & demôstration de la force de leur cœur, que l'impudence. Car de supporter vn traict de risee sans iniure, dit en ieu plaisamment, & ne s'en point courroucer ni fascher, cela n'est point faute de cœur ne faute d'entédement, ains est chose gentile & côforme à la coustume des Lacedemoniens. Mais d'ouir vne viue touche, & vne reprehésion qui pour reformer les mœurs vse de parole poignante, ne plus ne moins que d'vne drogue & medecine mordâte, sans en estre referre, ni plein de sueur & d'esblouissemét pour la hôte qui fait môter la chaleur au visage, ains en demeurer inflexible, se souriant, & se moquant, c'est le fait d'vn ieune hôme de treslache nature, & qui n'a honte de rien, tât il est de lôgue main acoustumé & confirmé à mal faire: de sorte que son ame en a desia fait vn cal endurci, qui ne peut, nô plus qu'vne chair dure, receuoir marque de macheure. Mais ceux là estans tels, il y en a d'autres de nature toute contraire: car si vne fois seulement on les a repris, ils s'enfuient sans iamais tourner visage, & quittent là toute la Philosophie, combien qu'ils ayét vn beau commencemét de salut, que nature leur a baillé, qui est, auoir honte d'estre repris, lequel ils perdent par leur trop lasche & trop molle delicatesse, ne pouuans endurer qu'on leur remonstre leurs fautes, & ne receuans pas genereusemét les correctiôs, ains destournâs leurs aureilles à ouïr plus tost de douces & molles parties de flatteurs ou de Sophistes, qui leur chantent des plaisanteries bien agreables à leurs oreilles, mais au demeurant sans fruit ni profit quelconque. Tout ainsi donc que celui qui apres l'incision faite fuit le chirurgien, & ne peut endurer l'estre lié, a receu ce qui estoit douleureux en la medecine, & non pas ce qui estoit profitable: aussi celui qui ne dône pas à la parole du Philosophe, qui lui a vlceré & blecé sa bestise, le loisir d'appaiser la douleur, & faire reprédre la playe, il s'en va auec morsure & douloureuse pointure de la Philosophie, sans vtilité quelconque. Car non seulement la playe de Telephus, comme dit Euripides,

Se guerissoit auecques la limeure
Du fer de lance ayant fait la bleceure.

mais aussi la morsure de la Philosophie, qui poingt les cœurs des ieunes hommes, se guerit par la parole mesme qui l'a faite. Et pourtant faut-il, que celui qui se sent repris & blasmé, en souffre bien & resente quelque regret, mais non pas qu'il en demeure confus, ne qu'il s'en descourage, ains faut que quâd la Philosophie a cômencé à le manier & toucher au vif, comme vn sacrifice de purgation, apres en auoir patiemment supporté les premieres purifications & premiers rabrouëmens, il en espere

[Marginal notes:]

* c'est à dire, pesante & graue.

XVII. Comment il faut faire son profit des reprehensions.

Il ne faut pas estre impudét & eshôté côme les flatteurs & bouffons.

2. Faut supporter doucement & à l'exemple des Lacedæmoniés vn trait de risee sans iniure: mais c'est estre lasche & effronte quand lon ne sent point vne sage & viue reprehension.

3. Mais on ne doit pas à l'opposite se rendre farouche aux sages reprehensiôs: de peur qu'on ne se perde finalemét es mains des flatteurs & Sophistes.

Belle similitude monstrant le tort que se fôt ceux qui s'irritent contre les iustes reprehensiôs.

4. De quelle affection il côuient receuoir les reprehensions.

A pere au bout de cela voir quelle belle & douce consolatió, au lieu du present trouble & espouuantement. Car encore que la reprehension du Philosophe à l'auenture se face à tort, il est neantmoins honneste de le laisser dire & auoir patiéce: & puis quand il aura acheué de parler, alors s'adresser à lui pour se iustifier, & le prier de reseruer ceste fráchise & veheméce de parler alencontre de quelque autre faute qui aura au vray esté commise. DAVANTAGE, tout ainsi qu'en l'estude des lettres, en la musique, quand on aprend à iouer de la lyre, ou à luiter, les commencemens sont fort laborieux, bien embrouillez, & pleins de difficulté: mais puis apres, en continuát petit à petit, il s'engédre à la iournee vne familiarité & conoissance gráde, ainsi qu'il se fait enuers les hommes, laquelle rend toutes choses faciles, aisees à la main, & agreables, tant à faire, comme à dire: ainsi est-il de la Philosophie, laquelle du commencement semble auoir ne say quoy de maigre & d'estráge, tant es choses, cóme es termes & paroles: mais pour cela il ne faut pas à faute de cœur, s'estonner à l'entree ni B laschement descourager, ains faut essayer tout en perseuerant, & desirant tousiours de tirer outre, & passer en auant, en atendant que le temps amene celle familiere conoissance & acoustumance, qui rend à la fin doux tout ce qui de soy mesme est beau & hóneste: car elle viendra en peu de temps: apportant quád & elle vne clarté & lumiere grande à ce que lon apréd, & engendrera vn ardét amour de la vertu, sans lequel l'homme est bien lasche & miserable, qui se peut adonner & mettre à suiure autre vie, en se departant, à faute de cœur, de l'estude de la Philosophie. Bien peut-il estre, à l'auenture, que les ieunes gens non encore experimentez trouuent au cómencemét des difficultez qu'ils ne peuuent comprédre es choses: mais si est-ce pourtant que la plus part de l'obscurité & de l'ignorance leur vient d'eux-mesmes, & par façons de faire toutes diuerses commettent vne mesme faute. Car les vns, pour vne reuerence respectueuse qu'ils portét au disant, ou pource qu'ils le veulét espargner, ne l'osent interroguer & se faire entierement declarer son discours, & font signe de l'aprouuer par signe de la teste, comme s'ils l'entédoyent bié: les autres à l'opposite, C par vne importune ambitió & vaine emulation de móstrer la promptitude de leur esprit contre d'autres, deuát qu'ils l'ayent cópris, disent qu'ils l'entendent, & ainsi iamais ne le conçoiuent. Dont il auient à ces premiers honteux, & qui de vergongne n'osent demáder ce qu'ils n'entendent pas, que quád ils s'en retournent de l'auditoire ils se faschent eux-mesmes & demeurent en doute & perplexité, & que finalement ils sont vne autrefois contrains auec plus grande vergógne, de fascher ceux qui ont ia discouru, en recourant apres, & leur redemandant ce qu'ils ont dit: & à ces ambitieux, temeraires & presumptueux, qu'ils sont contrains de pallier, desguiser & couurir l'ignorance qui demeure tousiours auec eux. PARQVOY reiettans arriere de nous toute telle lascheté & vanité, mettons peine, comment que ce soit, d'aprendre & cóprendre en nostre entédemét les profitables discours que nous oyrós faire aux Philosophes, & pour ce faire supportons doucemét les risees des autres qui seront ou penseront estre plus vifs & plus aigus d'entendement que nous: comme D Cleanthes & Xenocrates estans vn peu plus grossiers d'esprit que leurs compagnons d'eschole, ne fuoyent pas à aprendre pour cela, ni ne s'en descourageoyent pas, ains se rioyent & se mocquoyent les premiers d'eux mesmes, disans qu'ils ressembloyent aux vases qui ont le goulet estroit, & aux tables de cuyure, pource qu'ils comprenoyent difficilement ce qu'on leur enseignoit, mais aussi qu'ils le retenoyent seurement & fermement: car il ne faut pas seulement, ce que dit Phocylides,

Souuent se doit laisser circonuenir
Celui qui veut bon en fin deuenir.

ains faut aussi se laisser mocquer, endurer des hontes, des picqueures, des traicts de gaudisserie, pour repousser de tout son effort & combatre l'ignorance. Toutefois si ne faut-il pas aussi passer en nonchaloir la faute que font au contraire ceux, qui

XVII. *Pour bien aprédre, trois chóses sont necessairement requises.*

1. Patience.

2. Perseuerance.

3. Desir d'aprendre accompagné de modeste hardiesse.

Deux sortes de gés qui par sotte honte & par presomption se rendent inutile tout ce qu'ils oyét.

XIX. *Autre enseignement propre à ceux qui veulent deuenir sauans, c'est de ne perdre courage, encores que, pour la rudesse & tardifueté de leur esprit, ils soyét mocquez par fois de leurs compagnons.*

En son poeme touchant les mœurs.

Trop gráde lourdise & curiosité nous empeschent de de-

uenir sçauans, & les remedes a cela.

pour estre d'apprehension tardiue, en sont importuns, fascheux & chargeans, car ils ne veulent pas quelquefois quand ils sont à part en leur priué, se trauailler pour entédre ce qu'ils ont ouy, ains donnent le trauail au docteur qui lit, en lui demandant & l'enquerant souuent d'vne mesme chose, ressemblás aux petis oyselets qui ne peuuent encore voler, & qui baaillent tousiours attendant la becquee d'autrui, & voulans qu'on leur baille ia tout masché & tout prest. Il y en a d'autres qui cerchans hors de propos la reputation d'estre vifs d'entendement & attentifs à ouïr, rompent la teste aux docteurs lisans, à force de cacqueter & de les interrõpre, en leur demandans tousiours quelque chose qui n'est point necessaire, & cerchans des demonstrations là où il n'en est point besoin: & par ainsi, E

A qui ressemblent les esprits lourds.

Naturels des disciples & auditeurs curieux.

Le chemin court de soy en deuient long,

comme dit Sophocles, non seulement pour eux, mais aussi pour les autres assistans. Car en arrestant ainsi à tous coups le Philosophe enseignant, auec leurs vaines & superflues questiõs, ne plus ne moins que quãd on va par les champs ensemble, ils empeschent la continuation de l'enseignement & de la doctrine, qui est ainsi souuent rompue & arrestee. Ceux là donc, comme dit Hieronymus, font ne plus ne moins que les couards & chetifs chiens, qui mordent bien les peaux des bestes sauuages, quand ils sont à la maison, & leur arrachent bien les poils, mais il ne touchent point à elles aux champs. Au reste, ie conseilleroye à ces autres-là qui sont d'entendement tardif, que retenans les principaux poincts du discours, ils composent eux mesmes à part le reste, & qu'ils exercent leur memoire à trouuer le demeurant: & que prenans en leur esprit les paroles d'autrui, ne plus ne moins qu'vne semence & vn principe, ils le nourrissent & l'accroissent, pource que l'esprit n'est pas cõme vn vaisseau qui ait besoin d'estre rempli seulement, ains plus tost a besoin d'estre eschauffé par quelque matiere qui lui engendre vne emotion inuentiue, & vne affection de trouuer la verité. Ainsi donc, comme si quelqu'vn ayant afaire de feu en alloit cercher chez ses voisins, & là y en trouuant vn beau & grand, il s'y arresteroit pour tousiours à se chaufer, sans plus se soucier d'en porter chez soy: aussi si quelqu'vn allant deuers vn autre pour l'ouir discourir, n'estime point qu'il faille allumer son feu ni son esprit propre, ains prenant plaisir à ouïr seulement, s'arreste à iouïr de ce contentement, il tire des paroles de l'autre l'opinion seulemẽt, ne plus ne moins que lon fait vne rougeur & vne lueur de visage quand on s'approche du feu: mais quant à la moisissure & au relant du dedans de son ame il ne l'eschaufe ni ne l'esclarcit point par la philosophie. Si doncques il est besoin encore de quelque autre precepte pour acheuer l'office d'vn bon auditeur, c'est qu'il faut qu'en se souuenant de celui que ie vien de dire, il exerce son entendement à inuenter de soy-mesme, aussi bien comme à comprendre ce qu'il entend des autres, à fin qu'il se forme au dedans de soy vne habitude, non point sophistique, c'est à dire aparente, pour sauoir reciter ce qu'il aura entendu d'ailleurs, mais interieure & de vray Philosophe, faisant son compte, que le commencement de bien viure, c'est estre blasmé & mocqué. F G H

A qui ressemblent tels curieux.

Conseil aux esprits lourds.

Par ceste similitude il conclud qu'il ne faut pas tousiours aprédre, ains aussi se resoudre pour appliquer cõme il faut, ce que lon a apris.

De la Vertu Morale.

SOMMAIRE.

AVANT qu'entrer es discours des Vertus & des Vices, il entre en general de la Vertu morale, proposant en premier lieu les diuerses opinions des Philosophes sur ce poinct, lesquelles il examine, & apres auoir entamé la dispute de la cõposition de l'ame, il adiouste son opinion touchãt ce que la vertu morale a de particulier, & en quoy elle differe d'auec la Philosophie

sophie

A sophie contemplatiue. Puis ayãt defini la mediocrité de ceste vertu, & fait voir en quoy la continence & la temperance different, il parle de l'effort de la raison en l'ame, & par mesme moyen s'attache aux Stoiques, & dispute des affections de l'ame, prouuãt l'inegalité d'icelles, auec telle refutation des obiections contraires, qu'apres auoir enseigné comment la partie irraisonnable de l'ame doit estre maniee, il descouure par diuerses similitudes & raisons les absurditez de ces Philosophes Stoiques, qui au lieu de bien reigler l'ame humaine l'abolissoyent entant qu'en eux estoit.

NOSTRE intention est d'escrire & traiter de la Vertu, que lon appelle & que lon estime Morale, en quoy principalement elle differe de la contemplatiue, pource que elle a pour sa matiere les pasions de l'ame, & pour sa forme la raison: quelle substance elle a, & comment elle subsiste. A sauoir si la partie de l'ame qui la reçoit, est nantie & ornee de raison, qui luy soit propre à elle, ou si elle en emprun- B te l'vsage & la participation d'ailleurs: & la receuant d'ailleurs, si c'est comme les choses qui sont meslees auec d'autres meilleures, ou bien si c'est pource que ce qui est sous le gouuernement & sous la domination d'autrui, semble participer de la puissance de ce qui lui commande & qui le gouuerne: car qu'il soit bien posible que la vertu subsiste & demeure en estre sans aucune matiere ni meslange, i'estime qu'il soit assez manifeste. Mais premierement ie croi qu'il vaudra mieux reciter sommairement en passant les opiniōs des autres Philosophes, non par maniere de narratiō historiale seulement, ains plus tost afin que les opinions des autres exposees, la nostre en soit plus claire à entendre, & plus certaine à tenir. Menedemus donc, natif de la ville d'Eretrie, ostoit toute pluralite & toute differēce de vertus, pource qu'il tenoit qu'il n'y en auoit qu'vne toute seule, laquelle s'appelloit de diuers noms, disant que c'estoit vne mesme chose C qui s'appelloit temperance, force, iustice, comme c'est tout vn que homme, & mortel, ou animal raisonnable. Ariston natif de Chio tenoit ausi, qu'en substance il n'y auoit qu'vne seule vertu, laquelle il appelloit Santé, mais selon diuers respects il y en auoit plusieurs differentes l'vne de l'autre, comme qui appelleroit nostre veuë, quand elle s'applique à regarder du blanc, Leucothee, & à regarder du noir, Melanthee: & ainsi des autres choses semblables. Car la vertu (disoit-il) qui concerne ce qu'il faut faire ou laisser, s'appelle Prudence, & celle qui regle la concupiscence, & qui limite ce qui est moderé & opportun es voluptez, se nomme Temperance; & celle qui concerne les afaires & contraux que les hommes ont les vns auec les autres, est Iustice: ne plus ne moins qu'vn cousteau est tousiours le mesme, mais il coupe tantost vne chose & tantost vne autre: & le feu agit bien en diuerses & differentes matieres, mais c'est tousiours par vne mesme nature. Et semble que Zenon mesme le Citicien panche vn petit en ceste opinion là, quand il definit que la D prudence qui distribue à chacun ce qui lui appartient, est la Iustice: celle qui choisit ce qu'il faut eslire ou fuir, Temperance: ce qu'il faut supporter & souffrir, Force: & ceux qui le defendent en telle opinion, disent que par la prudence il entendoit la science. Mais Chrysippus estimant que chacune qualité a sa vertu propre, sans y penser introduisit en la Philosophie vn exaim, comme disoit Platon, & toute vne ruchee, par maniere de dire, de vertus: car comme de fort se deriue force, de iuste iustice, de clement clemence: ausi fait de gracieux grace, de bon bonté, de grand grandeur, de beau beauté, & toutes autres telles galanteries, gentilesses, courtoisies, & ioyeusetez, qu'il mettoit au nombre des vertus, remplissant la Philosophie de nouueaux termes, sans qu'il en fust besoin.

I. Ayant proposé sommairemēt ce qu'il veut traiter de la vertu morale, il met en auant les diuerses opinions des Philosophes sur ceste matiere.

1. De Menedemus qui abolissoit toute difference de vertu, & n'en considéroit qu'vne seule appellee de diuers noms.

2. D'Ariston, qui en substance ne consideroit qu'vne vertu, diuisee selon diuers respects.

3. De Zenon le Citicien.

4. De Chrysippus Stoique introduisant vne infinité de vertus.

MAIS tous ces Philosophes là ont cela de commun entre eux, qu'ils tiennent que la vertu est vne disposition & vne puissance de la principale partie de l'ame,

II. Modeste refutation des opiniōs philosophiques

sus mentionnees, par la considera-tion des parties de l'ame selon la doctrine de Pythagoras, Platon & d'Aristote.

qui est la raison, & supposent cela comme chose toute confessee, toute certaine & E irrefragable : & n'estiment point qu'il y ait en l'ame de partie sensuelle & irraisonnable, qui soit de nature differente, de la raison, ains pensent que ce soit tousiours vne mesme partie & substance de l'ame, celle qu'ils appellent principale, ou la raison & l'entendement qui se tourne & se change en tout, tant es passions, comme es habitudes & dispositions, selon la mutation desquelles il deuient ou vice ou vertu, & qui n'a en soy rien qui soit irraisonnable, mais que l'on l'appelle irraisonnable quand le mouuement de l'appetit est si puissant, qu'il demeure le maistre, & pousse l'homme à quelque chose deshonneste, contre le iugement de la raison: car ils veulent que la passion mesme soit raison, mais mauuaise, prenant sa force & vehemence d'vn faux & peruers iugement.

Doctrine Philosophique de la composition de l'ame opposee aux auis des philosophes susnommez.

Tous ceux-là me semblét auoir ignoré, que chascun de nous est veritablement double & composé, au moins n'ont ils conu que ceste premiere composition de l'ame & du corps, qui est manifeste à tous, mais l'autre composition & mixtion de l'ame, ils ne l'ont point entendue, toutesfois qu'il y F ait encore quelque duplicité & meslange en l'ame mesme, & quelque diuersité de nature & difference entre la partie raisonnable & l'irraisonnable, comme si c'estoit presque vn autre second corps par necessité naturelle meslé & attaché à la raison, il

1. Opinion de Pythagore.

est bien vrai-semblable, que Pythagoras ne l'a pas ignoré, à ce que lon peut coniecturer par la diligence grande qu'il a employee en la Musique, l'appliquant à l'Ame pour l'adoucir, donter & appriuoiser, comme s'apperceuant bien, que toutes les parties d'icelle n'estoient pas obeissantes ne suiettes à doctrine, ni aux sciences, de maniere que par la seule raison on les peust retirer de vice, & qu'elles auoient besoin de quelque autre maniere d'appriuoisement & de persuasion, autremét qu'il seroit im-

2. De Plató, touchát l'ame du móde: en son Timee & ailleurs.

possible à la philosophie de venir à bout de sa rebellion. Mais bien est-il tout euident & tout certain, que Platon a tresbien entédu, que l'ame ou la partie animee de ce monde, n'est point simple, ains est meslee de la puissance du Mesme, & de l'Autre, par ce que d'vne part elle se regit & tourne tousiours par vn mesme ordre, qui est G le plus puissant mouuement, & de l'autre part elle est diuisee en cercles, sphæres, & mouuemens à demi contraires au premier, vagabons & errans, en quoy est le prin-

Touchant l'ame humaine, diuisee en raisonnable & brutale.

cipe des diuersitez des generations qui se font en la terre. Aussi l'ame de l'homme estant part & portion de celle de l'vniuers, & composee sur les nombres & proportions d'icelle, n'est point simple ni d'vne seule nature, ains a vne partie qui est spirituelle & intelligente, où est le discours de la raison, à laquelle apartient, selon nature, de commander & dominer en l'homme : l'autre est brutale, sensuelle, errante & desordonnee d'elle mesme, si elle n'est regie & conduite d'ailleurs. Et ceste-ci deré-

La partie brutale diuisee en vegetatiue & cócupiscible.

chef se sou-diuise en deux autres parties, dont l'vne s'appelle corporelle ou vegetatiue, l'autre irascible ou concupiscible, adherente tantost à la partie corporelle, & tantost à la spirituelle, & au discours de la raison, à qui elle donne force & vigueur. Or conoit-on la difference de l'vne & de l'autre en ce principalement, que la partie intelligente resiste bien souuent à la cócupiscible & irascible: & faut bien dire qu'el- H les soient diuerses & differentes de raison, attendu que bien souuent elles desobeis-

3. d'Aristote, lequel semble auoir plus clairement remarqué ces distinctions des parties de l'ame.

sent & repugnent à ce qui est tresbon. Aristote a supposé ces principes là bien longuement plus que nul autre, comme il appert par ses escrits, mais depuis il attribua la partie irascible, à la concupiscible, les confondant toutes deux en vne, comme estant l'ire vne conuoitise & appetit de vengeâce, mais tousiours a il tenu, que la partie sensuelle & brutale estoit totalement distincte & diuisee de l'intellectuelle & raisonnable, non qu'elle soit du tout priuee de raison, comme l'est la vegetatiue & nutritiue, qui est celle des plantes, par ce que celle là estant du tout sourde, ne peut ouir la raison, & est vn germe qui procede de la chair, & tient tousiours au corps: mais la sensuelle ou concupiscible, encore qu'elle soit destituee de raison propre à elle, si est-ce neantmoins qu'elle est apte & idoine à ouir & obeir à la partie intelli-

A intelligẽce & diſcourãte, à ſe retourner vers elle, & à ſe ranger à ſes preceptes, prouueu qu'elle ne ſoit point gaſtee à fait, & corrompue par vne volupté ignorãte, & vne habitude de vie diſſolue. Et s'il y en a qui s'eſmerueillent & qui trouuẽt eſtrãge, comment vne partie peut eſtre irraiſonnable, & neantmoins obeiſſante à la raiſon: ceux là ne me ſemblent pas bien comprendre la force & la puiſſance de la raiſon, combien elle eſt grande, & iuſques où elle paſſe & penetre à commander, cõduire, & guider, non par dures ni violentes cõtraintes, mais par molles & douces inductiõs & perſuaſions, qui ont plus d'efficace que toutes les forces du monde. Qu'il ſoit ainſi, les eſprits, le nerfs & les os ſont parties irraiſonnables du corps, mais auſſi toſt que il va en l'eſprit vn mouuement de volonté, comme ayant la raiſon tant ſoit peu ſecoué la bride, tous s'eſtendent, tous s'eſueillent & ſe rendent preſts à obeir: ſi l'hõme veut courir, les pieds ſont diſpos: s'il veut prendre ou ietter quelque choſe, les mains ſont incontinent preſtes à mettre en œuure. Le Poëte Homere meſme nous don-
B ne bien clairement à conoiſtre, la conuenance & intelligence qu'il y a entre la raiſon, & les parties priuees du diſcours de raiſon, par ces vers,

III. *Il maintiẽt l'a‑uis d'Ariſtote & de Platon, preuenant vne obiectiõ qu'on pouuoit faire qu'vne partie ne ſe peut trouuer ni nommer irraiſonnable, & neãtmoins obeiſſãte à la raiſon: à quoy il donne pluſieurs reſponſes.*
1. La premiere eſt prinſe de l'efficace & autorité de la raiſon ſur les parties irraiſonnables du corps: ce qu'il confirme par l'experience ordinaire.
Seconde confirmation, par le teſmoignage d'Homere, au 19. liure de l'Odyſſee.

Ainſi baignoit de larmes ſon viſage
Penelope en pleurant le veuſage
De ſon eſpoux tout ioignant d'elle aſſis:
Mais Vlyſſes en ſon eſprit raſſis
Se ſentoit bien attaint de pitié tendre,
Voyant ainſi tant de larmes eſpandre
Celle que plus il aimoit cherement:
Et toutesfois il tenoit ſagement
Ses pleurs cachez, & deſſous les paupieres
Fermes eſtoyent de ſes yeux les lumieres,
Sans plus ſiller, que ſi leur dureté
C *De roide fer ou de corne euſt eſté.*

tant il auoit rendu obeiſſans au iugement de la raiſon & les eſprits, & le ſang, & les larmes. Cela meſme monſtrent auſſi clairement les parties naturelles, qui ſe retirent, & par maniere de dire, s'enfuient, ſans ſe bouger ni eſmouuoir, quand nous aprochons des belles perſonnes que la raiſon ou la loy nous defendent de toucher. Ce qui auient encores plus euidemment à ceux, qui eſtans deuenus amoureux de quelques filles ou femmes, ſans les conoiſtre, reconoiſſent puis apres que ce ſont ou leurs ſœurs, ou leurs propres filles: car alors tout ſoudain la concupiſcence cede & fait ioug, quand la raiſon s'y eſt interpoſee, & le corps contient toutes ſes parties honneſtement, en deuoir d'obeir au iugement de la raiſon. Et auient auſſi bien ſouuent, que lon mange quelques viandes de bon appetit, ſans ſauoir que c'eſt, mais auſſi toſt que lon s'apperçoit, ou que par autre on eſt auerti, que c'eſt quelque viande impure, mauuaiſe & defendue, non ſeulement on s'en repent, & en eſt on faſ-
D che en ſon entendement, mais auſſi les facultez corporelles s'acordans auec l'opinion, on en prend des vomiſſements & des maux de cœur, qui renuerſent l'eſtomac ſans deſſus deſſous. Et ſi ce n'eſtoit que i'aurois peur qu'il ne ſemblaſt que i'allaiſſe induſtrieuſement ramaſſer de toutes parts des inductions plaiſantes, pour agreer aux ieunes gens, ie m'eſlargirois à deduire les pſalterions, les lyres, les eſpinettes, les fluſtes, & autres tels inſtruments de Muſique, que lon a inuentez pour acorder & conſonner auec les paſſions humaines, encore que ce ſoient choſes ſans ames, elles ne laiſſent pas toutesfois de s'eſiouir ou ſe plaindre & lamẽter auec eux, ains chantent, s'eſgayent, voire font l'amour quand & eux, repreſentans les affections, les volontez, & les mœurs de ceux qui en iouent. Auquel propos on dit, que Zenon meſme allant vn iour au theatre pour ouir le Muſicien Amœbeus, qui chantoit ſur la lyre, dit à ſes diſciples: Allons-y, pour ouir & aprendre quelle har-

Troiſieſme par la conſideration des parties naturelles.
Quatrieſme, par la conſideration de l'appetit.
Cinquieſme confirmation de la premiere reſponſe par la conſideratiõ des inſtrumens de muſique.

monie & resonance rendent les entrailles des bestes, les nerfs, les ossemens, & les E bois, quand on les sçait disposer par nombres, par proportions, & par ordre.

2. La seconde response, est que les animaux priuez du discours de raison sont neantmoins apriuoisez & instruits à dire & faire choses merueilleuses: à plus forte raison nos passions peuuent estre rangees par la raison, & par consequent sont distinguees d'icelle, encor qu'elles lui soyent tousiours inseparablement conioinctes.

Mais laissant ces exemples là, ie leur demanderois volõtiers, si quand les cheuaux, les chiẽs & les oiseaux que nous nourrissons en nos maisons, par acoustumance, nourriture & enseignement, aprenent à rendre des voix intelligibles, & à faire des mouuemẽts, des gestes, & des tours qui nous sont & plaisans & vtiles: & semblablement quand ils lisent dedans Homere, que Achilles excitoit à combatre & les hommes & les cheuaux, ils s'esbahissent encore, & doutent si la partie qui se courrouce, qui appete, qui se deult, qui s'esiouit en nous, peut biẽ obeir à la raison, & peut estre affectiõnee & disposee par elle, attendu mesmement qu'elle n'est point logee dehors, ni diuisee & distincte d'auec nous, & qu'il n'y a rien au dehors qui la forme, ne qui la moule, ou qui la taille par force à coups de marteau ni de ciseau, ains qu'elle est tousiours attachee à elle, tousiours conuersant auec elle, nourrie & duite par longue acoustumance.

3. Confirmation de ceste response par le tesmoignage des anciens.

Voila pourquoy les anciens l'ont bien proprement appellee Ethos, qui est F à dire, les Mœurs, pour nous donner grossement à entendre, que les mœurs ne sont autre chose, qu'vne qualité imprimee de longue main en celle partie de l'ame qui est irraisonnable, & est ainsi nommee par ce qu'elle prend celle qualité de la demeure longue & longue acoustumance, estant formee par la raison, laquelle n'en veut pas du tout oster ni desraciner la passion, par ce qu'il n'est ni possible, ni vtile, ains seulemẽt lui trasse & limite quelques bornes, & lui establit quelque ordre, faisant en sorte que les vertus morales ne sont pas impassibilitez, mais plustost reglemẽts & moderations des passiõs & afections de nostre ame, ce qu'elle fait par le moien de la prudence, laquelle reduit la puissance de la partie sensuelle & passible à vne habitude honneste & louable.

Autre confirmatiõ prinse de la cõsideration des facultez de nostre ame.

Par ce que lon tient que ces trois choses sont en nostre ame, la puissance naturelle, la passion, & l'habitude. La puissance naturelle est le commẽcement, & par maniere de dire, la matiere de la passion, comme la puissance de se courroucer, la puissance de se vergongner, la puissance de s'asseurer. La passiõ apres est le G mouuement actuel d'icelle puissance, cõme le courroux, la vergongne, l'asseurance. Et l'habitude est vne fermeté establie en la partie irraisonnable par lõgue acoustumance, & vne qualité confirmee, laquelle deuient vice quãd la passion est mal gouuernee, & vertu quand elle est bien conduite & menee par la raison.

IIII. En ceste troisiesme response il entre plus auant en matiere, & pour mieux faire voir la difference de la passion & de la raison, par consequent descouurir le but où il tend, il monstre que c'est de la vertu morale, & ce qu'elle a de particulier qui la discerne d'auec la Philosophie contẽplatiue: monstrant en quoy science & prudence differẽt. En tout ce discours il refute couuertement les philosophes Stoiques.

Mais pourautant que lon ne trouue pas que toute vertu soit vne mediocrité, ni ne l'appelle-on pas toute morale, afin de mieux en monstrer & declarer la difference, il faut commẽcer vn peu de plus haut. Toutes les choses sont ou absoluëment & simplemẽt en leur estre, ou relatiuement, eu esgard à nous. Absoluëment sont en leur estre, comme la terre, le ciel, les estoilles, & la mer: relatiuement au regard de nous, cõme bon, mauuais profitable, nuisible: plaisant, desplaisant. La raison contemple l'vn & l'autre, mais le premier genre des choses qui sont absoluëment, apartient à science & à contemplation, comme son obiect: le secõd, des choses qui sont relatiuement, eu esgard à nous, apartient à consultation & action: & la vertu de celui-là est sapience, la vertu H de cestui-ci, prudence: & y a difference entre prudence & sapience, d'autãt que prudence consiste en vne relation, & application de la partie contemplatiue de l'ame, à l'action & au regime de la sensuelle & passible selon raison, tellemẽt que prudence a besoin de la fortune, là où sapiẽce n'en a que faire, pour attaindre & paruenir à sa propre fin, ni aussi de consultation, par ce qu'elle cõcerne les choses, qui sont tousiours vnes & tousiours de mesme sorte. Et cõme le Geometrien ne consulte pas touchant le triangle, à sçauoir s'il a trois angles egaux à deux droits, ains le sait certainement, & la consultation se fait des choses qui sont & auienent tantost d'vne sorte, & tãtost d'vne autre, nõ pas de celles qui sont fermes & stables tousiours en vn estre immuable:

Occupation de la science.

aussi l'entendement & ame speculatiue exerceant ses functions sur les choses premieres & permanentes qui ont tousiours vne mesme nature, & qui ne reçoiuent

point

A point de changement, est exempte de toute consultation. Mais la prudence descendant aux choses pleines de variation, de troubles & de confusion, il est force qu'elle se mesle souuent des choses fortuites & casuelles, & qu'elle vse de consultation en choses si douteuses & si incertaines, & apres auoir consulté, qu'elle viene lors à mettre la main à l'œuure & à l'action, assistee de la partie raisonnable, laquelle elle tire quand & soy aux actions, car elles ont besoin d'vn instinct & esbranlement que fait l'habitude morale en chasque passion: mais cest instinct là a besoin de raison qui le limite, afin qu'il soit moderé, afin qu'il ne passe point outre, ni ne demeure point deça le milieu, parce que la partie brutale & passible a des mouuemens qui sont les vns trop vehemens & trop soudains, les autres trop tardifs & plus lasches qu'il n'apartient. C'est pourquoy nos actions ne peuuent estre bonnes qu'en vne sorte, & mauuaises en plusieurs, comme lon ne peut assener au but que par vne sorte seulement, mais bien le peut on faillir en plusieurs, en donnant ou plus haut ou plus bas B qu'il ne faut. L'office donques de la raison actiue selon nature est, d'oster & retrencher tous exces & toutes defectuositez aux passions, parce que quelquefois l'instinct & esbranlement, soit par infirmité, ou par delicatesse, ou par crainte, ou par paresse, se lasche & demeure court au deuoir, & là se treuue la raison actiue, qui le resueille & l'excite. Et quelquefois aussi au contraire, se laisse aller à la desbordee, estant dissolu & desordonné, & la raison lui oste ce qu'il a de trop vehement, reglant ainsi & moderant ce mouuement actif, elle imprime en la partie irraisonnable les vertus morales, qui sont mediocritez entre le peu & le trop. car il ne faut pas estimer que toute vertu consiste en mediocrité, d'autant que la sapience & prudence, qui n'ont besoin aucun de la partie brutale & irraisonnable, gisent seulement au pur & sincere entendement & discours du pensement, non suiettes aux passions, n'estans autre chose que sensuelle, en laquelle raison se forme & engendre la tres-diuine & tres-heureuse science, mais la vertu morale tenant de la terre à cause du corps, a besoin des passions, comme C d'outils & de ministres, pour agir, & faire ses operations, n'estant pas corruption ou abolition de la partie irraisonnable de l'ame, ains plustost le reglement & l'embellissement d'icelle, & est bien extremité quant à la qualité & à la perfection, mais non pas quant à la quantité, selon laquelle elle est mediocrité, ostant d'vn costé ce qui est excessif, & de l'autre ce qui est defectueux. MAIS pource qu'il y a milieu & mediocrité de plusieurs sortes, il nous faut definir quel milieu & quelle mediocrité est la vertu morale. Premierement donc, il y a vn milieu qui est composé de deux extremitez, comme le gris ou le tanné, composé du blanc & du noir. Et ce qui contient ou qui est contenu est moien & milieu entre ce qui contient & ce qui est contenu seulement, comme le nombre de huit entre le douze & le quatre. Ce qui ne participe & ne tient de nulle des extremitez s'appelle aussi moien & milieu, comme ce qui est indifferent entre le bien & le mal, mais vertu ne peut estre milieu ne moien selon par vne de ces interpretations là, par ce qu'elle ne peut estre composition ni meslá- D ge de deux vices, ni ne peut contenir ce qui est moins, ni estre contenue de ce qui est plus que le deuoir, & si n'est point du tout exempte des passibles emotions suiettes au trop & au peu, & au plus & au moins. Mais plustost elle est & s'appelle milieu & moien, selon la mediocrité qui est aux sons & aux accords des voix, car il y a en la Musique vne note & vne voix qui s'appelle moienne, pource qu'elle est au milieu de la basse & de la haute que lon appelle Hypaté & Neté, se retirant de la hautesse de l'vne qui est trop aiguë, & de la bassesse de l'autre qui est trop grosse: aussi la vertu morale est vn certain mouuement & puissance en la partie irraisonnable de l'ame qui tempere le relaschement ou roidissement, & le plus & moins qui y peuuent estre, reduisant chascune passion à temperature moderee pour la garder de faillir. En premier lieu donc ils disent, que la force ou prouësse & vaillance est le moien & le milieu entre couardise & temerité, desquelles deux extremitez l'vne est exces

Occupation de la Prudence.

Effect de la raison.

D'où vient que les actions humaines ne peuuét estre bónes qu'en vne sorte, & mauuaises en plusieurs.

Que c'est de la vertu morale.

Sauoir si toute vertu consiste en mediocrité.

Pourquoy la vertu morale n'abolit point les passions.

V. De ce que dessus il prend occasion de venir à la definition du milieu & de la mediocrité de la vertu morale, où il verifie de nouueau son intention: ce qui sert de quatriesme response à l'obiection sus mentionnee.

Comparaison de la vertu morale auec la musique.

Explication de la definition precedente.

& l'autre defaut de la passion d'ire. La liberalité est vn moien entre chicheté & prodigalité: clemence entre indolence & cruauté: iustice moien entre distribuer plus & moins de ce qu'il faut es contraux & affaires des hommes les vns auec les autres: temperance milieu entre l'impassibilité insensible, & la dissolutió desbordee es voluptez: en quoy principalement & plus clairement se donne à conoistre la difference qu'il y a de la partie brutale à la partie raisonnable de l'ame: & voit-on euidemment, qu'autre chose est la passion, & autre chose la raison, par ce qu'autrement il n'y auroit point de difference entre la temperance & la continence, & entre l'intemperance & l'incontinence es voluptez & cupiditez, si c'estoit vne mesme partie de l'ame qui iugeast, & qui conuoitast: mais maintenant la temperance est quand la raison gouuerne & manie la partie sensuelle & passionnee, ne plus ne moins qu'vn animal bien donté & bien fait à la bride, le trouuát obeissant en toutes cupiditez, & receuant volontairement le mors. Et la continence est quand la raison demeure bien la plus forte, & emmene la concupiscence: mais c'est auec douleur & regret, par ce qu'elle n'obeit pas volôtiers, ains va de trauers à coups de baston, forcee par le mors de bride, faisant toute la resistance qu'elle peut à la raison, & lui donne beaucoup de trauail & de trouble: comme Platon, pour le mieux donner à entendre par similitude, fait qu'il y a deux bestes de voiture qui tirent le chariot de l'ame, dôt la pire combat, estriue & regimbe contre la meilleure, & donne beaucoup d'afaire & de peine au cocher qui les conduit, estát contraint de tirer alencontre, & tenir roide, de peur que les resnes purpurees, comme dit Simonides, ne lui eschapent des mains. Voila pourquoy ils ne tienét point que continéce soit vertu entiere & parfaite, ains quelque chose moindre, par ce que ce n'est point vne mediocrité de consonáte harmonie & accord du pire auec le meilleur, ne qui retranche ce qu'il y a de trop en la passion, ni l'appetit n'obeit point volontairement de gré à gre à la raison de l'ame, ains lui fait de la peine, & en reçoit aussi, & finalement est rengé sous le ioug par force, comme en vne sedition ciuile, là où les deux parties discordantes se voulans mal, & se faisans la guerre l'vne à l'autre, habitent dedans vne mesme closture de ville, comme dit Sophocles,

Difference entre la continence & la témperance, & ample discours sur cela.

Similitude, prinse de Platon, pour enrichir ce que dessus.

Continence est moins que Temperance.

Comparaison pour preuue de cela.

En la tragedie d'Oedypus le tyran.

La cité est pleine d'encensements,
Pleine de chants, & de gemissements.

telle est l'ame du continent, pour le combat & le discord qu'il y a entre la raison & l'appetit. C'est pourquoy ils tienent aussi, que l'incontinence n'est pas du tout vice, ains quelque chose de moins, mais que l'intemperance est le vice tout entier, pour ce qu'elle a l'affection mauuaise & la raison gastee & corrompue, estát par l'vne poulsee à appeter ce qui est deshonneste, & par l'autre induite à mal iuger & consentir à la cupidité deshonneste: de maniere qu'elle perd tout sentiment des fautes & pechez qu'elle commet, là où l'incontinence retient bien le iugement sain & droit par la raison, mais par la vehemẽce de la passion plus puissante que la raison, elle est emportee contre son propre iugement: aussi est elle differéte de l'intéperance, d'autant qu'en l'vne la raison est vaincue par la passion, & en l'autre elle ne combat pas seulement. L'incontinét en combatant quelque peu, se laisse à la fin aller à sa côcupiscence: l'intemperant en consentant, aprouuant & louant, suit son appetit. L'intemperát est bien aise & se resiouit d'auoir peché, l'incontinent en a douleur & regret: l'intéperant va gayement & affectueusement apres sa vilenie: l'incontinent enuis & mal volontiers abandonne l'honnesteté: & s'il y a difference entre leurs faits & actions, il n'y en a pas moins entre leurs paroles, car les propos de l'intemperant sont tels,

Intemperance est plus qu'incontinence.

Preuue euidente de ce que dessus: cófermee par plusieurs tesmoignages des Poetes.

En diuers endroits des anciens Poetes tragiques & comiques.

Crace il n'y a ni plaisir en ce monde,
Sinon auec Dame Venus la blonde:
Puissent mes yeux par mort esuanouir
Alors que plus ie n'en pourray iouir.

Vn

A Vn autre dit, Boire, manger, & paillarder, c'est le principal : tout le reste ie l'estime accessoire, quant à moy. Celui-là est de tout son cœur enclin aux voluptez, & miné par dessous: aussi ne l'est pas moins celui qui dit,

Laisse moy perdre, il me plaist de perir,

Propos d'vn hômé intemperant.

Car il a le iugement auec l'appetit gasté & corrompu, depuis qu'il parle ainsi. Mais les propos & paroles de l'incontinent sont autres & differentes,

Propos d'vn hômé incontinent.

I'ay le sens bon, mais nature me force, Et cest autre,
Helas helas, c'est diuine vengeance,
Que l'homme ayant du bien la conoissance,
N'en vse pas, ains fait tout le contraire. Et cest autre,
Là le courroux ne peut non plus durer
Ferme, que l'anchre en tourmente asseurer
La naue estant fichee dans du sable,
B *Qui ne tient coup, & ne demeure stable.*

Il ne dit pas mal, ni de mauuaise grace, l'anchre fichee dedans le sable, pour signifier la foible tenue de la raison, qui ne demeure pas fichee & ferme, ains par la lascheté & molle delicatesse de l'ame, laisse aller son iugement: & n'est pas loin aussi de celle comparaison ce que dit vn autre,

Comparaisons propres pour exprimer la nature de l'incontinence & de l'intemperance.

Comme vne naue attachee au riuage,
Venu le vent rompt tout chable & cordage.

Car il appelle chable & cordage le iugement de la raison qui resiste à l'acte deshonneste, lequel viẽt à se rompre par l'impetuosité de la passion, comme d'vn vent violent, car, à dire la verité, l'intemperance est poussee par cupiditez à pleines voiles dedans les voluptez, & lui mesmes s'y dresse & s'y accommode: mais l'incontinent y va, par maniere de dire, de trauers, desirant s'en retirer, & repousser la passion qui l'attire, mais à la fin il se laisse couler & tomber en l'acte deshonneste, ainsi que Timon le C donne à entendre par ces vers dont il picquoit Anaxarchus,

Confirmation par le tesmoignage de Timon.

D'Anaxarchus hardie & permanente
La force estoit comme vn chien impudente
Où que ce fust qu'il se voulust ietter,
Mais malheureux, comme i'oy raconter,
Il se iugeoit pource que sa nature
A volupté encline outre mesure
(Dont la plus part de ces Sages ont peur)
Le retiroit arriere de son cœur.

Car ni le sage n'est continent, mais temperant: ni le fol incontinent, mais intemperant, par ce que le temperant se plait & delecte des choses belles & hõnestes, & l'intemperant ne se fasche & desplaist pas des deshonnestes: parquoy l'incontinence conuient propremẽt & ressemble à vne ame sophistique, qui a bien l'vsage de la raison, mais si imbecille, qu'elle ne peut pas perseuerer & demeurer ferme en ce qu'elle D a vne fois iugé estre le deuoir. VOILA doncques les differences qu'il y a entre l'intemperance & l'incontinence, & aussi entre la temperance & la continence: car le remords, le regret, & le contre-cœur n'ont point encore abandonné la continence, là où en l'ame temperãte tout est aplany: il n'y a rien emeu qui batte, tout y est sain: de sorte que qui verroit l'obeissance grande, & la tranquillité merueilleuse, dont la partie raisonnable est vnie & incorporee auec la raisonnable, il pourroit dire,

Conclusion de la difference qui est entre l'intemperant & l'incontinent.

VI. *Ayant respondu aux difficultez qui se pouuoyent presenter en sa dispute, il entre proprement en son propos touchant le discours & effort de la raison ou temperance en l'ame.*

Odyss. liu. 5.

Alors le vent auoit du tout cedé,
Et luy estoit le calme succedé
Sans nulle balaine, ayant des mers profondes
Dieu appaisé totalement les ondes.

Ayant posé sa maxime, qu'en l'ame tẽperante la partie irraisonnable est soumise & vnie à la raisonnable, il viene à disputer des affections & passions de l'ame, contre les Stoiques.

Aiant la raison assopi les excessifs, furieux & forcenez mouuemens des cupiditez &

passions, & celles dont la nature a necessairement besoin, les ayant rendues tellemẽt E souples & obeissantes, amies & secondantes toutes les intentiõs & toutes les volontez de la raison, que ni elles ne courent deuant, ni ne demeurent derriere, ni ne font desordre quelconque par aucune desobeissance,

Comme vn poulain suit la iument qu'il tette.

Ce qui confirme le dire de Xenocrates touchant ceux qui prenent à bon escient l'estude de la philosophie, que seuls ils font volontairement ce que les autres font mal-gré eux pour la crainte des loix, s'abstenans de satisfaire à leurs appetis desordonnez pour la doute des peines, comme les chiẽs pour la peur des coups de baston, & le chat pour le bruit, ne regardans seulement qu'au danger de la peine. Or qu'il y ait en l'ame sentiment d'vne telle fermeté & resistance alencontre des cupiditez, comme s'il y auoit quelque chose qui les combatist, & qui leur fist teste, il est bien euident, toutesfois il y en a qui maintienent, que la passion n'est point chose differente ni diuerse de la raison, & que cela qui se sent n'est point vn combat de deux diuerses choses, ains changement d'vne seule, qui est la raison, mais que nous ne nous apperceuons pas de ce changement, à cause de sa soudaineté, ne considerans pas cependant, que c'est vn mesme suiet de l'ame, laquelle de sa nature sait conuoiter, & se repentir, se courroucer & auoir peur, qui tẽd à faire chose deshonneste attiree par la volupté, & à l'oposite aussi s'en retient par crainte de la peine: car il est certain, que cupidité, crainte, & autres semblables passions, sont opinions peruerses, & mauuais iugemens qui s'impriment non en diuerses parties de l'ame, ains en celle qui est la principale, c'est à sauoir le discours de la raison, de laquelle les passions sont inclinations, consentemens, appetitions, mouuemens & operations, brief qui se changent legerement en peu d'heure, & dont l'impetuosité & vehemence violente est fort dangereuse, à cause de l'imbecillité & incõstance de la raison, ne plus ne moins que les courses des petis enfans. Mais le discours de ces oppositiõs là, premierement est contraire à l'euidence notoire, & au sens commun, car il n'y a personne qui en G soy mesme ne sente vne mutation de cõcupiscence en iugemẽt, & à l'opposite aussi de iugement en concupiscence: & voyõs que l'amant ne cesse point d'aimer, encore qu'en son entẽdement il discoure & iuge, qu'il se faille departir de l'amour, & lui resister, ni derechef aussi ne sort-il point du discours & du iugemẽt, quand il se lasche & se laisse aller à sa cupidité, ains lors que par la raison il combat alencontre de sa passion, il est encore actuellement en la passion: & semblablement à l'heure mesme qu'il se laisse vaincre de la passion, il void & conoit par le discours de la raison, le peché qu'il commet: de maniere que ni par la passion il ne perd point la raison, ni par la raison il n'est point deliuré de la passion, ains branslant tantost en vn costé & tantost en l'autre, il demeure neutre, mestoyen, & commun entre les deux. Mais ceux qui estiment, que la principale partie de l'ame soit maintenant la cupidité, maintenant le discours qui s'oppose à la cupidité, ressemblent proprement à ceux qui voudroient dire, que le veneur & la beste sauuage ne fussent pas deux, ains vn tout H seul corps qui se changeast tantost en vne beste, & tantost en vn veneur: car, & ceux là en vne chose toute euidente ne verroient goutte, & ceux-ci parlẽt cõtre leur propre sentiment, attendu qu'ils sentent realement & de faict en eux mesmes, non vne mutation d'vn en deux, mais vn estrif & combat de deux l'vn contre l'autre. Pourquoy doncques (disent-ils, ce qui delibere, & qui consulte en nous, n'est-il aussi bien double, ains est simple & seul? C'est bien allegué, respondrons nous, mais l'euenement & l'effect en est tout different: car ce n'est pas la prudence de l'homme qui combat contre soy mesme, ains se seruant d'vne mesme puissance, & faculté de ratiociner, elle touche diuers argumens: ou plustost, dirons nous, c'est vn mesme discours employé en diuers suiets & matieres differentes: & pourtant n'y a-il point de douleur ni de regret aux discours qui sont sans passion, ni ne sont point les consultans

Pour verifier plus clairement sa maxime, il met en auant l'opinion des Stoiques qui tenoient que les affections ne sont qu'opinions: & que toutes les passions de l'ame ne sont rien sinon changement de raison.

1. Responce à l'opinion des Stoiques: que manifestement les passions & la raison sont choses distinctes.

2. Secõde responce, prinse du combat de la concupiscence & de la raison, qui monstre que l'homme brãsle entre ces deux extremitez qui se trouuẽt ensemble, mais pourtant ne sont pas confuses.

3. Troisiesme respõse, prinse d'vne elegante comparaison du veneur & de la beste sauuage.

Obiection pour les Stoiques aux respõses precedentes. Pertinente response de l'auteur.

tans

A tant forcez de tenir vne des parties contraires, contre leur propre volonté, si ce n'est que d'auenture il n'y ait secrettement quelque passion attachee à l'vne des parties, comme qui aiousteroit sous main quelque chose à l'vn des bassins de la balance: ce qui auient bien souuent, & lors ce n'est pas le discours de la ratiocination qui se contrarie à soy-mesme, ains est quelque passion secrette qui repugne à la ratiocination, comme quelque ambition, quelque emulation, quelque faueur quelque ialousie, ou quelque crainte contreuenāt au discours de la raison: & il semble que ce soyēt deux discours qui de paroles se combatent l'vn contre l'autre, ainsi qu'il appert clairement par la sentence de ces vers d'Homere,

Confirmation par l'autorité du poete Homere.
Iliad. liu. 7.

Honte ils auoyent du combat reietter
Le refusant & peur de l'accepter. Et de ces autres,
Souffrir la mort est chose douloureuse,
Mais renommee on acquiert glorieuse:
B *Craindre la mort est vne lascheté,*
Mais il y a à viure volupté.

Voila pourquoy au iugement des procez, les passions qui s'y coulent, sont ce qui les fait longuement durer: & au conseil des Princes & des Roys, ceux qui y parlēt en faueur de quelque partie, ne le font pas, ni ne defendent pas l'vne des sentences pour la raison, ains se laissent trauerser à quelque passion contre le discours de l'vtilité. C'est pourquoy és citez qui sont gouuernees par vn Senat, les Magistrats qui seient en iugement ne permettēt pas aux orateurs & aduocats d'esmouuoir les affections: car le discours de la raison n'estant empesché d'aucune passion tend directemēt à ce qui est bō & iuste: mais s'il s'y met quelque passiō à la trauerse, alors le plaisir ou desplaisir y engēdre combat & dissention alencōtre de ce que lon iuge estre bon. Qu'il soit ainsi, pourquoi est-ce, qu'aux disputes de la philosophie on ne void point que les vns soyēt amenez auec douleur & regret par les autres en leurs opiniōs? Ains Aristote mesme, Democritus & Chrysippus ont depuis reprouué quelques auis qu'ils

4. Quatriesme response au paradoxe des Stoiques, prinse de la consideration de ce qui suruient es proces, es conseils des princes, es plaidoyez des orateurs, es disputes, & es retractations des Philosophes.

C auoyent aprouuez, sans regret ne fascherie quelconque, mais plustost auec plaisir, pource qu'en la partie speculatiue de l'ame, il n'y a aucune contrarieté de passions à cause que la partie irraisonnable de l'ame se repose & demeure quoye, sans curieusement s'ingerer de s'en entremesler. Ainsi le discours de la ratiocination, aussi tost que la verité lui aparoit encline volontiers en celle part, & abādonne le mensonge, d'autant qu'en lui est, nō ailleurs, la faculté de croire ou descroire: là où les conseils & deliberations d'afaires, les iugemēs & arbitrages, pour la plus part estans pleins de passions, rendent le chemin malaisé, & donnent bien de la peine à la raison, qui est arrestee & empeschee par la partie irraisonnable de l'ame, qui luy resiste, en lui mettant au deuant quelque plaisir, ou quelque crainte, ou quelque douleur ou cupidité, dequoy le sentiment est le iuge, touchant à l'vne & à l'autre partie: car si bien l'vne surmonte, elle ne deffait pas pour cela l'autre, ains la tire à soy malgré elle par force,

5. Cinquieme response, tiree de la consideration de l'occupation du discours & des cōseils & iugemens humains: proprement discernez, pour monstrer ce que peut la raison contre la passion, & que fait l'ame contemplatiue quand deux contraires opinions se rencontrent en elle.

D comme celui qui se tanse & se reprend soy-mesme pour estre amoureux, vse du discours de sa raison contre sa passion, estans tous les deux ensemble actuellement dedans son ame, ne plus ne moins que si auec la main il reprimoit & repoussoit l'autre partie enflammee d'vne fieure de passion, sentant les deux parties realement se battans l'vne contre l'autre dedans soy-mesme: là où es disputes & inquisitions non passionnees, telles que sont celles de l'ame speculatiue & contemplatiue, si les deux parties se trouuent egales, il ne se fait point de iugement, ains y a vne irresolution, qui est comme vne pause & vn arrest de l'entendemēt, ne pouuāt passer outre, ains demeurāt suspendu entre deux cōtraires opiniōs: & s'il auiēt qu'il encline en l'vne des opinions, la plus forte dissoult l'autre, sans qu'elle en deuiene marrie, ni qu'elle en cōteste obstineement contre l'opinion. Bref là où il y a vn discours & vne ratiocination qui semble contrarier à l'autre, ce n'est pas que lon sente deux diuers suiets, mais

Conclusion de la dispute precedēte.

vn seul en diuerses apprehensions & imaginations. Mais quand la partie brutale E combat alencontre de la raisonnable, estant telle qu'elle ne peut ni vaincre ni estre vaincue, sans regret & douleur, incontinét ceste bataille diuise l'ame en deux, & réd ceste diuersité toute euidente & manifeste.

VII. Continuation du discours des affectiōs de l'ame, & sixieme response au paradoxe des Stoiques qui confondoyēt la passiō auec le discours de la raison.

SI ne conoit-on pas seulement à ce cōbat, qu'il y a differéce entre la source de la passion, & celle de la raison, mais aussi à ce qui s'en ensuit, par ce que l'on peut aimer vn gentil enfant & bié né à la vertu, & en aimer aussi vn mauuais & dissolu. Et se peut faire que lon vse de courroux iniustement alencontre de ses propres enfans, ou de ses peres & meres, & que lon en vse aussi iustement pour ses enfans, & pour ses peres & meres alencontre des ennemis & des tyrans: & comme là se sent manifestemét le combat & la difference de la passion d'auec le discours de la raison, aussi la sent on icy de l'obeissance & de la suite de la passion qui se laisse conduire & mener à la raison.

Premier exemple pour confirmation de la 6. response.

Comme pour exemple, il auient souuent qu'vn homme de bien espouse vne femme selon les loix, en intention de l'honorer & de viure auec elle iustement & honestement: mais puis apres la lon- F gue conuersation par laps de temps y ayāt imprimé la passion d'amour, il apperçoit en son entendement, qu'il la cherit & l'aime plus tendrement qu'il n'auoit proposé du commencement.

2. Exemple.

Et les ieunes gens qui rencontrent des maistres & precepteurs gentils, les suiuent & les caressent du commencement pour l'vtilité qu'ils en reçoiuent, mais par traict de temps puis apres, ils les aiment cordialement: & au lieu qu'ils leur estoient familiers & assidus disciples seulement, ils en deuienent amoureux.

3. Exemple.

Autant en auient il enuers les magistrats, enuers les voisins, & enuers les alliez: car du commencement nous hantons auecques eux ciuilement & par obligation de quelque honesteté: mais puis apres nous ne nous donnons garde, que nous les aimons cherement, venāt la raison à persuader & y attirer la partie de l'ame qui est le suiect des passions.

Deuxiesme confirmation par le tesmoignage d'vn poete.

Et celui qui a dit le premier ce propos,

Il y a deux hontes, l'vne louable,
L'autre fardeau qui les maisons accable, G

ne monstre-il pas manifestement, qu'il auoit en soy-mesme souuent experimenté que ceste passion luy auoit par dilayer contre raison & differer de iour à autre, ruiné ses afaires & fait perdre de belles occasions?

VIII. Eschappatoire des Stoiques pour aneantir les responses precedentes qui discernent la raison d'auec les passions.

A VSQVELLES preuues ces Stoiques ci se rendans, pour l'euidence manifeste qu'il y a, appellét hōte vergōgne, & volupté ioye, & peur circonspection: en quoy on ne les sauroit pas iustement reprendre de ces desguisemens là de noms honnestes, prouueu qu'ils appellassent les mesmes passions, quand elles se rangent à la raison de ces honestes la: & quand elles y repugnét & la forcent de ces fascheux-ci.

Response, qu'en se monstrans Sophistes, ils ne sauroyét vrayement ni reellement confondre la raison & les passions, estans conuaincus du contraire en leurs propres personnes.

Mais quand estans conuaincus par larmes qu'ils espandent, par tremblement de leurs membres, par changement de couleur, ils appellent, au lieu de douleur & de peur, ie ne say quelles morsures & contractions, & qu'ils disent au lieu de cupidite, promptitude, pour cuider diminuer l'imperfectiō de leurs passions, il semble qu'ils inuentét & mettent en auant des iustificatiōs plus aparentes que vrayes, & sophistiques, non pas philosophiques, cuidant pour neant H s'exempter & esloigner des choses par les changemens & desguisemens des noms, & toutefois eux-mesmes appellét encore ces ioyes là, ces promptitudes de volonté, ces circonspections retenues, Eupathies, c'est à dire, bonnes affections ou droites passions, & non pas impassibilitez, vsans en cest endroit des noms comme il apartient.

2. Seconde response tiree de la consideration des beaux effects de la raison es sages, & des troubles qu'esmeuuent les passions es vicieux.

Car il se fait alors vne droiture de passions, quand le discours de la raison vient non à abolir & oster du tout les passions, mais à les regler & bien ordonner en ceux qui sont sages: mais les vicieux & incontinens que leur auient il quand ils ont iugé qu'il leur faut aimer pere & mere, au lieu d'vne amie ou d'vn ami? Ils ne peuuent venir à bout de le faire, & au cōtraire, s'ils ont iugé qu'il leur faille aimer vne courtisane ou vn flatteur, ils les aiment incontinent.

3. Troisieme response renferme & ratifiee par la propre confession des Stoiques, nommément de Chrysippus l'vn des principaux de ceste secte.

Or si c'estoit vne mesme chose que la passion & le iugement, il faudroit que aussi tost comme lon auroit iugé, qu'il

seroit

A seroit besoin d'aimer ou de hair, que l'aimer ou le hair s'en ensuiuist incontinent: mais au contraire tout au rebours auient, par ce que la passion s'accorde bien auec quelques iugemés, & à d'autres elle repugne: parquoy eux-mesmes forcez par la verité des choses, disent bien que toute passion n'est pas iugement, ains seulement celle qui emeut l'appetition forte & vehemente, confessans par là, que ce sont choses diuerses en nous, celle qui iuge, & celle qui souffre, c'est à dire, qui reçoit les passions, côme ce qui remue, & ce qui est remué. Chrysippus mesmes en plusieurs passages definissant que c'est patience & continence, dit que ce sont habitudes aptes & idoines à suiure l'election de la raison: par où il monstre euidemment, qu'il est contraint de confesser & auouër, que c'est autre chose en nous, ce qui suit en obtemperant, ou qui repugne en n'obtemperant pas, que ce qui est suiui, ou non suiui. ET quant à ce qu'ils tienent que tous pechez sont egaux, & toutes fautes egales, il n'est pas maintenant temps ne lieu à propos pour le refuter: mais bien diray-ie en passant, que en
B la plus part des choses ils se trouueront repugner & resister à la raison, contre l'aparence & euidence toute manifeste: car toute passion selon eux est faute, & tous ceux qui se dueillent, ou qui craignent, ou qui apetent, faillent. Or y a-il certainement de grandes differences entre les passions seló plus & moins: car qui diroit que la peur de Dolon fust esgale à celle d'Aiax, qui regardoit tousiours derriere lui & se retiroit au petit pas d'entre les ennemis,

IX. De ce que dessus, Plutarque prend proprement occasion d'entrer en la dispute de l'inesgalité des affections, dependante de l'autre, & refute par diuerses raisons le paradoxe des Stoiques, qui estimoyét tous pechez egaux.

L'vn des genoux auançant de peu l'autre,

comme dit Homere: & entre la douleur de Platon pour la mort de Socrates & celle d'Alexádre pour la mort de Clytus, qui s'en voulut tuer luy-mesme? Car les douleurs & regrets croissent infiniement quand c'est contre toute aparence de raison, & l'accident est bien plus grief & plus angoisseux quand il auient tout au rebours de l'esperance: côme, pour exemple, si vn pere qui s'attendoit de voir son fils auancé en honneur & credit, entend dire qu'il est en prison, là où on luy donne la ge-
C henne fort estroit, ainsi que Parmenion entendit de son fils Philotas. Et qui diroit que le courroux de Nicocreon à l'encontre d'Anaxarchus ait esté pareil à celui de Magas alencontre de Philemó, tous deux ayans esté iniuriez & outragez de paroles par eux? car Nicocreon fit piler & briser Anaxarchus auec des pilons de fer dedans vn mortier: & Magas commanda au bourreau d'appliquer le trenchant de l'espee nue sur le col de Philemon, sans lui faire autre mal, & puis le laisser aller. C'est pourquoy Platon appelle l'ire & le courroux, les nerfs de l'ame, pour donner à entendre qu'ils se peuuent lascher & roidir. Pour repousser ces obiectiós là, & autres semblables, ils disent que ces tensiós & roidissemens là des passions ne se font pas par iugement, attendu qu'il y a faute en toutes, mais que ce sont certaines pointures d'aiguillons, & certaines contractions & dilatations qui reçoiuent plus ou moins par raison: & toutefois encore y-a il difference quant aux iugemens, par ce que les vns iugent que la pauureté n'est pas mal, & les autres tienent que c'est vn bien grád mal,
D & les autres encores plus, iusques à se ietter du haut des rochers dedans la mer, pour en eschapper. Les vns tienent que la mort est mal, en ce qu'elle nous priue de la fruition du bien: les autres disent, qu'il y a sous la terre des maux eternels, & des punitions horribles. Et la santé aucuns l'aiment côme chose vtile, & qui est selon nature: aux autres il semble, que c'est le souuerain des biens, tellemét que sans elle les richesses ne seruent de rien, ni les enfans, ni les estats, non pas

Iliad. liu. 9. & 10.
1. Par la conference des passions bien diuerses entre les vertueux & vicieux il monstre la fausseté de ce paradoxe.

2. Par l'apophtegme de Platon.

Subterfuge des Stoiques, faisans toutes fautes esgales.

La Royauté qui l'homme esgale à Dieu.

voire iusques à dire, que les vertus mesmes ne seruét de rien, & sont si inutiles, si elles ne sont acópagnees de la santé: de sorte qu'il appert, que aux iugemens mesmes on erre plus & moins. Mais il n'est pas maintenant à propos de refuter cela, seulement faut-il de là prédre ce qu'ils confessent eux mesmes, qu'il y a vne partie du iugement qui est irraisonnable, en laquelle ils tienent que se forme la passió plus grande & plus

Response au subterfuge precedent.

9. Par les confessiõs de Chrysippus, prince des Stoiques, appuyees sur le tesmoignage de Menander.

vehemente, contestans de voix & de parole, & cependant confessans de fait la chose à ceux qui maintienent, que la partie qui reçoit les passions de l'ame est differente de celle qui iuge & qui discerne. Et Chrysippus en son liure qu'il a intitulé Anomologie, apres qu'il a dit, que la cholere est aueugle, & qu'elle nous empesche de voir bien souuent ce qui est tout euidẽt, & qu'elle offusque & se met au deuant de ce que lon sait parfaitement, vn peu apres il dit: Car les passions qui suruienent chassent du tout hors le discours de la raison, &, cõme si lon estoit d'autre aduis, poussent l'homme à faire de contraires actions. Puis il allegue le tesmoignage de Menander, E

O moy chetif helas en ce temps là
Que ie choisi non ceci, mais cela!
En quel endroit de toute ma personne
Estoit logé ce qui en moy raisonne?

Et passant encore plus outre, Comme ainsi soit, dit-il, que l'animal raisonnable soit né pour en toutes choses vser de la raison, & se gouuerner par icelle, nous la reiettõs neantmoins en arriere par vne autre plus violente force: confessant bien clairement en ces termes, ce qui aduient du debat de la passion alencõtre de la raison. Car ce seroit vne mocquerie, comme dit Platon, de dire qu'vn fust meilleur & puis apres pire que soy mesme, ou qu'il fust maistre & maistrise tout ensemble de soy-mesme, si ce n'estoit pource que naturellement vn chacun de nous est double, & qu'il a en soy vne partie meilleure & vne autre pire. Ainsi celui qui rend la pire partie suiette & obeissante à la meilleure, est continent, & meilleur que soy-mesme: mais celui qui souffre que la partie brutale & irraisonnable de son ame cõmãde, & aille deuant celle qui est plus noble & meilleure, celui-là est incontinẽt, & pire que soy-mesme, faisant contre nature, dautãt que selon nature il est raisonnable que la raison, qui est diuine, marche deuant & cõmande à la partie sensuelle & brutale, qui prend sa naissance du corps mesme, & auquel elle ressemble, de sa proprieté participant, ou pour mieux dire estant pleine des passions du corps mesme, auquel elle est adiointe: ainsi que tesmoignent & declarent tous ses mouuemens qui ne tẽdent qu'à toutes choses materielles & corporelles, & qui prenent leurs roidissemẽs ou relaschemẽs des mutations du corps. Voila pourquoy les ieunes hommes sont prompts, hardis, & en leurs appetis bouillans, iusques à en estre presque furieux, pour la quantité & chaleur de leur sang: & des vieux, au cõtraire, la source de cõcupiscence, qui est au foye, s'estaint, & deuient foible & imbecille, & à l'opposite la raison vient en force & vigueur, dautãt que la partie sensuelle & passionnee vient à s'amortir auec le corps: & c'est cela mesme qui dispose la nature des bestes sauuages à diuerses passions, car ce n'est point pour droites ou peruerses, bonnes ou mauuaises opinions qu'elles ayent, que les vnes sont incitees à faire effort, & se mettre en defense contre quelque peril qui se presente, & les autres sont si esprises de peur & de frayeur, que lon ne les sauroit iamais asseurer, ains les forces qui sont au sang, aux esprits & en tout le corps, sont les diuersitez & differences des passions qui sourdẽt & germẽt de la chair, comme de leur source & racine. Mais en l'hõme que le corps se meuue & souffre quand & les essans des passions, on l'apperçoit euidemment par la couleur palle en frayeur, par la rougeur du visage, par le tremblement des iambes, le batement de cœur en cholere: & au contraire aussi, par les espanouissemens & eslargissemens du visage, quand l'homme est en esperance de quelques voluptez: là où quand l'esprit & l'entendement se meut seul sans passion, alors le corps se repose & demeure quoy, n'ayant communication ni participation quelconque auec la partie qui entend & qui discourt: ou s'il se met à penser quelque proposition de Mathematique ou d'autre science speculatiue, il n'y appelle pas seulement pour adioinct la partie irraisonnable, tellement que par là mesme il appert clairemẽt, que ce sont deux parties differentes en facultez & en puissance. En somme, de toutes les choses qui sont au monde

Au 9. liu. des Loix. (F)

x. Continuation du discours de l'inegalité, des affections, par la consideration des proprietez de la partie raisonnable & irraisonnable de l'ame.

Confirmation de l'argument precedent par exemples euidens pris de ce qui aduient ordinairement aux ieunes hommes, aux bestes sauuages, & en l'homme le plus meur. (G, H)

xi. Conclusion de ce discours, &

A monde, comme eux mesmes le disent, & comme il est aussi tout euidét, les vnes sont regies & gouuernees par habitude, les autres par nature: les vnes par l'ame sensuelle & irraisonnable, les autres par celle qui a la raison & l'entendement, dequoy l'hôme est en tout participant, & né auec toutes ces differences: car il est contenu par habitude, & nourri par nature, & vse de raison & d'entendemét, ainsi a il sa part de ce qui est irraisonnable, & est nee auec luy, non venue ni introduite d'ailleurs, la source & cause primitiue des passions, laquelle par consequent lui est necessaire: & pource ne la faut pas oster ni desraciner du tout, ains seulement la cultiuer, la regir & gouuerner. Pourtant ne faut-il pas, que la raison face côme iadis fit Lycurgus le roy de Thrace qui fit couper les vignes pourautant que le vin enyuroit: ni ne faut pas qu'elle retrenche tout ce qu'il y peut auoir de profitable en la passion, auec ce qu'il y a de dômageable: ains faut qu'elle face comme le bon Dieu, qui nous a enseigné l'vsage des bonnes plãtes, & arbres fruictiers, c'est de retrãcher ce qu'il y a de sauuage, & oster ce B qu'il y a trop, & au demeurant cultiuer ce qu'il y a d'vtile: car ceux qui craignent de s'enyurer, ne respãdent pas le vin en terre: ni ceux qui craignét la violẽce de la passiõ, ne l'ostét pas du tout, ains la temperét, côme lon dompte bien la fierté des bœufs & des cheuaux, pour les garder de regimber & de sauter: aussi le discours de la raison se sert des passiõs quand elles sont bien dõptees & bien duites à la main, sans eneruer ni du tout couper à la racine la partie de l'ame qui est nee pour seconder & seruir:

comme la partie irraisonnable de l'ame doit estre maniee.

Comparaison gentile à ce propos.

Precepte singulier opposé au paradoxe des Stoiques.

Il n'y a rien si vtile au mõde que la cõionction des passions auec la raison quand elles la secondent.

Le cheual est pour seruir à la guerre:
Pour la charrue à labourer la terre
Il faut le bœuf: le Dauphin court volant
Iouxte la nef en pleine mer cinglant:
Au fier sanglier qui de cuer menace,
Faut vn leurier hardi qui le terrace,

ce dit Pindare: mais l'entretenemét des passiõs est encore bien plus vtile que toutes C ces bestes là, quand elles secõdent la raison, & seruent à roidir les vertus, comme l'ire moderee sert à vaillãce, la haine des meschãs sert à la iustice, l'indignatiõ alencõtre de ceux qui indignement sont heureux: car leur cœur esleué de folle arrogãce & insolẽce à cause de leur prosperité a besoin d'estre reprimé, & n'y a personne qui voulust, encore qu'il se peust faire, separer l'indulgẽce de la vraye amitié ou l'humanité de la misericorde, ni le participer aux ioyes & aux douleurs de la vraye biẽ vueillãce & dilection. Et s'il est ainsi, côme il est, que ceux qui voudroient chasser amour du tout à cause du fol amour, erreroient grandement, aussi peu feroient bien ceux qui pour l'auarice, qui est conuoitise d'auoir, voudroient esteindre, & blasmeroiét toute cupidité: & seroiét ne plus ne moins, que ceux qui voudroiét empescher que lon ne courust, pource que lon choppe quelquefois en courant, & que lon ne tirast iamais de l'arc, pource que lon faut aucunefois à donner au blãc: & côme si quelqu'vn ne vouloit iamais ouïr chanter, pourtant que le discorder lui desplairoit: car ainsi D côme la musique ne fait pas l'harmonie de l'accord, en ostant le bas & le haut de la voix, ni la medecine ne ramene pas la santé es corps en ostant le chaut & le froid, mais en les temperant & meslant ensemble par bonne proportion, ainsi est il quant à ce qui est louable es mœurs, quand par la raison il y a vne mediocrité & moderation emprainte es facultez & mouuemens des passions, parce que l'excessiue ioye, l'excessiue douleur & tristesse, ressemblent à la fieure & inflammation du corps, non pas la ioye ni la tristesse simplement. Voila pourquoy Homere dit sagement,

XII. Similitudes & diuerses raisons monstrans les absurditez des Stoiques, qui au lieu de biẽ reigler l'ame, l'abolissoiẽt entant qu'en eux estoit.

Iliad. liu. 13.
Il conferme son dire par le tesmoignage d'Homere.

L'homme de bien n'a iamais trop de peur,
Ni pour effroy ne change de couleur.

Car il n'oste pas la peur simplement, mais l'excessiue peur, afin que lon ne pense pas que la vaillance soit vne folie desesperee, ni que l'asseurance soit temerité. Ainsi faut-il aux voluptez retrencher la trop vehemente cupidité, & es vengeances la trop

grande haine des meschãs: & qui le fera ainsi, se trouuera non point indolent, mais E temperant: & iuste, non point cruel: là où si lon oste de tout point entierement les passions, encore qu'il fust possible de le faire, on trouuera que la raison en plusieurs choses demeurera trop lasche & trop molle, sans action, ne plus ne moins qu'vn vaisseau branlant en mer, quand le vent lui defaut. Ce que bien entendans les legislateurs es establissemens de leurs loix & polices, y meslent des emulations & ialousies des citoiens, les vns sur les autres, & contre les ennemis ils aiguisent la force du courage: & la vertu militaire, auec des tabourins & trompettes, les autres auec des flustes & semblables instrumens de musique. Car non seulement en la poësie, comme dit Platon, celui qui sera espris & raui de l'inspiratiõ des muses, fera trouuer tout autre ouurier, quelque laborieux, exquis & diligent qu'il soit, digne d'estre moqué: mais aussi es combats l'ardeur affectionnee & diuinement inspiree est inuincible, & n'y a homme qui la peust soustenir: c'est vne fureur martiale que Homere dit que les Dieux inspirent aux hommes belliqueux, F

2. Par la façon de faire des sages legislateurs.

Parlé qu'il eut, de grand force il ensla
Le cœur du Roy que dedans il souffla.

Et cest autre,

Il faut qu'il soit assisté d'vn des Dieux,
Qu'il est si fort au combat furieux.

adioustant au discours de la raison comme aiguillon & vne voicture de la passion qui la pousse, & qui la porte. Et nous voyons que ces Stoiques ci, qui reiettent tant les passions, incitent bien souuent les ieunes gens auec louanges, & bien souuent les tansent de bien seueres paroles & aigres reprehensions, à l'vn desquels est adioint le plaisir, & à l'autre le desplaisir, par ce que la reprehension apporte repentãce & vergongne, dont l'vne est comprise sous le genre de douleur, & l'autre sous le genre de crainte: aussi vsent ils de ceux-là principalement aux corrections & reprehensions.

3. Par les faicts des Stoiques mesmes.

C'est pourquoy Diogenes, vn iour que lon louoit hautement Platon, Et que trouuez vous, dit-il, de si grãd & si digne en ce personnage, veu qu'en si long tẽps qu'il G y a qu'il enseigne la philosophie, il n'a encore fasché personne? car les sciences mathematiques ne sont pas si proprement les anses de la philosophie, comme souloit dire Xenocrates, comme le sont les passions des ieunes gens, c'est à sauoir la honte, la cupidité, la repentance, la volupté, la douleur, l'ambition, ausquelles passions la raison & la loy venans à toucher auec vne touche discrette & salutaire, remet promptement & efficacement le ieune homme en la droite voye: tellement que le pædagogue Laconien respondit tresbien, quand il dit qu'il feroit que l'enfant qu'on lui bailloit à gouuerner se resiouiroit des choses honnestes: & se fascheroit des deshonestes: qui est la plus belle & la plus magnifique fin, qui sauroit estre de la nourriture & education d'vn enfant de bonne & noble maison.

4. Par l'apophtegme de Diogenes.

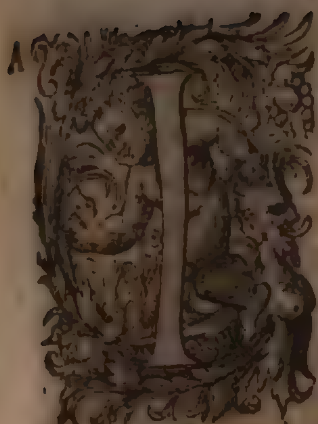
5. Par l'effect de la force qui aparoit en la raison, ce qui est confermé par le dire notable du pædagogue Laconien.

H

Du vice & de la vertu.

SOMMAIRE.

EN ce petit discours, adiousté bien à propos au precedent, l'autheur prouue que ce ne sont les choses exterieures & corruptibles qui mettent l'ame en repos, ains la raison bien reiglee: & apres auoir depeint la misere des vicieux agitez de leurs passions nuict & iour, il monstre par belles similitudes que la philosophie & l'amour de vertu rend l'homme content & bien heureux.

A 

IL SEMBLE que ce soient les habillemens qui eschauffent l'hôme, & toutesfois ce ne sont-ils pas qui l'eschauffent, ne qui lui donnent la chaleur, par ce que chascun d'iceux vestemés à par-soy est froid, de maniere que quand on est en fieure & en chaud mal, on aime à changer souuét de draps & de couuerture, pour se refreschir: mais l'habillemét enueloppát le corps, & le tenant ioint & serré, arreste & côtient la chaleur au dedans que l'homme rend de soy-mesme, & empesche qu'elle ne se respáde parmi l'air. Cela mesme estant es choses humaines trompe beaucoup de gens, lesquels pensent s'ils sont logez en belles & grandes maisons, s'ils possedét grand nombre d'esclaues, & qu'ils amassent grosse somme d'or & d'argent, qu'ils en viuront ioyeusement: là où le viure doucement & ioyeusement ne procede point du dehors de l'homme, B ains au côtraire l'hôme depart & donne à toutes choses qui sont autour de luy ioye & plaisir, quand son naturel & ses mœurs au dedans sont bien composez, par ce que c'est la fontaine & source viue, dont ce contentement procede.

I. Par la similitude des habillemés qui n'eschauffent pas le corps, ains du corps qui donne la chaleur de soy mesme, appert que le contentement ne viens des choses qui nous enuironnent, ains de nostre naturel bien dressé.

La maison est à voir plus honorable,
Où il y a tousiours feu perdurable.

Aussi les richesses sont plus agreables, la gloire a plus de lustre & de splendeur, & l'authorité aporte plus de contentement si la ioye interieure de l'ame y est conjointe, attendu que l'homme supporte & la pauureté, & le bannissement de son pays, & la vieillesse plus patiemment & plus aiseemét, si de lui mesme il a les mœurs douces, & le naturel debonnaire. CAR tout ainsi comme les senteurs des espiceries & des perfums rendent les haillons, mesmes tous deschirez, bien odorans: & au contraire, de dessous le riche & precieux habillement du duc Anchise il sortoit vne bouë de bien mauuaise odeur, ainsi que dit le Poëte,

II. Autre similitude mõstrant que la vertu rend nostre vie aisee & le vice au contraire.

C *Son vestement, qui de fin lin estoit,*
Bouë d'odeur puante degoutoit.

Aussi auec la vertu toute façon de viure est douce & aisee: au contraire, le vice rend les choses qui sembloient autrement grandes, honorables & magnifiques, fascheuses & desplaisantes, quand il est meslé parmi, comme tesmoignent ces vers,

Tel au dehors en public semble heureux,
Qui porte ouuerte au dedans malheureux
Se trouue: en tout sa femme est la maistresse,
Elle commande, elle tanse sans cesse,
Il a plusieurs causes de se douloir,
Ie n'en ay point qui force mon vouloir.

Preuue de ce que dessus fondee sur l'experience ordinaire.

Et toutesfois, encore est-il plus aisé de se desfaire d'vne mauuaise femme, pourueu que lon soit homme, & non pas esclaue. D MAIS il n'y a point de diuorce auec son propre vice, ni moyen d'en estre exempt, deliuré de toutes fascheries, pour demeurer en repos à par soy, en luy escriuant vn petit libelle de repudiation, ains adhere tousiours aux entrailles de celui qui s'en est vne fois emparé, lui demeurant attaché iour & nuict,

Sans torche ardente en cendres le reduit,
Et à vieillesse auant temps le conduit.

C'est vn fascheux compagnon par les champs, parce qu'il est presomptueux, & ne fait que mentir: mauuais à la table, parce qu'il est friand & gourmand: ennuyeux au lict, pource que de souci, d'ennui, & de ialousie il rompt le sommeil, & engarde de dormir, car le sommeil est le repos du corps à ceux qui dorment: & à l'opposite ce n'est que frayeur & trouble de l'ame pour les songes espouuantables qu'ont ceux qui sont espris de superstition,

III. Viue peinture de la misere des vicieux, qui ne se peuuent despestrer d'eux mesmes: en quoy l'auteur proue de nouueau que si le contentement n'est en l'ame, tant s'en faut qu'on le puisse trouuer au dehors, qu'au contraire vn bien se trouue meslé parmi dix mille maux.

Si ie m'endors quand mes ennuis me tienent, E
Ie suis perdu des songes qui me vienent,

ce dit quelqu'vn: autant en font les autres vices, comme l'enuie, la peur, la cholere, l'amour & l'incontinence. CAR tant que le iour dure, le vice regardant au dehors, & se composant au gré des autres, a quelque honte, & couure ses passions, ne se laissant pas du tout aller à ses appetis desordonnez, ains y resistant & contestant quelquefois: mais en dormant, estant eschappé de la crainte des loix, & de l'opinion du monde, & se trouuant arriere de toute crainte & de toute honte, alors il remue toute cupidité, il resueille sa malignité, il desploye son intemperance, il s'efforce d'habiter charnellement auec sa propre mere, comme dit Platon, il mange des viandes abominables, & n'y a chose vilaine dont il s'abstiene, employãt & executant sa mauuaise volonté en tout ce qui lui est possible, par illusions & imaginatiõs de songes, qui se terminent, non en aucune volupté, ni iouissance de sa mal-heureuse cupidité, ains seulement à esmouuoir, exciter, & irriter dauantage ses passions & maladies se- F
crettes. En quoy donc gist & consiste le plaisir du vice, s'il est ainsi qu'il ne soit iamais sans ennuy, sans peur, & sans souci, s'il n'est iamais content, s'il est tousiours en trouble, & iamais en repos? Car il faut que la bonne complexion & saine disposition du corps dõne lieu & naissance aux voluptez de la chair: & au regard de l'ame il n'y peut auoir ioye certaine ni contentement, si tranquillité d'esprit, constance & asseurance n'en ont posé le fondement, & n'y ont aporté vn calme, sans aucune aparence de tempeste ni de tourmente, ains s'il y a quelque esperance qui lui rie, ou quelque delectation qui le chatouille, incontinent soin & solicitude perce, qui comme vne nuee vient à brouiller & troubler toute la serenité du beau temps. AMASSE force or, assemble de l'argent, edifie de belles galeries, empli toute vne maison d'esclaues, & toute vne ville de tes deteurs: si tu n'aplanis les passions de ton ame, si tu n'apaises ta cupidité insatiable: & que tu ne te deliures toy-mesme de toute crainte & toute solicitude, c'est autant comme si tu versois du vin à vn qui auroit la fie- G
ure, ou si tu donnois du miel à vn qui auroit vn flon, ou la maladie qui s'appelle cholere, & si tu aprestois force viandes & bien à manger à qui auroit vn grand flux de ventre, & vne dissenterie telle, qu'il ne pourroit rien digerer, ni retenir viãde aucune, & à qui la viande mesme aporteroit corruption encore plus grande. Ne vois tu pas que les malades ont à contrecœur, & reiettent les plus delicates & plus exquises viandes qu'on leur sauroit presenter, & qu'on s'efforce de leur faire prendre? puis quand la bonne tẽperature du corps leur est retournee, les esprits nets, le sang doux & la chaleur moderee & familiere, ils sont bien aises, & ont à plaisir de manger du pain tout sec auec vn peu de fourmage, ou vn peu de cresson. La raison aporte vne telle disposition à l'ame: & seras alors content de ta fortune, quand tu auras bien apris que c'est que la vraye honnesteté, & que c'est que la bonté: tu auras pauureté en delices, & seras veritablement Roy, n'aimant pas moins la vie priuee & retiree loin de charges & d'afaires, que celle de ceux qui ont les grandes armees & les grands e- H
stats à gouuerner: & quand tu auras profité en la philosophie, tu viuras par tout sans desplaisir, & sauras viure ioyeusement en tout estat. La richesse te resioura, d'autant que tu auras plus de moyen de faire du bien à plusieurs: la pauureté, d'autant que tu auras moins de souci: la gloire, d'autant que tu te verras honoré: la basse condition, d'autant que tu en seras moins enuié.

IIII. Preuenãt vne tacite obiectiõ, il prouue clairement que quãd le vicieux cuide trouuer soulagement, c'est lors qu'il est plus miserable: dõt il conclud qu'il n'y a point de plaisir au vice.

V. Belles similitudes qui monstrent que la seule vertu aporte contentement, repos & bon heur, en quelque temps & conditiõ que nous puissions estre au monde.

QVE

A

Que la vertu se peut enseigner & aprendre.

SOMMAIRE.

PLVTARQVE refutant ici l'erreur de ceux qui pensent que par bonne & diligente instruction lon ne peut deuenir meilleur, recommande assez l'estude de vertu. Et pour prouuer son dire, il monstre que l'aprentissage de ce qui est de petite consequence en ce monde tesmoigne assez que l'homme doit estre duit de iour en iour à la conoissance des choses dignes de luy, puis qu'on trauaille tant à luy faire comprendre celles qui sont fort eslongnees de la capacité & excellence de son esprit: en quoy faisant il taxe couuertemẽt les esprits vola-
B *ges, qui courent apres leur ombre, comme on dit, au lieu de s'arrester à ce qui est ferme & permanẽt.*

NOVS mettons la vertu en dispute, & doutõs si la pruden-
ce, la iustice & la preudhommie se peuuẽt enseigner: & ce-
pendãt nous admirons les œuures des orateurs, des mari-
niers, des architectes, des laboureurs, & autres infinis sem-
blables: & de gens de bien il n'y aura que le nõ tout sim-
ple, & que la parole toute nue seulement, comme si c'e-
stoient Hippocẽtaures, Geans ou Cyclopes: & cependant
d'action vertueuse où il n'y ait riẽ à redire, qui soit entie-
re & parfaite, il ne s'en pourra point trouuer, ni de mœurs
tellement composees à tout deuoir, qu'il n'y ait meslange aucune de passion, ains si
par fortune la nature d'elle mesme en produit quelques vnes qui soient belles &
C bonnes, elles sont incontinent offusquees & obscurcies par autres mixtions estran-
geres, ne plus ne moins qu'vn fruict franc, qui seroit alteré par adionctiõ de matie-
re & nourriture sauuage. Les hommes aprenẽt à chanter, à baller, à lire & à escrire, à
labourer la terre, à picquer cheuaux: ils aprenent à se chausser, à se vestir, à donner à
boire, à cuisiner, & n'y a riẽ de tout cela qu'ils sachẽt bien faire, s'ils ne l'ont apris: &
ce, pourquoy toutes ces choses & autres s'aprenẽt, qui est la preudhõmie & la bonne
vie, sera chose casuelle & fortuite, qui ne se pourra ni enseigner ni aprendre? O bon-
nes gens, pourquoy est-ce qu'en niant que la bonté se puisse enseigner, nous nions
quãd & quãd qu'elle puisse estre? car s'il est vray que son aprentissage soit sa genera-
tion, en niãt qu'elle se puisse aprẽdre, nous affermõs aussi qu'elle ne peut dõc estre. Et
toutesfois, cõme dit Platon, pour estre le manche d'vne lyre disproportiõné & desme-
suré d'auec le corps, iamais il n'y eut frere qui en fist la guerre à son frere, ni ami qui
en prist querelle à son ami, ni ville qui entrast en inimitié auec autre ville sa voisine,
D iusqu'à faire & à souffrir les maux & miseres extremes que telles guerres ont acou-
stumé d'apporter: & ne sauroit on dire que pour occasion d'vn accent, s'il faut pro-
nõcer Telchinas l'accent sur la premiere syllabe, ou sur la secõde, il se soit esmeu ia-
mais seditiõ en aucune cité, ni debat en vne maison entre le mari & la femme à raisõ
de la trame & de l'estaim, & neantmoins iamais hõme ne se mettra à vouloir tixtre
vn drap, ou ourdir vne toile, ni à manier vn liure, ou vne lyre, qu'il ne l'ait auparauãt
apris: non qu'il fust autrement pour en receuoir quelque dommage notable, quãd il
le feroit, ains seulemẽt pource qu'il se feroit mocquer de lui, parce qu'il vaut mieux,
cõme disoit Heraclitus, cacher son ignorãce: & cependãt il presume de pouuoir biẽ
gouuerner & administrer vne maisõ, vn mariage, vn magistrat, vne chose publique,
sans l'auoir apris? Diogenes voiãt vn ieune garçon qui mãgeoit goulument, donna
vn soufflet à son pedagogue: & eut raisõ de ce faire, attribuãt la faute plustost à celui

I. Puis que lon ne peut executer les choses moindres, sans y auoir esté dressé par instruction, moins peut on estre sage & vertueux de soy mesme.

II. Si la vertu ne se peut enseigner, elle ne peut estre.

De la preuue du propos precedent s'ensuit que ceux qui entreprenent manier afaires domestiques ou politiques, sans l'auoir apris, sont estrangement stupides. ce qui est enrichi d'vn plaisãt tour de Diogenes.

qui ne lui auoit pas enseigné, qu'à celui qui ne l'auoit pas apris. Ainsi on ne pourra E
mettre la main au plat honnestement, ni prendre la couppe de bonne grace, qui ne
l'aura apris de ieunesse, ni se garder

En la Comedie, intitulee les Nuees.

> *D'estre goulu, ou friand, ou gourmand,*
> *Ni d'esclatter de rire vehement,*
> *Ni mettre vn pied en croix par dessus l'autre,*

comme dit Aristophanes : Et cependant il sera bien possible qu'vne personne sa-
che comment il se faut gouuerner en mariage, au maniement des afaires de la chose
publique, viure parmi les hommes, exercer vn magistrat, sans auoir premierement
apris comme il s'y faut comporter les vns enuers les autres : Quelqu'vn dit vn iour "
en disputant à Aristippus, Es-tu doncques par tout? Ie perdrois, respondit-il, le nau- "
lage que ie paye au marinier, si i'estois par tout. Ne pourroit on pas aussi dire, on "
pert doncques le salaire que lon donne aux maistres & pædagogues, si les enfans par
aprentissage ne deuienent point meilleurs? Mais au contraire il se void, que com- F
me les nourrices forment & dressent les membres de leurs enfans auec les mains,
aussi les gouuerneurs & pædagogues les prenans au partir des nourrices, les adres-
sent par acoustumance au chemin de la vertu. Auquel propos vn Laconien respon-
dit sagement à celui qui lui demandoit, quel profit il faisoit à l'enfant qu'il gouuer-
noit: Ie fai, dit-il, que les choses bonnes & honestes lui plaisent. Ils leur enseignent "
à ne se pácher pas en auant quād ils cheminēt, ne toucher à la sausse que d'vn doigt,
de deux au pain & à la viande, se frotter ainsi, trousser ainsi sa robe.

Autre confirmatió de ce que dessus, recueillie du dire d'Aristippus, du faict des pædagogues, & de la responce du Laconien.

III. Puis qu'il y a enseignement des choses petites, il y en doit auoir des grandes: autremēt c'est introduire cōfusion au iugemēt & en la societé des hommes.

Qve diroit on
donc à celui qui voudroit dire, qu'il y auroit art de medecine pour guarir vne dar-
tre, & vn panaris, ou mal au bout du doigt, & qu'il n'y en auroit point à guarir
vne pleuresie, vne fieure chaude, ou vne frenesie? ne seroit-ce pas tout autant com-
me qui diroit, que raisonnablement il y auroit escholes, maistres, & preceptes de pe-
tites & pueriles choses, mais que des grandes & parfaites il n'y auroit qu'vne rotine,
ou vne rencontre fortuite & cas d'auenture seulement? Car ainsi que celui merite- G
roit d'estre mocqué qui diroit, que nul ne doit mettre la main à la rame pour vo-
guer, qu'il ne l'ait apris: mais biē au timō pour gouuerner: aussi en seroit digne celui
qui maintiendroit, qu'il y eust aprentissage es autres sciēces inferieures, & en la ver-
tu qu'il n'y en eust point : & si feroit le contraire des Scythes, lesquels ainsi comme
escrit Herodote, creuent les yeux à leurs esclaues, à fin qu'ils leur tournēt & remuent
leur laict : & celui-là donnant l'œil de l'art & de la raison aux arts inferieurs l'oste-
roit à la vertu. Là où au contraire, Iphicrates respondit à Callias fils de Chabrias qui
lui demandoit, par vne façon de mespris, Qu'es-tu toy? Archer, Picquier, homme
d'armes, ou cheual leger? Ie ne suis pas vn de tous ceux-là, mais bien celui qui leur "
commande à tous.

Au commencement du 4. liure.

IIII. Conclusion de toute la dispute.

Digne doncques de mocquerie, & impertinent seroit celui, "
qui diroit qu'il y auroit de l'art à tirer de l'arc, à escrimer, à ruer de la fonde, & à pic-
quer cheuaux, mais qu'à cōduire vne armee il n'y en auroit point, & que c'est chose
qui se rencontre par cas d'auenture: & encore plus impertinent seroit, qui voudroit H
dire, que la prudence ne se peut enseigner, sans laquelle tous les autres arts seroient
de nulle vtilité, & ne seruiroient de rien. Et qu'il soit ainsi, que ce soit la guide qui
meine, conduit, & rend vtiles & honorables toutes les autres sciences & vertus, on le
peut conoistre à ce qu'il n'y auroit aucune grace en vn festin, encore qu'il y eust de
bons & friands cuisiniers, de bons escuyers trenchans, & de bien adroits eschansons,
s'il n'y auoit vn bon ordre & belle disposition parmi eux.

Com-

A

Comment on pourra discerner le flatteur d'auec l'ami.

SOMMAIRE.

COMME celui qui voyage a grande occasion de s'esiouir s'il marche en bonne cōpa-
gnie, laquelle par ioyeux & vtiles propos face oublier la difficulté du chemin : ainsi en
ceste vie l'homme est heureux qui trouue gens, par l'adresse desquels il peut trauerser
aisément les dangers qui se presentent, & s'auancer alaigrement à la vertu. Pourtant,
B apres auoir discouru de la nourriture & instruction de la ieunesse, item du vice & de la vertu en
general, à bon droit Plutarque mōstre en ce traité, quelles gens il faut soigneusemēt fuir, & de qui lō
se doit acoster. Et cōme bien versé es afaires du mōde, il dit & prouue par tres-fermes raisons, qu'il
n'y a chose dōt nous deuiōs plus nous dōner garde que de la fausse amitié, qu'il appelle flatterie. Au
reste, cela estant de telle importance que tout homme sage peut penser, il estend ce discours assez au
long, & pour enseigner les moyens de discerner le flatteur d'auec le vray ami, il monstre en premier
lieu que le vray remede pour fermer toute entree aux flatteurs, est de nous bien conoistre nous-mes-
mes, autremēt nous serōs attachez par tels garnemēs, lesquels nous ne saurions aisémēt remarquer:
au contraire il nous auient souuent de les estimer nos vrais amis, tant ils se sauent bien contrefaire;
ioint qu'ils nous trouuent disposez à receuoir telle compagnie, nostre indiscretion nous priuant de la
vraye veue que l'ame doit auoir, pour discerner le faux ami d'auec le vray. Voulant donc nous ai-
der à cela, il descrit le flatteur rusé, descouure ses artifices, le depeint de ses couleurs, monstrant les
traits qui seruent à le conoistre, asauoir qu'il se conforme au naturel de ceux qu'il hāte, est incōstant
& se tourne en plusieurs façons sans droite affection, s'acommode cependant à tout, fors à la vertu,
C se repute tousiours plus vicieux que ceux qu'il flatte, ne leur aporte aucū profit, & ne vise qu'à leur
complaire en toutes choses, acoustume celui qui l'escoute à estimer que le vice soit vertu, besongne en
cachette pour tromper plus doucemēt, transforme la vertu en vice, & ne fait difficulté de se blasmer
soy-mesme pour puis apres faire tāt plus de mal, flatte le plus lors qu'il semble n'en auoir aucune vo
lonté, & leue iusques au ciel les plus vicieux, pourueu qu'ils l'entretienent. Pource aussi que les
flatteurs se monstrent par fois hardis à parler & reprendre, qui est l'vne des plus belles marques de
la vraye amitie, il traitte consequemment de ceste liberté, & comme on peut conoistre s'il y a de la
flatterie: il monstre donc que les flatteurs vsent de libre reprehension en choses vaines, & non
es pechez qu'il faut redarguer, blasment pour complaire, & pour endormir les personnes en
leurs vices, ou les accusent de fautes toutes contraires. Apres auoir monstré comme on s'en
doit donner garde, il discourt des seruices que peuuēt faire les flatteurs, & en quoy cela differe d'a-
uec le deuoir des amis, & poursuiuant ceste anthithese, prouue que le flatteur est prest de faire
plaisir en choses honteuses, l'ami monstre sa bonne volonté en choses honnestes: que le flatteur est en-
D uieux, & l'ami non. Et pource que nostre naturel est orgueilleux & aueugle, ayant besoin de
bons amis pour le guider, il descrit de quel œil & de quelle oreille nous deuōs voir & ouir ceux qui
procurent nostre bien, quoy qu'ils y apportent de la seuerité: cependant il exhorte les amis d'attrem-
per leur franchise de reprendre: tellement que toute impudence & rigueur importune en soit eslon-
gnee. Mais pource que cela est comme le principal en l'amitié, il monstre qu'il faut retrancher
l'amour de nous mesmes de toutes reprehensions: secondement toute parole iniurieuse & picquan-
te. Puis il adiouste en quel temps & en quelles occurrences on doit reprendre & parler libre-
ment, auec quelle dexterité il y faut proceder, c'est à sauoir par fois & le plus souuent repre-
nant à part, ou sous la personne d'autruy, fuyant toute vaine gloire, & assaisonnant de quel-
que louange les reprehensions pour les rendre agreables. Consequemment il enseigne comment
nous deuons receuoir les remonstrances & reprehensions d'vn vray ami, & reuenant au point de
l'amitié, il monstre quel moyen lon doit tenir pour destourner le vice prochain & pousser nos

amis à leur deuoir: adioustant que toute remonstrāce doit estre temperee de douceur, où il fait la cōclusion de tout ce traité, lequel merite d'estre auiourd'huy bien leu & remarqué de toutes personnes, specialement de ceux qui sont esleuez en biens & dignitez par dessus les autres. E

Au 5. liur. des loix.

I. L'amour de nous mesmes donne acces & entree aux flatteurs pres de nous, pour nous oster la conoissance de nous mesmes.

LATON escrit, que chascun pardonne à celui qui dit qu'il aime biē soy-mesme, ami Antiochus Philopappus, mais neantmoins que de cela il s'engēdre dedans nous vn vice, outre plusieurs autres, qui est tres-grand: c'est, que nul, ne peut estre iuste & non fauorable iuge de soy-mesme: car l'amant est ordinairement aueugle à l'endroit de ce qu'il aime, si ce n'est qu'il ait apris & acoustumé de lōgue main à aimer & estimer plustost les choses honestes, que ses propres, & celles qui sont nees auec luy. Cela dōne au flatteur la large campagne qu'il y a entre flatterie & amitié, où il a vn fort assis biē à propos pour nous endommager, qui s'appelle l'Amour de soy-mesme, moyennant laquelle chascun estant le premier & le plus grād flatteur de soy-mesme, n'est pas difficile à receuoir & admettre pres de soy vn flatteur estranger, lequel il pense & veut lui estre tesmoin & cōfirmateur de l'opiniō qu'il a de soy-mesme. Car celui, auquel lon reproche à bō droit qu'il aime les flatteurs, s'aime aussi biē fort soy-mesme, & pour l'affectiō qu'il se porte, veut & se persuade que toutes choses soyent en lui, desquelles la volonté n'est point illicite ni mauuaise, mais la persuasion en est dāgereuse, & a besoin d'estre biē retenue. Or si c'est chose diuine que la verité, & la source de tous biens aux Dieux & aux hommes, ainsi que dit Platon, il faut estimer, que le flatteur donques est ennemi des Dieux, & principalement d'Apollo, pource qu'il est tousiours contraire à cestui sien precepte, Cognoi toy-mesme: faisant que chascun de nous s'abuse en son propre fait, tellement qu'il ignore les biens & les maux qui sont en soy, lui donnant à entendre, que les maux sont à demi imparfaits, & les biens si accomplis, que lon n'y sauroit rien adiouster pour les emender. SI donques le flatteur, comme la plus part des autres vices, s'attachoit seulement ou principalement aux petites & basses personnes, à l'auenture ne seroit-il pas si malfaisant, ne si difficile à s'en garder, comme il est: mais pour autant que ne plus ne moins que les artisons s'engendrent & se mettent principalement es bois tendres & doux, aussi les gentilles, ambitieuses, & amiables natures, sont celles qui plus tost reçoiuent & nourrissent le flatteur, qui s'attache à elles. Item, comme Simonides souloit dire, que l'entreteneur escuirie ne suit point la lampe, ains les champs à bled: c'est à dire, que ce n'est point à faire à pauures gens à entretenir grands cheuaux, ains à ceux qui ont beaucoup de reuenu: aussi voyons-nous ordinairement, que la flatterie ne suit point les pauures ou petites personnes, & qui n'ont aucune puissance, ains que elle est ordinairement la peste & la ruine des grandes maisons & des grands estats, & que bien souuent elle renuerse sans dessus dessous les royaumes mesmes, & les principautez & grandes seigneuries: ce n'est pas peu de chose, ne qui requiere peu de soin & de solicitude, que de bien recercher & considerer la nature d'icelle, afin qu'estant bien descouuerte & entierement conuë, elle n'endommage ni ne descrie point l'amitié. Les flatteurs ressemblent aux poux, car les poux s'en vont incontinēt d'auec les morts, & abandonnent leurs corps aussi tost que le sang, duquel ils se souloient nourrir, en est estaint: aussi ne verrez vous iamais, que les flatteurs s'approchent seulement de personne dont les afaires commencent à se mal porter, & dont le credit s'aille passant ou refroidissant, ains s'attachent tousiours à gens d'authorité & de puissance grande, & les font encores plus grands qu'ils ne sont: mais soudain qu'il leur auient quelque changement de fortune, ils s'escoulent & se tirent arriere. Voila pourquoy il ne faut pas attendre ceste preuue la qui est inutile,

Au 5. liur. des loix. (beside "besoin d'estre biē retenue")

II. A qui s'attachent les flatteurs, comparez aux artisons & aux poux, & comme on y doit prendre garde pour les discerner d'auec les vrais amis. (beside "si accomplis … gentilles")

Flatterie peste du monde. (beside "suit point les pauures")

Commēt se discerne le vray ami d'auec le flatteur: & les dangers qu'il y a si lon n'y prēd garde. (beside "dont le credit …")

Margin letters: F (beside "la large campagne"), G (beside "en soy, lui donnant"), H (beside "elle est ordinairement la peste")

A inutile, ou plus tost dommageable & dangereuse: car c'est vne chose d'experimenter en temps qui a besoin d'amis, ceux qui ne sont pas amis, mesmement quand lon n'en a pas vn vray & loyal pour opposer à vn faux & desloyal: à raison dequoy il faut auoir esprouué l'ami, ne plus ne moins que la monnoye, auant que le besoin soit venu de l'employer, non pas de l'essayer au besoin & à la necessité, pource qu'il ne faut pas l'esprouuer à son dommage, ains au contraire trouuer moyen de sauoir que c'est, de peur d'en receuoir dommage: autrement il nous en prendra tout ainsi, comme à ceux qui pour conoistre la force des poisons mortels, en font eux-mesmes l'essay les premiers. car ils en ont la conoissance, mais c'est aux despens de leur vie, & auec leur mort. Et comme ie ne louë pas ceux-là, aussi ne fais-ie ceux qui estiment, que l'estre ami soit seulement estre honneste & profitable, & pour ceste cause pésent que ceux dont la compagnie & frequentation est plaisante & ioyeuse, soient aussi tost attaints & conuaincus d'estre flatteurs: car l'ami ne doit point estre desplaisant,

L'amitié est nō seulement honneste & profitable: mais plaisāte & ioyeuse.

B & tel qu'il n'ait rien que l'affection toute simple: ni n'est pas l'amitié venerable pour estre aspre ou austere, ains au contraire son honnesteté mesme & sa grauité est doucé & desirable, & comme dit le Poëte,

Grace & amour aupres d'elle demeurent.

Et si n'est pas seulement vray ce que dit Euripide,

L'homme affligé grandement se soulage,
Quand il peut voir son ami au visage:

pource que l'amitié n'adiouste pas moins de grace & de plaisir aux prosperitez, qu'elle oste de douleur & de fascherie aux aduersitez. Et tout ainsi cóme Euenus disoit, que la meilleure saulce du monde estoit le feu: aussi Dieu ayant meslé l'amitié parmi la vie humaine, a rendu toutes choses ioyeuses, douces & plaisantes, là où elle est presente & iouissante de partie du plaisir: car autrement, en quelle sorte se couleroit en grace le flatteur par le moyen de volupté, s'il voyoit que l'amitié de sa nature

Elle est le cimēt de la vie humaine.

C ne receust & n'admist iamais aucun plaisir? cela ne se sauroit dire ne maintenir. Mais ainsi comme les escus faux, & qui ne sont pas de bon aloy, representent seulement le lustre & la splendeur de l'or: aussi le flatteur contrefaisant seulement la douceur & l'agreable façon de l'ami, se monstre tousiours gay, ioyeux, & plaisant, sans iamais resister ni contredire. Pourtant ne faut pas soupçonner vniuersellement, que tous ceux qui louënt autrui soient incontinent flatteurs: car le louër quelquefois en temps & lieu, ne conuient pas moins à l'amitié, que le reprendre & le blasmer: & à l'opposite, il n'y a rien si contraire à l'amitié, ne si mal accointable, que l'estre fascheux, chagrin, tousiours reprenant, & tousiours se plaignant: là où quand on conoit vne beneuolence preste à louër volontiers & largement les choses bien faites, on en porte plus patiemment & plus doucement vne libre reprehension & correction es choses mal-faites, d'autant qu'on le prend en bonne part, & croid on que, qui loue volontiers, il blasme à regret.

Similitude du desguisement des flatteurs.

Le chagrin est vn vice directement contraire à l'amitié.

C'EST donques chose bien fort malaisee, dira quelqu'vn, que de discerner vn flatteur d'auec vn ami, puis qu'il n'y a differencé

D entre eux, ni quant à donner plaisir, ni quant à donner louange: car au demeurant, quant aux menus seruices & entremises de faire plaisir, on void bien souuent que la flatterie passe deuant l'amitié. Nous respondrons, que c'est chose tresdifficile voirement de les discerner si nous prenons le vray flatteur qui sache bien auec artifice & dexterité grande mener le mestier, & que nous n'estimions pas, comme fait le rude & commun populaire, que ces plaisans de table & poursuiuans de repeuës franches, qui n'ont iamais audience qu'apres qu'on a laué les mains à table, ce disoit vn anciē, soient flatteurs, qui n'ont rien d'honneste, & dót la vilenie se manifeste à vn seul plat de viande & vn verre de vin, auec toute truanderie & meschanceté: car il n'y auroit pas grand affaire à descouurir vn tel truant escornifleur qu'estoit Melanthius, le plaisant d'Alexandre tyran de Pheres, lequel respondit vn iour à ceux qui lui deman-

III. Il est mal-aisé de bien discerner vn rusé flatteur d'auec vn bon & fidele ami.

Flatteurs, grossiers sont aisément conus, comme

Melanthius.

doient comment son maistre Alexandre auoit esté tué: d'vn coup d'espee, dit-il, qui lui donnant au costé, a percé iusques à mō ventre: ni ceux qui ne bougēt iamais d'alentour des tables plantureuses & friandes, qui ne cerchēt que le brouft, comme lon dit: de sorte qu'il n'y a feu, ni fer, ni cuiure, qui les peust arrester ni engarder de se trouuer là où lon disne: ni de telles femmes qu'estoyēt iadis en Cypre celles que lon surnommoit les Colacides, c'est à dire les flatteresses, qui depuis, apres qu'elles furēt passees en la terre ferme de la Syrie, furēt appellees Climacides, comme qui diroit eschelieres, pourautāt qu'elles se courboient à quatre pieds, & faisoiēt escheles de leur dos aux femmes des Princes & des Rois, quand elles vouloyent monter dedans leurs coches. De quel flatteur doncques est-il difficile, & neantmoins necessaire, de se garder? De celui qui ne semble pas flatter, & ne confesse pas estre flatteur, que lon ne trouue iamais à l'entour d'vne cuisine, que lon ne surprend iamais mesurāt l'ombre, pour sauoir combien il y a encore iusques au souper, que lon ne void iamais yure couché par terre tout de son lōg, ains qui est le plus du temps sobre, qui est curieux d'entendre & recercher toutes choses, qui veut se mesler d'afaires, qui pēse qu'on lui doiue communiquer des secrets: & brief qui est vn Tragique, c'est à dire, serieux & graue, nō pas Satyrique, ni Comique, c'est à dire ioyeux contrefaiseur d'amitié. Car tout ainsi que Platon escrit, que c'est vne extreme iniustice, faire semblant d'estre iuste quand on ne l'est pas: aussi faut-il estimer, que la flatterie la pire qui soit, est celle qui est couuerte, & qui ne se confesse pas estre telle, qui ne se iouë pas, ains fait à bon escient, tellement qu'elle fait bien souuēt mescroire la vraye amitié mesme, d'autant qu'elle a ne say quoy de commun auec elle, si lon n'y prend garde de bien pres. Il est vray que Gobrias s'estant ietté dedans vne petite chambre obscure pres l'vn des tyrans de Perse, qui s'appelloyent Mages, cōme qui diroit les Sages, & se trouuans aux prises bien à l'estroit auec lui, cria à Darius (qui y suruint l'espee nue au poing, & qui doutoit de frapper le Mage, de peur qu'il n'assenast quand & quand Gobrias) qu'il donnast hardiment, quand il deuroit dōner à trauers tous les deux: mais nous, qui ne pouuōs en sorte ne maniere du mōde trouuer bō ce mot ancien, Perisse l'ami quād & l'ennemi: & qui cerchons à separer le flatteur d'auec l'ami, auec lequel il est entrelassé par plusieurs grandes similitudes: nous, di-ie, deuons grandemēt craindre, que nous ne chassions, auec ce qui est mauuais, ce qui est bon & vtile, ou qu'en pardonnant à ce qui nous est agreable & familier, nous ne tombiōs en ce qui est nuisible & dommageable. Car tout ainsi qu'entre les grains & semēces sauuages ou differētes d'espece, celles qui sont de mesme forme en grandeur & grosseur que le froment, se trouuans meslees parmi, sont bien mal-aisees à trier, & separer d'ensemble auec le crible, d'autāt qu'elles ne passent pas à trauers les trous du crible, s'ils sont trop petis, nō plus que les grains du fromēt, ou biē y passent ensemble, si les trous sont larges: aussi est l'amitié tresdifficile à cribler & discerner d'auec la flatterie, dautāt qu'elle se mesle en tous accidens, en tous mouuemens, en tous afaires, & en toute conuersatiō auec elle: car pource que le flatteur void qu'il n'y a riē si doux, ne qui donne plus de plaisir & de contentemēt à l'homme, que fait l'amitié, il s'insinue en grace à force de dōner plaisir, & est tout apres à cercher moyē de plaire & de resiouïr. Et d'autāt que grace & vtilité acompagnent tousiours l'amitié, suiuant l'ancien Prouerbe qui dit, Que l'ami est plus necessaire que ne sont les elemens de l'eau & du feu: pour ceste cause le flatteur s'ētremet à tout propos de faire seruice, & trauaille à se mōstrer tousiours hōme d'afaires, diligent & prōpt. Et dautant que ce qui lie & qui estraint principalemēt l'amitié à son commencemēt, c'est la similitude de mœurs, d'estudes, d'exercices & d'inclinations: brief, s'esiouïr & receuoir plaisir ou desplaisir de mesmes choses, c'est ce qui ressemble & conioint les hōmes en amitié les vns auec les autres, par vne similitude & correspondance de naturelles affectiōs: le flatteur se cōpose cōme vne matiere propre à receuoir toutes sortes d'impressiōs, s'estudiāt à se cōformer & s'acom-

Et les Colacides ou Climacides.

IIII. *Description du flatteur rusé, lequel il se faut garder de confondre auec l'ami: n'estant raisonnable aussi que l'ami perisse quand & l'ennemi: cōme pretēdoit Gobrias.*

Au 2. liu. de la Repu.

Herodo. au 3. Liure.

V. *Artifices & ruses du flatteur, pour faire qu'on l'estime vray & entier ami, representez sous vne belle similitude.*

1. Il s'efforce de plaire & de resiouïr.

2. Il se moule & façonne aux mœurs de celui qu'il flatte.

A & s'acommoder à tout ce qu'il entreprent de ressembler par imitation, estant souple & dextre à se transinuer en toutes similitudes, tellement que lon pourroit dire de lui,

Ce n'est le fils d'Achilles, mais lui-mesme.

Et ce qui est la plus grande ruze & plus fine malice qui soit en lui, c'est que voyant comme à la verité, & selon le dire de tout le monde, la franchise de parler libremẽt, est la propre voix & parole de l'amitié : & que là où il n'y a celle liberté de parler franchement, il n'y a point d'amitié ni de generosité, il n'est pas celle là qu'il ne contreface : ains comme les bons cuisiniers vsent quelquefois de ius aigres, & de saulses aspres, pour diuersifier, & engarder qu'on ne se saoule : & que l'on ne s'ennuye des douces : aussi les flatteurs vsẽt d'vne certaine franchise de parler, qui n'est ni veritable ni profitable, ains qui, par maniere de dire, guigne de l'œil en se mocquant, & sans nulle doute ne touche pas au vif, & ne fait que chatouiller par dessus. C'est pour B quoy le flatteur veritablement est tres-difficile à descouurir & surprẽdre, ne plus ne moins que les animaux qui de nature ont ceste proprieté de muer de couleur, & de ressembler en teinture à tous lieux & tous corps où ils touchent : mais puis qu'ainsi est, qu'il deçoit les personnes, & se cache dessous tant de similitudes qu'il a auec l'ami, c'est nostre office en touchant les differences qu'il y a, de descouurir & despouiller ce masque qui se vest & se pare des couleurs & habits d'autrui, ainsi que dit Platon, à faute d'en auoir de propres à lui. Or commençons doncques à entrer de ce pas en matiere. Nous auons desia dit, que le commencement de l'amitié en la plus part des hommes est vne conformité de nature & d'inclination, qui aime tous mesmes exercices, & se delecte de mesmes & semblables occupations : suiuant lequel propos on dit en commun prouerbe,

3. Il fait du libre en paroles : mais ce n'est pas auec la viuacité & grauité qui acompagne les remonstrances d'vn vray ami.

Cependãt il est mal aisé de le descouurir & surprendre, si lon n'y prend garde, en se proposant les marques suyuãtes.

VI. *La premiere marque du flatteur est de s'approcher & se conformer au naturel de celui qu'il trompe.*

Au vieillard plaist d'vn vieillard le langage,
Et de l'enfant à l'enfant de bas aage :
C *La femme auec l'autre femme conuient,*
Et le malade au malade suruient :
Le malheureux tout de mesme lamente
Auec celui que fortune tourmente.

Parquoy le flatteur entendant tresbien, que c'est chose nee auec nous que prendre plaisir à estre auec nos semblables, à communiquer auec eux, & à les aimer, il essaye premierement à s'approcher de chascun qu'il veut enueloper, à se loger pres de lui & à l'acoster, ne plus ne moins que lon fait es pasturages vne beste sauuage que lon veut appriuoiser, se coulant petit à petit pres de lui, & s'incorporant auec lui par mesmes affections, mesmes occupations à choses semblables, & mesme façon de viure, iusques à ce que l'autre lui ait donné prise sur luy, & qu'il se soit rẽdu familier & priué, iusques à se laisser manier & toucher, blasmant les choses, les personnes & les mœurs, qu'il verra que l'autre aura en haine, & louant ceux qu'il sentira lui plaire, D non simplement, mais excessiuement auec admiration & esbahissement, le confirmant par ce moyen en son amour ou en sa haine, comme n'ayãt point receu ces impressions là par passion, mais par iugement. Comment donc, & par quelles differences le peut on aduerer, & conuaincre qu'il n'est pas semblable, ne qu'il ne le deuient pas, mais qu'il le contrefait? Premierement il faut considerer s'il y a egalité vniforme en ses intentions & actions, s'il continue de prendre plaisir à mesmes choses, & s'il les loue de mesme en tout temps, s'il dresse & compose sa vie à vn mesme moule, ainsi comme il conuient à hõme libre amateur de semblables mœurs & semblables conditions à la siene : car tel est le vray ami : là où le flatteur au contraire, comme celui qui n'a pas vn seul domicile en ses mœurs, & qui ne vit pas d'vne vie qu'il ait esleuë à son gré, mais qui se forme & compose au moule d'autrui, n'est iamais simple, vniforme, ne semblable à soy-mesme, ains variable & changeant tousiours d'vne

Comparaison monstrant le naturel des flatteurs & de ceux qui les croyent.

Moyens pour conoistre que le flatteur est vn ami contrefait.

Il n'a point d'esgalité en ses intentions & actions.

Similitude & antithese qui donne lustre à la precedente marque.

forme en vn autre, cõme l'eau que lon transuase, qui tousiours coule, & s'accõmode à la façon & figure des vases & lieux qui la reçoiuent: de maniere qu'il est en cela du tout cõtraire au singe: car le singe en cuidant cõtrefaire l'homme, en se remuant & dansant quand & luy, se prent: mais le flatteur à l'opposite attire & surprend les autres à la pipee, en les contrefaisant, non pas tout d'vne sorte, mais l'vn en dansant, l'autre en chantant, vn autre en luictant & se pouldrant pour luicter cõme luy, & vn autre en se promenant auec lui. Car s'il s'attache à vn qui aime la chasse & la venerie, il sera tousiours apres lui, criant presques à haute voix les paroles que dit Phædra en la Tragædie du poëte Euripide, qui se nomme Hyppolite.

Autre cõfirmation par amplification des manifestes inclinations & mutatiõs de naturel, qui se descouurent es flatteurs.

Mon deduit est à pleine voix,
Appeller chiens parmi les bois,
En suiuant les cerfs à la trace,
Ainsi des Dieux i'aye la grace:

& si ne lui chaut pas de beste qui soit es forests, car c'est le veneur mesme qu'il veut prendre & enfermer dedans ses toiles. Et si d'auenture il se met à chasser vn ieune homme studieux, aimãt les lettres, & desireux d'aprendre, au rebours il sera du tout apres les liures, il laissera croistre sa barbe longue iusques aux pieds, par maniere de dire, se vestira d'vne robbe d'estude à la Grecque, sans faire compte de sa personne, il aura tousiours en la bouche les nombres, les angles droits & les triangles de Platon. Mais s'il lui vient par les mains quelque faineant homme riche, aimant à boire & à faire grand' chere,

Odyss. 22.

Adonc le sage Vlysses vistement
Met bas le sien deschiré vestement.

il iette arriere la robbe lõgue d'estude, il vous fait raser sa barbe cõme vne moisson sterile, il ne parle plus que de flascõs & bouteilles, de refreschissoirs pour boire froid, & dire mots plaisans pour rire, en se promenant donner des attaintes & traits de mocquerie à l'encontre de ceux qui se trauaillent apres l'estude de la philosophie, Ainsi que lon dit qu'en la ville de Syracuse quand Platon y arriua, & que Dionysius tout à coup fut espris d'vn furieux amour de la philosophie, le chasteau du tyran fut plein de poussiere, pour la multitude d'estudians qui trassoyent les figures de la Geometrie. Mais depuis que Platon se fut courroucé à lui, & que Dionysius eut abandonné la philosophie, se remettant derechef à faire grand' chere, à l'amour, à follastrer, & se laisser aller à toute dissolution, il sembla qu'ils eussent esté ensorcellez & transformez par vne Circé, tant ils furent incontinent espris d'vne haine des lettres, oubliance de toute honnesteté, & saisine de toute sottise. Auquel propos se rapporte le tesmoignage des façons de faire des grãds flatteurs, & de ceux qui ont gouuerné les peuples, entre lesquels le plus grand qui fut onc a esté Alcibiades, lequel estant à Athenes iouoit, disoit le mot, entretenoit grands cheuaux, & viuoit en toute galanterie & toute ioyeuseté: quand il estoit en Lacedæmone, il faisoit sa barbe au rasoir, il portoit vne meschante cappe de gros bureau, se lauoit en eau froide: puis quand il estoit en Thrace, il faisoit la guerre & beuuoit: depuis qu'il fut arriué deuers Tissaphernes en Asie, ce n'estoit que delices, superfluité & volupté, que toute sa vie, gaignant ainsi & prenant vn chascun en se transformant, & s'accõmodant aux mœurs de tous ceux qu'il hantoit. Mais ainsi ne faisoit pas Epaminondas ni Agesilaus, car combien qu'ils ayent hanté en plusieurs villes, auec plusieurs hommes & plusieurs sortes de vie, ils ne changerent iamais pourtant, ains retindrẽt tousiours, & par tout, ce qui estoit digne d'eux en habillemens, en façon de viure, en parole, & tous leurs deportemens. Et Platon, tout de mesme, estoit tel à Syracuse comme en l'Academie, & tel aupres de Dionysius comme aupres de Dion. MAIS qui voudra prendre garde de pres, il apperceura facilement les mutations & changemens du flatteur, comme du poulpe: & verra qu'il se transforme en plusieurs façons, blasmant tantost

Troisiesme confirmation appuyee sur exemples de grãds flatteurs, ausquels sont opposez les hõmes vertueux & cõstans.

Les flatteurs de Dionysius.

Alcibiades grand flatteur.

Epaminondas, Agesilaus & Platon nullement flatteurs.

VII. L'inconstance & changement, seconde marque du flatteur.

A vne vie qu'il auoit louee n'agueres, & aprouuant vn afaire, vne façon de viure, & vne parole qu'il reiettoit au parauant: car il ne le conoistra iamais constant en vne chose, ne qui ait rien de peculier à soy, ne qui aime ou qui haisse, qui s'attriste ou qui s'esiouisse d'vne siene propre affection, par ce qu'il reçoit tousiours, comme vn miroir, les images des passions, des vies, des mouuemens & affections d'autrui: tellement que si vous venez à blasmer quelqu'vn de vos amis deuāt lui, il dira incōtinent, Vous auez demeuré longuement à le conoistre, car quand à moy, il y a ia long temps qu'il ne me plaisoit point. Et si au contraire, vous venez derechef à changer d'opinion, & à le louer: Certainement, dira-il aussi tost, i'en suis biē aise & vous en remercie pour l'amour de lui. Si vous dites que vous voulez changer de façon de viure: cōme vous retirer du maniement des afaires de la chose publique, pour viure en paix & en repos: Il y a ia long temps, dira-il, qu'il le faloit faire, & se tirer hors de ces troubles & enuies: & si au contraire, il vous prend enuie de laisser le repos & vous entremettre
B d'afaires, & de parler en public, il respondra incontinent: Vous entreprenez chose digne de vous, car à ne rien faire, encore qu'il y ait quelque aise, si est-ce viure trop bassement & sans honneur. Parquoi il lui faut incontinent mettre deuant le nez,

Belle comparaisō.

Exaggeration & viue description des incōstances du flatteur.

Tu es soudain tout autre deuenu,
Que tu n'estois par ci deuant tenu.

Odyss. 16.

Ie n'ay que faire d'ami qui se change ainsi quand & moy, & qui s'encline en mesme part que moy, cela est le propre d'vn ombre: i'ay plus tost besoin d'vn ami, qui auec moy iuge la verité, & qui la die franchement. Voila l'vne des manieres qu'il y a pour esprouuer & discerner le vray d'auec le faux ami.. MAIS il faut obseruer vne autre difference qu'il y a entre leurs similitudes, car le vray ami n'imite point toutes les conditions, ni ne louë point toutes les actions de celui qu'il aime, ains seulement tasche à imiter les meilleures: & comme dit Sophocles,

VIII. La troisiesme marque du flatteur est, qu'il s'acōmode à tout, fors à la vertu de celui duquel il s'approche.

Il veut aimer, non hayr auec luy.

C c'est à dire, qu'il veut bien faire & honestement viure, non pas errer ne faillir quand & lui: si ce n'est d'auenture que pour la grande frequentation & conuersation ordinaire qu'il a auec lui, il ne se remplisse, malgré qu'il en ait, sans y penser, de quelque qualité & condition vicieuse, par la longue acoustumance, ne plus ne moins que par contagion se prend la chassie & le mal des yeux: ainsi comme lon escrit, que les familiers de Platon contrefaisoient ses hautes espaules, & ceux d'Aristote son begayement, ceux du Roy Alexandre son pli du col, & l'aspreté de sa voix: car ainsi prenent la plus part des hommes l'impression de leurs mœurs & de leurs conditiōs. Mais le flatteur fait tout à la mesme sorte que le Chamæleon, lequel se rend semblable, & prend toute couleur fors que la blanche: aussi le flatteur es choses bonnes & importantes ne se pouuant rendre semblable, ne laisse rien de mauuais & de laid à imiter: comme les mauuais peintres ne pouuans par leur insuffisance en l'art, cōtrefaire les beaux visages, en representent quelque semblance en des rides, des lentilles,
D & des cicatrices: aussi lui se rend imitateur d'vne intemperāce, & d'vne superstition, d'vne soudaineté de cholere, d'vne aigreur enuers ses seruiteurs, & de deffiance enuers ses domestiques & ses parēts, pour ce qu'il est de sa nature tousiours enclin à ce qui est le pire, & semble estre bien loin de vouloir blasmer le vice, puis qu'il le prend à imiter. Car ceux qui cerchent amendement de vie & de mœurs sont suspects, & qui monstrent de se fascher & courroucer des fautes de leurs amis: ce qui mit en male grace de Dionysius Dion, Samien de Philippus, & Cleomenes de Ptolomeus, & fut à la fin cause de leur totale ruine: mais le flatteur veut estre estimé ensemble autant loyal & fidele, comme plaisant & agreable, de maniere que pour la vehemence de son amitié, il ne s'offense pas mesme des choses mauuaises, ains est en tout & par tout de mesme inclination & de mesme affectiō: en sorte que des choses fortuites & casuelles, qui auienent sans nostre volonté & cōseil, il en veut auoir sa part, tel-

Explicatiō de ceste troisiesme marque par vne elegāte cōparaisō du flatteur au Chamæleon & aux mauuais peintres.

Amplificatiō de ce propos & considératiō plus exacte de ces flatteurs qui se accōmodēt à tout.

1. lement que s'il vient à flatter vn qui soit maladif, il fait semblant d'estre suiet à mes- E
mes maladies: & dira que la veuë lui baisse fort, & qu'il a l'ouye dure, s'il frequente a-
uec gens qui soient à demi aueugles, ou à demi sourds: comme les flatteurs de Dio-
2. nysius, qui ne voioit presque goutte, s'entrehurtoient, & faisoient tõber les plats de
dessus la table, pour dire qu'ils auoient mauuaise veuë. Les autres penetrans encore
d'auantage au dedans, meslent leurs confirmitez iusques aux plus secrettes passions.
Car s'ils peuuẽt sentir que ceux qu'ils flattẽt soiẽt mal fortunez en femmes, ou qu'ils
soient en quelque deffiançe de leurs propres enfans, ou de leurs domestiques, eux
mesmes ne s'espargneront pas, & commenceront à se plaindre de leurs femmes, de
leurs propres enfans, de leurs parẽs ou de leurs domestiques, & si en allegueröt quel-
ques occasiõs qui vaudroient mieux teuës que dites, car ceste semblance les rẽd plus
affectionnez l'vn à l'autre par compassion: ainsi les flattez cuidans auoir receu d'eux
comme vn gage de loyauté, leur laissent aussi aller de leur bouche quelque chose de
secret, & l'aiant ainsi laissé eschapper, ils sont puis apres contraints de se seruir d'eux, F
& craignent de là en auant leur donner à conoistre qu'ils se deffient aucunement de
leur foy, iusques là, que i'en ay conu vn qui repudia sa femme, pour ce que lui qu'il
flattoit auoit fait diuorce auec la siene, & fut trouué qu'il alloit secrettement & en-
uoyoit deuers elle: ce qui fut apperceu par la femme mesme de son ami: tant peu co-
noissoit la nature du vrai flatteur celui qui estimoit que ces vers iambiques ne con-
uinssent pas plus à la description du cancre que du flatteur,

Exẽples es flatteurs de Dionysius.

En cõbien de dangers tombent ceux qui se laissent flatter.

Exemple.

Viue peinture du flatteur.

Tout son corps n'est autre chose que ventre,
Son œil perçant par tout penetre & entre,
Un animal qui marche de ses dents.

Car c'est l'effigie d'vn escornifleur poursuiuant de repuë franche, & de ces amis de
fricassee & de nappe mise, comme dit Eupolis: mais quant à cela, remettons le à
son lieu propre pour en parler plus amplement. ET pour ceste heure ne laissons
pas derriere vne grande ruze du flatteur en ses imitations, c'est que s'il contrefait G
quelque bonne qualité qui soit en celui qu'il flatte, il lui en cede tousiours le des-
sus: car entre ceux qui sont vrais amis, il n'y a iamais emulation de ialousie, ni ia-
mais enuie, ains soit qu'ils se trouuent egaux en bien faisant, ou inferieurs, ils le por-
tent doucement & modereement. Mais le flatteur aiant tousiours en memoire &
singuliere recommandation le seconder, cede tousiours en son imitation l'esgalité,
cõfessant estre vaincu & demeurer tousiours derriere, excepté es choses mauuaises:
car es mauuaises il ne cede iamais la victoire à son ami, ains s'il est difficile, il dira de
soy-mesme qu'il est melancholique: si l'autre est superstitieux, lui sera tout trans-
porté & esperdu de la crainte des Dieux: si l'autre est amoureux, lui sera furieux d'a-
mour: si l'autre dit, ie ris à pleine bouche: lui, ie cuide mourir de rire. Mais aux
choses louables & honnestes, au contraire, de lui il dira: Ie cours bien assez viste, mais
vous, vous volez: Ie suis, dira il, assez bien à cheual, mais ce n'est rien aupris de ce Cẽ-
taure ici: Ie ne suis par trop mauuais poëte, & fais assez bien vn carme, mais ton- H
ner n'est pas à faire à moy, c'est à ce Iupiter ci: en quoy il fait deux choses ensemble,
l'vne qu'il declaire l'entreprise de l'autre honneste en ce qu'il l'imite, & suffisance
non pareille en ce qu'il confesse en estre vaincu. Voila donc quant aux ressemblan-
ces, les marques de difference qu'il y a entre le flatteur & l'ami. ET pourautant
que la delectation, ainsi que nous auons dit parauant, est aussi commune entre eux
pource que l'homme de bien ne prend pas moins de plaisir à ses amis, que l'homme
de neant à ses flatteurs, considerons vn peu la difference qu'il y a en cela. Le moien
de les distinguer sera, de remarquer la fin à laquelle l'vn & l'autre dresse la delecta-
tion qu'il donne, ce qui se pourra plus clairement entendre par cest exemple. Vne
huile de perfum a bonne odeur, aussi a quelque drogue de medecine: mais il y a
difference en ce, que l'huile de perfum se fait seulement pour donner le plaisir de la
senteur,

IX. Quatriesme marque du flatteur, qu'il s'abbaisse tousiours (pour le regard des vertus) au dessous de celui qu'il flatte: cõme au cõtraire es vices & imperfections il se met le premier.

X. Cinquiesme marque, que le flatteur n'apporte aucun profit à celui qu'il flatte, & ne vise qu'à lui complaire en toutes choses, au contraire du parfait ami qui ioint le plaisir & le biẽ ensemble: ce qui est enrichi de similitudes & exemples notables.

A senteur, & rié plus: mais en la drogue medecinale, outre le plaisir de la douce odeur, il y a vne force qui purge le corps, ou qui le rechauffe, ou qui fait naistre la chair. D'auantage, les peintres broyent des couleurs plaisantes & recreatiues, & aussi y a il des drogues medecinales qui ont des couleurs & teintures qui sont belles & agreables à l'œil: quelle difference doncques y a il? Il est tout euident qu'il ne faut que regarder, pour les sauoir discerner, à quelle fin l'vsage d'icelles est destiné. Au cas pareil aussi les graces des amis, parmi l'hônesteté & l'vtilité qu'elles ont, apportent ie ne say quoy qui delecte, ne plus ne moins qu'vne fleur qui paroist par dessus: & quelquefois ils vient d'vn ieu, d'vn boire & manger ensemble, d'vne risee, d'vne facetie l'vn auec l'autre, comme de saulses pour assaisonner des afaires de poids & de grande consequence: auquel propos est dit,

Similitudes diuerses pour monstrer la differéce du flatteur & de l'ami.

Ioyeusement ensemble ils s'entretienent
De maints propos plaisans, qu'entre eux ils tienent.

Description des amis.

B Et, *Rien n'a iamais desioint nostre amitié,*
Ni nos plaisirs partis par la moitié.

Mais la seule besongne du flatteur, & le but où il vise, est de tousiours inuenter, apprester & confire quelque ieu, quelque fait, & quelque parole à plaisir & pour donner plaisir: brief, pour comprendre le tout en peu de paroles, le flatteur estime qu'il faille tout faire pour estre plaisant: & le vrai ami faisant tousiours & par tout ce que le deuoir requiert, bien souuent plait, & quelquefois aussi desplait: non que son intention soit de desplaire, comme aussi ne le fuit-il pas, s'il void que meilleur soit de le faire. Ne plus ne moins que le medecin, s'il void qu'il soit expedient, iettera du saffran ou de la lauande dedans ses compositions de medecine, voire que bien souuét il baignera delicatement, & nourrira friandement son patient: & quelquefois aussi laissant ces douces odeurs là, il y ruera du Castorium, ou

Naturel & occupation du flatteur, opposé au vray ami.

Comparaison, monstrant la prudente rondeur & douceur du vray ami.

Du Polium, de qui la senteur forte,
C *Puante au nez est d'vne estrange sorte:*

ou bié il broyera de l'Hellebore, qu'il le côtraindra de boire, ne se proposant pour sa fin ne là le plaire, ni ici le desplaire, ains conduisant son malade par diuerses voyes à vn mesme but, c'est assauoir ce qui est expedient pour sa santé: aussi le vrai ami aucunefois par complaire & haut louër son ami, en le resiouissant le conduit à faire ce qu'il doit, comme celui qui dit en Homere,

Confirmation par le tesmoignage de Homere.

Ami Teucer de Telamon extraict,
Fleur des Gregeois, tire ainsi de ton traict. Et ailleurs,
Comment mettrois-ie Vlysses en oubli,
Qui de vertu diuine est ennobli?

Iliad. 8. & 10.

A l'opposite aussi, là où il est besoin de correction, il le vous tanse auec vne parole mordante, & vne liberté authorisee d'vne affection soigneuse de son bien,

Menelaus né de diuin lignage,
D *Ie t'aduertis que tu n'es pas bien sage:*
De ta folie aussi mal te prendra.

Iliad. 7.

Quelquefois il conioint le faict auec la parole, comme Menedemus faisant fermer sa porte au fils d'Asclepiades son ami, qui estoit desbauché, & menoit vne vie dissolue, & ne le daignant pas salüer, le retira de son mauuais gouuernement: & Arcesilaus defendit l'entree de son eschole à Battus, pource qu'en vne Comedie qu'il auoit composee, il auoit mis vn vers qui poignoit Cleanthes: mais depuis, en aiant fait satisfaction à Cleanthes, & s'en estant repenti, il lui pardonna, & le receut en sa grace comme deuant. Car il faut contrister son ami en intention de lui profiter, nô pas de rompre l'amitié, ains vser de reprehension picquante, comme d'vne medecine preseruatiue, qui sauue la vie à son patient: ainsi fait le bon ami comme le sauant musicien, qui pour accorder son instrument, tend aucunes de ses cordes, & en lasche

Par exéple de Menedemus & d'Arcesilaus.

Comment il faut reprendre ses amis.

Confirmation par similitudes.

les autres: aussi concede il aucunes choses, & en refuse d'autres, changeant selon que E
l'honnesteté ou l'vtilité le requierent, & est par ce moien aucunefois agreable, & par tout vtile: mais le flatteur aiant acoustumé de tousiours sonner vne seule note, qui est de complaire, & de faire & dire toutes choses au gré de celui qu'il flatte, ne sait que c'est ni de resister de fait, ni de fascher de parole, ains va tousiours apres ce que lon veut, s'accordant tousiours, & disant tousiours ad idem.

2. Par le dire de Xenophon parlant de Agesilaus.
Au traité qu'il fait de la vie & du gouvernement d'Agesilaus.

Or ainsi comme Xenophon escrit, qu'Agesilaus estoit bié aise de se sentir louër de ceux qui l'eussent bien voulu blasmer: aussi faut-il estimer que celui-la resiouit & complait en ami, qui peut aussi quelquefois contrister & contredire, & auoir pour suspecte la conuersation de ceux qui ne font iamais que donner plaisir, en accordant tout sans aucune pointure de reprehension, & de cōtradiction, & auoir tousiours à main le dire d'vn ancien Laconien, lequel oyant qu'on louoit hautement le Roy Charilaus, "Et comment seroit-il bon, dit-il, quād il n'est pas aspre aux meschans?"

3. Par l'apophthegme du Laconien.

4. Par cōparaisons opposees, lesquelles descouurent combien les flatteurs sont dangereux, monstre que c'est vn bien excellent d'auoir de bōs amis.

On dit que le tahon qui tourmente les taureaux, se fiche aupres de leurs oreilles, & aussi fait la tique aux F
chiens: tout ainsi le flatteur attachant les hommes ambitieux par les oreilles, à force de leur chanter leurs louanges, est bien malaisé à secouer & chasser depuis qu'il y est vne fois fiché: & pourtant faut-il auoir le iugement bien esueillé en cest endroit, à obseruer diligemment si ces louanges seront attribuees à la chose, ou à la personne: elles seront attribuees à la chose s'il louë les absens plus tost que les presens, si lui mesme veut & desire en lui ce qu'il louë en autrui, & s'il ne nous louë pas seuls, mais tous autres pour semblables qualitez, & s'il ne varie point en disant & faisant tantost d'vn tantost d'autre, mais tousiours d'vne sorte.

5. Par consideration de nous mesmes qui deubs examiner les louanges qu'on nous donne, & les reprimendes qu'on nous fait.

Et ce qui est le principal, à considerer, c'est si nous mesmes en nostre secret ne nous repentons point ou n'auons point de honte de ce dont il nous louë, & si nous ne voudrions point plus tost auoir fait & dit le contraire: car le iugement de nostre conscience, nous portant tesmoignage au contraire, empeschera que telles louanges ne nous affectionneront, ni ne nous attaindront point au vif, & consequemment le flatteur ne nous en pourra surprendre. G
Mais ie ne say comment il auient, que la plus part des hommes ne reçoiuent point les consolations que lon leur baille en leurs aduersitez, ains plus tost se laissent mener à ceux qui plorent & lamentent auec eux: & quand ils ont offensé & failli, si quelqu'vn les en reprend, & les en blasme si viuement qu'il leur en imprime au cœur vn remords & vne repentance, ils estiment celui-la leur accusateur & leur ennemi: & au contraire ils embrassent & reputent leur bien-vueillant & ami celui, qui louëra & magnifiera ce qu'ils auront fait.

6. Par vne representatiō de diuers flatteurs conferez ensemble.

Or ceux qui louënt & qui prisent auec vn applaudissement de mains ce que lon aura fait ou dit, soit à bon escient, ou soit en se iouant, ceux là encores ne sont dommageables que pour le present, & pour cela que lon a à l'heure en main: mais ceux qui auec leurs louanges penetrent iusques aux mœurs, & par leurs flatteries attaignent iusques à corrompre les conditions, font comme les mauuais esclaues & serfs, qui ne desrobēt pas seulement du bled de leur maistre, ce qui est en monceau au grenier, mais aussi ce qui est preparé pour la H
semence: car les conditions de l'homme sont la source de toutes ses actions, & les mœurs sont le principe & la fontaine, dont decoule toute nostre vie, laquelle ils detordent, en donnant au vice les noms des vertus.

En son histoire de la guerre du Peloponese.

Thucydides escrit qu'es seditions & guerres ciuiles, lon transferoit la signification acoustumee des mots, aux actes que lon faisoit, pour les iustifier: car vne temerité desesperee estoit reputee vaillāce aimant ses amis: vne dilation prouidente, honneste couardise: vne temperance, couuerture de lascheté: vne prudence circunspecte, generale paresse: aussi faut-il bien prendre garde es flatteurs là où on verra qu'ils appelleront prodigalité, liberalité: timidité, seureté: teste esceruellee, promptitude: chicheté mechanique, temperance & frugalité: vn qui sera suiet à folles amourettes, gracieux & homme de bonne compagnie: vn cholere ou superbe, vaillant & magnanime: &, au contraire, vn de cœur

7. Par la consideration de l'hypocrisie des flatteurs.

bas

A bas & lasche, doux & humain : ainsi comme Platon escrit en quelque passage, que l'amoureux est flatteur de ce qu'il aime: car s'il est camus, il l'appellera agreable: s'il a nez aquilin, face royale: s'il est noiraut, viril: s'il est blanc, enfant des Dieux: & quant à ce nom μελίχρως, basané & couleur de miel, il dit que c'est vne fainte d'amoureux, qui diminue pour aprendre à supporter plus aiseement vne couleur pasle & morte de son ami: cobien que celui qui se dône à entendre qu'il soit beau quâd il est laid, ou grand quâd il est petit, ne demeure pas lôguemêt en son erreur: & si n'en reçoit perte sinon bien fort legere, & non pas irremediable. MAIS les louanges qui acoustumêt l'hôme à cuider que vice soit vertu, tellement qu'il ne se desplait pas en son mal, mais plus tost s'y plait, & qui ostent toute honte de pecher & de faillir, ce furêt celles qui amenerent la ruine des Siciliens, en donnant occasion aux flatteurs d'appeller la cruauté de Dionysius & de Phalaris, haine des meschans & bonne iustice : ce furent celles qui perdirêt l'Egypte, en appellât la lascheté effeminee du Roy Ptolomæus, sa B furieuse superstition, les lamêtables chansons, ses sonnemens de tabourins, & ses dâses bacchanales, deuotiô, religion, & le seruice des Dieux: ce furêt celles aussi qui cuiderent gaster & corrompre du tout les mœurs & façons Romaines, qui par auant tenoient tant du grâd, en surnommât les delices, les dissolutiôs, les ieux & festes d'Antonius, ioyeusetez, gentillesses & humanitez, en desguisant & diminuant ainsi la faute d'Antonius, qui abusoit excessiuement de sa fortune, & grandeur de sa puissance. Que fut-ce autre chose qui attacha à Ptolomæus la museliere à iouër des flustes? Qui fit môter Neron sur l'eschafaud auec vn masque sur le visage, & des brodequins aux iambes, qui estoit l'acoustrement des ioueurs de farce, ne furent-ce pas les louanges des flatteurs? Et la plus part des rois ne sont ils pas attirez en toute vergongne & tout deshonneur par les flatteries de ceux qui les appellent Apollons, pour peu qu'ils sachent mionner, & Bacchus quand ils s'enyurent, & Hercules quand ils luictent, & qu'ils prenent plaisir à telles galanteries de surnoms? Et pourtant se faut-il princi-C palement donner de garde du flatteur en ses louanges : ce que lui-mesme n'ignore pas, mais estant caut & subtil à se garder de se rendre suspect, si d'auenture il rencontre quelque mignon glorieux, biê paré ou bien quelque lourdaut qui ait vn peu le cuir gros, & comme lon dit vulgairemêt, qui soit vn peu de grosse paste, il se mocque & gaudit d'eux à gorge desployee, comme fait Struthias en la comedie, foulât aux pieds & ballant sur le ventre de la sottise de Bias, en maniere de dire par les louanges qu'il lui donne, sans que l'autre le sente. Tu as plus beu que ne fit onc le Roy Alexandre le grand: & cependât il se pasme & fond à force de rire, en se tournât deuers le Cyprien. MAIS s'il a afaire à quelques habiles & galants hommes, qui aient l'œil sur lui principalement en cest endroit, & qui soient au guet pour bien garder ceste place & ce lieu là, il ne leur adresse pas des louâges de droit fil, ains viêt de loin tournant tout à l'entour, & puis fait ses approches petit à petit, sans faire bruit, tant qu'il vient à les manier, comme lon fait vne beste que lon veut appriuoiser, & les ta-D ster: car tantost il viendra rapporter à son ami des louâges qu'il aura oui dire à quelques vns de lui, faisant comme les Rhetoriciens, qui quelquesfois en leurs harêgues parlent en tierce personne: I'ay pris grand plaisir, dira-il, n'agueres estât en la place, à ouir certains estrangers, ou bien de bons vieillards, qui racontoient tous les biens du monde de vous, & vous louoient à merueilles. Tantost il controuuera quelques legeres fautes alencontre de lui, disant qu'il les aura entendues d'autres qui les disoient de lui, & qu'il s'en est venu en diligence incontinent vers lui, pour lui demander la ou il auroit dit cela, ou fait vne telle chose: l'autre lui niera, comme il est vraisemblable, & de là adonc il prendra son commencement pour entrer en ses louanges, Aussi m'esbahissois-ie bien, comment vous eussiez mesdit de quelqu'vn de vos familiers, veu que vous ne mesdites pas de vos ennemis mesmes: & comment vous eussiez attêté à vsurper de l'autrui, veu que vous dônez si largement & si libera-

Au 5. liure de la Republique.

XI. Sixiesme marque du flatteur, qui peu à peu acoustume celui qui l'escoute à estimer le vice vertu, tesmoings les flatteurs de Dionysius, de Phalaris, de Ptolomæus, d'Antonius, de Neron, & de la plus part des Rois & Princes.

XIII. Autre ruse & septiesme marque du flatteur, qui n'adresse pas ses louanges de droit fil, ains fait ses approches bellement pour surprendre & tant plus endommager celui qu'il deçoit.

XIII. *Artifice deteſtable & huitieſme marque du flatteur, qui transforme la vertu en vice, & ne fera difficulté de ſe blaſmer ſoy meſme, afin de vomir ſon venin & le faire avaller plus doucement.*

lement le voſtre. Les autres ſont comme les peintres, qui pour releuer & faire plus apparoiſtre les hoſes luiſantes & claires, les renforcent auec des obſcures & ombrageuſes qu'ils mettent aupres: car en blaſmant, detractant, mocquant, & iniuriant les choſes contraires, tacitement ils louënt & aprouuent les vices & imperfections qui ſont en ceux qu'ils flattent, & en les louant ils les nourriſſent: car ils vous blaſmerõt la temperance, & abſtinence, en l'appellant ruſticité: s'ils ſe trouuent parmi des hõmes luxurieux, auaricieux, gens de mauuais afaire, qui acquierent des biens par tous moiens deshonneſtes & meſchans. La iuſtice & bonne conſcience, qui ſe contente du ſien, ſans rien vouloir auoir de l'autrui, ils l'appelleront laſcheté & faute de cœur de n'oſer entreprendre. Et quand ils ſeront auec des pareſſeux, gens oiſifs, qui fuient les afaires, ils n'auront point de honte de blaſmer l'entremiſe du gouuernement de la choſe publique, & de dire que c'eſt faire les afaires d'autrui à grand trauail ſans profit. Vn deſir d'eſtre en magiſtrat ils l'appelleront vaine gloire, qui ne ſert à rien. Pour flatter vn orateur, ils blaſmeront en ſa preſence le Philoſophe. Parmi des femmes laſciues & impudiques, ils ſeront les biens venus, en appellant les honneſtes, qui n'aiment que leurs maris, ſottes, mal-apriſes, & ſans grace quelconque. Et y a encore vne plus grande meſchanceté, c'eſt que ces flatteurs ne s'eſpargnét pas eux meſmes: par ainſi comme les luicteurs baiſſent aucunefois leurs corps pour réuerſer par terre leurs compagnons, auſſi quelquefois par ſe blaſmer eux meſmes ils ſe coulent ſecrettement à louër autrui. Ie ſuis, diront ils, plus couard qu'vn eſclaue ſur la mer: ie ne puis durer au trauail: i'enrage de cholere quand i'entés que lon a meſdit de moy: mais à ceſtui-ci, ce lui eſt tout vn, il ne trouue rien de mauuais, c'eſt vn homme tout autre que les autres, il ne ſe courrouce de rien, il porte tout patiemment. Et ſi d'auenture il ſe treuue quelqu'vn qui ait grande opinion de ſa ſuffiſance & de ſon entédement, qui vueille faire de l'auſtere & du roide & entier, diſant à tout propos,

Similitude propre pour monſtrer la meſchanceté du flatteur.

Iliad. 10.

Diomedes, ne me va trop priſant,
Ni au contraire auſſi trop meſpriſant:

Comment il ſe cõporte enuers les hommes auſteres & cetera.

le flatteur bon ouurier de ſon meſtier ne l'aſſaudra pas par ceſte voie, ains vſera d'vn autre artifice à l'endroit de celui la. C'eſt qu'il viendra deuers lui pour auoir conſeil en ſes propres afaires, cõme de celui qu'il eſtime plus ſage & mieux auiſé que lui, & dira qu'il a bië d'autres auec leſquels il aura plus grande familiarité, mais neãtmoins qu'il eſt contraint de l'importuner: car à qui aurons nous recours nous autres qui auons beſoin de conſeil, & à qui nous fierõs nous? & puis apres auoir oui ce que l'autre lui aura dit, quoy que ce ſoit, il s'en ira diſant qu'il aura eu vn oracle, & nõ pas vn conſeil. Et ſi d'auenture il void que l'autre s'attribue quelque ſuffiſance en la conoiſſance des lettres, il lui apportera quelques ſienes compoſitions, le priant de les lire, & de les corriger. Le Roy Mithridates aimoit l'art de medecine, au moien dequoy il y eut quelques vns de ſes familiers qui lui baillerét de leurs membres à inciſer, & bruſler auec des cauteres, qui eſtoit le flatter de fait, nõn pas de parole: car il ſembloit que ils lui portaſſent teſmoignage de ſa ſuffiſance, puis qu'ils ſe fioient de leur vie à lui.

Exemple remarquable de flatterie enragee.

Euripide en la tragedie d'Alceſte.

Les cas diuins ſont de beaucoup de formes:

Bon conſeil contre les dangers precedens.

Mais ceſte eſpece de louanges diſſimulees, aiant beſoin de plus gráde circõſpection pour s'en garder, merite d'eſtre diligemment aueree & eſprouuee: & pourtant faudra-il que celui qui ſera tenté par telle ſorte de flatterie, tout expreſſement lui mette en auant des auis, où il n'y aura point d'apparence quand le flatteur lui demandera cõſeil, & des auertiſſemens tout de meſme, & auſſi des correctiõs ſans propos, quand il lui apportera ſes compoſitions à receuoir & corriger: car quãd il verra que le flatteur ne lui contredira en rien, ains lui conſentira en tout & par tout, & receura tout, & qui plus eſt encor, qu'à chaſque point il s'eſcriera, hõ voila bien dict! il n'eſt poſſible de mieux: il eſt tout manifeſte qu'il fait, comme dit le commun prouerbe,

Le mot du guet il nous va demandant,

Mais

A *Mais autre chose il cerche cependant.*
C'est qu'en nous louant, il nous veut enfler de vaine outrecuidance. DAVANTAGE ainsi comme aucuns ont defini la peinture, estre vne poësie muette, aussi y a-il des louáges que dóne vne flatterie muette: car ne plus ne moins que les chasseurs deçoiuent mieux les bestes qu'ils chassent, quand il ne semble pas qu'ils chassent, mais bié qu'ils passent leur chemin, ou qu'ils gardent leurs troupeaux, ou qu'ils labourent la terre: aussi est-ce lors que les flatteurs touchent mieux au vif en louant, quand il ne semble pas qu'ils louent, ains qu'ils facent autre chose: car celui qui cede vne chaire, ou vn lieu à table, à vn suruenant, ou qui ayant acoustumé de haréguer deuāt le peuple, ou deuant le Senat, s'il sent que l'vn des riches vueille parler, entrerompt son parler pour se taire & quitter la place & le rang de parler: celui-là, dis-ie, en se taisant declare plus que s'il crioit à haute voix, qu'il repute l'autre plus suffisant & plus prudét que lui. Delà est que lon void en ceste maniere de gens, qui font profession B de flatterie, se saisir ordinairement des premiers sieges, tant es sermons, harengues publiques que lon va ouir, comme es theatres, non qu'ils s'en reputent dignes, mais à fin qu'en les cedát aux plus riches, ils les flattent d'autát: & es assemblees & compagnies ils seront les premiers à entamer les propos, mais c'est pour puis apres les quitter aux plus puissans, voire pour passer facilement à vne opinion toute contraire à la leur premiere, si le contredisant sera homme puissant, ou riche, ou personne d'authorite: c'est pourquoy il se faut de tant plus esuertuer pour les conuaincre, & auerer qu'ils ne font point ces cessions & ces reculemens là pour reuerence qu'ils portent ou à la suffisance plus grande, ou à la vertu, ou à l'aage, mais seulemét aux biens, aux richesses, & au credit. Megabyzus vn des plus grands seigneurs de la cour du Roy de Perse vint vn iour visiter Apelles iusques en sa boutique, & s'estant assis aupres de luy à regarder besongner, commença à vouloir discourir de la ligne & des vmbres. Apelles ne se peut tenir de lui dire: Voy-tu, ces ieunes garçons qui C broyent l'ochre, pendant que tu ne disois mot te regardoyent fort attentifuement, & s'esbahissoyent de voir tes beaux habits de pourpre, & tes chaines & ioyaux d'or: mais depuis que tu as commencé à parler, ils se sont pris à rire en se mocquant de toy, d'autant que tu te mets à discourir des choses que tu n'as pas aprises. Et Solon estant interrogué par le Roy de Lydie Crœsus, quels hommes il auoit veus, qu'il reputast les plus heureux de ce monde, lui nomma Tellus vn simple citoyen d'Athenes, & vn Cleobis, & Biton, qu'il dit auoir cognus pour les mieux fortunez: mais les flatteurs ne disent pas seulement que les Roys, les riches hommes, & les personnes de grande authorité soyent bien fortunez & heureux, mais aussi les declarent les premiers hommes du monde en prudence, en science, & en vertu. ET puis il y en a qui ne peuuent pas seulement endurer les Stoïques, qui appellent le sage, tel qu'ils le depeignent, riche, beau, noble & roy tout ensemble: là où les flatteurs vous rendent le riche, qu'ils flattent orateur, poëte, voire & s'il veut encore, peintre & bon ioueur D de flustes, leger du pied, & roide de corps, se laissans tomber dessous lui en luictant, & demeurans derriere en courant: ainsi comme Crisson Himerien demeura derriere en courát à l'encontre d'Alexandre, dequoi Alexádre fut fort courroucé quád il le seut. Carneades souloit dire, que les enfans des Roys & des riches n'aprenoyent rié adroit, qu'à picquer & manier les cheuaux, & rié autre chose, pource que le maistre les flatte aux escholes en les louant, à l'exercice de la luicte, celui qui luicte auec eux se laisse volontairement tomber dessous eux: mais le cheual ne conoissant pas qui est fils d'vn homme priué, ou d'vn prince, qui est pauure ou riche, iette par terre ceux qui ne se sauent pas bien tenir. Parquoy le dire de Bion est sot & lourd, car il disoit ainsi: Si à force de louer ie pouuois rendre vne terre bonne, grasse & fertile, ie ne ferois point de faute en la louant, plus tost que de me trauailler le cœur & le corps à la labourer & cultiuer. Celui donc ne peche point aussi qui loue

XIIII. Neufiesme marque du flatteur, lequel flatte le plus alors qu'il semble n'en auoir aucune volonté.

Façons de faire de tels flatteurs.

A l'exemple d'Apelles & Solon reprenans l'ambitieuse outrecuidáce de Megabyzus & de Crœsus, il faut descouurir à ceux qui aiment flatter & estre flattez, leurs impertinences & fausses opinions.

XV. Le flatteur attribue toute perfection au riche, qui est la dixieme marque pour le conoistre.

Exemple en Crisson Himerien.

Apophtegme de Carneades contre la flatterie.

Inepsie de Bion voulant maintenir la flatterie.

vn homme, si en le louant il le rend vtile & fertile à celui qui le louë, car on lui peut E
renuerser sa raison, en lui alleguant que la terre ne deuient pas pire pour estre louee, là où ceux qui louent faussement, & outre le merite & le deuoir, vn hôme, l'emplissent de vent, & font cause de sa ruine. MAIS à tant auons nous assez discouru sur cest article des louanges: il suit apres de traicter touchant la franchise de librement parler. Or estoit-il bien raisonnable, que comme Patroclus se vestât des armes d'Achilles, & menât ses cheuaux à la guerre, n'osa toucher à sa iaueline, ains la laissa seule, aussi que le flatteur se masquant & desguisant des marques & enseignes d'vn ami, laissast la seule franchise de parler librement, sans y toucher ne la contrefaire, comme estant le baston propre, pesant grand & fort, qu'il apartient de porter à l'amitié seule, & non à autre: mais pour autât qu'ils se donnent bien garde d'estre descouuerts en riant, ni en beuuant, ni en gaudissant ou iouant, ils esleuent ia leur piperie iusques à vne monstre de sourcil seuere, & flattent auec vn visage renfrongné, meslans parmi leur flatterie ne say quoy de reprehension & de correction, ne laissons point pas- F
ser cela sans le toucher & examiner. Quant à moy, i'estime que comme en la Comedie de Menander, Hercules côtrefait vient en auant auec vne massue sur l'espaule qui n'est ni pesante, ni massiue, ni forte, ains vne vaine, feinte, legere, où il n'y a rien dedâs: aussi que la liberté de parler dont vsera le flatteur, se trouuera molle & legere, & qui n'aura point de coup à ceux qui l'esprouueront, ains qu'elle fera ne plus ne moins que les aureillers des femmes, qui au lieu qu'ils semblent repousser & resister aux testes que lon couche dessus, plient plus tost dessous & leur cedent: aussi ceste fausse liberté de parler, pleine de vent, s'esleue & s'enfle bien d'vne enfleure vaine & tromperesse, à fin que se resserrant & s'abaissant elle reçoiue & attire auec soy celuy qui se laisse aller dessus: car la vraye & amie liberté de parler s'attache à ceux qui faillent & qui pechent, aportant vne douleur bien faisante & salutaire, ne plus ne moins que le miel qui mord les parties vlcerees, mais il les nettoye, estant au demeurant profitable & douce, de laquelle nous parlerons à part en son lieu. Mais le flat- G
teur monstre premierement d'estre aspre, violent, & inexorable enuers les autres: car à ses seruiteurs il est fascheux à seruir, aigre à reprendre les fautes de ses domestiques & parens: il n'estime ni ne prise personne hors lui, ains mesprise tout le monde, ne pardonne à homme qui viue, accuse vn chascun, s'estudiant à acquerir la reputation d'homme haissant le vice, en prouoquât les autres à courroux, comme celui qui pour rien ne laisseroit volôtairement à leur dire leur verité, & qui ne feroit ni ne diroit iamais rien pour complaire à autrui: Et puis il fera semblât de ne voir ni ne conoistre pas vn des vrais & gros pechez, mais s'il y a d'auenture quelque legere & exterieure faute, il fera merueille de crier haut à bon escient, & de la reprendre auec vne voix forte & vne vehemence de parole: comme, pour exêple, s'il apperçoit quelque chose qui traine parmi la maison, si lon est mal logé, si lon a la barbe mal faite, ou vn vestement qui sele mal, ou vn chien & vn cheual qui ne soyent pas traitez comme il apartient. Mais au demeurant vne oubliance de ses pere & mere, faute de soin de H
ses propres enfans, ne faire cas ne compte de sa femme, mespris de ses parens, ruine & perte de biens, toutes ces choses là ne lui touchent en rien, ains est muet & couard en tout cela: ne plus ne moins qu'vn maistre du ieu de la luite, qui laisse enyurer & paillarder son escholier & champion de luicte, & puis le tâse s'il trouue faulte à la burette à l'huille, & à l'estrille: ou comme vn grammairiê qui reprend son escholier s'il faut à auoir sô escritoire & sa plume, & puis ne fait pas semblant de l'ouir quâd il commet vne incongruité en parlât, ou qu'il vse de quelque mot barbare: car le flatteur est tel, que d'vn mauuais orateur & digne d'estré mocqué, il ne dira rien quât à sa harêgue, mais biê le reprêdra-il de sa voix, & l'accusera griefuement de ce qu'il se gastera le gosier & la voix par boire trop froid: & si on lui baille à lire vn Epigrâme qui ne vaille riê, il s'attachera à blasmer le papier qui sera trop gros, ou bien l'escriuain

XVI. *De la franchise de parler librement, de quelle façon le flatteur s'en aide, & le moyen de le descouurir.*

Quelle difference il y a entre la liberté du flatteur & de l'ami.

A quoy la hardiesse du flatteur ressemble.

A quoy ressemble la franchise de parler d'vn vray ami.

Estrange hypocrisie du flatteur.

Sa meschanceté descouuerte par vne comparaison bien propre.

Par ses procedures ordinaires.

A uain qui aura esté trop negligent ou ignorãt. En ceste sorte les flatteurs qui estoyẽt
à l'entour du Roy Ptolomeus, lequel sembloit aimer les lettres, & estre desireux de
sauoir, estendoient ordinairemẽt leurs disputes iusques à la minuit, à debattre de la
proprieté d'vn mot, ou d'vn verset, ou touchant vne histoire: & cependãt il n'y en
auoit pas vn de tant qu'ils estoient, qui lui remonstrast rien touchãt la cruauté dõt
il vsoit, ni de l'insolence en laquelle il se desbordoit, ni quãd il iouoit du tabourin,
ou qu'il faisoit d'autres indignitez sous couleur de religion. C'est tout ne plus ne
moins, que si à vn qui auroit quelque grosse apostume, ou quelque vlcere fistuleux,
on venoit auec la lãcette à lui raire les cheueux, ou à lui rongner les ongles: car ainsi
les flatteurs appliquent leur liberté de parler aux parties qui ne sont point dolentes,
& qui ne font point de mal. Il y en a d'autres qui sont encore plus cauts & plus ru-
sez que tous ceux-la, car ils vsent de ceste liberté de parler, & de reprẽdre & blasmer
pour complaire: comme Agis natif de la ville d'Argos, voyant qu'Alexandre don-
B noit de grans dons à ne say quel plaisant, s'escria d'enuie & de douleur qu'il en a-
» uoit, O le grand abus! Alexandre l'ayant oui se tourna deuers lui en courroux, &
» lui demanda, que c'estoit qu'il vouloit dire: Ie cõfesse, dit-il, qu'il me fait mal, & que
» i'ay grand despit de voir, que tous vous autres, qui estes nez de la semẽce de Iupiter,
» prenez plaisir d'auoir autour de vous des flatteurs & des plaisans pour vous faire ri-
» re: car Hercules auoit ainsi en sa compagnie les Cercopes, & Bacchus les Silenes: &
» autour de vous aussi, tout de mesmes, ces bouffons ici sont en credit. Et vn iour
comme l'Empereur Tiberius Cæsar fust entré au Senat, il y eut vn des Senateurs
» flatteur, qui se dressa en pieds, & dit tout haut, Qu'il faloit, puis qu'ils estoyẽt libres,
» qu'ils parlassent aussi librement, & qu'ils ne s'en faignissent point, ni ne teussent ce
» qu'ils sauoient estre vtile. Il fit dresser les aureilles à tout le monde par ces paroles,
& se fit vn grand silence: Tiberius mesme prestoit l'oreille fort attentiuemẽt, pour
ouir ce qu'il voudroit dire: & lors il se prit à dire, Escoute, Cæsar, en quoy nous nous
C plaignons tous de toy, & n'y a personne qui t l'ose dire ouuertement: C'est que tu
» ne fais compte de toy, ains abandõnes ta personne, & affliges ton corps de soucis &
» de trauaux que tu prens pour nous, sans te donner repos ne iour ne nuict. Et comme
il continuast vne longue trainee de tels propos, on dit que l'orateur Cassius Seue-
» rus dit, La liberté de parler dont vse cest homme, le fera mourir. TELLES flatteries
sont legeres, & ne nuisent pas beaucoup: mais celles ci sont dangereuses, & corrom-
pent les mœurs des mal-auisez, quand les flatteurs accusent & blasment ceux qu'ils
flattent des vices & crimes cõtraires à ceux dont ils sont entachez, comme Himerius
vn flatteur Athenien tansoit & iniurioit vn vieil vsurier, le plus chiche & le plus aua-
ricieux de toute la ville, l'appellãt prodigue, negligẽt de son profit, & qu'il en mour-
roit de male faim lui & ses enfans: ou au contraire, vn prodigue despensier qui con-
sumera tout, ils lui reprocherõt qu'il sera vn taquin, mechanique, ainsi comme Ti-
tus Petronius faisoit à Neron: ou si ce sont Princes & seigneurs qui traitent duremẽt
D & cruellemẽt leurs suiets, ils leur diront, qu'il faudra oster ceste trop grande dou-
ceur, & ceste importune grace & misericorde inutile. Tout pareil à ceux-là est ce-
lui qui fait semblant de redouter & se donner de garde d'vn lourdaut & gros sot,
comme si c'estoit quelque habile homme, caut & rusé: & celui qui tanse & re-
prend vn enuieux & mesdisant, qui prend ordinairement plaisir à detracter & mes-
dire de tout le monde, si d'auenture il lui eschappe quelquefois de louër aucun ex-
cellent personnage: C'est vn vice que vous auez de louër ainsi toute sorte de gens,
voire iusqu'à ceux qui ne valent à chose qui soit: car quel homme est cestui ci que
vous louez si fort? qu'a il iamais ne fait ne dit qui meritast d'estre si hautemẽt prisé?
Mais c'est principalement aux amours que les flatteurs ruent leurs grands coups, &
qu'ils enflammẽt plus ceux qu'ils flattent: car s'ils voyent qu'ils ayent quelque diffe-
rent alencontre de leurs freres, ou qu'ils ne facent compte de leurs parens, ou qu'ils

Par l'exemple des flatteurs de Ptolomeus.

Par vne elegante similitude.

XVII. *Flatteurs courtisans qui employent leur liberté de parler à reprendre & blasmer pour complaire: notables exemples d'Agis & d'vn Senateur Romain, à ce propos.*

XVIII. *Description d'autres flatteurs qui accusent ceux qu'ils flattent des vices contraires à ceux dont ils sont entachez.*
Himerius.

Titus Petronius.

Flatteurs mesdisans & boutefeux.

soient en quelque souspeçon & deffiãce de leurs femmes, ils ne les en reprenẽt ni ne les en corrigent point, ains au contraire augmentent leur mescontentement: C'est bien employé, car vous ne vous sentez pas vous mesmes: vous estes cause de tout ceci, en monstrant trop de les recercher & caresser, & vous humiliant trop enuers eux. Et si d'auenture il sort quelque demangeaison d'amour, ou quelque courroux de ialousie enuers quelque concubine ou quelque amie mariee, alors la flatterie se tirera en auant auec vne liberté & franchise de parler toute ouuerte, apportant du feu en la flamme: accusant & faisant le procez à l'amoureux, comme aiant fait & dit beaucoup de choses malseantes à l'amour, mal gracieuses, & pour faire hair plus tost qu'aimer vne personne. E

Flatteurs maquereaux.

O homme ingrat de tant de doux baisers!

Desbaucheurs & ruineurs de leurs maistres.

En ceste sorte les familiers d'Antonius qui brusloit de l'amour de Cleopatre l'Egyptienne, lui faisoyent à croire, que c'estoit elle qui estoit amoureuse de luy, & le tansant l'appelloient homme sans affection & superbe: Ceste Dame, disoiẽt ils, laissant vn si grand & si opulent Royaume, & tant de belles & plaisantes maisons, se consume le cœur & le corps à tracasser çà & là apres ton camp, aiant pour tout honneur le tiltre de concubine d'Antonius F

Tu as vn cœur bien dur & inflexible,

de la laisser ainsi se consumer d'ennuy: & luy estant bien aise d'estre ainsi conuaincu de lui faire tort, & prenant plaisir à se voir ainsi accuser, plus qu'il n'eust fait à s'ouir louër, ne se donna garde que ce qui sembloit l'admonester de son deuoir, le desbauchoit encore plus qu'il ne l'estoit. Car ceste liberté simulee de parler franchement ressemble aux morsures de femmes impudiques, qui chatouillent & prouoquent le plaisir par ce qui semble deuoir faire douleur. Et tout ainsi comme le vin pur, qui autrement est vn certain remede contre la poison de la cigüe, si vous le meslez auec le ius de la cigue, rend la force de la poison irremediable, dautant que par le moyen de sa chaleur il la porte promptement au cœur: aussi les meschans entendans tresbiẽ que la franchise de parler est vn grand secours contre la flatterie: flattẽt par elle mesme. Et pourtant semble-il que Bias ne respondit pas du tout bien à celui qui lui demandoit qui estoit la plus mauuaise beste de toutes: Des sauuages, dit-il, c'est le Tyran, & des priuees le flatteur: car il pouuoit dire plus veritablemẽt, qu'entre les flatteurs les priuez sont ces poursuiuans de repeuës franches, & ces amis de table & d'estuues: mais celui qui estend sa curiosité, sa calomnie, & sa malignité, cõme le poulpe fait ses branches, iusques es chambres secrettes & cabinets des femmes, celui-là, dit-ie, est sauuage, farouche, & dangereux à approcher. Or l'vn des moyens pour s'en donner de garde est, d'entendre & se souuenir tousiours, que nostre ame a deux parties, l'vne qui est plus veritable, aimant l'hõnesteté & la raison: l'autre irraisonnable de sa nature, aimãt passion & mensonge. Le vray ami assiste tousiours & donne confort & conseil à la meilleure partie, comme le bon medecin qui vise tousiours à augmenter & entretenir la santé: mais le flatteur se sied tousiours aupres de celle qui est priuee de raison & pleine de passion, la gratte & la chattouille continuellemẽt, en la maniant de sorte qu'il la destourne du discours de la raison, luy inuentant & preparant tousiours quelques vicieuses & deshonnestes voluptez. Tout ainsi cõme entre les viandes que l'homme mange, il y en a qui ne seruẽt ni à augmenter le sang ni les esprits, ni à adiouster force ne vigueur aucune aux nerfs ni aux mouëlles, ains seulement excitent les parties naturelles, laschent le ventre, & engendrent vne chair mollace & demi pourrie: aussi qui y prendra de pres garde on ne faudra iamais à voir, que tout le parler du flatteur n'adiouste rien de bon à l'homme prudent & sage, qui se gouuerne par raison, ains facilite à vn fol quelque volupté d'amour, ou lui enflamme vne cholere follemẽt conceue, ou irrite vne enuie, ou l'emplit d'vne odieuse & vaine presomption de soy-mesme, ou de douleur, en lamentant auec lui, ou lui

A quoy ressemble la liberté de parler de tels garnemens.

Correction de l'apophthegme de Bias traitãt trop doucemẽt les flatteurs.

XIX. *Le moyen pour se dõner garde des flatteurs, est de conoistre que le vray ami soulage tousiours la meilleure partie de l'ame: le flatteur au contraire irrite la passion.*

G

H

Elegante similitude pour preuue de ceci.

rend

A rend la malignité qu'il aura en lui, ou vne deffiãce ou vne timidité seruile, tousiours de plus en plus aiguë à mal penser, plus tremblãte de peur, & plus souspeçonneuse par quelques faulses accusations, ou faux indices & coniectures qu'il luy mettra en auant: car il est tousiours rangé au long de quelque vice & maladie de l'ame, laquelle il nourrit & engraisse, & comparoit incontinent qu'il y a quelque partie mal saine de l'ame, ne plus ne moins que fait la bosse es parties enflãmees & pourrissantes du corps. Estes vous en courroux contre quelqu'vn? Punissez, dira-il. Conuoitez vous? Iouissez. Auez vous peur: fuyons nous en. Souspeçõnez vous, croyez le fermement. Et si d'auenture il est mal-aisé à descouurir & surprendre en ces passions-là, parce qu'elles sont si violentes & si fortes, que bien souuent elles chassent de nostre entendement tout vsage de raison, il nous donnera aiseement prise en d'autres qui seront moins vehementes, là où nous le trouuerons tout semblable. Car si l'homme se trouue en quelque doute d'auoir trop beu ou trop mangé, & pour ceste occasion B qu'il face difficulté d'entrer en vn bain, ou bien de banqueter, le vrai ami le retiendra, l'admonestant de se garder, & d'auoir soin de sa santé: mais le flatteur le tirera lui-mesme dedans le bain, & commandera qu'on apporte sur table quelque nouuelle viande, non pas offenser son corps par le trop adieuner. Et s'il void son hõme mal affectiõné a entreprendre quelque voyage par terre ou par mer, ou à faire chose que ce soit, il dira que le temps ne presse point, & qu'il n'y est pas propre, & que lon le pourra bien remettre à vn autre temps, ou bien y enuoyer quelque autre. S'il void qu'il ait promis à quelque sien familier de lui prester ou donner de l'argent, & puis qu'il s'en repente, mais neantmoins qu'il ait honte de faillir de promesse en cest endroit: la flatteur s'adioustant au pire plat de la balãce, la fera pancher du costé de la bourse, & chassera la vergõgne de refuser, lui conseillant d'espargner son argent, attendu la grãde despense qu'il fait, & le nombre de gẽs ausquels il a à fournir: de sorte que si nous nous mesconoissons nous mesmes, & que nous ne voulions ignoC rer que nous soions ou conuoiteux, ou deshontez, ou pusillanimes, iamais le flatteur ne nous pourra deceuoir: car ce sera tousiours celui qui defendra ces passions là, & qui parlera franchement en faueur d'elles, quand on les voudra outrepasser. Mais à tant est-ce assez parlé de ceste matiere. VENONS maintenant aux seruices, & aux entremises de faire plaisir, car en tels offices le flatteur cõfond & obscurcit fort la difference qu'il y a entre lui & le vray ami, se monstrãt tousiours en apparence prompt & diligent en toutes occurrences, sans cercher occasiõ de restiuer ou refuser: car le naturel du vray ami, ne plus ne moins que la parole de la verité, cõme dit Euripides, est simple, naif, & sans fard ne faintise quelconque: mais celui du flatteur, estant certainement mal-sain en soy-mesme, a besoin de plusieurs exquises & rusees medecines pour s'entretenir. Ainsi donc comme quand on s'entrerencontre par la ville, le vrai ami quelquefois sans mot dire ni saluer, & aussi sans qu'on lui en die, ni qu'on le resalue autrement que des yeux, passe oultre, declarant seulement auec vn D doux regard & vn sousris la bienvueillance & l'affection qu'il a imprimee dedans son cœur: & au contraire le flatteur court au deuant, & va apres. & estend les bras pour embrasser de tout loin, & si d'auenture on l'a salué deuant, pour l'auoir aperceu le premier, il en fait ses excuses, auec tesmoins & auec grands sermens. Bien souuent aussi aux afaires & negoces, les amis omettent plusieurs choses petites & legeres, sans se monstrer trop exactement seruiables, ni trop curieux, & sans s'ingerer à toute sorte de vice: mais le flatteur est en cela assidu, continuel, sans iamais se lasser, ne iamais donner lieu ne place à autre de faire aucun seruice, ains voulãt estre commandé, & estant marri si on ne lui commande, voire s'en desesperant, & appellant les Dieux à tesmoins, comme si lon lui faisoit grand tort. Ces signes là monstrent à ceux qui ont bon entẽdement, vne amitié qui n'est point vraye ne pudique, mais plustost qui sent son amour de putain, embrassant plus chaudement & plus vo-

Ruse du flatteur & sincerité du vray ami es passions moins vehementes.

Marques bien particulieres pour conoistre vn tel flatteur.

XX. *Des honnestetés reuerences, offres, seruices & plaisirs que font les flatteurs, qui est comme la premiere difference entre eux & les vrais amis.*

1. L'ami a le cœur franc: le flatteur n'a que l'aparence.

2. L'ami est peu ceremonieux: le flatteur au contraire.

Quelle est l'amitié du flatteur.

3. L'ami n'offre ni ne promet que ce qui est raisonnable & conuenable : le flatteur promet tout.

lontiers que lon ne demande. Toutesfois pour les examiner plus par le menu, il faut E premierement considerer és offres & promesses la difference qu'il y a entre l'ami & le flatteur: car ceux qui ont escrit parauant nous, disent bien, que ceste sorte de promesse est promesse d'ami,

Si ie le puis, & si faire se peut:

mais que ceste-ci est l'offre d'vn flatteur,

Offres des flatteurs

Demande moy tout ce que tu voudras.

Car les poëtes Comiques introduisent de tels prometteurs en leurs comedies,

Nicomachus mettez moy alencontre
De ce soudard, qui si braue se monstre,
Et vous verrez si à coups de baston
Ie ne le ren souple comme vn poupon,
Et ne lui fais toute sa face molle,
Comme vne esponge, auec sa chaude chole. F

4. L'ami ne s'ingere aisément: le flatteur est presomptueux.

D'auantage les amis ne s'ingerent pas de donner confort & aide en aucun afaire, si premierement ils n'ont esté appellez au conseil de l'entreprise, & qu'ils ne l'ayét approuuee ou comme honneste, ou comme vtile: mais le flatteur encore que deuant que faire l'entreprise on lui demãde son aduis, & qu'on se remette en lui de l'aprouuer ou reprouuer, non seulemẽt il desire ceder & gratifier, mais il craint que lon ne le souspeçõne de vouloir reculer ou de fuir à mettre la main à l'œuure, & pour ceste cause s'accommode à ce qu'il void où l'autre encline, & qui plus est l'aiguillonne & l'incite encore à le faire: car il se treuue bien peu, ou point du tout, de riches hommes, ou des roys qui dient ces paroles,

Pleust or à Dieu, qu'vn mendiant sa vie,
Et pis encor qu'vn pauure qui mendie,
M'estant ami vint deuers moy sans peur,
Me declarer ce qu'il a sur le cœur. G

Comparaison propre.

Mais au cõtraire, ils font comme les cõposeurs de Tragedies, qui veulent auoir vne danse de leur amis pour chanter auec eux, & vn Theatre d'hommes qui leur aplaudissent: d'où vient que Meropé en vne Tragedie donne ces sages aduertissemens,

Conseil salutaire.

Pren pour ami ceux qui point ne flechissent
En leurs propos, mais ceux qui obeissent
A ton vouloir pour te gratifier,
Fais leur fermer ton huys, sans t'y fier.

Petit sens & malheur des grands du monde.

Et les Seigneurs font tout au rebours, car ceux qui ne calent & ne fleschissent à leurs deuis, ains y resistent, en leur remõstrant ce qui est plus vtile, ils les haissent, & ne les daignent pas regarder, & au contraire, les meschãs hommes de lasche cœur & trompeurs qui sauent bien leur complaire, non seulement ils leur ouurent leurs huys, & les reçoiuent en leurs maisons, mais les admettent iusques à la communication de

Deux sortes de flatteurs autour des grands.

leurs plus interieures affections, & leurs plus secrettes pẽsees: entre lesquels celui qui H sera vn peu plus simple dira, qu'il ne lui apartient pas, & qu'il ne s'estime pas digne d'estre appellé en deliberation de si grãds afaires, & qu'il se sentira bien heureux de faire, comme simple ministre & seruiteur, ce qui lui sera enioint & commandé: mais celui qui sera plus fin, & plus malicieux, s'arrestera bien à la consultation, oiant les doutes que lon fera, frõcera bien ses sourcils, fera signe des yeux & de la teste, mais il ne dira rien, sinõ que si l'autre declare ce qui lui en semble, il s'escriera incõtinent, ô Hercules, vous me l'auez osté de la bouche, car si vous ne m'eussiez preuenu, ie m'en allois dire le mesme. Et comme les Mathematiciens tienent, que les su-

Similitude monstrant la ruse des flatteurs malicieux qui voltigent autour des grands.

perfices & les lignes ne se courbent ni ne s'estendent, & ne se meuuent point d'elles mesmes, d'autant qu'elles sont intellectuelles & incorporelles, mais qu'elles se plient, qu'elles s'estendent, & qu'elles se remuent quand & les corps, dõt elles sont les extremitez:

A mitez: aussi vous trouuerez tousiours, que le flatteur ne dira iamais, ni n'asseurera, ni ne sentira, ni ne se courroucera de lui-mesme, ains dira, asseurera, sentira, & se courroucera tousiours auec vn autre: de sorte qu'en cela sera tres-facile à apperceuoir la difference qu'il y a entre l'ami & le flatteur, & encore plus en la maniere de faire seruice & bons offices pour l'ami: car le seruice ou office qui procedera de l'ami, aura, cóme vn œuf, le meilleur au fond du dedans, & rié de monstre ni de parade en front, ains bien souuent cóme le sage medecin guarit son patient sans qu'il en sache rien, aussi le bon ami porte quelque bóne parole qui lui profite, ou lui appointe quelque querelle, & fait ses afaires sans qu'il en sache rien. Tel a esté le Philosophe Arcesilaus tát en autres offices, qu'en cestui-ci qu'il fit à l'endroit d'vn sien ami nomme Appelles, natif de l'Isle de Chio: vn iour qu'il estoit malade l'estant allé voir, & aiant conu qu'il estoit pauure, il y retourna vn peu apres, portant en sa main vingt drachmes d'argent, qui sont enuiron trois francs & demi, & se seát aupres de lui qui

5 L'ami se monstre tel par effect & sans bruit.

1. Exemple au philosophe Arcesilaus.

B estoit en son lict: Il n'y a rien ici, lui dit il, sinon les elemens d'Empedocles,

L'eau & le feu, la terre, & l'air mobile.

& si tu n'es pas bien couché à ton aise: & quand & quád en lui remuant son aureiller, secrettement il lui mit ce peu d'argent dessous. La vieille qui le seruoit, en refaisant son lict le trouua, dont elle fut bié esbahie, & le dit sur l'heure à Apelles: lequel en se „ souriant lui respondit, C'est vn larcin d'Arcesilaus. Et pource qu'en la Philosophie les enfans naissent semblables à leurs parens, Lacydes, vn des disciples d'Arcesilaus assistoit en iugement auec plusieurs autres à vn sien ami nommé Cephisocrates, accusé de crime de læse maiesté: en plaidant laquelle cause l'accusateur requit qu'il eust à exhiber son anneau, lequel il auoit tout bellement laissé tomber à terre: dequoy Lacydes s'estant aperceu, mit aussi tost le pied dessus, & le cacha, pource que toute la preuue du fait, dont il estoit question, dependoit de cest anneau. Apres la sentence donnee Cephisocrates, absous à pur & à plein, alla remercier & caresser les

2. Exemple en Lacydes disciple de Arcesilaus.

C iuges, de la bonne iustice qu'ils lui auoient faite: entre lesquels il y en eut vn qui a„ uoit veu le fait, qui lui dit, Remerciez en Lacydes: & lui conta comme le cas estoit allé, sans que Lacydes en eust dit mot à personne. Ainsi estime-ie, que les Dieux font beaucoup de biens & de graces aux hommes, sans que les hommes le conoissent, aians telle nature, qu'ils prenent plaisir & s'esiouissent de gratifier & bien faire. Au contraire, l'office que fait le flatteur n'a rié de iuste, rien de veritable, rié de simple, ne de liberal: ains vne sueur au visage, vn courir çà & là, vne face chagrine & pésiue, tous signes qui donnent apparence & opinió d'œuure laborieuse, & faite auec vne grand peine & grand soin: ne plus ne moins qu'vne peinture affettee, qui auec couleurs renforcees, auec plis rompus, & auec rides & angles cercheroit de se monstrer bien viuement apparente: de sorte qu'il ennuye & fasche à force de conter comment il a fait les allees & venues, les soucis qu'il en a eus en lui-mesmes, les maluueillances qu'il en a encourues enuers les autres, & puis dix mille autres empeschemens, dan-

3. Exéple, es Dieux mesmes.

Mais le flatteur est iniuste, menteur, hypocrite & vilain.

D gers & grands accidens qu'il recite, tellement que lon pourroit dire, Ceci ne meritoit pas tant de trauaux & de peines: car tout plaisir & tout bien fait que lon reproche, deuient odieux, desagreable, & du tout insupportable. Et en tous ceux que fait le flatteur, le reproche, & la honte qui fait rougir, y sont conioints, non seulement apres qu'il les a faits, mais aussi à l'instant mesme qu'il les fait: là où le vray ami, si d'auenture il eschet, qu'il lui faille par force reciter le fait, il l'exposera nuement, mais de soi-mesme il ne dira iamais vn mot: ainsi que firent iadis les Lacedemoniens apres qu'ils eurent enuoyé du bled à ceux de la ville de Smyrne, qui en leur extreme necessité leur en auoient demandé: car cóme les Smyrneiens magnifiassent „ & louassent fort hautement ceste liberalité enuers eux, ils leur respondirent, Ce n'est „ pas si grande chose qu'il la faille tant louër: car nous auons assemblé cela en faisant „ commandement que tous hommes & bestes s'abstinssent pour vn iour de disner.

6. Le flatteur ne fait ni ne dit rien qui ne soit accompagné de reproche & de honte: l'ami parle peu & se cótéte du tesmoignage de sa bonne conscience.

Exemple à ce propos.

Ceste grace & beneficence ainsi faite, non seulement est liberale, mais aussi plus a- E
greable à ceux qui la reçoiuent, d'autant qu'ils estiment qu'elle n'a pas porté grand dommage à ceux qui la leur ont faite.

XXI. Autre difference du flatteur & du vrai ami: c'est que l'vn est prest de faire plaisir en choses honteuses, & pour complaire seulement: l'autre monstre sa bonne affection en choses honnestes, & vise au bien de celui qu'il aime.

OR n'est-ce pas à la façon odieuse de faire seruice fascheusement, ni à la promptitude de les offrir & promettre facilemét, que le flatteur donne principalemét à conoistre sa nature, mais beaucoup plus en ce, que l'ami fait office en chose honeste, le flatteur en chose honteuse: & à diuerse fin, l'vn pour profiter, & l'autre pour complaire. Car l'ami ne requerra iamais, ainsi que disoit Gorgias, que son ami lui face plaisir en choses iustes, & lui cependant lui en fera en choses iniustes,

Car à tout bien il doit estre conioint
Auecques lui, mais à mal faire point,

Et pourtant le diuertira il plus tost des choses mal-seantes & mal honestes, & si d'auenture l'autre ne le veut croire, la response que fit Phocion à Antipater sera bien à propos en cest endroit, Tu ne saurois m'auoir pour ami & pour flatteur ensem- F
ble: c'est à dire, pour ami & pour non ami.

Exemple de vraye amitié.

Car il faut bien estre du costé de son ami à faire, non pas à meffaire: à deliberer, non pas à coniurer: à porter tesmoignage de verité, non pas à opprimer aucun par fausseté: voire iusques à lui aider à porter vne aduersité patiemment, non pas à rien commettre meschamment: car il ne faut pas seulement sauoir aucune chose honteuse & reprochable de son ami, tant s'en faut qu'il soit loisible de la faire, & de pecher auec lui.

Allusiõ propre sur la requeste des Lacedæmoniens, pour mõstrer le naturel du vray ami.

Tout ainsi donc que les Lacedæmoniens aians esté deffaicts en bataille par Antipater, & traitans de paix auec lui, le prioient de leur commander tant qu'il voudroit de charges dommageables, mais de honteuses nulle: aussi le vrai ami est tel, que si d'auenture il suruient à son ami quelque afaire qui requiere de se mettre en despense, en danger ou en peine pour lui, il veut estre le premier appellé, & en veut alaigrement porter sa part, sans alleguer excuse quelconque: mais s'il y a tant soit peu de honte & de deshonneur, il s'excusera, & priera qu'on le laisse en paix, & qu'on lui pardonne.

Indignes & hõteux deportements du flatteur.

Mais G
le flatteur fait tout au contraire, car es dangereuses & laborieuses entremises de faire plaisir, il se tire arriere, & si pour le sonder vous le touchez, il vous sonnera ie ne say quel son cas & bas de quelque excuse qu'il forgera: mais au contraire en seruices & offices deshonnestes, vils, bas & honteux, Ie suis à vous, dira-il, faites de moy ce que vous voudrez: mettez moy sous vos pieds: rien ne lui est indigne ni ignominieux.

Cõparaisõ du flatteur & du singe.

Voyez le singe, il n'est pas propre à garder la maison des larrons comme le chien, ni à porter sur son dos comme le cheual, ni à labourer la terre comme le bœuf, & pourtant faut-il qu'il supporte toutes les nazardes, toutes les iniures, & tous les ieux mal faisans du monde, seruant d'vn instrumét de mocquerie, & de faire rire les gens: ainsi est-il du flatteur, qui n'est bon ni à plaider en iugement pour son ami, ni à mettre la main à la bourse, ni à combattre, cõme celuy qui ne sait ne trauailler, ne faire rien qui soit de bon:

Le flatteur n'est bõ à faire chose qui soit bonne.

mais aux afaires qui se font sous l'aixelle, c'est à dire, à cachette, aux ministeres de sales & secrettes voluptez, il ne cerchera point d'excuse, H
il sera fidele courtier & ministre de quelques folles amourettes, pour tirer quelque garce de la main d'vn maquereau, exquis à merueille, pour mettre au net le compte de la despense d'vn festin, diligent, non paresseux à faire apprester vn banquet, bien auenant à entretenir des concubines: si on lui commande de parler des grosses déts à vn fascheux beau pere, ou de chasser la femme espousee & legitime, il est sans honte & sans merci, tellement qu'il n'est pas malaise à descouurir en cest endroit: car commandez lui ce que vous voudrez de vilain & de deshõneste, il est tout prest de ne s'espargner point, pour complaire à celui qui lui commande.

XXII. Autre moyen pour discerner le flatteur d'auec l'ami: c'est

ENCORE y a il vn autre grand moien de le conoistre, par la disposition qu'il aura enuers les autres amis, là où lon trouuera qu'il sera bien different du vrai ami, lequel n'a rien plus agreable que d'aimer auec beaucoup d'autres, & aussi d'estre aimé de plusieurs,

A sieurs, & va tousiours procurant cela à son ami, qu'il soit aimé & honoré de plusieurs autres: car estimant que tous biens sont communs entre amis, il pense qu'il n'y doit auoir rien plus commun que les amis: mais le supposé, faux & contrefait, comme celui qui conoit tresbien en soy-mesme qu'il tient grand tort à l'amitié, en la contrefaisant ainsi qu'vne fausse monnoye, est bien de sa nature enuieux, & exerce son enuie alencontre de ses semblables, s'efforçant de les surpasser en gaudisserie, & en babil, mais il redoute & tremble deuant celui qu'il sait estre plus homme de bien que lui, ne comparoissant pas certes aupres de lui plus qu'vn homme de pied aupres d'vn chariot de Lydie, comme lon dit en commun prouerbe, ou comme dit Simonides,

que le flatteur est enuieux, au contraire le vray desire aimer auec beaucoup d'autres.

Plus que du plomb noir aupres de fin or.

Se sentant donc leger, non naturel, ains falsifié, quand on le vient à conferer de pres auec vne vraye, solide & graue amitié, qui endure le marteau, il ne la peut endurer, B pource qu'il sait bien qu'il sera descouuert pour tel qu'il est: au moien dequoy, il fait ne plus ne moins qu'vn mauuais peintre, qui auoit fort mal peint des coqs, car il commandoit à son vallet de chasser bien loin de sa peinture les coqs naturels: aussi cestui-ci chasse les vrais amis, & ne les souffre pas approcher: ou s'il ne le peut faire en public & ouuertement, il fera semblant de les caresser, honorer & admirer, comme gens de plus grande valeur que lui, mais sous main, & en derriere, il vous iettera & semera des calomnies: & si ses clandestins & secrets rapports poignans en derriere n'engendrent pas soudainement vn vlcere, il retient en sa memoire ce que disoit anciennement Medius. Ce Medius estoit comme le maistre & le chef du troupeau de tous les flatteurs qui estoient en la cour d'Alexandre, bandé alencontre de tous les plus gens de bien de la cour: celui-là donnoit vn enseignement que lon ne faignist point de picquer hardimẽt, & de mordre auec force calomnies: car encore, disoit-il, que celui qui aura esté mordu guarisse de la playe, la cicatrice C pour le moins en demeure. Par telles cicatrices de fausses accusations, ou, pour les mieux appeller, par telles gangraines & tels chancres Alexandre estant rongé, fit mourir Callisthenes, Parmenion & Philotas, & s'abandonna à renuerser & donner le croc en iambe, à leur volonté à vn Agnon, vn Bagoas, vn Agesias, & vn Demetrius, estant vestu, paré, diapré & adoré par eux, comme vne statue barbaresque: tant a le complaire grande force & efficace, mais ie dis tres-grande, mesmement enuers ceux qui en ce monde sont estimez les tres-grands: car d'autant qu'ils se persuadent, & qu'ils desirent les meilleures choses du monde estre en eux, cela donne foy & de hardiesse tout ensemble au flatteur, au contraire des places qui sont situees en hauts lieux, lesquelles en sont inaccessibles & imposibles à aprocher à ceux qui les cuident surprendre d'emblee, là où vn cœur eleué pour la hautesse de sa fortune, ou pour l'excellence de sa nature, en vne ame où il n'y a point de sain iugement de raison, est facile à prendre, voire à fouler aux pieds, aux plus basses & plus viles per- D sonnes. "C'EST pourquoi dés l'entree de ce discours nous auons admonnesté, & encores admonnestons en cest endroit les lisans, de chasser arriere d'eux l'amour & l'opinion de soy-mesme, car ceste presomption là nous flattant premierement nous mesmes au dedans, nous rend plus tendres & plus faciles aux flatteurs de dehors, comme y estans ia tous disposez, là où si obeissans au dieu Apollo, & reconoissans combien en toutes choses fait à estimer son oracle, qui nous commande de nous conoistre nous mesmes, nous allions recercher nostre nature, nostre institution, & nostre nourriture, quand nous y trouuerions infinies defectuositez de ce qui y deust estre, & tant de choses malement ou temerairement meslees, qui ne deussent pas estre en nos actions, en nos propos, & en nos passions, nous ne nous abandonnerions pas ainsi facilement aux flatteurs à nous fouler aux pieds, & faire ainsi, par maniere de dire, littiere de nous à leur plaisir. Le Roy Alexandre souloit

Comparaison à ce propos.

Exemple en Medius flatteur detestable, & duquel la race vit encor.

"XXIII. Il monstre maintenant, puis que nostre naturel est orgueilleux & ami de soymesme, qué il est bien besoin que nous aiõs autres guides que nous mesmes, assauoir nos amis, ausquels il donne aussi leur leçon, c'est qu'ils procurent tellement le bien de leurs amis par franchise de parler, que comme ils doiuent euiter flatterie, aussi faut il qu'ils s'esloignent de toute impudence & rigueur importune.

dire, que deux choses principalemēt le destournoient d'adiouster foy à ceux qui le E
saluoient & l'appelloient Dieu: l'vne estoit le dormir, & l'autre le iouir d'vne femme, comme se sentāt plus imparfait, & plus defectueux en ces deux poincts la, qu'en nuls autres: mais si nous considerions, chascun en son priué, plusieurs choses laides, fascheuses, imparfaites & mauuaises que nous auons, nous trouuerions que nous aurions besoin, non d'vn ami qui nous louast, & qui dist bien de nous, mais plus tost qui parlast à nous librement, qui nous reprist & blasmast des fautes que nous commettons en nostre particulier. Car il y en a bien peu entre plusieurs, qui osent librement & franchement parler à leurs amis, & entre ces peu là encore y en a il moins qui le sachent bien faire: car ils pensent que dire iniure & blasmer soit librement parler: & neātmoins ceste liberte de parler, comme toute autre medecine qui n'est pas donnee à propos, en temps & en lieu, a cela qu'elle offense, fasche, & trouble sans aucun profit, & qu'elle produit aucunement le mesme effect auec douleur que le flatter fait auec plaisir: car les hommes reçoiuent dommage, non seulement F
pour estre louez, mais aussi pour estre blasmez importunément, & hors de temps & de saison, & est cela qui les rend plus faciles à prendre, & leur fait plus monstrer le costé aux flatteurs, se laissans facilement aller & couler, ne plus ne moins que l'eau qui court tousiours d'vn haut en vn fond & contre bas. Parquoy il faut que ceste liberté de reprendre soit temperee d'vne affection amiable & acompagnee d'vn iugement de raison, comme d'vne lumiere, retrenchant ce qu'il y pourroit auoir de trop vehement & de trop crud, de peur que se voians ainsi repris de toutes choses, & blasmez à tout propos, ils ne s'en faschent & ne se despitent, de sorte qu'ils se iettent à l'ombre & à l'abry de quelque flatteur, & se tournent deuers ce qui ne les faschera point. Car il faut fuir, ami Philopappus, tout vice par le moien de la vertu, & non pas par le vice contraire, comme aucuns font, qui pour fuir la honte sotte tombent en impudence, & pour euiter inciuilité tombent en plaisanterie, & cuidās esloigner leurs mœurs bien loin de lascheté & de couardise, ils s'approchent d'au- G
dace & de braueric: & y en a qui pour se iustifier de n'estre point superstitieux, deuienent atheistes, & pour ne sembler & estre tenus pour lourdauts, se rendent fins & malicieux, faisant des mœurs comme d'vn bois courbé d'vn costé, à faute de le sauoir bien redresser, ils le courbent de l'autre. Or est-ce vne biē laide façon de monstrer que lon ne soit point flatteur, que de se rendre fascheux sans profit, & vne conuersation bien rustique & ignorante de se faire aimer, que de se rendre mal-plaisant & ennuyeux, à fin de ne sembler point seruir ne valeter en amitié, ne plus ne moins que le serf afranchi en vne Comedie, qui pense que la licence d'accuser autrui, soit iouissance de la liberté de parler de pair à pair. Puis que dōc c'est chose laide que de tomber en flatterie, en cerchant de complaire, & aussi que de corrōpre par immoderee liberté de parler toute la grace de l'amitié, & le profit de remedier aux maux en cuidant euiter flatterie, & que lon ne doit faire ne l'vn ne l'autre, ains que comme en toute autre chose, il faut que la liberté de parler prene sa perfectiō & bonté de la H
mediocrité en n'en vsant ne trop ne peu, il semble que le fil mesme & la deduction de ce propos requiert, que le suiet du reste de ce traité soit discourir de ce point là.

VOIANS donc, que ceste liberté de franchement parler & reprendre a plusieurs vices qui lui nuisent, essayons de les lui oster l'vn apres l'autre, & premierement deliurons la de l'amour de soy-mesme, nous donnans fort biē de garde qu'il ne semble que ce soit pour nostre interest, comme pour aucun tort que nous aions receu, ou pour quelque despit que lon nous ait fait, que nous tansions & reprochions: car ils n'estiment point que ce soit pour bien vueillance que nous leur portiōs, mais pour vn maltalent que nous aions dedans le cœur, quād ils voient que nous auons interest à ce que nous disons, ni ne reputent pas que ce soit vn admonnestement, ains vne plainte: car la liberté de reprēdre, soigneuse du bien de son ami, est venerable, là où la plainte

Combien nuist la trop grande licence de reprēdre hors de saison.

Quelle doit estre la liberté de reprēdre.

Comment il faut fuir le vice.

Estat de la plus part des hommes.

Conclusion, qu'il faut tenir mesure es reprehensions.

XXIIII. *Le premier vice qu'il faut retrācher de la liberté de reprendre, est l'amour de nous mesmes.*

A la plainte sent son homme qui s'aime soy-mesme, & qui est de cœur bas. De là est que lon reuere, honore & admire ceux qui parlent librement, & au contraire on accuse reciproquement & mesprise lon ceux qui se plaignent: ainsi cóme nous voions en Homere que le Roy Agamemnon ne peut supporter Achilles, qui auoit assez moderément vsé de ceste franchise de parler endroit lui, là où il donne gaigné, & supporte doucement Vlysses qui le poingt fort aigrement, & lui dit, Exemple en Agamemnon.

Que pleust à Dieu (mal-heureux) que d'vne autre Au 2. liure de l'Iliade,
Tu fusses chef, non de l'armee nostre.

se rendant à la parole aigre d'vn homme sage, de bon conseil, & soigneux du bien public: car Vlysses n'auoit aucune occasion particuliere de courroux contre lui, & parloit franchement pour l'interest public de toute la Grece, là où Achilles se courrouçoit & tourmentoit principalement pour son interest priué. Et lui-mesme, encore qu'il ne fust pas gueres En Achilles.

B *Doux en son ire, & de leger courroux,* Iliad. 11.

ains tel qu'il eust bié accusé celui qui n'eust point esté coulpable, endura neátmoins patiemment & sans mot dire, que Patroclus lui dist plusieurs paroles de telle sorte,

Cœur sans merci, Thetis n'est point ta mere, Iliad. 16.
Ni Peleus ne fut oncques ton pere:
Celle qui t'a enfanté c'est la mer,
Et les rochers qui la font escumer.
Puis que tu es à pitie inflexible.

Car ainsi comme Hyperides l'orateur disoit aux Atheniés, qui se plaignoient de lui qu'il estoit trop aspre & trop rude, qu'ils considerassent non seulemét s'il estoit aspre, mais s'il estoit sans rien prendre: aussi la reprehension d'vn ami estant pure & nette de toute passion particuliere, se fait reuerer, & rougir de honte, de sorte que lon n'oseroit leuer les yeux à l'encontre: tellement que s'il appert, que celui qui tanse librement reiette loin les fautes que son ami aura commises alencontre de lui, & n'en face mention quelconque, mais qu'il argue & reprene d'autres erreurs & fautes qu'il aura commises contre d'autres, sans se feindre ni l'espargner, la vehemence de ceste franchise de parler est inuincible, d'autant que la douceur & bien-vueillance du reprenant fortifie l'aigreur & l'austerité de la reprehension. Et pourtant, a il esté bien dit anciénement, que quand on est en courroux ou en different auec ses amis, c'est lors que plus on doit estudier à faire quelque chose, qui leur soit ou profitable ou honorable: & ne sent pas moins que cela son affection amiable, quand on se void soy-mesme mesprisé, parler franchement pour d'autres qui seront mesprisez aussi, & les ramenteuoir. Comme fit Platon enuers Dionysius du temps qu'il le mesprisoit, & qu'il auoit quelque mescontentement de lui. Il lui fit demander audiance pour pouuoir à part parler à lui. Dionysius lui donna assignation, pensant qu'il lui deust faire quelque plainte pour lui mesme, & lui en deduire les occa- D sions: mais Platon lui parla en ceste maniere: Si tu estois bien auerti, seigneur Dio- » nysius, qu'il y eust quelqu'vn de tes mal-veillans, qui fust de propos deliberé venu » en la Sicile pour te faire desplaisir, & qu'il ne differast à executer sa mauuaise volon- » té, que pource qu'il n'en auroit point de moien, le laisserois tu partir de la Sicile? & » souffrirois-tu qu'il s'en allast sans peine quelcóque? Ie m'en engarderois bié, Platon, » respondit Dionysius: car il ne faut pas seulement chastier les faits de ses ennemis, » mais aussi hair & punir leur mauuaise intention. Si donc, à l'opposite (ce dit Paton) » quelque autre estant expressément venu pour amitié qu'il te porte, & pour l'enuie » qu'il a de te faire quelque plaisir, & que tu ne lui en dónes point le temps ni l'oppor- » tunité, est-il raisonnable de ne luy en sauoir point de gré, & n'en faire compte, ains » le mespriser? Dionysius adonc lui demanda qui estoit celui la: c'est, lui respondit- » il, Æschines, homme aussi bien conditionné & aussi honneste, qu'il y en eust point

Confirmatió prinse du dire d'Hyperides: dont l'auteur tire vne description de la prudence du vrai ami en ses reprehensions.

Exemple notable de ce que dessus en Platon, faisant preuue de sa discretion, debónaireté & magnanimité.

en toute l'eschole & compagnie de Socrates, & qui pourroit aussi bien par son eloquence reformer les mœurs de ceux auec lesquels il hanteroit : & aiant fait vn si long voiage par mer pour cuider conferer & cōmuniquer auec toy, est la demeuré sans que personne en face compte. Ces paroles toucherent si viuement Dionysius, qu'il remercia sur l'heure & embrassa Platon, loüant grandement sa debōnaireté & magnanimité: & depuis traita hōnorablement & magnifiquement Æschines. E

XXV. La liberté de parler & de reprendre doit estre repurgee de toute parole iniurieuse & picquante.

SECONDEMENT il faut repurger & nettoier la franchise de parler de toute parole iniurieuse, de toute risee, de toute mocquerie, & de toute plaisanterie, car ce sont de mauuaises saulses pour l'en cuider assaisonner: pource que tout ainsi comme quand le Chirurgien incise la chair d'vn hōme, il faut qu'il y vse d'vne grāde dexterité, netteté, & propreté en son fait, mais non pas que la main lui danse, ne qu'il affecte aucun geste superflu pour monstrer l'habilité de sa main : aussi la franchise de parler libremēt à son ami reçoit bien quelque rencōtre bien à propos, prouueu que la grace n'en gaste point la grauité, mais pour peu qu'il y ait de brauerie, d'insolēce, d'aigreur picquante ou d'iniure, elle perd toute son authorité. Et pourtant vn musiciē iadis fort gentimēt & de bōne grace ferma la bouche au Roy Philippus, qui disputoit & contestoit alencōtre de lui de la maniere de toucher des cordes d'vn instrumēt de musique, en lui disant, Dieu te gard, Sire, d'vn si grād mal, que d'entēdre cela mieux que moy: & au contraire Epicharmus ne parla pas sagement, car comme le Roy Hieron, aiant peu de temps auparauant fait mourir aucun de ses familiers, l'eust enuoyé conuier quelques iours apres à souper auec lui : mais n'agueres, dit-il, quand tu sacrifias, tu n'y appellas pas tes amis. Aussi mal fit Antiphon chez le tyran Dionysius, car s'estant esmeu propos entr'eux, quel estoit le meilleur cuiure, il respondit prōptement, celui duquel les Atheniens fondirēt des statues à Armodius & Aristogiton. Car ni l'aigreur & aspreté de telles paroles picquantes ne profite, ni la ioyeuse & plaisanterie ne delecte, ains est vne espece d'incontinēce de langue meslee auec vne malignité, vne volōté de faire iniure, portāt declaration d'inimitié, de laquelle ceux qui vsent ne seruent à rien, & se perdent eux-mesmes, dansant, comme lon dit en cōmun prouerbe, la danse d'alētour du puis. Car Dionysius en fit mourir Antiphon, & Timagenes en fut priué de la familiarité d'Auguste Cæsar, non qu'il eust iamais parlé trop franchement, mais pour ce qu'en toutes tables, en tous prounenemens, où l'Empereur l'appelloit, sans propos il alleguoit tousiours ces vers, F G

Plaisant exemple pour preuue de ceci.

Exemples opposez pour amplifier ceste preuue.

Ceux qui auoient conspiré contre le tyran Pisistratus & ses enfans.

Qui se ioue aux Lyons est en grand danger.

Il ne venoit seulement que pour dire
Ce qui sembloit les Grecs faire rire.

tournant la cause de la faueur qu'on lui faisoit en argute d'vn traict de mocquerie: car mesme les Poetes Comiques anciennement en leurs Comedies mettoient bien quelques remonstrances serieuses appartenantes au gouuernement de la chose publique, mais pour autant qu'il y auoit de la risee & de la gaudisserie parmi, comme vne saulse de mauuais goust parmi de bonnes viandes, tout cela rendoit inutile & vaine leur franchise de parler, & n'en demeuroit sinon la reputation de malignité & de dangereuse & mauuaise langue à ceux qui les disoient, & nul profit à ceux qui les escoutoient. Ce sera doncques ailleurs qu'il faudra vser de risee & de ieu enuers ses amis, mais la franchise de parler en faisant remonstrance, soit toute serieuse, & monstrant toute bonne intention, & toute douce nature : mais si c'est touchant affaires de grand poids, la parole soit telle, & en affection, & en geste, & en vehemēce de la voix, qu'elle se face croire, & qu'elle esmeuue celui à qui elle sera adressee. Au demeurant, le point de l'occasion en toutes choses estant oublié & omis, apporte grande nuisance, mais sur tout oste-il toute l'vtilité & l'efficace de la remonstrance. Or est-il tout manifeste, qu'il se faut bien garder d'en vser à table où lon est ensemble pour faire bonne chere, car il ameine en temps serein des nuees à celui qui entre les ioyeux & plaisans deuis de table met en auant des propos qui font froncer les sourcils, H

Pourquoy l'anciēne Comedie a esté desertee.

Quel moyē il faut tenir es libres remonstrances & reprehensions.

En quel lieu il s'en faut abstenir, & pour quelles raisons.

A sourcils, & rider le visage, comme se voulant opposer au Dieu qui est à bon droict appellé Lyæus, pour autant qu'il deslie les fascheux liés des soucis & ennuis, comme dit Pindare: & puis ceste importunité porte quand & soy vn grand peril, pour ce que nos ames eschaufees de vin sont fort faciles à s'allumer de cholere, & auient souuent que quand apres boire on se cuide meller de faire remonstrance, on engendre des inimitiez tresgrãdes. Bref ce n'est point fait en homme genereux & de courage asseuré, ains craintif & paoureux, de n'oser hors de table franchemẽt parler, & apres boire s'entremettre de librement remonstrer, cõme les chiens couards, qui ne grongnent iamais sinon tandis que lon est à table: pourtãt n'est-il ia besoin d'allonger ce propos dauantage.

A qui ressemblent ceux qui ne parlent librement sinon à table & entre les gobelets.

XXVI. *En quel temps il faut reprendre & parler librement.*

MAIS pour autant que plusieurs ne veulent ni n'osent redresser leurs amis quãd ils faillent, pendant qu'ils sont en prosperité, & estiment que la remonstrance ne doit approcher ni ne peut attaindre à la felicité, & puis quand ils ont bronché, ou qu'ils sont tombez, alors ils leur courent sus, & les foulent aux B pieds, par maniere de dire, les tenant sous leurs mains prosternez en terre, en laissant aller tout à vn coup leur liberté de tanser, comme vne eau retenue par force contre nature, & sont bien aises de iouir de ceste occasion de changement de fortune, pour l'arrogãce de leurs amis, qui parauant les mesprisoient, & pour leur imbecillité aussi: Il ne sera pas impertinent d'en discourir vn petit, & respondre à Euripides qui dit,

Faute que commettẽt la plus part des repreneurs: estant trop seueres à l'endroit de leurs amis affligez.

Quand lon est bien, qu'a lon besoin d'amis?

Car c'est principalement à ceux qui ont fortune à leur cõmandement, que les amis parlans librement sont necessaires, pour leur rabatre vn peu la hautaineté de cœur que la prosperité leur aporte, pource qu'il y en a bien peu qui en felicité retienent le bon sens, & la plus part ont besoin de sagesse empruntee, & de raison venant d'ailleurs pour les abbaisser & affermir quand ils sont enflez ou esbranlez par les faueurs de la fortune: car quand la fortune vient à oster la grandeur & l'authorité, alors les afaires mesmes apportent quand & eux vn chastiment acompagné de repentance: & C pourtant n'est-il point lors besoin d'ami qui remõstre librement, ni de paroles graues & poignantes, ains en telles mutations, certainement

Au contraire, c'est durant la prosperité qu'il faut auoir l'œil sur ses amis.

Car l'aduersité est vn assez aspre chastiment, sans y adiouster mal à propos trop grande rigueur de paroles.

L'homme afligé grandement se soulage,
Quand il peut voir son ami au visage,

qui le console, & qui le reconforte, comme Xenophon escrit qu'es batailles, au plus fort des dangers, quand on voyoit la face riante & gaye de Clearchus, cela donnoit plus grand courage à ceux qui combatoient: là où celui qui fait à vn homme afligé de la fortune vne remonstrance aspre & mordante, c'est ne plus ne moins que qui appliqueroit à vn œil trauaillé & enflammé de fluxion vne drogue propre à esclaircir la veue, car il ne le guariroit point, ni ne lui diminueroit aucunemẽt sa douleur, mais il adiousteroit courroux à son mal, & lui rengregeroit son tourment.

Belle rencontre & similitude à ce propos.

Quand l'homme est sain ordinairement il n'est pas si hargneux, ni tant impatient qu'il ne D vueille aucunement prester l'oreille à vn sien ami, qui le reprendra de ce qu'il sera trop suiet aux femmes, ou au vin, ou qui le blasmera de paresse, & de ce qu'il ne fera pas assez d'exercice, ou qu'il ira trop souuent aux estuues, ou qu'il mangera trop, & à heures indeuës. là où lors que lon est malade, c'est chose insupportable, & qui rengrege le mal: que d'ouir, Ceste maladie vous est venue de trop boire, ou de paresse, ou de trop manger, ou de trop hanter les femmes. O la grande importunité! he deà mon ami, ie fais mon testament, & les medecins me preparẽt vne medecine de Castorium, ou de Scammonee, qui sont celles que lon dõne à l'extremité, quand il n'y a plus d'autre esperance, & tu me viens ici amener des raisons de Philosophie, & me faire des remonstrances! ainsi est-il des afaires de ceux à qui la fortune court sus, car ils ne reçoiuent point d'aspres remõstrances, ni de graues sentences, ains ont besoin d'aide & de secours: comme les nourrices, quand leurs petis enfans sont tombez, ne courent pas les batre & iniurier, ains vont premierement les releuer, & les lauer, net-

Combien la reprehension faite durãt la prosperité de nos amis peut profiter, & nuite en aduersité.

Comparaison propre.

toyer & racoustrer, & puis apres elles les tansent, & les chastient. Au quel propos on E recite que Demetrius le Phalerien estant bâni de son pays, & s'estant retiré en la ville de Thebes, ne vid pas volôtiers de prime face le Philosophe Crates, qui l'alla visiter, dautant qu'il s'attendoit qu'il lui deust dire quelques paroles aspres, fascheuses, & picquantes, en vsant de la liberté de parler que vsurpoiét alors les Philosophes Cyniques: mais quand il l'eut oui parler modestement, & discourir doucement de l'exil, qu'il n'apportoit rien de miserable, ne pourquoy on se deust griefuement tourmenter, & que plus tost au contraire, il l'auoit deliuré de la charge & du maniement d'afaires fort muables & fort dangereux, & quâd & quand l'admonester de remettre tout son reconfort en soi-mesme, & en sa bonne côscience, il en fut tout resioui, & reprenant courage, il dit en se tournant deuers ses amis, Maudits soient les afaires & « les fascheuses occupatiôs qui m'ont engardé de conoistre & pratiquer vn tel hôme. «

Exemple au philosophe Crates à l'endroit de Demetrius le Phalerien.

Difference en cest endroit entre le vrai ami & le flatteur.

Le doux parler d'vn ami consolant
A l'homme plait qui a le cœur dolent: F
Mais remonstrer à vne teste folle,
C'est perdre temps, sa peine, & sa parole.

Telle est la façon des amis genereux: mais les autres de cœur bas flattent leurs amis, pendant qu'ils ont la fortune propice, & comme dit Demosthenes, que toutes les vieilles rompures & denouëures s'esmeuuent en nostre corps soudain qu'il lui auiét quelque nouueau mal, aussi eux s'attachent aux changemens de la fortune, comme s'ils en estoiét bien aises, & qu'ils en eussent plaisir: car, encore que l'affligé eust aucunement besoin qu'on lui ramenast en memoire sa faute, pour laquelle il seroit tombé en cest inconuenient par auoir suiui mauuais conseil, il sufiroit de lui dire,

Ce n'a iamais esté de mon auis,
Ie vous ay fait, contre, plusieurs deuis.

XXVII. *Premiere occurrence où le vray ami doit estre aspre & vehement à remonstrer & reprendre.*

Exemples en Solô, Socrates, Cyrus, Platon.

En quelles occurrences doncques est-ce, que le vray ami doit estre vehement? & en quel temps doit-il renforcer la voix de sa remonstrance? C'est quand l'occasion G se presête, de retenir vne volupté qui se desborde, de reprimer vne cholere qui sort hors des gonds, & de refrener vne insolence qui se laisse trop aller, ou d'empescher vne auarice, ou d'arrester quelque fol mouuement. Ainsi parla librement Solon à Crœsus, le voiant enflé & enorgueilli pour l'opinion d'vne felicité incertaine qu'il auoit, l'auertissant, qu'il faloit attendre quelle en seroit la fin: ainsi Socrates rongna les æles à Alcibiades, & lui fit venir les vrayes larmes aux yeux, en le reprenant, & lui mettant sans dessus dessous l'entendement: telles estoient les remonstrances de Cyrus à Cyaxares, & celles de Platon à Dion, lors qu'il estoit en la plus grande fleur de ses prosperitez, & que les yeux de tous les humains estoient tournez sur lui, pour la grâdeur & l'heureux succes de ses afaires, en l'amonestant de se donner garde de l'arrogance, comme de celle qui demeuroit auec solitude, c'est à dire, qui en fin estoit abandonnee de tout le monde: aussi lui escrit Speusippus, qu'il ne presumast point de soy, pourtât si iusques aux femmes & aux enfans on ne parloit que de H lui: mais qu'il regardast de si bien orner la Sicile de religion & de pieté enuers les Dieux, de iustice & de bonnes loix enuers les hommes, que l'eschole de l'Academie en demeurast à iamais honoree. A l'opposite, Euctus & Eulæus, deux familiers amis du Roy Perseus, lui aians tousiours compleu en toutes choses, tandis que la bonne fortune lui auoit duré, & aians tousiours applaudi & consenti à toutes ses volontez, comme ses autres courtisans, apres qu'il eut perdu la bataille pres la ville de Pidne contre les Romains, ils se ietterent sur luy à grosses paroles, à le reprêdre amceremét, en lui reprochant les fautes qu'il auoit faites, & les hommes qu'il auoit mal traitez, ou mesprisez, iusques à ce qu'ils l'irriterent si fort, que transporté de douleur & de courroux, il les tua tous deux sur le champ à coups de poignard. Voila le point de l'occasiô, à le definir vniuersellemét, mais au demeurant, il ne faut pas reietter celles qu'eux

Contraires exemples en Euctus & Eulæus.

Seconde occurrence.

A qu'eux-mesmes nous presentent, si nous auõs soin de leur bien, ains s'en seruir & les embrasser promptement: car bien souuent vne interrogation, ou vne narration, ou vn blasme de semblables choses en autres personnes, ou vne louange, nous ouurent la porte pour entrer en libre remonstrance, cõme lon dit que Demaratus le Corinthien fit vn tour, venant de Corinthe en Macedoine, du temps que Philippus estoit en querelle alencontre de sa femme & de son fils. Car l'ayant le Roy salué & embrassé, il lui demanda incontinent si les Grecs estoiẽt bien d'accord les vns auec les
» autres. Demaratus, qui estoit son ami, & bien priué de lui, lui respondit, Vrayement;
» il te sied bien, Sire, de t'enquerir de la cõcorde des Atheniens & des Peloponesiẽs, &
» cependant laisser ta maison ainsi pleine de diuision & de dissension domestique.

Exemple en Demaratus Corinthien à l'endroit de Philippus.

Aussi fit bië Diogenes, lequel estãt allé au camp de Philippus lors qu'il venoit pour faire la guerre aux Grecs, fut surpris & mené deuant lui. Le Roy ne le conoissant pas, lui demãda, s'il estoit pas vne espie: Oui certainement, lui respondit-il, ie suis es-
B pie voirement, qui suis venu pour espionner tõ imprudẽce, & ta folie, veu que sans estre contraint de personne, tu viens ici mettre sur le tablier, au hazard d'vne heure, ton royaume & ta propre vie auec. Mais cela fut à l'auenture vn peu trop vehemẽt.

Autre exemple en Diogenes à l'endroit du mesme Philippus.

Il y a vn autre temps propre pour faire remonstrance, qui est, quand ceux que nous voulons reprẽdre, aians esté reprochez par d'autres des fautes qu'ils commettent, en sont tous raualez, retirez, & rabbaissez, de laquelle occasion l'homme de bon entendemẽt se seruiroit bien à propos en reboutãt en public, & repoussant ces iniurieux la, & puis apres prenãt à part son ami, & lui ramenteuant, que quand nous ne deurions prendre garde à viure correctemẽt pour autre cause, encore le deussiõs nous faire, au moins à fin que nos ennemis & malueuillans n'eussent point d'occasion de se leuer insolentemẽt contre nous. Car dequoy pourront-ils ouurir la bouche pour mesdire de toy, que te pourront-ils reprocher, si tu veux ietter arriere & laisser ce que maintenant ils t'obiectent? par ce moyen la pointure de ce qui offen-
C se est reiettee sur celui qui a dit iniure, & l'vtilité de la remonstrance attribuee à celui qui donne l'auertissement. Il y en a d'autres qui le font encore plus galantement; & en parlant d'autres admonestent leurs familiers: car ils accusent des estrangers en leur presence des fautes qu'ils sauent bien qu'eux commettent: comme nostre maistre Ammonius s'apperceuãt à sa leçon d'apres disner, que quelques vns de ses disciples & familiers auoyent disné plus amplemẽt qu'il n'estoit conuenable à des estu-
» dians, commanda à vn sien seruiteur afranchi qu'il lui fouëtast son propre fils, Il ne
» sauroit, dit-il, disner sans vinaigre. En disant cela il ietta l'œil sur nous, de sorte que ceux qui en estoient coulpables, sentirent bien que cela s'adressoit à eux. Dauantage, il faut bien prendre garde de n'vser pas de ceste libre façon de remonstrer
» deuant plusieurs personnes, attendu ce qui en auint à Platõ: car comme vn iour So-
» crates se fust attaché vn peu vehementemẽt à quelqu'vn de ses familiers, deuãt tous
» ceux de la maison, en pleine table, Platon ne se peut tenir de lui dire, Ne vaudroit-il
D pas mieux que cela eust esté dit à part en priué? Socrates lui respõdit tout sur l'heure: Mais toi-mesme, n'eusses tu pas mieux fait de me dire cela en priué? Et Pythagoras, à ce que lon dit, s'estant attaché de paroles fort asprement à vn de sa conoissance en la presence de beaucoup de gens, le ieune hõme en eut si grand regret & si grand' honte, qu'il se pendit. Depuis lequel iour iamais il n'auint à Pythagoras de tanser hõme en presence d'vn autre: car il faut que d'vn peché, cõme d'vne maladie honteuse, la descouuerture & la correction soit secrette non pas publique, & n'en faire pas vne monstre & vn spectacle commun à la veuë de tout vn peuple, en y appellant des tesmoins & des spectateurs: car cela n'est pas fait en ami, mais en Sophiste, qui ne quiert que l'apparence, & veut cercher sa gloire es fautes d'autruy, pour en faire ses monstres deuant les assistans: cõme les Chirurgiẽs qui font les operations de leur art en plein theatre, pour auoir plus de pratique. Mais outre ce qu'il y auroit infamie

XXVIII. *Autre circonstance de temps propre à faire remonstrances; & auec quelle dexterité il y faut proceder, assauoir en reprenant à part, ou sous la persõne d'autruy.*

Plaisant exemple à ce propos.

Autre exemple en Platon, monstrant qu'il ne faut pas tousiours remonstrer deuant plusieurs personnes.

Autre exemple en Pythagoras.

A qui ressemblent les repreneurs ambitieux.

pour celui qui seroit ainsi repris, laquelle ne doit estre en nulle cure ne guerison, encore faut-il auoir esgard au naturel du vice, lequel de soy-mesme est opiniastre & cōtentieux à se defendre: car ce n'est pas simplement l'amour, comme dit Euripides, E

Plus on reprend l'amour, & plus il presse.

Reprehension publique réd par fois l'homme eshonté.

Car quelque vice que ce soit, & quelque imperfection, si vous en arguez publiquement & deuant tout le monde vn homme, sans l'espargner ne lui rien celer, vous le rendez à la fin eshonté. Tout ainsi donc que Platon commande, que les vieillards, qui veulent imprimer la honte aux ieunes enfans, aient eux mesmes les premiers honte deuant les enfans: aussi la remonstrance d'vn ami qui est elle mesme honteuse, fait grande honte à son ami: & quand douteusement, auecque crainte, & peu à peu elle vient à approcher & toucher le faillant, elle sappe & mine petit à petit son vice, en remplissant de honte & de reuerence celui qu'elle mesme doute d'aborder de honte: & pourtant sera il tousiours tresbon, en telles reprehensions d'obseruer ce precepte, F

Combien vne modeste remōstrance est profitable.

Bas en l'oreille, afin qu'autres ne l'oyent.

Odyss. 1.

Il la faut acompagner de grande discretion.

Encore est-il beaucoup moins conuenable de descouurir la faute d'vn mari deuant sa femme: ou d'vn pere deuant ses enfans, ou d'vn amoureux deuant ses amours, ou d'vn maistre deuant ses disciples: car ils sortent hors d'eux mesmes, & perdēt patience, tant ils sont courroucez & marris de se voir reprendre deuant ceux dont ils desirent estre bien estimez. Et m'est auis, que ce ne fut pas tant le vin qui irrita mortellement Alexandre contre Clytus, comme ce qu'il lui sembla qu'en presence de beaucoup de gens il le regentoit. Et Aristomenes precepteur de Ptolomeus, pource qu'en presence d'vn ambassadeur il l'esueilla, qu'il sommeilloit, & le fit estre atentif à ce qui se disoit, il donna prise sur lui à ses mal-vueillans & flatteurs de cour, « qui faisoient semblāt d'estre marris pour le Roy, & disoient, Si apres tant de trauaux « que vous supportez, & tant de veilles que vous endurez, le sommeil vous surprend « quelquefois, nous vous en deuōs bien auertir à part en priué, non pas mettre la main G sur vostre personne en presence de tant de gens. Le Roy esmeu de ces paroles, lui enuoya vne couppe pleine de breuuage empoisonné, auec commandement de la boire toute. Aristophane mesme dit, que Cleon lui tournoit cela à crime,

Exemples en Clitus & Aristomenes monstrans le danger qu'il y a de reprendre indiscretement.

Qu'il mesdisoit de la ville d'Athenes,
Deuant plusieurs de regions loingtaines.

XXIX. *Es reprehensions il faut fuir toute ostentation & vaine gloire.*

Et par là taschoit à irriter les Atheniens alencontre de lui. Et pourtant se faut-il diligemment donner garde de cela, entre autres obseruations, que lon ne face ces remonstraces par maniere d'ostentatiō ne de vaine gloire, ains seulement en intētion qu'elles soient vtiles & profitables: mais outre cela, ce que Thucydides fait dire aux Corinthiens d'eux mesmes, qu'à eux apartenoit de reprendre les autres, n'estant pas mal dit, doit estre en ceux qui se meslent de reprendre & corriger les autres. Car cōme Lysander respondit à vn Megarien qui s'auançoit de parler hautement & librement pour la liberté de la Grece, en vne assemblee de cōseil des alliez & confederez, Ces propos là, mon ami, auroient besoin d'vne puissante cité: aussi pourroit on dire à tout hōme qui se mesle de parler librement pour reprendre autrui, qu'il a besoin de mœurs bien reformees. Cela est tres-veritable de tous ceux qui s'entremetrēt de vouloir chastier & corriger les autres, ainsi que Platon disoit, qu'il corrigeoit Speusippus par l'exemple de sa vie. Et tout de mesme Xenocrates iettant son œil sur Polemon qui estoit entré en son eschole en habit dissolu, de sa veuë seule changea & le reforma tout: là où vn homme leger ou mal conditionné, qui se voudroit ingerer de reprendre les autres, orroit incontinent qu'on lui mettroit deuant le nez, H

Dequoy ont besoin ceux qui veulent reprendre librement.

Exemple en Platon & en Xenocrates.

Tout vlceré il veut guarir les autres.

Les Censeurs vicieux sont du tout ridicules.

Ce neantmoins, pour autant que les afaires mesmes nous meinent bien souuent à reprendre les autres, qui ne valent pas mieux que nous, ni nous aussi gueres mieux

qu'eux,

A qu'eux, le plus honneste & le plus dextre moyen de le faire en ce cas, est, quand celui qui remonstre & reprend s'enueloppe lui-mesme, & se comprend aucunement en ce dont il accuse les autres: comme en Homere, *Comment doit faire celui qui reprend & en quoi il y a à reprendre.* *Iliad. 5. & 11.*

Diomedes, d'où nous vient ce desastre,
Que nous auons oublié à combattre? Et en vn autre passage:
Nous ne valons tous pas vn seul Hector.

Et Socrates arguoit ainsi tout bellement les ieunes gens, comme n'estant pas lui-mesme deliure d'ignorance, ains ayant besoin d'estre auec eux instruict de la vertu, & de rechercher la conoissance de la verité: car on aime & adiouste lon foy à ceux que lon estime estre suiets à mesmes fautes, & vouloir corriger ses amis comme soy-mesme, là où celui qui espanouit ses æles en rongnant celles d'autrui, comme estant homme net & sincere, sans aucune passion, si ce n'est qu'il soit beaucoup plus aagé que nous, & qu'il n'ait acquis vne authorité de vertu & de gloire toute notoire B & côfessee de tous, ne gaigne ni ne profite autre chose, sinon qu'il se fait reputer importun & fascheux: pourtant n'est-ce pas sans cause que le bon homme Phœnix, en priant Achilles, lui allegue ses infortunes, comment il auoit esté vn iour pres de tuer son pere par vne soudaine cholere, mais qu'incontinent il s'en estoit repenti, *Exemple en Socrates.* *En Phœnix.*

Pour n'encourir ce vilain impropere
Entre les Grecs, d'auoir tué mon pere: *Iliad. 6.*

ains le fait à fin qu'il ne semble qu'il reprene bien à son aise, n'ayant iamais esprouué quelle force a la passion de cholere, & comme s'il n'eust iamais esté suiet à faillir: car ces façons là de reprendre nous entrent plus afectueusement dedans le cœur & nous y rendons nous plus volontiers, quand il nous semble qu'on les nous fait par compassion, & non pas par mespris. MAIS pource ce que ni l'œil enflammé ne reçoit vne claire lumiere, ni l'ame passionnee vn parler franc, ni vne reprehensiõ toute crue, vn des plus vtiles secours & remedes que lon y sauroit trouuer, seroit d'y C mesler parmi quelque peu de louanges, comme en ces passages d'Homere, *XXX. Il faut mesler quelque peu de louanges parmi les reprehensions.*

Vous n'auez plus à cœur l'honneur des armes, *Iliad. 13.*
Quoy que soyez les plus vaillans gendarmes
De tout le camp: aussi iamais tanser
Ie ne voudrois, pour le combat laisser,
Un que ie sceusse auoir courage lasche:
Mais contre vous à bon droict ie m'en fasche. Et ailleurs, *Iliad. 5.*
Où est ton arc, Pandarus, & où sont
Tes traicts alez qui l'honneur donné t'ont,
Qu'en ce pays nul n'est qui comparer
Se peust à toy, pour iustement tirer?

Aussi certainement retienent & reuoquent merueilleusement ceux qui se laissent aller, ces obliques manieres de reprendre: *Le bien qui reuient de tel meslange.*

D *Où est le sage Oedipus à ceste heure?*
Où sont ces beaux ænigmes leur demeure? Et cest autre,
C'est Hercules qui a tant enduré?
Un tel propos a-il bien proferé?

Car cela n'adoucit pas seulement l'aspreté de la reprehensiõ & de la iussion, ains engendre vne emulation enuers soy-mesme, lui faisant auoir honte des choses laides & deshonnestes, par la recordation des belles & honnestes qu'il a autrefois faites, en prenant de soy-mesme exemple de mieux faire: car quand nous lui en comparons d'autres de ses citoyens ou ses compagnons egaux en aage, ou mesme de ses parens, alors le vice, qui de soy-mesme est opiniastre, reuesche & contentieux, s'en ennuye & s'en courrouce, & respond souuent tout bas entre ses dents, que ne vous en allez vous donc à ceux qui valent mieux que moy, & que vous ne me laissez en *Preuues peremptoires de cela.*

Dequoy il se faut garder en ce meslange.

paix, sans me plus fascher? Pourtant se faut-il bien garder, quand on reprend, ou que lon remonstre librement à quelqu'vn que lon ne louë d'autres en sa presence, si d'auenture ce ne sont ses peres, comme fait Agamemnon, E

Iliad. 4.

Tydeus a engendré de son germe
Vn fils qui n'a comme lui le cœur ferme.

Exemples.

& Vlysses en la tragedie intitulee les Scyriens, parlant à Achilles,

Toy qui es fils du plus vaillant guerrier
Qui ceignit onc espee ne baudrier
En toute Grece, à filer la filace
Esteindras tu la gloire de ta race?

XXXI. Comment il faut receuoir les remonstrances & reprehensions d'vn vrai ami.

1. Il n'est pas seant ni bō de repliquer.

2. Conuient se souuenir qu'on a quelquefois admonnesté & reprins librement ses amis.

Ce seroit bien au demeurant chose fort mal seante quand on se sentiroit admonesté d'vn ami, ou remonstré franchement, vouloir vser d'admónestemét & de remonstrance au contraire enuers lui: car cela enflamme soudain les courages, & engendre bien souuent grande contention: & en effect ce debat là ne sentiroit pas sa reciprocation de remonstrance contre remonstrance, mais plus tost son cœur felō, qui ne pourroit supporter qu'on lui fist aucune remonstrance: & pourtant est il beaucoup meilleur supporter patiemment vn ami qui nous remonstre, car s'il auiét puis apres qu'il faille lui-mesme, & qu'il ait besoin de remonstrance, cela donne par maniere de dire, liberté à la liberté de remonstrer: car en lui ramenant en memoire, sans aucune picque ni aigreur du passé, que lui-mesme souloit ne mettre pas en nōchaloir ses amis, quand ils s'oublioient, ains prenoit bien la peine de les redresser, & les instruire & enseigner, il se rendra plus facilement, & receura la correction, cōme estāt vne pareille de bien-vueillance & de grace, non pas de plainte ni de courroux. Dauantage Thucydides escrit, que celui est sage & bien aduisé qui reçoit enuie, & se fait enuier pour de tres-grandes occasions: aussi faut-il dire, que le sage ami reçoit la male grace que lon acquiert à corriger les autres pour cause de grand pois & de bien grande importance: car si pour toutes choses, & contre tous il se fasche, & qu'il ne se porte pas enuers ses familiers comme ami doucement, ains cōme pædaguogue & regent imperieusement, il se trouuera puis apres mousse: & de nul effect, quand il cuidera remonstrer & corriger es choses de bien grande cōsequence, pour auoir vsé de sa remonstrance, ne plus ne moins que le medecin qui employeroit vne drogue de medecine forte & amere, mais necessaire, & qui cousteroit beaucoup en plusieurs menues maladies & non necessaires: parquoy il se gardera de faire ordinaire de corriger & de monstrer d'estre do trop pres reprenant: & si d'auenture il a quelque sien ami hargneux, querellant facilement & calomniant toutes choses, ce lui sera vne anse pour le reprendre lui-mesme, quand il viendra à faillir en plus lourdes fautes. Le medecin Philotimus dit vn iour à quelqu'vn qui estoit suppuré & plein d'apostumes dedans le corps, & lui monstroit vn panaris qu'il auoit à la racine de l'ongle d'vn de ses doigts, Mon ami, ton mal n'est pas au bout de ton ongle. Aussi le temps apportera à vn sage ami occasion de dire à l'autre, qui reprendra à tous coups des choses petites & legeres, comme qu'il sera vn peu suiet à iouër, ou à faire bonne chere, ou quelques telles brouilleries: Mon ami, trouuōs moyen seulement qu'il mette dehors sa grace, & qu'il ne ioue plus aux dez, car au demeurant c'est vn homme qui a de belles & grandes parties: car celui qui sent qu'on lui pardonne de legeres fautes, endure patiemment que son ami prenne la liberté de le reprendre hardiment des lourdes & grosses: mais celui qui est pressant par tout, aspre & fascheux, qui s'enquiert curieusement, & recerche tout, il n'est pas supportable à ses propres enfans mesmes, ni à ses freres, ains est intolerable iusques à ses seruiteurs. F G H

Mais il faut aussi que l'ami n'vse pas de reprehensions à toutes heures, ains quād quelque grande necessité le requiert.

Les trop seueres repreneurs meritent eux-mesmes reprehension.

Supporter les fautes legeres, sert beaucoup pour corriger les grandes.

XXXII. La louange doit estre meslee auec la liberté.

Mais pource que, comme dit Euripides,

Les maux ne sont pas tous en la vieillesse:

aussi ne sont pas tous les vices en nos amis, & les faut obseruer diligemment, non seule-

A seulement quand ils font mal, mais aussi quand ils font bien, & alors les louër affectueusement en premier lieu, & puis faire comme ceux qui trempent le fer, apres qu'ils l'ont amolli & attendri par le feu, ils le baignent en quelque humeur froide dont il rend sa dureté & sa trempe : aussi quand nous verrons que nos amis seront eschauffez & destrempez des louanges que nous leur aurons donnees, il leur faut adonc bailler comme la trempe, vne libre reprimende & remonstrance de leurs fautes. Alors sera-il temps de leur dire, Ces actes ci sont ils dignes d'estre comparez à ceux-là? voiez vous la vertu quels fruicts elle produit? Voila ce que nous, qui sommes vos amis demandons de vous. Ces offices ci sont propres à vous: vous estes né pour cela: mais quant à ces autres là,

Comparaison propre.

Ietter les faut en vn mont solitaire,
Ou en la mer qui ne cesse de braire.

Car tout ainsi comme le prudent medecin aimera tousiours mieux guarir la mala-
B die d'vn sié patiét par vn dormir, ou par vne maniere de diete & de nourriture, que par vn Castorium ou vne Scammonee: aussi vn ami honneste, vn bon pere, vn maistre gracieux sera tousiours plus aise de louër, que de blasmer, pour reformer des meurs: car il n'y a rien qui face que celui qui remonstre offense moins, & qu'il profite plus que sans se courroucer, doucement, auec affection & bien-vueillance s'addresser à ceux qui faillent. Pourtant ne faut pas asprement les conuaincre quand ils nient le fait, ni les empescher quand ils y veulent respondre pour se iustifier, ains plustost leur subministrer aucunement quelques honnestes couuertures & excuses: & quand on voit qu'ils se reculent de la cause qui pourroit estre la pire de leur forfait, leur ceder aussi plus gracieusement, comme fait Hector à son frere Paris,

Autre cōparaison.

Comment doiuent estre maniez ceux que lon reprend.

O malheureux, ce ne t'est point d'honneur
Que tu as mis ce courroux en ton cœur.

Exemple en Hector. Iliad. liu. 6.

Comme si sa retraite du combat d'homme à homme contre Menelaus, n'eust pas e-
C sté fuite ni lascheté de cœur: mais seulement vn despit: autant en dit le bon vieillard Nestor à Agamemnon,

En Nestor. Iliad. liu. 9.

Tu as cedé à ton cœur magnanime:

Car il est plus doux & plus gracieux à mon auis de dire, tu n'y pensois pas: ou tu ne le sauois pas: que de dire, c'est meschamment fait à toy: ou, cela est vilain & deshonneste: & ne conteste point à l'encontre de ton frere, est plus doux, que ne porte enuie à ton frere: & plus ciuil de dire, fuy ceste femme qui te gaste, que, cesse de corrompre ceste femme. VOILA le moien dont doit vser la franchise de parler d'vn ami pour curer la maladie ia auenue, mais pour le preuenir, tout au contraire: car quand nous le voudrions destourner de commettre vne faute, dót il sera tout prest, ou nous opposer à quelque impetuosité de volonté desordonnee qu'il aura, ou le pousser & eschauffer là où nous le sentirons trop froid & trop mol, il faudra transferer le fait aux plus enormes & plus vilaines causes que nous pourrons: comme fait
D Vlysses pour aiguillonner Achilles en vne Tragedie de Sophocles: car il dit, Ce n'est pas pour le soupper, Achilles, que tu te courrouces,

XXXIII. *Comment il faut destourner nos amis d'vn mal que nous preuoyons, & les pousser à leur deuoir.*

Exemple en Vlysses aiguillonnant Achilles.

Mais tu as peur, comme desia voiant
Les murs de Troie.

Et comme derechef Achilles se courrouceast encore de plus en plus pour ces paroles là, & dist que par despit il ne s'embarqueroit point, & ne feroit point le voyage, Vlysses lui respond,

Ie sçay que c'est que tu fuis, ce n'est mie
Que tu ayes peur d'encourir infamie,
Mais c'est qu'Hector n'est gueres loin d'ici:
Du courroucé fait-il bon faire ainsi.

Par ce moien celui qui est vaillant & hardi, en lui mettant au deuát la crainte d'estre

tenu pour lasche & couard: celui qui est honeste & chaste, d'estre reputé paillard & E
dissolu: celui qui est liberal & magnifique, d'estre estimé auaricieux & mechanique: on les incite à bien faire, & les diuertit-on de mal faire: aussi faut-il estre moderez quãd ce sont choses faites, où il n'y a point de remede, tellemẽt que la remonstrance monstre que le reprenãt ait plus de desplaisir & de cõpassion de la faute de son ami, que non pas d'aigreur à le reprẽdre: mais où il est questiõ de les garder qu'ils ne faillent, & de combatre contre leurs violentes passions, il faut là estre vehemens, assidus, & inexorables, sans leur rien pardonner: car c'est là proprement le poinct de l'occasion, où se doit monstrer l'amitié non feinte, & la franchise de remõstrer veritable: car de blasmer les choses faites & passees, nous voions que les ennemis mesmes en vsent les vns contre les autres. Auquel propos Diogenes souloit dire, que pour garder vn homme d'estre meschant, il faut qu'il ait ou de bons amis, ou de vehemẽs & aspres ennemis: car les vns l'enseignent à bien faire, les autres le syndiquent, s'ils le voient mal faire. Or vaut il beaucoup mieux s'abstenir de mal faire en croiant au F
bon conseil de ses amis, que se repentir d'auoir mal fait pour s'en voir accusé & blasmé par ses ennemis. Parquoy ne fust-ce que pour cela, il faut vser de grande prudence & de grande circonspection à faire remonstrances & parler librement à ses amis, dautant que c'est la plus grande & la plus forte medecine dont puisse vser l'amitié, & qui a plus besoin d'estre donnee en tẽps & en lieu, & plus sagement tẽperee d'vne mesure & mediocrité. Et pourautant, comme nous auons ia dit plusieurs fois, que toute remonstrance & reprehension est douloureuse à celui qui la reçoit, il faut imiter en cela les bons medecins & chirurgiens: car quand ils ont incisé quelque membre, ils ne laissent pas la partie dolente en sa douleur & en son tourment, ains vsent de quelques fomentations ou infusions lenitiues: aussi celui qui aura fait la remonstrãnce dextrement, apres auoir donné le coup de la pointure ou morsure, ne s'en fuira pas incontinent, ains en changeant d'autres entretenemẽs & d'autres propos gracieux, adoucira & resiouira celui qu'il aura contristé: ne plus ne moins que G
les tailleurs d'images & sculpteurs, quand ils ont rompu ou frappé trop auant quelque partie d'vne statue, ils la polissent & la lustrent puis apres: mais celui qui a esté atteint au vif, & deschiré d'vne remonstrance, si on le laisse ainsi tout brusque, enflé & emeu de cholere, il est puis apres difficile à remettre & à reconforter. Pourtant faut-il, que ceux qui veulent reprendre & admonester leurs amis, obseruẽt diligemment ce point la sur tous autres, de ne les abandonner pas incõtinent apres les auoir tansez, ni ne terminer pas tout court leurs propos & leurs deuis par l'aigreur de la pointure & picqueure qu'ils leur auront donnee.

Quel moyẽ il faut tenir à reprendre les fautes faites, & celles qu'on est sur le point de commettre.

Remede pour garder vn homme d'estre meschant.

XXXIIII. Conclusion sur le propos du deuoir de vraye amitié, c'est, toute remonstrance doit estre temperee de modestie.

Comparaison.

De la Mansuetude, Comment il faut refrener la cholere, en forme de deuis. H

Les personnages deuisans, Sylla & Fundanus.

SOMMAIRE.

APres auoir aprins à discerner le flatteur d'auec l'ami, ce traité de la douceur & comme il faut refrener la cholere semble estre icy mis en son propre endroit. Car tout ainsi qu'il nous est aisé de faillir lourdemẽt aux choix de ceux que nous sommes biẽ aises de voir autour de nous, & comme en cela nous deuons estre sur nos gardes: aussi nous n'auons pas moins d'occasion de considerer comme nous conuersons auec nos prochains. Or entre tant de vices qui diffament la vie humaine, & qui rendent nostre course fascheuse & merueil-

A *merueilleusement penible à passer, la cholere tient l'vn des premiers rangs, tellemēt qu'il ne seruiroit de rien d'auoir de bōs amis, si ceste furie nous maistrisoit: cōme au contraire les flatteurs & autres telles pestes n'ont pas aisee prinse sur nous, lors que nous sommes acompagnez d'vne douceur prudēte. Doncques en ce discours nostre auteur faisant cōme vn expert medecin, tasche de purger les esprits de toute cholere, & les veut duire à modestie & humanité, autant que la philosophie morale le peut faire. Pour paruenir à vn tel bien, il monstre en premier lieu que nous deuons procurer que nos amis nous remarquent nos imperfections, que de lōgue main nous soyons acoustumez, à retenir nostre iugement par le mords de la raison: Et apres quelques similitudes sur ce propos, & description des maux de la cholere, il prouue qu'on la peut aisement reprimer, & en propose diuers moyens sur lesquels il discourt à sa façon acoustumee, c'est assauoir auec des raisons & inductiōs enrichies de similitudes & exēples remarquables. Puis ayāt parlé du temps & de la maniere de chastier ceux qui sont en nostre puissance, il met en auant les remedes pour guerir la cholere & garder que lon n'y tōbe plus. Cela fait, il represente la cholere cōme en vn tableau, afin que ceux qui se laissent gaigner à*
B *icelle, ayent honte de leur malheur: & dōne sept auertissemens notables pour l'auenir, qui sont comme preseruatifs, pour ne se sentir plus attaint de telle maladie.*

YLLA. Il me semble, Seigneur Fundanus, que les peintres font sagement, de contempler à plusieurs fois, par interualles de temps, leurs ouurages, auant que les tenir pour acheuez: pource qu'en esloignant ainsi leurs yeux d'iceux, & puis les ramenant souuent pour en iuger, ils les rendent comme nouueaux iuges, & plus aptes à toucher iusques aux moindres & plus particulieres fautes, lesquelles la continuation, & acoustumance de voir ordinairement vne chose, nous couure & cache. Mais pourautant qu'il n'est pas possible qu'vn hōme s'esloigne de soy-mesme,
C & puis s'en r'approche par interualles, ne qu'il interrōpe la continuation de son sentiment, ains est ce qui fait que chacun est pire iuge de soi-mesme que des autres: le second remede qu'il y auroit en cela, seroit de reuoir ses amis par interualles, & aussi se bailler semblablement à visiter à eux, non seulement pour regarder si lon est tost enuieilli, ou si le corps se porte pis ou mieux que parauant, mais aussi pour considerer les meurs & les façons de faire, assauoir si le temps y auroit point adibusté quelque chose de bon, ou osté quelque chose de mauuais. Quant à moy donc, y aiant ia deux ans que ie suis arriué en ceste ville de Rome, & cestui estant le cinquiesme mois que ie demeure auec toy, ie ne trouue pas estrāge, veu la gentillesse & dexterité de ta nature, que aux bonnes parties qui ia estoient en toy, il y ait vn acroissement si grand: mais voiant comme celle vehemence & ardente impetuosité de cholere, qui estoit en toy, est maintenant adoucie & rendue obeissante à la raison, il me vient en pensee de dire ce qui est en Homere.

1. Commençant ce discours par vne similitude gentile, il monstre que pour bien brider la cholere, nous deuons nous laisser voir & iuger par les vrais amis qui nous peuuent descouurir nos imperfections.

Sylla voyant Fundanus despouillé de cholere, qui le tenoit parauant cōme enuelopé, & sachant que la philosophie auoit causé tel effect, il prie Fundanus de proposer les raisōs d'vn tel changement.

Iliad. liu. 22.

D *O Dieux, combien ton ire est amollie!*

Mais cest amolissement & adoucissement la ne procede pas ni d'vne paresse, ni d'vne resolution de la vigueur du corps, ains comme vne terre bien labouree prend du labourage vne egalité & profonde iauge qui profite à la fertilité: aussi a ta nature vne prudence esgale & profonde, vtile à manier afaires, au lieu de l'impetuosité & soudaineté qu'elle auoit au parauant: dont il appert que ce n'est point par vn declinement de la vigueur corporelle qui se passe, à cause de l'aage, ni fortuitement, que ta cholere se soit passee & fenee, ains par aucunes bonnes remonstrances & raisons qu'elle ait esté guarie: combien que, pour te dire la verité, ie ne pouuois pas du commencement croire à Eros nostre familier ami, qui m'en faisoit le rapport, aiant doute & souspeçon, qu'il ne prestast ce tesmoignage à l'amitié qu'il te porte, de m'asseurer que les bonnes parties, & qui doiuēt estre en toutes gēs de bien, & d'hon-

neur, fussent en toy, qui n'y estoient pas, encore que tu saches assez, qu'il n'est pas E
homme qui en faueur de personne, pour luy complaire, soit pour dire autrement qu'il en pense. Or maintenant le tien-ie pour totalement absous du crime de faux tesmoignage: & pour ce que le cheminer t'en dône le loisir, ie te supplie de nous raconter la maniere de la medecine dont tu as vsé à rendre ta cholere ainsi soupple, ainsi douce, suiette & obeissante entierement à la raison. FVNDANVS. Mais ne regardes tu pas toy mesme, cher ami Sylla, que à l'occasion de l'amitié & bié-veuillance que tu me portes tu ne cuides voir en moy vne chose pour l'autre: car quant à Eros, que luy mesme n'a pas tousiours son courage & sa cholere arrestee au chable de l'ancre que dit Homere, ains quelquefois s'escarmouche assez asprement, pour la haine qu'il a contre les meschás, il est vray-semblable qu'il me trouue plus doux, ainsi comme es muances de la game, en la musique, telle note qui est la plus basse en vne octaue, est la plus haute au regard d'vne autre. SYLLA. Ce n'est ni l'vn ni

Excuse modeste de Fundanus pour acroistre le desir de Sylla, & entrer de meilleure grace en discours.

II. *Il faut pour reprimer la cholere, que la raison soit acoustumee de lôgue main à contregarder & conseruer le iugemét.*

l'autre: mais fai ce que ie te requiers pour l'amour de moy. FVNDANVS. Puis que F
ainsi est, Sylla, l'vn des meilleurs auertissements du sage Musonius, dont il me souuiene, est, qu'il souloit dire, qu'il faut que ceux qui se veulent sauuer ne facent autre chose toute leur vie, que se curer & nettoier: non pas qu'il faille ietter hors la raison auec la maladie, apres qu'elle a acheué la cure & guarison, comme l'hellebore, ains faut que demeurant en l'ame elle contregarde, & conserue le iugement: pource que la raison ne ressemble pas aux drogues medecinales, mais plus tost aux viandes salubres engendrant es ames de ceux à qui elle est familiere vne bonne complexion & habitude auec la santé: là où les auertissemens & remonstrances que lon fait aux passions, lors qu'elles sont en la force de leur enfleure & inflammation, produisent bien quelque effect, mais lentement & à grand' peine, ressemblans proprement aux odeurs, lesquelles font bien reuenir sur l'heure ceux qui sont tombez du haut mal, mais elles ne guarissent pas pour cela la maladie: encore toutes les autres passions de l'ame sur le poinct mesme qu'elles sont en leur plus grande fureur, cedent aucunement, & plient à la raison venát de dehors au secours, mais la cholere ne fait pas seu- G
lement comme dit Melanthius,

Pource que les remonstráces que la raison fait aux passions irritees n'ont pas assez d'efficace pour les guerir.

Maux infinis, en mettant la raison,
Pour vn temps, hors de sa propre maison:

mais elle la desloge du tout, & la ferme dehors, & comme font ceux qui se bruslent eux mesmes dedans leur maison, elle remplit tout le dedans de trouble, de fumee, de bruit, de maniere qu'elle n'oit, ni ne void rié de ce qui lui peut profiter. Et pourtant vne nauire estant en fortune & tourmente en haute mer abandonnee, receuroit plus tost vn pilote de dehors que ne receuroit l'homme, qui est agité de courroux & de cholere, la raison & remonstrance d'vn autre, si de longue main il n'a fait prouision chez lui du secours de la raison: ains comme ceux qui s'attendent d'auoir le siege dedans vne ville, amassent & serrent tout ce qui leur y peut seruir, ne s'at- H
tendans point au secours de dehors: aussi faut il raporter les remedes que lon a de long temps au parauant amassez de la Philosophie alencontre de la cholere: estans bien certains, que quand l'occasion du besoin & de la necessité s'y presentera, malaiseement en pourront-ils faire entrer de dehors: car l'ame n'oit pas seulement ce qu'on lui dit au dehors pour le trouble qu'elle a au dedans, si elle n'a chez soy sa propre raison, comme vne comite qui promptement reçoiue & entende les commandemens & remonstrances qu'on lui fait, ou bien si elle l'oit, elle mesprise ce qu'on lui dit tout doucement & quoyement, & si on lui fait instance & qu'on la presse vn peu plus asprement, elle s'aigrit & s'indigne: car la cholere de sa nature estant superbe, audacieuse, & malaisee à manier par autrui, comme vne grande & puissante tyránie, doit auoir en soy-mesme quelque chose domestique & nee auec elle qui la ruine. Or la continuation de courroux & acoustumance de se courrou-

Belles similitudes mốstrans le mal de la cholere, quand la raison n'a prins de bóne heure possession de l'entendement.

Naturel de l'ame, & dequoy elle a besoin.

III. *Detestation*

cer

A ces souuent, engendre en l'ame vne mauuaise habitude que lon appelle cholere, laquelle finablemét deuient vn feu d'ire soudaine, vne amertume vindicatiue, & vne aigreur intraitable à qui tout desplaist, quand le courage deuient vlceré, s'offensant de peu de chose, chagrin, hargneux, comme vne lame de fer tendre & foible, qui se perce à la moindre graueure du monde: mais le iugement qui s'oppose sur le champ promptement au courroux, & le supprime, ne remedie pas seulement au present, ains fortifie & réd l'ame plus roide & plus ferme à l'auenir, car il m'est auenu à moy, apres auoir fait deux ou trois fois teste à la cholere, ce qui auint iadis aux Thebains, lesquels aians vne fois fait teste aux Lacedæmoniés qui parauãt sembloient inuincibles, iamais depuis ne furent vaincus d'eux en bataille: car depuis ie pris courage de penser, que lon en pouuoit venir à bout par discours de raison, & si voyois que elle s'estanchoit non seulement en respandant de l'eau froide sur celui qui est courroucé, ainsi comme l'escrit Aristote, mais aussi qu'elle s'estaint en luy approchant vne

de la cholere par les malheurs qui en procedent, & qui l'acompagnét inseparablement, & le bien qui reuient de la reprimer par raison.

Belle allusion & comparaison, pour encourager ceux qui desirét resister & à la cholere & aux autres vices.

Pourquoy & comment lon peut refrener la cholere.

B peur, voire en lui presentant vne soudaine ioye, comme dit Homere, elle se dissoult & se destrempe, tellement que ie fis en moy-mesme ceste resolution, que c'estoit vne passion qui n'estoit pas du tout irremediable à ceux qui y veulét prouuoir, pour autant mesmement qu'elle n'a pas tousiours des commencemens qui soient grands ne puissans: attédu que bien souuent, vn brocard, vn traict de mocquerie, vne risee, vn clin d'oeil, ou hochement de teste, & autres telles & semblables choses, mettent plusieurs en cholere, comme Helene fascha & courroucea sa niepce, seulement en lui disant,

Les cõmencemens de la cholere sont petis ordinairement.

Fille Electra de moy pieça non veuë: Iusques à lui respondre,

Il est bien tard d'estre maintenant sage,
Ayant esté par auant si volage,
Que de quitter l'hostel de ton mari.

Exemples en Electra.

Semblablement aussi Callisthenes irrita Alexandre pour lui auoir dit, quand on ap-
C porta la grande couppe à boire d'autant à tour de rolle, Ie ne veux pas, pour boire
„ à la santé d'Alexandre, auoir besoin d'vn Æsculapius, c'est à dire, d'vn medecin.

En Alexandre.

„ Ainsi donc comme il est facile d'arrester vne flamme qui s'est prise à du poil de connin, ou à des fueilles seches, ou à de la paille, mais si vne fois elle s'attache à choses solides, & où il y ait du fond, elle embraze incontinent & consomme, comme dit Æschylus,

IIII. Autre remede, asauoir qu'il faut reprimer la cholere des le commencement, cela estans bien aisé à faire.

Le haut labeur des maistres charpentiers:

aussi celui qui veut prendre garde à la cholere du commencement, en voiant qu'elle commence à fumer & à s'allumer pour quelque parole ou quelque gaudisserie de neant, il n'a pas beaucoup afaire, ains bien souuent pour se taire seulement, ou pour n'en tenir compte, il l'appaise totalement: car qui ne donne nourriture & entretenement de bois au feu, il l'estaint: aussi qui ne donne sur le commencement nourriture à son ire, & qui ne se souffle soy-mesme, il l'euite ou la dissipe. Et pourtant ne me
D plait point le philosophe Hieronymus, combien qu'au demeurant il donne beaucoup de beaux enseignemens & bonnes instructions, en ce qu'il dit, que lon ne sent point la cholere quand elle s'engendre, mais quand elle est engendree, tant elle est soudaine: car il n'y a nulle autre passion qui face vne si manifeste naissance: ne si euidente croissance, quand elle s'amasse & se remue, comme fait la cholere: ainsi comme Homere mesme en homme bien experimente le donne à entendre, quand il fait qu'Achilles est bien attaint de douleur à l'instant mesme qu'il entend la parole du Roy Agamemnon, en disant,

Similitude à ce propos.

Il preuient & respond au dire du philosophe Hieronymus.

Puis il conferme son propos par le tesmoignage de Homere en l'Iliade.

Ainsi dit-il, & vne noire nue
D'aigre douleur le couurit suruenue:

mais qu'il se courrouce puis apres à lui lentement & à tard, apres estre enflambé de plusieurs paroles ouyes & dites, lesquelles si quelqu'vn se fust entremis de destour-

ner & oster, la querelle ne fust pas venue à si grand acroissement comme elle fit. E

Exemple en Socrates. Voila pourquoi Socrates, toutes les fois qu'il se sentoit vn peu plus aspremment esmeu qu'il ne faloit à l'encontre de quelqu'vn de ses amis, se rengeant auant la tourméte à l'abri de quelque escueil de mer, il rabbaissoit sa voix, & monstroit vne face riante, & vn regard plus doux, se maintenant ainsi droit sur ses pieds, sans tomber ni estre renuersé, panchant en l'opposite, & s'opposant au contraire de sa passion.

v. Premier moien d'abatre la cholere. Car le premier moien d'abbatre la cholere, cóme vne dominatió tyránique, c'est de ne lui obeir, ni ne la croire point, quand elle nous commande de crier haut, & regarder de mauuais œil en trauers, & se frapper soy-mesme, ains se tenir quoy, & ne renforcer pas sa passion, comme vne maladie, à force de braire, & de crier haut, & de se demener & tourméter:

1. Il ne la faut point croire ni lui obeir.

car ce que font ordinairement les ieunes gés amoureux, comme d'aller en masque, danser, chanter à la porte de leur maistresse, & la couróner de bouquets & de festons de fleurs, cela au moins apporte quelque gracieux & honneste allegement à leur passion. F

Arriué là ie ne demande mie
Qui, ne de qui estoit fille m'amie,
Ains la baisé: si cela est peché,
Ie librement confesse auoir peché.

Et la permission que l'on donne à ceux qui sont en deuil de lamenter & de plorer leur perte, auec les larmes qu'ils espandent, iettét hors aussi vne bonne partie de leur douleur: mais la passion de cholere n'est pas ainsi, car elle s'enflamme & s'allume dauantage par les actes que en font ceux qui sont espris. Et pourtant est-il bien meilleur de se tenir quoy, ou s'en fuir & se cacher, ou retirer en quelque port de seureté, quád on sent comme vn acces du haut mal qui nous veut prendre, de peur que nous n'en tombions, ou plustost que nous n'en surtombions, car nous en tombós le plus souuent & le plus aspremét sur nos amis, dautant que nous n'aimons pas toutes sortes de choses, ni ne portons pas enuie à toutes sortes de gens, ni ne les craignós pas: G mais il n'y a rien à quoy nostre cholere ne s'attache, il n'y a rié à quoy elle ne se prene, car nous nous courrouceons & à nos amis, & à nos ennemis, & à nos enfans, & à nos peres & meres, voire & aux Dieux mesmes, & aux bestes, & aux vtensiles, qui n'ont ni ame ne vie, comme Thamyris

Description de la cholere.
2. Il se faut tenir quoy, ou se tirer à l'escart, de peur que ne nuisions grandement & à nous mesmes & à nos propres amis.

Rompant son cornet relié
A cercles d'or fin delié,
Et de sa lyre l'harmonie
De chordes tendue & garnie.

3. Conuient tousiours considerer la folie & vilenie de la cholere: donc Thamyris, Pandarus & Xerxes seruent ici d'exéples.

Et Pandarus qui se maudit lui-mesme s'il ne rompt son arc & ses flesches de ses propres mains & ne les met dedans le feu: & Xerxes qui donna des poinçonnades & des coups de fouet à la mer, & escriuit des lettres missiues à la montagne Athos, qui disoient, "Athos merueilleux, qui de ta cyme touches au ciel, garde toy bien d'auoir des rochers grás, & qui soient malaisez à quasser, pour empescher mes ouurages, autrement ie te denonce, que ie te coupperay toy-mesme, & te ietteray dedans la mer." H Il y a plusieurs choses formidables & redoutables en la cholere, mais aussi y en a-il plusieurs ridicules & mocquables. C'est pourquoy elle est & plus haye, & plus mesprisee que nulle autre passion qui soit en l'ame, & pourtát seroit-il expedient & vtile de considerer l'vn & l'autre diligemment.

VI. Second moien d'abatre la cholere, qu'il faut considerer l'effect d'icelle en autruy. Quant à moy donc, si i'ay bien ou mal fait, ie ne say, mais i'ay commencé par là à me guerir de la cholere: comme faisoient anciennement les Lacedæmoniens, qui pour enseigner à leurs enfans à ne s'enyurer point, leur monstroient leurs esclaues, les Ilots, yure: aussi considerois-ie les effects de l'ire es autres.

1. Premiere comparaison à ce propos: où les effects & pourtraits de la cholere sont viuement representez.

Premierement, comme Hippocrates escrit, que celle maladie est la plus mauuaise & la plus dangereuse, qui desfigure le visage de l'hóme, & le rend dissemblable à soy-mesme: aussi voiát que ceux qui sont espris de cholere, sortent

A sortent plus d'eux-mesmes, & changent de face, de couleur de contenãce, d'allure, & de voix, i'en ay imprimé cõme vne forme en mon ame, & pensé en moy-mesme, que ie serois bien desplaisant si iamais ie me monstrois ainsi espouuantable, & ainsi transporté à mes amis, à ma femme, & à mes petites filles, estant non seulement hideux à voir, & tout autre que de coustume, mais aussi ayant la voix aspre & rude, cõme ie m'estois rencontré à en voir aucuns de mes familiers si espris & troublez de cholere, qu'ils ne pouuoiẽt pas retenir ni leurs façons ordinaires, ni la forme de leur visage, ni leur grace à parler, ni leur douceur en compagnie. On dit que Caius Gracchus l'orateur, qui estoit de nature homme aspre, vehemẽt & violent en sa façon de dire, auoit vne petite fluste acommodee, auec laquelle les musiciens ont acoustumé de conduire tout doucement la voix du haut en bas, & de bas en haut, par toutes les notes, pour enseigner à entonner, & ainsi comme il harenguoit, il y auoit l'vn de ses seruiteurs, qui estant debout derriere lui, comme il sortoit vn petit de ton en parlãt,

2. Deuxieme comparaison prinse de l'exemple de l'Orateur Gracchus: monstrant l'indignité & impertinẽce de la cholere.

B lui entonnoit vn ton plus doux & plus gracieux, en le retirant de son haut crier & braire, & lui ostant l'aspreté & l'accent cholerique de sa voix,

Rendant tel son melodieux,
Que le flageolet gracieux,
D'vn roseau acoustré de cire,
Fait aux bouuiers souefuement bruire,
Tant qu'il les endort par les champs.

& ainsi ramenoit il la vehemẽce cholerique de l'orateur. Quant à moy, si i'auois vn vallet adroit, & homme de bon entendement, ie ne trouuerois point mauuais que quand il me verroit courroucé, il me presentast soudain vn miroir, comme nous en voions qui le font apporter quand ils sortent du bain, sans aucune vtilité, là où ce seroit chose fort profitable à plusieurs, de se voir ainsi troublez & hors de naturel, pour leur faire à iamais hair ceste passion de courroux & de cholere. On raconte par

Notable vsage des miroirs.

C maniere de ieu & de passe-temps, que vn Satyre admonesta vn iour Minerue, que ce n'estoit point bien son cas que de iouër des flustes, mais que sur le champ elle ne fit point autrement compte de son admonestement,

3. Troisieme comparaison, recueillie du conseil donné à Minerue par le Satyre, condamnant la vilaine contenance & malplaisante voix de la cholere.

Point ne t'est bien ceste forme seante,
Iette moy là toute fluste bouffante,
Et prens en main les armes, sans enfler
Si laidement tes ioues à souffler.

mais depuis quãd elle eut contẽplé son visage dedans vne riuiere, elle s'offensa tant de ses grosses iouës, qu'elle en ietta ses flustes: & toutesfois encore a cest art de iouer des flustes ce recõfort de la laideur & deformité de visage, que le son en est doux & plaisant: & puis Marsias, qui inuenta la hanche, pour emboucher le haubois, & les fermoirs de la museliere que lon attache alentour de la bouche, retint la violence du

D vent enclos à force, & cacha & acoustra vn petit la deformité du visage:

D'or reluisant la bouche il orna, pleine
D'impetueuse & vehemente haleine,
Aussi fit il les ioues de laniere
Double de cuir nouee par derriere:

mais la cholere enflant & estendant le visage vilainement, iette encore vne plus vilaine & plus mal plaisante voix,

Touchant du cœur les chordes plus cachees,
Qui ne deuroient pour rien estre touchees.

car on dit que la mer, quãd elle est agitee des vents, & qu'elle iette hors de l'algue & de la mousse, qu'elle se purge: mais les paroles dissolues, ameres & folles, que l'ire fait sortir hors de l'ame renuersee sans dessus dessous, souillẽt premieremẽt ceux qui les disent, & les remplissent d'infamie, pource qu'elles dõnent à conoistre, qu'ils les

4. Quatriesme comparaison prinse de la mer, pour monstrer à l'opposite & pour plus grande amplification les souilleures & infametez de la cholere.

auoient de tout temps en leurs cœurs, & en estoient plains, mais que la cholere les a E
descouuerts: & pourtant payent ils, pour la plus legere chose qui soit, c'est à sauoir la parole, la plus griefue & plus pesante amende, c'est qu'ils en sont tenus & reputez malins & mesdisans. Ce que voiant & obseruant quelquefois, ie viens à faire ce discours tout doucement en moy-mesme, que c'est chose bonne en fieure, mais encore meilleure en cholere, d'auoir la langue douce, molle & vnie: car celle des febricitans, si elle n'est telle qu'elle doit estre par nature, c'est signe, mais nõ pas cause, de mauuaise disposition au dedans: mais celle de ceux qui sont courroucez estãt orde, ou aspre, & desbridee à proferer paroles indignes, met dehors iniure, outrage & cõtumelie, mere d'inimitie irreconciliable, & qui monstre vne malignité latẽte & cachee. Car le vin ne produit rien de si desordonné, ne de si mauuais, comme la cholere: encore cela s'attribue à risee & à ieu, mais ceci est detrempé auec fiel d'inimitié & de rancune. Et en beuuant à la table celui qui se tait est ennuyeux à la compagnie & fascheux: mais en la cholere il n'y a rien si venerable, si graue, ne si digne, que de se F
tenir quoy, comme Sapho admonneste,

VII. Le troisieme moien consiste à bien cõsiderer, que la langue est le principal membre de qui lon se doit donner garde en cholere.

Le remede contre l'impetuosité de la cholere est de brider la langue, principal instrument de ce vice.

L'ire en la poitrine cachee,
Engarder sa langue attachee,
Qu'elle ne parle follement.

Si peut on nõ seulemẽt recueillir cela, en prenãt garde à ceux qui sont espris d'ire, mais aussi conoistre & comprendre au demeurant, qu'elle est toute la nature de la cholere, comment elle n'est ni genereuse, ni magnanime, ni aiãt en soy rien de grãd ni de viril, combien que au vulgaire il semble, que pour estre tempestatiue, elle soit actiue, que ses menaces soient hardiesse, & son opiniastreté soit force, & y en a qui pensent que sa cruauté soit disposition à faire grandes choses, que sa dureté implacable soit fermeté, & son estre hargneuse soit haine des vices, en quoi ils s'abusent grãdement, car tous ses actes, ses mouuemens, & ses contenances arguent & monstrent grande foiblesse & bassesse, non seulement par ce que nous voions que les petis en- G
fans, quand ils sont courroucez deschirent tout & s'aigrissent à l'encontre des femmes, & veulent que lon batte & chastie les chiens, les cheuaux, & les mulets, comme Ctesiphon l'escrimeur vouloit faire à coups de pied, & regimber contre sa mule: mais aussi és meurtres & homicides que font faire les tyrans, en l'amertume & atrocité desquels on apperçoit leur pusillanimité & foiblesse, & en ce qu'ils font souffrir aux autres ce qu'ils souffrent eux mesmes, ne plus ne moins que les morsures des serpens venimeux, plus elles sont douleureuses & enflammees, plus elles font grãde enfleure aux patiens: car ainsi comme la tumeur & enfleure est indice de grande blessure en la chair, aussi es ames qui sont plus molles, plus elles se laissent aller & succomber à la douleur, plus elles mettent hors grande cholere procedãte de plus grande infirmité. Voila pourquoy les femmes ordinairemẽt sont plus aigres & plus choleres que les hommes, & les malades que les sains, & les vieillards que ceux qui sont en fleur d'aage, & les bien fortunez que les infortunez: car l'auaricieux est fort cho- H
lere alencõtre de son receueur, le gourmand alencõtre de son cuisinier, le ialoux alencontre de sa femme, le glorieux & ambitieux cõtre celui qui mesdit de luy: & les plus aspres de tous en leurs choleres, ceux qui affectent les premiers hõneurs en vne cité, & qui se font chefs de part, qui est vn tourment honorable, cõme dit Pindarus. Voila comment de la part dolente de l'ame, & souffrante à cause de son imbecillité, sourd la cholere, laquelle ne ressemble point à des nerfs de l'ame, cõme disoit quelqu'vn des anciẽs, ains plustost, ou à des extensiõs, ou des conuulsions d'icelle se dressant & souleuant auec plus de vehemence quand elle a enuie de se venger. Or les exẽples des choses mauuaises ne sõt pas plaisãs à voir, ains sont necessaires seulemẽt: mais quant à moy, estimãt que les exẽples de ceux qui se sont doucemẽt & benignemẽt cõportez es occasiõs de courroux, sõt & tresplaisãs à ouir, & tresbeaux à voir, ie commen-

VIII. La cholere est le plus indigne vice que lon sauroit penser: qui est le quatriesme moien pour faire detester & abatre ce mal.

1. Exemple, es petis enfans.

2. En Ctesiphon.
3. Es Tyrans.

Similitudes pour preuue de ce point

4. Es ames foibles, tesmoins les femmes, les malades, les vieilles gens & sur tout les ambitieux.

IX. Cinquiesme moien pour domter la cholere, prins de l'exemple des hommes illustres en bon nombre nommément des grands Capitaines, Princes & Rois.

commence à mespriser ceux qui disent,

Tu as fait tort à vn homme, & vn homme
Te fait souffrir. Et semblablement aussi,
Iette le moy, iette le moy par terre:
Et que du pied la gorge on me lui serre.

& autres telles paroles, qui seruẽt à aiguiser la cholere, par lesquelles aucuns taschent à trãsporter la cholere des cabinets des dames au logis des hommes. Car la prouesse, s'accordãt au demeurãt en toutes autres choses auec la iustice, me semble quereler & debatre auec elle de la douceur & mansuetude seulement, comme à elle plus iustement apartenant: car il est bien quelquefois auenu, que les pires ont surmonté les meilleurs: mais en son ame propre dresser vn trophee contre la cholere, à laquelle, comme dit Heraclitus, il est bien difficile de pouuoir resister, à cause que ce qu'elle veut, elle l'achete de sa vie: cela est acte d'vne grãde & victorieuse puissance, qui sort du iugement de la raison, comme de nerfs & de muscles à l'encontre des passions. C'est pourquoy ie m'estudie à lire & à recueillir les dicts & faits, non seulement des gens de lettres & des Philosophes, qui n'ont point de fiel, ce disent les sages, mais des Princes, Capitaines & Rois: comme ce que dit vn iour Antigonus à quelques vns qui mesdisoient de luy tout aupres de sa tente, ne pensans pas qu'il les entendist, en souleuant la toile de sa tente auec son baston, Deà, n'irez-vous point, dit-il, plus loin mesdire de moy? Et comme vn nommé Arcadion natif d'Achaie fist profession de mesdire par tout de Philippus, & d'admonester vn chascun de fuir,

Iusques à tant que trouué lieu on eust,
Ou Philippus personne ne coneust.

& depuis ne say comment se fust rencontré en la Macedoine, les courtisans du Roy Philippus vouloyent qu'il le fist chastier, & ne le laissast point eschapper, puis qu'il le tenoit entre ses mains: mais au contraire Philippus parla à lui humainemẽt, & lui enuoya iusques à son logis des presens: & quelque temps apres commanda que lon s'enquist quels propos il tenoit de lui entre les Grecs: chascun lui rapporta qu'il faisoit merueilles de le louër par tout: & Philippus leur respondit adonc, Ie suis doncques meilleur medecin de sa mesdisance, que vous n'estes. Et vne autrefois en l'assemblee des ieux Olympiques, comme les Grecs eussent mesdit de lui, ses familiers disoient qu'ils meritoient d'estre bien asprement chastiez, de mesdire ainsi de celuy qui leur faisoit tant de bien: Et que feroyent-ils donc, leur respondit-il, si nous leur faisions du mal? Aussi furent bien honnestes & gentils les tours que firent iadis Pisistratus à Thrasybulus, & Porsena à Mucius, & Magas à Philemon qui l'auoit publiquement en plein theatre farcé & mocqué,

Magas, le Roy t'a fait escrire,
Mais tu ne sais ses lettres lire:

& depuis l'aiant entre ses mains, par ce que vne tormente de mer le ietta en la ville de Paratonium, dont il estoit gouuerneur, il ne lui fit autre mal, sinõ qu'il commanda à l'vn de ses soudards, de lui toucher auec son espee nue dessus le col, & puis le laisser aller sain & sauf: & depuis il lui enuoya des osselets & des boules à iouër, comme à vn enfant qui n'auoit point de iugement. Ptolomæus se mocquant d'vn grãmairien ignorant, lui demanda par ieu, qui estoit le pere de Peleus: le grammairien lui respõdit, Ie voudrois que tu me disses premier qui estoit le pere de Lagus. Ce traict de mocquerie touchoit au Roy Ptolomæus, l'arguant d'estre issu de petite lignee: de sorte que les familiers du Roy disoiẽt, que cela estoit indigne, & ne deuoit point estre supporté. Et il leur respondit, S'il est indigne d'vn Roy, d'estre mocqué, aussi peu est-il digne de lui, de se mocquer d'autruy.*
Alexandre le grand fut par trop aspre & cruel enuers Callisthenes & enuers Clitus, mais le Roy Porus aiant esté pris en bataille son prisonnier, cõme Alexandre lui de-

Prouesse, iustice & douceur marchent volontiers de compagnie: tesmoins les exemples suiuans.

Antigonus.

Philippus.

Pisistratus.
Porsena.
Magas.

Ptolomæus.

*Il y a bresche de quelques lignes en cest endroit.

Alexandre.

mandast en quelle sorte il le traiteroit: En Roy, lui respondit-il. Et comme il lui demandast derechef, s'il vouloit rien dire d'auantage: non, dit-il, car tout est compris sous ce mot la, en Roy. E

x. Sixiesme moye: que la cholere est propre aux gens furieux & endiablez, & encore qu'elle soit impetueuse, n'a toutefois aucun solide effect comme la temperance bien resolue.

VOILA pourquoy les Grecs, à mon auis, appellent le Roy des Dieux, Milichius, c'est à dire, Doux comme miel: & les Atheniens le nomment Mæmactas, c'est à dire, secourable: car punir & tourmenter est office de diable & de furie, non pas acte celeste ne diuin. Ainsi donc comme quelqu'vn respódit touchât Philippus, qui auoit destruit la ville d'Olinthe, Mais il n'en sauroit pas edifier vne telle: aussi peut-on bien dire à la cholere, Tu peux bien renuerser, demolir & destruire: mais releuer, sauuer, pardonner & supporter, c'est à faire à la clemence, à la douceur, & nature moderee, c'est l'office d'vn Camillus, d'vn Metellus, d'vn Aristides, & d'vn Socrates: mais de pinser, mordre & serrer, c'est à faire à vne formis, ou à vne souris.

1. Premiere preuue prinse de la nature & des effects de la vengeance.

Qui plus est, si ie regarde à la végeance, ie trouue que le plus souuent, quand on y procede par cholere, on n'en vient iamais à bout, & qu'elle se cósume ordinairement en morsure de leures, grincement de dents, en vaines courses çà & là, en iniures, F
& menaces qui ne seruẽt de rié, ne plus ne moins que les petis enfans qui pour leur foiblesse en courant se laissent tomber auant que pouuoir paruenir où ils pretendent.

2. Seconde preuue foudee sur le gentil apophtegme du Rhodien.

Et pourtant respódit, ce me semble, bien à propos vn Rhodien à l'huyssier d'vn preteur Romain, qui crioit apres lui, & le harceloit, Ie ne me soucie pas de chose que tu me dies, mais de ce que pense celui-là qui se taist. Et Sophocles aiant armé Neoptolemus & Eurypilus, les loua magnifiquement en disant d'eux,

3. Troisieme prinse du comportement de Neoptolemus & Eurypilus.

D'iniurieux langage point n'vserent,
Ains au milieu des armes se ruerent.

car il y a quelques nations barbares qui empoisonnent leurs armes, mais la vaillance n'a point besoin de cholere, par ce qu'elle est trempee de raison & de iugement, là où l'ire & la fureur sont fragiles, pourries & aisees à briser:

4 Quatriesme, recueillie des exemples de ceux qui ont dextrement refrene la cholere.

Les Lacedemoniés.

c'est pourquoy les Lacedæmoniens ostét auec le son des flustes la cholere à leurs gens, quád ils vont combattre, & deuant le combat ils sacrifient aux Muses, à celle fin que la raison leur demeure: G
& apres qu'ils ont tourné leurs ennemis en fuite, ils ne les poursuiuent plus, ains retienent leur cholere aisee à ramener & à manier, cóme les espees qui sont de moienne lógueur, là où le courroux en a fait mourir infinis auát qu'ils peussent venir à bout d'executer leur vengeáce, comme entre autres Cyrus & Pelopidas le Thebain.

Agathocles.

Agathocles mesme enduroit patiemment de s'ouir iniurier par ceux qui estoient assiegez: & comme quelqu'vn lui dit: Potier, ou prendras tu l'argent pour payer tes gens? en se riant il respódit: En ceste ville, quand ie l'auray prise.

Antigonus.

Quelques autres se mocquoient d'Antigonus de dessus les murailles, pource qu'il estoit laid: il leur respondit tout doucement: Comment? ie suis donc bien trompé, car ie pensois estre beau fils. Mais quád il eut pris la ville, il vendit à l'encá ceux qui s'estoient mocquez de lui, en leur protestant, que si de là en auant ils se mocquoiét plus de lui, il s'en prendroit à leurs maistres. Aussi voy-ie que les veneurs & les orateurs cómettent de grandes fautes par cholere, comme Aristote recite, que les amis de l'orateur H

Les amis de l'orateur Satyrus.

Satyrus, en vne cause qu'il auoit à plaider en son nom, lui boucherét les oreilles auec de la cire, de peur que oyant ses aduersaires, qui lui disoient des iniures en leurs plaidoyers, il ne gastast tout par sa cholere.

5. Cinquiesme preuue, prinse de nous mesmes.

Et à nous mesmes, ne nous auient il pas souuẽt, que nous faillós à punir vn esclaue qui nous aura fait quelque faute, par ce qu'il s'enfuit de peur, pour les menaces, ou pour les propos qu'il nous en aura oui tenir?

Cóseil propre pour s'aider du 6. moyen sus declairé, enrichi de gentiles comparaisons.

Parquoy nous deurions dire à nostre cholere, & nous nous en trouueriós fort bien, ce que les nourrices ont accoustumé de dire aux petis enfans, Ne plorez pas, & vous l'aurez: aussi, ne te precipite pas, ne crie pas, ne te haste pas, & ce que tu veux se fera plus tost & mieux, qu'en la sorte que tu y vas: car le pere voiát son enfant qui tasche à couper ou fédre quelque chose auec vn petit cousteau, le préd & le coupe, ou le fend lui mesme: aussi la raison ostant à la cholere la vengeance, punit celui qui le merite

A plus seurement, sans se mettre en danger, & plus vtilement, & non pas soy-mesme comme fait la cholere bien souuent. Et comme ainsi soit, que toutes passions ont besoin d'acoustumance pour donter & surmonter par exercitation ce qu'il y a de desobeissant & de rebelle à la raison, il n'y en a point où il se faille tant exerciter enuers les familiers & domestiques, comme la cholere, d'autant que nous n'auons point ordinairemẽt d'ambition, ni d'enuie, ni de crainte enuers eux, mais des courroux nous en auons plus que tous les iours, qui engendrent des hargnes & riotes, & » nous font broncher & choper quelquefois bien lourdemẽt à cause de la licence que » nous nous donnons, ne se trouuãt là personne qui nous arreste & qui nous soustie- » ne, comme en vn endroit fort glissant, pour nous engarder de tomber, nous nous y laissons facilement aller: car il est bien mal-aisé là où lon n'est point tenu de rẽdre compte à personne en telle passiõ, de se garder de faillir, si premieremẽt on n'a donne ordre à biẽ munir & réparer ceste grãde licẽce, de douceur, benignité & clemẽ- B ce, & que lon ne soit biẽ acoustumé à supporter beaucoup de paroles & de sa femme, & de ses familiers & amis, qui nous reprenent que nous sommes trop doux & trop mols: ce qui estoit principalement cause que ie m'aigrissois le plus souuent alencontre de mes seruiteurs, pensant qu'ils deuinssent pires à faute d'estre bien chastiez, mais ie me suis à la fin apperceu bien tard, premieremẽt qu'il valoit mieux par patience & indulgẽce rendre mes vallets pires, que de me destordre & gaster par aspreté & cholere moy-mesme, en voulant redresser les autres. Secondemẽt ie voiois plusieurs, qui par ce que lon ne les chastioit point, bien souuent deuenoyent hõteux d'estre meschans, & prenoient le pardon qu'on leur donnoit pour vn commencement de mutation de mal en bien, plus tost qu'ils n'eussent fait la correction, & certainement obeissoient plus volontiers & plus affectueusement aux vns auec vn clin d'œil sans mot dire, qu'ils ne faisoyent à d'autres auec soufflets & coups de baston: tellement que ie me suis finalement persuadé, que la raison estoit plus apte & plus di- C gne de commander & de gouuerner, que nõ pas la cholere: car ie n'estime pas qu'il soit totalement vray ce que dit le Poëte,

Ou est la peur, là mesmes est la honte:

mais au reuers, ie pense qu'en ceux qui sont honteux s'imprime la crainte qui les retient de mal faire: là où l'acoustumance ordinaire d'estre batu sans merci, n'imprime pas vne repentance du mal faire, mais vne preuoyance de se garder d'y estre surpris. Tiercement ie considerois en moy-mesme, & me ramenois en memoire, que celui qui nous enseigne à tirer de l'arc, ne nous defẽd pas de tirer, mais de faillir à tirer: aussi celui qui nous enseigne à chastier en temps & lieu moderément, opportunement, vtilemẽt, & ainsi qu'il appartient, ne nous empesche pas de chastier, ie m'efforce d'en soustraire & oster entierement toute cholere, principalement par n'oster pas à ceux qui sont chastiez le moyen de se iustifier: & par les ouïr: car le temps ap- D porte cependant à la passion vn delay & vne remise, qui la dissoult: & cependant le iugement de la raison trouue & le moien & la mesure de faire la punition conuenablement: & puis on ne laisse point de lieu à celui qui est chastié de resister au chastiement, s'il est puni & chastié non pas en courroux & par cholere, mais conuaincu de l'auoir biẽ merité, & qui seroit encore plus laid, on ne trouuera point que le vallet chastié parle plus iustement que le maistre qui le chastie. Tout ainsi doncques, comme Phocion, apres la mort d'Alexandre le grand voulant engarder les Atheniens de se soulleuer trop tost auant le temps, & d'adiouster trop promptement foy aux nouuelles de sa mort: Seigneurs Atheniens, dit-il, s'il est mort auiourd'huy, aussi » le sera-il demain, & d'ici à trois iours: aussi si cestui-ci a failli auiourd'huy, autant au- » ra-il failli demain, & d'ici à trois iours: & si n'y aura point d'inconuenient, quand il en sera puni vn peu plus tard qu'il n'eust deu estre, mais biẽ y en auroit-il, si pour s'estre trop hasté il aparoissoit à tousiours, qu'il eust esté chastié à tort, comme il est

XI. Septiesme moyen pour donter la cholere, c'est que nous deuons considerer qu'il n'y a vice qui nous assaille plus souuent, & contre qui nous deuons estre plus munis, monstrant quelles vertus doiuent estre opposees à ceste impetuosité qui s'escarmouche si souuent, assauoir patience, douceur, & moderation.

En apres, les personnes supportees prenent occasion du doux traitement qu'on leur fait d'amender leur mauuaise vie.

En troisieme lieu la prudence & moderation nous monstre le temps & la maniere de chastier ceux qui sont en nostre puissance.

Confirmation de ce troisieme point recueillie du dire de Phocion, sur lequel l'auteur dit qu'il y a moins de danger de differer le chastiment, [illegible] chastier [illegible] ment & par tout tort.

auenu souuentefois: car qui est celui de nous si aspre, qu'il batte ou fouëtte son E
vallet, pour auoir il y a cinq ou six iours brusle le rost, ou renuersé la table, ou trop tard respõdu & obei? & toutesfois ce sont les causes ordinaires pour lesquelles sur le champ quand elles sont recentes, nous nous troublons, & nous courrouceons amerement, sans vouloir presques pardõner: car ainsi cõme les corps à trauers vn brouillas apparoissent plus grands, aussi sont les fautes à trauers la cholere. Et pourtãt faut il sur l'heure conniuer en telles fautes, & ne faire pas semblant de les apperceuoir, & puis quand on est du tout hors de passion, sans aucun reste de perturbation considerer le fait en soy meurement, & de sens rassis: & si lors il nous semble mauuais, en faire la correction, & ne la laisser point aller ni eschapper, comme on feroit la viande quand on n'a plus d'appetit. Car il n'y a rien qui tant soit cause de faire chastier en cholere, comme de ne chastier pas quand la cholere est passee, & estre tout descousu, & faire comme les paresseux mariniers, qui durant le beau & bon temps demeurent en repos dans le port, & puis quand la tourmente se leue ils font voile, & se F
mettent en danger: aussi nous reprenãs & blasmans la raison de n'estre pas assez roide, ains trop lasche & trop molle en matiere de punition, nous nous hastons de l'executer alors que la cholere est presente, qui est comme vn vent impetueux: car naturellement celui qui a faim vse de viande, mais de punitiõ ne doit vser sinon celui qui n'en a ne faim ne soif: ni ne faut se seruir de la cholere comme d'vne saulce à la viande, pour nous mettre en appetit de chastier, ains lors que lon en est le plus escarté, & que lon y est contraint necessairemẽt, y employant le iugement de la raison. Et ne faut pas faire comme Aristote escrit, que de son temps au pays de la Thoscane on fouettoit les esclaues au son des flustes & haubois, aussi prendre plaisir, & se saouler comme d'vn agreable passe-temps, de chastier les hommes, & puis apres que la punition est faite s'en repentir: car l'vn est à faire à vne beste sauuage, & l'autre à vne femme: ains faut que sans douleur & sans plaisir, au temps de raison & de iugement, iustice face la punition, sans qu'il demeure derriere aucun reste de cholere. VOIRE-mais on me pourra dire, que cela n'est pas proprement donner remede ni guarison à la cholere, ains plus tost vne precaution & fuite des fautes que lon peut commettre en la cholere: à cela ie respon que l'enflure de la rate n'est pas aussi cause efficiente de la fieure, ains vn accident accessoire: mais toutefois quand elle est amollie, elle allege grandement la fieure, ainsi que dit Hieronymus: mais en considerant comme s'engendre proprement la cholere, ie voy que les vns par vne cause, les autres par vne autre y tombent, mais en tous il y a vne opinion conioincte d'estre mesprisé: pourtant faut il donner quelque aide à ceux qui veulent appaiser vn courroux, en eslongnãt le plus que lon pourra le faire de toute suspicion de mespris, ou de brauerie & d'audace, & la reiettant ou sur la necessité, ou inaduertance, ou accident, ou disgrace & infortune, comme fait Sophocles, G

Belles similitudes pour nous destourner de chastier en cholere.

La punition & vengeãce n'est pas viãde propre à vn cœur moderé.

Extremitez vicieuses de la cholere.

XII. Nouueaux remedes pour guerir la cholere, & garder que nous n'y retombions: dont le premier est de n'estimer qu'on nous mesprise en chose aucune qui nous auiene.

En la tragedie de Antigone.

Pas ne demeure aux affligez, Seigneur,
L'entendement qu'ils auoient en bon heur,
Ains, quelque grand qu'il fust, il diminue. H

& Agamemnon quoy qu'il attribuast le rauissement de Briseide à vn fatal malheur,

Iliad. liur. 18.

Si est il prest du sien en satisfaire,
Et grands presens pour payement en faire.

car le prier est signe d'homme qui ne mesprise point, & celui qui a offensé, s'il s'humilie, dissout toute l'opinion que lon pourroit auoir de mespris: mais il ne faut pas que celui qui se sent en cholere attende cela, ains qu'il se serue de la respõnse que fit Diogenes: Ceux là se mocquent de toy, Diogenes: Et ie ne me sens point mocqué moy, respondit-il: aussi ne se doit-il point persuader qu'on le mesprise, ains plus tost qu'il auroit matiere de mespriser l'autre, & estimer que la faute qu'il a commise est procedee ou d'infirmité, ou d'erreur, ou de hastiueté, ou de paresse, ou de tacquinerie,

Exemple de ce remede en Diogenes. Comment ce remede se doit appliquer, & auec quelles considerations.

A rie, ou de vieillesse, ou de ieunesse: & quant aux seruiteurs ou aux amis, il les en faut descharger de tout poinct, car ils ne nous mesprisent pas pource qu'ils aient opinió que nous ne leur puissions rien faire, ou que nous ne soiōs pas gés d'executiō, ains les vns pource qu'ils nous estiment bons & debonnaires, les autres pour ce qu'ils nous aiment: & maintenant nous ne nous aigrissons pas seulement contre nostre femme, contre nos seruiteurs & nos amis, comme estans mesprisez par eux, mais aussi nous attachons nous en courroux, & aux hosteliers, & aux mariniers, & aux muletiers qui sont yures, pensans estre mesprisez par eux: &, qui plus est, nous nous courrouçons encore contre les chiens qui nous abbayent, & contre les asnes qui nous regimbent: comme celui qui aiant hauſſé la main pour battre l'asnier, cōme il se fust escrié qu'il
» estoit Athenien. Et tu ne l'es pas toy, dit-il à l'asne: en le frappant, & lui donnant for-
» ce coups de baston. Mais ce qui plus engendre de frequentes & continuelles hargnes de cholere en nostre ame qui s'y amassét petit à petit, c'est l'amour de nous
B mesmes, & vne mal-aisance de mœurs, auec vne mignardise, & vne delicatesse, tout cela ensemble nous en produit vn exaim comme d'abeilles, & vne guespiere: & pourtant n'y a il point de meilleure prouision pour se cōporter doucement & beniguemét enuers sa femme, enuers ses seruiteurs, & enuers ses familiers & amis, que la facilité de mœurs & la simplicité ronde, quand on se sait contenter de ce que lon a present à la main, & que lon ne requiert point plusieurs choses, ne trop exquises.

Impertinences estranges de la cholere.

Exemple.

XIII. Second remede pour guerir & empescher le retour de la cholere, c'est d'estre facile, simple, & se contenter de ce que lon a en main.

Mais celui là qui iamais n'est content
Que son rosti ou bouilli le soit tant,
Ni plus, ni moins, ni de moienne sorte
Apparellé, si que louange en sorte
Hors de sa bouche, & qu'il en die bien.

Description d'vne vie delicate qui engendre mille choleres & crieries.

Celui qui ne beuroit iamais s'il n'auoit de la neige pour refreschir son vin, qui ne mangeroit iamais pain qui eust esté acheté sur la place, ni ne mangeroit iamais vian-
C de en pauure vaisselle, comme de bois, ou de terre, qui ne coucheroit iamais en lict, sinon qu'il fust mol, & enfondrant comme les ondes de la mer quand elle est agitee iusques au fond, qui haste ses vallets seruans à la table à coups de fouët & de baston, & les fait courir auec sueur, criant apres eux à pleine teste, comme s'ils portoient des cataplasmes à mettre sur vne apostume fort enflammee, qui s'assuiettit lui-mesme à vne façon de viure fort seruile, hargneuse & querelleuse: celui-la, dis-ie, ne se donne de garde que ne plus ne moins que par vne toux continuelle, ou par frequentes cōcussions, il attire en son ame vne disposition vlcereuse & catarreuse, qui à la fin lui cause vne habitude de cholere. Et pourtant faut-il par frugalité accoustumer son corps à se contenter facilement de peu: pource que ceux qui appetent peu, ne peuuent auoir faute de beaucoup: & n'y aura point de mal, commençant à la viande, se contenter sans dire mot de ce qu'il y aura, sans se courroucer & tourmenter à la table, & en ce faisant donner vn tres-fascheux mets & à soy-mesme, & à toute la com-
D pagnie, qui est la cholere:

Similitude, monstrant la misere de ceux qui se courroucent legerement.

La frugalité est vne des vraies & seures brides de la cholere, specialement entre les domestiques.

Car presenter on ne nous sauroit pas
Un plus fascheux & plus mauuais repas,

que de voir batre valets, tanser & iniurier sa femme, pour ce que la viande sera bruslee, ou qu'il y aura de la fumee en la sale, faute de sel sur la table, ou que le pain sera trop dur. Arcesilaus donnoit vn iour à souper à quelques siens hostes estrangers, & à quelques vns de ses amis, mais quád la viande fut apportee, il ne se trouua point de pain sur table, par ce que les seruiteurs n'auoient pas eu le soin d'en acheter: pour laquelle faute, qui est celui de nous qui n'eust rompu les murailles à force de crier?
» mais lui ne s'en fit que rire: Voyez, dit-il, s'il faut pas estre sage pour bien dresser vn
» banquet. Et Socrates, au sortir de l'exercice de la luicte, aiant mené Euthydemus souper chez lui, Xantippé sa femme se print à le tanser & lui dire iniure, tant que

Exéples notables à ce propos en Arcesilaus.

En Socrates.

finalement elle renuersa table & tout. Euthydemus se leua tout fasché pour s'en aller. Et Socrates lui dit, Et comment, ne te souuient-il pas que deuant hier, ainsi que nous disnions chez toy, vne poule sauta sur la table, qui nous en fit tout autant & nous ne nous en courrouçasmes pas pourtant? car il faut recueillir ses amis auec vne facilité, auec caresse, & auec vn visage riant, non pas froncer ses sourcils, pour donner vne frayeur & horreur à ses seruiteurs. Et se faut semblablement acoustumer à se seruir de tous vases & vaisselles indifferemment, & non pas s'astraindre à vser de cestui-ci ou cestui-la sans autre, comme font aucuns, encore qu'il y ait grande compagnie, qui ont en particuliere recommandation vn certain gobelet ou vne coupe, ainsi que lon escrit du vieil Marius, & ne beuroient iamais en d'autre: autant en font-ils des burettes à huile, & des estrilles, dont on se sert aux estuues: car ils mettent leur affection en quelqu'vn entre toutes, & puis si elle vient à estre rompue ou esgaree & perdue, ils en sont extremement marris, & en battent leurs valets. Parquoy ceux qui se sentent enclins à la cholere, se doiuent abstenir de faire prouision de telles choses rares & exquises, comme de vases ou d'anneaux, & de pierres precieuses, pource que tels ioyaux exquis & precieux, quand ils viennent à estre perdus, mettent bien les hommes plus hors de sens par cholere, que si c'estoit chose de peu de pris, & que lon peust facilement recouurer: & pour ce, dit-on, que l'Empereur Neron aiant vne fois fait faire vn pauillon à huit pans, beau, somptueux, & riche à merueilles, Senecque lui dit, Tu as monstré en ce pauillon que tu es pauure, pour ce que si vne fois tu le perds, iamais plus tu n'en pourras recouurer le pareil. Comme il auint, par ce que la nauire, en laquelle estoit ce pauillon, se perdit par naufrage: & Neron se souuenant de ce que lui en auoit dit Senecque, porta la perte plus patiemment. Or l'aisance & facilité que lon prend enuers les choses, enseignent à estre facile & aise enuers les seruiteurs: & si lon en deuient aisé enuers les seruiteurs, il est certain qu'encore plus le deuient-on enuers les amis & enuers les suiects. Et nous voions que les serfs nouuellement achetez s'enquierent de celui qui les a acquis, non pas s'il est superstitieux, ne s'il est enuieux, mais s'il est cholere: & brief, ni les maris ne peuuent endurer la pudicité de leurs femmes, si elle est conioincte auec mauuaise teste & cholere, ni les femmes les amours de leurs maris, ni les amis la conuersation des vns auec les autres, tellement que ni le mariage, ni l'amitié ne sont point supportables auec la cholere: mais sans cholere l'yuresse mesme est legere à tolerer. Car la ferule du dieu Bacchus, qui est comme vne canne, dont on donne sur la main aux enfans qui ont failli, est suffisante punition de l'yurógne, pourueu que la cholere ne s'y ioigne point, qui rende Bacchus, au lieu de Lyæus, & de Chorius, c'est à dire, chasseur d'ennuis, & balleur, Omestes & Mænoles, qui signifie cruel & furieux. Encore quant à la fureur & manie, l'hellebore qui croist en l'isle d'Anticyre la guarit, quand elle est seule: mais si vne fois elle est meslee auec la cholere, elle produit des Tragedies & cas si estranges, qu'ils semblent fables. Et pourtant ne lui faut-il iamais donner lieu, non pas en iouant mesme, pource quelle tourne vne caresse en inimitié: ni en deuisant & conferant ensemble, pource que d'vne conference de lettres elle en fait vne opiniastre emulation & contention: ni en iugeant, pource qu'elle adiouste insolence à l'authorité: ni en monstrant aux enfans, pource qu'elle les met en desespoir, & leur fait hair l'estude des lettres: ni en prosperité, pource qu'elle augméte l'enuie qui accompagne la bonne fortune: ni en aduersité, pource qu'elle oste la misericorde, quand ceux qui sont tombez en mauuaise fortune se courroucent, & combatent alencontre de ceux qui ont compassion de leur malheur, comme fait Priam en Homere,

Allez vous en arriere de ma veuë
Meschans truans, gens de nulle valuë,
Puis que venez pour mon dueil consoler.

Au

E F G H

Dequoy la frugalité doit estre acompagnee.

Curiosité vaine de plusieurs, dót sourdent par fois de terribles bouillons de cholere.

Conseil profitable à ceux qui sont suiets à cholere, confermé par ce qui auint à l'empereur Neron.

Moien d'estre paisible en la maison & dehors.

Rien n'est tant redoutable que la cholere.

XIIII. *Troisiesme remede, consistant en ce que nous conoissions que la cholere gaste & corrompt tout ce parmi quoy elle se mesle, afin de lui opposer l'amitié & la bienvueillance que nous deuons auoir les vns enuers les autres.*

Iliad.24.

A Au contraire la facilité de mœurs donne secours aux vns, honore les autres, adoucit l'aigreur, & par sa douceur vient au dessus de toute rudesse & toute aspreté de mœurs: comme fit Euclides à l'endroit de son frere, auec lequel estant entré en quelque contestation: comme son frere lui eust dit, Ie puisse mourir malement, si ie ne me venge de toy: Il lui respondit, Mais ie puisse mourir moy, si ie ne te persuade gracieusement, il le gaigna tout sur le champ, & lui changea la mauuaise volonté qu'il auoit. Et Polemon, cóme quelquefois vn autre qui aimoit fort les pierres precieuses, & estoit fort conuoiteux d'auoir de beaux anneaux, le tansast & l'iniuriast outrageusement, il ne lui respondit rien, mais il fit seulement semblant de regarder affectueusement l'vn de ses anneaux, & de le bien considerer: l'autre en estant tout resioui, lui dit incontinent, Ne le regarde pas ainsi Polemon, mais à son iour, & il te semblera beaucoup plus beau. Et Aristippus s'estant mis en cholere à l'encontre d'Æschines, comme quelqu'vn qui les oyoit contester lui eust dit, Comment Ari-
B stippus, & où est vostre amitié? Elle dort, respondit-il, mais ie la resueillerai: & s'approchant d'Æschines, Te semble-il que ie sois si mal-heureux, & si incurable, que ie ne doiue obtenir de toy vn seul admonestement? Et adonc Æschines lui respondit, Ce n'est point de merueille, si estant en toute autre chose de plus excellente nature que moy, tu as encore en ce point veu & conu deuant moy ce qui estoit conuenable de faire: car comme dit le Poëte,

Exemple de debonnaireté en Euclides, à l'endroit de son frere.

De prudéce en Polemon, pour rabatre la cholere d'vn qui l'outrageoit.

De sagesse & sincerité en Aristippus & Æschines.

Non seulement la femme estant debile,
Mais vn enfant de sa main imbecille,
Crattant tout doux le sanglier herißé,
Le tournera à son vouloir plißé,
Mieux qu'vn luicteur, auec toute sa force,
Ne lui sauroit donner la moindre entorse.

Par douceur on appaise & apriuoise les bestes plus farouches.

Mais nous apriuoisons les bestes sauuages, & adoucissons des petis louueteaux, voi-
C re & portons quelquefois entre nos bras de petis lionceaux, & par vne fureur de cholere nous chassons arriere de nous & nos enfans, & nos amis, & familiers, & laschons alencontre de nos seruiteurs domestiques & de nos citoiens la cholere, comme vne beste sauuage furieuse, en la desguisant à fausses enseignes d'vn beau nom de haine des vices: mais c'est, à mon aduis, comme des autres passions & perturbations de l'ame, comme de la timidité que nous surnommons prudence, de la prodigalité que nous appellons liberalité, de la superstition que nous disons religion, & cependant ne nous en pouuons sauuer de pas vne. Et neantmoins tout ainsi comme Zenon disoit, que la semence de l'homme estoit vne mixtion & composition extraite de toutes les puissances de l'ame: aussi pourroit-on, à mon auis, dire que la cholere est vne meslange composee de toutes les passions de l'ame, car elle est tiree & extraite & de la douleur & de la volupté, & de l'insolence & audace: elle tient de l'enuie, à ce qu'elle est bien aise de voir mal à autrui: elle a du meurtre
D & de la violence, car elle combat non pour se defendre & ne point souffrir, ains pour faire souffrir & ruiner autrui: & de la conuoitise elle en a ce qui est le plus mal plaisant & le plus deshonneste, attendu que c'est vne enuie & appetit de faire mal à autruy. Et pourtant si d'auenture nous approchons de la maison d'vn homme voluptueux & luxurieux, nous entendrons des l'aube du iour vne menestriere qui sonnera l'aubade, & verrons à la porte la lie du vin, comme disoit quelqu'vn, c'est à dire, les vomissemens de ceux qui y auront rendu leur gorge, des pieces de festons deschirez, & des pages & lacquais qui yurongneront. Mais les marques & signes qui descouurent les hommes aspres & choleres, vous les verrez imprimez sur les visages des seruiteurs, des frisures & esgratigneures, & aux fers qu'ils auront aux pieds. Car au logis d'vne personne suiette à l'ire & à la cholere, il n'y a qu'vne seule musique, ce sont les lamentations & gemissemens ou de despensiers que lon fouettera

A l'opposite par cholere on chasse loin de soy ses domestiques, ses familiers & ses amis.

XV. *Viue description de la cholere, les malheureux traits de laquelle aprenent assez à tout homme de bon iugement de l'auoir en detestation, qui est vn remede adiousté aux precedens pour se despestrer d'icelle.*

Peinture du malheureux estat des hommes aspres & choleres, & de la deplorable condition des personnes qui leur sont assuietties.

leans, ou de seruantes que lon y gehennera, de maniere que vous aurez compassion E
des douleurs qu'il faut que souffre la cholere es choses qu'elle conuoite, & là où elle prend plaisir.

XVI. *Aduertissemens à ceux qui sont surprins de cholere.*
1. D'en oster l'excés.

Mais encore en ceux qui veritablement sont surpris de cholere, comme il auient souuent pour la haine qu'ils portent aux vices & aux meschans, si faut-il en oster ce qui est de trop & d'excessif, ensemble auec le trop de fiance & de creance que nous prenons en ceux qui conuersent auec nous: car c'est l'vne des causes qui plus engendre & augmente la cholere, quád celui que nous auons tenu pour homme de bien se descouure meschant, & que nous auons estimé nostre ami, tombe en quelque different & querelle auec nous: car quant à moy, vous conoissez mon naturel, combien peu d'occasion il me faut à faire aimer les hommes, & me fier en eux: & pourtant ne plus ne moins que ceux qui marchent sur solage faux & qui n'est pas ferme, tant plus ie m'appuye par aimer sur quelqu'vn, tant plus bronche-ie lourdement, & tant plus suis-ie marri, quand ie me trouue deceu.

2. De ne se trop fier aux hommes: mais vser de prudence, qui toutefois ne nous rende pas soupçonneux.

Et quant à l'inclination à l'aimer, il seroit bien desormais mal-aisé que i'en peusse retirer ce qui est de trop prompt & de trop volontaire: mais pour me garder de trop me fier, ie pourrois à l'auenture me seruir, comme d'vne bride, de la prudence & circonspection retenue de Platon: car en recommandant le mathematicien Helicon il dit, qu'il le louë comme homme, c'est à dire, comme vn animal qui de sa nature se mue & se change facilement: & de ceux qui auoient esté bien nourris & bien instituez à Athenes, il dit encore qu'il craint, qu'estans hommes & semence d'autres hõmes, ils ne donnent à conoistre la grande infirmité & imbecillité de la vie humaine: & Sophocles quand il dit, F

Confirmation par l'exemple de Platon.

Par le dire de Sophocles.

Plus des humains les faits tu cercheras,
Plus mal que bien caché y trouueras,

il semble qu'il nous abaisse, & nous rongne les ɋles merueilleusemẽt: toutesfois ceste difficulté à faire iugement des personnes, & malaisance à nous en contenter, nous rendra plus faciles en nos courroux: car toute chose soudaine & improuueuë nous G
transporte promptement hors de nous mesmes. Et faut aussi, comme Panætius nous admoneste en quelque lieu, pratiquer la constance d'Anaxagoras: & comme lui quand on lui vint rapporter, que son fils estoit mort, respondit, "Ie sauois bien que ie l'auois engendré mortel: aussi à chasque faute qui nous aiguisera la cholere, nous pourrons respondre, Ie sauois bien que ie n'auois pas acheté vn esclaue qui fust sage comme vn Philosophe: Ie sauois bien que i'auois acquis vn ami, qui pouuoit bien faillir: Ie sauois bien que la femme que i'auois espousee estoit femme.

3. De supporter ceux qui nous offensent.

4. De nous bien considerer & iuger nous mesmes.

Mais si quelqu'vn dauantage y vouloit encore adiouster ce refrein de Platon, "Ne suis-ie point moy-mesme en quelque chose tel? & destournoit ainsi la discussion de son iugement du dehors au dedans, & entreiettoit vn peu parmi le reprendre autrui, la crainte d'estre repris luy-mesme, il ne seroit à l'auenture pas si aspre à condamner les autres par leurs vices, quand il verroit que lui-mesme auroit tant de besoin de pardon.

5. De considerer es imperfections d'autrui les nostres propres.

Mais à l'opposite chascun de nous estant en cholere, & punissant autrui, prononce des sentences d'Aristides, ou d'vn Caton, ne desrobe plus, Ne ments plus, Pourquoy es tu si paresseux? &, qui est plus laid que tout, nous reprenons en cholere ceux qui se courroucent & cholerent, & les fautes qui ont esté commises par cholere, nous les punissons nous mesmes en cholere, non pas en la sorte que font les medecins, H

Qui d'vne drogue & medecine amere
Vont destrempant le fiel de la cholere,

6. De n'estre point trop curieux.

car nous l'augmentons, & la brouillons encore dauantage. Quand donc quelques-fois ie me mets à par moy en ces discours, ie tasche quand & quand à retrécher quelque chose de la curiosité: car de vouloir exquisement recercher & descouurir toutes choses, pourquoy vn valet aura failli à faire ce qu'on lui aura commandé, ce

qu'aura

A qu'aura fait vn ami, à quoy s'amusera vn fils, ce qu'aura dit en l'aureille vne femme, tout cela n'engendre que continuelles riottes iournellement, lesquelles en fin se terminent en vne aspreté & mal-aisance de mœurs: car, comme dit quelque part Euripide,

Dieu met la main à toute chose grande,
Mais tout le reste à fortune il commande.

quant à moy, ie ne cuide pas qu'il faille rien commettre à la fortune, ni moins encore passer en nonchaloir à vn homme de bon sens, mais de quelques choses se fier & s'en rapporter à sa femme, de quelques autres à ses seruiteurs, d'autres à ses amis, comme aians sous eux des commis, des receueurs, & administrateurs, en se retenant à luy, & à la disposition de son iugement, les principales & de plus grãde importance: car tout ainsi comme les petites lettres offensent & poignent plus les yeux, dautant qu'elles les tendent plus, aussi les petis afaires esmeuuent plus la cholere, qui de B là en prend vne mauuaise acoustumance pour les plus grands. Puis, apres tout, i'ay estimé que ce precepte d'Empedocles estoit grand & diuin,

7. De se fier de quelques choses à les domestiques & amis.

Maintien-toy sobre, & net de tout peché.

aussi louois-ie grandement ces obseruations, comme estans honnestes & bien seantes à homme faisant profession de sapience, vouër en ses prieres de s'abstenir vn an durant de femmes, & de vin, honorant ainsi Dieu de ceste continence, ou bien de s'abstenir vn temps certain & limité de toute vaine parole, prenant garde à soy de ne dire iamais ni en ieu, ni à bon escient; parole qui ne soit veritable: & appliquois mon ame à telles obseruations, comme n'estans pas moins sainctes: & premieremẽt ie m'acoustumois à passer quelque peu de iours sans me courroucer pour quelque occasion que ce fust, cõme de m'enyurer, ou de boire du vin, ne plus ne moins que si ie sacrifiois à Dieu vn sacrifice sans effusion de vin, ains seulement de miel: & puis m'essayant pour vn mois ou pour deux, ie gaignois ainsi petit à petit en auant C du temps, m'exerceant de tout mon pouuoir à la patience, ou me contregardant auec tous bons & honnestes propos, gracieux, doux & paisibles, pur & net de toutes mauuaises paroles, de meschantes actions, & d'vne passion, qui pour vn bien peu de plaisir, & icelui encore peu honneste, apporte de grands troubles, & finalement vne repentance tres-vilaine. Dont auec la grace de Dieu qui m'y aidoit, à mon auis, l'experience m'a donné euidemment à conoistre, que ceste mansuetude, clemence, benignité & debonnaireté, n'est à nul des familiers qui viuent & conuersent ordinairement ensemble, si douce, si agreable, ne si plaisante, qu'elle est à ceux mesmes qui l'ont imprimee en leur ame.

Ce reste semble auoir esté adiousté par quelque Chrestië, & n'est point du style de l'auteur.

D

De la curiosité.

SOMMAIRE.

LE precedent traité a fait voir de combien de maux la cholere est cause, & enseigné les moyens de s'en garentir. Maintenant Plutarque combat vn autre vice non moins dangereux, & panchant à vne extremité opposee: car la cholere oste tellement l'vsage de la raison durant son acces, que le cholere & le furieux ne different que d'internalle de temps: mais la curiosité se masquant du nom de sagesse & habileté d'esprit, est (à vray dire) vne fureur couuerte qui porte l'esprit du curieux hors de soy mesme, pour ramasser de toutes parts les ordures d'autrui, puis les rapporter dedãs soy & en faire magazin, pour s'infecter soy-mesme le premier, puis les autres, cõme la malignité, les sottises, detractiõs & calomnies des curieux le mõstrent

assez. Afin doc que toute personne aimant la vertu se destourne d'vn tel mal, il monstre que le premier remede pour s'en garentir est de tourner la curiosité au dedãs de nous mesmes en nous examinant plus soigneusement que nul autre, ce qu'il amplifie en proposant au contraire l'aueuglemẽt des curieux. De là il vient à declarer pourquoy le curieux sort tousiours ainsi de sa maison pour entrer en celle d'autrui, à sauoir à cause de ses propres ordures: lesquelles il ne peut sentir: mais qu'ẽ voulãt aller remuer la vie des autres, il s'enlace & perit en son indiscretion. Puis venãt à presenter les remedes pour se guarantir de la curiosité, apres auoir deschiffré les vilenies & indignitez d'icelle, ensemble le naturel des curieux, & les vices enormes qui les acõpagnẽt, il requiert que nous n'appetiõs de sauoir choses viles, inutiles, ni mauuaises: que nous cõtenions nos yeux, pour ne les ietter à la volee dans la maison d'autrui: que nous ne cerchions point le bruit des compagnies: que par fois lon se abstiene des choses dont l'vsage est permis, & qu'on se garde de sonder trop ses propres afaires: finalement de n'estre precipité es choses que lon fait, tant soyent elles petites: tout ce que dessus orné d'inductions, similitudes & exemples d'eslite, & fermé d'vne cõclusion qui prouue que les curieux doiuent estre mis au rang des plus meschans du monde. E F

1. Comme lon peut accommoder & redresser les bastimens mal agencez, ainsi peut on remedier aux passions de l'ame, nommément à la curiosité, en la destournant du dehors pour la faire regarder au dedãs.

LE meilleur seroit, à l'auenture, de ne se tenir du tout point en maison qui fust mal aëree, mal percee, obscure, froide, & mal saine: mais encore si pour l'auoir de long temps acoustumee aucun y vouloit demeurer, il y pourroit en remuant les veuës, en changeant la montee, en ouurant quelques huys, & en fermant quelques autres, la rendre plus claire, mieux à propos exposee au vent, & plus salubre: car on a amendé des villes mesmes toutes entieres, par semblables remuemens: comme lon dit que Chæron anciennement tourna la ville de ma naissance, Chæronee, deuers le Soleil leuant, laquelle au parauant regardoit vers le Ponant, & receuoit le couchant du costé du mont de Parnasse: & le Philosophe naturel Empedocles aiant fait estouper vne bouche & ouuerture de montaigne, de laquelle il sortoit vn vent de Midi pesant & pestilent à toute la campagne d'au dessous, osta l'occasion de la pestilence qui estoit parauant ordinaire en toute la contree. Pour autant donc qu'il y a des passions de l'ame pestilentes & dommageables, comme celles qui luy apportent trauail, tourmente, & obscurité, le meilleur seroit les chasser de tout poinct, & les ietter entierement par terre, pour se donner à soymesme vne veuë libre, vne lumiere claire, & vn vent salubre, ou pour le moins les rechanger & rhabiller en les changeant ou destournant autrement. Comme pour exemple, sans en cercher plus loin: la curiosité est vn desir de sauoir les tares & imperfections d'autruy, qui est vn vice ordinairement conioint auec enuie & malignité: car pourquoy est-ce, homme par trop enuieux, que tu vois si clair es afaires d'autrui, & si peu es tiens propres? destourne vn peu du dehors, & retourne au dedans ta curiosité, si tant est que tu prenes plaisir à sauoir & entendre des maux, tu trouueras bien chez toy-mesmes à quoy passer ton temps. G H

Definition de la curiosité.

Auertissement general tres-vtile au curieux.

Autant que d'eau autour d'vne Isle il passe,
Et qu'en vn bois de feuilles il s'amasse,

autant trouueras tu de pechez en ta vie, de passions en ton ame, & d'omissions en ton deuoir. Car, comme Xenophon dit, que chez les bons mesnagers il y a lieu propre pour les vtensiles destinez à l'vsage des sacrifices, autre lieu pour la vaisselle de table, & qu'ailleurs sont situez les instrumens du labourage, & ailleurs à part ceux qui sont necessaires à la guerre: aussi trouueras-tu en toy des maux qui procedent les vns d'enuie, les autres de ialousie, les autres de lascheté, & les autres de chicheté: amuse toy à les reuisiter, à les considerer: estouppe & bouche toutes les auenues, & toutes les portes & fenestres qui regardent chez tes voisins, & en outre d'autres qui respondent

En son œconomique.

A respondent à ta chambre, au cabinet de ta femme, au logis de tes seruiteurs, là tu trouueras à quoy t'amuser auec profit & sans malignité, là tu trouueras des occupations profitables & salutaires, si tu aimes tant à enquerir & rechercher ce qui est caché, pourueu que chascun vueille dire à par soy,

Où ay-ie esté: qu'ay-ie fait ou meffait?
Qu'ay-ie oublié que ie deusse auoir fait?

MAIS maintenant, ainsi comme les fables disent, que la fee Lamia ne fait que chanter quand elle est en sa maison, estant aueugle, d'autant qu'elle a serré ses yeux en vn vaisseau à part: mais quand elle sort dehors, elle se les remet, & void lors: aussi chascun de nous au dehors, & pour contempler les autres, adiouste à la male intention la curiosité, comme vn œil, & en nos propres desfauts, & en nos maux, nous auons la berlue par ignorance à tout propos, à faute d'y employer les yeux & la clarté de B la lumiere. Voila pourquoi le curieux est plus vtile à ses ennemis qu'il n'est pas à lui mesme, d'autant qu'il descouure, met en euidence, & leur monstre ce dont il se faut garder, & ce qu'ils doiuent corriger, & cependant il ne void pas la plus part de ce qui est chez lui, tát il est esbloui à regarder ce qui est au dehors: mais Vlysses homme sage ne voulut pas mesme parler à sa propre mere, deuant qu'il eust enquis & entendu du prophete, ce pourquoy il estoit descendu aux enfers, & apres qu'il l'eut entendu, alors il se tourna à parler & à sa mere & aux autres femmes, demandát qui estoit Tyro, qui estoit la belle Chloris, & pour quelle occasion Epicaste estoit morte,

II. Le curieux est aueugle en ses affaires, & sert plus aux autres, voire à ses propres ennemis, que à soy-mesme.

Exemple contraire au sage Vlysses.

S'estant pendue auec vn las mortel
Aux soliueaux du haut de son hostel.

Odyss. 11.

Mais au contraire, nous mettans à non-chaloir, & ne nous soucians point de sauoir ce qui nous touche, allons recercher la genealogie des autres, que le grád pere de nostre voisin estoit venu de la Syrie, que sa nourrice estoit Thraciene, que vn tel doit trois talens, & n'en a point encore payé les arrerages, & nous enquerons de tel- C les choses, d'où reuenoit la femme d'vn tel, & qu'estoit-ce qu'vn tel & vn tel disoiét à part en vn coin. Au contraire, Socrates alloit çà & là enquerant de quelles raisons vsoit Pythagoras pour persuader les hommes, & Aristippus en la solennité & assemblee des ieux Olympiques, se rencontrant en la compagnie d'Ischomachus, lui demanda de quelles persuasions vsoit Socrates pour rendre les ieunes hommes si fort affectionnez à lui: & comme l'autre lui en eust communiqué quelque petit de semence & de monstre, il en fut si passióné que son corps en deuint incontinent tout fondu, pasle & deffait, iusques à ce que s'en estant allé à Athenes auec ceste ardente soif, il en puisa à la source mesme, & conut le personnage, ouit ses discours, & sceut que c'est de la Philosophie, de laquelle la fin est conoistre ses maux, & le moyen de s'en deliurer. MAIS il y en a qui pour rien ne veulent voir leur vie, cóme leur estát vn tres mal-plaisant spectacle, ni replier & retourner leur raison comme vne lu- D miere sur eux-mesmes, ains leur ame estant pleine de toutes sortes de maux, & redoutant & craignant ce qu'elle sent au dedans d'elle mesme, saute dehors & va errant çà & là à recercher les faits d'autrui, nourrissant & engraissant ainsi sa malignité: car ainsi que la poule, bien souuent qu'on lui aura mis à manger deuant elle, s'en ira neantmoins gratter en vn coin, là où elle aura peut-estre apperceu en vn fumier quelque grain d'orge: semblablement aussi les curieux, passans par dessus les propos exposez à chascun, & les histoires dont chascun parle, & que lon ne defend point d'enquerir, ni n'est on point marri quand on les demande, vont recueillát & amassant les maux secrets & cachez de toute la maison. Et toutefois la response de l'Egyptien fut gentile & bien à propos à celui qui lui demandoit, que c'estoit qu'il portoit enueloppé: c'est à fin que tu ne le saches pas, qu'il est enueloppé. Aussi toy curieux, pourquoy vas tu ainsi recerchant ce qui est caché? car si ce n'estoit quelque chose de mal on ne le cacheroit pas: & si y a plus, que lon n'a pas acoustu-

Sottise des curieux.

De quoy sont curieux les sages: tesmoins Socrates, Pythagoras & Aristippus.

III. Le curieux veut esplucher la vie d'autrui & non la siene, qui lui est redoutable & desplaisante.

Comparaison.

Apophthegme contre les curieux.

mé d'entrer de plein vol en la maison d'autrui sans frapper à la porte, & maintenant on vse de portier pour mesme occasion, mais anciennement on auoit des marteaux attachez aux portes dont on tabouroit, pour auertir ceux de dedans, à fin qu'vn estranger ne surprist point la maistresse au milieu de la maison, ou la fille à marier, ou vn seruiteur que lon fouetteroit, ou des chambrieres qui tanseroiét, mais c'est là où plus volontiers le curieux se glisse: de maniere qu'il ne verroit pas volontiers, encore qu'on l'en priast, vne maison honneste & bié composee, mais ce pourquoy on vse de clef, de verrou, & de porte, c'est ce qu'il appete descouurir, & le mettre en veuë de tout le monde. Et toutefois, comme disoit Ariston, les vents que nous haissons le plus, ce sont ceux qui nous rebrassent nos habillemens, mais le curieux ne rebrasse pas seulement les robbes & les sayes de ses voisins, mais il ouure iusques aux parois, il ouure tout arriere les portes, & penetre mesme à trauers le corps de la tendre pucelle, comme vn vent, enquerant de ses ieux, ses danses & ses veilles, & les calomniant. ET comme le poëte comique se mocquant de Cleon dit, que

Louable coustume des anciens pour couper broche à la curiosité.

Iniquité des curieux.

IIII. *Le curieux pensant faire tout passer par ses mains s'enlace bien souuent le premier, & perit par sa folie.*

Ses deux mains sont au pais d'Aetolie,
Et son esprit est en la Clopidie.

voulant dire qu'il ne faisoit que demander, que prendre & desrober: aussi l'entendement du curieux est tout ensemble es palais des riches, es maisonnettes des paures, es cours des Roys, es chambres des nouueaux mariez, il furette toutes choses, & s'enquiert des afaires des passans, des seigneurs & capitaines, & quelquefois non sans dáger, ains cóme si quelqu'vn par curiosité d'aprendre la qualité de l'Aconite, en goustoit, se trouueroit mort, auant qu'il en seust rien conoistre: aussi ceux qui recerchent les maux des grands, se perdent eux-mesmes auant que d'en pouuoir rien sauoir: car ceux qui ne se contentent pas de la lumiere abondante des rayons du Soleil, qui s'espandent si clairement sur toutes choses, ains veulent à plein fond regarder le cercle mesme de son corps, en osant se promettre qu'ils penetrerót sa clarté, & entreront des yeux à force au beau milieu, ils s'aueuglent. Et pourtant Philippides le ioueur de Comedies respondit vn iour bien sagemét au Roy Lysimachus, qui lui disoit, Que veux-tu que ie te communique de mes biés, Philippides? Ce qu'il vous plaira, Sire, dit-il, prouueu que ce ne soit point de vos secrets. Car ce qu'il y a de plus beau & de plus plaisant en l'estat des Rois se monstre au dehors, exposé à la veue d'vn chascun: comme sont leurs festins, leurs richesses, leurs festes, leurs liberalitez & magnificences, mais s'il y a quelque chose de caché & secret, ne vous en approchez pas. La ioye d'vn Roy en prosperité ne se cache point, ni son rire quád il est en ses bonnes, ni quand il se prepare à faire quelque grace & quelque liberalité: mais s'il y a quelque chose de secret, c'est cela qui est formidable, triste, non approchable, & où il n'y a pas matiere de rire: car ce sera ou vn amas de rancune couuerte, ou vn proiect de quelque vengeance, ou vne ialousie de femme, ou vne deffiance de quelques vns de ses mignons, ou vne suspicion de son fils. Fui ceste espesse & noire nuee, tu verras bien quel tonnerre & quel esclair elle iettera quand ce qui est maintenát caché viendra à se creuer. QVEL moien donc y a-il de la fuir? c'est de destourner & tirer ailleurs la curiosité, mesmement à recercher les choses qui sont & plus belles & plus honnestes: recerche ce qui est au ciel, ce qui est en la terre, en l'air, en la mer. Tu demandes à voir ou de grandes ou de petites choses: si tu en aimes à voir de grandes, recerche le Soleil, enquier toy là où il descend, de là où il móte: cerche la cause des mutations qui se font en la Lune, comme tu ferois les changemés d'vn homme: comment est-ce qu'elle a perdu vne si grande lumiere, d'où est-ce qu'elle l'a depuis recouuree, & comment est-ce que,

Comparaison propre.

Belle similitude à ce propos.

Exemple notable.

Digression sur la condition des grands aprenant aux petis à ne desirer pas beaucoup d'en sauoir les particularitez.

V. *Le moyen de fuir la curiosité, est de la destourner & tirer ailleurs où elle ait à quoy s'ocuper, s'esbatre & rassasier, comme en la recerche des choses naturelles & en la consideration des histoires.*

Premierement de non point apparente,
Elle se monstre vn petit esclairante,
Embellissant sa belle face ronde

Et

A *Et l'emplissant de lumiere feconde:*
Puis derechef se va diminuant,
Et s'en retourne en son premier neant.

& cela sont des secrets de nature: mais elle n'est pas marrie quād on les recerche. Te deffies tu de pouuoir trouuer les grandes choses? recerche les petites: Comment est-ce qu'entre les arbres les vns sont tousiours verds, floris, reuestus de leurs beaux habillemens, & monstrent leurs richesses en tout temps: les autres sont aucunefois semblables à ceux-là, mais puis apres, aians comme vn mauuais mesnager, tout à vn coup mis hors, & despendu tout leur bien, ils demeurent tous nuds & pauures: & pourquoy est-ce que les vns produisent leurs fruits ronds, les autres longs, & les autres angulaires: car il n'y a mal ni danger quelconque à toutes ces enquestes là. Mais s'il est force, que la curiosité s'applique tousiours à recercher choses mauuaises, comme vn serpent venimeux se nourrit & se tient tousiours en lieux pestilents, menōs la B à la lecture des histoires, & lui presentons abondance & affluance de tous maux: car là elle trouuera des ruines d'hommes, pertes de biens, corruptions de femmes, des seruiteurs qui se sont esleuez contre leurs maistres, calomnies d'amis, empoisonnemens, enuies, ialousies, destructions de maisons, euersions de royaumes & de seigneuries: saoule t'en, rempli t'en, prens y tant que tu voudras de plaisir, tu ne fascheras, ni n'ennuyeras personne de ceux auec qui tu conuerseras. MAIS il semble que la curiosité ne se delecte pas de maux qui soient desia rances & vieux, ains tous frais & tous recés, & qu'elle prēne plus de plaisir à voir tousiours de nouuelles tragedies: car quant aux comedies & spectacles de ioyeuseté, elle ne s'y arreste pas volontiers. Et pourtant si quelqu'vn raconte l'appareil d'vne nopce, ou d'vn sacrifice, ou d'vne monstre, le curieux l'escoutera froidement & negligemment, & dira qu'il aura desia entendu d'ailleurs, commandera à celui qui fait le conte, qu'il passe cela, ou qu'il l'abbrege: mais si quelqu'vn assis bec à bec raconte comme vne fille aura esté despu-C cellee, ou vne femme violee, ou vn proces qui se va cōmencer, ou vne querelle dressee entre deux freres, alors il ne sommeille ni ne vague pas,

> Naturel estrangé de la curiosité.
>
> VI. La curiosité ne s'esiouit que de nouueaux malheurs, & ne se repaist que d'ordures & confusions.

Ains pour ouir le conte il s'appareille,
En approchant soigneusement l'oreille. Et ceste sentence,
Helas que l'homme est prompt à escouter,
Plus tost le mal, que le bien raconter!

cela proprement est dit à la verité touchant la curiosité: car ainsi comme les cornets & ventoses attirent du cuir ce qu'il y a de pire, aussi les aureilles des curieux attirent tous les plus mauuais propos qui soient: ou pour mieux dire, comme les villes & citez ont des portes maudites & malencontreuses, par lesquelles elles font sortir ceux que lon mene executer à la mort, & par où elles iettēt hors les ordures, & les hosties d'execration & de malediction, & iamais n'y entre, ni n'en sort chose qui soit nette, D saincte, ni sacree: aussi les oreilles du curieux sont de pareille nature, car il n'y passe rien qui soit gentil, ni bon, ni honeste, ains tousiours y trauersent & hantēt paroles sanglantes, apportans quand & elles des contes execrables, pollus & contaminez.

> Belle similitude à ce propos.
>
> Autre similitude.

Larmes & pleurs sont en toute saison
Le Rossignol qu'on oit en ma maison.

Cela est la seule muse, la seule Sirene des curieux: il n'y a rien qu'ils oyent plus volontiers: car curiosité est vne conuoitise d'ouir les choses que lon tient closes & cachees: or n'y a il personne qui cache vn bien qu'il possede, veu que bien souuent on simule d'en auoir que l'on n'a pas: ainsi le curieux conuoitant de sauoir & entendre des maux, est entaché de ceste malheurté que les Grecs appellent Epichære-cakia, qui signifie ioye du mal d'autruy, passion qui est sœur germaine de l'enuie, d'autant qu'enuie est douleur du bien d'autruy, & l'autre peruersité, est ioye du mal: toutes lesquelles deux passions procedent d'vne peruerse racine & d'vne autre passion sau-

> Quelle est la musique & douceur des curieux.
>
> De quel mal principalement il est entaché.

VII. Malignité & vilaine enuie, compagnes de la curiosité.

Cóparaison prinse des medecins & chirurgiens trop curieux pour exaggerer la meschanceté de ceux qui recerchent les maux d'autruy pour s'en donner plaisir.

uage & cruelle, qui est la malignité. Or est-il fascheux & si moleste à vn chas- E
cun de descouurir les maux secrets qu'il a, que plusieurs ont mieux aimé se laisser
mourir: que de declarer aux medecins les maladies cachees qu'ils enduroient: car
supposez que Erophilus, ou Erasistratus, ou bien Æsculapius mesme, du temps qu'il
estoit encore hóme, vinst en vostre maison vous demander, à vn homme s'il auroit
vne fistule au fondement, ou si c'estoit vne femme, si elle auroit point vn chancre
en la matrice, aiant en sa main les outils de chirurgie, & les drogues qui sont propres
à la guarison de tels maux: qui est celui qui ne chassast bien au loin vn tel medecin,
qui sans attendre que lon eust afaire de lui, & que lon l'eust mádé, viédroit de gaye-
té de cœur, & de son propre mouuement, pour entendre les maux d'autrui, encore
que la curiosité & le soin de bien particulierement enquerir, soit salutaire en cest art
là? là où les curieux recerchent en autrui ces mesmes maux là, & d'autres encores pi-
res: il est vrai que ce n'est pas pour les guarir, mais seulement pour les descouurir: au
moien dequoy ils sont à bon droit hais de tout le monde. Car nous haissons les F

Autre comparaison prinse des gabeliers, pour descouurir de plus la vilenie & malheureté des curieux.

gabelleurs, & sommes marris contre eux, non quand ils font payer la gabelle pour
les hardes que lon fait entrer à descouuert en la ville, mais quand ils vienent recer-
cher & fureter les besongnes & hardes d'autrui, encore que l'autorité publique leur
donne loy de ce faire, & qu'ils reçoiuent dommage quand ils ne le font pas: mais au
contraire, les curieux laissent perdre & abandónent leurs afaires propres, pour vac-
quer à enquerir ceux d'autrui. Ils ne vont pas souuent aux champs, d'autant qu'ils
ne peuuent supporter le requoy ni le silence de la solitude: mais si d'auenture apres
vn long espace de temps il leur auient d'y aller, ils ietteront plus tost l'œil sur les vi-
gnes de leurs voisins que sur les leurs, & s'enquerront combien de bœufs seront
morts à leur voisin, ou combien de muys de vin lui seront aigris, & soudain apres
qu'ils se seront emplis de telles curieuses demandes, il s'en refuiront à la ville. Car
le vray & bon laboureur ne se souciera mesmes des nouuelles qui sans s'enquerir lui
viendront de la ville: car il dit, G

Puis en marrant il me racontera
Sous quelles loix paix faite se sera:
Car le meschant fait mestier de s'enquerre,
Allant par tout, & de paix & de guerre.

VIII. Où se fourrent les curieux, & leur naturel.

Mais les curieux fuyás le labourage & l'agriculture, cóme vne chose vaine & froi-
de, qui ne produit point de grád cas, se iettét au beau milieu d'vn Senat, d'vne tribu-
ne où les harengues se font au peuple sur la place, au plus frequent lieu du port où a-
bordent les nauires: Et bien y a-il rien de nouueau? Commét, n'as tu pas esté ce ma-
tin sur la place? Penses tu que la ville se soit changee en trois heures? Si quelqu'vn
d'auenture lui fait ouuerture de tels propos, s'il est à cheual, mettant pied à terre, il
l'embrassera, il le baisera, & dressera les aureilles: mais si celui qu'il récontrera en son
chemin lui dit, qu'il n'y a rien de nouueau, il lui respondra lors, Que dis tu? n'as tu
pas passé par la place? n'as tu point esté au palais? & n'as tu point parlé à ceux qui H

Loy contre les curieux.

Surquoy fondee.

sont venus d'Italie? Voila pourquoy i'estime, que les magistrats de la ville de Locres
font bien: car si quelqu'vn de leurs bourgeois, reuenant des champs en la ville, de-
mande, Et bié y a-il rien de nouueau? ils le condamnét à l'amende: par ce que com-
me les cuisiniers pour bien tuer en cuisine ne demandent autre chose, que qu'il y ait
force gibier, & les pescheurs force poisson: aussi les curieux ne souhaitent que qu'il
y ait grande abondance de maux, & grand nombre d'afaires, grandes nouueautez,
grands changemens, à celle fin qu'ils aient tousiours dequoy chasser, & que tuer.

Autre belle loy entre les Turiens.

Aussi fit sagement le legislateur des Turiens, quand il defendit de farcer ne moc-
quer aucun es ieux publiques & comedies, sinon les adulteres & les curieux: car il
semble que l'adultere soit vne espece de curiosité, de recercher la volupté d'autruy,
& vne inquisition & recerche de ce que lon garde caché, & que ló ne veut pas estre
veu

A veu de tout le monde. Et la curiosité semble estre vn deliement, violement & descouuremét des choses secrettes: or est-il que communément ceux qui enquierent & sauent beaucoup, parlent aussi beaucoup: c'est pourquoy Pythagoras ordonna aux ieunes gens cinq annees de silence, qu'il appella Echemythie, c'est à dire tenir sa langue.

Autre notable loy de Pythagoras.

MAIS il est du tout necessaire, que mesdisance soit conioincte à curiosité; car ce qu'ils oyent volontiers, ils le redisent aussi volontiers: & ce qu'ils recueillent soigneusemét des autres, ils le departét encore plus volontiers à d'autres. D'où vient qu'outre les autres maux que ce vice la côtient, encore a il celui la, qui est contraire à sa propre côuoitise: car il conuoite sauoir beaucoup, & chascun le fuit & se donne garde de lui. Car on n'a pas à plaisir de faire rié qu'il voye, ne dire rien qu'il oye: ains s'il est question de côsulter quelque afaire, on en remet la deliberation, & en differe lon la côclusion, iusques à ce que celui-là tel s'en soit allé: & si lon tient quelque pro-B pos de secret, ou que lon face aucune chose de consequence, & il y furuient vn curieux, on l'oste incontinent, & le cache lon, ne plus ne moins que de la viande qui est en prise, quand on void passer vn chat: de maniere que le plus souuét ce que lon dit, & que lon fait deuant les autres, on le tait & le cele deuant celui-la seul. Voila pourquoy consequément il est priué de toute foy, que nul ne se fie plus en lui, tellement que nous fions plus tost des lettres missiues, ou nostre cachet, à des seruiteurs ou à des estrangers, que non pas à des parens, familiers & amis, qui aient ce vice d'estre curieux.

IX. Mesdisance conioincte à curiosité, source de la haine & desfiance de tout le monde: nonobstant quoy le curieux demeure intemperant & insensé.

Gentile comparaison.

Bien autrement fit le sage Bellerophon, lequel ne voulut pas ouurir les lettres qu'il portoit, encore qu'il seust bien qu'elles estoient escrites contre lui; & s'abstint de toucher à la missiue du Roy, tout ainsi qu'il n'auoit pas voulu toucher à sa femme, par la mesme vertu de continence: car la curiosité est vne incontinence, comme l'adultere: mais outre l'intemperance il y a vne folie, & vne resuerie extreme: car c'est bien estre insensé & hors du sens extremement, que laissant tant de femmes communes & publiques, vouloir penetrer à grands frais & grande despense iusques à vne qui sera tenue sous la clef, & qui bien souuent sera laide. Tout autant en C font les curieux: car mettans en arriere plusieurs belles & plaisantes choses à voir & à ouir, & plusieurs honnestes passe-temps & exercices, ils se mettront à crocheter les lettres missiues d'autruy, ils approcheront l'oreille contre les parois des maisons d'autrui, pour escouter ce qui se dit & se fait au dedans, ils iront oreiller ce que des vallets ou des chambrieres cacqueteront en vn coin, quelquefois auec danger, mais tousiours auec honte & deshonneur.

Exemple de grande continence, pour faire de tant plus detester la curiosité.

Description des curieux & de la curiosité.

Pourtant seroit-il tres-vtile au curieux, pour les diuertir de ce vice là, se resouuenir des choses qu'ils auroient auparauant seuës & entendues: car si, comme Simonides souloit dire, que quand par interualle de temps il venoit à ouurir ses coffres, il trouuoit tousiours celui des salaires plein, & celui des graces vuide: aussi si quelqu'vn apres vne espace de temps venoit à ouurir l'armoire ou l'arriere boutique de la curiosité, & regardoit au fond, la trouuát toute pleine de D choses inutiles, mal-plaisantes & vaines, à l'auenture lui sembleroit cest amas-la bien fascheux, & que celui qui l'auroit fait, auroit eu bien peu d'afaires:

Conseil tres-vtile aux curieux, si leurs oreilles n'estoyent preoccupees de folies & d'ordures.

CAR voyez, si quelqu'vn fueilletant les escrits des anciens, en alloit elisant & triát ce qu'il y auroit de pire, & en composoit vn liure, comme des vers d'Homere defectueux, commençans par vne syllabe briefue, ou des incongruitez que lon rencôtre es Tragedies, ou des obiections vilaines & deshonnestes que fait Archilochus alencontre du sexe feminin, en se diffamant lui-mesme: celui-la ne seroit-il pas digne de ceste tragique malediction,

x Meschanceté du curieux qui ne fait prouision que d'ordure, ni registre que des fautes d'autrui.

Maudit sois tu, qui vas faisant recueil,
Des maux de ceux qui gisent au cercueil:

mais sans ceste malediction, c'est à lui vn amas qui ne lui apporte ni honneur, ni profit, d'aller ainsi par tout recueillir les fautes d'autrui: comme on lit que Philippus fit vn amas des plus meschans & plus incorrigibles hómes qui fussent de son temps,

A qui ressemble le curieux.

lesquels il logea ensemble dás vne ville qu'il fit bastir, & l'appella Poneropolis, c'est E
à dire, la ville des meschans: aussi les curieux en recueillant & amassant de tous costez les fautes & imperfections, non des vers, ni des poemes, mais des vies des hommes, font de leur memoire vn archiue & registre fort mal-plaisant, & de fort mauuaise grace, qu'ils portét tousiours quand & eux. Et tout ainsi comme à Rome il y a des personnes qui ne se soucient point d'acheter de belles peintures ni de belles statues, non pas mesmes de beaux garçós, ni de belles filles de celles que lon expose en vente, ains s'addonnent à acheter affectueusement des móstres en nature, cóme qui n'ont point de iambes, ou qui ont les bras tournez au contraire, qui ont trois yeux, ou la teste d'vne austruche, prenans plaisir à les regarder, & à cercher s'il y a point,

Autre pourtrait du naturel & mauuaise façon de faire des curieux.

De corps meslé de diuerses especes,
Monstre auorté de l'vn & l'autre sexes:

mais qui nous meneroit ordinairemét voir de tels spectacles, on s'en fascheroit incontinent, & feroient mal au cœur à les voir: aussi ceux qui curieusement vont recercher les imperfections des autres, les infamies des races, les fautes & erreurs auenues es maisons d'autrui, ils doiuent rappeller en leur memoire cóme les premieres telles obseruations ne leur ont apporté ni plaisir ni aucun profit. Or l'vn des plus gráds moyens pour diuertir ceste vicieuse passió, c'est l'acoustumance, si cómençans de loin nous nous exerçons & acoustumons à ceste continence, car l'accroissement se fait par l'acoustumance, gaignant le mal tousiours petit à petit en auant: mais comment il s'y faut acoustumer, nous le saurons & entendrons en parlant de l'exercitation. Premierement donc nous commencerons aux plus petites & plus legeres choses: car quelle difficulté y a il en passant chemin de ne s'amuser point à lire les inscriptions des sepultures? ou quelle peine est-ce qu'en se promenant passer des yeux outre les escriteaux qui s'escriuent contre les murailles, en supposant vne maxime, qu'il n'y a rié qui soit ni profitable ni plaisant: car ce sera quelqu'vn qui fera mentió d'vn autre en bonne part: ou, celui-la est le meilleur ami que i'aye, & plusieurs autres escrits pleins de telle badinerie, lesquels semblent n'apporter point de mal pour les lire, mais ils en apportent secrettement beaucoup, d'autant qu'ils engendrét vne coustume de recercher ce que lon ne doit pas enquerir: & comme les veneurs n'endurét pas que leurs chiens se desuoyent, ne qu'ils poursuiuent toutes odeurs, ains les retienent & retirent en arriere auec leurs trais, pour garder le nez & le sentiment pur & net, à ce qui est propre à leur office, à fin qu'ils soient plus ardens à suiure la trace,

F

XI. Remede pour diuertir de soy le vice de curiosité, c'est de ne vouloir sauoir choses viles, inutiles ou mauuaises.

G

Comparaison monstrant le danger que il y a d'arrester l'esprit à chose de petite importance.

Suiuans auec le sentiment du nez
Les animaux qui seront destournez:

aussi faut-il oster au curieux les saillies & ses courses à vouloir tout escouter & tout regarder, & en le tenant de court: le tirer & destourner à voir & ouir seulement ce qui est vtile. Car ainsi comme les aigles & les lions en marchant reserrent leurs ongles au dedans, de peur qu'ils n'en vsent & emoussent les pointes: aussi estimans que la curiosité a quelque partie du desir de beaucoup sauoir & aprendre, gardons nous que nous ne l'emploions & la rebouchions en choses mauuaises & viles. H

Autre cóparaison, tendant à mesme fin.

SECONDEMENT acoustumons nous en passant par deuant la porte d'autrui, de ne regarder point dedans, & ne toucher point de l'œil à chose qui y soit, comme estant l'œil l'vne des mains de la curiosité, ains aions tousiours deuant les yeux le dire de Xenocrates, qui disoit qu'il n'y auoit point de difference entre mettre les yeux ou les pieds en la maison d'autrui: car ce n'est chose ni iuste, ni honneste, ni plaisante à voir,

XII. Le second remede, est de ne auoir l'œil prompt, pour le darder en la maison d'autruy.

Apophtegme notable de Xenocrates à ce propos.

Laid à voir est, le dedans estranger.

car qu'est-ce pour le plus ordinaire, sinon telles choses, des vtensiles de mesnage, qui seront l'vne deçà l'autre delà, des chambrieres assises, & rien d'importance ni de plaisir? mais ceste torse de regard qui tord l'ame quand & quád, & ce destournemét

en est

A en est laid, & la coustume n'en vaut rien qui soit. Diogenes voiant vn iour Dioxippus qui faisoit son entree sur vn chariot triomphal en la ville, pour auoir gaigné le pris es ieux Olympiques, & obseruāt qu'il ne pouuoit retirer ses yeux de cōtempler vne belle ieune Dame qui regardoit l'entree, ains la suiuoit tousiours de l'œil, & se retournoit vers elle: Voyez, dit-il, nostre champion victorieux & triomphant qu'vne ieune garce emmeine par le collet. Aussi verriez vous que les curieux ordinairement sont suiets à tordre le col, & se retourner à tout ce qu'ils voient & qu'ils oient, apres qu'ils ont fait par acoustumance vne habitude de ietter les yeux par tout: car il ne faut pas, à mon avis, que le sentiment exterieur vague & rage à son plaisir, comme vne chambriere dissoluë & mal aprise, ains faut que quand il est enuoyé par la raison deuers les choses, apres auoir communiqué & traité auec elles, qu'il s'en retourne incontinent deuers sa maistresse pour en faire son rapport, & puis derechef se rasseoir au dedans de l'ame, estant tousiours attentif à ce que la raison lui commandera: mais maintenant il se fait ce que dit Sophocles,

Autre apophtegmé de Diogenes, monstrant l'inconsideration de la bestise du curieux.

Remede seur aux maux sus mentionnez par la consideration de la bonne & saine intelligence que les sens exterieurs doyuent auoir auec la raison.

B

Comme cheuaux effrenez & sans bride,
Raison à force emportent qui les guide.

En sa tragedie d'Electra.

Les sentimens qui n'ont pas esté bien instruits, ne bien exercitez, courans deuant le commandement de la raison, tirent quand & eux bien souuent & precipitent l'entendement là où il ne faudroit point: pourtāt est-ce chose fausse qui se dit communement, que Democritus le Philosophe s'estaignit la veuë en fichant & appuyāt ses yeux sur vn miroir ardant, & receuant la reuerberation de la lumiere d'icelui, afin qu'ils ne lui apportassent aucū destourbier en éuoquāt souuent la pensee au dehors, ains la laissant au dedans en la maison pour vacquer au discours des choses intellectuelles, estans comme fenestres, respondantes sur le chemin, bouchees. Bien est-il vray, que ceux qui besongnent beaucoup de l'entendement, se seruent bien peu du sentiment. C'est pourquoy ils bastissoyent anciennemét les temples des Muses, lieux destinez à l'estude, qu'ils appelloient Musæes, le plus loin qu'ils pouuoiét des villes, & appelloient la nuict, Euphroné, cōme qui diroit, la sage, estimans que la solitude, le repos, & le n'estre point destourbé, seruent beaucoup à la contemplatiō & inuention des choses que lon cerche de l'entendement. DAVANTAGE il n'est pas non plus malaisé, ne difficile, quand il y a d'auenture quelques hommes qui tansent & s'iniurient les vns les autres sur la place, de ne s'en approcher point, ni quand il se fait vn cōcours de plusieurs personnes, pour quelque occasiō, ne s'en bouger point, ains demeurer en sa place: & si tu ne t'y peux tenir, te leuer & t'en aller ailleurs? car tu ne gaigneras rien à te mesler parmi les curieux, & receuras grand profit en diuertissant à force la curiosité, & la reprimant & contraignant par acoustumance d'obeir à la raison. Et pour tendre & roidir encore plus l'exercitation, il sera bon, quand il se iouera quelque ieu dedans le theatre, qui retiēdra fort les spectateurs, passer outre, & repousser tes amis qui te voudront mener voir vn excellent balladin, ou vn excellent ioueur de comedies, ni se retourner quand on oyra quelque clameur ou quelque bruit, procedant de la carriere où lon fait au ieu de pris courir les cheuaux: car ainsi comme Socrates conseilloit de s'abstenir des viandes qui prouoquent les hommes à manger quand ils n'ont point de faim, & les bruuages qui conuient à boire, encore que l'on n'ait point de soif: aussi faut-il que nous fuions, & nous gardions de voir ni d'ouir chose, quelle qu'elle soit, qui nous arreste ou retiene quand il n'en est point de besoin. Le bon Cyrus ne vouloit pas voir la belle Panthea, & comme Araspes l'vn de ses mignons lui dist, que sa beauté estoit bien chose digne de voir. Voila pourquoy, dit-il, il vaut donc mieux du tout s'abstenir de l'aller voir: car si maintenant à ta persuasiō ie l'allois voir, à l'auenture que ci apres elle mesme m'induiroit d'y aller, encore que ie n'en eusse pas le loisir, & me seoir aupres d'elle pour contempler sa beauté, en laissant cependant aller plusieurs afaires de grande impor-

Tant plus l'entendement trauaille, moins les sens exterieurs sont occupez: ce qui est verifié par diuerses considerations.

C

XII. Troisiesme remede, qu'il faut fuir les compagnies où se fait du bruit, & diuertir la curiosité des choses vaines ausquelles elle tend.

D

Exemple remarquable en Cyrus.

Autre exemple en Alexandre.

tance. Semblablement Alexandre ne voulut point aller voir la femme de Darius, E bien que lon luy dist que c'estoit vne fort belle ieune dame, ains allant visiter sa mere, qui estoit desia vieille, s'abstint de voir l'autre qui estoit belle & ieune: mais nous, iettans les yeux iusques dedans les litieres des femmes, & nous pendans à leurs fenestres, ne cuidons pas commettre aucune faute, en laissant ainsi la curiosité glisser & couler à tout ce qu'elle veut.

XIII. *Quatriesme remede, de se abstenir mesme par fois des choses dont lon pourroit vser, & ne sonder trop nos propres afaires.*

AVSSI est-il expedient pour s'exercer à la iustice, laisser à prendre quelquefois ce que lon pourroit bien iustement faire, à fin de s'acoustumer à s'abstenir tant plus de prendre rien iniustemẽt. Semblablemẽt aussi pour s'acoustumer à la tẽperance, s'abstenir quelquefois d'habiter auec sa propre femme, à fin que iamais on ne soit esmeu de la cõuoitise de celle d'autrui. Te seruant dõc de ceste façon de faire encore contre la curiosité, par force toy de ne faire pas semblãt de voir ni d'ouir quelque chose qui t'appartiene: & si quelqu'vn te veut faire quelque rapport de ta maison, de passer outre, & reietter arriere quelques propos qui sembleroient auoir esté dits de toy à tõ desauantage: F

Exemple en Oedipus, du dommage qu'apporte la curiosité.

car à faute de cela, la curiosité enueloppa Oedipus en de tres-grands maux, parce que voulãt sauoir qui il estoit, comme n'estant pas de Corinthe, en allant à l'oracle pour lui demander, il rencontra Laius par le chemin, qu'il tua, & espousa sa propre mere, par le moien de laquelle il obtint le royaume de Thebes: & lors qu'il sembloit estre tres-heureux, encore se voulut-il cercher soy-mesme, cõbiẽ que sa fẽme l'en destournast le plus qu'elle pouuoit: & plus elle le prioit de ne le faire pas, plus il en pressa vn vieillard qui sauoit toute la verité du fait, en le contraignãt par toutes voyes, tãt que le discours de l'afaire l'aiant desia mis sur le bord de la suspicion, comme le vieillard se fust escrié,

En la tragedie d'Oedipus le tyran.

Helas ie suis sur le poinct dangereux
De declarer vn cas bien mal-heureux:

toutefois estant desia surpris de sa passion de curiosité, & le cœur luy en battant, il respond,

Et moy aussi sur le poinct de l'entendre, G
Mais toutefois il le me faut aprendre.

tant est aigre doux, & mal aisé à contenir le chatouillement de la curiosité, comme vn vlcere, qui plus on le gratte & plus s'ensanglãte lui-mesme: mais celui qui est entierement net & deliure de telle maladie, & qui est de nature paisible, quand il aura ignoré quelque mauuaise nouuelle, il dira,

O sainct oubli de passée tristesse
Tant tu es plein de tresgrande sagesse!

XIIII. *Cinquiesme remede, de n'estre precipité es choses que lon fait, tant soyent elles petites.*

ET pourtant se faut-il petit à petit acoustumer à ceci, quãd on nous apportera des lettres de ne les ouurir pas vistement & à grande haste, comme font la plus part, que si les mains demeurent vn peu trop à leur gré à deslier la fiscelle, ils la maschent à belles dents: & s'il arriue vn messager de quelque part, ne courir pas incontinent à lui, ni se leuer à l'estourdie de sa place, soudain que quelqu'vn viendra dire, I'ay quelque chose de nouueau à vous conter, mais bien eusses-tu quelque chose de bon H & vtile à me dire.

Bel exẽple de l'Orateur Rusticus pour confirmation de l'article precedent.

Vn iour que ie declamois à Rome, Rusticus, celui que Domitian depuis fit mourir, pour l'enuie qu'il portoit à sa gloire, y estoit, qui m'escoutoit: au milieu de la leçon il entra vn soudard qui lui bailla vne lettre missiue de l'Empereur: il se fit là vn silence, & moy-mesme fis vne pause à mon dire, iusques à ce qu'il l'eust leuë: mais lui ne voulut pas, ni n'ouurit pas sa lettre deuant que ieusse acheué mon discours, & que l'assemblee de l'auditoire fust departie: dont toute la cõpagnie prisa & estima beaucoup la grauité du personnage. Mais quãd on nourrit la curiosité de ce qui est biẽ loisible, on la rẽd à la fin si forte & si violẽte, que puis apres on ne la peut pas facilemẽt retenir, quand elle court aux choses defendues, pour la longue acoustumance. Ains telle sorte de gens ouurent les lettres, ils s'ingerent aux conseils secrets de leurs amis: ils veulent voir à descouuert les choses sainctes, qu'il n'est

pas

A pas licite de voir: ils se vont enquerant des faits & dits secrets des Princes: & toutefois il n'y a rien qui rende tant odieux les tyrans que les mousches, c'est à dire, les espions, qui vont par tout espiant ce qui se fait, & qui se dit, encore qu'ils soient contraints de tenir de telles gens aupres d'eux. OR le premier qui eut riere soy de telles mousches, que lon appelle Otacoustes, comme qui diroit, les oreilles du prince, fut le ieune Darius, qui ne se fioit pas de soy-mesme, & auoit tout le monde suspect: mais ceux que lon appelloit προσαγωγίδας, comme qui diroit, courtiers ou rapporteurs, ce furent les Denis, tyrans de Sicile, qui les meslerent parmi les bourgeois & le peuple de Syracuse: aussi quand vint la mutation de l'estat, ce furent les premiers que les Syracusains massacrerent. Car mesme la nation des Sycophantes, c'est à dire des calomniateurs, est de la confrairie des curieux, toutefois encore ces calomniateurs là recerchent s'il y a aucun qui ait commis ou voulu commettre quelque malefice: mais les curieux descouurans les mesauentures fortuites de leurs voisins, les expo-
B sent en veuë de tout le monde. Aussi dit on que ce mot d'Aliterius, qui signifie meschant, a esté premierement ainsi denommé de la curiosité: car estant la famine bien grande à Athenes, ceux qui auoient du bled en leurs maisons, ne le portoyent pas au marché, ains le mouloient secrettement la nuict en leurs maisons: & ceste maniere de curieux alloient çà & là, oreillant là où ils entendoiēt le bruit des moulins, & de là en furent ainsi appellez. Pareillemēt aussi dit-on, que le nom des Sycophantes est venu de semblable occasion: car aiant esté prohibé & defendu par edict, d'emporter hors du païs des figues, ceux qui alloient espiant & descouurant ceux qui en emportoient, en furēt de là appellez Sycophantes. Et pourtāt ne sera-il point inutile que les curieux pensent à cela, afin qu'ils aient honte en eux mesmes, d'estre trouuez semblables en mœurs, & façons de faire, à ceux qui sont les plus hays, & les plus mal-voulus du monde.

XV. Cōclusion de ce discours, monstrant combien les curieux sont detestables, leur origine, à qui ils ressemblent, & combien ils ont esté hais de chascun.

Les curieux sont non moins detestables que les calomniateurs, & que les plus meschans du monde: ce qui est examiné & rapporté aux noms dōnez à telles gens.

C

Du contentement ou repos de l'esprit.

PLVTARQVE A PACCIVS S.

SOMMAIRE.

C'EST en ce traité que lon peut voir les beaux traits & les plus solides argumēs de la Philosophie morale, le but de laquelle est de rēdre ses disciples resolus, & garder qu'ils ne branslent, quand mesme le ciel leur tomberoit dessus, & que la terre fendroit sous leurs pieds. Vray est qu'en cest endroit Plutarque monstre assez quel est l'aueuglement de la sagesse humaine, quand il est question de dire en quoy consiste le vray repos & l'asseuree
D *felicité: car en aprenant à l'homme, qu'il appelle vertueux, de cercher contentement & repos en sa raison, c'est vouloir tirer la lumiere & la vie des tenebres & de la mort mesme. Dequoy pour le present il n'est besoin traiter plus au long, attendu que nous ne voulons disputer ne mōstrer l'insuffisance de la Philosophie humaine, quand on la compare auec la Theologie. Pour ceste heure, puis que c'est vn payē qui parle, receuōs ce discours, & autres semblables esquels il tasche nous destourner du vice & nous amener à la vertu, comme d'vn hōme conduit par vne clairté tenebreuse, en laquelle paroissent quelques estincelles de verité, qui ne monstrent pas assez le chemin, mais ce pendāt font biē connoistre à ceux qui s'eslongnēt de la vraye lumiere qu'ils sont miserables en toutes sortes. Il a prouué ci deuant que la flatterie, la cholere, la curiosité, sont vices qui rēuersent l'ame sans dessus dessous, & l'emportent tellement au loin, qu'elle n'est plus à soy. Apres auoir enseigné comment on la peut redresser & ramener à la maison, il traite maintenāt des moyēs de l'entretenir coye & paisible, & la retenir ioyeuse & contente au dedans. Pour cest effect, des l'entree il propose vn expe-*

dient propre pour attaindre à cela, requerant qu'on munisse l'esprit de raisons contre les maux & dangers auenir : puis il refute les Epicuriẽs, qui pour mettre l'homme en paix le veulent rẽdre stupide & inutile: & respond aussi à ceux qui cuidẽt qu'on peut trouuer quelque sorte de vocatiõ sans fascherie. Quoy fait, il monstre que la raison bien rangee est le fondement de nostre trãquillité, & aprend tout d'vn trait comme il se faut aider de ceste raison. Ayant deduit ce que dessus assez generalemẽt, il deschifre puis apres les choses plus par le menu, & dõne vne quinzaine de conseils pour paruenir à ce contentement ou repos de l'esprit, lesquels nous auons distinguez particulierement, & mõstré en chascun la substãce d'iceux, ce que nous n'inserõs ici, peur d'amplifier trop ce sommaire. Au reste, ces conseils sont enrichis d'exemples, similitudes & sentences notables, qui vaudroyent beaucoup dauantage, si le principal y estoit conioint, assauoir la vraye pieté : ce qu'ayant esté obmis par l'auteur, qui n'a iamais conu ce seul vray & parfait contentement, encore est-ce merueilles qu'il soit entré si auant, n'ayant autre adresse que de soy-mesme: ce qui nous doit d'autant mieux seruir, que nous auons des aides & guides trop plus excellentes pour nous acheminer & faire entrer en possession asseuree du bien dont il est ici parlé. F

1. Ayant declaré qu'il a esmeu d'escrire ce discours, il monstre en peu de mots, que pour mettre l'esprit en repos il le faut munir de bõne heure de raisõs fermes, pour le soustenir cõtre les tentatiõs qui peuuẽt suruenir pour le combatre & l'accabler.

I'AY receu ta lettre bien tard, par laquelle tu me pries de t'escrire quelque chose de la trãquillité de l'esprit, & quãd & quand de quelques passages du Timæe de Platon, lesquels semblent auoir besoin de plus diligẽte exposition. Or est-il auenu qu'en mesme temps, nostre commun ami Eros a eu occasion de nauiger en diligence à Rome pour quelques lettres qu'il receut du tres-vertueux personnage Fundanus, par lesquelles il le pressoit fort de partir incõtinent pour se rendre deuers lui: ainsi n'aiãt pas du temps assez pour vacquer à loisir à ce que tu desirois, & ne pouuant souffrir que cest homme partant d'auec moy s'en allast les mains vuides vers toy, i'ay recueilli sommairement des memoires que i'ay de longue main compilez G pour mon particulier, quelques sentences touchãt la tranquillite de l'esprit, estimãt que tu ne m'as point demandé ce discours là pour auoir le plaisir de lire vn traité escrit en beau langage, mais seulement pour t'en seruir à ton besoin, sachant tresbien que pour estre en la bonne grace des Princes, & auoir la reputation de bien dire, & estre eloquent à plaider causes au palais, autant que pas vn autre qui soit à Rome, tu ne fais pas neantmoins comme le Tragique Merops, ni ne te perds pas comme luy de vaine gloire à l'appetit de la tourbe populaire qui te iuge pour cela biẽ heureux, ains retiens en memoire ce que tu as bien souuent entendu de nous, que ni la chaussure Patricienne ne guerit pas de la goutte des pieds, ni l'anneau precieux, les panaris: ni le diademe, de la douleur de teste : car dequoy seruent les grands biens à deliurer l'ame de toute fascherie, & à rendre la vie de l'hõme trãquille, ni les grands hõneurs, ni le credit en cour, s'il n'y a au dedans qui en sache vser honnestement, & si cela n'est tousiours acompagné du cõtentement, qui ne souhaite iamais ce qu'il n'a H point? Et qu'est-ce autre chose cela, sinon la raison acoustumee & exercitee à refrener incontinent la partie irraisonnable de l'ame, qui sort aiseement & souuent hors des gonds, & ne la laisse pas vaguer à son plaisir & se transporter à ses appetis? Ainsi donc comme Xenophon admoneste, que lon se souuiene des Dieux, & que lon les honore, principalement lors que lon est en prosperité, afin que quand on sera en necessité, on les puisse reclamer auec plus d'asseurance, comme estans de longue main propices & amis : aussi faut-il que les hommes sages & de bon entendement, facent de longue main prouision des raisons qui peuuent seruir à l'encontre des passions, afin qu'estãs ainsi de lõgue main preparees, elles en profitẽt dauãtage au besoin. Car ainsi comme les chiẽs qui sont aspres de nature, s'aigrissent & aboyent à toutes voix qu'ils entendẽt & ne s'appaisent qu'au son de celle qui leur est familiere, & qu'ils ont acoustu-

2. D'autant que ce n'est la faueur populaire, ni la magnificence du monde qui met l'esprit en repos: ains la raison acoustumee à refrener la partie irraisonnable de l'ame.

3. En apres il faut s'instruire soy-mesme de bonne heure, pour soustenir & repousser au besoin l'assaut des passiõs.

A acoustume d'ouir: aussi n'est-il pas aisé de ramener à la raisõ les passiõs de l'ame effa-
rouchees, sinõ que lõ ait des raisons propres & familieres à la main, qui les reprenent
aussi tost cõme elles cõmencẽt à s'esmouuoir. Or quant à ceux qui disent, que pour
viure trãquillemẽt il ne se faut pas mesler ni entremettre de beaucoup de choses, ni
en priué ni en public: En premier lieu ie dis, qu'ils nous veulẽt vẽdre trop cheremẽt
ceste trãquilite, nous la voulans faire acheter à pris d'oisiueté, qui est autant que s'ils
admonestoiẽt vn chascũ cõme estãt malade, ainsi que fait Electra son frere Orestes,

II. Auant que passer outre il refute par diuerses raisons l'opinion des Epicuriẽs, qui vouloient mettre l'esprit en repos par le moyen de l'oisiueté.

1. Raison.

En la tragedie d'Orestes.

Demeure quoy, miserable, en ton lict.

Mais ce seroit vne mauuaise medecine au corps, pour le deliurer de douleur lui fai- 2.
re perdre le sentimẽt: & ne seroit de rien meilleur medecin de l'ame celui qui pour
lui oster tout ennui & toute fascherie, la voudroit rendre paresseuse, molle, oubliãte
tout deuoir enuers ses amis, ses parens & son païs. Et puis cela n'est pas veritable, que 3.
ceux-la aient l'ame tranquille, qui ne s'entremettent pas de beaucoup de choses: car
B s'il estoit vray, il faudroit donques dire, que les femmes seroiẽt plus reposees & plus
tranquilles en leur esprit, que les hommes, attendu qu'elles ne bougent, pour la plus
part de la maison: mais maintenant il est bien vray, comme dit le poete Hesiode, que

Au poeme intitulé les oeuures.

Le vent trenchant de la bise qui gele
Ne perce point le corps de la pucelle.

mais les ennuis, les soucis, les courroux & mescontentemens, soit ou par ialousie, ou
superstition, ou ambition, ou par tãt de vaines opinions qu'à peine les pourroit-on
nombrer, se coulent bien aisément iusques dedans les cabinets des Dames. Et Laër-
tes qui vescut l'espace de vingt ans à part aux champs,

Odyss. 1.

Seulet auec vne vieille il estoit,
Qui son manger & son boire aprestoit:

Il s'esloignoit biẽ de son païs, de sa maisõ, & de son royaume, mais il auoit tousiours
douleur & tristesse en son cœur, qui tousiours est acõpagné de langueur oyseuse, &
C de morne silẽce. Mais il y a d'auãtage, que le non s'ẽployer aux afaires, est ce qui biẽ 4.
souuent met l'hõme en mesaise & trauail d'esprit, cõme cestui que descrit Homere,

Iliad. 1.

Mais Achilles, de Peleus la race
Leger du pied, plein de diuine grace,
Tenoit son cœur, sans d'aupres se bouger
De ses vaisseaux, ni iamais se renger
Auec les Grecs en bataille, ou assise
D'aucun conseil, ni d'aucune entreprise,
Ains de despit à part se consumoit,
Et si rien plus que la guerre il n'aimoit.

dequoy lui-mesme estant passionné & indigné en son cœur, dit puis apres,

Iliad. 18.

Pres de mes nefs ie me voy fait-neant,
Pois de la terre inutile seant:

D tellement que Epicurus mesme n'est pas d'auis qu'il faille demeurer à requoy, ains
suiure l'inclination de son naturel: les ambitieux & conuoiteux d'honneur, en se
meslant d'afaires, & s'entremettant du gouuernement de la chose publique, disent
qu'ils seroient autremẽt plus troublez & plus trauaillez de ne rien faire, par ce qu'ils
ne pourroiẽt obtenir ce qu'ils desireroiẽt. Mais en cela il est homme de mauuais iu-
gement, de semondre au gouuernemẽt des afaires, non ceux qui sont les plus idoi-
nes à les manier, ains ceux qui moins peuuent reposer: car il ne faut mesurer ou de-
terminer la tranquillité ou le trouble de l'esprit à la multitude, ou au petit nombre
des afaires, ains à l'honnesteté ou deshonnesteté: car comme nous auons desia dit,
il n'est pas moins enuieux ne moins turbulent à l'esprit, omettre les choses honne-
stes, que commettre les deshonnestes. Et quant à ceux qui estiment qu'il y ait de-
termineement quelque speciale sorte de vie, qui soit sans aucune fascherie, comme

Il refute les Epicuriens par leur maistre mesme.

III. Refutation d'vne autre opinion de ceux qui

quelques vns tienét celles des laboureurs, d'autres celle des ieunes gens à marier, autres celle des Rois, Menander leur respond assez en ces vers, E

estiment qu'il y ait quelque sorte de vie sans fascherie: & ce par le tesmoignage de Menander fondé sur l'experience ordinaire de la vie humaine.

O Phania, ie pensois que les hommes
Riches qui ont argent à grosses sommes,
Sans à vsure en iamais emprunter,
Ne sceussent point que c'est de lamenter
Toutes les nuicts: & en tournant à dextre
Sur vn costé, puis sur l'autre à senestre,
Dire souuent helas: mais que leur œil
Iouist tousiours d'vn gracieux sommeil.

mais depuis s'en estant aproché, quand il aperceut que les riches souffroient autant de mesaise que les pauures,

Ainsi donc est tristesse sœur germaine
Tousiours conioincte auecques vie humaine. F
Les delicats qui viuent mollement,
Les gens d'honneur se portans noblement,
En ont leur part: &, sans que point en yssent,
Les indigens, auec elle vieillissent.

Belle similitude, monstrant que les changemés de sortes de vie ne mettent l'esprit à repos.

Mais c'est tout ainsi comme ceux qui sont timides, & qui ont mal au cœur quád ils vont sur la mer: car ils estiment qu'ils se trouueront mieux, & serót moins malades s'ils passent d'vne barque en vn brigantin, & d'vn brigátin en vne galere, mais ils ne gaignent rien pour cela, dautát qu'ils portent par tout quand & eux la cholere & la peur, qui leur causent ce mal de cœur: aussi les changemens de sortes de vie n'ostent pas les ennuis & fascheries qui troublent le repos de l'esprit, lesquels ennuis procedét de faute d'experiéce des afaires, faute de bon discours, faute de se sauoir bien acommoder aux choses presentes: c'est ce qui trauaille autant les riches que les pauures: c'est ce qui fasche autát ceux qui sont mariez, que ceux qui sont à marier: c'est pourquoy ils fuyent le palais & les plaids, & puis ils ne peuuent endurer ni supporter le repos: c'est pourquoy ils poursuiuent d'estre auancez, & auoir grand lieu es cours des Princes, & puis quand ils y sont paruenus, soudain ils s'en ennuyent. G

Autre comparaison à ce propos.

Difficile est contenter vn malade,

ce dit le Poëte Ion: car sa femme le fasche, il accuse le medecin, il se courrouce à son lict: vn sien ami lui ennuyera, pour ce qu'il le sera venu visiter, vn autre pource qu'il n'y sera pas venu, ou pource qu'il s'en ira: mais puis apres quand la maladie viét à se dissoudre, & que vne autre temperature & disposition du corps retourne, la santé reuient qui rend toutes choses agreables & plaisantes: car celuy qui auparauant & hier reiettoit auec horreur des œufs, de l'amidon, & du pain le plus blác du monde, auiourd'hui mange du pain bis de mesnage, auec des oliues & du cresson, encore bien aise, & de bon appetit. AVSSI le iugement de la raison venant à se former en l'entendement de l'homme, lui apporte pareille facilité & mesme changement en toute sorte de vie. On dit qu'Alexádre aiant oui le Philosophe Anaxarche disputer & soustenir, qu'il y auoit des mondes innumerables, se prit à pleurer: & comme ses familiers lui demandassent, qu'il auoit à larmoyer: N'ay-ie pas, dit-il, " bié cause de pleurer, s'il y a nombre infini de módes, veu que ie n'ay pas encore peu " me faire seigneur d'vn seul? Là où Crates n'aiant pour tout bien qu'vne meschante " cappe & vne besace, ne fit iamais autre chose que iouër & rire toute sa vie, comme s'il eust tousiours esté de feste. Au contraire, Agamemnon se plaignoit de ce qu'il auoit à commander à tant de monde, H

IIII. Il monstre maintenant que la raison bié rangee est le fondement du repos de l'esprit, prouuant cela par exemples & similitudes notables.

1. De Crates & Diogenes opposez à Alexandre & à Agamemnon.

Tu vois le fils d'Atree Agamemnon,
Que Iupiter fait dessus l'eschignon
Du col porter le faix pour tout le monde.

là où

A là où Diogenes, quand on le vendoit pour esclaue, estant couché tout de son long, se mocquoit du sergent qui le crioit à vendre, & ne se vouloit pas leuer, quand il lui commandoit, ains le iouoit & se mocquoit de lui, en lui disant: Et si tu vendois vn poisson, le voudrois tu faire leuer? & Socrates deuisoit familierement de propos de philosophie en la prison: là où Phaëton estant môté iusques au ciel ploroit encore de despit, que lon ne lui vouloit pas donner à regir & gouuerner les cheuaux & le chariot du Soleil son pere. Tout ainsi donc, côme le soulier se tord selon la torse & forme du pied, & non pas au contraire: aussi sont-ce les dispositions des personnes qui rendent les vies semblables à elles, car ce n'est pas l'acoustumance, comme quelqu'vn a voulu dire, qui rẽd la bône vie plaisante à ceux qui l'ont choisie: mais l'estre sage & moderé, est ce qui rẽd la vie & bône & plaisante tout ensemble. Et pourtant puis que la source de toute tranquillité d'esprit est en nous, curons la & nettoyons B diligemment, à fin que les choses mesmes exterieures, & qui nous auiendront de dehors, nous semblent amies & familieres, quand nous en saurons bien vser:

3. De Socrates opposé à Phaëton.

Similitude fort propre pour verifier cela.

Conclusion de cest article, confermee par vne sentence poetique bien remarquable.

Point ne se faut courroucer aux afaires;
Il ne leur chaut de toutes nos choleres:
Mais se sauoir à tout euenement
Acommoder est faire sagement.

Car Platon acomparoit nostre vie au ieu du tablier, là où il faut que le dé die biẽ, & que le ioueur vse bien de ce qui sera escheut au dé. Or de ces deux poincts là, l'euenement & le sort du dé n'est pas en nostre puissance, mais le receuoir doucement & modereement ce qui plait à la fortune nous enuoyer, & disposer chasque chose en lieu où elle puisse ou beaucoup profiter, si elle est bonne, ou peu nuire, si elle est mauuaise, cela est de nostre pouuoir & deuoir, si nous sommes sages. Car les fols esceruelez, qui n'entendent pas commẽt il se faut comporter en ceste vie humaine, sortent arrogamment hors des gonds en prosperité, & se resserrent vilement en ad- C uersite: ainsi sont-ils troublez par toutes les deux extremitez, ou pour mieux dire par eux-mesmes en l'vne & en l'autre extremité, & principalemẽt en ce que lon appelle biens: ne plus ne moins que ceux qui sont maladifs en leurs personnes, ne peuuent supporter ni le chaud ni le froid. Theodorus, celui qui pour ses mauuaises opinions fut surnommé Atheos, c'est à dire sans Dieu, disoit qu'il bailloit ses propos auec la main droite à ses auditeurs, mais qu'ils les prenoient auec la main gauche: aussi les ignorans qui ne sauent pas comment il faut viure, receuans à gauche bien souuent la fortune qui leur vient à droite, y commettent de vilaines fautes: mais les sages au contraire font comme les abeilles qui tirent du thym le plus penetrant & le plus sec miel: aussi des plus mauuais & plus fascheux accidens, en tirent quelque chose de propre & vtile pour eux. C'est donc le premier point, auquel il se faut duire & exerciter: comme celuy qui visant à donner d'vne pierre à vn chien, faillit le chien, & assena sa maratre, Encore, dit-il, ne va-il pas mal ainsi: aussi pouuons nous D transferer la fortune, en voulãt & nous accommodãt à ce qu'elle nous amene. Diogenes fut chassé de son pays en exil, encor a n'alla-il pas mal ainsi pour lui, car ce bannissement fut le commencement de son estude en philosophie. Zenon le Citieien auoit encore vne nauire marchande, & aiant nouuelles qu'elle estoit perie, charge » & tout, coulee à bas en pleine mer: Tu fais (dit-il) bien, fortune, de me rẽger à la rob- » be longue, simple, & à l'estude de philosophie. Qui nous empesche de les ensuiure en cela. Tu as esté debouté de quelque office public & magistrat que tu exerçois: Biẽ de par Dieu, tu viuras aux champs, faisant profiter tô biẽ. Tu pourchassois d'entrer en la maison & au seruice de quelque prince, tu en as esté escôduit: tu en viuras chez toy auec moins de peine & auec moins de danger. Au contraire, tu es entré en maniement d'afaires, où il y a grand labeur & grand souci: l'eau chaude du bain ne reconforte pas tant les membres lassez, comme dit Pindare,

v. Comment il se faut aider de la raison, pour paruenir à la tranquillité de l'esprit.

Dextre application du dire de Theodorus, surnommé le Atheiste.

vi. Le premier conseil pour paruenir à ce repos, est d'accommoder à nostre bien ce dont l'aduersité semble se vouloir seruir pour nous nuire.

1. Diogenes banni, & Zenon ayãt perdu ses biens en deuienent meilleurs: & pourtant on les doit ensuiure en cela.

E

L'eau chaude ne reconforte
Les membres las, de la sorte
Que la gloire, de se voir
Honneur & credit auoir,
Rend le labeur agreable,
Et la peine supportable.

2. A l'exemple de Platon, si lon perd la faueur des grāds, il se faut approcher de la philosophie.

T'est-il auenu quelque defaueur, ou quelque rebut par calomnie, ou par enuie? c'est vn bon vent en pouppe pour te remener droit à l'estude des lettres & de la philosophie, comme fit Platon, quand il fit naufrage de la bonne grace de Dionysius le tyran. Pourtant n'est-ce pas vn moié de petite importāce, pour mettre son esprit en repos, que de cōsiderer les grands, s'ils se sont point emeus & troublez de pareil accident: comme, Ce qui te mescontēte, est-ce que tu ne peux auoir enfans de ta femme? regarde combiē il y a d'Empereurs Romains, dont nul n'a laissé l'empire à son fils. Es tu fasché de te voir pauure? Et à qui des Thebains aimerois-tu mieux ressembler qu'à Epaminondas, & des Romains qu'à Fabricius? T'a lon violé ta femme? N'as-tu donc pas leu ceste inscription qui est en la ville de Delphes, au temple d'Apollo, sur l'offrande qu'Agis y donna, F

3. Si tu es sans mesnage, ou pauure, ou si ta femme ou ta fille t'a fait tort, considere plusieurs grands Empereurs Romains, Epaminondas, Fabricius, Agis, le philosophe Stilpon.

De terre & mer Agis Roy couronné,
M'a pour offrande à ce temple donné.

& n'as tu pas entendu comme Alcibiades luy corrompit sa femme Timæa, & comme tout bas entre ses femmes elle mesme appelloit le fils qu'elle en eut, Alcibiades? mais pourtant, cela n'engarda point qu'Agis ne deuinst le plus grād & plus glorieux homme de toute la Grece en son temps. Ni semblablement la fille de Stilpon pour estre impudique, n'empescha point qu'il ne vescust aussi ioyeusement, comme autre philosophe qui fust de son temps, ains, comme vn Metrocles philosophe Cynique lui eust reproché? Cela, respondit-il, est-ce ma faute, ou la faute d'elle? Metrocles respondit, La faute en est à elle, & l'infortune en est à toy. Comment dis-tu cela, repliqua Stilpon, les fautes ne sont ce pas cheutes? ouy vrayement, respondit l'autre. Et les cheutes, poursuiuit Stilpon, ne sont-ce pas malencontres? Metrocles le cōfessa. Et les mal-encontres ne sont-ce pas infortunes pour ceux à qui elles auienent? Par ceste douce & philosophique progression de point en point, il lui monstra & prouua que tout son reproche & sa maledicēce n'estoit autre chose que l'aboy d'vn chien. G

VII. Le second, est que nous ne prenons pas tousiours les choses au pis, pour nous ennuyer & despiter si les autres ne sont pas si vertueux que nous desirerions bien.

Et au contraire, la plus part des hommes ne se fasche & ne s'irrite pas seulement pour les vices de leurs amis, ou de leurs domestiques & parens, mais aussi de leurs ennemis mesmes: car les conuices, les courroux, les enuies, les malignitez, les ialousies, acompagnees de rancunes, sont taches de ceux qui les ont, mais toutefois elles faschent & irritent ceux qui ne sont pas sages, ne plus ne moins que les soudaines choleres des voisins, la fascheuse cōuersation de nos familiers, & les malices des seruiteurs de ce qu'on leur commet à faire, desquelles il me semble que tu t'emeus & te troubles autant que de nulle autre chose, faisant en cela comme les medecins que descrit Sophocles, H

Lauans l'amere humeur de la cholere
Auec le ius de quelque drogue amere,

Raison pertinente de cela.

en t'aigrissant & te courrouçant à l'encontre de leurs passions & imperfections sans grand propos, à mon auis: car les negoces dont lon a commis à ta foy le gouuernement, ne s'administrent pas coustumierement par entremise de personnes de mœurs simples & droites, comme par instrumens aptes & idoines, ains le plus souuent scabreuses & tortues. Or de les redresser, ne pense pas que ce soit office ni entreprise autrement facile à faire: mais si en te seruant d'eux, comme estans nez tels, ne plus ne moins que les chirurgiens se seruent des tire-dens & des agraphes à ioindre les leures des playes, tu te monstres gracieux, & traitable autant que l'afaire

le

A le pourra comporter, certainement tu ne receuras pas tant de mescontentement & de desplaisir de la mauuaistié & piperie d'autrui, comme de contentement & de plaisir de ta propre disposition : & en estimant que tels ministres font ce qui leur est propre & naturel, ne plus ne moins que les chiens quand ils aboyent, tu te garderas d'amasser plusieurs ennuis & fascheries, lesquelles ont acoustumé de couler, cōme en vne fosse & en vn lieu bas, à telle pusillanimité & imbecillité, qui se remplit des maux d'autrui. Car veu qu'il y a des Philosophes qui reprenent la pitié & compassion que lon a des hommes miserables & calamiteux, comme estant bien bon de donner secours à leur misere & calamité, mais non pas de condouloir & compatir, ni mesme fleschir auec eux : & qui plus est encore, veu que les mesmes Philosophes ne veulent pas, si nous apperceuōs que nous pechions, & que nous soyōs mal conditionnez en quelque vice, que pour cela nous nous en contristions ni nous en faschions, ains que nous le corrigions & emendions, sans autrement B nous en fascher ne douloir : considere combien y a peu de raison de nous contrister & ennuyer, pour ce que tous ceux qui ont afaire à nous, ou qui nous hantent, ne sont pas si honnestes ne si gens de bien comme ils deuroient. Mais donnons nous garde, ami Paccius, que ce ne soit pas tant la haine de meschanceté en general, que l'amour de nous mesmes en particulier, qui nous face ainsi detester & redouter la malice de ceux qui ont afaire à nous : car l'estre quelquefois trop vehementement affectionné enuers les afaires, & les appeter & poursuiure plus chaudement qu'il ne faut, ou bien au contraire, estre degousté & les desestimer, engendrent en nous des souspeçons & des impatiences & malaisances enuers les personnes, qui nous dōnent des apprehensions, qu'il nous semble que lon nous a priuez de ceci, ou que lon nous a fait tomber en cela, mais celui qui s'est acoustumé de se comporter doucement & modereement enuers les afaires, en est bié plus gracieux & plus aisé à negocier auec les personnes. Et pour ce reprenons derechef le propos des afaires & C des choses : car ainsi comme quand on a la fieure, toutes choses que lon prend semblent au goust desagreables & ameres : mais quand nous voyons que les autres qui en prennent de mesmes, ne les trouuent point mauuaises, alors nous ne blasmons plus ny le breuuage, ny la viande, ains la maladie seulement : aussi cesserons nous d'accuser & porter impatiemment les afaires, quand nous en verrons d'autres qui les receuront gayement & ioyeusement. Parquoy quand il nous auiendra quelque sinistre accident contre nostre volonté, il sera bon pour maintenir nostre esprit en tranquillité, de ne laisser pas en arriere nos bonnes & heureuses auētures, ains en les meslant les vnes auec les autres, effacer ou obscurcir les mauuaises par la cōference des bonnes. Mais à l'opposite, nous refaisons & recontortons bien nos yeux offensez du regard des couleurs trop viues & trop brillantes, en les iettant sur des fleurs & sur de la verdure, & nous tendons nostre pensee à choses douloureuses, & la cōtrai- D gnons de s'arrester & demeurer en la cogitation des fortunes aduerses, & tristes, en l'arrachant à force, par maniere de dire, de la souuenance des bonnes & prosperes, combien que lon pourroit bien pertinemmēt transferer à ceste matiere le propos qui autrefois a esté dit à l'encontre du curieux : Pourquoy est-ce, homme tres-enuieux, que tu as les yeux si aigus à voir le mal d'autrui, & si ternis à voir le tien propre? Pourquoy est-ce aussi, beau Sire? que tu regardes si ficheement, & rends tousiours manifeste & recent ton mal, & iamais n'appliques ta pensee aux biens qui te sont presens, ains comme les ventouses & cornets attirent ce qu'il y a de pire en la chair, aussi amasses tu à l'encontre de toy-mesme ce qu'il y a de plus mauuais en toy: ressemblant proprement au marchand de Chio, lequel vēdant aux autres grande quantité de bien bon vin, alloit par tout cerchant & goustant pour en trouuer d'aigre pour son disner : aussi y eut-il vn seruiteur, qui estāt interrogué qu'il auoit laissé son maistre faisant, Aiant, dit-il, beaucoup de biē, il cerche du mal : aussi

Similitudes, pour l'esclaircir.

Autre confirmation prinse de l'opinion des Stoiques, & proprement accommodee par l'auteur à son intention.

D'où vient en plusieurs personnes ce naturel chagrin & hargneux que lon y remarque.

VIII. Troisiesme conseil, que parmi nos fascheuses auentures nous meslions le souuenir des bonnes, ne nous priuant pas du biē & de la consolation que nous pourrions auoir en main.

Il magnifie ce conseil en exaggerant la faute que plusieurs commettent en arrestant continuellement leur pensee à choses fascheuses sans vouloir se souuenir des bonnes & plaisantes.

Plaisant exemple à ce propos.

la plus part des hommes passant par dessus les choses bonnes & desirables qu'ils ont, E
s'attachent aux mauuaises & fascheuses. Mais ainsi ne faisoit pas Aristippus, ains estoit tousiours dispos à se souleuer & alleger en toute occurrence qui se presentoit, en se rangeant à la balance qui montoit à mont, car aiant vn iour perdu vne belle terre, il s'adressa à l'vn de ses familiers qui faisoit le plus de mine de s'en condouloir « & cõtrister auec lui. Vien ça, dit-il, n'as tu pas vne petite metairie seule: & moi, n'ay- « ie pas encore trois autres belles terres? l'autre luy aduoüa, que si. Pourquoy donc « n'est-il raisonnable de se condouloir auec toy, plustost qu'auec moy? car c'est vne fureur de se douloir de ce qui est perdu, & ne s'esiouir pas de ce qui est sauué: ains faire comme les petis enfans, ausquels si lon oste vn seul de beaucoup de leurs petis iouëts, par despit ils quassent tous les autres, & puis pleurent & crient à pleine teste: au cas pareil, si la fortune nous trouble en quelque chose, nous rendons toutes les faueurs qu'elle nous fait d'ailleurs inutiles & vaines à force de nous plaindre & de nous tourmenter. MAIS qu'est-ce que nous auons, me dira quelqu'vn? & qu'est- F
ce que nous n'auons pas plus tost, faut-il dire? l'vn a honneur, l'autre belle maison, l'autre femme hõneste, l'autre vn vray ami. Antipater le philosophe natif de la ville de Tarse, estant proche de sa fin, & rememorant les biens & heurs qu'il auoit eus en sa vie, n'oublia pas à y comprendre & cõpter l'heureuse nauigation qu'il auoit euë à venir de la Cilicie à Athenes, mais encore ne faut-il pas omettre les choses qui nous sont communes auec plusieurs, ains les tenir en quelque compte, & nous esiouir de ce que nous viuons, que nous sommes sains & dispos, que nous voyons le Soleil, qu'il n'y a point de guerre, qu'il n'y a point de sedition, ains que la terre se laisse labourer, la mer nauiguer à qui veut, sans dãger: qu'il est loisible de parler, & de se taire, se mesler d'afaires, ou de se reposer: & si en aurons encore le repos de l'esprit plus asseuré, ces choses là nous estans presentes, si nous nous les figurons en nostre pensee absentes, en nous ramenant en memoire souuent, cõbien la santé est regrettee & souhaittee de ceux qui sont malades, & la paix de ceux qui sont affligez de guerre, G
combien il est desirable d'acquerir authorité si grande, & de tels amis à vn homme estrãger & inconu en vne telle ville: & au contraire, quel regret c'est de les perdre apres qu'on les a acquis, parce qu'vne chose ne peut pas estre grande ni precieuse alors que nous la perdons, & de nulle valeur alors que nous la possedons, & en iouïssons, car le non estre ne lui peut adiouster ne pris ne valeur: ni ne faut pas que nous possedions ces choses comme grãdes, en tremblant tousiours de peur de les perdre & d'en estre priuez, & cependant quãd nous les auons les mettre en oubli & les mespriser cõme choses de peu d'importance, ains en vser cependant qu'on les a, & prendre plaisir à en iouïr, à celle fin que s'il auient qu'on les perde, qu'on en supporte la perte plus doucement. Mais le plus grand nombre des hommes est bien d'auis, comme disoit Arcesilaüs, qu'il faut suiure de l'œil & de la pensee les poëmes, les tableaux, les peintures & statues d'autrui, pour les bien contempler par le menu de poinct en poinct, & de bout en bout: mais quant à leur vie & à leurs mœurs, où il H
y a beaucoup de choses bien laides à voir, ils les laissent là, en regardãt tousiours dehors les honneurs, les auancemens & fortunes des autres, comme font les adulteres les femmes d'autruy, en mesprisant cependant les leurs propres. Et toutefois c'est vn poinct de grande importance, pour bien mettre son esprit à repos, de se considerer principalement soy-mesme, son estat, & sa condition, ou pour le moins contempler ceux qui sont au dessous de soy, non pas comme font plusieurs qui se comparent tousiours à ceux qui sont au dessus d'eux: cõme, pour exemple, les serfs qui ont les fers aux pieds iugent bien-heureux ceux qui sont desliez, & les serfs desliez, les libres: ceux qui sont libres, les citoiens: les simples citoiens, les riches: les riches bourgeois, les grans princes & seigneurs: les Princes, les Roys: & les Roys finalement, les Dieux, desirans par maniere de dire pouuoir tonner & esclairer: & par ce moien

Autre exemple notable d'Aristippus.

Belle similitude.

IX. *Quatriesme, que nous deuons peser & estimer nos biens tant particuliers que communs, beaucoup plus que tous les maux qui nous sauroient auenir.*

Denombrement de plusieurs biens communs à tous.

Des biens dõt nous iouissons durant les afflictions de plusieurs.

Comment il faut vser de la prosperité & de l'aduersité.

Stupidité estrange de la plus part des hommes.

X. *Le cinquiesme, de faire comparaison de son estat auec celuy de nos prochains qui sont au dessous, & non pas au dessus de nous, comme la pluspart a acoustumé de faire.*

E ce moien estans ainsi tousiours indigens de ce qui est au dessus d'eux, ils ne iouissent iamais du plaisir de ce qui est en eux:

Des grands thresors de Gyges ie n'ay cure,
Et ne fut onc mon cœur de la picqueure
De conuoitise attaint ni enuieux
De s'esgaler aux œuures des hauts Dieux,
De royauté grande point ie n'affecte,
Ma veuë est trop pour cela imparfaite.

Exemple de continence & contentement.

C'estoit vn Thasien qui disoit cela: mais vn autre qui sera ou de Chio, ou de Galatie, ou de Bithynie, ne se contentera pas d'auoir sa part d'hóneur, de credit & d'authorité en son pays parmi ses citoyens, ains plorera s'il ne porte l'habit de Senateur & Patrice: & s'il a loy de le porter, s'il n'est Præteur Romain: & s'il est Præteur, s'il n'est Consul: & s'il est Consul, s'il n'a esté le premier proclamé: mais tout cela qu'est-

Exemple de mescontentement & de misere estrange.

F ce, sinon amasser des occasiós affectees d'ingratitude enuers la fortune, en se punissant & se chastiant soy-mesme? Mais celuy qui est sage, & qui a bon sens & bon entendement, s'il y a quelqu'vn entre tant de milliers d hommes que le Soleil regarde,

Descriptiõ notable du contentement & comportement de l'homme sage.

Et qui des fruicts de la terre viuons,

qui soit ou plus honoré ou plus riche que lui, pour cela il ne se retire pas incontinent à part plorant & se laissant aller, ains tire outre son chemin, en benissant & remerciant sa fortune, de ce qu'il vit plus honorablement & plus à son aise qu'vn million de milliós d'autres. Car il est bien vray qu'en l'assemblee des ieux Olympiques on ne choisit pas ceux à qui lon a à combatre pour gaigner le pris: mais en la vie humaine les afaires sont tellement composez, qu'ils nous donnent moien de nous vanter d'estre au dessus de plusieurs, & d'estre plus tost enuiez que de porter enuie à d'autres, si d'auenture l'on n'est si presomptueux, que de se parangonner à vn Briareus, ou à vn Hercules.

Il n'y à homme au monde qui n'ait grande occasion de estre content.

Quand donc tu auras beaucoup estimé, comme grand G seigneur, vn que tu verras estre porté en vne litiere à bras, baisse vn petit tes yeux, & regarde ceux qui le portét sur leurs espaules: & apres que tu auras reputé bien-heureux ce grand Roy Xerxes, pour auoir passé le destroit de l'Hellespont sur vn pont de nauires, considere aussi ceux à qui lon faisoit à coups de baston couper & cauer le mont Athos, & ceux à qui lon coupa les aureilles & le nez, par ce que la tourmente auoit rompu ledit pont de vaisseaux: & quand & quand imagine en toy-mesme quel est leur pensement, & combien ils reputent ta vie & ta condition heureuse au pris de la leur.

Exhortation conuenable à ce propos à toutes sortes de gens.

Socrates ayant oui dire à quelqu'vn de ses familiers, Ceste ville est merueilleusement chere, le vin de Chio couste dix escus, la pourpre trente escus, la chopine de miel cinq drachmes: il le prit & le mena aux boutiques où lon vendoit la farine, demi picotin pour vn obole, à bó marché: & puis là où lon vendoit les oliues, vn picotin pour deux doubles, bó marché: puis en la fripperie où lon védoit les habits, vn saye pour dix drachmes, bon marché: on vit donc à bon marché en ceste H ville.

Confirmation de ce que dessus par le dire notable de Socrates.

Aussi nous, quand nous entendrons quelqu'vn qui dira, que nostre estat est petit, & nostre fortune basse, dautant que nous ne serons point Consuls, nous ne serons point Gouuerneurs de prouinces, nous lui pourrons respódre: mais au contraire, nostre estat est hónorable, & nostre vie bié-heureuse, dautát que nous ne demandons point l'aumosne, nous ne sommes point portefais, nous ne gaignós point nostre pain à flatter. TOVTEFOIS pource que nous sommes venus à telle folie pour la pluspart, que nous acoustumons à viure plus tost aux autres qu'à nous mesmes, & que nostre nature est corrompue d'vne si impuissante ialousie, & si grande enuie, qu'elle ne se resiouit pas tant de ses biens propres, comme elle se contriste de ceux d'autruy: ne regarde pas seulement ce qu'il y a de reluisant & de renommé en ceux que tu admires, & que tu estimes tant heureux, mais en te baissant, & entreouurant vn petit, par maniere de dire, le rideau, & le voile d'aparence, & d'opinion,

XI. *Le sixiesme conseil pour mettre nostre esprit en paix, est de considerer les malheurs meslez parmi le bon heur des grands & riches que nous admirons tant, & à la condition desquels nous portons telle enuie que nous en perdons le repos.*

qui les couure, entre au dedans, & tu y verras de grans trauaux & de grans ennuis E & fascheries. Au moien de quoy Pittacus, ce personnage tant famé & renommé pour sa vaillance, sa sagesse, & sa iustice, festoyoit vn iour quelques siens amis estrágers: sa femme qui suruint sur le milieu du banquet, en estant courroucee renuersa la table auec tout ce qui estoit dessus: les estrangers en furent tous honteux, mais lui n'en fit autre chose que dire, Il n'y a celui de nous qui n'ait en soy quelque defaut, « mais quant à moy, ie n'ay que ce seul poinct, de la mauuaise teste de ma femme, qui « me garde d'estre autrement en tout & par tout tres-heureux. «

1. Confirmatió par la moderation qui reluit en Pittacus.

2. Autre confirmátion es plaintes faites au nom des riches, dedans les Comedies qui sont les peintures de la vie humaine.

Tel au dehors en public semble heureux,
Qui, porte ouuerte, au dedans malheureux
Se treuue: en tout sa femme est la maistresse,
Elle commande, elle tanse sans cesse:
Il a plusieurs causes de se douloir,
Ie n'en ay point qui force mon vouloir. F

Il y a plusieurs telles hargnes secrettes en ceux qui sont riches, en ceux qui tienēt les grans lieux, voire aux Roys mesmes, que le vulgaire ne conoit pas, pourautant que la pompe & le bombant les cache:

3. Troisiesme confirmation en refutant la fausse opinion que plusieurs ont de la felicite des riches.
Iliad. liu. 3.

Fils d'Atreus, heureux sans tare aucune,
Comblé de biens, enfant de la fortune.

Tout cela n'est que commemoration de beatitude exterieure, à cause des armes, des cheuaux & des gens de guerre qu'il auoit autour de luy: mais la voix de ses passions procedant du dedans, dement ceste vaine opinion-là,

4. Quatriesme, prinse de la confession des plus grāds.
Iliad. liu. 2.

Iupiter a ma douloureuse vie
A vn destin miserable asseruie. Et cest autre,

Euripide en la tragedie d'Iphigenie.

O que tu es, vieillard, bien fortuné,
A mon aduis, toy, & quiconque né
En petit lieu sans danger & sans gloire G
As acheué la vie transitoire.

Conclusion de ce point.

On peut donc par telles meditations espuiser vn peu de la plaintiue querimonie à l'encontre de la fortune, qui tousiours raualle & desestime sa propre condition, en haut louant & exaltant celle des autres. MAIS ce qui nuit autant que chose qui soit à ceste traquillité desprit, c'est quand on a les eslans de la volóté demesurez, & disproportionnez à la puissance, comme quand on prend des voiles plus grandes que ne requiert la nauire, & que lon se promet en ses desirs & en ses esperances plus que lon ne doit, & puis quand on void à l'espreuue que lon n'y peut paruenir, on s'en prend à la fortune, & en accuse lon sa destinee, & non pas sa propre folie: car ni celui qui voudroit tirer vne flesche auec vne charrue, ou courir vn lieure auec vn bœuf, ne se pourroit dire malheureux, ne celui qui voudroit prendre les cerfs auec vne seinne ou auec vn verueu, ne pourroit accuser la mauuaise fortune de lui estre contraire, mais bien faut-il qu'il condamne sa propre temerité & folie de vouloir attéter cho- H ses impossibles: duquel erreur la principale cause est le fol & aueuglé amour de soi-mesme, qui rend les hōmes amateurs des premiers lieux, opiniastres en toutes choses, & voulant tout pour eux insatiablement, sans iamais estre contents: car non seulement ils veulent estre riches ensemble & sauans, dispos, robustes, & plaisans, les mignōs des Roys, les gouuerneurs des villes, mais encore s'ils n'ont les meilleurs chiens, les plus vistes cheuaux, les cailles, & les cocqs les plus courageux au combat, ils ne peuuent auoir patience. Dionysius l'aisné ne se contentoit pas d'estre le plus grand & le plus puissant tyran qui fust de son temps, mais pour autant qu'il n'estoit pas meilleur Poëte que Philoxenus, & qu'il ne sauoit pas si bien discourir comme Platon, il s'en indigna & s'en irrita si aigrement, qu'il en ietta l'vn dedans les carrieres où lon mettoit les criminels & serfs de peine, & en enuoya vendre l'autre comme

XII. Le septiesme, est qu'il faut mettre borne conuenable à ses desirs, esperāces & efforts.

1. Confirmation, par plaisantes comparaisons.

2. Par la consideratió de la source des desreiglez desirs de nostre vie.

3. Par l'exemple de Dionysius l'aisné, qui vouloit estre le plus grád Seigneur & le plus docte poete de son temps.

A me esclaue en l'isle d'Ægine. Alexandre le grand n'estoit pas ainsi, car estant auerti que Brisson le coureur, auquel il couroit en carriere, à qui gaigneroit le prix de vistesse, s'estoit faint en sa course, il s'en courroucea bien asprement à luy: & pource fait sagement Homere, car ayant dit d'Achilles,

4. Par la consideration de l'exemple contraire en Alexandre le grand.

Iliad. liu. 18.

Tel que des Grecs, sans autrui blasonner
Nul ne se peut à lui parangonner,

il adiouste incontinent apres,

Au fait de Mars, car quant à l'eloquence,
Il y en a de plus grande excellence.

Megabysus vn grand seigneur de Perse alla vn iour en la boutique d'Apelles, là où il peignoit: & comme il s'entremist de parler de l'art de la peinture, Apelles lui ferma la bouche dextrement en lui disant: Tandis que tu as gardé silence, tu semblois estre quelque chose de grand, à cause de tes chaines & carquans d'or, & de ta robbe

5. Par la reprimende qu'Apelles ne proprement à Megabysus.

B de pourpre: mais maintenant il n'est pas de ses petis garçõs là qui broyét l'ochre qui ne se mocquent de toy, voiant que tu ne sais ce que tu dis. Neantmoins aucuns d'iceux estiment que les Philosophes Stoïques se iouent & se mocquent quand ils leur entendent dire, que le Sage, selon leur opinion, est non seulement prudent, iuste, & vaillãt, mais aussi qu'ils l'appellent orateur, capitaine poëte, riche, & Roy mesme: & eux cependant veulent bien auoir toutes ces qualitez-là, & s'ils ne les ont, ils en sont desplaisans. Et toutesfois entre les Dieux l'vn a sa puissance en vne chose, l'autre en vn autre: & pource est l'vn surnommé Enyalius, c'est à dire, belliqueux: l'autre Mantôus, c'est à dire, prophetique: l'autre Cerdôus, c'est à dire, gaignant à trafiquer: & Iupiter renuoye Venus aux licts & chambres nuptiales, non pas à la guerre, comme ne luy appartenant pas de se mesler des armes. IOINT qu'il y a de ces qualitez là que nous affectons & où nous pretendons, qui ne peuuent estre ensemble, parce qu'elles sont contraires les vnes aux autres: comme l'exercice d'e-

6. En picquãt dextrement les Stoïques il condamne ceux qui ne se contentent iamais, s'ils ne sont par dessus tous les autres, & les refute par l'exéple des dieux mesmes, qui se contentent chascun de sa puissance particuliere.

XIII. *Le huitieme, que nous considerions que nous ne pouuons pas tout faire, qu'il y a beaucoup d'entreprises incompatibles, que nos corps & esprits ne sont propres à toutes peines: & qu'il suffit de bien faire nostre deuoir en nostre vocation.*

C loquence & les arts mathematiques ont besoin de repos & de loisir, & au contraire, le credit au gouuernemét & la faueur des Princes, ne s'acquierent pas sans s'empescher d'afaires, & sans assiduité grande à faire la cour: comme le manger beaucoup de chair & boire force vin rendent le corps fort & robuste, & l'ame imbecille: & le soin continuel d'amasser argent, & de le conseruer, augméte les richesses: & au contraire le mespris & contemnement des biens terriens est vn grand entretien pour l'estude de la philosophie. Et pourtant toutes choses ne conuienent pas à tous, ains faut, en obeissant à la sentence d'Apollo Pythique, aprendre à cognoistre soy-mesme, & puis vser de soy, & s'adonner à ce à quoy lon est né, & non pas forcer la nature, en la tirant par les cheueux, en maniere de dire, tantost à vne imitation de vie, & tantost à vne autre.

1. D'autant qu'il ne faut pas se mesconoistre ni forcer nature.

Le cheual est pour seruir à la guerre,
Pour la charrue à labourer la terre
D *Il faut le bœuf: le daulphin court volant*
Iouxte la Nef en pleine mer cinglant:
Le fier sanglier, qui de tuer menasse,
Hardi leurier trouue qui le terrasse:

mais celuy qui se courrouce, & se fasche: qu'il n'est tout ensemble lyon de montaigne se fiant à sa force, & vn petit chien de Malthe nourri au giron d'vne riche vefue, c'est vn fol insensé: & de rien plus sage n'est celui qui veut ressembler à Empedocles, ou à Platon, ou à Democritus, escriuant de la nature du monde, & de la verité des choses, & quant & quant entretenir & coucher auec vne riche vieille comme Euphorion: ou bien, boire & iouër auec Alexandre le grand, comme faisoit vn Medius: & qui se despite & desplait de ce qu'il n'est estimé pour ses richesses, comme Ismenias, & pour sa vertu, comme Epaminondas. Mais les coureurs ne se tour-

2. Pource que c'est vn penser ridicule & vn trauail inutile de vouloir ioindre ensemble des choses incompatibles.

3. C'est chose honneste & raisonnable de se contenter de sa condition.

mentent pas de ce qu'ils n'ont les couronnes des luicteurs, ains se contentent & s'es- E
4. Celui fait beaucoup qui s'acquitte fidelement de sô devoir en sa vocation, & qui se contente d'auoir la côscience bonne. iouissent des leurs. Sparte t'est escheute, mets peine de l'orner, comme dit le commun prouerbe: & suiuant le dire de Solon,

Ce neantmoins changer nostre bonté
Nous ne voudrions à leur meschanceté:
Car la vertu est ferme & perdurable,
Et la richesse incertaine & muable.

5 Il faut aussi prendre garde aux belles sentences & graues auis des sages, qui aidét beaucoup à la conduitte de nostre vie. Straton le philosophe naturel, entendant que son concurrent Menedemus auoit beaucoup de fois plus d'auditeurs & de disciples que luy: Quelle merueille est-ce, dit-il, s'il y a plus de gens qui veulent estre lauez que huilez? c'est à dire qui aiment mieux viure mollement à leur plaisir, comme leur maistre Menedemus, que durement & austerement, comme ie les enseigne? Et Aristote escriuant à Antipater, Il ne " faut pas, dit-il, qu'Alexandre seul se magnifie de ce qu'il commande à grand nôbre " d'hommes: mais aussi, & non pas moins, ceux qui ont la creance & opinion telle F qu'il faut, des Dieux. ceux qui exaltent ainsi leur estat, ne seront iamais enuieux de ce- " lui des autres. Et maintenant nous ne requerons pas que la vigne porte des figues, ni "

6. Comme nous ne condamnôs pas les creatures qui demeurent en leur naturel & le suiuét: aussi ne deuôs nous pas nous condamner nous mesmes, si nous n'auons pas ensemble tous les auantages des autres hommes. que l'oliuier porte des raisins, mais nous si nous n'auôs tous les auantages ensemble & des riches, & des doctes, & des guerriers, & des philosophes, & des flatteurs & plaisans, & des hommes libres & francs, & des despensiers & des espargnans, nous nous calomnions, & sommes ingrats enuers nous mesmes, & mesprisons nostre vie côme indigente & necessiteuse. Mais outre cela, nous voions que la nature mesme nous admoneste: car ainsi comme elle a preparé aux bestes brutes diuers moiens de se paistre & nourrir, & n'a pas fait que toutes deuorassent la chair, ou toutes vescussent de grains, & de semences, ne toutes fouillassent les racines: aussi a elle donné aux hômes plusieurs sortes de nourriture: les vns viuét de leur bestail, les autres du labourage, les autres de la volerie, les autres de la pescherie. Et pourtant faut-il que chascun choisisse la maniere qui est plus sortable à sa nature, & qu'il l'exerce & la suyue, & ne G conuaincre pas le Poëte Hesiode d'auoir defectueusemét parlé & non pas assez dit,

Au premier intitulé les œuures.

Et le potier au potier porte enuie,
Et le maçon au maçon.

7. Pour le dernier, que ce mescontentement nous plonge à la parfin en vne misere extreme. Car non seulement nous sommes enuieux de ceux qui sont de mesmes estats & mesmes meurs que nous: mais il y a ialouzie entre les riches & les sauans, entre les riches & les nobles, entre les aduocats & les rhetoriciens, voire iusques là, que des personnes libres & de noble maison aurôt enuie sur vn ioueur de Comœdies qu'ils verront auoir plaisamment reüssi en vn Theatre, & sur des baladins ou des valets qu'ils entendront estre bien venus & en grand credit es cours des Princes & des Roys, les reputans heureux iusques à vne pasmoyson d'esbahissement, & iusques à s'en desplaire à eux mesmes & s'en troubler grandement.

XIIII. *Le neufuiesme, puis que nous auôs en nous mesmes les thresors de contentement & de mescontentement, c'est raison que nous puisions du meilleur, & iouissions du bien present, sans auoir trop l'esprit tendu à l'auenir.* Mais qu'il soit ainsi, que chascun de nous ait en soy-mesmes les thresors de contentement, & de mescontentement, & que les tonneaux des biens & des maux ne soient pas sur le sueil de l'huis de H Iupiter, côme dit Homere, mais bien en l'ame de chascun de nous, les diuerses passions le donnent assez à conoistre: car les fols & mal-auisez negligent & laissent aller sans en iouir les biens qu'ils ont presens, tant ils ont tousiours l'esprit tendu du souci de l'auenir: & les sages rememorent si viuement ceux qu'ils ont desia passez, qu'ils se les ramenent, & s'esiouissent comme s'ils estoient encore presens, car le present ne se laissant toucher à nous que par vn bien petit moment de temps, & fuyant aussi tost nostre sentiment, semble aux fols n'estre point nostre, & ne nous appartenir point: ains comme ce cordier là, que lon peint en la description des en-

A qui ressemblent ceux qui font du contraire. fers, laisse consumer à vn asne paissant aupres de lui, autant de corde de genest, comme il en peut plier & tordre: aussi l'oubliance de plusieurs, ingrate & sans aucun sentiment, venant à recueillir & deuorer quand & quand, & faire esuanouir

toute

A toute action honneste, tout office de vertu, tout agreable passe-temps, tout deduit, & toute amiable conuersation, ne permet pas que la vie soit vne & mesme, le passé demeurát enchainé auec le present, ains diuisant la iournee d'hier d'auec celle d'aujourd'hui, & celle d'auiourd'hui d'auec celle de demain, met tout ce qui a esté auec ce qui ne fut oncques, en en faisant perir toute souuenãce. Ceux qui aux escholes & disputes des Philosophes ostent toutes augmentations, disans que la substance coule continuellement, font de paroles vn chascun de nous à toute heure autre & autre que soy-mesme: mais ceux-ci, à faute qu'ils ne peuuent retenir en leur memoire le passé, ni le comprendre & arrester, ains le laissent tousiours escouler, se rendent eux mesmes par effect & au vrai vuides & vains à chasque iour present, & dependans tousiours du lendemain, comme si ce qu'ils firent ou qu'ils eurent l'annee passee, ou nagueres, ou mesme hier, ne leur appartenoit en rien, & du tout ne leur fust oncques auenu.

Autre cõparaison, monstrãt combiẽ sont vuides de bon sens ceux qui ne pẽsent iamais comme il faut aux biens qu'ils ont receus par le passé.

CELA donc est l'vne des choses qui trouble l'æquanimité & tran-
B quillité d'esprit, & ceci encore plus, c'est que cõme les mousches, ne se peuuent tenir cõtre les endroicts des miroirs qui sont bien lissez, ains glissent, & au cõtraire elles s'attachét bien à ceux qui sont rabotteux & scabreux, & où il y a des graueures: aussi les hommes glissans dessus les auentures qu'ils ont eues gayes, ioyeuses & prosperes, s'attachent à la rememoration des aduerses & malplaisantes: ou plustost, ainsi que lon dit qu'au territoire de la ville d'Olynthe y a vn endroit qui est mortel aux escharbots, à raison dequoi il est aussi appellé Cantharolethron, pource que quand les escharbots y entrent vne fois, iamais ils n'en peuuent sortir, ains tournét & virét tant là dedans, qu'ils y meurent: aussi se laissans vne fois couler en la rememoration de leurs malheurs passez, iamais plus ils n'en veulent sortir, ni respirer, & au contraire, il faut faire comme quand on paint vn tableau, là où on cache dessous les couleurs brusques & mornes, & met-on au dessus les gayes & claires: car d'effacer du tout les mesaduentures, & s'en deliurer entierement, il n'est pas possible, pource que
C l'harmonie du mõde est composee de choses cõtraires, ne plus ne moins que d'vne lyre & d'vn arc, & n'y a rien du tout es choses humaines qui soit tout pur & net; ains comme en la Musique il y a des voix hautes & basses, & des sons aigus, & d'autres graues: & en la grammaire des lettres que lon appelle voyelles, & d'autres muettes, & n'est pas grammairien ni musicien qui hait & fuit les vnes & aime les autres, mais celui qui se fait seruir de toutes, & les mesler ensemble selon son art: aussi les afaires & occurrences humaines, aians des contrequarres les vnes auec les autres, dautant que comme dit Euripides,

XV. *Le dixieme, qu'il ne se faut point trop atacher à la souuenance des aduersitez passees.*

Plaisante comparaison pour mieux representer cela.

Remede contre la trop grande apprehension des aduersitez passees.

Belles similitudes pour representer l'estat de la vie humaine.

Iamais le bien n'est separé du mal,

ains y a ne say quelle meslange pour faire que tout aille bien, il ne faut pas descourager, ni se laisser aller par les vnes quand elles auiennent, ainsi faut faire comme les harmoniques & musiciens, en rebouchant tousiours la poincte des aduerses par la recordation des prosperes, & embrassant tousiours les bonnes auec les mauuaises
D fortunes, faire vne composition de vie bien accordante & propre à vn chascun: car il n'est pas ainsi comme disoit Menander,

Comment il faut vser & se seruir des sinistres auentures de la vie humaine.

Chascun de nous au iour de sa naissance
A d'vn bon ange aussi tost l'assistance,
Pour le guider tout le long de sa vie.

Mais plus tost, comme dit Empedocles, incontinẽt que nous venons sur terre, deux Dæmons & deux destins nous prenent & nous instituent:

Pource que l'opinion de Menander semble contrarier au conseil precedent, il la reiette & propose l'auis contraire d'Empedocles.

Là Chthonié est la fee terrienne,
Heliopé tournant la veuë sienne
Vers le Soleil, là Deris qui ses mains
Aime tousiours teindre au sang des humains,
Harmonie à la face riante,

Callisto belle, & Aeschra mal plaisante, E
Thoosa viste, & Dinaé qui tout
Ce qu'entreprendre elle oze méne à bout,
Nemertes blanche & nette comme yuoire,
Et Asaphie aussi l'obscure & noire.

XVI. L'onzieme, que nous deuons tellement nous preparer au mal aduenir: que cependant il ne le faut apprehender que par mesure & auec asseurance qu'il ne nous destournera de nostre deuoir.

tellement que nostre natiuité receuant les semences de toutes ces passions là meslees & confuses ensembles & pour ceste raison nostre vie en estant fort inesgale, l'homme de bon iugement & sage doit souhaiter & demander aux Dieux les meilleures, mais se disposer aussi à en attédre des autres, & à se seruir de toutes, en ostant de chascune ce qui y pourroit estre de trop. Car nõ seulemẽt celui qui se souciera le moins du demain, arriuera le plus ioyeusement à demain, ainsi que souloit dire Epicurus, mais aussi la richesse, la gloire, l'authorité & le credit resiouissẽt plus ceux qui moins redoutent leurs contraires: car le trop ardent desir que lon a de chascun d'icelles, imprimant aussi vne trop vehemẽte peur de les perdre, rend le plaisir de la iouissance foible & mal asseuré, ne plus ne moins qu'vne flamme qui est agitee du vent: mais celui à qui la raison donne tant de force, que de pouuoir dire, sans craindre ni trembler, à la fortune, F

Tu me peux bien oster quelque plaisir:
Mais peu laisser aussi de desplaisir,

Anaxagoras nous aprend quelle doit estre nostre apprehensions es maux present.

c'est celui qui plus ioyeusement iouit des biens quand ils sont presents, pour son asseurance, & pour ne redouter point la perte d'iceux, comme si c'estoit chose insupportable. Et en cela peut-on non seulement admirer, mais aussi imiter la disposition d'Anaxagoras en vertu, quand il entendit que son fils estoit trespassé, il dit, Ie sauois " bien que ie l'auois engendré mortel: & dire à chasque occurrence de malheurs fortuits, Ie sauois bien que i'auois des richesses transitoires, & non permanentes: Ie sauois bien que ceux qui m'auoient cõferé telle dignité, me la pouuoiẽt oster: Ie sauois bien que i'auois vne femme de biẽ, mais femme toutefois: & vn ami qui estoit homme, c'est à dire, animal de nature muable, cõme disoit Platon. Car telles preparatiõs, G

Le bien qui reuiẽt à ceux qui en prosperite se sont preparez à l'aduersité.

& dispositions, si d'auenture il nous arriue quelque cas contre nostre volonté, & non pas contre nostre attente, nous ostent tous tels regrets: Ie n'eusse iamais pensé, i'attendois bien autre chose, ie n'eusse iamais cuidé que telle chose eust peu auenir: qui sont comme battemens de cœur, & hastemens de pouls, & arrestent soudain toute furieuse emotion & trouble d'impatience.

Notable auertissemẽt de Carneades.

C'est pourquoy Carneades aux grans afaires auoit acoustumé de ramentéuoir aux hommes: que ce qui auient contre l'esperance ou attente, glisse facilement en desplaisir & douleur. Le Royaume de Macedoine n'estoit qu'vne petite partie de l'empire Romain, mais le Roy

Exemple d'iceluy en Perseus.

Perseus l'aiant perdu, lui-mesme regrettoit sa fortune, & de tout le monde estoit iugé tres-malheureux & tres-infortuné: au contraire, celui qui l'auoit vaincu, Paulus

Exemple contraire en Paulus Æmylius.

Æmilius, aiant remis entre les mains d'vn autre son armee, qui cõmandoit à la terre & à la mer, estoit couronné de chapeaux de fleurs, & sacrifioit aux Dieux, estant à H bon droit estimé de tout le monde bien-heureux: d'autant que l'vn sauoit bien qu'il auoit receu vne puissance, laquelle il lui faudroit rendre au bout de son terme: & l'autre en auoit perdu vne, qu'il ne s'attendoit pas iamais de perdre.

Odyss. liu. 17. & 19.

Exemple de tous les deux en Vlysses.

Le poëte mesme Homere nous donne bien à entendre, quel est ce qui arriue contre toute attente & esperance, quand il fait qu'Vlysses pleure pour la mort de son chien, & neantmoins estant assis aupres de sa femme qui pleuroit, il ne pleure point, dautant qu'il estoit là venu, aiant de longue main anticipé & domté par le iugement de la raison, son affection, & au contraire il estoit tombé à l'improuueu soudainement, contre son attente, en l'autre accident.

XVII. Le douzieme, consistãt en ce que nous deuons en nos aduersitez

Mais en somme, des choses qui nous auiennent contre nostre volonté, les vnes nous griefuent, & nous offensent par nature: les autres, & la plus part, par opinion & mauuaise acoustumance nous aprenons

à nous

A à nous en fascher. Et pource ne seroit-il pas mauuais d'auoir tousiours à main ce mot de Menander,

Il ne t'est rien de grief mal auenu,
Si tu ne sens t'estre mesauenu.

car comment, dit-il, te peut-il apartenir s'il ne touche ni à ton corps ni à ton ame? cóme pour exemple, la roture de ton pere, l'adultere de ta femme, la perte de quelque honneur ou de quelque preeminence, tous lesquels inconueniens peuuent arriuer à l'homme, que ni son corps ni son ame, pour leur presence, ne s'en porteront ia pis, ains seront en tresbon estat: & alencontre de ceux qui naturellement nous griefuent, comme sont les maladies, les trauaux, la mort & perte d'amis, ou d'enfans, il faut opposer vn autre mot du poëte Euripide,

Helas, mais quoy, helas cest infortune
Est chose à l'homme ordinaire & commune.

B car il n'y a raison ni remonstrance qui retiene tant la sensualité, quand elle glisse & se laisse emporter à ses affections, que celle qui lui ramentoit & reduit en memoire la commune & naturelle necessité, par le moien de laquelle l'homme, à cause de son corps, estát meslé & composé, expose ceste seule anse à la fortune, par où elle le peut prendre, au demeurant seur & asseuré en ce qui est le principal & le plus grád en lui. Demetrius aiant pris la ville de Megare demáda au Philosophe Stilpon, si on lui auoit point pillé quelque chose: Stilpon lui respondit, Ie n'ay veu personne qui emportast rien qui fust à moy: aussi quád bien la fortune nous auroit pillé & osté tout le reste, encor auons nous quelque chose en nous,

Qu'on ne sauroit n'emporter ne piller.

Et pourtant ne faut-il pas du tout rauaIler ni deprimer si fort la nature humaine, comme si elle n'auoit rien de ferme ni de permanent ou qui fust par dessus la fortune: ains au contraire sachant que c'est la pire & plus petite partie de nous, fresle & C vermoulue, par laquelle nous sommes suiets à la fortune, & que de la meilleure partie nous en sommes seigneurs & maistres, en laquelle sont situees & fódees les meilleures qualitez qui soient en nous, les bonnes opinions, les arts & sciences, les bons discours tendans à la vertu, lesquelles sont de substance incorruptible, & qui ne nous peut estre desrobee: faut que nous nous maintenions asseurez & inuincibles à l'auenir, disans à l'encontre de la fortune ce que Socrates dit à l'encontre de ses accu„sateurs Anytus & Melitus, adressant sa parole aux iuges: Anytus & Melitus me peu„uent bien faire mourir, mais de me porter dommage ils ne peuuent. Aussi la fortune me peut bien faire tomber en maladie, m'oster mes biens, me mettre en malegrace d'vn peuple ou d'vn prince: mais elle ne peut rendre meschant, ne couard, ni lasche & vil de cœur, ni enuieux celui qui est homme de bien, vaillant & magnanime, ne lui oster la disposition rassise de prudéce, de la presence de laquelle la vie de l'homme a tousiours plus grand besoin que la nauire n'a de la presence du pilote sur D la mer: car le Pilote ne sauroit pas quand il lui plait adoucir la tourmente, ni appaiser la violence du vent, ni gaigner le port toutes les fois qu'il luy en seroit bien besoin, ni constamment sans trembler attendre tout ce qui sauroit auenir, ains court fortune, tant qu'il ne desespere point pouuoir vser de son artifice,

Calant la voile tout à bas,
Tant que paroist vn peu le mas,
Par dessus la mer tenebreuse:

& lors il se sied tremblant & branlant de frayeur: mais la disposition de l'hóme prudent, outre ce qu'elle apporte serenité & tranquillité aux corps en dissipant, pour la plus part, les preparatifs des maladies par continence, sobre diæte, exercices & trauaux moderez, si encore du dehors il auient par fortune quelque commencement d'indisposition, comme s'il faloit à vn vaisseau passer par dessus vn rocher caché

nous persuader autant qu'il est possible qu'aucun mal ne nous est auenu: ce qui aussi est tres-veritable, attendu qu'il n'y a que vice & peché que nous deuons redouter, auquel si l'aduersité ne nous fait trebucher, nous ne pouuons prendre occasion d'icelle de gehenner & troubler nostre esprit.

1. La necessité commune & naturelle porte que nous soyons exposez à affliction.

2. La vertu, la sciéce, le contentemét ne nous peuuent estre ostez par les accidens de ceste vie, comme l'exemple de Stilpon le monstre, & pource que tels biens sont de substance incorruptible.

3. A l'exemple de Socrates, l'homme cométt peut despiter les accidens & aduersitez.

4. La prudence & le contentement sont les asseurez remedes à toutes difficultez & incommoditez tát de l'esprit que du corps.

sous l'eau, il le trauerse auec vn leger & habile trinquet, comme dit Asclepiades. E

XVII. Le treizieme, au mespris de la mort, le souuenir de laquelle apporte grand contentement & repos de l'esprit à l'hôme vertueux.

Mais si d'auenture il arriuoit quelque si grand incóuenient cótre toute esperance, que puissance humaine n'en peust venir à bout, le port prochain est, & se peut on sauuer à nage hors du corps, comme hors d'vn esquif qui fait eau: car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de viure, qui tient le fol attaché & lié au corps, lequel il tient estroittemét embrassé, comme fait Vlysses en Homere vn figuier sauuage de peur de tomber dedans le gouffre de Charybdis qui estoit au dessous.

Odyss. liu. 12.

Là où le vent ne le laisse amarer,
Et ne le seuffre aussi pas demarer,

1. Dautant que ce souuenir est fondé sur la consideratió de la nature de l'ame.

se desplaisant infiniement en l'vn, & redoutant effroyeement l'autre. Mais celui qui a tant soit peu de conoissance de la nature de l'ame, & qui discourt & considere en soy-mesme, que la mort auenant, il se fait vne mutation d'icelle en mieux ou pour le moins non en pis, certainement ce lui est vn grand entretien de repos & tráquillité en son ame de ne redouter point la mort: car qui peut, alors que la vertu & partie F propre à l'hôme est la plus forte, viure ioyeusement, & lors aussi que la contraire ennemie de la nature surmonte, s'en departir hardiment & sans crainte, en disant,

Euripides en la tragedie des Bacháttes.

Quand ie voudray, Dieu me deliurera:

2. Pource que la constante resolutió engloutit toutes considerations & pésees effroyables

que pourrions-nous imaginer qui peust aduenir de fascheux, de moleste, ni de turbulét à homme de telle resolution? Car celui qui peut dire, Ie t'ay preuenu, Fortune, & t'ay bouché toutes tes auenues, i'ay estouppe toutes tes entrees: celui-là ne s'asseure pas sur des barrieres, ni sur des portes fermees à clef, ni des murailles, ains sur des sentences philosophiques, & discours de raison, dont tous ceux qui le veulent sont capables, & ne les faut pas descroire, ni s'en desfier, ains plustost les admirer, & estimer auec vn rauissement d'esprit affectionné, en faisant preuue & experience de soy-mesme premierement es choses moindres, pour puis apres paruenir aux plus grandes, en ne fuyant & ne reiettant pas le soin & la diligence de bien cultiuer & exerciter son ame. Quoy faisant à l'auenture n'y trouuera lon pas tant de difficulté, G comme lon pense: car la mignardise de nostre ame s'arrestant tousiours à ce qui lui est plus aisé, & s'en refuyant incontinent de la cogitation des choses molestes & fascheuses, aux agreables & plaisantes, fait qu'elle demeure tendre & non exercitee à l'encontre de la delicatesse & de la douleur. Mais celle qui s'aprend par acoustumance, & s'exercite à soustenir l'apprehension d'vne maladie, d'vne aduersité, d'vn bannissement, & qui se parforce de combatre par raison contre chascun de tels accidens, trouuera par experience qu'il y a beaucoup de faulseté, de vanité, & d'imbecillité es choses que par erreur d'opinion on estime penibles, douloureuses & effroyables, ainsi que la raison le demonstre à qui veut s'arrester à discourir particulierement de chascune.

3. Dautant aussi que l'acoustumáce aux aduersitez rend finalement nostre ame inexpugnable & inuincible, voire lui fait mespriser la mort mesme.

XIX. Le quatorzieme consistant en la resolution de ne se destourner iamais de la vertu, & de conseruer tousiours la conscience pure.

Toutefois il y a encore plusieurs qui redoutent effroyeement ce dire de Menander,

Homme viuant affermer ne sauroit,
Tel cas iamais venir ne me pourroit, H

ne sachant pas combien sert à s'exempter de tout ennuy & toute fascherie, s'exerciter, à pouuoir regarder à yeux ouuerts à l'encontre de la fortune, & ne rendre point les apprehensions & imaginations en soy-mesme molles & effeminees, comme estant nourri à l'ombre, sous des esperances qui cedent & plient tousiours à leurs contraires, & ne se roidissent iamais alencontre de pas vn: mais nous pouuons aussi dire alencontre de Menander, Il est vray qu'homme viuant ne sauroit dire, Cela iamais ne m'auiendra: mais aussi pouuons nous dire, Tant que ie viue, iamais ie ne feray cela: ie ne métiray iamais: iamais ie ne tromperay, iamais ie ne fausseray ma foy: ie ne surprendray iamais personne: car cela estant en nostre puissance, n'est pas peu de moien, ains grand acheminement au repos de l'esprit: comme au contraire le remors de la conscience, Ie say que i'ay commis telle meschanceté, laisse, comme

Effects de la bonne conscience, dequoy l'auteur parle selon son sens.

vn

A vn vlcere en la chair, vne repentance en l'ame qui tousiours s'egratigne & s'ensan- Effects de la repentance.
glante elle mesme: car la raison oste & efface les autres tristesses, angoisses & dou-
leurs, mais elle engendre celle de la repentance, laquelle se mord auec honte, & se
punit elle mesme. Car ainsi cóme ceux qui tremblent de froid, ou bruslent de chaud Similitude monstrant que rien nō nous afflige tant que le vice qui gist dedans nous.
en fieure en sont plus affligez & plus tourmentez que ceux qui souffrét les mesmes
passions par causes exterieures de froideur d'hyuer, ou de chaleur d'esté: aussi les
mesaduentures fortuites & casuelles apportent des douleurs plus legeres, comme
venans du dehors. Mais quand on dit, Nul des autres n'en est à blasmer, i'en suis seul
cause: ce que lon a acoustumé de regretter & lamenter du fond du cœur, quand on
se sent coulpable de quelque crime, cela rend la douleur dautant plus griefue, qu'el-
le est conioincte à honte & infamie. Et pourtant n'y a il ni maison plantureuse, ni Au contraire la bonne conscience met l'esprit en repos.
quantite grande d'or & d'argent, ni dignité & noblesse de sang, ni grandeur d'estat
& office, ni grace ou vehemence de parler, qui apporte tant de serenité & de tran-
B quillité calme à la vie de l'homme, que d'auoir l'ame pure & nette de tous meschans
faits, volontez & conseils, & les mœurs qui sont la source, dont coulent toutes nos
honnestes & louables actions impollues, & non troublees ni infectees d'aucun vi-
ce: c'est ce qui leur donne vne efficace gaye: & comme diuinement inspiree auec
vne grandeur & fermeté de courage, & auec vne souuenance plus ioyeuse & plus
constante, que l'esperance que descrit Pindare, nourrice de la vieillesse: car ne plus
ne moins que les bouëttes où lon met l'encens, ainsi que disoit Carneades, encore
apres qu'elles sont vuides, retienent la bonne odeur longuement: aussi les bonnes Belle similitude des actions de l'hōme sage.
& honnestes actions sortans de l'ame de l'hóme sage, y laissent tousiours vne agrea-
ble & tousiours fresche recordation, par laquelle la ioye & liesse arrousee florit en
vigueur, & mesprise ceux qui lamentent & diffament ceste vie, comme si c'estoit
vne gehenne & lieu de tourmens, ou vn confinement où les ames fussent releguees
& bannies. Et ne puis que ie ne louë grandemét le propos de Diogenes, lequel voyát
C quelquefois en Lacedæmone vn estranger, qui se paroit & ornoit curieusemét pour Il est tousiours festé pour les gens de bien.
„ vn iour de feste: Comment, dit-il, l'homme de bien n'estime-il pas que tous iours
„ soient festes pour lui? oui certainement, & feste fort celebre & solennelle, si nous
„ sommes sages. Car ce monde est vn temple tressainct, & tres-deuot, dedans lequel Sage consideration de l'auteur.
l'homme est introduit à sa natiuité, pour y contempler des statues non ouurees &
taillees de mains d'hommes, & qui n'ont aucun mouuement, mais celles que la di-
uine pensee a faites sensibles, pour nous representer les intelligibles, comme dit Pla-
ton, aians en elles les principes emprainets de vie & de mouuement, c'est à sauoir, le
Soleil, la Lune, les estoilles, & les riuieres, iettans tousiours eau fresche dehors, & la
terre qui enuoye & fournit sans cesse aliments aux animaux & aux plantes. Ainsi XX. *Le dernier conseil de bien considerer quel est le bien dont nous iouissons en la vie presente, de qui nous le tenons, & qu'au lieu de nous frauder de nostre felicité, il faut s'en seruir, & se donner honneste & ioyeux contentement.*
faut-il estimer, que la vie de l'homme soit comme vne profession & entree en v-
ne tresparfaite religion: pourtant estoit-il conuenable qu'elle fust remplie de gran-
de tranquillité d'esprit & de continuelle ioye, non pas comme fait le vulgaire de
D maintenát, qui attend la feste de Saturne, ou celle de Bacchus, ou celle de Minerue,
pour se resiouir, & pour rire vn ris acheté à pris d'argent, qu'ils payent à des baladins
& à des badins & iouëurs de farce pour les faire rire à force. Et puis en ces festes là
nous demeurons assis honnestement, sans nous tourmenter: car il n'y a personne
qui face des regrets quand on le reçoit en la confrairie, ne qui se lamente en regar-
dát les ieux Pythiques, ne qui iusne es festes de Saturne: & au contraire les festes que
Dieu mesme a instituees, & que lui-mesme conduit & ordonne, ils les contaminent
& desonorent, les passans le plus souuent en pleurs, regrets, & gemissemés, ou pour
le moins en soucis & ennuis fort laborieux. Ils prenent plaisir à ouir les instrumens
de musique, qui sonnent plaisamment, & les oiseaux qui chantent doucement, &
voyent volontiers les animaux qui se iouënt, & qui sautent de gayeté de cœur: &
au contraire ils s'offensent de ceux qui hurlent, ou qui buglent & fremissent, ou qui

ont vne hideuse & triste mine à les voir : & cependant voyans tout le cours de leur E
propre vie, triste, morne, trauaillé & opprimé des plus tristes passiõs, plus laborieux
afaires, & de soucis qui ne prenent iamais fin, non seulement ils ne se veulent pas
donner à eux-mesmes quelque relasche, & quelque moyen de respirer, mais qui pis
est, ils ne veulent pas receuoir les paroles & remonstrances de leurs amis & parens
qui les admonestent de ce faire, lesquelles s'ils vouloient ouir & s'en seruir, ils pourroient sans reprehension se comporter enuers le present, & se souuenir auec ioye &
plaisir du passé, & s'approcher hardiment & sans deffiance, auec vne gaye & ioyeuse
esperance, de l'auenir.

De la mauuaise honte. F

SOMMAIRE.

ENCORES qu'il ne soit besoin s'arrester curieusemẽt à la liaison des matieres traitees par Plutarque, lequel a dressé par escrit ses discours en diuers temps, & que ceux qui les ont reduits en vn volume, & traduits du grec en autres langues n'ayent pas suiui vn mesme ordre: toutefois i'estime que ce traité-ci De la mauuaise honte, est proprement aiousté à celui du repos de l'esprit. Car l'vne des plus grandes secousses que sauroit receuoir nostre ame en sa tranquillité, est quand on l'enleue furtiuement de son siege pour pousser l'homme à des choses qui le troublent sur le champ, & beaucoup d'auantage puis apres. Or la mauuaise hõte a ceste vicieuse & dangereuse qualité de nous sauoir tirer par beau semblant, & en moins de rien brouiller de façon estrange le contentement de nos esprits, comme on peut voir en ce liuret, lequel merite d'estre bien consideré par toutes sortes de gens. G *Apres auoir dit que c'est de telle honte, il mõstre qu'elle n'est pas moins pernicieuse que l'impudence, adioustãt qu'on se doit bien donner garde en la fuyant de tomber es extremitez contraires, cõme sont les enuieux, effrontez, obstinez & paresseux. Puis il enseigne que le premier preseruatif de ceste poison est de la tenir pour tresdãgereuse & mortelle, verifiant cela par exemples notables. Quoy fait, il descrit particulierement & de point en point les incommoditez, perils & malheurs de la mauuaise honte y appliquant de bons remedes, & donnant plusieurs sages conseils puisez de la philosophie, tendãs à ce but que le respect de nos amis, parens & familiers, ni d'autre chose quelconque, ne nous doit tirer de la pensee, ni de la bouche, ni des mains, chose qui soit contre le deuoir d'vn homme de bien, & qui sur l'heure & tout le demeurant de nostre vie laisse en nostre ame vne cicatrice de repentance & de gemissemẽt. Conclusion, que pour ne faire legerement des choses dont nous nous repentions puis apres tout à loisir, il faut auoir deuant les yeux les maux causez ci deuant par la mauuaise honte, afin que la consideration d'iceux nous empesche de tomber en nouuelles fautes.* H

1. Il commence par vn propos general, & monstre encores que la mauuaise honte ne soit pas à condamner cõme les vices tous manifestes: si est ce qu'elle fait souuent autant de fautes que l'impudence qui est son extremité opposee.
δυσωπία.

NTRE les plãtes que la terre produit il y en a aucunes qui non seulemẽt de leur nature sont sauuages, & ne portẽt aucũ fruict, mais qui pis est, en croissãt nuisent aux bõnes & fructueuses plantes & semẽces, & toutefois les iardiniers & laboureurs iugent que ce sont signes de terre qui n'est pas mauuaise, mais bõne & grasse: aussi y a-il des passiõs de l'ame qui ne sõt pas bõnes quãt à elles, mais ce sõt cõmefleurs & boutõs d'vne bonne nature, & qui se laisse bien cultiuer par raison: entre lesquelles ie cõpte celle que les Grecs appellẽt Dysopie, c'est à dire mauuaise hõte, & qui porte dõmage, laquelle n'est pas mauuais signe, quant à elle, mais elle est occasion de mal.
Car

A Car ceux qui sont par trop honteux, & là où il ne le faut pas estre, font bien souuent autát de fautes, cóme ceux qui sont effrontez & impudens, excepté qu'ils sont marris & desplaisans quand ils faillent, & les autres en sont bien aises : car l'impudent ne se desplaist point d'auoir fait chose deshonneste, & le honteux se trouble facilement des choses mesmes qui semblent estre deshõnestes & ne le sont pas. Car afin de n'equiuoquer point, nous entendõs par hõteux, celui qui rougit de honte, par trop, & à tout propos, & semble qu'il en ait pris son nom en la langue Grecque, Dysopetus, pource que le visage lui change, & se laisse aller quand & le courage : car ainsi comme l'on definit Catesia, c'est à dire, silence morne, & tristesse qui fait regarder contre terre : aussi ont-ils appellé celle honte, qui cede & se laisse aller à toutes prieres, iusques à n'oser pas regarder en face ceux qui lui demádent, Dysopie. Voila pourquoy l'orateur Demosthenes disoit, que l'effronté n'a pas des prunelles, mais des putains aux yeux, se iouát en l'equiuoque de ce nom Cora, qui signifie vne pucelle, & la prunelle de l'œil, & au cótraire le honteux monstre à son visage, qu'il a le courage trop tendre & trop effeminé, & la faute qu'il fait en se laissant vaincre & emporter aux impudés, en se flatát soy-mesme, il la nõme vergõgne. Or Caton disoit, qu'il aimoit mieux les ieunes hómes qui rougissoiét, que ceux qui pallissoiét, aiát raison d'acoustumer & enseigner les ieunes gens à redouter plus tost d'estre blasmez que d'estre conuaincus, & la suspicion plus tost que le peril. Mais toutefois encore faut-il oster ce qu'il y a de trop en la timidité & crainte de reproche, pource qu'il y en a souuétefois qui redoutás autát d'estre accusez cóme d'estre chastiez, à faute de cœur laissent à faire le deuoir, ne pouuás soustenir que lõ die mal d'eux : aussi ne faut-il pas negliger ni ceux-la qui sont ainsi foibles & si tédres de cœur, ni aussi louer ceux qu'il l'ont si dur & si roide, qu'ils ne fleschissent à rien, comme celui que descrit ce Poëte ;

Declaration plus particuliere de ceste proposition que la mauuaise honte fait par fois d'aussi lourdes fautes que l'impudence.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pour entrer és remedes à ce vice, il propose l'apophtegme de Caton, & l'amollit par vn auis conuenable à la presente dispute.

D'Anaxarchus hardie & vehemente
La force estoit comme vn chien, impudente
C *Où que ce fust qu'il se voulust getter :*

mais il faut composer vne meslange temperee de deux extremitez, en ostant de celle trop grande roideur l'impudence, & de ceste trop molle douceur l'impuissance.

Mais de ces deux extremitez la cure n'en est pas bié aisee, ni le trop ne s'en peut pas retrécher sans danger : car ainsi cóme le laboureur quand il veut essarter & arracher quelque plante sauuage qui ne porte point de fruict, mettant à bon escient la marre tout du premier coup dedans la terre, il en coupe les racines, ou en approchant le feu il la brusle : mais quand il met la main à la vigne pour la tailler, ou à vn pommier, ou vn figuier, il y va bien retenu, craignant de couper, auec ce qui est superflu, quelque chose de ce qui est bon & sain : aussi le philosophe voulant oster de l'ame d'vn ieune homme l'enuie, qui est vne plante sauuage, dont on ne sauroit faire rien qui vaille, ou vne ardeur d'acquerir hors de saison, ou vne luxure desordonnee, il ne craindra point de l'ensanglanter, le percer iusques au fond, & lui faire D vne profonde playe : mais quand il viendra à aprocher le trenchát de la parole de la tendre & delicate partie de l'ame, comme est celle où gist ceste desmesuree & excessiue hõte qui n'ose regarder les hómes en la face, il craindra que par mesgarde il ne retréche quand & quand celle qui est bóne & louable : car les nourrices mesmes bié souuét en cuidát nettoyer & frotter la crasse des petis enfans, leur escorchent le cuir, & les offensent à bon escient. Voila pourquoy il ne faut pas en voulant effacer à fait aux ieunes gens ceste honte excessiue, les rendre ou nonchalás de chose qu'on leur die, ou trop roides & inflexibles, ains faut faire cóme ceux qui demolissent les maisons prochaines aux téples, de peur de toucher à chose qui soit sacree, ils laissent debout les parties des edifices qui y touchét, & qui en sont les plus pres, & les estayent qu'elles ne tombent d'elles mesmes : aussi faut-il craindre qu'en voulát oster le trop de honte, nous n'emportions la honte toute entiere, & ce qui en approche, cóme la

II. En apres, monstre par diuerses similitudes, qu'il faut bié prendre garde qu'en voulant tirer les ieunes gens de ceste vicieuse extremité de mauuaise honte, on ne les face pancher du costé de l'enuie, de l'impudence, de l'obstination, ou de la paresse.

Comparaison propre, monstrát auec quelle adresse il faut destourner les ieunes hommes bié loin d'impudence & de mauuaise honte, pour les conuoir en modestie.

modestie & la debonnaireté, sous lesquelles deux qualitez la honte excessiue se glissant & s'attachant, à celui qui y est suiet, le flatte, comme si cela lui procedoit d'humanité, de courtoisie, & de bon sens commun, nõ pas d'vne opiniastre & inflexible dureté. Voila pourquoy les Philosophes Stoiques ont distingué de noms mesmes la honte excessiue, la honte simple, & la vergongne (mais ces termes là propres ne se peuuent trouuer en la langue Françoise, comme en la Grecque) de peur qu'ils ne laissassent, par l'equiuoque & douteuse ambiguité du nom, moien à ceste passion de porter dõmage aucun: & afin que nous puissions sans calomnie vser des noms propres, ou bien les distinguer comme fait Homere en disant, E

Honte qui porte aux humains grand dommage,
Ou qui leur est aussi grand aduantage.

Iliad. 24.

& n'est pas sans cause qu'il a mis deuant, le porter dommage: car la hõte est vtile par le moien de la raison, qui retranche ce qu'il y a de trop, & laisse ce qui est au milieu entre peu & trop. PREMIEREMENT doncques il faut que celui qui se sent forcé de trop de hõte, croye & se persuade, qu'il est detenu d'vne passion nuisible & dommageable. Or n'y a il rien de nuisible & dommageable qui soit honneste, & ne se faut pas resiouir pour se sentir chatouiller les oreilles des louanges, en s'oyãt appeller gentil, courtois, & ioly, au lieu de iuste, graue & magnanime, ni faire comme le Pegasus d'Euripides, F

III. Le premier remede à ce mal est, que celui qui s'en sent trop possedé, doit penser que c'est vne passion qui luy est nuisible & dommageable.

Qui se baissoit plus que lon ne vouloit

deuant Bellerophon, c'est à dire, ne se laisser pas aller à tous demandans, ne s'abaisser à leur appetit pour crainte d'entendre, c'est vn homme dur, c'est vn homme inexorable. On dit que le Roy d'Ægypte, Bocchoris, estant de sa nature aspre & rude, la Deesse Isis lui enuoya vn aspic, lequel s'entortillant à l'entour de sa teste lui faisoit ombre, afin qu'il iugeast iustement: mais ceste honte excessiue estant tousiours dessus ceux qui n'ont pas le cœur assez ferme & viril, & n'osant pas librement respirer ni regarder franchement entre deux yeux, diuertit les iuges de faire iustice, clost la bouche à ceux qui doiuent conseiller, & les contraint de faire & dire beaucoup de choses qu'ils ne voudroient pas, & celui qui sera le plus desraisonnable & le plus importun, maistrisera tousiours & tyrannisera celui qui est ainsi honteux, forçant son trop de honte par son impudence, d'où vient que ceste honte excessiue, ne plus ne moins qu'vn lieu bas qui reçoit toutes fluctions, ne pouuant repousser ni destourner aucune rencontre, ne iamais dire rien, se laisse fouler aux pieds, en maniere de dire, par les plus vilains actes & plus deshonnestes passions qui soient, car c'est vn mauuais gardien de l'aage puerile: comme disoit Brutus, qu'il ne lui sembloit pas, que celui qui ne sauroit rien refuser, eust honnestement passé la fleur de sa ieunesse: aussi est-ce vne mauuaise gouuernante du lict nuptial, & des chambres des femmes, comme le reproche, en Sophocle, à son adultere, celle qui se repent du faict, G

Par illusion à l'auanture de Bocchoris, il represente les dangereux effects de la mauuaise hõte, pour monstrer qu'elle est du tout pernicieuse, voire lors que moins on la sent: ce qui est specifié en diuers scandales & desordres qui se couuent & descouurẽt tous les iours au monde.

Tu m'as seduite, abusee, & perdue: H

de maniere que ceste honte, outre ce que d'elle mesme elle est vicieuse, venant encore à corrompre & solliciter l'impudicité, trahit & rend toutes forteresses foibles, ouuertes, faciles à ceux qui les veulent tenter & assaillir, lesquels par dons prenẽt les plus vilaines & plus vicieuses natures, mais par inductions, & par le moien de ceste excessiue honte, ils vienent à bout bien souuent de celles qui sont gẽtiles & honnestes. Ie laisse à parler des dommages que ceste honte fait en matiere d'argent. Ils prestẽt, de hõte de refuser, à ceux de la foy desquels ils se defient: Ils aprouuent & louẽt ceste sentence doree du temple d'Apollo, Qui respond paye: mais quand ce vient à l'esprouuer aux afaires, ils ne s'en peuuent seruir. IL ne seroit pas facile de nombrer combien d'hommes ceste passion a fait mourir: car Creon mesme, en la tragedie d'Euripide nommee Medee, apres auoir dit,

IIII. Exemples notables des malheurs causez par la mauuaise honte.

Femme il vaut mieux que ie te mescontente,

Tere-

A *Te refusant à ceste heure presente,*
Que pour auoir esté mol, ci apres,
En ton endroit, jetter mille regrets.

Il a dit vne belle sentence pour les autres, mais luy-mesme s'estant laissé aller à ceste excessiue honte, & aiant donné vn iour de delay à sa requeste, il fut cause de la ruine totale de sa maison. Il y en a eu d'autres, qui se doutans bien qu'on les vouloit tuer ou empoisonner, ont encore eu honte de refuser d'aller où on les conuioit: ainsi mourut Dion, sachant bien que Callippus l'espioit, & aiant honte de se desfier & garder de lui, pourautant qu'il estoit son hoste & son ami. Ainsi fut aussi massacré Antipater fils de Cassandre, aiant conuié Demetrius de souper en son logis, & le lendemain estant aussi conuié par lui, il eut honte de se mõstrer desfiant, en refusant d'y aller, attendu que l'autre s'estoit fié en lui, & ainsi fut assommé apres le souper. Et Hercules qu'Alexandre auoit eu de Barsine, Polyperchon auoit fait marché à Cas-B sander de le tuer pour la somme de soixante mille escus, & puis l'auoit conuié à venir souper en son logis: le ieune Prince eut peur, & se desfia de telle semonce, alleguant pour son excuse, qu'il se trouuoit tout mal: tellement que Polyperchon y alla lui-mesme, & lui dit: Sur toutes choses, mon fils, estudiez vous à imiter la facilité & priuauté de vostre pere enuers & auec ses amis, si d'auenture vous ne me tenez pour suspect, comme si i'espiois de vous faire mourir. Le ieune homme eut honte de le refuser, & le suiuit: & apres qu'ils eurent soupé, il le fit estrangler. Ce n'est donc pas vn auertissement digne de mocquerie, ni plein de sottise, comme aucuns pensent, ains prudent & sage, quand Hesiode dit,

1. Creon. 2. Dion. 3. Antipater. 4. Hercules fils de Alexandre.

Chez toy conuie à souper ton ami,
Mais laisse à part chez lui ton ennemi.

Sage auertissement du poete Hesiode. *Au poeme intitulé les œuures.*

N'aye point honte d'esconduire celui que tu sais qui te hait, & ne le reiette point à demi quand il monstrera se fier en toy: car il te reconuiera si vne fois tu le conuies, C & te donnera à souper quand tu luy en donneras, si vne fois tu abandonnes la desfiance, garde de ton salut, comme amollissant ta bonne trempe par honte de n'oser refuser. PARQVOY, puis qu'il est ainsi, que ceste passion est cause de plusieurs inconueniens, il faut tascher à la forcer par exercitation, en cõmenceant, comme lon fait à tous autres exercices, premierement par les choses qui ne sont pas trop difficiles, ni trop mal aisees à regarder droit à l'encontre. Comme, pour exemple, s'il y a quelqu'vn en vn banquet qui boiue à toy, quand tu auras desia suffisamment beu, n'aye point de hõte de le refuser, & ne te force point toy-mesme, ains pose la couppe: ou bien si vn autre te semond à iouer à trois dez, n'aye honte de n'y vouloir entendre, & ne crains point d'en estre mocqué, mais fay comme Xenophanes fit à Lasus Hermionien qui l'appelloit couard, dautant qu'il ne vouloit pas iouer aux dez „ auec lui: Oui, dit-il, ie suis couard voirement & timide es choses vilaines & deshon- „ nestes. D'autre part, seras tu tombé entre les mains d'vn babillard, qui t'arrestera, D t'embrassera, & ne te laissera point eschapper, n'aye point de honte, mais romps lui tout court la broche, & t'en va ton chemin pour faire tes afaires: car tel refus & telles fuites & desfaites, en choses dont on ne se sauroit plaindre que bien legerement de nous, nous exercent à n'auoir point de hõte là ou il n'en faut point, & nous acoustument à choses de plus grande importance. Auquel endroit il n'est pas mal à propos de nous souuenir de Demosthenes: car comme les Atheniens fussent en branle de secourir Harpalus, & missent ia l'armet en teste contre Alexandre le grand, soudainement cõparut Philoxenus, lieutenant du Roy sur la marine: dequoy le peuple d'Athenes fut si estõné, qu'il n'y en eut pas vn qui dist plus vn seul mot, tãt ils auoiẽt „ de peur: & lors Demosthenes, Que feront ils, dit-il, quand ils verront le Soleil, veu „ qu'ils ne peuuent pas franchement regarder la lueur d'vne petite lampe: car que feras tu en negoces de grande importance, si vn Roy parle à toy, ou si vn peuple te re-

V. Le deuxiesme remede pour donter la mauuaise honte, c'est de commencer par les choses qu'on peut aisement refuser, & en nous gardant de louer indiscretement ce qui est inepte, vain ou de legere consequence: & quels biens tel remede apporte.

Exemples en Xenophanes & en Demosthenes.

quiert de quelque chose qui ne soit pas raisõnable, veu que tu ne peux repousser vne couppe de vin qu'vn tien familier beuuant à toy te presente? ni t'eschapper de la prise d'vn babillard, ains te laisses proumener à ce iaseur, sans auoir la fermeté de lui oser dire, Nous nous reuerrons vne autre fois, car maintenant ie n'ay pas loisir. E

Qui n'acoustume son iugement à liberté & rondeur en choses petites, se met en danger de cõmettre plusieurs grandes fautes en choses de consequence.

Outre plus l'exercitation & acoustumãce pour vaincre ceste honte, ne sera point mauuaise ni inutile à l'encontre des louanges en choses petites & legeres: comme en vn festin d'vn ami il y aura quelque sonneur de lut ou de lyre, qui en sonnera ou châtera mal, ou vn ioueur de comedies, que lõ aura loué à grand pris d'argent, qui gastera tout Menander, tant il aura mauuaise grace à iouër, & neantmoins le vulgaire lui aplaudira & le prisera grandemẽt: il n'y aura, à mon auis, point de difficulté ni de peine à l'escouter, sans mot dire, & sans le louër seruilement & en flatteur, cõtre ta propre opinion. Car si tu n'es maistre de toy en cela, que feras-tu quand vn tien ami te lira quelque ryme, & quelque mauuaise poësie qu'il aura cõposee, ou qu'il te monstrera quelque harengue qu'il aura escrite? tu le louëras doncques hautement & follement, & feras bruit des mains, en lui aplaudissant comme les laquets: & si ainsi est, F comment donc le reprẽdras tu quand il viendra à cõmettre quelque faute es afaires? comment l'admõnesteras tu s'il vient à s'oublier en l'administratiõ de quelque magistrat, ou bien en ses deportemens en mariage, ou au gouuernement de la chose publique? car quant à moy, ie ne me contente point encore de la response que fit Pericles à vn siẽ ami, qui le requit de porter vn tesmoignage faux pour lui, à laquelle fausseté il y auoit encore vn pariurement adioint: Ie suis, dit-il, ami de mes amis iusques aux autels, comme s'il eust voulu dire, iusques à n'offenser point les Dieux, car il estoit approché trop pres.

Et ne faut souffrir que nos amis mesmes nous meinent iusques pres du point de commettre quelques lourdes fautes en leur faueur.

Mais celui qui de loin s'est acoustumé à ne louër contre son auis celui qui harengue, ni aplaudir à celui qui chante, ni rire à celui qui dit vne maigre rencontre, ne laissera iamais son familier passer, iusques à lui faire ceste requeste-là: n'y aura iamais homme qui die à celui qui aura pris à n'auoir point de honte de refuser en telles petites choses, Pariure toy pour moy, porte faux tesmoignage pour moy, prononce vne inique sentence pour l'amour de moy. G

VI. Le troisiesme remede est, qu'il se faut acoustumer à refuser choses de peu de valeur aux demãdeurs importuns, peur d'estre surprins à bon esciẽt, & en lourdes sommes d'argent puis apres.

SEMBLABLEMENT aussi se faut il preparer contre les emprunteurs d'argẽt, en s'acoustumant premierement es choses qui ne soient pas grãdes ni difficiles à refuser.

1. Exemple en Archelaus.

Il y eut quelqu'vn iadis, qui estimant qu'il n'y eust rien si honneste que de demander & receuoir, demanda vn iour en soupant au Roy de Macedoine Archelaus vne couppe d'or là où il beuuoit. Le Roy commanda à son page de la porter & dõner à Euripides qui estoit à la table: & tournant son visage deuers celui qui la lui auoit demandee, lui dit, Quant à toy tu es digne de demander & d'estre refusé, par ce que tu demandes: mais Euripides est digne qu'on lui donne, encore qu'il ne demande pas. Disant en cela tresbien, que le iugement de la raison doit estre le directeur & le maistre du donner & de la liberalité gratuite, non pas la honte de refuser: & au contraire, nous, bien souuent laissans en arriere des personnes honnestes, nos parẽs ou amis, & qui ont besoin de nostre secours, donnons à d'autres qui nous demãdẽt H continuellement & impudemment, non pour volonté que nous aions de leur donner, mais pour ce que nous ne leur pouuons refuser: comme fit Antigonus le vieil apres auoir longuemẽt enduré l'importunité de Bias, Dõnez (dit-il) à Bias vn talent, & par force: combien qu'il eust aussi bonne grace, & rencontrast aussi dextrement à se deffaire de tels importuns, que fit oncques Roy ni Prince: car comme vn belistre philosophe Cynique lui demandast vne drachme, qui pouuoit valoir trois sols & quatre: Ce n'est, dit-il, pas vn don de Roy: & comme l'autre lui repliquast, Donne moy doncques vn talent, qui sont six cens escus: il lui respondit, Ce n'est pas present de Cynique.

2. En Antigonus.

Du fait facecieux de Diogenes il tire vn conseil monstrant l'vsage du remede precedent.

Diogenes alloit quelquefois se pourmenãt par la rue d'Athenes appellee Ceramique, en laquelle il y auoit plusieurs statues des anciens personnages de valeur, ausquelles il alloit demandant l'aumosne: & comme quelques vns s'en esmerueillassent,

A ueillassent, il leur respondit, l'aprens (dit-il) à estre esconduit. Il nous faut aussi „ premierement estudier en choses legeres, & nous exerciter à refuser en choses petites, à ceux qui nous demanderont ce dont ils ne sont pas pour vser ainsi qu'il apartient, à fin que nous puissions suffire à faire refus de choses de plus grande impor„tance: car comme dit Demosthenes, celuy qui a despendu ce qu'il auoit, autre„ment qu'il ne falloit, n'employera iamais à ce qui faut, ce qu'il n'a pas, si on lui donne. Or toutes & quantesfois que nous auons disette des choses honnestes, & abondance des superflues, cela tesmoigne qu'il y a bien de la faute en nous. Si n'est pas seulemẽt ceste honte excessiue, mauuaise & inique despẽsiere d'argẽt, mais aussi des choses serieuses & de grande consequẽce, esquelles elle ne reçoit pas le conseil vtile que luy donne la raison, car souuent estans malades nous n'appellons pas le plus expert medecin, pour respect & faueur que nous portons à vn nostre familier: & elisons pour maistres, & precepteurs de nos enfans, non ceux qui sont les meilleurs, B mais ceux qui nous en requierent: & bien souuent quand nous auõs des proces, nous ne les faisons pas plaider par le plus suffisant aduocat & le plus sauãt du barreau, ains par le fils de quelque nostre parent, ou ami, qui aprendra à tonner aux despens de nostre cause. Brief, nous voyons plusieurs de ceux qui font profession de philosophie, Epicuriens, ou Stoiciens, ou autres, qui ne seront pas mis à suiure ceste secte là par leur iugement ou election, ains se seront adioints à quelques vns de leurs parens ou amis de ceste secte qui les en auront importunez & requis. Or sus donc exercitons nous de longue main à l'encontre de si lourdes fautes en choses vulgaires & legeres, en nous acoustumant à ne nous seruir point ni d'vn barbier, ni d'vn paintre, à l'appetit de nostre sotte honte, ni à loger en vne mauuaise hostellerie y en ayãt aupres de meilleures, pource que l'hostelier nous aura souuent saluez: ains, pour acoustumance, encore qu'il y ait peu de differẽce de l'vn à l'autre, choisissons tousiours le meilleur: comme les philosophes Pythagoriens obseruoient tousiours C diligemment de ne mettre iamais la cuisse gauche dessus la droite, ni de prendre le nombre pair au lieu du non pair, & ainsi des autres choses esgales & indifferentes: aussi se faut-il acoustumer quand on fait ou vn sacrifice, ou vnes nopces, ou quelque autre grand banquet, de n'apeller pas celui qui nous saluë & nous fait souuent la reuerence, ou qui accourt de tout loin à nous, plustost que celui que nous saurons qui est homme de bien, & qui nous aime: car celuy qui est ainsi de longue main exercité & acoustumé, sera mal-aisé à surprendre, ou plustost ne sera iamais assailli ès choses de plus grande importance: mais quant à l'exercitation, ces aduertissemens là suffisent. Au demeurant des vtiles instructions que nous en pouuons recueillir, la premiere, à mon auis, est, que toutes les passions & maladies de l'ame sont ordinairement acompagnees des inconueniens, qu'il semble que nous taschions plus à fuir par icelles: comme l'ambition & conuoitise d'honneur communément est suiuie de deshõneur, dissolution & volupté ordinairemẽt acompagnee de dou-D leur, delicatesse suiuie de trauail, opiniastreté contentieuse suiuie de perte & de condemnation: semblablement aussi autant en auient-il à la honte excessiue, laquelle fuyant la fumee de blasme se iette dedans le feu mesme d'infamie. Car aiant honte de refuser & contredire à ceux qui iniquement & importunément les poursuiuent, ils sont apres contrains d'auoir honte de ceux qui iustement les accusent: & pour auoir craint vne plainte legere, bien souuent ils soustiennent vne vergongne certaine: & aiant eu honte de contredire à vn ami, qui leur demandoit de l'argent, bien tost apres ils sont contrains de rougir à bon escient pour estre conuaincus de n'en auoir point. Et aiant promis de secourir quelques vns qui ont des proces, puis apres ayans honte de faire contre leurs parties, ils sont contraints de se cacher & s'enfuir. Et y en a plusieurs que ceste honte aiant forcez de faire quelque promesse desauantageuse du mariage ou de leur fille, ou de leur sœur, sont contraints puis

VII. Dangereuse maladie de la mauuaise honte, qui se laisse manier par faueur, non point par raison, tesmoins les malades, plaideurs, & disciples.

Le remede à ceste maladie est en toutes choses s'arrester à ce qui est le meilleur & le plus expedient.

VIII. Autre danger plus grãd de la mauuaise hõte, qui en fuyãt la fumee de blasme se iette dedans le feu d'infamie, comme il auient ès promesses ou prests d'argent, ès querelles, & ès mariages.

Le remede à ce dãger est, de pratiquer le commun prouerbe, A beau demandeur beau refuseur.

apres de faillir de promesse pour auoir changé d'auis. Celui qui dit anciennement E que tous les habitans de l'Asie seruoient à vn seul homme pour ne sauoir prononcer vne seule syllabe qui est, Non, ne parloit pas à bon escient, ains se ioüoit: mais ces honteux ici pourroient sans parler en fronceant seulement les sourcils, ou baissant la teste, eschapper plusieurs couruees qu'ils font outre leur gré & par importunité. Car comme dit Euripide,

Le silence est response pour les sages,

duquel il est besoin de plus vser à l'endroit de tels importuns poursuiuans: car quant à ceux qui sont raisonnables & honnestes, on se peut auec raison excuser: & pourtant faut-il auoir à main plusieurs responses & dicts notables des grands & illustres

Notables apophtegmes touchans cela.

1. De Phocion respondant à Antipater & aux Atheniés.

personnages du temps passé, & s'en souuenir, pour le pratiquer alencontre de ces importuns là: comme est ce que dit iadis Phocion à Antipater, Ie ne te saurois estre flatteur & ami tout ensemble: & aux Atheniens qui lui aplaudissoient, & le prioient de contribuer auec eux quelque argent pour faire vne feste & vn sacrifice: I'aurois, F dit-il, hôte de desbourser auec vous, & ne rembourser pas ce que ie doy à cestui-ci, en monstrant l'vsurier Callicles: car comme dit Thucydides, Il n'est pas laid de confesser sa paunreté, mais il est bien laid de ne la fuir pas de fait. Mais celui qui par sa bestise ou fade delicatesse est si honteux, qu'il n'ose dire à celui qui lui demande de l'argent, Ami ie n'ay point d'argent en ma bourse: & neantmoins se laisse sortir de la bouche vne promesse comme vn arre,

Il est lié de fer sans fer forgez,
Qu'estroittement honte lui a chargez,

2. De Perseus à vn sien ami.

Mais Perseus prestant de l'argent à vn sien familier, alla iusques en la place en passer le cõtract à la bancque, se souuenãt du precepte que nous donne le poëte Hesiode,

Au poeme intitulé les œuures.

En riant mesme auec ton propre frere,
D'y adiouster vn tesmoin ne differe.

Dequoy l'autre s'esbahissant, Comment donc, dit-il, Perseus, ainsi iuridiquement? G Oui, respondit Perseus, afin que ie le retire de toy amiablement, & que ie ne te le re-

Fautes commises par mauuaise honte: tesmoin Platon & Xenocrates.

demande pas iuridiquement. Car plusieurs au commencement ne cerchans pas de honte leur asseurance, puis apres sont contraints d'y proceder par la voye des loix auec inimitié. Dauantage Platon baillant des lettres de recommandation au tyran Dionysius, en faueur de Helicon Cyzicenié, adiousta au bout de la lettre, Ie t'escris ce que dessus d'vn hõme, c'est à dire d'vn animal de nature muable, Mais Xenocrates au cõtraire, encore qu'il fust bien de nature austere, toutefois il fut gaigné & plié de honte, & recommanda par lettres à Polyperchon vn homme qui ne valoit rien, ainsi comme il le donna bien à conoistre par effect: toutefois ce seigneur Macedonien lui fit bon recueil, & lui demanda s'il auoit afaire de rien: l'autre lui demanda vn talent de six cens escus: ce que Polyperchon lui bailla, mais il escriuit à Xenocrates que de là en auant il examinast plus diligemment ceux qu'il recommanderoit. Et

Amplification des fautes que nous cõmettons par mauuaise honte, y tombãs à nostre escient, & comme de propos deliberé.

quant à Xenocrates encore fit-il cest erreur là, par ce qu'il ne conoissoit pas le per- H sonnage, mais nous bien fort souuent conoissans que ce sont meschans qui nous requierent, neantmoins iettons des missiues au vent, & qui plus est de l'argent, nous faisans ce dommage à nous-mesmes, nõ pas de gayeté de cœur, ni auec plaisir, comme ceux qui dõnent à des putains, ou à des plaisans & flatteurs, ains estans bien marris & ennuyez de leur impudẽce, qui nous force & renuerse sans dessus dessous tout le discours de nostre raison: tellement, que s'il y a gens au monde cõtre lesquels nous puissions dire ces mots,

Bien ie conoi le mal que ie vai faire,

c'est à l'encontre de ceux qui nous causent ceste hõte d'aller porter faux tesmoignage, d'aller prononcer vne iniuste sentence, d'aller faire election d'vn personnage inutile, ou de prester argent à homme que nous sommes certains qu'il ne le rẽdra pas.

IX. *La mauuaise honte est acompagnee de repentance deuant & apres le coup.*

A ET partant entre toutes les passions ceste honte excessiue est celle qui plus que nulle autre est acõpagnee, en ce qu'elle fait, de repentance non suiuante apres, mais conioincte & presente: car il nous grieue de donner, nous rougissons de tesmoigner, nous encourons infamie de cooperer: & n fournissans pas ce que nous auons promis, nous sommes conuaincus de ne le pouuoir bailler: car pour ne pouuoir cõtredire, nous promettons mesmes des choses, qui nous sont impossibles, à ceux qui cõtinuellement nous en pressent, comme de les recommander à ceux qui gouuernent en cour, d'aller parler pour eux aux princes, pour ne vouloir pas & n'auoir pas le " cœur assez ferme de dire, Le Roy ne me cognoit pas, adreisez vous à d'autres plus " tost: comme Lysander aiant encouru la male grace du Roy Agesilaus, combiẽ que " lon estimast qu'il deust estre le premier en credit à l'entour de lui pour la reputation de ses hauts faits, n'eut point de honte d'esconduire ceux qui s'adressoient à luy, en leur disant, qu'ils allassent à d'autres, & qu'il essayassent ceux qui auoient meilleur B credit à l'entour du Roy que luy. Car ce n'est pas honte que de ne pouuoir pas toutes choses, mais bien de les entreprendre, ne pouuans pas, & n'estans pas idoines à les faire: & se promettre plus que lon n'a de puissance, outre ce qu'il est laid, encore fait il fort mal au cœur. Mais aussi faut-il volontairement faire plaisir à ceux qui nous requierent choses raisonnables, & à nous cõuenables: non par contrainte de honte, mais en cedant à l'equité, comme aussi à l'encõtre des demandes dommageables ou desraisonnables, il faut tousiours auoir le dire de Zenon prõpt à la main, lequel rencontrant vn ieune hõme de ses familiers qui se promenoit à l'escart le long des murailles de la ville, & en ayant entẽdu la cause, que c'estoit pource qu'il fuyoit vn siẽ " ami, qui le requeroit de porter faux tesmoignage pour lui, Que dis tu, sot que tu es, " luy respondit-il: celui-la ne craint point, & n'a point de hõte de te requerir de cho" ses iniques & desraisonnables, & tu n'as pas le cœur de le refuser & rebouter pour " choses iustes & raisonnables? Car celui qui dit,

1. Le premier remede à cela est de monstrer aux importuns que nous n'auons pas tant de moyens qu'ils estiment, ou veulent que nous estimions auoir.

2. Que c'est honte d'entreprẽdre tout, ne le pouuant pas, & non pas hõte de ne pouuoir pas toutes choses.

3. Qu'il n'y a point de honte, ains honneur & plaisir d'esconduire ceux qui nous importunent de choses dommageables ou desraisonnables: ce qui est confermé par le dire de Zenon.

C *Meschanceté est vne arme seante,*
Contre celui qui fait œuure meschante,

nous enseigne mal à nous venger de la meschanceté, en nous la faisant imiter: mai de repousser ceux qui nous molestent impudemment & effronteement, en ne nouss laissant point vaincre à la hõte, & ne conceder point choses desraisonnables & deshonnestes à tels effrontez, pour estre honteux de leur refuser, ce sont hommes sages & bien auisez qui le font ainsi. OR quant à ces deshontez importuns ici, il est bien aise de resister à ceux qui sont petis, sans aucune authorité ne moien: & y en a qui les esconduisent auec vne risee, & quelque trait de mocquerie, cõme fit iadis Theocritus deux qui lui demandoient son estrille à emprunter dedans vne estuue, dont l'vn estoit estranger, & l'autre de sa conoissance, mais larron: il les renuoya tous deux " ioyeusement, en leur disant, Quant à toy, ie ne te conoi point: & quant à toy, ie te " conois bien. Et Lysimache la prestresse de Minerue, surnommee Poliade, c'est à D dire gardienne de la ville d'Athenes, à des muletiers qui auoient amené des victimes, & luy demandoient à boire: ô mes amis, dit-elle, i'aurois peur que lon n'en fist coustume. Et Antigonus à vn ieune homme qui estoit fils d'vn gẽtil centenier mais luy estoit lasche & couard, & neantmoins demandoit à estre auancé en la place de " son feu pere: Ieune fils, dit-il, ie recõpense la prouësse, & non pas la noblesse de mes " soldats. Mais encore que le poursuiuant soit homme d'authorite & puissant, qui est ordinairement plus mal-aisé à esconduire & renuoyer, mesmement s'il est question de donner sa sentence en quelque iugement, ou sa voix en quelque election, à l'auenture ne semblera-il pas facile ni necessaire de faire ce que iadis fit Caton, estant encore ieune homme, à Catullus, lequel pour lors estoit au plus grand & plus honorable magistrat qui fust à Rome, car il estoit Censeur, & s'en alla deuers Caton, lequel presidoit ceste annee là en la chãbre du Thresor, afin d'interceder pour vn fi-

X. *Comment il faut esconduire les effrontez importuns.*

1. Auec quelque risee ou trait de mocquerie, comme firent Theocritus, Lysimache & Antigonus.

2. Auec serieuse remonstrance, si ce sont personnages de marque qui requierent choses cõtre nostre honneur & deuoir.

Exemple en Catõ.

nancier qui auoit eſté cõdamné en quelque amende par Caton: il le preſſa & importuna tant de ſes prieres, que Caton à la fin fut contraint de lui dire: Ce ſeroit choſe bien vilaine, Catullus, à toy qui es Cenſeur, que ne voulant pas ſortir d'ici, ie t'en fiſſe ietter dehors par les eſpaules à mes ſergens. Catullus aiant honte de ceſte parole, s'en ſortit en cholere. E

En Ageſilaus.

Mais conſiderez ſi la reſpõſe d'Ageſilaus & celle de Themiſtocles fut point plus gracieuſe & plus douce: car Ageſilaus, cõme ſon pere lui vouluſt faire iuger quelque proces cõtre le droict & cõtre les loix, Tu m'as, dit-il, mon pere, monſtré des ma ieuneſſe à obeïr aux loix, voila pourquoy ie te veux encore obeïr maintenãt en ne iugeãt riẽ qui ſoit cõtre les loix.

En Themiſtocles.

Et Themiſtocles reſpõdit à Simonides, qui le requeroit de quelque choſe iniuſte, Ni toy Simonides, ne ſerois pas bõ poëte, ſi tu chantois contre meſure, ni moy bon officier, ſi ie iugeois contre les loix.

XI. Contre ceux qui importunent leurs amis de leur gratifier en choſes mauuaiſes ou deſraiſonnables: & le moyen de s'en deſfaire honneſtemẽt.

Et neantmoins ce n'eſt point à faute de bõne proportion du mãche au corps de la lyre, comme diſoit Platon, que les villes cõtre villes, & les amis contre les amis entrãs en differẽt, ſouffrẽt & font ſouffrir les vns aux autres de treſgrãdes miſeres & calamitez, F ains eſt plus toſt pource qu'ils faillent en ce qui appartient aux loix, & à la iuſtice: & toutefois il y en a qui obſeruãs exactemẽt & exquiſement au chãt, à l'orthographe, aux meſures des ſyllabes, ce qui eſt de l'art, veulent que pour eux les autres ſoiẽt nonchalans & oublians du deuoir en l'adminiſtration d'vn magiſtrat, en leurs iugemẽs, & en leurs actions.

1. Exemple, des ſollicitеurs de proces.

Et pourtãt faut-il vſer de ce ſtile alencontre d'eux: Eſt-ce vn aduocat qui te vient importuner toy eſtant iuge, ou vn orateur toy eſtant du Senat? accorde luy ce qu'il te demãde, ſous condition, que lui tout à l'entree de ſon oraiſon fera vne belle incongruité, ou qu'il vſera d'vn mot barbare en ſa narration: il ne le voudra iamais, pource que cela lui ſembleroit vne trop grande vilenie: car nous en voyons qui n'auroient pas le cœur de faire rencõtrer vne voyelle auec vne voyelle en parlant.

2. Des gens d'autorité qui nous preſſent de choſes non conuenables.

Ou bien, eſt-ce quelqu'vn des nobles ou des gens d'honneur & d'authorité qui te preſſe? di lui qu'il aille donc ſautãt & dãſant pour l'amour de toy à trauers la place, en faiſant la mouë, & tordant la gueule: & s'il te dit qu'il n'en fera rien, ce ſera lors à toy à parler, & à lui demãder, lequel eſt plus vilain, ou faire vne incongruité en parlant, & tordre la bouche, ou bien violer la loy, & fauſſer ſa foy, & adiuger plus de bien au meſchant qu'au bon, contre tout droit & raiſon. G

Confirmation par le notable apophtegme de Nicoſtratus.

Dauantage comme Nicoſtratus l'Argien reſpõdit au Roy Archidamus, qui le ſollicitoit à lui liurer par trahiſon la ville de Cromnum, pour vne bonne ſomme d'argent, & pour le mariage de telle Dame qu'il voudroit choiſir en toute Lacedæmone, qu'il n'eſtoit point deſcendu de la race de Hercules, pource que lui alloit par tout le monde tuãt les meſchans apres les auoir vaincus: & luy s'eſtudioit de rendre ceux qui eſtoient gens de bien, meſchans. Ainſi nous faudra il parler à celui qui voudra eſtre tenu pour homme de bien & d'honneur, & cependant nous viẽdra preſſer & forcer de faire choſes indignes & de ſa nobleſſe & de ſa vertu.

3. Troiſieſme exemple, aprenant à ſe desfaire des importuns de petite eſtoffe.

Mais ſi ce ſont baſſes & cõmunes gẽs, il faudra voir & conſiderer ſi tu le pourrois induire, s'il eſt auaricieux, à te preſter vn talẽt ſans cedule ni obligation: ou s'il eſt ambitieux, ſi tu luy pourrois perſuader de te ceder quelque preſeance: ou s'il eſt conuoiteux des honneurs publiques, te quitter ſa brigue, meſmement lors qu'il y aura apparẽce qu'il ſoit pour emporter l'office qu'il pretend: car il ſeroit à la verité eſtrange, qu'eux en leurs vices & paſsiõs fuſſent ſi roides, ſi fermes, & ſi immuables, & que nous qui voulons eſtre tenus pour gẽs de bien, amateurs du deuoir & de la iuſtice, ne peuſſions eſtre maiſtres de nous meſmes, ains laiſſiſſiõs porter par terre noſtre vertu, & l'abãdonniſſions. H

Ferme concluſion de ce que deſſus.

Car ſi ceux qui nous font honte à force de nous preſſer, le font ou pour leur reputation, ou pour leur authorité, il n'y a point de propos de vouloir augmenter l'honneur, le credit & authorité d'autrui, en ſe deshonorant, & ſe diffamant ſoy-meſme: comme ceux qui aux ieux de pris publiques fauſſent leur foy à diſtribuer les pris, ou qui aux elections des magiſtrats par faueur donnent à qui ne le merite pas, les honneurs de ſeoir aux palais,

& les

A & les couronnes de victoire, en se priuant eux-mesmes de bonne reputation & de saine conscience. Et si nous voyons que c'est pour le gain, que cest importun nous fait si pressante instance, comment ne nous vient-il incontinent en pensee, que c'est chose elloignee de toute raison de mettre en compromis sa reputation & la vertu, afin que la bourse d'vn ie ne say qui en soit plus pesante? MAIS certes telles considerations se representent bien à l'entendement de plusieurs, lesquels n'ignorent pas qu'ils font mal: comme ceux que lon contraint de boire de grandes couppes de vin toutes pleines, ils acomplissent à toute peine, en souspirant, & tournant les yeux en la teste, & changeant tout de visage, ce qui leur est commandé: mais ceste mollesse de cœur ressemble à vne foible temperature de corps, qui ne peut resister ni au froid ni au chaud: car soit qu'ils soient louez par ceux qui les poursuiuent, ils sont incontinent destrempez & dissous par telles louanges: soit qu'ils craignent d'estre accusez, repris & souspeçonnez s'ils refusent, ils en meurent de peur: mais

XII. Autre misere extreme de ceux qui sont possedez de mauuaise honte, c'est que ils se laissent surmonter par audace & par flatterie: & quel remede il faut appliquer à tel danger.

B au contraire il se faut affermir à l'encontre de l'vn & de l'autre, sans se laisser plier ni esbranler, ni à ceux qui font peur, ni à ceux qui flattent. Or Thucydides estimant qu'il soit impossible d'auoir grande puissance, & n'estre point enuié, dit que celuy qui est bien aduisé choisit d'estre subiect à l'enuie pour faire de grandes choses: quát à moy, i'estime qu'il n'est pas difficile d'eschapper l'enuie, mais d'euiter toutes plaintes, & se garder d'estre moleste à pas vn de ceux qui hantent aupres de nous, il me semble du tout impossible: & pourtant me semble aussi, que nous prendrons bon conseil quand nous choisirons plus-tost d'estre en la male grace & inimitié des importuns, que de ceux qui iustement nous accuseroient, si contre tout droit & iustice nous faisions pour ces iniques poursuiuans: Il y a plus, qu'il se faut bien donner garde des louanges de tels importuns poursuiuans, comme estans fardees & desguisees, de peur qu'il ne nous en prene comme aux pourceaux, qui quand on les gratte, & qu'on les frotte & chatouille, se laissent faire tout ce qu'on veut ius-

Ce remede est, que il vaut mieux estre hai des importuns, que de blesser sa conscience en leur complaisant.

Autre remede, bien remarquable.

Similitude conuenante à la souilleure de la mauuaise honte.

C ques à se veautrer par terre: car il n'y a point de difference entre ceux qui baillent leurs iambes à se faire trainer, & ceux qui prestent leurs oreilles à s'ouïr flatter, sinon que ceux-ci se laissent renuerser & ietter par terre plus vilainement, les vns en remettant les peines & punitions deuës à des meschans, afin qu'ils soient appellez humains, doux, pitoyables, & misericordieux: les autres au contraire, persuadez par ceux qui les louënt de se soumettre à des inimitiez & accusations non necessaires & dangereuses, en leur disant, qu'ils sont seuls hommes entiers, seuls qui ne se laissent point gaigner par flatterie, voire qui se peuuent dire seuls auoir bouche & langue libre. C'est pourquoy Bion acomparoit telles manieres de gens à des vases à deux anses, qui se transportent aiseement par les oreilles là où on veut: comme lon raconte que le Sophiste Alexinus disoit vn iour tout plein de mal, en se promenant auec d'autres, de Stilpon Philosophe Megarien: & comme quelqu'vn de la compagnie « lui dist, Et comment, il disoit l'autre iour tous les biens du monde de toy: Certaine-

Autres similitudes monstrans la bestise & le mal-heur de ceux qui se laissent abuser par flatterie.

Exemple en Alexinus confermant les similitudes precedentes.

D ment aussi, respondit-il, est-ce vn tres-homme de bien & de fort gentil cœur. Mais au contraire Menedemus estant auerti, que ce mesme Alexinus disoit souuent « bien de lui: Au contraire, dit-il, ie dis tousiours mal d'Alexinus: tellement qu'il « faut necessairement qu'il soit meschant homme, ou pource qu'il en louë vn mes- « chant, ou pource qu'il est blasmé d'vn bon. tant il estoit mal-aisé à fleschir, ou à prendre par telles voyes, & tant il pratiquoit bien cest enseignement d'Antisthenes surnomme Hercules, qui commanda à ses enfans, de ne sauoir iamais gré ni grace à personne qui les louast: ce qui n'estoit autre chose, que de ne se laisser point gaigner à la honte, pour contreflatter ceux qui les louëroient: car il suffit, ce que respondit Pindare à vn qui luy disoit, Ie te vois louant par tout & enuers tous: & ie t'en rends la grace, dit-il, pourtant que ie te fais dire verité. CE donc qui est souuerainement vtile à l'encontre de toutes autres passions, se doit aussi principalement em-

Contraire exemple en Menedemus.

Notable enseignemét d'Antisthenes contre la mauuaise honte.

XIII. Dernier remede contre la mauuaise honte

est de bien conserver en nostre memoire les maux qui nous en sont auenus autrefois, afin de n'y plus retourner à l'auenir.

Similitudes propres à cela.

ployer alencontre de ceste excessiue hôte, quand ils verront que contre leur volonté, forcez de tel vice, ils auront commis quelque faute, & seront trebuschez, de s'en souuenir, & l'imprimer bien fermement en leur memoire, & conseruer en leur pensee bien longuement les marques de la morsure, & les notes de leur repentance, en les repetant souuent. Car ainsi comme les viateurs passans chemin, quand ils ont choppé & bronché contre vne pierre, & les pilotes aians brisé leur vaisseau contre vn rocher, s'ils s'en souuienent, ils redoutent effroyeemét non ces pierres ni ces roches-là seulement, mais aussi toutes celles qui leur ressemblent, tout le temps de leur vie: aussi ceux qui serrent en leur pensee, attainte & picquee de repentance, les pertes & deshonneurs qu'ils ont receus à cause de ceste honte vitieuse, en iront apres plus retenus en cas semblables, & ne se laisseront pas vne autrefois facilement aller. E

F

De l'amitié fraternelle.

SOMMAIRE.

L'HOMME auroit mal profité en l'eschole de vertu, si taschant de se porter hōnestement à l'endroit de ses amis & familiers, voire de ses ennemis, il demeuroit cependant en mauuais mesnage auec ses propres freres ausquels il est conioint par nature d'vn lien le plus estroit qu'il est possible de penser. Or pource que des le commencement du monde ceste sentence prouerbiale s'est de temps en tēps trouuee trop veritable, que l'vnion des freres est vne chose rare, Plutarque s'estant plains à l'entree de ce liuret qu'vn tel mal auoit grand vogue de son temps, tasche puis apres d'y appliquer remede. Pour cest effect il monstre que l'amitié fraternelle estāt enseignee & prescrite par nature, ceux qui n'aiment point leurs freres sont insensez, desnaturez, ennemis d'eux-mesmes, voire aussi grands atheistes qu'on en sauroit trouuer. Et combien que l'obligation enuers le pere & la mere monte à tāt qu'on ne la sauroit payer, il prouue toutesfois que l'amitié fraternelle en est vn assez bon remboursement: dont il cōclud que la haine doit estre bānie d'entre les freres, à cause que si elle se fourre parmi eux, c'est chose biē malaisee de les reioindre. En apres il enseigne de quelle adresse il faut manier vn mauuais frere: cōme les freres ont à se cōporter ensemble du viuant & apres la mort de leur pere: discourant au long sur le deuoir de ceux qui sont aisnez, ou plus auancez en autres choses: que doiuent faire aussi les puisnez & ceux qui n'esgalent leurs freres en aage, en honneur, ou en biens: item quels moyens les vns & les autres ont à suiure, pour euiter enuie & ialousie. Cela fait il aprend aux freres, qui sont presques de pareil aage, leur deuoir naturel, produisant beaux exemples d'amitié fraternelle entre les Payens. Au reste, ne se pouuant faire que les freres soient tousiours de bon accord, il leur propose le chemin qu'ils ont à suiure en leurs differens, & comme leurs amis doiuent estre communs: traittant pour la fin de la sollicitude honneste qu'ils doiuent auoir les vns des autres, specialement de leurs parens, ce qu'il enrichit de deux autres notables exemples. G

H

1. L'amitié rare entre les freres du temps de l'auteur, l'occasionne à en faire ce discours, dedié à Nigrinus & Quintus.

EVX de la ville de Sparte appellēt les anciēnes deuises & figures dediees & cōsacrees à l'hōneur de Castor & Pollux, Docana, qui vaut autāt à dire cōme, les poutres des Roys. Ce sōt deux pieces de bois distātes egalemēt l'vne de l'autre, cōiointes par autres deux equidistātes aussi en trauers: & semble que ce soit vne deuise biē propre & cōuenable à l'amitié fraternelle de ces deux Dieux, pour mōstrer l'vniō indiuisible q estoit entr'eux. Aussi vo⁹ offre-ie Seigneurs Nigrinus & Quintus, ce petit traité touchāt l'amitié fraternelle, cōmū & cōuenable à vous deux, cōme à ceux qui en

estes

A estes dignes: car faisans desia de vous mesmes ce à quoy il vous admoneste, il ne semblera pas tât vous admonester de le faire, côme vous porter tesmoignage de l'auoir desia fait: & la ioye que vous sentirez de voir approuué ce que vous faites, donnera encore à vostre iugement vne asseurâce plus ferme pour le faire continuer, comme estans vos actions aprouuees & louees par des vertueux & honnestes spectateurs. Or Aristarchus pere de Theodectes se mocquât du grand nombre des Sophistes contrefaisans les Sages qui estoient de son têps, disoit que anciennement à peine y auoit il eu sept Sages par le monde, mais de nostre temps, disoit-il, à peine pourroit-on trouuer autant d'hômes ignorans. Mais ie pourrois auec verité dire, que ie voy de nostre temps l'amitié aussi rare entre les freres, côme la haine l'estoit au temps passé: de laquelle encore le peu d'exemples qui s'en est anciennement trouué, du consentement des viuans a esté renuoyé aux Tragedies & aux Theatres, côme chose estrange & fabuleuse: mais tous ceux qui sont auiourd'huy, quand ils rencontrent deux
B bons freres, ils s'en esmerueillêt autât comme ils feroient de voir ces" Molionides là qui sembloient auoir les corps collez ensemble: & trouuent aussi mal-aisé à croire & monstrueux, que des freres vsent en commun des biens, des amis, & des esclaues que leurs peres leur ont laissez, côme ils feroiêt qu'vne seule ame regist les pieds, les mains, & les yeux de deux corps. COMBIEN que la nature n'ait pas logé loin l'exemple du deportement dont doiuent vser les freres les vns enuers les autres, ains dedâs le corps mesme, là où elle a formé la plus part des membres necessaires doubles, freres & germains, comme deux mains, deux pieds, deux yeux, deux oreilles, deux nazeaux, nous monstrant qu'elle les a ainsi distinguez & diuisez pour leur salut mutuel, & pour s'entreaider reciproquement, non pas pour quereller ni combatre les vns contre les autres: & qu'aiant diuisé la main en plusieurs doigts inesgaux en longueur, elle l'a rendue le plus apte, & le plus propre, & le plus artificiel outil qui soit: tellement que l'ancien Anaxagoras mettoit la cause de toute la sapience & sa-
C gesse de l'homme en la main. Toutefois le contraire de cela est veritable, car l'homme n'est pas le plus sage des animaux, pour autant qu'il a des mains: mais pour ce que de sa nature il est raisonnable & ingenieux, il a aussi de la nature obtenu des outils qui sont tels. Or est-il manifeste à chascun, que la nature a formé d'vne mesme semence & d'vn mesme principe deux, & trois, & plusieurs freres, non à fin qu'ils querellassent ou combatissent les vns aux autres, mais à fin qu'estans separez les vns des autres, ils s'entreaidassent mieux & plus commodément. Car ces hommes là à trois corps & à cent bras que nous peignent les Poëtes, si iamais il en a esté de tels, estans collez & conioints de toutes leurs parties, ne pouuoient rien faire hors d'eux mesmes, ni à part les vns des autres: ce que les freres au contraire peuuent bien faire, demeurer en la maison, & aller dehors, se mesler des afaires publiques, & labourer la terre tout ensemble, les vns par les autres, prouueu qu'ils conseruent bien le principe d'amitié & de bien-vueillâce que la nature leur a baillé: sinon, ils ressembleroêt
D proprement aux pieds qui se donnent le croc en iambe l'vn à l'autre pour se faire tomber, & aux doigts de la main qui s'entrelassent pour se tordre & se debouetter contre nature les vns les autres. Mais plus tost ainsi comme en vn mesme corps le froid & le chaud, le sec & l'humide: regis par vne mesme nature, quand ils s'accordêt & conuienent bien ensemble, engendrent vne tres-bonne & tres douce harmonie & temperature, qui est la santé, sans laquelle ni tous les biens du monde,

Ni la grandeur de maiesté royale,
Quand aux humains à la diuine egale.

ne sauroient donner ni plaisir ni profit à l'homme: mais si entre ces premieres qualitez là il se met vn debat & vne cupidité de s'accroistre par dessus les autres, elle corrompt tres-vilainement & confond sans dessus dessous le corps de l'animal: aussi par l'vnion & concorde des freres, toute la race & toute la maison s'en porte mieux,

Estat miserable du temps de l'auteur, acreu de beaucoup depuis: specialemêt en ce dernier siecle.

Amitié ferme entre deux freres, est vne chose prodigieuse.

" *Homere, au liu. 2. de l'Iliade.*

II. *Entrant en matiere il monstre en premier lieu que l'amitié fraternelle est enseignee & prescripte par nature.*

1. Premiere preuue, prinse de la considerati͂o des membres du corps humain.

2. De ce que les freres sont formez de vne mesme semence, ont vn mesme principe, & peuuent plus estans separez de corps, que s'ils estoyent collez ensemble.

Similitudes, monstrans combien sont desnaturez les freres qui s'entrepiquent.

& en florir, & les amis mesmes & familiers comme vne belle danse qui va tout d'vn E
bransle: car ils ne font, ni ne disent, ni ne pensent chose quelconque qui soit contraire les vns aux autres,

Mais en discord & partialité
Le plus meschant a lieu d'authorité.

ou vn rapporteur de valet a mauuaise langue, ou vn flatteur qui se glissera de dehors au dedans, ou vn voisin malin & enuieux: car comme les maladies engendrent es corps, qui ne reçoiuent point ce qui leur est propre, des apetis de nourritures estranges, & qui leur sont nuisibles: aussi la calomnie ou suspicion à l'encontre de ses parents, attire de dehors des propos mauuais & meschans, qui coulent tousiours là où ils sentent qu'il y a quelque defaut. Or le deuin d'Arcadie, ainsi comme escrit Herodote, fut contraint de se faire vn pied de bois, apres qu'il se vid priué du sien naturel: mais vn frere qui fait la guerre à son frere, & qui est contraint d'acquerir vn ami estranger, ou de la place, en s'y promenant, ou du parc des exercices, en regardant ceux qui s'y exercent, me semble ne faire autre chose, que volontairement se couper vn membre de sa propre chair tenant à luy, pour y en appliquer & attacher vn estranger: car la necessité mesme, qui nous induit à recercher & à receuoir amitié & conuersation, nous enseigne d'honorer, entretenir & conseruer ce qui est de nostre parenté, comme ne pouuans viure, ni n'estás point nez pour demeurer sans amis, sans frequentation, solitaires, à part comme bestes sauuages: & pourtant dit bien & sagement Menander, F

III. *Que ceux qui n'aimēt point leurs freres sont insensez & ennemis d'eux mesmes.*

1. Premiere raison.

2. Seconde, prinse par comparaisō de Menāder, du moindre au plus grand: que ce n'est rié des amitiez du monde à comparaison de celles que l'amitié imprime entre les freres.

Par bancqueter & bonne chere faire
Les vns auec les autres ordinaire,
Cerchons-nous pas, mon pere, à qui fier
Nous nous puissions? & n'est pas celui fier,
Pensant auoir trouué des biens sans nombre,
Qui d'vn ami a peu recouurer l'ombre? G

car ce sont ombres veritablement la plus part de nos amitiez, images & semblances de celle premiere que la nature imprime aux enfans enuers leurs peres & meres, & aux freres enuers leurs freres: & celui qui ne la reuere & l'honore, comment pourra il faire à croire & persuader aux estrangers qu'il leur porte bien-vueillance? Et quel homme est celui là qui appelle en ses caresses & par ses missiues vn sien compagnon son frere, & ne veut pas seulement aller par chemin quand & son propre frere? Car comme ce seroit vne folie d'orner la statue de son frere, & cependant battre & mutiler son propre corps naturel: aussi reuerer & honorer le nom de frere en d'autres, & le frere propre le fuir & hair, ne seroit pas fait en homme d'entendement sain, ne qui iamais eust compris en sō cœur, que la nature soit la plus saincte & la plus sacree chose du monde. A ce propos il me souuient qu'vn iour à Rome ie pris la charge de iuger entre deux freres comme arbitre, desquels freres l'vn sembloit faire profession de philosophie, mais il estoit, comme il apparut, non seulement frere à fausses enseignes, mais aussi philosophe à faux titre, ne meritant pas ce nom: car comme ie luy remonstrasse & requisse qu'il se portast enuers son frere comme philosophe enuers vn sien frere, & vn frere ignorant des lettres: quant à ignorant, dit-il, ie l'auouë bien pour veritable, mais quant à frere, ie ne tiens pas pour chose grande ni venerable d'estre sorti de mesmes parties naturelles. Il appert voirement, dis-ie, que tu ne fais pas grand compte d'estre issu de mesmes parties naturelles, mais tous les autres, s'ils ne le sentent & pensent ainsi, pour le moins si disent & chantent ils, que la nature & la loy qui conserue la nature, ont donné le premier lieu de reuerence & d'honneur, apres les Dieux, au pere & à la mere: & ne sauroient les hommes faire seruice qui soit plus agreable aux Dieux, que de payer gracieusement & affectueusement aux pere & mere qui les ont engédrez, & à ceux qui les ont nourris & esleuez, H

3. Troisiesme, que les amitiez contractees auec autres, nous commandent singulierement nos freres: auec vne belle similitude a ce propos.

IIII. *Que tels sont atheistes & ennemis de pere & de mere, en ne aimāt point ceux qui sont issus de mesmes parties naturelles.*

La raison est, que tels resistent à nature & à la loy qui conserue nature.

les

E les vsures des graces vieilles & nouuelles qu'ils leur ont prestees: cōme au contraire, il n'y a point de plus certain signe d'vn Atheiste, que de mettre à nōchaloir, ou cōmettre quelque faute alencontre de son pere & de sa mere. Et pourtant est-il defendu de faire mal aux autres, mais de ne se monstrer pas à son pere & à sa mere faisant & disant toutes choses, ie ne diray pas dont ils ne soient pour prendre desplaisir, mais dont ils ne soient pour receuoir du plaisir, on l'estime vne impieté & vn sacrilege. Et quelle action, quelle grace, ni quelle disposition des enfans enuers leurs peres & meres leur pourroit estre plus agreable, ni leur donner plus de contentement, que de voir vne bien-vueillance, & vne amitié asseuree & certaine entre les freres? Ce que lon peut facilement conoistre par les signes contraires: car veu que les fils courroucēt leurs peres & leurs meres, quand ils outragent ou traitēt mal vn esclaue qu'ils aiment & qu'ils tienent cher: & veu que les bonnes vieilles gens de cordiale & gentile affection, sont marris que lon ne fait cas ou d'vn chien, ou d'vn F cheual, qui sera né en leur maison: & se faschent quād ils voient que leurs enfans se mocquent, ou mesprisent les ieux, les recits, les spectacles, les luicteurs & autres combats qu'eux ont autrefois beaucoup estimez: est-il vray-semblable qu'ils puissent porter patiemment de voir que leurs enfans s'entrehaïssent, qu'ils querellent tousiours l'vn à l'autre, qu'ils mesdisent l'vn de l'autre, qu'en toutes entreprises & actions ils soient tousiours appointez contraires, & taschent à se supplanter l'vn l'autre? Ie croy qu'il n'y a homme qui le voulust dire. Doncques au contraire, aussi les freres qui s'entraymēt & se cherissent l'vn l'autre, qui reioignēt en vn lieu de mesmes volontez, estudes & affectiōs, ce que la nature auoit desioint & separé de corps, & qui ont tous deux, exercices, ieux, & esbats communs entre eux, certainement ils donnent à leurs pere & mere vn doux & heureux contentement en leur vieillesse de ceste grande amitié fraternelle: car iamais pere n'aima tant les lettres, ni l'honneur, ni l'argent, comme il aime ses enfans: & pourtant ne voyent ils pas auec tant de plaiG sir leurs enfans ni bien disans, ni opulents, ni colloquez en grāds offices & dignitez, comme ils sont en s'entraimans: C'est pourquoy on lit que Apollonide, natifue de la ville de Cysique, & mere du roy Eumenes, & de trois autres freres, Attalus, Philetærus, & Atheneus, se reputoit bien-heureuse, & rendoit graces aux Dieux, nō pour ses richesses, ni pour sa principauté, mais pource qu'elle voyoit ses trois enfans puisnez seruir de garde-corps à leur frere aisné, & lui viuant librement & en toute asseurance au milieu d'eux, aiās les espees aux costez, & les iauelines en leurs mains: comme au rebours aussi le Roy Xerxes aiant apperceu que son fils Ochus dressoit embusche à ses freres pour les faire mourir, en mourut de desplaisir. Car les guerres sont bien griefues entre les freres, ce disoit Euripide, mais plus qu'à nuls autres sont elles griefues aux peres & aux meres, pource que celuy qui hait son frere, & ne le peut voir de bon œil, ne sauroit qu'il n'en soit courroucé contre celui qui l'a engendré, & celle qui l'a enfanté. Or Pisistratus se remaria en secondes nopces, que H les enfans du premier lict estoient desia tous hommes faits, & disoit que les voyant ainsi beaux & bons, il desiroit estre pere de plusieurs autres encore qui leur ressemblassent: aussi les bons & loyaux enfans, non seulement pour l'amour de leurs peres & meres s'entre-aimeront plus, mais aussi en aimeront dauantage leurs peres & meres, les vns pour les autres, disans & pensans tousiours en eux-mesmes, qu'ils sont pour beaucoup de causes bien obligez à eux, mais principalement pour le regard de leurs freres, comme estāt le plus precieux, & le plus doux & gracieux heritage qu'ils ayent acquis d'eux. C'est pourquoy Homere a bien fait, quand il introduit Telemachus comptant entre ses calamitez ce, qu'il n'auoit point de frere,

Car Iupiter la race de mon pere
A terminé en moy seul, sans nul frere.

& au contraire Hesiode ne souhaite & conseille pas bien, qu'vn fils vnique soit he-

Combien grāde est l'obligation des enfans enuers leurs peres & meres. & comment elle se peut aucunement acquitter.

V. Qu'il n'y a riē à quoy les freres doyuent plus s'estudier qu'à l'amitie fraternelle, attendu que c'est le plus grand contentement que ils sauroient donner à leurs pere & mere, ausquels ils sōt obligez de cōplaire en cela & en toutes autres choses honnestes.

Notable exemple de cela es quatre fils d'Apollonide.

Exemple contraire en Ochus fils de Xerxes.

VI. Qui n'aime son frere ne peut dire qu'il aime son pere & sa mere.

Confirmation par le tesmoignage de Homere.

Odyss. 24.

Au poeme intitulé les œuures.

ritier vniuersel des biens de son pere, lui mesmement qui estoit disciple des Muses, lesquelles ont ainsi esté appellees, pource qu'elles sont tousiours ensemble, à cause de l'amour & bien-vueillance fraternelle qu'elles se portent l'vne à l'autre. L'amitié fraternelle donc est telle enuers les peres & meres que d'aimer son frere est demonstration certaine d'aimer aussi son pere & sa mere, & vn exemple & enseignement à ses enfans de s'entre-aimer, autant que nulle autre chose: comme aussi au cõtraire, ils prenent le mauuais exemple de haïr leurs freres de l'original de leur pere: car celui qui est enuieilli en proces, en querelles & dissensions auec ses freres, & puis va prescher ses enfans de viure amiablement ensemble, il fait ce qui se dit en vn commun prouerbe, E

Combien sert l'amitié fraternelle: & quel dommage apporte l'inimitié.

Que fait celuy qui preiche la paix a ses enfans, & est en guerre auec son frere.

> *Tout vlceré, il veut guarir les autres,*

& oste par ses faicts toute efficace à sa parole. Si dõcques le Thebain Eteocles aiant dit à son frere ce qui est en Euripide,

En la tragedie des Pheniciennes.

> *Ie monterois en l'estoillé seiour* F
> *Du clair Soleil, où commence le iour,*
> *Et descendrois dessous la terre basse,*
> *Si ie pouuois acquerir par audace*
> *La royauté souueraine des Dieux,*

venoit puis apres à admonester ses enfans,

Combien sont ridicules ceux qui sont en discord auec leurs freres.

> *De conseruer entre eux esgalité,*
> *Laquelle ioint cité auec cité,*
> *Amis auec leurs amis secourables,*
> *Confederez en ligues perdurables:*
> *Et n'y a rien qui en fermeté seure,*
> *Qu'esgalité, en ce monde demeure:*

qui seroit celui qui ne se mocqueroit de lui? Et quel seroit trouué & reputé Atreus, si apres auoir donné à souper les propres enfans à son frere, il venoit ainsi arraisonner & instruire ses enfans, G

> *Quand le mal-heur sur quelqu'vn prend son cours,*
> *Communement il n'a d'amis secours,*
> *Sinon de ceux qui sont de son lignage.*

VII. La haine doit estre bannie d'entre les freres, quels sont les effets d'icelle, & combiẽ il est mal-aisé de resoudre deux freres des-vnis.

POVRTANT faut-il de tout poinct bannir & chasser la haine de ses freres, cõme celle qui est mauuaise nourrice de la vieillesse des peres & meres, & pire encore de la ieunesse des enfans: & si donne mauuais bruit, & grand blasme enuers les concitoiens, lesquels estiment & iugent à bonne cause, qu'aians esté nourris & esleuez dés leur naissance ensemble, ils ne seroient pas deuenus ennemis & mal-vueillans, s'ils ne sauoient de grandes meschancetez & grandes peruersitez les vns des autres: car il faut bien qu'il y ait de grandes & griefues causes pour dissoudre vne si grande amitié & bien-vueillance, tellement que puis apres ils se reconcilient mal-aiseemẽt. Car ainsi comme les corps qui ont vne fois esté ioints ensemble, si la colle ou ligature vient à se lascher, ils se peuuent bien derechef reioindre & recoller ensemble: mais depuis qu'vn corps naturel viẽt à se rompre ou deschirer, il est mal-aisé de trouuer colleure ni soudeure qui le puisse iamais reunir: aussi les amitiez mutuelles que la necessité a conioinctes entre les hõmes, si d'auenture elles vienẽt quelquefois à se separer, facilement elles se reprenent: mais les freres, si vne fois ils sont esloignez & decheus de ce qui est selon la nature, difficilement reuienent ils plus iamais ensemble: & s'ils y reuienent, la reconciliation attire vne cicatrice orde & sale, tousiours acompagnee de desfiance & de souspeçon. Or toute inimitié d'homme à homme s'imprimant aux cœurs, auec les passions qui plus trauaillent & tourmentent, comme opiniastreté, cholere, enuie, souuenance des maux passez, est chose fort douloureuse & turbulente: mais celle qui est de frere à frere, auec lequel il est force d'auoir H

Simlitude à ce propos.

Pourquoy l'inimitié entre les freres est plus dangereuse & plus irreconciliable qu'entre autres hommes.

A d'auoir cōmunion de tous sacrifices, & de toutes choses sainctes & religieuses, mesme sepulture, & quelquefois mesme maison, possessions, & heritages confinans les vns aux autres, a tousiours deuant ses yeux ce qui la tourmente, luy ramenant en memoire sa folie & sa forcenerie, pour laquelle la face qui mieux lui ressemble, & qui lui deuroit estre la plus douce, lui est la plus hideuse à voir, & la voix la plus amiable & la plus familiere depuis son enfance, lui deuient plus effroiable à ouir: & voians plusieurs autres freres qui n'ont qu'vne maison, qu'vne table, mesmes heritages, & seruiteurs non departis, eux au contraire ont partagé leurs amis, leurs hostes, leurs familiers, brief toutes choses qui sont cōmunes entre les autres freres, leur sont à eux ennemies & contraires: encore qu'à toute personne il soit facile à discourir en son entendement, que les amis, & les compagnons de table sont suiets à este rauagez, les familiers & les alliez se peuuent acquerir nouueaux, quand les premiers, ne
B plus ne moins que des outils ou des instrumés, sōt vsez, mais d'acquerir vn nouueau frere, il n'est pas possible, non plus qu'vne main coupee, ou vn œil arraché: & dit la Persienne sagement, quand on lui demanda pourquoy elle aimoit mieux sauuer la
» vie à son frere qu'à son fils: Pource, dit-elle, que ie puis bien auoir d'autres enfans,
» mais d'autres freres, maintenant que mes pere & mere son morts, ie ne puis. QVE faut il donc faire, me pourra demander quelqu'vn, à vn qui aura vn mauuais frere? Premieremét il faut retenir en memoire, que la mauuaistié se trouue en toutes sortes d'amitié qui sont entre les hommes, & que selon ce que dit Sophocles,

Plus des humains les faits tu cercheras
Plus mal que bien tousiours y trouueras.

Il n'y a ni amitie de parentelle, ni de societé, ni de compagnie, qui se puisse trouuer sincere, saine & nette de tout vice. Mais le Lacedæmonien qui espousoit vne peti-
» te femme disoit, qu'entre les maux il faut tousiours choisir les moindres: aussi pourroit-on, à mon auis, sagement conseiller aux freres, de supporter plus tost les imper-
C fections domestiques, & les maux de leur propre sang, que d'experimenter ceux des estrangers: car en l'vn n'y peut auoir reprehension aucune, dautant que lon y est cōtraint: & l'autre est reprehensible, dautát qu'il est volontaire. Car ni le compagnon de table, ou de ieu, ni de l'aage, ni l'hoste

N'est point lié de fers sans fer forgez,
Qu'effrontement honte lui a chargez.

mais si est bien celuy qui est de mesme sang, qui a esté nourri auec nous, qui est né d'vn mesme pere & d'vne mesme mere, auquel il semble que la vertu mesme permet & concede par conniuence quelque chose, quád il dit à son frere pechant & faillant en quelque endroit,

L'occasion pourquoy sans offenser,
Ie ne te puis miserable laisser.

D homme non seulemét miserable, mais aussi mauuais & mal sage, c'est de peur qu'en n'y pensant pas, ie ne semble punir aigrement & amerement en toy quelque vice de pere ou de mere instillé en toy par leur semence, en te haissant. Car, comme disoit Theophraste, il ne faut pas aimer les estrágers pour les esprouuer, mais au contraire, il les faut esprouuer pour les aimer: mais là où la nature ne donne pas au iugement la precedence pour faire aimer, ni n'attend pas ce que lon dit communément, qu'il faut auoir mangé vne mine de sel auec celuy que lon veut aimer: ains des nostre natiuite a fait naistre quand & nous le principe & l'occasion d'amitié, là ne faut il pas que nous allions trop asprement ni trop exactement recerchant les fautes & imperfections. Mais maintenant tout au contraire, que diriez vous qu'il y en a qui supporteront & excuseront facilement, iusques à y prendre plaisir, les fautes des estrangers, & qui ne leur appartienent de rien, auec lesquels il auront pris quelque conoissance ou en vn banquet, ou au ieu, ou aux exercices de la personne, & feront

Estrágers effects de l'inimitié suruenue entre freres.

Combien vn frere est vn ioyau precieux.

Apophtegme à cé propos.

VIII. *Le moien de bien manier vn mauuais frere, est de supporter ses imperfections, pour le moins autant comme lon feroit celles de quelques estrangers: item qu'on prene autant de plaisir à luy qu'en beaucoup de choses qui ne seront pas à comparer au respect & à la bienvueillance que nous lui deuons porter.*

Odyss. 13.

Pour quelle raison nous deuons beaucoup plus supporter les imperfectiōs de nos freres que des autres.

Iniquité de plusieurs freres.

seueres, voire inexorables à l'encontre de leurs propres freres: tellement qu'il y en a E
qui prenent plaisir à nourrir des chiens mauuais, des cheuaux, & plusieurs des onces, des chats, des singes, des lions, & les aiment: & cependant ils ne peuuent pas endurer les courroux, les erreurs, ou les ambitions de leurs propres freres. Et d'autres, qui donneront à des paillardes & putains des maisons & des terres toutes entieres, combatront à bon escient contre leurs freres pour vne masure ou pour vn coin de maison: & puis imposans à la mal-veuillance qu'ils portent à leurs freres le nom de haine des meschans, ils s'en iront detestans & vituperans le vice en leurs freres, & aux autres ils ne s'en soucieront pas, ains hanteront & frequenteront communément auec eux. Cela donc soit comme le preambule de tout nostre discours. Av

1 x Le deuoir des freres durant la vie de leurs peres, requiert que ils n'attirent point à eux seuls l'amitié paternelle, ains procurent que leurs freres y ayent tousiours leur part.

reste pour entrer aux enseignemens, ie ne veux pas commencer, comme les autres font, au partage des biens paternels, mais à l'emulation mauuaise & ialousie reprehensible qui se leue entre les freres, viuans encore les peres & meres. Agesilaus iadis auoit vne coustume, qu'il enuoyoit à chascun Senateur de Lacedæmone, incontinent qu'il estoit creé, vn bœuf en tesmoignage de sa vertu: les Ephores, qui estoiét F
comme Syndiques d'vn chascun, l'en condamnerent à l'amende enuers le public, auec adionction de la cause, que c'estoit pource que par telles caresses & menees il alloit pratiquant & gaignant à luy seul ceux qui deuoient estre communs à tous: aussi pourroit-on conseiller à vn fils d'honorer tellement pere & mere, qu'il n'estudie pas à se les gaigner, & acquerir leur bonne grace pour luy seul, en destournant leur bien-vueillance des autres enuers lui, par laquelle pratique plusieurs supplantent leurs freres, couurans d'vne couleur honneste en apparence, mais non iuste en verité, leur auarice & cupidité: car ils priuent leurs freres finement & cauteleusement du plus beau & du plus grand bien de leur heritage, qui est l'amour & bienvueillance de peres & meres, espians oportunément l'occasion que leurs freres sont ailleurs empeschez, ou qu'ils ne se doutent point de leurs menees, & se rendans fort modestes, reglez, souples & obeissans à leurs peres, mesmes es choses où ils voyent G
que leurs freres s'oublient & faillent, ou semblent faillir: là où il faut faire tout l'opposite, quand on sent qu'il y a quelque courroux & mescontentement du pere, en se mettant & se coulant dessous la charge, comme pour soulager son frere, en luy aidant, & par caresses & secourables seruices remettre le mieux qu'on peut son frere en grace: & quand il a inexcusablement failli, il en faut reietter la coulpe ou sur le temps contraire, ou sur quelque autre occupation, ou bien sur sa nature mesme, comme estant plus vtile & plus idoine à autre chose: & conuient bien à cela le dire d'Agamemnon,

1. Ceux qui font au- trement sont larrós, les plus execrables du monde.

2. Sont desloyaux & meschans en abandonnant ceux desquels ils douuét procurer le bien.

Iliad. 7.

Ce n'a esté ni par lourde paresse,
Ni par defaut de sens & de sagesse,
Ains pour auoir sur moy l'œil estendu,
Et le motif de mon cœur attendu.

3. Se portent iniquement enuers leurs peres: & les contristent, en lieu de les esiouir.

Aussi peut dire vn bõ frere, à l'excuse de son frere, Il m'a voulu laisser faire ce deuoir H
la. Les peres mesmes sont bien aises d'ouir faire translations de noms, & adioustent foy à leurs enfans, quand ils appellent la negligence & paresse de leurs freres, vne simple bonté: la sottise, vne bonne & droite conscience: vne opiniastreté querelleuse, courage qui ne veut point estre mesprisé: de maniere que celui qui y procede de telle sorte, en intention d'appaiser son pere, il y gaigne cela, qu'outre ce qu'il diminue la cholere de son pere alencontre de son frere, il augmente la bien-vueillãce de son pere enuers lui. Pvis apres, quand on a ainsi respondu & satisfait au pere, il se faut alors adresser à part au frere, & luy toucher & remonstrer vifuement en grande liberté son peché & sa faute: car il ne faut ni estre indulgent ou conniuant enuers son frere, ni aussi lui estre trop dur, & le fouller aux pieds quand il a failli: car l'vn est autant comme s'esiouir de sa faute, & l'autre faillir auec lui: mais vser d'vne reprehen-

x. Il ne faut pas cependant estre flatteur ni trop seuere, qui sont deux extremitez vicieuses de l'amitié fraternelle,

A reprehension & correction, qui tesmoigne le soin de son bien, & le desplaisir de sa faute: car celui qui aura esté le plus affectionné aduocat & intercesseur pour lui enuers ses pere & mere, sera le plus vehement accusateur en priué enuers lui mesme. Que s'il auient que le frere n'aiant rien offense, soit neantmoins accuse enuers le pere, il est certainement treshonneste en toute autre chose de plier & supporter toute cholere & toute rudesse de pere & de mere, mais neātmoins les iustifications & defenses d'vn frere enuers eux, qui cōtre tout droit & raison & contre verité seroit accuse, ou a qui lon feroit tort, sont irreprehensibles & fondees en toute honnesteté: & ne faut point craindre en tel cas d'ouir le reproche qui se lit en Sophocles,

ains vser de reprehension cordiale, quand il en est besoin.

Mauuais le fils qui si fort degenere,
Que de plaider contre son propre pere,

en parlant librement pour la defense de son frere, que lon void iniquement condāne ou opprimé: car telle procedure rend la perte de cause plus agreable à ceux qui
B sont conuaincus, que ne leur eust esté la victoire & gain de cause. Au demeurant, depuis que le pere est decedé, il se faut encore plus affectiōner à aimer ses freres, que non pas au parauant: Premierement à mener deuil, & communiquer la charité du sang, en regrettāt la mort du commun pere, & en reiettant arriere toutes suspicions de vallets, & tous calomnieux rapports des familiers qui voudroiēt semer quelque alteration entre eux: & plus tost croyant tout ce que lon raconte de l'amour reciproque de Castor & Pollux, mesmemēt ce que lon dit, que Pollux tua d'vn coup de poing vn qui lui venoit rapporter en l'oreille quelque chose alencontre de son frere: puis quand ce vient au partage des biens patrimoniaux, ne s'entredonner pas la guerre, comme font plusieurs y venans tous preparez à ceste intention,

XI. Deuoir mutuel des freres apres la mort du pere, au dueil, en familiarite, & au partage des biens.

Escoute moy la fille de la Guerre, *Dissension:*

ains se donner bien garde de celle iournee, comme celle qui est aux vns commécement de guerre mortelle & irreconciliable, & aux autres d'amitié & de concorde
C perdurable: & là faire leurs partages entre eux seuls, s'il est possible: sinon en la presence d'vn ami commun à tous deux, homme de biē, qui assiste, comme dit Platon, aux loix de iustice en prenant & donnant ce qui sera plus agreable & plus cōuenable l'vn à l'autre: & ainsi estimer que lon partage seulement la procuratiō & l'administratiō des heritages, & laisser l'vsage & la iouissance de tout sans departir en commun, là ou il y en a qui s'arrachēt les vns aux autres les nourrices qui les ont nourris de mammelle, ou les enfans qui ont esté esleuez & nourris quand & eux, à toute force de les poursuiure, & s'en vont au partir de là aians gaigné le pris d'vn esclaue, & perdu ce qui estoit le plus precieux en la succession de leur pere, l'amitié & la cōfiance de leur frere: & en ay conu, qui sans y auoir aucun gain, par vne opiniastreté seulement, au partage de leurs biens paternels, se sont portez ne plus ne moins, & de rien plus gracieusemēt, que si c'eust esté butin & pillage de guerre: entre lesquels nómeement ont esté Charicles & Antiochus de la ville d'Opunte, qui couperēt par le mi-
D lieu vn vase d'argent & vn habillement, & en emporterent chascun sa part, diuisans ainsi, comme par vne malediction tragique,

Comment les freres doyuent faire leurs partages.

Indiscretiō estrange de plusieurs freres.

Exemple de mauuais freres.

Leur heritage au trenchant de l'espee.

Les autres vont contant apres leurs partages, comme par subtils moiens, par finesse & cautelle, ils ont circonuenu leurs freres, & ont beaucoup gaigné, s'en glorifians, là ou plus tost ils se deuoient esiouir, plaire à eux mesmes, & se magnifier, de ce que par gracieuseté, courtoisie & volontaire cession, ils seroient venus au dessus de leurs freres: & pourtant merite bien Athenodorus que lon face mention de lui en cest endroit, comme il n'y a celui en nostre païs qui ne s'en souuienne bien. Il auoit vn frere plus ancien que lui, qui se nommoit Xenon, lequel maniant, comme curateur le bien entier d'eux deux, en dissipa vne bōne partie, & à la fin aiant pris vne femme à force, & en estant condamné, il perdit tout son bien, lequel fut appliqué par con-

Exemple contraire d'vn bon frere.

fiscation au fisque de l'Empereur. Athenodorus pour lors estoit encore ieune ado- E lescent sans aucun poil de barbe, & côme sa part des biens paternels lui eust esté rendue par la iustice, il n'abandonna point son frere, ains mettant tout en commun, en fit partage auec lui: & encore combien qu'en ce partage il conust que son frere le defraudoit malicieusement de beaucoup, iamais il ne s'en courrouça à lui, ni ne s'en repentit, ains supporta gayement & doucement l'ingrate meschanceté de son frere, laquelle fut diuulguee par toute la Grece.

XII. Discours sur l'esgalité ou inesgalité de biens qui peut estre entre freres: & le deuoir de ceux qui sont les plus auancez.

Or Solon aiant prononcé ceste sentence touchant le gouuernement de la chose publique, que l'egalité n'engendre point de sedition: semble auoir trop fascheusement introduit la proportion Arithmetique, qui est populaire au lieu de la belle Geometrique: mais en vne famille & maison qui conseilleroit aux freres, côme Platon admonestoit ses citoiens, sur tout, s'il estoit possible d'oster de la Republique ces mots de mien & tien, ou à tout le moins se contenter de l'esgalité, & tascher à la conseruer, certainemēt il asserroit vn grand & beau fondement de paix, amitié & côcorde entre les freres. Et qu'il se serue F à ce propos d'exemples honnorables & illustres, comme est la respôse de Pittacus au Roy de Lydie, qui lui demandoit s'il auoit des biens: Deux fois, dit-il, plus que ie ne " voudrois, estāt mon frere mort, duquel i'ay herité. Mais pource que le plus n'est pas " ennemi du moins seulement en augmentation & diminution de richesses, ains cōme dit Platon, vniuersellement en inesgalité y a tousiours mouuemēt & en esgalité repos & seiour: aussi toute inesgalité est bien dāgereuse de mettre dissension & querelle entre les freres, & est toutefois impossible qu'ils soient en toutes choses esgaux ni pareils, d'autant que ou la nature des la naissance, ou depuis la fortune leur departent inesgalement leurs graces & faueurs, d'où procedēt les enuies & ialousies entre eux, maladies & pestes mortelles, non seulement aux familles & maisons, mais aussi aux villes & citez: il s'en faut donner de garde, & promptement y remedier, quand elles cōmencent à s'y engendrer.

1. La belle response de Pittacus les y doit inciter.

2. Item, les dangers procedans d'vne trop grande inesgalite.

Particuliere description du deuoir de celui qui a quelque auātage par dessus ses freres.

On pourroit conseiller à celui qui auroit aduantage sur ses freres qu'il leur cōmuniquast tout ce qu'il auroit par dessus eux, en les hono- G rant par son credit & reputation, & les auançat par le moien de ses amitiez: & si d'auenture il est plus eloquent qu'eux, leur offrant sa peine & suffisance, côme estant à eux autant comme à lui mesme, & puis n'en monstrant aucune enfleure d'arrogāce ni de mespris enuers eux, ains plus tost en s'abaissant & soumettant, rendre sa preference & son auantage non suiet à l'enuie, & esgaler autāt côme il lui est possible l'inesgalité de la fortune par moderee opinion de soy-mesme: comme Lucullus ne voulut iamais entreprendre office ni magistrat deuāt son frere, encore qu'il fust plus aagé que lui: ains laissant passer son temps, attendit celui de son frere. Et Pollux ne voulut pas estre Dieu mesme seul, ains plus tost demi-dieu auec son frere, & participer de la cōdition mortelle pour lui faire part de son immortalité: là où il est en toy, pourra lon dire à celui que lon prendra à admonnester, sans aucunemēt diminuer riē des biens que tu as presentement, acomparer & esgaler à toy ton frere, le faisant, par maniere de dire, iouir de ta grādeur, de ta gloire, de ta vertu, & de tō bon heur: cōme fit iadis Platon, qui mit les noms de ses freres, les introduisant parlans en ses plus H nobles traitez, pour les rendre renommez, à sauoir Glaucon & Adimantus, es liures qu'ils a escrits de la Republique, & Antiphō le plus ieune, en son dialogue de Parmenides.

Exemple de ceste bonne affection. En Lucullus.

En Pollux.

En Platon.

XIII. Puis que vn frere ne peut pas estre si excellent qu'il n'y ait aussi quelque chose de bon en son frere: il monstre comme le plus excellent se doit comporter enuers le moindre.

DAVANTAGE, comme il y a ordinairement de grandes inesgalitez entre les natures ou les auentures des freres, aussi est-il presque impossible que l'vn soit en tout & par tout superieur à ses freres: car il est bien vray que les Elemens, que lon dit estre creez d'vne mesme matiere, ont des qualitez & forces toutes contraires, mais on ne vid iamais que de deux freres, nez d'vn mesme pere & d'vne mesme mere, l'vn fust comme le sage que feignent les Stoiques, beau, gracieux, liberal, honnorable, riche, eloquēt, studieux, sauant & humain tout ensemble, & l'autre laid, mausade, sale, chiche, necessiteux, malemparlé, ignorant & inhumain aussi tout ensemble: ains y a bien

A bien souuent en ceux qui sont les plus rebutez & moins estimez quelque scintille de grace, de valeur, d'aptitude & d'inclination à quelque chose de bon: car, comme dit le commun prouerbe,

Parmi chardons & espineux halliers
Naissent les fleurs des tendres violiers.

Celui donc qui sentira auoir l'auantage en autres choses, s'il ne s'amoindrit ni ne tache point les telles quelles parties de vertu qui seront en son frere, ni ne le deboute point comme en vn ieu de pris, de tous les premiers honneurs, ains lui cede reciproquement en quelques vns, & le declare plus excellent & plus habile que lui en plusieurs choses, retirant tousiours toute occasion & matiere d'enuie, comme le bois du feu, il l'esteindra à la fin, ou plustost il empeschera du tout qu'elle ne s'engendre & concree. Mais encore celuy qui s'aidera tousiours de son frere, es choses mesmement esquelles il saura estre plus excellent que lui, & vsera de son conseil, B comme s'il est rhetoricien, à plaider des causes: s'il est entendu en matiere d'estat, à sauoir comment il se doit porter en son magistrat: s'il est homme qui ait beaucoup d'amis, en afaires, brief qu'en nulle chose de consequence, & qui peut apporter reputation, ne laisse son frere derriere, ains le fait son parsonnier & compagnon en toutes choses grandes & honorables, qui se sert de lui quand il est present, l'attendant quand il est absent, & generalemẽt qui lui donne à entendre qu'il ne seroit pas homme de moindre execution que lui, mais qu'il fait moins de compte d'acquerir reputation, & de s'auancer en credit, que lui, en ne s'ostant rien à soy mesme, il adiouste beaucoup à son frere.

Le bien qui reuiẽt aux vns & aux autres d'vne si louable intelligence qu'ils ont ensemble.

XIIII. *Que doit penser celui lequel a vn frere plus excellent & qui le surpasse en beaucoup de sortes de biens du corps ou de l'ame.*

Ce sont les preceptes & auertissemens que lon pourroit donner à celui qui seroit plus excellent que son frere: & quant à celui qui seroit inferieur, il faut qu'il pense en lui-mesme, que son frere n'est pas vn, ni seul, ou plus riche, ou plus sauant, ou plus renommé que lui, ains qu'il est lui-mesme vaincu d'vn nombre infini d'autres,

C *Tant qu'il y a d'hommes mangeans le fruict*
Que la grandeur de la terre produit.

Celui est malheureux entre tous autres qui porte enuie à son frere.

Mais s'il est tel qu'il aille par tout portãt enuie à tout le monde, ou bien s'il est si mal né, qu'entre tant d'hommes qui sont heureux il n'y en ait pas vn qui le fasche, que celui qu'il deust le plus aimer, & qui lui tient de plus pres d'obligation du sang, il peut bien dire qu'il est malheureux en toute extremité, & qu'il ne laisse moien à hõme qui viue de le passer en malheurté. Si comme donc Metellus disoit que les Romains deuoient bien rendre graces aux Dieux, de ce que Scipion estãt si grand personnage estoit né dedans Rome, & non pas en vne autre cité, aussi que chascun souhaite & face priere aux Dieux, que lui principalement surmonte tous autres en prosperité, ou si non, au moins que ce soit vn sien frere qui ait ceste tant desiree puissance & authorité. Mais il y en a qui sont si mal nez à toute honnesteté, qu'ils s'esiouissent & se glorifient bien d'auoir des amis colloquez en grands honneurs, & d'auoir D des princes ou des grands seigneurs & riches pour hostes, mais ils estiment que la splendeur de leurs freres soit leur obscurité: & se plaisent bien d'ouïr raconter les prosperitez de leurs peres, les victoires & conduites d'armees de leurs ayeulx, ausquelles ils n'eurent oncques part, ni n'en receurent oncques honneur ni profit, mais de grandes successions qui seront escheutes à leurs freres, ou d'estats magnifiques, ou de mariages honorables, ils en sont marris, & leur semble que cela les raualle. Et toutesfois il faloit en premier lieu ne porter enuie à personne, ou si non, à tout le moins tourner son enuie au dehors, & deriuer ceste malignité, d'estre marri du bien d'autrui, alencontre des estrangers, comme ceux qui embrouillent leurs ennemis en seditions intestines, & les chassent hors de chez eux.

Malignité de plusieurs freres.

Exaggeration de ceste malignité.

D'autres Troyens & de leurs alliez
Grand nombre y a parmi vostre bataille. Iliad. 6.

Pour esprouuer de mon glaiue la taille, E
Des Grecs aussi en nostre ost Argien,
Sur qui pourras faire espreuue du tien:

comme dit Diomede à Glaucus. c'est là où tu peux exercer ton enuie & ta ialousie.

XV. Comment les freres se doiuent entretenir, & les moiens qu'ils ont à suiure pour euiter enuie & ialousie.

Mais il ne faut pas qu'vn frere soit cõme le bassin d'vne balance qui fait le contraire de son compagnon, quand l'vn se hausse, l'autre se baisse: ains faut qu'il face comme les petis nõbres, qui par multiplication d'eux mesmes produisent les grãds, & en se multipliant ainsi l'augmenter, & s'augmenter aussi des biens: car entre les doigts de la main, celui qui ne tient pas la plume en escriuant, & qui ne touche pas les cordes de l'instrument en iouãt, pource qu'il n'est pas propre ne dispos à ce faire, n'en est pas pire pour cela, ains ils se meuuent tous ensemble, & s'aident les vns les autres en quelque sorte, cõme aians expressément pour ceste cause esté faits inesgaux à l'entour du plus grand & du plus fort, pour estre le plus apte à prendre, & à retenir. Ainsi Craterus estant frere propre d'Antigonus Roy regnant, & Perilaus de F Cassander, se mirẽt à conduire des armees sous leurs freres, ou biẽ se tindrẽt en leurs maisons: mais ie ne say quels Antiochus, Seleucus, Grypus & Cyzicenus, n'aians pas apris à se contenter du second lieu, ains appetans les marques de dignité royale, la pourpre, & le diademe, se remplirent eux-mesmes, & les vns les autres de maux infinis, & en comblerent quand & quand toute l'Asie. Mais pour autant que les enuies & ialousies s'impriment le plus souuent es natures & mœurs de personnes ambitieuses, le plus expedient seroit aux freres, pour obuier à tel inconuenient, de n'aspirer pas à acquerir honneur, ni authorité & credit par mesmes moiens, ains l'vn par vn moien & l'autre par vn autre: car les combats des bestes sauuages s'esmeuuent ordinairement entre celles qui se nourrissent de mesme pasture, & entre les combatans des ieux de pris, ceux là seuls se nomment aduersaires les vns des autres qui trauaillent à mesme sorte de ieu: là où les escrimeurs des poings sont amis aux escrimeurs à outrance, & les luicteurs aux coureurs de carriere, & s'entre-aident & s'entrefauorisent. G Et pourtant des deux fils de Tyndarus, l'vn Pollux, gaignoit tousiours le pris à l'escrime des poings, & Castor l'emportoit à la course. Voila pourquoy Homere a bien fait, que Teucer estoit excellent à tirer de l'arc, là où son frere estoit des meilleurs combatans à coups de main,

1. C'est de se souuenir que les plus petis peuuent aider aux plus grands comme firent Craterus & Perilaus, contraires à Antiochus & tels autres ambitieux.

2. De s'auancer par diuers moyẽs, pour les raisons encloses en diuers exemples des estats de ceste vie.

Iliad. 8.

Et le couuroit de son luisant escu:

Comme entre ceux qui se meslent des afaires publiques, ceux qui manient les armes ne portent pas communement enuie à ceux qui harenguent deuant le peuple, ni entre ceux qui parlent en public, les aduocats aux lecteurs de philosophie, ni entre ceux qui pensent les malades, les medecins aux chirurgiens, ains s'entredonnent la main, & portent tesmoignage les vns aux autres: mais vouloir & cercher d'acquerir honneur & reputation d'vn mesme art, & par vne mesme valeur & suffisance, c'est autant entre ceux qui ne sont pas parfaits, comme estans amoureux d'vne mesme maistresse, vouloir estre mieux venu, & auoir plus d'auantage l'vn que l'autre. H Ceux donc qui cheminent par diuerses voyes euitent les occasions d'enuie, & s'entre-aident, comme Demosthenes & Chares, & semblablement Æschines & Eubulus, Hyperides & Leosthenes, dont les vns proposoient les decrets, & harenguoient deuant le peuple, les autres conduisoient les armees, & faisoient les afaires. Et pourtant faut il que les freres qui ne seront pas pour s'entrecommuniquer sans enuie, leur gloire & leur credit, aient leurs cupiditez & leurs ambitions biẽ tournees à contrepoil, & bien esloignees les vnes des autres, s'ils veulent receuoir plaisir, & nõ pas desplaisir de la prosperité & de l'heureux succez les vns des autres.

Exemples confermãs ce que dessus.

XVI. Il faut fuir les mauuais rapports des parens & alliez qui veulent semer noise.

Mais par dessus tout cela il se faut bien donner garde des parens & alliez, & quelquefois des femmes mesmes, qui à la conuoitise d'honneur adioustent de mauuais & malicieux propos: vostre frere fait merueille, il emporte tout, on ne parle que de lui, tout le monde lui

A lui fait la cour, là où personne ne vient vers vous, & n'auez honneur ne demi. Le frere qui sera sage, respondra à ces mauuais langages là, I'ay vn frere qui a la vogue, & du credit & autorité qu'il a, la plus grande part en est miene, & à mon cõmandement. Car Socrates disoit, qu'il aimoit mieux auoir Darius pour ami que ses Dariques: mais vn frere qui a bon iugement ne se pensera pas auoir moins de bié, d'auoir son frere cõstitué en grand estat, ou riche, ou auãcé en credit & reputatiõ, par le merite de son eloquẽce, que si luy-mesme auoit l'estat, la richesse, le sauoir & l'eloquence. Voila cõmẽt il faut essayer à radouber le mieux qu'il est possible telles inegalitez: mais il y a d'autres differences qui naissent incontinent auec eux, au moins ceux qui ne sont pas bien apris quant aux aages: car à bon droit les plus vieux voulãs tousiours commander aux plus ieunes, leur presider, & auoir plus d'hõneur & d'authorité, & de puissance en tout & par tout, sont fascheux & ennuyeux: & de l'autre costé aussi les plus ieunes secouans la bride & s'enorgueillissans s'accoustument à ne faire

entre freres: item comme les aisnez & puisnez se doiuent porter les vns enuers les autres.

B compte, & à mespriser leurs freres plus aagez: de là auient que les ieunes, comme enuiez & rabaissez tousiours par leurs aisnez, fuyent & haissent leurs correctiõs & admonitions, & les aisnez desirãs garder & retenir tousiours leur precedẽce par dessus eux, redoutent l'acroissement de leurs puisnez cõme estant la ruine d'eux-mesmes. Tout ainsi donc comme lon dit, qu'en vn bien-fait il faut que celui qui le reçoit l'estime plus grand qu'il n'est, & celui qui le dõne plus petit: aussi qui pourroit persuader à l'aisné de ne reputer pas que le temps dont il precede son frere soit beaucoup, & au puisné que ce soit peu de chose, il les deliureroit tous deux, l'vn de desdain & de mespris, & l'autre d'irreuerence & de negligence. Et pource qu'il est conuenable à l'aisné d'auoir soin, enseigner, reprendre & admonester, & au puisné honorer, suiure & imiter, ie voudrois que la solicitude de l'aisné tinst plus tost du compagnon que du pere, & de la suasion plus tost que du commandement, & qu'il fust plus prompt à s'esiouir pour le deuoir fait, & à le louër, que non pas à le reprendre &

La cõsideratiõ que les aisnez & puisnez d[...]yuent a[...]oir pour maintenir l'amitié fraternelle.

C blasmer, pour l'auoir oublié, & face l'vn, non seulement plus volontairement, mais aussi plus humainement que l'autre: & aussi qu'au zele du puisné il y eust plus de l'imitation, que de la ialousie & contention, pource que l'imitation presuppose la bonne estime & admiration, & la ialousie & contention n'est iamais sans enuie, qui fait que les hommes aiment ceux qui taschent à les ressembler, & au contraire ils rebutent & deprimẽt ceux qui estriuẽt & s'efforcent de s'esgaler à eux: & parmi l'honneur qu'il est bien seant que le puisné rẽde à son aisné, l'obeissance est celle qui merite plus de louange, & qui engendre vne plus forte & plus cordiale bien-vueillãce, acompagnee d'vne reuerẽce & d'vn contentement, qui est cause que l'aisné reciproquement lui cede & lui defere. Dont il auint que Caton aiãt dés son enfance honoré & reueré son frere Cæpion par obeïssance, obseruance & silence deuãt lui, à la fin le gaigna tant quand ils furent hommes faits, & le remplit de si grand respect & reuerence enuers lui, qu'il ne faisoit ni ne disoit riẽ qu'il ne lui dist. Auquel propos on

Diuers exẽples sui l'enseignemẽt precedent.

Caton & Cæpion.

D racõte que Cæpion vn iour aiant signé & seellé de son cachet quelques tablettes de tesmoignage, Caton son frere suruenant apres ne les voulut point signer ni seeller: quoy entendant Cæpion redemãda incontinent les tablettes, & arracha son cachet auant que demander pour quelle occasion son frere ne lui auoit pas creu, ains auoit eu le tesmoignage pour suspect. Aussi semble il que les freres d'Epicurus lui porterẽt grand respect & reuerence, pour l'amour & bien-vueillance qu'il auoit monstré enuers eux: ce qui apparut tant en toutes autres choses, qu'en ce qu'ils espouserent fort chaudement toutes ses inuentions & opinions en la philosophie: car encore qu'ils se soient trompez d'opiniõ, d'auoir tousiours dit & tenu dés leur enfance, que iamais homme n'auoit esté si sauant en philosophie que leur frere Epicurus: si est-ce chose merueilleuse comment on les lui ait peu ainsi affectiõner, ou eux se soient ainsi disposez & affectionnez enuers luy. Entre les plus modernes philosophes mesmes,

Les freres d'Epicurus.

Apollonius & Sotion.

Plutarque & Timô son frere.

Apollonius le peripatetique a conuaincu de menterie celui qui a dit le premier, que l'honneur & la gloire ne reçoiuent point de compagnon aiant rédu son frere puisné Sotion plus honoré & plus renommé que lui mesme. Et quant à moy, combien que la fortune m'ait beaucoup fait de faueurs, qui merite bié que ie lui en réde grâdes graces, il n'y en a pas vne dont ie me sente tant obligé à elle, comme l'amour & la bien-vueillance que m'a porté & me porte en toutes choses mon frere Timon, ce que nul ne peut nier, qui ait tant soit peu hanté ou frequêté auec nous, & moins que tous autres, vous qui nous auez esté familiers. E

XVII. Dequoy se doiuent donner garde les freres qui sont presques de pareil aage, & comme ils ont à se comporter ensemble.

Il y a d'autres hargnes, dont il se faut donner garde, entre les freres qui sont de pareil aage, ou bien peu eslongnez l'vn de l'autre, lesquelles passions sont petites, mais côtinuelles & en grand nôbre, au moien dequoy elles apportent vne mauuaise acoustumâce de se fascher, aigrir & courroucer de toutes choses, laquelle en fin se termine en haines & inimitiez irreconciliables: car aians commencé à quereller les vns contre les autres des les ieux d'enfance, pour la nourriture, ou pour les combats de quelques petites bestes, côme de cailles ou de coqs, & puis pour la luicte des petis garçons, ou pour la chasse de leurs chiens, ou la comparaison de leurs cheuaux, ils ne peuuent plus retenir ni refrener, quâd ils sont deuenus grands, leur opiniastreté & leur ambition en choses de grande consequence. F

Exemple es plus puissans hommes Grecs du temps de l'auteur.

Comme les plus grands & plus puissans hommes d'entre les Grecs de nostre temps, s'estans premierement bandez les vns contre les autres pour les faueurs qu'ils portoient à des baladins & ioueurs de cithres, & puis faisans à l'enui à qui auroit de plus beaux viuiers, de plus belles baignoires, & de plus belles allees & galeries, de plus belles salles, & lieux de plaisance au territoire de Edepsus, en les comparant les vnes aux autres opiniastrement, en coupant les canaux, & diuertissant les conduits des fontaines, ils se sont tellement aigris les vns contre les autres, qu'ils s'en sont perdus: car le tyran les leur a tous ostez, & ont esté bannis de leurs pais, pauures, vagabonds par le monde, & à peine que ie ne dis, tous autres qu'ils n'estoient auparauât, excepté qu'ils sont demeurez les mesmes qu'ils estoient à s'entrehair.

Conseil remarquable pour empescher la desvnion des freres.

Voila pourquoy il faut bien des le commencement resister à la ialousie & opiniastreté qui se glisse entre les freres es premieres & petites choses, en s'acoustumant à ceder l'vn à l'autre reciproquement, & à se laisser vaincre, & à s'esiouir plustost de leur complaire, que non pas de les vaincre: car ce n'a point esté d'autres victoires que les anciens ont entendu, quand ils ont appellé la victoire Cadmiene, que celle d'entre les freres au deuant de Thebes, qui fut vne tres-vilaine & tres-meschâte victoire. G

Quelle procedure ils doyuêt tenir en leurs afaires.

Mais quoy, les afaires mesmes n'apportent-ils pas plusieurs occasions de dissentiôs & de debats entre les freres, à ceux encore qui sont les plus doux & les plus gracieux? oui certes, mais c'est aussi là où il faut laisser les afaires se combatre tous seuls, sans y adiouster aucune passion d'opiniastreté, ni de cholere, comme vn hameçon qui les acroche & attache à debatre, ains faut que comme en vne balance ils regardêt par ensemble de quel costé panchera le droict & l'equité, & que le plus tost qu'il leur sera possible ils remettent le iugement & l'arbitrage de leur different à quelques bons personnages, pour les vuider & purger tout au net deuant qu'ils percent si auant, comme vne tache ou vne taincture, que lon ne la puisse plus effacer ni lauer: H

Ils doyuent ensuiure la belle coustume des Philosophes Pythagoriens pour s'entretenir en amitié.

& puis imiter les philosophes Pythagoriens, lesquels n'estans alliez ni parens, ains seulement participans de mesme eschole & mesme discipline, si d'auenture ils s'estoient quelque fois trâsportez de cholere, iusques à dire iniure l'vn à l'autre, deuât que le soleil fust couché, touchâs en la main l'vn de l'autre & s'entrembrassans, faisoiêt l'appointement:

Belle comparaison.

car côme quand il auient vne fieure sur vne bosse en l'aine, il n'y a pour cela dâger quelconque, mais si la bosse nettoyee & passee la fieure perseuere, c'est vne maladie qui a son principe & sa cause d'ailleurs plus profonde: aussi le different qui est entre deux freres, quâd il cesse auec l'afaire, procedoit de l'afaire: mais si le differêt demeure apres l'afaire vuidé, l'afaire n'estoit que pretexte, & y auoit au dedans vne suspecte

& mau-

A & mauuaise racine cachee. AVQVEL propos il fait bon entendre la façon de proceder à la decision du different de deux freres de nation barbare, non pour vne part ou portion de quelque petite terre, ou pour vn nombre d'esclaues ou de moutons: mais pour l'Empire des Perses: car apres la mort de Darius aucuns des Perses vouloient que Ariamenes succedast à la courõne, comme estãt le fils aisné du feu Roy: les autres vouloient que ce fust Xerxes, tant pource qu'il estoit fils de Atossa fille du grand Cyrus que pource qu'il estoit né de Darius, estant ia Roy couronné, Ariamenes doncques descendit du pais de la Medie, non point en armes, comme pour faire la guerre, ains tout simplement auec son train, comme pour poursuiure son droit en iustice. Xerxes parauãt sa venue faisoit toutes choses qui appartenoiẽt à vn Roy, mais quand son frere fut arriué, volontairemẽt il s'osta le diadesme ou frõtal, & posa le chapeau royal, que les Roys ont acoustumé de porter à la pointe droite, & luy
B alla au deuant, l'embrassa, & lui enuoya des presens, auec commandemẽt à ceux qui les lui portoient de lui dire, Xerxes ton frere t'honore maintenant de ces presens ici:
" mais si par la sentence & le iugement des Princes & seigneurs de Perse il est declaré
" Roy, il veut que tu sois la seconde personne de Perse apres luy. Ariamenes fit res-
" ponse: Ie reçoy de bon cœur les presens de mon frere, & pense que le royaume des
" Perses m'apartiene, mais quant à mes freres, ie leur garderay l'honneur qui leur est
" deu apres moi, & à Xerxes le premier de tous. Quãd fut escheu le iour du iugement, les Perses de cõmun consentement declarerẽt iuge de ceste grãde cause Artabanus, qui estoit frere du defunct Darius. Xerxes ne vouloit point estre iugé par luy seul, par ce qu'il se fioit plus à la multitude des Seigneurs, mais sa mere Atossa l'en reprit:
" Pourquoy dit-elle, mon fils, refuses-tu Artabanus ton oncle, le plus homme de bien
" qui soit en Perse, pour ton iuge? & pourquoy as tu tant de crainte de l'issue de ce
" iugement-là, où le second lieu mesme est encore honnorable d'estre appellé & iugé
" le frere du Roy de Perse? Xerxes donc se laissa persuader à sa mere: & le proces e-
C stant iugé, Artabanus prononcea que le Royaume apartenoit à Xerxes: parquoy Ariamenes incontinent se leuant de son siege alla faire hommage à son frere, & le prenant par la main droite le mena seoir dedans le siege royal, & de là en auant fut tousiours le plus grand aupres de luy, & se monstra si bien affectionné en son endroit, qu'en la bataille nauale de Salamine il mourut en combatant vaillamment pour son seruice. Cest exemple donc soit comme vn patron original de vraye benignité & magnanimité, où il n'y a rien à reprẽdre. Et quant à Antiochus on pourroit bien iustement reprendre en luy vne trop grande conuoitise de regner, mais aussi fait-il bien à esmerueiller, que l'amitié fraternelle ne fust pas du tout estaincte en son ambition. Il faisoit la guerre pour le royaume, à son frere Seleucus qui estoit son aisné, & auoit sa mere qui luy fauorisoit: mais au plus fort de leur guerre Seleucus ayant donné vne bataille aux Galates, la perdit, & ne se trouuant nulle part, on fut long temps que lon le tint pour mort, & son armee toute taillee en pieces par les
D Barbares: ce que aiant entendu Antiochus posa la robe de pourpre, & se vestit de noir, & fermãt son palais royal, mena dueil de son frere, comme s'il eust esté perdu: mais apres estant auerti comme il estoit sain & sauf, & qu'il remettoit sus vne autre armee, sortãt de son logis en public il alla sacrifier aux Dieux en action de graces, & commanda aux villes qui estoient sous lui de faire semblablement sacrifices, & porter chapeaux de fleurs en signe de resiouissance publique. Et les Atheniens aians sans propos inuenté & controuué la fable, touchant la querelle d'entre Neptune & Minerue, y ont entremeslé vne correction qui n'est pas trop hors de propos: car ils suppriment tousiours le deuxiesme iour du mois de Iuin, auquel ils disent qu'auint ce debat & ceste noise entre Neptune & Minerue. Qui nous empeschera doncques aussi, s'il auient que nous ayons eu debat ou different à l'encontre de nos alliez & parents, que nous ne condamnions ce iour-là de perpetuelle oubliance, & ne le re-

XVIII. Tresbeaux & remarquables exemples de l'amitié fraternelle.

Xerxes & Ariamenes.

Antiochus & Seleucus.

Les Atheniens en ce fait monstrent que le iour de querelle entre freres doit estre estimé malencontreux.

putions entre les iournees maudites & malencontreuses, non pas oublier tant d'autres bonnes & ioyeuses, esquelles nous auons vescu, & auons esté nourris ensemble, à l'occasion d'vne seule? car ce n'est point en vain, ne pour neant que nature nous a donné la mansuetude & la modestie, fille de patience, où il faut que nous en vsions, principalement enuers nos alliez & nos parens. Si ne se monstre pas l'amour & affection cordiale enuers eux seulemét, en leur pardónant quand ils ont failli, mais aussi en leur demandant pardon quand on les a offensez: pourtant ne les faut-il pas negliger quand ils sont courroucez, ni se roidir à l'encontre d'eux quand ils se vienent iustifier ou excuser, ains plustost les preuenir & aller au deuant de leurs courroux, en s'excusant si on les a offensez, & leur pardonnant deuant que ils s'excusent. Pourtant est Euclides le disciple de Socrates fort renommé és escholes des philosophes, pource qu'aiant oui vne parole indigne & bestiale de son frere, qui lui auoit dit, Ie mourrois de male mort si ie ne me vengeois de toy: mais moy, dit-il, si ie n'appaisois ta cholere, & ne te persuadois que tu m'aimasses comme tu faisois auparauant. Mais l'effect, & non pas la parole du Roy Eumenes, ne se peut aucunement surpasser ni en patience, ni en douceur & bonté: car Perseus le Roy de Macedoine, estant son ennemi, auoit atiré des meurtriers pour le tuer, lesquels estoient en embusche à l'espier aupres de la ville de Delphes. Ayant entendu qu'il venoit de la marine vers la ville, pour se conseiller à l'Oracle d'Apollo, & l'assaillans par derriere, lui ietterent de grosses pierres, qui l'assenerent sur la teste & sur le col: dont il fut tellement estourdi, qu'il en tomba par terre tout pasmé, de maniere que lon pensa qu'il fust mort, & en courut le bruit par tout, tant que quelques vns de ses seruiteurs & amis mesmes coururent iusques en la ville de Pergame en porter la nouuelle, comme de chose à laquelle ils auoient esté presens. Parquoy Attalus, le plus aagé de ses freres, homme de bien, & qui s'estoit tousiours plus fidelement & plus loyaument que nul autre porté enuers son frere, fut non seulement declaré Roy, & couronné du diadesme royal, mais qui plus est, il espousa la Royne Stratonice femme de son frere, & coucha auec elle: mais depuis quand les nouuelles arriuerent qu'Eumenes estoit viuant, & qu'il s'en venoit, posant le diadesme, & reprenant la iaueline, comme il auoit acoustumé de porter à la garde de son frere, il lui alla au deuant auec les autres gardes, & le Roy le receut humainement, salua & embrassa la Royne auec grand honneur & grandes caresses: & aiant vescu longuement depuis sans plainte ni suspicion quelconque, finalement venant à mourir il consigna & laissa son royaume & sa femme à son frere Attalus. Mais que fit Attalus apres sa mort? il ne voulut iamais faire nourrir aucun de ses enfans que Stratonice sa femme luy porta, & si en eut plusieurs, ains nourrit & esleua le fils de son frere defunct, iusques à ce qu'il fust en aage d'homme, & lors luy-mesme luy mit sur la teste le diadesme royal, & l'appella Roy. Mais Cambyses au contraire, pour vn songe qu'il auoit songé, craignant que son frere ne vinst à estre Roy de l'Asie, sans autre raison ne preuue aucune le fit mourir: à l'occasion dequoy la succession de l'empire sortit de la race de Cyrus apres sa mort, & vint à regner celle de Darius, prince qui sceut communiquer le gouuernement de ses afaires & son authorité, non seulemét à ses freres, mais aussi à ses amis. Il faut bien aussi se souuenir d'vn autre poinct, & l'obseruer soigneusement quand on est tombé en quelque different auec les freres, c'est de hanter lors, & parler, & frequenter plus souuent que iamais auec leurs amis, & à l'opposite fuir leurs mal-vueillans & ennemis, sans les vouloir ouir ni receuoir, suiuant en cela pour le moins la façon de faire des Cádiots, lesquels entrás souuent en combustion les vns contre les autres, & se faisans la guerre, quánd il leur suruenoit des ennemis de dehors, ils se r'alioient incontinent ensemble, & se bandoient tous contre eux: & cela s'appelloit Syncretisme. Mais il y en a qui, cóme l'eau coule tousiours contre bas, aussi s'abaissent à ceux qui se baissent & qui se diuisent, ruinans par

Marginal notes: Euclides & son frere. — Eumenes & Attalus. — Exemple contraire en Cambyses. — XIX. *Ce que les freres doiuent faire quand ils sont tombez en differens les vns contre les autres.* — 1. Ensuiure la coustume des Cádiots. — 2. Ne point prester l'oreille aux flatteurs & autres

A par leurs soufflemens toute parenté & toute amitié, haissans l'vn & l'autre, & s'attachans plus à celui qui se lasche par imbecillité. Car les amis simples, & ne pensans point en mal, comme sont les ieunes, aiment ce que leurs amis aiment, mais les plus peruers & plus malins ennemis font semblant d'estre marris & courroucez aussi cótre le frere qui a courroux & debat alencôtre de son frere. Comme donc la poule en Æsope respond au renard, qui faisoit semblant d'auoir oui dire qu'elle estoit ma » lade, & lui demandoit par amitié, comment elle se portoit: Ie me porte bien, dit- » elle, mais que tu sois arriere d'ici: aussi faut-il respondre à vn tel homme malin, qui viendra mettre en auant & ouurir le propos du debat auec le frere pour sonder » & sapper par dessous, afin d'entendre quelque secret: Ie n'ay rien à demesler auec » mô frere, ni lui auec moy, pourueu que ie ne preste point l'aureille aux rapporteurs, ni lui aussi. Mais maintenant ie ne say comment quand nous sommes chassieux, ou que nous auons mal aux yeux, nous diuertissons nostre veuë des corps qui font B reuerberation, & des couleurs trop viues, & quand nous auons quelque cholere ou plainte, ou suspicion contre nos freres, nous prenons plaisir à ouir ceux qui nous y embrouillent encore dauantage, & leur adherons lors qu'il estoit plus besoin de fuir leurs ennemis & mal-vueillans & se cacher d'eux: & au contraire s'approcher, hanter & conuerser auec leurs alliez, leurs domestiques & amis, & mesmes entrer dedans leurs maisons pour s'aller librement plaindre iusques à leurs femmes: & neantmoins on dit communément, que les freres cheminans ensemble ne doiuent pas seulement mettre vne pierre entre eux, & est on marri quand vn chien vient courir à trauers d'eux, & craint on beaucoup d'autres choses semblables, desquelles nulle ne sauroit separer ne diuiser la concorde des freres: & cependant ils ne voyent pas, qu'ils admettent au milieu d'eux, & reçoiuent à trauers, des hommes de nature canine, qui ne font qu'aboyer pour irriter les vns contre les autres. A ceste cause venant à propos pour la suite du discours, Theophrastus disoit fort bien, que si tou- C tes choses doiuent estre communes entre amis, suyuant l'ancien prouerbe, encore plus le doiuent estre les amis: car les familiaritez, conuersations & frequentations separees à part, destournêt & diuertissent les vns d'auec les autres: car à choisir d'autres familiers & amis suit incontinent par consequence, prendre plaisir à d'autres compagnies, en estimer d'autres, & se laisser mener & gouuerner à d'autres, par ce que les amitiez forment les naturels des personnes: & n'y a point de plus certain signe de differentes humeurs & naturels des personnes, que le chois & electiô de differens amis: tellement que ni le boire & manger, ni le iouër, ni passer les iours tous entiers ensemble, n'ont pas tant d'efficace à contenir la concorde & bien-vueillâce des freres, comme le haïr & aimer de mesmes personnes, & prêdre plaisir à mesmes compagnies, & au contraire aussi d'en abhorrir & fuir de mesmes: car quâd les freres ont des amis communs, ils n'endurent iamais qu'il naisse entre eux des picques ni des querelles, ains si d'auenture il suruient ou quelque soudaine cholere, ou quel- D que plainte, elle est incontinent appaisee par le moien des amis communs, qui les prenent sur eux, & les font esuanouir en neant, s'ils sont bien affectionnez enuers l'vn & l'autre des freres, & que leur bien-vueillance panche autant d'vn costé comme d'autre. Car ainsi côme l'estain soude & reioinct le cuiure qui est cassé, en touchant aux deux extremitez des pieces rompues, pource qu'il s'accorde autant auec l'vne comme auec l'autre: aussi faut-il que l'ami soit comme, & s'accorde aussi bien auec l'vn des freres comme auec l'autre, pour bien resouder & confirmer la mutuelle bien-vueillance: mais ceux qui sont inesgaux, & ne se peuuêt mesler autant auec l'vn comme auec l'autre bout, font vne separation & disionction, & non pas vne conionction, comme certains tons en la musique. Et pourtant pourroit on à bon droit douter, & demander si Hesiode a bien ou mal dit,

Ne fais esgal le compagnon au frere,

telles pestes qui ne demandent que diuision.

Confirmatiô de ce 2. expedient par le facecieux apologue d'Æsope.

3. Ne prendre plaisir à escouter les ennemis de leurs freres.

4. Au contraire, prêdre plaisir de conuerser auec leurs alliez, domestiques & amis.

XX Les amis doiuent estre cômuns entre les freres: en telle sorte neantmoins que l'amitié fraternelle aille deuant.

Similitude monstrant dequoy sert vn bon ami entre deux freres.

Au premié intitulé les deuoirs

car le compagnon qui sera sage & commun ami: plus il sera incorporé auec tous les E
deux, plus ferme neud & lien sera il de l'amitié fraternelle: mais Hesiode a entendu
& craint cela des ordinaires & vulgaires hommes, qui sont coustumierement sub-
iects à estre ialoux, & à s'aimer soy-mesme, ce qui est bien raisonnable d'euiter en-

Le premier lieu de amitié doit tousiours estre reserué au frere.

core que lon porte plus esgale bien vueillance à l'ami, qu'au frere: ce neantmoins en
cas de cõcurrence, de reseruer tousiours le premier lieu au frere, soit à le preferer en
election de magistrat ou maniement d'afaires d'estat, soit à le conuier à quelque fe-
stin ou assemblee solennelle, ou à le recõmander aux princes & seigneurs, & autres
telles choses semblables, que le commun des hommes repute grandes & honnora-
bles, il faut en tout cela rendre la dignité & l'honneur à l'obligation du sang & à la
nature: car l'auantage en telles choses n'apporteroit pas tant de reputation & de gloi-
re à l'ami, que le rebut apporteroit de dereputation & de deshonneur au frere. Et

Cela se doit monstrer par effect, en ayant tel soin d'eux qu'il apartient.

quant à ceste sentence la, nous en auons ailleurs traité plus amplement: mais vn au-
tre mot sentencieux de Menander, qui est tres-sagement dit, F

Qui aime bien, ne veut qu'on le mesprise,

nous remet en memoire & nous enseigne d'auoir soin de nos freres, & ne nous fier
pas tant à l'obligation de la nature, que nous les mesprisions: car le cheual est vne
beste de nature aimant l'homme, & le chien son maistre, mais toutefois si vous fail-
lez à les penser, & en auoir le soin tel que vous deuez, ils perdent celle cordiale affe-
ction, & s'estrangent de vous: & le corps est de naissance tresconioint à l'ame, mais
si elle le neglige & le mesprise, il ne veut pas luy aider, & gaste ou empesche ses a-

XXI. *Quelle solicitude honneste les freres doyuent auoir les vns des autres, & de leurs parens.*

ctions. Or le soin & la sollicitude honneste que lon doit auoir des freres, & encore
plus des beaux peres & des gendres d'iceux, est de se monstrer tousiours bien-vueil-
lans & bien affectionnez en leur endroit, prompts à faire pour eux en toutes occa-
siõs, saluër & caresser leurs seruiteurs fauorits, remercier les medecins qui les auront
pensez en leurs maladies, leurs amis fideles qui les auront volontairement & vtile-
ment acõpagnez en quelque voyage, & en quelque expedition de guerre: & quant G

Item de leurs belles sœurs.

à la femme espousee du frere, la tenir & reuerer comme vne relique tressaincte, pour
l'amour de son mari, la louër, se plaindre auec elle de son mari, s'il n'en fait compte
tel qu'il doit, l'appaiser quand elle est courroucee, & si d'auenture elle commet
quelque legere faute, la reconcilier auec son mari, & le prier de luy pardonner, &
aussi s'il y a quelque chose particuliere en quoy il soit en different auec son frere, s'en

En apres faut estre soucieux du mariage & des enfans.

plaindre à elle, & tascher de l'appointer auec lui. Estre à bon escient marri de ce que
son frere ne se marie point, ou s'il est marié, de ce qu'il n'a point d'enfans, en l'en so-
licitant, & le tansant, tant que lon le conduise par toutes voies à se marier, & se lier
par legitimes alliances: & quand il a eu des enfans, monstrer encore plus manifeste-
ment sa bien-vueillance, tant enuers lui qu'enuers sa femme, en l'honorant plus que
iamais, & aimant ses enfans comme les siens propres, mais se monstrant encore plus
indulgent & plus doux enuers ceux de son frere, afin que s'il aduient qu'ils facent
quelque faute, comme font les ieunes gens, qu'ils ne s'en fuyent point, & ne se reti- H
rent point pour crainte du pere ou de la mere, en quelque mauuaise & desbauchee
compagnie, ains qu'ils aient vn recours & vne retraite, où ils soient admonestez a-
miablement, & où ils trouuent intercesseur pour faire leur appointement. Voila

Exemple à ce propos, en Platon & Speusippus.

comment Platon ramena son neueu Speusippus, qui estoit fort desbauché, & fort
dissolu, sans luy dire ne faire mal quelconque, ains se monstrant doux & gracieux
à le recueillir, là où il fuyoit ses pere & mere qui crioyent tousiours apres lui, & le
tansoient incessamment: quoy faisant il engendra en son cœur vne grande reueren-
ce enuers lui, & grand zele de l'imiter, & de s'employer à l'estude de la philosophie,
combien que plusieurs de ses amis le blasmassent de ce qu'il ne reprenoit & ne cor-
rigeoit autrement ce ieune homme: mais lui leur respondit, qu'il le reprenoit assez,
en lui donnant à conoistre par sa vie & par ses deportemẽs la difference qu'il y a en-

A entre le vice & la vertu,& entre les choses honnestes & deshonnestes. Le pere d'Aleuas Roy de Thessalie le rebutoit & le rudoyoit, pource qu'il estoit haut à la main & superbe,& au cõtraire son oncle frere de son pere le soustenoit & l'auançoit:& comme vn iour les Thessaliens enuoyassent les buletins à l'oracle d'Apollo en Delphes, pour sauoir qui seroit Roy, l'oncle au desceu du pere mit vn buletin pour Aleuas: la prophetisse Pythie prononça, que c'estoit Aleuas qui deuoit estre Roy : au contraire le pere insistoit, qu'il n'auoit point mis de buletin pour luy : & sembloit à tout le mõde qu'il y deuoit dõc auoir eu erreur à escrire ces buletins & ces noms : & pourtant renuoya lon derechef à l'oracle, là où la Pythie respondit, — Aleuas & son oncle.

I'entens & dis le doux fils d'Archedice,

& en ceste maniere Aleuas estant declaré Roy de Thessalie par l'oracle d'Apollo moiennant ceste faueur que lui fit le frere de son pere, fut quant à lui beaucoup B plus excellent prince que tous les autres qui auoient esté en la maison deuant luy,& si eleua son pays & sa nation en grande gloire & grande reputation. Ainsi faut-il en s'esiouissant & se glorifiant de l'auancement, des hõneurs, charges & offices honorables des enfans de son frere, les pousser & encourager à la vertu, & quand ils font bien, les louër bien hautement: car à l'auenture seroit-il odieux de grandemẽt louër le sien propre, mais celui de son frere, il est digne & honorable, non point procedãt de l'amour de soi-mesme, ains de l'honnesteté, & tenant à vray dire de la diuinité. Si me semble que le nom mesme nous conuie à aimer cherement nos nepueux : & si faut que nous nous proposions à imiter les grands personnages, qui ont esté sanctifiez & deifiez par le passe: car Hercules aiant engendré soixante & huit enfans, aima aussi cherement Iolaus celui de son frere, que pas vn des siẽs propres: c'est pourquoy encore maintenant on le met dessus vn mesme autel que son oncle Hercules, & le prie lon quand & luy, l'appellant le cousteiller d'Hercules : & son frere Iphicles ayant esté tué en vne bataille, qui fut donnee pres de Lacedæmone, il en fut si desplai- C sant qu'il se partit de tout le Peloponese. Et Leucothea, sa sœur estãt trespassee, nourrit & esleua son enfant, & le deifia quãd & elle : d'où vient que les Dames Romaines encores auiourd'huy en la feste de Leucothea, qu'ils appellent Matuta, portent entre leurs bras & cherissent, non leurs propres enfans, ains ceux de leurs sœurs.

Il conuient aussi estendre ce soin enuers les enfans de son frere.

θεῖος, *signifie oncle & diuin.*

Exemple de cela en Hercules fort affectionné enuers son neueu Iolaus.

En Leucothea, enuers l'enfant de sa sœur.

Du trop parler.

SOMMAIRE.

D *CE qu'on dit communement que les extremitez sont vicieuses, requiert par fois interpretation, nommément en la vertu que nous appellons temperance, vne des especes de laquelle consiste au droit vsage de la lãgue, qui est de sauoir parler comme il faut. Or la moderation au parler a pour extremitez le silẽce (plus souuẽt louable que reprochable) & le babil, contre lequel ce discours est dressé. Entant donc que le silence est vn loyer asseuré aux gẽs sages, quoy qu'il soit à l'opposite du babil, & que la bienseance à dire soit au milieu, si n'appellons nous pas le silence vice, ains tenons que iamais homme ne se trouua mal de s'estre teu. Mais quant au trop parler, l'auteur monstre des le commencement de son traité que c'est vn mal incurable & cõtre nature, lequel frustre le babillard de son plus grand desir, à sauoir d'estre escouté & creu: qu'il rend l'homme estourdi, importun, ridicule, mocqué, hay, & le met ordinairement en danger, comme beaucoup d'euenemẽs en font foy. Pour descouurir cela tant mieux, il dit consequemmẽt que le naturel des hommes vertueux & noblement esleuez, est directement contraire à celui des langards,*

adioustant les raisons par lesquelles personne ne doit celer son secret, ensemble les maux qu'apportent la curiosité & le babil, confermant le tout par belles similitudes & notables exemples. Reprenant puis apres son premier propos, il compare le traistre & le babillard ensemble, afin que tous detestent tant plus ce vice de trop parler: & vient incontinent à descouurir & apliquer les remedes au mal, voulant qu'en premier lieu, & comme en general, on considere des malheurs dont le babil est cause, & les biens procedans du silence. Quoy fait, il discourt sur les remedes particuliers, lesquels portent, que lon doit s'acoustumer à se taire ou ne parler que le dernier: euiter toute precipitation en ses responses: ne dire rien s'il n'est necessaire ou ciuil: fuir les propos qui plus nous plaisent, & esquels nous pouuons estre bien versez: embesongner les babillards à part eux: leur donner compagnie de gens d'autorité & d'aage: bref considerer si ce qu'on dit est conuenable & profitable, pensant neantmoins tousiours à cela, que souuent on s'est repenti d'auoir parlé, mais de s'estre teu, iamais. E

I. Le trop parler est vn vice incurable & contre nature.

1. Pource que les babillards ne peuuent ni ne veulent escouter: ce qui toutefois est le seul vray remede a leur mal.

C'EST vne cure bien fascheuse & bien malaisee à la philosophie, qu'entreprendre de guarir le vice de ceux qui parlent trop, pource que la medecine dont elle vse de la parole receue des escoutans, & ces grands parleurs n'escoutent iamais personne, car ils parlent tousiours: & est le premier vice de ceux qui ne se peuuent taire, qu'ils ne veulẽt escouter personne, tellement que c'est vne surdité volontaire de gens qui semblent se plaindre de la nature, de ce qu'elle ne leur a donné qu'vne langue, veu qu'elle leur a donné deux aureilles. Si donc Euripides est loué d'auoir bien dit à vn malauisé auditeur auquel il parloit, F

On ne sauroit sage conseil donner
A homme fol, ne bien l'arraisonner,
Non plus qu'emplir se pourroit vn vaisseau
Qui par tout coule, & ne retient point eau. G

2. D'autant qu'ils ne sont aucunemẽt disposez a faire valoir les remonstrances qu'ils feindront receuoir quelquefois.

plus iustement pourroit-on dire à vn babillard ou d'vn babillard, on ne sauroit emplir celui qui ne reçoit point les sages & bons aduertissemẽs qu'on lui verse, ou pour mieux dire, que lon respand alentour des aureilles de celui qui parle tousiours à ceux qui point ne l'escoutent, & n'escoute iamais ceux qui parlent à luy: car s'il escoute tant soit peu, ce n'est que cõme vn reflus de babil, qui prend haleine pour rebabiller puis apres encore dauantage. Il y auoit en la ville d'Olympe vn portique, que lon appelloit Heptaphonos, pource qu'vne mesme voix y retẽtissoit par diuerses reflexions plusieurs fois: mais si la moindre parole touche tant soit peu à vn babillard, incontinent il resonnera par tout,

Touchant du cœur les cordes plus cachees,
Qui ne deuroient pour rien estre touchees,

3. A cause aussi qu'ils semblent par effect auoir la teste autrement tissue que celle des autres.

tellement que lon diroit, que les pertuis & conduis de l'ouye en eux ne respondent point au dedans du cerueau, mais à la langue: au moien dequoy les paroles demeurent en l'entendement des autres: mais des babillards elles s'escoulent incontinent, & puis ils s'en vont comme vaisseaux percez, vuides de sens & plains de bruit. TOVTESFOIS afin que nous ne laissions à esprouuer aucun moyen de leur profiter, nous pourrons commencer par dire à chascun de ces grands parleurs, H

II. Le premier remede est de se taire: attendu que la taciturnité a ce bien que lon escoute & est on escouté aussi: au contraire, le babillard n'escoute ni ne trouue persõne qui luy vueille prester l'oreille.

Ami tais-toy, car taciturnité
Porte auec soy mainte commodité.

& entre les autres deux premieres & principales, c'est à sauoir, escouter & estre escouté, desquelles ces importuns parleurs ne peuuent iamais obtenir ne l'vne ne l'autre, ains sont frustrez de leur desir en toutes les deux. Les autres passions & maladies de l'ame, comme l'auarice, l'ambitiõ, l'amour, ont à tout le moins aucunefois iouissance

A sance de ce qu'elles desirent, mais c'est ce qui plus tourmente ces grands babillards, qu'ils cerchent par tout qui les vueille ouir, & n'en peuuent trouuer : car soit ou que lon deuise assis, ou que lon se promene en compagnie, chascun s'enfuit grand' erre si tost que lon void aprocher quelqu'vn de ces grands causeurs : vous diriez proprement que lon a sonné la retraite, si viste chascun se retire. Et ainsi comme quand en vne assemblee il se fait soudainement vn grand silence, & que personne ne parle, on dit que Mercure y est entré : aussi quand vn babillard entre en vn banquet ou en vne compagnie de gens qui s'entreconoissent, chascun se tait, craignant de lui donner occasion de parler : ou si de luy-mesme il commence le premier à entre-ouurir les leures, chascun se leue & s'en va, deuant que l'orage soit venu, comme font les gens de marine, qui se retirent à l'abri, se doutans de tourmente, pour auoir ouy vn peu bruire la bise sur le haut de quelque escueil de mer. Dont il auient qu'ils ne peuuent auoir à boire & à manger auec eux personne qui y viene volontairement : ni

Belle comparaisō, monstrant le danger qu'il y a d'attendre la tourmente qu'esmeut vn babillard.

B loger auec eux quand on va par les champs, ou que lon voyage par mer, s'ils n'y sont contrains : car cest importun est tousiours apres, tantost les tirant par la robbe, tantost par la barbe, tantost les frappant du coude, de maniere que les pieds sont là bien besoin, comme disoit Archilochus, ou plustost le sage Aristote, lequel respondit à vn tel importun causeur, qui le faschoit & luy rompoit la teste, en luy faisant des » plus estranges contes du monde, & lui repetoit souuent, Mais n'est-ce pas vne mer- » ueilleuse chose, Aristote? non pas cela, dit-il, mais c'est bien chose merueilleuse, » qu'vn homme aiant des pieds puisse endurer ton babil. Et à vn autre semblable qui » lui disoit, apres vn long proces qu'il lui auoit fait : Ie t'ay bien rompu la teste, Philo- » sophe, de mon parler : non as, respondit-il, point autrement : car ie n'y ay point pensé. Pource que si lon est quelquefois contraint de les laisser babiller, l'ame cependant se retire en soy, & fait à part elle quelque discours, ne leur laissant que les aureilles seulement, sur lesquelles ils espandent leur babil par dehors : ainsi ne peuuent-ils

Plaisante description de ceux qui parlent trop.

Facecieuses repliques d'Aristote pour reprimer la vanité de deux babillards.

C trouuer qui les vueille ouir, & encore moins qui les vueille croire. CAR comme lon tient que la semence de ceux qui se meslent trop souuent auec les femmes, n'a pas la force d'engendrer : aussi le parler de ces grands babillards est sterile, & ne porte point de fruict. Et toutefois il n'y a partie en tout nostre corps que la nature ait si seurement remparee que la langue, au deuant de laquelle elle a assis le rempar des dents, à fin que si d'auenture elle ne veut obeir à la raison, qui lui tient au dedans la bride roide, & qu'elle ne se retire en arriere, nous puissions refrener son intemperance auec sanglante morsure : car comme dit Euripide,

Enfin toute langue effrenee
Se trouuera mal-fortunee.

III. Dauantage, le babil est vne chose sans fruict : & ceux qui parlent trop tombent en ce malheur, qu'on ne leur sousle aucun, receuans la [illegible] punition de l'[illegible] de leur langue, que nature leur aprenoit de tenir mieux serree.

En la tragedie des Bacchantes.

Et me semble que ceux qui disent, que maisons sans porte, & bourse sans fermeture, ne seruēt de rien à leurs maistres, & cependant ne mettent ne porte ne serrure à leur bouche, ains la laissent tousiours couler au dehors, comme fait celle de la mer de D Pont, ceux-là di-ie, me semblent estimer, que la parole soit la plus vile chose du mōde. C'est pourquoy on ne les croid iamais, & toutesfois c'est le but auquel toute parole tend, pource que sa fin proprement est faire foy aux escoutans : & ces grands parleurs ne sont iamais creus : encore qu'ils disent verité : cōme le froment enfermé dedans quelque vaisseau humide croist biē quant à la mesure, mais quant à la bonté de l'vsage, il empire : ainsi est-il de la parole du babillard, car il l'augmēte bien en mētant, mais il lui oste toute force de persuasion. DAVANTAGE c'est chose dont toute personne honneste, & qui a honte de choses infames & vilaines, se doit bien soigneusement contregarder, que de s'enyurer : car comme disent aucuns, cholere est bien du mesme rang que la manie & fureur, mais yuresse loge & demeure tousiours auec elle, ou pour mieux dire, c'est la fureur mesme : moindre quant à la duree du temps, mais plus griefue quant à la cause, d'autant qu'elle est volontaire, & que

Elegante similitude à ce propos.

IIII. Item le trop parler adiousté au trop boire rend l'yuresse accōplie & detestable entierement.

nous l'encourons de nous mesmes sans que rien nous y contraigne. Or n'y a il rien E
en l'yuresse que tant lon blasme & reprene, que l'intemperance du trop parler : car
comme dit le Poëte,

Odyss.14.

Le vin peut tant que le sage il destraue,
Il fait chanter l'homme tant soit-il graue,
Rire, gaudir, & chanter, & baller,
Et ce, que taire il deuroit, deceler.

Quelle difference il y a entre auoir beu & estre yure.

Ce dernier est bien le pire & le plus dangereux, au pris de chanter & de baller: & peut estre que le Poëte taisiblement a voulu soudre la question que demandent les Philosophes, quelle difference il y a entre auoir beu, & estre yure : car de l'vn on est plus gay que de coustume, & de l'autre on parle trop: d'où vient que lon dit en commun prouerbe, Ce qui est en la pensee du sobre, est en la bouche de l'yure. Et pourtant respondit sagement le Philosophe Bias à vn babillard qui se mocquoit de lui, pource qu'estant en vn festin il ne parloit point, & disoit que ce n'estoit qu'vn lourdaut: Commēt seroit-il possible, dit-il, qu'vn fol se teust à la table? Il y eut quelquefois à Athenes vn des citoiēs qui festoya les ambassadeurs du Roy de Perse, & pource qu'il sentoit bien que ces seigneurs y prendoient plaisir, il conuia au festin les Philosophes qui pour lors estoient en la ville: & comme tous les autres commençassent à deuiser auec eux, & chascun à tenir sa partie, Zenon qui y estoit se teut tout quoy sans dire vn seul mot: parquoy ces seigneurs Persiens se prirent à le caresser & à boire à lui, disans : Et de vous seigneur Zenon, que dirons nous au Roy nostre maistre? Non autre chose, respōdit-il, sinon, que vous auez veu vn vieillard à Athenes qui se sait bien taire à la table, tant le silence est vne profonde sapience, & chose sobre, & pleine de hauts secrets, comme au contraire l'yuresse est chose pleine de tumulte, vuide de sens & de raison. Les Philosophes mesmes definissans l'yuresse disent, que c'est vn trop parler à table : de sorte qu'ils ne reprenent pas le bien boire, prouueu que lon y garde modestie & silence : mais le trop & follement parler fait, que le boire est yuresse: ainsi l'yure parle follement à table, & le babillard par tout, au marché, au theatre, en se promenant, en seant à table, de iour & de nuict. S'il va visiter vn malade, il lui fait plus de mal que sa maladie mesme : s'il est dedans vne nauire, il fasche plus les passagers que ne fait la maree: s'il veut louer quelqu'vn, il lui est plus ennuyeux que s'il le mesprisoit : & aime lon mieux auoir quelquefois en sa compagnie des hommes mauuais, moiennant qu'ils soient discrets en parler, que d'autres qui parlent trop, combien qu'ils soient au reste gens de bien. Le bon vieillard Nestor en vne tragedie de Sophocles parlant à Aiax, lequel estoit vn peu auantageux en paroles, pour le moderer lui dit gracieusement,

Sentēces & apophtegmes contre le babil, & à la louange du silence.

De Bias.

De Zenon.

Que c'est du silēce.

Que c'est de l'yuresse.

V. En cinquiesme lieu, le babillard ne fait rien qui ait grace, à cause de l'importunité de son babil.

Ie ne te veux blasmer, Aiax, combien
Que parles mal, pource que tu fais bien.

Nous ne disons pas ainsi du babillard, car l'importunité de son parler oste toute la grace de son bien faire. Lysias iadis, à la requeste de quelqu'vn qui auoit vn proces, lui composa vne harengue, & la lui bailla: la partie l'aiant plusieurs fois leuë & releuë, s'en vint en fin vers Lysias tout descouragé, & lui dit: la premiere fois que ie l'ay leuë, elle m'a semblé excellente: mais la seconde & la tierce, elle m'a semblé maigre, & n'y ay point trouué de nerfs. Lors Lysias lui repliqua: Commēt, ne sais-tu pas bien qu'il ne te la faudra prononcer qu'vne fois deuāt les iuges? & toutefois on void manifestement la douceur grande & force d'eloquence qui est es escrits de Lysias, car i'ose bien dire & maintenir, que les Muses aux blonds cheueux lui ont esté fauorables. Entre les choses singulieres que lon dit du Prince des Poetes, celle-là est tres-veritable, que Homere est seul au monde qui n'a iamais saoulé ni degousté les hommes, se mōstrant aux lecteurs tousiours tout autre, & florissant tousiours en nouuelle grace: aussi a il bien mōstré combien il craignoit & fuioit ce degoust, & ceste fascherie

Exemple de cela practiqué à l'endroit de Lysias, eloquent Orateur entre ceux de son temps.

Louange d'Homere, Prince des Poetes Grecs, sur quoy fondee.

F, G, H

A cherie qui suit de pres toute longue trainee de paroles, en ce que lui mesme a escrit,

Ce que lon a clairement dessus dit
Est odieux quand puis on le redit.

Odyss. 12.

Voila pourquoy il mene les auditeurs d'vn conte en autre, & par la nouueauté em-
pesche que les oreilles ne se lassent & ne se saoulent iamais d'ouir : & ceux ci au con-
traire rompent la teste de mesmes redites, comme ceux qui souillent les tablettes de
ratures. Et pourtant mettons leur ceci premierement deuant les yeux, tout ainsi que
ceux qui par force de boire du vin outre mesure & sans eau, font cause que ce qui
nous a esté donné pour nous resiouir & pour faire bonne chere aux vns se tourne en
fascherie, aux autres en violẽce : aussi ceux qui hors de saison & à tous propos vsent
du parler, qui est la plus delectable & la plus amiable conference que les hommes
sauroient auoir ensemble, le rendent fascheux & importun, desplaisant à ceux à qui
ils cuident plaire, mocquez de ceux dont ils cuident estre estimez, & mal-voulus

Quel auertissement il faut donner à ceux qui parlent trop.

B de ceux desquels ils pensent estre aimez. Ainsi donc comme à bon droit celui
seroit estimé peu courtois, qui auec le tissu de Venus, auquel sont toutes les sortes
de gracieux attraits, rebuteroit & chasseroit tous ceux qui s'aprocheroient de lui:
aussi celui qui par son parler se fait fuir & hair, se peut biẽ tenir pour hõme de mau-
uaise grace & mal instruit & apris. OR quant aux autres passions & maladies de
l'ame, les vnes sont dangereuses, les autres odieuses, les autres suietes à mocqueries:
mais tous ces maux aduienent ensemble aux babillards, ils sont mocquez, car chas-
cun en fait des contes: ils sont hais, car ils apportent tousiours quelques mauuaises
nouuelles: ils sont en danger, pource qu'ils ne peuuent taire leur secret. Voila
pourquoy Anacharsis, aiant vn iour esté festoyé chez Solon, fust estimé sage, par ce
qu'õ le vid en dormãt tenir sa main droite sur sa bouche, & sa gauche sur les parties
naturelles, aiant bonne opinion de penser, que la langue a besoin de plus forte bride
que non pas la nature: car il ne seroit pas facile de nombrer autant de personnes qui

Comparaison à cẽ propos.

VII. *Il descrit en sixiesme lieu les maux qui acompagnent le trop parler, & monstre par exemples notables les malheurs causez par le babil.*

Pour enrichir ce point il propose à l'opposite la modeste & graue contenãce d'Anacharsis dormant.

C se soient ruinez par intemperance de luxure, comme il y a eu de puissantes citez,
& de grands estats destruits & renuersez par auoir esuenté quelque secret. Sylla e-
stant au siege deuãt Athenes, & n'aiant pas loisir d'y tenir le camp longuemẽt, pour
autant que d'autres afaires le pressoiẽt, & que d'vn costé Mithridates auoit enuahi,
occupé & raui toute l'Asie, & d'autre costé la ligue de Marius se remettoit sus, & re-
couuroit grande puissance dedans Rome, il y eut quelques vieillards en la boutique
d'vn barbier, qui en caquettant ensemble dirent, qu'vn certain quartier de la ville,
que lon nommoit Heptachalcon, n'estoit pas biẽ gardé, & qu'il y auoit danger que
la ville ne fust prise par cest endroit-la. Ce qu'entendans certains espions qui e-
stoient dedans la ville, l'allerent rapporter à Sylla, lequel incontinent sur la minuict
aprocha son armee de ce costé-là, par où il entra dedans, & peu s'en falut qu'il ne la
rasast toute, mais au moins l'emplit-il de meurtre, & fut la rue que lon appelloit Ce-
ramique toute arrousee de sang, estant Sylla plus indigné contre ceux de la ville

1. Premier exemple des grands malheurs dont le babil a esté cause.

Vieillards & barbiers coustumierement grands parleurs.

D pour certaines paroles iniurieuses, que pour autre offense qu'ils lui eussent faite:
car pour se mocquer de Sylla & de sa femme Metella, ils venoient sur la muraille
& disoient, " Sylla est vne meure aspergee de farine, & vn tas d'autres telles moc-
queries: & par ainsi pour la plus legere chose du monde, comme dit Platon, c'est à
sauoir pour des paroles, ils payerent vne tres-griefue & tres-cruelle amende. Le
trop parler d'vn seul homme engarda que Rome ne fust deliuree de la tyrannie de
Neron: car il n'y auoit qu'vne nuict entre deux, & estoit tout apresté pour le tuer
le lendemain: or celui qui auoit entrepris l'execution : allant au Theatre vid à la
porte vn pauure prisonnier de ceux qui estoient condamnez à estre iettez deuant les
bestes sauuages, que lon alloit mener à Neron, & l'oiant lamenter sa miserable for-
» tune, il s'aprocha de lui, & lui dit tout bas en l'aureille, Prie Dieu, pauure hom-
» me, que tu puisses eschapper ce iour seulemẽt, & demain tu me remercieras. Le pri-

" SVLLÆ, *s'appellent les personnes de couleur brune, comme escrit Sextus Pompeius, & tel estoit Sylla : & parmi il iettoit hors de son cuir de la fleur cõme farine : aussi mourut il de la maladie pediculaire*

2. Deuxiesme exemple.

ſonnier rauit incontinent ceſte parole couuerte : & penſant, à mon aduis, ce que E
lon dit communement,

Fol eſt celui qui laiſſe le certain,
Pour ſuiure apres ce qui eſt incertain.

prefera la maniere de ſauuer ſa vie ſeure à la iuſte, & pource alla deſcouurir à Neron ce que l'autre lui auoit couuertement dit : ainſi le mal-heureux fut incontinent ſaiſi au corps:& auſſi toſt la gehenne, le feu, les eſcorgees furent preſtes pour faire confeſſer par force à ce mal-heureux,ce que ia de lui meſme il auoit ſans contrainte deſcouuert.

VII. Exemples contraires de ceux qui ont mieux aimé s'offenser eux meſmes en ne diſant mot,que nuire à leurs prochains par trop parler.
Zenon.
Leæna.

MAIS Zenon le Philoſophe, de peur que contre ſa volonté ſon corps forcé de l'horreur des tourmens ne decelaſt quelque choſe de ſon ſecret, cracha ſa langue,qu'il tronçonna lui-meſme auec ſes propres dents,au viſage du tyran. La cõſtãce auſſi & patiẽce de Leæna l'amie d'Armodius & Ariſtogiton, a eſte remuneree d'vne treſbelle recompenſe: elle participoit d'eſperãce, autãt que pouuoit vne femme, à la conſpiration que ſes deux amoureux auoient cõiuree al'encontre des tyrãs F
d'Athenes: car elle auoit beu en la belle couppe de l'amour: & par iceluy s'eſtoit vouee à taire ſes ſecrets. Apres donc que ſes deux amants, aiant failli à leur entrepriſe,eurent eſté mis à mort,elle fut gehennee & miſe à la torture, pour lui faire declarer les autres cõplices de la coniuration,qui n'eſtoient point encores deſcouuerts, mais elle fut ſi conſtante,qu'elle n'en decela iamais vn, & monſtra que ces deux ieunes hommes n'auoient rien fait indigne d'eux de s'eſtre enamourez d'elle:& depuis

Honneur fait par les Atheniẽs au genereux ſilence.

en memoires de ce fait,les Atheniens firẽt faire vne Lionne de bronze,laquelle n'auoit point de langue,& la firent aſſeoir & poſer à l'entree du chaſteau:voulans donner à entendre le cœur inuincible d'elle, par la generoſité de la beſte, & la perſeuerance en taciturnité ſecrette, par ce qu'ils ne lui auoient point fait de langue. Iamais parole dite ne ſeruit tant comme pluſieurs teuës ont profité, dautant que lon peut bien touſiours dire ce que lon a teu,mais non pas taire ce que lon a dit,pour ce qu'il eſt deſia ſorti & reſpandu par tout. C'eſt pourquoy nous aprenons des hommes à G
parler, & des Dieux à nous taire : car es ſacrifices & ſainctes ceremonies du ſeruice des Dieux, il eſt commandé de ſe taire & de garder ſilence.

Le ſage, deſcrit par Homere, ſous la perſonne d'Vlyſſes, eſt taciturne & peu parlant.
Odyſſ. 19.

Auſſi le Poëte Homere fait Vlyſſes,duquel l'eloquence eſtoit ſi douce, taciturne & peu parlant : auſſi fait il ſa femme,ſon fils,& ſa nourrice,laquelle il introduit ainſi parlant,

Il ſortiroit auſſi toſt d'vne ſouche,
Ou d'vn fer dur, qu'il ſeroit de ma bouche.

Vlyſſes.

Et lui-meſme ſeant aupres de ſa femme,auant qu'il ſe fuſt donné à conoiſtre,

Bien auoit il au cœur grande pitié,
De voir plorer ſa loyale moitié:
Mais ces deux yeux iamais ne remua,
Non plus qu'vn roc,ne ſa face mua.

tant fut ſa bouche pleine en toute ſorte de patience: & la raiſon eut tellement toutes les parties de ſon corps obeiſſantes à ſon commandement, qu'elle commandoit H
aux yeux de ne plorer point, à la langue de ne parler point, au cœur de ne trembler point,& de ne ſouſpirer point,

Odyſſ. 19.

A la raiſon ſon cœur obeiſſoit,
Sans demonſtrer l'ennui qui l'oppreſſoit.

tellement que la raiſon maiſtriſoit iuſques aux occultes mouuemens interieurs, qui ne ſont point capables de ratiocination, tenant & le ſang & les eſprits meſmes ſous ſa main,& en ſon obeiſſance. Ses gens auſſi, pour la plus part, eſtoient ſemblables: car c'eſt bien vn ſigne d'extreme conſtãce & fidelité enuers leur ſeigneur, de ſe laiſſer deſchirer au geant Cyclops,& froiſſer cõtre la terre, plus toſt que de dire vn tout ſeul mot contre Vlyſſes, & declarer l'appreſt de celle groſſe piece de bois qu'il auoit bruſlee par le bout pour lui creuer l'œil,& pluſtoſt endurer d'eſtre deuorez tous vifs,

que

A que de descouurir aucune chose du secret d'Vlysses. Parquoy Pittacus fit bien quand le Roy d'Egypte luy enuoya vn mouton, lui mandant qu'il lui en mist à part la pire & la meilleure chair, il luy enuoya la langue comme l'instrument des plus grands biens & des plus grands maux qui se facent par le monde: & Ino en Euripide parlant librement de soy-mesme dit,

Ceci est attribué à Bias, au commencement du banquet des 7. sages.

Ie say parler quand il faut, & me taire.

CAR certainement ceux qui sont noblement & royalement nourris, aprenent premierement à se taire, & puis apres à parler, & pource Antigonus le grand, vn iour que son fils lui demandoit quand le camp deslogeroit, As tu peur, lui dit-il, que toy seul n'entendes pas la trompette? il ne se fioit pas d'vne parole secrette à celui, auquel deuoit venir la succession de son empire, lui enseignant à estre par cela plus reserué & plus retenu en telles choses. Et le vieil Metellus à vn autre qui lui demandoit quelque secret semblable, Si ie sauois, dit-il, que ma chemise seust mon secret, B ie la despouillerois pour la mettre au feu. Eumenes fut auerti que Craterus venoit contre luy, il le tint secret, sans le descouurir à pas vns de ses amis, feignant, & leur donnant à entendre que c'estoit Neoptolemus, pource que ses gens de guerre mesprisoient cestui-ci, & auoient la reputation de l'autre en estime grande, & la vertu en amour, de maniere que personne n'en seut rien que lui seul: ainsi lui donnerent-ils la bataille, qu'ils gaignerent, & le tuerent sur le champ, sans le conoistre, sinon apres qu'il fut mort. Voila comment la ruze de taciturnité gaigna ceste bataille, en celant vn si grand & si formidable ennemi: tellement que ses plus priuez amis admirerent plus sa prudence de l'auoir teu, qu'ils ne se plaignirent de sa desfiance de ne leur auoir dit. Et encore que lon se plaigne, si vaut-il mieux, que toy sauf, lon se mescontente que tu te sois defié, que toy perdu, tu te condamnes toy mesme de t'estre trop fié. Et dauantage, comment oseras tu franchement blasmer & reprendre celui qui n'aura pas tenu secret ce que tu lui auras reuelé? car s'il ne faloit pas C qu'il fust seu, pourquoy l'as tu dit à vn autre? & si mettant ton secret hors de toy-mesme, tu le veux garder en vn autre, tu as donc plus de fiance en vn autre, qu'en toy mesme: & s'il est semblable à toy, tu es perdu à bon droit: s'il est meilleur, tu es eschappé contre toute raison, ayant trouué vne personne qui te soit plus fealle que toy-mesme. Mais c'est mon ami, diras-tu: aussi sera vn autre le sien, à qui il se fiera aussi: & celui là encore à vn autre: ainsi prend la parole acroissement & multiplication par vne suite enfilee d'incontinence de langue: car ainsi comme l'vnité ne sort point hors de ses bornes, ains demeure tousiours en soy-mesme vne, à raison dequoy on l'appelle Monas, qui est à dire seule, mais le nombre binaire est indefini, 1. & le commencement de diuorce: d'autant qu'il sort incontinent de soy-mesme en doublant l'vnité, & se tourne en pluralité: aussi vne parole quand elle demeure enclose en celuy qui premier la sait, elle est veritablement secrette, mais depuis que elle sort dehors, & vient iusques à vn autre, elle commence à auoir nom de bruit D commun: car, comme dit le Poëte, les paroles ont ailes. Et ainsi comme il n'est 2. pas aisé de reprendre ne retenir vn oiseau, quand on l'a vne fois laissé eschapper des mains: aussi ne sauroit-on retenir ne r'auoir vne parole, depuis qu'elle est iettee hors de la bouche, car elle s'en vole batant ses legeres ailes, & s'espand des vns aux autres. Bien peut-on retenir & alentir le cours d'vne nauire, que l'impetuosité des 3. vens emporte auec anchres & rouleaux de cordages, mais depuis que la parole est issue de la bouche, comme de son port, il n'y a plus ne rade où elle se peust retirer, ni anchre qui la seust arrester, ains s'en volant auec vn merueilleux bruit & grand son, en fin elle va rompre contre quelque rocher, & abismer en quelque gouffre de danger celui qui l'a laissee aller.

VIII. *Ceux qui sont noblement nourris aprenent premierement à se taire, & puis apres à parler.*

Antigonus, Metellus le vieil, & Eumenes monstrent combien le silence est chose profitable.

IX. *Raisons pour lesquelles il ne faut deceler son secret.*

Diuerses similitudes sur cela.

On brusleroit toute la grand forest
Qui à l'entour du haut mont d'Ida est

D'vn peu de feu, & en bien peu d'espace E
Ainsi sera semé en toute place
Ce qu'auras dit à vn seul secret,
Si tu n'es bien en ton parler discret.

Exemples confermãs ce que dessus.

Le Senat Romain fut vne fois par plusieurs iours en cõseil bien estroit sur quelque matiere secrette, & estant la chose dautant plus enquise & souspeçonnee, que moins elle estoit apparente & conuë, vne Dame Romaine sage au demeurant, mais femme pourtant, importuna son mari, & le pria tresinstammẽt de lui dire, quelle estoit ceste matiere secrette, auec grãds sermens & grandes execrations, qu'elle ne le reueleroit iamais à personne, & quand-&-quand larmes à commandement, disant qu'elle estoit bien mal-heureuse de ce que son mari n'auoit autrement fiance en elle. Le Romain voulant esprouuer sa folie: Tu me contrains, dit-il, m'amie, & suis forcé de te descouurir vne chose horrible & espouuantable: c'est que les prestres nous ont rapporté, que lon a veu voler en l'air vne allouette auec vn armet doré, & vne F picque: & pource nous sommes en peine de sauoir si ce prodige est bon ou mauuais pour la chose publique, & en conferons auec les deuins qui sauent que signifie le vol des oyseaux: mais garde toy bien de le dire. Apres qu'il lui eut dit cela, il s'en alla au palais: & sa femme incontinent tirant à part la premiere de ses chambrieres qu'elle rencontre, commence à battre son estomac, & arracher ses cheueux, criant, Helas mon pauure mari, ma pauure patrie, helas que ferons nous? enseignant & conuiant sa chambriere à lui demander, Qu'y a-il? doncques apres que la seruante lui eut demandé, & elle lui eut le tout conté, y adioustant le commun refrein de tous les babillards, mais donnez vous bien garde de le dire, tenez le bien secret: à grand' peine fut la seruante departie d'auec sa maistresse, qu'elle s'en alla decliquer tout ce qu'elle lui auoit dit, à vne siene compagne qu'elle trouua la moins embesongnee, & elle d'autre costé à vn sien ami, qui l'estoit venu voir, de sorte que ce bruit fut semé & seu par tout le palais, auant que celui qui l'auoit controuué y fust G arriué. Ainsi quelqu'vn de ses familiers le rencontrant, Comment, dit-il, ne faites vous que d'arriuer maintenant de vostre maison? Non respondit-il. Vous n'auez doncques rien oui de nouueau. Comment, dit-il, est-il suruenu quelque chose nouuelle? Lon a veu, respondit l'autre, vne allouette volant auec vn armet doré, & vne picque: & doiuent les Consuls tenir conseil sur cela. Lors le Romain en se souriant, vrayemẽt, dit-il à part soy, ma femme tu n'as pas beaucoup attendu, quand la parole que ie t'ay n'agueres dite a esté deuant moy au palais: & de là s'en alla parler aux Consuls pour les oster de trouble. Et pour chastier sa femme, incontinent qu'il fut de retour en sa maison: Ma femme, dit-il, tu m'as destruit: car il s'est trouué que le secret du conseil a esté descouuert & publié de ma maison: & pourtant ta langue effrenee est cause qu'il me faut abandonner mon pays, & m'en aller en exil. Et comme elle le voulust nier, & dist pour sa defense, N'y a il pas trois cens Senateurs qui l'ont oui comme toy? Quels trois cens, dit-il, c'estoit vne bourde que i'auois con- H trouuee pour t'esprouuer. Ce Senateur fut homme sage, & bien auisé, qui pour essayer sa femme, comme vn vaisseau mal relié, ne versa pas du vin, ni de l'huile dedans ains seulement de l'eau.

Du sage Senateur Romain & de sa femme.

Contraire exemple de Fuluius familier d'Auguste Cæsar.

Mais Fuluius, l'vn des familiers de Cæsar Auguste, estant ia sur l'aage, apres auoir oui les regrets & complaintes de l'Empereur, lamentant la solitude de sa maison, & qu'apres le trespas des deux fils de sa fille, & la relegation de Posthumius qui lui restoit seul, & pour quelque imputation auoit esté confiné, il estoit cõtraint de laisser le fils de sa femme son successeur à l'Empire, combien qu'il eust compassion, & qu'il fust entre-deux de reuoquer le fils de sa fille de son confinement. Fuluius aiant entendu ces propos, les alla rapporter à sa femme, & elle à Liuia femme d'Auguste, laquelle s'en attacha bien aspremẽt à Cæsar, s'il estoit ainsi qu'il eust de long temps proposé de rappeller son arriere fils, pourquoy il ne le

faisoit,

A faisoit, ains la mettoit en inimitié & en guerre auec celuy qui luy deuroit succeder à l'Empire. Le lendemain matin, comme Fuluius lui fust venu donner le bon iour, ainsi qu'il auoit de coustume, & qu'il lui eust dit, Dieu te gard Cæsar: il ne lui fit que respondre, Dieu te face sage Fuluius. Fuluius entendant incontinent que cela vouloit dire, se retira tout aussi tost en sa maison, & là faisant appeller sa femme: Cæsar, dit-il, a bien sceu que ie n'ay pas teu ton secret, & pour ceste cause i'ay resolu de me faire mourir moy-mesme. Tu feras iustice, dit-elle, veu qu'aiant si longuement vescu auec moy, & par ci deuant aiant assez experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es pas donné garde: mais laisse que ie me tue la premiere: & prenant vne espee, elle mesme s'en tua deuant son mari. Parquoy le ioueur de comedies Philippides fit sagement, quand il respondit au Roy Lysimachus, qui le caressoit, & luy disoit, Que veux tu que ie te communique de mes biens? Ce que tu voudras, Sire, pourueu que ce ne soit point de tes secrets.

Sage responsé de Philippides.

B Il y a plus, que la curiosité, vice non moindre, est ordinairement iointe au parler beaucoup: car ils desirent entendre & ouir beaucoup de nouuelles, afin qu'ils en puissent conter beaucoup, mesmemẽt des plus secrettes. Voila pourquoy ils vont par tout furettant & fleurant, s'ils pourront point esuenter quelque chose bien cachee, adioustant comme vne vieille surcharge de matieres odieuses à leur babil. Ce qui fait qu'ils sont puis apres semblables aux petis enfans, qui ne veulent lascher, & si ne peuuent tenir la glace qu'ils ont en la main: ou, pour mieux dire, ils mettent en leur sein & embrassent des secrets qui sont comme des serpens, lesquels ils ne peuuent longuement retenir, ains sont deuorez & rongez par iceux. On dit que les poissons qui s'appellent aiguilles de mer, & les viperes, creuent & se dechirent quand elles enfantent leurs petis: aussi les secrettes paroles, en sortant de la bouche de ceux qui ne les peuuent contenir, perdent & ruinent ceux qui les ont reuelees.

x. Septiesme mal du babil, c'est que la curiosité, vice detestable, y est ordinairement conioincte, & quel mal il en auient.

Similitudes, monstrans que le trop parler ruine les ... neux babillard.

Le Roy Seleuchus, surnommé Callinicos, qui est autant à dire comme victorieux, en vne bataille qu'il eut contre les Ga-C lates, perdit tous ses gens, & toute son armee: parquoy laissant son diadesme ou bandeau royal, & sa cotte d'armes, il se mit à fuir sur vn cheual, auec trois ou quatre autres, par chemins escartez & destournez, tant & si longuemẽt que les cheuaux ni les hommes n'en pouuoient plus: à la fin il arriua en la petite maisonnette d'vn paisan, où il trouua de cas d'auenture le maistre, & lui demanda du pain & de l'eau: ce que le paysan lui bailla, & nõ seulement cela, mais de tout ce qu'il peut finer aux champs abondamment, en lui faisant la meilleure chere dont il se pouuoit auiser: à la fin il conut que c'estoit le Roy, & fut si ioyeux de ce que la fortune l'auoit adressé en sa maison, se trouuant en telle necessité, qu'il ne seut contenir sa ioye, ni seconder le Roy, lequel ne demandoit que d'estre inconu, & de se dissimuler, & contrefaire, si le conduisit iusques à l'adresse du chemin, là où en prenant congé il lui dit, A Dieu, Sire Seleucus. Le Roy lui tendant la main, & le tirant à lui, comme s'il l'eust voulu baiser, fit signe secrettement à l'vn de ses gens, qu'il lui coupast la teste de son espee:

Plusieurs exemples notables pour preuue de cela.

1. Le paysan hoste de Seleuchus Callinicus.

D *Lors en parlant la teste lui trencha,*
Et son clair sang sur la podure espancha.

là où s'il eust peu cõtenir sa langue pour vn peu de temps, que le Roi puis apres eut meilleure fortune, & redeuint grand & puissant, il lui eust à mon auis sceu meilleur gré, & fait plus de biens pour sa taciturnité, que pour sa courtoisie, & toute sa bonne chere: & toutefois cestui-ci encore auoit quelque couleur pour defendre son incontinence de langue, à sauoir son esperance, & la bonne chere qu'il auoit faite au Roy. Mais la plupart de ces babillards se perdent eux-mesmes, sans auoir aucune couuerture ni couleur de raison: comme il auint qu'en la boutique d'vn barbier aucuns deuisoient de la tyrannie de Dionysius, qu'elle estoit bien asseuree, & aussi mal-aisee à ruiner que le diamant à rompre: Ie m'esmerueille, dit le barbier en souriant, comment vous dites cela de Dionysius, sur la gorge duquel ie passe le rasoir si

2. Le barbier de Dionysius tyran de Sicile.

souuent. Ces paroles estans rapportees à Dionysius, il fit mettre le barbier en croix. Si n'est pas sans occasion que les barbiers sont ordinairement grands babillards: car coustumierement les plus grands truans & fai-neans d'vne ville, & les plus grands causeurs s'assemblent & se viennent asseoir en la boutique d'vn barbier, & de ceste acoustumance de les ouïr caquetter ils aprennent à trop parler. Parquoy le Roy Archelaus respondit plaisammét à vn sien barbier, qui estoit grand babillard, apres qu'il lui eut acoustré son linge à l'entour de lui, & lui eut demádé, Comment vous plaist-il que ie face vostre barbe, Sire? Sans dire mot, lui respondit le Roy, E

Barbiers pourquoy grands babillards.

3. Le barbier Athenien qui annoncea les nouuelles de la desfaite de l'armee en Sicile, dót le discours est au long en la vie de Nicias.

Vn autre fut le premier qui vint dire les nouuelles de celle grande desconfiture, que les Atheniés receurent en la Sicile: il auoit son ouurouër de barberie sur le port que lon appelle Piree, en la ville d'Athenes, là où il entendit ces mauuaises nouuelles par vn esclaue qui s'en estoit fuy de là: & prenát aussi tost sa course, en abandonnát boutique & tout, s'en vint tout battant à la ville, aiant grand peur que quelqu'vn ne luy ostast cest hóneur, d'auoir le premier apporté la nouuelle de ceste malheureuse desfaite à la ville, & qu'il n'y arriuast trop tard. Soudain qu'il fut seu par la ville, le peuple en fut bien estonné, comme lon peut penser, & non pas sans cause: si fut aussi tost tenue vne assemblee de ville, en laquelle le peuple commanda que lon seust qui auoit apporté ceste nouuelle. Le barbier fut amené: on l'interrogua, & il ne seust pas seulement dire le nom de celuy de qui il l'auoit entendue: mais bien asseuroit-il, l'auoir oui dire à vn certain qu'il ne conoissoit point, & duquel il ne sauoit pas le nom. Le peuple comméça à se mutiner, & à crier, Qu'il ait la gehenne, Qu'on lui baille les grillons à ce meschant: Il a menti, il a controuué ceci: Qui est l'autre qui l'ait oui cóme lui? Qui est celui qui le croit? Qu'on aporte vne rouë. Le barbier est estendu dessus. Et sur ces entrefaites voici arriuer ceux qui apportoiét certaines nouuelles de la desconfiture, en estans eux-mesmes eschappez de vistesse: ainsi chascun se departit de l'assemblee, & se retira chez soy pour plorer sa priuee perte, laissant ce pauure malheureux estendu sur ceste rouë, là où il fut iusques au soir bien tard, que le bourreau le vint deslier, & lors encore lui demanda-il, s'ils auoient aussi oui dire, comment leur capitaine general Nicias auoit esté tué, tant ce vice de trop parler, par acoustumáce deuiét inexpugnable & incorrigible. Et neátmoins tout ainsi que ceux qui prenét medecine d'amere saueur, ou bié de mauuaise senteur haissent puis apres les gobelets où ils les ont beuës: aussi ceux qui apportent mauuaises nouuelles sont coustumierement mal voulus de ceux à qui ils les apportent: & pourtant Sophocle subtilement distingue l'vn de l'autre:

Similitude monstrant que porteurs de mauuaises nouuelles ne sont iamais bien venus ni bien voulus.

En la tragedie d'Antigone.

LE MESSAGER.

Est-ce en ton cœur ou bien en ton ouye,
Qu'offensé t'a ceste parole ouye?

CREON.

Pourquoy vas tu enquerant là où c'est
Que ton parler me touche & me desplait?

LE MESSAGER.

Pource qu'ainsi que du faict la pensee
Aussi du dire est l'oreille offensee,

Voila pourquoy ceux qui nous denoncent nos maux, nous sont aussi odieux, comme ceux qui les nous font: & neantmoins on ne sauroit arrester ne retenir vne langue depuis qu'elle est vne fois desbordee. Auint vn iour à Lacedæmone, que le temple de Iuno qu'ils appelloient Chalcecæocos fut pillé, & ne trouua lon rien dedans qu'vne bouteille vuide: tout le peuple y accourut, & fut-on en grand esbahissement & grand pensement que vouloit dire ceste bouteille. Si y eut quelqu'vn des assistans qui se prit à dire, Si vous voulez ie vous declareray ce qui me vient en l'entendement touchant ceste bouteille: i'ay fantasie que les sacrileges aians proiecté d'exe-

4. Le larron qui auoit pillé auec des autres le temple de Iuno en Lacedæmone.

A d'executer vne si perilleuse entreprise, auoient premieremẽt beu du ius de cigue, & puis auoient apporté du vin, afin que s'ils n'estoient pris sur le faict, ils se peussent sauuer de mourir en beuuant du vin, lequel auroit puissance d'esteindre ou de resoudre la froideur du poison de la cigue, ou bien, s'ils estoient surpris, qu'il peussent aisement mourir, & sans grande passion, auãt que d'estre gehennez & tourmentez. Il n'eut pas plustost dit cela, que l'assistance pensa, que l'inuention d'vne si subtile ruse, & de si profonde cogitation, ne venoit point de coniecture, ains qu'il faloit qu'il le seust bien d'ailleurs: & ainsi l'enuironnans, l'vn deçà, l'autre delà, ils commencerent à l'interroguer, Qui es tu? D'où es tu? Qui te conoist? Comment sais-tu ce que tu
" dis: brief ils le manierent si bien, qu'ils lui firent confesser & auouër, qu'il estoit l'vn
" de ceux qui auoient commis le sacrilege. Et ceux qui auoient occis Ibycus, ne furent-ils pas aussi pris de mesme? Ils estoient au theatre, là où ils regardoient le passe-
" temps des ieux: & voians vne volee de grues ils dirent les vns aux autres, voici ceux
B qui vengeront la mort d'Ibycus. Or y auoit-il long temps que lon ne l'auoit point veu, & qu'on le cerchoit par tout: au moien dequoy ceux qui estoient assis au plus pres d'eux, aians bien noté ceste parole, l'allerent aussi tost rapporter aux officiers de la iustice: ainsi furent-ils saisis au corps, & à la fin punis, non par les grues, mais par leur importun babil, comme par vne furie qui les forcea de deceler le meurtre qu'ils auoient commis. Car ainsi comme en nostre corps les parties offensees & dolentes attirent tousiours à soy, & toutes humeurs corrompues des parties voisines y fluent: aussi la langue d'vn babillard aiant tousiours fieure & inflammation, tire tousiours à soy & assemble quelque chose de secret & de caché: à raison dequoy il la faut bien remparer, & luy mettre tousiours au deuant le bouleuard de la raison, qui comme vne leuee empesche le flux & la glissante inconstance d'icelle, à fin que nous ne soyons plus indiscrettes bestes que les oyes, lesquelles pour passer de la Cilicie par dessus le mont de Taurus, qui est plein d'aigles, prenent en leur bec
C vne grosse pierre, comme mettans vne serrure ou vn frein à leur cry, pour pouuoir passer la nuict sans crier, & sans estre apperceuës des aigles. Or si lon demandoit quelle personne est la plus pernicieuse & la plus meschante du monde, ie croy qu'il n'y a hõme qui ne dist, passant toutes les autres, que c'est vn traistre: & neantmoins Eutychrates, cõme dit Demosthenes, couurit sa maison du bois qu'il eut de Macedoine: Philocrates vescut opulemment d'vne grosse somme d'or & d'argent qu'il eut du Roy Philippus, & en acheta des concubines, & des poissons delicieux: à Euphorbus & Philager, qui trahirent Eretrie, le Roy dõna plusieurs belles terres: mais le babillard est vn traistre gratuit & volontaire qui ne demande point de loyer, & qui n'attend pas qu'on le sollicite, ains se va presenter de luy-mesme, & ne trahit pas aux ennemis des cheuaux, ou des murailles, ains reuele les secrets, soit en proces, ou en seditions ciuiles, ou en menees de gouuernement, sans que personne lui en sache gré, car encore pense-il estre bien tenu à ceux qui le veulent ouir: par-
D quoy ce qu'on dit à vn prodigue, qui follement despend & dissipe le sien, tu n'es pas liberal, c'est vn vice duquel tu es entaché, tu prens plaisir à donner: ceste mesme reprehension conuient tres-bien à vn babillard, tu n'es point mon ami pour me venir descouurir cela, tu es entaché de ce vice, tu aimes à caquetter & à babiller. Si ne faut pas estimer, que nous entendions dire cela pour accuser & blasmer seulemẽt le vice de trop parler: mais aussi pour le guarir, & y remedier: car nous surmontons les vices & passions de l'ame par iugement, & par exercitation, mais le iugement, c'est à dire, la conoissance, precede, pource que nul ne s'exerce à fuir, & par maniere de dire, arracher les vices de son ame, s'il ne les a en haine. Or commençons nous à hair les vices, quand par raison nous entẽdons la honte & le dommage qui en vient, comme nous conoissons maintenant que ces grands parleurs voulans estre aimez se font hair, cuidans plaisanter desplaisent, pensans estre bien estimez

5. Les meurtriers du poete Ibycus.

Similitude descouurant le mal d'vne langue babillarde.

Les babillards sont plus indiscrets que les oyes.

XI. Comparaison du traistre & du babillard, pour huitiesme marque des malheurs dont le trop parler est cause.

Le traistre vend son pays pour son profit ou plaisir particulier: le babillard est vn traistre qui sert aussi peu à soy qu'aux autres.

Voulant entrer en la description des remedes contre ce vice il vse d'vne modeste correctiõ pour donner autorité à ce qui a esté dit auparauant, & pour disposer les grands parleurs à escouter & receuoir plus volontiers la guerison de leur mal.

sont mocquez: qu'ils despendent, & ne gaignent rien: qu'ils nuisent à leurs amis, aident à leurs ennemis, & se ruinent eux-mesmes. PARQVOY, la premiere recepte & ordonnance de medecine pour corriger ce vice, soit la consideration & declaration des malheurs, inconueniens & infamies qui en auienent. La seconde soit la cogitation du contraire, c'est à sauoir escouter, retenir, & auoir tousiours à main les louanges & recommandations du silence, la maiesté, la mystique grauité, la sainteté de la taciturnité, en nous representant tousiours en nostre entendement, combien plus on a en admiration, combien plus on aime, combiē plus on repute sages ceux qui parlent rondement & peu, & qui en peu de paroles embrassent beaucoup de substance, que lon ne fait pas ces grands causeurs, qui babillent à lāgue desbridee. Ce sont ceux que Platon estime tant, & qu'il compare à ceux qui sauent bien tirer & lancer le dard, desquels le parler est rond, pressé & troussé, sans que rien traine: car ainsi comme les Biscains font du fer l'acier, en l'affinant par l'enfouir dedans la terre, & y faisant consommer & repurger ce qu'il y a de plus grosse & plus terrestre substance: ainsi la parole des Laconiens n'a point d'escorce, ains toute superfluité ostee, elle est aceree & temperee de certaine efficace & viuacité: car Lycurgus adressoit & exerçoit ses citoiens des leur enfance à ceste force & vehemence de parler amassé & renforcé, par leur faire obseruer silence, & celle grace de respondre auec vne grauité sententieuse, & vne arguce bien tournee en leurs rencontres, laquelle ne prouient d'ailleurs que de beaucoup de taciturnité. Et pourtant sera-il expedient de mettre tousiours deuant les yeux de ces grands parleurs tels mots aigus & courts, lesquels ont ensemble grace & grauité: comme cestui-ci que les Lacedæmoniens manderent vn iour à Philippus de Macedoine, Dionysius est à Corinthe. Et vne autrefois comme il leur eust escrit, Si i'entre dedans la Laconie, ie vous ruineray de fond en comble: ils luy rescriuirent, Si. Et comme vn autre Roy Demetrius se courrouçast & criast tout haut, Comment, les Lacedæmoniens ont ils enuoyé vn seul ambassadeur deuers moy? l'ambassadeur sans s'estonner luy respondit, Vn vers vn. Aussi estoient ceux qui parlent peu iadis en grande estime enuers les anciens: voila pourquoy les Amphictyons, qui estoient les deputez pour conseil general de toute la Grece, ne firent point escrire sur les portes du temple d'Apollo Pythien, l'Odyssee ou Iliade d'Homere, ou bien les Cantiques de Pindare: mais bien y ont il fait escrite ces briefues sentences, Conoy toy-mesme: Rien trop: Qui respond paye: tant ils ont prisé vn parler simple & rond, contenant sous peu de paroles vne sentence bonne & bien tournee. Mais Apollo luy-mesme, n'est-il pas grand amateur de briefueté, & succinct en ses oracles? c'est pourquoy on l'appelle Loxias, qui est à dire oblique, pour autant qu'il aime mieux parler peu, que clairement. Et ceux qui sans parler donnent à entendre leurs conceptions par signes & deuises, ne sont-ils pas estimez & louez en diuerses sortes? comme iadis fut Heraclitus, lequel estant prié par ses citoiens de leur faire quelque harengue & remonstrance, touchant l'vnion & cōcorde ciuile, monta en la chaire aux harengues, & prit en sa main vn verre d'eau fresche, puis iettant dessus vn peu de farine, & la remuāt auec vn brin de pouliot, la beut, & s'en alla: leur voulant donner à entendre, que se contenter de peu, & de ce que lon trouue le premier, sans conuoiter choses superflues, est ce qui conserue & entretient les citez en paix & en concorde. Scylurus vn Roy des Tartares laissa quatre vingts enfans, & peu auant que mourir commanda qu'on lui apportast vn faisceau de dards, qu'il bailla à tous ses enfans, les vns apres les autres, leur commandant, qu'ils s'efforçassent de rompre le faisceau tout entier, & apres qu'ils eurent bien essayé, & n'en peurent venir à bout, luy-mesme les tira du faisceau les vns apres les autres, & les rompit tous sans peine quelconque, leur voulant par là donner à conoistre, que leur vnion & concorde seroit inuincible, mais la discorde les rendroit foibles, & seroit cause qu'ils ne dureroient gueres. Qui

XII. Remedes generaux & souuerains contre le babil, sont que lon doit considerer les maux que le trop parler aporte, & les biens procedans du silence.

Au dialogue, intitulé Protagoras.

Lacedæmoniens amis de silence & medecins de babil: & autres exéples des anciés, ennemis de trop parler.

Les Amphictyons amis du peu parler.

Apollon aussi.

Heraclitus.

Scylurus.

A doncques liroit & rememoreroit souuent telles choses, à l'auenture ne prendroit-il pas grand plaisir à tant caqueter. Et quant à moy, vn seruiteur Romain me fait grand'honte, quand ie considere en moy-mesme, combien il y a de sagesse à bien auiser ce que lon dit, & soy constamment maintenir en ce que lon a proposé. Publius Piso l'orateur, voulant prouuoir à ce que ses gens ne lui rompissent point la teste de leur babil, commanda à ses seruiteurs, qu'ils lui respondissent seulement, à ce qu'il leur demanderoit, & non autre chose: & quelque iour voulant festoyer l'Empereur Clodius, commanda que l'on l'allast conuier, & fit apprester vn magnifique festin, comme il est à penser. Quand l'heure du souper fut venue, & les autres conuiez tous arriuez, il ne restoit plus que l'Empereur: si renuoya Piso par plusieurs fois celuy de ses seruiteurs qui auoit acoustumé de le conuier, pour sauoir si il vouloit pas venir: mais quand il fut si tard, qu'il n'y eut plus d'apparēce qu'il deust venir, Comment, dit Piso à ce seruiteur, ne l'as tu pas esté semondre? Ouy, respon-

Les seruiteurs Romains, specialemēt celui de Publius Piso.

B dit-il. Et pourquoy donc n'est-il venu? pource qu'il m'a dit qu'il ne viendroit pas. Et pourquoy donc ne me l'as tu dit incōtinēt? pource, respond le seruiteur que tu ne me l'as pas demandé. Celui là estoit seruiteur Romain: mais vn Athenien contera à son maistre, en labourant la terre, les articles du traité de la paix: tant l'acoustumance a d'efficace & de pouuoir, de laquelle il nous faut maintenant parler, pour ce qu'il n'y a mors ni bride dont on peut arrester la langue d'vn babillard, & la faut donter, & lui oster ce vice par acoustumance. PREMIEREMENT donc, quand en vne compagnie lon demandera quelque chose, acoustume toy à te taire iusques à ce que tu voyes que personne des autres ne se mette en auant pour en respondre: car comme dit Sophocles,

Au contraire, les Atheniens estoyent grands babillards.

XIII. Remede particulier contre le babil, c'est de s'acoustumer à se taire, ou ne parler que le dernier.

Bien conseiller & bien courir n'ont pas
Vn mesme but, ni vn mesme compas.

aussi n'ont pas la voix & la response, car là celuy gaigne le pris de la course qui peut

C passer deuant: mais ici si vn autre a sufisamment respondu, il suffira bien en louant & approuuant son dire, acquerir la reputation d'homme courtois & gracieux: & s'il n'a bien ou suffisamment respondu, alors ne sera-il point odieux ni importū de luy remonstrer doucement ce qu'il pourroit auoir ignoré, & suppleer ce qui pourroit estre defectueux en sa response. Mais sur tout nous deuons nous bien donner garde, quand la demāde sera adressee à vn autre, de ne le preuenir, & anticiper sa respōse, car à l'auenture n'est-il point honneste, ni en cela, ni en autre chose, offrir & promettre de soi-mesme, sans en estre requis, ce que lō demāde à vn autre, en le repoussant mesmemēt, pource qu'il semble que nous faisions outrage à l'vn, cōme ne pouuant fournir ce qu'on luy demande: & à l'autre, comme non sachant s'adresser à qui lui pourroit bailler ce qu'il cerche. Il y a plus que celle precipitee celerité & temerité de respondre semble estre pleine d'arrogance & de presomption, pource qu'il semble que celui qui preuient ainsi la response de l'interrogué, vueille dire,

Il ne faut pas preuenir vn autre quē on enquerra, ni anticiper sa response: ce qui est prouué par diuerses raisons: cela aussi estant de tresgrande consequence en la vie humaine.

D Qu'as tu que faire de luy? Et qu'en sait-il luy? & là où ie seray, il n'en faut demander à personne qu'à moy. Combien que souuentefois nous faisons des demandes à quelques vns, non que nous aions grande enuie d'ouir leurs responses, mais seulement pource que nous les voulons entretenir, & prouoquer à deuiser & discourir, comme fait Socrates à Theætetus, & à Charmides. Le preuenir donc la response d'vn autre, destourner les aureilles, diuertir les yeux & la pensee, pour le tirer à soy, c'est autant comme si nous courions au deuant pour baiser vistement les premiers celuy qu'vn autre voudroit baiser, atendu que encore que celui à qui on propose la question n'y sceust ou ne voulust respondre, si seroit-il bien seant, apres auoir fait vn peu de pause, se presenter auec toute modestie & reuerence, en acommodant son dire au plus pres de ce que lon pense que veut celui qui fait la demande, à faire la response, comme au nom d'vn autre: car si ceux à qui la question est adressee faillent à

Comparaison monstrant la temerité & arrogance de ceux qui veulēt tousiours parler & respondre les premiers.

bien respondre, auec grande raison on leur pardonne, & les excuse lon: mais celuy E
qui de soy-mesme s'ingere de respondre, & oste la parole à vn autre, il est à bon droit odieux, encore qu'il die bien: & s'il faut à bien dire, il fait que chascun se rit & se mocque de lui.

XIIII. Autre remede, c'est que aux responses particulieres il faut euiter toute precipitation, pour ne se rendre ridicule, ou faire estimer estourdi.

Le second poinct auquel il se faut diligemment duire & exercer, c'est aux respõses particulieres, à quoy celui qui se sent entaché du vice de trop parler doit bien prendre garde, à fin que ceux qui le voudroient prouoquer à parler, pour auoir à gaudir & à rire, conoissent qu'il respond pertinemment & à bon escient, car il y en a qui sans besoin, seulement pour auoir leur passe-temps, forgent quelques demandes à plaisir, lesquelles ils proposent à ceste maniere de gens pour esmouuoir leur babil: pourtant y faut-il bien auoir l'œil, & n'estre pas estourdi, ne soudain à courir aux paroles, donnant à conoistre que lon soit bien aise d'auoir occasion de parler, mais considerer meurement la nature de celui qui propose la demande.

Combien il est seant & bon d'escouter attentiuement, & faire pause auant que respondre.

Encore se faudroit-il acoustumer à se tenir quoy, & faire quelque interualle de silence entre la demande & la response, pendant lequel silence, celui qui a F
proposé la question, y peust adiouster quelque chose, si bon lui semble, & celui qui est interrogué peust penser à ce qu'il a à respondre, & nõ pas à l'estourdie se ruer incontinẽt en langage, & presser tellemẽt l'interroguant, qu'on ne lui dõne pas presque loisir de paracheuer sa demande, en sorte que bien souuent lon responde toute autre chose que ce que lon aura demandé: combien que la religieuse du temple d'Apollo souuentefois respond ses oracles sur l'heure, auant qu'elle en soit requise: car ainsi que dit le poëte, ce Dieu là,

Oit le muet qui a la bouche close,
Et sait qu'on pense auant qu'on le propose:

mais celui qui veut sagement respondre, doit attendre qu'il ait conceu la pensee, & entierement conu l'intention de celui qui l'interrogue, de peur qu'il n'auiene ce que dit le commun prouerbe,

Le danger qu'il y a en la trop grande hastiueté de respõdre.

Ie demandois vne faucille, G
Ils me respondoient d'vne estrille,

encore que sans cest inconuenient là, tousiours faut-il refrener & restraindre celle importune hastiueté & appetit desordonné de parler, à fin que nous ne facions penser que ce soit comme vne apostume ou vne fluction d'humeurs, de longue main amassees sur nostre langue, & que la demande que lon nous propose nous face grand plaisir de nous en descharger.

Moderation notable de Socrates.

Socrates auoit acoustumé de restraindre & reprimer ainsi la soif, apres qu'il auoit exercé son corps, & qu'il s'estoit eschauffé à la luicte, ou à la course, & autres tels exercices, il ne se permettoit point de boire, qu'il n'eust respandu le premier seau d'eau, qu'il auoit tiré du puis, à fin qu'il acoustumast son sensuel appetit à attendre le temps oportun de la raison.

XV. Comment il faut respondre aux demandes qui nous sont faites.

Trois sortes de responses.

Il faut doncques noter qu'il y a trois sortes de respontes que lon fait aux interrogatoires, l'vne necessaire, l'autre ciuile, la tierce superflue: comme pour exemple, si quelqu'vn demandoit, Socrates est-il leans? celui qui respondroit enuis & mal volontiers, diroit: Il n'y est pas, H
& s'il vouloit encore dauantage laconiser, & acourcir son dire, il osteroit ce, pas, & respondroit simplement, non: comme les Lacedæmoniens firent quelquefois à Philippus qui leur auoit escrit, s'ils le vouloient receuoir en leur ville: Ils lui rescriuirent en grosse lettre sur vn papier. NON.

1. Necessaire.

Mais celui qui voudroit respondre vn petit plus courtoisement, diroit: Il n'y est pas, car il est allé iusques à la place du change: & qui voudroit faire encore meilleure mesure, y pourroit adiouster, là où il attend quelques estrangers:

2. Ciuile.

3. Superflue.

mais vn superflu babillard, mesmement s'il a leu Antimachus le Colophonien, dira: Il n'est pas leans, car il est allé iusques à la place du change, attendant quelques estrangers du pais d'Ionie, desquels Alcibiades luy a escrit, qui maintenant est en la ville de Milet, & demeure auec Tissaphernes, l'vn des lieutenans du grand Roy de Perse, lequel au parauant estoit ami des Lacedæmoniens,

A moniés, mais maintenant pour l'amour d'Alcibiades s'est tourné du parti des Atheniens: car Alcibiades desirant retourner en son païs, a tant fait qu'il a retourné Tissaphernes de nostre costé. Brief, il vous deduira tout le huictieme liure des histoires de Thucydide, & vous noyera de langage, tant que vous ne vous donnerez garde, qu'il y aura eu sedition en la ville de Milet, & qu'Alcibiades sera encore vne autrefois banni. C'est doncques en quoy principalement il faut ficher le pied, & arrester le babil: tellement que le centre & la circonference de la responsé soit, ce que veut & a besoin de sauoir celui qui fait la demande. Carneades n'aiant pas encore grand nom, disputoit vn iour au lieu deputé aux exercices, & pource qu'il crioit à pleine teste, le maistre ou concierge du lieu lui enuoya dire qu'il moderast vn peu
„ la voix, car il l'auoit hautaine & forte. Carneades lui repliqua, Donne moy donc
„ le ton & la mesure que ie doy tenir: & l'autre ne rencontra pas mal, lui respondant,
„ Le ton & la mesure est l'ouye de celui qui dispute auec toy. Autant en peut on dire
B en ce cas: car la mesure que doit garder celui qui respond, c'est le vouloir de celui qui interrogue. D'AVANTAGE, ainsi comme Socrates commandoit, que lon euitast les viandes qui prouoquent à manger ceux qui n'ont point de faim, & à boire ceux qui n'ont point de soif: aussi faut-il que vn babillard craigne & fuye les propos qui plus lui plaisent, & desquels il aura acoustumé de parler excessiuement, & aller au deuant quand il les sentira couler: comme pour exemple, gens de guerre sont ordinairement grands côteurs de batailles & de faits d'armes: & pource le poëte fait souuent conter à Hector ses vaillances & prouësses. Et ordinairement ceux qui auront gaigné quelque gros & difficile procés, qui auront, contre l'opinion & esperance d'vn chascun, obtenu quelque grace d'vn Prince ou d'vn Roy, ont ce vice comme vne maladie ordinaire, à laquelle ils sont suiets, de souuentesfois rememorer par quel moien ils seront entrez, comme ils auront esté introduits, comment ils auront plaidé, parlé & conuaincu leurs aduerses parties ou leurs accusateurs, &
C cōment ils auront esté louez, car la ioye est encore plus grande babillarde, que celle vieille Agrypnie, que les poëtes introduisent en leurs Comedies, se resueillant tousiours elle mesme, & se monstrant toute fresche à recommencer ses contes: voila pourquoy ils retombent en ces discours à tout propos: car non seulement cela est vrai que lon dit en commun prouerbe,

Chascun a la main s'il peut,
Tousiours au lieu qui lui deult.

mais aussi la ioye attire à soy la voix, & meine là tousiours sa langue, pour plus appuyer & fortifier sa memoire. Ainsi voyons nous que les amoureux passent la plus part de leur temps à rememorer quelques paroles qui leur renouuellent & refreschissent la memoire de leurs amours: de maniere que s'ils ne peuuent trouuer personne à qui ils en puissent conter, ils en deuiserōt plus tost auec des choses qui n'ont ne sens ni ame, comme celui qui dit,

D *O tres-doux lict, ô lampe tres-heureuse,*
Bacchus te tient pour deesse amoureuse.

Combien que, à dire vray, le babillard est, comme lon dit, la ligne blanche ou le traict blanc en paroles, c'est à dire, que sans discretion indifferemment il parle de toutes choses: si est-ce pourtant, qu'il est plus affectionné aux vnes qu'aux autres, & de celles là il se doit retirer & abstenir, pource que à raison du plaisir qu'il y prend, & du contentement qu'il en reçoit, il se pourroit laisser emmener bien au loin. Mesme inclination ont ils à deuiser des choses où ils se sentent les plus experimentez, & plus excellents que les autres: car estant chascun conuoiteux d'honneur, & s'aimant soy mesme, il employe la meilleure part du iour en cela, où il a quelque auācement, taschāt à se rendre tousiours de plus en plus excellent, comme en histoires, celui qui aura beaucoup leu, vn grammairien à parler des regles de la grammaire, vn qui aura

Quelles doyuent estre nos respōses.

Confirmation par la responce faite à Carneades parlant trop haut.

XVI. *Troisiesme remede contre le trop parler, c'est que le babillard doit fuir les propos qui plus lui plaisent, & les discours esquels il peut estre bien versé.*

La ioye est la plus grande babillarde du monde.

Exemples es amoureux.

Naturel du babillard.

l'Ambition est grande babillarde.

beaucoup veu & hanté en beaucoup de pais, à faire tousiours de nouueaux contes: E
voila pourquoy il s'en faut donner garde, car le babil y estant acoustumé, y court, comme fait chasque beste de proye à son gibier. en quoy lon peut cognoistre l'excellente nature qu'auoit le Roy Cyrus, lequel ne prouoquoit iamais ses esgaux d'aage à exercice, auquel il se sentist le plus fort, mais tousiours à ceux où il estoit moins exercité qu'eux, à fin qu'il ne leur causast desplaisir, en emportant le pris deuant eux, & que lui eust le profit d'aprendre ce qu'il sauoit moins bien faire qu'eux.

Exemple contraire en Cyrus prince d'excellête nature.

Mais vn babillard au contraire, si quelque propos vient en auant, duquel il puisse aprendre quelque chose qu'il ne sauoit pas auparauant, il le repousse & le reiette, ne pouuant souffrir qu'on lui donne loyer pour se taire vn petit, ains tournant tout alétour, ne cessera iusques à ce qu'il ait fait tomber le deuis sur quelques vieux contes qu'il aura repassez mille fois. Comme l'vn de nos citoyens, auquel il estoit auenu de lire deux ou trois liures d'Ephorus, rópoit les oreilles à tout le monde, & n'y auoit compagnie ne festin qu'il ne fist departir à force de conter la bataille de Leuctres, & ce F
qui en ensuiuit, de sorte qu'il en fust surnómé Epaminódas: toutesfois c'est le moindre vice du babil, & faut tascher de mettre tousiours ces grands causeurs en tels propos, car par ce moien leur langage sera moins fascheux & importun, quand il desbordera en termes de literature.

Viue image du babillard.

Exéple en vn Chæroneen, surnommé par moquerie Epaminondas.

OVTRE cela il sera bon aussi acoustumer telle sorte de gens à escrire quelque chose à part: comme Antipater le Stoique, ne pouuant, ainsi qu'il est plus vray-semblable, ou ne voulant cótester en dispute teste à teste alencontre de Carneades, qui auec vn impetueux torrent d'eloquéce refutoit la secte des Stoiques, respondoit par escrit audit Carneades, & emplissoit les liures de contredits, tellement qu'il en fut surnommé Calamoboas, qui est autant à dire cóme, grand criard par escrit: car ainsi celle façon de combatre à l'ombre, & de deuiser à part en secret, retirant ces grands causeurs tous les iours peu à peu de la frequence & multitude du peuple, les pourra à la fin rendre plus compaignables & plus tolerables à hanter: comme les chiens, apres qu'ils ont consumé leur cholere sur les bastós G
ou sur les pierres qu'on leur a iettez, en sont moins aigres & moins aspres aux hommes. Mais sur tout il leur seroit expediét & profitable, de háter tousiours aupres des plus gráds personnages en authorité & en aage qu'eux: car la honte & crainte qu'ils auroient de leur dignité & grauité, les códuiroit par acoustumance à se taire: & parmi ces exercices que nous auons ci deuát declarez, il faudra tousiours mesler & entrelasser ceste aduertéce, quand nous voudrós dire quelque chose, & que quelques paroles nous couleront en la bouche, Quel propos est ceci qui me vient sur la langue, & qui me presse de sortir? pourquoy a ma langue enuie de le mettre dehors? Quel bien peut-il auenir de le dire? quel mal aduiendroit-il de le taire? pour ce que la parole n'est pas comme vne pesante charge, de laquelle nous deuions tascher de nous descharger: car elle demeure encore aussi bien apres qu'elle est dite: mais les hommes parlent, ou pour soy, quand ils ont besoin de quelque chose, ou pour profiter à d'autres, ou pour se donner du plaisir les vns aux autres, & se recreer de ioyeux H
deuis, comme de sel, pour adoucir le trauail des afaires, ou bien pour rendre plus sauoureux le repos auquel ils seront. Si donc le propos n'est ni profitable à celui qui le dit, ni necessaire à celui qui l'escoute, & s'il n'y a ni grace ni plaisir, quel besoin est-il qu'il soit dit? car on peut aussi bien parler comme faire en vain & sans besoin. Mais sur tout & apres tout, il faut tousiours auoir à main & souuent rememorer ce sage mot de Simonides, On se repent souuent d'auoir parlé: de s'estre teu, iamais: & penser que l'exercitation est chose de si grande efficace & de telle force, qu'elle vient à chef de tout, attendu mesmement que les hommes mettent grande peine & grande sollicitude, & endurent de la douleur pour chasser la toux & le hocquet, & la taciturnité n'a pas seulemét ceste belle & bonne proprieté que dit Hippocrates, qu'elle n'engendre point la soif, mais aussi n'apporte elle point de plaisir ni de douleur, & n'est on point tenu d'en rendre compte.

XVII. Autres remedes, comme d'embesongner les babillards à part eux: et m de leur donner compagnie de gens d'authorité & d'aage: pour conclusion de bien considerer tousiours si ce que lon veut mettre en auant est conuenable & profitable: & qu'on se repent souuent d'auoir parlé, mais de s'estre teu, iamais.

Apophthégme notable de Simonides.

De

A

De l'auarice & conuoitise d'auoir.

SOMMAIRE.

Il y a exces au monde qui trouble le repos de l'esprit, & qui rende la vie miserable, c'est l'auarice: contre laquelle les sages de tout temps ont fait de terribles inuectiues, qui en somme monstrent que ceste conuoitise d'auoir est la ville capitale de toute meschanceté, & l'esgout de tous vices. Or combien que tous, voire les plus auares: confessent assez cela: toutesfois le cœur humain est tant ami de la terre, qu'il est besoin de lui proposer diuers enseignemens pour l'en destourner, & le faire ranger à occupations plus dignes de lui que le B desir & la trop curieuse recerche des choses corruptibles. C'est à quoy les Philosophes, qui ont traité la doctrine des mœurs, se sont employez, & Plutarque entre les autres, qui aprend ici en peu de paroles de quelles considerations il faut estre muni pour ne permettre qu'vne telle peste saisisse nos ames, & met en auant les miseres de l'auarice, dont la premiere est, qu'en lieu de donner contentement, elle met son esclaue en la plus grand peine du monde. La dessus il entremesle vne descriptiõ de trois sortes d'auaricieux: les vns qui desirent choses perilleuses & rares, au lieu des necessaires, les autres qui ne despendent rien, ont beaucoup, & desirent encores d'auantage, lesquels il depaint de toutes leurs couleurs: les troisiesmes, malins & desesperez. Cela fait, il descouure vne seconde misere de l'auarice, c'est qu'elle tyrannise son seruiteur, lui defendant d'vser de ce qu'elle lui a commande d'acquerir. La troisiesme, qu'elle lui fait amasser des biens pour quelque calomniateur & tyran, ou pour vn meschant heritier, le naturel duquel il represente au vif. Aiant puis apres conclu que les auaricieux sont voirement miserables, dautant que les vns n'vsent pas de leurs biens, & les autres en abusent, il propose trois remedes cõtre ce mal: le premier, que les auaricieux n'ont pas d'a-C uantage que ceux qui se contentent de ce qui est necessaire à nature: le second, qu'il ne faut estimer heureux ceux qui ont grande prouision de choses inutiles: le dernier, que c'est en la vertu qu'il se faut fonder & cercher contentement, comme on l'y trouue, non point es richesses.

HIPPOMACHUS maistre des exercices du corps, oyant quelques vns qui lui louoient vn hõme grand & de haute stature, qui auoit les mains longues, comme estant bien propre pour l'escrime des poings: oui bien, dit-il, si la couronne, le pris du vainqueur, estoit pendue en haut lieu, où il la falust prendre auec la main. Cela mesme peut-on dire à ceux qui estiment tant, & reputent si grand heur, que d'auoir force belles terres, force grandes maisons, & grosses sommes de deniers contens: oui bien, s'il faloit a-D cheter la felicité qui fust à vendre: & toutesfois vous en verrez plusieurs qui aiment mieux estre riches & malheureux, que bien-heureux en donnant de leur argent: mais le repos de l'esprit vuide de tout ennui, la magnanimité, la cõstance, l'asseurance, la suffisãce ne s'achete point à pris d'argẽt. Pour estre riche on n'apréd pas à ne se passiõner point des richesses, ni pour posseder beaucoup de choses superflues, on n'aquiert pas le contentement de ne les point desirer. De quel autre mal dõc est-ce que nous deliure la richesse, si elle ne nous deliure point de l'auarice? Par boire on remedie à la cupidité de boire, par manger on guarit l'apetit de manger: & celui qui dit,

A Hipponax donnez vn vestement,
Car de froidure il gele durement,

qui lui en ietteroit sur lui plusieurs, il s'en fascheroit & les reietteroit: là où il n'y a quantité d'or ni d'argent qui puisse esteindre l'ardeur du desir d'auoir, ni l'auarice

1. La premiere misere de l'auarice est, qu'au lieu d'acheter felicité à son esclaue elle le rẽd malheureux, & au lieu de le contenter en possedant beaucoup de biẽs, elle le met en plus grand' peine.

Preuue de ce que dessus.

Conclusion.

Amplification par comparaisons propres & prinses de ce qu'on essaye ordinairement.

11. *Des diuerses sortes d'auaricieux.* ne cesse ni ne diminue point pour posseder beaucoup de biens. ET peut-on dire E à la richesse ce que lon diroit à vn medecin ignorant & trompeur, Ta medecine augmente la maladie: car depuis qu'elle prend vn homme, au lieu qu'il n'auoit besoin que de pain, de maison, & de couuerture moienne, & de peu de viande, la premiere venue, elle le remplit d'vne impatiente cupidité d'or, d'argent, d'yuoire, d'esmeraudes, de cheuaux & de chiens, transportant le desir naturel des choses necessaires en vn appetit desordonné de choses perilleuses, rares, & mal-aisees à recouurer: car iamais homme n'est pauure des choses qui suffisent à la nature, ni iamais il n'emprunte argent à vsure pour acheter de la farine, ou du fourmage, ou du pain, ou des oliues: mais l'vn s'endette pour bastir vne maison magnifique, l'autre pour acheter vn champ d'oliuiers qui ioint à sa terre, ou bien des terres à froment, ou des vignes, ou des mules de Galatie,

1. Il y en a qui au lieu des choses necessaires desirét les perilleuses & rares.

Ou des cheuaux attelez au tirage
D'vn haut bruyant tout vuide carriage, F

Belle similitude. s'est precipité en vne fondriere de cótracts, & d'vsures, & d'hypotheques: & puis cóme ceux qui boiuent apres qu'ils n'ont plus de soif, ou qui mangent apres qu'ils n'ont plus de faim, ils reuomissent tout ce qu'ils ont beu aiant soif, & tout ce qu'ils ont mangé ayans faim: aussi ceux qui appetent les choses inutiles & superflues, ne retiennent pas celles mesmes qui sont necessaires. voila quels sont ceux-la. Mais ceux qui ne despendent rien & ont beaucoup, & si desirent encore dauantage, font bien encore plus à esmerueiller, qui voudra rememorer ce que souloit dire Aristippus, que celui qui mange beaucoup, qui boit beaucoup, & iamais ne s'emplit, s'en va aux medecins, & leur demáde quelle maladie c'est, & quelle indispositió, & le moien qu'il doit tenir pour s'en deliurer: mais si vn qui a cinq beaux licts en demande dix, & qui a dix tables en achete encore autres dix, & qui a beaucoup de terres & possessions, & beaucoup d'argent, & n'en est de rié plus plein, ains s'estéd encore à en prochasser d'autres, & veille apres, & de tout ne se remplit iamais, celui-là ne pense pas G auoir besoin de medecin qui le guarisse, ne qui lui monstre de quelle cause cela lui aduient. Et toutesfois on pourroit penser, que de ceux qui ont soif, celui qui n'a point beu sera deliuré de sa soif apres qu'il aura beu: mais celui qui boit tousiours, & iamais ne cesse d'auoir soif, nous n'estimons pas qu'il ait besoin de se remplir, mais plustost de se vuider & purger, & lui ordonnons qu'il vomisse, comme n'estant pas trauaillé d'aucun defaut, mais plustost de quelque chaleur ou acrimonie contre nature qui est en lui. Aussi entre ceux qui acquierent, le necessiteux & indigent cessera de se trauailler pour acquerir, si tost qu'il aura acheté vne maison, ou qu'il aura trouué vn thresor, & que quelque ami l'aura secouru d'aucune somme de deniers dont il se sera acquité enuers l'vsurier: mais celui qui en a plus qu'il ne lui en faut, & en appete encore dauantage, ce ne sera point l'or ni l'argent qui le guairira, ni les cheuaux, ni les moutons, ni les bœufs, il a besoin de se vuider & de se purger: car ce n'est point pauureté que sa maladie, ains auarice & cupidité insatiable pour H vn faux iugement & vne peruerse opinion qu'il a prise: laquelle si elle ne lui est arrachee de l'ame, comme ce que lon aualle de trauers, il ne cessera iamais de souhaitter choses superflues, c'est à dire de conuoiter ce dont il n'a que faire. Quand le medecin entrant en la chambre d'vn patient qu'il trouue couché de son long dedans vn lict, gemissant & ne voulant ne boire ni manger, il lui touche & taste le pouls, il l'interrogue, & trouue qu'il n'a point de fieure, C'est maladie de l'ame, dit-il, & s'en va. Aussi quád nous verrons vn homme qui seiche sur le pied d'ardeur d'acquerir, qui pleure quand il lui faut despendre vn denier, qui n'espargne, ni ne pardonne à peine ni a indignité quelconque, pourueu qu'il en vienne du profit, encore qu'il ait force maisons, force terres, force troupeaux de bestes, grád nóbre d'esclaues & d'habillemens, que dirons-nous quelle maladie a cest hóme-la, sinon vne pauureté

2. Il y en a d'autres qui ne despendent rien, ont beaucoup, & desirent encores d'auantage.

Similitudes qui monstrent la misere de telles gens.

Image de l'auaricieux taquin.

A pauureté de l'ame? Car quant à la pauureté de biens, vn ami, comme dit Menander, en peut guarir, en lui faisant du bien: mais celle de l'ame, tout tát qu'il y a d'hommes au monde, ou qui y ont iamais esté, ne la rempliroyent, pas & pourtant a bien dit Solon d'eux,

Sa maladie & misere incurable.

Les hommes n'ont fin quelconque ne terme,
A leur desir d'enrichir, qui soit ferme.

Car à ceux qui sont sages, & ont sain iugement, nature leur a defini certaines bornes de richesses, qui sont tracées sur vn certain centre, & sur la circonferéce de leur necessité: mais cela est propre & peculier à l'auarice, car c'est vne cupidité qui repugne à son assouuissement, là où toutes autres cupiditez y aident: car iamais gourmand ne s'abstint d'vn bon morceau pour gourmandise, ni yurongne de bon vin par yurongnerie, comme les auaricieux s'abstiennent de toucher à l'argent, pour leur auarice & conuoitise d'argent: & toutesfois comment ne seroit ce vne passion furieuse & B miserable, si quelqu'vn s'abstenoit de se couurir d'vn vestement pource qu'il trembleroit de froid, & de toucher à du pain pource qu'il mourroit de faim, & aussi de mettre la main à ses biens, pource qu'il les aimeroit? ce sont proprement les maux que descrit Thrasonides en vne Comedie,

Naturel de l'auarice.

Fol & malheureux amour de l'auaricieux depeint par Thrasonides.

Elle est chez moy, & est en ma puissance,
Quand il me plaist en prendre iouissance,
Et si le veux autant comme sauroit
Celui qui plus follement aimeroit:
Et toutesfois ie n'en fais iamais rien:
Ains en fermant & seellant tout tresbien,
Ie conte à ceux qui menent mon vsure,
A mes facteurs, ie trauaille & procure
D'en amasser d'autres, à mes creanciers.
C *Tousiours ie plaide, à mes serfs & censiers,*
O Apollon, conus-tu amour doncques
Plus que le mien malheureux & fol onques?

SOPHOCLES enquis par quelqu'vn des ses familiers, s'il pouuoit bien encore auoir cópagnie de femme: Dieu m'en gard, dit-il, mon ami, i'en suis desormais libre, estát eschappé de la seruitude de tels furieux & forcenez maistres, par le benefice de la vieillesse: aussi est-ce chose honneste en voluptez, d'en quitter les desirs quand & la puissance, encore qu'Alceus die, que iamais ni homme ni femme ne s'en peurent garantir. Mais cela n'est pas en l'auarice, car comme vne rude & mauuaise maistresse, elle contraint d'acquerir, & defend de iouir: elle en excite l'apetit, & en oste le plaisir. Stratonicus anciennemét se mocquoit de la superfluité des Rhodiens, disant qu'ils bastissoient comme s'ils eussent esté immortels, & ruoient en cuisine comme s'ils eussent eu bien peu de temps à viure: mais les auaricieux acquierent comme ma-D gnifiques, & despendent comme mechaniques: ils endurent les trauaux d'acquerir, & non pas le plaisir d'en iouir. L'orateur Demades vint vn iour voir Phocion, & le trouua à table où il disnoit, & voyant comme il se traitoit petitement & austerement, il lui dit: Ie m'esbahis, Phocion, comme te pouuant passer d'vn si maigre disner, tu prens la peine de t'entremettre des affaires publiques: car quant à Demades, il s'en mesloit pour auoir dequoi fournir à son ventre: & pensant que la ville d'Athenes ne lui estoit pas suffisant reuenu pour entretenir son intemperáce & dissolution, encore tiroit-il viures de la Macedoine: & pourtant Antipater vn iour le voyant ia tout vieux & cassé, dit plaisammét qu'il ne lui estoit demeuré que le ventre & la langue, comme d'vn mouton qui a esté mangé en vn sacrifice. Mais de toy, miserable, qui est-ce qui ne s'esmerueilleroit? comment, veu que tu peux ainsi viure mechaniquement & inhumainement, sans donner rien à personne, sans te monstrer

III. Autre misere de l'auarice, qu'elle tyrannise son seruiteur, le contraignant d'acquerir, & lui defendant d'en iouir: lui presentant la viande sans permettre qu'il en vse.

Cóparaisons pour amplification de ceste misere.

Vive & veritable reprehensió adressee à l'auaricieux.

honneste ni liberal à tes amis, ni magnifique enuers le public, tu t'affliges ainsi durement, tu veilles les nuicts toutes entieres, tu trauailles comme vn mercenaire pour de l'argent, tu caresses vn chacun pour estre institué heritier, tu te soumets à tout le monde pour gaigner, & si tu as vne si orde taquinerie de chicheté en toy, qu'elle te pourroit dispenser de rien faire. E

Vilenie & taquinerie de l'auaricieux.

Lon dit qu'vn Bizantin aiant surpris vn adultere sur le fait auec sa femme qui estoit fort laide, s'escria, ô miserable, quelle necessité te contraignoit? car le douaire a forcé Sapragoras: mais toy mal-heureux tu brouilles la chaudiere, & attizes le feu dessous. Il est necessaire que les Roys amassent, les gouuerneurs des Roys, ceux qui veulent tenir les premiers lieux & auoir les grands estats es grosses citez, à tous ceux-la il est force de faire amas de deniers, d'autant que pour paruenir à leur ambition, ou pour la pompe, ou leur vaine gloire, ils font des festins, ils donnent à leurs satellites, ils enuoient des presens, ils entretiennent des armees, ils achetent des esclaues pour escrimer à outrance: mais toy tu te donnes tant d'afaires, tu te tourmentes, tu te tourneboulles comme vne toupie, pour viure la vie d'vne ouytre ou d'vne coquille, tant tu es taquin & mechanique: tu supportes tous trauaux, & ne prens plaisir quelconque, non plus que l'asne des estuues, qui porte tousiours le bois & le sarment pour chauffer les estuues, & demeure tousiours cendreux & enfumé, sans iamais este baigné, laué, chauffé, ni nettoyé. F

A qui il ressemble.

3. Il y a vne autre sorte d'auaricieux plus dagereux que les precedens.

Et quant à ces reproches là, c'est à l'encontre de celle miserable auarice tacquine d'asne ou de fourmis: car il y en a vne autre sorte bestiale & farouche, qui calomnie, qui suppose de faux testamens, qui trompe, & qui se fourre par tout, & se mesle de tout, qui conte sur ses doigts combien il y a de ses amis encore viuans, & puis ne reçoit fruition quelconque de tous les biens qu'elle amasse de tous costez par tant d'artifices.

Quelle sorte d'auaricieux est la plus detestable.

Tout ainsi donc que nous auons en haine & abomination les viperes, les mousches cantharides, & les tarantules, plus que les ours ni les lions, dautant qu'elles tuent & font mourir les hommes sans qu'elles s'en seruent apres qu'elles les ont tuez: aussi sont plus dignes d'estre haïs ceux qui sont meschans par auarice & tacquinerie, que ceux qui le sont par intemperance & dissolution: car ils ostent aux autres ce dont ils ne voudroyent ni ne sauroient vser eux-mesmes: d'où vient que ceux-là font trefues de violence quand ils se voyent en abondance de toutes choses, pour fournir à leurs desordonnez appetis, comme respondit Demosthenes à ceux qui estimoient que Demades voulust desormais cesser d'estre meschant: C'est, dit-il, pource qu'il est saoul maintenant, comme les lions ne chassent plus la proye quand ils sont pleins: mais ceux qui s'entremettent du gouuernement de la chose publique, non pour aucune intention qui soit ni vtile ni plaisante, ceux-la n'ont iamais trefue d'amasser & d'acquerir, ni surseance de mal faire: car ils sont tousiours vuides, & ne seroient pas contens quand ils auroient tout. G

Auarice execrable sur tout en ceux qui se meslent d'afaires du public.

IIII. Autre misere des auaricieux, qui se donnent beaucoup de peine pour amasser à quelque calomniateur, ou tyran, ou à vn meschant heritier.

MAIS, pourra dire quelqu'vn, ils amassent & gardent pour leurs enfans ou pour leurs heritiers. Comment est il vrai-semblable cela, veu qu'ils ne leur voudroient pas rien donner, tant qu'ils sont en vie? Ils sont donc comme les rats & souris qui sont es minieres où lon fouille l'or, car ils mangent la mine d'or, & n'en peut-on rien tirer, sinon apres qu'ils sont morts, & que lon en fait anatomie. H Mais pourquoy est-ce qu'ils veulent ainsi garder beaucoup d'argẽt & de grandes facultez à leurs enfans, ou à leurs successeurs & heritiers? à fin, ie croy, que ces enfans & ces heritiers-là les gardent aussi encores à d'autres, & ainsi de main en main, comme les canaux par où lõ fait venir l'eau en vne tuillerie, qui ne retiennent rien de l'eau coulãte pour eux, ains la transmettent & enuoient toute, chacun à son prochain voisin, iusques à ce qu'il vient de dehors vn calomniateur, ou tyran, qui destruisant ce depositaire gardien, & le quassant, deriue & destourne le cours de ceste richesse ailleurs: ou bien iusques à ce qu'il en vient vn, le plus meschant de toute la race, qui mange tout ce que les autres auront amassé & gardé. Car non seulement,

Similitude propre à cela.

A *Tousiours en tout des esclaues mal nez*
Les enfans sont pis conditionnez,

comme disoit Euripides: mais aussi des chiches auaricieux, sont dissolus & desordonnez: ainsi que dit vn iour Diogenes en se mocquant, Qu'il valoit mieux estre le mouton que le fils d'vn Megarien: car en ce qu'il semble qu'ils les instruisent, ils les gastent & corrompent, en leur entant leur chicheté & auarice mechanique, comme s'ils bastissoient en eux vne forte place pour seurement garder leur hoirie & succession. Car quels auertissemens & enseignemens sont-ce qu'ils leur donnent? Gaignez, espargnez, & pensez que lon fera autant de cas de vous, comme vous aurez de bien vaillãt: mais cela n'est pas instruire vn enfant, ains l'estressir & le couldre comme vne bouge ou vne bourse, afin qu'il puisse bien contenir ce que lon iette dedans: excepté qu'il y a difference, par ce que la bourse deuient sale, & orde, & mal sentant, quand on a mis de l'argent dedans: mais les enfans des auaricieux, auant qu'ils ayent

Quels sont les enfans des auaricieux, & a quoy ils ressemblent.

Viue image de ceste malheureuse race de gens.

B receu de leurs peres & meres la richesse, sont ia tous remplis de conuoitise d'icelle, laquelle ils ont apprise d'eux, aussi leur rendent-ils digne salaire de leur escholage, en ce qu'ils ne les aimẽt pas tant, pour ce qu'ils sont certains d'amẽder beaucoup d'eux, qu'ils les haissent, pour ce qu'ils ne les tienent pas encore: car aians esté ainsi nourris, qu'ils n'ont apris à rien estimer sinon les biens & la richesse, & ne se constituer autre fruit à leur vie, sinon le beaucoup amasser, & beaucoup posseder, ils reputent que la vie de leurs peres & meres empesche la leur, & qu'autant de temps qu'il s'adiouste à la vieillesse d'eux, autant s'en oste il à leur ieunesse. C'est pourquoy pendant que leurs peres viuent, encores desrobent-ils secrettement vn peu de la volupté, & iouissent aucunement du plaisir de dõner, leur semblant que c'est de l'autrui qu'ils donnent à leurs amis, & qu'ils despendent à leurs plaisirs, quãd ils peuuent tirer quelque chose de dessous l'aile à leurs peres, & allãs ouir les leçõs ils aprenent quelque chose, mais quand apres le trespas de leurs peres ils vienent à auoir les clefs & les cachets, ils

Peres auaricieux salariez par leurs enfans.

Extremitez estranges esquelles tombent les enfans des auaricieux.

C prenent toute vne autre façon de viure, vn visage refrogné, qui ne rit iamais, austere, mal gracieux & mal acointable, Il n'est plus questiõ de s'huiler, de iouër à la paume, de luicter, d'aller ouir les philosophes au parc de l'Academie, ou en celui de Lyceũ, mais d'interroguer des seruiteurs, de regarder des papiers, de disputer auec des receueurs & des creanciers, estre si aspres à la besongne & au soin des afaires, que lon en perd le disner, & n'entre lon aux bains pour s'estuuer auãt souper qu'il ne soit nuict toute noire: les exercices de la personne ausquels il auoit esté nourri, se baigner en la riuiere de Dirce, tout cela est mis en arriere: voire que si quelqu'vn lui dit, Voulez vous pas aller ouir la harengue d'vn tel philosophe? Comment y irois-ie, respõdra-il, ie n'ay pas le loisir depuis que mon pere est mort. O miserable, que t'a-il laissé qui vaille ce qu'il t'a osté, c'est à sauoir le repos & la liberté? Mais ce n'est pas tant lui, comme c'est sa richesse respandue alentour de toy qui te domine, & te tient le pied

D sur la gorge, comme celle femme que disoit Hesiode.

Qui l'homme ardant sans torche ni tison,
Auant le temps le rend vieil & grison.

Au poëme intitulé les œuures.

apportant cõme des rides & des cheueux blancs à ton ame auant qu'il en soit temps, les soucis, les trauaux & ennuis de l'auarice, qui suffoquent & amortissent toute la gentillesse, la gayeté, l'honnesteté & courtoisie qui y deust estre. Mais quoy, dira quelqu'vn, n'en voyez vous pas aucuns qui vsent largement & liberalement de leurs biens: mais nous luy respondrons, n'oyez vous pas Aristote qui dit, que les vns n'en vsent point, & les autres en abusent, là où il ne faut ni l'vn ni l'autre: car la richesse ne fait à ceux-là ni profit ni honneur, & à ceux-ci elle apporte honte & dommage. Mais considerons vn petit quel est l'vsage de ces richesses que lon estime tant, n'est-ce pas pour auoir les choses qui sont necessaires à la nature? ceux donc qui sont bien riches n'ont rien d'auantage que ceux qui ont dequoy mediocrement: & est la

v. Conclusion de ce qui a esté dit de la misere des auaricieux: c'est les vns n'vsent pas de leurs biens, & les autres en abusent.

richesse, comme disoit Theophraste, telle que lō ne la deust pas desrober à la verité, E
ni en faire si grand cas, s'il est ainsi que Callias le plus riche homme d'Athenes, & Ismenias le plus opulent de Thebes, vsoient de mesmes choses que faisoient Socrates & Epaminondas. CAR ainsi comme Agathon renuoya les flustes au festin des Dames, estimant qu'à celui des hommes suffisoient les propos & deuis des assistans : ainsi pourriez vous reietter les licts de pourpre, & les tables somptueuses, & toutes autres choses superflues, voiāt que les riches vsent de mesmes choses que font les pauures,

VI. Le premier remede contre l'auarice, est de bannir les choses inutiles, se souuenir, que les riches vsent de mesmes choses que font les pauures, lesquels ont comme eux les choses necessaires à nature.

Le labourage on ne delaisseroit,
Et la charrue aussi ne cesseroit:

mais bien les orfeures, les graueurs, les perfumiers & les cuisiniers seroient chassez, quand on feroit vn sobre & honneste bannissement de toutes choses inutiles: & s'il est ainsi que les choses requises à la nature soient communes & aux riches & à ceux qui ne sont pas riches, & que la richesse se magnifie & se vante des choses seulement F
superflues, & qu'à bon droit on a loué Scopas le Thessalien, de ce qu'estāt requis de dōner quelques vtensiles de sa maison, comme lui estans superflues & inutiles, il respondit, Et c'est en quoy on nous repute bien-heureux & bien fortunez, qu'en ces choses la superflues, non pas es autres qui sont necessaires, s'il est ainsi, di-ie, voyez que ce ne soit la pompe, l'apparence & les ieux de bastellerie que lon ioue, en faisant tant de cas des richesses, & non pas la necessité de la vie. La processiō & solénité des Bacchanales qui se fait en nostre païs, se faisoit anciēnemēt fort simplemēt & ioyeusement, on y portoit vne cruchee de vin, vn cep de vigne, & puis quelqu'vn y trainoit vn bouc, vn autre y portoit vne corbeille pleine de figues seiches, puis apres tout on y portoit vn Phallus, qui est la semblance de la nature d'vn homme: mais maintenant tout cela y est obscurci & negligé, tant on y porte de vaisselle d'or & d'argēt, d'habits somptueux, tant de chariots trainez par beaux roussins, tāt de masques: & ainsi ce qui est vtile & necessaire en la richesse, est offusqué & comblé par ce G
qui y est superflu & inutile. MAIS nous autres pour la plus part ressemblons à Telemachus, lequel par faute d'experience, ou bien plus tost à faute de iugement, aiant veu la maison de Nestor, où il y auoit des licts, des tables des habillemens, de la tapisserie, de bon vin, ne iugea point bien-heureux le maistre de ceste maison qui auoit si bonne prouision de choses vtiles & necessaires: mais chez Menelaus ayant veu force yuoire, force or & argent, il en fut tout raui en ecstase d'admiration, & dit,

Plaisant trait de Scopas contre l'auarice.

La superfluité compagne d'auarice corrompt la vie humaine.

VII. Le deuxiesme remede, est de n'estimer heureux ceux qui ont grāde prouision de choses inutiles, non necessaires, & qui ne seruent que de vaine ostentation.

Tel au dedans est le palais doré
De Iupiter au haut ciel azuré,
Tant ici a d'infinie opulence,
Raui ie suis de la seule euidence.

Odyss. 3. & 4.

Mais Socrates ou bien Diogenes eussent dit, Tāt ici a de choses malheureuses, inutiles, folles & vaines, ie me ris d'en auoir l'euidence. Que dis-tu, pauure sot? là où tu deuois oster à ta femme la pourpre, & tous ses ioyaux & affiquets, afin qu'elle ne fust H
plus conuoiteuse des delices & superfluitez estrangeres, tu vas au contraire embellir & orner ta maison, comme vn theatre ou vn eschafaut à iouer des ieux, pour ceux qui y entrent: Voila en quoy gist la beatitude & felicité de la richesse, à en faire monstre deuant ceux qui la regardent, & en vont faire leurs cōtes, où ce n'est riē du tout. MAIS il n'est pas ainsi de la temperance, de la philosophie, de la creance & conoissance des Dieux, telle qu'il apartient, encore qu'elle soit inconuë à tous autres, elle a tousiours sa lumiere, & sa splendeur propre dont elle esclaire l'ame, tousiours acompagnee d'vne ioye qui iamais ne l'abandonne de iouyr de son bien, soit que quelqu'vn le sache, ou qu'il soit inconu aux Dieux & à tous les hommes. Voila que c'est de la vertu, de la verité & beauté des sciences, comme de la Geometrie, & de l'astrologie, à quoy il ne faut pas comparer les bagues, carquans & colliers de la richesse,

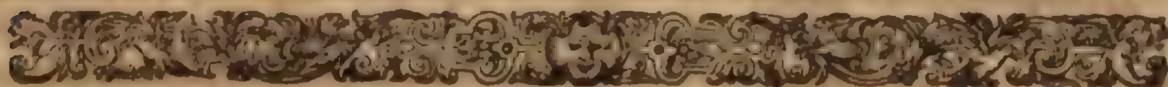
Iugement des hommes diuisé en deux presques tous ressemblans à Telemachus : quelques vns en petit nombre à Socrates & à Diogenes.

VIII. Troisiesme remede, consistant en cela qu'il faut opposer les biēs de l'ame, asauoir pieté & vertu, & leur droit vsage, à la iouissance des riches-

A richesse, qui ne sont que spectacles & paremens de femmellettes. S'il n'y a personne qui la cōtemple & qui la regarde, la richesse à la verité est aueugle, & ne rend clarté aucune. Car si l'hōme riche mange à part auec sa femme & quelques vns de ses familiers, ils ne se trauaillera d'auoir des mets exquis, table friande, ni vaisselle doree, ains se seruira de la premiere trouuee: sa femme ne sera point paree de ioyaux d'or ni de robbe de pourpre, ains en son simple acoustrement aupres de lui. Mais quand il fait vn festin, c'est à dire, quand le theatre, la pompe, le spectacle s'assemble, c'est à dire, que les ieux de la richesse se iouënt, alors on tire des nauires les beaux flascōs, on met en auant les riches tables, on acoustre les lampes d'argēt, on fait escurer les couppes, on change les eschansons, on reuest tout le monde, on remue toutes choses, l'or, l'argent, les pierres precieuses, brief on declare simplement que lon est riche: mais encore que le riche soupast seul, il auroit besoin de temperance & de contentement.

Choses qui ne seruent de rien à celuy qui les possede, sinon pour accroistre son intemperance & le priuer de vray contentement.

B



De l'amour & charité naturelle des peres & meres enuers leurs enfans.

SOMMAIRE.

QVELQV'VN *a sagement dit, que bannir l'amitié d'entre les hōmes seroit faire autant de mal que de les priuer de la lumiere & chaleur du Soleil. Cela estant vray en tout le cours de la vie, & pour la conseruation de tous estats, non sans cause nature en a ietté la semence en la generation & nourriture de la lignee, dont mesmes elle monstre de beaux tesmoignages es bestes brutes, pour tant mieux nous eschaufer à nostre deuoir. Doncques pour voir florir & fructifier au monde ceste precieuse graine d'amitié, il faut cōmencer par l'amour* C *& charité naturelle des peres & meres enuers leurs enfans: car cela estant biē maintenu, il en prouient vne infinité de contentemens, qui soulagent beaucoup les incommoditez de nostre vie. Plutarque entrant en ceste matiere, mōstre en general que les hōmes aprenēt en l'eschole des bestes de quelle affection ils doiuent engendrer, nourrir & esleuer leurs enfans: deduisant puis apres cela plus par le menu, & l'enrichissant de diuers exemples. Mais pour ne faire pēser qu'il haussast les bestes brutes par dessus l'hōme & la femme, il remarque fort bien la differēce des amitiez, discourt en beaux termes sur la generation & nourriture des enfans: & en passant represente la miserable entree de l'homme en ceste course terrienne. Cela fait-il prouue que la nourriture des enfans n'a pour but sinō l'amitié des peres & meres, descouure la source de ceste affection, & monstre pour la fin, que le vice suruenant & meslé parmi ne la peut pas abolir du tout.*

CE qui fit que les Grecs premierement se remirent de leurs differens à des iuges estrāgers, & introduisirēt en leurs païs des iugemens forains fut la deffiance qu'ils eurēt de la iustice les vns des autres, comme estant la iustice chose necessaire à la vie humaine, mais qui ne croissoit point chez eux. N'est-il point ainsi de quelques questions de philosophie, lesquelles iceux philosophes, pour la diuersité d'opinions qui est entre eux, euocquent à la nature des bestes brutes, comme à vne ville estrangere, & en remettent la decision & le iugement à leurs passions & affections naturelles, comme n'estans point suiettes à faueur, ni à corruption ne concussion? Ou bien, est-ce point vn commun reproche à la malice des hommes, qu'il faille que nous estans en different des plus grandes & plus necessaires choses de la vie humaine, allions cercher au naturel des cheuaux, des chiens & des oiseaux, comment nous nous

D

1. Que les hommes aprenent bien souuent des bestes brutes, comme ils se doiuent marier; comme ils doiuent engēdrer, nourrir, esleuer leurs enfans: & pourquoy ils sont enuoyez à vne telle eschole.

1. Raison.

2.

deuons marier, cōment nous deuons engēdrer, & comment nous deuōs nourrir & E
3. esleuer nos enfans? & comme si la nature n'en auoit imprimé aucun indice en nous mesmes, alleguer les mœurs & les affections des bestes brutes, & les produire en tesmoignagne, pour mōstrer le desbordemēt & dereglement de la vie des hōmes, qui des le cōmencement & à la premiere entree se sont embrouillez & cōfondus: car la
4. nature retient & garde mieux en icelles bestes brutes, ce qui luy est propre, simple & entier sans le corrompre ni alterer d'aucune meslange estrāgere: là où au cōtraire, il semble que les hommes en ont fait cōme les parfumiers font de l'huile: par acoustumance & par le discours de leurs raisons ils y ont meslé tant d'opinions & tant d'auis adioustez de dehors, qu'elle en est deuenue variable & particuliere à chascun, & n'a point retenu ce qui lui estoit propre & peculier. Et ne deuons pas trouuer estrāge si les bestes brutes suiuēt mieux & de plus pres la nature, que ne font pas les raisonnables, car les plantes mesmes la suiuēt encore mieux que les bestes, quoy que nature ne
5. leur ait dōné ne imagination ni affectiō ou inclinatiō aucune: aussi n'ont elles desir F ni appetitiō quelconque, qui bransle ni sorte hors de leur naturel, ains demeurent &
6. sont arrestees, comme si elles estoiēt attachees aux ceps en quelque prison, cheminās tousiours par vn mesme chemin, à sauoir celui auquel nature les conduit. Et quant aux bestes brutes, elles n'ont pas ni beaucoup de discours de raison qui adoucit les mœurs, ni beaucoup de subtilité d'entendement, ni fort grand desir de liberté, mais biē ont elles des instincts, inclinations & appetitiōs non regies par raison, suiuāt lesquelles elles s'en vont quelquefois au haut & au loin, & courēt çà & là, mais non pas toutefois fort loin: ne plus ne moins que la nauire qui est à l'anchre, à la rade, bransle biē, mais elle ne court pas fortune: aussi elles ne s'esloignent pas gueres de la nature, & pourtant mōstrent elles la droite voye, cōme cheminas sous les mors & la bride: là où la raison maistresse, & qui fait à son plaisir en l'hōme, trouuāt tātost vne diuersiō tātost vne autre, & tousiours quelque nouuelleté, n'y laisse aucune apparēte ne manifeste trace de la nature. VOIEZ premierement les mariages des bestes commēt el- G les suiuent en cela nature. En premier lieu, elles ne se soucient point des loix qui punissent ceux qui ne se mariēt point, ou qui se mariēt trop tard, cōme font les citoiēs de Lycurgus & de Solon, ni ne craignent point les infamies de ceux qui n'ont point d'enfans, ni ne poursuiuēt aussi point les hōneurs & prerogatiues de ceux qui en ont trois: comme plusieurs Romains se mariēt, prenēt femmes & engendrēt des enfans, non afin qu'ils aiēt des heritiers, mais afin qu'eux mesmes puissent estre instituez heritiers: & puis le masle se mesle auec sa femelle, nō point en tout temps, dautāt que la fin de ceste cōionction & mixtiō n'est point la volupté, ains la generatiō des enfans, à l'occasion de quoy sur la prime vere, lors que les gracieux vens aptes à engendrer souspirēt & que la tēperature de l'air est fort à propos pour les femelles grosses, la femelle s'aproche du masle toute priuee & poussee de son propre desir, se rendant agreable à sa partie, tāt pour la douce senteur de sa chair, que pour le propre & peculier ornemēt de sō corps, estāt tout plein de rosee & de verdure, toute nette & pure: H puis quād elle s'apperçoit d'estre enceinte, elle se retire hōnestement, & s'en va pēser & prouuoir à ce qui est necessaire, tāt pour son acouchement, que pour la nourriture & traitemēt du petit qu'elle fera: & certes il n'est pas possible de bien exprimer dignemēt & deduire suffisamment les choses qu'elles font, sinon que tout se fait auec vne grāde amour & dilection enuers leurs petis, en preuoyāce, en patience, & en tolerāce de tous labeurs. Mais nous appellons l'abeille sage, & la celebrons cōme celle qui produit le roux miel, en flattant ainsi la douceur d'icelui miel, qui nous agree, & nous chatouille sur la langue, & ce pendant nous laissons derriere la sapience & l'artifice des autres animaux, tāt en l'enfantement de leurs petis, qu'en la nourriture d'iceux: cōme tout premierement l'oiseau de mer, que lon nōme Alcyone, laquelle se sentant pleine compose son nid, amassant les arrestes du poisson, que lō appelle l'aiguille

Ce qui est le plus eslongné de l'homme est le moins corrompu.

Combien que les bestes brutes n'ayent discours de raison ni entēdemēt, à comparaison des hommes: si s'eslongnēt elles moins de la nature qu'iceux.

11. *Ce que les coniontions & priuautez des bestes doiuent aprēdre aux peres, meres, & enfans.*

Beau discours de la priuauté & conionction des bestes cōdamnāt infinies confusions esquelle se veautrent les hommes.

Exemples.

1. De l'Alcione.

A guille de mer, & les entre-lassant l'vne parmi l'autre, & tissant en lõg les vnes auec les autres en forme ronde & longue, cõme est vn verueu de pescheur, & l'ayãt bien diligément lié & fortifié par la liaison & fermeté de ces arrestes, elle le va exposer au batement du flot de la mer, afin qu'estant batu tout bellement, & presé, la tisseure de la superfice en soit plus dure & plus solide, comme il se fait, car il deuiét si ferme, que lon ne le sauroit fendre auec fer ni auec pierre: & qui est encore plus esmerueillable, l'ouuerture & embouscheure dudit nid est si proportionneement composee à la mesure du corps de l'Alcyone, que nul autre ni plus grãd ni plus petit oiseau n'y peut entrer, non pas la mer mesme, comme lon dit, ni la moindre chose du monde. Mais ceste charité se monstre encore dauantage es chiens de mer, lesquels font leurs petis tous vifs au dedans de leur ventre, & leur donnent moien d'en sortir, & d'aller courir pour trouuer à se paistre, & puis derechef les reçoiuent, les enueloppent & mettent coucher dedans leurs matrices. Et l'Ourse qui est l'vne des plus sauuages & plus B farouches bestes du mõde, enfante ses petis sans forme ne figure de membres quelconques, mais elle forme auec sa langue, ne plus ne moins qu'auec vn ciseau ou autre outil, les rayes, tellemét qu'elle n'enfante pas seulemét ses petis hors de son ventre, mais elle les taille, & leur donne la forme: & le lion que descrit Homere,

3. Des chiens de mer.

de l'Ourse.

Lequel menant ses petis cercher proye,
Par la forest, rencontre emmi sa voye
Quelques veneurs, & alors furieux
Il couure tout des paupieres ses yeux.

Iliad.17.

ne vous est il pas auis, qu'il semble qu'il vueille faire composition auec les veneurs, pour sauuer la vie à ses petis? L'amour & charité enuers les petis rend hardis les animaux qui de leur nature sont couards, & diligens ceux qui sont paresseux, & espargnans ceux qui d'eux-mesmes sont goulus. Et comme l'oiseau que descrit Homere,

Qui en son nid porte à sa geniture
C *Ce peu qu'il peut recouurer de pasture,*
Et est content soy-mesme mal traitter,
Pour ses petis grassement sustenter.

Iliad.9.

Car de sa disette il nourrit ses petis, & retiét auec sõ bec, en le serrãt, la becquee qu'il porte, laquelle touche presque à son gisier, de peur que cõtre sa volõté il ne l'aualle:

Comme la chienne autour de sa portee
Tendrette court aigrement irritee,
En aboyant si fort à l'estranger,
Qu'elle voudroit, ce semble, le manger.

4. De la Chienne.

Odyss.13.

prenant la crainte qu'elle a que lon ne face mal à ses petis, comme vn redoublement de courage. Et les perdris, quand on les poursuit auec leurs petis perdriaux, elles les laissent voler deuant, & s'enfuir, & affinét tellement les chasseurs, qu'ils s'arrestent à elles, se trainans aupres d'eux, iusques à ce qu'estãs tout sur le poinct d'estre prises, el-D les s'en courét vn petit, & puis s'arrestét derechef, & s'exposent en si belle prise, que le chasseur se persuade & prend esperance qu'il ne leur faudra pas à ce coup, tãt que se mettãs ainsi en dãger pour sauuer leurs petis, elles attirét les chasseurs bié loin arriere d'eux. Et les poules que nous auons tous les iours deuãt les yeux, auec quelle diligéce & sollicitude traitent elles leurs poulcins, estendans leurs æles pour en laisser entrer les vns dessous, & receuans les autres qui leur montent de tous costez sur les espaules, auec vn son de voix qui tesmoigne leur ioye & leur amour enuers leurs petis? & s'il se presente vn chien ou vn serpét à elles seules, elles en ont grande peur & s'enfuient: mais si elles ont les petis, elles se mettent en defense, & cõbatét plus asprement que leur puissance ne porte. Et pensons nous que la nature ait imprimé ces affectiõs & passiõs en ces animaux-la, pour soin qu'elle eust de la posterité des gelines, ou des chiens, ou des ours, & non pour faire hõte aux hommes, & nous piquer quãd

5. Des Perdris.

6. Des Poules.

Pourquoy Nature a imprimé de si ardentes affections es bestes.

nous venons à discourir en nous-mesmes, que ces choses-là sont exéples pour ceux E qui les suiuent, & reproches pour ceux qui n'ont aucun ressentiment d'affectió, par lesquels ils accusent la nature humaine, comme si elle seule ne s'affectionnoit point gratuitement, & ne sauoit aimer sinon ce dont elle tire quelque profit? On estime beaucoup es theatres celui qui dit le premier,

L'affection des bestes enuers leurs petis moins impure que celle de la plus part des hommes enuers ceux ausquels ils sont plus estroittement obligez.

Qui est celui qui soit tant debonnaire,
Qu'il puisse aimer vn autre sans salaire.

cela fait selon Epicurus, que le pere aime le fils, la mere son enfant, les enfans leurs progeniteurs qui les ont engendrez: mais si les animaux pouuoiét parler & entendre la parole, & que lô assemblast en vn cômun theatre les bœufs, les cheuaux, les chiens, & les oyseaux, on côfesseroit tout hautemét au contraire, que ni les chienes n'aimét leurs petis chiens pour aucun salaire, ni les iumens leurs poulains, ni les poules leurs petis poulcins, ains les aimét gratuitemét & naturellemét, & reconoistra lon en toutes leurs passiôs & affectiôs, que cela est bien & veritablemét dit. Or seroit-il certai- F nement trop infame de dire que les generatiôs & côceptions, enfantemens & nourritures des petis, es bestes soient actes de nature, & offices gratuits, & au contraire es hômes, prests, salaires & arres donnees pour en tirer apres du profit. MAIS ce propos n'est ni veritable ni digne d'estre escouté, car la nature, ainsi côme es plâtes sauuages, telles que sont les vignes agrestes, les caprifiques, les oliuastres, engendre ne say quels cômencements cruds & imparfaits de bons & frâcs fruicts: aussi a elle donné aux bestes brutes vne charité enuers leurs petis qui est imparfaite, & ne pouuant s'estendre iusques à la iustice, ni passer plus outre que l'vtilité & le besoin: mais au contraire l'hôme estât animal raisonnable, né à ciuile societé, pour obseruer les loix & la iustice, que la nature a mis en ce monde pour seruir & honorer les Dieux, fonder & regir les citez, & pour y exercer tous offices de benignité & bôté, elle lui en a baillé de belles, genereuses & fructueuses semêces, qui sont l'amour, la charité & dilection enuers les enfans, suiuant les premieres erres des principes qu'elle en auoit G imprimez en la structure & fabrication des corps humains: car la nature en tout & par tout est exquise, aimant ses enfans, à qui rien ne defaut de necessaire, & à qui on ne sauroit aussi rien oster côme superflu, & qui n'a rien, côme souloit dire Erasistratus, de vain ni de friuole, branslant, ne qui panche tantost en çà, tâtost en là. Car premierement quant à la generation de l'homme on ne sauroit assez dignement exprimer sa prudence: & à l'auenture aussi ne seroit-il pas fort honneste de toucher trop diligémment les parties secrettes, en les appellât par les propres noms, ains vaut mieux en les laissant à part cachees, imaginer en son entendement la dexterité, bien-séâce, & propre dispositiô de ces naturelles parties là, tant pour engendrer que pour côceuoir: la seule confection, departement & distribution du laict, est sufisante pour clairement monstrer sa prouidence & sa diligence, car ce qui demeure de sang superflu apres l'vsage auquel il est destiné, flottant par le corps de la femme au reste du têps, se respand çà & là, & l'appesantit fort pour sa foiblesse & petitesse des esprits: mais à H certaines reuolutions de iours, chasque mois nature a acoustumé & apris de lui ouurir certains esgouts & côduits par où il se vuide & escoule, en quoy faisant il purge & allege le reste du corps, & rend la matrice, côme vne bonne terre, apte & disposee à receuoir la charrue & la semence en son têps: mais apres qu'elle a retenu la semence ce qui y a pris racine, alors elle se resserre, pource que le nôbril, ainsi que dit Democritus, est côme vn anchre & vn cable au fruit conceu, qui l'arreste ferme, & le garde de vaguer par la matrice de la mere, alors nature bouche & estouppe les canaux & ruisseaux des purgations mêstruales, & prenât le sang qui y couloit, s'en sert pour nourrir & arrouser l'enfant, qui commence desia à se mouler, & à prendre forme & consistence, iusques à ce qu'estant demeuré certain nombre de iours necessaires à la croissance qu'il prend au dedans, il a besoin de sortir de ce lieu-là, pour estre nourri autrement

III. *Difference entre l'amitié que les bestes portent à leurs petis, & l'amour & charité naturelle des peres & meres enuers leurs enfans.*

Pourquoy l'homme a esté creé tel, & si magnifiquement discerné des autres creatures.

Beau discours sur la generation & nourriture de l'homme.

De la confection & distributiô du laict.

De la purgation du sang menstrual.

De la conception.

De la croissance & nourriture de l'enfant au ventre de sa mere.

A autrement & en vne autre place. Alors donc diuertissant le sang plus dextrement que ne sauroit faire nul iardinier ne fontenier son eau, & l'employãt à autre vsage, elle a cõme des cisternes ou fonteines toutes prestes à receuoir la liqueur du sang qui y decoule, non pas sans y rien cooperer, ni sans l'alterer, car en le receuant elles ont quand & quand la force de le cuire & digerer, adoucir & transmuer par vne douce & gracieuse chaleur de l'esprit naturel, & tendreur delicate & feminine, pource que le tetin au dedans a vne telle temperature & disposition. Si ne se fait pas vne soudaine effluxion du laict, ne n'y a pas des tuyaux qui le versent & respandent tout à coup: mais le tetin s'aboutissant en vne chair pleine de petis canaux, & qui le coule & passe tout doucemẽt par plusieurs petis pertuis, il exhibe vn petit bout fort aise à la bouche du petit poupin, qu'il prend fort grand plaisir à toucher & enuelopper de ses leures. Mais pour neant, & sans aucun fruict, auroit la nature vsé de si grãde prouuoyance, si grand ordre, & telle diligence à preparer ces outils, pour engẽdrer, nour-
B rir & esleuer l'homme, si quand & quãd elle n'eust imprimé es cœurs des meres vne charité, amour & dilection soigneuse enuers les fruits qu'elles ont mis sur terre: car

De la conuersion du sang en laict.

De la distribution du laict au petit enfant.

De l'amour des meres enuers les enfans.

Des animaux respirans & marchans
Dessus la terre, es villes & aux champs,
Nul n'y en a si malheureux que l'homme.

Iliad. 17.

Qui dira cela du petit enfant qui ne fait que naistre & sortir du ventre de la mere, il ne faudra point à dire verité: car il n'y a rien si imparfait, si indigent de toutes choses, si nud, si difforme, ne si ord & sale à voir, que l'homme, qui le verroit au sortir à sa naissance, attendu qu'il est seul presque à qui la nature n'a pas seulement concedé vne pure & nette entree en la lumiere de ceste vie. Car il y entre tout souillé de sang, & plein de toute ordure, ressemblant plus tost à vne creature recẽtement massacree & escorchee, que nouuellement nee. Il n'y a personne qui le peut toucher, recueillir, caresser, ni embrasser, sinon celle qui par nature l'aime. Et pourtant nature a fait des-
C cendre à bas, sous le ventre, les tettes de tous autres animaux, mais à la femme elle les a attachees à la poictrine, en assiette propre pour pouuoir baiser, embrasser & caresser son enfant, en l'alaittant: voulant par là nous donner à entendre, que l'enfanter, nourrir & esleuer, n'ont pas pour leur but aucune vtilité, mais la charité & la dilection. Et qu'il soit ainsi, proposez vous en vostre entendement les femmes du tẽps passé, qui premieres conceurent, enfanterẽt & virent vn enfant venant de naistre sur la terre: il n'y auoit point encore de loy qui leur commandast de nourrir leurs petis, ni aucune esperance de plaisir reciproque ou prest de nourriture que les petis leur deussent rendre & rẽbourser vn iour à l'auenir: plus tost dirois-ie, qu'elles deuroient auoir esté rudes à leurs enfans, pour la souuenance fresche de tant de maux, tant de perils & de trauaux qu'elles auroient endurez à cause d'eux,

Description de la miserable entree de l'homme au monde.

Pourquoy nature a attaché les mammelles à la poitrine de la femme.

IIII. *Que la nourriture des enfans a pour son but la charité & l'amour.*

Quand les trenchez aspres & douloureux
Viennent saisir en trauail dangereux
D *La femme grosse, alors sa deliurance*
Se fait auec angoisseuse souffrance.

Iliad. 11.

1. *Les trauaux de la grossesse & de l'enfantement sont preuue de cela.*

Les femmes disent que ce n'a pas esté Homere qui a escrit ces vers-là, mais quelque Homeride, c'est à dire, quelque fẽme qui auoit autrefois essayé le trauail d'enfanter, & qui sentoit encore en ses flancs la meslange de celle aspre, amere, & perçante douleur: & neãtmoins l'amour & la charité naturelle, la plie & la meine tellement, qu'estant encore toute eschauffee de sa douleur, & toute tremblante de l'angoisse de son trauail, elle n'abandonne pas son enfant, ni ne le refuit pas, ains se retourne vers luy, luy rit, le recueille & l'embrasse, sans qu'elle en reçoiue aucun plaisir ni aucune vtilité, ains le recueillant en peine & en labeur, l'enueloppe de langes & de petis drappeaux, pour le tenir chaudement, n'estant pas plustost sortie du labeur du iour, qu'elle entre en celui de la nuict: & de tous ces trauaux-là quel loyer, ne quel

2. *Item les peines & fatigues pour esleuer l'enfant.*

3. Il y a peu ou point d'esperance d'en recueillir de fruict à cause de l'incertitude & des accidens diuers de ceste vie.

profit en receuoient ces femmes du temps iadis, non plus que celles du present, attendu que les esperances en sont si longues & si incertaines? Celui qui a labouré la vigne en l'æquinoxe du printemps, la vendange en celui de l'automne, qui a semé le blé quand les Pleïades se couchent, il le moissonne quand elles se leuent: les vaches, les iumens, les gelines portent des fruicts, dont on peut incontinent en peu de temps tirer du profit: là où de l'homme la nourriture en est laborieuse, la croissance tardiue & lente, & la vertu lougue à venir, de maniere que plusieurs peres meurent auant que de la voir en leurs enfans. E

Exemples sur ceste troisiesme preuue.

Neocles ne vid iamais la victoire de Salamine, que gaigna son fils Themistocles: ne Miltiades ne vid onc celle que son fils Cimon gaigna sur la riuiere de Eurymedon: Xantippus n'ouit iamais son fils Pericles orer deuant le peuple, ni iamais Ariston ne vid son fils Platon tenât eschole de Philosophie: les peres d'Euripides & de Sophocles n'eurent onc la conoissance des victoires qu'ils emporterent, en faisant reciter leurs Tragedies: ils ne les ouirêt iamais que gazouiller, & appeller les lettres en leurs premiers ans, ou bien s'ils ont vescu F dauantage, ils ont veu en tristesse leurs amours, leurs despenses à faire masques & festins, & autres semblables fautes: tellement que lon rememore & remarque auec louange ce mot qu'en dit Euenus en vn sien epigramme,

Voyez combien de douleurs & miseres
Donnent tousiours les enfans à leurs peres.

4. Les peres ne laissent de se monstrer peres, encores que leurs enfans leur facent beaucoup de maux.

Et neantmoins pour tout cela ils ne laissent iamais à nourrir & esleuer des enfans: & plus encore ceux qui en ont moins de besoin: car ce seroit vne mocquerie de penser que les riches sacrifient aux Dieux, & facent de grandes resiouïssances, quand il leur naist vn enfant, pource qu'ils auront qui les nourrira en leur vieillesse, & les enseuelira apres leur mort: si d'auenture ils n'esleuent des enfans, pource qu'ils ne trouuent pas qui vueillent estre leurs heritiers. Les arenes de la mer, les petis grains de la poudre, ni les plumes des oiseaux, ne sont point en si grand nombre, que sont ces

5. Les enfans ne caressent pas leurs peres, côme font les pourchasseurs de successions.

prochasseurs de successions. Danaus auoit cinquante filles, mais s'il n'en eust point G eu, il eust eu des heritiers dauantage, & bien d'autre sorte: car les enfans ne sauent nul gré à leurs peres, ni ne les seruent ou honorent pas pour cela, d'autant qu'ils attêdent leur succession, comme chose qui leur est deuë: & au contraire, vous oyez dire à ces poursuiuans qui taschent à s'insinuer en grace des riches qui nont point d'enfans pour se faire instituer heritiers, des propos & paroles semblables à celles ci des poëtes comiques,

Garder me faut deuant toute autre chose,
Que faire tort personne ne vous ose. Et puis,
Prenez ces trois oboles-la,
Mangez, humez, & auallez cela.

Et ce que Euripide dit, que

Les biens mondains font aux hommes auoir
Nombre d'amis, grand credit & pouuoir: H

Estat de ceux qui n'ont point d'enfans.

Cela n'est pas simplement & vniuersellement veritable, sinon endroit ceux qui n'ont point d'enfans. A ceux-là les riches mesmes donnent à souper, les Seigneurs les caressent, les orateurs & aduocats plaidênt pour eux seuls gratis. C'est vne puissante chose qu'vn homme riche, quand on ne sait point qu'il ait aucun heritier: & y a eu souuent plusieurs, qui au parauant auoient infinis amis, & estoient honorez de plusieurs, qui tout aussi tost qu'vn fils leur est né, ont perdu tous leurs amis, tout leur credit & leur suite tout ensemble.

V. D'où procede ceste amitié des peres & meres enuers leurs enfans & que le vice mesle parmi

Ce n'est donc point à cause des enfans que les hommes sont en authorité, & n'est point aussi pour cela que les peres les aiment, ains toute ceste force là qui les fait aimer depend de la nature, non moins es hommes que aux animaux: mais quelquefois ceste amour naturelle & plusieurs autres bonnes qualitez sont offusquees aux hommes par la mauuaistié du vice qui

A qui vient à pulluler aupres, ne plus ne moins que des espines & brossailles bien souuent naissent parmi la bonne semence: autrement il faudroit dire, que les hommes ne s'aimeroient pas, d'autant que plusieurs se tuent & se precipitent eux mesmes. Oedipus *ne peut abolir du tout ceste affectiō.*

De doigts sanglans ses paupieres leua,
Et ses deux yeux lui mesme se creua.

Exéple de l'effort du vice en Oedipus, & de l'eloquēce d'Hegesias.

Hegesias orant fit que plusieurs des auditeurs qui l'auoient ouï s'abstindrēt tant de manger, qu'ils se firent mourir de faim. Il y a plusieurs sortes de tels accidens qui auienent par permission diuine, lesquels tous sont comme les autres maladies & passions de l'ame qui transportent l'homme hors de son naturel, ainsi cōme ils tesmoignent alencontre d'eux-mesmes: car si vne truye aiant fait vn petit cochon vient à le manger, ou si vne chienne aiant fait vn petit chien viēt par fortune à le deschirer, ils s'en desesperent & s'en tourmentent grandemēt, ils en font sacrifices aux Dieux B pour diuertir les sinistres presages, & reputent cela vn prodige & vn monstre, comme estant chose commune à toutes sortes de creatures, & à quoy nature mesme les conuie, que d'aimer leur geniture. Ce neantmoins, ainsi comme dedans les mines, l'or, encore qu'il soit meslé & enueloppé de force terre, reluit & se fait voir de loin: aussi nature es plus deprauees mœurs & passions fait voir la charité enuers les petis: car ce qui fait que les pauures ne nourrissent & n'esleuent pas quelquefois leurs enfans, c'est qu'ils craignent, qu'estans nourris & esleuez moins honnestement qu'il n'apartient, ils ne deuiennent lourdauts & mal apris, destituez de toutes parties requises à personnes d'honneur: & cuidans que pauureté soit le dernier & plus grand mal de l'homme, ils ne peuuent auoir le cœur de la laisser à leurs enfans, estimans que ce soit vn tresgrand & fascheux mal.

C'est chose prodigieuse si les bestes mesmes se monstrent cruelles enuers leurs petits.

Les mœurs & passiōs plus deprauees ne sauroient totalement abolir la charité naturelle.

C

De la pluralité d'amis.

SOMMAIRE.

EN quelques discours precedēs on a veu quel bien c'est que l'amitié. Maintenant Plutarque adiouste vne correction necessaire, à cause de nostre naturel qui pāche tousiours aux extremitez, sans pouuoir tenir le milieu. Tout ainsi donc que c'est chose miserable & detestable de vouloir viure sans acointance ni familiarité auec personne, aussi faire des amis à la legere & à toutes heurtes, comme on dit, n'est à l'auenture possible ni expediēt. Voulant donc reformer ceste affection mal reiglee de plusieurs, qui pour auoir trop d'amis, bien souuent D n'en ont pas vn asseuré, il mōstre qu'il vaut beaucoup mieux acquerir vn ami certain, que grand nōbre dont lon ne puisse faire seur estat: proposant pour remede à ceste conuoitise de pluralité d'amis, les exemples de ceux qui se sont contentez de peu, & qui se sont portez aussi plus fidelement. Puis apres il traite du choix des amis, specialement d'vnité de ce qui est requis en la vraye amitié, adioustant plusieurs belles similitudes qui representent le bien qu'apporte la sincere affectiō, & le mal que cause la bien-vueillance simulee. Cela fait, il prouue que la pluralité d'amis est chose trop mal aisee, voire impossible, dautāt que lon ne peut conuerser ni s'accommoder auecques tous, & que lon en acquiert des ennemis de toutes parts: puis aiant enrichi cela d'exemples remarquables, descrit comme on doit vser de l'amitié, & auec quelles gens il se faut ioindre: sa conclusion est que l'homme vertueux ne peut s'acquiter de son deuoir enuers plusieurs amis.

1. *Auant que vouloir acquerir beaucoup d'amis, il en faut auoir vn bien asseuré.*

Au dialogue de Platon, intitulé Menon.

SOCRATES demanda vn iour à Menon le Thessalien, E qui s'estimoit fort suffisant homme es lettres, & , comme dit Empedocles, auoit attaint au comble de sagesse, que c'estoit que vertu. L'autre luy respondit audacieusement & promptement, qu'il y auoit vertu d'enfant & de vieillard, & d'hōme & de femme, & de magistrat & de priué, & de maistre & de valet. Voila qui va bien, repliqua Socrates, nous ne te demandions qu'vne vertu, & tu nous en remues tout vn exaim, comme d'abeilles: ne coniecturant pas mal, que cest homme ne conoissoit pas vne vertu, qui en nommoit plusieurs. Mais ne pourroit-on point vser de semblable mocquerie en nostre endroit, pource que n'aiant pas encore acquis vne seule amitié certaine: nous auons peur que sans y penser nous ne tombions en pluralité d'amis: car il semble que c'est presque tout ainsi que si vn manchot ou vn aueugle auoit peur de de- F uenir vn Briareus qui auoit cent mains, ou vn Argus qui auoit des yeux par tout le corps: & toutesfois nous louons infiniement le ieune hōme qui dit en vne comedie de Menander, qu'il estime vn merueilleusemēt grand bien & grād heur à vn hōme,

Modeste excuse de l'auteur.

Vn bon ami est vn grād heur en la vie humaine.

Pensant auoir trouué des biens sans nombre,
Quand vn ami a peu recouurer l'ombre.

11. *La premiere cause qui nous empesche d'acquerir vn bon ami, est que nous conuoitons en auoir plusieurs, pour à quoy remedier faut auoir deuant les yeux les exemples de ceux qui ont esté fideles amis.*

MAIS vne des causes, entre plusieurs autres, qui nous empesche d'acquerir vne amitié certaine, c'est que nous cōuoitōs en auoir plusieurs: ne plus ne moins que les putains & folles femmes qui se prestent souuent à plusieurs hōmes, n'en peuuent arrester ni retenir pas vn, pource que les premiers se sentans mesprisez s'en retirent: ou plus tost, ainsi comme le nourrisson de la belle Hypsipyle estant assis dedās vn pré,

Alloit cueillant de main tendrette
Mainte fleurette sur fleurette,
Ne pouuant son cœur enfantin G
Rassasier de tel butin:

2. Pourquoy les amitiez auec plusieurs ne vienēt iamais à perfection.

aussi chascun de nous, pour le desir de nouueauté, & l'inconstance de se saouler incontinent d'vne chose, se laisse emporter au nouueau venu & plus freschement conu, qui nous tourne comme il luy plaist, nous faisant entreprendre plusieurs commencemens ensemble d'amitié & de familiarité, lesquels ne vienent iamais à perfection, dautant que pour l'amour d'vn nouueau que nous poursuiuons, nous laissōs aller celuy que nous tenons. Premierement donc commençans à la publique renommee de la vie des hommes, ne plus ne moins qu'à la deesse Vesta, que lon dit en commun prouerbe, qui nous a esté laissee de main en main touchant les constants & parfaits amis, prenons la longue & ancienne suite des temps pour tesmoin, & ensemble pour conseiller de ceste matiere: car de toute ancienneté de memoire vous trouuez ces couples d'amis renommees, Theseus & Pirithous, Achilles & Patroclus, Orestes & Pylades, Pythias & Damon, Epaminondas & Pelopidas. H Car l'amitié est bien, par maniere de dire, beste de compagnie, mais non pas de troupe, ne qui vueille estre en foule, comme les estourneaux ou les geayx: car estimer l'ami vn autre soy-mesme, & l'apeller ἑταῖρον ou ἕταρον, comme qui diroit ἕτερον, c'est à dire autre, ce n'est autre chose que mesurer l'amitié au nombre de deux: car on ne peut acquerir ne plusieurs esclaues ni plusieurs amis de peu de monnoye: & quelle est la monnoye d'amitié ? c'est beneuolence & plaisir conioint auec vertu: chose si rare, qu'il n'y en a point de plus en toute la nature, de maniere qu'il n'est possible ni d'aimer ni d'estre aimé en perfection de plusieurs: ains comme les riuieres diuisees en plusieurs canaux & plusieurs ruisseaux en demeurent basses & foibles: aussi nostre ame, qui est fort nee à aimer, son affection estant departie en plusieurs, s'en afoiblit, & reuient presques à neant. C'est pourquoy les animaux qui ne font

Couples renommees de grands amis.

3. Deuxiesme raison pourquoy lon ne sauroit vrayement auoir plusieurs amis.

A font qu'vn petit, en ont l'amour plus vehemente : & Homere voulant signifier vn enfant bien aimé, l'appelle μοῦνον & τηλύγετον, c'est à dire vnique, & engendré par des pere & mere qui n'ont que celui-là, sans esperer d'en auoir iamais plus d'autre.

III. Du choix des amis, & que entre tous on en doit aimer vn par dessus les autres: & quelles choses sont requises en la vraye amitié.

QVANT est à moy, ie ne voudrois point que l'ami fust seul, mais bien qu'entre tous il fust vniquement & tendrement aimé, comme l'enfant que le pere a engendré sur la fin de ses iours, & qu'il eust mangé auec nous le minot de sel que lon dit cõmunemẽt, non pas faire comme plusieurs, qui appellent amis pour auoir beu seulemẽt vne fois ensemble, ou auoir ioué à la paume, ou aux dez, ou auoir logé en vn mesme logis, amassans ainsi des amitiez des hostelleries, ou des ieux de luicte, ou des promenemens par les places des villes. Et quand ils voient les matins es maisons des riches & puissans hommes, grande tourbe & foule de gens qui leur vont donner le bon iour, leur baiser les mains, & les acompaigner au sortir de leurs logis, ils les reputent alors bien-heureux, comme aians beaucoup d'amis: combien qu'ils

Sinistre iugement de la pluspart des hommes.

B voient encore plus grand nombre de mousches en leurs cuisines: mais ni elles n'y demeurent point, si la viande y defaut, ni eux, s'ils n'y sentent plus de profit: pource que la vraye & parfaite amitié requiert trois choses, la vertu comme honneste, la conuersation comme plaisante, & l'vtilité comme necessaire: car il faut receuoir l'ami apres l'auoir bien esprouué, s'esiouir de sa compagnie, & se seruir de lui à son besoin, toutes lesquelles choses sont contraires à pluralité d'amis, mesmement celle qui est la principale, c'est le iugement de l'espreuue. Qu'il ne soit ainsi, voyez s'il est possible de concerter en peu de temps des baladins, & les acoustumer à baller tous d'vn branle ensemble, ou des forçats à voguer tous d'vne cadence, ou des seruiteurs à qui nous nous voulons fier du gouuernement de nos biens, ou de l'institution de nos enfans: tant s'en faut que lon puisse esprouuer plusieurs amis qui soient pour se mettre en pourpoint quand & nous, pour combatre toute fortune, & dont chascun soit prest & apareillé,

Trois choses requises en la vraye & parfaite amitié.

Il y a trop de difficulté à auoir plusieurs amis.

C *Te faire part de sa bonne fortune,*
Et de bon cœur porter ton infortune,

car ni les nauires ne se varent point en la mer à tant de tempestes & de tourmentes, ni on ne fiche point tant de paux à l'entour des heritages que lon veut enfermer de pallissade, ni ne clost on point les ports de iettees & de moles contre tant ni contre tels dangers, comme l'amitié nous promet de refuge & de secours; quand elle est bien esprouuee, & seurement bien experimentee. Les autres amis qui ne sont pas à l'espreuue de la fortune, ne font que couler, & ceux qui les perdent (ne plus ne moins qu'vne fausse monnoye aueree à la touche) gaignent beaucoup,

IIII. Belles similitudes, monstrans le bien qu'apporte la vraye amitié, & le mal que cause celle qui est simulee & fausse.

Ceux qui de tels amis perdent, en rient,
Et qui en ont, de les perdre aux Dieux prient.

ce qui n'est pas facile, ains fort fascheux à faire, de fuir & deposer vne amitié qui ennuie: ne plus ne moins qu'vne viande qui fait mal à l'estomac, & qui fasche, on ne la

Belle similitude des fascheries que cause ordinairemẽt l'amitié simulee.

D peut retenir qu'elle ne face desplaisir, & qu'elle n'engendre quelque corruption, ni aussi la rendre telle comme elle y est entree, ains toute souillee, meslee parmi d'autres humeurs, & toute alteree: aussi vn mauuais ami, ou il demeure nous faschant & estant lui mesme fasché, ou il sort par force auec inimitié & mal-vueillance, ne plus ne moins que la cholere sort de l'estomac quand on vomit. Pourtant ne faut-il pas legerement receuoir, ni s'attacher d'affection facilement aux premiers qui se presentent, ni aimer incontinent ceux qui nous poursuiuent d'amitié, ains plustost faut que nous mesmes poursuiuions ceux qui sont dignes d'estre aimez: car il ne faut pas du tout eslire ce qui se prend facilement, pour ce que nous passons par dessus la rõce & le grateron qui s'attache à nous, & la reiettons, là où nous allons cercher l'oliue & la vigne: aussi n'est-il pas tousiours expedient d'admettre en nostre familiarité celui qui aiseement nous embrasse, ains au contraire nous faut affectueusement em-

Conseil necessaire aux hõmes de paisible nature.

brasser ceux que nous esprouuerons vtiles, & qui meritent que lon en face compte, E
comme respondit iadis le peintre Zeuxis à quelques vns qui l'accusoient de ce qu'il estoit long à faire ses peintures: Ie confesse, dit-il, que ie demeure voirement long temps à peindre, mais aussi est-ce pour long temps: aussi celui garde vne amitié & familiarité longuement, qui a demeuré long temps à l'esprouuer. Or s'il n'est pas possible à l'homme d'esprouuer beaucoup d'amis, sera-il facile de conuerser ensemble auec plusieurs, ou s'il sera du tout impossible? & neantmoins toute la iouissance & la fruition de l'amitié gist en la conuersation, & le plus doux fruict consiste à frequenter & hanter ensemble,

v. Puis que la iouissance de l'amitié gist en la conuersation auec les amis, il n'est possible d'en pouuoir aimer sincerement vn grand nombre.

Iamais ne faut resolution prendre,
Sans l'auoir fait à ses amis entendre,

comme dit Homere: & en vn autre passage, Menelaus parlant d'Vlysses dit,

Rien n'a iamais nos plaisirs separez
Tant que tous deux mort nous a atterrez. F

Mais la pluralité d'amis dont nous parlõs fait tout le cõtraire: car l'amitié nous serre, nous vnit, & nous estraint par frequentes & continuelles conuersations, caresses & offices d'amitié,

Ne plus ne moins que la presure tendre
Fait le laict frais se cailler & se prendre

Pource que la pluralité d'amis nous distrait & diuertit, & rend l'amitié du tout malaisee.

comme dit Empedocles, car elle desire faire vne telle vnion & incorporation: là où la pluralité d'amis nous separe, nous distrait & diuertit en nous rappellant & nous transferant de l'vn à l'autre, ne permettant pas que la commixtion & le collement de la bien-vueillance se face par la familiere conuersation espandue & figee, en maniere de dire, à l'entour: & cela quand-&-quand nous apporte vne inegalité & difficulté grande aux offices, & seruices qui sont conuenables entre amis: car ce qui est aisé à l'amitié, deuient malaisé par ceste pluralité,

En mesme humeur tout homme ne consent,
Autrement l'vn, autrement l'autre sent. G

dautant que nos natures ne panchent pas toutes à mesmes inclinations, ni ne sommes pas tousiours enuirõnez de semblables auẽtures, outre ce que les occasions des temps, ne plus ne moins que les vents, seront propres à quelques actions, & contraires aux autres. Et quand bien encores tous les amis desireroient ensemble mesmes seruices de nous, si seroit-il trop difficile de pouuoir satisfaire & suffire à tous ceux qui voudroient ou consulter de quelque afaire, ou traiter quelque negoce publique, ou briguer quelque magistrat, ou receuoir & festoyer quelque hoste estranger en leur maison: mais si en vn mesme tẽps ils vienent à tõber en afaires tous differens, & en toutes diuerses affections, & nous requierent tous ensemble, celui qui veut nauiger, de voyager quãd & lui: celui qui est accusé, de lui assister en iugement: celui qui accuse, de le seconder: celui qui achete ou qui vent, de lui aider à mesnager: celui qui se marie, à sacrifier: celui qui fait des funerailles, à mener deuil: H

VI. Autre incommodité procedante de la pluralité d'amis.

C'est que par fois aidant à l'vn, lon nuist ou du moins lon ne peut aider aux autres.

Sophocles en la tragedie d'Oedipus le tyrã

La cité est pleine d'encensemens,
De chants de ioye, & de gemissemens.

Certes qui a tant d'amis, assister à tous il est du tout impossible: & ne gratifier à nul, il n'y auroit point d'apparence: & en gratifiant à vn en offenser plusieurs, il seroit aussi trop fascheux. Car,

Qui aime bien, ne veut qu'on le mesprise:

a. Aider à l'vn & laisser l'autre d'escondit l'autre.

& toutefois encore supporte-lon plus patiemment les negligences & oubliances des amis, & reçoit-on auec moins de courroux de telles respõses & excuses d'eux, Ie t'ay oublié: ou, Il ne m'en est pas souuenu. Mais celui qui dit, Ie ne vous ay pas assisté en vostre cause, d'autãt que i'assistois à vn autre mien ami, qui auoit aussi vn autre proces: ou, Ie ne vous ay pas esté visiter en vostre fieure, pourceque i'estois empesché

au

A au festin que faisoit vn tel à ses amis: alleguant pour excuser sa negligence enuers son ami, sa diligence enuers d'autres, il ne satisfait pas à la plainte, mais il augmente la ialousie. Mais la plus part des hommes ne regarde seulement qu'à ce, que la pluralité des amitiez leur peut apporter commodite du dehors, & ne se soucie pas de ce qu'elle leur doit imprimer au dedans, ne se souuenant pas qu'il faut que celui qui se sert de plusieurs à son besoin, secoure aussi reciproquement ces plusieurs là, quãd ils en auront afaire. Tout ainsi donc comme si Briareus auec ses cent mains eust empli cinquante ventres, n'eust eu rien dauantage que nous qui auec deux mains en fournissons vn: aussi en la commodité de se seruir de plusieurs amis, y a-il l'incommodité, qu'il se faut aussi employer pour plusieurs, se passiõner, se trauailler & se tourmenter auec eux. Car il ne faut pas adiouster foy au Poëte Euripide en ce qu'il dit,

L'affection d'amitié engendree
Entre mortels doit estre moderee,
B *Non de leur cœur la moelle percer,*
Ains estre aisee à prendre & à laisser,

pour la roidir & lascher, ne plus ne moins que la scote d'vne voile de nauire, selon que le besoin le requerroit. Mais au contraire, Euripide, il faudroit transporter vostre dire aux inimitiez, & admonnester que les querelles entre les hõmes fussent moderees, & qu'elles ne penetrassent pas iusques à la mouëlle de l'ame: ains que les haines fussent aisees à appaiser, & aussi les courroux, les plaintes & dolcances & les souspeçons & defiances: & plus tost donner ce sage admõnestemẽt de Pythagoras, Ne touche pas à plusieurs en la main: c'est à dire, ne fai pas plusieurs amis, & n'affecte pas celle amitie populaire commune à tous, & exposee à vn chascun: laquelle entre en vn cœur auec beaucoup de passions, dont celle ci, l'estre en esmoi pour son ami, se condouloir auec lui, se mettre en peine & exposer en dãger pour lui, ne sont pas difficiles à supporter à hommes libres & de gentil cœur: mais le dire du sage Chilon est C veritable, lequel respondant à vn qui se vantoit de n'auoir aucun ennemi, Il semble donc, respõdit-il, que tu n'aies aussi point d'ami. Car les inimitiez suiuẽt incõtinent de pres les amitiez, & sont entrelassees auec elles. Ce n'est point tour d'ami de ne se ressentir pas d'vne iniure faite à son ami, ou d'vne honte à lui procuree, & de n'espouser point ses querelles: car les ennemis ont incõtinent pour suspect l'ami de leurs ennemis, & le haissent: & au cõtraire, les amis biẽ souuẽt portẽt enuie à leurs amis, & ont quelque ialousie de leur prosperité, & les distraiẽt çà & là. Et comme l'oracle qui fut respõdu à Timesias, touchant la nouuelle colonie qu'il vouloit aller peupler, dit,

C'est vn exaim d'abeilles que tu meines,
Qui deuiendront tost guespes inhumaines:

aussi ceux qui cerchẽt vn exaim, ou toute vne ruchee, par maniere de dire, d'amis, ne se dõnent de garde, qu'ils tõbent en vne guespiere d'ennemis: mais il y a ceste difference, que la souuenãce vindicatiue du mal de l'ennemi pese beaucoup plus, que ne D fait la memoire du bien de l'ami. Et qu'il ne soit vrai, voiez comment Alexandre acoustra les familiers & amis de Philotas & de Parmenion, & Dionysius ceux de Dion, Neron ceux de Plautus, & Tibere ceux de Seianus, qu'ils firent tous mourir apres les auoir bien tourmentez à la gehenne. Tout ainsi, comme les riches ioyaux de sa fille & son precieux voile ne seruirent de rien à Creon, mais le feu qui s'y prit & alluma soudainemẽt, le brusla lui-mesme quãd il acourut, & la prit entre ses bras, tellement qu'il en mourut quand & elle: aussi il y en a qui n'aians receu aucun bien de la prosperité de leurs amis, sont enueloppez en la ruine de leur aduersité, & perissent quãd & eux: ce qui auient principalemẽt aux gens de lettres, & personnes d'honneur & de valeur, comme Theseus qui fut auec son ami Pirithous emprisonné & puni,

Se trouua pris, & les deux pieds chargez,
D'autres liens que de cuiure forgez.

[Marginal notes:]
VI. Il y a trop plus de trauail apres plusieurs qu'apres vn.
Comparaison bien propre sur cela.
En la tragedie de Hyppolite.
Correction du dire d'Euripide touchãt l'amitié.
Sage enigme & admonnestement de Pythagoras à ce propos.
Apophtegme notable de Chilon, pour plus ample preuue de l'incommodité susmentionnee.
VII. *Autre incommodité qu'apporte la pluralité d'amis: assauoir qu'on acquiert beaucoup plus d'ennemis.*
Exemples & comparaison à ce propos.
Theseus emprisonné & puni auec son ami Pirithous.

& Thucydide escrit, qu'en la grande pestilence qui fut à Athenes, les plus gens de E bien, & qui plus faisoient profession de la vertu, furent ceux qui plus moururent auec leurs amis malades de peste, dautant qu'ils ne s'espargnoient point, & alloient visiter & traiter ceux qui leur appartenoient. Et pourtant ne faut-il pas ainsi mettre la vertu en abandon, en la liant & attachant à toutes heures à d'autres, ains la reseruer pour vne communication reciproque à ceux qui en sont dignes, c'est à dire à ceux qui peuuent autant aimer & autant contribuer à la communauté: car cela est l'vne des plus grandes contrarietez & oppositions qu'il y ait contre la pluralité d'amis, que l'amitié est comme vne generation qui se fait par cõformité & similitude. Car veu que les creatures mesmes qui n'ont point d'vsage de raisõ, qui les veut faire mesler auec celles qui ne sont pas de leur espece, il faut que ce soit à force, & par cõtrainte, dautant qu'elles se couchent sur leurs genoux & s'enfuyent arriere l'vne de l'autre: là où au contraire, elles ont plaisir de se mesler auec leurs semblables, receuans volontiers, & auec toute douceur & facilité, celle communion: comment est F il possible qu'il s'engendre vne bonne amitié entre gens qui sont de mœurs toutes differentes, conditions toutes diuerses, & façons de viure tendantes à toutes autres fins? Car les accords de la musique, soit en voix ou en instrumens, ont bien leurs cõsonances par contrarieté de sons, se formant ne say quoy de similitude & conuenance du haut & du bas: mais en ceste consonance & harmonie de l'amitié il n'y doit auoir du tout riẽ de dissemblable, ni d'inesgal, ni de couuert & obscur, ains doit estre composee de toutes choses pareilles, de mesme volonté, mesme opinion, mesme conseil, & toute mesme affection, comme si ce n'estoit qu'vne seule ame distribuee & departie en plusieurs corps. Et qui est l'homme ou si laborieux, ou si facile à transmuer en toutes façons, & à aprendre tous visages, qui peust se former à tous patrons, & s'acommoder à tant de natures? Et non pas se mocquer du poëte Theognis qui nous commande,

VIII. Comment il faut vser de l'amitié, & auec quelles gens il se faut ioindre.

Raison monstrant qu'il ne faut traiter amitié qu'auec gẽs de mœurs & façons semblables aux nostres.

Commẽt l'amitié doit estre composee.

IX. Pour conclusion, il monstre qu'aimer plusieurs d'vne sincere affection est chose impossible.

Aies le sens du poulpe, lequel taint G
Sa molle peau, puis d'vn, puis d'autre taint,
Prenant couleur telle comme la roche,
Et la pierre à laquelle il s'approche:

& toutefois encore les changemens du poulpe ne profondent point au dedans: ains se font seulement en la superfice du cuir, qui en se resserrant, ou relaschant, reçoit les defluxiõs des couleurs des corps dont il approche, là où les amitiez requierent, que les mœurs soient entierement conformes, les passions, les propos, les estudes, & vacations, & les inclinations. Or seroit-ce à faire à quelque Protheus, qui ne seroit pas trop heureux, ni trop hõme de bien auec, ains qui par enchantemẽt se transformeroit souuent, & en mesme instant, d'vne figure en vne autre, pource qu'il faudroit qu'auec ceux de ses amis qui seroient doctes & studieux, il s'occupast à estudier & à lire, auec les luicteurs qu'il se poudrast pour se preparer à la luicte, qu'il chassast auec les chasseurs, qu'il s'enyurast auec les beuueurs, & qu'il briguast les offices auec les H ambitieux, sans auoir aucune mansion de naturel propre à lui. Et tout ainsi comme les Philosophes naturels tienent, que la substance sans figure ne couleur quelconque, qu'ils appellent la matiere premiere, est suiette à toutes formes, & se tourne en toutes façons, de maniere que tantost elle brusle, tantost elle deuient liquide, maintenant elle se tient rare, & puis elle s'espessit, aussi faudra-il qu'à ceste pluralité d'amis il y ait vne ame suiette qui soit de plusieurs cõditions, de plusieurs affectiõs, souple & facile à changer d'vne sorte en vne autre. Et au contraire, l'amitié demande vne nature ferme & constante, qui demeure tousiours en vn mesme lieu & en vne mesme façon de faire. Voila pourquoy c'est chose rare & difficile à rencontrer, qu'vn certain ami.

Nul ne peut faire beaucoup d'amis à la verité: & en ceux qui se vantent de cela il y a beaucoup de simulatiõ.

Changement merueilleux requis en ceux qui veulent plusieurs amis.

Nature de la vraye amitié fort malaisee à trouuer au monde.

De

A

De la Fortune.

SOMMAIRE.

IL y a long temps qu'on a fait courir vn prouerbe, Qu'il n'y a qu'heur & mal-heur en ce monde. Quelques vns aians prins cela, comme si tout estoit porté à l'auenture, & poussé par vne fortune inconstante, idole forgee en leur cerueau, pour auoir ignoré la prouidence du vray Dieu qui conduit toutes choses par les causes secondes & moiens subalternes, asauoir (en ce monde) le mouuement, la volonté & les œuures des hommes, desquels il se sert pour l'execution de ses ordonnances: Plutarque, n'ayant peu s'esleuer iusques à ceste sagesse diuine qui lui estoit cachee, est demeuré plus bas, & toutesfois rembarre assez (tout pauure Payen qu'il
B *estoit) ceste dangereuse opinion, monstrant qu'elle oste la distinction du bien & du mal, estaint toute clarté de la vie humaine, brouillant le vice & la vertu ensemble. En apres il prouue que la prudẽce domine sur ceste fortune aueugle, par la consideration de la maistrise que l'hõme a par dessus les bestes, & par les arts & sciences dont il fait profession, auec iugement & volonté directement contraires aux cas fortuits.*

TOVS *faits humains dependent de fortune,*
Non de conseil ni de prudence aucune, ce dit vn vieux quolibet. Comment, n'y a-il donc point de iustice, non plus es afaires des hommes, ni d'equité, ni de temperance, ni de modestie? Et a ce esté de fortune & par fortune qu'Aristides a mieux aimé demeurer en sa pauureté, combien qu'il fust en sa puissance de se faire seigneur de beaucoup de biens: & que Scipiõ aiant pris de force Car-
C thage, ne toucha ni ne vid oncques rien de tout le pillage? Et fut-ce de fortune & par fortune que Philocrates aiant pris grosse somme d'or du Roy Philippus, acheta des putains & de precieux poissons: & que Lasthenes & Euthycrates trahirent la cité d'Olynthe, mesurans le souuerain bien de l'homme à la volupté de leur ventre, & autres voluptez encores plus infames? Et fut-ce fortuitement qu'Alexandre fils de Philippus s'abstint lui-mesme de toucher aux femmes captiues prises en la guerre, & chastia ceux qui les voulurent forcer: Et au contraire aussi, fut-ce par fortune, qu'Alexandre fils de Priam, à sa male destinee & mal-encontre coucha auec la femme de son hoste, qui l'auoit receu chez lui, & l'aiant rauie emplit des miseres & calamitez de la guerre l'Europe & l'Asie? Si toutes ces choses là ont esté faites par fortune, qui empeschera que lon ne
D die, que les chats, les boucs, & les singes sont aussi par fortune friands, luxurieux & mal-faisans? MAIS au contraire aussi, s'il est certain qu'il y ait au monde de la iustice, de la temperance, & de la vaillance, comment seroit-il raisonnable de dire, qu'il n'y eust point de prudence? Et s'il y a de la prudence, comment pourroit-on soustenir qu'il n'y eust point de conseil? car la temperance, comme aucuns disent, est vne sorte de prudence, & la iustice a besoin d'estre assistee de prudence: ou, pour mieux dire, nous appellons la sagesse & prudence, qui rend les hommes bons es voluptez, continence & temperance: & es dangers & trauaux, patience & vaillance: & es contraux & maniement des afaires, loyauté & iustice. Parquoy si nous voulons que les effects de conseil & de sagesse soient attribuez à la fortune, il faudra donc que ceux de la iustice, & ceux de la temperance, & ceux de la vaillance lui apartienent aussi: voire que le desrober, le couper bourses, & le paillarder procedera de la fortune: & brief, quittons tout le discours de nostre

I. Il refute ce commun dire, que tout depend de la fortune, par la consideration des actes vertueux & vicieux de plusieurs personnages, monstrant que telle opinion abolit toute distinction du bien & de mal.

II. Les actes vertueux procedent de prudence, laquelle est directement contraire à la fortune que l'opinion susmentionnee imagine: & qui estant receuë, oste toute clarté, bonnesteté & droiture de la vie humaine.

raison,& nous laissons du tout aller à la fortune,qui nous pousse, & nous chasse cõme de la poussiere,ou de la balle çà & là,à son plaisir. S'il n'y a donc point de prudẽce,aussi n'y a-il point de conseil aux afaires,ni de deliberation, ni d'inquisition de ce qui est vtile:& resuoit donc bien Sophocles quand il disoit, E

Confirmation de ce que dessus par le tesmoignage de Sophocles.

On trouue tout par soin & diligence,
Et tout perit en fin par negligence.

Et en vn autre passage,où il diuise les afaires des hommes, il dit,

Ce qui se peut enseigner,je l'apren,
Ce qui trouuer,à le cercher me pren:
Et ce qu'il faut que de la-sus descende,
En ma priere aux Dieux ie le demande.

Amplification des incõmoditez touchees cy dessus, & establies par ceux qui introduisent fortune, & abolissent la prudence au gouuernement des afaires humaines.

Car qu'est ce qui se peut aprendre, & qu'est-ce qui se peut trouuer par les hommes, s'il est ainsi que tout se face en ce monde par la fortune? quel Senat de ville, & quel conseil de Prince n'est ruiné & destruit,s'il est ainsi que toutes choses soient en la suiettion & puissance de fortune? laquelle nous iniurions,en l'appellant aueugle,nous soumettans comme aueugles nous-mesmes à elle: & bien le sommes nous certainement,si nous arrachans les yeux de la prudence, nous prenons vne guide aueugle pour nous guider & conduire par la main au cours de ceste vie. C'est tout autant cõme si quelqu'vn disoit,c'est fortune que tout le fait des voians,non pas de la veuë ni des yeux esclairans, comme dit Platon: ou, c'est fortune que tout le fait des oyans,non pas vne naturelle puissance de receuoir par l'aureille & le cerueau le coup de l'air frappé. Mais ce seroit à l'auenture bien fait, pourra dire quelqu'vn, craindre de soumettre le sentimẽt à la fortune: voire-mais la nature nous à dõné la veuë, l'ouyë,le goust,l'odorement, & autres parties du corps,auec toutes leurs facultez & puissances,pour ministres de la sagesse & prudence: c'est l'entendement qui void & qui oit,tout le reste est sourd & aueugle. Et tout ainsi que s'il n'y auoit point de soleil,nous serions en vne nuict perpetuelle, nonobstãt tous les autres astres & estoiles, comme dit Heraclitus: aussi nonobstant tous les naturels sentimens,si l'homme n'auoit l'entendement & le discours de la raison, il ne differeroit en rien des bestes brutes en sa vie:mais maintenãt ce n'est point par fortune, ni par cas d'auenture que nous les dominons & en sommes les maistres: car Prometheus, c'est à dire, le discours de la raison,en est cause,qui nous a donné en recompense, F G

111. *Au contraire il prouue que la prudence domine dessus la fortune, autrement l'homme ne differeroit en rien des bestes brutes: lesquelles il assuiettit à l'aide de la raison, & non par fortune.*

Prometheus que c'est.

Pour nous porter des asnes & cheuaux,
Des puissans bœufs pour aiser nos trauaux,

Si tout estoit conduit par fortune, ou simplement selon l'ordre naturel, plusieurs bestes brutes auroyent de grands auantages par dessus l'homme.

ainsi que dit le poëte Æschylus. Car au demeurant la fortune,ou la nature, a esté à leur naissance plus fauorable à plusieurs bestes brutes, qu'elle n'a esté à l'homme, pource que les vnes sont armees de cornes,& de dents,& d'aiguillons,

Le Herisson est armé sur l'eschine
Horriblement de mainte aigue espine,

ce dit Empedocles: les autres sont vestues & chaussees d'escailles,de poil,d'ongles,& de cornes dures: l'homme seul, comme dit Platon, est abandonné de nature tout nud,sans armes,sans chaussure,& sans vesture: H

Mais par vn don tout cela s'adoucit,

La prudence esleue l'homme par dessus les bestes brutes, & les lui assuiettit,cõme l'experience ordinaire (alleguee par l'auteur) le monstre.

c'est par le don de la raison,du soin,& de la preuoyance.

Force de corps est en l'homme debile,
Mais son esprit a le sens si habile,
Qu'il donte tous les plus fins animaux,
Qui soient en mer, en terre,monts & vaux.

C'est vn animal bien viste, & bien leger à la course, & le cheual, mais c'est pour l'homme qu'il court: le chien est courageux & aspre au combat,mais c'est pour garder l'homme: le poisson a beaucoup de chair, & le pourceau aussi, mais c'est pour

seruir

A seruir de nourriture & de viande à l'homme. Qu'est-il plus grand, ni plus espouuantable à voir qu'vn Elephant? mais à la fin encore sert-il de iouët à l'homme, & de spectacle de ieux & de feste: on lui fait aprendre à danser & à baller, & à faire la reuerence. Si n'est pas en vain, sans vtilité, que nous alleguons ces exemples là, ains à fin que par iceux nous conoissiōs iusques où la prudence esleue l'homme, au dessus de qui elle le met, & auec quoy il surmonte & surpasse tout,

L'homme cede à plusieurs bestes brutes, voirement en forces corporelles: mais il les surpasse toutes en memoire & artifice, & de si loin qu'il n'y a cōparaison quelconques d'elles à lui.

Car pour luicter ou escrimer des poings,
Ne pour courir du pied encore moins,
Sommes nous gens où n'y ait que redire.

ains en toutes ces forces-là nous sommes plus malheureusement nez que les bestes, mais par experience, memoire, ruse, & artifice, nous nous en seruons d'aucunes: nous chastrons les gosfres des abeilles, nous tirons les pis de femelles, brief nous les pillons & saccageons quand nous les prenons: tellement qu'en tout cela il n'y a B rien qu'on puisse attribuer à la fortune, ains procede le tout de bon sens & de prouuoyance. DAVANTAGE les ouurages des charpentiers sont faits humains, si sont ceux des tailleurs de pierre, des maçons & des statuaires, en tous lesquels nous ne voions rien qui soit fait casuellement ni fortuitemēt, au moins qui soit bien fait: & si d'auenture quelquefois en vn bon ouurier, tailleur de pierre ou maçon, il se rencontre quelque fortune, c'est en chose petite & legere, mais les plus grands de leurs ouurages, & le plus grand nombre, sont acheuez respectiuement par leurs arts. Ce que donne à entendre vn certain poëte par ces vers,

IIII. *Il traitē maintenant des arts & mestiers; mōstrant qu'il n'y a rien là qui soit fait à l'auenture, ains auec raison & iugement.*

Marchez deuant vous tourbe manouuriere,
Qui adorez Minerue la guerriere,
Mere des arts, fille de Iupiter,
Auecques vos paniers à pain porter.

Car les mestiers & les arts ont pour leur patronne Minerue, qui s'appelle autrement C Ergané, comme qui diroit, ouuriere & artisane, non pas la fortune. Bien recite lon de quelque certain peintre, qui peignant vn cheual auoit bien rencontré au demeurant, tant au pourtraict comme à la couleur, excepté que celle enfleure d'escume qui se concree à l'entour du mors quand il le ronge, & qui tombe de la bouche en souflant, ne lui plaisoit point ainsi comme il l'auoit peinte, de sorte qu'il l'effacea par plusieurs fois, & à la fin de despit ietta son esponge sur le tableau tout ainsi qu'elle estoit pleine de toutes sortes de teintures: ceste esponge venant à donner à l'endroit de la bouche du cheual, y imprima & representa merueilleusement bien ce qu'il falloit. Ie ne sache point que lon raconte autre chose artificielle auenue par cas de fortune. Les ouuriers vsent par tout de regles, de lignes, de mesures, & de nombres, à fin qu'en tous les ouurages il ne se trouue rien qui soit fait temerairement & à l'auenture: & lon dit que les arts sont comme de petites prudences, ou plus tost des ruisseaux & lambeaux d'icelle, departies par les necessitez de la vie D humaine: ainsi comme les fables nous donnent couuertement à entendre, que depuis que Prometheus eut diuisé le feu, vne estincelle en vola deçà, vne autre delà: aussi les parties & fragmens de la prudence departie & decoupee en plusieurs, sont deuenus arts. C'EST donc chose merueilleuse, comment les arts n'ont rien de commun auec la fortune, pour attaindre & paruenir à leur propre fin: & que celle qui est la plus grande & la plus parfaite de toutes, celle qui est le comble & la cyme de toutes, la louange & reputation de bonté que lon sauroit donner à vn homme, ne soit du tout rien. Et toutesfois à tendre ou lascher les chordes d'vn instrument il y a vne sagesse, qui s'appelle musique: & à accoustrer les viandes y en a vne autre, que nous nommons l'art de cuisinier: & à lauer les draps & vestemens, vne autre qui se nomme le mestier de foulon: & puis nous enseignons aux enfans à se vestir & à se chausser, & à prendre la viande qu'on leur baille auec la main droite, & auec

Exceptiō de cela en vn exemple particulier qui ne peut establir le desordre de fortune, ne renuerser la maxime de l'auteur, que prudence domine en la vie humaine.

Preuue plus exacte de cela.

V. *Si les arts ne ont rien de commun auec fortune, encores moins la prudence & bonté. Argument tresferme, de la chose moindre à ce qui est beaucoup plus grād, pour preuue entiere de son intention.*

la main gauche tenir leur pain, comme n'estans pas iusques à ces petites choses-là E dependantes de la fortune, ains ayant besoin d'aduertance & de sollicitude. Et puis les choses qui sont les plus grandes, principales & plus necessaires pour rendre l'homme bien-heureux, n'vseront pas de la prudence, & ne participeront pas de prouuoyance & du iugement de la raison? Et toutefois on ne void point qu'il y ait personne si deprouueuë de iugement, que aiant destrempé de la terre auec de l'eau, la laisse là, attendant que fortuitement & casuellement il s'en face des briques: ni que aiant acheté de la laine & du cuir, il se seie dessus, priant la fortune de lui en faire des vestemens & des souliers: ni que ayant amassé grosse somme d'or & d'argent, & grand nombre d'esclaues, ni pour auoir plusieurs portes fermees sur soy, ni pour monstrer des licts somptueusement & richement parez, ou des tables precieuses, s'il n'a quand & quand la prudence pour en bien vser, qu'il estime que cela soit sa souueraine felicité, ne que cela lui apporte vne vie heureuse sans douleur, & qui iamais ne se puisse changer. Il y eut quelquefois vn, qui contestant auec le Capi- F taine Iphicrates, pour le cuider conuaincre de n'estre rien, lui demanda qui il estoit, Car tu n'es ne picquier, ni archer, ni rondelier: Non, respõdit Iphicrates, mais ie suis celui qui commande à tout cela, & qui les mets tous en besongne. AVSSI prudence n'est point or, ni argent, ni gloire, ni richesse, ni santé, ni force, ni beauté: Qu'est-ce donc? c'est-ce qui sait bien vser & se seruir de tout cela, & par qui chascune de ces choses est plaisante, honnorable & profitable: & au contraire, sans elle, desplaisante, nuisible & dommageable, destruisant & deshonorant celui qui les possede. Certainement c'est dequoy sagement nous admonneste le poëte Hesiode, quand il fait que Prometheus conseille à son frere Epimetheus,

Il monstre à l'œil l'imprudence de ceux contre qui il dispute en ce traité.

Confirmation par l'aigue & pertinente response d'Iphicrates.

VI. Que c'est que prudence, & de l'vsage d'icelle.

Ne receuoir present que lui enuoye
Le Dieu du ciel, ainçois qu'il le renuoye,

entendant les biens exterieurs, & de la fortune: comme s'il eust voulu dire, Ne iouë point de la fluste, si tu n'entends rien en la musique: ne lis point, si tu ne sais les let- G tres: ne monte point à cheual, si tu ne sais bien t'y tenir: aussi tout de mesme, ne prochasse point d'office & de magistrat, si tu es vn fol: ne cerche point d'estre riche, si tu es auaricieux: ne te marie point si tu aimes autre femme. Car auoir des biens que lon ne merite point, donne occasion aux malauisez, ce dit Demosthene, de faire beaucoup de folies: & l'estre heureux aussi plus que de raison, est occasiõ de deuenir malheureux à ceux qui ne sont pas sages.

En quoy consiste le droit vsage de la prudence.

De l'enuie & de la haine. H

SOMMAIRE.

EN ce petit traité de l'enuie & de la haine, apres auoir dit en general que ce sont deux vices differens, & monstré que c'est de l'vn & de l'autre: il prouue ceste differẽce par diuerses raisons remarquees en leur ordre, descouure le naturel des enuieux & malueillans, monstre par vne belle similitude que les plus grands du monde sont comme garantis des pattes des enuieux, & cependant ne laissent pas d'auoir beaucoup d'ennemis: & semble auoir commencé cest œuure pour combatre l'enuie specialement, & faire tant mieux voir l'infameté d'icelle, en la comparant auec vn autre vice detestable, lequel toutefois il dit estre moins enorme.

A L SEMBLE qu'il n'y ait point de difference entre haine & enuie, ains que ce soit tout vn: car le vice, à parler en general, a plusieurs crochets, par le moien desquels se remuãt çà & là, il donne aux passions qui dependent de lui plusieurs prises & attaches, pour s'entre-lasser les vnes auec les autres, & comme des maladies compatissent aux inflammations les vnes des autres, car autant est fasche de la prosperité d'autrui le mal-vueillant, comme l'enuieux. Voila pourquoy nous estimons que beneuolence soit cõtraire à l'vne & à l'autre, d'autant que c'est vn vouloir-bien à son prochain: & que ce soit tout vn le hair que le porter enuie, d'autant qu'ils ont intention contraire à l'aimer. Mais pour autant que les similitudes ne font pas tant vn, comme les differences font autre & different, recerchons & examinons B ces differences la, en commençant à la source mesme & origine d'icelles passions. — *I. Assauoir s'il y a difference entre haine & enuie.*

LA haine doncques s'engendre en nos cœurs de l'imagination & apprehension que nous auons, que celuy que nous haissons soit meschant, ou generalement enuers tous, ou particulierement enuers nous: car communement ceux qui pensent auoir receu tort de quelqu'vn sont disposez à le hayr, & autrement on hait & void-on mal-volontiers ceux que lon sait estre meschans & coustumiers d'outrager autrui, & porte lon enuie seulement à ceux que lon conoit estre heureux: & pourtant semble il que l'enuie soit indeterminee, ne plus ne moins que le mal des yeux qui s'offense de toute clarté & lueur: mais la haine est determinee, estant tousiours fondee & appuyee sur certains suiets au regard d'elle. Secondement le hayr s'estend iusques aux bestes brutes, comme il y en a qui naturellement haissent les chats & les mouches cantharides, les serpens, & les crappaux: & Germanicus ne pouuoit souffrir ni le chant ni la veuë d'vn coq: & les Sages des Perses, qu'ils appelloient Magi, C tuoient les rats & les souris, tant pource qu'ils les haissoient eux, comme aussi pource qu'ils disoient que leur Dieu les auoit en horreur, car tous les Arabes & les Æthiopiens generalement les abominent: là où l'enuier conuient seulement à l'homme contre l'homme, & n'y a point d'apparence de dire qu'il s'imprime enuie entre les animaux sauuages des vns contre les autres, dautant qu'ils n'ont point d'imagination, ni d'apprehension, si vn autre est heureux ou malheureux, ni ne sont point touchez de sentiment d'honneur, ou deshonneur, qui est ce qui plus & principalement aigrit l'enuie, là où ils se haissent les vns les autres, se portent inimitiez, & s'entrefont la guerre, cõme desloyaux, & ausquels ils n'ont point de fiãce, cõme les dragons & les aigles se guerroiẽt, les chat-huants & les corneilles, les mauuis & les chardonnerets: tellement que lon dit qu'encore apres qu'on les a tuez, leur sang ne se peut mesler ensemble, & qui plus est, si vous en meslez, encore s'escoulera il à part, en se separant l'vn d'auec l'autre. Et est vray-semblable que la haine qui est entre le D lion & le coq procede de la peur, comme aussi entre l'Elephant & le pourceau, car volontiers ce que les animaux craignent, ils le haissent: de maniere qu'encore en cela se peut assigner difference entre la haine & l'enuie, dautãt que la nature des animaux en reçoit bien l'vne, & non pas l'autre. ET puis on ne peut estre enuieux du bien d'autruy iustement, car pour estre heureux lon ne fait point de tort à personne, & neantmoins c'est pour cela que lon est enuié, là où au contraire plusieurs sont hais iustemẽt, cõme ceux que nous appellõs ἀξιομισήτους, dignes de la haine publique, & ceux qui ne les fuyent, ne les detestent & ne les abominẽt: dequoy on peut prendre pour signe, qu'il y en a qui confessent biẽ en haïr plusieurs, mais ils disent qu'ils ne portẽt enuie à personne, car la haine des meschans est vne qualité d'hõme de bien. Auquel propos on recite que Charillus, nepueu de Lycurgus, & Roy de Lacedæmone, estoit hõme fort doux & debonnaire: dequoy quelques vns le louans, son cõpagnon en la

Marginal notes:
II. Definition de la haine, & de l'enuie: par le moien dequoi lon conoit que l'vne differe de l'autre.
1. Raison.
2.
Exemple de la differẽce entre enuie & haine en l'antipathie de certains animaux.
D'où procede ceste haine entre quelques animaux.
III Diuerses raisons qui monstrent la difference entre l'enuie & la haine.
Exemple.

royauté leur respondit, Et comment seroit-il bon, quand il n'est pas mauuais aux E meschans? Et Homere descriuant la laideur & deformité du corps de Thersites la depeint & figure par plusieurs parties de sa personne, & par plusieurs circonlocutions, mais la malice de ses mœurs, & peruersité de sa nature, fort briefuement, & en vne seule sorte,

Iliad. liu. 2.

Hay estoit de Pelides bien fort,
Et Vlysses luy vouloit mal de mort.

2. Raison.

comme estant vne extreme meschanceté d'estre ainsi hay des plus gens de bien. Et puis on nie fort & ferme que lon soit enuieux, & quand on en est conuaincu manifestement, alors on pretend mille couuertures & excuses, disant que lon est courroucé à celui à qui on porte enuie, ou que lon le craint, ou bien que lon le hait, mettant au deuãt de ceste passion d'enuie tout autre nom, pour la cuider cacher & couurir, comme estant celle passion, la seule maladie de l'ame que lon doit dissimuler, Il est donc force que ces deux passions soient nourries, entretenues & augmentees, F comme des plantes, de mesmes moiens, attendu mesmement que elles succedent l'vne à l'autre: toutesfois nous hayssons plus ceux que nous voions plus s'auancer en meschanceté, & portons enuie à ceux qui passent plus auant en vertu: & pourtant Themistocles estant encore ieune homme, disoit, qu'il n'auoit encore rien fait de notable, par ce que personne ne lui portoit enuie. Car ainsi comme les mousches cãtharides s'attachẽt principalemẽt au plus beau bled, & aux roses plus espanouies: aussi l'enuie se prend ordinairement aux plus gens de bien, & aux personnages qui ont plus de gloire ou plus de vertu: au contraire les meschãcetez extremes augmentent la haine contre les meschans. Qu'il soit vray, les Atheniens eurent en telle haine & abomination les malheureux, qui par calomnie firent mourir Socrates, qu'ils ne leur daignoient pas allumer du feu, ni leur respondre quand ils leur demandoient quelque chose, ni se lauer aux estuues quand & eux, ains commandoient aux seruiteurs qui versoient l'eau, de ietter toute celle où ils s'estoient lauez, comme estant G pollue & contaminee, de peur d'auoir rien commun auec eux, iusques à tant que ne pouuans plus supporter celle grande haine publique qu'on leur portoit, ils se pendirent & estranglerẽt eux-mesmes: là où bien souuẽt l'excellence de vertu & de gloire & hõneur esteint l'enuie: car il n'est pas vray semblable qu'aucun portast enuie à Cyrus ni à Alexandre, depuis qu'ils se furent faits seigneurs & maistres du monde: ains comme le Soleil, quand il est droit à plomb dessus le sommet de quelque chose que ce soit, il ne laisse point d'ombre, ou s'il en laisse, elle est fort courte & petite, pour ce qu'il espand sa lumiere par tout: aussi quand les prosperitez d'vn homme sont paruenues à vne tresgrãde hauteur, & qu'elles sont au dessus de l'enuie, alors elle se retire & se restraint, se voyant toute esclairee & enluminee: là où au contraire, la grãdeur de la fortune ou puissance des mal-voulus, ne relasche & diminue point la mal-vueillance que leurs haineux & mal-vueillãs leur portẽt: qu'il soint ainsi, Alexandre n'eut pas vn enuieux, mais plusieurs ennemis & mal-vueillans, par lesquels à H

3. Raison.

Belle similitude, descouurant le naturel des enuieux.

4.

Confirmation par l'exemple de la haine des Atheniens contre les ennemis de Socrates.

Autre similitude, monstrant que les plus grãds du monde n'ont gueres de enuieux, mais beaucoup d'ennemis.

5. la fin il fut tué proditoirement. Semblablement aussi les aduersitez font bien cesser les enuies, mais les inimitiez non: car les hommes haissent tousiours leurs ennemis, encore qu'ils soient rauallez par calamitez, là où il n'y a personne qui porte enuie à vn malheureux, ains est veritable vn mot que dit l'vn des Sophistes de nostre temps,
6. Que les hommes enuieux sont bien aises d'auoir pitié. Tellement que c'est vne des plus grandes differences qu'il y ait entre ces deux passions, que la haine ne se depart iamais de ceux, sur lesquels elle est vne fois anchree, ni en bonne, ni en mauuaise for-
7. tune, là où l'enuie s'esuanouit fort en l'extremité de l'vn & de l'autre: Dauantage encore pourrõs nous mieux descouurir ceste differẽce par les cõtraires: car on ne cesse les haines, inimitiez, & mal-vueillances, quand on est persuadé que lon n'a receu aucun tort, ou que lon prend opinion que ceux que lon haissoit comme meschãs, sont deuenus

A deuenus gens de bien, ou pour le troisieme, quand on a receu d'eux quelque plaisir: car la grace d'vn plaisir suiuant, faite à propos, cōme dit Thucydides, encore qu'elle soit moindre, si elle est faite en tēps opportun, dissoult bien souuent vne plus grief-ue iniure precedente. Et de ces trois causes, la premiere n'efface point l'enuie, car encore qu'ils soient des le commēcement persuadez de n'auoir point receu de tort, ils ne laissent pas de porter enuie: & les deux autres l'irritent & l'aigrissent encore dauantage: car ils portent encore plus d'enuie à ceux qu'ils estiment gens de bien: car encores qu'ils reçoiuent du biē & plaisir des autres bien-heureux, ils en sont mar ris, & ne laissent pas de leur porter enuie, & pour leur felicité, & pour leur bonne volonté, dautant que l'vn procede de vertu, & l'autre de bonne fortune, & l'vne & l'autre est bonne chose. PARQVOY il faut conclurre, que l'enuie est vne passion diuerse de la haine, puis qu'il est ainsi que l'vne s'irrite & s'aigrit de ce dont l'autre s'adoucit. D'auantage considerons vn peu la fin, le but & l'intention de l'vne & de B l'autre, car l'intention du mal-vueillant & haineux est de mal-faire à celui qu'il hait: & definit-on ainsi ceste pasion, que c'est vne disposition & volōté qui espie l'occasion de faire mal à autrui: mais cela au moins n'est point en l'enuie, car il y en a plusieurs qui portent enuie à aucuns de leurs parens & de leurs compagnons, lesquels neantmoins ils ne voudroient pas voir perir ni tōber en griefue calamité, mais seulemēt ils sont marris de les voir en prosperité, & empeschent, s'ils peuuēt, leur gloire & leur splendeur: toutefois ils ne leur voudroient pas procurer, ni souhaiter des maux irremediables, ni des miseres extremes, ains se contentent seulement de trancher & abaisser leur hauteur, comme d'vne maison ce qui descouure de trop loin.

IIII. Conclusion de ce discours, que la haine & l'enuie sont passions diuerses, soit que on les considere en leurs effects, ou en leurs buts & intentions.

C

Comment on pourra receuoir vtilité de ses ennemis.

SOMMAIRE.

ENTRE *les dangereux effects de l'enuie & de la haine, cestui-ci n'est pas des derniers, qu'elles s'eslancent cōme du dedans de nos aduersaires pour se glisser en nous & prendre possession de nos cœurs, nous faisant acroire que nous empescherons le mal par vn autre mal, qui est vouloir nettoyer l'ordure par vne nouuelle ordure, & estaindre vn grand feu en y iettant force huile. La haine a vn autre effect non moins pernicieux, c'est que elle nous aueugle, & fait que nous ne sauons par quel bout prēdre nos ennemis ni nous mesmes pour* D *rentrer au chemin de la vertu. Plutarque voulant trancher tels effects à l'aide de la philosophie morale, prend occasion d'entrer en ce discours par vne sentence de Xenophon, & prouue en premier lieu par diuerses similitudes qu'on peut tirer profit de ses ennemis: ce qu'il expose par le menu, monstrant que leurs embusches & recerches nous seruent de beaucoup. Puis il nous aprēd le vray moyen de nous venger de nos haineux, & ce que nous deuons penser en blasmant autrui. Or pource que nostre vie est suiette à beaucoup d'iniures & de calōnies, il enseigne cōme lon pourra tourner le tout à son vtilité: quoi fait il presente quatre remedes & expediens contre la mesdisance & pour confondre nos ennemis. Le premier est, de contenir nostre langue sans rendre mal pour mal: le second, de leur faire bien, aimer & louer leurs vertus: le troisieme, de les surmonter en bien faisant: le dernier, que la vertu demeure tousiours de nostre costé, tellement que si nos ennemis sont vicieux nous facions bien, & s'ils se portent auec quelque apparence de bonté, nous taschions d'estre vrayement & sans comparaison meilleurs qu'eux.*

I. Estant impossible qu'au maniement des afaires du monde ne suruienent des inimitiez, il explique ceste sentence de Xenophon, que l'homme sage sait tirer profit de ses ennemis.

I E V O Y que tu as esleu, Seigneur Cornelius Pulcher, la plus douce voye qui soit en l'entremise du gouuernement des afaires publiques : en laquelle estant grandement vtile au public, tu te monstres tres-gracieux & tres-courtois en priué à ceux qui vont parler à toy. Mais pour autant que lon peut bien trouuer vn païs où il n'y ait point de beste venimeuse, ainsi comme lon escrit de Candie, mais de gouuernement & de maniemẽt d'affaires qui ne porte point d'enuie, ni de ialousie & d'emulation, qui sont passions fort promptes à engendrer inimitiez, iusques icy il n'en a point esté : pource que, quand il n'y auroit autre chose, les amitiez mesmes nous embrouillent & enueloppent en des inimitiez : ce que le sage Chilon ayant tres-bien entendu, demanda à vn qui se vantoit de n'auoir point d'ennemis, s'il n'auoit point aussi d'amis. Il me semble qu'vn homme d'estat & de gouuernement, entre autres choses qu'il doit bien auoir estudiees, doit aussi sauoir que c'est que des ennemis, & diligemment escouter ce que dit Xenophon, Que l'homme prudent & sage sait tirer profit & vtilité de ses ennemis. Et pourtant aiant recueilli en vn petit traité ce qu'il me vint n'agueres en pensee de dire en discourant sur ceste matiere, ie te l'ay enuoyé aux mesmes termes, aiant eu l'œil, le plus qu'il m'a esté possible, à ne repeter rien de ce que i'auois parauant escrit és preceptes du gouuernement de la chose publique, pource qu'il me semble que ie t'en voy souuent le liure en la main.

E

Sage propos de Chilon.

F

II. Par diuerses similitudes prinses du combat & de la despouille des bestes, de la façon de faire des laboureurs & veneurs, par la consideration de l'vsage de l'eau salee & du feu, & de plusieurs incómoditez de ceste vie, il monstre qu'on peut & doit tirer profit de ses ennemis.

L E S premiers anciens se contentoient de n'estre point blecez ni offensez des bestes farouches & sauuages, & estoit cela la fin de tous les combats qu'ils auoient contre elles : mais ceux qui sont venus depuis, aians apris à en vser, non seulement se gardent bien d'en receuoir du dommage, mais qui plus est, de sauent tirer du profit, se nourrissans de leurs chairs, se vestans de leur laine & de leur poil, se medecinans de leur fiel & de leur presure, & s'armans de leurs cuirs : tellement que desormais il est à craindre que venans les bestes à defaillir à l'homme, sa vie n'en deuiene sauuage, pauure & necessiteuse. G Puis donc qu'il est ainsi, que les autres hommes se contentent, & leur suffit de n'estre point offensez par leurs ennemis, & que Xenophó escrit, que les sages reçoiuent profit de leurs aduersaires, il n'est pas raisonnable que nous le descroyons, mais il nous faut cercher l'art & la science de pouuoir attaindre à ce bien la, au moins à ceux, à qui il est impossible de viure sans ennemis. Le laboureur ne peut pas domestiquer toute sorte d'arbres, ni le veneur apriuoiser toutes especes de bestes : & pourtant ont-ils cerché d'autres moiens & d'autres vsages de se valoir les vns des plãtes steriles, & les autres des animaux sauuages. L'eau de la mer est salee & mauuaise à boire, mais elle nourrit les poissons, & est voiture propre à porter ce que lon veut, & à aller par tout. Le Satyre voulut baiser & embrasser le feu la premiere fois qu'il le vid : mais Prometheus lui cria, Bouquin, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brusle quand on y touche : mais il H baille lumiere & chaleur, & est vn instrument seruãt à tout artifice, prouueu que lon en sache bien vser." Aussi cõsiderons si l'ennemi, qui est au reste mal-faisant, & bien difficile à acointer & manier, auroit point quelque endroit par lequel on le peust aucunemẽt toucher, si lon s'en pourroit point seruir à aucune chose, & en tirer quelque profit:" car il y a biẽ d'autres choses & beaucoup, qui sõt fort odieuses, fascheuses & ennuieuses à ceux à qui elles arriuẽt, mais neãtmoins vous voiez que les maladies du corps ont serui à quelques vns d'occasiõ de viure en loisir, hors d'afaires & en repos, & les trauaux qui se sont par fortune presentez à d'autres, les ont si biẽ exercitez qu'il en sont deuenus plus robustes & plus forts. Qui plus est, l'estre bãni hors de son païs, & auoir perdu tous ses biẽs, ont dõné le moiẽ à quelques autres de s'adõner à l'estude & à la Philosophie, cõme firẽt iadis Diogenes & Crates : & Zenon mesme aiant entendu

" Par quel bout il faut empoigner nostre ennemi.

" Responses aux obiections cõmunes, q cela est tresdifficile & comme impossible. Si les maladies, trauaux, bannissemẽs, pertes de biens ont serui à quelques vns : si les animaux conuertissent les serpẽs & excremẽs diuers en nourriture, les sages peuuent bien tirer quelque commodité des inimitiez.

A entendu que sa nauire s'estoit brisee & perie en mer, ne fit que dire, Tu fais bié Fortune, de me reduire à la robbe d'estude: car ainsi comme les plus sains animaux, & qui ont les estomacs plus robustes, digerent les serpens & les scorpions qu'ils aualent voire qu'il y en a quelques vns qui se nourrissent de pierres & d'escailles & coquilles, lesquelles ils cuisent & conuertissent en aliment, pour la force & vehemente chaleur de leurs esprits, là où ces delicats, flouets & maladifs ont enuie de vomir, quand ils prenent seulement du pain & du vin: aussi les fols gastent & corrompét les amitiez, là ou les sages sauent vser opportunément & tirer des commoditez mesmes des inimitiez. En premier lieu donc, il me semble que ce qui est en l'inimitie le plus dommageable pourra deuenir le plus profitable, qui y voudra bien prédre garde. Et qu'est-ce que cela? c'est que ton ennemi veille cótinuellement à espier toutes tes actions, & fait le guet à l'entour de ta vie, cerchant par tout quelque moien de te surprendre à descouuert, pour auoir prise sur toy, ne voyant pas seulemét à trauers B les chesnes, comme faisoit Lynceus, ou à trauers les pierres & les tuiles, mais aussi à trauers vn ami, à trauers vn seruiteur domestique, & à trauers tous ceux auec qui tu auras familiere conuersation, pour descouurir, autant qu'il lui sera possible, ce que tu feras, sondant & fouillant tout ce que tu delibereras, & que tu proposeras de faire. Car il auient souuent que nos amis tombent malades, voire qu'ils meurét, que nous n'en sauons rien, pendant que nous differons de iour en iour à les aller visiter, ou que nous n'en tenós compte: mais de nos ennemis, nous en recerchós curieusement iusques aux songes. Les maladies, les debtes, les mauuais mesnages auec leurs propres femmes sont plustost inconus à ceux à qui ils touchent, que non pas de l'ennemy: mais principalemét s'attache-il aux fautes, & est ce que plus il recerche à la trace. Et tout ainsi que les vautours volent à la senteur des corps pourris & corrópus, & n'ont aucú sentiment de ceux qui sont sains & entiers: aussi les parties de nostre vie qui sont mal saines, mauuaises & gastees, sont celles qui plus esmeuuent nostre ennemi: c'est C là que sautent incontinent ceux qui nous haïssent, c'est ce qu'ils harassent & qu'ils deschirent. Et c'est cela qui plus nous profite, en nous contraignant de viure regleement, & prendre bien garde à nous, sans dire ne faire rien negligemment, à l'estourdie, ni imprudemment, ains conseruer tousiours nostre vie comme en estroite diete irreprehensible: car ceste reseruee caution reprimant les violentes passions de nostre ame, & contenant la raison au logis, engendre vne acoustumance, vne intention & volonté de viure honnestement & correctement. Car ainsi comme les citez qui par guerres ordinaires auec leurs proches voisins, & continuelles expeditions d'armes, ont apris à estre sages, aiment les iustes ordonnances, & le bon gouuernement: aussi ceux qui par quelques inimitiez ont esté cótraints de viure sobremét, & se garder de mesprendre, par negligence, & par paresse, & faire toutes choses vtilement & à bonne fin, ceux-là ne se donnent de garde, que la longue acoustumance, petit à petit, sans qu'ils s'en aperçoiuét, leur apporte vne habitude de ne pouuoir plus pecher, D & embellit leurs mœurs d'innocence, pour peu que la raison y mette la main: car ceux qui ont tousiours deuant les yeux ceste sentence,

Le Roy Priam & ses enfans à Troye
Certainement en meneroient grand' ioye,

cela les diuertit & destourne bien des choses dont les ennemis ont acoustumé de se resiouir & de se mocquer. Et puis nous voions bien souuét les chantres & musiciens es theatres, & toute autre telle maniere de gens qui seruent à faire des ieux, tous languissans, nonchalans, & non point deliberez, ni faisans tout leur effort de monstrer ce qu'ils sauent quand ils iouent à par eux: mais quand il y a emulation & contention à l'enui contre d'autres, à qui fera le mieux, alors non seulement il se preparent eux-mesmes plus attentiuement, mais aussi leurs instrumens, tastans les cordes plus diligemment, les accordans, & entonnans leurs flustes. Celuy donc qu'il sait qu'il a

III. Pour preuue de son dire il entre en matiere, & monstre premierement de quoy nous doiuent seruir les embusches de nos ennemis, & les recerches qu'ils font de nostre vie.

Naturel des ennemis, depeint au vif.

Similitude, du naturel de la haine.

Combié nous profite la meschante curiosité d'vn ennemy.

Similitude, du profit que nous receuons des aguets & recerches de ceux qui ne nous aiment pas.

Iliad. liu. 1.

Similitudes monstrant qu'vn ennemy nous doit rendre plus vertueux.

son ennemi pour emulateur de sa vie, concurrent d'honneur & de gloire, prend de E
plus pres garde à soy, considere circonspectement toutes choses, & ordonne mieux
ses mœurs & sa vie. Car cela est vne des proprietez du vice, auoir plus tost honte des ennemis que des amis quand on peche. Et pourtant Scipion Nasica, cõme quelques vns dissent & estimassent que les afaires des Romains estoient desormais en toute seureté, estans les Carthaginois qui leur souloient faire teste, du tout ruinez, & les Acheiens subiuguez: mais au contraire, dit-il, c'est à ceste heure que nous sommes en plus grand dãger, aians tant faict que nous auõs osté tous ceux que nous deuions " reuerer, & tous ceux que nous pouuions craindre. ADIOVSTEZ y dauantage " vne response de Diogenes fort sage, & digne d'vn homme d'estat, à quelqu'vn qui lui demanda, Comment me pourray-ie bien venger de mon ennemi? En te rendãt, " dit-il, toy mesme vertueux & homme de bien. Si lon void les cheuaux de son enne- " mi prisez & louez, ou ses chiens biẽ estimez, on en est marri: si lon void ses terres biẽ labourees, son iardin bien en ordre & bien verdoiant, on en souspire. Que penses tu F
donc qu'il fera, quand il verra que tu te monstreras toy-mesme homme iuste, sage, bon, en paroles bien auisé, en faits net & entier, & honneste en ton viure?

Vne des proprietez du vice.

Notable apophtegme de Scipion Nasica.

IIII Le vray moiẽ de se bien venger de son ennemy, est de deuenir tant plus homme de bien.

1. Confirmation par comparaison de ce qui est peu à ce qui est beaucoup.

Cueillant le fruict du sillon de prudence,
Profond emprainct dedans sa conscience,
Duquel on void germer incessamment
Sages conseils, pleins de tout ornement.

Le poëte Pindare dit, que ceux qui sont vaincus, ont la lãgue liee de silẽce, mais non pas simplement, ne tous, ains ceux qui se sentent vaincus par leurs ennemis en diligence, en bonté, en magnanimité, en humanité, en bien-faits: c'est cela qui empesche la langue, qui ferme la bouche, qui serre le gosier, & fait taire les hommes, comme dit Demosthenes: mais toy ne ressemble pas aux mauuais, car il est en toy de ce faire. Si tu veux faire grand desplaisir à celui qui te hayt, ne l'appelle pas bougre, ni paillard, ni ruffiẽ, ni bouffõ, ni chiche ou auaricieux, mais dõne ordre que tu sois toy G
mesme homme de biẽ, chaste, veritable, porte toy courtoisemẽt & iustemẽt enuers ceux qui aurõt afaire à toy: & si d'auenture il t'eschappe de lui dire quelque iniure, donne toy bien garde d'approcher puis apres aucunemẽt des vices que tu lui reproches en l'iniuriant: entre au dedans de ta conscience, considere s'il y a rien de pourri, de gasté & de vicié en ton ame, de peur que lon ne puisse rendre le change à ton vice, en lui respondant le reproche pris d'vne tragedie,

2. Par exposition du dire de Pindare.

3. Par la consideration de nostre vray deuoir.

Tout vlceré il veut guarir les autres.

4. Par l'exaggeration de nostre honte, si nous croupissons sous les iniures de vn ennemi.

Au contraire, si ton ennemi t'iniurie, en t'appellant ignorant, augmente ton labeur, & prẽs plus de peine à estudier: s'il t'appelle couard, excite la vigueur de ton courage & te monstre plus homme: s'il t'appelle luxurieux ou paillard, efface de ton ame s'il y a aucune trace cachee de volupté: car il n'est rien si laid qu'vne iniure qui se retourne contre celui qui la dit, ne qui desplaise & griefue plus. Comme il semble que la reuerberation d'vne lumiere offense plus les yeux malades, aussi font les blas- H
mes qui sont retorquez & renuoyez par la verité contre le blasonneur: car ainsi comme lon dit, que le vent Cæcias, la galerne, tire à soy les nues, aussi la mauuaise vie tire à soy les iniures. Et pourtant Platon, toutes les fois qu'il s'estoit trouué present à voir faire à d'autres hommes quelque chose de mal honneste, en se retirant à part, il souloit dire en soy-mesme, Ne ressemble-ie point en quelque chose à cela? AVSSI celui qui a iniurié & blasmé la vie d'vn autre, si tout aussi tost il s'en va regarder & examiner la sienne propre, & la reformer & racoustrer, en se redressant & retournant en mieux, il receura quelque vtilité de son iniurier, qui autrement semble estre, & est veritablement vain & inutile. On ne se sauroit garder de rire s'il y a vn homme chauue ou bossu qui reproche à d'autres ces imperfections la du corps: aussi est-ce à la verité chose digne de mocquerie, blasmer ou iniurier vn autre de ce, dont on peut estre

5 Par similitudes, monstrans quel est l'effect du blasme & de la mauuaise vie.

V. A quoy doiuent penser & quels doiuent estre ceux qui veulent blasmer & taxer autrui.

Impertinence de la plus part des hommes.

A estre mocqué & iniurié soy-mesme. Comme respõdit Leon le Byzantin à vn bossu qui se mocquoit de lui à cause qu'il auoit mauuaise veuë, Tu me reproches, dit-il, vne imperfection de nature, & tu portes la vengeance diuine sur ton dos. Parquoy tu ne reprendras iamais vn adultere estant toy-mesme vn putier, ni vn prodigue estant chiche: comme Alcmæon reprocha à Adrastus,

Exemple & apophtegme propre pour preuue de cela.

2. Autre exemple.

Frere germain tu es d'vne meschante,
Qui son mari tua de main sanglante:

que luy respond Adrastus? il ne luy reproche point le crime d'autruy, ains le sien propre,

Et toy tu as parricide inhumain,
Ta mere propre occise de ta main.

Et Domitius reprocha vn iour publiquement à Crassus, N'est-il pas vray, que t'estát » morte vne lamproye que tu nourrissois par delices dans vn viuier, tu en pleuras? Et » Crassus lui repliqua sur le champ, N'est-il pas vray, que aiant porté trois femmes

3. Troisiesme exemple.

B tienes en terre, iamais tu n'en pleuras? Il ne faut pas, comme le vulgaire pense, que » pour iniurier autrui on soit bié né, ni que lon ait la voix forte, ou que lon soit eshonté, ains tel que lon ne puisse estre iniurié ni taxé d'aucun vice: car il semble qu'Apollo n'adresse à personne tant cestui sien commandement, Conoy toy-mesme, qu'à » celui qui veut blasmer ou iniurier autrui, de peur qu'il ne leur auiene qu'en disant à autrui ce qu'ils veulent, ils oyent qu'autrui leur die ce qu'ils ne veulent pas, pource qu'il auient ordinairement, ce dit Sophocles, que

Seconde preuue de ce que dessus par raison treaferme cõfermee par le celebre oracle, Conoy toy-mesme.

Qui laisse aller sa langue iniurieuse
A reprocher qualité vicieuse
De son bon gré vainement à autrui,
Le mesme il oit puis apré malgré luy.

Troisieme preuue monstrant le danger où se mettent ceux qui iniurient autruy.

VOILA ce qu'il y a d'vtile & de profitable à iniurier autrui: mais il n'y en a pas moins à estre iniurié, repris & blasmé de ses ennemis: & pourtant ne fut-ce pas mal

VI. Comment on peut faire son profit des iniures & blasmes de ses ennemis.

C dit à Diogenes, que pour sauuer vn hõme il faut qu'il ait ou des bons amis, ou d'aspres ennemis: pource que ceux la par bonnes remonstrances, & ceux-ci par outrageuses iniures, le retireront de mal faire. Et pource que maintenant l'amitié a la voix fort gresle & foible à remonstrer franchement à son ami, & qu'au contraire la flatterie d'icelle est grande babillarde à louer, & muette à reprendre il nous reste d'ouir la verité de nos faits par la bouche de nos ennemis, ne plus ne moins que Telephus, à faute de medecin ami, fut contraint de soumettre son vlcere au fer de la lance de son ennemi: aussi ceux qui n'ont point de bien-vueillans qui les osent reprendre librement de leurs fautes, il est force qu'ils endurent patiemmét la parole de leur malvueillant ennemi, qui les chastie & reprene de leur vice, ne prenant pas tant garde à l'intention de celui qui le dit, qu'au fait duquel il mesdit. Car comme celui qui auoit entrepris de tuer Prometheus le Thessalien, lui donna de l'espee si grand coup

Il preuient vne obiection, & monstre que presque ordinairement il est necessaire (pour nostre bien) que nous aions des ennemis: cõfermant cela par vne belle rencontre sur la guerison de la playe de Telephus.

Cõparaison, monstrant dequoy seruent les iniures dites à vne personne sage.

D sur son apostume, qu'il la lui coupa en deux, & lui sauua par ce moien la vie, l'apostume estát creuee: aussi bien souuét vne iniure dite par courroux, ou par mal-vueillãce est cause de guarir vn mal inconu, ou duquel on ne faisoit compte. Mais la plus part de ceux qui se sentent iniuriez, ne regardent pas si le vice qu'on leur obiice est en eux, mais s'il y en a point quelque autre en celui qui le leur obiice: & comme les luicteurs ne secouënt pas la pouciere dont ils sont saupoudrez, si ne font ils pas eux les iniures dont ils sont diffamez, ains s'entrepoudrent l'vn l'autre, & puis en se saboulant s'entresouillent & s'entresallissent, là où il faudroit que celui qui se sent iniurié de son ennemi, taschast d'oster plustost le vice dont il seroit diffamé, que non pas la tache de sa robbe qu'on lui auroit monstree. Et encore que lon eust dit iniure qui ne fust pas veritable, si faudroit-il neátmoins recercher l'occasion dont pourroit estre procedé vn tel opprobre, se donner de garde & craindre, qu'en n'y pésant

Faute de ceux que lon iniurie.

Autre propre comparaison.

Remedé à ces desordres.

L'autre remede est de prendre garde aux petites reprehensions pour fuir tant plus soigneusement les grandes: ce qui est conferme par les exemples des accusatiós dressees contre Lacydes, Pompeius, Crassus, Posthumia & Themistocles.

pas, on eust commis aucun peché semblable, ou aprochant de celuy que lon auroit E obiicé. Comme Lacydes le Roy des Argiens, pource qu'il portoit sa perruque curieusement acoustree d'vne certaine sorte, & que son alleure estoit trop molle & delicate, fut soupçóné d'estre impudique: si fut bien Pompeius, pource que quelque fois il grattoit sa teste d'vn doigt seulement, combien qu'il fust fort esloigné d'estre lascif ni effeminé. Et Crassus fut accusé de conuerser charnellement auec l'vne des religieuses vestales, pource qu'il auoit enuie de recouurer d'elle vn beau lieu de plaisance qu'elle auoit, & pour ceste cause parloit souuent à elle à part, & lui faisoit la cour: & vne autre vestale, nommee Posthumia, pource qu'elle rioit trop facilement, & parloit vn peu trop librement auec les hommes, fut tellement mescreuë de forfaire à son honneur, que son proces criminel luy en fut fait, par lequel elle fut absoulte: mais le souuerain Pontife Spurius Minucius, en lui pronóçant sa sentence d'absolution l'admonnesta, de n'vser plus desormais de paroles moins honnestes que sa vie. Themistocles semblablement, encore qu'il en fust innocent, vint en F soupeçon d'auoir esté traistre à la Grece, dautant qu'il auoit amitié auec Pausanias, qu'il lui escriuoit souuent, & enuoioit souuent deuers lui. QVAND donc on aura dit quelque chose qui ne sera pas veritable, il ne le faudra pas mespriser pource que lon saura bien qu'il sera faux, ains faudra examiner & enquerir, que c'est que nous aurons dit ou fait, ou nous, ou quelqu'vn de ceux que nous aimons, ou auec qui nous hantons, qui ait peu bailler aucune verisimilitude à la calomnie controuuee: car si les inconueniens de fortune aduersaire enseignent aux autres ce qui leur est vtile, comme dit Merope en vne tragedie,

vii. Comment lō doit faire son profit des calomnies & fausses accusations d'vn ennemi.

1. Il faut soigneusement, si nous ou quelques vns de nos amis auons dit ou fait chose qui ait peu donner verisimilitude à la calomnie.

Fortune aiant pour son salaire pris
Ce qui m'estoit plus cher & de grand pris,
M'a enseigné d'estre ci apres sage:

qui nous empeschera d'vser d'vn maistre qui ne couste rien, c'est vn ennemy, pour aprendre ce qui nous peut grandement profiter, & que nous ne sauons pas: car vn G ennemi sent beaucoup de choses plus promptement que ne fait vn ami, pourautant que l'amant, ainsi que dit Platon, est aueugle à l'endroit de ce qu'il aime, là où en celui qui nous hait, outre la curiosité qu'il a de recercher nos imperfections, il a encore l'enuie de les dire & publier. Il y eut vn des ennemis de Hieron, qui en querellant lui reprocha qu'il auoit l'halene puante: parquoy si tost qu'il fut arriué en son logis, il en tansa sa femme, lui disant: Et comment: pourquoy ne m'en auez vous aduerti? Elle, qui estoit simple & chaste, lui respondit, Ie pensois que tous hommes sentissent ainsi. Voila comment nous sauons plustost les choses qui sont grossieres, corporelles, & notoires à tout le monde, par nos ennemis, que par nos familiers & amis.

2. Lon doit aussi considerer que par fois l'amitié supporte trop: & partant auons besoin d'estre redressez par vn ennemi: tesmoin Hieron.

OVTRE cela il n'est pas loisible de contenir sa langue, qui n'est pas petite partie de la vertu, & la rendre tousiours obeissante & suiette à la raison, sans auoir de tout point donté & asserui par exercitation, par labeur & longue acoustumance. les plus H mauuaises passions de l'ame, comme la cholere: car vne parole qui eschappe contre la volonté, que lon voudroit bien retenir, comme dit Homere,

viii. Le premier remede contre la mesdisance, & pour confondre nos ennemis, est de ne leur rendre la pareille, ains contenir nostre langue: & le biē que nous apporte ceste continēce en tout le reste de nostre vie.

"Odyss. liu. 1.

"*Vn mot volé hors du pourpris des dents,*

& les propos qui sortent de la bouche d'eux-mesmes fortuitement, auienent le plus souuent, & principalement aux esprits qui ne sont pas bien mattez & bien exercitez, qui glissent & s'escoulent par vne impuissance de cholere, vn entendement non rassis, & vne trop licentieuse façon de viure: & puis pour vne parole, qui est la plus legere chose du monde, ainsi que dit le diuin Platon, & les Dieux & les hommes leur font payer vne tresgriefue & trespesante peine: là où le silence non seulement n'altere point, comme dit Hippocrates, mais aussi n'est point suiet à rendre compte, ni à payer amãde, mais qui plus est en toleráce d'iniures, y a ne say quoy de la grauité de Socrates, ou plustost de la magnanimité d'Hercules, s'il est vray ce que dit le poëte,

1. Le premier fruit du silence.

Il ne

A *Il ne faisoit de paroles hargneuses*
Non plus de cas que de mousches fascheuses.

Il n'y a donc rien plus graue ne plus beau, que d'ouir vn ennemi iniurieux, disant iniure, sans aucunement s'en passionner,

2. Le deuxiesme fruit.

Ainsi qu'au long d'vn haut bruyant rocher,
Sans s'esmouuoir nauigue le nocher.

3. Le troisiesme.

Mais encor est-ce plus grand exercice de patience, s'acoustumer à ouir sans mot dire son ennemi mesdire & iniurier, car y estant acoustumé vous supporterez facilement le courroux de vostre femme qui tansera, & endurerez sans vous troubler les paroles d'vn ami, ou bien d'vn frere vn peu trop aspres & trop aigres : & s'il auient que pere ou mere vous tansent ou vous battent, vous le souffrirez aiseement, sans vous en alterer ni courroucer. Car Socrates s'acoustumoit à supporter en sa maison sa femme Xantippe, qui estoit cholere, & auoit mauuaise teste, à fin que plus aiseement & patiemment il conuersast auec les autres: mais il vaut beaucoup mieux exerciter & acoustumer sa cholere à demeurer quoye, & à ne se point esmouuoir, ni perdre patience en s'oyant outrager par les brocards, iniures reproches, outrages, courroux & malignitez des ennemis & estrangers, que nô pas de ses domestiques. Voila comment on peut monstrer mansuetude & patience es inimitiez, mais simplicité, magnanimité & bonté se peuuent mieux faire voir es amitiez. Car il n'est pas tât honneste faire bien à ses amis, comme deshoneste de ne les secourir pas quand ils en ont besoin. LAISSER à prendre vengeance de son ennemi, quand l'occasion s'en presente, c'est humanité, mais auoir côpassion de lui, quand il est tombé en aduersite, le secourir quand il nous en requiert, monstrer vne bonne volôté enuers ses enfans, & affection de secourir sa maison estant en affliction, celui qui n'aime ceste benignite & ne louë ceste bonté,

Verification de cela prinse de l'exemple de Socrates.

Conclusion touchant ce premier remede.

IX. *Le second remede est, de surmonter le mal par le bien, & faire plaisir de bon cœur à nos ennemis, louer leurs actes vertueux, nous deporter de toute iniquité en leur endroit: & quel profit nous en reuient.*

A le cœur de noire tainture,
Batu d'acier à trempe dure,
C *Ou bien forgé de diamant.*

Exemple en Cæsar.

Cæsar commanda que les statues erigees à l'honneur de Pompeius, aians esté abbatues fussent redressees, dequoy Ciceron le louant, lui dit, En releuant les images de Pompeius, Cæsar tu as affermi les tienes. Et pourtant ne faut-il point estre chiche de louange & d'honneur à l'endroit de son ennemi, quand il a fait chose qui iustemêt le merite, car cela rapporte plus grande louange à celui qui la donne : & s'il aduient aussi au contraire qu'on le blasme, l'accusation en a bien plus de foy, côme procedât nô de la haine de la personne, mais de la reprobatiô de son fait. Mais ce qui est encore plus vtile & plus beau que tout cela, c'est que celui qui se sera acoustumé à louër ses ennemis biê-faisans, & à n'estre point marri ni desplaisant quâd quelque prosperité leur auiendra, plus il le fera, & plus il s'esloignera de ce vilain vice de porter enuie à la bonne fortune de ses amis, ni à ses familiers acquerans honneur. Et y a-il D exercitation au monde qui peust aporter vne plus profitable habitude à nos ames, ou vne disposition meilleure, que celle qui lui oste ceste peruerse emulation de ialousie, & ceste inclination à l'enuie? Car tout ainsi qu'en vne cité il y a plusieurs choses necessaires, mais mauuaises pourtant, lesquelles depuis qu'elles ont vne fois pris pied & force de loy par coustume il est bien mal-aisé de les oster, encore que elles facent du dommage : aussi l'inimitié introduisant en nostre cœur quand & elle la haine, l'enuie, la ialousie, l'aise du mal d'autruy, & la souuenance des offenses passees, elle les y laisse encore apres qu'elle en est sortie: & outre ces vices-là, la finesse encore, la tromperie, l'embusche, l'aguet & surprise, qui ne semblent pas estre mauuaises, ni iniustes contre l'ennemy, depuis qu'elles y sont vne fois imprimees, y demeurent fichees, sans que iamais lon s'en puisse deffaire, de sorte que lon vient à en vser contre les amis mesmes, si lon ne s'en donne garde contre les enne-

Raison pour affermir le conseil de l'auteur.

Amplification bien propre.

Similitude, monstrant combien de maux l'inimitié entasse en nostre cœur: & en quelles malheurtez elle precipite finalemét celuy qui l'entretient dedans soy.

Induction ferme, fondee sur la douceur superstitieuse de Pythagoras proprement appliquee par l'auteur à son intention.

mis. Si donc Pythagoras faisoit sagement de s'acoustumer iusques aux bestes brutes à s'abstenir de cruauté & d'iniustice, en priant les oiseleurs & preneurs d'oiseaux de les laisser aller apres qu'ils les auoient pris, & achetant les traits des rets des pescheurs, & puis leur commandāt de les reietter en la mer, & interdisant de tuer aucune beste priuee: il est certainement beaucoup plus venerable & plus digne es querelles, debats & contentions que lon a contre les hommes, qu'vn genereux ennemi, iuste, & non point traistre, reprime les meschantes, malicieuses, lasches & cauteleuses passions de l'ame, & les mette sous les pieds, à fin que puis apres es affaires qu'il aura à demesler & traiter auec ses amis, elles ne bougent & s'abstienent de faire aucun tour de finesse & de tromperie. Scaurus estoit ennemy & accusateur de Domitius, & y eut vn des seruiteurs dudit Domitius, qui auant le iugement du proces s'en alla deuers lui, disant qu'il lui vouloit descouurir quelque chose qu'il ne sauoit pas, laquelle lui seruiroit en son plaidoyer contre son maistre: Scaurus ne le voulut point ouir parler, ains le fit prendre, & le renuoya lié & garroté à son maistre. Caton le ieune accusoit Muræna, d'auoir corrompu & acheté les voix du peuple, pour paruenir au consulat, & alloit recueillant çà & là les preuues, & selon la coustume des Romains, il y auoit de la part de l'accusé des gardes qui le suiuoient par tout, regardans & obseruans ce qu'il faisoit pour l'instruction de son proces: ces obseruateurs luy demandoient bien souuent s'il rechercheroit rien ce iour là, & s'il negocieroit rien appartenant son accusation: s'il disoit que non, ils lui adioustoient telle foy, qu'ils s'en alloient. Or est bien cela vn indice tresgrand de l'opinion que lon auoit de sa iustice: mais encore plus grand & plus beau tesmoignage est-il de ce, que si nous nous accoustumons à vser de la iustice enuers les ennemis mesmes, iamais nous ne nous porterons iniustement, finement, ni cauteleusement enuers nos amis. MAIS pource qu'il faut que toutes allouettes, côme dit Simonides, aient la houppe sur la teste, & que la vie de tous hommes porte ie ne sai quoy de ialousie, d'enuie, d'emulation, & de contention entre amis de vaine cetuelle, ce dit Pindare: ce ne seroit pas peu de fruit, ni legere vtilité, si lon aprenoit à faire les vuidanges de telles passions sur ses ennemis, pour en diuertir les esgouts par maniere de dire, & les cloaques, le plus loin que lon pourroit des familiers & amis. Dequoy il semble que s'auisa anciennement vn sage homme d'estat nommé Demus en l'Isle de Chio, lequel en vne sedition ciuile estāt de la partie qui estoit demeuree superieure, conseil'a à ceux de son parti de ne chasser pas de la ville tous leurs aduersaires, ains y en laisser quelques vns: de peur, dit-il, que nous ne commencions à exercer nos querelles contre les nostres mesmes, quand nous n'aurons plus d'ennemis à qui quereller: aussi quand nous despendrons & employerons ces vicieuses passions là contre nos ennemis, elles fascheront moins nos amis. Car il ne faut pas que le potier porte enuie au potier, comme dit Hesiode, ni le chantre au chantre, ni que le voisin ait ialousie de son voisin, le cousin du cousin, ni le frere du frere, s'efforçant de deuenir riche & de bien faire ses besongnes: mais s'il n'y a moien autre de se desfaire totalemēt de contentions, enuies, ialousies & emulations, acoustume-toy au moins à estre marri de l'heureux succés de tes ennemis, aiguise & acere la pointe de ton emulation contre ceux-là: car ainsi comme les bons iardiniers ont opinion qu'ils rendent les roses & les violettes meilleures en semant aupres des aulx & des oignons, pource que tout ce qu'il y peut auoir de forte & de puante odeur au suc dont elles sont nourries, se purge en ceux-là: aussi l'ennemi receuant & tirāt à soy toute l'enuie & la malignité, nous rendra plus traitables & plus gracieux enuers nos amis en leurs prosperitez: pourtant sera ce contre eux qu'il faudra estriuer & combatre de l'honneur, des offices & magistrats, & des iustes moiens de faire ses besongnes & acquerir des biens, non seulement estans marris de les en voir auoir dauantage que nous, mais aussi obseruans en quoy & par quels moiens ils en ont plus

Autre confirmation par le remarquable fait de Scaurus.

Autre confirmation recueillie de la sincerité & preud'hômie du ieune Catô.

X. Le troisiesme remede est, de laisser les vices à nos ennemis, & de surmonter leurs vertus, autant qu'il sera possible.

Confirmation de ce remede par la consideration du conseil donné par Demus.

Il preuient vne difficulté, & donne conseil aux plus reuesches.

Similitude au propos precedent.

Moyen d'estre plus doux enuers ses amis.

A plus, pour s'esuertuer par solicitude, par trauail, par espargne, & par entendre bié à soy, de les surpasser, comme Themistocles disoit, que la victoire de Miltiades qu'il auoit gaignee en la plaine de Marathon, ne le laissoit point reposer. Car celuy qui pense que son ennemi le surmonte en dignitez & charges publiques, en plaidoyers de grandes causes, & en maniement d'afaires, ou en credit & authorité enuers les princes & seigneurs, & au lieu de s'esuertuer à entreprendre quelque chose: & à estriuer encontre luy, se va tapir & se ranger d'enuie à perdre courage entierement, il monstre qu'il est saisi d'vne enuie oiseuse & paresseuse seulement: mais celui qui ne sera pas aueugle à l'endroit de celui qu'il hayra, ains cósiderera & regardera de iuste œil toute sa vie, ses mœurs, ses propos, & ses faits, il verra que la pluspart des choses ausquelles il porte enuie ont esté acquises de ceux qui les ont par diligence, prudéce, & toutes vertueuses actions, & tendant tout son esprit à cela, il exercera & aiguisera son ambition & son desir d'honneur, & au contraire reiettera arriere de son cœur toute setardise & langueur. B Et si d'auenture nos ennemis ont acquis en cour, ou enuers le peuple, au maniement des afaires quelque authorité & credit indigne, par flatterie, ou par tromperie, ou par plaiderie, ou par concussion d'argent pris salement, cela ne nous faschera point, ains au contraire nous resiouira, quand nous viendrons à opposer à l'encontre nostre liberté, la purité & netteté de nostre vie, & nostre innocence, à laquelle on ne sauroit rien reprocher: car tout tant d'or qu'il y a dessus & dessous la terre, ce dit Platon, n'est pas comparable à la vertu, & faut tousiours auoir en main la sentence de Solon,

En l'exemple de Themistocles, il monstre que le bien qui est en nos ennemis nous doit rendre diligens, non pas enuieux ni malins.

XI. Le dernier remede, est, quoy qu'il auiene, que la vertu demeure tousiours de nostre costé: tellemẽt qu'ẽ voyant nos ennemis mal faire nous facions bien, & en les voyans bien faire, nous facions mieux.

Plusieurs meschans deuienent riches gens,
Et plusieurs bons demeurent indigens,
Mais toutefois changer nostre bonté
Nous ne voudrions à leur meschanceté:
Car la vertu est tousiours perdurable,
Et la richesse incertaine & muable.

C Aussi peu certes voudrions nous eschanger les aclamations d'vne multitude populaire, en vn theatre, saoulee à nos despens, ni les honneurs & faueurs de seoir les premiers à la table chez les fauorits, ou les amis, ou les lieutenans & gouuerneurs des Roys, car rien n'est desirable ni honneste qui procede de cause deshonneste: mais celui qui aime, comme dit Platon, est tousiours aueugle à l'endroit de ce qu'il aime, & remarquons plus tost les fautes & impertinẽces que font nos ennemis: mais il ne faut pas ni que le plaisir de les voir faillir demeure oiseux, ni le desplaisir de les voir bien faire, inutile: ains faire compte & recueillir des deux, qu'en nous gardant de l'vn, nous deuiendrons meilleurs: & en imitant l'autre, pour le moins ne serons pas pires qu'eux.

D

Comment lon pourra apperceuoir si lon amende & profite en l'exercice de la vertu.

SOMMAIRE.

On ne sauroit bonnement dire, laquelle des deux extremitez est plus à craindre, ou la stupidité endurcie, ou la vaine presomption de soy-mesme, pour les dangereux effects que produit chascun de ces deux vices: comme au contraire, c'est vne chose excellente de pouuoir aprendre aux hommes le moien de fuir l'vn & l'autre, pour tenir le milieu. C'est ce que fait nostre auteur en ce traité, car en despouillãt aux amis de vertu ceste robbe d'ignorãce peruerse, dont la plus part du monde s'est tousiours acoustree, il les veut garder de vestir l'habil-

lement d'orgueil & vaine ostentacion, afin de les parer de la vertu, en telle sorte que recognoissans E
le biẽ dont ils ont ia quelque part, ils taschent de le faire valoir & d'en acquerir plus ample portion
de iour en iour, pour paruenir à vn contentement asseuré. Il enseigne donc à conoistre cõme lon au-
ra profité en l'exercice de vertu: & monstre que premieremẽt il faut regarder si lon se recule du vice
peu à peu, refutant les Stoiques qui n'imaginoyent aucun homme de bien, s'il ne deuenoit vertueux
tout à coup. Cela fait il adiouste quatre enseignemens pour conoistre ce profit, assauoir quand nous
sentons nostre cœur tendre sans intermission au bien: quand nostre affection regaigne le temps &
croist dautant plus si elle a esté retardee: quand nous comẽçons à prendre tout nostre plaisir à cela:
& quand nous surmontons tous empeschemẽs qui nous peuuent destourner du chemin de la vertu.
Il entre puis apres plus specialement en matiere, & monstre comme il se faut employer en l'estude de
sagesse, quels vices il faut fuir, à quoy les esprits doyuent estre occupez, & le profit qu'on doit tirer des
philosophes, poetes, & historiens: item de quelle affection nous deuons parler en presence de nos pro-
chains, soit en public soit en particulier: quelles doiuent estre nos actions, & à quel but nous les deuõs
dresser: donnant lustre à tous ces discours là par des similitudes excellentes, & taxant les fautes cõ- F
mises ordinairement par ceux qui font quelque semblant d'aspirer à la vertu. Aiant deduit ce que
dessus, il propose derechef diuers enseignemens qui nous peuuent resoudre de cest auancemẽt au bien,
comme, que nous deuons aimer les reprehensiõs, prendre garde mesmes à nos songes, examiner nos
passions, & en esperer bien si nous sentons qu'elles s'adoucissent, imiter choses bonnes, ne vouloir pas
mesme ouir parler de mal, nous seruir des exẽples des gens de biẽ, estre ioyeux d'auoir des tesmoins
& spectateurs de nostre bonne volonté, & n'estimer aucũs pechez petis, ains les fuir tous. Puis il fer-
me son propos par vne elegante similitude, en laquelle il descouure le naturel du vicieux & du ver-
tueux, afin de rendre les moiens d'aspirer à la vertu tant plus amiables à chascun.

1. Le premier enseignement pour cognoistre qu'on s'auance vers la vertu, est de sentir qu'õ se recule du vice peu à peu, non pas tout à coup.

L N'EST possible (ami Senecion) que lon se conoisse, ni que lon
se sente profiter en vertu, si ce profit & amendement n'amene à la
iournee quelque diminution de vice & de folie, & si le vice nous
agrauant tout à l'entour de pesanteur esgale nous retient tou- G
siours à bas.

Comme le plomb tire à fond le filé.

Cõfirmation, prinse de la consideration des sciences, & des guerisons du corps.

ne plus ne moins qu'en l'art de la musique, ou de la grammaire, on ne sauroit iamais
cõbien on auãceroit, si lon ne voioit qu'en estudiãt on vuidast & espuisast tousiours
quelque partie de l'ignorãce de ce que traictent ces arts là, & que lon en seust tous-
iours aussi peu que deuant: ni la cure que le medecin employe à penser vn malade
ne lui bailleroit aucun sentiment de difference, si elle n'apportoit quelque meilleur
portement, & quelque allegement par la diminution de la maladie s'en allant peu à
peu iusqu'à ce que la dispositiõ cõtraire fust entierement restituee, & le corps retour-
né de tout poinct en sa santé & sa force premiere. Mais tout ainsi comme en ces cho-
ses là on n'y amende point, si ceux qui y amendẽt n'en apperçoiuent l'amendement
& le chãgement par la diminution de ce qui leur pesoit, se sentans aller au cõtraire,

Quel doit estre cest auãcement vers la vertu, & ce reculement du vice.

ne plus ne moins qu'en vne balance, à mesure que l'vn des plats monte, l'autre des- H
cend: aussi en ceux qui font profession de la philosophie, il ne faut point conceder,
qu'il y ait amendement, ni sentimẽt aucun d'amendement, si l'ame ne se despouille
peu à peu, & ne se purge tousiours de sa folie, & qu'il faille qu'elle soit tousiours
saisie d'vn souuerain mal, iusqu'à ce qu'elle ait attaint le souuerain & parfait bien:

Opinion des Stoiques touchant ce point: & de quelles absurditez elle est enuelopee.

car par ce moien il s'ensuyuroit, si en vn instant & en vn momẽt d'heure le sage pas-
soit d'vne extreme meschãceté en vne supreme dispositiõ de vertu, qu'il auroit tout
à coup en vn moment fuy le vice entierement, duquel il n'auroit peu en long temps
oster de soy la moindre partie. Combien que vous sauez que ceux qui tienent
telles opinions extrauagantes, se donnent à eux-mesmes beaucoup d'afaires, & se
trouuẽt en de grãdes perplexitez quãd on leur allegue le passé, si nul d'eux n'a point
conu quand il est deuenu sage, & s'il ignore ou doute que cest acroissement se soit
fait

A fait par espace de long temps, en ostant de l'vn, & adioustant à l'autre, comme vn arriuer tout bellement à la vertu, sans que lon s'en aperçoiue : & s'il se faisoit vne si grande & si soudaine mutatiõ, que celui qui estoit au matin tres-vicieux se trouuast au soir tres-vertueux, & s'il estoit iamais auenu à aucun tel changement, que s'estant endormi fol, il se fust esueillé sage, & qu'il eust ainsi parlé aux folies & tromperies qu'il auoit hier, & qu'il auroit auiourd'hui chassees de son ame,

Allez vous-en arriere de moy songes,

Vous n'estiez rien que deceuans mensonges.

Seroit-il possible que quelqu'vn n'eust senti vne si grande & soudaine mutatiõ qui se seroit faite dedans lui-mesme, & vne sapience qui tout à coup lui auroit ainsi illuminé & esclairé l'ame? quant à moy, il me semble qu'vn homme qui auroit esté transmué par les Dieux, à sa requeste, de femme en homme, comme lon dit de Cæneus, ignoreroit plustost ceste metamorphose & transmutation, que non pas estant B rendu temperant, prudent & vaillant, de dissolu, fol, & couard qu'il estoit au parauant, & estant transporté d'vne vie bestiale en vne celeste & diuine, il en ignorast le poinct de l'instant auquel se seroit fait vn tel changement. MAIS il a bien esté dit anciennemét, qu'il falloit acõmoder la pierre à la regle, & non pas la regle à la pierre: & ceux-ci ne voulans pas acommoder leurs opiniõs aux choses, ains à toute force contraindre les choses, contre toute nature, de se conformer & acorder à leurs opinions & suppositions, ont rempli la philosophie de grandes perplexitez, mesmement de ceste ci qui est tresgrande, cõprenans tous hommes ensemble sous le vice, excepté vn seul, celui qui est parfait: laquelle sauuage supposition a fait, que ce mot d'amendemét leur semble vn ænigme & vne fictiõ bien peu distante d'extreme resuerie, & que ceux qui par le moien de cest amendement sont deliurez de toutes passions ensemble & de tous vices, ils les tienent pour aussi mal-heureux, que ceux qui ne sont exemptez d'aucun des plus enormes vices du monde: & toutesfois ils se refu- C tent & se condamnent eux-mesmes, car es disputes de leurs escholes ils mettent l'iniustice d'Aristides pareille à celle de Phalaris, & la timidité de Brasidas à celle de Dolon, & l'ingratitude de Melitus en riẽ qui soit differẽte de celle de Platon: & toutesfois en leur vie, & en maniement d'afaires, ils fuient & declinent ceux-là comme gens de mauuais afaire: & se seruent de ceux ci & se fient à eux de leurs plus importans negoces, comme à personnes d'honneur & de valeur. MAIS nous qui voions qu'en tout genre de mal, principalement au desordre & desbauchement de l'ame, il y a tousiours plus & moins, & que c'est en quoy different les amendemens, selon que la raison petit à petit enlumine, purge & nettoye l'ame, en diminuant la meschanceté, comme l'ombre & l'obscurité, estimons qu'il n'est point hors de raison d'asseurer que lon en sent la mutatiõ, bien qu'elle sorte comme d'vn fond obscur, mais elle cõte & estime combien elle va droit en auant, ne plus ne moins que ceux qui courent auec voiles par l'infinie estendue de la mer, en obseruant ensemble la longueur du D temps, & la force du vent qui les pousse, vienent à mesurer le chemin qu'ils ont fait cõbien il est vrai-semblable, qu'en tant de temps, & estans portez par vne telle puissance de vent, ils en aient passé : aussi en la philosophie on peut prendre coniecture de l'amendement & auancement, que lon aura gaigné par l'assiduité & la continuation de tousiours marcher, sans souuent s'arrester au milieu du chemin, & puis recommencer, ou sauter, ains tousiours aller vniement, & esgalemét tirer en auant, & passer outre auec la guide de la raison: car ce precepte là,

Si tu vas peu auecques peu mettant,

Et plusieurs fois ce peu la repetant,

n'a pas seulement lieu, & n'est pas seulement bien dit, pour augmenter les sommes de deniers, mais aussi pour toutes autres choses, & mesmes pour acroissement de la vertu, par ce que la raison en prend vne acoustumance, qui est de grande force &

Les metamorphoses des Stoiques, plus estranges que celles des Poetes.

II. *Il refute ceste opinion des Stoiques, qui estimoiét qu'vn homme fort vicieux pouuoit se changer en vn instant, & deuenir vertueux en toute perfection.*

Contredits des Stoiques.

III. *Puis qu'il y a amendement & auancement en mieux en la vie de ceux qui aimét la vertu, le second enseignement, que nous profitons en l'exercice d'icelle, est de sentir que nous y tendons sans intermission.*

Explication de la sentence du poëte, laquelle est proprement acommodee au present discours

efficace, là où les intermissions inesgales, & mousses, ou tiedes affections de ceux qui E se mettent à la philosophie, ne font pas seulemét des pauses & des arrests de l'amédement, côme quand on se repose par le chemin, mais qui pis est, des relaschemés & reculemens en arriere, pource que le vice qui est tousiours au guet, leur vient courir sus, aussi tost comme il sent qu'ils se laschent vn peu en oysiueté, & les fait rebourser chemin. Car les mathematiciens appellent les planetes stationaires, & disent que elles s'arrestent quand elles cessent d'aller en auant: mais à profiter en philosophie, c'est à dire en correction de mœurs & de vie, il n'y peut auoir interualle d'amendement ni pause & cessatió aucune, pource que la nature estant en vn perpetuel mouuement, veut tousiours qu'on la pousse en la meilleure part, ou autrement elle se laisse emporter, comme vne balance en la pire. Si donc suiuant l'oracle qui fut respondu par Apollo à ceux de Cirrha, que s'ils vouloient viure en paix les vns auec les autres, il faloit qu'ils fissent la guerre sans cesse iours & nuits au dehors: aussi si tu sens en toy-mesme que tu ayes combatu iour & nuict continuellement contre le F vice, ou non gueres souuent abandonné ta garnison, ni receu ordinairement de lui des herauts & messagers, qui sont les voluptez, les negligences & les amusemens à traiter de paix, il est vrai-semblable, que tu peux lors asseureement & hardiment passer outre.

Le danger qu'il y a de se descourager quand lon est en bon train.

Acommodation de l'oracle d'Apollo au deuoir de l'homme vertueux.

IIII. S'il y a des interruptions au chemin de la vertu, il ne faut perdre courage, pour ueu que lon regaigne le temps, & que l'affection croisse, tant plus elle aura esté retardee: qui est le troisiesme enseignement.

MAIS encore qu'il y eust des interruptions de viure philosophiquement, prouueu que les dernieres fussent tousiours plus rares, & les reprises plus longues que les premieres, ce seroit vn signe qui ne seroit pas mauuais, d'autant qu'il tesmoigneroit que par labeur & exercitation la paresse s'en iroit peu à peu chassee: comme le contraire aussi seroit mauuais signe, qu'il y eust plusieurs intermissions, & pres l'vne de l'autre, pource que cela monstreroit que la chaleur de l'affection premiere s'en iroit peu à peu aneátissant & refroidissant. Car tout ainsi côme la premiere boutee que fait le germe du roseau aiát force de pousser grande, produit vne longue tige droite esgale & vnie du commencement, pour ce qu'elle ne trouue riē qui l'arreste, ne qui la repousse: & puis apres, comme si elle se lassoit au haut par vne de- G faillāce de courte halaine, elle est souuét retenue par plusieurs nœuds, non gueres distans l'vn de l'autre, côme si l'esprit qui pousse contremót trouuoit quelque empeschemēt qui le rabbatist, & qui le fist trébler: aussi tous ceux presque qui d'entree font de grans eslans en l'estude de philosophie, & puis vn peu apres trouuent souuent des empeschemés & des diuertissemens, ceux-là, sans sentir aucune difference de mutation en mieux, à la fin se lassent, quittent tout, & demeurent tout court, là où aux autres des æles leur naissent, & pour le fruit qu'ils sentent dônent à trauers toutes excuses, & fendent tous empeschemés (côme vne presse de gens qui leur voudroient empescher le passage) par force & bône affectió de venir à chef de leur entreprise.

Similitude propre à cela.

Autre similitude seruant d'expositió à la precedente.

Tout ainsi donc comme s'esiouir de voir vne belle creature presente n'est pas signe d'amour cômençant, pour ce que cela est commun à toutes gens, mais bien sentir vn regret, & estre marri quád on en est separé: aussi y en a il plusieurs qui prenent plaisir à la philosophie, & qui semblét s'attacher fort gaillardemét à l'estude, mais s'il auient H qu'ils soiét vn peu retirez de là par autres negoces & afaires, ceste premiere affectió qu'ils auoient prise s'esuanouit, & ne s'en soucient gueres: mais celui qui est attaint au vif de la pointure d'amour de la philosophie, semblera moderé & non trop eschauffé en le frequentát à l'estude, & côferant auec lui de la philosophie, mais quand il en sera distrait & retiré arriere, on le verra bruslant, impatient, & se faschát de tous autres afaires, & de toutes autres occupations iusques à oublier ses propres amis, tant il aura vn passionné desir de la philosophie. Car il ne faut pas se delecter des lettres & de la philosophie, comme lon fait des senteurs & des parfums, en les trouuant beaux & bons tant comme ils sont presens, & puis quand on les a ostez, ne les regretter plus, & ne s'en soucier point, ains faut qu'elles impriment en nos ames vne passion semblable à la soif, & à la faim, quand on nous en distrait, si nous y voulons

Autre similitude à ce propos, monstrant auec quelle disposition d'esprit il faut viser à la vertu.

profiter

A profiter à bon escient, & y aperceuoir amendement, quelque occasion que ce soit qui nous en distraye, ou mariage, ou richesse, ou amitié, ou quelque voyage de guerre qui suruiene, car dautant que plus grand sera le fruict que lon en aura apris, dautát sera plus grief le regret de ce que lon en aura laissé. A ce premier signe d'amendement ioint vn autre tres-ancien, qui est tout vn ou bien pres de là, c'est celui que descrit Hesiode, quand on ne trouue plus la voye trop aspre ni roide, ains facile, pleine & vnie, cóme estant aplanie par l'exercitation, & que la lumiere y comméce à reluire clairement au lieu des perplexitez, fouruoyemens en tenebres, & des repentáces, esquelles encourent bien souuent ceux qui se mettent à la philosophie du commencement, ne plus ne moins que ceux qui laissent vn pays qu'ils conoissent bien, & ne voient pas encore celui auquel ils tendent. Car aians abandonné les choses communes, & qui leur estoient familieres, deuant qu'auoir conu les meilleures, & en auoir iouy: en cest interualle du milieu ils sont fort trauaillez, tellement qu'aucuns retour-

V. Le quatriesme enseignement est, quád nous ne trouuons plus le chemin de vertu si difficile, mais que nous commençons à voir clair, & à y prendre plaisir.

B nent arriere: comme lon dit que Sextius gentil-homme Romain, aiant abandonné les honneurs, offices, & magistrats de la ville de Rome, pour l'amour de la philosophie, & puis se trouuant en l'estude d'icelle tourmenté, & ne pouuant mordre en ses discours & raisons du cómencement, fut pres de se ietter d'vne fuste dedans la mer.

1. Premier exemplé en Sextius.

Semblable chose recite lon de Diogenes le Sinopien, quand il cómença de se donner à la philosophie, c'estoit vn iour de feste solennelle que les Atheniens faisoient des festins publiques, des ieux es Theatres, des assemblees les vns auec les autres, des danses & des masques toute la nuict: & lui en vn coin de la place, s'estant enuelopé comme pour y dormir, tomba en des imaginations qui lui mettoient le cerueau sans dessus dessous, & lui afoiblissoient fort le cœur, en discourant que sans aucune necessité qui le contraignit, il s'estoit allé volontairement ietter en vne vie laborieuse, estrange, & sauuage, s'estant segregé de tout le monde, & priué de tous biens: sur ces entrefaites il aperceut vne petite souris, qui venoit ronger les mietes

2. Second exemplé en Diogenes, se aidant de tous enseignemens & moiené pour s'auácer vers la vertu.

C qui lui estoient tombees de son gros pain, & qu'alors il reprit cœur, & dit en soy-» mesme, comme se reprenant, & blasmant sa foiblesse de courage: Que dis-tu Dio-» genes? voila vne creature qui vit encore & fait grand chere de ton relief, & toy, » lasche que tu es, as regret à ta vie, te lamentes de ce que tu n'es pas saoul & yure » comme ceux là, couche en licts mols, delicats, & richement parez. Quand donc telles tentations de diuertissemens ne reuienent pas souuent, & que la raison s'esleue incontinent alencontre, qui les rembarre, & au retour comme de la chasse de ses ennemis dissoult aiseement tout le nuage de desespoir & de languissant ennui, qui s'estoit concreé en l'entendemét, alors se peut-on asseurer qu'il y a certain profit & amendement.

Conclusion, touchant ce 4. enseignement.

MAIS pour autant que les occasions qui esbranlent les hommes qui s'adonnent à la philosophie, & quelquefois les font retourner en arriere, non seulement naissent & prenent force en eux-mesmes à cause de leur infirmité: mais aussi les poursuites & instances que leur en font leurs amis à bon escient, les atta-D ches que leur en donnent leurs aduersaires par maniere de risee & de mocquerie, attendrissent, amolissent & ployent leurs cœurs, voire iusques à en auoir dechassé de tout poinct quelques vns hors de la philosophie, ce ne sera pas vn mauuais signe d'auancement si lon supporte cela doucemét, sans s'esmouuoir, ni se chatouiller de leur ouir raconter par nom & par surnom aucuns de leurs cópagnons qui sont paruenus en grand credit & à grands biens aux courts de quelques princes, ou qui ont eu de gros mariages des femmes qu'ils auront espousees, & qui sont allez auec vne grande & honnorable compagnie de gés en la place au palais, pour quelque office, ou bien pour plaider quelque noble cause de grande consequence: car celui qui ne s'esmeut ni ne s'estonne ou lasche point pour ouir toutes ces emorches là, donne certainement à conoistre qu'il est pris & arresté comme il faut de la philosophie. Car il n'est pas possible de se garder de conuoiter ce que les autres adorent, sinon à ceux

VI. Le cinquiesme enseignement qui nous asseure d'auoir profité en l'exercice de vertu, est si nous auons surmonté doucemét des tentations de ceux qui nous veulent destourner du droit chemin, soient amis ou ennemis.

Raison pertinente.

qui n'admirent rien que la vertu: car de brauer & faire teste à des hommes, il eschet E
à aucuns par cholere, & à d'autres par folie: mais de mespriser & reietter ce que les autres estiment iusques à admiration, il n'est hóme qui le seust faire sans vne grande, vraye & constante magnanimité: d'où vient que se comparans aux autres en cela, ils s'en glorifient, comme fait Solon quand il dit,

Exemples. 1 Solon.

Plusieurs meschans deuienent riches gens,
Et plusieurs bons demeurent indigens,
Mais toutefois changer nostre bonté
Nous ne voudrions à leur meschanceté:
Car la vertu est ferme & perdurable,
Et la richesse incertaine & muable.

2. Diogenes. & Diogenes comparoit son passage de la ville d'Athenes en celle de Corinthe, & de celle de Corinthe à celle de Thebes, aux mutations de seiour que faisoit le grand Roy de Perse, lequel passoit la saison du prim-temps à Suse, celle de l'hiuer en Babylone, & l'esté en la Medie: F

3 Agesilaus. & Agesilaus oiant nommer le Roy de Perse, le grand Roy: Pourquoy, dit-il, est-il plus grand que moy, si ce n'est qu'il soit plus iuste? "

4. Aristote. & Aristote escriuant à Antipater touchant Alexandre le grand, lui mande: Qu'il ne lui apartenoit pas à lui seul de s'estimer grand, pource qu'il dominoit beaucoup de païs: mais aussi à quicóque auoit droite & saine opinió des Dieux. "

5 Zenon. Et Zenon voiant que Theophrastus estoit en grãde estime, pource qu'il auoit beaucoup d'auditeurs, dit: Son auditoire est plus grand que le mien, mais le mien est mieux d'accord. "

VII. *Il entre maintenant en plus particulier discours, & móstre que l'exercice de vertu consistant à philosopher, le moien de bien employer le temps en la philosophie, est de fuir l'ambition, la sophisterie, & les matieres trop enueloppees, pour entrer en la doctrine qui touche & reigle les affections.*

QVAND doncques tu auras ainsi establi & fondé en ton cœur l'affection qu'il faut porter à la vertu, au pris des choses exterieures, & versé hors de ton ame toutes enuies, toutes ialousies, & tout ce qui chatouille, ou qui rebute plusieurs de ceux qui commencent à philosopher, cela te sera vn grand indice & argumẽt de profiter & auancer en la philosophie: aussi n'en sera-ce pas vn petit, que la mutation des propos autres que lon ne souloit tenir: car tous ceux qui commencẽt à estudier en philosophie, à parler vniuersellement, cerchent plus ceux qui ont de la gloire & de l'apparence, les vns se iuchans en haut, comme les coqs & les poules, à la splendeur & hauteur des choses naturelles, pource qu'ils sont legers & ambitieux de leur inclination naturelle: les autres prenans plaisir ainsi cóme les ieunes leurons, ce dit Platon, à tirer & deschirer tousiours quelque chose, s'en vont droit aux disputes, aux questions & arguts de la Dialectique, & la plus part en prenent prouision pour passer outre, iusques à la Sophistique. Il y en a qui vont çà & là faisans amas de beaux dits, notables sentences & belles histoires des anciens, comme Anacharsis disoit qu'il ne voioit point que les Grecs vsassent de leurs deniers monnoyez à autre vsage qu'à ietter & compter: aussi ne font ceux-la autre chose que compter & mesurer leurs beaux propos sans en tirer autre commodité ne profit. G

A qui ressemblent ceux qui se contentent de bien parler ou de sauoir beaucoup.

Et comme Antiphanes, l'vn des familiers de Platon en se iouant disoit, qu'il y auoit vne ville là où les paroles se geloient en l'air incontinent qu'elles estoyent prononcees, & puis quand elles venoient à se fondre l'esté, les habitãs entendoient ce qu'ils auoient deuisé & parlé l'hiuer: aussi la plus part, disoit-il, de ceux qui vienent ouir ieunes les discours de Plató, à peine les entendent-ils iusques bien tard, quand ils sont deuenus tous vieux: aussi leur en prend-il de mesme enuers toute la philosophie, iusques à ce que le iugement aiant pris vne fermeté de resolutió saine & rassise, vient à donner dedãs les discours qui peuuẽt imprimer en l'ame vne affectió morale, & vne passion d'amour, & à cercher ces propos la, dont les traces tendẽt plus tost au dedans que non pas au dehors, comme dit la fable d'Esope. H

L'age & l'experience sont requis, pour engendrer es cœurs quelque amour de vertu.

Car ainsi comme Sophocles disoit en se iouant, qu'il vouloit changer la hautesse de l'inuention d'Eschylus, puis sa fascheuse & laborieuse disposition, & en tiers lieu l'espece de son elocution, qui est tresbonne & pleine de douces affections: aussi les estudians en Philosophie, quand ils sentiront qu'ils ne s'arreste-

Quel est le vray profit de l'estude de Philosophie.

A s'arresteront plus aux choses artificiellemét & ingenieusement escrites par ostentation, ains passeront aux morales, & qui touchent au vif les affections, c'est lors qu'ils commenceront à profiter veritablement & à bon escient. CONSIDERE donc non seulement en lisant les œuures des Philosophes, ou en les oyant lire, premierement si tu ne t'attacheras point plus tost aux paroles qu'à la sentence, & ne te ietteras point plustost à ce qui est subtil & aigu, qu'à ce qui est vtile, profitable & charnu: mais aussi en versant dedans les escrits des poëtes, & en prenant en main quelque histoire, obserue bien si tu laisses point eschapper aucune sentence bien dite, pour reformer les mœurs ou alleger quelque passion: car comme Simonides dit, que l'abeille hante les fleurs pour en tirer le roux miel, là où les autres en aiment seulement la couleur & la senteur, & n'en veulent, ni n'en prenent autre chose: aussi là où les autres versent en la lecture des poëtes pour plaisir seulement, & par maniere de ieu, celui qui trouue quelque chose digne d'estre notee, & en fait vn recueil, semble desia B reconoistre de premier front le bien, par vne familiarité & amitié de longue main prise auec lui, comme son domestique: car ceux qui lisent les œuures de Plató & de Xenophon, pour la beauté du stile seulement, sans y cercher autre chose que la pureté du langage naifuement Attique, cóme s'ils alloient recueillant ce peu de rosee & de bourre qui vient dessus les fleurs, que diriez-vous de ceux-là, sinon qu'ils aiment des drogues medecinales la belle couleur, ou la douce senteur seulement, mais au demeurát la proprieté de purger le corps, ou d'appaiser vne douleur qu'elles ont, ils ne la conoissent point, & ne s'en veulent point seruir: Au demeurant ceux qui passent encore plus auant en ce profit, non seulement tirent vtilité des escrits & des paroles, mais aussi des spectacles & des choses qu'ils voient, & en tirét ce qui leur est propre & commode: comme lon escrit d'Æschylus, & de plusieurs autres semblables: car Æschylus estant vn iour present à voir es ieux Isthmiques vn combat de deux champions combatans à l'escrime des poings, comme l'vn d'eux eust receu vn grád C coup bien assené: tout le theatre s'escria: lui, poussant du coude vn nommé Ion natif „ de Chio. Voi-tu, dit-il, combien peut l'acoustumance & exercitation? le frappé ne „ dit mot, & les regardans crient. Et Brasidas aiant trouué vne souris parmi des figues „ seiches, qui le mordit au doigt, il la secoua en terre, & puis dit en lui-mesme, ô Her- „ cules, voyez vous comment il n'y a rien si petit ne si foible, que s'il ose se defendre, „ ne trouue moien de sauuer sa vie! Et Diogenes aiant veu vn qui beuuoit dedans le creux de sa main, ietta le gobelet qu'il portoit en sa besace: tant l'acoustumance & l'exercitation, qui bien l'a continuee, & y a esté diligent, rend les personnes promptes à remarquer & à receuoir de tous costez choses qui seruent à la vertu: ce qui se fait encore plus quand ils meslent les paroles auec les actions, non seulement en la sorte que dit Thucydides, aprenans & s'exercitans entre les perils, mais aussi contre les voluptez, contre les querelles & altercations es iugemens, es defenses des causes, es magistrats, comme donnans preuue des opinions qu'ils tienent, ou plus tost par D leurs deportemens, enseignans quelles opinions on doit tenir. Car ceux qui aprenent encore, & neantmoins s'entremettent d'afaires, & qui ne font qu'espier s'ils pourront desrobber quelque chose de la philosophie pour l'aller incontinent prescher, comme charlatans, ou au milieu d'vne place, ou en vne assemblee de ieunes gens, ou à la table d'vn prince, il ne faut non plus estimer que ces manieres de gens facent actes de philosophes, que ceux qui vendent les drogues medicinales & les simples, facent actes de medecins: ou, pour mieux dire, ce contrefaiseur la de philosophe ressemble proprement à l'oiseau que descrit Homere, qui porte incontinét en sa bouche, tout ce qu'il peut prendre, à ses disciples, comme à des petis qui sont encore dedans le nid sans plumes,

Et cependant il meurt de faim lui mesme:

ne prenant rien de ce qu'il aporte pour s'en valoir & nourrir, ou ne digerant rien de

VIII. Ce que lon doit considerer en la lecture des Philosophes, Poetes & Historiens, pour en bien faire son profit.

Il y faut remarquer, & en recueillir ce qui nous peut rendre meilleurs.

A qui ressemblent ceux qui lisent les liures pour en tirer du plaisir seulement, & non autre chose.

Iusques où s'auancent les hommes sages & amis de vertu.

Exéples monstrans que l'homme sage fait son profit de tout ce qu'il oit & void.

Quelle est la pratique de ce que sauent les hommes vertueux.

Vanité de ceux qui ne veulent rien sauoir, sinon afin que on le sache.

A qui ressemblent tels philosophastres.

ix. Dequoy nous doiuent seruir les bons & sages propos que nous pouuons tenir par fois à nos prochains: & cõme nous deuons estre affectionnez en cela.

ce qu'il prend. Et pourtant faut-il bien prendre garde si nous faisons vn discours, E
que ce soit quant à nous, pour en vser en nous mesmes: & quant aux autres, que ce
ne soit point pour vne vaine gloire, ni pour ambition de nous mõstrer, mais en in-
tention d'aprendre ou d'enseigner quelque bonne chose: & sur tout faut aussi bien
obseruer, si toute opiniastreté, & toute cõtentieuse animosité en dispute, est en nous
amortie, & si nous auons desormais desisté d'inuenter ambitieusement des raisons
pour confondre nos aduersaires, ne plus ne moins que les champions de l'escrime
des poings, à qui on lie de grosses courroyes à l'entour des bras, & des boules dedans
les mains, prenans plus de plaisir à assener vn bon coup, & à ruer par terre nostre
compagnon, que non pas à aprendre ni enseigner: car la douceur & debonnaire-
té en cela, de ne vouloir iamais attacher vne conference auec intention de vaincre
en combatant, ni la rompre en courroux, ni par maniere de dire, fouler aux pieds
l'aduersaire quand on l'a vaincu, ou estre desplaisant quand on a esté vaincu, ce sont
signes d'homme qui a suffisamment ia profité: ce que monstra bien vn iour Ari- F
stippus aiant esté pressé de si pres en quelque dispute, qu'il ne sceut que respondre sur
le champ à vn sophiste audacieux, mais au demeurant homme esceruellé & sans iu-
gement: car le voyant fort ioyeux & fort enflé de vaine gloire, pour l'auoir ainsi
rangé à ne sauoir que dire, Ie m'en vois, lui dit-il, vaincu pour ce coup, mais ie dor- "
mirai plus souefuement que toy qui as vaincu. Nous pouuons encore nous esprou- "
uer & sonder nous mesmes quand nous harenguons publiquement, si pour ne voir
en l'audience plus de gens que nous n'en auions attendu, nous ne restiuõs point de
peur, ni au contraire nous ne laschons point nõstre courage, pour y en auoir moins
que nous n'auions esperé, ni là où il est besoin de harẽguer deuant vn peuple ou de-
uant vn magistrat, nous perdons l'occasion de ce faire pour n'auoir pas bien preme-
dité & mis par escrit ce que nous deurions dire, comme lon recite de Demosthe-
nes & d'Alcibiades: car Alcibiades estant tres-ingenieux & prompt à inuenter les
choses, estoit craintif à les dire, & se troubloit quand il venoit à les exposer, car bien G
souuẽt au milieu de son dire il cerchoit le mot propre à exprimer sa conception, ou
quelque parole qui lui estoit eschappee de la memoire, qui le faisoit demeurer tout
court en parlant: & Homere ne feignit point de mettre hors le premier de ses vers
defectueux en mesure, tant il auoit d'asseurance de la perfection & bõté des autres,
pour sa suffisance en l'art poëtique, tãt plus est-il vrai-semblable que ceux qui n'ont
rien deuant les yeux, où ils aspirent, que la vertu & le deuoir seulemẽt, se seruent de
l'occasion du tẽps, & de l'occurrence des afaires, sans se soucier que lon aplaudisse à
leur beau parler, ne qu'on les siffle, ou qu'on leur face bruit pour le trouuer mauuais.

Sage cõseil à ce propos.

Exemple en Aristippus.

Autre espreuue pour conoistre tant mieux le defaut ou le bien qui peut estre en nous.

Exemples en Demosthenes, Alcibiades & Homere.

x. Que nos actiõs doiuẽt auoir plus de profit & de verité que d'apparence & d'ostentatiõ: brief, que le tesmoignage de la bonne consience est cela qui principalement nous doit suffire.

Si ne faut pas prendre garde aux paroles seulement, mais aussi aux actions, s'il y a
plus de profit que de parade, & plus de verité que d'apparence & d'ostentation. Car
si le vrai amour de fille ou de femme ne demande point de tesmoins, ains iouit de
son contentement à par soy, encore que secrettement & sans le seu de personne il
acõplisse son desir, cõbien plus est il croyable que celui qui est amoureux de l'hon- H
nesteté & du deuoir, hantant familierement par ses actions auec la vertu, & en iouis-
sant, sente sans en mot dire vn grand & haut contentement en soy-mesme, ne de-
mandant autres auditeurs ni autres spectateurs que sa conscience propre? comme
celui qui apelloit sa chambriere en sa maison, & crioit tout haut, Dionysia regarde "
cõment ie ne suis plus glorieux ne superbe: aussi celui qui a fait quelque chose hon- "
neste & vertueuse, & puis la va conter & la porte monstrer par tout, il est tout eui-
dent que celui la regarde encore dehors, & est tiré de la conuoitise de vaine gloire,
& n'a point encore veu à nud & au vrai la vertu, ains seulement en dormant & en
songe en a pensé entreuoir quelque ombre & quelque image, puis qu'il expose ainsi
en veuë ce qu'il a fait, comme vn tableau de peinture. Celui doncques qui profitera
nõ seulemẽt quand il aura donné quelque chose à vn sien ami, ou fait quelque bien

Ineptie de ceux qui ne se contentent point de ce tesmoignage.

à vn

A à vn sien familier, n'en dira rien: mais aussi quand il aura donné sa voix ou sa balotte iuste entre plusieurs autres iniustes, ou quand il aura fermement resisté en face au propos deshõneste de quelque homme riche, ou de quelque seigneur & magistrat, ou qu'il aura refusé quelques presens, voire iusques à là, s'il a eu soif la nuict, & qu'il se soit gardé de boire, ou qu'il ait rebouté le baiser de quelque belle fille ou femme qui l'en ait pressé, cõme fit Agesilaus, il le retiẽdra en soy-mesme, & n'en dira iamais rien: car celui-là qui se contente de se prouuer à soy-mesme, non par mespris des autres, mais pour l'aise & le contentement qu'il a en sa conscience, estant suffisant tesmoing & spectateur des choses bien & louablement faites, monstre que la raison est logee chez lui, & y a pris pied & racine, & comme dit Democritus, qu'il s'acoustume à prendre plaisir de soy-mesme: ainsi comme les laboureurs voiẽt plus volontiers les espics qui panchent & se courbent contre la terre, que ceux qui pour leur legerete sont hauts & droits, dautant qu'ils les estiment vuides de grain, & qu'il

Modestie de l'hõme vertueux.

Felicité de celuy qui se contente du tesmoignage d'vne bonne conscience.

Belle similitude cõtre la vaine ostentation de ceux qui sont enflez d'opinion d'eux-mesmes.

B n'y a presque rien dedans: aussi entre les ieunes gens qui se donnẽt à la philosophie, ceux qui sont les plus vuides & qui ont moins de poids, ceux-là ont du commencement l'asseurance, la contenance, le port, le visage plein de mespris de toutes choses, & puis quand ils commencent à se remplir, & à amasser du fruict des discours de la raison, ils ostent alors ceste mine superbe, & ceste vanité d'aparence exterieure. Ne plus ne moins que les vaisseaux où lon met quelque liqueur, à mesure que la liqueur y entre, l'air vain en sort: aussi à mesure que les hõmes se remplissent de biẽs certains & veritables, la vanité leur cede, & toute hypocrisie s'en va, l'enfleure en deuient plus molle, & cessans de s'attribuer beaucoup pour la grande barbe & la robbe longue, ils transferent l'exercitatiõ des choses exterieures au dedans de l'ame, vsans d'amertume & de morsure de reprehension, principalemẽt encontre eux-mesmes, & au demeurant deuisent & parlent auec les autres plus gracieusement: & quant au nom de philosophie & à la reputation de philosophes, ils ne l'vsurpẽt plus cõme ils faisoient au parauant, ains si d'auenture quelque gentil ieune homme est appellé par vn autre

Autre similitude à ce propos.

Comment se comportent en eux-mesmes & enuers les autres, ceux qui sont bien instruits.

C de ce nom là, il respondra en souriant tout doucement, & rougissant de honte,

Ie ne suis pas vn des celestes Dieux,
Pourquoy pareil me faites-vous à eux? Car ainsi que dit Æschylus,
La ieune femme à qui l'œil estincelle,
Me fait iuger qu'elle n'est plus pucelle:

mais le ieune homme qui a commencé à gouster le profit & l'exercice de la philosophie, ces accidens que descrit Sappho le suiuent,

Effects de la philosophie es hommes vertueux.

Quand ie te voy,
Soudainement ie m'apperçoy,
Que toute voix defaut en moy,
Que ma langue n'a plus en soy,
Rien de langage.
D *Vne rougeur de feu volage*
Me court sous le cuir au visage:

Vous prendriez plaisir à voir sa contenãce rassise, son regard doux, & desireriez de l'ouir parler. Car ainsi comme ceux qui sont profez en la confrairie des mysteres, s'assemblans du commencement en foule & en tumulte, s'entrehurtent & s'entrepoussent, mais quand on vient à faire le seruice diuin, & à mõstrer les choses sacrees, ils sont alors attentifs, auec crainte & auec silence: aussi au cõmencement de l'estude de philosophie & à l'entree de la porte, vous y verrez beaucoup de bruit, de tumulte, d'insolence & de caquet, pource que la pluspart se iette dedans brusquement & violentement, pour l'enuie qu'ils ont d'en acquerir reputation & honneur: mais celui qui est vne fois entré dedans, & qui a veu celle grande lumiere, comme si le repositoire des choses sainctes lui estoit ouuert, alors prenãt vne toute autre cõtenance,

Quels sont les commencemens & auancement de l'estude de vraye sagesse.

vn silence & vn esbahissement, il deuient humble, souple & modeste, suiuant la raison cõme Dieu: & me semble que lon leur peut bien apliquer & acommoder ce que Menedemus en iouant disoit, C'est que plusieurs venoient aux escholes à Athenes, qui du commencement estoient sages, puis deuenoient amateurs de sagesse, car ce mot de Philosophe signifie cela: & puis de Philosophes deuenoient Sophistes, & à la fin par succession de temps se trouuoient Idiots, c'est à dire, gens du tout ignorãs: car dautant que plus ils approchẽt de la raison, dautant diminuent ils plus de l'opinion d'eux-mesmes & de la presomption. OR entre ceux qui ont besoin du secours du medecin, les vns qui n'ont mal qu'aux dents, ou au doigt, eux-mesmes võt deuers ceux qui les pensent, & ceux qui ont fieures les appellent à la maison, & les priẽt de leur vouloir estre en aide: mais ceux qui sont tombez en vne fureur de melancholie, ou en vne frenesie, & alienation d'entendement, ne les veulent pas quelquefois receuoir, encore qu'ils vienent d'eux mesmes, ains les fuient & les chassent, estans si fort malades, qu'ils ne sentent pas leur mal: aussi entre ceux qui pechent & qui faillent, ceux-là sont incurables & incorrigibles, qui se courroucent amerémẽt, & haïssent mortellement ceux qui leur remonstrent & qui les reprenent: & ceux qui les endurent, & qui les reçoiuent sont en meilleur estat & plus beau chemin de recouurer guarison: mais ceux qui se baillent eux-mesmes à ceux qui les reprenent, qui confessent leur erreur, & qui descouurẽt eux-mesmes leur pauureté, n'estans pas bien aises qu'on n'en sache rien, ni contens d'estre secrets, ains l'aduouent, & prient ceux qui les en reprenent, & qui les admonestent de leur y donner remede, cela n'est pas vn des pires signes de profit & amendemẽt, suiuãt ce que souloit dire Diogenes, Que celui qui se veut sauuer & deuenir hõme de bien, il a besoin d'auoir ou vn bon ami, ou vn aspre ennemi, à fin que ou par amour de remonstrance, ou par force de iustice, il se chastie de ses vices. Mais tant que lon fait gloire de monstrer au dehors vne souilleure de robbe ou vne tache de vestement, ou vn soulier rompu, & que par vne façon d'humilité presomptueuse on se mocque de soy-mesme, de ce que lon sera d'auenture, ou petit, ou courbé & bossu, pensant faire vne galanterie, & cependãt on couure & cache les ordures de sa vie, & vilenies de ses mœurs, les enuies, les malignitez, l'auarice, les voluptez, comme des vlceres & apostumes, ne souffrãt pas que personne y touche, non pas qu'on les voye seulemẽt, pource qu'on craint d'en estre repris, certainemẽt on a fait peu de profit, ou plustost à vray dire, rien du tout. Mais celui qui donne à trauers, & qui peut ou qui veut principalement se penser soi-mesme, & se faire douloir, & sentir regret quand il a failli: ou sinon, à tout le moins qui endure patiemment qu'vn autre par ses reprehensions & remonstrances le nettoye & le purge, celui-la certainement semble hair la meschanceté, & auoir enuie de s'en deffaire. Ie ne veux pas dire qu'il ne faille auoir honte, & fuir d'estre estimé & tenu pour meschant, mais celui qui a en haine la substãce de la meschãceté, plus que non pas l'infamie, celui-la ne feindra point de faire dire mal de soy, & d'en dire lui-mesme, prouueu qu'il voye qu'il soit pour en deuenir meilleur. A quoy lon peut appliquer vne gentile parole que dit vn iour Diogenes à vn ieune homme, lequel s'estant apperceu que Diogenes l'auoit veu en vne tauerne, s'en estoit vistement fuy plus au dedans de la tauerne: Tant plus, lui dit-il, que tu fuis au dedans, tant plus auant es-tu en la tauerne, aussi peut-on dire des vicieux, que tant plus ils nient leur vice, tant plus se fourrent-ils auant au dedans du vice, comme les pauures qui cõtrefont les riches, en sont de tant plus pauures pour leur vanité. Mais celui qui profite veritablement, a pour exemple ce grand personnage Hippocrates, lequel publia lui-mesme, & escriuit ce qu'il auoit ignoré touchant les coustures de la teste de l'homme en l'anatomie, faisant ce compte que ce seroit bien chose hors de toute raison, que ce grand personnage-là ait bien voulu publiquement prescher sa faute, de peur que les autres ne tombassent en pareil erreur, & que celuy qui se veut sauuer soy-mesme

ne

Plaisante rencontre de Menedemus sur ce propos.

XI. *Par vne belle similitude il monstre que nous pouuons conoistre si nous auons à bon escient profité en l'exercice de vertu: assauoir, quand nous cerchons & aimons estre repris & gueris de nos vices, & par nous-mesmes & par autrui.*

Il applique dextrement en diuers endroits cest apophthegme.

Misere de la plus part des hommes.

Marques d'vn homme de bien.

Apophtegme contre ceux qui desguisent leurs vices.

Exemple notable à ce propos.

E F G H

A ne peust endurer qu'on le reprist, ne confesser son ignorance & sa mauuaistié. Au demeurant les regles & preceptes que donnent Bion & Pyrron en cest endroit, ne sont pas, à mon auis, signes d'amendement, mais plustost de quelque autre plus grande & plus parfaite habitude de l'ame. Car Bion disoit à ses familiers & disciples, qu'ils estimassent auoir profité quand ils auroiét acquis tant de cóstance, qu'ils entendroient aussi patiemmét ceux qui les outrageroient & iniurieroient, que ceux qui leur diroient,

Preceptes de Bion & Pyrron pour duire les hommes à la vertu.

Ami puissant, certes tu n'as point chere
D'estre homme fol, ni de mauuais afaire:
A dieu te di, priant la Deité
De te donner toute prosperité.

Odyss. 6. & 24.

Et Pyrron, comme on trouue par escrit, estant dedans vne nauire, en vne dangereuse tourmente de mer, monstra à quelques vns de ses disciples qui estoient auec luy, vn petit cochon qui mangeoit fort goulument de l'orge que lon auoit respandu
B parmi la nauire, leur disát qu'il faloit par la raison & l'exercice de la philosophie acquerir vne constance ainsi impassible, pour ne s'esmouuoir ni ne se troubler point d'aucuns accidens de la fortune. Or voyez donc encore plus, quelle estoit la regle de Zenon, car il vouloit que chascun prinst garde à ses songes, pour conoistre s'il profitoit ou non, si lon prenoit point plaisir en songeant à quelque chose deshonneste, ou s'il estoit point auis que lon endurast, ou que lon fist rien qui fust vilain, ou qui fust iniuste, voulant que lon vist, comme en vn calme du tout tranquille, sans aucune agitation, au fond clair & net, la partie imaginatiue & passiue de l'ame totalement applanie & regie par la raison: ce que Platon au parauant, à mon auis aiant entendu, nous a represente & figuré ce que fait la partie imaginatiue & sensitiue en vne ame de nature tyránique la nuict en dormant, comme elle s'efforce quel-
C quefois d'auoir compagnie charnelle auec sa propre mere, & comme il lui préd des appetis de manger des choses estranges, comme lors elle se laisse aller à toutes ses sensualitez & concupiscences de chose que la loy, de honte ou par crainte, empesche & reprime de iouir. Tout ainsi donc comme les bestes de selle ou de voiture qui sont bien aprises, encore que celuy qui leur commande leur lasche la bride, ne se destournét point pour cela, ni ne sortent point de leur chemin, ains tirent tousiours auant comme elles ont accoustumé, ordonneement, sans se destracquer ni laisser leur train ordinaire: aussi ceux à qui la partie sensuelle de l'ame est rédue si obeissante, & si priuee, & si bien disciplinee par la raison, que non pas en songe mesme, ni en maladie, elle ne laisse ses appetis se desborder, iusques à commettre choses qui soient reprises & punies par les loix, elle retient & conserue en memoire sa bonne discipline & acoustumance, laquelle donne force & grande efficace à la diligence de prendre garde à soy. Car si elle a acoustumé par exercitation de resister aux
D passions & tentations, de tenir le corps & les parties d'icelui sous sa bride en sa suiection, tellement qu'elle engarde les yeux de ietter des larmes par pitié, le cœur de tressaillir de peur, les parties naturelles de se mouuoir & donner fascherie aupres de belles personnes, comment ne seroit-il plus vray-semblable, que l'acoustumance & exercitation prenant à domter ceste sensuelle partie de l'ame, ne la polisse, vnisse, & reforme, reprimant & contenant ses imaginations & ses mouuemens, iusques au songes mesmes? Comme lon raconte du philosophe Stilpon, qu'il lui fut auis vne nuict en songeant, que Neptune se courrouçoit à lui de ce qu'il ne lui auoit pas sacrifié vn bœuf, comme auoient acoustumé de faire les autres prebstres parauant lui: Et que lui ne s'estant point estonné de ceste vision, lui respondit, Que dis-tu, Sire Neptune? te viens-tu icy plaindre, comme vn enfant qui pleure de ce qu'on ne lui a pas donné assez grande part, de ce que ie ne me suis pas endebté d'argent pris à vsure, pour emplir toute ceste ville de la senteur du rosti, ains t'ay fait

XXII. *Autre expedient des anciens philosophes pour conoistre si lon auoit profité en bien, assauoir de prendre garde aux songes.*

Au 9. liu. de la Repub.

Similitude propre à ce que dessus.

Raison de ceste similitude.

Exemple de Stilpon.

vn sacrifice mediocre de ce que i'ay peu auoir de ma maison? & qu'il luy fut auis E
que Neptune se prit à rire de ceste response, & qu'en lui tendant la main il lui promit, que ceste annee là il enuoyeroit grand foison de loches de mer aux Megariens, pour l'amour de lui. Ceux donc à qui en dormant il ne monte point au cerueau d'illusions qui ne soient douces, claires, sans douleur, non point espouuantables, ni aspres ou malignes & tortueuses, lon dit que ce sont certaines reflexions de lumiere qui reiallissent de l'amendement en la philosophie: là où les furieux appetis, les frayeurs, les fuites lasches, les aises excessiues d'enfans, les regrets & lamentations à cause des visions & illusions pitoyables & estranges, sont comme les brisemens des flots de la mer, qui se rompent contre le riuage, & les ondes de l'ame, laquelle n'a pas encore chez soy sa perfection rassise, ains se va à la iournee formant par bonnes loix & sages enseignemens, desquels se trouuant la plus esloignee quand elle dort, alors elle se laisse derechef aller & enuelopper aux passions. Or si cela apartient à ce profit & auancement duquel nous parlons, ou bien à vne F
autre habitude, ayant ia acquis plus grande force & plus ferme constance, non suiette à estre esbranlee es lettres, ie te le laisseray considerer en toy-mesme.

Songes paisibles, tesmoignages, non seulemēt de la temperature du corps, ains aussi de droite constitution d'esprit.

XIII. *De l'examen des passions, lesquelles s'adoucissans, il y a esperance qu'elles se effaceront peu à peu.*

Quel ordre il faut tenir en cest examen.

COMME ainsi soit doncques, que la totale impassibilité, pour ainsi parler, c'est à dire, l'estat de l'ame si parfait qu'elle soit vuide de toutes passions, est chose grande & diuine, & qu'en vn relaschement & adoucissement des passions, consiste ce profit & amendement que nous traitons, il faut en comparant chascune d'icelles passions à soy-mesmes, & puis les vnes aux autres, iuger de la difference qu'il y a entre les deux. Nous conferons chascune passion à soy-mesme, en obseruant si nos cupiditez sont plus douces & moins violentes qu'elles n'estoient auparauant, autant de nos peurs, autāt de nos choleres, si nous ostōs soudain auec la raison ce qui les souloit allumer & enflammer: si nous conferons les vnes auec les autres, en considerant si nous auons maintenant plus de honte que de crainte, si nous sentons en nous emulation & non enuie, si nous conuoitons plus l'honneur que les biens, & brief si nous pechons plus en l'extremité de l'harmonie Doriene, qui est graue & deuote, ou en la G
Lydiene, qui est gaillarde & ioyeuse, comme les chantres, tenans plus du lourd & du rude, en nostre maniere de viure, que du mignō & delicat: si nous sommes plus lents en nos actiōs ou plus estourdis, si nous admirons plus outre le deuoir, les propos des hommes, & eux mesmes, ou si nous les mesprisons: pource que tout ainsi comme c'est vn bon signe, quand les maladies se diuertissent es parties du corps, qui ne sont pas les nobles, ni les principales: aussi semble-il que quād le vice de ceux qui sont en estat de profit & d'amendement se chāge en passions plus douces, c'est commencement de s'effacer petit à petit. Or les Ephores des Lacedæmoniēs, qui estoient comme les cōtrerolleurs de tout l'estat de Lacedæmone, demanderēt au Musicien Phrynis, qui auoit adiousté deux chordes de nouueau à la lyre, s'il vouloit qu'ils coupassent de celles du haut, ou de celles du bas: mais quant à nous, nous auons besoin d'estre retrenchez & par haut & par bas, si nous voulons reduire nos actions au milieu H
en vne mediocrité: & ce profit & acheminement à la perfection est, ce qui relasche les extremitez, & emousse les pointes des passions,

Similitude.

Amplification pour comparaison du fait des Ephores: monstrant dequoy nous auons besoin.

En quoy les fols sont par trop vehements,

ce dit le poete Sophocles. OR auons nous desia dit auparauant, qu'il nous faut appliquer le iugement aux choses, & ne laisser pas les paroles demeurer toutes nues en l'air: ains faire qu'elles deuienent effects, & que cela est le propre du profit & amendement que nous cerchons, dequoy l'vn des premiers indices sera l'affection de vouloir ensuiure & imiter ce que lon entendra louër, & estre prōpts & deliberez à executer ce que lon aura en estime & que lon prisera, comme aussi au contraire, ne vouloir pas seulement ouir parler de ce que lon blasmera & mesprisera. Car il est bien vray semblable, que tous les Atheniens louoient & prisoient la hardiesse & prouësse

XIIII. *Qu'il faut imiter le bien, estre prest à executer tout ce qui est louable, & ne prester l'oreille à choses qui meritēt blasme, pour estre asseuré que lon profite en l'exercice de vertu.*

A prouësse de Miltiades. Mais Themistocles, qui disoit, que la victoire & le trophee de Miltiades ne le laissoit pas dormir, ains l'esueilloit la nuict, il est tout euidét qu'il ne le louoit & prisoit pas seulemét, ains qu'il le desiroit imiter & en faire autát: ainsi faut-il estimer, que l'amendemét n'est pas encore grand, quand il imprime en nous vne affection de louer, priser & estimer seulement ce que les gens de bien font, sans aucune esmotion & incitation à les vouloir par effect imiter. Car l'amour mesme charnel, s'il n'y a vn peu de ialousie meslé parmi, n'est point actif, ni la louáge de vertu n'est ardére ni produisante effects, si elle ne poingt au vif, & n'aiguillonne le cœur d'vn zele, au lieu d'enuie, de vouloir ressembler aux gens de bien, & de desirer remplir ce qu'il s'en faut que nous n'arriuions à leur perfection: car il ne faut pas que le cœur de celui qui philosophe à bon escient, soit renuerse sans dessus dessous par les paroles seulement, comme disoit Alcibiades, iusques à faire sortir les larmes des yeux: ains faut que celui qui profite veritablement: se comparant soy-mesme aux œuures & actions de l'homme de bien, parfait en la vertu, sente tout ensemble en B son cœur desplaisir de ce qu'il se verra court & defectueux, & plaisir de l'esperáce & du desir qu'il aura de se rendre bien tost esgal à lui, estant rempli d'vne bonne affection & volonte non oisifue, selon la similitude de Simonides,

Exposition exacte de l'aduertissement precedent.

Comme vn poulain suit la iument qu'il tette,

Similitude.

desirant en maniere de dire, s'vnir du tout & incorporer par imitatió à celui qu'il estime homme de bien. Car cela est vne affection peculiere & propre à celui qui profite veritablement, d'aimer & cherir les conditions & les mœurs de ceux dont il estime les œuures, & auec vne bien-vueillance rendát tousiours honneur des paroles à leur vertu, essayer de s'y conformer, & se rendre semblable à eux: mais où il y a ne say quoy d'enuie, d'estrif & de contestation alencontre des plus excellens, sachez que cela procede d'vn cœur vlceré de la ialousie de quelque authorité & puissance, & nó C pas d'amour ou d'honneur qu'il porte à la vertu. Quand doncques nous commencerons à aimer les gens de bien en telle sorte, que non seulement nous estimerons bien-heureux l'homme temperant, comme dit Platon, & bien-heureux ceux qui sont ordinaires auditeurs des beaux discours, qui iournellemét procedét de sa bouche: mais aussi que nous aimerons & admirerons sa contenance, son port, sa marche, son regard, son rire: & que nous voudrons volótiers, par maniere de dire, nous conioindre & coller à lui, alors pourrons nous certainement asseurer que nous profitons en la vertu. Et encore plus si nous ne les admirons pas seulement en leurs prosperitez, ains cóme les amoureux treuuét bien seante vne langue grasse, ou vne palle couleur en ceux qu'ils aiment pour leur beauté, de sorte que Panthea par ses larmes & son triste silence, toute affligee qu'elle estoit, & esploree pour le dueil de la mort de son mari, saisit Araspes de son amour: aussi nous ne refuirons point de peur ni le bannissemét d'Aristides, ni la prison d'Anaxagoras, ni la pauureté de Socrates, D ni la condamnation de Phocion, ains reputerons auec tout cela leur vertu amiable & desirable, & courrons droit à elle pour l'embrasser par imitation, aians tousiours en la bouche, à chascun de leurs accidens, ce beau mot d'Euripides,

Quelle extrémité il faut fuir.

A quoy nous pourrós conoistre auoir profité en la vertu.

XV. *Celuy qui aime la vertu, aimé autant les vertueux en leur aduersité, & les ensuit aussi volontiers, qu'en leur prosperité.*

Que tout sied bien à vn cœur genereux.

Car il ne faut pas craindre que rien de bon & d'honneste peust iamais plus diuertir ceste inspiration diuine de si vehemente affectió, que non seulemét elle ne se fasche point des choses qui semblent aux hommes les plus miserables & plus calamiteuses, ains au contraire elle les admire & les desire imiter. Et puis ceux qui ont ia receu telle impression en leur cœur, prenent vne autre façon de faire que quand ils vont commencer quelque entreprise, ou qu'ils entrent en l'administratió de quelque office & magistrat, ou quand il leur suruient quelque sinistre accident, ils se representent alors deuant leurs yeux ceux qui sont ou qui autrefois ont esté gens de bié & discourent ainsi en eux-mesmes, Qu'est-ce qu'eust fait Platon en cest endroit?

D'autant que tout conuient bié al'homme vertueux.

Dequoy nous doiuent seruir les exemples des gens de bien.

Qu'est-ce qu'eust dit Epaminondas? Quel se fust ici mõstré Lycurgus ou Agesilaus? E en s'acoustrant, & se reformant à leurs mœurs, ne plus ne moins que deuant vn mirouer, en rhabillant quelque parole qu'ils auront trop peu genereusement proferee, ou en resistant à quelque passion. Ceux qui sauent les noms de ces demidieux que lon appelle Dactyles Idæens, en vsent comme de preseruatifs alencontre des soudaines frayeurs, en les nommant par leurs noms, les vns apres les autres: mais le souuenir & le penser aux grands & vertueux personnages soudain se representant, & embrassant ceux qui sont en voye de perfection, en toutes passions & toutes perplexitez où ils se puissent trouuer, les maintient droits, & les engarde de tomber: & pourtant te soit encore cela vn signe d'homme qui va profitant en la vertu.

Combien la souuenance de leur vertu nous profite.

XVI. Estre bien aise d'auoir des spectateurs & tesmoins de nostre vertu, est vn tesmoignage que nous auons auancé en l'exercice d'icelle.

1. Confirmation par le dire d'Alexandre.

Et outre cela ne se troubler pas trop fort, ni ne rougir pas de honte, n'essayer point à se cacher, ou à rhabiller sa contenãce ou quelque autre chose dessus sa personne, quãd il se presente soudainement à l'improuueu quelque grand & sage personnage, ains s'asseurer, & aller droit à lui le visage ouuert, sent sa conscience bien asseuree, comme Alexandre voiant vn messager qui acouroit à lui auec vne face riante, & lui tendoit la main de tout loin, luy dit: Quelle bonne nouuelle me saurois tu plus apporter, mon bel ami, si tu ne me venois dire, qu'Homere fust ressuscité? estimant qu'à ses faits & gestes ne se pouuoit plus adiouster aucune grandeur, sinon l'estre consacrez à l'immortalité par les escrits de quelque noble esprit. F Mais vn ieune homme qui va tous les iours de mieux en mieux composant ses mœurs, n'aime rien plus que se monstrer tel qu'il est aux hommes de bien & d'honneur, & de leur faire voir entierement sa maison, sa table, sa femme, ses enfans, son estude, ses propos, ou prononcez, ou mis par escrit: de sorte qu'il a regret toutes les fois qu'il lui souuient ou de sõ pere ou de son maistre trespassez, de ce qu'ils ne l'ont veu en l'estat & la disposition qu'il est, & ne souhaiteroit, ni ne requerroit rien tant aux Dieux, que qu'ils peussent derechef retourner en vie, pour estre spectateurs de sa vie & de ses actions: comme au cõtraire aussi, ceux qui ont esté paresseux de bien faire, & sont corrõpus G en leurs mœurs, ne peuuent voir sans frayeur & sans tremblement ceux qui leur appartienent, non pas en songe seulement.

2. Par la louable affection logee au cœur du vertueux.

XVII. De n'estimer aucuns pechez petits, ains les fuir tous.

Comparaison propre, seruant de preuue pour cela.

Adioustez encore, si bon vous semble, à ce que nous auõs dit, de ne reputer plus aucune faute ni aucun peché petit, ains s'en donner garde soigneusement, & les fuir tous. Car tout ainsi que ceux qui desesperent de pouuoir iamais deuenir riches, ne font aucũ compte de petite despense, pource qu'ils pensent que de petite espargne adioustee à peu de chose ne se peut pas faire grand amas: & au contraire, l'esperance qui se void aprochee bien pres du but de la richesse, augmente sa conuoitise d'auoir de tant plus qu'elle s'en sent plus prochaine: aussi au faict de la vertu, celui qui ne se laisse pas beaucoup aller à tels langages, Et bien que sera-ce quand il s'en faudra cela? &, Pour ceste heure ie feray ainsi, vne autre fois ie feray mieux: ains est tousiours au guet, se mescontentant fort & se courrouçant, si iusques aux moindres fautes le vice se coulant par dessous y suggere aucune couleur d'excuse & aucun pardon, celui là monstre manifestement qu'il H a maison nette, & qu'il n'y veut plus endurer la moindre ordure du monde: mais n'estimer & n'auouer rien de grand en infamie, nous rend faciles & paresseux aux choses petites. Car ceux qui bastissent vne haye ou vne palissade, ou bien vne closture de maçonnerie, mettent en œuure toute sorte de bois qui leur vient en main & toute pierre qu'ils rencontrent au deuãt d'eux, voire iusques à vne colomne quarree qui sera tombee de dessus vn sepulchre: ainsi font les meschans qui assemblent l'vn sur l'autre, & amassent en vn monceau toute sorte de gain, & toutes especes d'actions les premieres venues: mais ceux qui profitent en la vertu, qui ont desia planté & assis le fondement doré de bonne vie, comme d'vn sainct temple ou d'vn palais royal, n'y reçoiuẽt rien à bastir dessus temerairement, ains y adioustẽt & y apliquent toutes choses auec le plomb & la reigle de la raison. C'est pourquoy nous estimons que

Belle similitude du naturel des vicieux & vertueux.

Le plus difficile de tous les enseigne-

A que Polycletus faiseur d'images souloit dire, que le plus fort à faire & le plus difficile de leur besongne estoit, quand la terre estoit venue iusques à l'ongle, c'est à dire, que la difficulté plus grande de la perfection gist à la fin.

mens precedens, gist en la perseuerance & en la fin.

De la Superstition.

SOMMAIRE.

IL y a apparence que Plutarque a composé ce liure-ci par mocquerie des Iuifs, lequel il attache en vn endroit & mesle leur religion auec les superstitions des Payens, autãt à propos comme ce qu'il en dit es propos de table, où il compare la feste des tabernacles
B *(ordõnee par l'Eternel) aux Bacchanales & ordures des idolatres, & estime mesme que Bacchus fust le Dieu des Iuifs. Ceste calomnie doit estre imputee à l'ignorãce du vray Dieu, en laquelle Plutarque est demeuré enueloppé. Il n'est pas seul qui a brocardé la Religion des Iuifs: mais les risees des sages du mõde, sur tout quand elles s'adressent cõtre Dieu, tõbent en cõfusion sur la teste de ceux qui les inuentent. Au reste, sur ce qu'aucuns ont estimé que ce discours auquel il s'efforce prouuer que la superstition est plus dangereuse que l'atheisme, est de perilleuse lecture, & cõtient vne doctrine fausse, pource que la superstition est moins mauuaise: ie di qu'ayãt esgard à la folle deuotion de Plutarque & de ses semblables, laquelle ne merite nullement le nom de Religion, ains est vne pure derision & profanation de la vraye pieté, il n'a pas eu tort de dire que la superstitiõ est plus miserable que l'atheisme: estant moins dangereux de n'auoir du tout point l'esprit trauaillé de la crainte d'vne fourmiliere d'idoles & chimeres en l'air, que de les redouter & seruir en telle sorte que la iustice & humanité ayent mesme esté abolies par tels superstitieux: brief qu'il vaut mieux se desfaire pour vn bõ coup de tels faux dieux, qu'en loger quelques vns en sa teste pour languir en misere*
C *perpetuelle. Quant à la vraye Religiõ & à ses extremitez, c'est vne autre dispute, laquelle nous laissons aux Theologiens, nostre intention ne nous commãdant, pour ceste heure, de discourir là dessus. Pour reuenir à nostre auteur, en considerant ce que nous venons de toucher, les Atheistes n'ont dequoy se preualoir de son dire, car il leur fait assez le proces qu'ils portent tout minuté en leur cõsciẽce cauterizee: mais il monstre que seruir plusieurs idoles est chose sans comparaison plus deplorable que de les desauouer toutes. Or pour preuue de cela, apres auoir descouuert la source de la superstition & de l'atheisme, monstré la conuenãce & difference de ces deux extremitez, il dit en premier lieu que la superstitiõ est la plus indigne & vilaine de toutes les passions de l'ame: prouuãt cela par diuerses raisons, à sauoir que le superstitieux est en cõtinuelle perplexité, redoute son idole comme vn tyrã cruel, & se figure mille maux, voire apres sa mort. Puis il considere l'atheiste, & l'oppose au superstitieux, resoluãt que le superstitieux est plus miserable tãt en aduersité qu'en prosperité: & pour fortifier son dire il met en auant plusieurs argumens & exemples notables. Dauãtage, il mõstre que le superstitieux est ennemi de toute Deité, l'efface de sõ cœur, foule aux pieds toute humanité & droi*
D *ture pour complaire à ses idoles: & en vn mot, qu'il est le plus malheureux du monde. Pour la conclusion il nous exhorte de fuir tellement la superstition que nous gardiõs de tomber en atheisme, ains que nous demeurions au milieu, à quoy tout homme de bien doit penser à bon escient en ces derniers temps, encores que celui qui nous auertit ici n'ait iamais seu que c'estoit de vraye Religion.*

L'IGNORANCE & faute de bien sauoir que c'est que des Dieux, se estant des le commencement mespartie en deux branches: l'vne se rencõtrant auec des meurs dures: cõme en vn païs rude, y engẽdra l'Impieté: l'autre auec des meurs tendres, cõme en pays mol, y imprima la Superstitiõ. Or est-il que tout erreur de iugemẽt, mesmement en telle matiere, est chose mauuaise, mais auec celui de la superstition, il y a vne passion conioincte, qui est bien pire, pource que toute passiõ est

1. *Ignorance de Deité, est la mere d'atheisme & de superstition.*

comme vne deceptiõ qui nous tiẽt en fieure: & tout ainsi cõme les desboittemens E de membres mis hors de leurs lieux, qui se font auec bleceure sanglante, sont les plus dangereux, aussi sont les distorsions de l'ame conioinctes auec passion. Comme pour exemple, si quelqu'vn pẽse, que de petis corps indiuisibles que lon appelle Atomes, & le vuide, soient les principes de l'vniuers, c'est vne fausse opinion qu'il a, mais elle ne lui engendre point d'vlcere, elle ne lui dõne point de fieure, ni ne lui cause point de douleur qui le tourmente. Et au contraire, si quelqu'vn estime que la richesse soit le bien souuerain de l'homme, ceste fausseté d'opiniõ a vne rouille & ver qui lui rõge l'ame, qui le transporte hors de soy, & ne le laisse point reposer, elle le poingt de furieux aiguillons, elle le precipite, par maniere de dire, du haut des rochers, lui serre la gorge, & lui oste toute liberté de franchement parler: ou bien, si quelques vns ont opinion, que le vice & la vertu soient substances corporelles & materielles, c'est à l'auanture vne trop grosse & trop lourde ignorance, mais non pas digne d'estre lamentee ni deploree. Mais si ce sont de tels iugemens, & de telles opinions; F

Erreur conioint auec troublé d'esprit est tresdangereux.

Exemple.

Description d'vn tel erreur.

O miserable & chetifue vertu,
Or rien que vent & langage n'es tu,
Et comme estant vne reale essence
Ie t'exerçois en toute reuerence,
Laissant le train d'iniustice tenir,
Qui a tous biens fait l'homme paruenir,
Et reiettant intemperance arriere
Celle qui est de tous plaisirs la mere.

ce sont celles dont on doit auoir pitié ensemble, & s'en courroucer, dautant qu'elles engendrẽt plusieurs maladies, & plusieurs passiõs, cõme des vers & des tignes, dedans les ames où elles penetrent. AVSSI pour venir à celles dõt à present il est question, l'impieté de l'atheiste est vn faux & mauuais iugement qui lui fait croire qu'il n'y a point de nature souuerainement heureuse & incorruptible, & le conduit par ceste G mescreance, à n'en sentir point aussi de passion: car sa fin, de n'estimer point qu'il y ait de Dieu, c'est de ne le craindre point aussi: mais la superstition, ainsi cõme la proprieté du nom Grec, qui signifie crainte des Dieux, le donne clairement à conoistre, est vne opiniõ passionnee & vne imaginatiõ, laquelle imprime en l'entendemẽt de l'homme vne frayeur qui abat & atterre l'hõme, estimant bien qu'il y ait des Dieux, mais qui soient malfaisans, nuisibles & dommageables aux hõmes, de maniere que l'atheiste ne s'emeut aucunement enuers la Deité, là où le superstitieux se mouuãt & affectionnãt enuers elle autremẽt qu'il ne faut, se destort & fouruoye: ainsi l'ignorãce fait à l'vn descroire la nature qui est cause de tout bien, & à l'autre croire qu'elle soit cause de mal: tellement que l'impieté vient à estre vn faux iugemẽt de Dieu, & la superstition vne passion procedant d'vn faux iugemẽt. OR est bien vray, que toutes les maladies & passions de l'ame sont laides & mauuaises, mais toutefois si y a il en quelques vnes ie ne say quoy d'esleué & de haut, procedant de legereté: & n'y en H a pas vne en maniere de parler, qui soit destituee d'vn mouuement actif, ains est le commun blasme que lon dõne à toutes passions, qu'auec leurs aiguillons actifs elles pressent & violent si fort la raison, qu'elles la forcent, excepté la peur seule, laquelle n'estãt pas moins destituee de raison que d'asseurãce, a vn estourdissemẽt & alienation de bõ sens, oyseuse, morte, sans exploit ni effect quelcõque. C'est pourquoy elle est par les Grecs appellee quelquefois Deima, qui signifie lien, & quelquefois Tarbos, c'est à dire, trouble, pource qu'elle tient l'ame liee sans pouuoir riẽ faire, & toute perturbee: mais entre toutes les sortes de peur, la plus confuse & la plus esperduë est celle de la superstition. Celui qui ne nauigue point ne craint point la mer, ni celui qui ne suit point les armes ne doute point la guerre, ni les voleurs & espieurs de chemin celui qui ne bouge de sa maison, ni le calomniateur celui qui n'a rien, ni l'enuie

II. Comparaison de l'atheisme & de la superstition, & quelle est leur difference.

Superstition que c'est.

III. Il prouue que la superstition est la plus vilaine & indigne de toutes les passions de l'ame.

1. Par la consideration de la plus violente des passions, assauoir la peur, laquelle domine en la superstition.

A celui qui n'a point d'estats, ni le tremblement de terre celui qui habite en la Gaule, ni le tonnerre celui qui demeure en Æthiopie: mais celui qui craint les Dieux, craint toutes choses, la terre, la mer, l'air, le ciel, les tenebres, la lumiere, le bruit, le silence, les songes. Les serfs oublient la dureté de leurs maistres quand ils dorment: le sommeil allege les ennuis de ceux qui sont en prison, les fers aux pieds, les inflammations des playes, les vlceres malins, qui mangent cruellement les membres tous vifs, les angoisseuses douleurs donnent quelque relasche aux patiens cependát qu'ils sont endormis, ainsi que dit le poëte Tragique,

Misere du superstitieux, en dormant & en veillant.

O gracieux dormir, allegement
Doux aux trauaux des malades, comment
Tu m'es venu au besoin secourable,
A ma douleur relasche desirable!

La superstition ne permet pas aux superstitieux de pouuoir dire cela car elle seule B ne fait point de trefues auec le sommeil, ni ne permet point à l'ame de pouuoir au moins aucunefois respirer, ni se rasseurer, en reiettant arriere d'elle ces mauuaises & fascheuses opinions qu'elle a de Dieu: ains comme si le dormir des superstitieux estoit vn enfer, & le lieu des damnez, elle leur suscite des imaginations horribles & des visions terribles & monstrueuses des diables & des furies qui tourmentét la miserable ame, & la chassent hors de sō repos par ses propres songes, desquels elle se flagelle & s'afflige elle mesme, comme si elle le faisoit par les estranges & cruels commandemens de quelque autre: mais encore le pis est puis apres, que quand ils sont esueillez & leuez, ils ne mesprisent pas ce qu'ils ont songé, ni ne s'en mocquent pas, & ne s'aperçoiuent pas, qu'il n'y a rien de veritable en toutes ces visions qui les ont tourmentees, ains estans sortis de l'ombre de ces fausses illusions, où il n'y a mal quelconque, ils se deçoiuent eux-mesmes à bon escient, & se tourmentent, & despendent infiniement en des magiciens, diseurs de bonne auenture, triacleurs & C hommes abuseurs & affronteurs, qui leur vont disant, Si d'auenture tu crains quelque vision nocturne, ou que tu aies esté trauaillé de Proserpine terrestre, appelle la vieille qui te paistrit le pain, & te plonge dedans la mer, & te tiens assis contre terre tout le long d'vn iour.

Le superstitieux affligé rudement en son repos.

Encores plus estant esueillé, d'autant qu'il est de renfort tourmenté par des trompeurs & meschans, qui agrauent son malheur.

O Grecs aians trouué des maux barbares,

par ceste superstition se souiller de fange, se veautrer en la bourbe, chommer les sabbats, se ietter en terre vilainement la face contre bas, se tenir assis en public sur la terre, faire d'estranges & extrauagantes adorations! Anciennemét quand vn ioueur de cithre commençoit à sonner, on lui commandoit qu'il chantast de bouche iuste, au moins ceux qui vouloient entretenir la musique legitime, à fin qu'il ne dist rien de deshonneste: mais il est bien plus raisonnable que nous prions les Dieux de bouche droite & iuste, & non pas en visitant les entrailles des hosties immolees, prendre garde si la langue en est pure & droite, & cependant destordre la nostre, & l'infecter de noms estrangers, & la contaminer de mots barbaresques, en offensant les D Dieux, & violant la dignité de la religion receuë & authorisee en nostre païs. Mais le poëte Comique a dit plaisamment en quelque passage, parlant de ceux qui dorent & argentent les chalits de leurs licts, Pourquoy te rends tu cher le dormir, qui est le seul bien que les Dieux nous donnent gratuitement? aussi pourroit-on dire à bon droict au superstitieux, que les Dieux nous ont dóné le sommeil pour vne oubliance & vn repos de nos maux, pourquoy en fais-tu vne gehenne perpetuelle & douloureuse de ta malheureuse ame, qui ne peut refuir ni auoir recours à vn autre sommeil? Heraclitus disoit que les hommes pendát qu'ils veillét n'ont qu'vn monde commun à tous, mais quand ils dorment, que chascun d'eux s'en va au sien propre: mais le superstitieux n'a point de móde cómū, car ni quád il veille il n'vse point de sage discours qui l'asseure, ni quand il dort il n'est iamais sans quelque chose qui

Ceremonies superstitieuses, detestables pour ce qu'elles se font sans commandemét du souuerain Seigneur, & à l'appetit desreglé des insensez, qui pésent valoir beaucoup plus à cause de tels fatras.

Religion opposee à Superstition.

Reprehension faite au superstitieux.

Priuilege du dormir, decné aux superstitieux.

IIII. *Autre misere du superstitieux, qui redoute & fuit la Deité par lui imaginee, comme chose iniuste & inexorable, sans pouuoir trouuer repos nulle part.*

le tourmente: car la raison sommeille, & la peur veille tousiours, & iamais ne s'en E peut sauuer ni s'en defaire. LE Tyran Polycrates estoit redouté en Samos, Periander à Corinthe, mais nul ne les craignoit plus depuis qu'il venoit en vne ville franche, estant regie par gouuernement populaire: là où celui qui redoute l'empire des Dieux, comme vne tyrannie seuere & inexorable, où se retirera il? où s'enfuira-il? Quelle terre trouuera-il où il n'y ait point de Dieu? quelle mer? En quelle partie du monde pourras-tu deualler, pauure homme, ni te cacher pour t'asseurer que tu sois hors de la puissance des Dieux? Il y a loy pour les pauures esclaues qui sont si durement traictez de leur maistre, qu'ils n'esperent pas iamais en pouuoir obtenir liberté, qu'ils peuuent requerir d'estre vendus à vn autre, & changer de maistre qui leur soit plus doux & plus gracieux: mais la superstition ne nous donne point moien

1. Preuue, par la description du malheureux estat de tous ceux qui n'õt point la vraye Religion.

de changer de Dieux, & ne sauroit on trouuer espece de Dieux que le superstitieux ne craigne, attẽdu qu'il craint les Dieux tutelaires du pays, & les Dieux de la naissance: il redoute les Dieux salutaires & sauueurs, il tremble de frayeur quand il pense F à ceux à qui nous demandons richesse, abondance de biẽs, concorde, paix, heureux succes de nos dicts & de nos faits. Et puis ceux ci estiment qu'estre serf soit vne calamité grande, en disant,

C'est grand malheur à homme & femme d'estre
Serfs, mesmement de miserable maistre.

2. Seconde preuue, Les plus miserables du mõde sont moins miserables que le superstitieux.

& combien plus griefue & plus miserable seruitude estimez vous que souffrent ceux qui ne s'en peuuent fuir, qui ne peuuent euader, ni se departir & retirer? le serf a les autels, ausquels il peut recourir, & y a beaucoup de temples, de la franchise desquels on n'oseroit enleuer les voleurs mesmes: les ennemis qui s'enfuient apres vne deffaicte, s'ils peuuent embrasser vne statue des Dieux, ou se ietter dedans vne eglise, ils sont asseurez de leur vie: mais le superstitieux, ce que plus il fremit, que plus il craint & redoute, c'est ce en quoy mettent leur esperance ceux qui ont peur des plus cruelles peines que lon face souffrir aux hommes. Ne vous donnez pas peine de tirer par G force vn superstitieux hors des temples des Dieux, c'est là où plus aigrement il est affligé tourmenté.

V. *Le superstitieux imagine du mal apres la mort mesme.*

QV'EST il besoin de dire dauantage? la mort est fin de la vie à tous hommes, mais non pas de la superstition, car elle estend ses bornes & limites au dela de l'extremité de la vie, faisant sa peur plus longue que sa vie, & attachant à la mort vne imaginatiõ de maux immortels: & lors qu'elle acheue tous ses ennuis & trauaux, elle se persuade qu'elle en doiue commencer d'autres qui iamais n'acheueront: les profondes portes de ie ne say quel Pluton dieu des enfers, s'ouurent, les fleuues de feu cruel, & les creuses baricaues de la riuiere de Styx se descouurent, & se desploient des tenebres pleines de plusieurs apparitiõs d'ames & d'esprits, representans des figures horribles à voir & des voix piteuses à ouyr: des iuges, & des bourreaux, des abysmes & des cauernes creuses, pleines de toutes sortes de gehennes & de tourmẽs. Ainsi la miserable superstitiõ, pour craindre par trop, sans propos, ce qu'elle imagine estre mauuais, ne se dõne garde qu'elle se soumet à tous les maux du mõ- H de: & pour ne sauoir euiter de se passionner de la crainte des Dieux, elle se forge l'attẽte de maux ineuitables encore apres sa mort.

Il y a veritablemẽt des tourments indicibles apareillez aux superstitieux incredules & meschans, apres ceste vie: mais les hõmes bien instruits en la vraye religion sauent le remede certain pour en eschapper.

VI. *Il retourne à la comparaison de l'atheisme & de la superstition, & monstre que les atheistes sont moins malheureux que les superstitieux.*

L'IMPIETE de l'atheiste n'a rien de tout cela: il est bien vray que son ignorãce est bien malheureuse, & que c'est vne grãde calamité à l'ame que de mal voir, ou du tout estre aueugle, en si grandes & si dignes choses, aiant le principal & le plus clair de ses yeux estaint, qui est la conoissance de Dieu, mais au moins ceste crainte passiõnee, cest vlcere de conscience, ceste combustion d'esprit, & ceste seruile abiection, n'est point coniointe à son opiniõ. Platon escrit que la musique a esté donnee aux hommes par les Dieux, pour les rendre modestes, gracieux, & bien conditiõnez, non pas pour delices ni pour vne volupté, ni vn chatouillement d'oreilles, pource qu'il auient aucunefois à faute des Muses & des Graces, grande confusion & desordre es acords & consonances de l'ame qui

Musique pourquoi dõnee de Dieu aux hommes.

A se desbauche quelquefois outrageusement par intemperance, ou par nonchalance, & la musique suruenant là dessus, les rameine & les remet derechef tout doucement en leur ordre & en leur lieu: car, comme dit le poëte Pindare,

Odieuse aux meschans, côme le son des tabourins aux Tigres.

Ceux qui ne sont point des esleus
Du grand Iupiter bien-voulus,
Trouuent la voix melodieuse
Des muses mesmes odieuse.

voire & s'en aigrissent & courroucent comme lon dit que les Tigres, si on leur sonne des tabourins alentour d'elles, en entrent en fureur, & s'en tourmentent tant, que finalement elles s'en deschirent elles-mesmes. Il y a donc moins de mal en ceux qui par surdité, ou autre dureté & debilitation de l'ouye, n'ont aucune passion ne sentiment de la musique. C'estoit vn grand malheur à Tiresias de ne voir point ses enfans ni ses familiers, mais bien plus grief & plus grand fut-ce à Athamas & à B Agaue de penser, en les voiant, voir des lions, ou des cerfs: & quand Hercules deuint enragé, il lui eust mieux valu ne voir, ni ne sentir point ses enfans, que de faire à ceux qu'il aimoit plus au monde, ce qu'il eust seu executer à l'encontre de ses plus mortels ennemis. NE te semble-il pas maintenant, qu'il y ait vne semblable difference entre les atheistes & les superstitieux? les atheistes ne voient point les Dieux du tout, les superstitieux les voient autrement qu'il ne faut: les atheistes se persuadent qu'il n'y en a point nullement, les superstitieux estiment effroyable ce qui est benin, cruel comme vn tyran ce qui est doux comme vn pere, nous portant dommage ce qui a tout soin de nostre bien & profit, aspre & farouche en courroux ce qui est sans cholere: & puis ils adioustent foy à des fondeurs de bronze, à des tailleurs de pierre, & à des imagiers & mouleurs en cire, qui leur representent les Dieux auec semblances de corps humains, & les forment, les acoustrent, & les adorent tels: & cependant ils mesprisent les philosophes & les graues hommes de gouuerne C ment, qui preuuent & monstrent que la maiesté de Dieu est accompagnee de bonté, de magnanimité, de beneuolence & de soin de nostre bien, tellement qu'il en demeure aux vns vne priuation de tout sentiment, & vne mescreance des causes d'où procedent tous biens, & aux autres vne desfiance & vne crainte de ce qui ne fait que profiter & aider. Et en somme, l'impieté de l'atheiste est, ne sentir aucune passion enuers la diuinite, à faute d'entendre & de conoistre ce qui est souuerainement bon: & la superstition est vn amas de diuerses passions souspeçonnant que ce qui est bon de nature soit mauuais: car les superstitieux craignent les Dieux, & neantmoins recourent à eux: Ils les flattent, & leur disent iniures: Ils les prient, & les accusent. C'est chose commune aux hommes de n'estre iamais heureux en toutes choses, car comme dit Pindare parlant des Dieux;

Exemples prouuās que l'Atheiste est moins miserable que le superstitieux.

VII. *Difference entre les atheistes & superstitieux, pour monstrer lequel est le plus à deplorer.*

Quelle apprehension il faut auoir de la maiesté de Dieu.

Peinture de l'atheisme & de la superstition.

Description de la Deité, selon l'aprehensiō de Pindare.

Ceux-là ne sont ni à vieillesse,
Ni à maladiue foiblesse,
D *Ni à d'autres maux asseruis;*
Tousiours en liesse rauis;
Pour ne craindre point le passage
D'Acheron au bruiant riuage.

mais les passions & affaires des hommes sont entremeslez de diuers accidents & aventures, qui tournent tantost en vne sorte, & tantost en vne autre. VOIONS donc quel est l'atheiste premierement es choses qui auiennent outre son gré, & cōsiderons vn peu son affection & disposition en telles occurrences. S'il est au demeurant homme modeste & tēperé, il supportera sa fortune patiemment sans mot dire, & cerchera aide & confort de là où il pourra: mais s'il est vehement de nature, & qu'il porte impatiēment son malheur, il reiettera & fondera toutes ses plaintes & lamentations sur la fortune & casuelle auenture, & criera qu'il n'y a rien qui soit gou-

VIII. *Comment l'atheiste & le superstitieux se portent en leurs afflictiōs, & lequel des deux est le plus miserable.*

uerné par iustice ni par prouidence es choses humaines, ains que tout y va temerai- E
rement & confusement en perdition. Mais la façon du superstitieux n'est pas telle, car l'accident à lui suruenu sera le moindre de ses maux, ains demeurant assis sans prouuoir à rien, se bastira sur sa douleur d'autres afflictions grandes & griefues, & dont il ne se pourra deffaire, & se remplira lui-mesme de peurs, de frayeurs, de souspeçons, de troubles & pertubatiõs, s'attachant en toutes ses plaintes & lamentations à la prouidence diuine. Car il n'accuse de ses malheurs ni l'homme, ni la fortune, ni l'occasiõ, ni soy-mesme, ains attribue le tout à Dieu, & dit que c'est de là que lui descend & lui court sus vne influence celeste de tout malheur, preschant qu'il n'est pas hõme malheureux, mais haï & mal-voulu des Dieux, & qu'il est meritoirement puni, affligé, & tourmenté par la prouidence diuine. Si l'atheiste deuient malade, il discourt en lui-mesme, & se ramene en memoire s'il a point trop mangé, ou trop beu, ou s'il a point fait quelque autre desordre en son viure, s'il a point trauaillé excessiuement, ou s'il a point changé d'air qui lui fust familier, en autre fort estrãge & trop F
different du siẽ naturel. Et si d'auenture il lui est suruenu quelque desastre en matiere de gouuernemẽt de la chose publique, qu'il ait encouru quelque disgrace & mauuaise reputation enuers le peuple, ou s'il a esté calomnié enuers le prince, il en va recercher la cause en lui-mesme, & es choses qui sont à l'entour de lui,

Misere du superstitieux affligé, plus grande que de l'atheiste.

L'homme bien instruit acquiesce cõme il faut à la prouidence de Dieu, ignoree par le superstitieux.

L'atheiste ne regarde qu'aux causes secondes,

Où ay-ie esté, qu'ay-ie fait, ou deffait?
Qu'ay-ie oublié que ie deusse auoir fait?

Mais le superstitieux dira, que toute maladie de son corps, perte de biens, mort d'enfans, toute aduersité & toute malencontre en affaires de gouuernement, seront autant de coups de l'ire des Dieux, & d'assauts de la iustice diuine: tellement qu'il n'osera pas se secourir soy-mesme, ni destourner son malheur, ou bien remedier à son inconueniẽt, nõ pas mesmes s'y opposer, de peur qu'il ne semble se vouloir attacher à combatre contre les Dieux, ou leur resister quand ils le veulent chastier, en sorte que s'il est malade, il chassera hors de sa chãbre le medecin qui le viendra visiter: s'il G
est en deuil, il fera fermer sa porte au philosophe qui le viendra consoler & recõforter: Laisse moy mon ami, dira-il, payer la peine que i'ay meritee, meschant, malheureux & maudit homme, haï des Dieux & demi-dieux, que ie suis. On peut bien à vn homme qui ne croid point & ne se persuade point qu'il y ait de Dieu, qui au demeurant est outré de douleur, & se tourmente desesperement, lui essuyer la larme de l'œil, lui faire touzer ses cheueux, lui oster sa robbe de deuil. Mais le superstitieux, comment lui parlerez vous: commẽt lui donnerez-vous secours? Il sera en sa douleur dehors de sa maison, affublé d'vn sac, ou ceint sur les reins de quelques meschans haillons tous deschirez, souuent il se veautrera tout nud dedãs la fange, il confessera & declarera ie ne say quels pechez & fautes qu'il aura commises, comme qu'il aura beu ou mangé ceci ou cela, ou qu'il aura esté quelque part où Dieu lui defendoit d'aller: & s'il est le mieux qu'il sauroit estre pour superstitieux, & que sa superstition soit douce, pour le moins sera il en sa maison assis auec force sacrifices que lon H
fera autour de lui, force aspersions: & les vieilles qui lui viendront attacher & pendre au col, ne plus ne moins qu'à vn pau fiché, comme disoit Bion, tous les breuets & sorcelleries & sottises qu'elles auront en main. On lit que Tiribasus quãd les Perses le voulurent prendre prisonnier, mit la main à son cimeterre qui estoit fort & roide, & se defendit vaillamment: mais si tost qu'ils lui crierent & protesterent, que c'estoit par commission & commandement du Roy qu'ils le vouloient prendre, il ietta incontinent son espee, & bailla ses deux main à lier. N'est-ce pas chose du tout semblable à ce que nous disons: Les autres combattent à l'encontre des aduersitez, & repousẽt les afflictiõs, faisans tout ce qui est en eux pour les euader, & pour destourner ce qu'ils ne voudroient pas voir aduenir: mais le superstitieux ne veut escouter personne, ains dit en lui-mesme à par soy: ô miserable, tout ce malheur te vient de

Le superstitieux n'y regarde point, ni ne considere Dieu d'vn tel œil qu'il apartient.

A l'atheiste on peut estupcher la douleur, plus celle du superstitieux est maniee, plus elle se irrite.

Breuets pendus au col.

Par la consideratiõ du fait de Tiribazus, il monstre que l'atheiste taiche de se despestrer en quelque sorte: le superstitieux non.

A la prouidence diuine, & par le commandement de Dieu. Il reiette toute esperance, il s'abandonne lui-mesme, il fuit & repousse ceux qui le veulent secourir. IL Y a beaucoup de maux qui d'eux-mesmes sont mediocres, que les superstitieux rendent mortels. L'ancien Roy Midas estant troublé & fasché pour quelques songes qu'il auoit songez, à la fin il se desespera, tellement qu'il se fit volontairement mourir, en beuuant du sang de taureau: & Aristodemus Roy des Messeniens, en la guerre qu'il eut contre les Messeniens, estant auenu que les chiens hurlerent comme des loups, & que alentour de son autel domestique il estoit creu de l'herbe qui s'appelle chiédent, & que ses deuins lui dirent qu'ils redoutoient fort ces signes la, il en conceut en son cœur vne si grande tristesse, & en entra en si grãd desespoir, qu'il se desfit lui-mesme. Et eust à l'auenture mieux valu, que Nicias se fust ainsi deliuré de sa superstition, comme firent Midas & Aristodemus, que pour la crainte de l'ombre de l'eclipse de la lune, attẽdre que l'ennemi le vinst enueloper & enceindre tout à l'entour,

IX. Ayant conclu que le superstitieux est plus miserable que l'atheiste, il descrit plus particulierement ceste misere du superstitieux, en ce qu'il rend mortels & incurables les maux qui estoyent mediocres: ce qu'il prouue par exemples de Midas, d'Aristodemus, & de Nicias.

B & au bout du ieu tomber vif entre les mains de ses ennemis, qui le firent mourir honteusement auec quarante mille hommes Atheniens, qui furent ou mis à l'espee, ou pris prisonniers: car l'opposition de la terre se rencontrant diametralement entre la lune & le soleil, n'estoit pas à craindre ni à redouter en tẽps où il estoit besoin se seruir de ses pieds, mais bien estoiẽt dangereuses les tenebres de la superstition, de troubler & confondre le iugement de celui qui y estoit tombé, en temps mesmemẽt qui auoit plus besoin de bon sens & de bon entendement.

Item par cõsiderations prinses de ce que font

Les pilotes.

Desia la mer commence à se froncer
De pers sillons, & à se courroucer:
Desia la nue alentour enuironne
Le haut des monts de venteuse couronne,
En se leuant tout droite contre mont.

C Cela est vn signe de tempeste: ce que voyant le bon pilote, prie bien aux Dieux de lui faire la grace d'en eschapper, & inuoque à son aide ceux que lon appelle Salutaires, mais cependant, en faisant ses prieres, il prend en main le timon, il baisse l'antenne, & tasche, en amenãt la maistresse voile, à se ietter hors de la mer tenebreuse. Hesiode commande, auant que le laboureur commence à labourer ou semer,

Les laboureurs.

Faire ses vœus à Iupiter terrestre,
Et à Ceres la deesse champestre,

mais c'est en aiant la main sur le manche de la charrue. Et Homere fait que Aiax, estant sur le poinct de combatre teste à teste contre Hector, admoneste les Grecs de faire priere aux Dieux pour lui, mais que cependant qu'ils prient, lui s'arme tresbien de toutes pieces: & Agamemnon apres auoir recommandé aux soudards Grecs,

Les guerriers.

Iliad. liu. 2. & 7.

Chascun sa lance aiguise & tiene preste,
Et son escu ainsi qu'il faut apreste: alors il requiert à Iupiter,
D *O Iupiter, donne moy ceste grace,*
Que de Priam la cité ie terrace.

Car Dieu est esperance de vertu, non pas excuse de lascheté. Mais les Iuifs, estant la solennité de leurs grands sabbats, combien que les ennemis plantassent les eschelles & gaignassent leurs murailles, demeurerẽt assis en robbe de dueil en leurs maisons, & ne s'en leuerẽt iamais de leurs sieges, ains demeurerent liez & enueloppez en leur superstition comme dedans vne seinne. VOILA quelle est la superstition es occurrences des temps & afaires qui ne succedent pas à gré, ains au rebours de nostre volõté, c'est à dire en aduersité: mais elle n'est de riẽ meilleure que l'atheisme es succes qui auienent en souhait & en prosperité. Il n'est rien si ioyeux entre les hommes, que les solennitez des festes, & les festins qui se font es sacrifices pres des temples, les confrairies où lon est purifié de ses peschez, & ceremonies du seruice des Dieux, où lon les prie & les adore. Or considerez quel est l'Atheiste en ces endroits là, il se rira

Calomnie contre les Iuifs.

X. Misere des Superstitieux en la prosperité.

L'atheiste se rit & se mocque à l'aise des ceremonies du superstitieux.

d'vn ris furieux, &, comme lon dit cõmunement, Sardonien, de voir les choses que lon y fait, & quelquefois dira tout bas en l'oreille de ses plus familiers qui seront à l'entour de lui, Ceux-la sont bien hors du sens & enragez, qui estiment que telles choses soient agreables aux Dieux: au reste il n'aura mal du monde. Mais le superstitieux voudroit bien, & ne peut, se resiouir, ni prendre plaisir, & est son ame comme la ville que descrit Sophocles, E

Au contraire le superstitieux tremble parmi toutes ses fol les deuotions.

Pleine de chants, parfums, encensemens:
Pleine de pleurs & de gemissemens.

Il pallit de peur, & a sur sa teste vn chapeau de fleurs: il sacrifie, & tremble de crainte: il fait sa priere d'vne voix tremblante: il met de l'encens dedans le feu, & la main lui bransle: & brief, il rend le dire de Pythagoras inepte & vain, lequel souloit dire, que nous sommes lors plus gens de bien, quand nous allons deuers les Dieux: car c'est alors que les superstitieux sont plus miserables & plus malheureux, quand ils entrent dedans les temples & sanctuaires des Dieux, comme si c'estoient des cauernes d'ours, F ou des trous de dragons, ou des creux des monstres marins. C'EST pourquoy ie m'esmerueille de ceux qui appellent la mescreance & le peché des Atheistes, impieté, & non pas la superstition. Et toutefois Anaxagoras fut accusé d'impieté pour autant qu'il auoit dit, que le Soleil estoit vne pierre, & iamais hõme n'appella les Cimmeriés impieux, pource qu'ils estimẽt qu'il n'y ait point totalement de Soleil. Que me dis-tu? celui qui estimera qu'il n'y ait point de Dieux, sera tenu pour impieux & excommunié, & celui qui estime qu'il y en ait de tels comme le superstitieux les iuge, n'a il pas des opiniõs beaucoup plus impieuses & plus meschantes? Quant à moy i'aimerois mieux que les hommes dissent de moy, que Plutarque ne fut iamais ni n'est point aucunement, que s'ils disoient, Plutarque est vn homme inconstant, variable, cholere, & vindicatif pour la moindre occasion du monde, despit & chagrin. Si vous conuiez les autres à souper, & que vous le laissiez: si estant empesché vous ne venez au deuant de lui à la porte: si vous failliez à le saluër, il vous mangera le corps, G en vous mordant à belles dents, il prẽdra vn vostre petit enfant, & le vous gehennera, il aura quelque mauuaise beste sauuage qu'il enuoyera dedãs vos terres, & gastera tous vos fruits. Le musicien Timotheus chãtoit vn iour en plein theatre à Athenes les louanges de Diane, en l'appellant, comme font les poetes, furieuse, forcenee, transportee, enragee. Et Cinesias vn autre ioueur d'instrumens se leuant d'entre les spectateurs, lui dit tout haut, Que pleust aux Dieux que tu eusses vne telle fille: & neantmoins les superstitieux estiment de semblables choses, voire encore pires, de Diane, A la miene volonté que tu entrasses, soit que tu vinsses de faire pendre quelqu'vn, ou de tyranniser femmes grosses en trauail d'enfant, ou d'en faire auorter, encore toute souillee de sang, ou des carrefours, tirant apres toy tes purifications, acõpagnee du malin esprit. Et si n'ont de rien meilleur sentimẽt, ni plus honneste iugement d'Apollo, de Iuno, ni de Venus, pource qu'ils les craignent & redoutẽt tous. Et neantmoins, quelle iniure plus outrageuse auoit dite Niobe de Latone, que cela que la superstition persuade aux fols d'elle? c'est à sauoir qu'elle estant irritee des paroles outrageuses que Niobe lui auoit dites, lui fit tuer à coups de flesches six fils & six filles, ia tous estans de aage de marier, tant elle estoit insatiable des maux d'autrui, & irreconciliable. Car quand bien il seroit ainsi, que celle Deesse eust de la cholere, qu'elle haist les meschans, & qu'elle fust marrie d'ouir mal dire de soy, & qu'elle ne se fust pas plustost mocquee de la sottise & ignorance humaine, ains s'en fust courroucee, plus tost eust elle deu descocher ses flesches sur ceux qui vont faussement mettant en auant qu'elle soit si amerement vindicatiue, & qui vont disant & escriuant telles choses d'elle. Nous abominons & detestons la cruauté d'Hecuba, comme estant barbare & bestiale, quand elle dit au dernier liure de l'Iliade, H

Quelle est la Deité imaginee par les superstitieux.

x I. Par quels argumens il prouue que le superstitieux est plus à deplorer que l'atheiste.

Pource qu'il attribue à ses Dieux choses pires que s'il les abolissoit tout à fait.

Exemples es superstitieux payens à l'endroit de leurs Dieux.

Amplification de ceste misere du superstitieux.

Ie mangerois volontiers sa fressure,

A belles

A *A belles dents, sans lascher la morsure.*

& les superstitieux estiment que la deesse de Syrie, si quelqu'vn mange des enchois ou des mandoles, qu'elle lui mange le gras des iambes, elle lui emplit le corps d'vlceres, & lui fait pourrir le foye. Comment, si c'est meschamment fait de mesdire des Dieux, ne sera ce pas aussi meschamment fait d'en mal penser & mal estimer? veu mesmemẽt que c'est l'opinion de l'iniuriant, qui fait reputer sa parole iniurieuse: car nous ne detestons l'iniure que pour autant qu'elle est signe d'vne maligne volonté, & reputons nos ennemis ceux qui disent mal de nous comme gens ausquels il ne nous faut pas fier, & qui ont enuie de nous mal faire. Voiez quel iugemẽt les superstitieux ont des Dieux, quãd ils les estiment estourdis, desloyaux, muables, vindicatifs, cruels, chagrins & choleres: dont il s'ensuit necessairement qu'ils les haissent, & qu'ils les craignent, & ne peut estre autremẽt, puis qu'ils se persuadent que les plus grands maux qu'ils ayent oncques enduré par le passé, & qu'ils soient B encore pour endurer à l'auenir, leur sont arriuez par eux: & s'il est ainsi qu'ils les hayssent & qu'ils les craignent, ils sont donc leurs ennemis: & si ne faut pas trouuer estrange qu'ils les prient, qu'ils les adorent, qu'ils leur sacrifient, & qu'ils ne bougent ordinairement des Eglises: car nous voyons que lon fait la reuerence aux tyrans, on les saluë, on leur fait la cour, on erige en leur hõneur des statues d'or ou d'argẽt, mais cependant on ne laisse pas à les hair de mort secrettement, bien qu'on sacrifie en apparence pour eux. Hermolaus faisoit la cour à Alexandre, Pausanias estoit l'vn des garde-corps de Philippus, & Chæreas de Caius: mais chascun de ceux la en allant apres eux disoit en soy-mesme

Conclusion par forme interrogation.

XII. *Autre argument de l'extreme misere du superstitieux, à sauoir qu'il est ennemi de la deité, d'vne façon plus deplorable que l'atheiste.*

Pourquoy les superstitieux font tãt de caresses à leurs idóles.

Certainement si i'auois la puissance
De toy tyran ie ferois la vengeance.

Ainsi l'atheiste pense qu'il n'y ait point de Dieux, & le superstitieux veut qu'il n'y en ait point, mais il le croit pourtant mal-gré luy, dautant qu'il a peur de mourir: mais s'il pouuoit, comme Tantalus sortir de dessous ceste grosse pierre qu'il lui pend sur C la teste, aussi lui se descharger de ceste peur qui ne le presse pas moins, il aimeroit biẽ cherement, & trouueroit bien-heureuse la disposition & condition de l'atheiste, comme vne franchise & liberté. Or maintenant l'atheiste ne tient rien du monde de la superstition, & au contraire le superstitieux de volonté estant atheiste, est plus couard & plus foible que de pouuoir croire & se persuader des Dieux ce qu'il voudroit biẽ. Et puis l'atheiste ne donne iamais cause ni occasion de naistre à la superstition, là où la superstition donne commencement à l'atheisme, & puis quand il est né, encore lui donne elle excuse, nõ pas vraye ni honneste, mais au moins qui luy sert de quelque couleur & couuerture: car les sages hommes anciens voians qu'il n'y auoit rien que lon seust reprendre au ciel, ni negligence, ou desordre & confusion quelconque au mouuement des astres, ni aux saisons de l'annee, ni à leurs reuolutions, ni au cours du Soleil alentour de la terre, qui est la cause du iour & de la nuict, D ou à la nourriture des animaux, & generation des fruits annuels de la terre, pour ces considerations & autres semblables, ils ont à bon droit condamné de tout poinct l'impieté des atheistes. Mais les faits & œuures de la superstition, ses passions dignes de mocquerie, ses parolles & ses mouuemens, ses charmes & sorcelleries, ses courses çà & là, ses battemens de tabourins, ses impures purifications, ses ordes & salles sanctifications, ses barbares & illicites corrections, deschiremens & laceratiõs du corps, toutes ces choses la donnent occasion à aucuns de dire, qu'il est meilleur qu'il n'y ait du tout point de Dieux, que qu'il y en ait qui reçoiuent ou approuuent tous ces abus là, ne qui y prenent plaisir, ne qui soient si outrageux, qui se courroucent de si peu de chose, ne si mal-aisez à appaiser. N'eust-il pas esté meilleur pour ces Gaulois ou Tartares là du tẽps iadis, de n'auoir iamais eu aucun pensement ni imaginatiõ, ni lecture ou conoissãce des Dieux, que de pẽser qu'il y en eust qui se

L'atheiste ne veut point estre superstitieux: au contraire le superstitieux voudroit bien estre atheiste.

XIII. *Troisiesme argument, la superstition engendre l'atheisme: dõt il s'ensuit que l'atheiste est moins miserable que le superstitieux.*

Atheistes comment rembarrez par les payens.

Faits & œuures de la superstition.

XIIII. *Exemples horribles de la misere du superstitieux, en ce que*

pour satisfaire à la deité par luy forgee il abolit toute iustice & humanité, tesmoins les Gaulois, Tartares & Carthaginois.

delectassent de sang humain respãdu, ni de croire que le plus sainct & le plus parfait sacrifice fust de couper la gorge à des hõmes? N'eust-il pas mieux valu pour les Carthaginois qu'aians eu Critias ou Diagoras pour legislateurs des le commencement, ils eussent estimé qu'il n'y eust eu ne Dieux ne diables au monde, que de sacrifier à Saturne ce qu'ils lui sacrifioient, non pas, comme dit Empedocles reprenant ceux qui immolent des animaux aux Dieux, E

Le pere mesme entre ses mains leuant
Son propre fils en autre corps viuant,
Changé de forme aux celestes l'immole,
Faisant ses vœus, tant il a teste folle:

Aueuglement horrible des Carthaginois.

mais sachans, conoissans & voians, eux mesmes immoloient leurs propres enfans, & ceux qui n'en auoient point en achetoient des pauures, comme si c'eussent esté des agneaux, ou des cheureaux, & faloit que la mere propre qui les auoit vendus, assistast au sacrifice, sans monstrer apparence quelconque de s'esmouuoir à pitié, & sans plorer ne souspirer, autrement elle perdoit le pris & l'argent de son fils, & neantmoins son enfant ne laissoit pas pour cela d'estre sacrifié: dauantage à l'entour de la statue à qui se faisoit ce sacrifice, tout estoit plein de ioueurs de flustes, de hauboïs, & de tabourins, afin que l'on n'ouist point le cri de l'enfant. Or si des diables ou des geans, aians chassé les Dieux, auoient vsurpé l'empire & la seigneurie de ce mõde, de quels autres sacrifices se resiouïroient ils, ne quelles autres offrandes pourroiẽt ils demander aux hommes? Amestris la mere du Roy Xerxes, enfouit en terre douze hommes viuans, dont elle faisoit offrande à Pluton, pour cuider alonger sa vie, combien que Platon die, que ce Dieu Pluton estant humain, sage & riche & retenant les ames par douces paroles, & gracieuses remonstrances, en a esté appellé par les Grecs, Ades, qui vaut autant à dire comme plaisant. Et Xenophanes voiant que les Egyptiens se batoient & frappoient leurs poitrines en leurs festes, & se lamentoient es iours de leurs solennitez, les admonesta bien pertinemment. Mes amis, si ceux-ci dont vous solennisez les festes sont Dieux, ne les lamentez point: & s'ils sont hommes, ne leur sacrifiez point. MAIS il n'y a rien si plein de toutes sortes d'erreurs, il n'y a maladie si meslee de diuerses passions & contraires opinions & repugnantes les vnes aux autres, comme est celle de la superstition: pourtant la faut il fuir, mais que ce soit seurement & vtilement, non pas comme ceux qui fuyent la surprise des brigans ou des bestes cruelles & sauuages, ou le feu, qui sont si esperdus & si trãsportez de frayeur, qu'ils ne sauent qu'ils font, ne là où ils vont, & en fuyant ainsi follement & indiscrettement, se vont ietter en des destours, où ils rencontrent des abysmes de baricaues, & des precipices de roches coupees. Aussi y en a il qui fuyans la superstition, se vont ruer & precipiter en la rude & pierreuse impieté de l'atheisme, en sautant par dessus la vraye Religion, qui est assise au milieu entre les deux.

Le superstitieux fait de la Deité vn diable, qui est le 4. argument pour preuue que l'atheiste est moins miserable.

Plaisant trait de Xenophanes contre les Egyptiens.

XV. Conclusion, exhortant de fuir tellement vne extremité qu'on ne tombe pas en l'autre, ains qu'on tiene le milieu: c'est à dire, que lon doit se destourner de la superstition & de l'atheisme, pour adherer à la vraye Religion.

F

G

H

Du bannissement, ou de l'exil.

SOMMAIRE.

IL n'y a homme, tant bien acommodé soit il au monde, qui puisse prometre vn estat paisible & asseuré pour tout le cours de sa vie: mais, selon qu'il plait à l'eternelle & sage Prouidence (qui gouuerne toutes choses) chastier nos fautes, ou esprouuer nostre constance, il faut en temps calme se preparer à la tempeste, & n'attendre pas le milieu du danger pour pouruoir à sa seureté, ains de bonne heure se munir de ce dont on aura besoin en tous accidens.

A *accidens. Icy noſtre auteur, voulant conſoler & fortifier vn de ſes amis angoiſſé à cauſe de quelque banniſſement, monſtre par tout ſon diſcours que la vertu nous rend bien heureux en tous lieux, & qu'il n'y a rien que le vice qui nous incommode. Quant à ce qu'il deduit en particulier, premieremẽt il traite de quels amis nous auons beſoin en affliction, & commẽt nous deuõs lors ſeruir à nous-meſmes, adiouſtant pour le regard de l'exil, que lon doit auant toutes choſes prendre garde aux biens dont on iouit durant iceluy, & les oppoſer à l'ennui preſent. En apres, il prouue par diuerſes raiſons que le banniſſement n'eſt pas mauuais en ſoy, deſcouure l'imprudẽce & miſere de ceux qui ſe attachent trop à vn pays, monſtre par exemples notables, que le ſage peut eſtre à ſon aiſe par tout: que l'habitation en pays eſtrange & eſtroit ſert d'ordinaire beaucoup plus qu'elle ne nuiſt: que la region de grande eſtendue ne rend pas l'homme plus heureux, au contraire qu'eſtre enclos & ſerré apporte plus de commoditez, & que c'eſt vne vie non vie de tracaſſer ſans arreſt. Apres auoir enrichi ce que deſſus de pluſieurs belles ſimilitudes & inductions, il conſole ceux qui ſont forclos de quelque ville ou prouince, refute par bons argumens certains qui tienent le banniſſement pour vne note d'infamie, monſtre qu'il n'y a que le vice qui reduiſe l'homme à vne condition deplorable: concluant par*
B *les exemples d'Anaxagoras & de Socrates, que ni la priſon ni la mort ne peuuent aſſeruir ni rendre miſerable celuy qui aime la vertu, comme à l'oppoſite il fait voir en Phaeton & Icarus, que les vicieux tombent touſiours, quelque part qu'ils ſoient, en treſgrieues calamitez, par leur propre audace & folie.*

ENTRE les propos, ne plus ne moins qu'entre les amis, les meilleurs & les plus certains ſont ceux qui nous aſſiſtent en nos aduerſitez, non point inutilement, mais pour nous aider & ſecourir: car il y en a beaucoup qui ſe preſentent, & qui parlent à nous quãd il nous eſt auenu quelque malencontre, mais c'eſt ſans profit ou pluſtoſt auec dommage,
C ne plus ne moins que ceux qui ne ſont pas aſſez exercitez à plonger, en cuidant ſecourir ceux qui ſe noient, eſtãs embraſſez par eux, ſõt eux meſmes tirez à fond. Or faut-il que les propos & raiſons qui vienẽt des amis & de ceux qui veulent profiter, ſoient à la conſolation de l'affligé, non pas à la iuſtification de ce qui afflige: car nous n'auons pas beſoin de perſonnes qui pleurent ne qui lamentent auec nous en nos tribulatiõs, comme fait ordinairement l'aſſemblee des chorus es tragedies, ains auons beſoin d'hommes qui parlent à nous franchement, & qui nous remonſtrent, que ſe contriſter, affliger, & abaiſſer ſoy-meſme, non ſeulement eſt inutile en toute choſe, & procede de vanité & de folie: mais là où les afaires meſmes, qui les fait biẽ prẽdre & manier auec raiſon, & les deſcouurir tels qu'ils ſont, nous donnent occaſion de dire;

1. De quels amis nous auons beſoin en temps d'affliction, & commẽt nous deuons lors gouuerner nous-meſmes.

Comparaiſon.

Les bons amis n'affligent pas l'affligé, ains le conſolẽt, le remonſtrent & parlent franchement.

Tu n'as dequoy aucunement te plaindre,
Si tu ne veux le ſimuler & faindre,

D Ce ſeroit à nous trop grande ſimpleſſe ſi nous ne demandions au moins à noſtre chair, que c'eſt qu'elle a, & à noſtre ame, ſi pour le malheur auenu en elle en eſt deuenue pire, ains qu'il nous faluſt auoir des eſtrangers, qui nous enſeignaſſent noſtre mal & douleur, en plorant & ſe lamentant auec nous. Et pourtant quand nous ſommes à part ſeuls, nous deuons examiner noſtre cœur ſur tous & chaſcuns des mauuais accidens, comme ſi c'eſtoient fardeaux: car le corps eſt agraué ſeulement par la peſanteur du fardeau qu'on lui charge, mais l'ame bien ſouuent d'elle meſme adiouſte la peſanteur aux afaires. La pierre de ſa nature eſt dure, la glace de ſa nature eſt froide, & n'apportẽt pas de dehors caſuellement, l'vne la dureté, ni l'autre la froideur glacee: mais les banniſſemens, les rebuts & pertes d'honneurs, comme au contraire auſſi les honneurs, les magiſtrats & les preeminẽces, qui ont puiſſance de nous reſiouir ou attriſter, ſelon la meſure, non de leur propre nature, mais de noſtre iugement, vn chaſcun ſe les rend ou peſans, ou legers, & faciles à porter: & au contraire;

De quelle moderation il nous cõuient vſer de noſtre part en aduerſité: ce qui ſert d'inſinuation & d'entree aux remedes que l'auteur veut propoſer & preſenter à ſon ami en l'affliction particuliere, aſſauoir le banniſſement.

d'où vient que Polynices respond ainsi à la demande qui luy est faite par sa mere, E

Euripide en la tragedie des Pheniciennes.

Quoy donc, est il vn grand mal arriué,
A qui se void de son pays priué? Polynices,
Ouy tresgrand, & en experience
Plus qu'exprimer ne sauroit eloquence.

L'ambition ne trauaille point Alcman: cause aussi, qu'il tient autre langage que Polynice.

Mais au contraire Alcman, ainsi comme dit celui qui a fait cest epigramme,

Sardis estoit iadis la demeurance
De mes parens, là où ie pris naissance,
Et fus nourri, appellé Macelas,
A la façon du pays, où Celsas:
Robbe & ioyaux de fin or ie portoye,
Et le plaisant tabourin ie battoye:
Mais maintenant Alcman ie suis nommé,
L'vn des bourgeois de Sparte renommé, F
Aiant apris les Muses de la Grece,
Qui m'ont rendu en gloire & alaigresse,
Plus triomphant que ne fut onc Cyges,
Ni le tyran qui eut nom Dascyles.

II. Entrant en matiere, il dit que pour trouuer bon remede contre le bannissement, lon doit considerer les biens dont on iouit en pays estranger: esclaircissant cela par plaisantes comparaisons des viandes & couleurs.

Car l'opinion rend vne mesme chose à l'vn vtile, cõme bonne mõnoye qui a cours, & à l'autre inutile. MAIS supposons que l'exil & bannissement soit chose grieue à supporter, comme plusieurs le disent & le chantent: aussi y a-il entre les choses que lon mange quelques vnes qui sont ameres ou aigres, & qui poignent le sentiment, mais en les meslant parmi quelques vnes des douces & gracieuses, nous leur ostons ce qu'elles ont de desagreable à la nature: aussi y a il des couleurs qui offensent la veuë, tellement qu'elle s'en esblouit & s'en trouble, tant elles sont esclattantes, aspres & brillantes. Si donc pour remedier à la dureté malaisee de telles couleurs, G nous auons inuẽté d'y mesler de l'ombre, ou bien nous destournons nos yeux à regarder quelque couleur verdoyante & delectable: le mesme pourrons nous aussi semblablement faire des sinistres accidens de la fortune, en meslant parmi les bonnes & desirables qualitez qui sont en toy maintenant, abondance de biens, nombre d'amis, repos d'afaires, n'auoir besoin de chose quelconque necessaire à la vie humaine. Ie ne pense pas qu'il y ait Sardianien qui n'aimast mieux, & ne fust plus content, d'auoir les biens que tu as, voire en exil, & hors de sa maison, en pays estranger, que comme les ouystres, qui sont collez & attachez à leurs coquilles, n'auoir autre bien que de iouir en paix, sans fascherie, de ce qu'il a en sa maison. NE plus ne moins donc, qu'en certaine Comedie il y a quelqu'vn qui admoneste son ami estant tombé en aduersité, d'auoir bõ courage, & de combatre la fortune, & l'autre lui demande, En quelle maniere? Il lui respond, En philosophe, c'est à dire en homme sage, armé de patience. Aussi nous maintenãt en ceste aduersité combatons-la de la patience, ainsi qu'il apartient à homme sage: car cõment est-ce que nous nous defendons de la pluie? comment est-ce que nous nous vengeons de la bise? En cerchant H le feu, en nous mettant dedans vne estuue, en faisant prouision de robbe & de couuerture: nous ne demeurons pas assis à nous mouiller à loisir quand il pleut, ni ne plorons pas sans nous mettre au couuert & à l'abri: aussi en ce qui s'offre presentement, as tu moien, plus que nul autre, de refaire & reschauffer ceste partie de ta vie, qui semble vn peu refroidie, attendu que tu n'as besoin quelcõque de tous autres secours, prouueu que tu en vueilles vser par raison. Car les ventouses que les medecins appliquẽt, tirans du corps humain ce qu'il y a de plus mauuais sang, allegent & conseruent au reste le demeurant: mais les hommes chagrins de nature, hargneux & suiets à se plaindre continuellemẽt, à force de ramasser tousiours en leur entendement ce qu'il y a de plus mauuais en leur fortune, & de le rememorer souuẽt, en s'attachãt ordinai-

III. Secondement il faut s'armer de patience, & opposer au mal ce qui reste de bien en nostre vie, ruinant vn contraire par l'autre.

Similitude à ce propos.

Autre similitude.

Les hommes n'ont que le mal qu'ils se donnent.

A ordinairemẽt à leurs ennemis, se rẽdent inutile cela mesme qui est utile, & au temps qu'il peut le plus profiter: car les deux tonneaux qu'Homere dit estre au ciel pleins des destinees des hommes, l'vn des bonnes, & l'autre des mauuaises, ce n'est pas Iupiter qui seant en son throne les distribue, & qui enuoye aux vns des auẽtures douces, & tousiours meslees de quelque bien, & aux autres, par maniere de dire, des ruisseaux continuels de pures miseres & maux: mais entre nous, ceux qui sont sages, & qui ont bon entendement, espuisent de leurs bonnes auentures ce qu'il y peut auoir de mauuais meslé parmi, & par ce moyen rẽdent la vie plus ioyeuse & plus aisee à aualler, en maniere de dire: là où au contraire vous diriez que la plus part des hommes passent leurs fortunes par vne couloire, aux trous de laquelle s'attachent & s'arrestent les mauuaises, & les bonnes s'escoulent à trauers. Pourtant faut-il, encore que nous soyons tombez en quelque inconuenient, qui à la verité soit mauuais & fascheux, induire par dessus quelque resiouissance & quelque gayeté de ce B que nous auons d'ailleurs, & qui nous demeure de bien, en rabotant & polissant, s'il faut ainsi parler, ce qui est rude & aspre, par ce qui est doux & gracieux.

Iliad. liu. 24.

Exposition du passage d'Homere, pour preuenir l'obiection des Stoiques touchant la prouidẽce & la destinee fatale.

Iniquité de la plus part des hõmes encõtre eux mesmes.

Mais quant aux accidens qui de leur nature n'ont rien de mauuais, & où tout ce qui nous trauaille est entierement feint & controuué par vne vaine opinion & folle imagination, il faut faire comme nous faisons aux petis enfans qui craignent les masques, nous les leur approchons de pres, & les manions deuant eux, tant que nous les acoustumons à n'en faire plus de conte: aussi en y touchant de pres, & y arrestant le discours de nostre entendement à le bien considerer, & descouurir ce qu'il y a de fausse apparence, de vanité & de fainte tragedie, comme est l'accident qui de present t'est arriué, d'estre banni de ton pays, selon l'erreur de la commune opinion. Car par nature il n'y a point de pays distingué, non plus que de maison, ni d'heritage, ni de boutique de serrurier ou de chirurgien, cõme disoit Ariston: ains est chascune de ces choses-là, ou plustost s'appelle & s'estime propre à celui qui y habite & C qui s'en sert: car l'homme, ainsi que disoit Platon, n'est pas vne plante terrestre qui ait les racines fichees en terre, ne qui soit immobile, ains est celeste, la teste en estant la racine, de laquelle le corps s'esleue droit contremont deuers le ciel. Voila pourquoy Hercules disoit en vne Tragedie,

IIII. Par vne belle similitude il monstre commẽt nous deuons supporter les accidens qui de leur nature n'ont rien de mauuais, & que l'exil doit estre mis en ce rãg.

1. Pource qu'il n'y a point de pays distingué pour personne, ains l'hõme (qui est vne plante diuine) doit en general s'apeller habitant du monde.

Quoy qu'on me face Argien ou Thebain,
Point ne me vante estre de lieu certain,
Toute cité de Grece est ma patrie.

Tesmoin Hercules.

Mais Socrates disoit encore mieux, qu'il ne pensoit estre ni d'Athenes, ni de la Grece, mais du monde, comme qui diroit Rhodien ou Corinthien, d'autant qu'il ne se seroit enfermé dedans les limites des promontoires de Sunium ou de Tænarus, ou des montagnes Ceraunienes:

Tesmoin Socrates.

Vois tu ce haut infini firmament,
Qui en son sein liquide fermement
D *Tient la rondeur de la terre embrassee?*

Ce sont les bornes de nostre pays, & n'y a nul qui au dedãs d'icelles se doiue estimer banni, ni pelerin ou estranger: là où il y a vn mesme feu, vne mesme eau, vn mesme air, mesmes magistrats, mesmes gouuerneurs, & mesmes presidens, le Soleil, la Lune, l'estoile du iour, mesmes loix pour tous, sous vn mesme ordre, & sous vne mesme conduite, le solstice d'hyuer, le solstice d'esté, l'æquinocce, les Pleiades, l'estoile d'Arcturus, la saison de semer, la saison de planter, vn mesme Roy mesme Prince de tout ce qui est, Dieu, aiant en sa main le commencement, le milieu, & la fin de tout l'vniuers, marchant droitement, & se promenant par tout, selon nature, tousiours acompagné de droiture & de iustice, qui venge ceux qui transgressent aucun poinct de la loy diuine, de laquelle nous autres vsons enuers tous autres hommes, comme enuers nos citoyens. Mais que tu n'habites point en la ville de Sardis, cela

2. Pource que quelque part que nous soyons nous iouissõs des principaux biens aussi biẽ que ceux qui sont es autres contrees.

Premiere responce à l'obiection commune. Que lõ n'habite plus en tel ou tel lieu.

n'eſt rien : car auſſi tous les Atheniens n'habitent pas au bourg de Colyttus, ni tous E les Corinthiens en la rue du Cranium, ni tous les Laconiés en la villette de Pittane.

Seconde reſponſe à la meſme obiectió.

Eſt-ce à dire que tous les Atheniens qui paſſerent de la ville de Melite en celle de Dromide fuſſent tous eſtrangers, ou bien ſans pays, attendu que là ils ſolennizét encore le mois de leur traſmigration, & y font vn ſolennel ſacrifice qu'ils appellét Metagitnia, en memoire de leur tranſition à autre voiſinage, qu'ils receurent fort aiſeement, en ioye, & auec contentement? Ie croy que tu ne le voudrois pas dire. Quelle partie donc de la terre habitable, ou bien de l'vniuerſelle, eſt loin l'vne de l'autre, veu que les Mathematiciens preuuent & demóſtrent par raiſon, que le total d'icelle ne tient lieu que d'vn poinct qui n'a nulle dimention au regard du firmament.

V. Impudence de ceux qui au lieu de s'attribuer les choſes & les eſtimer propres à eux, en quittent l'vſage pour s'eſtre trop attachez à quelque pays ou autre commodité particuliere.

MAIS nous, cóme des fourmis chaſſez hors de leur fourmiliere, où des abeilles iettees hors de leur ruche, nous deſconfortons & nous trouuons tous eſtranges, par ce que nous ne ſauós pas nous attribuer & eſtimer propres à nous toutes choſes, cóme elles le ſont, combien que nous nous mocquions ordinairement de la ſottiſe de F ceux qui diſent que la Lune d'Athenes ſoit meilleure que celle de Corinthe : & cependant nous ſommes en meſme erreur de iugement, quand eſtans hors du lieu de noſtre demeurance nous meſconoiſſons la terre, la mer, l'air & le ciel, comme eſtans autres & tous differens que ceux que nous auons acouſtumez. Car la nature nous laiſſe aller par le móde tous libres & deſliez, mais nous meſmes nous lions, nous emprisonnons & emmurós, en nous eſtraingant & reduiſant à peu de petite & eſtroite place.

Preuues de ceſte impudence, en ce que telles gens apres auoir condáne ceux qui eſtiment la Lune d'Athenes meilleure que celle de Corinthe, & la curieuſe ceremonie des Rois de Perſe, regrettét vne riuiere, vne montagne, vn pays, vn air, dót ils ſont eſloignez comme s'il n'y en auoit point d'autre ailleurs pour eux.

Et puis nous nous mocquons des Rois de Perſe, de ce qu'ils ne boiuent iamais autre eau que de celle de la riuiere de Choaſpes, & par ceſte maniere de faire ſe rendent toute la terre habitable, au demeurant ſterile d'eau pour eux : & quand nous ſommes remuez de lieu à autre, regrettant ou la riuiere de Cephiſus, ou celle d'Eurotas, ou la montagne de Taugetus, ou de Parnaſſus, nous nous rendons tout le demeurant de la terre inhabitable, comme vn deſert où il n'y ait point de ville pour nous. Et au contraire quelques Egyptiens par vne cholere, ou trop grande dure- G té de leur Roy, s'eſtans tranſportez en Ethiopie, comme leurs parens & amis les priaſſent & admonneſtaſſent de s'en retourner vers leurs femmes & leurs enfans, en deſcouurant leurs parties naturelles vn peu bien effrontement, ils reſpondirent qu'ils n'auroient point de faute de femmes ni d'enfans, tant qu'ils auroient ces outils là quand & eux : mais on peut bien plus honneſtement & plus grauement dire, que celui auquel en lieu qu'il ſoit ne defaut commodité des choſes qui lui ſont neceſſaires pour la vie, là ne pourroit-on dire que celui la ſoit hors de ſon pays, ſans ville, ni ſans feu, ne lieu, ne qu'il y ſoit eſtráger, prouueu qu'il ait l'œil & l'entendemét à cela qui le gouuerne, & lui ſerue comme d'vne anchre, à fin qu'il ſe puiſſe ſeruir de tout port, & de tout haure où il abordera : car quand on a perdu ſes biens, il n'eſt pas facile de ſoudainement en ramaſſer d'autres.

VI. Que le ſage peut s'accómoder en tout pays : auec beaux exemples & apophtegmes à ce propos.

MAIS toute ville eſt le pays de celui qui s'en ſait bien ſeruir, & qui a des racines qui puiſſent viure & ſe nourrir par tout, & prendre pied en tout lieu telles que les auoit Themiſtocles, ou Demetrius le Phale- H rié, lequel apres auoir eſté báni d'Athenes, ſe trouua le premier homme de cour du Roy Ptolomæus en Alexandrie : là où non ſeulement il eut abondance de tous biés pour lui, mais qui plus eſt, enuoya des preſens aux Atheniens :

Exemples en Themiſtocles & Demetrius le Phalerien.

& Themiſtocles eſtant nourri & entretenu par la liberalité du Roy de Perſe en eſtat de Prince, dit, ainſi que lon raconte, à ſa femme & à ſes enfans, Nous eſtions perdus, ſi nous n'euſſions eſté perdus.

Apophtegmes de Diogenes & de Stratonicus.

Pourtant Diogenes ſurnommé le Chien, reſpondit pertinemment à vn qui lui reprochoit que les Sinopiens l'auoient banni du pays de Pont : & moy, dit-il, ie les ay confinez dedans le pays de Pont, à la charge qu'ils ne partét iamais des riuages & de falaiſes de la mer maiour, qui eſt la mer Euxine. Et Stratonicus eſtant en l'Iſle de Seriphe, qui eſt fort petite, demanda à ſon hoſte, pour quel crime on puniſſoit de banniſſement les malfaiteurs en leur pays : & comme il lui euſt reſpondu, que c'e-

A stoit pour crime de faux. Et que ne fais-tu dõc quelque fausseté, lui repliqua-il, à fin „ que tu sortes de ceste estroite prison? là où, ce disoit vn poëte Comique, on cueille „ les figues auec des fondes, & là où lon a à foison de toutes necessitez. CAR si tu veux bien considerer la verité sans vaine opinion, celui qui a vne ville affectee, est estranger & pelerin de toutes les autres: car il n'est pas honneste ni raisonnable, qu'abandonant la sienne propre, il aille habiter celle des autres. Sparte t'est escheute en ton sort, honnore-la: quoy qu'elle soit ou de peu de renom, ou mal saine, & encore qu'elle soit trauaillee de seditiõs ciuiles, ou d'autres turbulẽs afaires: mais celui à qui la fortune a osté celle qui lui estoit propre, à celui là elle abandõne celle qui lui plaira. Ce beau precepte des Pythagoriens seroit bien sage & bien vtile à pratiquer en cest endroit, Choisi la voye qui est la meilleure, l'acoustumãce te la rendra agreable & plaisante: choisi la meilleure & la plus plaisante ville, le temps te la rendra ton pays, qui ne te distraira point de tes afaires, ne te faschera point, ne te commandera B point: contribue, va en ambassade à Rome, reçoi le capitaine en ta maison, prens vne telle charge. Celui qui ramenera bien tout cela en sa memoire, prouueu qu'il ait entendement, & qu'il ne soit point aueuglé de vanité, eslira & souhaitera d'estre bãni, voire quand bien ce seroit à la charge d'aller habiter en la petite Isle de Gyare, ou en celle de Cinare sterile, & où les arbres & plantes ne peuuent croistre, sans y auoir regret & sans se plaindre, ne dire les paroles que disent les femmes en Simonides,

VII. *La misere de ceux qui s'affectionnent à vn lieu, est qu'ils sõt estrangers & bãnis de tous les autres.*

Beau precepte pour remedier a ceste misere.

Le bruit tonnant de la mer tourmentee,
A l'enuiron me cerne espouuantee.

ains plustost discourant à par soy, ce que iadis Philippus le Roy de Macedoine dit, estant tombé de son long à la renuerse, au lieu où s'exerçoit la luicte, & se retournãt comme il eut veu la forme & figure de son corps imprimee en la poussiere, ô Hercules, dit-il, combien peu de terre il nous faut par nature, & neantmoins nous conuoitons tout le monde habitable. IE pense que tu as veu quelque fois l'Isle de Na- C xe, ou bien celle de Thurie qui n'est pas loin d'ici, c'estoit le domicile d'Orion anciennement, & l'autre auoit iadis pour ses habitans Ephialtes & Otus. Et Alcmæon fit sa demeurance sur la vase que le fleuue d'Achelous auoit nouuellement amassee, apres qu'elle fut vn peu affermie & deseichee, fuiant, comme disent les poëtes, la poursuite des furies: mais quant à moy, ie me doute que pour fuir les magistrats & offices d'vne republique, les seditions, brigues & calomnies furiales, que lon y endure, il eust choisi vn bien plus petit lieu pour son habitation, moiennant qu'il eust peu viure en seureté & en repos, loin de tous afaires. Et Tiberius Cæsar vescut les sept ans derniers de sa vie, iusques à sa mort, en la petite Islette de Caprees: tellement que le temple & throne Imperial de la terre habitable, restraint au cœur d'vn seul homme, par maniere de dire, fut tant de temps en ce seul lieu là, sans en sortir nulle part ailleurs. Mais quant à celui-la, les soucis, cures & ennuis de l'empire lui estans respandus sur la teste, & acourans à lui de tous costez, ne lui laissoient pas nettement, D & sans tourmente, iouir de son repos insulaire: mais celui qui peut, entrant en vne petite Isle, se deliurer de grands trauaux, celui là est miserable s'il ne dit souuent à par soy en lui-mesme, & ne chante maintefois ces vers de Pindare,

Apophtegme notable pour cõfermer cest enseignement.

VIII. *La petitesse d'vn lieu ne nous rend pas miserables, au contraire souuent elle nous deliure de grands trauaux: tesmoins Orion, Ephialtes, Otus, Alcmæon & Tiberius.*

Exception quant à Tiberius.

Celui est bien au large qui en petit lieu iouit du repos d'esprit.

Petit nombre de beaux Cypres
Ayme, & laisse les grands forests
Qui sont en Crete, à l'entour d'Ide:
I'ay peu de champ ras, & tout vuide
D'arbres, si peu est spacieux,
Mais aussi de deuil soucieux
Est mon ame du tout exempte,
Et proces point ne la tourmente:

aussi ne seras-tu point suiet à brigues & seditions ciuiles, ni à mandemens de gou-

S'il y a des incommoditez, les commoditez sont encores plus grandes.

A tout estourdi de vaine gloire, ni trãsporté d'ambition populaire, ne pourroit iuste-
ment se plaindre de la fortune, quand il seroit rangé en vne Isle, ains l'en remer-
cieroit de ce qu'elle lui auroit osté toute angoisse d'esprit, tout rompemẽt de teste,
toute suiettion d'aller errant çà & là par le monde, de s'exposer aux perils de la mer,
& aux crieries & rabrouemens d'vne multitude de peuple, & l'auroit reduit à vne
vie stable, trãquille, pleine de repos, n'estant distrait d'aucune superflue occupation,
ains viuãt proprement & veritablemẽt à soy: car qui est l'Isle qui n'a vne maison, vn
proumenoir, vne estuue, des poissons, des lieures, qui veut prendre son passe-temps
à les pescher & chasser? Qui plus est, tu peux souuent iouir à cœur saoul du repos &
loisir dont les autres sont affamez, car ailleurs les calomniateurs, & les curieux re-
cerchans toutes nos actions, & nous espians, soit que nous iouions aux dez, ou que
nous-nous tenions cachez chez nous, nous tirent par force de nos maisons de plai-
sance, & de nos iardins, pour aller respondre & comparoir en iustice, ou bien nous
B entrainent par force en cour: là où à celui qui est confiné en vne Isle, il n'y a person-
ne qui lui aille rompre la teste, personne qui lui aille demãder, personne qui lui em-
prunte, nul ne le prie de venir respondre pour lui, nul de lui aider à conduire sa bri-
gue. Il n'y a seulement que les meilleurs de ses amis, & de ses plus affectionnez pa-
rens, qui pour l'amour qu'ils lui portent, & pour desir de le voir, montent sur mer
pour l'aller visiter: tout le reste du temps & de la vie lui demeure franc & quitte, sans
qu'on lui puisse violer ni troubler, à qui sait & qui peut vser de son repos.

en lieu estroit, ou du bannissement.

1 Il est deliuré de vn million de tempestes.

2. Il vit vrayement à soy.

3. Il iouit de repos & loisir dõt les autres lo[...] en la presse, sõt affamez.

4. Il est visité auec consolation par les meilleurs amis & plus affectionnez parens.

Mais celui qui louë ou repute heureux ceux qui vont courãt par le monde hors
de leurs maisons, & qui passent la plus part de leur vie, ou par les hosteleries, ou de-
dans les nauires de passage, il ressemble proprement à celui qui iugeroit les planettes
& estoilles errantes plus heureuses, que non pas les autres fixes, & toutesfois chascu-
ne planette tourne tousiours en son ciel propre, comme en vne Isle, gardãt tousiours
l'ordre de sa reuolution: car comme disoit Heraclitus, le Soleil mesme n'outrepasse-
C ra iamais ses bornes, autrement les Furies, qui seruent & secondent la iustice, le ren-
contrerõt. Mais toutes ces raisons là, & autres semblables, mon bon ami, alleguons
les & les chantons à ceux, qui estans releguez ou confinez en vne Isle, ne peuuent
pratiquer ni hanter en autre lieu quelconque.

Ceux qui des flots de l'escumeuse mer,
Contre leur gré, se voyent enfermer:

mais à toy, à qui vn seul lieu n'est pas donné & assigné pour habiter, ains vn seul est
defendu, l'exclusion d'vne seule ville est l'ouuerture de toutes les autres. Et si quel-
qu'vn nous obiice, Voire mais nous ne tenons plus de magistrats, nous n'allons plus
au Senat, nous ne presidons plus aux ieux publiques: Nous lui opposerons, aussi ne
sommes nous plus en brigues, aussi ne despendons nous plus, aussi ne sommes nous
plus suiets à aller faire la cour aux portes des gouuerneurs, & ne nous chaut main-
tenant à qui par sort soit escheu le gouuernemẽt de nostre prouince, s'il est cholere,
D s'il est fascheux: ains comme Archilochus ne faisant conte des fertiles terres à bleds
& à vignes, qui sont en l'Isle de Thasos, l'a diffamee, pource qu'elle est aspre & bos-
sue, disant,

xi. A l'opposité nostre auteur mõstre la folie de celui qui iuge heureux ceux qui ne font que tracasser en toute leur vie.

Maintenãt il adresse sa parole à son ami en faueur duquel cest escrit a esté dressé.

xii. Consolation pour ceux qui sont forclos de quelque ville ou prouince.

1. Ils ne sont plus trauaillez d'ambition & autres passions qui en dependent.

Comme le dos d'vn asne elle est pointue,
De sauuageaux couuerte & reuestue.

aussi nous, iettans nos yeux & les fichans sur cela seulement qui est le plus vil en
vn exil, nous ne nous arrestons pas à considerer le repos, le loisir & la liberté qui
nous en prouient. Et toutesfois on repute bien-heureux les rois de Perse de ce qu'ils
passent leur hyuer en Babylone, leur esté en la Medie, & la plus douce partie du
printemps en Suse: & celui qui est hors de son pays peut, durãt la solennité des my-
steres, demeurer en la ville d'Eleusine, durant les Bacchanales se festoyer en Argos,
quand on iouë les ieux Pythiques s'en aller en la ville de Delphes, quand on celebre

2. Ils peuuent se donner beaucoup plus de plaisir que ceux qui se confinent en vn lieu.

les Isthmiens passer à Corinthe, s'il est homme qui prene plaisir à voir diversité de spectacles, sinon se tenir coy, se promener, lire, reposer & dormir, sans que personne vienne interrompre son sommeil: & ce que souloit dire Diogenes, Aristote disne quand il plaist à Philippus, & Diogenes quand il plaist à Diogenes, sans qu'il y ait afaire, ni magistrat, ni gouuerneur & capitaine qui interrompe sa façon ordinaire de viure. C'est pourquoy vous trouuerez peu de plus sages & plus prudens hommes qui aient esté enseuelis en leurs pays, ains la plus part, sans que necessité quelconque les y forçast ni contraignist, ont volontairement leué l'anchre, & s'en sont allez surgir en autrui port, pour y passer leur vie: & sont les vns allez d'Athenes ailleurs, & les autres venus d'ailleurs à Athenes? car qui a oncques dit vne telle louange de son pays comme a fait Euripide? E

2. Se doiuent consoler es exemples de la plus part des plus sages du monde qui sont sortis de leur pays pour viure en plus grand contentement ailleurs, & y profiter dauantage à la posterité.

Premierement vn peuple nous ne sommes
Venu d'ailleurs ici estrangers hommes,
Ains de tout temps au pays mesme nez: F
Tous autres gens ont esté promenez,
Comme osselets que çà & là on iette,
Chassez puis d'vne & puis d'vne autre assiette:
Et s'il nous faut dauantage exalter,
Nous auons l'air que nous pouuons vanter
D'estre si bien temperé, qu'en froidure
Ni en chaleur point d'excez il n'endure:
Et si la Grece ou l'Asie produit
Gibier aucun delicat, ou bon fruict,
Au doux apast de cest air se vient rendre,
Tant qu'il nous est facile de le prendre,

Exemple en Euripides.

& toutesfois celui qui auoit escrit toutes ces belles louanges là de son pays, s'en alla en Macedoine, & vescut en la cour du Roy Archelaus. G

Aeschylus.

Aeschylus fils d'Euphorion, natif
D'Athenes, est sous ce tombeau captif,
Inhumé pres Gele la fromenteuse.

Simonides. Herodote.

car lui aussi se departit de son pays, & s'en alla habiter en Sicile, côme aussi fit Simonides deuant lui. Et ce tiltre, C'est l'Histoire d'Herodote Halicarnassien, il y a plusieurs qui le corrigent & escriuent, d'Herodote Thurien, pource qu'il s'alla tenir en la ville de Thuries, & fut participant de celle colonie. Mais le diuin esprit & celeste Homere en la science des Muses,

Homere.

Decorateur de la guerre Troyenne.

Pour respondre à l'obiection qu'on pouuoit faire que ces personnages estoyent ambitieux, il leur adiouste de renfort Aristote, Theophraste & autres.

qui a fait que tant de citez se debattent à qui l'aura, & s'attribuent sa naissance, sinon qu'il n'en louë pas vne seule? & puis nous voions que par tout on fait tant & de si grands honneurs à Iupiter hospital. Et si quelqu'vn me dit, que tous ces personnages là ont esté ambitieux, & qu'ils cerchoient gloire & honneur, retire toy deuers les sages & aux escholes de sapience à Athenes, rameine en ta memoire ceux qui ont esté anciennement renommez en l'eschole du Lyceum, en l'Academie, en la Stoique, au Palladium, en l'Odeum qui estoit l'eschole de la musique: si tu aimes & as en estime la Peripatetique par dessus toutes les autres, Aristote qui en a esté le prince, estoit natif de la ville de Stagires en Macedoine, Theophraste natif d'Eressus, Straton de Lampsaque, Glycon de Troade, Ariston de Chio, Critolaus de Phasele: si tu admires plus la Stoique, Cleantes estoit d'Assos, Zenon Citieien, Chrysippus de Soles, Diogenes de Babylone: Antipater de Tarse: & Archedemus, qui estoit natif d'Athenes, s'en alla demeurer entre les Parthes, & laissa en Babylone vne succession de philosophie Stoique. Qui a-ce donc esté qui les a tous chassez de leur pays? nul: ains ç'ont esté eux-mesmes qui ont par tout cerché leur repos, duquel mal-aiseement H

Pourquoy tant de grâds personnages

peuuent

A peuuent iouir en leur maison ceux qui ont quelque authorité ou quelque reputation: tellement qu'ils nous ont bié enseigné leurs autres sciences en leurs liures, mais ce poinct de viure en repos, ils le nous ont monstré par effect & par leur exemple. Car encore à present les plus illustres & les meilleurs Philosophes viuent en pays estranges & hors de leurs maisons, non qu'ils y ayent esté transportez par autrui, mais par ce qu'ils s'y sont transportez d'eux-mesmes, ne qu'ils y aient esté releguez, mais qu'ils s'y sont confinez d'eux-mesmes en fuyant les empeschemens, destourbiers & occupations que nous apportent nos pays. Qu'il soit ainsi, la plus part des plus belles & des plus approuuees & louees compositions que les anciens aient faites: ce a esté moiennant l'exil où ils estoient, que les Muses leur ont inspiré sauoir de les faire. Thucydides Athenien escriuit la guerre des Peloponnesiens & des Atheniens en la Thrace en vn lieu qui s'appelloit la Forest fossoyee, Xenophon escriuit son histoire au lieu de Sillonte qui est en la prouince d'Elide, Philistus en Epire, Timæus qui estoit natif de Taurominium en Sicile, à Athenes: Androtion Athenien, à Megares: B Bacchilides le poëte, au Peloponese. Tous ceux-là & plusieurs autres encore, pour estre sortis de leurs pays, ne se sont pas descouragez, ni ne se sont pas desesperez, ains ont monstré la viuacité de leurs bons esprits, aians pris de la fortune leur bannissemét comme vne occasion propre à ce faire, pour laquelle maintenant encore apres leur mort ils sont renómez par tout: là où au contraire il n'est demeuré aucune memoire maintenant de ceux qui par leurs brigues & menees les ont chassez. Et pourtant merite d'estre mocqué celui qui estime qu'il y ait quelque note d'infamie, conioincte & adherente au bannissement. Comment dis-tu cela? Donques Diogenes est infame, lequel Alexandre le grand voiant assis au soleil s'approcha de lui, & lui demanda, s'il auoit besoin d'aucune chose: l'autre lui respondit, que non, sinon qu'il s'ostast vn petit de deuant son soleil: tellement qu'Alexandre esbahi de ceste grandeur & hautesse de courage, dit alors à ceux qui estoient autour de lui, Si ie n'estois Alexandre, ie serois Diogenes. Doncques Camillus estoit infame C pour auoir esté chasśé de Rome, de laquelle maintenant il est appellé le second fondateur: & Themistocles pour estre banni ne perdit pas la gloire qu'il auoit acquise entre les Grecs, mais au contraire y adiousta celle qu'il auoit acquise entre les Barbares: & n'y a homme qui soit de si bas cœur & si peu soucieux d'honneur, qu'il n'aimast mieux estre Themistocles tout banni, que non pas Leobates celui qui l'accusa & qui le fit bannir: & Ciceron qui fut dechassé, que non pas Clodius qui le chassa: ou Timotheus qui fut contraint d'abádonner son pays, que Aristophon son accusateur qui le lui fit abandonner. Mais pourautant que l'authorité d'Euripides en esmeut plusieurs, ausquels il semble qu'il a allegué de bien puissans argumens à la condamnation & diffamation du bannissement, voions que c'est qu'il en dit, en demandant & respondant.

se sont retirez de leurs pays pour viure ailleurs.

Preuue de ce que dessus par le denombremét d'aucunes de leurs excellentes compositions.

XIII. *Refutation de ceux qui estiment qu'il y ait quelque note d'infamie au bannissement.*

1. Par exemples au contraire.

De Diogenes.

De Camillus.

De Themistocles.

De Ciceron.

De Timotheus.

2. Par explication & responce à l'opinion d'Euripide.

Euripide en la tragedie des Phenicienes.

D
Iocasta. *Quoy donc est il si grand mal arriué*
A qui se sent de son pays priué,
Polynices. *Ouy tresgrand, & en experience,*
Plus qu'exprimer ne sauroit eloquence.
Ioc. *Comment cela? qu'est-ce qui griefue plus*
Ceux-la qui sont de leur pais exclus?
Pol. *Ce qui plus griefue, est que le banni n'ose*
Pas librement parler de toute chose.
Ioc. *Celuy est serf qui n'ose franchement*
Se declarer de tout son pensement.
Pol. *On est contraint d'endurer sous faintise,*
Des plus puissans l'ignorance & sottise.

Ceste sentence n'est ni bonne, ni veritable, car premierement ce n'est point vn serf

qui n'ose franchement declarer tout ce qu'il pense, ains plustost vn homme sage & E prudent, qui tient sa langue en temps & afaires qui requierent taciturnité & silence, ainsi comme lui-mesme le dit ailleurs plus sagement & mieux,

Taire où il faut, & où il loist parler.

Et puis on n'est pas contraint de supporter l'ignorance des plus forts seulement quand on est hors de sa maison, mais bien souuent & encore plus, quand estant dedans on craint d'estre calomnié, ou forcé & violenté par ceux qui ont iniustemét le credit & l'authorité es villes: & qui plus est manifestement faux, il oste à ceux qui sont hors de leurs pays la liberté de franchemét parler: & m'esuerueille s'il trouuoit que Theodorus fust sans franchise & liberté de parler, attendu que comme le Roy Lysimachus lui dist, Ceux de ton pais t'ont chassé & banni pour ta mauuaise langue, Oui, respondit-il, pour ce qu'ils ne me pouuoient plus porter, non plus que Semelé Bacchus: combien qu'il luy eust monstré dedans vne cage de fer Telesphorus auquel il auoit fait arracher les yeux, couper le nez & les aureilles, & tronçon- F ner la langue, en lui disant, Voila comment i'acoustre ceux qui me font desplaisir.

9. Par exemples notables de ceux à qui l'exil a acreu la liberté de parler & reprendre. Entre autres Theodorus.

Diogenes.

Quoy? Diogenes n'auoit il point de liberté, lequel estant allé au camp de Philippus sur le poinct qu'il estoit prest à dóner la bataille aux Grecs, fut pris & mené deuant le Roy comme espion, qui estoit venu pour espióner le camp: Ouy vrayement, dit-il, ie suis venu voirement pour visiter ton insatiable cupidité de dominer, & ta folie, veu que tu t'aprestes pour hazarder en vn moment d'heure, non seulement ta couronne, mais aussi ta personne. Et Hannibal estant banni de Carthage ne parla-il pas librement au Roy Antiochus, quand il lui conseilla, l'occasion s'estant presentee de donner la bataille aux Romains, & le Roy aiant fait sacrifice aux Dieux, lui respondit, que les entrailles des hosties ne lui permettoyent pas de ce faire. Et comment, lui repliqua-il, en le reprenant: Tu veux donques faire ce qu'vne chair morte te dit, & non pas ce que te conseille vn homme sage? MAIS non pas les Geometres mesmes, & ceux qui vsent de demonstrations lineaires, ne perdent pas pour G estre bannis la liberté de dire franchement ce qui est de leur art & science: car pourquoy cela, s'ils sont gens de bien & d'honneur? mais la couardise & lascheté de cœur est celle qui par tout empesche la parole, lie la langue, serre le gosier, & fait taire les hommes, Mais voyons ce qui suit apres en Euripide.

Hannibal.

XIIII. *Ce n'est l'exil ni autre tel accidét exterieur qui incómode l'hómme & le rend suiet, ains la couardise & lascheté de cœur.*

Ioc. *Mais comme on dit, esperance de mieux*
Paist les chetifs qui sont hors de chez eux.

Pol. *Ils ont beaux yeux, & la veue lointaine,*
Pour voir de loin vne attente incertaine.

Cela encore est vn blasme & reprehension de folie, & non pas du bannissement, car ce ne sont pas ceux qui ont appris, & qui sauent s'accommoder à ce qui se presente, mais ceux qui sont tousiours suspendus en l'attente de l'aduenir, & qui souhaitent tousiours ce qu'ils n'ont pas, qui sont emportez tousiours çà & là sur l'esperance, comme sur vn radeau, encore qu'ils ne soiét iamais sortis des murailles de leur ville. H

Responce à l'obiection fondee sur les paroles d'Euripide: c'est qu'il introduit vn méteur & ingrat parlant: à l'occasió dequoy s'ensuit qu'il n'y a de note d'infamie au bannissement.

Ioc. *Les alliez de ton pere, & amis,*
A ton besoin ont-ils secours omis?

Pol. *Garde toy bien de tomber en afaire,*
Peu sont amis en fortune contraire.

Ioc. *Le noble sang dont tu es descendu,*
N'e t'a-il pas par tout honneur rendu?

Pol. *Il fait mauuais en necessité estre,*
Mal me donnoit ma noblesse à repaistre.

Ces paroles de Polinices ne sont pas seulement fausses, mais ingrates, quád il dit, que la noblesse ne treuue pas qui l'honore, ne qui se monstre ami en exil, veu que lui estant banny hors de son païs fut tant honoré, qu'on luy dóna en mariage vne fille

de Roy

roy, & qu'il assembla vne grosse & puissante armee de ses alliez, amis & confede-
à l'aide desquels il retourna en armes dedans son pays, ainsi comme lui-mesme
confesse vn peu apres,

Plusieurs Seigneurs des Myceneiens,
Plusieurs aussi Princes Danaiens,
Sont auec moy pour vn plaisir me faire
Qui peu me plaist, mais il est necessaire.

aussi peu receuables sont les paroles de la mere qui se lamente,

Point allumé la torche coniugale
Ie n'ay deuant ta feste nuptiale,
Et d'Ismenus on ne porta de l'eau,
Lors que tu fus fait espousé nouueau.

Autre response à vne seconde friuole replique recueillie des paroles de ce mesme philosophe.

Mais au contraire, elle se deuoit resiouir & estre fort contente d'entendre que son fils estoit si hautement marié en maison royale: mais en se lamentát qu'elle n'auoit
B point allumé la torche nuptiale, & que la riuiere d'Ismenus n'auoit point fourni l'eau à ses nopces, comme s'il n'y eust point eu de feu ni d'eau en la ville d'Argos pour les nouueaux mariez, elle attribuee à l'exil les maux de vanité & de folie.

§ VI. *Autre refutatiõ de ceux qui estiment qu'estre banni soit vne note reprochable.*

1. Que cela ne nuist non plus que d'estre chauue ou petit.

2. Que par l'exil plusieurs sont deuenus grands & immortels: tesmoins Theseus, Eumolpus, Melanthus.

MAIS on me dira que c'est vne note reprochable que d'estre banni: oui bien empres les fols, qui font vne reproche d'estre pauure, ou d'estre chauue, ou d'estre petit, ou bien d'estre estranger ou passager: mais ceux qui ne se laissent point aller & trásporter à ces vaines persuasions là, ont en estime, & admiratiõ les gens de bié, encore qu'ils soient pauures, encores qu'ils soient estrãgers, & encore qu'ils soient bannis. Ne voions nous pas que tout le monde reuere & honore le temple Theseus, aussi bien que celui de Parthenon, qui est de Minerue, & celui d'Eleusinium, qui est de Ceres & de Proserpine? Et toutefois Theseus fut banni d'Athenes, par le moien
C duquel la cité d'Athenes est auiourd'hui habitee, & perdit la ville qu'il n'auoit point eué d'vn autre, mais qu'il auoit luy mesme fondee. Et que demeure-il d'honorable en Eleusine, si nous deshonorons & auons honte d'Eumolpus, qui se transportant de la Thrace ici, monstra iadis, & monstre encore auiourd'hui, aux Grecs la religion des mysteres? Et Codrus, de qui estoit-il fils, qui deuint Roy d'Attique? n'estoit-il pas fils de Melanthus banni de Messine? Ne trouues-tu pas louable la response que fit Antisthenes à vn qui lui disoit, Ta mere est Phrygienne: Aussi, respondit-il, l'est celle des Dieux. Si donc lon te reproche que tu es banni, que ne respons-tu, aussi l'estoit le pere d'Hercules le grád conquerant, & le grand pere de Bacchus, qui fut enuoyé pour cercher Europe, & ne retourna iamais depuis en son pays, estant natif de la Phenicie, ains estant arriué à Thebes hors de son pays, engendra

3. Que d'autres grands personnages sont morts hors de leurs pays.

Bacchus Euius qui errantes
Incite à fureur les Bacchantes,
D *Qui veut estre honoré de ieux,*
Et de seruice furieux,

Et quant à ce que Æschilus a voulu entendre par ces paroles couuertes, ou plus tost qu'il a monstré de loin, quand il dit,

Sainct Apollo le Dieu du ciel banni,

ie le passe sous silence à bouche close, comme dit Herodote. Et Empedocles au commencement de sa Philosophie,

4. Que les dieux & heros mesmes ont quelquefois esté bannis de la compagnie des bienheureux: ce disent Æschylus & Empedocles.

Il a la loy de necessité stable,
Decret des Dieux ancien immuable,
Depuis qu'vn homme a maculé ses mains
Du sang à tort espandu des humains,
Que les Dæmons de tres-forte longue vie,
Le vont chassant hors de la compagnie

Des bien-heureux pour vn temps infini,
Par ceste loy ie suis orés banni
D'auec les Dieux, errans parmi le monde.

Ce n'est pas de luy seul, mais de nous tous apres lui, qu'il nous declare tous en ce mó de passagers, estrangers & bannis. Car ce n'est point le sang, ce dit-il, ni l'esprit vital congelé qui nous a, ô hommes, donné la substance de l'ame, & le principe de vie, ce n'est que le corps qui en est composé terrestre & mortel: mais la generatió de l'ame qui vient d'ailleurs ici bas, il la desguise du plus gracieux nom qu'il peut, l'appelant vn bannissement & relegation hors de son pays, mais à la vraye verité elle vague & erre, chassee par les diuines loix & statuts, iusques à ce qu'elle viene à estre attachee à vn corps, ne plus ne moins que l'ouystre à quelque roc, en vne Isle fort batue des vêts & des ondes de la mer tout à l'entour, pource qu'elle ne se recorde, ni ne se souuient point de quel honneur, & de quelle beatitude elle est transferee, qui n'est pas comme de Sardis à Athenes, ou de Corinthe en l'isle de Lemnos, ou de Scyros, mais pour auoir changé la demeure du ciel & de la lune à la terre & à la vie terrestre, là où elle se courrouce, & trouue estrâge si elle change vn petit lieu à vn autre, comme vne chetifue plante qui se seiche quand on la transplante, combien qu'encore à vne plante vne sorte de terre lui est plus sortable & plus côuenable qu'vne autre, côme celle où elle se nourrit & germe mieux: mais au contraire, il n'y a lieu qui oste à l'hôme sa felicité, non plus que la vertu de force & de prudence. Car Anaxagoras en prison mesme composoit & escriuoit sa quadrature du cercle: & Socrates en auallant le poison dont il mourut philosophoit, c'est à dire, exerçoit l'estude de sapience, & exhortoit ses familiers à y estudier, lesquels admiroient sa constance: là où, au contraire Phaëton & Icarus, qui, comme les poetes disent, monterent au ciel, par leur folie & imprudence tomberent en tresgriefues calamitez.

1. Que l'ame humaine, enclose au corps, est comme releguee & bannie pour vn temps hors de son pays, qui est le ciel: preuue enrichie de belles comparaisons.

6 Finalement, qu'il n'y a lieu quelconque qui puisse oster à l'homme vertueux sa felicité, ni rendre le fol bienheureux: tesmoins les 4. exemples qu'il produit.

Qu'il ne faut point emprunter à vsure.

SOMMAIRE.

La couoitise des biens terriens est vne passion incurable, sur tout apres qu'elle s'est rendue maistresse de l'ame, tellemêt que les auertissemens que lon fait aux auaricieux ne sont proposez que pour le profit des personnes qui ont à se garder des filez de ces ennemis de la societé humaine. Or entre ceux qui ont besoin de bôs conseils en cest endroit, il faut mettre les emprunteurs, qui seruans de proye & de curee à ces veneurs affamez, doiuent tant mieux penser à leur conseruation, sinon qu'ils vueillent estre deuorez cruellement. Comme ce malheur a esté au monde depuis l'entree du peché, que tousiours quelques vns, & en trop grand nombre, ont tasché de faire leur profit au dômage de leurs prochains, on void ici que du temps de Plutarque les choses estoiêt en vne merueilleuse confusiô, laquelle n'est pas diminuee depuis, au contraire semble estre auiourd'huy venue en comble. Pour y appliquer quelque remede, il laisse là les vsuriers comme gens perdus & incapables de remôstrance, & s'adresse aux emprûteurs, à fin de leur descouurir les pieges dans lesquels ils se iettent, sans specifier de trop pres les vsures, pource qu'il n'y a mesure, limite, ni fin à ce furieux desir d'amasser choses corruptibles. Puis dôc que les auaricieux n'ôt nerf ni veine qui tende à misericorde enuers leurs prochains, c'est biê raison que les emprunteurs aiêt quelque compassion d'eux-mesmes, pour bien peser les graues discours de l'auteur, & les appliquer à vn droit vsage. Or il dit que le premier moien de se garentir des dents de l'vsure, est de s'aider de tout ce que lon a chez soy deuât qu'approcher de la cauerne de ceste beste affamee, & qu'on se doit desfaire de ce qui ne sert pas beaucoup, premier qu'en venir là, taxant ceux qui aiment mieux hypotecquer leurs biens & demeurer sous le faix de l'vsure, que vendre tout à fait & se desgager pour vn bon coup.

A *coup. Puis il preſente le vray remede à ce mal, à ſauoir d'eſpargner & faire deſpẽſe meſuree, propoſant, à fin de nous rendre tãt plus auiſez, vne viue image de ce monſtre horrible, que nous appellons vſurier, auec toutes ſes couleurs, pratiques & paſſions. Cela fait, il monſtre la ſource des emprũts, & le moien de l'eſtoupper: s'adreſſe particulierement aux pauures, & leur fait vne belle leçon: en apres aux riches: aprenãt aux vns & aux autres comme ils ont à ſe cõporter, pour ne s'expoſer en prinſe aux vſuriers. Pour la concluſion il les exhorte de cõſiderer l'exẽple de quelques philoſophes, leſquels il nomme, qui ont mieux aimé quitter leurs biens, que ſe perdre eux-meſmes en les poſſedant.*

PLATON en ſes loix", ne permet point que lon puiſſe aller prẽdre de l'eau chez ſon voiſin, que premieremẽt on n'ait fouillé & creuſé dedans ſon fond iuſques à l'argille, & que lon n'ait ſondé & eſprouué, que le lieu n'engendre point d'eau, pource que l'argille, ou terre à potier, eſtant de ſa

I. Auant qu'emprunter à vſure, il faut fouiller chez ſoy & s'aider de tous ſes moyens.

" Au 3. liure.

B nature graſſe, ſolide & forte, retient l'humidité qu'elle reçoit, & ne la laiſſe pas eſcouler ni percer: & faut qu'il ſoit loiſible de prendre de l'eau chez autruy, quand il n'y a ordre ni moyen d'en pouuoir trouuer ſur le ſien, pource qu'il faut que la Loy prouuoye à la neceſſité, nõ qu'elle fauoriſe à la laſcheté. Mais il faudroit qu'il y euſt auſſi vne ordõnãce, touchãt l'argẽt, qu'il ne fuſt loiſible d'en emprunter à vſure, ni d'aller fouiller aux bourſes, cõme aux puits ou fontaines d'autrui, que premieremẽt on n'euſt chez ſoy cerché & ſondé tous les moiẽs d'en recouurer, & par maniere de dire, recueilli & amaſſé tous les eſgouts & toutes les ſources, pour eſſayer ſi lon en pourroit tirer ce qui nous ſeroit vtile & neceſſaire: mais au contraire pluſieurs y en a, qui pour fournir à leurs folles deſpenſes, à leurs delices & ſuperfluitez, ne ſe ſeruẽt pas de ce qu'ils ont, ains en prenent de l'autrui à grands frais ſans qu'il leur ſoit neceſſaire: ce qui eſt biẽ aiſé à iuger, par ce, que les vſuriers ne preſtẽt ordinairemẽt point à ceux qui ſont neceſſiteux, ains à ceux qui veulent acquerir

Gentile applicatiō de la Loy Platonique touchant l'emprunt de l'eau aux emprunts d'argent.

Les excez & vanitez de la vie engendrẽt les vſures.

C & auoir quelque choſe qui leur eſt ſuperflue, & ne leur fait point de beſoin, tellemẽt que ce que lon croit & preſte à qui emprunte, eſt vn teſmoignage qui preuue ſuffiſamment qu'il a dequoy: là où il faloit au contraire, puis qu'il auoit bien dequoy, qu'il ſe gardaſt donc d'emprunter. POVRQVOY vas-tu faire la court à vn bancquier, ou à vn marchand? emprunte de ta table propre: tu as des flaſcons, des plats, des baſſins d'argent, employe les en ta neceſſité: & au reſte la gentille ville d'Aulide, ou celle de Tenedos te remeublera ta table de belle vaiſſelle de terre, qui eſt plus nette que celle d'argẽt: elle ne ſent point la forte & faſcheuſe ſenteur de l'vſure, comme vne rouille qui tous les iours de plus en plus ſouille & ſallit ta ſomptueuſe magnificẽce, elle ne te fera point tous les iours ſouuenir des Kalendes & des nouuelles lunes, qui de ſoy eſtãt le plus ſainct & plus ſacré iour de tout le mois, eſt rendu le plus

II. Il faut ſe deſfaire des choſes qui ne ſont pas neceſſaires, plus toſt que tomber en la main des vſuriers.

Sottiſe de ceux qui aiment mieux engager à vſure que vendre pour ſe deſgager.

hay, & le plus maudit, à cauſe des vſures. Car quant à ceux qui aiment mieux mettre

D leurs biens en gage, & les hypothequer pour auoir de l'argẽt à vſure deſſus, que de les vendre à faict, Iupiter meſme poſſeſſoire ne les garentiroit pas: ils ont honte de receuoir le pris & valeur de leurs biẽs, & n'ont point de honte d'en payer l'vſure: & toutefois ce grand ſage hõme Pericles fit faire l'acouſtrement de la ſtatue de ſa Pallas, qui eſtoit de fin or, peſant iuſques au poids de quarante talens, en ſorte qu'il ſe pouuoit mettre & oſter quand il vouloit, afin diſoit-il, que quand il nous viendra vn afaire pour la guerre, nous nous en puiſſions ſeruir pour puis apres le faire remettre de pris & valeur non moindre que deuãt: ainſi deuons nous en nos afaires, cõme en vne place aſſiegee, n'admettre ni receuoir iamais au dedans garniſon d'vn vſurier ennemi, ni endurer deuãt nos yeux, que lon baille nos biens pour demeurer en perpetuelle ſeruitude, ains plus toſt rentrencher de noſtre table ce qui n'y eſt point neceſſaire ni vtile, & ſemblablemẽt de nos licts, de nos couches, de noſtre deſpenſe or-

Amplification de ce propos par oppoſition de la sageſſe & du bon meſnage de Pericles, auquel il ſe faut conformer en l'vſage & conduite de la vie.

dinaire pour nous maintenir nous-mesmes fran cs & libres, en esperãce de remettre puis apres ce que nous aurons retrenché, si la fortune nous dit bien: Les Dames Romaines baillerent iadis leurs bagues & ioyaux d'or, dont fut faite la couppe, que lon enuoya pour offrande au temple d'Apollo Pythien en la ville de Delphes: & celles de Carthage couperent elles mesmes leurs propres cheueux pour en faire des cordes à guinder les engins de batterie dont on defendoit leur ville assiegee: & nous, comme si nous auions honte de nous pouuoir passer d'autrui, nous allons asseruir nous mesmes par engagemens & obligations: là où il vaudroit beaucoup mieux qu'en nous restraignant & reserrant à ce qui nous seroit vtile, nous bastissions vn temple de franchise pour nous, pour nos femmes, & pour nos enfans, de nostre vaisselle que nous fondrions, ou que nous vendrions.

Belles cõparaisons à ce propos, pour condamner tant plus ceux qui en empruntant engagent la liberté d'eux & des leurs aux vsuriers.

III. *L'espargne & la despense mesuree sont la vraye franchise de ceux qui ne veulẽt estre rongez d'vsures.*

LA deesse Diane en la ville d'Ephese donne franchise & sauue-garde aux debteurs qui peuuent recourir en son temple contre leurs creanciers: mais celui de l'espargne & de despense mesuree, dans lequel ne peuuent entrer les vsuriers, pour en rauir & emmener aucun debteur prisonnier, est tousiours arriere-ouuert aux sages, & leur donne long & large espace de repos ioyeux & honorable. Car ainsi comme la prophetisse qui rendoit les oracles au temple d'Apollo Pythien, au temps des guerres Medoises, respondit aux Atheniens, que pour eux sauuer Dieu leur donnoit vn mur de bois, & eux abandonnans leurs heritages, leur ville, leurs maisons & tous leurs biens, eurent recours aux nauires pour sauuer leur liberté: aussi nous donne Dieu vne table de bois, vaisselle de terre, & robbe de gros drap, si nous voulons viure & demeurer en liberté,

Plaisante & ingenieuse comparaison pour enrichir ce conseil.

N'ayez esmoi d'auoir chariots dorez
Par gros roussins portans cornes tirez.

car quoy qu'ils soient vistes, les vsures les attaignent bien, qui võt encore plus viste.

III. *Viue image des vsuriers, & de ceux qui tombent en leurs griffes.*

PLVS tost auec vn asne le premier venu, & auec vn meschant cheual de bast, fui l'vsurier ennemi cruel & tyrannique, lequel ne te demande pas le feu & l'eau, comme iadis faisoit le barbare Roy de Perse, ains qui pis est, touche à ta liberté, blece ton honneur par affiches, mettant tes biens en criee: si tu ne le payes, il te moleste: si tu as dequoy le payer, il ne le reçoit pas s'il ne lui plaist: si tu vends, il veut auoir les choses à non pris: si tu ne vends, il t'y contraint: si tu le mets en iustice, il te parle d'appointement: si tu lui iures de le payer, il te commande: si tu vas à sa porte pour parler à luy, il te la ferme: si tu demeures en ton logis, il vient batre à ta porte, & ne bouge de chez toy. Dequoy seruit aux Atheniẽs l'ordonnance de Solon, par laquelle il ordonna que pour debte ciuile on n'obligeroit plus le corps? car ils sont serfs à tous les banquiers: mais encore non pas à eux seuls, car il n'y auroit pas trop grand mal, mais à leurs esclaues superbes, insolens, barbares, outrageux, tels proprement comme Platon escrit que sont les diables & bourreaux enflammez aux enfers, qui tourmentent les ames des meschans. Car ainsi ces mal-heureux vsuriers sont du palais où se rend la iustice, vn enfer pour les pauures debteurs, les plumans & deuorans iusques aux os à coups de bec & de griffes, qu'ils leur mettent dedans la chair comme des vautours affamez: aux autres leur estans tousiours dessus, ils empeschent de toucher à leurs propres biens quand ils ont serré leurs bleds, & fait vendanges, ne plus ne moins qu'à Tantalus. Et comme le Roy Darius enuoya contre la ville d'Athenes ses lieutenans Datis & Artaphernes, auec des chaines & des chordes dont ils deuoient lier les prisonniers qu'ils prendroient: aussi ces vsuriers apportans en la Grece des leïettes pleines de scedules, de breuets, & de contraux obligatoires, ne plus ne moins que des fers & des manottes à enferrer les pauures criminels, s'en vont par les villes, où ils sement en passant, non de bonne & profitable semence, comme faisoit iadis Triptolemus quãd il alloit par tout enseignant l'vsage de semer le bled, mais des racines & graines de debtes qui produisent infinis trauaux, & intolerables vsures, dõt on ne peut iamais trouuer le bout, lesquelles mangeans, & estendans leurs

Les loix sont inutiles aux emprũteurs & mauuais mesnagers.

Vsuriers sont diables encharnez.

Doctes cõparaisons qui representẽt les mal heurs & ruines qui procedent des vsures.

branches

A branches par tout, font à la fin plier les villes sous le faix, tant qu'elles les suffoquent. On dit que les lieures nourrissent vn petit leuraut, en portét vn autre dedás le ventre prest à sortir, & enchargent encore d'vn autre: mais les vsures de ces barbares ici meschans vsuriers, enfantent deuant que de conceuoir, car en baillant leur argent ils le redemandent tout incontinent, & en le posant ils le leuent, & rebaillent à vsure ce qu'ils prenent & reçoiuent pour auoir baillé à vsure. On dit des Messeniens,

Vsuriers à quoy ressemblent.

Leur maudite multiplication.

En ceste ville y a porte sur porte:
Et puis encore vne autre arriere porte:

mais on pourroit encore mieux dire contre les vsuriers;

Ils vont mettant vsure sur vsure,
Puis autre vsure encore sans mesure.

tellement qu'ils se mocquét des philosophes naturels, qui tienent que rien ne se peut faire de rien, & de ce qui n'est pas: car chez eux vsure se fait & s'engendre de ce qui B n'est pas & qui ne fut iamais. Ils estiment que ce soit chose reprochable & honteuse que prendre des gabelles & daces publiques à ferme, ce que les loix permettét nóobstant: & eux au contraire, contre toutes loix du monde font payer la dace de ce qu'ils prestent à vsure, ou plus tost, s'il faut dire verité, en prestant à vsure ils fraudent de male-foy leur debteur, car le pauure debteur, qui reçoit moins qu'il n'a escrit par son obligation, est trompé faussement & de male-foy. Et toutesfois les Perses estiment, que mentir soit le second peché, & le premier deuoir, pour autát que le mentir auient le plus souuent à ceux qui doiuent. Or n'y a-il gens au monde qui mentent plus que font les vsuriers, ne qui vsent plus de male-foy en leurs papiers iournaux, où ils escriuent qu'ils ont tant baillé à vn tel, à qui ils ont moins baillé: & si la cause mouuante de leur menterie est belle auarice, & non pas indigence ni pauureté, ains vne miserable cupidité de tousiours plus auoir, la fin de laquelle ne leur tourne ni à plaisir, ni à profit, quant à eux, mais bien à la perte & ruine de ceux à qui ils tienent C tort, car ils ne labourent point les terres qu'ils ostent à leurs debteurs, ni n'habitent es maisons dont ils les chassent, ni ne mangent sur les tables qu'ils leur emportent, & ne vestent les habillemens dont ils les despouillent: ains si le premier est destruit, le second s'en va apres alleché par le premier, dautant que c'est comme vn feu grejois, qui mange en s'augmentant tousiours de la perte & ruine de ceux qui tombent dedans, les deuorant tous les vns apres les autres: & l'vsurier qui entretient ce feu, le soufflant & l'enflammant à la perte de tant de gens, n'en a rien de fruit d'auátage, sinon que par interualle de temps il prend son liure de raison, & y lit combien il a fait vendre de pauures debteurs: combien il en a depossedé de leurs heritages & de leurs biens, d'où est venu, & où est allé en tournant, virant, & tousiours croissant son argent. NE pensez pas que ie die cela pour guerre ou inimitié aucune que i'aye iuree contre les vsuriers,

Renuersent nature & les bonnes loix.

Sont les plus grands menteurs du monde.

Sont les plus execrables d'étre tous les meschans.

V. D'où procedent les emprunts à vsure: & remedes pour ne point emprunter.

Car ni mes bœufs, ni mes cheuaux aussi
D *Ils n'ont iamais emmenez, Dieu merci.*

mais seulement pour monstrer à ceux qui empruntent facilement argent à vsure, cóbien il y a de vilenie & de honte en cela, & cóment cela ne procede que d'vne extreme folie, paresse & lascheté de cœur. Car si tu as dequoy, n'emprunte pas, puis que tu n'en as point de besoin: & si tu n'as rien, n'emprunte pas, pource que tu n'auras pas moié de payer. Mais cósiderons vn peu l'vn & l'autre à part. L'ancié Caton disoit à vn vieillard qui se gouuernoit mal, Mon amy, veu que la vieillesse a de soy-mesme tant de maux, comment y vas tu encore adioustát le reproche & la hóte de meschâceté? aussi pouuons nous dire, Veu que la pauureté a de soy-mesme tant & tant de miseres, n'y va pas encore accumulant les angoisses d'emprúter, & de deuoir: n'oste point à la pauureté le seul bien qu'elle a par dessus sa richesse, c'est qu'elle n'a souci de rien: autrement tu tomberas en la mocquerie du commun prouerbe qui dit,

1 Si tu es riche, aide toy de tes moyens;

2 Si tu es pauure, n'adiouste à ta misere l'angoisse d'emprunter & deuoir.

Ie ne puis pas vne cheure porter, E
Vous me baillez vn bœuf à ſupporter.

Tu ne peux pas porter la pauureté, & tu te vas encore ſurcharger d'vn vſurier, qui eſt vn fardeau inſupportable à celui meſme qui a bien dequoy.

> VI. *Le remede contre la pauureté, eſt d'employer la vigueur de corps & d'eſprit que nous auons.*

DEQVOY voulez vous donc que ie viue? Demádes tu cela aiant des mains, aiant des pieds, aiant la voix, brief eſtát homme, de qui le propre eſt d'aimer & eſtre aimé, faire plaiſir & en receuoir? ne peux tu pas enſeigner les letres, códuire de ieunes enfans, garder vne porte, voiager ſur mer, ſeruir en vne nauire? Il n'y a rien de tout cela qui ſoit plus hóteux, ni plus faſcheux à faire, que d'ouir, Paye moy, Ren moy mon argent.

> 1. Car c'eſt choſe honteuſe & d'emprunter & de preſter a vſure.

Rutilius ce riche Romain s'aprochant vn iour de Muſonius le philoſophe, lui dit en l'aureille, « Iupiter ſauueur, que vous autres philoſophes faites profeſſió d'imiter & enſuiure, n'emprunte point d'argent à vſure. Muſonius en riant lui reſpondit promptement, Non, ni n'en preſte point auſſi. Car ce Rutilius qui preſtoit à vſure reprochoit à l'autre qu'il empruntoit à vſure, qui eſtoit vne folle arrogance Stoique. Quel beſoin eſt il F que tu allegues Iupiter ſauueur, veu que lon peut recorder le meſme par choſes qui

> 2. L'homme qui ſe rend ainſi eſclaue merite d'eſtre renuoyé à l'eſcole des arondelles, & fourmis, & autres qui trauaillent ou s'acointent de l'hóme pour viure pres de lui.

ſont toutes familieres & toutes apparentes? Les arōdelles, les fourmis n'empruntent point à vſure, à qui nature n'a point dóné des mains, point de diſcours, point de raiſon, point d'art ni de meſtier, là où elle a doué l'homme de tant & de ſi grand entédement, que non ſeulement il ſe ſçait nourrir ſoy-meſme, mais outre nourrir des cheuaux, des chiens, des perdris, des lieures, des geais: pourquoy donc te cōdamnes tu toy-meſme d'eſtre plus beſte qu'vn geay, plus muet que la perdris, plus laſche qu'vn chien, que tu ne ſaches trouuer aucun homme qui te face du bien, en lui faiſant la cour, en le reſiouiſſant, en le gardant & en combatant pour lui? Ne vois tu pas que la

> 3. Il y a vne infinité de biens au monde, Celui donques eſt treſmal-heureux qui n'a le moien d'en auoir quelque parcelle.

mer & la terre produiſent tant de choſes pour l'vſage de l'homme? I'ay veu le bon homme Mycilus, diſoit Crates, qui cardoit la laine, & ſa femme quád & lui qui la filoit, fuians & combatans la faim à toute outrance. Le Roy Antigonus aiant eſté vne eſpace de temps ſans voir le philoſophe Cleanthes: & le rencontrant vn iour en la G ville d'Athenes lui demanda, Tournes tu encores la meule du moulin, Cleanthes? «

> 4. Pluſieurs excellens perſonnages ont trauaillé pour gaigner leur vie.

Oui Sire, reſpondit Cleanthes, ie la mene encore, & le fais pour gaigner ma vie, & ne « me departir point de la philoſophie. Combien eſtoit grand & genereux le courage de ce perſonnage-là, qui venát de la meule, auec la meſme main qui venoit de tourner la meule, & paiſtrir la paſte, eſcriuoit de la nature des Dieux, de la Lune, des eſtoiles, du Soleil? Et puis il nous ſemble que ces œuures là ſoient ſeruiles.

> VII. *Autre miſere des emprūteurs qui perdent toute liberté pour entretenir leurs ſuperfluitez, ſans leſquelles il n'y auroit point d'vſuriers au monde.*

ET cependant, afin que nous ſoions libres (Dieu le ſçait) nous empruntons de l'argent à vſure, & pour en auoir, nous flattōs des perſonnes ſeruiles, nous leur payōs tribut, & leur faiſons des preſens, nous leur faiſons la cour, & leur donnons à diſner, non par pauureté, car perſonne ne preſte à vn pauure, mais par noſtre ſuperfluité, pource que ſi nous eſtions cōtens des choſes neceſſaires à la vie humaine, il n'y auroit point d'vſuriers au monde, non plus que de Centaures ou de Gorgones: car les delices & la ſuperfluité ont engendré les vſuriers, auſſi bien que les orfeures, les argētiers, les par- H fumeurs, & les tainturiers: nous ne deuons point le pris du pain & du vin, mais bien de belles terres & maiſons, de grād nōbre d'eſclaues, de beaux mulets, de parement

> Ne cueillent autre fruit de leurs vanitez & ſuperfluitez que riſee mocquerie & confuſion.

de ſales & de riches tables, & de toutes folles & exceſſiues deſpēſes, que nous faiſons bien ſouuēt, pour donner paſſe-temps au peuple, pour vne vaine ambitió de laquelle nous ne receuons biē ſouuēt autre fruict, qu'ingratitude: & celui qui y eſt vne fois enuelopé, demeure debteur pour tout le reſte de ſa vie, changeant de picqueur, tantoſt d'vn tantoſt d'autre: ne plus ne moins que le cheual depuis qu'il a vne fois receu le mors en ſa bouche, & la ſelle ſur le dos, il n'y a plus ordre qu'il s'en puiſſe fuir es beaux paſturages & belles prairies, dont il eſt parti, ains va errant çà & là, ainſi comme les Dæmons & malins eſprits qu'Empedocles eſcrit auoir eſté chaſſez du ciel par les Dieux.

Dedans

A *Dedans la mer le ciel en bas les iette,*
La mer sur terre arriere les reiette,
La terre apres au Soleil radieux,
Et le Soleil puis les renuoye aux cieux.

aussi tombent ils entre les mains d'vn vsurier ou bancquier, tãtost Corinthien, tantost d'vn autre de Patras, & tãtost d'vn d'Athenes, l'vn apres l'autre, iusques à ce qu'estans deceus & trompez de tous, ils se trouuẽt finalement tous dissipez & decoupez en vsures. Car ainsi cõme celui qui est embourbé, se doit ou du tout leuer pour sortir du bourbier, ou du tout ne bouger d'vn lieu, pource que celui qui se demene & se tourne & vire en la bourbe, ne fait autre chose que souiller de plus en plus son corps: aussi ceux qui ne font que changer de bãcque, & que faire trãscrire leur nom du papier d'vn vsurier en celui d'vn autre, se chargeãs tousiours les espaules & s'embrouillans de nouuelles vsures, deuienent tousiours de plus en plus chargez: ressemB blans proprement aux personnes malades de cholere, qui ne veulent pas prendre medecine pour se guarir à fait, ains continuent tousiours à oster ce qui degouste d'humeur cholerique, & puis à en amasser de l'autre dauantage, & payent en toutes saisons de l'annee les vsures, auec griefues douleurs & angoisseux tranchez, & n'en ont pas plus tost payé l'vne que l'autre coule & distille incontinent apres, ce qui leur aporte vn mal de cœur & douleur de teste: là où il faloit qu'ils donnassent ordre à s'en nettoyer du tout, afin d'en demeurer francs & quittes. IE parle maintenant à ceux qui ont bien dequoy, & qui sont trop lasches & paresseux, & võt disant, Comment, demeurerai ie donc sans vallets, sans feu, ne sans lieu, & sans retraite? c'est tout ainsi comme si vn malade d'hydropisie & enflé comme vn tõneau disoit au medecin: Comment, voulez vous donc que ie deuiene gresle, maigre & menu? pourquoy non, prouueu que tu sois sain? ainsi vaut il mieux que tu demeures sans vallet, que tu deuienes vallet toy-mesme, & que tu demeures sans heritages plus tost que tu deC uienes toy-mesme heritage d'autrui. Escoute vn peu le deuis de deux vautours, comme disent les fables: l'vn vomissoit si fort qu'il disoit, Ie croy que ie vomiray iusques à rendre mes entrailles: & son compagnon lui respondoit, Quel mal y aura-il? car aussi bien ne rẽdras-tu pas les tienes, mais celles d'vn trespassé que nous deuorasmes l'autre iour: aussi vn endebté ne vend pas sa terre ne son heritage, ni sa maison, ains celle de l'vsurier qui lui a presté argẽt, à qui la Loy adiuge le droit & la possessiõ d'iceux. Voire mais, Mon pere, dira-il, m'a laissé cest heritage, Ie croy bien, aussi t'auoit il laissé la liberté & la bonne renommee, dequoy tu dois faire plus de compte, & en auoir plus de soin. Celui qui t'a engendré a fait ton pied & ta main, & neantmoins s'il auiẽt qu'ils soient estiomenez, encores dõneras-tu de l'argent au chirurgien qui te les coupera. Calypso auoit bien vestu Vlysses d'vne robbe sentant cõme baume retenant l'odeur du corps d'vne Fee immortelle, present qu'elle lui fit, afin qu'il eust à tout iamais memoire de l'amitié qu'elle lui auoit portee: mais depuis que sa nauiD re fut brisee, & qu'il se trouua à fond, ne pouuant reuenir sur l'eau à cause de sa robbe trempee qui le tiroit à bas, il la despouilla tresbien, & la ietta là, & se ceignant le corps tout nud d'vn linge, se sauua à nage, iusques en terre, là où quand il fut hors de danger, & qu'il fut aperceu, il n'eut depuis faute ni de vestemens ni de nourriture. Et n'est-ce pas proprement vne vraye tempeste, quand l'vsurier apres quelque temps vient assaillir les miserables detteurs en leur disant, Paye?

Disant ces mots les nues il amasse,
Et la grand mer de vagues il harasse,
De l'Orient, & du midi tonnant,
Le vent se leue encontre le Ponant,

ces vents sont les vsures, & les vsures des vsures, qui roulent les vnes sur les autres, & lui accablé d'elles, qui le retienent de leur pesanteur, ne se peut sauuer à nage,

Belle similitude monstrant la misere de ceux qui empruntent à vsure.

Autre similitude notable.

VIII. *Apres auoir enseigné aux pauures à fuir l'vsure, il s'adresse aux riches, & par diuerses similitudes & inductions leur aprend de se retrancher & contenter de peu, plustost que de se ruiner en voulant acroistre leur despense.*

Si on replique, que pour conseruer l'heritage du pere il est force d'emprunter à vsure: la response est (par similitude & exẽple propre) qu'il vaut mieux se deffaire de cela que perir en cette mer d'vsure.

Autre comparaison propre exprimant au vif la violence des vsuriers, & la condition effroyable des emprunteurs.

ni eschapper, ains est à la fin tiré à fond auec ses amis, qui l'ont plegé & respõdu pour lui, tant qu'il y perit. CRATES le philosophe Thebain fit bien autrement, car ne deuant rien, & n'estant pressé d'aucun creancier pour payer seulemẽt se faschant des cures & soucis du mesnage, & de la sollicitude qu'il faloit auoir pour gouuerner son bien, laissa vn patrimoine qu'il auoit de la valeur de huict talens, quatre mille huict cens escus, & chargeant la besace auec la robbe de bureau, s'enfuit en la franchise de paureté & de philosophie. Anaxagoras laissa ses terres en friche. Mais quel besoin est il d'alleguer ceux la? veu que Philoxenus vn chantre, estant du nombre de ceux qui auoient esté enuoyez pour peupler vne nouuelle ville & nouuelle terre en la Sicile, lui estãt escheuë vne bonne maison en sa part, & grand moien d'y viure bien à son aise: voyãt que les delices, la volupté, l'oysiueté, sans aucun exercice de lettres regnoient en ce quartier la, Par les Dieux, dit-il, ces biens ici ne me perdrõt point, mais bien moy eux: & laissant à d'autres le partage qui lui estoit escheu à son sort, remonta sur mer, & s'en retourna à Athenes. Là où ceux qui sont endebtez endurẽt & supportent que lon les taille, que lon les angarie, & que lon les gehenne, comme des esclaues que lõ fait fouiller aux mines, nourrissans, ainsi que le Roy Phineus des Harpyes qui ont des aisles. Et les vsuriers leur enuolẽt & rauissent des mains leur propre nourriture, encore n'ont ils pas patiẽce d'attendre la saison, car ils achetẽt leurs bleds auant qu'ils soiẽt moissonnez, & font marché de l'huile auant que l'oliue soit meure: & du vin semblablement, Ie le retien, dira-il, pour tel pris, & quand & quand il le lui baille par escrit: & cependant le raisin est encore pendant à la vigne, attendant le moys de Septembre, que l'estoile d'Arcturus se leue pour faire vendange.

IX. Exemples de ceux qui mesmes ont mieux aimé quitter la possessiõ de leurs biens que de se perdre & ruiner eux mesmes en les possedant.
Crates.
Anaxagoras.
Philoxenus musicien.
A qui ressemblent les emprunteurs & presteurs à vsure.

E F

Qu'il faut qu'vn Philosophe conuerse principalement auec les Princes & grands Seigneurs.

G

SOMMAIRE.

S'IL y a gens au monde qui ayent besoin de bonne compagnie, ce sont les Princes & grands Seigneurs: pource que leurs afaires estãs de telle consequence que chascun sait, la foiblesse du corps & l'insuffisance de l'esprit ne pouuans pas fournir à tout, il est besoin de voir par les yeux & besongner par les mains d'autrui. En cest endroit trois sortes d'hommes font de grandes fautes. Les premiers sont les Princes mesmes, qui au lieu d'attirer pres de leurs personnes gens qui puissent leur aider, d'onent acces à des flatteurs & autres telles pestes qui les corrompent & ruinent leurs estats. Les seconds (dont le nombre a esté bien petit de tous temps) sont les Philosophes, c'est à dire les hommes d'authorité, sages, doctes, amis de vertu, & du bien des Princes & de leur suiets, lesquels, pouuans beaucoup, neantmoins se reculent, ou estans auãcez n'ont tousiours telle consideration ni tel courage qu'il appartient, se laissans par fois emporter à la plus grande opinion, & meslans vn peu trop de la sagesse humaine auec l'apprehension de leur vray deuoir, dont la consciẽce esclairee en diuerses sortes les auertit assez. Les derniers (si pernicieux & execrables que la pensee humaine ne le sauroit comprendre) sont les ennemis de vertu, comme precepteurs ignorans ou profanes, les mocqueurs, bouffons, flatteurs, brief tous ministres de vanitez & salles voluptez, lesquels se fourrent par tres-meschans moyẽs au seruice des Princes: & pour recompense de l'honneur & des biens qu'ils y reçoiuent, pipent & perdent leurs maistres, comme vn million d'exemples es histoires en font foy. Plutarque, pensant à ces choses, veut ici donner courage à ceux qui desirent que tout soit bien reglé, & les exhorte d'approcher des Princes. Mais pource que, comme l'ignorance & malice fait deuenir les hommes effrontez, sagesse & preud'hommie nous rend modestes & tardifs, il monstre en premier lieu, que ce n'est point ambition à vn homme sage

H

A *sages de s'approcher des grands Seigneurs, ains que leur deuoir le porte, puis que tels en reçoyuent honneur, plaisir & profit: ce qu'il prouue par raisons, similitudes & exemples remarquables. En apres il condamne ceux qui entrent es cours des Princes pour s'y agrandir & faire valoir, monstrant que les sages ont à viser à tout autre but: & pour le dernier point il traite du contentement que reçoiuent ceux qui seruans à vn seul, aident par mesme moyen à vne infinité d'autres, qui leur demeurent estroitement obligez pour si grand bien fait.*

EMBRASSER vn amour commun, & recercher ou accepter & entretenir vne amitié qui peut estre vtile & fructueuse à plusieurs en particulier, & encore plus en cõmun, c'est le fait d'hommes sages, honnestes & affectionnez au bien public, non pas comme quelques vns estiment, ambitieux & cõuoiteux d'hõneur: mais au cõtraire, celui-la doit estre
B reputé ambitieux, ou biẽ pusillanime, qui fuit & a peur que lon ne l'appelle courtisan, poursuiuãt & caressant les Princes & grãds seigneurs. Car que dira le seigneur qui sera guerissable, desireux d'aprẽdre, & ne demãdera que d'acointer quelque philosophe? Quoy, faudra-il donc que ie deuiene vn Simon le Sauetier, ou vn Dionysius maistre d'eschole, au lieu d'vn Pericles ou d'vn Caton, afin que ce philosophe deuise auec moy, & qu'il s'approche de moy, comme Socrates faisoit iadis auec ceux-là? au contraire, Ariston de Chio estant repris & blasmé par les sophistes de son temps, de ce qu'il deuisoit à tous ceux qui le vouloient ouir: A la mienne volonté, dit-il, que les bestes mesmes peussent entendre les propos qui excitent les cœurs à aimer la vertu. Et nous fuirons les moiens & occasions de hanter & deuiser auec les grands personnages & puissans seigneurs, cõme si c'estoiẽt hommes farouches & sauuages? LA parole & doctrine de la Philosophie n'est point
C vn tailleur d'images pour faire des statues mornes & muettes, sans sentiment quelconque, à poser dessus vn soubbassement, comme dit Pindare, ains veut rendre les cœurs des hõmes qu'elle touche actifs & vifs: elle leur imprime des eslans de bonne volonté qui les incitent, des iugemens qui les tirẽt à toutes choses profitables au public, des intentions desireuses de toute honnesteté, vn courage grand & haut auec asseurance & bonté: toutes lesquelles parties font que les hommes entendus au fait de gouuernement sont plus aises de deuiser, conuerser & hanter auec les personnes de grande puissance & authorité, & non sans cause, car le medecin excellent & gentil prendra tousiours plus de plaisir à medeciner vn œil qui void pour plusieurs, & qui en garde plusieurs: aussi le philosophe sera plus affectionné à prendre soin de cultiuer vn esprit & vne ame qui doit estre vigilante, qui doit estre sage, prudente & iuste pour plusieurs. Et s'il est entendu en la science de trouuer, assembler & conduire les eaux, ainsi comme lon dit que Hercules l'estoit, & plusieurs autres anciens, il
D ne prendra ia plaisir d'aller en quelque coin de desert, loin de la frequence des hommes, pres le rocher du corbeau, comme dit le poëte, creuser celle mare des porchers Arethuse, ains s'estudiera de descouurir les sources vifues de quelque ruisseau ou riuiere, pour abreuuer vne grosse ville, ou vn cãp, ou pour arrouser les iardins & vergers de quelque Roy: suyuant quoy nous oions qu'Homere appelle Minos Oaristes de Iupiter, c'est à dire, ainsi que Platon mesme l'interprete, familier, & disciple: Car il n'entẽdoit pas que les disciples des Dieux fussent personnes priuees, casaniers, viuans en oysiueté en leur maison sans rien faire, ains Princes & Rois, lesquels estans sages, prudens, iustes, debonnaires & magnanimes, tous ceux qui auroient à viure sous eux & à estre commandez par eux, en seroient benits & bien-heureux. IL y a vne herbe que lon appelle Eryngium, le chardon à cent testes, laquelle a ceste proprieté, que depuis qu'vne chéure la prẽd en sa bouche, elle s'arreste tout court, & tout

I. Que ce n'est point ambition à vn hõme sage affectionné au bien public de poursuiure & caresser les Princes & grands Seigneurs.

Combien sont desraisonnables ceux qui veulent priuer les grãds seigneurs de la conuersation auec les hommes doctes.

Il les refute par le graue apophthegme d'Ariston.

II. Effects de la Philosophie, qui se delecte plus à bien façonner vn personnage seruant grand nõbre d'autres, que quelqu'vn d'entre le peuple.

Similitudes propres, emprũtees de l'affection des medecins & fonteniers.

Pourquoy Homere appelle les Princes familiers & disciples de Iupiter.

III. Apres auoir parlé de l'honneur & du plaisir que les Princes re-

çoiuent de la presence des sages pres d'eux, il proune que cela est tres-necessaire.

le troupeau aussi semblablement, iusques à ce que le cheurier la lui viene oster : les E defluctions aussi qui procedent des hommes de grande puissance & grande authorité, comme sont les Rois, ont pareille vistesse & celerité, laquelle se dilate en vn moment, & comme vn feu saisit & gaigne ce qui est voisin à l'enuiron. Et puis si la parole & remonstrance d'vn Philosophe s'addresse à vn hôme priué, qui aime à viure en repos, & se borne lui-mesme comme d'vn centre & d'vne circonferéce geometrique, d'auoir ce qui lui est necessaire pour l'entretenement de sa personne, elle ne se distribue point à d'autres, ains aiant composé en lui seul vne grande tranquillité, & grand calme de toutes perturbations, elle se fene, vieillit & se termine incontinent: mais au contraire, si elle remonstre à vn magistrat, vn homme de gouuernement, vn homme d'afaires, & qu'elle le remplisse de vertu & de bonté, par le moien d'vn seul elle fait du bien à infinis: comme Anaxagoras qui se tint auec Pericles, Platon auec Dion, Pythagoras auec les Princes & Seigneurs de l'Italie, & Caton lui-mesme partant du camp nauigua en Asie pour voir Athenodorus: Scipion enuoya F querir Panætius, quand le Senat le commit & deputa pour aller visiter & syndiquer quelle iustice ou iniustice regnoit par le monde, ainsi que dit Possidonius. Que deuoit donc alors dire Panætius? Si tu estois vn Castor ou vn Pollux, ou quelque autre tel homme priué, voulant fuir la frequence des villes, & te retirer en quelque coin d'eschole à part pour illec à loisir & en plein repos coudre & descoudre, plier & desplier les syllogismes des Philosophes, i'eusse volôtiers accepté l'offre que tu me fais, & fusse allé demeurer auec toy: mais pource que tu es le fils de Paulus Æmylius, qui a esté par deux fois Consul, & arriere-fils de Scipion l'Africain, celui qui deffit Hannibal de Carthage, ie ne deuiseray point auec toy.

1. Par raisons.

2. Par exemples notables.

IIII. *Digression de la double parole, asauoir interieure & proferee, laquelle se trouue vne es Philosophes qui en s'approchans des Princes cerchent plus le bien d'autrui que le leur.*

Et de dire maintenant qu'il y a double raison & parole, l'vne interieure ou mentale, que lon dit estre don de Mercure, surnommé Hegemon, c'est à dire guide: & l'autre proferee, qui est messagere & instrumentale pour donner à entendre ses conceptiôs, cela est tout rance & moisy de vieillesse, & doit estre compris dessous cest ancien prouerbe, Ie sauois cela de- G uãt que Theognis fust né. Mais toutesfois encore ceste distinction-la ne fait riẽ con- " tre ce que nous disons : car de l'vne & de l'autre parole, tant de celle qui demeure en la pensee, que de celle qui se prononce & se profere dehors, la fin est amitié de l'vne enuers soy-mesme, & de l'autre enuers autrui : car celle-la tendant au but de la vertu par les enseignemens de la philosophie, rend l'homme accordant tousiours auec soy-mesme, ne se plaignant iamais, ni se repentant de rien, plein de paix, plein d'amour & de contentement de soy-mesme.

Ses membres n'ont nulle sedition
Estrange entre eux, nulle dissension,

nulle passion rebelle & desobeissante à la raison, nul combat de volonté contre volonté, nulle repugnáce de discours à discours. Il n'y a point d'amertume turbulente, meslee auec ioye, comme sur les confins de desir, de repentance & regret, ains y sont toutes choses vniment douces, paisibles & amiables, & font que chascun iouissant H de tant & tant de biens se contente & s'esiouit de soy-mesme. Et quant à l'autre sorte de raison & de parole proferee, Pindarus dit que la Muse n'estoit point anciennement auaricieuse, aimant le gain, ni mercenaire, & croy qu'encore ne l'est elle pas maintenant, mais par l'ignorance & nonchalance des hommes ne se soucians de bien ni d'honneur, Mercure, qui parauant estoit gratuit & commun, est deuenu trafiqueur, ne voulant rien faire sans estre payé : car il n'est pas vray-semblable que Venus se soit iadis mortellement courroucee à l'encontre des filles de Prospolus, pource que ce furent elles qui les premieres machinerent de " semer haines & inimitiez entre les ieunes hommes, & que Vrania, Clio & Calliopé se contentent ou prenent plaisir à ceux qui corrompent la dignité des lettres pour de l'argent, ains m'est auis que les œuures & les dons des Muses doiuent estre encore plus amiables & plus

" Aucuns lisent πόρνας*, les autres lisent en ce lieu* παίδων*, & faudroit le rendre, semer des haines & inimitiez, entre les ieunes hommes.*

gracieux

A gracieux, que non pas ceux de Venus, car l'honneur que d'aucuns se proposent pour la fin & le but du sauoir & des lettres, a esté tenu cher, pour ce que c'est vn principe & vn seminaire d'amitié: mais qui plus est, le commun des hommes mesure l'honneur à la bien-vueillance, estimans que nous ne louons seulemẽt que ceux-là que nous aimons. MAIS ceux-la font comme Ixion, qui poursuiuant d'amour la deesse Iuno tomba en vne nuee: aussi au lieu d'amitié ils embrassent honneur, image vaine, tromperesse, pompeuse, vagabonde & incertaine: mais l'homme de bon sens & de bon iugement, s'il s'entremet d'afaires & du gouuernemẽt de la chose publique, il ne conuoitera d'honneur sinõ autãt qu'il en aura de besoin pour entretenir son authorité & son credit, afin que lon se fie en lui au maniement des afaires: car il n'est ni plaisant ni facile de profiter à ceux qui ne le veulent pas, & la disposition de le vouloir procede de se fier: ne plus ne moins que la lumiere est plus le bien de ceux qui voyent, que de ceux qui sont veus: aussi est l'honneur plus vtile à

v. Fautes de ceux qui pour le but de leur sauoir se proposent vn honneur vain & perissable, à quoi ils ressemblent: & quel est le deuoir de celui qui s'approche des grands pour leur aider par sa sagesse.

B ceux qui sentent qui en est digne, qu'à ceux qui ne sont pas mesprisez. Mais celui qui ne se messe point d'afaires, qui vit auec soy-mesme, & constitue son bien à viure à part en loisir & en repos, salue de loin la vaine gloire & populaire, dont iouissent les autres qui versent en la veuë des peuples, & en pleins theatres: tout ainsi qu'Hippolitus, qui estoit chaste, salüoit de loin la deesse Venus: mais celle qui procede des gens de bien & d'honneur, il ne la refuse ni ne la mesprise pas. Quand il est question d'amitié, il ne faut pas cercher à l'auoir & contracter seulement auec ceux qui ont les biens, la gloire, le credit & l'authorité de grands seigneurs, mais aussi ne faut il pas fuir ces qualitez là, quand elles sont coniointes auec vne nature douce & des mœurs moderees. Le philosophe ne cerche pas les beaux & biẽ formez ieunes hommes, ains ceux qui sont dociles, biẽ cõditionnez & cõuoiteux de sauoir: mais aussi s'ils ont & beauté de visage, & bonne grace, & fleur de ieunesse, cela ne lui fera pas peur de s'en aprocher, ni les beaux traits de visage ne le chasseront pas d'aupres de ceux qu'il sentira dignes que lon en prenne soin & que lon y employe sa peine: aussi quand la puissance, la richesse, & l'authorité de prince se trouuera en vn hõme de bonne nature, gracieux & hõneste, il ne laissera pas de l'aimer & de le caresser pour cela, ni ne craindra pas qu'on l'appelle courtisan ni caressant les grands.

Quel est le but du vray honneur & de la droite amitié.

Pensee & intention du philosophe ou homme d'honneur & de lettres.

C

Ceux qui par trop fuyant Venus estriuent,
Faillent autant que ceux qui trop la suiuent:

ainsi en est-il de l'amitié des Princes & des grands seigneurs: parquoy le philosophe qui ne se meslera point d'afaires, ne les fuira point, mais le ciuil qui s'empeschera du maniement de la chose publique, les recerchera, non les faschant pour se faire ouir, ni leur chargeant les aureilles de contes, mais s'acõmodant volontiers à les hanter, passer le temps, & deuiser auec eux, quand ils le veulent.

Difference entre le philosophe & le politique.

-de Berecynthe

D *Les plaines ont de long douze iournees,*
Qui tous les ans par moy sont engrenees:

celui qui dit cela, s'il eust autant aimé les hommes, comme il aimoit le labourage, eust plus volontiers cultiué & ensemencé celle terre qui pouuoit nourrir si grande multitude d'hommes, que la petite mestairie d'Antisthenes, qui à peine pouuoit suffire à le nourrir lui seul.* ET toutesfois Epicurus, qui mettoit le souuerain bien de l'homme en vn tres-profond repos, comme en vn port couuert de tous les vents & de toutes les vagues du monde, dit, que le faire bien à autrui est non seulement plus honneste que le receuoir bien d'autrui, mais encore plus plaisant, car il n'y a rien qui engendre tant de ioye, que fait la Grace, c'est à dire, la beneficence: & auoit bon iugemẽt celui qui imposa les trois noms aux trois Graces, Aglaia, Euphrosyné, & Thalia, car certainement la ioye & le contentemẽt est bien plus grand & plus net en celui qui donne la grace, qu'en celui qui la reçoit. Voila pourquoy plusieurs

VI. Combien tous les autres hommes sont obligez à celui qui par sa sagesse forme & retient vn Prince en son deuoir.

souuent rougissent de honte quand on leur fait du bien, là où lon est tousiours biẽ aise quand on en fait. Or sont bien à tout vn peuple ceux qui rendent gens de bien, ceux dont le peuple ne se peut passer: comme au contraire, ceux qui gastent & corrompent les Princes, les Roys, & les Seigneurs, comme font les flatteurs, les calomniateurs & faux accusateurs, sont en abomination de tous, & punis par tous, comme ceux qui iettent vn poison mortel, non en vne couppe, ains en vne fonteine qui coule en public, de laquelle ils voyẽt que tout le monde boit. Tout ainsi donc comme Eupolis dit, en se mocquant des flatteurs poursuiuans de repeuë franche du riche Callias, qu'il n'y auoit ni feu, ni fer, ni cuiure qui les peust engarder d'aller souper chez lui: mais les mignons & fauoris d'vn tyran Apollodorus, ou d'vn Phalaris, ou d'vn Dionysius, apres le decez de leurs maistres on les gehenna, on les escorcha, on les brusla, & les mit-on au rang des hõmes maudits & damnez, pour ce que ceux la ne faisoient tort qu'à vn seul, & ceux-ci en outrageoient plusieurs, en deprauant vn tout seul, qui estoit le Seigneur: aussi ceux qui demeurent ou hantent auec des hommes priuez, ils les rendent bien contens, innocens, doux & gracieux en eux-mesmes, mais celui qui à vn seigneur & magistrat oste vne mauuaise condition, ou lui dresse sa volonté & son intention là où il faut, celui-là philosophe pour le public, & corrige le moule & le patron auquel tous les suiets sont formez & gouuernez. Les citez & republiques bien policees decernent & deferent honneur & reuerence aux presbtres, pource qu'ils prient & demandent aux Dieux des biẽs, non pour eux seuls, ni pour leurs parens & amis seulement, mais vniuersellement pour tous les citoiens: & toutesfois les presbtres ne rẽdent pas les Dieux bõs, ni donneurs de biens, mais estans tels d'eux-mesmes, ils les prient & reclament: mais les Philosophes qui viuent & conuersent auec les princes & seigneurs, les rendent plus iustes, plus moderez & plus affectionnez à bien faire: au moien dequoy il est vraysemblable qu'ils en reçoiuent aussi plus d'aise & plus de contentement. Et m'est auis, quant à moy, qu'vn ouurier qui fait les luths & lyres, prẽdra plus de plaisir à faire vne lyre, quand il saura que celui qui la possedera en edifiera les murailles de la ville de Thebes, comme iadis fit Amphion: ou en appaisera vne grande sedition, comme fut celle des Lacedæmoniens que Thaletas le Candiot pacifia, en chantant sur la lyre, & les adoucissant. Et semblablement aussi vn charpentier faisant le gouuernal & timon d'vne galere, sera plus resioui, quand il entendra que ce timon seruira à gouuerner la galere capitainesse, dedans laquelle Themistocles combatra contre les Perses pour la defense de la liberté de la Grece, ou bien celle de Pompeius, auec laquelle il deffit en bataille nauale l'armee des Pirates. Que cuidez-vous donc que le philosophe pensera de sa parole & de sa doctrine, quand il viendra discourir en lui-mesme, que celui qui la receura, estant homme d'authorité, prince ou grand seigneur, fera vn bien public, par ce qu'il rendra le droict iustement à vn chascun, il fera de bonnes loix & ordonnances, il punira les meschans, & auancera les gens de bien & d'honneur. Il m'est auis certainement qu'vn gentil charpentier & faiseur de nauires fera plus volontiers vn timon, quand il saura qu'il seruira à regir la grande naue d'Argo renommee par tout: & semblablement qu'vn charron ne mettra pas si volontiers la main à faire vne charrue ou vn chariot, qu'il fera les aixieux sur lesquels il saura que Solon deura engrauer ses loix. Or les discours & raisons des Philosophes, si vne fois elles sont bien & fermement imprimees es ames des grands personnages, qui ont le gouuernement des estats en main, & qu'elles y prenent pied, elles ont force & efficace de viues loix. Ce fut pourquoy Platon nauigua en Sicile, esperant que les sentences de sa philosophie vaudroient loix, & produiroient de bons & profitables effects es afaires de Dionysius, mais il trouua que Dionysius estoit comme vne de ces tablettes ia toute pleine de rature & de souilleures, qui ne pouuoit plus laisser la taincture de la tyrannie,

Au contraire les flateurs, iangleurs, marmousets & amputeurs, pestes des Roys & Princes, sont ou deuroyent estre comme les plus execrables que la terre porte, detestez & punis de tous, ainsi que le furent les mignons d'Apollodorus, de Phalaris, ou de Dionysius.

VII. Par cõparaison des honneurs & plaisirs que reçoiuent les autres hommes en leur vocation, il monstre combien sont honorables ceux qui seruent en public en conuersant aupres des grands, comme il appartient: quel contentemẽt ils en reçoiuẽt, & le grand biẽ qui procede de leurs instructions & conseils.

Contentement des hõmes qui seruent au public en bonne conscience.

Par ces comparaisons il conferme ce qu'il vient de dire de ce contentement.

Conclusion, puis que les instructions des sages seruent tãt aux grands, & que Platon sage entre les sages s'est employé en tel afaire, vn philosophe doit conuerser auec les princes.

A rannie, pource qu'elle auoit desia percé & penetré iusques au fond, & ne se pouuoit plus effacer: là où il faut que ceux qui sont pour faire leur profit des bons aduertissemens, soient encore en mouuement.

Qu'il est requis qu'vn Prince soit sauant.

SOMMAIRE.

COMME au discours precedent il a sollicité les sages de s'approcher des Printes, il desire en cestui-ci vne chose, de laquelle il n'ose s'asseurer, à cause des difficultez qu'il y remarque: car requerant que les Princes soyent bien instruits, pour estre capables de bon
B *conseil, il monstre quand & quand que c'est vne chose mal-aisee de les ranger à cela, par les raisons pertinentes par lui mises en auant. Neantmoins il passe outre, prouuant que la Loy & viue raison doit commander aux Roys & aux Princes: pour à quoy les faire condescendre, il leur declare que ce qu'ils souhaitent & procurent si ardemment, asauoir de se maintenir heureux & rendre leur nom immortel, gist en la vertu: puis touche au doigt quatre empeschemens qui destournent les Princes d'vne si iuste & necessaire consideration. Cela fait, pour l'enrichissement de son propos & pour amener encores mieux les grands à raison, il leur fait voir la difference entre vn bon Prince & vn tyran, & combien vn meschant Prince est dangereux: concluant, par le bien qui prouient de l'equité, & par le mal de l'iniustice, que la droiture doit seruir de contrepoids à la grandeur & puissance des Princes.*

C LES habitans de la ville de Cyrene prierent vne fois Platon de leur donner par escrit de bonnes loix, & de leur dresser & ordonner le gouuernement de leur estat: ce qu'il refusa de faire, disant qu'il estoit bien mal-aisé de donner loix aux Cyreniens, qui estoient si riches & si opulens: car il n'est rien si haut à la main, si farouche, ne si mal-aisé à dompter & manier, qu'vn personnage qui s'est persuadé d'estre heureux. Voila pourquoy il est bien difficile de conseiller les Princes & seigneurs, comment ils se doiuent gouuerner, car ils craignent de receuoir & admettre la raison, comme vn maistre qui leur commande, de peur qu'elle ne leur oste ou retranche ce qu'ils estiment le biẽ de leur grãdeur & puissance, en les assuiettissant à leur deuoir, c'est pource que ils n'entendẽt pas le discours de Theopõpus le Roy de Sparte, qui fut le premier qui
D introduisit à Sparte les Ephores, & les mesla au gouuernemẽt auec les Roys: car comme sa femme lui reprochast, qu'il laisseroit à ses enfans l'authorité & puissance royale moindre qu'il ne l'auoit euë de ses predecesseurs: mais plus grande, lui respondit-il, dautant qu'elle sera plus asseuree? car relaschant vn peu ce qui estoit en la royauté trop roide & trop vehemẽt, il euita par vn mesme moiẽ & l'enuie & le peril. Et toutefois ce Theopompus là deriuãt de son authorité cõme d'vne grãde riuiere vn petit ruisseau, autant comme il en donna aux Ephores, autãt s'en osta-il à soy-mesmes: mais la raison & remõstrance de philosophie estant logee auec le prince pour lui assister & le cõseruer, lui ostãt de sa puissance comme de l'embonpoint ce qu'il y a de trop, lui laisse ce qui est sain. Mais la plus part des Princes & grands seigneurs qui ne sont pas sages, ressemblẽt aux ignorãs tailleurs d'images, lesquels ont opiniõ que les statues enormes & excessiues qu'ils taillent, que lon appelle Colosses, sembleront vastes & grandes, s'ils les font bien escarquillees de iambes, & bien estendues de bras,

1. Il est malaisé de donner conseil aux princes & grands seigneurs.

1. Pource qu'ils craignent le frain de la raison, & ne veulent autre loy que leur volonté, ne prenans garde au discours de Theopompus, ni à l'effect des remonstrances fondees en sagesse.

2. D'autant que pour la plus part ils sont ignorans & escerueler, dont s'ensuit leur ruine.

Embleme notable des Princes ignorans & audacieux.

auec vne bouche qui baaille bien grand: car semblablement aussi ceux-ci auec vne voix grosse, vn visage refrongné, vn regard fier, vne fascheuse côuersation, & vn viure à part, sans communiquer auec personne, cuident contrefaire la grauité, grandeur & dignité qui est requise en vn seigneur, mais ils ne different en rien de ces colosses-là, qui par le dehors ont la representatiô de quelque Dieu ou demi-dieu, mais par le dedans sont pleins de terre, de pierre & de plomb. Il n'y a differêce, sinô que la pesanteur de ces enormes statues-la les maintient aucunement droites, sans pancher ne çà ne là, mais ces ignorans princes & seigneurs-ci, pource qu'ils ne sont pas bien au dedans dressez à plomb, souuentefois sont esbranlez, & quelquefois du tout renuersez: car venans à bastir leur puissance & licence haute sur vne base qui n'est pas bien dressee à plomb, ne mise au niueau, ils pâchent & versent en leur ruine auec elle. Mais il faut que comme la regle estant elle mesme droite, & non gauche ni tortue, dresse & rend droites toutes autres choses, les faisant à soy semblables, en s'aprochant & appliquant à elles: semblablemêt aussi, que le prince aiât establi & dressé premierement en soy-mesme sa principauté, c'est à dire, apres auoir bien côposé sa vie & ses mœurs, alors il acommode & applique à soy ses suiets, pour les rendre aussi droits. Car ce n'est pas à faire à celui qui tombe, de redresser: ni à celui qui ne sait riê, d'enseigner: ni à celui qui est desordonné, d'ordonner: ni à celui qui est dereiglé, de ranger, ni à celui qui ne sait obeir, de commander: mais la plus part des hommes se trompans en cela, estiment que le premier & principal bien qu'il y ait à commander, soit de n'estre point commandé: comme faisoit le Roy de Perse, qui estimoit que tous ses suiets lui estoient esclaues, excepté sa femme seule, de laquelle plus que d'autre il deuoit estre seigneur. MAIS qui sera ce donc qui commandera au Roy & au Prince? Ce sera la loy, qui est roine de tous, & mortels & immortels, comme dit Pindare, non pas vne loy escrite dehors en quelques liures, ou dessus quelque bois: mais la raison viue imprimee en son cœur, tousiours demeurant auec lui, tousiours le conseruant, & iamais ne l'abandonnant sans conduite: car le Roy de Perse auoit vn de ses chambellans ordôné à cest office, pour lui venir dire tous les matins entrât en sa châbre, Leue toy, Sire, & prouuoy aux afaires, ausquels Mesoromasdes, c'est à dire le grand Dieu, t'a ordonné pour prouuoir: mais à l'endroit d'vn sage prince & bien apris, c'est la raison qu'il a au dedans qui lui sonne tousiours cela à l'aureille. Polemon disoit que l'amour estoit vne entre-mise des Dieux à l'endroit des ieunes gens, dont ils auoient soin, & qu'ils vouloient sauuer: mais plus veritablement pourroit-on dire que les princes sont ministres des Dieux, pour prouuoir aux afaires & au salut des hommes, à fin que des biens qu'ils leur doncent: ils soient distributeurs des vns & conseruateurs des autres,

3. Pource qu'ils cuident que leur autorité côsiste à n'estre point commandez.

1. *La Loy, & raison viue, doit commander aux Rois & Princes.*

2. Pource qu'ils sont ministres de Dieu, lequel est esleué par dessus eux: tesmoin ce qui estoit iournellement ramêtu aux Rois de Perse.

E

F

G

Vois tu ce haut infini firmament,
Qui dans son sein liquide fermement
De tous costez la terre ronde embrasse.

C'est lui qui influe les princes des semences conuenables, & puis la terre les produit en estre, & sont les vnes acreuës par les pluyes, les autres par les vents, les autres eschauffees par les astres & par la lune: mais c'est le Soleil qui regit & gouuerne tout, & leur inspire le gracieux attrait d'amour, aussi de tous tant de grands biens, dons & presens que les Dieux font aux hommes, il n'y a moyen d'en iouir ni vser droitement sans loy, sans iustice, ni sans prince & magistrat. La iustice est la fin de la loy, la loy œuure du prince, & le prince image de Dieu, qui tout regit & gouuerne, n'ayant besoin ni de Phidias qui le taille, ni de Polycletus, ni de Myron, ains luimesme se formant au moule & patron de Dieu, par le moien de la vertu, statue la plus plaisante & la plus excellente que lon sauroit iamais voir. Et comme Dieu a colloqué au ciel pour vn bel image de sa diuinité le Soleil & la Lune, telle representation & telle lumiere est en vne cité & en vn Royaume, le Prince, tant qu'il a au

2. D'autant qu'ils doiuent ensuiure Dieu, qui est seul souuerain, iuste, clement, veritable & fidele.

H

cœur

A cœur la crainte de Dieu, & l'obseruation de la iustice empraintе, c'est à dire, qu'il a la raison diuine en son entendement, non pas le tonnerre en la main, ni la foudre, ni le trident, comme il y a de fols Princes, qui se font mouler & peindre, rendans leur folie odieuse d'affecter ce à quoy ils ne peuuent atteindre: car Dieu hait & punit ceux qui veulent imiter le tonnerre, la foudre, les rais du Soleil, & choses semblables: & au contraire ceux qui sont zelateurs de sa vertu, & qui taschét à se conformer à sa clemence & bonté, il les aime & auance, & leur donne part de sa verité, de sa iustice, clemence & legalité. LESQVELLES qualitez sont telles, qu'il n'y a rien plus diuin au monde, non le feu, ni la lumiere, ni le cours du Soleil, non le leuer & coucher des estoilles, non pas mesmes l'eternité, ni l'immortalité, car Dieu n'est pas benit, ni heureux pour la longueur & duree de sa vie, mais pource qu'il est Prince de toute vertu, c'est cela qui est la diuinité & la beauté ce qui est regi par elle. Anaxarchus pour recóforter & consoler Alexandre, lequel se desesperoit pour le meurtre qu'il auoit commis en la personne de Clytus, lui dit, que Dicé & Themis, c'est à

III. La vertu seule rend les princes heureux & immortels, & en quoy consiste leur deuoir pour paruenir à vn tel bien.

1. Mais les flateurs ruinent tout, tesmoin Alexandre.

B dire iustice, equité & droiture, sont les assesseurs de Iupiter, pour monstrer, disoit-il, que tout ce qui est fait par le Prince, est iuste, equitable & droiturier, pechant en cela griefuement, lourdement & pernicieusement, de vouloir remedier au regret que ce Prince sentoit pour le peché qu'il auoit commis, en lui donnant asseurance d'en faire encores de semblables. Et s'il est en cela loisible d'amener sa coniecture, Iupiter n'a point iustice & equité pour ses assesseurs, mais lui-mesme est la iustice & l'equité, & la plus ancienne & plus parfaite loy qui soit: ainsi parlent, escriuent & enseignent tous les anciens, que Iupiter mesme ne sauroit bien commander sans iustice: laquelle est vierge, selon que dit Hesiode, non violee ni contaminee, ains tousiours logee auec honte, pudicité & simplicité. Voila pourquoy les anciés appellent les Roys reuerends & venerables. Car il est conuenable que ceux qui moins ont de crainte, aient plus de honte & d'honneur. Or faut-il que le Prince craigne plustost de mal faire que de mal receuoir, cóme estant l'vn cause de l'autre: & est celle crain-

2. Dauantage ils pensent estre Princes sans iustice, ce qui est impossible.

C te benigne & genereuse, propre & peculiere à vn bon Prince, craindre que ses suiets, sans qu'il le sache, ne soient offensez & foulez.

Ne plus ne moins que les chiens genereux
Veillent aupres des brebis, non pour eux,
Sentans venir quelque beste sauuage,
Autour du parc, pour y faire carnage.

Et n'est pas pour eux qu'ils craignét, mais pour ceux qu'ils gardent, comme Epaminondas, s'estans les Thebains laissez aller à boire dissoluëment & faire grád'chere en vne feste, lui seul alloit reuisitát les armes & les murailles, disant qu'il ieunoit & veilloit, afin que les autres peussent à seureté boire & dormir. Et Caton en la ville d'Vtique fit crier à son de trompe, que à tous ceux qui s'estoient sauuez de la deffaitte, il

3. Ne pensent pas estre tenus veiller pour le bien de leurs suiets.

D dóneroit moien de s'en aller par la mer: & les aiant tous embarquez, apres auoir fait priere aux Dieux de leur dóner bó voyage, lui retournát en son logis, se tua soy-mesme, mostrát en cest exemple ce que le Prince doit craindre, & ce qu'il doit mespriser. Au contraire, Clearchus le tyrá de Pont s'enfermoit dedans vn coffre pour dormir cóme vn serpent dedans son creux, & Aristodemus le tyran d'Argos mótoit en vne petite chambrette suspendue, dót l'huys estoit vne trappe, sur laquelle il mettoit son lict, là où il se couchoit auec sa cócubine: & la mere d'elle quád il estoit móté venoit oster l'eschelle d'à bas, & puis le matin la rapportoit. Commét pensez vous que ce tyran là deuoit trébler de frayeur, quád il estoit dedás vn plein theatre, ou dedans le palais, où lon exerçoit la iustice, ou dedás le cóseil, ou en vn festin, veu qu'il faisoit de sa chábre vne prison? A la verité aussi les bons princes craignent pour leurs suiets, & les tyrans craignent leurs suiets: & pource d'autant que plus ils augmentent leur puissance, autant augmentent ils aussi leur crainte: car de tant qu'ils commandent

4. Ne considerent point la vie miserable des tyrans.

IIII. Difference entre vn bon Prince & vn tyran.

à plus grand nombre d'hommes, de tant en craignent-ils aussi plus grand'nombre. E Car il n'est pas vray-semblable, ni bien seant auec, à la maiesté diuine, ce qu'aucuns philosophes ont voulu dire, que Dieu est inuisiblement meslé parmi la matiere premiere qui souffre toutes choses, & qui reçoit mille contraintes & mille cas fortuits, & des chãgemẽs innumerables, ains reside là haut, assis & colloqué en la nature, qui est tousiours vne & tousiours en mesme estat sur des saincts fondemens, comme dit Platon, fait & parfait ce qui est droit selon nature, se promenant par tout. Et comme le Soleil au ciel, qui est son tresbel image, se laisse voir dedãs vn miroir à ceux qui ne le peuuẽt regarder, luy-mesme aussi a-il laissé es villes, & parmi les hõmes, vne autre image, c'est la lumiere de iustice & de droite raison qui l'accõpagne, laquelle les hommes sages & heureux descriuent & paignent des sentences de la philosophie, en se conformant à ce qui est le plus beau en ce monde, & n'y a rien qui imprime es ames & esprits des hommes vne telle disposition, que la raison tiree & aprise de la philosophie, à fin qu'il ne nous auiene comme il fit à Alexandre le grand, lequel ayant F veu & consideré Diogenes en la ville de Corinthe, comme il estoit genereux, estima beaucoup & admira la grandeur de courage & magnanimité de ce personnage, iusques à dire, Si ie n'estois Alexandre ie serois Diogenes: quasi par maniere de dire se faschant de sa richesse, de sa splendeur, & de sa puissance, comme estans empeschemens & destourbiers de sa vertu, & portant enuie à sa capette, & à sa besace, dautant que par icelles Diogenes estoit inuincible & imprenable, non pas comme lui qui ne l'estoit que par le moien des armes, des cheuaux, & des picques: car il pouuoit en se gouuernãt par vraye raison philosophique estre de disposition & affectiõ Diogenes, & demeurer d'estat & de fortune Alexandre, voire tãt plus estre Diogenes, dautant qu'il estoit Alexandre: comme aiant contre vne grosse tourmente, agitee de forts vents, & de vagues impetueuses, besoin de chable & d'anchre plus forte, & de gouuerneur & pilote plus grand. CAR des hommes petis, qui ont peu ou point de G puissance, cõme sont les priuez, la folie est innocente, & ne font point de mal quand ils sont fols, pource qu'ils ne peuuent: comme es mauuais songes il y a ie ne say quoy de douleur qui fasche l'ame quand elle ne peut pas venir à bout de mettre à execution ses cupiditez, mais où la puissance est coniointe auec la mauuaistié elle adiouste aussi douleur à ses passions & affections. Et est bien veritable ce que souloit dire le tyran Dionysius, car il disoit, que le plus grand plaisir & contentemẽt qu'il sentit de la domination tyrannique, estoit que ce qu'il vouloit, soudainement estoit fait.

Comme il fut dit, il fut aussi tost fait.

ainsi la mauuaistié & le vice prenant sa course legere par la carriere de la puissance pousse & presse toute violente passion, faisant que vne cholere deuient aussi tost meurtre, vn amour adultere, vne auarice confiscation: la parole n'est pas plustost acheuee, que celui qui est tombé en suspicion perit, & celui qui est calomnié est perdu. Mais comme les naturels tienent, que l'esclair sort de la nue apres le tonnerre, encore qu'il aparoisse deuant, comme le sang sort de la playe, par ce que l'oreille re- H çoit le son, & la veuë va au deuãt de l'esclair: aussi à l'endroit de tels seigneurs les punitions precedent les accusations, & les condamnations vont deuant les probations.

Car le courroux ne peut là plus durer,
Non plus que l'anchre en tourmente asseurer
La naue estant fichee dans le sable,
Qui ne tient coup, & ne demeure stable:

SI le poids de la raison ne reprime & n'arreste la puissance faisant le prince & seigneur ainsi cõme fait le Soleil, lequel alors qu'il est plus haut eleué en la partie Septétrionale, c'est lors que plus lentement il chemine & moins il se remue, rẽdant son cours plus asseuré par la tardité: car il n'est possible que les vices demeurent couuerts & cachez es hommes qui ont grande puissance, ains comme ceux qui sont suiets au mal

Cõme Dieu est paisible, iuste & bõ en la gloire: les bons Princes l'ensuiuent en leur gouuernement.

Le sage Princẽ se guide par raison tiree de la vraye philosophie: le tyran n'a pour adresse que sa passion, & s'il desire par fois le bien, il ne change pourtant.

Misere d'Alexandre au milieu de ses magnificences, en ce qu'il ne fait ioindre à sa fortune l'affection de Diogenes.

V. Combien vn Prince meschant est dangereux.

Apophthegme de Dionysius le tyran verifiant ce que dessus.

Cõparaison monstrant combien c'est chose dangereuse que viure ou plustost languir sous vn meschant Prince.

VI. Quelle raison doit tenir en contrepoids la puissance des princes, & quel bien eux & leurs suiets en reçoiuent: & com-

A mal caduc, soudain que quelque froid les prend, ou qu'ils tournent vn peu, il vient incontinent vn esblouissement & vn chancellement, qui descouure & fait voir leur mal: aussi les ignorans & mal apris, soudain que la fortune les a vn petit esleuez en biens, en richesses, en estats & authoritez, incontinēt elle fait voir leur cheute & ruine: ou pour mieux le donner à entendre, comme lon ne conoit pas le vice & la faute des vaisseaux quand ils sont vhides, mais quand vous y versez quelque liqueur, alors vous voyez par où ils coulent & s'en vont: aussi les ames pourries & gastees ne peuuent contenir leur authorité & puissance, ains coulent dehors par leurs cupiditez, leurs choleres, leurs vanitez, & leurs impertinences. Et qu'est il besoin de s'estendre à discourir cela plus amplemēt, veu que lon calomnie es grands & illustres personnages iusques aux moindres fautes qu'ils ont euës? on reprochoit à Cimon qu'il aimoit le bon vin, & à Scipion qu'il aimoit à dormir, & accusoit-on Lucullus de ce qu'il tenoit table trop somptueuse & trop friande.

Bien de malheur auient s'ils se conduisent autrement.

Belle similitude à ce propos.

B

Que le vice seul est suffisant pour rendre l'homme mal-heureux.

SOMMAIRE.

COMBIEN que ce traité soit si defectueux au commencement & à la fin, que iusques à present lon n'a seu quelle coniecture y asseoir: toutesfois le tiltre & le fragmēt descouure assez l'intētion de l'auteur. Or cōme par les ruines de quelque ancien palais royal, on se represente aucunemēt en la pensee la beauté d'icelui, lors qu'il estoit en son entier: C aussi ce demeurant nous mōstre encor assez combiē nous auons perdu. Mais quoy que la malice du temps nous ait priuez d'vn tel biē & de plusieurs autres semblables, toutesfois le reste nous peut profiter, & suffit, tout mutilé qu'il est, à nous renger & contenir en deuoir. Au commencement il discourt la misere de l'auaricieux & du courtisan: puis adiouste, suiuant son principal dessein, que le vice est vn parfait ouurier de mal-heureté, n'ayant besoin d'instrumens ni de seruiteurs pour rendre l'homme miserable: dont il recueille, qu'il n'y a danger ni calamité que nous ne deuions choisir plus tost que d'estre vicieux. En apres il respond aux obiections que lon fait au contraire, & conclud que l'aduersité ne nous preiudicie en rien, si elle n'est acompagnee de vice.

AIANT *vendu le sien corps pour vn douaire,* ** cōme dit Euripides, bien peu de biē, & encore mal asseuré & incertain: mais à celui qui ne passe pas par dessus de la cēdre, ains à trauers vn feü, par maniere de dire, royal, & qui D est bruslé tout à l'entour, qui est continuellement à la grosse & courte haleine, en peur & en crainte, plein de sueur, s'encourt iusques delà la mer pour gaigner, elle lui donne à la fin vne richesse de Tantalus, de laquelle il ne iouira iamais, pour les continuelles occupations, esquelles il s'enueloppe. Or fit iadis sagement ce grand riche homme Cicionien qui nourrissoit des haras de cheuaux, quand il donna à Agamemnon Roy des Acheiens vne belle iument coursiere fort viste, pour estre dispensé

De n'aller point à Troye la venteuse,
Ains demeurer loin de guerre douteuse
Chez soy en paix & toute volupté,
Car il auoit de tous biens à planté.

1. Misere de l'auaricieux, descrite & depeinte en peu de traits.

Autre sorte d'auaricieux qui fondent leurs richesses auec l'oisiueté & la volupté.

à fin que demeurant en sa maison, il se veautrast à son aise en profonde richesse, & E
se donnast du bon temps à loisir, sans aucune fascherie. Mais nos courtisans d'au-
II. Misere du courtisan depeint aussi de ses couleurs.
iourd'hui, & ceux qui se veulent faire estimer gens d'afaires, n'attendét pas qu'on les
appelle, ains se vont d'eux-mesmes ietter la teste baissee es cours des Princes & es
grosses maisons, là où il faut qu'ils veillent & facent le guet en grãd trauail, pour gai-
gner ou vn cheual, ou vne chaine, ou quelque tel present.

Et cependant la face deschiree
En sa maison sa femme est demeuree
Et la maison acheuee à demi,

pendant que son mari est trainé çà & là errãt, vagabond par le monde, tiré de quel-
ques esperances, qui à la fin bien souuent le trompent & lui font honte. Et si d'a-
uenture il obtiẽt quelque chose de ce qu'il desire, apres auoir esté bien tournebou-
lé sans dessus dessous, iusques à en auoir la teste toute estourdie de virer ainsi au
rouët de la fortune, il demande à s'en eschapper, & appelle bien-heureux ceux qui F
demeurent en vie priuee, sans s'exposer aux perils: & ceux-ci au contraire le reputẽt
III. Le vice est le plus detestable tyran qu'on sauroit imaginer.
bien-heureux, dautant qu'ils le voient preferé à eux. Voila comment le vice
dispose tous hommes à toutes sortes de malheurs, estant vn parfait ouurier de mal-
heureté, de maniere qu'il n'a besoin ne d'instrumẽs ni de ministres. Les autres tyrans
Raison de cela.
qui s'estudiẽt à rendre miserables ceux qu'ils tourmentent, ils nourrissent des bour-
reaux & des gehenneurs, ils inuentent des fers chauds à brusler, des grillons: mais le
vice sans aucun appareil d'outils, aussi tost qu'il s'attache à l'ame, il la brise & l'acca-
ble & ruine, il remplit de douleur, de lamentations, de rancune, de regrets & repen-
Confirmation par experience ordinaire.
tance l'homme. Qu'il soit ainsi, on void plusieurs qui endurent qu'on leur coupe
la chair & les membres, sans qu'ils dient mot, & endurẽt patiemment quand on les
fouëtte, & quand leurs maistres, ou bien des tyrans leur donnent les grillons, vous
ne leur entendrez pas ietter vn seul cri, d'autant que l'ame auec la raison, comme a-
uec la main, reprimant la voix, la garde de sortir: là où, au contraire, vous ne sauriez G
iamais faire demeurer coy vn courroux, ni cõmãder à vn dueil qu'il se taise: ni ar-
rester vn qui est surpris de peur, ni vn qui se repent de regret, qu'il ne crie, qu'il ne se
tire par les cheueux, & qu'il ne frappe sa cuisse, tellement que le vice est plus violent
IIII. Qu'il n'y a danger ni calamité quelconque que l'homme ne doiue choisir plustost que se laisser maistriser par le vice.
que n'est ni le feu, ni le fer. Or les villes & citez, quand elles font à sauoir par af-
fiches, qu'elles veulent faire edifier quelques nauires ou quelques statues, de gran-
deur excessiue que lon appelle Colosses, elles escoutent les ouuriers disputans les vns
contre les autres de la manufacture, & entendent leurs raisons, & voient leurs mo-
delles, puis elles elisent celui d'entre eux qui fera le fait à moins de coust, mieux &
plus promptement. Or posons le cas donc que nous publions par affiches à faire &
rendre vn homme & vne vie mal-heureuse, & qu'il se presente pour entreprendre
Viue description pour la preuue de la maxime precedente.
le marché, d'vn costé la Fortune, & le vice de l'autre: l'vne, à sauoir la fortune,
pleine d'outils de toute sorte, & d'vn appareil de grands frais, pour construire vne
vie miserable & malheureuse: comme pourroient estre voleries de brigands, des H
guerres, des inhumanitez de tyrans, des tempestes de mer, des foudres de l'air, qu'el-
le traineroit apres elle, de la ciguë qu'elle broyeroit, des espees qu'elle apporteroit,
des calomniateurs qu'elle soudoyeroit, des fieures qu'elle allumeroit, des fers &
manotes qu'elle feroit sonner, & des prisons qu'elle bastiroit à l'entour, encore que
la plus part de tout cela procede plustost du vice que de la fortune: mais pourtant
supposons que tout cela procede de la fortune, & que la malice, & le vice estant
Exemple de ceux qui ont mesprisé tous maux, & la mort mesme, plustost que de faire chose contre leur deuoir.
au pres tout nud, & n'aiant besoin de chose quelconque hors de soy à l'encontre
de l'homme, interrogue la fortune comment elle entend de rendre l'homme mal-
heureux, failli de cœur. Menasses tu l'homme de le rendre pauure, Fortune? Metro-
cles se mocquera de toy, qui l'hyuer dormoit parmi les moutons, & l'esté dedãs les
Metrocles se mocque de la pauureté.
cloistres & portiques des temples: & par ainsi estriuoit de la felicité alencontre
du grand

A du grand Roy de Perse, lequel passoit son hyuer en Perse, & son esté en la Medie. Ameneras-tu la seruitude, les fers & manotes, & l'estre vendu cōme esclaue? Diogenes le mesprisera, lequel estant exposé en vente par les brigands qui l'auoient pris, crioit lui-mesme à l'encan, Qui veut acheter vn maistre? Broyes-tu vne couppe de poison? n'en bailles-tu pas autant à boire à Socrates, & lui tout doucement & facilement sans restiuer de peur, ne rien changer de contenance ni de couleur, l'aualla: & quand il fut mort les suruiuans le iugerent bien heureux, comme celui qui en l'autre mōde s'en alloit viure d'vne vie diuine. Me presenteras-tu le feu? voire mais Decius le Capitaine des Romains t'a pieça preuenu, quand au milieu des deux armees il fit dresser vn grand feu, où il se brusla lui-mesme en holocauste à Saturne, comme il auoit voué pour le salut & la prosperité de l'Empire Romain. Et les honnestes femmes des Indiens, qui aiment mieux leurs maris, combatent & estriuent ensemble pour le feu, & celle qui gaigne la victoire est brusłee auec le corps de son defunct

Diogenes mesprise la seruitude.

Socrates mord & aualle la mort.

Decius se mocqu. du feu.

Les femmes Indiennes & les Gymnosophiste, font gloire de se ietter au feu.

B mari, laquelle toutes les autres iugent & estiment bien-heureuse. Et quant aux sages de par dela, il n'y en a pas vn qui soit reputé homme sainct, ne bien-heureux, si estant encore viuant, en son bon sens & sain entendemēt, il ne separe son ame de son corps auec le feu, & qu'il ne sorte tout pur & net de la chair, en aiant consumé tout ce qu'il y auoit de mortel. OVY mais d'vne maison plantureuse & d'vne richesse grande, d'vne table friande & somptueuse, tu me reduiras à la besace, à la petite capette, & à demander mon pain ordinaire, toutes ces choses là furent les principes & causes de la felicité de Diogenes, & de liberté & de gloire à Crates. Mais tu me feras clouer en croix, ou bien empaler au bout d'vn pieu. Et que peut-il chaloir à Theodorus s'il pourrira dessus ou dessous la terre? Ce sont les plus heureuses sepultures des Tartares, & des Hyrcaniens, l'estre mangé des chiens: & entre les Bactrianiens, par les loix du pays, ceux-la sont estimez auoir plus heureuse fin, quand les oiseaux les mangent apres qu'ils sont morts. Qui sont donc ceux que tels accidens rendent mal-heureux?

V. Response à l'obiectiō de ceux qui aimēt mieux seruir au vice que tōber en quelque calamité temporelle: c'est que les maux exterieurs ne nuisent sinon aux meschans.

C Ce sont les lasches de cœur, delicats, esceruellez, non exercitez es affaires du monde, & qui tousiours ont retenu les opinions qui leur ont esté imprimees des leur enfance. LA fortune donc seule n'est pas ouuriere parfaite de malheur & infelicité, si elle n'a la malice & le vice qui lui aide. Car tout ainsi comme vn filet sie l'os qui a esté longuement trempé dedans du vinaigre & de la cēdre, & comme les ouuriers courbent & forment en telle façon qu'ils veulent l'yuoire, apres qu'ils l'ont mollifié & detrempé auec de la biere, autrement ils n'en peuuent venir à bout: aussi la fortune blece & caue ce qui est desia gasté & amoli de soi-mesme, quand la malice y suruient dauantage. Et tout ainsi que le poison appellé Pharicum, "autremēt Napel ou Aconit, ne nuit à personne des autres, & ne fait point de mal à ceux qui le touchent, & qui le portēt quand & eux: mais s'il touche tant soit peu à vn qui soit nauré, il le fait incontinent mourir par la playe & bleceure qui reçoit son influxion: aussi celui duquel la fortune sera pour ruiner & gaster l'ame, deura auoir au dedans de sa propre

VI. Conclusion que l'aduersité ne nuist point, sinon qu'elle soit acompagnee de malice: ce qu'il esclaircit par diuerses similitudes.

" Voyez Dioscoride, liure 6. chap. 19.

D chair quelque vlcere, quelque apostume, & quelque mal pour rendre les accidens, qui lui suruiendront de dehors, miserables & lamentables. Le vice donc est-il point tel qu'il ait besoin de la fortune pour produire malheureté? De quel costé cela? la fortune ne fait elle pas souleuer la tempeste & tourmente en la mer? ne ceinct elle pas les pieds des montaignes, des aguets & embusches des larrons? ne iette-elle pas par grande impetuosité la gresle dedans les champs fertiles & fructueux? mais la malice ne suscite elle pas vn Melitus, vn Anytus, vn Calixenus, calōniateurs? n'oste elle pas les biens? n'empesche elle pas les hōmes d'estre chefs d'armees pour les rēdre malheureux? Mais elle les fait lasches, elle leur amasse de grandes successions en terre, elle les acompagne par mer, elle est tousiours apres, les desechāt de cupiditez, les enflammant de cholere, les acablant de superstitions, les attirant par les cupiditez des yeux,

Le vice n'a point besoin de la fortune pour rēdre l'hōme malheureux.

Il n'y a ni commencement, ni fin.

Comment on se peut louer soy-mesme, sans encourir enuie ni reprehension.

SOMMAIRE.

IL est impossible (durant nostre seiour en ceste vie) que l'esprit, que ne peut demeurer à requoy, ne pousse la langue à parler des actiõs d'autrui ou des nostres propres: en quoy nous encourons de merueilleux dangers, ou de flatterie, ou de calomnie, ou de louange de nous-mesmes: tellement que non sans cause celui a esté appellé parfait, qui sait bien moderer ce petit membre, lequel est cõme la bride de tout le corps humain, & le gouuernail du vaisseau, sur lequel nous voguons en la mer du monde. Il est donc bien requis que la philosophie morale parle à fin de nous aprendre à parler. F *Ci dessus nous auons veu en plusieurs discours le deuoir d'vn chascun enuers ses prochains, tant en dits qu'en faits: mais en ce traité, Plutarque monstre comme il faut se cõporter enuers soy-mesme, sur tout à l'endroit le plus glissant, assauoir quand il est questiõ de nos louanges. Donques apres auoir posé pour fondement que c'est chose mal séate de se faire valoir par vn vain babil, & allegué les raisons pourquoy, il fait vne exceptiõ generale, que l'hõme vertueux se peut louer soy mesme en certaines occurrences, lesquelles (apres auoir taxé l'ambition de ceux qui donnent le ton à leurs louanges pour les faire chãter aux autres) il deduit par le menu: cõme, s'il faut respondre à vn calomniateur, si lon est en aduersité, si lon est blasmé des meilleures choses qu'on ait faites. Puis il entrelasse quelques auertissemens ou corrections: c'est, qu'on mesle ses louanges parmi celles d'autrui, que lõ ne s'attribue pas tout l'hõneur d'vn fait, qu'on ne die que le principal & ce qui est plus louable, que lon dõne quelque lustre à cela par la confessiõ de ses imperfectiõs, en apres il monstre, quels doiuent estre ceux qui se louent, à quoy doit estre rapportee ceste louange, & pourquoy ils y doiuẽt entrer: puis en quel temps & pour quelle occasiõ il faut faire teste à vn tiers* G *qui voudroit faire du suffisant. Pour la fin il propose vn beau moiẽ d'euiter les fascheries qui peuuẽt proceder d'vne louange importune, voulant que celui qui parle de soy-mesme fuye toute ambition, ne se plaise au recit de ses exploits, garde de se louer en feignant louer, & encores moins en blasmãt son prochain, se contente d'estre loué d'vn autre sans se fourrer à la trauerse: brief, puis qu'il n'y a rien tant odieux que de voir vn homme parler auantageusement de soy, il conclud qu'on ne doit nullement le faire s'il n'en reuient vn tres grand profit à ceux qui escoutent.*

1. C'est vne chose odieuse & mal seante de se louer soy-mesme.

IL n'y a celui qui ne die de bouche, que parler de soy-mesme en se donnant la louange d'estre ou de valoir quelque chose, ami Herculanus, ne soit fort odieux, & mal seant à toute personne bien aprise: mais de fait il y en a bien peu qui se gardent de tomber en ceste impertinence & importunité là, non pas de ceux mesmes qui la reprenent. H Car Euripides disant,

Sur quoy il taxe l'importune vanterie d'Euripides.

Si la parole il faloit achetter,
Nul ne voudroit ses louanges conter,
Mais à raison qu'on en peut de l'air prendre
Tant que lon veut sans aucun pris en rendre,
Chascun disant de soy-mesme se plaist
Ce qui est vrai & ce qui pas ne l'est,
Pour ce que rien le parler ne lui couste.

Il vse d'vne tres-odieuse & importune vanterie, en cela mesmemẽt qu'il va entrelasser parmi des accidẽs & afaires tragiques, vn propos de soy-mesme qui n'appartient rien à la matiere suiette. Semblablement Pindarus aiant dit en vn lieu,

A *Qui se vante importunément*
Est fourvoyé d'entendement,

2. Celle de Pindare.

ne cesse iamais toutesfois de magnifier sa suffisance en la poësie, qui est grande certainement, & bien digne de louange, il n'y a personne qui le nie : mais ceux qui sont couronnez es ieux & combats sacrez, sont declarez victorieux par la voix d'autrui, pour oster la fascherie que porte auec soy le parler de soy-mesme : & à bon droit auons nous à contre-cœur la vaine gloire de Timotheus, en ce qu'il escrit lui-mesme touchant la victoire qu'il obtint alencontre de Phrynis, Tant tu fus heureux Timothee lors que le heraut proclama à haute voix, Timothee le Milesien a vaincu le fils de Carbon le plieur de voix. Car cela n'a point de grace & est contre toute façon honneste de trompetter ainsi soy-mesme sa victoire, par ce qu'il est bien vray ce que disoit Xenophon, que la plus plaisante audition que l'homme sauroit entendre est, d'ouir reciter ses louanges par vn autre : mais la plus fascheuse aussi aux autres est, B d'ouir que lui-mesme les recite.

3. Item celle de Timotheus.

CAR premierement nous estimons effrontez & impudens ceux qui se louënt eux-mesmes, attendu qu'ils deuroient estre honteux quand d'autres les louëroient en leur presence. Secondement, nous les reputons iniustes en ce qu'ils se dõnent à eux-mesmes ce qu'ils deuroient receuoir des mains des autres. Tiercement, si nous nous taisons quand nous entendons vn qui se louë soy-mesme, il semble ou que nous en soions marris, ou que nous lui portions enuie : ou si nous craignõs cela, nous sommes contrains de confirmer nous mesmes ses louanges, & porter tesmoignage à la chose dont il est question, contre ce que nous en pensons, ce qui est plus conuenable à vne vile flatterie, qu'à vrai honneur, d'auoir le cœur de louër aucun en sa presence.

II. Raisons pour lesquelles il sied mal à vne personne de se louer soy-mesme.

MAIS encore que cela soit veritable, & que la chose aille ainsi, si peut-il auenir des occurrences qu'vn homme d'honneur s'entremettant des afaires de la chose publique, pourra se hazarder à parler de soy-mesme à son auantage: non pour aucun honneur ou plaisir qu'il en pretende, mais C pource que l'occasion ou l'action qui se presente, requiert qu'il parle de soy-mesme, comme il feroit de quelque autre chose veritable : mesmement quand les choses faites ou auenues sont bonnes & honnestes, il ne faut point qu'il faigne de dire hardiment, qu'il en a fait autrefois de semblables : car ceste louange là apporte vn beau & bon fruict, c'est que d'icelle, comme d'vne graine & semence, plusieurs autres & plus grandes louanges en procedent : car l'homme de bien ne demande & n'aime pas l'honneur comme vn salaire, ou vn reconfort & recompense de ses vertueuses actions, mais pource que l'estre creu & auoir reputation d'homme de bien, & qu'on se fie en lui, lui donne les moiens de faire plusieurs autres plus grandes & plus belles actions: car il est & plaisant & facile de faire bien à ceux qui vous aiment & se fient en vous, & au contraire il est impossible ou bien mal-aisé, se seruir de la vertu & l'employer enuers ceux qui vous calomnient ou vous ont pour suspect, en forçant ceux qui fuient les occasions de receuoir aucun bien ne plaisir de vous.

III. Exception à ce que dessus, proposant en general qu'en certaines occurrẽces l'homme vertueux peut parler de soy honorablement, & qu'il doit fuir en tel cas la vaine ambition de ceux qui aimẽt d'estre louez par autrui.

Pourquoi l'homme de bié desire auoir reputation d'estre tel.

Il D nous faut donc considerer, s'il y auroit point d'autres occasions pour lesquelles l'homme de bien & d'honneur se pourroit louër soy-mesme, à fin que ne le redoutant pas par trop, comme chose vaine & odieuse, nous ne faillions à nous seruir de quelque vtilité & commodité qu'il y pourroit auoir. OR est bien vaine la louange de ceux qui se louënt eux-mesmes, à fin qu'ils soient louez des autres : & la mesprise lon plus que nulle autre, pource qu'il semble qu'elle procede d'vne ambition & d'vn appetit importun de vaine gloire seulement. Car ainsi comme ceux qui n'ont dequoy manger, sont contrains de manger de leur propre corps contre la nature, & cela est l'extremité de famine : aussi ceux qui sont affamez d'honneur & de louanges, s'ils ne trouuent des autres qui les louent, ils se louent eux-mesmes : ce qui de tant plus est laid, qu'il semble que par vn amour de vaine gloire, ils y adioustent encore & y contribuent du leur. Mais encore quand ils ne le font pas simple-

IIII. Combien sont vains & ridicules ceux qui se louent eux mesmes à fin d'estre louez des autres.

ment,& ne cerchent pas à estre louez à par eux, ains par vne emulation & ialousie E
de la louange d'autrui, ils vont comparant leurs faits & actions comme pour offusquer & obscurcir celles des autres, alors outre la vanité il y a de l'enuie & de la malignité: car on dit en commun prouerbe, que celui est curieux & importun, qui met le pied en la danse d'autrui, mais de s'aller ietter à trauers les louanges des autres par vne ialousie & enuie, en rompāt le propos pour parler de soy-mesme: c'est chose dont il se faut non seulement bien garder, mais aussi ne souffrir pas que d'autres nous louent à l'enui, ains gracieusement ceder l'honneur à ceux qui seront dignes d'estre louez & honorez: & si d'auenture ils en sont dignes & ne le meritent pas, encore ne faut-il point que nous les priuiōs des louanges qu'on leur donne en y interposant les nostres, ains plustost ouuertement les conuaincre, & monstrer par viues raisons que c'est à tort que lon leur fait tant d'honneur. Et quant à cela, il n'y a point de doute qu'il ne faille ainsi faire. MAIS on se peut louer soy-mesme sans reprehension. Premierement si on le fait en respondant à vne calomnie & imputation qui auroit esté mise sus, comme fait Pericles en Thucydide, là où il dit. Et neātmoins, Seigneurs Atheniens, vous vous courroucez à moy, qui me puis bien vanter d'estre tel, que ie ne cede à autre homme qui qu'il soit, ni quant à preuoir & conoistre ce qui est vtile pour la chose publique, ni quant à le bien dire & donner à entendre, ni quant à aimer le bien public, & ne se laisser point gaigner à l'auarice. Car non seulement il euita le blasme de vanité, d'arrogance & de presomptueuse ambition, en parlant ainsi magnifiquement de soy-mesme en tel endroit: ains, qui plus est, il monstra parmi, la grandeur & magnanimité de la vertu, laquelle pour ne s'abaisser point rabaisse & tient sous sa main l'enuie: tellement que les hommes qui l'oyent ainsi parler, ne veulent plus s'amuser à peser & iuger si son dire est veritable, ains sont emportez & rauis d'aise & de ioye, d'ouir telles magnanimes vanteries, quand elles sont veritables & certaines, comme le tesmoignent les effects que lon en void auenir. Car les Thebains, estans leurs capitaines accusez de ce que le temps de G
leur office expiré, ils ne s'en estoiēt pas incontinent retournez, selon les loix du pays, ains estoient entrez en armes dedans la Laconie, auoient repeuplé la ville de Messene, à peine absolurent Pelopidas, qui plioit à telles obiections, & les supplioit: & au contraire, Epaminondas qui vint à raconter magnifiquemēt les braues choses qu'il auoit faites en ce voyage, & en ce tēps-la, iusques à dire finalement qu'il estoit prest & content de mourir, prouueu qu'ils voulussent confesser, que malgré eux & contre leur volonté, il auoit pillé & saccagé la Laconie, auoit repeuplé la ville de Messene, & remis en vne ligue toutes les villes de l'Arcadie: ils n'eurent pas le cœur de prēdre seulement les ballotes en main pour donner sentence contre lui, ains se departirent de l'assemblee, en louant grandement sa hautesse de courage, & s'esiouissant & riant d'auoir ainsi oui parler ce personnage. Pourtant ne faut-il pas du tout reprendre Stenelaus de ce qu'il dit en Homere,

Nous nous vantons de valoir beaucoup mieux H
Que iamais n'ont valu nos peres vieux:

si nous nous souuenons de ce qui precede vn peu au parauant.

O fils du preux Tydeus & vaillant,
Comment de peur est ainsi tressaillant
Ton foible cœur, que ton œil par tout quiere
A te tirer de la bataille arriere?

car ce n'estoit pas lui à qui ceste parole picquante s'adressoit, ains repliquoit pour son ami, qu'il sentoit iniurié: & pourtant la iuste cause lui donnoit liberté de parler ainsi brauement de soy-mesme. Les Romains se fascherent d'ouir tant souuent repeter à Ciceron les louanges des choses qu'il auoit faites contre Catilina: & au cōtraire, quand Scipion leur dit en publique assemblee, qu'il ne leur estoit pas bien seant

Leur enuie & malignité.

Auertissement notable sur cela.

x. Premiere occasion de se louer soy mesme, quand il faut respondre à quelque calōnie. Exemple en Pericles tressage politique.

Autre bel exemple en Epaminōdas, & en la moderation des Thebains.

Confirmation par l'authorité d'Homere. Iliad. liu. 4.

Autre exemple en Scipion aprouué des Romains.

A seant vouloir iuger de Scipion, veu que par son moien ils estoient paruenus à ceste grandeur de iuger de tout le monde, ils mirent des chapeaux de fleurs sur leurs testes: & monterent auec lui au Capitole pour sacrifier & rendre graces à Iupiter: l'vn & l'autre auec raison, car l'vn repetoit ainsi souuent ses louanges sans aucun besoin qu'il en fust, pour se glorifier: & à l'autre le peril lui ostoit la haine & l'enuie de s'en magnifier. Si ne conuient pas ceste vanterie & ceste gloire de se magnifier, seulement à ceux qui sont accusez & appellez en iustice de leur vie ou de leur honneur, ains à tous ceux qui sont en aduersité plus tost qu'en prosperité, pource qu'il semble que ceux-ci embrassent, par maniere de dire, la gloire, & prenent plaisir à en iouir, gratifians en cela à leur ambitieux desir: & ceux-là pour la qualité de leur temps sont bien esloignez de toute suspicion d'ambition, & se roidissent encõtre la fortune, estayans le mieux qu'ils peuuent la generosité de leur courage, en euitant totalement la bassesse de sembler mendier compassion, ni d'estre raualle de courage, & se lamenter en leur mesauenture. Doncques, comme nous estimons fols & glorieux ceux qui en se promenant se rehaussent & dressent le col, & au contraire nous louons ceux qui se redressent & releuent le plus qu'ils peuuent en escrimant des poings, ou en combatant: aussi vn homme qui estant renuersé par la fortune se releue sur ses pieds, & se redresse pour lui faire teste, & au lieu de se monstrer pitoyable, suppliant & lamentable, par vne parole auantageuse se monstre braue & haut en courage, en est trouué non superbe, ne presomptueux, ains au contraire, grand & inuincible: cõme le poete Homere depeint Patroclus, modeste & gracieux en paroles, quand il a fait vaillamment & heureusement: & au contraire, à sa mort il le descrit parlant brauement & hautainement,

VI. Il est permis aussi à ceux qui sont en aduersité de se louer, & pourquoy plus tost qu'à ceux qui sont en prosperité.

Confirmation par vne belle similitude à ce propos.

Par le tesmoignage d'Homere.

Si tels estë comme ie suis ils eussent,
Encontre moy presentez ils se fussent.

Iliad. liu. 16.

Et Phocion, qui au demeurant auoit tousiours esté fort gracieux & modeste, apres C qu'il se vid condamné, il donna à conoistre sa magnanimité en plusieurs autres choses, & mesmement en ce qu'il dit à l'vn de ceux qui estoient condamnez à mourir quand & lui, qui se tourmentoit & complaignoit, Que dis-tu pauure homme? ne te tiens-tu pas bien heureux de mourir auec Phocion? Autant donc, voire plus encore, est-il permis à l'homme d'estat, à qui lon fait tort, de dire quelque chose auantageusement de soy, à ceux qui se monstrent ingrats enuers lui, comme Achilles ailleurs rendoit bien à Dieu la gloire du succes des afaires, & parloit modestement quand il disoit,

Par le remarquable exemple de Phocion.

Par le deportement de l'Achilles d'Homere.

Si Iupiter la grace nous otroye,
Que ruiner puissions la grande Troye.

Iliad. liu. 1.

mais ailleurs, là où on lui faisoit tort & iniure, il desploye sa langue à parler hautainement en courroux,

Auec mes gens, & mes vaisseaux i'ay pris
Douze citez. & en vn autre lieu,
Ils ne pourront supporter la lueur
De mon armet approchant pres du leur.

Iliad. 9. & 16.

Car là où la brauerie est partie de la iustification, alors il est loisible & permis d'en vser: suiuant laquelle doctrine nous voyons que Themistocles, pendant qu'il fit les grands seruices à son pays, iamais ne dit ni ne fit rien de superbe, mais lors qu'il vid que les Atheniens estoient saouls de lui, & qu'ils n'en faisoient plus de compte, » il ne faignit pas de leur dire, O pauures gens, pourquoy vous lassez-vous de receuoir » souuent des bien-faits de mesmes personnes? Et vne autrefois, En temps de pluye & » d'orage vous recourez à moy, comme à l'abri d'vn arbre: & puis quãd le beau temps » est reuenu, vous en arrachez chascun vne branche en passant.

Par raison & par l'exemple de Themistocles.

CEVX-là donc se sentans d'ailleurs outragez rememoroient ainsi leurs bons ser-

VII. Quand on a bien fait, se louë

on est accusé, il vst permis mesler quelque chose de louange auec sa iustification, pourueu que cela se face dextrement à l'exemple de Demosthene.

uices & beaux faits à ceux qui en estoient mesconoissans: mais celui qui se sent re- E
pris & blasmé des meilleures choses qu'il ait faites, est bien à excuser, & ne lui peut-on attacher aucun blasme, si lui-mesme se met à louër ce qu'il a fait: d'autant qu'il semble qu'il ne le die pas par reproche, mais pour respondre à ce dont on le calomnie. Qu'il soit ainsi, cela donna vne honneste liberté à Demosthene de parler à son auantage, & si empesche qu'on ne se lasse, & ne se saoule des louanges que lui-mesme se donne par toute l'oraison qu'il escriuit de la couronne, là où il se glorifie de ce qu'on lui imputoit, à sauoir des ambassades qu'il auoit faites, & des decrets qu'il auoit mis en auant pour la guerre. Aussi n'est pas logé loin de là, & a bonne grace, le renuersement de l'obiection, quand on monstre, que le contraire de ce dôt on est

Item de l'Orateur Lycurgus.

chargé & imputé, est meschant & deshonneste, comme fit l'orateur Lycurgus à Athenes, respondant à ceux qui lui reprochoient, qu'il auoit donné argent à vn calomniateur pour se racheter de la vexation de sa calomnie: Et bien, dit-il, Quel citoien vous semble-il que ie sois, veu qu'en si long temps qu'il y a que ie m'entremets F du gouuernement des afaires de la chose publique, ie suis conuaincu deuant vous, d'auoir plustost donné que pris de l'argent iniustement?

Dit de Ciceron.

Et Ciceron comme Metellus lui reprochast, qu'il auoit plus affligé & perdu d'hommes par son tesmoignage, qu'il n'en auoit sauué par son eloquence: Et qui est celui, dit-il, qui ne die, qu'il y a plus en moy de foy & de preud'hommie, qu'il n'y a d'eloquence, & de force de bien dire?

Adresse de Demosthene quâd il parle de soy.

Et ces passages de Demosthene, Qui est celui qui ne m'eust iustement condamné à mourir, si ie me fusse efforcé de contaminer seulement de parole les hôneurs & tiltres glorieux que ceste cité a? Et que pêsez vous qu'eussent dit ces meschans hommes ci, si lors que ie discourois ces choses par le menu, les villes s'en fussent allees? brief toute la harengue pour la couronne coule fort dextrement ses louanges, & les adiouste aux oppositions & solutions des obiections qu'on lui mettoit sus, toutesfois il est biê à remarquer en ceste mesme oraison là, comme artifice tres-vtile, qu'en meslant parmi les propos qu'il tient de soy les louanges aussi des escoutâs, il rend G tout son parler exempt d'enuie, & de la haine qui acompagne ordinairement ceux

Examen de l'artifice enclos en sa harengue faite pour la Couronne.

qui monstrent de s'aimer trop soy-mesme: quels se monstrerêt alors les Atheniens enuers ceux d'Eubœe, quels enuers ceux de Thebes, combien de bien firent ils aux habitans de la Cherronese, combien à ceux de Byzance, en disant que lui n'en estoit que le ministre: car l'auditeur secrettement ainsi gaigné par ses propres louanges en reçoit plus volontiers, & auec plaisir, le dire de l'orateur, & est bien aise d'ouir reciter & referer à vn autre ce que lui-mesme a bien fait, & à ceste aise-là suit incontinent conioint l'auoir en admiration & amour ceux, par le moyen desquels il

Autre exemple en Epaminondas.

a bien fait. Suiuant lequel propos, Epaminondas dit vn iour publiquement, comme vn sien enuieux Meneclidas en se mocquant lui reprochast, qu'il se magnifioit plus que n'auoit oncques fait le Roy Agamemnon: Merci à vous, Seigneurs Thebains, auec lesquels seuls i'ay en vn iour subuerti & ruiné la domination des Lacedæmoniens.

XIII. On peut se louer en louant vn autre: & d'où vient que telles louanges sont agreables.

Et pourtant que la plusspart des hommes repugnent ordi- H nairement en leurs cœurs, & se faschent fort contre celui qui se loue soy-mesme, & ne font pas de mesme contre celui qui loue vn autre, ains en sont bien souuent aises, & confirment telles louanges par leur tesmoignage, aucuns ont acoustumé en louant dextrement & opportunément ceux qui aiment: & qui font de mesmes choses, & qui bref sont de mesmes conditions & mesme humeur que eux, de s'insinuer en la bonne grace des auditeurs, & les attirer à eux, pource qu'ils reconoissent incontinent au disant, encore qu'il parle de quelque autre, vne semblance de ver-

Preuue par comparaison au contraire.

tus, qui merite toute pareille louange. Car ainsi comme celui qui reproche à vn autre les vices, desquels il est luy-mesme taré, se fait plus d'iniure à soy-mesme, qu'à l'autre auquel il les reproche: aussi les gens de bien honorans les gens de bien, remettent ceux qui les conoissent en memoire, tellement que tout aussi tost ils leur

vont

A vont criant: Et vous: n'estes-vous pas tout de mesme? Voila pourquoy Alexandre honorant Hercules, & Androcopus, Alexandre, ont fait qu'eux-mesmes ont esté honorez par leurs semblables: & à l'opposite, Dionysius se mocquant de Gelon, en disant qu'il auoit esté gelos, c'est à dire la risee & la mocquerie de la Sicile, ne s'apperceuoit pas que par enuie qu'il se suscitoit, il ruinoit & demolissoit la grandeur & la dignité de sa seigneurie.

Examples sur l'vn & l'autre poinct.

Il faut donc que l'homme d'estat encore ailleurs entende & pratique bien ces reigles là: mais si quelquefois il est contraint de se louër soy-mesme, il rendra ceste siene louange beaucoup plus supportable, quand il ne se l'attribuera pas toute, ains cõme si la gloire lui estoit charge pesante, il s'en deschargera d'vne partie sur la fortune, & d'vne autre sur Dieu: & pourtant fait Homere sagement parler Achilles,

IX. Ce qu'on doit obseruer en se louant soy mesme. Premierement il ne faut pas s'attribuer entierement toute la louange d'vn faict.

Iliad. liu. 22. Exemples en Achilles.

Puis que les Dieux m'ont donné ceste grace
D'auoir occis l'ennemi sur la place.

B & sagement fit aussi Timoleon à Syracuse, qui apres ses beaux faits dedia vn autel à l'heureuse auéture, & consacra sa maison à la bõne fortune: & tressagement fit aussi Python Ænien, lequel estant venu à Athenes apres auoir tué le Roy Cotis: comme les Orateurs fissent à l'enui les vns des autres, à qui plus hautemẽt louëroit sa prouësse deuãt le peuple Athenien, & que lui se fust apperceu que quelques vns lui en portoiẽt enuie, & en estoient marris: il dit en passant, Seigneurs Atheniẽs, ç'a esté quelque Dieu qui l'a fait, & ie luy ay presté mes mains. Aussi osta Sylla l'enuie à ses faits, en louant souuent sa bonne fortune: & finalemẽt en se surnommant Faustus, c'est à dire, le bien fortuné: car les hommes aiment mieux sembler estre vaincus par la fortune, que par la vertu, pource qu'ils reputẽt l'vn estre bien non appartenant au vainqueur, & l'autre defaut propre à eux, & qui procede d'eux. C'est pourquoy lon dit que les loix de Zaleucus pleurent infiniement aux Locriens, d'autant qu'il leur donnoit à entendre, que la deesse Minerue s'aparoissoit à chasque coup à lui, & lui enseignoit & dictoit les loix qu'il leur donnoit, & qu'il n'y en auoit pas vne qui fust de son conseil ni de son inuention.

En Timoleon. En Python Ænien. En Sylla. En Zaleucus legislateur des Locriens.

C Or est-il à l'auenture necessaire d'inuenter ces remedes & ces adoucissemẽs-là, à l'encontre de ceux qui sont de nature fascheux ou enuieux: mais encore enuers ceux qui sont de bonne sorte & modestes, il ne sera pas impertinẽt d'vser de correctiõs des louanges, si d'auẽture quelqu'vn en nostre presence nous loue d'estre ou sauans, ou riches, ou de grand credit, en le priãt de ne dire point cela de nous: mais bien si nous sommes bons, à nully mal faisans, & profitables à plusieurs: car qui fait ainsi n'accumule pas louange sur louãge, ains la transfere d'vne chose à vne autre: & ne semble pas qu'il prene plaisir à s'ouir louër, ains plus tost d'estre marri de ce qu'on ne louë pas ainsi qu'il faut, ni pour ce qu'il faut: & cacher & obscurcir les qualitez moindres tous les plus grandes & meilleures non tãt pour vouloir estre loué, que pour enseigner cõmẽt il faut louër: car ceste maniere de dire,

X. En apres il faut vser des corrections es louanges, & comment.

D Ce n'est pas de pierres que i'ay fortifié ceste ville, ni de murailles de brique: mais si vous voulez considerez de quoy & cõment ie l'ay fortifiee, vous trouuerez que c'est d'armes, de cheuaux, & de confederez & alliez: cela tire sur ceste reigle là, & encore plus ce que dit Pericles sur la fin de ses iours, car ainsi comme il acheuoit sa vie, & se portoit fort mal, ses parens, amis & familiers se prirent à rememorer les charges qu'il auoit euës, les expeditions qu'il auoit faites, la puissance grande qu'il auoit euë, les victoires, les trophees, les villes & citez qu'il auoit conquises aux Atheniẽs, & lui se souleuant vn petit en son seant, les reprit & blasma grandement de ce qu'ils alleguoient des louanges qui estoient cõmunes à plusieurs, & aucunes qui estoient plus tost deuës à la fortune, que non pas à la vertu: & cependant ils omettoient ce qui estoit le plus grand & le plus beau, & qui estoit plus propre à lui: c'est que par lui nul citoien n'auoit iamais porté le dueil, ne pris robbe noire. Cest exemple donne le moien & à vn orateur s'il est bon, & qu'on le loue de la force de son eloquencé, de

Notable louange de Pericles. Quel doit estre l'vsage de cest exemple de Pericles.

transferer la louange à sa vie, & à ses mœurs : & à vn capitaine que lon estimera pour sa grande experiéce & son heur au fait des armes, de parler franchement de sa iustice & de sa cleméce: ou au contraire, si d'auenture il y en a qui lui donnent des louanges excessiues, comme bien souuent il s'en trouue qui disent, en flattant, des propos qui ne seruent qu'à exciter enuie,

Odyss.liu.16.

Ie ne suis point du nombre des hauts Dieux,
Pourquoy vas tu me comparant à eux?

mais si tu me conois à la verité pour tel que ie suis, loüe ce que ie suis incorrompable, que ie suis temperant, que ie suis raisonnable & humain: car l'enuie concede volontiers à qui refuse les plus grandes louanges, celles qui sont moindres & plus modestes, & ne priue pas de veritable louange ceux qui ne reçoiuent pas les fausses & vaines. Et pourtant ne se faschoient point les hommes d'honnorer les Princes & les Rois, qui ne cerchoient pas à se faire appeller Dieux, ou enfans des Dieux, ains Philadelphes, c'est à dire aimans leurs freres & sœurs: ou Philometores, aimans leurs meres: ou Euergetes, bienfaiteurs : ou Theophiles, c'est à dire aimans les Dieux, qui sont belles & honnestes apellations, propres aux hommes, & aux bons princes: comme au cas pareil, on ne peut endurer patiemment ceux qui en escriuant ou en lisant se dónent le tiltre de sages, & est on bien aise d'ouïr ceux qui se nomment amateurs de sagesse, ou qui disent qu'ils profitent en l'estude de sapiéce, ou telle chose semblable, qui est modeste & non suiette à aucune enuie. Là où ces ambitieux & Sophistes, qui reçoiuent & souffrent qu'on leur die ces paroles, qu'ils ont harégué diuinement, celestement, & magnifiquement, perdent outre cela, le modestement, & humainement.

Ceux qui sont excessifs en leurs louanges sont ennuyeux: comme au contraire les petis honorent les grands qui s'attribuent des tiltres conuenables.

XI. En troisiesme lieu c'est chose bien seante de messer parmi les louanges quelque confession de ses imperfectiõs. Comme fait Epeus.

TOVTEFOIS, ainsi comme ceux qui ne veulent pas fascher ni donner peine à ceux qui ont mal aux yeux, parmi des couleurs fort brillantes & fort visues entremeslent quelque peu d'ombrage : aussi aucuns recitans leurs louanges, nõ totalement reluisantes & claires sans aucune meslange, ains y entremeslans quelques imperfections ou defectuositez & fautes, lesquelles deschargent par ce moien de ce qui cause haine & enuie: comme Epeus aiant parlé fort auantageusement, & s'estant vanté brauement de sa vaillance en l'escrime des poings,

Iliad.liu.23.

A coups de poing son corps ie creueray,
Et tous ses os ie lui debriseray. Il va dire apres,
Car de combat autre ie ne demande.

Mais à l'auenture est celui-là digne de mocquerie, qui pour excuser vne brauerie d'escrimeur & champion de lucte, auouë & confesse qu'il est lasche & couard: & au contraire est adroit, de bon iugement, & de bonne grace, celui qui allegue contre soy-mesme quelque oubliãce, quelque ignorãce, ou quelque desir d'ouïr & d'aprendre, comme Vlysses quand il dit,

Et Vlysses beaucoup mieux.

Odyss.liu.11.

Mais le mien cœur desiroit escouter,
Et commandois de me degarreter,
En leur guignant des yeux & de la teste. Et en vn autre lieu,

Odyss.liu.9.

Mais point de foy ie ne leur adiousté,
Comme beaucoup meilleur il eust esté,
Pour le geant voir dedans son repaire,
Pensant qu'il deust quelque present me faire.

C'est afin d'en oster la haine & l'enuie.

Et brief toutes sortes de fautes, prouueu qu'elles ne soient pas par trop deshõnestes, ni par trop lasches, estans adioustees à des louanges, leur ostent la haine & l'enuie. Et y en a plusieurs qui en entre-iettant vne confession & aueu de pauureté ou de faute d'experience, ou de noblesse, parmi des louanges, les rendét moins enuiees & moins odieuses: ne plus ne moins qu'Agathocles beuuant aux ieunes hommes qui estoient de sa compagnie en vases d'or & d'argent ingenieusement ouurez, en faisoit apporter sur sa table d'autres de terre, leur disant, Voila que c'est de perseuerer à trauailler,

Dequoy Agathocles s'acquitte dextrement.

prendre

A prendre peine & se hazarder à faire vaillamment : car par ci deuant nous faisions de
» ces pots-là (monstrant ceux de terre) & maintenant nous en faisons de ceux-ci (mô-
» strant ceux d'or & d'argent.) car il auoit esté nourri en la boutique d'vn potier de
» terre, tant il estoit pauure & de bas lieu issu : mais depuis il se fit Roy de toute la Sicile presque. VOILA donc les remedes qu'on peut appliquer de dehors, quand on est contraint de parler de soy-mesme : mais il y en a d'autres qui sont dedãs ceux mesmes qui se louënt, comme Catõ disoit qu'on lui portoit enuie de ce qu'il ne faisoit compte de ses propres afaires, & qu'il veilloit toutes les nuicts pour le salut de la patrie : à quoy ressemblent aussi ces passages,

XII. Aiant parlé des louanges prinses des causes exterieures, il traitte maintenant des louanges dont les raisons sõt en l'interieur de ceux qui sont en ceux qui se louent : & premierement de l'asseurance que tels ont en leur vertu & bon deuoir.

Quelle sagesse y a-il en moy, veu
Que ie pourrois de charge desprouueu,
Comme vn soldat simple de l'exercite,
De tout trauail & de tout souci quitte,
B *Participer à la fortune, autant*
Que le plus sage & plus s'entremettant? Et cest autre,
Ie crains d'auoir getté la grace au vent
De mes trauaux endurez ci deuant,
Et toutesfois ie ne repousse encores,
Arriere ceux qui se presentent ores.

Car les hommes communement portent enuie à ceux qui ont la gloire & la vertu gratis, ou sans qu'il leur couste gueres, ne plus ne moins que si c'estoit vne maison ou vn heritage, mais non pas à ceux qui l'ont achetee bien cherement auec grands labeurs & grands perils. ET pour autant qu'il ne faut pas seulement ne fascher point les escoutans, ni se faire enuier en se louant, ains faut tascher à seruir & profiter en ce faisant, afin qu'il ne semble pas que nous facions cela, mais autre effect par cela, considerez premierement quand quelqu'vn s'est loué soy-mesme, s'il l'a point fait
C pour vne exhortation, & pour exciter vne ialousie & vne emulatiõ, comme fit Nestor, lequel en racontant ses prouësses & vaillances encouragea Patroclus & les autres neuf cheualiers à entreprendre le combat d'hõme à homme contre Hector : car l'exhortation, qui a la parole de l'œuure quand & quand, & l'exemple auec la pointure d'emulation, est viue, & aiguillonne merueilleusement : & auec le courage & l'affectiõ apporte l'esperãce de pouuoir venir à bout, comme de chose qui n'est pas impossible, & pource des trois danses qui estoient en Lacedæmone, celle des vieillards disoit,

XIII. La louange de de soy mesme doit estre rapportee au profit de celui qui escoute.

Iliad. liu. 11. & 7.

Tesmoin Nestor en Homere.

Les trois danses en Lacedæmone.

Nous auons esté iadis
Ieunes, vaillans, & hardis. celle des enfans,
Et nous vn iour le serons,
Et tous vous surpasserons. & celle des ieunes hommes,
Nous le sommes à l'espreuue,
Qui voudra viene, & l'espreuue.

D En quoy fit sagement & en homme bien entendu au fait de gouuernement le legislateur qui les institua, de proposer aux ieunes gens des exemples familiers, & pres d'eux, par ceux mesmes qui les auoient executez. CE neantmoins encore n'est-il pas mauuais aucunefois de se vanter, & hautainement & magnifiquement parler de soy-mesme, pour estonner & reprimer vn petit, ou bien pour raualler & tenir bas vn braue audacieux, comme fait le mesme Nestor en vn autre endroit,

XIIII. On peut se vanter pour rabatre le caquet des glorieux, ou pour donner courage à ceux qui sont estonnez.

Exemple en Nestor.

I'ay en mes iours hanté des personnages,
Qui valoient mieux en faits & en langages
Que vous, desquels estimé mal apris
Ie ne fus onc, ni tenu en mespris.

Ainsi parla aussi Aristote à Alexãdre, disant, qu'il estoit loisible & bien seant d'auoir

En Aristote.

le cœur haut, non seulement à ceux qui tenoient beaucoup d'hommes suiets à leur puissance: mais aussi à ceux qui auoient opinions veritables des Dieux. Et sont ces façons là de parler vtiles quelquefois à l'encontre des ennemis & des mal-vueillans. E

Iliad. liu. 6.

Ceux que mon bras en bataille rencontre
Sont arriuez à mal-heureuse encontre.

En Agesilaus.

Et Agesilaus parlát du Roy de Perse que lon nommoit le grãd Roy: En quoy, dit-il, « est il plus grand que moy: s'il n'est plus iuste? Et Epaminondas repliqua aux Lacedæ « moniens, qui accusoient auec beaucoup de paroles les Thebains: Au moins, dit- « il, vous auons nous guaris du peu parler. Mais quant à ces façons-là de dire, elles s'a- « dressent à des ennemis publiques ou particuliers mal-vueillans: & quant aux amis & à ceux qui sont des nostres, on peut bien aussi, en vsant à propos, & temps & lieu, de hautain langage non seulement aplatir & abaisser ceux qui sont trop superbes & trop braues: mais aussi au cõtraire esleuer & exciter ceux qui sont estonnez, effroyez & espouuantez. Car Cyrus, au milieu des armes & des dangers de la guerre, par- F loit hautainement, & ailleurs non: & Antigonus, qui au demeurant estoit sobre en paroles, & modeste, en la bataille nauale qu'il donna pres l'Isle de Co, comme l'vn de ceux qui estoient autour de lui, vn peu auant la meslee, lui dit, Sire ne vois-tu pas « que les vaisseaux des ennemis sont en beaucoup plus grand nombre que les tiens? « Mais moy, dit-il, pour mcobien de vaisseaux me comptes tu? Et semble qu'Home- « re ait bien entendu cela, car il fait qu'Vlysses voiant ses gens effroyez du bruit & de la tourmente qui sortoit du gouffre de Charybdis, leur ramene en memoire la subtilité de son engin, & sa vaillance, en leur disant,

En Epaminondas.

Cõment il se faut en tel cas comporter enuers ses amis.

Exemple en Cyrus.

Antigonus.

Vlysses.

Ce mal ici n'est point si dangereux
Qu'estoit celui, quand le Cyclops heureux
Nous tournoyoit de force merueilleuse,
Tout à l'entour de sa cauerne creuse,
Et toutefois ie vous en ay mis hors
Par ma prouesse & mes conseils accorts. G

Iustificatiõ de telles louanges.

car ceste façon de louange n'est point d'vn aduocat flattant, ni d'vn sophiste se vantant, ne qui demande vn aplaudissement ni batemẽt de mains, mais d'vn personnage qui baille à ses amis, pour gage de s'asseurer sur lui, sa vertu & sa suffisance: car c'est chose de grande importance pour le salut, en temps dangereux, que la reputation & la fiance que lon a d'vn homme qui a l'authorité & la suffisance de bon capitaine.

XV. *En quel tẽps & pour quelle raisõ il se faut opposer aux louanges qu'vn tiers se voudra attribuer.*

Or auons nous desia par ci deuant deduit, que ce n'est point chose conuenable ne bien seante à homme d'estat & d'honneur, que de s'opposer à la gloire & la louange d'autrui: toutefois là où vne fausse & peruerse louange porteroit nuisance & dommage, en apportant emulation de mal faire, & vne mauuaise volonté & intention es choses de grande cõsequence, il ne seroit pas inutile de repousser arriere, ou plus tost de diuertir l'auditeur à choses meilleures, en lui faisant voir la difference. Car on se contenteroit bien à mon auis, de voir que les hommes s'abstins- H sent volontairement du vice, quand ils le verroient blasmé & vituperé: mais si au lieu de le vituperer on le voyoit louer, & si outre le plaisir & le profit qu'il aporte communement quand & soy, on y adioustoit encore le tenir en honneur & en reputation, il n'y auroit si forte ne si heureuse nature de laquelle il ne vint au dessus.

Il faut s'opposer non aux louanges des hommes, mais aux louanges des choses.

Et pourtant faut il que l'homme de bien & de gouuernement face la guerre nõ aux louanges des hommes, mais aux louanges des choses, si ainsi est qu'elles soient mauuaises: car ce sont celles qui corrompent les mœurs, pource que auec telles louanges entre la volonté de imiter & ensuiure telles actions deshonnestes, comme si elles estoient belles & honnestes: mais on les aduere pour telles qu'elles sont, quãd on les met au parangon vis à vis des honnestes & veritables louanges. On dit que Theodorus le ioueur de Tragedies dit vn iour à Satyrus ioueur de Comedies que ce n'estoit

Diuers exemples & dits notables à ce propos.

A stoit pas grāde merueille de faire rire les spectateurs, mais bien de les faire pleurer & crier: aussi pourroit vn sage philosophe dire à ce mesme Theodorus, mais au cōtraire ce n'est pas chose grāde ne digne, de faire pleurer ni crier les spectateurs, mais biē de leur oster toute occasiō de se douloir & de pleurer: car celui qui se loue en ceste sorte profite à l'auditeur, & lui chāge son iugemēt, ainsi cōme fit Zenon parlāt du grād » nombre des auditeurs de Theophraste: Sa danse, dit-il, est plus grāde que la miene, » mais la miene est mieux accordee. Et Phocion, comme Leosthenes eust encore la vogue, estant interrogué par les harangueurs, Quel bien il auoit iamais fait à la republique: il leur respondit, Non autre, dit-il, sinon que cepēdant que i'ay esté gouuerneur & capitaine, iamais vous autres messieurs n'auez fait aucune oraison funebre, ains auez enterré tous vos citoiens qui sont morts, es sepultures de leurs ancestres: & Crates escriuit & opposa fort gentilement à ces vers de la sepulture de Sardanapalus,

De Zenon.

De Phocion aux harangueurs de son temps.

De Crates renuersant gentilement les vers de la sepulture de Sardanapale.

Demeuré m'est seulement ce que i'ay
B *Paillardé, beu, yurongné, & mangé:*
Demeuré m'est seulement ce que i'ay
En mon viuant apris, seu, & iugé
Des beaux secrets des Muses que i'aimoye.

Car ceste maniere de louāge est belle, hōneste & vtile, enseignāt à aimer & estimer les choses qui sont vtiles & profitables, non pas celles qui sont vaines & superflues: parquoy cest aduertissement soit ioint aux autres, sur le subiect de la question proposee. MAIS il reste maintenant à dire, ainsi que la suite du propos le requiert & nous en admoneste, Commēt chascun pourra euiter la fascherie de se louër importunémēt soy-mesme: car le parler de soy sortāt d'vne forte garnison qui est l'amour de soy-mesme, auient bien souuent à ceux mesmes qui sont les plus modestes & plus elloignez de vaine gloire. Et tout ainsi que l'vn des preceptes de santé est, fuir & euiter totalement les lieux mal salubres & maladifs, ou pour le moins prendre C plus soigneusement garde à soy quand on y est: aussi il y a certains temps, & certains propos fort glissans, esquels on se laisse facilement couler à parler de soy, à la moindre occasion du monde. Premierement ceux qui de nature sont ambitieux quād ils oyent louer autrui, communement s'auancent à parler d'eux mesmes, & leur prend vn appetit de gloire, & vn eslancement qu'ils ne peuuent retenir, leur chatouillant & grattant vne demangeaison qu'ils ont de se louër, mesmement si celui qu'on louë deuant eux se rencontre ou egal en merite, ou inferieur à eux: car ainsi cōme ceux qui ont faim sont encore plus irritez, & leur appetit d'auantage prouocqué, quand ils en voient d'autres manger deuant eux, aussi la louange d'autrui enflamme de ialousie ceux qui sont suiets à la conuoitise d'honneur & de gloire. Secondement, le recit des choses que lon a heureusement & à souhait executees, pousse ordinairement ceux qui les racontent en des vanteries & braueries pour la ioye qu'ils en ont: car depuis qu'ils sont vne fois tombez en propos des victoires qu'ils ont euët à la D guerre, ou des entreprises qu'ils ont heureusement conduites à chef en matiere de gouuernement, ou des discours qui leur ont bien succedé, ils ne se peuuent contenir ni moderer: à laquelle maniere de parler de soy-mesme on void principalemēt estre suiets les gens de guerre & gens de marine, plus qu'autres: & auient aussi cela coustumierement à ceux qui reuienent de la cour des grands Princes ou des lieux où il s'est fait quelques grands exploits & afaires. Car en faisant mention des Princes & grands Seigneurs, ils y entrelassent ordinairement quelques paroles qu'ils auront dites à leur auantage, & ne cuident pas se louer eux mesmes en disant cela, ains seulement reciter les louanges que d'autres auront dites d'eux: & y en a qui pensent que les escoutans ne s'en aperçoiuent point, quand ils racontent les embrassemens, recueils, & les caresses que les Roys, les Empereurs, & tels grands personnages, leur ont faits, comme s'ils ne recitoient pas leurs propres louanges d'eux, mais les cour-

XVI. Comment chascun pourra euiter la fascherie de se louer importunément soy mesme, & ce qu'il doit considerer.

1. On doit fuir toute ambition.

2. Ne se plaire trop ni à la souuenance, ni au recit des choses qu'on aura bien faites.

Vanité des gens de guerre, de marine, de Cour, & des grands voiageurs.

3. Ne se louer en feignant louer autrui.

toisies & demonstrations de la bonté & humanité des autres. Et pourtant faut-il biē attentifuement prendre garde à soy, quād on louë quelqu'vn, que les louāges qu'on lui donne soiēt pures & nettes, sans aucune suspicion de s'aimer obliquement, & parler de soy-mesmes, à fin qu'il ne semble point que nous louōs, cōme dit Homere, E

Patroclus sous couleur & couuerture,

4. Ne mesler auec sa louange le blasme du prochain.

mais que nous entendons nous louer nous mesmes à trauers lui. Qui plus est, les blasmes mesmes & les reprehensions sont quelques fois bien dangereuses à faire choper & deuoyer ceux qui se deulent vn petit de la vaine gloire: en laquelle maladie encourent souuent les vieilles gens, quand ils se mettent à reprendre les autres, & à blasmer les mauuaises façons de faire, & les fautes d'autruy en se magnifians eux-mesmes, comme aians esté admirables en l'opposite de ce dont ils accusent les autres: mais à ceux-la le faut il conceder, mesmement s'ils ont auec l'aage la reputation de longue main acquise de gens de bien & d'honneur. Car ce n'est pas chose inutile, ains qui donne grande emulation & enuie d'acquerir pareils honneurs à ceux qui sont ainsi chastiez par eux: mais tous autres se doiuent bien garder, & craindre ce destournement là: car estant de soy-mesme autremēt fascheux & presque intolerable le blasmer autrui, & où lon doit estre bien reserué & retenu, celui qui mesle sa louange propre auec le blasme d'autrui, & qui va cerchant gloire en l'infamie d'autrui, est odieux infiniement, & totalement importun & insupportable, voulant estre honoré de ce qu'il deshonore les autres. F

5. Ne se louer soy-mesme, quād on sera loué d'autruy.

Dauantage comme ceux qui sont de nature prompts & enclins à rire, doiuēt fort euiter & fuir les chatouillemens & frottemens legers par dessous les aixelles, & autres telles parties du corps, où il y a moins de poil, lesquelles se laissant aller, & se fondant à tels attouchemens, esmeuuent & excitent quand & quand la passion risible: aussi peut-on donner cest aduertissement à ceux qui se laissent trop passioneement emporter à la conuoitise de gloire, de s'abstenir de se louer eux-mesmes, quand autres les loueront. Car il faut que celui qui se sent louer rougisse de honte, non pas effronteement l'escouter, & qu'il reprene ceux qui disent quelque grande chose d'eux, nō pas qu'il les reprene d'en auoir trop peu dit: ce que plusieurs font, qui suggerent eux-mesmes & entassent d'autres faits magnanimes & prouesses qu'ils auront faites, iusques à ce qu'ils gastent & la louange qu'ils se donnent eux-mesmes, & celle que leur donnent les autres. G

Fautes grandes qui se commettent ordinairemēt en cest endroit.

Or y en a il qui se flattans eux mesmes se chatouillent & s'emplissent de vent, les autres, malignement leur proposant quelque petite louange, comme vn apast pour les amorser, les attirēt à les faire parler d'eux mesmes, les autres les interroguent & leur font des demādes pour plus auant les faire entrer es filets, & auoir plus de matiere de rire: comme le soldat glorieux en vne comœdie de Menander, auquel quelqu'vn aiant demandé,

Seigneur, comment eustes-vous ce coup-la?

le Soldat. *D'vn iauelot. D. Pour Dieux comment cela?*

le Sold. *Sur vne eschelle, en montant à mont contre*
Vne muraille. Or le coup ie leur monstre H
Quant est de moy à mon meilleur escient:
Mais eux de moy se mocquoyent en riant.

6. Considerer qu'il n'y a gens plus odieux que ceux qui se louent ainsi eux-mesmes.

En toutes ces sortes-là donc se faut il bien donner garde, le plus que lon peut, & de sortir hors des bornes auec les louanges, & de se laisser aller aux interrogatoires: & pour s'en mieux retenir & donner de garde, le meilleur moien est d'obseruer de pres ceux qui se louent eux-mesmes, en se representant & ramenant en memoire, comme c'est chose fascheuse & desplaisante à tout le monde: & comme il n'y a propos qui soit plus odieux, ne plus moleste à ouir, car sans que nous puissions dire quel autre mal nous fait celui qui se louë soy-mesme, nous faisons tout ce que nous pouuons pour nous en despestrer, & respirer arriere à nostre aise, comme estant vn fardeau, qui de soy & de sa nature charge par trop: tellement qu'il est intolerable & in-

A insupportable mesme à vn flatteur, & vn poursuiuant de repeuës franches, voire aiant necessité: & disent qu'ils payent bien cherement leur escot, quand il leur faut auoir la patience d'ouir vn riche ou prince, ou gouuerneur, ou Roy, qui qu'il soit, qui se louë lui-mesme: comme le bouffon qui dit en Menander,

Preuue par le tesmoignage de Menander.

Il m'emmaigrit à la table, il m'assomme,
Quand il me faut endurer d'ouir comme
A la soldate il rencontre aigument
Le franc archer malheureux garniment.

Car veu que cela ne se dit pas seulement contre les soldats, & contre les glorieux de nouueau enrichis, qui ont acoustumé de faire de beaux contes bien dorez, mais aussi contre les philosophes, les sophistes & rhetoriciens, & les capitaines enflez de presomption, & parlant d'eux mesmes hautainement: si nous nous voulons souuenir, que les propres louanges que l'homme se donne, sont tousiours acompagnees du B blasme & vitupere que les autres lui en dónent, & que la fin de ceste vaine gloire est communement honte & infamie, & que fascher ceux qui les escoutent, comme dit Demosthene, leur en demeure, & non pas estre tenus ni reputez pour tels qu'ils se disent, nous nous garderons bien de parler de nous mesmes, si ce n'est qu'vn grand profit en doiue aduenir, ou à nous ou à ceux qui nous escoutent.

7. Et puis que ceux qui se louent sont hays mesmes de leurs propres flatteurs, vne personne ne doit parler de soy mesme, si quelque grand profit ne lui en auient, ou à ceux qui l'escoutent.

Quelles passions & maladies sont les pires, celles de l'ame, ou celles du corps.

SOMMAIRE.

C *Il y a long temps que la dispute sur laquelle Plutarque a dressé ceste declamatió, (dót ne nous reste qu'vne petite piece) s'est demenee entre les hommes: & c'est dommage que nous n'en auons ici plus ample resolution d'vn si excellent Philosophe. Mais puis que ceste perte ne se peut recouurer, cerchons l'esclaircissemét de toute ceste matiere es autres auteurs, sur tout en ceux qui descouurét iusques au fond la source de toutes les maladies de l'ame, au lieu que ceux qui ont traité la philosophie morale, seló l'enseignemés & clairté de nature seulemét, acópagnee des preceptes de son eschole, n'ont touché qu'à la superfice, ayás ignoré que c'est de la corruption originaire & hereditaire, que c'est de peché, cóment il est entré au móde, quels sont ses plus grands efforts, ses effects, sa fin & son loyer. Pour le regard de ce fragment apres auoir dit que l'hóme est le plus miserable de tous les animaux, l'auteur móstre, où lon doit cósiderer les miseres humaines, & prouue que les maladies de l'ame sont plus dágereuses que celles du corps: pour ce qu'elles sont en plus grand nombre, fort differentes, difficiles à conoistre, incurables, comme on le void par effect, les affligez de telles maladies ayans le iugement renuersé, refusans le remede auec perte de* D *repos & vn singulier plaisir qu'ils prenent à descouurir leur inquietude & malheur.*

HOMERE aiant consideré les diuers genres des animaux mortels, & les aiant comparez les vns aux autres, tant en la duree qu'en l'entretenement de leurs vies, s'est escrié, qu'il n'y en auoit pas vn si miserable que l'homme, de tous ceux

1. L'homme est le plus miserable de tous les animaux & quelles sont ses plus dangereuses maladies. Iliad. liu. 17.

Qui sur la terre ou marchent ou respirent,

adiugeát vne malheureuse principauté à l'hóme, qu'il n'y en a point qui le passe en superiorité de tous maux. Mais nous supposans que l'hóme ait desia emporté la victoire de misere, & soit declaré le plus calamiteux de tous les autres animaux, le voulons comparer à soy-mesme en con-

ference de ses propres maux les diuisans en ame & en corps, non point en vain, sans B

Intention de l'auteur.

aucun fruict, ains fort pertinemment, afin que nous sachions, si c'est par nostre ame ou par nostre corps, que nous viuons plus miserablement: car la maladie s'engendre en nostre corps par la nature, & le vice & la meschanceté en l'ame est premierement action, & puis apres deuient passion: si n'est pas petite consolation de sauoir, que ce

Il y a beaucoup plus de taches & marques en l'ame que sur le corps.

qui est le pire est curable, & plus leger ce que lon ne peut fuir. Or le regnard d'Æsope plaidāt à l'encontre du leopard touchāt la varieté de leur peau, apres que le leopard eut monstré la siene, qui à l'œil estoit biē mouchetee & tauellee de belles marques, là où celle du regnard auoit vn roux salle & malplaisāt à voir: Voire-mais, dit-il, Sire iu« ge, si tu regardes le dedans, tu me trouueras mieux tauelé & mieux moucheté que ce« leopard ci. voulāt entēdre sa ruse & finesse de se destourner en diuerses sortes selō le

II. *Les maladies de l'ame sont plus dangereuses que celles du corps.*
1. Elles sont en plus grand nōbre & fort differentes.

besoin. DISONS donc aussi en nous mesmes: ô homme, ton corps produit bien plusieurs maladies & plusieurs passions par nature de soy-mesme, & plusieurs en reçoit aussi qui lui auienent de dehors, mais si tu ouures le dedans de toy, tu y trouueras F vn amas & vne conserue, comme dit Democritus, de plusieurs bien diuers & differents maux, lesquels n'y sont point coulez de dehors: ains y ont leurs sources originaires saillantes de la mesme terre, lesquelles le vice, qui est abondant & riche de passions, pousse en auant. Et dautant que les maladies qui sont au corps & en la chair se conoissent par les inflammations, & par la couleur, quand le visage rougit

2. Elles ne se font pas conoistre ni ne se descouurent cōme celles du corps.

ou pallit plus que de coustume, vne chaleur extraordinaire, vne lassitude sans cause apparēte les descouure: mais celles de l'ame trompent bien souuent ceux mesmes qui les ont, lesquels ne pensent pas que ce soient maladies: & dautant sont elles pires qu'elles ostent aux patiens le sentiment de leur mal: car le discours de la raison quand il est sain, sent les maladies du corps: mais es maladies de l'ame, lui mesme estant ma-

3. Elles sont incurables, à cause que ce qui deuroit les faire conoistre est le plus interessé, c'est à sauoir la raison & le iugement.

lade n'y a point de iugement de ce qu'il souffre: car cela mesme qui doit iuger souffre, & faut estimer que la premiere & principale maladie de l'ame c'est la folie, pour raison de laquelle le vice est irremediable & incurable en plusieurs, auec lesquels G il habite, il vit, & meurt: car le commencement de la guarison d'vne maladie c'est le sentiment qui conduit le patiēt à cercher ce qui le peut secourir, mais celui qui pour ne croire point qu'il soit malade ne conoist pas ce dōt il a besoin, encore que ce qui le peut guarir se presente à lui, il le refuse: car mesme entre les maladies corporelles, celles là sont les pires qui prenent auec priuation de sentiment, comme vn subet ou lethargie, vne phrenesie, vne epilepsie ou haut mal, vne apoplexie, les fieures ardentes qui augmentēt l'inflammation, iusqu'à mettre l'hōme en resuerie & lui faire perdre l'entendement, en lui troublant le sens, comme d'vn instrument de musique,

Touchant du cœur les chordes plus cachees,
Qui ne deuroient pour rien estre touchees.

III. *Amplification de la misere des maladies de l'ame.*

VOILA pourquoy les medecins veulēt & souhaitent en premier lieu que l'homme ne soit iamais malade, ou s'il l'est, au moins qu'il n'ignore pas qu'il soit malade, ains le sente bien: ce qui auient presque ordinairement à toutes les maladies de l'ame, H car ni ceux qui sont fols & esuentez, ne ceux qui sont dissolus & desordonnez, ne ceux qui sont iniustes, ne pensent pas pecher ni faillir, ains y en a quelques vns mesmes qui pensent bien faire. Il n'y eut iamais homme qui estimast que la fiéure fust

1. Tels malades ont le iugement renuersé.

santé, ni l'estre phthisique fust estre bien dispos, ni que la goutte aux pieds fust estre bien eniambé, ni que pallir fust rougir: là où ils appellent la cholere vaillance, l'amour amitié, l'enuie æmulation, couardise prudence. Et puis ceux la appellent les medecins quand ils se sentent malades, car ils sentent bien dequoy ils ont besoin,

2. Refusent le remede.

mais ceux-ci fuient les sages & sauans, pource qu'ils cuident bien faire en ce qu'ils font mal: par ceste mesme raison-là disons nous que l'Ophthalmie, c'est à dire le mal des yeux, est moindre maladie, que la Manie, qui est la rage & fureur: & la Podagre, qui est la goutte aux pieds, que la Phrenesie, qui est vne apostume dedās le cerueau,

car

A car celui la sent son mal, & criant enuoye querir le medecin: venu qu'il est, il lui mőstre son œil, il baille sa vene à ouurir, sa teste à entamer: là où nous oyons Agaué es Tragedies, si trásportee hors de son bon sens par sa rage & manie qui la tiét, qu'elle desconoist les personnes qui lui sont les plus cheres, en disant,

Ce ieune fan que nous venons
De massacrer, nous amenons
De la montagne en ceste place,
Heureuse en a esté la chasse.

Euripide, en la tragedie des Bacchantes.

Car celui qui est malade de corps se réd incontinent, se couche dedans le lict, & endure patiemment que lon le medecine, & que lon le pense: & si d'auenture il s'est tourmenté & demené en son lict, de maniere qu'vn peu d'emotiő lui en soit venue, le premier des assistans qui l'aduertira & lui dira doucement,

Demeure coy dedans ton lict pauure homme,

B il l'arreste & le retient: mais à l'opposite ceux qui sont surpris des passions de l'ame, c'est lors que plus ils trauaillent, c'est lors que moins ils reposent, car les eslans & emotions sont les causes mouuantes & principes des actions, & les passions sont vehemences de telles motions. Voila pourquoy elles ne laissent point reposer l'ame, ains lors que plus l'homme auroit besoin de patience, de silence, de retraite en soymesmes, c'est lors que plus elles le tirent en lumiere, c'est lors que plus se descouurét les choleres, les opiniastretez, les amours & les ennuis, le contraignans de faire plusieurs choses contre les loix, & d'en dire plusieurs mal conuenables au temps.

3. Perdent tout repos, & descouurent de plus en plus leur inquietude & malheur.

TOVT ainsi donc comme plus dangereuse est la tourmente qui empesche la nauire de surgir & prédre port, que celle qui ne permet pas sortir du port, & faire voile: aussi les tourmentes de l'ame sont les pires, qui ne permettent point à l'homme de se recueillir, ni de rasseoir le discours de sa raison, qui est troublé, & renuersé sans dessus dessous, sans pilote & sans chable, ni amare en tourmente, errant sans guide çà &
C là, & qui est emporté malgré lui en courses temeraires & mortelles, tant qu'à la fin il s'en va tomber en quelque effroyable naufrage, là où il brise sa vie: tellement que pour ces raisons & autres semblables, ie cőclus qu'il est pire d'estre malade de l'ame, que non pas du corps, car les corps malades ne font que souffrir seulement, mais les ames souffrent mal & en font tout ensemble. Quel besoin donc est-il d'alleguer pour exemple les autres passions, veu que l'occasion du temps qui se presente maintenant nous en refreschit la memoire? Voyez-vous toute ceste foule de peuple qui se pousse & se presse à l'entour de la tribune & par toute la place? ne sont-ils pas tous venus en ce lieu pour sacrifier ensemble aux Dieux tutelaires, protecteurs de ce païs, & pour participer en commun à mesmes religions & mesmes saínctes cerimonies? ne sont ils pas venus pour faire ensemble offrande à Iupiter Acreïen des premices des fruicts de la Lydie, & pour solenniser à l'honneur de Bacchus, durant les saintes nuicts, sa feste enioüee en danses & mommeries acoustumees? Et neantmoins com-
D me par accés & retours anniuersaires, la force de la maladie venát à aigrir & à irriter l'Asie, ils vienent ici à s'entrechocquer en des plaids & procés ordinaires: & y a vn monde d'afaires, comme plusieurs torrents, qui confluent ensemble tout à vn coup sur vne mesme place, qui est enflee & grouillante d'vne multitude infinie de gens, se perdás eux-mesmes & les autres. De quelles fieures ou frissons procedent tels effects? de quelles tensions ou remissions, augmentations ou diminutions, ou intéperature de chaleur, de quelles superfusions d'humeur vienent-ils? Si vous interroguez chacune cause, comme si c'estoient des hommes, d'où elles procedent, dont elles vienent, vous trouuerez que l'vne est engendree par vne cholere superbe, l'autre par vne furieuse opiniastreté, l'autre par vne iniuste cupidité.

IIII. Conclusion par vne belle similitude, que les maladies de l'ame sont sans comparaison plus dangereuses que celles du corps.

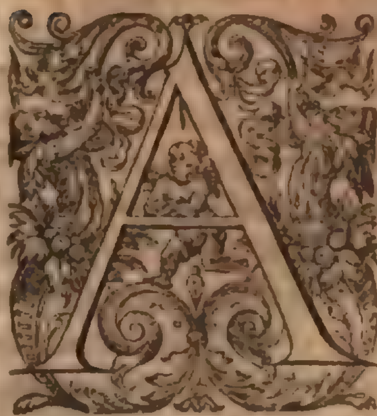
Les Preceptes de Mariage.

Plutarque à Pollianus & à Euridice, S.

SOMMAIRE.

NOus auons ici vn meslange d'enseignemens aux mariez, lesquels en la personne de Pollianus & d'Euridice, sont auertis de leur deuoir mutuel, sur quoy n'est besoin de discourir au long, le tout ayant esté marqué par le menu, & reuenans à ce point, Qu'au commencement, en la suite & continuation du mariage, l'homme & la femme doyuẽt se supporter & s'entraimer d'vne simple & franche affection, eslongnee d'orgueil, de violẽce, de vanité & d'ordure: ce qui est specifié & compris en quarãtecinq articles: en telle sorte toutesfois qu'il y a quelques preceptes qui se sentẽt de la corruptiõ du temps & de l'insuffisance de la sagesse humaine, si elle n'est esclairee de la verité de Dieu. Nous y voyons aussi des aduertissemens particuliers aux deux parties, touchãt leur deuoir tãt en la maison que dehors, le tout enrichi de similitudes & exemples notables. Brief, si ces preceptes sont bien pesez & pratiquez, ils peuuent rendre la vie humaine beaucoup plus commode qu'elle n'est. Mais Plutarque monstre assez par le trẽte vniesme enseignement, qu'il est malaisé de retenir chascun en deuoir, & que presque tous regardent les choses d'autre œil qu'il ne faut. Quoy qu'il en soit, ceux que la vertu a conioints ont ici dequoy profiter, & ce dautant plus qu'ils y ont vne leçon que l'equité naturelle & la conscience leur ramentoit tous les iours, s'ils veulent entrer tant soit peu en eux-mesmes: ce qu'estant conioint aux commandemens de la sagesse celeste, le mari & la femme ne peuuent faillir de viure contens & bien heureux. F

Il rend la raison pourquoy il escrit ces preceptes, & mesmes que la philosophie rend les mariez plus traitables l'vn à l'autre: declarãt puis apres cela par le menu es articles suiuans.



APres la cerimonie de mariage vsitee en ce pais, que la presbtresse de Ceres vous a appliquee, en vous enfermant ensemble, il m'est auis que le discours qui viẽdroit à secõder & fauoriser ceste vostre conionction, en vous instruisant de bons enseignemens & sages aduertissemẽs nuptiaux, ne vous seroit point inutile, & se trouueroit biẽ conforme à la coustume & cerimonie que lon obserue aux nopces en ce pais. Les Musiciẽs entre leurs chansons qu'ils chantent auec les haubois, en ont vne sorte qu'ils appellent Hippothoros, qui vaut autãt à dire comme, Saille iumẽts, aians opinion que cela est vn aiguillõ qui incite les cheuaux à saillir les iumẽts. Mais la philosophie aiant plusieurs beaux & bons discours, en a vn qui fait autant à estimer que nul autre, par lequel instruisant & enchantant ceux qui conuienent en vn lien pour vser tous les iours de leur vie ensemble, elle les rend plus souples plus gracieux & plus traitables l'vn à l'autre. Parquoy ie vous ay fait vn recueil de preceptes & aduertissemẽs que vous auez souuẽtefois ouis: aians tous deux esté nourris en l'estude de la philosophie, & les ay reduis à certains articles en peu de paroles, à fin qu'ils en soiẽt plus aisez à retenir, dõt ie vous fais vn present à tous deux: en priãt aux Muses, qu'elles vueillẽt assister & acõpagner en vostre endroit la deesse Venus, pour ce que ce n'est pas moins leur office de mettre bon accord & bonne consonance en vn mariage, par le moyen du discours de la raison & l'harmonie de la philosophie, que de bien accorder vne cithre ou vne lyre. 1. C'EST pourquoy les anciẽs ont voulu que l'image de Venus fust colloquee ioignãt celle de Mercure, cõme voulans par là donner à entẽdre, que le plaisir de mariage auoit besoin de l'entre-tien d'vne bõne & sage parole: encore mettoient-ils auec ces deux images-là, celles des Graces & de la

Sous quelles figures les anciens representoyent le mariage.

G H

A de la deesse d'eloquence Suadele, afin que les cõioints par mariage eussent gracieusement ce qu'ils voudroient l'vn de l'autre, non pas en hargnant & noisant l'vn cõtre l'autre. II. SOLON vouloit que la nouuelle mariee mangeast de la chair de coing premier que de se coucher aupres de son mari: signifiant, à mon auis, par ceste cerimonie, qu'il faut premierement que la grace de la bouche, c'est à dire, l'haleine, & la parole, soit douce, plaisante & agreable. III. AV pays de la Bœoce la coustume est que le iour des nopces, quand on met le voile nuptial à l'espousee, on lui met aussi sur la teste vn chapeau du ramage d'asperge sauuage, pource que celle plante d'vne tres-poignante espine produit vn tres-doux fruict: aussi la mariee, prouueu que le mari ne s'ennuye, & ne se rebute point pour la premiere difficulté & fascherie qu'il y a en mariage, lui apportera puis apres vne tres-douce & tres-amiable compagnie: mais ceux qui ne peuuent suporter les premieres hargnes & riotes des filles, ressemblent proprement à ceux qui quitteroiẽt la grappe de raisin à vn autre, pour autant qu'ils l'auroiẽt veuë qu'elle n'estoit que verius. Et plusieurs nou-

Quelle doit estre l'haleine & parole de la femme.

Faut supporter l'vn l'autre es commencemens.

B uelles mariees qui prenent à dedain leurs maris, à cause des premieres rencontres, font tout ne plus ne moins que celui, qui ayant ia receu la picqueure de l'abeille, en iette par despit la goffre du miel qu'il tenoit en sa main. Parquoy il faut que ceux qui sont conioints ensemble par mariage, ayent soigneusemẽt l'œil à euiter du commencement toutes occasions de discord & de dissension, considerans que les pieces de bois qui sont assemblees & collees fraischement ensemble, se desioignent & desvnissent facilement & pour la moindre occasion du monde: mais au contraire, quand les iointures sont bien soudees & asseurees par long traict de temps, à peine les peut-on plus desioindre ne separer auec le feu ni auec le fer. IIII. TOVT ainsi comme le feu se prend aiseement à de la balle & au poil de lieure, mais aussi s'esteint-il encore plustost, si lon n'y met soudainement quelque matiere propre à le nourrir & entretenir: aussi faut-il estimer que l'amour des nouueaux mariez qui n'est allumé que de la chaleur de ieunesse & de la beauté du corps seulement, n'est

Sur quoy doit estre fondee l'amitié du mari & de la femme.

C pas ferme ne durable, s'il n'est fondé en conformité de bonnes & hõnestes mœurs, & qu'il ne tiene de la prudence engendrant vne viue affection reciproque de l'vn enuers l'autre. V. LA pescherie que lon fait de poisson auec des apasts empoisonnez est bien soudaine à prendre, & prompte à arrester le poisson, mais elle le rẽd mauuais & dangereux à manger, aussi les femmes qui composent certains breuuages d'amour, ou quelques autres charmes & sorcelleries pour donner à leurs maris, & qui les attrayẽt ainsi par allechemẽs de volupté, il est force qu'elles viuent puis apres auec eux insensez, estourdis, & trãsportez hors de leur bõ sens. Ceux que l'enchãteresse Circé auoit ensorcelez: estans deuenus pourceaux & asnes, ne lui pouuoient plus donner de plaisir ni de rien seruir, là où elle aimoit extremement Vlysses qui estoit sage, & se portoit en homme de bon entendement enuers elle. Mais celles qui aiment mieux estre maistresses de leurs maris insensez, que leur obeir estans sages,

Contre les femmes qui donnent des breuuages ensorcelez à leurs maris.

D ressemblent proprement à ceux qui aiment mieux conduire & mener des aueugles, que suiure des voians & conoissans. Elles ne veulent pas croire que iamais la Royne Pasiphaé ait aimé vn taureau aiant vn Roy pour mari, & neantmoins elles en voiẽt aucunes qui se faschent de leurs maris, lesquels sont personnes honnestes & graues, & s'abandonnent à d'autres qui sont tous cõposez de luxure, de dissolution & d'ordure, comme chiens ou boucs. VI. IL y a des hommes si foibles ou si mal adroits, qu'ils ne peuuent pas monter dessus leurs cheuaux estans debout, & pource leur enseignẽt-ils à se mettre à genoux & à se baisser: aussi se treuue-il des maris qui aians espousé des femmes riches & de nobles maisons, n'estudient pas à se rẽdre eux plus honnestes & meilleurs, ains à rabaisser leurs femmes, se persuadans qu'ils en viẽdront mieux à bout, quand ils les auront abaissees & raualees: là où il faut entretenir cõme la iuste hauteur du cheual, aussi la dignité de la femme, & en l'vn & l'au-

Inconsideration de ceux qui ayans espousé des femmes riches, les pensent dõpter par rigueur.

Deuoir de la femme en presence & absence de son mari.

tre sauoir bien vser de la bride cõme il apartient. VII. NOVS voyons que la Lu- E
ne plus elle est esloignee du Soleil, plus elle est claire & plus elle se monstre, & qu'au
contraire elle a moins de lumiere & se cache tant plus elle s'en approche: mais il faut
que la femme sage face tout le contraire, qu'elle se face voir aupres de son mari, &

Signe certain d'amour reciproque entre les mariez.

qu'elle se tienne close, & garde la maison quand son mari n'y est pas. VIII. HE-
RODOTE n'a pas bien dit, que la femme despouille la honte auec la chemise, car
au contraire celle qui est honneste, en despouillant sa chemise se vest de honte: & est
le plus certain signe que lon sauroit auoir, que les conioints par mariage s'entr'ai-
ment bien reciproquement, quand plus ils se portent de reuerence l'vn à l'autre.

La conduite d'vne famille bien reiglee appartiét au mari.

IX. AINSI cõme si lon prend deux sons qui soient d'accord, lon entend tous-
iours plus celui du bas: aussi en vne maison bien reglee & bien ordonnee tout se fait
bien du consentement des deux parties, mais il aparoist tousiours que c'est de la cõ-

Par quel moien il faut retrancher aux femmes leurs superfluitez.

duite, du conseil, & de l'inuention du mari. X. LE Soleil, ce disent les fables, sur-
mõta le vent de bise, car tãt plus qu'il s'efforçoit d'oster par force la robbe à l'hom- F
me, & que pour ce faire il souffloit plus violentement, d'autant plus l'homme se ser-
roit & restraignoit son habillement: mais quand le Soleil vint à estre chaud apres le
vent, l'homme se sentant eschauffé, despouilla sa robbe, & puis apres brulant de
chaud, il osta son saye & tout: la plus part des femmes en fait tout de mesme, car
quand elles voyent que leurs maris leur veulent oster d'authorité & par force les de-
lices & la superfluité, elles combatent alencõtre, & en sont marries: & au contraire
s'ils leur remonstrent auec la raisõ, elles l'ostent d'elles mesmes tout paisiblemẽt & le

Ioitures & outrages doiuent estre bannis d'entre le mari & la femme.

supportẽt patiemment. XI. CATON priua vn Senateur Romain de la dignité
Senatoriale, dautant qu'en presence de sa fille il auoit baisé sa femme: cela fut bien vn
peu trop violent: mais s'il est laid, comme il est, de s'entrebaiser, embrasser & ac-
coller en presence d'autres, comment n'est-il encore plus laid & plus deshonneste,
s'entre-iniurier & s'entre-tãcer? le iouer à part en secret auec sa femme, & la caresser,

La femme se doit cõformer aux mœurs & conditiõs du mari

& puis en public la tancer, la blasmer & picquer de rudes & aigres paroles deuant le G
monde? XII. COMME vn mirouër, pour estre bien doré & enrichi de pierres
precieuses, ne sert de rien s'il ne represente bien au vif la face de celui qui se mire de-
dans: aussi ne plait point vne femme pour auoir beaucoup de biens, si elle ne rend
sa vie semblable, ses mœurs & conditions conformes à celles de son mari, Si le
mirouër fait vn visage triste & morne à vn qui est ioyeux & gay, ou au contraire
riant & enioué à vne personne qui est melãcholique ou marrie, il est faux, & ne vaut
rien: aussi est vne femme mauuaise & importune, qui fait de la refrongnee quand
son mari a enuie de se iouër à elle, & de la caresser: ou à l'opposite qui veut rire &
iouër alors qu'elle void son mari en afaire, & bien empesché: car l'vn est signe qu'el-
le est fascheuse, l'autre qu'elle mesprise les affections de son mari: là où il faut, ainsi
que disent les geometriens, que les lignes & les superfices ne se meuuent point par
elles, mais au mouuement des corps: aussi que la femme n'ait nulle propre & pecu-
liere passion ou affection à elle, ains qu'elle participe aux ieux, aux afaires, aux pen- H

Indiscretion des maris cause de grands maux.

semens, & aux ris de son mari. XIII. CEVX qui ne prenent pas plaisir de voir
leurs femmes boire & manger librement en leur presence, leur enseignent à se saou-
ler gouluëment à part, quãd elles sont seules: aussi ceux qui ne s'esiouissent pas gaye-
ment auec leurs femmes, & ne se iouent & ne rient pas priueement auec elles, leur

En ce precepte, Plutarque se laisse aller à la corruption & infamie de son tẽps: car entre gens honnestes, iamais vne femme pudique ne permettra que son mari entretiene vne putain pres d'elle.

enseignent de cercher leurs plaisirs & voluptez à part. XIIII. LES Roys de
Perse, quand ils soupent ou mangent à leur ordinaire, ont leurs femmes espousees
assises aupres d'eux à la table: mais quand ils veulent iouër & boire d'autant iusques
à s'enyurer: ils renuoyent leurs femmes en leurs chambres, & font venir leurs con-
cubines, & leurs chanteresses & baladines: & font bien en cela, qu'ils ne veulent
point que leurs femmes legitimes voient ne participent en rien de leurs yurongne-
ries, & de leurs dissolutions. S'il auient donc qu'vn homme priué suiet à son plaisir,
& mal

A & mal conditionné, commettre quelque faute auec vne siene amie ou auec vne chambriere, il ne faut pas que sa femme pour cela se courrouce, ne qu'elle s'en tourmente, mais plustost qu'elle estime, que c'est pour la reuerence qu'il lui porte, qu'il ne veut pas qu'elle soit participante de son yurongnerie, de son orde luxure & intemperance. XV. QVAND les Roys aiment la musique, ils sont cause que de leur regne il se fait plusieurs bons Musiciens : semblablement ceux qui aiment les lettres font plusieurs hommes lettrez, ceux qui aiment les exercices de la personne rendent plusieurs de leurs suiets bien adroits & dispos : aussi vn mari qui n'aime que le corps, fait que sa femme n'a autre soin que de se farder : qui aime la volupté, fait qu'elle tient de la courtisane, & deuient lubrique & lasciue : & quand il aime l'honneur & la vertu, il la rend sage, vertueuse & honneste. XVI. VNE ieune garse Laconiene respondit à quelqu'vn qui lui demandoit, si elle auoit ia esté au mari: non pas moy à lui, mais bien lui à moy. C'est, à mon auis, la maniere comme se B doit comporter vne femme honneste enuers son mari, de ne reietter ni ne desdaigner point les ieux & caresses d'amour, quand son mari les commẽce, ni aussi ne les commencer point : pource que l'vn tient de la courtisane effrontee, l'autre sent sa femme superbe, & qui n'a point de grace ni d'amour. XVII. IL ne faut point que la femme face d'amis particuliers, mais bien qu'elle estime communs ceux de son mari. Or les dieux sont les premiers & les plus grands amis que puisse auoir l'homme, pource faut-il qu'elle serue & adore ceux que son mari repute Dieux seulement, sans en reconoistre d'autres: & au demeurant qu'elle ferme sa porte à toutes curieuses inuentions nouuelles de religions, & toutes estrangeres superstitions : car à nul des Dieux ne peuuent estre agreables les seruices & sacrifices que la femme fait à la derobee, au desceu de son mari. XVIII. PLATON escrit que la cité est bien-heureuse, & bien ordonnee, là où lon n'entẽd point dire, Cela est mien, cela n'est pas mien : pource que les habitans y ont toutes choses, mesinement celles C qui sont de quelque importãce, communes entre-eux, autant comme il est possible: mais ces paroles-la doiuent bien estre encore plus bannies hors du mariage, sinon entant que comme les medecins tiennent que les coups qui se donnent en la partie gauche se sentent en la droite, aussi la femme doit ressentir par compassiõ les maux de son mari, & le mari encore plus ceux de sa femme, afin que comme les nœuds prenent leur force de ce que les bouts s'entrelassent l'vn dedãs l'autre, aussi la societé de mariage s'entretiene & se fortifie quãd l'vne & l'autre des parties y aportera affection de bien-vueillance mutuelle: car la nature mesme nous mesle par nos corps, afin que prenant partie de l'vn & partie de l'autre, & meslant le tout ensemble, elle rende ce qui en prouient commun à tous deux : de maniere que ni l'vne ni l'autre des parties ne puisse discerner ni distinguer ce qui est propre à elle, ne ce qui est à autrui. Ceste communauté de biens mesmement, doit estre principalement entre ceux qui sont conioints par mariage, qui doiuent auoir mis en cõmun & incorporé tout leur auoir en vne substance: de sorte qu'ils n'en reputẽt point vne partie estre D propre à eux, & vn autre à autrui, ains le tout propre à eux & rien à autrui. Comme en vne couppe où il y aura plus d'eau que de vin, nous l'appellons vin neantmoins, aussi le biẽ doit tousiours, & la maison estre nommee du nom du mari, encore que la femme en ait apporté la plus grande partie. XIX. HELENE estoit auaricieuse, & Paris luxurieux : au contraire, Vlysses estoit prudent, & Penelopé chaste, pourtãt le mariage de ceux-ci fut heureux, & celui de ceux-la remplit les Grecs & les Barbares d'vne Iliade, c'est à dire, d'vne infinité de maux & de calamitez. XX. VN gentilhomme Romain aiant espousé vne belle, riche, & honneste ieune Dame, la repudia: dequoy tous ses amis le reprirent, & tancerent bien asprement : & lui, tendant le pied leur monstra son soulier, leur demandant, Que lui faut-il? n'est-il pas beau? n'est-il pas tout neuf? & toutefois il n'y a celui de vous qui sache l'endroit où

La femme se plie selon l'humeur du mari.

La femme honneste n'est effrontee ni superbe.

Ici, Plutarque monstre quelle estoit sa religion : & ce precepte doit estre sainement entendu, sur tout de ceux qui adherent à la vraye Religion.

Toutes choses, voire iusques aux affections doiuent estre communes en mariage.

Conionction de gens vicieux source de calamitez.

A quoy la femme se doit estudier.

il me presse & me blece. Voila pourquoy il ne faut point qu'vne femme se confie E
ni en ses biens, ni en la noblesse de sa race, ni en sa beauté, mais en ce qui touche de
plus pres au cœur de son mari, c'est à dire, en son entretien, en ses mœurs, & en sa
conuersation, donnant ordre que toutes ces choses ne soient point dures, fascheu-
ses ni ennuyeuses par chascun iour à son mari, ains plaisantes, agreables & accordá-
tes à ses conditions. Car tout ainsi que les medecins craignent dauantage les fieures
qui s'engendrét de causes occultes, assemblees de longue main petit à petit, que cel-
les qui vienent de causes toutes apparentes & manifestes: aussi y a il quelquefois de
petites hargnes, & querelles quotidianes & continuelles, entre le mari & la femme,
que ceux de dehors ne voient ni ne conoissent pas, qui les separent plus l'vn de l'au-
tre, & gastent plus le plaisir de leur cohabitation, que nulle autre cause. XXI. LE

Par quels moiens la femme doit acquerir l'amour de son mari.

Roy Philippe aimoit vne femme de Thessalie, que lon mescroyoit de l'auoir char-
mé & ensorcelé: parquoy la Royne Olympias sa femme fit tant qu'elle l'eut entre
ses mains: mais quand elle l'eut bien regardee, & bien consideré comme elle estoit F
belle, de bonne grace, & comme sa parolle sentoit bien sa femme de bonne maison,
& bien aprise: Arriere, dit-elle, toutes calomnies: car ie voy bien que les charmes
dont vous vsez sont en vous mesmes. C'est donc vne force inexpugnable qu'vne
femme espousee & legitime, qui mettant en elle mesme toutes choses, son auoir, sa
noblesse, ses charmes, voire tout le tissu mesme de Venus, s'estudie par douceur,
bonne grace & vertu, d'acquerir l'amour de son mari. XXII. VNE autre fois la

Il ne se faut marier au gré de ses yeux ni de ses doigts.

mesme Royne Olympias entendant qu'vn ieune gentilhomme espousoit vne Da-
me de la cour, qui estoit bien belle, mais elle n'auoit pas trop bon bruit: Cestui-ci,
dit-elle, n'a point de ceruelle, car autrement il ne se fust pas marié au rapport ni à
l'appetit de ses yeux. Or ne se faut-il pas marier au gré de ses yeux seulement, ni au
rapport de ses doigts non plus, comme font aucuns qui content sur leurs doigts, cõ-
bien leur femme leur apporte en mariage, & ne considerent pas premierement, si el-
le est conditionnee de sorte qu'ils puissent viure auec elle. XXIII. SOCRA-

Vray vsage des mirouers, & que doiuent pẽser les femmes belles & laides.

TES auoit acoustumé de conseiller aux ieunes hommes qui se regardoient dedans G
des mirouërs, s'ils estoient laids de visage, de corriger leur laideur par la vertu, en se
rendans vertueux: & s'ils estoient beaux, de ne souiller point leur beauté par vice:
aussi seroit-il bien honneste que la Dame mariee, quand elle tient son mirouër en sa
main parlast ainsi en elle mesme, si elle est laide: Que sera-ce donc de moy, si ie de-
uiens encore meschante? Et si elle est belle, Que sera-ce au pris, si ie demeure hon-
neste & sage? car si la laide est aimee pour sa bonne grace, & pour ses honnestes
mœurs, ce luy est plus d'honneur, que si c'estoit pour beauté. XXIIII. LE tyran

Quel est l'ornemẽt de la femme.

de Sicile Dionysius enuoyoit des robbes & des bagues precieuses aux filles de Ly-
sander, mais Lysander ne les voulut onc receuoir, disant, Ces presens feroiẽt plus de
honte que d'honneur à mes filles. Le poëte Sophocles deuant Lysander auoit dit v-
ne semblable sentence,

Cela chetif ne te fait point d'honneur, H
Mais bien plus tost & honte & deshonneur,
Monstrant ton cœur lascif & impudique.

Car comme disoit le philosophe Crates, Cela est ornement qui orne, & cela orne la
Dame qui la rend plus honorable: ce que ne font pas les ioyaux d'or, les esmerau-
des, ni les pierres precieuses, ni les acoustremens de pourpre, mais tout ce qui la fait
estimer honneste, sage, humble & pudique. XXV. CEVX qui sacrifient à Iu-

Toute cholere & amertume doit estre bannie du mariage.

no coniugale ou nuptiale, n'offrent pas le fiel auec le demeurant de la beste immo-
lee, ains le tirent dehors, & le iettent aupres de l'autel: par laquelle ceremonie celui
qui l'a premierement instituee a voulu dõner à entendre, qu'en mariage il n'y doit
point auoir de fiel, c'est à dire amertume de cholere, ni de courroux quelconque:
non qu'elle ne doiue estre graue & vn peu austere, mais ceste austerité doit estre
comme

A comme celle du vin, vtile & plaisante, non pas amere comme celle du chicotin, ou de quelque autre drogue de medecine. XXVI. PLATON voyant le Philosophe Xenocrates, qui estoit au demeurant bien vertueux & homme de bien, mais vn peu de mœurs trop seueres, l'admonestoit de sacrifier aux Graces: aussi estime ie qu'vne Dame honneste a encores besoin de graces enuers son mari, à celle fin que cóme disoit Metrodorus, elle viue ioyeusement auec lui, & qu'elle ne se fasche, ni ne se repête point d'estre femme de bien: car il ne faut pas, ni que pour estre bóne mesnagere elle mette en nonchaloir d'estre propre & nette, ni que pour bien aimer son mari elle laisse de le caresser courtoisement, pour ce que la conuersation fascheuse d'vne femme réd son honnesteté odieuse, cóme la saleté fait aussi hair son espargne & bon mesnage: tellement que celle qui craint de rire deuant son mari, ou de faire quelque autre gayeté, de peur d'estre estimee affettee & effrontee, fait ne plus ne moins que, si elle laissoit de s'oindre de tout poinct, de peur qu'on ne l'estimast per-B fumee: ou de se lauer le visage, de peur qu'on ne la souspeçónast fardee. Nous voions mesmes que les poëtes & les orateurs qui veulét euiter la fascherie qu'il y a à lire vn langage bas, vulgaire & de mauuaise grace, s'estudient ingenieusement à retenir & esmouuoir le lecteur & l'auditeur par la force de l'inuention, de la disposition, & naiue representation des mœurs des personnes: aussi faut-il que l'honneste mere de famille, en bié faisant euite toute affetterie, toute curiosité, & brief toute faço de faire qui sente sa courtisane, ou sa femme qui se vueille monstrer, mais bien qu'en ses ieux, ses caresses & ses graces, dont elle vsera en sa conuersation ordinaire auec son mari, elle l'accoustume à l'hónesteté auec plaisir. Toutesfois si d'auéture il s'en trouue quelqu'vne si austere, & si seuere de sa nature, qu'il n'y ait ordre quelcóque de la pouuoir esgayer ni resiouir, en ce cas il faut que le mari soit equitable: & comme Phoció respódit à Antipater qui lui cómandoit vne chose deshonneste & mal-séate à son estat, Tu ne me saurois auoir pour ami, & pour flateur ensemble: aussi faudra-il qu'il die en soy-mesme de sa femme qui sera pudique & seuere, Il n'est pas C raisonnable que ie face d'elle comme d'vne femme, & cóme d'vne amie ensemble.

Que la femme doit estre gracieuse & prudente.

XXVII. Les femmes d'Egypte par la coustume du pays ne portoyent point de souliers en leurs pieds, afin que cela les accoustumast de demeurer en la maison: mais au contraire la plus part de nos femmes, si vous leur ostez les patins dorez, les carcans, les bracelets, les callessons, les perles, & les robbes de pourpre, elles ne partiront iamais du logis. XXVIII. THEANO vn iour vestant sa robbe monstra d'auenture vne partie du bras: & quelqu'vn des assistás qui l'apperceut, se prit à dire, ô le beau bras que voila! Il est vray respondit-elle, mais il n'est pas commun: aussi ne faut-il pas que le bras seulement de la dame pudique & honneste ne soit pas cómun, mais ni sa parole mesme: ains faut qu'elle se garde, & qu'elle ait honte, autant presque de desployer sa parole, que de descouurir son corps deuát des estrágers, pour autant que ses mœurs, ses actions & ses conditions se voient & descouurent en icelle, D quand elle parle. XXIX. PHIDIAS fit l'image de Venus aux Eliens, ayant le pied dessus la coque d'vne tortue, qui signifioit, que la femme ne se doit partir de la maison, ains y demeurer en silence: car il faut qu'elle parle ou à son mari, ou par son mari, ne se faschant point pour cela, si elle sonne par la lágue d'autrui, comme fait le haubois. XXX. LES hommes riches, les Princes & les Roys en honorant les Philosophes & gens de lettres se font honneur à eux-mesmes: mais les Philosophes qui font la cour & s'asseruent aux riches, ne les rédent pas honorez pour cela, ains se rendét eux-mesmes deshonorez. Il en prend tout de mesme aux femmes: car quand elles se soumettét à leurs maris, elles en sont loüees: mais quand elles en veulent estre maistresses, cela leur est plus mal seant, que non pas à eux qu'elles maistrisent. Mais il faut que le mari domine la femme, non comme le seigneur fait son esclaue & ce qu'il possede, mais comme l'ame fait le corps, par vne mutuelle dilectió & recipro-

Moyen d'empescher les femmes de courir.

La vergogne, vertu principale de la femme.

La femme se doit taire & garder la maison.

Contre l'orgueil des femmes, & quelle doit estre la domination des maris.

que affection, dont il est lié auec elle: comme l'ame peut bien auoir soin du corps, E
sans s'asseruir aux voluptez, ni aux appetis desordonnez d'icelui, aussi peut bien le

Trois sortes de mariez, & quel est le deuoir de ceux que la vertu a conioints.

mari dominer sa femme en lui complaisant & la gratifiant. XXXI. Les Philosophes tienent que des corps composez de plusieurs pieces, les vns sont compsez de parties distinctes & separees les vnes des autres, comme vne flotte de vaisseaux, ou vne armee nauale: les autres de parties cōiointes & qui touchét les vnes aux autres, comme vne maison ou vne nauire: les autres de parties vnies des la naissance, croissantes & viuantes naturellement ensemble, comme sont tous les corps des animaux. Le mariage se rapporte presque & ressemble à tout cela, car le mariage de ceux qui s'entre-aiment ressemble proprement aux corps dont les parties sont naturellement vnies ensemble: celui de ceux qui se marient pour les grands douaires, ou pour auoir des enfans, ressemble aux corps dont les parties s'entretouchent: & celui de ceux qui couchent seulement ensemble, se cōforme au corps duquel les parties sont separees & distinctes l'vne de l'autre, desquels on pourroit veritablement dire, qu'ils habitent, mais qu'ils ne viuent pas ensemble. Or faut-il, que comme les Physiciés disent, F
que les corps liquides sont ceux qui se meslent du tout en tout l'vn auec l'autre, aussi que de ceux qui sont mariez ensemble, & les corps & les biés, & les amis, & les parens soient tous vns & communs, meslez l'vn parmi l'autre: c'est pourquoy les loix Romaines defendent aux conioints par mariage, de s'entrefaire donations mutuelles, non afin qu'ils n'aient rien l'vn de l'autre, mais à celle fin qu'ils estiment toutes cho-

Cōment la femme se doit comporter ayant vne belle mere.

ses communes entre-eux. XXXII. Il y auoit vne coustume en la ville de Leptis, qui est situee en la Barbarie, que la nouuelle mariee le lendemain de ses nopces enuoyoit deuers la mere de son mari lui demander à emprūter vn pot à mettre au feu: sa belle mere le lui refusoit, & respondoit qu'elle n'en auoit point, afin que des le cōmencemēt la nouuelle espousee aprist, que la belle mere tient vn peu de la marastre, & que si apres il auenoit qu'elle lui tinst quelque autre plus aspre rudesse, elle ne le trouuast point estrāge, & qu'elle ne s'en courrouçast point: aussi faut-il que la fem G
me de bonne heure remedie à l'occasion de ceste ordinaire rudesse, qui n'est autre chose que la ialousie de la mere pour l'amitié que son fils lui porte: & le remede vnique de ceste passion est, que la femme s'estudie tellement de gaigner la bonne grace de son mari, que pour cela elle ne diminue point, ni ne tire point à elle l'affection

La femme doit plus aimer les parens de son mari que les siés propres.

que le fils doit porter à sa mere. XXXIII. Il semble que les meres entre leurs enfans aimét plus coustumierement les fils que les filles, cōme ceux de qui elles esperēt plus de secours: & les peres au contraire aiment plus les filles, comme celles qui ont plus besoin de leurs secours: & peut estre que par l'honneur qu'ils s'entreportét, l'vn veut sembler auoir plus d'affectiō & plus d'amour enuers ce qui est plus propre à l'autre, toutefois cela à l'auēture est differēt, mais bien est il seant & honneste à la femme de monstrer auoir plus d'inclination à honorer & caresser les parés de son mari, que les siens propres: & si elle a quelque ennui, le communiquer plustost à ceux la, & le celer aux siens: car ce qu'elle monstre auoir plus de fiance en eux, fait qu'ils se H
fient plus en elle, & ce qu'il semble qu'elle les aime plus, fait qu'elle est aussi plus ai-

Comment les femmes se doiuent comporter quand leurs maris sont cholerez ou faschez.

mee d'eux. XXXIIII. Les Capitaines de Cyrus commanderent à leurs soldats, si les ennemis leur venoient courir sus auec grands cris, qu'ils les receussent sans mot dire: & au contraire s'ils venoient les assaillir en silence, qu'eux leur courussent auec grāds cris à l'encōtre: aussi les fēmes de bō entendemēt, quād elles voyent que leurs maris estās en cholere criēt: elles se taisent: & au contraire, s'ils ne disent mot, en parlāt à eux & les recōfortant: elles les appaisent & adoucissent. Et fait sagement le poëte Euripides, quand il reprend ceux qui vsent de la Lyre, & autres instrumens de musique durant vn festin: Car il faloit, dit-il, plustost appeller la musique quād on est en «
cholere, ou bien en dueil, que non pas quād on est en feste & en ioye, pour se lascher «
encore plus en toute volupté. Aussi faut-il estimer que vous commettrez vne faute, «
quand

A quãd vous allez coucher ensemble pour vous dõner plaisir l'vn à l'autre,&quãd vous estes en courroux,ou en quelque different l'vn cõtre l'autre,vous faites deux licts & couchez à part l'vn de l'autre, & n'appellez pas lors à vostre aide la deesse Venus qui sauroit mieux que nulle autre donner la medecine propre à telles maladies,ainsi cõme le poëte mesme Homere le nous enseigne au passage où il fait dire à Iuno,

Ie finiray vos querelleux debats — Iliad. liu. 14.
Dedans vn lict par amoureux esbats,

Or faut-il que la femme fuye toutes occasions de quereller auec son mari, & le mari semblablement auec sa femme: mais principalement faut-il bien qu'ils s'en donnét de garde lors qu'ils sont couchez ensemble dedans le lict: car comme disoit la femme grosse preste d'acoucher,&ia sentãt les douleurs de son trauail,à ceux qui la vouloient coucher dessus son lict: „ Comment est-ce que le lict pourroit guarir ce mal, „ veu que ç'a esté sur le lict qu'il m'est auenu? aussi les querelles, iniures, courroux, & B choleres qui s'engendrent dedans le lict,il est mal-aisé de trouuer autre temps ni autre lieu qui les peust iamais appaiser ni guarir. XXXV. Il semble que Hermione dit vray en vne Tragedie d'Euripide quand elle parle ainsi,

Faut fermer l'oreille aux flagorneurs.

Entrans chez moy femmes de mauuais nom
Ont ruiné mon los & bon renom.

En la Tragedie d'Andromache.

mais cela n'est pas simplement quand de mauuaises femmes entrent en vne maison, ains quãd elles y hantent lors que quelque noise cõtre le mari, ou quelque ialousie, leur ouurét nõ seulemét les portes de la maison, mais aussi les oreilles, c'est alors que la femme sage doit fermer les oreilles & se donner bien garde de leur babil, de peur que ce ne soit adiouster feu sur feu, & qu'elle doit biẽ auoir deuãt ses yeux le dire du Roy Philippus de Macedoine: car on lit qu'il respõdit vn iour à quelques vns de ses familiers qui l'irritoiét à l'encõtre des Grecs, dautãt qu'ils detractoiét & mesdisoiét „ de lui,apres en auoir receu beaucoup de bien: Or auisez donc qu'ils feroient,dit-il,si C ie leur faisois du mal. Quand donc telles femmes viendront à lui dire: Commét,vostre mari vous fait iniure,à vous qui l'aimez tant,& qui lui gardez si bien loyauté de mariage: elle leur respondra, Que me fera-il dõc si ie cõmence à le hair, & à lui faire tort? XXXVI. Vn maistre aiant aperceu son esclaue, qui s'en estoit fui long temps y auoit,se mit à courir apres pour le reprẽdre: l'esclaue fuyãt se ietta dedans vn moulin,& le maistre dit en lui-mesme. En quel lieu eusse-ie mieux aimé le trouuer? aussi la femme qui par ialousie est sur le poinct de faire diuorce auec son mari,qu'elle die à par soy en elle mesme: en quel estat aimeroit mieux me voir celle qui me rend ialouse,que faisant ce que ie fais,me voiant despite,en mauuais mesnage auec mõ mari,abandonnant ma maison, & le lict mesme nuptial? XXXVII. Les Atheniens font en l'annee trois labourages sacrez,le premier est en l'isle de Scyros, en memoire de la premiere inuention de labourer la terre & de semer, dont ils ont esté inuenteurs: le second est celui qui se fait au lieu appellé Raria: le troisieme celui qui D se fait tout ioignant la ville,& l'appelle lon Buzygion, en remembrance de l'inuention d'atteler les bœufs sous le ioug au timon de la charrue: mais le labourage nuptial est plus sacré,& se doit plus sainctement obseruer que tous ceux-la, en intẽtion d'auoir lignee, C'est pourquoy Sophocles a biẽ & sagemẽt appellé Venus fructueuse, pourtant faut-il que l'homme & la femme conioints par mariage, en vsent fort religieusement & sainctement, en s'abstenant entierement de toute autre illicite & defendue conionction, & de labourer ou semer en lieu dont ils ne voudroient pas recueillir aucun fruict,& dont si d'auenture il en vient ils ont honte, & font ce que ils peuuent pour le cacher. XXXVIII. L'ORATEVR Gorgias en pleine assemblee des ieux Olympiques fit vne harengue aux Grecs qui y estoient assemblez de toutes parts pour les enhorter de viure tous en bõne paix, vnion & cõcorde les vns auec les autres: mais il y eut vn Melanthius qui lui dit tout haut: Cestui-ci s'ingere

Ce remede à la ialousie se sent de la corruption du tẽps: mais es republiques bien ordonnees les adulteres sont reprimez.

Contre les adulteres.

Celui qui veut bien gouuerner afaires en public doit cõmencer par sa maison.

de nous conseiller & prescher la concorde en public, qui ne peut pas persuader en E son priué à sa femme & à sa chambriere qu'elles viuent en paix ensemble, & si ne sont qu'eux trois en la maison: car ce Gorgias portoit quelque affection à sa chambriere, & sa femme en estoit ialouse: aussi faut-il que la famille & maison soit bien ordónee de celui qui se veut messer de donner ordre aux afaires publiques, & à ceux de ses amis, car communemét il auient que les fautes que lon cómet contre les femmes, sont plus diuulguees parmi le peuple, que celles des femmes. XXXIX. On escrit que les chats se troublent de l'odeur des parfums & des senteurs, iusques à en entrer en fureur: s'il auenoit aussi que la femme s'offensast iusques à auoir le cerueau troublé des parfums de son mari, il seroit bien d'estrange nature s'il ne s'en abstenoit, ains pour vn bien peu de plaisir, la laissoit tomber en vn si grand incóuenient. Or puis qu'il est ainsi que tels accidens leur auienent, non pas quand leurs maris se parfument, mais quand ils s'adónent à aimer des putains, c'est vne grande iniustice à eux, que pour vn bien peu de volupté contrister, offenser, & troubler si fort leurs F femmes, & ne faire pas au moins comme ceux qui ont à s'approcher des abeilles, lesquels s'abstiennent de toucher mesmes à leurs propres femmes, pource que lon dit que les abeilles les haissent, & leur font plus la guerre qu'aux autres, aians le cœur si lasche, que de se venir coucher aupres de leurs femmes, estans souillez & pollus de compagnie d'autres quelconques. XL. Ceux qui gouuernent des elephans ne vestent iamais de robbes blanches, ni ceux qui aprochent des taureaux ne prenent iamais robbes rouges, pour autant que ces animaux là s'effarouchent & s'effroient de telles couleurs: & dit-on que les Tigres, quand elles entendent sonner des tabourins alentour d'elles, en enragent, & se deschirent elles mesmes par fureur. Puis qu'il y a donc des hommes qui ne trouuent pas bon, & se courroucent quand leurs femmes portent des robbes d'escarlate & de pourpre: & d'autres qui sont marris d'ouir sonner des cymbales ou des tabourins, quel mal y aura-il quand les femmes s'en abstiendrót, pour ne fascher ni ne prouoquer point à ire leurs maris, & que G elles viuront auec eux sans bruit, en repos & en patience? XLI. Vne ieune femme dit vn iour au Roy Philippus qui la tiroit par force maugré elle: Laissez-moy, Sire, toutes femmes sont vne quád la chandelle est esteincte. Cela est bon à dire aux hómes adulteres & dissolus en luxure: mais il faut pourtát que l'honneste Dame mariee, principalemét quád la clarté est ostee, ne soit pas toute vne que les autres cómunes femmes, ains faut que lors que son corps ne se void point, elle face plus paroistre sa pudicité, son honnesteté, son amour enuers son mari, & qu'elle soit propre à lui seul. XLII. Platon admonneste les vieilles gens de se móstrer plus vergongneux deuant les ieunes que deuant nuls autres, à celle fin qu'ils leur enseignent par leur exemple à estre aussi reueréds & respectueux en leur endroit: pour ce que là où les vieux sont effrótez, il n'est pas possible d'imprimer aucune hóte ni aucune reuerence aux ieunes. Or faut-il que le mari se souuenant de ce precepte, reuere sa femme plus que toutes les autres personnes du monde: car la chábre nuptiale lui sera vne eschole d'hóneur & de chasteté, ou bien d'intemperance & de lubricité: car celui H qui prend les plaisirs qu'il defend à sa femme, fait ne plus ne moins que s'il lui commandoit de combattre contre des ennemis, ausquels il se fust desia lui mesme rédu.

XLIII. Au reste, quát à aimer d'estre paree & bien en poinct, toy Euridice qui as leu ce que Timoxenes en a escrit à Aristilla, tasche à l'imprimer en ta memoire: mais toy Pollianus, n'estime pas que iamais ta femme s'abstiene de curiosité, delices & superfluité, si elle apperçoit que tu ne la mesprises pas es autres choses, ains que tu prennes plaisir à voir & auoir de la vaisselle bien doree, ou des cabinets bien diaprez, des mulets somptueusement enharnachez, & des cheuaux richement equippez: car il est bien mal-aisé de chasser les delices & la superfluité d'entre les femmes quand on la void regner entre les hommes. XLIIII. Au demeurant estant ia de l'aage pour estudier

Ce conseil se sent aussi de la corruption du téps, & la philosophie morale condamne bien d'autre façon les maris adulteres.

Les femmes doiuét fuir toute occasion d'irriter leurs maris.

La femme honeste doit estre autát pudique en tenebres qu'é plaine clarté. Comment le mari se doit cóporter enuers sa femme.

Moyé d'empescher les femmes d'estre pompeuses.

Le mari doit instruire sa femme en la

A estudier aux sciences, qui se preuuent par raison & par demonstration, orne desormais tes mœurs, en hantant & frequentant auec les personnes qui te peuuent seruir à cela: & quant à ta femme, amasse lui de tous costez, comme font les abeilles, tout ce que tu penseras lui pouuoir profiter, le lui apportant toy-mesme, & en toy-mesme, fais lui en part, & en deuise auec elle, en lui rendant amis & familiers les meilleurs liures & les meilleurs propos que tu pourras trouuer, conoissance des sciences belles & diuines.

Car tu lui es au lieu de pere & mere;

Et desormais tu lui es comme frere.

& ne seroit pas moins honorable d'ouir vne femme qui diroit à son mari, Mõ mari tu es mon precepteur, mon regent, & mon maistre en philosophie & en la conoissance de tres-belles & tres diuines sciences. Car ces sciences là & ces arts liberaux premierement retirent & destournent les femmes d'autres exercices indignes: car vne Dame qui estudiera en la geometrie, aura hôte de faire profession de baller: & B celle qui sera ia enchantee des beaux discours de Platon & de Xenophon, n'approuuera iamais les charmes, ni enchantemens des sorciers. Et s'il y a quelque enchanteresse qui lui promette d'arracher la lune du ciel, elle se mocquera de l'ignorance & bestise des femmes qui se laissent persuader cela, aiant apris quelque chose de l'Astrologie, & entendu comme Aganice fille de Hegetor, grand Seigneur en la Thessalie, sachant la raison des eclipses qui se font lors que la lune est au plein, & le temps auquel elle entre dedans l'ombre de la terre, abusoit les femmes du pays, en leur faisant à croire que c'estoit elle qui ostoit la lune du ciel.

Dequoy les bonnes lettres seruent aux femmes.

XLV. Il n'y eut iamais femme qui fist enfant toute seule, sans auoir la compagnie de l'homme, mais bien y en a il qui font des amas sans forme de creature raisonnable, ressemblans à vne piece de chair, qui prenent consistence de corruption: il faut bien auoir l'œil à ce, que le mesme n'auiene en l'ame & en l'entendement des femmes. Car si elles ne reçoiuent d'ailleurs les semences des bons propos, & que leurs maris ne leur facēt C part de quelque saine doctrine, elles seules à part engendrent & enfantent plusieurs conseils estrangers, & plusieurs passions extrauagantes. Mais toy Eurydice estudie tousiours aux dits notables & sentences morales des sages hommes & gens de bien, & aies tousiours en la bouche les bonnes paroles que tu as par ci deuant estant fille, ouyes & aprises de nous, à celle fin que tu en resiouisses ton mari, & que tu en sois louee & prisee par les autres femmes, quand elles te verront si honorablement & si singulierement paree, sans qu'il te couste rien en bagues & ioyaux. Car tu ne saurois auoir les perles de ceste riche & opulente femme-là, ni les robbes de soye de ceste estrangere-ci, pour t'en parer & acoustrer, que tu ne les achetes bien cherement: mais les ornemens de Theano, ou de Cleobuline, ou de Gorguo femme du Roy Leonidas, ou de Timoclia sœur de Theagenes, ou de l'anciene Clodia Romaine, ou de Cornelia de Scipion, & de toutes ces autres Dames qui iadis ont esté pour leurs vertus tant celebrees & renommees, tu les peux auoir gratui- D tement sans qu'il te couste rien, & t'en parer & orner, de maniere que tu en viuras heureusement ensemble & glorieusement. Car si Sappho pour sa suffisance de mettre bien par escrit en vers, a bien eu le cœur d'escrire à vne Dame riche & opulente de son temps,

Moyen de destourner beaucoup de mauuaises pensees aux femmes.

Les paremens de vertu sont tres precieux & ne coustent rien.

Toute au tombeau morte gerras,
Pource que cueilli tu n'auras
Iamais des roses dont fleurie
Est la montagne Pierie:

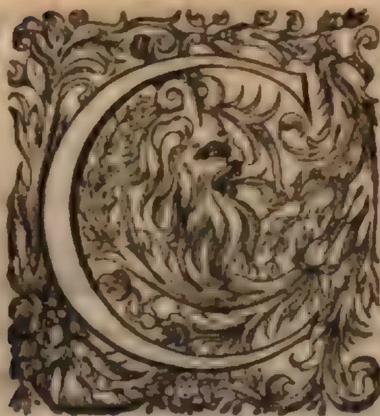
pourquoy ne te sera-il plus loisible de te glorifier & te contenter de toy-mesme, attendu que tu ne participeras pas seulement aux fleurs ni aux chansons, mais aussi aux fruicts que les Muses produisent & donnent à ceux qui aiment les lettres & la philosophie?

Le Banquet des sept Sages. E

SOMMAIRE.

SOit que les personnages nõmez au discours suiuant ayẽt banquetté & communiqué ensẽble des matieres deduites par Plutarque, soit que lui-mesme l'ait recueilli de leurs apophtegmes & des histoires de son tẽps: nous voyons assez en cest endroit quelle estoit la coustume des sages anciens en leurs festins, assauoir de se conuier humainement, se recueillir & caresser de bon cœur, mais auec peu de ceremonies, monstrer vne sincere amitié, & vne chere ouuerte & gaye, sans despense excessiue: le principal de telle frequentation estant employé à deuiser de sens rassis durãt & apres le repas de choses honestes, plaisantes & de bonne instruction, F *comme ce liure, & les symposiaques ou propos de table, que nous verrons ci apres, le monstrent. Cela merite d'estre opposé, partie à la solitude & vilaine chicheté des taquins auaricieux, & de tels ennemis de la societé humaine, partie aux pompes, despenses desmesurees, follastreries & dissolutions de ceux qui n'aiment & n'adorent que leur vẽtre: item aux ineptes risees, vanteries, mocqueries & detractions des ignorans & vicieux, finalement aux desbordemens, violences & outrages de ceux qui sont du tout adonnez à mal. Au reste, Plutarque introduit vn nommé Diocles, lequel raconte à Nicarchus tout ce qui fut dit & fait à Corinthe en vn banquet auquel estoient Periander. Seigneur de la ville, & hoste des conuiez, Solon, Bias, Thales, Cleobulus, Pittacus & Chilon, lors renommez les sept sages de Grece: itẽ Anacharsis, Esope. Niloxenus, Cleodemus, & quelques autres. Auãt que parler de ce qui passa durãt & apres le banquet, il recite les propos tenus entre Thales & ceux de sa suitte sur le chemin de Corinthe, où ils disputent des matieres maniees plus au long puis apres: consequemment il traite de ce que doit faire celui est appellé à vn banquet, & descrit ce qui auint entre quelques conuiez. Passant outre il declaire quelle fut l'entree, la suite & la fin du banquet.* G *asauoir modeste & assaisonnee de deuis ioyeux auec vne grande hõnesteté de l'hoste & de sa famille. De là il entre au recit des propos tenus apres souper, dont le cõmencement vint de la musique des fleustes, & par vne comparaison prinse de bonne grace, fait donner audience à Niloxenus qui estoit estranger, à l'occasiõ dequoy Bias explique l'enigme enuoyé par le Roy d'Ethiopie à celui d'Egypte: ce qui met en train vn excellent pourparler du deuoir des Rois, dont tous les sages disent leur auis sommairemẽt, ensemble des beaux enigmes du Roy d'Egypte à celui d'Ethiopie. Apres auoir deschiffré ces enigmes, les sages entrẽt au discours du gouuernemẽt populaire & œconomique, sur quoy ils opinent par ordre, & vienent puis apres à conferer ensemble de quelques particularitez du mesnage, comme du boire & autres plaisirs, de la quantité de biẽ qui peut suffire à l'homme, de l'espargne & sobrieté des anciens, de la necessité & volupté du boire & du manger, des incommoditez & miseres de la vie humaine en cela. Pour la fin il introduit vn certain Gorgias, lequel arriué à l'improuueuë discourt sur l'accident d'Arion sauué par les dauphins: ce qui retient la compagnie en d'autres contes semblables, en fin desquels, apres actions de grace: à la maniere acoustumee entre ces peuples, les conuiez se retirent.* H

Diocles recite à Nicharchus mal informé, ce qui fut fait & dit au banquet des sept sages.



ERTAINEMENT le long cours du tẽps, ami Nicharchus, deura aporter grãde obscurité & incertitude aux afaires, puis que maintenãt en choses si nouuelles & si recẽtes on t'a inuẽté & cõtrouué des propos faux, qui toutefois sont creus & receꝰ pour veritables: car il n'y auoit pas seulemẽt sept cõuiez à table en ce festin, cõme vous auez oui dire, ains y en auoit deux fois plꝰ, & moy-mesme en estois l'vn, estãt familier de Periander à cause de mon art, & hoste de Thales: car il logeoit chez moy par le cõmãdemẽt de Periãder: ni celui qui vous les a cõtez n'auoit pas biẽ retenu les pro-

A les propos qui y furent tenus, qui me fait penser que ce ne doit point auoir esté aucun de ceux qui furent au banquet: mais puis que nous sommes à present de grand loisir, & que la vieillesse n'est pas bien asseuré garant pour remettre & differer le conte à vn autre temps, puis que vous en auez si grande enuie, ie vous reciteray le tout par ordre des le commencement. LE festin premierement ne fut pas preparé dedans la ville, mais au port de Lecheon, en vne grande salle à faire festes, qui là est ioignant le temple de Venus, à laquelle le sacrifice se faisoit: car depuis le malheureux amour de sa mere, laquelle se fit elle-mesme volontairement mourir, il n'auoit iamais sacrifié à Venus, iusques alors qu'il fut premierement incité par quelques songes de Melissa à honorer & venerer ceste deesse. Or auoit-on amené à chascun des conuiez vn coche fort bien en poinct pour les conduire iusques au lieu pource que c'estoit en la saison d'esté, & estoit tout le grand chemin, depuis la ville iusques sur le bord de la mer, plein de poussiere & de bruit des chariots & du mõde B qui alloit & venoit. Thales donques voiant à la porte de mon logis le coche que lon lui auoit amené, s'en prit à rire, & le renuoya. Ainsi nous nous mismes en chemin tout bellement à trauers les champs lui & moy, & pour le troisieme Niloxenus natif de Naucratie, homme d'honneur, & qui auoit autrefois conu familierement Thales & Solon en Egypte: & lors estoit pour la seconde fois renuoyé deuers Bias, mais pourquoy c'estoit lui-mesmes ne le sauoit pas, sinon qu'il se doutoit, que c'estoit vne seconde question qu'il lui apportoit close & seellee dedans vn pacquet, pource qu'il lui estoit commandé, si Bias ne pouuoit venir à bout de soudre ladite demande, qu'il la monstrast lors au plus sage des Grecs. Si dit adonc Niloxenus, Ce banquet ici, Seigneurs, m'est vn grand heur, là où ie vous trouueray tous ensemble: car ie porte quand & moy à ce festin le pacquet, comme tu vois, & le nous monstra sur l'heure. Et lors Thales en se souriant: Si c'est quelque question difficile à soudre, il te faut derechef aller en la ville de Prienne, car Bias lui-mesme te la soudra, C comme il a fait la premiere. Et quelle fut la premiere, di-ie, il lui enuoya, me respondit-il, vn mouton, lui mandant qu'il lui en renuoyast la pire & la meilleure partie de la chair, la mettant à part: & lui en tirant à part bien & sagement la langue, la lui enuoya, dont il est à bon droit bien prisé & bien estimé. Ce n'est pas pour cela seulement, ce dit Niloxenus, mais aussi pource qu'il ne refuit pas l'amitié des Princes & des Roys, comme tu fais, car Amasis admire plusieurs choses en toy, & entre autres la maniere comme tu pris la mesure de la hauteur de la Pyramide, il en fit fort grand conte, que sans autre manufacture quelconque, & sans aucun instrument, dressant seulement à plomb vn baston au bout de l'ombre de la Pyramide, & se faisant deux triangles auec la ligne que fait le rayon du Soleil touchant aux deux extremitez, tu monstras qu'il y auoit telle proportion de la hauteur de la Pyramide à celle du baston, comme il y auoit de la lõgueur de l'ombre de l'vn à l'ombre de l'autre: mais, comme i'ay dit, tu es accusé enuers lui, de porter mauuaise vo- D lonté aux Roys: & si y a dauantage, qu'on lui a rapporté plusieurs sentences & responses de toy contumelieuses aux tyrans, comme qu'estãt vn iour enquis par Molpagoras seigneur d'Ionie, quelle chose tu auois iamais veuë qui te semblast la plus estrange: Tu respondis, vn tyran vieil. Et derechef en vn banquet s'estant meu propos, touchant les bestes fieres quelle estoit la pire, Tu respondis, qu'entre les sauuages, c'estoit le tyran, entre les priuees le flateur. Car les Roys, encore qu'ils se disent estre bien differens des tyrans, ne prenent pas plaisir à ouir tels propos. Ceste response-là, dit Thales, ne fut oncques miene, ains fut Pittacus qui la fit vn iour en se riant à Myrsilus. Mais quant à moy, ie ne m'esbahirois pas tant de voir vn vieil tyran, comme vn vieil pilote: toutesfois quant à ceste trãsposition du tyran au pilote, ie dirois volontiers comme ce ieune homme-là lequel iettãt vne pierre à vn chien, & aiant failli le chien, en assena sa marastre: encore ainsi ne va-il pas mal, ce dit-il,

1. Propos entre Thales, Diocles & Niloxenus en allãt au banquet, touchant les enigmes du Roy Amasis, & les apophtegmes contre les tyrans.

Ce fait est attribué à Pittacus, au traité du trop parler.

Apophtegmes cõtre les tyrans.

pourtant ay-ie tousiours estimé Solon tres-sage, lequel refusa d'estre tyran de son E
pays. Et ce Pittacus ici s'il n'eust esté ennemi de la monarchie, iamais n'eust dit,
"Qu'il est difficile d'estre homme de bien. Et Periander me semble, par maniere de dire, comme s'estant trouué saisi d'vne maladie hæreditaire de ceste tyrannie, s'en reuenir le mieux qu'il peut, en vsant de la conuersation salubre des gens de bien, au moins iusques auiourd'hui, & attirant aupres de soy compagnie de sages hommes, sans aprouuer ni admettre les acourcissemens des sommets que lui suade & met en auant Thrasibulus mon concitoyen: car vn tyran qui aime mieux commander à des esclaues qu'à des hommes entiers, me semble proprement faire comme le laboureur qui aimeroit mieux recueillir des sauterelles & des oyseaux, que non pas de bon grain de froment & d'orge: car ces dominations & principautez tyranniques ci ont vn seul bien au lieu de plusieurs maux, qui est l'honneur & la gloire. S'ils commandent à de bons hommes, c'est signe qu'ils sont eux encore meilleurs: & s'ils commandent à de grands hommes, cela monstre qu'ils sont encore plus grands: & s'ils ne visoient qu'à leur seureté au lieu de l'honnesteté, ils ne deuoient seulement cercher qu'à cõmander à plusieurs moutõs, plusieurs bœufs, & plusieurs cheuaux, non pas à plusieurs hommes. F

" Pittacus en sa vieillesse estãt contraint de prendre la charge de son armee, prononça ceste sentence.

III. Autres discours touchãt les aprests que doit faire celui qui est cõuié à vn festin, & qui s'y veut trouuer.

MAIS ce bon seigneur estranger nous a ie ne say comment iettez en propos qui ne sont point conuenables à ce qui se presente, laissant en arriere le dire & demander: ce qui sied beaucoup mieux à ceux qui s'en võt à vn festin. Car n'estimez-vous pas que comme celui qui fait le festin a des aprests à faire, aussi en a celui qui y est conuié? Les Sybarites, ce me semble, enuoient conuier les Dames vn an deuant, à fin qu'elles aient tout loisir de se parer de vestemens & de bagues & ioyaux pour venir au festin: quant à moy ie pense que le vray preparatif de celui qui doit aller au souper, ainsi qu'il apartient, a besoin de plus long temps, dautant qu'il est plus difficile de trouuer l'ornement conuenable aux mœurs & à l'ame, que non pas au corps, qui soit exquis & vtile: car l'homme sage ne va pas au festin porter son corps comme vn vaisseau pour le remplir, ains y va en intention d'y passer le G temps à deuiser à certes & en ieu, & de parler & d'ouir selon que le temps en aportera les occasions à la compagnie, s'ils veulent ioyeusement & plaisamment conuerser ensemble: car il est en lui de reietter vne viande qui lui semblera mauuaise & s'il ne trouue le vin bon, auoir recours aux nymphes: là où vn voisin fascheux, ennuyeux, & mal-plaisant à la table, fait perdre la grace & le plaisir de toute viande, de tout vin, voire & toute la douceur de la Musique: & si ne peut-on pas, quand on veut, reuomir ceste fascherie-là, ains y en a, à qui elle demeure toute leur vie, de maniere qu'ils ne peuuent iamais s'entreuoir de bon œil, comme si c'estoit vne vieille crudité d'iniure & de cholere rapportee d'vn festin qu'ils n'auroiẽt iamais peu digerer.

A quelle intention les sages se treuuẽt es festins.

C'est pourquoy il me semble que Chilon fit tres-sagement, lequel estant hier conuié à ce festin, ne voulut iamais promettre d'y venir, que premierement il ne seust qui estoient les conuiez, l'vn apres l'autre, car il disoit que lon est contraint, vueille lon ou non, de supporter vn compagnon fascheux en vne nauire, quand on H est sur la mer, & en vn pauillon, quand on est à la guerre, pource qu'il est force de nauiger & de camper auec eux: mais de se mesler indifferemment sans discretion auec toutes sortes de gens en vn banquet, c'est à faire à homme qui n'a point de iugement.

Si c'est chose ciuile de s'enquerir qui sont les conuiez en vn festin.

Quant à la façon de faire d'Egypte, où ils ont acoustumé d'aporter ordinairemẽt au milieu d'vn festin l'anatomie seiche d'vn corps d'homme mort, & le mõstrer à tous les conuiez, en les admonestant de se souuenir qu'en peu de temps ils seront tels, encore que ce soit vn fort mal plaisant & importun entremets, toutefois si a-il quelque commodité. Car s'il ne conuie la compagnie à faire grand chere & à se donner du plaisir, au moins les incite-il de s'entreporter amour & dilection les vns aux autres, les admonestant de se souuenir que la vie estant courte de soy-mesme, ils ne cerchent pas à la faire trouuer longue par afaires fascheux & ennuyeux.

Si c'est chose conuenable de presenter en vn festin quelque chose qui admonneste les cõuiez de penser à la mort.

A En tenant tels propos par le chemin nous fismes tant que nous arriuasmes: & quant à Thales, il ne se voulut point estuuer ni baigner: Car ie me suis desia huilé, ce dit-il: mais il alla cependant par tout voir les belles allees, les loges à lucter, & le bocage qui estoit au long de la mer fort bien plâté & biē acoustre: non qu'il s'esbahist de voir rien de tout cela, mais de peur qu'il ne semblast mespriser en aucune chose Periander, ou dedaigner sa magificence: les autres, à mesure que chascun s'estoit laué & huilé, les seruiteurs le conduisoient en la salle, par le portique, dedans lequel estoit assis Anacharsis, aiant deuant soy vne ieune fille qui de ses mains lui mespartissoit les cheueux, laquelle acourāt fort franchemēt au deuant de Thales il la baisa, & lui dit en riant, Fay que cest estrāger, qui est le plus doux hōme du monde, deuiene beau, afin qu'il ne nous semble plus hideux ni sauuage à voir. Ie demanday lors qui estoit ceste ieune fille, Cōment, dit-il, ne conoissez-vous pas la sage Eumetis, qui est tant renommee? Le pere lui a donné ce nom là, mais le peuple l'appelle du nom de son pere Cleobuline. Ne l'appellez vous pas sage, dit adonc Philoxenus, à cause de

IIII. Ce qui se passa vn peu auant que se seoir à table.

Entre Cleobulinē & Anacharsis.

B la viuacité de son esprit à proposer, & sa subtilité à soudre des questions obscures, que lon appelle ænigmes? car il y en a quelques vns inuentez par elle, qui ont penetré iusques en Egypte. Non pas moy, respondit Thales, car elle n'en vse que comme de martres, pour iouër & passer le tēps seulement, & s'en esgaye auec ceux où elle se rencontre: mais elle a vn courage grād à merueilles, vn entendement digne de gouuerner vn estat, & vne douceur de mœurs fort agreable, de maniere qu'elle rend son pere plus doux & plus humain seigneur enuers ses citoiens. Soit ainsi, dit Philoxenus, il y a bien de l'apparence, à voir la simplicité de son acoustrement, & sa naifueté: mais d'où vient ceste priuauté, qu'elle acoustre si amiablement les cheueux à Anacharsis? Pource, dit-il, que c'est vn homme de bien, & qui sait beaucoup qui lui à raconté bien au long & bien volontiers la façon de viure des Tartares, & la maniere de charmer les maladies, dōt ils vsent à l'endroit des malades: & croy que maintenant

Sagesse des grandes Dames en quoy consiste.

C nant elle l'acoustre & le caresse ainsi, en deuisant & aprenant quelque chose de lui. Comme nous estions desia tout aupres de la salle, nous rencontrasmes Alexidemus Milesien le bastard de Thrasybulus le tyran, tout troublé & courroucé disant ie ne say quoy en lui-mesme, sans que nous peussions clairement entendre ce qu'il disoit: mais quand il apperceut Thales, il se reuint vn peu, & s'arrestant tout court: Periander m'a fait, dit-il, vn grand tort, qui ne m'a pas voulu laisser partir quand ie me voulois embarquer, ains m'a contraint par ses prieres d'attendre ce beau souper; & puis quand i'y suis venu, il m'a donné vn lieu d'assiette deshonneste à moy, en preferant des Æoliens, & des Insulaires, & qui non, à Thrasybulus: par où il apert qu'il n'a cerché autre chose que le moien de lui faire receuoir vne honte en moy qui suis enuoyé de par lui, & de le mettre à bas par mespris. Comment, lui respondit Thales, tu crains donc que comme les Egyptiens disent, que les astres, en faisant leurs reuolutions ordinaires sont vne fois hauts, & puis vne autre fois bas, & selon leur hauteur ou leur bassesse deuienent pires ou meilleurs qu'ils n'estoient, aussi

Entre Alexidemus & Thales touchant l'assiete & lieu que les conuiez doyuent tenir à table.

Sage & notable response de Thales à l'infantile plainte d'Alexidemus.

D que pour le lieu que lon t'a baillé tu n'en deuienes plus raualle & plus rabbaissé: tu serois par ce moien de plus lasche cœur, que ce Laconien, qui aiant esté par le maistre des ceremonies colloqué tout au plus bas & dernier lieu de la danse, ne s'en courroucea point autrement, ains dit seulement, Tu as bien seu trouuer le moien comme tu rendrois ce lieu ci honnorable. Quand nous sommes assis à la table, il ne faut pas regarder apres qui nous sommes assis, mais plus tost comment nous nous acōmoderons & rendrons agreables à ceux aupres de qui nous sommes, monstrans dés l'arriuee apparence d'auoir, ou plus tost aians à bon escient dedans nous-mesmes la source & l'anse, par maniere de dire, à prēdre amitié auec eux, ne nous fascher point de lieu qu'on nous baille, ains plustost louër nostre bonne fortune, de nous estre rencontrez auec si bōne compagnie: car celui qui se courrouce pour le lieu &

Du deuoir de ceux qui sont conuiez à vn festin.

Vn fol donne de la peine à beaucoup de sages.

assiete qu'on lui baille, se courrouce plustost à celui aupres de qui il est à table, qu'à celui qui l'a conuié, & se rend odieux à l'vn & à l'autre. Ce sont paroles que cela, dit adonc Alexidemus, mais en effect ie voy que iusques à vous autres sages cerchez bien les moiens de vous faire honorer: & en disant cela il passa outre, & s'en alla. Et Thales se tournant deuers nous, qui nous esbahissions grandement de l'estrange façon de faire de cest homme: C'est vn fol esceruellé, ce nous dit-il, d'vne bizarre nature, comme vous pourrez conoistre par vn tour qu'il fit estant encore sur le commencement de son adolescence: on auoit aporté à son pere Thrasybulus de l'huile de parfum fort excellente, il le versa tout dedans vne grande tasse, & du vin tout pur par dessus, puis beut & aualla l'vn & l'autre tout ensemble, engendrant inimitié au lieu d'amitié à Thrasybulus. Cela fait, il vint vn seruiteur à l'entour de la table, qui me dit, Periander vous prie, que prenant Thales auec vous, & cest estranger aussi, vous veniez voir quelque chose que lon lui a apportee de nouueau, pour sauoir s'il la doit prédre comme fortuitement auenue, ou bien cõme vn presage qui prognostique quelque chose: car il s'en trouue quant à lui tout troublé, aiant peur que ce ne soit vne pollution & vne macule à son sacrifice. En disant cela il nous mena en vne maison qui respondoit sur le iardin, là où nous trouuasmes vn ieune garçõ, qui sembloit estre quelque pastre à le voir: il n'auoit point encore de barbe, & au demeurãt n'estoit point laid de visage, lequel deploiant vn manteau de cuir nous monstra vn ieune tendron qu'il disoit estre né d'vne iumẽt, duquel le haut iusques au col & aux mains auoit forme d'homme, & tout le reste de cheual: criant au reste tout ne plus ne moins que font les petis enfans quand ils sortent du ventre de leurs meres. Niloxenus adonc l'aiant entre-veu, tourna soudain sa face de l'autre costé, en s'escriant, ô Dieu nous vueille preseruer! mais Thales regarda le ieune garçon d'œil fiché bien long temps, puis en se riant, pource qu'il auoit tousiours acoustumé de se iouër à moy touchant mon art, il me dit, Ne pensez vous pas desia, Diocles, à faire quelque expiation de ce prodige, & en empescher les Dieux qui ont le soin de destourner les malheurs imminens, comme estant ceci vn grand prodige & vn mauuais accident? Pourquoy non, lui respon-ie: car ie vous auise, Thales, que c'est vn presage de discord & de sedition, & ay grand peur qu'elle ne passe iusques aux mariages, & iusques à l'acte de generation, auant que le premier courroux de la Deesse soit appaisé, qui le nous monstre par ce second presage comme vous voyez. Thales ne respondant rien à cela, ains s'en riant, s'osta de là: & comme Periander nous fust venu au deuant à la porte de la salle, & nous enquist touchant ce que nous venions de voir, Thales me laissant & le prenant par la main lui dit: Quant à ce que Diocles te suade de faire, tu le feras tout à loisir: mais quãt à moy, ie te conseille de ne te seruir plus d'oresnauant de si ieunes pastres à garder tes iumens, ou bien de leur donner des femmes. Si me sembla que Periander fut biẽ fort aise de ceste parole, car il s'en prit à rire, & embrassant Thales le baisa: & si croy, dit-il, en se tournãt vers moy, Diocles, que ce prodige a desia son euenement, car vous voyez le grand mal qui nous est desia auenu, par ce que Alexidemus n'a pas voulu souper auec nous. QVAND nous fusmes entrez dedãs la salle, Thales commençãt à parler plus haut: & où est-ce, dit-il, que lon auoit logé cest hõme de biẽ qui s'est courroucé du lieu qu'õ lui auoit baillé? & lui aiãt esté la place mõstree, tournãt à l'entour, il s'y en alla seoir, & nous y mena quant & lui, disãt: quãt à moy, i'eusse acheté l'occasiõ de mãger auec Ardalus: or estoit cest Ardalus Trœzenien ioueur de flustes, & presbtre des muses Ardalienes, dõt l'ancien Ardalus Trœzenien auoit aussi donné & dedié les images. Mais Esope, qui depuis n'agueres auoit esté enuoyé par le Roy Crœsus, tãt deuers Periãder, cõme deuers l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, estant assis dessus vn banc bas aupres de Solon qui estoit au dessus de lui, se prit à dire, Vn mulet de Lydie aiant veu la forme & figure de son corps dedans vne riuiere, & s'esbahissant de la beauté & grandeur d'icelui, se mit à courir

Du mõstre execrable apporté à Periãder, & le discours des plus sages de Grece là dessus.

E F G H

Presage de discord & de sediciõ, & tesmoignage d'horrible desordre entre les Grecs.

Il descouure la source de celle abomination.

v. Commencemẽt du bãquet, & de quels propos les cõuiez s'entretindrẽt iusques à la fin du repas.

Fable d'Esope contre les fols audacieux.

A courir à toute bride, en secouant la teste comme vn cheual eschappé: mais quand il vint à penser en lui-mesme qu'il estoit fils d'vn asne, il cessa soudainement de courir & mit fin à son audace & à sa brauerie. Alors Chilon en son langage Laconien lui dit, Cela s'adresse à toy mesme, qui es tardif comme vn asne, & cours comme vn mulet. Apres cela entra Melissa, qui s'alla seoir aupres de Periander, Et Eumetis s'assit aussi pour souper. Thales adressa sa parole à moy qui estois assis au dessus de Bias, & me dit, Ami Diocles, que ne dis-tu à Bias, que ton hoste Niloxenus de Naucratie est venu par deça enuoyé par son Roy deuers lui, pour lui aporter derechef de nouuelles questions à soudre, à fin qu'il les reçoiue estát encore sobre, & en estat d'y pouuoir bien penser? Et Bias prenant la parole: Il y a ia long temps, dit-il, que pour me cuider estonner il m'admonneste de ce faire: mais quant à moy ie say tresbien, que Bacchus est au reste vn sage & puissant Dieu, & que pour sa sapience on le surnomme Lysien, qui vaut autant à dire comme, desliant toutes difficultez: c'est pour-

Enigmes enuoyez de loin aux Sages pour en auoir la solution.

Bacchus pourquoy surnommé Lysien.

B quoy ie n'ay point de peur d'estre moins asseuré au combat pour estre rempli de lui quand il me conuiendra disputer. De tels ioyeux propos se iouoyent ils l'vn auec l'autre en soupant: & voiant l'appareil du soupper vn peu moindre que l'ordinaire, il me vint en pensee, comme pour festoyer & donner à souper à des hommes sages & gens de bien, on n'en entre point en plus gráde despense, ains que plus tost on la diminue, pource que lon en oste toute curiosité de viandes exquises, des parfums, confitures & marchepans aportez d'estrange pays, & des vins delicieux: dont Periander estant tous les iours serui en son ordinaire pour la magnificence de son estat, de ses richesses, & de ses afaires, neantmoins il faisoit lors gloire enuers ses sages hommes-là, de se passer à peu sobrement: car non seulement il fit oster toute autre superfluité d'ornemens acoustumez, mais encore à sa propre femme il les fit laisser & cacher, & la leur monstra ornee de peu d'estat, & de modestie seulement. Apres que les tables furent ostees, & que Melissa eut enuoyé de rang à chacun des conuiez son chapeau

Quel profit il y a de festoyer les hommes Sages & gens de bien.

Discretion de Periander, digne d'estre imitee par les riches.

Coustume des anciens Grecs apres soupé.

C de fleurs, nous rendismes graces aux Dieux, en leur espanchant vn peu de vin: & la menestriere aiant vn peu chanté apres graces: se retira incontinent de la sale. LORS Ardalus appellant Anacharsis par son nom, lui demanda, s'il y auoit des menestrieres entre les Scythes: & lui sans songer lui respondit sur le champ, non pas seulement des vignes. Et comme Ardalus lui repliquast, voire mais si y a il des Dieux pourtant: ouy certes, respondit-il, il y en a voirement, & qui entendent la langue & parole des hommes, non pas comme les Grecs qui s'estiment plus elegamment parler que les Scythes, & neantmoins ont opinion que les Dieux oyent plus volontiers le son des flustes & haubois qui sont faits d'os & de bois, que non pas la voix & parole de l'hóme. Et que dirois-tu donc aupris, ce dit lors Esope, si tu sauois ce que font auiourd'huy les faiseurs de flustes, qui reiettét les os des ieunes cerfs & biches, & choisissent ceux des asnes, pource qu'ils disent que le son en est meilleur: & pourtant Cleobuline en a fait vn de ses ænigmes, sur la fluste Phrygienne,

VI. Propos tenus apres souper, dont le premier est fondé sur ce que la menestriere auoit fait, asauoir touchant la musique des instrumens, sur tout des flustes.

D *D'asne braiard iambe morte à l'ouye*
Du chef ramé de grands cors resiouye.

Desorte que c'est merueille cóment l'asne, qui au demeurant est vne fort grosse & lourde beste, esloignee de toute douceur & harmonie de musique, peut bailler vn os ainsi delié & propre à faire vn harmonieux instrumét de musique. Certainement dit adonc Philoxenus, c'est ce que les habitans de Busiris nous reprochent à nous autres de Naucratie, car nous commençons aussi desia à vser des os d'asnes à faire flustes: & à eux il ne leur est pas loisible d'ouyr seulement le son d'vne trompette, pour autant qu'elle retire vn peu au braire de l'asne: or sauez-vous que l'asne est fort diffamé & haï enuers les Egyptiens, à cause de Typhon. APRES cela chascun se taisant, Periander voiát que Niloxenus auoit bié bóne enuie de parler, mais qu'il n'osoit entamer le propos, cómença à dire, Ssigneurs ie trouue bonne la coustume de

Enigme touchant la fluste Phrygiene.

Os d'asnes apropriez anciennement à faire des flustes.

VII. Autre propos, entamé par vne comparaison de

bonne graci, & commencement des discours entre les sages.

villes & des magistrats qui dõnent audience, & depeschent premierement les estrangers que leurs citoiés: & pourtât me sembleroit-il bõ, que pour vn peu de tẽps vous retinssiez vos propos, qui nous sont tous familiers, & comme nez en nostre pays, & que vous dõnissiez entree & audiẽce, cõme en vne assemblee de ville, à ceux que nostre bon ami Niloxenus a apportez d'Egypte, mesmement de la part du Roy à Bias. & Bias en veut conferer auec vous. Et Bias suiuant son dire: Et en quel lieu, dit-il ni auec quelle compagnie me pouuois-ie plus deliberément hazarder qu'en ceste-ci, à faire de telles responses, s'il en est besoin? attendu mesmement que le Roy mande expressement, que lon commence premierement à moy à me proposer la question, & puis que lon aille puis apres de rang presentant à tous vous autres. Ainsi lui bailla lors Niloxenus la lettre close du Roy, & le pria de l'ouurir, & de la lire haut & clair deuant toute la compagnie. Si estoit la substance des lettres telle: Amasis le Roy d'Egypte, à Bias le plus sage des Grecs, salut. Le Roy d'Ethiopie est entré en contestation de sapience à l'encontre de moy, & s'estât trouué vaincu en toutes ses autres propositions, finalement il m'a proposé vn mandement fort estrãge & merueilleusement difficile à acomplir, c'est qu'il m'a commandé, que ie boiue toute la mer. Et si ie puis venir à bout de soudre ceste question, ie gaigneray plusieurs villes & villages, qui sont à lui: & si aussi ie ne la puis resoudre, il faut que ie lui cede les villes de la contree Elephantine. Et pourtant apres que tu y auras bien pensé, renuoye moy incontinent Niloxenus: & si tu as afaire pour toy ou pour tes citoiens, ie t'auise que rien ne te defaudra de ma part. Ces lettres leuës, Bias n'arresta pas long temps, ains apres auoir vn peu pẽsé en soy-mesme, & vn peu parlé en l'oreille à Cleobulus, qui estoit assis tout ioignant lui, se prit à dire: Comment, ami Naucratien, le Roy ton maistre Amasis, qui commande à si grande multitude d'hommes, & qui possede vn si beau & si bõ pays, voudra-il bien boire toute la mer pour gaigner ie ne say-quels meschans villages de peu de valeur? Et Niloxenus en riant lui respondit, Ie te prie de considerer diligemment ce qu'il est possible pour y respondre, comme s'il le vouloit. Or qu'il mande donc à cest Ethiopien, qu'il arreste les riuieres qui se deschargent en la mer, iusques à ce qu'il ait acheué de boire toute l'eau de la mer qui est à present: car c'est de celle là dont est fait le mandement, & non pas de celle qui sera par ci apres. Quand il eut dit ces paroles, Niloxenus en fut si aise, qu'il ne se peut contenir qu'il ne l'embrassast & baisast sur l'heure, & tous les autres louërent & approuuerent aussi semblablement son dire. MAIS Chilon en se riant, ô Naucratien mõ ami, dit-il: Ie te prie auãt que la mer toute beuë perisse, retourne t'en par mer annõcer au Roy ton maistre, qu'il ne se trauaille pas à cercher cõment il pourra cõsumer vne si grande quantité d'eau salee, mais plus tost cõment il pourra rendre son regne bien dessalé & doux à boire à ses suiets: car Bias est grand ouurier, & vn fort excellent maistre de ce mestier-là: lequel quand Amasis aura bien apris de lui, il n'aura plus besoin du bassin d'or enuers les Egyptiens pour les contenir en obeissance, ains le seruiront tous volontiers: & l'aimeront affectueusement, quand ils verrõt qu'il sera deuenu bon prince, voire & fust-il encore de plus bas & de plus petit lieu qu'il n'est. Certainement, dit adonc Periander, ce seroit chose digne que nous contribuissions tous à ce Roy de tels presens, ἀνδρακὰς, comme parle Homere, c'est à dire par teste: car par ce moien l'accessoire lui sera plus vtile que le principal de son voyage, & à nous mesmes il en reuiendra vn tresgrand profit. Alors dit Chilon, Il seroit raisonnable que Solon commençast le propos, non seulemẽt pource qu'il est le plus ancien de nous tous, & qu'il est au premier lieu de la table, mais aussi pource qu'il tient le plus grand & le plus digne office, estant le premier qui a fait & establi les loix aux Atheniens. Niloxenus adonc se tournant deuers moy me dit tout bas en l'oreille, Certainement on croit, Diocles, beaucoup de choses à fausses enseignes, & y en a qui prenent plaisir à controuuer eux-mesmes de fausses nouuelles,

Enigme, de boire toute la mer, comment desnoué par Bias.

VIII. De la solution de l'enigme, Chilon entre sagement en vn propos de plus grande consequence, asauoir du deuoir des Rois.

Voyez Herodote du regne d'Amasis. lou. 4.

Quels presens les Sages doyuent faire aux Princes.

E F G H

A les touchant les grands & sages hommes, & à en receuoir de controuuees par d'autres comme sont celles que lon nous a apportees iusques en Egypte, de Chilon, qu'il auoit renoncé à l'amitié & hospitalité de Solon, pourautant qu'il maintenoit, que les loix estoient muables. Cela est vn propos digne de mocquerie; car il faudroit premierement chasser Lycurgus & toutes ses loix, auec lesquelles il a renuersé tout l'ancien ordre de la republique de Lacedæmone. SOLON doncques aiant vn peu demeuré, se prit à dire: Il me semble qu'vn Roy ou Prince souuerain n'a moien de se rendre plus glorieux, qu'en faisant de sa Monarchie vne Democratie, c'est à dire, en communiquant son authorité souueraine à ses suiets. Le second fut Bias, qui dit, En se rendant lui-mesme le premier suiet aux loix de son pays. Apres lui Thales dit, Ie repute vn Seigneur bien-heureux, qui peut arriuer à la vieillesse, & mourir de mort naturelle. Le quatriesme, Anacharsis, s'il est seul sage. Le cinquiesme, Cleobulus, s'il ne se fie à personne de ceux qui sont autour de lui. Le sixiesme, B Pittacus, s'il peut tant faire que ses suiets craignent non lui, mais pour lui. Apres lui Chilon dit, qu'vn Prince ne doit penser à nulle chose transitoire ni mortelle, mais eternelle & immortelle. Apres que tous ces sages eurent ainsi dit chascun leur mot, nous requerions Periander, qu'il voulust aussi à son tour dire le sien. Et lui auec vn visage non gueres ioyeux, mais pensif & chagrin: Ie vous diray ce qui me semble de toutes les sentences qui ont esté dites par ces Seigneurs, c'est qu'elles degoustent, presques toutes, l'homme de bon iugement, de vouloir iamais commander aux autres. Et adonc Esope, comme celui qui aimoit à reprendre, il faloit donc, dit-il, que chascun de vous à part soy fist cela, non pas qu'aians pris à conseiller vn Prince, & faisant profession de lui estre amis, se constituer comme accusateurs des Roys & des Princes. Et Solon lui embrassant la teste, lui dit en riant, Ne te semble-il pas, Esope, que celui rende vn seigneur plus moderé, & vn tyran plus gracieux, qui lui suade, qu'il est meilleur ne commander point, que commander? Et qui sera celui, C respondit Esope, qui te croira en cela, ni au dieu Apollo mesme qui te rendit vn tel oracle.

De celle ville est heureuse la gent
La ou ne s'oit que la voix d'vn sergent.

Solon lui repliqua, Aussi n'oit-on maintenant à Athenes que la voix d'vn huissier, & d'vn seul magistrat, qui est la Loy, estant la ville en estat populaire. Mais toy, Esope, qui as le sens d'entendre la voix des corbeaux, voire des geais, tu n'entens pas cependant la tiene propre, ni ta propre parole: car tu reputes: suiuant l'oracle d'Apollo que tu as allegué, la ville tres-hereuse qui n'entend qu'vne voix, & cependant tu estimes, que ce soit la beauté & perfection d'vn conuiue, que tous les conuiez y parlent, & de toutes choses. Ouy vrayement, dit Esope, pource que tu n'as pas encore escrit la loy, dautant que c'est tout vn, que les serfs n'ayent point à s'enyurer, comme tu en as fait à Athenes vne, que les esclaues n'ayent point à faire l'amour, ni à s'oindre à sec. Solon se prit à rire de ceste replique: & le medecin Cleodemus, D Il me semble, quant à moy, que c'est tout vn que de s'huiler à sec, & de causer apres que lon a bien beu, car l'vn & l'autre est fort plaisant. Et Chilon prenant le propos, C'est pourquoy, dit-il, on s'en doit plus contregarder. Et Esope derechef, voire-mais il semble que Thales a voulu dire, qu'il vieillira bien tost. Periander adonc se prenant à rire, Vrayement, dit-il, nous auons tous payé la peine que nous meritions, Esope, de ce que nous nous sommes laissez transporter en autres propos deuant que d'auoir entendu tous ceux du Roy Amasis, ainsi que nous auions proposé du commencement. Et pource, Seigneur Niloxenus, poursui le demeurant de sa lettre missiue, & te sers de ces personnages ci, cependãt que tu les as tous ensemble. Voire-mais, respondit Niloxenus, il m'est auis que le mãdemẽt de cest Ethiopien se pourroit proprement nommer le triste buletin, ainsi que parle Archilochus.

IX. Sentences des sages de Grece sur le deuoir des Roys & Princes.

Auis de Periander sur les precedens propos des Sages.

Censure d'Esope.

Replique de Solon.

Priuilege excellent d'vn estat populaire.

De la liberté & modestie des banquets.

Il reuient au premier propos, touchant les questions du roy Amasis.

x. Enigmes d'Amasis au Roy d'Ethiopie, & la solution d'iceux.

MAIS le Roy Amasis ton hoste est bien plus gracieux en semblables questions E & plus gentil: car il lui demanda, Quelle chose au monde estoit la plus vieille, quelle la plus belle, la plus grande, la plus sage, la plus commune: & par dessus encore, quelle est la plus profitable, quelle la plus dõmageable, quelle la plus puissante, & quelle la plus facile. Cõment, l'Ethiopien respondit donc à chascune de ces demandes, & les solut-il toutes? Voici comment il respondit, ce dit Niloxenus: & vous iugerez, apres que vous aurez ouy ces responses, s'il y satisfit ou non: car le Roy mõ maistre y procede si sincerement, qu'il ne voudroit pour rien du mõde ni estre trouué calomniateur es respõses d'autrui, ni aussi faillir à estre releué & repris s'il se trouuoit qu'il eust bronché & erré es siens. Or ie vous reciteray de poinct en poinct, comment il respondit? Quelle chose est la plus vieille du monde? le Temps, Quelle la plus grande? le Monde, Quelle la plus sage? Verité, Quelle la plus belle? la Lumiere. Quelle la plus commune? la Mort. Quelle la plus profitable? Dieu. Quelle la plus dommageable? le Diable. Quelle la plus puissante? Fortune. Quelle la plus facile? Ce qui plaist. F

Auis de Thales sur la Solution donnee aux enigmes proposer par le Roy d'Egypte.

Quand ces responses eurent esté leuës, Seigneur Nicarchus, il se fit vn peu de silẽce: & Thales adonc demanda à Niloxenus, si le Roy Amasis auoit aprouué toutes ces solutions. Niloxenus fit response, qu'il en auoit aprouué les vnes, & que de quelques autres aussi il ne s'en estoit peu contenter. Et toutefois, adiousta Thales, il n'y en a pas vne qui ne soit grandement reprehẽsible, ains y a en toutes de grãds erreurs & de grandes ignorances, comme des le commencement en quelle sorte peut-on soustenir que le Temps soit la plus ancienne chose du monde, attẽdu qu'vne partie en est desia passee, l'autre presente, & l'autre encore à venir: car le temps qui viendra apres nous, semble par raison deuoir estre estimé plus ieune que tous les hommes, & toutes les choses qui sont de present. Et puis d'estimer que verité soit sagesse, il me semble que c'est tout autant cõme qui diroit, que l'œil & la lumiere fussent tout vn: & puis s'il estimoit que la lumiere soit chose belle cõme elle l'est aussi, comment oublioit-il le Soleil? Au demeurant quant à ce qu'il respond de Dieu & du Diable, il y G a de l'arrogãce & du dãger beaucoup: & de la Fortune, il n'y a apparence quelcõque: car si elle estoit si forte & si puissante cõme il dit, comment se tourneroit & se chãgeroit-elle si facilemẽt qu'elle fait? Ni la mort n'est pas la plus commune chose qui soit au monde, car elle n'est pas commune aux viuans. Mais à fin qu'il ne semble que nous ne sachions que corriger les autres, cõferons vn petit nos sentences particulieres auec les siennes.

Si le temps est la plus ancienne chose du monde.

Si verité est sagesse.

Contradiction es responses precedentes.

xi. Examen des solutions du Roy d'Ethiopie aux enigmes d'Amasis, & les vrayes solutions d'iceux auec les raisons particulieres à chacune d'icelles.

QUANT à moy, ie me presente le premier à respondre de poinct en poinct, si Niloxenus me veut interroguer. Ie vous exposeray donc maintenant ici par ordre les interrogatoires & respõses, selon qu'elles furẽt lors proposees & respondues. Quelle chose est la plus vieille qui soit au monde? C'est Dieu, respondit Thales, car il n'eut onc commencement de naissance. Qui est la plus grande? le Lieu: car le mõde cõtient toutes autres choses, & le lieu contient le monde. Qui est la plus belle? le monde: car tout ce qui est disposé par bel ordre, est partie d'icelui. Qui est la plus sage? Le Tẽps: car il a ia par ci deuant trouué tout ce qui s'est inuẽté, & trouuera H encore ci apres tout ce qui s'inuẽtera. Qui est la plus commune? Esperãce: car elle demeure encore à ceux qui n'ont nulle autre chose. Qui est la plus profitable? Vertu, d'autãt qu'elle rend toutes autres choses vtiles en en vsant bien. Qui est la plus dommageable? le Vice: car là où il est il perd & gaste tout. Qui est la plus forte? Necessité: car elle seule est inuincible. Qui est la plus facile? ce qui est selon nature: car les hõmes se lassent des voluptez mesmes quelquefois. Et comme toute l'assistance eust grandement loué les responses de Thales, Cleodemus se prit à dire: Voila des questions qui sont cõuenables à proposer, & respõdre aux Princes & aux Rois, Seigneur Niloxenus, mais ce Roy barbare d'Ethiopie, qui mande au Roy Amasis qu'il boiue la mer, auroit besoin d'vne telle courte respõse, que fit Pittacus au Roy Alyates, qui cõmandoit par lettres quelque chose arrogãment aux Lesbiẽs, car il ne lui respondit autre

Exercice digne des Roys.

Courte & enigmatique response de Pittacus.

A autre chose, sinõ qu'il l'admonesta de manger des oignõs & du pain chaud. Si est-ce, dit Periander, que c'estoit la façon des anciens Grecs, Seigneur Cleodemus, de se proposer ainsi les vns aux autres de telles questions: car nous auons entẽdu que iadis la coustume estoit, que les plus sauans & plus excellens poëtes qui fussent pour lors s'assembloient à certain iour à l'entour de la sepulture d'Amphidamas en la ville de Chalcide. Cestui Amphidamas estoit homme d'hõneur & de valeur au gouuernement de la chose publique, & qui auoit donné beaucoup d'afaires aux Eretriens, es guerres qu'ils eurent cõtre ceux de Chalcide, touchãt Lilantus, esquelles finalemẽt il mourut: & pour autant que les vers qu'aportoient les poëtes, rendoient le iugement difficile & fascheux à ceux qui estoient eleus pour iuges, & que la gloire de deux cõcurrens Homere & Hesiode, tenoit les iuges en grãde perplexité, pour la hõte qu'ils auoient de donner leurs sentences de deux si grands personnages, ils se tournerent à demander les vns aux autres de telles questions, ainsi comme raconte Lesches,

XII. Coustume ancienne de proposer des enigmes.

Assẽblee des poëtes anciens autour de la sepulture d'Amphidamas.

B *Muse di moy ce qu'on confessera*
Qui ne fut onc, ni iamais ne sera.

Enigme poetique & solution d'icelui donnee par Hesiode.

A quoy Hesiode respondit sur le champ promptement,

Quand les cheuaux de randon furieux,
Pour emporter les pris victorieux,
Courans entour la tombe & sepulture
De Iupiter, y rompront leur voiture.

& dit on que pour cela il fut tãt estimé, qu'on lui en adiugea le tripié d'or. Et quelle difference y a il, dit adõc Cleodemus, entre ces demandes la, & les obscures questiõs d'Eumetide? lesquelles ne lui sont pas à l'auenture mal-seantes à inuenter, par maniere de ieu, & à proposer aux autres Dames, comme les autres s'amusent à tissir des cordons & à faire des coëffes de reseau: mais que des hommes d'entẽdement en facent aucun compte, c'est vne droite mocquerie. A quoy il sembloit que Eumetide
C lui eust volontiers repliqué quelque chose, mais elle se retint de honte, qui luy fit monter la couleur au visage. Et Esope, comme pour la reuenger, se prit adonc à lui respondre: & n'est-ce pas encore plus grande mocquerie de ne les pouuoir pas soudre: comme est celle qu'elle nous a proposee vn peu auant souper,

Questions obscures d'Eumetide.

I'ay veu coller du cuyure auec le feu,
Dessus le corps d'vn homme en plus d'vn lieu.

Enigme d'Eumetide touchãt les ventouses & cornets, proposé & solu par Esope.

Nous saurois-tu declarer que c'est que cela? Nenni pas moy, respondit Cleodemus, ni ne me soucie pas de le sauoir. Et toutesfois lui repliqua Esope, il n'y a personne qui le sache mieux, ne qui le face plus que toy: & si tu le nies, i'en croy, dit-il, les cornets & ventoses. Adonc Cleodemus se prit à rire, car il vsoit plus d'apliquer des ventoses que autre medecin qui fust de son tẽps, & estoit ce remede de medecine en vsage & en reputation autant que nul autre, pour l'amour de lui. MAIS Mnesiphilus Atheniẽ familier & grand zelateur de Solõ, se prit lors à dire: Seigneur Periander, ie
D desirerois quant à moy, que ce deuis & propos de ceste belle cõpagnie ne fust point departi aux riches ni aux nobles seulement, ains qu'il fust distribué esgalemẽt par teste, & communiqué à tous cõme le vin, ainsi qu'il se fait es citez qui sont regies par gouuernement populaire. Ce que ie dis, dautant que nous autres, qui viuons en estat populaire, n'auons aucune participation à tout ce que vous auez n'agueres dit, touchãt la principauté & le gouuernement d'vn Roy: & pource nous sembleroit il raisonnable que recõmençant de-rechef à discourir vous alleguissiez chascũ à son rãg quelque notable sentẽce, touchãt le gouuernemẽt populaire, où chascũ a esgale authorité, & que Solon fust derechef le premier qui commẽceast à dire la siene. Tous furent alors d'auis d'ainsi le faire. Et pourtãt Solon cõmença à dire: Voire-mais, ami Mnesiphile, toy & tous les habitãs d'Athenes auez ia pieça entẽdu quel est mõ iugement & auis touchant le gouuernement de la chose publique: toutefois si tu le veux

XIII. Apres auoir vuidé le propos touchãt les enigmes d'Amasis, ils entrent au discours du gouuernement populaire: surquoy chascun des Sages dit sa sentence.

Auis de Solon.

encore maintenāt entēdre, ie te dis qu'il me semble, que la cité est tresbiē gouuernee E
& maintiēt tresbiē l'estat & liberté populaire, en laquelle ceux qui ne sont point ou-
tragez, hayssent autāt & poursuiuent aussi aspremement celui qui a fait vne oppression
De Bias. & outrage, que celui qui est outragé. Apres lui Bias dit, que le gouuernement popu-
laire lui sembloit estre tresbō, auquel tous les habitās redoutent la loy cōme vn seue-
De Thales. re tyran. Apres lequel Thales opina disant, que celle chose publique lui sembloit la
mieux ordōnee, où il n'y auoit point d'hōmes ni trop riches ni trop pauures. Suiuāt
D'Anacharsis. celui-la Anacharsis dit, que c'estoit à son auis celle, en laquelle toutes autres choses
estās esgales entre les habitās, la precedence se mesuroit à la vertu, & le rebut au vice.
De Cleobulus. Le cinquiéme, Cleobulus, afferma, que la cité populaire lui sembloit estre la mieux
policee, en laquelle les citoiēs redoutoient plus le deshōneur que la loy. Le sixiesme,
De Pittacus. Pittacus, celle où les meschans n'ont point authorité de cōmander, & les bons si. Ioi-
De Chilon. gnant lequel Chilon prononça, que celle police lui sembloit estre la meilleure, où
le peuple prestoit plus l'oreille aux loix, que non pas aux orateurs. Et apres tous Pe-
De Periander. riander le dernier donnant son iugemēt, dit, qu'il lui sembloit que tous estimoiēt le F
gouuernemēt populaire estre le meilleur, qui aprochoit le plus pres de celui d'vn sa-
XIIII. Sentences des Sages touchāt le gouuernement du mesnage: auāt quoy est traité de la façon de viure du philosophe Anacharsis, lequel se maintient grauement, & taxe diuerses fautes de Esope. ge Senat. Ce propos estant acheué, ie les priay qu'ils voulussent aussi nous enseigner
du mesnage, cōment il s'y faloit gouuerner, pource qu'il y a peu d'hōmes qui soient
appellez à gouuerner les villes ni les royaumes, mais du gouuernemēt de son mesna-
ge, & de sa maison, chascun en a sa part. Non a pas, ce dit Esope en se riant, si vous y
comprenez Anacharsis: car quant à lui, il n'a point de maison, & si fait gloire de n'en
auoir point, ains de demeurer en vn chariot, comme lon dit que fait le Soleil, qui va
tournāt tout à l'entour du ciel, tantost en vne contree, & tantost en vne autre. C'est
pourquoy, respondit Anacharsis, le Soleil seul, ou plus que nul autre de tous les
Dieux, est franc & libre, commandant à tous, & n'estant commandé de personne: &
pourquoy il regne & conduit lui-mesme son chariot: mais il me semble que tu n'as
iamais compris en ton entendement la grandeur & beauté d'icelui, combien excel-
lēt & admirable est son chariot, car autrement tu ne l'eusses iamais en iouant, & par G
maniere de risee, comparé aux nostres: au demeurant il semble que tu appelles mai-
son ces toicts couuerts de thuile & de terre cuite, ne plus ne moins que tu disois
que la tortue fust sa coque, & non pas l'animal qui est dedans. C'est pourquoy ie ne
Sagesse de Solon. m'esbahis pas, si tu te mocquas il y a quelque temps de Solon, pource qu'aiant veu le
palais de Crœsus fort richemēt & somptueusement orné, il ne iugea pas incontinēt
celui qui en estoit possesseur, estre logé heureusement & magnifiquement, pour ce
qu'il vouloit premieremēt estre spectateur, & voir à l'œil les biēs qui estoient dedans
La beauté de l'esprit preferable à celle du corps. lui, plus tost qu'aupres de lui. En quoy il me semble que tu as oublié ton regnard, le-
quel estant venu en contestation à l'encontre du leopard, à sauoir lequel des deux e-
stoit plus tauelé de diuerses mouchetures, il requit à leur iuge, qu'il ne considerast
pas tant les tauelures & mouchetures exterieures de la peau, que celles de l'esprit au
dedans, pource qu'il les trouueroit plus diuerses: mais tu vas regardāt seulement aux H
Quelle est la vraye maison. Solō, Anacharsis. ouurages des tailleurs de pierres, & des maçons, estimāt que cela seul soit la maison,
non pas ce qui est dedans chascune, & qui est domestique, comme sont les enfans, la
femme, les amis, les seruiteurs, ausquels, estās sages & biē conditionnez, le pere de fa-
mille cōmuniquant & faisant part de ce qu'il a, fust-ce dedās vn nid d'oiseau, ou de-
dans vne formiliere, se peut dire habiter vne bōne & heureuse maison. Voila ce que
ie respon à Esope, quant à moy, & que ie contribue pour ma quotte à Diocles: au
demeurant, il est raisonnable qu'vn chascun de vous en die son auis. A laquelle se-
Auis de Solon à ce propos. monce Solon respondit, Que celle maison luy sembloit tresbonne, de laquelle les
biens n'estoient point acquis par moiens iniustes, ni n'auoit on point de crainte &
De Bias. de souspeçon à les garder, ni de regret à les despendre. Bias apres: En laquelle, dit-il,
le maistre est tel au dedans, par lui mesme, comme il est au dehors par la crainte de
la loy

A la loy. Et Thales: en laquelle: dit-il, le maistre est de grand loisir. Et Cleobulus: là où il y a plus de personnes qui aiment le maistre, que qui le craignent. Pittacus dit, que la meilleure maison est celle qui n'a faute de chose quelconque, ni superflue, ni necessaire. Chilon opina, que la maison doit, le plus qu'il est possible, ressembler à vne cité gouuernee par le cōmandement d'vn Roy: puis y adiousta, que Lycurgus auoit iadis respondu à vn qui lui conseilloit d'establir en la ville de Sparte vn gouuernement populaire, Commence toy-mesme le premier à mettre en ta maison l'estat populaire, où chascun soit aussi grand maistre l'vn que l'autre. Apres que ce propos fut aussi acheué, Eumetide sortit auec Melisse. Et Periander prenant vne grande coupe beut à Chilon, & Chilon de rang à Bias. Et adonc Ardalus se leuant & adressant sa parole à Esope, Ne nous veux tu pas, dit-il, enuoyer aussi la coupe ici, veu que ceux ci se la renuoyēt ainsi de main en main les vns aux autres, comme si ce fust le hanap de Bathycles, sans en faire part aux autres? Et Esope adonc dit, Ni ceste coupe mesme, à ce que ie voy, n'est point populaire, car il y a ia lōg tēps qu'elle demeure deuāt Solon seul. Et Pittacus appellant Mnesiphilus par son nom: Pourquoy est-ce, dit-il, que Solon ne boit, ains contredit à ses poëmes propres, esquels il a lui-mesme escrit,

De Thales.
De Cleobulus.
De Pittacus.
De Chilon.
XV. *Ayans traitté du mesnage en general, ils parlent de quelques particularitez de la vie humaine: & premierement du boire, & du plaisir Venerien.*

B

Dame Venus est ores mon deduit,
Et de Bacchus le bruuage me duit,
Les dons aussi des Muses, car ce sont
Les poincts qui l'homme en plaisir viure font.

Anacharsis prenant la parole lui repliqua: C'est pourautant, Pittacus, qu'il te redoute, & celle tienne rigoureuse & seuere loy, par laquelle tu as ordonné, si quelqu'vn pour estre yure, vient à cōmettre vne faute, quelle qu'elle soit, qu'il fust puni au double, que s'il eust esté sobre. Et lors Pittacus: mais neantmoins, dit-il, tu t'es si superbement moequé de mon ordōnance, que n'agueres chez mon frere Libys, t'estāt enyuré, tu en demandas le pris & la couronne. Pourquoy non, respōdit Anacharsis, veu C que lon auoit proposé le pris de la victoire à qui beuroit le plus, m'estāt chargé & enyuré des premiers, n'eusse-ie voirement demandé le pris de la victoire? ou bien enseigne moy quelle autre fin il y a de bien boire, sinon que s'enyurer. Pittacus s'estant » pris à rire, Esope recita vne telle fable: Le loup aiant apperceu des bergers qui man- » geoient vn mouton dedans leur loge, s'aprochāt d'eux, Quel bruit, dit-il, vous me- » neriez, si ie faisois ce que vous faites! Chilon adonc, Esope, dit-il, a eu sa reuanche bien à propos, de ce que n'agueres nous lui auons fermé la bouche, voiāt que maintenant d'autres ont rompu le propos, & osté la parole de la bouche de Mnesiphilus; auquel on auroit demandé qu'il respondist pour Solon. Adonc Mnesiphilus parla ainsi, Qu'il sauoit bien que l'opinion de Solon estoit telle, que l'œuure de tout art & de toute faculté, tant humaine, que diuine, estoit plus tost son effect que ce par quoy elle le fait, & sa fin plustost que les moiens tendans à icelle fin; comme l'œuure d'vn tissier, à mon aduis, est plus tost de faire vn māteau, ou vne robbe, que non D pas de disposer ses fils, & de dresser ses pesons, & d'vn serrurier souder le fer, & donner la trempe à vne congnee, plus tost que chose aucune qui soit necessaire pour cest effect, cōme d'embrazer les charbōs ou preparer du chaplis de pierres. Et dauātage vn architecte nous reprendroit bien à bon droit, qui lui diroit, que son œuure fust nō bastir vne maison, ou vne nauire, mais percer des pieces de bois, ou biē destremper du mortier. Et les Muses se plaindroient merueilleusement, & non sans cause, de nous, si nous estimiōs que leurs ouurages fussent des cithres ou des flustes, & autres tels instrumens de Musique, non pas instruire les mœurs, & adoucir les passions de l'ame de ceux qui se delectent des chansons, harmonies & accords de la musique. Aussi donc faut-il que nous confessions, que l'œuure de Venus n'est pas l'assemblee ni la meslāge des corps, ni de Bacchus l'yuresse ni le boire vin, mais bien la resiouissance, l'affection, l'amitié & la familiarité, qu'ils nous engendrent des vns enuers les

Ordonnāce de Pittacus cōtre les fautes commises par yuresse.

Anacharsis s'enyure.

Quand les Sages font mal, ils sont beaucoup plus à reprendre que le vulgaire.

Par diuerses inductions prinses de l'intention des artisans & des muses mesmes, il monstre à quel but vise le boire & l'acte Venerien es personnes temperees.

Explicatiõ des vers de Solon, mentionnez au parauant.

autres. C'est ce que Solon appelle œuures diuines, & c'est ce qu'il dit qu'il aime, & E qu'il desire, & qu'il poursuit estant deuenu vieil: car certainemẽt Venus est l'ouuriere de la concorde, & mutuelle bien-vueillance qui est entre les hõmes & les femmes, meslant & fondant ensemble, par le moien de la volupté, les ames auec les corps: & Bacchus à plusieurs qui parauant n'auoient pas grãde familiarité ensemble, ni pas la conoissance seulement les vns des autres, amollissant & humectãt, en maniere de dire, la dureté de leurs mœurs par le vin, ne plus ne moins que le fer s'amollit dedans le feu, leur donne vn cõmencement de cõmixtion & incorporatiõ des vns auec les autres. Il est bien vray que quand tels personnages, cõme sont ceux que Periander a ici conuiez, s'assemblent & cõuienent ensemble, il n'est ia besoin de coupe ni de verre pour les allier: car les Muses aportans au milieu de la compagnie, comme vne coupe de sobrieté le deuis, où il y a non seulement beaucoup de plaisir, mais aussi d'erudition, de doctrine & de profit, excitent, arrousent & respandent, par le moien de ce discours, la ioye & caresse parmi les cœurs des assistant, en laissant bien souuẽt le pot F au dessus de la tasse en repos sans en vser: au contraire de ce que defend Homere à ceux qui sauent mieux boire que discourir ne deuiser,

Ce n'est le vin ni la viãde ains le deuis, qui allie les Sages ensemble.

Iliad. 4. liu.

Si lon bailloit à boire par mesure
Aux autres Grecs à longe cheuelure,
Ta coupe estoit pleine & raise tousiours.

Si les anciens beuuoyent à certaine mesure, & comment.

Car i'enten mesmes que les anciens appelloient ces prouocations à boire, Dætron, comme Homere les appelle, & que chascun beuuoit à certaine mesure: & puis ainsi que fait Aiax, en departoit vne portion à celuy qui estoit plus prochain de luy à table. Apres que Mnesiphilus eut ainsi parlé, le poëte Chersias, qui n'agueres auoit esté absouls par Periander des crimes à lui imposez, & estoit retourné en bonne grace auec lui, à la requeste de Chilon: Ie saurois volontiers, dit-il, si Iupiter distribuoit à boire aux Dieux par mesure, pource qu'ils beuuoient les vns aux autres quand ils mangeoient auec lui, ne plus ne moins que faisoit Agamemnon aux Princes Grecs G quand ils estoient à sa table. Et lors Cleodemus: s'il est vray, dit-il, ami Chersias, cõme vous autres poëtes le dites, que des coulombs volans à grande peine & grãde difficulté par dessus les rochers qui s'appellent Plantees, aportent la viande de l'Ambrosie à Iupiter, n'estimez vous pas que le breuuage du Nectar lui soit aussi biẽ cher, bien rare & difficile à recouurer? de maniere qu'il l'espargne & le donne à chascun par mesure. Oui, & par esgale mesure, respondit Chersias. MAIS puis que nous sommes derechef retombez sur les propos du mesnage, qui sera celui de vous qui nous dira ce qui en reste à dire? car il nous reste, ce me semble, à definir la quantité de biens qui sera suffisante, & dont l'homme se deura contẽter. Cleobulus adõc prenant la parole: Quant aux sages, dit-il, la loy leur en a prescrit la mesure: mais quant aux fols, ie leur dirai vn propos que i'ay autrefois ouy tenir par ma mere à vn mien frere. Car elle disoit, que la Lune, vn tẽps fut, pria sa mere de lui faire vn petit surcot, qui lui ioignist biẽ au corps: Et cõment est-il possible, respondit la mere, que ie t'en H tisse vn qui te ioigne bien, veu que ie te voy tantost toute pleine, puis apres en croissant, & vne autrefois en decours? Aussi, ami Chersias, on ne sauroit definir mesure aucune certaine de biens à vn fol, ni à vn vicieux: car il a besoin tantost d'vne chose & tãtost d'vne autre, à cause de ses diuerses cupiditez & diuerses auentures: comme le chien d'Esope, qui l'hyuer se reserrant & se pliant en rond, pource qu'il geloit de froid, proposa de se bastir vne maison: mais au contraire, l'esté s'estendant tout de son long en dormant, il se trouua grand, & pensa que ce n'estoit point chose necessaire de bastir maison, auec ce qu'il lui sembla que ce ne seroit pas petite entreprise d'en bastir vne assez grande pour lui. Ne vois-tu pas aussi Chersias que ces gens là font tantost les petis, & se restraignent à bien peu de chose, comme proposans de viure fort estroittement & laconiquemẽt, puis tout à vn coup s'ils n'ont tout ce qu'ils

Breuuage des Dieux payés distribué par esgale mesure.

XVI. *Quelle quantité de biens suffit pour contenter l'homme.*

Plaisant cõte pour monstrer que le fol n'est iamais content.

Autre plaisante fable à ce mesme propos.

Commune façon de faire des fols & vicieux.

A qu'ils voyent, & aux priuees personnes, & aux princes & Rois, ils se plaignent, comme s'ils estoient prests à mourir de faim. Cela dit, Chersias se teut: & Cleodemus adonc prenant la parole, Voire-mais nous voions, dit-il, que vous mesmes, messieurs les Sages, auez les biens inesgalement departis entre vous. Cleobulus respondit, c'est pourautant, homme de bien, que la loy, comme vn bon tissier, nous donne à chascũ ce qui nous est bien seant, sortable, & cõuenant: & toy de mesme nourrissant, gouuernant & medicinant auec la raison tes malades, ne plus ne moins qu'auec la prescription d'vne loy, ne leur bailles pas des ordonnances esgales, mais bien conuenables à vn chascun. Ardalus suiuant ce propos: Comment, dit-il, y a il donc quelque loy qui commande à nostre familier Epimenides, hoste de Solon, de s'abstenir de toute autre viande, & de prendre seulement en sa bouche vn petit de la cõposition, qui a puissance d'empescher la faim, qu'il se cõpose lui-mesme, & auec cela demeurer tout vn iour sans boire, ni manger, ni disner, ni souper? Ceste parole aiant fait
B ouurir les aureilles à toute l'assistance, Thales en se iouant respondit, que c'estoit sagement fait à Epimenides, de ne se vouloir pas trauailler à moudre ni à pestrir ses viures, comme fait Pittacus: car i'ay moy-mesme oui, estant en l'Isle de Lesbos, vne esclaue estrangere, qui en tournant la meule chantoit, Mouls meule mouls, car aussi bien meult Pittacus le Roy de la grande Mytilene. Et Solon dit, qu'il s'esbahissoit d'Ardalus, s'il n'auoit pas leu dedãs Hesiode la recepte du regime de viure, que gardoit ce personnage-là: car c'est celui qui a premierement baillé les semences de telle nourriture à Epimenides, & qui lui a enseigné de cercher

Le grand profit qu'il y en la mauue,
Et le grand bien qui est en la guymauue.

Pourquoy les biens sont inegaux entre les sages.

Austerité de vie en Epimenides.

Trauail de Pittacus pour sa vie.

Hesiode, homme fort sobre.

COMMENT estimez vous, ce dit Periander, que iamais Hesiode ait pensé à cela, & non pas qu'il ait tousiours hautement loué l'espargne & la sobrieté, & qu'il ne nous ait pas tousiours grandement incitez aux plus simples viandes, comme à celles
C qui estoyent les plus plaisantes? car la mauue est bonne à mãger, & l'aphrodile douce au goust: & quant à ces choses là, que les medecins appellent Alima & Adipsa, c'est à dire, ostans la faim & la soif, i'entens que ce sont medecines, & non pas viandes, & qu'il y entre du miel & du fourmage barbaresque, & grãd nombre de semences qui sont fort aisees à recouurer: & s'il est vray que telles drogues aient besoin de si peu d'appareil, comment ne faudroit il, ainsi que dit Hesiode,

Pendre au foyer, timon, soc, & charrue?
Des puissans bœufs les trauaux periroient,
Les forts mulets labourer plus n'iroient.

Et m'esmerueille de ton hoste Solon, si aiant n'agueres fait ceste grande cerimonie de purification aux Deliens, il ne vid pas comme lon aportoit dedans le temple des enseignes & memoires de l'anciẽne premiere nourriture des hommes, cõme entre autres choses fort cõmunes, & qui naissent d'elles mesmes sans main mettre, la mau-
D ue & l'aphrodile, desquelles herbes il est vray-semblable que Hesiode nous presente & recommande de la simplicité & vtilité. Ce n'est pas pour cela tant seulemẽt, dit adõc Anacharsis, ains pource que l'vne & l'autre de ces herbes-la sont louees d'estre fort saines, entre les autres hortulages. Et Cleodemus. Vous auez raison, dit-il, car Hesiode estoit entendu en medecine, comme lon peut conoistre par ce qu'il escrit non impertinemment ni negligemment du regime de viure, de la façõ de tremper le vin, de la bonté de l'eau, de l'vsage du bain, & des femmes, du temps qu'il se faut aprocher d'elles, comment il faut poser les petis enfans qui vienent de naistre: mais à bien iuger, Esope se deuroit plus tost & à meilleure raison aduouër pour disciple d'Hesiode, que non pas Epimenides: car le propos qu'il fait que le rossignol tient à l'esparuier a donné à Esope le commencement de ceste belle & variable sagesse, qui fait parler tant de langues: mais i'entendrois volontiers de Solon, pource qu'il me-

XVII. L'espargne & sobrieté des anciens.

Medecines ostans la faim & la soif.

Enseignes de l'ancienne nourriture des hommes.

Santé coniointe à vtilité & simplicité.

Hesiode medecin.

Esope disciple de Hesiode, & fort sage en ses apologues.

semble qu'aiant vescu & conuersé familierement par longues annees auec Epimenides à Athenes, il est vray-semblable que par plusieurs fois il lui a demandé, pour quel accidét ou pour quel cõseil il auoit eleu & suiui ceste si estroitte façõ de viure. E

XVIII. Si le souuerain biẽ de l'hõme est de n'auoir besoin de nourriture: & le second, de n'en auoir besoin que de bien peu: où il est traité de la necessité & volupté du boire & manger.

Et quel besoin estoit-il, respondit Solon, de lui demander? car il est tout manifeste, que si le plus grand & le plus souuerain bien de l'homme est, n'auoir aucun besoin de nourriture, le second apres est, de n'en auoir besoin que de bien peu. Ie ne confesseray pas cela quant à moy, ce dit Cleodemus, que le souuerain bien de l'homme soit de ne manger point, mesmement quand on est à table: car en ostant la table, sur laquelle se sert la viande, on ruine l'autel des Dieux, d'amitié & d'hospitalité: & comme Thales dit, que la terre, estant ostee de ce monde, il est force qu'il s'en ensuiue necessairement vne confusion de toutes choses: aussi pouuons-nous dire, que oster la table, c'est autant que ruiner la maison totale, car vous ostez quãd & quand le feu, garde domestique, la deité tutelaire de Vesta, l'amiable coustume de boire les vns aux autres en vne mesme coupe, de festoyer ses amis, de receuoir les estrangers, & traiter ses hostes, qui sont les plus douces & plus humaines communications & conuersations que les hommes sauroient auoir les vns auec les autres, ou pour mieux dire en somme, toute la douceur de la vie humaine, & s'il y a occupation ou passe-temps quelconque qui comprene le discours des actions de l'homme, desquelles le besoin de nourriture, & la sollicitude de l'appareiller, en produit & suscite la plus grande partie. Aussi est-ce encore vne autre grãde pitié, que la destruction & ruine de l'Agriculture, car estant ruinee elle nous rendra & laissera derechef la terre sans forme, non repurgee ni essartee d'arbres, & de brossailles ne portans point de fruict, & pleine de rauage d'eaux courantes çà & là sans ordre, à faute d'estre diligemment cultiuee: outre ce qu'elle perd tous ses arts & toutes les manufactures qu'elle met toutes en train, & leur donne à toutes fondemẽt & matiere: de maniere qu'elles reuienent toutes à neant, si vne fois la table s'en va ostee. Aussi vont perissans les hõneurs des Dieux, car les hommes ne porteront plus que bien peu d'hõneur au Soleil, & encore moins à la Lune, comme de la lumiere seulement & de la chaleur: car qui sera celui desormais qui face dresser vn autel à Iupiter pluuieux, ou à Ceres fauorisant le labourage, ou à Neptune protecteur des arbres? qui leur fera plus de sacrifices? cõment sera Bacchus donneur de ioye, si nous n'auons plus besoin de tout ce qu'il donne? & puis que sacrifierons-nous & qu'offrirons-nous plus aux Dieux? dequoy leur presenterons-nous les premices? Cela emporte quand & soy vne subuersion & cõfusion generale de toutes choses. Il est bien vray que prochasser toute sorte de voluptez, & en toutes sortes, seroit vne folie: mais aussi les refuir toutes, & en toutes sortes, seroit vne sottie. L'ame iouira biẽ d'autres voluptez qui seront plus nobles & meilleures, mais le corps n'en sauroit trouuer vne à iouir, qui soit plus hõneste que celle du boire & du manger, dõt il se nourrit, ce qu'il n'y a hõme qui n'entẽde, & qui ne cõfesse: au moyẽ dequoy, les hommes dressent leurs tables en public à la lumiere, pour boire & manger ioyeusement ensemble: là où pour iouir du plaisir de Venus, ils mettẽt au deuãt la nuict & toutes les tenebres qu'ils peuuẽt, estimãs que ce soit aussi bestialemẽt & impudẽment fait de iouyr en public de l'vn cõme de non iouyr de l'autre. Aiãt Cleodemus en cest endroit entre-rõpu son propos, ie le suiui, en disant, Ne voulez-vous pas encore adiouster, que nous chassons le dormir quãd & la nourriture? & s'il n'y a point de dormir, aussi n'y a il point de songes, & par cõsequent s'en va aussi la plus anciẽne sorte d'oracle & de diuinatiõ que nous aions: & sera la vie nostre toute d'vne façõ, & par maniere de dire, l'ame pour neãt sera reuestue du corps, veu que le plus grãd nõbre des parties d'icelui, & des principales, ont esté faites & preparees par la nature, pour seruir d'instrumẽs à la nourriture, cõme la lãgue, les dents, l'estomach, le foye, car il n'y a rien en la structure du corps humain qui soit ocieux, ne qui soit ordõné à autre vsage: tellemẽt que celui qui n'a point besoin F G H

Dispute de Cleodemus au contraire, fondee en diuerses raisons, prinses de l'amitié & hospitalité contractee à table, de la ruine de l'agriculture, des sciẽces & mestiers, & des sacrifices.

Exception aux raisons precedentes.

Autre raison pour cõfermer celles de Cleodemus.

soin

A ſoin de nourriture, il n'a point beſoin de corps auſſi: qui eſt autãt à dire, cóme il n'a point beſoin de ſoy-meſme, car chacun de nous eſt cópoſé de corps & d'ame. VOILA ce que nous contribuons quant à nous pour la defenſe du vêtre: au demeurant ſi Solon ou quelque autre le veut accuſer, nous sómes preſts & diſpoſez à l'ouir. Oui certainement, reſpondit lors Solon, de peur que nous ne ſoions de moindre entendement & iugemét que les Egyptiens, leſquels fendans le corps de l'homme quand il eſt mort, le monſtrent au Soleil, & en iettent les boyaux & entrailles dedans la riuiere: puis quand il eſt ainſi nettoyé, ils ſe mettent à l'embaumer au reſte. Car à dire la verité, ces parties-la interieures ſont toute la pollution & inquination de noſtre chair, & eſt proprement le vray enfer de noſtre corps, comme lon dit qu'il y au lieu des damnez tout plein de ie ne ſay quelles vilaines riuieres & vents meſlez enſemble auec du feu & des morts, car nulle creature viuante ne ſe nourrit d'autre choſe qui ſoit viue: & en tuant les creatures, qui ont ames, ou deſtruiſant les plantes, herbes, & fruicts, qui participent auſſi de vie, entãt qu'elles ſe nourriſſent & qu'elles croiſſent,
B nous pechons & faiſons mal, par ce que tout ce qui eſt tranſmué en vn autre, perd ce qu'il eſtoit au parauant, & ſe corrompt entieremét de toute ſorte de corruptió pour deuenir nourriture d'vn autre: car de s'abſtenir ſeulement de manger chair, comme lon dit que faiſoit l'ancien Orpheus, c'eſt plus toſt vne ſubtilité, qu'vne entiere fuite des pechez que lon cómet en delices & ſuperfluité: mais le moien de les fuir entierement, & de s'en tenir de tout poinct pur & net, ſe terminant en parfaite iuſtice, c'eſt auoir tout en ſoy, & ne deſirer rien de dehors. Mais celui que Dieu a fait naiſtre de telle condition, qu'il lui eſt impoſſible de cóſeruer ſon eſtre ni ſon ſalut, ſans le dómage & la perte d'vn autre, à celui là il a baillé la nature qui le pouſſe à commettre iniuſtice. Ne ſeroit-ce donc pas, mon bon ami, vne belle choſe, que de retrencher auec leur iniuſtice, le ventre, l'eſtomach, le foye, & toutes autres telles parties, leſquelles ne nous donnent ſentiment ni appetit de choſe quelcóque qui ſoit hõneſte
C & qui reſſemblent les vnes aux vtenſiles de cuiſine, cóme ſont couſteaux & marmites, les autres à ceux de moulin, ou à vn four, ou à vn puis, ou à vne met à peſtrir? Car certainement il ſe peut auec verité dirn, que l'ame de pluſieurs eſt cachee & affublee de crainte d'auoir faute dedãs leur corps, comme dedans vn moulin, tournant touſiours comme à l'entour d'vne meule apres la pourſuite de quelque nourriture, ainſi que nous l'auons n'agueres veu par experience en nouſ-meſmes: car nous ne nous regardions, ni ne nous eſcoutions pas les vns les autres, ains chaſcun la teſte courbee cótre bas ſeruoit au beſoin de ſa nourriture: mris maintenant eſtant les tables oſtees comme tu vois, aians chapeaux de fleurs deſſus nos teſtes, nous prenons plaiſir à deuiſer d'honneſtes propos enſemble, nous iouyſſons de la compagnie, & paſſons noſtre temps à loiſir, apres que nous ſommes arriuez à ce poinct de n'auoir plus d'appetit ni de beſoin de nourriture. Si dóc nous pouuiós toute noſtre vie demeurer en ceſt eſtat, ſans auoir crainte de diſette, & ſans ſauoir que c'eſt du deſir & de richeſſe,
D n'aurions-nous pas touſiours beau loiſir de hanter enſemble, & de iouir de la conuerſation les vns des autres? car il faut que vous ſachiez que la conuoitiſe de ſuperfluité eſt touſiours cóiointe & ſuit de pres le beſoin de la neceſſité. Mais Cleodemus eſt d'auis qu'il eſt neceſſaire que lon mange, & qu'il y ait de la nourriture, à fin que les tables ſoient où lon boit les vns aux autres, & ſacrifie lon encore à Ceres, & à ſa fille Proſerpine. C'eſt tout autant comme ſi vn autre vouloit, que les guerres & les batailles fuſſent, à fin que nous aions des murailles & fortifications de ville, des arcenaux à baſtir nauires, & des armeureries, & que nous facions des ſacrifices pour rendre graces de cent hommes tuez, comme lon dit qu'il y a en vn ſtatut en la ville des Meſſeniés: ou ſi quelque autre ſe courrouceoit à la ſanté, diſant que ce ſeroit grand' pitié, ſi pource qu'il n'y auroit plus de malades, auſſi n'auroit-on plus que faire de lict mol, ni de linceux de lin, & ne ſacrifieroit-on plus à Æſculapius, ni aux Dieux qui

XIX. Diſcours de Solon contre l'vſage des viandes, où il traicte de la miſere de ceſte vie en ceſt endroit, & des incommoditez de telle nourriture corruptible.

Le ventre abyſme du corps humain.

Diſpute Pythagorique pour perſuader l'abſtinence de toutes choſes qui ont vie.

Accuſation oblique des Pythagoriques contre Dieu.

Contre le ventre & les parties nobles prochaines d'iceluy.

Viue deſcription des gourmands.

Exemple confermé par l'experience ordinaire.

Incommoditez de la vie humaine par la neceſſité qu'il y a de boire & de manger.

Reſponſe par comparaiſons gentiles aux raiſons de Cleodemus.

diuertissent les malheurs : & puis la medecine auec tous ses outils & toutes ses drogues seroit iettee en arriere, sãs hõneur ni credit: car quelle differẽce y a-il entre ceci & cela, veu que lon prend la nourriture comme vne medecine pour guarir la faim? & disent tous ceux qui se nourrissent, qu'ils se pensent & se traictent, apliquans ce remede, non cõme plaisir agreable ou desirable, mais necessaire à la nature. Et pourroit-on compter plus de douleurs que de voluptez qui vienẽt à l'homme de sa nourriture, ou pour mieux dire, la volupté de manger a bien peu de lieu, & dure biẽ petit de temps au corps de l'hõme : mais l'occupation & la fascherie qu'il y a à l'aprester, il seroit malaisé à nombrer de combien de peines honteuses, & de combien de trauaux penibles elle nous remplit. C'est pourquoy ie pense qu'Homere regardant à toutes ces vexations là, a pris son argument pour prouuer que les Dieux ne mouroient point, par ce qu'ils ne mangeoient point,

Seconde response fondee sur ce que la nourriture cause plus de douleurs que de plaisirs.

Troisiesme respõse, sur le tesmoignage d'Homere.

Iliad. liu. 5.

E

Ne iamais pain ils ne mangent les Dieux,
Ni iamais vin ils ne boiuent es cieux,
Aussi sont ils sans sang, qui est la cause
Que d'immortels le nom on leur impose.

F

Comme voulant donner à entendre, que le boire & manger sont non seulement entretenement de la vie, mais aussi cause de la mort : car de là s'amassent les maladies dedans nos corps qui procedent non moins d'estre trop pleins que d'estre trop vuides, & bien souuent y a plus d'afaire à consumer & resoudre vne viande, que lon a mis dedans le corps, qu'il n'y auoit pas eu à la recouurer ni à l'amasser. Et tout ainsi comme si les Danaides estoient en doute de ce qu'elles feroient, & quelle vie elles meneroient, si elles estoient deliurees de la seruitude de tascher à remplir vn tõneau percé: aussi doutons nous, si nous estions venus à ce poinct de cesser de plus ietter & fourrer dedans ceste nostre chair insatiable, & qui ne se peut iamais remplir, toutes sortes de viandes, & de la terre & de la mer, que c'est que nous ferions, nous contentans de prochasser toute nostre vie les choses necessaires, à faute de conoistre & sauoir celles qui sont honnestes. Tout ainsi donc comme ceux qui ont esté longuement serfs, quand ils vienẽt à estre deliurez de seruitude, font à eux-mesmes, & pour eux-mesmes, les mesmes seruices qu'ils souloient faire à leurs maistres quand ils leur seruoient: aussi l'ame maintenãt nourrit le corps auec grands labeurs & grandes fascheries, mais si vne fois elle se peut depestrer de ce ioug de seruage, quãd elle se trouuera frãche & libre, elle se nourrira elle mesme, & regardera à elle mesme & à la conoissance de la verité, sans auoir rien qui plus la destourne ni diuertisse. Voila ce qui fut lors dit, amy Nicharchus, touchant la nourriture. MAIS ainsi comme Solon parloit encore, Gorgias le frere de Periander entra, retournãt de la ville de Tænarus où il auoit esté enuoyé à cause de ie ne say quels oracles, pour y porter quelques offrandes à Neptune, & lui faire sacrifice. Nous le saluasmes tous, & Periãder son frere s'aprochant de lui le baisa, puis le fit seoir aupres de lui sur le bord du lict, & il lui raconta quelques nouuelles à lui seul. Periander l'escoutoit, monstrant à son visage qu'il estoit bien diuersemẽt passiõné de ce qu'il entendoit, & sembloit à son visage tantost qu'il en fust desplaisant, & tantost qu'il en fust courroucé, aucunefois qu'il n'en peust rien croire, & autrefois qu'il en fust fort esmerueillé. Finalement en se riant, il nous dit, Ie voudrois biẽ tout presentement vous dire ce que mon frere me vient de rapporter, mais ie fais doute de le vous raconter, pourautant que i'ay quelquefois oui dire à Thales, Qu'il faloit raconter les choses vray-semblables, mais les impossibles qu'il les faloit taire du tout. Bias prenant la parole: Mais aussi est, dit-il, ceste sage parole de Thales, Qu'il ne faut pas croire ses ennemis des choses mesmes qui sont croyables, ni descroire ses amis des choses mesmes qui sont incroyables: & quant à moy ie pense qu'il estime ses ennemis les meschans & les fols, & ses amis les bons & les sages. Ie suis donc d'auis, Gorgias, que tu le recites deuant toute ceste com-

Quatriesme respõse par similitude preuenant vne obiectiõ de ceux qui apprehendent fort la vie presente.

G

Estat heureux de l'ame separee du corps, ce qui sert de derniere responce & de closture à toute ceste dispute.

XX. Recit de l'accident d'Arion ioueur de cythre, sauué de mort par les dauphins, & à quelle occasion ce discours fut fait en la compagnie des Sages.

H

Beaux apophthegmes du recit des choses vray-semblables, croyables & incroyables.

"
"
"

A compagnie, ou plus tost que tu le mettes en ce nouueau genre de vers que lon appelle maintenant Dithyrambes, pour le prononcer à haute voix, ainsi que tu me l'as recité. Gorgias donc commencea lors à parler en ceste maniere: Apres que nous eusmes fait nostre sacrifice l'espace de trois iours durant, & le dernier y ayant eu vne assemblee de feste toute la nuict, auec dáses & ieux au long de la marine, la Lune reluisoit au plein sur la mer, & ne tiroit vent du monde, ains y auoit vn calme & vne bonace grande, sinon que de loin on apperceuoit vn peu de frizeure de la mer qui se fronçoit le long de l'escueil, & en aprochant amenoit vn peu d'escume, auec vn grand bruit pour la vehemence de la vogue, tellemét que toute la multitude esmerueillee que ce pouuoit estre, s'en courut à l'endroit du bord, où il sembloit que cela deust arriuer, & auant que lon peust par cóiecture deuiner que c'estoit, la vistesse fut telle, que lon aperceut à l'œil que c'estoient dauphins, les vns en foule enuironnans tout à l'entour, les autres guidans la troupe au plus facile endroit & plus doux abord du riuage: les autres venans apres la queuë, comme par honneur: au milieu de toute ceste troupe aparoissoit au dessus de la mer ne say quelle masse d'vn corps flottant, que lon ne sauoit discerner ni deuiner que c'estoit, iusques à ce que se serrans tous ensemble, & arriuans auec vn élancement à bord, ils exposerent sur le riuage vn hóme viuant & mouuant, & cela fait s'en retournerét deuers le promontoire sautans & culbutans de ioye & de feste, comme il sembloit, plus qu'au parauant. Ce qu'aiát veu la plus part de ceste troupe s'en effroya si fort, qu'ils s'enfuirent à perte d'haleine arriere de la mer, sinon quelque petit nombre qui s'asseura d'aprocher quand & moy: là où ils reconurent que c'estoit Arion le ioueur de cithre, qui luy mesme disoit son nom, & estoit aisé à reconoistre, dautant qu'il auoit le mesme acoustrement qu'il souloit porter quand il iouoit en public de sa cithre: si le prit-on incontinent, & l'emporta lon dedans vne tente, là où lon conneut qu'il n'auoit mal du monde, sinó que pour la roideur & impetuosité dont on l'auoit apporté, il sembloit estre tout las & rópu: & là ouïsmes de lui vn propos incroyable à tout le monde, fors à nous qui en auons veu la fin: car Arion nous a racóté qu'aiant de long téps resolu de s'en reuenir d'Italie, de tant plus mesmemét que Periander lui auoit escrit qu'il s'en reuinst: à la premiere occasió qui se presenta d'vne carraque Corinthienne qui faisoit voile, il monta dessus incontinent, & ne fut pas plustost ellargi en mer, auec vn petit vent, qu'il s'aperceut que les mariniers conspiroient entre eux de le tuer, dequoy le pilote mesme de la nauire l'auertit depuis secrettemét, qu'ils auoient arresté de le faire la nuict. Se trouuant donc ainsi destitué de tout secours, & ne sachant qu'il deuoit faire, il luy vint vne inspiration diuine de parer son corps encore viuant des ornemens dont il auoit acoustumé de s'acoustrer quand il deuoit sonner de sa cithre en vn theatre, afin qu'ils lui seruissent d'ornemens funeraux à sa mort, & de chanter vne lamentation auant son trespas, pour ne se móstrer en cest endroit moins genereux que les cignes: parquoy s'estant reuestu de tous ses ornemens, & aiant auerti les mariniers qu'il lui estoit pris vne enuie de chanter vn cantique à Apollo Pythien pour le salut de lui, de la nauire, & de tous ceux qui estoient dedans, se dressant en pieds sur la pouppe le long du bord de la nauire, & aiant premieremét sonné quelque inuocation des Dieux marins, il chanta le cantique: & comme il fut presque au milieu, le Soleil se coucha dedans la mer, & incontinent se commença à descouurir le Peloponese. Adonc les mariniers n'aians pas la patience d'attendre la nuict toute noire, vindrent à lui pour le tuer: lui voyant les espees nues, & le pilote qui se couuroit la face pour n'en rien voir, se lancea & ietta le plus loin qu'il peut de la nauire: mais auant que tout son corps plongeast dedás la mer les dauphins acoururent qui le souleuerent, plein de frayeur & de perturbation d'esprit: de maniere qu'il ne sauoit que c'estoit du commencement, mais peu à peu sentant qu'il estoit porté bien à son aise, & voiant vne grande flotte de ces dauphins qui l'enuironnoiét

Gentile description d'vn temps gracieux & d'vne mer tranquille.

Dauphins amis de l'homme.

B

Arion mis à bord par les Dauphins.

Reconu de plusieurs.

C

Fait lui mesme le discours de sa deliurance admirable.

D

Pour eschapper la main des hommes Arion se iette en mer, & est garanti par les Dauphins.

amiablemẽt, & succedoient les vns apres les autres à ceste charge de le porter, cõme E estant vn seruice auquel ils estoient necessairemẽt obligez, & qui apartenoit à tous: & dauantage voiant que la carraque estant demeuree bien loin derriere, lui donnoit argument de iuger qu'il alloit fort legerement, il n'eut, ce dit-il, pas tant ni de crainte de mourir, ni d'enuie de viure, comme d'ambitiõ de pouuoir arriuer à port de salut, à fin que le monde coneust qu'il estoit en la grace des Dieux, & que luy en prist vne certaine creance & ferme fiance en eux, voyant le ciel tout plein d'estoiles, & la lune se leuant pure & nette auec vne grande clarté, toute la mer à l'entour de lui platte & calme, sinon que leur cours y trassoit comme vne route & vn sentier, il pensa en lui-mesme, que la iustice n'auoit pas vn œil tant seulement, ains qu'auec autant d'yeux, comme il y auoit d'estoiles au ciel, Dieu regardoit à l'enuiron tout ce qui se faisoit tant en la terre qu'en la mer: lesquelles pensees, dit-il, lui renforceoient & soustenoient le corps, qui autrement se laissoit ia aller au trauail & à la lassitude: & finalement, quand ils vindrent à rencontrer le grand promontoire de Tænare F haut & droit, se donnans bien dextrement garde d'y heurter, ains tournans tout doucement & nageans terre à terre au long de la coste, comme s'ils eussent voulu conduire vne barque entiere à sauueté, en port de salut, il s'aperceut bien euidemment que tout ce port auoit esté fait par la conduite de la prouidence diuine.

Pourquoy il desire eschapper & venir à port.

La iustice diuine a infinis yeux.

Les dangers & deliurance d'iceux sont beaux miroirs de la prouidence diuine,

Apres qu'Arion nous eut fait tout ce discours, ce dit Gorgias, ie lui demanday là où il pensoit que la nauire deuoit arriuer: Ie pense, respõdit-il, qu'en toute sorte elle arriuera à Corinthe, mais qu'elle estoit encore beaucoup derriere: car s'estant ietté dedans la mer au soleil couchant, à son auis, il n'auoit pas fait depuis sur le dos de dauphins moins de chemin que de trẽte lieuës, & que depuis il y auoit eu tousiours grand calme en la mer: ce neantmoins Gorgias dit, que s'estant diligemmẽt enquis, du patron de la nauire, comment il auoit nom, & le pilote aussi, quelle enseigne portoit la nauire, il auoit enuoyé par tout des bateaux, & des soudards en tous les endroits où elle pouuoit aborder, & qu'il auoit cependant amené quand & luy Ariõ caché, de peur que si les mariniers estoiẽt premier auertis qu'il eust esté sauué, ils G ne s'enfuissent çà & là, de maniere qu'on ne les peust plus recouurer: & qu'à la verité tout cest euenement estoit vn vray miracle de Dieu, pource qu'il n'estoit pas plus tost arriué là, qu'il auoit entendu que la nauire estoit entre les mains des soudards: & les mariniers & passagers qui estoient dedans, tous pris prisonniers. Periander adonc lui commanda qu'il se leuast incontinent, & qu'il les allast faire mettre tous en bonne & seure prison, où personne n'allast parler à eux, ni leur declarer qu'Arion fust sauué. Esope adonc se prit à dire, Et puis vous vous mocquez de mes geays & de mes corbeaux qui parlent, & vous voiez que les dauphins font de si grandes prouesses. Nous en contons vn autre (dis-ie) semblable, Esope, & y a plus de mille ans, des le temps d'Ino & d'Athamas que ce conte-là est escrit & passé en chose iugee & cer- H taine, SOLON adonc prenant la parole: Or quãt à cela, dit-il, il aproche des Dieux, & surpasse nostre puissance, mais l'accident qui auint à Hesiode est humain, & non point trop esloigné de nous, car ie croy que vous en auez oui faire le recit. Non pas moy, respondit-il, Si est-il bien digne d'estre entendu, poursuiuit Solon: C'est qu'vn certain Milesien, auec lequel il logeoit, beuuoit, & mangeoit ordinairemẽt, en la ville de Locres, entretenoit secrettement la fille de leur hoste, & aiant esté surpris sur le faict auec elle, Hesiode fut soupçonné d'auoir bien seu la forfaicture des le commencement, & d'auoir aidé à la couurir, sans que toutefois il en fust coulpable en sorte du monde, ains lui en sauoit-on mauuais gré, & l'en calomnioit-on à grand tort, tant que les freres de la fille luy aiant dressé embusche aupres de Nemee en Locride, le tuerent, & quand & lui son seruiteur, qui auoit nom Troïlus: les corps furent lancez dedans la mer, & celui de Troïlus ietté dedans la riuiere de Daphnus, qui le porta dehors sa bouche, où il rencontra vn rocher battu des ondes, lequel apa-

Ordre donné pour attraper les mariniers.

Diligence de Periander, image d'vn bon & sage magistrat.

XXII. *Autre recit de l'amour des dauphins enuers les hommes, en l'accident suruenu à Hesiode.*

Hesiode innocent traistreusement tué auec son seruiteur.

A aparoissoit vn bien petit au dessus de la mer, & l'arresta, dont iusques auiourd'huy
le rocher en est appellé Troilus: mais celui de Hesiode, au parti de là fut recueilli
par vne flotte de dauphins, qui le porterent iusques au chef de Rhion, pres la ville de
Molycrie. Or estoit-ce au temps iustement que les Locriens faisoient leur solen-
nel sacrifice, qu'ils appellent Rhia, lequel ils obseruent encore iusques auiourd'hui
fort magnifiquement, & y auoit vne fort grande assemblee en cest endroit-la:
quand ils aperceurent le corps qui abordoit, s'en esmerueillans grandement, com-
me lon peut penser, ils acoururent sur le riuage, & le reconoissans, pour ce qu'il
estoit tout freschement tué, ils n'eurent rien en plus grande recommandation
que d'enuoyer incontinent par tout enquerir de ce meurdre, pour le grand re-
nom du poëte Hesiode, & firent si prompte diligence qu'ils trouuerent ceux qui
en estoient les meurdriers, lesquels ils ietterent tous viuans au fond de la mer, &
raserent leurs maisons, & fut le corps d'Hesiode enterré aupres du temple de Ne-
mee, & n'y a gueres d'estrangers qui sachent où est ceste sepulture, ains leur est
B celé, à cause des Orchomeniens, comme lon dit, lesquels par ordonnance de quel-
ques oracles le cerchoient pour l'enleuer & l'inhumer en leur pays. Si donc les dau-
phins sont ainsi amoureusement affectionnez enuers les morts, il est bien à croire
qu'ils le sont encore d'auantage enuers les viuans, & qu'ils cerchent à leur faire tout
secours, mesmement quand ils y sont attirez par le son des flustes & d'autre har-
monie: car il n'y a celui qui ne sache maintenant cela, que ces animaux la prenent
plaisir à ouir chanter, & suyuent & nagent au long des vaisseaux où ils entendent
de la musique, & où lon vogue au son des flustes, ou d'autre chant, quand le temps
est doux, tant ils s'en delectent. Aussi prenent-ils plaisir à voir nager les petis en-
fans, & iouënt à plonger auec eux: & pourtant y a-il vne ordõnance non escrite, de
franchise & immunité qu'ils ont par tout: car nul ne les prend, ni ne leur fait desplai-
sir, sinõ que quelquefois quand on les trouue pris dedans les rets, où ils mangent les
C autres poissons, on les bat, comme lon feroit des enfans qui auroient failli. Et me
souuient auoir oui raconter bien à certes aux habitans de Lesbos, qu'en leur pays il
y eut iadis vne pucelle sauuee par vn dauphin du peril d'estre noyee en la mer: mais
pource que Pittacus le doit mieux sauoir, il seroit bien raisonnable que lui-mesme
nous en fist le conte. Parquoy Pittacus commencea à dire, C'est vn propos qui est
assez notoire, & celebré de plusieurs: car aiant esté donné vn oracle aux fondateurs
qui premier peuplerent l'isle de Lesbos, que quand en cinglant par la mer ils se-
roient arriuez à vn escueil, qui s'appelleroit Mesogæon, que lors ils iettassent de-
dans la mer vn taureau pour Neptune, & pour Amphitrite & les Nymphes Nerei-
des, vne pucelle toute viue: y aiant sept conducteurs & Roys de la troupe qui de-
uoit là habiter, & pour le huictiéme Echelaus encore à marier, expressément nom
mé par l'oracle d'Apollo: les autres sept, qui auoient des filles à marier, tirerent en-
tr'eux au sort, lequel tomba sur la fille de Smintheus. Si l'accoustrerent richement de
belles robbes, & de ioyaux d'or: & quand ils furent au lieu designé, apres auoir fait
D leurs prieres & oraisons, ainsi qu'ils estoient prests à la ietter, il y eut vn ieune hom-
me de ceux de la nauire, homme de gentil cœur, comme il aparut, nommé Enalus,
lequel estant amoureux de la fille, prit soudainement vne resolution de la secourir
à ce besoin, encore qu'il vist bien qu'il estoit impossible, & l'embrassant estroitte-
ment se laissa ietter quand & elle dedans la mer. Or sur l'heure mesme il courut vn
bruit, qui n'auoit pas grand fondement, mais neãtmoins qui fut creu de beaucoup
de gens parmi l'armee, qu'ils auoient esté portez & sauuez: mais depuis on dit que
ledit Enalus fut veu en l'Isle de Lesbos, lequel dit qu'ils auoient esté portez sur le dos
des dauphins à sauueté iusques en terre ferme. Nous pourrions bien reciter d'autres
cótes encore plus merueilleux, pour rauir en admiration, & entretenir vn populaire,
mais il seroit difficile de les prouuer: comme, qu'il se leua vne haute & grande va-

Le corps d'Hesiode porté par les Dauphins.

Sa mort promptement vengee.

Dauphins amoureux des hommes, specialement des viuans, & de la musique.

Amoureux des petis enfans.

XXII. *Autre recit d'vne fille & d'vn ieune homme guarentis de mort par les dauphins.*

Enalus s'expose à la mort pour secourir la fille de Smintheus.

Sont portez sur le dos des dauphins en terre ferme.

gue en l'air, ne plus ne moins qu'vn rocher à l'entour de l'Isle: tellement qu'il n'y E eut hôme qui en osast aprocher, sinon lui seul qui alla vers la mer, & qu'vne grande troupe de poulpes le suiuirent iusques au temple de Neptune, là où l'vn de ces poulpes apporta vne pierre, que Enalus prit, & la dedia en memoire de ce miracle dedans le temple: d'où vient qu'encore l'appellons nous iusques auiourd'hui Enalus: mais en somme, dit-il: si lon entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible & l'inusité, ou hors du commun vsage, & entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, & contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement: ni aussi ne descroyant pas facilement, on obserueroit de bout en bout la regle de Rien trop, Seigneur Chilon, ainsi comme tu l'as commandee.

XXII. Diuers discours sur les auantures precedentes, monstrans estre vray ce que lon dit communément qu'vn propos en attire plusieurs autres.

APRES lui, Anacharsis parla, disant, qu'il ne se falloit pas esmerueiller, si les plus belles & plus grandes choses du monde se faisoient par la volonté & prouidence de Dieu, attendu que selon la bonne & sage opinion de Thales, en toutes les plus grandes F & principales parties du monde, il y a vne ame: car l'organe & outil de l'ame c'est le corps, & l'ame est l'outil de Dieu: & comme le corps a de soy plusieurs mouuemens, & la plus part mesmement les plus nobles, il les a de l'ame: aussi l'ame fait ne plus ne moins aucunes de ses operations, estant meuë d'elle mesme, es autres elle se laisse manier, dresser & tourner à Dieu, comme il luy plaist, estant le plus bel organe, & le plus adroit outil qui sauroit estre: car ce seroit chose estrange que le vent, l'eau, les nues & les pluyes fussent instrumés de Dieu, auec lesquels il nourrit & entretient plusieurs creatures, & en pert aussi & defait plusieurs autres, & qu'il ne se seruist nullement des animaux à faire pas vne de ses œuures: ainsi est beaucoup plus vrai-semblable, attendu qu'ils dependent totalement de la puissance de Dieu, qu'ils seruent à tous les mouuemens, & secondent toutes les volontez de Dieu, plustost que les arcs ne s'acommodent aux Scythes, les lyres aux Grecs, ne les haubois. Apres ces propos, le poëte Chersias fit mention de plusieurs autres qui auoient esté respi- G tez de mort contre toute esperance, & entre autres de Cypselus pere de Periander, pour lequel tuer lors qu'il ne faisoit que naistre, aucuns meurdriers ayans esté enuoyez, le rencontrerent, & s'en destournerent par pitié, & depuis s'en estans repentis, retournerent pour le cercher, & ne le trouuerent plus, pource que sa mere l'auoit caché dedans vn coffre: en memoire dequoy Cypselus depuis fit bastir vne salle dedans le temple d'Apollo en Delphes, comme ayant ce Dieu miraculeusement empesché, que lors il ne criast, de peur qu'il ne fust trouué. Et lors Pittacus adressant sa parole à Periander, se prit à dire, Chersias m'a fait grand plaisir de mentionner ceste salle: car i'ay eu plusieurs fois enuie de te demander que veulent dire tant de grenouilles qui y sont grauees à l'entour du pied du palmier, & qu'elles ont à faire ou auec le Dieu, ou auec celui qui a fait bastir & dedié la salle. Periander lui respondit en riant, qu'il le demandast à Chersias, Ie n'en diray rien, respondit-il, s'ils ne me disent premier que signifie, Rien trop, & Conoy toy-mesme: & cest autre mot qui a fait demeurer plusieurs sans marier, & plusieurs deffians, & quelques vns mes- H me muets, Qui respond paye. Et quel besoin est-il, dit Pittacus, que nous l'exposions, veu que tu louës des fables qu'Esope a composees qui declarent la substance de chascune de ses sentences. C'est quand Chersias se veut iouër auec moy, qu'il dit cela, respondit Esope: mais quand il parle à bon escient, il dit qu'Homere en a esté le premier autheur, alleguant qu'Hector se conoissoit soy-mesme: car allant cercher & assaillir tous les autres capitaines Grecs,

De la prouidence diuine.

Cypselus pere de Periander sauué de mort par moyen notable.

Dispute, touchant quelques sentences notables, dont Homere (pere de la philosophie & des sciences) est estimé auteur.

Il refuyoit le fils de Telamon:

Iliad. liu. 11.

& dit aussi qu'Vlysses aprouuoit & louoit ceste sentence, Rien trop, quand il admonestoit Diomedes, en disant,

Iliad. liu. 10.

Diomedes par trop haut ne me prise,
Ni trop aussi ne me blasme & desprise.

Quant

A Quant à la caution ou response, les autres tienent qu'il la diffame & dissuade fort au lieu où il dit,

C'est bien vn cas souuent calamiteux
Que de pleger des hommes souffreteux, Odyss. liu. 8.

Et ce poëte-ci Chersias dit, que la fee Até, c'est à dire peste, ou malheur, fut par Iupiter iettee du ciel en terre; pourautant qu'elle s'estoit trouuee presente à la caution & response qu'il auoit faite de la naissance d'Hercules, où il auoit esté trompé. Puis qu'ainsi est, dit adonc Solon, ie suis donc d'auis, que nous adioustions foy au tressage Homere, Fin des propos tenus au banquet des 7. Sages.

La nuict nous est ia venue surprendre;
Obeissance il vaudra mieux lui rendre. Iliad. liu. 10.

Ainsi apres que nous aurons rendu graces en leur offrant du vin, aux Muses, à Neptune, & Amphitrite, mettons fin, si bon vous semble, à l'assemblee de ce festin. Voi- Coustume des Grecs anciens, au sortir de leurs banquets.
B la ami Nicarchus, quelle fut lors la fin de ceste assemblee.

Instruction pour ceux qui manient afaires d'estat.

SOMMAIRE.

COMME la tyrannie en vn gouuernement public, soit royal, seigneurial, ou populaire, est dāgereuse & detestable: lon ne doit pas moins redouter l'anarchie & cōfusion horrible des pays où chascun est le maistre. Le Sage a bien dit que le peuple destitué de
C gouuernement est proche de sa ruine, & que les afaires prosperent quand les bons conseillers abondent. D'autrepart, l'experience monstre que la societé humaine ne peut subsister sans magistrats, conseruateurs des loix & du bon ordre, qui sont les nerfs, liens, & appuis de la vie & cōuersation des vns auec les autres. Or s'il y a chemin glissant au mōde, c'est celui du maniement des afaires d'estat, à cause de la malice des sages fols qui courēt à la foule apres les charges publiques, sans vouloir souffrir que les gens d'honneur y entrent, craignans d'estre puis apres rāgez à quelque raison. Tout ainsi donc que l'ambition est vne peste mortelle en l'entendement de celui qui se veut auancer par moiens obliques: il faut à l'opposite que ceux qui ont vne droite affection de seruir au public gardēt de se descourager, encores que par fois ils soient deuācez par des personnes qui deuroiēt seruir, non pas commander. Pour tenir quelque mesure en cest endroit, sans tomber en vaine gloire, ni decliner à couardise, Plutarque pour contenter vn sien ami, donne vne bōne instruction à tout hōme qui entre en maniement d'afaires d'estat: & en premier lieu requiert de lui vne bōne volōté, deliure de legereté, d'auarice, d'ambition & d'enuie: en apres, qu'il tasche de bien conoistre ceux qu'il
D deura gouuerner pour s'acquiter de son deuoir, s'il monte en ce degré, en se reformant soy-mesme, & faisant prouision de bonne conscience, de science, & d'eloquēce, instrumēs propres pour venir à bout de toutes difficultez. Cela fait il aprend à l'homme d'estat à bien manier sa parole, quel chemin il doit prendre pour entrer en la conduite des afaires, quels amis il doit choisir, commēt il se doit comporter auec eux & enuers ses ennemis. Apres il espluche ceste question, à sauoir si vn tel personnage, que celui qu'il a representé, se doit entremettre de toutes charges: & resould qu'il ne doit manier sinon ce qui est de plus grande importance. Puis il vient à parler de la discretion requise pour rāger les calomniateurs & ennemis, ensemble de quels afaires vn sage politique se doit empescher, & à quoy son esprit doit estre rendu: voulant sur tout qu'il s'entretiene en amitié auec d'autres seigneurs qui peuuent fauoriser le bien public, & que cependant il auise bien de n'asseruir sa patrie, ni la ruiner par moiēs attirez de dehors. Sur quoy il discourt des maladies ausquelles les estats publics sont suiets, & maintient que s'il y a du mal on le doit retenir & guerir au dedans. Consequemmēt

il enseigne au magistrat la maniere de converser avec ses cõpagnons, & apres avoir loué ceux qui marchent en rondeur & simplicité, il entre de bõne grace en vn discours qui naist des precedens, asavoir de la science de bien gouverner, monstrant en quoy elle consiste: puis touche vn mot du devoir des bons suiets en vn estat bien reiglé. Quoy fait, il retourne à son propos, & fait mention des choses esquelles vn magistrat peut s'acõmoder à son peuple, de quelles gens il se doit aider en executiõ d'afaires d'importance, de quels vices il doit se conserver net: comment il doit priser le vray hõneur, consistant en deux points, l'vn qu'on se fie en lui, l'autre, qu'il soit bien aimé du peuple, envers lequel il se doit monstrer liberal. A ce que dessus est adioustee vne digression des largesses des magistrats envers leurs peuples (chose fort pratiquee anciennement & auiourd'hui tournee à contrepoil) proposant tout d'vn train le vray expediẽt pour gaigner le cœur des hõmes, à quoy nul Prince ou gouverneur ne parviẽdra iamais, s'il n'est tel que nostre auteur le descrit, representãt d'autre costé la ridicule & malheureuse condition des ambitieux & autres tels alterez de gloire hõteuse, le nõ desquels ne sert que de iouet aux plus petis d'vne Republique. Pour la fin il traite des seditions & guerres civiles, comment le bon magistrat s'y doit comporter, quel soin il doit avoir d'esteindre bien tost vn tel feu, & d'entretenir les suiets en bonne vnion, & comme il en viendra aisément au dessus: qui est la closture de ce livre, enrichi d'argumens, sentẽces, similitudes, & d'exemples remarquables, par ceux nommément qui commandent aux autres, & ont à comparoir aussi devant le throne de leur Souverain, l'examen & iugement redoutable duquel ils ne sauroyent eviter. E F

I. Satisfaisant à la requeste de Menemachus, qui vouloit s'entremettre d'afaires publiques, il lui donne des preceptes & advertissemens en bon nombre, acompagnez de plusieurs beaux exẽples, pour le façonner à cela.

" Iliad. liv. 9.

S'IL y a propos au monde, auquel on puisse proprement appliquer ces vers du poëte Homere,

"*Il n'y aura entre tous les Grecs ame*
Qui ton parler contredie ni blasme
Certainement, mais cela n'est pas tout,
Car tu n'es pas allé iusques au bout:

veritablemẽt, Seigneur Menemachus, c'est à l'endroit des Philosophes qui exhortent assez, & disent qu'il se faut entremettre des afaires publiques, mais ils n'enseignent pas comment, ni n'en donnent pas les preceptes & avertissemens: & me semble qu'ils font tout ainsi que ceux qui mouchent bien les lampes, mais ils ne versent point d'huile dedans. Voiant doncques que tu as avec bien bonne raison deliberé de te mesler des afaires de ton pays, & que tu desires, ainsi qu'il apartient à la noblesse du lieu dont tu es issu, G

Iliad. liv. 9.

Savoir bien dire & encore mieux faire,

& que tu n'as pas l'aage d'avoir peu contempler à descouvert la vie d'vn hõme sage, comme seroit vn vray philosophe, en matiere de gouvernement, & considerer ses deportemens en afaires d'estat, ni d'avoir esté spectateur de ces beaux exemples mis en œuvre par effect, & non pas en discours seulement: à raison dequoy tu me requiers de te donner des preceptes & advertissemens, pour savoir comment tu t'y dois gouverner: il m'a semblé que ie ne pouvois honnestement esconduire ta requeste, & desire que ce que ie t'en ay recueilli responde dignement & au zele de ton intention, & à la bonté de mon affection. I'ay acompagné les preceptes de plusieurs beaux exemples, ainsi que tu m'avois mandé. H

II. En premier lieu, il requiert que celui qui veut entrer au maniemẽt d'afaires d'estat, y apporte vne bonne volonté visant à vn droit but, sans ambition, ialousie, envie, ni faute d'autre occupatiõ.

EN premier lieu donc ie dis, « Qu'il faut que tout homme qui vient à s'entremettre du gouvernement de la chose « publique, y aporte pour vn asseuré & certain fondement, la bonne intention meuë « de raison & de iugement, non point de passion, ni de cupidité de vaine gloire, ni « de ialousie d'vn autre & d'emulation, ni de faute d'autre occupation. Car ainsi « comme il y en a qui demeurent le plus du temps sur la place, encore qu'ils n'y aient que faire, pource qu'ils n'ont rien de bon en leur maison: aussi y en a il qui se iettent aux afaires publicques, dautant qu'ils n'ont que faire chez eux, prenans les afaires publiques pour autant d'amusement & de passe-temps. Il y en a d'autres qui s'y estans

Plusieurs sortes de

A estans iettez par cas d'auenture, & s'en estans bien tost saoulez, ne s'en peuuent plus au moins pas facilement, retirer, ressemblans proprement à ceux qui montent dessus quelque vaisseau en mer, seulement pour se bransler, & puis sont emportez par le vent en haute mer: alors commenceant la teste à leur tourner, & leur estomach à se renuerser sans dessus dessous, ils regardent vers la terre au dehors, mais toutefois ils sont contraints de demeurer dedans, & s'acommoder à ce qui se presente.

gens qui commettent de grandes fautes sur ce premier poinct.

A qui telles gens ressemblent.

Les beaux amours leur sont passez
D'aller sur les bancs tapissez
De quelque fregate legere,
Par vne bonace bien clere,
Plaisamment sillonner le dos
De la mer aux terribles flots:

ce sont ceux-là qui autant, ou plus que nuls autres, descrient le fait, dautant qu'ils se B repentét & se courroucent de ce qu'ils s'y sont mis, mesmement quand au lieu d'vne gloire qu'ils s'estoient promise, ils se trouuent tombez en infamie, au lieu qu'ils s'atendoient d'estre formidables aux autres, par le moien de leur credit & authorité, ils se trouuent embrouillez eux-mesmes en afaires pleins de troubles & de dangers. Mais celui qui y sera venu, & aura commencé par vray iugement de raison, comme à vne treshonneste vacation de soy-mesme, & tres-conuenable à son estat & à sa qualité: celui-là ne s'estonnera point de tous ces accidens-là, ni ne changera point de resolution: car il ne faut pas venir au gouuernement de la chose publique, en intétion d'y trafiquer, ni d'y faire bien ses besongnes, ainsi comme iadis à Athenes vn Stratocles & vn Democlides se côuioient l'vn l'autre d'aller à leur moisson d'or, appellans ainsi, par maniere de mocquerie, la chaire & tribune aux harégues, de sur laquelle ils preschoient le peuple, ni par saisissement d'vne soudaine passion violente, ainsi côme fit iadis Caius Gracchus, lequel sur l'heure que l'inconueniét de la mort C de son frere estoit encore tout chaud, se retira en vne vie solitaire & priuee, bien loin de tout maniement d'afaires, & depuis s'estant tout soudain allumé de cholere pour des outrageuses & iniurieuses paroles, que quelqu'vn luy dit, il s'en alla par despit ietter au gouuernement des afaires, dont il fut tantost saoul, & son ambition rassasiee: mais alors qu'il eust bien voulu s'en departir & se reposer, il ne peut trouuer moien de quitter son authorité & sa puissance, tant elle estoit grande, & fut tué auant que de le pouuoir faire: mais ceux qui se composent comme pour aller iouër quelque ieu sur vn eschaffaut, ou à vne contention de ialousie contre quelques autres, ou à vne conuoitise de vaine gloire, il est force que ceux-la se repentent de s'y estre mis, quand ils voient qu'il faut qu'ils seruét à ceux à qui ils se pésoient estre dignes de commander, ou qu'ils desplaisent à ceux à qui ils deuroient complaire. Ne plus ne moins que ceux qui tombét par incôuenient dedans vn puits, auant que l'auoir preueu, il est force qu'ils se treuuent bien estonnez & faschez quand ils se voiét D au fond: mais ceux qui de propos deliberé, & apres y auoir bien pensé, y deuallent, ceux-la s'y portent moderement en repos d'esprit, sans se fascher ni courroucer de rien, comme ceux qui des leur entree se sont proposez le deuoir seulement, & non autre chose, pour leur but: ainsi apres que lon a bien fondé son intention en soy-mesme, & que lon l'a tellement asseuree & affermie qu'il est mal-aisé de la faire plus varier ni bransler, alors il se faut mettre à diligemment considerer & conoistre le naturel des citoiens, à qui lon a afaire: au moins ce qui estant composé & meslé de tous en aparoist le plus, & a plus de force entre eux. Car de vouloir entreprendre de cháger du premier coup ou de reformer à sa mode la nature de tout vn peuple, il n'est ni facile ni seur: par ce qu'il y faut vn long temps & vne grande authorité & puissance: mais il faut faire ainsi que fait le vin en nostre corps, lequel au commencement est vaincu & maistrisé par le naturel de celuy qui le boit, mais puis

D'où vient que les charges pesantes sont mal voulues & hayes de plusieurs qui les ont embrassees.

Image du sage politique.

Contre ceux qui par auarice, ambition, cholere ou enuie se fourrent en estats publics.

Exemple en Stratocles, Democlides, & Caius Gracchus.

Quelle est la fin de telles gens.

III. Il monstre par similitudes propres, comme doiuét estre disposez ceux qui entrent au maniement de grandes afaires: c'est de considerer & conoistre bien le naturel de ceux qu'ils auront à gouuerner, pour s'y conformer & les gaigner peu à peu.

1. Vouloir faire autrement, est chose difficile & dangereuse.

Similitude.

a. Conoistre le naturel d'vn peuple, non pour le rompre, mais pour le plier est chose necessaire en vn sage politique.

Exemple du peuple d'Athenes.

apres l'eschauffant petit à petit, & se meslant dedans ses veines, il vient à le transmuer E & transformer en soy-mesme. Aussi faut il que le sage gouuerneur, iusques à ce qu'il ait acquis par fiance que lon aura en lui, & par bonne reputation, tant d'authorité enuers le peuple, qu'il le puisse mener à son plaisir, s'acommode à ses mœurs, tels qu'il les rencontrera, & en face coniecture & iugement, en considerant à quoy il prend plaisir, & dequoy il se delecte: comme pour exemple, le peuple d'Athenes est aisé à mettre en cholere, & prompt aussi à tourner à misericorde, voulant plustost souspeçonner & deuiner promptement, que d'auoir patience d'estre informé & enseigné à loisir longuement: & comme il est plus enclin à vouloir secourir les hômes bas & de petite condition, aussi aime-il plus & trouue meilleurs les propos ioyeux, & dits par maniere de ieu & de risee, prend fort grand plaisir à ouyr ceux qui le louënt, & ne s'offense pas beaucoup de ceux qui se mocquent de lui: il est formidable iusques à ses magistrats mesmes, & toutefois humain iusques à pardonner, voire aux ennemis. Le naturel du peuple de Carthage tout au contraire, aspre, seuere, F & vindicatif, souple à ses superieurs, rude & imperieux à ses suiets, tres-couard en sa peur, trescruel en son courroux, ferme en ce qu'il a vne fois arresté, dur à esmouuoir à ieu, & à adoucir d'aucune gayeté. Vous n'eussiez eu garde de voir qu'à la priere d'vn Cleon, qui leur eust dit publiquement, qu'il auoit sacrifié aux Dieux, & qu'il deuoit festoyer quelques vns de ses amis estrangers qui l'estoient venus voir, ils se fussent leuez du conseil, & eussent remis l'assemblee à vn autre iour, en riant & batant des mains en signe de resiouissance, ni qu'estant eschappee vne caille à Alcibiades de dessous sa robbe, ainsi qu'il harenguoit, ils se fussent mis à courir apres pour la reprendre, qu'ils la lui eussent rebaillee, plus tost l'eussent ils tué lui-mesme sur la place, comme les mesprisant en cela, & se mocquant d'eux, attendu qu'ils chasserent en exil le capitaine Hanno, pource qu'il faisoit porter à vn lion, comme à vn sommier, partie de ses hardes à la guerre, disans que cela sentoit son homme qui brassoit quelque tyrannie. Et ne m'est pas auis que celui de Thebes se fust iamais G contenu d'ouurir des lettres de son ennemy, si elles fussent tombees en ses mains, comme firent les Atheniens, lesquels ayans surpris des courriers du Roy Philippe, ne voulurent oncques souffrir qu'on ouurist vne missiue qui estoit subscripte, à la Royne Olympiade sa femme, ne descouurir le secret des amours d'vn mari absent escriuant à sa femme: ni celui d'Athenes aussi, à l'opposite, n'eust pas à mon iugement supporté patiemment la hautesse de cœur, & le mespris d'Epaminondas, qui ne voulut oncques respondre à l'imputation qui fut proposee deuant le peuple de Thebes à l'encontre de luy, ains se leua du Theatre auquel estoit assemblé le peuple, & passant à trauers s'en alla au parc des exercices: & s'en eust aussi beaucoup fallu, que les Lacedæmoniens eussent enduré l'insolence & la mocquerie d'vn Stratocles, lequel aiant persuadé aux Atheniens qu'ils sacrifiassent aux Dieux, pour leur rendre graces de la victoire, comme s'ils eussent vaincu: & puis apres estant la nouuella certaine venue de la desfaite qu'ils auoient receuë, comme ils s'en courrouças- H sent à luy, il leur demanda, Hé bien, quel tort vous ay-ie fait, si ie vous ay tenu bien aises en feste l'espace de trois iours durant? Or les flatteurs es cours des Princes font comme les oiseleurs qui prenent les oyseaux à la pipee, en contrefaisant leurs voix, aussi pour s'insinuer en la bonne grace des Roys, ils se rendent semblables à eux, les attrapans par ceste tromperie: mais à vn bon gouuerneur d'estat populaire, il n'est pas conuenable d'imiter ni contrefaire les mœurs ni le naturel de son peuple, mais de les conoistre, & vser enuers vn chascun des particuliers, des moyens par lesquels il sait qu'il se peut prendre & gaigner: car la faute d'auoir bien conu & seu manier les hommes selon leurs humeurs, apporte & cause des rebuts & des reculemens, aussi bien es gouuerneurs populaires, comme il fait aux mignons des Roys. Mais apres que lon a acquis authorité & foy grande enuers le peuple, c'est alors que lon

Autre exemple du peuple de Carthage.

Troisiesme exemple du peuple de Thebes & de Lacedæmone.

IIII. Vn bon gouuerneur ne doit pas s'acommoder aux vices d'vn peuple, mais le manier sagement, & le retirer du mal peu à peu: & quel est le moiē de paruenir à vn tel biē.

A lon doit tascher à reformer son naturel s'il est vicieux, & le retirer petit à petit, & ramener tout doucement à ce qui est meilleur : car c'est chose bien laborieuse & bien difficile de changer toute vne commune, mais pour y paruenir il faut que tu commences à toy-mesme le premier, en reformant ce qu'il y a de dereglé en ta vie, & en tes mœurs, sachant que tu as à viure desormais, comme en vn Theatre ouuert où tu es veu de tous costez. Et si d'auenture il est mal-aisé de retirer ton ame de toutes sortes de vices entierement, au moins en osteras & retrencheras tu ceux qui sont les plus apparens & qui plus se presentent au dehors : car tu oys comme Themistocles, quand il se voulut adonner au maniement des afaires, se retira des compagnies où lon ne faisoit que boire, danser, iouër & faire grand' chere, & comme en veillant ieunant, & estudiant, il disoit à ses familiers, que la victoire & le trophee de Miltiades ne le laissoyent pas reposer. Pericles au cas pareil changea ses façons de faire, en sa maniere de viure, & en sa personne, quant à marcher grauement, & parler posément, à monstrer tousiours vn visage pensif, à contenir ses mains au dedans de sa robe, sans iamais les monstrer dehors, à n'aller iamais par la ville ailleurs qu'au cõseil, & à la tribune aux harengues : car ce n'est pas chose aisee à manier qu'vne tourbe de populaire, ne qui se laisse prẽdre à toute personne d'vne prise salutaire : & gaigne lon beaucoup si lon peut tant faire, que comme vne beste ombrageuse & souspeçõneuse, il ne s'effarouche & ne s'effroye point de chose qu'il oye, ne qu'il voye, tant qu'on le puisse manier & gouuerner. Pourtant ne faut-il pas mettre cela en nonchaloir, ni auoir peu de soin de ses mœurs & de sa vie, en s'estudiant de faire autant qu'il est possible, qu'elles soient sans blasme & sans reproche : pource que ceux qui prenent en main le gouuernemẽt des afaires publiques, ne sont pas suiets à rendre compte & raison de ce qu'ils disent, & de ce qu'ils font en public seulement, ains recerche lon curieusement iusques à leurs licts, leurs mariages, & à tout ce qu'ils font en leur priué, soit en ieu, soit à bon escient. Car que dirons nous d'Alcibiades, C lequel estant homme d'execution, autant ou plus que nul autre capitaine de son temps, & s'estant tousiours maintenu inuincible, quant à luy, en ce qu'il mania du public, finit neantmoins ses iours mal-heureusement, pour la dissolution & le desbordemẽt de sa vie domestique : de maniere qu'il frustra son païs du fruict de ses autres bonnes qualitez, & par son intemperance, & sa somptueuse superfluité de despense. Ceux d'Athenes reprenoient en Cimon, qu'il aimoit le vin : & les Romains ne trouuans autre chose à redire en Scipion, le blasmoient de trop dormir : & les mal-vueillans de Pompeius, aians remarqué qu'il grattoit quelquefois sa teste d'vn doigt, lui reprochoient, & tournoiẽt à iniure cela. Car tout ainsi comme vne lentille, vn seing, & vne verrue en la face de l'homme font plus d'ennui, que ne feroiẽt vne balafre, ou vne cicatrice, ou vne mutilation en tout le reste du corps : aussi les fautes petites & legeres de soy, aparoissent grandes es vies des Princes, & de ceux qui ont le gouuernement de la chose publique entre leurs mains, pour l'opinion imprimee en D l'entendement des hommes, touchant l'estat de ceux qui gouuernent, & qui sont en magistrat, estimans que c'est chose grande, & qui doit estre pure & nette de toutes fautes, & de toutes imperfections. Pourtant à bon droit fut grandement loué Iulius Drusus Senateur Romain, de ce qu'il respõdit à quelques ouuriers, qui lui promettoiẽt de faire en sorte, s'il vouloit, que ses voisins qui descouuroient & voyoient en plusieurs endroits de sa maison, n'auroient plus nullement de veuë sur lui, & ne lui cousteroit que trois mille escus seulement : mais ie vous en donneray six mille, dit-il, & faites en sorte que lon voye dedás ma maison de tous costez, à fin que tous ceux de la ville voient & sachent comment ie vis : car c'estoit vn personnage graue, honneste & sage. Mais à l'auenture n'estoit-il ia besoin que lon luy rendist sa maison veuë de tous costez, pource que le peuple penetre iusques à voir au fond des mœurs, des cõseils, des actions & vies que lon pense estre plus cachees & couuertes

1. Faut qu'il se reforme le premier, cõsiderant qu'il est veu de tous, & de toutes parts.

2. Qu'il se conforme aux beaux exẽples des sages politiques

Themistocles.

Pericles.

3. Qu'il ait tousiours l'œil sur les difficultez & dangers de la charge.

4. Qu'il se gouuerne prudemment, & en public & en particulier.

Confirmatiõ de ce 4. point prinse de l'exemple d'Alcibiades, qui pour auoir esté dissolu perit malheureusement.

Autre confirmatiõ, mõstrant en ces curieuses censures du peuple, combiẽ les grands doiuent soigneusement penser à eux.

Belle similitude à ce propos, seruant de troisiesme confirmation au quatriesme enseignement.

Par l'apophthegme notable de Iulius Drusus il conferme derechef ce necessaire enseignement & auertissement.

Cinquiesme cõfirmation, prinse du naturel curieux & soupçonneux des peuples.

de ceux qui gouuernent, non moins par ce à quoy ils s'adonnent en priué, qu'à ce E
qu'ils leur voiét faire & dire en public, en aimant les vns, & les estimant pour cela, & en haïssant & mesprisant les autres. Et quoy, me dira quelqu'vn, les citez ne se seruét elles pas quelquefois de gouuerneurs, qu'elles sauét estre dissolus & desordonnez en leur maniere de viure? Ie croy bié: mais c'est côme nous voions que les femmes qui enchargent, & sont enceintes, appetét bien souuent à manger des pierres, & ceux à qui le cœur fait mal sur la mer demádent des saleures, & autres telles mauuaises viandes, mais vn peu apres que le mal leur est passé, ils les reiettent & les ont en horreur: aussi les peuples quelquefois par vne insolence & vn plaisir desordonné, ou à faute de meilleurs gouuerneurs, se seruent des premiers venus, côbien qu'ils les mesprisent & abominent: & puis apres ils sont bien aises quád ils oyent tenir d'eux de tels propos, que le poëte comique Platon en vne siene comædie fait dire au peuple mesme,

Par vne belle similitude il respond à vne obiection faite sur ce qu'il a requis qu'vn gouuerneur de peuple se reforme le premier.

Application de ceste similitude & response, conferme par le parler du cômun en la bouche des poëtes Comiques.

Prens moy la main, prens la moy vistement,
Car i'estray capitaine autrement F
Aegyrius.

& puis en vn autre passage il demande le bassin, & vne plume pour mettre en sa gorge & se prouoquer à vomir,

Deuant moy i'ay la tribune eminente
Des harengueurs, Mantile se presente. Et puis apres,
Il entretient vne puante teste,
Voire, ie dis, infame & deshonneste.

Par diuers exéples.

Et le peuple Romain, comme Carbon lui promist quelque chose, en l'asseurant par vn grand serment, auec vne execration & malediction s'il n'estoit ainsi, tout d'vne voix iura hautement à l'encontre, qu'il n'en croyoit rien. Et en Lacedæmone, comme vn meschant homme dissolu, nommé Demosthenes, eust proposé vn auis & cô-seil, qui estoit fort à propos, & vtile pour la matiere dont il estoit question, le peuple le reietta: & les Ephores aians choisi vn des plus honorables Senateurs du con- G
seil, lui commanderent de proposer le mesme auis, ne plus ne moins que s'ils l'eussent osté d'vn vaisseau sale & ord, & remué en vn autre pur & net, pour le rendre agreable à leur commune: tant a d'efficace pour gouuerner vn estat, la foy & l'asseurance de la preud'hommie d'vn personnage, & consequemment aussi tant a de force le contraire. Ce n'est pas pourtant à dire, qu'il faille negliger la grace & science de bien dire, en faisant son total fondement de la vertu, mais estimer que l'eloquence n'est pas celle qui persuade seule, ains qu'elle y aide & coopere, en rhabillant le dire du poëte Menander,

5. En cinquiesme lieu, le sage politique doit estre sauát & eloquét, afin de pouuoir persuader & amener le peuple à raison.

Les bonnes mœurs de celui qui harengue
Croire le font, non pas sa belle langue.

Car ce sont les bonnes mœurs & la parole ensemble: si d'auenture nous ne voulions dire, que c'est le timonnier qui gouuerne la nauire, & non pas le timon, & que c'est le cheuaucheur qui tourne le cheual, & non pas la bride: aussi que la science de gou- H
uerner vne chose publique vse des mœurs, & non pas d'eloquence, comme d'vn timon, ou d'vne bride, pour manier & regir toute vne ville, qui est, ainsi que dit Platon, l'animal le plus aisé à tourner qui soit point, pourueu qu'il soit conduit & mené en maniere de dire par la pouppe: car veu que les gráds Rois, enfans de Iupiter, ainsi comme Homere les appelle, enfloient encore leur magnificence, auec de grandes robbes de pourpre, auec des sceptres en leurs mains, auec des gardes & satellites, dôt ils estoient enuironnez, auec des oracles des Dieux en leur faueur, assuiettissans à eux par ceste venerable aparence exterieure, la commune, en leur imprimant opinion qu'ils estoient quelque chose plus que hommes: & neantmoins vouloient encore aprendre à disertement parler, & ne mettoient point à nonchaloir d'acquerir la grace de bien dire,

Exemple es gráds Roys.

Et

A *Et haranguer, pour estre plus parfaits*
A soustenir de la guerre le faix:
& ne se recommandoient pas seulement à Iupiter conseiller, ni à Mars sanglant, où à Minerue guerriere, ains reclamoient aussi la Muse Calliopé,
Qui suit les Roys, & les rend venerables,
adoucissant par grace persuasiue, & apaisant la violence & la fierté des peuples: veu, dis-ie, que les grands Princes se seruent de tant d'aides & de subsides, seroit-il bien possible qu'vn homme priué, auec vne simple capette & vne apparence populaire, entreprenant de manier toute vne cité à sa guise, en peust venir à bout, & donter tout vn peuple, s'il n'auoit l'eloquence qui lui aidast à ce faire pour les persuader & amener à sa deuotion? quant à moy, ie croy que non. " Or les patrons des galeres & des nauires, ont d'autres officiers dessous eux, comme les Comites, qui font par toute la nauire entendre leurs commandemens: mais le bõ gouuerneur d'estat doit B auoir dedans soy-mesme l'entendement qui manie le timon, & puis la parole qui fait entendre sa volonté, afin qu'il n'ait point afaire à tout propos de la voix d'vn autre, & afin qu'il ne soit contraint de dire comme faisoit Iphicrates quand il se trouuoit rabroué par l'eloquence d'Aristiphon, " Le ioueur de mes aduersaires est bien " meilleur que le mien, mais mon ieu vaut beaucoup mieux que le leur: & qu'il ne lui faille souuent auoir en la bouche ces vers d'Euripide,

Argument ou preuue par comparaison; Si les puissans Rois se seruent neantmoins de l'eloquence, & sentent qu'ils en ont besoin: beaucoup plus le doiuent faire ceux qui n'ont pas grand pouuoir d'eux mesmes pour manier vne Republique.

" Autre argument, preuue par similitude, monstrant comme bien l'eloquence sert à vn bon gouuerneur d'estat.

Que pleust à Dieu que l'humaine semence
Fust sans parole & sans point d'eloquence. Et ces autres,
O Dieux, que n'ont les afaires du monde
Voix pour parler, afin que la faconde
Des harengueurs ne seruist plus de rien.

Vains souhaits en la bouche d'vn qui manie afaires d'estat: ce qui sert de troisiesme preuue au cinquiesme enseignement.

Car ces propos là se pourroient à l'auenture conceder à vn Alcamenes, ou vn Nesiotes, ou vn Ictinus, & à telle maniere de gens viuans de leurs bras, & gaignans leur C vie à la sueur de leur corps, qui n'ont point d'esperance de iamais attaindre à ceste perfection de bien dire: comme lon escrit de deux architectes & maçons, que lon vouloit esprouuer à Athenes, pour sauoir lequel des deux seroit mieux à propos pour entreprendre vne grande fabrique & edifice publique: l'vn, qui estoit affetté & sauoit bien dire sa raison, recita vne harengue qu'il auoit premeditee touchant celle fabrique, si bien qu'il emeut toute l'assistãce du peuple: & l'autre qui entendoit bien mieux l'architecture: & ne sauoit pas si bien harenguer, se presentant au peuple " ne fit que dire, Seigneurs Atheniens, ce que cestui-ci a dit, ie le feray. Et quant à ceux là, ils ne reconoissent que Minerue artisane & ouuriere, comme dit Sophocles,

Quatriesme preuue par opposition. Les manouuriers & artisans n'ont besoin d'eloquence: mais il en est autrement d'vn magistrat, qui n'a qu'vn seul instrument dõt il se puisse seruir, qui est la parole, auec quoy il fait merueilles.

Qui dessus l'enclume massiue
Forment à grands coups de marteaux
D *Vne masse sans ame viue*
Obeissante à leurs trauaux.

Mais celui qui est ministre & presbtre de la Minerue Poliade, c'est à dire, gardienne des villes, & de Iustice conseillere,
Qui aux conseils des hommes presidente,
Ou à les rompre & assembler regente.
celui-là, dis-ie, n'aiant qu'vn seul instrument dõt il se puisse seruir, qui est la parole, forme les vns à son moule & les acõmode, les autres qu'il treuue repugnans au dessein de son ouurage, comme seroient des nœuds en du bois, ou des fueilles & pailles en du fer, en les polissant & aplanissant, il embellit toute vne cité. Par ce moien le gouuernement de Pericles, qui de nom & d'apparence estoit populaire, à la verité & en effect estoit principauté regie par vn seul homme premier de sa ville, par le moien & la force de son eloquence: car au mesme temps Cimon estoit biẽ homme de bien, si estoit Ephialtes, & Thucydides aussi, qui estant vn iour enquis par le Roy

Exemple de la force de l'eloquence, en Pericles: seruant de cinquiesme preuue.

de Lacedæmone Archidamus, lequel estoit le plus adroit à la lucte de lui ou de Pericles: Cela, respondit-il, seroit bien mal-aisé à dire: car quand ie l'ay porté par terre en luctant, lui en disant persuade aux assistans qui l'ont veu, qu'il n'est pas tombé & le gaigne: ce qui n'apportoit pas seulement gloire & honneur à lui, mais aussi salut à toute sa ville, laquelle se laissant persuader à lui, maintint & garda tresbien la richesse & l'estat qu'elle auoit, & s'abstint de vouloir conquerir l'autruy: là où le paure Nicias, qui auoit bien la mesme intention, & non pas la mesme grace de persuader auec sa parole, qui estoit comme vn corps trop doux, tascha bien de refrener & arrester la cupidité du peuple, mais il n'en peut venir à bout, ains fut emporté malgré luy, & entrainé à col tors par la violence du peuple iusques en la Sicile. On dit communément par vn ancien prouerbe, Qu'il ne faut pas tenir le loup par les aureilles: mais c'est vn peuple & toute vne cité qu'il faut principalement prendre par les aureilles, non pas aller cercher d'autres prises lourdes & grossieres, pour attirer & gaigner vne commune, ainsi que font ceux qui ne sont pas suffisamment exercitez en cest art d'eloquence: les vns tirans le populaire par la panse, en lui faisant des bancquets: les autres par la bourse en lui donnant de l'argent, ou lui faisant voir des ieux, des danses, ou des combats d'escrimeurs à outrance, qui n'est pas tant mener que trainer par flatterie vn peuple: car le mener propremēt est le persuader par force d'eloquence, là où ces autres allechemens de populace ressemblent proprement aux apasts que lon fait pour prendre les bestes brutes. PVIS qu'il est donc ainsi, que le principal instrument d'vn sage gouuerneur est la parole, il faut tout premierement qu'elle ne soit point affettee, ni pompeuse & fardee, comme seroit celle d'vn ieune charlatan & triacleur, qui voudroit monstrer son eloquence en pleine assemblee de foire, composant son oraison des plus beaux, plus doux, & plus elegans termes qu'il pourroit choisir: ni aussi tāt elabouree & trauaillee, comme disoit Pytheas, qu'estoit celle de Demosthenes, lui reprochant qu'elle sentoit l'huile de la lampe: ni pleine de trop de curiosité sophistique, de raisons trop aiguës & subtiles, ou de clauses exactement mesurees à la regle & au compas, ne plus ne moins que les musiciens veulent qu'au touchement des chordes il se sente vne affection douce, nō pas vn rudebatement: aussi au langage du sage gouuerneur, soit qu'il conseille, ou qu'il ordonne quelque chose, qu'il aparoisse non vne ruse, ni vn artifice d'orateur, non vne affectatiō de louange d'auoir parlé doctement, subtilemēt, & ingenieusement, mais soit son parler plein d'vne affection naifue, d'vne vraye magnanimité, d'vne franchise de remonstrance paternelle, qu'il sente son pere du public, plein de bon sens, de preuoyance soigneuse, aiant la grace attraiante conioint e auec l'honneste dignité, en termes graues, raisons pertinentes & vray-semblables. Il est bien vray que le langage d'vn homme de gouuernement reçoit plus que ne fait celui d'vn aduocat plaidant en iugement, des sentences, des histoires, des fables, des translations, lesquelles esmeuuent fort vne commune, quand celui qui les allegue en sait vser moderément, & en temps & lieu, comme fit celui qui dit: Ne vueillez, Seigneurs, rendre la Grece borgne: parlant de la ville d'Athenes, que lon vouloit destruire: & comme parla Demades, quand il dit, qu'il n'auoit à gouuerner que le naufrage de la chose publique. Et Archilochus qui disoit, Que la pierre de Tantalus ne soit pas tousiours suspendue sur ceste Isle: & Pericles qui vouloit qu'on ostast vne petite Isle, qu'il disoit estre vne maille en l'œil du port de Piree: & Phocion parlant de la victoire qu'auoit gaignee le capitaine Leosthenes, Que la carriere de ceste guerre estoit belle, mais qu'il en craignoit le retour & le redoublement, c'est à dire la longueur. En somme, le parler tenant vn peu du graue, & du haut & du grād, est mieux seant à vn gouuerneur de ville: dequoy lon peut prēdre pour exēple & patron les oraisons que Demosthenes a escrites cōtre le Roy Philippe, & entre les harengues & cōcions de Thucydides celle de l'Ephore Sthenelaïdas, & celle du roy Archidamus en la

Sixiesme preuue par exemple contraire de Nicias.

Septiesme preuue, prinse de la raison toute euidente, que il n'y a moien si propre pour gaigner vn peuple, que l'eloquence.

V. *Ayant prouué que la bonne vie & l'eloquence d'vn qui veut biē manier afaires d'estat, sont les fondemens de son authorité, & considerans de quel poids est la parole d'vn tel personnage, il monstre comme vn tel s'y doit comporter.*

Difference entre les harangues d'vn hōme de gouuernement, & d'vn orateur.

1. Le parler d'vn gouuerneur doit tenir vn peu du graue, du haut & du grand: telmoins les plus excellens magistrats.

A en la ville de Platææs,& celle de Pericles apres la grande peſtilence d'Athenes. Mais quand aux longs preſchemens & grandes trainees de harengues que Theopompus, Ephorus,& Anaximenes font dire aux capitaines, quand ils ont ia fait prendre les armes à leurs gens,& les ont rengez en bataille,on en peut dire ce que dit vn poete,

Si follement on ne va langager
Quand on eſt preſt de l'ennemi charger.

Il eſt bien vray que l'homme de gouuernement trouſſera bien aucunefois quelque mot de rencontre,& quelque traict de riſee,meſmemẽt ſi c'eſt pour chaſtier & prouoquer quelqu'vn modeſtement,& auec vtilité, non pas le taxer ne picquer outrageuſement en ſon honneur auec gaudiſſerie: mais cela eſt principalement trouué bon & loué, quand il ſe fait en repliquant & rendant le change à quelqu'vn, car de commencer & le faire de propos deliberé & premedité, c'eſt à faire à vn plaiſant, qui cerche à faire rire la compagnie, outre ce que lon encourt opiniõ de malignité,comme il y en auoit es brocards de Cicerõ & de Catõ le vieil,& d'vn Euxitheus, B qui eſtoit familier d'Ariſtote, car ceux-là ordinairement cõmencent les premiers à ſe mocquer:mais quand on ne fait que repliquer, la ſoudaineté de l'occaſion donne à celui qui fait la rencontre,pardon & bonne grace tout enſemble,cõme fit Demoſthenes à vn qui eſtoit ſouſpeçõné d'eſtre larron,qui ſe mocquoit de ce que Demoſthenes veilloit toute la nuict pour eſtudier & eſcrire:Ie ſay bien,dit-il,que ie te faſche fort de ce que ie tiens la lampe allumee toute la nuict: & auſſi quãd il reſpondit à Demades qui crioit à pleine teſte,Demoſthenes me veut corriger, c'eſt bien ce que lon dit en cõmun prouerbe,la truye veut enſeigner Minerue: Ceſte Minerue-là,lui repliqua-il, fut l'autre iour ſurpriſe en adultere. Auſſi n'eut pas mauuaiſe grace ce que reſpõdit Xenætus à ſes citoiens qui ſe mocquoiẽt de lui,de ce qu'eſtãt leur capitaine il s'en eſtoit enfui:Auec vous,mes beaux amis,reſpondit-il. Mais il ſe faut bien dõner garde de paſſer vne certaine mediocrité en matiere de ces rencõtres & mots C de riſee,& d'offenſer importunément les eſcoutans, ou de ſe raualler & ſe monſtrer laſche ſoy-meſme,en le diſant, comme fit vn Democrates, lequel vn iour montant en la tribune aux harẽgues,dit au peuple aſſemblé, qu'il reſſembloit à leur ville, par ce qu'il auoit peu de force,& beaucoup de vent: & vne autrefois du temps de la deſfaite & bataille perdue à Chæronee, ſe preſentant deuant l'aſſemblee du peuple: Ie ſuis biẽ deſplaiſant,dit-il,que la choſe publique ſoit ſi calamiteuſe,que vous preniez la patiẽce d'ouir & receuoir mõ conſeil:car l'vn eſt acte d'hõme bas & vil, & l'autre de fol & inſensé:& à l'homme d'eſtat,ni l'vn ni l'autre n'eſt bien conuenable. On a auſſi en admiration la brefueté du langage de Phocion: tellement que Polyeuctus faiſant iugement de lui diſoit,que Demoſthenes eſtoit bien vn treſ-grand orateur, mais que Phocion ſauoit mieux dire, pource que ſon langage en peu de paroles cõtenoit beaucoup de ſubſtance: & Demoſthenes qui ne faiſoit compte de tous les autres orateurs de ſon temps, quand Phocion ſe leuoit pour parler apres lui: Voila, D diſoit-il,le coupperet de mes paroles qui ſe leue.Mets donc peine le plus qu'il te ſera poſſible,quãd tu auras à parler deuant le peuple,de bien propenſer ce que tu auras à dire,pendant que tu le pourras faire ſeurement, & non pas vſer de paroles vaines & vuides de ſens, ſachant que Pericles meſme, ce grand gouuerneur prioit aux Dieux auant que de monter en chaire,qu'il ne lui eſchappaſt de la bouche aucune parole, qui ne ſeruiſt à la matiere dont il deuoit traiter:toutefois encore ſe faut-il exerciter à ſauoir reſpondre & repliquer promptement, car les occaſions paſſent en vn moment, & aportẽt beaucoup de cas ſoudains en matiere de gouuernement:au moien dequoy Demoſthenes,pour n'y eſtre pas bien fait,eſtoit reputé inferieur à pluſieurs autres de ſon tẽps,pource que quãd l'occaſion ſe preſentoit,bien ſouuent il ſe tiroit en arriere,& ſe cachoit,s'il n'auoit biẽ premedité ce qu'il auoit à dire. Et Theophraſtus eſcrit qu'Alcibiades voulant non ſeulement dire ce qu'il faloit, mais auſſi ainſi

Fautes remarquables en certains hiſtoriens.

2. Il doit auoir quelque poincte, ſur tout en replique.

De quelles extremitez il ſe faut donner garde en cela.

Exẽples notables.

Demoſthenes.

Xenætus.

Exemple contraire en Democrates, aprenant quelle meſure lon doit tenir en cela.

Phocion eſt mis pour troiſieme exemple, & preferé par Demoſthenes meſmes à tous autres orateurs.

3. Doit (à l'exemple de Phocion & autres) vſer d'vn langage brief, ſentencieux, bien premedité, & eſtre façonné à reſpondre & repliquer promptement.

L'imperfection de Demoſthene & de Alcibiades monſtre combien ce troiſieſme enſeignement eſt neceſſaire.

qu'il le faloit, restiuoit bien souuent en parlāt, & quelquefois demeuroit tout court, E
pendant qu'il cerchoit en lui-mesme, & composoit les termes propres esquels il de-
uoit dire: mais celui qui prend occasion de se leuer pour parler des occurrēces mes-
mes, & des tēps qui se presentent soudainement, il estonne merueilleusemēt & mene
comme il veut vne cōmune: cōme Leon Byzantin vint vn iour à Athenes, enuoyé
par ceux de Constantinople, pour faire des remonstrāces de pacification aux Athe-
niens, lesquels estoient tombez en grandes dissentions les vns contre les autres: or e-
stoit-il fort petit, de maniere que quand le peuple le vid sur la chaire aux harengues,
chascun s'en prit à rire: dequoy lui s'apperceuant, Et que feriez vous donc, dit-il, si
vous voyez ma femme, qui à peine me vient iusques au genouil? alors la risee fut
encore bien plus grande de toute l'assemblee: & neantmoins tous petis que nous
sommes, dit-il, quand nous entrons en querelle l'vn cōtre l'autre, la ville de Byzance
n'est pas assez grande pour nous contenir tous deux. Et Pytheas l'orateur, lors qu'il
contredisoit aux honneurs que lon decernoit à Alexandre, comme quelqu'vn luy F
dist, Comment, ozes tu bien parler de si grandes choses, toy qui es si ieune: Et quoy,
dit-il, Alexandre que vous faites vn Dieu par vos decrets, est encore plus ieune que
moy. Mais encore outre ceste parole bien exercitee, il faut apporter vne forte voix,
vn bon & puissant estomach, & vne longue haleine à ce combat de gouuernement,
qui n'est pas leger, ains où il faut que tout aille, de peur que si d'auenture sa voix se
perd, ou se lasse, il ne viene souuent à estre gaigné & supplanté par quelque

Larron criard, ayant la voix d'acier.

Et Caton le second, quād il sentoit que le Senat ou le peuple estoit preuenu par bri-
gues & menees, tellement qu'il n'esperoit pas pouuoir persuader ce qu'il pretēdoit,
il se leuoit & parloit tout vn iour, à fin d'empescher, que pour le moins il ne se fist
rien de tout ce iour là, & faisoit ainsi couler le temps. Mais à tant, quāt à la parole du
gouuerneur, de quelle efficace elle est, & commēt il la faut preparer, nous en auons
desormais traité suffisamment, pour ceux qui y sauront bien d'eux-mesmes adiou- G
ster ce qui necessairement y est ensuiuant. Au surplus il y a deux auenues & deux
chemins pour entrer en credit de gouuernemēt, l'vn court & honorable pour bien
tost acquerir gloire, mais il n'est pas sans danger: l'autre plus long & plus obscur,
mais où il y a aussi plus de seureté, car les vns partans & faisans voile d'vne rocheas-
sise en pleine mer, en maniere de dire, commencent à quelque entreprise grande &
illustre, là où il est besoin de hardiesse, & se iettent de primsaut au beau milieu des a-
faires de gouuernement, estimans que le poëte Pindare dit verité en ces vers,

A tout œuure & acte naissant,
Ceux qui le vont encommenceant
Doiuent donner vn front illustre,
Qui de loin face voir son lustre.

Car certainement vn peuple communement estant ia las & saoul des gouuerneurs
qu'il a de long temps acoustumez, reçoit plus volontiers ceux qui commencent: ne
plus ne moins que les spectateurs regardēt plus affectueusemēt vn nouueau cham- H
pion qui vient tout frais sur les rangs, & les faueurs, credits, & puissances, qui ont
tout soudain vn illustre acroissement, estonnent & esblouissent l'enuie. Ne plus ne
moins que le feu, disoit Ariston, ne fait point de fumee, quand il s'enflamme soudai-
nement, aussi la gloire n'engēdre point d'enuie quand elle s'acquiert promptemēt:
mais ceux qui croissent à loisir & petit à petit, sont ceux à qui lon s'attache, l'vn d'vn
costé l'autre de l'autre: & pour ceste cause plusieurs auant que florir en matiere de
credit au gouuernement, sont demourez tous amortis & fenez à l'entour de la tri-
bune aux harengues: mais là où il y a, comme dit l'Epigramme du coureur Ladas,

Quand on oyoit le son de la barriere,
Il estoit ia au bout de la carriere.

Le plaisant & brief discours de Leon Byzantin conferme le mesme.

Item, le braue trait de Pytheas.

4. Doit auoir vne forte voix, vn bō & puissant estomach, & vne longue haleine, pour pouuoir faire teste aux criards.

Exemple en Caton le ieune.

v I. Il monstre maintenant les deux moiens de entrer en la conduite des afaires, & discours fort à propos sur le premier moyen, & par diuers exemples declaire ce qu'il faut faire & fuir en cest endroit.

5. Il veut que lon se porte si vertueusemēt des l'entree, que les malvueillās soyent contraints quitter la place.

A *Aiant le chef de laurier couronné.*
quelqu'vn qui fait vne ambassade illustre, ou gaigne vn triomphe, ou conduit vne armee glorieusement, ni les enuieux, ni les malvueillans encontre ceux-la n'ont pas pareille puissance. Ainsi vint Aratus en grand credit des son commencement, pour auoir defait & ruiné le tyran Nicocles: ainsi fit Alcibiades quand il pratiqua l'alliance des Mantiniens auec les Atheniens contre les Lacedæmoniens. Et Pompeius voulut entrer en triomphe dedans la ville de Rome, auant que d'estre receu au Senat: & comme Sylla l'en voulust empescher, il ne faignit pas de lui dire, Il y a plus d'hômes qui adorent le Soleil leuant, que le Soleil couchant, ce que Sylla aiant oui, ceda, sans rien repliquer alencontre. Et ce que le peuple Romain eleut Cornelius Scipion tout soudain Consul contre la disposition des loix, lors qu'il ne demandoit que l'office d'Ædile, ne fut pas pour vn vulgaire commencemêt & entree telle quelle aux afaires, ains pour l'admiration qu'il eut de sa grande vertu, en ce qu'estant encore en son adolescence, il auoit combatu teste à teste en camp clos en Espagne, & auoit vaincu son ennemi, & pour autres plusieurs grandes prouësses qu'il auoit faites estant coulonnel de mille hommes de pied alencontre des Carthaginois: pour lesquels beaux faits d'armes le vieil Caton retournant du camp exclama,

Lui seul se peut mettre au nombre des sages,
Les autres tous sont comme ombres volages.

Mais maintenant que les citez de la Grece sont reduites à tels termes, qu'elles n'ont plus d'armees à conduire, ni d'alliance à pratiquer, ni de tyrannies à ruiner, quelle noble & illustre entree voulez vous que face vn ieune homme en l'entremise de gouuernement? Il reste encore les causes publiques à plaider, les ambassades deuers l'Empereur à negocier, où il est ordinairement besoin d'vn personnage ardent à l'action, qui ait cœur & entendemêt pour en venir à chef: & si y a plusieurs honnestes coustumes ancienes que lon a par negligence laissé abastardir, que lon pourroit remettre sus & renouueller, & plusieurs abus, qui par mauuaise acoustumance se sont coulez dedans les villes, & y ont pris pied au grand deshôneur & grand dommage de la chose publique, qui se peuuent redresser & r'habiller. Il est plusieurs fois aduenu qu'vn grand proces iugé droitement, foy & diligence conuë en la cause d'vn pauure homme defendu librement & vertueusement contre l'oppression d'vn puissant aduersaire, vne parole roide dite hardiment à vn grand Seigneur mauuais pour le droit & la iustice, ont donné entrees honnorables au maniement des afaires publiques: plusieurs mesmes se sont mis en auant par les inimitiez qu'ils ont prises alencontre de quelques personnages, dont l'authorité estoit odieuse, suspecte, & formidable au peuple. Car tout premierement la puissance & l'authorité de celui qui est ruiné acroist à celui qui l'a debouté auec meilleure reputation: non pas que ie vueille dire, qu'il soit bon de s'attacher par enuie à vn homme de bien & d'honneur, qui par sa vertu tient le premier lieu de credit en son pays, comme Simmias fit à Pericles, Alcmæon à Themistocles, Clodius à Pompeius, & Meneclides l'orateur à Epaminondas: car cela n'est ni bon, ni honorable, & encore moins profitable: pource que quand le peuple par vne soudaine cholere a offensé vn homme de bien, & que puis soudainement il s'en repent, il n'estime point auoir de plus aisee ni plus iuste defense & excuse enuers lui, que de ruiner celui qui a commencé le premier à les induire à ce faire: mais bien de se prendre à vn meschant homme, qui par vne audace temeraire & par ses ruzes & cautelles aura mis sous lui toute vne cité, comme estoient anciennement vn Cleon & vn Clitophon à Athenes, pour le ruiner & renuerser: cela est vn beau preambule, ne plus ne moins que d'vne comœdie, pour entrer au gouuernement d'vne chose publique. Ie n'ignore pas aussi que quelques vns pour auoir vn peu rongné les ailes à vn Senat trop imperieux, & s'attribuant trop de souueraineté, comme fit vn Ephialtes à Athenes,

Exemples. Aratus. Alcibiades. Pompeius. Cornelius Scipion.

2. Que lon considere, qu'il y a par tout assez de besongne taillee pour les gens de bon cœur.

Diuerses particularitez pour preuue de cela.

3. Qu'il ne faut pas faire son entree en s'attachant aux bons pour les degrader, ains aux meschans.

4. Il monstre aussi de quoy il se faut garder, afin de ne broncher

cher à la porte, cõme on dit.

& vn Phormion en la ville des Eliens, en ont acquis honneur & credit en leur païs, mais cela est vn dangereux commencement pour ceux qui veulent venir au maniement des afaires: & semble que Solon commencea par vne meilleure entree, estant la ville d'Athenes diuisee en trois parts, la premiere des habitans de la montaigne: la seconde, de ceux de la pleine: la tierce, de ceux de la marine: car ne se meslant auec pas vne des trois, ains se maintenant commun à toutes, & disant & faisant toutes choses pour les reunir & reconcilier ensemble, il fut esleu d'vn commun cõsentement de toutes, reformateur, pour faire loix de nouuelle pacification entre elles, & par ce moien rasseura l'estat d'Athenes. Voila donc comment on peut entrer au maniement d'afaires par honnorables & glorieux commencemens. ET quant à l'autre entree qui est plus seure & plus lente aussi, il y a eu plusieurs hommes notables, qui ancienemẽt l'ont mieux aimee, Aristides, Phocion, Pammenes le Thebain, Lucullus à Rome, Caton, Agesilaus à Lacedæmone. Car tout ainsi que le lierre s'entortille alentour des arbres plus puissans que lui, & se leue à mont quand & eux: aussi chascun de ces personnages là estant encore ieune & inconu, se couplant auec vn autre ancien qui desia estoit en credit, en se leuant petit à petit sous l'ombre de l'authorité de l'autre, & croissant auec lui, a fondé & enraciné son entremise au maniement des afaires. Ainsi Clisthenes poussa en auant Aristides, & Chabrias Phocion, & Sylla Lucullus, Valerius Caton, Pammenes Epaminondas, & Lysander Agesilaus: mais ce dernier par vne ambition hors de propos, & vne importune ialousie, fit tort à sa reputation, en reiettant soudain arriere de soy celui qui le guidoit en ses actions, mais tous les autres sagement & honnestement ont tousiours reueré reconu & aidé de leur pouuoir à amplifier iusques à la fin les autheurs de leur auancement, ne plus ne moins que les corps opposez au Soleil, en rebattant & renuoyant la lumiere qui les enlumine, l'augmentent & l'esclarcissent encore d'auãtage, de maniere que les mesdisans qui portoient enuie à la gloire de Scipion, disoient qu'il n'estoit que le ioueur des beaux faits d'armes qu'il executoit, mais que l'autheur en estoit Lælius sõ familier: toutefois Lælius ne s'en esleua ni altera iamais pour tous ces langages-là, ains continua tousiours à seconder & promouuoir la gloire & la vertu de Scipion. Et Afranius ami de Pompeius, encore qu'il fust de bien petit lieu, estoit neantmoins prest à estre esleu Consul, mais sentant que Pompeius fauorisoit à d'autres, il se deporta de sa poursuite, disant qu'il ne lui seroit pas tãt honorable d'estre promeu au consulat, comme il lui seroit moleste de l'auoir obtenu cõtre la volonté, & sans le port & faueur de Pompeius: ainsi en differant & attendant vn an seulement, il obtint ce qu'il demandoit, & si se conserua la bonne grace de son ami: par ce moien il auient à ceux qui sont ainsi menez cõme par le poing au chemin de la gloire par d'autres, qu'en gratifiant à vn, ils gratifient ensemble à plusieurs, & que s'il arriue mal, ils en sont moins haïs. C'est pourquoy Philippus admonestoit fort son fils Alexandre, qu'il auisast bien à faire force seruiteurs & amis pendant qu'il en auoit le loisir, estant vn autre en regne, & qu'il parlast gracieusement à vn chacun, & caressast tout le monde: mais il faut eslire pour son guide & conducteur, non simplement celui qui est le plus puissant, & qui a plus de credit, ains celui qui est tel par sa vertu. Car ainsi comme tout arbre ne reçoit pas, ou ne peut pas porter la vigne entortillee alentour de son tronc, & y en a quelques vns qui la suffoquent & empeschent de croistre & de profiter: aussi es gouuernemens des villes ceux qui ne sont pas vrayement gens de bien, amateurs de la vertu seulement, ains ambitieux & conuoiteux de l'hõneur & des grandeurs, ils ne laissent point aux ieunes gẽs de moiens & occasions de faire de belles choses, ains par enuie & ialousie les reculent & tienent loin le plus qu'ils peuuent, en les faisant languir, cõme ceux qui leur ostent la gloire, laquelle ils estiment estre leur nourriture, ainsi que fit Marius en Afrique, & depuis en la Gaule, à l'endroit de Sylla, duquel il auoit tiré beaucoup de beaux & bõs seruices, &

VII. Du second moiẽ pour entrer au gouuernement des afaires publiques: sur quoy il propose diuers auertissemens.

1. Qu'il faut s'auancer sous l'autorité des plus respectez en vn estat: dont il propose des exemples notables.

2. Qu'il faut se maintenir en l'amitié de ceux qui sont en credit.

Sage auertissement de Philippus à ce propos.

3. Qu'il faut suiure le plus homme de bien, & le danger qu'il y a de s'acoster des ambitieux.

Exemple d'ambition en Marius, cõtre Sylla.

A ces, & puis soudainement il ne s'en voulut plus seruir, pource qu'à la verité il estoit
marri de le voir venir en auant, & acquerir reputation, prenant pour sa couleur le
cachet qu'il auoit fait grauer en vn anneau, afin d'auoir quelque occasion de le re-
culer. Car Sylla aiant la charge des finances sous Marius, qui estoit capitaine general,
fut enuoyé par lui deuers le Roy Bocchus, dont il amena Iugurtha prisonnier: &
comme ieune homme qu'il estoit, ne faisant que commencer à gouster la douceur
de la gloire, ne s'estoit pas porté trop modestemẽt en cest afaire, par ce qu'il portoit
en son doigt vn anneau, sur lequel il auoit fait engrauer ceste histoire, comme Boc-
chus lui liuroit entre ses mains Iugurtha prisonnier, c'est dequoy Marius se plaignoit
& qu'il prenoit pour occasion coulouree de le reculer: au moiẽ dequoy Sylla se reti-
rant deuers Catulus & Metellus, gens de biẽ, aduersaires de Marius, en peu de temps
chassa & ruina Marius par vne guerre ciuile, qui fut bien pres de renuerser entiere-
ment tout l'empire Romain. Sylla ne fit pas ainsi à l'endroit de Pompeius, car il

Exemple cõtraire de bonne volonté de Sylla enuers Põpeius & la noblesse Romaine.

B l'auança tousiours des sa premiere ieunesse, se leuant de sa chaire au deuant de lui &
se descouurant la teste quand il arriuoit: & semblablement departant aux autres ieu-
nes gentils-hommes Romains les moiens de faire exploits de capitaines, & mesmes
y poussant aucuns qui n'y vouloient pas aller: de maniere qu'il emplit en ce faisant
toutes ses armees de zele & d'æmulation, à qui feroit le mieux, & vint par ce moien
au dessus de tous, en voulãt estre nõ seul, mais le premier & le plus grand entre plu-
sieurs grands. Ce sont dõcques tels hõmes ausquels il se faut ioindre, & par maniere

Ensemble des ambitieux.

de dire, attacher & incorporer, non pas comme le petit roytelet des fables d'Esope,
qui s'estant fait porter sur les espaules de l'aigle, quand il fut aupres du beau Soleil
s'en vola soudainement, & y arriua deuãt l'aigle, aussi leur desrober leur hõneur &
leur soustraire leur gloire: ains au contraire la prenant & receuant d'eux auec leur
consentement & bonne grace, en leur dõnant à conoistre qu'ils ne sauroient pas
bien commander s'ils n'auoient premierement apris d'eux à bien obeir, comme dit
C Platon. APRES cela suit l'election que lon doit faire d'amis: en quoy il ne faut sui-
ure ni la façon de Themistocles, ni celle de Cleon: car Cleon quand il voulut s'entre-
mettre du maniement des afaires, assemblant tous ses amis ensemble, il leur declara
qu'il renonceoit à l'amitié d'eux tous, par ce qu'il disoit que l'amitié estoit bien sou-
uent cause d'amollir les hommes, & de les deuoyer de leur droite intention en a-

VIII. Quels amis doit choisir celui qui se veut entremettre d'afaires publiques.

faires de gouuernement: mais il eust biẽ mieux fait de chasser hors de son ame toute
auarice & toute opiniastreté, & de nettoier son cœur de toute enuie & de toute ma-
lignité, car les gouuernemẽs des villes n'ont pas besoin d'hommes qui n'aient ne fa-
miliers ni amis, ains seulement qui soient sages & gens de bien, mais lui aiant chas-
sé ses amis, auoit alentour de lui des flatteurs qui le leschoient ordinairement, ainsi
que lui reprochoient les poëtes Comiques: & se monstrant aspre & rude aux gens
de bien, il se laissoit puis apres aller à flatter & caresser vne commune, en faisant &
disant toutes choses à leur gré, & prenant argent à toutes mains, en se liguant auec

1. Il ne faut pas fuir les amis pour s'acointer de flatteurs comme fit Cleon.

D tous les plus meschans & plus perdus hommes de toute la ville, pour courir sus &
faire la guerre aux gẽs de bien & d'hõneur. Au contraire, Themistocles respondit à
» vn qui lui disoit, Tu feras le deuoir de bon Magistrat, si tu te monstres esgal à tous:
» Ià à dieu ne plaise que ie seie iamais en siege presidial, où mes amis n'aient point plus
» dauantage, que ceux qui ne seront point mes amis: ne faisans pas bien, non plus que
l'autre, de promettre ainsi l'authorité de son gouuernement à ceux, auec lesquels il
auoit amitié, & de soumettre les afaires publiques à ses priuees & particulieres affe-
ctions: nonobstant qu'il eust bien mieux respondu à Simonides, qui le requeroit de
» quelque chose qui n'estoit pas iuste, Ni le Musiciẽ, dit-il, ne seroit pas bon qui chan-
» teroit cõtre mesure, ni le magistrat iuste, qui fauoriseroit vne partie cõtre les loix.
Car ce seroit veritablement grande pitié & chose bien indigne, qu'en vne nauire le
maistre & patron de la nauire donnast ordre à recouurer vn bõ pilote & timonnier,

2. Il ne faut pas pour l'amour des amis enuerser l'authorité des loix.

Themistocles viole d'vn costé ce precepte, & l'obserue grauemẽt à l'endroit de Simonides: ce qui monstre la difficulté qu'il y a d'effectuer tels cõseils.

& que ce timonnier choisist de bons matelots & compagnons mariniers, E

Sachans tresbien le timon gouuerner,
Dresser la voile, ou soudain amener,
Lors que le vent impetueux se leue,

Si les pilotes & bastisseurs sauēt choisir des aides propres, combien plus vn sage magistrat doit-il estre soigneux d'auoir gēs sortables autour de lui.

& qu'en vn attelier le maistre seust biē eslire des ouuriers & manœuures sous lui, qui ne lui gastent point son ouurage, ains lui aident & lui seruent à le paracheuer, & que l'homme de gouuernement, qui est: comme dit Pindare

Le maistre ouurier de la iustice,
Le directeur de la police,

ne seust pas des le commencement choisir des amis de mesme zele & mesme affection que lui, qui le secondent en ses entreprises, & qui soient comme lui espris du desir de bien faire, ains se laissast plier iniustement, ores à faire vn tort à l'appetit de l'vn, ores à en faire vn autre au gre d'vn autre: car celui-la ressembleroit proprement à vn charpentier ou maçon, qui par erreur ou ignorance vseroit d'esquierre, ou de F plomb & de reigle, qui lui rendroient son ouuage tortu. Car certainement les amis sont les outils viuans & sentans des hommes de gouuernement, & ne faut pas glisser auec eux, quand ils sortent de la droite ligne: ains auoir l'œil soigneusemēt à ce, que sans son seu mesme ils ne fouruoyent point: car ce fut cela qui deshonora & fit calōnier Solon enuers ses citoiens, par ce qu'aiant intention d'abolir les debtes, & introduire ce que lon appelloit à Athenes Sisacthia, comme qui diroit, allegement de charge, qui estoit vn nom adouci, pour signifier vne abolition generale de toutes sortes de debtes, il communiqua sa conception à quelques siens amis, qui lui firent vn lasche & meschant tour: car ils se hasterent d'emprunter çà & là le plus d'argent qu'ils peurent, & peu de temps, apres, l'edict de l'abolition generale des debtes estant venu en lumiere, il se trouua qu'ils auoient acheté plusieurs belles maisons, & grande quantité des terres, de l'argent qu'ils auoient emprunté: & fut Solon mescreu & chargé d'auoir fait ce tort-là, qui lui-mesme l'auoit receu. Et Agesilaus s'est mōstré G es afaires & poursuites de ses amis plus foible & plus failli de cœur, qu'en nulle autre chose, comme le cheual Pegasus en Euripide,

3. Faut qu'vn tel se donne garde que ses amis n'abusent de lui pour faire du desordre en vn estat.

Diuers exemples moustrans combiē ce precepte est necessaire.
Solon.

Agesilaus fauorise trop ses amis: vice familier à la plus part des grands.

Qui se tapit à bas s'humiliant,
Plus qu'on ne veut son eschine pliant:

& portant ses familiers plus affectueusemēt que la raison ne vouloit quād ils estoiēt appellez en iustice pour aucunes forfaitures, il sembloit que lui-mesme s'estoit entendu auec eux à les faire: car il sauua Phœbidas, qui estoit accusé d'auoir surpris d'emblee le chasteau de Thebes appellé la Cadmee, sans cōmandement du Senat, alleguant pour la defense d'icelui, que telles entreprises se deuoient executer de son motif propre, sans en attēndre autre mandement: d'autre costé, il fit tant par son port & faueur, que Sphodrias, qui estoit attaint d'vn meschant & mal-heureux acte, d'estre entré à main armee dedans le pais d'Attique, lors que les Atheniens estoient en paix & amitié auec les Lacedæmoniens, s'eschappa, & fut absouls en iugement, & H ce estant amolli par les prieres amoureuses d'vn sien fils. Lon trouue aussi vne sienne missiue qu'il escriuit à quelque seigneur en ces termes, Si Nicias n'a point forfait, « deliure le pour la iustice, s'il a forfait, deliure le pour l'amour de moy: mais cōment « que ce soit, deliure-le. Au contraire Phocion ne voulut pas assister seulement en iu- « gement à son gendre Charillus, qui estoit accusé d'auoir pris de l'argēt d'Harpalus, ains s'en alla en lui disant, Ie t'ay fait mon allie à toutes choses iustes & raisonnables. Et Timoleon le Corinthiē apres auoir fait tout ce qui lui fut possible par prieres enuers son frere, par le cuider diuertir de vouloir estre tyrā, voyāt qu'il n'en pouuoit venir à bout, il se tourna cōtre lui auec eux qui le tuerēt: car il ne faut pas seulement estre ami iusques aux autels, c'est à dire, iusques à ne se vouloir point pariurer pour eux, ainsi que respondit vn iour Pericles: mais aussi iusqu'à ne vouloir riē faire pour

4. Faut au cōtraire à l'exēple de Phociō & autres, aimer plus la conseruation des loix & de la patrie que d'vn particulier.

A eux contre les loix, contre le droit & contre l'vtilité publique: car quand on met cela à nonchaloir, il est cause d'amener vne grande perte & ruine, cõme fut ce que Phœbidas, & Sphodrias ne furent pas punis ainsi qu'ils auoient merité, car ils furent cause que les Lacedæmoniens tomberent en la guerre Leuctrique. Il est vray que le deuoir de bon & vray administrateur du public, ne nous contraint pas de vouloir seuerement punir iusques aux petites & legeres fautes de nos amis, ains nous permet apres auoir mis en seureté le public, au surplus de donner secours à nos amis, leur assister, suruenir & secourir en leurs afaires, & y a des faueurs que lon peut faire sans enuie, comme aider à vn ami à paruenir à quelque office, ou bien lui faire tomber entre mains quelque honorable commission, ou quelque aisee legation, comme d'aller saluër de la part de la ville quelque Prince, ou de porter parole d'amitié & de bonne intelligence à quelque autre ville, ou bien s'il est question de quelque afaire difficile, & de grande importance, alors prenant la principale charge sur soy, on peut B bien choisir pour adioint vn sien ami, ainsi que fait Diomedes en Homere.

1 x. Comment celui qui manie afaires d'Estat se doit comporter à l'endroit de ses amis.

1. Il peut les fauoriser apres auoir mis le public en seureté & iusques où ceste faueur se doit estendre.

Si vous voulez que moy-mesme i'eslise
Un compagnon qui soit mieux à ma guise,
Comme pourrois-je, Ulysses, t'oublier,
Esprit diuin, ni d'autre m'allier?

Exemple en Diomedes. *Iliad. liu. 7.*

Vlysses aussi ne faut pas de lui rendre pareille louange;

En Vlysses.

Les beaux coursiers desquels tu me demandes
Sage vieillard, arriuez en ces bandes
Nouuellement de la grand' Thrace sont,
Et leur Seigneur au combat perdu ont:
Diomedes le vaillant chef de guerre,
En combatant l'a tué mort par terre,
Et auec lui douze de ses amis,
C *Tous grands guerriers, à mesme fin a mis.*

ceste modestie dont on vse enuers ses amis n'honore pas moins ceux qui louët, que ceux qui sont louez: là où au contraire l'arrogance qui n'aime rien que soy-mesme, comme dit Platon, demeure auec solitude, c'est à dire, elle est abandõnee de tout le monde. Dauantage en ces hõnestes faueurs & plaisirs que lon peut faire ciuilemẽt à ses amis, il y faut associer ses autres amis, & admonester ceux qui reçoiuent telles graces, qu'ils les en louent & remercient, & leur en sachent gré, comme en aians esté cause en partie, & leur aians conseillé. Et si d'auenture ils nous font quelque requeste inciuile & desraisonnable, il les en faut tresbien esconduire, mais non pas aigrement, ains tout doucement, en leur remonstrant pour les consoler, que telles requestes ne sont pas dignes de leur bonne reputation, ni de leur vertu, comme fit Epaminondas mieux que tous les hommes du monde; quand il refusa à Pelopidas de mettre hors de prison vn tauernier, & peu d'heures apres, à la requeste d'vne sie- D ne amie il le laissa aller, en lui disant, Seigneur Pelopidas, ce sont de telles graces & faueurs qu'il faut conceder à des concubines, & non pas à de grands capitaines: mais Caton au contraire respondit brusquemẽt & fierement à Catulus; qui estoit l'vn de ses plus grands & plus familiers amis. Ce Catulus estant Censeur requeroit à Caton qui pour lors n'estoit que Questeur, qui est comme general des finances, que pour l'amour de lui il voulust laisser eschapper vn clerc des finances, auquel il faisoit faire » le proces. C'est grand' honte, dit-il, à toy qui es Censeur, c'est à dire, correcteur » & reformateur des mœurs, & qui nous deusses reformer nous autres qui sommes » plus ieunes, d'estre chassé hors d'ici par nos sergens: car il pouuoit bien en lui refusant de fait sa requeste oster ceste aspreté & ceste aigreur de paroles, lui donnant encore à entendre que la rudesse, dont il lui vsoit de fait, lui desplaisoit; mais qu'il y estoit contraint par le droit & la loy. Il y a d'auantage, que lon peut bien digne-

2. Doit à ceste faueur y associer ses autres amis.

3. Les esconduire doucemẽt s'ils font quelque demande inciuile.

Exemple en Epaminondas.

En Caton.

4. Leur aider à s'enrichir, & comment.

Exemple en Themistocles.

ment quelquefois aider à ses amis, qui sont pauures, à faire leurs besongnes, comme fit Themistocles apres la bataille de Marathon, voiant vn corps mort qui auoit des chaines & carquans à l'entour du col, il passa outre quant à lui, mais se retournant deuers vn sien familier qui le suiuoit, lui dit: Amasse cela toy, car tu n'es pas vn Themistocles. Les afaires mesmes presentent bien souuent au sage gouuerneur des occasions telles, de pouuoir enrichir ses amis: car tous ne peuuent pas estre riches & opulens, comme toy, Menemachus. Donne donc à l'vn vne cause bóne & iuste à defendre, où il y ait bien à gaigner: à l'autre, recommande lui l'afaire de quelque personnage riche, qui ait besoin d'homme qui lui sache dresser & procurer son fait: à vn autre, sois lui fauorable à auoir quelque marché de quelque œuure publique, ou à lui faire estrousser quelque ferme à bon pris, où il y ait à profiter. E

Diuers expediens honestes pour enrichir ses amis.

Exemple en Epaminondas.

Epaminondas fit bien plus, car il enuoya vn sien ami pauure deuers vn autre riche bourgeois de Thebes, lui demander six cens escus en don, & lui dire que Epaminondas lui commandoit de les lui bailler. Le bourgeois esbahi de ceste demande vint deuers Epaminondas, pour sauoir à quelle occasion il lui mandoit de bailler ces six cens escus: C'est pour autant, dit-il, que cestui-ci estant homme de bien est pauure: & toy qui as beaucoup desrobé à la chose publique, es riche. F

Apophtegme d'Agesilaus pour enrichir ce propos.

Et Agesilaus, ainsi comme escrit Xenophon, se glorifioit de ce qu'il enrichissoit ses amis, & lui ne faisoit compte aucun d'argent.

x. Comment l'hôme d'estat se doit comporter enuers ses ennemis.

MAIS pourautant que, ce dit Simonides, ainsi comme toutes alouettes ont la creste sur la teste, aussi tout gouuernement de chose publique aporte des inimitiez, enuies & ialousies, c'est vn poinct duquel l'homme d'estat & d'afaires, doit estre bien informé, & bien instruit. Pour commencer doncques à en traiter, il y a plusieurs qui louent grãdement Themistocles & Aristides, lesquels cõme ils sortoient du païs d'Attique pour aller ou en ambassade, ou en guerre ensemble, aians charge ils deposoiẽt toutes leurs inimitiez & mal-vueillãces sur les cõfins, & puis quand ils reuenoient, ils les reprenoient arriere.

1 Quand il est questiõ de seruir au public, il doit mettre bas tout ce qui cõcerne son particulier

Tesmoins Themistocles, & Aristides.

Et y en a aussi à qui la façon d'vn Cretin Magnesien agree merueilleusemẽt: Il auoit pour concurrent & aduersaire au gouuernement vn gentil-homme de sa mesme ville nommé Hermias, qui n'estoit pas fort riche, mais conuoiteux d'honneur & de cœur magnanime, du tẽps de la guerre de Mithridates pour la conqueste de l'Asie. Ce Cretin voiant sa ville en danger, s'adressa à Hermias, & lui fit offre qu'il prist la charge de capitaine general de leur ville, & lui cependant s'en iroit dehors & se retireroit ailleurs, ou bien s'il aimoit mieux que lui prist la charge des afaires de la guerre qu'il se retirast cependant hors du pays, de peur que demeurans tous deux ensemble, & s'empeschans l'vn l'autre comme ils auoient acoustumé, ils ne fussent cause de perdre & destruire leur ville. Ceste semonce fut agreable à Hermias, lequel confessant que Cretin estoit plus expert au fait de la guerre que lui, sortit de la ville auec sa femme & ses enfans, & Cretin le conuoya en lui dõnant de l'argent du sien, qui est plus vtile à ceux qui sont hors de leurs maisons qu'à ceux qui sont assiegez dedans, & aiant tresbien gouuerné & defendu sa ville, qui aprocha biẽ pres d'estre de tout poinct destruite, la preserua contre l'esperance de tout le monde. Car si c'est vne parole genereuse, & de cœur magnanime, de dire à haute voix, G H

Notable exemple en Cretin Magnesien.

Les miens enfans i'aime de bon courage,
Mais i'aime encor mon pays d'auantage,

commẽt & pourquoy ne sera il plus aisé à chascun d'eux de dire, Ie hay celuy là, & desire lui faire desplaisir, mais i'aime plus mon pays? Car ne se vouloir reconcilier à vn ennemi pour les causes qui nous doiuent mesme faire abandonner nostre ami, seroit à faire à vn cœur trop barbare & trop sauuage. Toutefois à mõ aduis Phocion & Caton faisoient mieux, qui ne prenoiẽt inimitié quelconque alencontre de leurs citoiens, pour different aucun qu'ils eussent auec eux, à raison du gouuernemẽt, ains rendoient seulement implacables & irreconciliables, où il estoit question d'abandonner

2 Mais c'est mieux fait sans comparaison de ne hayr aucun pour son particulier, ains estre seulement ennemi de ceux qui veulent offenser le public.

A donner ou d'offenser le public, au demeurant en leurs priuez negoces se portoient humainement, sans aucune haine ni rancune enuers ceux contre qui ils auoient cótesté en public. Car il ne faut estimer ni reputer aucun des citoiens ennemi, si d'auéture il n'estoit tel comme vn Aristion, vn Nabis, ou vn Catilina, qui n'estoient pas tant citoiens, que bosses & pestes d'vne cité: mais ceux qui seroient autrement vn peu discordans, il les faut ramener à vne bóne harmonie & accord, en les roidissant ou relaschant ainsi que feroit vn bon musicien, non pas en s'attachant en courroux auec outrageuses iniures à ceux qui faillent, ains plus gracieusement, ainsi que fait Homere, Comment tels ennemis du public doiuent estre discernez. Similitude & tesmoignage à ce propos.

O doux ami, certes i'eusse cuidé,
Que ton sens eust tous autres excedé. Et en vn autre passage, Iliad. liu. 7.
Si tu voulois y penser sagement,
Tu ferois bien vn meilleur iugement:

B & quand ils disent ou qu'ils font quelque chose de bon, ne se monstrant point marri de les honorer, & n'espargnant point les paroles honorables à leur louange & auantage: car en ce faisant on gaigne cela, que le blasme qu'on leur donnera quand ils faudront, en sera plus tost creu: & d'autant que nous exalterons leur vertu, d'autant deprimerons-nous leur vice quand ils viédront à faillir, en faisant comparaison de l'vn à l'autre, & monstrant combien l'vn est plus digne & mieux seant que l'autre. Cóment ils doyuét estre traictez.

Quant à moy ie trouuerois fort honneste, que l'homme de gouuernement portast tesmoignage en choses iustes à ses aduersaires, voire qu'il les honorast en iugement, s'il auenoit qu'ils fussent trauaillez en iustice par des calomniateurs, & mesme qu'il mescreust & se desfiast des imputations qu'on leur mettroit sus, quand il verroit qu'elles seroient mal-acordantes auec l'intention qu'ils sauroient que ceux-là auroient: comme Neron ce cruel tyran, vn peu deuant qu'il fist mourir Thraseas, qu'il hayssoit & craignoit plus que nul autre, comme quelqu'vn le chargeast deuant lui C d'auoir donné vne sentence iniuste: Ie voudrois estre asseuré, dit-il, que Thraseas m'aimast autant, comme ie suis asseuré qu'il est bon iuge. Et ne seroit pas mauuais pour estonner d'autres, qui seroient de nature meschans, quand ils auroient fait de plus lourdes fautes, de faire quelquefois mention d'vn sien aduersaire, qui seroit plus modeste, en disant, vn tel n'auroit en piece dit ne fait telle chose. Aussi faut il ramener en memoire à ceux qui faillent, leurs ancestres qui ont esté gens de bien, ainsi que fait Homere, 3. Il doit les louer en choses iustes, & les maintenir mesmes, s'ils sont calomniez. Ainsi fit Neron enuers Thraseas. 4. Pour les empescher de faire pis, d'autres aduersaires, & leurs ancestres leur doyuent estre mis au deuát.

Certainement Tideus a en toy Iliad. liu. 5.
Semé vn fils peu ressemblant à soy.

Et Appius Claudius, estant concurrét de Scipion l'Africain en la brigue d'vn magistrat, lui dit en le rencontrant par la rue, O Paul Æmile, combien tu souspirerois d'ennui & de courroux, si tu estois aduerti, qu'vn Philonicus banquier acompagne ton fils par la ville, allant en l'assemblee des elections pour demáder l'office de Cen- D seur: Ces manieres de reprehension là admonestent celui qui faut, & honorent celui qui l'admoneste: & Nestor en la tragædie de Sophocles, respond aussi ciuilement à Aiax qui l'iniurie, Exéple, de la pratique d'vn tel enseignement en Appius Claudius, Nestor & Caton.

Ie ne me plains de toy Aiax, combien
Que parles mal, pource que tu fais bien.

Et Caton qui auoit contesté viuement alencontre de Pompeius, lors qu'estát en ligue auec Iules Cæsar, il forçoit la ville de Rome, quand depuis ils furent en guerre ouuerte l'vn contre l'autre, il fut d'auis que lon donnast la charge des affaires à Pompeius, disant, que ceux mesmes qui font les grands maux sont ceux qui les peuuent mieux rhabiller: car vn blasme meslé auec vne louange, contenant non vne iniure, mais vne libre & franche remonstrance imprimant non vn despit de courroux, mais vn remors de conscience & vne repentance, semble gracieux & amiable: 5. Comment il les peut blasmer.

là où les iniures ne sont iamais biẽ seãtes en la bouche d'vn homme de biẽ & d'hõ- E neur. Voyez les reproches que fait Demosthenes à Æschines, & Æschines à lui, & semblablement les iniures atroces que Hyperides a escrites contre Demades, si Solon les eust iamais proferees, ni Pericles, ni Lycurgus le Lacedæmonien, ou Pittacus le Lesbien: encore n'vse iamais Demosthenes de ceste maniere de picque iniurieusement, sinon en cause criminelle, car ses oraisons Philippiques sont pures & nettes de toutes iniures & toutes mocqueries: pource que telles choses diffament plus ceux qui les disent, que ceux à qui elles sont dites, elles apportent confusion aux afaires, & troublent les assemblees de ville & de cõseil: au moyen dequoy, Phocion cedant à vn qui lui disoit iniures, le laissa dire, & cessa de parler, & apres que l'autre en fin à toute peine se fut teu, remontant derechef en la chaire, il continua son propos entrerompu, disant: Ie vous ay desia parlé des gens de cheual & des gens de pied pe- a sammment armez, oyez maintenant de ceux qui sont armez à la legere. Mais pour au- b tant que c'est chose bien malaisee à plusieurs, de supporter & de se contenir, & que F bien souuent on clost la bouche à ces iniurieux-là, & les fait-on taire tout court par vne petite replique, ie voudrois qu'elle fust courte, en peu de paroles, ne monstrant point de courroux ni de cholere, ains vne douceur auec vne graue risee, mordante toutefois vn petit, comme sont principalement celles qui se retournent cõtre celui qui a dit les premieres. Car tout ainsi que les traits qui reialissent contre ceux qui les ont tirez, semblẽt estre rebatus & renuoyez par la force & fermeté solide de celui qui en a esté frappé: aussi semble-il qu'vne parole picquante retorquee contre celui qui l'a dite, soit renuoyee par la force & vigueur d'entendement de celui qui l'a receuë: comme fut la replique d'Epaminondas à Callistratus, qui reprochoit aux Thebains & aux Argiens le parricide d'Oedipus & celui d'Orestes, l'vn qui tua son pere, & l'autre sa mere, l'vn natif de Thebes, & l'autre d'Argos: Nous les auõs, dit-il, chas- c sez de nos villes, & vous les auez receus en la vostre. Semblablement aussi la res- d ponse d'Antalcidas Lacedæmonien, vn Athenien qui lui disoit par maniere de van- G terie, Nous vous auons souuent chassez de la riuiere de Cephise: & nous, dit-il, ne vous auons iamais rechassez de celle d'Eurotas. Et de Phocion, quand il repliqua plaisamment à Demades qui lui crioit tout haut, Les Atheniens te feront mourir s'ils entrent vne fois en leur folie: mais bien toy, dit-il, s'ils entrent iamais en leur bõ sens. Et Crassus l'Orateur, quand Domitius lui demanda, Lors que la lamproye que tu nourrissois en ton viuier mourut, ne ploras-tu pas? Il lui redemanda tout court, Et toy, pour les trois femmes que tu as mises en terre, en as-tu iamais ploré? mais ces regles là sont vtiles, non seulement en matiere d'afaires de gouuernement, mais aussi à toute autre partie de la vie humaine. Au demeurant il y en a qui se iettent & fourrent à toute sorte d'afaires publiques, comme faisoit Caton, voulant que le bon citoien ne refuye aucune charge ni administration publique, tant que son pouuoir se pourra estendre, & louẽt grandement Epaminondas de ce, que ses malvueillans par enuie l'aians fait eslire superintendant des gabelles, pour lui cuider faire iniure, H il ne mesprisa pas cest office, ains disant que non seulement le magistrat monstre quel est l'homme, mais aussi l'homme mõstre quel est le magistrat, il eleua en grande dignité & reputation cest office, qui n'estoit rien au parauant, aiant seulement charge de faire nettoyer les rues, emporter hors la ville les fumiers, & destourner les eaux. Et ne fais point de doute, que moy-mesme, Plutarque, n'apreste à rire à plusieurs de ceux qui passent par nostre ville, quãd ils me voient souuẽt en public occupé & vacquant à pareilles choses: alencõtre dequoy me sert ce que lon treuue escrit d'Antisthenes, car cõme quelques vns s'esmerueillassent de ce, que lui-mesme portoit en sa main à trauers la place des saleures, comme des botarques, qu'il venoit d'acheter, C'est pour moy, leur dit-il, que ie les porte. Mais au contraire, ie respons à ceux qui me reprenent quand ils me trouuent present à voir mesurer & compter la

Exemples reprochables & louables.

6. Quelles doyuẽt estre les repliques qu'on leur peut faire.

Comparaison.

Exẽples notables de plusieurs grãds personnages entre les Grecs, & de Crassus orateur Romain.

XI. Il traite maintenant, asauoir si l'homme d'estat se doit entremettre de toutes afaires publiques, & resould, qu'il ne doit refuser aucun maniement d'afaires qui puisse profiter au public.

Exemple en Epaminondas.

En Plutarque mesme.

A brique & la tuile, ou les pierres, & la sable, & la chaux, que lon amene en la ville: ce n'est pas pour moy que ie bastis, c'est pour la chose publique. Car il y a plusieurs autres choses, que qui les exerceroit ou manieroit lui-mesme, il pourroit sembler bas de cœur, sale & mechanique: mais si c'est pour le public, & pour le pays, ce n'est poinct acte de cœur bas ne petit, de se demettre iusques à prendre volótiers soin des moindres choses. Les autres estimét la maniere de faire, dont vsoit Pericles, plus digne & plus graue, comme Critolaus entre autres, lequel veut, que comme les deux galeres, que lon nommoit à Athenes la Salaminiene & la Paralos, ne se tiroient pas en mer indifferemment pour toutes occasions, ains seulement pour causes grandes & necessaires, ainsi que l'homme de gouuernement s'employe soy-mesme aux principales & plus grandes besongnes, comme fait le Roy du monde:

Raison de celà.

Il propose vne obiection cõmune, que se mesler d'afaires d'importance est chose plus graue, & mieux seante.

Dieu met la main aux choses seulement
Qui sont de poids & de grand mouuement,
B *Mais ce qui est de peu de consequence,*
A la fortune en laisse la regence,

ainsi que dit le poëte Euripides: car nous ne saurions louër la trop grande ambition & opiniastreté de Theagenes, lequel ne se contentant pas d'auoir vaincu le tour des ieux ordinaires, mais aussi en plusieurs autres combats extraordinaires, & non seulement à l'escrime generale, où lon fait de pieds & de mains le pis que lon peut, mais aussi à l'escrime simple des poings, à la course longue: finalement estant vn iour au banquet de l'anniuersaire d'vn demi dieu, comme lon estoit ia serui, & la viáde assise sur la table, il se leua pour aller encore combatre vne autre escrime generale, comme s'il n'eust apartenu à homme du monde de vaincre en tels combats, là où il estoit present, de maniere qu'il assembla iusques à douze cens couronnes qu'il auoit gaignees à tels combats, dõt la plus part estoiét de nul ou de bien peu de pris. A celui-là ressemblent proprement ceux qui se mettent en pourpoint par maniere
C de dire, à toutes heurtes, quelque afaire qui se presente, saoulás le peuple d'eux, & se rendans odieux: de maniere qu'on leur porte enuie quand ils font bié, & se resiouit on quand il leur arriue mal. Et ce que lon admiroit en eux à leur arriuee au gouuernement, à la fin se tourne en risee & mocquerie telle, comme ceste-ci, « Metiochus est capitaine, Metiochus dresse les chemins, Metiochus cuit le pain, Metiochus « moult la farine, Metiochus fait tout, Metiochus aura mal an. Cestui estoit vn des acoursiers & fauoris de Pericles, qui abusoit excessiuement de son authorité à se faire employer à toutes charges & toutes commissions publiques: car il faut que l'homme de gouuernement tiene tousiours le peuple en appetit de soy, & luy laisse tousiours vn desir de le receuoir quand il est absent, comme sagement faisoit Scipiõ l'Africain, se tenant la plus part du temps aux champs, diminuant par ce moien l'enuie qui estoit alencontre de lui, & donnant cependant loisir de reprendre haleine à ceux qui se sentoient offusquez & opprimez de sa gloire. Timesias Clazomenien
D estoit au demeurant fort homme de bien, mais il ne sauoit pas qu'il estoit fort enuié & fort hay en sa ville, à cause qu'il y vouloit faire tout lui seul, iusques à ce qu'il lui auint vn tel accident: Il y auoit au milieu de la rue des ieunes garçons qui iouoiét ainsi comme il passoit, à faire sortir à coups de baston vn osselet dehors d'vne fossette: les autres garçons maintenoient qu'il estoit encore dedans, & celui qui auoit frappé dit, Qu'eusse-ie aussi bien fait sortir la ceruelle de la teste de Timesias, comme cest osselet est sorti de la fosse, Timesias aiant entendu ceste parole, & conoissát par là l'enuie publique qui estoit imprimee au cœur du peuple, soudain qu'il fut en sa maison raconta le fait à sa femme, & lui commandant qu'elle troussast incontinent ses hardes pour le suiure, s'en alla de ce pas hors de la ville de Clazomenes. Et semble que Themistocles, lui estant auenu à peu pres vn semblable cas, respondit aux Atheniens: Dea, beaux amis, pourquoy vous lassez vous de receuoir souuent

Responce: que celà est bien vray en quelque sorte, mais difficile à pratiquer dautant qu'il auient à la pluspart de se diffamer d'ambition & de vaine gloire, cóme il en aduint à Theagenes.

Autre obiection tacite: Que c'est belle chose se mesler de tout.

Responce: qu'au contraire c'est se rendre odieux & ridicule.

Exemple en Metiochus, confermant cela.

Autre respõse, qu'il faut euiter la maluueillance des autres grands & des petis aussi.

Confirmation de ceste responce par l'exemple de Timesias.

Et par l'exemple de Themistocles.

Troisiesme response, qu'en se monstrât amateur du bien public il ne faut se faire acroire que lō pour ra tout manier, ains faut s'aider des autres, à l'exemple des patrons de nauire.

du bien de moy? mais quant à ce propos, vne partie en est bien dite, & l'autre non: E pource qu'il faut que le sage entremetteur d'afaires, quant au soin, à l'affection, & prouoyance, ne se deporte d'aucune charge publique, ains qu'il les espouse toutes, & mette peine de les voir, entendre & conoistre toutes particulierement, non pas qu'il se tiene en reserue à part, comme l'anchre sacree en quelque coing de la nauire, attendant l'extreme besoin & necessité de son pays pour s'employer. Mais comme les bōs patrons de nauire font vne partie de la besongne eux-mesmes auec leurs propres mains, & l'autre partie auec d'autres outils, & par d'autres hommes, eux estans assis, de loin ils tirent, tournent ou laschent les cordages, & se seruent des autres mariniers, les vns pour proiets, les autres pour comites, & en appellent quelquefois vn en la pouppe, auquel ils mettent le timon en la main: ne plus ne moins faut-il aussi, que le sage gouuerneur de chose publique cede aucunefois aux autres l'honneur de commander, qu'il les conuie gracieusement & amiablement à venir quelquefois harenguer & prescher le peuple, non pas qu'il remue toutes choses auec ses F propres harengues ni ses propres decrets, comme auec ses propres mains: mais qu'aiant des gens de bien, fideles, qui le secondent & s'entendent auec lui, il les employe par tout, les vns à vne charge, les autres à autre, selon qu'il les verra estre plus aptes & plus propres, ainsi comme Pericles vsoit de Menippus aux expeditions de guerre,

Exemples.

& deprima la cour de Areopage par l'entremise d'Ephialte, & par Charinus il mit en auāt & fit passer le decret contre les Megariens, il enuoya Lampon pour peupler la ville de Thuries: car en ce faisant non seulement il diminue l'enuie que lon a con-

Quatriesme response que par ce moien les afaires publiques sont mieux gouuernez.

tre lui, dautant qu'il semble que sa puissance & son authorité est diuisee & departie en plusieurs, mais aussi il fait plus commodément & mieux les afaires de la chose publique: ne plus ne moins que la diuision de la main en cinq doigts n'affoiblit pas la force de toute la main, ains la rend plus propre & plus commode à l'vsage de tout artifice. Aussi celui qui en maniere de gouuernement communique partie du maniement des afaires à ses amis, rend par ceste communication les choses mieux & G plus aiseement faites: mais celui, qui par vne cupidité insatiable de monstrer son credit, s'attribue tout, & veut tout faire ce qui se presente à faire en vne ville, se mettant bien souuent à vne charge à laquelle il n'est pas bien né, ni assez exercité:

Exemples.

comme Cleon à conduire vne armee, & Philopœmen à mener vne flotte de vaisseaux, Hannibal à harenguer, il n'a aucun moien d'excuser sa faute s'il vient d'auenture à faillir, & leur reproche lon ce que dit Euripides,

Tu te meslois aussi d'autre mestier
Que d'ouurer bois, n'estant que charpentier.

Derniere response, que c'est vne folie & grande honte à vn hōme d'estat de vouloir faire beaucoup de choses lui seul, quād il est bien empesché en vne seule à s'acquiter de son deuoir comme il faut.

aussi ne sachant pas bien harenguer, tu as entrepris vne ambassade: estant paresseux, tu as voulu auoir charge de recepte: ne sachant conter, tu as pris charge de thresorier: estant vieil & maladif, tu as voulu commander à vne armee. Pericles fit bien mieux, car il partagea l'authorité de gouuernement auec Cimon, se retenāt la puissance de commander dedans la ville, & laissant à Cimon le pouuoir d'armer les ga- H leres pour aller cependant faire la guerre aux Barbares, pource que lui estoit plus propre à cōmander dedans la ville, & l'autre plus à propos pour la guerre. Aussi loüe lon grandement Eubulus Anaplystien de ce que le peuple se fiant à lui, & lui donnant autant de credit qu'à nul autre, toutefois il ne se mesla iamais d'aucune guerre

Exemples.

de la Grece, ni ne s'entremit iamais de conduire armee, ains s'estāt des son commencement proposé de vaquer aux finances, il augmenta grandement le reuenu de la chose publique, là où Iphicrates estoit mocqué de ce qu'il s'exercitoit en sa maison, en presence de plusieurs, à faire des harengues: car encore qu'il eust esté excellent & non pas vulgaire harengueur, si valoit-il mieux qu'il se contentast de la reputation

XII. *De la prudence que doit a-*

qu'il auoit acquise par les armes d'estre bon guerrier, & qu'il cedast l'eschole de biē dire aux Orateurs, Rhetoriciens & Sophistes. MAIS pour autant que toute com-

A mune du peuple naturellement est maligne, mesmement à l'encontre de ceux qui gouuernent, prenant plaisir à les blasmer & les ouir calomnier, & qu'ils souspeçonnent ordinairement que plusieurs choses profitables que lon leur met en auant, si elles ne sont debatues, & qu'il n'y ait de la contradiction, se facent par intelligence, & cõspiration: & est ce qui descrie principalement les amitiez & societez entre les personnes qui se meslent des afaires: il ne faut pas pour cela se laisser aucune inimitié, ou resistance veritable, comme fit iadis vn gouuerneur de Chio appelle Onomademus: apres qu'en vne sedition ciuile il fut venu au dessus de ses ennemis, il ne voulut pas chasser de la ville tous ceux qui lui auoient esté aduersaires: de peur, dit-il, que nous n'entrions desormais en discorde à l'encontre de nos amis, apres que nous n'aurons plus d'ennemis: car cela seroit vne folie. Mais quand le peuple aura quelque propositiõ, qui lui sera salutaire, & de grande consequence, pour suspecte, il ne faudra pas lors que tous, comme d'vn cõplot, diét vne mesme sentẽce, ains que deux B ou trois s'y opposans contredisent sans violence à leur ami, & puis que comme estãs conuaincus par raisons ils reuienent à son opinion: car ils attirent par ce moyen le peuple auec eux, quand il semble qu'ils soiẽt tirez par le regard de l'vtilité publique: vray est qu'es choses legeres il n'est pas mauuais de souffrir que nos amis mesmes discordent à bon escient d'auec nous, & qu'ils suiuẽt chacun son iugement & son opinion, afin que quãd il viendra en afaire principal & de grande importãce, il ne semble pas que ce soit par vn complot pourparlé entre eux, qu'ils soient tous d'accord.

voir l'homme d'estat pour obuier aux calomnies, & faire receuoir par le peuple, voire par ses ennemis mesmes ce qui est pour le bien public.

Exemples en Onomademus, lequel il appelle Demus au traité, comment on pourra receuoir vtilité de ses ennemis, chap. 10.

Or faut-il penser que l'homme sage par nature est tousiours en authorité de magistrat en sa ville, comme le roy entre les abeilles, & sur ceste persuasion il faut qu'il ait tousiours le timon des afaires en la main, mais toutefois qu'il ne poursuiue pas tousiours chaudemẽt ne souuent les estats & offices que le peuple eslit par ses voix: car ceste conuoitise de vouloir tousiours estre en office n'est point venerable ni agreable au peuple, aussi ne les faut-il pas reietter quand le peuple legitimement les C donne, & nous y appelle, ains les faut accepter, encore que ce soyent à l'auẽture offices de moindre dignité que ne requerroit la reputation que nous auriõs desia acquise, & s'y employer de bonne affection: car il est iuste que comme nous auons esté honorez par les estats de plus grande dignité, aussi que reciproquemẽt nous honorions ceux de moindre qualité: & quand nous serons esleus aux magistrats supremes, comme en l'estat de capitaine en la ville d'Athenes, à l'estat de Prytanes à Rhodes, de Bœotharche en nostre pays de la Bœoce, il sera bien seant que par modestie nous cedions & rabaissions vn peu de sa souueraine grandeur: & au contraire aussi, que aux petits estats nous y adioustions vn petit de dignité & d'apparence d'auantage, afin que nous ne soyons ni enuiez en ceux-la, ni mesprisez en ceux-ci. Et aux premiers iours que nous entrerons en quelque magistrat que ce soit, il ne nous faut pas seulement ramener en memoire les discours que faisoit Pericles quand il prenoit sa
" robbe de magistrat pour sortir en public, Pense à toy, Pericles, Tu cõmandes à hom-
D mes libres, non pas à des esclaues: tu cõmandes à des citoiens qui sont pareils à toy,
" tu commandes à des Atheniens: ains nous faut dauantage dire en nous-mesmes.

XIII. Qu'il ne doit pas poursuiure toutes charges, ains seulement accepter celles au maniement desquelles il est legitimement appellé, & comme il se doit comporter tant es grandes qu'es petites charges.

Notable exemple & apophthegmes de Pericles.

Tu commandes estant cõmandé & suiet, tu cõmandes à vne ville qui est sous vn proconsul Romain, ou sous vn procureur & lieutenant de l'Empereur. Ce ne sont plus, cõme disoit celui la, ici les campaignes de la Lydie; où lon puisse courir la lance, ce n'est plus ici l'anciẽne cité de Sardis, ni la puissance qui fut au temps passé des Lydiens: il faut porter sa robbe plus estroitte, & du palais de ville, où logent les magistrats, faut tousiours auoir l'œil au siege imperial, & ne prẽdre pas trop de cœur pour se voir vne courõne sur la teste, regardãt des souliers cornus, marques des seigneurs Romains, qui sont encore au dessus: ains faut en cela imiter les ioueurs des tragedies, lesquels adioustent bien du leur au roolle qu'ils iouẽt, le geste, l'accent, & la contenance qui lui est cõuenable, mais toutefois ils escoutent tousiours leurs protecolles;

XIIII. A quoy doiuent penser ceux qui s'entremettent d'afaires publiques.

Estre seigneur, sans ambition, & suiet à la raison.

2. Faute de ce faire, on se met en dāger de perdre la teste.

afin que nous ne passions, ni n'excedions point les mesures ni les bornes de la licen- E ce qui nous est baillee par ceux qui ont la puissance de nous commander: car le sortir hors de ses termes n'apporte pas quand & soy peril d'estre sifflé ni moqué seulement, ains y en a desia eu plusieurs,

Dessus le col desquels est ia monté
Le fil trenchant de la hache aceree,
Qui a du corps la teste separee:

Pardalas proposé pour exemple.

comme il en est pris en nostre pays à Pardalas, pour estre vn peu sorti des bornes: & tel autre y a, qui estant confiné en quelque meschante isle deserte, est deuenu, comme dit Solon,

Sicinitain ou Phelegandrien,
Forpaysant au lieu d'Athenien.

1. Ou pour le moins on se rend contemptible & ridicule.

Comment il faut manier vn peuple pour euiter l'enuie & moquerie d'iceluy.

Nous nous rions bien quelquefois des petis enfans quand nous voions qu'ils taschent à chausser les souliers de leurs peres, ou qu'ils veulent mettre sur leurs testes F leurs couronnes en se iouant: les magistrats des villes bien souuent ramenás en memoire aux peuples follement les beaux faits de leurs predecesseurs, la grandeur de leurs courages, & leurs deportemens trop disproportionnez aux temps & aux qualitez de maintenant, les font quelquefois faire des choses dignes de rire: mais il n'y a pas à rire puis apres pour tous, si ce n'est qu'ils soient si bas & si petis, que pour leur bassesse on ne face conte d'eux. Il y a bien d'autres histoires de l'ancienne Grece, que lon peut ramenteuoir & reciter aux hommes de ce temps ici, pour adoucir & moderer leurs mœurs, cōme à Athenes, faisant souuenir au peuple non des prouesses de leurs ancestres, mais pour exemple du decret d'abolition & d'oubliance generale, qui fut iadis fait apres que la ville fut deliuree de la captiuité des trente tyrans, & de ce qu'ils condamnerét à l'amende le poëte Phrynichus, pource qu'il auoit fait iouër en vne tragedie la prise de la ville de Milet, & aussi que par ordonnance publique ils porterent chapeaux de fleurs sur leurs testes, quand ils seurent que Cas- G sander faisoit rebastir la ville de Thebes: & comme quand ils entendirent la cruelle occision qui fut faite en Argos, en laquelle les Argiens firent mourir quinze cens de leurs citoiens, ils firent en pleine assemblee de ville apporter les sacrifices d'expiation, afin qu'il pleust aux Dieux destourner vne si cruelle pensee du cœur des Atheniens. Et du temps que lon recerchoit ceux qui auoient pris ou argent ou present de Harpalus, en visitant toutes les maisons de la ville, ils ne voulutét pas permettre que lon fouillast celle d'vn nouueau marié, & passerent celle là seule. Car en cela peuuét ils bien encore auiourd'huy ensuiure leurs maieurs, & se rendre semblables à eux: mais la bataille de Marathon, & celle de la riuiere de Eurymedō, & celle de Platæes, & autres tels exemples qui ne font qu'enfler & hausser le courage vainement à vne commune, il les faut laisser aux escholes des Sophistes & des maistres de Rhetorique.

xv. Qu'il faut s'entretenir en amitié auec les autres seigneurs, de la biē-vueillance desquels on aura besoin: & rapporte le tout au profit public.

Si ne faut pas seulement auoir l'œil à se maintenir si sagement soy & sa ville, que les seigneurs souuerains n'aient aucune occasion de se plaindre, ains faut don- H ner ordre d'auoir tousiours quelqu'vn des seigneurs, qui ont le plus d'authorité à Rome, & en la cour de l'Empereur, pour special ami, qui serue comme d'vn rempar asseuré pour defendre toutes nos actions au gouuernement de nostre pays: car tels seigneurs Romains se monstrent ordinairement fort affectionnez aux afaires que poursuiuent leurs dependans & leurs amis, & le fruict que lon peut tirer de l'amitié & bonne grace de tels seigneurs, il n'est pas honneste de le conuertir à l'auancement & enrichissement de soy & des siens particulierement, mais l'employer, ainsi comme firent iadis Polybius & Panætius, qui par le moien de la bien-vueillance que leur portoit Scipion, firent beaucoup de bien à leur pays: au nombre desquels il faut aussi mettre Arrius, car quand Cæsar Auguste prit la ville d'Alexandrie, il entra dedans tenant Arrius par la main, & deuisant auec lui seul de toute sa suite: puis il respondit

Exemples.

aux

A aux Alexandrins, qui s'attendoient bien d'estre saccagez, & le supplioient de leur pardonner, qu'il leur pardonnoit, & les receuoit en sa bonne grace, premierement pour la beauté & grandeur de leur ville, secondement pour le fondateur Alexandre le grand,& tierce ment pour l'amour de cestui vostre citoien,qui est mō ami. Pourroit-on bien auec raison comparer ceste grace auec les riches commissions de regir & administrer les prouinces, que poursuiuent aucuns à la cour, auec seruitude & suiettion si obstinee,qu'il y en a qui vieillissent aux portes d'autrui à la poursuite, en delaissant cependant les afaires de leur pays? ne vaudroit il pas mieux corriger & changer le dire d'Euripides,en disant & chantant,S'il est honneste de veiller & faire la cour aux portes d'autrui,en se rendant suiet à la suite d'vn seigneur,il est doncques honneste de le faire pour l'amour & pour le bien de son pays? au demeurant cercher & embrasser amitiez pareilles, à conditions iustes & egales. MAIS aussi en rendant sa ville & son pays obeissant aux grands, il se faut bien garder que nous ne B l'assubiectiōs encore dauantage qu'il ne l'est, ne qu'estant attaché par la iambe nous ne le lions encore par le col:comme font aucuns, qui rapportans toutes choses autant petites que grandes,à ces Seigneurs,rēdent leur seruitude reprochable,ou pour mieux dire, ils ostent à leur pays toute forme de gouuernement, en le rendāt ainsi timide,& lui ostant tout pouuoir. Car ainsi comme ceux qui se sont acoustumez à ne disner,ne souper,ni s'estuuer iamais sans le medecin, n'vient pas de leur santé autant que la nature leur permet: aussi ceux qui à tout decret, à toute resolution de conseil,à toute grace, voire à toute administration publique de leur ville, veulent adiouster le consentement, iugement & gré des seigneurs, ils contraignent lesdits seigneurs d'estre plus maistres qu'ils ne veulent eux-mesmes, dequoy sont ordinairement cause l'auarice, & la ialousie en l'emulation des premiers & principaux citoiens des villes,par ce que voulans quelquefois oppresser ceux qui sont moindres qu'eux, ils les contraignent d'abandōner leurs villes,ou bien aiās quelques differēts C auec leurs egaux concitoiēs,& ne voulans pas auoir du pire en la ville,ils ont recours aux seigneurs, superieurs,par où ils sont cause de faire perdre au Senat,au peuple,aux iuges & oficiers de leur ville,tout ce peu d'authorité & de puissance qui leur estoit demeuré: là où il faut en entretenant ceux des bourgeois qui sont hommes priuez par esgalité,& ceux qui sont puissans par leur ceder reciproquement, contenir les afaires au dedās de la ville,& les y resoudre & terminer,guerissans tels inconueniens, comme maladies secrettes des choses publiques auec vne medecine ciuile, aimans mieux quāt à soy estre vaincu entre ses citoiens,que vaincre dehors, en faisant tort à son pays, & estant cause de violer ses droits & priuileges: & quant aux autres les priant,& leur remonstrant particulierement à vn chascun,de combien de maux est cause l'obstination,que maintenant pour n'auoir voulu à leur tour s'accommoder en leurs maisons,à leurs concitoiens,qui seront bien souuent d'vne mesme lignee,à leurs voisins & compagnons en charges & offices, auec honneur & bonne grace, D ils vont deceler les secrettes dissensions & debats de leur ville aux portes des aduocats,& es mains des praticiens de Rome,auec non moins de honte,de dommage & de perte. LES medecins ont bien acoustumé de tourner & tirer au dehors à la superfice du corps les maladies qu'ils ne peuuent pas du tout oster du dedans, mais au contraire, l'homme de gouuernement,s'il ne peut cōtregarder sa ville totalemēt paisible, qu'il n'y suruiene tousiours quelques troubles,là tout le moins s'efforcera-il de contenir au dedans d'icelle ce qui s'y remue,& qui y esmeut la sedition, & en le tenant caché taschera de le guarir & y remedier,à celle fin que s'il est possible,il n'ait besoin de medecin,ni de medecines exterieures: car l'intention de l'homme d'estat & de gouuernement doit bien estre de proceder en ses afaires seurement, & de fuir les violēs & furieux mouuemens de vaine gloire,comme nous auons desia dit, mais neantmoins son intention & sa resolution,

Combien la faueur d'vn grand Seigneur enuers vn particulier est de grand poids.

XXI. *Qu'il faut bien se donner garde qu'en recerchāt des amitiez estrangeres l'on ne mette le pays en seruitude.*

Similitude conuenable a cela.

Remede à ce dāger.

XXII. *S'il y a du mal en vn estat, il le faut retenir & guarir par dedans.*

I. Pource que les remedes de dehors sont dangereux.

Qu'il ait au cœur vne ferme asseurance, E
Sans vaciller, & virile constance,
Iliad. liu. 17. *Comme les preux guerriers, qui hazarder*
Leurs vies vont pour leur pays garder:

& non seulement contre des hômes ennemis, mais aussi côtre des afaires perilleux, & des têps dangereux ausquels il faut resister & faire teste: car il ne faut pas qu'il soit cause de mouuoir les tourmentes, mais aussi ne faut-il pas qu'il abandonne son pays au besoin quand il les sent venir, ne qu'il pousse sa ville en apparent danger, mais aussi quand elle y est vne fois esbranlee, & qu'elle flotte en danger, c'est à lui à la secourir, en iettant la derniere anchre sacree de soy-mesme, qui est la hardiesse de frâchement parler, quand il est question de si grâde chose que du salut de son pays, côme furent les afaires qui arriuerent aux Pergameniens du temps de Neron, & n'agueres aux Rhodiens du temps de Domitian, & auparauant aux Thessaliês du temps d'Auguste, pour auoir brussé tout vif Petræus. En telles occurrences vous ne verrez point que l'homme de gouuernement, s'il est digne d'vn tel nom, face du restif, ne qu'il tire le pied en arriere de peur, ou qu'il accuse les autres, & qu'il se tire lui-mesme hors de la meslee du danger, ains le verrez aller en ambassade, s'embarquer sur mer, parler le premier, disant non seulement,

2. Item que lon doit alors franchement aller & parler.

Exemples.

F

Nous auons fait, Apollo, l'homicide,
Fay que la peste hors nostre pays vuide:

mais encore qu'il ne soit point coulpable du peché de la cômune, si se mettra-il en danger pour eux, car c'est chose tres-honneste, & outre l'honnesteté du fait en soy, il est auenu plusieurs fois, que la vertu & grandeur de courage d'vn tel homme a tant esté estimee, qu'elle a effacé le courroux qui estoit esmeu contre toute vne cômune, & a dissipé toute l'aigreur & la fureur d'vne menace, ainsi qu'il auint à vn Roy de Perse à l'endroit de Bulis & de Sperchis gentils-hômes Spartiates, & comme fit aussi Pompeius enuers Sthenon son hoste: car aiant proposé de punir aigrement les Mamertins de ce qu'ils s'estoient rebellez contre lui, Sthenon lui dit, qu'il ne feroit pas bien ne iustement s'il faisoit mourir plusieurs innocens au lieu d'vn seul qui estoit coulpable, pource que c'estoit lui seul qui auoit fait rebeller toute la ville, y ayant induit ses amis par amour, & ses ennemis par force: ces paroles toucherent tellement au cœur de Pompeius qu'il pardonna à la ville, & se porta humainement enuers Sthenon. Et l'hoste de Sylla aiant vsé de semblable vertu, mais non pas enuers vn semblable seigneur & capitaine, mourut genereusement: car Sylla aiât pris la ville de Preneste, condamna tous les habitâs à mourir, excepté son hoste auquel il pardonna pour l'ancienne alliance d'hospitalité qu'il auoit auec lui: mais son hoste lui respôdit, qu'il ne vouloit point estre tenu de sa vie au meurtrier de son pays, & se ietta parmi la troupe de ses citoiens que lon massacroit, où il fut meurtri quand & eux. H

3. Que l'hôme d'estat ne doit pas desirer de viure si son pays est ruiné.

Beaux exemples de deux Spartiates, de Sthenon, & de l'hoste de Sylla.

G

Douceur de Pompeius opposee à la cruauté de Sylla.

XVII. *Comment celui qui manie afaires d'estat, doit conuerser auec ses compagnons.*

Or faut-il bien prier aux Dieux qu'ils nous gardent de tomber en si calamiteux têps, & en esperer de meilleurs: mais au reste il faut estimer tout magistrat public, & celui qui l'exerce, chose grâde & sacree: à l'occasion dequoy il le faut sur tout honorer, & l'honneur qu'on doit au magistrat est de s'accorder auec lui, & aimer ceux qui sont constituez pour l'exercer: cest honneur là est beaucoup plus digne que ne sont pas les couronnes qu'ils portent sur leurs testes, ni leurs grands manteaux de pourpre. Mais ceux qui prennent le commencement de leur amitié pour auoir esté ensemble à la guerre, ou auoir passé les ans de leur adolescence ensemble: & au contraire prenent pour commencement de leur inimitié d'estre capitaines ensemble, & auoir quelque charge de la chose publique ensemble, ils ne sauroient euiter que ce ne soit pour l'vne de ces trois mauuaises causes, ou que estimans leurs compagnons semblables à eux, ils commencent les premiers à les embrouiller de dissension: ou les estimans plus grands, ils leur portent enuie: ou plus petis, & ils les mesprisent: là où il

Trois causes des haines qui suruienent entre ceux qui manient les afaires d'estat.

A où il fait courtiſer les plus grands, honorer les egaux, & auancer les petis, & les aimer & embraſſer tous, comme aians auec eux vne amitié engendree, non pour auoir mangé à vne meſme table, ou diſné à vn meſme feſtin, aians par vne obligatiō commune & publique, cōme ſi c'eſtoit vne beneuolence paternelle, cōtractee pour l'affection commune enuers la patrie. C'eſt pourquoy Scipion fut mal eſtimé à Rome, de ce qu'en dediant le temple d'Hercules, aiant conuié tous ſes amis au banquet, il n'y fit point ſemondre ſon compagnon au magiſtrat Mummius : car encore qu'ils ſe ſentiſſent d'ailleurs n'eſtre pas amis, ſi eſt-ce qu'en telles occaſions ils ſe deuoient honorer & careſſer l'vn l'autre, à raiſon de leur commun magiſtrat. Si doncques Scipion, perſonnage au demeurant grand & admirable, a encouru reputation d'eſtre fier & preſomptueux, pour auoir oublié & omis vne ſi petite demonſtration d'humanité, commēt eſt-ce que celui qui s'efforcera de diminuer la dignité de ſon compagnon, ou qui taſchera à lui faire receuoir vne honte, meſmemēt en choſe où

Faute de Scipiō proprēmēt remarquee, pour mōſtrer combien c'eſt choſe dangereuſe de meſpriſer ceux qui ſont en meſme degré & charge auec nous.

B il va de l'honneur, ou qui par vne arrogance voudra tout faire, & s'attribuer tout à lui ſeul, comment le pourra lon eſtimer homme modeſte & raiſonnable? Il me ſouuient qu'eſtant encore bien ieune, ie fus enuoyé, auec vn autre, en ambaſſade deuers le Proconſul, & ce mien compagnon eſtant ie ne ſay pourquoy demeuré derriere, i'y allay ſeul, & fis ce que nous auions commiſſion de faire: à mon retour, ainſi que ie voulu rendre conte au public, & faire le rapport de ma charge, mon pere ſe leuant ſeul, me defendit de dire, Ie ſuis allé, mais, nous ſommes allez: ni, i'ay parlé, mais nous auons parlé: & faire mon recit en aſſociant touſiours mon compagnon à ce que i'auois fait: cela eſt non ſeulement gracieux & humain, mais qui plus eſt, il oſte de la gloire ce qui offenſe, l'enuie. C'eſt pourquoy les grands capitaines attribuent & aſcriuent leurs beaux faits à la fortune, & à leur bon ange, comme fit Timoleon, celui qui ruina les tyrannies eſtablies en la Sicile, lequel fonda vn temple à la bonne fortune. Et Python eſtant hautement loué & priſé à Athenes, pour auoir occis de

Autre exemple en Plutarque meſme, monſtrant de quelle diſcretion il faut vſer en cela.

Plusieurs exēples, qui exhortent les plus grands à eſtre modeſtes & faire cas des petis.

C ſa main le Roy Cottis : C'eſt Dieu, dit-il, qui pour le faire s'eſt voulu ſeruir de ma main. Et Theopompus Roy des Lacedæmoniens, à vn qui lui diſoit, que Sparte demeuroit ſur ſes pieds, pourautant que les Roys y ſauoient bien commander: Mais pluſtoſt, dit-il, pource que le peuple y ſait bien obeir. Ces deux choſes-là ſe font par le moien l'vne de l'autre: mais il y en a la plus part qui diſent & eſtiment, que la meilleure partie de la ſcience ciuile de gouuerner, eſt, ſauoir rendre les hommes idoines à eſtre bien commandez : car en chaſque ville il y a touſiours trop plus grand nombre de ceux qui ſont commandez, que de ceux qui commandent, & chaſcun en chaſcune commande à ſon tour, pour vn peu de temps, au moins en vn gouuernement populaire, & eſt puis apres commandé tout le reſte de ſa vie, de maniere que c'eſt vn treſ-honneſte, & treſ-vtile aprentiſſage, que d'aprendre à obeir à ceux qui ont authorité de commāder, encore qu'ils ſoient de moindre eſtoffe, & de moindre credit que nous. Car il n'y auroit point de propos qu'vn excellent & pre-

XIX. Ayant loué ceux qui ſe coportent modeſtement en leurs charges publiques, [illegible] occaſion [illegible] honneſte [illegible] du Roy Theopompus de diſcourir ſur la ſcience de bien gouuerner, & mōſtre en quoy elle conſiſte, aſſauoir que tous aprenent à bien obeir & à s'aſſuiettir à celui qui commande.

D mierioueur de Tragædies, comme ſeroit vn Theodorus, ou vn Polus, marche bien ſouuent apres quelque mercenaire, qui n'aura que trois mots à dire, & qu'il parle en toute humilité & reuerence à ce mercenaire, pource qu'il a le bandeau royal du diadeſme à l'entour de la teſte, & le ſceptre en la main : & qu'en action veritable & non feinte, vn riche & puiſſant homme meſpriſe celui qui ſera en magiſtrat, dautant qu'il ſera homme ſimple & de petit eſtat, outrageant & raualant la dignité publique, pour cuider faire paroiſtre la ſiene priuee, là où il deuroit pluſtoſt adiouſter de ſon credit & de ſa puiſſance à celle du magiſtrat. Comme en la ville de Sparte, les Roys ſe leuoient de leurs chaires au deuant des Ephores: & de tous les autres citoyens, celui qui eſtoit mandé par eux n'y venoit pas le pas, ains courant à grand' haſte, pour monſtrer à leurs citoiens, comme ils eſtoient bien obeiſſans, ſe glorifians de ce qu'ils honnoroient leurs magiſtrats, non pas comme quelques ſots

Exemples es Roys & es habitans de Sparte.

Il degrade les fots, outrecuidez, & ignorans qui abusent vilainemét de leur authorité en parlant plus gros qu'il ne faut, ou se moquant de qui ils veulent.

glorieux, de mauuaise grace, & de peruers iugement, qui pour monstrer qu'ils ont E grande authorité, feront quelque honte aux iuges & directeurs des combats, ou dirót iniure aux entrepreneurs, qui font iouër les tragedies & comedies es festes Bacchanales, ou se mocqueront des capitaines, ou de ceux qui president aux ieux & excercices de la ieunesse, n'entendans pas que l'honnorer bien souuét est plus hónorable, que non pas l'estre honnoré: car à vn homme d'honneur qui a grande suite & grande authorité en vne ville, ce lui est vn ornement plus grand d'acompagner & costoyer le magistrat, que si le magistrat le conuoyoit & l'acompagnoit: & pour mieux dire, cela cause vn desplaisir & vne enuie aux cœurs de ceux qui le voyent, & ceci apporte vne vraye gloire, qui procede de beneuolence, quand on le void quelquefois à l'huis d'vn magistrat, quand il le saluë le premier, & quand il lui donne le lieu du milieu en se promenant, il adiouste cest ornemét à la dignité de la ville, & ne diminue rien de la siene: aussi est-ce chose, qui attrait grandement la grace du peuple, que d'endurer patiemment vne iniure ou vne cholere de celui qui commande, F y appliquant ce que dit Diomedes en Homere,

Combié la modestie est profitable à ceux qui commandent aux autres.

Iliad. liu. 4.

Il m'en viendra ci apres grande gloire:

ou le dire de Demosthenes, que maintenát il n'est pas seulemét Demosthenes, mais il est legislateur, il est president des ieux sacrez, il a vne couronne sur la teste: & pourtant il en faut remettre la vengeance à vn autre temps, car ou nous lui courrons sus, apres qu'il sera deposé de son magistrat, ou nous gaignerós cela à differer, que nostre cholere en sera passee. BIEN faut-il tousiours faire à l'enui des magistrats en diligence, soin & prouoyance du bien public, s'ils sont personnes de bonne sorte, en leur allant declarer & exposer ce qui se presentera bon à faire, en leur baillant à executer ce que nous aurons meurement deliberé, & leur donnant moien de se faire honnorer, en profitant par mesme cóseil à la chose publique: mais si ce sont personnes, qui ou par crainte & faute de cœur, ou par malignité, restiuent à entendre à ce que nous leur mettrons en auant, alors il faut que nous-mesmes allions le declarer G publiquement au peuple, non pas negliger, dissimuler, ou passer sous conniuence aucune chose qui apartiene au bien public, sous couleur de dire, qu'il n'apartient à autre, qu'au magistrat, d'estre curieux, ni de s'entremettre du maniement des affaires: car la loy generale donne tousiours le premier lieu du gouuernement à celui qui fait ce qui est iuste, & qui conoit ce qui est profitable, comme lon peut comprendre par l'exemple de Xenophon: lequel escrit de soy-mesme, Il y auoit en l'ar- « mee vn appellé Xenophon, qui n'estoit ne capitaine, ni lieutenant, mais qui pour « entendre ce qu'il faloit faire, & l'oser entreprendre, se mit à commander, si bien, « qu'il fut cause de sauuer les Grecs. Et le plus glorieux fait d'armes, que fit iamais « Philopœmen, fut, que quand il eut nouuelle comme le Roy Agis auoit surpris la ville de Messene, & que le capitaine general des Atheniens ne la vouloit pas aller secourir, ains restiuoit de peur, lui auec vne troupe des plus gaillards & plus deliberez y alla, sans aucun mandement public, & osta la ville d'entre les mains d'Agis: non H pas qu'il faille pour choses legeres & vulgaires attenter rien de nouueau, ains seulement pour choses necessaires, comme fit lors Philopœmen: ou belles & honnestes comme Epaminondas, lequel estendit & allongea le temps de son magistrat de Bœotarche, quatre mois plus qu'il n'estoit permis par la loy du pays, durant lesquels il entra en armes dedans le pays de la Laconie, & fit bastir & repeupler Messene, afin que si d'auenture il en auenoit puis apres quelque plainte ou accusation, nous aions pour response à l'accusation l'excuse de la necessité, ou pour reconfort du peril auquel nous nous serons exposez, la grandeur & beauté de la chose entreprise.

XX. *Il traite consequemmét du deuoir des bons suiets en vn estat bien reiglé, & comment ils doiuent aider leurs magistrats & profiter à la chose publique.*

1. Pource que la loy generale autorise celui qui fait ce qui est iuste.

Exemple en Xenophon & Philopœmen.

2. A condition cependát qu'on n'attente rien sinó que ce soit chose necessaire & de grande importáce comme fit Epaminondas.

ON recite & remarque vne sentence de Iason, celui qui iadis fut tyran de la Thessalie, laquelle il disoit & repetoit souuent, toutes & quantes fois qu'il forceoit ou outrageoit quelques vns des particuliers habitans du pays, Qu'il est force de faire « iniustice

XXI. *Il retourne à son propos & en condamnant le dire tyránique de*

A iniustice en petites choses, qui veut venir à chef de faire iustice es grandes, & qu'il est necessaire de faire tort en detail, qui veut faire droit en gros: mais quant à ceste sentence là, il est aisé à voir de prime face, que c'est vne instruction propre pour vn qui se veut faire seigneur & vsurper la tyrannie. Ceste reigle est bien plus ciuile, Qu'il faut laisser aller plusieurs choses legeres pour gratifier au peuple, afin de pouuoir en choses grãdes lui resister & le garder de faillir: car celui qui veut estre en toutes choses regardant de trop pres, & trop vehement, sans iamais rien ceder ni lascher, ains est tousiours aspre & inexorable, il acoustume le peuple à estriuer opiniastrement, & se courroucer contre lui.

Iason monstre en quelles choses vn magistrat peut gratifier à son peuple.

Mais vn peu la scote lente
Contre l'onde violente
Sauoir à propos lascher,

partie en se relaschant vn peu soy-mesme, & se iouãt gracieusement auec eux, comme à faire sacrifices, à voir les ieux des combats, à assister aux Theatres, partie en ne faisant pas semblant de les voir ni ouir, comme nous faisons aux fautes des petis enfans en la maison, afin que l'authorité de les reprendre & de parler franchement à eux, comme la force d'vne drogue non sus-annee ni passee, ains estant en sa vertu & vigueur, ait plus d'efficace & plus de foy pour les toucher & assener au vif, quand il sera question de choses de grande consequence. Alexandre aiant entendu que sa sœur auoit eu acointance d'vn beau ieune gentil-homme, ne s'en courrouça point autremẽt, ains dit qu'il lui falloit aussi bien à elle permettre de se sentir & iouir vn peu de la royauté: ne faisant pas en cela sagement, de lui conceder cela qui faisoit honte à sa grandeur: car il ne faut pas estimer ieu ne plaisir ce qui est la ruine ou le deshõneur d'vn estat. Et pourtant le sage homme de gouuernement ne permettra point, tant qu'il lui sera possible, que le peuple face vne iniure aux particuliers habitans, comme feroit en confisquãt leur bien, en leur laissant departir entre eux les deniers cõmuns, ains y resistera de tout son pouuoir en les preschãt, menassant & intimidant, il combattra contre tous tels appetis desordonnez d'vne commune: à l'opposite de ce que fit Cleon à Athenes, qui nourrissant & augmentãt tels fols desirs du peuple, fut cause de faire naistre en la ville plusieurs frelons & mousches guespes, comme dit Platon, qui veulent viure sans rien faire que poindre & picquer tantost cestui-ci, & tantost cestui-là. Mais si le peuple d'auenture prend vne feste solennelle du pays, ou bien l'hõneur de quelque Dieu pour occasion de faire quelques ieux, ou quelque donnee legere, ou quelque gracieuseté hõneste ou magnificẽce publique, il est raisonnable, que leur permettant telles choses on les laisse iouir aucunement & de leur liberté & de leur opulence: car au gouuernement de Pericles & de Demetrius Phalereus, il y a plusieurs exemples de choses semblables. Cimon mesme embellit la place d'Athenes de plusieurs belles allees de platains, qu'il y fit plãter à la ligne: & Caton voiant au temps de la coniuration de Catilina, que le menu peuple de Rome estoit tout esmeu par les menees de Iules Cæsar, & qu'il ne faloit gueres de chose pour faire changer tout l'estat, il persuada au senat d'ordonner, qu'il se feroit quelque petite donnee & distribution de deniers aux pauures citoiens: & cela fait à propos apaisa tout le tumulte, & reprima la sedition & souleuation qui estoit toute preste à se faire. Tout ainsi que le sage & discret medecin, apres qu'il a tiré à son patient beaucoup de sang corrompu, lui donne vn peu de bonne nourriture: aussi l'auisé gouuerneur d'estat populaire, apres auoir osté à la commune quelque grãde chose, qui estoit pour leur aporter honte & dommage: au contraire, par quelque legere grace & douceur qu'il leur concede, il les reconforte & engarde de se fascher & de se plaindre. Et n'est pas mauuais quelquefois pour les destourner d'vne folie à quoy ils ont affectiõ sans propos, de les ramener à autres choses qui sont vtiles, ainsi que fit Demades, lors qu'il auoit la superintendance des finãces, & de tout le reuenu

1. En s'acommodant aux petis, quãd il n'y a point d'interest pour le public.

Il y a interest pour le public quand vn acte particulier diffame tout l'estat.

Sage & necessaire aduertissement aux magistrats.

Exemple contraire de Cleon, qui recõmande tant plus la pratique du precedẽt aduertissement.

Comment il se faut accommoder aux petis.

2. En les destournãt sagement & par douceur de quelque grand danger. Exemple en Catõ.

Similitude propre.

Autre exemple en Demades.

de la chose publique, estant le peuple d'Athenes en volonté d'enuoyer des galeres E au secours de ceux qui s'estoient rebellez contre Alexandre le grand, & lui commandant de fournir argēt pour cest effect: Il leur dit, vous auez bien de l'argent tout prest, car i'en auois fait prouision pour vous distribuer à ceste feste des Bacchanales, si que chascun de vous eust peu auoir enuiron demi marc d'argent, qui eust été enuiron cinq escus pour teste: si vous aimez mieux que ces deniers soient employez à cest vsage, ie m'en rapporte à vous, vsez ou abusez en, comme de chose vostre: par ceste ruze les aians destournez de vouloir plus armer la flotte de vaisseaux qu'ils vouloient enuoyer, de peur de perdre la distributiō qu'il leur promettoit, il les engarda d'offenser griefuement Alexandre. Il y a beaucoup de telles volontez dōmageables & dangereuses qu'il seroit impossible rompre de droit fil, mais il y faut vser de destour & de torse, cōme fit vn iour Phocion quand les Atheniēs vouloient à toute force qu'il allast hors de temps & de saison dedās le pays de la Bœoce, car il fit incontinent crier à son de trompe, que tous citoiens, depuis l'aage de l'adolescence F iusques à soixante ans, eussent à le suiure auec leurs armes: à raison duquel cri s'estant esleué vn grand bruit des vieillards, qui se mutinoient de ce qu'on les faisoit aller à la guerre en tel aage: Quel mal y a-il, leur dit-il, i'ay bien quatre vingts ans, & seray auec vous cōme vostre capitaine. Par tels moiens on pourra rompre beaucoup d'ambassades importunes, en y commettāt ceux que lon verra les plus mal dispos à faire voyages, plusieurs entreprises de grands bastimens inutiles, en commādant de contribuer donques argent, & plusieurs proces inciuils, en leur disant, qu'ils aillent doncques eux-mesmes à la cour pour les solliciter: à quoy faire il faut attirer & associer les premiers ceux qui mettent telles choses en auant, & qui incitēt le peuple à les vouloir: car s'ils reculent, il semblera qu'ils rompēt eux-mesmes ce qu'ils auront proposé, & s'ils l'acceptent, ils porterōt partie de la fascherie, & de la peine qu'il y aura.

En Phocion.

Moyen d'effectuer l'auertissement precedent.

XXII. *De quelles gens le magistrat se doit acompagner à l'execution d'afaires de consequence.*

MAIS là où il sera question de quelque afaire de grande consequence & de grāde vtilité pour le public, où il faudra grandemēt trauailler & chaudemēt s'y employer, alors regarde à choisir de tes amis ceux qui aurōt le plus d'authorité, & mesmement entre les autres, ceux qui seront de plus douce nature: car ceux la te resisteront le moins, & te secourerōt le plus, aiās le sens bon, & point de ialousie ni d'opiniastreté: toutefois en cela faut-il encore que chascun conoisse bien sa nature, & G qu'entendant ce à quoy il est moins apte, il eslise pour adioints plustost ceux qu'il sentira valoir en ce qui est requis pour ce qui se presente, que ceux qui lui seront plus semblables: comme Diomedes estant deputé pour aller reconoistre le cāp des ennemis, choisit pour son compagnon le plus auisé, & laissa les plus vaillans: par ce moien les actions en seront mieux contrepesees, & ne s'engendrera pas si facilemēt la ialousie, & l'æmulation entre ceux qui desirēt faire conoistre leur valeur en vertus differentes. Si donc tu as vne cause à plaider, ou vne ambassade à faire, choisi pour ton adioint quelque homme bien eloquent, si tu te sens mal idoine à bien parler, ainsi comme Pelopidas choisit Epaminondas. Si tu te sens mal propre à caresser H vne commune, & auoir le cœur en trop bon lieu pour t'abaisser à faire la cour, comme estoit Callicrates capitaine Lacedæmonien, choisis en vn qui ait grace à entretenir les gens, & qui soit bon courtisan. Si tu as le corps foible & mal dispos pour porter beaucoup de peine, eslis en vn qui soit plus robuste, & qui aime à trauailler, comme Nicias choisit Lamachus. C'est ainsi que Geryon estoit esmerueillable, que aiant plusieurs iambes, plusieurs bras, & plusieurs yeux, le tout estoit regi & gouuerné par vne seule ame: mais les sages hommes de gouuernement s'ils s'entre-entendent, peuuent bien conferer ensemble, nō seulement leurs corps & leurs biēs, mais aussi leurs fortunes, leurs credits, & leurs vertus en vn mesme afaire, de sorte qu'ils viendront tousiours mieux à bout de quelque execution qu'ils entreprenēt à faire, que ne fera vn autre qui qu'il soit. Non pas comme les Argonautes, qui apres auoir

Exemple en Diomedes.

En Pelopidas.

En Nicias.

Explication de la fable de Geryon.

A delaissé Hercules: furent contrains d'auoir recours aux sorcelleries & enchantemens d'vne femme pour se sauuer, & desrober la toison d'or. OR y a-il des temples, ausquels ceux qui entrent laissent l'or dehors, s'ils en ont sur eux: & quant au fer, on n'en porte presque, en maniere de dire, dedans pas vn: & d'autant que la tribune aux harengues, & le siege presidial est vn temple commun à Iupiter conseiller & garde des villes, & à iustice & equité, auant que d'y mettre le pied, des à present despouille ton ame de toute auarice, de toute conuoitise d'auoir, comme si c'estoit du fer, ou bien vne maladie pleine de rouille, & la reiette en la halle des marchands, des reuendeurs, banquiers & vsuriers, & t'en esloigne le plus arriere que tu pourras, estimant que celui qui s'enrichit du maniement des afaires publiques, est vn sacrilege qui desroberoit iusques sur le maistre autel, iusques dedans les sepultures des morts, dedans les coffres de ses amis, s'enrichiroit de trahison & de faux tesmoignage: qu'il est conseiller infidelle, iuge periure, magistrat côcussionnaire, brief côtamiB né de toutes les meschancetez que l'homme peut commettre: & pour ceste cause n'est-il ia besoin de plus amplement en parler. Au demeurant l'ambition, encore qu'elle soit de plus belle apparêce que l'auarice, aporte neantmoins des pestes nô moins dangereuses ne moins pernicieuses qu'elle, au gouuernement de la chose publique: car elle est ordinairement acompagnee d'audace & de temerité, d'autant qu'elle ne s'engendre point es natures basses, ni foibles ou paresseuses, mais principalement es fortes, actiues & vigoureuses: & la vogue des peuples qui l'enleue & la pousse bien souuent par louanges qu'on leur donne, rend son impetuosité bien mal-aisee à retenir à manier & regir. Comme donc Platon escrit, qu'il faut acoustumer les ieunes garçons des leur enfance à ouir dire, qu'il ne leur est pas loisible, ni de porter de l'or à l'entour de leur corps pour ornement, ni mesme en auoir & posseder, pource qu'ils en ont vn autre propre interieur meslé auec leur ame: voulant donner à entendre sous paroles couuertes, à mon auis, la vertu deriuee de leurs anC cestres, par la descente & continuation de leur race: ainsi pouuons nous reconforter & adoucir la cupidité de l'ambition, en remôstrant aux esprits ambitieux, qu'ils ont en eux de l'or qui ne se peut ternir, gaster ne contaminer par l'enuie, ne par Momus mesme le repreneur des Dieux, qui est l'honneur lequel ira tousiours croissant & augmentant, tant plus on discourra, considerera & rememorera les choses par eux faites & acomplies au gouuernement de la chose publique: & pourtant qu'ils n'auront pas besoin de ces autres honneurs qui se moulent, qui se taillent, ou qui se paignent, ne qui se fondent en bronze, attendu que bien souuent, ce que plus on y prise, apartient à autre qu'à eux. Car la statue que fit Polycletus du Trompette, & celle du Hallebardier, sont louees pour le regard de celui qui les a faites, non pour le regard de ceux en faueur de qui elles furent faites. Et Caton lors que la ville de Rome commençoit desia à se remplir toute d'images & de statues, ne voulut pas permettre qu'on en fist aucune pour lui, disant, qu'il aimoit mieux que D l'on demandast pourquoy on ne lui en auoit point fait, que pourquoy on lui en auoit fait: car ces choses là apertent enuie, & si pensent les peuples estre redeuables à ceux, à qui ils n'ont point baillé de telles fumees: & au contraire, ceux qui les ont receuës, leur sont ennuyeux & fascheux, comme aians recerché d'auoir les afaires de la ville en main, afin d'en receuoir vn tel salaire. Ainsi donc comme celui qui auroit nauigé sans peril tout le long du gouffre de Syrtis, & puis se seroit venu perdre & noyer à l'entree du port, n'auroit pas fait rien de grand, ni de fort recommandable: aussi celui qui se seroit sauué du thresor, & auroit eschappé les fermes publiques, c'est à dire qui n'auroit point souillé ses mains du larrecin des deniers communs, ni de mauuaise intelligence auec les fermiers des impositions & gabelles publiques, & puis se seroit laissé prendre à la cupidité de vouloir presider au palais, & d'estre le premier au conseil de la ville: celui-là auroit bien don-

XXIII. De quels vices le magistrat se doit donner garde.

1. De l'auarice.

2. De l'ambition.

Remede contre l'ambition.

1. Il faut remôstrer aux ambitieux que l'hôneur qu'ils ont acquis ne peut estre aboli: partât qu'ils ne se doiuent pas tant tourmenter.

2. En apres qu'ils ne doiuent pas atacher leur gloire à des statues & tableaux nô plus que Caton.

3. En troisiesme lieu, que ce n'est pas assez d'auoir les mains nettes: mais que le cœur le doit estre aussi.

né contre vne plus haute roche, mais il seroit allé à fond, & se seroit noyé aussi bien que les autres: ainsi seroit-ce de beaucoup le meilleur n'appeter ni conuoiter point ces honneurs-la, ains les fuir & refuser du tout: toutefois si d'auenture il est mal-aisé

4. S'il faut receuoir quelque honneur, que lon y tiene mesure, se contentant mesme de peu.

de rebouter de tout poinct vne grace & vne demonstration d'amitié que le peuple a quelquefois enuie de faire à ceux qui combattent en ce champ de gouuernement, non à vn ieu de pris d'argent, ni de riches presens, ains à vn ieu veritablement sainct & sacré, & digne d'estre couronné, il suffise de se contenter de quelque honorable inscriptiõ, ou de quelque tableau, ou quelque decret publique, quelque rameau de

Exemples de ceste moderation en Epimenides. Anaxagoras.

laurier ou d'oliue, comme Epimenides en eut vn de l'oliue sacree du chasteau d'Athenes, pour auoir nettoyé & purifié la ville: & Anaxagoras, refusant tous autres honneurs qu'on lui vouloit decerner, demanda seulement, que le iour qu'il mourroit, les enfans eussent congé de iouër, & n'allassent point à l'escole pour ce iour-là: & aux sept gentils-hommes Persiens, qui tuerent les Mages tyrans, on leur donna

Les sept Persiẽs qui tuerent les Mages tyrans.

priuilege de porter le chapeau pointu Persien, penchant sur le deuant de la teste, à eux & à ceux qui descendroient d'eux: car ce estoit le signal qu'ils auoient pris entre eux, quand ils allerent pour executer leur entreprise. Aussi eut de la ciuilité &

Pittacus.

modestie grande, l'honneur que lon fit à Pittacus, car comme ses citoiens lui eussent permis & commandé de prendre de la terre qu'il auoit conquise sur les ennemis, autant comme il en voudroit pour lui, il en prit seulement autant que contenoit le iet de son iauelot qu'il lança: & le Romain Cocles eut autant de terre com-

Cocles.

me il en peut labourer en vn iour, estant boiteux: car il ne faut pas qu'vn honneur ciuil soit salaire d'vn acte vertueux fait pour le public, ains marque pour la souuenance seulement, afin que la memoire en demeure plus longuement, comme ont

Au cõtraire les statues de Demetrius & de Demades furent acoustrees cõme les maistres le meritoient.

fait ceux que nous auons recitez. Là où les trois cens statues de Demetrius le Phalerien n'engendrerent iamais rouille, ni crasse & ordure, ains furent toutes de son viuant mesmes abatues, & celles de Demades furent fondues, & en fit-on des vrinaux, & bassins à selles percees, & plusieurs autres tels honneurs ont esté de mesme effacez, aians despleu & fasché au monde, non seulement pour la mauuaistié de ceux qui les receuoient, mais aussi pour la grandeur de ce qu'on leur donnoit: & pourtãt la plus honneste & la plus seure garde de l'honneur pour le faire longuement durer, c'est la sobrieté & simplicité, pource que les honneurs excessifs & demesurez en grandeur, sont ne plus ne moins que les statues mal contrepesees & mal proportionnees, lesquelles se ruinent & tombent par terre d'elles-mesmes. I'APPELLE

XXIIII. L'homme d'estat ne doit mespriser la gloire ni le vray honneur: & comme il doit se conduire en cela.

maintenant honneurs ces choses exterieures: comme fait le vulgaire, entant qu'il est loisible, comme dit Empedocles: toutefois i'aferme, aussi bien que les autres, que le sage homme d'estat & de gouuernement ne doit point mespriser le vray hõneur, qui gist en la beneuolence & bonne affection de ceux qui ont souuenance des seruices des biens qu'ils ont receus: ni ne doit point contemner la gloire, fuyant le plaire à ses prochains, ainsi que vouloit Democritus, car ni les escuyers ne doiuent

Similitude à ce propos.

pas reietter les caresses de leurs cheuaux, ni les veneurs les festes de leurs chiens, ains les doiuent plustost cercher, pource que c'est chose vtile & plaisante de pouuoir imprimer à tels animaux, qui nous sont familiers, & viuent auec nous, vne telle affection en nostre endroit, comme le chien de Lysimachus mõstra enuers son mai-

Comparaison mõstrant qu'vn naturel trop austere & chagrin sied mal aux grands, & que le moyen de se rẽdre amiable, c'est d'aimer.

stre, & que le poëte Homere recite des cheuaux d'Achilles enuers Patroclus. Et quant à moy i'estime, qu'il en prendroit mieux aux abeilles, si elles vouloient caresser, & laisser amiablement aprocher d'elles ceux qui les nourrissent, & qui les traitẽt & ont soin d'elles, plustost que de les picquer, & de s'aigrir si asprement contre eux: mais maintenant les hommes aussi les chastient auec de la fumee, & dõtent les cheuaux farouches auec des mords de bride, & les chiens suiets à s'enfuir, ils les atachẽt à des billots de bois: là où il n'y a rien qui rende l'homme libre volontairement obeissant, & se soumettant à vn autre homme, que la fiance qu'il a en lui pour l'amour

A mour qu'il lui porte, & l'opinion qu'il a conceuë de sa bonté & de sa iustice. C'est pourquoy Demosthenes dit bien, que les citez libres n'ont point de meilleur moië pour se garder & preseruer des tyrãs, que de se deffier d'eux: car celle partie de l'ame qui croid & qui se fie, est celle qui est la plus aisee à prendre. Tout ainsi donc comme le don de prophetie qu'auoit Cassandra, ne seruoit de rien à ses citoiens, dautant qu'ils ne la croyoient point,

En la 3. harengue contre Philippus Roy de Macedoine.

A l'opposite de la cõparaison precedéte & du malheur de Cassandra, il mõstre en Archytas & Battus, que les Princes & peuples sont heureux qui se fient les vns aux autres.

Dieu n'a voulu que ma voix prophetique
Portast effect à la chose publique:
Car quand ils ont receu quelque meschef,
Tant que le mal leur poise sur le chef,
Ie suis par eux alors sage appellee,
Mais au surplus folle & eceruellee:

B ainsi la foy & bien-vueillance des citoiens d'Archytas & de Battus enuers eux apporterẽt de grands profits aux vns & aux autres qui se voulurent seruir d'eux, & suiure leur cõseil, pour la bonne opinion qu'ils en eurent. AVSSI est-ce le premier & principal bien qui soit en la reputation des hommes de gouuernemẽt, la foy & confiance que lon a en eux, laquelle leur ouure la porte à faire toutes bonnes actions: le second bien est l'amitié & bien-vueillance du peuple: qui est aux bons vn bouclier & vn rempar grand à l'encontre des enuieux & des meschans,

XXV. *Les deux principaux biens dont vn bon magistrat se peut glorifier, & desquels il se doit sentir bien honoré: est que lon se fie en lui & qu'il est cheri & biẽ voulu du peuple.*

Comme la mere empesche que la mousche
Son fils dormant de doux sommeil, ne touche,

destournant l'enuie qui peut sourdre à l'encontre d'eux: & quant au credit egalant celui qui sera né de bas & petit lieu aux plus nobles, le pauure aux riches, & le priué au magistrat: brief quand vertu & verité sont conioinctes à ceste beneuolence populaire, c'est comme vn fort & gaillard vent en pouppe, qui les pousse à toute entreprise de gouuernement. A l'opposite aussi peut-on voir quels effects produit la disposition contraire es cœurs du peuple, par tels exemples: car ceux d'Italie aians surpris la femme & les enfans du tyran Dionysius, apres les auoir forcez & violez honteusement, les firent mourir: & puis en aiant bruslé les corps, en ietterent les cendres dedãs la mer. Au contraire, vn Menander aiant regné doucement sur les Bactrians, & estant à la fin mort en la guerre, les villes de son obeissance firẽt bien ensemble, & par commun accord, les funerailles & obseques: mais quand se vint à sauoir où lon en logeroit les reliques, elles en vindrent en tresgrande contention les vnes contre les autres, qu'elles pacifierent à la fin à grande peine, sous condition que ses cendres seroient partagees egalement entre elles, & qu'en chascune y auroit vne sepulture de lui. A l'opposite, ceux d'Agrigente, apres qu'ils furent deliurez du tyran Phalaris, firent vne ordonnance, que de la en auant il ne fust loisible à aucun de porter robbe de couleur bleuë, pource que les satellites de ce tyran auoient porté des hocquetons bleus. Et les Persiens, pource que Cyrus auoit le nez aquilin, iusques auiourd'huy aiment encore ceux qui l'ont tel, & les estiment les plus beaux. C'est l'amour le plus sainct, & le plus puissant de tous, que celui que les villes & peuples portent à quelqu'vn de leurs citoiens pour sa vertu: les autres honneurs ainsi nommez à fausses enseignes & demonstrations de bien-vueillance que les peuples donnent à ceux qui leur font bastir des Theatres, iouër des ieux, distribuer de l'argent, ou d'autres presens, ou de leur dõner le passe tẽps de voir combatre des gladiateurs & escrimeurs à outrance, ressemblent proprement aux caresses & flatteries des putains, qui tient tousiours à celui qui leur donne & qui leur fait plaisir, qui est vne reputation qui ne dure gueres, ains se passe en bien peu de temps. CELVI qui dit le premier, que le premier qui donna de l'argent au peuple, enseigna le vray moien de ruiner l'estat populaire, entendit bien, qu'vn peuple perd son authorité, quand il se rend suiet à corruption: mais aussi faut-il bien que ceux qui le corrompent en-

C

Exẽples monstrans cõbien la maluueillãce du peuple nuit à celui qui commãde: & au contraire dequoy sert l'amitié.

Sur quoy doit estre fondee ceste bien-vueillance.

XXVI. *Des largesses du magistrat enuers le peuple: & comme elles doiuent estre reiglees.*

rendent qu'ils se ruinent & destruisent eux-mesmes, achetans leur reputation à si E
grand frais & si grands despens, & rendent la commune plus hautaine & plus arrogante, dautant qu'elle presume qu'il est en sa puissance de donner ou oster vne chose grande. Ce n'est pas à dire, que ie vueille que l'homme d'estat es despenses ordinaires & liberalitez acoustumees, se monstre chiche & mechanique, quand ses afaires lui en donneront le moien, par ce qu'vn peuple prend en plus grande haine le riche, qui ne lui communique pas de ses biens en telles occasions, que le pauure qui desrobe du public, pour ce qu'ils estiment que l'vn procede de mespris, & l'autre de

1. Que le magistrat face largesse du sié sans pretendre recompense. 2. pour honneste occasion. 3. sans s'endepter & faire mocquer.

necessité. Parquoy ie voudrois que telles largesses premierement se fissent gratuitement & pour neant, dautant que faire en ceste sorte, elles font admirer, & obligent dauantage ceux qui les reçoiuent: & puis ie voudrois que ce fust tousiours pour occasion belle, bonne & honneste, comme pour l'honneur de quelque Dieu, ce qui attire tousiours de plus en plus le peule à deuotion, pource que tout ensemble il s'imprime au cœur du peuple vne vehemente opinion & apprehension, que la F
diuinité & maiesté des Dieux doit estre grãde & venerable chose, quand ils voient ceux qu'ils honorent, & qu'ils reputent grands personnages, si affectionnez à despẽdre liberalement pour les seruir & honorer. Tout ainsi donc comme Platon defend

Belle comparaison aprenãt à tous, specialemẽt aux grãds à reigler les largesses & despenses publiques.

aux ieunes qui aprenent la musique, l'harmonie Lydiene & la Phrygiene, dautant que l'vne excite en nostre ame toutes affections plaintiues & lamentables, & l'autre augmente l'inclination à la volupté & lubricité: ainsi quant aux largesses & despenses publiques, chasse hors de ta ville tant que tu pourras celles qui prouoquẽt les affectiõs bestiales, barbares & sanglantes en nostre ame, ou les dissoluës & lubriques: ou si tu ne les peux du tout chasser & oster, pour le moins fay deuoir d'en contester tant que tu pourras contre le peuple qui te demandera de tels spectacles, & fais que le suiet de ta despense soit tousiours honneste & pudique, & la fin & intention

Bon conseil aux grands qui ont des biens mediocres.

bonne & necessaire, ou pour le moins que le plaisir & ioyeuseté qui y sera, soit sans insolence ni dommage. Mais si d'auenture tes biens sont mediocres, & que le cen- G
tre & la circonference d'iceux ne contiene ni n'embrasse pas plus qu'il ne te faut necessairement, sache que ce n'est ni lascheté, ni vileté & bassesse de cœur, de ceder ces ambitieuses despenses, & laisser faire ces liberalitez à ceux qui ont bien dequoy, en confessant franchement sa pauureté, nõ pas en s'endebtãt & prenãt argẽt à vsure, se faire regarder en pitié, & mocquer tout ensemble, en telles commissions: par ce que ceux qui le font ne peuuẽt si secrettement faire, que lon ne pense bien qu'ils entreprenent plus qu'ils ne peuuent & qu'ils sont contraints de molester d'emprunts

Exemples notables à ce propos.

leurs amis, ou de flatter & courtiser des vsuriers, tellement qu'ils n'acquierent ni honneur ni credit, ains plustost honte & mespris par telles despenses: pourtãt seroit

De Phocion.

il bon, que lon eust tousiours en telles choses Lamachus & Phocion deuãt les yeux, car Phocion vn iour comme les Atheniens en vn sacrifice lui criassent, qu'il leur donnast quelque argent pour faire les frais, I'aurois honte, ce leur dit-il, de vous dõner, & cependant ne payer pas cestui-ci: en leur monstrant Callicles l'vsurier, du- H

De Lamachus.

quel il auoit emprunté. Et Lamachus es comptes de sa charge, quand il auoit esté capitaine de l'armee d'Athenes en quelque voyage, il y mettoit tousiours en ligne de cõpte de la despense, pour vne paire de pãtoufles, & pour vne robbe à son vsage.

De Hermon.

Et les Thessaliens ordonnerẽt à Hermon qui refusoit d'estre leur capitaine general, par ce qu'il estoit pauure, vn poinson de vin par chasque mois, & vn minot de bled de quatre en quatre iours: ainsi n'est-ce point hõte de cõfesser sa pauureté, & n'ont pas les pauures moins de moien d'acquerir credit & authorité au gouuernement des villes, que ceux qui despendent beaucoup à faire des festins & des ieux publiques, pour acquerir la bonne grace de la commune, prouueu que par leur vertu ils ayent

XXVII. Qu'il ne faut pas manier vn peuple par

acquis foy & liberté de franchement parler au peuple. POVRTANT se faut-il bien sagement maistriser & moderer en telles choses, & ne descendre pas à pied en campagne

A campagne rase, pour combatre contre des gens à cheual, ni entrer en carriere pour
faire ieux, ou sur vn eschaffaut, ni en salle de festin, estant pauure, pour faire à l'enui
des riches, à qui se monstrera plus magnifique, ains faut essayer de manier le peuple
par vertu, par gentillesse de cœur, bon entendemẽt conioint auec vne sage parole:
en quoy il n'y a pas seulement vne honnesteté venerable, mais aussi vne grace attra-
yante & fauorable,

*desp
enses superflues, ains par vertu par gentillesse de cœur, bon entendement & sage parole.*

Plus que tout l'or de Crœsus desirable:

car pour estre bon il n'est pas necessaire d'estre fascheux ne presomptueux,

Pour estre chaste & bien morigené
On n'est pourtant seuere & rechiné,
Ne par la ville on ne monstre vne trongne
Hideuse à voir tant elle se renfrongne:

au contraire l'homme de biẽ est premierement de facile acces, affable à tous, tenant
B sa maison ouuerte, comme vn port de refuge pour tous ceux qui se veulent seruir
de lui. Et puis il ne monstre pas sa debonnaireté soigneuse aux negoces & afaires
de ceux qui l'emploiẽt, mais aussi en ce qu'il se va resiouir auec ceux à qui il sera ar-
riué quelque bonne auenture, & condouloir aussi auec ceux ausquels il sera escheut
quelque mesauenture, ne se rendant point moleste ni fascheux à personne par vn
grand nombre de vallets qu'il menera quand & soy aux estuues, ni à retenir places
aux theatres quand on y iouëra des ieux, ni remarquable par aucuns signes exte-
rieurs de delices & de somptueuse superfluité: ains estant esgal & semblable au
commun des autres en habillemens, en despense de table, en la nourriture de ses en-
fans, suite, estat & vestemens de sa femme: & brief se voulant comporter en toutes
choses, cõme vn simple homme & simple citoien, n'aiant rien plus d'apparẽce que
l'vn des autres, conseillant au reste chascun amiablement en son afaire, defendant
leurs causes, comme vn aduocat gratuitement sans prendre aucun salaire, reconci-
C liant gracieusement le mari auec la femme, les amis les vns auec les autres, n'em-
ployant pas vne petite partie du iour à la tribune aux harengues, ou au parquet de
l'audience pour le public, & puis tout le reste de sa vie tirant à soy tous afaires &
tous moiẽs de mesnager de tous costez pour son particulier profit, ainsi que lon dit
que le vent Cœcias attire à soy les nues, ains aiant tousiours l'esprit tendu au soin
du public, en faisant par effect apparoir, que la vie d'vn sage homme de gouuerne-
ment est vne continuelle action & fonction publicque, non pas vne oysiueté, cõme
le vulgaire pense. Par ses façons & autres semblables il gaigne & attire à soy la com-
mune, laquelle en fin vient à conoistre que toutes les flatteries, atraits & alleche-
mens des autres, ne sont que faux apasts & amorses bastardes, au pres & à compa-
raison de la prudence, bonté & diligence de lui. Les flatteurs qui estoient à l'entour
de Demetrius ne vouloient pas qu'il appellast les autres Princes de son temps Roys,
D ains disoient qu'il faloit que lon nommast Seleucus, le capitaine des elephans: Ly-
simachus, garde des thresors: Ptolomeus, general de la marine: Agathocles, gouuer-
neur des Isles: mais le peuple encore que du commencement à l'auenture ils eussent
reietté le sage & prudent homme de gouuernemẽt, toutefois à la fin apres qu'ils au-
ront conu sa verité, sa preudhommie & bonté de son naturel, ils le reputeront seul
populaire, seul gouuerneur, & seul magistrat: & quant aux autres, ils en appelleront
l'vn le desfrayeur, l'autre le festoiant, l'autre le presidẽt des ieux, & les tiendrõt pour
tels seulemẽt. Et puis tout ainsi que aux festins dont vn Alcibiades ou vn Callias fai-
soient la despẽse, il n'y auoit que Socrates qui parlast, & estoient les yeux de tous les
conuiez tournez sur lui seul: ainsi es villes saines & bien ordonnees Ismenias fait des
largesses, Lichas donne à souper, Niceratus defraye les ieux, mais vn Epaminondas,
vn Aristides, vn Lysander, sont ceux qui tienent les magistrats, qui gouuernẽt & qui
commandent aux armees. Ce consideré il ne se faut point lascher de courage, ni

Belle description de l'homme d'estat qui a son honneur & vray deuoir en recommandation.

Fruicts d'vne si belle vie.

En quelle opinion tombent ceux qui au gouuernement public sont guidez d'autre affectiõ que de l'amour du public.

Combien au contraire sont estimez ceux qui s'acquittẽt de leur deuoir.

s'estõner pour la reputation qu'acquierent enuers vne commune ceux qui leur bastissent des theatres, qui leur font des festins, & qui tienent grandes maisons, pource que c'est vne gloire qui dure bié peu, & qui se dissoult, & s'esuanouit en fumee quád & la fin de ces cõbats des gladiateurs, & auec les ieux de leurs theatres, n'aiãs en soy rien de venerable ni de grand.

XXVIII. Des seditions & guerres ciuiles & comme vn bon magistrat s'y doit gouuerner.

Or ceux qui font mestier de nourrir & gouuerner des ruches d'abeilles, disent que les exaims qui resonnent le plus & qui font plus grand bruit, sont les meilleurs, les plus fructueux, & les plus sains: mais celui, à qui Dieu a dóné la charge & le soin de l'exaim raisonnable & ciuil des hõmes, iugera celui heureux qui sera le plus doux & le plus paisible, & aprouuera bien les ordõnances & statuts de Solon en plusieurs autres choses, taschant à les ensuiure & obseruer à son pouuoir: mais il doutera & s'esbahira à quoy il pẽsoit quád il escriuoit, que ceux qui en vne sedition de ville ne se rengeroient à l'vne ou à l'autre des parties, fussent

1. Il ne doit pas se mesler auec vn parti pour ruiner l'autre.

notez d'infamie: car en vn corps naturel malade, le cõmencement de mutatió à recouurement de santé ne lui vient pas des membres gastez ni des parties malades, mais quand la temperature des fortes, saines & entieres, est si puissante qu'elle chasse ce qui est en tout le reste du corps contre la nature: aussi en vn peuple tumultuãt en sedition non dangereuse ni mortelle, ains qui soit pour se terminer & prendre fin, il faut qu'il y ait beaucoup de sain & entier, & qu'il y demeure, & se maintienne ensemble: car il flue & decoule des sages ce qui guarit & penetre à trauers de ce qui est malade: mais les villes qui sont entierement troublees, & toutes sans dessus dessous, perissent de fond en comble, s'il ne leur suruient de dehors quelque contrainte & quelque chastiement qui les face sages par force. Non pas que ie vueille dire, qu'il faille, en sedition & dissention ciuile, demeurer insensible & impassible, sans sentir aucune passion du mal public, en chantant son repos & sa tranquillité, & sa vie heureuse & paisible, ce pendant que les autres se battront, en s'esiouissant de la follie

2. Il doit parler aux deux parties sans se ioindre à l'vne ni à l'autre, les aider en commun, & les appointer.

d'autrui: car c'est là principalement, où il faut chausser le brodequin de Therames qui seruoit à l'vn & à l'autre pied, & parler à toutes les deux parties sans se ioindre ni aux vns ni aux autres: par ce moien tu ne sembleras pas estre aduersaire, en estant prest à offenser, ains commun à tous aidant aux vns & aux autres, & ne t'apportera point d'éuie ce que tu ne te sentiras point du malheur, si tu te mõstres auoir

3. Il doit empescher la sedition.

compassion egalement de tous. Mais le meilleur est de procurer & prouuoir que iamais ils ne vienent à ouuerte sedition, & doit-on estimer, que cela est la cime & le point principal de toute la science ciuile de gouuerner: car il est tout euident que c'est la cause des plus grands biens que les villes sauroient desirer de la paix, de la liberté; de la fertilité, de multitude de peuple, & d'vnion & concorde: & quãt à la paix pour le temps qui court auiourd'hui, les peuples n'ont pas grãd besoin de sages gouuerneurs pour la leur maintenir, pource que toutes guerres, & contre les Grecs & contre les Barbares, s'en sont fuyes arriere de nous: & quãt à la liberté: les peuples en ont autant qu'il plaist aux princes & superieurs leur en departir: & le plus, à l'auenture, ne seroit pas le meilleur pour eux: quant à la fertilité de la terre & abondance des fruits, & la bonne disposition & temperature des saisons de l'annee,

Que les enfans des ventres de leurs meres
Sortent à temps semblables à leurs peres,

XXIX. Pour le dernier enseignement donné à celui qui manie afaires d'estat, il doit procurer que l'amitié, la paix & l'vnion demeure entre ses citoiens.

l'homme de bien priant pour le salut d'iceux enfans nouuellement nez, le demãdera en ses prieres aux Dieux pour tous ses citoiens. Il reste donc à l'homme de gouuernement de tous les ouurages proposez, celui qui est vn bien non moindre que pas vn des autres, c'est de faire qu'il y ait tousiours amitié, vnion & concorde entre ses citoiens, & chasser hors de sa ville toutes dissensions, toutes querelles & toutes mal-vueillãces, comme entre communs amis, en reconfortãt premierement la partie qui semblera estre plus offensee, & mõstrant de s'en sentir offensé aussi bié comme eux, & qu'il lui en fait aussi grand mal comme à eux: & puis petit à petit tascher à les

A à les adoucir, & à leur donner à entendre, que ceux qui fleschissent & qui calent la voile vn petit, surmontent ordinairement ceux qui s'opiniastrent à vouloir gaigner à toute force, & surmontent non seulement en douceur & bonté de nature, mais aussi en grandeur de courage & en magnanimité : & qu'en pliant & cedant en quelques petites choses, ils gaignent en de tresbelles & tresgrandes, & puis apres en remonstrant en particulier à chascun, & en public à tous, & leur declarāt la petitesse & foiblesse des afaires de la Grece, & qu'il est beaucoup plus expedient aux hommes de bon & sain iugement, iouir du fruict & du bien qu'il y a en ceste imbecillité, en viuant en paix & en concorde les vns auec les autres, attendu que la fortune ne leur a laissé au milieu, aucun grād & digne pris à gaigner pour tous leurs efforts. Car quelle gloire, quelle authorité, ne quelle puissance demeurera à ceux qui gaigneront & qui demeureront les maistres, que le Proconsul auec vn simple mandement ne renuerse & ne transporte en vn autre toutes & quantesfois qu'il lui plaira, encore B que quand elle demeureroit, elle ne meritast pas que lon en fist autrement grand cas. Mais comme le plus souuent les grands embrasemens de feu ne commencent pas aux edifices saincts & sacrez ni publiques, ains sera par le moien d'vne lāpe que lon aura laissé tomber sans y penser, en quelque pauure & petite maison, ou bien quelque paille que lon bruslera, qui iettera soudain vne grande flamme, dont il auient apres vne grande & publique perte de plusieurs bastimens : aussi n'est-ce pas tousiours par les contentions & dissentions touchant les afaires publiques que les seditions des villes s'allument, ains bien souuent les querelles & riotes issues de negoces particuliers, & procedees iusques au public, ont mis sans dessus dessous toute vne ville. Au moien dequoy il apartient à l'homme politique autant que nulle autre chose, d'y prouuoir & remedier, à fin que tels differents ou ne naissent point du tout, ou qu'ils soient bien tost assopis, & qu'ils ne croissent point, ou pour le moins qu'ils ne touchent point au public, ains demeurent entre ceux qui les ont esmeus : en considerant lui-mesme & le donnant à entendre aux autres, que les C priuez debats sont à la fin cause des publiques, & les petits des grands, quand on les neglige, & que lon n'y vse pas des remedes conuenables des le commencement. Comme lon tient, que le plus grand mouuement de sedition ciuile qui fut oncques en la ville de Delphes, auint par le moien de Crates, duquel Orgilaus fils de Phalis estant pres à espouser la fille, il arriua par cas d'auenture que la coupe, de laquelle on deuoit premierement faire les effusions de vin en l'honneur des Dieux, & boire puis apres l'vn à l'autre par les ceremonies nuptiales, se rompit en deux pieces d'elle-mesme : ce que ledit Orgilaus prenant à mauuais presage, abandonna l'espousee & s'en alla sans rien acheuer auec son pere : peu de iours apres, ainsi comme ils faisoient vn sacrifice aux Dieux, Crates leur fit suposer quelque vase d'or, de ceux qui estoient sacrez & dediez au temple, & ainsi fit precipiter du haut en bas de la roche de Delphes, sans autre iugement ni forme de procés, comme sacrileges manifestes, D Orgilaus & son frere : & depuis encore fit mourir aucuns de leurs parens & amis, bien qu'ils suppliassent qu'on les laissast iouyr de la franchise du temple de Minerue prouidente, dedans lequel ils s'en estoient fuis : & s'estans commis plusieurs tels meurtres, les Delphiens à la fin firent mourir ce Crates, & ceux qui auec lui auoient esmeu la sedition, puis de l'argēt procedé de la confiscatiō des excommuniez, ainsi qu'on les appelle, ils firent bastir les temples qui sont au bas de la ville. Et à Syracuse de deux ieunes hommes qui auoiēt grande familiarité ensemble, l'vn s'en allāt hors du pays laissa en garde à l'autre vne sienne cōcubine iusques à ce qu'il fust de retour, l'autre en l'absence de son ami la corrompit, & son compagnon à son retour l'aiant seu, fit tant qu'il desbaucha & adultera la femme de l'autre : & y eut lors vn des E plus anciēs Senateurs qui mit en auant au conseil, que lon les bannist de la ville tous deux, deuāt qu'ils fussent cause de la mettre en cōbustion, & de la perdre, en la rem-

Similitude mōstrāt la source de la plus-part des seditions & guerres ciuiles.

Quels remedes il y faut appliquer.

Exemple notable de Crates.

Autre exemple de deux Syracusains.

plissant de haines & d'inimitiez: ce qu'il ne peut pas persuader, tellemẽt que le peuple entrant en sedition, par grandes calamitez ruina vn tres-bon gouuernement. E
Tu as aussi des exemples domestiques de Pardalus & de Tirrhenus, qui cuiderent destruire & ruiner la cité de Sardis, pour causes legeres & priuees, l'ayans iettee en guerres & rebellions par leurs factions & inimitiez particulieres: pourtant faut-il que l'homme de gouuernement soit tousiours au guet, & qu'il ne mesprise pas non plus qu'en vn corps naturel les commencemens des maladies, les petites hargnes, qui courent aisément de l'vn à l'autre, ains qu'il les arreste, en y remediant de bonne heure: car en y aiant bien l'œil, ce qui estoit premierement grand deuient petit, & ce qui estoit petit se reduit à neant: or pour les bien induire & persuader à ce faire, il n'y a point de meilleur artifice ni de plus grand moien, que de se monstrer soy-mesme facile à pardonner, & aisé à reconcilier en semblables differens, demeurant en ses premieres causes & raisons sans rancune, & n'adioustant à pas vne ni F
opiniastreté, ni cholere, ni autre passion qui puisse engendrer vne aspreté & vne aigreur es disputes necessaires & que lon ne sauroit euiter. Car aux combats & escrimes des poings que lon fait par plaisir nud à nud, on a acoustumé de munir les mains de mouffles rondes, à fin que quand les combatans vienent à s'eschauffer, il n'en puisse arriuer aucun malin accident, estans les coups mols, & ne pouuans faire grande douleur: aussi es proces & differens qui suruienent entre les citoiens d'vne mesme ville, le meilleur est de combatre, en deduisant ses moiens, raisons & argumens tout simplement & nuement, sans aigrer ni enuenimer les afaires, comme les traicts, en y faisant des incisures, ou en les empoisonnant par iniures, par obstinations malignes, & par menasses pour rendre le mal incurable, & l'augmenter, de sorte qu'il viene à toucher iusques au public. Car celui qui se portera ainsi en ses propres afaires enuers ses parties, viendra facilement à bout aussi des autres: & depuis que lon a vne fois osté les occasions particulieres des mal-vueillances priuees, les picques & discordes, que lon a à cause du public, sont faciles à pacifier, & n'aportent iamais inconueniens irremediables ni malins. G

Autre exemple de Pardalus & de Tirrhenus.

Il conclud des exẽples susmentionnez qu'il faut obuier aux cõmencemens des maux, & les esteindre de bonne heure, enseignãt les moyens de paruenir aisément à cela.

Comparaisson propre pour l'enrichissement de ceste conclusion, & pour mõstrer auec quelle moderation il faut manier les differens qui suruienent en vn estat.

Si l'homme d'aage se doit encore entremettre & messer des afaires publiques.

SOMMAIRE.

E tiltre de ce discours descouure assez l'intention de l'auteur: mais pource que ceux qui manient afaires publiques, nommément les hommes d'aage, tombent souuent en l'vne de ces deux extremitez de leur deuoir, estans ou trop lasches, ou plus roides & seueres qu'il ne faut, les preceptes de Plutarque, bien versé en hautes charges, & qui (selon qu'on peut recueillir de ses propos) estoit en sa vieillesse lors qu'il escriuit ceci, doyuẽt estre diligemment leus, considerez & pratiquez par les gens d'authorité. Et encores qu'il y ait quelques aduertissemens, lesquels ne se rapportẽt pas du tout à la façon de gouuerner pratiquee de nostre temps: si est-ce que les raisons fondamentales y sont si bien pesees, que tout politique bastissant dessus, peut s'asseurer qu'il fera quelque chose de bon. Or il commence par la refutation d'vne commune obiection de certains qui cõmandent aux vieillards de demeurer coy: & prouue au contraire que c'est lors qu'il conuient s'esuertuer plus que iamais, adioustãt ceste correction que de lõgue main lon doit estre rõpu aux afaires, pour n'estre taxé de legereté, ni n'estre cause de quelque grãd mal en se messlant de ce qu'on n'auroit pas bien cõpris. En apres il met en auant les exemples d'hommes qualifiez qui ont fait preuue bien grande de leur suffisance en vieillesse, dont il infere que ce sont telles gẽs H

à qui

A *à qui le gouuernement apartient, & que vouloir les rendre oisifs seroit se desraisonner autant que de confiner vn sage Roy en quelque maison champestre: ce qu'il verifie par elegãtes cõparaisons & par l'exemple de Pompee. Cela fait il propose les causes qui doyuent pousser l'homme d'aage en l'entremise des afaires, rembarrans ceux qui sont de contraire auis, & prouuant que les vieux sont plus propres à cela que les ieunes, à cause de l'experience & de l'authorité que l'aage leur dõne, & pour plusieurs autres raisons: puis il retourne l'obiectiõ, & monstre que les ieunes sont inhabiles aux charges publiques, s'ils n'ont esté disciples, & s'ils ne sont cõduits par des vieillards, & refute aussi ceux qui estiment telle vocation ressembler à quelque particulier trafic. Cela fait il reprẽd son principal point, descouurãt la folie de ceux qui veulẽt oster l'administratiõ publique aux vieillards, lesquels il exhorte à prendre cœur & fuir l'oisiueté, laquelle il descrie merueilleusemẽt, leur met deuãt les yeux leur deuoir qu'il considere par le menu. Il les conseille donc de n'entreprendre trop sur eux: de n'accepter charge indigne de la grauité que le temps leur a dõnee, ains s'empescher seulemẽt de ce qui est grand & honnorable: s'efforcer de seruir à la patrie, sur tout en matieres de consequence:*
B *vser de bonne discretion au refus & en l'acceptation des charges: se cõportans de telle dexterité auec les ieunes, qu'ils les introduisent & arrestent au chemin de la vertu. Pour la fin il enseigne à toutes personnes qui se meslent d'afaires d'estat, quelle resolution ils y doiuent apporter pour auoir certain tesmoignage en eux mesmes qu'ils sont affectionnez seruiteurs du public.*

NOus sauons bien, Seigneur Euphanes, que tu es assez coustumier de louër hautemẽt le poëte Pindare, & que tu as souuent en la bouche ces paroles siennes, comme estans à ton auis bien assises & veritablement dites, *1. Il entre en discours par vne response à l'obiectiõ de ceux qui veulent que la vieillesse se repose, mõstrant au contraire que c'est en ce temps là que il se faut efforcer de mieux faire, & seruir plus à ses prochains que iamais.*

Quand le combat est presenté,
Qui restiue en cerchant excuse,
Iette en profonde obscurité
Le bruit de sa vertu confuse.

C Mais pour autãt que lon allegue ordinairement plusieurs causes & pretextes pour couurir la paresse & faute de cœur de s'entremettre des negoces & afaires de la chose publique, & entre autres pour la derniere, cõme par maniere de dire, celle de la ligne sacree, on nous amene en ieu la vieillesse, & pẽse lon auoir biẽ trouué vn suffisant argumẽt pour reboucher & attiedir le desir de se faire hõneur par le moien d'icelui, en nous disant, qu'il y a vn certain but, & fin limitee, nõ seulemẽt à la reuolutiõ du tẽps que lon est propre pour les cõbats & ieux de pris, mais aussi pour les afaires & negoces publiques: Il m'a sẽblé qu'il ne seroit point hors de propos, si ie t'enuoyois & communiquois les discours que ie fais quelquefois à par moy, sur l'entremise des vieilles gens au gouuernement de la chose publique, afin que nul de nous deux n'abandonne le long pelerinage que nous auons longuement continué en cheminant tous deux ensemble iusques à present, ni ne reiette la vie ciuile au maniement des afaires, non plus qu'il voudroit faire vn vieil compagnon de son aage, ni vn ancien familier ami, pour en prendre vne D autre non acoustumee, & pour à laquelle se familiariser & acoustumer il n'auroit pas du temps assez: ains demeurons fermes & constans en la maniere de viure que nous auons des le commencement choisie, tellement que la fin de nostre viure soit aussi de bien viure, si nous ne voulons pour ce peu de temps qui nous reste à viure diffamer le beaucoup que nous auons desia vescu, comme aiant esté despendu vainement à nulle bonne & louable intention. Car la domination tyrannique n'est pas vn beau monumẽt pour y estre enseueli, comme quelqu'vn iadis dit au tyran Dionysius, mais à lui ceste principauté acquise & iouie par voye si iniuste & si meschante, plus elle duroit sans danger de faillir, plus elle lui estoit grande & parfaite calamité: & comme Diogenes depuis voiant son fils deuenu pauure homme priué, de seigneur & prince qu'il estoit: ô (dit-il) Dionysius, que tu es indigne de l'estat auquel

1. Pource que ce n'est chose honneste de quitter la vocatiõ à laquelle on est acoustumé, non plus que ce n'est chose bien seante de quitter vn anciẽ compagnõ & ami.

2. La fin de la vie ne doit pas estre moins belle que le milieu.

Il enrichit ceste seconde raison d'vne opposition, prinse du miserable estat de la tyrannie de Dionysius, flestrie par le poignant trait de Diogenes.

tu es reduit maintenant! car tu ne meritois pas de viure icy en liberté, sans doute E quelconque auec nous, ains deuois demeurer par dela comme ton pere, emmuré & confiné dedans vne forteresse, pour toute ta vie, iusques à la vieillesse. Mais vn gouuernement populaire, iuste & legitime, auquel vn homme de bien a acoustumé de se monstrer tousiours, non moins en obeissant qu'en commandant, vtile & profitable au public, est à la verité vn beau sepulchre pour y estre en tel exercice honorablement inhumé, en adioustant à sa mort la gloire de sa vie, c'est le dernier qui descend sous terre, comme dit Simonides, sinon à ceux en qui l'honneur & la bonté meurent premier, & en qui le zele du deuoir se lasse & defaut deuant que la conuoitise des choses necessaires à ceste vie, comme si les parties diuines de nostre ame, & qui dirigent les actiós, estoient plus fresles, & s'amortissoient plustost que les sensuelles & corporelles: ce qui n'est ni hóneste à dire, ni bon à croire, nó plus que ceux qui disent, que nous ne nous lassons iamais de gaigner, ains plustost faut redresser en mieux, & ramener le dire de Thucydides à la verité, en ne croiant pas ce qu'*il dit*. F qu'il n'y ait que l'ambition seule qui ne vieillisse point en l'hóme, ains plustost qu'il y ait aussi la socialité de vouloir verser & viure en cópagnie, & la ciuilité de vouloir entendre & se mesler des afaires: ce qui perseuere tousiours iusques à la fin aux fourmis & aux abeilles, car iamais homme ne vid qu'vne abeille par vieillesse deuinst frelon, cóme il y a des gens qui veulent que ceux qui ont esté toute leur vie nourris aux afaires, quand la vigueur de leur aage est passee demeurent assis, & se retirét en leurs maisons à ne rien faire, laissans estaindre & consommer la vertu actiue par paresse, ne plus ne moins que la rouille gaste le fer. Car Cató disoit tressagemét, que la vieillesse d'elle mesme auoit assez de laideurs sans que volontairement nous y adioustissions encore la vilenie & laideur du vice: or n'y a il entre tous les vices vn qui plus diffame l'hóme vieil, que fait la paresse, la delicatesse & voluptuosité, le faisant sortir d'vn palais où s'exerce la iustice, où d'vne cour où se tient le conseil, pour s'aller cacher en vn coing de maison, ne plus ne moins qu'vne femme, ou en quelque terre aux champs, pour auoir l'œil à ce que font les moissonneurs & les glaneuses. G

3. Mourir en seruát aux autres est vn hónorable tombeau, directement cótraire à celui de la tyrannie.

4 C'est chose indigne & contraire à nature de deuenir inutile & nuisible, apres auoir serui.

5. Il n'y a point de propos de vouloir adiouster le vice de paresse à la vieillesse qui a assez d'autres incommoditez.

Mais où est or' Oedipus, & où sont
Ses tant prisez ænigmes?

ainsi comme il y a en Sophocles. CAR de vouloir cómencer en la vieillesse à s'entremettre des afaires, & non pas deuát, comme lon dit que Epimenides s'estant allé coucher ieune, se resueilla vieillard, cinquante ans apres: ainsi quittant & laissant vn repos si lóg & si fort collé auec soy par longue acoustumáce, s'aller ietter tout d'vn coup en des trauaux & des occupations laborieuses, sans y estre duit, dressé ni exercité en façon quelcóque, & sans auoir háté personnes entendues en matiere d'estat, ni pratiqué afaire du monde, celui qui le feroit, donneroit, à l'auenture occasion à qui l'en reprendroit, de lui mettre au deuant ce que la prophetisse Pithie respondit vn iour à quelqu'vn qui enqueroit Apollon de semblable chose,

11. *Mais qui veut en vieillesse s'entremettre d'afaires, doit auoir entédu de bóne heure que c'est d'vne telle charge.*

1. Afin de ne s'expo ser à reprehension & faire taxer de legereté.

Tu es venu bien tard me demander H
Estat qui puisse au peuple commander:
Tu vas à heure indeuë & inciuile
Frapper à l'huis de la maison de ville.

comme feroit vn mal apris qui arriueroit au festin, ou vn estranger, la nuict toute noire: tu ne changes pas de lieu ni de place, mais de vie que tu n'as iamais essayee, Car quant à ceste sentence de Simonides,

La ville enseigne & rend habile l'homme,

elle est bié vraye en ceux qui ont encore du téps assez pour estre enseignez, & pour aprendre vne science qui ne s'aprend qu'auec beaucoup de trauaux, longues & laborieuses occupatiós à toute peine, pourueu encore qu'elle rencótre vne nature patiente de labeur, & qui puisse aisément supporter toutes aduersitez de fortune. Ces

2. Pource qu'en chose de consequéce il faut se duire de bonne heure.

A raisons là pourroient sembler bien à propos alleguees contre ceux qui commence-
roient en leur vieillesse à se vouloir mesler des afaires : & toutefois nous voyons au
contraire, des hommes de grand iugement qui diuertissent les adolescens & les ieu-
nes gens du gouuernement de la chose publique : à quoy se rapporte le tesmoigna-
ge des loix, par ordonnance desquelles à Athenes le crieur public à haute voix ap-
pelle à la tribune, pour harenguer aux assemblees de ville deuant le peuple, non les
ieunes gens de gaillarde ceruelle, comme vn Alcibiades, ou vn Pythias, les premiers:
ains ceux qui ont passé cinquante ans, les enhortant, de venir dire & conseiller au
peuple ce qu'ils verront estre bon à faire:

3. Pource que les loix veulét que les personnes experimentees parlét les premiers.

** Ici il y a faute de quelques lignes en l'original Grec. **

Et Caton aiant esté accusé apres l'aage de quatre vingts ans, en plaidant lui mesme
» sa cause, dit: Il est bien malaisé, Seigneurs, rendre compte de sa vie, & la iustifier de-
» uant d'autres hommes, que deuant ceux auec lesquels on a vescu. Et n'y a person-
B ne qui ne confesse, que les actes que fit Auguste Cæsar, qui defit Antonius vn peu a-
uant que de mourir, ne soient trop plus royaux, & plus profitables à la chose publi-
que, que nuls autres qu'il ait oncques faits. Et lui mesme refrenant seuerement par
bonnes coustumes & ordonnances la dissolution des ieunes gens, comme ils s'en
» mutinassent, il ne leur fit que dire, Escoutez, ieunes hommes, vn vieillard, que les
» vieillards escoutoient bien quand il estoit ieune. Et le gouuernement de Pericles eut
sa plus grand' vogue & vigueur en sa vieillesse, lors qu'il persuada aux Atheniens de
hardimét entrer en la guerre Peloponesiaque : mais cóme importunément ils vou-
lussent à toute force sortir de la ville, pour aller combatre soixante mille hommes
de pied armez, qui fourrageoient & saccageoient leur plat païs, il s'y opposa & l'em-
pescha, en arrachant par maniere de dire, les armes au peuple, & seellant les serrures
des portes. Mais il vaut mieux coucher les propres termes que met Xenophó quand
» il escrit du Roy Agesilaus : Quelle ieunesse, dit-il, est plus gaillarde que n'estoit sa
C vieillesse? qui fut iamais en sa plus grande fleur & vigueur plus formidable aux en-
» nemis, que fut Agesilaus estant tout au bout de son aage? De la mort de qui demene-
» rent oncques les ennemis plus grande ioye, qu'ils firent de celle d'Agesilaus, encore
» qu'il fust vieil quand il mourut ? Qui estoit celui qui asseuroit les alliez & confede-
» rez, sinon Agesilaus, combien qu'il fust desia sur le bord de sa fosse, & pres de la fin
» de ses iours? Quel ieune homme regretterent onc les siens plus amerement que lui
» mort, quelque vieil qu'il fust ? Le long temps que ces grands personnages auoient
vescu ne les empeschoit pas de faire de si belles & si honorables choses : & mainte-
nát nous autres faisons les delicats au gouuernemét des villes : où il n'y a ni tyrannie
à combatre, ni guerre à conduire, ni siege à soustenir, ains seulement des debats &
contentions ciuiles entre des citoiens, & quelques emulations, lesquelles se vuident
pour la plus part par la loy, auec paroles, & par la iustice. Nous tirons le pied arriere
de peur, en nous monstrant plus lasches & faillis de cœur, ie ne diray pas que ces an-
D ciens Capitaines là & gouuerneurs de peuple, mais aussi que les poëtes, les sophistes,
& les ioueurs de comedies & tragedies du temps passé, s'il est vray, comme il est, que
Simonides en sa vieillesse emporta le pris d'auoir le mieux ordonné sa danse, ainsi
que tesmoignent ces derniers vers d'vn Epigramme qui en fut fait,

Exemple.

4. Il monstre maintenant par diuers exemples, que les grâds personnages ont en leur vieillesse fait preuue beaucoup plus grâde de leur suffisance que durât leur aage viril.

1. Exéples des hômes adonnez aux armes.

Pericles & Agesilaus.

2. Exemples des hômes de lettres.

Simonides.

Quatre vingts ans auoit Simonides
Athenien, fils de Leoprepes,
Quand il gaigna l'honneur de la carolle.

Aussi dit-on que Sophocles estant appellé en iustice par ses propres enfans, qui lui
mettoient sus qu'il radotoit, & estoit retourné en enfance pour son grand aage, afin
que par authorité de iustice il lui fust baillé curateur, leut deuát les iuges l'entree du
Chorus de sa tragedie, que lon surnóme Oedipus en Colone, qui se cómence ainsi:

Sophocles.

Estranger tu as fait entree

En ceste fertile contree E
Par le bourg Colone nommé,
Pour ses bons cheuaux renommé,
Là où le gracieux ramage
Du rossignol fait le bocage
Des vaux verdoyans resonner
Plus qu'ailleurs on ne l'oit sonner.

Et pour ce que le cantique en pleut merueilleusement à l'assistance, chascun se leua, l'acompagna, & le reconuoya iusques en sa maison, auec grandes aclamations de ioye, & batemens de mains à son honneur, comme lon faisoit au sortir du Theatre, quand il auoit fait iouër quelqu'vne de ses Tragedies. Il est bien certain que ce petit epigramme est de lui,

Quand Sophocles ce cantique escriuoit
Pour honorer Herodote, il auoit F
Desia vescu cinquante & cinq annees.

Philemon, Alexis, & autres.

Philemon & Alexis tous deux poëtes Comiques, la mort les prit qu'ils faisoient encore iouër sur la scene leurs Comedies, & en gaignoient le pris. Et Pôlus le ioueur de Tragedies, Eratosthenes, & Philochorus escriuent, qu'il auoit soixante & dix ans qu'il ioüa encore huict Tragedies en l'espace de quatre iours, vn peu auparauant qu'il mourust. N'est-ce donc pas vne grande honte, que les vieillards qui ont fait profession de harenguer au peuple de dessus vne tribune, de seoir en chaire de iudicature pour exercer la iustice, se monstrẽt moins genereux, & moins magnanimes que ceux qui ont fait toute leur vie mestier de iouër des ieux sur vn eschaffaut, & que quittant les ieux & cõbats qui sont veritablemẽt sacrez, ils despouillẽt la personne ciuile d'hõme d'honneur se meslant du gouuernemẽt de la chose publique, pour en prendre ie ne say quelle autre? car de vouloir quitter la dignité royale pour prendre le personnage d'vn laboureur, c'est chose trop basse & trop mechanique: G & veu que Demosthenes dit, que la galere sacree de Paralos estoit indignement & ignominieusement traittee, quand on s'en seruoit à apporter à Midias du bois, des eschalats, & des moutons: si vn personnage d'estat venoit à quitter l'honneur de superintendant des festes publiques, de gouuerneur de la Bœoce, & de president en l'assemblee des estats des Amphyctions, & puis apres qu'on le vist s'amuser à faire mesurer de la farine, du marc de raisin, ou bien à peser des toisons de laine, ne seroit ce pas proprement cela qu'on dit en commun prouerbe, la vieillesse d'vn cheual, sans que personne l'y contraigne? Mais encore de se mesler d'aucune manufacture mechanique, ni d'aucune trafique de marchandise, apres auoir eu office de gouuernement en la chose publique, ce seroit autant comme despouiller vne Dame honneste & de bonne maison de ses beaux vestemens, & lui bailler quelques haillons pour couurir sa vergõgne, la faisant tenir en vn cabaret: car toute la dignité, toute la grãdeur & hõnesteté de la vertu politique se perd quand on la rauale iusques à des H mesnageries, espargnes, & trafiques si basses & priuees. Mais si (qui est le seul poinct qui reste) ils appellent viure doucement, & iouïr de ses biens, que se laisser aller aux delices & aux voluptez, & qu'ils cõuient l'homme politique à se laisser aneantir peu à peu, en vieillissant en icelles, ie ne say auquel des deux tableaux & exemples, tous deux vilains & deshonnestes, ceste sienne vie seroit plustost comparable, ou à des mariniers qui voudroient tout le reste de leur vie solenniser la feste de Venus, n'estant pas encore leur nauire dedans le port, ains l'aiant laissee cinglant en haute mer, ou bien à Hercules que d'aucuns paintres en se iouant, mais mal & irreueremment pourtant, paignent, comme s'il estoit au palais royal de la royne Lydie Omphale, vestu d'vne cotte de damoiselle, se laissant souffletter & tresser aux filles & femmes de la Royne: ainsi nous despouillãs l'homme d'estat de sa peau de lyon, c'est à dire, de son

IIII. Il infere des exemples precedẽs que l'hõme d'aage doit moins quitter les cõbats & exercices sacrez du gouuernement public, que ne font les autres hõmes celui des armes & des lettres: puis il adiouste vne nouuelle raison, qu'il n'y a ordre de demeurer oisif en vieillesse, & que ce seroit aussi mal à propos que si lõ se faisoit laboureur apres auoir esté Roy, ou despouiller vn riche habillemẽt se vestir de haillons.

Preuue de la raison precedente par elegantes comparaisons.

A de son courage magnanime, de vouloir tousiours profiter au public, & le mettans bien à son aise à table, le traiterons magnifiquement, & lui remplirons les aureilles du son des flustes & autres instrumens de musique, n'aians pas au moins honte de l'honneste reprimende que donna iadis Pompeius le grand à Lucullus, lequel apres ses guerres & conduites d'armees s'estoit adonné à bains, estuues, festins, à entretenir femmes, & faire l'amour sur iour, & plusieurs autres telles dissolutions & superfluitez, à bastir de somptueux edifices, reprochant cependant à Pompeius qu'il estoit ambitieux & conuoiteux de donner, outre ce que son aage ne le comportoit: „ Car Pompeius lui respondit, Ie croy qu'il est plus hors d'aage à vn homme vieil d'e- „ stre dissolu & superflu en delices, que non pas de vouloir commander. Et comme estant vn iour tombé malade, le medecin lui eust ordonné de manger d'vne griue, n'en estât pas la saison, on n'en pouuoit recouurer pour argent, quelqu'vn dit qu'il y en auoit bon nôbre chez Lucullus que lon y nourrissoit toute l'annee: il n'y voulut pas enuoyer ni en prendre, disant, Si Lucullus n'eust esté friand & delicat, Pompeius doncques n'eust pas sceu viure. Car encore que la nature requiere & recerche „ en toute sorte de s'esgayer & de se delecter & resiouir, si est-ce que le corps des vieil- „ les personnes ne peut plus prêdre fruition des voluptez, excepté bien peu des necessaires. Et n'est pas Venus seule courroucee aux vieillards, ainsi que dit Euripide, mais encore ont ils les cupiditez du boire & du manger fort mousses, & par maniere de dire edêtees, de sorte qu'ils ne font que toucher vn petit par le dessus, sans penetrer ni enfondrer au dedans. ET poutant faut-il qu'ils se preparent des plaisirs & voluptez, nô basses ne lasches en l'ame, côme disoit Simonides à ceux qui lui reprochoient l'auarice, qu'estant priué de toutes autres voluptez corporelles à cause de sa vieillesse, il y en auoit encore vne qui l'entretenoit, c'estoit la volupté qu'il prenoit à gaigner: mais la vie politique de ceux qui se meslent d'afaires a de tres-grandes & treshonnestes voluptez, desquelles seules ou principales il est vray-semblable que C les Dieux mesmes se delectent, ce sont celles qui procedent de la beneficence de faire bien à beaucoup de gês, & de la gloire des grâdes & hônestes actions. Car si le paintre Nicias se plaisoit si fort en ses ouurages, & y estoit si affectiôné, que bien souuêt il demnadoit à ses seruiteurs s'il s'estoit laué, & s'il auoit disné: & Archimedes estoit si fort attaché à son tableau, sur leque il trassoit ses figures Geometriques, que ses seruiteurs l'en retiroiêt & ostoiêt par force, & l'huiloient: & encore ce pendât qu'on l'huiloit, il trassoit de nouuelles figures sur son corps: & Canus le ioueur de flustes que tu conois, disoit, que les hommes n'entêdoient pas qu'il se donnoit à lui mesme plus de plaisir de son ieu, qu'il ne faisoit à ceux qui l'escoutoient, & qui voudroient plus tost auoir que bailler salaire pour le venir ouir: ne voulons nous pas imaginer en nous mesmes côbien les vertus apportent de grâdes voluptez, des belles & louables actions, qui cedêt au biê public, & tournêt au profit de tout vn peuple? nô qu'elles grattent ne qu'elles flattent, côme font ces doux & gracieux mouuements de la D chair, car celles-là apportent vne demâgeaison impatiête, & vn chatouillement inconstât & meslé d'vne inflammation fieureuse: mais celles qui procedent des beaux & louables faits, comme sont ceux dont est ordinaire ouurier celui qui se mesle du gouuernement de la chose publique droittement, ainsi qu'il appartient, esleue l'ame en vne grandeur & hautesse de courage acompagnee de ioye, non auec les æles d'or d'Euripide, mais auec les æles celestes que dit Platon. Et qu'il soit vray, ramene toy en memoire ce que tu as souuêtefois entendu d'Epaminondas, qu'estât vn iour enquis, quelle plus grande aise il auoit iamais sentie en toute sa vie: Il respondit, que c'estoit d'auoir gaigné la bataille de Leuctres, son pere & sa mere estans encore viuâs. E Sylla comme il arriua la premiere fois à Rome, apres auoir nettoyé l'Italie des guerres ciuiles, il ne dormit point vn seul moment de toute la nuict, tant son ame estoit rauie d'aise & de ioye, comme d'vn grand & violent vent, ainsi que lui

Par l'exemple de Pompeius.

V. Maintenant il propose les raisons qui doiuent induire l'hôme d'aage à se mesler d'afaires: c'est qu'estant priué des plaisirs du corps, il doit s'esgayer à biê faire à plusieurs, ensuiuant en cest endroit les dieux mesmes.

Preuue par comparaison des plaisirs, que certains adonnez aux mathematiques, à la peinture & musique ont prins en leurs ouurages.

Le plaisir qui reuient de bien faire, opposé aux voluptez corporelles pour faire tant mieux voir la valeur d'icelui.

Preuue par l'apophtegme d'Epaminondas.

Par la ioye de Sylla.

mesme l'escrit en ses Cómentaires: car ie veux bien conceder à Xenophon, ce qu'il E
dit qu'il n'y a audition qui tant resiouisse l'ouye de l'homme, que d'ouir reciter ses
louanges: mais aussi faut il que lon me cófesse, qu'il n'y a ni spectacle, ni rememora-
tion, ni pensement au monde qui tant aporte de plaisir & de contentement à l'ame,
cóme fait la contéplation des belles & louables choses que lon a faites pendant que
lon a esté en administration d'offices & de charges, comme en lieux clairs & publi-
ques. Il est bien vray que le gré & la grace amiable que lon en acquiert, acom-
pagnant tousiours les actes vertueux & la louange du peuple, faisant à l'enui à qui
en dira plus de bien, guide qui l'achemine à vne iuste bene-volence, adiouste com-
me vn lustre & vne polissure resplendissante à la ioye de la vertu, & ne faut pas par
negligence laisser comme fener & secher en vieillesse la gloire de ses faits, ne plus ne
moins qu'vne couróne que lon auroit acquise & gaignee aux ieux sacrez, ains faut
en produisant tousiours quelque nouueau & recent merite, resueiller la grace des
precedents, & la rédre de tant plus grande & plus asseuree. Car ainsi comme les char- F

VI. En apres il faut adiouster lustre aux vertueux faits precedés, & asseurer sa gloire par nouueaux actes heroiques.

Comparaisons propres.

1. pétiers & ouuriers qui auoiét charge d'entretenir entier le gallion Deliaque, subro-
geans tousiours d'autres pieces de bois, & les clouás au lieu de celles qui estoient ga-
stees, l'ont conserué sain & entier depuis le temps qu'il fut premierement fabriqué:
ainsi faut-il faire de la reputation, & n'est pas malaisé d'entretenir vne gloire, non
plus que vne flamme, en y mettant tousiours dessous des petis soustenemens, mais
depuis qu'elles sont vne fois du tout estaintes & refroidies, alors ce n'est pas peu d'a-
2. faire, que de les r'allumer & l'vne & l'autre. Et cóme Lampis ce riche marchand, en- «
quis cóment il auoit gaigné ses biens, respondit: Les grands, bien tost & facilement: «
& les petis, à grand' peine & en long temps: aussi n'est-il pas bien aisé au commécé- «
ment d'acquerir la reputation, le credit & l'authorité ciuile au maniement des afai-
res, mais l'augmenter depuis que le fondement en est posé, & la cóseruer & entrete-
3. nir gráde auec peu de moien, il n'est pas malaisé. Ne plus ne moins que vn ami, de-
puis qu'il est vne fois acquis ne requiert pas plusieurs & grands plaisirs & offices d'a- G
mitié pour demeurer ami, ains par petis signes la continuation conserue tousiours
la beneuolēce: aussi l'amitié d'vn peuple, & la foy & creāce qu'il a vne fois prise d'vn
personnage, encore qu'il ne puisse pas tousiours exercer ses largesses enuers luy, ni
defendre sa cause, ni tenir vn magistrat, s'entretiét neantmoins quád le personnage
se móstre seulement auoir bonne volonté, & qu'il ne se lasse point de prendre peine
& solicitude pour le bié public: car les expeditiós mesmes de guerre n'ont pas tous-
iours des batailles rangees, ni des combats & escarmouches ordinaires, ni des sieges
de villes, ains ont quelquefois aussi parmi des sacrifices, des festins en compagnie, &
beaucoup de loisir à vacquer à ieux & passe-temps. A plus forte raison donc, pour-
quoy doit on craindre s'entremettre du gouuernement de la chose publique, com-
me si c'estoit vne charge insupportable, pleine de trauaux innumerables sans aucu-
ne consolation, veu qu'il y a parmi des ieux, des theatres, des processions, des mon-
stres, des donnees & largesses publiques, des danses, de la musique, des festes, & H
tousiours l'honneur de quelque Dieu, qui ressould & dissipe tout le souci & toute
l'austerité d'vn palais, & d'vn Senat & conseil, rendant beaucoup plus de plaisir &
de contentemét, que l'on n'y reçoit de trauail, & de desplaisir? Pour le moins, le mal
qui est le plus à craindre, & le plus fascheux en telles administrations, c'est à sauoir
l'enuie, s'attache beaucoup moins à la vieillesse qu'à nul autre aage. Car, cóme sou-
loit dire Heraclitus, les chiens mesmes abayét ceux qu'ils ne conoissent point, aussi
l'enuie combat contre celui qui commence à venir au gouuernement, à l'entree de
la tribune & du siege presidial, & tasche de lui en empescher le passage: mais de-
puis qu'elle a acoustumé la gloire d'vn homme, & qu'elle a esté nourrie auec elle, el-
le la porte doucement, & ne s'en fasche ni ne s'en tourmente plus. C'est pourquoy
quelques vns cóparent l'enuie à la fumee, car elle sort grosse & espesse du cómence-

VII. Autre raison, c'est qu'il y a beaucoup de plaisirs parmi les trauaux des charges publiques: itē que l'enuie s'attache beaucoup moins à la vieillesse qu'à nul autre aage.

A quoy ressemble l'enuie.

ment

A ment que le feu commence à prendre, mais apres qu'il est tout allumé & clair, elle s'en va. Et en toutes autres precedences les hommes coustumierement en debattent & querellent, comme de vertu, de noblesse, de diligence, aians opinion qu'ils s'en ostent autant à eux-mesmes comme ils en cedent aux autres: mais la precedence du temps, qui proprement s'appelle Presbion, comme qui diroit l'honneur de vieillesse, il n'y a personne qui en soit ialoux, & qui ne le cede volontiers à son compagnon. Et n'y a sorte d'honneur à qui conuiene mieux ceste qualité, qui honore plus celui qui le defere, que celui à qui il est deferé, que fait l'honneur qu'on donne aux vieilles gens. Dauantage tous n'esperent pas d'auoir quelquefois le credit des richesses, ou la force de l'eloquence, ou de sapience: là où il n'y a pas vn de ceux qui se meslẽt des afaires publiques, qui desespere de paruenir vn iour à celle gloire & reuerence, à laquelle la vieillesse conduit l'homme.

Pourquoy la vieillesse n'est point tãt enuiee qu'vn autre aage.

VIII. Il conclud de la raison precedente que celui là est imprudẽt, s'expose à grand danger, & du moins se rẽd ridicule, qui ayant soustenu beaucoup de difficultez au maniement des afaires publiques, s'ẽ vent retirer du tout lors que sa vertu & son aage lui presentent quelque repos.

PARQVOY celui qui apres auoir combatu longuemẽt à l'encontre de l'enuie, se retireroit à la fin de l'administration publique, quãd elle seroit apaisee, & presque toute amortie & estaincte, B seroit ne plus ne moins qu'vn pilote, qui en tourmente ayant vent & maree contraire, auroit cinglé & nauigué en grand danger, & puis quand le beau temps & le doux vent seroit venu, cercheroit à se mettre à l'abry & à l'anchre, abandonnant auec les actions publiques, les cõpagnies, alliances, & intelligences qu'il auoit auec ses amis: car plus il y a esté de tẽps, & plus il y doit auoir fait d'amis & de compagnõs, lesquels il ne peut pas tous emmener quand & lui, comme fait vn maistre de carolle tous ses baladins, ni n'est pas aussi raisonnable qu'il les abandonne: ains comme il n'est pas aise d'arracher vn arbre vieil & ancien, aussi n'est-il pas vne vie ciuile en administration publique, laquelle doit auoir fait plusieurs grãdes racines, & s'estre entrelassee en plusieurs grands afaires, lesquels donnent plus de troubles & de harassemens à ceux qui s'en retirent, qu'à ceux qui y demeurent: & là où il seroit bien encore demeuré quelque reste d'enuie ou d'æmulation des combats precedens en l'administration C ciuile, il est bien meilleur de l'estaindre par puissance, que non pas dõner le dos, en s'en allãt tout nud & tout desarmé: car les enuieux & mal-vueillãs n'assaillent pas tant par enuie ceux qui leur font teste, & qui tienent bon, comme ils font par mespris ceux qui se retirẽt: à quoy s'accorde ce que dit iadis le grand Epaminondas aux Thebains: car comme les Arcadiens les conuiassent d'entrer dedans leurs villes, durant l'hyuer, & se loger à couuert, il ne leur voulut pas permettre: car maintenant, dit-il, qu'ils vous voient exercer & luicter tous armez, ils vous ont en grande admiration, comme vaillans hommes: mais s'ils vous voyoient au long du feu brayans des febues, ils vous reputeroiẽt semblables à eux: aussi veux-ie inferer, que c'est vne chose venerable que de voir vn vieillard parlant en public, despeschant afaires, honoré d'vn chascun: mais celui qui ne bouge tout le iour d'vn lict, ou bien d'vn coin de galerie à cacqueter ou à cracher & moucher, celui-là est facile à estre mesprisé. D Homere mesme le nous enseigne, à qui bien considere ce qu'il escrit: car le vieillard Nestor estant à la guerre deuant Troye, estoit en honneur & reputation, & au contraire Peleus & Laërtes qui demeurerent à la maison, furent reiettez & mesprisez. Car l'habitude de prudence ne demeure pas semblable ni pareille en ceux qui se laschent, ains par nonchalance & oisiueté se diminue, & se dissoult petit à petit, ayant tousiours besoin de quelque exercitation de soin qui luy resueille l'esprit, aiguise & esclarcisse son discours de raison à demesler afaires:

1. Raisons de cela prinses de ce qui est aisé.
2. Du danger qu'il y a de reculer.
3. Du bien qui reuient de faire teste aux enuieux.
4. Du dire d'Epaminondas.
5. De ce qui est honneste & bien seant.
6. De l'authorité d'Homere confermant par exemples la cinquiesme raison.
7. De l'experience qui monstre rien n'estre plus nuisible à l'homme, en quelque aage qu'on le considere que l'oisiueté.

Comme le fer est clair & reluisant
Tant que la main de l'homme en va vsant:
Et la maison, où ne se tient personne
Auec le temps du toict en terre donne.

8. Du bien qui reuient de seruir a tous, en les maniant auec meure discretion.

Et n'est pas la foiblesse & imbecillité du corps vn si grãd mal pour le gouuernement de ceux qui hors d'aage montent en la tribune aux harengues, au siege presidial, ou

au palais des capitaines, comme est le bien que la vieillesse leur aporte, assauoir la E
circonspection retenue & la prudence, & le non s'estre ietté à l'estourdie au maniement des afaires, abusé en partie de faute d'experience, & en partie de vaine gloire tout ensemble, & puis y tirer la commune, comme vne mer troublee & agitee des vents, ains traiter & negocier doucement auec ceux qui ont afaire à eux. VOILA pourquoy les villes, quand elles ont receu quelque mauuaise secousse, ou bien qu'elles la craignent, alors elles demãdent estre regies & gouuernees par hommes vieux & experimentez, tellement que bien souuent elles ont tiré par force de sa maison des champs vn bõ vieillard, qui ne pensoit ni ne demãdoit rien moins, & l'ont cõtraint de mettre la main au timon pour remettre les afaires en seureté, reiettans cependant arriere des beaux harengueurs qui sauoient crier bien haut & pronõcer de longues clauses tout d'vne halenee sans respirer, voire & des capitaines qui eussent à la verité bien peu aller vaillamment affronter & combatre les ennemis. Comme F
vn iour à Athenes les Orateurs despouillans deuant Timotheus & Iphicrates, qui estoyent desia vieux, vn nommé Chares fils de Theochares estant en fleur d'aage, & fort & robuste de sa personne, disoient, qu'ils desireroient que celui qui auroit à estre Capitaine general des Atheniens, fust tel & d'aage & de corpulence : Non pas, " dit Timotheus, Dieu nous en gard : mais oui bien son vallet qui auroit à porter son " mattelas apres lui : & quant au Capitaine general, qu'il faloit que ce fust vn person- " nage, qui seust regarder & deuant & derriere les afaires, & qui ne se laissast empor- " ter, ni troubler les cõseils & resolutions qu'il auroit prises pour le bien public par au- " cune passion. CAR Sophocles, estant ia deuenu vieil, disoit, qu'il estoit bien aise d'estre eschappé de l'amour, comme de la suiettion d'vn maistre furieux & enragé. Mais en l'administration de la chose publique, il ne faut pas seulemẽt fuir vne sorte de maistres, cõme l'amour de femmes ou de filles, ains plusieurs autres qui sont encore plus forcenez, comme l'opiniastreté, la conuoitise de vaine gloire, la cupidité de vouloir estre tousiours & par tout le premier & le plus grand, vice qui engendre G
beaucoup d'enuies, de ialousies, & de conspiration, desquels maistres la vieillesse en esmousse & relasche les vns, & en refroidit & estaint du tout les autres, ne diminuãt pas tant de l'inclination & affection de bien faire, comme elle retrenche des passions trop impetueuses & trop ardentes, afin de pouuoir appliquer le discours de la raison sobre, reposé & rassis, au pensement & sollicitude des afaires. Toutefois, soit à la verité, & au iugement encore des lecteurs, allegué ce propos de Sophocles,

IX. Nouuelle raison, puis qu'au besoin les villes employent les gens d'aage, comme plus propres à remedier aux inconueniens, il faut que tels s'approchent du maniement des afaires.

Exemple plaisant, & notable apophthegme à ce propos.

X. Il prouue que les vieux sont plus propres à manier afaires publiques que les ieunes, assauoir d'autant qu'ils sont moins vicieux.

Demeure coy, miserable en ton lict.

pour dissuader & distraire celui qui voudroit, auec la barbe grise & les cheueux chenus, commencer encore à s'esgaillardir, & pour picquer & reprendre vn vieillard, qui d'vn long repos en sa maison, dont il ne seroit iamais bougé, ne plus ne moins que d'vne longue maladie, se voudroit leuer pour s'en aller tout de primsaut prendre vn office de capitaine, ou vne charge de gouuerneur de ville. MAIS celui qui voudroit distraire vn qui auroit vse toute sa vie, & seroit rompu aux admi- H
nistrations politiques & maniement d'afaires, ne lui voulant pas permettre de tirer outre iusques au bout de la vie, & iusques à se saisir du flambeau de victoire, ains le rappelleroit d'vne longue course, pour lui faire prendre vn autre chemin : celui-là, dis-ie, seroit totalement desraisonnable, & ne ressembleroit son discours de riẽ au precedẽt : " car ainsi comme celui, qui pour diuertir vn vieillard ia courõné de chapeau de fleurs, & perfumé pour s'aller marier, lui diroit & allegueroit ce qui en vne tragedie est dit à Philoctetes,

Qui est la femme, & qui est la pucelle
Qui pour mari te voulust aupres d'elle?
Vrayement tu es, malheureux, bien de l'aage,
Pour maintenant entrer en mariage.

XI. Combien sont iniques ceux qui veulent destourner les gens d'aage de se mesler d'afaires.

1. Raison : encores qu'à l'auenture il n'y auroit point par fois de mal de destourner vn vieillard d'entrer en mariage : toutefois qui voudroit oster à vn vieil homme sa femme se roit iniquement : aussi qui veut chasser vn vieillard honorable loin d'vne charge publique, lui fait tort & au public, voulant separer ce qui est bien cõioint.

A il ne seroit pas hors de propos ni impertinent, car les vieillards mesmes par ieu disent beaucoup de telles railleries d'eux-mesmes,

Autant vieillard, à la barbe fleurie,
Pour ses voisins que pour lui se marie:

Mais qui voudroit persuader à vn mari de laisser sa femme, auec laquelle il auroit vescu en mariage, & habité longuement sans plainte ni reproche, pour ce que lui seroit deuenu vieil auec elle, & lui conseilleroit de viure à part, ou bien de prendre quelque garce au lieu de sa legitime femme, il me semble que celui la seroit vn sot en toute perfection: aussi y auroit-il bié quelque raison d'admonester vn vieillard qui sur le bord de sa fosse commenceroit à se vouloir approcher du peuple, ou vn Chlidon qui auroit esté laboureur toute sa vie, ou vn Lāpō, qui n'auroit fait autre chose qu'exercer marchandise, ou quelqu'vn des Philosophes du verger d'Epicurus, qui veulent viure sans rien faire, & lui conseiller de demeurer en son acoustumé exer- B cice, loin de tous afaires publiques: mais qui prendroit vn Phocion, ou vn Caton, ou vn Pericles par la main, & lui diroit, Ami estranger, Athenien ou Romain, qui que tu sois, estant ia arriué à ta seche vieillesse, fay diuorce & quitte d'ores en auant toute administration publique, toutes occupatiōs, & tous soucis, tāt du conseil que de la guerre & de l'estat de Capitaine, & te retire habilemēt en ta maison des chāps, pour y viure le reste de tes iours, auec ta chambriere l'agriculture, ou tō vallet mesnage, & auec des cōptes que tu examineras de tes receueurs, il luy suaderoit choses iniques, & exigeroit d'vn hōme d'estat choses indignes de lui.

2. Seconde raison; destourner quelque vieillard mourant, ou vn paysan, ou vn marchant, ou quelque gaudisseur des afaires d'estat, ce n'est pas mal fait. Mais d'en tirer ceux qui y ont serui, & vouloir rendre inutile ce qui reste de plus meur & de plus precieux en leur vie, asauoir l'experience & le iugemēt, cela est insupportable.

COMMENT, me dira quelqu'vn, n'oyons-nous pas en vne comedie vn vieil soldat qui dit,

Les cheueux blancs m'excusent de m'aller
Desormais faire à la guerre enroller.

XII. *Responce à ceux qui alleguent que la vieillesse demande repos. Il accorde cela estre vray en matiere des trauaux du corps, mais il preuue qu'es œuures de conseil de prudence & d'eloquence les vieux y sont plus propres que les ieunes.*

Il est bien vray, respondray-ie, mon ami: car il est requis que les seruiteurs de Mars soient en la fleur & la vigueur de leur aage, cōme ceux qui font professiō des labo- C rieux ouurages de Mars, esquels encore que la salade cache les cheueux chenus, toutefois au dedans les membres sont agrauez des ans passez, & la force defaut à la bonne volonté: mais au ministres de Iupiter cōseiller, harengueur & conseruateur des villes, nous ne demandons point l'œuure des pieds ni des mains, mais de conseil de prudence, & d'eloquēce, & encore non pas de celle qui soit pour exciter vn bruit, ni vn cri de ioye parmi le peuple, mais qui soit pleine de sens meur, de cōseil soigneusement propensé & seurement digeré, en laquelle aparoissent la barbe blanche dōt lon se mocque, & les rides du front tesmoins de longue experience, qui lui adioustent reputation seruāt beaucoup à persuader & à tourner les cœurs des auditeurs à „ sa volōté. Car la ieunesse est faite pour suiure & obeir, & la vieillesse pour guider & „ cōmander: & est ce qui maintient & conserue les villes & estats en leur entier, quand „ les conseils des vieux, & les prouësses des ieunes y ont les premiers lieux. C'est pourquoy on louë grandement ces vers d'Homere,

1. A cause de leur experience.

2. Pource que la ieunesse est faite pour obeir, & la vieillesse pour commander.

D

En premier lieu ioignant la haute naue
Du bon Nestor, il assembla le graue
Conseil des vieux capitaines vaillans.

Iliad. liu. 2.

Pour la mesme raison aussi l'oracle d'Apollo Pythique appelle le cōseil qui fut adioint aux Rois en l'institution du gouuernement de Lacedæmone, les Anciens: & Lycurgus mesme tout ouuertement les appella, les vieillards: & iusques auiourd'huy le conseil de Rome s'appelle le Senat, comme qui diroit, l'assemblee des vieillards. Et comme la coustume & la loy donne aux Princes le diadesme, c'est à dire, le bandeau ou frontal, & la courōne sur la teste, pour la marque honorable de dignité & authorité royale: aussi fait la nature, les cheueux & la barbe blāche, pour marque du droit de presider & de commander. Et pense quant à moy, que ce mot γέρας, qui signifie, pris d'honneur, & γεραίρειν, qui vaut autāt comme remunerer d'honneur, ont

3. Dautant que les conseils plus notables sont composez d'anciens, comme le nom le monstre.

4. Que nature, & l'etymologie du nō de vieillesse enseigne cela.

esté ainsi visitez, à cause de l'honneur qui est proprement deu aux vieilles gens, nó E pource qu'ils se lauent d'eau chaude, ne pour ce qu'ils couchent mollement: mais pource qu'es villes bien ordonnees ils tienent le rang des Rois à cause de leur prudẽce, de laquelle la nature ne nous laisse voir le propre & parfait bien, comme d'vn arbre dont le fruict n'est meur iusques en l'arriere saison, sinó à peine en la vieillesse.

5. Que les exemples & prouerbes communs en font foy. *Iliad. liu. 3.*

Et pourtant n'y eut-il pas vn des martiaux & plus fiers capitaines Acheiens, qui reprist le grand Roy des Rois Agamemnon, d'auoir fait vne telle priere aux Dieux,

Que pleust aux Dieux que de toute la Grece
Dix conseillers i'eusse esgaux en sagesse
Au vieil Nestor.

ains confessoient tous par leur silence, que non seulement en police & gouuernement, mais encore en la guerre, la vieillesse estoit de tres-grãde efficace: car comme tesmoigne l'ancien prouerbe,

Vn bon conseil vaut mieux que plusieurs mains. F

6. Que si c'est chose impertinẽte, requerir d'vn Roy ayant la barbe blanche, qu'il quitte la Royauté pour se retirer en quelque solitude champestre: il n'y a non plus de raison de tirer les hommes d'aage arriere du maniemẽt des affaires: où ils peuuent lors seruir beaucoup plus que durant les bouillõs de leur ieunesse.

& vne sentence fondee en raison, & prononcee auec grace persuasiue, vient à bout de toutes les plus grandes & plus belles actions publiques: & s'il y a quelque peine, il ne s'en faut pas rebuter pour cela. Car la royauté, qui est la plus grande & plus parfaite espece de gouuernement qui soit au monde, a de tresgrands soucis, trauaux & rompemens de teste, & en grande quantité: tellement que lon escrit que Seleucus disoit souuent, "Si les hommes sauoient combien il est laborieux seulement de receuoir & escrire tant de lettres, comme il en faut receuoir & escrire aux Rois, ils ne daigneroient pas seulement amasser vn diadesme, quand ils le trouueroient en leur chemin. Et Philippus estant prest de se camper en vn beau lieu, comme il fut auerti que là n'y auoit point de fourrage pour les bestes: ô Hercules, dit-il, quelle doncques est nostre vie, puis qu'il nous la faut accommoder iusques à auoir soin des asnes! Il faudra donc maintenant persuader à vn Roy, quand il sera deuenu vieil, qu'il quitte le diadesme, & qu'il pose la robbe de pourpre, & se vestant d'vn simple habillemẽt, & prenãt vne baguette tortue en sa main, qu'il s'en aille demeurer aux chãps, G de peur qu'il ne semble estre trop curieux, hors d'aage & de saison, de vouloir regner auec des cheueux blancs: & si cela seroit impertinent & indigne d'estre dit à vn Agesilaus, à vn Numa, & à vn Darius, Rois: pourquoy tirerons-nous non plus vn Solon hors du conseil d'Areopage, ni vn Caton hors du Senat à cause de sa vieillesse? Ne conseillons donc point aussi à vn Pericles d'abandonner le gouuernement populaire: car autrement encore n'y auroit-il point de propos, qu'ayant mõté en ces ieunes ans dedans la chaire & tribune aux harengues, apres auoir de là versé en public sur le peuple toutes les furieuses ambitions & emotions impetueuses de la ieunesse, quand l'aage meur, qui a acoustumé d'apporter le bon sens, & la prudence par experience, est arriuee, quitter & repudier, comme vne femme legitime, le gouuernement, apres en auoir abusé longuement.

XIII. *Il detourne l'argument au contraire, & monstre que les ieunes sont inhabiles au maniement des afaires, s'ils n'ont esté disciples des vieillards.*

Le regnard d'Esope ne vouloit pas que le herisson lui chassast ses mousches, ne lui ostast ses tiques qui H le mangeoient: Car si tu ostes, dit-il, ceux qui sont desia saouls, il en viendra d'autres qui seront afamez. Ainsi qui chasseroit tousiours de l'administration publique les vieillards, il seroit force qu'elle se remplist de ieunes gens qui auroient vne soif tres-ardente de gloire & d'authorité, & point de sens politique: car d'où l'auroient ils, s'ils n'ont esté ni disciples ni spectateurs d'aucun vieillard maniant les afaires?

1. Pource que cõme vn homme n'est pas pilote pour biẽ entendue vne charte marine, ains pour auoir souuent nauigué: ainsi c'est l'aage & l'experience qui rend l'homme propre aux afaires, cõ pas la lecture simple, ou quelque bout hors de parole hardie.

"Les chartes qui monstrent l'artifice de nauiguer & de gouuerner les vaisseaux en mer, ne peuuent rendre vn marinier bon pilote, s'il n'a souuent esté en la pouppe lui mesme, combatant à l'encontre des vagues, des vents, & de la tenebreuse tourmente,

Lors que le marinier tremblant
Desire voir estincellant

Li

A *Le feu des iumeaux Tyndarides.*

Et comment doncques pourra vn ieune homme bien gouuerner vne cité, donner bon conseil à vn peuple, & dire vne bonne sentence en vn Senat, pour auoir leu vn liure traitant du gouuernement politique, ou en auoir escrit vne declamation en l'eschole de Lyceum, si par auoir souuēt tenu lui-mesme les resnes en la main, & manié le timon plusieurs fois auparauant, en oyant estriuer les Orateurs & les Capitaines les vns contre les autres, & inclinant selon les experiences & les accidens tantost en vne part, & tantost en l'autre, en dangers & grands afaires, il n'en a de longue main acquis la suffisance? Il n'y auroit point de propos de le dire. Mais quand il n'y auroit autre esgard, à tout le moins faudroit-il que le vieillard se meslast des afaires pour instruire & enseigner les ieunes: car ainsi comme ceux qui enseignent aux enfans les lettres ou la musique, eux-mesmes entonnent premierement les chants, & lisent les lettres, pour leur monstrer comment il faut faire: aussi l'homme d'aage politique adresse & enseigne le ieune, non seulement en parlant, protecollant, & auertissant de dehors, mais aussi en maniant mesme & administrant les afaires, & le formant & moulant vifuement, non seulement de paroles & de preceptes, mais aussi d'exemples & d'œuures: car celui qui est nourri & exercité en ceste maniere, non point aux escholes des Sophistes bien disans, comme en des salles de lucte, où lon oinct les corps d'vne composition d'huile & de cire ensemble, sans aucun danger, mais bien aux vrais ieux publiques, Olympiaques ou Pythiques, en la veuë de tout le monde: celuy-là, dis-ie, suit la trace de son maistre,

2. Dautant que les ieunes ont besoin d'apprendre des vieux, & le profit qui en reuient.

B

Comme vn poulain suit la iument qu'il tette,

ce dit Simonides. Ainsi fut Aristides sous Clisthenes, & Cimon sous Aristides, Phocion sous Chabrias, & Caton sous Fabius Maximus, Pompeius sous Sylla, & Polybius sous Philopœmen, car tous ces personnages estans ieunes se sont approchez des autres vieux, & ayans pris racine, par maniere de dire, aupres d'eux, sont C creus & esleuez quand & eux en leurs actions & administrations, dont ils ont acquis experience & acoustumance à se mesler d'afaires auec honneur & reputation. Voila pourquoy Æschines le Philosophe Academique, comme quelques Sophistes enuieux de son temps lui imposassent qu'il se vantoit d'auoir esté disciple & auditeur de Carneades, mais qu'il ne l'auoit iamais esté: Ie vous dis, respondit-il, que ie l'ouïs alors que son parler abandonnant le bruit & le tumulte du peuple, à cause de sa vieillesse, se resserra à profiter en priuee communication: aussi au gouuernement d'vn homme d'aage, non seulemēt la parole, mais encore les faits estans eslongnez de toute pompe affectee, & de toute vaine gloire: ne plus ne moins que lon dit que la cicoigne noire Ibis, quand elle est deuenue vieille a exhalé tout ce qu'elle auoit de forte & puante haleine, & commence à l'auoir douce & aromatique: aussi n'y a-il plus rien de leger ni d'esuenté es conseils & opinions d'vn homme vieil, ains y est tout graue, constant & reposé: & pourtant faut-il en toute D maniere, quand ce ne seroit que pour le regard des ieunes gens, que les vieux se meslēt des afaires de la chose publique, afin que, comme Platon dit parlant du vin que lon mesle auec de l'eau, que c'est faire sage vn Dieu furieux, en le chastiant par vn autre sobre, la prudence retenue de la vieillesse meslee auec la ieunesse bouillante deuant vn peuple, & transportee de conuoitise d'honneur & d'ambition, lui oste & retranche ce qu'il y a de trop furieux, trop vehement & trop impetueux. MAIS outre toutes ces raisons là, ceux qui pensent que verser au maniement des afaires publiques soit autāt comme nauiguer pour son trafique, ou aller en quelque voyage de guerre, s'abusent grandement: car le nauiguer & le guerroyer se font à certaine fin, & cessent aussi tost que lon a attaint la fin où lon pretēd, mais le verser aux afaires n'est point vne commission ou office qui ait l'vtilité pour son but & pour sa fin, ains est vne vie d'animal doux, paisible & compagnable, né pour viure tāt qu'il

Exemples notables de grands personnages Grecs & Romains.

3. Pource que au gouuernemēt d'vn homme d'aage tout y est graue & reposé, & en celui du ieune, non.

Comparaison propre a cela.

XIIII. Il refute l'opinion de ceux qui estimēt qu'vn maniement d'afaires publics soit vne espece de trafic & negotiation.

plaist à la nature, ciuilement, honnestement, & au bien public de la societé humaine. Et pour ceste cause faut-il que l'homme verse tousiours aux afaires, & non pas y ait versé, comme il faut qu'il soit veritable, & qu'il soit iuste, non pas qu'il l'ait esté, & qu'il aime son pays, & ses citoiens, non pas qu'il l'ait aimé: car la nature mesme nous guide à cela, & nous chante ceste leçon là, ie dis à ceux qui ne sont pas du tout corrompus de lascheté & de paresse: E

Ton pere t'a en ce monde fait naistre
Pour grandement vtile aux hommes estre.

Et cest autre,

Ne nous lassons iamais de faire bien
Au genre humain.

XV. *Puis en respondant à ceux qui reprochent la foiblesse & l'impuissance aux hōmes d'aage, il monstre que ce seroit sortir hors des limites de raison de vouloir qu'vn vieillard robuste & vigoureux quittast le maniement des afaires.*

Au demeurant quant à ceux qui alleguēt pour excuse la foiblesse & l'impuissance, ceux la accusent la maladie & l'indisposition, non pas la vieillesse: car il y a beaucoup de ieunes hommes maladifs, & beaucoup de vieux gaillards: tellement qu'il ne faut pas donc diuertir les vieux de l'administratiō publique, mais les impuissans: F ni aussi y appeller & conuier les ieunes, mais ceux qui en peuuent porter la peine: car Aridæus estoit bien ieune, & Antigonus vieil: mais cestui-ci ne laissa pas, tout vieil qu'il estoit, de conquerir toute l'Asie, & celui la n'eut iamais que le nom de roy seulemēt, comme s'il en eust ioué le roolle sur vn eschaffaut, de mine, sans parler, estant tousiours vilipendé & mocqué par ceux qui estoient les plus forts. Comme dōc celui qui voudroit suader à Prodicus le Sophiste ou à Philetas le poëte, qui estoient tous deux ieunes, mais greslles, foibles, maladifs, & la plus part du temps attachez au lict pour leur maladie, qu'ils s'entremissent des afaires publiques, seroit vne beste sans iugement: aussi seroit celui qui defendroit à tels vieillards comme estoient vn Phocion, vn Masinissa Africain, & vn Caton Romain, d'exercer office publique, ou de prendre charge de capitaine general: car Phocion vn iour que les Atheniens importunément vouloient à toute force aller à la guerre, il commanda que ceux qui auroient iusques à soixante ans prissent les armes & le suiuissent: dequoy eux se courrouçeans, il leur respondit: Vous n'auez dequoy vous « plaindre, car moy qui ay quatre vingts ans passez seray auec vous, vostre capitaine, « & de Masinissa, Polybius escrit qu'il mourut en l'aage de quatre vingts & dix ans, & qu'il laissa mourant vn fils qui n'auoit que quatre ans, & que vn peu auant que mourir apres auoir defait les Carthaginois en vne grosse bataille, le lendemain on le vid deuant sa tente mangeāt du gros pain bis, & respōdit à quelques vns qui s'esmerueilloient pourquoy il faisoit cela, G

Exemples en Phocion Grec, Masinissa Africain, & Catō Romain.

Belle comparaison alleguee, pour les vieillards.

Comme le fer est clair & reluisant
Tant que la main de l'homme en va vsant,
Et la maison où ne se tient personne,
Auec le temps du toict en terre donne, H

ainsi que dit le poëte Sophocles: autant en est il de ce lustre, de celle splendeur & lumiere de l'ame: de laquelle nous discourons, nous entendons & rememorons.

XVI. *Par consequent il exhorte les vieillards de prendre courage iusques au dernier souspir, & par diuers exēples apophtegmes & similitudes, monstre cō bien l'oisiueté est laide & detestable.* Attalus & Lucullus seruent d'exemple & de preuue à cela.

C'est pourquoy lon tient aussi, que les Roys es guerres & expeditions militaires deuienēt bien meilleurs que quand ils demeurēt oyseux en leurs maisons: tellement qu'on dit, que Attalus, le frere d'Eumenes, enerué d'vne longue paix & lasche paresse, se laissoit mener par le nez à l'vn de ses fauoris Philopœmen, qui le menoit à l'engrais proprémēt, ne plus ne moins qu'vne beste: de maniere que les Romains demandoient par mocquerie à chasque coup à ceux qui retournoient de l'Asie, si le roy Attalus auoit bon credit enuers Philopœmen. Lon ne trouueroit pas facilement beaucoup de capitaines Romains, plus suffisant en toute sorte de guerre, que fut Lucullus, cependant que par l'action il maintenoit son bon sens en son entier: mais depuis qu'il se laissa vne fois aller à la vie oyseuse, & à demeurer casanier en sa maison, sans se plus mesler d'afaires, il deuint tout hebeté & amorti, ne plus ne

moins

A moins que les esponges par vn long calme : & puis il bailla sa vieillesse à paistre &
à penser à vn sien afranchi nomme Callisthenes, par lequel on tient qu'il fut ensor-
celé d'vn bruuage amatoire, & autres charmes, iusques à ce que son frere Marcus,
chassant ce seruiteur, le voulut gouuerner & conduire luy-mesme le reste de sa vie,
qui ne fut pas longue. Mais Darius le pere de Xerxes au contraire disoit, qu'aux
„ temps perilleux & afaires dangereux il deuenoit de plus en plus sage. Æleas vn roy
„ de Scythie disoit, lui sembler qu'il ne differoit de rien de son palefrenier quand il e-
„ stoit oisif. Dionysius l'ancien enquis vn iour, s'il estoit iamais oisif, respondit: Dieu
„ me garde que cela iamais m'auiene: parce que l'arc: comme dit le commun prouer-
be, pour estre trop tendu se gaste & se rompt, & l'ame, pour estre trop laschee. Car
les musiciens mesmes, s'ils discontinuent trop longuement à ouyr des accords, & les
geometres à prouuer des propositions, & les arithmeticiens à s'exercer aux com-
ptes, ordinairement, auec les actions ils vienent à diminuer aussi par l'aage les ha-
B bitudes qu'ils auoient acquises en leurs arts, encores qu'elles ne soiet pas actiues, ains
speculatiues: mais l'habitude politique qui est vne prudence, vn sens rassis, vne iusti-
ce, & outre cela, vne experience qui sait bien en toutes occurrences choisir & pren-
dre le poinct de l'occasion, vne suffisance de pouuoir par bonnes paroles persuader
ce qu'il faut: ceste habitude & science là, di-ie, ne se peut entretenir qu'en parlant
souuent en public, en faisant afaires, en discourant, & en iugeant: & seroit bien e-
strange, si en quittāt tous ces beaux exercices là, elle laissoit escouler de son ame tant
de belles & de si grandes vertus: car il est vray-semblable, qu'en ce faisant l'humani-
té, la sociale courtoisie, & la gratitude, auec le temps, par desacoustumance s'anean-
tissent & s'esuanouissent. Si donc tu auois pour ton pere Thitonus, qui fust bien
immortel, mais qui pour sa grande vieillesse eust besoin d'estre tousiours bien soi-
gneusement pensé & traitté, voudrois-tu bien fuir les moiens & te lasser de lui faire
seruice, de l'entretenir, de le secourir, sous couleur de dire que tu lui aurois serui bien
C longuement: Et nostre patrie, ou nostre matrie, ainsi que les Candiots la nomment,
qui est encore plus vieille, qui a sur nous de plus grands droicts & de plus estroittes
obligations, que n'ont ni le pere ni la mere, bien qu'elle soit de longue duree, si n'est
elle pas neantmoins sans vieillir, ni aiant en soy tout ce qu'il lui faut, ains a tousiours
besoin d'vn grand œil sur elle, de grand secours & de grande vigilance, elle tire à soy
& retient l'homme d'honneur politique,

Apophtegmes de Darius, d'Æleas, & de Dionysius l'ancien, seruans de seconde preuue.

Troisiesme preuue par similitude.

Quatriesme, par l'exercice que requiert la science politique.

XVII. Sur tout quand il est question de la patrie qui a besoin de secours, estant suiette à decliner, ce seroit vne lascheté inexcusable de l'abandōner, lors que lon a moien de lui assister plus dextrement que iamais.

En le tirant par la robe derriere,
Et le gardant qu'il ne s'en aille arriere.

Tu sais qu'il y a ia plusieurs Pythiades, c'est à dire, plusieurs termes de cinq annees,
que i'exerce la presbtrise d'Apollo Pythien, toutesfois ie croy que tu ne me vou-
drois pas dire: Plutarque, tu as assez sacrifié, tu as assez fait de processions, tu as as-
sez mené de danses: maintenant que tu es vieil & ancien, il est temps que tu quittes la
couronne que tu as sur la teste, & que tu abandonnes l'oracle, à cause de ta vieillesse:
D aussi ne faut-il pas que tu penses qu'il te soit loisible maintenāt, à cause de ton grand
aage, abandonner le saint seruice de Iupiter, garde des villes & president aux assem-
blees de conseil de ville, toy qui es souuerain presbtre & grād prophete des sainctes
ceremonies de la religion politique, en laquelle tu as de si longue main fait profes-
sion. Mais laissant à part, si tu me crois, tous ces argumens qui pourroient distraire
& retirer l'homme vieil de l'administration publique, considerons & discourons
vn petit sur ceci, que nous ne faciōs entreprendre à la vieillesse aucun trauail qui lui
soit trop grief ou indigne d'elle, attendu qu'au gouuernement vniuersel de la cho-
se publique, il y a beaucoup de parties bien seantes & conuenables à l'aage, auquel
toy & moy de present sommes arriuez: car ainsi comme si le deuoir nous comman-
doit de continuer de chanter toute nostre vie, il ne faudroit pas qu'estans deuenus
vieux nous suyuissions les tons les plus aigus, & les plus efforcez, attendu qu'il y a

Confirmation & preuue par son propre exemple, monstrant qu'il ne se faut iamais lasser de seruir au public qui a esté soulagé de nostre trauail, & peut estre encores aidé de nostre prudence.

XVIII. Il traite maintenant du deuoir des gens d'aage en l'entremise des afaires d'estat : & requiert en premier lieu qu'on ne leur face entreprendre chose trop griefue ou indigne d'eux.

plusieurs diuerses tensions & differentes sortes de voix, que les musiciens appellent E harmonies: ains voudroit la raison que nous prinssions celui de tous qui seroit le plus facile à nostre aage, & plus sortable à nos mœurs: aussi puis que le parler & le manier afaires est aux hommes plus selon nature, toute leur vie, que non pas aux cygnes le chanter iusques à la fin, il ne nous faut pas abandonner l'action comme vne lyre qui seroit trop hautainemēt montee, mais il la faut vn peu relascher en prenant les charges moins laborieuses, plus moderees, & mieux acordantes aux forces & mœurs des vieilles gens: car nous ne laissons pas les corps mesmes sans exercice & sans mouuement quelconque, pource que desormais nous ne pouuons plus manier ni la marre à labourer la terre, ni les plombees à sauter, ni lancer la barre, ou ietter la pierre au loin, ou escrimer auec l'espee & rondelle, comme nous auons fait autrefois, mais les vns s'exercitans à des branloires, ou à se promener en deuisant doucement, resueillent les esprits, & soufflent pour allumer la chaleur naturelle: parquoi ne nous laissós pas refroidir ni glacer du tout par paresse, ni aussi par nous trop F charger de tous offices, ni vouloir mettre la main à toute administration, ne cótraignons pas la vieillesse conuaincue d'impuissance de venir iusques à ces paroles,

1. Premiere comparaison pour preuue de cela, prinse de la musique.

2. Seconde comparaison prinse des exercices du corps.

O droite main combien tu aurois cher
Prendre la lance & en escharmoucher,
Mais la foiblesse empesche ceste enuie.

car on ne trouue pas bon que celui-mesme qui le peut faire, & qui est en la fleur de son aage, mette sur ses espaules tous les afaires de la chose publique, sans en vouloir laisser aller rien qui soit aux autres, ainsi comme les Stoiques disent que fait Iupiter, se fourrant par tout & se meslát de tout par vne insatiable cupidité de gloire, ou par enuie qu'il porte à ceux qui en quelque sorte que ce soit veulét auoir leur part de l'honneur & de l'authorité en la chose publique. Mais à vn homme vieil, encore que vous ostiez le decriement qu'il y a, ce seroit vne ambition fort penible & fort laborieuse de se vouloir trouuer à toute election & sortition d'office: & vne G curiosité miserable, d'espier l'heure de tout iugement & de toute assemblee de cóseil: & vne conuoitise d'honneur insupportable, de rauir toute ocasion d'ambassade, & de porter la parolle en defensió publique: car encore qu'on le peust faire auec la grace & bien-vueillãce d'vn chascun, si est il grief & outre la puissance de l'aage: mais il leur en auient tout le contraire, car ils sont hais des ieunes, pource qu'ils ne leur laissent eschapper aucune occasion ne moien de rien faire, ni de se pousser en auant: & enuers leurs esgaux, ceste conuoitise de vouloir tenir le premier lieu par tout, & d'auoir l'authorité de toutes choses, n'est pas moins diffamee & hayë que l'auarice ou la dissolution en voluptez des autres vieillards. Parquoi ainsi comme lon dit, qu'Alexandre le grand ne voulant pas charger son cheual Bucephale, quand il fut vn peu vieil, montoit sur d'autres cheuaux deuant le combat, pour aller reuisiter son armee en bataille, & apres qu'il l'auoit toute rangee en ordonnance de combatre, & qu'il auoit donné le mot, il remótoit sur lui, & tout aussi tost faisoit H marcher droit contre les ennemis, & hazardoit la bataille: aussi l'homme politique, s'il a bon iugement, se regentera soy-mesme quand il se sentira vieil, tenant les resnes en la main, & s'abstiendra des charges qui ne seront point necessaires, & laissera manier aux ieunes gens la chose publique en afaires de petite importance: mais en ceux de grád poids & de grande consequence, lui-mesme y mettra la main à bon escient: au contraire de ce que font les champions des ieux de prix publiques, qui contregardent leurs corps sans toucher aucunement ni trauailler aux labeurs necessaires, pour les employer aux superflus & inutiles: mais nous au contraire, laissans passer les petites & legeres charges, nous reseruerons aux serieuses & grandes: car à vn ieune homme, comme dit Homere, esgalement tout lui auient bien, tout le monde lui rit, tout le monde l'aime: s'il entreprend de petis afaires & beaucoup, on dit

Autre preuue, móstrant par opposition qu'estant impossible aux vieux de porter tout le faix, c'est assez que ils s'occupent au principal & à ce qui leur conuient le mieux.

Autre preuue, prinse du fait d'Alexãdre, en laquelle il monstre combien l'adresse des vieux est seure & requise en la conduite des afaires d'estat, specialement en ceux qui sont d'importance.

A dit qu'il est populaire & laborieux: s'il en repréd de grands & honorables, on l'appelle genereux & magnanime: & y a des occurréces, où la temerité mesme & l'opiniastreté ont grace & bien-seance en eux qui sont frais & ieunes. Mais vn homme d'aage, qui en l'administration publique a bien le cœur de prédre des commissiõs basses & viles, comme seroit de bailler à ferme de peages, ou de faire curer vn port, ou d'accoustrer vne place publique, & outre d'aller en poste en des ambassades & voiages deuers des Seigneurs & des Princes, où il n'y a rien de necessaire ni de graue à traiter, ains seulemét pour les aller saluër & leur faire la court: quant à moy, à te dire la verité, mon bon ami, ie trouue cela plustost digne de compassiõ, que d'imitation. Mais aux autres à l'auenture semblera-il fascheux, odieux & importun: car ce n'est pas l'aage auquel l'hõme se doiue empescher d'offices, sinon de ceux où il y a dignité & grandeur, comme est celui que tu exerces maintenant à Athenes, la presidence du Senat d'Areopage: & certes aussi la dignité de cõseiller en l'assemblee B des estats generaux de toute la Grece, qui s'appellent Amphyctions, que ton païs t'a deferee pour toute ta vie, où il y a vn doux labeur, & vn trauail fort aisé à supporter: encore ne faut-il pas poursuiure tels honneurs, mais bien en les fuiant les exercer, ni comme les demandant, ains comme refusant les accepter, ni receuoir telles charges comme pour s'en honorer, ains plustost comme se donnãt soy-mesme pour honorer les charges. Car ce n'est pas honte, ainsi que disoit Tiberius Cæsar, à homme qui a passé soixante ans, de tendre son poulx à taster au medecin, mais bien plus grande honte est-ce, de tendre sa main au peuple en le priant de dõner sa voix & son suffrage à l'election d'offices: car cela est trop vil & trop bas. Comme au contraire il y a de la grandeur venerable, & de la dignité honorable, quand le peuple a éleu vn personnage, qu'il l'appelle & qu'il l'attend sur la place, de descédre alors & sortir de sa maison, en faisant honneur & caresse à l'assistance du peuple, embrasser & receuoir son present, digne veritablement d'vne honorable vieillesse. Ainsi faut-il semblable- C ment que l'homme vieil vse de sa parole en assemblee de ville, ne sautant pas à tout propos sur la tribune aux harengues, ni ne contredisant pas ordinairement, comme vn coc qui contrechante quand il en oit chanter d'autres, à tous ceux qui harenguent, ni ne desbridant pas la reuerence que les ieunes gens ont enuers lui, en estriuant & s'attachant souuent de paroles à eux, & leur donnant lui mesme matiere de s'exerciter & acoustomer à lui desobeïr, & à ne le vouloir plus ouir, ains faut qu'il passe outre quelquefois, ne faisant pas semblant de rien voir, ni ouir, leur permettant vn petit de brauer & de secouër le mors, sans s'y trouuer present, ni trop curieusement recercher tout ce qui s'est ou fait ou dit, quand le dãger n'y est pas grád, & qu'il n'est question ni du salut, ni de l'honneur & de la reputation du pays.

De quelles extremitez se doit donner garde vn homme d'aage au maniement d'afaires publiques.

XIX. Secondemẽt, l'homme d'aage ne se doit empescher d'offices, sinõ de ceux où il y a dignité & grãdeur, vsant de sa parole & de son autorité, en telle sorte que il ne rebute pas du tout les ieunes.

Exposition de ce deuxiesme article.

Car là il ne faut pas attendre qu'on l'appelle, ains y faut de soy-mesme aller courant outre la puissance de l'aage, en se faisant plustost soustenir sous les bras, ou bien porter dedans vne chaire, ainsi comme on lit que fit anciennement le vieil Appius D Clodius, lequel entendãt que le Senat Romain, apres vne grosse bataille que le Roy Pyrrhus auoit gaignee sur eux, se laissoit aller à receuoir propos de paix, ne le peut supporter, combien qu'il eust perdu la veuë des deux yeux, ains se fit porter à trauers la place iusques dedás la salle du Senat, & entré qu'il fut, se dressa sur ses pieds au milieu des Senateurs, en leur disant, que parauant il auoit eu regret d'estre priué des yeux, mais que lors il souhaiteroit mesme de ne rien ouir, afin qu'il n'entédist point les vilains conseils qu'ils prenoyent, & les lasches exploits qu'ils faisoient: & apres, partie en les reprenant aigrement, partie en leur remonstrant & les excitant, il fit en sorte, qu'il leur persuada de remettre promptement la main aux armes pour combattre à l'encontre de Pyrrhus pour l'empire & seigneurie de l'Italie. Et Solon, comme les flatteries de Pisistratus, dont il abusoit le peuple d'Athenes fussent apertement descouuertes ne pretendre à autre fin qu'à vsurper la tyrannie, &

XX. En troisiesme lieu, il doit faire effort à son aage pour procurer le bien de la patrie, à l'exemple d'Appius Clodius & de Solon.

que personne n'osast entreprẽdre de lui faire teste, & de l'en empescher, lui seul tirãt E ses armes dehors, & les mettant en la rue deuant la porte de sa maison, crioit à ses citoiens qu'ils lui voulussent aider : ce qu'entendant Pisistratus, enuoia deuers luy, demander sur quoy il fondoit son asseurance de faire telles choses ? Il respondit, sur sa vieillesse. Les occurrences si necessaires & si belles, comme celles la, rallument & resuscitent les vieillards ia tous estaints, pourueu qu'ils respirent encore : mais en autres moindres l'homme vieil fera sagement de s'excuser aucunefois, & refuser les charges petites & basses, où il y a plus d'occupatiõ pour ceux qui les font, que de necessité ni vtilité pour ceux qui les font faire. Et quelquefois attendant qu'on l'appelle, qu'on le desire, & qu'on l'enuoye querir iusques en sa maison, il en aura plus de foy & plus d'authorité enuers ses citoiens, quand il descendra à leur requeste. Et quand bien il sera present, il laissera dire la plus part aux ieunes gens, cõme estant iuge d'vne contẽtion & æmulation ciuile entre eux, prouueu qu'elle ne passe point vn certain moien: car alors il les reprendra doucement leur ostant, auec vne façon amiable, toutes opiniastres contentions, toutes iniures & tous courroux. Et s'il est question de dire & recueillir les auis & opinions, reconfortant celui qui faudra, sans le vituperer ni blasmer, enseignant & louant hardiment celui qui aura bien rencõtré, & se laissant vaincre volontairement, en leur quittant le gaigner & surmonter souuẽtefois, afin que le cœur leur croisse & qu'ils s'asseurent, & suppleant à quelques vns, en les louant, ce qui sera defectueux en leur opinion, ainsi comme fait le bon vieillard Nestor en Homere, F

xx. Pour le quatriesme, l'homme d'aage doit vser de grande discretiõ: en refusant ou acceptãt des charges publiques, en consultant, en redressãt les ieunes, les mettant & entretenant au bon chemin.

Confirmation par le dire de Nestor. *Iliad. liu. 9.*

Il n'y aura de tous les Gregeois ame,
Qui ton parler contredie ni blasme
Certainement: mais cela n'est pas tout,
Car tu n'es pas allé iusques au bout:
Aussi es tu ieune à voir ton visage,
Estre mon fils tu pourrois quant à l'aage. G

Comment les ieunes doyuent estre maniez par les vieux.

Mais encore sera ce plus ciuilement fait de ne les reprendre point ouuertement ni publiquement, auec vne aigre picqueure, qui abat & raualle fort le cœur aux ieunes gens, mais plustost à part en priué, mesmement ceux que lon conoistra bien nez pour le maniement des afaires, en les instruisant & les mettant amiablement sur les erres de quelques bons propos & quelques bonnes opinions & inuentions qu'ils pourroient mettre en auant, en les incitant tousiours à toutes entreprises honnestes, en leur esleuant le courage, & leur rendant le peuple du commencement doux & maniable: comme ceux qui monstrent aux ieunes gens à picquer les cheuaux, leur en baillent vn facile au montouer, & si d'auenture quelqu'vn estoit tombé à l'entree, ne le laissant pas desesperer ni perdre le courage, ains le releuant & reconfortant, comme iadis Aristides fit Cimon, & Mnesiphilus Themistocles, que le peuple du commencement ne pouuoit gouster, & qui auoient mauuais nom en la ville pour estre desbauchez & dissolus: & ces gens de bien là les releuerent & H les encouragerẽt. Aussi dit on que Demosthenes à son entree fut rebuté par le peuple, dont il estoit desesperé, iusques à ce que l'vn des anciens de la ville, qui auoit autrefois ouï Pericles harenguant au peuple, le prit, & lui dit qu'il ressembloit du tout en sa façon de faire & de dire à ce personnage là, & que pour ceste occasion il auoit grand tort de se desesperer & de perdre courage. Semblablement aussi Euripides tout de mesme recõforta Timotheus le musicien, qui à sa premiere arriuee fut sifflé par le peuple, cõme violant & corrõpant la Musique par la nouuelleté qu'il y introduisoit, lui disant qu'il ne se descourageast point pour cela, & qu'il ne passeroit pas gueres de tẽps, qu'il auroit tous les theatres à sa deuotion. Brief tout ainsi que le temps prefix aux vierges vestales à Rome est diuisé en trois parties, la premiere pour aprẽdre ce qu'il faut faire en leur religion, la secõde pour le faire, & la tierce pour le monstrer

Comparaison à ce propos.

Exemples en plusieurs qui pour auoir esté doucemẽt encouragez, se sõt repris, & sont deuenus grands personnages.

xxi. En cinquiesme lieu, en aprenant aux ieunes leur deuoir, il lui

A monstrer aux ieunes: & semblablement en la ville d'Ephese chascune de celles qui
sont vouees au seruice de Diane, s'appellent premierement Mellieren, cōme qui di-
roit nouice qui doit deuenir presbtresse, & puis apres Ieren, c'est à dire presbtresse, &
pour le troisiesme, Parierem, comme qui diroit outrepresbtresse: aussi celui qui est
parfaitement politique du commencement, aprend à manier afaires, & se rend pro-
fés, par maniere de dire, en celle religion: & puis à la fin il enseigne les autres, regen-
te les nouices, & leur monstre les secrets. Car presider, & estre comme parrein à
ceux qui combatent, n'est pas combatre: mais celui qui enseigne & dresse vn ieune
homme aux afaires publiques, lui monstrant, comme dit Homere,

cognient s'abstenir de leur porter enuie, & combiē il se doit monstrer affectionné enuers eux, afin de les pousser & entretenir au bon chemin.

A bien parler, & aussi à bien faire,

Iliad liu. 6.

est vtile & profite à la chose publique, nō en petit seruice, mais en ministere de con-
sequence grande, & auquel premierement & principalement visa & tendit Lycur-
gus, c'est à sauoir, à acoustumer les ieunes gens des leur enfance à porter honneur &
B obeir à tout vieillard, ne plus ne moins qu'à leur maistre & legislateur. Car à quelle
intention auroit dit Lysander, qu'il n'y a lieu au monde, auquel il fist si bon vieil-
lir qu'en Lacedæmone? est-ce pource qu'il soit là permis aux vieillards plus qu'aux
autres de labourer la terre, de prester à vsure, de iouër aux dez, assis en vn berlan, &
de boire en iouant? Ie croy que personne ne le dira: mais pource qu'ils n'ont pas
l'œil sur ce qui est du public seulement, ains particulierement aussi sur les ieunes
gens, prenant garde soigneusement, & non point par acquit en passant, comment
ils exercent leurs personnes, comment ils se iouënt, comment ils viuent ensemble,
en se monstrant terribles à ceux qui faillent, venerables & desirables aux bons: car
les ieunes les vont cercher par tout, & leur font la cour, pource que les vieux les
rendent tousiours de plus en plus honnestes, & leur acroissent la generosité de leur
courage sans enuie quelconque. Car ceste passion n'estant conuenable à nulle par-
tie de l'aage de l'homme, encore a elle des noms beaux & honnestes es ieunes gens,
C par ce qu'on l'appelle æmulation, ialousie & desir d'honneur, là où es vieilles gens
elle seroit de tout poinct importune, sauuage, & signe de cœur lasche: pourtant faut-
il que l'homme vieil politique soit fort esloigné de toute passion d'enuie, & ne face
pas comme les vieux troncs d'arbres qui manifestement ostent & empeschent la
naissance & croissance des petis arbrisseaux qui germent alentour & dessous, ains
au contraire, faut qu'il reçoiue amiablement, & qu'il s'offre & s'exhibe à ceux qui se
prenent & qui s'entrelassent par frequentation auec lui, en les adressant & condui-
sant comme par la main, & les nourrissant, non seulement de bonnes instructions
& sages conseils & aduertissemens, mais aussi en leur laissant & cedant les moiens
de faire quelques actes de gouuernement, dont il leur viene de l'honneur & de la
gloire, & des commissions qui ne soient point dommageables au public, & soient
bien agreables & plaisantes au commun peuple: mais celles où il y a d'entree de la
dureté rebourse & de la difficulté dangereuse (comme es medecines qui donnent
D des trenchees sur le poinct qu'on les prend) & l'honneur & profit en vient apres, il
ne faut pas mettre les ieunes gens d'arriuee à ces charges là, ni les exposer aux trou-
bles & crieries d'vne commune mutine & mal-aisee à cōtenter, auant qu'ils y soient
acoustumez, ains plus tost doit l'homme de bien prendre sur soy les mal-vueillan-
ces du peuple pour le bien public, car cela lui rendra les ieunes gens plus affection-
nez & plus prompts à entreprendre tous autres seruices. MAIS outre tout cela il
se faut souuenir, que administrer la chose publique n'est pas seulement exercer vn
magistrat, aller en ambassade, & crier biē haut en vne assemblee de cōseil, ni se tour-
menter le cœur & le corps en vne tribune aux harengues, à force de prescher le peu-
ple, mettre en auant force decrets & force edicts, en quoy le commun estime que
consiste toute l'entremise du gouuernement: comme ils pensent que philosopher
soit seulemēt discourir & disputer de la philosophie dessus vne chaire en vne escho-

But de Lycurgus legislateur des Spartiates verifiant biē à propos ce cinquiesme auis.

Honorable vie des vieillards Spartiates.

Enuie est vne passion du tout malseante aux vieillards.

Similitude confirmant cela.

Deuoir des vieux enuers les ieunes. & quel honneur il leur en reuient.

XXII. Pour la conclusion il enseigne à ceux qui se meslent d'afaires publiques, quelle pensee & resolutiō ils y doyuēt apporter, pour auoir certain tesmoignage de seruir vrayement au public.

le, ou bien escrire & composer des liures : & cependant ils ne conoissent point l'administration ciuile ni la philosophie continuelle qui se void es œuures & actions quotidianes : c'est comme disoit Dicæarchus, que lon estime cõmunement, que faire des tours & retours, allees & venues dedans vne galerie, soit se promener non pas aller aux champs, ni voir vn sien ami. Or faut-il croire que gouuerner la chose publique & philosopher, c'est tout vn : de sorte que Socrates ne philosophoit pas seulemẽt quand il auoit fait aprester des bancs, & qu'il se mettoit en sa chaire, ou qu'il obseruoit l'heure de la lecture & de la cõference, ou de promenouer, qu'il auoit assignee à ses familiers : mais aussi quand il se iouoit aucunefois, quand il beuuoit & mangeoit, quand il estoit au camp, ou quand il marchandoit auec eux, & finalement alors qu'il estoit en prison & qu'il beuuoit la poison de la ciguë, aiant le premier monstré & fait voir, que la vie de l'homme en tout temps, en toute partie, en toutes passions, & tous afaires vniuersellement reçoit l'vsage de la philosophie. Autant en faut-il semblablement penser de l'administration ciuile, que les fols & meschans n'administrent point la chose publique, ne quãd ils sont capitaines generaux d'armees, ne quand ils sont chanceliers, ni quand ils harenguent au peuple, mais qu'ils flattent la commune pour s'insinuer en sa bonne grace, qu'ils declament par ostẽtation, qu'ils brassent quelque sedition, ou qu'ils font quelque charge à laquelle ils sont contrains par force. Mais au contraire, le bon & vray policien qui aime ses citoiens, qui aime sa patrie, qui a soin & amour du bien public, encore que iamais il ne veste le manteau & habit de capitaine & gouuerneur, si est-ce que tousiours il fait office de gouuerneur & d'administrateur public, en exhortant & incitant ceux qui le peuuent faire, en instruisant ceux qui ne le sauent pas, en assistant à ceux qui lui demãdent conseil, en destournant ceux qui ont mauuaise volonté, cõfirmant & encourageãt ceux qui l'ont bonne, & en mõstrant clairemẽt par effect en toutes ses actions, que ce n'est point par forme d'acquit qu'il s'entremet des afaires publiques, ni là où il y a quelque interest pour lui ou pour les siens, ou qu'il y est nommeement appellé, qu'il va le premier au theatre, & qu'il se trouue le premier en la salle de conseil, ni que ce n'est point par maniere d'esbattement, comme s'il y alloit pour y voir iouer des ieux, ou pour ouir quelque plaisante musique quand il est là, ains au contraire quand il n'y peut estre present de corps, qu'il y soit de l'esprit, & par soigneusemẽt s'en enquerir, en aprouuant aucunes des choses qui s'y seront faites, & se malcontentant des autres : car ni Aristides à Athenes, ni Caton à Rome, ne furẽt pas plusieurs fois en magistrat, & toutefois ils ne laisserẽt pas d'estre toute leur vie en action pour le bien & seruice de leur pais. Et Epaminondas fit bien de grands actes, & plusieurs durãt qu'il fut capitaine general de la Bœoce, mais on en recite vn de lui n'estant ni general, ni aiant charge quelconque, qu'il fit en la Thessalie, lequel n'est pas moindre que pas vn des autres : quand les capitaines de Thebes aians ietté l'armee en des lieux aspres & mal-aisez, se trouuerent chargez par les ennemis qui les pressoient fort, tellement qu'ils estoient en grand trouble & en grand effroy : lui, qui estoit deuant entre les gens de pied, fut rappellé, là où à son arriuee premierement il apaisa tout le trouble & l'effroy, en les asseurant de sa presence, puis il remit en ordre, & rengea en bataille l'armee qui estoit toute confuse & esbranlee, & la tirant facilement hors de ce mauuais passage, la presenta en teste aux ennemis, qui en furent si esmerueillez qu'ils changerent d'auis, & se retirerent. Et Agis le Roy de Lacedæmone, comme il menoit desia son armee toute rangee en bataille pour combattre les ennemis au pais d'Arcadie, il y eut quelqu'vn des anciens de Sparte qui lui cria, Sire Roy, tu penses remedier à vn mal par vn autre : voulant entendre la trop facile retraite & departement de la ville d'Argos, laquelle il cuidoit couurir par la presente importune promptitude de combattre, ainsi comme dit Thucydides : ce qu'aiant Agis entendu, le creut, & se retira lors, mais depuis il gaigna.

Par les actions de Socrates il mõstre que l'homme peut faire bien en toutes les parties & endroits de sa vie.

Au contraire, les fols ne font iamais bien, de quelque estat qu'ils se meslent.

Le deuoir du bõ & vray policien, depeint & representé au vif pour faire tant mieux voir la malheureuse conditiõ des pays gouuernez par des estourdis & ambitieux forcenez.

Examples notables à ce propos, en Aristides, Caton, Epaminondas & Agis.

Au 5. liure de son histoire.

E

F

G

H

A gua. Il faisoit tous les iours mettre sa chaire pres la porte du palais, & bien souuent les Ephores se leuans de leur parquet s'en alloient deuers lui pour auoir son auis, & prendre son conseil sur les plus importans afaires: car il estoit tenu pour homme de fort bon sens, & le renomme lon pour vn grand sage homme. Et pourtant vn iour que la force de son corps estoit desia toute aneantie, tellemét qu'il ne bougeoit presque plus du lict, les Ephores lui manderent qu'il s'en vinst en la place. Il se leua du lict, & se mit bien en deuoir d'y aller: mais aiant marché vn petit à grande peine & grande difficulté, il rencontra de petis garçons en son chemin, ausquels il demanda, s'ils sauoient rien plus fort que la necessité d'obeir à son maistre: ils lui respondirent, le non pouuoir: ainsi faisant compte que son impuissance deuoit estre la fin & borne de son obeissance, il s'en retourna en sa maison. Car il ne faut pas que la bône volonté faille deuant la puissance: mais quand elle est faillie, aussi ne la doit-on pas forcer. Aussi dit-on que Scipion se seruoit tousiours à la guerre, & en la ville, du B conseil de Caius Lælius: de maniere qu'il y en auoit de ce temps là qui disoient, des hauts faits d'armes qu'il executoit, que Lælius en estoit l'autheur, comme d'vne comedie, & Scipion le ioueur qui les iouoit. Et Ciceron lui-mesme confesse, que les plus grands & plus honorables conseils qu'il exploita en son consulat, moiennant lesquels il preserua son pays, il les côsulta auec le philosophe Publius Nigidius. Ainsi n'y a-il rien qui empesche les vieilles gens de pouuoir seruir & profiter au public en plusieurs sortes de gouuernement, soit de bône parole, de bon conseil, de liberté & authorité de franchement parler, & de sage soin, comme disent les poëtes: car ce ne sont pas les pieds, ni les mains, ni toute la force du corps seulement qui sont parties & biens de la chose publique, ains sont premierement & principalement l'ame & les beautez d'icelle, comme la iustice, la temperance, & la prudence, lesquelles venans tard à leur perfection, il n'y auroit point de propos qu'elle iouist d'vne maison, d'vne terre, & de tous autres biens & heritages de ses citoiens, & que d'eux-mesmes elle n'en peust plus tirer aucun profit en commun pour le bien public du pays, C à cause de leur long temps, lequel ne leur oste pas tant des forces de pouuoir seruir comme il leur adiouste de suffisance aux facultez requises pour commâder & regir. Voila pourquoy lon figure les Hermes, c'est à dire les statues de Mercure, en vieil aage, n'ayans ne pieds ni mains, mais les parties naturelles tendues, dônans par là couuertement à entêdre, que lon n'a pas beaucoup afaire du labeur corporel des hômes vieux, prouueu qu'ils aient la parole actiue & feconde ainsi comme il appartient.

Notable exemple en Agis, pour confermer de plus en plus tout ce qui a esté dit ci deuant du deuoir de l'homme d'aage: en telle sorte que ceste exception y doit estre adioustee, que les vieux ne soient forcez quâd leur volonté n'a plus de force pour seruir.

Au 4. liure de ses epistres ou lettres missiues a ses amis, epist. 13.

Mais quoy qu'il en soit les vieux ne peuuent estre si debiles, qu'en quelque sorte ils n'ayent moyê de seruir au public: mesmes ordinairement à mesure que la force defaut, on void croistre la suffisance aux facultez requises pour commander & gouuerner.

Emblème des hommes d'aage seruans au public.

D

Les dicts notables des anciens Roys, Princes, & grands Capitaines.

SOMMAIRE.

Si la parole est vne marque & viue peinture de l'ame, comme elle l'est de fait, on peut iuger de cest amas d'apophtegmes ou dits notables combien ont esté excellés en armes, en gouuernemêt politic & particulier, les personnages qui nous y sont representez: côme aussi quelques actes particuliers entrelassez parmi leurs propos le demonstrent. Il y a deux sortes d'hommes qui abusent du fruict que les bons peuuent tirer de la consideration & lecture de ces discours: les vns sont certains glorieux, qui par vn vain desir de paroistre, & nô pour auctrinstruction, ensuyuans la Corneille d'Esope, se parent des plumes d'autruy, & ont comme quelque amas des sages propos des anciês, pour en faire monstre & se faire valoir parmi ceux qui n'ôt assez

d'esprit pour les bien conoistre: les autres sont les hypocrites, qui ayans la puantise & le fiel au cœur ont la douceur & le miel au bout de la lãgue, pour seduire leurs prochains, ou plustost se trõper eux mesmes, dautãt qu'ils ne regardẽt iamais à leur deuoir. Or ici lon ne void riẽ d'affetté, ni d'emprunté, ni tiré de trop loin, ains vn naturel ouuert, naif & admirable se demõstrer en ceste diuersité de rẽcõtres graues, facetieuses, doctes, & où le doux se mesle auec l'vtile, pour seruir & pouuoir estre appliqué aux deportemẽs de toutes personnes, quelque rãg qu'elles puissent tenir au mõde: itẽ on y apperçoit des actes de grãd sẽs, de vaillãce, d'equité & de modestie, de bõté naturelle, & d'adresse singuliere au cours & maniemẽt de la vie humaine: ce qui est proposé afin que la sagesse & bõté du Tout-puissant soiẽt tãt mieux reconues, en ce qu'il a dõné de tels ornemẽs aux estats publics, pour entretenir & faire subsister la vie humaine parmi les cõfusions introduites par le peché. Au reste, ce premier recueil peut estre diuisé en cinq parties principales, dont la premiere cõtent les dits & faits notables des Roys de Perse & d'autres natiõs estrãges: la seconde, des gouuerneurs de la Sicile: la tierce des Roys de Macedoine, d'Alexãdre le grãd & de ses successeurs: la quatriesme, des grãds Seigneurs & Capitaines Grecs Atheniẽs, Lacedemoniẽs & Thebains: la cinquieme, des anciẽs Capitaines, Consuls & des deux premiers Empereurs Romains. Quant au profit que toutes sortes de personnes en peuuent recueillir, il est inestimable, à cause des beaux enseignemens que ces actes, & ces paroles si sententieuses & (pour leur briefueté) tãt aisees à retenir peuuẽt donner: dont la substãce est de nous tirer du vice pour nous pousser au chemin de la vertu, laquelle nous deuõs tãt plus aimer & priser en la grande lumiere qui se presente à nous en ces derniers tẽps, quand des personnes enueloppees en si grãde ignorance du souuerain bien ont neantmoins si biẽ fait, & tant dextrement rencontré parmi les tenebres & à trauers champs. Ie ne nie pas qu'il n'y ait quelques traicts d'ambition & d'autres passions aussi extrauagãtes çà & là en ce recueil: mais il sera aisé de les discerner, voire de s'en seruir aussi bien que du reste, rapportant le tout à son droit vsage, asauoir de s'aider de tels propos sans ostentatiõ, pour le biẽ du prochain, & ensuiure ce qu'il y a de louable en diuers faits, pour nous façonner de plus en plus à tout bon deuoir. I'ay marqué en marge vne partie de l'artifice de telles sentences, non pas tout: car ce sont paroles que bien souuent ont plusieurs entẽtes. Mais i'ay tasché de mettre le lecteur en quelque train pour sonder les choses iusques au fond, & appliquer à son vsage ce qu'il trouue propre pour son instruction en ce recueil.

Voulant offrir ce recueil d'Apophtegmes à vn puissant Empereur, il s'insinue en grace auec son present par le dire & faire notable d'vn grand Roy, & par l'ordonnance d'vn sage Legislateur.

ARTAXERXES le Roy de Perse, ô tres-puissant Empereur Cæsar Traian, estimoit que c'estoit acte de magnanimité, & bonté Royale, non moins prendre en gré & receuoir auec bon visage de petis presens, que d'en donner de grands. Et pourtant comme quelquefois en passant chemin, vn pauure manœuure gaignãt sa vie à la sueur de son corps, n'ayãt autre chose que lui presenter, lui eust offert de l'eau qu'il venoit de puiser en la riuiere auec ses deux mains, il la receut ioyeusemẽt, & s'en prit à sourire, mesurant la grace de l'offre, non à la valeur du present, mais à la bonne volonté de celui qui le presentoit: & suiuant ce propos, Lycurgus ordonna en la cité de Sparte les sacrifices de la moindre despense qu'il peut, afin, ce disoit-il, que ses citoiés eussent moien tousiours & en tous lieux, d'honorer promptement & facilement les Dieux, de ce qu'ils auroient à la main. Et pourautant, Sire, que de mesme volonté & intention ie vous offre de petis presens, comme les premices, par maniere de dire, les plus communes de la philosophie, ie vous supplie de receuoir en gré auec ma bonne affection, l'vtilité de ces beaux dicts notables que ie vous ay recueillis, pour ce qu'ils vous peuuent seruir à conoistre quelles ont esté la nature & les mœurs de ces grands personnages du temps passé, attendu qu'elles aparoissent mieux bien souuent, & se descouurent plus clairement en leurs dits, que non pas en leurs faits. Il est bien vrai que nous auons en vne autre œuure compilé les vies des plus illustres personnages, tant en armes qu'en conseil, comme Capitaines, Legislateurs, Roys & Empereurs, qui ayent onques esté entre les Romains & entre les Grecs: mais en la plus part de leurs faits & gestes la fortune y est ordinairement meslee: là où ès paroles qu'ils ont dites, & aux propos qu'ils ont tenus, sur l'heure mesme de leurs faits, de leurs

Dequoy seruent les apophtegmes, & quelle difference il y a entre les sages propos des hommes de marque & le cours de leur vie.

A de leurs passions & de leurs accidens, on aperçoit plus clairement & plus nettement, comme dedans des miroirs, quel estoit le cœur & la pensee de chascun d'eux: au moyen dequoy Siramnes gentil-homme Persien respondit à quelques vns qui s'esmerueilloyent, comme ses entreprises ne succedoient heureusement, veu que ses propos estoient si sages: c'est, dit-il, pource que ie suis seul maistre de mes propos, mais des effects, c'est la Fortune & le Roy. Or en l'autre œuure des Vies, les dits notables de ces grands personnages sont acompagnez de la narration de leurs faits bien au long escrits, tellement qu'ils requierent vn homme de grand loisir, & qui prene plaisir à ouir & à lire: mais en ce liure-ci, n'y ayant que les eschantillons, par maniere de dire, ou les semences extraites à part de leurs vies, la lecture d'icelui, à mon aduis, ne vous occupera point le temps que vous deuez à vos afaires. attendu qu'en peu de paroles vous y verrez le naturel depeint au vif de plusieurs personnages dignes de memoire.

Apophtegmes ou dits notables des Roys de Perse, & d'autres grands Seigneurs.

CYRVS.

1. De ne mespriser soy-mesme.

2. Quel doit estre vn bon Prince.

3. Les peuples se corrompent par delices, & en prosperité.

B Les Perses aiment ceux qui ont le nez aquilin, c'est à dire, courbé comme le bec d'vn aigle, & les estiment les plus beaux, pour autant que CYRVS, celui de leurs Roys qu'ils ont le plus aimé, auoit le nez ainsi fait. Or disoit ce Roy là, que ceux qui ne vouloient faire du bien à eux-mesmes, estoient contraints d'en faire aux autres: disoit aussi, qu'il n'appartenoit à nul de commander, qu'il ne fust meilleur que ceux à qui il commandoit. Et cóme les Perses voulussent changer de pays, & au lieu du leur, qui estoit aspre & bossu, en prendre vn autre qui estoit doux & plain, il ne le voulut pas permettre, disant que les semences des plantes, & les mœurs des hommes deuienent à la fin semblables aux lieux & cótrees où ils demeurent. DARIVS pere de Xerxes, se louant soy-mesme, souloit dire, qu'ès batailles & perils de la guerre il deuenoit plus sage: & aiant vne annee taxé les tailles & subsides qu'il vouloit leuer sur ses suiets, il enuoya querir les principaux hommes de chasque prouince, & leur demanda si les tributs qu'il leur auoit imposez estoyent point griefs à supporter: Ils lui respondirent que moiennement: adonc il ordonna, que nul ne payeroit que la moitie de sa cotte seulement. Et comme vn iour il eust ouuert vne pomme de grenade belle & grosse à merueilles, & que quelqu'vn des assistans lui demandast de quelle chose il voudroit auoir autant, comme il y auoit de grains dedans ceste pomme, Il respondit de Zopyres, ce Zopyre estoit vn vaillant capitaine & fidele ami: lequel s'estant lui-mesme deschiré le corps à coups de fouët, & coupé le nez & les aureilles, abuza tellement par ceste ruze les Babyloniens, qu'ils se fierent en lui du gouuernement de leur cité, laquelle depuis il liura entre les mains de Darius, qui par plusieurs fois depuis asseura, qu'il aimeroit mieux auoir Zopyre entier de tous ses membres, que gaigner cent telles citez cóme estoit celle de Babylone. La Royne SEMIRAMIS ayant fait construire sa sepulture, fit engrauer dessus ceste inscription: *Le Roy qui aura afaire d'argent face demolir ceste sepulture, & il en trouuera autant comme il en voudra.* Darius la fit ouurir & n'y trouua point d'argent, mais bien rencontra-il d'autres lettres qui disoient, Si tu n'eusses esté mauuais homme & d'vne auarice insatiable, tu n'eusses point remué les sepultures des trespassez. Arimenes, frere de XERXES fils de Darius, querellant alencontre de son frere le Royaume de Perse, descendit de la prouince Bactrienne où il se tenoit: son frere lui enuoya des presens au deuant, & cómanda à ceux qui les lui presentoient de sa part, de lui dire, Ton frere Xerxes t'honore de ces presens pour ceste heure, mais il t'asseure que si vne fois il est declairé Roy, tu seras le plus grand homme qui soit aupres de lui: & de fait Xerxes ayant esté iugé Roy, Arimenes fut le premier qui lui fit hommage, & lui mit le diadesme Royal alentour de sa teste, aussi le Roy son frere lui dóna le second lieu d'honneur & d'authorité apres lui, en tout son royaume. Et estant indigné alencótre des Babyloniens pour autát qu'ils s'estoient rebellez contre lui, apres les auoir reconquis, il leur defendit de porter plus armes, & leur com-

DARIVS.

1. Dequoy seruent les dangers aux sages.

2. Vn sage Prince n'est pas grand exacteur.

3. Vn Prince ne sauroit desirer ni auoir plus beau thresor que d'amis & de fideles seruiteurs.

C

SEMIRAMIS.

Sage traict contre l'auarice insatiable des grands.

D

XERXES.

1. Sa douceur & amitié fraternelle.

2. Moyen d'asseruir les peuples mutins.

manda de danser, chanter, iouër des haubois, paillarder & tauerner, & porter de longs sayes à plein fond. E

3. Peu de chose fait desirer beaucoup.

Et comme on lui eust aporté des figues seiches à vendre du pays de l'Attique, il dit, qu'il n'en mangeroit point qu'il n'eust conquis la region qui les portoit.

4. Douceur & humanité enuers l'ennemi.

Aiant surpris quelques espions de nation Grecque dedans son camp, il ne leur fit aucun desplaisir, ains apres leur auoir fait monstrer à seureté tout son camp, leur permit de s'en retourner.

ARTAXERXES surnommé Longue-main.
1. Vertu royale.

ARTAXERXES fils de Xerxes, celuy qui fut sur-nómé Longue-main, pource qu'il auoit vne main plus longue que l'autre, souloit dire, que c'estoit chose plus royale d'adiouster que d'oster :

2. Il n'est seant à vn Prince de vouloir auoir le dessus en toutes choses.

& fut le premier qui permit à ceux qui chassoient auec lui, de frapper les premiers la beste quád ils pourroient & voudroient.

3 L'ignominie est vn rude chastiemét encore qu'il n'aparoisse pas tant que le supplice & les coups.

Aussi fut-ce lui qui ordonna le premier, que les Seigneurs qui auroient failli en leur estat (au lieu qu'on les souloit fouëtter eux-mesmes) fussent despouillez, & leurs vestemens fouëttez pour eux : & au lieu qu'on leur souloit arracher les cheueux de la teste, qu'on leur ostast leur haut chapeau seulement. F

4. Il y a moins de danger qu'vn prince perde de son particulier, que d'offenser le public en violant les Loix.

Il auoit vn chambellan nommé Satibarzanes, qui lui demandoit quelque chose qui n'estoit ni iuste ni raisonnable, & estant auerti qu'il faisoit ceste poursuite en faueur de quelque autre, qui lui en auoit promis trente mille escus de Perse, qui s'appelloient Dariques, il commanda au thresorier de son espargne, de lui apporter trente mille Dariques: & en les lui donnant, lui dit : Pren cest argent Satibarzanes: car pour te l'auoir donné, ie n'en seray pas plus pauure : là où si i'eusse fait ce « dont tu me requerois, i'en eusse esté plus iniuste.

CYRVS le ieune.
L'amour de grandeur humaine fait dire & prometre merueilles.

CYRVS le ieune, pour esmou- « uoir les Lacedæmoniens à faire alliance & entrer en ligue auec lui, disoit, qu'il auoit « le cœur plus gros que son frere le Roy Artaxerxes, qu'il beuuoit plus de vin sans eau que lui, & le portoit mieux : & que son frere estant à la chasse, à peine se pouuoit tenir à cheual, & en temps de danger, nó pas en son throsne mesme: & pour les conuier à lui enuoyer de leurs hommes de guerre, il prometroit à ceux qui viendroient à pied, qu'il leur donneroit des cheuaux : & à ceux qui auroient des cheuaux, qu'il leur donneroit des chariots: & à ceux qui auroient des metairies, qu'il leur donneroit des villages: à ceux qui auroient des villages, qu'il leur donneroit des villes: & au reste, quant à l'or & l'argent, qu'il leur en bailleroit tant, qu'il le faudroit peser non pas compter. G

ARTAXERXES surnommé Mnemon.
1. Vn Prince communicatif gagne aisément les cœurs des suiets.

ARTAXERXES le frere de ce ieune Cyrus, qui fut surnommé Grande-memoire, non seulemét donna libre accez & audiance à tous ceux qui eurent afaire à lui, mais qui plus est, commanda encore à sa femme legitime, qu'elle ostast les tapisseries qui couuroient & bouschoient son chariot, à celle fin que ceux qui voudroient, peussent parler à elle mesme par les chemins :

2. La bonne volonté & l'adresse doit estre consideree es faits des hommes, & les grâds ne doiuent mespriser les petis.

& comme vn pauure paysan lui eust fait present d'vne belle & grosse pomme, en la receuant auec vn bon visage, il dit: Par le Soleil (qui estoit le serment des Perses) il me semble que cest homme feroit d'vne petite ville vne grosse cité, qui la luy bailleroit à gouuerner :

3. Ce n'est pas l'abondãce, mais la necessité & l'appetit, qui donne goust aux viandes.

& comme en vne deffaite son bagage lui eust esté tout pillé, estant contraint de máger, pour toute viande, vn peu de figues seiches auec du pain d'orge, O Dieux, dit-il, quelle volupté ie n'auois iamais essayee ! H

PARYSATIS.
Naturel des grands du monde qui aimét mieux estre flattez que tancez.

PARYSATIS la mere de Cyrus & d'Artaxerxes disoit, que celui qui vouloit faire quelque remonstrance à vn Roy, « deuoit vser de paroles de soye : c'est à dire, les plus douces qu'il pourroit choisir. «

ORONTES.
Misere & estat incertain des mignós des Rois.

ORONTES le gendre du Roy Artaxerxes, ayant esté par vn courroux du Roy cómdamné & priué de son estat, disoit, que les mignós des Roys & des Princes ressembloient proprement aux doigts de ceux qui comptent : car ainsi comme il les font valoir tantost vn, & tantost dix mille : aussi ceux qui sont alentour des Princes peuuent vne fois tout, & vne autre fois peu ou rien du tout.

MEMNON, capitaine Grec.
La discipline militaire cómande que les vilaines detractions soient reprimees comme les autres meschancetez.

MEMNON capitaine Grec, qui fit la guerre pour Darius contre Alexandre, comme l'vn de ses soudards vint en sa presence dire tout plein de vilaines & outrageuses paroles alencontre d'Alexandre, lui donna sur la teste d'vne lance qu'il tenoit en sa main, en lui disant: Ie te soudoye pour guerroyer, & non pas pour iniurier Alexandre.

LES ROYS D'EGYPTE.

LES Roys d'Egypte,

A d'Egypte, suiuant vne ancienne ordonnance de leurs pays, faisoient iurer les iuges quand ils les installoient en leurs offices, que quãd bien le Roy leur commanderoit de iuger iniustement, ils ne le feroient pas pourtant. Du tẽps de la guerre de Troye il y auoit en la Thrace vn Roy nommé POLTYS, deuers lequel tant les Grecs que les Troyens enuoierent pour auoir de lui secours: il leur fit response, qu'il estoit d'auis que Paris rendist Helene, & qu'au lieu d'elle il lui bailleroit deux belles femmes. TERES le pere de Sitalces souloit dire, que quand il estoit de loisir, & qu'il ne faisoit point la guerre, il lui estoit aduis qu'il n'y auoit point de difference entre lui & son palefrenier. COTYS rendit vn lion à celui qui lui auoit fait present d'vn leopard: & pourautant qu'il estoit prompt à se courroucer, & aspre à punir ses seruiteurs domestiques, quand ils auoient failli en leurs seruices, cõme vn sien ami, chez lequel il estoit logé, lui eust fait present de plusieurs vases & vaisselles de terre, fort
B tenues & aisez à rompre, mais au demeurant singulierement bien ouurez & labourez, il donna bien de riches dons à celui qui les lui auoit presentez, mais il les rompit & cassa tous entierement, de peur que par vne soudaine cholere il ne chastiast trop aigrement ses seruiteurs qui viendroient à les rompre. IDATHYRSVS Roy des Tartares, contre lequel Darius mena son armee, manda aux Seigneurs des Pæoniẽs qu'ils rompissent le pont que Darius auoit fait faire sur la riuiere de Danube pour passer en ses pays, à fin qu'en ce faisant ils se deliurassent de toute seruitude: ce qu'ils ne voulurent pas faire, pource qu'ils vouloient garder leur foy à Darius: au moiẽ dequoy il les appelloit esclaues de bien, qui n'auoient point de volonté de s'enfuir. ATEAS escriuit à Philippus Roy de Macedoine, Tu cõmandes aux Macedoniẽs qui sauent bien combattre contre des hommes: mais moy ie cõmande aux Tartares, qui peuuent cõbatre & la faim & la soif. Et comme lui-mesme frottast & estrillast son cheual, il demanda aux ambassadeurs de Philippus, si leur maistre faisoit pas le semblable. Aiant en vne rencontre pris prisonnier de guerre Ismenias excellent
C ioueur de flustes, il lui cõmanda d'en iouër deuant lui: & comme tous les autres assistans s'esmerueillassent de son excellẽce, il iura qu'il prenoit plus de plaisir à ouir vn cheual hennir. SCILVRVS laissant quatre vingts enfans masles, quand il fut prest à mourir, se fit aporter vn faisceau de iauelots, qu'il presenta de rang à chascũ de ses enfans, leur cõmandant de tascher à le rompre: & cõme chascun d'eux se fust efforcé de ce faire, en vain, sans en pouuoir venir à bout, lui prenant chasque iauelot à part, les rompit tous facilemẽt l'vn apres l'autre: leur enseignant par ceste similitude qu'en se tenãt bien ioints ensemble, ils demeureroient forts & inuincibles: mais s'ils se diuisoient, & qu'ils entrassent en querelles les vns cõtre les autres, qu'ils se trouueroient foibles & faciles à desfaire. GELON apres auoir desfait les Carthaginois pres la ville d'Himere, faisant paix auec eux les cõtraignit de mettre entre les articles du traité, qu'ils ne sacrifieroiẽt plus leurs enfans à Saturne. Il menoit souuent les Sy-
D racusains aux chãps, autant pour labourer & plãter, cõme pour guerroyer, à fin que leurs terres en valussent mieux estãs bien labourees, & eux ne deuinssent pires à faute de trauailler. Demandant vn iour de l'argent à ses citoiens ils cõmencerent à s'en mutiner: il leur dit que c'estoit en intention de leur rendre: & de fait leur rendit apres la guerre. Et cõme en vn festin on presentast de rang la lyre à tous les conuiez pour chanter dessus selon la coustume, & que tous les autres s'acõmodassent à leur tour & chãtassent, lui commanda qu'on lui amenast son cheual, monta & voltigea dessus aiseemẽt & dispostement. HIERON, celui qui fut tyran de Syracuse apres Gelon, disoit que ceux qui parloient à lui franchement & librement ne le faschoiẽt & ne l'importunoient point: mais que ceux qui reueloient vn propos qu'il leur auroit dit en secret, faisoient tort non seulement à lui, mais aussi à ceux à qui ils le disoient: pource que coustumieremẽt nous haissons non seulement ceux qui rapportent, mais aussi ceux qui escoutent ce que nous ne voudrions pas estre seu. Quel-

Les bons Rois ont la iustice en plus grande recommandation que leur autorite.

POLTYS Roy de Thrace.

Sottise des Grecs & Troyens sagement taxee par Poltys, qui monstre le moyen d'apaiser les querelles qui ont leger fondement.

TERES.

Les guerriers n'estiment rien que les armes, & l'autorité de commander.

COTYS.

1. Presents faits aux princes comment doyuent estre reconus.

2. Vn prince doit soigneusement euiter toutes occasions d'aspre courroux.

IDATHYRSVS.

Ceux qui aiment mieux estre esclaues que libres, meritent d'estre mocquez.

ATEAS Roy des Tartares.

1. Peuples sobres sont inuincibles.

2. Acoustumance couure la honte des choses viles.

3. Mespris de la musique, monstrãt que l'homme laissé à son naturel tient de la beste, & reiette tout auis contraire au sié.

SCILVRVS.

L'vnion est inuincible.

Apophtegmes des tyrans de Sicile.

GELON.

1. Le victorieux fait bien qui prescrit de bonnes loix aux vaincus.

2. La guerre ne doit pas ruiner le labourage, ains l'entretenir, & bannir l'oisiueté.

3. Vn bon prince ne met pas ses suiets en desespoir, ains aime mieux quitter du sié que les perdre.

4. Exercice de guerre prefere à celui de paix & de festins.

HIERON.

1. Rapporteurs sont detestables, & doyuent estre hays des bons princes.

2. Simplicité & modestie bien seante aux femmes, voire à celles qui sont en dignité.

qu'vn lui reprocha vn iour qu'il auoit l'halaine puante, à l'occasion dequoy il tansa E
sa femme de ce qu'elle ne lui en auoit iamais rien dit: elle lui respôdit, Ie pensois que «
3. Detracteurs d'hômes doctes meritêt d'estre moquez.
l'haleine de tous les autres hommes sentist ainsi. Xenophanes natif de Colophone se «
plaignoit vn iour à lui, de ce qu'il estoit si pauure qu'il n'auoit pas le moien d'entre-
tenir deux seruiteurs, & il lui respondit: Et comment, Homere que tu reprens & que «
4. Poetes lascifs dignes de ch. stimét.
tu blasmes ordinairement, tout mort qu'il est, en nourrit plus de dix mille. Il con- «
damna Epicharmus poëte Comique en quelque amende, d'autant qu'en la presence
DIONYSIVS le pere.
de sa femme il auoit dit quelques paroles vilaines & deshonnestes. DIONYSIVS
le pere, comme les orateurs qui deuoient harenguer deuant le peuple tirassent au
sort des lettres, pour sauoir l'ordre, auquel ils auroient à parler, & que la lettre M.
1. L'ambition espere beaucoup, & ne s'estonne de rien.
lui fust escheute, quelqu'vn des assistans lui dit: Ceste M. signifie Marotte, Diony- «
sius, pource que tu diras de grandes folies: Mais bien, dit-il, que ie seray Monarque: «
& de fait, apres qu'il eut fait sa harengue, le peuple de Syracuse l'esleut Capitaine
general. Et comme tout au commencement de sa tyrannie les Syracusains sous- F
leuez alencontre de lui, le tinssent assiegé dedans son chasteau, ses amis lui conseil-
loient que volontairement il quittast & se demist de ceste domination violente,
s'il ne vouloit mourir honteusement, apres qu'il seroit pris: mais lui aiant veu as-
2. Il faut peu de chose à l'ambitieux pour l'...ermir en la resolution.
sommer vn bœuf à vn boucher, & obserué qu'il estoit au premier coup tombe sou-
dainemét roide mort: Et dea, dit-il, ne seroit-ce pas grand desplaisir, que pour crain- «
te de la mort qui dure si peu, & passe si vistement, ie quittasse vne si belle & si gran- «
de Seigneurie? Aiant entendu que son propre fils, auquel il deuoit laisser sa Seigneu- «
rie, auoit violé & forcé la femme d'vn des bourgeois de la ville: il lui demanda en
cholere, quelle chose semblable il lui auoit iamais veu faire. Le ieune homme lui
3. Les estats plus asseurez sont renuersez par adulteres, rapts, & par telles autres meschancetez.
respondit, Aussi n'as-tu pas eu vn pere qui fust tyrá: il lui repliqua tout promptemét, «
Aussi n'auras tu point de fils qui le soit, si tu ne te deportes de cômettre de tels actes. «
Vne autre fois estant allé voir son fils en son logis, & y voyant quantité grande de
4. Chicheté, & reserue de biens, mal seante aux Princes, qui ont besoin d'amis & de seruiteurs.
vases d'or & d'argent, il dit tout haut, Il n'y a rien de Seigneur & de Prince en toy: G
veu que d'vn si grand nôbre de vaisselle d'or & d'argent que tu as eu de moy, tu n'en «
as pas seu faire vn ami. Il demandoit vn iour de l'argent à ceux de Syracuse, & eux «
se plaignoient & lamentoient, en le priant de les vouloir excuser, disans qu'ils n'en
5. Quand vn peuple n'a rien à perdre, les tyrans sont côtraints le laisser en paix.
auoient point: lui au contraire leur en fit demander encore d'autre: ce qu'il fit ius-
ques à deux ou trois fois, coup sur coup. Et comme il continuast à leur en exiger en-
core dauantage, il entendit qu'ils ne s'en faisoient plus que rire & gaudir, en se pro-
menant parmi la place: adonc il commâda à ses receueurs de ne les plus presser. Car «
c'est signe, dit-il, qu'ils n'ont plus rien, puis qu'ils ne font plus côte de nous. Sa mere «
6. Les loix de nature sont, ou doyuét estre inuiolables.
estât desia vieille & hors d'aage de se marier, vouloit neantmoins à toute force estre
mariee à vn beau ieune homme: Il lui respondit, qu'il estoit bien en sa puissance de «
violer les loix de Syracuse, mais les loix de nature, non. Et punissant asprement tous «
7. Les tyrans approuuent le desordre, pourueu qu'il serue à les maintenir.
autres malfaiteurs, il pardonnoit aux voleurs, qui ostoient les robes & manteaux à
ceux qu'ils rencontroient la nuict parmi les rues, afin que les Syracusains pour ceste H
occasion desistassent de faire festins & assemblees les vns auec les autres. Il y eut vne
fois vn estranger que lui promit tout haut de lui enseigner à part en secret, à quoy il
8. Les tyrâs ne font difficulté de donner & perdre, pourueu qu'ils se côseruent en leur grandeur vsurpee.
pourroit conoistre ceux qui conspiroient & machinoient contre lui: Dionysius le
pria bien fort de lui dire: & l'autre allant deuers lui, Donne moy, dit-il, vn talent, «
(six cens escus) à fin qu'il semble à ceux de Syracuse que tu ayes apris de moy les si- «
gnes ausquels tu pourras descouurir ceux qui côiureront alencontre de toy: il le luy «
9. "Oisiueté detestee.
donna, & fit semblant, d'auoir apris & entendu de lui ces moiés, louant grandemét
10. "Malignité de nature plus à detester & reprimer que les insolences procedantes de trop boire, & non premeditees.
la subtile façon de tirer argent que cest homme auoit inuentee. Quelque autre luy
demâda vn iour, s'il estoit point quelquefois oisif, "I'à dieu ne plaise, dit-il, que ce- «
la iamais m'auiene. "Estant aduerti que deux ieunes hommes de la ville beuuans «
ensemble auoient dit plusieurs outrageuses & iniurieuses paroles de lui & de sa ty-
rannie

A rannie à la table, il les enuoya conuier tous deux de venir souper auec lui: & voyant que l'vn, apres qu'il eut vn peu de vin en teste, disoit & faisoit tout plein de folies, & au contraire que l'autre estoit fort retenu, & beuuoit peu souuent, il pardonna à l'vn comme estant yurongne & insolent de nature, & qui par yurongnerie auoit mesdit de lui, mais il fit mourir l'autre, comme lui voulant mal en son cœur, & lui estant ennemi de propos deliberé. Aucuns de ses familiers le reprenoient de ce qu'il honoroit & auançoit vn homme meschant & mal voulu des Syracusains, & il leur
„ respōdit, Ie veux qu'il y ait en Syracuse quelqu'vn qui soit encore plus haï que moy.
„ Il enuoya vne fois des presens à quelques ambassadeurs de Corinthe, qui estoient venus deuers lui: eux les refuserent, à cause de quelque statut & ordonnance de leur chose publique, qui defendoit aux ambassadeurs de prendre, ni receuoir aucuns dons ne presens de Seigneur ou Prince quelconque. Il en fut mal contant, & leur dit, qu'ils faisoient mal d'oster le seul bien qu'il y a es tyrannies, de pouuoir donner;
B enseignans aux hommes que mesme le receuoir aucun bien des tyrans est chose que lon doit redouter & fuïr. Estant auerti, que l'vn des habitans de Syracuse auoit caché vn thresor dedans la terre en sa maison, il lui fit commandement de le lui aporter: ce qu'il fit, non pas tout pourtant, car il en retint vne partie, auec laquelle il s'en alla demeurer en vne autre ville: là où il en acheta quelque heritage: quoy entendant, il le renuoya querir, & lui rendit tout son or & argent: puis que tu sçais, dit-il, maintenant vser de la richesse, & non pas rendre inutile ce qui est fait pour l'vsage de l'homme. Son fils que lon appelle DIONYSIVS le ieune disoit, qu'il nourrissoit & entretenoit plusieurs hommes de lettres, non qu'il les estimast, mais pource qu'il vouloit estre estimé pour l'amour d'eux: entre lesquels vn Dia-
„ lecticien nommé Polyxenus, lui dit vne fois en disputant auec lui, Ie te tiens con-
„ uaincu: Oui bien de paroles, lui respondit-il soudainement: mais moy ie te con-
„ uaincs toy-mesme de fait, pource qu'abandonnant ta propre maison, tu me viens
C faire la cour & seruir en la miene. Apres qu'il eust esté chassé de sa seigneurie, cóme
„ quelqu'vn lui demandast, Que t'a maintenant serui Platon & toute sa philosophie?
„ Elle m'a serui de ce, que ie porte patiemment la mutation & le changement de ma
„ fortune. On lui demanda vne fois, comment son pere estant homme pauure &
„ priué auoit acquis la domination de Syracuse: & lui, à qui son pere l'auoit laissee
„ toute acquise, & qui estoit fils d'vn si grand tyran, l'auoit laissee perdre: pource, dit
„ il que mon pere vint à prendre les afaires en main lors que le gouuernement popu-
„ laire estoit haï, & moy lors que la tyrannie estoit enuiee. Vne autrefois il respondit
„ à quelque autre qui lui faisoit ceste mesme demande: Mon pere m'a bien laissé sa
„ tyrannie, mais non pas sa fortune. AGATHOCLES estoit fils d'vn potier de terre, & s'estant fait seigneur de la Sicile, & en aiant esté declaré Roy, il faisoit à son seruice messer de la vaisselle de terre parmi celle d'or & d'argent, & la monstroit aux
„ ieunes gens en leur disant: Ie faisois au commẽcement de telle vaisselle, (en leur mō-
D strant celle de terre:) & maintenant i'en fais de celle ci (en leur monstrant celle d'or)
„ par ma diligence & vaillance. Ainsi qu'il tenoit le siege deuant vne ville, quelques
„ vns de ceux de dedans lui crioient de dessus la muraille, pour lui penser faire iniure:
„ Hó potier, dequoy payeras tu la soulde à tes gẽs? & lui sans s'esmouuoir tout douce-
„ ment en riāt leur respondit, Du sac de ceste ville, quād ie l'auray prise. Et de fait l'aiāt emportee d'assaut, il vendit à l'encan tous les habitans comme esclaues, en leur di-
„ sant, Si vous me dites plus d'iniures desormais, ie m'en plaindray à vos maistres. Et comme les habitans l'Isle d'Ithaque se plaignissent à lui, disans, que ses mariniers
„ estans descẽdus en leur Isle auoient emmené de leurs moutons: il leur respondit, Et
„ comment, vostre Roy estant iadis descendu en la Sicile, non seulement en emmena
„ des moutons, mais qui pis est, y creua les yeux au berger. DION, celui qui chas-
„ sa Dionysius hors de sa tyrannie, estant auerti que Callippus, auquel il se fioit plus

De Denis le ieune.

D'Agathocles.

De Dion.

qu'à nul autre de ses hostes ni amis, espioit les moiẽs de le faire mourir, n'eut iamais E le cœur d'en informer pour le conuaincre, disant, qu'il aimoit mieux mourir que viure en ceste peine, d'auoir à se garder non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis. ARCHELAVS roy de Macedoine, comme vn iour à sa table quelqu'vn de ses familiers, homme qui sçauoit peu de bien & d'honneur, lui demandast en don vne coupe d'or dont on seruoit à sa table, le Roy commanda à l'vn de ses gens de la porter en don au poëte Euripides. Ce que l'autre trouuant estrange, il lui dit: Ne t'en « esbahi point, car tu merites de demander, & lui d'auoir, encore qu'il ne demande « point. Et comme son barbier, qui estoit vn grãd babillard, lui demãdast: Comment « voulez vous que ie vous face la barbe, Sire? Il lui respõdit, Sãs dire mot. Et cõme Eu- « ripides en vn festin embrassast & baisast le bel Agathõ deuãt tout le mõde: Ne vous « en esbahissez point, dit-il aux autres assistans, car des beaux l'arriere saison mesme en « est encore belle. Et comme Timotheus iour de cithre, qui s'estoit promis que le « Roy lui feroit vn bõ gros present, en eust eu beaucoup moins qu'il n'esperoit, & s'en F monstrast fort mal content, de sorte qu'en chantant sur sa cithre ces paroles, L'argẽt fils de la terre tu l'as en estime grãde, faisãt signe de la teste que c'estoit du Roy qu'il l'entendoit: il lui repliqua tout sur le champ. Mais toy tu en fais demande. Vne autre fois, cõme il passoit par la rue, on respãdit de l'eau sur lui, à raison dequoy, ceux qui se trouuerent apres, l'irritans alencontre de celui qui auoit versé l'eau, disoient, qu'il le deuoit biẽ faire chastier: voire mais, dit-il, il n'a pas versé ceste eau sur moy, « mais sur celui qu'il pensoit que ie fusse. PHILIPPVS de Macedoine pere d'A- « lexandre le grand, ainsi que tesmoigne Theophrastus, a esté plus grand que nul autre des Roys de Macedoine, non seulement en prosperité de fortune, mais aussi en bonté & moderation de mœurs. Il faignoit de reputer les Atheniẽs bien-heureux, en ce mesmement qu'ils trouuoient tous les ans en leur ville dix capitaines à eslire: car G lui au contraire en plusieurs annees n'en auoit peu trouuer qu'vn seul, qui estoit Parmenion. Et comme on lui eust aporté en vn mesme iour les nouuelles de plusieurs prosperitez qui lui estoient auenues toutes ensemble: O fortune, s'escria il, ne « m'enuoye qu'vn peu de mal alencontre de tant & de si grands biens. Apres qu'il eut « vaincu les Grecs, plusieurs lui conseillerent de mettre de bonnes & grosses garnisons dedans les villes, pour plus seurement les tenir en bride: mais il leur respondit, I'aime mieux estre appellé par long temps debonnaire, que peu de temps Sei- « gneur. Et comme ses familiers lui conseillassent de chasser de sa cour vn mesdisant « qui ne faisoit que detracter de lui: il leur respondit, qu'il n'en feroit rien, de peur « qu'il n'allast pas tout ailleurs semer sa maledicence. Smicythus accusoit souuent « Nicanor enuers lui, disant qu'il ne faisoit autre chose que detracter de lui, tellement que ses plus familiers estoient d'auis qu'il l'enuoyast querir, & qu'il le fist chastier ainsi qu'il le meritoit: Voire mais, Nicanor, ce dit-il, est l'vn des hommes H de bien de la Macedoine, ne vaut il pas donc mieux s'enquerir si la faute en vient « point de nous? Et de fait, aiant fait diligence d'enquerir dont venoit ce mescontentement de Nicanor, il trouua qu'il estoit oppressé d'extreme pauureté, & qu'on n'auoit tenu compte de le secourir en sa necessité: parquoy il commanda incontinent qu'on lui portast vn bon present, qu'il lui enuoya: depuis Smicythus lui vint rapporter que Nicanor faisoit merueilles d'aller preschant ses louanges par tout. Voiez-vous donc, dit alors Philippus, comme il depend de nous que lon parle bien « ou mal de nous? Il souloit aussi dire, qu'il estoit bien tenu aux harengueurs des « Atheniens, pource que mesdisant de lui, ils estoient cause de le rendre plus hom- « me de bien & de parole & de fait: car ie m'efforce, disoit-il, tous les iours & en mes « dits & en mes faicts de les faire trouuer menteurs. Il enuoya, sans leur faire payer « rançon, tous les prisonniers Atheniens qui auoient esté pris en la bataille de Chæronee, mais eux demandoient encore d'auantage leurs licts, leurs vestemens, & leurs

Apophtegmes des Rois de Macedoine.

D'Archelaus.

De Philippus pere d'Alexandre le Grand.

A leurs hardes, & se plaignoit des Macedoniens de ce qu'ils ne les leur rendoient pas: » Philippus, quand il l'entendit, s'en prit à rire, & dit à ceux qui estoient autour de lui, Ne vous semble-il pas, que ces Atheniens pensent auoir esté par nous vaincus au ieu des osselets? Il eut d'auenture en vne bataille l'os rompu, qui ioint par deuant les deux espaules: cest os s'apelle en langage Grec, la clef: & le chirurgien qui le pensoit lui demandoit tous les iours quelque argent: Philippus luy respondit, » Prens en tant que tu voudras, car tu as la clef entre tes mains. Il y auoit en sa cour deux freres dont l'vn s'appelloit Hecateros, qui signifie en grec, l'vn & l'autre: l'autre frere se nommoit Amphoteros, qui signifie, tous les deux: & voiant que Hecateros estoit homme diligent & auisé, & Amphoteros sot & paresseux, il disoit que Hecateros estoit Amphoteros, c'est à dire, qu'il en valoit deux: & que Amphoteros estoit Oudeteros, comme qui diroit, neant, & homme de nulle valeur. Il disoit aussi, que ceux qui lui conseilloient de se porter aigremẽt alencontre des Atheniens, estoient hommes de mauuais iugement, de conseiller à vn Prince qui faisoit B & enduroit toutes choses pour la gloire, de destruire le theatre de gloire, que la ville d'Athenes, à cause des lettres. Estant iuge entre deux meschans hommes il ordonna que l'vn s'en fuist hors de Macedoine, & que l'autre courust apres. Il vouloit vn iour loger son camp en vn beau lieu, mais entendant qu'il n'y auoit point » de fourrage pour les bestes, il fut contraint de s'en partir, en disant: Quelle est no» stre vie, puis qu'il faut que nous aions le soin d'accommoder iusques aux asnes: Desirant forcer quelque chasteau, deuant lequel il vouloit mettre le siege, il enuoya deuant pour reconoistre la place. Ceux qu'il y auoit enuoyez, lui firent rapport qu'elle estoit si malaisee à aprocher qu'il n'estoit possible de plus, & le lui depaignirent de tout poinct imprenable. Il leur demanda, s'il estoit si fort inaccessible, que vn petit asne chargé d'or n'en peust approcher. Lasthenes Olynthien, qui lui auoit aidé à s'emparer de la ville d'Olynthe, se plaignit vn iour à lui, disant que C quelques vns de ses mignons qu'il auoit autour de lui, l'appelloient traistre: Il lui » respondit, que les Macedoniens de leur naturel estoient hõmes rudes & grossiers, & » qui appelloyent vne marre vne marre, & toutes choses par leur nom. Il conseilloit à son fils Alexandre de parler gracieusement & courtoisement aux Macedoniens pour acquerir leur bien vueillance, pendant qu'il lui estoit loisible d'estre gracieux, regnant vn autre: comme s'il eust voulu dire, que quand il seroit Roy il faudroit qu'il leur tinst grauité de maistre & seigneur, & qu'il fist iustice. Aussi lui conseilloit il de tascher à acquerir l'amitié de ceux qui auoient credit & authorité es bonnes villes, autant de mauuais comme des bons, pour puis apres vser des bons, & abuser des meschans. Philon gentil-homme Thebain lui auoit fait beaucoup de plaisir du temps qu'il demeura ostager en la ville de Thebes: car il estoit logé en sa maison, & depuis ne voulut onc receuoir dons ne presens de lui: au moien dequoi Philippus lui disoit, Ne m'oste point le tiltre & l'honneur d'inuincible, estant vaincu D de courtoisie & de liberalité par toy. Il auoit esté pris grand nombre de prisonniers en vne bataille, & estoit present à les voir vendre à l'encan, seant dedans sa chaire, aiant sa robe reboursee vn peu plus haut qu'il n'estoit honneste, & y eut vn » des prisonniers que lon vendoit qui lui cria tout haut: Ie te suppli, Sire de me par» donner, que ie ne sois point vendu: car ie te suis ami de pere en fils. Philippus lui » demanda. De quel costé, & comment est venue ceste amitié entre-nous? Ie te le » veux dire tout bas en l'oreille, respondit le prisonnier: Philippus commanda que » lon lui amenast: & lors le prisonnier s'approchant de pres lui dit tout bas, Abaisse » vn petit le deuant de ton manteau, Sire: car estant ainsi asis, tu monstres ce qui n'est » pas honneste de descouurir. Lors Philippus dit tout haut à ses gens, Deliurez le & le » laissez aller, car il est voirement de mes amis, & de ceux qui me veulent bien, mais il » ne m'en souuenoit pas. Il y eut quelquefois vn sien hoste qui le cõuia d'aller souper

L'allusion des mots ne se peut trouuer en la langue Françoise.

chez lui, il y alla: mais par le chemin il rencontra plusieurs qu'il y mena aussi quád & E
lui, dont il aperceut que son hoste se troubla tout, pource qu'il n'auoit pas apresté asser à souper pour tant de gens: ce qu'aiant Philippus aperceu, enuoya secrettement dire en l'oreille à tous ceux qu'il auoit amenez, qu'ils gardassent en leur estomach lieu pour la tarte: les autres cuidans qu'il le dist à bon escient, s'abstindrent de manger, de maniere que la viande vint à estre suffisante pour tous. Quand il entendit la mort d'Hipparchus natif de l'Isle d'Eubœe, il en fut fort desplaisant: & cóme quelqu'vn des assistans lui dist, Si estoit il desormais meur pour mourir: Oui bié, « dit-il, quant à lui, mais non pas quant à moy, à qui il est mort trop tost: car il est « mort auant que d'auoir receu de moy recompése digne de l'amitié qu'il me portoit. « Estant auerti que son fils Alexandre trouuoit mauuais, & se plaignoit de ce qu'il engendroit enfans de plusieurs femmes, il lui dit: Puis que tu vois donc que tu auras plusieurs concurrens & competiteurs du Royaume apres ma mort, mets peine d'estre homme de bien, à fin que tu paruienes à la couronne, non tant par moy pour F
estre mon heritier, que par toi-mesme pour en estre digne. Il l'admonestoit fort d'estudier soigneusement sous Aristote en la philosophie: à fin, dit-il, que tu ne faces « plusieurs choses que i'ay faites, dont ie me repens. Il auoit vne fois donné quel- « que office de iudicature à vn qui lui estoit recommandé par Antipater: mais depuis aiant entendu qu'il se paignoit les cheueux & la barbe, il la lui osta, disant, que celui qui en ses cheueux estoit faussaire, mal-aiseement en bon afaire seroit loyal. Machetas quelquefois plaidoit vne cause deuant lui qui sommeilloit, de maniere qu'à faute d'auoir bié compris & entendu le fait, il le condána à tort: parquoy Machetas se prit à crier tout, haut qu'il en appelloit. Philippus indigné de cela, lui demanda incontinent, deuant qui il appelloit de lui: Deuant toy-mesme, Sire, res- « pondit-il, quand tu seras bien esueillé, & que tu voudras plus attentiuement com- « prendre mon fait. Philippus picqué de ses paroles, se leua en pieds, & pensant « mieux à soy, conut qu'il auoit fait tort à Machetas par sa sentence, & neantmoins G
ne voulut point reuoquer ne casser son iugement, mais lui mesme paya de son argent autant comme pouuoit valoir la chose dont il estoit question au proces. Harpalus auoit vn sien parent & ami nommé Crates, attaint & conuaincu de grands crimes: il pria Philippus qu'il payast bien l'amende, mais que la sentence ne fust point prononcee contre lui, pour en euiter la honte & le deshonneur: mais Philippus lui fit response: Il vaut mieux que lui-mesme porte le deshonneur de sa faute, que « non pas moy pour lui. Ses familiers se courrouceoient de ce que les Peloponesiens, « qui auoiét receu beaucoup de biens de lui, le siffloient en la feste & assemblee des ieux Olympiques: Et que feroient-ils au pris, leur respondit-il, si nous leur « eussions fait desplaisir? Estant en son camp, il dormit vn matin plus haute heu- « re qu'il n'auoit acoustumé, & s'estant à la fin esueillé & leué, il dit, Ie pouuois bien « dormir seurement, puisque Antipater veilloit. Vn musicien ioueur d'instru- « mens auoit sonné deuant lui durant son souper, Philippus le voulut reprendre H
de quelque passage, & commencea à entrer en dispute contre lui de la Musique des instrumens: l'à dieu ne plaise, Sire, lui dit adonc le musicien, qu'il t'auiene iamais « tant de mal, que tu entendes ces choses là mieux que moy. Vne autrefois il s'e- « stoit endormi sur iour, au moien dequoy les Grecs qui auoient afaire à lui, estoient contrains d'attendre longuement à sa porte, tellement qu'ils s'en faschoient & courrouceoient: Antipater leur respondit, Seigneurs Grecs, ne vous esbahissez pas si Philippus dort maintenant, car quand vous dormiez il veilloit. Il fut quelque temps en mauuais mesnage auec sa femme Olympiade, & son fils Alexandre, durant lequel different Demaratus gentilhomme Corinthien l'alla visiter: Philippus lui demanda, comment viuoient les Grecs les vns auec les autres: Vrayement, « respondit Demaratus, Tu te soucies bien de l'vnion & concorde des Grecs les vns «

auec

A auec les autres, veu que les personnes qui te touchent de plus pres, & que tu dois „ auoir les plus cheres sont en tel diuorce auec toy. ce mot l'y fit penser si bien, que depuis il apaisa son courroux, & se reconcilia auec eux. Vne pauure vieille aiant proces, vouloit qu'il en fust iuge, & l'en pressoit ordinairement : il respondit, qu'il n'auoit pas loisir d'y vacquer & entendre : & la vieille se prit à crier tout haut, Ne „ vueilles donc pas estre Roy, & lui estonné & touché au vif de ceste parole, nè l'ouit „ pas seulement elle, mais aussi tous les autres de rang. ALEXANDRE estant encore „ enfant ne se resiouissoit point quād il oyoit dire que son pere gaignoit & cōqueroit tout, & disoit aux enfans d'honneur qui estoient nourris auec lui, Mon pere ne me laissera rien à faire ni à conquerir. Et comme les enfans lui respōdissent, Voire-mais „ c'est pour toy qu'il acquiert: Que me profitera-il, dit-il, d'auoir beaucoup de biens, „ & de n'auoir rien à faire ? Il estoit fort dispos de sa personne, & viste à merueilles, „ tellement que son pere le voulut vne fois induire à courir en la carriere auec les au-B tres coureurs, qui couroient pour gaigner le pris es ieux Olympiques: Ie le voudrois bien, respondit-il, prouueu que ce fussent Roys qui courussent auec moy. Vn soir „ bien tard on lui amena quelque ieune garçe pour coucher auec lui : il lui demanda „ pour quelle cause elle estoit venue si tard: elle respondit, qu'elle attendoit que son „ mari fust couché: & lors il tansa bien asprement ses gens : pour ce, dit-il, qu'il ne „ s'en a gueres fallu, que par vous ie n'aye commis adultere. Son gouuerneur Leo-„ nidas le reprit vn iour, de ce que faisant sacrifice de parfum aux Dieux, il y mettoit trop d'encēs à son gré, & y retournoit trop souuēt à en prēdre à pleins poings, pour mettre sur le feu : en lui disant : Quand tu auras conquis la prouince, qui produit l'encens, alors tu en mettras dedans le feu tant que tu voudras. Parquoy depuis apres qu'il eut conquis l'Arabie, il lui escriuit vne lettre de telle substance : Ie t'en-uoye cinq cens quintaux d'encens & de cinnamome, à fin que tu aprenes à n'estre plus chiche enuers les Dieux, t'auisant que pour le iourd'hui nous sommes seigneurs C de la prouince qui porte les drogues aromatiques & senteurs. Le iour de deuant qu'il donnast la bataille du Granique, il enhorta les Macedoniens de faire bonne chere, & de despendre tout ce qu'ils auoient de prouision de viures, pour ce que le lendemain ils disneroient aux despens de leurs ennemis. Vn nommé Perillus lui demanda de l'argent pour marier ses filles : il lui fit bailler cinquante talens, qui sont enuiron trente mille escus : l'autre lui dit que c'estoit bien assez de dix seule-„ ment: Alexandre lui repliqua, Si c'est assez à prendre pour toy, ce n'est pas assez à „ donner pour moy. Il commanda aussi à ses thresoriers de donner au philosophe Anaxarchus tout ce qu'il leur demanderoit: les thresoriers lui raporterent, qu'il „ demandoit vne somme excessiue, de cent talens: & Alexandre leur respondit, Il „ fait bien, s'asseurant qu'il a en moy vn ami qui peut & veut lui en donner autant. En la ville de Milet il trouua plusieurs grādes statues des champions, qui anciennement auoient emporté le pris es ieux Olympiques & Pythiques: Et où estoient, dit-il, aux D Milesiēs, ces grands corps ici, quand les barbares assiegeoiēt & prenoiēt vostre ville? La Roine de la Carie, nommee Ada lui enuoyoit soigneusement tous les iours „ des confitures, & de la patisserie qui estoit fort exquisement faite par des ouuriers & patissiers fort excellens : mais Alexandre lui manda, qu'il auoit bien d'autres patissiers & cuisiniers encore plus singuliers que ceux là, à sçauoir pour le disner, le leuer matin, & cheminer la nuict auant iour : & pour le souper, le peu manger à disner. Son armee estant toute preste pour dōner la bataille à Darius, les capitaines lui vin-„ drent demander, s'il auoit plus rien à leur commander: non, dit-il, sinon que vous „ faciez razer les barbes aux Macedoniens. Parmenion s'esmerueilla de ce comman-„ dement: & Alexandre lui dit, Ne sçais tu pas qu'il n'y a point de meilleure prise en „ combatant, que de saisir son ennemi à la barbe? Darius lui enuoia offrir dix mille talens, qui sont six millions d'or comptāt, & de partir esgalemēt par moitié toute l'A-

D'Alexandre le Grand.

sie auec lui : tellement que Parmenion lui dit, I'accepterois ceste offre là, quant à E
moy, si i'estois Alexandre: & moy aussi certainement, respõdit Alexandre, si i'estois «
Parmenion: mais au demeurant il fit respõse à Darius, que la terre ne pouuoit porter «
deux Soleils, ni l'Asie endurer deux Roys. Et comme il estoit prest à donner la der- «
niere bataille qui deuoit decider tout, pres le village d'Arbelles, contre vn million d'hommes en armes, il vint quelques vns de ses mignons à lui accuser les soudards de ce, qu'ils tenoiẽt propos en leurs loges & conspiroient entre eux de ne porter riẽ du butin au logis du Roy, & le retenir tout pour eux: Alexandre s'en prit à rire, & leur dit: Vous m'apportez de bonnes nouuelles, car ce sont propos d'hommes deli- «
berez de vaincre, & non pas de fuir. Plusieurs des soudards mesmes venoiẽt à lui qui «
lui disoient, Sire, ayez bon courage, & ne craignez point le grand nombre de vos ennemis: car ils ne pourront pas supporter l'odeur seulemẽt qui sort de nos aixelles. Mais ainsi que lon dressoit l'armee en bataille, il aperçeut vn soudard qui racoustroit l'attache auec laquelle il dardoit son iauelot, il le cassa sur le champ, & le chassa F
des bandes comme soudard inutile & indigne d'en estre, veu qu'il acoustroit encore ses armes à l'heure propre qu'il en failloit vser. Vne fois comme il lisoit des lettres missiues de sa mere Olympiade, dedans lesquelles il y auoit plusieurs choses secretes, & plusieurs charges alencontre d'Antipater, Hephestion s'aprochant de luy les leut aussi quand & lui, ainsi qu'il auoit acoustumé de faire. Alexandre ne l'en engarda point, mais apres qu'il eut acheué de lire, tirãt son cachet de son doigt il le lui meit dessus les leures. Estant au temple du dieu Hammon, il fut nommé par le grand presbtre du lieu, Fils de Iupiter: à quoy il respondit, Ce n'est pas de merueille, «
car Iupiter par nature est pere de tous, mais il adopte & auouë pour siens particu- «
lierement ceux qui sont les plus gens de bien. Il y fut en quelque rencontre bleçé «
d'vn coup de flesche à la cuisse, si acoururent soudain à lui plusieurs de ceux qui par flatterie auoient acoustumé de l'appeller Dieu : & lors auec vn visage riãt il leur dit, en leur monstrant sa playe: C'est du vray sang, comme vous pouuez voir, G

& non de l'humeur telle
Qui coule aux Dieux de nature immortelle.

Comme quelques vns louassent deuant lui la simplicité d'Antipater, disans qu'il viuoit austerement, sans superfluité ne delices quelconques, il leur respondit, Anti- «
pater est voirement blanc au dehors, mais soyez asseurez qu'il est tout rouge comme «
pourpre au dedãs. Vn de ses amis lui dõnoit à souper en son logis au cœur d'hyuer, «
qu'il faisoit grand froid, & fit aporter en la salle vn petit foyer, sur lequel n'y auoit que bien peu de feu. Alexandre lui dit, Fais aporter du bois ou de l'encens. voulant «
dire, que si c'estoit pour eschauffer sa salle, il y failloit du bois d'auantage: & que s'il n'y vouloit point plus de feu, que ce n'estoit que pour faire du parfum aux Dieux. Antipatrides fit venir en vn festin, où il estoit, vne belle ieune garçe baladine, qui chanta & bala si bien, qu'Alexandre s'affectionna vn peu à la voir, mais premier il demanda à Antipatrides qui l'auoit amenee, s'il en estoit point amoureux: il lui cõ- H
fessa que oui: adonc Alexandre lui dit, ô malheureux que tu es, ne l'emmeneras-tu «
donc pas vistememt hors d'ici? Vne autre fois Cassander s'efforcea de baiser mal- «
gré lui vn ieune garçon nommé Pithon, duquel estoit amoureux vn Euius excellent ioueur de flustes : Alexandre voiant que cest Euius en estoit fort marri, se leua en cholere contre Cassander, en criant, Comment? il ne sera dõc pas desormais loi- «
sible par nostre insolence d'aimer qui voudra. Ainsi comme il renuoyoit de son «
cãp les malades & estropiez vers la mer, pour les recõduire en leurs maisons, on lui vint rapporter qu'vn nõmé Antigenes s'estoit fait escrire entre les malades & estropiez qui n'estoit ne l'vn ne l'autre: il le fit venir deuant lui, là où le soudard lui confessa rondement, qu'il faignoit voirement estre malade, & qu'il ne l'estoit pas, pour l'amour qu'il portoit à vne ieune femme nommee Telesippa, qui s'en retournoit

vers

A vers la marine. Alexandre lui demáda à qui il faloit parler pour la faire demeurer,
& aiant entendu qu'elle n'estoit point esclaue, mais de libre condition, il lui dit,
Taschons donc par quelques bons moiens à la gaigner, tant qu'elle se contente de
demeurer auec nous: car de retenir par force vne femme libre, ie ne le ferois ia-
mais. Apres la bataille gaignee contre Darius, a iant en puissance les Grecs, qui a-
uoient esté à la soude de son ennemi, il commandast que lon gardast aux fers les pri
sonniers d'Athenes, d'autant qu'aians moien de viure du public de leur ville, ils al-
loient neantmoins à la soude des barbares: & les Thessaliens aussi, d'autant qu'aians
vn gras & fertile pays, ils ne s'arrestoient pas à le labourer, & aimoient mieux aller
seruir les barbares, mais il commanda que lon laissast aller les Thebains où ils vou-
droient, pource, dit-il, que nous ne leur auons laissé ne ville à habiter, ni terre à la-
bourer. Aians pris prisonnier vn Indien, que lon disoit & qui estoit de fait excel-
B lent à tirer de l'arc, de sorte qu'il ne failloit iamais de donner d'vne flesche dedans
vn petit anneau, il lui fit commander de tirer deuant lui, afin de voir la preuue de
son art. L'Indien ne le voulut pas faire, dequoy Alexandre s'indigna si fort, qu'il
commanda qu'on le fist donc mourir: mais ainsi qu'on le menoit il dit à ceux qui
le conduisoient, qu'il y auoit desia plusieurs iours qu'il ne s'estoit point exercité, &
que pour ceste occasion il auoit eu peur de faillir. Ce qu'Alexandre aiant entendu
l'en estima d'auantage, & commanda qu'on le laissast aller, & lui donna encore vn
present, dautant qu'il auoit monstré en cela vne grande magnanimité, aiant mieux
aimé mourir, que d'estre trouué indigne de la reputation que lon lui donnoit. Ta-
xiles estoit vn des Roys des Indes qui lui vint au deuant, & le pria qu'ils n'eussent
point de guerre ensemble: mais si tu es, dit-il, moindre que moy, reçoy des bien-
faits de moy: & si tu es plus grand, que i'en reçoiue de toy. Alexandre lui fit res-
ponse: pour le moins faut-il que nous combations de cela, à sçauoir lequel de nous
deux fera plus de bien à son compagnon. Entendant ce que lon disoit d'vne place
des Indes assise dessus vn rocher, que lon appelloit Aorne, qu'elle estoit de tout
C poinct imprenable, mais que celui qui la tenoit estoit homme lasche & couard: la
place, dit-il, est dóc prenable. Vn autre qui tenoit vn chasteau que lon estimoit sem
blablement imprenable se rendit à lui, & se mit lui & sa place entre ses mains. Ale-
xandre lui rendit son pays, voulant qu'il le tint comme il faisoit auparauant: & si luy
adiousta encores d'autres terres qu'il lui donna, disant, Cest homme a fait sagement
de sofier plus tost à vn Prince homme de bien, qu'à vne place forte. Apres la prise
de la place forte d'Aorne, aucuns de ses mignons lui disoient, qu'il auoit surmonté
Hercules par la gloire de ses faits: Il leur respódit, Vous direz ce que vous voudrez,
mais quant à moy ie n'estime pas tous mes faits, auec tout mon empire, dignes d'e-
stre contrepesez à vne seule parole d'Hercules. Estant auerti que quelques vns de
ses familiers iouoient aux dez, non pas pour iouer & passer le temps, mais excessiue-
ment pour se destruire, il les condamna en vne amẽde. Entre ceux qui aprochoient
plus pres de lui, il honoroit le plus Craterus, & aimoit le plus Hephestion: car Cra-
D terus, disoit-il, aime le Roy, & Hephestion aime Alexandre: voulant dire, que Cra-
terus, homme sage & vaillant, aimoit la grandeur de son maistre: & Hephestion,
homme de bonne compagnie, aimoit la personne propre de son prince. Il enuoya
quelquefois en don cinquante talẽs, qui sont trente mille escus, au philosophe Xe-
nocrates: qui les refusa, & n'en voulut rien prendre, disant qu'il n'en auoit point à
faire. On le rapporta à Alexandre, qui demanda: Et comment, Xenocrates n'a il pas
ami, car quant à moy, dit-il, la cheuance du Roy Darius à peine m'a peu suffire
à departir entre mes amis. Porus vn Roy des Indes fut par lui pris en bataille, apres
laquelle Alexandre lui demanda, Comment veux-tu que ie te traicte? Porus lui
respondit, Royalement. Alexádre lui repliqua, s'il vouloit rien dire dauantage: non,
dit-il, pource que tout est compris sous ce mot de Royalement. Alexandre estimant

beaucoup son bon sens & sa vaillance, non seulement lui rendit son royaume, mais E
lui adiousta encore beaucoup d'autres pays. On lui rapporta vn iour, qu'il y auoit
quelqu'vn qui ne faisoit que mesdire de lui: il respondit, C'est acte de Roy, de souf- «
frir patiēment d'estre blasmé pour bien faire. En mourant il dit à ses familiers qui e- «
stoiēt autour de lui, Ie voy bien que i'auray vn grand epitaphe apres ma mort: c'est «
à dire, des ieux funebres que lon faisoit au trespas des grãds personnages. Apres qu'il «
fut decedé, Demades orateur Athenien voiant son armee demeuree sans chef qui y commandast, dit, qu'elle ressembloit à son auis au geant Polyphemus Cyclops, apres qu'Vlysses lui eut creué son œil.

Apophtegmes des successeurs d'Alexandre le grand.

De Ptolomæus fils Lagus.

PTOLOMÆVS fils de Lagus Roy d'Egypte, le plus souuent couchoit & soupoit au logis de ses amis: & s'il leur donnoit à souper, il se seruoit de leurs meubles, enuoyant emprunter de la vaisselle, des tables, des licts, pource qu'il n'en auoit chez lui iamais plus qu'il en faloit pour le seruice de sa personne: & disoit, qu'enrichir les autres lui sembloit plus royal que de s'enrichir soy-mesme.

D'Antigonus.

ANTIGONVS leuoit grosse somme d'argent sur ses «
suiets auec grosse rigueur: à raison dequoy quelqu'vn lui dit, Voire mais Alexādre F
ne faisoit pas ainsi: Ce n'est pas de merueille, dit-il, car il moissonnoit l'Asie, & ie ne «
fais que la glaner. Il vid vn iour emmi son camp des simples soudards qui iouoyent «
à la boule, aians leurs corselets sur le dos, & leurs morrions en teste: il y prit plaisir, «
& fit appeller leurs Capitaines, en intention de les en louër: mais quand il sçeut qu'ils estoient en vne tauerne où ils beuuoient, il leur osta leurs compagnies, & les donna aux simples soudards. Quand il fut deuenu vieux, il commença à se monstrer plus doux & plus gracieux enuers vn chascun qu'il n'auoit iamais fait, & se comportoit plus humainement en toutes choses, dont tout le monde s'esbahissoit: & il respondoit à ceux qui lui en demandoient la cause, C'est pour autant, dit-il, que parauant «
ie cerchois de me faire grand en toute puissance: mais maintenant que ie l'ay acqui- «
se, ie n'ay plus besoin que de gloire & de beneuolence. Vn sien fils nõmé Philippus «
lui demanda vn iour en presence de beaucoup de gens, quand partiroit le camp, il G
lui respondit, As-tu peur de n'ouir pas le son de la trompette? Ce mesme fils auoit «
vn iour procuré qu'on lui fist son logis chez vne femme vefue, laquelle auoit trois belles filles. Le Roy son pere en estant auerti, enuoya querir le mareschal des logis, & lui dit, Ne me deslogeras-tu point mon fils de ce logis si estroit? Il fut quelque- «
fois malade d'vne maladie longue: depuis estant retourné en conualescence, Nous «
n'en vaudrons pas pis, dit-il, d'auoir esté malades, car cela nous a admonestez de ne «
nous enorgueillir point, attendu que nous sommes mortels. Hermodotus poëte «
en quelques compositions siennes poëtiques l'appelloit fils du Soleil: & lui alencõtre disoit, Celui qui vuide ma selle percee sçait bien auec moy qu'il n'en est rien. «
Quelqu'vn disoit en sa presence, que toutes choses estoient iustes & honnestes aux Roys: oui bien, dit-il aux Roys des Barbares: mais à nous cela seulement est iuste «
& honneste, qui par nature l'est de soy-mesme. Marsias son frere auoit vn proces «
deuant lui, & le prioit qu'il fust plaidé & iugé à huys clos en son logis: mais bien, H
respondit-il, au beau milieu de la place, à la veuë de tout le monde, si nous ne vou- «
lons faire tort à personne. Il fut vne fois en hiuer contraint de loger son camp en «
lieu, où il n'y auoit commodité quelconque pour la vie de l'homme: à l'occasion dequoy, quelques soudards ne sçachans pas qu'il fust si pres d'eux le maudissoient, & lui disoient iniure: & lui entre-ouurant auec son baston la toile de son pauillon, leur dit, Si vous n'allez plus loin mesdire de moy, ie vous en feray bien repentir. On «
estimoit que vn Aristodemus, l'vn de ses familiers, fust fils d'vn cuisinier, au moyen «
dequoy, comme il lui conseillast de retrencher sa despense ordinaire, & de restraindre ses dons, il lui respondit, Tes propos, Aristodemus, sentent fort leur deuanteau «
de cuisinier. Les Atheniens donnerent droit de bourgeoisie de leur ville à vn sien esclaue, comme s'il eust esté personne libre, pour lui faire honneur: mais il leur dit,

Ie ne voudrois pas fouetter vn Athenien. Il y eut vn ieune homme disciple du Rhetoricien Anaximenes, qui prononcea par cœur deuant luy vne harengue composee de longue main : apres qu'il eut acheué, le Roy lui demanda quelque chose qu'il vouloit sçauoir. Le ieune homme qui ne sçeut que respondre, se teut tout coy : & adonc le Roy lui dit, Que dis-tu ? n'y a-il que cela escrit en tes tablettes? Vn autre affetté rhetoricien harenguant deuant lui vint à dire, La saison iette-negé auoit fait faillir l'herbe aux champs : Il ne se peut tenir de lui dire, en rompant son propos, Ne cesseras tu auiourd'huy de parler à moy, cóme si tu parlois à vne tourbe populaire, sans iugement ? Thrasylus philosophe Cynique luy demanda vn iour vne drachme d'argent en don, qui sont trois souls & quatre : Il luy respondit, Cela n'est pas vn don de Roy. Donne moy donc vn talent, dit le Philosophe : & le Roy lui respondit, Cela n'est pas prise de Philosophe Cynique. Enuoyant son fils Demetrius auec grosse flotte de vaisseaux en la Grece, pour deliurer les Grecs
B de seruitude, cóme il disoit, il en rendoit la cause, par ce qu'il disoit que sa gloire reluiroit de dessus la Grece par toute la terre habitable, ne plus ne moins que feroit vn brandon de feu que lon mettroit au dessus d'vne haute tour. Le poëte Antagoras estoit en son camp, qui faisoit bouillir vn congre dedans vne poelle, & secouoit la poelle lui-mesme. Antigonus le regardant faire derriere lui, se prit à lui dire : Antagoras, penses-tu qu'Homere descriuant les hauts faits du Roy Agamemnon s'amusast à faire cuire vn congre ? Antagoras se retournant lui repliqua, Mais penses-tu, Sire, que le Roy Agamemnon faisant ces grandes choses que descrit Homere, allast curieusement recercher parmi son camp, s'il y auoit quelqu'vn qui fist bouillir vn congre ? Il lui fut vne nuict auis en songeant, qu'il voyoit Mithridates moissonnant vn bled aux espics d'or, à raison dequoy il resolut en soymesme de le faire mourir : & aiant communiqué à son fils Demetrius ceste sienne deliberation, il lui fit iurer qu'il n'en diroit iamais rien : mais neantmoins Deme-
C trius tirant à part Mithridates, & se promenant le long de la marine auec lui, il escriuit du bout de sa iaueline dedans le sable, Fui-t'en Mithridates. Mithridates aiant soudain entendu ce qu'il vouloit dire, s'enfuit au royaume de Pont, là où il regna toute sa vie. DEMETRIVS aiant mis le siege deuant la ville de Rodes, y trou- De Demetrius.
ua en l'vn des faux-bourgs le tableau de la ville d'Ialysus que paignoit Protogenes. Les Rodiens l'enuoyerent prier par vn heraut, de vouloir pardonner à ceste excellente painture : il leur fit response, qu'il gasteroit plus tost les portraits & images de son propre pere, que celle painture. Aiant accordé auec les Rodiens, il leur laissa sa grande machine de baterie qui s'appelloit Helepolis, c'est à dire, engin à prendre villes, pour tesmoigner au temps auenir la grandeur de ses ouurages, & la valeur de leur courage. Les Atheniés s'estans rebellez contre lui, il reprit leur ville qui auoit ia grande faute de viures. Si fit incontinent proclamer vne assemblee de ville, en laquelle il declara, qu'il leur donnoit en pur don grande quantité de bleds, mais en sa harengue il lui auint de commettre vne incógruité : soudain l'vn de ceux de la ville, qui estoit assis pour l'escouter, le releua, prononçant tout haut le mot ainsi cóme il le deuoit auoir dit : Et pour ceste correction là, dit-il adonc, ie vous donne encore d'auátage autres cinq mille mines de bled. ANTIGONVS le second, com- D'Antigonus second.
me Demetrius son pere aiant esté pris prisonnier lui eust enuoyé dire par vn de ses familiers, qu'il n'adioustast point de foy, ni ne fist aucun compte de chose qu'il luy escriuist, si d'auenture il estoit forcé de ce faire par Seleucus qui le tenoit prisonnier, & que pour cela il ne lui rendist aucune des villes qu'il tenoit : au contraire il escriuit à Seleucus, qu'il lui cederoit toutes les terres qu'il auoit en son obeissance, & mettroit soy-mesme en ostage, s'il vouloit deliurer son pere. Sur le poinct qu'il estoit prest à donner vne bataille par mer aux Lieutenans & capitaines de Ptolomæus, le pilote de sa galere lui vint dire, que leurs ennemis auoient bien plus grand

nombre de vaisseaux qu'eux: Et moy, dit-il, qui suis ici en personne, pour combien E me comptes-tu? Se retirant vne fois de deuant ses ennemis qui le venoient assaillir, " il dit qu'il ne fuyoit pas, mais qu'il alloit apres l'vtilité qui estoit derriere lui. Et cô- " me vn ieune homme fils d'vn fort vaillant pere, mais au demeurant n'estant pas tenu pour gueres bon soudard quant à lui, prochassast d'auoir la soude de son pere: Voire-mais, dit-il, ieune fils mon ami, ie donne bien bon apointement & fais des " presens à ceux qui sont eux-mesmes vaillans, non pas à ceux qui ne sont qu'enfans de vaillans hommes. " Estant Zenon le Citicien trespassé, celui qu'il estimoit " le plus entre tous les Philosophes, il dit que le theatre de ses gestes lui estoit osté, comme celui qui pour sa gloire il desiroit plus auoir spectateur & approbateur de ses faits.

De Lysimachus. LYSIMACHVS aiant esté surpris au païs de Thrace par le Roy Dromichætes, en vn destroit où il fut contraint par la soif de se rendre lui & toute son armee à la merci de son ennemi: apres qu'il eut beu, estant prisonnier, ô Dieux " comment pour peu de plaisir ie me suis fait esclaue, au lieu de Roy que i'estois! De- F uisant vn iour auec Philippides poëte comique, qui estoit son familier & ami, il lui " dit: Que veux tu que ie te communique de ce qui est à moy? Ce qu'il te plaira, " Sire, lui respondit le poëte, prouueu que ce ne soit point de tes secrets.

D'Antipater. ANTIPATER aiant entendu comme le Roy Alexandre le grand auoit fait mourir Parmenion, dit en s'esbahissant, Si Parmenion a attenté à la vie d'Alexandre, à qui se faut- " il plus fier, Sinon? Que faut-il plus faire? Il disoit de l'orateur Demades, quand il " fut deuenu vieil, qu'il ne lui estoit demeuré que le ventre & la langue, non plus que d'vne hostie que lon a toute consommee.

D'Antigonus troisiesme. ANTIGONVS le troisiesme escriuit aux villes de son obeissance, que si d'auenture il leur mandoit de faire aucune chose qui fust contraire aux loix, elles n'y obeissent point, comme aians esté les lettres despeschees par surprise. Aiant trouué la religieuse de Diane belle par excellence, il partit incontinét de la ville d'Ephese, de peur que l'amour ne le forceast de commettre contre sa volonté chose qui ne fust pas loisible.

D'Antiochus, surnommé le Sacre. ANTIOCHVS surnom- G mé le Sacre, faisoit la guerre à son frere Seleucus, à qui demeureroit Roy: & neantmoins apres que Seleucus eust esté defait en bataille par les Galates, tellement que lon estimoit qu'il eust esté lui-mesme taillé en pieces, à cause qu'il ne comparoissoit point, & ne sçauoit on qu'il estoit deuenu, Antiochus posant son acoustrement royal de pourpre, prit vn habillement noir: & vn peu apres aiant eu nouuelles qu'il estoit sain & sauf, il sacrifia aux Dieux pour leur rendre graces de son salut, & commanda aux villes de son obeissance d'en faire feste, en portant chapeaux de fleurs sur leurs testes.

D'Eumenes. EVMENES estant tombé dedans les embusches que lui auoit dressees Perseus, le bruit courut incontinent par tout qu'il y estoit mort: tellement que la nouuelle en aiant esté aportee iusques en la ville de Pergamum, Attalus son frere se mit aussi tost le frontail royal, autrement appellé Diadesme, alentour de la teste, & qui plus est espousant sa femme, se porta pour Roy: mais peu apres estant auerti que son frere estoit sain & sauf, & qu'il s'en venoit en sa maison, il s'en alla au H deuant de lui comme il auoit acoustume auparauant auec les gardes du corps du Roy, portant lui-mesme vne iaueline de barde en sa main côme les autres. Eumenes le salua & l'embrassa amiablement, lui disant seulemét tout bas en l'oreille, Vne autrefois ne te haste pas tant d'espouser ma femme, que tu ne m'ayes veu mort: sans que iamais depuis en toute sa vie il lui dist ne lui fist chose aucune, dont il se deust deffier, ains qui plus est en mourant lui laissa son royaume & sa femme: en recompense dequoy son frere ne voulut iamais faire nourrir ni eleuer aucun de ses enfans, côbien qu'il en eust plusieurs de sa femme, ains rendit de son viuant le royaume au fils de son frere Eumenes, apres qu'il fut paruenu en aage de regner.

De Pyrrhus Roy des Epirotes. PYRRHVS Roy des Epirotes eut plusieurs fils, lesquels estans encores enfans lui demanderent vn iour, à qui d'eux il laisseroit son royaume apres sa mort: il leur respondit, A celui

de vous

A de vous qui aura l'espee la mieux trenchante. On lui demanda vne fois, quel estoit
» le meilleur ioueur de flustes, à son auis, Pithon ou Cephisius: Polyperchon, dit-il, est
le meilleur Capitaine. Aiant desfait les Romains en deux rencontres, mais auec
grand' perte de ses meilleurs Capitaines, & de ses meilleurs seruiteurs: Si nous gai-
gnons, dit-il, encore vne autre bataille contre ces Romains nous sommes perdus.
En montant sur mer au partir de la Sicile, dautant qu'il voyoit bien qu'il ne viẽdroit
iamais à bout de la gaigner, en se tournant deuers ses amis: O la belle carriere, dit-
» il, à luitter que nous laissons aux Romains & aux Carthaginois! Ses soudards le sur-
» nommoient l'Aigle: & il leur respondoit, Pourquoy non, quand vos armes sont les
æles qui m'enleuent au ciel? Estant auerti que quelques ieunes hommes en beuuant
auoient tenu à la table plusieurs propos outrageux & iniurieux de lui, il commanda
qu'on les lui amenast tous le lendemain. Quand ils furent venus il demanda au pre-
» mier, s'il estoit vray qu'ils eussent tenu tels propos de lui: Oui, Sire, respõdit-il, mais
B nous en eussions bien dit encore dauantage, si le vin ne nous eust failli. ANTIO-
CHVS, celui qui fit deux voyages contre les Parthes, estant à la chasse poursuiuit si
longuemẽt sa proye, qu'il s'esgara de tous ses amis, & de tous ses seruiteurs, tant qu'il
fut contraint pour la nuict de se loger en la cabane de bien pauures paysans: là où en
» soupant il leur demanda, que c'est que lon disoit du Roy. Il lui fut respondu, Que le
» Roy estoit vn bien bon prince au demeurant, mais que pour ne vouloir pas pren-
» dre peine à faire ses afaires lui-mesme, il se remettoit de beaucoup de choses à ses
» mignons qui ne valoient rien, & qu'il passoit beaucoup d'afaires de grande impor-
» tance en non chaloir, pour estre trop affectionné à la chasse. Il ne respondit rien sur
l'heure: mais le lendemain au poinct du iour, comme ses gardes fussent arriuez en
ceste loge, estant descouuert en reprenant son habit royal de pourpre, & le frontal
» du diadesme alentour de sa teste: Depuis que ie vous pris premierement à mon ser-
C uice, iusques à hier au soir, iamais ie n'auois, dit-il, entendu vne seule parole veri-
» table de moy. Ainsi comme il tenoit le siege deuant la ville de Hierusalem, les
Iuifs lui demanderẽt surseance d'armes pour sept iours seulement, afin qu'ils peus-
sent solennizer leur plus grande feste: ce que non seulement il leur ottroya, mais
aussi aiant fait aprester bon nombre de taureaux aux cornes dorees, & grãde quan-
tité de drogues & especes odorantes à faire parfums, il les conduisit lui mesme en
procession iusques à la porte de leur ville, & aiant liuré tout cest appareil de sacrifi-
ce entre les mains de leurs presbtres, s'en retourna dedans son camp: parquoy les
Iuifs esmerueillez de sa religieuse liberalité, incontinent apres leur feste se rendirẽt
à lui. THEMISTOCLES en sa premiere ieunesse ne faisoit que yurongner &
paillarder, mais depuis que Miltiades capitaine general des Atheniens eut desfait
les Barbares en la plaine de Marathone, iamais on ne le vid faisant aucun desordre:
& respondoit à ceux qui s'esbahissoient de voir en lui vne si grande mutation, Le
D trophee de la victoire de Miltiades ne me laisse point dormir ni reposer. On luy
» demanda quelquefois, lequel il aimeroit mieux estre Achilles ou Homere: mais
» toy-mesme, dit-il, lequel aimerois tu mieux estre, ou celui qui gaigne le pris es ieux
» Olympiques, ou le crieur qui à son de trompe le proclame victorieux? Quand le
Roy Xerxes descendit en la Grece auec celle grande flotte de vaisseaux, craignant
qu'vn orateur Epicydes qui auoit credit enuers le peuple à cause de son eloquence,
mais qui au demeurant estoit lasche de cœur, & fort suiet à l'auarice, ne par-
uinst par les voix du peuple à estre Capitaine general d'Athenes en ceste guerre, &
ne fust cause de perdre la ville, il le gaigna par argent, tant qu'il se deporta de la
poursuite d'estre capitaine. Eurybiades le general de toute l'armee n'auoit pas le
cœur de conclurre à la bataille par mer, à quoy Themistocles faisoit tout ce qu'il
pouuoit pour esmouuoir & inciter les Grecs: tellement que l'autre lui dit en plein
» conseil, Ceux qui se leuent, auant que ce soit à leur rang es combats publiques des

D'Antiochus le grand.

Apophthegmes des grands Seigneurs & Capitaines Atheniens.
De Themistocles.

feux sacrez sont tousiours fouëttez. Il est vray, respondit Themistocles: mais aussi E ceux qui demeurét derriere ne sont iamais couronnez. Eurybiades adonc le capitaine general leua le bastó, comme pour le frapper: & Themistocles lui dit, Frappe si tu veux, prouueu que tu escoutes. Voyant qu'il ne pouuoit mettre en la teste de ce general Eurybiades qu'il voulust cóbatre dedans le canal & destroict de Salamine, il enuoya secrettement sous main auertir le Roy barbare, qu'il ne laissast pas eschapper les Grecs qui ne pensoient qu'à s'enfuir: à quoy ce roy aiant adiousté foy, dóna la bataille, qu'il perdit, pour ce qu'il cóbatit en vn bras de mer lóg & estroict, qui estoit à l'auantage des Grecs: & sur l'heure Themistocles renuoya derechef vers lui, l'admonester de s'éfuir vers le bas de l'Hellespont, le plus tost qu'il pourroit, pource que les Grecs estoient en propos de lui rópre le pont de nauires qu'il auoit fait bastir sur ce destroict, à fin que ce qu'il faisoit pour sauuer les Grecs, il le semblast faire pour le salut de lui. Vn habitant de la petite Isle de Seriphe lui dit vn F iour par maniere de reproche, qu'il estoit renómé pour la gloire de la ville d'Athenes, dont il estoit, non pas pour lui-mesme. Tu dis verité, lui respondit Themistocles, mais ni moy si i'eusse esté Seriphien, ni toy si tu eusses esté Athenien, n'eussions iamais esté renómez. Antiphates le beau fils, du cómencement mesprisoit & fuyoit Themistocles qui estoit amoureux de lui, mais depuis quand il le vid paruenu à gráde authorité & grande reputatió, il le vint recercher, flatter & courtiser. O ieune fils mon ami, dit-il alors, nous sommes bien tard, mais au moins à la fin, deuenus sages tous deux ensemble. Simonides le poëte lui requeroit en iugement quelque chose qui estoit iniuste, auquel il respódit: Ni toy Simonides ne serois pas bon musicien, si tu chantois contre mesure: ni moy bon magistrat, si ie iugeois contre les loix. Il disoit que son fils qui faisoit faire ce qu'il vouloit à sa mere, estoit le plus puissant homme de la Grece: Pource, disoit-il, que les Atheniens cómandent au demeurát de la Grece, ie commande aux Atheniés, sa mere à moy, & lui à sa mere. Il y auoit deux G qui demádoiét sa fille en mariage, desquels il prefera l'hóneste au riche, disant qu'il aimoit mieux auoir vn homme qui eust afaire de biens, que des biens qui eussent afaire d'vn homme. Vendant vn sien heritage, il fit proclamer au crieur qui le crioit à vendre, qu'il auoit bon voisin. Comme les Atheniens estans saouls de lui prissent plaisir à le tondre & rebuter en ses poursuites: O pauures gens, disoit-il, pourquoy vous lassez-vous de receuoir souuent de mesmes personnes de bons seruices? Il disoit qu'il estoit semblable aux grands platanes, sous la rameure desquels les passans se retirent quád ils sont surpris de la pluye: puis quand le beau téps est venu, ils leur arrachent leurs branches & les deschirent. Se mocquant des Eretriens, il disoit qu'ils ressembloient aux Casserons, par ce qu'ils auoiét bien des espees, mais ils n'auoient point de cœur. Estant fugitif de la ville d'Athenes premierement, & puis de toute la Grece, il se retira deuers le grand Roy de Perse, là où lui estant audience donnee, il dit, que la parole de l'homme ressembloit proprement aux tapisseries de H haute lice figurees & historiees: car en l'vne & en l'autre, quád elles sont desployees & estendues bien au long, se descouurent à clair les figures: là où quand elles sont pliees & empacquetees, les pourtraicts y sont cachez, & n'y conoit-on rien: au moié dequoy il demanda terme de certain temps, dedans lequel il peut aprendre la langue Persienne, à fin que de là en auát il peut par lui-mesme se descouurir, & donner à entendre ses conceptions au Roy, non point par vn trucheman. Lui aiant donc le Roy fait plusieurs grands presens, & estant soudain deuenu fort riche, il disoit à ses gés, Enfans nous estiós perdus, si nous n'eussions esté perdus. MYRONIDES capitaine general des Atheniés se mit aux champs, pour aller faire la guerre aux Bœotiés, aiant cómandé à ceux d'Athenes qu'ils le suiuissent auec leurs armes: mais sur le point qu'il faloit mener les mains, les Centeniers lui vindrét dire, que leurs gens n'estoiét pas encore tous venus: Tous ceux, dit-il, qui ont enuie de cóbatre sont venus: & ainsi

L'os des Casserons s'appelle espee.

De Myronides.

A ainsi les menant en deliberation de bien faire, gaigna la bataille contre les ennemis.

ARISTIDES surnommé le iuste faisoit tousiours ses afaires à part au gouuernement de la chose publique, fuyant toutes ligues & partialités, d'autant qu'il auoit opiniõ que l'authorité & le credit qui estoit ainsi acquis par pratiques & menees d'amis, incitoit & poussoit les hommes à faire beaucoup de choses iniustes. Et comme les Atheniens fussent assemblez en conseil de ville pour proceder au bannissement qu'ils appelloient l'ostracisme; Il y eut vn paisan qui ne sauoit ne lire ni escrire, qui tenant vne coquille en sa main le pria d'escrire dedans le nom d'Aristides: & qu'il lui demanda, Et comment, conois-tu bien Aristides: Le paisan lui dit que non: mais qu'il lui faschoit de l'ouir appeller le iuste. Aristides ne lui respondit rien, & escriuant son nom dedans la coquille, la lui rebailla. Estant ennemi de Themistocles, & enuoyé en quelque ambassade quand & lui, arriuez qu'ils furẽt aux cõfins de l'Attique, il lui dit, Veux-tu, Themistocles que nous laissions ici sur les li-B mites du pays nostre inimitié, & puis quãd nous serons retournez, de nostre ambassade, nous la reprendrons si bon nous semble? Apres auoir fait le departement de la taille sur toute la Grece, & taxé combien chasque ville deuroit payer, il en retourna plus pauure qu'il n'y estoit allé, d'autant comme il auoit despẽdu par le chemin: parquoy aiant le poëte Æschilus fait ces vers en vne siene tragedie touchant Amphiaraus,

ARISTIDES surnõmé le Iuste.

1. Qui entre par voye illegitime es charges publiques fait plus de mal que de bien.

2. Modestie sied bien aux hommes d'authorité.

3. Qui ne renonce à son particulier n'est pas en train de faire quelque chose de bon pour le public.

4. Les bons magistrats ne s'enrichissent point du public.

Il ne veut pas sembler iuste, mais l'estre,
Gardant iustice en pensee profonde:
Dont nous voions tous les iours aparoistre
Sages conseils, où tout honneur abonde.

5. La vertu ne s'esuanouit pas sans louange.

quand on vint à les reciter en plein theatre, toute l'assistance ietta les yeux sur Aristides. PERICLES toutes les fois qu'il estoit esleu capitaine, en prenant son manteau ducal souloit dire en soy-mesme, Pericles, prés garde à toy, tu t'en vas pour cõ-C mander à des hommes libres, & à des Grecs, & à des Atheniens. Vn sien ami le requeroit de porter faux tesmoignage pour lui, où il faloit encore iurer: il lui respondit, Ie suis ton ami iusques à l'autel: c'est à dire, iusques à n'offenser point les dieux. Il suadoit aux Atheniens d'oster l'Isle d'Ægine, comme vne maille ou vne chassie, qui estoit en l'œil de leur port de Piræe. Estant pres à rendre son ame il dit, qu'il se reputoit heureux de ce que nul Athenien ne portoit robe noire par son moien.

PERICLES.

1. Deuoir d'vn sage magistrat.

2. Iusques où se doit estendre l'amitie.

3. Les incommoditez d'vne ville doiuẽt estre preueuës de loin.

4. Ceux qui procurent la paix sont bienheureux.

ALCIBIADES estant encore ieune garçon, en luittant contre vn autre fut saisi d'vne prise, de laquelle il ne pouuoit pas bien se desfaire, si prit à belles dents la main de celui qui le tenoit: & l'autre se prit à crier, Comment Alcibiades, tu mords comme vne femme: Non pas comme vne femme, respondit-il, mais bien comme vn lion. Aiant vn fort beau chien, qui lui auoit cousté sept cens escus, il lui coupa la queuë, afin (dit-il) que les Atheniens content cela de moy, & ne s'amusent point D à me recercher curieusement plus auant. Il entra en vne eschole où il demanda au maistre l'Iliade d'Homere. Le maistre lui dit, qu'il n'auoit rien des œuures d'Homere: il lui donna vn soufflet, & passa outre. Il vint vn iour batre à la porte de Pericles, où lon lui dit qu'il n'estoit pas de loisir, & qu'il estoit bien empesché à regarder comment il rendroit conte aux Atheniens de leur argent: Et ne vaudroit-il pas mieux, dit-il, qu'il s'empeschast à regarder, comment il ne leur en rendroit point? Estant rappellé de la Sicile, par les Atheniens qui lui vouloiẽt faire son proces, il se cacha, disant, que qui est accusé de crime capital est vn sot de cercher à se faire absoudre, quand il s'en peut fuir. Et comme quelqu'vn lui dit, Comment, ne te fies tu pas à ton pays de te iuger? non pas, dit-il, à ma propre mere, de peur qu'en n'y pẽsant pas, elle ne iettast par erreur la febue noire au lieu de ietter la blanche. Estant auerti que lui & ses compagnons auoient esté condamnez à la mort: Monstrons-leur, dit-il, que nous sommes viuans: & se retirant deuers les Lacedæmoniens, su-

ALCIBIADES.

1. Ruse en danger n'est pas vituperable.

2. Pour peu de chose on amuse vn peuple.

3. Qui enseigne sans liure conuenable merite reprimende & honte.

4. Qui ne veut guéres valoir conseille le mesme aux autres.

5. C'est chose dangereuse de se fier de sa teste à la discretion d'vne commune.

6. Il y a grand danger de condamner vn absent qui a beaucoup de moyens de nuire.

LAMACHVS. *Fautes commises en guerre sont irreparables.*

scita la guerre qui fut appellee Decelique. LAMACHVS reprenoit vn Capitaine de gens de pied de quelque faute qu'il auoit commise en son estat: l'autre lui disoit qu'il ne le feroit plus: mais on ne peut pas, repliqua-il, faillir deux fois à la guerre.

IPHICRATES.

IPHICRATES estoit mesprisé, d'autant qu'on le tenoit pour fils d'vn cordonnier, mais il acquit reputatiõ d'hõme de valeur, alors premier que tout blecé qu'il estoit, il saisit son ennemi au corps, & l'emporta tout vif auec ses armes, de la galere ennemie dedans la siene. Estant en terre d'amis & alliez, il fortifioit neantmoins son camp fort soigneusement de trenchee & de rempar tout alétour. Il y eut quelqu'vn qui lui dit, dequoy auons nous peur? auquel il respondit, que la pire parole qui sauroit sortir de la bouche d'vn Capitaine est, Ie ne me fusse iamais doute de cela. Dressant son armee en bataille pour combattre des peuples Barbares, il dit, qu'il ne craignoit autre chose sinon que les Barbares n'eussent point conoissance d'Iphicrates, qui estoit ce qui effroyoit ses autres ennemis: Estant accusé de crime capital, il dit au calomniateur qui l'acusoit: ô pauure homme regarde que tu fais, ores que la ville est enuironnee de guerre, suadant au peuple de consulter de moy, & non pas auec moy. Harmodius qui estoit descendu de l'ancien Harmodius, lui reprochoit vn iour, qu'il estoit extrait de la race vile & roturiere: La noblesse de ma race, lui respõdit-il, commence à moy, & celle de la tiene acheue à toy. Vn orateur harenguãt deuant le peuple en pleine assemblee de ville lui demanda, Qu'es-tu, afin que lon sache dequoy tu te glorifies tant? Es tu homme d'armes, ou archer, ou hõme de pied & piquier? Ie ne suis, respondit-il, rien de tout cela, mais ie suis celui qui sait commander à tous ceux-là.

1. Vn chef d'armee ne sauroit estre trop deffiant.
2. Le nom d'vn vaillant chef est tousiours redoutable.
3. Celui se hazarde qui accuse ceux dõt vn peuple a afaire.
4. Detracteur payé de sa mesdisance.
5. Babillard refuté dextrement.

TIMOTHEVS.

TIMOTHEVS estoit estimé capitaine plus heureux que habile hõme ne vaillant, & quelques vns lui portans enuie lui peignoient des villes qui venoiẽt d'elles mesmes se prendre dedans vne nasse, pẽdant qu'il dormoit: & lui disoit, Or pensez si ie prens de telles villes en dormãt, que c'est que ie feray, quand ie seray esueillé? Vn des Capitaines hazardeux & auentureux monstroit aux Atheniẽs par vne maniere de gloire, quelque playe qu'il auoit dessus sa personne: mais lui au cõtraire, I'eus (dit-il) grãd hõte vn iour que i'estois Capitaine general, deuãt la ville de Samos, quãd vn traict d'engin de baterie vint tomber tout aupres de moy. Et cõme les harengueurs louassent grandemẽt & recommandassent le Capitaine Chares, disans, Voila vn tel hõme qu'il faudroit pour en faire vn Capitaine general des Atheniens: Timotheus respondit tout haut, Ne dites pas Capitaine, mais vn bon gros valet pour porter le lict du capitaine.

1. Le bon heur d'vn hõme sage ne doit estre enuie.
2. Ce n'est pas gloire a vn Capitaine de s'exposer a trop grand hazard.
3. Ce n'est pas la force du corps, mais la vigueur de l'esprit qui rend l'hõme propre à commander aux autres.

CHABRIAS.

CHABRIAS, disoit que ceux qui sauoiẽt mieux les afaires de leurs ennemis, estoient ceux qui mieux faisoient l'office de Capitaines. Estant accusé de trahison auec Iphicrates, il ne laissoit pas d'aller à l'esbat au parc des exercices, & de disner à son heure acoustumee, dequoy Iphicrates le tansoit: & lui respondit, S'il auient que les Atheniens ordonnent de nous autre chose que bien à poinct, ils te feront mourir, dit-il, tout sale & à ieun, & moy laué, oinct, & bien disné. Il souloit dire, que vne armee de cerfs conduite par vn lion estoit plus à craindre, qu'vne armee de lions conduite par vn cerf.

1. Deuoir de bons chefs de guerre.
2. Trop grande apprehension de la mort n'est pas seãte a vn homme de cœur.

HEGESIPPVS.

HEGESIPPVS que lon surnommoit Crobylus, incitoit les Atheniens à prendre les armes cõtre Philippus Roy de Macedoine, & quelqu'vn de l'assemblee lui cria tout haut: Comment, nous veux-tu introduire la guerre? Oui certainement, dit-il, & les robes de dueil, & les conuois de funerailles publiques, & les harengues funebres, si nous voulõs demeurer libres, & non pas nous assuiettir aux Macedoniens.

L'amour de liberté n'aprehende point les dangers.

PYTHEAS.

PYTHEAS estant encore fort ieune se presenta vn iour pour contredire en pleine assemblee aux decrets publics, que lon passoit par les voix du peuple à l'honneur d'Alexandre: quelqu'vn lui dit, Comment, oses-tu bien entreprendre, estant si ieune, de parler de si grandes choses? Pourquoi non, dit-il, veu qu'Alexandre que vous faites vn Dieu par vos suffrages, est encore plus ieune que moy?

Ceux qui par flatterie font des cas indignes trouuẽt gẽs qui en riãt leur disent à bon escient leurs veritez.

PHOCION.

PHOCION Athenien estoit si constant, que iamais on ne le vid ne plorer ne rire: & comme en vne assemblee de ville

A de ville, quelqu'vn lui dit, Tu es tout pensif, Phocion, il semble, que tu estudies » quelque chose: Tu coniectures bien, respondit-il, car i'estudie voiremét, si ie pour- » ray point retrencher quelque chose de ce que i'ay à dire aux Atheniens. Les Atheniens eurent vn oracle qui les auertissoit qu'il y auoit en la ville vn personnage qui estoit contraire aux conseils & auis de tous les autres: & comme ils fissent par tout enquerir qui estoit celui là, & criassent en grande furie côtre lui, Phocion dit franchemét tout haut que c'estoit lui, pource qu'à lui seul rien ne plaisoit de tout ce que le peuple faisoit & disoit. Aiant vn iour dit son auis en pleine assemblee du peuple, il pleut à toute l'assistâce, & vid que tous esgalement aprouuoient son dire, il en » fut si esbahi, qu'en se tournant deuers ses amis, il leur demanda, Ne m'est-il point » eschappé de dire quelque chose de trauers, sans y penser? Les Atheniens voulurent quelquefois faire vn grand & solénel sacrifice, pour à quoy fournir, ils demádoient à chascun quelque contribution d'argent: chascun des autres dônoit libera-

1. Vn sage politique doit penser de pres à ce qu'il met en auát pour le bié public.

2. Malaisémét s'accordent les sages & les fols.

3. Qui agree à vne populace se met en hazard de s'eslongner de rondeur & droiture.

B lement, & Phocion estant nommeement appellé par plusieurs fois pour dôner aus- » si, leur dit à la fin: I'aurois honte de vous donner, & ne rendre pas à cestui-ci, mon- » strant au doigt vn vsurier, à qui il deuoit. Et comme Demades lui dist, Les Athe- » niens te tueront si vne fois ils entrent en leur fureur: Si feront certes, lui respondit-il, » ils me tueróts voirement, s'ils entrent en leur fureur: mais toy, s'ils entrét en leur bon » sens. Aristogiton le calomniateur estát condamné à mort pour calomnie, & prest à executer en la prison, enuoya prier Phocion de venir iusques là parler à lui. Ses a- » mis ne vouloient pas qu'il y allast, pour parler à vn si meschant homme: En quel » lieu, dit-il, pourroient les gens de bien plus volontiers parler à Aristogiton? Les Atheniens estoient courroucez à ceux de Bizance de ce qu'ils n'auoient pas voulu receuoir dedans leur ville le Capitaine Chares, qu'ils leur enuoyoient pour les secourir alencontre de Philippus: Phocion leur remonstra, que ce n'estoit pas à leurs cóféderez s'ils se deffioient, qu'il s'en faloit prédre, mais aux Capitaines dót on se def-

4. Pauureté n'est pas chose h[...] se à l'hôme vertueux.

5. Les flateurs & larrons publics ne doiuent rien craindre, tandis que les peuples serót fols.

6. Il fait beau visiter les meschans en prison.

7. Il ne faut estimer les chefs de guerre qui se rendent odieux aux amis cóféderez.

C fioit, à ceux-là s'en faloit-il courroucer. Sur l'heure il fut lui mesme esleu Capitaine: & s'estans les Bizantins fiez à lui, & mis entre ses mains, il les defendit si bien cótre Philippus, qu'il les contraignit se retirer sans rien faire. Le Roy Alexandre le grand lui enuoya presenter en don cent talens qui sont soixante mille escus. Il demanda à ceux qui lui aportoient cest argent, pourquoy le Roy lui en enuoyoit à lui seul, veu qu'il y auoit tant d'autres Atheniens. Ils lui respondirent, que c'estoit » pource qu'il l'estimoit seul homme de bien & vertueux: Qu'il me laisse donc, leur » dit-il, & sembler & estre tel. Alexandre leur demanda des galeres, & le peuple nommeement appella Phocion pour en dire son auis, & leur conseiller ce qu'ils en » auoient à faire. Il se leua & leur dit, Ie vous conseille de trouuer moien que vous » soyez vous-mesmes les plus forts par armes, ou bien amis de ceux qui le sont. Estant venue vne nouuelle incertaine sans autheur, qu'Alexandre estoit decedé, les harengueurs ne faillirent pas incontinent de monter à l'enui les vns des autres en la

8. La vertu ne peut estre expugnee & abatue par argent.

9. Il faut en guerre estre le plus fort ou ami des plus forts.

D tribune aux harengues, & de conseiller que sur l'heure mesme, sans plus attendre, lon deuoit prendre les armes. Phocion au contraire estoit d'auis, que lon atten- » dist iusques à ce que lon en fust plus certainement asseuré: car s'il est aiourd'huy » mort, disoit-il, il le sera aussi demain & encore apres. Et comme Leosthenes eust ietté la ville en vne forte & grosse guerre, esleuant le cœur au peuple sous grandes esperances de recouurer leur liberté & la principauté de la Grece, Phocion acom- » paroit ses propos aux cyprez: car ils sont, disoit-il, beaux, droits, & hauts, mais ils ne » portent poinct de fruict. Et comme neantmoins les premieres rencontres en eussent esté heureuses, & la ville en fist sacrifices aux Dieux pour les bonnes nouuelles, » quelqu'vn lui demanda: Et bien Phocion, es-tu content que ceci ait esté fait? Bien » suis-ie content, dit-il, que ceci soit ainsi auenu, mais ie ne me repens point d'auoir » conseillé cela. Les Macedoniens incontinent firent descente au pays d'Attique,

10. Se haster en affaires de consequéce, & où lon ne perd rien à delayer, est chose dangereuse.

11. Harengues inutiles sont beaux arbres sans fruict.

12. L'homme sage ne se repent iamais d'auoir donné bon cóseil, encores que les euenemés ne s'y accordent pas.

&c cōmencerent à courir & piller toute la coste de la marine, pour à quoy remedier, E

13. Conseil de gens indiscrets grauement reprimé.

il mit aux champs les ieunes hommes de la ville en aage de porter armes: plusieurs y acoururent à la foule, qui lui conseilloient les vns de se saisir de ceste motte là, les autres de mettre ici ses gens en bataille: ô Hercules, dit-il, cōbien ie voy de capitaines, & peu de soudards? ce neantmoins il leur donna la bataille, qu'il gaigna, &

14. L'homme vertueux est inexpugnable, soit qu'on lui monstre le fer, soit qu'on lui mōstre l'or & l'argēt.

tua sur le champ Nicion capitaine des Macedoniens. Peu de temps apres les Atheniens demeurez vaincus en ceste guerre, & estans contrains de receuoir garnison d'Antipater, Menyllus, Capitaine de ceste garnison, lui enuoya de l'argent en don: dequoy il se courrouça disant, que ni Menyllus n'estoit meilleur qu'Alexandre, ni la cause si bonne pour laquelle il en deust prendre de lui maintenāt, en aiant lors refusé d'Alexandre: aussi disoit Antipater, qu'il auoit deux amis à Athenes, à l'vn desquels il n'auoit iamais rien seu faire prendre, ni contenter & assouuir l'autre à

15. Vraye amitié & flaterie ne sauroiēt subsister ensemble.

assez despendre. Et comme Antipater le recerchast de faire quelque chose qui n'estoit pas iuste, Tu ne saurois, lui dit-il, Seigneur Antipater, auoir Phocion pour ami & pour flateur tout ensemble. F Apres la mort d'Antipater les Atheniens, aians recouuré leur liberté du gouuernement populaire, Phocion fut cōdamné à la mort par le peuple en pleine assemblee de ville, & ses amis aussi, lesquels s'en alloient plorans & se lamentans au supplice: mais Phocion marchant grauement, sans mot dire,

16. La patience vertueuse s'oppose grauement au mal.

trouua par le chemin l'vn de ses ennemis, qui lui cracha au visage: & lui se retournant deuers les magistrats leur dit, n'y aura-il personne qui reprime l'insolence & vilenie de cest homme ci?

17. C'est vn grand honneur de mourir auec les gēs de biē.

L'vn de ceux qui deuoient mourir auec lui se courrouçoit & se tourmentoit, & Phocion lui dit, Ne te recōfortes tu pas, Euippus, de ce que tu t'en vas mourir en la compagnie de Phocion: Et comme on lui tēdoit la couppe

18. Celui est vrayement magnanime qui surmonte son chef, la vengeance estāt signe certain d'vn cœur lasche & meschant.

où estoit le bruuage de la cygue, on lui demanda s'il vouloit plus rien dire: alors adressant sa parole à son fils, Ie te commāde, dit-il, & te prie, de ne porter point de rancune, pour ma mort, aux Atheniens.

PISISTRATVS.

Pisistratvs tyran d'Athenes, auerti que quelques vns de ses amis s'estans rebellez contre lui, auoient occupé le chasteau G de Phyle, s'en alla deuers eux portant lui-mesme sur son col vn fardeau de son lict

1. Celui est biē acōpagné qui se trouue auec ses amis.

& de ses hardes. Ils lui demanderent, que c'estoit qu'il vouloit: Ie viens dit-il, expressément en intention de vous persuader de retourner auec moy, ou bien de demeurer ici auec vous, & pourtant ay-ie apporté mes hardes quand & moy. On lui rapporta que sa mere aimoit vn ieune homme, qui couchoit secrettement auec elle, mais en grand' crainte, & la refusoit souuentefois, il l'enuoya conuier à souper, &

2. Parole indigne de Pisistratus souillé des ordures de sa mere.

apres souper il lui demanda comment il auoit esté traité: fort bien, dit-il, Tu le seras ainsi tous les iours, dit-il, si tu fais plaisir à ma mere. Thrasybulus estoit amoureux de sa fille laquelle il baisa, la trouuant de rencontre deuant lui en son chemin:

3. Prudence grande requise en la haine & en l'amour.

dequoy sa femme fut fort courroucee, & sollicitoit son mari d'en faire demonstration: mais lui respondit tout doucement, Si nous hayssons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous hayssent? & la bailla en mariage à ce Thrasibulus. Quelques ieunes gens apres bien boire, allans masquer & faire les fols par la H ville, rencontrerent sa femme, à laquelle ils firent & dirent plusieurs choses dissolues & peu honnestes: & puis le lendemain reconoissans la faute qu'ils auoient faite, vindrent plorer deuant Pisistratus, & lui demander pardon: & il leur respondit,

4. Le sage couure dextrement l'honneur de sa famille.

Donnez ordre que vous soyez d'ores en auant plus sages: au demeurant ie vous auise, que ma femme ne sortit ni n'alla du tout hier nulle part. Estant prest à espouser vne seconde femme, ses enfans du premier lict lui demanderent, s'il estoit point en quelque chose malcontent d'eux, pourquoy il espousast par despit d'eux ceste secō-

5. Le nombre des bōs enfans en vne famille ne sauroit estre trop grand.

de femme: Rien moins, leur respondit-il: ains c'est au contraire, pource que ie me loue de vous, & que ie desire auoir encore d'autres enfans qui soient semblables à vous.

DEMETRIVS surnommé le Phalerien.

Demetrivs surnommé le Phalerien conseilloit au Roy Ptolomæus d'acheter & lire les liures qui traitent du gouuernement des royaumes & seigneuries:

car ce

A car ce que les mignons de cour n'osent dire à leurs Princes, est escrit dedans ces liures là. LYCVRGVS, celui qui establit les loix aux Lacedæmoniens, acoustuma ses citoiens à porter cheueux, disant que les cheueux rendoient ceux qui estoient beaux d'eux-mesmes, encore plus beaux: & ceux qui estoient laids, hideux & effroyables. Sur les entrefaites qu'il estoit apres à reformer l'estat de Lacedæmone, quelqu'vn lui conseilloit d'y establir l'estat du gouuernement populaire, où l'vn a autát d'authorité que l'autre: il lui respódit, Commence toy-mesme à establir ce gouuernement là en ta maison, Il ordonna que lon ne bastiroit plus les maisons qu'auec la scie & la coignee seulemét: pource, dit-il, que lon auroit honte de porter dedás vne maison simple, de la vaisselle d'or ou d'argét, ni des meubles precieux, ou des tables riches & somptueuses. Il defendit à ses citoiens de côbatre ni à l'escrime des poings, ni à l'escrime generale de pieds, de dents, & de mains, afin qu'ils ne s'acoustumassent point, non pas en iouant mesme, à se rendre ni à se lasser iamais. Ausi leur de-

Apophtegmes des Legislateurs, Rois, Seigneurs & Capitaines Lacedæmoniens.

LYCVRGVS.

Voyez ce que nous auons marqué bien au 169 en la vie de Lycurgus, où ses loix & sentéces notables sont descrites au long.

B fendit-il de combatre souuent contre mesmes ennemis, de peur qu'ils ne les rendissent plus belliqueux: au moyen dequoy, depuis le Roy Agesilaus aiant esté rapporté fort griefuement blecé d'vne bataille, Antalcidas lui dit: Tu rapportes vn beau salaire, & escolage tel que tu l'as merité, des Thebains, de ce que tu leur as enseigné à combattre malgré eux. CHARILLVS estant enquis pourquoy Lycurgus auoit fait si peu de loix, il respondit que ceux qui vsoient de peu de paroles, n'auoient pas besoin de beaucoup de loix, Vn des esclaues qu'ils appelloient Elotes, se portoit vn peu trop insolentement & audacieusement enuers lui, Par les Dieux, dit-il, si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout à ceste heure mourir. A vn qui lui demandoit pourquoy les Lacedæmoniés portoyent cheueux: c'est pource que de toutes les sortes de paremens, c'est celui qui couste le moins. TELECLVS Roy de Lacedæmone, respondit à son frere qui se plaignoit à lui, de ce que les citoyens de Sparte se portoyét en son endroit plus iniquement & plus indignemét qu'enuers lui: Ce n'est pas cela,

CHARILLVS.
1. Peu de loix à ceux qui parlent peu.
2. Chastiment fait en cholere est desreiglé.
3. Cheuelure parement de peu de coust.

TELECLVS.

Patience surmonte toutes difficultez.

C dit-il, mais c'est que tu ne sais pas endurer que lon te face tort. THEOPOMPVS estát en quelque ville, l'vn des habitans d'icelle lui monstroit les murailles, & lui demádoit si elles ne lui sembloiét pas belles & hautes. Belles? non, dit-il, quád il n'y auroit que des femmes. ARCHIDAMVS respondit aux alliez & confederez de Lacedęmone qui le prioiét de leur taxer leur cotte d'argent qu'ils auroiét à contribuer & fournir pour la guerre Peloponesiaque, La guerre ne s'entretient pas à pris fait & certain. BRASIDAS trouua vne souris parmi des figues seiches, qui le mordit, tellement qu'il la laissa aller, & dit aux assistás: Voyez-vous, dit-il, cóment il n'y a rié si petit, qui ne puisse sauuer sa vie, prouueu qu'il ait le cœur de se defendre contre ceux qui l'assaillent? En vne bataille il fut blecé d'vn coup de parthisane, qui faussa & perça son escu: il arracha la parthisane de sa playe, & du mesme baston en tua son ennemi: & estant enquis comment il auoit ainsi esté blecé: par ce que mon escu, dit-il, m'a trahi. Il mourut au pays de Thrace, là où il auoit esté enuoyé pour afranchir &

THEOPOMPVS.

Il n'est forteresse que d'hommes.

ARCHIDAMVS.
Frais de guerre sont innombrables.

BRASIDAS.
1. Il n'y a point de petit ni de foible ennemi.
2. Le bon cœur sert d'armes offensiues & defensiues.

D remettre en liberté les Grecs qui estoiét habitás en celle marche. Les ambassadeurs, qui depuis furét enuoyez par le pays en Lacedęmone: vindrét visiter sa mere: laquelle leur demáda premieremét, si Brasidas son fils estoit mort vaillámét & en homme de bien: les ambassadeurs alors le louërét bié hautemét, iusques à dire, qu'il n'é seroit plus iamais de tel: Vous-vous abusez, leur dit-elle: il est vray que Brasidas estoit bien hóme de bien, mais Lacedæmone en a plusieurs autres, qui valét encore mieux que lui. Le Roy AGIS souloit dire, que les Lacedæmoniés ne demandoient point combien estoient leurs ennemis, mais seulement où ils estoient. On lui defendit à Mátinee de côbatre, pour ce que les ennemis estoient plusieurs contre vn, Il est force, dit-il, que celui qui veut commander à plusieurs, en combate plusieurs ausi. A ceux qui haut-louoient les Eliens de ce qu'ils gardoient grande legalité en la feste des ieux Olympiques: Quelle si grande merueille est-ce, dit-il, si en quatre annees

L'honneur de la patrie doit estre preferé au nostre particulier.

AGIS.
1. Deuoir de bons soldats.
2. Grandes charges grands hazards.
3. Par fois ceux qui ne valét gueres rencótrét à faire quelque bien.

les Eliens vsent vn iour de la iustice ? & comme ils perseuerassent encore en leurs E
louanges: Quelle si grande merueille est-ce, dit-il, si les Eliens vsent bien d'vne cho-

4. Response au fol selon sa folie.

se bonne, qui est la iustice? A vn meschant homme qui lui rompoit la teste en lui demandant souuent, Qui estoit le plus homme de bien des Spartiates: C'est, dit-il, celui qui te ressemble le moins.

5. Il y a assez de gés de bien pour faire teste aux meschás.

A vn autre qui demandoit, combien en nombre estoient les Lacedæmoniens: Assez, dit-il, pour chasser les meschans: & à vn autre qui lui demandoit le mesme, Ils te sembleroient beaucoup, dit-il, si tu les voyois combatre.

LYSANDER.

1. Dons de tyrans sont laids.

LYSANDER ne voulut pas accepter des robes somptueuses & riches que Dionysius le tyran enuoyoit à ses filles, disant, Ie craindrois que ces robes ne les fissent trouuer plus laides.

2. Apophthegme de hóme desloyal qui veut auoir par trõperie ce que la force ne peut obtenir.

Quelques vns le reprenoient & blasmoient de ce qu'il faisoit la plus part de ses gestes par ruze & tromperie, comme estant chose indigne d'vn qui se disoit de la race d'Hercules: Il leur respondit: que là où la peau du lion ne pouuoit suffire, il y faloit coudre vn petit de celle du regnard. Les Argiens auoiét quelque different alencontre des Lacedæmoniens touchant leurs confins, & sem- F
bloit que les Argiens alleguassent de meilleures & plus pertinentes raisons touchát

3. Les grands vuident leurs proces à coup d'espee.

la terre qui estoit entre eux en dispute: mais lui desgainant son espee: Ceux, dit-il, qui seront les plus vaillans auec ceste ci, serõt ceux qui plaideront le mieux de leurs confins. Les Lacedæmoniens faisoient difficulté d'assaillir les murailles des Corinthiens, & sur ces entrefaites il saillit vn grand lieure de dedans les fossez: alors pre-

4. C'est vne indigne paresse de n'oser assaillir les paresseux.

nant ceste occasion: Comment, dit-il, faites-vous doute d'assaillir les murailles de gens qui sont si paresseux, qu'ils laissent dormir les lieures dedans l'enceinte mesme

5. Parole hardie sans moyés de l'effectuer, est temerité.

de leurs murs ? Il y eut vn Megarien, qui en publique assemblee des estats de la Grece lui parla fort hardiment & franchement: Il lui respõdit, Tes paroles auroient besoin d'vne cité, voulant dire, que Megare, dõt il estoit, auoit trop peu de puissan-

AGESILAVS.

ce pour maintenir ce qu'il disoit. AGESILAVS disoit que les habitans de l'Asie, pour hommes libres ne valoient rien, mais qu'ils estoient bons esclaues. Ces A-

1. En quoy consiste la grandeur humaine.

siatiques auoiét acoustumé d'apeller le Roy de Perse, le grand Roy: Pourquoy est- G
il plus grand que moy, disoit-il, s'il n'est plus iuste & plus temperant ? Estant enquis

2. Où regne iustice les armes sont inutiles.

de la vaillance & de la iustice, laquelle estoit la meilleure, nous n'aurions que faire de la vaillance, dit-il, si nous estions tous iustes. Estant vne fois cõtraint de desloger la nuict à grand' haste du pays de ses ennemis, & voyát vn garçon qu'il aimoit tout

3. Fol amour & bõ sens ne s'accordent pas.

esploré pource qu'on le laissoit derriere à cause qu'il ne pouuoit suiure pour sa maladie: Comment il est, dit-il, mal-aisé d'auoir pitié & bon sens tout ensemble:

4. A fol propos cõuient appliquer vn trait de risee pour remede.

Menecrates le medecin qui se faisoit surnommer Iupiter, lui escriuit vne lettre auec vne telle superscription, Menecrates Iupiter au Roy Agesilaus, salut. Il lui fit response, Le Roy Agesilaus à Menecrates, Santé. voulant dire, qu'il estimoit malade du cerueau. Les Lacedæmoniens aians desfait ceux d'Athenes auec leurs alliez & confe-

5. Malheur extreme des guerres ciuiles.

derez pres de Corinthe, entendans le grand nombre des ennemis qui estoient de- H
meurez morts sur le champ: O mal-heureuse Grece, dit-il, qui a elle mesme desfait tant de ses hommes, qu'ils eussent esté suffisans pour subiuguer & desfaire tout tant qu'il y a de Barbares ! Aiant eu vn oracle de Iupiter en la ville d'Olympie, les E-

6. Plaisant trait cõtre la superstition des Payens.

phores lui manderent qu'en passant par la ville de Delphes, il demandast aussi response à l'oracle d'Apollo. Parquoy quand il fut là, il lui demanda, s'il estoit pas de mesme auis que son pere. Demandant la deliurance de l'vn de ses amis, qui estoit

7. Pour les amis par fois on n'a aucũ esgard au cours de iustice.

prisonnier entre les mains de Idrieus Prince de la Carie, il lui escriuit en ceste sorte: Si Nicias n'a point failli, deliure le: s'il a failli, deliure le pour l'amour de moy: mais comment que ce soit, deliure le. On le cõuioit vn iour à ouïr la voix d'vn qui contrefaisoit merueilleusement bien & naïfuement le chant d'vn rossignol: I'ay ouy,

8. Nature est plus que nul artifice.

dit-il, assez de fois le rossignol mesme. Apres la perte de la bataille de Leuctres, la loy ordonnoit que tous ceux qui s'estoient sauuez de vistesse, fussent notez d'infamie: mais les Ephores voians que la ville en ce faisant demeuroit vuide & depeu-

plee

A plee d'hommes voulurent abolir ceste infamie, & pour ce faire esleurent Agesilaus Legislateur, & lui se tirant en auant sur la place, ordonna que toutes les loix du lendemain en auant auroient leur force & vigueur ancienne. Il fut enuoyé pour donner secours au Roy d'Egypte, là où il se trouua assiegé auec lui par ses ennemis qui estoient plusieurs contre vn, & enfermoient son cāp d'vne grande trenchee: & comme le Roy lui commandast de sortir sur eux & de les combatre: Ie n'empescheray pas, dit-il, nos ennemis qui veulent que nous soyons esgaux à combatre tant à tant: & comme il ne s'en falust plus gueres que les deux bouts de la trēchee ne se vinssent à rencontrer & à ioindre, il dressa son armee en cest interualle, & par ainsi venans à combatre tant contre tant, ils desfirent leurs ennemis. En mourant il commanda à ses amis qu'ils ne fissent faire aucune image ni statue de lui: Car si i'ay, dit-il, fait aucune chose digne de memoire en ma vie, cela sera suffisant mouuemēt de moy apres ma mort, sinon, toutes les statues & images du monde ne sauroient perpetuer ma

> 9. Moyen notable pour conseruer la patrie.
>
> 10. Prudence fait son profit de tout & empoigne l'occasion quād il en est tēps.
>
> 11. La vertu immortalize les hōmes, & non pas de la pierre ou du bois mis en œuure.

B memoire. ARCHIDAMVS la premiere fois qu'il vid vn traict de grosse arbaleste de batterie, que lon auoit nouuellemēt apporté de la Sicile, s'escria tout haut: ô Hercules, la prouësse de l'homme s'en va perdue. DEMADES se mocquoit des espees Laconienes, disant qu'elles estoient si petites & si courtes que les basteleurs & ioueurs de passe-passe les aualloient toutes entieres. AGIS le ieune lui respondit: Mais neantmoins les Lacedæmoniens en assenent fort bien leurs ennemis. Les Ephores lui manderent vne fois qu'il liurast ses soudards entre les mains d'vn traistre: Ie me garderay, dit-il, biē de cōmettre les soudards d'autrui à vn qui a trahi les siens. CLEOMENES respondit à quelqu'vn qui promettoit de lui donner des coqs si courageux, qu'ils mouroient sur la place en combatant: Ne me donne point de ceux-là qui meurent, mais de ceux qui font mourir les autres en combatant. PAEDARETVS ayant failli d'estre esleu du conseil des trois cens, s'en retourna de l'assemblee tout ioyeux & riant, disant, qu'il estoit tres-aise de ce qu'en la ville de

> ARCHIDAMVS. l'inuention de tant de sortes d'armes enseuelit la vaillance.
>
> DEMADES. Facetieulement.
>
> AGIS le ieune. Dextrement.
>
> C'est folie de se fier à vn traistre.
>
> CLEOMENES. Le victorieux est vrayement courageux.
>
> PÆDARETVS. Nous deuons preferer le bien public à nostre particulier.

C Sparte il se trouuoit trois cens hommes meilleurs & plus gens de bien que lui. DAMONIDAS aiant esté par le maistre de la danse colloqué tout au dernier lieu de la dāse, Tu as, dit-il trouué vn bō moiē pour rendre ce dernier lieu ci honorable.

> DAMONIDAS. Le sage honore la place où lō le met.

NICOSTRATVS Capitaine des Argiens, estant solicité par Archidamus de prendre vne bonne somme d'argent pour lui liurer en trahison vne place qu'il auoit en garde, auec promesses de lui faire espouser telle fille qu'il voudroit choisir en toute la ville de Sparte, exceptees celles du sang royal, lui fit response qu'il n'estoit point de la race d'Hercules, Pource (dit-il) que Hercules alloit par tout punissant & faisant mourir les meschans, & tu essayes de rendre meschans ceux qui sont gens de bien. EVDAMONIDAS voiant en l'eschole de l'Academie Xenocrates desia ancien parmi les autres escholiers estudians, en la philosophie, & entendant qu'il y cerchoit la vertu: Et quand en vsera-il, dit-il, s'il est encore à la trouuer? Vne autrefois escoutāt discourir vn Philosophe, qui maintenoit, que le sage seul estoit bon

> NICOSTRATVS.
>
> La noblesse de race ne sert de rien à ceux qui se monstrent meschans, sinon pour les condamner & decrier dauantage.
>
> EVDAMONIDAS.
>
> 1. La vertu gist en pratique prompte.

D Capitaine: Ce propos, dit-il, est merueilleux: mais celui qui le dit, n'ouït iamais en vn camp le son de la trompette. ANTIOCHVS estant l'vn des contrerolleurs de Sparte, que lon appelle Ephores, entendant comme le Roy Philippus auoit donné aux Messeniens leur territoire: Mais leur a-il quand & quand, demanda-il, donné le moien de vaincre en bataille quand ils combatront pour le defendre? ANTALCIDAS respondit à vn Athenien qui appelloit les Lacedæmoniens ignorans: C'est pource que nous sommes seuls qui n'auons iamais apris de vous rien de mauuais. Vn autre Athenien en estriuant contre lui, lui disoit: Nous vous auons souuent rechassez de la riuiere de Cephisus, qui est en Attique: & nous, repliqua-il, ne vous auons iamais rechassez de celle d'Eurotas, qui est en Lacedæmone. Vn Rhetoricien vouloit reciter vne harengue qu'il auoit composee à la louange de Hercules: Et qui est, dit-il, celui qui le blasme? Pendant que EPAMINONDAS fut Capi-

> 2. Il est mal seant à vn clerc de parler des armes.
>
> ANTIOCHVS l'Ephore. Dons frustratoires.
>
> ANTALCIDAS. Il vaut mieux estre ignorant que d'aprendre d'vn mauuais maistre.
>
> Vanterie sagement rabatue.
>
> Louange impertinente.
>
> Apophthegmes de deux excellens Capitaines Thebains.
>
> EPAMINONDAS.

taine des Thebains, iamais on ne vid auenir en son camp ces soudaines frayeurs E sans cause certaine, que lon appelle Terreurs Paniques. Il souloit dire, qu'il n'estoit point de mort plus honneste que de mourir en la guerre, & que le corps d'vn bon homme de guerre deuoit estre exercité, non seulement comme le sont ceux des champions qui combatent es ieux de pris, mais bien plus endurci à tout trauail: ainsi qu'il conuient à vn bon soudard: pourtant faisoit-il la guerre à ceux qui estoient fort gras, iusques à en casser vn des bandes, pour ceste cause seule, disant, qu'à peine trois ou quatre boucliers lui pourroient couurir le ventre, qui estoit si grand qu'il lui empeschoit de voir ses parties naturelles. Au demeurant il estoit si reformé en son viure, & haïssoit si fort toute superfluité, que vne fois aiant esté inuité à souper par vn de ses voisins, quand il vid en son logis vn grand appareil de force friandes patisseries, confitures & parfums, il lui dit, Ie pensois que tu fisses vn sacrifice, non vn exces de superfluité: & s'en alla tout aussi tost. Comme le cuisinier rendit à lui & à ses compagnons compte de leur despense ordinaire de quelques iours, il n'y F trouua rien mauuais que la quantité d'huile: dequoy ses compagnons s'esbahissans, il leur dit, que ce n'estoit pas la despense qui le faschoit, mais que tant d'huile fust entré dedans les corps des hommes. La ville de Thebes faisoit vne feste publique, & estoient tous en banquets, festins & grandes assemblees les vns auec les autres: au contraire, lui alloit tout sec, sans s'estre oingt d'huile de parfum, ne paré de beaux vestemens, tout pensif, par la ville: quelqu'vn de ses familiers le rencontra en cest estat, qui s'en esbahissant demanda, pourquoy il alloit ainsi seul & mal en ordre par la ville: Afin, dit-il, que vous autres tous puissiez en seureté cependant yurongner & faire grand chere, sans penser à afaires quelconques. Il auoit fait mettre en prison vn homme de basse condition pour quelque legere faute qu'il auoit commise: Pelopidas le pria de le mettre dehors, ce qu'il lui refusa: mais puis apres vne femme qu'il entretenoit, l'en requit, & il le fit à sa priere, disant que c'estoit de telles gratuitez, qu'il faloit conceder aux amies & concubines, non pas aux Ca- G pitaines. Comme les Lacedæmoniens vinssent à grosse puissance pour faire cruelle guerre aux Thebains, on aporta de tous costez des oracles aux Thebains, dont les vns leur promettoient la victoire, les autres les menassoient de desconfiture: il commanda que lon mist ceux de la victoire à main droite de la tribune aux harengues, & ceux de la desfaite à la senestre: quand ils furent ainsi tous disposez, il se leua en pieds sur la tribune, & parla ainsi aux Thebains, Si vous voulez rendre bonne obeissance à vos Capitaines: & prendre la hardiesse en vos cœurs d'aller choquer vos ennemis, ceux-ci (monstrant les bons oracles à main droite) sont les vostres: mais si à faute de courage vous restiuez au peril, ceux la (monstrant les mauuais à la main gauche) seront pour vous. Puis ainsi qu'il conduisoit l'armee aux champs pour aller trouuer les Lacedæmoniens, s'estant pris à tonner, ceux qui estoient les plus pres de lui, lui demanderẽt que pouuoit signifier Dieu, qu'il tonnoit: Cela, dit-il, signifie que la ceruelle de nos ennemis est estonnee, veu qu'aians pres d'eux de si H commodes assietes à loger leur camp, ils se sont campez en celle où ils sont. De toutes les honnestes & heureuses fortunes qui lui estoient iamais auenues, il disoit que celle qui lui auoit donné plus de ioye en son cœur, estoit d'auoir desfait les Lacedæmoniens en la iournee de Leuctres du viuant des pere & mere qui l'auoient engendré. Aiant acoustumé tout le reste du temps de se monstrer net & propre auec vne face ioyeuse, le lendemain de la bataille Leuctrique il sortit en public tout sale, morne & pensif: parquoy ses amis lui demanderent incontinent: s'il lui estoit point arriué quelque sinistre accidẽt: Non, dit-il, mais ie senti hier que pour la ioye de la victoire, ie m'estois esleué plus que ie ne deuois, & pourtãt auiourd'huy ie corrige ceste aise qui fut hier trop excessiue. Et sachant que les Spartiates auoient acoustumé de couurir & cacher le plus qu'ils pouuoient tels inconueniens, & voulant

1. Mort honneste.

2. Quel doit estre l'hõme de guerre.

3. Patron & exemplaire pour tout sage politique.

4. Temperãce veut reglemẽt par tout.

5. Ceux qui veillẽt pour les autres doyuent estre merueilleusement retenus.

6. Ceux qui font plaisir à leurs amis doyuent regarder en quoy & comment.

7. Le bon heur fauorise les hommes resolus & s'eslongue des lasches & esperdus.

8. L'hõme sage ne s'estõne point, ains prend à son auãtage ce qu'il oit & void.

9. Image d'vn bon fils.

10. Ioye excessiue en grãde prosperité doit estre corrigee.

A lant conuaincre & monstrer à descouuert la grandeur de la perte qu'ils auoient fai- 11. Moyen d'abaisser les orgueilleux.
te, il n'ottroya pas permission d'enleuer les morts en bloc à tous ensemble, ains à
chasque cité les vns apres les autres, tellement qu'il aparut qu'il y en auoit plus de 12. Vouloir donner à celui qui n'a faute c'est l'outrager.
mille des Lacedæmoniens. Iason Prince de la Thessalie estant allié & confederé des
Thebains, vint vn iour en la cité de Thebes, & enuoya à Epaminondas deux mille
escus en don, sachant qu'il estoit extremement pauure. Il ne voulut pas receuoir
le present d'argent: & qui plus est la premiere fois qu'il vid depuis Iason, il lui dit,
» Tu commences à m'outrager. Et cependant il emprunta d'vn bourgeois de la vil- 13. Excellente frugalité dont tous ont honte en ces derniers temps.
le cinquante drachmes d'argent, qui peuuent valoir enuiron cinq escus; pour son
entretenement au voyage qu'il alloit entreprendre: & auec cela entra en armes de-
dans le Peloponese. Depuis encore le grand Roy de Perse lui enuoya trente mille 14. L'or & l'argent corrompêt les plus fermes.
pieces d'or comme escus de Perse, que lon appelle Dariques: pour raison dequoy il
s'attacha fort aigrement à Diomedes, lui demandant s'il auoit bien entrepris vne si
B longue nauigation pour cuider corrompre Epaminondas: & au demeurant lui
commanda de rapporter à son Roy, que tant comme il voudroit & procureroit le 15. Ennemis de la patrie doyuêt estre tenus pour ennemis par les particuliers.
bien des Thebains, il l'auroit pour ami, sans qu'il lui coustast rien: mais tant qu'il
prochasseroit leur dommage, qu'il lui seroit ennemi. Les Argiens aians fait ligue
& confederation auec les Thebains, ceux d'Athenes enuoyerent leurs ambassadeurs
en Arcadie pour essayer d'attirer à eux les Arcadiens. Si commencerent ces am- 16. Qui donne logis & support aux meschans est accusable non pas celui qui les chasse.
bassadeurs à charger & accuser à bon escient les vns & les autres: de maniere que
Callistratus qui parloit pour eux, reprocha à ces deux citez Orestes & Oedipus. Epa-
» minondas qui se trouua en ceste assemblee de conseil, se leua, & dit: Seigneur, nous
» cófessons qu'en nostre ville iadis y a eu vn parricide, & en Argos vn matricide: mais
» quant à nous, nous auons chassé & banni de nos pays ceux qui ont cõmis telles mal-
» heuretez, & les Atheniens les ont tous deux receus. Et aux Spartiates qui auoyent 17. Grands parleurs mocquez.
» chargé les Thebains de plusieurs grandes & grieues imputations: S'ils n'ont fait au-
C tre chose, au moins vous ont-ils, Seigneurs Spartiates, respondit Epaminondas, fait
» oublier vostre peu parler. Les Atheniens auoient contracté alliance & amitié a-
uec Alexandre tyrá de Pheres en Thessalie, qui estoit ennemi mortel des Thebains,
» & promettoit aux Atheniens qu'il leur feroit auoir la liure de chair pour demi o- 18. Contre hardie promesse hardie menasse.
» bole. Epaminondas lui respondit, Et nous leur fournirons de bois, qui ne leur cou-
» stera rien, pour cuire ceste chair, car nous leur irons razer & couper tout tant d'ar-
bres qu'ils ont en leur pays, s'ils entreprenēt de remuer autre chose que bien à point.
Conoissant que les Bœotiens se gastoient & perdoient par oisiueté, il deliberoit de
les tenir continuellement en l'exercice des armes: au moien dequoy quand apro- 19. Il faut dire rondement la verité à ceux qui sont en dâger de se perdre si on les flatte & entretient en oisiueté.
» choit le temps de l'election des Capitaines, & qu'on le vouloit eslire Bœotarche,
» c'est à dire, Capitaine de la Bœoce, il disoit à ses citoiens, Pensez y bien, Messieurs,
» pendant qu'il vous est encore loisible, auant que de m'eslire: car ie vous auise, que
si vous me faites vostre Capitaine, qu'il vous faudra venir à la guerre. Il appelloit
D le pays de la Bœoce, qui est tout plat & tout ouuert, l'eschafaut de la guerre, disant 20. Pays plat & ouuert eschafaut de guerre.
qu'il estoit impossible de le garder, sinon que les habitans eussent tousiours le bou-
clier sur le bras, & l'espee au poing. Chabrias Capitaine des Atheniens auoit des-
fait quelque bien petit nombre de Thebains, qui par trop d'ardeur de combatre a-
uoient couru à la desbandee iusques tout contre les murs de Corinthe, & comme 21. Guerriers glorieux s'exposent maintefois en risee.
si c'eust esté vne rencõtre, il en fit eriger vn trophee: dequoy Epaminondas se moc-
quant, dit qu'il ne le faloit pas appeller Trophee, mais plus tost Hecatesie, comme
qui diroit statue de Proserpine, pource qu'au temps passé on colloquoit ordinaire-
ment l'image de Proserpine au premier carrefour qui se trouuoit au deuant de la 22. Le braue equipage d'vn couard ennemi n'estonne point vn homme vaillant.
porte d'vne ville. Et comme quelqu'vn lui vinst raporter, que les Atheniens a-
» uoient renuoyé au Peloponese vne armee equipee de nouuelles armes: Et bien,
» dit-il, Antigenidas pleure-il quand il sait que Tellin a de nouuelles flustes? car ce

Tellin estoit vn mauuais ioueur de flustes, & Antigenidas vn excellent. Il s'aperceut que son Escuyer auoit receu grosse somme d'argent pour la rançon d'vn qui auoit esté prisonnier entre ses mains: Il lui dit, Ren moy mon escu & t'en va acheter vn cabaret pour y vser le reste de ta vie, car ie voy bien que tu ne te veux plus entr' homme de bien exposer aux hazards de la guerre, comme par ci deuant, depuis que tu es deuenu vn des riches & opulens. On lui demanda quelquefois, lequel il estimoit plus grand Capitaine, de lui, de Chabrias, ou d'Iphicrates: il respondit, Il seroit bien mal-aisé d'en iuger tant que nous sommes en vie. A son retour du pays de la Laconie il trouua qu'on l'accusoit de crime capital auec les autres Capitaines ses compagnõs, pour auoir retenu la charge de Capitaine l'espace de quatre mois outre & par dessus le temps qui estoit prefix par la loy: si dit à ses compagnons qu'ils en reiettassent toute la coulpe sur lui, comme aians esté forcez par lui: & quant à lui, il dit, que ses paroles ne pourroient estre meilleures que ses effects, mais toutefois que s'il estoit forcé, comment que ce fust, de dire quelque chose deuãt ses iuges, qu'il les requerroit s'ils estoient d'auis de le faire mourir, qu'ils fissent escrire sur la coulomne quarree de sa sepulture sa condamnation, à fin que les Grecs entendissent, que Epaminondas auroit esté condamné à mourir pour ce, qu'il auroit contraint les Thebains malgré eux de brusler le pays de la Laconie, qui de cinq cens ans auparauant n'auoit iamais esté pillé, qu'il auroit repeuplé la ville de Messene, deux cens & trente ans apres qu'elle auoit esté destruite & deserte par les Lacedæmoniens: qu'il auroit reüni & rassemblé en vn corps & vne ligue tous les peuples & villes de l'Arcadie: & qu'il auroit rendu & restitué aux Grecs leur liberté: car toutes ces choses ont esté faites par nous en ce voyage. Les Iuges aians oui ces propos, se leuerent de leurs sieges en riant à bon escient, sans vouloir seulement prendre leurs ballottes pour ballotter contre lui. Apres la derniere bataille où il fut blecé à mort estant rapporté en sa tente, il fit appeller Diophantus, & apres celui-la Iolidas: mais quand il entendit qu'ils estoient morts tous deux, il ordonna à ses citoiens de faire apointement auec leurs ennemis, comme n'aians plus de capitaines qui les seussent mener à la guerre: & de fait l'euenement porta tesmoignage à sa parole, qu'il conseilloit tres-bien ses citoiens. PELOPIDAS, compagnon d'Epaminondas en la charge de Capitaine de la Bœoce, comme ses amis le reprissent de ce qu'il negligeoit vne chose qui estoit necessaire, c'est à sauoir de faire amas d'argent: L'argent necessaire, dit-il, oui bien à ce Nicomedes là, monstrant vn pauure boiteux, estropié de bras & de iambes. Ainsi comme il se partoit de Thebes pour aller à la bataille, sa femme le prioit auoir soin de se sauuer, C'est aux autres, dit-il, à qui il faut recorder cela: mais au Capitaine & qui a charge de commander, il lui faut recorder qu'il ait le soin de sauuer les autres, non pas lui. A vn de ses soudards qui disoit, Nous sommes tombez dedans nos ennemis: Pourquoy nous dedans eux, plus tost qu'eux dedans nous? Au reste estant proditoirement retenu prisonnier, & mis aux fers, contre la foy des treues, par Alexandre tyran de Pheres, il lui en disoit iniure en l'appellant traistre pariure. Le tyran lui demanda, s'il auoit si grande haste de mourir: oui, respondit-il, à fin que les Thebains en soient plus irritez contre toy, & que tant plus tost tu sois puni de ta desloyauté. Thebe la femme du tyran l'estant allé voir en la prison, lui dit, qu'elle s'esbahissoit comment il pouuoit estre si ioyeux estant en prison aux fers: Mais ie m'esbahis bien plus de toy, dit-il, comme estant en toute liberté tu peux supporter vn si meschant homme qu'Alexandre. Apres que Epaminondas le fut venu tirer de prison, il dit, qu'il se sentoit tenu à Alexãdre, Pource que par son moyen, dit-il, i'ay esprouué plus que iamais, que mon cœur est ferme assez, non seulement contre la crainte de la guerre, mais aussi contre la peur de la mort. MANIVS Curius, comme quelques vns de ses soudards se plaignissent de ce qu'il donnoit à chasque soudard bien peu de la terre qu'ils auoient conquise sur les ennemis,

23. La richesse oste souuẽt le courage.
24. La fin courõne l'œuure des hommes.
25. La bonne conscièce ne craint riẽ, ains se maintient plus courageusement lors qu'elle est le plus rudemẽt assaillie.
26. Qui n'a pas pro pres a maintenir ses droits par guerre, il doit cercher & acheter la paix.
PELOPIDAS.
1. A qui l'argent est necessaire.
2. Vn chef doit auoir plus soin des autres que de soy.
3. L'hõme vaillant n'estime moindre que son ennemi.
4. Vn cœur resolu ne craint point la mort.
5. Description de liberté & de captiuité.
Apophtegmes & dicts notables des anciés Capitaines, Consuls, Seigneurs & Empereurs Romains.
MANIVS Curius.

A ennemis, & en incorporoit la plus grand' part au domaine de la chose publique: l'à Dieu ne plaise, dit-il, qu'il y ait aucun citoiē Romain qui estime peu de terre ce qui est suffisant pour nourrir vn homme. Les Samnites, apres qu'il les eut desfaits en bataille, enuoyerent deuers lui pour lui presenter en don vne bonne somme d'or & d'argent. Ils le trouuerent autour de son foyer, où il faisoit bouillir des naueaux dedans vn pot: il fit response aux ambassadeurs des Samnites, que celui qui se contentoit d'vn tel souper, n'auoit que faire d'or: au reste, que cōmander à ceux qui auoiēt de l'or, lui sembloit plus honorable que d'en auoir. CAIVS Fabricius aiant entendu que les Romains auoient esté desfaits en bataille par Pyrrhus, il dit, C'est Pyrrhus qui a vaincu Labienus, non pas les Epirotes les Romains. Estant enuoyé deuers Pyrrhus pour traiter de la deliurance des prisonniers, le Roy lui offrit en don vne grosse somme d'or, laquelle il ne voulut pas accepter. Le lendemain Pyrrhus ordonna que lon amenast le plus grand de ses Elephans, & qu'on le mist droit derriere Fabricius sans qu'il en sceust rien, puis qu'à l'improuueu on le fist soudainement bramer, ce qui fut fait ainsi. Fabricius se retournant s'en prit à rire, & dit, ton or hier, ni ton Elephant auiourd'hui, ne m'ont point estonné. Pyrrhus lui cuida persuader qu'il voulust prendre partie auec lui, en lui promettant de lui donner toute l'authorité au maniement de ses afaires apres lui. Il lui respondit, Cela ne te seroit pas expedient: car quand les Epirotes auroient bien conu l'vn & l'autre de nous deux, ils aimeroiēt mieux m'auoir pour Roy que toy. Fabricius aiant esté creé Consul, le medecin de Pyrrhus lui escriuit vne lettre, en laquelle il lui promettoit de faire mourir son maistre par poison, s'il vouloit. Fabricius enuoya incontinent la lettre mesme à Pyrrhus, lui mandant qu'il reconust par là, qu'il auoit mauuais iugemēt à discerner quels il deuoit choisir pour ses amis, & quels pour ses ennemis. Pyrrhus aiant ainsi descouuert & aueré l'embusche que lon dressoit à sa vie, fit prendre son medecin, & renuoya les prisonniers Romains à Fabricius sans leur faire payer rançon: mais Fabricius ne les voulut pas accepter en don gratuitement: ains lui en renuoya autant de ses gens: de peur qu'il ne semblast que ce fust vn loyer qu'il receust pour la descouuerture qu'il lui auoit faite, attendu qu'il ne lui auoit fait faire pour bien qu'il lui voulust, mais de peur qu'il ne semblast que les Romains le voulussent faire mourir par trahison, comme s'ils ne le pouuoient vaincre par vertu.

1. L'homme a beaucoup qui a peu.
2. Qui se contente de peu n'a pas affaire de beaucoup.
Commander aux riches vaut mieux qu'estre riche.
CAIVS Fabricius.
1. La sagesse des chefs obtient les victoires.
2. La vertu demeure tousiours vne.
3. Vn Prince doit estre sage par dessus tous: autrement il est en danger.
4. Malheur de la plus part des Princes.
5. Sagesse requise en vn chef de guerre, pour destourner toute tache de son honneur.

FABIVS Maximus ne voulant pas combatre en bataille rēgee Hannibal, ains consommer par longueur de tēps son armee, laquelle auoit faute de viure & d'argent, l'alloit tousiours suiuant par lieux aspres & montueux, en le costoyant aucunefois: dequoy plusieurs se mocquoient, en l'appelant le pædagogue d'Hannibal: mais lui ne se souciant point de toutes telles paroles, persistoit tousiours en ses desseins & conseils particuliers, disant que celui qui ne pouuoit endurer vn traict de mocquerie ou vne iniure, estoit plus couard que celui qui s'enfuyoit deuant son ennemi. Et comme son compagnon Minucius eust desfait quelque nombre des ennemis, tellement que lon ne parloit plus que de lui, & disoit-on que c'estoit veritablement vn personnage digne de Rome, il dit, qu'il redoutoit plus la prosperité de Minucius que son aduersité, & peu de temps apres, aiant donné dedans vne embusche que Hannibal lui auoit dressee, en si grand danger, qu'il fut bien pres d'y demeurer luy & toute son armee, Fabius lui allant vistement au secours, non seulement le preserua de ce danger: mais encore tua bon nombre des ennemis: tellement que Hannibal dit adonc à ses familiers, Ne vous auois ie pas bien dit, que ceste nuee, qui estoit tousiours alentour de nous sur ces montaignes, respandroit à la fin quelque grosse pluye dessus nous? Apres la desconfiture de Cannes, estant esleu Consul de Rome, auec Claudius Marcellus homme courageux, qui ne demandoit qu'à s'attacher au combat alencontre d'Hannibal: lui au contraire auoit esperance, si lon ne le combatoit point, que son armee harassee & trauaillee se desferois

FABIVS Maximus.
1. La patience est certain tesmoignage de vraye magnanimité.
2. La prosperité nuist plus a vn homme orgueilleux que l'aduersité.
3. L'experience apprēd beaucoup aux hōmes sages, & les read redoutez.

d'elle mesme : de maniere que Hannibal disoit, qu'il craignoit plus Fabius ne combatant pas, que Marcellus combatant. On lui rapporta qu'il y auoit vn soudard Lucanien en son camp, vaillant homme au demeurant, & hardi à merueilles, mais qui souuent se deroboit la nuict du camp, & s'en alloit voir vne femme qu'il aimoit. Il commanda que lon prist secrettement ceste femme dont le soudard estoit amoureux, & que lon la lui amenast. Quand on la lui eust amenee, il fit appeller le soudard, & lui dit : I'ay esté auerti comme contre les loix de la discipline militaire tu couches souuent dehors du camp : mais aussi ay-ie bien seu d'ailleurs, que tu es hōme de bien : & pourtant les fautes soient remises & pardonnees par les bons seruices : mais d'ores en auant tu demeureras auec nous, car i'ay vn plege qui m'en respondra, & en disant ces paroles il fit venir la femme, laquelle il lui consigna entre ses mains. Hannibal tenoit toute la ville de Tarente auec grosse garnison, excepté le chasteau : Fabius trouua moien de l'attirer & esloigner le plus qu'il peut de celle marche, par ruze militaire, puis retournant tout à coup, reprit la ville & la saccagea toute. Le greffier lui demanda ce qu'il ordonnoit touchant les statues & images des Dieux : Laissons dit-il, aux Tarentins leurs Dieux, qui leur sont courroucez. Au reste Marcus Liuius, qui tenoit le chasteau, se vantoit que par son moyen la ville auoit esté reprise : dequoy les autres se mocquoient : mais lui respondit, Tu dis la verité, car si tu ne l'eusses perdue, ie ne l'eusse iamais recouuree. Estant ia sur l'aage, son fils fut esleu Consul : & comme il donnoit audience, & depeschoit afaires de sa charge en public, Fabius le pere monta à cheual pour l'aller trouuer, mais son fils enuoya au deuant de lui vn huissier, lui faire commandemēt de descendre de son cheual, dequoy les assistans eurent honte : mais lui descendant promptement de cheual acourut plus viste que son aage ne portoit, embrasser son fils, en lui disant : Tu fais tres-bien, mon fils, de ressentir à qui tu commandes, & de monstrer que tu entens la grandeur de la charge que tu as prise. SCIPION l'ancien estant à repos des afaires, ou de la guerre, ou de gouuernemēt, employoit tout son loisir à l'estude des lettres : au moien dequoy il souloit dire, que quād il estoit seul, il estoit plus acōpagné : & quand il estoit de loisir, c'estoit lors qu'il auoit plus d'afaires. Aiant pris d'assaut la ville de Carthage la neufue en Espagne, quelques soudards lui amenerent vne fort belle fille qu'ils auoient prise prisonniere, & la lui offrirent : Il leur respondit, Ie la receuroye volontiers, si i'estois homme priué, & non pas Capitaine general. Estant au siege deuant vne ville, laquelle estoit assise en lieu bas, par dessus laquelle aparoissoit vn temple de Venus, il commanda que lon continuast les assignations de ceux qui auoient à plaider deuant lui dedans ce temple là : & qu'il y tiēdroit son audience au troisiesme iour d'apres, comme il fit, aiant pris la ville. Quelqu'vn lui demanda en Sicile, ainsi qu'il estoit prest de passer en Afrique, sur quoy il se confioit de vouloir traietter sa flotte en l'Afrique, il lui monstra trois cens hommes qui se iouoient & exercitoient tous armez aux exercices militaires, au long d'vne haute tour, assise tout sur le bord de la mer : Il n'y a, dit-il, pas vn de ces hommes que tu vois là, qui ne monte au haut de ceste tour, & ne se iette du haut en bas, la teste la premiere, si ie lui commande. Estant passé de là, & s'estant aussi tost fait maistre de la campagne, & aiāt bruslé deux camps de ses ennemis, les Carthaginois enuoyerent incontinent deuers lui pour traiter d'apointement : & tant fut menee la pratique, qu'ils promirent de quitter tout tant qu'ils auoient de vaisseaux, quitter tous leurs Elephans, & de payer vne bonne grosse somme d'argent : mais aussi tost comme Hannibal fut repassé d'Italie en Afrique, ils se repentirent de ce qu'ils auoiēt accordé & promis, pour la confiance qu'ils auoient es forces & en la personne de Hannibal : dequoy Scipion estant auerti leur dit, que quand ils voudroient il ne tiendroit pas le traité qu'il leur auoit accordé sinon qu'ils payassent cinq mille talens, qui sont trois millions d'or d'auantage que ce qui auoit esté accordé, pour ce qu'ils auoient

E F G H

4. Moien d'arrester vn homme de seruice : mais indigne & qui ne doit estre suiui par ceux qui ont le vray honneur en recommandation.

5. Les idoles ne peuuent rien.

6. Vanteur inepte plaisamment moqué.

7. Qui fait honneur à sa patrie & à sa charge, merite d'estre honoré. & pour le particulier ne faut laisser le public en arriere.

SCIPION l'ancien.

1. Trauail en repos.

2. Vn chef d'armee se doit contenir en toutes sortes.

3. Hardi commandement.

4. Rien n'est impossible à vn sage chef qui a des soldats vaillās & obeissans.

5. Quand vn ennemi s'enorgueillit les sages chefs se roidissent d'auantage.

A auoient mandé & fait venir Hannibal. Et apres que les Carthaginois eurent esté par lui à viue force desfaits en bataille, ils renuoyerent derechef des ambassadeurs pour traiter d'appointement & de paix: mais il leur commanda incontinent qu'ils eussent à se retirer, pource qu'il ne leur donneroit iamais audiance, que premierement ils ne lui eussent ramené Lucius Terentius, lequel estoit vn gentilhomme Romain, homme de bien & d'honneur, qui par fortune de guerre estoit tombé prisonnier es mains des Carthaginois: puis quand ils le lui eurent amené, il le fit seoir coste à coste de lui au conseil, & donna lors audiance aux ambassadeurs, ausquels il ottroya la paix. Depuis quand il entra dedans Rome en triomphe, à cause de ceste victoire, Terentius suiuit son char triomphant, aiant vn chapeau sur sa teste, comme estant son serf afranchi, & auouant tenir sa liberté de luy. Et quand il fut trespassé, à tous ceux qui acompagnerent le corps à sa sepulture: il donna à tous à boire du bruuage fait de vin & de miel: & procura diligemment toutes autres choses dont il esperoit honorer ses funerailles, mais cela fut depuis: Au reste quand Antiochus vid que les Romains estoient passez en Asie auec puissante armee pour luy faire la guerre, il enuoya ses ambassadeurs deuers Scipion, pour traiter d'appointement: ausquels il respondit, Il faloit auoir cecy deuant, & non pas à ceste heure, que vostre maistre a desia receu & le mors en la bouche, & la selle auec le cheuaucheur sur le dos. Le Senat auoit ordonné qu'il prendroit quelque argent es coffres de l'espargne & thresor de la chose publique, mais les Thresoriers ne vouloient pas ouurir la chambre du thresor pour ceste iournee là: Il leur dit qu'il l'ouuriroit donc lui mesme, & qu'il le pouuoit bien faire, attendu qu'il estoit cause qu'on le tenoit ainsi fermé, pour la quantité grande d'or & d'argent qu'il auoit fait aporter dedans. Paulius & Quintus, deux Tribuns du peuple, l'accusoient de plusieurs charges enuers le peuple: Et lui au lieu de s'en iustifier, dit: Seigneurs Romains à tel iour qu'il est auiourd'huy proprement, ie desfis en bataille les Carthaginois & Hannibal: & C pourtant m'en vois-ie tout de ce pas auec le chapeau de fleurs sur ma teste, au Capitole, pour y sacrifier & rendre graces de la victoire à Iupiter: cependant qui voudra donner sa voix pour ou contre moy, le face à son plaisir: & de fait aiāt dit cela, il s'y en alla: & tout le peuple alla apres lui, laissant ses accusateurs plaider tout leur saoul. TITVS Quintius des son auenement aux afaires estoit desia si renommé, que deuant qu'auoir esté ni Ædile, ni Præteur, ni Tribun du peuple, il fut éleu Consul: & estant enuoyé Capitaine general lieutenant du peuple Romain, pour faire la guerre à Philippus Roy de Macedoine, il fut conseillé de s'aboucher premierement & parlementer auec lui. Philippus pour la seureté de sa personne lui demandoit ostages: Pour ce, disoit-il, que les Romains ont ici plusieurs capitaines auec toy, & les Macedoniens n'ont que moy: Non, respondit Quintius, pource que tu t'es rendu tout seul, aiant fait mourir tous tes amis & parens. Apres qu'il eut desfait en bataille ce Roy Philippus, il fit proclamer en la feste des ieux Isthmiques, D qu'il remettoit tous les Grecs en leur franchise & liberté entiere, pour desormais viure à leurs loix: alors les Grecs firent récercher par toute la Grece les Romains qui auoient esté vendus pour esclaues durant les guerres de Hannibal, & les aians rachetez de cinq cens drachmes pour teste, qui sont cinquante escus, ils lui en firent vn present: & eux le suiuirent en son triomphe auec des chapeaux sur leurs testes, comme la coustume est des serfs qui sont de nouueau afranchis. Les Acheïens estoient en propos de faire entreprise pour aller conquerir l'Isle de Zacynthe: mais il les admonesta de ne se ietter point hors du Peloponese s'ils ne se vouloient mettre en danger, comme les tortues quand elles estendent leurs testes hors de leur coque. La nouuelle estant par toute la Grece, que le Roy Antiochus s'y en venoit auec grosse puissance: tellement que tout le monde estoit effroyé d'ouir nommer le nombre des combatans & leurs diuerses armures, " il tint vn tel propos au con-

6. Il ne faut pas oublier ses amis, sur tout quand on a moyen euident de les secourir & deliurer.

Le bien fait à vn homme d'honeur ne se perd iamais.

7. Qui refuse la paix à temps, a la guerre plustost que il ne pense.

8. Qui a enrichi le public, peut en vser au besoin.

9. A fausses & desreglees accusations la vertu trouue propre, & suffisante response.

TITVS Quintius.

Les desloyaux & meurtriers meritét de demeurer seuls.

1. Qui remet les peuples en leurs anciénes libertez, merite à bon droit d'estre reueré & reconu de tous.

3 Grands entrepreneurs auec petis moyens se mettent en danger.

4. " La diuersité d'armes & d'ennemis nó belliqueux n'estóne nullemét vn sage & resolu capitaine.

scil des Acheins: Qu'estant logé chez vn sien hoste en la ville de Chalcide, qui lui E donnoit à souper, il s'esmerueilla dont il pouuoit auoir recouuré tant de diuerses sortes de venaison, comme il en voyoit seruir sur la table deuant lui: & que son hoste lui respondit, que c'estoit toute chair de pourceau, qui estoit seulement diuersifiee de sauces & de façon de l'acoustrer. En cas pareil aussi, ne vous esbahissez point « de ceste grande armee du Roy Antiochus, pour ouyr nommer des hommes d'ar- « mes armez de toutes pieces, des cheuaux legers, des archers à cheual, des gens de « pied: car tous ceux là ne sont que Syriens, hommes nez à seruitude, differens les vns « des autres de la diuersité d'armeures. Philopœmé estoit lors capitaine des Acheiés, « qui auoit bien des gens de cheual & des gens de pied, mais il n'auoit point d'argent pour les entretenir: Quintius en se iouant disoit, que Philopœmen auoit bien des mains & des pieds, mais qu'il n'auoit point de ventre: ce qui estoit de tant plus plaisant, que à la verité il se trouuoit de la composition de son corps tel. CAIVS Domitius, celui que Scipion l'aisné laissa en son lieu aupres de son frere Lucius Sci- F pion, en la guerre contre le Roy Antiochus, aiant reconu l'armee des ennemis estans en bataille, comme les capitaines qui auoient charge en l'armee des Romains lui conseillassent que promptement il donnast la bataille: il leur respondit, qu'il n'y auoit pas assez de iour pour pouuoir mettre en pieces tant de milliers d'hommes, les saccager, & piller leur bagage, & puis s'en retourner au camp & se traiter, mais qu'il le feroit le lendemain de bon matin: & de fait, le lendemain il leur donna la bataille, & en tua cinquante mille. PVBLIVS Lucinius consul, en vne rencontre de gens de cheual fut vaincu par le Roy Persæus, & perdit bien enuiró deux mille huit cent hommes, que morts que pris en bataille. Apres ceste victoire, Persæus enuoya deuers le Consul pour traiter de paix & d'appointement: là où les códitions de paix que le vaincu proposa au vainqueur furent, qu'il se soumist entierement lui & son estat aux Romains, pour en faire & ordonner à leur discretion.

5. Autant que le vétre sert au corps, autant sert l'argét en guerre.

CAIVS Domitius.

Vn sage chef fait comme il faut mesnager le temps.

PVBLIVS Licinius.

Les pertes n'ostét point ains haussent le courage à vn sage chef.

PAVLVS Aemilius.

PAVLVS Æmilius poursuiuant vn second consulat, en fut debouté & refuzé: G mais depuis, quand on vid que la guerre contre le Roy Persæus alloit trop à la longue, par l'ignorance, paresse & lascheté des capitaines que lon y enuoyoit, les Romains l'esleurent Consul pour la seconde fois: mais il leur dit, qu'il ne leur en sauoit ni gré ni grace, dautant qu'ils l'auoient eleu, non pour lui gratifier, attendu qu'il ne demandoit plus de charge, mais pource que eux mesmes auoient besoin d'vn capitaine. Retournant de la place en sa maison, il trouua vne siene petite fille, qui auoit nom Tertia, toute esploree: Si lui demanda la cause pourquoy elle ploroit: elle respondit, nostre Persæus est mort, mon pere. c'estoit vn petit chien qui auoit ainsi nom. A la bonne heure, dit-il, ma fille: ie pren ceste mort pour bonne augure. « Estát arriué en son camp, il y trouua force babil & force brauerie des soudards, qui se mesloiét de vouloir faire l'estat de capitaine: & qui s'entremettoiét curieusement de plusieurs choses plus auát qu'ils ne deuoient: il leur cómanda qu'ils ne se meslas- H sent point de tant de choses, mais seulemét qu'ils se dónassent peine, que leurs espees fussent bien affilees & bien pointues, & que lui prouuoiroit au demeurant. Ceux qui estoient aux escoutes la nuict, il ne vouloit point qu'ils portassent ne picque ni espee, afin que sentant qu'ils n'auoient moien de combatre, s'ils estoient surpris de l'ennemy, ils en fussent plus soigneux de resister au sommeil. Estant entré dedans la Macedoine à trauers les montaignes, il trouua deuant soy les ennemis bien rengez en bataille: & luy conseilloit Scipion Nasica, que tout sur l'heure il leur allast donner la bataille: Si i'estois en l'aage que tu es, dit-il, i'aurois la mesme opinió que « tu as: mais la longue experience en ce mestier me defend d'aller tout las du chemin « combatre vne armee ordonnee en bataille. Apres qu'il eut defait entierement « Persæus, en faisant aux alliez & cónfederez les festins de sa victoire, il disoit, que de mesme sens & experience procedoient le sauoir renger vne bataille tres-effroyable

1. Libre reprehension, faite à vn chef de guerre.

2. Par fois peu de chose asseure beau coup.

3. C'est aux chefs d'auiser aux affaires, & aux soldats d'obeir & d'executer.

4. Expedient pour tenir les sentinelles en deuoir.

5. La longue experience garentit les sages chefs de main te honte.

6. Le sage est aussi adroit à recueillir ses amis qu'à desfaire ses ennemis.

A ble à ses ennemis; & vn festin tres-agreable à ses amis. Persæus estant son prison-
„ nier, qui le supplioit fort instamment qu'il ne fust point mené en triomphe: Cela, 7. Paradoxe des Stoiques.
„ lui dit-il, est en ta puissance: luy donnant congé par ces paroles de se desfaire soy-
mesme. Il fut trouué es thresors de ce Roy vne quantité infinie d'or & d'argent, dõt 8 Ancienne frugalité Romaine.
il ne toucha ni ne prit iamais rien pour lui, mais il dõna à Tubero son gendre, pour
honorer sa vertu, vne coupe d'argent du poids de cinq marcs: encore dit-on que ce
fut la premiere vaisselle d'argent qui entra en la maison des Æmyliens. De quatre 9. Les grãdes prosperitez doyuét estre suspectes, & par diuerses visitations le iuge du monde a acoustumé de trãcher les ailes à l'orgueil des hõmes.
siens enfans masles, il en auoit parauant donné les deux premiers à adopter en au-
tres familles nobles: & des deux derniers qui lui estoiẽt demeurez en sa maison, l'vn
aagé de quatorze ans, lui mourut cinq iours auant son triomphe: & l'autre, qui auoit
douze ans, cinq autres iours apres: dont le peuple fut fort desplaisant, & en auoit
grande compassion de lui: mais lui sortant en public, & reconfortant le peuple, dit,
que desormais il pensoit estre hors de crainte & hors de danger, que malheur aucun
B n'auinst à la chose publique, pource qu'il supportoit pour tous l'enuie de tant de
prosperitez qu'il auoit euës pour le public, dautant que la fortune l'auoit deriuee &
tournee toute sur sa maison seule. CATON l'ancien en harenguant deuant le peu- De CATON l'ancien.
ple Romain, & reprenant aigrement son intemperance, ses delices & superflue des-
„ pense: Il est bien malaisé, disoit-il, de parler à vn ventre qui n'a point d'aureilles: & 1. Conseil difficile.
„ disoit aussi, qu'il s'esbahissoit comment pouuoit durer vne cité, en laquelle vn pois- 2. Delices ruinent les estats publics.
„ son se vendoit plus qu'vn bœuf. Et blasmant aussi la trop grande authorité & licen-
„ ce que lon donnoit par tout aux femmes: Tous autres hommes, disoit-il, com- 3. Renuersement de la vie humaine.
„ mandent aux femmes, & nous à tous hommes, & les femmes à nous, Aussi disoit-
il qu'il aimoit mieux ne receuoir gré ni grace quand il auroit fait quelque seruice, 4. Nul ne chastie tant le sage que luy mesme.
que n'estre pas puni quand il auroit fait quelque faute: & qu'il pardonnoit à tous
ceux qui failloient par erreur ou ignorance, excepté à luy: & en sollicitant les ma-
gistrats de chastier ceux qui offensoient les loix, il disoit, que ceux qui auoient le 5. Malheur de plusieurs magistrats.
C moyen & l'authorité de reprimer les malfaiteurs, & ne le faisoient, commandoient
„ eux mesmes le mal. Il disoit aussi, que les ieunes gens qui rougissoient quand on les 6. Honneste honte, teinture de vertu.
„ reprenoit, lui plaisoient plus que ceux qui pallissoient: &, qu'il haïssoit vn soudard,
lequel en cheminant demenoit les mains, & en combatant les pieds, & qui ronfloit 7 Marques de mauuais soldat.
plus haut en dormant, qu'il ne crioit en frappant: & que celui là estoit vn mauuais 8. Mauuais gouuerneur.
gouuerneur, qui ne se sauoit pas gouuerner soy-mesme. Il auoit opinion que chas-
cun doit auoir plus de honte de soy-mesme, que d'autre personne quelconque. 9. Honte de soy-mesme.
„ Voyant que plusieurs prochassoient que lon leur erigeast des statues: I'aime mieux, 10. Erection de statues chose inutile.
„ disoit-il, que lon demãde pourquoy on n'a point erigé de statue à Caton, que pour-
„ quoy on lui en a erigé. Il conseilloit à ceux qui auoient licence de faire ce qu'ils 11. Salutaire cõseil aux grands.
vouloient, de l'espargner, afin qu'elle leur durast tousiours. Ceux qui ostoient 12. Honneur & vertu doiuét estre ensemble.
l'honneur à la vertu, ostoient, disoit-il, la vertu à la ieunesse. Il estoit d'auis que lon
ne deuroit ne prier vn bon magistrat ou iuge de chose iuste, ne deprier de chose in- 13. Bon magistrat.
D iuste. Il disoit que si bien l'iniustice n'apportoit peril à celui qui la commettoit, 14 Maux causez par l'iniustice.
qu'elle en apporte à tous les autres. Il admonestoit les vieilles gens de n'adiouster 15 Vieillesse vicieuse est miserable en toutes sortes.
point à leur aage la laideur du vice, attendu qu'elle en a tant d'autres. Il estimoit
qu'il n'y auoit difference entre le courroucé & le furieux, sinon d'autãt que l'vn du-
roit plus, & l'autre moins. il disoit aussi, que lon ne portoit point d'enuie à ceux qui 16 Courroucé & furieux peu differens.
„ vsoient de leur fortune sagement & modereemẽt: Pource, disoit-il, que ce n'est pas 17. Enuie à qui s'attache.
„ de nous que lon est enuieux, mais de ce qui est autour de nous. Et que ceux qui font 18 Impertinẽce en la plus part des actions humaines.
à bon escient là où il faut iouër & rire, aprestèront aussi à rire là où il faudra faire à
bon escient: & que les belles & vertueuses actions deuroient tousiours rencontrer 19. Merite des actions vertueuses.
de belles descriptions, pour ne demeurer iamais sans la gloire qui leur apartient. Il
reprenoit les citoiens Romains qui donnoiẽt tousiours leurs voix à vn mesme per- 20. Fautes es elections des magistrats.
„ sonnage aux elections des magistrats: Car il semblera, dit-il, ou que vous n'estime-

A Au moien dequoy, apres son retour à Rome, ceux qui estoient demeurez au camp le rappelloient, non pour enuie qu'ils eussent de lui faire plaisir, mais pour ce qu'ils esperoient prendre plustost & plus facilement la ville par son moien. Au dedans des murailles de laquelle estant desia entré, & neantmoins les Carthaginois côbattans encore du chasteau, Polybius lui conseilloit de faire ietter dedans la mer qui est entre deux, laquelle n'est pas fort creuse, des chausses-trappes, ou bien des aix percez de pointes de cloux, de peur que les ennemis passans ce bras de mer ne vinssent en surfaut assaillir leurs rempars. Il lui respondit que c'estoit vne mocquerie, veu que ils auoient desia gaigné les murailles, & qu'ils estoient dedans la ville de leurs ennemis, cercher les moyens de ne combatre point contre eux. Et trouuant la ville toute pleine de statues & de tableaux Grecs, qu'ils auoient emportez des villes de la Sicile, il commanda que les Siciliens vinssent reconoistre ce qui seroit à eux, & qu'ils l'emportassent: mais de tout le pillage il ne voulut pas endurer qu'aucun es-

4. Quâd on est aux mains auec son ennemi, il ne faut plus differer à le combatre.

5. Iustice louable au milieu des confusiôs de la guerre.

B claue ni affranchi en prist ni en achetast chose du monde, combien qu'au demeurant chascun en pillast & emportast ce qu'il vouloit. Le plus grand & le plus familier ami qu'il eust, Lælius, poursuiuoit l'estat du consulat, & fauorisoit & aidoit sa poursuite en tout ce qu'il pouuoit: à l'occasion dequoy il demanda à vn Pompeius qui briguoit aussi le mesme estat, s'il estoit vray qu'il le poursuiuist: or estimoit on que ce Pompeius là fust fils d'vn menestrier ioueur de flustes: il lui fit response qu'il ne le poursuiuroit pas, & qui plus est, lui promit qu'il acompagneroit Lælius à faire sa poursuite par tout, & qu'il prieroit pour lui. Ils se fierent à ses paroles, dont ils furent trompez, & le iour de l'election l'attendirent long temps, iusques à ce qu'on leur vint rapporter, qu'il estoit desia en la place, qui briguoit pour lui mesme, & se recommâdoit à tous les citoiens, les vns apres les autres. Dequoy tous les autres se courrouceans, Scipion s'en prit à rire, disant, C'est vne grande sottise à nous, quand i'y pense, que nous ayons ici demeuré si long temps à attendre vn flu-

6. C'est sottise de se fier aux paroles d'vn vilain.

C steur, comme si nous eussions à prier & inuoquer nô des hommes, mais des Dieux. Appius Claudius briguoit à la concurrence de lui, l'office de Censeur, & disoit pour rendre sa brigue plus fauorable, qu'il saluoit sans aide de protecolle par nom & par surnom, tous les citoiens de Rome, là où Scipion n'en conoissoit, par maniere de dire, pas vn: Tu dis la verité, respondit Scipion, car i'ay tousiours eu soin non d'en conoistre beaucoup, mais de n'estre inconu de pas vn. Au reste il côseilloit aux Romains qui lors auoient la guerre contre les Celtiberiens, qu'ils les enuoyassent tous deux au camp en estat ou de lieutenans, ou de colônels de gens de pied, & puis qu'ils recueillissent les tesmoignages des Capitaines & hommes de guerre, qui auroit mieux fait le deuoir d'homme de bien d'eux deux. Aiant esté creé Censeur, il osta le cheual à vn ieune homme, d'autant que despendant excessiuement à faire grand' chere, du temps que la ville de Carthage estoit assiegee, il auoit fait faire vne piece de four, en forme de ville, & l'appellant Carthage, l'abandonna à deschirer & piller à ceux

C'est pource que, durant les sacrifices, on sonoit tousiours des flustes.

7. Ambition viuement taxee, & descriptiô de la vraye gloire & vertu.

8. Insolence plaisamment & grauement reprimee.

D qui estoient à table auec lui. Et comme le ieune homme lui demandast, pour quelle cause il le cassoit, & le priuoit du cheual public, pour autant, dit-il, que tu as saccagé & pillé Carthage deuant moy. Durant le temps de sa censure, il aperceut vn iour „ Caius Licinius qui passoit: Ie say de certain, dit-il, que cest homme ci est pariure: „ mais dautât qu'il n'y a personne qui l'accuse, ie ne puis estre iuge & tesmoin ensem- „ ble. Estant enuoyé lui troisiesme par le Senat, comme contrerolleur general pour syndiquer, comme dit Clitomachus, les hommes & le gouuernement des villes, & voir côme se gouuernoient les peuples, les nations & les Roys, quand il fut arriué en Alexandrie, & descendu de la nauire, les Alexandrins acourans de toutes pars pour le voir, le prierent de descouurir sa teste, d'autât qu'il auoit le bout de sa robe dessus, afin qu'ils le vissent mieux à face toute descouuerte: ce qu'il fit, dequoy ils ietterent grandes aclamations, & lui aplaudirent des mains en signe de ioye: & com-

9. Vn magistrat ne doit estre iuge & tesmoin tout ensemble.

10. Recôpense des hommes vertueux, bien veus & bien voulus de petis & de grands.

me leur Roy se parforceast à grāde peine, tant il estoit gras & delicat, à faire à l'enui E d'eux qui le suyuoient par tout: Scipion dit tout bas en l'oreille de ceux qui estoient plus pres de lui: Les Alexandrins reçoiuent desia ce fruict de nostre voyage, qu'au moins ils voyent leur Roy se promenant pour l'amour de nous.

11. Seruiteurs de pays estrange mesprisez.

En ce voyage il estoit acompagné d'vn sien ami philosophe nommé Panætius, & de cinq seruiteurs, desquels comme l'vn fust mort en ceste peregrination, il n'en voulut point acheter d'autre hors du pais, ains en fit venir vn autre de Rome. Il sembloit que les Numantins fussent inuincibles & inexpugnables, dautant qu'ils auoient ia vaincu & desfait plusieurs Capitaines: au moien dequoy le peuple Romain eleut Scipion Consul pour la seconde fois, & comme plusieurs ieunes hommes en bien grand nombre se preparassent pour le suiure à ceste guerre, le Senat l'empescha sous couleur de dire, que l'Italie demeureroit deserte de gens de defense: & si ne lui permirēt pas de prendre de l'argent qui estoit ia tout prest & present au thresor, ains lui baillerent des assignations sur les payemens des fermiers, dont les termes n'estoient pas encore escheus. F

12. L'enuie suit la vertu, cōme l'ombre fait le corps.

13. Qui sert de bōne volonté au public, n'espargne point ses moyens.

Et quant aux deniers, Scipion dit qu'il ne demeureroit pas pour cela, d'autant que son argent & celui de ses amis fourniroit à cela: mais quant à ce qu'on ne luy vouloit pas souffrir leuer & emmener gens, il s'en plaignit bien fort, pource qu'il disoit que la guerre où lon l'enuoyoit estoit dangereuse & difficile: Car si c'est pour la vaillance des ennemis que nos gens y ont esté tant de fois defaits, elle est dangereuse pour auoir à combattre contre de tels ennemis: & si ç'a esté par la faute & lascheté de nos gens, elle l'est encore, pour auoir à combattre auec de si lasches amis.

14. Les hōmes vaillans ne sont pas temeraires, ains preuoyent & pouruoyent aux dangers.

15. Il ne faut point attendre d'heureuse issue en guerre, si la discipline militaire n'est soigneusement pratiquee à l'endroit des grāds & des petis.

Estant arriué au camp, il y trouua vn grand desordre, grande dissolution, superstition, & grande superfluité de toutes choses: si en bannit & chassa incontinēt toutes sortes de deuins & de diseurs de bonne auenture, tous sacrificateurs, & tous macquereaux tenans bordeaux publiques, & commanda que chascun renuoyast chez soy toute autre sorte de vaisselle & d'vtensiles, sinō la marmite à faire cuire la chair, la broche, & le pot à boire, de terre: de coupes ou de flaccons d'argent ne permit G que lō en peust retenir pesant plus de deux liures. Il defendit de se baigner & estuuer, & s'il y en auoit qui se voulussent oindre, qu'ils se frottassent eux-mesmes, & que c'estoient les bestes qui n'ont point de mains, qui auoient besoin d'hommes qui les frottassent. Il ordonna aussi que lon disnast tout debout sans manger viandes chaudes, mais que pour souper, on s'assist qui voudroit, sans y manger autre chose que du pain, auec quelque potage lié, & vn simple mets de chair boulie ou roustie, & luimesme alloit vestu d'vne cappe noire bouclee par deuāt, disant qu'il portoit le deuil de la honte de son armee. Il trouua que vn Colōnel de gens de pied, nommé Memmius, faisoit porter apres lui sur ses sommiers des coupes & vases à boire, enrichis de pierreries, & d'ouurages de Thericles, si lui dit: Tu t'es rendu pour trente iours inutile à moy & à ton pais, estant tel, & pour toute ta vie à toy-mesme, t'acoustumant à si superflues delices.

16 Soldats dissolus, braueaches, & qui s'empeschēt inutilement, meritent reprehension.

Vn autre lui monstroit sa rondelle fort bien & richement ornee, auquel il respondit: Voila vne belle rondelle, mon ami, mais il faut qu'vn soudard Romain mette plus son esperance en sa main droite, que non pas en sa gauche. H Vn autre aiant chargé sur ses espaules vn faisceau de pallis dont on remparoit le champ, se plaignoit qu'il estoit trop chargé: c'est bien employé, dit-il, pource que tu te fies plus en ces pallis, que tu ne fais en ton espee.

17 Il faut temporiser quand lon a affaire à des ennemis desesperez, & espier l'occasion.

Voyant les ennemis Numantins desesperez, il ne voulut pas incontinēt les aller combattre, ains tira la chose en quelque longueur, disant qu'il achetoit auec le temps la seureté des afaires, pource que le bon Capitaine doit faire comme le sage medecin, qui ne vient iamais à l'extreme remede de couper la partie auec le fer, sinon à l'extremité, apres que tous autres moiens de medecine lui defaillent, toutefois aiant espié son occasion, il donna la bataille à ceux de Numance & les desfit: quoy voians les vieillards direnti niure à leurs gens, de ce qu'ils s'estoient ainsi laissez battre par ceux qu'ils auoient batus tant de fois:

A de fois: mais il y en eut vn qui leur reſpõdit, Les moutõs ſont bien les meſmes qu'ils
eſtoient par ci deuant, mais ils ont vn autre berger. Apres auoir pris la ville de Nu-
" mance, & auoir entré en triomphe dedãs Rome pour la deuxieſme fois, il tomba en
grand differẽt alencontre de Caius Gracchus, pour la cauſe du Senat, & des alliez &
confederez, dequoy le commun peuple eſtant indigné contre lui, fit bruit & le ſif-
fla pour le faire deſcendre de la tribune aux harengues, ainſi comme il leur cuida fai
" re ſes remõſtrances: Mais il leur dit, Iamais la clameur de tout vn camp en armes ne
" m'eſtonna, tãt s'en faut que la crierie d'vne tourbe de gens ramaſſez me puiſſe trou-
" bler, à qui ie ſay que l'Italie n'eſt point mere, mais maraſtre. Et comme ce Caius
" Gracchus criaſt tout haut, qu'il le faloit tuer comme vn tyran: ils ont raiſon de me
" vouloir faire mourir ceux qui font la guerre à leur propre pays, car ils ſauent bien
" que Rome ne peut tomber tant que Scipion ſera debout, ni Scipion viure quand
" Rome ſera abatue. CECILIVS Metellus deliberant comme il pourroit faire ſeu-
B rement ſes aproches deuant vne place forte, cõme vn Centenier lui diſt, En perdãt
" ſeulement dix hommes tu l'emporteras: il lui demanda, s'il vouloit eſtre l'vn de ces
" dix, Et comme vn autre Colonnel de gens de pied encore ieune d'aage lui deman-
" daſt ce qu'il vouloit faire: Si ie penſois, dit-il, que ma chemiſe le ſceuſt, ie la deſpouil-
" lerois tout à ceſte heure pour la mettre dedans le feu. Il auoit eſté contraire à Sci-
pion durant ſa vie, mais quand il fut mort il en eut regret, & commanda à ſes enfans,
qu'ils allaſſent mettre leurs eſpaules ſous le lict pour le porter à ſon enterrement, di-
ſant qu'il rendoit graces aux Dieux, de ce que Scipion auoit eſté né à Rome, & non
pas ailleurs. CAIVS Marius eſtant venu de fort bas lieu au maniement des afaires,
par le moien des armes, demanda l'office d'Ædilité grande: & ſentant qu'il n'y fai-
ſoit pas bon, au meſme iour paſſa à demander & pourſuiure la petite: & neantmoins
encore qu'il fut debouté de toutes les deux, ſi ne perdit-il point l'eſperance de ſe
C voir vn iour le premier des Romains. Aiant des varices qui ſont des venes eſlargies
en l'vne & en l'autre cuiſſe, il les bailla à couper au chirurgien ſans eſtre lié, & en-
dura toute l'operation du chirurgien, ſans ſouſpirer ni frõcer les ſourcils: mais com-
me le medecin aiãt fait à vne cuiſſe paſſaſt à l'autre, il ne la lui voulut pas donner, di-
ſant que la cure de tel mal ne meritoit pas que lon en enduraſt de ſi griefues dou-
leurs. Il auoit vn neueu appellé Lucius, qui au ſecond conſulat de ſon oncle voulut
forcer vn beau ieune fils, qui ne faiſoit lors que commencer à porter les armes ſous
ſa charge. Ce ieune homme le tua tout roide: & comme pluſieurs l'accuſaſſent de
ce meurtre, il confeſſa franchement qu'il auoit voirement fait mourir ſon Capitai-
ne, & en dit & declara la cauſe tout publiquement. Marius, le fait entendu, ſe fit
aporter vne des couronnes que lon auoit acouſtumé de donner à ceux qui faiſoient
quelque bel acte de prouëſſe à la guerre, & la poſa lui-meſme de ſa propre main ſur
la teſte du ieune homme. Eſtant campé aſſez pres du camp des Teutons, en lieu où
il y auoit bien peu d'eau, comme ſes ſoudards ſe plaigniſſent qu'ils mouroient de
D ſoif, il leur monſtra vne riuiere non gueres loin, qui couloit au long du camp des
" ennemis, C'eſt là, dit-il, qu'il faut que vous alliez acheter à boire au pris de voſtre
" ſang, ſi vous en voulez auoir. Les ſoudards lui reſpõdirent, qu'il les y menaſt dõc, ce-
pendant que leur ſang eſtoit encore liquide, & qu'il n'attendiſt pas qu'il fuſt du tout
ſec & caillé de ſoif. Du tẽps de la guerre des Cimbres il donna tout à vn coup droict
de bourgeoiſie Romaine à mille hommes de Camerin, qui auoient fort bien ſerui
" en ceſte guerre: choſe qui eſtoit cõtre toutes loix: & comme quelques vns le repriſ-
" ſent de ce qu'il auoit ainſi tranſgreſſé les loix, il leur reſpondit, qu'il n'auoit peu en-
" tendre ce que diſoient les loix, pour le grand bruit des armes. Et du tẽps de la guerre
Sociale, ſe voiant enfermer de trenchees tout à l'entour, & aſſieger, il eut patience at
tendant touſiours ſon occaſion: & cõme Pompeius Silo Capitaine general des en-
nemis lui dit, Marius, ſi tu es ſi grand Capitaine que lon dit, ſors dehors de ton camp

Ce ſont les chefs d'armee, qui font les plus grands coups.

18. La vertu ſe monſtre cõſtante & courageuſe pour faire touſiours teſte & par tout à toutes ſortes d'ennemis.

CECILIVS Metellus.

1. Qui dõne vn conſeil hazardeux, doit eſtre pouſſé le premier en l'execution d'icelui.

2. Conſeils de guerre doiuent eſtre ſecrets.

3. Les querelles ne doiuẽt pas eſtre immortelles.

CAIVS Marius.

1. L'ambition ne ſe laſſe point.

2. Teſmoignage de grand cœur.

3. Iuſtice remarquable & digne de grãd louange.

4. Exemple de ſage capitaine biẽ aimé & bien obei.

5. La neceſſité pouſſe les magiſtrats à faire par fois pluſieurs choſes eſtranges, ce qui ne doit pas eſtre blaſmé entierement, mais excuſé ſelon les circõſtances, & pourueu qu'il ne ſoit queſtiõ que du remuement d'vne loy poſitiue.

& me vient combatre : mais toy, dit-il, si tu es si grand Capitaine que tu penses, con- E
trains moy malgré que i'en aye de sortir pour t'aller combatre.

CATVLVS Luctatius.

CATVLVS Luctatius en la guerre Cimbrique estant campé au long du fleuue d'Athesis, & voyans les Romains que les Barbares s'efforçoient de passer l'eau, ils deslogerent, quelque remonstrance que leur Capitaine leur seust faire : & quand il vid qu'il ne les pouuoit autremét arrester, lui-mesme se mit entre les premiers qui fuioyét, afin qu'il ne semblast point qu'ils fuyssent deuant leurs ennemis, mais qu'ils suyuissent leur Capitaine.

Pour sauuer l'honneur de sa nation, l'homme sage ne s'arreste à son bonneur particulier.

SYLLA.

SYLLA surnommé l'heureux, entre ses prosperitez en comptoit deux pour les plus grandes, l'vne qu'il auoit eu bonne amitié auec Metellus Pius : l'autre qu'il n'auoit pas destruit la ville d'Athenes, ains l'auoit preseruee de ruine.

Amitié & debonnaireté sont tesmoignages de bô heur.

CAIVS Popilius.

CAIVS Popillius fut enuoyé deuers le Roy Antiochus portant vne lettre du Senat, par lequel on lui mandoit qu'il eust à retirer son armee d'Egypte, & de ne point s'attribuer & vsurper le Royaume qui apartenoit aux enfans de Ptolomæus orphelins. Antiochus le voiant venir deuers lui à trauers son champ, le salua de tout loin : Popillius, sans F
le saluër, lui bailla sa lettre : laquelle Antiochus leut, & apres l'auoir leuë respondit, qu'il delibereroit sur ce que le Senat lui mandoit, & puis qu'il feroit responsse. Popillius adonc luy fit vn cercle autour de luy auec vne baguette qu'il tenoit en la main, en luy disant : Delibere donc, dit-il, auant que sortir de ce cercle, & m'en fais responsse. Toute l'assistance s'estonna merueilleusement de l'asseurance & hardiesse de cest homme. Et Antiochus sur le champ lui respondit, qu'il feroit donc ce qu'il plairoit aux Romains : & adonc Popillius le salua amiablement, & l'embrassa.

Vn ambassadeur est honorable qui maintient la dignité de ses maistres, & execute de point en point sa commissió.

LVCVLLVS.

LVCVLLVS en Armenie s'en alloit auec dix mille hommes de pied, & mille de cheual, trouuer le roy Tigranes, qui auoit cent cinquante mille hommes de guerre, pour lui dóner la bataille, & estoit le sixiesme iour d'Octobre, auquel l'armee Romaine, qui estoit sous vn des Scipiós, auoit esté desfaite par les Cimbres. Et cóme quelqu'vn lui dist, que les Romains abominoiét & redoutoiét fort ce iour là : G
C'est pourquoy, dit-il, il nous faut auiourd'hui combatre vertueusement & courageusemét, à celle fin que nous rédions ceste iournee, que les Romains tienent pour triste & malencontreuse, ioyeuse & heureuse. Et comme les Romains redoutassent principalement les hommes d'armes Armeniens, estás armez de toutes pieces, il leur dit, qu'ils ne s'en donnassent point d'ennuy, Pource que ie vous asseure que vous aurez plus de peine à les despouiller, que vous n'aurez à les tuer. Et montant le premier dessus vne motte, apres auoir de là vn peu consideré la contenance des Barbares qui branloient, il s'escria tout haut : Compagnons, ils sont à nous, & de fait, s'estans d'eux-mesmes mis en route, sans que personne eust hardiesse d'attendre, il les chassa tellement, qu'il en tua sur le champ iusques à bien cent mille, sans y perdre des siens que cinq tant seulement.

1. Le courage & la vertu rendent tous les iours de l'annee heureux & ioyeux.

2. Ennemi lasche & bien armé est bien aisé à desfaire.

3. Contenance en guerre, signe de prouesse ou de couardise.

Victoire estrange.

C. POMPEIVS, surnómé le Grand.

CNEVS Pompeius surnommé le grand, fut tant aimé des Romains, comme son pere auoit esté hay : & estant encore fort ieune, il se ioignit à la faction de Sylla, & sans auoir office quelcóque de la chose pu- H
blique, ni estre du Senat, il leua grand nombre de gens de guerre de tous costez d'Italie : & comme Sylla l'appellast à soi, il dit, qu'il ne meneroit point ses gés à son Capitaine, qu'ils n'eussent premieremét fait quelque destrousse, & quelque desfaite auec effusió du sang des ennemis : & de fait il n'y alla point que premieremét il n'eust desfait en plusieurs rencontres plusieurs chefs des ennemis. Depuis estant enuoyé par Sylla pour gouuerneur en la Sicile, entendát que ses gens s'escartans de la troupe, alloient robant, forceant & pillant par tout le chemin, il fit mourir ceux qui se desbandoient sans congé, & qui alloient courir çà & là : mais à ceux qui alloient par son commandement en quelque commission qu'il leur bailloit, il leur seelloit leurs espees auec son cachet. Il fut sur le poinct de faire passer au fil de l'espee tous les Mamertins entierement, d'autant qu'ils auoient tenu & suiui le parti contraire à Sylla. Mais Stennius vn des habitans, & de ceux qui auoient acoustumé de prescher

1. Pour entrer à bon escient en vne vocation, il faut faire quelque preuue de sa suffisance en icelle.

2. La discipline militaire requise en tous chefs qui desirent venir à bout de choses grandes.

3. L'eloquence d'vn homme sert beaucoup quelquefois : & la douceur de Pompeius condamne la fureur de ceux qui ne demandent que sang & meurtre, comme Sylla.

A cher & mener le peuple par leurs harengues, lui dit, Qu'il ne feroit pas bien si pour vn seul coulpable, il en faisoit mourir plusieurs innocens, & que c'estoit lui seul qui auoit esté cause de tout le mal, aiant induit par persuasions ses amis, & par force ses ennemis, à prendre & suiure le parti de Marius. Pompeius esmerueillé de ceste remonstrance dit, qu'il pardonnoit aux Mamertins, s'ils s'estoient laissez mener & persuader à vn tel personnage, qui auoit plus cher le salut de son pays que sa vie propre: & de fait il absolut la ville toute, & Stennius mesme. Depuis estant passé en Afrique contre Domitius, & y aiant gaigné vne grosse bataille, comme ses soudards le saluassent Empereur, qui est à dire souuerain Capitaine general, il leur dit qu'il ne receuroit point cest honneur tant que le rempart du camp des ennemis seroit debout: & adonc eux s'encourans tout de ce pas, encore qu'il fist vne grosse pluye, allerent abatre la pallissade, & saccager le camp des ennemis. A son retour Sylla lui fit de grandes caresses & beaucoup d'honneur, & entre autres fut le premier qui l'appella Magnus: toutefois comme il se deliberast d'entrer en triomphe dedans Rome, Sylla l'en voulut empescher, alleguant pour sa raison, qu'il n'estoit pas encore receu au Senat. Pompeius se tournant deuers les assistans: Il semble, dit-il, que Sylla ignore, qu'il y a plus d'hommes qui adorent le Soleil leuant, que le Soleil couchant. Quoy entendant Sylla, s'escria: Et bien de par Dieu, qu'il triomphe dōc, s'il en a tant d'enuie. Toutefois encore lui faisoit empeschement Seruilius, homme de dignité Senatoriale, qui s'en courrouçoit: & plusieurs de ses soudards mesmes s'oppoloient à son triomphe, s'ils n'auoient quelques presens qu'ils pretendoyent leur estre deus: mais Pompeius dit tout haut & clair, qu'il quitteroit plustost là triōphe & tout, que de se soumettre à les caresser ne flatter: & adonc Seruilius lui dit, A cela voy-ie maintenant, Pompeius, que tu es grand veritablement, & digne de triomphe. Estant la coustume à Rome que les Cheualiers, apres auoir esté à la guerre le temps prefix & ordonné par les loix, amenassent leur cheual sur la place deuāt les deux reformateurs des mœurs, que lon appelle les Censeurs, & racontassent là publiquement les guerres où ils se seroient trouuez, & les Capitaines sous lesquels ils auroient porté les armes, à fin que selon leurs merites ils en fussent ou louez ou blasmez: Pompeius estant Consul amena lui-mesme son cheual par la bride deuant les Censeurs qui pour lors estoient Gellius & Lentulus: & comme eux suyuant l'ordonnance luy demandassent, s'il auoit esté à la guerre autant d'annees comme il estoit requis par les loix: oui, respondit-il, & tousiours sous moy-mesme Capitaine. Estant en Espaigne saisi des papiers de Sertorius, entre lesquels y auoit plusieurs lettres missiues des principaux du Senat, qui appelloient Sertorius à Rome pour y remuer encore quelque nouueau mesnage, il les mit toutes au feu, donnant à ceux qui auoient eu mauuaise volonté, moien de se repentir & de se corriger. Phraates Roy des Parthes, enuoya deuers luy le prier de ne passer point la riuiere d'Euphrates, & faire que ce fust la borne d'entre lui & eux: mais plustost, dit-il, sera ce la iustice qui sera la borne d'entre les Parthes & les Romains. Lucius Lucullus apres estre retourné de ses guerres & conquestes s'abandonna débordeement aux volupez & à viure somptueusement, reprenant Pompeius de ce qu'il appetoit tousiours de plus en plus à auoir de grādes charges plus que son aage ne portoit: à quoy Pompeius respondoit, qu'il estoit plus hors d'aage à vn vieillard s'abandonner aux delices & voluptez, que de vacquer aux charges de la chose publique. Vn iour qu'il estoit malade, les medecins lui ordonnerent qu'il mangeast d'vne griue: on en cercha en plusieurs lieux, & n'en peut on trouuer, pource que ce n'estoit pas en leur saison: mais il y eut quelqu'vn qui dit que lon en pourroit recouurer chez Lucullus, là ou lon en nourrissoit tout le long de l'annee. Et quoy, dit-il, si Lucullus dōc n'estoit friand & delicat, Pompeius ne viuroit-il pas? & laissant là l'ordonnance de son medecin, il se fit apprester de ce que lon peut trouuer par tout ordinairement. Pour

4. Celui est victorieux & digne d'entier honneur, qui poursuit la victoire iusques au bout, & ne laisse rien d'entier à ses ennemis.

5. Le desir de grandeur humaine esleue le cœur & le fait parler gros.

6. Iamais vn grand cœur ne se rend, quelque difficulté qui se presente.

7. C'est vne belle chose de voir les plus grands s'assuiettir aux loix, & monstrer aux petis exéple à bien faire.

8. Vn mal qui peut infiniment nuire estant descouuert, doit estre enseueli.

9. Iustice vraye & seure borne des peuples.

10. La volupté sied plus mal à vn veillard que l'ambition.

11. Trop grande delicatesse odieuse aux hommes prudens.

vne grande famine & disette de bleds qui auint à Rome, il fut esleu en apparence de E
parole prouoyeur general, ou superintendant des viures, mais en effect de pou-
uoir, seigneur de la mer & de la terre: à l'occasion dequoy il alla en Afrique, en Sar-
daigne & en Sicile: là où ayant fait grand amas de bleds, il s'en vouloit vistement re-
12. Qui a enuie de s'agrãdir, ne se soucie point des dangers. tourner à Rome: mais vne grosse tourmente se leua, tellement que les pilotes & ma-
riniers mesmes craignoient fort de se mettre en mer & de faire voile: mais lui s'em-
barquãt le premier, & commandant de leuer l'anchre, dit tout haut, Il est necessaire
d'aller, & non pas necessaire de viure. Quand la querelle d'entre lui & Cæsar fut à
plein descouuerte, il y eut vn Marcellinus qui auoit esté auancé par lui, & s'estoit
neantmoins depuis tourné du costé de Cæsar, qui en plein Senat dit plusieurs choses
alencontre de lui. Pompeius ne se peut tenir qu'il ne lui dist adonc: N'as-tu point
13. Ingratitude ne sauroit iamais estre trop viuement picquee. de honte, Marcellinus, de mesdire ainsi publiquement de moy, qui t'ay rendu elo-
quent, au lieu que tu estois muet, & saoul, iusques à rendre ta gorge, là où tu mou-
rois de faim auparauant? A Caton qui le tansoit & reprenoit aigremẽt de ce qu'il ne
l'auoit iamais voulu croire, quand il lui auoit predit par plusieurs fois que la puissan- F
ce & l'augmentation de Cæsar, à quoy il tenoit la main, estoit au grand danger &
14 Modestie pernicieuse de Pompee, & prudence excellente de Caton, mais de nul vsage, estant destituee de la faueur de Dieu. preiudice de la chose publique, il respondit: Tes conseils estoient plus prudens, &
les miens plus amiables. Et parlant de soy-mesme librement, il disoit, qu'il auoit eu
toutes ses charges plustost qu'il ne les auoit attendues, & les auoit quittees plustost
qu'on ne l'auoit attendu. Apres la bataille de Pharsale s'enfuyant en Egypte, en
voulant passer de sa galere en vne petite barque de pescheur, que le Roy lui auoit en-
uoyee pour l'amener à bord: en se retournãt deuers sa femme & deuers son fils, il ne
leur dit autre chose sinon ces vers d'Euripide,

Qui en maison de Prince entre, deuient
15 Misere de la plus part des courtisans. *Serf, quoy qu'il soit libre quand il y vient.*

16. Qui vit courageusement, meurt aussi de mesme. Estant passe en ceste barque, & lui aiant esté dõné vn coup d'espee à trauers le corps,
il ne fit autre chose que souspirer vne fois seulement, & sans mot dire: ains s'affublant G
le visage, s'abandonna à tuer. CICERON l'Orateur estoit mocqué de quelques
CICERON.
vns à cause de son nom qui signifie vn pois chiche, à cause dequoy ses amis lui con-
1. C'est la vertu seule qui anoblit les hommes. seilloient de changer son nom: mais lui au contraire disoit, qu'il rendroit le nom
des Cicerons plus illustre & plus renommé que ceux des Catons, des Catules, ne
des Scaures: & faisant vne offrande d'vn vase d'argent aux Dieux, il y fit bien en-
grauer les lettres de ses deux premiers noms, mais pour le troisieme, il fit engrauer
2. Harengueurs impertinẽs & criards. la figure d'vn pois chiche. Il disoit que les orateurs qui crioient haut à pleine te-
ste pource qu'ils se sentoient foibles de suffisance, auoient recours au haut braire,
ne plus ne moins que les boiteux montent sur des cheuaux. Verres auoit vn fils dif-
3 Qui ne chastie en secret les siens, merite d'en estre picqué deuant tout le monde. famé d'auoir abusé de son corps en la fleur de sa ieunesse, & neantmoins il disoit in-
iure à Ciceron, iusques à l'appeller impudique & paillard: Ciceron lui respondit,
Tu n'entens pas que c'est à part en la maison à huys fermez, qu'il faut tanser de cela
ses enfans. Metellus Nepos lui dit vn iour en debatant auec luy, Tu as fait mourir H
4. Foy doit estre preferee à eloquence. plus de gens par ton tesmoignage, que tu n'en as sauué par ton bien dire: Ie croy
bien, respondit-il, car i'ay plus de foy que d'eloquence. Ce mesme Metellus lui de-
mandoit qui estoit son pere, comme lui reprochant qu'il estoit homme neuf: Ta
5. Mocqueurs se font moquer. mere, dit-il, a fait ceste responsebien plus malaisee à toy: car la mere de Metellus e-
stoit tenue pour femme impudique, & Metellus lui-mesme homme leger & écer-
uellé, & se laissant aller à tous ses appetis. Il auoit fait mettre dessus la sepulture
6. De maistre impertinent peu sage disciple. d'vn Diodorus qui auoit esté son maistre en Rhetorique, la figure d'vn corbeau de
pierre: Voila, dit Ciceron, la recompense telle qu'il luy faloit: car il lui a enseigné
à voler, & non pas à parler. Vatinius estoit vn mauuais homme, & son aduersaire: il
7. On ne sauroit trop tost voir la fin d'vn mauuais homme. courut vn bruit, qu'il estoit trespassé: depuis le bruit se trouua faux: Perisse malemẽt
dit Ciceron, celui qui a si malemẽt menti. Il y auoit quelqu'vn que lon souspeçon-
noit

A noit estre natif d'Afrique, qui lui disoit, Ie ne t'enté point: Ie m'en esbahi, dit-il, veu que tu as les oreilles percees. Caius Popilius vouloit estre tenu pour iurisćósulte, encore qu'il n'y seust rié, & qu'il fust au demeurát, hóme de lourd entendement. Il fut appellé en iugement pour porter tesmoignage de verité touchant quelque fait, duquel il respondit qu'il ne sauoit rien : & Ciceron lui dit, Tu penses à l'auenture que ,, lon t'interrogue du droict. Hortésius l'orateur qui plaidoit la cause de Verres, auoit eu de lui pour son loyer vne image de Sphinx, qui estoit d'argent: Ciceron luy aiant ,, d'auenture ietté quelque parole ambigue & obscure : ie ne say, dit-il, que cela veut ,, dire quant à moy, car ie n'enten rien à soudre les ænigmes: Si est-ce, dit Ciceró, que ,, tu as le Sphinx en ta maison. Il rencontra quelquefois Voconius qui menoit quand & lui trois siennes filles, lesquelles estoient fort laides toutes trois: Il se prit à dire tout ,, bas à ceux qu'il auoit autour de luy, Cest homme ci a semé ses enfans en despit du ,, Soleil. Faustus fils de Sylla se trouua à la fin tant endebté qu'il fut contraint d'ex-

8. Reproche oblique à vn esclaue. Les Africains perçoient les oreilles à leurs esclaues.

9. Presomptueux ignorant plaisamment brocardé.

10. Hardi preneur picqué à propos. Le Sphinx en son viuant propo[s]oit & soudoit les enigmes.

11. Laideur d'enfans mocquee.

B poser ses meubles en vente, & en fit mettre des affiches par les carrefours pour le no- ,, tifier: I'aime bien mieux ces affiches & proscriptions ci, dit Ciceró, que celles de son ,, pere. Cæsar & Pompeius estás entrez en guerre ouuerte l'vn cótre l'autre: Ie say bié, ,, dit-il, qui fuir, mais ie ne say à qui. Il reprenoit grandement Pompeius de ce qu'il auoit abandóné la ville de Rome, & qu'il auoit mieux aimé imiter en cela le gouuernement de Themistocles que celui de Pericles, disant que les afaires de lors ressembloient plus au temps de Pericles qu'à celui de Themistocles. Il se retira du costé de Pompeius premierement, puis quand il y fut, il s'en repentit: & comme Pompeius lui demandast là où il auoit laissé son gendre Pison: il lui respondit promptement, chez ton beau-pere. Quelqu'vn estoit passé du Camp de Cæsar en celui de Pompeius, & disoit qu'il auoit eu si grande haste de venir, qu'il auoit laissé son cheual: ,, Tu as, lui dit-il, mieux prouueu à sauuer la vie de ton cheual que la tiene. A quel- ,, que autre qui venoit rapporter au camp de Pompeius que ses amis de Cæsar estoient

12. Il y a plaisir à voir la ruine des maisons de ceux qui ont pillé & saccagé le public & les particuliers.

13. Es remuemens d'estat les principaux sont souuent les moins cler voyans, & ne se peuuent resoudre, au contraire ils voyét les fautes & ne laissent pas de les faire.

14. Retraite mal à propos, & d'vn seur part à vn dangereux, plaisamment taxee.

C tous tristes: Mais dis-tu qu'ils vueillent mal à Cæsar? Apres la bataille de Pharsale ,, perdue, Pompeius s'en estant desia fui, il y eut vn Nonius qui vint dire, qu'il ne se fa- ,, loit point desesperer, & qu'ils auoient encore sept aigles, qui estoient les enseignes des legions: Tes admonnestemens, dit-il, seroient bons, si nous auiós la guerre contre les geays. Apres que Cæsar victorieux fut venu au dessus de tous ses afaires, & qu'il eut fait redresser auec honneur les statues de Pompeius, qui auoient esté abatues, Ciceró dit, que Cæsar en releuát celles de Pompeius auoit asseuré les siennes. Il estimoit tant l'honneur de bien dire, & y prenoit si grand' peine auec si grande ardeur d'affe- ction, qu'aiant à plaider vne cause deuant les cent iuges seulement, estant escheu le ,, iour de l'assignation, l'vn de ses serfs, Eros, lui vint apporter la nouuelle, que la cause ,, estoit remise au lendemain: il en fut si aise, qu'il lui donna liberté pour ceste bonne nouuelle. CAIVS Cæsar, lors qu'il fuyoit la fureur de Sylla, estant encore fort ieune il tomba entre les mains de quelques coursaires, qui lui demanderent de premie-

15. Ennemi bié voulu des siens, est redoutable.

16. Secours foible dextrement mocqué.

17. Pratique sagement descouuerte.

18. L'homme d'honneur ne sauroit estre trop soigneux de se bié acquitter de sa vocation.

CÆSAR premier Empereur de Rome.

D re arriuee quelque petite somme d'argét pour sa rançon: il se mocqua d'eux, qui ne sauoient pas quel personnage ils auoient pris, & de lui-mesme leur promit de leur en payer deux fois autant qu'ils luy en auoyent demandé: & estant par eux gardé soigneusement pendant qu'il auoit enuoyé cercher & amasser argét pour leur bailler, il leur enuoyoit faire commandement de se taire, & ne mener point de bruit pendant qu'il reposoit. Et s'exercitant à escrire tant en prose que en vers durant qu'il estoit entre leurs mains, il leur recitoit apres ce qu'il auoit cóposé: & s'il voyoit qu'ils ne le louassent pas assez à son gré, il les appelloit barbares & ignorans, & en riant les menassoit, qu'il les feroit pendre, comme il fit bien tost apres: car estant sa rançon venue, lui deliuré de leurs mains assembla incontinent des vaisseaux & des hommes en la coste de l'Asie, leur courut sus, & les ayans pris, les fit attacher en croix. Estant de retour à Rome, & aiant entrepris la brigue du souuerain Ponti-

1 Vn naturel genereux se descou[ure] & rend admira[ble] de bonne heure, afin de dispose[r] tout le monde à considerer ce qui s'en ensuyura puis apres.

ficat alencontre de Catulus qui lors estoit le premier homme de Rome: ainsi com- E
me sa mere le conuoyoit iusques à la porte de son logis, il lui dit, Ma mere vous aurez auiourd'huy vostre fils souuerain Pontife, ou banni de la ville de Rome. Il repudia sa femme Pompeia, pour le mauuais bruit qu'elle eut d'auoir forfait à son honneur auec Clodius: & depuis Clodius ayant esté appellé en iustice pour ce fait, il fut adiourné pour venir en iugement porter tesmoignage de verité: là où estant enquis par serment, il dit, qu'il n'auoit iamais rien seu de mal de sa femme, & comme l'accusateur lui repliquast, Et pourquoy l'as tu donc repudiee: Pour ce, dit-il, qu'il faut que la femme de Cæsar soit non seulement innocente & nette de crime, mais aussi de souspeçon de crime. En lisant les faits d'Alexandre le grand, les larmes lui vindrent aux yeux: & comme ses amis lui en demandassent la raison, il respondit: A l'aage où ie suis, Alexandre auoit ia vaincu Darius, & ie n'ay encore rien fait. Ainsi comme il passoit pat vne meschante petite ville assise dedans les Alpes, ses familiers en iouãt demãdoiẽt entre eux s'il y auoit point en ceste ville là des factions & des brigues entre les habitãs, à qui y seroit le premier: il s'arresta tout court, & apres auoir vn peu pensé en lui-mesme: I'aimerois, dit-il, mieux estre ici le premier, que le second à Rome. Les hautes & hazardeuses entreprises il disoit qu'il les faloit executer, & non pas en consulter: & de fait quãd il passa la riuiere de Rubicon, qui separe la prouince de la Gaule de l'Italie, pour aller contre Pompeius, il dit, Tout le dé soit ietté: comme qui diroit, A tout perdre il n'y a qu'vn coup perilleux. Et comme Pompeius s'en fust fui de Rome vers la mer, & que Metellus qui auoit la superintendance du thresor public l'eust fermé, & le voulust empescher d'y prẽdre de l'argent, il le menassa de tuer: dequoy Metellus mõstrant semblant d'estre esbahi de son audace, Non non, mon ami, dit-il, ie veux que tu saches qu'il m'est plus difficile de le dire que de le faire. Et pource que ses gens demeuroient trop à passer la mer de Brindes à Duras, se iettant en vn petit vaisseau, sans que personne des siens en seust rien, il voulut trauerser la mer: mais cõme le vaisseau fust prest à estre submergé des G
vagues de la mer, il se descouurit au pilote, & lui dit tout haut, Asseure toy & te fie en la fortune, car saches que tu menes Cæsar. Pour lors toutefois il fut diuerti & empesché de passer, tant par la tourmẽte qui se rengregea de plus en plus, cõme aussi pource que les soudards acoururent de toutes parts, qui se plaignirent à lui, & lui dirent qu'il leur faisoit tort d'attendre d'autres forces, comme s'il se deffioit d'eux. Il y eut peu de temps apres vne grosse rencõtre, en laquelle Pompeius eut du meilleur, mais il ne suiuit pas sa pointe, ains se retira en son camp: & lors Cæsar dit, La victoire estoit auiourd'huy à nos ennemis, mais leur chef ne l'a pas seu conoistre. En la pleine de Pharsale, le iour de la bataille Pompeius aiant rengé son armee en ordonnance, commanda à ses gens qu'ils demeurasset fermes en leurs places, & attendissent de pied coy les ennemis: en quoy Cæsar depuis dit, qu'il auoit lourdement failli: pource, dit-il, qu'il ostoit aux soudards la vehemence & violence du choc que leur donne l'eslancement de la course, outre l'ardeur de courage que ceste roi- H
deur là leur apporte. Aiant desfait de premiere arriuee Pharnaces le Roy de Pont, il escriuit à ses amis: Ie vins, ie vids, ie vainqui. Apres la desconfiture & fuite de ceux qui estoient auec Scipion en Afrique, comme Caton se fust defait lui-mesme, il dit: Ie te porte enuie de ta mort Caton, pource que tu m'as enuié l'honneur de t'auoir sauué la vie. Quelques vns auoient pour suspects Antonius & Dolobella, & si lui disoient qu'il s'en deuoit prendre garde: Il leur respondit, qu'il n'auoit point de deffiance de ceux là qui estoient ainsi bien coulorez & en bon point: mais bien, dit-il, de ces palles & maigres là, en monstrant Brutus & Cassius. Vn iour à sa table cõme propos se fust esmeu, quelle sorte de mort estoit la meilleure, il respondit soudain, "celle dont on se deffie le moins. Caesar, celui qui fut le premier surnõmé Auguste, estant encore en son adolescence, redemanda à Antonius enuiron deux millions

2. Les diuers traits suiuans monstrent que l'ambition est vn feu qui ne se peut cacher.

3. Les maisons des grands doiuẽt estre nettes de tout mauuais soupçon.

4. Ces deux apophtegmes ici descouurent le haut cœur de la plus part des grands qui ne veulent ni maistre ni compagnon.

5. Le moien de faciliter les grandes entreprises, est de n'en gueres consulter.

6. Qui a puissance sur tout vn estat, se peut despescher aisément d'vn particulier.

7. Le desir de regner despite la mort mesme.

8 Vn sage chef void les fautes de son ennemi, & en fait biẽ son profit.

9. La premiere charge en bataille est auãtageuse à celui qui la fait.

10. Victoire soudaine.

11. Vn cœur genereux veut obliger chascun à soy.

12. Gẽs voluptueux ne sont volontiers grands entrepreneurs.

13. Mort meilleure.

CÆSAR AVGVSTE deuxiesme Empereur.

A millions & quatre cens mille escus, qui apres que Iules Cæsar eut esté tué, auoient esté transportez de sa maison en celle d'Antonius, voulát payer aux Romains ce que Cæsar leur auoit laissé par testamét: car il auoit legué à chasque citoien Romain par teste septáte & quinze drachmes d'argét, qui peuuent estre enuiron sept escus & demi. Antonius retenoit cest argent par deuers lui, & respondoit au ieune Cæsar, qu'il se deportast de le redemander s'il estoit sage, quoy voyant l'autre, fit proclamer à vendre, & vendit de fait, tous ses biens patrimoniaux, dont il paya les legs aux Romains, & en acquit la bien-vueillance des citoiens à soy, & la mal-vueillãce à Antonius.

1. Qui veut estre grand, ne doit faire difficulté d'acheter l'amitie des petis.

Rymetalces Roy de la Thrace auoit laissé le parti d'Antonius, & s'estoit tourné de son costé: mais il estoit importun à la table, par ce qu'il ne faisoit iamais autre chose que parler de ce grand seruice qu'il lui auoit fait, & de lui reprocher son alliãce, tellement qu'à vn souper, Cæsar beuuant à quelqu'vn des autres Rois, qui estoient ,, à la table, dit tout haut, I'aime bien la trahison, mais ie ne loue point les traistres.

2. Les traistres ne doiuent estre respectez, ni louez.

Les B Alexandrins apres la prise de leur ville, s'attẽdoient bien de souffrir toute l'extremité de mal que lon peut faire au sac d'vne ville prise par force, mais Cæsar montant sur la tribune aux harengues, & aprochant de lui le philosophe Arius qui estoit son familier, natif d'Alexandrie, il dit, qu'il pardónoit à la ville, premieremét pour la grandeur & beauté d'icelle: secondement, pour Alexandre le grand, qui en estoit fondateur: & tiercement, pour l'amour d'Arius, qui estoit son ami.

3. Douceur est bienseante à tous, sur tout aux Princes, pourueu que ce soit auec raison.

Estant auerti cóme vn sien serf nómé Eros, qui faisoit ses afaires en Egypte, auoit acheté vne caille qui batoit toutes les autres, & estoit inuincible, & l'auoit fait rostir & mangee, il l'enuoya querir & l'interrogua pour sauoir s'il estoit vray: & comme il lui eust confessé que oui, il le fit crucifier au mas de sa nauire.

4. Cruel & gourmand esclaue chastié selon son merite.

Il mit en la Sicile Arius pour son agent & procureur au lieu d'un Theodorus: & y eut quelqu'vn qui lui presenta vn petit bil-,, let, où il y auoit escrit: Le chauue Theodorus natif de Tarse, est vn larron, non pas? ,, Que t'en semble? Aiant leu le billet, il ne fit qu'escrire au dessous, Il le semble.

5. Accusation audacieuse plaisammét reiettee.

Tous C les ans au iour de sa natiuité il receuoit de Mecœnas l'vn de ses plus familiers vn present d'vne coupe.

6. Don d'ami puissant ne doit estre reietté.

Athenodorus le philosophe, estant fort vieil, lui demanda congé de se pouuoir retirer en sa maison pour sa vieillesse. Il lui donna: mais en lui di-,, santadieu, Athenodorus lui dit, Quand tu te sentiras courroucé, Sire, ne di ni ne fais ,, rien, que premierement tu n'ayes recité les vingt & quatre lettres de l'Alphabet en ,, toy-mesme. Cæsar aiant oui cest auertissement, le prit par la main & lui dit, I'ay ,, encore afaire de ta presence: & le retint encore tout vn an, en lui disant,

7. Recepte notable contre la cholere.

Sans peril est le loyer de silence.

8. Louange du silence.

Entendant comme Alexandre le grand en l'aage de trẽte deux ans, aiant fait la plus part de ses conquestes, estoit en peine de sauoir ce qu'il feroit plus desormais, il dit, qu'il s'esbahissoit si Alexandre estimoit, qu'il y eust moins d'afaire à bien ordóner, regir & conseruer vn grand Empire, quand il est tout acquis, qu'à le conquerir.

9. Sotte ambition d'Alexãdre le grãd, grauement reprimee.

Aiant fait la loy Iulia des adulteres, par laquelle il est porté, comme lon doit faire D le proces à ceux qui en sont attaints, & comme lon doit punir ceux qui en sont ,, conuaincus: il auint qu'il se rua par impatience de cholere sur vn ieune homme ,, qui estoit accusé d'auoir commis adultere auec sa fille Iulia, & le batit à coups de ,, poing. Le ieune homme se prit à crier, Tu as fait la loy, Cæsar, qui ordonne com-,, ment il faut proceder contre les adulteres: Il fut si marri, & se repentit tant de ce qu'il en auoit fait, que de ce iour là il ne voulut point soupper.

10. Exemple singulier aprenant aux Princes de s'assuietir les premiers à l'obseruation des lois.

Enuoyant son neueu Caius en Armenie, il fit prieres aux Dieux de l'acompagner de la bien-vueillance de tous enuers Pompeius, de la hardiesse d'Alexandre la grand, & de sa bonne fortune de lui.

11. Souhaits propres à Caius & à Auguste.

Il disoit qu'il laisseroit aux Romains, en la succession de l'Empire, vn successeur qui n'auoit iamais consulté deux fois d'vne chose, entendant de Tibere.

12. Descriptiõ d'vn Prince dangereux.

Voulant appaiser quelques ieunes gentils-hommes Romains qui estoient en authorité de magistrat, & menoyent vn grand bruit deuant luy: quand il vid que

13. Il faut tancer ceux qui ne veulét par douceur se ranger à raison.

pour les premiers admonestemens ils n'en faisoient rié, il leur dit à certes, Escoutez E vous autres ieunes gés vn vieillard, que les vieillards ont bié escouté quand il estoit ieune. Le peuple d'Athenes lui auoit fait quelque faute & desplaisir, il leur escriuit, Ie croy que vous n'ignorez pas que ie suis mal content de vous, car autrement ie ne hyuernerois pas en ceste petite Isle d'Ægine: mais iamais depuis il ne leur en fit ni ne leur en dit pis. L'vn des accusateurs d'Euricles, apres auoir bien au long deduit contre lui en toute licence, sans aucun respect, tout ce qu'il voulut, finalement il se laissa aller, iusques à dire vn tel propos: Et si ces choses là ne te semblent grandes, Cæsar, commande lui qu'il me rende le septieme de Thucydide. Cæsar offensé de son audace & impudence, commanda que lon le menast en prison: mais depuis estant auerti, qu'il estoit demeuré seul des descendans du capitaine Brasidas, il le renuoya querir, & apres lui auoir fait vn peu de remonstrances commanda que lon le laissast aller. Piso bastissoit fort magnifiquement sa maison, depuis les fondemens iusques à la couuerture: quoy voiant Cæsar, lui dit: Tu me resiouis tout, de te voir ainsi bastir, comme si Rome deuoit estre d'eternelle duree.

24. Qui a moyé de se venger s'en doit tant plus soigneusement abstenir.

25. Propos trop licentieux meritent reprimende: mais auec moderation seante à la grauité & douceur requise en tous sages magistrats.

26. Bastimens des particuliers sont l'honneur des villes,

Les dicts notables des Lacedæmoniens.

SOMMAIRE.

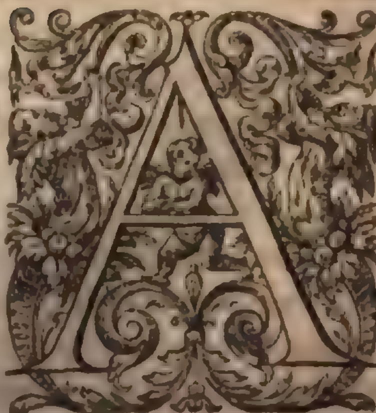
Plutarque a meslé dedans le recueil precedent quelques dicts notables d'Agesilaus & autres Lacedæmoniens, parmi ceux des hômes illustres Grecs. Mais maintenant il dône vn traité à part aux Lacedæmoniés, qui le meritét bien aussi, pour auoir esté gés qui ont le moins mal vsé de leur lágue entre les peuples destituez de la conoissáce de Dieu. Il fait aussi vne plus ample description de leurs apophtegmes, monstrát assez par tás de G *belles & viues rencôtres que ce n'est pas de merueilles qu'vne si petite republique que celle de Sparte ait flori si long téps, estát gouuernee & peuplee d'hommes tás adroits de corps & d'esprit, & qui sauoient encores mieux faire que dire. Au demeurant, ce recueil-ci est distingué en quatre parties principales, dôt la premiere represente les dicts remarquables des Rois, Capitaines, & Seigneurs & gés de nô en Lacedæmone: la seconde, sont les apophtegmes des Lacedæmoniés, dont les nôs sont inconus: la troisiesme descrit briefuement quelques coustumes & ordonnances seruás à la manutentiô de leur estat: la quatriesme contient quelque propos d'aucunes de leurs femmes, où lon void tant plus la valeur & magnanimité de ce peuple. Quát au profit qu'on peut tirer de ces apophtegmes, il est grand en toutes sortes, & n'y a personne de quelque aage ou condicion qu'elle soit, qui ne puisse y aprendre beaucoup, notamment à peu parler, bien dire, & se porter vertueusement: comme la lecture en fait foy. Nous en auons marqué quelque chose en marge, nô pas pour esplucher tout par le menu, mais seulement pour donner goust & desir au lecteur de mediter & apliquer à son vsage cela, & tout le reste qu'il y pourra comprendre.* H

Apophtegmes ou dicts notables des Roys, grands Seigneurs Capitaines, & autres gens notables de Lacedæmone.

AGESICLES.

1 Il faut faire honneur à son pays.

2. Expedient à vn prince pour viure seurement.



AGESICLES Roy des Lacedæmoniés estát de sa nature cônuoiteux d'ouir & d'aprédre, il y eut quelqu'vn de ses familiers qui lui dit: Ie m'esbahis, Sire, veu que tu prés si grand plaisir à ouir bié dire, que tu n'approches de toy le Rhetoricié Philophanes pour t'éseigner. Il respôdit, C'est pource que ie veux estre disciple de ceux dôt ie suis né. A vn autre qui demádoit, Cômét pourroit vn prince regner seuremét, sás auoir autour de soy des gardes, pour la seureté de sa persône, S'il cômáde à ses suiets, cômevn bô pere fait à ses enfás. AGESILAVS le grád, en vn festin où il auoit esté conuié, fut esleu par le sort Maistre du conuiue, à qui il apartenoit de donner la loy

AGESILAVS, prince excellét en tresplusieurs autres

comment

A cõment & combien chascun deuoit boire: & cõme celui qui auoit la charge du vin lui eust demandé, combien il en verseroit à chascun, il respondit: S'il y a bonne prouision de vin, tant que chascun en voudra: s'il y en a peu, egalement à tous. Il y eut vn mal-faiteur qui estant prisonnier, endura fort constãment deuant lui le tourmét de la gehenne: O que voila vn hõme, ce dit-il, extremement meschant, qui employe la patiẽce & constance à de si mal-heureux & si meschans actes comme les siens? On louoit en sa presence vn maistre de Rhetorique, de ce qu'il pouuoit par son eloquẽce amplifier & rẽdre grandes les choses petites, & au cõtraire, appetisser les grandes: Ie ne trouuerois pas bon, dit-il, vn cordõnier, qui à vn petit pied chausseroit vn grãd soulier. Cõme quelqu'vn en debatant contre lui, lui dist, Tu l'as ainsi promis: lui repeta par plusieurs fois ceste mesme parole: Si la chose est iuste, dit-il, ie l'ay promise voirement, mais si elle n'est iuste, ie ne l'ay pas promise, mais dite seulement. Et cõme l'autre lui repliquast, Voire-mais il faut que les Roys acomplissent tout ce qu'ils
B ont acordé, fust-ce d'vn signe de la teste seulement: Ils n'y sont pas plus tenus, respõdit-il, que ceux qui s'adressent à eux, de demander & dire toutes choses raisonnables & iustes, & d'obseruer l'opportunité & commodité des Roys. Quand il oyoit quelques vns qui en louoiẽt ou blasmoiẽt d'autres, il disoit, qu'il ne faloit pas moins conoistre les mœurs & le naturel de ceux qui parloient, que de ceux de qui ils parloiẽt. Comme il estoit encore ieune enfant, en vne feste publique où les ieunes gens, fils & filles dansoient tous nuds, le superintendant de la danse lui dõna vn lieu qui n'estoit pas fort honorable, duquel neantmoins il se contenta, combien qu'il fust ia declaré Roy, & dit: Voila qui va bien, car ie monstreray que ce ne sont pas les lieux qui honnorent les hommes, mais les hommes les lieux. Le medecin lui auoit ordonné en quelque siene maladie vne maniere de medecine pour recouurer sa santé, qui n'estoit point simple ne facile, mais fort laborieuse & difficile: Par les Dieux iumeaux, dit-il, si ma destinee ne porte que ie viue, ie ne viuray pas quand ie prendrois
C toutes les medecines du monde. Estant vn iour aupres de l'autel de Minerue surnommé Chalcœcos, qui vaut autãt à dire comme au temple de bronze, où il faisoit sacrifice d'vn bœuf, vn pou le mordit: il n'eut point de honte de le prendre, & de le tuer publiquement deuant tout le monde, en disant, Par les Dieux, iusques sur l'autel mesme ie tuerois volõtiers celui qui en trahison me viendroit assaillir. Vne autrefois il aperceut, comme vn petit garçon tiroit d'vne fenestre vne souris qu'il auoit prise: la souris se retourna qui le mordit à la main, tellement qu'elle lui fit lascher prise, & s'en fuit: Il le monstra aux assistans, & leur dit, Veu qu'vne si petite bestiole a bien le cœur de se reuenger contre ceux qui lui font tort, pensez ce qu'il est raisonnable que les hommes facent. Voulant entreprendre la guerre contre le Roy de Perse pour la deliurance des peuples Grecs habitans en l'Asie, il en alla demãder conseil à l'oracle de Iupiter, qui est en la forest de Dodone: & comme l'oracle luy eust respõdu ainsi qu'il desiroit, qu'il entreprist le voiage, il en communiqua la res-
D ponse aux Ephores, qui sont les contrerolleurs: lesquels lui ordonnerent qu'en passant il en demandast aussi le conseil à celui d'Apollo en la ville de Delphes. Il s'en alla au temple où se rendoient les oracles, & fit ainsi sa demande, O Apollo, es tu pas de mesme auis que ton pere? Et comme il lui eust respondu qu'oui: il fut esleu pour conducteur de ceste guerre, & s'y en alla. Tissaphernes lieutenant du Roy de Perse en Asie, estonné de son arriuee, du commencement fit appointemẽt auec lui, par lequel il promit de lui laisser toutes les villes & citez Grecques qui sont en l'Asie, franches & libres pour se gouuerner par leurs loix: & cependant depescha deuers son maistre, qui lui enuoya vne grosse armee, sur la fiance de laquelle il lui enuoya denoncer la guerre, si bien tost il ne se partoit de l'Asie. Agesilaus estant bien aise de ceste roupture d'apointement, fit semblant de vouloir entrer premierement en la Carie, parquoy Tissaphernes assembla là ses forces: & lors il tourna tout court

1. Selon la bourse la despense.

2. Patiẽce mal employee est vne extreme meschanceté.

3. Impertinence de vn causeur sagemét condamnee.

4. Il n'y a point de promesse à tenir en choses iniustes.

5. Les demandes qu'õ fait aux grãds doyuẽt estre iustes & raisonnables.

6. Censeurs doiuẽt autant estre obseruez que ceux qu'ils censurent.

7. Du vray hõneur.

8. Remedes trop difficiles mesprisez.

9. Traistres sont execrables & meritent punition par tout.

10 Iuste defense est chose naturelle, & enseignee par les plus foibles creatures.

11. Plaisãt trait ẽtre les superstitiõs payennes.

en la Phrygie, là où aiant pris plusieurs villes & grande quantité de tout butin, il dit, E
12. Deportement envers ses amis & ennemis. Que violer la foy promise à ses amis est impieté, mais abuser ses ennemis non seulement est iuste, mais aussi plaisant & profitable. Et se sentant foible de gens de cheual, il s'en retourna en la ville d'Ephese, là où il fit entendre aux riches qui se voudroient exempter d'aller en personne à la guerre, qu'ils eussent à fournir pour teste vn homme & vn cheual, tellement qu'en peu de iours il assembla bon nombre de cheuaux & d'hommes idoines à la guerre, au lieu de riches & de couards. En quoy il disoit qu'il ensuiuoit Agamemnon, qui pour vne bône iument dispensa vn homme riche & couard de venir à la guerre.

13. Moyen de soulager les riches couards & d'accômoder vne armee.

Quand on vendoit les prisonniers de guerre pour esclaues, les commissaires qui en faisoient la vente, par son ordonnance védoient à part leurs habillemens & leurs hardes, & leurs corps à part tout nuds: & se trouuoient plusieurs qui achetoient leurs vestemens, mais de leurs corps, il n'y auoit personne qui en voulust, pource qu'ils estoient blancs & mols, comme gens qui auoient esté nourris delicatement sous le couuert des maisons, & s'en mocquoit-on comme de corps inutiles, & qui n'estoient bons à rien. Agesilaus se tenát pres de là: Voila doncques, dit-il, ce pourquoy vous combatez, monstrant les hardes: & ceux-là contre qui, monstrant les hommes. F

14. Le moyen d'enhardir vn soldat est de lui faire conoistre son ennemi.

Aiant desfait en bataille Tissaphernes au pays de Lydie, & tué grand nombre de ses gens, il courut les prouinces du Roy, lequel lui enuoya de l'or & de l'argent en don, le priant de faire appointement. Agesilaus lui fit response, que quant à traiter appointement de paix, c'estoit à faire à la cité de Lacedæmone: & au demeurant qu'il prenoit plus de plaisir à enrichir ses gens qu'à estre riche lui mesme: & que les Grecs reputoient honorable non receuoir des presens de leurs ennemis, mais leur oster des despouilles.

15. En quoy gist l'hôneur des chefs de guerre.

Megabates le fils de Spithridates, qui estoit beau de visage par excellence, s'approcha vne fois de lui pour l'embrasser & le baiser, pensant en estre fort aimé, mais Agesilaus destourna sa face, tellement que l'enfant desista de se presenter plus deuant lui, dont il fut marri, & demanda pourquoy c'estoit: ses amis lui respondirent, que lui-G mesme en estoit cause, aiant eu peur de se laisser baiser à vn si bel enfant, & que là où il n'en auroit plus de crainte, l'enfant y retourneroit bien volontiers. Il demeura vn espace de temps à penser en lui mesme sans mot dire, puis leur respondit: Il n'est point de besoin que vous lui en parliez, car quant à moy i'ay plus cher de demeurer superieur & vainqueur en telles choses, que de prendre par force la plus forte & plus puissante ville de mes ennemis, pour ce qu'il me semble meilleur de garder sa liberté, que de l'oster à autrui.

16. Vaincre ses passions, c'est la plus belle victoire du monde.

Au demeurant il estoit en toutes autres choses bien roide à obseruer de poinct en poinct tout ce que les loix commandent: mais es afaires de ses amis il disoit que garder estroittement la rigueur de iustice, estoit vne couuerture dont se couuroient ceux qui ne vouloient point faire pour leur amis. Auquel propos on trouue encore vne petite lettre missiue qu'il escriuoit à Idrieus prince de la Carie, pour la deliurance d'vn sien ami: Si Nicias n'a point failli, deliure-le: s'il a failli, deliure-le pour l'amour de moy: mais comment que ce soit, deliure-le. Tel estoit donc Agesilaus en la plus part des afaires de ses amis: toutefois il es-H cheoit bien des occasiôs, qu'il regardoit plus tost à l'vtilité publique: comme il móstra vn iour à quelque partement qu'il fut contraint de faire à la haste & en trouble, tellement qu'il lui fut force d'abandonner vn qu'il aimoit estát malade: & comme l'autre l'appellast par son nom ainsi côme il partoit, & le suppliast de ne le vouloir point abandonner, Agesilaus en se retournant dit, O qu'il est mal-aisé d'aimer & estre sage tout ensemble:

17. Par fois les grâds se dispensent (mais à tort) de violer la iustice & le droict du public, en faueur des particuliers.

18. Amour mal reglé & bon sens ne peuuent compatir ensemble.

Au reste quant à son viure & au traitemét de son corps, il ne vouloit rien auoir dauantage ne de meilleur que ceux qui estoient en sa compagnie. Iamais il ne mangea iusques à se saouler, ni ne beut iusques à s'enyurer, le dormir ne lui commanda iamais, n'en vsant sinon autant que lui permettoient ses afaires, & estoit tellement disposé contre le chaut & contre le froid, que

19. Image d'vn sage & vaillant chef de guerre.

pour

A pour toutes saisons de l'annee il n'auoit iamais qu'vne sorte d'habillemẽt: aiãt sa tẽ
te tousiours au milieu de ses gẽs, il n'auoit lict qui fust meilleur que piece des autres:
& souloit dire, qu'il faloit que celui qui auoit la charge de cõmander surmõtast les
priuez qui estoiẽt sous sa charge, non en mignardise ni delicatesse, mais en tolerance
de labeur & en force de cœur. Comme donc quelqu'vn demandast en sa presence,
» Qu'est-ce que les loix de Lycurgus ont apporté de bõ à la ville de Sparte? Il respõdit, 20. Fruict des bonnes loix & d'vne seure discipline.
» Ne faire compte des voluptez: & à vn autre qui s'esmerueilloit de voir la simplici-
» té grande, tant du viure que du vestir de lui & des autres Lacedæmoniens: Le fruict 21 Liberté fruict de frugalité.
» que nous recueillõs, dit-il, de ceste si estroite maniere de viure, est la liberté. Vn au-
tre l'enhortoit de relascher vn petit de ceste roide & austere maniere de viure, quãd
ce ne seroit, dit-il, que pour l'incertitude de la fortune, & qu'il pourroit venir vne oc
» casion de temps qu'il le faudroit faire ainsi: Voire-mais ie me vay acoustumãt, dit-il, 22. Acoustumance à vie austere, est vn bien excellent.
» à cela, qu'en nulle mutation de fortune ie ne cerche mutation de vie, de faict quãd
B il fut deuenu vieil, il ne laissa pour l'aage la dureté de sa maniere de viure: & pour-
tant respõdit-il à vn qui lui demandoit, pourquoy il ne portoit point de saye en vne
» si grande rigueur d'hyuer, en l'aage où il estoit: Afin que les ieunes aprenent à en 23. Exemples des vieillards & des magistrats sont de grãde efficace.
» faire autant, aians pour exemple les plus vieux de leur pays, & ceux qui leur cõman-
» dent. Auquel propos on treuue que quand il passa auec son armee à trauers le pais Notable exemple à ce propos.
des Thasiens, ils lui enuoyerent des refreschissemens de farines, d'oysons & autres
volailles, de confitures, de patisserie, & de toutes autres sortes de viandes exquises;
& de vins delicieux: il n'en prit que les farines seulement, & commanda à ceux qui
les auoient apportez, qu'ils les reportassent, comme choses dont ils n'auoient que
faire: mais à la fin comme ils le suppliassent & luy fissent toute l'instance du monde 24. Ceux qui font professiõ de prouesse ne doiuent pas estre friands. Cela conuient à vn naturel esclaue, non pas à vn homme libre.
de les prendre, il leur commanda qu'ils les departissent donc entre les Ilots qui e-
stoient leurs esclaues: & comme ils lui en demandassent la cause, il leur dit, que c'e-
stoit pour ce qu'il n'estoit point conuenable à ceux qui faisoient profession de force
C virile & de prouësse, de receuoir de ces friandises-là: & que ce qui amorse & alleche
les hommes de seruile nature, ne doit point agreer à ceux qui sont de courage franc
& libre. Dauantage les Thasiens aians receu beaucoup de bien-faicts, & pour ce
se sentans grandement tenus à lui, lui dedierent des temples, & lui decernerent des
honneurs diuins, comme s'il eust esté vn Dieu, & luy enuoyerent des ambassadeurs 25. Sottise de superstitieux grauement taxee & condamnee.
pour lui faire entendre leur resolution. Aiant leu leurs lettres, & entendu les hon-
neur qu'ils lui faisoient, il leur demanda si leur pays & leur communauté pouuoit
» deifier les hommes: ils lui respondirent, que oui. Or sus donc, dit-il, commencez
» à vous-mesmes: & si vous-vous pouuez faire Dieux vous-mesmes, alors ie vous croi-
» ray que vous me le puissiez faire aussi. Et comme les peuples de l'Asie, qui sont 26 La vertu n'a que faire d'images.
d'extraction Grecque, eussent ordonné, qu'en toutes leurs principales citez ils luy
feroient eriger des statues, il leur rescriuit, Ie ne veux que lon face de moy aucu-
ne statue ni image, ne peinte, ne moulee, ni taillee. Et voyant en Asie en la mai-
D son de son hoste, le planché fait de bois quarré, il demanda au maistre de la maison, 27 Curiosité en bastimens condãnee.
si les arbres naissoient aussi quarrez en leurs pays: l'autre lui respondit que non, mais
» qu'ils croissoient ronds. Et comment, dit-il, s'ils naissoient quarrez, les feriez vous
» ronds? On lui demanda vne fois iusques où s'estendoient les confins de Lacedæmo- 28. Cõfins des peuples puissans.
» ne: en branslant vne iaueline qu'il tenoit en la main, il respondit, iusques là où ceci
» peut arriuer. Vn autre lui demandant, pourquoy la ville de Sparte n'auoit point de
» murailles: en monstrant de ses citoiens armez il respondit, Voila les murailles des 29. Il n'est forteresse que d'hommes.
» Lacedæmoniẽs. Et à vn autre qui en demandoit autant, il respondit, qu'il ne faut pas
que les villes soient fortifiees de pierres, ni de bois, mais de la prouësse & vaillance 30. Vrayes richesses.
des habitans: & admonestoit ordinairement ses familiers de ne cercher pas à s'enri-
chir de deniers, mais de vaillance & de vertu, & quãd il vouloit que quelque ouura- 31. Vn grand œuure se despesche quãd les principaux y mettent la main.
ge fust bien tost paracheué par les soudards, il commençoit lui-mesme le premier à

mettre la main à l'œuure en la veuë de tout le monde. Il se vantoit de trauailler E
autant qu'homme qui fust en sa compagnie, & se glorifioit plus de ce qu'il se sa-
uoit commander à soy-mesme, que d'estre Roy. A vn autre qui s'esmerueilloit
de voir vn Lacedæmonien boiteux aller à la guerre, & qui disoit, Pour le moins ie
demanderois vn cheual: Ne sais tu pas, lui respondit-il, que lon n'a point afaire de
fuyards à la guerre, mais de gens qui tienent ferme? On lui demanda comment
il auoit acquis si grande reputation, En mesprisant la mort, dit-il. Enquis aussi,
pourquoy les Spartiates combatoient au son des flustes: afin, dit-il, que marchans
en bataille à la cadence & mesure on conoisse ceux qui sont vaillans d'auec ceux
qui sont couards. quelqu'vn reputoit heureux le Roy de Perse, de ce qu'il estoit ve-
nu fort ieune à vn si puissant estat: Voire-mais, dit-il, Priam en tel aage ne fut pas
mal-heureux. Aiant ia conquis la plus grande partie de l'Asie, il delibera d'aller fai-
re la guerre à la personne du Roy mesme, pour lui rompre son long repos, & l'em-
pescher ailleurs qu'à penser de corrompre par argent les orateurs & gouuerneurs F
des citez de la Grece: mais comme il estoit en ceste deliberation, il fut rappellé par
les Ephores, à cause d'vne grosse guerre des peuples Grecs, dont la ville de Sparte
estoit enuironnee, par le moien des deniers que le Roy de Perse y auoit enuoyez: à
l'occasion dequoy il fut contraint de partir de l'Asie, disant, qu'vn bō prince se doit
laisser commander par les loix: & en partant laissa vn tresgrand regret de son par-
tement aux Grecs habitans par delà. Et pource qu'en la monnoye Persienne estoit
emprainte l'image d'vn archer, il disoit, que le Roy de Perse le chassoit de l'Asie a-
uec trente mille archers: Car autant de Dariques d'or auoient esté portez par vn Ti-
mocrates à Thebes & à Athenes, qui auoient esté distribuez aux harengueurs &
gouuerneurs de ces deux citez par qui elles furent suscitees à commencer la guerre
à la ville de Sparte. Si rescriuit aux Ephores vne missiue de telle teneur: Agesi-
laus aux Ephores, Salut. Nous auons conquis la plus grand' part de l'Asie, & en a-
uons dechassé les Barbares, aussi auōs nous fait plusieurs armes au païs d'Ionie: mais G
puis que vous me commandez de me trouuer par delà à iour nommé, ie vous auise
que ie suiuray de pres ceste lettre, ou parauēture la preuiendray: car l'authorité que
i'ay de commander, ie ne l'ay pas pour moy, mais pour mon païs, & pour ses alliez.
Et lors vn Magistrat commande à la verité selon droit & iustice, quand il obeit
aux loix de son païs, & aux Ephores, ou autres tels magistrats qui sont en son païs.
Aiant trauersé le destroit de l'Hellespont, il entra dedans le païs de la Thrace, là où
il ne demanda iamais passage à aucun Prince ne ville barbare, ains enuoyant deuers
eux leur faisoit demander, s'ils vouloient qu'il passast comme par pays d'amis, ou
comme par pays d'ennemis: tous les autres Princes & peuples le receurent amiable-
ment, & l'acompagnerent par honneur en passant par leurs terres: mais ceux que
lon appelle les Trochaliens, ausquels, à ce que lon dit, Xerxes mesme dōna des pre-
sens pour son passage, lui demanderent pour loyer de le laisser passer, cent talens
d'argent, qui sont soixante mille escus, & autant de femmes. Agesilaus en se moc- H
quant d'eux, respondit à ceux qui lui portoient ceste parole, Que ne sont-ils donc
venus quand & vous pour les receuoir? & tira outre: mais les trouuant en son che-
min il leur donna la bataille, & les desfit auec grande occision de leurs gens, puis pas-
sa outre: autant en manda-il au Roy de Macedoine, lequel fit response qu'il s'en cō-
seilleroit: Qu'il s'en conseille donc, dit-il, tant qu'il voudra: mais cependant mar-
chons. Le Roy s'esmerueillant de sa hardiesse, & la redoutant, lui manda qu'il passast
amiablement. Les Thessaliens estoient lors alliez de leurs ennemis, parquoy en pas-
sant il pilla leur pays, & enuoya en la ville de Larisse deux de ses amis, Xenocles &
Scytha, pour voir s'ils la pourroient pratiquer & attirer à faire ligue auec les Lace-
dæmoniens, mais ceux de Larisse les arresterent & les retindrent prisonniers: dont
les autres estans indignez, vouloient à toute force qu'il y menast son camp tout de

[Marginal notes, left margin:]
32. Commander à soy-mesme, est vn acte royal.
33. Gens requis à la guerre.
34. Mespris de la mort cause de vie honnorable.
35. La felicité d'vn Prince ne gist pas en l'aage.
36. Les loix doiuēt commander à vn bon Prince.
37. Flesches & lances d'argent ordinairement plus dāgereuses que celles de bois & de fer.
38 Vn sage Prince postpose toutes choses à l'obseruation des loix de sa patrie.
39. Les vaillās trouuent passage par tout.
40. A folle demāde ne faut response que d'effect.
41. Tandis que les hautains deliberēt, les sages executent.

A ce pas, & allast mettre le siege deuant, mais il leur respondit qu'il aimeroit mieux
faillir à gaigner toute la Thessalie entierement, que de perdre l'vn de ces deux hom-
mes là seulement: ainsi les retira-il par appointement. Entendant qu'il y auoit eu
vne bataille donnee aupres de Corinthe, en laquelle il estoit demeuré bien peu des
Lacedæmoniens, mais des Atheniens, des Argiens, des Corinthiens, & de leurs al-
liez, vn bien grand nombre: on ne le vid onques faire bonne chere, ni s'esleuer de
» ioye pour la nouuelle de ceste victoire, ains souspirant du profond du cœur, dit, O
» mal-heureuse Grece, qui de ses propres mains a desfait tant de ses gens, qu'ils seroiẽt
» suffisans pour desfaire en vn iour de bataille tous les Barbares ensemble? Mais
comme les Pharsaliens le vinssent harceler, & endommager la queuë de son armee,
il print cinq cens cheuaux, auec lesquels il les alla charger si viuement, qu'il les rom-
pit entierement: & pour ceste victoire fit dresser vn trophee au dessous du mont
qui s'appelle Narthecium: & lui fut ceste victoire autant ou plus agreable que nul-
B le autre, pource que auec si petite troupe de gens de cheual que luy-mesme auoit
mis sus, & qu'il auoit dressez, il se trouua auoir desfait en bataille ceux qui de tout
temps se vantoient estre des meilleurs hommes d'armes du monde. Là le vint trou-
uer Diphridas l'vn des Ephores, estant enuoyé expres de Sparte pour lui comman-
der qu'il eust à entrer incontinent en armes dedans le pays de Bœoce: & lui, combiẽ
qu'il eust deliberé d'y entrer vne autre fois auec beaucoup plus grosse puissance, tou
tefois ne voulant en aucune chose desobeir aux Seigneurs du cõseil de Sparte, il en-
uoya querir deux enseignes de ceux qui estoient au camp pres de Corinthe, & auec
cela entrant dedans le pays de la Bœoce, il donna la bataille aux Thebains, Athe-
niens, Argiens, Corinthiens, les deux Locriens pres la ville de Coronee, & la gaigna,
qui fut la plus sanglãte & plus grande bataille, ainsi que tesmoigne Xenophon, qui
fut donnee de son temps: mais il est vray qu'il y fut fort blecé en plusieurs endroits
de sa personne: & depuis estãt de retour en sa maison, apres tant de victoires, tant de
C grandeurs & de prosperitez, il ne changea rien qui soit du traitement de sa person-
ne, ni de toute sa maniere de viure. Voiant qu'aucuns de ses citoyens se glorifioient
& pensoient estre quelque chose de plus que les autres, pour autant qu'ils nourris-
soient & entretenoient des cheuaux pour courir aux ieux de prix, il persuada à sa
sœur qui se nommoit Cynisca, de monter sur son chariot, & s'en aller à la feste des
ieux Olympiques, pour essayer de gaigner le prix de la course auec les cheuaux, vou-
lant par la faire conoistre aux Grecs, que tout cela n'estoit acte de vertu quelcõque,
mais seulement de richesse & de despense. Il auoit autour de lui Xenophon le phi-
losophe qu'il aimoit & estimoit beaucoup, il le pria d'ẽuoyer querir ses enfans pour
les faire nourrir en Lacedæmone, & y apprendre la plus belle discipline du monde,
de sauoir obeir & commander. Vne autre fois luy estant demandé, pourquoy il
» estimoit les Lacedæmoniens les plus heureuses gens du monde: c'est, dit-il, pource
» qu'ils font profession & exercice, plus que tous les hommes du monde, d'apprendre
D à bien commander, & à bien obeir. Apres la mort de Lysander, il trouua en la ville
de Sparte de grandes ligues & factions, que Lysander, incontinent qu'il fut retour-
né de l'Asie, auoit dressees & suscitees contre lui: si fut en propos & en volonté de
mõstrer & faire voir à ceux de Sparte quel citoyen il auoit esté: aiant leu vne haren-
gue, qui fut trouuee apres sa mort entre ses papiers, laquelle Creon Halicarnassien
auoit composee, & lui la deuoit lire deuant le peuple en assemblee de ville, pour in-
troduire de grandes nouuelletez, & renuerser tout l'estat & le gouuernemẽt de Spar-
te. Il la voulut produire en public, mais apres que l'vn des Senateurs l'eut leuë, &
que redoutant la force des raisons & vehemence d'eloquence qui estoit en icelle, il
lui eust conseillé de ne deterrer point Lysander, ains plustost enterrer sa harangue
quand & lui, il creut son conseil & ne bougea rien: & quant à ceux qui par ceste
menee lui estoient aduersaires, il ne les harassa point ouuertement, mais il trouua

42. Il vaut mieux faillir a conquester vne prouince que perdre vn seule ami.

43. Iamais homme de bien ne s'est esioui de victoire obtenue en guerres ciuiles.

44. Victoire des plus agreables quelle.

45. Les heureux effects acompagnent volõtiers les cœurs modestes & obeissans.

46. Toute la gloire humaine n'est que fumee, & despense inutile.

47. Quelle est la plus belle discipline du monde.

48. Peuple heureux

49. Le seur moyen d'abolir les factions en vn estat, est de se remuer peu, embesongner çà & là les plus eschauffez, & leur faire du bien.

moien d'en faire enuoyer les vns Capitaines en quelques voyages, & de faire commettre quelques offices publiques aux autres, esquelles charges ils se portoyent tellemēt qu'ils estoient descouuerts pour larrons & meschans : & depuis en estans appellez en iustice, au cōtraire il leur aidoit & les secouroit en leurs afaires, tellement qu'il se les rendoit bien vueillans & amis, & n'y en demeura à la fin pas vn qui lui fust aduersaire. E

50. Gens de bien n'ont besoin qu'on leur recommande le bon droit.

Quelqu'vn le pria d'escrire en sa faueur à ses hostes & amis qu'il auoit en Asie, qu'ils lui gardassent son bon droict : Mes amis, dit-il, font ce qui est de droit, encore que ie ne leur escriue point.

51. Murailles fortes, sauuegarde de femmes.

Vn autre lui monstroit les murailles de sa ville fortes à merueilles & magnifiquement basties, en lui demandant si elles lui sembloient pas biē belles : oui certes pour y loger des femmes, mais nō pas des hommes.

52. Vanteur foible rebuté.

Vn Megarien lui magnifioit & haut-louoit sa ville : auquel il respōdit, Ieune homme mon ami, tes propos auroient besoin d'vne grande puissance.

53 Vn cœur magnanime mesprise ce que le vulgaire admire.

Ceux que les autres hommes auoient en admiration, il ne monstroit pas de les conoistre seulemēt : comme quelquefois vn Callipides excellēt ioueur de tragædies, qui auoit fort grād nom & grande reputation parmi les Grecs, de maniere que toutes sortes de gens en faisoyent cas, l'aiant rencontré en son chemin, il le salua premierement, puis s'ingera presomptueusement de se promener auec d'autres quand & lui, se presentant & se monstrant à luy, en esperance que le Roy commenceroit le premier à luy vser de quelquē caresse. A la fin voyant qu'il ne commenceoit point, lui mesmes s'auancea de lui demander : Comment, Sire Roy, ne me conois tu point, & n'as tu point oui dire qui ie suis? Agesilaus le regardant au visage : & n'es-tu pas, dit-il, le farceur Dercillidas? F

54 Nature est plus esmerueillable que l'art.

On le conuia vn iour à ouir vn qui contrefaisoit naifuement bien le rossignol : il n'en voulut rien faire, disant, I'ay oui le rossignol lui-mesme par plusieurs fois.

55. A fol propos faut vn trait de risee pour remede.

Le medecin Menecrates auoit esté heureux en la cure de quelques maladies desesperees, au moiē dequoy quelques vns l'auoiēt surnōmé Iupiter : & lui par trop arrogammēt vsurpoit ce surnom là, de sorte qu'il eut bien la presomption de mettre en la superscription d'vne lettre qu'il luy escriuoit, Menecrates le Iupiter au Roy Agesilaus, Salut. Agesilaus lui escriuit, Agesilaus à Menecrates, Santé. G

Et comme Pharnabazus & Conon auec l'armee nauale du Roy de Perse, estans sans contredit seigneurs de la marine, pillassent toutes les costes de la Laconie, & dauantage les murailles de la ville d'Athenes se rebastissent de l'argent que Pharnabazus fournissoit : les Seigneurs du conseil de Lacedæmone furent d'auis qu'il valoit mieux faire paix auec le Roy de Persē, & pour cest effect enuoyerent Antalcidas deuers Tiribazus, abandonnans laschement & meschamment à ce Roy barbare les Grecs habitans en l'Asie, pour la liberté desquels Agesilaus lui auoit parauant fait la guerre : ainsi n'eut point Agesilaus de part à ceste honte & infamie, pource que Antacildas, qui estoit son ennemi mortel, cercha par tous moiens de faire ceste paix à cause qu'il voyoit que la guerre augmentoit tousiours l'authorité, l'honneur & le credit d'Agesilaus : lequel toutefois respondit lors à vn qui lui reprochoit que les Lacedæmoniens Medisoient, c'est à dire, fauorisoient aux Medois, non font, mais ce sont les Medois qui Laconisent. H

56. Où regne iustice les armes ne seruent de rien.

On luy demanda quelquefois, laquelle des deux vertus estoit la meilleure à son iugement, la force, ou la iustice : Il respondit, que la force ne sert de rien là où regne la iustice : & que si nous estiōs tous iustes & gens de bien, il ne seroit point besoin de la force.

57. En quoy consiste la grādeur humaine.

Les peuples Grecs habitans en Asie auoient acoustumé d'appeller le Roy de Perse, le grand Roy : Pourquoy, dit-il est-il plus grand que moy, s'il n'est plus temperant & plus iuste?

58. Asiatiques, nez à seruitude.

Aussi disoit-il, que les habitans de l'Asie estoient bons esclaues, & mauuais hōmes libres.

59. Moyen d'acquerir honneur.

Estant enquis comment vn homme se pourroit bien faire valoir & acquerir tres-grāde reputatiō, il respondit : En disant tout bien, & faisant encore mieux.

60. Deuoir de Capitaine.

Il souloit dire, que le Capitaine doit auoir hardiesse alencontre des ennemis & amitié enuers ses gens.

61 Vraye instructiō des enfans.

Quelque autre demandoit, Que doiuent aprendre les enfans en leur ieunesse? Il respondit, Ce

A dit, Ce qu'ils doiuent faire quand ils sont deuenus grands. Il estoit iuge en vne cause où le demãdeur auoit tres-bien dit, & le defendeur tres-mal, ne faisant que repeter " à tous propos, Sire Agesilaus, il faut qu'vn Roy secoure les loix. Agesilaus luy res- " pondit, Si quelqu'vn t'auoit abatu ta maison, ou que lon t'eust osté ta robe, aurois- " tu recours au maçon pour te faire racoustrer ta maison, ou au cousturier pour te fai- " re rendre ta robe? Le Roy de Perse luy escriuit vne lettre missiue qu'aporta le gentil-homme Persien qui vint auec Callias pour faire iurer la paix, & estoit le suiet de ceste lettre, Que le Roy vouloit particulieremẽt auoir amitié & fraternité auec lui. " Il ne la voulut point receuoir, & lui dit: Tu diras au Roy ton maistre de ma part, " qu'il n'est point de besoin qu'il m'escriue des lettres particulieres, pour ce que s'il e- " stoit ami en general de Lacedæmone, & monstroit aimer & desirer le biẽ de la Gre- " ce, que lui aussi reciproquement lui seroit ami de tout son pouuoir: mais s'il se trou- " uoit qu'il vsast de male foy, & attentast aucune chose au preiudice de la Grece, qu'il B lui pourroit escrire toutes les lettres du monde, que iamais il ne lui seroit ami. Il aimoit fort tendremẽt ses petis enfans, de sorte qu'il iouoit auec eux parmi la maison, se mettant vne canne entre les iambes comme vn cheual: & comme quelqu'vn de ses amis l'eust veu & trouué en cest estat, il le pria de n'en dire iamais rien à personne, iusques à ce que lui-mesme eust des enfans aussi. Mais en faisant continuellement la guerre aux Thebains, il y fut fort griefuement blecé en vne bataille. Ce que voiãt Antalcidas, lui dit: Certainement tu reçois bien des Thebains le salaire que tu me- " rites, pour leur auoir enseigné mal-gré eux à combatre, ce qu'ils ne sauoient ni ne " vouloient aprendre à faire. Car à la verité lon dit, que les Thebains deuindrent alors " plus belliqueux que iamais ils n'auoient esté auparauant, s'estans adressez & exercitez aux armes par les continuelles inuasions des Lacedæmoniens: aussi estoit-ce la raison pour laquelle l'ancien Lycurgus en ses loix, que lon appelloit Retres, leur de- C fendoit de faire souuent la guerre contre vne mesme nation, de peur qu'ils ne la cõtraignissent en ce faisant d'aprendre à la faire. Si en estoit Agesilaus hay des alliez mesmes de Lacedæmone, qui se plaignoient qu'il faloit qu'ils eussent ordinairemẽt le harnois sur le dos, & qu'eux qui estoient en bien plus grand nombre suiuissent les Lacedæmoniens qui n'estoient qu'vne poignee de gens au pris d'eux: parquoy Agesilaus les voulant conuaincre & leur monstrer quel nombre ils estoient, commanda que tous les alliez & confederez s'assissent ensemble pesle mesle, & les Lacedæmoniens d'vn autre costé à part, puis fit crier par vn herault, que les potiers de terre se leuassent les premiers: quand ceux là furent leuez il fit proclamer les serruriers, & puis apres les charpentiers, & puis les maçons, & ainsi de tous les autres mestiers les vns apres les autres: parquoy tous leurs alliez & confederez presque se leuerent, mais des Lacedæmoniens nul ne se leua, pource qu'il leur estoit defendu d'exercer " ni d'aprendre aucun mestier mechanique: ainsi Agesilaus se prenant à rire, Voyez- " vous, dit-il, mes amis, cõbien plus de soudards nous enuoyons à la guerre que vous D ne faites? Or à la desfaite de Leuctres, il y eut plusieurs des Lacedæmoniens qui fuirent, lesquels tous par les loix & ordonnances du pays estoient pour toute leur vie infames, toutefois les Ephores voians que la ville par ce moyen s'en alloit deserte & depeuplee de citoiens, en temps mesmement qu'elle auoit plus grand besoin de gens de guerre que iamais, vouloient trouuer moien de les absoudre de ceste infamie, & neantmoins conseruer l'authorité de leurs loix. Parquoy pour ce faire, ils esleurent Agesilaus pour leur Legislateur, lequel se tirant en auant deuant tout le " peuple, dit, Seigneurs Lacedæmoniens, ie ne voudrois aucunement estre autheur " ni inuenteur de nouuelles loix, & à celles que vous auez ie ne voudrois ni adiou- " ster, ni oster, ni changer aucune chose: parquoy il me semble raisonnable, que d'i- " ci en auant elles aient leur force, vigueur & authorité acoustumee. Au demeurant il ne laissa pas auec ce peu de gens de fait, qui estoient demeurez en la ville, de

61. Qui a fait le tort le doit reparer.

62. Il ne faut aimer les particuliers, si non entant qu'ils aiment le public.

63. L'amour enuers les enfans est vne passion ardente.

64. Qui aprend aux autres la guerre, reçoit honte en lieu pour salaire.

Sagesse du legislateur Lycurgus.

65. Plaisant artifice pour appaiser les plaintes des alliez.

Fuyards, iugez infames.

66. Moyen notable pour conseruer la patrie.

repousser Epaminondas, qui l'alla assaillir auec vn si grand flot & si violente tem- E
peste des Thebains & de leurs confederez enorgueillis de la victoire qu'ils auoyent obtenue en la plaine de Louctres, & les fit retourner sans rien faire: mais en la bataille de Mantinee, il admonesta & conseilla les Lacedæmoniens de ne se point soucier des autres Thebains, ains de combatre tous & adresser tout leur effort contre Epaminondas seul, disant qu'il n'y auoit que les sages & prudens qui fussent vaillans & seuls cause de la victoire, & pourtant que s'ils pouuoient abatre celui là, que facilement ils viendroient au dessus des autres, pour ce que ce n'estoient que fols estourdis & gens de nulle valeur: comme veritablement il auint: car estant la victoire ia toute certaine du costé d'Epaminondas, & les Lacedæmoniens en route: ainsi comme il se retourna pour rappeller les siens, il y eut vn Lacedæmonien qui en fuyant lui donna vn coup mortel, duquel estant tombé par terre, les Lacedæmoniens qui estoient auec Agesilaus se rallierent, tournerent visage & remirent la vi- F
ctoire en balance, par ce que les Thebains diminuerent beaucoup de leur courage, & les Lacedæmoniens l'augmenterent. Au reste la ville de Sparte aiant necessité d'argent pour la guerre, & estant contrainte d'entretenir des soudards estrangers à sa soulde: Agesilaus s'en alla en Egypte apointé du Roy des Egyptiens qui l'auoit enuoyé querir, mais pource qu'il estoit ainsi petitement & simplement vestu, il en vint en mespris des habitãs du pays, car ils s'attendoient de voir le Roy de Sparte acoustré de sa personne & acompagné magnifiquement & superbement comme vn Roy de Perse, tant ils auoyent mauuaise opiniõ des Roys: mais Agesilaus en peu de temps leur donna bien à conoistre, que la maiesté & magnificence des Roys se doit acquerir par bon sens & par vaillance. Et voyant que ceux qui deuoient faire teste & combattre auec lui s'effroyoient pour l'eminent peril, à cause du grand nombre des ennemis qui estoient deux cens mille cõbatans, & le peu de gens qu'ils auoient de leur costé, il delibera deuant que de venir au combat de leur remettre le cœur G
par le moien d'vne ruze, dont il ne voulut rien communiquer à personne, c'est que dedans sa main gauche il escriuit à l'enuers ce mot, Victoire: & prenant le foye de la beste immolee des mains du deuin, le mit dedans sa main senestre, qui estoit escrite par dedans, & le tenant longuement, il faisoit semblant de penser bien profondement à quelque doute, & monstroit apparence d'estre en perplexité de pensemẽt iusques à ce que les characteres & figures des lettres eurẽt loisir de se prendre & imprimer à la superfice du foye: & lors il le monstra à ceux qui deuoient combattre quand & lui, leur disant & donnant à entendre, que par ces lettres les Dieux leur promettoyent la victoire: & eux cuidans auoir en cela vn certain signe & presage de victoire, prirẽt hardiment le hazard de la bataille. Et comme les ennemis tinssent son camp assiegé tout à l'enuiron, tant ils estoient en grand nombre, & encore fissent vne trenchee alentour, le Roy Nectanebos, au secours duquel il estoit là venu, le prioit & sollicitoit de faire vne saillie sur eux, & de les combatre auant que la trenchee fust paracheuee: Il respondit qu'il n'empescheroit iamais le dessein des ennemis, qui tendoient à leur donner moien d'estre egaux pour combattre tant contre tant, & attendit iusques à ce qu'il ne s'en faloit plus gueres que les deux bouts de la tranchee ne vinssent à s'entrerencontrer, puis dressant sa bataille en cest interualle là, & par ce moien combatant de front pareil, tant contre tant, il mit les ennemis en route: & auec ce peu de gens qu'il auoit, en fit vn bien grand meurtre, & du butin qu'il y gaigna, enuoya bonne somme d'argent à Sparte. Mais estant prest à s'embarquer pour partir d'Egypte, & s'en retourner au pays, il mourut, & en mourãt de- H
fendit tres-expressement à ceux qui estoient autour de lui, que lon ne fist figure ni « image quelconque moulee ne painte de son corps: pource, dit-il, que si i'ay fait au- « cun acte de vertu en ma vie, cela sera le monument qui perpetuera ma memoi- « re: sinon, toutes les images & statues du monde ne le sauroient faire, attendu que ce ne

67. Seur expedient pour emporter vne victoire.

68. En quoy gist la maiesté & magnificence des Rois.

69. Vn sage chef s'aide de diuerses ruses pour donner courage aux plus descouragez.

70. Sage prouidence en guerre, vaut mieux que plusieurs mains.

71. Ce sont les actes vertueux, non pas les statues, qui rendent l'homme immortel.

A ce ne sont qu'ouurages d'hommes mechaniques de nulle valeur. AGESIPOLIS
fils de Cleombrotus: cóme quelqu'vn contast en sa presence, que Philippus Roy de
Macedoine auoit en peu de iours demoli la ville d'Olinthe: Par les Dieux, dit-il, en
plusieurs fois autant de tẽps il n'en bastira pas vne pareille. Vn autre lui disoit com-
me par maniere de reproche, que lui, tout Roy qu'il estoit, & d'autres de ses citoiens
en aage d'hommes faits, auoient esté baillez pour ostages, non pas leurs enfans ni
leurs femmes: Ainsi faloit-il faire par raison, dit-il, car il est iuste que nous mesmes
& non autres, portions la peine de nos fautes. Et comme il voulust faire venir des
chiẽs de sa maison, quelqu'vn lui dit, Voire-mais on ne les laissera pas sortir hors du
pays: aussi ne faisoit-on pas les hommes par ci deuant, dit-il, & maintenãt on les lais-
se bien sortir. AGESIPOLIS fils de Pausanias comme les Atheniens lui dissent
qu'ils estoient contens de se rapporter au iugement de ceux de Megare, touchant
quelques differens qu'ils auoient ensemble, & quelques plaintes qu'ils faisoient les
B vns des autres, leur dit, C'est vne honte, Seigneurs Atheniens, que ceux qui sont les
chefs & ducs de tous les autres Grecs entendent moins ce qui est iuste que ne font
les Megariens. AGIS le fils d'Archidamus, cóme les Ephores lui dissent, Prẽ les ieu-
nes hommes de ceste ville auec toy, & t'en va au pays de cestui-ci, qui te conduira
lui-mesme iusques dedans le chasteau de sa ville. Et comment est-il raisonnable, Sei-
gneurs Ephores, de commettre le salut & la vie de tant de vaillans ieunes hommes, à
vn qui trahit son pays? On lui demanda quelle science on exerceoit principalement
en la ville de Sparte: à sauoir, dit-il, obeir & commander. Aussi disoit-il, que les
Lacedæmoniens ne demandoiẽt iamais combien estoient les ennemis, mais où ils
estoient. On lui defendit de combatre les ennemis à Mantinee, pource qu'ils estoient
en bien plus grande nombre: Il est force, dit-il, que qui veut commãder à beaucoup
de gens, en combate aussi beaucoup. A vn autre qui demandoit combien estoient
C les Lacedæmoniens: ils sont, dit-il, autant qu'il en faut pour chasser les meschans. En
passant au long des murailles de Corinthe, les voyant ainsi hautes, bien basties, &
long estendues: Quelles femmes sont ce, dit-il, qui habitent là dedans? A vn mai-
stre de Rhetorique qui louant son mestier disoit, Quand tout est dit, il n'y a rien si
puissant que la parole de l'homme: Quand tu ne parles point, dit-il, tu ne vaux donc
rien. Les Argiens aians esté desia vne fois batus, retournoient neantmoins se repre-
senter encore fort fierement en bataille, & voyant que la plus part de leurs alliez s'en
troubloient de frayeur, il leur dit: Asseurez vous mes amis, car si nous qui les auons
desia batus auons peur, que pensez vous qu'ils ayent eux? Vn Ambassadeur de la vil-
le d'Abdere estoit venu à Sparte, qui auoit fort longuement parlé, & apres qu'il se
fut teu, à la fin, il lui demanda, Sire, quelle response veux-tu que ie rapporte à nos ci-
toiens? Tu leur diras, dit-il, que ie t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, & tant que
tu as voulu, & que ie t'ay tousiours escouté sans iamais dire mot. Quelques vns lou-
D oient les Eliens de ce qu'ils estoient tres-iustes en la solennité des ieux Olympiques:
Et est-ce, dit-il, chose si grande, ni dont il faille faire tant de cas, si en cinq annees ils
gardent vn seul iour la iustice? Aucuns lui rapportoient, que ceux de l'autre maison
royale lui portoient enuie: Ils en auront donc double peine, dit-il: car leurs propres
maux d'eux-mesmes les fascheront, & outre encore les biens qui seront & en moy
& aux miens. Quelqu'vn estoit d'auis, qu'il faloit donner passage aux ennemis
qui se mettoient en fuite: Voire-mais, dit-il, si nous ne combatons contre ceux qui
s'enfuient par lascheté, comment combatrons nous contre ceux qui demeureront
par vaillance? Vn autre mettoit en auant le propos d'vn moien pour maintenir la
liberté de la Grece, qui estoit bien genereux & magnanime, mais qui estoit bien
mal-aisé à executer: Il lui respondit, Estranger mon ami, tes paroles auroient be-
soin de grande puissance & grand argent. Quelque autre lui disoit, que Phi-
lippus les engarderoit bien de mettre le pied en tout le demeurant de la Grece,

AGESIPOLIS fils de Cleóbrotus.

1. Vn mal tost fait ne peut estre tost reparé.

2. Les coulpables doiuent estre chastiez.

AGESIPOLIS fils de Pausanias.

Vn peuple est malheureux qui est cõtraint aller cercher iustice au loin.

AGIS, fils d'Archidamus.

1. La vie des hommes ne doit estre cómise à celui qui trahit sa patrie.

2. Belle science en vn estat public.

3. Peuple magnanime.

4. L'ambition s'expose a grands dangers.

5. Assez de bons pour dompter les meschans.

6. Hautes murailles, forteresse de femmes.

7. Babillard plaisamment picqué.

8. Gentil remede contre vne vaine peur.

9. La valeur du silence aparoit estãt oposé au babil.

10. Ce n'est chose esmerueillable, si quelquefois ceux qui ne valent gueres font quelque bon coup.

11. Double misere des enuieux.

12. En combatant vn lasche ennemy on se façonne pour vaincre de viue force.

13. Bien conseiller sans pouuoir executer est chose impertinente.

14. Contentement est vn grand gain.

Nous nous contenterons, dit-il, ami, de demeurer en nostre pais. Vn autre ambassadeur estoit venu de la ville de Perinthe en Lacedæmone, qui auoit fait vne longue harengue, & à la fin demanda à Agis quelle response il porteroit aux Perinthiens: Tu leur diras, dit-il, que tu ne cuidas iamais acheuer de dire, & moy de me taire. Il alla vne fois tout seul ambassadeur deuers Philippus, qui luy dit, Comment cela? viens tu seul? Ouy, dit-il, deuers vn seul. Vn des vieux citoiens de la ville de Sparte lui disoit vn iour, à lui qui estoit desia vieil aussi, Que puis que les anciẽnes loix & coustumes s'alloient tous les iours abastardissant, & que lon y en introduisoit d'autres qui estoient pires, que tout s'en alloit sans dessus dessous: il lui respondit en riant, les afaires vont donc bien, s'il est ainsi que tu dis, car il me souuient qu'estant ieune garçon, i'entendois desia dire à mon pere, que tout estoit aussi renuersé, & ce qui estoit dessus estoit venu dessous des son temps: & disoit encore, que son pere lui en auoit autant dit du sien. Et pourtant ne se faut-il pas esmerueiller, si les afaires vont apres pis que deuant: mais aussi s'ils vont quelquefois mieux & quelquefois sont presque tous semblables. Quelqu'vn lui demanda, comment il pourroit demeurer franc & libre pour toute sa vie: En mesprisant la mort, dit-il.

15. Grand causeur sagement reprimé.
16. Orgueil des grands mesprisé.
17. Plaisãt trait sur la consideratiõ des changemens de la vie humaine.
18. Beau moyen pour conseruer sa liberté.

E

F

AGIS, le ieune.
1. Toutes armes sont bonnes quand on sait biẽ s'en defendre & assaillir.
2. Solution plaisante à la question d'vn meschant.

Agis le ieune, comme l'orateur Demades lui dist, que les espees Laconiques estoient si courtes, que les triacleurs & charlatans les aualloient à tous coups: & toutesfois, dit-il, les Lacedæmoniens en assenent bien leurs ennemis. Vn autre importun & meschant homme lui rompoit la teste à force de demander souuent, Qui est le plus homme de bien de Sparte? Celui, dit-il, qui te ressemble le moins.

AGIS, dernier Roy de Lacedæmone.
Consolation pour ceux qu'õ fait mourir à tort: & tesmoignage de l'heur de vne bonne conscience.

Agis le dernier Roy de Lacedæmone, aiant esté surpris en trahison, & cõdamné par les Ephores, ainsi qu'on le menoit sans forme de iustice au lieu pour estre estranglé, apperceut vn de ses esclaues qui pleuroit, si lui dit, « Cesse de pleurer pour ma mort, car en mourant ainsi iniquement & meschamment, ie vaux mieux & suis plus homme de bien que ceux qui me font mourir. & aiant dit ces paroles, il tendit volontairement son col au laqs de la corde.

ACROTATVS.
L'autorité des loix diuines & humaines est par dessus, & doit marcher deuant l'autorité des peres & meres.

G

Acrotatvs voiant que ses pere & mere vouloient qu'il leur tinst la main à faire quelque chose qui estoit contraire à la raison & à la iustice, il leur resista pour vn temps: mais quand il vid qu'ils lui en faisoient trop grãde instance, à la fin il leur dit, « Pendant que i'ay esté entre vos mains, ie n'ay iamais eu aucune conoissance ni aucun sentiment de la iustice: mais depuis que vous m'auez donné à la chose publique & à ses loix, & par ce moien m'auez instruit en iustice & preud-hommie, comme vous auez peu, ie m'efforceray de suiure ceste instruction là, & non pas vous: & pource que ie say bien que vous voulez que ie face toutes choses bõnes, & que celles-là sont tres-bonnes & à vn homme priué, & encores plus à celui qui est en authorité de magistrat, lesquelles sõt iustes, ie ferai celles que vous voulez, & refuseray celles que vous me dites.

ALCAMENES.
1. L'auarice ruine les estats publics.
2. Magistrat auaricieux est traistre aux loix.
3. Honnesteté de la vie en quoy consiste.

H

Alcamenes fils de Telecrus, comme quelqu'vn demandast, par quel moien on pourroit bien conseruer vn Royaume: En ne faisant, dit-il, point de compte de gaigner. Vn autre luy demandoit, pour quelle cause il n'auoit point voulu prendre ni receuoir de dons des Messeniens: pource, dit-il, que si i'en eusse pris, ie n'eusse iamais eu paix auec les loix. Quelque autre lui dit qu'il s'esmerueilloit, comment il viuoit si estroittement, veu qu'il auoit si bien dequoy: il lui respondit, C'est chose honneste quand on a des biẽs beaucoup, viure neantmoins selon la raison, & non pas selon l'appetit.

ALEXANDRIDAS.
1. Il n'y a occasion de se douloir, sinõ que pour auoir peché.
2. Ce n'est assez de bien parler: mais il faut aussi parler a propos.
3. Occupation trop mechanique pourquoy mesprisee.

Alexandridas fils de Leon, voiant vn qui se tourmentoit & desesperoit, dautant qu'il estoit banni de son pais: O mon ami, dit-il, ne te tourmente pas pour estre contraint d'esloigner ton pays, mais bien pour auoir esloigné la iustice. A vn autre qui disoit aux Ephores de bons propos, mais plus qu'il n'en faloit: Estranger mon ami, dit-il, tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut. Quelque autre lui demandoit, pourquoy ils donnoient la charge de leurs terres à leurs Ilotes, & qu'ils ne les prenoient à labourer & cultiuer eux-mesmes: Pource, dit-il, que nous les auons acquises, non en les

A en les cultiuant elles, mais nous en cultiuãt nous mesmes. A vn autre qui soustenoit qu'il n'y auoit que l'ambitiõ & la vaine gloire qui perdoit les hommes, & que ceux qui s'en pouuoient deffaire estoient heureux: Il faudroit donc confesser suiuant ton dire, que les meschans qui font tort à autrui seroient bien-heureux: car comment pourroit on soustenir que vn sacrilege ou vn voleur, qui rauit le bien d'autrui, fust conuoiteux de vaine gloire? Il respondit aussi à quelque autre qui lui demandoit pourquoy les Lacedæmoniens estoient si hardis & si asseurez aux perils de la guerre: Pource, dit-il, que nous aprenons à auoir honte, & non pas peur de nostre vie, comme les autres. On lui demanda aussi quelquefois, pourquoy c'estoit que les Senateurs demeuroient plusieurs iours à iuger les causes criminelles: & qu'encore que l'accusé fust par eux absouls, il demeuroit neantmoins tousiours en estat de criminel: Ils demeurent, dit-il, plusieurs iours à decider les causes criminelles: où il est questiõ de la vie des hõmes, pour ce que ceux qui ont commis erreur en la mort B d'vn hõme, ne peuuent plus r'habiller leur sentẽce: & celui qui est eslargi, doit neãtmoins tousiours demeurer suiet à la loy de l'homicide, pour ce que lon peut tousiours derechef mieux enquerir & mieux iuger de son fait. ANAXANDER le fils d'Euricrates respondit à vn qui lui demandoit, pourquoy ils n'amassoiẽt point d'argent en public: de peur, dit-il, que si on nous en bailloit la garde, cela ne fust matiere & moien de nous corrompre. ANAXILAS aussi dit à vn qui s'esmerueilloit comment les Ephores ne se leuoient point au deuant des Roys, veu que c'estoiẽt eux qui les mettoient: C'est, dit-il, pour la mesme cause qu'ils ont esté creez Ephores, c'est à dire, pour contreroller & syndiquer les Roys. ANDROCLIDAS Laconien estant affollé d'vne cuisse, se fit neantmoins enroller au nombre de ceux qui deuoient aller à la guerre: & cõme quelques vns s'y opposassent, dautant qu'il estoit impotent d'vne cuisse: Voire-mais, dit-il, il ne faut pas des gens qui fuyent, mais qui tienent ferme pour combatre les ennemis. ANTALCIDAS se faisant receuoir en C la confrairie de la religion de Samothrace, comme le presbtre lui demãdast, quel peché il auoit fait le plus grand en sa vie: Si i'en auray fait aucun en ma vie, Les Dieux, dit-il, le sauront bien eux mesmes. Et à vn Athenien, qui appelloit les Lacedæmoniens grossiers & ignorans: Nous sommes voirement seuls en toute la Grece qui n'auõs apris de vous riẽ de mal. Et à vn autre Atheniẽ aussi, qui lui disoit, Nous vous auons souuent rechassez de la riuiere de Cephisus: Mais nous, dit-il, ne vous rechassasmes iamais de celle d'Eurotas. A vn autre qui lui demandoit, Comment il faudroit faire pour estre tres-agreable aux hommes: il faudroit, respondit-il, leur dire tousiours chose qui leur pleust, & faire chose qui leur profitast. Vn maistre de Rhetorique lui vouloit vn iour reciter vne harengue qu'il auoit composee à la louange d'Hercules. Et qui est ce, dit-il, qui le mesprise? Et à Agesilaus qui auoit esté fort grieuement nauré en vne bataille par les Thebains: Tu reçois, dit-il, bien l'escholage & le loyer que tu merites, des Thebains, leur aiant enseigné malgré eux ce qu'ils ne sa- D uoient ni ne vouloient aprendre, c'est à sauoir à combatre: car par les continuelles expeditions qu'Agesilaus faisoit contre eux, ils estoient deuenus vaillans & belliqueux. Lui mesme disoit que les murailles de Sparte estoient les ieunes hommes, & ses confins estoient les fers de leurs picques. Et à vn autre qui demandoit, pourquoy les Lacedæmoniens combatoient de si courtes espees: à fin, dit-il, que nous ioignions nos ennemis de plus pres. ANTIOCHVS estant Ephore ouyt dire que Philippus auoit donné aux Messeniẽs leur territoire: Mais leur a il aussi, demanda-il, donné quand & quand les forces de le pouuoir defendre? ARIGEVS respondit à quelques vns qui louoient hautement des Dames qui n'estoient point leurs femmes, ains mariees à d'autres: Par les Dieux, dit-il, on ne doit iamais tenir propos en vain, & que lon ne sache bien comment, des femmes de bien & d'honneur, pour ce qu'elles ne doiuẽt aucunemẽt estre conuës sinon de ceux qui viuẽt ordinairement a-

4. Toutes sortes d'iniquitez ne sont pas cõprinses sous l'ambition & vaine gloire.

5. D'où vient l'asseurance des vertueux au milieu des dangers.

6. Enseignemẽt notable à tous iuges de causes criminelles.

ANAXANDER.
L'argẽt corrompt les plus fermes.

ANAXILAS.
Grãde autorité des Ephores.

ANDROCLIDAS.
Ce n'est pas la vistesse du corps ains la grãdeur de courage qui rend l'homme propre à la guerre.

ANTALCIDAS.
Curiosité dextrement reprimee.
Il vaut mieux estre ignorant que meschant.

3. Ce n'est pas hõte d'estre repoussé hors des terres d'vn ennemi ouï biẽ d'estre battu en son propre pays.
4. Moyen d'agreer aux hommes.
5. Louange impertinente & superflue reiettee.
6. Il ne faut pas trop harasser vn peuple.

7 Il n'est forteresse ni force que d'hõmes resolus.
8. Commodité des espees courtes.
ANTIOCHVS.
Don inutile condamné.
ARIGEVS.

1 C'est folie de tenir propos de choses dont on ne doit se messer.

2. Il ne se faut pas precipiter en voulant remedier à quelque mal.

uec elles. Et enpassant vne fois par la ville de Selinunte en Sicile, il leut cest epitaphe E qui estoit engraué dessus vne sepulture,

Apres auoir la tyrannie estainte
De leur pays, par Martiale attainte,
Ceux-ci iadis deuant les hautes tours
De Selinunte acheuerent leurs iours.

Ils meritoient bien, dit-il, de mourir, pour auoir estaint vne tyrãnie, si elle brusloit, car ils la deuoient laisser toute brusler.

ARISTON.

1. Deuoir d'vn bon Roy.

ARISTON oyant quelqu'vn qui en deuisant louoit vne sentence que souloit dire le Roy Cleomenes, quand on lui demandoit quel estoit l'office d'vn bon Roy: Faire du bien à ses amis, disoit-il, & du mal à ses ennemis. Et de combien seroit-il meilleur, respondit-il, de faire du bien à ses amis, & de ses ennemis en faire de bons amis? mais ceste notable sentence est indubitablement de Socrates, & par tous se refere à lui.

2. Le nõbre ne dõne pas la victoire, ains l'equité & le courage.

Comme quelqu'vn lui demandast combien en nombre estoient les Lacedæmoniens: autant, dit-il, qu'il en faut F pour chasser leurs ennemis.

3. Les victorieux sont plus vaillans que les vaincus.

Vn Athenien recitoit l'oraison funebre, qu'il auoit composee à la louange de leurs citoiens qui auoient esté desfaits par les Lacedæmoniens: Si les vostres ont esté si vaillans que tu dis, quels penses tu donc, dit-il, que soient les nostres qui les ont desfaits?

4. Humanité enuers les meschans n'est pas à louer.

Archidamidas respondit à vn qui louoit Charilaus de ce qu'il se monstroit humain egalement à tous: Et comment, dit-il, merite d'estre loué celui, qui se monstre humain enuers les meschans?

5. Sauoir parler en temps est tesmoignage de sagesse.

Vn autre reprenoit Hecateus, le maistre de Rhetorique, de ce qu'aiant esté conuié à manger auec eux en leurs conuiues qu'ils appellent, il ne dit iamais mot tout le long du disner: il lui respondit, Il semble que tu ignores, que celui qui sait bien parler, sait aussi le temps quand il faut parler.

ARCHIDAMVS. fils de Zeuxidamus.

1. Les loix sont par dessus les magistrats.

ARCHIDAMVS fils de Zeuxidamus dit à vn qui lui demandoit, qui c'estoit qui gouuernoit la ville de Sparte, Ce sont les loix & puis les magistrats suiuans les loix.

2. Les choses doyuent estre estimees selon la valeur de leur vsage.

Entendant vn qui louoit grandement vn iouëur de cithre, & auoit en singuliere admiration l'excellence de son art: O mon G ami, quel loyer d'honneur auront enuers toy les preux & vaillans hommes, puis que tu louës si hautement vn ioueur de cithre? Quelque autre lui recommandoit fort vn Musicien en lui disant, Il est bien bon chantre: C'est autant, dit-il, comme bon potager chez nous, voulant dire qu'il n'y auoit point de difference entre donner du plaisir par le son de la voix, ou des instrumens, & par l'aprest des viandes ou des potages.

3. Le vin trop friand corrompt la santé & effemine l'homme.

Quelqu'vn lui promettoit de lui donner du vin qui seroit fort bon & souëf: à que faire? dit-il, cela ne seruira qu'à en faire boire dauantage, & à deuenir moins homme.

4. Ennemi paresseux n'est à redouter.

Estant au siege deuant la ville de Corinthe, il vid des liéures se leuer tout ioignant les murailles de la ville, si dit à ses compagnons, Nos ennemis nous sont aisez à prendre, puis qu'ils sont si paresseux, que de laisser gister les liéures iusques dedans les fossez de leur ville.

5. Beau moien pour apointer deux parties qui sont en proces.

Il auoit esté eleu pour arbitre du consentement de deux qui auoient procés l'vn contre l'autre, lesquels il mena tous deux dedans le temple de Diane surnommee Chalceœcos, & leur fit promettre & iurer sur H l'autel de la Deesse, qu'ils obserueroient tous deux de poinct en poinct ce qui seroit par lui iugé. Ce qu'ils promirent, & iurerent. Ie iuge donc, dit-il, que vous ne partirez ne l'vn ne l'autre de ce temple, que vous n'aiez premier pacifié vos differens.

6. Honneste expedient pour n'accepter le presẽt d'vn meschant.

Dionysius le tyran de la Sicile auoit enuoyé à ses filles des robes, il ne les voulut pas receuoir, disant, I'aurois peur que quand elles les auroient vestues, elles ne m'en semblassent plus laides.

7. Selõ la force faut auoir le courage.

Et voiant son fils encore ieune en vne bataille combatre desespereement alencontre des Atheniens, il lui dit, Ou augmente ta force, ou diminue ton courage.

ARCHIDAMVS. fils d'Agesilaus.

1. Les grãdeurs humaines n'agrandissent point l'hõme.

ARCHIDAMVS, le fils d'Agesilaus, cõme le roy Philippus apres la bataille qu'il gaigna contre les Grecs aupres de Chæronee, lui eust escrit vne missiue fort aspre & rigoureuse, il lui rescriuit: Si tu mesures ton ombre, tu trouueras qu'elle ne sera pas deuenue plus grãde depuis que tu as vaincu. Estant vn

A iour enquis, combien de terre possedoient les Lacedæmoniens, il respondit, autant [2. Territoire d'hōmes vaillans.]
„ comme ils en peuuēt attaindre auec leurs iauelines. Periāder estoit vn medecin suf-
fisant en son art, & bien estimé entre les plus excellens: mais qui escriuoit de mau-
„ uais vers: il lui dit vn iour, Ie m'esbahis de toy, Periander, comment tu aimes mieux [3. Il fait se mesler de ce que lon sait bien faire.]
„ estre appellé mauuais poëte, que bon medecin. En la guerre que les Lacedæmoniens
eurent contre Philippus quelques vns lui conseilloient, qu'il auisast bien à donner
„ la bataille le plus loin qu'il pourroit de son païs : Ce n'est pas cela, dit-il, à quoy [4. A quoy vn chef d'armee doit viser.]
„ il faut auiser, mais bien à ce, comment nous pourrons si bien combatre, que nous
„ demeurions victorieux. Il fit aussi response à ceux qui le louoient de ce qu'il a- [5. Victoire sanglante est miserable.]
„ uoit gaigné la bataille contre les Arcadiens: Il vaudroit mieux, dit-il, que nous
„ les eussions vaincus de prudence que de force. Et enuiron le temps qu'il entra en [6. Qui se fourre ès querelles d'autrui se priue d'vn grand heur, qui est le repos.]
armes dedans le païs d'Arcadie, estant auerti que les Eliens enuoyoient du secours
„ aux Arcadiens, il leur escriuit en ceste sorte: Archidamus aux Eliens, C'est belle
B chose que le repos. Et comme les peuples alliez & confederez en la guerre Pelopo-
nesiaque demandassent combien d'argent suffiroit à mener ceste guerre, & qu'il ta-
„ xast combien chascun auroit à contribuer: La guerre, dit-il, ne se fait pas a pris cer- [7. La guerre est vn abysme qui engloutit tout, & ne peut estre rempli.]
tain. Et voiāt vn traict d'engin de baterie, qui lors auoit nouuellement esté apporté
„ de la Sicile: ô Hercules, dit-il, la prouësse de l'homme est perdue. Et pource que les [8. Tant de sortes d'armes obscurcissent la prouesse humaine.]
Grecs ne le voulurent pas croire, ni rompre les traitez qu'ils auoient faits auec Anti-
gonus & Craterus Macedoniens pour viure en leur anciene liberté, & alleguans que
„ les Lacedæmoniens leur seroient plus insupportables que les Macedoniēs: Le mou- [9. Il n'y a point de fiance en celui qui est muable.]
„ ton, dit-il, iette tousiours dehors vne mesme voix, mais l'hōme en change souuēt en
„ diuerses sortes, iusqu'à ce qu'il soit paruenu au dessus de ses desseins. ASTYCRA- [ASTYCRATIDAS.]
TIDAS respōdit à quelqu'vn qui disoit, apres que le Roy Agis eut perdu la bataille
„ contre Antigonus : ô pauures Lacedæmoniens, que ferez vous maintenant? Se- [C'est chose douce & honnorable de mourir pour la patrie.]
„ rez vous serfs des Macedoniens ? Commēt, Antigonus nous pourroit-il defendre
C de mourir en combatant pour Sparte? BIAS aussi se trouuant surpris d'vne embus- [BIAS.]
che que lui auoit dressee Iphicrates capitaine des Atheniens, comme ses soudards [Vn chef doit auoir soin des siens puis de son honneur.]
„ lui demandassent: Et bien Capitaine, qu'est-il de faire? Que sauriez-vous faire, dit-
„ il, sinon auiser à vous sauuer, & moy à mourir en combatant? BRASIDAS trou- [BRASIDAS.]
ua vne souris entre des figues seches qui le mordit, & il la laissa aller, disant à ceux
„ qui estoiēt presens, voyez comment il n'y a si petit animal qui ne puisse sauuer sa vie, [1. La resolution est requise es dangers.]
„ proueu qu'il ait le cœur de se defendre contre ceux qui l'assaillent. En vne bataille
il fut blecé d'vn coup de iauelot qui faussa son bouclier: & lui l'arrachant de son
corps en tua l'ennemi qui l'en auoit blecé. Et à ceux qui lui demandoient, com- [2. L'homme vaillāt n'est blessé que par le defaut de ses armes.]
„ ment il auoit ainsi esté blecé: par ce, dit-il, que mō bouclier m'a trahi. Se partāt pour
„ aller à la guerre, il escriuit aux Ephores, Ce que vous m'escriuez touchant la guer- [3. Vaincre ou mourir deuise des vaillans capitaines.]
„ re, le feray, ou i'y mourrai. Et apres qu'il fut mort en deliurant de seruitude les
Grecs habitans au païs de Thrace, les ambassadeurs qui furent enuoyez de la part du
D païs pour rendre grace aux Lacedæmoniēs, allerēt visiter sa mere Archileonide: la-
quelle leur demanda premierement, si son fils Brasidas estoit mort vaillamment: &
comme ces ambassadeurs Thraciens le louassent si hautement, qu'ils disoient qu'il [4. L'honneur de la patrie nous doit estre plus recommandé que le nostre particulier.]
„ n'auoit point laissé son pareil: Vous vous abusez, dit elle, mes amis, car Brasidas
„ estoit bien homme de bien, mais il y en a plusieurs en Sparte qui sont encore meil-
„ leurs que lui. DAMONIDAS auoit esté colloqué tout au dernier lieu de la danse [DAMONIDAS. Ce n'est pas le lieu qui honore l'hōme ains au contraire.]
par celui qui en estoit le maistre: il ne s'en courroucea point autrement, ains lui dit,
„ Tu as bien fait, car tu as trouué moien de rendre ceste place honorable, qui par ci-
„ deuant estoit infame. DAMIS fit response aux lettres qui leur auoient esté escri- [DAMIS.]
tes de la part d'Alexandre le grand, qu'ils eussent à declarer par leurs suffrages, Ale- [Ambition furieuse dextrement brocardee.]
xandre estre Dieu: Nous concedons à Alexandre de se faire appeller Dieu s'il veut.
DAMINDAS, comme Philippus fust entré à main armee dedans le Peloponese, [DAMINDAS.]

Qui ne craint la mort ne craint rié.

& quelqu'vn lui dist, les Lacedæmoniens sont en danger de souffrir beaucoup de maux, s'ils ne trouuét moié d'appointer auec lui: O Demi-femme mó ami, que nous sauroit il faire souffrir de mal, veu que nous ne faisons compte de la mort?

E

DERCYLLIDAS.

Qui est d'accord auec Dieu il ne craint poinct d'auoir les hommes pour ennemis.

DERCYLLIDAS fut enuoyé Ambassadeur deuers le Roy Pyrrhus, lors qu'il auoit son armee sur les cófins de Sparte. Pyrrhus leur fit cómandement qu'ils eussét à receuoir leur Roy Cleonymus qu'ils auoient banni, ou qu'il leur feroit conoistre qu'ils n'estoient point plus vaillans que les autres. Dercyllidas lui repliqua, si tu es vn Dieu nous ne te craignons point, pour ce que nous ne t'auons point offensé: mais si tu es homme, tu n'es point meilleur que nous.

DEMARATVS.

1. Les flatteurs nuisent plus que ceux qui parlét par mal vueillance.

2. Vsage des boucliers entre les Spartiates.

DEMARATVS deuisoit vn iour auec Orontes qui parla fort brusquemét à lui: quelqu'vn qui l'auoit oui lui dit puis apres Orontes s'en monstré bien audacieux en tó endroit: Il n'a point failli enuers moy, dit-il, car ceux qui flattent & qui complaisent en tout leurs propos, ce sont ceux qui portent dommage, non pas ceux qui parlént auec mal veillance. Quelqu'vn lui demandoit pour quelle cause à Sparte ils notoiét d'infamie ceux qui en vne descófiture iettoient leurs boucliers, & non pas ceux qui iettoient ou leurs corps de cuirasses, ou leurs habillemens de teste: pour ce dit-il, que c'est pour eux seuls qu'ils portent ces armeures là, mais les boucliers c'est pour toute l'ordonnance de la bataille.

F

3. Musique peu prisee par vn homme de guerre.

4. Vn fol ne se sauroit taire.

5. Si les loix regnét il faut que les plus grands facét ioug.

Aiant oui chanter vn chantre, Il me semble, dit-il, qu'il ne folastre pas mal. Il estoit en vne grande compagnie, où il demeura bien longuement sans dire vn seul mot: à l'occasion dequoy quelqu'vn lui dist, Est-ce par folie ou par faute de propos que tu gardes vn si grand silence? & comment, dit-il, seroit-ce par folie, car vn fol ne se peut iamais taire. Quelqu'vn lui demandoit pourquoy il estoit báni de Sparte, veu qu'il en estoit Roy: c'est, dit-il, pource que les loix y sont maistresses.

6. Paillardise couste cher.

Vn Persié à force de donner lui suborna à la fin vne ieune garce qu'il aimoit, & puis s'en mocquant lui disoit: I'ay si bien chassé, qu'à la fin i'ay pris tes amours: non as pas par les Dieux, dit-il, mais bien les as tu achetez.

7. Sur quoy doit estre fondee la douceur des Princes enuers leurs suiets.

Quelque gentil-homme s'estoit rebellé contre le Roy de Perse, mais Demaratus auoit tant fait par remóstrances enuers lui, qu'il lui auoit persuadé de retourner. Le Roy lui fit incontinent mettre la main sur le collet, & estoit prest à le faire executer: mais Demaratus l'en diuertit en lui remonstrant, Ce te seroit honte, Sire, de n'auoir seu le punir de sa rebellion quand il estoit ton ennemi, & puis maintenant qu'il est redeuenu ton seruiteur & ami, le faire mourir.

G

" *La grace de la rencótre ne se peut trouuer en François qui cósiste en l'equiuoque de ce mot τάξις, signifiát armee & reng.*

Il y auoit vn bouffon qui plaisantoit à la table du Roy, lequel lui donnoit souuent des attaintes & des traits picquants de mocquerie, en lui reprochant son exil: il lui respondit, Estranger mon ami, ie ne te cóbatray point, car i'ay perdu le reng " de ma vie.

EMEREPES.

Inuentions curieuses doyuent estre retranchees.

EMEREPES estant Ephore couppa auec vne hachette deux chordes des neuf que le musicien Phrynis auoit en sa lyre, disant, Ne viole point la Musique.

EPÆNETVS.

Menteurs extremement meschans.

EPAENETVS souloit dire, que les menteurs estoient cause de tous les pechez & de tous les crimes du monde.

EVBOIDAS.

Il n'apartient à aucun parler de ce dót il n'a que faire.

EVBOIDAS oyant quelques vns qui louoient la femme d'vn autre, les en reprit, disant que les estrangers qui ne sont pas de la maison, ne doiuent aucunement parler des mœurs d'vne Dame.

H

EVDAMIDAS.

1. La Theorie de vertu est ridicule si on ne la met en pratique.

2. Il est mal seant à vn clerc de parler des armes.

3. Celui est louable qui se tait quand il n'est plus temps de parler.

EVDAMIDAS fils d'Archidamus, & frere d'Agis, aiant veu Xenocrates qui estoit desia fort auant sur son aage en l'Academie estudiant en la Philosophie auec ses familiers, demáda qui estoit ce vieillard là: quelqu'vn des assistans lui respondit, que c'estoit vn sage homme, & du nombre de ceux qui cerchoient la vertu: Et quand en vsera il, dit-il, s'il la cerche encore? Et aiant oui vn philosophe disputer & discourir sur ceste proposition, Qu'il n'y a bon capitaine que celui seul qui est sage: Ce propos là, dit-il, est merueilleux, mais celui qui le dit n'en est pas croyable, car il n'a pas les aureilles acoustumees au son de la trompette. Il alla vn iour à l'auditoire pour ouïr Xenocrates discourant sur vne question, mais il y arriua comme il acheuoit: & quelqu'vn de ceux qui estoient en sa compagnie commencea à dire, Il s'est teu tout aussi tost que nous sommes arriuez: Il a bien fait, dit-il, s'il auoit acheué de dire

A dire ce qu'il vouloit dire. Et comme l'autre repliquast, Il seroit bon que nous l'ouissions dire vne autrefois: Et si nous estions, dit-il, venus visiter vn homme qui eust desia soupé, le prierions-nous qu'il soupast encore vne autrefois pour l'amour de nous? Quelqu'vn lui demanda vn iour, pourquoy il vouloit seul demeurer en paix, veu que tous ses citoiens vnanimement estoient d'auis d'entreprendre la guerre contre les Macedoniens: c'est pour ce, dit-il, que ie ne les veux pas conuaincre de mensonge: Vn autre pour l'animer à ceste guerre, lui alleguoit les prouesses & beaux faits d'armes qu'ils auoient autrefois faits contre les Perses: Il me semble, dit-il, que tu ignores que c'est autant comme apres auoir vaincu mille moutons vouloir combatre contre cinquante loups. Il fut quelquefois present à ouyr chanter vn Musicien, qui fit fort bien: on lui demanda ce qu'il lui en sembloit: Il respondit, il me semble que c'est vn grand amuseur de gens à peu de chose. Et comme vn autre louast hautemẽt la ville d'Athenes deuant lui: Et qui pourroit, dit-il, as-

4. Autãt messied le trop parler que le trop manger.

5. Qui bien conseil le ne se retracte point.

6 Il faut bien cõsiderer à quels ennemis on a afaire.

7. Le sage ne fait pas grãd estime de peu de chose.

8. Louage indigne.

B sez louer ceste ville, que iamais hõme n'aima pour y estre deuenu meilleur? Et comme Alexandre le grand eust fait proclamer publiquemẽt en l'assemblee des ieux Olympiques, que tous bannis peussent retourner en leurs païs, exceptez les Thebains: Voila, dit-il, vne proclamation calamiteuse pour vous, ô Thebains, mais elle vous est hõnorable, car c'est signe qu'Alexandre ne craint que vous seuls en la Grece. Vn citoien de la ville d'Argos disoit vn iour en sa presence, que les Lacedæmoniẽs sortans de leur pays, & de l'obeissance de leurs loix, deuenoient pires en voyageant par le monde: mais au contraire, vous autres Argiens venans en nostre ville de Sparte n'en empirez pas, ains en deuenez plus gens de bien. On lui demanda pour quelle occasion deuãt que d'entrer en bataille ils auoiẽt acoustumé de sacrifier aux Muses: à fin, dit-il, que nos gestes soiẽt biẽ & dignement escrits. EVRYCRATIDAS fils d'Anaxandrides, à quelqu'vn qui lui demandoit, pourquoy les Ephores iugeoient par chacun iour des contracts, respondit: à fin que mesme entre les ennemis nous

9. C'est chose honorable d'estre redouté de son ennemi.

10. Vne ville est louable, où lon aprẽd la vertu, encores que ceux qui en sortent pour courir aux pays estrangés en reuiennent par fois tres vicieux.

11. Sacrifice aux muses.

EVRICRATIDAS.
Loyauté, lien de la societé humaine.

C aprenions à nous garder foy l'vn à l'autre. ZEVXIDAMVS respondit aussi à vn qui lui demandoit, pourquoy ils ne redigeoient par escrit les statuts & ordonnances de la prouësse, & qu'ils ne les bailloient escrits à lire à leurs ieunes gens: pource, dit-il, que nous voulons qu'ils s'acoustument aux faits, & non pas aux escritures. Vn Ætolien disoit, que la guerre estoit meilleure que la paix: à ceux qui se vouloient monstrer gens de bien: non pas cela seulement, dit-il, par les Dieux, mais meilleure est la mort que la vie. HERONDAS se trouua d'auenture à Athenes, quand il y eut vn des citoiens qui fut condamné d'oisiueté: & en entendant le bruit, il pria qu'on lui monstrast celui qui auoit esté condamné en cause de gentilesse. THEARIDAS aiguisoit la pointe de son espee, quelqu'vn lui demãda si elle estoit bien aigüe: Plus aigüe, dit-il, que n'est vne calomnie. THEMISTEAS estant deuin, predit au roy Leonidas la desconfiture qui deuoit auenir dedans le pas de Thermopyles, tant de lui que de ceux qui combatroient auec lui: Leonidas le voulut

ZEVXIDAMVS.
1. Il faut s'accoustumer ardamment à bien faire, & s'arrester peu aux paroles.

2 Mespris de la mort, & misere de la vie.

HERONDAS.
Oisiueté marque de noblesse.

THEARIDAS.
Contre la calõnie.

THEMISTEAS.

D enuoyer à Lacedæmone sous couleur de porter les nouuelles de ce qui deuoit auenir, mais à la verité, de peur qu'il n'y mourust auec les autres. Il ne le voulut pas faire, ains dit au Roy Leonidas qui l'y vouloit despescher: I'ay esté ici enuoyé pour combatre, & non pas pour porter des nouuelles. THEOPOMPVS dit à vn qui lui demandoit, Comment vn Roy pourroit bien seuremẽt conseruer son royaume: En donnant à ses amis liberté de lui dire franchement la verité, & en gardant d'oppression ses suiets, de toute sa puissance. A vn estranger qui lui disoit qu'en son païs on le surnommoit Philolacon, c'est à dire, aimant les Lacedæmoniens: Il vaudroit mieux, dit-il, que lon te surnommast aimant tes citoiens, qu'aimant les Lacedæmoniens. Vn autre ambassadeur venu de la ville d'Elide, disoit que ses citoiens l'auoiẽt enuoyé, pour autant qu'il estoit seul en leur ville qui suiuoit la façon de viure Laconique. Il lui demanda, Et laquelle maniere de viure est la meilleure, la tiene ou

C'est le deuoir d'vn bon citoien de ne laisser la deffẽce de la patrie au besoin.

THEOPOMPVS.
1 Moyen à vn Prince de conseruer son estat.

2. Recõmandation de l'amour de la patrie.

3. Vn menteur n'a iamais bonne memoire, & est aisé de l'enlacer en ses propos.

celle des autres? C'est la miene, respondit-il. Comment donc est-il possible, dit- E
il adonc, qu'vne cité se conserue, en laquelle y aiant grand nombre d'habitans, il «
4. Bié commáder & bien obeir maintienent les estats. n'y en a qu'vn seul qui soit homme de bien? Quelqu'vn disoit deuant lui, que la «
ville de Sparte se maintenoit en son entier, pour ce que les Roys y sauoient bien
commander: non pas tant, dit-il, que pour ce que les citoiens y sauent bien o- «
5. Honneurs croissent & decroissent auec le temps. beir. Les habitans de la ville de Pyle lui decernerent en leur conseil de tresgrands «
honneurs: Il leur rescriuit, que le temps auoit accoustumé d'acroistre les honneurs «
THERYCION. moderez, & d'effacer les immoderez. THERYCION retournant de la ville de «
Passage de consequence ne doit estre commis à gens lasches. Delphes trouua le camp de Philippus dedans le destroit du Peloponese, où il auoit «
gaigné le passage, auquel est assise la ville de Corinthe: si dit aux Corinthiens, Le «
THECTAMENES. Peloponese a de mauuais portiers en vous. THECTAMENES aiant esté condamné à mourir par les Ephores, s'en alloit riant: & quelqu'vn lui demanda, s'il
Mespris de la mort mesprisoit les loix & iugemens de Sparte: non pas, dit-il, mais ie me resiouis, de «
ce qu'ils m'ont condamné à payer vne amende que ie puis payer, sans l'emprunter F
HIPPODAMVS. d'vn autre. HIPPODAMVS estoit en bataille ioignant le Roy Archidamus,
qui le vouloit enuoyer auec Agis à Sparte pour là pouruoir aux afaires: mais il ne
Lict d'honneur des bons patriottes. voulut pas y aller, ains lui respondit, Ne mourray-ie pas plus honorablement ici en «
combatant vaillamment pour Sparte? Or auoit-il ia vescu plus de quatre vingts «
ans, & prit ses armes, & se rengeant à la main droite du Roy, il y mourut en com- «
HIPPOCRATIDAS. batant. Le gouuerneur de la Carie escriuit à HIPPOCRATIDAS qu'il te- «
noit entre ses mains vn Lacedæmonien, lequel aiant seu vne trahison & conspi- «
ration qui s'estoit machinee alencontre de lui, ne lui en auoit rien reuelé, & lui «
demandoit quand & quand conseil de ce qu'il en deuoit faire. Il lui escriuit, Si «
1. Fauteurs de trahison ne sont aucunemét supportables. tu lui as par ci deuant fait quelque grand bien, fais le mourir: si non, chasse le hors «
de ton pays, attendu qu'il restiue à la vertu. Il rencontra quelquefois en son che- «
2. Lon ne doit rien faire qui engendre honte. min vn ieune garçon, apres lequel venoit vn qui l'aimoit: le ieune garçon en eut «
honte: & lors il lui dit, Il te faut aller en compagnie de ceux, auec lesquels quand on G
CALLICRATIDAS. te verra, tu n'en changes point de couleur. CALLICRATIDAS Capitaine gene- «
ral de l'armee de mer, comme des amis de Lysander le requissent de leur ottroyer, «
1. L'homme de bié prefere son honneur & la iustice à tout l'or du monde. qu'ils peussent sans punition tuer vn de leurs ennemis, & qu'ils lui donneroient cin- «
quante talens, qui sont trente mille escus, combien qu'il eust grandemét afaire d'ar- «
gent pour nourrir ses mariniers, il ne leur voulut pas neant-moins permettre. Et
2. Larró auaricieux viuement picqué. comme Cleander, qui estoit l'vn de ses conseillers, lui dist, Ie les prendrois quant «
à moy, si i'estois en ta place: Et moy aussi, dit-il, si i'estois en la tiene. Estant «
allé à Sardis deuers Cyrus le ieune, qui estoit allié des Lacedæmoniens, pour voir
s'il pourroit tirer de l'argent de lui, pour entretenir ses gens de marine: la premiere iournee il lui fit dire, qu'il estoit là venu pour parler à lui: on lui fit response,
qu'il estoit à table, & bien, dit-il, i'attendray qu'il ait acheué: & apres auoir longuement attendu: quand il vid qu'il estoit impossible de parler pour ce iour là à
lui, encore fut-il trouué inciuil & importun: le lendemain quand on lui dit qu'il H
beuuoit encore, & que pour ce iour là il ne sortiroit point dehors: il s'en retourna en
3. Rié n'afflige tant l'esprit d'vn hóme libre que de voir ses compatriottes assuiettis aux insolences des barbares & meschans. Ephese, dont il estoit parti, disant, qu'il ne faloit pas tant auoir soin de recouurer
deniers, cóme de ne faire chose qui fust indigne de Sparte, en maudissant ceux qui
s'estoient les premiers si indignement assuiettis à l'insolence des Barbares, & leur
auoient enseigné d'abuser ainsi superbement & insolentement de leurs richesses: &
iura en presence de ceux qui estoient en la compagnie, que si tost qu'il seroit de retour à Sparte, il feroit tout ce qui lui seroit possible, pour reconcilier les Grecs les
vns auec les autres, à fin qu'ils en fussent plus redoutables aux Barbares, quand ils
n'auroient plus besoin de leurs forces pour se faire la guerre les vns aux autres: On
4. Image de la plus part des peuples. lui demanda, quels hommes estoient les Ioniens: Ce sont, dit-il, bons esclaues, «
mais mauuais hommes libres. Cyrus à la fin lui aiant enuoyé de l'argent pour «

A la soulde des gens de guerre, & d'autre en don pour lui, il prit bien celui de la soulde des soudars, mais l'autre il le renuoya, disant qu'il n'estoit point de besoin qu'il eust amitié particuliere auec lui, pource que la commune qu'il auoit auec tous les Lacedæmoniens estoit encore auec lui. Vn peu deuant qu'il donnast la bataille des Arginuses, son pilote nommé Hermon lui remonstra, qu'il seroit bon de s'oster de là, & faire voile, pour ce que les galeres des Atheniens estoient bien en plus grand „ nombre qu'eux: Et puis, dit-il, qu'est-ce que cela? le fuir n'est-il pas infame & dom- „ mageable à Sparte: Il vaut beaucoup mieux, en demeurant, ou vaincre, ou mourir. „ Deuant la bataille aiant fait sacrifice aux Dieux, le deuin lui predit que les signes „ des entrailles promettoient bien la victoire à l'exercite, mais la mort au Capitaine: „ Il ne s'en effroya point, ains dit, Sparte n'est pas à vn homme pres: car quand ie se- „ ray mort, mon pays n'en sera de rien moindre, mais si ie recule maintenant, il en se-
B ra diminué de reputation, ainsi aiant substitué en son lieu pour Capitaine Cleander, s'il lui auenoit quelque chose, il alla donner la bataille, en laquelle il mourut en „ combatant. CLEOMBROTVS fils de Pausanias comme vn estranger debatist „ auec son pere de la vertu, il lui dit: Pour le moins mon pere a cela deuant toy, qu'il aia engendré vn fils, & tu n'en as encore point. CLEOMENES fils d'Anaxandrides souloit dire, qu'Homere estoit le poëte des Lacedæmoniens, pource qu'il enseigne comme il faut faire la guerre: & Hesiode celui des Ilotes, pource qu'il escrit de l'agriculture. Il auoit fait treues pour sept iours auec les Argiens: la troisiesme nuict apres, ayant obserué que les Argiens s'estoient tresbien endormis sur la fiance de ces treues, il les alla charger, & en tua les vns, & en prit les autres prisonniers: & comme on lui reprochast, qu'il auoit faussé la foy iuree, il respondit, Qu'il n'auoit pas iuré de garder les treues la nuict: au demeurant que quelque mal que lon peust faire à ses ennemis, en quelque sorte que ce fust, cela estoit par dessus la iustice, & non
C suiet à icelle tant enuers les Dieux qu'enuers les hommes. Mais il auint que pour son pariurement & son crime de foy violee, il fut frustré de son intention, qui estoit de cuider surprendre la ville d'Argos, par ce que les femmes allerent prendre les armes, qui pour marque de leurs victoires anciennes estoient attachees & pendues en leurs temples, auec lesquelles elles le repousserent des murailles: & depuis estant deuenu furieux & hors du sens, il prit vn cousteau, & se fendit lui-mesme tout le corps, depuis les talons iusques aux parties nobles, & mourut ainsi en riant. Son deuin mesme le diuertissoit de mener son armee deuant Argos, pource qu'il disoit, que le retour lui en seroit infame: & quand il fut arriué deuant, il trouua les portes fermees, & les femmes en armes dessus les murailles: Si lui dit adonc, Ne te semble-il pas maintenant que ce departement te soit infame, que les hommes estans tuez, les femmes aient bien eu le cœur de te fermer les portes? Et à ceux des Argiens qui „ l'outragerent, en l'appellant fausseur de sa foy & pariure: Il est, dit-il, bien en vous de
D „ mesdire de moy, mais il est en moy de vous mesfaire. Et aux Ambassadeurs de Samos, qui estoient venus deuers lui pour luy persuader d'entreprendre la guerre contre le tyran Polycrates, & pour ce faire vsoient de longues persuasions, il respondit, Quant à ce que vous auez dit au commencement, il ne m'en souuient plus, & pour „ ceste cause ie n'ay point entendu le milieu: & quant à ce que vous auez dit à la fin, „ ie ne le trouue pas bon. Il y eut de son temps vn coursaire qui courut & pilla toute „ la coste de la Laconie: il fut pris à la fin: & comme on lui demanda pourquoy il fai- „ soit ces courses là, Ie n'auois, dit-il, dequoy nourrir mes gens, & pour ce ie suis venu „ à ceux qui en auoient, pour en prendre par force, dautant que ie sauois bien qu'ils „ ne m'en eussent pas donné de gré. Meschanceté, dit-il, abrege bien chemin. Il y a- „ uoit vn hõme de neát, qui ne faisoit iamais que mesdire de lui: Vas-tu, dit-il, ainsi „ mesdisant de tout le monde, afin qu'estans empeschez à respondre à tes iniures & „ mesdisances, nous n'ayons pas temps ne loisir de parler de ta malice? Et comme l'vn

5. La vertu est inexpugnable, & l'homme de bien ne se separe du corps du public.

6. Vaincre ou mourir, & non fuir: deuise de l'homme vertueux.

7. Le salut de la patrie doit estre preferé à la vie d'vn particulier.

CLEOMBROTVS.
Auantage de ceux qui ont des enfans.

CLEOMENES fils d'Anexandrides.

1. Difference entre Homere & Hesiode.

2. Sophisme & periure de Cleomenes.

Punition horrible asauoir perte d'honneur & de sens.

3. En quel danger se mettent les mesdisans.

4. Grands discoureurs se rendent ridicules, & font plus de tort que de seruice à leurs maistres.

5. Meschanceté marche par vn chemin court, mais tresslaid & peu seur.

6. Digne & conuenable response à tous mesdisans.

7. Iusques où se doit estendre la benignité d'vn Roy.

de ses citoyens luy dit, Il faut qu'vn Roy en tout & par tout soit benin: non pas, E
dit-il, iusques à se faire mespriser. Estant trauaillé d'vne longue maladie, & ne sa-
chant que y faire, il se mit à la fin entre les mains des deuins, charmeurs, & sacrifica-
teurs, ausquels il ne souloit point adiouster de foy auparauant: dequoy quelqu'vn

8. L'homme est vn animal muable.

de ses familiers s'esmerueillant, il lui dit, De quoy t'esmerueilles-tu, car ie ne suis
plus celui que ie soulois estre, & n'estant pas le mesme, aussi ne trouue-ie pas main-
tenant les choses bonnes que ie trouuois alors. Il y auoit vn Rhetoricien maistre

9. Inepte est celui qui veut apprendre à ses maistres.

d'eloquence qui se mit à discourir en sa presence de la prouësse & vaillance, dequoy
il se prit bien fort à rire: l'autre lui demanda, Dea Cleomenes, pourquoy te ris-tu
quand tu oys parler de la vaillance, toy mesmement qui es Roy, pource, dit-il,
estranger mon ami, que si vne arondelle en parloit comme toy, ie ferois le mesme

10. Paroles ne donent pas la victoire.

que ie fais: mais si c'estoit vn Aigle, ie me tairois tout coy. Les Argiens se vantoient
qu'en recombatant, ils recouureroient la perte qu'ils auoient soufferte à la premie-
re desfaite: ie m'esbahirois bien, dit-il, si pour addition d'vne syllabe vous deue- F

11. Despense & bobance moins à condamner qu'auarice & inique acquisition de biens.

niez plus gens de bien maintenant, que vous n'estiez par ci deuant. Quelqu'vn lui
disoit outrage, l'appellant despensier & voluptueux: encore vaut-il mieux, dit-il, e-
stre cela, que iniuste, comme toy qui brusles d'auarice, & acquiers des biens par tou

12. Musique peu prisee par gens addonnez aux armes.

tes voyes indeuës. Quelqu'vn lui vouloit recommander vn Musicien, & de fait le
louoit de plusieurs choses, & entre autres disoit, que c'estoit le meilleur chantre qui
fust en toute la Grece: Cleomenes lui monstra du doigt vn qui estoit aupres de lui,
& dit: Par les Dieux voila vn mien cuisinier, qui est des meilleurs potagers du mon-
de. Mæander, le tyran de Samos, pour la descente des Perses s'enfuit en la ville de
Sparte, là où il monstra à Cleomenes tout l'or & l'argent qu'il auoit aporté quand

13. Il ne faut faire mal, ni souffrir, ains empescher, que les autres le facent.

& lui, & si le pria d'en prendre tant qu'il lui plairoit. Il n'en voulut rien prendre,
mais craignant qu'il n'en donnast à d'autres de la ville, il s'en alla deuers les Ephores
& leur dit, Il vaudra mieux pour le bien de Sparte, que lõ face sortir du Peloponese
mon hoste Samien, de peur qu'il n'induise quelqu'vn des Spartiates à estre meschãt. G

14. Moyen de tenir la ieunesse en deuoir.

Les Ephores ayans ouy son auertissemẽt, le bannirent des le mesme iour. Quelqu'vn
lui demanda vn iour, pour quelle cause aiant tant de fois vaincu les Argiens, ils ne
les auoient de tout poinct exterminez: encore ne le ferions nous, dit-il, iamais: car

15. Despouilles des ennemis comment doiuent estre considerees.

nous voulons que nos ieunes gens ayent tousiours à quoy s'exerciter. Et cõme quel
que autre lui demandast, pourquoy les Spartiates ne consacroient iamais aux Dieux
les armes dont ils auoient despouillé leurs ennemis: pource, dit-il, que ce sont des-
pouilles de couards: & les armes que lõ a ostees à ceux qui les possedoiẽt par leur las-
cheté, il n'est honneste ni de les monstrer aux ieunes, ni de les consacrer aux Dieux.

CLEOMENES fils de Cleõbrotus. Victorieux est plus excellent sans comparaison que le vaincu.

Cleomenes fils de Cleombrotus respondit à vn qui lui donnoit des coqs fort
aspres au combat, & lui disoit que d'aspreté ils mouroient sur la place, en combatant
pour la victoire: Donne m'en donc de ceux là qui les tuent: car ils doiuẽt estre meil-
leurs que ceux-ci.

LABOTVS La parole doit sembler à la chose.

Labotvs à vn qui lui faisoit de longs discours, dit, A quel pro-
pos me vas tu vsant de si longs prologues pour peu de chose? car quelle est la chose,
telle doit estre la parole,

LEOTYCHIDAS. 1. Pourquoy & comment il faut changer.

Leotychidas le premier respondit à vn qui lui H
reprochoit qu'il estoit variable & muable: Si ie change, dit-il, c'est pour la diuersité
des temps, non pas comme vous qui changez pour vostre propre malice & meschã-

2. Moyen de conseruer ses biens.

ceté. Il respondit aussi à vn autre qui lui demandoit, Comment on pourroit mieux

3. Instruction pour la ieunesse.

conseruer les biens que lon a presens, En ne commettant pas tout à vn coup à la for-

4. Fruict de la sobrieté.

tune. On lui demanda quelquefois, que c'estoit que les ieunes enfans de noble mai-
son deuoient apprendre, ce qui leur doit profiter, dit-il, quand ils seront grands. Et

LEOTYCHIDAS fils d'Ariston. 1. Des meschans procede la meschãceté.

à vn autre qui l'enqueroit pour quelle raison les Spartiates beuuoient si peu: afin, dit-
il, que les autres ne deliberent de nous, mais nous des autres.

Leotychidas fils d'Ariston respõdit à vn qui lui rapportoit, que les enfans de Demarætus disoiẽnt
mal de lui: Par les Dieux, dit-il, ie ne m'en esbahis pas, car il n'y a piece d'eux qui
seust

A sceust bien dire. Il se trouua d'auenture alentour de la clef de la prochaine porte vn serpent entortillé: les deuins disoient que cela estoit vn grand monstre & grand prodige: Cela ne me semble pas monstre ni estrange, dit-il, qu'vn serpent soit entortillé alentour d'vne clef, mais bien seroit ce vn monstre, si vne clef estoit entortillee à l'entour d'vn serpent. Il y auoit vn sacrificateur nómé Philippus, qui receuoit les hommes es ceremonies de la religió d'Orpheus, & estoit si extrememét pauure, qu'il mendioit sa vie, & neantmoins alloit disant, que ceux qui estoyent receus de sa main en ces ceremonies estoient bien-heureux apres leur mort: Et fol que tu es, dit il, que ne te laisses tu doncques vistement mourir, afin que tu cesses de lamenter ta misere & ta pauureté? LEON fils d'Eucratidas estant enquis, en quelle ville on pourroit habiter seurement: En celle là, dit-il, dont les habitans ne seroient ne plus riches ne plus pauures les vns que les autres: & là où la iustice ait vigueur, l'iniustice n'ait point de force. Voiant les coureurs qui se preparoient pour courir, à qui gaigneroit le pris de la course en la feste des ieux Olympiques, & qui espioient tous les moiens comment ils pourroient, en quelque sorte que ce fust, gaigner quelque auátage sur leurs compagnons quand on les lascheroit: O combien, dit-il, ces coureurs estudient plus à la vistesse, qu'ils ne font à la iustice? A vn autre qui hors de temps & de lieu deuisoit des choses non inutiles: Estranger mon ami, dit-il, tu dis ce qu'il faut ailleurs qu'il ne faut. LEONIDAS fils d'Anaxandridas & frere de Cleomenes respondit à vn qui lui disoit, Il n'y a difference de toy à nous, sinon dautant que tu es Roy: Voire-mais si ie n'eusse eu quelque chose de plus que toy, ie n'eusse pas esté Roy. Et cóme sa femme nómee Gorgo lui demandast, ainsi qu'il partoit pour s'en aller combatre au pas des Thermopyles contre les Perses, s'il lui vouloit point commáder autre chose: non, dit-il, sinó que tu te remaries à vn hóme de bien, & lui portes de bons enfans. Et cóme les Ephores lui dissent, qu'il menoit bien peu de gens auec lui à ce pas des Thermopyles: mais beaucoup, dit-il, pour cela que nous y allons faire. Et comme derechef ils lui demandassent, s'il auoit point en pensement de faire quelque autre entreprise: En apparéce, dit-il, c'est pour empescher le passage des Barbares, mais en effect pour mourir pour le salut des Grecs. Quand il fut arriué au destroit des Thermopyles, il dit à ses soudards: On dit que le barbare est pres de nous, il ne nous faut plus perdre temps: car c'est à ceste heure qu'il faut, ou que nous desfaisiós les Barbares, ou que nous y mourions tous. Et comme quelqu'vn eust dit, Pour la multitude grande des flesches de ces barbares, nous ne pourrons pas voir le Soleil: Tant mieux, dit-il, nous en combatrons donc à l'ombre. Et à vn autre qui disoit, Les voici pres de nous: & nous donc, dit-il, pres d'eux. Et comme vn autre lui dist, Tu viés en bien petite troupe, Leonidas, pour te hazarder cótre vne si gráde multitude: Si vous le prenez au nóbre, dit-il, toute la Grece ensemble n'y fourniroit pas, car elle ne feroit qu'vne partie de leur multitude: mais si vous le prenez à la valeur des hommes, ce nombre ci est suffisant. Et à vn autre qui lui en disoit autant, Mais i'en amene beaucoup, dit-il, attendu que c'est pour y mourir. Xerxes lui escriuit: Tu peux, en ne t'opiniastrant point à vouloir combatre contre les Dieux, & te rengeant de mon costé, te faire monarque de toute la Grece. Il lui fit responsе: Si tu conoissois en quoy consiste le bien de la vie humaine, tu ne conuoiterois pas ce qui est à autrui: mais quant à moy, i'aime plus cher mourir pour le salut de la Grece, que de commander à tous ceux de ma nation. Vne autre fois Xerxes lui manda: Enuoye moy tes armes. Il lui escriuit, Vien les querir. Sur le poinct qu'il vouloit aller charger les ennemis, les mareschaux du camp lui vindrent protester qu'il faloit attendre que les autres alliez & confederez fussent arriuez: Ne pensez-vous pas, dit-il, que tous ceux qui ont enuie de combatre soient venus? & qu'il n'y a que ceux qui reuerent & craignent leurs Roys qui combatent contre les ennemis? cela dit, il denonça à ses gens qu'ils disnassent, & qu'ils souperoient en l'autre monde.

2. Deuins plaisamment brocardez.
3. Hypocrisie descouuerte & moquee.
LEON fils d'Eucratidas.
1. Demeure asseuree.
2. Vanité de la plus part des occupations humaines.
3. Babil reprimé.
LEONIDAS frere de Cleomenes.
1. L'homme n'est grand s'il n'est vertueux.
2. Il faut plus aimer le public que nostre particulier.
3. Le sage conduit ses afaires par compas.
4. Rondeur & resolution requise en vn chef de guerre.
5. Vaincre ou mourir, deuise d'hómes vaillans.
6. Vn grand cœur s'asseure es plus grands dangers.
7. La vertu n'est attachee au nombre des hommes.
8. Perte de peu de hommes est tousiours trop grande.
9. Amour de vraye liberte & de la patrie, est vn seur remede contre l'auarice & l'ambition.
10. A braue demande hardie response.
11. Les gens de bié se monstrent au besoin.
12. Mespris de la mort.

17. Mort honorable pourquoy preferable à vne vie honteuse.

Estant enquis pourquoy les gens de bien preferoiẽt vne mort honorable à vne vie E
honteuse: pource, dit-il, qu'ils estiment le mourir commun à la nature, mais le bien «
mourir propre à eux. Il auoit enuie de sauuer les ieunes hommes de sa troupe qui «

18. Vn bon chef a plus de soin des autres que de soy mesme.

n'estoient pas mariez, & sachant bien que s'il y alloit ouuertement, ils n'en vou-
droient rien faire, il leur donna à chascun d'eux des breuets à porter aux Ephores, &

TROIS SOLDATS.

Le dãger encourage les gens bien resolus.

en voulut aussi sauuer trois de ceux qui estoient mariez, mais eux s'en estans aper-
ceus ne voulurent pas receuoir ces breuets: car l'vn dit, Ie t'ay ici suiui pour com- «
batre, non pas pour porter nouuelles. Le second dit, Demeurant ici, ie seray plus «
homme de bien. Le troisiesme respondit, Ie ne seray pas le dernier, ains le premier «

LOCHAGVS. Remede à la mort des enfans.

de ceux-ci au combat. LOCHAGVS pere de Polyænides & de Siron, quand on «
lui vint dire, que l'vn de ses enfans estoit mort: Il y a long temps, respondit-il, que «

LYCVRGVS, legislateur de Lacedæmone.

ie sauois bien qu'il deuoit mourir. LYCVRGVS le legislateur, voulant redui- «
re ses citoiens de leur ancienne maniere de viure en vne qui fust plus honeste, & les
rendre plus vertueux, car au parauant ils estoient dissolus & par trop delicats en F

1. Ce fait de Lycurgus monstre que nourriture passe nature.

leurs mœurs: il nourrit deux chiens nez de mesme pere & de mesme mere, & en a-
coustuma l'vn à toutes friandises, le tenant en la maison, & l'autre le menant aux
champs l'exercita à la chasse: puis les amena tous deux en pleine assemblee de ville,
où estoit tout le peuple, & mit deuant eux des friandises, & fit aussi lascher vn lieure.
L'vn & l'autre se rua incontinent sur ce à quoy il auoit esté nourri: car l'vn alla à la
soupe, & l'autre prit le lieure: & lors il leur dit, Vous voiez, citoiens mes amis, com- «
me ces deux chiens estans nez de mesmes pere & mere sont deuenus fort differens «
l'vn de l'autre pour leur diuerse education: & combiem peut plus, à rendre les hom- «
mes vertueux, la nourriture, que nõ pas la nature. Les autres disent plus, que les deux «
chiens n'estoient pas nez de mesme pere & mesme mere, ains que l'vn estoit né de «
ceux dont on se sert à garder la maison, & l'autre de ceux dont on vse à la chasse: &
qu'il exercita celui qui estoit de la pire race, à chasser: & celui qui estoit de la meil-
leure, à gourmander seulement: & puis que l'vn & l'autre estant couru à ce à quoy il G
auoit esté acoustumé de ieunesse, apres leur auoir fait voir à l'œil, de combiẽ sert la
nourriture à prendre de bonnes ou de mauuaises conditions, il leur dit adonc: Par «

2. Noblesse sans vertu n'est pas noblesse.

là conoissez-vous, mes amis, que rien ne sert la noblesse qui est tant estimee du vul- «
gaire, ni l'estre descendu de la race d'Hercules si nous ne faisons les œuures par les- «
quelles il s'est en son viuant rẽdu le plus illustre & le plus glorieux homme du mon- «
de, aprenans & exerçans toute nostre vie choses honnestes & vertueuses. Et aiant «

3. Egalité de biens entre les Spartiates.

fait le departement de tout le territoire, & en aiant donné à chasque citoyen égale
portion, lon dit que quelque temps apres retournãt d'vn voyage, & voiant les bleds
de n'agueres moissonnez, & les moulons & tas de gerbes situez de rang tous égaux
& semblables les vns aux autres, il en fut fort ioyeux en son cœur, & dit en riant à
ceux qui estoient autour de lui, que tout le pays de la Laconie lui sembloit vn heri-
tage de plusieurs freres qui de n'agueres eussent fait leur partage ensemble. Aiant
aussi introduit abolition de toutes debtes, il fut en volõté de faire encore le repar- H

4. Moyen tenu par Lycurgus pour chasser l'inegalité d'entre les Spartiates.

tement de tous les vtensiles & meubles qui estoient es maisons pour les distribuer
égalemẽt, à celle fin qu'il ostast toute imparité & toute inegalité d'entre ses citoiens:
mais voiant que mal-aiseement ils supporteroient qu'on les leur ostast ouuerte-
ment, il descria ouuertement toute sorte de monnoye d'or & d'argent, comman-
dant que l'on n'vsast que de celle de fer, & taxa iusques à quelle somme on pouuoit
auoir tout son vaillant à l'estimation de ceste monnoye là. Cela fait, il chassa tout

5. Cõbien de maux sõt entretenus par l'or & argent estãt es mains de gens auaricieux & voluptueux.

crime & toute iniustice hors de Lacedæmone: car on ne pouuoit plus ni desrober,
ni rauir par force, ni prendre par corruptions, ni defrauder en contractant vne cho-
se que lon ne pouuoit cacher, qui n'estoit point desirable à posseder, dõt on ne pou-
uoit vser sans peril, ni amener ens ou emmener hors en seureté: & quand & quand,
par ce mesme moyen il bannit de Lacedæmone toute superfluité, pource qu'il n'y
auoit

A auoit plus ni marchand, ni plaideur, ni deuin ou diseur de bonne auenture, ni questeur, ni ingenieur & deuiseur de nouueaux bastimens qui hantast à Sparte, à cause qu'il n'y laissa sorte quelconque de monnoye qui peust seruir ailleurs, & y donna cours seulement à celle de fer, qui quant au poids pesoit vne liure Æginetique, & de pris ne valoit qu'enuiron six deniers. Et deliberant de courir sus encore plus aux delices & du tout retrancher la conuoitise des richesses, il introduisit ce qu'ils appelloient les conuiues: & à quelques vns qui lui demandoient pour quelle cause il les auoit instituez, & pourquoy il auoit ainsi diuisé les citoyens en petites tablees auec leurs armes: Afin, dit-il, qu'ils soyent plus prompts à receuoir les commandemens de leurs superieurs, & que si d'auenture il se mene quelque pratique de nouuelleté parmi eux, la faute en soit en petit nombre: & outre ce, afin qu'il y ait egalité entre eux en leur manger & en leur boire: & que ni en leur viande, ni en leur boisson, ni mesmes en leur coucher ou vestir, ni en leurs vtensiles domestiques, ni en

6. Pourquoy Lycurgus institua les banquets à Sparte.

B autre chose quelle qu'elle fust, le riche n'eust aucun auantage sur le pauure. Et par ce moien aiant rendu la richesse non desirable, attendu qu'il n'y auoit ordre de s'en pouuoir faire valoir, ni seulement la monstrer, il disoit à ses familiers, O mes amis, la belle chose que c'est de faire conoistre par effect, que Pluton, c'est à dire la richesse, est à la verité aueugle, comme il est? Car il faisoit mesme prendre garde, qu'ils ne peussent premierement disner en leurs maisons, & puis s'en aller tous saouls es salles de leurs conuiues, réplis d'autres viãdes & d'autres breuuages: car les autres disoient iniure à celui qui ne beuuoit & ne mãgeoit pas de bon appetit auec eux, cõme estãt homme gourmand ou friand, & qui par delicatesse dedaignoit la commune maniere de viure: mais si d'auenture il se trouuoit que quelqu'vn l'eust fait, il en estoit tresbien condamné à l'amende. De là vint que long temps apres le Roy Agis à son retour du voyage de la guerre, auquel il auoit subiugué les Atheniens, voulant souper en son priué auec sa femme, enuoya à la cuisine de son conuiue demander sa

7. Les Spartiates ont fait voir par effect quelle est la vanité des richesses.

8. Qui mesprise la compagnie de ses compatriotes merite reprehension.

Exemple notable à ce propos.

C portion: les marechaux du camp, superintendans de la guerre, ne la lui voulurent pas enuoyer: & le lendemain la chose estant venue à la conoissance des Ephores, il en fut par eux condamné à l'amende. Parquoy les riches de la ville indignez de ces nouuelles ordonnances, se leuerent alencontre de lui, & lui disans outrages lui ietterent des pierres, le voulans assommer: mais se voyant ainsi furieusement poursuiui, il se sauua de vistesse à trauers la place, & se ietta en franchise dedans le temple de Minerue Chalcecœcos, auant que les autres le peussent attaindre, excepté Alcander, lequel ainsi qu'il se cuida retourner pour voir qui le poursuiuoit, d'vn coup de baston lui ietta l'œil hors de la teste. Mais celui-là depuis par cõmune sentence de toute la ville, lui fut mis entre ses mains pour en faire punition exemplaire, telle comme bon lui sembleroit: toutefois il ne lui fit mal ne desplaisir quelconque: & qui plus est, ne se plaignit iamais de lui du tort qu'il lui auoit fait: ains l'ayant domestiquement viuant auec lui, le rendit tel, qu'il ne faisoit autre chose que prescher par tout

9. Les persõnes qui sont à leur aise ne peuuent porter aucun ioug de discipline.

10. Tort fait à la vertu est soudain reparé par ceux qui ont quelque cõscience & humanité.

D ses louanges, & la façon de viure qu'il auoit aprise auec lui, se monstrant grand zelateur de la discipline qu'il auoit mise sus: mais au reste pour memoire de l'accident qui lui estoit auenu, il fit bastir dedãs le temple de Minerue vne chapelle, qu'il nomma de Minerue Optilepide, pource que les Doriens de celle marche appellent les yeux Optiles. On lui demanda quelquefois, pourquoy il n'auoit point establi de loix escrites: Pource, dit-il, que ceux qui sont bien nourris & instituez en telle discipline qu'il apartient, sauent bien iuger ce que le temps requiert. Et à ceux qui l'interroguoient pourquoy il auoit ordonné, que lon fist les couuertures des maisons auec la coignee, & les portes auec la scie seulemét, sans y employer autre outil ni instrumét quelconque: il respondit, Afin que nos citoiens soient moderez & non superflus en toutes choses que lon apporte en la maison, & qu'ils n'ayent rien chez eux de ce qui est tant estimé & tant requis ailleurs. De ceste acoustumance proceda,

11. La conuersation auec les gens de biẽ est merueilleusement profitable.

12. Point de loix escrites à ceux qui les portent escrites au cœur.

13 Bastiment somptueux cause d'excés en plusieurs autres sortes.

comme lon dit, que le Roy Leotychides premier de ce nom, soupant en la maison E d'vn sien hoste, & considerant le planché de la sale, qui estoit somptueusement enrichi & lambrissé magnifiquement, demanda à son hoste, si les arbres en leur pays naissoyent quarrez. Estant aussi enquis pourquoy il auoit defendu, que lon ne fist

14. Pourquoy ne faut souuent guerroyer contre mesmes ennemis.

souuent la guerre contre de mesmes ennemis: de peur, dit-il, qu'estans souuent contrains par ce moyen de se mettre en defense, ils n'en deuienent à la fin bien experimentez à la guerre. Et pourtant depuis blasma lon grandement Agesilaus d'auoir esté cause par ses continuelles expeditions & inuasions en la Bœoce, de rendre les Thebains esgaux en armes aux Lacedæmoniens.

Exemple du danger qui en reuient.

15. Prouoyãce pour la generatiõ des enfans, & pour le bien de la patrie.

Quelque autre lui demanda aussi pourquoy il faisoit exerciter les corps des filles à marier, à courir luicter & ietter la barre, & à lancer le dard: Afin dit-il, que l'enracinement des enfans qui viendroient à estre engendrez d'elles, venant à prendre son pied en des corps robustes & dispos, en germast mieux, & qu'elles en estans plus fortes & plus robustes en supportassent mieux leurs enfantemens, & en resistassent plus vigoureusement & plus facilement F aux douleurs de leurs trauaux, & oultre, que si besoin estoit elles peussent aussi combatre pour la defense d'elles, de leurs enfans, & de leurs pays.

16. Libres exercices pourquoy permis aux filles de Sparte.

Quelques vns reprenoient la coustume qu'il auoit introduite, que les filles à certains iours de festes allassent ballans par la ville toutes nues, & lui en demandoient la cause: afin, respondit-il, que faisans les mesmes exercices que font les hommes, elles n'eussent rien moins qu'eux, ni quant à la force & santé du corps, ni quant à la vertu & generosité de l'ame, & qu'elles s'acoustumassent à mespriser l'opinion du vulgaire.

17. Virile response de Gorgo.

D'où vint que la femme de Leonidas nommee Gorgo, ainsi que lon trouue par escrit, respondit à quelques Dames estrangeres qui lui disoient: Il n'y a que vous autres femmes Laconienes qui commandiez à vos maris: aussi n'y a-il que nous qui portions des hommes.

18. Contempteurs du mariage rebutez entre les Spartiates.

Il priua aussi & bannit ceux qui n'estoient point mariez de la veuë des dãses, où les ieunes filles dãsoient à nud, & qui plus est leur imposa encore note d'infamie, en les priuant notamment de l'honneur & du seruice que les ieunes estoient G tenus de porter & de faire aux vieux.

Exemple.

En quoy faisant il eut grande preuoyance à inciter ses citoiens à se marier pour engendrer des enfans: à l'occasion dequoy il n'y eut onc personne qui trouuast mauuais, ne qui blasmast ce qui fut dit à Dercillidas, combien qu'il fust au demeurant bon & vaillant Capitaine: car lui entrant en quelque lieu, il y eut vn des ieunes hommes qui ne se daigna leuer de son siege par honneur au deuãt de lui: pource, lui dit-il, que tu n'as point engẽdré d'enfant qui se leue au deuãt de moy.

19. Filles mariees à Sparte sans porter douaires à leurs maris.

Vn autre l'enqueroit, pourquoy il auoit institué que les filles fussent mariees sans dot: afin, dit-il, que ni à faute de dot, il n'y en eut qui demeurassent à marier, ne qui pour les biens fussent requises, ains qu'en regardant aux mœurs & conditions de la fille, chascun fist election de la vertu en celle qu'il voudroit espouser: & c'est aussi la cause, pour laquelle il chassa toute sorte de fard & d'embellissement artificiel hors la ville de Sparte.

20. Temps prefix aux mariages.

Aiant aussi prefix vn certain temps, dedans lequel tant les filles que les ieunes hommes se pourroiẽt marier, quelqu'vn lui H demanda pourquoy il leur auoit ainsi prefini le temps: il respondit, afin que ce qu'ils engendreront soit fort & puissant, comme estant engendré de personnes entieres & toutes faites.

21. Expedient pour entretenir & acroistre vne ardente amitié entre le mari & la femme.

Et à ceux qui s'esbahissoient, pourquoy il n'auoit pas voulu que le nouueau marié couchast auec son espousee, ains auoit expressément ordonné qu'il fust la plus part du iour auec ses compagnons, & les nuicts toutes entieres, & qu'il allast voir sa femme à la desrobee, aiant crainte & honte d'estre surpris auec elle: C'est afin, dit-il, qu'ils en soient tousiours plus forts & dispos de leurs corps, & qu'en ne iouissant pas du plaisir à cœur saoul, leur amour en demeure tousiours frais, & que leurs enfans en vienent plus robustes.

22. Delices ne conuienent à gens qui mesprisent le monde.

Il bannit aussi toutes huiles de senteurs precieuses, disant que ce n'estoit que toute corruption & peste du naturel de l'huile, & l'art de la tainture, comme estant toute flaterie des sens. Brief il rendit

A la ville de Sparte inaccessible à tous ouuriers de ioyaux, d'affiquets, & de tous ornement dont on vse pour parer le corps, disant que la corruptele de tels arts auoit esté cause de gaster & abastardir les bons mestiers : & estoit en ce temps là l'honnesteté & la pudicité des Dames si grande, & si esloignee de la facilité que lon dit auoir esté depuis parmi elles, que lon tenoit l'adultere pour vne chose impossible & incroyable. Auquel propos on recite d'vn fort ancien Spartiate nommé Geradatas, à qui vn estranger demanda quelle punition on faisoit souffrir aux adulteres en la ville de Sparte, pource qu'il voyoit que Lycurgus n'en auoit fait aucune ordonnance: & qu'il lui respondit, Il n'y a point d'adultere parmi nous: l'autre lui repliqua, Voire-mais, s'il y en auoit: il respondit tousiours de mesme. Car comment, dit-il, y auroit-il des adulteres à Sparte, veu que toutes richesses, toutes delices, tous fards, & tous embellissemens exterieurs y sont desprisez & deshonorez ? & veu que honte de mal faire, honnesteté, & reuerence, & obeissance enuers ses superieurs,

23. Adultere banni des lieux où l'orgueil, la gourmandise, & l'auarice ne dominent point.

Exemple à ce propos.

B y ont toute authorité ? Quelqu'vn s'auança vn iour de lui dire, qu'il establist le gouuernement de l'estat populaire à Sparte : Il lui respondit, Cõmence toy-mesme le premier à le mettre en ta maison. A vn autre qui lui demandoit, pourquoy il auoit ordonné des sacrifices si simples & de si peu de valeur en Lacedæmone : afin que nous ne cessions iamais de reuerer & honorer les Dieux. Et aiant permis à ses citoyens de iouër & exerciter seulement les exercices du corps, esquels on n'estend point la main, on lui en demanda la raison : afin, dit-il, que nul des nostres ne s'acoustume à se lasser ni à se rendre iamais. Enquis aussi, pourquoy il auoit institué que lon changeast souuent de camp, & que lon ne campast point long temps en vn mesme lieu: afin, dit-il, que lon face plus de dommage aux ennemis. Et à vn autre qui demandoit, pourquoy il auoit defendu d'assaillir les murailles: de peur, respondit-il, qu'vn homme de bien ne fust tué par vne femme, ou par vn enfant, ou personne semblable. Quelques Thebains lui demandoient son auis, touchant le sacrifice &

24. Le public ne peut estre bien reiglé, si auant toutes choses les particuliers ne font leur deuoir

25. Petite despense es sacrifices.

26. Ieux honteux pourquoy bannis.

27. Faut cercher tous moyens en guerre d'endommager son ennemi.

28 Pourquoy defendu d'assaillir des murailles.

19. Superstition sagemẽt redarguee.

C le dueil qu'ils font à l'honneur de Leucothoé: il leur respõdit, Si vous pensez que ce soit vne Deesse, ne la plorez point comme vne femme : & si vous pensez que ce soit vne femme, ne lui sacrifiez point comme à vne deesse. A ses citoiens qui lui demandoient commẽt ils pourroient repousser les inuasions de leurs ennemis, Si vous demeurez pauures, & que l'vn ne conuoite point d'auoir plus que l'autre. Et de rechef comme ils lui demandassent, pourquoy il ne vouloit point que leur ville fust muree: il leur respondit, que la ville n'estoit pas sans muraille, qui estoit enuironnee de vaillans hõmes, & non pas de brique. Les Spartiates aussi estoiẽt curieux de bien acoustrer leurs cheueux, rememorans vn certain propos de Lycurgus touchant cela, qu'il souloit dire, que les cheueux rendoient ceux qui sont beaux encore plus beaux, & ceux qui sont laids hydeux & espouuantables. Il leur commanda aussi qu'en leurs guerres, quand ils auroient vaincu & rompu leurs ennemis, qu'ils les chassassent iusques à asseurer leur victoire toute certaine, & puis qu'ils les se retirassent tout court,

10. Moyen de viure en paix.

31. Les hõmes vaillans seruent de rẽpars aux villes.

32. Vsage de la cheuelure.

33. Ennemis vaincus commẽt & iusques où doiuent estre poursuiuis selon Lycurgus.

D disant que cela n'estoit acte ni de gentil cœur, ni de nation genereuse comme la Grecque, de tuer ceux qui leur quittoient la place : & cela encore leur estoit vtile, pource que ceux qui sauoient leur coustume, qui estoit de mettre à mort ceux qui s'opiniastroient à leur faire teste, & laissoient aller ceux qui fuoyoient deuant eux, trouuoient le fuir plus vtile que l'attendre. Quelqu'vn lui demandoit, pour quelle cause il leur auoit defendu de despouiller les corps de leurs ennemis morts: de peur, dit-il, que s'amusans la teste basse à recueillir ces despouilles, ils ne se souciassẽt point de combatre cependãt, ains qu'ils entendissent seulement à garder leur pauureté & leur reng. Le tyran de Sicile Dionysius auoit enuoyé deux robes de femme à LYSANDER, afin qu'il en choisist laquelle il aimeroit mieux pour porter à sa fille: il dit, qu'elle mesme sauroit mieux choisir celle qui lui seroit plus à propos, & les emporta toutes deux. Cestui Lysander fut homme fort ruzé & grand trompeur, qui

34 Qui s'amuse à butiner, il craint la pauureté, & enfraint la discipline militaire bien souuent.

LYSANDER.

1 Ruse d'vn hardi preneur.

2. Patron & viue image des grands qui n'ont le vray honneur en recõmandation.

conduisoit la plus part de ses afaires par finesses & par ruses, estimant qu'il n'y eust point d'autre iustice que l'vtilité, ni autre honnesteté que le profit: confessant bien que la verité estoit meilleure que la fausseté, mais que la dignité & le pris de l'vne & de l'autre se deuoit mesurer & terminer à la commodité. Et à ceux qui le reprenoient & blasmoient de ce qu'il conduisoit ainsi la plus part de ses entreprises par tromperies & par fallace, & non pas par viue force, qui estoit chose indigne de la magnanimité d'Hercules, il respondit en riant, que là où il ne pouuoit auenir auec la peau de lion, il y faisoit coudre vn peu de celle du regnard. Et comme d'autres l'accusassent grandemẽt de ce qu'il auoit faussé & violé ses sermens qu'il auoit faits en la ville de Milet: il faut, dit-il, tromper les enfans auec des osselets, & les hommes auec des iuremens. Aiant defait les Atheniens par surprise en bataille nauale, à l'endroit qui se nommoit le fleuue de la chéure, & depuis les aiant pressez de famine si estroittement qu'il les contraignit de rendre leur ville à sa merci, il escriuit aux Ephores, Athenes est prise. Les Lacedæmoniens eurent de son temps quelque different auec les Argiens touchant leurs confins, & sembloit que ceux d'Argos allegassent de meilleures raisons pour eux: Il desgaina son espee & leur dit, « Ceux qui seront les plus forts auec ceste-ci, seront ceux qui plaideront le mieux « pour leurs confins. Et voiant que les Bœotiens balançoient, n'estans pas bien resolus ne certains de quel costé ils se deuoient renger, en passant à trauers leurs pays, il leur enuoya demander lequel ils aimoient mieux, qu'il passast parmi leurs terres à picques dressees, ou à picques baissees. En vne assemblee des estats de la Grece, il y eut vn Megarien qui parla brauement & audacieusement à lui: il lui dit, Tes pro- « pos, mon ami, auroient besoin d'vne cité. voulant dire qu'il estoit d'vne trop petite « & foible ville pour parler si hardiment. Les Corinthiens s'estoient rebellez contre eux, & lui auoit amené son armee tout contre les murailles, que les Lacedæmoniens assailloient assez froidement: mais à l'instãt il se leua vn liéure de dedãs, qui trauersa le fossé, & adonc il leur dit, N'auez-vous point de honte, Spartiates, de douter de tels ennemis, qui sont si paresseux que les liéures dorment dedans l'enceinte de leurs « murailles? Estant allé à l'oracle de Samothrace pour en auoir response, le presbtre « lui dit, qu'il lui confessast ce qu'il auoit fait de plus meschant cas en toute sa vie: « il lui demanda, si c'estoit lui ou les Dieux qui lui commandassent de ce faire: le « presbtre lui respondit, que c'estoient les Dieux qui lui commandoient: Retire toy « donc vn peu arriere, & ie le diray aux Dieux s'ils me le demandent. Vn Persien lui « demandoit, quelle sorte de gouuernement il prisoit le plus: celle, dit-il, qui ordon- « ne aux lasches & aux vaillans tel loyer comme il leur apartient. Vn autre lui di- « soit, que par tout il le louoit, & le defendoit en toutes compagnies: I'ay dit-il, deux « bœufs en ma mestairie qui ne parlent point ni l'vn ni l'autre: mais ie ne laisse pas « de sauoir pourtant lequel besongne bien, & lequel ne fait rien qui vaille. A vn au- « tre qui lui disoit plusieurs paroles iniurieuses, Vomi hardimẽt, estranger mon ami, « Vomi hardiment & souuent, ne t'y espargne pas, pour voir si tu pourrois vuider ton ame des maux & meschancetez dont elle est pleine. Depuis estant venu à mou- « rir, il sourdit quelque different entre les alliez de Lacedæmone touchant quelques afaires, & pour en sauoir la verité, Agesilaus alla en la maison de Lysander visiter les papiers qui en faisoient mention, là où entre autres il trouua vne harengue, par laquelle il suadoit à ceux de Sparte, d'oster la royauté aux familles des Eurytionides & des Agides, & la remettre librement à l'election des citoyens, pour eslire de toute la ville ceux qui se seroient trouuez les plus gens de bien, afin que lon ne fust plus obligé d'eslire quelqu'vn de la race d'Hercules, ains que ce fust vn loyer que lõ peust deferer à celui qui en vertu ressembleroit plus à Hercules, attendu mesmement que c'estoit par le moien d'icelle, que lon lui auoit attribué honneurs tels qu'aux Dieux. Agesilaus fut entre-deux de publier ceste harengue là, pour faire conoi-

stre

Notes marginales :

3. Trahison compagne de periure.

4. Voyez ceci auec ses circõstances en la vie de Lysander.

5. Auec quels tesmoins les grãds verifient leurs querelles.

6. Il ne faut craindre vn ennemi irresolu.

7. Qui est foible & parle gros se monstre ridicule.

8. Ennemi paresseux s'expose en proye.

9. Prestre curieux dextremẽt rebuté

10. Excellent gouuernement public.

11. Ce n'est pas aux paroles, ains à l'effect qu'on conoit les amis.

12. Sage traict contre la mesdisance.

13. Dãgereux & remuant esprit droit estre laissé en repos & ne faut pas mesme toucher aux os de ceux qui ont troublé le monde durant leur vie.

A stre à ceux de Sparte que Lysander auoit esté autre que lon ne l'estimoit: & quád &
quád aussi pour mettre en souspeçon ceux qui estoient demeurez de ses amis: mais
lon dit que Cratidas, qui estoit lors le premier des Ephores, craignant que si ceste
harengue venoit à estre leuë & publiee, elle ne persuadast ce qu'elle pretendoit, re-
tint Agesilaus, & le garda de ce faire, lui disant qu'il ne faloit point deterrer Lysan-
der, mais plustost enterrer quand & lui sa harengue, tant elle estoit ingenieusement
& artificiellement composee pour persuader. Il y auoit des gentilshommes de la 14. Equité des Ephores contre des gentilshommes de nõ & vilains de fait.
ville qui durant sa vie auoient poursuiui ses filles en mariage, & puis apres sa mort,
quand on trouua qu'il estoit demeuré pauure, s'en estoient desdits: les Ephores les
condamnerent en grosses amendes, pource qu'ils lui auoient fait la cour pendant
qu'ils l'auoient estimé riche, & puis quand ils l'auoient trouué iuste & homme de
bien par sa pauureté, ils n'en auoient plus tenu compte. NAMERTES estant en- NAMERTES.
uoyé ambassadeur quelque part, il y eut vn de ceux où il estoit enuoyé qui lui dit,
B qu'il le tenoit & reputoit pour homme bien-heureux, d'auát qu'il auoit beaucoup Au besoin conoit-on l'ami.
» d'amis: il lui demanda, s'il sauoit bien la preuue, à laquelle on conoissoit si lon auoit
» beaucoup d'amis: l'autre lui dit que non, mais qu'il le prioit de la lui enseigner, C'est
» dit-il, aduersité. NICANDER respondit à quelqu'vn qui lui rapportoit, que les NICANDER.
» Argiens mesdisoient de lui: aussi en sont-ils chastiez & punis de mesdire des gens de 1. Mesdisans se chastient eux mesmes par leur fausse langue.
» bien. Et à celui qui l'interroguoit, pourquoy les Lacedæmoniens portoient longs
» cheueux, & laissoient croistre leurs barbes: pource dit-il, que c'est le plus beau pare- 2. Beau parement qui couste peu.
» ment que sauroit porter l'homme, & qui couste le moins, & si lui est propre. Vn 3. Oisiueté moins à cõdamner qu'occupation à choses de neant.
» Athenien lui dit quelquefois en deuisant ensemble, Vous autres Lacedæmoniens,
» Nicander, aimez trop l'oisiueté: Tu dis la verité, respondit-il, mais nous ne trauail-
» lons pas à chose de neant comme vous. PANTHOIDAS estant enuoyé ambassa- PANTHOIDAS.
deur en Asie, ceux du pays lui mõstroient par singularité vne ville fermee de fortes 1. Ville forte de murailles serrail de femmes.
» & hautes murailles: Par les dieux, dit-il, mes amis, c'est vn beau serrail à tenir des
C femmes. En l'eschole de l'Academie des philosophes deuisoient & discouroient de 2. Philosopher de paroles est chose inutile.
» plusieurs beaux & bon propos, & apres auoir acheué lui demanderent. Et bien Sei-
» gneur Panthoidas, que vous semble-il de ces discours là? Que m'en sauroit-il sem-
» bler: dit-il, autre chose, sinon qu'ils sont beaux & bons, mais au demeurant inutiles,
» pource que vous n'en faites rien? PAVSANIAS le fils de Cleombrotus respondit PAVSANIAS, fils de Cleõbrotus.
aux habitans de l'Isle de Delos, qui querelloient & plaidoient de la proprieté de l'Is-
le, alencontre des Atheniens, allegués, que par vne ancienne loy, de tout temps ob-
seruee en leur pays, ni les femmes n'enfantét dedans l'Isle, ni les morts n'y sont ense- 1. La naissance & la sepulture en vn pays sont marques de legitime possession
» uelis, Comment donc est elle vostre pays, si piece de vous n'y nasquit onques, ne
» n'y fut iamais enseueli? Les bannis d'Athenes le sollicitoient de mener son armee
contre les Atheniens, & pour plus l'irriter à ce faire, lui disoiét qu'il n'y auoit eu que 2. Ne faut s'irriter, ni acquerir des ennemis legerement.
les Atheniens seuls qui l'eussent sifflé, lors qu'il fut declaré vainqueur en la feste des
» ieux Olympiques. Or que pensez-vous, dit-il, qu'ils feront quand nous leur aurons
D fait mal, puis qu'ils nous ont sifflez quand nous leur auons fait du bien? Vn autre lui 3. Moyen de s'approprier vn hõme de seruice.
» demanda pourquoy ils auoient fait le poëte Tyrtæus leur citoyen: afin dit-il, qu'il
» ne fust point trouué, qu'vn estranger eust iamais esté nostre Capitaine. Il y auoit vn 4 Ce n'est pas à faire à vn clerc de parler des armes.
fort debile & flouët de corps, qui neantmoins mettoit en auant qu'il faloit faire la
» guerre aux ennemis, & les cõbatre par mer & par terre: Veux-tu point, dit-il, te des-
» pouiller, afin que l'assistance voye, quel estát tu nous conseilles de combatre? Quel-
ques vns s'esmerueilloient en voiant les despouilles des corps barbares, apres qu'ils 5. Les habillemens sans magnanimité, ne seruent que de confusion à l'homme.
» auoient esté tuez, de la somptuosité & grande valeur d'iceux. Il eust esté meilleur,
» dit-il, qu'eux eussent beaucoup valu, que non pas leurs habillemens. Apres la vi-
ctoire que les Grecs gaignerent contre les Perses deuant la ville de Platee, il cõman- 6 Qui a beaucoup & veut auoir le peu d'autrui, perd l'vn & l'autre ordinairement.
da que lon le seruist du souper que les Perses auoient fait aprester pour eux, le-
quel estoit plantureux & somptueux à merueilles: Par le Dieux, dit-il, il faut bien

dire que les Perses sont bien gourmands, veu qu'aians tant de viures, ils venoient encore pour nous manger nostre gros pain.

PAVSANIAS fils de Plistonax.
1. Pourquoy il ne faut toucher aux bönes & anciennes loix.
2. Gentile excuse de fuite hors du pays.
3. Moyen de desfaire vn ennemi.
4. Medecin ignorant mocqué.
5. Autres traits de moquerie à ce propos.

PAVSANIAS fils de Plistonax à vn qui l'interroguoit, pourquoy il n'estoit pas loisible en leur pays de remuer aucune des loix anciēnes: c'est, dit-il, pource qu'il faut que les loix soient maistresses des hōmes, & non pas les hommes maistres des loix. Et comme estant en la ville de Tagee fugitif de Sparte, il louast les Lacedæmoniens: quelqu'vn des assistans lui dit, pourquoy donc n'es-tu demeuré à Sparte, puis qu'ils sont si gens de bien? & pourquoy t'en es-tu fuy? pource, dit-il, que les medecins n'ont pas acoustumé de se tenir là où les hommes sont sains, mais là où ils sont malades. Quelqu'vn lui demanda, Comment pourrons nous venir à bout de desfaire ces Thraciens? Si nous choisissons le plus vaillant homme pour nostre Capitaine. Vn medecin le regardoit & consideroit, & apres l'auoir bien regardé lui dit, Tu n'as point de mal: c'est, dit-il, pource que ie n'vse point de toy. Ses amis le reprenoient de ce qu'il disoit mal d'vn medecin, duquel il n'auoit iamais fait preuue aucune, & n'en auoit iamais receu desplaisir: Si i'en auois fait preuue, dit-il, ie ne serois pas ores viuant. Et comme le medecin lui dist, Tu es deuenu vieil: Oui, dit-il, pour ce que ie ne me suis pas serui de toy pour medecin. Il souloit aussi dire, Que le meilleur medecin estoit celui, qui ne laissoit point pourrir ses patiens, ains les mettoit bien tost en terre.

PÆDARETVS.
1. Plus d'ennemis & plus d'honneur.
2. Il n'est seant à vn homme d'estre lasche comme vne femme.
3. Image d'vn bon citoyen aimāt plus le public que son particulier.

PAEDARETVS respōdit à l'vn de ses cōpagnons qui lui disoit, Nos ennemis sont en grand nombre: nous en acquerrons tant plus d'honneur, car nous en tuerons dauantage. Voiant vn qui de sa nature estoit lasche & couard, mais qui au demeurant estoit loué de ses citoiens, dautant qu'il estoit hōme modeste: Il ne faut, dit-il, louër ni les hōmes pour estre semblables aux femmes, ni les femmes pour ressembler aux hommes, si d'auenture la femme par quelque occasion n'y est contrainte. Aiant failli à estre receu au cōseil des trois cēs, qui estoit le degré le plus honorable de toute la chose publique, il se partit de l'assemblee tout riant & tout gay. Les Ephores le renuoyerent querir, & lui demādērēt pourquoy il rioit: Pource, dit-il, que ie m'esiouis auec nostre ville, de ce qu'elle a trois cens hōmes plus gens de bien que moy.

PLISTARCHVS fils de Leonidas.
1. Noms superbes aux gens de bien.
2. Qui sans propos veut faire rire les autres se rend ridicule.
3. Plaisant trait cōtre vn mesdisant.

PLISTARCHVS fils de Leonidas respondit à vn qui l'enqueroit, pourquoy ils n'auoient pris la denomination de leur famille du nō de leurs premiers Roys, ains des derniers: Pource, dit-il, que ces premiers-là ont mieux aimé estre chefs que Roys: mais leurs successeurs, non. Il y auoit vn aduocat qui en plaidant ne cessoit iamais de dire quelques gaudisseries, & quelques traits de risee, Mon ami, lui dit-il, tu ne te donneras garde, qu'en voulant ainsi faire rire les autres à tout propos, tu te trouueras ridicule & mocqué toy-mesme, ne plus ne moins que ceux qui luctēt souuent deuienēt à la fin bons luicteurs. On lui rapporta vn iour que vn certain mesdisant qui detractoit de tout le monde, disoit bien de lui: Ie m'en esbahi, dit-il, si ce n'est que quelqu'vn lui ait rapporté que ie sois mort: car quant à lui, il ne seut oncques dire bien de personne viuante.

PLISTONAX fils de Pausanias.
Ignorāce est moindre mal que meschanceté.

PLISTONAX fils de Pausanias, cōme vn certain orateur Athenien appellast les Lacedæmoniens ignorās: Tu dis vray, lui respondit-il, car nous sommes seuls entre tous les Grecs, qui n'auōs rien apris de mal de vous.

POLYDORVS fils d'Alcamenes.
1. Menasses sont propos inutiles.
2. Excuse de guerre.

POLYDORVS fils d'Alcamenes dit à vn qui ordinairement ne faisoit que menasser les ennemis, Ne t'aperçois tu pas que tu cōsumes la plus part de ta vengeāce en ces menaces? Il menoit vne fois l'armee de Lacedęmone cōtre la ville de Messene, quelqu'vn lui demāda s'il auroit bien le cœur de faire la guerre à leurs freres: nō, dit-il, mais ie vais en la terre qui n'a pas encore esté partagee aux lots. Les Argiens apres la desconfiture de leurs trois cens hommes qui combatirent contre autres tant de Lacedæmoniens, furēt encore tous desfaits en bataille rengee, au moyen de quoy les alliez & confederez sollicitoient Polydorus de ne laisser pas eschapper vne si belle occasiō, ains d'aller tout de ce pas donner l'assaut à la muraille de leur ville & la prēdre, ce qui lui seroit lors tresfacile, attendu que les hommes auoient esté tuez, & n'y estoit demeuré que les femmes

A mes dedans. Il leur respondit, Il m'est tourné à grãde gloire d'auoir vaincu & desfait 3. La moderation excellente de ce chef condãne l'enragee ambitiõ d'infinis autres.
„ en bataille mes ennemis, en combatant de pair à pair: mais estant venu combatre
„ seulement pour nos cõfins, & puis conuoiter de prẽdre encore & gaigner leur ville,
„ ie ne trouue pas que ce soit chose iuste: car ie suis venu pour recouurer ce qu'ils oc-
„ cupoient de nostre terre, non pas pour leur oster & saisir leur ville. Estant enquis 4. Vray moyen pour estre resolu en tous dangers.
„ pourquoy les Lacedæmoniens s'exposoient ainsi hardimẽt aux perils de la guerre:
„ pource, dit-il, qu'ils ont apris à auoir honte, & non pas crainte de leurs superieurs.
„ POLYCRATIDAS aiant esté enuoyé auec d'autres en ambassade deuers les lieu- POLYCRATIDAS.
tenans du Roy de Perse, comme eux leur demandassent s'ils venoient de leur propre Amour du publié en singuliere recõmandation aux bõs patriotes.
„ mouuement, ou s'ils estoient enuoiez du public: Si nous obtenons ce que nous
„ demandons, dit-il, c'est de la part du public que nous venons: sinon, c'est de nostre
„ propre mouuement. PHOEBIDAS vn peu deuant la bataille Leuctrique, comme PHOEBIDAS.
„ quelques vns dissent, ce iour ci mõstrera qui sera homme de bien: C'est donc, dit-il, Vn iour de bataille vaut beaucoup.
B vn iour qui vaut beaucoup, s'il a la puissance de mõstrer qui est homme de bien, ou
„ non. SOVS, à ce que lon dit, estant vn iour assiegé fort à destroit par les Clitoriens, SOVS.
en vn lieu aspre où il n'y auoit point d'eau, leur fit offre de leur rendre toutes les ter-
res qu'il auoit conquises sur eux, moyennãt qu'il beust lui & toute sa compagnie en
vne fontaine qui estoit assez pres de là. Les Clitoriens le lui accorderent, & fut l'ap-
pointement ainsi iuré entre eux. Si fit donc assembler ses gens, & leur declara s'il y Necessité n'a point de loy, ni de respect, sinon enuers ceux qui à l'exemple de Sous, preferent le bien public à leur propre vie.
auoit aucun d'eux qui se voulust abstenir de boire, qu'il lui cederoit & donneroit sa
royauté: il n'y eut pas vn en toute la troupe qui s'en peust garder, tãt ils estoiẽt pres-
sez de la soif, ains beurent tous à bon escient, excepté lui, qui descendant tout le der-
nier, ne fit autre chose que seulement se refreschir & arroser vn petit par dehors en
presence des ennemis mesmes, sans boire vne seule goute: au moyen dequoy il ne
voulut point rendre les terres depuis, cõme il auoit promis, alleguant qu'ils n'auoiẽt
pas tous beu. TELECRVS respondit à quelqu'vn qui se plaignoit à lui de ce que TELECRVS. 1. Il faut tout endurer d'vn pere.
C son pere mesdisoit tousiours de lui, S'il n'en faloit mesdire, il ne le feroit pas. Son
„ frere aussi se mescontentoit de ce que les citoiens ne se deportoient pas en son en-
„ droit comme ils faisoiẽt enuers lui, combien qu'ils fussent nez de mesme pere & de 2. Patiẽce est vn cõtrepoison à tous maux.
„ mesme mere, ains le traitoient plus iniquement: C'est, dit-il, pour ce que tu ne sais
„ pas comporter vn tort comme ie fais. Estant enquis pourquoy la coustume estoit 3. Moyen pour bien honorer pere & mere.
„ en leur pays, que les ieunes se leuassent de leurs sieges au deuant des vieux: C'est, dit-
„ il, afin qu'en faisant cest honneur à ceux qui ne leur apartienent point, ils aprenent à
„ en honorer dauantage leurs peres & meres. A vn autre qui lui demandoit, com- 4. Cõtentement est vn grand bien.
„ bien il auoit de biens: Ie n'en ay, dit-il, pas plus qu'il m'en faut. CHARILLVS CHARILLVS. 1. Peu de loix à ceux qui parlent peu.
„ enquis, pourquoy Lycurgus leur auoit fait si peu de loix: pource, dit-il, qu'il ne faut
„ pas beaucoup de loix à ceux qui ne parlent gueres. Vn autre lui demandoit, pour-
„ quoy ils faisoient sortir les filles en public à visage descouuert, & les femmes voi- 2. Prouision hõneste pour les femmes & filles.
„ lees: pource, dit-il, qu'il faut que les filles trouuent mari, & que les femmes gardent
„ celui qu'elles ont. Vn des Ilotes se portant quelquefois par trop audacieusement 3. Il ne faut iamais chastier en cholere.
D enuers lui, il lui dit, Si ie n'estois courroucé ie te tuerois tout à ceste heure. On lui 4. Excellent gouuernement Aristocratique.
„ demanda, quelle sorte de gouuernement il estimoit la meilleure: celle, dit-il, où plu
„ sieurs s'entremettans des afaires de la chose publique, sans querelle ne sedition, font
„ à l'enui, à qui sera plus vertueux. A vn autre qui l'interroguoit, pourquoy lon fai- 5. Images armees seantes à peuples guerriers.
„ soit à Sparte les images de tous les Dieux armees: afin, dit-il, que ce que lon repro-
„ che aux hommes couards ne leur puisse conuenir, & que les ieunes hommes ne fa-
„ cent iamais priere aux dieux sans leurs armes. LES Samiens auoyent enuoyé des APOPHTEGMES de diuers Lacedæmoniens sans nom.
„ ambassadeurs à Sparte, lesquels furent vn peu longs en leurs harengues. Apres qu'ils
„ eurent acheué de dire, les Seigneurs Spartiates leur respondirent, Nous auons oublié 1. Longues harengues mesprisees.
„ le commencement, & n'auons pas entendu la fin, pource que nous auons oublié le
„ cõmencement. Ceux de Thebes leur contredisoient brauement en quelque dispu-

2. Selon le pouuoir la parole.

te: Ils leur respondirent, Il faut que vous ayez ou moins de cœur, ou plus de puissan- E
ce.

3. Poil blanc fleur de sagesse.

On demanda quelquefois à vn Laconien, pourquoy il laissoit croistre sa barbe si fort longue: afin, dit-il, que voiant mon poil blanc, ie ne face rien indigne de ceste blancheur chenue.

4. Louange rebutee.

Vn autre entendoit que lon louoit des hommes comme de tres-vaillans combatans: deuant Troye la grande, dit-il.

5. Contre l'yurongnerie.

Vn autre oiant dire qu'en quelques villes on contraignoit les hommes de boire apres qu'ils auoiét soupé: les cõtraignoit-on point aussi, dit-il, de manger?

6. Flaterie poetique brocardee.

Le poëte Pindare en l'vn de ses Cantiques appelle la ville d'Athenes, le soustenement de la Grece: Elle tombera donc bien tost, dit vn Laconien, si elle est soustenue d'vn tel pilier.

7. Plaisant trait cõtre vne louange inepte.

Vn autre regardoit vn tableau paint, où il y auoit des Atheniens qui tuoient des Lacedæmoniens: & comme quelqu'vn des assistans eust dit, ils sont vaillans hommes ces Atheniens ici: Oui, dit-il, en painture.

8. Contre la calomnie.

Quelqu'vn sembloit prendre plaisir & adiouster foy à des iniures que lon disoit calomnieusement & faussement contre vn Laconiẽ: Il lui dit, Cesse de prester tes oreilles contre moy.

9. Atteinte facetieuse à vn criminel.

Vn autre que lon punissoit alloit p criant, Helas si i'ay failli, ce a esté malgré moy: vn Laconien lui respõdit, aussi est ce mal-gré toy que lon te punit.

10. Insolẽce & delicatesse redarguee.

Vn autre voiant des hommes qui s'en alloient aux champs assis dedãs des coches: I'à Dieu ne plaise, dit-il, que ie me seie iamais en siege, dont ie ne me puisse leuer au deuant d'vn plus aagé que moy. Quelques passans de la ville de Chios estans venus voir la ville de Sparte s'enyurerent tresbien, & apres souper estans allez voir l'auditoire des Ephores, rendirent leurs gorges dedans, & qui plus est, firent leurs afaires sur les chaires mesmes où se seoient les Ephores.

11. Le moyen de se venger d'vn vilain & meschãt, c'est de le faire connoistre tel qu'il est.

Le lendemain les Spartiates firent du commencement vne extreme diligence d'enquerir qui l'auoit fait, pour sauoir si c'estoient point quelques vns de la ville: mais quand ils entendirent que c'estoient ces passans de Chios, ils firent alors proclamer à son de trompe, qu'ils permettoient à ceux de Chios d'estre vilains.

12. Mespris de delices.

Vn autre Laconien voiant que lon vendoit au double les amandes seiches: Comment, dit-il, y a-il ici faute de pierre?

13. Anatomie du Rossignol.

Vn autre aiant plumé vn rossignol, & l'aiant trouué fort G menu de corps: Certainement, dit-il, tu es vne voix, & non autre chose.

14. Plaisant trait cõtre la pauureté ambitieuse.

Vn autre Laconien regardant Diogenes le philosophe Cynique au cœur d'hiuer, qu'il geloit à pierre fendant, embrassant tout nud vne statue de bronze, lui demanda s'il auoit pas grand froid: l'autre lui dit que non: quelle grande merueille fais-tu donc?

15. Iniustice & lascheté se rencõtrẽt volontiers.

Vn Laconien reprochoit quelquefois à vn natif de la ville de Metaponte, qu'ils estoiét lasches & couards comme femmes: Si est-ce, dit le Metapontois, que nous tenons beaucoup de terres d'autrui: Comment, lui repliqua le Laconien, vous n'estes donc pas couards seulement, mais iniustes aussi.

16. Exercice ridicule plaisammẽt brocardé.

Vn passant estant venu à Sparte pour voir la ville, se tenoit debout sur vn pied bien longuement, & disoit à vn Laconien, Tu ne te saurois ainsi tenir debout sur vn pied aussi longuement que moy: non pas moy, dit-il, mais il n'y a oison qui n'en fist autant.

17. Sans verité il n'y a rien de louable es actions humaines.

Quelqu'vn se glorifioit d'estre bõ Rhethoricien, pour faire croire ce qu'il vouloit: Par les Dieux iumeaux, dit-il, il ne fut iamais art ni ne sera aussi, qui ne soit conioint auec verité.

18. Il y a grand auãtage à assaillir vn ennemi dãs le pays d'icelui.

Vn Argien se vantoit qu'il y auoit en leur ville beaucoup de sepultures des Lacedæmoniens. H Au contraire, respondit le Laconien, nous n'en auons chez nous pas vne des Argiens, voulant dire que les Lacedæmoniens estoient par plusieurs fois entrez à main armee dedans le pays d'Argos, & les Argiens iamais en celui de Sparte.

19. Differẽce entre vn Laconien & vn prisonnier.

Vn Laconien aiant esté pris prisonnier de guerre, ainsi qu'on le vendoit à l'encan, le crieur dit à haute voix, A vendre vn Laconien: il lui mit la main au deuant de la bouche, lui disant: Crie, vn prisonnier.

Cõtre les soudards mercenaires.

Quelqu'vn des soudards qui estoit à la soulde de Lysimachus, comme Lysimachus lui demandast, Es-tu point vn des Ilotes de Lacedæmone? Et penses tu, respondit-il, qu'vn Laconien daignast venir à la soulde de quatre oboles par iour? Apres que les Thebains eurent desfait les Lacedæmoniens en la iournee de Leuctres, ils entrerent dedans le pays de Lacedæmone iusques à la riuiere mesme

d'Eurotas:

A d'Eurotas: & quelqu'vn d'entre eux se glorifiant cõmença à dire, Où sont ils maintenant ces braues Laconiens, où sont ils? vn Laconien lui respondit, Ils n'y sont pas, car s'ils y fussent, vous ne seriez pas venus iusques ici. Lors que les Atheniens rendirent leur ville propre à la discretion des Lacedæmoniens, ils requirẽt qu'aumoins on leur laissast l'Isle de Samos: & les Laconiens leur respondirẽt, Lors que vous n'estes pas à vous-mesmes, vous demandez à auoir les autres: dont est venu le prouerbe commun, duquel on vse par la Grece,

20 Gentille excuse & response aigue aux brauades d'vn ennemi.

21. Pertinente response à vne demande impertinente.

Celui qui n'est à soy, demande,
Que de Samos l'Isle on lui rende.

Les Lacedæmoniens prirent quelquefois vne ville d'assaut à viue force: quoy entendu, les Ephores dirent: Voila l'exercice de nos ieunes gens perdu, ils n'aurõt plus d'aduersaires desormais, contre lesquels ils s'exercitent. Vn de leurs Roys leur enuoya promettre qu'il ruineroit de fond en comble, s'ils vouloient, vne autre B certaine ville, qui par plusieurs fois auoit donné beaucoup d'afaires à ceux de Lacedæmone: Ils ne le voulurent pas permettre, ains lui manderent: N'oste pas la queux qui aiguise le cœur de nos ieunes gens. Ils ne voulurent iamais qu'il y eust des maistres qui enseignassent aux ieunes gens à lucter: afin, disoient-ils, que ce soit vne ialousie, non d'artifice, mais de force & de vertu parmi eux. Et pourtant quand on demanda à Lysander, comment Charõ l'auoit terrassé & vaincu à la lucte: à force de ruze & d'artifice, dit-il. Philippus Roy de Macedoine, auãt que d'entrer en leur pays leur escriuit, lequel ils aimeroiẽt le mieux, qu'il y entrast comme ami, ou comme ennemi: ils lui respondirent, Ne l'vn ne l'autre. Ayans enuoyé vn ambassadeur deuers Demetrius le fils d'Antigonus, & estans auertis qu'il l'auoit appellé Roy en parlant à lui, ils le condamnerent à l'amende à son retour, encore qu'il leur aportast en don de lui, en temps d'extreme famine, vne mine de bled pour chasque teste de C leur ville. Il auint à vn meschant homme de mettre en auant vn tresbon conseil: ils aprouuerent bien son auis, mais ils ne le voulurent pas receuoir comme venant de sa bouche, ains le firent proposer par vn autre homme de bonne vie. Deux freres auoient querelle & debatoient ensemble: les Ephores condamnerent leur pere à l'amende, de ce qu'il enduroit que ses enfans eussent querelle ensemble. Vn musicien estranger passant par là fut aussi par eux condamné en vne amẽde, pource qu'il touchoit les cordes de sa cithre auec les doigts. Deux garçons se batoient l'vn contre l'autre, l'vn d'eux donna à son cõpagnon vn coup mortel d'vne faucille: & comme il estoit bien pres de rendre l'esprit, ses autres compagnons lui promettoyent qu'ils vengeroient sa mort, & qu'ils feroient mourir celui qui l'auoit ainsi blecé: Non faites, leur dit-il, ie vous en prie au nom des Dieux, pource qu'il n'est pas iuste: car ie lui en eusse autãt fait si i'eusse frappé le premier, & que i'eusse esté gentil compagnon. Vn autre ieune enfant, estant la saison en laquelle il estoit permis aux ieunes garçons libres de desrober tout ce qu'ils pouuoient, mais estoit reputé à chose D bien infame & laide d'estre surpris sur le fait: ses compagnons ayans desrobé vn petit renardeau vif, le lui baillerent à garder: ceux qui l'auoient perdu vindrent pour le cercher, & lui l'auoit caché dessous sa robe: la beste s'irrita, & lui rongea le coste iusques aux intestins: ce qu'il endura patiemment sans se bouger, de peur qu'il ne fust descouuert: mais apres que les autres s'en furent allez, & que ses compagnons virent l'outrage que le renardeau lui auoit fait, ils l'en tanserent, disans, qu'il valoit beaucoup mieux produire & monstrer le renardeau, que de le cacher ainsi iusques à la mort: Non faisoit, dit-il, car il valoit mieux mourir en toutes les douleurs du monde, que d'estre descouuert par lascheté de cœur, pour sauuer honteusement sa vie. Quelques vns rencontrerent sur le chemin par les champs des Laconiens, ausquels ils dirent: Vous estes bien-heureux d'estre arriuez à cette heure, car les voleurs ne font que de partir d'ici: Par le Dieu Mars, respondirent-ils, nous ne som-

22 Sans ennemi la vaillance s'aneantit auec le temps.

23. Exercices de prouesse ne doyuent estre ostez à vn peuple vaillant.

24. Il faut plus estimer la force & la vertu que l'artifice.

25. Sage & vertueuse response à hardie demande.

26. Les hommes libres ne sauroyent supporter vn seul point de tyrannie.

27. Bon conseil sied mal en la bouche d'vn meschãt homme.

28. Ordinairement les peres sont coulpables des vices de leurs enfans.

29. Corruption es sciences ne doit estre supportee.

30. Pourquoy faut oublier le mal receu de son ennemi.

31. Exemple de la merueilleuse resolution des Spartiates en tous leurs faits, & de la honte qu'ils auoyent d'estre estimez gens de lasche cœur.

32 Autre bel exemple à ce propos.

mes point plus heureux pour cela : mais bien eux, de n'estre point tombez en nos E mains.

33. Priuilege de l'hóme vertueux.

On demanda quelquefois à vn Laconien, ce qu'il sauoit faire : il respondit, estre libre.

34. L'homme libre craint moins la mort que faire chose honteuse & indigne de sa generosité.

Vn ieune enfant Spartiate aiant esté pris prisonnier par le Roy Antigonus, & vẽdu parmi les autres, obeissoit à celui qui l'auoit acheté en toutes choses qu'il estimoit estre conuenables à vn homme libre : mais quand il lui cõmanda de lui aporter le pot à pisser, il ne le peut endurer, ains dit, Ie ne te seruiray point de cela, & cõme son maistre l'en pressast, il s'en alla monter sur la couuerture du logis, en disant, Tu sentiras ce que tu auois acheté : & se iettant du haut en bas, il se tua.

35. Le vertueux tousiours semblable à soy mesme.

Vn autre que lon vendoit, comme celui qui l'achetoit lui dist, Seras tu homme de bien si ie t'achete ? oui, dit-il, encores que tu ne m'achetes point.

36. L'homme libre peut estre prisõnier non pas esclaue.

Vn autre que lon vendoit, comme le crieur proclamast, à vendre l'esclaue : Malheureux que tu es, dit-il, diras tu, le prisonnier ?

37. Tout sied bien à l'homme de cœur.

Vn Laconien auoit sur sa rondelle pour son enseigne vne mousche painte, non point plus grande que le naturel, & quelques vns s'en mocquans de lui, disoient qu'il auoit pris ceste enseigne là, à fin de n'estre point conu : F mais au contraire, dit-il, c'est à fin d'estre mieux remarqué : car ie m'approche si pres des ennemis, qu'ils peuuent bien voir comme ma marque est grande.

38. Mespris de la musique.

Vn autre comme on lui eust presenté à la fin d'vn banquet vne lyre pour en sonner, selon la coustume de toute la Grece : les Laconiens, dit-il, n'ont point apris de folastrer.

39. Ceux se hazardent beaucoup qui assaillent vn peuple guerrier.

On demanda quelquefois à vn Spartiate, si le chemin pour aller à Sparte estoit bien seur : Il respondit, Selon que lon y va : car ceux qui y vienẽt comme lions y sont mal traitez : mais les lieures, nous les gardons à l'ombre de la feuillee.

40. A l'extremité faut s'aider de tous moyens.

En vne prise de lucte, vn Laconien estant saisi au collet, faisoit en vain tout ce qu'il pouuoit pour s'en despestrer, car l'autre le tiroit en terre : le Laconien se sentãt plus foible de rains, & tout prest à donner du nez en terre, mordit bien estroit le bras de celui qui le pressoit : l'autre se prit à crier, hò Laconien, tu mords comme les femmes : non fais, dit-il, mais comme les lions.

41. La vaillãce couure honnestement les imperfections du corps.

Vn Laconien boiteux alloit à la guerre, dont quelques vns se mocquoient, mais il leur dit, Il ne faut point de gens qui fuyẽt à la guer- G re, mais qui tienent bon, & gardent bien leur rang.

42. Quel regret l'hõme courageux a de mourir.

Vn autre estant blessé d'vn coup de flesche à trauers le corps, sur le point qu'il rendoit son ame, Il ne me fasche point de mourir, dit-il, mais bien de ce que ie meurs par la main d'vn archer effeminé, auant que d'auoir rien fait de ma main.

43. Nature biẽ reiglee se contente de peu.

Vn autre arriuant en vne hostellerie pour loger, bailla à l'hostellier vne piece de chair pour acoustrer à souper : l'hostellier lui demanda encore du formage & de l'huile : A quel propos, dit-il : si i'auois du formage, ie n'aurois que faire d'autre viande.

44. Mespris des richesses mõdaines.

Vn autre entendant louër & reputer grandement heureux le marchand nõmé Lampis, natif de la ville d'Ægine, pour ce qu'il estoit fort riche, & auoit plusieurs grands vaisseaux sur la mer : Ie ne fais point compte, dit-il, d'vne telle felicité, qui est atachee à des cordes.

45. Plaisant trait pour excuser vn mensonge.

Vn autre respondit à quelqu'vn qui lui disoit, Tu mens, Laconien, Nous sommes libres aussi, dit-il : les autres, s'ils faillent à dire verité, sont bien chastiez.

46. Autre trait facetieux pour pallier vn acte de folie.

Vn autre se trauailloit à faire tenir vn corps mort debout sur ses pieds : mais il n'y auoit ordre : & voiant qu'il n'en H pouuoit venir à bout, Par Iupiter, dit-il, il faut qu'il y ait quelque chose dedãs.

47. Il faut supporter vertueusement la mort des enfans, qui meurẽt au lict d'honneur, asauoir en combatãt pour la patrie.

Tynnichus Laconien, son fils lui aiant esté tué à la guerre, supporta sa mort vertueusement, & en fut fait vn tel Epigramme :

On rapporta, Thrasibulus, ton corps
Dans ton pauois estant l'ame dehors,
Que ceux d'Argos en auoient deschassee
Auec sept coups de mortelle faussee,
Tous par deuant : Et ton pere constant
Vieillard, nommé Tynnichus, le mettant
Dedans le feu plein de sang le visage
Tout sec, vsa de ce masle langage :

C'est

A *C'est des couards qu'il faut plorer la mort,*
Non pas de toy, mon enfant, qui es mort
Comme mon fils en vray homme de bien,
Et comme vray Lacedæmonien.

Le maistre des estuues où Alcibiades s'estuuoit & lauoit, lui versoit dessus beaucoup d'eau plus qu'aux autres : & comme il demandast, Que veut dire cela? vn Laconien qui là estoit, lui dit, Il void bien que tu n'es pas net, mais bien ord & sale, voila pourquoy il te donne plus d'eau.

47. Maudaise vie d'Alcibiades plaisamment taxee.

Quand Philippus de Macedoine entra en main armee dedans la Laconie, on pensoit que tous les Lacedæmoniens fussent perdus, & y eut quelque Grec qui dit à l'vn des Spartiates: O pauures Laconiẽs, que ferez vous maintenant? Que ferions-nous, dit le Laconien, autre chose, que mourir vaillamment? car nous sommes seuls entre les Grecs qui auons apris de demeurer libres, & ne seruir iamais à personne.

48. Qui a apris de viure en homme libre meurt vaillamment pour maintenir sa liberté.

Apres la desfaite du Roy Agis, Antipater leur demandoit pour ostages cinquante enfans. B Eteocles qui lors estoit l'vn des Ephores lui respõdit qu'il ne lui bailleroit point d'enfans, de peur qu'ils ne deuinssent mal conditiõnez, pour n'auoir pas esté nourris en la discipline de leurs pays, sans laquelle ils ne seroient pas mesme citoiens, mais qu'il lui bailleroit des femmes ou des vieillards s'il vouloit deux fois autant : & comme il les menaçast qu'il leur feroit du pis qu'il pourroit, ils respondirent tous vnanimement, Si tu nous commandes choses plus griefues que la mort, nous en mourrons tant plus facilement.

49. Ceux qui ne craignẽt point la mort ont vn merueilleux auantage par dessus toute aduersité.

Vn vieillard desirant voir l'esbatement des ieux Olympiques ne pouuoit trouuer place à s'asseoir, & passant par deuant beaucoup de lieux, on se gaudissoit & se mocquoit de lui, sans que personne le voulust receuoir, iusques à ce qu'il arriua à l'endroit où estoient les Lacedæmoniens assis, là où tous les enfans, & beaucoup des hommes, se leuerẽt au deuant de lui, & lui cederent leur place.

50. Vieillesse honnoree entre les Spartiates, peuple bien apris.

Toute l'assemblee des Grecs remarqua bien C ceste honneste façon de faire, & auec batemens de mains declarerent qu'ils la louoient grandement: adonc le pauure vieillard

Croulant sa teste & sa barbe chenue,

en plorant: He Dieux, dit-il que de maux? On void bien que tous les Grecs entendẽt bien ce qui est honneste, mais il n'y a que les Lacedæmoniens seuls qui le facent.

51. Faire le bien est vne singuliere louange.

Aucuns escriuent que le mesme auint à Athenes à la feste & solennité que lon appel le Panathenæes, là où ceux d'Attique firent honte à vn pauure vieillard qu'ils auoiẽt eux-mesmes appellé, comme pour lui donner place, & puis quand il fut venu, ils ne lui en baillerent point, ains se mocquerent de lui : mais apres que aiant passé par deuant presque tous les autres, il fut arriué à l'endroit où estoiẽt assis les ambassadeurs de Lacedæmone, ils se leuerent tous de leurs sieges au deuant de lui, & lui donnerent place entre eux. Le peuple aiant pris grand plaisir à leur voire faire cest acte, leur aplaudit des mains bien clairement, auec grande demonstration de l'auoir fort D aprouué: & adonc quelqu'vn des Spartiates qui là estoient, Par les Dieux iumeaux, les Atheniens, dit-il, entẽdent bien ce qui est bon & hõneste, mais ils ne le font pas.

Exemple notable à ce propos à la honte des Atheniens, & de tous ceux qui sauent le bien & ne le font pas.

Vn belistre demanda quelquefois l'aumosne à vn Laconien, qui lui dit, Voire-mais si ie la te donne, tu mendieras encore plus : & le premier qui la te donna a esté cause de ceste vilaine vie que tu menes maintenant, t'aiant rendu paresseux & truand.

52. Mendians reiettez en toutes republiques biẽ reglees.

Vn autre voiant vn questeur qui alloit questant pour les Dieux, comme il disoit, Ie n'ay, dit-il, que faire de Dieux qui soient plus pauures que moy.

53. Gentil trait contre la superstition.

Vn Laconien aiant surpris vn adultere auec vne laide femme : Malheureux, dit-il, qui te contraignoit?

54. Malheur des adulteres.

Vn autre aiant oui vn orateur qui tiroit de longues trainees de paroles: Par les Dieux iumeaux, dit-il, voila vn vaillant homme, Il tourne-vire bien sa langue sans aucun propos.

55. Babillard mocqué.

Vn qui passoit par Lacedæmone y remarqua entre autres choses le grand honneur que y portoient les ieunes aux vieux, & dit, Il n'y a que Sparte où il soit expedient de vieillir.

56. Il fait bon vieillir parmi les gens d'honneur.

On demanda quelquefois à vn Spartiate, quel

57. Louange de Tyrtæus.

58. Veue debile faic que le danger ne paroit pas si grand.

poëte estoit Tyrtæus: bon, dit-il, pour aiguiser les courages des ieunes gens. Vn E
autre ayant grand mal aux yeux s'en alla à la guerre: & comme les autres lui dissent
où veux tu aller en l'estat que tu es? que penses tu faire? quand ie ne feray autre chose, dit-il, pour le moins ie reboucheray d'autant l'espee de l'ennemi. Buris & Spertis deux Lacedæmoniens se partirent volôtairement du pays, & s'en allerent deuers Xerxes le Roy de Perse, s'offrir à endurer la peine que les Lacedæmoniens auoient meritee par sentence de l'oracle des Dieux, pour auoir occis les herauts que le Roy leur auoit enuoyez: & estans arriuez deuers lui, lui dirent, qu'il les fist mourir de telle sorte de supplice que bon lui sembleroit en acquit des Lacedæmoniens. Le Roy esmerueillé de leur vertu, non seulement leur pardonna la faute, mais encore les pria de demeurer auec lui, leur promettant de leur faire bon traitement. Et comment, dirent-ils, pourrions nous viure ici, en abandonnât nostre pays, nos loix, & de tels hommes, que pour mourir pour eux nous auons volontairemét entrepris vn si lointain voyage? Et comme l'vn des Capitaines du Roy, nommé Indarnes, les en F
priast dauantage, en leur disant qu'ils seroient en mesme degré de credit & d'honneur qu'estoient les plus fauorisez & les plus auancez aupres du Roy: ils luy dirent, il nous semble que tu ne sais pas, que c'est de liberté: car qui sait bien que c'est, s'il a bon iugemét, ne l'eschâgeroit pas auec le Royaume de Perse.

59. Loyaux patriotes & honorablement recompensez de leur vertu.

60. Le pays a ie ne say quelle douceur qui attire sur tout quand la droiture & la liberté y regnent.

61. Il faut peu d'apprest à celui qui se contente de peu.

Vn Laconien allant par pays arriua en vn lieu où il auoit vn hoste ancien: qui le premier iour se destourna de lui, pour ne le loger point, dautât qu'il n'auoit point de licts en sa maison, mais le lendemain en aiant loué ou emprunté, il le receut magnifiquement: le Laconien monta dessus ces licts, & les foula aux pieds, en disant, Ces meschans licts furent cause hier, que ie n'ay pas eu seulement de la natte à coucher & dormir la nuict passee. Vn autre estant arriué en la ville d'Athenes, & là aiant veu que les vns des citoiens alloient par la ville crians des poissons salez à vendre, les autres de la chair, les autres tenoient les gabelles, les autres faisoient mestier de tenir des bordeaux, & de exercer plusieurs autres choses vilaines & deshonnestes, & de n'estimer rien sale ni G
laid, quand il fut de retour en son pays, & que ses citoiens lui demanderent, comment se portoit tout à Athenes: le mieux du monde, dit-il en se mocquant, tout y est hôneste: voulant leur donner à entendre, que tous moiens de gaigner estoient tenus pour hônestes à Athenes, & rien vilain ni deshonneste.

62. Tout se porte mal en vne ville quand les vocations n'y sôt point reglees par l'equité & par l'honnesteté.

63. Plaisante response a vn demandeur importun.

64. Facecieuse response pour obtenir audiance & acces vers vn qui fait de l'empesché.

65. Curiosité superstitieuse grauemét refutee.

Vn autre estant interrogué de quelque chose, respondit, non: & comme celui qui l'auoit interrogué luy dist, Tu mens: le Laconien lui repliqua, Vois-tu donc, comme tu es vn fol, de me demander ce que tu sais bien? Quelques Laconiens furent vne fois enuoyez ambassadeurs deuers le tyran Lygdamis, lequel remettoit de iour à autre, & reculoit à leur donner audience: & à la fin on leur dit, qu'il se trouuoit vn peu mal disposé: les ambassadeurs dirét à celui qui leur faisoit ce rapport, Dites lui de par les Dieux, que nous ne sommes pas venus pour lucter, mais pour parler seulement auec lui. Quelque sacrificateur receuoit vn Laconien es ceremonies de quelque religion: & auant que de l'y receuoir lui demandoit, Quel peché il auoit sur sa conscience le plus grief H
qu'il eust iamais commis: les Dieux le sauent bien, respondit le Laconien. Et comme le sacrificateur le pressast de plus en plus, en lui protestant qu'il estoit force qu'il le dist: Le Laconien lui demanda, A qui faut-il que ie le die, à toy, ou à Dieu? A Dieu, dit l'autre. Retire toy donc arriere de moy, dit le Laconien.

66. Le cœur asseuré ne s'estonne de fantosmes.

67. Côtre les vœux faits temerairemét.

68. Exemple notable d'obeissance à la discipline militaire.

Vn autre passant de nuict à trauers vn cimetiere, pensa voir quelque fantosme d'esprit deuant lui: il court droit là, comme pour l'enferrer auec sa iaueline, & en poussant dit, où me fuis tu, ame, que ie feray mourir deux fois? Vn autre auoit voué qu'il se ietteroit du haut de la roche de Leucade en la mer: il y monta, & s'en retourna apres qu'il eut veu la grande hauteur: & comme on le lui reprochast, Ie ne sauois, dit-il, pas que ce vœu là auoit besoin d'vn autre plus grand vœu. Vn autre en la bataille aiant desia haussé l'espee pour donner le coup de la mort à son ennemi

A nemi qu'il tenoit sous lui, quand il ouir la trompette qui sonnoit la retraite, ne ramena point son coup: & comme quelque autre lui demandast, pourquoy il n'auoit tué l'ennemi qu'il auoit entre ses mains: pource qu'il vaut mieux obeir à son Capitaine que de tuer son ennemi. Vn Laconien ayant esté vaincu à la lucte en la feste des Ieux Olympiques, quelqu'vn lui cria, O Laconien, ton aduersaire estoit meilleur que toy, meilleur, non, dit-il: mais mieux terrassant, oui. QVAND ils entroient es salles de leurs conuiues, la coustume estoit que le plus vieil de la chambree monstroit la porte à chascun des autres, & leur disoit, Il ne sort pas vne seule parole par ceste porte. La plus exquise viande qu'ils eussent, estoit vn potage lié qu'ils appelloient le brouët noir, tellement que quand il y en auoit, les vieillards ne mangeoient point de chair, ains la laissoient toute aux ieunes gens. Et dit-on que Dionysius le tyran de la Sicile, pour ceste cause acheta vn cuisinier de Lacedæmone, & lui commanda de lui aprester de ce brouët sans y rien espargner: mais quand il en B eut vn peu tasté, il le trouua si mauuais, qu'il reietta tout ce qu'il en auoit pris: & le cuisinier lui dit, O Sire, pour trouuer bon ce brouët, il se faut premierement estre exercité à la Laconique tout nud, & bien baigné dedans la riuiere d'Eurotas. Apres auoir sobrement beu & mangé en ces conuiues, ils se retiroiét en leurs maisons, sans torche ni lumiere, car il ne leur estoit pas permis d'aller ni là, ni ailleurs la nuict auec de la lumiere, à fin qu'ils s'accoustumassent à cheminer asseureement, sans rien craindre, par tout, la nuict, & en tenebres, sans aucune clarté. Des lettres ils en aprenoient pour la necessité seulement, & au demeurant bannissoient de leur pays toutes autres sciences aussi bien que tous hommes estrangers: & au reste tout leur estude estoit d'aprendre à bien obeyr à leurs superieurs, endurer patiemment tous trauaux, & vaincre en combatant, ou mourir sur la place. Ils demeuroient tout le long de l'annee auec vne simple robe seulement, sans sayes par dessous, sales & C crasseux ordinairement, comme ceux qui ne s'estuuoient ni ne s'oignoient presque iamais, sinon bien peu souuent. Les ieunes garçons & ieunes hommes dormoient ensemble par bandes & par troupes sur des paillasses qu'ils amassoient eux-mesmes rompans auec les mains, sans aucun ferrement, les cimes des cannes & roseaux qui croissent au long des riues de la riuiere d'Eurotas, & l'hyuer ils mesloyent parmi de la bourre d'vne espece de chardons qu'ils appelloient Lycophanes, pource que lon estime que ceste matiere là ait en soy ie ne say quoy qui eschauffe. Il leur estoit permis d'aimer les enfans de bône & gentille nature, mais abuser de leurs personnes estoit tenu pour chose tres-infame, comme de gens qui en aimoient le corps & non pas l'ame: de sorte que qui en estoit accusé, en demeuroit noté d'infamie pour toute sa vie. La coustume estoit que les vieux demandoient aux ieunes quand ils les rencontroient, où ils alloient, & quoy faire, & les tançoient s'ils failloient à respondre, ou s'ils alloient bastissant des excuses: & qui ne tançoit celui qui commettoit quelque faute en sa presence, estoit suiet à la mesme reprehension que D celui qui auoit failli, mesme celui qui se courrouçoit ou monstroit de prendre en mal quand on le reprenoit, en estoit reproché & desestimé. Si d'auenture quelqu'vn estoit surpris en commettant vne faute, il faloit qu'il enuironnast vn certain autel de la ville tout à l'entour, chantant vne chanson faite en son blasme & vitupere, qui n'estoit autre chose que se tancer & arguer soy-mesme. Et faloit que les ieunes hommes reuerassent non seulement leurs propres peres, & se rendissent suiets à eux, mais aussi qu'ils portassent reuerence à tous autres vieilles gens, en leur cedant le dessus, & se destournant d'eux par les chemins, en se leuant de leurs sieges au deuant d'eux, & s'arrestant quand ils passoient: & pourtant vn chascun commãdoit non seulement comme aux autres villes à ses propres enfans, à ses propres seruiteurs & disposoit de ses propres biens, ains aussi à ceux de son voisin, ne plus ne moins que aux siens propres, & s'en seruoient comme des choses communes entre eux, à fin

69. Difference entre preud'hommie & vaillance.

Description de quelques coustumes & ordonnances des Lacedæmoniens

Leur silence.

Delices des vieillards.

Moyen pour s'accoustumer à n'auoir peur de rien.

Amour des lettres.

Estude & principale occupation & exercice des Lacedæmoniens.

Leur vesture & copetance.

Giste & couches des ieunes hommes.

Amour des enfans quel au commencement.

Le soin que les vieux auoient des ieunes.

Chastiment des ieunes hommes quand ils auoyent failly.

Enfans estoyent cõmuns entre les Lacedæmoniens.

La bonne opinion qu'ils auoyent les vns des autres.

qu'ils en eussent soin chascun comme de leurs propres. Et pourtant si vn enfant aiant esté chastié par vn autre l'alloit rapporter à son pere, c'estoit honte au pere s'il ne lui donnoit encore d'autres coups: car par la commune discipline de leur pays ils s'asseuroient, que vn autre n'auoit rien commandé qui ne fust honneste à leurs enfans. E

Larcin permis aux enfans.

Les ieunes enfans desroboient tout ce qu'ils pouuoyent de bon à manger, aprenans de ieunesse à dresser embusches dextrement pour surprédre ceux qui dormoient, ou qui ne se tenoient pas bien sur leurs gardes: mais la punition de celui qui estoit surpris en desrobant c'estoit qu'il estoit bien fouetté, & le faisoit on ieusner: car on leur donnoit expressement bien fort peu à manger, à fin que d'eux mesmes combatans la necessité, ils fussent contraints de s'exposer hardiment à tous dangers, & d'inuenter tousiours quelque ruse & finesse pour en desrober.

Pourquoy ils donnoyent peu à manger aux enfans.

Mais generalement l'effect pour lequel leur viure de tous estoit fort estroit, c'estoit à fin que de lõgue main ils s'acoustumassent à n'estre iamais pleins, & à pouuoir endurer la faim, pource qu'ils auoient opinion qu'ils en seroient plus vtiles à la guerre, s'ils aprenoient à pouuoir porter la peine & trauailler sans manger, & qu'ils en seroient plus continens, plus sobres, & plus simples, s'ils aprenoient à durer long temps à peu de despense. F

Leur frugalité, & le fruict d'icelle.

Brief ils auoient opinion que s'abstenir de manger chair ou poisson aresté en cuisine, & se passer ou de pain ou de la viande la premiere venue, rendoit les corps des hommes plus sains & plus grands: pour ce que les esprits naturels n'estans point pressez par trop grãde quantité de viures, ni rebatus contrebas, ni estendus en large, esleuoiẽt les corps cõtremont, & si les faisoient plus beaux, dautant que les habitudes & complexions gresles & vuides obeyssent mieux à la vertu de nature qui forme les membres: là où celles qui sont grasses, pleines & suiettes à beaucoup manger, pour leur pesanteur y resistent.

Leurs chansons & compositions.

Ils estudioient aussi à composer de belles chansons, & non pas moins à les chanter, & y auoit tousiours en leurs compositions ne say quel aiguillon qui excitoit le courage, & inspiroit aux cœur des escoutans vn propos deliberé & vne ardente volonté de faire quelque belle chose. Le langage estoit simple, sans fard ni affetterie quelconque, qui ne cõtenoit autre chose que les louanges de ceux qui auoient vescu vertueusement, & qui estoient morts en la guerre pour la defense de Sparte, comme estans bien-heureux, & le blasme de ceux qui par lascheté de cœur auoient restiué à mourir comme viuans vne vie miserable & mal-heureuse: ou bien c'estoient promesses d'estre à l'auenir, ou bien vanterie d'estre presentement gens de bien, selon la diuersité des aages de ceux qui les chantoient: G

Leurs danses.

car y aiant es festes solennelles & publiques tousiours trois danses, celle des vieillards commençant disoit,

Nous auons esté iadis
Ieunes, vaillans, & hardis. Celle des hommes suiuoit apres, qui disoit,
Nous le sommes maintenant,
A l'espreuue à tout venant. La troisiesme des enfans venoit apres, qui disoit,
Et nous vn iour le serons, H
Qui bien vous surpasserons.

Chants de guerre.

Les chants mesmes, à la cadence desquels ils balloient, & marchoient en bataille au son des flustes quand ils alloient choquer l'ennemi, estoient aproprie z à inciter les cœurs à vaillance, à asseurance, & mespris de la mort: car Lycurgus s'estudia à cõioindre l'exercice de la discipline militaire auec le plaisir de la musique: à fin que ceste vehemence belliqueuse meslee auec la douceur de la musique, en fust temperee de bon acord & harmonie, & pourtant es batailles, auant le choc de la charge, le Roy auoit acoustumé de sacrifier aux Muses, à fin que les cõbatãs eussent la grace de faire choses glorieuses & dignes de memoire.

Sacrifices aux Muses.

Obseruation exacte de la musique ancienne.

Mais si quelqu'vn vouloit outrepasser vn seul poinct de la musique anciẽne, ils ne le supportoient pas: tellemẽt que les Ephores condamnerent à l'amende Terpander, assez grossier à l'antique, mais le meilleur

A meilleur iouëur de cithre de son temps, & qui plus prenoit de plaisir à louër les faits heroïques: & qui plus est, pendirent la cithre à vn pau, pource qu'il y auoit adiousté vne seule chorde pour passager & varier la voix vn peu dauantage: car ils n'aprouuoient les chants & chansons, que les plus simples. Et comme Timotheus à la feste Carniene châtast sur sa cithre pour gaigner le pris, l'vn des Ephores prenant vn cousteau en sa main, luy demanda de quel costé, du haut, ou du bas, il aimoit mieux qu'il coupast les chordes qui estoient de plus que les sept ordinaires. Au demeurant Lycurgus leur osta toute superstition & vaine crainte des sepultures, leur permettant d'inhumer les morts dedans la ville, & d'auoir les monumens & sepultures alentour des temples des Dieux: & leur osta & retrencha toutes pollutions de mortuaires: & ne leur permit d'enterrer aucune chose auec les corps, si non de les enuelopper dedans vn drap rouge auec des feuilles d'oliue, & non point plus à l'vn qu'à

Abolitiõ de superstition & de vaine crainte des sepultures, & de trop grãdes ceremonies autour des morts.

B l'autre: aussi leur osta il tous epitaphes & inscriptions de sepultures, sinon de ceux qui seroient morts en bataille, & defendit tout deuil & toutes lamentations. Aussi leur interdit-il de voyager en pais estranger, de peur qu'ils n'y aprinssent des mœurs estranges & façons de viure incorrectes: & par mesme raison bannit-il tous estrangers de sa ville, de peur que s'ils venoient à s'y couler & habituer, ils ne monstrassent & enseignassent quelque vice à ses citoiens: & s'il y auoit aucun qui ne voulust souffrir la discipline & institution des enfans, ne iouissoit point des droits & priuileges de bourgeoisie. Et disent aucuns que Lycurgus auoit institué, qu'vn estranger mesme qui se vouloit soumettre à l'obseruation de sa discipline, eust vne des portions qu'ils auoient des le commencement ordonnees, mais il ne la pouuoit vendre. Leur coustume estoit de se seruir & vser des seruiteurs de leurs voisins, ne plus ne moins que des leurs propres, quand ils en auoient afaire, & autant de leurs cheuaux ou de leurs chiens, si les proprietaires n'en auoient eux mesmes afaire.

Voyages en pays estranger pourquoy defendus.

Estrangers, bannis de Sparte.

Biens communs entre les Lacedæmoniens.

C Aux champs pareillement s'ils se trouuoient auoir besoin d'aucune chose qui fust au logis de leurs voisins, ils alloient librement ouurir les coffres & les lieux où elle estoit, & la prenoient, puis refermoient les lieux où ils l'auoient prise. A la guerre ils portoient robes rouges, pour ce qu'il leur sembloit que ceste couleur estoit mieux seante à vn homme, & puis pource qu'elle ressemble au sang elle faisoit plus de frayeur à ceux qui ne l'auoient pas acoustumee: ioint qu'elle estoit encore vtile par ce que s'il auenoit qu'ils fussent blecez, l'ennemy ne le pouuoit pas facilement aperceuoir, pour la semblance de la tainture au sang. Quand ils auoient vaincu leurs ennemis par quelque ruze & habilité de leur capitaine, ils sacrifioient à Mars vn bœuf: mais quand c'estoit par viue force à la descouuerte, ils immoloient alors vn coq, accoustumans par cela leurs Capitaines à estre non seulement belliqueux, mais aussi rusez. En leurs prieres qu'ils faisoient aux Dieux, ils y adioustoient, qu'ils peussent suporter vne iniure: & la somme de leurs prieres estoit, que les Dieux leur donnassent honneur pour bien faire, & rien plus. Ils honoroient Venus ar-

Robes rouges en guerre.

Sacrifices apres la victoire.

Leurs prieres, & cõment ils honnorent leurs Dieux & Deesses.

D mee, & faisoient toutes les images des Dieux, tant masles que femelles, auec des lances & iaueline en leurs mains, comme aians tous la vertu militaire & guerriere: aussi disoient-ils en commun prouerbe, qu'il faut inuoquer la fortune en estendant la main, voulans dire qu'il faut inuoquer les Dieux en entreprenant quelque chose, & mettant la main à l'œuure, non pas autrement. Ils monstroient à leurs enfans les Ilotes yures, à fin de les destourner de boire beaucoup de vin. Ils ne frappoient iamais à la porte des maisons, ains appelloient de dehors. Les estrilles dont ils vsoiẽt estoient non de fer, mais de roseau. Ils n'oyoient iamais iouer ni comedies ni tragædies, à fin qu'ils n'entendissent iamais, ni par ieu ni à bon escient, contredire aux loix. Le poëte Archilochus estant venu à Sparte, ils l'en chasserent à la mesme heure, pour autant qu'ils seurent qu'il auoit fait des vers, esquels il disoit, qu'il valoit mieux quitter & ietter ses armes, que de mourir,

Yurongnerie detestee.

Modestie.

Grauité.

Vaillance en recõmandation singuliere.

Fol est qui tant pour vn bouclier s'esmaye:
I'ay bien ietté le mien dans vne haye,
Quoy qu'il fust bon: mais pour me le garder
Ie n'ay voulu ma vie hazarder:
Perdu qu'il soit, i'en pourray bien eslire
Vn autre apres qui ne sera ia pire.

E

Ceremonies communes. Lascheté trop grãde reprinse. Hypocrite puni. Qui est hors d'enfance ne se doit plus iouer auec les enfans. Babillard chassé. Patiẽce admirable des enfans Spartiates.

Toutes leurs sacrees cerimonies estoient communes autant aux filles comme aux fils. Les Ephores condamnerent Sciraphidas à l'amende, pour autant que plusieurs lui faisoient tort. Ils firent mourir vn qui faisoit le penitent public, portant vne haire comme vn sac sur sa chair, dautant qu'il y auoit de la pourfileure de pourpre en sa haire. Ils tancerent vn ieune garçon qui alloit encore aux exercices de la ieunesse, dautant qu'il sauoit le chemin de Pyles, où se tenoit l'assemblee des estats de la Grece. Ils chasserent de leur ville vn Rhetoricien nommé Cephisophon, dautant qu'il se vantoit de pouuoir parler tout vn iour entier sur quelque suiet que ce fust, F disans qu'vn bon parleur doit auoir la parole égale à ce dont il parle. Les enfans enduroiẽt d'estre deschirez à coups de fouët tout au long d'vn iour iusques à la mort bien souuent, sur l'autel de Diane surnommee Orthie, c'est à dire droite & roide, tous gays & ioyeux, faisans à l'enui les vns des autres à qui plus & plus long temps endureroit d'estre battu: & celuy qui en demeuroit vainqueur, en estoit entre les plus estimez & mieux prisez: & ceste æmulation de combat s'appelle la fouëttade, & se recommence tous les ans. Mais l'vne des plus belles & des plus heureuses choses dont Lycurgus ait fait prouision à ses citoiens, c'est abondance de loisir: car il ne leur est aucunement permis de se mesler d'aucun art mechanique: & de trafiquer laborieusement & peniblement pour amasser des biens, il n'en estoit point de nouuelle, par ce qu'il auoit tant fait, qu'il leur auoit rendu la richesse ni honorable ni desirable: & les Ilotes leur labouroient leurs terres, leur en rendant ce qui estoit d'ancienneté establi & ordonné: & leur estoit defendu d'en exiger plus de louage, G afin que les Ilotes pour le gain qu'ils y faisoient en seruissent plus volõtiers, & qu'eux ne conuoitassent point à en auoir dauantage. Il leur estoit aussi defendu d'estre mariniers, d'aller sur mer, ni d'y combatre: mais depuis pourtant ils combatirent par mer, & se rendirent Seigneurs de la marine: toutesfois ils s'en deporterent bien tost, dautant qu'ils voyoient que les mœurs de leurs citoiens s'en gastoient & corrompoient: mais depuis encore se changerent-ils en cela comme en toutes autres choses. Car les premiers qui amasserent de l'argent aux Lacedæmoniens, furent condamnez à mort, dautant qu'vn ancien oracle auoit esté respondu aux Roys Alcamenes & Theopompus.

Abondance de loisir entre les Lacedæmoniens. Defense de voyager & combatre sur mer. Auarice & amour d'argent haye à mort, & depuis cause de la ruine de Sparte.

Auarice sera la ruine de Sparte.

Et neantmoins apres que Lysander eut pris la ville d'Athenes, il en emmena à Sparte grande quantité d'or & d'argent qu'ils receurent, & en honorerent le personnage qui la leur auoit apportee. Mais tant que la cité de Sparte a gardé les loix de Lycurgus, & obserué le serment qu'elle auoit iuré, elle a esté tousiours la premiere de toute la Grece en gloire & en bonté de gouuernemẽt, l'espace de plus de cinq cens ans: & venans à les transgresser, l'auarice & la conuoitise d'auoir se coula petit à petit parmi eux, & aussi en diminua leur authorité & leur puissance: car leurs alliez & confederez commencerent à leur en mal vouloir. Mais toutefois encore qu'ils fussent en tel estat, apres que Philippus eut gaigné la bataille contre les Grecs, aupres de Chæronee, & que toutes les autres villes de la Grece l'eussent de commun consentement eleu pour Capitaine general de toute la Grece, tant par mer comme par terre, & depuis Alexandre son fils apres la destruction de la ville de Thebes, les Lacedæmoniens seuls, encore qu'ils eussent leur ville toute ouuerte, sans aucunes murailles, & qu'ils fussent en bien petit nombre, pour les cõtinuelles guerres qu'ils auoient

Felicité de Sparte. H Amour de liberté & de discipline cõserue Sparte au milieu d'infinies confusions.

A auoient euës, & qu'ils fussent beaucoup plus foibles, & par consequent plus aisez à prendre & à desfaire, qu'ils n'auoient apris d'estre, neantmoins pour auoir retenu encores quelques petites reliques du gouuernement estably par Lycurgus, ils ne voulurent iamais se soumettre à aller à la guerre sous ces deux grands Roys-là, ni aux autres Roys de Macedoine qui vindrent apres, ni ne se voulurent trouuer es communes assemblees auec eux, ni ne contribuerent aucun argent, iusques à ce que aians de tout poinct mis à nonchaloir les loix de Lycurgus, ils furent reduits en tyrannie par leurs propres citoiens, quand ils ne retindrent du tout plus rien de leur ancienne institution & discipline, & qu'estans deuenus tous semblables aux autres peuples, ils perdirent entierement toute leur ancienne reputation & gloire, & leur franchise de parler: & furent finalement redigez en seruitude, comme ils sont encore de present suiets aux Romains, aussi bien comme tous les autres peuples & villes de la Grece.

Quand on ne se soucie plus des bõnes loix, qui sont les piliers d'vn estat, tout trebusche & se ruine.

B

LES DICTS ET RESPONSES NOTABLES DES DAMES LACEDÆMONIENES.

ARGILEONIDE.

ARGILEONIDE la mere de Brasidas, son fils aiant esté tué, quelques Ambassadeurs de la ville d'Amphipolis vindrent à Sparte, qui la visiterent: ausquels elle demanda, si son fils estoit mort en homme de bien & digne de Sparte: & comme ils le louassent extremement, & lui dissent, que c'estoit en fait d'armes le plus grand homme qui eust oncques esté en Lacedæmone, elle leur respondit: Estrangers mes amis, mon fils estoit bien voirement hõme de bien & d'honneur, mais Lacedæmone en a plusieurs autres qui sont encore plus vaillans que lui.

Il faut auoir en plus grande recommandation l'honneur du pays que le nostre particulier.

GORGO.

GORGO la fille du Roy Cleomenes, cõme Aristagoras Milesiẽ fust venu à Sparte pour solliciter Cleomenes d'entreprendre la guerre contre le Roy de Perse, pour afranchir les Ioniens, C & pour ce faire lui promist grosse somme d'argent: & d'autant que plus il y contredisoit, d'autant plus il lui augmentast la quantité de deniers qu'il lui promettoit: Mõ pere, dit-elle, cest estranger ici te corrompra, si tu ne le iettes promptement dehors de nostre maison. Et comme son pere lui eust vn iour commãdé de bailler du bled à quelqu'vn pour son salaire, y adioustãt, c'est lui qui m'a enseigné à faire de bõ vin: Comment, mon pere, on en beura du vin dauantage, & ceux qui en beurõnt en deuiendront plus delicats & moins vertueux. Et voiant comme vn des seruiteurs d'Aristagoras lui chaussoit ses souliers: Pere, dit-elle, cest estrãger ici n'a point de mains. Et comme vn autre estranger marchant mollement & delicatement se fust aproché d'elle, elle le repoussa rudement, en lui disant: Te retireras-tu arriere d'ici homme lasche, qui ne vaux pas vne femme?

1. L'argent corrompt les plus sages.

2. Dãgereux effects du vin.

3. Delicatesse condamnee.

4. Homme effeminé repoussé.

GIRTIAS.

GIRTIAS, comme son nepueu Acrotatus eust esté rapporté à la maison, d'vne querelle qu'il auoit euë contre d'autres ieunes garçons ses compagnons, fort blecé en plusieurs lieux, de maniere que lon pensoit D qu'il fust mort, & ses domestiques & familiers en pleurassent & menassent grand dueil: Ne vous tairez-vous pas, dit-elle, car il a monstré de quel sang il estoit. Il ne faut pas à hauts cris plorer les vaillans hommes, mais les medeciner & penser, pour essayer de les sauuer. Et quand la nouuelle fut venue certaine de Candie, où il estoit allé à la guerre, qu'il y auoit esté tué: Ne faloit-il pas, dit-elle, puis qu'il alloit contre les ennemis, qu'il y mourust, ou qu'il les fit mourir eux? I'ay plus cher d'ouir dire qu'il soit mort digne de moy, de son pays, & de ses predecesseurs, que s'il eust vescu autãt que l'homme sauroit, estant lasche de cœur.

1. Il ne se faut douloir de la mort des hommes genereux.

2. La mort pour le biẽ de la patrie ne vient iamais importunément.

DEMETRIA.

Exemple d'vn merueilleux respect au bien & honneur de la patrie.

DEMETRIA entendant que son fils couard & indigne d'elle estoit retourné de la guerre, elle mesme le tua, dont on en fit cest Epigramme,

Demetria tua Demetrien,
Son propre fils, Lacedæmonien,

Quand elle sceut que son ame surprise E
Auoit esté de lasche coardise.

De plusieurs autres sans nom.

Vne autre, aiant entendu que son fils auoit abandonné son rang, le tua, comme e-
stant indigne de son pays, en disant, Ce n'est point ma geniture: sur laquelle on com-
posa cest epigramme,

Deuxiesme exemple de l'ardant amour au bien & honneur de la patrie.

Va meschant germe aux enfers tenebreux,
Va, qu'en despit de ton forfaict paoureux:
Eurotas mesme aux cerfs couards ne laisse
Boire son eau. Meurs canaille traistresse,
Entierement inutile à tout bien,
De Sparte indigne, oncques tu ne fus mien.

Plusieurs autres apophtegmes & exemples à ce mesme propos.

Vne autre aiant entendu que son fils s'estoit sauué & enfui des mains des ennemis,
lui escriuit: Il court vn mauuais bruit de toy, efface le, ou ne sois point. Vne autre de
1. qui les enfans s'en estoient fuis de la bataille, arriuez qu'ils furent vers elle, leur dit: F
2. où allez-vous meschans fuyards esclaues, voulez-vous rentrer ici dõt vous estes sor-
3. tis? en reboursant sa robe par deuant, & leur mõstrant son ventre. Vne autre voiant
son fils reuenant du camp, lui demanda, Hé bien, comment se porte la chose publi-
que? Il lui respondit, Tous nos gens sont morts. Et elle prenant vn pot de terre lui
ietta sur la teste, en lui disant: T'ont-ils donc enuoyé pour nous en porter des nou-
4. uelles? Vn frere racontoit à sa mere la genereuse mort d'vn sien autre frere: sa mere
luy respondit, Et n'as tu point de honte de ne l'auoir acompagné à vn si beau voya-
5. ge? Vne autre mere auoit enuoyé ses enfans, qui estoient cinq, au camp, & atten-
doit aux faux-bourgs de la ville, quelle issue prendroit la bataille. Au premier qui
en retourna, elle demanda des nouuelles, & il lui respondit, que ses enfans y auoiét
esté tuez tous cinq. Ce n'est pas cela que ie te demande, meschant esclaue que tu
es, dit-elle: mais comment se portent les afaires de la chose publique? La victoire
est nostre, respondit-il: Ie suis donc, dit-elle, maintenant contente de la perte de G
6. mes enfans. Vne autre, ainsi comme elle enseuelissoit son fils, suruint vne pauure
vieillotte qui se prit à lui dire: O femme, quelle fortune: bonne, par les Dieux iu-
meaux, respondit-elle: car le but, auquel ie l'auois enfanté m'est auenu, afin qu'il
mourust pour Sparte. Vne Dame du pays d'Ionie se glorifioit d'vn sien ouurage

Les enfans bien instruits sont les paremens & la gloire d'vne famille.

de tapisserie qu'elle auoit fait au mestier fort somptueux: mais vne Laconienne lui
monstrant quatre siens enfans fort honnestes & bien moriginez, Tels, dit-elle, doi-
uent estre les ouurages d'vne Dame de bien & d'honneur, & voila de quoy elle se

Rien si recommandable que l'honneur.

doit vanter & glorifier. Vne autre mere aiant eu nouuelles que son fils se gouuer-
noit mal en pays estranger où il estoit, luy escriuit, il court vn mauuais bruit de toy
par deçà, efface-le, ou te meurs. Estans quelques ambassadeurs de Chio venus à

Autre exemple notable à ce propos.

Sparte, qui accusoient & donnoient de grãdes charges à Pædaretus, sa mere Teleu-
tia en aiant senti le vent les enuoya querir: & aiant entendu d'eux les charges dont
ils l'accusoient, apres qu'elle eut iugé en elle mesme qu'il auoit tort, elle lui rescriuit, H
Teleutia mere, à Pædaretus son fils: Ou fais mieux, ou demeure-là, n'esperant pas te

Troisiesme exemple.

sauuer par deçà. Vne autre semblablement escriuit à son fils que lon accusoit de
quelque crime: Mon fils deliure toy ou de ceste charge, ou de la vie. Vne autre ac-

Exéples monstrans que rien ne nous doit empescher d'estre vertueux.

compagnant son fils boiteux qui s'en alloit à la bataille, lui disoit: Mon fils, à chas-
que pas souuiene toy de bien faire. Vne autre de qui le fils estoit retourné de la ba-
taille blecé au pied, & se plaignoit fort de la grande douleur qu'il sentoit: Mon fils,
1. dit-elle, si tu te veux souuenir de la vertu, tu t'appaiseras, & ne sentiras plus de dou-
2. leur. Vn Lacedæmonien auoit tellement esté blecé en vne bataille, qu'il ne se pou-
3. uoit pas bien soustenir sur ses iambes, & falloit qu'il cheminast à quatre pieds: &
comme il eust honte de voir les gens qui se rioient, sa mere lui dit: Et combien est-
il plus raisonnable, mon fils, de te resiouir pour le tesmoignage de ta prouësse, que

d'auoir

A d'auoir honte pour vn rire insensé? Vne autre baillāt à son fils son bouclier, en l'ad- *Exhortations à prouesse.*
„ monestāt de faire son deuoir: Mon fils, dit-elle, ou raporte ce bouclier, ou qu'on te 1.
„ raporte dedans. Vne autre baillant aussi le bouclier à son fils, partant pour s'en aller à 2.
„ la guerre, lui dit: Ton pere t'a tousiours conserué ce bouclier, auise de le conseruer
„ aussi, ou de mourir. Vne autre respondit à son fils qui se plaignoit d'auoir courte 3.
„ espee, Aproche toy d'vn pas. Vne autre entendant que son fils estoit mort tres-vail- *Consolation cōtre la perte des enfās.*
„ lamment en la bataille: Aussi estoit-il mon fils, dit-elle. Au contraire, vne autre en- 1.
tendant que son fils s'estoit sauué de vistesse: Aussi n'est-il pas à moy, dit-elle. Vne 2.
autre entēdant que son fils estoit mort en bataille, au mesme lieu où lon l'auoit mis: 3.
„ Ostez-le donc, dit-elle, de là, & mettez son frere en sa place. Vne autre estāt en pro- 4.
cession solennelle & publique auec vn chapeau de fleurs sur sa teste, entendit que son
fils auoit gaigné la bataille, mais qu'il estoit si grieuement blecé, qu'il estoit prest à
rendre l'ame: sans oster son chapeau de fleurs de dessus sa teste, ains comme se glo-
B rifiant de ceste nouuelle: ô combien, dit-elle, mes amies, il est plus honorable mou-
„ rir victorieux en bataille, que non pas suruiure apres auoir emporte le prix en la fe-
„ ste des ieux Olympiques! Vn frere racontoit à sa sœur, comme son fils estoit mort 5.
„ vaillamment à la guerre: & elle lui respondit, Autant comme i'ay de plaisir de luy,
„ tout autant i'ay de desplaisir de toy, mon frere, que tu ne l'as acompagné en vn si *Instruction & honnesteté des Lacedæmoniennes.*
„ vertueux voyage. Quelqu'vn enuoyoit solliciter vne Lacedæmoniene, si elle vou-
„ droit s'entendre auec lui: elle fit responce, Quand i'estois fille, i'apprenois à obeyr à 1.
„ mon pere, & l'ay tousiours fait: & depuis que i'ay esté femme, à mon mari: si donc
„ ce que celui-la me demande est honneste & iuste, qu'il le declare premierement à
„ mon mari. Vne fille pauure estant enquise quel douaire elle aporteroit à celui qui 2.
„ l'espouseroit: la pudicité, respondit-elle, de mon pays. Vne autre estant interrogee 3.
„ si elle estoit allee au mari: non, dit-elle, mais le mari à moy. Vne autre aiant esté oc- 4.
cultement depucellee, & fait auorter son fruict, porta si patiemment les douleurs de
C son auortement, sans ietter vn seul cri, que iamais son pere ni ceux qui estoient au- *Leur loyauté, preud'hōmie, & amour de liberté.*
tour d'elle ne s'aperceurent aucunement qu'elle eut auorté: car le deshonneur com-
batant auec l'honnesteté vainquit la vehemēce des douleurs. Vne Lacedæmonien- 1.
„ ne que lon vendoit, interroguee qu'elle sauoit faire, respondit, Estre fidele. Vne au- 2.
tre aiant esté prise prisonniere, & semblablement estant interroguee, qu'elle sauoit
„ faire, respondit, Bien garder la maison. Vne autre estant enquise par quelqu'vn, si el- 3.
„ le seroit bonne s'il l'achetoit: oui, respondit-elle, encore que tu ne m'achettes pas.
„ Vne autre que lon vendoit à l'encan, respondit au crieur qui lui demandoit ce que 4.
„ elle sauoit faire, Estre libre: & cōme celui qui l'auoit achetee lui commandast quel-
„ que seruice indigne de personne libre: Tu te repentiras, dit-elle, de t'auoir enuié vn
„ si noble acquest: & se fit elle mesme mourir.

D

Les vertueux faits des femmes.

SOMMAIRE.

LA vertu merite tousiours louange en quelque part qu'elle se trouue, & mesme quand elle s'aide d'instrumēs foibles & de peu de monstre: pource qu'alors lon void tāt mieux son excellence. Nostre auteur regardant à cela fait ici vn recueil d'histoires des braues deportemens de plusieurs femmes, qui ont monstré vn courage viril en diuers dangers, la consideration desquels peut esmouuoir grandemēt le lecteur. Or en la preface de ce discours,

apres auoir refuté l'opinion de Thucydide qui veut comme confiner les femmes en vne solitude perpetuelle, il prouue par diuerses raisons que la vertu estant tousiours vne mesme chose, encores qu'elle ait les obiets & suiets differens, ce seroit chose par trop inique d'oublier ou mespriser celles qui pour leur valeur ont merité que leur nom & exemple demeurast, afin de pouuoir estre ensuyui au besoin & en beaucoup de sortes, non seulement par les autres femmes, ains aussi par la pluspart des hommes. Cela fait il descrit les notables exploits de quelques vnes en general, puis il vient à parler de certaines en particulier, remarquant en elles diuerses graces, nommément vne extreme haine de tyrannie & seruitude, vne charité ardãte enuers la patrie, vne singuliere affectiõ à leurs maris, l'hõnesteté, la pudicité & chasteté conieintes auec vn naturel genereux, qui leur ont fait entreprendre & executer des actes heroiques & meritans bien la louange conseruee à telles femmes depuis tant d'annees iusques auiourd'huy, par le moyen de ce fragment historial ci, lequel contient de belles instructions aux hommes & aux femmes d'authorité, pour les induire à se gouuerner de telle sorte, qu'au milieu des plus grandes confusions ils ayent bon courage, pour mettre la main à ce que requiert leur vocation, & tenir pour certain que les entreprises legitimes & necessaires auront bonne issue tost ou tard, à la honte & ruine des meschans, & au repos de toutes personnes qui desirent & procurent le bien.

1. Voulant descrire les vertueux faits des femmes, il refute l'opinion de Thucydide, & prouue que ce n'est pas raison que la renõmee des femmes illustres demeure cachee.

IE N'AY pas mesme opiniõ que Thucydides, Dame Clea, touchãt la vertu des femmes: pour ce que lui estime, que celle-la soit la plus vertueuse, & la meilleure, de qui on parle le moins, autãt en biẽ qu'en mal: pẽsant que le nom de la fẽme d'hõneur doiue estre tenu rẽfermé cõme le corps, & ne sortir iamais dehors. Et me semble que Gorgias estoit plus raisonnable, qui vouloit que la renõmee, nõ pas le visage, de la femme fust conuë de plusieurs: & m'est auis, que la loy ou coustume des Romains estoit tresbõne qui portoit, que les femmes, aussi biẽ que les hõmes, apres leur mort fussent publiquement honorees à leurs funerailles des louãges qu'elles auroient meritees. Et pourtant incontinent apres le trespas de la tres-vertueuse dame Leontide, ie discouru des lors assez lõguemẽt sur ceste matiere auec toy, lequel discours ne fut point, à mõ auis, sans quelque consolatiõ fondee en raison philosophique: & maintenant suiuant ce que tu me requis alors, ie t'enuoye le reste du propos, pour mõstrer que c'est vne mesme vertu celle de l'homme, & celle de la femme, par la preuue de plusieurs exemples tirez des anciennes histoires, qui n'ont pas esté par moy recueillies en intention de dõner plaisir à l'ouye: mais si la nature de l'exemple est telle, que tousiours à la force de persuader est cõiointe aussi la vertu de delecter, mon propos ne reiettera point la grace du plaisir qui seconde & fauorise l'efficace de la preuue, ni n'aura point de honte de conioindre les Graces auec les Muses, qui est la plus belle assemblee du monde, comme dit Euripides, induisant l'ame à croire facilement les belles raisons par la delectation qu'elle y prend: car si pour prouuer que c'est vn mesme art de peindre les femmes que les hommes, ie produisois de telles peintures de femmes, comme Apelles, ou Zeuxis, ou Nicomachus en ont laissees, y auroit-il homme qui m'en seust auec raison reprendre, en me mettant sus que i'aurois plustost visé à resiouir & delecter les yeux, que non pas à prouuer mon intention? Ie croy à mon auis, que non. Et quoy, si d'ailleurs pour monstrer que la science poëtique de representer en vers toutes choses, n'est point differente es femmes d'auec celle qui est aux hommes, ains toute vne mesme, ie venois à conferer les vers de Sappho auec ceux d'Anacreon, ou les oracles des Sibylles auec les responses de Bacchis, y auroit-il homme qui peust iustement blasmer celle demonstration, pource qu'elle attireroit l'auditeur à la croire auec plaisir & delectation? Iamais homme ne le diroit. Et neantmoins il n'y a moyen de conoistre mieux

1. Par la coustume des Romains.

2. Pource que la vertu de la femme est vne mesme vertu que celle de l'homme.

3. Dautant que si c'est chose hõneste de conferer les tableaux & poesies des femmes auec ceux des hommes: il y a plus de profit & d'honneur à cõsiderer les vertus des femmes aussi bien que des hommes.

A mieux d'ailleurs la similitude ou difference de la vertu de la femme & de l'homme, qu'en conferant les vies aux vies, & les faits aux faits, comme en mettant l'vn deuant l'autre les ouurages de quelque grande sciéce, & considerant si la magnificéce de la royne Semiramis a vn mesme air & mesme forme, que celle du roy Sesostris: & la prudence de Tanaquil, que celle du Roy Seruius: ou la magnanimité de Porcia que celle de Brutus, ou celle de Timoclea que celle de Pelopidas, en ce qui est principalement commú entre eux, & en quoy gist leur principale valeur: pource que les vertus prenent quelques autres differences, comme couleurs propres & particulieres, selon la diuersité des natures, & se conforment aucunement aux mœurs & conditions des suiets en qui elles sont, & aux temperatures des corps, aux alimens mesmes, & aux façons de viure: car Achilles estoit vaillant d'vne sorte, & Aiax d'vne autre: & la prudence d'Vlisses n'estoit pas semblable à celle de Nestor, ni n'estoit pas Caton iuste de mesme qu'Agesilaus, ni Irene n'aimoit pas son mari de la mesme B façon que faisoit Alcestis, ni Cornelia n'estoit magnanime cõme l'estoit Olympiade, mais pour cela nous ne dirõs pas qu'il y ait plusieurs diuerses vertus de vaillance, ne plusieurs prudéces, ne plusieurs iustices, pour les dissimilitudes de la façon de faire particuliere qui est à vn chascun, lesquelles ne forcent point d'auouër que la vertu soit diuerse. Or quant aux exemples qui sont plus vulgaires & plus communs, & dont ie presume que tu ayes toute intelligence & conoissance, pour les auoir leus és liures des anciens, ie les passeray pour le present, si ce ne sont d'auenture quelques faits bien dignes de memoire qu'aient ignoré ceux qui parauant nous ont escrit les communes chroniques & vulgaires histoires. Mais pource que les femmes par le passé, tant en commun qu'en particulier, ont fait plusieurs actes dignes d'estre rememorez & couchez par escrit, il ne sera pas mauuais d'en mettre deuant les autres quelques vns de ceux qu'elles ont faits en communauté.

4. Il prouue que la vertu de la femme & de l'homme est vne mesme vertu, encores qu'il y ait des differences en chascune d'icelles.

Exemples rares & tousiours remarquables.

Actes cõmuns mis en ce discours deuant les actes particuliers.

DES DAMES TROIENNES.

C LA plus part de ceux qui eschapperent de la prise & destruction de Troie la grande, coururent fortune, & furent iettez par la tourmente, auec ce qu'ils n'entendoient pas l'art de nauiguer, ni ne conoissoient pas la mer: en la coste de l'Italie: & s'estans garez és abris, bayes & ports au dedans de la terre, à l'endroit où la riuiere du Tybre se desgorge en la mer, les hommes descendirent en terre, allerent errans çà & là par le pays pour trouuer langue, & cependant leurs femmes auiserent entre elles, que quand bien ils seroient les mieux fortunez & plus heureuses gens du monde, encore seroit-il meilleur de s'arrester en quelque lieu, que d'aller tousiours ainsi vagans & errans par la mer, & faire là leur pays, puis qu'ils ne pouuoient recouurer celui qu'ils auoient perdu. A quoy s'estans toutes accordees, elles bruslerent leurs vaisseaux, aiant commécé l'vne d'entre elles qui s'appelloit Rome: l'aians executé, elles s'en allerent au deuant de leurs maris, qui acouroient vers la mer pour cuider D secourir leurs vaisseaux, & craignans la fureur de leur courroux, les embrasserent & baiserent affectueusement, les vnes leurs maris, les autres leurs parens, & par ceste caresse les apaiserent. De là commença la coustume qui dure encore parmi les Romains, que les femmes saluënt ainsi leurs parens en les baisant en la bouche. Car les Troiens reconoissans la necessité qu'ils estoient cõtrains d'ainsi le faire, & quand & quand trouuans les habitans du pays qui les receuoient humainement & amiablement, aprouuerent ce que leurs femmes auoient fait, & s'habituerent en cest endroit là de l'Italie parmi les Latins.

Prudence des Troiennes au besoin, cause du repos de leurs maris, & commencement de la grãdeur de Rome.

D'où Rome a print son nom.

Coustume des anciens Romains, & d'où venue.

DES DAMES DE LA PHOCIDE.

LE fait des Dames de la Phocide, duquel nous voulons faire mention, n'a point eu d'historié illustre qui l'ait redigé par escrit: mais toutefois si ne cede il en ver-

La magnanime resolution des femmes Phociennes se

preparans à mourir plustost que de viure esclaues auec leurs enfans, est cause de la conseruatiō du pays, de leurs vies & libertez.

tu à nul acte qui ait oncques esté fait par femmes, & si est tesmoigné par grands sacrifices que ceux de la Phocide celebrēt encore iusques auiourd'huy aupres de la ville de Hyampolis, & par des anciens decrets du pays. Or en est l'histoire entiere descrite de poinct en poinct en la vie de Daiphantus: mais quant à ce qui en apartient aux femmes, le fait est tel. Il y auoit vne guerre irrecōciliable & mortelle entre ceux de la Thessalie & ceux de la Phocide, pour ce que ceux de la Phocide à vn iour nōmé tuerent tous les magistrats & officiers des Thessaliens qui exerceoient tyrannie en leurs villes, & ceux de la Thessalie briserent auec des meules deux cens cinquante ostagers de la Phocide qu'ils auoiēt entre leurs mains: & puis auec toute leur puissance entrerēt en armes dedans leur pays par celui des Locriens, aians premierement conclu & arresté en leur conseil, qu'ils ne pardonneroient à homme quelconque qui fust en aage de porter armes, & qu'ils feroient les femmes & les enfans esclaues. Parquoy Daiphantus le fils de Batthyllius, l'vn des trois qui auoient l'authorité souueraine au gouuernement de la Phocide, leur persuada, que tous ceux qui seroiēt en aage de porter armes, allassent au deuant des Thessaliens pour les combatre: & au demeurāt quant à leurs femmes & à leurs enfans, qu'ils les assemblassent tous en vn certain lieu de la Phocide, & enuironnassent le pourpris du lieu de grande quantité de bois, & y missent des gardes pour les garder, ausquels ils donnassent en mandement que s'ils entendoient dire qu'ils eussent esté desfaits, ils missent le feu dedans le bois, & fissent brusler tous ces corps là, ce que tous les autres aians aprouué, il y en eut vn qui se leuant dit, qu'il estoit iuste & raisonnable d'auoir aussi le consentement des femmes là dessus, & que si elles ne trouuoient ce conseil bon, qu'il le faudroit laisser, & ne les y point forcer. Ce propos estant paruenu iusques aux Dames elles tindrent assemblee de conseil à par elles là-dessus, où elles resolurent de suiure l'auis de Daiphantus, auec si grande allegresse, qu'elles en couronnerent Daiphantus d'vn chapeau de fleurs, comme ayant donné vn tresbon conseil à la Phocide: & dit-on que les enfans mesmes en aians tenu conseil entre eux à part, conclurent de mesme. Ainsi ceux de la Phocide aians donné la bataille aux Thessaliens pres du village de Cleones, es marches de Hyampolis, les desfirent. Ceste resolutiō de ceux de la Phocide fut depuis appellee par les Grecs, le Desespoir: en memoire de laquelle victoire tous les peuples de la Phocide iusques auiourd'hui celebrent, en ce lieu là, la plus grande & plus solennelle feste qu'ils aient, en l'honneur de Diane, & l'appellent Elaphebolia.

E

F

Resolution estrange de Daiphantus aprouuee de mesme ardeur, & fauorisee d'heureux succez.

G

Desespoir est le remede des vaincus.

DES DAMES DE CHIO.

Le sage & hardi cōseil des Dames de Chio sauue la vie aux maris, & l'honneur aux femmes.

Ceux de Chio fonderent iadis la ville de Leuconie par vne telle occasion: Vn ieune gentil homme des meilleures maisons de Chio s'estoit marié, & comme on lui menoit sa femme en sa maison sur vn chariot, le roy Hippoclus, qui estoit ami & familier du marié, & auoit assisté aux espousailles comme les autres, où lon auoit bien beu, bien ri, & fait bonne chere, sauta sur le chariot, où estoit la mariee, non pour y faire aucune violence, ne vilenie, mais seulement pour se iouër, comme la coustume estoit en telle feste: toutefois les amis du marié ne le prenans pas ainsi, le tuerent sur la place: à raison duquel homicide, s'estans monstrez à ceux de Chio plusieurs signes manifestes de l'ire & courroux des Dieux, & aiant l'oracle d'Apollo respondu, que pour l'appaiser il faloit qu'ils tuassent ceux qui auoient occis Hippoclus: ils respondirēt que c'estoient tous ceux de la ville qui l'auoiēt tué. Ce Dieu leur commanda qu'ils eussent donc tous à sortir de la ville de Chio, si tous estoient participans de ce meurtre: ainsi mirent-ils hors de leur ville ceux qui estoient autheurs ou aucunement participans de ce crime, qui n'estoient pas en petit nombre, ni gens de petite qualité, & les enuoyerent habiter en la ville de Leuconie, qu'ils auoyent

H

Meurtre condamné par l'oracle d'Apollo, assauoir par Satan meurtrier & pere de meurtre, monstre cōbien à vraye & iuste raison le vray Dieu est courroucé contre tous ceux qui espandent le sang innocent.

A parauant ostee & conquise sur les Coroniens, à l'aide des Erythreiens : mais depuis, guerre s'estant esmeuë entre eux & les Erythreiens, qui estoient pour lors le plus puissant peuple de tout le pays d'Ionie, & les estans les Erythreiens venus assaillir auec armee, ne pouuans resister, ils firent composition, par laquelle il leur estoit permis de sortir auec vne robe & vn saye tant seulement, & non autre chose. Les femmes entendu cest apointement leur dirent iniure, s'ils auoient le cœur si lasche que de quitter leurs armes, & de s'en aller passer tous nuds à trauers leurs ennemis, & comme leurs maris alleguassent qu'ils auoient iuré, elles leur conseillerent, comment que ce fust, n'abandonner point leurs armes, & de leur dire, que la iaueline estoit la robe, & le bouclier le saye à tout homme de cœur. Ceux de Chio les creurent, & parlerent audacieusement aux Erythreiens, en leur monstrant leurs armes, si bien qu'ils les effroyerent de leur audace : & n'y eut personne d'eux qui s'en aprochast pour cuider les empescher, ains furent tous contens qu'ils s'en allassent, en leur quittant la place.

Magnanimité cõseil fort grandement es dangers.

Quels sont les vestemens de l'homme de cœur.

B Voila comment ceux-la aians appris de leurs femmes la hardiesse de s'asseurer sauuerent leur honneur & leur vie. Bien long temps depuis les femmes de la mesme ville de Chio firent vn autre acte qui ne cede de rien en vertu à celui là, lors que Philippus le fils de Demetrius tenant leur ville assiegee fit proclamer vn mandement par ses herauts, & vn cri merueilleusement superbe & barbare, Que les esclaues de la ville se rebellassent contre leurs maistres, & se vinssent rendre à lui, & qu'il leur donneroit liberté, & si leur feroit espouser à chascun leurs maistresses, femmes de leurs maistres. Les femmes en conceurent vn si grand courroux, & si grande indignation en leurs cœurs (auec les esclaues, qui eux mesmes en furent irritez comme elles, & leur assisterent) qu'elles prirent la hardiesse de mõter sur les murailles de la ville, & d'y porter des pierres & des traicts, en priant leurs hommes qui combatoient, d'auoir bon courage, & les admonestant de ne se

Autre acte notable des femmes de Chio.

Rien ne haussé tãt le cœur aux personnes que la crainte de quelque grand deshonneur.

C lasser point de faire bien leur deuoir : si bien qu'en faisant de fait & de parole ce que elles pouuoient pour repousser l'ennemi, à la fin elles contraignirent Philippus de se leuer de deuant la ville sans rien faire, & n'y eut pas vn esclaue tout seul qui se rendist onques à lui.

DES ARGIENNES.

Le combat des Dames Argiennes alencontre du Roy de Lacedæmone Cleomenes, pour la defense de leur ville d'Argos, qu'elles entreprirent sous la conduite & par l'enhortement de Telesilla poëtisse, n'est pas moins glorieux que autre exploict quelconque que iamais les femmes aient fait en commun. Ceste Dame Telesilla, à ce que lon troue par escrit, estoit bien de maison noble & illustre, mais au demeurant fort maladiue de sa personne : à l'occasiõ dequoy elle enuoya deuers l'oracle pour sauoir comment elle pourroit recouurer sa santé : & lui aiant esté respon-

La vaillance des Argiennes garde la ville de la main des Lacedæmoniens : & les priuileges qu'elles obtindrẽt à cause de cela.

D du qu'elle seruist & honorast les Muses : elle obeissant à la reuelation des Dieux, & se mettant à aprendre la poësie & l'harmonie du chant, fut en peu de temps deliuree de sa maladie, & deuint tres-renommee & estimee entre les femmes, pour ceste partie de poësie. Depuis estant aduenu que le Roy des Spartiates Cleomenes ayant tué en vne bataille grand nombre des Argiens, mais non pas toutefois cõme quelques vns fabuleusement ont escrit precisement, sept mille, sept cents, septante & sept, s'en alla droit à la ville d'Argos, esperant la surprendre vuide d'habitans, il prit vne soudaine emotion de courage & de hardiesse inspiree diuinement aux femmes qui estoiẽt en aage, de faire tout leur effort pour engarder les ennemis d'entrer dedans la ville, & de fait, sous la conduite de Telesilla, elles prirent les armes, & se mettans aux creneaux des murailles, les ceignirent & enuironnerent tout à l'entour, dont les ennemis demeurerent fort esbahis. Si repousserent le Roy Cleomenes

La science honore & aide ceux qui l'honorent.

Le danger fait prendre de merueilleuses resolutions aux personnes les plus irresolues.

Cleomenes & Demaratus repoussez par les Argiennes.

auec perte & meurtre de bon nombre de ses gens, & chasserent l'autre Roy de La- B
cedæmone Demaratus hors de leur ville, qui estoit desia entré bien auant dedans, &
en auoit occupé le quartier qui s'appelle Pamphyliaque. Ainsi la ville aiant esté
sauuee par leur prouësse, il fut ordonné, que celles qui estoient mortes au cōbat se-
roient honorablement inhumees sur le grand chemin que lon nomme la voye Ar-
gienne: & à celles qui estoient demeurees, pour vn perpetuel monument de leur
vaillance, on permit qu'elles consacrassent & dediassent vne statue à Mars. Ce com-
bat, fut ainsi comme les vns escriuent, le septieme iour: ou, comme les autres, le pre-
mier du mois que lon nommoit anciennement Tetartus en Argos, & maintenant
s'y appelle Hermæus, auquel les Argiens solennisent encore auiourd'huy vne feste
solennelle qu'ils appellent Hybristica, comme qui diroit l'infamie, où la coustume
est, que les femmes vestent des sayes & manteaux à vsage d'homme, & les hommes
des cottes & des voiles à vsage de femmes: & pour remplir le defaut d'hommes en
leur ville, au lieu de ceux qui estoient morts es guerres, ils ne firent pas ce que dit F
Herodote, qu'ils marierent leurs esclaues auec leurs vefues, mais ils auiserent de
donner droit de bourgeoisie de leur ville, aux plus gens de bien de leurs voisins, &
leur firent espouser les vefues: & toutesfois encore semble-il qu'elles les eurent en
quelque mespris, car elles firent vne loy, que les nouuelles mariees auroient des bar-
bes feintes au menton, quand elles coucheroient auec leurs maris.

La vertu merite d'estre reconue.

Priuilege des Argiennes, pour memoire de leur valeur.

DES PERSIENES.

CYRVS aiant fait rebeller les Perses contre les Medes & leur roy Astyages, il a-
uint qu'il fut rompu en vne bataille auec ses Perses, lesquels fuyans à val de route
vers leur ville, & estans les ennemis bien pres d'y entrer pesle mesle quand & eux, les
femmes sortirent dehors au deuant d'eux, & reboursans leurs robes du bas en haut
par le deuant, leur crierent: Où fuyez-vous, les plus lasches hommes qui soient au G
monde? car pour fuir vous ne pouuez pas rentrer ici d'où vous estes sortis. Les Per-
ses aians honte de voir ceste façon de faire de leurs meres, & d'ouir leurs voix aussi,
en se tansant & blasmant eux-mesmes, tournerent visage, & retournās derechef au
combat, mirent en fuite leurs ennemis. Depuis ce temps-là fut establie la loy que
toutes & quantes fois que le Roy, retournāt d'aucun voyage lointain, entreroit de-
dans la ville, chasque femme auroit de lui vn escu, de l'ordonnance du Roy Cy-
rus. Mais on dit que l'vn de ses successeurs Roy, nommé Ochus, qui ne valoit rien
au demeurant, ains estoit plus auaricieux que ne fut oncques Roy, tournoit tous-
iours au long de la ville, & ne passoit iamais par dedans, ains frustroit tousiours les
Dames du present qu'elles deuoient auoir, là où au contraire, Alexandre y entra par
deux fois, & si donna le double aux femmes grosses.

L'audace honteuse, mais necessaire pour le temps, sert aux Persiénes pour les cōseruer, leurs enfans, & le pays.

Loy des Perses, pour reconoissance de la valeur de leurs femmes.

Auarice d'Ochus amplifiee par la liberalité d'Alexandre.

DES GAVLOISES. H

AVANT que les Gaulois passassent les montaignes des Alpes, & qu'ils eussent
occupé celle partie de l'Italie où ils habitent maintenant, vne grande & vio-
lente sedition s'esmeut entre eux, qui passa iusqu'à vne guerre ciuile: mais leurs fem-
mes ainsi que les deux armees furēt prestes à s'entrechocquer, se ietterent au milieu
des armes, & prenās leurs differens en main, les accorderēt, & iugerēt auec si grande
æquité, & si au contentemēt de toutes les deux parties, qu'il s'en engēdra vne amitié
& bien vueillance tresgrande reciproquement entre eux tous, non seulement de vil
le à ville, mais aussi de maison à maison: tellemēt que depuis ce temps là ils ont tous-
iours continué de consulter des afaires tant de la guerre que de la paix, auec leurs
femmes, & de pacifier les querelles & differens, qu'ils auoient auec leurs voisins &
leurs

La sagesse virile des anciennes Gauloises appaise vne guerre ciuile & acquiert vne merueilleuse authorité à ces femmes, tant enuers leurs maris qu'enuers les estrāgers.

A leurs alliez, par le moyen d'elles. Et pourtant en la composition qu'ils firent auec Hannibal, quand il passa par les Gaules, entre autres articles, ils y mirent, que s'il auenoit que les Gaulois pretēdissent que les Carthaginois leur tinssent quelque tort, les Capitaines & gouuerneurs Carthaginois qui estoient en Espagne en seroient les iuges: & si au contraire les Carthaginois vouloient dire que les Gaulois leur eussent fait quelque tort, les femmes des Gaulois en iugeroient.

DES MELIENNES.

LEs Meliens se deliberans d'aller cercher vne terre à habiter, plus fructueuse & plus fertile que la leur, eleurent pour conducteur & Capitaine de la troupe qu'ils enuoyoient dehors, vn ieune homme de beauté excellente, lequel auoit nom Nymphæus, & aians premierement enuoyé à l'oracle, il leur respondit qu'ils la cerchassent par mer, & qu'ils s'arrestassent & s'habituassent au lieu où ils auroiēt perdu leurs porteurs. Or auint il qu'eux estans abordez en la coste de la Carie, & descendus en terre, leurs vaisseaux y perirent par la tourmente: & lors les habitans de la ville de Cryassa en la Carie, soit qu'ils eussent pitié de leur necessité, ou qu'ils redoutassent leur hardiesse, les conuierent à demeurer auec eux, & leur departirent vne quantité de terres: mais depuis voians qu'en peu de temps ils auoient pris vn grand acroissement, ils leur dresserent embusches pour les tuer en vn grand festin & souper qu'ils leur preparerent. Or y auoit il vne ieune fille Cariene nommee Caphéne, qui estoit secrettement amoureuse de Nymphæus, & ne pouuant suporter que lon fist ainsi proditoirement mourir son ami, elle lui descouurit la deliberation, & l'entreprise de ceux du pays. Quand donc les Cryassiens les vindrent querir pour aller au festin, Nymphæus fit response, que la coustume des Grecs n'estoit point d'aller souper en festins, qu'ils n'y menassent leurs femmes quand & eux: quoy entendu, les Cariens leur dirent, qu'ils amenassent donc leurs femmes en bonne heure: ainsi aiant donné à entendre à ses gens, ce que les Cariēs leur vouloient faire, il leur dit qu'ils vinssent quant à eux sans armes en leurs robes simples, mais que chascune de leurs femmes aportast dedans les plis de sa robe vne espee, & qu'elle s'assist aupres de son mari. Quand ce fut au milieu du souper que lon donna le signal aux Cariens pour mettre la main à la besongne, les Grecs incontinent conurent bien que c'estoit le poinct de l'occasion, qu'il faloit mener les mains: les femmes tout à vn coup ouurirent leurs girons, & leurs maris se saisissans de leurs espees, coururent sus aux barbares, & les massacrerent tous en la place, sans en excepter vn: ainsi aians conquis le pays & rasé leur ville, ils en bastirent vne autre qu'ils appellerent la nouuelle Cryasse. Et Caphéne estant mariee auec Nymphæus, receut l'honneur & la grace qu'elle meritoit, pour le grand bien qu'elle leur auoit fait. Si me semble que ce qui est plus à louer & estimer en ce fait, c'est le silence & l'asseurance de ces Dames, & que iamais, en tant qu'elles estoient, il n'y en eut vne seule à qui le cœur faillist en ceste entreprise, ne qui contre sa volonté y fist aucun mauuais office.

B (margin letter, beside "sent par mer")

C (margin letter, beside "leur dirent")

D (margin letter, beside "tant qu'elles estoient")

Le silence & l'asseuree hardiesse des Meliennes conserue leurs maris.

Cariens, inconstans en leurs affections, cerchent leur malheur.

Amour de ieunes gens cause d'vn grand bien pour vn coup.

Ruse notable de Nymphæus.

Mauuais conseil ruine ses auteurs.

Amitié amplement recompensee.

Silence requis en la conduite des hautes entreprises.

DES THOSCANES.

IL y eut iadis quelques Thyrreniens & Thoscās qui occuperent les Isles de Lemnos & d'Imbros, & rauirent quelques femmes des Atheniens du bourg de Lauria, desquelles ils eurent des enfans: mais les Atheniens depuis les chasserent desdites Isles, comme estans mestifs & demi-barbares: & eux estans par fortune arriuez au promontoire de Thenarus, firent seruice bien à poinct aux Spartiates en la guerre qu'ils auoient contre leurs Ilotes: & pour ceste cause aians obtenu droit de bourgeoisie à Sparte, & des fēmes en mariage, sans toutefois estre admis aux offices ni magistrats,

Sage & gentile ruse des Thoscanes, lesquelles monstrent vne singuliere amitié enuers leurs maris iusques à hazarder leurs vies pour eux & le bien qui s'en ensuiuit.

& sans pouuoir estre du cõseil, ils vindrent à estre souspeçonnez de vouloir remuer E
quelque nouuelleté, & de s'assembler & conspirer ensemble, pour changer le gouuernement. Parquoy ceux de Sparte les aians saisis au corps, les mirent en prison, & les tindrent en bien estroitte garde, pour voir s'ils les pourroient conuaincre par preuues certaines & indubitables: cependant les femmes de ces prisonniers vindrét en la prison, & firent tant par prieres enuers les gardes, qu'ils les laisserent entrer seulement pour voir & saluer leurs maris. Quand elles furent entrees, elles leur conseillerent qu'ils despouillassent vistement leurs habillemens, & vestissent ceux d'elles, & qu'ils s'en allassent ainsi se bouchans & affublans le visage: ce qui fut fait, & demeurerent elles enfermees en la prison, se preparans à soustenir tous les maux que lon leur pourroit faire: & les gardes laisserent sortir leurs maris, pensans que ce fussent les femmes. Eux estans ainsi sortis allerent incontinent occuper le mont de Taugeta, & susciter les Ilotes à prendre les armes & se rebeller: ce que craignans ceux de Sparte, leur enuoyerent vn heraut par lequel ils appointerent auec eux, que F lon leur rendroit leurs femmes, argent, & tous leurs biens, & leur fourniroit on de nauires, esquelles ils s'en iroyent par mer cercher leur auenture, & quand ils auroiét trouué pays & ville à se loger, ils seroient nommez & reputez parens des Lacedæmoniens, & colonie extraicte & descendue d'eux. L'accord ainsi passé, ils prirent pour leurs Capitaines Pollis, Adelphus & Crataidas Lacedæmoniens, & y en eut vne partie d'eux qui s'arresterent en l'Isle de Melo: mais la plus grande troupe, sous la conduite de Pollis s'en alla en Candie, attendant si les signes qui leur auoyent esté predits par les oracles leur auiendroient point: car il leur auoit esté respondu, que quand ils auroyent perdu leur anchre & leur Deesse, que là ils missent fin à leur voyage, & qu'ils bastissent vne ville. Estans donc venus surgir en la peninsule de la Cherronese, là où il se mit la nuict parmi eux vne frayeur, sans occasion quelconque aparente, que lon appelle terreur panique, dequoy estans effroyez & troublez, ils se ietterent en tumulte sans ordre dedans leurs vaisseaux, delaissans à terre l'image G de Diane qu'ils auoient eu de pere en fils, aiãt esté aportee par leurs predecesseurs de Brauron en l'Isle de Lemnos, & de là par tout auec eux: apres que le tumulte de l'effroy fut passé, ainsi cõme ils cingloyẽt desia en pleine mer, ils s'aperceurent qu'ils auoient oublié leur image, & quãd & quand Pollis se prit garde que la prinse de leur anchre estoit perdue, pour ce que quand on vint à la tirer à force, comme il auient, des lieux où elle estoit fichee parmi des rochers: elle se rompit & y demeura: si dit que les oracles qui leur auoient esté predits estoient accomplis, donna le signal à la flotte de retourner arriere, occupa le pays, & aiant en plusieurs rencontres rompu ceux qui se trouuerent en armes deuant lui, il se logea en la ville de Lyctus, & en prit plusieurs autres, Voila d'où vient qu'encore auiourd'huy ils se disent parens des Atheniens du costé de leurs meres, & du costé de leurs peres estre colonie deriuee des Lacedæmoniens. H

L'ardante amitié trouue beaucoup d'expedient au besoin.

Loyauté des hommes à reconoistre l'amitié & le bien receu de leurs femmes.

Colonie de Tyrrheniens en la Cherronese.

S'emparẽt du pays & s'y habituent.

DES LYCIENNES.

Les Lyciennes appaisent la fureur de Bellerophon, & cõseruent le pays.

Chimarrus coursaire redouté.

CE que lon recite comme estant auenu en la Lycie, est bien vn conte fait à plaisir, mais si est-il neantmoins tesmoigné par vne constante renommee. Car Amisodarus, que les Lyciens appellent Isaras, ainsi que lon raconte, vint des marches de la ville de Zelee, qui est colonie des Lyciẽs, auec vne grosse flotte de coursaires, dõt estoit chef & capitaine vn pirate qui se nommoit Chimarrus, homme belliqueux, mais cruel & inhumain, qui auoit pour enseigne du vaisseau sur lequel il estoit, à la prouë vn lion, & sur la pouppe vn dragon, il faisoit de grãds maux en toute la coste de la Lycie, tellement qu'il n'estoit pas possible de nauiguer la mer, ni habiter es villes maritimes, & voisines du riuage. Ce coursaire donc aiant esté mis à mort par

A Bellerophon qui le poursuyuit fuyant auec son Pegasus "tant qu'il l'attrapa, & outre cela aiant encore chassé les Amazones de la Lycie, pour tout cela non seulement il n'eut aucune recompense digne de ses seruices du Roy de Lycie Iobates, mais qui pis est, encore lui faisoit il beaucoup de torts: à l'ocasion de quoy Bellerophon estant fort indigné, entra dedans la mer, là où il fit prieres à Neptune contre lui, qu'il luy rendist sa terre infructueuse & sterile, & sa priere faite se retira: là où il auint vn estrange & horrible spectacle, c'est que la mer s'enfla, qui vint inōder tout le païs, le suiuant suspendue pas à pas par tout où il alloit, & couurant apres lui toute la campagne. Et pource que les hommes, qui firent tout ce qui leur fut posible de le prier, qu'il voulust arrester ceste inondation de la mer, ne le peurent oncques obtenir de lui, les femmes leuans leurs cottes par deuant, lui allerent alencontre: ce qui de honte le fit retourner en arriere, & la mer se retira aussi quand & luy en son giste. Or quelques vns interpretans vn peu plus gracieusement la fabulosité de ce B conte, disant que ce ne fut pas par imprecations qu'il attira la marine, mais que la partie du païs de la Lycie, qui estoit la plus fertile, estāt basse & plaine, il y auoit vne leuee tout le long de la coste qui la defendoit: Bellerophon la rompit, & ainsi la mer venant à entrer par grande impetuosité, & à noyer tout le plat païs, les hommes firent tout ce qu'ils peurent par prieres enuers lui pour le cuider appaiser, & n'y gaignerent rien: mais les femmes l'enuironnans, à grandes troupes de tous costez, le presserent tant, qu'il eut honte de les refuser, & en leur faueur oublia son mal talent. Les autres disent que Chimæra estoit vne haute montagne, droitement opposee au soleil du midi, qui faisoit de grandes refractions & reuerberations des rayons du Soleil, & par consequence des inflammations ardētes, comme feu en la montagne, lesquelles venans à s'estendre & respandre parmi la campagne mesme, faisoient secher & fener tous les fruicts de la terre. Dequoy Bellerophon homme de grand entendement, aiant compris la cause, fit fendre & couper en plusieurs endroits la C face du rocher qui estoit la plus vnie & polie, & consequemment qui rabatoit plus les rayons du Soleil, & en renuoyoit de plus grādes ardeurs en la campagne: & pour autant qu'il n'en fut pas reconu par les habitans, comme il meritoit, par despit il se mit à vouloir prendre vengeance des Lyciens, mais les femmes firent de sorte qu'elles appaiserent sa fureur. Mais au demeurant, la cause qu'allegue Nymphis en son quatriesme liure d'Heraclee n'est pas faite à plaisir: Car il dit, que ce Bellerophontes, ayant tué vn sanglier qui gastoit tous les fruicts de la terre, & les autres animaux dedans le païs des Xanthiens, il n'en eut aucune recompense: à l'occasion dequoy aiant fait de griefues imprecations contre ces ingrats Xanthiens à Neptune, il vint vne certaine saumure par dessus leur terre, qui la gasta toute, & la fit deuenir amere, iusques à ce que aiant esté gaigné par les prieres & supplications des femmes, il pria Neptune de vouloir remettre son courroux. Voila pourquoy la coustume en est demeuree au pays des Xanthiens, que les hommes en tous afaires se renomment du D costé des meres, & non pas du costé des peres.

Les poetes feignent que c'estoit vn cheual alé, mais il est vraysemblable, que c'estoit vn vaisseau fort leger.

Par quel moyē les Lyciennes arresterent le courroux de Bellerophon.

Autre opinion touchant la chimere, & la reconciliation de Bellerophon auec les Lyciens par l'entremise de leurs femmes.

Troisiesme opiniō.

Coustume des Xanthiens.

DES SALMATIDES.

HANNIBAL fils de Barca, deuāt qu'il passast en Italie pour y faire la guerre aux Romains, combattit vne grosse ville d'Espagne qui se nōmoit Salmatique: les assiegez du cōmencement eurēt peur, & promirent qu'ils feroient ce que Hannibal leur commanderoit, & lui payeroient trois cens talens en argent, & trois cens ostagers pour seureté de la capitulation: mais si tost que Hannibal eut leué son siege, ils se repentirent de l'apointement qu'ils auoient fait auec lui, & ne firēt rien de tout ce qu'ils auoient promis: parquoy retournant derechef mettre le siege deuant la ville, pour donner plus grand courage à ses gens de l'assaillir, il leur dit qu'il leur abādon-

Prouuoyance hardie des Salmatides cause du restablissement de leurs mesnages en leur ville.

noit le pillage: dequoy ceux de la ville se trouuãs effroyez, se rendirent à discretion, E & les barbares leur permirent de sortir de la ville auec chascun vne robe, ceux qui estoient de condition libre, en abandonnãt leurs armes, leurs biẽs, leur argent, leurs esclaues, & leur ville. Leurs femmes, se doutans bien que les ennemis au sortir de la porte fouilleroient leurs maris, & qu'à elles ils ne toucheroient point, prirẽt des espees, & les cacherent dessous leurs robes, & sortirent à tout quand & leurs maris. Quand ils furent tous sortis, Hannibal leur baillant vne garnison de Massiliẽs pour les garder, les arresta au faux-bourg: & cependant tout le reste de son armee se ietta à la foule dedans la ville, qui fut toute pillee, sans ordre quelconque: quoy voians ces Massiliens perdoient patience, & ne se pouuoient contenir, ni entendre à bien garder leurs prisonniers, ains se courrouceoient, & finalement s'en alloient pour auoir aussi bien que les autres leur part du butin. Mais sur ces entrefaites les femmes se prirent à crier, & donnerent à leurs hommes les espees qu'elles auoient aportees, & aucunes se ruerent elles mesmes dessus leurs gardes, tellement qu'il y en eut vne F qui osta à Banon le trucheman, la picque qu'il tenoit, & lui en dõna en l'estomach, mais il estoit armé d'vn corps de cuirasse: & les maris en abatans les vns & tournans les autres en fuite, se sauuerent par ce moien auec leurs femmes en trouppe: quoy entendant Hannibal alla soudainement apres, surprit ceux qui estoient demeurez derriere, & cependant les autres se sauuerent aux prochaines montagnes sur l'heure, mais depuis enuoyans demander pardon, Hannibal le leur dõna gracieusement, & leur permit de reuenir demeurer en leur ville.

Ruse gentile pour secourir & armer ceux qui estoient desnuez.

Femmes vaillantes à l'extremité.

Courtoisie de Hannibal.

DES MILESIENNES.

IL fut vn temps que les filles des Milesiens entrerẽt en vne estrange resuerie & terrible humeur, sans que lon en vist aucune cause aparente, sinon que lon cõiecturoit qu'il faloit que ce fust quelque empoisonnemẽt d'air qui leur causoit ce deuoiement & alienation d'entendement: car il leur prenoit à toutes vne soudaine enuie G de mourir, & vn furieux appetit de s'aller pendre, & y en eut plusieurs qui se pendirent & estranglerent secrettement, & n'y auoit ni remonstrances, ni larmes de pere & de mere, ni consolations d'amis, qui y seruissent de rien, car pour se faire mourir elles trouuoient tousiours moien d'affiner & tromper toutes les ruses & inuentions de ceux qui faisoient le guet sur elles: de maniere que lon estimoit que ce fust quelque punition diuine, à laquelle nulle prouision humaine ne seust trouuer remede, iusques à ce que par l'auis d'vn des citoiens homme sage, il se fit au conseil vn edit, que s'il auenoit qu'il s'en pendist plus aucune, elle seroit portee toute nue à la veuë de tout le monde à trauers la grande place. Cest edit fait & ratifié par le conseil, ne reprima pas seulement pour vn peu, mais arresta du tout la fureur de ces filles qui auoient enuie de mourir. Or est-ce vn grand signe de bonne & vertueuse nature que la crainte d'infamie & de deshonneur, & veu qu'elles ne redoutoient ni la mort, ni H la douleur, qui sont les deux plus horribles accidens que les hommes puissent souffrir, qu'elles ne peurent supporter vne imagination de vilenie, ni de honte & de deshonneur, qui ne leur deuoit encore auenir sinon apres leur mort.

La crainte d'infamie & de deshonneur apres la mort abolit le desespoir & la fureur des filles Milesiennes, & monstre leur grande pudicité.

Vn hõme sage deliure vne ville de ruine & confusion euidente.

Signe de bonne & vertueuse nature.

DES CIENES.

LA coustume estoit des filles de Cio, qu'elles alloient ensemble es temples publiques, là où elles demeuroiẽt tout le lõg du iour, & leurs amoureux qui les poursuiuoient en mariage, les regardoiẽt iouër & baller ensemble, & le soir elles alloiẽt es maisõs les vnes des autres par ordre, là où elles seruoient aux peres & meres, & aux freres, les vnes des autres, iusques à leur lauer les pieds. Or auenoit-il que bien souuent

L'admirable chasteté & modestie des femmes & filles de Cio.

A uent plusieurs des ieunes hommes aimoient vne mesme fille, mais leur amour estoit si bon, si honneste, & si modeste, que si tost qu'elle estoit fiancee à l'vn, les autres se deportoient de lui faire l'amour: mais en somme l'honnesteté de ces femmes se peut conoistre en cela, que en l'espace de sept cens ans il n'est point de memoire que iamais il y ait eu femme mariee qui ait commis adultere, ne fille qui hors mariage ait esté depucellee.

Tesmoignage de grande hônesteté.

DES PHOCIENNES.

LEs tyrans de la Phocide aians occupé la ville de Delphes, & pour occasion d'icelle occupation les Thebains leur faisans la guerre, il auint que les femmes dediees à Bacchus, que lon appelle les Thyades, qui vaut autant à dire comme, les forcenees, furent esprises de leur fureur, & courans vagabondes çà & là de nuict, ne se
B donnerent de garde qu'elles se trouuerent en la ville d'Amphisse, là où estans lassees, & non encores retournees en leur bon sens, elles se coucherent de leur long au milieu de la place, & s'endormirent: dequoy estans auerties les femmes des Amphissiens, & craignans qu'elles ne fussent violees par les soudards des tyrans, dont il y auoit garnison en la ville, dautant que la ville estoit alliee & confederee des Phociés, elles accoururent toutes en la place, & se mettans alentour d'elles sans mot dire, les laisserent dormir sans les esueiller: puis quand elles se furent d'elles mesmes esueillees, elles se mirent à les traiter chascune la siene, & à leur donner à manger: puis finalement aians demandé congé de ce faire à leur maris, les conuoyerent à sauueté, iusques aux montagnes.

Honnesteté remarquable des Amphissiennes qui garentirent celles qui se vouloient perdre.

Moyē de remedier à vne insolēce militaire.

VALERIA ET CLOELIA.

C L'OVTRAGE fait à vne Dame Romaine nommee Lucretia, ensemble la vertu d'icelle, furent cause de faire chasser de son estat Tarquinius Superbus septiesme Roy des Romains apres Romulus. Ceste dame estant mariee à vn grand personnage, & qui de parenté apartenoit à ceux du sang royal, fut violee & forcee par l'vn des enfans de ce Roy Tarquin qui estoit logé chez elle: à l'occasion dequoy elle fit assembler tous ses parens & amis, & apres leur auoir declaré & fait entendre l'outrage qu'on lui auoit fait, elle se tua sur l'heure en leur presence. Et Tarquin pour ceste cause aiāt esté chassé de son royaume, suscita plusieurs autres guerres aux Romains, pour penser recouurer son estat, & finalement fit tāt enuers Porsena Roy de la Thoscane, qu'il lui persuada d'aller mettre le siege deuant la ville de Rome auec grosse puissance: & leur estant outre la guerre suruenue encore la famine, dont ils se trouuoient fort pressez: entendant que Porsena estoit non seulement prince vaillāt aux armes, mais aussi debonaire & iuste, ils le voulurent faire iuge des differens qu'ils a-
D uoient alencontre de Tarquin. Mais Tarquin s'opiniastra au contraire disant, que s'il ne demeuroit ferme & cōstant allié, aussi peu seroit-il puis apres iuste iuge. Porsena le laissant & se departant de son alliāce, entēdit à faire en sorte qu'il s'en retournast en bonne paix & amitié auec les Romains, en recouurāt d'eux toutes les terres qu'ils auoient occupees en la Thoscane, & les prisonniers qu'ils auoient pris en ceste guerre. Pour l'asseurance duquel apointement on lui bailla des ostages dix fils & dix filles, entre lesquelles estoit Valeria fille du consul Publicola: & cela fait il rompit incontinēt son cāp, & tout apareil de guerre, quoy que tous les articles de la capitulation ne fussent pas encore acōplis. Ces filles estans en son camp, descendirent vers la riuiere, comme pour s'y baigner & lauer, vn peu arriere du camp, & à la suscitation de l'vne d'entre elles qui auoit nom Clœlia, apres auoir entortillé leurs habillemens alētour de leurs testes, elles se ietterent à trauers la riuiere qui estoit impetueu-

A l'occasion de la mort de Lucretia suruient guerre entre les Romains & Tarquin, qui attire à son parti Porsena. Icelui voulant appointer son different reçoit quelques ostages pour asseurāce, entre autres Valeria & Clœlia, lesquelles par leur resolution virile monstrent la grandeur du peuple Romain alors.

Sagesse de Porsena.

Romains pacifiques & belliqueux.

Hardiesse de Clœlia & de ses compagnes.

se,& passerent à nage,& s'entre-aidans les vnes aux autres auec grãd trauail & gran- E
de peine. Il y en a qui disent que ceste fille Clœlia aiant trouué moiẽ de recouurer vn cheual, monta dessus,& trauersa la riuiere tout doucement, monstrant le chemin aux autres, & leur donnant courage, & support à nager alentour d'elle: mais pour quelle raison ils le coniecturent ainsi, nous le dirõs ci apres. Quand les Romains les virent passees à sauueté, ils eurent biẽ leur vertu & leur hardiesse en admiratiõ, mais ils ne furent pas contens de leur retour, ni ne voulurent pas souffrir qu'on leur peust reprocher, d'auoir tous ensemble moins de foy qu'vn homme seul. Et pourtant cõmanderent aux filles de s'en retourner de là où elles estoient venues, & enuoyerent quand & quand escorte pour les conduire: mais quand elles eurent repassé la riuiere du Tybre, ils s'en fallut bien peu qu'elles ne fussent prises par vne embusche que Tarquin leur auoit dressee sur le chemin: mais la fille du Consul, Valeria, s'enfuit la premiere auec trois seruiteurs dedans le camp de Porsena, & son fils Aruns courant soudainement au secours des autres, quand il en ouit la nouuelle, les recourut des F
mains des ennemis. Quand elles furent toutes amenees deuant le Roy, il leur demanda laquelle c'estoit qui auoit dõné courage à ses compagnes de passer la riuiere, & qui leur auoit la premiere donné ce conseil. Les autres craignans que le Roy n'en voulust faire souffrir quelque peine à Clœlia, n'en voulurent mot dire, mais elle mesme confessa que c'estoit elle. Et Porsena estimant beaucoup sa vertu, fit amener vn des plus beaux cheuaux de son escuyrie magnifiquement enharnaché, qu'il lui donna: & qui plus est, pour l'amour d'elle renuoya courtoisement & humainement toutes les autres. C'est la coniecture par laquelle aucuns iugent, que Clœlia trauersa la riuiere dessus vn cheual: les autrent disent que non, mais que le Roy s'estant esmerueillé de sa force & de sa hardiesse, comme estant plus grande que d'vne femme, l'estima digne du present que lon a acoustumé de faire à vn bon homme de guerre: tant y a, qu'en memoire de ce fait on en void encore auiourd'huy vne statue de pucelle estant à cheual, en la rue que lon appelle la Rue sacree, laquelle statue au- G
cuns disent estre de Clœlia, les autres de Valeria.

Iustice & fidelité des Romains.

Adresse de Valeria pour se garantir & pouruoir à la deliurance de ses compagnes.

Generosité de Clœlia.

Courtoisie de Porsena.

Present digne de homme baillé à vne fille.

MICCA ET MEGISTO.

Aristotimus aiant vsurpé la tyrannie & violente domination sur les Eliens, moiennãt l'espaule & la faueur que lui faisoit le Roy Antigonus, abusoit inhumainement & excessiuement de son pouuoir: car outre ce que de sa nature il estoit homme violent, encore estoit-il cõtraint par crainte d'obeir & complaire à des barbares, gẽs ramassez de toutes pieces, qu'il auoit assemblez pour garder sa persõne & son estat, & de leur laisser faire plusieurs insolences, & plusieurs cruautez alencontre de ses suiets. Cõme fut entre autres l'inconuenient qui arriua à Philodemus, lequel auoit vne belle fille nommee Micca, de laquelle vn des capitaines du tyran, qui s'appelloit Lucius, vouloit faire son plaisir, non tant pour l'amour qu'il lui portast, que H
pour vn appetit desordonné de la violer & deshonorer: si lui mãda qu'elle vinst parler à lui. Le pere & la mere voians que voulussent ou non, ils seroint contraints de ce faire, luy dirent qu'elle y allast: mais la pucelle estant genereuse & magnanime en les embrassant, & se iettant à leurs pieds, les supplia de la laisser plustost tuer, que de souffrir que sa virginité lui fust meschantement & vilainement ostee. Mais pour ce qu'elle demeuroit trop à venir au gré de Lucius, qui brusloit de concupiscence, & auoit bien beu, il se leua de la table en cholere, & s'y en alla lui-mesme: & trouuãt Micca qui auoit la teste entre les genoux de son pere, il lui commanda qu'elle le suiuist, ce qu'elle refuza de faire: & lors lui deschirant ses vestemens, il la fouëtta toute nue sans qu'elle dist vn seul mot, endurant quant à elle en patience & en silence toutes ces douleurs: mais son pere & sa mere voians que pour le prier & pour plorer, ils ne

Micca fille douee d'vne pudicité genereuse aime mieux estre tuee que blecer son honneur. Quant à Megisto, armee d'vne constance admirable, elle fait le proces au tyrã Aristotimus, lequel tost apres reçoit le loyer de ses meschãcetez estãt exterminé auec toute sa race auec des marques d'vn estrange & redoutable iugemẽt de Dieu cõtre ceux qui dominent par violẽce & iniquité.

Viue representatiõ de la meschanceté des supposts de tyrannie & du miserable estat de ceux qui sont sous la domination des tyrans.

A ils ne gaignoient rien, si se prirent à implorer l'aide des Dieux & des hōmes, crians à haute voix, que lon leur faisoit vne iniure indigne, & vn outrage insupportable. A raison dequoy le Barbare, entrant totalement en fureur d'yurōgnerie & de cholere, tua la pauure fille au mesme estat qu'elle estoit, aiant le visage dedās le giron de son pere. Mais pour tout cela le tyran ne s'en amollit de rien, ains en tua plusieurs des citoiens, & en bannit encore dauantage, tellement que lon dit qu'il y en eut huict cens qui s'enfuirent en Ætolie, lesquels l'enuoierent requerir, de leur permettre que ils peussent retirer leurs femmes & leurs petis enfans: mais vn peu apres comme de lui-mesme il fit crier à son de trompe, que les femmes qui s'en voudroient aller deuers leurs maris, s'en allassent, & qu'il leur permettoit de pouuoir emporter quand & elles tant comme elles voudroient de leurs biens: & quand il seut qu'elles estoient toutes fort aises de ce cri, & l'auoient recueilli auec vn grand contentement, car el-

Les ty ās vōt tousiours de mal en pis, & ne prenent plaisir qu'à meurtres & proscriptions.

Ceste nouuelle tragedie d'Aristotimus monstre le naturel & esprit des tyrans composé de trahison, d'iniustice & de cruauté.

B les estoient en nombre de plus de six cens, il leur commanda qu'elles partissent toutes ensemble à certain iour qu'il leur ordonna, promettant de leur donner escorte pour les conduire à seureté. Quand le iour qui leur auoit esté prefix fut escheu, elles s'assemblerent aux portes de la ville aians fait leurs pacquets des hardes qu'elles vouloient emporter, tenans entre leurs bras partie de leurs enfans, & faisans emmener les autres sur des chariots, s'attendans les vnes les autres: mais soudainement plusieurs de ces soudards & satellites du tyran leur coururent sus, en leur criant de tout loin, Demeure, demeure. Puis quand ils furent tous pres d'elles, ils commanderent aux femmes de s'en retourner arriere, & faisans rebourser les chariots & cheuaux vers elles, les chasserent à toute bride à trauers de la troupe, ne leur permettans ni d'y aller, ni d'arrester, ni de secourir leurs petis enfans qu'elles voyoiēt mourir deuant leurs yeux: car les vns perissoient en tombant de dessus leurs chariots à terre, les autres sous les pieds des cheuaux: & cependant ces satellites à grands coups de fouët & grands cris, comme si c'eussent este des moutons, les pressoient de

Pitoyable condition d'vn peuple foible asserui à vn tyran, & à plusieurs tyranneaux.

C telle sorte, qu'elles tomboient les vnes sur les autres, iusques à ce qu'ils les eurēt toutes iettees dedans les prisons: leurs biens & leurs hardes furent rapportees à Aristotimus. Dequoy ceux d'Elide estans fort desplaisans, les religieuses sacrees à Bacchus, que lon appelle les Seize, tenans en leurs mains des rameaux de supplians, & à l'entour de leurs testes des chappeaux de branches de vigne, s'en allerent trouuer Aristotimus sur la place: les satellites qu'il auoit autour de lui pour la seureté de sa personne se fendirent par reuerence pour les laisser approcher: & elles du commencement tindrent silence sans autre chose faire que tendre humblement & religieusement leurs rameaux de supplians: mais quand le tyran aperceut que c'estoit pour les femmes Elienes qu'elles le venoient supplier, à fin qu'il eust pitié d'elles, se courrouçant à ses soudards, & criant apres eux, pource qu'ils les auoient laissees ainsi approcher, il les fit chasser hors de la place, en poussant les vnes & frappant les autres: & outre cela, encore condamna-il chascune desdites religieuses en deux talens d'amende. Ces choses ainsi faites, il y eut dedans la ville l'vn des citoiens nom-

Les tyrans ne respēctēt personne: ains se dōnent bien souuent licence d'outrager celles qu'ils deuroient honorer le plus.

D mé Hellanicus, homme ia bien auant sur son aage: qui suscita vne coniuration alencontre de lui, sans qu'il s'en desfiast, ne pensant pas qu'il deust iamais rien entreprendre contre luy, tant pour ce qu'il estoit desia fort vieil, que pource qu'il luy estoit mort den'agueres deux de ses enfans: & au mesme temps du costé de l'Ætolie les bānis estans passez se saisirent d'vne forte place dedans le territoire d'Elide qui s'appelloit Amymone, situee en lieu bien commode pour faire la guerre, & y receurent encore plusieurs autres des habitans de la ville qui s'y encoururent incontinent que ils en seurent les nouuelles: ce que craignant le tyran Aristotimus s'en alla deuers leurs femmes en la prison, & cuidant venir mieux à bout de ses desseins par crainte que par amour, il leur commanda d'enuoyer deuers leurs maris, & leur escrire qu'ils sortissent hors du pays, en les menaçant, s'ils ne le faisoiēt, de les faire toutes mourir,

La prosperité des tyrans ne dure gueres, ains est sapee par la iustice diuine qui fait tousiours trouuer instrumēs propres, (quoy que de petite apparēce) pour executer ses arrests en temps & lieu.

Couardise acompagne les traistres & cruels.

āpres auoir deschiré à coups de fouët & tué deuant eux leurs enfans. Or toutes E
les autres ne lui respondirent rien, combien qu'il demeurast longuement à les pres-

Le danger n'abat pas vne bonne conscience.

ser de lui dire si elles le feroient ou non, ains se regardoient les vnes les autres sans
mot dire, comme s'entredonnans à conoistre qu'elles n'auoient point de peur, &
ne s'estonnoit point de ses menasses. Mais vne nommee Megisto femme de Ti-
moleon, que les autres tenoient comme pour leur Capitainesse, tant pour l'hõneur
de son mari, que pour la vertu d'elle-mesme, ne daigna pas se leuer, ni ne souffrit pas

Quand la vertu est assaillie de pres, ce est lors qu'elle monstre son excellence.

que les autres se leuassent non plus, ains lui respondit toute assise: Si tu estois hom- «
me sage tu ne parlerois pas à des femmes pour cuider contraindre leurs maris, ains «
enuoyerois deuers eux, comme deuers ceux qui ont toute puissance sur elles, pour «
leur porter de meilleurs propos que ceux par lesquels tu nous as trompees: mais si «
n'esperant pas de leur pouuoir rien persuader, tu penses les circonuenir & trom- «
per par le moien de nous, il ne faut pas que tu t'attẽdes de nous pouuoir iamais plus «
abuser, ni qu'eux aussi soient si mal-auisez, ne de si peu de cœur, que pour des fem- F
mes & des petis enfans, ils soient pour quitter & abandonner la liberté de leur pais: «
car ce ne leur est pas tant de perte de nous perdre, veu mesmement qu'ils ne nous «
ont pas maintenant, comme ce leur est de bien de deliurer leur pays & leurs citoiẽs «

Il ne faut attendre que tout acte indigne & deshõneste des tyrans.

de ton outrageuse cruauté. Ainsi que Megisto lui tenoit ces propos, Aristotimus «
n'en pouuant plus endurer, commanda que lon lui aportast son petit fils pour le
tuer deuant ses yeux: & comme ses satellites le cerchassent parmi les autres petis
garçons qui iouoient & luictoient ensemble, sa mere l'apella elle-mesme par son

La vertu foule aux pieds toutes menasses & la mort mesmes.

nom, disant, Viença mon fils, afin que tu sois deliuré de la cruelle tyrannie de ce- «
stui, auant que tu ayes sentiment ni iugement de la conoistre: car il me seroit trop «
plus grief de te voir indignement seruir, que non pas de mourir. Aristotimus adonc «
par impatience de cholere desgainant son espee, courut vers elle pour la frapper el-

Les tyrans ont biẽ souuẽt pour ennemis ceux qu'ils estiment amis.

le mesme, n'eust esté que l'vn de ses familiers appellé Cylon, qui faisoit semblant
de lui estre fidele, & neantmoins le haissoit en son cœur, & estoit des compli- G
ces de la coniuration de Hellanicus, se mit au deuant, & l'en d'estourna par prie-
res, lui remonstrant que cela n'estoit point fait en homme genereux, ains tenoit
de la femme, & non du Prince, ni de personnage sachant manier de grands afai-
res: tellement qu'à grand' peine peut-il tant faire, que retourné en son sens rassis, il

Presage de ruine à Aristotimus, monstrant que toutes creatures cõspirẽt contre les tyrans.

s'en voulust aller de là. Or lui auint il vn grand presage & signe de ce qui e-
stoit prest à lui arriuer, car sur le haut du iour, comme il estoit en sa chambre à se
reposer auec sa femme, & que lon aprestoit son souper, ceux de la maison aperceu-
rent vn aigle rouant en l'air, au dessus de son hostel, qui lascha vne assez grosse
pierre droit sur l'endroit de la couuerture de la chambre où il se reposoit, comme si
de propos deliberé il eust visé à ce faire: ainsi aiant oui le bruit de la pierre tombee
de dessus, & le cri de ses domestiques qui auoient veu ce pronostique tout ensem-
ble de dedans la maison, il s'en effroya, & demanda que c'estoit: l'aiant entendu, il
enuoya querir sur la place le deuin duquel il se souloit seruir, & lui demanda tout H

Ce deuin, quoi que seruiteur d'vn meschãt maistre, pour ce coup fait deuoir de bõ patriotte: la diuine prouidence voulant ruiner Aristotimus par ce en quoy il s'estimoit bien apuyé.

troublé, que vouloit dire ce presage. Le deuin le reconforta, disant que c'estoit Iu-
piter qui l'esueilloit, & qui monstroit de le vouloir secourir, mais aux citoiens dont
il se fioit il asseura, que c'estoit la vengeance diuine qui deuoit bien tost tomber sur
la teste du tyran: & pourtant Hellanicus & ses adherens furent d'opinion qu'il ne
faloit plus differer, ains lui courir sus des le lendemain. Et la nuict mesme il fut auis à
Hellanicus, en dormant, que l'vn de ses enfans morts se presenta à luy qui luy dit:

La fin des tyrans venue, tout crie à mort contre eux. Cependant ils ont quelque esperãce, à fin d'estre attirez au piege plus aisément.

Pere, comment t'amuses tu encore à dormir, veu que demain tu dois estre esleu Ca-
pitaine general de ceste ville? Hellanicus encouragé de ceste visiõ, alla solliciter ses
compagnons: & Aristotimus estant auerti comme Craterus venant pour le secou-
rir auec vne puissante armee, estoit campé aupres d'Olympe, en print vne telle asseu-
rance, qu'il s'en alla auec Cylon sur la place sans aucunes gardes: & lors Hellanicus
voiant

A voiant le point de l'occasiõ venu, ne dõna pas le signe qui estoit cõuenu entre eux, à ceux qui deuoient les premiers mettre la main à l'executiõ de leur entreprise, mais à haute voix estendant ses deux mains, il s'escria, Qu'attendez vous gens de bien? Sauriez-vous desirer vn plus beau theatre à combatre pour la defense de la liberté, que le milieu de vostre pays? Adonc Cylon mettant la main à l'espee frappa l'vn de ceux qui suyuoiẽt le tyran, & de l'autre costé Thrasybulus & Lampis se ruerent dessus Aristotimus, qui les preuint s'enfuyant dedans le tẽple de Iupiter, là où ils le mirent à mort, puis en iettant le corps au milieu de la place, conuierent les habitans de la ville à reprendre leur liberté: mais les femmes encore furent les premieres, car elles acoururent incontinent toutes à grande liesse, en plorant & criant de ioye, & enuironnans tout à l'entour les hommes qui auoient fait ceste execution, les couronnerent, & leur mirent des chappeaux de fleurs sur les testes: & lors la commune se B iettant sur la maison du tyran, sa femme aiant fermé sa chambre sur elle, se pendit: mais aiant deux filles toutes deux fort belles de visage, pucelles & prestes à marier, il les prirent, & tirerent à force hors de la maison, aians bien intention de les tuer apres qu'ils les auroient violees, & puis deschirees à coups de verges premierement, n'eust esté que Megisto auec les autres honnestes Dames de la ville leur allerent au deuant, qui leur crierent, qu'ils faisoient choses indignes d'eux, attendu que estans en train de recouurer leur liberté, pour viure desormais en forme de gouuernemẽt populaire, ils prendoyent l'audace de commettre des outrages & violences telles que sauroient faire les plus cruels tyrans. Le peuple adonc ayant honte pour l'honneur & l'authorité de ces honnestes Dames, qui parloient ainsi vertueusement à eux les larmes aux yeux, fut d'auis que lon ne leur feroit point de vilenie à leurs personnes, & qu'on mettroit à leur chois de mourir de telle mort qu'elles voudroient: ainsi les aians remenees toutes deux à la maison, & leur aians denoncé qu'il faloit qu'elles C mourussent à l'heure mesme, l'aisnee qui s'appelloit Myro, desceignant sa ceinture en fit vn las-courãt qu'elle se mit au col, & en baisant & embrassant sa sœur, la pria de la regarder faire, pour puis apres faire cõme elle: à fin, dit-elle, que nous ne mourions point bassement, & indignement du lieu dont nous sommes issues. Mais la ieune au contraire la pria de lui permettre qu'elle mourust la premiere, & quand & quand se saisit de la ceinture: & adonc l'aisnee lui respondit, Ie ne vous refusay iamais chose que vous me demandissiez, ma sœur, & pour ce, dit-elle, ie suis contente de vous faire encore ceste grace, de suporter & souffrir, ce qui me sera plus grief que la mort mesme, de vous voir, ma tres-chere sœur, mourir deuant moy. Cela dit, elle mesme lui enseigna à mettre le las à l'entour de son col: puis quand elle vid que elle eut rendu l'esprit, elle l'osta, & couurit son corps: puis adressant sa parole à Megisto mesme, la requit de ne souffrir pas que son corps, quand elle seroit aussi morte, demeurast gisant vilainement & honteusement: tellement qu'il n'y eust entre les assistans personne de si dur cœur, ne qui de nature haist tant les tyrans, qui ne deplo- D rast, & n'eust en soy-mesme compassion de la generosité & magnanimité de ces deux ieunes filles. Or comme ainsi soit qu'il y ait infinies belles choses que les femmes ont anciennement faites plusieurs ensemble, il me semble que ce peu d'exemples que nous en auons alleguez deura suffire: au demeurant nous descrirons ci apres des particuliers actes de vertu de quelques vnes, pesle-mesle selõ qu'elles nous viendront en memoire, estimans que l'ordre des temps n'est point trop necessaire à rediger par escrit vne telle histoire.

Magnanimité de Hellanicus.

Tyrans ne trouuẽt aucun refuge quãd la main de Dieu les veut attraper.

Ioyeuse description & viue peinture d'vn peuple deliuré de seruitude.

La race des tyrans ne subsiste guere ordinairement.

Honnesteté de Megisto & autres.

L'autorité des personnes vertueuses retient en bride vn peuple esmeu.

Mort lamentable des filles d'Aristotimus, qui neantmoins descouurent vn naturel genereux.

Vn cœur haut & genereux se monstre & maintiẽt iusques au dernier souspir.

Fin des exemples proposez en general touchãt les vertueux faits des femmes, pour entrer en cõsideration des actes particuliers de quelques vnes.

PIERIA.

QVELQVES vns des Ioniens, qui s'estoient venus habituer en la ville de Milet, entrerent en querelle à l'encontre des enfans de Meleus: à l'occasion de la-

Pieria par sa dexterité met en paix les Myuntins & Milesiens.

quelle finalement ils furent contraints de se retirer en la ville de Myunte, là où ils establirent leur demeurãce, & y furent fort molestez & trauaillez par les Milesieus qui leur faisoient la guerre, pource qu'ils s'estoient soustraits & separez d'auec eux, toutefois ce n'estoit point vne si sanglãte, ne si mortelle guerre, qu'ils n'enuoyassẽt biẽ les vns deuers les autres, & ne cõmuniquassent quelquefois ensemble, car mesmes à quelques iours de festes solẽnelles, les femmes de Myunte alloient biẽ en la ville de Milet. Or y auoit-il entre ces Myuntins, l'vn des plus nobles qui s'appelloit Pythes, & sa femme Iapygia, dont il auoit vne belle fille, nommee Pieria: estant dõc escheuë la grande feste de Diane, en laquelle il se faisoit vn solennel sacrifice, que lon nommoit la Neleide: ce Pythes y enuoya sa femme & sa fille, qui l'en requirent, à fin qu'elles fussent participantes de la feste. Si auint que l'vn des enfans de Neleus, celui qui auoit plus de credit & d'authorité en la ville, nõmé Phrygius, s'en amoura de Pieria, & lui demanda ce qu'il pourroit faire qui lui fust le plus agreable: elle lui respondit, Si tu fais qu'il me soit loisible de souuent & auec plusieurs venir ici. Phrygius comprenant aussi tost ce qu'elle vouloit dire, qu'il y eut paix & amitié en ces deux villes, fit en sorte qu'il en osta toute guerre: au moien dequoy Pieria fut depuis grandement honoree & estimee en toutes les deux villes, tellemẽt que iusques auiourd'huy les Dames Milesiennes souhaitent encore, & prient aux Dieux, qu'elles soient autant aimees comme Phrygius aima Pieria.

Guerre entre voisins ne doyuent estre sanglantes à toute extremité.

Auoir soin du repos de sa patrie ce est vne singuliere vertu, qui est fauorisee d'enhaut & cherie de toutes personnes honnestes.

POLYCRITE.

Guerre s'esmeut iadis entre les Naxiens & les Milesiens, à cause de Neæra femme de Hypsicreon, par vne telle occasion. Elle s'enamoura de Promedon Naxien, & montant sur mer s'en alla quand & lui, car il estoit hoste de Hypsicreon logeant ordinairement chez lui, quand il venoit de la ville de Milet, & iouissoit secrettement de ceste Neæra amoureuse de lui: mais au long aller, craignant que son mari ne s'en aperceust, il l'enleua, & l'emmena en la ville de Naxe, là où il la fit rẽdre suppliante à son autel & foyer domestique. Hypsicreon l'enuoya bien redemander, mais les Naxiens en faueur de Promedon refuserent de la rendre, alleguãs pour excuse de leur refus, qu'elle requeroit la franchise des supplians: à raison dequoy la guerre commencea entre eux, en laquelle les Erythræiens fauoriserẽt fort affectueusement la part de ceux de Milet: de maniere que la guerre prenoit vn long traict, & aportoit de grandes miseres & calamitez aux vns & aux autres, iusques à ce que finalement elle s'acheua par la vertu d'vne femme, comme elle auoit commencé par le vice & la meschanté d'vne autre. Car vn Diognetus Capitaine des Erythræiens, à qui lon auoit commis la garde d'vne place forte, assise en lieu oportun pour trauailler & endommager les Naxiens, fit quelque course dedans leur pays, là où parmi grande quantité de tout autre butin, il prit & emmena plusieurs filles & femmes de bonne maison, entre lesquelles il s'en trouua vne nommee Polycrite, de laquelle il deuint amoureux, & la tint & traita non comme prisonniere de guerre, mais comme si elle eust esté sa femme espousee. Or auint-il que le iour escheut de la grande feste solennelle des Milesiens, ainsi qu'ils estoient au camp, au moien dequoy ils se mirent tous à boire, & à faire grand'chere les vns auec les autres: adonc Polycrite demanda à ce Capitaine Diognetus, s'il seroit point mal-content qu'elle enuoyast à ses freres quelques tourteaux de ceux que lon auoit aprestez pour la feste: ce que non seulement il lui permit volontiers, mais lui commanda de ce faire: & elle seruant de ceste occasion, mit dedans l'vn de ces tourteaux vne petite lame de plomb escrite, & enioignit expressément à celui à qui elle les bailla à porter, de dire à ses freres, qu'il n'y eust qu'eux tous seuls qui mangeassent de ces gasteaux: comme ils firent, & trouuans l'escriture de leur sœur dedans, par laquelle

Les Naxiés, reduits à l'extremité par leur iniustice en fauorisant vn adultere & rapt detestable, sont conseruez par la prudence de Polycrite, & reunis auec les Milesiens.

Misere des guerres entre peuples voisins.

Quand vn chef de guerre s'amourache des femmes, il faut attendre quelque changement.

Subtile adresse de Polycrite.

A quelle elle les auertissoit que la nuict ils ne faillissent de venir assaillir leurs ennemis, pource qu'ils les trouueroient tous en desordre, sans guet ne garde quelconque, dautant qu'ils seroient encore yures de la chere qu'ils auroient faite à cause de la feste, ils en allerent incontinent auertir les Capitaines generaux de l'armee, les priant de vouloir faire ceste entreprise auec eux : ainsi fut la place prise, & y eut grand nombre de ceux de dedans tuez : mais Polycrite requit à ses citoyens qu'on lui donnast Diognetus, & par ce moyen lui sauua la vie: mais elle quand elle aprocha des portes de la ville de Naxe, voyant tous les habitans venir au deuant d'elle auec extreme resiouissance, lui mettans des chapeaux de fleurs sur sa teste, & chantans ses louanges, son cœur n'eut pas la force de soustenir vne si grãde ioye, car elle mourut sur la place tout ioignant la porte de la ville, là où elle fut depuis ensepulturee, & appelle lon encore sa sepulture, le sepulchre de l'enuie, cõme aiant esté quelque enuieuse fortune qui enuia à Polycrite la fruition de tant de gloire & d'honneur. Ainsi le descriuent les historiens de Naxe : toutefois Aristote dit, que Polycrite ne fut iamais prise prisonniere, mais que Diognetus l'aiant par quelque autre moien veuë, en deuint amoureux, tellemẽt qu'il estoit prest de lui donner & faire pour l'amour d'elle tout ce qu'elle voudroit : & elle lui promit qu'elle s'en iroit à lui, prouueu qu'il lui accordast vne seule chose, dequoy, à ce que dit le Philosophe, elle exigea obligatiõ de serment, & apres qu'il eut iuré sa foy, elle lui requit, qu'il lui rendit le chasteau de Delion, car ainsi s'appelloit la place qui lui auoit esté baillee en garde, autremẽt elle dit qu'elle ne coucheroit iamais auec lui : & que lui tant pour le grand desir qu'il auoit d'en iouir, cõme pour le serment, par lequel il s'estoit obligé, ceda la place, & la rendit à Polycrite, laquelle la remit entre les mains de ses citoiens, & par ce moien estans derechef retournez à estre pareils aux Milesiens, ils firent depuis apointement auec eux, à telles conditions qu'ils voulurent.

La ioye oste la vie à celle qui auoit rendu la vie à son pays.

B Opinion d'Aristote touchãt Polycrite.

Quand deux estats sont esgalement faits, cela les induit à demeurer paisibles.

C [illegible] LAMPSACE.

EN la ville de Phocee il y eut vn temps deux freres iumeaux de la maison des Codrides, l'vn appellé Phobus, & l'autre Blepsus, dont Phobus fut le premier qui se ietta du haut des rochers Leucadiens en la mer, ainsi comme Charon chroniqueur Lampsacenien l'escrit: & aiant puissance & authorité royale en son pays, il auint qu'il eut affaire pour son particulier en l'Isle de Paros, & s'y en alla, là où il contracta amitié & alliance d'hospitalité auec Mandron qui estoit Roy des Bebryciens surnommez Pityoesseniens : & de fait les secourut, & fit la guerre auec eux contre des peuples barbares leurs voisins, qui leur faisoient beaucoup de dõmage & d'ennui: puis quand il fut sur son partement pour s'en retourner, Mandron lui fit plusieurs caresses & demonstrations d'amitié, & entre autres lui offrit la moitié de sa terre & de sa ville, s'il vouloit venir s'habituer en la ville de Pityoessa, auec partie des Phocaïens, D pour peupler le pays. Parquoy Phobus estant de retour à Phocee, proposa ce parti à ses citoiens, & leur aiant fait trouuer bon, y enuoya pour Capitaine son frere qui conduisit les nouueaux habitans: si eurent à leur arriuee le traitement tel qu'ils eussent seu desirer de Mandron, mais à traict de temps, apres qu'ils eurent eu de grands auantages sur les barbares circonuoisins, & eurent gaigné sur eux grande quantité de tout butin, & de despouilles, ils commencerent premierement à estre enuiez, & puis apres craints & redoutez des Bebryciens: à raison dequoy desirans s'en pouuoir deffaire, ils ne s'oserent pas adresser à Mandron qu'ils conoissoient homme de bien & iuste, pour lui persuader de commettre aucune desloyauté enuers les hommes de Nation Grecque, mais ayans espié vn iour qu'il estoit absent, ils se preparerent pour desfaire par surprise tous ces Phocaïens: " toutefois la fille de ce Mandron nommee Lampsace, encore à marier, ayant descouuert l'aguet &

Lampsace preferã la bonne conscience, son honneur & son deuoir à l'amour de ses compatriotes qui suiuoyent vn mauuais conseil, sauue de mort les innocens, est cause que les coulpables sõt chastiez selon leurs demerites, à cause dequoy elle est magnifiquement reconuë & reueree apres sa mort.

Les hommes cruels ne se descouurent pas aux gẽs de bien.

" Les meschãtes entreprises ne peuuẽt demeurer tant cachees, qu'auant l'execution on n'en descouure quelque chose.

embusche, tascha premierement de diuertir ses amis & familiers d'vne si mal-heureuse entreprise, en leur remonstrant, que ce seroit vn acte damnable deuant les Dieux & deuant les hommes, de courir sus en trahison à leurs propres alliez, & qui les auoient secourus à leur besoin cōtre leurs ennemis, & outre qui estoient maintenant leurs concitoiens. Mais quand elle vid qu'elle ne pouuoit venir à bout de leur persuader, elle fit sous main entendre aux Grecs la trahison qu'on leur brassoit, & les auertit de se tenir sur leurs gardes. Si firent vn solennel sacrifice, & vn festin public, auquel ils conuierent les Pityoessenien au faux-bourg de la ville, & se diuiserent en deux troupes, dont l'vne se saisit des murailles de la ville, pendant que les habitans estoient à ce festin, & l'autre mit à mort les conuiez : & par ce moyen se firent seigneurs de toute la ville, & enuoyerent appeller Mandron, lequel ils voulurent estre participant de leurs conseils, & inhumerent magnifiquement sa fille Lampsace, qui par fortune mourut de maladie, & pour memoire du bien qu'elle leur auoit fait, surnommerent la ville de son nom Lampsaque : toutefois Mandron, pour n'estre souspeçonné d'auoir esté traistre aux siens, ne voulut point consentir de demeurer auec eux, ains leur demanda les femmes & les enfans des morts, lesquels ils lui enuoyerent diligemment, sans leur faire aucun desplaisir : & aians parauant deferé honneurs heroïques à Lampsace, depuis ils ordonnerent qu'on lui sacrifieroit comme à vne Deesse, & continuent encore iusques auiourd'hui à faire ces sacrifices.

Sagesse de Lampsaque. — E

Meschant conseil tombe en ruine sur la teste de ceux qui en sont auteurs.

Honneur fait à la memoire de Lampsaque.

Prudence de Mandron. — F

ARETAPHILE.

Par vne singuliere patience, constāce à endurer les tourmens, prudence & adresse en ses pratiques, Aretaphile ruine les tyrans de Cyrene, remet son pays, & ses citoyens en liberté, obtenāt repos hōneste pour le reste de sa vie.

ARETAPHILE de la ville de Cyrene n'est pas des fort anciennes, ains seulement enuiron le temps du regne de Mithridates, mais elle monstra vne vertu, & fit vn acte comparable à tous les plus magnanimes conseils des antiques demi-deesses. Elle estoit fille de Æglator, & femme d'vn nōmé Phædimus, tous deux nobles hommes, & grands personnages : & estant belle de visage, & femme de fort gentil entendement, mesmement en matiere d'estat, & afaires de gouuernement, les publiques calamitez de son pays ont esté cause d'illustrer son nom, & le faire venir à la conoissance des hommes : car Nicocrates ayant vsurpé la tyrannie de Cyrene, fit mourir plusieurs des principaux citoyens de la ville, & entre autres, vn Melanippus grand prestre d'Apollon, qu'il tua de sa propre main pour auoir sa prestrise : aussi fit-il mourir Phædimus le mari d'Aretaphile, & qui plus est, l'espousa par force & mal-gré elle. Ce tyran, outre infinies autres cruautez qu'il commettoit iournellement, auoit mis des gardes aux portes de la ville, lesquels quand on emportoit des corps morts, pour les inhumer hors la ville, les outrageoient en leur picquant la plante des pieds auec des poignards & des dagues, ou leur apliquāt des fers chauds, de peur que lon ne transportast aucun des habitans viuant hors la ville, sous couleur de le porter en terre, comme s'il fust mort. Si estoient à Aretaphile ses maux particuliers bien griefs à supporter, combien que le tyran se laschast enuers elle pour l'amour qu'il lui portoit, iusques à lui laisser iouir d'vne grande partie de sa puissance, car il estoit espris de son amour, & n'y auoit qu'elle seule à qui il se laissast manier, estant au demeurant inflexible : aspre & sauuage à tout le monde : mais encore plus la greuoit de voir son pays en public ainsi miserablement & indignement traité par ce tyran, car tous les iours il faisoit mourir les citoiens les vns apres les autres, & si ne voyoit-on point qu'il y eust esperance de vengeance, ni de deliurance d'aucun costé, pour ce que les bannis estans foibles de tout poinct & estonnez, s'estoyent escartez les vns çà, les autres là. Parquoy Aretaphile se subrogeant elle mesme seule esperance de resource à la chose publique, & se proposant à imiter les hauts faits & magnanimes de Thebe femme du tyran de Pheres, mais n'aiant pas des hommes fideles

La tyrannie est mere de toute iniustice & cruauté. — G

Maux du public plus griefs à supporter à vne personne honeste, que les maux particuliers. — H

Vne personne courageuse & qui a autorité, peut beaucoup.

A fideles & proches parens pour la seconder en ses entreprises, comme les afaires en donnerẽt à l'autre, elle essaya de faire mourir le tyran par poisons: mais ainsi comme elle en faisoit prouision, & esprouuoit les forces d'vn chascun, son afaire ne peut estre secret, ains fut descouuert. Et estant le fait bien prouué & aueré, Calbia mere de Nicocrates, femme de nature sanguinaire & implacable, fut d'auis qu'il la faloit incontinent faire mourir, apres lui auoir deuant fait endurer plusieurs tourmens: mais l'affection que Nicocrates lui portoit, afoiblissoit vn peu & retardoit sa cholere, ioint qu'Aretaphile qui se presentoit constamment à respõdre aux accusatiõs qu'on lui proposoit, donnoit quelque couleur à la passion du tyran: mais à la fin voiant qu'elle se trouuoit conuaincue par preuues, à quoy elle n'eust seu respondre, & qu'elle ne pouuoit aucunement nier qu'elle n'eust preparé quelque sorte de drogues, elle confessa qu'elle auoit bien voirement fait prouision de quelques drogueries, non pas toutefois dangereuses ne mortelles: Mais ie suis, dit-elle, Monseigneur,

Mere de tyran, femme sanguinaire, & de cœur irreconciliable.

Adresse d'Aretaphile pour se guarãtir afin d'executer son dessein.

Sa harangue à Nicocrates.

» rics, non pas toutefois dangereuses ne mortelles: ...

B en peine de plusieurs choses de grande consequence, c'est de me conseruer la bon- » ne opinion que tu as de moy, & l'affectiõ que de ta grace tu me portes, pour laquel- » le i'ay cest honneur de iouir d'vne bonne partie de ton authorité & puissance: ce » qui me rend enuiee des mauuaises femmes, desquelles craignant les ensorcellemens, » charmes & autres menees, par lesquelles elles voudroiẽt tascher à te distraire de l'a- » mour que tu me portes, ie me suis laissee aller à tascher d'y vouloir obuier par con- » traire artifice, qui sont choses à l'auenture folles, & vrayes inuentions de femmes, » mais non pas dignes de mort, si ce n'est qu'il te semble iuste de faire mourir ta fem- » me, pour t'auoir voulu bailler quelques bruuages d'amour, & quelques charmes, » pour tascher à estre encore aimee de toy dauantage qu'il ne te plaist de l'aimer. Nicocrates aiant oui ces excuses de Aretaphile, fut d'opinion de lui faire dõner la torture, à quoy fut presente sa mere Calbia, sans fleschir iamais de pitié ni s'amollir: &

La cruauté estouffe toutes autres affections au cœur d'vn tyran.

C estant interrogue sur la gehenne, iamais ne se laissa vaincre aux douleurs des tourmens, ains se maintint tousiours inuincible à la question, tant que Calbia mesme à la fin se lassa malgré elle de la tourmenter & gehenner: & Nicocrates la lascha adioustant foy aux excuses qu'elle alleguoit, & se repentit de lui auoir donné ce tourment: & ne passa gueres de temps, pour la passion qu'il auoit imprimee en son cœur, qu'il ne retournast à elle, & ne taschast à regaigner sa bonne grace par tous honneurs, & toutes caresses qu'il lui pouuoit faire, tant il estoit espris de son amour: mais elle n'auoit garde de se laisser vaincre de ces flatteries, veu qu'elle auoit bien eu la vertu de resister aux douleurs de la question. Ainsi estant ioint au desir qu'elle auoit auparauant de faire chose vertueuse, l'animosité encore de se venger, elle essaya vn autre moien: car elle auoit vne fille preste à marier, qui estoit assez belle, elle l'atiltra pour vn apast à prendre le frere du tyran, qui estoit vn ieune homme fort aisé à prendre par les plaisirs de la ieunesse: & y en a plusieurs qui tienent que outre la fille, encore vsa elle de quelques charmes, & quelques bruuages dont elle enchan-

Vain effort de Calbia.

Inconstance de tyran.

Magnanimité d'Aretaphile.

Le desir de sauuer la patrie & de se vẽger d'vn tyran, sont deux puissans aiguillons, & deux merueilleux conseillers pour faire voir des expediens au milieu des plus grandes cõfusions.

D ta le sens & l'entendement de ce ieune hõme, qui s'appelloit Leander. Quand il fut pris de l'amour de ceste fille, il fit tant par prieres enuers son frere, qu'il lui permit de la prendre en mariage, & marié qu'il fut, sa femme instruite de sa mere, cõmencea à le pratiquer, & à lui persuader qu'il entreprist de remettre la ville en sa liberté, lui remonstrant que lui-mesme n'estoit pas libre, tant comme il viuoit sous vne tyrãnie, & qu'il n'estoit pas en sa puissance, s'il ne plaisoit au tyran, d'espouser telle femme qu'il voudroit, ni de la garder quand il l'auroit espousee: d'autre costé ses familiers & amis, pour faire plaisir à Aretaphile, lui alloient tousiours forgeãs quelques nouuelles occasions de querelles & de suspicions alencontre de son frere. "Quand il s'aperceut qu'Aretaphile estoit de mesme auis, & qu'elle tenoit la main à ceste menee, adonc il resolut d'executer l'entreprise, & suscita vn sien seruiteur nommé Daphnis, par lequel il fit tuer Nicocrates: mais au demeurant tué qu'il l'eut, il ne voulut

"En la mort de Nicocrates lon void que les tyrans ennemis de la patrie, ne peuuent estre aimez seurement de personne, ains ont tous particuliers pour ennemis, & en Leander, que le plus souuent les peuples gaignent biẽ peu en la mort d'vn tyran, qui laisse vn successeur nõ moins meschant.

pas suiure le conseil d'Aretaphile, ains monstra incontinét par ses deportemés qu'il E
auoit tué son frere, & non pas le tyran, car il se porta follement & furieusemét en sa
domination: toutefois si portoit-il tousiours quelque honneur & quelque reueren-
ce à Aretaphile, & lui donnoit quelque authorité au maniement des afaires, pour
ce qu'elle ne lui monstroit pas son mal-contentement, ni ne lui faisoit pas la guerre

C'est bié raisõ que ceux qui embrouillent les afaires de tout vn monde, soyent aussi embrouillez es leurs.

ouuertemét, ains secrettement lui troubloit & embrouilloit ses afaires. Car premie-
rement elle lui suscita la guerre de la Lybie par le moien d'vn prince nómé Anabus
auec lequel elle eut secrette intelligence, & lui persuada de venir courir son pays, &
aprocher son armee de la ville de Cyrene, & puis elle mit Leander en deffiance &
souspeçon de ses amis, & de ses Capitaines, luy donnant à entendre qu'ils n'auoient
point le cœur à ceste guerre, & qu'ils aimoient mieux la paix & le repos, auec ce que
ses afaires mesmes la requeroient & l'establissemét de sa dominatió, s'il vouloit bié
à fait domter & tenir sous le pied ses citoiens, & que de sa part elle trouueroit bien
moien de traiter apointemét, voire de faire qu'ils s'entreuerroient & parleroiét en- F

Là où les tyrãs pésent trouuer seureté, là gist souuent leur ruine.

semble s'il vouloit, Anabus & lui, deuant que la guerre tirast plus auant, & aportast
quelque inconueniét, auquel il ne seroit possible de donner ordre, ni mettre reme-
de puis apres. Si fut l'afaire conduit de telle sorte, qu'elle la premiere alla parler à ce
prince Lybié, auquel elle requit, que si tost qu'ils se trouueroient ensemble pour par-
lementer, il l'arrestast prisonnier, & pour ce faire lui promit de gráds presens, & vne

Discours diuers en vne mauuaise conscience.

bonne somme d'argent. Le Lybien s'y accorda facilement. Leander faisoit quelque
doute de se trouuer à ce parlemét, mais toutefois pour le respect qu'il portoit à Are-
taphile, qui auoit promis pour lui qu'il s'y trouueroit, il s'y trouua tout nud, sans ar-
mes & sans gardes: & quand il aprocha du lieu où se deuoit faire ceste entreueuë, &
qu'il aperceut Anabus, il fit derechef du fascheux & restif, disant qu'il vouloit atten-

Quand il est question d'afranchir la patrie, le cœur doit croistre.

dre ses gardes, mais Aretaphile qui estoit là presente, luy donnant courage, luy dit,
qu'il se feroit reputer homme de lasche cœur, & qui ne tenoit point sa parole, s'il
failloit à s'y trouuer: & finalement voiant qu'il s'arrestoit, le tira par la main assez au- G
dacieusement & asseurément, tant qu'elle le mena, & le liura entre les mains de ce
prince barbare. Si fut incontinent raui & saisi au corps par les Lybiens, qui le tin-
drent en estroitte garde lié & garotté cóme vn prisonnier, iusques à ce que les amis
d'Aretaphile arriuerent auec les autres citoiens de Cyrene, qui lui apporterent l'ar-
gent qu'elle auoit promis: car si tost que lon seut en la ville ceste prise, la plus part

Ioye du peuple de Cyrene.

du peule y acourut à sa requeste & mandement: là où quand ils aperceurent Are-
taphile, peu s'en falut qu'ils n'oubliassent tout le courroux & mal-talét qu'ils auoiét
encótre le tyran, & estimerent que la vengeance & punition exemplaire qu'ils de-
uoient faire du tyran, n'estoit qu'vn accessoire: mais que leur principale besongne,
& la fruition de leur liberté consistoit à la saluër, caresser & embrasser, auec si gran-
de resiouissance, que les larmes leur en venoient aux yeux, se iettás à ses pieds, com-
me si c'eust esté l'image de quelque Deesse: ainsi y affluans les vns sur les autres ius-
ques au soir, à peine s'auiserent-ils à la fin de se saisir de la personne de Leander, auec H
lequel ils s'en retournerent en la ville, & apres qu'ils se furent bien saoulez de dóner

Recompense deuë aux meschancetez de Calbi. & de Leander.

toutes sortes de louanges & de faire tous honneurs à Aretaphile, finalement ils se
mirent à penser ce qu'ils deuoient faire des tyrans: si bruslerent Calbia toute viue, &
cousurent Leander dedans vn sac de cuir qu'ils ietterent dedans la mer: & voulurét
que Aretaphile eut la charge & administration de la chose publique, auec les autres
principaux personnages de la ville. Mais elle, comme aiant ioué vn ieu fort inegal

Prudence d'Aretaphile se desfiant des reuolutions du monde.

& variable, & qui auoit eu plusieurs parties, iusques à en auoir rapporté la couronne
de victoire, quand elle vid que son pais estoit entierement franc & libre, s'alla ren-
fermer en sa maison, & ne se voulant plus hazarder à s'entremettre d'affaire quelcó-
que publique, vsa le reste de ses iours en paix & en repos auec ses parens & amis, sans
se mesler plus d'autre chose que de besongner à des ouurages.

CAMMA.

A

CAMMA.

IL y eut iadis au pais de Galatie deux des plus puissans Seigneurs, & qui aucunement estoient parens l'vn de l'autre, Sinorix & Sinatus, desquels Sinatus auoit espousé vne ieune Dame qu'il auoit prise fille, appellee Camma, fort estimee & prisee de quiconque la conoissoit, tant pour la beauté de son corps, comme pour la fleur de son aage, mais encore plus pour son honnesteté & sa vertu, car non seulemẽt elle aimoit son honneur & son mari, mais aussi estoit prudẽte, magnanime, & singulierement aimee & desiree des suiets pour sa bonté & sa douceur: & qui la faisoit encore plus regarder & renõmer, elle estoit presbtresse religieuse de Diane, à laquelle les Galates anciennement auoient singuliere deuotion, ce qui estoit cause qu'on la voyoit souuent es sacrifices publiques, & solennelles processions, paree & acoustree magnifiquement.

Les deux plus belles vertus d'vne femme sont la chastete & l'amour enuers son mari Camma en est vn tres notable exemple, en sa vie & en sa mort, & le traistre Sinorix monstre le iugement de Dieu sur les meurtriers.

Si en deuint Sinorix amoureux, lequel voiant que tant que son B mari viuroit il ne pourroit iamais venir à bout d'en iouir, ni par amour, ni par force, il commit vn mal-heureux acte, car d'aguet propensé il tua Sinatus, & peu d'espace de temps apres il alla demander Camma en mariage. Elle faisoit sa demeurance dedans le temple, & ne supportoit pas la malheureuse forfaiture qu'auoit commise Sinorix, d'vn cœur abatu & failli, qui ne fist qu'esmouuoir les gens à pitié, ains auec vn courroux couuert en elle mesme, n'attendoit autre chose que l'occasion de s'en pouuoir venger: de l'autre costé Sinorix estoit assidu à la solliciter & prier, lui alleguant des raisons qui sembloient auoir quelque honneste couleur, qu'il s'estoit tousiours monstré plus homme de bien en toutes sortes que Sinatus, & que ce qui l'auoit induit à le tuer, c'estoit la vehemence de l'amour qu'il lui portoit à elle, non pour aucune meschanceté. La ieune Dame du commencement lui fit des refus qui ne furẽt point trop rudes, & sembloit que tous les iours peu à peu elle s'allast amollissant, dautant mesmement que ses parens & amis estoient ordinairement apres à C la persuader & forcer de consentir à ce mariage, pour faire plaisir à Sinorix, lequel auoit grand credit & grande authorité au païs: tant que finalement elle y consentit, & l'enuoya lon querir qu'il vinst vers elle, afin qu'en la presence de la Deesse mesme le cõtract du mariage fust passé, & les espousailles solennizees. Quand il fut arriué, elle le receut gracieusement, & l'amena deuant l'autel de Diane, là où elle respãdit à la Deesse vn peu d'vn bruuage qu'elle auoit preparé dedans vne coupe, puis en beut vne partie, & bailla l'autre à boire à Sinorix: le bruuage estoit de l'hydromel empoisonné: & quand elle vid qu'il l'eut tout beu, alors iettant vn gemissement haut & clair, & faisant la reuerence à sa Deesse: Ie t'appelle à tesmoin, dit-elle, tres-
,, honoree Deesse, que ie n'ay suruescu Sinatus pour autre intentiõ que pour voir ce-
,, ste iournee: n'aiant eu ne bien ne plaisir de la vie en tout le temps que i'ay vescu de-
,, puis, que l'esperance de pouuoir vn iour faire la vengeance de sa mort, laquelle aiant
,, maintenãt faite, ie m'en vais gayement & ioyeusement deuers mon mari: mais toy
D le plus meschant hõme du monde, donne ordre maintenant que tes amis & parens au lieu de lict nuptial te preparent vne sepulture. Le Galatien aiant oui ces propos, & cõmençant desia à sentir que le poison faisoit son operation, & lui troubloit tout le dedans du corps, monta dessus vn chariot, esperant que l'esbranlement & l'agitation du chariot lui pourroit seruir à faire vomir le poison, mais il en sortit tout incontinent, & se fit mettre dedans vne litiere: & ne seut si bien faire, que le soir mesme il ne rendit l'ame: & Camma aiant passé toute la nuict, & entendu comment il estoit desia trespassé, s'en alla volontairement & gayement hors de ce monde.

Trahison & cruauté infame de Sinorix.

Generosité de Camma.

Les meschans sont extremement impudens.

Prudence de Camma.

Quand le meschant estime estre au bout de ses desseins.

Pudique loyauté enuers son mari.

Le meschant trouue la mort en la fuyant.

Ioye procedãte de loyauté & pudicité gardee.

STRATONICE.

CESTE mesme prouince de Galatie, a porté encore deux autres Dames bien dignes d'eternelle memoire, Stratonice femme du Roy deiotarus, & Chio-

Stratonice en suiuant vn moien illegitime, selon la

corruption du téps mõstra sa prouuoyance & l'amitié qu'elle portoit à son mari.

mara femme de Ortiagonte: Car Stratonice sachant que le Roy son mari desiroit E singulierement auoir des enfans legitimes pour les laisser successeurs de sa couronne, & n'en pouuãt auoir d'elle, elle lui pria & persuada, qu'il en fist à vne autre femme, & lui permit qu'elle se les supposast. Deiotarus s'esmerueilla fort de ceste siene resolution, & lui permit d'en faire à sa guise, ainsi comme elle voudroit: parquoy elle choisit, entre les captiues prises à la guerre, vne belle ieune fille qui auoit nom Electra, qu'elle enferma auec Deiotarus dedans vne chambre: & nourrit & eleua les enfans qui en vindrent, auec autant d'affection, & en aussi grande magnificence comme s'ils eussent esté siens.

CHIOMARA.

Magnanimité de Chiomara se vengeant de l'ennemi de sa pudicité.

LORS que les Romains sous la conduite de Cneus Scipion desfirent les Galates habitans en l'Asie, il auint que Chiomara femme d'Ortiagonte fut prinse F prisonniere de guerre auec les autres femmes des Galates. Le capitaine qui la prit vsa de son auenture en soudard, & la viola. Or s'il estoit homme suiet à son plaisir, autant ou plus l'estoit il à son profit, & lors fut atrapé par son auarice, car lui estant promise vne grosse somme d'argent pour deliurer ceste femme, il la conduisit au lieu qui lui fut designé pour la rendre & mettre en liberté: c'estoit sur le bord d'vne riuiere, que les Galates passerent, lui compterẽt son argent, & reprirent Chiomara, mais elle fit signe de l'œil à l'vn de ses gens qu'il tuast ce capitaine Romain, ainsi comme il prenoit congé d'elle & la caressoit: ce que l'autre fit, & d'vn coup d'espee lui auala la teste, elle la releua, & l'enueloppant au deuant de sa robe, tira son chemin & s'en alla. Arriuee qu'elle fut au logis de son mari, elle lui ietta ceste teste à ses pieds: dequoy il s'estonna, & lui dit, Ma femme il faut garder la foy: ce fait mon, « respondit elle, mais aussi faut il qu'il n'y ait qu'vn seul homme viuant qui ait eu ma « compagnie. Polybius escrit que lui mesme parla depuis à elle en la ville de Sardis, G & qu'il la trouua femme de grand cœur, & de bon entendement. Mais puis qu'il est venu à propos de faire mention des Galates, i'en reciteray encore vne telle histoire.

Seruiteur prompt à executer le commandement de sa maistresse.

Braue resolutiõ de quelques Seigneurs Galates, laquelle a vne fin tragique, excepté Bepolitan, à qui le riche habillemẽt sauue la vie.

Le Roy Mithridates enuoya querir à fiance, comme ses amis, soixante des principaux Seigneurs des Galates, en la ville de Pergame: lesquels estans venus deuers lui à sa requeste, il leur parla superbement & imperieusement, dont ils furent tous fort courroucez, tellemẽt qu'il y en eut vn nõmé Toredorix, homme robuste de corps, & courageux à merueilles, seigneur d'vne contree qui s'appelle des Tossiopiens, qui entreprit de le saisir au corps, lors qu'il donneroit audiẽce dedans le parc des exercices, & de se precipiter auec lui dedans vne profonde baricaue qui là estoit: mais de fortune le Roy ce iour là n'alla point, cõme de coustume, en ce parc des exercices, ains manda que tous ces seigneurs Galates vinssent parler à lui en son logis. Toredorix les admonesta de ne s'estonner point, mais quãd ils seroient arriuez aupres de lui, qu'ils se ruassent ensemble de tous costez sur lui, & le deschirassent en pieces. Ce- H la ne fut pas tenu secret, ains aiant esté descouuert à Mithridates, il les fit prendre tous, & leur enuoya couper les testes l'vn apres l'autre: mais sur ces entrefaites il se va souuenir d'vn ieune homme en fleur d'aage, le plus beau & le mieux formé qui fust de son temps, & en eut pitié, se repentant de l'auoir condamné quand & les autres, & monstra euidemment qu'il en estoit marri, pensant qu'il eust esté desfait des premiers, ce neantmoins à toute auenture il enuoya faire commandement, s'il estoit encore viuant, qu'on le laissast aller: ce ieune homme auoit nom Bepolitan, & lui auint vne fortune merueilleuse, car il fut pris auec vne belle robe & riche, laquelle le bourreau se voulant reseruer nette, sans qu'elle fust souillee de sang, en la lui despouillant tout à l'aise, il aperceut les gens du Roy qui acouroient vers lui, en criant à haute voix le nom de ce ieune homme. Voila comment

Les passiõs des tyrãs sont excessiues & violentes à merueilles.

l'auarice

A l'auarice, qui a esté cause de faire mourir infinis hommes, sauua contre toute esperance la vie à celui-la. Mais quant à Toredorix, aiant esté cruellement massacré de plusieurs coups, il fut ietté aux chiens sans sepulture, & sans que personne de ses amis en osast aprocher pour l'inhumer, fors vne ieune femme Pergameniene, qu'il auoit autrefois conuë pour sa beauté, laquelle se hazarda d'enseuelir & inhumer son corps. Ce que les gardes aians aperceu, la saisirent & la menerent au Roy, où lon dit que Mithridates à la voir seulement en eut compassion, pource qu'elle lui sembla fort ieunette & simple iouuencelle, mais encore plus eut il le cœur attendri, quand il seut que l'amour auoit esté cause de lui faire entreprendre, si lui permit d'enleuer le corps & de l'ensepulturer, en lui fournissant du sien les draps & autres paremens necessaires pour les funerailles.

Constãte hardiesse d'vne ieune Pergamenienne.

Cœur felon adouci.

TIMOCLIA.

B

THEAGENES natif de Thebes eut pareille volonté & intention quant à la defense de son païs & de la chose publique, que iadis eurent Epaminondas, Pelopidas, & tous les plus gens de bien du mõde, mais il tomba en la commune ruine de la Grece, lors que les Grecs perdirẽt la bataille de Chæronee, estant desia quant à lui vainqueur, & poursuiuant ceux qu'il auoit rompus en bataille deuant lui : car ce fut „ lui qui respondit à vn fuyant qui lui cria, Iusques où nous veux-tu chasser ? Iusques „ en Macedoine, dit-il. Mais vne siene sœur le suruesquit, qui tesmoigna que tãt pour la vertu de ses ancestres, que pour la siene propre, il auoit esté grand homme, & digne d'estre renommé entre les plus vaillans : elle receut vn peu de fruict de sa vertu, qui lui aida à supporter plus patiemment ce qui lui toucha des communes miseres de son païs. Car apres qu'Alexandre eut pris la ville de Thebes, & que les soudards couroient çà & là pillans ce qu'ils pouuoient, il se rencontra qu'vn capitaine C d'vne compagnie de cheuaux legers Thraciens, se saisit de la maison de Timoclia, homme qui ne sauoit que c'estoit d'honnesteté & de courtoisie, mais violent & sans aucun discours de raison : car apres qu'il se fut bien empli de vin & de viande au souper sans porter aucun respect à la race, ni à l'estat & honnesteté de ceste Dame, il lui manda qu'elle vinst coucher auec lui, & encore ne fut-ce pas tout, car il lui commanda de lui dire où elle auoit caché son or & son argent : tantost la menassant de la tuer, & tantost la caressant, & lui promettant qu'il la tiendroit pour sa femme. „ Mais elle prenant l'occasion que lui-mesme lui presentoit, Pleust à Dieu, dit-elle, „ que ie fusse morte deuant ceste nuict, plustost que d'estre demeuree viue, car aiant „ tout perdu, au moins fust mon corps impollu & net de toute violence : mais la for- „ tune estant ainsi auenue, qu'il faut que desormais ie te repute pour mon seigneur, „ mon maistre & mon mari, puis qu'il plaist aux Dieux qui t'ont donné ceste puis- „ sance sur moy, ie ne te veux point frustrer ne priuer de ce qui est à toy : car quant à D moy, ie voy bien qu'il faudra que ie sois d'orenauant telle que tu voudras. Ie soulois auoir des bagues & ioyaux à parer ma personne, & de la vaisselle d'argent, si auois encore quelque somme d'or & d'argẽt monnoyé, mais quand i'ay veu que la ville s'en alloit prise, i'ay le tout fait prendre à mes femmes, & ietter, ou pour mieux dire, destourner, & mettre en reserue dedãs vn puits, où il n'y a point d'eau, & qui est seu de peu de gens, pource qu'il y a vne grosse pierre dessus qui en bousche l'entree, & force arbres alentour qui le couurent. Cela te sera vn thresor qui te rendra riche à iamais quand tu l'auras en ta possession, & à moy seruira de tesmoignage & de preuue, pour te mõstrer combien nostre maison estoit noble & opulente par ci deuant. Le Macedonien ces propos ouïs, n'attendit pas qu'il fust iour, ains sur l'heure mesme se fit conduire par Timoclia au lieu, lui commandant qu'elle fermast seurement le verger apres elle, afin que personne n'en apperceust rien, & descendit tout

La sagesse, resolution & execution courageuse de Timoclia, ruine le barbare rauisseur de sa pudicité, la rend admirable enuers Alexandre, & la remet en liberté.

Estat miserable des villes prinses en guerre.

Louable piege tendu au meschant.

Auarice ruine son esclaue.

en chemise dedans ce puits: mais la hideuse Clotho le conduisoit, qui vouloit venger son forfait par la main de Timoclia qui estoit au dessus: car quand elle sentit à sa voix qu'il estoit au fond, elle mesme lui ietta dessus grande quantité de pierres, & ses femmes aussi y en ruerent plusieurs autres grandes & grosses, tant qu'elles l'assommerent & comblerent le puits. Ce que les Macedoniens aians entendu, firent tant qu'ils retirerent le corps, & aiant desia esté proclamé à son de trompe par la ville, que lon ne tuast plus personne des Thebains, ils saisirent Timoclia, & la menerent deuant le Roy Alexandre, auquel ils firent entendre de poinct en poinct l'audacieux acte qu'elle auoit ozé commettre. Alexandre iugeant bien à l'asseurance de son visage, & à la grauité de son marcher, qu'elle deuoit estre de quelque grande & noble maison, l'interrogua premierement qui elle estoit: & elle lui respondit d'vne grande asseurance, sans se monstrer estonnee de rien, I'ay eu vn frere nommé Theagenes, qui estant capitaine general des Thebains en la bataille de Chæronee, contre vous, mourut en combatāt pour la defense de la liberté des Grecs, à fin que nous ne tombissions point en la misere en laquelle nous sommes presentement tōbez: mais puis qu'il est ainsi, que lon nous fait des outrages indignes du lieu dont nous sommes issues, quant à moy: ie ne fuis point à mourir, car il m'est à l'auenture trop meilleur que de viure, pour essayer encore vne autre telle nuict que la passee, si toy-mesmes n'y mets empeschement. A ces paroles, tous les gens d'honneur qui furent là presens se prirent à plorer. Mais quant à Alexandre, il lui sembla que le courage de ceste Dame estoit plus grand, que de deuoir faire pitié, & louant grandement sa vertu & sa parole qui l'auoit bien attaint au vif, il commanda à ses Capitaines qu'ils eussent soigneusemēt l'œil, & donnassent bien ordre à ce que lon ne commist plus de semblables exces en vne maison illustre: & quant & quant ordōna que Timoclia fust remise en sa pleine liberté, elle & tous ceux qui seroient trouuez lui apartenir aucunement de parenté.

Vne ame genereuse demeure tousiours en son estat: comme lon void en Timoclia.

Alexandre aprend aux grands à priser la magnanimité & vertu en toutes sortes de personnes.

E F

ERYXO. G

BATTVS qui fut surnommé Eudæmon, c'est à dire heureux, eut vn fils qui eut nom Arcesilaus, ne ressemblant de mœurs en rien à son pere, car du viuant mesme de son pere, aiant fait faire des creneaux à l'entour de sa maison, il en fut cōdamné en vn talent d'amēde par son pere mesme, & apres sa mort estant de nature fascheux, comme depuis il en eut le surnom, & aussi pource qu'il se gouuernoit par le conseil d'vn sien ami Laarchus, qui ne valoit rien, il deuint tyran, au lieu de Roy: & ce Laarchus aspirant à la tyrannie, chassoit & bannissoit de la ville, ou bien faisoit mourir les principaux, & les meilleurs citoiens de Cyrene, & en reiettoit les causes sur Arcesilaus, & finalement lui fit boire du poison d'vn lieure marin, dont il tomba en vne maladie lente, & vne langueur fascheuse, de laquelle il mourut, & cependant se saisit de la seigneurie, sous couleur de la vouloir conseruer, comme tuteur à Battus fils d'Arcesilaus, lequel estoit contrefait & boiteux, de maniere que tant pour son bas aage: que pour l'imperfection de sa personne, il estoit mesprisé du peuple, mais plusieurs s'adressoient à sa mere, lui obeissoient volontiers, & l'honoroient, dautant qu'elle estoit femme sage, douce & humaine, & auoit beaucoup des plus puissans hommes du païs, qui estoient ses parens & amis, au moien dequoy ce Laarchus lui faisant la cour, poursuiuit de l'auoir en mariage, lui offrant si elle le vouloit espouser d'adopter Battus pour son fils, & de le faire participant de sa seigneurie: dequoy Eryxo, car ainsi s'appelloit ceste Dame, s'estant conseillee auec ses freres, lui fit response qu'il en communiquast auec eux, pource que s'ils trouuoient bon ce mariage, si faisoit elle. Laarchus ne faillit pas de leur en parler, & eux de complot expressément fait entre eux, tiroient la chose en longueur, & le re-

Arcesilaus ayāt par sa bestise esleué le tyran Laarchus qui le fit mourir Eryxo sa vefue afine dextrement ce meurtrier, qui est chastié pour vn coup de ses meschancetez, & le Prince legitime remis en estat au soulagement de ses suiets, & au grand hōneur d'Eryxo.

H

Ieunesse & imperfectiō de corps fōt mespriser les Princes.

A le remettoient de iour à autre : mais Erixo lui enuoya secrettement l'vne de ses femmes, lui dire de sa part, que ses freres lors contredisoient à son intention, mais quand le mariage seroit consommé, ils n'en contesteroient plus, & seroient contraints de le trouuer bon: & pourtant qu'il faloit si bon lui sembloit, qu'il s'en vinst la nuict deuers elle, & que tout le reste de l'afaire se porteroit bien, quand il seroit bien commencé. Ces propos furent merueilleusement plaisans à Laarchus, & estant du tout transporté d'aise hors de soy, pour la demonstration d'amitié que lui faisoit ceste femme, il promit qu'il se rendroit vers elle à telle heure qu'elle lui cómanderoit. Or faisoit Eryxo ce complot de l'auis & conseil de son frere aisné Polyarchus, & aiant prefix le iour & l'heure qu'il se deuoient trouuer ensemble, elle fit venir secrettement en sa chambre son frere qui amena quand & lui deux ieunes hommes auec leurs espees, qui ne desiroient rien plus que venger la mort de leur pere, lequel Laarchus auoit de nouueau fait mourir, puis elle enuoya querir ce Laarchus, lui mandant qu'il vinst seul sans ses gardes: si ne fut pás plus tost entré, que ces deux ieunes hommes le chargerent à coups d'espee, tant qu'ils le firent mourir en la place: puis en ietterent le corps par dessus les murailles de la maison, & amenans Battus en public, le declarerent Roy à la mode & coustume du pays: & Polyarchus rendit aux Cyreniens leur ancienne & premiere sorte de gouuernement. Or y auoit il lors à Cyrene plusieurs soudards du Roy d'Egypte Amasis, ausquels Laarchus se fioit, & par le moien desquels ils se rendoit formidable & espouuantable aux Cyreniens. Ces gens de guerre enuoyerent incontinent en diligence deuers le Roy Amasis, pour charger & accuser Eryxo & Polyarchus de ce meurtre: dequoy le Roy fut courroucé, & sur le champ proposa de faire la guerre aux Cyreniens: mais sur ces entrefaires il aduint que sa mere alla de vie à trespas: & cependant qu'il fut occupé à en faire les funerailles, les nouuelles vindrent à Cyrene du mal-contentement de ce Roy, & de sa resolution de faire la guerre: si fut d'auis Polyarchus d'aller lui mesme deuers lui pour rendre raison de son fait: & sa sœur Eryxo ne voulut pas demeurer derriere, ains le suiure, & s'exposer au mesme peril que lui, & ne fut pas la mere mesme d'eux, nommee Critola, qui n'y voulust aussi aller, combien qu'elle fust fort vieille, mais elle estoit Dame de grande dignité & authorité, d'autant qu'elle estoit sœur germaine du premier Battus surnommé l'heureux. Quand ils furent arriuez en Egypte, tous les autres seigneurs de la cour approuuerent grandement ce qu'ils auoient fait en cest endroit, & Amasis mesme loua infiniement la pudicité & magnanimité de Eryxo, & apres les auoir honorez de riches presens, & les auoir traitez royalement, les renuoya tous, Polyarchus & les Dames, auec si bonne grace, à Cyrene.

Prudence d'Erixo pour attraper l'ennemi public.

Les traistres & meurtriers perdét l'entendement au besoin.

Desir de vengeance facilite l'executió des entreprises hazardeuses.

Accusation contre Eryxo & son frere.

Bon moyen pour appaiser le courroux d'vn puissant ennemi.

XENOCRITE.

D Xenocrite de la ville de Cumes, ne fait pas moins à louër & estimer pource qu'elle fit alencontre du tyran Aristodemus, que quelques vns pensent auoir esté surnommé Malace, qui vaut autant à dire, comme mol, pour la dissolution de ses mœurs: mais ils s'abusent pour ne sauoir pas la vraye origine de ce surnom. Car il fut surnommé par les barbares Malace, qui signifie garçon, estát encore fort ieune entre ses compagnons d'aage, portans encore les cheueux longs, que lon appeloit anciennement coronistes, ce semble pour ceste occasion. Es guerres contre les barbares il se faisoit bien voir, & y acqueroit vn grand renom, non seulement pour sa hardiesse à coups de main, mais aussi encore plus pour son bon sens, sa diligence & preuoyance, en quoi il se monstroit singulier: de maniere que estát en fort bonne estime de ses citoyens, il fut incontinent auancé & promeu aux plus grandes charges & dignitez de la chose publique: tellement que quand les Toscans faisoient

Xenocrite indignement traitee d'Aristodemus, & ne pouuant voir son pays en seruitude, par vn mot bien assis, resueille les paresseux, & met les citoiens en liberté par la mort du tyran.

rtifice d'Aristodemus pour se rendre maistre de sa patrie

Meschancetez & violences du tyran.

L'indigne traitement qu'il fait à Xenocrite est le commencement de sa ruine.

Autre artifice d'Aristodemus pour se maintenir en sa tyrannie.

Xenocrite par vn coup de trait descoché à propos touche au vif & resueille les cœurs endormis.

Tyran payé de ses meschancetez.

Vertu de Xenocrite recognue & recompensee.

la guerre aux Romains pour remettre Tarquin le superbe en sa royauté, dont **E** il auoit esté dechassé, les Cumains le firent Capitaine du secours qu'ils enuoyoient aux Romains, en laquelle expedition, qui dura longuement, laissant faire à ses citoiens qui estoient sous sa charge au camp tout ce qu'ils vouloient, & les amadouant comme flatteur, plus tost que leur commandant comme Capitaine, il leur persuada de courir sus à leur Senat, quād ils seroient de retour, & lui aider à en chasser les plus puissans & les plus gens de bien, tellement que peu à peu par ces moiens il se fit tyran absolu. Et s'il fut meschant & violent en autres extorsions, encore le fut il dauantage enuers les ieunes femmes & les ieunes enfans de bonne maison, car on trouue par escrit entre autres choses, qu'il contraignoit les ieunes garçons à porter cheueux longs comme filles, & des crespines & autres affiquets d'or par dessus: & au contraire, il cōtraignoit les filles de se tondre en rond, & porter des manteaux, à la façon des ieunes hommes, & des sayes sans manches. Toutefois s'estant extremement enamouré de Xenocrite fille d'vn des principaux citoiens qu'il auoit banni, il la tint, non pas apres l'auoir espousee, ou apres l'auoir gaigne par belles persuasions, pensant qu'elle se deuoit bien contenter d'estre auec lui en quelque sorte **F** que ce fust, attendu qu'elle en estoit reputee bien heureuse & bien fortunee de tous ceux de la ville: mais toutes ces faueurs là ne lui esblouissoient point le iugement à elle, car outre ce qu'elle estoit marrie de ce qu'il couchoit auec elle sans qu'elle lui eust esté donnee ni fiancee par ses amis & parens, elle desiroit le recouurement de la liberté de son païs, autant cōme ceux qui apertement estoient hais & mal voulus du tyran. Or faisoit Aristodemus en ce temps la enuironner son territoire d'vn fossé tout à l'enuiron, ouurage qui n'estoit ni necessaire ni vtile, mais seulemēt entrepris pour vser & fascher & consommer de trauaux ses pauures citoiens, car il estoit cōmandé à chascun de porter certaine quantité de terre par iour. Comme dōc il allāst voir cōment on y besongnoit, elle destourna & couurit son visage auec vn bout de sa robe: &, passé qu'il fut, les ieunes hōmes se iouās & se mocquans d'elle, lui demandoient pourquoy elle fuyoit ainsi de voir Aristodemus, & auoit hōte de lui seul, & **G** n'auoit point hōte d'estre veuë des autres: & elle leur respondit, mais bien à certes, & parlant à bon escient: C'est, dit-elle, pource qu'il n'y a entre les Cumains que Aristodemus seul qui soit hōme. Ceste parole touchoit à tous, mais elle aiguillōna de hōte ceux qui auoient le cœur assis en bon lieu, à entreprēdre de recouurer leur liberté. Et dit on, que Xenocrite l'aiant entendu dit, qu'elle aimeroit mieux porter elle mesme sur ses espaules la terre, cōme les autres pour son pere, prouueu qu'il peust estre present, que de participer à toutes les delices, & à toute la puissance d'Aristodemus. Cela donc confirma encore dauantage ceux qui coniurerent alencontre du tyran, desquels le chef principal fut Thymoteles, ausquels Xenocrite aiant baillé libre & seure entree, trouuās Aristodemus seul, sans armes & sans gardes, en se ruāt plusieurs sur lui, le tuerent facilement. Voila comment la ville de Cumes fut deliuree de tyrannie par deux vertus d'vn femme, l'vne qui leur donna le pensement premier & **H** l'affection de l'entreprendre, & l'autre qui leur aida & leur donna moien de l'executer: quoy fait ceux de la ville offrirent à Xenocrite plusieurs honneurs, prerogatiues & presens, mais elle les refusant tous, leur demanda seulement la grace de pouuoir inhumer le corps d'Aristodemus, ce qu'ils lui permirent, & outre l'eleurent prestresse & religieuse de Ceres, estimans que cest honneur qu'ils faisoient à Xenocrite, ne seroit pas moins agreable à la Deesse que conuenable à elle.

LA FEMME DE PYTHES.

L'auarice de Pythes est dextrement reprimee par sa

AVssi dit on que la femme du riche Pythes, du tēps que le Roy Xerxes vint faire la guerre aux Grecs, fut vne bonne & sage Dame: car ce Pythes aiant trouué

des

A des mines d'or, & aimāt non par mesure, mais excessiuemēt, le profit grād qui lui en venoit, lui-mesme y employoit toute son estude, & contraignoit tous ses citoiens egalement à fouiller, porter, ou purger & nettoyer l'or, sans leur permettre de faire ni exercer autre œuure du monde: dequoy plusieurs mouroiēt, & tous se faschoient, tellement que les femmes à la fin s'en vindrent auec rameaux de suppliantes à la porte de ceste femme pour l'esmouuoir à pitié, & la prier de les vouloir secourir à ce besoin. Elle les renuoya en leurs maisons auec bonnes paroles, les admonnestant de bien esperer, & de ne se desconforter point: & cependant elle enuoya secretement querir des orfeures à qui elle se fioit, & les renfermant en certain lieu, les pria de lui faire des pains d'or, des tartes & gasteaux, de toutes sortes de fruicts, & de toutes les chairs & viandes principalemēt qu'elle sauoit que son mari Pythes aimoit le mieux: puis quād il fut de retour en sa maison, car il estoit lors allé en quelque voyage, cōme il demanda à souper, sa femme lui presenta vne table chargee de toutes sortes

Femme, laquelle au reste du cours de la vie monstre son naturel genereux tādis que son mari se fait tenir mesure nō plus en l'aduersité & en la mort qu'en la vie & en la prosperité.

B de viandes contrefaites d'or, sans autre chose qui fust bonne à boire ni à manger, mais tout or seulement. Il y prit plaisir du commencemēt, mais apres qu'il eut assez rassasié ses yeux à voir tous ces ouurages d'or, il demanda à manger à bon escient, & elle lui demandant de ce qu'il voudroit bien māger, le lui presentoit d'or, tāt qu'à la fin il s'en courrouça, & cria qu'il mouroit de faim. Voire-mais, dit-elle, vous en estes cause, car vous nous auez fait auoir foison de cest or, & faute de toute autre chose: car tout artifice, tout mestier, & toute autre vacatiō cesse entre nous, & n'y a personne qui laboure la terre, ains laissans en arriere tout ce que lon seme & que lon plante en la terre pour nourrir les personnes, nous ne faisons que fouiller & cercher des choses qui sont à nous nourrir inutiles, nous consommons nous-mesmes de labeur, & nos citoiens apres. Ces remonstrances esmeurent Pythes, qui pour cela ne cessa pas entierement toute son entremise des mines, mais y faisant trauailler la cinquieme partie seulement de ses citoyens les vns apres les autres, il permit au reste

Auaricieux picqué au vif d'effect & de parole.

Vne sage remonstrance a quelque efficace, mais non pas pleine & entiere enuers vn auaricieux.

C d'aller vaquer à leur labourage, & à leurs mestiers. Mais quād Xerxes descendit auec vne si grande armee pour faire la guerre aux Grecs, s'estāt monstré fort magnifique au recueil, & traitement, & grāds presens qu'il fit au Roy & à toute sa cour, il requit vne grace au Roy, c'est que de plusieurs enfans qu'il auoit, il en dispēsast l'vn seul de aller à la guerre, afin qu'il demeurast auec lui en la maison, pour auoir soin de le traiter & gouuerner en sa vieillesse: dequoy Xerxes fut si courroucé, qu'il fit mourir ce fils là seul, & l'aiant fait couper en deux pieces, fit passer son armee par entre deux, & emmena les autres qui tous moururent es batailles: à l'occasion dequoy Pythes, se desconfortant, fit ce que font ordinairement ceux qui ont faute de cœur & d'entendemēt, car il craignoit la mort, & haïssoit la vie: il eust biē voulu ne viure point, & si ne se pouuoit deffaire de la vie. Or y auoit-il dedans la ville vne grande motte de terre, au long de laquelle passoit la riuiere qui se nommoit Pythopolites, il fit bastir sa sepulture dedans ceste motte, & destournāt le cours de la riuiere, la fit passer à tra-

Cruelle recōpense à celui qui l'auoit magnifiquement receu.

Auaricieux ont faute de cœur au besoin.

D uers ceste motte, de maniere qu'en passant elle venoit à raser sa sepulture. Ces choses preparees il descēdit viuant dedans, & resigna à sa femme sa ville & toute sa seigneurie, lui enioignant qu'elle n'aprochast point de ce monument, mais bien que seulement elle mist tous les iours son boire & son manger dedans vne petite nacelle, iusques à ce qu'elle vist que la nacelle passeroit outre la motte, aiant les viures tous entiers sans que lon y eust touché, & lors qu'elle cessast de plus lui en enuoyer, pour ce que ce seroit signe certain, qu'il seroit decedé. Voila comment il acheua le reste de ses iours: & sa femme gouuerna depuis son estat sagement, & apporta heureuse mutation & changement de trauaux aux suiets.

De malheureuse vie miserable fin.

Estats publics sont heureux quand ils sont gouuernez par personnes sages.

E

Consolation enuoyee à Apollonius sur la mort de son fils.

SOMMAIRE.

COMBIEN qu'en ce liure-ci Plutarque ait desployé son eloquence & ce qu'il auoit d'adresse en la philosophie, si void-on que cela ne peut suffire pour mettre l'esprit en vray repos, & que telles consolations sont (comme on dit) cures palliatiues seulement. En quoy se descouure aussi le defaut de la lumiere en la raison & sagesse humaine: Mais cependant tels discours nous recommandent & monstrent tant mieux l'excellence de la sagesse celeste qui fournit les vrays & asseurez remedes, & au lieu de laisser le cœur affligé parmi les F *considerations humaines, l'esleue iusques à la iustice, sagesse & bonté du vray Dieu & pere celeste: lui fait voir l'estat de la vie eternelle, l'asseure de l'immortalité des ames, de la resurrection des corps (entierement ignoree des Payens) & d'vne ioye perdurable au royaume supernel. Or quand ceste verité de Dieu, manifestee en sa parole, nous aura bien instruits & resolus, ce ne sera pas mal fait d'aprendre de nostre auteur, & autres semblables, les choses qu'eux-mesmes n'ont point assez bien entendues, ni en la vie, ni en la mort, pource que le fondement leur defailloit, & qu'en s'attachant à ie ne say quelle fortune & destinee fatale, ils arrestoyent l'homme à vne vaine ombre de vertu, & vouloyent (pour le dire en vn mot) qu'il cerchast consolation là où il n'y a que desolation, bon-heur en mal-heur, & vie en la mort. Quant au contenu de ce traité, il est orné de raisons, similitudes, exemples & tesmoignages notables, dont la substance est, qu'Apollonius (à qui le tout est adressé) ne doit se contrister par trop de la mort de son fils decedé en fleur d'aage. Pour luy persuader cela, apres que Plutarque s'est excusé de n'auoir plustost escrit, & monstre que le temps prepare mieux* G *les cœurs angoissez à receuoir consolation, il condamne les gens stupides & ceux aussi qui sont trop tendres à l'aduersité. Cela fait il entre es remedes generaux des afflictions & miseres humaines: asauoir qu'il faut tenir mesure & demeurer semblable à soy mesme, ietter l'œil sur les diuers accidens de nostre vie, & en iouissant des biens, penser aux maux auenir, s'armer de la raison pour soustenir les changemens, & se souuenir soigneusement de l'estat de ceste vie mortelle & transitoire, considerer les maux d'icelle vie, porter patiemment ce à quoy lon ne sauroit pouruoir par sollicitudes & lamentations, & faire comparaison de nos maux auec ceux d'autrui. De là il vient aux consolations particulieres de ceux qui sont contristez pour la mort de leurs enfans, parens ou amis: asauoir qu'il n'y a point de mal en la mort, ains que c'est vne bonne chose, que l'heure d'icelle estant incertaine soulage ceux qu'elle appelle, qui seroient ruinez par l'apprehension des miseres à venir, s'ils en auoient preueu quelque partie. Puis il prouue bien amplement par trois inductions & argumens de Socrates, qu'il n'y a mal aucun en la mort, ce qu'il conferme par diuers exemples: & retournant aux consolations, il maintient que ceux qui* H *meurent ieunes sont les plus heureux, que la consideration de la prouidence diuine nous doit retenir, qu'il ne faut regretter les morts, ni pour leur regard ni pour le nostre, puis que la tristesse trop longue rend l'homme miserable, c'est vn grand bien de se despestrer bien tost de telle peine. Aiant acheué ce poinct il resould quelques difficultez qui se presentent en telles matieres, & reprenant son propos reigle les affections des viuans enuers les decedez, defendant de s'arrester obstinément à deplorer leur absence, ains veut qu'on pleure pour l'estat des viuans: & par plusieurs raisons conclud que ceux qui meurent de bonne heure ont vn merueilleux auantage par dessus les viuans au monde. En apres il enseigne à se maintenir comme il faut en tous afaires, refute ceux qui ne peuuent supporter aucune fascherie, & troussant tout ce que dessus en peu de mots, il y adiouste certains conseils necessaires & profitables en tels accidens: puis auant que finir, il traite encor de la felicité de ceux que la mort fauche en fleur d'aage, ayant esgard à*

celui

A celui auquel il escrivoit, & l'asseurant par le recit des vertus de son fils decedé, qu'icelui est au repos imaginé par les poetes. Sur ceste occasion il traite de l'immortalité des ames, selon la doctrine des Platoniciens, qui est la fin & closture de tout ce que dessus.

CE N'EST pas de ceste heure seulement, Seigneur Apollonius, que i'ay eu pitié & compassion de toy, aiant entendu la mort auant-aage de ton fils, qui nous estoit tres-cher à tous, pour ce qu'en si grande ieunesse il se monstroit fort sage, rassis, & modeste, obseruant merueilleusement bien tous offices & deuoirs de pieté, tant enuers les Dieux, comme enuers ses pere & mere, & ses parens & amis. Mais il n'eust pas esté bien à propos, sur l'heure mesme de son
B trespas, aller deuers toy pour te prescher & admonester de suporter patiemment l'inconuenient qui t'estoit auenu, lors que & ton corps & ton ame estoient de tout poinct acablez sous le faix d'vne calamité si estrange & si peu propensee, outre ce qu'il est force que i'en sentisse moy-mesme partie de la douleur: car les bien-suffisans medecins mesmes n'ordonnent pas incontinent contre les violentes & soudaines descentes de catharres, les remedes des medecines laxatiues, ains attendent que la force de l'inflammation des humeurs se meurisse d'elle-mesme, sans application d'huiles & vnguent par le dehors.

> *I. En celebrant la vertu du fils d'Apollonius il mõstre ceste consolatiõ estre necessaire, puis il adiouste la raison pourquoy il n'a plus tost escrit, & ce qui l'induit à y mettre la main, afin de se donner entree aux argumẽs cõsolatoires adioustez puis apres.*

MAIS apres que le temps qui a acoustumé de meurir toutes choses, s'est adiousté à l'inconuenient, & que la disposition de ta personne m'a semblé requerir le secours de tes amis: i'ay pensé que ie ferois bien, si ie te departois quelques raisons & discours consolatoires pour essayer de relascher vn peu de ta douleur, & apaiser les regrets de ton dueil, & les lamentations qui ne seruent de
C rien: car

> *II. Auant que d'y entrer, il dit pour preface que le tẽps & les remonstrãces des amis disposent le cœur des affligez à receuoir consolation.*

Les medecins des malades esprits
Sont les raisons, quand quelqu'vn bien apris
En sait vser à heure competente,
Pour alleger ce qui le cœur tourmente,

> *Æschile en la tragedie de Promethee.*

Et comme dit le sage poëte Euripide,

A chasque mal il faut propre remede;
Car à celui qui de douleur procede,
Des bons amis le parler gracieux
Allege fort les ennuis soucieux.
Qui est trop fol en toutes actions;
Il a besoin d'aspres corrections:
Car entre tant de passions de l'ame;
La douleur est celle qui plus l'entame:
D *Il y en a qui de douleur oulcerez;*
Comme lon dit, sont en fureur entrez:
Et en plusieurs autres maux incurables;
Iusqu'à tuer soy-mesmes miserables.

OR se douloir & se sentir attaint au vif pour la perte d'vn fils, est vne douleur qui procede de cause naturelle, & n'est point en nostre puissance. Car quant à moy, ie ne saurois estre de l'opinion de ceux qui louënt si hautement ie ne say quelle brutale & farouche & sauuage impassibilité, laquelle n'est ni possible à l'homme, ni vtile, quãd bien elle seroit possible, pource qu'elle nous osteroit la mutuelle beneuolence & douceur d'aimer, & de se sentir aimé, laquelle il nous est necessaire retenir & conseruer plus que nulle autre chose: mais aussi dis-ie bien, que se laisser emporter hors

> *III. Item en excusant Apollonius outré de la perte de son fils, il condãne les deux extremitez vicieuses en cest endroit, asauoir ceux qui condamnent toutes esmotions & douleurs & des autres qui au cõtraire laschent par trop la bride aux passiõs.*

de mesure à la douleur: & augmenter son dueil à l'infini, est contre la nature, & procede d'vne mauuaise opinion qui est en nous: pourtant faut-il laisser l'vn comme « chose dommageable & mauuaise, & qui ne conuient nullement à gens de bien, & « ne reprouuer ni ne reietter pas aussi les moderees passions: suiuant ce que souhaitoit « le philosophe Academique Crantor: A la mienne volonté que iamais nous ne fussions malades, mais s'il auiét que nous le soions, à tout le moins, que nous sentions nostre mal, si lõ nous arrache, ou que lõ nous coupe quelque partie de nostre corps: car ceste indolence là, de ne se douloir de rien, ne s'engendre point en l'hõme sans grand salaire, pource qu'il est vray-semblable & que l'ame en deuient bestiale, & le corps insensible. Parquoy la raison veut que les sages hommes ne soient en telles aduersitez ni impassibles, ni aussi trop passionnez: pource que l'vn est inhumain, & tient de la beste sauuage: l'autre trop mol, & sent sa femme. MAIS bien autre est celui qui sait garder le moien, & qui peut porter gentilement autant les prosperitez qui suruienent en ceste vie comme les aduersitez: aiant bien propensé que c'est ne plus ne moins comme en vn estat populaire, là où lon tire les magistrats au sort, & faut que celui à qui le sort eschet, cõmande: & celui qui en est frustré porte patiemmét le refus de fortune. Ainsi faut il qu'en la distributiõ des euenemens & succes des afaires, il se contente, sans plainte ne resistence, de ce que la fortune lui enuoye: car ceux qui ne peuuent faire cela, ne pourroiét nõ plus supporter sagemét & modereement de grãdes prosperitez: car c'est vne sentence morale fort bié & sagement dite,

IIII. *Doncques le premier remede en tristesse, est de tenir mesure, & demeurer semblable à soy mesme.*

1. Pource que lon ne sauroit porter sagement la prosperité, si lon n'est moderé en l'aduersité.

Iamais bon-heur, tant soit-il grand ou haut,
Ton cœur n'esleue outre plus qu'il ne faut:
Ni au contraire aussi, pour mal-encontre,
Qui arriuer te puisse, ne te monstre
Trop bas de cœur, comme vn chetif esclaue,
Ains te maintien en ton naturel graue
Tousiours tout vn, comme l'or dans le feu.

2. Dautant que la vraye prudence requiert cela.

Car c'est fait en homme sage & bien apris, se maintenir & cõporter tousiours d'vne mesme sorte en prosperité, & aussi en aduersité garder genereusemét ce qui lui est bien seant: car l'office de vraye prudence & bon sens est, d'euiter le mal quand on le void venir, ou le corriger quãd il est auenu, & l'amoindrir le plus que lõ peut, ou bien se preparer à le suporter virilement & magnanimement: car la prudéce se mõstre & s'employe, touchant les biens, en quatre sortes, ou à les acquerir, ou à les garder, ou à les augmenter, ou à en vser dextrement & sagement. Ce sont là les reigles de la prudence & des autres vertus, dont il faut vser en l'vne & en l'autre fortune: car comme dit le commun prouerbe,

Il n'y a nul qui soit en tout heureux.

Et certainement

Il ne se peut naturellement faire,
Que ce qui est ne soit point necessaire.

V. *Le second est, de ietter l'œil sur les diuers accidẽs de la vie humaine: afin qu'en la prosperité lon pense à l'aduersité.*

Confirmation par le dire d'Euripides en la tragedie d'Iphigenie.

NE plus ne moins que les arbres quelques annees portent beaucoup de fruict, & quelques autres n'en portent point: & les animaux vne fois font des petis, & vne autrefois sont steriles: & en la mer vn iour y a tourmente, & vn autre calme: aussi en la vie humaine auient-il plusieurs accidens, qui tournent & virent l'homme tantost en l'vne, & tantost en l'autre fortune, ausquelles aiant esgard, on pourroit à bonne raison dire,

Agamemnon, fils d'Atreus, ton pere
Ne t'engendra pour fortune prospere
Tousiours auoir en ceste vie, ainçois
Faut qu'vn iour triste & vn iour gay tu sois,
Car tu es né de nature mortelle

A *Et si tu dis, ma volonté n'est telle:*
Si sera-il ainsi, ne pis, ne mieux,
Pource que tel est le plaisir des Dieux,

Et ce que dit à propos le poëte Menander,

Si tu estois, ô Trophime, seul entre 2. Confirmation par le tesmoignage de Menander.
Tous les viuans hors du maternel ventre
Sorti auec ceste condition,
Que tu serois à ton election,
Ce qui seroit à ton cœur agreable,
Aiant tousiours fortune fauorable,
Et que quelqu'vn des Dieux te l'eust promis,
Tu te serois à la verité mis,
Non sans raison en si grande cholere,
B *Pour sa promesse enuers toy mensongere,*
Car il t'auroit falsifié sa foy,
Mais si tu as, à toute mesme loy
Que nous, humé cest air ici publique,
Pour te parler en grauité Tragique,
Plus te le faut porter patiemment,
Et prendre mieux raison en payement.
Car pour te dire en peu de mots la somme
De ce discours, Trophime, tu es homme,
Qui est à dire, vn animal plus prompt
A deualer soudain à bas d'amont,
Que pas vn autre: & non sans cause iuste,
Pource qu'estant de tout le moins robuste
C *De sa nature, il ose se mesler*
Des plus ardus afaires demesler:
Aussi tombant de haut à la renuerse,
De plus grands biens sa ruine renuerse,
Mais quant à toy, Trophime, ni le bien
Que perdu as ne fut onc grand en rien,
Ne maintenant si tu as de la peine,
Elle ne peut sinon estre moyenne:
Pourtant faut-il aussi que si apres
Plus moderé tu sois en tes regrets.

Et neantmoins les choses humaines estans telles, il y en a qui à faute de bon iugement sont si estourdis & si outrecuidez, que depuis qu'ils sont vn peu eleuez, ou pour grosse somme d'or & d'argent qu'ils se treuuent entre mains, ou pour l'authorité D grande de quelque office qu'ils aurōt, ou pour autre presidence & preeminence du lieu qu'ils tiendront au gouuernement de la chose publique, ou pour aucuns honneurs & gloire qu'ils auront acquise, ils menaceront & outrageront ceux qui seront moindres qu'eux, ne considerans pas l'incertitude & inconstāce de la fortune, ni combien facilement ce qui est haut deuient bas, & ce qui est par terre s'eleue en haut, par les soudaines mutations & changemens de la fortune: Car cercher certitude en chose de sa nature incertaine, ce n'est pas fait en gens qui discourent sainement:

Bestise de la plus part de ceux qui iouissent de quelque prosperité.

Le remede à cela est de considerer la reuolution & l'incertitude des afaires du monde.

En vne roue incessamment tournante:
Tantost est basse, tantost haute vne iante.

MAIS pour paruenir à ceste tranquillité d'esprit, de n'estre point trauaillé de douleur, le meilleur moien est, celui de la raison, & de s'estre par le moien d'elle pre-

VI. Le troisiesme, que de longue main lon se soit

preparé par le moyé de la raison contre tous les châgemens du môde, en considerant sp͂ecialemét l'estat de ceste vie mortelle & transitoire.

paré de longue main contre toutes les mutations & changemens de la fortune, car E il ne se faut pas seulement reconoistre mortel, mais aussi attaché à vne vie mortelle, & à des afaires qui facilement se changent d'vn estat à vn autre tout contraire. Car certainement, & les corps des hommes sont mortels & caduques, & leurs fortunes mortelles, & leurs passions & affections aussi, & generalement tout ce qui est ou apartient à la vie humaine: ce qui n'est possible de destourner ou euiter aucunement à qui est mortel de nature,

Ains par necessité ferree,
Tousiours nostre vie aterree
Tend au fond d'enfer tenebreux.

Et pourtāt dit tresbien Demetrius le Phalerié, comme le poëte Euripides eust escrit,

Asseuré n'est en ce bas monde l'heur,
Un iour le peut renuerser en mal-heur,
Abaissant l'vn du plus haut en l'abysme, F
En eleuant du fond l'autre à la cyme,

1. Confirmation de ce que dessus par les tesmoignages d'Euripide, de Pindare & de Crātor.

Le reste, dit-il, est sagement escrit, mais il eust encore mieux dit, s'il n'eust point mis vn iour, ains vn poinct, ou vne minute de temps.

Arbres fruictiers comme l'humain lignage,
Tournent sans fin en vn mesme rouage:
La force aux vns vient peu à peu croissant,
Elle s'en va aux autres decroissant.

Et Pindare en vn autre passage,

Qu'est-ce, & que n'est-ce, que de l'homme?
C'est l'ombre du songe d'vn somme.

Il a declaré la vanité de la vie de l'homme par vne excessiue maniere de parler fort ingenieuse, & fort bien exprimāte, ce qu'il vouloit dire: car que peut il estre plus debile qu'vne ombre? mais encore le sōge d'vne ombre? Il ne seroit pas possible de l'exprimer plus viuement ne plus clairement. Suiuant lesquels propos Crantor aussi reconfortant Hippocles sur la mort de ses enfans, lui vse de ces paroles: Toute l'ancienne eschole de philosophie nous presche & admoneste de cela, en quoy s'il y a aucun poinct que nous n'aprouuions pas, au moins est-il trop veritable, qu'en plusieurs endroits la vie de l'homme est fort laborieuse & penible, car encore que de sa nature elle ne fust pas telle, si est-ce que par nous-mesmes elle est reduite à telle corruption: puis il y a ceste incertaine fortune qui nous acompagne des le commencement & des l'entree de nostre vie, nō pour aucū bien: ioint qu'en toutes choses qui naissent il y a tousiours quelque portion de malice meslee parmi. Car toutes semences mortelles sont incontinent participantes de la cause, dont procedent la mauuaise inclination de l'ame, les maladies & les ennuis, & toute la male destinee des mortels de là rampe iusques à nous. Et pour quelle cause sommes nous tombez en ce propos afin que nous conussions, que ce n'est rien de nouueau à l'homme d'experimenter la malheureuse fortune, ains que tous y sommes suiets: car, cōme dit Theophrastus, la fortune ne regarde point où elle vise, & prend plaisir bien souuent à t'oster ce que tu auras parauant acquis à grande peine, & à renuerser vne reputee felicité, sans auoir aucun temps establi ne prefix pour ce faire. Ces raisons, & plusieurs autres semblables, peuuent facilemēt venir en l'entendement de chascun à part soy, ou bien les peut-on apprendre des escrits des sages anciens, entre lesquels le premier est le diuin Homere, qui dit,

2. Confirmatiō par l'authorité d'Homere.

Rien ne nourrit la terre plus debile,
Ne qui soit tant, que l'homme est, imbecille
Il se promet que plus n'endurera
Par-ci apres, tant que lui durera

Odyss. liu. 18.

Force

A *Force & vertu, & que diuine essence*
Lui donnera de se porter puissance:
Mais quand les Dieux luy enuoyent malheur,
Mal-gré lui faut qu'il porte sa douleur.

Et ailleurs,

L'homme a le sens tel, & l'entendement,
Que Dieu lui veut donner iournellement.

Et en vn autre passage,

Pourquoy quiers tu de moy, fils magnanime Iliad. liu. 6.
De Tydeus, que mon sang ie t'intime?
Les hommes tels comme les feuilles sont;
Les vents tomber là-bas les vnes font,
Et la forest en la saison nouuelle,
En produisant d'autres, les renouuelle:
Aussi les vns des hommes florissans
B *Vienent dehors, autres vont perissans.*

Et que ceste comparaison des fueilles des arbres soit bien à propos; & bien propre pour representer la vanité transitoire de la vie des hommes, il apert clairement par ce qu'il dit lui-mesme en vn autre lieu,

Pour les chetifs humains prendre harnois; Iliad. liu. 21.
Qui sont semblans aux fueillages des bois,
Aucunefois vigoureux en verdure,
Tant que de terre ils prenent nourriture,
Vne autrefois de langueur mal-menez,
Sans point d'humeur tous fletris & fenez.

Simonides le poëte, comme le Roy de Lacedæmone Pausanias se glorifiast ordinairement de ses hauts faits, & lui dist vne fois par maniere de mocquerie, qu'il lui donnast quelque sage precepte & bon auertissement, conoissant bien son outrecuidan- C ce, lui conseilla seulement, qu'il se souuinst d'estre homme. Et Philippus Roy de Macedoine, comme en vn mesme iour il eust nouuelles de trois grandes prosperitez: la premiere, qu'il auoit gaigné le pris de la course des chariots à quatre cheuaux en la solennité des Ieux Olympiques: la seconde, que son lieutenant Parmenion auoit desfait en bataille les Dardaniens: la troisiesme, que sa femme Olympia de lui auoit fait vn beau fils: il eleua ses mains vers le ciel & dit, » O fortune, ie te supplie » enuoye moy en contre-eschange quelque mediocre aduersité, sachāt bien que la fortune porte tousiours enuie aux grandes felicitez. Et Theramenes l'vn des trente tyrans d'Athenes, estant tombee la maison en laquelle il soupoit auec plusieurs autres, & s'estant sauué lui seul de la ruine, comme tout le monde l'en reputast bienheureux, il s'escria à haute voix. O fortune, à quelle occasion donc me reserues-tu? aussi auint-il que peu de iours apres, ses compagnons mesmes l'aians mis en prison, apres l'auoir bien gehenné & tourmenté, le firent mourir. Si me semble que le D poëte Homere s'est monstré vn merueilleusement excellent ouurier de consoler, en ce qu'il fait qu'Achilles dit au Roy Priam, qui estoit venu deuers lui pour racheter le corps de son fils Hector,

5. Confirmation par l'apophthegme de Simonides, & par exēples de Philippus & de Teramenes.

VI. *Le quatriesme remede, est de considerer les maux de ceste vie humaine: pour confirmation de quoy il produit les tesmoignages d'Homere & de Hesiode.* *Iliad. liu. 24.*

Vueilles pourtant en ce siege te seoir;
Et nos regrets laissons vn peu rasseoir,
Dedans nos cœurs, bien que de violente
Occasion soit nostre ame dolente:
Mais à rien bons ne sont regrets ne pleurs;
Car les humains sont à viure en douleurs
Predestinez par les hauts Dieux celestes:
Eux seuls exempts sont de toutes molestes;
Le haut-tonnant sur le seuil de son throys

Là sus au ciel a estalé deux muys. E
Des dons qu'il donne: en l'vn de ces deux gisent
Les bons, en l'autre il a mis ceux qui nuisent.
Or ceux à qui pesle-mesle il depart
Tantost de l'vn, tantost de l'autre part,
Il leur auient quelquefois de liesse
Et quelquefois rencontre de tristesse:
Mais cil à qui des mauuais il fait don
Tant seulement, n'a iamais rien de bon:
Honte le suit & par toute la terre
Male famine apres lui va grand' erre.
Il n'est des Dieux ni des hommes prisé,
Ainçois de tous fort desfauorisé,

Le poëte qui vient apres, tant en ordre des temps qu'en estime de reputatiõ, Hesiode, encore qu'il s'attribue l'honneur d'auoir esté disciple des Muses, aiãt aussi biẽ cõme l'autre enfermé les maux dedans vn tonneau, escrit que Pandora l'ouurant les espandit en grande quantité par toute la terre, & par toute la mer, disant ainsi, F

Au 1. des œuures.

La femme aiant esté le grand couuercle,
Qui du tonneau clouoit la bouche en cercle,
Maux infinis espandit aux humains,
Et leur brassa mal-heurs & trauaux maints:
Rien ne resta que l'esperance seule
Dans ce fort muy, sous le bord de sa geule.
La femme hors voler ne lui permit,
Quand au deuant le couuercle lui mit.
De là sortit la troupe vagabonde
Des maux qui vont errans parmi le monde, G
Car pleine en est & la terre & la mer,
Là commença maladie à germer
De iour en iour, aux hommes en cautelle.
Venant la nuict, sans que point on l'appelle,
Et sans parler, d'autant que Iupiter
A toutes a la langue fait oster.

VII. Le cinquiesme, que lõ ne doit pas se tourmẽter, puis que les gemissemens & lamentatiõs ne guerissent pas nos maux.

SVIVANT lesquels propos, le poëte Comique dit encore, touchant ceux qui se tourmentent & desesperent quand telles fortunes leur auienent.

Si nos mal-heurs les larmes guerissoient,
Et si nos maux incontinent cessoient
Que lon auroit larmoyé tendrement,
Au poids de l'or payees cherement
En vn mal-heur les larmes deuroyent estre: H
Mais maintenant les afaires, mon maistre,
N'y pensent point, & n'y iettent point l'œil:
Ains soit ou non que tu pleures en dueil,
Pas ne lairront d'aller la mesme voye.
Qu'est-il besoin donc que nostre œil larmoye?
Qu'y gaignons-nous? Rien, mais douleur produit,
Comme arbres font, des larmes pour son fruict.

Et Dictys reconfortant Danaé qui demenoit vn fort grand dueil pour la mort de son fils, dit en ceste sorte,

Estimes-tu que Pluton face conte
De tous tes pleurs? & crois-tu qu'il se dompte

A *Par tes souspirs, iusqu'à te renuoyer*
Ton fils? Non, non, cesse de larmoyer,
En regardant les auentures males
Qu'ont enduré les autres tes egales,
Plus patiente à l'heure tu seras,
Quand sagement tu considereras,
Combien iadis en prison douleureuse
Ont acheué leur vie mal-heureuse:
Combien sont vieux deuenus sans pouuoir
Peres d'enfans en leur vie se voir:
Combien aussi de royale opulence
Sont cheus à rien, reduits en indigence,
Il te conuient mettre deuant tes yeux
B *Ces argumens, & les repenser mieux.*

IL lui conseille de considerer les exemples de celles qui ont esté plus, ou pour le moins autát malheureuses qu'elle, cóme si cela lui deuoit seruir à supporter plus legerement son propre malheur: à quoy se peut aussi tirer & apliquer le propos de Socrates qui souloit dire, qu'il faloit que chascun aportast ses mal-heurs & aduersitez en cómun, & que lon les departist tellement, que chascun en eust son egale portion: car alors il se verroit, que la plus part de ceux qui se plaignent seroient bien aises de se contenter des leurs, & s'en aller à tout. Le poëte Antimachus aussi vsa de semblable induction apres que sa femme fut decedee, laquelle il aimoit singulierement. Elle auoit nom Lyde, au moien dequoy il nomma Lyde vne Elegie qu'il cóposa pour consoler lui-mesme sa douleur. En ceste Elegie il ramasse toutes les aduersitez & calamitez qui sont ancienemét arriuees aux grands Princes & Roys, ren-
C dant sa douleur moindre, par la comparaison des maux d'autrui plus griefs: par où il apert, que celui qui cósole vn autre aiant le cœur attaint de douleur, & qui lui fait conoistre que l'infortune lui est commune auec plusieurs par les accidés pareils qui autrefois sont arriuez à d'autres, lui change le sentiment de l'opinion de sa douleur, & lui imprime vne telle creance, & telle persuasion, que son inconueniét lui semble plus leger qu'il ne faisoit au parauant. ÆSCHYLVS aussi semble reprendre auec bien bonne raison ceux qui estiment que la mort soit mal, disant ainsi:

IX. Le sixiesme, que nos maux seront trouuez legers & supportables, si nous les cóparons auec ceux d'autrui.

A bien grand tort les hommes ont en haine
La mort, qui est guarison souueraine
D'infinis maux à quoy ils sont suiets.

Autant en fait celui qui dit en suiuant ceste sentence,

Vien me guarir de tous mes maux, ô mort,
Car tu es seule en ce monde seur port.

D Car c'est veritablemét vne gráde chose, que pouuoir dire hardimét auec ferme foy,

Comme est-il serf qui ne craint point la mort?
La mort m'estant secours en tous perils,
Ie ne crains point les ombres des esprits.

X. Apliquant son propos à la tristesse speciale d'Apollonius, il condáne ceux qui estiment que la mort soit mal, & preuue qu'elle est bonne: qui est la premiere consolatió pour ceux qui sont affligez de la mort de leurs parens ou amis.

Qui a-il de mauuais, ne qui tant nous doiue contrister, au mourir? c'est grand cas comme estant chose si familiere, si ordinaire, & si naturelle, elle nous semble ie ne say comment au contraire, si penible & si douloureuse. Quelle merueille est-ce, si ce qui de sa nature est suiet à fendre se fend, qui est propre à fondre se fond, à brusler se brusle, à corrompre se corrompt. Et quand est-ce que le mort n'est en nous mesmes? Car, comme dit Heraclitus, c'est vne mesme chose que le mort & le vif, le veillant & le dormant, le ieune & le vieil, par ce que cela passé deuient ceci, & ceci derechef passé deuient cela: ne plus ne moins que l'imagier d'vne mesme masse d'argile peut former des animaux, & puis les confondre en masse, & puis derechef

1. Premiere raison. Ce qui est necessaire (comme est la mort) doit estre supporté.

2. La mort est tousiours en nous: ce qu'il conferme par le dire d'Heraclitus.

3. Il y a vne continuelle suite de generation & corruption ou ruine en la vie humaine.

les reformer & derechef les reconfondre, & continuer cela incessammẽt l'vn apres l'autre: aussi la nature d'vne mesme matiere a iadis produit nos ayeuls, & puis apres consecutiuemẽt a procreé nos peres, & puis nous apres, & de nous par tout en engẽdrera d'autres, & apres d'autres de ces autres, tellement que le fleuue perpetuel de la generation ne s'arrestera iamais, ni au contraire aussi celui de la corruption, soit Acheron ou Cocytus que les poëtes l'appellent, dont l'vn signifie priuation de ioye, & l'autre lamentation. Ainsi la premiere cause qui nous a fait voir la lumiere du Soleil, elle-mesme nous amene les tenebres de la mort. Dequoy nous est bien euidente similitude l'air qui nous enuirõne, faisant l'vn apres l'autre le iour, & puis la nuict, en comparaison de la vie & de la mort, du veiller & du dormir: pourtant est à bon droit appellé le viure vn prest fatal, pource qu'il le nous faut rendre & acquiter: nos predecesseurs l'ont emprunté, & il le nous faut payer volontairement & sans y auoir regret, quand celui qui l'a presté le nous redemandera, si nous ne voulons estre tenus pour tres-ingrats. Et croy que la nature voiant l'incertitude & la brieueté de nostre vie, a voulu que l'heure de nostre mort nous fust inconuë, pource qu'il nous estoit plus expedient ainsi: car si elle nous eust esté conuë, il y en eust eu qui se fussent seichez de langueur & d'ennui, & fussent morts auant que de mourir. De combien de douleurs est pleine nostre vie? de combiẽ de soucis est-elle submergee? Si nous les voulions tous & toutes comprendre en nombre, certainement nous la condamnerions comme trop mal-heureuse, & ferions croire cõme veritable l'opinion que quelques vns ont euë, qu'il est trop meilleur à l'homme de mourir que de viure: & pourtant dit le poëte Simonides,

XI. Seconde consolatiõ fondee sur ce que l'heure de la mort est incertaine: & pourquoy cela nous est plus expedient ainsi.

1 Nous mourrions vne infinité de fois auant que mourir.

2. Nous diriõs que il auroit esté trop meilleur à l'hõme n'auoir point esté que d'estre: ou de mourir bien tost plustost que de lãguir si long temps.

Foible est des humains la puissance,
Vaine leur cure & vigilance:
Leur vie est vn passage court,
Où peine sur peine leur sourd:
Et puis la mort qui à personne,
Tant est cruelle, ne pardonne,
Tousiours sur la teste leur pend,
Autant à celui qui despend
Le cours de ses ans à bien faire,
Comme à celui de mal'afaire.

Et le poëte Pindare,

3. Nous verrions beaucoup plus clairemẽt vne infinité de maux qui passẽt sãs que nous les apperceuions, & ne verrions si biẽ nos biens, estans occupez de frayeur.

Pour vn bien dont l'homme se paist,
De deux mal-heurs il se repaist:
Auoir ne peut vie immortelle,
Ne bien supporter sa mortelle. Et Sophocles,
Quand vn mortel va de vie à trepas,
Ton œil le pleure, & tu ne conois pas
A l'auenir s'il lui eust profité,
Que sa vie eust de plus long cours esté. Et Euripides,

En la tragedie d'Alcestis.

Sais tu bien qu'elle est la condition
De la chetiue humaine nation?
Non que ie croy, car d'où aurois-ie telle
Instruction? oy moy donc parler d'elle:
A tous humains il est predestiné
Mourir à iour prefix & terminé,
Et n'y a nul qui sache, si viuante
Ame il aura la iournee suiuante,
Car impossible il est de deuiner,
Là où se doit la fortune tourner.

A s'il eſt ainſi donc, que la vie de l'homme ſoit telle comme tous ces grãds perſonnages la deſcriuent, n'eſt-il pas plus raiſonnable de reputer heureux ceux qui ſont deliurez de la ſeruitude à laquelle on eſt ſuiet en icelle, que non pas de les deplorer ne lamenter, comme la plus part des hommes font par ignorance. Le ſage Socrates diſoit, que la mort reſſembloit totalement, ou à vn treſprofond ſommeil, ou à vn lointain & long voyage hors de ſon pays, ou pour le troiſieſme, à vne entiere deſtructiõ & aneantiſſement du corps & de l'ame: & que ſelon lequel que lon voudra de ces trois, il n'y auoit rien de mal en la mort: ce qu'il monſtroit en diſcourant ainſi par tous les trois. Premieremẽt par la premiere comparaiſon, Car ſi la mort eſt vn ſommeil, & les dormans ne ſentent point de mal, il eſt donc force de confeſſer, que les morts n'en ſentent point auſſi: mais dauantage il n'eſt ia beſoin de s'eſtendre pour prouuer que le dormir plus il eſt profond, plus il eſt doux & gracieux: car la choſe B de ſoy eſt notoire & manifeſte à tout le monde, outre ce qu'il y a le teſmoignage de Homere, lequel parlant du dormir, dit,

XII. Preuue de la premiere conſolation propoſee en la dixieſme ſection, à ſauoir qu'en la mort n'y a point de mal, ſoit qu'on la cõſidere comme vn ſommeil profond, ou qu'on la cõpare à vn voyage lointain, ou à vn aneantiſſemẽt de corps.

1. Se repoſer eſt vne choſe gracieuſe & bonne.

Odyſſ. liu. 3.

Plus doucement en ſon lict celui dort,
Qui moins s'eſueille, & plus ſemble à la mort.

Il dit le meſme en pluſieurs autres paſſages:

Là tous ſe ſont mis à dormir enſemble,
Frere germain de mort qui lui reſſemble, Et ailleurs,
Dormir & mort ſont frere & ſœur iumeaux.

Iliad. liu. 13.

Là où il fait à noter en paſſant, qu'il declare leur ſimilitude en les appellãt iumeaux, dautant que les freres iumeaux ſont ceux qui ordinairemẽt s'entreresſemblent plus. Et puis en vn autre endroit il appelle le dormir d'airein, taſchant à nous donner par cela à entendre la priuation de tout ſentiment. Auſſi ne parla pas impertinemment ni inelegamment celui qui dit, que le dormir eſtoit les petis myſteres, comme s'il euſt voulu dire, le modele ou le preambule de la mort: car à la verité, le ſommeil eſt C proprement vne repreſentation ou vne fiançaille de la mort. En cas pareil auſſi le Philoſophe Cynique Diogenes dit fort ſagement, eſtant ſurpris d'vn profond ſommeil, vn peu auant qu'il fuſt pres de rendre l'eſprit, comme le medecin l'eſueillaſt, & lui demandaſt s'il lui eſtoit rien ſuruenu de mal: non, reſpondit-il, car le frere vient au deuant de ſa ſœur, c'eſt à ſauoir, le dormir au deuant de la mort. Et ſi la mort reſſemble pluſtoſt à vn lointain voyage & longue peregrination, encore n'y a-il point de mal ainſi, mais pluſtoſt du bien, au contraire: car n'eſtre plus aſſerui à la chair, ni enuelopé des paſſiõs d'icelle, deſquelles l'ame eſtant ſaiſie ſe remplit de toute folie & vanité mortelle, c'eſt vne beatitude & felicité grande: car comme dit Platon, ce corps nous aporte infinis deſtourbiers & empeſchemens, pour ſon entretenement neceſſaire: & ſi dauantage il lui ſuruient aucunes maladies, elles nous diuertiſſent de la cõtemplation & inquiſition de la verité, & nous rempliſſent d'amours, de cupiditez, de peurs, de folles imaginations, & de vanitez de toutes ſortes, tellement qu'il eſt treſ-veritable ce que lon dit communément, que du corps ne nous D vient aucune prudẽce: car il n'y a rien qui nous amene les guerres, les ſeditions & les combats, que le corps & les cupiditez qui procedent d'icelui: pource que communément toutes les guerres auienent pour la conuoitiſe de biens, & nous ne ſommes contrains de prochaſſer des biens que pour ſeruir à l'entretenement de ce corps, & par là nous ſommes diuertis de l'eſtude de la philoſophie, n'aians pas loiſir d'y vaquer pour toutes ces occupations là. Et pour le dernier, ſi d'auenture il nous demeure quelque peu de loiſir, & que nous le voulions employer à eſtudier ou contempler quelque choſe, il nous donne tant d'aſſauts de tous coſtez en noſtre eſtude, nous ſuſcite tant de troubles & d'empeſchemens: & nous trauaille tant, qu'il eſt impoſſible d'en bien voir la verité: par où il nous eſt clairement donné à entendre, que ſi iamais nous voulons purement & nettement ſauoir aucune choſe, il faut que nous

Explicatiõ de quelques mots d'Homere.

Autre teſmoignage d'vn ancien touchant le dormir.

Et de Diogenes.

2. Eſtre eſloigné de la ſenſualité, & voyager hors de la miſere en laquelle nous ſommes, c'eſt vne choſe bonne.

Au dialogue intitulé Phadon.

Amplification de cela par la cõſideration des miſeres du corps, & qui ſont cauſees pour lui.

L'vne des principales miſeres eſt, qu'il nous deſtourne de la meditatiõ & apprehẽſiõ du vray bien.

ſoyons deliurez de ce corps, & que nous cõtemplions de l'eſprit & de l'ame ſeule, les choſes à nud, & alors nous aurons ce que nous ſouhaitons, & ce que nous diſons aimer, c'eſt la prudence, quand nous ſerons morts, ainſi que le diſcours de la raiſon le nous ſignifie: mais tant que nous viurõs, non: car puis qu'il n'eſt pas poſſible qu'auec le corps on puiſſe rien conoiſtre nettement, il eſt force que l'vn des deux ſoit, ou que du tout l'homme ne puiſſe iamais rien ſauoir, ou que ce ſoit apres ſa mort: car alors l'ame ſera à ſon apart ſeparee de ſon corps, mais deuant, non: ains pendant que nous ſerons viuans, nous ſerons tant plus prochains de ſauoir, que moins nous aurons de cõmunication auec le corps, ſinon en tant que la neceſſité nous y forcera, & ne nous rẽplirons point de ſa nature, ains ſerons purs & nets de toute ſa contagion, iuſques à ce que Dieu lui-meſme nous en deliure du tout, & lors eſtans de tout poinct nettoyez & deliurez de la folie du corps, comme il eſt vray-ſemblable, nous conuerſerons auec autres ſemblables, voyans à deſcouuert de nous meſmes tout ce qui eſt pur & ſincere, & cela eſt la verité: car il n'eſt pas loiſible que ce qui n'eſt pas pur & net, touche & atteigne à ce qui l'eſt, tellement que quand bien la mort ſembleroit transferer les hommes en vn autre lieu, encore n'y auroit-il point de mal pour cela: car ce ne pourroit eſtre qu'en quelque bon lieu, ainſi que Platon l'a prouué par demõſtration. Et pourtãt parla Socrates diuinement deuant ſes iuges: quand il leur dit: Craindre la mort, Seigneurs, n'eſt autre choſe, que ſembler eſtre ſage, quand on ne l'eſt pas: car c'eſt faire ſemblãt de ſauoir ce que lon ne ſait pas, car nul ne ſait que c'eſt que de la mort, ne ſi c'eſt le plus grand biẽ qui ſeuſt iamais auenir à l'homme, & toutefois ils la redoutent & la craignent, cõme s'ils eſtoiẽt bien aſſeurez que ce fuſt le plus grand mal du monde. Auec ceux là ne diſcorde point celui qui dit:

E

9. Puis que durant ceſte vie nous ſommes touſiours en fondrez en ignorãce: il s'enſuit que la mort qui nous en deliure eſt vne choſe bonne.

F

En l'Apologie.

4. Socrates mõſtre que celui eſt hypocrite & ignorant qui craint la mort.

« Crain-
« pas:

Que nul iamais n'ait plus de la mort doute,
Elle met hors l'homme de peine toute.

encore y pourroit on adiouſter, qu'elle les deliure des plus grands maux du mõde.

XIII. Confirmation des preuues precedentes par le iugemẽt des dieux meſmes touchant la mort, laquelle ils ont eſtimé vn don ſingulier, & dont leurs plus affectionnez ſeruiteurs ont eſté honorez, comme il ſe mõſtre par diuers exemples.

1. De Cleobis & Biton.

2. D'Agamedes & Trophonius tuez par le faux idole menteur & homicide de Delphes.

A quoy il ſemble que les Dieux meſmes portent teſmoignage: car nous liſons, que pluſieurs ont eu comme vn ſingulier don des dieux, en recompenſe de leur religion & deuotion, la mort: deſquels, pour euiter prolixité, ie laiſſeray les autres exemples, & feray mention ſeulement de ceux qui ſont plus illuſtres, & dont tout le monde parle. Et premierement ie reciteray l'hiſtoire de deux ieunes hõmes Argiẽs, Cleobis & Biton: car on dit que leur mere eſtant religieuſe & preſtreſſe de Iuno, quand le temps d'aller au temple fut venu, les mulets qui deuoient trainer ſa coche n'eſtans pas venus, & l'heure les preſſant, eux meſmes ſe mirẽt ſous le ioug, & tirerẽt à mont la coche de leur mere iuſques au temple. Elle eſtant ſingulierement aiſe de voir ſi grande pieté en ſes enfans, fit prieres à la Deeſſe, de leur donner ce qui eſtoit le meilleur aux hommes: & eux s'eſtans le ſoir allez coucher, ne ſe releuerent plus iamais, leur aiant la Deeſſe enuoyé la mort pour recompenſe de leur pieté. Et Pindare eſcrit touchant Agamedes & Trophonius, qu'apres qu'ils eurent edifié & baſti le temple d'Apollo en Delphes, ils lui demanderent payement de leurs vacations. Apollo leur promit que dedans huict iours il la leur donneroit, & cependant leur commanda qu'ils fiſſent bonne chere. Ils firent ce qu'il leur auoit ordonné, & la ſeptieſme nuict s'eſtans endormis, le l'endemain matin on les trouua morts en leur lict. On dit auſſi qu'aians eſté enuoyez des commiſſaires de par la communauté des Bœtiens deuers Apollo, à la ſuſcitation de Pindare meſme: ils demanderent à l'oracle, quelle choſe eſtoit la meilleure à l'homme, la propheteſſe leur reſpondit, que celui meſme qui les auoit enuoyez ne l'gnoroit pas, s'il eſtoit vray que l'hiſtoire que nous auõs recitee d'Agamedes & de Trophonius fuſt de lui: mais que ſi non content de cela, il le vouloit encore eſprouuer, il lui ſeroit en brief rendu tout manifeſte. Pindare aiant entendu ceſte reſponſe, commença à penſer à la mort, & de fait bien peu de temps apres il treſpaſſa. On recite ſemblablement d'vn Euthynoüs

G

H

3. De Pindare.

4. D'Euthynous.

A noüs Italien, natif de la ville de Terina, fils d'vn nommé Elysien, le premier homme de sa ville en vertu, en biens, & en reputation, qu'il mourut tout soudainement, sans cause aucune qui fust apparente. Si vint incontinent à Elysien son pere en l'entendement vne doute, qui fust à l'auēture aussi bien venue à tout autre, s'il auroit point esté empoisonné, pource qu'il n'auoit que ce seul fils vnique, qui deuoit estre son heritier en tant de richesses & tant de biens: & ne sachant comment en sauoir la verité, il s'en alla à vn certain oracle où on coniuroit & euoquoit les ames des morts, là où aiant premierement fait les sacrifices & cerimonies acoustumees, il s'endormit, & eut en dormant vne telle vision. Il lui fut auis qu'il voyoit son pere, auquel il racōte comme il estoit là venu pour parler à l'ame de son fils, & le requit & supplia de le vouloir aider à trouuer celui qui estoit cause de la mort de son fils: son pere luy respondit: c'est pourquoy ie suis venu ici, mais reçoi de la main de cestui-ci ce que ie B t'apporte, car par là tu sauras tout cela dequoy tu es dolent. Celui qu'il luy monstroit estoit vn ieune homme qui le suiuoit, semblable à son fils, & fort prochain de son temps & de son aage: si lui demanda qui il estoit: & il lui respondit, qu'il estoit l'ange de son fils, & lui tendit vne petite lettre. Elysien l'ayant prise & desployee trouua dedans ces vers escrits,

Elysien, homme de peu d'auis,
Va t'enquerir des sages hommes vifs,
Euthynous par mort predestinee
A acheué sa derniere iournee,
Car bon n'estoit qu'il vescust plus ici,
Pour ses parens ne pour lui-mesme aussi.

Voila quelles sont les histoires que lon trouue escrites es liures anciens. MAIS s'il estoit vray que la mort fust vne entiere abolition & destruction tant de l'ame que C du corps (car c'estoit la troisiesme branche de la coniecture de Socrates) encore n'y auroit-il point ainsi mesme de mal au mourir, car c'est vne priuation de tout sentiment, & vne deliurance de toute douleur & de tout ennui: car tout ainsi qu'il n'y a point de bien, aussi n'y a il point de mal, pourautant que le bien & le mal ne peuuent estre, sinon en chose qui ait vie & subsistance? mais en chose qui soit ostee du tout hors du monde, ne l'vn ne l'autre ne peut estre, & sont les trespassez en mesme estat qu'ils estoient au parauant leur naissance. Tout ainsi donc comme auant nostre natiuité nous ne sentions ne bien ne mal, aussi ne faisons nous apres nostre mort: & comme ce qui estoit auparauant nous, ne touchoit rien à nous, aussi peu nous touchera ce qui sera apres nous. car

4. Troisiesme raisō prinse de Socrates, pour monstrer qu'il n'y a point de mal en la mort, c'est qu'apres icelle le corps est priué de sentiment.

Tout ainsi qu'il estoit auāt sa naissance.

Le mort ne sent douleur ne mal aucun,
N'auoir esté, & mourir, est tout vn.

N'auoir esté & estre mort, c'est vne mesme chose quāt au corps.

& est vn mesme estat celui d'apres la mort, que celui de deuant la vie. Estimez vous qu'il y ait difference entre n'auoir onc esté, & cesser d'estre apres auoir esté? non plus D que d'vne maison ou d'vne robe quād l'vne est toute ruinee, & l'autre toute vsee, tu penses qu'il y ait difference entre ce tēps-là, & celui qu'elles n'estoient point encore cōmencees: & si tu dis qu'il n'y a point de differēce en celle-ci, aussi peu y en a-il entre l'estat d'apres la mort, & celui de deuant la naissance. Et pourtant rencontra fort gentilment le philosophe Arcesilaus quand il dit, Ce mal que lon appelle mort, seul entre tous ceux que lon estime maux, ne fit onques mal à personne estant present: mais absent, & ce pendant qu'on l'attend, il fait douleur: de maniere que certainement il y en a plusieurs qui par leur imbecillité, & pour la calōnie que lon met sus à la mort, se laissent mourir de peur de mourir: aussi dit sagemēt le poete Epicharmus,

Similitude à ce propos.

Autre cōfirmation par le dire d'Arcesilaus.

Misere de ceux qui meurent tāt ils ont peine de mourir.

Il fut conioint, il se deioint,
Chascun s'en reua dont il vint,
L'esprit au ciel la terre en terre:

Autre cōfirmation par vne belle sentence d'Epicharmus.

Quel mal y a il? rien n'y erre. E

Par vne autre sentence d'Euripide.

Et Cresphontes en vne Tragædie d'Euripide parlant de Hercules dit,

S'il est manant sous le globe terrestre
Auecques ceux qui plus ne sont en estre,
Il n'a donc plus maintenant de pouuoir.

on pourroit en changeant vn peu la fin seulement, dire,

S'il est manant sous le globe terrestre
Auecques ceux qui plus ne sont en estre,
Il ne sent plus doncques de passion.

Par la genereuse parole des Lacedæmoniens.

C'est aussi vne noble genereuse & magnanime parole que celle ci des Lacedæmoniés,

Nous maintenant sommes en nostre fleur,
Autres estoient auant nous en la leur,
Et apres nous le seront aussi d'autres
Que nullement ne verront les yeux nostres. F

& semblablement aussi ceste autre,

Ceux ci sont morts, non aians ceste foy
Que viure fust ou mourir beau de soy,
Mais bien sauoir l'vn & l'autre parfaire
Honnestement ainsi qu'il se doit faire.

Par vn autre tesmoignage & auertissement d'Euripides.

Et fort bien aussi dit Euripides de ceux qui soustienent de longues maladies,

Ie hay ceux là qui par boire & manger
Cerchent les iours de leur vie allonger,
Tournans de mort le cours droit en oblique
Par sortilege ou science magique:
Là où plus tost il faloit, s'ils sentoient
Que plus au monde viles ils n'estoient,
Que volontiers hors d'ici ils s'ostassent, G
Et que la place aux ieunes ils quittassent.

Par le dire de Merope.

Et Merope prononceant des propos virils & magnanimes esmeut les Theatres entiers à pitié & compassion, quand elle dit:

Ie ne suis pas seulement deserte,
De ses enfans aiant fait triste perte,
Ni n'a la mort à moy vnique osté
Le cher mari: d'autres sans nombre esté
Ont auant moy, desquelles mesme enuie
De la fortune a trauaillé la vie.

Par l'experiéce manifeste, qui mõstre qu'en la mort n'y a point de sentimét pour le corps, l'ame estant separee d'icelui.

A ces vers là pourroit on bien à propos conioindre ceux-ci,

Où maintenant est la magnificence
Du Roy Crœsus, où est son opulence?
Où est Xerxes, lequel fit faire vn pont H
Sur le destroit de la mer d'Hellespont?
Tous sont allez là où Pluton domine,
En la maison d'oubli qui tout ruine.

XIIII. *Troisiesme consolation, que ceux qui meurent le plustost sont les plus heureux.*

Leurs biens mesmes & leurs richesses sont peries auec leurs personnes. VOIREMAIS il y en a plusieurs, ce dira lon, qui sont esmeus à plorer & lamenter quand vne ieune personne vient à mourir auant son temps: ie vous respons, qu'encore ceste mort là hastiue & auancee hors de sa saison, est si facile à consoler, que iusques aux moindres poëtes Comiques ont bien seu inuenter les raisons pour la reconforter:

1. Pource qu'en viuant plus long téps ils pouuoyét aussi tost empirer qu'amender.

qu'il ne soit ainsi, voyez ce qu'en dit l'vn d'eux à quelque autre qui se desconfortoit pour le trespas d'vn sien ami decedé auant aage,

Si tu estois pour certain asseuré

Qui

A *Que le defunct eust esté bien heuré*
Viuant le cours tout entier de sa vie
Qui deuant temps lui a esté rauie,
Mort importune esté trop lui auroit:
Mais si peut estre en viuant lui seroit
Quelque malheur auenu incurable,
La mort lui fut plus que toy amiable.

Car estant incertain s'il est issu de ceste vie à bõne heure pour son profit, & s'il a esté deliuré de plus grãds maux, ou non, il ne faut pas porter sa mort aussi impatiémēt comme si nous eussions perdu toutes les choses que nous esperiõs, & nous promettions de lui. Et pour ce me semble-il que Amphiaraus en vn poëte ne reconforte & console pas impertinémēt la mere d'Arcimorus, laquelle estoit merueilleusement affligee & desolee pour la mort de son fils: qui lui estoit decedé en son enfance fort loin de maturité, car il dit:

Raison de cela cõprinse en peu de mots.

B *Il ne fut onc homme de mere né*
Qui n'ait esté en ses iours fortuné
Diuersement il met ores sur terre
De ses enfans ores il en enterre,
Lui-mesme en fin s'en va mourant,
Et toutefois les hommes vont plorant
Ceux que dedans la biere en terre ils portent,
Combien qu'ainsi comme les espics sortent,
D'elle qui sont puis apres moissonnez:
Aussi faut-il, que les vns nouueaux nez
Vienent en estre, & les autres en issent.
Qu'est-il besoin que les hommes gemissent
C *Pour tout cela qui doit selon le cours*
De la nature ainsi passer tousiours?
Il n'y a rien grief à souffrir, ou faire,
De ce qui est à l'homme necessaire.

3. Puis qu'vne fois il faut mourir, le plustost est le meilleur.

Brief il faut qu'vn chascun, soit en pẽsant en soy-mesme, soit en discourant auec autruy, tiene pour certain, Que la plus longue vie de l'homme n'est pas la meilleure, mais bien la plus vertueuse: par ce que lon ne louë pas celui qui a plus longuement ioué de la cithre, ni plus long temps harengué ou gouuerné, mais celui qui l'a bien fait. Il ne faut pas colloquer le bien en la longueur du temps, mais en la vertu, & en vne conuenable proportion & mesure de tous faits & tous dicts, c'est ce que lon estime heureux en ce monde, & agreables aux dieux. C'est pourquoy les poëtes nous ont laissé par escrit, que les plus excellens demi-dieux, & qu'ils disent auoir esté engendrez des Dieux, sont issus de ceste vie auant la vieillesse.

3. La plus lõgue vie n'est pas la meilleure, mais la plus vertueuse.

Pource qu'il n'y a rien d'estimable en elle que la vertu.

D *Celui que plus aime le haut-tonant*
D'amour parfait, & Phebus l'arc tenant,
Iamais sa vie estendre il ne laisse
Iusques au seuil de la foible vieillesse.

Odyss. liu. 15.
Dautant aussi que ceux que Dieu aime sont tirez de bonne heure hors de ce monde.

Nous voyons par tout, que le bien auoir employé son temps precede en louãge l'auoir vescu longuement, comme nous reputons les meilleurs arbres ceux qui en moins de temps portent plus de fruit, & des animaux les meilleurs ceux qui en peu de temps nous rendent plus de profit, & plus de commodité pour la vie humaine. Car entre peu ou prou de duree il n'y a rien de difference, si nous le comparons auec l'infinie eternité, pource que mille ans, voire dix mille, ne sont non plus qu'vn poinct, qui n'est pas remarquable, comme disoit Simonides, ou plustost encore vne bien petite portion de poinct. Il y a certains animaux au pays de Pont, ainsi que nous

Similitude mõstrãt ce que dessus.

Dauantage, viure peu ou longuemẽt en ce monde n'est rien au pris de l'eternité.
Embleme de la vie humaine.

voyons par les histoires, qui ne durent qu'vn seul iour: ils naissent au matin: sont en E
leur fleur à midi, & vieillissent & acheuent leur vie au soir : ceux-la sentiroient les mesmes passions que nous, s'ils auoient vne ame raisonnable, & l'vsage de la raison, & qu'il leur auint de mesme qu'à nous: car ceux qui mourroient auant midi laisseroient des regrets & des larmes aux leurs, & ceux qui dureroiẽt tout le lõg d'vn iour seroient reputez bien-heureux. La vie donc doit estre mesuree à la vertu, non pas à la duree du temps. Et faut estimer vaines & pleines de folie toutes telles exclamations, Mais il ne faloit pas qu'il fust raui ainsi ieune. "Qui est-ce qui dit qu'il le faloit? Beaucoup d'autres choses, desquelles on eust peu dire, il ne faloit pas que elles se fissent, se sont faites par le passé, se font encore de present, & se feront souuent ci apres: car nous ne sommes pas venus en ceste vie pour y establir des loix, mais pour y obeyr à celles qui sont ordonnees par les Dieux qui gouuernent tout, & aux ordonnances de la destinee & prouoyance diuine. Mais quoy, ceux qui deplorent ainsi les trespassez, les deplorent-ils pour l'amour d'eux-mesmes, ou pour l'a- F
mour des trespassez? Si c'est pour l'amour d'eux-mesmes, dautant qu'ils se treuuent priuez d'vn plaisir, ou d'vn profit, ou d'vn support en vieillesse, qu'ils receuoiẽt des trespassez, voila vne occasion peu honneste de plorer: dautant qu'il semble qu'ils ne regrettent pas les personnes des trespassez, mais la perte des commoditez qu'ils en receuoient: & si c'est pour le regard des trespassez qu'ils lamentent, s'ils supposent pour chose vraye, qu'ils ne sentent mal quelconque, ils seront exempts & deliurez de toute douleur, en obeissant à vne ancienne & sage sentence qui nous admoneste d'estendre le plus que nous pourrons, les choses bonnes, & restreindre les mauuaises. Si donc le dueil est vne bonne chose, il le faut augmenter & croistre le plus qu'il est possible: mais si, comme la verite est, nous confessons que c'est vne mauuaise chose, il le faut accoursir, & le rendre le plus petit qu'il sera possible, voire l'effacer & abolir du tout, autant qu'il se pourra faire. Et que cela soit facile, il appert par l'exemple d'vne telle consolation. On lit qu'vn ancien Philosophe s'en G
alla vn iour visiter la Royne Arsinoé, laquelle demenoit dueil, & lamentoit vn sien fils qui lui estoit decedé, & lui fit vn tel compte: "Du temps que le grand Dieu Iupiter distribuoit ses honneurs & dignitez aux petis Dieux & demi-dieux, le Deuil ne s'y trouua pas d'auẽture present auec les autres, mais apres que toute la distribution fut faite, il y arriua & demanda à Iupiter sa part des honneurs aussi bien comme les autres: Iupiter se troua bien empesché, pour auoir ia tout employé & donné aux autres: parquoy n'ayant autre chose que lui bailler, il lui bailla l'honneur que lon fait aux trespassez, ce sont les larmes & les regrets. Or tout ainsi comme les autres dæmons & petis dieux aiment ceux qui les honorent, aussi fait le dueil. Parquoy si tu le mesprises, Dame, il ne retournera iamais chez toy: mais si tu le sers & l'honnores diligemment des honneurs & prerogatiues qui lui ont esté donnees, qui sont regrets, larmes & lamẽtations, il t'aimera bien, & t'enuoyera tousiours dequoy H
le seruir & honorer continuellement. Ceste inuention de ce Philosophe persuada merueilleusemẽt la Royne, de sorte qu'elle lui osta entierement le dueil & les lamentations. Mais en somme lon pourroit demander à vn qui demeneroit si grand dueil, Cesseras tu à la fin quelquefois de te tourmẽter, ou si tu penses qu'il faille porter ceste tristesse & douleur toute ta vie? Car si tu demeures tout le long de ta vie en ceste destresse, tu te procureras à toy-mesme vne parfaite misere, & tres-amere infelicité, par vne lascheté & foiblesse de cœur trop molle. Et si tu es pour te changer vn iour, pourquoy ne le fais tu des à present? & pourquoy ne te retires-tu desia de ton mal-heur? car si tu veux considerer de pres les raisons qui auec le tẽps te deliureront de ta douleur, des maintenãt tu te pourras ietter hors de ce mauuais estat, auquel tu te trouues: car ainsi cõme ces indispositions du corps, le plus tost que lon s'en peut deliurer, est le meilleur, aussi est-il es maladies de l'esprit. Cela donc que tu es

XV. Quatriesme consolation fondee sur la prouidence & volonté diuine qui conduit toutes choses, & à laquelle tous doyuent s'assuiettir en la mort aussi bien qu'en la vie

XVI. La cinquiesme, est que lon ne doit regretter les morts ni pour leur regard ni pour le nostre, cela estant peu honneste & inutile.

Exemple de ce que dessus en la consolation donnee à la Roine Arsinoé par l'ingenieux discours d'vn Philosophe.

XVII. Sixiesme consolation, qu'vne tristesse trop lõgue rend l'hõme miserable, & monstre qu'il est de lasche courage, partãt lõ s'en doit deporter puis que c'est vn grand bien de s'exempter du malheur le plustost que faire se peut.

A pour donner à la longueur du temps, donne le dés ceste heure à la raison, à la literature que tu as, & te deliure toy-mesme des maux qui t'enuironnent maintenant.

XVIII. Il respond maintenãt à quelques obiections: & premierement à ce que lon allegue, qu'on a esté surpris de l'aduersité: il monstre que de longue main il se faut munir contre les changemẽs de la vie humaine, & le bien qui en reuient.

Voire-mais, diras-tu, ie ne pensois pas que ce mal me deust arriuer, ie ne m'en fusse iamais douté. Il te le faloit auoir propensé, & auoir bien long tẽps deuant consideré & jugé la vanité, foiblesse & instabilité des choses humaines, & par ce moien tu n'eusses pas esté surpris au desprouueu, comme par vne soudaine incursion de tes ennemis: comme il semble que Theseus en vne tragedie d'Euripide se prepare, & se munit fort sagement contre tels accidens de la fortune, quand il dit:

L'aiant apris d'vne personne sage,
Estant à part ie pense à mon courage
Tout le desastre & malheur à venir,
Qui me pourroit oncques iamais venir,
B *Me proposant que banni pourrois estre*
De mon pays par fortune senestre,
Voir mes enfans mort soudaine encourir,
Et auant temps moy-mesme aller mourir.
Et brief de maux plusieurs autres manieres;
Afin que de si toutes ces miseres,
A quoy pensé i'aurois premierement,
Il m'auenoit aucun encombrement,
Ne m'en estant la pensee nouuelle;
Moins m'en semblast la pointure cruelle;
Le temps en fin guarit toutes douleurs.

Quel mal enuelope ceux qui ne s'exercent de longue main à la vertu.

Mais ceux qui ont le cœur mol, & ne sont pas de longue main exercitez à la vertu, ne se recueillent pas mesmes quelquefois pour deliberer & prendre quelque conseil C qui leur fust honneste & profitable, ains se laissent aller en des trauaux & miseres extremes, en chastiant leur corps qui n'en peut mais, & contraignant ce qui n'est pas malade de l'estre, comme dit Alcæus, auec eux. Pourtant me semble il que Platon admoneste fort sagement, qu'en tels inconueniens on se tiene coy, tãt pource qu'il n'est pas certain si c'est biẽ ou mal pour le trespassé, comme aussi pource qu'il ne reuient nul profit à l'auenir à celui qui s'en tourmente: car la douleur empesche que lon ne puisse bien conseiller du fait en soy, & veut que lon acõmode ses afaires ainsi que la raison iugera estre pour le mieux, ne plus ne moins que quãd on ioue au tablier, où lon dispose son ieu selon ce qu'il vient au dé.

Sage auertissement de Platon sur cela.

XIX. Comment il se faut porter es accidens non attendus.

Parquoy si quelquefois nous venõs à tõber en tels heurs de la fortune, il ne faut pas que nous-nous prenions à crier comme font les enfans, touchãs l'endroit où ils se sont frappez en tõbant, ains acoustumer son ame à aller tout incontinent au remede pour r'habiller ce qui est cheu, ou qui se trouue indisposé par le secours de la medecine, en abolissant & ostant de tout point les lamentations. Auquel propos on dit, que celui D qui fit les loix & ordonnances des Lyciens, leur commanda que quand ils voudroient mener dueil, ils se vestissent de robes de femmes: voulant par là leur donner à entendre, que c'est vne passion feminine, & qui ne conuient aucunement à graues & honnestes hommes, & qui aient esté noblement & liberalement nourris: car à dire vray, c'est chose vile, & basse, & qui sẽt sa femme, que de mener ainsi dueil: aussi void-on que coustumierement ce sont plustost femmes qui aiment à faire ce dueil, que non pas hommes, & plustost natiõs barbares que Grecques, & plustost les pires que les meilleures: & entre les peuples barbares, encore ne seront ce point les plus genereux, ne qui aient les cœurs hauts & magnanimes, comme les Alemans & les Gaulois, mais plustost des Egyptiẽs, des Syriens, des Lydiens, & tous autres semblables: car on recite qu'il y en a d'entre eux qui descendent dedans des caueaux, où ils demeurent plusieurs iours sans vouloir seulement voir la lumiere du Soleil pour

1. Faut cercher incontinent remede sans lamenter.
2. Se souuenir de la belle ordonnance du legislateur des Lyciens, afin de brider le dueil desmesuré.
3. Pẽser que le pleurer conuient à des fẽmes plustost qu'à des hommes, & à des nations barbares, farousches & mal instruites, qu'à des Grecs & autres peuples vn peu ciuilizez.

autant que le trespassé qu'ils pleurẽt en est priué. Et pourtant Ion le poëte Tragique, aint bien oui parler de ceste sottise, fait parler vne femme qui dit, E

4. Considerer les sottises de ceux qui font vn dueil trop grand pour les morts.

De vos enfans estant la gouuernante,
Ie suis auec vne cor de tornante
Sortie ament hors des caueaux du dueil.

Il y en a d'autres de ces barbares qui se coupẽt quelques parties de leurs corps, comme le nez & les aureilles, & se dechirent au demeurãt le reste de leurs corps, pensant gratifier aux trespassez, s'ils se departent en ce faisant, de la moderation qui est selon la nature. MAIS il y en a d'autres, qui venans à la trauerse disent, qu'il ne faut pas mener dueil pour toute sorte de mort, ains seulement pour ceux qui meurent de mort hastee & non meure, dautant qu'ils n'ont encore point essayé de ce que lõ estime biens en la vie humaine, comme de mariage, de literature, de parfait aage, du maniement de la chose publique, des estats & offices : car ce sont les poincts qui plus font de douleur à ceux qui perdent ainsi leurs enfans & amis auant-aage, pource que auant le temps ils ont esté priuez & frustrez de leur esperance, ne s'apercevans pas que ceste mort auancee, quant au regard de la nature humaine, ne differe rien de celle qui est tardiue, car c'est comme vn retour en nostre pays naturel qui nous est proposé à tous necessairement, sans que personne s'en puisse exempter, les vns marchent deuant, les autres vont apres, & tous se rendent à mesme lieu : aussi en cheminant deuant nostre fatale destinee, ceux qui y arriuent plus tard ne gaignent rien dauantage que ceux qui y sont plustost logez. Si donc la mort hastiue estoit mauuaise, encore seroit pire celle des petis enfans de mammelle qui ne parlent point, & encore plus celle de ceux qui ne font que sortir du ventre de la mere : & neãtmoins nous supportons le mal de ceux-là plus doucement & plus patiemment, & au contraire celle de ceux qui sont vn peu plus aagez, nous la portons plus durement & plus douloureusement, pour la tromperie de nostre vaine esperance, par laquelle nous-nous estiõs promis, que ceux qui estoient desia si auancez nous demeureroyẽt asseurément tout le cours entier de la vie. Si donc le terme prefix de la vie humaine estoit de vingt ans, celui qui seroit paruenu iusques à quinze ans, nous iugerions qu'il ne seroit pas trop verd pour mourir, ains qu'il auroit ia attainct vne mesure d'aage competente : mais celui qui auroit fourni entierement la destinee de vingt ans, ou qui seroit aproché bien pres de ce nombre, nous le reputerions totalement bien heureux, comme aiant passé vne tres-heureuse & tres-parfaite vie : mais si le cours de la vie humaine estoit de deux cens ans, celui qui seroit decedé en l'aage de cent ans, estimans qu'il seroit mort trop verd, nous-nous mettrions à le plorer & lamenter. Par ces raisons donc, & pour celles que nous auons deduites auparauant, il apert que la mort mesme, que nous appellons hastiue, est facile à supporter patiemment : car certainement Troïlus, ou bien Priam lui-mesme, eust beaucoup moins ploré, s'ils fussent morts plus tost, lors que le royaume de Troye estoit en sa fleur & vigueur, & en ceste si grande opulence qu'il lamentoit & regrettoit : ce que lon peut euidément iuger & conoistre par les paroles qu'il dit à son fils Hector, quand il l'admonneste de se retirer du combat contre Achilles, par ces vers: F G H

11. Seconde obiection, qu'il faut mener dueil pour ceux qui meurent auant l'aage : laquelle il refute par trois raisons.

1. La mort auancee ne differe rien de celle qui est tardiue.

2. Le dueil de la mort auãt l'aage est moindre & plus supportable que l'autre.

3. Ceux qui meurẽt le plustost sont moins miserables que les autres qui suruiuent.

Rentre mon fils, rentre dans la closture
De ceste ville, à fin que de mort dure
Puisses Troiens & Troienes sauuer.
Ne donne pas matiere de brauer
A ce cruel Achilles, pour la gloire
D'auoir sur toy obtenu la victoire,
T'ayant osté hors de ce monde ci.
Helas au moins, mon fils, ayes merci
De ton vieil peré, à qui encore l'aage

Iliad. liu. 22.

A *N'a pas ravi de la raiſon l'vſage,*
Que Iupiter autrement à la fin
De ces vieux iours par malheureux deſtin
Fera mourir d'vne mort miſerable,
L'aiant fait voir du mal innumerable,
Ses fils au fer trenchant exterminer,
Par les cheueux ſes filles entrainer,
Ses beaux palais ſaccager & deſtruire
De fond en comble, & par trop cruelle ire
Petis enfans du tetin arracher,
Pour contre terre ou mur les eſcacher,
Tirer de mains violentes les femmes
De mes fils morts à forcemens infames:
B *Finalement iuſques deſſus ma porte*
Les chiens goulus traineront ma chair morte,
Apres que l'vn des ennemis aura
Verſé ce peu de ſang qui reſtera
Dedans mon corps, d'vne eſpee pointue,
Ou bien du fer d'vne ſagette aigue.
Làs il n'y a rien à voir ſi piteux,
Qu'vn vieillard blanc de barbe & de cheueux,
A qui les chiens par vilaine morſure
Ont deſchiré la face & la nature.
Ainſi parla le bon homme arrachant
Le poil chenu de ſon blanc chef penchant:
Mais pour cela ne lui fut onc poſſible
C *Plier d'Hector le courage inflexible.*

Veu donc qu'il y a tant & tant d'exemples de cela, il faut que tu penſes que la mort deliure ou preſerue pluſieurs perſonnes de pluſieurs grands & griefs maux, eſquels ils fuſſent certainement encourus, s'ils euſſent veſcu dauantage: dont ie ne t'ay point voulu faire de plus long recit, ne plus ample recueil, pour euiter prolixité, eſtimant que ceux là te deuoient bien ſuffire, pour t'engarder de te laiſſer aller outre le naturel, & outre toute meſure, en des regrets inutiles, & des lamentations qui ne procedent que de foibleſſe & petiteſſe de cœur. Le philoſophe Crantor ſouloit dire, que ſouffrir aduerſité ſans en eſtre cauſe, eſtoit vn grand allegement contre les ſiniſtres accidens de la fortune: mais i'aimerois mieux dire, que ne ſe ſentir point coulpable, eſt vne grande medecine & ſouuerain remede pour oſter le ſentiment de la douleur d'vne aduerſité. Av demeurant, l'aimer & auoir cher vn treſpaſſé ne conſiſte pas en s'affliger, & ſe contriſter ſoy-meſme, ains en ſeruir & profiter
D à celuy que lon aime: or le ſeruice & profit que lon peut faire à ceux qui ſont oſtez hors de ce monde, c'eſt l'honneur que lon leur porte par la bonne memoire que lon en a: pource que nul hõme de bien ne merite d'eſtre lamenté ne ploré, ains pluſtoſt d'eſtre celebré & loué: ni que lon en demene deuil, ains que lon en face honorable & glorieuſe memoire: ni que lon en iette larmes indices de douleur, ains que lon lui face des honneſtes offrandes & oblations: s'il eſt ainſi que celui qui eſt paſſé en l'autre monde ſoit en vne plus diuine condition de vie, eſtant deliuré de la malheureuſe ſeruitude de ce corps des infinies ſolicitudes & miſeres qu'il eſt force que ſouſtienent ceux qui ſont en ceſte vie mortelle, iuſques à ce qu'ils aient paracheué le cours prefix de ceſte vie, que la nature ne nous a point donnee pour touſiours, ains à chaſcun de nous en a diſtribué la portion qui lui eſtoit ordonnee par les loix de la fatale deſtinee. Pourtant ne faut il pas que les ſages, pour le regret de leurs amis

XXI. En reprenant le propos des conſolations par lui entremis pour reſpondre aux obiections precedentes, il mõſtre pour ſeptieſme conſolation comment les viuans doiuent eſtre affectionez enuers les morts.

trespassez, se laissent desborder outre le naturel, & outre tout moien & mesure de douleur, en des deuils & lamentations barbaresques, qui iamais ne prenent fin, entendans ce qui ia par-ci deuant est auenu à plusieurs, qui se sont si fort saisis de tristesse & melancholie, que premier que d'acheuer leur deuil, ils ont acheué leur vie, & en portant le deuil des funerailles d'autrui, ils ont eux-mesmes malheureusemét procuré les leurs : de maniere que les ennuis qu'ils auoient de la mort d'autrui & les maux qui procedoient de leur folie, ont esté enseuelis quand & eux, si que lon pouuoit bien dire veritablement d'eux ce que dit Homere, E

La nuict suruint qu'ils l'amentoyent encore.

parquoy il leur faut souuent repeter de tels propos: Quoy, ne cesserons nous iamais de nous douloir? serons nous toute nostre vie en misere, qui ne finira iamais tant que nous demeurerons en vie? CAR de penser qu'il y ait deuil qui iamais ne doiue prendre fin, seroit vne extréme folie, attendu mesmement que bien souuent nous voions que ceux qui plus impatiemment supportent leurs douleurs, & qui font plus de demonstration de grand deuil, deuienent auec le temps les plus doux, & que dedans les monumens mesmes, là où ils se tourmentoient le plus, & crioient les hauts cris en se batant les poitrines, ils s'assemblent, & font de magnifiques festins auec toute sorte de musique & toute autre maniere de resiouissance. C'est donc à faire à vn homme insensé, estimer que lon puisse auoir vn deuil ainsi permanent & perdurable à iamais : & s'ils venoient à considerer que leur deuil à la fin passera, apres que quelque chose sera auenue, ils preuiendroient le temps à se deliurer de douleur, qui ainsi comme ainsi le doit faire : car il est impossible à Dieu mesme de faire, que ce qui est fait soit à faire: & pourtant ce qui maintenát est arriué cótre nostre esperance, & contre nostre opinion, a monstré que c'est chose qui a bien acoustumé d'auenir à plusieurs par mesmes moiens. Commét, n'est-ce pas chose que nous pouuons bien comprendre par discours de raison naturelle, que F

XXII. Huitiesme consolation, puis que le dueil doit finalemét prendre fin, le mestier est de le faire court, & de bóne heure se deliurer de misere, si lon ne veut pourrir & perir en icelle.

Pleine est la mer & la terre de maux? Et que G
De maux sur maux fatale destinee
Enueloppant va l'humaine lignee:
Le cours du ciel n'en est pas mesme exempt.

CE n'est pas de maintenant, comme dit Crantor, mais de tout téps, que plusieurs sages hommes ont deploré les miseres humaines, reputás que le viure mesme estoit vne punition, & que le commencement de naistre homme, estoit vne griefue calamité. Et dit Aristote, que Silenus, quand il fut surpris par le Roy Midas, le prononcea ainsi : mais pource qu'il vient à propos, il vaudra mieux coucher ici les propres mots du philosophe: car en son liure intitulé Eudemus, ou de l'ame, il dit ainsi: Parquoy, ô tresbon & tresheureux personnage, nous reputons les trespassez benits « & bien-heureux, & pensons que mentir contre eux, ou bien mesdire d'eux, soit vne « impieté, comme de ceux qui sont ia passez en vne meilleure & plus excellente con- « dition que la nostre : & ceste coustume & opinion est si vieille & si ancienne en no- H stre pais, qu'il n'y a homme qui sache ni le commencement du temps qu'elle fut in- « troduite, ni le premier autheur qui l'a instituee, ains est de toute eternité, que ceste « coustume, comme vne loy, est obseruee parmi nous. Mais outre cela, tu sais « bien vn ancien conte, qui est de tout temps en la bouche des hommes. Quel propos est-ce, dit-il? & l'autre continuant respondit: c'est, Que le meilleur seroit ne nai- « stre point du tout: & apres, Que le mourir vaut mieux que le viure: & mesme que les « Dieux l'ont ainsi tesmoigné à plusieurs, & entre autres au Roy Midas, lequel en chassant prit vn iour Silenus, & lui demanda, quelle chose estoit meilleure à l'homme, & que c'estoit que l'hôme deuoit souhaiter & eslire sur toute autre chose. Il ne lui voulut rien respondre du premier coup, ains demeura en silence sans dire vn seul mot, iusques à tant que Midas l'aiant pressé par tous moiens, à toute peine à la fin le con-

XXIII. Neufiesme consolatió, que les sages ont estimé ceste vie trásitoire estre vne punitió, & que naistre hôme estoit vne griefue calamité: partát ne faut regretter ceux qui en sont deliurez.

Opinió des anciés, que le meilleur seroit ne naistre point du tout : & que le mourir vaut mieux que le viure.

A duisit-il à parler: & lors se voiant contraint par force, il lui dit, O semence de cour- *Sentence de Silenus contre la vie humaine.*
„ te duree, de laborieuse destinee, & de fortune penible & miserable, pourquoy me
„ cõtraignez-vous de vous dire ce qu'il vous vaudroit mieux ignorer? pource que la
„ vie est moins trauaillee, & moins douloureuse, quand elle ignore ses propres maux.
„ Or est-il que les hommes ne peuuent nullemẽt auoir ce qui est de tout le meilleur,
„ ni estre participans de la nature de ce qui est tresbon : car le meilleur à tous & à tou-
„ tes seront, n'auoir iamais esté : mais ce qui suit apres, & le premier de ce qui se peut
„ faire, bien qu'il soit en ordre le second, c'est mourir incontinẽt apres que lon est né.
Il apert donques que Silenus iugea & prononça, que la condicion de ceux qui sõt morts est meilleure, que de ceux qui sont viuans, & y a dix mille sentences & exemples tels, & dix mille encore apres, que lon pourroit alleguer & ameuer à mesme conclusion : mais il n'est ia besoin estendre dauantage ce propos. IL ne faut donc *XXIIII. Conclusion qu'il ne faut point lamenter les morts, encores moins ceux qui meurent de bonne heure* point lamenter les ieunes hommes qui meurent, pour autant qu'ils sont priuez des biens, dont les hõmes iouissent en viuant longuemẽt: car cela est incertain, comme
B nous auons ia dict par plusieurs fois, s'ils sont priuez de maux ou de biens, pource qu'il y a beaucoup plus de maux en la vie humaine que de biens, & acquerons les vns à grande peine & auec beaucoup de trauail & de souci, mais les maux fort facilement : dautant que lon dit qu'ils sont ronds, & qu'ils s'entretienent & vont l'vn apres l'autre fort facilement, là où les biens sont separez & distans les vns des autres ne s'assemblans iamais les vns auec les autres sinon sur la fin de la uie de l'homme, *1. Pource qu'il y a plus de maux que de biens en la vie humaine,*
„ Pourquoy il semble que nous nous oubliõs, car non seulemẽt, comme dit Euripide,
„ *Les biens mondains ne sont propres aux hommes,* *2. Nous n'auons riẽ de propre en ce mõde.*

mais ni autre chose quelconque: & pourtant faut il dire de toutes choses,

Les biens en propre aux Dieux seuls apartienent,
Et les humains en recepte les tienent:
Quand il leur plaist de les redemander,
Il est en eux les en deposseder.

C Il ne faut donc point estre marris, s'ils nous redemandent ce qu'ils nous auoient presté pour vn peu de temps seulement, car les banquiers mesme, comme nous auons acoustumé de dire souuent, ne se courroucent pas quand on leur redemande, & qu'ils sont contrains de rendre les deniers que lon a deposez entre leurs mains, s'ils sont gens de bien: car on pourroit dire auec raison à ceux qui ne les rẽdroient pas volontiers, As tu oublié que tu auois receu ces deniers-là pour les rendre? Cela se peut conuenablement apliquer à tous les hommes: car nous auons tous la vie des Dieux en depost forcé & contraint, & n'y a poi t de certain temps prefix, dedans lequel il la nous faille rendre, comme aussi n'ont point les bancquiers de temps prefix, auquel ils soient tenus de rendre les deniers deposez en leurs mains, ains leur est incertain quand celui qui les leur a baillez les redemandera. Celui donc qui se courrouce excessiuement quand il se sent lui mesme pres de la mort, ou quand ses enfans lui *3. Ayant receu nostre vie de Dieu Pour en iouyr tant qu'il luy plaira, il ne nous doit non plus fascher de la lui rendre que l'argẽt qu'on nous auroit presté.*
D meurent, n'a il pas manifestement oublié qu'il est homme, & qu'il auoit engendré des enfans mortels? Ce n'est point fait à homme qui ait le sens entier, ignorer que l'homme est vn animal mortel, ne qu'il est né pour vne fois mourir. Parquoy si Niobé, selon que les fables racõtent, eust tousiours eu à la main ceste opinion & ceste consideration prompte, *4. Se tourmenter en la mort de soy-mesme ou d'autruy est monstrer que lon n'est pas homme.*

En fleur d'aage tu ne seras
Toute ta vie, & point n'auras
Tousiours d'enfans grande maignié
Au tour de toy pour compagnie:
Le soleil ne te sera pas
Doux à voir iusques à ton trespas

elle ne se fust pas tourmentee ne desesperee, iusques à desirer sortir hors de ceste vie

5. C'est se mescognoistre & passer la mesure requise au cours de la vie humaine.

pour la grandeur de sa calamité, & à coniurer les Dieux de la rauir hors de ce monde en vne tres-cruelle ruine. Il y a deux des preceptes qui sont escripts au temple d'Apollo en Delphes, tres necessaires à la vie humaine: l'vn est, Conoy toy-mesme: l'autre, Rien trop, car de ces deux preceptes dependent tous les autres, & sont ces deux consonnans & acordans ensemble, se declarans l'vn l'autre autāt qu'il est possible: car en Conoistre soy-mesme est contenu Rien trop: & en Rien trop se comprend Conoistre soy-mesme: & pourtant Ion le poëte parlant de ces deux preceptes dit ainsi, E

Conoy toy-mesme, à dire est bien aisé,
Mais à le faire il est si mal-aisé,
Qu'il n'y a nul en la celeste bande
Des Dieux, qu'vn seul Iupiter, qui l'entende. Et Pindare dit,
Les sages louent grandement
Ce mot, Rien excessiuement.

XXV. *Moyen propre pour se maintenir cōme il faut en tous afaires, est d'auoir en la pensee ces deux enseignemens, Conoy toy-mesme, & Rien trop.*

Qvi aura donc tousiours deuant les yeux de sa pensee ces deux preceptes en telle reuerence que meritent d'estre tenus les Oracles d'Apollo, il les pourra facilemēt apliquer à tous afaires de la vie humaine, & les saura bien supporter dextrement & modestemēt, eu esgard à sa nature, & à ne se point trop esleuer en vaine gloire pour chose qui puisse auenir, ni aussi à se raualler & abaisser outre mesure en deplorations & lamentatiōs pour l'infirmité ou de l'ame ou de la fortune, ni pour la crainte de la mort, qui s'imprime en nos cœurs à faute de bien conoistre & considerer ce qui est ordinaire & coustumier d'auenir en la vie de l'homme, par necessité, & selon la disposition de fatale destinee. F

Expositiō d'icelles par diuers passages des poëtes, specialement d'Æschylus & d'Euripides.

Quand tu seras par les Dieux visité
De la douleur de quelque aduersité,
Supporte la en patience douce
Modestement & point ne t'en courrouce.

Et le poëte Tragique Æschylus, G

C'est fait en homme & vertueux & sage,
Quoy qu'il auiene à son desauantage.
Contre les Dieux iamais ne murmurer. Et Euripides,
Celuy qui cede à la necessité,
Entend que c'est que la diuinité,
Et de nous est estimé homme sage. Et en vn autre lieu,
Celui qui sait porter l'euenement,
Quel qu'il lui puisse auenir, doucement,
Est dessus tous, ainsi comme ie pense,
Homme de bien & de grande prudence.

XXVI. *Refutation de ceux qui se plaignent de toute aduersité, sans pouuoir iamais se rāger à la volōté diuine ni à la conoissance d'eux-mesmes & de l'estat de ceste vie: auec vne viue description du naturel de telles gens.*

Et au contraire, la plus part du monde se plaint de toutes choses, & quoy que ce soit qui leur auiene cōtre leur souhait, ou cōtre leur esperance, ils estiment tousiours que cela procede de la malignité & de l'enuie des Dieux & de la fortune. Et pourtant ils se lamentēt, & accusent tousiours leurs mauuaise fortune: ausquels on pourroit auec raison repliquer & respondre, Ce n'est Dieu qui te rend miserable, mais c'est toy-mesme, ta folie, & ton erreur procedant d'ignorance, car pour ceste fausse & abusee opinion ils se plaignent de toutes sortes de mort. Si aucun de leurs amis vient à mourir hors de son pays, ils le regrettent en disant, H

Iliad. liu. 11.

Helas pauuret, tu n'as eu ni ton pere
A ton trespas, ni ta dolente mere,
Aupres de toy, pour te clorre les yeux.

Et s'il meurt en son pays, presens son pere & sa mere, ils le lamētent, cōme leur aiant esté raui des mains, & leur aiāt laissé l'impression de la douleur de l'auoir veu mourir

A rit deuant leurs yeux. S'il meurt sans parler ne leur dire mot quelconque de chose que ce soit, en criant ils disent,

Tu ne m'as pas vn bon propos tenu, Iliad. liu. 24.
Que tousiours i'eusse en mon cœur retenu.

Si au cótraire il leur a tenu quelque propos en mourant, ils auront tousiours ce propos là en la bouche, comme vn renouuellement de leur douleur. S'il est mort soudainement, ils le deplorent cóme aiant esté raui. S'il a demeuré longuement à mourir, ils le plaignent comme estát mort à petit feu, par maniere de dire, & aiant enduré beaucoup auant que passer. brief toute occasion leur est idoine & suffisante pour exciter leurs douleurs & leurs lamentations. Et ceux qui ont émeu toutes ces crieries ont esté les poëtes, mesmement le premier & le prince de tous, Homere, disant:

Comme le pere au feu des funerailles. Iliad. liu. 23.
De son cher fils mort en ses espousailles
B *Bruslant ses os lamente amerement,*
Et ceste mort afflige durement
La pauure mere, à tous deux miserables,
Laissans regrets & pleurs innumerables.

Et pour cela encore n'est il pas asseuré si on le plaint & plore iustement: mais voiez ce qui suit apres,

Estant seul fils vnique en leurs ans vieux,
Et de grands biens heritier apres eux.

Et qui sait que Dieu par sa prouoyance & bien vueillance paternelle enuers le genre humain, n'en oste quelques vns de ce monde auant leur temps, pour-autant qu'il preuoit bien les maux qui autrement leur doiuent aduenir? POVRTANT faut il plustost estimer, qu'il ne leur auient rien que lon doiue auoir en haine: Car, XXVII. Brief recueil & sommaire des consolatiós qu'il a mises en auant ci dessus.

Rien n'est mauuais quand il est necessaire.

C le dis rien de ce qui auient à l'homme, soit par raison primitiue, soit par consequence, tant par ce que bien souuent la mort suruenát aux hommes, les preserue de plusieurs autres plus griefues & pires aduersitez: comme aussi pource qu'il estoit expedient aux vns de n'auoir oncques esté, aux autres de mourir en naissant, aux autres apres estre entrez peu auant en la vie, & aux autres apres qu'ils sont paruenus en fleur de leur aage: toutes lesquelles especes de mort, en quelque sorte qu'elle auiene, se doiuent suporter patiemment, attendu que ce qui procede de fatale destinee ne se peut euiter: & la raison voudroit que les hommes bien apris considerassent en eux-mesmes, que ceux que nous estimós auoir esté priuez de la vie auát la maturité, nous precedét de bié peu de temps: car la plus longue vie qui soit, est courte & briefue, ne montát nó plus qu'vn poinct ou vne minute de téps, au regard de l'infinie æternité: & que plusieurs de ceux qui demenent le plus de deuil, en peu de téps sont allez apres ceux qu'ils ont ploré, n'aiás rien gaigné à leur lóg deuil, & s'estás pour neát affligez
D d'ennuis & de fascheries: là où puis que le temps est si court que nous auons à voyager au pelerinage de ceste vie, nous ne nous deussions pas cósumer nous mesmes de tristesse souillee, ni de douleur amere, & miserable deuil, iusques à affliger de coups nostre propre corps, ains plus tost nous efforcer de reuenir, & retournir à ce qui est meilleur & plus humain, en conuersant auec personnes qui soient, non pour se contrister auec nous, & pour exciter tousiours dauantage nostre deuil par vne maniere de flatterie, ains plustost auec ceux qui soiét pour nous oster & diminuer nos ennuis auec vne genereuse, graue & venerable consolation, aiás tousiours en l'entendemét ces vers d'Homere que Hector dit à sa femme Andromache, en la reconfortant.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7.

Ne me viens point chetiue trop saisir
L'entendement de triste desplaisir:
Point ne sera ma vie terminee

E

Par qui que soit auant sa destinee.
Au demeurant ie te dis, Andromache,
Qu'il n'y a point d'homme ne preux ne lasche
Qui seust apres qu'vne fois il est né,
Fuir ce qui lui est predestiné.

Et le mesme poëte parlant de ceste fatale destinee dit en vn autre passage,

Des qu'vn enfant sort du ventre, l'estaim
Est tout filé de son fatal destin.

XXVIII. *A ce que dessus il adiouste quelques conseils.*

1. Que nous cõtregardiõs nostre vie, & prouuoyons au bien de ceux qui viuent auec nous.

2. Qu'aians cõsolé les autres nous ne perdions pas courage au besoin.

Si nous imprimons ces raisons en nostre entendement, nous serons deliurez d'vne vaine melancholie de deuil, qui ne sert à rien, mesmemẽt quand nous viendrõs à considerer combien la duree de nostre vie est courte: pourtãt la faut il cõtregarder, à fin que nous la puissions passer tranquillement sans estre agitee ne troublee de ces douleurs de mortuaires, en delaissant les marques & habits de deuil, & reprenant le soin de bien traiter nos personnes, & de prouuoir au bien de ceux qui viuent auec F nous. Aussi sera-il bon de se ramener en memoire les argumẽs & raisons dont nous aurons, comme il est vrai-semblable, autrefois vsé enuers nos parens & amis en pareilles calamitez, en les reconfortant, & leur suadant de suporter patiẽment & communément les communs accidens de ceste vie, & les cas humains humainement, & ne commettre pas ceste faute, que d'estre suffisant assez pour pouuoir descharger les autres de douleur, & ne se pouuoir pas secourir soy-mesme, ni receuoir aucune vtilité de la recordation de ses persuasions là, & guarir les angoisses de l'ame auec les drogues medecinales de la raison, tenans pour certain qu'il n'y a rien que lon deust moins differer ni dilayer, que de descharger son cœur de melancholie & d'ennui: & toutefois on dit en vn commun prouerbe, qui est en la bouche de tout le monde,

Qui muse à quoy que ce soit,
Tousiours perte il en reçoit.

3. Que nous profitions es exemples de ceux qui ont courageusement supporté la mort de leurs enfans entre autres.

Anaxagoras.

Pericles.

Xenophon.

Mais encore bien plus reçoit-il de dommage, à mon auis, celui qui delaye à se des- G charger des griefues & malencontreuses passions de l'ame, le differant iusques à vn autre temps. Au contraire faudroit-il tourner ses yeux sur ceux qui ont genereusement & magnanimement suporté la mort de leurs enfans, comme Anaxagoras le Clazomenien, & Demosthenes l'Athenien, Dion le Syracusain, & le Roy Antigonus, & plusieurs autres, tant du passé que du present, desquels Anaxagoras, ainsi comme nous lisons, aiant entendu la mort de son fils par quelqu'vn qui lui en vint aporter la nouuelle, ainsi comme il disputoit de la nature des choses, & deuisoit auec ses familiers & amis, il s'arresta vn peu à penser en soy-mesme, & puis dit seulement aux assistans, Ie sauois bien que i'auois engendré vn fils mortel. Et Pericles, qui pour l'excellence de son eloquẽce, & de son grand sens & prudence, fut surnommé Olympien, c'est à dire, celeste, en fit tout autant, quand il entendit que ses deux enfans Paralus & Xantippus estoyent tous deux morts, ainsi que dit Protagoras en ces paroles: Lui estans ses deux fils, tous deux beaux ieunes hommes, morts à huict H iours l'vn de l'autre, il n'en porta oncques le deuil, ains maintint tousiours son esprit « en serene trãquillité, dont il receuoit tous les iours de grands fruits, nõ seulemẽt en « ce que ce lui estoit vn grãd heur, de ne sentir point de douleur, mais aussi en ce qu'il « en estoit mieux estimé du peuple: car vn chascun : le voiant supporter sa perte ainsi « robustement, l'en estimoit vaillant & magnanime, & de plus grand cœur que soy- « mesme, sachant tresbien comme il se trouuoit affligé & troublé en tels accidens: « car on dit qu'apres la nouuelle de la mort de ses deux enfans il ne laissa pas de porter « sur la teste chapeaux de fleurs, suyuant la coustume de son pays, & de haranguer au « peuple en robe blanche, mettant tousiours en auant des bons conseils aux Atheniens, & les incitant tousiours à la guerre. Semblablement Xenophon l'vn des familiers de Socrates, ainsi comme il sacrifioit vn iour aux Dieux, entendit par quel- «

A ques vns qui retourneroiēt de la bataille, que son fils y estoit mort: il osta adonc in-
continent le chapeau de fleurs qu'il auoit sur la teste, & demanda en quelle sorte il
estoit mort: & comme on lui eust dit, qu'il auoit esté tué en combatant fort vail-
lamment, apres auoir fait vn grand meurtre des ennemis, il demeura vn bien peu
d'espace à reprimer par discours de la raison en son cœur sa passion, & puis remit in-
continent le chapeau de fleurs sur sa teste, paracheua son sacrifice, disant à ceux
,, qui lui en auoient aporté la nouuelle, Ie n'ay iamais requis aux Dieux, que mon fils
,, fust immortel, ne qu'il vescust longuement, car on ne sait si cela est expedient à ceux
,, qui le demandent: mais bien leur ay-ie prié, qu'ils lui fissent la grace d'estre hom-
,, me de bien, & de bien aimer & seruir sa patrie: ce qui est auenu. Et Dion le Syracu- *Dion.*
sain, comme il estoit vn iour assis à deuiser auec ses amis, il entendit vn grand bruit
parmi sa maison, & vn grand cri: si demanda que c'estoit: & apres auoir entendu
l'inconuenient, que c'estoit son fils qui estoit tombé du toict de la maison en bas, &
B s'estoit tué, sans autrement s'en effrayer, il commanda que lon en baillast le corps
aux femmes pour l'enseuelir selon la coustume: & lui cependant continua le pro-
pos qu'il auoit encommencé auec ses amis. Demosthenes l'orateur le suiuit aussi en *Demosthenes.*
cela, apres auoir perdu sa chere & vnique fille, de laquelle Æschines, pensant faire
vn grand reproche à son pere, dit ainsi: Sept iours apres que sa fille fut trespassee, de-
" uant que d'en auoir fait le dueil & les obseques à la maniere acoustumee, couronné
" d'vn chapeau de fleurs, & prenant vne robe blanche, il sacrifia aux Dieux vn bœuf,
" & mit ainsi malheureusement à nonchaloir la pauure trespassee, qu'il auoit perdue,
" sa fille vnique, & celle qui premier l'auoit appellé pere, le meschāt qu'il est. Ce Rhe-
" toricien-là aiant pris pour son suiet à accuser Demosthene, recite ces propos là, ne
se prenant pas garde qu'en le cuidant blasmer il le louë, veu qu'il reietta arriere tout
dueil, & monstra qu'il auoit la charité enuers son pays en plus grande recōmanda-
tion, que l'amour & compassion naturelle enuers ceux de son sang. Et le Roy Anti- *Antigonus.*
gonus aiant entendu la mort de son fils Alcyoneus, qui auoit esté tué en vne batail-
le, regarda franchement ceux qui lui aporterent ceste mauuaise nouuelle, & s'estant
C vn peu arresté à penser, la teste baissee, sans mot dire, il profera ces paroles: ô Alcyo-
neus, tu as perdu la vie plus tard que tu ne deuois, te iettant ainsi à l'abandon sur les
,, ennemis, & ne te souciant autrement ni de ton salut, ni de mes admonestemens. Or
,, n'y a-il celui qui n'admire & n'estime grādement ces personnages là, pour leur con-
,, stance & magnanimité: mais quand ce vient à l'espreuue du fait, ils ne les peuuent
imiter pour l'imbecillité de leur ame, laquelle procede d'ignorance: toutefois y
ayans plusieurs exemples de ceux qui se sont genereusement & vertueusement por-
tez en la mort & perte de leurs amis & proches parens, que lon pourroit tirer tant
de l'histoire Grecque, comme de la Latine, ce que nous en auons allegué iusques
ici, pourra suffire pour faire oster ce tant fascheux dueil, & ceste vaine affliction que
tu en prens, laquelle ne peut à rien seruir ne profiter. MAIS que les ieunes hom-
D mes d'excellente vertu, qui meurent en leur ieunesse, soient en la grace des Dieux, &
qu'ils passent en vn plus heureux estre, i'en ay desia fait quelque mention au para-
uant, & encore essayeray-ie d'en dire quelque chose en cest endroit, le plus briefue-
ment qu'il me sera possible, portant tesmoignage de verité à ceste belle & sage sen-
tence de Menander qui dit,

XXIX. Deuant que faire fin, pour seeller encore plus fermemēt les discours precedens en la pēsee de Apollonius, il traitte encores briefuement de la felicité des hommes vertueux qui meurent en fleur d'aage, & satisfait aux obiectiōs contraires.

Celui qui est en la grace des Dieux
Il meurt auant que de deuenir vieux.

Mais à l'auenture me pourras tu repliquer, trescher ami Apollonius, que le ieune
Apollonius ton fils auoit toutes choses fort prosperes & à souhait, & que c'estoit
plus tost toy qui deuois issir de ceste vie, & estre inhumé par lui qui estoit en la fleur
de son aage, & que cela estoit le deuoir selō nostre nature, & selon le cours de l'hu- 1.| Premiere obiection.
manité: il est bien vray, mais non pas à l'auenture selon la prouoyance du gouuer- Responce.

A *Comme de la diuinité*
Seule aiant pris son origine.
Or de dormir elle ne fine
Tant que les membres sont veillans,
Mais quelquefois eux sommeillans,
Elle donne à conoistre comme
C'est elle seule qui en l'homme
Fait iugement de ce qui plaist,
Et de ce qui fasche & desplaist.

Et le diuin Platon en son traité de l'Ame a dit plusieurs raisons de son immortalité, & en a aussi beaucoup parlé en ses liures de la Republique, & au dialogue intitulé Menon, & en celui de Gorgias, & par-ci par-là en plusieurs autres lieux. Or quát
B à tout ce qu'il en a dit en son dialogue de l'ame, i'en feray vn extrait à part, que ie te bailleray, ainsi que m'en as requis, mais pour le present ie ne t'en allegueray que ce qui vient à propos, & qui sert à la matiere, c'est ce qu'il en dit à vn Athenien familier & domestique de Gorgias l'orateur: car Socrates en ce traité de Platon dit ainsi:

XXX. Pour la closture de tout ce que dessus, il adiouste vn discours prins de la doctrine de Platon touchãt l'estat des ames apres qu'elles sont separees des corps.

„ Escoute vn fort beau propos, lequel tu reputeras à mon auis estre vne fable, mais
„ quant à moy, ie l'estime veritable, & te le raconteray pour tel: car comme dit Home-
„ re, Iupiter, Neptune & Plutô departirent iadis entre eux l'empire qu'ils auoient eu de
„ leur pere. Or y auoit-il vne loy touchant les hommes des le temps de Saturne, & de
„ tout temps, & est encore iusques au temps present entre les Dieux, Que d'entre les
„ hommes celui qui a passé sa vie iustement & sainctement, quand il vient à mourir
„ s'en va demeurer és Isles fortunees, en toute felicité, hors de toutes sortes de maux: &
„ au contraire, celui qui a vescu iniustement & sans craindre ne reuerer les Dieux, s'en
„ va en la prison de iustice & de punition que lon appelle Tartare, c'est à dire Enfer.
C Or les iuges qui ont eu conoissance de cela durant le regne de Saturne, & encore de-
„ puis sur le commencement du regne de Iupiter, estoient des hommes viuans qui iu-
„ geoient les autres hommes en leur vie, au propre iour qu'ils deuoyent aller de vie à
„ trespas: dont il auenoit que les iugemens n'en estoiét pas bons, iusques à ce que Plu-
„ ton & les autres superintendans des Isles fortunees vindrent rapporter à Iupiter, que
„ lon leur enuoyoit des gens qui n'en estoiét pas dignes. Iupiter leur respódit, I'y don-
„ neray bien ordre, & engarderay bien que cela ne se fera plus: car la cause pourquoy
„ les iugemens sont mauuais, est pource que tant ceux qui iugent, comme ceux qui
„ sont iugez, le sont estans reuestus, pource que c'est durant leur vie, & plusieurs à l'a-
„ uenture ayans de mauuaises ames, & estans reuestus de beaux corps, de noblesse, de
„ lignee & de richesse, quand on les veut iuger, il vient plusieurs qui leur portent tes-
„ moignage, comment ils ont bien vescu: les iuges sont esblouys de ces tesmoings-
„ là, ioint qu'ils sont eux-mesmes reuestus, aiant au deuant de leurs ames les yeux, les
„ aureilles, & toute la structure de leur corps: toutes ces choses là leur donnent em-
D peschement, tant leurs vestemens propres que ceux des iugez. Premierement donc
„ il les faut engarder qu'ils ne sachent plus l'heure de leur mort, car ils la sauent bien
„ maintenant. Cela donc soit commandé à Prometheus, qu'il engarde que desor-
„ mais les hommes ne sachent plus le iour de leur mort: & puis il faut que les iuge-
„ mens d'orsenauant se facent, les vns & les autres estans tous nuds: & pour ce faire il
„ est besoin qu'ils soient tous morts, & le iuge mesme soit mort, & qu'il viene à exa-
„ miner auec l'ame seule, les ames des trespassez, à mesure qu'ils viendront à mourir,
„ estans seules & destituees de tous leurs parens & amis: & aians laissé sur la terre tout
„ l'ornement & vestement qu'elles souloient auoir, à celle fin que le iugement s'en fa-
„ ce plus droit & plus iuste. C'est pourquoy aiant conu cela deuant vous, i'ay con-
„ stitué de mes propres enfans pour iuges, deux du costé de l'Asie, Minos & Rada-
„ manthus, & vn du costé de l'Europe, c'est Æacus: ceux là apres qu'ils seront morts,

iugerons dedans le pré au carrefour, là où fourchent les deux chemins, l'vn qui va es E
Isles fortunees, l'autre au Tartare. Radamanthus iugera ceux de l'Asie, & Æacus «
ceux de l'Europe: & quant à Minos, ie lui donneray la presidence de iuger par des- «
sus, si d'auéture il y a quelque chose qui soit incognuë à l'vn des deux autres, afin que «
d'ici en auant le iugement soit tres-iuste, du chemin que les hommes auront à te- «
nir. Voila le propos que i'ay ouy reciter, ô Callicles, & que ie croy estre veritable: duquel discours ie recueille ceste conclusion en fin, Que la mort n'est autre chose, que la separation de l'ame d'auec le corps. C'est ce que i'ay ramassé & mis ensemble, trescher ami Apollonius, auec grand soin & diligence pour t'en composer vn discours de consolation, qui m'a semblé tres-necessaire, tant pour alleger vn peu la douleur qui te trauaille presentement, & te faire cesser ce fascheux dueil que tu menes: comme aussi pour y comprendre l'honneur & la louange qui me semble que ie deuois à la memoire de ton fils Apollonius le bien aimé des Dieux: car c'est chose, à mon auis tres-desirable, & conuenable à ceux qui par bonne & heureuse me- F
moire, & par gloire perdurable sont consacrez à immortalité. Tu feras donc sagement, si tu obeis aux raisons qui y sont contenues, & gratifies à ton fils, en te reuenant de ceste vaine affliction que tu donnes & à ton corps, & à ton ame, en ton accoustumee, ordinaire & naturelle façon de viure: car ainsi comme lors qu'il viuoit entre nous, il n'eust pas esté aise de voir ni toy son pere, ni sa mere, tristes & desolez: aussi maintenant qu'il est conuersant & faisant bonne chere auec les Dieux, il ne prendroit pas plaisir à voir l'estat auquel vous estes. Parquoy reprenant courage d'homme de bien, magnanime & aimant les siens, retire toy le premier, & puis la mere du ieune homme, & tous vos parens & amis d'vne telle misere, en passant en vne plus tranquille & paisible maniere de viure, laquelle sera trop plus agreable, & au defunct ton fils, & à nous tous, qui auons soin de ta personne, ainsi comme il conuient à l'amitié que nous te portons. G

Epilogue & conclusion de ceste consolatiõ: auec exhortation à Apollonius d'obeir aux raisons y cõtenues, pour ne se cõtrister en vain, ni porter enuie au repos de son fils, ains passer le reste de sa vie en trãquilité d'esprit.

Consolation enuoyee à sa femme sur la mort d'vne siene fille.

SOMMAIRE.

PLVTARQVE estant absent de sa maison, reçoit nouuelles de la mort d'vne sienne petite fille aagee de deux ans, nommee Timoxene, enfant de gentil naturel & grande esperance. Craignant donc que sa femme n'apprehendast trop vne telle perte, il la con- H
sole par ceste lettre, & lui rendant tesmoignage de vertu & de constance en la mort d'autres enfans plus auancez en aage, il l'exhorte à patience & moderation en ceste nouuelle recharge, condamnant par diuerses raisons le dueil excessif, les indignes façons de faire de plusieurs folles meres & monstrant les maux qu'vne trop grande tristesse attire apres soy. Puis continuant à la consoler, il monstre de quel œil nous deuons regarder les enfans deuant, durãt, & apres leur vie: combien sont heureux ceux qui se contentent de la volonté diuine: que les biens passez doiuent adoucir les maux presens, & empescher que nous ne soyons malheureux iusques là de faire seulement estat des mesauentures & incommoditez de nostre vie. En apres il respond à quelques obiections que sa femme pouuoit mettre en auant, & propose son auis touchant l'incorruption & immortalité de l'ame humaine faisant vn meslinge de diuerses opinions des anciens philosophes: puis conclud qu'il vaut mieux mourir tost que tard, ce qu'il conferme par vne ordonnance obseruee en son pays, laquelle defendoit de mener dueil pour ceux qui mouroyent en bas aage.

A

Plutarque à ſa femme S.

CELVI que tu m'auois enuoyé pour m'aporter la nouuelle de la mort de noſtre petite fille, à mō auis m'a failli par le chemin, eſtant allé droit à Athenes: mais arriué à Tanagre, i'en ay eſté auerti. Or quant à ſa ſepulture, ie penſe biē que tu y auras deſia donné ordre: & à la mienne volonté que ce ſoit en ſorte, que ni pour le preſent, ni pour l'aduenir elle ne t'aporte guere de deſplaiſir. Mais ſi d'auenture tu as differé à faire quelque choſe que tu euſſes bien voulu, iuſques à ce que tu en euſſes entendu mon aduis, eſtimant que cela en le faiſant t'aidera à porter patiemment ta douleur, ie te prie au moins que ce ſoit ſans aucune curioſité ni aucune ſuperſtition, deſquelles tu es auſſi peu entachee que femme que ie conoiſſe: ſeulement te veux ie admoneſter, ma femme, qu'en ceſt inconuenient tu te maintienes, & pour toy & pour moy, en vne conſtance & tranquillité d'eſprit: car quant à moy, i'enten & meſure en mon cœur ceſte perte telle, & auſſi grande comme elle eſt, mais ſi ie trouue que tu la portes trop impatiemment, cela me ſera plus grief, & me faſchera plus que l'inconueniēt meſme: combien que ie n'aye pas non plus eſté engendré ni d'vn cheſne ni d'vn rocher, dequoy tu peux toy-meſme eſtre bien bon teſmoin, ſachant comme nous auons nourri enſemble pluſieurs de nos enfans, en noſtre maiſon & par nos propres mains: tu ſais auſſi cōme ie l'aimois fort tendrement, pource que i'auois fort deſiré auec toy que tu euſſes vne fille, apres quatre fils que tu auois eus de reng, & pource qu'elle m'auoit aporté le moien de lui donner ton nom.

I. Voulant conſoler ſa femme, il l'exhorte en premier lieu de prouuoir à la ſepulture de leur fille ſans curioſité ni ſuperſtitiō: puis à ſe monſtrer conſtāte & paiſible à l'exemple de lui-meſme, qui aiant aimé de ſinguliere affection ceſte fille, neantmoins en porte courageuſement la mort.

B

Mais outre l'amour paternelle que lon a communement enuers ſes petis enfans, encore y auoit-il en elle vne pointe particuliere qui la me faiſoit plus cherement aimer, c'eſt qu'elle me dōnoit du plaiſir, ſans que i'aperceuſſe iamais en elle aucune cholere, ni aucune mignardiſe: car elle auoit vne douceur & bonté naturelle merueilleuſe: & ce qu'elle s'efforçoit de monſtrer qu'elle aimoit ceux qui l'aimoient, & s'eſtudioit de leur complaire, me donnoit du plaiſir, & enſemble conoiſſance d'vne grande debonnaireté que nature auoit miſe en elle: car elle prioit ſa nourrice de » donner la mammelle non ſeulement aux autres petis enfans qui iouoient auec el- » le, mais auſſi aux pouppees & autres iouets d'enfans, dont elle ſe iouoit, comme faiſant part de ſa table par humanité, & communiquant ce qu'elle auoit de plus agreable, à ceux qui lui donnoient plaiſir.

Il preuient & propoſe vne obiection aſſez commune, du plaiſir que donnēt par fois les enfans qui meurent plus toſt que ne pēſion.

C

Mais ie ne voy pas, ma femme, pourquoy ces petis propos là, & autres ſemblables qui nous ont donné du plaiſir en ſa vie, nous doiuent faſcher & troubler maintenant apres ſa mort, quand nous viendrons à les rememorer: mais auſſi, au contraire, crains-ie, qu'auec la douleur nous n'en chaſſiōs la memoire, comme fait Clymene, quand elle dit,

Reſponſe à ceſte obiection.

D

L'arc & la trouſſe m'eſt moleſte,
Tous exercices ie deteſte:

fuyant touſiours & tremblant à la recordation & rememoration de ſon fils, pource qu'elle lui renouuelloit ſes douleurs: car naturellement nous refuyons tout ce qui nous faſche: mais il faut que comme en ſon viuant nous n'auions rien plus doux à embraſſer, ne plus plaiſant à voir & à ouir qu'elle, auſſi que le penſement d'elle loge & viue auec nous, pour toute noſtre vie, aiant, di-ie, beaucoup de fois plus de ioye que de triſteſſe, s'il eſt vray-ſemblable, que les raiſons & argumens que nous auons ſouuētefois alleguees aux autres, nous aient à nous meſmes profité de quelque choſe au beſoin, & ne ſoient pas demeurees oiſeuſes, en nous accuſant qu'au lieu de ces ioyees paſſees, nous leur rendions maintenant pluſieurs fois autant de douleurs.

Raiſon de ceſte reſponſe.

CEVX qui y ont aſſiſté nous rapportent auec grande recommandation de ta

II. En rendant bon teſmoignage

à la vertu de sa femme, il la conseille de perseuerer de bien en mieux, & entre par mesme moyen en vn beau discours, assauoir comment il se faut porter enuers les morts, condamnant le dueil excessif.

Pourquoy le dueil excessif est à condamner.

Si l'excez au rire & en la ioye est à condamner : encores plus l'est il es larmes & au dueil, où il paroist plus estrange & contraire, tant à l'honnesteté & temperance qu'à nature mesmes.

vertu, que tu n'en as pas seulement changé de robe, ne pris acoustrement de dueil, & E
que tu ne t'en es ni desfiguree, ni outragee, ni toy ni tes femmes, en aucune maniere, ni que tu n'en as fait aucun apareil somptueux à ses funerailles, comme si c'eust esté pour vne feste solennelle, ains as fait toutes choses sobrement, & honnestemét sans bruit, auec nos amis & parens: dequoy ie ne me suis point esmerueillé quant à moy, si toy qui iamais n'as pris plaisir ni fait gloire de te mõstrer ni en theatre, ni en procession, ains plustost qui as tousiours estimé que la somptuosité estoit inutile, voire mesmes es choses de plaisir, en chose triste & douloureuse, tu as obserué la simplicité qui est la plus seure : car il faut que la Dame sage & honneste demeure inuiolee non seulement es festes Bacchanales, mais aussi penser qu'il faut que la tourmente & emotion de la passion en dueil a besoin de continence pour resister & combatre, non pas contre l'amour & charité naturelle des meres aux enfans, comme quelques vnes pensent, mais contre l'intemperance de l'ame : car nous concedons à ceste charité le regretter, le reuerer, & le rememorer les trespassez, mais la cupidité ex- F
cessiue & insatiable de lamentatiõs, qui force les personnes iusques à ietter les hauts cris, & à se batre & outrager, n'est pas moins laide & honteuse, que l'incontinence es voluptez, toutefois on l'excuse plus de paroles, dautant que à la laideur c'est la douleur & l'amertume, au lieu qu'à l'autre c'est la volupté qui y est coniointe. Car y a-il rien plus desraisonnable, que d'oster l'exces de rire & de s'esiouir: &, au contraire, de laisser aller les torrents de larmes & de pleurs, qui partent d'vne mesme source, tant qu'ils peuuent aller : & ce que font quelques vns qui tansent & querellent auec leurs femmes pour quelques parfums ou quelques habillemens de pourpre qu'elles voudroient auoir, & ce pendant leur permettent de raser leurs cheueux en dueil, & se vestir de noir, se seoir deshonnestement à mesme terre, crier à pleine teste en inuoquant les Dieux: &, ce qui est encore plus mauuais que tout, si elles punissent excessiuement ou iniustemét leurs seruantes, s'y opposer & les en garder: & quand elles mesmes se chastient cruellement, & asprement, les laisser faire en acci- G
dens & inconueniens qui auroient au contraire besoin de facilité & d'humanité.

III. Il continue louer la modestie & simplicité de sa femme, afin d'adoucir la douleur de sa nouuelle perte par la consideration de sa constance en vn autre plus grande perte de son fils aisné, & d'vn puisné, & en opposant les indignes façons de faire de plusieurs folles meres.

MAIS quant à nous, ma femme, nous n'auons point eu iamais besoin de ce combat là l'vn contre l'autre, ni n'en aurons, à mon auis, iamais de cestui ci: car quant à la simplicité de vestemens, & à la sobrieté du viure ordinaire sans aucune superfluité, il n'y a pas vn philosophe, ni pas vn honneste citoien qui ait hanté & frequenté en nostre maison auec nous, qui n'ait pris grand plaisir à voir & considerer ta simplicité, soit aux sacrifices, soit aux theatres, soit aux danses & processions: aussi as tu desia monstré vne grande constance en pareil accident, à la mort de ton fils aisné: & encore depuis quand le gentil Charon nous laissa auant aage, car il me souuient que quelques estrangers qui estoient venus auec moy de la marine, quand on nous vint dire la nouuelle de la mort du petit enfant, comme ils furent arriuez auec d'autres nos amis & voisins en nostre maison, & qu'ils y virent toutes choses rassises & bien composees sans desordre ne bruit aucun, ainsi cõme eux-mesmes l'ont racon- H
té à d'autres depuis, ils penserent que ce faust vne fausse nouuelle, & qu'il ne fust rien auenu de mal, tant tu ordonnas honnestement & sagement toutes choses en nostre maison, lors que l'occasion estoit bien suffisante pour excuser vn desordre & vne confusion, combien que tu eusses nourri l'enfant de ta propre mammelle, & que tu y eusses enduré vne incision au tetin, à cause d'vne froissure & contusion. Ce sont actes de generosité en vne Dame, & de charité enuers ses enfans, cela. Là où nous voyons plusieurs autres meres, qui prenent leurs petis enfans des mains des nourrices, comme des iouets pour passer leur temps: & puis quand il auient qu'ils meurent, ils se laschent & laissent aller à tous vains regrets, & dueil qui ne sert de rien, & qui ne procede pas de bien-vueillance, car bien-vueillance est chose raisonnable & honneste: mais beaucoup de mine procedant de vaine opinion meslé auec vn peu d'affection

A d'affection natu[...] qui engendre des dueils farouches, furieux & implacables. Et semble qu'Esope n'ait pas ignoré cela, car il dit, que Iupiter faisant la distribution des honneurs aux Dieux, le Deuil y vint qui en demanda aussi : & il luy bailla les larmes, les regrets & lamẽtations, mais de ceux qui le receuroient libremẽt & volontairemẽt : aussi se fait il ainsi du cõmẽcemẽt, car vn chascun introduit chez soy de sa propre volonté le deuil, mais depuis qu'il y est vne fois establi par laps de tẽps, & qu'il s'est rendu familier & domestique, il ne s'en va pas puis apres quand on le voudroit bien chasser, Et pourtant faut il combatre à la porte contre lui, & ne receuoir pas garnison chez soy, en deschirant sa robe ou arrachant ses cheueux, ou quelques autres choses semblables qui auienent tous les iours ordinairement, & rendent l'homme honteux, & son cœur serré, ne s'ozant ouurir ni s'eslargir, ains paoureux & craintif, se reduisant là, qu'il ne pense pas qu'il luy soit loisible de rire, de voir la lumiere du Soleil, ni de hanter personne, ni de manger en compagnie, en

IIII. Par vne plaisante fiction il enseigne à sa femme de ne donner lieu à la tristesse monstrant les maux qui s'en ensuiuent.

1. Le deuil rend la personne miserable, paoureuse & craintiue.

B telle captiuité il se rend à cause de son deuil. Et à ce mal là est conioint vne nonchalance du corps, vne condamnation de toutes estuues, de tout lauement, frotement, huilement, & traitement de sa personne, tout au contraire de ce que l'ame deuoit faire, à fin qu'elle mesme malade fust soulagee & aidee par le corps sain & dispos: car vne grande partie de la douleur de l'ame s'allege & s'esmousse, par maniere de dire, quand le corps se sẽt gaillard, ne plus ne moins que les vagues vont chalant & s'applanissant quand le temps est calme & serain. Mais à l'opposite, si pour estre mal traité & mal pensé il s'y engẽdre vne seicheresse de cuir, vne aspreté rude, de maniere que le corps n'exhale rien de gracieux ni de doux à l'ame, sinõ des douleurs & des tristesses, ne plus ne moins que des ameres & fascheuses exhalatiõs, alors n'est il pas aisé, quoy qu'on le desire, de facilemẽt se rauoir, tãt de griefues passiõs vienent à saisir l'ame quand elle est ainsi affligee & tourmentee. Mais ce qui est de plus dangereuse efficace, & plus à craindre en cela, ie ne le saurois craindre en toy, c'est à

2. Priue le corps de ses commoditez & necessitez.

3. Fait que l'ame par la sympathie qu'elle a auec le corps affligé, vient aussi à estre tourmentee.

C sauoir, que de folles femmes ne t'aillent visiter, & qu'elles ne crient & lamentent auec toy, ce qui par maniere de dire aiguise & resueille la douleur, ne permettãt pas que ou d'elle mesme, ou par l'entremise & le secours d'autrui, elle se fene & se passe: car ie say combien tu eus de peine & de trauail dernierement à l'endroit de la sœur de Theon, pour la secourir, & resister aux autres femmes qui la venoient voir auec grands cris & hautes lamentations, comme si propremẽt elles eussent aporté du feu pour l'enflamer dauantage. Car quand on voit que la maison d'vn ami ou d'vn voisin brusle, chascun y court tãt qu'il peut, pour aider à l'esteindre: mais quãd on void les ames allumees de douleur, au contraire on y porte encore de la matiere à augmenter ou entretenir le feu. Et quand quelqu'vn a mal aux yeux, on ne lui permet pas qu'il y porte les mains, ne qu'il y touche, s'il y a inflamation: là où celui qui est en deuil demeure assis en sa maison, se presentant au premier venu qui veut lui aller esmouuoir, aigrir & irriter sa passion, ne plus ne moins qu'vne fluxion, tãt qu'au lieu

V. Il condamne les personnes qui vont augmenter par vaines crieries le dueil des affligez monstrãt combien leur importunité est dangereuse.

Par exemple.

Par similitudes propres.

D qu'elle ne faisoit qu'vn petit le chatouiller & demãger, ils la vous deschirent en sorte qu'ils y font venir vn grand & fascheux mal. Ie suis asseuré que tu te sauras bien garder de cela. Mais efforce-toy de te reduire en ton pensement ce temps-là, auquel ne nous estãt pas encore ceste fille nee, nous n'auiõs pas de quoy nous plaindre de la fortune, & puis de ioindre tout d'vn tenant le temps present auec celui-la, comme si nous estions derechef retournez à mesme estat que nous estions au parauant. Car il semblera, ma femme, que nous soions marris que iamais l'enfant ait esté nee, si nous mõstrons d'estimer que nos afaires fussent en meilleur estat auãt que elle fust nee, que depuis: non pas que ie vueille que nous abolissions de nostre memoire les deux annees qu'il y a eu d'interuale entre les deux temps, ains plus tost veux-ie que nous les comptions entre nos voluptez, comme ceux qui nous ont dõné de la ioye & du passe-temps beaucoup, non pas estimer que ce qui nous a esté

VI. Autre consolation qu'en la mort des enfans il les faut considerer comme lors qu'on ne les auoit pas, & se contenter de la volonté diuine, & y acquiescer.

vn peu de bien, nous ait esté beaucoup de mal, & ne nous monstrer pas ingrats enuers la fortune du plaisir qu'elle nous a donné, pource qu'elle n'y a pas adiousté ce E que nous esperions dauantage. Certainement se contenter tousiours des Dieux, en parlant comme il apartient, & ne se plaindre iamais de la fortune, ains prendre en gré ce qui lui plait bailler, aporte tousiours vn beau & doux fruict. Et celui qui en tel cas puise de sa memoire les biens qu'il y a, en transportant tousious, & ramenant sa pensee des obscures & turbulentes cogitations aux claires & reluisantes, s'il n'estaint entierement la douleur, pour le moins en la meslant & temperant auec son contraire, il la rend moindre & passante. CAR ainsi comme vn parfum resiouit tousiours le sens de l'odorement, & outre cela est vn remede contre les mauuaises senteurs: aussi la cogitation des biens que lon a autrefois receus, sert de secours necessaire, quand on est tombé en aduersité, à ceux qui ne refuyent pas la rememoration des ioyes qu'ils ont euës par le passé, & qui ne se plaignent pas en tout & par tout de la fortune: ce que nous ne deuons pas faire par raison, si d'auenture il s'y est trouué, comme en vn liure, quelque rature parmi tout le reste qui est F sain, net & entier. Car tu as souuent oui dire, que la beatitude de ceste vie depend des droites & saines ratiocinations de nostre entendement, tendantes à vne constãte disposition, & que les mutations de la fortune ne font ni n'aportent pas de grãdes inclinations, ni de casuels glissemens à nostre vie. Mais s'il faut que nous-nous gouuernions comme le commun par les choses exterieures, & que nous comptions les euenemens & accidens de la fortune, en prenant pour iuges de nostre felicité ou infelicité les communs & vulgaires hommes, ne regarde pas aux larmes ni aux regrets & lamentations que font ceux & celles qui te vienent maintenant visiter, qui se font par vne mauuaise acoustumance à l'endroit de chascun, mais plus tost pense en toy-mesme, combien tu es reputee heureuse par celles mesmes qui te visitent, pour les enfans que tu as, & pour ta maison, & pour ta vie: car il seroit mauuais voir, que les autres desirassent estre en ta condition, voire encore auec le G regret qui nous fasche maintenant, & que tu t'en plaignisses, & la portasses impatiemment, & que tu ne sentisses pas au moins par la picqueure de ceste petite perte d'vn petit enfant, combien tu dois auoir de ioye pour ceux qui demeurent viuans: ne plus ne moins que ceux qui vont faisant vn recueil des vers d'Homere qui sont defectueux ou à la teste où à la queuë, & ce pendant passent par dessus vne infinité qui sont excellemment bien faits: aussi que soigneusement tu examinasses & calomniasses particulierement toutes les legeres mesauentures qui te sont auenues en toute ta vie, & que les bonnes tu les passasses en gros & en bloc confuseement: qui seroit faire proprement cõme les chiches auaricieux, qui se tuans le cœur & le corps pour acquerir de grands biens, n'en iouissant pas quand ils les ont presens, & les regrettent & lamentent quand ils vienent à les perdre. ET si d'auenture tu es esmeuë de pitié & de compassion d'elle, qui s'en est allee de ce monde auãt que d'estre mariee ni auoir porté des enfans, tu as à l'opposite dequoy te reconforter & resiouir, H par ce que cela ne t'a pas defailli, ni tu n'as esté priuee de l'vn ni de l'autre. Car on ne sauroit maintenir, que ces choses-là soient grands biens, eu esgard à ceux qui en sont priuez, & petis à ceux qui les ont, & qui en iouissent: & quant à elle, estãt maintenant allee en lieu où elle ne souffre aucune douleur, elle ne demande point que nous nous affligions de regret pour l'amour d'elle: car quel mal nous est il auenu par elle, si elle mesme n'a rien maintenant qui la puisse faire douloir? car es priuations des grandes choses mesmes on perd tout sentiment de douleur, quand on est arriué à ce point-là de ne s'en soucier point. Mais ta fille Timoxene est priuee non de grãdes, mais de petites choses, car elle ne conoissoit encore que petites choses, & ne se delectoit que de petites choses: & au demeurant de ce dont elle n'auoit aucun sentiment, ne qui ne lui estoit iamais entré en pensement, comment pourroit on dire

VII. Autre consolation, que les biens receus par le passé doiuẽt adoucir les maux presens, & faire voir les biẽs qui restẽt, sans estre si mal auisé de s'arrester seulemẽt aux mesauentures & incommoditez de la vie.

Similitude à ce propos.

VIII. Il respond à quelques obiections, & mõstre que leur fille estãt en lieu où elle ne souffre douleur, il n'y a occasiõ de la desirer derechef au mõde pour y estre mariee, ou pour s'y arrester à des ieux pueriles.

A re qu'elle en fuſt priuee? Av reſte, quant à ce que tu as entendu d'autres qui perſuadent beaucoup de perſonnes vulgaires, diſans que depuis que l'ame eſt ſeparee du corps, il n'y a plus rien de mal ni de douloureux nulle part, pour le ſuppoſt qui eſt ainſi diſſoult, ie ſçay bien que tu n'y adiouſtes point de foy, & que les raiſons que tu as receuës de main en main de nos anceſtres, enſemble les ſainctes ceremonies & ſacremens ſecrets des religieux myſteres de Bacchus, que nous ſauons & conoiſſons nous autres qui en ſommes de la confrairie, te gardent fort bien de le croire. Parquoy tenant pour choſe arreſtee, que noſtre ame eſt incorruptible & immortelle, il faut que tu eſtimes, qu'il lui prend & auient tout ainſi comme aux petis oiſeaux qui ſont pris: car ſi elle a eſté longuement nourrie dedans ce corps, & qu'elle ſoit accouſtumee & apriuoiſee à ceſte vie, par le maniement de pluſieurs afaires qu'elle ait maniees, & par vne longue acouſtumance, elle y retourne derechef, & rentre vne autre fois dedans ce corps, ni iamais ne repoſe ni ne ceſſe eſtant attachee aux affections de *IX. Pour la derniere côſolatiô il traite de l'incorruptiô & immortalité de l'ame humaine, meſlât diuerſes opiniôs des philoſophes anciês enſemble pour declarer la ſiene.*

B ceſte chair, & aux auentures de ce monde, y retournant par diuerſes generatiôs: car il ne faut pas que tu penſes que la vieilleſſe ſoit reprochee ni blaſmee à cauſe des rides, ni à cauſe des cheueux blancs, ni pour l'imbecillité & foibleſſe du corps, ains ce qui eſt en elle plus mauuais & plus faſcheux, c'eſt qu'elle rend l'ame rance, pour la ſouuenance des choſes qu'elle a experimentees en ce corps en s'y trop arreſtant & affectionnant trop, & qu'elle la plie & la courbe, retenant la forme & figure qu'elle a priſe du corps en ce qu'elle a eſté affectionnee, là où celle qui eſt priſe en ieuneſſe pretend à meilleures conditions d'eſtre, comme ſe redreſſant d'vn pli plus doux & d'vne courbeure plus molle & moins forcee, & ſe remettant à ſa naturelle droiture, ne plus ne moins que le feu que lon a eſtaint, ſi on le r'allume ſoudainement, il ſe rembraſſe, & reprend ſa vigueur incontinent. C'est pourquoy il vaut beaucoup mieux, *X. Du diſcours precedant il conclud qu'il vaut mieux mourir toſt que tard: ce qu'il côferme par les anciênes couſtumes de ſô pays, auſquelles il exhorte ſa femme de ſe côformer auec lui.*

Paſſer bien toſt les portes de la mort,

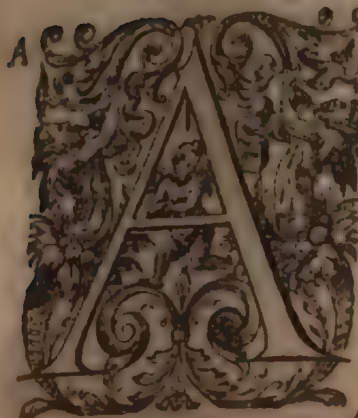
C deuant que l'ame ait pris & imbeu trop d'affection aux choſes d'ici bas, & qu'elle ſe ſoit attendrie d'amour enuers ce corps, & comme par quelques charmes collee & attachee à lui. La verité dequoy aparoit encore mieux es façons de faire & couſtumes ancienes de noſtre païs: car nos citoiens quand leurs enfans meurent petis, ne leur portent point d'offrandes mortuaires, ni ne font point les autres ſacrifices & ceremonies pour eux, que lô a acouſtumé de faire ailleurs pour les treſpaſſez, d'autant qu'ils ne tienent rien de la terre, ni des affections terreſtres, & ne s'arreſtent pas autour de leurs monumens & ſepultures, ni ne les expoſent en public en veuë, ni ne demeurent & ne s'aſſeïent aupres: car nos loix & ſtatuts ne le permettent pas de mener douil pour ceux qui decedent ainſi en bas aage, comme n'eſtant ſainct ni religieux de ce faire, par ce que lon doit eſtimer qu'ils ſont paſſez en vn meilleur lieu, & meilleure condition d'eſtre, auſquelles loix & couſtumes eſtant plus dangereux de decroire, que de croire, portons nous, & nous gouuernons ainſi comme elles le

D commandent quant au dehors, mais quant au dedans, que tout y ſoit encore plus net, plus pur, & plus ſage.

Pourquoy la iustice diuine differe quelquefois la punition des malefices.

SOMMAIRE.

D'AUTANT que l'ordre de toute iustice bien reiglee porte que les gens de bien soient maintenus & soulagez, les meschans au cõtraire reprimez, & punis de leurs malefices: les Epicuriens, enyurez de fausses presuppositions, voyans en la conduite des afaires du monde quelques bons & vertueux estre accablez par diuers artifices, & certains garnemẽs demeurer en repos, sans chastiment de leurs forfaits, ont voulu oster à Dieu le gouuernement des afaires humaines, soustenans que tout rouloit à l'auenture, & qu'il n'y auoit autre cause des bons & mauuais accidens de ceste vie que la fortune ou la volõte des hommes. Entre autres argumens qu'ils prenoient pour se confermer en ceste mal-heureuse opinion, la patience de la iustice diuine en estoit vn des principaux: concluans fort ineptement, puis que les meschans estoiẽt ainsi supportez & sembloient eschapper tout chastiment, il n'y auoit point de Deité qui regardast les hommes pour salarier la vertu & faire vengeance de l'iniquité. Plutarque ayant afaire de son temps à tels dangereux esprits les rembarre en ce traité, qui est excellent entre les autres, & merite d'estre leu & releu en ce tẽps miserable, où l'Epicurisme hausse le col autant que iamais. Il est vray que la Theologie fournit des raisons & responses plus fermes sans comparaison que ne fait toute la philosophie des Payens: mais cependãt il y a ici dequoy clorre la bouche sur ce point à ceux qui pennent auoir encor quelque reste de honte & de conscience. Or ce traité peut estre distingué en deux parties principales. En la premiere, Epicurus ayant esté introduit disputant contre la prouidence, & s'estant departi sans attendre response, les autres Philosophes deliberent se resoudre en son absence, & auãt que refuter son obiection, deux d'entre eux l'amplifient & exaggerent assez au long. Cela fait, nostre auteur prend la parole, & par sept argumens ou responses bien fermes, refute le blaspheme des Epicuriens, & prouue par raisons enrichies de similitudes, sentences, exemples & histoires notables que les meschans ne demeurent iamais impunis, ains que la vengeance de Dieu acompagne promptement & continuellement leur malefice. En la seconde partie, ils debatent vne question qui depend de l'obiection precedente, à sauoir pourquoy les enfans sont chastiez pour les pechez de leurs peres & ancestres, & y a vn certain philosophe nommé Timõ, qui traite ceste matiere, taxant obliquement la iustice diuine, laquelle est soustenue par Plutarque qui monstre par diuerses raisons tout ce que Timon allegue estre faux, & que Dieu ne fait aucun tort aux enfans en retirant sa grace d'eux, & les chastiant tellement auec leurs peres, qu'il les trouue pareillement coulpables de leur part. En cest endroit il ne respond pas assez pertinemment, aiant ignoré le peché originel & la commune corruption des enfans d'Adam, qui les enueloppe tous en mesme condamnation, encore que les vns soient plus auant en pechez, selon qu'ils auancent en aage, & augmentent leur mal. Tant y a qu'il se faut esmerueiller de ce qu'vn pauure Payen est entré si auant, & les Chrestiens ont tant plus occasion de penser à eux au milieu de la clairté qui les conduit, appercenãs cest homme qui void si clair en tenebres, lesquelles se monstrent assez sur la fin du discours où il entremesle des fables touchant la condition des ames apres estre separees des corps.



A APRES qu'Epicurus eut ainsi parlé, deuant que pas vn de nous luy eust peu respondre, nous-nous trouuasmes tout au bout de l'allee: & luy s'en allant, nous planta là. Et nous esmerueillez de son estrãge façon de faire, demeurasmes vn peu de temps sans parler ni bouger de la place, à nous regarder l'vn l'autre, iusques à ce que nous-nous mismes derechef à nous promener comme deuant. Et lors Patrocles le premier se prit à dire: Et bien, Seigneurs, que vous en semble? laisserons-nous là ceste dispute, ou si nous respondrons en son absence aux raisons qu'il a alleguees, comme s'il estoit present? Timon adonc prenant la parole, Voire-mais, dit-il, si quelqu'vn apres nous auoir tiré & assené s'en alloit, encore ne seroit-il pas bon de B laisser son traict dedans nostre corps: car on dit bien que Brasidas aiant esté blecé d'vn coup de iaueline à trauers le corps, arracha lui-mesme la iaueline de sa playe, & en donna si grãd coup à celui qui la luy auoit lancee, qu'il l'en tua sur le chãp: mais quant à nous, il n'est pas question de nous venger de ceux qui auroient osé mettre en auant parmi nous aucuns propos estranges & faux, ains nous suffit de les reietter arriere de nous, auant que nostre opinion s'y attache. Et qu'est-ce, di-ie alors, qui vous a plus esmeu de ce qu'il a dit? car il a dit beaucoup de choses pesle-mesle, & rien par ordre, ains a ramassé vn propos deçà, vn propos delà, contre la prouidence diuine, la deschirant comme en courroux, & l'iniuriant par le marché. Adonc Patrocles: Ce qu'il a allegué, dit-il, de la longueur & tardité de la iustice diuine à punir les meschans, m'a semblé vne obiection fort vehemente: &, à dire la verité, ces raisons là m'ont quasi imprimé vne opinion toute autre & toute nouuelle: vray est que de longue main ie sauois mauuais gré à Euripide de ce qu'il a-uoit dit,

I. Quelques philosophes disputans contre Epicurus apres qu'il eut ramassé & proposé diuers blasphemes contre la prouidence diuine, nommement de ce qu'elle ne chastie pas bien tost les meschans, ils se retirẽ sans attẽdre response. Eux donc resoluent maintenant qu'il faut refuter ce blasphemе aussi bien en son absence qu'en sa presence.

C *De iour à iour s'il dilaye & differe,*
Tel est de Dieu la maniere de faire.

CAR il n'est point bien seãt de dire, que Dieu soit paresseux à chose quelconque, mais encore moins à punir les meschans, attendu qu'eux mesmes ne sont pas paresseux ni dilayans à mal faire, ains soudainement & de grande impetuosité sont poussez par leurs passions à mal faire. Et toutefois quand la punition suit de pres le tort & l'iniure receuë, comme dit Thucydides, il n'y a rien qui si tost bousche le chemin à ceux qui trop facilement se laissent aller à mal faire. Car il n'y a delay de payement qui tãt affoiblisse d'esperãce, ne rende si failli de cœur celuy qui est offensé, ne si insolent & si audacieux celui qui est prompt à outrager, que le delay de la iustice: comme au contraire les punitions qui suiuent & ioignent de pres les malefices, aussi tost qu'ils sont commis, empeschent qu'à l'aduenir on n'en commette d'autres & reconfortent dauantage ceux qui ont esté outragez: car quant à moy: le dire de „ Bias, apres que ie l'ay repensé plusieurs fois, me fasche, quand il dit à vn certain mesD chanthomme: Ie n'ay pas peur que tu ne sois puni de ta meschanceté, mais i'ay peur „ que ie ne le voye pas. Car dequoy seruit aux Messeniens la punition d'Aristocrates, qui les aiãt trahis en la bataille de Cypre ne fut descouuert de sa trahison de plus de vingt ans apres, durant lesquels il fut tousiours roy d'Arcadie, & depuis en aiant esté conuaincu, il fut puni? mais cependant ceux qu'il auoit fait tuer n'estoient plus en ce monde. Et quel reconfort aporta aux Orchomeniens qui auoient perdu leurs enfans, leurs parens, & amis, par la trahison de Lyciscus, la maladie qui long temps depuis lui auint, & lui mangea tout le corps, encore que lui-mesme trempant & baignant ses pieds dedans la riuiere, iurast & maugreast qu'il pourrissoit pour la trahison qu'il auoit meschamment & mal-heureusement commise? Et à Athenes les enfans des enfans des pauures malheureux Cyloniens qui auoient esté tuez en frã-

II. Amplification de l'obiection d'Epicurus, pour donner plus de lustre aux responses qui sont faites puis apres.

Diuers propos & exemples dont les Epicuriens se munissent pour nier la iustice diuine, sous couleur qu'elle differe la punition des malefices.

chise des lieux saincts, ne peurent pas voir la vengeance qui depuis par ordonnan- E
ce des Dieux en fut faite, quand les excommuniez qui auoient commis tel sacrilege furent bannis, & les os mesmes des trespassez iettez hors des confins du pais. Et pourtant me semble Euripides estre impertinent, quand pour diuertir les hommes de malfaire il allegue de telles raisons,

Propos impertinét d'Euripide, reietté comme celuy de Bias ci deuant, n'estant besoin de le refuter d'auátage.

Pas ne viendra la Iustice elle mesme,
N'en aies ia de peur la face blesme,
D'vn coup d'estoc le foye te percer,
Ni autre auec pire que toy blesser:
Muette elle est, & à punir tardiue
Les malfaisans, encore s'il arriue.

Car au contraire, il est vray-semblable, que les meschans n'vsent point d'autres persuasiós, ains de celles là mesmes, quand ils se veulét pousser & encourager eux mesmes à entreprendre hardimét quelques meschácetez, se promettans que l'iniustice F
represente incontinent son fruict tout meur & tout prest, & la punition bien tard & long temps apres le plaisir du malefice. PATROCLES aiant dit ces paroles, Olympique prenant le propos: Mais dauantage, dit-il, Patrocles, voyez quel inconuenient il arriue de ceste longueur & tardité de la iustice diuine à punir les mesfaits, car elle fait que lon ne croit pas que ce soit par prouidéce diuine qu'ils sont punis. Et le mal qui auient aux meschans, non pas incontinent qu'ils ont commis les malefices, mais long temps apres, est par eux reputé mal-heur, & l'appellent vne fortune, & non pas vne punition, dont il auient qu'ils n'en reçoiuent aucun profit, & n'en deuienent de rien meilleurs: car ils sont bien marris du mal-heur qui leur est presentement arriué, mais ils ne se repentent point du malefice qu'ils ont au parauant commis. Car tout ainsi comme en chantant, vn petit coup, ou vn poussement qui suit incontinent l'erreur & la faute, aussi tost qu'elle est faite, la corrige & la chabille ainsi qu'il faut, là où les tiremens, reprises & remises en ton, qui se font apres G
quelque temps entre deux, semblent se faire plus tost pour quelque autre occasion, que pour enseigner celui qui a failli, & à ceste cause ils atristent & n'instruisent point: aussi la malice qui est reprimee & releuee par soudaine punition à chasque pas qu'elle chope ou qu'elle bronche encore que ce soit à peine, si est-ce qu'à la fin elle pense à soy, & apprend à s'humilier & à craindre Dieu, comme vn seuere iusticier qui a l'œil sur les œuures & sur les passions des hommes, pour les chastier incontinent & sans delay: là où ceste iustice là qui si lentement & d'vn pied tardif, comme dit Euripide, arriue aux meschans, par la longueur de ses remises & son incertitude vague & inconstante, resemble plus tost au cas d'auenture qu'au dessein de prouidence, tellement que ie ne puis entendre quelle vtilité il y ait en ces moulins des Dieux que lon dit moudre tardiuement, attendu qu'ils rendent la iustice obscurcie, & la crainte des malfaiteurs effacee. "CES paroles aians esté dites, ie demeuray pensif en moy-mesme. Et Timon, Voulez-vous, dit-il, que ie mette H
aussi le comble de la doute à ce propos, ou si ie laisseray premierement combattre à l'encontre de ces opositions là? Et quel besoin est-il, dis-ie adonc, d'adiouster vne troisiesme vague pour noyer & abysmer du tout ce propos dauantage, s'il ne peut refuter les premieres obiections, & s'en depestrer? Premierement donc, pour commencer, par maniere de dire, à la deesse Vesta; par la reuerence & crainte retenue des philosophes Academiques enuers la diuinité, nous declarons que nous ne pretendons en parler, comme si nous en sauions certainement ce qui en est. Car c'est plus grande presomption à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler & discourir des Dieux & des demi-dieux, que ce n'est pas à vn homme ignorant de chanter, & de vouloir disputer de la musique, ou à vn homme qui ne fut iamais en camp, vouloir disputer des armes & de la guerre, en presumant de pou-

III. Exaggeration de l'obiection d'Epicur⁹, laquel le Patrocles auoit esclaircie par exéples: contenant les raisons en apparéce pour couurir & soustenir ce blasphe me susmentionné.

Comparaison pour amplifier encor ceste obiection d'Epicurus controllant la iustice diuine.

IIII. " Il commèce à refuter la fausse & blasphematoire opinió d'Epicurus, & dit pour la premiere response, que le gouuernement des afaires du monde estant vne chose que les hommes ne sauroyent comprédre, il faut faire autát d'honneur à Dieu que lō feroit à vn medecin ou chirurgien, & confesser que lui seul conoit en quel temps & comment il faut chastier les meschans.

A de pouuoir bien comprendre, nous qui sommes ignorans de l'art, la fantasie du sauant ouurier, par quelque legere coniecture seulement: car ce n'est pas à faire à celuy qui n'a point estudié en l'art de medecine, de deuiner & cõiecturer la raison du medecin, pour laquelle il a coupé plustost, & non plus tard, le membre de son patient, ou pourquoy il ne le baigna pas hier, mais auiourd'hui. Aussi n'est-il pas facile ni bien asseuré à vn homme mortel de dire autre chose des Dieux, sinon qu'ils sauent bien le temps & l'oportunité de donner la medecine telle qu'il faut au vice, & à la malice, & qu'ils baillent la punition à chasque malefice, tout ainsi qu'vne drogue apropriee à guarir chasque maladie, car la mesure à les mesurer toutes n'est pas commune, ne n'y a pas vn seul ni vn mesme temps propre à la donner: car que la medecine de l'ame, qui s'appelle droit & iustice, soit l'vne des plus grandes sciences du monde, Pindare mesme apres infinis autres le tesmoigne, quand il appelle seigneur & maistre de tout le monde, Dieu, le tres-bon & parfait ouurier, comme estant l'au-
B theur de la iustice, à laquelle il apartient definir & determiner, quand & comment, & iusques où il est raisonnable de chastier & punir vn chascun des meschans: & dit Platon que Minos, qui estoit fils de Iupiter, estoit en ceste science disciple de son pere: voulant par cela nous donner à entendre, qu'il n'est pas possible de bien se deporter en l'exercice de la iustice, ne bien iuger de celui qui s'y deporte ainsi qu'il apartient, qui n'a apris & acquis ceste science. Car les loix que les hommes establissent ne contienent pas tousiours ce qui est simplement le plus raisonnable, ne qui semble tousiours & à tous estre tel, ains y a aucuns de leurs mandemens qui semblent estre fort dignes de mocquerie, comme en Lacedæmone les Ephores, aussi tost qu'ils sont installez en leur magistrat, font publier à son de trompe, que personne ne porte moustaches, & que lon obeisse volontairement aux loix, afin qu'elles ne leur soient point dures: & les Romains quand ils afranchissent quelques serfs, & les vendiquent en liberté, ils leur iettent sur le corps quelque menue verge: & quand ils font leurs testamens ils instituent aucuns leurs heritiers, & vendent leurs biens à
C d'autres, ce qui semble estre contre toute raison: mais encore plus estrange, & plus hors de toute raison semble estre celui de Solon, qui veut que celui des citoiens qui en vne sedition ciuile ne se sera attaché & rengé à l'vne des parts, soit infame: brief on pourroit ainsi alleguer plusieurs absurditez qui sont cõtenues es loix ciuiles, qui ne sauroit & n'entendroit bien la raison du legislateur qui les a escrites, & l'occasion pourquoy. Si doncques il est si mal-aisé d'entendre les raisons qui ont meu les hommes à ce faire, est-ce de merueille si lon ne sait pas dire des Dieux, pourquoy ils punissent l'vn plus tost, & l'autre plus tard? Toutefois ce que i'ē dis n'est pas pour vn pretexte de fuir la lice, ains plustost vn demander pardon, à fin que la raison regardant à son port & refuge, plus hardimēt se renge par verisimilitude à se deffier & douter. MAIS considerez premierement, que selon le dire de Platon, Dieu s'estant mis deuant les yeux de tout le monde, comme vn patron & parfait exēplaire de
D tout bien, influe à ceux qui veulent suiure sa diuinité l'humaine vertu, qui est comme vne conformation à lui: car la nature generale de l'vniuers estant premierement toute confuse & desordonnee, eut ce principe là, pour se changer en mieux, & deuenir Monde par quelque conformité & participation de l'Idee de la vertu diuine: & dit encore ce mesme personnage, que la nature a allumé la veuë en nous, à fin que par la contemplation & admiration des corps celestes qui se meuuēt au ciel, nostre ame aprist à le cherir, & s'acoustumant à aimer ce qui est beau & bien ordonné, elle deuinst ennemie des passions dereglees & desordonnees, & qu'elle fuist de faire les choses temerairement & à l'auenture, comme estant cela la source de tout vice & de tout peché: car il n'y a fruitiõ plus grande que l'homme peust receuoir de Dieu que par l'exemple & imitation de belles & bonnes proprietez qui sont en lui, & se rendre vertueux. Voila pourquoy lentement & auec traict de temps il procede à

Expositiõ de la raison precedente: s'il ne faut pas condamner les loix humaines, encores qu'elles ayent quelques absurditez par fois, que premierement lon n'ait bien comprins l'intentiõ des legislateurs, il n'est pas raisonnable de taxer la prouidence de celui duquel on ignore le conseil & la volonté.

V. Seconde respõse, que Dieu differant la punition des malefices a esgard à nous, & veut nous donner des instructions salutaires pour la conduite de nostre vie.

Ce que nous deuõs aprendre en consi-

derant la patience de Dieu.

1. De n'estre pas precipitez en nos punitions.

2. Plustost d'estre misericordieux & patiens, besongnás par ordre, à loisir, sagement, & auec le temps: afin de ne nous repentir.

3 De nous esloigner de vengeance.

Exemples humains seruans à ce que dessus.

Il en fait mention au traité, comment il faut nourrir les enfans, Section 10.

VI. Troisiesme response, que Dieu ne voulant pas la ruine des pecheurs, en differant le supplice les semond à repentance & amendement, & les y amene aussi bien souuent par ceste douceur, au lieu qu'ils fussent peris s'il les eust frappez sur le mesfait.

imposer chastiement aux meschans, non qu'il ait aucune doute ne crainte de faillir E
ou de s'en repentir s'il les chastioit promptement: mais à fin de nous oster toute bestiale precipitation & toute hastiue vehemence en nos punitions, & nous enseignát de ne courir pas sus incontinent à ceux qui nous auront offensez lors que la cholere sera plus allumee, & que le cœur en boudra & battra le plus fort en courroux, outre & par dessus le iugement de la raison, comme si c'estoit pour assouuir & rassasier vne grande soif ou faim: ains en ensuyuant sa clemence & sa coustume de dilayer, mettre la main à faire iustice en tout ordre, à loisir, & en toute solicitude, aiant pour conseiller le temps, qui bien peu souuent se trouuera acompagné de repentance: car comme disoit Socrates, il y a moins de danger & de mal à boire par intemperance de l'eau toute trouble, que nón pas à assouuir son appetit de vengeance sur vn corps de mesme espece & mesme nature que le nostre, quand on est tant troublé de cholere, & que lon a le discours de la raison saisi de courroux & occupé de fureur, auant qu'il soit bien rassis & du tout purifié. Car il n'est pas ainsi comme F
escrit Thucydides, que la vengeance plus pres elle est de l'offense, plus elle est en sa bien-seance: mais au contraire, plus elle en est esloignee, plus pres elle est du deuoir, Car, comme disoit Melanthius,

Quand le courroux a deslogé raison,
Il fait maint cas estrange en la maison.

Aussi la raison fait toutes choses iustes & moderees, quand elle a chassé arriere de soy l'ire & la cholere: & pourtát y en a-il qui s'apaisent & s'adoucissent par exemples humains, quand ils entendent raconter, que Platon demeura longuement le baston leué sur son vallet, ce qu'il faisoit, disoit-il, pour chastier sa cholere. Et Architas en vne siene maison des champs, aiant trouué quelque faute par nonchalance, & quelque desordre de ses seruiteurs, & s'en ressentant esmeu vn peu trop, & courroucé asprement contre eux, il ne leur fit autre chose, sinon qu'il leur dit en s'en allant, Il vous prend bien de ce que ie suis courroucé. S'il est donc ainsi, que les propos no- G
tables des anciens, & leurs faits racontez, repriment beaucoup de l'aspreté & vehemence de la cholere, beaucoup plus est-il vray-semblable, que nous voyans comme Dieu mesme qui n'a crainte de rien, ni repentance d'aucune chose qu'il face, neantmoins tire en longueur ses punitions, & en dilaye le temps, en serons plus reseruez & plus retenus en telles choses, & estimerons que la clemence, longanimité & patience est vne diuine partie de la vertu, laquelle par punition en chastie & corrige peu, & punissant tard en instruit & admonneste plusieurs. En second lieu considerons que les punitions de iustice, qui se font par les hommes, n'ont rien dauantage que le contr'eschange de douleur, & s'arrestent à ce poinct que celuy qui fait du mal, en souffre, & ne passent point outre, ains abayans, par maniere de dire, apres les crimes & forfaits comme font les chiens, les poursuyuent à la trace. Mais il est vray-semblable que Dieu, quand il prend à corriger vne ame malade de vice, regarde premieremét ses passiós, pour voir si en les pliant vn peu elles se pour- H
roient point retourner & fleschir à penitence, & qu'il demeure longuement auant que d'inferer la punitió de ceux qui ne sont pas de tout point incorrigibles, & sans aucune participation de biens: mesmement quand il considere, quelle portion de la vertu l'ame a tiree de lui, lors qu'elle a esté produite en estre, & combien la generosité est en elle forte & puissante, non pas foible ne languissante, & que c'est contre sa propre nature quand elle produit des vices par estre trop à son aise, ou par contagion de hanter mauuaise compagnie: mais puis quand elle est bien & soigneusement pensee & medecinee, elle reprend aiseement sa bonne habitude: à raison dequoy, Dieu ne haste pas egalement la punition à tous, ains ce qu'il conoit estre incurable, il l'oste incontinent de ceste vie, & le retrenche comme estant bien dommageable aux autres, mais encore plus à soy-mesme, d'estre tousiours attaché

A à vice & meschanceté: mais ceux en qui il est vray-semblable que la meschanceté
s'est emprainte plus par ignorance du bien, que par volonte propensee de choisir le
mal, il leur donne temps & respit pour se changer: toutefois s'ils y perseuerent,
il leur rend aussi à la fin leur punition, car il n'a point de peur qu'ils luy eschap-
pent. Et qu'il soit vray, considerez combien il se fait de grandes mutations es
mœurs & vies des hommes: c'est pourquoy les Grecs les ont appellees partie Tro-
pos, & partie Ethos: l'vn pource qu'elles sont suiettes à changement & à mutation:
l'autre, pour autant qu'elles s'engendrent par acoustumance, & demeurent fermes
quand elles sont vne fois imprimees. Voila pourquoy i'estime que les anciens ap-
pellerent iadis le Roy Cecrops double: non pas, comme aucuns disent, pource
que d'vn bon, doux & clement Roy, il deuint aspre & cruel tyran, comme vn dra-
gon: mais, au contraire, pource que du commencement aiant esté peruers & ter-
B rible, il deuint depuis fort gracieux & humain seigneur. Et s'il y a de la doute en
celui là, bien sommes nous asseurez pour le moins, que Gelon & Hieron en la Si-
cile, & Pisistratus fils de Hippocrates aians acquis leurs tyrannies violentement
& meschamment, en vserent depuis vertueusement, & estans arriuez à la domina-
tion par voyes illegitimes & iniustes, ont esté depuis bons & vtiles princes & sei-
gneurs, les vns aians introduit de bonnes loix en leur pays, & fait bien cultiuer & la-
bourer les terres, & rendu leurs citoiens & suiets bien conditionnez, honestes &
aimans à trauailler, au lieu que parauant ils ne demandoient qu'à iouër & à rire,
sans rien faire que grand'chere: qui plus est, Gelon aiant tres-vertueusement com-
batu contre les Carthaginois, & les aiant desfaits en vne grosse bataille, comme
ils le requissent de paix, il ne la leur voulut oncques ottroyer, qu'ils ne missent en-
tre les articles & capitulations de la paix, que iamais plus ils n'immoleroient leurs
enfans à Saturne: & en la ville de Megalopolis Lydiadas aiant vsurpé la tyrannie, au
milieu de sa domination s'en repentit, & fit consciēce du tort qu'il tenoit à son pays,
C tellement qu'il rendit les loix & la liberté à ses citoiens, & depuis mourut en com-
batant vaillamment alencontre des ennemis pour la defense de sa patrie. Or si quel-
qu'vn d'auenture eust fait mourir Miltiades, cependāt qu'il estoit tyran en la Cher-
ronese: ou qu'vn autre eust appellé en iustice Cimon, de ce qu'il entretenoit sa pro-
pre sœur, & l'en eust fait condamner d'inceste, ou Themistocles pour les insolences
& desbauches extremes qu'il faisoit en sa ieunesse publiquement en la place, & l'en
eust fait bannir de la ville, comme depuis on fit Alcibiades pour semblables exces
de ieunesse, n'eut on pas perdu les glorieuses victoires de la pleine de Marathon, de
la riuiere d'Eurymedon, de la coste d'Artemise? là où, comme dit le poëte Pin-
dare,

Ceux d'Athenes ont planté
D *Le glorieux fondement*
De la grecque liberté:

Les grandes natures ne peuuent rien produire de petit, ni la vehemence & force a-
ctiue qui est en icelles ne peut iamais demeurer oiseuse, tant elle est vifue & subti-
le, ains branlent tousiours en mouuement continuel, comme si elles flottoient en
tourmente, iusques à ce qu'elles soient paruenues à vne habitude de mœurs constā-
te, ferme & perdurable. Tout ainsi donc comme celui qui ne se conoistra pas gue-
res en l'agriculture & au fait du labourage, ne prisera pas vne terre laquelle il ver-
ra pleine de brossailles, & de meschans arbres & plantes sauuages, où il y aura beau-
coup de bestes, beaucoup de ruisseaux, & consequemment force fange: & au con-
traire toutes ces marques là & autres semblables donneront occasion de iuger à ce-
lui qui s'y conoistra bien, la bonté & force de la terre: aussi les grandes natures des
hommes mettent hors des leur commencement plusieurs estranges & mauuaises
choses: lesquelles nous ne pouuans supporter, pensons qu'il faille incontinent cou-

Exemples de ceux qui se sont amédez ayans esté supportez par la patience de Dieu.

Cecrops.

Gelon.

Hieron.

Pisistratus.

Plutarque en la vie d'Aratus, l'appelle Lysiades, & descrit ceci bien au long.

Miltiades.

Cimon.

Themistocles.

Les personnes de naturel genereux ne sont pas sans vices: mais estans attendus & supportez, on en recueille du fruit.

Similitude propre à cela.

per & retrencher ce qu'il y a d'aspre & de poignant : mais celui qui en iuge mieux, E voiãt de là ce qu'il y a de bon & de genereux, attend l'aage & la saison qui sera propre à fauoriser la vertu & la raison, auquel temps celle forte nature sera pour exhiber

VII. Pour quatriesme respõse il prouue que le tardif chastimẽt des meschans profite de beaucoup aux gẽs de bien.

& produire son fruit. Mais à tant est-ce assez de cela. A u reste ne vous semble-il pas qu'il y a quelques vns d'entre les Grecs, qui ont à bon droit transcrit & receu la loy d'Egypte, laquelle commande, s'il y a aucune femme enceinte qui soit attainte de crime, pour lequel elle doiue iustement mourir, qu'on la garde iusques à ce qu'elle soit deliuree? Oui certes, respondirent-ils tous. Et bien donc, dis-ie, s'il y a aucun qui n'ait pas des enfans dedans le ventre, mais bien quelque bon conseil en son cer-

1. Pource que la iustice diuine se veut seruir d'eux en tẽps & lieu à diuerses executions.

ueau, ou quelque grande entreprise en son entendement, laquelle il soit pour produire en euidẽce, & la conduire à effet auec le temps, en descouurant quelque mal caché & latent, ou bien en mettant quelque bon auis & conseil vtile & salutaire en auant, ou en inuentant quelque necessaire expedient, ne vous semble-il pas, que celui fait mieux qui differe l'execution de la punition iusques à ce que l'vtilité en soit F venue, que celui qui l'anticipe & va au deuant? Car quant à moy, certainement il le me semble ainsi. Et à nous aussi, respondit Patrocles. Il est ainsi, car voyez si Diony-

Comme elle s'est seruie de Dionysius en Sicile.

sius eust esté puni de son vsurpation des le commencement de sa tyrannie, il ne fust demeuré pas vn Grec habitant en toute la Sicile, par ce que les Carthaginois l'eussent occupee, qui les en eussent tous chassez: comme autant en fust-il auenu à la vil-

De Periander, de Cassander & autres en Grece.

le d'Apollonie, d'Anactorium, & à toute la peninsule des Leucadiens, si Periander eust esté puni que ce n'eust esté bien long temps apres : & quant à moy, ie pense que la punition de Cassander fut differee iusqu'à ce que par son moien la ville de Thebes fust entierement rebastie & repeuplee. Et plusieurs des estrangers qui saisirent ce temple où nous sommes, du temps de la guerre sacree passerent auec Timoleon en la Sicile, là où apres qu'ils eurent deffait en bataille les Carthaginois, & aboli plusieurs tyrannies, ils perirent tous meschamment, comme meschans qu'ils estoient:

2. Sur tout elle s'en veut seruir comme de bourreaux pour chastier d'autres meschans : ce qui est ici cõfermé par similitude & exemples notables.

car Dieu quelquefois se sert d'aucuns meschans comme de bourreaux, pour en punir d'autres encores pires, & puis apres il les destruit eux mesmes, comme il fait à mõ G auis de la plus part des tyrans. Et tout ainsi que le fiel de la beste sauuage, qui s'appelle Hyaine, & la presure du veau marin, & autres parties des bestes venimeuses ont quelque propriete vtile aux maladies: aussi Dieu voyant des citoiens qui ont besoin de morsure & de chastiement, leur enuoye vn tyran inhumain, ou vn seigneur aspre & rigoureux pour les chastier : & ne leur oste iamais ce trauail là, qui les tourmente

Phalaris, Marius, donnez pour medecine aux Agrigentins & Romains.

& qui les fasche, qu'il n'ait bien purgé & guari ce qui estoit malade. Ainsi fut baillé, pour telle medecine Phalaris aux Agrigentins, & Marius aux Romains, & Apollo mesme respondit aux Sicyoniens, que leur cité auoit besoin de maistres fouëttans, qui les fouëttassent à bon esciant, quãd ils voulurent oster par force aux Cleoneiens vn ieune garçon nommé Teletias, qui auoit esté couronné en la feste des ieux Pythiques, voulant dire qu'il estoit de leur ville & leur citoien, & le tirerẽt si fort à eux H

Orthagoras, & autres aux Sicyoniẽs.

qu'ils le démembrerent : & depuis ils eurent Orthagoras pour tyran, & apres luy Myron, & Cleisthenes, qui les tindrent de si court, qu'ils les garderent bien de faire

Mais les Cleoniens perirent par faute de telle medecine. *Iliad. liu. 15.*

des insolens & des fols : mais les Cleoneiens qui n'eurent pas vne pareille medecine, par leur folie sont venus à neant : & vous voyez qu'Homere mesme dit en vn passage,

Le fils en toute espece de valeur,
Plus que le Pere, est de beaucoup meilleur.

3. Par fois auant que d'arracher du monde vne meschante personne ou famille, il veut en tirer quelque chose de bon, comme il apert par diuers exemples.

Combien que le fils de ce Copreus ne fit iamais acte quelconque memorable, ne digne d'vn homme d'honneur, là où la posterité d'vn Sysiphus, d'vn Autolycus & d'vn Phlegias a flori en gloire & honneur parmi les Roys & plus grands Seigneurs: & à Athenes Pericles estoit issu d'vne maison excommuniee & maudite, & à Rome Pompeius surnommé le grand estoit fils d'vn Strabon, que le peuple Romain auoit

A auoit en si grande haine, que quand il fut mort, il en ietta le corps à terre de dessus le lict, où lon le portoit, & le foula aux pieds. Quel inconuenient donc y a-il, si ne plus ne moins que le laboureur ne coupe iamais le ramage espineux, que premierement il n'ait cueilli l'asperge, ni ceux de la Lybie ne bruslent iamais la tige & brãchage du ladanon, qu'ils n'en ayent deuant recueilli & amassé la gõme aromatique: aussi Dieu ne coupe pas par le pied la souche de quelque illustre & royale famille qui soit meschante & mal-heureuse, deuant qu'il en soit né quelque bon & profitable fruict qui en doit sortir: car il eust mieux valu pour ceux de la Phocide, que dix mille bœufs, & autant de cheuaux d'Iphitus fussent morts, & que ceux de Delphes eussent encore perdu plus d'or & d'argent, que ni Vlysses ni Æsculapius n'eussent point esté nez, & les autres en cas pareil qui estans nez de parens vicieux & meschans, ont esté gens de bien, & grandement profitables au public. ET ne deuons nous pas estimer,

Belle similitude à ce propos.

Pourquoi Dieu n'arrache pas entierement vne illustre race qui est meschante & malheureuse.

B qu'il vaut beaucoup mieux que les punitions se facét en temps & en la maniere qu'il apartient, que non pas à la haste & tout sur le champ? comme fut celle de Callippus Athenien, qui faisant semblant d'estre ami de Dion, le tua d'vn coup de dague, de laquelle lui-mesme depuis fut tué par ses propres amis: & celle de Mitius Argiẽ, lequel ayant esté tué en vne esmotion & sedition populaire, depuis en pleine assemblee de peuple, qui estoit assemblé sur la place pour voir iouër des ieux, vne statue de bronze tomba sur le meurtrier qui l'auoit tué, & le massacra: & semblablement aussi celle de Bessus Pæonien, & d'Ariston Oeteïen, deux colonnels de gens de pied, comme vous le deuez bien sauoir, Patrocles. Non fay certes, dit-il, mais ie le voudrois bien aprendre. Cestuy Ariston auoit emporté de ce temple les bagues & ioyaux de la royne Eriphyle, qui de long temps estoient gardez en ce temple par otroy & congé des tyrans qui tenoient ceste ville, & les porta à sa femme, & luy en fit vn present: mais son fils estant entré en querelle pour quelque occasion auec sa mere, mit le feu dedans sa maison, & brusla tout ce qui estoit dedans. Et Bessus ayant tué son pere,

VIII. La cinquiesme response est qu'il faut considerer le tẽps des punitiõs, & l'ordre que la iustice diuine y tiẽt: car lors on verra qu'elle n'a tardé que tressagemẽt, & pour faire tant mieux reluire sa maiesté & excellence, ce qui est esclairci par exẽples biẽ remarquables de certains meurtriers.

Ariston sacrilege puni.

Bessus parricide descouuert par vn estrange moyen & puni.

C fut vn bien long temps sans que personne en seust rien, iusques à ce qu'vn iour estãt allé souper chez quelques siens hostes, il perça du fer de sa picque & abatit le nid d'vne arondelle, & tua les petis qui estoient dedans: & cõme les assistans lui dissent:
» Dea Capitaine, comment vous amusez vous à faire vn tel acte, où il y a si peu de pro
» pos? Si peu de propos, dit-il: & comment, ne crie elle pas ordinairement contre
» moy, & tesmoigne faussement que i'ay tué mon pere? Ceste parolle ne tomba pas en terre, ains fut bien recueillie des assistans, qui en estans fort esbahis l'allerent deceler au Roy, lequel en fit si bonne inquisition, que le fait fut aueré, & Bessus puny de son parricide. MAIS quant à cela, di-ie, nous le discourons, supposans comme il a esté proposé, & tenu pour confessé, que les meschans ayent quelque delay de punition: mais au demeurant, il faut bien prester l'aureille au poëte Hesiode qui dit, non pas comme Platon, que la peine suit le peché & la meschanceté, ains qu'elle luy

D est esgale d'aage & de temps, comme celle qui naist ensemble en vne mesme terre & d'vne mesme racine.

Mauuais conseil est pire à qui le donne.

Et ailleurs.

Qui à autrui mal ou perte machine,
A son cœur propre il procure ruine.

IX. Pour sixiesme response il prouue par vn docte discours que tout meschant est chastié de sa meschãceté, à l'instant mesme qu'il l'a commise.

1. Par le tesmoignage d'Hesiode en son poeme appellé les Oeuures.

Lon dit que la mousche cantharide a en soy-mesme quelque partie qui sert cõtre sa poison de contrepoison, par vne contrarieté de nature: mais la meschanceté engendrãt en elle mesme ne say quelle desplaisance & punition, non point apres que le delict est commis, mais des l'instant mesme qu'elle le commet, commẽce à souffrir la peine de son malefice: & n'y a meschant, qui quand il void punir d'autres mal-faiteurs, es personnes d'iceux ne porte sa croix: mais la meschãceté d'elle mesme fabrique ses tourmẽs contre elle mesme, estant merueilleuse ouuriere d'vne vie misera-

2. Par la consideration des effects de la meschanceté mesmes, & du naturel des meschans, lequel il depeint au vif.

ble, qui auec honte & vergongne a de grandes frayeurs, des pertubations d'esprit E terribles, & des regrets & inquietudes continuelles. Mais il y a des hommes qui ressemblent proprement aux petis enfans, lesquels voians bien souuent baller & iouer des gens qui ne valent rien, sur les eschaffaux où lon iouë quelques ieux, vestus de sayes de drap d'or, & de grands manteaux de pourpre, couronnez de couronnes, les ont en estime & admiration, comme les reputans bien-heureux, iusques à ce qu'ils voient à la fin qu'on les viët percer les vns à coups de iaueline, les autres fouëtter, ou bien qu'ils voient sortir le feu ardent de ces belles robes d'or là si precieuses & si riches. Car à dire vray, plusieurs meschans qui tienent les grands lieux d'authorité, & les grandes dignitez, ou qui sont extraits des grandes maisons & lignees illustres, on ne conoit pas qu'ils soient chastiez & punis, iusques à ce que lon les voye massacrer ou precipiter: ce que lon ne deuroit pas appeller punition simplement, mais acheuement & acomplissement de punition. Car ainsi comme Herodicus de Selibree estant tombé en la maladie incurable de Phthisie, qui est quand on crache le F poulmon: fut le premier qui conioignit à l'art de la medecine, celle des exercices: & comme dit Platon, en ce faisant il allongea sa mort, & à luy, & à tous les autres malades attains de pareille maladie: aussi pouuons nous dire, que les meschans qui eschapent le coup de la punition presente, sur le champ payent la peine deuë à leurs malefices, non en fin apres long tẽps, mais par plus long temps: & non pas plus lente, mais plus longue: & ne sont pas finalement punis apres qu'ils sont enuieillis, ains au contraire ils enuieillissent en estant toute leur vie punis: encore quand i'appelle long temps, ie l'entens au regard de nous: car au regard des Dieux, toute duree de la vie humaine, quelque longue qu'elle soit, est vn rien, & autant que l'instãt de maintenant. Et que vn meschant soit puni de son forfait trente ans apres qu'il l'a commis, est autant comme s'il estoit gehenné ou pendu sur les vespres, & non pas des le matin: mesmement quand il est detenu & enfermé en vie, comme en vne prison, dont il n'y a moien de sortir, ni de s'en fuir: & si ce pendant ils font des festins, qu'ils G entreprenẽt plusieurs choses, qu'ils facent des presens & des largesses, voire & qu'ils s'esbatent à plusieurs ieux, c'est ne plus ne moins que quand les criminels qui sont en prison iouent aux osselets, ou aux dez, aians tousiours le cordeau dont *ils doiuẽt* estre estranglez, pendu au dessus de leur teste: autrement on pourroit dire, que les criminels, condamnez à mort, ne sont point punis pendant qu'il sont detenus aux fers en la prison, iusques à ce qu'on leur ait coupé la teste: ni celui qui a par sentence des iuges aualé le bruuage de ciguë: pource qu'il demeure encore vif quelque espace de temps apres, attendant qu'vne pesanteur de iambes lui viene, & qu'vn gelement & extinction de tous les sentimens le surprene: s'il est ainsi que nous ne voulions estimer ni appeller punition sinon le dernier poinct & article d'icelle, & que nous ne laissions en arriere les passions, les frayeurs, les attentes de la peine, les regrets & repentances, dont chascun meschant est trauaillé en sa conscience: qui seroit tout autant que si nous disions que le poisson, encore qu'il ait aualé l'hameçon n'est point pris iusques à ce que nous le voyons coupé par pieces, & rosty par les cuisiniers. H Car tout meschant qui commet vn malefice, est aussi tost prisonnier de la iustice comme il l'a commis, & qu'il a aualé l'hameçon de la douceur & du plaisir qu'il a pris à le faire: mais le remors de la conscience lui en demeure imprimé, qui le tire & le gehenne,

Comme le Thun de course vehemente,
De la grand' mer trauerse la tourmente.

Car ceste audace, temerité & insolẽce là qui est propre au vice, est bien puissante & prompte iusques à l'effect & execution des malefices, mais puis apres quand la passion comme le vent vient à lui defaillir, elle demeure foible & basse, suiette à infinies frayeurs & superstitions, de sorte que ie trouue que Stesichorus a feint vn songe de

3 Par vne similitude elegante.

4. Parce que la punition finale n'est que le dernier coup de celle qui a commencé à l'instant du malefice.

5. Au regard de Dieu il n'y a point de long temps en la punition des malefices.

6. Les meschãs sõt enfermez en ceste vie comme en vne prison, tellement que leur aage est vn tourment continuel.

Belles similitudes pour esclarcir le propos precedent.

7. Pource qu'il ne faut pas appeller punition le dernier article d'icelle seulement, mais aussi ce qui precede vn tel dernier point.

A ge de Clytæmnestra conforme à la verité, & à ce qui se fait coustumierement en telles paroles:

8 Mesmes les songes & fantosmes qui apparoissent aux meschans mõstrent le mal qu'ils endurẽt au milieu de leur aise, cõme il appert par les exemples suiuans.

Arriuer i'ay veu en mon somme,
Un dragon à la teste d'homme,
Dont le Roy, comme il m'a paru,
Plisthenidas est apparu.

Car & les visions des songes & les aparitions de fantosmes en plein iour, les responses des oracles, les signes & prodiges celestes, & brief tout ce que lon estime qui se fait par la volonté de Dieu, amene des grands troubles & de grandes frayeurs à ceux qui sont ainsi disposez: comme lon dit qu'Apollodorus en dormant songea quelquefois qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, & puis bouilli dedans vne marmite, & lui estoit auis que son cœur du dedans de la marmite murmuroit disant, Ie te suis cause de tous ces maux. & d'vn autre costé lui fut auis qu'il voyoit ses filles

Songe prodigieux d'Apollodorus.

B toutes ardentes de feu, qui couroient à l'entour de lui. Et Hipparchus le fils de Pisistratus vn peu deuant sa mort songea, que Venus lui iettoit du sang au visage de dedans vne fiole. Et les familiers de Ptolomæus, celui qui fut surnommé la Foudre, en songeant penserent voir, que Seleucus l'appelloit en iustice deuant les loups & les vautours qui estoient les iuges, & que lui distribuoit grande quantité de chair aux ennemis. Et Pausanias estant en la ville de Bysance enuoya querir par force Cleonice, ieune fille d'honneste maison & de libre condition, pour l'auoir à coucher la nuict auec lui, mais estant à demi endormi quand elle vint, il s'esueilla en sursaut, & lui fut auis que c'estoient quelques ennemis qui le venoient assaillir pour le faire mourir, tellement qu'en cest efroy il la tua toute roide: depuis lui estoit ordinairement auis qu'il la voyoit, & entendoit qu'elle lui disoit,

d'Hipparchus.

Des seruiteurs de Ptolomæus surnõmé la Foudre.

De Pausanias.

Chemine droit au chemin de iustice,
Tres grand mal est aux hommes l'iniustice.

C & comme ceste aparition ne cessast point de s'aparoir toutes les nuicts à lui, il fut à la fin contraint d'aller iusques en Heraclee, où il y auoit vn temple, auquel on euoquoit les ames des trespassez: & là aiant fait quelques sacrifices de propitiations, & lui aiant offert les effusions funebres que lon respand sur les sepultures des morts, il fit tant qu'il la fit venir en sa presence, là où elle lui dit, que quand il seroit arriué à Lacedæmone, il auroit repos de ses maux: & de fait il n'y fut pas plus tost arriué qu'il y mourut: tellement que si l'ame n'a sentiment aucun apres le trespas, & que la mort soit le but & la fin de toute retribution, & de toute punition, lon pourroit dire à bon droit des meschans qui sont promptement punis, & qui meurent incontinent apres leurs mesfaits commis, que les Dieux les traittent trop mollement & trop doucement. Car si le long temps & la longue duree de vie n'aporte autre mal aux meschans, au moins peut on dire qu'ils ont celui là, que aians conu & aueré par espreuue & experience, que l'iniustice est chose infructeuse, sterile & in-

x. *Septiesme respõse, monstrant que les plustost punis sõt moins malheureux que ceux qui le sont plus tard.*

D grate qui n'aporte fruict aucun ne rien qui merite que lon en face estime, apres plusieurs grands labeurs & trauaux qu'elle donne, le remors de cela leur met l'ame sans dessus dessous: comme on lit que Lysimachus estant forcé par la soif liura sa propre personne & son armee aux Getes, & apres qu'il eut beu estant prisonnier, il dit:
„ ô Dieu que ie suis lasche, qui pour vne volupté si courte me suis priué d'vn si grand
„ royaume: combien qu'il soit bien difficile de resister à la passion d'vne necessité naturelle, mais quand l'homme pour la conuoitise de quelque argent, ou par enuie de la gloire, ou de l'authorité & credit de ses concitoiens, ou pour le plaisir de la chair, vient à cõmettre quelque cas meschant & execrable, & puis auec le temps que l'ardente soif & fureur de sa passion est passee, qu'il void qu'il ne lui en est riẽ demeuré que les vilaines & perilleuses perturbations de l'iniustice, & rien d'vtile, ni de necessaire ou delectable: n'est il pas vray-semblable, que bien souuent lui reuient ce re-

1. Pource que le remords d'vne meschante conscience met l'ame sans dessus dessous.

2. Apres que la fureur de la passiõ est passee, il n'y a chose qui naure plus le meschant que le moindre souuenir de son forfait.

mors en l'entendement, que par vaine gloire ou par volupté deshõneste il a rempli E
toute sa vie de honte, de desfiance & danger? car ainsi comme Simonides souloit dire en se iouant, qu'il trouuoit tousiours le coffre de l'argẽt plein, & celui des graces & benefices vuide: aussi les meschans quand ils vienẽt à considerer le vice & la meschanceté en eux mesmes, à trauers vne volupté qui a eu vn peu de vain plaisir presẽt, ils la trouuent destituee d'esperance, & pleine de frayeurs, de regrets, d'vne souuenãce fascheuse, & de souspeçon de l'auenir, & de desfiance pour le present, ne plus ne moins que nous oyõs dire à Ino par les theatres se repẽtant de ce qu'elle a commis,

Comparaison bien acommodee a ce propos.

Làs que fusse-ie, (amies) demeurante
En la maison d'Athamas florissante,
Comme deuant, sans y auoir commis
Ce qu'à effect malheureux ie y mis.

3. Parmi les malefices des meschans sont meslez plusieurs vices horribles qui les rẽdent miserables iusques au bout: tellement que plus la iustice diuine differe, plus leur malheur augmente, n'estãs haystant d'aucun autre que d'eux mesmes, & mourãs tous les iours sans mourir dedans vne vie trauaillee & tenaillee de sa propre meschanceté.

Aussi est il vray-semblable, que l'ame de chasque criminel & meschant, rumine en elle mesme & discourt en ce poinct: Comment pourrois-ie en chassant arriere de F
moy le souuenir de tant de mesfaits que i'ay commis, & le remors d'iceux, recõmencer à mener toute vne autre vie? pource que la meschanceté n'est point asseuree, ferme, ni constante, ni simple, en ce qu'elle veut: si d'auenture nous ne voulions maintenir que les meschans fussent quelques sages philosophes: ains faut estimer que là où il y a vne auarice, ou vne concupiscence de volupté extreme, ou vne enuie excessiue logee auec vne aspreté & malignité, là si vous y prenez de pres garde vous trouuerez aussi vne superstition cachee, vne paresse au labeur, vne crainte de la mort, vne soudaineté legere à changer d'affections, vne vaine gloire procedãt d'arrogance. Ils redoutent ceux qui les blasment, ils craignent ceux qui les louẽt, sachans bien qu'ils leur tienent tort en ce qu'ils les trompent, & comme estans grands ennemis des meschans, dautant qu'ils louẽt si affectueusement ceux qu'ils cuident estre gens de bien: car au vice ce qu'il y a d'aspre comme au mauuais fer, est pourri, & ce qui y est dur, est facile à rompre. Et pourtant aprenans vn long temps à se G
mieux conoistre tels qu'ils sont, quand ils se sont bien conus, ils se desplaisent à eux mesmes, & s'en haissent, & ont en abomination leur vie: car il n'est pas vray-semblable, que si le meschant aiant rendu vn depost qui auroit esté deposé entre les mains, ou plegé vn sien familier, ou fait quelque largesse auec honneur & gloire au public de son païs, s'en repent incontinent, & est marri de l'auoir fait, tant sa volõté est muable & facile à se changer, de maniere qu'il y en a qui aians l'honneur d'estre receus de tout le peule en plein theatre auec aplaudissemens de mains, incontinent gemissent en eux mesmes, par ce que l'auarice se tourne incontinẽt au lieu de l'ambition: que ceux qui sacrifient les hommes pour vsurper quelques tyrannies ou pour venir au dessus de quelques conspiratiõs, comme fit Apollodorus, ou qui font perdre les biens à leurs amis, comme Glaucus fils de Epycides, ne s'en repentent point, & ne s'en haissent point eux mesmes, & ne soient desplaisans de ce qu'ils ont fait. Car quant à moy, ie pense, s'il est licite de ainsi le dire, que tous ceux qui commet- H
tent telles impietez, n'ont besoin d'aucun Dieu ni d'aucun homme qui les punisse, par ce que leur vie seule suffit assez, estant corrompue & trauaillee de tout vice & de toute meschanceté. Mais auisez si desormais ce discours ne s'estend point plus auant en duree, que le temps ne permet. Adonc Timon respondit: Il pourroit bien estre, dit-il, eu esgard à la longueur de ce qui suit apres, & qui reste encore à dire: car quãt à moy, i'amene sur les rengs, comme vn nouueau champiõ, la derniere questiõ, dautant qu'il me semble auoir esté suffisamment debatu sur les precedentes. Et pensez que nous autres qui ne disons mot, faisons la mesme plainte que fait Euripide, reprochant librement aux Dieux que

XI. Apres auoir refuté par les responses precedẽtes la fausse opinion d'Epicurus touchãt le delay de la iustice diuine en la punitiõ des malefices. Timon entre en vne nouuelle question dependãt de la premiere, asauoir pourquoy les

Sur les enfans les fautes ils reiettent,
Et les pechez que leurs peres commettent,

Car

A Car soit que ceux mesme qui ont commis la faute en aient esté punis, il n'est plus besoin d'en punir d'autres qui n'ont point offensé, attendu qu'il ne seroit pas raisonnable de chastier deux fois ceux mesme qui auroient failli ; soit que aians omis par negligence à faire la punition des meschans qui ont fait les offences, ils la veulent long temps apres faire payer à ceux qui n'en peuuent mais, ce n'est pas bien fait de vouloir par iniustice rhabiller leur negligence. Cóme lon raconte d'Esope, que iadis il vint en ceste ville auec vne bóne somme d'or, enuoyé de la part du Roy Crœsus, pour y faire de magnifiques sacrifices au dieu Apollo, & distribuer à chasque citoien quatre escus. Il auint qu'il entra en quelque different alencontre de ceux de la ville, & se courroucea à eux, de maniere que aiant fait les sacrifices, il renuoya le reste de l'argent en la ville de Sardis, comme n'estans pas les habitans de Delphes dignes de iouir de la liberalité du Roy : dequoy eux estans indignez lui mirent sus qu'il estoit sacrilege, de retenir ainsi cest argent sacré : & de fait l'aians condamné B comme tel, le precipiterent du haut en bas de la roche que lon appelle Hyampie. Dequoy le Dieu fut si fort courroucé, qu'il leur enuoya sterilité de la terre : & diuerses sortes de maladies estranges, tellement qu'ils furent à la fin contrains d'enuoyer par toutes les festes publiques & assemblees generales des Grecs, faire proclamer à son de trompe, s'il y auoit aucun de la parenté d'Esope, qui voulust auoir satisfaction de sa mort : qu'il vinst, & qu'il l'exigeast d'eux telle comme il voudroit, iusques à ce qu'à la troisiéme generation il se presenta vn Samien nommé Idmon, qui n'estoit aucunement parent d'Esope, ains seulement de ceux qui premierement l'auoient acheté en l'Isle de Samos : & les Delphiens lui aians fait quelque satisfaction furent deliurez de leurs calamitez : & dit on que depuis ce temps là, le supplice des sacrileges fut transferé de la roche d'Hyampia à celle de Nauplia. Et ceux mesmes qui aiment le plus la memoire d'Alexandre le grand, entre lesquels nous sommes, ne peuuent aprouuer ce qu'il fit en la ville de Branchides, laquelle il rui- C na toute, & en passa tous les habitans au fil de l'espee, sans discretion d'aage, ni de sexe, pour autant que leurs ancestres auoient aciennement liuré par trahison le temple de Milet : Et Agatocles le tyran de Syracuse, lequel en riant se mocqua de ceux de Corfou, qui lui demanderent pour quelle occasion il fourrageoit leur Isle : pourautant, dit-il, que vos ancestres iadis receurent Vlisses. Et semblablemét comme ceux de l'Isle d'Ithace se plaignissent à lui de ce que ses soudards prenoient leurs moutons : & vostre Roy, leur dit il, estant iadis venu en la nostre, ne prit pas seulement nos moutons, mais dauantage creua l'œil à nostre berger. Ne vous semble il pas donc qu'Apollo a encore plus grand tort que tous ceux là, de perdre & ruiner les Pheneates, aiant bousché l'abysme où se souloient perdre les eaux qui maintenant noyent tout leur païs, pour-autant qu'il y a mille ans, comme lon dit, que Hercules aiant enleué aux Delphiens le tripié à rendre les oracles, l'emporta en leur ville à Phenee : & de auoir respondu aux Sybarites, que leurs miseres cesseroient D quand ils auroient apaisé l'ire de Iuno Leucadiene par trois mortalitez? Il n'y a pas encore long temps que les Locriens ont desisté & cessé d'enuoyer tous les ans de leurs filles à Troye,

Où les pieds nuds, sans aucune vesture,
Sans voile aucun ni honeste coeffure,
Ne plus ne moins qu'esclaues, tout le iour
Des le matin elles sont sans seiour,
A ballier de Pallas la Deesse
Le temple sainct, iusques en leur vieillesse,

en punition de la luxure d'Aiax, comment est-ce que cela sauroit estre ne raisonnable ne iuste, veu que nous blasmons mesmes les Traces de ce que lon dit, que iusques auiourd'hui ils frisent leurs femmes au visage, en vengeance de la mort d'Or-

enfãs sõt chastiez pour les pechez de leurs peres & ancestres : ce qu'il s'efforce de prouuer par diuers exemples, taxant obliquement la iustice diuine.

1 Exemple des Delphiens à cause de la mort d'Esope.

En condamnant les cruautez d'Alexandre & d'Agatocles il repréd couuertement la iustice diuine.

2. Exéple. des Pheneates & Sybarites.

3. Des Locriens.

Les Epicuriens veulent controller la iustice diuine, comme s'ils estoient capables de sonder & descouurir les profondeurs d'icelle : la mesurans selon l'aprehension de leur foible & petit sens,

pheus: & ne louons pas non plus les barbares qui habitent au long du Po, lesquels, à E
ce que lon dit, portent encore le deuil, & vont vestus de noir, à cause de la ruine de Phaëton? car c'est à mon auis chose encore plus sotte & digne de mocquerie, si ceux qui furent du temps de Phaëton ne se soucioyẽt point autrement de sa cheute, que ceux qui sont venus depuis cinq ou dix aages apres son accident, aient commencé à changer de robes & en porter le deuil: mais toutefois en cela il n'y auroit que la sottise seule, & rien de mal ni de danger ou inconuenient dauantage: mais quelle raison y a il, que le courroux des Dieux s'estant caché sur le poinct du mesfait, comme font aucunes riuieres, se monstrant puis apres contre d'autres, se termine en extremes calamitez? Si tost qu'il eut vn peu entrerompu son propos, craignant qu'il n'alleguast encore plus d'inconueniens, & de plus grands, ie lui demande sur le champ: Et bien, di-ie estimez vous que tout cela soit vray? Et lui me respondit, Encore que le tout ne fust pas vray, ains partie seulement, tousiours pourtant demeure la mesme difficulté. A l'auenture donc que ceux qui ont vne bien grosse & bien for- F
te fiéure, endurent & sentent tousiours au dedans vne mesme ardeur, soit qu'ils soiẽt peu ou prou couuerts & vestus, toutefois pour les consoler vn peu, & leur donner quelque allegement, encore leur faut-il diminuer la couuerture: mais si tu ne veux, à ton commandement: toutefois ie te dis bien, que la plus part de ces exẽples là ressemblent proprement aux fables & contes faits à plaisir. Mais au demeurant ramene vn peu en ta memoire la feste que lõ a celebree n'agueres à l'hõneur de ceux qui ont autrefois receu les Dieux en leurs maisons, & de celle honorable portion que lon met à part, & que par la voix du heraut on publie que c'est pour les descendans du poëte Pindare: & te souuiene comment cela te sembla fort honnorable & agreable. Et qui est celui, dit-il, qui ne prẽdroit plaisir à voir la preference d'hõneur ainsi naïfuement, rondement, & à la vieille mode des Grecs, attribuee? s'il n'auoit, comme dit le mesme Pindare,

XII. Response à l'obiectiõ precedẽte, cõprinse en plusieurs points.

1. Que les exẽples alleguez sont recueillis d'histoires peu certaines.

2. Cõme entre les hõmes on ne trouue estrange, ains estime lon raisonnable que les descendans de certaine personne ou famille ayent quelques priuileges: il ne faut non plus trouuer mauuais que Dieu benie les descendans des vertueux, & reiette la race des meschans.

Le cœur de metail noir & roide G
Forgé auecques flamme froide.

Ie laisse aussi, dis-ie le cri public semblable à celui là qui se fait en la ville de Sparte apres le Cantique Lesbien, en l'honneur & souuenance de l'anciẽ Terpander, car il y a mesme raison. Mais vous qui estes de la race des Philtiades, dignes d'estre preferez à tous autres, non seulement entre les Bœotiens, mais aussi entre les Phoceiens, à cause de vostre ancestre Daïphantus, vous me secondastes & fauorisastes, quand ie maintins aux Lycormiens & Satilaïens, qui prochassoient d'auoir l'honneur & la prerogatiue de porter courõnes deuës par nos statuts aux Heraclides, que tels honneurs & telles prerogatiues deuoiẽt estre inuiolablement conseruees & gardees aux descendans de Hercules, en reconoissance des biens qu'il auoit par le passé faits aux Grecs, sans en auoir eu de son viuant digne loyer ni recompense. Tu nous as dit-il, mis sus vne dispute fort belle, & merueilleusement bien seante à la philosophie. Or laisse donc, lui di-ie, ami ie te prie, ceste vehemence d'accuser, & ne te H
courrouce pas si tu vois que quelques vns pour estre nez de mauuais & meschans parens sont punis: ou bien, ne t'esiouis donc pas, & ne louë pas, si tu vois aussi que la noblesse soit honoree. Car si nous auoüons que la recompense de vertu se doiue raisonnablement continuer en la posterité, il faut aussi consequemment que nous estimions, que la punition ne doit pas faillir ne cesser quand & les mesfaits, ains reciproquement selon le deuoir, courir sus les descendans des malfaiteurs. Et celui qui void volontiers les descendans de Cimon honorez à Athenes, & au contraire se fasche, & a desplaisir de voir ceux de la race de Lachares ou d'Ariston bannis & dechassez, celui là est par trop lasche & trop mol, ou pour mieux dire, trop hargneux & querelleux enuers les Dieux, se plaignant d'vn costé, s'il void que les enfans d'vn meschant & mal-heureux homme prosperẽt: & se plaignant de l'autre costé au contraire,

3. Cõme la recompense de vertu se continue en la posterité au contẽtement de chascun, personne ne murmure aussi si la punition court sur les descendans des mal-faiteurs.

A traire, s'il void que la posterité des meschans soit abaissee, ou bien du tout effacee: & accusant les Dieux, si les enfans d'vn meschant homme sont affligez, tout autant comme si c'estoit ceux d'vn homme de bien : mais quant à ces raisons là, fais compte que ce soient comme des barrieres ou rempars alencontre de ces trop aspres repreneurs & accusateurs là. Mais au demeurant reprenons derechef le bout de nostre peloton de filet, comme en vn lieu tenebreux, & où il y a plusieurs tours & destours qui est la maniere des iugemens de Dieu, & nous conduisons auec crainte retenue tout doucement à ce qui est plus probable & plus vray-semblable, attendu que des choses que nous faisons, & que nous manions, nous mesmes, nous n'en saurions pas asseureement dire la certaine verité. Comme, pourquoy est-ce que nous faisons tenir assis les pieds trempans dedãs de l'eau, les enfans qui sont nez de peres qui meurent etiques ou hydropiques, iusques à ce que les corps de leurs peres soiẽt entierement consommez du feu, dautant que lon a opinion, que par ce moien ces maladies la ne passent point aux enfans, & ne paruienent point iusques à eux? Et pourquoy c'est, que si vne chéure prend en sa bouche de l'herbe qui se nõme Eryngium, le chardon à cent testes, tout le troupeau s'arreste, iusques à ce que le cheurier viene oster ceste herbe à la chéure qui l'a en la gueule? & d'autres proprietez occultes, qui par attouchemens secrets & passages de l'vn à l'autre, font des effects incroyables, tant en soudaineté qu'en longueur de distance: mais nous nous esbahissons de la distance & interualle des temps, & non pas des lieux: & neantmoins il y a plus d'occasion de s'esbahir & esmerueiller, comment d'vn mal aiant commencé en Æthiopie la ville d'Athenes a esté remplie, de maniere que Pericles en est mort, & Thucydides en a esté malade, que non pas si les Phociens & les Sybarites aians commis quelques meschancetez, la punition en soit tombee sur leurs enfans & leurs descendans: car ces proprietez occultes là ont des correspondances des derniers aux premiers, & des secrettes liaisons, desquelles la cause, encore qu'elle nous soit inconuë, ne laisse pas de produire ses propres effects.

4. En matiere des iugemens de Dieu l'humble ignorãce est docte & louable.

5 Beaucoup de choses naturelles nous sont cachees, encores plus de surnaturelles & celestes, & pourquoy.

C Mais à tout le moins y a il raison de iustice toute aparẽte & prõpte à la main, quant aux publiques vengeances surannees des villes & citez, par ce que la ville est vne mesme chose & continuee, ne plus ne moins que vn animal, lequel ne sort point de soy-mesme pour les mutations d'aages, ni ne deuiẽt point autre & puis autre, pour quelque successiõ de tẽps qu'il y ait, ains est tousiours cõforme & propre à soy mesme, receuãt tousiours ou la grace du bien, ou la coulpe du mal, de tout ce qu'elle fait ou qu'elle a fait en commun, tant que la societé, qui la lie, maintiẽt son vnité : car de faire d'vne ville plusieurs, ou biẽ encore innumerables, en la diuisant par interualles de temps, c'est autant cõme qui voudroit faire d'vn homme plusieurs, pour autant que maintenant il seroit vieil aiant esté parauant ieune, & encore plus auant garçon : ou, pour mieux dire, cela resembleroit proprement aux ruses d'Epicharmus, dont a esté inuenté & mis en auãt la maniere d'arguer des Sophistes, qu'ils appellent l'argument croissant. Car celui D qui a pieça emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant, attẽdu que ce n'est plus lui, & qu'il est deuenu vn autre : & celui qui fut hier conuié à souper y vient auiourd'hui sans mander, attendu qu'il est deuenu vn autre, combien que les aages facent encore de plus grandes differences en vn chascun de nous, qu'elles ne font es villes & citez : car qui auroit veu la ville d'Athenes il y a trente ans, la reconoistroit encore toute telle auiourd'hui qu'elle estoit alors, & les mœurs, les mouuemens, les ieux, les façons de faire, les plaisirs, les courroux & desplaisirs du peuple qui est à present, resemblent totalement à ceux des anciens. Là où d'vn homme, si lon est quelque temps sans le voir, quelque familier ou ami que lon lui soit, à peine peut on reconoistre le visage: mais quant aux mœurs qui se muent & changent facilemẽt par toute raison, toute sorte de trauail ou d'accident, ou mesme de loy, il y a de si grandes diuersitez, que ceux qui s'entreuoyent & se hantent ordinairement, en

XIII. Continuant sa respõse à l'obiection contenue en l'onziesme sectiõ, il prouue que la iustice diuine chastie à bon droict tout vn peuple pour les pechez de ses ancestres.

1. Pource qu'vne Republique n'est qu'vn corps.

2. Combien qu'vn homme se change, si est il tousiours estimé ce qu'il estoit auant que chãger, à plus forte raison doit on estimer cela d'vne Republique.

sont tous esmerueillez: ce neantmoins l'homme est tousiours tenu & reputé pour E
vn mesme, depuis sa naissance iusques à sa fin, & au cas pareil la ville demeure tous-
iours vne mesme: à raison dequoy nous iugeõs estre raisonnable qu'elle soit parti-
cipante du blasme de ses ancestres, ne plus ne moins qu'elle se sent aussi de la gloire
& de la puissance d'iceux, ou bien nous ne nous donnerons garde que nous iette-
rons toutes choses dedãs la riuiere de Heraclitus, en laquelle on dit que lon ne peut
iamais entrer deux fois, dautant qu'elle mue & change la nature de toutes choses.

XIIII. Il applique ce qu'il a dit des Republiques aux races & lignees: prouuant qu'il y a beaucoup plus de iustice au chastiment de la race des meschãs, qu'en la punition des villes & citez entieres: ou des choses qui rafraischissẽt en quelque sorte la memoire des meschans.

Or s'il est ainsi, que la ville soit tousiours vne chose mesme continuee, autant en
doit on estimer d'vne race & lignee, laquelle depend d'vne mesme souche, produi-
sant ne say quelle force & communication de qualitez, qui s'estend sur tous les des-
cendãs. Car ce qui est engendré n'est pas comme ce qui est produit en estre par ar-
tifice, & est incontinent separé de son ouurier, dautãt qu'il est fait par lui, & non pas
de lui: là où au contraire, ce qui est engendré est fait de la substance de celui qui en-
gendre, tellemẽt qu'il emporte auec soy quelque chose de lui, qui à bon droit est ou F
puni ou honoré mesme en lui. Et si ce n'estoit que lon penseroit que ie me ioüasse,
& que ie ne le disse pas à bon escient, i'asseurerois volontiers, que les Atheniens fi-
rent plus grand tort à la statue de Cassander quand ils la fondirẽt, & semblablement
les Syracusains au corps de Dionysius, quand apres sa mort ils le firent porter hors
de leurs confins, que s'ils eussent bien chastié leurs descendans, car la statue de Cas-
sander ne tenoit rien de sa nature, & l'ame de Dionysius auoit de long temps aban-

Diuers exemples.

donné son corps: là où vn Nysæus, vn Apollocrates, vn Antipater, & vn Philippus
& pareillement tous autres enfans d'hommes vicieux & meschans, retienent la prin-
cipale partie de leurs peres, & celle qui ne demeure point oisiue sans rien faire, ains
celle dequoy ils viuent & se nourrissent, de quoy ils negocient, & discourent par rai-
son, & ne doit point sembler estrange ni mal aisé à croire, si estans issus d'eux ils re-

Belles similitudes qui esclarcissent les responses à l'obiection precedẽte.

tienent les qualitez & inclinations d'eux. En somme, di-ie, tout ainsi comme en la
medecine, tout ce qui est vtile, est aussi iuste & honneste, & se mocqueroit on de ce- G
lui qui diroit que ce fust iniustice, quand vne personne a mal en la hanche, de lui
1. cauteriser le poulce: & là où le foye est apostumé de scarifier le petit ventre: & là où
les bœufs ont les ongles des pieds trop molles, oindre les extremitez de leurs cor-
nes: autant meritoit d'estre mocqué & repris celui, qui estimeroit qu'il y eust es
2. punitions autre chose de iuste, que ce qui peut guarir & curer le vice & qui se cour-
rouceroit si on apliquoit la medecine aux vns pour seruir de guarison aux autres,
comme font ceux qui ouurent la vene pour alleger le mal des yeux, celui là semble-
3. roit ne voir rien plus outre que son sens, & se souuiendroit mal qu'vn maistre d'es-
chole bien souuent en fouëttant vn de ses escholiers tient en office tous les autres,
& vn grand Capitaine en faisant mourir vn soldat de chasque dizaine ramene tous
les autres à la raison: ainsi non seulement à vne partie par vne autre partie, mais à
toute l'ame par vne autre ame, s'impriment certaines dispositions d'empiremens ou
de meliorations, plustost que à vn corps par vn autre corps, pource que là es corps H
il est force qu'il se face vne mesme impression, & mesme alteration, mais ici l'ame
estant bien souuent menee par imagination à craindre ou à s'asseurer, s'en trouue

XV. Par le moyen des discours faits ci dessus, Olympique prend occasiõ d'esmouuoir la dispute de la subsistence de l'ame apres qu'elle est separee du corps: à quoy Plutarque respond & preuue ceste subsistence.

ou pis ou mieux. COMME ie parlois encore, Olympique me interrompant mon
propos, Par ces tiens propos, dit-il, tu supposes vn grand suiet à discourir, c'est à
sauoir que l'ame demeure apres la separation du corps. Oui bien, dis-ie, par cela
mesme que vous nous concedez maintenant, ou plustost, que vous nous auez ci
deuant concedé: car nostre discours a esté poursuiui des le commencement iusques
à ce poinct, sur ceste presupposition, que Dieu nous distribue à chascun selon que
nous auons merité. Et comment, dit-il, estimes-tu qu'il s'ensuiue necessairement, si
les Dieux contemplent les choses humaines, & disposent de toutes choses ici bas,
que les ames en soient du tout immortelles, ou qu'elles demeurent longuement en

A estre apres la mort? Non vrayement, di-ie, beau Sire, mais Dieu est de si basse entremise, & a si peu à faire, que nous n'aians rien de diuin en nous, ne riẽ qui lui ressemble aucunement, ne qui soit ferme ne durable, ains nous allans sechans, fenans & perissans, ne plus ne moins que les fueilles des arbres, comme dit Homere en peu de temps: neantmoins il fait ainsi grand cas de nous, ne plus ne moins que les femmes qui nourrissent & entretienent des iardins d'Adonis, comme lon dit, dedans des fragiles pots de terre: aussi fait-il lui nos ames de duree d'vn iour, par maniere de dire, verdoyantes dedans vne chair mollastre & non capable d'vne forte racine de vie, & qui puis apres s'estaignent pour la moindre occasion du monde. Mais en laissant les autres Dieux, si bon te semble, considere vn peu le vostre, i'entẽs celui qui est reclamé en ce lieu. Si aussi tost qu'il fait que les ames sont desliees, ne plus ne moins que quelque fumee ou quelque brouillas qui exhale hors du corps, il ne fait pas incon-

I. Pourcequ'il plaist ainsi à Dieu nous faire part de son eternité.

Belle similitude à ce propos.

Embleme excellẽt de la vigueur & beauté de l'esprit enserré en la prison du corps.

B tinent offrir force oblations & sacrifices propiciatoires pour les trespassez, & s'il ne demande pas de grans honneurs & de grandes venerations à la memoire des morts, & s'il le fait pour nous abuser & deceuoir, nous qui y adioustõs foy. Car quãt à moy, ie ne concederay iamais que l'ame perisse, & ne demeure apres la mort si lon ne viẽt emporter premierement le trepied prophetique de la Pythie, comme lon dit que fit iadis Hercules, & du tout destruire l'oracle pour ne plus rendre de telles responses qu'il en a rendues iusqu'à nos temps, semblables à celles que iadis il donna à Corax le Naxien, à ce que lon dit,

Par l'oracle mesme d'Apollo l'ame est declaree immortelle.

C'est vne grande impieté de croire,
Que l'ame soit mortelle ou transitoire.

Alors Patrocles: Et qui estoit, dit-il, ce Corax qui eut ceste response? Car ie n'ay rien entendu ni de l'vn ni de l'autre. Si auez bien, dis-ie, mais i'en suis cause, aians pris le surnom au lieu du propre nom. Car celui qui tua Archilocus en bataille s'appelloit Callondes, & estoit surnommé Corax: lequel aiant esté la premiere fois reietté

Exposition de cest oracle, & pourquoi Corax y recourut.

C par la prophetisse Pythie, comme meurtrier qui auoit occis vn personnage sacré aux Muses: & depuis ayant vsé de quelques requestes & prieres enuers elle, auec quelques raisons dont il pretendoit iustifier son fait, à la fin il lui fut ordonné par l'oracle qu'il allast en la maison de Tettix, & que là il appaisast par oblations & sacrifices l'ame d'Archilocus: or ceste maison de Tettix estoit la ville de Tænarus, car on dit que Tettix Candiot estant iadis arriué à ce promontoire de Tænarus auec vne flotte de vaisseaux, y bastit vne ville, aupres du lieu où lon auoit acoustumé de coniurer & euoquer les ames des trespassez. Semblablement aussi ayant esté respondu à ceux de Sparte, qu'ils trouuassent moien d'apaiser l'ame de Pausanias, ils enuoierẽt querir iusques en Italie des Sacrificateurs & exorcisateurs qui sauoient coniurer les ames, lesquels auec leurs sacrifices chasserent son esprit hors du temple. C'est donc vne mesme raison, dis-ie, qui confirme & preuue, que le monde est regi

Coniuration de l'ame de Pausanias.

D par la prouidence de Dieu ensemble, & que les ames des hommes demeurent encore apres la mort, & n'est pas possible que l'vn subsiste si lon oste l'autre. Et s'il est ainsi que l'ame demeure apres la mort, il est plus vray-semblable & plus equitable, que lors les retributions de peine ou d'honneur, lui soient rendues: car durant tout le temps qu'elle est en vie, elle combat, & puis apres quand elle a acheué tous ses combats, alors elle reçoit ce qu'elle a en sa vie merité. Mais quant aux honneurs ou punitions qu'elle reçoit en l'autre monde estant seule & separee du corps, cela ne nous touche de rien à nous autres qui sommes viuans, car ou l'on n'en sait rien ou on ne les croit pas: mais celles qui se font sur les enfans & sur les descendans, dautant qu'elles sont apparentes & conues de ceux qui sont en ce monde, elles retienent & repriment plusieurs meschans hommes d'executer leurs mauuaises volontez. Au reste qu'il soit vray, qu'il n'y ait point de plus ignominieuse punition, ne qui touche plus les cœurs au vif, que de voir les descendans & dependans affli-

XVI. Puis que les ames demeurent apres la mort, il maintiẽt que c'est chose plus vray-semblable & plus equitable, que lors elles reçoiuent les retributions de peine ou d'honneurs: & que les ames des meschans sont doublement affligees voyans leur race maudite.

gez pour soy, & que l'ame d'vn meschant homme ennemi des Dieux & des loix, E
apres sa mort voiant non ses images & statues ou autres honneurs abatus, ains ses propres enfans, ses amis & parens ruinez & affligez de grandes miseres & tribulations, & estans griefuement punis pour elle, ne vousist pas plustost perdre tous les honneurs que lon sauroit faire à Iupiter, que de retourner à estre derechef iniuste, ou abandonné à luxure, ie vous en pourrois reciter vn conte qui me fut fait il n'y a pas fort long temps, si ce n'estoit que ie craindrois qu'il ne vous semblast que ce fust vne fable controuuee à plaisir: au moien dequoy il vaut mieux que ie ne vous allegue que des raisons & argumens fondez en verisimilitude. Non pas cela, dit adonc Olympique, mais recite nous le cōpte que tu dis. Et comme les autres aussi me requissent tout de mesme: Laissez-moy, dis-ie, deduire premierement les raisons vraysemblables à ce propos: & puis apres, si bon vous semble, ie vous reciteray aussi le conte, au moins si c'est conte. Car Bion dit, que si Dieu punissoit les enfans des meschans, il seroit autant digne de mocquerie, comme le medecin qui pour la maladie du pere ou grand pere, appliqueroit sa medecine au fils, ou à l'arriere fils: mais ceste comparaison faut en ce, que les choses sont en partie semblables, & en partie aussi diuerses & dissemblables: car l'vn estant medecinal ne guarit pas la maladie & indisposition de l'autre, ni iamais homme qui eust la fieure ou le mal des yeux n'en fut guari pour voir vser d'vn oignement, ou appliquer emplastre à vn autre: mais au contraire les punitions des meschans pour ceste occasion se font publiquement deuant tous, pour ce que l'effect de iustice administree auec raison, est de retenir les vns par le chastiment & punition des autres: mais ce en quoy la comparaison de Bion se raporte & conforme à la dispute proposee n'a pas esté entendu par luy, car souuent est il auenu qu'vn homme tombé en vne dangereuse maladie, & non pas pourtant incurable, par son intemperance puis apres & dissolution, a tellement laissé aller son corps en abandon, que finalement il en est mort: & que puis apres son fils qui n'estoit pas actuellement surpris de la mesme maladie, ains seulement y auoit quelque disposition, vn bon medecin ou quelque sien ami, ou quelque maistre des exercices, s'en estant aperceu, ou bien vn bon maistre, qui a eu soin de lui, l'a rengé à vne maniere de diete austere, en lui ostant toute superfluité de viandes, toutes patisseries, toute yurongnerie, & toute acointance de femmes, & lui faisant vser souuent de medecines, & fortifier son corps par continuation de labeur & d'exercices, a dissipé & fait esuanouir vn petit commencement d'vne grande maladie, en ne lui permettant pas de prendre plus grand accroissement. N'est-il pas ainsi que nous admonestons ordinairement ceux qui sont nez de pere ou mere maladifs, de prendre bien garde à eux, & de ne negliger pas leur disposition, ains de bonne heure & des le commencement tascher à chasser la racine de celles maladies nees auec eux, qui est facile à ietter dehors, & à surmonter quand on preuient de bonne heure. Il n'est rien plus vray, respondirent-ils tous. H
Nous ne faisons donc pas chose impertinente, mais necessaire, ne sotte, mais vtile, quand nous ordonnons aux enfans de ceux qui sont suiets au haut mal, ou à la manie & alienation d'esprit, ou à la goutte, des exercices du corps, des dietes & regimes de vie, & des medecines, non pource qu'ils soient malades, mais de peur qu'ils ne le soient: car vn corps né d'vn autre maleficié est digne, non de punition aucune, mais de medecine, & d'estre soigneusement bien pensé, laquelle diligence & solicitude, s'il se trouue aucun qui par lascheté ou delicatesse appelle punition, d'autant qu'elle priue la personne de voluptez, ou qu'elle lui dōne quelque pointure de douleur, ou de peine, il le faut laisser là pour tel qu'il est: & s'il est expedient de prendre garde, & de medeciner soigneusement vn corps qui sera issu & descendu d'vn autre maleficié & gasté, sera-il moins raisonnable d'aller au deuant d'vne similitude de vice hereditaire, qui commence à germer es mœurs d'vn ieune homme

Refutation du dire de Bion qui condānoit ceste sentence, que la iustice diuine visite l'iniquité des peres sur les enfans. F

Par diuerses similitudes il prouue que c'est chose expediente & louable que les enfans des meschans soyent reprimez & corrigez pour venir à amendement. G

Application propre & docte de ces similitudes à son intention.

A me, & à pousser dehors, ains attendre, & le laisser croistre iusques à ce que se respandant par ses passions il viene à estre en veuë de tout le monde? comme dit le poëte Pindare,

Le fruict que son cœur insensé
A part soy auroit propensé.

Ne vous semble-il point qu'en cela, Dieu pour le moins soit aussi sage comme le poëte Hesiode, qui nous admonneste & conseille,

Semer enfans garde bien que tu n'ailles
En retournant des tristes funeralles,
Mais au retour des festins gracieux
Faits en l'honneur des habitans des cieux:

voulant induire les hommes à engendrer des enfans lors qu'ils sont gays, ioyeux & deliberez, comme si la generation ne receuoit pas l'impression de vice & de vertu B seulement, ains aussi de ioye & de tristesse, & de toutes autres qualitez. TOVTEFOIS cela n'est pas œuure de sapience humaine, comme pense Hesiode, de sentir & conoistre les conformitez ou diuersitez des natures des hommes, descendans auec leurs deuanciers, iusques à ce qu'estans tombez en quelques grandes forfaitures, leurs passiõs les descouurẽt pour tels qu'ils sont. Car les petis des ours, des loups, des singes, & de semblables animaux, monstrent incontinent leur inclination naturelle des leur ieunesse, dautant qu'il n'y a rien qui les desguise, ne qui les masque. Mais la nature de l'homme venant à se ietter en des acoustumances, en des opinions & en des loix, couure bien souuent ce qu'elle a de mauuais, imite & contrefait ce qui est bon & honneste, tellement que ou elle efface & eschappe du tout la tare & macule de vice, qui estoit nee auec elle, ou bien elle le cache pour bien long temps, se couurant du voile de ruze & de finesse, de maniere que nous n'aperceuons pas leur malice iusqu'à ce que nous soyõs attaints, comme d'vn coup ou d'vne morsure de chasque crime, encore à grande peine: ou pour mieux dire, nous nous abusons en ce que nous cuidons qu'ils soient deuenus iniustes, lors seulement qu'ils com-C mettent iniustice, ou dissolus quand ils font quelque insolence, & lasches de cœur quand ils s'enfuyent de la bataille, comme si quelqu'vn auoit opinion, que l'aiguillon du scorpion s'engendrast lors premier en lui, quand il en picque: & le venin es viperes quand elles mordent: qui seroit grande simplesse de le penser ainsi. Car chasque meschant ne deuient point tel alors qu'il aparoist, mais il a en soy des le commencement le vice & la malice imprimee: mais il en vse lors qu'il en a le moien, l'occasion & la puissance, comme le larron de desrober, & le tyrannique de forcer les loix.

XVII. La malice humaine est tellement cachée que l'homme ne la sauroit descouurir ni en soy ni és autres: dont il ne se faut esbahir si Dieu, qui void sans comparaison plus clair que nous, besongne souuentefois autrement que nous ne l'auons apprehendé.

L'hõme ne cõmence pas à estre meschant seulement lors qu'il commet vne meschanceté: car il l'estoit auparauant: mais il descouure lors le venin caché.

Exemple propre, prins des scorpions & viperes.

MAIS Dieu qui n'ignore point l'inclination & nature d'vn chascun, comme celui qui void & conoit plus l'ame que le corps: ni n'attend point, ou que la violence viene à main mise, ni l'impudence à la parole, ni l'intemperance à abuser des parties naturelles, pour la punir, à cause qu'il ne prend pas ven-D geance du meschant, pource qu'il en ait receu aucun mal: ni ne se courrouce point contre le brigand rauisseur: pource qu'il ait esté forcé: ni ne hait l'adultere, pource qu'il luy ait fait aucune iniure: ains punit par maniere de medecine celui qui est suiet à commettre adultere, celui qui est auaricieux, celui qui ne fait compte de transgresser les loix, ostant bien souuent le vice, ne plus ne moins que le mal caduque, auant que l'acces en prene. Nous nous courroucions n'agueres de ce que les meschans estoient trop tard & trop lentement punis, & maintenant nous trouuons mauuais, de ce que Dieu reprime & chastie la mauuaise disposition & vicieuse inclination d'aucuns, auant qu'ils ayent commencé à forfaire, ne considerans pas que l'auenir bien souuent est pire & plus à redouter, que le present: & ce qui est caché & couuert, que ce qui est aparent & descouuert: & ne pouuans pas discourir & iuger, pourquoy il est meilleur d'en laisser aucuns en repos encore apres qu'ils

XVIII. Pourquoy Dieu chastie les pechez qui ne sont pas encores venus à leur plein effect.

Inconstãce de ceux qui controllent la prouidẽce de Dieu.

ont peché, & preuenir les autres auant qu'ils peussent executer le mal qu'ils ont E propensé, ne plus ne moins que les medecines & drogues medecinales ne conuienent pas à aucuns estans malades, & sont vtiles à d'autres qui ne sont pas actuellement malades, ains sont en plus grand danger que les autres.

XIX. Qui sont les enfans que Dieu chastie pour les pechez des peres.

VOILA pourquoy les Dieux ne tournent pas sur les enfans toutes les fautes des parens, car s'il auient qu'il naisse vn bon enfant d'vn mauuais pere, comme par maniere de dire vn fils fort & robuste d'vn pere maladif, celui là est exempt de la peine de la race, comme estant hors de la famille de vice: mais aussi le ieune hõme qui se conformera à la malice hereditaire de ses parens, sera tenu à la punition de leur meschanceté, comme au payement des debtes de la succession: car Antigonus ne fut point puni pour les pechez de son pere Demetrius, ni entre les meschans Phileus pour Augeas, ni Nestor pour Neleus, car ils estoient bien issus de meschans peres, mais quant à eux ils estoient gens de bien: mais tous ceux de qui la nature a aimé, receu & pratiqué ce qui venoit de la parenté, la iustice diuine a aussi puni en eux ce qu'il y auoit F de similitude de vice & de peché.

A sauoir ceux qui se conforment à la malice hereditaire de leurs deuãciers.

Car tout ainsi comme les verrues, poreaux, seings & taches noires qui sont es corps des peres, ne comparoissans point es corps des enfans, recommencent à sortir & apparoir puis apres en leurs fils & arriere fils: & y eut vne femme Grecque, qui aiant enfanté vn enfant noir, & en estant appellee en iustice, comme aiant conceu cest enfant de l'adultere d'vn More, il se trouua que elle estoit en la quatrième ligne descendue d'vn Ethiopien, & comme ainsi fust que lon tenoit pour certain, que Python le Nisibien estoit extrait de la race & lignee des Semez, qui ont esté les premiers seigneurs & fondateurs de Thebes, le dernier de ses enfans qui mourut il n'y a pas long temps, auoit raporté la figure de la lance en son corps, qui estoit la marque naturelle de celle lignee là anciennement, estant apres si long interualle de tẽps ressource & reuenue, comme du fond au dessus, celle similitude de race: aussi bien souuent les premieres generations, c'est à dire les premiers descendans, cachent, & par maniere de dire, enfondrent quelque passions ou cõditiõs de l'ame qui sont affectees à vne lignee, mais puis apres la nature les boute hors G en quelques autres suyuans, & represente ce qui est propre à chasque race, autant en la vertu comme au vice.

Preuues du chastiment en la cõsideration des tares & infirmitez corporelles, que les enfans heritent de ceux qui les ont engendrez.

XX. Il mesle maintenant vn conte à la trauerse, pour confermer ce qu'il auoit touché de l'immortalité des ames & de l'estat des morts hors de ce monde, introduisant vn certain Thespesius reuenu à soy ayãt esté cõme mort trois iours durant.

APRES que i'eu acheué ce propos, ie me teu. Et Olympique se prit à rire, disant, Nous ne louons pas ton discours, afin que tu l'entendes, comme estant suffisamment prouué par demõstration, de peur qu'il ne semble que nous ayons mis en oubli le conte que tu nous as promis de faire, mais alors donnerons-nous nostre sentence, quand nous l'aurons aussi entendu. Parquoy ie recommençai à suiure mon propos en ceste sorte: Thespesius natif de la vile de Soli en Cilicie, familier & grand ami de Protogenes, qui a ici longuemẽt esté auec nous, aiant vescu les premiers ans de son aage en grande dissolution, en peu de temps perdit & despendit tout son bien: au moyen dequoy estant reduit ia par quelque temps à extreme necessité, il deuint meschant, & se repentant de sa folle despense commença à cercher tous moiens de recouurer des biens: ne plus ne moins que font les H luxurieux qui bien souuent ne font conte de leurs femmes espousees, & ne les gardent pas cependant qu'ils les ont, puis quãd ils les ont laissees, & qu'elles sont remariees à d'autres, ils les vont solliciter pour tascher à les corrompre meschamment. Ainsi n'espargnant voye du monde prouueu qu'elle tournast à plaisir ou à profit pour lui, en peu de temps il assembla non pas beaucoup de biens, mais beaucoup de honte & d'infamie: mais ce qui plus encore le diffama fut vne response que lon lui aporta de l'oracle d'Amphilocus, là où il auoit enuoyé demander, s'il viuroit mieux au reste de sa vie qu'il n'auoit fait par le passé: & l'oracle lui respondit, qu'il seroit plus heureux quand il seroit mort. Ce qui lui auint en certaine maniere bien tost apres, car estant tombé d'vn certain lieu haut la teste deuant, sans qu'il y eust rien d'entamé, du coup de la cheute seulement il s'esuanouit, ne plus ne moins que s'il

eust

A eust esté mort: & trois iours apres comme lon estoit à preparer ses funerailles, il se reuint, & en peu de iours s'estant remis sus, & retourné en son bon sens, il fit vn estrange & incroyable changement de sa vie: car tous ceux de la Cilicie lui portent tesmoignage qu'ils ne conurent oncques homme de meilleure cōscience en tous afaires & negoces qu'ils eurent à desmesler ensemble, ni plus deuot & religieux enuers les Dieux, ne plus certain à ses amis, ne plus fascheux à ses ennemis: de maniere que ceux qui l'auoient de long temps conu familierement, desiroient fort sauoir de lui quelle auoit esté la cause de si grande & si soudaine mutation, estimans que vn si grand amendement de vie si dissoluë, ne pouuoit pas estre auenu fortuitement, comme il estoit veritable, ainsi que lui-mesme le raconta au susdit Protogenes, & aux autres siens familiers amis, gens de bien & d'honneur comme lui. Car quand l'esprit fut hors de son corps, il se trouua du commencement, ne plus ne moins que B seroit vn pilote qui seroit ietté hors de sa nauire au fond de la mer, tant il se trouua estonné de ce changement, mais puis apres s'estant releué petit à petit, il lui fut auis qu'il commença à respirer entierement, & à regarder tout à l'entour de lui, l'ame s'estant ouuerte comme vn œil, & ne voioit rien de ce qu'il souloit voir au parauant, sinō des astres & estoiles de magnitude tresgrande, distantes l'vne de l'autre infiniement, iettans vne lueur de couleur admirable, & de force & roideur grāde, tellemēt que l'ame estāt portee sur ceste lueur, comme sur vn chariot, doucemēt & vniemēt, ainsi que sur vne mer calme, alloit soudainement par tout où elle vouloit, & laissant à part grand nombre des choses qu'il y auoit veuës, il disoit qu'il auoit veu, que les ames de ceux qui mouroient, deuenoient en petites bouteilles de feu, qui mōtoyent de bas en haut à trauers l'air, lequel s'ouuroit deuant elles, & que petit à petit lesdites bouteilles venoient à se rompre, & les ames en sortoient ayans forme & figure humaine: au demeurant fort agiles & legeres, & se mouuoiēt, non pas toutes d'vne mesme sorte, ains les vnes sauteloient d'vne legereté merueilleuse, & ialissoient à C droite ligne contremont, les autres tournoient en rond comme des bobines ou fuseaux ensemble, tantost contremont, tantost contre bas, de sorte que le mouuemēt estoit meslé & confus, qui ne s'arrestoit qu'à grande peine, & apres vn bien long temps. Or n'en conoissoit-il point la plus part, mais en aiant apperceu deux ou trois de sa conoissance, il s'efforça de s'en aprocher & parler à elles, mais elles ne l'entendoient point, & si n'estoient point en leur bon sens, ains comme estourdies & transportees, refuyoient toute veuë & tout attouchement, errantes çà & là à part elles du commencement, & puis en rencontrans d'autres disposees tout de mesme elles, s'embrassoient & se conioignoient auec elles, en se mouuant çà & là sans aucun iugement, & iettans ne say quelles voix non articulees ne distinctes, comme des cris meslez de plaintes & d'espouuantement: les autres paruenues en la plus haute extremité de l'air estoient plaisantes & gayes à voir, & tant gracieuses & cour- D toises que souuent elles s'approchoient les vnes des autres, & se destournoient au contraire de ces autres tumultuantes, donnans à entendre qu'elles estoient faschees quand elles se serroient en elles-mesmes, & qu'elles estoient ioyeuses & contentes quand elles s'estendoient & s'eslargissoient. Entre lesquelles il dit qu'il en vid vne d'vn sien parent, combien qu'il ne la conoissoit pas bien certainement, dautant qu'il estoit mort, lui estant encore en son enfance: mais elle s'approchant de lui le salüa, en lui disant, Dieu te gard Thespesien: dequoy lui s'esbahissant lui respondit, qu'il n'estoit pas Thespesien, & qu'il s'appelloit Aridæus: oui bien, dit-elle, par ci deuant, mais ci apres tu seras appellé Thespesien, car tu n'es pas encore mort, mais par certaine permission de la destinee, tu es venu ici auec la partie intelligente de ton ame, & quant au reste de ton ame, tu l'as laissé attaché cōme vne anchre, à ton corps: & afin que tu le saches des maintenant pour ci apres, prens garde à ce que les ames des trespassez ne font point d'ombre, & ne cloēnt & n'ouurent point les yeux. Thes-

Curieux & fabuleux discours de la conditiō des ames apres estre sorties des corps.

pesien ayant ouï ces paroles se recueillit encore dauantage à discourir en soy-mesme, & regardant çà & là autour de lui, aperceut qu'il se leuoit quand & lui ne say quelle ombrageuse & obscure lineature, mais que ces autres ames là reluisoiẽt tout à l'entour d'elles, & estoient par le dedans transparentes, non pas toutefois toutes egalement, car les vnes rendoient vne couleur vnie & egale par tout, comme fait la pleine Lune quand elle est plus clere, & les autres auoient comme des escailles ou cicatrices esparses çà & là par interualles: & des autres qui estoient merueilleusement hideuses & estranges à voir, mouchetees de taches noires, comme sont les peaux des serpens: les autres qui auoient des legeres frisures & esgratigneures au visage. Si disoit ce parent là de Thespesien (car il n'y a point de danger d'appeller les ames du nom qu'auoient les hommes en leur viuãt) qu'Adrastia fille de Iupiter, & de Necessité, estoit constituee au plus haut, par dessus tout, vengeresse de toute sorte de crimes & pechez, & que des mal-heureux & meschans il n'y en eut iamais vn, ni grand ni petit, qui par ruse ou par force se peust oncques sauuer d'estre puni. F
Mais vne sorte de supplice & de peine conuient à vne geoliere & executrice, (car il y en a trois) & vne autre à vne autre: dautant qu'il y en a vne legere & soudaine, qui se nomme Pœne, laquelle execute le chastiment de ceux qui de ceste vie sont punis en leurs corps & par leurs corps d'vn certain doux moien, qui laisse aller impunies plusieurs fautes legeres, lesquelles meriteroiẽt biẽ quelque petite purgation. Mais ceux où il y a plus à faire, comme de guarir & curer vn vice, Dieu les commet à punir apres la mort à l'autre executrice, qui se nomme Dice. Et ceux qui sont de tout poinct incurables, Dice les ayãt repoussez, la troisiesme, & la plus cruelle des ministres & satellites de Adrastia, qui s'appelle Erinnys, court apres, & les persecute fuyans & errans çà & là en grande misere & grande douleur, iusques à tant qu'elle les attrape, & precipite en vn abysme de tenebres indicible. Et quant à ces trois sortes de punitions, la premiere ressemble à celle dont on vse entre quelques nations barbares: car en Perse ceux qui sont punis par iustice, on prẽd leurs hauts chapeaux G pointus & leurs robes, que lon pele poil apres poil, & les fouëtte lon deuant eux, & eux aians les larmes aux yeux crient, & prient que lon cesse: aussi les punitions qui se font en ceste vie par le moien des corps ou des biens, n'atteignent point aigrement au vif, ni ne touchent, ni ne penetrent point iusques au vice mesme, ains sont la plus part d'icelles imposees par opinion, & selon le iugement du sens naturel exterieur. Mais s'il y en a quelqu'vn qui arriue par deça sans auoir esté puni & bien purgé par delà, Dice le prenant tout nud en son ame toute descouuerte, n'ayant dequoy couurir, ni cacher ou pallier & desguiser sa meschanceté, ains estant veu par tout, de tous costez, & de tous, elle le monstre premierement à ses parens gens de bien s'ils ont d'auenture esté tels comme il est, abominable & indigne d'estre descendu d'eux: & s'ils ont esté meschans, eux & lui en sont de tant plus griefuement tourmentez en les voiant, & estant veu par eux en son tourment, où il est puni & iusticié bien long temps, tant que vn chascun de ses crimes & pechez soit effacé par H douleurs & tourmens, qui en aspreté & vehemence surpassent d'autant plus les corporels, que ce qui est au vray est plus à certes que ce qui aparoit en songe, & les marques & cicatrices des pechez & des vices demeurent aux vns plus, aux autres moins. Et pren bien garde, dit-il, aux diuersitez de couleurs de ces ames de toutes sortes, car ceste couleur noirastre & sale, c'est proprement la teinture d'auarice & de chicheté, & celle rouge & enflambee est celle de cruauté & malignité: là où il y a du bleu, c'est signe que de là a esté escuree l'intemperance & dissolution es voluptez à bien long temps & auec grande peine, dautant que c'est vn mauuais vice: le violet tirant sur le liuide procede d'enuie. Ne plus ne moins donc que les Seiches rendent leur encre, aussi le vice par delà changeant l'ame & le corps ensemble, produit diuerses couleurs: mais au cõtraire par deçà, ceste diuersité de couleurs est le signe de l'ache-

uement

A uement de purification:puis quand toutes ces teintures là sont bien effacees & nettoyees du tout, alors l'ame deuient de sa naifue couleur,qui est celle de la lumiere: mais tant que aucune de ces couleurs y demeure, il y a tousiours quelque retour de passions d'affections,qui leur apporte vn eschauffement & vn batemēt de poux,aux vnes plus debile & qui s'estaint & passe plustost & plus facilement: aux autres qui s'y prēd à bon esciēt:& d'icelles ames les vnes,apres auoir esté chastiees par plusieurs & plusieurs fois,recouurent à la fin leur habitude &disposition telle qu'il apartient: les autres sont telles que la vehemence de leur ignorance & l'appetit de volupté les transporte es corps des animaux, car la foiblesse de leur entendement, & la paresse de speculer & discourir par raison les fait incliner à la partie actiue d'engendrer: & se sentans destituees de l'instrumēt luxurieux pour pouuoir executer & prēdre fruition de leurs appetis par le moien du corps: car par deçà il n'y a rien du tout, si ce n'est vne ombre,& par maniere de dire vn songe de volupté,laquelle ne vient point B à perfection. Lui aiant tenu ces propos, il le mena bien viste, mais par vn espace infini,toutesfois à son aise & doucemēt, sur les rais de la lumiere,ne plus ne moins que si c'eussent esté des æles, iusques à ce qu'estant arriué en vne grande fondriere tendant tousiours contre bas, il se trouua lors destitué & delaissé de celle force qui l'auoit là cōduit & amené,& voyoit que les autres ames se trouuoiēt aussi tout de mesmes,car se resserrans cōme font les oyseaux quand ils volent en bas,elles tournoient tout à l'entour de ceste fondriere; mais elles n'osoient entrer dedans:& estoit la fondriere semblable aux spelonques de Bacchus, ainsi tapissees de feuillages de ramees & de toutes sortes de fleurs;& en sortoit vne douce & souëue halaine, qui aportoit vne fort plaisante odeur & temperature de l'air, telle comme le vin sent à ceux qui aiment à le boire, de sorte que les ames, se repaissans & festoyans de ces bonnes odeurs,en estoient toutes esiouies,& s'entrecaressoient,tellement qu'à l'entour de ce creux-là, tout en rond,il n'y auoit que passetemps, ieux & risees, & chansons, com-C me de gens qui iouoyent les vns auec les autres,& se donnoient du plaisir tant qu'ils pouuoiēt,si disoit que par là Bacchus estoit mōté en la compagnie des Dieux,& que depuis il y auoit cōduite Semelé,& que le lieu s'appelloit le lieu de Léthe, c'est à dire,d'oubliance: & pourtant ne voulut-il pas que Thespesien, qui en auoit biē bōne enuie s'y arrestast,ains l'en retira par force, lui donnant à entendre & lui enseignāt, que la raison & l'entendement se dissoult & se fond par ceste volupté,& que la partie irraisonnable se ressentant du corps, en estant arrousee & acharnee, lui ramenoit la memoire du corps,& de ceste souuenance naissoit le desir & la cupidité qui la tiroit à la generation, que lon appelloit ainsi, c'est à dire vn consentement de l'ame agrauee & apesantie par trop d'humidité: Parquoy aiant trauersé vne autre pareille carriere de chemin, il lui fut auis qu'il apperceut vne grande coupe, dedans laquelle venoient à se verser des fleuues,l'vn plus blanc que l'escume de la mer ou que nege, & l'autre rouge comme l'escarlate que l'on aperçoit en l'arc en ciel, & d'au-D tres qui de loin auoient chascun leurs lustres & teintures differentes: mais quand ils en aprocherent de pres, ceste coupe s'euanouit, & ces differentes couleurs des ruisseaux disparurent, exceptee la couleur blanche: & là vid trois dæmons assis ensemble,en figure triangulaire, qui mesloient ces ruissaux ensemble à certaines mesures. Or disoit ceste guide des ames, que Orpheus auoit penetré iusques là quand il estoit venu apres sa femme,& que aiant mal retenu ce qu'il y auoit veu, il auoit semé vn propos faux entre les hommes,c'est à sauoir, que l'oracle qui estoit en la ville de Delphes estoit commun à Apollo & à la Nuict; car Apollo n'a rien qui soit de commun auec la Nuict, mais cest oracle ci dit-il, est bien commun à la Lune & à la Nuict, toutefois il ne perce nulle part iusques à la terre; ni n'a aucun siege fiché ni certain, ainsest par tout vague & errant parmi les hommes par songes & aparitions: c'est pourquoy les songes meslez, comme tu vois, de tromperie & de verité, de di-

uersité & de simplicité, sont semez par tout le monde: mais quant à l'oracle d'Apollo tu ne l'as point veu, ni ne le pourrois voir, pource que la terre sterile de l'ame ne peut saillir, ni s'esleuer plus haut, ains panche contre bas, estant atachee au corps: & quand & quand il tascha, en m'approchant, de me monstrer la lumiere & clarté du tripié à trauers le sein de la deesse Themis, laquelle, comme il disoit, alloit percer au mont de Parnase, & aiant grande enuie & faisant tout son effort pour la voir, il ne peut pour sa trop grande splendeur, mais bien ouit-il en passant la voix hautaine d'vne femme, qui en vers disoit entre autres choses le temps de la mort de lui, & disoit ce Dæmon que c'estoit la voix de la Sybille, laquelle tournoyant dedans la face de la Lune chantoit les choses à venir, & desirant en ouir dauantage, il fut repoussé par l'impetuosité du corps de la Lune, & ainsi en ouït bien peu, comme l'accident du mont Vesuuien, & de la ville de Pozzol, qui deuoient estre bruslez du feu, & si y auoit vne petite clause de l'Empereur qui lors regnoit, qu'estant homme de bien il laisseroit son empire par maladie. Apres cela ils passerent outre iusques à voir les peines & tourmens de ceux qui estoient punis: là où du commencement ils ne virent que toutes choses horribles & pitoyables à voir, car Thespesien qui ne se doutoit de rien moins, y rencontra plusieurs de ses amis, parens, & familiers, qui y estoient tourmentez, lesquels souffrans des peines & supplices douloureux & infames se lamentoient à lui & l'appelloient, en criant: finalement il y vid son propre pere sourdāt d'vn puyts profond, tout plein de playes & de picqueures, lui tendant les mains, & qui maugré lui estoit contraint de rompre silence, & forcé par ceux qui auoient la superintendance des dites punitions, de confesser haut & clair qu'il auoit esté meschant meurtrier alendroit de certains estrangers qu'il auoit eu logez chez lui, & sentant qu'ils auoient de l'or & de l'argent, les auoit fait mourir par poison, dequoy il n'auroit iamais esté rien seu par delà, mais par deçà en aiant esté conuaincu, il auroit desia payé partie de la peine, & le menoit-on pour en souffrir le demeurant. Or n'osoit-il pas supplier ni interceder pour son pere, tant il estoit estonné & effrayé: mais voulant s'en fuir & s'en retourner, il ne vid plus aupres de lui ce gracieux sien & familier guide, qui l'auoit conduit du commencement, ains en aperceut d'autres hideux & horribles à voir, qui le contraignoient de passer outre, comme estant necessaire qu'il trauersast: si vid ceux qui notoirement à la veuë d'vn chascun auoyent esté meschans, ou qui en ce monde en auoient esté chastiez, estre par delà moins douloureusement tourmentez, & non tant comme les autres, comme aians esté debiles & imparfaits en la partie irraisonnable de l'ame, & suiette aux passions & concupiscences: mais ceux qui s'estans deguisez & reuestus de l'apparence & reputation de vertu au dehors, auoient vescu en meschanceté couuerte & latente au dedans, d'autres qui leur estoient alentour les contraignoient de retourner au dehors ce qui estoit au dedans, & se reboursans & renuersans contre la nature, ne plus ne moins que les Scolopendres marines, quand elles ont aualé vn hameçon se retournent elles mesmes, & en escorchant les autres, & les desployant, ils faisoient voir à descouuert comme ils auoient esté viciez au dedans & peruers, aians le vice en la partie raisonnable & principale de l'homme. Et dit auoir veu d'autres ames attachees & entrelassees les vnes auec les autres, deux à deux, ou trois à trois, ou plus, comme les serpens & viperes, qui s'entremangeoient pour la rancune qu'elles auoient les vnes contre les autres, & la souuenance des pertes & iniures qu'elles auoient receuës ou souffertes: & qu'il y auoit des lacs suyuans de reng les vns les autres, l'vn d'or tout bouillant, l'autre de plomb, qui estoit fort froid, & l'autre fort aspre, de fer: & qu'il y a des Dæmons qui en ont la superintendance, lesquels, ne plus ne moins que les fondeurs, y plongeoient ou en retiroient les ames de ceux qui par auarice & cupiditez d'auoir auoient esté meschants. Car quand elles estoient bien enflambees & rendues transparentes

A parentes à force d'estre bruslees par le feu, dedans le lac d'or fondu, ils les plongeoiét dedans celui de plomb, là où apres qu'elles estoient gelees & rendues dures comme la gresle, derechef ils les transportoient dedans celui de fer, là où elles deuenoiét hideusement noires, & estans rompues & brisees à cause de leur roideur & dureté, elles changeoient de formes, puis derechef ils les remettoient dedãs celui de l'or, souffrans des douleurs intolerables en ces diuerses mutations. Mais celles, dit-il, qui lui faisoient plus de pitié, & qui plus miserablement que toutes les autres estoient tourmẽtees, c'estoiét celles qui pẽsoient desia estre eschappees, & que lon venoit reprendre & remettre aux tourmẽs, & estoient celles pour les pechez desquelles la punitiõ estoit tombee sur leurs enfans ou autres descendans: car quand quelque vne des ames de ces descendans là les rencontroit, ou leur estoit amenee, elle s'attachoit à elles en courroux, & crioit alencontre, en monstrant les marques des tourmens & douleurs qu'elle enduroit, en les leur reprochant: & les autres taschoient à s'enfuir, B & à se cacher, mais elles ne pouuoient, car incontinent les bourreaux couroient apres, qui les ramenoient au supplice, crians & se lamentans, dautant, qu'elles preuoyoient bien le tourment qu'il leur conuenoit endurer. Outre, disoit qu'il en vid quelques vnes, & en bon nombre, attachees à leurs enfans, & ne se laissans iamais, comme les abeilles, ou les chauues souris, murmurantes de courroux, pour la souuenance des maux qu'elles auoient endurez pour l'amour d'eux. La derniere chose qu'il y vid, fut, les ames qui se tournoient en vne seconde vie, & qui estoiét tournees, & transformees à force en d'autres animaux de toutes sortes, par ouuriers à ce deputez, qui auec certains outils & coups forgeoient aucunes des parties, & en tordoient d'autres, en effaçoient & ostoient du tout, afin qu'ils fussent sortables à autres vies, & à autres mœurs: entre lesquelles il vid l'ame de Neron affligee desia bien griefuement d'ailleurs, de plusieurs autres maux, & percee de part en part auec cloux tous rouges de feu: & cõme les ouuriers la prinssent en main pour la transformer en for- C me de vipere, là où comme dit Pindare, le petit deuore sa mere, il dit que soudainemét il s'alluma vne grande lumiere, & que d'icelle lumiere il sortit vne voix, laquelle commanda, qu'ils la transfigurassent en vne autre espece de beste plus douce, en forgeant vn animal palustre, chantãt alentour des lacs & des marests, car il a esté puni des maux qu'il a commis: mais quelque bien lui est aussi deu par les Dieux pourautant que de ses suiets il a affranchi de tailles & tributs le meilleur peuple & le plus aimé des dieux, qui est celui de la Grece. Iusques ici donc il disoit auoir esté seulement spectateur, mais quand ce vient à s'en retourner, il fut en toutes les peines du monde pour la peur qu'il eut: car il y eut vne femme de face & de grandeur admirable, qui lui dit, Viença, afin que tu ayes plus ferme memoire de tout ce que tu as veu: & lui approcha vne petite verge toute rouge de feu, comme celle dont vsent les paintres, mais vne autre l'en engarda: & lors il se sentit soudainement tiré comme s'il eust esté soufflé par vn vent fort & violent dedans vne sarbatane, tant qu'il se D retrouua dedans son corps, & estant reuenu & resuscité de dedans le sepulchre mesme.

Que les bestes brutes vsent de la raison: en forme de deuis. E

SOMMAIRE.

CEVX *qui ont dit que l'hõme est vn animal participãt de raison, ont en peu de paroles exprimé ce qu'vn chascun de nous doit principalemẽt cõsiderer en soy: mais faute d'auoir declairé qu'emporte ce mot, raison, eux-mesmes pour la plus part n'ont pas biẽ entendu ceste definition, ains entãt qu'en eux est, ont reduit la cõdition des hõmes à pire estat que celle des bestes brutes. Or combien que le corps humain agité & gouuerné de son ame immortelle ait plusieurs excellens auantages par dessus les bestes: toutesfois si la raison qui est la guide de l'ame n'a autre adresse que de soy-mesme, certainement on peut dire que l'hõme est la plus miserable creature du mõde.* F *C'est ici où les philosophes destituez de la lumiere de la parole de Dieu sont demeurez court, ayans ignoré la cheute d'Adam, le peché originel & hereditaire, source de tãt de fautes qui procedent de l'intelligence & volonté, tellemẽt deprauees en nous par le peché, que quãd il faut rãger la raison à son vray deuoir, qui est de conoistre & seruir Dieu, selõ qu'il le cõmãde, elle est du tout aueugle, voire ennemie mesme du biẽ qui lui est offert. Par la raison dõc qui nous discerne d'auec les bestes brutes, il faut entẽdre la droite conoissãce de Dieu pour le seruir & glorifier selõ la teneur de sa parole, tout le tẽps de nostre vie: ce qui s'appelle vraye religion, de laquelle si l'homme est destitué, il a esté dit de lui par nostre Sauueur, Qu'il ne sert de rien à l'homme de gaigner tout le mõde, s'il perd son ame: Qu'il vaudroit mieux à vn hõme scãdaleux de n'auoir iamais esté né, ou de estre bientost exterminé: Que celui qui s'enorgueillit & oublie son Dieu n'est plus hõme, ains ressemble aux bestes brutes, desquelles l'ame perit auec le corps. Mais sans entrer plus auãt en ce discours Theologique, nous voyons au present dialogue quelque chose de cela, l'intẽtion de Plutarque aiant esté de mostrer que l'intelligence & pensemẽt de Dieu est le seul vray priuilege & auãtage que les hõmes ont par dessus les bestes.* G *Mais il a laissé cest œuure imparfaict, à l'endroit le plus difficile & impossible de prouuer par lui ne par ses semblables. Car quelle intelligẽce & apprehẽsion pouuoient auoir de Dieu ceux qui ne conoissoient point le vray Dieu? Ainsi dõc on peut dire que cest eschãtillon de dispute cõtient le proces de tous les payẽs & Atheistes, pour leur prouuer que les bestes brutes les deuãcent & sont en plus heureux estat qu'eux. Quãt à la dispute, afin de ne se rendre odieux s'il eust traité cela cõme de son inuention, il s'aide du conte fabuleux de Circé, laquelle transmua en bestes les cõpagnons du prudẽt Vlysses, les Philosophes & Poetes aians voulu dire par ceste allegorie que la volupté humaine abrutit toutes personnes, exceptees les sages, qui iouissent des biẽs, hõneurs, & plaisirs de ceste vie auec vn esprit rassis & qui ne se desuoye iamais de son but. Il introduit donc Vlysses cõferãt par la licẽce de Circé auec vn Grec trãsformé en pourceau, nõmé Gryllus, & leur dispute est, asauoir si la vie des hõmes est plus à estimer que celle des bestes. Gryllus, pour gaigner sa cause deduit quatre poincts principalement: le premier, de la vertu en general, le secõd de la vaillãce, le tiers de la tẽperance, le dernier de la prudence des bestes, & prouue cõtre Vlysses, par diuers argumens marquez par ordre, que les bestes ont l'auãtage par dessus les hõmes en tout cela,* H *& laissant au lecteur à faire la cõclusion, monstre assez que si les hõmes n'ont autre appui que l'habitude d'vne vertu terrienne, & s'ils ne peuuent asseurer le repos de leurs consciences que sur leur vaillãce, temperãce & prudence humaine, ils marchent de compagnie auec, ou plustost apres les bestes. Voila pourquoy l'auteur fait entrer Vlysses au discours de la conoissance de Dieu: mais soit que ses autres occupations ou le temps nous ayent priuez de ce reste, le propos a esté coupé à l'endroit où il meritoit d'estre plus viuement poursuiui: ceci qui nous reste seruant à tous hommes pour leur aprendre à ne se glorifier nullement en eux mesmes, ains en la misericorde de celui qui les appelle à vne vie meilleure, à laquelle les bestes brutes (creees pour nostre vsage & pour la vie presente, où elles perissent entierement) n'ont part ni portion quelconque.*

Les

A

Les personnages, Vlysses, Circé, Gryllus.

VLYSSES.

IL me semble, Circé, que i'ay bien compris cela, & l'ay bien imprimé en ma memoire: mais ie saurois volontiers s'il y a point quelques Grecs, entre ceux que tu as transformez d'hommes en loups & en lions. CIRCE. Oui bien, & plusieurs, mon bien aimé Vlysses: mais pour quelle occasion est-ce que tu me le demandes? VLYSSES. Pource qu'il me semble que ce me seroit vne entremise honorable enuers les Grecs, si de ta grace ie pouuois obtenir que tu me les rēdisses vne autre fois hōmes, & que ie ne les laissasse pas enuieillir contre nature en corps de bestes, menās vne si miserable, si infame & si ignominieuse vie. CIRCE. Cest homme ci, tant il est simple, veut que son ambition aporte dōmage, non seulement à lui & à ses amis, mais aussi à ceux qui ne lui apartienent en rien. VLYSSES. Voila quelque autre breuuage de paroles que tu me vas brouillant & mixtionant, car certainement tu m'aurois bien fait deuenir beste si ie me laissois persuader, que ce fust perte & dommage de deuenir homme de beste. CIRCE. Et comment; n'as-tu pas desia fait encontre toy-mesme choses encore plus estranges que cela? veu que laissant vne vie immortelle, & non suiette à vieillir, que tu pourras auoir demeurant auec moy; tu t'en veux à toute force aller à vne femme mortelle, & (comme ie m'asseure) desia toute vieillotte, à trauers dix mille maux qu'il te faudra encores endurer, te promettant que tu en seras ci-apres plus celebré, plus regardé, & plus renommé que tu n'es maintenant: & ce pendant tu ne t'aperçois pas, que tu poursuis vne vaine image de bien au lieu d'vn veritable. VLYSSES. Ie suis content qu'il soit ainsi que tu dis, Circé: car quel besoin est-il que nous contestions si souuent sur vne mesme chose? mais ie te prie, pour l'amour de moy, deslie ces pauures gens, & me les rends. CIRCE. Non feray pas certes si legerement, car ce ne sont pas hommes communs: mais interrogue les premierement s'ils le veulent bien, & s'ils te respondent que non, efforce-toy vaillamment de les persuader à force de viues raisons. Et si tu ne peux venir à bout de les persuader, ains au contraire si eux mesmes te conuainquent par raisons, te suffise d'auoir suiui mauuais conseil pour toy, & pour tes amis. VLYSSES, Dea, pourquoy te moques-tu de moy, belle Dame, de dire cela? car comment pourroient-ils receuoir ni rendre raison en conference, pendant qu'ils sont asnes, pourceaux, ou lions? CIRCE. Ne te soucie point quant à cela, homme le plus ambitieux qui viue, car ie te les rendray & bien entendans tout ce que tu leur voudras alleguer, & bien discourans: ou bien plustost, il suffira que vn seul entende tes allegations, & y responde pour tous ses compagnons. Tien, interrogue celui-là. VLYSSES. Et comment le nommerons-nous, Circé? & qui estoit-il quand il estoit homme? CIRCE. Et que peut-il chaloir quant à la dispute? toutefois appelle-le si tu veux, Gryllus: mais afin que tu ne penses que pour me faire plaisir il descouure au plus loin de sa pensee, ie me tireray à l'escart de vous. GRYLLVS. Dieu te gard, Vlysses. VLYSSES. Et toy aussi vrayement, Gryllus. GRYLLVS. Que veux-tu enquerir de nous? VLYSSES. Ie say que vous auez esté hommes, & pourtant ay-ie pitié de vous voir tous tant que vous estes en cest estat: mais encore plus comme il est vray-semblable, ceux qui aiant esté Grecs estes tombez en telle calamité: si ay maintenant supplié Circé, que deslians ceux d'entre vous qui le voudront estre, & les remettant en leur anciene forme, elle leur donne congé de s'en venir quand & nous. GRYLLVS. Tay-toy, Vlysses, & ne di rien

B

C

D

I. Circé s'estant fait presser acorde finalement à Vlysses de deuiser auec vn Grec qu'elle auoit transformé en pourceau, pour sauoir si l'hōme est en plus heureuse condition en ce mōde que ne sōt les bestes brutes, & si elles vsent de la raison.

Circé mōstre assez à Vlysses que l'hōme qui ne regarde qu'aux choses corruptibles & perissables, ressemble aux bestes, & n'a rien d'hōme que la forme exterieure.

II. Commencement de dispute entre Vlysses & Gryllus, en laquelle Gryllus veut soustenir que la vie humaine est moins à estimer que la vie des bestes.

dauantage: car nous aussi t'auons en grand mespris, voians que c'est bien à fausses E enseignes que lon t'a par ci deuant tenu pour habile homme, plus auisé & plus sage que les autres, veu que tu as eu peur de changer de pis en mieux, sans y auoir premierement bié pensé, ne plus ne moins que les enfans craignent les drogues que les medecins leur ordonnent, & fuyent les sciences, qui les peuuent rendre de maladifs & fols, sains & sages: aussi as tu reietté arriere l'estre trāsmué d'vne forme en vne autre: & maintenant encore trembles tu de peur redoutāt de coucher auec Circé, pour crainte qu'elle ne face de toy, sans que tu t'en prenes garde, vn pourceau ou vn loup, & nous veux persuader qu'au lieu que nous viuons maintenant en abondance & iouïssance de tous biens, nous les quittions & abandonnions, ensemble celle qui nous les a procurez, pour nous en aller quand & toy, en redeuenans hommes derechef, c'est à dire, le plus miserable & le plus calamiteux animal qui soit au monde. VLYSSES. Il me semble Gryllus, que ce breuuage là que te donna Circé ne t'a pas seulemēt corrōpu la forme du corps, mais aussi le discours de l'entendemēt, & qu'il F t'a rempli la ceruelle d'estranges & totalement deprauees opinions: ou il faut dire que le plaisir que tu prens à ce corps, pour le long temps qu'il y a desia que tu y es, t'a ensorcelé. GRYLLVS. Ce n'est ni l'vn ni l'autre, ô Roy des Cephaleniens, mais s'il te plaist discourir par raison, plustost que par iniures, nous t'aurons bien tost osté de ceste opinion, en te prouuant par viues raisons pour l'experience que nous auons de l'vne & de l'autre vie, qu'à bonne cause nous aimons mieux ceste ci, que celle là. VLYSSES. Quant à moy, ie suis tout prest de l'ouir. GRYLLVS. Et moy de le dire. MAIS premierement il faut commencer à parler des vertus, pour lesquelles ie voy que vous-vous plaisez merueilleusement, comme voulans dire, que vous estes beaucoup plus parfaits & plus excellens en iustice, en prudence, & en magnanimité, & autres vertus, que ne sont les animaux. Ie te prie donc, homme tressage, respon moy, car i'ouy dernierement que tu racontois à Circé du pays des Cyclopes, comme la terre y est si bonne & si fertile, que sans estre labouree ni ense- G mencee aucunement, elle porte d'elle mesme toute sorte de fruict: ie te demande donc, laquelle est ce que tu estimes le plus, celle là, ou bien celle d'Ithace, montueuse & aspre, qui ne vaut qu'à nourrir des chéures, & qui apres plusieurs façons & plusieurs trauaux, à grand' peine rend à ceux qui la cultiuent vn bien peu de maigres fruicts, que ne valent pas la peine qu'on y prend, & ne sois pas marri si tu es cōtraint de respondre contre ce que te fait estimer l'amour que tu portes à ton pays. VLYSSES. Il ne faut point mentir, que i'aime & tiens singulierement cher mon pays & le lieu de ma naissance, mais ie louë & estime encore plus ce pays là. GRYLLVS. Or bien nous dirons donc que le plus sage des hommes est d'auis qu'il y a des choses qu'il faut louër & priser, & d'autres qu'il faut choisir & aimer: & croy que tu confesseras, qu'autant en faut-il respondre de l'ame comme de la terre, que la meilleure est celle qui sans labeur rend vn fruict croissant de soy-mesme. VLYSSES. Et bien, supposons que cela aussi soit ainsi. GRYLLVS. Tu con- H fesses donc desia que l'ame des animaux est mieux disposee & plus parfaite pour produire la vertu, attendu que sans estre poussee, ni commādee, ni enseignee, qui est autant comme dire, sans estre labouree, ni ensemensee, elle produit & nourrit la vertu qui selon nature conuient à vn chacun. VLYSSES. Et quelle est la vertu, Gryllus mon ami, dont les animaux sont capables? GRYLLVS. Mais plustost deuois-tu demander, de quelle vertu ne sont-ils capables, voire & dauantage que le plus sage des hommes. MAIS considerons premierement, si tu veux, la vaillance pour laquelle tu te glorifies & te plais merueilleusement, & ne te caches point de honte quand lon te surnomme, le vaillant, & le preneur de villes, veu que tu as tousiours, mal-heureux que tu es, plustost par belles paroles, ruzes & tromperies, affiné les hommes qui ne sauoient faire la guerre, que rondement & genereusement: & qui

III. Gryllus entrant en matiere tasche de mōstrer que l'ame des bestes brutes est mieux disposee pour produire la vertu qui selō nature conuient à chascun, que n'est pas l'ame humaine: & confirme son argumēt par similitude prinse d'vne terre non cultiuee qui rend neātmoins fruict croissant de soy-mesme.

IIII. Entrant plus particulierement en preuue il traitte premieremēt de la vaillance, prouuant que les bestes en ont sans comparaison plus que les hommes.

A qui ne sauoient que c'estoit de fraude ni menterie, voulant attribuer à finesse le nom de vertu, laquelle ne sait que c'est de fraude ni de tromperie: car tu vois les combats des animaux, tant contre les hommes, que des vns contre les autres, comment ils sont sans aucune ruze ni artifice, auec vne ouuerte & nue hardiesse, & comme d'vne naifue magnanimité ils se defendent & reuenchent contre leurs ennemis, sans qu'il y ait loy qui les y appelle, ne qu'ils aient peur d'estre en iugemét repris de lascheté ni de couardise, ains par vn instinct naturel, fuyans de leur propre volonté l'estre vaincus, ils endurent & resistent iusques à toute extremité, pour se maintenir inuincibles: car encore qu'ils soient plus foibles de corps, si ne cedent-ils point pour cela, ni ne se rendent point de cœur, ains aiment mieux mourir en combatant: & y en a plusieurs, de qui en mourant la generosité & le courage se retirant en quelque partie du corps, & là se recueillant, resiste à celui qui les tue, & saute, & se courrouce encore, iusques à ce que comme vn feu, elle viene à s'estaindre & à s'amortir de tout poinct. De prier son ennemi, ni de lui demander pardon, ou confesser d'estre vaincu, il n'en est point de nouuelles: ni ne vid on iamais qu'vn Lion s'asseruist à vn autre Lion, ni vn cheual à vn autre cheual, à faute de cœur, comme fait vn homme à vn autre homme, se contentant facilement de viure en seruitude, proche parente de couardise: & quant à ceux que les hommes surprenent par pieges & subtiles inuétions d'engins: s'ils ont attaint leur aage parfait, ils reiettent tou e nourriture, & endurent la soif iusques à telle extremité, qu'ils aiment mieux se donner & procurer la mort, que de viure en seruitude: mais à leurs petis, qui pour leur bas aage sont encore tendres & faciles à plier, & mener comme lon veut, ils leur donnent tant de friandises tromperesses, & tant d'emmiellemens, qu'ils les ensorcellent quand ils ont vn petit gousté de ces voluptez là, & de ceste vie delicate qui est contre leur nature, tellement qu'auec le temps, ils deuienent mols & imbecilles, receuans cest abastardissement, qu'ils apellent apriuoisement, qui n'est autre chose qu'vn effeminement de courage, & de leur naturelle generosité. Par où il apert que les animaux sont nez & bien disposez de nature pour estre vaillans & hardis, & au contraire, que la hardiesse & franchise de parler est aux hommes contre nature: ce que tu pourras, ô bon Vlysses, conoistre & comprendre par cest argumét ci, c'est qu'entre les animaux la nature pese autant d'vn costé que d'autre, quant au courage & à la hardiesse, & ne cede point la femelle au masle, soit à supporter les trauaux pour le recouurement des viures, soit à combatre pour la defense de ses petits, car tu as bien oui parler de la Truye Crommiene, combien elle donna d'afaires à Theseus: & la Sphinge qui tenoit en suiettion tout le pays qui est à l'entour de la roche de Phycion, rien ne lui eust profité son astuce & sa finesse, de sauoir bien ourdir des questions ambigues, & des demandes obscures, si elle n'eust eu beaucoup plus de force & plus de hardiesse que tous les Cadmeyens. Enuiron ce mesme quartier là aussi estoit la Renarde de Telmesse, qui estoit vne fine beste: & dit-on que là aupres estoit aussi la Dragone, qui combatit teste à teste alencontre d'Apollo pour la seigneurie de l'oracle de Delphes. Et vostre Roy Agamemnon prit-il pas la iument Æthé, apartenant à vn habitát Sicyonien, pour le dispenser de n'aller point à la guerre? En quoy il fit sagement, à mon auis, de preferer vne bonne & courageuse iument à vn homme couard. Et toy-mesme plusieurs fois as veu des Lionnes, & des Leopardes, comme elles ne cedent en rien de force & de hardiesse à leurs masles, non pas comme ta femme Penelopé, laquelle demeure au long d'vn foyer assise pres du feu, ce pendant que tu es hors de ta maison à la guerre, sans auoir cœur de faire au moins autant de defense que les arondelles, alencontre de ceux qui la vienent destruire elle & sa maison, mesmement elle qui est Laconiene: que diroit on doncques au pris, des Cariennes & des Mæoniennes? Mais de là peut-on inferer & iuger, que la proüesse n'est point es hommes par nature: car si elle leur estoit natu-

(Marginal letters: B at "mortir de tout poinct"; C at "se qu'vn effeminement"; D at "aupres estoit aussi")

1. Pource que les bestes combatent auec vne nue hardiesse & magnanimite seulement. les hommes auec ruse & artifice.

2. Les bestes preferent la mort à la seruitude: les hommes non.

3. La hardiesse & vaillance est naturelle aux bestes, en ce que les femelles ne sont pas moins hardies & adroites que les masles, ce qu'il prouue par exemples: mais entre les hommes il n'en est pas ainsi.

4. La proüesse n'est point es hómes par nature: ce qu'il prouue par diuerses raisons.

relle, les femmes auroient aussi semblablemét quelque partie de hardiesse: & pour- E
tant ie conclus, que vous exercez vne vaillãce qui n'est point volontaire ni naifue ou naturelle, ains contrainte par force des loix, fardee & acoustree de belles paroles, & assuiettie à ie ne say quelles opinions, ne say quelles mœurs & reprehensions, qui ne vous partent point du cœur, ains vienent de dehors, & soustenez des perils & des trauaux, non pour ce que vous les mesprisiez, ne pour asseurãce ne hardiesse qui soit en vous, mais pour crainte d'autres que vous estimez plus grands. Or ne plus ne moins qu'entre tes gens, le premier qui se leue à la besongne saisit la plus legere rame à voguer, non pource qu'il la mesprise, mais pource qu'il fuit & craint de s'attacher à quelque autre plus pesante: aussi celui qui endure vn coup de baston de peur de receuoir des coups d'espee, ou, qui se met en defense contre vn ennemi de peur d'estre vilainemét outragé ou tué, il ne se doit pas dire hardi cõtre ceci, mais couard cõtre cela: tellemét qu'en vous la vaillãce est vne couardise sage, & la hardiesse vne crainte acõpagnee de la sciẽce d'euiter vn danger par vn autre. Brief, si vous vous estimez F
plus hardis & plus vaillans que les animaux, pourquoy est-ce que vos poëtes appellent ceux qui cõbatent vaillamment contre leurs ennemis, cœurs de lions, ou loups acharnez, & ressemblans au sanglier en furie: & neantmoins encore pẽse-ie que c'est vne façon de parler excessiue en comparaison, comme quand ils appellent les vistes, pieds de vent: ou les beaux, face d'ange: aussi acomparent-ils par exces les bons combatans à ceux qui sont en cela beaucoup plus excellens que les hommes, dont la cause est, pour ce que la cholere est cõme la trẽpe & le fil de la vaillance, & les animaux l'employẽt toute pure & simple es combats: là où en vous elle est tousiours meslee auec quelque peu de discours de la raison, cõme l'eau dedans le vin, elle s'esuanouit au fort des dangers, & faut à l'occasion. Et y en a parmi vous aucuns qui sont d'opinion, que es combats on ne doit iamais vser de courroux, ains mettant toute cholere arriere, se seruir de la raison toute sobre & rassise: en quoy ie pense bien qu'ils ont raison, quãd il est question d'asseurer son salut: mais où il est besoin de forcer & des- G
faire l'ennemi, ils parlent treslaschement. Car quel propos y a il de prendre la nature en ce qu'elle ne vous a point attaché d'aiguillons au corps, ni ne vous a point donné de dents propres à vous reuenger, ni des ongles & serres crochues, & cependant oster à l'ame, ou bien lui reboucher l'arme qui est nee auec elle, & que la nature mesme lui a donné? VLYSSES. Comment Gryllus, tu as, à ce que ie voy, esté autrefois vn grand orateur, veu que encore maintenãt parlãt en groin de pourceau, tu as si vaillamment argué & disputé sur le suiet proposé: mais que n'as tu aussi tout d'vn train discouru de la temperance? GRYLLVS. Pourautant que i'estimois que tu voulusses premierement refuter ce que i'auois desia dit, mais ie voy bien que tu desires ouir parler de la temperance, dautant que tu es mari d'vne treschaste femme, & que toy mesme penses auoir monstré vne grande preuue de chasteté & de continence, dautant que tu as mesprisé l'amour de Circé: mais en cela tu n'es rien plus parfait en continence que l'vn des animaux, car eux-mesmes n'appetent H
non plus de se conioindre à plus excellente espece que la leur, ains prenent leurs plaisirs, & font leurs amours auec ceux qui sont de leur mesme espece: & pourtant n'est il pas de merueille, si comme le bouc de Médes en Egypte, encore que lon l'enferme auec plusieurs belles femmes, ne préd point enuie pour cela de se mesler auec elles, ains plus tost enrage apres les cheures: aussi toy prenant plaisir à ton amour ordinaire ne veux pas, estant hõme, coucher auec vne Deesse. Et quant à la chasteté & continence de Penelopé, il y a dix mille Corneilles, qui auec leur craillemét se mocqueroient d'elle, & monstreroient que ce n'est pas chose dont on deust faire cõpte: car chascune d'elles, si son masle vient à mourir, ne demeure pas vefue sans retourner à s'aparier pour vn peu de temps, ains par neuf aages entiers d'hommes, de maniere qu'il s'en faut neuf fois que ta belle Penelopé ne merite autant d'honneur de

continence,

1. Elle est forcee & fardee.

2. Par ceste similitude il mõstre que c'est seulemét vne sage couardise, & vne science vile d'euiter vn dãger par vn autre.

3. Que les hommes pour magnifier leur vaillance ont prins les noms des bestes.

4. Qu'au fort des dãgers l'hõme perd bien souuẽt le courage: ce que ne font pas les bestes.

V. *Apres auoir discouru de la vaillãce il traite bien au long de la temperance des bestes, & prouue qu'ẽ toutes ses parties elle est mieux reiglee es bestes qu'es hommes.*

1. Les bestes sont plus continẽtes & chastes que les hommes.

Exemple, au bouc de Mendes, & es corneilles.

A continence que la moindre corneille qui soit au monde. Mais puis que tu dis que ie
suis grãd orateur, ie veux obseruer vn ordre scientifique en mon discours, en suppo-
sant premieremẽt la definition de temperance, & diuisant par especes les cupiditez.
La temperance donc est vn retranchement & vn reglement des cupiditez, à sauoir
retranchemẽt des estrangeres, & des superflues: c'est à dire non necessaires: & vn re-
glemẽt qui par election de tẽps, & temperature de moien, regit les naturelles & ne-
cessaires. Car entre les cupiditez vous y voiez beaucoup de differences, comme celle
du boire, outre ce qu'elle est naturelle, il est certain qu'elle est aussi necessaire: & cel-
le de l'amour, encore que nature en dõne le commencemẽt, si est-ce que lon peut biẽ
cõmodément viure en s'en passant, & pource doit-elle estre appellee naturelle, mais
non pas necessaire. Il y a vne autre genre de cupiditez, qui ne sont ni naturelles ni ne-
cessaires, ains coulees de dehors par vne ignorãce du bien, par vne vaine opinion: &
B celles là sont en si grand nõbre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles, ne plus
ne moins que si en vne cité il y auoit si grãd nombre d'estrangers, qu'ils forceassent
les naturels habitãs. Là où les animaux ne donnans entree aucune, ni cõmunication
quelconque aux estrangeres affections en leur ames, & en toute leur vie, & toutes
leurs actions estãs fort esloignees de toute vanité de gloire, & d'opiniõ, comme de la
mer: vray est qu'ils ne se tienent pas si proprement, ne si curieusement que font les
hommes, mais au demeurant, quant à la temperãce, & quant à estre mieux reglez en
leurs cupiditez, qui ne sont ni en grand nombre, ni peregrines & foraines, ils l'obser
uent beaucoup plus exactemẽt & plus diligemment. Qu'il ne soit ainsi, il a iadis esté
vn tẽps que ie n'estois pas moins espris & estourdi de la cupidité de posseder de l'or
que tu es maintenãt, estimant qu'il n'y eust bien ni possession au mõde qui fust com-
parable à celle là, autant m'auoit aussi espris l'argent & l'yuoire, & celui qui plus en
possedoit, me sembloit estre plus heureux & plus auant en la grace des Dieux, soit
qu'il fust Phrygiẽ ou Cariẽ, & plus vilain que Dolon, ou plus infortuné que Priam:
C tellement qu'estant tousiours attaché & suspendu à ces cupiditez là, ie ne receuois
plaisir ne contentement aucun de tous autres biens, dont i'estois assez suffisamment
prouueu, comme si i'eusse esté delaissé necessiteux & indigẽt des autres qui sont les
plus grands: car il me souuient que t'ayant vne fois veu en Candie acoustré magni-
fiquemẽt d'vne belle robe, ie ne souhaitay point ta prudẽce, ni ta vertu, ains la beau-
té de ton saye, qui estoit fort delicatement tissu & subtilemẽt ouuré: & ton manteau
d'escarlate, qui estoit si proprement plissé, i'estois raui & esbloui de le voir si beau,
la boucle mesme, qui estoit d'or, auoit ie ne say quoy de singulier, & estoit ce
crôy-ie quelque excellẽt sculpteur qui auoit pris plaisir à la grauer: i'allois aprés toy
pour le voir, aussi enchanté comme les femmes qui sont amoureuses: mais mainte-
nãt estant deliuré de toutes ces vaines opiniõs là, & en aiant le cerueau purgé, ie pas-
se par dessus l'or & l'argent, sans en faire compte non plus que d'autres pierres: &
D quãt à vos beaux habillemẽs, & vos draps de broderie & de tapisserie, i'en fais si peu
d'estime, que i'aimerois mieux vne profonde fange & molle à me veautrer à mon
aise, pour dormir quand ie suis saoul: & n'y a pas vne de ces cupiditez là, & appetits
extraordinaires venus de dehors, qui ait place en nos ames, ains pour la plus part no-
stre vie se passe auec les cupiditez & voluptez necessaires: & quant à celles qui sont
bien naturelles, mais non pourtant necessaires, nous n'en vsons ni desordonneemẽt,
ni insatiablement: & discourons de celles-la premierement. Quant est donc à la
volupté qui procede du sentiment des choses bien odorãtes, & qui par le flair qu'el-
les rendent esmeuuẽt le sentimẽt, outre le plaisir qu'elle nous aporte, sans qu'il nous
couste rien, encore aporte-elle quand & quand vne vtilité, pour sauoir discerner
nostre nourriture: car la lãgue est bien iuge, comme lon le dit, de la saueur douce, as-
pre ou aigre, quand les ius vienent à se mesler & confondre parmi la faculté de dis-
cerner, mais nostre odoremẽt deuant que venir à gouster les ius & saueurs, est iuge

2. Ayant defini la tẽperance, & distingué les cupiditez, en naturelles, necessaires & superflues, il maintient que les bestes sont en ces choses trop mieux reglees que les hõmes.

3. Quãt aux cupiditez superflues, comme de l'or en abondance & autres richesses, les bestes n'en sont nullemẽt trauaillees, au contraire les hommes ne pẽsent à riẽ plus qu'à telles cupiditez.

Gryllus confermẽ cela par la consideration du sentimẽt de sa vie passee & presente.

4. Pour le regard des voluptez naturelles, mais non pourtant necessaires, les bestes en iouyssent beaucoup plus aiséement & reglément que les hõmes: ce qu'il prouue par la consideration du goust, du flair, & de l'habitation du masle auec la femelle.

de la force & qualité de chasque chose, & les sent beaucoup plus exquisement, que tous ceux qui font les essais deuant les Princes & les Roys, & ce qui nous est propre le reçoit au dedans, ce qui nous est estrange le reiette au dehors, & ne le nous laisse pas seulement toucher, ni contrister & offenser nostre sentiment, ains accuse & condamne la mauuaise qualité deuant qu'elle nous porte aucun dommage. Au demeurant elle ne nous donne fascherie quelconque, comme elle fait à vous, en vous contraignant de mesler ensemble pour faire des parfums, de la cinnamome, de l'aspic, de la lauande, de la canelle, & certaines fueilles & cannes d'Arabie, & les incorporer les vns auec les autres, par vne exquise science & subtilité d'apothicairerie ou de parfumerie, forçant des drogues de nature toute diuerse de se brouiller & se mesler ensemble en achetant de grosse somme de deniers vne volupté qui ne sent point son homme, ains plus tost sa fille, & qui est totalemẽt inutile: mais quoy qu'elle soit telle, si est-ce qu'elle a corrõpu & gasté non seulement toutes les femmes: mais aussi la plus part des hõmes, tellement qu'ils ne veulẽt pas habiter auec leurs propres femmes mesmes, sinõ qu'elles soiẽt parfumees de toutes bõnes odeurs & senteurs, quand elles vienent pour coucher auec eux. Au contraire, les layes attirent leurs sangliers, & les cheures leurs boucs, & les autres femelles leurs masles, auec leurs propres odeurs, sentans la rosee pure & nette des prez, & la verdure des champs, & se ioignent ensemble pour engendrer, auec vne caresse & volupté commune & reciproque, sans que les femelles facent les mignardes affettees, ne qu'elles desguisent ou couurẽt l'enuie qu'elles en ont, de tromperies ou de sorcelleries, ou de refus: & semblablement les masles y vienent aussi poussez de la fureur d'amour, & de l'ardeur d'engendrer, sans acheter à pris d'argent, ni à grand' peine & trauail, & longue suiettion & seruitude, l'acte de generation, ains l'exerçans sans fallace ne faintise, sans l'acheter, en temps & saison, lors que la nature à la prime vere excite & boute hors la concupiscence generatiue des animaux, ne plus ne moins qu'elle fait la séue & les boutons des arbres, & puis l'estaint incontinent, car ni la femelle depuis qu'elle est pleine ne cerche plus le masle, ni le masle ne la pourchasse plus, tant est la volupté parmi nous de peu de pris & de recommandation, se referant le tout à la nature: d'où vient que iusqu'ici il ne s'est point trouué, que la concupiscence les ait tant transportees, que ni les masles se soient iamais ioints auec les masles, ni les femelles auec les femelles: là où entre vous il y en a assez d'exemples, & des plus grands & plus vaillans hommes, car ie laisse là les petis qui ne valent pas qu'on en parle, mais Agamemnon courut toute la Bœoce, chassant Argynnus qui le fuyoit par tout: & cependant il pretendoit vne fausse excuse de son seiour, que la mer en estoit cause, & les vens contraires, à la fin le beau Sire se baigna gentilment dedans le lac Copaïde, comme pour là estaindre l'ardeur de son amour, & se deliurer de celle concupiscence. Et semblablement Hercules poursuiuant vn sien familier qui n'auoit poil de barbe, demeura apres les preux qui entreprirent le voyage de la toison d'or, & faillit à s'embarquer quand & eux: & contre la parois du temple de Iupiter Ptoïen il y a quelqu'vn des vostres qui a escrit secrettement: Achilles le beau, combien que Achilles eust desia vn fils, & i'entens que ces lettres y sont demeurees escrites iusques auiourd'huy. S'il y a vn coq qui monte sur vn autre coq, n'ayant point de poules aupres de lui, on le brusle tout vif, parce qu'il y aura vn deuin ou quelque pronostiqueur qui viendra dire, que cela est vn grand & malheureux prodige. Voila comment les hommes mesmes sont contraints de confesser, que les bestes se contienent mieux qu'ils ne font eux, & que pour satisfaire à leurs appetits ils ne violentent iamais la nature. Là où en vous la nature, encore qu'elle ait la loy à son aide, ne peut contenir vostre intemperance dedans les limites de la raison, ains comme si c'estoit vn torrent qui l'emportast à force, elle fait bien souuent, & en plusieurs lieux, de grands outrages, de grands desordres & scandales contre la nature

Amplification de l'argument precedent, en opposant à la continence & chaleur moderee des bestes l'horrible vilenie de ceux qui renuersent nature, & se mõstrent plus abrutis en toute sorte que les bestes brutes: ce qui est ici esclairci par exemples & preuues manifestes.

A re en matiere de celle volupté de l'amour: car il y a eu des hommes qui ont aimé des cheures, & des truyes, & des iumens: & des femmes aussi ont esté furieusement esprises de l'amour d'animaux masles, car de telles nopces nous sont venus les Minotaures, les Ægypans: & comme ie pense, les Sphynx mesmes & les Cẽtaures ont iadis esté produits de là. Il est bien vray que quelquefois par la necessité de la famine, il s'est trouué qu'vn chien aura mãgé d'vn hõme, & vn oyseau semblablemẽt en aura tasté, mais il ne se trouua iamais que vn animal eust appeté de se ioindre pour engendrer, à vn homme, ni à vne femme, là où les hõmes, & en cela & en plusieurs autres appetits, ont souuent forcé & outragé les bestes. Et s'ils sont ainsi desordonnez & incontinens en ces voluptez là, encore se treuuẽt-ils beaucoup plus imparfaits & plus dissolus que les bestes es autres appetits & voluptez necessaires, i'entens du boire & du manger, dont nous ne prenons iamais le plaisir que ce ne soit auec quelque vtilité: mais vous cerchans plustost la volupté au boire & manger, que non pas ce qui est

5. Quant aux voluptez necessaires les bestes emportent le pris de temperãce & moderatiõ par dessus les hommes, comme il appert au boire & au manger.

B necessaire pour la nourriture selon nature, en estes punis puis apres par plusieurs griefues & longues maladies, lesquelles procedantes d'vne source qui est la repletion, remplissent vos corps de toutes sortes de vent, qui sont puis apres biẽ fort malaisez à purger. Car premierement à chasque genre de beste, il y a chasque sorte de nourriture qui lui est propre: aux vnes, l'herbe: aux autres les racines: aux autres, les fruits: & celles qui viuent de chair, ne touchent iamais à autre sorte de pasture, ni ne vont point oster aux plus infirmes & plus debiles leur nourriture, ains les en laissent paistre, cõme nous voyons que le liõ laisse paistre le cerf, & le loup la brebis, selon leur naturel: mais l'hõme estãt par son appetit desordonné de voluptez, & par sa gloutonnie tiré à toutes choses, tastant & essayant de tout, comme ne sachant encore quelle est sa propre & naturelle pasture, il est seul de toutes les creatures viuantes qui mange de tout. Et premieremẽt il se paist de chair, sans qu'il en soit aucun besoin ni aucune necessité, attẽdu qu'il peut en la saison cueillir, vendenger, moissonner des plãtes, des vignes, & des semences, de toutes sortes de fruits les vns sur les autres,

C iusques à s'en lasser pour la grãde quantité: & neantmoins par delices & par cercher ses appetits, apres estre trop saoul, il va encore cercher des autres viures, qui ne lui sont ni necessaires, ni propres, ni nets & mõdes, en tuant les bestes beaucoup plus cruellemẽt que ne font les plus sauuages animaux de rapine. Car le sang, le meurtre, la chair est propre pasture pour vn milan, vn loup & vn dragon, mais à l'hõme, c'est sa friandise. Il y a dauantage, car vsant de toutes sortes de bestes, ils ne font pas comme les animaux de proye qui s'abstienent de la plus part, & font la guerre à vn petit nombre pour la necessité de se paistre, mais il n'y a ni oyseau en l'air, ni poisson en l'eau, en maniere de parler, ni beste sur la terre, qui eschape d'estre porté sur vos belles tables que vous appellez amiables & hospitales. Mais vous me direz que cela est comme vne saulse de vostre nourriture: soit ainsi, mais quel besoin dõcques estoit-il par curiosité de friandise inuenter encore & vser d'autres saulses pour manger?

D L a prudence des bestes est bien autre, car elle ne donne lieu à art quelconque qui soit inutile ne vaine, & encore celles qui sont necessaires ne leur vienẽt point de dehors, ni ne leur sont point enseignees par des maistres mercenaires pour vn pris d'argent, ni ne faut point que l'exercitation viene à coller & attacher maigrement vne propositiõ auec l'autre, ains tout à vn coup d'elle mesme la nature les produit comme naturelles & nees auec elles. L'on dit que tous les Egyptiens sont medecins, mais vn chascun des animaux, non seulemẽt a en soy l'art & science de se medecinet soy-mesme quãd il est malade, mais aussi de se nourrir & de se defendre, de combatre, & de chasser, & se cõtregarder: & de la musique mesme, chascun en a autant qu'il lui en fait besoin selon son naturel: car de qui est-ce que nous auons apris quand nous nous trouuons indisposez à aller aux riuieres cercher des cancres? Qui est-ce qui a enseigné la tortue quand elle a mangé d'vne vipere, d'aller manger apres de

❦ 1. Pour le troisiesme point il dispute de la prudence des bestes, & la prefere à celle des hommes pour les causes ici comprises en peu de mots: puis il traite specialemẽt de quelques especes de leur prtt dence.

1. Que les bestes ont conoissance de la medecine.

l'herbe du chat, de l'origane? Qui a monstré aux cheures de Cãdie, quãd elles ont receu des coups de traict dedans le corps d'aller cercher l'herbe du Dictame, laquelle leur fait sortir les flesches quand elles en ont mangé? Car si tu dis, comme il est vray que c'est la nature qui leur enseigne tout cela, tu referes la prudence des animaux à la plus sage & plus parfaite cause & principe qui soit: laquelle si vous ne voulez appeller raison ni prudence, il faut donc que vous regardiez à lui trouuer vn nom qui soit plus beau & plus honorable: comme, à dire vray, par effects elle monstre sa puissance plus grande & plus admirable, n'estant ni ignorante ni mal aprise, mais aiant plus tost apris d'elle mesme, non par imbecillité ou foiblesse de la nature, ains au cõtraire pour la force & perfection de la vertu naturelle, laissant là & ne faisant compte d'vne prudence mediee & empruntee d'ailleurs par aprentissage. Et neantmoins tout ce que les hommes par delices, en passant leur temps, & en iouant, leur veulent faire aprendre & y exerciter leur entendemẽt, encore que ce soit contre la naturelle disposition de leur corps, tant ils ont l'esprit grand, en vienent à bout de l'aprendre. F

2. Qu'elles ont vne singuliere adresse à aprendre ce qu'õ veut, & à faire beaucoup de choses mieux que ceux qui les leur ont aprises.

Ie laisse à dire comme les chiẽs suiuent les bestes à la trace, comme les poulains marchent à pas mesurez, que les corbeaux parlent, que des chiens sautent à trauers des cercles tournans: mais des cheuaux & des bœufs par les theatres que nous voyons se coucher, danser, se tenir debout, si estrangement que les hõmes mesmes auroient fort afaire à en faire autant, & neantmoins eux le font apres qu'on leur a enseigné, & le retienent, pour monstrer seulement qu'ils sont dociles à aprendre tout ce que lon voudroit, car à autre chose ne sauroit seruir tout cela. Et si d'auenture tu es difficile à croire que nous aprenons les arts, ie te diray dauantage, que nous les enseignons: comme les perdris enseignẽt leurs petis, pour eschapper, à se renuerser dessus le dos, & mettre au deuant d'eux auec leurs pieds vne motte de terre pour se cacher dessous: & les cicoignes sur les toicts des maisons, ne voions nous pas ordinairemẽt comme celles qui sont ia toutes grandes monstrent aux petis comment il faut voler: & semblablement les rossignols enseignent à leurs petis à chanter, de maniere G que ceux que lon prend dedans le nid, & qui sont nourris entre les mains des hommes n'en chantẽt puis apres pas si bien, pource que lon les a ostez, auant qu'il en fust temps, de l'eschole, hors de dessous le maistre. Brief depuis que ie suis descendu dedans ce corps, ie me suis grandement esmerueillé de ces propos & discours des Sophistes, qui maintienent & enseignent que tous animaux, excepté l'homme, n'ont point de discours de raison ni d'entendement. VLYSSES. De sorte que tu es bien changé donc maintenant, & nous monstres par viues raisons, que vne brebis est raisonnable, & vn asne a de l'entendement. GRYLLVS. Ouy certes Vlysses, par ces argumens là tu peux bien colliger, que la nature des bestes n'est pas du tout priuee de discours de raison ni d'entendement, ne plus ne moins qu'entre les arbres il n'y en a point qui soient plus ou moins animez que les autres d'ame sensitiue, ains tous esgalement sont priuez du sentiment: il n'y en a pas vn entre eux qui l'ait: aussi entre les animaux il ne s'en trouueroit pas vn plus tardif à faire choses d'entendemẽt H ni plus indocile que l'autre, si tous n'estoiẽt participans du discours de la raison, mais l'vn plus que l'autre. Et s'il y a de rudes bestes & lourdes, pense que les finesses & ruses des autres les recõpensent: comme si tu viens à comparer le regnard, le loup, ou les abeilles, auec la brebis & l'asne, c'est tout autant que si tu conferois Polyphemus auec toy, ou Homere le Corinthien auec ton grand pere Autolycus: car ie ne pẽse pas qu'il y ait si grande distance de beste à beste, comme il y a de grand interualle d'homme à homme en matiere de prudence, de discours de raison, & de memoire. VLYSSES. Mais pren garde, Gryllus, qu'il ne soit bien estrange, & que ce ne soit forcer toute verisimilitude, de vouloir conceder l'vsage de raison à ceux qui n'ont aucune intelligence ne pensement de Dieu. GRYLLVS. Et puis nous ne dirons pas que tu sois de la race de Sysiphus, Vlysses, veu que tu es si sage & si aigu:

3. Que mesmes elles enseignent les arts.

VII. Conclusion de son intention principale, c'est que les bestes brutes ne sont pas du tout priuees de discours de raison, pource que lon void de merueilleuses differences entre l'habileté des vnes & la lourdise des autres.

S'il est

A

S'il est loisible de manger chair.

Traité premier.

SOMMAIRE.

L'ELOQVENCE a esté fort prisee des Grecs & des Romains, à cause dequoy leurs enfans estoyent façonnez de bonne heure es escholes à bien discourir, en bõs termes & auec viues raisons, de diuerses matieres, afin qu'estans paruenus en aage, ils peussent faire preuue de leur suffisance es plaidoyers, assemblees de villes, consultations particulieres & deuis familiers, comme il appert par les histoires. Or apres que les enfans auoient apris des maistres d'eschole les preceptes, nommez premiers exercices, on les amenoit en l'auditoire d'vn B Rhetoricien, & là leur estoient proposez certains suiets, recueillis des poetes, historiens, ou philosophes, sur lesquels ils exerçoyent leur stile, escriuans pour & contre vne opinion, selon l'adresse & portee de leur esprit. Les plus auancez aprenoyent par cœur ce qu'ils auoyent escrit, puis le prononçoyent en presence de ceux qui les venoient escouter. Il y en auoit d'autres encores plus sauãs & qui estoyent comme au dernier degré de tels exercices, qui respondoyent promptemẽt à chasque question qu'on leur faisoit, disputans & discourans à la louange ou vitupere d'vne mesme chose, comme Gorgias, Carneades & infinis autres en font foy. Ces façons de faire nommees declamations, estãs pratiquees du temps de Plutarque, selon qu'on peut recueillir de diuers endroits des ses opuscules, les deux traitez suyuans le monstrent assez, lesquels sont mutilez au commencement, au milieu & vers la fin, specialement le second, & void on bien que ce sont fragmens de quelques declamations qu'il auoit escrites ieune pour son exercice. Or combien que presque tout y soit corrompu & imparfaict, si est-ce que le reste descouure assez l'honneste occupation des hommes doctes d'alors, & le C soin qu'ils auoient de bien examiner toutes choses, afin que par vne diligente conference d'icelles, la verité fust tant mieux conue. Et ce qu'ils soustenoient par fois des paradoxes & opinions estranges, n'estoit pas qu'ils eussent l'esprit fait de trauers pour defendre obstinément tout ce qui leur venoit en fantasie, mais pour acroistre en eux-mesmes le desir de comprendre mieux les choses. Comme ici, encores que nostre auteur semble vouloir maintenir l'opinion de Pythagoras touchant la transmigration des ames, & la defense de manger chair: par ses autres traitez escrits auec vn iugement plus meur & plus posé il fait assez conoistre qu'il est de contraire auis. Mais son principal but semble estre de vouloir retrancher les grands exces que lon commettoit de son temps en l'achept, aprest, & en la despense des viandes, sans y tenir aucune mesure: desordre qui est beaucoup acreu depuis. Pour gaigner ce poinct il veut persuader l'opinion de Pythagoras, laquelle tranche merueilleusement les ailes à la dissolution. Au reste, cela ne doit estre prins, comme fauorisant à l'erreur de certains fantasques qui ont condamné l'vsage des bonnes creatures de Dieu, & en l'eschole Chrestienne nous auons des enseignemens qui rembarrent les resueries Pythagoriques, & asseurent la D bonne conscience de ceux qui vsent de toutes creatures propres à l'entretenement de ceste vie, sobrement & auec action de graces, sachans qu'icelles sont bonnes, & l'vsage pur à ceux que l'esprit de generation a sanctifiez pour les faire participans du royaume qui n'est enclos en viande ni en bruuage. Quant à ce premier traité pour maintenir le paradoxe de Pythagoras, il met en auant cinq raisons, assauoir que manger chair est tesmoignage d'inhumanité: que lon doit s'en abstenir puis que la necessité ne nous contraint pas d'en manger: que c'est vne chose contre nature: que cela nuict au corps & à l'ame: & pour conclusion, que les hommes ne se comporteront iamais modestement ensemble, s'il n'aprenent premierement à estre humains enuers les bestes.

I. Sa premiere raison pour maintenir Pythagoras qui s'abstenoit de manger chair, est que telle chose monstre vne inhumanité bien grande.

V me demādes pour quelle raisō Pythagoras s'abstenoit E de manger de la chair, mais au contraire ie m'esuerueille moy, quelle affection, quel courage, ou quelle raison eut oncques l'homme qui le premier approcha de sa bouche vne chair meurtrie, qui oza toucher de ses léures la chair d'vne beste morte, & comment il fit seruir à sa table des corps morts, & par maniere de dire des idoles, & faire viāde & nourriture des membres qui peu deuant besloient, mugissoient, marchoient & voioient. Comment peurent ses yeux souffrir de voir vn meurtre? de voir tuer, escorcher, démembrer vne pauure beste? comment en peut son odorement supporter la senteur? comment est-ce que son goust ne fut degousté par horreur, quand il vint à manier l'ordure des bleceures, quand il vint à receuoir le sang & le ius sortant des playes mortelles d'autrui? F

Odyss. liu. 12.

Les peaux rampoient sur la terre escorchees,
Les chairs aussi mugissoient embrochees,
Cuites autant que crues, & estoit
Semblable aux bœufs la voix qui en sortoit.

C'est vne fiction poëtique & vne fable que cela: mais ceci certainement fut vn souper estrange & monstrueux, auoir faim de manger des bestes qui mugissoient encore, enseigner à se nourrir des animaux qui viuoient & crioient encore, ordonner cōment il les falloit acoustrer, bouillir ou rostir, & les presenter sur la table.

II. Que la necessité n'y contraingnant pas auiourd'hui les hommes comme au commencement, ils se deuroyent cōtenter des autres diuerses viandes qu'ils ont à foisō, sans souiller leurs tables de meurtre & de sang.

C'ESTOIT celui là qui commença le premier qui s'en deuoit enquerir, non celui qui cessa bien tard le dernier: ou bien on pourroit dire que ces premiers la, qui commencerent à manger de la chair, eurent toutes causes de ce faire pour leur disette & necessité: car ce ne fut point par appetits desordōnez qu'ils eussent pris de longue main, ni par trop d'abondance des choses necessaires, qu'ils fussent venus à ceste G insolence de conuoiter des voluptez estranges & contraires à la nature: ains pourroient-ils dire s'ils recouuroient sentiment & parole maintenant, O que vous estes heureux & bien-aimez des Dieux vous qui viuez maintenant! En quel siecle vous estes nez! Quelle affluence de toutes sortes de biens vous iouissez! Combien de fruicts vous produit la terre, combien vous en vendangez, cōbien de richesses vous aportent les champs, combien les arbres & plantes vous fournissent de voluptez, que vous pouuez cueillir quand bon vous semble! Vous pouuez viure en toutes delices sans vous souiller les mains, là où nostre naissance est cheute en la plus dure & plus redoutable partie de la vie humaine, & de l'aage du monde, estant force que nous encourussions, pour la recente creation du monde, en grande & estroite indigence de plusieurs choses necessaires: la face du ciel estoit encore couuerte d'air, les estoiles estoient meslees parmi l'humeur trouble & instable, & auec le feu & les orages des vents. Le Soleil n'estoit point encore bien establi, aiant vn cours arresté H certain & asseuré,

Opinion de quelques anciens philosophes touchāt l'estat du mōde quelque temps apres sa creation.

De l'Orient iusques en Occident,
Ains retournoit en arriere euident
Par les saisons en contraire changees
De fleurs & fruicts, & de feuilles chargees.

La terre estoit outragee par les courses des riuieres qui n'auoient ne fond ne riue, la plus part en estoit gastee par des lacs & des profonds marescages, l'autre estoit sauuage pour estre couuerte de bois & de forests steriles: la terre ne produisoit nuls bons fruicts, & n'y auoit encores instrumens quelconques pour la labourer, ni aucune inuention de bon esprit: la faim ne nous laschoit iamais, & n'attendoit-on point par chascun an que la saison des semailles fust venue pour semer, car on ne semoit

A moitrien. Ce n'est donc pas merueille, si nous mageasines de la chair des bestes contre la nature, veu que lors on mangeoit & la mousse & l'escorce des arbres, & estoit vne heureuse rencontre, quand on pouuoit recouurer de la racine verte de chiendent ou de bruyere: & quād les hommes auoient peu trouuer du glād ou de la fouyne, ils en dansoient de ioye à l'entour d'vn chesne ou d'vn fousteau, au son de quelque chanson rustique, en laquelle ils appelloient la Terre leur mere, leur nourrice qui leur donnoit à viure, & n'y auoit lors en toute la vie des hommes feste quelconque, que celle là: tout le reste de la vie humaine n'estoit que douleur, mesaise & tristesse. Mais maintenāt quelle rage ne quelle fureur vous incite à commettre tant de meurtres, veu que vous auez à cœur saoul tant grande affluence de toutes choses necessaires pour vostre vie? pourquoy mentez vous ingratement alencontre de la terre, comme si elle ne vous pouuoit nourrir? pourquoy pechez vous irreligieusement alencontre de Ceres inuentrice des sainctes loix, & faites honte au doux &

Inuectiue contre la gourmandise des hommes.

B gracieux Bacchus, comme si ces deux deitez là ne vous donnoient pas suffisamment assez dequoy viure? N'auez-vous point de honte de mesler à vos tables les fruits doux auec le meurtre & le sang? Et puis vous appellez les lions & les leopards, bestes sauuages, & cependant vous espanchez le sang, ne leur cedans de cruauté en riē, car ce que meurtrissent les autres animaux, c'est pour la necessité de leur pasture: mais vous, c'est par delices que vous le faites, par ce que nous ne mangeons pas les lions ni les loups, apres les auoir tuez en nous defendant contre eux, ains les laissons là: mais celles qui sont innocentes, douces & priuees, qui n'ont ni dent pour mordre, ni aiguillon, ce sont celles que nous prenons & tuons, combiē qu'il semble que la nature les ait creées seulemēt pour beauté & pour plaisir. * Ne plus ne moins que si quelqu'vn voiant le Nil débordé, emplissant tout le pays à l'enuirō d'vne eau courante, feconde & generatiue, ne louoit pas auec admiration, la proprieté de celle riuiere qui fait naistre & croistre tant de beaux & bons fruits, & si necessaires à

** Ces paroles, depuis la premiere estoile iusques à la seconde, n'apartienent point au suiect dont il est question, & ont esté de quelque autre liure ici temerairement entrelettees.*

C la vie de l'homme, mais ur y voir, ou vn Crocodile nageant, ou vn Aspic rempant, ou des mousches mai ȝnes, bestes malfaisantes & mauuaises, il le blasmoit pour ceste occasion: ou bien si voiāt ceste terre & ceste campaigne couuerte de bōs & beaux fruits, & chargee d'espics de bled, parmi ces beaux bleds aperceuoit quelque espic d'yuraye & de la tigne, il laissoit à recueillir & serrer ces belles moissons & se plaignoit. Tout ainsi est-il quand on void le plaidoier d'vn orateur en que- que cause & proces, qui auec vn torrent d'eloquence plein & vehement, tend à sauuer vn criminel du danger de sa vie, ou bien à prouuer & verifier des imputations & charges de quelques crimes: ce torrent, dis-ie d'eloquence courant non simplement & nuëment, ains auec plusieurs affections & de toutes sortes, qu'il imprime es cœurs & esprits de plusieurs auditeurs ou iuges, lesquels il faut tourner & changer en diuerses sortes, ou bien les adoucir & apaiser, & puis laissant à bien regarder, peser & considerer le poinct & suiet principal de la cause, il s'amusoit à recueil-

D lir quelques fleurs de Rhetorique, que le flux de l'oraison de l'Aduocat decoulant a amené auec la vehemence de son cours. * Mais rien ne nous emeut, ni la belle couleur, ni la douceur de la voix accordee, ni la subtilité de l'esprit, ni la netteté du viure, ni la viuacité du sens & entendement des malheureux animaux, ains pour vn peu de chair nous leur ostons la vie, le Soleil, la lumiere, & le cours de la vie qui leur estoit prefix par la nature: & puis nous pensons que les voix qu'ils iettent de peur, ne soient point articulees, & qu'elles ne signifient rien, là où ce sont prieres, » supplications & iustifications de chascune de ces pauures bestes qui crient: Si tu es » contraint par necessité, ie ne te supplie point de me sauuer la vie, mais bien si c'est » par desordonnee volonté, si c'est pour manger, tue-moy: si c'est pour friandement » manger, ne me tue point. O la grande cruauté? C'est horreur de voir seulement la table des riches hommes seruie & couuerte par cuisiniers & saulsiers qui habillent des

Les hommes n'ont pitié des bestes: ce qui doit estre pris de Plutarque en cest endroit cōme d'vn disciple de Pythagoras.

corps morts: mais encore plus d'horreur y a il à la voir desseruir, par ce que le relief E
de ce que lon emporte est plus que ce que lon a mangé: pour neant donc ces pauures bestes la ont esté tuees. Il y en a d'autres qui espargnans les viandes seruies à table, ne veulét pas que lon en trenche, ne que lon en coupe, les espargnans quand elles ne sont plus que chair, là où ils ne les ont pas espargnees quād elles estoiét encore bestes viuantes. MAIS pource qu'il y en a qui tienent qu'ils ont la nature pour cause & origine premiere de manger chair, prouuons leur que cela ne peut estre selon la nature de l'homme. Premierement cela ce peut monstrer par la naturelle composition du corps humain, car il ne ressemble à nul des animaux que la nature a faits pour se paistre de chair, veu qu'il n'a ni vn bec crochu, ni des ongles pointues, ni les dents aigues, ni l'estomach si fort, ni les esprits si chauds qu'ils puissent cuire & digerer la masse pesante de la chair crue: & quand il n'y auroit autre chose, la nature mesme à l'egalité plate des dents vnies, à la petite bouche, à la langue molle & douce, & à l'imbecillité de la chaleur naturelle, & des esprits seruans à la F
concoction, monstre elle-mesme qu'elle n'aprouue point à l'homme l'vsage de manger chair. Que si tu te veux obstiner à soustenir que nature l'a fait pour manger telle viande, tout premier tue la donc toy-mesme, ie dis toy-mesme sans vser ni de couperet, ni de cousteau, ni de coignee, ains comme les loups, & les ours, & les lions à mesure qu'ils mangent tuent la beste, aussi toy, tue moy vn bœuf à force de le mordre à belles déts, ou de la bouche vn sanglier, deschire-moy vn aigneau ou vn liéure à belles grifes, & le mange encore tout vif, ainsi comme ces bestes là font: mais si tu attens qu'elles soient mortes pour en manger, & as honte de chasser à belles dents l'ame presente de chair que tu manges, pourquoy donc manges-tu ce qui a ame? mais encore qu'elle fust priuee d'ame & toute morte, il n'y a personne qui eust le cœur d'en manger telle qu'elle seroit, ains la font bouillir, ils la rotissent, ils la transforment auec le feu & plusieurs drogues, alterans, déguisans, & estaignans l'horreur du meurtre, afin que le sentiment du goust trompe & deceu par tels G
desguisemens, ne refuse point ce qui lui est estrange. Et certes le Laconien iadis respondit gentilement, qui aiant acheté en vne tauerne vn poisson, le bailla au tauernier pour le lui acoustrer: & comme le tauernier lui demandast du vinaigre, du formage & de l'huile, pour ce faire: Si i'eusse, dit-il, eu ce que tu me demandes, ie « n'eusse point acheté de poisson. Mais nous nous mignardons tant delicatement en « ceste horreur de meurtrir, que nous appelons la chair, viande, & auons besoin d'autres viandes pour acoustrer la chair, meslans auec du vin, de l'huile, du miel, de la gelee, du vinaigre, enseuelissans à vray dire, vn corps mort auec des saulses Syriaques & Arabiques: & les chairs estans ainsi mortifiees, atendries, & par maniere de dire, pourries, nostre chaleur naturelle a beaucoup d'afaire à la cuire, & ne la pouuant cuire & digerer, elle nous engendre de bien dangereuses pesanteurs, & des cruditez qui nous amenent de griefues maladies. Diogenes fut si temeraire, qu'il osa bien manger vn poulpe tout crud, à fin d'oster l'vsage d'apareiller telles viandes auec le H
feu: & y ayant aupres & autour de lui plusieurs prestres & autres hommes, il affubla sa teste de sa cape, & mit en sa bouche la chair de ce poulpe, disant, Ie fais « ici vn essai perilleux, & me mets en danger pour vous. Vrayement c'estoit vn « beau & louable danger: car il ne se hazardoit point comme Pelopidas pour le recouurement de la liberté de Thebes, ni comme Armodius & Aristogiton pour celle d'Athenes, ce beau Philosophe-là, combatant de l'estomach auec vn poulpe, pour rendre la vie humaine plus bestiale & plus sauuage. LE manger chair donc non seulement est contre la nature aux corps, mais aussi par satieté & par repletion il grossit & espessit les ames. Car l'vsage du vin & de la chair à boire & manger à cœur saoul, rend bien le corps plus fort & plus robuste, mais l'ame plus foible: & de peur que ie ne me rende ennemi de ceux qui font profession des exercices

III. Que manger chair est vne chose contre nature.
1. Cela repugne à la composition du corps humain.

2. Que l'homme n'aiat en soy mesme les instrumens propres pour esgorger, tuer, assommer, escorcher & deuorer les bestes, est enseigné par nature de s'abstenir de la chair d'icelles.

3. Que les diuers aprests & desguisemés de la chair des bestes, monstrent que l'homme se sent condamné en soy mesme de passer les bornes de nature en mangeant chair.

Vilaine temerité de Diogenes condamnee.

IIII. Que manger chair nuit grandement aux corps humains & à l'ame aussi.
1. Ceux qui mangét beaucoup sont coustumierement sots & lourdauts.

du

A du corps que lon nomme Athletes, i'vseray d'exemples de nostre pays mesme, car
ceux de l'Attique nous appellét, nous autres qui sommes du pays de la Bœoce, gros-
siers, lourdauts & sots, principalement à cause que nous mangeons beaucoup, com-
me Menander dit en vn passage,

Ces gens qui ont les deux ioues enflees. Et Pindare,

Fau par vraye preuue conoistre,

si nous euitons l'ancien reproche, Porc Bœotien. Lueur seiche, ame tressage, ce di-
[*a. L'ame est tressage qui n'est pas enuironnee de vapeurs espaisses d'vn corps nourri.*]
soit Heraclitus. Et puis les tonneaux vuides resonnent quand on les frappe, mais
quand ils sont pleins, ils ne respondent point aux coups qu'on leur baille. Les vases
de cuyure qui sont tenues & deliez, rendent vn son tout à l'enuiron quand on les
frappe, iusques à ce que lon vienne à bouscher & estouper la bouche auec la main.
L'œil rempli d'humidité superflue, s'obscurcit, & diminue beaucoup de sa force à
[*Similitudes propres.*]
faire son office. Quand nous regardons le Soleil à trauers vn air humide, & à trauers
B des grosses vapeurs indigestes, nous ne le voions point pur, ni clair, ains tout terni de
lumiere, & comme plongé au fond d'vne nue: aussi à trauers vn corps tout brouil-
lé, saoul, & agraué de nourriture & de viandes estranges, & qui ne lui sont point na-
turelles, il est force forcee que la lueur & la clarté de l'ame viene à se ternir, à se trou-
bler & esbloüir, n'aiant plus la lumiere, ni la force de pouuoir penetrer iusques à
contempler les fins des choses qui sont subtiles, menues & difficiles à discerner.

MAIS outre tout cela, ne vous semble-il pas que ce soit chose singulierement re-
[*V. S'acoustumer à humanité enuers les bestes aprend aux hommes à se comporter modestement ensemble.*]
commandable, que de s'acoustumer à l'humanité? Car qui seroit celui qui feroit ia-
mais tort ni outrage à vn homme, quand il seroit si doucement & si humainement
affectióné enuers les bestes, qui n'ont aucune communication d'espece ni de raison
auec nous? l'alleguay il y a trois iours, en deuisant, ce qu'escrit Xenocrates, que les
Atheniens condamnerent en l'amende celui qui auoit escorché vn moutó tout vif:
& il me semble que celui qui gehenne & tourmente vn viuant n'est pas pire que ce-
[*Inhumanité & cruauté enuers les bestes códamnee par les Atheniens.*]
C lui qui lui oste la vie, & le fait mourir: mais à ce que ie voy, nous ressentons plus ce
qui est contre la coustume, que ce qui est contre la nature. Mais toutes ces raisons
que ie deduisis lors sont à l'auenture vn peu bien grossieres & vulgaires, car ie crains
de remuer en mes propos, & toucher à la grande & pleine de hauts secrets cause &
origine de ceste sentence, Qu'il ne faut point manger de chair: pour ce qu'elle est
incroyable & malaisee à persuader aux hommes couards & timides, ainsi que dit
Platon, & qui ne sentent rien que terrestre & mortel, ne plus ne moins que le Pilote
craint & doute de commettre sa nauire à la mer en tourmente, & le poëte de dresser
vne machine en vn theatre qui tourne toute la scene: toutefois si vaut-il mieux à la
fin toucher, voire crier tout haut en cest endroit, les vers d'Empedocles, * *
[**Ce sont des vers d'Empedocles, où il parle de la transanimation.*]
car sous paroles couuertes il nous donne à entendre, que les ames sont attachees à
des corps mortels par punition de ce qu'elles ont esté meurtrières, qu'elles ont man-
gé de la chair & deuoré l'vne l'autre, combien que ceste sentence & opinion soit en-
D core bien plus anciene que non pas Empedocles: car ce que les poëtes feignent du
desmembrement de Bacchus, & des outrageux attentats des Titans alencontre de
lui, & les punitions d'iceux, & comment ils furent foudroyez, c'est vne fable, dont
le sens caché & retiré tend à monstrer la resurrection: car la partie qui est en nous
brutale, priuee de raison, violente & desordonnee, non diuine, mais dæmonique les
anciens l'ont appellee les Titans, & c'est ce qui est puni, & dont la iustice est faite.

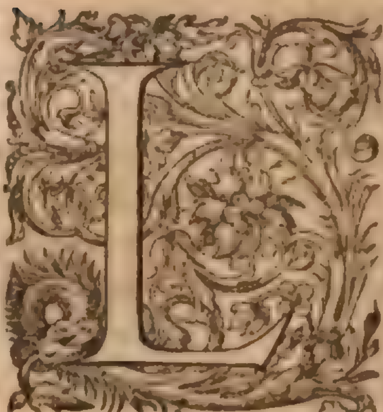
Du manger chair, Traité second.

SOMMAIRE.

POVRSVIVANT en ce second traité le propos entamé en la declamation precedente, & reconoissant combien la gourmãdise & mauuaise coustume sont dangereux cõseillers, il accorde qu'on puisse mãger chair, mais auec quelques conditions qu'il specifie, & condamne la cruelle friandise de plusieurs: puis ayant enseigné par l'exemple de Lycurgus à retrancher les premieres occasions de toutes superfluitez, il cõfere les opiniõs de Pythagoras & d'Empedocles auec celles d'autres Philosophes, & en dit son auis. En apres, ayãt touché en vn mot, d'où les hommes ont pris ceste hardiesse de mãger chair, il mõstre derechef que ceste maniere de viure preiudicie merueilleusement au corps & à l'ame: & pour conclusion il rembarre les Stoiques ennemis de la doctrine de Pythagoras, laissant sa refutation imparfaite, soit que lui-mesmes ne l'ait pas acheuee, ou que la malice du temps nous ait priuez de cela, comme de plusieurs autres fragmens que lon desire en ses œuures. F

I. Pour l'entree de son propos il monstre que la gourmandise & mauuaise coustume empeschent qu'il ne pourra obtenir gain de cause ni destourner les personnes de manger chair.

Odyss. liu. 10.



LA raison veut que nous soions frais & dispos, & de volõté & de pensee, à ouir discourir alencontre de ceste ranse & moisie coustume de manger chair: car il est bien malaisé, comme disoit Caton, de prescher vn ventre qui n'a point d'aureilles, & puis nous auons tous beu le bruuage de la coustume, qui ressemble à celui de Circé,

Meslant douleur, regret, & fascherie,
Auecques dol, abus, & tromperie. G

&n'est pas facile de reuomir l'hameçõ de l'appetit de mãger chair, depuis que lon en a les entrailles percees, & que lon est esbloui & transporte de l'amour de volupté: & voudroit le deuoir, que cõme les Egyptiẽs quand vn homme est trespassé en ostent le ventre & les entrailles, qu'ils deschirent & decoupent au Soleil, & puis les iettent comme estans cause de tous les pechez que l'homme a commis, nous retranchissions aussi toute gourmandise, toute friãdise, & tout meurtre, pour viure sainctemẽt tout le reste de la vie, pour ce que ce n'est pas le ventre qui est meurtrier, mais c'est lui qui est pollu de chose meurtrie par incontinence: toutefois s'il est impossible de soy, ou par acoustumãce, à tout le moins aians honte de la faute que nous commettõs en cela, vsons en auec moien & raison.

II. Et pourtant il accorde que lõ en mange, mais sous certaines conditions, qu'il exprime par le menu, condamnant la cruelle friandise de plusieurs.

MANGEONS de la chair, prouueu que ce soit pour satisfaire à la necessité, nõ pour fournir aux delices, ni à la luxure: tuõs vn animal, mais pour le moins que ce soit auec cõmiseratiõ & auec regret, nõ point par ieu ou plaisir, ni auec cruauté, cõme lon fait en plusieurs sortes maintenant, les vns à coups de broches toutes rouges de feu tuans les pourceaux, afin que le sang estaint & espandu par le fer ardant qui passe à trauers, rende la chair plus tendre & plus delicate: les autres sautans à deux pieds sur le ventre des pauures truyes pleines, & prestes à cochonner, & leur foulãs & batans le ventre & les tetins, afin que le sang, le laict, & le caillé du fruict conceu, le tout confus & meslé ensemble vn peu au parauant le temps de sa maturité, ils en facent (ô Iupiter purgatif!) vn friand mãger, vne sommade de la partie de l'animal qui est la plus gastee & la plus corrompue. D'autres sillent & cousent les yeux des grues & des cignes, & les enferment en vn lieu obscur pour les engraisser d'estranges mixtions & de pastons de figues seiches, afin que leur chair en soit plus delicate & plus friande: dont il appert manifestement que ce n'est point pour besoin de nourriture, H

A riture, ni par disette & necessité, qu'ils le font, ains par delices, par luxure, & par somptueuse curiosité & superfluité qu'ils tirent volupté d'iniustice. Et tout ainsi comme celui qui est insatiable de la volupté des femmes, apres en auoir essayé de plusieurs, vaguant çà & là, & n'aiát point encore sa luxure assouuie, à la fin se laisse tomber en vilenies, qui ne se doiuent pas seulement nommer : aussi l'intemperance en matiere de mangeaille, depuis qu'elle vient à passer oultre le naturel & le but de la necessité, va en cruauté & iniustice, diuersifiant & cerchant ses appetits desordonnez : car les outils des sentimens par contagion de maladie se gastent les vns les autres, & se laissent aller à pecher ensemble par intemperance, quand ils ne se contentent pas de mesure naturelle. Ainsi l'ouye ne se contentant pas de la raison, a corrompu la musique : l'atouchement degenerant en feminine delicatesse, demande & appete des atouchemens & chatouillemens feminins. Ce mesme vice a enseigné à la veuë de ne se contenter pas des morisques, bals, & danses gentiles & honne-B stes, ni des images & paintures semblables, ains que le plus cher & le plus agreable spectacle, lui fust de voir des meurtres d'hommes, des bleceures, & des combats: Voila comment apres des tables iniustes & viandes illegitimes, suiuent des amours dissolus : apres telles assemblees luxurieuses & deshonnestes suit, qu'on ne prend plaisir qu'à ouir propos vilains & infames : apres ces propos & chansons deshontez, on demande à voir toutes choses hydeuses & horribles : à ces spectacles inhumains est conioincte vne cruauté & dureté impassible, qui ne se passionne point de cas humains.

Comparaison propre pour monstrer la misere de ceux qui sont intemperans en matiere de mangeaille.

Corruptió des sens non assuiettis à vne raison bien rangee.

Voila pourquoy le diuin Lycurgus en l'vne de ses trois Ordonnances qu'il appelle Retres, commanda que lon fist les portes & huisseries des maisons, & les couuertures, auec la sie & la coignee seulement, sans y employer autre instrument quelconque, non pas qu'il eust conceu aucune haine alencontre de la tariere, ni du rabot, ni autres outils de menuiserie, mais sachant bien que à trauers tels ouurages ne passeroit iamais vn lict doré, ni iamais ne prendroit-on la hardiesse d'a-C porter en vne maison si simple & si pietre des tables d'argent, ni des tapis taints en pourpre, ni des pierres precieuses, ains à maison, à lict, à table, & à coupe de telle sorte suit vn souper sobre, vn disner simple & populaire : mais à vn commencement & fondement de vie superflue & desordonnee, toute delicatesse, toute curiosité & superfluite luxurieuse suit,

III. En proposant l'inuention de Lycurgus pour chasser tout exces de sa republique, il veut dire que la recerche de tant de delices es viandes a esté cause de grãds maux, que ne fussent pas entrez au mõde si lon se fust contẽté d'vne plus simple nourriture.

Comme vn poulain suit la iument qu'il tette.

Quel souper donc n'est superflu, pour lequel on tue tousiours aucun animal qui ait ame & vie? estimons nous que ce soit peu de perte & de despense que d'vne ame ? ie ne dis pas encore qui est à l'auenture celle de ta mere, ton pere, ton mari, ou ton fils, ainsi que disoit Empedocles, mais à tout le moins qui est participante de sentimẽt, de veuë, d'ouye, d'aprehension, & de discretion telle, que nature la donne à chasque animal pour cercher ce qui lui est propre, & fuir ce qui lui est contraire.

Considerons vn petit, si ceux qui nous enseignent de manger nos enfans, D nos amis, nos peres & nos femmes, quand ils sont morts, nous rendent plus doux & plus humains, que non pas Pythagoras & Empedocles, qui nous veulent acoustumer à estre encore iustes enuers les autres animaux. Tu te mocques de celui qui fait conscience de manger du mouton : mais nous, diront-ils, ne pouuions auoir enuie de rire, voians vn qui coupera des portions du corps de son pere, ou de sa mere qui seront morts, & les enuoyra à quelques vns de ses amis, qui seront absens, & conuiera les presens à en venir manger, & leur en seruira à la table largement. Mais peut estre encore commettons nous peché en maniant ces liures, sans auoir premieremẽt purifié nos mains, nos yeux, nos pieds, & nos aureilles, si d'auenture toutes ces parties-là ne sont purifiees & nettoyees par le discourir & deuiser de telles choses, auec douces paroles : qui, comme dit Platon, lauent toute audition sallee. Mais si lon mettoit ces liures & ces argumens-là les vns deuant les autres, on iugeroit que

IIII. Il confere les opinions de Pythagoras & Empedocles, & prouue qu'elles sõt plus receuables que celles qui enseignent au contraire.

les vns seroient la philosophie des Scythes, Tartares, Sodianiens, Melanclæniens, E desquels Herodote escriuant est estimé menteur. Mais les sentences & opinions de Pythagoras & d'Empedocles estoient les anciennes loix, ordonnances, statuts & iugemens des Grecs, Que les hommes ont quelques droits communs auec les bestes brutes. Qui ont donc esté ceux qui depuis ont autrement ordonné?

Ceux qui premier ont forgé les espees
Outils de mal, & les gorges coupees
Aux pauures bœufs qui labourent les champs.

V. D'où est venue ceste hardiesse aux hommes de manger chair.

LES tyrans aussi commencent à ainsi commettre des meurtres, comme iadis à Athenes ils tuerent vn fort meschant calomniateur, qui s'appelloit Epitedius, & vn autre second apres, & vn troisiesme aussi: depuis s'estans ia les Atheniens acoustumez à voir tuer, ils virent occire Niceratus fils de Nicias, & puis Theramenes le capitaine, & Polemarchus le philosophe. Aussi du commencemẽt on mangea quelque beste sauuage malfaisante, & puis il y eut quelque oiseau & quelque poisson F attiré dedans les filets: consequément la cruauté amorsee & exercitee en tels meurtres passa outre iusques au bœuf laboureur, & au mouton qui nous vest, & au coq domestique, & ainsi croissans & roidissans leur insatiable cupidité, ils vindrent iusques à occire & meurtrir les hommes, & à donner des batailles. MAIS si bien lon ne preuue & ne demonstre lon par raison que les ames aient les corps communs en leurs renaissances, & que celui qui est maintenant raisonnable renaist vne autrefois brutal & irraisonnable, ce qui est ores sauuage reuient à vne autre natiuité domestique & priué, & que la nature transmue ainsi tous corps, desloge & reloge les ames d'vn en autre,

VI. Reuoquant en doute l'opinion de Pythagoras touchant la transmigration des ames, il monstre toutefois que l'vsage de la chair apportant des incommoditez au corps & à l'ame, il faudroit penser de plus pres à cela que lon ne fait.

Les reuestant d'vne chair inconue:

Ces raisons au moins ne sont elles pas suffisantes pour diuertir l'intemperance de ceux qui tuent, que cela aporte des maladies, des cruditez & pesanteurs au corps, & corrompt l'ame, qui s'adonne naturellement à cõtempler les choses hautes, quand G nous nous sommes acoustumez de ne iamais festoyer vn hoste & ami estranger qui nous vient voir, sans faire meurtre & espandre du sang, iamais ne celebrer nopces, iamais ne banqueter auec nos amis? Et toutefois si bien la preuue de la mutation des ames en diuers corps n'est pas suffisamment demonstree pour y adiouster foy certaine, à tout le moins nous deust elle biẽ tenir en crainte, & nous faire aller bien plus retenus: ne plus ne moins que quand deux armees se rencontrent & se combatent la nuict, si quelqu'vn trouuãt vn homme tombé par terre, le corps tout couuert & caché d'armes, lui presente l'espee à la gorge, & qu'il en entende vn autre qui lui crie qu'il ne le fait pas certainement, mais qu'il estime & pense que cest homme gisant soit son fils, ou son frere, ou son pere, ou bien son compagnon, lequel sera le meilleur, ou que adioustant foy à vne coniecture & suspicion fausse, il pardonne à vn ennemi, comme s'il estoit ami, ou que mesprisant ce qui n'a pas preuue ne foy certaine, il tue vn des siens, comme si c'estoit son ennemi, il n'y a celui de vous qui H ne die, que le dernier seroit vne trop lourde faute. Considerez vn petit Merope en la Tragedie, quand elle leue sa coignee pour fraper son propre fils, pensant que ce soit le meurtrier de son fils, en disant,

Ce discours est pour maintenir aucunemẽt l'opinion de Pythagoras touchant la transmigration des ames, & pour confermer tout ce qu'il a dit auparauant.

Ce coup mortel sainctement ie te donne,

quel mouuement elle excite de tout le theatre, cõment elle fait dresser les cheueux en la teste des spectateurs, de peur qu'elle ne preuiene le vieillard qui lui préd le bras & qu'elle ne blece le ieune adolescent. Et si d'auenture il y eust eu là pres vn autre vieillard qui eust crié, Frape hardiment, c'est vn ennemi: & que l'autre au contraire lui eust crié, Ne le frape pas, c'est ton fils: lequel crime eust esté le plus grief, omettre la punition d'vn ennemi pour la doute que ce fust son fils, ou bien tomber en parricide de son propre fils, pour le courroux qu'elle auoit alencontre de son ennemi?

Quand

A Quand donc il n'y a ni haine ni courroux qui nous pousse à commettre meurtre, ni vengeãce, ni crainte de nostre salut, mais pour plaisir nous tenõs sous nous vn mouton, la gorge tournee à la renuerse, & qu'vn philosophe d'vn costé nous dit, Coupe lui la gorge, c'est vne beste brute: d'autre costé vn autre nous crie, Arreste toy, car que sais-tu si c'est point l'ame d'vn tien parent, ou d'vn Dieu, qui soit logee en ce corps-ci? le danger, ô Dieux, est-il pareil ou semblable, si ie refuse à manger de la chair, que si ie decroy que ie tue mon enfant, ou bien quelque autre de mes parens?

AVSSI ne combatent pas egalement les Stoiques touchant ce poinct de defendre le manger chair. Pourquoy se bandent-ils ainsi à defendre le ventre & la cuisine? Pourquoy est-ce que condamnans si fort la volupté, comme chose trop molle & trop effeminee, & qui ne doit estre tenue pour chose bonne ni presques bonne, ni propre & conuenable à la nature, ils s'efforcent neantmoins tant pour defendre ce qui apartient aux voluptez du manger? & toutefois la raison vouloit par consequen- B ce, puis qu'ils chassent & bannissent des tables les parfums, la patisserie, & tout fruict de four, qu'ils s'offençassent encore plus d'y voir de la chair & du sang: mais maintenant, comme si par leurs regles philosophiques ils vouloient contreroller nos papiers iournaux de la despense ordinaire, ils retranchent tous frais qui se font pour la table, en choses inutiles & superflues, & cependant ils ne reiettent pas ce qu'il y a de cruel & de sanguinaire en la superfluité. Non, disent-ils, pource que nous n'auons nulle communication de droit & de iustice auec les bestes brutes. On leur pourroit respondre, aussi n'auons nous pas auec les parfums, ni auec les sausses estrangeres: & neantmoins vous voulez qu'on s'en abstiene, reiettans & chassans de tous costez, ce qui en volupté n'est ni vtile, ni necessaire: toutefois examinons vn peu de plus pres ce poinct la, à sauoir si nous n'auons aucune communication de droit & de iustice auec les animaux irraisonnables, non point subtilement & artificiellement, comme font les Sophistes en leurs disputes, ains humainement, eu esgard à nos propres pas- C sions & affections, pour en bien decider.

VII. Pour conclusion il condamne les Stoiques, lesquels panchoyent à l'extremité contraire & opposite à l'opinion des Pythagoriques: laissant ceste refutation imparfaite & defectueuse.

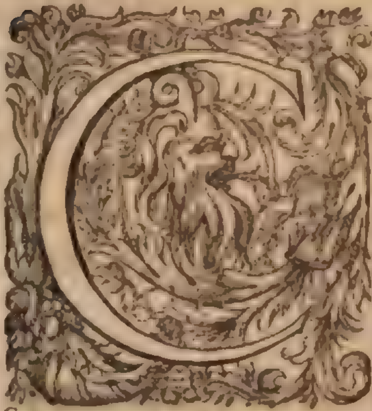
Que lon ne sauroit viure ioyeusement selon la doctrine d'Epicurus.

SOMMAIRE.

IL y a eu de grãdes disputes entre les Philosophes & sages du mõde touchant le souuerain bien de l'homme, comme il appert encores auiourd'huy par les liures qui nous en restent: sans que les vns ni les autres ayent touché au vray but, assauoir à la droite D *conoissance de Dieu. Toutefois aucuns se sont beaucoup plus fouruoyez, nommément les Epicuriens, ausquels nostre auteur s'attache en plusieurs endroits, ayant eu vne doctrine contraire à la leur, comme ses escrits en font foy. Or dautant qu'Epicurus & ses disciples establissoyent ce souuerain bien en la volupté du corps, ceste opinion est maintenãt examinee & refutee biẽ amplemẽt: & par forme de deuis Plutarque recite les propos qu'il eut auec Aristodemus, Zeuxippus & Theon (en se promenãt apres vne siene leçon) sur ceste matiere, & ayant monstré en general les absurditez de la doctrine Epicurienne, il maintient en vn mot que ce n'est pas viure que de viure selon icelle. Puis il explique ce que les Epicuriens entendoient par ce mot de viure, & de là vient à rembarrer leur imagination & tout ce qui en depend, par argumens bien fermes, entremeslãs plusieurs pointes & traits de risees auec quelques similitudes. Apres auoir prouué qu'ils s'abusent & seduisent leurs disciples il soustient encore ce poinct, qu'eux-mesmes se priuent du vray bien qui gist au contentemẽt de l'esprit, reiettans les histoires, les mathematiques & sciẽces liberales, entre au-*

tres la poësie & la musique, monstrant en tout ce discours que telles gens estoyent priuez de sens cõmun. Passant outre il maintient que l'ame iouit d'vn contentement propre à elle seule, & en descouurãt puis apres le plaisir qu'apporte la vie actiue refute de plus en plus ses aduersaires, dressant à ceste fin vne cõference des plaisirs du corps & de l'ame, où lon apperçoit la misere des vns & l'excellence des autres, ce qui est enrichi de diuers exemples, la fin desquels monstre qu'il n'y a rien de grand, de commode, ni de bon en l'eschole d'Epicurus, les disciples duquel n'oseroyent aprouuer son opinion, sur tout en la mort: item que les vertueux ont sans comparaison plus de plaisir au monde que les Epicuriens qui en leurs afflictions ne sauroient receuoir plaisir ni soulagement du souuenir de leurs voluptez passees. C'est le sommaire des deuis durant le promenement des susnommez, lesquels s'estans assis, la dispute recommence, & parlent en premier lieu de la prouidence diuine, condamnans par diuerses raisons l'Atheisme des Epicuriens du tout inexcusables au prix du vulgaire superstitieux. Continuant ce propos il depeint au vif le naturel des Epicuriens, & viens à representer le contentement qu'ont les gens d'honneur en leur religion, soustenant que Dieu n'est point auteur de mal, & que les Epicuriens sont assez punis de leur impieté en se priuant du plaisir qui nous reuient de mediter la sagesse diuine en la conduitte de toutes choses. Consequemment il monstre que ceste philosophie profane ruine toutes personnes en la mort aussi bien que durant la vie, & vient à traiter de l'immortalité des ames & de la vie auenir, descriuant bien au long la misere des Epicuriens, & pour la fin comprenant en quatre ou cinq lignes le sommaire de leurs erreurs, il met fin à toute la dispute.

1. Des le commencement il monstre que la philosophie des Epicuriens est acompagnee d'outrecuidance, d'impudence, & de calomnie, afin de se donner plus facile entree à la refutation d'iceux.



COLOTES, l'vn des disciples & familiers d'Epicurus, a escrit & mis en lumiere vn traité, auquel il s'efforce de prouuer & monstrer, que lon ne sauroit pas seulement viure en suiuãt les opiniõs & sentences des autres philosophes. Or quant à ce qui promptement me vint en l'entendemẽt de lui respondre & deduire alencõtre de ses raisons, pour la defense des autres philosophes, cela par ci deuant a esté mis par escrit: mais pourautant qu'apres la lecture & dispute finie, il fut encore, en nous promenant, tenu plusieurs propos alencontre de ceste secte, il m'a semblé bon de les recueillir aussi & rediger par escrit, quand ce ne seroit pour autre occasion, que pour faire au moins conoistre à ceux qui s'ingerent de syndiquer, reprendre & corriger les autres, qu'il faut auoir ouï & leu bien diligemment, & non pas superficiellement, les œuures & escrits de ceux qu'ils entreprenent de refuter, non pas en tirer vn mot deçà, & vn mot delà, ou s'attacher à des paroles dites en deuisant, & non couchees par escrit, pour diuertir & degouster les personnes qui n'ont pas grande conoissance de telles choses. Car comme nous nous promenions par le verger, apres estre sortis de la lecture & de l'eschole, Zeuxippus commença à dire: Quant à moy, il me semble que le discours a esté beaucoup plus mol & plus doux qu'il ne deuoit: c'est pourquoy Heraclides s'en est allé tout mal content de nous, en nous picquant & poignãt nous mesmes, qui n'en pouuions mais, plus aspremement que lon n'a pas fait ni Epicurus, ni Metrodorus. Encore ne dites vous pas, ce dit Theon, que Colotes, à comparaison d'eux, est le plus modeste, & le moins mesdisant homme du monde: car toutes les plus ordes & plus iniurieuses paroles que lon sauroit inuenter pour mesdire, comme badineries, vanitez, bauarderies, paillardises, homicides, mal-heureux corrupteurs, faisans mal à la teste de ceux qui les lisent, ils les ont toutes ramassees & respãdues sur les princes des philosophes, comme, Aristote, Socrates, Pythagoras, Protagoras, Theophrastus, Heraclides, Hipparchus, & contre qui non des premiers & plus illustres hommes en toutes lettres de toute antiquité? de maniere que quand bien ils se seroient portez sagement au demeurant, pour ces effrenees detractions & mesdisances là, ils meriteroient d'estre mis hors du rang & du nombre

Les escrits iniurieux ne conuienẽt nullemẽt aux hommes sages & lettrez.

des

A des sages hommes, & des philosophes : car enuie, emulation & ialousie ne doiuent point entrer ni auoir place en ce diuin bal là, puis qu'elles sont si impuissantes, que elles ne peuuent dissimuler ni couurir leur maltalent. Aristodemus adonc prenant la parole: Heraclides, dit-il, qui de profession est grammairien, rend ces graces là à Epicurus pour toute la canaille poëtique, car ainsi ont ces Epicuriens acoustumé de les blasonner, & pour les sottises d'Homere, ou pource que Metrodorus en tant de lieux & passages de ses escrits iniurie le prince des poëtes. MAIS quant à eux, laissons les là pour tels qu'ils sont, Zeuxippus, & au demeurant nous autres ici à par nous, en y associant Theon, car ie voy bien que cestui-ci, Plutarque, est las, efforçons nous de prouuer ce qui des le commencemét de la dispute, leur a esté obiicé, Que ce n'est pas viure que de viure selon leurs preceptes. Lors Theon suiuant son propos lui respondit,

II. Sommaire de la dispute contre les Epicuriens, Que ce n'est pas viure que de viure selon leurs preceptes, esquels ils enseignoyét que la felicité de l'homme consiste à viure ioyeusement.

B *D'autres ont ia ce combat combatu*
Par auant nous, mais à autre but tendre
Il nous faudroit, si voulez y entendre.

Et pour venger l'iniure faite aux autres philosophes, essayõs nous de prouuer & mõstrer, s'il est possible, que selon les preceptes de ces Epicuriens ici, il est impossible de viure ioyeusement. Vrayement, ce dis-ie alors, cela sera bié leur sauter à deux pieds sur le ventre, & les contraindre de venir au combat pour leur chair propre, d'oster la volupté à des hommes qui ne font que crier,

Odyss. 8.

Bons escrimeurs des poings pas nous ne sommes,

ni bons orateurs, ni bons magistrats & gouuerneurs de villes & de peuples,

Mais nous aimons à faire bonne chere,

à banqueter tousiours, à nous donner du bon temps, & à bailler tout contentement & agreable chatouillement à nostre chair, si que l'aise & le plaisir en regorge iusques à l'ame: de maniere qu'il me semble que vous ne leur ostez pas la ioye seulement, mais la vie entierement, si vous ne leur laissez le viure ioyeusement. Et bien, dit Theon, si tu trouues l'entreprise de ce suiet bonne, que ne l'entreprens-tu donc maintenant? Si feray-ie bien, dis-ie, en vous escoutant, & vous respondant si vous voulez, mais vous commencerez les premiers à nous mettre en train. Et comme Theon s'excusast vn petit, Aristodemus se prit à dire : O que tu nous as bien coupé vn beau, court & plein chemin pour paruenir à ce point là, en ne nous permettant pas de faire premierement respondre ceste secte Epicuriene, de la vertu, & de l'honnesteté: car il n'est pas bien aisé d'oster le viure ioyeusement, & en debouter ceux qui supposent, que la fin supréme de la felicité humaine soit la volupté: là où si nous les eussions vne fois peu debutter du viure honnestement, ils eussent aussi quant & quant este forclos du viure ioyeusement: car ils confessent & disent eux mesmes, que lon ne peut viure ioyeusement, qui ne vit honnestement, & que l'vn ne peut

Que c'est que viure ioyeusement selon les Epicuriens.

C

D subsister sans l'autre. QVANT à cela, dit Theon, si bon vous semble, au progres du discours nous ne laisserons pas de le ramener en ieu, mais pour ceste heure, nous nous seruirons de ce que eux-mesmes nous concedent : car ils tienent que le bien souuerain de l'homme consiste au ventre, & autres conduits du corps par lesquels entre la volupté au dedans, & non pas la douleur : & ont opinion que toutes les belles, subtiles & sages inuentions du monde, ont esté trouuees & mises en auant pour les plaisirs du ventre, ou pour la bonne esperance que lon auoit d'en iouir, ainsi comme l'a escrit le sage Metrodorus : & de ceste premiere supposition là, sans aller plus loin, vous pouuez conoistre & voir, comme ils posent vn maigre, vermolu, & mal-asseuré fondement, pour fonder leur bien souuerain, veu que les mesmes conduits, par lesquels ils introduisent les voluptez, sont aussi bien percez pour y receuoir les douleurs, ou pour mieux dire, veu qu'il y a bien peu de conduits au corps humain par lesquels la volupté y entre : là où il n'y a partie d'icelui à laquelle la

III. Il entre en refutation, & prouue que le bien souuerain ne consiste point en la volupté du corps comme les Epicuriens l'imaginoient.

1. Pource que les douleurs entrent par les códuits des voluptez aussi bien que les plaisirs.

douleur, ne s'attache, car toute volupté a son siege es parties naturelles, aux nerfs, E
aux pieds, & aux mains, & c'est là que demeurent les plus cruelles passions de gouttes, d'vlceres rongeans, de fluxions & de gangraines, & les esthiomenes qui mangent & pourrissent les membres. Si vous aprochez du corps les plus douces odeurs, & les plus souefues saueurs qui puissent estre, il y aura bien peu d'endroits d'icelui qui s'en esmeuuent gayement & ioyeusement, & toutes les autres bien souuent s'en irritent & s'en offensent, là où il n'y a partie du corps qui ne soit suiette à sentir & souffrir les douleurs du feu, du fer, les escorchemens des escorgees & du fouët : l'ardeur du chaut, la rigueur du froid entre & penetre par tout, comme aussi

2. Les voluptez du corps passent fort legeremēt, les douleurs au contraire durent long temps.

fait la fiéure. Et puis les voluptez sont comme de petites bouffees de vens gracieux qui souspirent les vns sur l'vne, les autres sur l'autre extremité du corps, ainsi que sur des escueils de la marine, & passent & s'esuanouissent incontinent, tant leur duree est courte : ne plus ne moins que les estoilles que lon void la nuict tomber du ciel, ou bien trauerser d'vn costé à autre, car elles s'allument & s'estaignent en nostre chair en vn instant : mais au contraire combien les douleurs durent & demeurent, il n'en faut point alleguer de meilleur tesmoin que le Philoctetes d'Æschylus F
qui dit parlant de son vlcere,

Le fier dragon qui dedans mon pied cache
Sa dent cruelle, aucunement ne lasche
Ne iour ne nuict la prise qu'il en tient.

Similitudes & comparaisons à ce propos.

La destresse de la douleur n'a garde de glisser & couler ainsi, ni de mouuoir & chatouiller seulement la superfice de quelques extremitez du corps, ains au contraire, tout ainsi que la graine & semẽce de l'herbe qu'on appelle le sainct foin, est tortue, & a plusieurs pointes & angles, dont elle prend dedans la terre, & y demeure plus long tẽps à cause de ses pointes, aussi la douleur ayant plusieurs crochets & plusieurs racines qu'elle iette & seme çà & là, s'entrelasse dedans la chair, & y demeure non seulement les iours & les nuicts, mais aussi les saisons des annees toutes entieres, voire bien les reuolutions des Olympiades toutes acomplies, encore à peine en sort elle à la fin, estant poussee & chassee par autres douleurs, cõme vn clou est poussé par vn autre plus fort. Car qui fut oncques l'homme qui beust ou qui mangeast autant de temps durant, comme endurent la soif ceux qui ont la fieure, ou suportẽt la faim ceux qui sont assiegez ? & où est le soulas & le plaisir que lon prend à la compagnie & cõuersation de ses amis, qui dure autant de temps comme les tyrans font suporter de gehennes & de tourmens à ceux qui tombent en leurs mains ? & tout cela ne procede d'ailleurs que de inhabilité & incapacité du corps à mener vie voluptueuse, dautant qu'il est plus apte & plus propre à suporter les douleurs & les labeurs que non pas à iouir des delices & voluptez. Car cõtre les trauaux & douleurs il mõstre qu'il a force pour les endurer, là où en la iouissance des plaisirs & voluptez il monstre incontinent son impuissance & sa foiblesse, par ce qu'il s'en lasse & s'en saoule tout aussi tost : l'occasion dequoy quand ils voient que nous nous voulons H
vn petit estendre à discourir sur ce viure ioyeusement & voluptueusement, ils nous rõpent incontinent nostre propos, confessans eux-mesmes que la volupté du corps & de la chair est fort foible & petite, ou pour dire la verité, que elle passe en vn mo-

3. Les Epicuriens contredisent à eux mesmes en cest endroit.

ment, si ce n'est qu'ils s'acordent à mentir & à dire tout autrement qu'ils ne pensent, comme Metrodorus quand il dit, Nous mesprisons & crachons alencontre des voluptez du corps : & Epicurus escriuant que le sage tombé en maladie, bien souuent se rit & se resiouit au milieu des plus aigres & plus excessiues douleurs de sa maladie corporelle. Comment donc est il possible que ceux qui portent si legerement & si aiseement les angoisseuses douleurs du corps, facent aucun compte des voluptez ? car encore qu'elles ne cedassent aux douleurs ni en grãdeur, ni en lõgueur de temps & de duree, si est-ce que pour le moins elles ont relation & respondance à icelles,

dautant

A dautant que Epicurus leur a donné ceſte definition generale & commune à toutes, que c'eſt vne ſouſtraction de tout ce qui peut cauſer & apporter douleur : comme ſi la nature eſtendoit la ioye iuſques à diſſoudre ſeulement la douleur, & ne permettoit pas qu'elle peuſt paſſer plus outre en augmentation de volupté, ains que quand elle eſt arriuee iuſques à ce poinct là, de ne ſentir plus de douleur, elle receuſt ſeulement quelques diuerſificatiõs & deſguiſemẽs non neceſſaires, mais le chemin pour paruenir auec appetit à ceſt eſtat là, qui eſt toute la meſure de volupté, eſt fort brief & fort court. VOILA pourquoy s'aperceuans bien que ce lieu là eſt fort eſtroit & fort maigre, ils trãſferent leur fin ſouueraine, qui eſt la volupté du corps, comme d'vn champ ſterile en vn plus fecond & plus fertile, qui eſt l'ame : comme ſi là nous deuions touſiours auoir les iardins, vergers & prairies toutes couuertes de voluptez là où l'Iſle d'Ithaque, comme dit Telemachus en Homere,

IIII. Il reſpõd au ſubterfuge des Epicuriens qui rapportoyẽt la volupté à l'ame, afin de deſguiſer leur opiniõ.

Il n'y a point de grandes larges plaines,
B *Qui à courir ſoient aptes & idoines:*

Odyſſ. liu. 4.

auſſi n'y a il point en noſtre pauure chair de fruition de volupté qui ſoit vnie & toute plaine, ains eſt toute raboteuſe, entre-meſlee de pluſieurs agitations contraires à la nature & fieureuſes. Comment, dit donc Zeuxippus, ne te ſemble il pas que ces gens-ci facent bien en cela, de commencer au corps, où il ſemble que la volupté s'engendre premierement, & puis acheuer en l'ame, comme en celle qui eſt plus conſtante & plus ferme, & y mettre toute la perfection? Si fait certes, diſ-ie, il me ſemble qu'ils font tresbien & ſelon nature, ſi tant eſt qu'ils y cerchent & y treuuent ce qui eſt plus parfait & meilleur ; comme font les perſonnes qui s'adonnent à la vie contẽplatiue ou actiue : mais ſi puis apres vous les oyez proteſter & crier à pleine teſte, que l'ame ne s'eſiouit de choſe du monde quelle qu'elle ſoit, ni ne ſe contente & apaiſe ſinon des voluptez corporelles preſentes, ou prochaines à venir, & qu'en cela ſeul giſt ſon bien ſouuerain, ne nous ſemble-il pas qu'en remuant ainſi la
C volupté du corps en l'ame, ils font ne plus ne moins que ceux qui frelatẽt & transvaſent le vin d'vn vaiſſeau gaſté ou percé, & qui s'en va par tout, en vn autre meilleur & mieux relié, pour l'y conſeruer plus longuement, & qu'ils penſent en cela faire choſe plus belle & plus honorable? & toutefois le tẽps cõſerue & bonifie le vin qui eſt ainſi trãſ-vaſé & frelaté : mais de la volupté l'ame n'en reçoit ſinon la ſouuenance, comme vne odeur, & n'en retient ni n'en reſerue autre choſe : par ce que tout auſſi toſt qu'elle a boullu vn bouillon, par maniere de dire, en la chair, elle s'eſtaint, & ce qui en demeure en la memoire n'eſt rien plus qu'vne ombre & vne fumee : ne plus ne moins que ſi quelqu'vn faiſoit en ſoy vn recueil & amas tout rance des penſees de ce qu'il auroit autrefois ou mangé ou beu, & ſe repaiſſoit de cela à faute d'autres vins & viandes preſentes & recentes. OR voyez combien les Cyrenaiques parlent plus modeſtement, encore qu'ils aient les vns & les autres beu en vne meſme bouteille qu'Epicurus : car ils ne veulent pas que lon exerce le plaiſir de l'amour ou-
D uertement à la lumiere, ains veulent que lon le couure & cache des tenebres de la nuict, de peur que la penſee receuant par la veuë tout clairement les images de telle action ne ſoit cauſe d'en rallumer ſouuent les appetits : & ceux ci au contraire tienent, qu'en cela giſt & conſiſte la perfection de la felicité du ſage, qu'il ſe ſouuient certainement, & retient euidemment toutes les figures, les geſtes & mouuemens des voluptez paſſees. Or ſi telles preceptions ſont indignes du nom de ceux qui font profeſſion de ſapiẽce, de laiſſer ainſi telles laueures & ordures de voluptez demeurer & croupir en l'ame du ſage, comme en la cloaque & ſentine du corps, ie ne m'arreſteray point à le diſcourir pour ceſte heure. "MAIS qu'il ſoit impoſſible que telles choſes rendent l'homme heureux, ni le facent viure ioyeuſement, il eſt de ſoi tout manifeſte : car la volupté de ſe ſouuenir du plaiſir paſſé ne peut eſtre grande à ceux à qui la iouiſſance du preſent eſt petite : ni à ceux à qui il eſt expedient

Il deſcouure la cauillation des Epicuriens, & les brocarde par vne plaiſante ſimilitude, refutant par meſme moyen l'opinion precedente.

V. Conferẽce de la philoſophie des Cyrenaiques diſciples d'Ariſtippus auec les Epicuriens, en laquelle il mõſtre que les Epicuriens ſont encores plus deſraiſonnables.

VI. Cõtinuation de la refutation encommencee à la 4. ſection, que le ſouuenir des plaiſirs paſſez pour le regard du corps, ni le plaiſir preſent ne peut rendre l'hõme heureux.

d'en peu faire, & de s'en retirer promptement, il ne peut estre vtile d'y penser apres E le fait longuement, veu qu'à ceux mesmes qui sont les plus sensuels, & plus suiets au plaisir de la chair, la ioye ne leur demeure pas apres qu'ils ont acheué, ains leur reste seulement vne ombre, & comme vne illusion de songe en l'esprit, apres que la volupté s'en est enuolee, pour tousiours entretenir & allumer le feu de leur concupiscence : ne plus ne moins que ceux qui aians soif songent qu'ils boiuent en dormant, ou qu'ils iouissent de leurs amours : telles voluptez imparfaites, & iouissances imaginaires en l'air, ne font que plus asprement aiguillonner & exciter la luxure. Ni à ceux-là donc encore n'est point non plus delectable la souuenance des voluptez qu'ils ont iouyes par le passé, ains d'vn peu de reste de plaisir fort foible & fort vain qui leur demeure, se resueille vn furieux appetit qui les poinçonne & ne les laisse point reposer. Ni n'est pas aussi vray-semblable que ceux qui sont honestes & continens s'amusent à rememorer & recorder telles choses comme s'ils les lisoient en vn papier iournal, ainsi que lon se mocquoit d'vn Corniades, qu'on F disoit qu'il le faisoit, Combien de fois ai-ie couché auec Hedia ou auec Leontion? En quels & combien de lieux ay ie-beu du vin Thasien ? A combien de festes du vingtiesme des mois ay-ie fait grand chere? Car ceste passionnee affection de vouloit ainsi rememorer & se representer ses bonnes cheres passees, monstre & argue euidemment vne enuie forcenee & bestiale ardeur d'appetit apres les actes de volupté presente, ou attendue & esperee. Et pourtant me semble il que ces gens ci s'estans bien aperceus, que de leur dire s'en ensuiuoient tant d'inconueniés & tant de absurditez, ont eu recours à l'indolence & à la bonne disposition du corps, comme si le viure ioyeusement & heureusement consistoit en imaginer & penser, que telle disposition doiue estre ou auoir esté en quelques vns : car ceste ferme constitution & bon portement de la chair, ce disent ils, & l'asseuree esperance qu'elle cótinuera, apporte vne extreme ioye & tres-asseuré contentement à ceux qui le peuuent bien discourir en leur entendement. Qu'il soit ainsi, considerez premierement ce qu'ils G font, & comment ils remuent & transportent du haut en bas ceste volupté, ou indolence, ou ferme disposition de la chair, comment que ce soit qu'ils la nomment, en la transferant du corps en l'ame, & puis de l'ame au corps: pour autát qu'elle s'enfuit & s'escoule par tout, estans contraints de la lier & attacher à son principe, en estayant la volupté du corps auec la ioye de l'ame, & reciproquement terminans la ioye de l'ame en l'esperance de la volupté du corps. Mais comment est il possible que le fondement estant ainsi mouuant & esbranlé, ce qui est basti dessus ne le soit aussi? ou que l'esperance soit asseuree, & la ioye bien ferme estát apuyee & fondee sur vn soubassement suiet & exposé à si grand bransle, & à tant & de si grandes mutations, comme sont celles qui espient ordinairement le corps, estát suiet à beaucoup de necessitez & de heurts au dehors, & aiát au dedás les sources & principes de plusieurs maux que le discours de la raison ne peut destourner ne diuertir. Car autrement ne fussent pas auenues à hommes prudens & sages comme ils sont, les maladies de supression d'vrine, de difficulté de pisser, de flux de ventres, espraintes & H raclures de boyaux, de phthises ou d'hydropisies dont Epicurus lui-mesme a esté tourmenté des vnes, & Polyænus des autres, & Neocles & Agathobulus en ont encore esté emporté d'autres : ce que ie n'allegue pas en intention de leur en faire reproche, sachant tresbien que Pherecydes & Heraclitus, grands & dignes personnages, ont bien aussi esté trauaillez de grandes & griefues maladies: mais nous leur demandons s'ils veulent que leurs propos s'accordent auec les accidés qu'eux mesmes endurent, & qu'ils ne soient trouuez fausses braueries, & eux conuaincus de vanité & de menterie, qu'ils ne dient & n'asseurent pas que la bonne disposition de la chair soit le principe de toute ioye, & qu'ils ne nous cuident pas faire à croire que ceux qui sont tombez en trauaux angoisseux, & maladies fort douloureuses, rient, gaudissent

1. Au contraire ceste souuenance réd l'homme plus miserable & ridicule, tesmoin Corniades.

2. Cela descouure l'enuie bestiale du voluptueux.

3. Il n'y a rié de ferme en toute ceste opinion.

4. Que les principaux d'entre eux, voire Epicurus mesme, ont esté tresmal heureux, selon leur propre dire.

A dissent & facent grand' chere : car il est bié possible que le corps se trouue souuét en bonne & ferme dispositiõ, mais qu'il y ait esperãce asseuree & certaine qu'elle doiue continuer, il n'y en peut auoir en ame sage & de bon iugement, ains comme Æschylus dit qu'en la mer,

La nuict aporte à tout pilote sage
Tousiours douleur & peur de quelque orage :

car l'auenir est tousiours incertain: parquoi il est impossible que l'ame qui colloque & constitue son bien souuerain en la bonne disposition du corps, & en l'esperance qu'il cõtinuera en icelle, demeure sans crainte & sans tourmente, par ce que le corps n'a pas seulement les orages & tempestes de dehors cõme la mer, ains la plus part de ses troubles & agitations, & les plus violẽtes, sont celles qu'il produit de soy-mesme: & y auroit plus de raison d'esperer beau temps & serein en hyuer, que non pas de se promettre vne dispositiõ de corps exempte de toute douleur & tout mal, qui deust B longuement perseuerer: car qu'est-ce qui a donné aux poëtes occasion d'appeller la vie des hommes iournaliere, instable, inconstante & incertaine, & de la cõparer aux fueilles des arbres qui naissent en la prime-vere, & tombent en Automne, sinõ l'imbecillité & foiblesse de la chair suiette à infinies infirmitez, inconueniens & dãgers; de laquelle les medecins mesmes nous admonestent de craindre, voire de reprimer & diminuer, le supreme en bon poinct? car c'est chose perilleuse, ce dit Hippocrates, que la bonne disposition quand elle est arriuee à son dernier poinct.

5 Puis que le souuerain bien doit estre ferme, & il n'y a riẽ plus incertain que la bõne disposition du corps: l'opinion des Epicuriers sur ce point est tres fausse, tesmoins les poetes & medecins qui descriuent exactemẽt la misere de nos corps.

Qui florissoit n'agueres en beau taint
Soudainement est demeuré estaint,
Comme du ciel vne estoile tombee :

ainsi que dit Euripide. Qui plus est, lon tient que les personnes qui sont en fleur de beauté, si elles sont regardees d'vn œil enuieux & sorcier, elles en reçoiuẽt du dommage, dautant que tout ce qui est en sa perfection de vigueur est suiet à soudaine C mutation, à cause de la foiblesse & imbecillité du corps: & qu'il n'y ait point d'asseurance que l'homme puisse passer sa vie sans douleur, il se peut euidemmẽt monstrer par ce qu'eux-mesmes disent aux autres: car ils tienent que ceux qui commettent des crimes contre les loix, sont toute leur vie en misere & en crainte, pour ce qu'encore qu'ils puissent viure cachez, si est-il impossible qu'ils en puissent prendre asseurance, & se promettre qu'ils n'en seront iamais descouuerts, tellement que la doute de l'auenir ne les laisse pas iouir ni s'asseurer de l'impunité presente: mais en disant cela, ils ne s'apperçoiuent pas, que c'est autant contre eux-mesmes, comme contre les autres: car tout de mesme, il est bien possible qu'eux soient en santé, & bonne disposition pour quelque temps, mais de s'asseurer qu'ils y demeurerõt tousiours ou longuement, il est impossible: & est force qu'ils soient tousiours en doute & deffiance de l'auenir, comme vne femme grosse qui attend l'heure de son trauail, à cause du corps, ou bien qu'ils dient comment ils attendent encore vne esperance D feable & certaine de luy, veu que iamais ils ne l'ont peu ci deuant acquerir iusques ici : car il ne suffit d'estre asseuré que lon n'a rien commis ni eu volonté de commettre contre les loix pour s'asseurer, pource que lon ne redoute pas le souffrir peine iustement, ains le souffrir simplement: & s'il est mauuais & fascheux de se trouuer empestré de ses propres forfaitures, il ne peut qu'il ne soit dãgereux aussi, de se trouuer empestré de celles d'autrui, comme si la violence & cruauté de Lachares ne trauailloit pas plus les Atheniens, & celle de Dionysius les Syracusains, que eux-mesmes, pour le moins les trauailloit elle autant: car en les tourmentant ils estoient tourmentez eux mesmes, & s'attendoient bien de receuoir vn iour la punitiõ des torts & outrages qu'ils faisoient les premiers à leurs citoiens qui tomboient en leurs mains.

6. Les Epicuriens mesmes tienent que ceux qui transgressent les loix sont miserables toute leur vie.

Il n'est ia besoin que ie allegue à ce propos vne fureur de peuple, vne cruauté de brigands, vne meschanceté de presomptifs heritiers, vne pestilence & corruption

7. Conclusion que le corps prend de soy & de tous co-

stez infinies douleurs: tant s'en faut que la volupté y doyue estre cerchee.

d'air, vne mer bruyante, de laquelle Epicurus lui-mesme escrit, qu'en nauigeant en la ville de Lampsaque il faillit à estre englouti: il suffit seulement de mettre en auant la nature de la chair, laquelle a dedans soy-mesme la maniere de toutes maladies, prenant, comme lon dit communement par maniere de risee, du bœuf mesmes les courroyes, c'est à dire les douleurs du corps mesme, par où elle rend la vie autant angoisseuse & dangereuse aux bons comme aux meschans, s'ils aprenent à se resiouyr & à fonder la fiance & seureté de leur ioye pour cause de la chair, & sur l'esperance d'icelle. PARQVOY il faut conclurre, que non seulement ils prenent vn mal feable & peu asseuré principe & fondement de viure ioyeusement, mais aussi petit & vil, n'aiant dignité quelconque, s'il est ainsi que l'euiter mal soit leur ioye & leur felicité souueraine, disans qu'il ne se peut entendre ni comprédre autrement, & brief que la nature mesme ne sauroit où loger le bien, sinon seulement là dont elle chasse le mal, ainsi comme escrit Metrodorus en son traité contre les Sophistes: de maniere qu'il faut selon eux definir le bien, estre fuir le mal: car on ne sauroit où mettre le bien & la ioye, sinon là dont seroit deslogé le mal & la douleur. Autant en escrit Epicurus, Que la nature du bié s'engendre de la fuite du mal, & de la memoire de la pensee & du plaisir de se souuenir que lon a esté tel, & que tel cas est auenu: par ce que ce qui fait & donne vne ioye inestimable & incomparable, c'est proprement cela, quand on sait que lon a eschappé vn grand mal: & est cela, dit-il, certainement la nature & l'estre du bien: si lon assene droitement là où il faut, ainsi comme il apartient, & que lon s'arreste là, sans vaguer en vain çà & là, en babillant de la definition du souuerain bien. O la grande felicité, & la grande volupté dont iouissent ces gens-là, s'esiouissans de ce qu'ils n'endurent point de mal, qu'ils ne sentent aucun ennui, ni ne souffrent douleur quelconque! N'ont il pas bien occasion de s'en glorifier, & de dire ce qu'ils disent d'eux-mesmes, en s'appellant esgaux aux Dieux immortels? & pour les excessiues sublimitez & grandeurs de leurs biens, crier à pleine teste, & heurler de ioye, comme ceux qui sont espris de la fureur de Bacchus, pour ce qu'aians surpassé tous autres hommes en sagesse & vigueur d'entendement, ils ont seuls inuenté le bien souuerain, celeste & diuin, où il n'y a mellange aucune de mal: tellement que leur beatitude ne cede aucunement à celle des pourceaux & des moutons, estant par eux constituee, en le trouuer bien de la chair, & de l'ame pour cause de la chair. Car quant aux animaux qui sont vn peu plus gentils, & qui ont plus d'esprit, la fuite de mal n'est point le comble de leurs biens: car quands il sont saouls, ils se mettent aucuns à chanter, les autres à nager, les autres à voler, & à contrefaire toutes sortes de voix & de sons, en se iouant de gayeté de cœur, pour le plaisir qu'ils y prenent: & puis ils s'entrefont des caresses, iouënt & sautent les vns auec les autres, monstrans par là que apres qu'ils sont sortis du mal, la nature les incite à cercher & poursuiure encore le bien, ou plus tost qu'ils iettent & chassent arriere d'eux tout ce qui est doulour eux & estranger, comme les empeschant de poursuiure, ce qui est meilleur, plus propre, & plus selon leur nature: car ce qui est necessaire, n'est pas incótinent bon, ains le desirable & choisissable est situé par delà & plus auant que la fuite de mal, voire certes l'agreable & le propre & naturel, comme disoit Platon, lequel defendoit d'appeller, & ne vouloit pas que lon estimast la deliurance de tristesse & d'ennui, volupté, ains comme le premier esbauchement des gros traicts d'vne painture, & vne mixtion de ce qui est propre & estranger, naturel & contre nature, ne plus ne moins que de blanc & de noir. Mais il y a des gens qui montans du bas au milieu, à faute de bien sauoir & entendre que c'est du bas, & que c'est du milieu, estiment que le milieu soit la cime & le bout, comme font Epicurus & Metrodorus, qui definissent la nature & substáce du bien, estre fuite & deliuráce de mal, & s'esiouissent d'vne ioye d'esclaue, ou de captifs prisonniers, que lon a tirez des prisons & desferrez, qui tienét pour vn grád bié, que

VII. Aiant clos la refutation precedente, il entre en vne autre qui en depend, & mõstre que les Epicuriens s'abusoyent de dire que le biẽ souuerain fust de fuir le mal.

Il se mocque de l'orgueilleuse & sotte vanterie des Epicuriens.

1. Les bestes brutes redarguent ceste fausse opinion des Epicuriens.

2. Par raisons puisees de la philosophie il monstre leur erreur.

Similitudes à ce propos.

A que lon les laue & les huyle, apres qu'ils ont esté bien fouëttez & deschirez d'escorges, & qui au demeurant n'essayerent ni ne sceurent iamais que c'est d'vne pure, nette, & liberale ioye, nõ point cicatricee: car si la galle, la demangeaison de la chair, & la chassie des yeux, sont choses mauuaises & fascheuses, & que la nature refuit, il ne s'ensuit pas pourtant, que le grater sa peau & froter ses yeux soient choses bonnes & heureuses: ne si superstitieusement craindre les Dieux, & tousiours estre en angoisse & en frayeur de ce que lon raconte des enfers, est mauuais: il ne faut pas inferer que pour en estre exempt & deliuré, on soit incontinent bien-heureux ni bien ioyeux. Certainement ils assignent vne bien petite & estroite place à la ioye, pour se pouuoir esgaier & promener à son aise, iusques à ne se point esmayer ni troubler de l'apprehension des peines que lon descrit aux enfers. Ceste leur opinion passant outre les cõmunes du vulgaire, met pour le but & la fin derniere de sa sapience

3. Les absurditez de ceste opinion là condamnent assez.

B vne chose que lon void clairement estre aux bestes brutes: car si quant à la bonne disposition du corps, il ne peut chaloir si c'est ou par nature, ou par lui mesme, qu'il soit exẽpt de maladie: aussi ne fait il pas quant à la trãquillité de l'ame, & n'est point plus grande chose qu'elle soit rassise hors de toute perturbation, pour auoir acquis ce repos de soy-mesme, que pour l'auoir de la nature: encore que lon pourroit auec raison soustenir, que la disposition soit plus robuste, qui par sa nature ne reçoit point ce qui trauaille & tourmente, que celle qui auec iugement & diligence de doctrine le fuit. Mais posons le cas, que l'vn soit aussi digne que l'autre, par là il apparoistra pour le moins, qu'ils n'ont en cela rien de plus grand & meilleur que les bestes, quant à ne se angoisser & troubler point de ce que lon raconte des enfers & des Dieux, & à ne craindre point apres la mort des peines & des tourmens qui n'auront iamais fin. Et qu'il soit vray, Epicurus certes lui-mesme escrit ainsi: Si les souspeçons & imaginations, que les hommes ont conceuës des impressions qui sont & qui aparoissent en l'air & au ciel ne nous eussent trauaillez, ni semblablement celles

4. Que les Epicuriens n'ont en cela aucun auantage par dessus les bestes brutes.

C de la mort & des peines d'apres elle: nous n'eussions point eu de besoin d'aller recercher les causes naturelles, non plus que les animaux qui n'ont point de mauuaises suspicions des Dieux, ni des opinions qui les tourmentent, touchant ce qui leur doit arriuer apres leur mort, car ils ne pensent ni ne croyent point qu'il y ait aucun mal. Et puis si en l'opinion qu'ils tienent des Dieux, ils eussent laissé la prouoyance diuine, croyans que par icelle le mõde soit regi, il eust semblé que ses sages hommes eussent eu l'auantage sur les bestes brutes pour viure ioyeusement, en ce qu'ils eussent eu bonnes espernaces: mais estant ainsi que la fin de toute leur doctrine touchant la nature des Dieux est, d'en oster toute la crainte, & de n'en estre plus en esmoi ni en souci, il m'est auis que cela se treuue plus ferme & plus certain en ceux qui ne conoissent du tout rien de Dieu, qu'en ceux qui disent le conoistre bien, mais non point punissant, ni mal faisant: car ceux là ne sont point deliurez de superstition, mais c'est pour autant qu'ils n'y tomberent iamais, ni n'ont point laissé

5. Qu'ils sont plus miserables que les superstitieux & Atheistes.

D vne opinion touchant les Dieux qui les tinst en transe, mais c'est pour autant qu'ils ne l'eurent oncques: autant en faut il dire touchant les persuasions que lon a des enfers, car ni les vns ni les autres n'ont esperance d'en tirer & receuoir du bien: mais souspeçonner, craindre & redouter ce qui doit auenir apres la mort, est moins en ceux qui n'ont point d'opinion preiugee ni presumee de la mort, qu'en ceux qui deuant se sont imprimé ceste persuasion, que la mort ne nous touche en rien: & ne sauroient eux dire qu'elle ne leur touche ni apartiene en rien; veu qu'ils en discourent, qu'ils en escriuent & disputent; là où les animaux n'y pensent, ni ne se soucient aucunement de ce qui point ne leur apartient, vray est qu'ils fuient & se gardent d'estre frapez, blecez & tuez, & c'est ce qu'ils redoutent de la mort, & ce qui leur en est espouuantable. VOILA les biens qu'ils disent que la sapience leur a aportez quant à eux: mais voyons maintenant & considerons ceux dont eux

VIII. Apres auoir monstré que les Epicuriens ne

sauroient trouuer le souuerain bien où ils l'imaginét, il prouue qu'eux-mesmes se priuent de tout vray bien & contentement d'esprit.

mesmes se deboutent & se priuent. Quant à ces espanouissemens de l'ame, qui se E dilate pour la chair, & pour les plaisirs qui sont en icelle, s'ils sont petis ou mediocres, ils n'ont rien de grãd, ne qui merite que lon en face cas: & s'ils passent la mediocrité, outre ce qu'ils sont vains, mal-asseurez & incertains, on les deuroit plustost nommer voluptez importunes & insolentes du corps, que non pas ioyes ni plaisirs de l'ame, qui rit aux voluptez sensuelles & corporelles, & participe à ses dissolutiõs. Mais celles qui iustement meritét d'estre appellees ioyes, liesses & resiouissances de l'ame, sont toutes pures & nettes de leurs contraires, n'aiant rien meslé parmi d'esmotion fiéureuse, ni de pointure qui les picque, ni de repentance qui les suiue, ains est leur plaisir vrayemét spirituel, propre & naturel à l'ame, non point emprunté ni attiré d'ailleurs, ni destitué de raison, ains tresconioint à icelle, procedant de la partie de l'entendement qui s'adonne à la cõtemplation de la verité, & est desireuse de sauoir, ou bien de celle qui s'aplique à faire & executer de grandes & honorables choses. De l'vne & de l'autre desquelles parties qui vaudroit tascher à nombrer, & F se parforceroit de vouloir à plein discourir, combien de plaisirs & de voluptez, & combien grãdes il en sort, il n'en viẽdroit iamais à bout: mais pour en refreschir vn peu la memoire, les histoires nous en suggerét infinis beaux exéples, lesquels nous donnent vn tres-agreable passetemps à les lire, & si ne nous saoulét iamais, ains laissent tousiours le desir d'entédre la verité, nõ cõtent ni assouui de sa propre volupté, pour laquelle le mensonge mesme n'est pas du tout destitué de grace, ains y a aux fables & fictiõs poëtiques, encore que lon n'y adiouste point de foy, quelque force & efficace en delectant de persuader. Car pensez en vous-mesmes auec quelle chaleur de delectation & d'affection on lit le liure de Platon, qui est intitulé Atlantique, & les derniers liures de l'Iliade d'Homere, & cõbien nous regrettons que nous ne voiõs au long ce qui s'en faut que la fable ne soit toute paracheuee, cõme si c'estoiét de beaux téples ou de beaux theatres fermez: car conoissãce de la verité de toutes choses est si amiable & desirable, qu'il semble que le viure & l'estre mesme depende de G conoistre & de sauoir, & que ce qui est le plus triste, & le plus odieux en la mort, soit oubli, ignorãce & tenebres, qui est la raison par laquelle tous hõmes presques combatent & font la guerre à l'encontre de ceux qui ostent le sentiment aux trespassez, mettans tout le viure, l'estre, & la ioye de l'hõme, au sentiment, & en la conoissance de l'ame: tellement que les choses mesmes qui sont fascheuses, on les oit aucunefois auec quelque plaisir, & bien souuent encore que lon soit tout troublé de ce que lon entend dire, voire & que lon en ait les larmes aux yeux, si ne laisse lon pas de prier ceux qui les racontent d'acheuer: comme fait Oedipus en Sophocles,

3. Ils reiettent les histoires, plaisãtes & profitables en beaucoup de sortes: monstrans en cest endroit qu'ils ne sauent que c'est des vrais plaisirs de l'ame.

Le Messager. *Helas! ie suis sur le poinct de te dire*
Ce qu'il y a en tout ce mal de pire.
Oedipe. *Helas! & moy sur le poinct de l'ouir,*
Mais point ne faut à l'escouter fuir.

Toutefois cela pourroit estre vn ruisseau d'incontinence, procedant de la curiosité H de vouloir tout entendre & sauoir, en forceant tout le iugement de la raison: mais quand vne narration qui ne contient rien de triste ni de nuysible, ains toutes auentures & actions grandes & honorables, est couchee en beau langage, auec la grace, nerfs, & force d'eloquence, comme sont les histoires d'Herodote, de Xenophon en ses Annales de la Grece, & de la Perse, ou ce que Homere diuinement a chãté en ses vers, ou Eudoxus en sa peregrination & description du monde, ou Aristote en son traité de la fondation, gouuernement & institution des grandes villes, ou Aristoxenus qui a couché par escrit les vies des hõmes illustres, il y a beaucoup de plaisir & de contentement, & iamais repentance ni desplaisir ne s'en ensuit apres. Et qui est celui qui aiant faim mangeroit plus volontiers des delicates viandes, ou aiant soif beuroit plus tost des vins friands & delicieux des Phæaciens, qu'il ne liroit toute la

A te la fiction du voiage & peregrination d'Vlysses? Et qui est celui qui prendroit plus de plaisir à coucher auec vne belle femme, qu'à passer la nuict à lire ce que Xenophon a escrit de Panthea, ou Aristobulus de Timoclea, ou Theopompus de Thisbé? ces plaisirs là sont voluptez propres à l'ame. Mais ces Epicuriens ci reiettent aussi tous les plaisirs qui procedent des subtiles inuentions des Mathematiques: & toutefois la delectation que lon reçoit en lisant les histoires est toute simple, coulante & vnie, mais les plaisirs que lō reçoit de la Geometrie, de l'Astronomie, & de la Musique, ont ie ne say quoy d'aiguillon d'auantage, & vn atrait de varieté si delectable, qu'il semble que les hommes en soient charmez & enchantez, attirans & retenans les hommes auec leurs descriptions, ne plus ne moins que si c'estoient sorcelleries & enchantemens: de maniere que qui en a vne fois gousté, & qui en a quelque experience, s'en va par tout chantant ces vers de Sophocles,

a. Ils ne tienent compte des mathematiques, en quoy ils se monstrent priuez de sens commun.

Des M. ses furieux desir
B *Est venu le mien cœur saisir:*
Ie vois à la cyme du mont,
Où de la lyre me semont
La melodieuse harmonie.

Vn Thamyras ne chante & n'est raui d'autre chose, ni vn Eudoxus, vn Aristarchus, vn Archimedes: car veu que ceux qui se delectent de l'art de peindre, prenēt si grād plaisir à l'excellence de leurs ouurages, que Nicias iadis peignant l'euocation & coniuration des ames des trespassez, qui est en l'Odyssee d'Homere, estoit si affectionné apres, qu'il demandoit souuēt à ses gens s'il auoit disné: & quand la peinture fut paracheuee, le Roy d'Egypte Ptolomee lui en enuoya presenter soixante talens, qui valent trente six mille escus: lesquels il refusa, & ne voulut oneques vendre son ouurage. Quelles donc & combien grandes voluptez deuons nous estimer que recueilloit de la Geometrie & de l'Astronomie vn Euclides, quand il escriuoit ses propositions de Perspectiue, & Philippus quand il composoit les Demonstrations des
C diuerses formes & figures que monstre la Lune: & Archimedes quand il inuēta par le moien de l'instrument qui s'appelle l'Angle, que le diametre, c'est à dire le trauers du corps du Soleil, est la mesme partie du plus grand cercle, que l'angle, par où on le void, l'est des quatre droicts: & Apollonius & Aristarchus, qui ont esté inuenteurs de semblables propositions, dont l'intelligence & contemplation aportent encore auiourd'huy de grandes voluptez, & merueilleuse hautesse de cœur & magnanimité à ceux qui les peuuent entendre? Et ne meritent pas les ordes & sales voluptez des cuisines & bourdelages d'estre comparees à celles ci, en contaminant le saint mont de Helicon & les Muses,

Amplification du precedent propos monstrāt la bestise des Epicuriens; & l'excellēce des mathematiques par les exemples d'Eudoxus, Pythagoras & Archimedes.

Là où pasteur n'oza iamais mener
Aucun troupeau paistre ni promener,
Et où le fer, dont les arbres on tranche,
D *Ne coupa onc pas vne seule branche.*

Car ces plaisirs là sont les vrayes pastures impollues des gentilles abeilles sans souilleure quelconque, là où celles du corps ressemblent proprement aux demangeaisons & grattemens des boucs & des pourceaux, qui outre le corps, emplissent encore de leurs ordures la partie sensuelle de l'ame, suiette à toutes passions & perturbations. Il est bien vray que le desir & la cupidité de iouir des voluptez est passion hardie & audacieuse à entreprendre choses diuerses: mais encore ne s'est-il point trouué iusques ici d'amoureux, qui pour auoir couché auec son amie, ait sacrifié vn bœuf: ni pas vn gourmand qui souhaitast de se pouuoir emplir vn iour à cœur saoul des viandes delicieuses, confitures & pastisseries que lon sert aux Roys, à la charge de mourir incontinent apres: là où Eudoxus souhaitoit & faisoit prieres, qu'il peust voir de pres le Soleil, comprendre sa forme, sa grandeur, & sa beau-

té, & puis en estre bruslé, comme fut Phaëton: Pythagoras, pour la preuue d'vne E
proposition qu'il auoit inuentee, sacrifia vn bœuf aux Muses, ainsi comme escrit Apollodorus,

Pythagoras apres qu'il eut trouué
Le noble escrit, pour lequel bien prouué
Il fit d'vn bœuf solennel sacrifice.

Soit que ce fust la proposition par laquelle il monstre, que la ligne qui regarde l'angle droit d'vn triangle, a autant de puissance comme les deux qui l'enuironnent: ou bien celle par laquelle il mesure l'air de la section parabolique de la Pyramide ronde. Et Archimedes qui estoit si ententif à trasser ses figures de Geometrie, qu'il faloit que ses seruiteurs l'en retirassent par force, pour le mener huiler & lauer en l'estuue: encore quand il estoit là, trassoit-il auec l'estrille dont on le frottoit, des figures sur la peau de son ventre: & vn iour ainsi comme il se baignoit aiant inuenté le moien par lequel il pourroit auerer combien l'orfeure auoit desrobé d'or en la F
façon de la couronne, que le Roy Hieron lui auoit baillee à faire, ne plus ne moins que s'il eust esté soudainement espris & raui de quelque fureur inspiree & diuine, il sortit hors du bain, criant çà & là, Ie l'ay trouué, ie l'ay trouué, par plusieurs fois: là où iamais nous n'entendismes qu'il y eust aucun friand ni gourmand, qui allast de ioye criant partout, I'ay mangé, i'ay mangé: ni amoureux, I'ay baisé, i'ay baisé: combien qu'il y aie eu par le passé: & qu'il y ait encore de present, dix mille fois dix mille, c'est à dire innumerables hommes dissolus: ains au contraire, nous detestons ceux qui auec trop de monstre d'affection font des comptes de leurs festins, comme gens qui font trop de cas de petites & indignes voluptez, que lon deust auoir en mespris: là où au contraire en lisant les escrits d'vn Eudoxus, d'vn Archimedes, d'vn Hipparchus, nous sommes rauis comme eux d'vn celeste & diuin plaisir, & adioustons foy au dire de Platon, qui escrit, que les arts Mathematiques estans mesprisez & delaissez par ignorance, à faute de les entendre, neantmoins G
pour la grace & le plaisir qu'ils ont, encore vienent-ils en auant, en despit des ignorans. Toutes lesquelles voluptez si grandes, & en si grand nombre, tousiours coulantes comme vne riuiere continuelle, ces hommes ici destournent & deriuent ailleurs, pour empescher que ceux qui s'aprochent d'eux, & prestent l'oreille à leur doctrine, n'en tastent, ains leur commandent que deuant tous leurs apareils, ils les fuyēt à pleines voiles. Qui plus est, tous ceux de ceste secte, tant hommes que femmes, prient & supplient Pythocles par Epicurus, qu'il ne face compte quelconque de tous ces arts que nous appellons liberaux. Et en louant vn ie ne say quel Appelles, entre autres belles qualitez qu'ils luy attribuent, ils mettent, que des son commencemēt il s'estoit abstenu d'estudier es arts Mathematiques, & n'en auoit iamais esté souillé ni contaminé. Quant aux histoires (pour ne dire point comme de toutes autres sciences ils n'ont iamais rien oui ni veu) i'allegueray seulement ce que Metrodorus escrit la où il parle des poëtes: N'ayes point, dit-il, de honte, & ne H
pense point que ce soit vergongne de confesser, que tu ne sais desquels estoit Hector, des Grecs ou des Troiens, ni comment il y a aux premiers vers d'Homere, & te soucies aussi peu de ceux qui sont au milieu. OR a bien Epicurus entendu que les voluptez corporelles, ne plus ne moins que les vents anniuersaires qui soufflent durant les iours caniculaires, se vont passant, & cessent en fin totalement, apres que la fleur de l'aage de l'homme est passee: & pourtant il fait vne question, assauoir si le sage estant deuenu vieil, & ne pouuant plus auoir compagnie de femme, prend encore plaisir à toucher, taster, & manier les belles personnes, estant en cela bien loin de la sentence du sage Sophocles, lequel disoit, qu'il estoit bien aise d'estre eschapé des liens de l'amour & de la volupté, comme du ioug & de la chaine d'vn maistre violent & furieux, mais à tout le moins faloit-il que ces voluptueux

9. Ils ne tienent aucun compte des arts qu'on appelle liberaux.

IX. Examen d'vne question d'Epicurus, à quoy l'hōme sage deuenu vieil doit se occuper: où il descouure l'impudence vilenie des Epicuriens.

A voluptueux ci, voyans que la vieillesse desseche & fait tarir plusieurs voluptez corporelles, & que

Dame Venus aux vieux est courroucee,

comme dit Euripides, fissent prouision de ces autres voluptez ci spirituelles, comme de viures secs, non suiets à pourriture ni à corruption, pour attendre & soustenir vn siege, & que leurs festes de Venus & leurs lendemains fussent de passer leur temps à lire quelques plaisantes histoires, ou quelques beaux poëmes, ou quelque belle speculation de Musique, ou de Geometrie: car il ne leur seroit iamais venu en pensee, de mettre en auant ces attouchemens & maniemens-là, qui n'ont plus ni dents ni yeux, en maniere de parler, & ne sont plus qu'allechemens & prouocations de luxure amortie, s'ils eussēt apris à escrire d'Homere & d'Euripide, à tout le moins comme Aristote, Heraclides, Dicæarchus en escriuent: mais ne s'estans iamais souciez de faire munition & prouision de tels viures, & toute leur vie au demeurant B estant mal-plaisante, aride & seiche, comme ils disent, de la vertu, voulans tousiours estre en voluptez continuelles, & le corps n'y pouuant plus fournir, ils font des choses vilaines & deshonnestes hors de temps & de saison, par leurs confessions mesmes, s'efforçans de resueiller & resusciter la memoire de leurs voluptez anciennes: & se seruans de ces vieilles là, à faute d'autres plus fresches, comme s'ils les eussent gardees en composte salees toutes mortes, & en veulent r'allumer d'autres expirees en leur chair, qui est desormais comme vne cendre froide contre la nature, à faute d'auoir fait prouision en leur ame d'aucune douceur qui luy soit propre, auec resiouissance digne d'elle. ET quant au reste des plaisirs spirituels, nous en auons dit ce qui nous en est venu en pensee de dire: mais quant à la Musique qui donne à l'homme tant & de si grandes delectations, laquelle neantmoins ils fuyent & reiettent, il ne seroit pas possible de l'oublier ni passer sous silence, quand bien on le voudroit, pour les impertinences & absurditez grandes qu'en met Epicurus. Car en ces C questions il maintient que le sage est grand amateur de tous spectacles, & plus que nul autre curieux & affectionné de voir & ouïr les passe-temps que lon fait es Theatres durant les festes de Bacchus: & neantmoins il ne veut pas donner lieu aux disputes & questions des lettres humaines, non pas seulement à la table quand on disne ou que lon souppe, ains conseille aux Roys amateurs des lettres, de se faire plus tost lire des ruzes de guerre, & d'ouïr des bouffonneries & plaisanteries à leurs tables, que non pas des propos & disputes de la Musique, ou de l'art poëtique: ainsi l'a il escrit en son liure de la royauté, comme s'il escriuoit à vn Sardanapalus, ou à vn Naratus, qui fut iadis Satrape & gouuerneur du pays de Babylone. Car iamais Hieron, Attalus & Archelaus ne se fussent laissez persuader, qu'ils deussent faire leuer de leurs tables vn Euripides, vn Simonides, vn Melanippides, vn Crates, vn Diodotus, pour y faire seoir en leurs places vn Cardax, vn Agriante, ni vn Callias bouf-D fons & plaisans, & des Thrasonydes & Thrasyleons, qui ne sauoient autre chose que faire rire, en contrefaisant des lamentations & gemissemens, ou bien des aplaudissemens & batemens de mains: & si le premier Ptolomæus qui assembla vn college d'hommes de lettres, eust rencontré ces beaux enseignemens là, & ces belles instructions royales, n'eust-il pas dit aux Muses, O Muses, d'où vient ceste enuie? car il ne est point bien seant à nul Athenien de hayr ainsi & faire la guerre aux Muses: mais comme dit Pindare,

Ceux qui ne sont point des esleus
De Iupiter bien voulus,
Tressaillent de peur, & s'effroyent
Quand la voix des Muses ils oyent.

Que dis-tu Epicurus? tu vas des le fin matin au theatre pour ouïr les sons des ioueurs de cithres & de flustes, & si en vn banquet il auient qu'vn Theophrastus discoure

X. Il reprend le propos de la huitiesme section, & monstre que les Epicuriens sont ennemis de la musique, & de la poesie, desquels il descrit les louanges; & monstre la sottise de ces voluptueux qui en bannissoient le droit vsage.

des accords de la musique, ou vn Aristoxenus des muances, ou vn Aristophanes des E
œuures d'Homere, bouscheras-tu tes aureilles auec les deux mains, de peur de les ouir, pour la haine & pour l'horreur en quoy tu les as? N'y a-il pas plus d'aparence & plus d'honnesteté, en ce que lon recite du Roy de Scythie Atheas, lequel comme l'excellent ioueur de flustes Ismenias eust esté pris prisonnier de guerre, & eust ioué deuant lui durant son souper, iura qu'il prendroit plus de plaisir à ouir hennir son cheual? & puis ils ne veulent pas auouër quand on leur obiice qu'ils ont la guerre iuree, sans esperance de trefue ni de paix, auec toute gentillesse & toute honnesteté. Et si vous en ostez la volupté, qu'y a-il plus au monde de venerable, de sainct, de pur & de net, qu'ils aiment ne qu'ils embrassent? n'eust-il pas esté plus raisonnable pour viure ioyeusement, de refuter & fuir les senteurs & les parfums, comme font les escharbots & les vautours, que non pas les propos & deuis des lettres humaines, & de la Musique? Car quelle fluste ou haubois, ne quelle cithre bien accommodee pour chanter dessus, F

Quelle chanson de Chorus enuoyee
Hors de la bouche à gorge desployee,
Par gens en l'art de chanter tres sauans,

donna onc tant de resiouissance à Epicurus, ou à Metrodorus, comme faisoyent à Aristote, à Theophrastus, à Hieronymus & Dicæarchus les discours, les regles & preceptes des chores ou caroles, & les questiõs touchant les instrumens des haubois, touchant les proportions, les consonances & accords? comme pour exemple, quãd ils enqueroient la cause, pourquoy c'est que de deux tuyaux de flustes, celui qui est plus estroit d'embouchure rend le son plus gros: & pourquoy est-ce que si on léue contremont la fluste, elle en deuient plus hautaine en tous ses tons, & au contraire si on la baisse & estoupe, elle en sonne plus bassement: autant en fait elle quand elle est iointe & aprochee d'vne autre, & à l'opposite quand elle est desiointe & separee, elle sonne plus haut & plus aigu: & pourquoy est-ce, que si lon seme par G
la place de la scene où iouent les ioueurs en vn theatre, de la balle, ou bien de la poussiere, le peuple en est tout assourdi: & comme Alexandre voulust en la ville de Pelle faire le deuant de la scene du theatre tout de bronze, l'architecte ne le voulut pas permettre, par ce qu'il dit, que cela gasteroit la voix des ioueurs: & pourquoy est-ce qu'en la musique le genre harmonique resserre & attriste, & le chromatique dilate & resiouit? Et puis les mœurs & naturels des hommes que les poëtes representent en leurs escrits, leurs ingenieuses fictions, la difference de leurs stiles, les solutions des doutes & questions que lon fait dessus, outre la delectation, gentillesse & beauté qu'elles ont, encores apportent elles quand & quand ie ne say quelle efficace de persuader, dont chascun se peut seruir à son profit: tellemẽt qu'elles pourroiẽt, comme dit Xenophon, faire oublier iusques à l'amour mesme, tant ceste volupté a de puissance: de laquelle ces Epicuriens ci n'ont aucun sentiment, ni aucune experience, ni n'en veulent auoir, qui pis est, comme ils disent eux-mesmes, tendans tou- H
te la partie contemplatiue de l'ame à ne penser à autre chose qu'au corps, & la tirant à fond cõtrebas auec les cupiditez sensuelles & charnelles, ne plus ne moins que les filets des pescheurs auec de petits rouleaux de plomb, faisans comme les palefreniers ou bergers qui mettẽt deuãt leurs bestes du foin, ou de la paille, ou de quelque herbe, comme estant la propre pasture des animaux qu'ils ont en charge. Car n'est-il pas ainsi qu'ils veulent engraisser l'ame, comme on fait des pourceaux, auec les voluptez du corps, entant qu'ils veulent qu'elle se resiouisse de ce qu'elle espere, que le corps en aura bien tost iouissance, ou bien qu'elle a souuenance de celles qu'elle a iouyes par le passe, & ne lui permettẽt pas qu'elle perçoiue aucune particuliere douleur, ni aucune propre delectation à elle seule? Et toutefois peut-il estre chose plus estrange & plus hors de toute aparence de raison, qu'y ayant deux parties

XI. Autre absurdité de l'opinion des Epicuriens, cõtre lesquels il maintient que l'ame a du plaisir & contentement particulier à elle seule.

A ties desquelles l'homme est composé, l'ame & le corps, & l'ame estant en plus digne degré, dire que le corps ait vn bien propre & particulier à luy selon nature, & que l'ame n'en ait point, ains qu'elle demeure oisiue à regarder le corps, en regardant aux passions & affections d'iceluy, en s'esiouissant auec luy seulement, sans que d'elle mesme originellement elle ait aucun mouuement, ni aucune election, ni aucun desir, ni aucune ioye: car il falloit, en se descouurant tout rondement & simplement, dire, que l'homme fust tout chair, comme font aucuns qui nient tout à plat, qu'il y ait aucune substance spirituelle, ou bien en laissant deux natures differentes en nous, y laisser aussi quand & quand à chascune son bien & son mal, son propre & naturel, & son estrange & contre naturel, comme entre les cinq sens naturels vn chascun est bien destiné & approprié à vn certain suiet sensible, encore qu'ils soient tous fort compassibles & consentans les vns aux autres. Or est-il que
B le propre sentiment de l'ame est l'entendement, & de dire qu'il n'ait aucun propre suiet, ni spectacle, ni mouuement, ni affection qui lui soit propre, peculiere & naturelle, il n'y auroit point de propos, si ce n'est que d'auenture sans y penser, nous leur mettions sus des calomnieuses imputations. Alors ie pris la parole & lui dis, Non pas à nostre iugement, car nous t'absoluons de toute action d'iniure, & pourtant poursui hardiment ton propos iusques à la fin. Comment (dit-il) Aristodemus ne me succedera-il donc pas, si d'auenture tu es du tout las de parler? Ouy bien certes, respondit Aristodemus, mais ce sera quand tu te trouueras las & recreu comme cestuy-ci: mais maintenant attendu que tu es encore tout frais & vigoureux, mon bon ami, ne t'espargne point pour ne donner à penser, que ce soit mignardise qui te fait fuir la lice. CERTAINEMENT dit adonc Theon, c'est bien peu de chose & tresfacile, que ce qui reste, car il ne reste plus qu'à monstrer & raconter, combien il y a de ioyes & de voluptez en la vie actiue: Or confessent-ils eux-mesmes, qu'il y a trop plus de plaisir à bien faire à autruy, que non pas à en re-
C ceuoir d'autruy: & est vray que lon peut faire bien de paroles mesmes, mais le plus souuent & principalement de fait, ainsi comme le nom mesme de benefice & de bien faire le donne à conoistre, & eux-mesmes le tesmoignent. comme nous oyons reciter & recorder à cestui-ci, alleguant les paroles que profera, & les missiues que escriuit Epicurus à ses amis, haut-louant & magnifiant Metrodorus, de ce que vaillamment & hardiment il descendit de la ville d'Athenes iusques au port de Pyræe, pour secourir Mithres le Syrien, encore qu'il ne fist rien en ceste saillie-là. Quelles donc & combien grandes voluptez deuons nous estimer qu'estoient celles de Platon, quand Dion, sortant de son eschole & de sa discipline, alla ruiner le tyran Dionysius, & deliurer la Sicile? & quelles ioyes deuoit sentir Aristote quand il fit redifier la ville de sa naissance qui estoit toute par terre, & fit rappeller ses citoyens qui en estoient tous chassez & bannis? & quelles Theophrastus & Phidias, qui ruinerent
D les tyrans qui auoient vsurpé la domination de leur pays? car combien d'hommes en particulier secoururent-ils, non point en leur enuoiāt vn boisseau de bled ou de farine, comme Epicurus en enuoya à quelques vns, mais en faisant que ceux qui estoiēt bānis de leurs pays, & chassez de leurs maisons & de leurs biens, y peussent retourner & rentrer, & que ceux qui estoient prisonniers aux fers, en fussent deliurez, & ceux qui estoiēt priuez de leurs femmes & de leurs enfans, les peussent recouurer? Qu'est-il besoin de vous en dire dauantage, à vous qui le sauez certainement? mais: quand ie le voudrois, si me seroit-il impossible de passer par dessus l'impudence & impertinence de cest homme, lequel mettant sous les pieds, & mesprisant les faits de Themistocles & de Miltiades, escriuoit de lui à ses amis en ceste sorte? Quand aux bleds que vous nous auez fournis & enuoyez, vous auez vaillamment & magnifiquement monstré le soin que vous auez de nous, & auez declaré par signes qui montent iusques au ciel, l'amour & bien-vueillance que vous me portez: de ma-

1. Elle est plus excellente que le corps.

2. Si on ne laisse quelque desir & contentement propre & particulier à l'ame, c'est l'abolir couuertement.

3 Puis qu'il y a deux natures differentes en nous, il faut que l'ame ait son mouuement & contentement propre & particulier.

XII. *Par le plaisir & contentement qu'aporte la vie actiue, il descouure de plus en plus la resuerie des Epicuriens qui cerchoient le souuerain bien en vne chose qui ne vaut pas le parler.*

Sottise d'Epicurus.

niere que qui osteroit vn peu de bleds de la missiue de ce philosophe, les paroles sont au reste couchees, comme si c'estoit pour remercier quelqu'vn d'auoir sauué toute la Grece, ou bien d'auoir deliuré ou preserué tout le peuple d'Athenes. E
Ie ne me veux point amuser à deduire, que pour les voluptez corporelles la nature a besoin de grands frais & grosse despése, & que le plaisir qu'ils cerchent ne gist point en gros pain bis ni en potage de lentilles: ains requierét les appetits de ces voluptueux ci des viandes exquises, des vins delicieux, comme sont ceux de Thasos, des delicates senteurs & odeurs precieuses de parfums, des patisseries, tartres & gasteaux bien destrempez auec la liqueur de l'abeille au roux pennage: & par dessus tout cela, encore de belles ieunes femmes, comme vne Leontion, vne Boidion, vne Hedia, vne Nicedion, qu'il entretenoit & nourrissoit en son verger de plaisance: mais au demeurant quant aux ioyes & liesse de l'ame, il n'y a celuy qui ne die & ne confesse, qu'il faut qu'elles soient fondees sur la grandeur de quelques actiós, & la beauté de quelques œuures memorables, si nous ne voulons qu'elles soient trouuees futiles, basses & pueriles, ains au contraire qu'elles soient reputees graues, constantes & magnifiques: mais de se vanter & exalter pour s'estre laissé aller à toute dissolution de voluptez, comme feroient des matelots & mariniers qui auroyent celebré la feste de Venus, & de faire gloire de ce qu'estant malade de l'espece hydropisie que les medecins appellent ascites, il ne laissoit pas de faire des festins & assemblees de ses amis, & qu'il ne craignoit point d'adiouster encore de l'humeur dauantage à son hydropisie, & qu'il se fondoit d'vne certaine espece de ioye meslee auec larmes, quand il se souuenoit des dernieres paroles que lui auoit dites son frere Neocles à son trespas: il est certain que nulle personne de sain entendemét n'appellera iamais ces sottises-là liesses ni ioyes, mais s'il y a aucun rire qui se doiue nommer Sardonien, qui soit propre à l'ame, c'est à mon auis en telles resiouissances forcees & meslees de larmes, toutefois qui les voudra appeller ioyes & liesses, qu'il compare à l'encontre ces autres ci, & qu'il considere de combien sont plus excellentes celles qui sont exprimees par ces vers: F G

XIII. *Pour mieux prouuer ce que dessus, il monstre la difference entre les plaisirs du corps & de l'ame, la misere des vns & l'excellence des autres.*

Par mes conseils de Sparte confondue
En armes a la gloire este tondue.

Et, *C'estui-ci fut, ami passant, tant comme*
Il a vescu, vn clair soleil de Rome.

Et, *Ie ne say pas si vn Dieu immortel*
Ie te doy dire, ou vn homme mortel.

Et quand ie me mets deuant les yeux les hauts faits d'vn Thrasibulus, d'vn Pelopidas ou d'vn Aristides, en la iournee de Platees, ou d'vn Miltiades en celle de Marathon, alors ie suis raui hors de moy-mesme, comme parle Herodote, & contraint de dire, que selon mon auis il y a en la vie actiue de ceux qui font ainsi tant de beaux actes heroiques, plus de ioye & de douceur, que non pas de gloire & d'honneur: à quoy porte tesmoignage le dire d'Epaminódas mesme, lequel asseuroit, que le plus doux contentemét qu'il eust eu en toute sa vie, estoit, que son pere & sa mere viuans voyoient le trophee de la bataille de Leuctres, qu'il auoit gaignee cótre les Lacedæmoniens, estant Capitaine general des Thebains. H
Or comparons maintenant à la mere d'Epaminondas, celle d'Epicurus, laquelle deuoit estre bien aise de voir son fils caché au fond d'vn delicieux iardin, & verger de plaisance, là où il faisoit des enfans à moitié auec son familier Polyænus, à vne courtisane natiue de la ville de Cyzique: car que la mere & la sœur de Methrodorus fussent excessiuemét ioyeuses de ce qu'il s'estoit marié, on le peut voir par les liures & missiues qu'il escrit à son frere, & neátmoins ils vont par tout criant, qu'ils ont vescu ioyeusement, & ne font autre chose que magnifier & exalter la delicatesse de leur vie, ne plus ne moins que les esclaues, quand ils solennisent la feste de Saturne, soupans ensemble, ou qu'ils celebrent celle de

XIIII. *Comparaison de la felicité d'Epicurus & d'Epaminondas, pour faire encore mieux voir la bestise des Epicuriens.*

A le de Bacchus, courans çà & là, il n'est homme qui peust supporter leurs crieries, & le bruit qu'ils menent en faisant & disant à qui mieux mieux de telles lourderies:

Que chommes tu, ô pauure miserable?
Boy moy d'autant: la viande est sur table,
Fais bonne chere & ne s'espargne point.
Apres ces mots les autres d'vn cri ioint
Se prenent tous à demener grand' feste:
L'vn verse à boire, & l'autre sur sa teste
Met vn chapeau de fleurs, l'autre tenant
Vn laurier verd en sa main, entonnant
Auec sa voix rude & mal acordante,
Quelque chanson rurale à Phœbus chante:
L'autre poussant la porte prend deduit
B *A tenir hors sa compagne de lict.*

Ne vous semble il pas que ces sottises là ressemblent proprement aux lettres missi-
» ues que Metrodorus escrit à son frere en ces mots: Il n'est ia besoin de s'aller expo-
» ser aux dangers de la guerre, pour le salut de la Grece, ni se tuer le cœur & le corps
» pour obtenir des Grecs vne couronne en tesmoignage de sapience, Timocrates;
» ains faut boire de bon vin, se traiter bien, & manger, de sorte que le corps en reçoi-
» ue tout plaisir, & point de dommage. Et puis en vn autre passage de ces mesmes es-
» crits il dit, O que ie suis ioyeux, & comme ie me glorifie d'auoir apris d'Epicurus à
» gratifier à mon ventre, ainsi cóme il faut! car à la verité le bien souuerain de l'hom-
» me, ô physicien Timocrates, consiste au ventre. BRIEF, ces hommes ci descri- XV. *Autre refutation des Epicuriens, c'est que leur vie est chetifue, n'ayant rié de grand, de commode, ni de bon: & combié au côtraire sont heureux ceux qui cerchent & appuyét le souuerain bien sur la vertu actiue & biéfaisante à tous.*
uent, limitent & terminent toute la grandeur de la volupté humaine au ventre, có-
me à l'entour de son centre & de sa circonference, & n'est pas possible que iamais ils
participent d'vne ioye grande, royale & magnifique, ne qui aporte vne magnani-
C mité & hautesse de courage, vne splendeur de gloire, vne trãquillité d'esprit qui s'es-
pande en tout & par tout, attendu qu'ils ont eleu vne vie cachee qui ne se monstre
point au dehors, sans se vouloir entremettre des afaires publiques, sans offices d'hu-
manité, qui n'est rauie & inspiree ni du desir de faire honneur, ni de bien faire à au-
trui & meriter de la chose publique: car l'ame n'est point chose petite ni basse & vile
qui estende ses cupiditez seulement iusques à ce qui est bon à manger, comme font
les poulpes leurs bras, car ces cupiditez là sont incontinent rassasiees & saoulees en
vn moment d'heure: mais depuis que les eslans & mouuements de l'ame, tendans à
l'honneur & à la gloire & au contentement de la conscience d'auoir bien fait, sont
vne fois venues à leur vigueur & perfection, alors ils ne prenent plus pour leur terme
de duree seulement la longueur de la vie humaine, ains le desir d'hõneur, & l'enuie
de profiter à la communauté des hommes, embrassant toute l'eternité, s'efforçe d'al-
ler tousiours en auant, auec des actions qui leur donnent des ioyes & voluptez im-
D possibles à exprimer, desquelles les grands personnages & gens de bien ne se peuuét
iamais despestrer, encore qu'ils les fuyent, pour ce qu'elles les enuironnent de toutes
parts, & leur vienent de tous costez au deuant, quand ils ont par leurs bien faits res-
iouy beaucoup de gens.

Chascun regarde vn tel homme en la face,
Ainsi qu'vn Dieu, quand par la ville il passe.

car celui qui a tellement disposé les autres enuers soy, qu'ils s'esiouissent & tressaillent d'aise quand ils le voyent, qu'ils desirent le toucher, le saluër & parler à lui: il est tout manifeste, voire à vn aueugle, que celui là sent en soy-mesme de grandes voluptez, & qu'il iouit d'vn tres-doux contentement. voilà d'où vient que iamais ils ne se lassent ni se faschent de seruir & profiter au public, ains entend-on tousiours de leurs bouches de tels propos,

Ton pere t'a en ce monde produit,
Pour aux humains porter beaucoup de fruict. E

Et, *Ne nous lassons iamais de profiter*
Au genre humain, ni d'en bien meriter.

XVI. *Nouuelle raison qui presse encore plus les Epicuriens: asauoir que sur l'instant de la mort l'homme ne voudroit estre nullement de leur opinion sinon qu'il fust du tout abruti.*

Et n'est ia besoin de parler de ceux qui ont esté extremement gens de bien: car si à quelqu'vn de ceux qui ne sont pas du tout meschãs, sur le poinct qu'il seroit prest à mourir, celui en la puissance duquel il se trouueroit, fust ou vn Dieu ou vn Roy, lui donnoit vne heure de respit, lui permettant de l'employer auquel il voudroit, ou à executer quelque acte memorable, ou à prendre son plaisir pour incontinent apres l'heure passee s'en aller receuoir la mort, qui seroit celui qui aimeroit mieux en ce peu de temps de respit, coucher auec la courtisane Laïs, ou bien boire du vin Arisien, que de tuer le tyran Archias, pour deliurer de tyrannie la ville de Thebes? Quant à moy ie pense qu'il n'y a homme si perdu, qui n'aimast mieux l'vn que l'autre: car mesme ie voy entre les gladiateurs & escrimeurs à outrance, ceux qui ne F sont pas du tout brutaux & sauuages, ains Grecs de nation, quand il leur faut entrer en l'arene & au camp clos, encore qu'on leur presente lors plusieurs viures & fort delicieux, si aiment ils mieux recommander leurs femmes & leurs enfans à leurs amis, & afranchir leurs esclaues, que non pas complaire à leur ventre & appetits sensuels.

XVII. *Dauantage les hõmes vertueux iouyssent aussi biẽ & mieux des plaisirs du corps que ne font les Epicuriens.*

Mais encore supposons que ce soit chose grande que des voluptez corporelles, elles sont aussi bien communes à ceux qui s'entremettent des afaires publiques: car comme dit le poëte,

Ils mangent pain & boiuent vin vermeil,

& banquetent auec leurs amis, beaucoup plus alaigrement & plus ioyeusement, à mon auis, apres qu'ils sont retournez de leurs combats, ou autres grands exploits: comme Alexandre & Agesilaus, voire certes Phocion & Epaminondas, que nõ pas ceux ci qui se sont huilez au long du feu, ou qui se sont branlez tout doucement en leurs litieres, en se mocquant de ceux qui ont la fruition de ces autres plus gran- G des & plus nobles voluptez. Car que diroient ils d'Epaminondas, lequel estant conuié à souper chez vn sien ami, quand il vid que l'appareil qu'il y auoit, estoit plus grand que ses facultez ne portoyent, il n'y voulut pas demeurer à souper, disant, ie pensois que tu sacrifiasses aux Dieux, nõ pas que tu fisses du prodigue: & veu qu'Alexandre le grand refusa les cuisiniers & patissiers de la Royne de Carie Ada, en disant qu'il en auoit de meilleurs, à sauoir pour le disner, le leuer matin & cheminer auant iour: & pour le souper le peu disner: & Philoxenus qui lui auoit escrit de deux beaux iounes garçons, s'il vouloit qu'il les achetast pour les lui enuoyer, il ne s'en falut gueres qu'il ne le deposast de son gouuernement: & toutefois qui le pouuoit mieux faire que lui? mais comme Hippocrates dit, qu'vn labeur & vne douleur moindre est offusquee par vne plus grande: aussi les voluptez qui procedent des vertueuses & honorables actions obscurcissent & amortissent de leurs ioyes & grandeurs celles qui prouienent du corps.

XVIII. *Les Epicuriens estans assiegez ne sauroyent receuoir cõsolatiõ par le souuenir de leurs voluptez passees: & quand ainsi seroit ce n'est riẽ au pris du contentement qu'vn homme reçoit en toute sa vie de la souuenance de ses vertueuses actiõs.*

Et s'il est ainsi, comme disent ces Epi- H curiens ci, que la souuenance des plaisirs que lon a receus par le passé, soit vn grand moien pour viure ioyeusement: il n'y a celui de nous qui peust adiouster foy à Epicurus, qui mourant en de tres-griefues douleurs & de tres-douleureuses maladies, il reconfortoit son tourment & ses angoisses par la souuenance des voluptez qu'il auoit autrefois iouyes, car il seroit plus aisé de voir l'image de sa face au rond d'vne eau agitee, & en vne tourmente, que de ramener en son entendement la memoire riante d'vne volupté pieça passee, en vne si grande fiéure & si griefue laceration du corps: là où l'homme ne sauroit chasser arriere de soy: encore qu'il le voulust, la souuenance de ses louables & vertueuses actions, car comment eust iamais Alexandre peu perdre la memoire de la iournee d'Arbeles, ou Pelopidas oublier comment il auoit desfait le tyran Leontiades, ou Themistocles la iournee de Salamine? car

A quant à celle de Marathon, les Atheniens la feſtent & ſolenniſent encore iuſques au iourd'huy : & les Thebains, celle de Leuctres : & nous meſmes vrayement celle que Diophantus gaigna pres la ville de Hyampolis, comme vous ſauez : car nous la feſtons encore, & eſt tout le pays de la Phocide ce iour là tout plein de ſacrifices, & d'honneur, que lon fait à ſa memoire, & n'y a celui de nous qui ſoit ſi aiſe de ce qu'il boit & qu'il mange, comme furent ceux qui gaignerent celle victoire : on peut donc penſer quelle ioye, quelle lieſſe & quel contentement acompagnerent toute leur vie ceux qui executerent ces hauts-faits d'armes là, veu que apres cinq cens ans, & plus, la memoire d'iceux en eſt encore coniointe auec grande reſiouiſſance. Et toutefois encore confeſſoit Epicurus, que de la gloire il naiſſoit ie ne ſay quoy de volupté : & comment euſt il peu faire de moins, veu que lui meſme l'appetoit ſi furieuſement, & haletoit apres ſi deſeſperement, que non ſeulement il deſauoüoit ſes maiſtres & precepteurs, & conteſtoit alencontre de Demetrius à qui il auoit de-

Exemple & confirmation de ce que deſſus en Epicurus meſme.

B robé toutes ſes doctrines, ſur quelques ſyllabes ou quelques poincts, & maintenoit qu'il n'y auoit iamais eu homme ſage ni ſauant que lui, & ceux qui auoient apris de lui? & qui plus eſt, il a bien eu l'impudence de dire, que Colotes l'adorpit, en lui embraſſant les genoux, quand il l'entendoit diſcourir des cauſes naturelles, & que ſon frere Neocles affermoit des qu'ils eſtoient enfans, que iamais hôme n'auoit eſte ſi ſage ne ſi ſauant que Epicurus, & que ſa mere eſtoit bien heureuſe, laquelle auoit porté en ſon ventre tant d'atomes, c'eſt à dire tant de petis corps indiuiſibles, qui auoient, en s'amaſſant enſemble, formé vn ſi ſauant perſonnage. N'eſt-ce pas donc ne plus ne moins que Callicratidas diſoit ancienement, que Conon adulteroit la mer, auſſi que Epicurus honteuſement & à cachettes faiſoit l'amour à la gloire, & taſchoit à forcer & corrompre l'hôneur, pource qu'il n'en pouuoit iouir ouuertement, & ſi en eſtoit amoureux & paſſionné de deſir : car tout ainſi que le corps humain en têps de famine, d'autât qu'il n'a point de nourriture d'ailleurs, eſt

Belle ſimilitude monſtrant le naturel des ambitieux qui ſe louent eux meſmes.

C contraint d'en prendre de ſa propre ſubſtance contre nature : auſſi l'ambition fait vn grand mal es ames des ambitieux, car mourans de ſoif de gloire, & voians qu'ils n'en peuuent auoir d'ailleurs, elle les contraint de ſe louër eux meſmes : mais ceux qui ſont ainſi paſſionnez de la cupidité d'honneur & de gloire, ne confeſſent ils pas manifeſtement, qu'ils reiettent de grandes louanges par leur laſcheté & foibleſſe de cœur, en fuyant les charges publiques, le maniement des afaires, & le chanter aupres des grands, de là où Democritus diſoit que tous biens eſtoient venus en la vie des hommes? car il ne pourroit iamais perſuader au monde, que veu qu'il eſtimoit tant & faiſoit ſi grand compte du teſmoignage de Neocles, & de l'adoration de Colotes, que s'il euſt eſté receu en la feſte & aſſemblee des ieux Olympiques auec aclamations de ioye & batemens de mains, il ne fuſt ſorti hors de ſoy, tant il en euſt eu de ioye, & qu'il ne s'en fuſt allé brayant d'aiſe parmi les rues comme vn fol, ainſi que dit le poëte Sophocles,

D *Comme le vent ſouffle à ſon abandon*
Le duvet blanc du vieux chenu chardon.

XIX. Concluſion de tout ce que deſſus, monſtrant que les Epicuriens ſont infames & meſchans.

ET ſi c'eſt choſe agreable de ſauoir que lon a bon nom, il faut conſequemment auſsi confeſſer, que c'eſt choſe faſcheuſe de ſentir que lon ait mauuais nom : or n'y a il riê plus infame, ne qui dône plus mauuaiſe reputation, que de n'auoir point d'amis, ne ſe vouloir meſler de rien, ne croire, ni ne craindre point les Dieux, viure en toute diſſolution, paſſer ſa vie ſans rien faire. Or eſt il que tous les hômes viuans, exceptez eux, tienent que toutes ces qualitez conuienent à ceux de ceſte ſecte là. Il eſt vray, dira quelqu'vn, mais c'eſt à tort. Tant y a que nous ne diſputons pas maintenât de la verité, mais de la publique opinion que lon a d'eux. Ie ne vous veux point alleguer des decrets publiques de villes, ni les liures diffamatoires que lon a eſcrits côtre eux, pource que cela ſeroit trop odieux. Si la charité & dilection de peres & meres

enuers leurs enfans, si manier les afaires publiques, gouuerner vne armee, auoir authorité de magistrat, sont choses honorables & glorieuses : il est force de confesser que ceux qui disent, qu'il ne se faut point trauailler pour sauuer la Grece, ains boire & manger, de maniere que le ventre en reçoiue plaisir, sans dommage ni desplaisir, sont infames, & doiuent estre tenus pour meschans : & que sentans qu'ils sont tenus & reputez pour meschans, il est force qu'ils en soient faschez & qu'ils en viuent mal plaisamment, s'il est ainsi qu'ils mettent l'hôneur, le bon nom, & la bône reputation entre les choses delectables. APRES que Theon eut acheué d'ainsi parler, nous fusmes d'auis de cesser nostre promenement, & suyuant nostre coustume nous asseismes sur des sieges, là où nous demeurasmes vn peu de téps sans mot dire, rememorans ce que nous auions entendu: car Zeuxippus pensant à ce qui auoit esté dit, se prit à demander, Et qui acheuera ce qui reste plus à dire? Par ce que aiât fait mention en passant de la diuination & de la prouidence diuine, le discours nous donne à entédre, qu'il n'est pas encore arriué là où il en doit demeurer, pour ce que ce sont les points desquels plus se vantent & se glorifient ces gens là, & qui leur donnent plus de contentement, plus de repos & de tranquillité d'esprit, & plus d'asseurance d'auoir osté tout cela (disent ils) de la vie des hommes, pourtant seroit il bien necessaire d'en toucher quelque chose. Aristodemus adonc prenant la parole: Quant à la volupté, dit-il, qu'ils pretendent en cest endroit, il me semble qu'il a esté dit, que si leurs raisons vienent à bout de leur entente, & qu'ils facent ce qu'ils taschent à faire, elles leur ostent de l'esprit ie ne say quelle crainte des Dieux, & ne say quelle superstition, mais aussi qu'elles ne leur impriment ioye, ni liesse quelconque de la part des Dieux, ains qu'elles les rendent tels enuers eux : en ce qu'ils n'en sont ni troublez de crainte ni consolez d'esperance, comme nous sommes enuers les poissons de la mer d'Hyrcanie, n'attendans ni bien ni mal d'eux : mais s'il faut adiouster aucune chose à ce qui a esté dit, il me semble que ie puis prendre cela comme receu & aprouué par eux. Premierement, qu'ils combatent fort & ferme alencontre de ceux qui defendent, que lon ne monstre sentir aucune douleur, que lon ne pleure, & que lon ne souspire à la mort de ses amis, & maintienent que ceste indolence là tendant à impassibilité, par maniere de dire, procede d'vn autre mal plus grand & plus grief, qui est vne cruelle inhumanité, ou vne rage & furieuse cupidité de vaine gloire: & pourtant qu'il vaut mieux en souffrir vn peu & s'en douloir moderément, mais non pas iusques à en fondre en larmes, ni perdre les yeux à force de plorer, ni à monstrer toutes ces passions que quelques vns faisans & escriuâs veulent qu'on les estime cordiaux enuers leurs amis, & gens de douce humeur & de bône amitié. Car Epicurus le met en plusieurs endroits de ses escrits, & mesmement en ses missiues, où il fait mention de la mort de Hegesianax, escriuant à Dositheus le pere, & à Pyrson le frere du trespassé, car il n'y a pas long temps que par fortune ses lettres me sont tombees entre les mains, & en imitant leur façon d'arguer, ie dis que l'Atheisme n'est pas moindre peché que la cruauté ou la furieuse cupidité de vaine gloire, à laquelle impieté nous induisent les persuasions de ceux qui ostent & la grace & le courroux aux Dieux, & pourtant vaut il beaucoup mieux qu'à l'opinion & creance que lon a des Dieux, il y ait meslee & adioustee vne affection composee de reuerence & de crainte, qu'en fuyant cela ne se laisser à soy mesme ni plaisir, ni esperance, ni asseurance en prosperité, ni recours en aduersité en la bonté des Dieux. Bien est-il vray qu'il faudroit oster de l'opinion que lon doit auoir d'iceux la superstition, ne plus ne moins qu'vne maille de l'œil: mais s'il est possible, il ne faut pas pourtant couper par le pied, ni aueugler la foy & la creance que les hommes, pour la plus part, ont des Dieux, laquelle n'est point, comme ils feignent eux, seuere, triste, ni austere, en calomniant ainsi la Prouidence diuine, pour la rendre odieuse: ne plus ne moins que lon fait peur aux petis enfans de l'Empuse, qui

XX. Apres auoir recité les propos tenus entre lui, Theon & les autres contre les Epicuriẽs en leur promenement, il propose ce qui fut dit entr'eux, estans assis: & premierement il dispute de la prouidence diuine & de la Religion, monstrât qu'il y a moins de mal en la superstition que les Epicuriens côdamnoyent qu'en l'Atheisme dont ils faisoyẽt assez ouuerte professiõ.

A qui est vn fantosme, ou comme si c'estoit vne Furie infernale ou tragique, qui fust ainsi nommee: mais il n'y a point d'hommes qui craignent Dieu, à qui il ne soit beaucoup meilleur de le craindre que autrement: car en le craignant comme vn seigneur doux & propice aux bons, & ennemi des meschans, par ceste seule crainte, qui fait qu'ils n'ont point besoin de plusieurs autres, ils sont deliurez des emorces qui attirent les hommes bien souuent à mal faire, & tenans de court le vice comme languissant aupres d'eux, sans le laisser eschaper, ils sont moins tourmentez que ceux qui osent bien prendre la hardiesse de l'employer & le mettre en besongne, & puis incontinent apres ils en entrent en des peurs, & s'en repentent. Au demeurant quant à la disposition enuers les Dieux des communs hommes, qui sont ordinairement grossiers & ignorans, mais non pas fort vicieux ni meschans, il est vray qu'il y a parmi la reuerence & l'honneur qu'ils portent aux Dieux quelque crainte & tremeur, laquelle s'appelle proprement superstitiõ: mais aussi y a il infiniement plus de bõne

B esperance, & de resiouissance, qui fait qu'ils prient continuellement pour l'heureux succes de leurs afaires, & reçoiuent toute prosperité comme leur estant enuoyee des cieux: ce qui se peut monstrer & verifier par signes & argumens tresgrands, car il n'y a esbatemens qui plus nous recreent que ceux que nous prenons es tẽples, ni temps plus ioyeux que les festes, & ne faisons ni ne voyons chose quelcõque qui plus nous esgaye, que ce que nous faisons en ballant & chantant aux temples des Dieux: ou en assistãt aux sacrifices & ceremonies du seruice des Dieux? car nostre ame n'est point alors triste, morne, ni melancholique, comme si elle auoit afaire à quelques tyrans, ou à quelques cruels bourreaux, ains là où plus elle estime & se persuade que Dieu soit, c'est là où plus elle deschasse arriere de soy tous ennuis, toutes craintes & tous soucis, & se donne à toute resiouissance, iusques à boire d'autant, à iouër & à rire, comme dit le poëte en parlant de l'amour,

C *Et le vieillard & la vieille hideuse,*
Se souuenans de Venus amoureuse,
De ioye encor tressaillent en leur cœur,

Mais aux pompes des processions, & aux sacrifices, non seulement le vieillard & la vieille, le pauure & l'homme de bas estat, mais aussi

La garce esclaue à la cuisse refaite,
Qui à tourner vne meule est sujette,

les serfs domestiques, les maneuures qui viuent de la sueur de leurs bras, au iour la iournee, tous entierement s'en releuent d'aise & de ioye. Les princes & Rois tienent bien maisons ouuertes & cour pleniere à tous venãs, & font des festins publiques: mais ceux qui se font es sacrifices, festes & solennitez des Dieux, parmi les parfums & encensemens, là où il semble aux hommes qu'ils touchent & hantent de plus pres auec eux, en tout honneur & toute reuerence: tels honneurs, tels festins, dis-ie, donnent bien vne ioye plus rare, & vne delectation plus singuliere, à laquel-

XXI. En continuãt le propos precedẽt il monstre de plus en plus l'impieté de l'Epicurisme, & depaint au vif le naturel des Epicuriens.

D le n'a part aucune celui qui n'a foy ne fiance quelconque en la prouidence diuine: car ce n'est pas la quantité du vin qui s'y boit, ni la rostisserie des bonnes viãdes que lon y mange, qui dõnent la ioye en telles festes, ains l'asseurance & la persuasion que Dieu y est present, propice & fauorable, & qu'il prend en gré l'honneur & le seruice qu'on lui fait: car il y a biẽ des festes & sacrifices, où le plaisir de la musique, des flustes & aubois, & des chapeaux de fleurs, n'est point: mais vn sacrifice où il n'y ait point de Dieu, non plus que vne feste, ou vn temple, où lon ne banquette point, est Athee, ie veux dire desagreable à Dieu, sans pieté, sans religion, sans rauissement de deuotion: & pour mieux dire, il desplait à celui mesme qui le fait, dautant qu'il contrefait par hypocrisie des prieres & des adorations, dont il ne pense pas en son cœur auoir aucunement afaire, mais il le fait pour la crainte du peuple, & prononce des paroles du tout contraires aux opiniõs qu'il tient en sa philosophie: & en sa-

crifiant il aſſiſte au preſtre, ne plus ne moins qu'il feroit à vn boucher ou à vn cuiſinier qui couperoit la gorge à vn mouton, puis le ſacrifice fait, il s'en retourne chez lui diſant en ſoy-meſme, I'ay ſacrifié vn mouton aux Dieux, qui ne s'empeſchent ni ne ſe ſoucient point de moy. Car c'eſt ainſi qu'Epicurus enſeigne à ſes ſectateurs de faire bonne mine, pour ne porter point d'enuie, & ne ſe rendre point odieux à la commune, quand elle ſe reſiouit, ſe monſtrans autres exterieurement en faiſant, & eux meſmes interieurement en s'en faſchant, par ce que tout ce qu'on fait enuis & par force, comme dit Euenus, eſt deſplaiſant & faſcheux. C'eſt pourquoy eux meſmes diſent & tienent, que les ſuperſtitieux aſſiſtent aux ſacrifices & ceremonies des Dieux, non pour plaiſir qu'ils y prenét, mais pour crainte qu'ils en ont. Et en cela il n'y a donc point de difference du ſuperſtitieux à eux, s'il eſt ainſi qu'ils facent les meſmes choſes par crainte du monde, que les autres par crainte des Dieux. Encore ſont ils en pire condition, dautant qu'ils n'ont pas autát de bonne eſperáce qu'eux, ains ſont touſiours en crainte & en transe, que lon ne deſcouure qu'ils pipent & abuſent le monde: pour la crainte dequoy ils ont eſcrit leurs liures & traitez, où ils parlent des Dieux, & de la diuinité, enuelopez de toute ambiguité, où il n'y a rien de clair ni de pur & net, ains le maſquent & ſe couurent de tout ce qu'ils peuuent, pour cacher ſes opinions qu'ils en ont, à cauſe qu'ils redoutent la fureur du peuple. E F

XXII. Apres auoir códãné l'Atheiſme des Epicuriens, & excuſe la ſuperſtition de la populace, il traite du contentement qu'ont les gens d'hõneur en leur religiõ, autãt que lui meſme en pouuoit apprehender.

Que Dieu n'eſt point auteur de mal.

MAIS à tant auons nous aſſez diſcouru des deux premieres ſortes des hommes, à ſauoir des meſchans, & de la commune du ſimple & rude populaire: & pour ce conſiderons maintenant la troiſieſme eſpece, de ceux qui ſont gens de bien & d'hõneur, & deuots & religieux enuers les Dieux, quelles & combiẽ de voluptez ſinceres & nettes ils ont à cauſe de la bonne perſuaſion qu'ils ont des Dieux, croyans fermement qu'ils ſont autheurs de tous biens, & que d'eux procedét toutes les choſes qui ſont belles & bonnes, & qu'il n'eſt pas loiſible de dire ni de croire qu'ils facent riẽ de mal, ne moins qu'ils en ſouffrent: car ils ſont bons de nature, & ce qui eſt bõ ne conçoit en lui enuie de choſe quelconque, ne crainte, ne courroux, ni haine: comme le chault ne peut refreſchir, ains eſchaufe touſiours, auſſi ne peut le bon nuire ni mal faire: & ſont par nature bien eſloignez l'vn de l'autre, courroux & grace, rancune & debonnaireté, malignité & benignité, aſpreté & clemence, dautant que l'vn ſourd de vertu & de puiſſance & l'autre d'imperfection & d'impuiſſance: ainſi ne faut il pas eſtimer que la diuinité ſoit eſpriſe de courroux ni de grace & faueur, ains faut croire que ſon propre & naturel eſt de ſecourir, aider & biẽ faire touſiours, mais de ſe courroucer, nuire & mal faire, non: ains le grand Iupiter eſt celui, qui le premier deſcend du ciel en la terre, ordonnant & diſpoſant toutes choſes: & puis les autres Dieux apres, dont l'vn eſt ſurnommé le Donneur, l'autre le Benin, l'autre le Protecteur, & comme dit Pindare, G

Apollo qui ſon char volant
Parmi les aſtres va roulant,
Par les hommes en tout afaire H
Eſt tenu le plus debonnaire.

Or comme diſoit Diogenes, Tout eſt aux Dieux, & toutes choſes ſont cõmunes entre amis, & les bons ſont amis des Dieux: ainſi eſt il impoſſible, que ceux qui ſont deuots & amis des Dieux, ne ſoient quand-&-quand bien heureux, ni que vn homme qui eſt vertueux, comme temperant & iuſte, ne ſoit auſſi deuot & religieux.

XXIII. Que les Epicuriens ſont aſſez punis de leur impieté en ſe priuans du plaiſir qu'apporte la meditation de la prouidence diuine.

ESTIMEZ vous donc que ceux qui oſtent le gouuernement de la prouidence des Dieux, meritent autre ſupplice, & qu'ils ne ſoient pas ſuffiſamment punis de leur impieté, de ſe retrencher eux meſmes d'vne ſi grande ioye & ſi grande volupté, cõme nous la ſentons en nous meſmes, nous qui ſommes ainſi diſpoſez & affectionnez enuers les Dieux? Toute l'aſſeuráce & toute la reſiouiſſance d'Epicurus eſtoient vn Metrodorus, vn Polianus, & vn Ariſtobulus: apres leſquels il eſtoit touſiours

occupé

A occupé, ou à les penser malades, ou à les plorer trespassez : là où Lycurgus fut appellé par la propheusse Pythie,

De Iupiter ami, & de tous Dieux
Qui ont là sus leur demeurance es cieux.

Et Socrates auoit vn esprit familier qui parloit familierement à lui ; pour l'amitié qu'il lui portoit : & Pindare qui entendit Pan chanter vn des cantiques qu'il auoit composez, pensons-nous qu'ils en sentissent en leurs cœurs vne petite ou mediocre ioye? ou Phormion quand il logea en son hostel Castor & Pollux, & Sophocles Æsculapius, ainsi que lui-mesme le persuadoit, & les autres le croioyent pour les grandes aparences qu'il y en auoit. Il ne sera point hors de propos de reciter en cest endroit, quelle foy & creance des Dieux auoit Hermogenes, es mesmes & propres termes qu'il escrit lui-mesme. Les Dieux, dit-il, qui sauent tout, & qui peuuent tout, me sont tant amis pour le soin qu'ils ont de ma personne & de mes afaires, que B iamais ils n'ignorent ni de iour ni de nuict, que c'est que i'ay enuie de faire, ni là où ie propose d'aller : & pourautant qu'ils preuoient ce qui me doit auenir de quelque chose que i'entreprene, ils m'en auertissent tousiours par quelque voix, par songes, ou par les presages du vol des oiseaux. Or est-il bien vray-semblable, que tout ce qui vient des Dieux est bon : mais quand nous sommes persuadez, que les biens que nous receuons, nous sont enuoyez de speciale grace d'iceux, cela nous aporte vne satisfaction, & nous donne vne confiance grande, vn courage merueilleux, & vne ioye interieure qui rit aux bons : là où ceux qui sont autres & autrement encouragez empeschent ce qu'il y a de plus doux en la prosperité, & ne laissent aucun refuge ni recours en l'aduersité : car quand il leur arriue quelque mesauenture, ils n'ont autre retraite ni autre port que la dissolution, ou separation du corps & de l'ame, & priuation de tout sentiment, comme si en vne tourmente & tempeste de mer, quelqu'vn venoit dire pour asseurer les passagers, que ni la nauire n'auroit C point de pilote, ni que les feus de Castor & Pollux n'aparoistroient point pour apaiser les vagues ni les violens tourbillons des vents, & toutefois qu'il n'y auroit point de mal pour cela, par ce que bien tost la nauire seroit abysmee & engloutie dedans la mer, ou qu'elle donneroit bien tost à trauers la coste, ou de quelque rocher, là où elle se briseroit : car ce sont les propres raisons dont Epicurus vse es griefues maladies & extremes perils, Attens-tu quelque chose de bien par ta religion? tu t'abuses, car l'essence de Dieu & de sa nature est bien-heureuse & immortelle, ne se saisissant point ni de courroux ni de pitié. Imagines-tu quelque chose de meilleur apres ta mort que ce que tu as en ta vie? tu te trompes : car le suppost & composé qui vient à estre dissoult & despecé, pert tout sentiment, & ce qui n'a point de sentiment ne nous touche en rien, ni en bien ni en mal. Comment donc est-ce, mon bel ami, que tu m'exhortes de manger & de faire bonne chere? pource que la tourmente est si grande que bien tost le naufrage s'en ensuiura, & le peril extreme te conduD ira à la mort. Et toutefois le pauure passager, encore apres que la nauire est toute brisee & fracassee : & qu'il en est dehors, s'apuye sur quelque peu d'esperance, qu'il arriuera par quelque fortune à bord, & qu'il gaignera la terre à nage : mais l'issue de la philosophie de ceux ici

Ne sort plus hors de la mer escumeuse,

quant à l'ame, pource que tout incontinent elle se dissoult & perit deuant le corps mesme, tellement qu'elle sent vne ioye excessiue, d'auoir apris & receu vne si sage & si diuine doctrine, que la fin de toutes les aduersitez & de tous ses maux, est de perir du tout, se corrompre & estre reduite à neant. Mais cependant, dit-il, ce seroit sottise à moy de parler dauantage de ce propos là, veu que n'agueres nous t'ouysmes amplement discourir alencontre de ceux qui tienēt, que les raisons d'Epicurus nous rendēt mieux dispos & plus prests à mourir, que ne fait pas ce que Platon a escrit en

XXIII. Du bien qu'aporte l'aprehension de la prouidence diuine, le malheur de ceux qui n'en sont pas persuadez, & refutation de Epicurus qui destourne les hommes de ceste aprehension.

Similitude propre.

son traité de l'ame. Et bien, ce dit Zeuxippus, faudra-il que pour ce discours là, cestui-ci demeure imparfait? & craindrõs-nous d'alleguer les oracles des Dieux, en disputant alencontre d'Epicurus? Rien moins, dis-ie alors: E

Deux fois ouir faut ce qui est honneste,
Qui que ce soit qui nous en admonneste,

ce dit Empedocles, & pourtant nous faut-il derechef prier Theon: car ie pense qu'il fut lors present à ouïr toute la dispute: & puis il est ieune, & ne craint point, comme nous faisons, que les ieunes gens l'accusent de faute de memoire. ALORS Theon comme estant contraint, Et bien (dit-il) puis qu'il faut que ie le face, ie ne feray pas comme toy, Aristodemus: car tu as eu crainte de redire ce que cestui-ci auoit naguères dit, & moy i'vseray de ta mesme deduction, car il me semble que tu as bien diuisé les hommes en trois sortes: la premiere, celle des meschans: la seconde, celle de la commune & des ignorans: & la troisiesme, celle des sages & des gens de bien & d'honneur. Ceux donc qui sont mauuais & meschans, en redoutant les peines generales, & punitions proposees à tous, auront peur de commettre aucun malefice: & à ceste occasion ne se bougeans, ils en viuront plus doucement, auec moins de trouble & de perturbation: car Epicurus n'estime pas qu'il y ait autre moien de destourner les hommes de mal faire, que par la crainte du supplice, de maniere qu'il leur faut encore imprimer les frayeurs de la superstition, & braquer alencõtre d'eux les tremeurs du ciel & de la terre tout ensemble, des tremblemens & ouuertures de la terre, & generalement toutes sortes de peurs & de suspicions, prouueu qu'estans effroyez, par ce moyen, ils soiẽt pour viure plus modestement, & se comporter plus doucement: car il leur est plus expedient de ne commettre aucũ malefice, par crainte des tourmens qu'ils seroient pour en souffrir apres leur mort que non pas en trãsgressant & violant les loix, viure toute leur vie en peril, frayeur & deffiance. Quant au menu peuple & la commune ignorante, outre la crainte de ce que lon croid estre aux enfers, l'esperance de l'eternité que nous promettent les Poëtes, & la cupidité de tousiours estre, qui est le plus ancien & le plus vehement de tous les desirs, surpasse en volupté & doux contentement ceste puerile crainte des enfers, tellement qu'apres auoir perdu leurs enfans, & leurs femmes & leurs amis, encore aimẽt ils mieux estre, & demeurer en vie auec toutes les calamitez, que d'estre de tout point ostez de ce monde, peris & reduits à neant: & escoutent plus volontiers ces manieres de parler, quand on dit d'vn mort qu'il est passé de ce monde en l'autre, & qu'il est allé à Dieu, & autres façons de parler, qui signifient que la mort soit seulement vne mutation de l'ame, & non pas vne entiere abolition: & parlent ainsi le plus souuent, F G

XXV. *Il prouue maintenant par vne consideration distincte de la condition des meschans, des ignorans & des sages que les raisons de Epicurus ruinent les hommes en la mort aussi biẽ que durant la vie.*

1. Quant aux meschans il les rend hypocrites.

2. Pour le regard du menu peuple, il le reduit à extreme confusion par les frayeurs qu'il lui propose.

I'auray encor' par delà souuenance
De mon amy & sa douce acointance,

Et, *Que conteray-ie à Hector de ta part,*
Et que diray-ie à ton mari vieillard? H

De là est procedé l'erreur, qui leur semble qu'ils allegẽt leur douleur, quand ils ont enterré les armes, les meubles & les vestemens, dont souloient ordinairemẽt vser les trespassez, auec eux, comme fit Minos, qui enseuelit quand & Glaucus ses flustes Candiotes,

Faites des os de biche tauelee.

Et s'ils ont opinion que les defuncts desirent ou demandent quelque chose, ils sont bien aises de le leur enuoyer & bailler: comme Periander fit, qui brusla quand & le corps de sa femme ses habillemens & ses bagues, pource qu'il lui fut auis qu'elle les lui demandoit, & disoit qu'elle enduroit froid: & ne redoutent pas fort vn iuge Æacus, vn Ascalaphus, ni vn fleuue d'Acheron, attendu qu'ils leur attribuent des danses, des ieux, & de toute sorte de Musique, comme s'ils y prenoient plaisir: mais

A il n'y a celui qui ne tremble de frayeur, quand ils voyent la face de la mort, comme chose effroyable, tenebreuse & melancholique, d'estre priué de tout sentiment, tôber en oubliance & ignorance de toutes choses. Ils fremissent d'horreur quand ils entendêt ces façons ci de parler, Il est perdu, Il est peri, Il n'est plus au monde: & perdent patience quand ils oyent dire,

Dedans la terre il pourrira,
Et plus aux festins il n'ira:
Plus il n'entendra le doux bruire
Ni des flustes, ni de la lyre.

Et, *Depuis que l'ame vne fois departie*
D'auec le corps hors des dents est sortie,
Il n'y a plus moyen de la tenir,
B *De la reprendre, ou faire reuenir.*

Et leur semble qu'on les assomme, quand ces Epicuriens leur disent, Nous autres mortels auons esté nez vne fois pour toutes, & ne pouuons pas estre deux fois, ains faut n'estre plus eternellement. Car pensans en eux que c'est si peu de chose, ou plustost rien du tout en duree, que le present, à comparaison de l'eternité, ils le iettent là sans en faire compte, ni tascher d'en iouïr, mettās à nonchaloir toute vertu & toute honorable entremise d'action, par vne maniere de descouragement & de contemnement d'eux-mesmes, comme estant de si courte duree, si incertaine & si mal asseuree, & brief inhabiles à faire rien de grand. Car de dire que l'homme mort demeure priué de tout sentimēt, par ce que c'est vn suppost composé qui s'est dissoult & dissipé, & que ce qui est dissoult n'a point de sentiment, & que ce qui n'a point de sentiment ne nous touche donc en rien: toutes ces belles raisons là ne nous ostent pas la crainte de la mort, ains au contraire elles adioustent la preuue, demonstration & confirmation d'icelle crainte, par ce que c'est cela propremēt que la nature redou-
C te que dit le Poëte,

Puissiez vous tous deuenir eau & terre,

c'est à sauoir la resolution de l'ame en chose qui n'a ni sentiment, ni intelligence quelconque: laquelle resolution Epicurus dit, quelle se fait en vuides & en atômes, par où il retranche encore dauantage toute esperance d'immortalité, pour laquelle il ne s'en faut gueres que ie ne die, que tous, tant hommes que femmes, voudroient plustost combatre à belles dents alencontre de Cerberus, & porter l'eau en vaisseaux percez comme les Danaïdes, que de perir du tout, afin de pouuoir seulement demeurer en estre, & qu'ils ne fussent point abolis entierement: combien qu'il n'y a gueres d'hommes qui craignent ces choses là, sachās tresbien que ce sont fictions poëtiques, & comptes faits à plaisir, que les meres & les nourrices donnent à entendre aux petis enfans, & encore ceux qui les craignent en ont certaines cere-
D monies & purgations, par lesquelles ils ont opinion qu'estans purgez & sanctifiez en ce monde, ils s'en vont en l'autre en lieux plaisans, où ils ne font que iouër & danser, en vn air pur, vn vent doux, & vne lumiere gracieuse, là où la priuation de vie fasche les ieunes & les vieux: car nous sommes tous impatiemment amoureux & desireux de voir

Ce beau Soleil qui esclaire la terre,

comme dit Euripides: & ne sommes pas contens, ains marris, quand on nous vient dire,

Le grand œil immortel du monde
Esclairant la machine ronde,
Auecques son char attelé
S'en est dessous la terre allé.

Et pourtant auec la persuasion de l'immortalité, ils ostent au commun peuple les

3. Il fait le plus grãd tort du monde aux gens de biẽ, qui attendent leur recõpense plus apres la mort que durant la vie.

plus grandes & plus douces esperances qu'ils aient. Or que pensons-nous donc- E ques qu'ils ostent aux gens de bien & d'honneur, qui ont iustement & sainctement vescu en ce monde, & qui n'attendent au partir rien de mal en l'autre, ains esperent tous les plus grands & les plus diuins biens qui sauroient auenir à l'homme? car premierement les champions qui combatent es ieux sacrez, ne sont iamais couronnez tant qu'ils combatent, ains seulemẽt apres qu'ils ont combatu & qu'ils ont vaincu: aussi eux estimans que le pris de la victoire de ceste vie est rẽdu aux gens de bien, apres le cours de ceste vie, on ne sauroit dire combien de contentement ils ont de la conscience de leur vertu pour ces esperances là, qui les asseurent de voir vn iour ceux qui maintenant abusent outrageusement & insolentement de leurs biens, & de leur puissance & authorité, & qui se mocquent follemẽt de ceux qui valẽt mieux qu'eux, paians les iustes peines que meritent leur orgueil & insolence. Et puis il n'y eut iamais homme de ceux qui sont enamourez de sauoir, qui ait en ce monde assouui son desir de la conoissance de verité, & de la contemplation de ce qui est, F attendu qu'ils ne le voient qu'à trauers vne nuee, ou vn brouillas, qui sont les organes de ce corps, se seruans du discours de la raison humaine, foible, trouble & empeschee à merueilles, en regardant tousiours contremont, & taschant à s'enuoler hors de ce corps, comme vn oiseau qui prend son vol pour voler en vn autre grand lieu reluisant, rendant leur ame legere, & deschargee de toutes passions & affections terrestres, basses & transitoires, par le moien de l'estude de philosophie, laquelle ils prenent pour vn exercice de mourir, tant ils estiment que la mort soit vn bien grand & parfait à l'ame, qui alors viura par de là d'vne vie vraye & certaine: là où maintenãt elle ne vid pas à certes, ains ressemble sa vie presente aux vaines illusions de quelque songe: & s'il est ainsi que dit Epicurus, que la recordation d'vn ami trespassé soit fort douce en toutes manieres, on peut des ici assez conoistre, de quelle ioye ils se priuent eux-mesmes, ces Epicuriens ci, qui cuident quelquefois en songeant, receuoir les ombres & images de leurs amis trespassez, & aller apres pour les G embrasser: encore que ce soient choses vaines, qui n'ont ne sentiment, ni entendement, & cependant ils se frustrent eux-mesmes de l'attente de conuerser iamais au vray auec leur cher pere, leur chere mere, ni de reuoir iamais plus leur hõneste femme, se bannissans de toute telle esperance de si amiable compagnie, & si douce frequentation, comme ont ceux qui tienent les mesmes opinions que tenoient Pythagoras, Platon & Homere, touchant la nature de l'ame. Si me semble qu'Homere a bien en passant monstré taisiblement, quelle est en cela leur affection, quand il fait abatre au milieu de la presse des combatãs l'image d'Æneas, comme s'il fust veritablement mort, & puis incontinent apres il le fait venir sur les rengs sain & sauf, entier de tous ses membres.

Dont ses amis de ioye tressaillirent
Quand aprocher sain & sauf ils le virent,
Entier de tous ses membres vigoureux H
Pour bien combatre, & le cœur genereux.

& quittans là son idole & image, se rengerent tout au tour de luy-mesme. Nous dõc puis que la raison nous preuue & nous monstre, que lon peut encore veritablement conuerser & frequenter auec ses amis trespassez, voyans & sentans, fuyõs ceux qui ne le peuuent croire, ni reietter arriere tous idoles, images, & escorces, dedãs lesquelles ils ne font toute leur vie que regretter & lamẽter en vain. Mais outre cela, ceux qui se persuadent que la fin de ceste vie soit le commencement d'vne autre meilleure, s'ils sont en ce mõde bien à leur aise, ils en sont tãt plus contẽs de mourir, dautant qu'ils s'attendent de iouïr encore de plus grands biens en l'autre: & si leurs afaires ne leur succedent pas selon leur desir ici, ils ne sont pas fort marris d'en partir, d'autant que l'esperance qu'ils ont des biens & plaisirs qui leur doiuent auenir, leur

XXVI. Du propos precedent il entre au discours de l'immortalité des ames, & de la vie auenir, pour iouir de laquelle les gens de

A leur donnent des voluptez & attentes incroyables, lesquelles effacent & abolissent toute defectuosité, & toute malencontre de l'ame, qui suportent doucement & patiemment tout ce qui lui suruient par le chemin, ou plustost par vn court destour de chemin: là où au contraire ceux qui croient que la vie se termine en vn aneantissement priué de tout sentiment, à ceux-là la mort ne leur apporte point de fin & de mutation à leurs maux, ains est douleureuse en l'vne & en l'autre fortune: mais plus à ceux qui sont heureux en ce monde, que non pas à ceux qui sont miserables: pour ce que à ceux-ci, elle leur retrenche court toute esperance de meilleure fortune, & à ceux-là elle leur oste vn bien certain, qui est le viure ioyeusement. Et tout ainsi comme les drogues medecinales ne sont bonnes ni plaisantes à l'estomac, mais necessaires: & comme elles allegent & guarissent les malades, aussi gastent & endommagent elles les corps sains: aussi la doctrine d'Epicurus à ceux qui sont infortunez, & qui viuent miserablement en ce monde, elle leur promet vne issue non heureuse de leurs maux, qui est l'aneantissement & totale dissolution de leur ame: & à ceux qui ont le sens bon, & abondance de tous biens, elle leur oste & empesche la tranquillité de leur esprit, en les reduisant d'vn viure heureusement, à vn non viure, & non estre totalement. Car premierement il est certain, que l'apprehension de la perte de ses biens afflige & contriste autant l'homme, que l'attente certaine, ou la iouissance & fruition presente le resiouit: toutefois ils nous veulent faire à croire, que l'apprehension de deuoir estre resolu à neant leur laisse vn bien tres-asseuré & tres-plaisant, c'est asauoir la refutation d'vne crainte & doute de maux infinis, qui iamais ne sont à bout, & disent que la doctrine d'Epicurus fait cela, en ostant la crainte de la mort, & enseignant que l'ame se dissoult. Si donc c'est vn tres-doux contentement, comme ils disent, que d'estre deliuré de la crainte & attente de maux & miseres sans fin, comment ne sera-il moleste & grief, se sentir priué de l'esperance des biens sempiternels, & de perdre la supreme & souueraine felicité?

B (marginal letter at "reuse de leurs maux")

bien sont contés de mourir, & pour quelles raisons: item quelle est la misere des Epicuriens qui ont l'in contraire auis.

Belle similitude à ce propos.

Amplification de la misere des Epicuriens.

C Ainsi n'est-il bon ni aux vns, ni aux autres, ains est le non estre ennemi naturel & cõtraire à tout ce qui est: mais ceux à qui le mal de la mort oste les miseres de la vie, ceux-là ont pour vn froid reconfort l'insensibilité, comme s'ils s'en estoient fuis: & au contraire, ceux qui viuent en toute prosperité, & puis vienent soudain à se changer en rien, il me semble que ie voy manifestement, que ceux-là attendent vne fin fort redoutable, attendu qu'elle fera cesser leur felicité, & par ce que la nature ne redoute pas ceste insensibilité ou priuation de sentiment, comme le commencement d'vn autre estre, ains la craint, pour autant que c'est vne priuation des biens qu'elle a presens: car de dire que ce qui se fait auec la perdition de tout ce qui est nostre, ne nous touche en rien, il semble que si fait à bon escient, par ceste cogitation & apprehension-là, & n'est pas l'insensibilité qui afflige & contriste ceux qui ne sont pas, ains ceux qui sont, quand ils vienent à reputer le dommage qu'ils reçoiuent de n'estre plus, & que par la mort ils seront reduits à neant. Car ce n'est pas le chien à

D trois testes, Cerberus, ni la riuiere de pleurs, Cocytus, qui rendent la crainte de la mort infinie & interminee, ains est la menasse de n'estre plus riẽ, & de ne pouuoir iamais plus retourner en estre, depuis que lon est vne fois peri, par ce que lon ne sauroit deux fois estre, ains faut eternellement n'estre plus, comme dit Epicurus: car s'il n'y a point de fin au non estre, & qu'il soit infini & immuable, il se trouue donc vn mal eternel & infini, qui est la priuation de biens par vne insensibilité, laquelle ne prendra iamais fin. En quoy il semble qu'Herodote ait esté plus sage quand il dit que Dieu ayant gousté la douceur de l'eternité s'est monstré en cela enuieux, mesmemẽt à ceux qui semblẽt estre heureux en ce monde, ausquels la volupté n'est qu'vn apast & amorse de douleur, quand ils vienent à gouster ce dont ils seront priuez: car quelle ioye, quelle aise & quelle fruition de plaisir ne chasseroit & ne romproit ceste imagination & cogitation de l'ame, tombãt continuellemẽt comme en

vne mer vaste de ceste infinie eternité, mesmement en ceux qui constituent tout le bien & toute la beatitude en la volupté? Et s'il est vray ce que pense Epicurus arriuer à la plus part des hõmes, de mourir en douleur, il n'y a certainemẽt plus de moyen de reconforter la crainte de la mort, qui nous meine par de griefs maux à la priuatiõ & perdition du souuerain bien : & neantmoins ils ne cessent iamais de combatre à l'encontre de cela, voulans à toute force contraindre les hommes de croire que c'est vn bien d'eschaper & euiter le mal, & neantmoins estimer que ce ne soit point de mal que d'estre priué de biens. Ils confessent bien, que la mort n'a plus ni ioye ni esperance aucune, ains que toute douceur & tout bien nous est par elle resequé : là où en ce temps là, au contraire ceux qui estimẽt les ames estre immortelles & incorruptibles s'attendẽt d'auoir & de iouir de plusieurs grãds & diuins biens, & que par grandes reuolutions elles conuerseront tantost en la terre, tãtost au ciel, iusques à ce qu'elles viendront auec la generale resolution du monde vniuersel, auec le Soleil & la Lune, s'enflammer en vn feu spirituel & intellectuel. EPICVRVS oste & retranche aux hommes ceste grande place de tant & de si grandes voluptez, & en abolissant toute l'esperãce que lon doit auoir en l'aide & faueur des Dieux, il estaint en la vie contẽplatiue le desir de sauoir & aprendre : & en l'actiue, le desir de se faire valoir & d'acquerir gloire & honneur, en restraignant & abatant la nature à vne sorte de ioye fort estroite & impure, qui est la volupté de la chair, comme si elle n'estoit point capable de plus grand bien que d'euiter le mal. E F

XVII. Conclusion de la dispute, & briefue recapitulation des erreurs d'Epicurus.

Si ce mot commun, Cache ta vie, est bien dit.

G

SOMMAIRE.

CE precepte ci fut mis en auant par Neocles frere d'Epicurus, ce dit Suidas, & cõme si c'eust esté quelque sentence doree, trottoit ordinairement par la bouche des Epicuriẽs, lesquels conseilloyẽt à celui qui vouloit estre heureux de ne s'entremettre d'aucun afaire publique. Or Plutarque considerant cõbien ce mot sonnoit mal, estant prins au sens que ceux-ci lui donnoient, & voyant les absurdes & dangereuses consequences d'vne telle opiniõ, maintenant il la refute par sept argumẽs ou raisons biẽ solides: asauoir qu'en cela tels ineptes Philosophes descouurẽt par trop leur ambition: que c'est chose deshonneste & perilleuse de se retirer arriere des autres, pour ce que si lon est vicieux, il faut cercher les remedes au mal, & si lon aime le biẽ il le conuient aussi faire aimer par les autres, ioint que la vie des Epicuriens estant diffamee de toute ordure & meschanceté, c'est bien raison voirement que telles gens demeurẽt cachez & enseuelis en perpetuelles tenebres. En apres il monstre que les biens procedans de la vie des hõmes vertueux, exhortent assez chascun à s'employer: qu'il n'y a rien plus miserable que la vie oisiue & inutile au prochain: que le viure, le naistre, la generation, l'ame humaine, voire l'hõme entier enseignẽt par leurs definitions & proprietez que nous ne sommes pas mis au monde pour suiure vn tel precepte: & pour conclusion, que l'estat des ames apres qu'elles sont separees des corps condãne ceste doctrine des Epicuriens, & fait voir qu'ils sont extremement miserables durant & apres ceste vie. Tout ce que dessus, bien entendu, aprend à ceux qui aiment vn bon ordre au monde, de s'esuertuer en leur vocation, pour fuir tellement l'oisiueté, que cependant ils auisent de n'estre point curieux, ni remuans, ni trop prompts à mettre la main aux choses qu'on doit laisser en leur estat, de peur qu'en cuidant s'auancer & s'esleuer, ils reculent & deualent plus bas qu'ils ne voudroyent. H

VOIRE-MAIS

A
OIRE-MAIS celui mesme qui l'a dit vouloit bien que lon seust que c'estoit lui qui l'auoit dit : car il le disoit expressément afin qu'il ne demeurast pas inconu, ains que lon seust qu'il entendoit quelque chose plus que les autres, se voulant acquerir vne gloire qui ne lui estoit pas deuë, par diuertir les autres de tascher à en acquerir.

I. Premier argument contre ceste opinion des Epicuriens, est, que eux mesme descouurent en cest endroit leur ambition, ce qu'il esclarcit par deux similitudes bien propres des gourmāds & forçats.

Ie hay celui qui a nom d'estre sage,
Et ne sait pas l'estre à son auantage.

On dit que Philoxenus fils d'Eryxis, & Gnaton le Sicilien, hommes gloutons & fort suiets à leur bouche, quand ils estoient en vn banquet, se mouchoient dedans les plats, afin que par ce moien diuertissans ceux qui estoient à table, ils se gorgeassent & remplissent eux seuls, à cœur saoul, des viandes seruies: B aussi ceux qui sont desmesureement & excessiuement ambitieux, blasment deuant les autres, comme deuant leurs corriuaux, la gloire & l'honneur, afin qu'eux en iouissent seuls & sans competiteurs : en quoy ils font ne plus ne moins que les forçaires qui voguent en vne galere, car combien qu'ils regardent vers la pouppe, si est ce qu'ils poussent la prouë en auant, afin que le flux de l'eau courante tout à l'entour, par la reciprocation des rames aide à chasser le vaisseau en auant: aussi ceux qui donnent de tels preceptes, faisans semblant de fuir la gloire, la poursuiuent. Car qu'il soit ainsi, quel besoin estoit-il de dire cela, quel besoin de l'escrire? & apres l'auoir escrit, quel besoin estoit-il de le publier à la posterité, s'il vouloit que ceux de son temps ne le conussent point, veu qu'il veut estre conu de ceux mesmes qui seront apres lui ? Et comment ne seroit la chose mauuaise, Cache ta vie, que lon ne sache point que tu ayes vescu ? comme s'il disoit, garde que lon ne sache que tu ayes fouillé & saccagé les sepulchres des trespassez : mais au contraire, il est deshon- C neste de viure en sorte que personne n'en sache rien, & voudrois dire tout l'opposite, Ne cache point ta vie, encore que tu ayes mal vescu, ains fay toy conoistre, amende-toy, repens-toy: si tu as de la vertu, ne sois point inutile: si tu as des vices, ne demeure point sans te faire penser : ou plustost, fais vne distinction & diuision. A qui est-ce que tu donnes ce precepte-là? si c'est à vn ignorant, ou à vn meschant, ou à vn fol, c'est autant comme si tu disois, cache ta fieure, cache ta frenesie, garde que le medecin ne le sache, va te ietter en quelque lieu tenebreux où persōne ne te voye, ni toy ni tes passions aussi : va te cacher auec la maladie incurable & mortelle des vices, couure tes enuies, tes superstitions, comme vn pouls hasté & eleué, craignant de te bailler & monstrer à ceux qui auroient le moien de t'admonester, corriger & guarir : là où les bien anciens iadis souloient penser & traiter les malades mesmes du corps tout publiquement : & lors chascun qui auoit eu conoissance d'vn mal semblable, ou en soy mesme ou en autrui, dont il auroit esté guari, le declaroit à celui D qui en auoit besoin: & dit on que la science de medecine, nee & acruë par experience, est ainsi deuenue grande. Ainsi faloit-il descouurir à tous les vies malades, & les infirmitez de l'ame, les touches, & en considerant les inclinations de chascun, leur dire: à l'vn, Tu es suiet à te courroucer, donne toy garde de cela : à l'autre, Tu es ialoux, fais vne telle chose: à vn autre, Es-tu amoureux? Ie l'ay aussi esté autrefois, mais ie m'en suis repenti. Et maintenant, au contraire, en le niant, en le cachant, & le couurant, les hommes enfoncent le plus bas qu'ils peuuent le vice au dedans d'eux. Et si c'est aux gens de bien que tu conseilles de se cacher, & de ne se faire point conoistre, c'est autant comme si tu disois à Epaminondas, Ne pren point charge d'armee : ou à Lycurgus, ne t'amuse point à faire des loix: & à Thrasybulus, ne tue point les tyrans: & à Pythagoras, n'enseigne point: & à Socrates, ne discour point: & à toy le premier Epicurus, n'escri point à tes amis qui sont en Asie, ne communique point auec

II. Second argumēt, que c'est chose deshonneste & perilleuse de Cacher sa vie: pource que si elle est meschante il la faut descouurir à ceux qui la peuuent medeciner: si elle est bonne, elle doit seruir aux autres.

1. Exposition du secōd argumēt, qu'il ne faut point conseiller aux vicieux de cacher leur vie.

2. Qu'il ne faut point exhorter les vertueux de se cacher.

ceux d'Egypte,& ne costoye point,cōme estaffier les ieunes gentils hommes de Lā- E
psaque,& n'enuoye point à tous & à toutes de tes liures, pour faire monstre de ta science, & n'ordōne point de ta sepulture. A quoy tēdoient tes tables communes? A quoy se raportoiēt les assemblees que tu faisois de tes familiers & de beaux ieunes fils? A quoy seruoient tant de milliers de vers que tu escriuois & composois à grand labeur, sur Metrodorus,sur Aristobulus,& sur Chæredemus, afin qu'apres leur mort mesme ils ne fussent point inconus? Estoit-ce afin que tu donnasses la loy à la vertu d'oubliance, aux arts de ne rien faire,à la philosophie de silence?

III. Troisiesme argument,que les Epicuriēs ont raisō d'enhorter chascū de leurs disciples de cacher sa vie: pour ce qu'elle est famee de toute ordure & meschāceté, & pourtant faut bien qu'ils ayent hōte d'eux mesmes & se cachent vrayement.

ET si tu veux oster de la vie de l'homme la conoissance, ne plus ne moins que si tu ostois d'vn festin toute lumiere,afin que lō ne conoisse pas que toy & les tiēs faites tout pour la volupté,& afin de volupté,tu as raison de cōseiller,Cache ta vie. Oui biē certes si ie veux passer ma vie auec vne putain Hedia, auoir ordinairemēt auec moy vne Leontion, mespriser toute honnesteté, colloquer tout mon bien es chatouillemēs de la chair: ces fins là certainement ont besoin d'estre cachees de tenebres, & obscurcies de la F
nuict:c'est à cela qu'il faut conseiller l'oubliance, & le non estre conu. Mais si aucun en la science naturelle a apris à louër en cantiques Dieu,la iustice,& la prouidēce diuine: en la science morale,la loy, la societé humaine, le gouuernement de la chose publique, & en icelui l'honneur & non pas son profit, pourquoy veux-tu que celui là cache sa vie?afin qu'il n'enseigne personne,afin qu'il ne dōne à personne ni enuie ni exemple de bien faire? Si iamais Themistocles n'eust esté conu des Atheniens,iamais la Grece n'eust repoussé Xerxes: & si Camillus n'eust point esté conu des Romais,à l'auenture ne fust Rome demeuree ville. Si Platon n'eust conu Dion, iamais la Sicile n'eust esté deliuree de tyrannie.

IIII. Quatriesme argument,que les biens procedās de la vie des vertueux manifestee aux autres hōmes, exhortent assez chascū de ne point cacher sa vie.

MAIS comme la lumiere fait que non seulement nous nous entreconoissons, mais aussi elle nous rēd vtiles les vns aux autres: aussi à mon iugement,l'estre conu aporte non seulemēt gloire, mais aussi moiē de s'employer à la vertu, comme Epaminōdas estant inconu aux Thebains iusques à l'aage de quarante ans,ne leur aporta aucun profit: mais depuis qu'ils l'eurēt conu, G
& se furent fiez à lui de la conduite de leur armee, il conserua la ville de Thebes qui s'en alloit perir,& deliura la Grece,qui estoit prochaine à seruir,monstrant en gloire,ne plus ne moins qu'en vne claire lumiere,la vertu produisant ses effects,quand il en est temps: car comme dit Sophocles,

Comme le fer est clair & reluisant
Tant que la main de l'homme en va vsant,
Et la maison où ne se tient personne,
Auec le temps du toict en terre donne:

V. Cinquiesme argument tiré de diuerses similitudes, qui mōstrent combien l'oisiueté est vn miserable vice, & que l'homme ne peut vrayemēt viure en cachant sa vie.

AUSSI non seulement le fer,mais les mœurs mesmes,les conditions & le naturel de l'homme se corrompēt,attirans vne moysissure relante,& vne vieillesse,en ne faisant rien par ignorance,vn silence muet, vne vie sedantaire, retiree à part en oisiueté,met en langueur non seulemēt les corps,mais aussi les ames des hommes. Et tout ainsi comme les eaux cachees,pourautant qu'elles sont couuertes & ombragees, & H
qu'elles croupissent, elles se pourrissent: aussi ceux qui ne bougent & ne s'employēt point,encore qu'ils ayent quelque chose de bon en eux,& ne le font point sortir dehors,ni n'exercent point les naturelles facultez qui estoient nees auec eux, se corrōpent & enuieillissent. Ne voyez vous pas,quand la nuict s'aproche,cōme & les corps deuienent plus pesans à besongner, & les esprits plus mornes & paresseux à s'esuertuer, & le discours de l'entendement plus assopi & abatu en soy, ne plus ne moins qu'vn feu qui s'en va mourant,& comme pour vne lascheté & fascherie qui lui viēt, il est agité de peu de diuerses imaginations, qui est vn quotidian aduertissement secret à l'homme,combien sa vie est courte?

Mais au Soleil les rays espanouis
Aiant rendu songes esuanouis:

A & apres que, par maniere de dire, meslant ensemble les actions & les pensees des hõmes auec sa lumiere, ils les resueille & excite, comme dit Democritus : au poinct du iour, les hommes courans comme dedãs vn chariot, du desir de s'entrerẽcontrer vistement l'vn deçà, l'autre delà, se leuent pour vaquer à leurs afaires. Et m'est auis que le viure mesme, voire le naistre, & participer à la generation des hommes, nous est donné de Dieu, afin de le conoistre: car il est inconu & caché en ceste grande machine de l'vniuers, pendant qu'il s'y promene çà & là par le menu : mais quand il se recueille en soy, & prend sa grandeur, alors il reluit, & deuiẽt aparent au lieu de caché, & manifeste au lieu de couuert qu'il estoit: car conoissance n'est pas le chemin à l'essence, comme aucuns veulent dire, mais au contraire l'essence & le chemin à la conoissance, pour ce que la conoissance ne fait pas chasque chose, mais seulemẽt elle la monstre quand elle est: comme ni la corruption de ce qui est, n'est point vn transporter à non estre, ains plustost vn amener ce qui est dissoult à non aparoistre. C'est B pourquoy selon nos anciennes loix & traditions, estimans que le Soleil soit Apollo, nous l'appellons Delius & Pythius: & celui qui est Seigneur de l'autre monde, soit Dieu, ou Dæmon, s'appelle Ades, dautant que quand nous venons à nous dissoudre, nous allons en vne obscurité où lon ne void rien,

VI. Sixiesme argument, que le viure, le naistre, la generation, l'homme entier, & l'ame humaine par leurs definitiõs & proprietez monstrent que nous ne sommes pas creez pour cacher nostre vie.

Deuers le Roy des tenebres de nuict,
Et du sommeil paresseux & sans bruit,

Et me semble que les anciens mesme ont appellé l'homme Phota, de la lumiere, à cause qu'il y a en chascun de nous vn vehemẽt desir de nous entreconoistre, & estre entreconus, à cause de la consanguinité qu'il y a entre nous. Et y a des philosophes qui estiment mesmes que l'ame soit vne lumiere de sa substãce: ce qu'ils iugent tant par autres signes, comme par ce qu'il n'y a rien en ce monde que l'ame haysse tant que l'ignorãce, & refuit tout ce qui est obscur & sans clarté, & se trouble quand elle entre en lieux tenebreux, estans pleins de crainte & de souspeçon pour elle : & C lui est la clarté si douce & si desirable, qu'elle ne veut point auoir les autres choses qui naturellement sont delectables, sans lumiere, ni en tenebres, ains est ce qui rend tout plaisir, tout passe-temps, & toute recreation plus douce & plus delectable, comme vne sausse commune à toutes viandes, & celui qui se iette en ignorance & s'en reuest, faisant de sa vie vne representation de mort, il semble qu'il se lasse d'estre, & se fasche de viure. Neantmoins on tient que le lieu où sont les ames des gens de bien & bien-heureux, n'est autre chose que la nature de la gloire, & de l'estre,

VII. Septiesmẽ argumẽt, que l'estat des ames apres qu'elles sont separees des corps condamne ceste opinion des Epicuriens, & monstre qu'iceux sont extremement miserables, durãs & apres ceste vie.

Le Soleil qui tousiours leur luit
Esclaire de là nostre nuict:
De roses vermeilles fleuries
Sont leurs belles grandes prairies,

& là toute la campagne couuerte & tapissee de fleurs de toutes sortes d'arbres sans D fruicts, mais couuerts de fleurs: & là y a de belles riuieres qui ne font bruit quelconque tant elles coulent doucement, & s'entretienent à discourir ensemble & raconter ce qui a passé par ci deuant, & ce qui est, s'acõpagnans, & se conuoyãs les vnes les autres. Puis il y a vne troisieme voye de ceux qui ont mal vescu & qui sont meschans, laquelle precipite leurs ames en vn abysme de tenebres,

Où les croupissantes riuieres
De la nuict hors des fondrieres
Vomissent vne infinité
De tenebreuse obscurité:

engloutissans & enfouissans ceux qui sont punis en oubliance & ignorance : car il n'y a pas des vautours qui mangent cõtinuellemẽt le foye des meschans couchez & renuersez par terre, car il est pieça ou bruslé ou pourri : ne n'y a pas des fardeaux qui

opriment & acablent les corps de ceux qui sont punis, pource que les os & la chair E n'ont plus de ligatures de nerfs, & n'ont plus les trespassez aucun reste de corps capable de receuoir punitions, ce qui est propre à chose dure & qui resiste. Mais la vraye vnique maniere de chastier & punir ceux qui ont mal vescu en ce monde, est vne infamie, vne ignorance, & vne abolition entiere & aneantissemẽt total qui les emporte au fleuue de Lethé, qui signifie oubliance, en lieu où il n'y a ris aucun, ni aucune resiouissance, & les plonge en la vaste mer qui n'a fond ne riue, de lascheté inutile à tout bien, & paresse qui ne sait rien faire, sinon tirer apres soy vn oubli, & vn enseuelissement en toute ignorance & toute desconoissance.

Les Regles & preceptes de santé, en forme de deuis. F

SOMMAIRE.

LA conionctiō du corps & de l'ame estãt si estroitte, que chascũ sait, il est cōme impossible que si l'vn viẽt à cōmettre quelque exces, l'autre n'en soit incōtinent greué. Or s'il y a chose qui doiue estre deploree c'est la perte du tẽps, sur tout quand cela auient par nostre intemperance: d'autant qu'alors en lieu de vaquer à nostre deuoir nous demeurons inutiles, & nuisons biẽ souuẽt à nous-mesmes & aux autres. Et pource que l'estude des bōnes lettres requiert vne ame bien cōposee & reglee en vn corps sain & vigoureux, ce n'est pas sans cause que Plutarque mesle parmi les discours philosophiques quelques regles & preceptes de santé: car de fait ce seroit vn effort inutile, & à peine pourroit-on auoir l'esprit tendu aux choses bonnes, si le corps estoit mal gouuerné. Mais craignant que lon n'estimast que lui, qui faisoit profession de philosophie s'auançast plus que de raison & rompist les limites des sciences en remuant ici la medecine: G *auant qu'entrer en deuis, apres auoir touché l'occasiō de tout le propos, il mōstre que l'estude de medecine conuient auec la philosophie. Cela fait il represente quelques questiōs proposees par vn tiers, & qui seruent de preface aux enseignemens par luy adioustez puis apres, sans suyure vne metode trop exacte, ains choisissant ce qu'il a estimé le plus propre au tẽps & aux personnes en faueur desquelles ce dialogue a esté escrit. Il parle donc premierement de l'vsage des viandes, specialemẽt des douces & plaisantes à la bouche, & dequoy lon se doit donner garde en cela: puis il traite des plaisirs du corps, & declaire quelle mesure il y faut tenir, descouurant par vne plaisante similitude l'indiscretion pernicieuse de ceux qui aiment les bonnes tables. Consequemment il defend d'vser des plaisirs du corps si lon n'est en bonne santé: condamne la trop grande repletion, laquelle est cause de la pluspart des maladies du corps humain, ce qui est enrichi d'vne autre belle similitude. Il veut aussi que lon preuoye & preuiene les maladies, proposant le remede propre à cela, & prouue que le corps ne sauroit iouir de plaisir quelconque au manger ou au boire, s'il n'est bien sain. De là il vient à faire mention de la diete, & des prognostiques de maladie prochaine: item, comme & dequoy les ma-* H *ladies de nos amis nous doyuent seruir, adioustant que pour bien entretenir sa santé il faut manger sans se saouler, trauailler sans s'espargner & conseruer sa semence. Là dessus il discourt de l'exercice & de la nourriture des gens d'estude, dechifrant par le menu ce qui est le plus remarquable en cela: & vuide ceste question, asauoir si c'est chose salubre au corps de disputer durant ou apres le repas. Puis il traite du promenement, du dormir, des vomissemens, des purgations du ventre, des dietes trop precises: condãnant par expres l'oisiueté, comme chose contraire à la bonne disposition du corps. Dauantage il monstre en quel temps on doit demeurer coy & se donner du plaisir: sur tout, il requiert que chacun aprene à bien conoistre son naturel, ensemble les viandes & breuuages propres à son estomac, exhortant pour la fin les gens d'estude d'espargner & choyer leurs corps, afin d'auoir meilleur moyen d'auancer en la conoissance des bonnes lettres, pour seruir puis apres à la societé humaine.*

A

Les personnages qui parlent en ce deuis, Moschion & Zeuxippus.

MOSCHION.

TV destournas dōc hier, ami Zeuxippus, le medecin Glaucus, qui ne demandoit qu'à conferer & communiquer de la philosophie auec vous. ZEVXIPPVS. Ie ne l'en destournay point, ami Moschion, ne iamais il n'eut volonté de ce faire: mais ie fuis ce que ie craignois, c'estoit de lui donner occasion & prise de s'atacher à moy, sachant bien qu'il ne demandoit autre chose: car en la medecine, comme dit Homere,

I. Il prend occasiō du refus fait par le medecin Glaucus de conferer de la philosophie, d'entrer au discours des preceptes de santé, repetant ce qui en auoit esté dit entre Glaucus & Zeuxippus. Iliad. lin. 11.

Il vaut tout seul autant que plusieurs autres:

B mais quant à la philosophie, il ne lui veut point de bien, ains a tousiours quelques aspres & fascheuses paroles à dire contre elle, mesmement lors que ie le voyois venir droit alencōtre de nous, criant de tout loin à haute voix, que nous auiōs entrepris vn grād cas, & qui n'estoit gueres honneste: c'est que nous auions rompu les confins, &, par maniere de dire, leué les bornes des sciences, en discourant de la maniere de viure sainement. Car les confins, disoit il, des medecins & des philosophes, comme lon dit en commun prouerbe, des Phrygiēs & des Mysiens, sont separez: & dauantage il auoit en la bouche quelques propos, que nous auiōs tenus par maniere de passe-temps seulement, qui n'estoient pas inutiles pourtant, lesquels il alloit deschirant & reprenant. MOSCHION. Et ie serois bien aise d'entēdre & ces propos là dont il se mocquoit, & les autres que vous eustes sur ce suiet là, s'il te venoit à gré de me les dire. ZEVXIPPVS. Ie le croy certainement, Moschion, pource que tu es naturellement enclin à la philosophie, & ne trouues pas bō C qu'vn philosophe n'aime que la medecine, te semblant estrange qu'il estime lui estre plus conuenable qu'on ne le voye estudiant en Geometrie, en la Dialectique, ou en la Musique, que d'enquerir & d'aprendre,

II. Auant que passer outre il mōstre que l'estude de medecine est chose qui conuient auec la philosophie.

Ce qu'il y a de bien ou mal chez lui:

c'est à dire dedans son corps. Et toutefois vous voyez ordinairement, qu'il y a plus grand nombre de spectateurs aux theatres, là où lon distribue quelque piece d'argēt à ceux qui s'y assemblēt pour voir l'esbatemēt des ieux, ainsi que lon fait à Athenes, qu'il n'y en a aux autres: & la medecine est vne des sciēces liberales, en laquelle il n'y a pas moins de beauté & subtilité, & de plaisir, qu'en autre quelle qu'elle soit: mais outre cela, encore paye-elle à ceux qui l'aiment vne grande distribution pour leur salaire, qui est la conseruation de leur vie & de leur santé: pourtant ne faut-il pas accuser les philosophes qui discourent des choses saines & mal saines, d'auoir outrepassé leurs confins, ains plustost les faudroit-il blasmer s'ils ne leuoient & ostoient D entierement ces bornes, pour labourer, cōme en vn champ commun auec les medecins, à la contemplation des choses belles & honnestes, enquerans par leurs discours ce qui est ensemble & plaisant à entendre, & necessaire à sauoir. MOSCHION. Mais laissons là le medecin Glaucus, ie te prie Zeuxippus, qui pour sa grauité veut qu'on l'estime acompli de tout poinct sans auoir aucun besoin de la philosophie, & me racōte tous les propos que vous eustes, mesmement ceux-là les premiers, s'il te plaist, que tu auois dit en iouant, & non pas trop à certes, que Glaucus alloit reprenant. ZEVXIPPVS. Ie le veux bien. Ce nostre ami donc disoit auoir oui dire à quelqu'vn, que auoir tousiours les mains chaudes, & ne les laisser pas refroidir, estoit chose grandement vtile à la santé: & au contraire, que d'auoir ordinairement les extremitez froides, chassoit la chaleur au dedans du corps, & nous aportoit comme vne acoustumance, & vne vsance à la fiéure: mais que la tourner au de-

III. Il introduit vn certain personnage traitant en presence de Glaucus de trois poincts apartenans à la medecine.

1. S'il vaut mieux auoir les mains chaudes que froides.

hors & tirer auec la chaleur la matiere d'icelle, & la diſtribuer egalement partout le E corps, eſtoit choſe ſaine, comme nous voyons qu'en beſongnant des mains, & en faiſant quelque ouurage, le mouuement nous y fait venir & y maintient la chaleur: mais ſi nous n'auons de telle beſongne à faire, qu'il ne faut pas pourtant receuoir la froideur aux extremitez du corps: voila l'vn des poincts dont il ſe rioit & mocquoit.

2. Si en ſanté lon doit gouſter vn peu par interualles des viandes dont vſent les malades.

Le ſecond fut, à mon auis, touchant les viandes que lon donne aux malades, qu'il conſeilloit qu'en ſanté meſme on en gouſtaſt vn petit par interualle de temps, pour s'y acouſtumer, afin que lon ne les euſt point en horreur, comme ont les petis enfans, & que lon ne haiſt point celle maniere de viure, ains qu'on la ſe rendiſt peu à peu familiere, afin que quand il auiendroit que lon ſeroit malade, on n'euſt pas à contrecœur ces viandes là, comme ſi c'eſtoient drogues medecinales, & que nous ne nous faſchiſſions point de manger quelquefois d'vne ſeule viande ſimple, ſans ſauſſe ne roſti: à ceſte cauſe vouloit il que lon ne trouuaſt point eſtrange, de venir quelquefois à la table ſans s'eſtre premierement baigné ou eſtuué, ni de boire de F l'eau quand il y auroit du vin, ni de boire chaud en eſté, quand bien il y auroit de la neige, pourueu que lon ne fiſt point ces abſtinences là par ambitieuſe oſtentation de vaine gloire, & pour s'en vanter apres, ains à part ſans en mot dire, & pour acouſtumer peu à peu noſtre appetit à obeir facilement à la raiſon & à ce qui eſt vtile, en oſtant de loin à noſtre ame ceſte mignardiſe delicate, de ſe plaindre trop ès maladies, & regretter les grands plaiſirs, & agreables voluptez, qu'elle ſouloit auoir au lieu de la baſſe & eſtroite regle de viure, à laquelle elle ſe voit reduite. Car il ne fut iamais mal dit, Choiſi la vie la meilleure qui ſoit, & l'acouſtumance te la rendra plaiſante: ce qui à l'eſpreuue ſe trouuera vtile en toutes choſes, mais principalement quant aux traitemens de la perſonne, en s'acouſtumant à ceux qui ſont les plus ſalubres, on les rend plus familiers, plus amis, & plus conus à noſtre nature, ſe ramenant en la memoire, ce que font & que diſent les autres en leurs maladies, comment ils ſe courroucent & ſe tourmentent, quand on leur preſente à G boire de l'eau chaude, ou quelque chaudeau à humer, ou du pain ſec, comment ils appellent cela faſcheuſe & mal plaiſante viande, & faſcheux & importuns ceux qui les veulent contraindre d'en prendre. Il y en a eu pluſieurs que le bain a fait mourir, qui n'auoient pas grand mal du commencement, ſinon qu'ils ne pouuoient boire ni manger que premierement il ne ſe fuſſent baignez, & lauez en l'eſtuue: entre leſquels a eſté l'Empereur Titus, ainſi que teſmoignent ceux qui le penſerent en ſa maladie.

3. Si les plus ſimples viandes ſont les plus ſalubres au corps: & combien la repletion eſt dangereuſe.

Il fut dit auſſi, que touſiours les plus ſimples viandes, & qui couſtent le moins, ſont les plus ſalubres au corps, & que ſur tout il ſe faloit bien donner garde de repletion, d'yurongnerie, & de volupté, meſmement quand on ſent aprocher vne feſte, où lon a acouſtumé de faire grand chere, ou bien que lon doit faire vn banquet à ſes amis, ou que lon attend quelque feſtin de Roy, ou de Prince, là où on eſt contraint de boire d'autant à ſon tour, que lon ne l'oſe refuſer, afin que lors que lon eſt encore en beau temps & ſerain, on prepare ſon corps de bonne heure, pour le H rendre plus gaillard, & plus diſpos contre le vent & la tempeſte qui le menaſſe: car il eſt bien difficile en telles aſſemblees & feſtes de ſeigneurs & d'amis, de ſe maintenir en vne mediocrité & acouſtumee ſobrieté, que lon ne ſoit trouué faſcheux, malplaiſant & ennuyeux à toute la compagnie.

Inſtruction à ceux qui ſe trouuent es banquets.

Afin donc que lon ne mette point feu ſur feu, repletion ſur repletion, & vin ſur vin, il ſeroit bon d'imiter & enſuiure à bon eſcient le tour que iadis le Roy Philippus fit par ieu, qui fut tel: Il y eut quelqu'vn qui le conuia, comme il eſtoit par les champs, de venir ſouper chez lui, penſant qu'il y deuſt venir auec petite compagnie: mais le voyant venir auec vne grande ſuite, ſachant qu'il auoit fait apreſter pour peu de gens, il en eſtoit tout troublé: dequoy Philippus s'eſtant aperceu, enuoya ſous-main dire à tous ceux qu'il auoit amenez, qu'ils gardaſſent lieu à la tourte: eux le croyans, & l'attendans

touſiours,

A tousiours espargnerent les viandes qui leur furent presentees, de maniere qu'elles suffirent largement à toute la compagnie. Ainsi se faut-il deuant preparer, quand on se doit trouuer à ces assemblees là, où il faut par force boire d'autant à tour de rolle, & garder lieu en nostre corps & pour viande & pour pastisserie, voire & pour yurongnerie, & y apporter nostre appetit tout frais & bien deliberé. Mais si d'auenture quelques telles contraintes nous surprenét encore tous pleins & mal disposez, pour auoir ia trop beu & trop mangé : estans quelques Seigneurs arriuez soudainement, ou quelques vns de nos amis suruenus à l'improuueu, & que nous soions forcez par honte de nous trouuer en compagnie d'autres qui seront bien dispos & preparez à boire: alors se faudra-il bien bander & armer contre la mauuaise honte, qui est cause de tant de maux aux hommes, en lui mettant alencontre ces vers que dit le Roy Creon en vne Tragedie d'Euripide, *Combien nuist la mauuaise honte à ceux qui se trouuent es banquets.*

B *Il me vaut mieux maintenant te desplaire,*
Ami passant, que pour te vouloir plaire,
En me laissant aller trop mollement,
Me repentir apres amerement.

Car de s'aller ietter en vne pleuresie, ou en vne phrenesie, pour crainte d'estre tenu & reputé lourdaut & inciuil, c'est faire du lourdaut à bon escient, & de l'homme de mauuais iugement, qui n'a pas la grace ni la parole pour entretenir la compagnie, sans yurongner & gourmander : car le refus mesme, s'il est fait dextremét & de bonne grace, ne sera point moins agreable à la compagnie, que le boire d'autant à tour de rolle. Et si celui mesme qui fait le festin s'abstient de boire & de manger encore qu'il soit à la table (comme quand on fait vn sacrifice, dont lon ne taste point) entretenant au demeurant la compagnie auec vn bon visage & vne bonne chere, disant tousiours de lui-mesme quelque mot pour rire, il resiouira & côtentera plus la compagnie, que celui qui s'enyureroit & gourmanderoit iusques au creuer auec eux. Il fit mention à ce propos de quelques exemples anciens, comme d'Alexandre le C grand entre autres, qui eut honte de refuser Medius, l'vn de ses Capitaines, qui le conuia d'aller souper chez lui, apres auoir desia bien beu ailleurs, & qui le remit à boire, encore mieux que deuant : dont il mourut : & de nostre temps vn puissant luicteur nommé Rigulus, que l'Empereur Titus vn iour de bon matin enuoya querir pour se baigner & estuuer auec luy, il y vint, & apres s'estre laue beut vn coup tel, que l'apoplexie le surprit incontinent, de maniere qu'il en tomba mort soudainement. Nostre medecin Glaucus se mocquoit de tous ces propos là, les appellant discours de maistres d'eschole : ne se souciát pas gueres au demeurant d'en ouïr plus auant, ni nous aussi n'ayans pas grande enuie de luy en dire d'auantage, pource qu'il ne s'arrestoit pas à considerer plus auant vn chascun d'iceux. Mais au demeurant Socrates, qui le premier nous a defendu de manger des viandes qui nous conuient à manger, encore que nous n'aions point de faim, ni boire bruuages qui D nous facét boire, encore que nous n'ayons point de soif, ne nous defendoit pas simplement d'en vser, ains nous enseignoit d'en vser seulemét lors que nous en aurions besoin, en ioignant la volupté d'icelles auec la necessité, comme font ceux qui emploient les deniers publiques, qui parauant se souloient despendre à faire des ieux, à la soulde & entretenement des gens de guerre : car le doux, tant comme il est partie du nourrissant, est fort propre & ami familier à la nature, & faut pendant que lon a encore faim, iouïr & vser des alimens necessaires, comme plaisans: non pas se prouoquer & susciter à part de nouueaux appetis extraordinaires, apres que lon a rassasié les communs & ordinaires. Car ainsi comme à Socrates mesme le danser estoit vn exercice & s'y delectoit, aussi celui à qui vne pastisserie ou vne confiture sert pour toute viande & pour souper entier, elle lui fait moins de mal : mais apres que lon a pris ce qui suffit à la nature, & que lon s'est assez rempli, il se faut bien

Exemples à ce propos.

IIII. Il entre maintenant en la deduction des diuers preceptes de santé, & monstre en premier lieu cõment il faut vser des viandes, sur tout de celles qui sõt douces & fort plaisantes à la bouche. & dequoy lon se doit donner garde en cela.

A se contenir pour sa santé entretenir: toutefois il y en a qui par espargne mechanique, & par chichete refrenent bien leurs cupiditez quand ils sont chez eux, mais s'il auient qu'ils soient conuiez chez autrui, ils se gorgent & se remplissent iusques au creuer de ces viandes exquises & cheres, ne plus ne moins que lon fait à la guerre, quand on va fourrager, tant que lon peut, sur les terres de l'ennemi: & puis ils sortent de là mal disposez, rapportans de leur cupidité insatiable vne belle prouision pour le lendemain, c'est vne crudité d'estomac. Or le philosophe Crates, estimant que les guerres ciuiles & les tyrannies se suscitoient dedans les villes, autant pour la superfluité & pour les delices, que pour autre cause qui soit, souloit dire en iouant selon sa coustume, Garde toy de nous ietter en sedition ciuile, en augmentãt le plat deuãt la lentille: c'est à dire, en faisant despense plus grãde que ne porte ton reuenu: mais vn chascun se doit commander à soy mesme, N'augmente pas le plat deuant

Plaisante similitude descouurant la sotte & dangereuse intemperance de ceux qui abusent des viandes es maisons d'autrui.

B la lentille, ni ne passe point par dessus le cresson & l'oliue, iusques aux tourtes & aux delicieux poissons, & ne iette point ton corps puis apres en choliques, & en flux de ventre pour auoir trop mangé: car les viandes simples & ordinaires contienent l'appetit dedans les bornes & la mesure de nature, mais les artifices des cuisiniers & des pastissiers, auec leurs friandises de sausses & de saupiquets, ainsi comme dit le poëte Comique: auancent & mettent tousiours plus auant les limites de la volupté, & outrepassent l'vtilité: & ne say comment, veu que nous detestons si fort, & auons en abomination si grande, les femmes qui donnent des bruuages d'amour, & composent des charmes pour appliquer à leurs maris, nous abandonnons ainsi à des mercenaires, ou à des esclaues, nos viandes à empoisonner, par maniere de dire, & à ensorceller. Et bien que le mot que souloit dire le philosophe Arcesilaus cõtre les paillards & luxurieux soit vn peu trop brusque & trop aigre, qu'il ne peut chaloir de quel costé on le soit, pource qu'il y a autãt de mal à l'vn qu'à l'autre, si ne vient il pas

C mal à propos pour le suiet que nous traitons: car à la verité, quelle difference y a-il de mãger des herbes chaudes, que lõ appelle Satyrion, pour se prouoquer & semondre à la luxure, & irriter le sentimẽt par odeur & par sausses? comme les galleux, qui ne demandent autre chose sinon qu'on leur frotte & qu'on leur galle tousiours leur rongne? MAIS à l'auenture vaudra-il mieux se reseruer à vn autre lieu pour parler contre les voluptez deshonnestes, en mõstrant combien la continence de soy-mesme est honneste & venerable: car le propos qui se presente maintenant, est pour defendre plusieurs grãdes voluptez honnestes, par ce que les maladies ne nous ostent pas tant d'actions, tant d'esperances, tant de voyages, ni tant de passetemps, comme elles nous empeschẽt & font perdre de voluptez: pourtant aussi peu est-il expedient à ceux qui aiment les voluptez, qu'à gens du monde, de mespriser leur santé: car il y en a plusieurs à qui les maladies n'ostẽt point les moiens de philosopher, ni d'estre grands capitaines: ni de gouuerner les royaumes: mais les voluptez & iouissances

VI. Qu'il ne faut point vser des plaisirs du corps si lon n'est en bonne santé.

D corporelles pour la plus part ne peuuent pas seulemẽt naistre en maladie, ou si elles y naissent, elles apportent bien peu de la delectation qui leur est propre & naturelle: & ce peu encore non pur & net, ains meslé de mixtion estrangere, & comme desguisé & cicatricé, ne plus ne moins qu'en vne tourmente & tempeste: car le plaisir de Venus n'est point bien à propos quand on est trop plein de viande & de vin, mais plus tost quand le corps est en vne serenité & tranquillité grande, pource que Venus se doit terminer en volupté, si fait biẽ le boire & le manger: mais la santé est aux voluptez, comme leur beau temps, qui leur donne seure & plaisante naissance, ne plus ne moins que le calme de l'hiuer à la couuee des oyseaux de mer, que lon appelle Halcyons, qui escloent leurs œufs tousiours en beau temps, au milieu de l'hiuer. On loue à bon droit Prodicus d'auoir gentilment dit, que le feu est la meilleure sausse qui soit: mais on pourroit aussi tres-veritablement dire, que la santé est vne diuine sausse, & tresplaisante: car les viandes, pour delicates qu'elles soient, bouillies ou ro-

ſties, ou cuites au four n'apportét aucune volupté ne plaiſir à ceux qui ſont malades E ou yures, ou qui ont enuie de vomir, là où vn pur & net appetit rend toute viande agreable & plaiſante, voire rauiſſable, comme dit Homere, à vn corps ſain & conuenable. MAIS comme Demades l'orateur, voiant les Atheniens deſireux des armes & de la guerre hors de propos, leur diſoit, que iamais ils ne traitoient de la paix ſinon en robes noires, apres qu'ils auoient perdu de leurs parens & amis, auſſi ne nous ſouuenons nous iamais de viure ſobremét & ſimplement, ſinon parmi des cauteres, des vnguents, & des cataplaſmes: & quand nous y ſommes, alors nous condamnons bien fort nos fautes, quand il nous ſouuient de ce que nous auons fait par le paſſé: mais encore accuſons nous tantoſt l'air, tantoſt la contree qui n'eſt pas ſaine, ou l'eſtre hors de ſon pays naturel, & iamais n'en voulons accuſer noſtre intemperance, & nos appetis deſordonnez: & comme le Roy Lyſimachus dedans le pays des Getes ſe trouuant contraint & forcé de la ſoif, à ſe rendre priſonnier lui & ſon armee entre les mains de ſon ennemi, apres auoir beu de l'eau freſche dit, ô Dieux, combié F de felicité i'ay perdu pour vn ſi court plaiſir! auſſi pourrions nous rapporter & acommoder cela à nous meſmes en nos maladies, comment pour auoir beu de l'eau froide, ou pour auoir eſté aux eſtuues importunément, ou pour auoir beu d'autant, combien de voluptez nous auons gaſtees, combien de bonnes actions, & combien d'honneſtes paſſetemps nous auons perdus: car le remors de tels penſemens touche iuſques au vif la memoire, de ſorte que la cicatrice en demeure encore apres que lon eſt reſtitué en ſanté: ce qui fait que nous ſommes puis apres plus retenus en noſtre maniere de viure, par ce que vn corps qui ſera bien ſain ne produira gueres iamais de trop vehementes cupiditez, & appetis deſordonnez, malaiſez à dompter, ou à y reſiſter, ains leur fait faire teſte quand ils ſe remuent, & qu'ils regimbent pour iouyr des plaiſirs dont ils ont enuie: car tels appetis ſe plaignent legerement, & crient pour peu de choſe, comme font les enfans mignards, & puis ils s'apaiſent quand la table eſt oſtee, & ne ſe plaignent point qu'on leur ait fait tort, ains au contraire ſont G purs & nets, & gaillards, nõ pas peſans & baaillans pour auoir l'eſtomac chargé iuſques au lendemain: comme lon eſcrit, que le capitaine Timotheus ayant vn iour ſoupé en l'Academie chez Platon, vn ſouper ſimple & ſobre, dit, Ceux qui ſoupent chez Platon s'en trouuent bien iuſques au lendemain. Auſſi eſcrit on qu'Alexandre renuoyant les cuiſiniers que la Royne Ada lui enuoyoit, dit, qu'il en menoit touſiours quand & lui de meilleurs: pour le diſner, le leuer matin & cheminer auant iour: & pour le ſouper, le peu manger à diſner. IE ſay bien que les hommes prenent auſſi bien quelquefois la fieure pour auoir trop trauaillé, ou s'eſtre eſchauffez, ou bien pour s'eſtre refroidis. Mais comme les odeurs des fleurs ſont foibles & debiles à par elles, là où eſtans meſlees auec de l'huile, elles prenent force & vigueur: auſſi la repletion d'humeurs donne par maniere de dire, corps & ſubſtance aux cauſes & occaſions exterieures des maladies: & ſans la quantité grande d'humeurs ſuperflues, il n'y a danger, pource que toutes telles indiſpoſitions ſe diſſipent H & diſſoluent facilement quand vn ſang ſubtil & vn eſprit pur & net reçoit ſes autres exceſſifs mouuemens: mais où il y a repletion grande de toutes ſuperfluitez, comme vne fange profonde remuee, alors il en ſourd pluſieurs malins accidens, dangereux & difficiles à curer. Pourtant ne faut il pas faire comme les patrons & maiſtres des nauires, qui ne ſe peuuent iamais ſaouler de fourrer dedans leurs vaiſſeaux, & leur ſemble qu'ils n'ont iamais trop de charge, & puis ils ne font autre choſe que vuider la ſentine, & ietter l'eau de la mer qui entre dedans: auſſi apres que nous auons bien empli & chargé noſtre corps, le purger, puis lauer auec medecines & clyſteres: ains le faut touſiours contregarder net diſpos & leger, afin que ſi d'auenture il vient à eſtre d'ailleurs appeſanti & chargé, il reuiene touſiours au deſſus, ainſi comme fait le liege ſur la mer. MAIS principalement faut-il prendre garde aux

VII. Par vne comparaiſon propre, prinſe du dire de Demades, il redargue grauemét l'intemperance & trop grande repletion.

VIII. Que la repletion eſt cauſe de la pluſpart des maladies du corps humain.

Similitude fort belle, monſtrãt la ſottiſe de ceux qui ſe chargent de trop de viande.

IX. Il faut prendre garde aux

A aux precedentes indiſpoſitions & meſſagers des maladies, pource qu'elles ne vienent pas toutes ſans mot dire, ainſi que dit Heſiode,

meſſagers & auantcoureurs des maladies & qui ſont ceux qui faillent en cela.

Car Iupiter leur a oſté la voix:

ains la plus-part ont des auant-coureurs, trompettes & denonciateurs, comme des cruditez d'eſtomac, des peſanteurs de toute la perſonne, ſuiuant ce qu'eſcrit Hippocrates, Les peſanteurs & laſſitudes qui vienent d'elles meſmes, prognoſtiquent, & ſignifient des maladies: & pour ce que les eſprits, à mon auis, qui doiuent aller aux nerfs, ſont eſtoupez & exclus par la repletion grande d'humeur. Mais combien que le corps par maniere de dire, lui meſme tende au contraire, & nous tire au lict & au repos, les vns neantmoins par gourmandiſe ou par appetit deſordonné des voluptez, ſe vont ietter dedans des bains & des eſtuues, & ſe haſtent d'aller aux feſtins, & aux compagnies où lon boit d'autant, comme s'ils faiſoyent prouiſion de B viures attendans vn ſiege de ville, & s'ils auoyent peur que la fieure les ſurpriſt qu'ils n'euſſent premierement bien ſoupé. Les autres vn peu plus honneſtes ne ſe prenent pas par là, mais aians honte fort ſottement, de confeſſer qu'ils ont trop beu ou trop mangé, & qu'ils ſentent quelque crudité & indigeſtion en leur eſtomac, & de demeurer tout vn iour à recoy en robe de chambre, pendant que les autres vont iouër à la paume & autres tels exercices de la perſonne qui les y conuient, ils s'y en vont, & ſe mettent en pourpoint ou tout nuds, comme les autres, & font tout ne plus ne moins que ceux qui ſont bien ſains: mais la plus part ſuiets à leur plaiſir & deſordonnez, ſe laiſſent perſuader & pouſſer à ſe leuer hardimēt, & aller faire comme de couſtume par vne vaine eſperance qu'ils ont fortifiee d'vn commun prouerbe, qu'il faut prendre du poil de la beſte qui les a mordus, & chaſſer le vin par le vin, reſoudre l'yurongnerie par l'yurongnerie. Mais alencontre de telle eſperance il faut oppoſer la crainte reſeruee de Caton, lequel diſoit que telle retenue fait les choſes grandes petites, & les petites elle reduit du tout à neant: & qu'il vaut C mieux endurer la faute de manger, & tenir ſon corps vuide & en repos, que de ſoy hazarder en ſe iettant dedans vn bain ou en vne table pour ſouper: car s'il y a quelque diſpoſition à maladie, il nous nuira de ne nous eſtre pas gardez: & s'il n'y a rien il ne nous ſauroit nuire de nous eſtre reſeruez & retenus, & par ceſte retenue nous en aurons le corps de tant plus net: & l'autre ſot, qui craindra de donner à conoiſtre à ſes domeſtiques ou à ſes amis, qu'il ſe trouue mal d'auoir trop beu, ou trop mangé, aiant eu honte de confeſſer auiourd'huy qu'il n'a peu digerer, demain ſera contraint malgré lui, d'auouër vn flux de ventre, ou la fiéure, ou des trenchez. Tu reputerois à grande vergongne de confeſſer que tu euſſes faim, mais bien eſt-ce plus grande honte eſtre contraint d'auouër vne crudité, vne peſanteur venant d'auoir trop mangé, & d'vne repletion de corps que lon entraine encore dedans vn bain, comme vn vieux vaiſſeau demi pourri, & ne tenant point eau, que lon tire de- D dans la mer. Ils font ne plus ne moins que quelques vns de ceux qui voyagent ſur la mer, leſquels, eſtant l'hiuer, ont honte de demeurer ſans rien faire ſur le riuage de la mer: mais puis apres quād ils ont leué l'anchre, mis la voile au vent, & qu'ils ſont vn peu eſlargis en pleine mer, ils ſe trouuent tres-mal, crians à l'aide, & rendans leur gorge: auſſi ceux qui ſe trouuans en doute de maladie, ou en diſpoſition de leurs corps pour y tomber, cuident que ce ſoit laſcheté hōteuſe de ſe tenir vn iour ſur ſes gardes dedans le lict, & ne venir pas comme de couſtume à la table, ſont puis apres bien plus honteuſement couchez par pluſieurs nuicts à ſe faire purger & appliquer force cataplaſmes, & à flatter les medecins & careſſer, en leur demandant à boire du vin ou de l'eau froide, ayans bien alors le courage ſi foible, que de faire & dire pluſieurs paroles impertinentes, & ſentans ſon cœur failli, pour la peine qu'ils endurent, & la peur qu'ils ont d'auoir encore pis: & toutefois il ſeroit bien à propos de ramenteuoir à ceux qui ne ſe peuuent autrement contenir, & qui ſe laiſſent eſbran-

Au 5. aphoriſme du 2. liure.

Remede contre la maladie que lon ſent venir de trop grande repletion.

Similitude monſtrāt l'imprudence de ceux qui ſont lasches à table.

ler ou bien emporter du tout à leurs cupiditez, que les voluptez prenent la plus part E
de ce qu'elles ont de bon du corps mesme. Et comme les Lacedæmoniens apres auoir donné à leurs cuisiniers du sel & du vinaigre, lui disoient qu'il cerchast le demeurant en la beste qui estoit immolee, aussi à vn corps que lon veut nourrir, la meilleure sausse qu'on lui sauroit bailler pour la lui faire trouuer bonne, est que lon lui baille quand il est bien sain, & pur & net: car qu'vne viande soit douce ou soit chere, cela est hors du corps de celui qui la prend, & se iuge à par soi: mais pour estre plaisante, il faut que ce soit eu esgard au corps qui la prend, & pour en receuoir le plaisir, il faut qu'il soit disposé ainsi comme le requiert la nature, autrement en vn corps fasché, mal disposé & chargé de vin, toutes sausses perdent toute leur grace & toute leur saison. Pourtãt ne faut il-pas tant prendre garde si le poisson est frais pesché, ne si le pain est de pur fourment, si le bain est chaud, ou si la femme est belle, qu'il faut considerer de bien pres si nostre corps est point degousté, aiant enuie de vomir, gorgé, tout crud & desbauché, autrement nous ferons la mesme faute que F
feroit vn qui apres auoir bien beu, voudroit aller en masque baller & iouër en vne maison, où lon porteroit le deuil pour la mort du maistre d'icelle, qui n'agueres seroit decedé: car au lieu d'y aporter resiouissance & plaisir, il feroit plorer & crier ceux de la maison à hauts cris, aussi le deduit de l'amour, les viandes exquises, le bain, & le vin, en vn corps mal disposé, & hors du naturel, ne font qu'esmouuoir & brouiller la pituite & la cholere à ceux qui ne sont ne bien rassis en la dispositiõ de leurs personnes, ni aussi du tout corrompus, & desbaucher le corps encore plus qu'il ne l'estoit, ne donnant point de plaisir, dont au moins on doiue faire cas, ni de contentement tel que nous l'auions esperé. Il est bien vray que la diete trop exquise & gardee estroittement au doigt & à l'œil, comme lon dit en cõmun langage, rend non seulement le corps paresseux, & dangereux de tomber en maladies, mais aussi matte toute la gayeté de l'ame, de maniere qu'elle a toutes choses pour suspectes, craignãt tousiours de s'arrester trop, autant en trauail qu'en plaisir, & generalement G
en toute action, n'entreprenant iamais rien asseureement ni gaillardement, là où il faut que nous facions de nostre corps comme d'vne voile en la mer, ne le resserrant, ni ne le retenant point trop à l'estroit en beau temps, ni aussi le laschant trop dissoluement & trop negligemment, où il y a occasion de souspeçonner quelque tempeste: car à ceste heure là il le faudra choier, & retirer vn petit, pour le rendre puis apres plus dispos & leger, comme nous auons dit, & n'attẽdre pas à ce faire, iusques à ce que nous sentions des cruditez, ni des flux de ventre, ni des inflammations ou refroidissemens & endormies de membres: lesquels signes estans comme les messagers & les sergens de la fieure qui est desia à leur porte, à male peine peuuent émouuoir aucuns tant qu'ils se veuillent resserrer & restraindre, lors qu'ils sont ia en l'acces de leur mal, là où il faut de loin preuoir, & se tenir sur ses gardes long temps deuant la tourmente, quand on sent,

Sur vn escueil marin en l'ær, H
Le vent de la Bise souffler.

CAR il n'y auroit point de propos de prẽdre soigneusement garde au crailler des corbeaux, ou au caqueter des poules, & au fouiller des pourceaux remuãs des ordures & de vieux haillons, comme dit Democritus, pour en tirer pronostiques de vent & de pluye, & que nous ne seussions point obseruer ni preuoir à certains signes vne tempeste prochaine à sourdre & à naistre dedans nostre propre corps. Pourtant ne faut-il pas seulement obseruer le corps au boire, & au manger, & aux exercices de la personne, s'il s'y prend point plus laschement & plus froidement que de coustume, ou au contraire, s'il a point plus de faim & plus de soif que d'ordinaire: mais aussi craindre, si le dormir n'est point continué tout d'vne tire egalement & doucement, ains qu'il y ait des inegalitez & interruptions: voire iusques aux songes faut-il

x. Le corps ne sauroit iouyr de plaisir quelconque au manger ou au boire, s'il n'est bien sain.

Similitude à ce propos.

xi. La diete trop exquise est dangereuse, & tend à vne extremité contraire à l'intemperance.

xii. Qu'il faut voir venir les maladies, afin d'y obuier plus aisement & bien à point, & quels prognostiques lon peut auoir en cela.

A faut-il bien prendre garde, s'ils sont point estranges & non acoustumez, car si ce sont imaginations extraordinaires, ils tesmoignent & signifient qu'il y a repletion de grosses humeurs gluantes, perturbation des esprits au dedans. Quelquefois aussi il auient que les mouuemens de l'ame mesme nous monstrent que le corps est en quelque danger de maladie: car il prend aucunefois aux hommes des melancholies sans propos, & des frayeurs sans aucune raison aparente qui leur ostent & estaignent soudainement toute esperance: les vns deuienent aucunefois prompts à choleres soudaines, chagrins, se faschans de peu de chose, tellement qu'ils pleurent mal-gré eux, & languissent d'ennui. C'est quand de mauuaises fumees & vapeurs ameres amassees s'eleuent & se vont meslant, comme dit Platon, parmi les voyes de l'ame. Pourtant faut il que ceux à qui telles choses arriuent, rememorent & considerent en eux-mesmes, s'il n'y a point quelque chose spirituelle: car s'il n'y en a point, il est force que ce soit quelque matiere corporelle qui a besoin

B d'euacuation ou bien de repression. Avssi est-il vtile quand on va visiter ses amis malades, s'enquerir diligemment des causes de leurs maladies, non par curiosité ni par ostentation, pour en disputer seulement, & faire monstre de son eloquence, en baillant des instances, des incidences, & communitez des maladies, pour monstrer que lon a leu les liures, & que lon entend les termes de la medecine: ains s'enquerant diligemment, & non pas en passant par dessus, de ces choses legeres & communes, s'il estoit plein ou vuide, s'il auoit trauaillé, s'il dormoit bien ou mal: & principalement, comme il viuoit, & comment il se gouuernoit, quand il est tombé en fiéure. Et puis, comme Platon souloit dire en soy-mesme s'en retournant, apres auoir veu les fautes que d'autres commettoiét: „ Mais suis-ie point moy-„ mesme tel? aussi aprendre aux despens d'autrui à prouuoir bien au fait de sa santé, s'en souuenir, & se tenir sur ses gardes, à fin de ne tomber aux mesmes inconueniens, & n'estre point contraint de s'alitter, & là regretter, & louër, quand il

XIII. Les maladies de nos amis nous doiuent seruir, & comment.

C n'en est plus temps, la tant precieuse santé, ains en voiant vn autre attaint de maladie, remarquer bien, & imprimer en son cœur, combien nous doit estre chere la santé, combien il faut estre soigneux de se garder, & retenu à s'espargner. Et si ne sera pas mauuais de comparer puis apres sa vie à celle du patient: car s'il auient que nous aions trop beu, ou trop mangé, ou trop trauaillé, & fait quelque autre tel exces, & que pourtant nostre corps ne nous menasse point de maladie prochaine, toutefois si iugerons nous qu'il nous faudra contre-garder, & anticiper le mal qui en pourroit auenir: comme si nous auions fait quelque desordre au plaisir de l'amour, ou autrement trop trauaillé, en nous reposant & demeurant à recoy, ou apres vne yurongnerie & apres auoir bien beu d'autant, beuuant de l'eau en recompense: mais specialement apres auoir mangé beaucoup de viandes pesantes, comme sont chairs, ou bien diuerses, en iusnant puis apres, & se restraignant, de maniere que lon ne laisse aucune superfluité dedans le corps: car ces choses là seules

D d'elles mesmes sont causes de plusieurs maladies, & aux autres causes adioustent encore matiere & force d'auantage qu'elles n'en auoient. Povrtant a il esté sagement dit par les anciens, „ que pour entretenir sa santé ces trois poincts sont princi-„ palement necessaires, Manger sans se saouler, trauailler sans s'espargner, & sa semence conseruer. Car l'intemperance de la luxure dissoult & affoiblit fort la chaleur naturelle qui fait cuire & digerer la viande que nous prenons, & par consequent est cause qu'il s'engendre beaucoup de superfluitez, & se fait vn grád amas de mauuaises humeurs dedans nostre corps. Parqvoy pour recommencer à parler derechef d'vn chascun de ces poincts, venons premierement à considerer les exercices qui sont conuenables aux hommes de lettres & d'estude: car tout ainsi comme celui qui dit le premier, qu'il n'escriuoit rié touchát les dents à ceux qui habitoiét au long de la marine, leur enseigna ce qu'ils doiuét faire en disant cela: aussi pourroit on dire

Trois points remarquables pour la conseruation de la santé.

XIIII. De l'exercice des gens d'estude.

1. La parole, & les commoditez qui en reuienent.

aux hommes de lettres que lon ne leur escrit rien touchãt les exercices, pour ce que E l'vsage quotidian de la parole prononcee par viue voix, est vn exercice de merueilleuse efficace, non seulement pour la sante, mais aussi pour la force, non pas telle comme celle que lon fait venir par artifice aux luicteurs, qui rend le corps charnu, & le cuir ferme par le dehors, ainsi que vn bastiment que lon a enduit & crespi exterieurement: mais bien engendrant vne disposition robuste, & vne force vigoureuse aux plus nobles parties, & principaux instrumens de nostre vie au dedans. Or que les esprits augmentent les forces de nostre corps, les maistres des exercices le monstrent assez, commandans aux luicteurs, quãd on leur frotte les membres, de resister & pousser contre les frictions en retenant leur halene, à mesure que lon leur manie & que lon leur frotte chasque partie: mais la voix estant vn mouuement de l'esprit, fortifie non superficiellement, mais en la propre source dont elle naist dedans les flancs & les poulmons, augmente la chaleur naturelle, subtilise le sang, nettoye toutes les veines & ouure toutes les arteres, empeschant qu'il ne s'y face aucun estoup- F pemẽt ou espessissemẽt d'humeurs superflues, comme vne lie au fond des vaisseaux qui reçoiuent & qui cuisent les viandes dont nous nous nourrissons: au moien dequoy il est besoin que nous vsions fort ordinairement & familierement de cest exercice, en parlant en public, & discourant continuellement: ou bien si d'auenture nous faisons doute, que nostre corps fust trop debile pour pouuoir supporter tãt de trauail, au moins en lisant à haute voix: car ce que la branloire est au regard de l'exercice du corps, cela mesme en proportion est la lecture au regard du parler, remuant tout doucement & promenant la voix dedans la parole, ne plus ne moins que dedans vn coche ou voiture d'autrui. Il est vray que le deuis & la dispute y adiouste d'auantage la vehemence & l'efforcement, dautant que l'ame s'y attache quant & le corps, bien se faut-il donner de garde des clameurs violentes à pleine teste, car ces efforts & inegales contentions d'halene sont bien souuent cause de rompre des veines, ou de faire conuulsion de nerfs au dedans. Puis apres que lon G a ainsi leu ou parlé, il est bon vser de quelques frictions vnctueuses & chaudes, auãt que de s'aller promener, & de tels amolissemens du cuir & de la chair, en touchant & maniant, en la sorte qu'on le peut faire, les entrailles, à fin de departir & espandre egalement les esprits par tout, iusques aux extremitez du corps. La mesure de ces frottemens soit iusques à tant que le sentiment les trouuera agreables, & ne s'en offensera point. Qui aura ainsi apaisé le trouble & la tension des esprits au fond de son corps, si d'auenture il s'y treuue quelque superfluité, elle ne lui aportera point de nuisance: & s'il laisse de se promener à faute de loisir, pour quelque afaire qui lui sera inopineement suruenu, ce sera tout vn pour cela, car nature aura tousiours eu ce qui lui fait besoin: & pour ce ne faut il prendre pour couleur & excuse de se taire, ni la nauigation, quand on est auec plusieurs autres passagers dedans vn vaisseau sur la mer, ni le logis quand on est en l'hostellerie, encore que les assistans s'en deussent rire & mocquer, pource que là où il n'est point deshonneste de H manger deuant tout le monde, là n'est il point aussi deshonneste d'exerciter sa personne: ains plus-tost est-il deshonneste craindre ou auoir honte de mariniers, mulatiers ou hosteliers, qui se mocqueront, non d'vn qui iouëra à la paulme tout seul, ou qui escrimera à son ombre, ains d'vn qui parlera, & en parlãt enseignera, discourra, ou aprendra par cœur & rememorera quelque bonne chose, pour son exercice. Socrates souloit dire qu'vne petite salette estoit suffisante pour exercer vn qui fait son exercice de la danse: mais à celui qui veut exerciter sa personne par le moien de la parole, tout lieu luy est suffisant, soit debout, soit couché ou assis: seulement nous faut il bien donner garde que nous ne nous efforcions pas de crier à haute voix, lors que nous nous sentirons pleins de boire & de manger, ou bien lassez du plaisir de l'amour, ou bien d'autre trauail quel qu'il soit, comme il auient souuent aux orateurs

Marginal notes: 2. La lecture. — 3. Le deuis & la dispute. — 4. Frottemens & promenemens. — Comment l'exercice de la parole doit estre reiglé.

A teurs & maistres de Rhetorique qui se laissent aller, & s'efforcẽt de declamer & ha-
ranguer, les vns par vaine gloire & ambition de se monstrer, les autres pour le gain
mercenaire, ou pour ialousie à lencontre de leurs compagnons: comme Niger l'vn
de nos amis, lequel faisoit profession d'enseigner la Rhetorique au pais de la Galatie
aiant vn iour aualé vne areste de poisson qui lui estoit demeuree en la gorge, il
suruint d'auenture vn autre Rhetoricien passant son chemin, qui fit vne harangue
publiquement. Niger craignant qu'il ne semblast fuir la lice, pour n'ozer se paran-
goner à lui, se mit lui mesme à declamer, aiant encore l'areste acrochee dedans
sa gorge, de maniere qu'il s'y engendra vne grande & douloureuse inflammation:
la douleur de laquelle ne pouuant plus endurer, il souffrit qu'on lui fist vne pro-
fonde incision & grande ouuerture par le dehors, par où l'areste lui fut bien arra-
chee, mais la playe en deuint si mauuaise, & s'y fit vne si grande fluxion d'hu-
meurs, qu'il en mourut tout roide. mais cela à l'auenture sera plus à propos de ra-
B menteuoir ci dessous. Apres l'exercice il faut entrer dedans l'estuue, là où se
lauer d'eau froide est plus fait en ieune homme qui veut monstrer sa bonne dispo-
sition, qu'il n'est conuenable à la santé: car le bien que tel lauement peut aporter,
c'est qu'il semble endurcir le corps, & le rendre moins suiet à estre offencé des
qualitez de l'air: mais cela fait plus de mal au dedans, qu'il ne fait de bien au dehors,
d'autant qu'il reserre les pores, & fait grossir & espessir les humeurs & vapeurs
qui se voudroient euaporer & resoudre continuellement. Dauantage il est force
que ceux qui vsent de se lauer d'eau froide, tombent en la suiection de celle trop ex-
quise & estroite diete que nous fuyons, ayans tousiours l'œil fiché à n'en outrepas-
ser iamais vn seul poinct, dautant que la moindre & plus legere faute du monde est
incontinent chastiee bien asprement: là où, au contraire, se lauer d'eau chaude nous
pardonne beaucoup de choses, car elle n'oste pas tant de force & roideur au corps,
comme elle nous aporte de profit pour la santé, acheminant & acommodant tout
C doucement les humeurs à la concoction: & si d'auenture il y en a qui ne se puissent
pas bien cuire, prouueu qu'elles ne soient pas totalement crues, & qu'elles ne flot-
tent pas au dessus de l'estomac, elle les fait dissoudre & exhaler sans aucun sentiment
de douleur, & recõforte, & fait esuanouir les secretes foulures & lassitudes des men-
bres: toutefois là où nous sentirons que le corps sera en sa disposition naturelle,
assez fort & robuste, il vaudra mieux entre-mettre l'vsage du bain, & sera meil-
leur se faire huiler & frotter deuant le feu, là où le corps aura besoin d'estre rechau-
fee car par ce moyen il prend mieux ce qu'il luy faut de chaleur: ce qui n'est pas de
mesme quant au Soleil, car on ne peut pas prendre de sa chaleur plus ou moins à
discretion, ains est force de s'en seruir & en vser selon qu'il tempere & dispose l'air.
CELA suffise quant aux exercices de la personne: au demeurant pour venir à la nour
riture, si les raisons & instructions que nous auons amenees ci dessus, par lesquelles
nous nous sommes efforcez de refrener & reprimer les cupiditez, ont aporté quel-
D que fruict, il seroit temps de passer maintenant outre à d'autres auertissemens.
Mais si d'auenture les cupiditez sont si vehementes, & si effrenees par maniere de
dire, quil soit dificile de les renger à la raison, & s'opiniastrer à combatre contre vn
ventre qui n'a point d'aureilles, ainsi que disoit l'ancien Caton, il faut par subtils
moiens faire que la qualité de la viande en rende la quantité plus legere: & quant
aux viandes solides & qui nourrissent beaucoup, comme sont les grosses chairs, les
formages, les figues seiches, & les œufs durs, n'en manger que le moins que lon peut,
car de les refuser du tout il seroit bien mal-aisé, mais bien se prendre aux viandes
legeres & deliees, comme sont la plus part des herbages, dont on vse en potages, les
chairs des oiseaux & des poissons qui ne sont pas gras: car en mangeant de sembla-
bles viandes on peut bien tout ensemble gratifier à l'appetit, & ne charger point le
corps. Mais sur tout se faut il donner garde des cruditez procedantes de trop man-

ç. L'estuue, & comme elle doit estre prinse: où il est dispuié du lauement en eau froide & chaude.

x v. *De la nourriture des gens d'estude.*

1 Faut s'abstenir des viandes trop nourrissantes & vser de celles qui sõt legeres & deliees.

2. Fuir les cruditez procedãtes de manger trop de charg

ger de chair, car outre ce que sur l'heure elles chargent trop l'estomac, il demeure E
encore puis apres de mauuaises reliques : de maniere que le meilleur est, accoustumer son corps à ne demander point à manger chair : car la terre produit assez d'autres alimens, non seulement pour la necessité de la nourriture, mais aussi pour le plaisir & contentement de l'appetit, les vns tous prests à manger sans que l'œuure de l'homme s'empesche d'y rien adiouster, les autres aptes à estre meslez auec d'autres en plusieurs sortes pour les rendre plus sauoureux au goust. Mais pour autant que l'acoustumãce est, par maniere de dire, vne autre nature, ou à tout le moins non contrenature, il ne faut pas s'accoustumer de manger chair pour assouuir son appetit, comme font les loups & les lyons, ains s'en faut seulement seruir comme d'vn fondement, & vn soubassement de toute l'autre viande, & au demeurant faire sa nourriture principale d'autres alimens qui sont plus conformes au corps & plus selon nature, & si grossissent moins la subtilité de l'esprit, & le discours de l'ame, cõme vn feu allumé de plus delicate & plus legere matiere. Et quant aux choses liquides, il faut vser du laict, non comme d'vn breuuage, mais comme d'vne viande pesante & qui nourrit beaucoup. Et quant au vin, il luy faut dire ce que dit Euripides de Venus, F

3. Vser de laict & de vin, & commét.

Sois auec moy, mais en mesure bonne,
Ni peu ni trop, & point ne m'abandonne:

car entre toutes sortes de bruuages, c'est le plus vtile : entre les medecines, la plus plaisante : & entre les viandes, celle de qui moins on se lasse, prouueu qu'il soit bien trempé & meslé auec temps opportun, plustost qu'auec de l'eau, non seulemét celle dont on trẽpe le vin, mais aussi celle qui est beuë à part, laquelle fait que le vin trempé fait encore moins de mal, & porte moins de dommage: à raison dequoy, il se faut accoustumer de boire par chascun iour deux ou trois fois d'eau pure, pour ce que cela rendra la force du vin plus foible, & la boisson d'eau pure plus familiere à nostre estomac, à fin que quand la necessité sera venue, que par force il nous en faudra boire, il ne la trouue pas si estrange, & ne la refuse pas tant. Car plusieurs bien souuét recourent principalement au vin, lors qu'ils ont plus besoin de boire de l'eau, comme quand ils se sont eschauffez au Soleil, ou au contraire quand ils sont gelez de froid, ou qu'ils se sont efforcez à harenguer, ou qu'ils ont fort estudié, & generalement apres qu'ils ont bien trauaillé, ou fait quelques grands efforts, ils estiment que c'est lors qu'ils doiuent boire du vin, comme si la nature mesme requeroit que lon fist quelque bien au corps, & quelque changement pour le recreer de ses trauaux : mais la nature ne desire point qu'on luy face du bien en ceste sorte, si lon appelle volupté faire du bien, ains requiert seulement qu'on le ramene à vn moien entre trauail & aise : de maniere qu'à ceux-là, il faut retrencher les viures, &, ou leur oster le vin du tout, ou leur en bailler cependant qui soit bien trempé: pour ce que le vin estant de sa nature vehement & remuant, il augmente & empire les emotions qu'il trouue dedans le corps, irrite & aigrit encore dauantage les parties qui y sont desia offensees, lesquelles auroient plustost besoin de reconfort & d'adoucissement, à quoy l'eau est bien plus commode: car si n'ayans point de soif autremét nous beuuons de l'eau chaude, apres auoir bien trauaillé & fait quelque effort és grandes chaleurs de l'esté, nous en sentons vn refreschissement & vn grand reconfort au dedās: c'est pource que l'humidité de l'eau est gracieuse & paisible, & qu'elle ne se debat point, là où celle du vin a vne force & vehemence qui ne repose iamais, & qui n'est point benigne, ne bien conuenable aux indispositions qui commencent à naistre: car si lon craint les acrimonies aigues, & les amertumes que la faim & faute de manger engendre dedans nostre corps, ou si, comme font les enfans, on trouue mauuais de ne se mettre point à table pour manger auant que la fiéure soit venue, quand on se doute qu'elle doiue venir, le boire de l'eau est vn cõfin & vn entre-deux fort G H

4. Boire aussi de l'eau quelques fois le iour, & quelle commodité il en reuient au corps.

5. Si lon vse de vin, faut qu'il soit bien trempé d'eau, & pourquoy.

à propos

A à propos pour cela: & bien souuent nous offrons à Bacchus mesme les sacrifices que lon appelle Nephália, pource qu'il n'y a point de vin, nous acoustumans par là sagement à ne desirer pas tousiours boire du vin. Minos osta du sacrifice la fluste & les chapeaux de fleurs que lon porte sur la teste pour quelque ennuy qu'il auoit, & toutesfois nous sauons tresbien, que l'ame dolente n'est par les flustes, ni par fleurs & festons passionnee: là où il n'y a corps d'homme, tant soit-il fort & robuste, que s'il est esmeu & enflammé, en y mettant encore du vin, n'en soit bien griefuement offensé. ON dit que les Lydiens en temps de famine ne mangent que de deux iours l'vn, & cependant qu'ils passent leur temps à iouër aux dez, & à d'autres ieux: aussi seroit-il bien seant à vn homme d'estude aimāt les Muses & les lettres, en tēps qui auroit besoin de souper peu, & de manger moins, auoir deuant soy la figure de quelque proposition Geometrique, ou bien vn petit liure, ou vne lyre, ou vn luť, cela ne le laissera point emmener prisonnier à son ventre, ains lui diuertissant & B transferant ordinairement l'entendement de la table à ces honnestes passe-temps là, chassera les appetits de boire & de manger, comme des Harpyes auec les Muses: car il ne seroit pas raisonnable qu'vn Scythe en beuuant touchast souuent & fist sonner la corde de son arc, en resueillant par cela son courage, qui autrement, ainsi comme ils disent, s'en iroit laschant & amollissant par le vin: & qu'vn personnage Grec eust crainte & hôte d'estre mocqué, de ce qu'il essayeroit de refrener & reprimer vn importun & violent appetit, par le moyen des liures & des lettres: ne plus ne moins qu'en l'vne des Comedies de Menander il y a vn macquereau, qui pour tenter des ieunes hommes souppans ensemble en vn festin, leur amena de belles filles sur leur soupper, richement & proprement vestues & parees: mais chascun de ces ieunes hommes, pour ne point voir ces belles filles au visage, baissoit la teste, & mā-geoit des confitures & patisseries qui estoient seruies deuant eux. LES hommes adonnez à l'estude des lettres, ont bien d'autres plus plaisans diuertissemens, si C autrement ils ne peuuent arrester & contenir ceste faim violente & canine, quand ils sont à la table: car quant aux paroles des maistres de lucte, & aux propos de quelques maistres d'escholes qui vont disant, que disputer des lettres à la table corrompt la viande que lon prend dedans l'estomac, & fait mal à la teste, il faudroit craindre cela si nous voulions durant le repas nous mettre à resoudre de tels argumens sophistiques, comme celuy que les Dialecticiens appellent l'Indien, ou que nous voulussions disputer de tels sophismes, comme celuy qu'ils nomment le Maistre. Lon dit que la cime du palmier, que lon appelle la ceruelle, est fort douce à manger, mais qu'elle fait mal à la teste: aussi les disputes espineuses de la Logique ne sont pas viandes bien propres ni plaisantes pour vn souper, plustost feroient-elles mal à la teste, & donneroient beaucoup de peine: mais s'ils ne nous veulent permettre de discourir, d'ouir lire, & de deuiser durant le souper de quelques propos, qui auec l'honnesteté & l'vtilité aient la douceur attraiante, & le plaisir cōioint, nous D les prierōs de ne nous estre point molestes, ni importuns, ains de se leuer de la table, & s'en aller en leurs galeries, & en leurs parquets à lucte, tenir ces propos là à leurs escholiers & champions de lucte, lesquels ils retirent & destournent de l'estude des bonnes lettres, & les acoustumans à consumer les iours tous entiers à plaisanter & à dire mots de gaudisserie, ils les rēdent à la fin, comme disoit le gentil Ariston, auec aussi peu de sentiment, & aussi gras & bien huilez, comme sont les colōnes de pierre qui soustienent les portiques, sous lesquels ils s'exercēt & tienent leur eschole de la lucte. Et nous au contraire adioustans foy aux medecins, qui nous conseillent de faire mettre tousiours quelque interualle entre le souper & le dormir, non pas apres auoir rempli le corps de viande & auoir comprimé les esprits, estās encore les morceaux tous cruds, & ne faisans que commencer à bouillir, aggrauer & empescher la concoction, là où il leur faut donner vn peu d'espace, & vn peu de loisir, de se ras-

XVI. Remede pour couper broche au trop manger & au trop boire.

XVII. A sauoir si c'est chose salubre au corps de disputer durant le souper ou apres.

ſeoir. Comme ceux qui veulent que lon meuue le corps apres le repas, ne commandent pas que lon coure à toute bride, ni que lon eſcrime à toute outrance, ains que lon ſe promene à l'aiſe tout bellement, ou que lon danſe tout doucement: ainſi eſtimerons nous qu'il faut exercer nos entendemens apres le ſouper, non point d'afaire de pronfonde meditation, ni de diſputes ſophiſtiques qui tendent ou à oſtentation de grand & vif eſprit, ou qui eſmeuuent à contention: mais il y a pluſieurs queſtions naturelles, plaiſantes à diſputer, & faciles à decider, & pluſieurs beaux contes, dont il ſe peut tirer beaucoup de bonnes conſiderations & inſtructions pour former les mœurs, qui ont celle facilité que le poëte Homere appelle Menœces, c'eſt à dire, cedant au courroux, & ne point reſiſtant. Voila pourquoy aucuns appellent plaiſamment ceſt exercice de mouuoir & reſoudre des queſtions hiſtoriales, ou poetiques, l'iſſue de table & le deſſert des hommes ſtudieux & doctes. Encore y a il d'autres deuis plaiſans, comme d'ouyr des contes faits à plaiſir, parler du ieu de la fluſte, ou de la lyre, qui donne quelquefois plus de contentement, que d'ouyr la fluſte ou la lyre meſme. Et la marque du temps propre à tels entretenemens eſt, tant que lon ſent que la viande s'affaiſſe bien dedans l'eſtomac, & que l'haleine monſtre que la concoction ſe fait, & que la chaleur naturelle gaigne le deſſus.

De quoy il faut deuiſer durãt & apres le repas.

XVIII. *Du promenement & du dormir toſt apres le ſouper, & dequoy cela ſert au corps.*

MAIS pource qu'Ariſtote eſtime que le promener apres le ſouper excite & ſouffle, par maniere de dire, la chaleur: & le dormir, quand lon s'endort incontinẽt apres ſouper, l'amortit & l'eſtainct: & que les autres au contraire ſont d'opinion, que le repos ſert mieux à la concoction, & que le mouuement empeſche la digeſtion, qui eſt cauſe que les vns ſe promenent apres le ſouper, & les autres demeurent en repos: il me ſemble que lon ſatisferoit commodément à toutes les deux opiniõs, qui ſe tiendroit coy & ſerré apres le ſouper, pour eſchauffer ſon corps, & qui eſueilleroit ſon ame ſans la laiſſer apeſantir d'oiſiueté, ains aiguiſeroit & ſubtiliſeroit vn petit ſes eſprits, en deuiſant, ou eſcoutant deuiſer, de propos gracieux & plaiſans, non pas faſcheux & poignans.

XIX *Des vomiſſemens & des purgations du vẽtre.*

AV demeurant quant aux vomiſſemens, ou purgation du ventre, par le moien de medecines laxatiues, qui ſont les mal-heureux reconforts & remedes de repletion, il n'en faut iamais vſer ſans treſ-grande & vrgente neceſſité, au contraire de ce que font pluſieurs qui rempliſſent leur corps, en intention de le vuider puis apres: ou à l'oppoſite, qui le vuident pour le remplir cõtre la nature, ne ſe faſchans pas moins, mais eſtans ordinairement plus marris d'eſtre pleins, que d'eſtre vuides, dautant que telle repletion leur empeſche le contentement de leurs cupiditez: au moien dequoy ils procurent que leur corps ſoit touſiours vuide de quelque choſe, comme eſtant celle vuidange le propre champ de leurs voluptez. Or le dommage qui peut auenir de cela eſt du tout euident, pour ce que l'vn & l'autre aporte de grandes emotions & violentes lacerations au corps, mais le vomiſſemẽt amene vn mal propre & particulier dauantage, c'eſt qu'il entretient & augmente vn appetit inſatiable: car il s'en engendre des faims violentes & turbulentes, comme quand le cours d'vn ruiſſeau eſt empeſché & arreſté, qui tirẽt à force la viande, laiſſant touſiours vn appetit, qui ne reſſemble point au naturel, quãd la nature a beſoin de manger, mais plus toſt aux eſchauffemens & inflammations des medecines, ou des cataplaſmes: d'où vient que les voluptez qui en procedent paſſent incontinent comme auortees & imparfaites, eſtans acompagnees de grands batemens de pouls, & grandes torſions en leur iouiſſance, & apres s'en enſuiuent de douloureuſes tenſions, eſtoupemens des conduits, & retentions des vents, qui n'attendent pas les naturelles eiections, ains vont diſcourant par tout le corps, ne plus ne moins que des vaiſſeaux ſurchargez, qui ont beſoin d'eſtre ſoulagez de leurs charges, plus toſt que remplis dauantage. Et quant à l'emotion du ventre & des boyaux qui ſe fait auec drogues laxatiues, elles gaſtẽt & reſoluent la vertu naturelle des parties, tellement qu'elles ſont cauſe qu'il s'engendre plus de ſuperfluitez & plus d'excre-

Incommoditez de la repletion & euacuation du corps.

Incõmoditez des drogues laxatiues.

A d'excremens dedans le corps, qu'elles n'en tirent dehors. De maniere que c'est tout ne plus ne moins que si quelqu'vn se faschant de voir dedans sa ville grand nombre de peuple Grec naturel habitant du pays, pour l'en chasser, l'alloit replissant de Tartares, ou d'Arabes estrangers: ainsi se mescontent grandement aucuns, qui pour ietter hors de leurs corps des humeurs superflues, qui leur sont domestiques & familieres, iettent dedans ie ne say quelle graine, que lon appelle Cocque Gnidien, ou de la Scammonee, & autres telles drogues de lointain pays, qui n'ont aucune conuenance auec nos corps, & qui auroiẽt plustost besoin d'estre purgees & iettees hors du corps elles mesmes, que puissance de vuider & chasser ce dont la nature se trouueroit chargee. Le meilleur donc est, par sobrieté, & bonne reigle de viure, rendre son corps bien composé, pour soustenir tantost vne euacuation, & tantost vne repletion: mais si d'auenture il est force quelquefois vser aucunement de l'vn ou de l'autre, il faut B prouoquer le vomissement, sans vser de drogues medicinales, ni autre curiosité, en ne troublant rien au dedans, ains seulement pour euiter vne crudité, reietter ce qui seroit de trop, & qui ne se pourroit paracheuer de cuire. Car tout ainsi que les linges & draps qui se nettoyẽt auec du sauon, cẽdres, & autres matieres abstersiues, s'vsent bien plus que ceux que lon laue auec l'eau simple: aussi les vomissemens qui sont prouoquez auec des medecines, offensent bien plus le corps, & en gastent la complexion. Et quand le ventre est arresté, il n'y a drogue qui le lasche si doucement, ne qui le prouoque si aisement à le descharger, comme font aucunes viandes, dont l'experience nous est tres-familiere, & l'vsage ne nous aporte aucune douleur, mais si d'auenture il estoit si fort endurci, qu'il ne voulust pas obeir, ne ceder à ces viandes-là, alors il faudroit par plusieurs iours boire de l'eau, iusner, ou prendre vn clystere, plustost que de prendre de ces medecines laxatiues, qui corrompent tout le corps, & le mettent sans dessus dessous: ausquelles toutesfois plusieurs courent facilement, ne plus ne moins que les folles femmes qui vsent de certains medicamens C pour se faire auorter, & ietter le fruict qu'elles ont conceu, à fin de se faire incontinent remplir vne autre fois, & qu'elles en aient tant plus de plaisir: mais à tant est-ce assez parlé de ce propos là. Au contraire aussi, ceux qui entreiettent des iusnes à poinct nommé trop exactement & trop regleemẽt obseruez par certain circuit de iours, enseignent à la nature, sans qu'elle en ait besoin, d'auoir besoin d'vn resserrement, & de le rendre necessaire vne abstinence d'alimens, qui de soy n'estoit point necessaire, à temps prefix que demande la coustume à quoy on l'a asseruie. Car il est bien meilleur vser de tels chastimens enuers son corps librement, sans qu'il en ait aucun presentiment, ni aucune suspicion: au demeurant composer le reste de sa maniere de viure, en sorte qu'elle se puisse acommoder & obeir à toutes diuerses occurrences, non pas demeurer attachee ne liee à vne seule forme de viure, asseruie à certains iours, certains nombres, & certain circuit de temps: car cela n'est ni seur ni facile, D ni ciuil, ni pas humain: ains ressemblant plus propremẽt à la vie d'vne ouystre, ou d'vn tronc d'arbre, de se rendre ainsi suiet, sans pouuoir aucunement iamais chãger ni diuersifier, ni en viandes, ni en iusnes & abstinences, ni en mouuemens, ni en repos, ains demeurer tousiours clos & couuert en vne vie ombrageuse, oisiue, à part soy, sans cõuersation d'amis, sans participatiõ d'honneurs, loin de toute administration de la chose publique, cela est par trop se resserrer à mon auis. Car la santé ne se doit point acheter auec oisiueté, & la paresse de ne rien faire, qui sont les principaux inconueniẽs & maux qu'il y a es maladies: car c'est tout ne plus ne moins que si quelqu'vn vouloit bien contregarder ses yeux par ne les employer point à regarder, & sa voix, par ne point parler, qui penseroit que la santé pour se bien conseruer eust necessairement besoin d'vn continuel repos, & de ne iamais rien faire: car l'hõme qui est sain, ne sauroit mieux faire, pour bien entretenir sa santé, que de s'employer à plusieurs beaux & bons offices d'humanité. C'est donc vn grãd abus, d'esti-

Quand & commẽt il faut vser des vomissemens.

Comment il faut amollir le ventre.

XX. Contre les diettes trop exactes.

XXI Que l'oisiueté est contraire à la santé.

mer qu'oisiueté soit saine ou salubre, attēdu qu'elle destruit la fin de la santé : & n'est E
pas veritable, que ceux qui sont le moins soiēt les plus sains : car Xenocrates n'estoit point plus sain que Phociō, ne Theophrastus plus que Demetrius, & n'a de riē serui à Epicurus ni aux Epicuriēs, pour acquerir celle tranquillité de la chair, dont ils font si grand cas, & qu'ils louent si hautement, de fuir toute entremise de gouuernement & d'administration honorable & publique, ains faut par autres prouisions & moiēs entretenir la disposition & habitude du corps, qui est selon nature: estāt certain que toute sorte de vie reçoit & maladie & santé. Toutefois le personnage dont il est question dit, qu'il faloit recorder aux hōmes politiques, & de gouuernemēt, le contraire de ce dōt Platō admonestoit les ieunes gens au sortir de son eschole : car il leur souloit dire, Or sus enfans, auisez d'employer vostre loisir à quelque passetēps honneste : mais nous recorderions volontiers à ceux qui s'entremettent des afaires de la chose publique, d'employer leur labeur à choses hōnestes & necessaires, & non pas se tuer le cœur & le corps pour choses legeres, & de bien peu de cōsequence, comme F
fait vne bonne partie des hommes, qui se tourmentent pour neant, se trauaillans de veilles, d'allees & de venues, & de courses çà & là, & pour choses qui ne sont biē souuent ni bonnes, ni honnestes, ains pour faire honte à quelqu'vn par enuie qu'ils luy portent, ou par opiniastreté, ou pour quelques vaines & folles opinions qu'ils poursuiuent: car ie pense que c'est à telles gens principalemēt que Democritus disoit, que si le corps mettoit l'ame en proces, & l'appelloit en iustice, en matiere de reparation de dommage, iamais elle ne se sauueroit qu'elle ne fust condamnee en l'amende : & ne say si Theophrastus disoit bien vray quand il affermoit par vne maniere de trāslation, que l'ame payoit bien le louage de sa demeurance au corps : car le corps reçoit plus de mal de l'ame qui n'vse pas de lui selon raison, & ne le traite pas ainsi cōme il apartient : pour ce que quand elle a ses propres & peculieres passions, & quelques entreprises ou affections, elle abuse de lui, sans en rien l'espargner. Or le tyran Iason, ne say pour quelle occasion, souloit dire, qu'il faloit faire beaucoup de peti- G
tes choses iniustement, qui en vouloit faire vne bien grande iustement : aussi pourrions nous bien conseiller à l'homme d'estat & de gouuernement qu'il ne fist pas cas des choses legeres: ains ne s'en fist que iouër, & se reposer en icelles, s'il veut n'auoir point le corps rompu ne foulé, ne recreu, quād il le faudra employer aux grandes & belles, ains qu'il soit tout refait à loisir, ne plus ne moins que les vaisseaux vieux que lon tire en terre, pour les r'habiller, à fin que derechef, quand l'ame le voudra cōduire & remettre aux afaires, il y aille plus dispos,

Comme vn poulain suit la iument qu'il tette.

XXII. En quel tēps il faut demeurer à recoy & se donner du plaisir.

Et pourtāt quand les afaires le permettent, il se faut refaire & reuenir, sans plaindre ni espargner au corps le dormir, ni le boire, & le manger, ni le repos qui est mestoien entre plaisir & desplaisir, n'obseruans pas la regle que la plus part des hommes gardent, & en la gardant perdent & affolent le corps par soudaines mutations, ne plus ne moins que le fer que lon trempe: car lors qu'il est bien rompu & foulé de H
trauaux, ils le vont fondre & dissoudre en voluptez excessiues & demesurees, puis tout soudain, lors qu'il est tout fondu & afoibli du plaisir de Venus, ou d'auoir bien beu, ils le vous tirent ou aux trauaux du palais, ou de la cour, à la solicitation de quelque afaire de grande importance, aiant besoin de chaude & vehemente poursuite. Le Philosophe Heraclitus estant tombé en vne maladie d'hydropisie, disoit à son medecin, qu'il fist d'vne grande pluye vne grande secheresse. Les hommes aussi font ordinairement de grandes & lourdes fautes, quand ils baillent leurs corps à fondre, & à lascher aux voluptez, lors qu'ils sont bien las, recreus, & foulez de labeur: & puis derechef les roidissent & retendent au cōtraire: car la nature ne desire, ni ne demande point ce soudain changement, ains est l'incontinence & lascheté de l'ame, qui se laisse desordonneemēt aller aux plaisirs & voluptez au sortir des laborieux

Comme il faut fuir l'oisiueté, aussi doit on se donner garde des trauaux inutiles.

A borieux exercices, ainsi comme sont ordinairement les gens de marine, qui soudainement apres les voluptez se reiettent derechef à la poursuitte du gain, & à penser à leurs afaires, ne donnans pas loisir à la nature de iouir du repos & de la coye tranquillité, dont elle a besoin, ains l'en iettent incontinent dehors, & la mettent sans dessus dessous par le moien de ceste inegalité: mais les hommes auisez se gardent bien de donner des voluptez à leur corps, lors qu'il est rompu de trauail, car ils n'en ont que faire: & les mesprisent, ou ne s'en souuienent du tout point, aians tousiours l'esprit tendu à la consideration de l'honnesteté & beauté de la chose qu'ils ont enuie de faire, amortissans toute aise & toute solicitude de leur ame par autres cupiditez: comme lon trouue escrit qu'Epaminondas dit en iouant, d'vn fort homme de bien & vaillant, qui mourut en son lict de maladie, enuirō le temps de la guerre Leuctrique: ô Hercules, comment a cest homme eu loisir de mourir entre tant d'afaires! autāt en pourroit-on dire à la verité d'vn persōnage qui auroit en main quel-

B que grand afaire, en matiere de gouuernement, ou bien quelque traité de philosophie, Comment, vn tel homme pourroit-il auoir loisir ou de s'enyurer ou de gourmander, ou de paillarder? mais les sages quand ils sont hors d'afaires, ils mettēt alors leurs corps en repos, les deschargent de trauaux inutiles, & encore plus de voluptez superflues & non necessaires, les fuyans comme chose ennemie & contraire à la nature. Il me souuient d'auoir entendu que Tibere Cæsar souloit dire, que l'homme qui a soixante ans passez merite d'estre mocqué, quand il tend la main au medecin pour se faire taster le pouls: quant à moy ie treuue ce dire là vn peu trop crud, mais biē me semble-il veritable, qu'il faut qu'vn chascū conoisse les particularitez de son pouls, pource qu'il y a beaucoup de diuersitez en vn chascun de nous, & qu'il ne soit point ignorant de la particuliere complexion de son corps, tant en chaleur, qu'en secheresse, & quelles choses lui font bien, & quelles choses luy font mal, quand il en vse. Car celui là ne se sent pas soy-mesme, & demeure sourd & aueugle, com-

XXIII. Que chascun doit conoistre son naturel, ensemble les viandes & breuuages propres à son estomac.

C me en vn corps emprunté, qui veut aprendre ces particularitez là d'vn autre que de lui-mesme, & qui va demandant au medecin, s'il se treuue mieux en esté qu'en hiuer, & s'il prend plus aisément les choses seches que les humides, & s'il a naturellement le pouls fort ou foible, hasté ou lent: car ce sont choses vtiles à sauoir, & aisees à aprendre, dautant que nous le pouuons esprouuer à toute heure, veu qu'il est tousiours quand & nous. Aussi faut-il conoistre entre les viandes & entre les breuuages, plus tost ceux qui sont bons à nostre estomac, que ceux qui sont plaisans à la langue, & sauoir par experience cela qui fait bien à l'estomac, plus tost que cela qui l'offense: & ce qui trouble & empesche la concoction, plus tost que ce qui est agreable, & qui chatouille le goust: car demander au medecin quelle chose est facile à digerer, & quelle ne l'est pas, & quelle chose lasche le ventre, & quelle le restraint, cela me semble aussi laid, que de lui demander que c'est qui est amer, & que c'est qui est doux, ou brusque & austere. Et toutefois nous en voyons plusieurs qui sauēt

D bien reprendre les cuisiniers, quand ils ont fait vn potage ou vne sausse trop douce, ou trop aigre, ou trop salee, & ne discernent pas ce qui estant mis dedans leur corps ne leur fera point de mal, ou leur sera profitable: tellement que bien souuent il y a faute, que leur potage ne soit bien assaisonné: & au contraire, par ne vouloir bien assaisonner tout leur corps, ains le desbaucher tous les iours, ils donnent beaucoup d'afaires aux medecins: car ils ne iugent pas le potage estre le meilleur, qui est le plus doux, ains y meslent plusieurs ius aigres, ou verds, pour lui donner vn peu de pointe: & à l'opposite ils fourrent dedans leurs corps toutes les douceurs des voluptez iusques à cœur saoul, ignorans ou bien ne se souuenās pas, que la nature attache tousiours aux choses qui sont vtiles & salubres, vn plaisir non mixtionné de desplaisir, & dont on ne se repent iamais: mais aussi faut-il auoir en memoire les choses qui sont propres & conuenables au corps, ou contraires aux mutations des saisons de

l'an, & autres qualitez & proprietez de l'air, pour sauoir acommoder proprement E
à vne chascune saison sa maniere de viure. Au reste quant aux inconueniens procedans de chicheté, ou d'auarice & ardeur de gaigner, à la saison que lon serre les fruits, pour les loger & garder à force de veiller, de courir & tracasser çà & là, ils font paroir au dehors les vices & les tares qui sont au dedans du corps: mais il ne faut pas craindre que tels accidés auienent aux personnes doctes & studieuses, ni à gens d'estat & d'honneur, ausquels principalement s'adresse ce discours. MAIS il faut qu'eux prenent garde, & fuyent vne autre sorte de chicheté & d'auarice, en matiere d'estude & de lettres, laquelle fait qu'ils mettent en nonchaloir, & n'ont aucun esgard à leurs pauures corps, qui bien souuent n'en peuuent plus, tant ils les ont trauaillez: & neantmoins ne leur pardonnent point encore, ains les contraignent de faire à l'enui, eux qui sont fresles & mortels, de l'entendement & de l'esprit qui est immortel, & ce qui est terrestre, venu de la terre, à l'enui de ce qui est celeste. Et puis le bœuf dit au chameau son compagnon au seruice d'vn mesme maistre, Tu ne me F
veux pas maintenant soulager d'vne partie de ma charge, mais bien tost tu porteras tout ce que ie porte, & moy auec dauantage, comme il auint par la mort du bœuf, qui demeura sous le faix, Ainsi en prend-il à l'ame, qui ne veut pas donner au pauure corps las & recreu, vn peu de relasche & de repos: car peu apres il luy suruient vne fiéure, ou vn mal de teste, auec vn esblouissement d'yeux, qui la contraint de quitter & abandonner liures, lettres & estudes, & est finalemant forcee de languir, & demeurer au lict malade quand & luy. Parquoy Platon nous admonestoit sagement de ne remuer & n'exercer point le corps sans l'ame, ni l'ame aussi sans le corps, ains les conduire esgalement tous deux, comme vne couple de cheuaux attelez à vn mesme timon ensemble, attendu que le corps besongne & trauaille quand & l'ame: au moien dequoy il en faut auoir vn tresgrand soin: & luy rendre le traitement qui luy apartient, à fin de luy entretenir la belle, bonne, & desirable santé, sachans que le plus grand & plus singulier bien qui en procede, c'est, que l'vn ne l'autre à faute de bon- G
ne disposition n'est empesché de conoistre la vertu, & d'en vser, tant en lettres comme es actions de la vie humaine.

XXIIII. Conclusion en laquelle il exhorte les gens d'estude d'espargner & choyer le corps.

De la fortune des Romains.

SOMMAIRE.

S'IL y a eu iamais estat politic, en la naissãce, acroissemẽt & declinaison duquel il faille reconoistre l'admirable prouidence de Dieu, & la force & sagesse humaine, l'empire Romain doit estre mis au premier rang. Les causes du fondemẽt & auãcement de ce- H
ste grande monarchie sont autrement cõsiderees par ceux que la verité celeste (manifestee en l'Escriture saincte) illumine, que par les payés & sages mondains, guidez du discours de leur raison corrõpue de peché & d'ignorance du vray Dieu. Car quand il est question du gouuernement du mõde, encores que le souuerain Seigneur d'iceluy se serue souuẽtefois de la vigueur spirituelle & corporelle des hõmes mortels, pour executer sa volonté si est-ce que lon contemple par dessus cela, & auant aucun exploit des instrumens visibles, ceste grãde & incomprehensible sagesse: qui aiant arresté en soy-mesme de toutes choses, execute de moment en moment ses deliberations, tellement que pour son regard il n'y a rien de fortuit, ains tout auient selon sa volonté arrestee: mais quant à nous, beaucoup de choses nous sõt fortuites, pour ce que les cõseils de la sagesse eternelle & immuable nous sont cachez, & ne se monstrent à nous que peu à peu. Les incredules qui ne peuuent comprendre ce secret ont imaginé & posé cõme pour gouuernãtes de la vie humaine la Fortune, & la vertu, entendans

A *tendans par la fortune, ce que comprend le commun dire, Qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde: tellement que si quelqu'vn sauoit bien manier sa fortune, de mauuaise il la pouuoit rendre bonne & commode. ce qu'ils entendoient par le mot de vertu, qui est vne habitude d'esprit & de corps, par le moien de laquelle celui qui en est doué peut preuenir & renuerser les assaux de la Fortune. Quelques autres se sont seruis du mot de Fortune pour abolir la prouidēce de Dieu, & les vns ont tāt attribué à la vertu, qu'ils ont mis l'homme hors des limites esquelles la propre nature, & sur tout la verité diuine l'arreste: les autres ont attribué quelque chose à la Fortune, sans bien entēdre ni declairer qu'emportoit cela, & ont dit fort irresoluëment que la Fortune ne pouuoit donner aucune entorce à l'homme vertueux. Si nous auions le traité suiuant en son entier, toute la philosophie anciēne sur ceste question seroit manifeste: mais le principal du discours est perdu: tellement que Plutarque aiāt introduit Fortune & Vertu disputans à qui demeurera l'honneur de la fondation & manutention de l'Empire Romain, ne nous a laissé que le plaidoyer de la Fortune, laquelle par diuerses preuues*
B *soustient que la sagesse & vaillance du peuple Romain n'a point esté cause de sa grandeur, ains la Fortune, c'est à dire (comme il l'exprime en vn endroit) la guide & adresse de Dieu qui a ainsi esleué cest estat pour en chastier plusieurs autres, & tenir vne bōne partie du monde iointe en vn corps, sous vn tel chef. Quant aux raisons alleguees en faueur de la Fortune, elles sont marquees par ordre, & deduites bien au long: celles de la vertu aians esté omises, ou (peut estre) reseruees au iugement du lecteur pour les inuēter & appliquer de soy-mesme, & de tout recueillir vne conclusiō tendant à mōstrer les grādes merueilles de la prouidēce de Dieu au soustenemēt de l'Empire Romain, & la remarquable adresse d'infinis instrumēs dont ceste prouidence s'est seruie pour plāter, esleuer, & arracher vne si grande & notable domination.*

LA Vertu & la Fortune ont combatu plusieurs grands cōbats, & par plusieurs fois, l'vne contre l'autre: mais celuy qui se presēte maintenāt est le plus grand de tous, à sauoir, le proces qu'elles ont ensemble touchant l'Empire Romain, laquelle des deux l'a fait, & laquelle a produit en estre vne si grande puissance: car ce ne sera pas vn petit tesmoignage pour celle qui le gaignera, ou plustost vne grāde iustificatiō alencōtre de l'imputation que lon leur met sus à toutes deux: car on impute à la vertu, qu'elle est honeste, mais inutile: & à la Fortune, qu'elle est incertaine, mais bonne: & dit-on que l'vne est infructueuse, & l'autre malfeable en ses dons. Car qui est celui qui ne dira, estant la grādeur de Rome attribuee & adiugee à l'vne ou à l'autre, que ou la vertu ne soit tres-vtile, si elle a peu faire tāt pour les gēs de bien: ou la fortune ne soit tres-ferme & constante, veu qu'elle conserue desia par si long temps ce qu'elle a vne fois donné? Or le poëte Ion es œuures qu'il a composez sans vers en prose, dit que la fortune & la sapience, qui sont deux choses tres-differentes
D & dissemblables, produisent neātmoins de tres-semblables effects: l'vne & l'autre agrandissent & honorent les hommes, les auancent en dignité, en puissance, en estat & authorité. Et quel besoin est-il d'estendre ce propos à reciter & denombrer ceux qu'elles ont auancez, attendu que la nature mesme qui nous porte, & nous produit toutes choses, les vns estiment que ce soit la fortune, les autres la sapience? Et pourtant ce present discours adiouste à la cité de Rome vne grande & admirable dignité, c'est que nous mettons en dispute d'elle ce que nous disputōs aussi de la terre, de la mer, & des estoilles, à sauoir si ç'a esté par fortune, ou par prouidence, qu'elles sont venues. Mais quant à moy, il m'est auis que si bien la vertu & la fortune ont eu ailleurs plusieurs debats & plusieurs querelles ensemble, qu'à la composition d'vn si grand Empire, & si grande puissance, il est vray-semblable qu'elles se sont accordees ensemble, & que d'vn commun accord elles ont acheué & parfait le plus grand & le plus beau chef d'œuure qui fut onc entre les humains: & ne me pen-

1. Apres auoir monstré en general que la vertu & la fortune sont souuent en debat, il adiouste qu'en la composition de l'Empire Romain elles se sont rencontrees & accordees ensemble: ce qu'il enrichit par vne plaisante fictiō de la creation du mōde & du meslange des elemēs: le tout tendant à ce but de monstrer que Rome a donné pied ferme à l'estat de tout le reste du monde.

se point abuser en ceste coniecture, ains estime que tout ainsi que Platon dit, que du E
feu & de la terre, comme des premiers & necessaires elemens, tout le monde a esté concreé, à fin qu'il fust & visible & palpable, la terre luy donnant la grauité & la fermeté, & le feu la forme, la couleur & le mouuement, & les deux autres natures & elemens qui sont entre ces deux extrémes, à sauoir l'air & l'eau, amollissans & temperans la grande dissimilitude de l'vn & l'autre, des deux bouts ont assemblé & meslé par leur moyen en la matiere premiere: aussi le temps auec Dieu prenans la vertu & la fortune, les ont destrempees & meslees ensemble, à fin que de ce qui est propre à l'vn & à l'autre ils bastissent & fissent vn temple veritablement sainct, & à tous profitable, vn fondement & soubassemēt ferme, vn element eternel aux afaires qui tendent tousiours contre bas, & vont tousiours en empirant, & vne anchre sacree à l'encontre de la tourmente, pour garder le monde de courir fortune. Car ainsi comme quelques philosophes naturels disent, que le monde au commencement ne vouloit pas estre monde, & que les corps ne vouloient pas se ioindre & se mesler en- F
semble, pour donner à la nature vne commune forme composee de tous ces corps-là, ains que ceux qui estoient encore petits, & espars çà & là, se glissoient, s'eschappoient, & fuyoient de peur d'estre attrapez & attachez auec les autres, & ceux qui estoient vn peu plus robustes & mieux entassez, se combatoient desia bien rudement les vns contre les autres, & y auoit de grands troubles entre eux, tellement qu'il en sortoit vne violente tourmēte, & vne grande combustion, tout estant plein de ruine, d'erreur & de naufrages, iusques à ce que la terre venant à prendre grandeur par le moien des corps qui acouroient & s'attachoient à elle, elle commença à s'affermir elle-mesme premieremēt, & depuis donna & dedans elle & à l'entour d'elle vn siege ferme & asseuré à tous les autres corps: aussi cōme les plus grands potentats & empires qui fussent entre les hommes, se remuassent selon les fortunes, & se heurtassent les vns les autres, dautant que nul n'estoit assez grand pour commander à tous les autres, & que toutefois chascun le desiroit, il y auoit vn estrange mouuement & agitation vagabonde, & vne mutation vniuerselle de tout en tout parmi le monde G
iusques à ce que Rome venant à prendre force & acroissement, & à lier & attacher à soy d'vn costé d'autres peuples & natiōs voisines, & d'autre costé des seigneuries, royaumes & principautez des princes lointains & estrangers d'outre mer, les choses principales commencerent à prendre vn fondement ferme, & vn establissement asseuré, par ce que l'Empire se reduisit en fin en vn ordre pacifique, & en vn cercle & rondeur d'estat si grand, que rien n'en pouuoit tomber ne dechoir, par le moien de ce que toute vertu regna en ceux qui conduisirent ce grand ouurage à chef, & aussi qu'il y eut beaucoup de faueur de la fortune, qui y coopera, ainsi comme par la suite de ce discours il sera facile à conoistre & à demonstrer. Si me semble que ie voy maintenāt, comme de dessus vne haute guette, venir la Vertu & la Fortune à la plaiderie de ceste cause, & au iugemēt & decision de ceste question. Mais le port & l'alleure de la Vertu est graue & doux, le regard arresté, & le soin qu'elle a de maintenir H
& defendre son honneur en ceste contention, lui fait vn peu monter la couleur au visage, encore qu'elle demeure beaucoup derriere la Fortune qui se haste de venir tant qu'elle peut: & la conduisent & enuironnent tout à l'entour, comme sa garde, vne bonne troupe

Par ce discours de la creation & assemblage des choses il amplifie la grandeur & maiesté de l'Empire Romain.

11. *Pour esclaircir encore mieux ce que dessus, il amene en auant la Vertu & la fortune, pour debatre laquelle des deux a le plus auancé la grandeur de l'Empire Romain.*

Description & compagnie de la Vertu.

D'hommes tuez en guerrieres attaintes,
Aians de sang les armes toutes taintes,

tous naurez par le deuant, & degoutans de sang meslé auec la sueur, apuyez sur des tronçons de lances & de picques qu'ils ont ostees à leur ennemis, Voulez vous que nous demandions qui ils sont? Ils respondent qu'ils sont vn Fabricius, vn Curius, vn Camillus, les Deciens, vn Cincinnatus, vn Fabius Maximus, vn Claudius Marcellus, les deux Scipions. I'y voy aussi Caius Martius se courrouçant à la fortune.

Noms de plusieurs vaillans Romains acompagnans la vertu.

A Là est aussi Mucius Sceuola qui monstre sa main bruslante, & crie tout haut, Voulez vous attribuer ceste main à la fortune ? Et Horatius Cocles qui si vaillamment combatit sur le pont, tout couuert de coups de traicts des Thoscans, & monstrant sa cuisse rompue, murmure à voix sourde du fond de la riuiere où il est tombé, A-ce esté par fortune que i'ay eu la cuisse rompue ? Voila quelle est la troupe de la vertu qui vient à ouyr ceste decision,

Rudes guerriers combatans de pieds stables
Aux ennemis en armes redoutables.

Mais de la Fortune, au contraire, l'allure est viste, le courage superbe, l'esperance hautaine, & preuenant la Vertu, elle est ia tout ici pres, non qu'elle se souleue auecques de legeres æles, ni qu'elle ait le bout des arteuils sur vne boule : car elle s'en viét douteuse & vacillante, & puis s'en reua desplaisante. Mais ainsi comme les Spartiates disét, que Venus, depuis qu'elle eut passé la riuiere d'Eurotas, quitta les mirouërs

Plaisante & naifue fiction pour se donner entree es discours suyuans.

B & toutes feminines delicatesses, voire son tissu mesme, & qu'elle prit la lance & l'escu, se parant pour se monstrer à Lycurgus : aussi la Fortune aiant abandonné les Perses & les Assyriens, vola legerement par dessus la Macedoine, & vous secoua habilement Alexandre, puis se pourmena vn peu par l'Egypte, & par la Syrie, trainant apres soy les Royautez, & ruinant les Carthaginois, que souuent elle auoit soustenus; finalement elle s'aprocha du Mont Palatin, & passant la riuiere du Tybre posa là ses æles, quitta ses patins volans, & delaissa sa boule mal-asseuree, qui tourne tantost çà tantost là, & ainsi entra dedans Rome, comme pour y faire sa demeure : telle se presente elle, comparoissant pour ouir droit deuant la iustice, non point funeste, ni trouble feste, comme l'appelle Pindare, ni maniant vn double timon, mais plus tost sœur de l'egalité & de persuasion, & fille de prouidence, ainsi comme le poëte Alcman deduit sa genealogie. Au reste, elle a bien en sa main celle corne d'abondance, qui est tant celebree, pleine non de toutes sortes de fruicts tousiours verdoians, ains

Description & compagnie de la Fortune.

C de toutes les choses exquises & precieuses qui sont en toute la terre, & en toute la mer, en toutes les riuieres, & toutes les minieres de metaux, & en tous les ports, qu'elle respand en grande largesse. Si void-on à l'entour d'elle plusieurs illustres & excellens personnages, comme Numa Pompilius extrait des Sabins, Tarquinius Priscus venu de la ville des Tarquins, lesquels estans estrangers & forains elle installa Rois dedans le siege royal de Romulus. Paulus Æmilius ramena son armee saine & sauue de la desfaite de Perseus, & des Macedoniens, où il gaigna vne victoire si heureuse, que iamais Romain n'en ietta larme d'œil, & retournant en triomphe, il magnifie la Fortune : aussi fait le vieillard Cecilius Metellus surnommé Macedonien, pour les victoires qu'il y gaigna, & pour auoir eu cest heur, que d'estre porté en sepulture par quatre siens fils, tous quatre consulaires, Quintus Balearicus, Lucius Diadematus, Marcus Metellus, & Caius Caprarius, & par deux gendres consulaires aussi, & des arriere-fils qui auoient desia fait des grandes prouësses d'armes,

Noms de plusieurs illustres Romains grandement fauorisez de la Fortune.

D & qui tenoient de beaux estats & offices en la chose publique : & Æmilius Scaurus venu de bien petit lieu & de race encore plus basse, homme neuf, eleué par elle, est fait prince du Senat. Et puis Cornelius Sylla qu'elle prit & enleua du sein de la courtisane Nicopolis, pour l'exalter par dessus tous les trophees Cimbriques de Marius, & tous ses sept Cōsulats, & le colloquer au souuerain degré de Monarque, & de Dictateur ; celui là se donnoit lui & toutes ses actions à la faueur de la fortune, criant » tout haut auec l'Oedipus de Sophocles, Ie me repute enfant de la fortune. En langage Romain il se surnommoit Felix, c'est à dire, l'heureux: mais quand il escriuoit aux Grecs il se soulignoit, Lucius Cornelius Epaphroditus, comme qui diroit le bien aimé de Venus & des Graces. Ses trophees mesmes qui sont en nostre pays de Cheronee, des victoires qu'il y gaigna cōtre les lieutenans du Roy Mithridates, ont pareille inscription, & meritoirement: car ce n'est pas la nuict, comme dit Pindare,

Sylla, enfant de la Fortune.

III. *Il commence maintenant à plaider pour la fortune, & maintenir que c'est d'elle que les Romains tienent leur commencement & auancement : ce qu'il prouue par les temples qu'ils ont basti à la fortune long temps deuant qu'à la vertu.*

qui a le plus de la faueur de Venus, mais c'est la Fortune. QUI voudroit donc plaider la cause de la fortune, ne seroit-ce pas vn bon commencement & bien propre, que d'amener les Romains mesmes pour tesmoins, cóme ceux qui ont plus attribué à la fortune, & se sont iugez plus redeuables à elle qu'à la vertu? car ce n'a esté que biẽ tard, & long tẽps apres la fortune, que Scipion Numátinus leur bastit vn temple de la vertu, & depuis Marcellus y fit cóstruire celui qui s'appelle le tẽple de vertu & d'honneur, comme Æmylius Scaurus fit edifier celui de la deesse Mens, qui signifie l'entendement, enuiró le temps des guerres Cimbriques: alors que les lettres, les Sophistes & l'eloquence se coulerent dedans la ville de Rome, ils cómencerent aussi à auoir en pris & recommandation ces choses là: mais toutefois iusques auiourd'hui encore n'y a il point de temple de Sagesse, ni de Temperance, ni de Patience, ni de Magnanimité, ni de Continence, là où les tẽples de la Fortune sont si notoires & si anciẽs, qu'il semble qu'ils aiant esté faits & fondez quant & les premiers fondemens de la ville: car le premier qui en fonda fut Ancus Marcius, neueu de Numa, qui fut le quatriesme Roy de Rome apres Romulus, & fut à l'auenture celui qui la surnomma fortune virile, comme aiant la virilité, c'est à dire, la vaillãce & prouësse, besoin du secours de la fortune pour emporter la victoire: & quát à celui de la Fortune feminine, ils le bastirent auant le tẽps de Camillus, lors que Martius Coriolanus aiant amené les Volsques cõtre la ville, fut destourné de sa mauuaise volóté par le moien des Dames, car elles allerẽt en ambassade vers lui auec sa femme & sa mere, & le prierent tant, que finalement elles lui firent pardonner à la ville, & remmener l'armee des barbares: & fut lors que lon dit que l'image & statue de Fortune, ainsi qu'on la consacroit, prononça ces paroles, Vous m'auez, Dames Romaines, par ordonnance « publique deuotemẽt consacree: combien que Furius Camillus apres auoir estaint le « feu des Gaulois, & osté la ville de Rome du bassin de la balãce, où lon la cõtrepesoit à vne certaine quantité d'or, ne bastit point de temple ni à bon cóseil, ni à vaillance, ains à la deesse Monete le lõg de la rue neufue, l'endroit où lon dit que Marcus Decius en passant la nuict ouyrẽt vne voix qui les auertit, que bien tost ils auroiẽt sur les bras la guerre des Gaulois. L'autre temple de la Fortune, qui est sur le bord de la riuiere, surnommee Fortis, c'est à dire vaillante, belliqueuse & magnanime, comme celle à qui apartient l'efficace & force de donner la victoire & la generosité d'icelle, ils le bastirent dedans les iardins & vergers, que Cæsar delaissa par testament au peuple Romain: estimant que lui-mesme par la faueur de fortune estoit deuenu le plus grand des Romains. MAIS quant à Iules Cæsar, i'aurois honte de dire que moiennant la faueur de fortune il se soit esleué iusques à estre le plus grand, si lui-mesme ne l'auoit tesmoigné: car estant parti de Brindes le quatrieme iour de Ianuier, pour poursuiure Pompeius au cœur d'hyuer pres du solstice, il trauersa seurement la mer, lui aiant la fortune reculé le mauuais temps: mais trouuant Pompeius fort & puissant, tant par mer que par terre, d'autát qu'il auoit toutes ses forces assemblees en vn camp, & lui en auoit bien peu au pres, dautant que les forces que lui amenoient Antonius & Sabinus, estoient demeurees derriere, il osa bien se ietter dedans vne petite fregate, & partir sans estre conu du maistre ni du pilote, comme si c'eust esté le seruiteur de quelque seigneur: mais y ayant vn grand poussement du flot de la mer, contre le cours de la riuiere, & vne forte tourmente, voyant que le pilote tournoit en arriere, il osta la robe qu'il auoit entortillee autour de sa teste de deuant son visage, & se monstrant à face descouuerte, Pousse mon ami, dit-il, har- « diment, & ne crains point, ains mets les voiles au vent à l'auenture, asseureemẽt, car « tu menes Cæsar & sa fortune: tant il se persuadoit & asseuroit que la fortune naui- « guoit quand & lui, l'acompaignoit par les champs, estoit au camp auec lui, & lui aidoit à conduire toutes ses guerres, estant son ouurage & son faict qui ne pouuoit proceder que d'elle, de cõmander tranquillité à la mer, esté en hyuer, diligence aux

1. Premier exemple en Ancus Marcius.

2. En la deliurance de Rome assiegee par Coriolanus.

3. Autre troisieme exemple.

IIII. *Seconde preuue, recueillie de la fortune de Iules Cæsar & d'Auguste.*

Brief sommaire de ce qui est le plus remarquable en la vie de Iules Cæsar.

plus

A plus pareſſeux, & force de courage aux plus laſches & couards, &, ce qui eſt encore plus incroyable, fuite à Pompeius, & meurtre de ſon hoſte à Ptolomeus; afin que Pompeius mouruſt, & neantmoins Cæſar ne fuſt point cõtaminé de ſon ſang. Que diray-ie de ſõ fils, lequel fut le premier des Empereurs ſurnõmé Auguſte, qui commanda l'eſpace de cinquante quatre ans à toute la terre & à la mer? quand il enuoya ſon arriere-fils à la guerre, ne lui ſouhaita il pas qu'il fuſt auſſi vaillant que Scipion, auſſi aimé que Pompeius, & auſſi bien fortuné que lui? attribuant l'hõneur de l'auoir fait tel qu'il eſtoit, cõme vn grand chef d'œuure, à la fortune, laquelle le mettant au deſſus de Ciceron, de Lepidus, de Panſa: de Hircius, & de Marcus Antonius, par les conſeils, prouëſſes, expeditions, victoires, armees deſquels, tant par mer que par terre, elle le fit le premier, & l'eſleua en haut, & abaiſſa tous ces autres là par qui elle l'auoit fait monter, & puis le laiſſa ſeul: car c'eſtoit pour lui que Ciceron conſeilloit, Lepidus menoit armee, Panſa vainquoit, Hircius mouroit, & Antonius yurongnoit

Sommaire de la vie d'Auguſte.

B & paillardoit: car ie mets Cleopatra entre les faueurs que la fortune fit à Auguſte, contre laquelle, comme contre vn rocher, Antonius ſi grand Capitaine s'alla briſer & noyer, afin que Cæſar Auguſte demeuraſt tout ſeul. Auquel propos on raconte que y aiant grande priuauté & familiarité entre eux, ils paſſoient ſouuent le temps enſemble à iouer à la paume ou aux dez, ou biẽ à faire combattre de petis animaux, comme des coqs ou des cailles, mais que touſiours Antonius s'en alloit vaincu: & que quelque vn de ſes familiers, homme entendu en l'art de deuiner, lui en parla „ franchement par pluſieurs fois, & lui remonſtra, Seigneur, que veux-tu faire aupres „ de ce ieune homme ci? eſloigne toy de lui: tu es plus renommé que lui, tu es plus „ vieil que lui, tu commandes à plus d'hommes que lui, tu es plus exercité aux armes, „ tu as plus d'experience: mais ton eſprit familier craint le ſien, & ta fortune, qui à „ par ſoy eſt grande, flatte la ſiene: & ſi tu ne t'en eſloignes bien loin, elle t'abandon„ nera pour s'en aller deuers lui.

Notable trait touchant la fortune de Auguſte.

VOILA les preuues par teſmoins que la fortune

v. Troiſieſme preuue, en laquelle il monſtre par la naiſſance, preſeruation, nourriture & education de Romulus, que la fondation & grãdeur de Rome doit eſtre attribuee à la fortune.

C peut alleguer: mais il nous faut amener auſſi celles des choſes, en commençant noſtre propos à lo naiſſance meſme de la ville de Rome. En premier lieu donc, qui ſera celui qui ne confeſſera, que quant à la natiuité, à la preſeruation, à la nourriture, & à l'education de Romulus, les excellences de vertu ont eſté differees, & que la fortune a ſeule fondé le tout? car premierement le fait de la generation & procreation de ceux meſmes qui ont fondé & planté la ville de Rome, ſemble eſtre procedee d'vne faueur de fortune merueilleuſe, car on dit que leur mere coucha auec le Dieu Mars. Et comme lon tient qu'Hercules fut engendré en vne longue nuict, le iour aiant eſté reculé & retardé contre l'ordre de nature, & le Soleil arreſté: auſſi trouue lon eſcrit qu'en la generation & conception de Romulus, le Soleil eclipſa, & qu'il y eut vne veritable conionction du Soleil auec la Lune, comme Mars qui eſtoit dieu ſe meſla auec Syluia qui eſtoit mortelle, & que le meſme auint encore à Romulus le iour propre qu'il paſſa de ceſte vie, car on dit qu'il diſparut ainſi com-

Eclipſe de Soleil en la naiſſance & en la mort de Romulus.

D me le Soleil eſtoit en eclipſe, aux Nones Capratines, auquel iour les Romains encore de preſent celebrent vne feſte bien ſolennelle. Et puis quand ils furent nez, le tyrã les voulant faire mourir, de bonne fortune ce ne fut point vn barbare eſclaue maupiteux qui les receut, ains vn gracieux & humain ſeruiteur, qui ne les voulut point faire mourir, ains les poſa à vn endroit du bord de la riuiere, ioignant à vne belle prairie verdoyãte, & ombragee de petits arbriſſeaux bas, au pres d'vn figuier ſauuage qu'ils appellẽt Ruminalis, à cauſe que la mammelle ſe nomme en latin Ruma: & puis vne Louue qui auoit fait nouuellemẽt des petis, aiant le pis ſi plein de laict qu'il en creuoit, ſes petis eſtans morts, elle cerchant à ſe deſcharger s'abaiſſa à ces enfans, & leur bailla ſon tetin cõme acouchant vne ſeconde fois en ſe deliurãt de ſon laict: & puis l'oyſeau conſacré à Mars, qu'ils appellent le Piuerd, y ſuruenant, & s'en aprochant, auec le bout de ſes pieds tout doucement entre-ouurant la bouche à ces en-

Comment Remus & Romulus furent conſeruez incõtinẽt apres leur naiſſance.

Comment & par qui nourris & eſleuez.

fans, l'vn apres l'autre, leur mit dedans de petites miettes de sa propre pasture: & E qu'il soit vray, le figuier sauuage en est encore appellé ficus Ruminalis, à cause du pis de la louue, qui se baissant le donna à teter à ces enfans: & a esté long temps depuis que les habitãs alentour de ce lieu là ont obserué la coustume de ne iamais exposer ne ietter rien de ce qui leur naissoit, ains de nourrir & esleuer tout, en memoire & pour la similitude de l'accident auenu à Romulus. Et puis qu'ils aient esté nourris & enseignez depuis en la ville de Gabij, sans que lon sceust qui ils estoient, ne qu'on entendist qu'ils fussent enfans de Syluia, & neueux de Numitor, & du Roy, il semble biẽ que ce fut vne ruze & vne dérobee de la fortune, de peur qu'ils ne perissent, auant que auoir fait aucun acte digne d'eux, ains qu'ils fussent descouuerts par les effects mesmes, monstrant leur vertu pour la marque de leur noblesse. Auquel propos il me souuient d'vne response que fit vn iour Themistocles, à quelques Capitaines, qui depuis lui eurent la vogue, & furent en estime à Athenes, mais ils pretendoient meriter d'estre plus honnorez que lui, car il leur dit, que le Lendemain querella vne fois contre le iour de la Feste, disant qu'elle estoit fiere & oiseuse, & que lon ne faisoit que manger en elle, ce qui parauant auoit esté acquis & preparé auec peine: la Feste lui respondit, Certainemẽt tu dis vray, mais si ie n'eusse esté, où est-ce « que tu serois? aussi si ie n'eusse esté du tẽps des guerres Medoises, que seroit-ce main- « tenant que de vous? & dequoy seruiroit toute vostre vaillance? Il me semble que la Fortune dit tout de mesme à la vertu de Romulus, Tes faits sont grands & illustres, & as monstré que certainement tu estois extraict de sang & de race diuine, mais tu vois combien de temps tu es venu apres moy: car si lors ie ne me fusse monstree bonne & benigne, ains eusse laissé & abandonné ces pauures petis enfans, toy, comment fusses tu venue en estre? & comment te fusses tu fait voir, si lors vne louue ne fust suruenue, aiant le pis enflé & enflammé de la quantité grande du laict qui y affluoit, cerchant plustost à qui donner pasture, que dequoy se paistre? & si elle eust esté du tout sauuage & farouche, ou affamee, ces maisons royales, ces temples, ces G theatres, ces portiques, ces places, ces palais à tenir la iustice, ne seroiẽt ce pas aujourd'hui des loges de bouuiers & cabanes de bergers, qui seruiroient comme esclaues à quelques maistres d'Albe, ou de la Thoscane, ou du pays Latin? Le commencement en toutes choses est le principal, mesmement en la fondation & edification d'vne ville: & la Fortune a esté celle qui a fourni ce fondement, quand elle a sauué & contregardé le fondateur: car la vertu a biẽ fait Romulus grand, mais la fortune l'a conserué iusques à ce qu'il fust grand. BIEN est-ce chose certaine & confessee, que le regne de Numa Pompilius, qui dura bien longuement, fut entierement guidé & conduit par vne faueur de fortune merueilleuse: car de dire que la Nymphe Egeria, l'vne des Dryades, fee prudente, & sage, ait esté amoureuse de lui, & que couchant auec lui elle lui ait enseigné à establir, gouuerner & regir sa chose publique, cela est à l'auenture trop fabuleux, attendu que les autres mesmes que lon raconte auoir esté aimez par les Deesses, & auoir iouy des nopces d'icelles, comme vn Peleus, vn H Anchises, vn Orion, vn Emathion, n'ont point pour cela eu au reste de leur vie tout contentement & prosperité, sans aucune fascherie: mais Numa semble à la verité auoir eu la bonne fortune pour domestique, familiere compagne & regnante auec lui, laquelle prenant la ville de Rome, comme en vne tempeste turbulente, & vne mer tourmentee, en l'inimitié, enuie & mal-vueillance de tous les peuples prochains & voisins, & outre cela trauaillee en elle mesme d'infinis maux & partialitez, elle estaignit & assopit tous les courroux & toutes les enuies, comme mauuais vens & cõtraires. Et ainsi que lon dit que la mer au fin cœur d'hyuer donne l'aisance aux oyseaux Alcyons d'esclorre leurs petis, de les nourrir & alimenter en grãde trãquillité: aussi la fortune estendant alentour de ce peuple nouuellemẽt plãté, & branlant encore, vn tel calme & serenité d'afaires, sans guerres, sans maladies, sans peril & sans

Leur enfance & adolescence.

Par l'apophthegme de Themistocles il monstre que la fortune se peut attribuer authorité sur la vertu de Romulus.

Expositiõ & declaration biẽ expresse de ce que dessus.

VI. *Quatriesme preuue, en la consideration du regne de Numa Pompilius.*

7. En ce que venãt à regner, toute tẽpeste ciuile s'appaisa, & y eut trãquillité cõtinuelle durant sa vie.

Comparaison propre.

A & sans crainte, elle donna moien à la ville de Rome de prendre racine & pied ferme en croissant en repos auec toute seureté, sans empeschement quelconque. Ne plus ne moins qu'vne carraque ou vne galere se fabrique & s'assemble à force de coups, à grand violence de marteaux, de clous, de coins, de coignees & sies, dont elle est fort harassee : mais depuis qu'elle est vne fois composee, il faut qu'elle demeure en repos quelque peu de temps, iusques à ce que les liaisons soient affermies & les clou eures toutes acoustumees, autrement qui la tireroit en mer, les iointures & commissures estans encore toutes fresches, lasches & non bien consolidees, tout s'ouuriroit quand elle viendroit à estre vn petit secouee & esbranlee des vagues de la mer, tellement qu'elle feroit eau par tout : aussi le premier prince, autheur & fondateur de la ville de Rome, l'aiant composee d'hommes agrestes & de bouuiers, comme de gros plāsons & puissans aix de chesne, eut à ce faire plusieurs trauaux, & se trouuā embarrassé en plusieurs guerres & plusieurs grands dangers, estant contraint de combatre

Autre comparaison, monstrant la diuersité des faits de Romulus & de Numa & leur heureuse addresse.

B ceux qui s'oposoient à la naissance & fondation d'icelle : mais le second la prenant de ses mains, lui dōna temps & loisir de s'affermir, & asseurer sa croissance par la faueur de bonne fortune, qui lui donna moien de iouyr de grande paix & de long repos. Mais si vn Porsena lui fust venu courir sus lors que les murailles toutes fresches branloient encore par maniere de dire, plantant son camp, & amenant vne grosse armee de la Toscane deuant : ou que quelque puissant personnage belliqueux entre les Marses, ou du pays de la Lucanie, par vne enuie & vn appetit de troubler, & de remuer tout, homme factieux & entendu au fait des armes, tel que de puis ont esté vn Mulius ou vn Silon le superbe, & le dernier de tous, vn Telesinus, auquel Sylla eut affaire, qui cóme à vn signal fit prendre les armes à toute l'Italie, fust venu enuirōner & assaillir à trompettes sonantes le philosophe Numa, cependant qu'il sacrifioit & faisoit prieres aux Dieux, la ville à ce premier cōmencement là n'eust pas peu soustenir vne tempeste & vne tourmente si grande, & ne fust pas creuë en si grād nombre

a. La fortune maintint Numa & son estat, empeschant qu'aucun prince belliqueux le soit venu assaillir, comme il a esté depuis.

C d'hommes & de peuple : là où il semble que la longue paix, qui dura sous ce Roy là, fut aux Romains comme vn magazin de toute munition pour les guerres qui suyuirent apres, & que le peuple Romain, ne plus ne moins qu'vn chāpion qui a à cōbatre, s'estant exercé à loisir & en repos par l'espace de quarante trois ans, apres les guerres qu'ils auoyent euës sous Romulus, se rendit fort assez & suffisant pour faire teste à ceux qui depuis s'oposerent à lui : car on dit qu'il n'y eut ni peste, ni famine, ni sterilité de la terre, ni intemperature d'hyuer ou d'esté en tout ce temps-là, qui faschast la ville de Rome, cōme si ce n'eust pas esté vne prouidence humaine, mais vne fortune diuine qui eust regi & gouuerné toutes ces annees là. Aussi furent lors fermees les deux portes du temple de Ianus, qu'ils appellent les portes de la guerre, pource qu'elles s'ouurent quand il y a guerre, & se ferment quand il y a paix : incontinent apres la mort de Numa elles furent ouuertes pour la guerre d'Albe, qui se rompit aussi tost, & d'autres infinies qui la suiuirent de main en main. Depuis el-

5. Ce bon heur de Rome sous Numa fut le magazin & l'exercice pour maintenir le peuple Romain cōtre les guerres qui suruindrēt puis apres.

D les furent derechef closes, enuiron quatre cens quatre vingts ans apres quād la guerre fut acheuee, & la paix faite auec les Carthaginois, l'annee que Caius Attilius & Titius estoient consuls : de puis elles furent encore r'ouuertes, & durerent les guerres iusques à la victoire que gaigna Cæsar, deuant le promontoire d'Actium : & lors cesserent les armes des Romains, non gueres long temps, parce que les troubles des Biscains, & des Gaulois contre les Germains, suruindrent, qui troublerent la paix, voila les tesmoignages de la felicité & bōne fortune de Numa que lon trouue par escrit. MAIS les Rois qui ont esté à Rome depuis lui, ont grandement honoré la Fortune, comme la patrone, la nourrice, & le soustien, ainsi que parle Pindare, de la ville de Rome : ce que lon peut iuger par les raisons qui ensuiuent. Il y a bien à Rome vn temple fort honoré de la Vertu, mais il y a esté fondé & basti bien tard par Marcellus, celui qui prit Syracuse : il y en a aussi vn autre de l'entendement

Brief sommaire du temps des troubles & du repos de Rome.

VII. Cinquiesme preuue, fondee sur ce que les Rois successeurs de Numa, ont rapporté & attribué leur auancement

& la cõseruation de leur estat à fortune, tesmoins les temples qu'ils lui ont fait bastir.

1. A la fortune virile.

2. A la fortune feminine.

Seruius Tullius mignó de la fortune.

3. A fortune l'aisnee.

4. A la fortune fauorable & obeissante.

5. A la fortune priuee.

6. A la fortune gluante.

7. A la fortune vierge.

8. A la fortune de bonne esperance.

9. A la fortune masle.

Il expose ce qu'il auoit dit ci dessus de Seruius Tullius, & mõstre que non sans cause iceluy a basti plusieurs téples à la fortune.

Naissance prodigieuse de Seruius Tullius.

ou de la raison qu'ils appelent Mentem, mais ce fut Æmilius Scaurus qui le dedia E
enuiron le teps des guerres Cimbriques, que desia les lettres, les arts & le babil de la Grece auoit commencé à se glisser en la ville : mais de Sapience encore iusques auiourd'hui ils n'en ont pas vn, ni de temperance, ni de patience, ni de magnanimité: mais des temples de la Fortune, il y en a plusieurs & fort anciens, & fort celebres en tous hõneurs, en maniere de dire, qui y sont fondez & meslez parmi les plus nobles endroits & lieux de la cité : car il y a celui de la fortune virile qui fut basti par Ancus Martius quatrieme Roy, & ainsi nommé, pourautant qu'il estima auoir eu autant de fortune que de vaillance, à obtenir la victoire : & l'autre de la fortune feminine, chascun sait que ce furent les Dames qui le dedierent, apres auoir diuerti & destourné Martius Coriolanus, qui auoit amené grande puissance d'ennemis deuant la ville. Et Seruius Tullius qui augmenta la puissance du peuple Romain, & en reduisit en belle & bonne ordonnance le gouuernement, autant que nul autre Roy, aiant establi l'ordre que lon y garde à donner les suffrages aux electiõs, & aussi l'ordre de la discipline militaire, aiant esté le premier Censeur des mœurs, & Syndique F
ou contrerolleur de la vie & des mœurs d'vn chascun, & qui semble auoir esté & tres-vaillant, & tres-prudent : celui la, dis-ie, s'attribuoit lui-mesme à la fortune, & estimoit que sa principauté dependoit d'elle, de maniere que lon disoit que la fortune mesme venoit coucher auec lui, descendant par vne fenestre en sa chãbre, que lon appelle maintenant la porte Fenestelle : à raison de quoy il fonda au Capitole le temple de la fortune que lon appelle Primigenia, comme qui diroit, fortune l'aisnee : & vn autre, Fortunæ Obsequentis, comme qui diroit, de fortune fauorable & obeissante. Mais sans m'arrester aux noms & appellations Romaines, ie m'efforceray d'interpreter en Grec les significations de toutes ces fondations de la fortune. Car il y a au Mont-palatin vne chappelle de fortune Priuee, & vne autre de fortune Gluãte, encore que le mot semble auoir de la mocquerie, toutesfois si a-il par translation signifiance de chose bien importante, voulant donner à entendre qu'elle attire ce qui est loin, & retient ce qui est pres: & aupres de la fontaine qui se surnomme G
Moussue, vn autre de fortune Vierge, des Esquilies : & au mont de fortune aduerse : & en la longue rue y a vn autel de fortune de bonne esperance, ou comme d'esperãçe : aussi y a il ioignant l'autel de Venus Talaria, vne chapelle de fortune Masle, & plusieurs autres hõneurs & denominatiõs de la fortune, que Seruius pour la plus part a basties, sachant tresbien qu'au gouuernement de toutes choses humaines la fortune est de grãde ou plustost de totale importance, mesmement que luy par benefice de la fortune, d'esclaue & ennemi de natiõ qu'il estoit, fut eleué & auancé iusques à la dignité royale: car estãt la ville de Corioles prise par les Romains, vne ieune fille nommee Ocrisia, de laquelle la fortune de captiuité n'auoit peu effacer ni la face, ni les mœurs, fut dõnee pour seruãte à Tanaquil, femme de Tarquinius Roy, & depuis fut dõnee en mariage à vn des despendans de la maison, que les Romains appellent Clientes, & d'eux deux nasquit Seruius. Les autres disent qu'il n'est pas ainsi, H
mais que Ocrisia ieune fille prenãt ordinairemẽt quelques premices des viandes & du vin qui estoient seruies à la table du Roy, les portoit au foyer de l'autel domestique, & que vn iour ainsi cõme elle iettoit, suyuãt sa coustume, ces premices dedans le feu qui estoit au foyer, la flãme subitemẽt s'assopit, & sourdit du foyer vn membre viril, dequoy la ieune fille effroyee racõta sa vision à Tanaquil seule : laquelle estant sage & prudẽte, acoustra la ieune fille ne plus ne moins que lon a acoustumé de parer les nouuelles mariees, & l'enferma auec ceste aparitiõ, estimãt que ce fust chose celeste & diuine : aussi pensent aucuns que ce fut le Dieu domestique, Lar, ou bien Vulcanus, qui fut amoureux de ceste ieune fille. Comment que ce soit, de là nasquit Seruius: & cõme il estoit encore enfant, vne lumiere claire cõme l'esclair du tõnerre, lui enlumina la teste tout alẽtour: mais Valerius Antias ne le conte pas ainsi, car il

A dit, que Seruius auoit vne femme nommee Gegania qui mourut, que sa mere presente il demena grand dueil de ceste mort, que finalement de melancholie & de tristesse il s'endormit, & que luy dormant les femmes apperceurent sa face reluisante comme toute en feu, ce qui luy fut en tesmoignage qu'il auoit esté engendré par le feu, & vn presage certain de la royauté inopinee & non esperee, à laquelle il paruint apres la mort de Tarquinius, par le moien du port & de la faueur que Tanaquil luy fit: car de tous les Roys, cestuy semble auoir esté celuy qui auoit le moins d'apparence de iamais attraindre à la Monarchie, & moins d'enuie d'y aspirer & pretendre, attendu mesmement qu'aiant enuie de s'en deposer, il fut empesché de le faire, car Tanaquil en mourant le coniura & l'obligea par serment qu'il perseuereroit en icelle royauté, & qu'il n'abandonneroit point la police & le gouuernement des Romains. Voila comment la royauté de Seruius dependit totalement de la fortune, attendu qu'il y paruint sans l'auoir esperé, & la retint outre son gré.

Seruius Tullius poussé de la fortune au throne royal.

B Mais à fin qu'il ne semble que nous-nous retirions, & nous enfuyons, comme en vn lieu obscur, au temps ancien, à faute de plus euidentes & plus claires preuues, laissons l'histoire des Roys, & transferons nostre propos à leurs plus glorieux faits, & leurs guerres plus celebres & plus renommees, ausquelles qu'il n'y ait eu grande vaillance & de grande discipline d'obeissance cooperante à la vertu guerriere, comme dit le poëte Timotheus, qui le pourroit nier? mais le cours heureux de leurs afaires, & la vogue courante de leurs progrés à vne si grande puissance & grand accroissement, monstre bien clairement à ceux qui sauent discourir par raison, que ce n'a point esté chose conduite par les mains ni par les conseils ou affections des hommes, ains par vne guide & escorte diuine, & par vn vent en pouppe de la fortune qui les hastoit, trophees sur trophees erigez, triomphes continuez d'vn tenant à d'autres triomphes, le premier sang des armes encore tout chaud laué par vn autre second: lon y conte les victoires non par les monceaux des morts ou des despouilles, ains par les royaumes subiuguez, par les nations assuieties, par Isles asseruies, & terres fermes qui se sont rengees à l'abri de la grandeur de leur empire: vne seule bataille chassa Philippus de la Macedoine: par vn seul coup Antiochus leur ceda l'Asie: les Carthaginois par vne seule desfaicte perdirent la Lybie: vn seul homme à vne boutee, & vn seul voyage leur conquit l'Armenie, le royaume de Pont, la Syrie, l'Arabie, les Albaniens, les Iberiens, & iusques au mont de Caucase, & aux Hyrcaniens, & l'Ocean qui enuironne le monde, par trois diuerses fois, & en trois diuers lieux, l'a veu victorieux. Il reprima & rembarra les Nomades en l'Afrique, iusques aux riuages de l'Ocean meridional, il subiugua l'Espagne qui s'estoit reuoltee auec Sertorius, iusqu'à la mer Atlantique: il poursuyuit les Roys des Albaniens iusques à la mer Caspiene. Toutes ces conquestes là il acheua heureusement tant qu'il se seruit de la fortune publique, mais depuis il fut ruiné par sa propre & priuee destinee. Mais le grand Dæmon tutelaire des Romains ne leur aspira pas pour vn iour seulement, ni ne fut pas en vigueur pour vn petit de temps, comme celuy de la Macedoine: ni ne florit pas en terre, comme celuy des Lacedæmoniens: ni en mer, comme celuy des Atheniens, ni ne commença pas à se remuer tard, comme celuy des Perses: ni ne cessa pas tost, comme celuy des Colophoniens: ains dés la premiere naissance de la ville commença à croistre & venir en auant comme elle, mania le gouuernement d'icelle, demeura constamment auec elle, par terre, par mer, en guerre, en paix, contre les Barbares & contre les Grecs. Ce fut luy qui fit escouler & consommer Hannibal de Carthage en Italie, comme vn impetueux torrent, en procurant que par l'enuie & malignité de ses enuieux cócitoiens, nul secours ne renfort ne lui fust enuoyé du pays: ce fut luy qui separa les armees des Cimbres & des Teutons de grâds interualles de lieux & de temps, à fin que Marius peust fournir à les combatre & deffaire toutes deux l'vne apres l'autre: & empescha que trois cens mille cóba-

III. Sixiesme preuue, en laquelle est monstré que la gloire des plus glorieux faits des Romains doit estre attribuee à fortune, qu'il appelle guide & escorte diuine.

C *1. Preuue par la cósideratió des victoires admirables du peuple Romain. Pompeius, est demeuré grâd tandis qu'il s'est serui de la fortune publique: mais depuis il fut ruiné par soy-mesme, & par son ambition.*

D *2. Seconde preuue par la consideratió de la continuelle prosperité des Romains, opposee aux incertaines & peu durables felicitez des autres peuples.*

3. Troisiesme preuue, par diuers exemples notables du grand heur des Romains en des guerres tresperilleuses.

tans se ioignans ensemble en vn mesme temps, ne noyassent & ne couurissent toute l'Italie d'hommes inuincibles & d'armes non soustenables. Par lui Antiochus se tint coy, ce pendant que lon faisoit la guerre à Philippus. Et Philippus aiant desia esté batu, quand Antiochus fut en peril de son estat, mourut. Par lui les guerres Sarmatiques & Bastarniques tindrent le roy Mithridates occupé, ce pendant que la guerre Marsique brusloit & fourrageoit l'Italie. Par lui Tigranes, ce pendant que Mithridates fut fort & puissant se deffia de lui, & lui porta enuie, qui le garda de se ioindre auec luy, & puis quand il eust esté deffait l'assembla auec lui, à fin qu'il perist quand & lui. QVOY, en ses plus griefues calamitez ne fut-ce pas la fortune qui la redressa, & remit sus, pendant que les Gaulois estoient campez à l'entour du Capitole, & qu'ils tenoient le chasteau assiegé?

IX. Septiesme preuue, representant l'extremité & ruine totale qui accabloit Rome par les armes des Gaulois, sans la fortune qui conserua le Capitole par le moyen des oyes, & qui tailla de la besongne aux Gaulois en leur pays, ayant aussi conserué Camillus pour les haster de partir.

Dedans leur ost la peste elle rua,
Qui de leur peuple vn grand nombre tua.

Ce fut aussi la fortune & vn cas fortuit qui reuela leur venue, & en donna auertissement, là où personne du monde ne s'en doutoit: & ne sera point à l'auenture hors de propos en cest endroit, d'en discourir vn peu plus amplement. Apres la grande desconfiture que les Romains receurent aupres de la riuiere d'Allia, ceux qui se peurent sauuer de vistesse, arriuez qu'ils furent à Rome, emplirent de trouble & d'effroy toute la ville, tellement que le peuple esperdu de ces nouuelles, s'espandit fuyãt çà & là, excepté vn petit nombre qui se ietterẽt dedans le chasteau du Capitole, deliberez de le tenir iusqu'à l'extremité: les autres qui estoyent eschapez de la deffaite, assemblez en la ville de Vejes, eleurent pour Dictateur Furius Camillus, que le peuple, haut en bride & insolent pour sa longue prosperité, auoit abatu & ietté par terre, le condamnant d'auoir derobé les deniers publiques, & lors raualé & humilié par ceste affliction, le rappelloit apres la desconfiture, & lui mettoit en main la puissance & authorité souueraine: mais à fin qu'il ne semblast que ce fust par l'iniquité & le malheur du temps, & non pas selon l'ordre des loix qu'il acceptast ce magistrat, & que desesperant la ressource de la ville il se fust fait elire par vne troupe de gens de guerre ramassez de toutes pieces, il voulut que les Senateurs qui s'estoient retirez dedans le Capitole en fussent auertis, & que par leur consentement ils aprouuassent & confirmassent l'election de lui qu'auoient fait les soudards. Or y auoit-il entre les autres, vn nommé Caius Pontius homme vaillant, lequel promit d'aller lui-mesme en personne porter nouuelles de ce que lon auoit arresté à ceux qui estoient dedans le Capitole, & entreprit vne chose fort dangereuse, par ce qu'il faloit passer à trauers les ennemis, qui tenoient le chasteau enuironné auec trenchees & corps de garde. Arriué qu'il fut sur le bord de la riuiere, il mit sous son estomac des pieces de liege plattes, & commettant son corps à la legereté de telle voiture, se laissa aller au cours de l'eau qui luy fut gracieux, & le porta tout doucement iusques à la riue opposite, sans aucun danger: & là prenant terre il s'en alla vers l'endroit qu'il voioit vuide de clarté, coniecturant par l'obscurité & le silence, qu'il n'y deuoit auoir personne à la garde & au guet, si se mit à grimper cõtremont le precipice par où il trouuoit le rocher plus couché, & par les circuitions & aspretez raboteuses d'iceluy, se prenant & apuyant le mieux qu'il pouuoit, fit tant qu'il arriua tout au fest, où ceux qui faisoyent le guet l'aians aperceu lui aiderent à monter, & là il declara à ceux de dedans ce qui auoit esté auisé par ceux de dehors, & en prenant d'eux vn decret & vne ordonnance arrestee, s'en retourna la mesme nuict par où il estoit venu, deuers Camillus. Le matin l'vn des barbares se promenant sans y penser à l'entour de la place, aperceut par cas d'auenture les prises du bout des pieds, & les glissures & froissures de l'herbe qui estoit creuë aux endroits où il y auoit vn peu de terre, auec les trasses par où il auoit trainé & tiré son corps, en grauissant en trauers, & l'alla declarer à ses compagnons, lesquels estimãs que les ennemis

Voyez la vie de Furius Camillus.

Braue entreprise de Caius Pontius.

Industrie & resolution des Gaulois.

A nemis mesmes leur monstroient le chemin, s'efforcerent à l'enui d'en faire autant, & aians la nuict obserué l'endroit plus solitaire, môterent contremont, sans estre nullement aperceus, non seulemét des hommes, qui estoient à la garde, mais non pas des chiens que lon mettoit aussi au deuant pour aider à faire le guet, tant ils estoient endormis, toutefois la bonne fortune de Rome n'eut point encore faute de voix qui les peust auertir d'vn si grand danger. Il y auoit des oyes sacrees à la Deesse Iuno, que lon nourrissoit aux despens de la Republique, en l'honneur d'elle, tout ioignant son temple: or est cest animal de nature fort paoureux, & fort aisé à effroyer pour peu de bruit qu'il oye: & lors y aiāt dedás la place fort estroitte necessité de tous viures, on ne se soucioit pas beaucoup de leur donner à manger, de maniere qu'à faute de manger, leur sommeil en estoit encore plus leger: au moyen dequoy elles sentirent incontinent les ennemis, si tost qu'ils furent au dessus de l'enceinte de la muraille, & crians effroyeement, coururent à l'encontre, car elles furent encore plus effa-B rouchees quand elles veirent la lueur des armes, tellement qu'elles remplirent toute la place d'vn cry violent & aspre, qui esueilla les Romains, lesquels se doutans de ce que c'estoit, accoururent incontinent à la muraille, & en repousserent & precipiterent à bas les ennemis. En memoire duquel accident iusques auiourd'huy encore en triomphe la fortune, car on y porte à certain iour en procession vn chien pendu en croix, & vne oye portee en vne petite litiere sur vn coussin fort somptueux & riche: lequel spectacle nous monstre & donne à entendre la puissance grande de la fortune, & les grands moyens qu'elle a de trouuer expedient à toutes choses qui sont impossibles à la raison humaine, attendu qu'elle donne entendemét aux bestes brutes & destituees de toute vsage de raison, & hardiesse & courage aux paoureuses & couardes. Car qui est celui, s'il n'est du tout priué des affections naturelles, qui ne seroitraui d'esbahissement & de merueille, en discourant vn peu en soy-mesme la tristesse morne de ce temps-là, & la felicité qui est auiourd'huy en la ville de Rome, & C regardát au Capitole la richesse, somptuosité & magnificence des offrandes, les enuis des excellens ouuriers, les presens ambitieux faits par les villes, les couronnes des Roys, & tout ce que portent de precieux la terre, la mer, les Isles, les terres fermes, les fleuues, les arbres, les animaux, les campagnes, les montagnes & les minieres des metaux & de toutes ces choses, les premices & l'eslite choisies à l'enui les vnes des autres, pour embellir & orner de richesse & de grace & beauté ce lieu-là? considerant en soy-mesme cóbien peu il s'en a falu que tout cela n'ait point esté, & ne soit point; veu que tout estát en la puissance du feu, des tenebres effroyables de la nuict, des espees barbaresques, & cruelles, & des courages inhumains de ces Gaulois, de poures bestes priuees de raison, paoureuses & couardes ont aporté commencemét de salut: & comme ces grands vaillans hommes & grands chefs de guerre des Manliens, des Seruiens, des Posthumiens, des Papyriens, qui ont esté les ancestres & progeniteurs de tát de nobles & illustres races, les seigneurs Romains aprocherét pres d'estre tous D perdus & defaits, si des oyes ne les eussent esueillez pour defendre le dieu patron de leur ville, & combatre pour leur pays. Et s'il est vray ce qu'escrit Polybius en son second liure touchant les Gaulois, qui pour lors occuperent & prirent la ville, que leur estans venues nouuelles, que leurs voisins barbares estoient entrez en armes dedans leur pays, là où ils occupoient & destruisoient tout, ils s'en retournerent à la haste, ayans fait appointement auec Camillus, encore ainsi n'y auroit-il point de doute, que la fortune n'ait esté cause du salut de la ville de Rome, aiant tiré & destourné ailleurs ses ennemis, contre toute esperance. MAIS quel besoin est il de s'arrester à ces vieilles histoires là, où il n'y a rien de bien certain, ni asseuré, par ce que les afaires des Romains furent lors ruinez, & toutes leurs histoires, annales & memoires confondues, ainsi comme Liuius mesme a laissé par escrit, veu que les choses depuis auenues, qui sont bien plus notoires & plus certaines, demonstrent assez

Les oyes sacrees à Iuno, sentinelles du peuple Romain qu'elles esueillent & garantissent de ruine euidente.

Procession des anciens Romains en memoire de leur deliurance.

Il conclud de tout le discours precedent que la conseruation & grandeur de Rome est vn chef d'œuure de fortune.

x. Derniere preuue, que la fortune fauorisa grandement l'Empire Romain en la mort d'Alexandre le grand, qui deliberoit de venir en Italie s'attacher aux Romains.

euidemment les faueurs de la fortune? Car quant à moy ie compte pour vne sin- E
guliere la mort d'Alexandre le grand, prince de courage & de hardiesse nompareil-
le & inuincible, esleué par plusieurs grandes prosperitez, & glorieuses conquestes
& victoires, ne plus ne moins qu'vn astre volant, qui saute depuis l'Orient iusques à
l'Occident, & qui desia commenceoit à lancer les rays flamboyans de ses armes ius-
ques en Italie, aiāt pour pretexte & couleur de son entreprise la deffaite de son pa-
rent Alexandre Roy des Molossiens, qui auoit esté auec son armee taillé en pieces
Qui induisoit Alexandre le Grand de faire la guerre à tout le monde. par les Brutiens & Lucaniens, qui sont ceux de la Basilicate au Royaume de Naples,
pres la ville de Pandasie. Combien qu'à la verité ce qui le menoit ainsi contre tou-
tes nations, n'estoit autre chose qu'vne cupidité de gloire & vne enuie de dominer,
s'estant proposé par emulation & ialousie, de surpasser les faits de Bacchus & d'Her-
cules, en faisant voir ses armes encore plus auant qu'ils n'auoient fait les leurs. Or F
entendoit-il qu'il trouueroit en teste dedans l'Italie la force & vaillāce des Romains
comme l'acier que lon met au trenchant de l'espee, & sauoit bien, par les rapports
qu'on luy en faisoit, que c'estoient des guerriers endurcis & exercitez en guerres &
combats innumerables: & croy à mon auis que la meslee eust esté fort sanglante, si
les cœurs indomptables des Romains se fussent venus choquer alencontre des armes
inuincibles des Macedoniens: car les citoiens de Rome n'estoient pas des lors en
moindre nombre, que de cent trente mille combatans, tous adroits & exercitez aux
armes, courageux & vaillans,

Sachans à pied ce qu'il faut pour combatre,
Et de cheual les ennemis abatre.

Ce discours est defectueux de toutes les raisons & argumens que la vertu deduit & allegue pour elle. G

De la fortune ou vertu d'Alexandre.

Traité premier.

SOMMAIRE.

EN ce traité & au suyuāt, dressez en forme de Declamation, Plutarque magnifie Alexandre, Prince louable pour les belles parties qui ont esté en luy, & mōstre qu'il faut attribuer à vertu, non point à fortune, les braues exploits d'iceluy. Il entend par fortune, ce cours des afaires du monde, par le moien duquel il auient souuentefois que les moins sages deuienent les plus heureux & auancez. Afin donc de prouuer qu'Alexandre a esté doué de qualitez requises pour executer les entreprises par luy depuis amenees à fin, il le compare des le commencement de ce traité auec les Rois de Perse, esleuez en leur grādeur par la fortune, & monstre puis apres qu'Alexandre estant vn excellent philosophe, il ne se faut estōner si par vertu il a veu le bout de maintes choses que les plus fortunez du monde n'eussent osé entamer. Or pour faire encores mieux voir l'excellence de ceste philosophie d'Alexādre, il fait cōparaison des disciples d'iceluy auec ceux de Platon ou de Socrates, & prouue que ceux de ce Prince ont surpassé les autres autāt que le bien faire à vne infinité d'hōmes surmonte le bien dire & vne instruction dōnee à quelques particuliers, la pluspart desquels n'en tient compte. Il passe plus auant, & descrit la sagesse & belle adresse d'Alexandre au gouuernement politique, ce qu'il amplifie, par la consideration de ses H

amiables

A *amiables deportemens enuers les peuples par luy subiuguez : item par le recit de quelques siens propos notables, & l'amour qu'il portoit à la sapience & aux gens de sauoir, brief que ses faits sont vne euidente preuue de sa vertu, & non point de la temerité de fortune. Mais en cest endroit Plutarque a coupé le propos, laissant la fin defectueuse, où il commençoit à discourir du mespris de la mort & de la constance d'Alexandre contre les plus rudes assaux de la fortune.*

CE DISCOVRS est à la Fortune laquelle s'attribue & s'approprie Alexandre comme son œuure propre à elle seule, mais il luy faut contredire au nom de la philosophie, ou bien pour Alexandre mesme, lequel trouue mauuais, & se courrouce de ce que lon pense que la Fortune luy ait baillé son empire, qu'il a acheté & conquis auec son propre
B sang espandu, & auec force blesseures qu'il a receuës les vnes sur les autres,

1. Pour monstrer que les exploits d'Alexandre doyuēt estre attribuez à la vertu, nō point à fortune, il introduit Alexandre mesme se plaignāt de la fortune qui tousiours luy a esté contraire, & soustenant qu'auec la dexterité de l'esprit & du corps il s'est auancé & maintenu en sa grādeur laquelle il opposé à la fortune des Roys de Perse & d'Asie.

Ayant passé tant de nuicts à veiller,
Et tant de iours sanglans à trauailler,
En combatant

contre les forces inuincibles, des nations innumerables, des riuieres presque impossibles à passer, des rochers que lon n'eust seu surmonter à coups de traict, tousiours acompagné de prudence, de patience, de vaillance & de temperance. Et croy que luy-mesme diroit à la fortune qui se voudroit vendiquer la gloire de ses hauts faits, Ne vien point calomnier ma vertu, & ne me vien point oster ma gloire, pour te l'attribuer. Darius estoit ton ouurage, que tu as fait de seruiteur & courrier du Roy, seigneur & maistre de tous les Perses : aussi estoit vn Sardanapalus, auquel filant la laine parmi des femmes, tu as attaché le diadesme royal, & baillé le manteau de pourpre. Mais moy ie suis monté iusques à Suse, en gaignant la bataille d'Ar-
C beles, & la Cilicie subiuguee m'ouurit le chemin tout plein en Egypte : & la bataille que ie gaignay sur la riuiere de Granique en la passant par dessus les corps morts de Mithridates & de Spithridates Lieutenans du Roy de Perse, fut ce qui me donna l'entree en la Cilicie. Glorifie toy & te pare tant que tu voudras de ces Roys qui ne furent iamais blessez en guerre, & ne respandirent onc goutte de leur sang : ce sont ceux là qui ont esté bien fortunez, comme vn Ochus & vn Artaxerxes que tu as assis & colloquez des le iour de leur naissance dedans le throsne de Cyrus. Mais mō corps porte plusieurs marques & signes de la Fortune nō fauorable, ains opposite & contraire. Premierement contre les Illyriens i'eus la teste brisee d'vn coup de pierre, & le col moulu & froissé d'vn coup de pilon : depuis en la iournee de Granique i'eus la teste fendue d'vn coup de cimeterre barbaresque : en celle d'Issus i'eus la cuisse percee d'vn coup de traict : deuant la ville de Gaza i'eus vne flesschade de-
D dans la cheuille du pied, & vne autre dedans l'espaule, dont ie tombay par terre tout pasmé : vne autrefois contre les Gandrides i'eus l'os de la iambe fendu en deux d'vn autre coup de traict : & contre les Malliens i'en receu vn autre dedans l'estomac, qui entra si auant que le fer y demeura : & d'vn coup de pilon i'eus aussi le chignon du col tout brisé, quand les eschelles opposees contre les murailles y rompirent, & la fortune m'enferra tout seul au combat, non contre nobles & illustres aduersaires, mais contre simples soudards barbares, ausquels elle gratifioit d'vn si grand effect, que peu s'en falut qu'ils ne me fissent mourir : car si Ptolomeus n'eust mis au deuant sa targue pour me couurir, & Limneus se iettant au deuant de moy n'eust receu en son corps infinis coups de traict, dont il mourut sur la place, & que les Macedoniēs de courroux & de furie n'eussent rompu la muraille, celle bourgade barbare, & de nul renom, seroit auiourd'huy la sepulture d'Alexandre." Au demeurant tout le voyage de ceste miene expedition, que fut-ce autre chose sinon tempe-

2. Premiere preuue de ce que dessus, prinse de la cōsideration de ses exploits victorieux.

2. Seconde preuue de ses actes hazardeux, esquels il semble auoir comme luitté corps à corps contre la fortune.

3. Troisiesme preuue, recueillie de la consideration de l'incertitude des affaires d'Alexandre apres la mort de son pere, & les dangers où il se mettoit en entreprenant de conquester l'Asie.

stes, chaleurs extremes, riuieres profondes infiniement, des hauteurs de montagnes si excessiues, ques les oiseaux ne pouuoient voler par dessus, des bestes de grandeur espouuantable à voir, des façons de viure sauuages, des changemens de gouuerneurs à tout propos, trahisons & rebellions d'aucuns, & quant au preambule de mon voyage, la Grece se demenoit & se debattoit encore pour la souuenance des guerres qu'elle auoit endurees sous mon pere Philippus : la ville d'Athenes secouoit de dessus ses armes la poussiere de la bataille de Cheronee, commençant à se releuer & resoudre de ceste cheute : à elle se conioignoit celle de Thebes, lui tendant les mains : toute la Macedoine estoit suspecte & douteuse : par ce qu'elle inclinoit à Amyntas & aux enfans d'Æropus : les Esclauons auoient ouuertement rompu la guerre : les Scythes estoyent en bransle, attendans que feroient leurs voisins qui se remuoient : & l'or & l'argent de la Perse coulant es bourses des orateurs & gouuerneurs du peuple en chasque ville, suscitoit le Peloponese : les thresors & coffres de Philippus estoient vuides de deniers, & si y auoit des debtes auec interests iusques à la somme de douze cens mille escus : ainsi comme escrit Onesicritus. Et en vne si grande pauureté & afaires ainsi troublez, vn ieune adolescent, qui ne faisoit que sortir de l'enfance, oza bien esperer & se promettre les royaumes de Babylone & de Suse, ou pour plus briefuement dire, mettre en son entendement la conqueste de l'Empire de tout le monde, auec trente mille hommes de pied, & quatre mille cheuaux. Car il n'auoit pas plus de gens de guerre, ce dit Aristobulus : ou, comme dit le Roy Ptolomeus, quarante & cinq mille hommes de pied, & cinq mille cinq cens de cheual : & tout le grand & plantureux moien d'entretenir ceste puissance là, que la fortune lui auoit preparé, c'estoient quarante & deux mille escus comptant, ainsi que dit Aristobulus, ou comme escrit Duris, prouision de viures & d'argent pour trente iours seulement.

Belle description d'vn royaume priué d'vn Prince experimenté en afaires, & tombant es mains d'vn ieune Prince.

COMMENT, Alexandre donc estoit-il insensé, temeraire & mal conseillé d'entreprendre la guerre auec si peu de moien, contre vne si grosse puissance que celle des Perses ? Nenni certes, car il n'y eut onc capitaine qui partist pour aller à la guerre auec plus grands & plus suffisans moiens que lui, à sauoir magnanimité, prudence, temperance, vaillance, dont la philosophie lui auoit fait munition pour son voyage, estant plus secouru à ceste entreprise contre les Perses de ce qu'il auoit apris de son precepteur Aristote, que de ce que luy auoit laissé son pere Philippus. Il est bien vray que nous ne voulons pas desdire ni descroire ceux qui escriuent, que lui-mesme Alexandre dit quelquefois, que l'Iliade & l'Odyssee d'Homere l'acompagnoient tousiours pour vn viatique ou entretien de la guerre, concedans cela à l'honneur & à la reuerence d'Homere : mais toutefois si lon disoit, que l'Iliade & l'Odyssee d'Homere lui estoient vn soulagement de ses trauaux, & vn honeste passe-temps pour son loisir, mais que sa vraye munition & son entretien pour la guerre estoient les discours qu'il auoit apris de la philosophie, & les recors & preceptes touchant l'asseurance de ne rien craindre, la prouësse & vaillance, & de la magnanimité & temperance, nous nous en mocquerions, pour autant qu'il n'a rien escrit de l'artifice de composer syllogismes, ou des elemens & principes de Geometrie, & n'a pas tenu le proumenoir en l'eschole du Lyceum, ni n'a pas tenu positions en l'Academie : car c'est ce en quoy terminent & definissent la philosophie ceux qui cuident que ce soient seulement paroles, & non pas effects, combien que Pythagoras n'ait iamais rien escrit, ni Socrates, ni Arcesilaus, ne Carneades, qui ont tous esté philosophes tres-renommez, & si n'estoient pas occupez en si grandes guerres, ni à cultiuer & ciuiliser des Roys barbares, ni à fonder des villes Grecques pour viure ciuilement entre des nations farouches & sauuages, ni n'alloient point par le monde enseignant les loix & le viure pacifique à des peuples effrenez, qui n'auoient iamais oui parler ni de paix, ni de loix : mais ces grands hommes là, combien

11. Veu qu'Alexandre auoit si peu de moyens, lors qu'il marcha en guerre, on pourroit l'estimer temeraire : mais il est ici monstré que il estoit pourueu des parties requises en celuy qui veut entreprendre & executer les plus belles choses du monde : à sauoir de toutes vertus propres à vn Monarque, & qu'en somme c'estoit vn excellent philosophe.

En quoy consiste la Philosophie.

A bien qu'ils eussent tout loisir, si laisserent ils ceste partie là, de coucher par escrit, aux Sophistes. D'où vient donc que lon les a tenus pour philosophes? Il vient de ce qu'ils ont dit, de leur façon de viure, de ce qu'ils ont fait, & de ce qu'ils ont enseigné. Iugeons donc aussi par ces mesmes choses qu'Alexandre semblablement l'a esté, car on trouuera par les choses qu'il a dites, qu'il a faites, & qu'il a enseignees, qu'il a esté vn grand philosophe.

Difference entre les Philosophes & les Sophistes.

En premier lieu, si vous voulez, considerons: ce qui semblera de prime face plus estrange, les disciples d'Alexandre, & les comparons auec ceux de Platon, ou de Socrates: ceux-ci ont enseigné des hommes qui estoient de bon entendement, & qui parloient vne mesme langue qu'eux, quand ils n'eussent eu autre chose, pour le moins entendoiét-ils la langue Grecque, & toutesfois encore y eut il beaucoup de leurs auditeurs qu'ils ne peurent persuader, car vn Alcibiades, vn Critias, vn Clitophon, reietterent la raison, comme le mors de bride, & se destournerent ailleurs: là où si vous regardez la discipline d'Alexandre, il
B enseigna aux Hyrcaniens à contracter certains mariages, aux Arrachosiens, à labourer la terre, aux Sogdianiés, à nourrir leurs peres vieux, & ne les faire point mourir, & aux Perses, à reuerer leurs meres, & non pas les espouser. O la merueilleuse philosophie, par le moien de laquelle les Indiens adorent les Dieux de la Grece, les Scythes enseuelissent les trespassez, & ne les mangent plus! Nous-nous esmerueillons de l'efficace du parler de Carneades, qui sceut faire que Clitomachus, lequel auparauant s'appelloit Asdrubal, & estoit Carthaginois de nation, se conforma au parti, aux mœurs & langage des Grecs.

III. Pour monstrer l'excellence de la Philosophie d'Alexandre, il fait comparaison des disciples d'icelui auec ceux de Platon ou de Socrates, prouuãt Alexandre estre d'autant à preferer, que le faire surpasse le dire, & le bien faire à infinies personnes excelle l'instructiõ donnee à quelques particuliers, la plus part desquels mesmes n'é fait pas son profit.

Nous admirons la disposition de Zenon, de ce qu'il sceut persuader à Diogenes le Babylonien de s'adonner à l'estude de la philosophie: & depuis qu'Alexandre eut dompté & ciuilisé l'Asie, tout leur passe temps estoit de lire les vers d'Homere, & les enfans des Perses, des Susianiens, & les Gedrosiens chantoient les tragœdies de Sophocles & d'Euripides. Socrates fut puni de mort à la poursuite des calomniateurs, qui lui mettoient sus qu'il in-
C troduisoit à Athenes de nouueaux Dieux: là où par l'enseignement d'Alexandre les habitans de Bactra, & du mont de Caucasus, encore de present adorent les Dieux de la Grece.

1. Confirmatiõ par la conference des biens causez par Alexandre a diuers peuples, opposez aux instructions des plus renõmez Philosophes.

Platon a laissé par escrit vne seule forme de gouuernement de ville, mais il n'a pas sceu persuader à vn seul homme de la suiure, tant elle a esté trouuee austere & seuere: là où Alexandre aiant basti & fondé plus de soixante & dix villes parmi les nations barbares, & aiant semé par toute l'Asie les mysteres, sacrifices & cerimonies de seruir aux Dieux, dont on vse en la Grece, les a retirez d'vne vie sauuage & bestiale. Il y a encore peu d'entre nous qui lisent les loix de Platon, là où il y a des milliers innumerables d'hommes qui ont vsé & encore vsent de celles d'Alexandre, estans plus heureux ceux qui ont esté subiuguez & domtez par lui, que ceux qui ont eschapé sa puissance: car ceux là n'ont encore eu personne qui les ait fait cesser de viure miserablement: & ceux ci ont esté contraints par le vainqueur de viure heureusement:

2. Autre confirmation par conference de Platon à Alexãdre specialemẽt en leurs loix.

de sorte que ce que iadis Themistocles
D dit, lors qu'estant banni d'Athenes il s'en fuit, & se retira deuers le Roy de Perse, où il eust de grands presens, & outre cela encore trois villes, qui luy payoient tous les ans tribut: l'vne pour auoir du pain, l'autre pour le vin, & la tierce pour la viandes: O mes enfans, dit-il, nous estions perdus, si nous n'eussions esté perdus: cela peut on bien plus iustement dire de ceux qui furent lors pris par Alexandre, Ils n'eussent pas esté apriuoisez & ciuilisez, s'ils n'eussent esté subiuguez: Alexandrie n'eust pas esté bastie en Egypte, ne Seleucie en la Mesopotamie, ne Prophthasie au pays des Sogdianiens, ni Bucephalie aux Indes, ni le mõt de Caucasus n'auroit aupres de soy la ville Hellade, par le moyen desquelles la farouche bestialité se trouuant empestree, peu à peu s'est estainte, & s'est changé ce qu'il y auoit de mauuais, s'accoustumant à ce qu'il voyoit de meilleur.

Application propre de ce que dessus cõfirmee par l'apophtegme de Themistocles.

Si donc les philosophes se magnifient de ce qu'ils adoucissent & reforment des mœurs rudes & non polies d'aucune doctrine,

Conclusion, qu'Alexãdre a esté vray & excellent philosophe par effect.

& il se void que Alexandre a changé en mieux infinies nations sauuages, & natures bestiales, à bon droit le deura lon estimer vn tresgrand philosophe. DAVANTAGE la police ou forme de gouuernement d'estat tant estimé, que Zenon le fondateur & premier auteur de la secte des philosophes Stoiques a imaginé, tend presque toute à ce seul poinct en somme, que nous, c'est à dire les hommes en general, ne viuions point diuisez par villes peuples & nations, estans tous separez par loix, droits, & coustumes particulieres, ains que nous estimions tous hommes nos bourgeois & nos citoiens, & qu'il n'y ait qu'vne sorte de vie, comme il n'y a qu'vn monde, ne plus ne moins que si ce fust vn mesme troupeau paissant sous mesme berger en pastis communs. Zenon a escrit cela côme vn songe ou vne Idee d'vne police & de loix philosophiques, qu'il auoit imaginee & formee en son cerueau: mais Alexandre a mis à reale execution ce que l'autre auoit figuré par escrit: car il ne fit pas comme Aristote son precepteur lui conseilloit, Qu'il se portast enuers les Grecs comme pere, & enuers les barbares comme seigneur, & qu'il eust soin des vns comme de ses amis & de ses parens, & se seruist des autres comme de plantes ou d'animaux, en quoy faisant il eust rempli son empire de bannissemens, qui sont tousiours occultes semences de guerres, & factions & partialitez fort dangereuses: ains estimant estre enuoyé du ciel, comme vn commun reformateur, gouuerneur, & reconciliateur de l'vniuers, ceux qu'il ne peut assembler par remonstrances de la raison, il les contraignit par force d'armes, & assemblant le tout en vn de tous costez, en les faisant boire tous, par maniere de dire, en vne mesme coupe d'amitié, & meslant ensemble les vies, les mœurs, les mariages, & les façons de viure, il commanda à tous hommes viuans d'estimer la terre habitable estre leur pays, & son camp en estre le chasteau & le donjon, tous les gens de bien parens les vns des autres, & les meschans seuls estrangers: au demeurant, que le Grec & le barbare ne seroient point distinguez par le manteau, ni à la façon de la targue, ou au cimeterre, ou par le haut chapeau, ains remarquez & discernez le Grec à la vertu, & le barbare au vice, en reputant tous les vertueux Grecs, & tous les vicieux barbares: en estimant au demeurant les habillemens communs, les tables communes, les mariages, les façons de viure, estans tous vnis par meslange de sang & communion d'enfans. C'est pourquoy Demaratus le Corinthien estât l'vn des hostes & des amis du Roy Philippus, quand il vid Alexandre en la ville de Suse, en fut fort ioyeux, de maniere que d'aise les larmes lui en vindrent aux yeux, en disant, que les Grecs qui estoiét ia decedez estoiét priuez d'vne grande ioye & singulier contentement, de voir Alexandre assis dedans le throsne royal de Darius. QVANT à moy, ie ne repute pas certainement fort heureux ceux qui virent ce spectacle là, atendu qu'il dependoit de la fortune, & que autant en peut auenir aux plus communs Rois: mais bien eusse-ie eu grand plaisir de voir ces belles & sainctes espousailles, quand il comprit dedans vne mesme tente foncee de fond & couuerture d'or, à mesme festin & mesme table, cent espousees Persienes mariees à cent espoux Macedoniens & Grecs, lui mesme y estant courôné de chapeaux de fleurs, & entonnant le premier le chant nuptial d'Hymeneus, comme vn câtique d'amitié generale, venant à conioindre par alliance de mariage deux des plus grandes & plus puissantes nations du monde, estant lui mari de l'vne, & pere commun, moienneur & conciliateur des nopces de toutes, qu'il aparioit ainsi en legitime couple: car i'eusse bien volontiers dit là, O barbare Xerxes, esceruelé qui te trauaillas beaucoup en vain pour dresser vn pont dessus le destroit de l'Hellespont, c'est ainsi que les sages Roys doiuent conioindre l'Europe auec l'Asie, non point par des vaisseaux de bois, ni par des radeaux, ni auec des liens qui n'ont point d'ame, & ne sont point capables de mutuelles affections, ains par amour legitime & mariages hônestes, côioignant les deux nations par communication d'enfans. Voila pourquoy Alexandre regardant à ce bel ornemêt là, ne receut pas l'habillemêt des Medois,

XIII. Autre preuue de la vertu excellête d'Alexandre, c'est qu'il a esté vn tresgrand, tressage & tresheureux politique.

1. Il a surpassé en sagesse son precepteur Aristote.

2. A dextrement amassé & cöioint les peuples en vn corps.

3. Comment il a voulu que les vns fussent discernez d'auec les autres.

V. Amplification de la preuue precedente, descouurant encores mieux la suffisance d'Alexädre à bien policer les pays de conqueste, asauoir en gaignant les cœurs des sucets les vnissant ensemble par liës de singuliere amitié & cômunicatiö, & s'acommodant à leurs mœurs pour leur rendre sa domination agreable.

Beau moyë de ioindre vne partie du monde à l'autre.

A Medois, ains celui des Persiens, qui est beaucoup plus sobre & plus modeste que celui des Medois : car reiettant ce qu'il y auoit de trop excessif, trop pompeux & tragique en l'habit barbaresque, comme le haut chapeau pointu, la longue robe, & les braguesques, il porta vn vestement composé moitié de l'habit Persien, & moitié du Macedonien, ainsi comme Eratosthenes a laissé par escrit, comme philosophe, c'est à dire, hôme se gouuernant auec raison, vsant des choses qui sont de soy indifferentes, c'est à dire, ni bonnes, ni mauuaises, & comme Prince commun, & Roy gracieux & humain, s'acquerant la bien-vueillance de ceux qu'il auoit subiuguez en honorant sur sa personne leur habillement, à fin qu'ils perseuerassent fermes vers lui en fidelité, en aimant les Macedoniens comme leurs naturels Seigneurs, non pas les haissent cóme leurs ennemis. Car le contraire eust esté d'vn esprit estourdi, & d'vn entendement desdaigneux & superbe, faire cas d'vn manteau de couleur naifue, & s'offenser d'vn saye de pourpre : ou bien à l'opposite, auoir en admiration ceci &

Sa modestie en l'vsage des habillemens.

Sa prudence pour gaigner le cœur des peuples côquis.

Comparaison propre pour dóner lustre à ceste prudence d'Alexandre.

B mespriser cela, ne plus ne moins qu'vn petit enfant, retenât à toute force l'acoustrement que la coustume de son pays, comme sa nourrice, lui auroit vestu, là où les chasseurs ont acoustumé de se vestir des peaux des animaux qu'ils prenent, comme des cerfs : & ceux qui font profession de prendre les oiseaux, se vestent de sayons tissus & composez de plumage d'oyseaux. Ceux qui ont des robes rouges se gardent de se monstrer aux taureaux, & ceux qui ont des sayes blancs de se monstrer aux Elephans, dautant que ces bestes là s'irritent & s'effarouchent en voiant de telles couleurs. Et si vn grand Roy, comme estoit Alexandre, pour adoucir & apriuoiser des nations belliqueuses & mal-aisees à retenir, ne plus ne moins que des bestes fieres, a vsé des robes qui leur estoient propres, & de leurs façons de viure acoustumees, pour tousiours plus les gaigner, amolir la fierté de leur courage, & reconforter leur desplaisir, il y en a qui le blasment & le reprenêt au lieu qu'ils deuroient admirer en cela sa sagesse, d'auoir si dextrement seu, par vn leger changement

Respôse à ceux qui blasment Alexâdre de s'estre trop accómodé aux façôs de faire des natiôs par lui subiuguees.

C d'habit, caresser l'Asie, se faisant par armes Seigneur & maistre des corps, & par l'acoustrement se conciliant les ames. Et toutefois ceux là mesmes louënt Aristippus le philosophe Socratique de ce que quelquefois il se vestoit d'vne pauure & mince cape, & autrefois d'vn manteau riche de l tissure & taincture de Milet, & sauoit garder la bien-seance en l'vn & en l'autre vestement : & cependant ils acusent Alexandre de ce que honorant l'habit de son pays, il ne mesprisa point celui qu'il auoit conquis par armes : en intention de s'en seruir à bastir le fondement de choses grandes : car son dessein n'estoit pas de courir & fourrager l'Asie, comme feroit vn Capitaine de larrons, ni de la saccager & piller, comme rauage & butin de felicité inesperee, ainsi comme depuis Hannibal fit l'Italie, & deuant les Treriens auoient fait l'Ionie, & les Scythes la Medie, ains estoit sa volonté de rendre toute la terre habitable suiette à mesme raison, & tous les hommes citoiens d'vne mesme police & d'vn mesme gouuernement. Voila la cause pour laquelle il se transfor-

Pour quelle raison il s'y acommodoit ainsi.

D moit ainsi en habits. Que si le grand Dieu qui auoit enuoyé l'ame d'Alexandre ici bas ne l'eust soudainement rappellee à soy, à l'auenture n'y eust-il eu qu'vne seule loy qui eust regi tous les viuans, & eust esté tout ce monde gouuerné sous vne mesme iustice, comme sous vne mesme lumiere, là où maintenant les parties de la terre qui n'ont point veu Alexandre, sont demeurees tenebreuses & obscures, comme estans destituees du soleil. Parquoy le premier proiect & dessein de son expedition monstre qu'il a eu intention de vray philosophe, qui n'estoit point de conquerir pour lui des delices & plantureuses richesses, ains de procurer vne paix vniuerselle, concorde, vnion & communication à tous les hommes viuans les vns auec les autres. En second lieu considerons vn peu ses paroles & propos, parce que de tous autres Princes & Roys, les ames monstrent quelles sont leurs mœurs & leurs intentions, principalement par leurs propos. Antigonus le vieil respondit vn iour à quel-

Combien grande perte le monde a fait en la mort d'Alexandre.

VI. Les paroles & sentences notables d'Alexandre tesmoin de sô excellêce & de sa vertu par dessus les autres Princes.

que Sophiste qui lui presentoit & dedioit vn traité qu'il auoit composé de la iusti- E
ce, Tu es vn sot, mon ami, qui me viẽs prescher de la iustice, là où tu vois que ie bats «
les villes d'autrui. Et Dionysius le tyran disoit qu'il faloit tromper les enfans auec «
des dez & des osselets, & les hommes auec les iuremens. Et sur le tombeau de Sardanapalus y auoit engraué,

Ailleurs il est attribué à Lysander.

Demeuré m'est seulement ce que i'ay
Paillardé, beu, yurongné, & mangé.

Qui pourroit nier que par l'vne de ces responses là, la volupté & l'impieté ne soient authorisees, & par l'autre l'auarice & l'iniustice? mais au contraire si aux dits d'Alexandre vous ostez le diadesme & la couronne royale, & l'estre fils de Iupiter Hammon, & la noblesse, vous direz que ce serõt sentences d'vn Socrates, d'vn Platon, & d'vn Pythagoras: car il ne faut pas que nous nous arrestions aux braueries & superbes inscriptions que les poëtes ont engrauees & emprayntes sur les images & statues de lui, ne tẽdans pas à mõstrer sa modestie, mais magnifier sa fortune & sa puissance, F

Dicts d'Alexandre estoyent sentences des philosophes.

Puissance d'Alexãdre haut-louee.

Ce bronze estant d'Alexandre l'image
Tournant à mont les yeux & le visage,
A Iupiter semble dire, Pour toy
Retien le ciel, car la terre est à moy. Et vn autre,
Alexandre ie suis, le fils de Iupiter.

Toutes telles galanteries c'estoient les poëtes qui les disoiẽt & escriuoiẽt pour flatter sa fortune: mais des vrais dits d'Alexandre, qui les voudroit raconter, on pourroit commencer à ceux qu'il dit en sa ieunesse: car estant plus viste que nul autre des ieunes hommes de son aage, ses familiers l'incitoient à vouloir courir à la carriere des ieux Olympiques pour gaigner le pris de la course: il leur demanda, s'il y auoit des Roys qui y courussent: ils lui respondirent, que non: La partie dõc ne seroit pas «
iustement faite, en laquelle vn priué pourroit estre vainqueur, & vn Roy vaincu. «
Et comme son pere eust eu la cuisse percee d'outre en outre d'vn coup de lance, en G
vne bataille contre les Triballiens, estant hors du danger de la vie, mesplaisant de se voir boiteux: Ne te soucie, dit-il: mon pere, sors hardiment en public, à fin qu'à «
chasque pas que tu feras, tu te souuienes de ta vertu. Ces responses là ne procedent «
elles point d'vn entendemẽt de philosophe, & d'vn cœur qui pour estre raui de l'amour des choses grandes & honnestes ne se soucie des-ia nullement des dommages du corps? car comment pensons-nous qu'il se glorifioit des blessures qu'il auoit lui mesme receuës en sa personne? quand il se souuenoit ou d'vn peuple subiugué, ou d'vne bataille gaignee, ou de villes prises, ou de Roys qui s'estoient rendus, il n'auoit garde de cacher ni couurir telles cicatrices, ains les portoit & monstroit partout, comme des images de sa vertu engrauees en sa personne. Et si quelquefois en deuisant des lettres, on venoit à faire comparaison des vers d'Homere, ou biẽ entre les propos de table, s'il se mettroit en auant, lequel estoit le plus excellent, comme l'vn H
en alleguast vn, & l'autre vn autre, lui preferoit cestui-ci à tous les autres,

Dits notables d'Alexandre en sa ieunesse.

Discours sur les apophtegmes precedens.

Ses dits notables durant son aage viril.

Iliad. liu. 3. *Sage en conseil & vaillant au combat.*

faisant son compte que la louange que l'autre auoit donnee au Roy Agamemnon, quelque aage au parauant, estoit vne loy pour lui-mesme, tellement qu'il disoit que Homere en vn mesme vers auoit honoré la vaillance d'Agamemnon, & prophetisé celle d'Alexandre. Et pourtant si tost qu'il eut passé le destroit de l'Hellespont, il alla visiter Troie, là où il se representa en son entendement les hauts faits d'armes des princes qui y combattirent: & comme quelqu'vn du pays lui promist de lui donner «
la lyre de Paris, s'il vouloit: Ie n'ay, dit-il, que faire de celle là, car i'ay celle d'Achil- «
les, au son de laquelle il se reposoit en chantant les louãges des vaillans personnages: mais celle de Paris auoit vne harmonie trop molle & trop feminine, sur laquelle il chantoit des chansonnettes d'amour. Or il est bien certain qu'aimer la sapience, & auoir

Sa magnanimité.

VII. *L'amour qu'Alexãdre por*

A auoir en estime les gens sages & de sauoir, est signe d'vne ame philosophique: cela estoit en Alexandre autant qu'en nul autre des Roys: car nous auons desia dit quelle affection il portoit à son maistre Aristote, & qu'il faisoit autant d'honneur à Anaxarchus le musicien, qu'à nul autre de ses familiers. La premiere fois que Pyrrhon Elien parla à lui, il lui donna dix mille pieces d'or. Il enuoya vn present de cinquante talens, qui sont trente mille escus, à Xenocrates l'vn des disciples de Platon. Et la plus part des historiens escrit, qu'il fit Onesicritus, lequel auoit esté auditeur de Diogenes, Capitaine de son armee de mer: & s'estant rencontré vne fois aupres de Corinthe à parler auec Diogenes, il fut si esmerueillé de sa façon de viure, & eut sa grauité en telle admiration, que bien souuent depuis, faisant mention de lui, il disoit, Si ie n'estois Alexandre, ie serois Diogenes: qui estoit autant à dire cõme, i'eusse volontiers vsé ma vie à l'estude des lettres, si ie n'eusse deliberé de philosopher par effect. Il ne dit pas, Si ie n'estois Roy, ie serois Diogenes: ne, si ie n'estois riche,

Affection à la sapience & aux gẽs sages & de sauoir mõstre vne ame philosophique & vertueuse en lui.

Sa liberalité enuers plusieurs philosophes.

Il admire & respecte Diogenes.

Exposition de son apophthegme, Si ie n'estois Alexandre ie serois Diogenes.

B ou aimant à estre bien vestu, car il ne preferoit point la fortune à la sapience, ni la pourpre & le diadéme à la besace, & à la pauure cape: ains dit simplement, Si ie n'estois Alexandre, ie serois Diogenes: qui est autant à dire comme, si ie n'auois proposé de mesler ensemble les nations barbares, auec les Grecques, & voyageant par toute la terre habitable, polir & cultiuer tout ce que i'y trouuerois de sauuage, recercher iusques aux extremes bouts du monde, aprocher la Macedoine de la mer Oceane, y semer la Grece, & espandre par toutes nations la paix & la iustice, ie ne demeurerois pas oisif en delices: à prendre mõ plaisir, ains ie voudrois imiter la simplicité & frugalité de Diogenes. Mais maintenant pardonne moy, Diogenes, ie imite Hercules, ie vay apres Perseus, ie suy la trasse de Bacchus, ie veux faire voir encore vne fois les Grecs victorieux baller au pays des Indes, & reduire encore en memoire aux montaignars, & sauuages nations qui habitent de là la montagne de Caucasus, les ioyeusetez des festes Bacchanales. On dit qu'en ces quartiers là

Alexandre plus excellent sans comparaison que Diogenes.

Les Gymnosophistes philosophes fort austeres.

C il y a aussi quelques gens qui font profession d'vne sapience austere & nue, hommes sacrez & viuans à leurs loix, vacans du tout à la contemplation de Dieu, se passans encore de moins que Diogenes, & n'aians point besoin de bissac, car ils ne font point de prouisiõ de viures, par ce que la terre leur en fournit tousiours de tous frais & nouueaux, les riuieres leur donnent à boire, & les feuilles tombans des arbres, & l'herbe, à coucher: par moy Diogenes le conoistra, & eux Diogenes. Il faut que ie bate & graue aussi de la monnoye à la forme Grecque, qui se debite entre les nations barbares. VENONS maintenant à ses faits: aparoit-il qu'il y ait seulement vne temerité de la fortune, ou vne force d'armes & violence de main mise, ou plustost vne grande prouësse & iustice, & vne grande temperance, bonté & clemence, auec vn bon ordre & grande prudence, conduisant toutes choses par vn bon sens & vn grand iugement? Certainement ie ne pourrois dire ne discerner en ses gestes, cela est vn fait de vaillance, cela d'humanité, cela de patience, ains tout

VIII. Ses faits sõt vne euidete preuue de sa vertu, & non point de la temerité de fortune.

D exploit de lui semble auoir esté meslé & composé de toutes les vertus ensemble, en confirmation de ceste sentence des Stoiques, Que tout acte que fait le sage, il le fait par toute vertu ensemble. Bien est il vray, que tousiours en chasque action il y a vne vertu eminente par dessus les autres, mais celle là incite & dirige les autres à la mesme fin: aussi void on es gestes d'Alexandre, que sa vaillance est humaine, & son humanité vaillãte, sa liberalité mesnagere, sa cholere facile à apaiser, ses amours temperees, ses passetemps non oiseux, ses trauaux non sans adoucissement. Qui est celui qui a meslé la feste parmi la guerre, les expeditions militaires parmi les ieux? Qui a entrelassé parmi les sieges des villes, parmi les exploits d'armes, les ioyeusetez Bacchanales, les nopces, les chansons nuptiales d'Hymenee? Qui fut onc plus ennemi de ceux qui font iniustice, ne plus gracieux aux affligez? Qui fut iamais plus aspre aux combatans, ne plus equitable aux supplians? Il me vient

Ses exploits semblét auoir esté cõposez de toutes les vertus ensemble.

Exposition particuliere de ce que dessus.

1. En ses exploits de guerre.

en pensee d'alleguer & transferer en cest endroit le dire du roy Porus, lequel estant E
amene prisonnier à Alexandre, & enquis par lui, comment il vouloit qu'il le traitast, respondit, en Roy. Et comme Alexandre lui repliquast, s'il vouloit rien dire « dauantage: Non, dit-il, car tout est compris sous ce mot là, En Roy: aussi m'est auis « qu'à tous les faits d'Alexandre, ie puis adiouster ce refrein, En philosophe: car en ce- « la tout est compris.

2. En son mariage auec Roxane.

Il deuint amoureux de Roxane, fille d'Oxiathres, l'aiant veuë baller de bonne grace entre les Dames captiues, il n'en voulut point iouyr à force, ains l'espousa legitimement, en philosophe.

3. En son humanité enuers Darius mort.

Aiant veu son ennemi Darius massacré à coups de traict, il n'en fit point de sacrifices aux Dieux, ni n'en châta point chât de triomphe, combien que vne longue guerre fust abregre & finie par ceste mort, ains ostant son manteau de dessus ses espaules, le ietta sur le corps du mort, comme s'il eust voulu cacher la miserable destinee d'vne fortune royale, en philosophe.

4. En sa familiere amitie enuers Hephestion.

Il receut quelquefois vne missiue secrette de sa mere, qu'il lisoit estant d'auenture Hephestion assis aupres de lui, qui la lisoit naifuement sans y penser auec lui: Alexandre F ne l'en engarda point, ains seulement tira l'anneau de son doigt & lui mit contre la bouche, seelant son silence de la foy d'amitié, en philosophe. Car si ces actes ne sont faits en philosophe, quels autres le seront?

5. De sa continence & sage responce à Philoxenus.

Socrates souffrit bien que Alcibiades couchast auec lui: mais Alexandre, comme Philoxenus son lieutenant au gouuernement de la coste maritime de l'Asie lui eust escrit, qu'il y auoit vn ieune enfant en son gouuernement d'Ionie, de face & beauté incomparable, & lui demandast par ses lettres, s'il lui plaisoit qu'il lui enuoyast: il lui rescriuit bien aigrement, O malheureux & meschant homme, qu'as-tu iamais conu en moy pourquoy tu deusses me flatter par telles voluptez?

6. En sa liberalité enuers Xenocrates.

Nous admirõs Xenocrates de ce qu'il ne voulut pas accepter vn present de cinquante talens qu'Alexandre lui enuoyoit, n'admirerõs nous pas aussi celui qui le lui donnoit? n'estimerons nous pas qu'aussi peu de compte d'argent fait celui qui le donne ainsi liberalement, que celui qui le refuse? Xenocrates n'auoit point besoin d'argent, pour ce qu'il estoit philosophe: & A- G lexandre en auoit, pour ce qu'il estoit philosophe, à fin qu'il en exerçast liberalité enuers telles gens.

* Le discours du mesprisde la mort defaut en ce lieu ici.

*COMBIEN de fois pensons nous que l'a dit Alexandre, quand il se voyoit tout couuert de traicts qu'on lui tiroit, & quãd à tout effort on le pressoit? Nous estimons bien qu'il y a en tous hommes quelque lumiere de droit & bon iugement, par ce que la nature d'elle-mesme les dresse à ce qui est honneste, mais il y a difference entre les communs hommes & les philosophes en ce, que les philosophes, ont le iugement plus ferme & plus asseuré es dangers, dautant que les vulgaires hommes n'ont pas les cœurs fortifiez & munis de telles anticipations & preiugees impressions,

Bon augure est, pour son pays combatre. Et,
La mort est fin de tous maux aux humains.

Mais les occasions des perils qui se presentent, leur rompent leurs discours, & les aprehensions des dangers presens ou prochains leur esbranlét tous leurs iugemens: H car la peur ne chasse pas seulement la memoire, comme dit Thucydide, mais aussi toute bonne intention, toute enuie de bien faire, & toute emotion, là où la philosophie lie de cordages tout alentour.

La fin en est defectueuse.

De la

A

De la fortune ou vertu d'Alexandre.

Traité Second.

SOMMAIRE.

PLVTARQVE poursuit en ce traité le propos commencé au precedent, dont le sommaire est, que la vertu d'Alexandre a surmonté la fortune qui lui a esté presques tousiours contraire. Or auãt qu'entrer en matiere, il oppose à la suffisance de ce Prince la bestise & vilenie de certains autres, adioustant là dessus que ses exercices & occupations sont
B *preuue de la grandeur de son courage. Puis il discourt particulierement de l'estime en laquelle les bõs ouuriers estoiet enuers Alexandre, & ce qu'il pẽsoit de ces œuures à cõparaison des leurs. En apres il viẽt à monstrer que si lon considere Alexandre depuis son cõmencemẽt iusques à la fin, on trouuera que c'est vn chef d'œuure de vaillãce. Passãt outre il dit que la fortune a plustost esté honnoree de Alexandre, que lui d'elle, ce qui est verifié par la consideratiõ de l'estat de l'armee d'icelui apres sa mort. De là il entre en vn discours de la grandeur humaine, qui sert à esclaircir les propos precedẽs, & par la cõsideration du mauuais mesnage de plusieurs autres Princes, il donne vn fort beau lustre aux vertus d'Alexandre, lesquelles sont deschifrees par le menu. Apres cela il respond à ceux qui obiectent que la vertu a esleué Alexandre: & pour donner plus grand poids à ses raisons, dispute cõtre la fortune mesmes & examine particulieremẽt les exploits d'icelui, esquels la vertu se fait voir cõpagne & la fortune ennemie, ce qu'il particularize assez au long. Quoy fait il reprend son propos, & produit nouuelles preuues de la vertu & magnanimité de ce monarque depuis sa ieunesse iusques à la fin de sa vie, le cõparãt auec les plus sages & vaillans de Perse & de Grece, & mõstrãt qu'il les a surpassez en continence, liberalité, pieté, prudence, iustice, beneficẽce & vaillance. Pour le*
C *dernier poinct, il recite le grãd dãger auquel Alexandre se trouua vne fois entre autre, & d'où la vertu le retira comme en despit de la fortune: qui est la conclusion de ce traité, confermant l'intention principale de nostre auteur, lequel veut mõstrer que la grandeur d'Alexandre ne se doit attribuer à fortune, ains à la vertu.*

NOVS oubliasmes hier, ce me semble, à dire que le siecle de Alexandre fut heureux en cela, qu'il porta plusieurs arts & plusieurs beaux & grãds esprits, ou plustost faut il dire que cela ne fut pas tant la bonne fortune d'Alexandre, que de ces bons ouuriers & grands entendemens là, d'auoir vn tel tesmoin & vn tel spectateur qui seust tres-subtilement iuger de ce qui seroit bien fait, & tres-liberalement le recompenser. Suyuant lequel propos on dit, que quelque temps
D depuis aiant esté Archestratus gentil poete, viuãt en grande & estroite pauureté, pource que personne n'en faisoit compte, quelqu'vn lui dit, Si tu eusses esté du temps d'Alexandre, il t'eust donné pour chascun de tes vers, ou la Cypre, ou la Phœnice: aussi croy ie que les premiers & plus excellens ouuriers de ce regne là ne se doiuẽt pas tãt dire auoir esté sous Alexandre, que par Alexandre: car la bõne temperature & subtilité de l'air, cause l'abõdance des fruicts, mais la benignité, l'hõneur & l'humanité du prince est ce qui prouoque & fait venir en auant l'auancement des arts & des beaux esprits, comme au contraire tout cela languit & s'estaint par l'enuie, l'auarice & l'opiniastreté de ceux qui dominent. Auquel propos on dit, que Dionysius le tyran ayant vn iour ouy vn Musicien iouëur de Cithre qui sonnoit fort biẽ, il lui promist tout haut qu'il lui donneroit vn present de six cens escus. Le lendemain cest homme vint deman-

1. Il reprend le propos des louanges de la vertu d'Alexandre, & pour l'entree monstre que le siecle d'Alexandre a esté heureux pour tous hommes de bon esprit: & auant qu'entrer plus auant, pour donner lustre à ce qu'il adiouste ci apres, il oppose au vif vrayement à la bonté naturelle & à la liberalité de ce prince, la sottise, vilenie & chicheté de quelques autres grands seigneurs.

2. Chicheté de Dionysius finemét par lui desguisee.

der le present qui lui auoit esté promis, & Dionysius luy respondit, Tu me donnas hier du plaisir à t'ouïr iouër, & ie t'en donnay aussi en te faisant ceste promesse: aussi tu fus payé sur le champ du plaisir que tu me donnas, par celui que tu receus. Et Alexandre le tyran de Pheres (il le faloit seulement specifier par celle qualité là, & non pas contaminer le nom d'Alexandre, en le donnant à vn si meschant homme) regardant iouër vne Tragedie y prit si grand plaisir, qu'il en auoit le cœur fort attendri de pitié & de compassion: de quoy s'estant pris garde, il se leua en haste, & s'en alla du theatre plus viste que le pas, disant que ce seroit chose indigne qu'on le vist plorer par compassion des miseres & calamitez d'Hecuba & de Polyxena, veu qu'il faisoit tous les iours mourir tant de ses citoiens. Mais celuy là fut bien si meschant, qu'il s'en falut bien peu qu'il ne fist punir ce iouëur excellent de tragedies pour ce qu'il l'auoit amoli comme du fer. Le Roy de Macedoine Archelaus sembloit estre vn peu tenant en matiere de donner & faire presens, dequoy Timotheus musicien en chantant sur sa lyre, lui donna vne attainte, en lui tirant souuent ce petit brocard, Ce fils de terre, l'argent, trop tu le recommandes: mais Archelaus lui repliqua sur l'heure bien gentilment & de bonne grace, Mais toy par trop tu le demandes. Et Ateas le Roy des Scythes aiant pris prisonnier de guerre Ismenias, excellent iouëur de flustes, lui commanda qu'il en sonnast durant son disner: & comme les assistans s'esmerueillassent d'ouir si excellentement iouër, & lui en fissent caresses, lui iura qu'il prenoit plus de plaisir à ouir son cheual hennir, tant ses aureilles estoient logees loin des Muses, & auoit son ame attachee en vne estable, plus apte encore à ouir des asnes que non pas des cheuaux. Quel honneur donc & quel auancement pourroit esperer vn si excellent ouurier & maistre de Musique aupres de tels princes, non plus qu'enuers ceux mesmes qui estriuēt contre eux de la suffisance de l'art, & pour ceste ialousie par vne enuie & vne malignité veulent ruiner ceux qui veritablement y sont excellens ouuriers, de quelle sorte estoit le mesme tyran Dionysius, qui fit ietter le poëte Philoxenus es prisons des carrieres, pour ce que lui aiant baillé vne tragedie qu'il auoit cōposee, pour la reuoir & corriger, il la ratura toute depuis le commencement iusques à la fin. Philippus mesme de Macedoine pour auoir tard apris la musique ne respondoit pas en cela au reste de sa grandeur, & se monstroit impertinent & ignorant: car estant vn iour entré en dispute auec vn sonneur d'instrumens touchant la façon d'en iouer, & lui semblāt auoir quelque raison pour le conuaincre, le Musicien lui respondit en se souriant tout doucement, Dieu te gard, Sire, d'estre si mal-heureux, que tu entendes ces choses là mieux que moy.

2. Vilenie & cruauté du tyran de Pheres.

3 Chicheté d'Archelaus.

4. Lourdise d'Ateas Roy des Scythes.

5. Ineptie de Dionysius & de Philippus.

11. *Les exercices & occupations d'Alexādre monstrans sa vertu & la grandeur de son courage.*

MAIS Alexandre sachant tresbien de quelles choses il deuoit estre spectateur & auditeur, & de quelles il deuoit estre facteur & executeur de sa main, il exerça bien tousiours sa personne à estre adroit aux armes & vaillant, & comme dit le poëte Æschylus,

Rude guerrier combatant de pied stable,
Aux ennemis en armes redoutable.

Sagesse d'Alexādre, à priser les arts & sciences, sans s'arrester toutefois qu'à ce qui concernoit sa charge royale.

Exemple à ce propos.

Celle là estoit son art hereditaire qu'il auoit par succession de ses ancestres les Æacides & Hercules: mais quant aux autres arts & sciences il les honoroit bien, mais c'estoit sans auoir enuie d'en faire profession, & louoit bien leur excellence & leur gentillesse, mais pour plaisir qu'il y prist il n'estoit pas facile à surprendre de l'affection de les vouloir imiter. De son temps furent deux excellens iouëurs de Tragedies entre autres, Thessalus & Athenodorus, lesquels iouans à l'enui l'vn de l'autre, les Roys & Princes de Cypre faisoient les frais à l'enui de mesme, & estoient iuges de ce different les principaux & plus renommez Capitaines de l'armee: en fin Athenodorus ayant esté declaré le vainqueur, Alexandre qui aimoit Thessalus, dit, Ie voudrois auoir perdu la moitié de mō royaume, & ne voir point Thessalus vaincu: mais toutefois iamais il n'en parla deuāt aux iuges pour les solliciter, ni iamais il ne reprit leur

A leur iugement, estimant qu'il faloit qu'il vinst au dessus de toute autre chose, mais qu'il pliast au dessous de la iustice. Et entre les iouëurs de Comædies y auoit vn Lycon Sarphien, lequel vn iour en iouant son rolle de quelque Comædie entrelassa dextrement vn vers par lequel il lui demandoit de l'argent : Alexandre s'en prit à rire, & lui fit donner dix talens, qui sont six mille escus. Aussi y auoit-il plusieurs excellens iouëurs de Cithre, & entre autres Aristonicus, lequel en vne bataille acourãt pour le secourir, fut tué à ses pieds en combatant vaillamment. Alexandre lui fit faire & dresser vne statue de bronze au temple d'Apollo Pythique tenant vne Cithre d'vne main, & vne lance de l'autre : en quoy faisant il honora non seulement le personnage, mais aussi la Musique, comme lui rendant tesmoignage qu'elle rend les cœurs des hommes magnanimes, & les remplit d'vn rauissement d'esprit, & d'vne ardeur de bien faire, ceux qui y sont naifuement nourris : car lui-mesme vn iour que B Antigenidas iouëur de flustes, sonna vne chãson militaire, fut si esmeu & si eschauffé en courage par les aiguillõs de celle musique, qu'il sauta de sa place, & s'en courut mettre la main aux armes qui estoient pres de lui : tesmoignant par cela estre vray ce que les Spartiates chantent es chansons de leur pays,

Autre plaisant exemple.

Troisiesme exẽple.

Honneur fait à la musique par Alexãdre.

Effect de la musique alendroit d'Alexandre.

Sauoir doucement chanter
Sur la lyre de beaux carmes :
Sied bien auec le hanter
Vaillamment le fait des armes.

Avssi estoient du temps d'Alexandre Apelles le peintre, & Lysippus le statuaire, desquels l'vn peignit Alexandre tenãt la foudre en sa main, si naifuement peint & au vif, que lon disoit que des deux Alexãdres, celui qui estoit fils de Philippus, estoit inuincible, & celui d'Apelles inimitable. Et Lysippus aiant moulé la premiere statue d'Alexandre la face tournee vers le ciel, comme lui-mesme Alexandre auoit acoustumé de regarder, tournant vn petit le col, il y eut quelqu'vn qui y mit ceste inscri- C ption qui n'a pas mauuaise grace :

III. *Les ouuriers excellens fort estimez de luy.*

Lysippus excellent statuaire, fort prisé d'Alexandre.

Ce bronze estant d'Alexandre l'image
Iettant à mont les yeux & le visage,
A Iupiter semble dire, Pour toy
Retien le ciel, car la terre est pour moy.

Et pourtant defendit Alexandre que nul autre fondeur ne iettast en bronze son image que Lysippus, par ce que lui seul auoit l'industrie de representer ses mœurs par le cuyure, & monstroit son naturel en la figure de son corps : les autres representans bien la torse de son col, & l'humidité de ses yeux ne pouuoient auenir à exprimer son visage masle, & sa generosité de lion. Il y auoit aussi entre les autres ouuriers vn insigne Architecte nommé Stasicrates, lequel ne tendoit point à faire chose qui fust iolie, ni gentile & de belle grace à la voir, ains de grande entreprise, & d'vn dessein D & disposition telle que pour y fournir il ne faloit pas vne moindre opulence que celle d'vn grand Roy : cestui s'en allant trouuer Alexãdre, lui blasma toutes ses images, & peintes & grauees, moulees & fondues, disant que c'estoient ouurages d'ouuriers couards, & non genereux ni magnanimes. Mais i'ay proposé, dit-il, Sire, » de fonder la similitude de ta personne en vne matiere viue, & qui a ses racines im- » mortelles, & sa grauité immobile & immuable : car le mont Athos qui est en Thra- » ce, alendroit qu'il se leue plus haut, & est le plus eminent, aiant des plaines & hau- » teurs proportionnees à soy-mesme, & des membres, ioinctures, distances & inter- » ualles qui se peuuent acommoder à la forme humaine, se peut, en l'acoustrant & le » formant nommer & estre la statue digne d'Alexandre, qui de sa base touchera à la » mer, & en l'vne de ses mains embrassera & tiendra vne ville habitable de dix mille » hommes, & en la droite vne riuiere perpetuelle qu'elle versera d'vne cruche dedans » la mer : & au reste, quant à toutes ces statues d'or ou de bronze, ou d'yuoire, & à

Hardiesse memorable de Stasicrates, au dessein duquel Alexandre ne s'accorde, se contentãt des autres grandes images de ses faits.

tous ces tableaux de bois & de painture, iettons les là, comme de petis moules seulement qui se peuuent acheter ou desrober, ou se fondre & gaster. Alexandre l'aiant ouï parler, loua bien grandement le haut courage de son entreprise, & la hardiesse de son inuention: mais il lui respondit, Laisse là Athos demeurer en sa forme « & en sa place: il suffit qu'il soit le monument de l'outrageuse insolence & arrogan- « ce d'vn seul Roy: & quant à moy, le mont de Caucasus, les montaignes Emodie- « nes, la riuiere de Tanais, & la mer Caspiene, seront les images de mes faits. « Or ie vous prie posons le cas que vn tel ouurage eust esté fait & parfait, y a-il homme qui le vist en telle forme, en telle disposition, & de telle face, qui pensast qu'il fust ainsi creu fortuitement & par cas d'auenture? Ie croy que non. Que dirons nous de son image que lon surnomme, Portant la fouldre. Que dirons nous de celle que lon appelle, Appuyé sur la lance? & côment la grandeur d'vne statue ne se pourroit sans artifice acheuer par fortune, encore qu'elle y versast & espandist largement en grande affluance l'or, le cuiure, l'yuoire & toute autre riche & precieuse matiere? & nous estimerons qu'il soit possible qu'vn grand homme, voire le plus grand qui fut iamais au monde, ait esté acheué par la fortune sans la vertu, & que ce soit la seule fortune qui lui ait fait prouision d'armes, d'argent, d'hommes, de cheuaux, & de villes, toutes lesquelles choses aportent peril à ceux qui n'en sauent pas bien vser, non pas honneur ni puissance, ains plustost font preuue de leur petitesse & impuissance. Car Antisthenes disoit bien, qu'il faloit souhaiter à ses ennemis tous les biens du monde, excepté la vaillance: car par ce moien ils sont non à ceux qui les possedent, mais à ceux qui les surmontent. C'est pourquoy lon dit que la nature a attaché à la teste du cerf, la plus lasche & la plus couarde beste qui soit, les plus merueilleuses & plus dangereuses cornes pour se defendre, afin de nous enseigner par cest exemple, que rien ne sert d'estre ni fort, ni bien armé, qui n'a le courage de demeurer & s'asseurer à combattre: ainsi la fortune bien souuent attachant des forces & des grands estats à des hommes de lasche cœur & de ceruelle esuentee, en faisant voir comme ils s'y portent laschement & vilainement, honore & recommande la vertu, comme celle de qui seule depend toute la grandeur, toute la gloire & l'honneur des hommes: car ainsi comme dit Epicharmus, l'entendemét void, l'entendemét oit, tout le reste est aueugle & sourd, aiant faute de la raison. Les sentimens ont bien leurs propres & particulieres functions, mais qu'il soit vray que ce soit l'entendement qui aprofite tout, & qui dispose tout en bon ordre, que ce soit l'entendement qui surmonte, qui domine & qui regne, & que toutes autres choses aueugles, sourdes, & sans ame, agrauent & deshonnorent ceux qui les possedent, si la vertu n'y est iointe quand & quand, on le peut clairement aperceuoir & verifier par les exemples. Car d'vne mesme puissance, & d'vn mesme empire, Semiramis qui n'estoit qu'vne femme, equipoit de grosses flottes de vaisseaux par mer, armoit & soudoioit de puissans exercites, bastissoit des Babylones, conquestoit tous les enuirons de la mer rouge, assuiettissant à soy les Arabes, & les Ethiopiens. Et Sardanapalus qui estoit né homme, filoit la pourpre en la maison, estant veautré & couché à la renuerse parmi des concubines: & quand il fut mort, on lui fit vne statue de pierre, qui balloit à par soy à la mode barbaresque, & cliquetoit des doigts au dessus de sa teste, auec vn tel escriteau: Mange, boy, paillarde, tout le reste n'est rien. Lon dit que le philosophe Crates, voiant au temple d'Apollo Pythique vne statue d'or de la courtisane Phryné, s'escria tout haut, Voila vn trophee de la luxure des Grecs: mais qui considereroit la vie ou la sepulture de Sardanapalus (car il n'y a point de difference) il pourroit bien à la verité dire, voila vn trophee des biens de la fortune. Quoy doncques? permettrons-nous que la fortune apres Sardanapalus touche tant peu que ce soit à Alexandre, ne qu'elle s'attribue part aucune ni de sa grandeur, ni de sa puissance? il n'y auroit point de propos: car que lui a elle iamais donné

IIII. Si lon contéple Alexandre depuis son cômencement iusques à sa fin, on trouuera que c'est vn chef d'œuure de vaillãce & d'adresse: ce qui est cõfermé par diuerses raisons, oppositions & similitudes.

Bel apophtegme d'Antisthenes.

Sans courage tous les biens du môde ne seruent de rien à l'homme.

Puis que c'est l'entendement qui viuifie le corps, sans icelui les sentimés ne seruét que d'empeschement & ruine: par consequent la vertu est le tout en l'homme.

Exemple en Semiramis.

Côtraire exemple en Sardanapalus.

La fortune n'a rien sur Alexandre principalement côtraire à Sardanapalus.

A donné dauantage que aux autres Roys, soit d'armes, de cheuaux: de finantes & de
soudards? Qu'elle en face donc grand Aridæus, si elle peut. Qu'elle en face grand
vn Amasis, vn Arses, vn Tigranes Armenien, vn Nicomedes Bythinien, dont l'vn
ietta son diadesme aux pieds de Pompeius, & perdit honteusement son royaume,
& l'autre se faisant raire la teste, & se mettant vn chapeau dessus, se declara serf afran-
chi des Romains. Nous disons donc, que la fortune rend petis les hommes
qui de leur nature sont couards, craintifs & bas de courage: mais il n'est pas raison-
nable d'attribuer la lascheté à infortune, ni aussi la vaillance & prudence à la for-
tune. Mais bien peut-on dire que la fortune est chose grande, par ce que Alexan-
dre a dominé: car en luy & auec luy elle a esté glorieuse, inuincible, magnanime,
non superbe ni insolente, ains humaine & clemente: mais si tost qu'il fut decedé
Leosthenes disoit, que son armee & sa puissance errante, s'entreheurtant soy-mes-
me, ressembloit au Cyclops Polyphemus, qui apres son aueuglement tastoit par
B tout de la main, sans sauoir où il alloit, aussi la grandeur de sa puissance, lui mort,
vaguoit & erroit tantost çà tantost là, bronchant & chopant à tout propos, pource
qu'il n'y auoit plus personne à qui elle obeist: ou plustost, ainsi comme les corps
mourans, quand l'ame en est dehors, les parties ne s'entretienent plus, ni ne se tie-
nent plus l'vne à l'autre, ains s'entre-laissent & se destachent l'vne d'auec l'autre, &
se retirent: aussi l'armee d'Alexandre depuis qu'elle l'eut perdu, ne fit plus que pal-
piter, trembler, & estre en fieure, sous ie ne say quels Perdiques, Meleagres, Seleu-
ques & Antigones, qui estoient comme des esprits encore chauds & pouls saillants,
tantost ci, tantost là, bouttees & interualles, iusques à ce que finalement venans
à se gaster & pourrir en soy-mesme elle grouilla toute de vers, qui furent des Roys
qui n'auoient aucune valeur ni generosité en eux, & des Capitaines lasches & faillis
de cœur. Lui-mesme Alexandre tensant vn iour Hephestion, qui auoit pris que-
relle alencontre de Craterus, lui dit: Quelle force ne puissance as-tu de toy-mesme?
C Que saurois-tu faire qui t'osteroit Alexandre? aussi ne faindray-ie pas d'en dire au-
tant à la fortune de ce temps-là: Quelle grandeur as-tu? quelle gloire? où est ta
puissance, où est ta force inuincible, si lon t'oste Alexandre? c'est à dire, si lon oste
des armes l'experience, des richesses la liberalité, de la somptuosité & magnificen-
ce la temperance, du combat la hardiesse & asseurance, de la victoire la bonté & la
clemence? Fais en si tu peux vn autre grand qui ne departe point liberalement ses
biens, qui ne s'expose point lui-mesme le premier aux perils deuant son armee, qui
n'honore point ses amis, qui n'ait point de pitié de ses ennemis captifs, qui ne soit
point cōtinēt es voluptez, vigilāt aux occasions, aisé à apaiser en ses victoires, doux
& humain en ses prosperitez. Comment pourroit estre vn homme grand, quelque
authorité & puissance qu'il eust, s'il est beste & vicieux quand & quand? Ostez la
vertu à vn homme heureux, vous le trouuerez petit en toutes sortes, petit en ses dons
& presens pour sa chicheté, petit es trauaux pour sa delicatesse, petit enuers les
D Dieux pour sa superstition, petit enuers les bons à cause de son enuie, petit entre les
hommes pour sa lascheté, petit entre les femmes pour estre suiet à la volupté: car
ainsi comme les mauuais ouuriers qui posent de petites statues sur des bases grandes
& amples, monstrent par là mesme la petitesse de leurs statues: aussi quand la fortu-
ne esleue vn homme de foible & petit cœur en grand estat, où il doit estre veu de
tout le monde, elle le descouure, le descrie, & le deshonore dauantage, faisant voir
comment il branle & chancelle pour sa legereté. Par ce moien faut-il confes-
ser que la grandeur ne gist pas à posseder des biens, mais à en bien vser: car il y a
bien souuent des enfans, qui des le berceau heritent des royaumes, estats & seigneu-
ries de leurs peres, comme fit Charillus, que Lycurgus son oncle aporta en son mail-
lot au lieu où mangeoient les seigneurs, & le mettant au siege royal, le declaira Roy
de Sparte au lieu de lui, & pour cela l'enfant n'estoit pas grand, mais bien celui

V. A l'occasion du propos precedent, il mōstre que la fortune a plustost esté honoree d'Alexandre, que lui d'elle: ce qu'il verifie par la consideration de l'estat de l'armee d'icelui apres sa mort.

Comparaison du cyclope & du corps mourant propres à l'esclaircissemēt de ce propos.

Sans Alexandre la fortune de ce temps là estoit foible & inutile du tout.

Sans la vertu, vn hōme, tant grand soit il, est vicieux, & plus miserable que les bestes brutes.

Belle similitude à ce propos.

VI. Traité de la grandeur humaine, seruant à esclaircir les propos precedēs de la vertu d'Alexandre.

qui rendoit au petit enfant venãt de naistre, l'hõneur & le degré qui luy apartenoit, E
sans le se vouloir attribuer ni en priuer son neueu. Mais qui eut peu faire grand Aridæus, que Meleager emmaillota seulement d'vn manteau Royal de pourpre, ne differant point d'vn petit enfant, & le colloqua dedans le throsne d'Alexandre? Faisant bien en cela, pour donner clairement à conoistre au monde dedans bien peu de iours, comment les hommes regnent par la vertu, & comment par la fortune: car il subrogea à vn vray prince & vray Roy, vn qui n'é auoit que la mine, ou pour mieux dire, il promena pour vn peu de tẽps par la terre habitable, ne plus ne moins que sur vn eschafaut, vn diadéme sourd & muet:

Par l'exemple d'Aridæus il monstre que ce n'est pas assez d'estre en charge: mais que le principal est de la sauoir porter comme a fait Alexandre.

La femme mesme vn fardeau porteroit,
Que sur l'espaule vn homme lui mettroit.

Mais on pourroit dire au contraire, que vne femme ou vn enfant mesme pourroit F
prendre & charger vne seigneurie, vn royaume, vn estat & office, comme Bagoas, vn Eunuque, enleua & chargea sur les espaules des Roys Arses & Darius second le royaume des Perses: mais apres que lon a receu sur ses espaules vne grãde puissance, la porter, la manier, & ne se laisser point acabler ne briser dessous, par la grandeur & pesanteur des afaires, c'est fait en homme qui a la vertu, l'entendement & le courage tel comme l'auoit Alexandre, auquel il y a quelques vns qui reprochent qu'il aimoit le vin & qu'il s'enyuroit, mais il estoit grand aux afaires, là où il demeuroit sobre, & ne s'enyuroit, ni ne se mesconoissoit point pour quelque puissance, authorité, ne licence qu'il eust, de laquelle depuis que les autres ont vn petit gousté & participé, ils ne se peuuent plus retenir, ains si tost qu'ils sont ou remplis de deniers, ou qu'ils ont attaint à quelques honneurs & dignitez de ville, ils regibent & deuienent si insolens que lon ne peut plus durer à eux,

De là il vient à respondre aux obiections de ceux qui marquoient les imperfections d'Alexandre, & ne consideroient pas ses vertus.

Quand la fortune a leurs maisons rendues
En des grandeurs qu'ils n'auoient attendues. G

Clitus pour auoir mis à fond trois ou quatre galeres des Grecs pres d'Amorges, se fit appeller Neptune, & porta le trident. Demetrius à qui la fortune auoit donné vn petit lambeau de l'empire d'Alexandre, se laissoit appeller Iupiter: & quãd on enuoyoit deuers lui, on n'appelloit pas les deputez Ambassadeurs, mais Theores, qui sont ceux que lon eslit pour aller enquerir quelque chose de l'oracle des dieux, aussi ses responses s'appelloient oracles. Et Lysimachus aiant occupé la Thrace, qui estoit comme vne petite lisiere de son empire, monta en telle superbie, & arrogance si insupportable, qu'il osa bien dire: Les Bysantins vienent maintenant à moy, quand ie touche du bout de ma lance au ciel. A laquelle parole se trouuant present Pasiades Bysantin, ne se peut tenir qu'il ne dist aux assistans, Retirons-nous de bonne heure, de peur que cestui-ci ne perce le ciel du fer de sa lance. Mais quel besoin est-il d'alleguer ceux là, ausquels encore estoit-il aucunement loisible d'auoir les cœurs & les esprits esleuez, d'autant qu'ils auoient esté soudards d'Alexandre? veu qu'vn Clearchus s'estant fait tyrã de la ville d'Heraclee, porta en sa deuise, la Foudre, & appella l'vn de ses enfans le Tonnerre: & Dionysius le ieune s'appella luy-mesme le fils d'Apollo, par vne telle inscription, H

Il amplifie ce poinct des vertus d'Alexãdre par la cõsideration des sottises.
1. De Clitus.
2. De Demetrius.
3. De Lysimachus plaisamment mocqué par Pasiades.
4. De Clearchus.
5. De Dionysius le ieune.

Doris la Nymphe aux beaux yeux est ma mere,
Qui me conceut de Phebus le mien pere.

Et son pere qui auoit fait mourir dix mille de ses citoyens, si non plus, qui par enuie auoit trahi son propre frere aux ennemis, qui n'auoit pas eu la patience d'attẽdre peu de iours que sa mere auoit à suruiure, ains la fit estouffer toute vieille qu'elle estoit, & qui auoit lui-mesme escrit en vne Tragedie,

6. De Dionysius l'aisné.

La tyrannie est mere d'iniustice,

ce neantmoins de trois filles qu'il auoit, il en nomma la premiere Vertu, la seconde Temperance, & la tierce Iustice. Les autres se sont surnommez les vns Bienfaiteurs

7. De plusieurs qui n'ont rien eu de beau que leurs nõs.

A teurs, les autres Victorieux, les autres Sauueurs, & les autres grands. Au demeurát qui seroit celui qui pourroit fournir à expliquer de paroles leurs nopces les vnes sur les autres, passans les iours entiers parmi grand nombre de femmes, comme les estalons parmi vn troupeau de iumens, violemens de ieunes filles, frotemens en bains & estuues meslez d'hommes & de femmes, passer les iours entiers à iouer aux dez, sonner de la fluste en pleins Theatres, les nuicts à souper, & les iours tout du long à disner. Alexandre au contraire disnoit des le matin assis, & ne soupoit qu'il ne fust le soir: il faisoit bonne chere & beuuoit apres qu'il auoit sacrifié aux Dieux, il iouoit aux dez chez Medius, aiant la fiéure, il passoit son temps, & iouoit en allant par les champs, en aprenant ensemble à tirer de l'arc, à descendre & remonter en son chariot courant. Il espousa Roxane seule par amour & pour lui, mais Statira la fille de Darius pour le royaume & pour ses afaires, pource qu'il estoit expedient de mesler les nations: & quant à toutes les autres Dames de Perse, il en fut

VII. Par ces comparaisons des folies, vanitez & meschancetez des autres Princes, il descouure encore mieux l'excellẽce d'Alexandre & dõne vn merueilleux lustre aux vertus d'icelui.

1. Ses exercices.

2. Sa temperance & continence.

B autant vainqueur par temperance, comme des hommes Perses par vaillance: car il n'en vid iamais vne contre sa volonté, & celles qu'il vid il en fit moins de compte, que de celles qu'il ne vid oncques: & là où il estoit gracieux à toutes autres sortes de gens, il se monstroit rebours à ceux qui estoient beaux. Quant à la femme de Darius qui estoit vne fort belle Dame, il ne voulut pas seulement ouir vn qui lui en louoit la beauté, & quand elle fut trespassee il en honora si hautement les obseques, & la plora si tendrement, que son humanité fit mescroire sa continence, & sa bonté en fut suspecte d'iniustice: car Darius fut émeu de prime face à ceste deffiance, tant pour ce qu'il estoit ieune: que pour ce qu'il auoit sa femme en sa puissance, estant aussi l'vn de ceux qui s'estoient persuadez, qu'Alexandre estoit ainsi venu au dessus de ses afaires par le benefice de la fortune: mais quand il en seut la verité, a-
» pres en auoir fait diligente enqueste de tous costez, Tout ne va donc, dit-il encore
» pas mal pour les Perses, & ne nous reputera lõ pas du tout lasches & effeminez pour
C auoir esté vaincus par tel aduersaire. Quant à moy, ie prie aux Dieux qu'ils m'en-
» uoyent heureux succes, & en fin la victoire de ceste guerre, afin que ie puisse aussi
» surmõter Alexandre en beneficẽce: car i'ay vne emulation & ialousie de me mon-
» strer encore plus benin enuers lui que lui enuers moy. Mais si c'est fait que de moy
» & de ma maison, ie te suplie, Iupiter, protecteur de l'empire des Perses, & vous
» Dieux tutelaires des Roys & des royaumes, que vous ne permettiez qu'autre qu'A-
» lexandre seie au siege & throne royal de Cyrus. Cela estoit comme vne adoption d'Alexandre, faite en la presence des Dieux. Voila comme on gaigne la victoire par vertu.

Comme il se comporte enuers la fẽme de Darius.

Propos notable de Darius à la louange & au bon heur de Alexandre.

ATRIBVE si tu veux la iournee d'Arbeles, la bataille de la Cilice à la fortune, & autres tels exploits qui procederent de force & de guerre. Ce fut la fortune qui lui esbranla la ville de Tyr, qui lui ouurit l'Egypte, par le benefice de fortune Halicarnassus tomba, Milet fut prise, Mazæus laissa le riuage de l'Euphrates desprouueu, & fut toute la campagne de Babylone couuerte de corps morts: mais ce
D n'a point esté la fortune qui l'a rẽdu temperãt, il n'a point esté continẽt par le moien de la fortune: la fortune ne regardoit point son ame enfermee dedans son corps cõme dedans vne forteresse inexpugnable aux voluptez, & non aprochable aux cupiditez, & toutefois c'estoit ce de quoy plus il vainquoit la personne propre de Darius: le reste estoit desconfiture d'armes & de cheuaux, batailles, meurtres, occisions, & fuites d'hommes: mais la plus grande desfaite, moins refutable, & à laquelle ceda le plus Darius, ce fut la vertu, la magnanimité, & la iustice, admirant son cœur inuincible de volupté, de trauail, & de liberalité, plus que nulle autre chose. Car quant aux picques & pauois, escus & lances, aux alarmes & choc des batailles, aussi bien estoit asseuré Tarrias fils de Dinomene, & Antigenes de Pelle, & Philotas fils de Parmenion, mais alencontre des voluptez, des femmes, de l'or & de l'argent, ils n'estoient de rien meilleurs ne plus vaillans que des esclaues: car Tarrias alors qu'A-

VIII. Continuation du propos precedent, où il apert que la temperãce, iustice, force & prudẽce d'Alexãdre ne sont point cas de fortune: ce qui apert encores mieux par l'opposition de Tarrias, d'Antigenes & Philotas.

Auarice de Tarrias benignement supportee & liberalement excusee par Alexandre.

lexandre paya les debtes de tous les Macedoniens, & satisfit à tous ceux qui leur a- E
uoient presté de l'argent, feignit en auoir emprunté, & amena au bureau, où s'en tenoit le compte, vn qui disoit estre son creancier, & depuis estant aueré & conuaincu que c'estoit chose fausse & supposee, il s'en cuida deffaire lui-mesme, si Alexandre en estant auerti, ne lui eust remis & pardonné ceste faute, & permit qu'il retinst la finance qui pour lui auoit esté fournie & payee à fausses enseignes, se souuenant que lors que son pere Philippus assiegeoit la ville de Perinthe, il auoit receu vn coup de flesche dedans l'œil, & ne voulut onc bailler à penser son œil ni à tirer la flesche, que premier les ennemis ne fussent tournez en fuite. Et Antigenes s'estant fait enroller entre ceux que lon renuoyoit en la Macedoine, pour occasion de maladie ou de quelque mutilation de membre: quand il fut depuis trouué qu'il n'auoit mal aucun, & qu'il contrefaisoit le malade, lui qui estoit homme de guerre, aiant le corps tout cicatricé de coups, Alexandre en fut mal content, & lui demanda la cause pourquoy il le faisoit: il lui confessa que c'estoit pour ce qu'il estoit a- F
moureux d'vne ieune femme nommee Telesippa, & qu'il auoit intention de la suiure iusques à la coste de la mer, ne pouuant demeurer esloigné d'elle. Alors lui demanda Alexandre à qui estoit ceste femme, & à qui il en faloit parler pour la faire demeurer. Antigenes lui respondit, qu'elle estoit de libre & franche condition. Il faut donc, dit Alexandre, que nous lui persuadions, à force de lui donner & promettre, qu'elle vueille demeurer auec nous, car de la forcer nous ne pouuons. Ainsi pardonnoit-il à tous l'amour, & le concedoit, fors qu'à soy-mesme. La cause primitiue du malheur de Philotas le fils de Parmenion, fut aucunemēt son intemperance: car il y auoit vne ieune femme natifue de la ville de Pella, laquelle auoit esté prise entre les autres prisonniers au saccagement de la ville de Damas, où elle auoit auparauant esté amenee par Autophradates qui l'auoit surprise sur mer, ainsi cōme elle nauiguoit de la coste de Macedoine en l'isle de Samothrace, elle estoit assez belle de visage, & auoit tellement espris de son amour Philotas depuis qu'il s'estoit aproché G
d'elle, qu'encore qu'il fust vn homme de fer, elle l'amollit & destrempa, de sorte que le pauure homme au milieu de ses plaisirs ne fut pas maistre de son iugement, ains ouurant son cœur en laissa sortir beaucoup de secrets à la conoissance d'elle: « Qu'eust-ce esté, disoit-il, de Philippus sans Parmenion? Et que seroit-ce encore de « cest Alexandre mesme sans Philotas? Où seroit son Iupiter Ammon? Où seroient « ses serpens si nous ne voulions? Antigone rapporta ces paroles à quelque femme de ses familieres, & celle là les rapporta à Craterus, & Craterus amena Antigone mesme à Alexandre secrettement, Alexandre se garda bien de lui toucher, ains s'en abstint, mais sondant Philotas par le moien d'elle, il le descouurit entierement tel qu'il estoit plus de sept ans depuis: mais en tout ce temps là, iamais en quelque festin qu'il fust, ne quelque bōne chere qu'il fist, lui que lon accuse d'auoir esté yurongne, n'en donna aucune suspicion, ni en courroux, lui qui estoit cholere, ni à son ami Hephestion, lui qui lui souloit fier & commettre tout: car on dit que vn iour H
aiant ouuert vne missiue secrette de sa mere, & la lisant en soy-mesme, Hephestion aprochant tout doucement sa teste, la leut quand & lui: il n'eut pas le cœur de lui defendre de la lire, mais apres lui auoir laissé lire, il tira son anneau de son doigt, & lui en sella la bouche. Brief on se lasseroit de dire, qui voudroit entreprendre de reciter au long tous les beaux exemples par lesquels on pourroit monstrer qu'il a vsé tres honnestemēt & tres-royalement de la gradeur de sa puissance, de sorte que encore que lon dist qu'il a esté grand par le benefice de la fortune, il en est tant plus grand, qu'il a bien & sagement seu vser d'elle. Ce nonobstant ie veux venir au commencement de son acroissement & à l'entree de sa puissance. & considerer quel acte de la fortune il y a eu là, pour lequel ils puissent dire & maintenir qu'Alexandre a esté grand par la fortune. Comment donc est-ce, ie vous prie

L'intemperāce de Antigenes supportee par Alexandre, lequel parmi cela monstre l'amour qu'il portoit à iustice & liberté.

Prudēce & patience d'Alexandre au fait de Philotas.

Sa cōtinence à l'endroit d'Antigonus.

IX. Il respond à ceux qui obiectēt que la fortune a esleué Alexādre, prouuant le con-

A prie au nom des Dieux, qu'elle ne l'a colloqué dedans le throne de Cyrus sans coup fraper, sans sang espandre, sans estre nullement blessé, sans aucune expedition d'armes, par le hennissement d'vn cheual, comme elle auoit fait au parauant le premier Darius fils de Hystaspes? ou bien vn mari gaigné par les flatteries de sa femme, comme Darius fit Xerxes flaté par sa femme Atossa: ou bien le diademe royal de lui-mesme est venu à sa porte, comme il fit à Darius le second, par le moien de l'Eunuque Bagoas, lequel ne fit que changer son hocqueton de courrier, & se vestir du manteau royal, & prendre le turban à la pointe droite, qui s'appelle Cittaris, & ainsi soudainement sans y auoir pensé, par le benefice du sort & de la fortune il se trouua Roy de la terre, ne plus ne moins que par le sort on eslit à Athenes les officiers qui s'appellent Thesmothetes & Archontes. Voulez-vous sauoir comment les hommes vienent à estre Roys par la fortune? Cest exemple le vous enseignera. La race des Heraclides, c'est à dire, des descendans de Hercules, failloit en la ville B d'Argos, de laquelle ils auoient de tout temps acoustumé d'eslire leurs Roys: & comme ils eussent enuoyé deuers l'oracle d'Apollo, enquerir & demander ce qu'ils auoient à faire, l'oracle leur respondit, qu'vn aigle le leur enseigneroit. Peu de iours apres il aparut en l'air vn grand aigle, lequel fondant se vint poser sur la maison d'vn nommé Ægon, & ainsi fut Ægon pris pour Roy. Encore vn autre. Celui qui regnoit en la ville de Paphos fut d'auenture trouué meschant, iniuste & violét, à l'occasion dequoy Alexandre le debouta de la royauté, & en cerchoit vn autre qui fust de la race & famille des Cinyrades qui s'en alloit defaillant. On lui dit qu'il n'y en auoit plus qu'vn seul pauure homme, dont on ne faisoit compte quelconque, qui se tenoit en vn iardin, là où il viuoit fort pauurement. On y enuoya incontinent pour le cercher: & ceux qui eurent ceste commission le trouuerent là, où il tiroit de l'eau pour arrouser des pourreaux: si fut tout troublé & effroyé quád les soudards le vindrent prendre, & lui dire qu'il vinst parler à Alexandre. Ainsi estant amené en sa C chicquenie de toile, il fut là declaré Roy de Paphos, & lui donna lon sur le champ vne robe de pourpre, & fut l'vn de ceux que lon appelle les mignons du Roy, celui là s'appelloit Alynomus. Voila comment la fortune fait les Roys subitement & facilement, en leur changeant de robes, & leur muant leur nom seulement, sans que ils y pensent, ne qu'ils s'y attendent. Mais Alexandre qu'a-il iamais eu de grand qu'il n'ait merité? Que lui est-il auenu sans sueur, sans sang espandu? Qu'a il eu gratuitement, qu'a-il eu sans trauail? Il a beu es riuieres teintes de sang, il a passé par dessus des ponts de corps morts, il a mangé de l'herbe la premiere qu'il a peu récontrer pour la famine: il a descouuert des peuples submergez en des profonds móceaux de neiges, & des villes enfouyes dedans la terre: il a nauigué la mer qui lui faisoit la guerre, en passant par les sablons sans eaux des Gedrosiens & Arrachosiés, il vid plus tost en la mer qu'en la terre des herbes & des plantes. QVE s'il estoit loisible de adresser sa parole à la fortune comme à vne personne, pour la defense d'Alexandre, D ne lui diroit-on pas, Où & quand est ce que tu as dressé le chemin aux afaires d'Alexandre? quelle forteresse a-il iamais prise sans sang espandre par ta faueur? Quelle ville lui as-tu fait rendre sans garnison, quelle armee sans armes? Quel Roy a-il troué paresseux? Quel Capitaine negligent, ou portier endormi, ou riuiere passable à gué, ou hiuer moderé, ou esté sás douleur? Va-t'en, retire-toy vers Antiochus fils de Seleucus, à Artaxerxes frere de Byrus, à Ptolomeus Philadelphus: ceux-là ont esté declarez & couronnez Roys par leurs peres encore viuans: ceux-là ont gaigné des batailles pour lesquelles on ne ietta onc larmes d'œil: ceux-là n'ont fait autre chose toute leur vie que festes & ieux de bateaux es theatres: chascun de ceux-là vieillit regnant en toute prosperité, là où, quand il n'y auroit autre chose, le corps d'Alexandre fut detaillé de blessures depuis la teste iusques aux pieds, & moulu de coups qu'il receut des ennemis.

traite par diuerses raisons.

1. Il n'est point paruenu à sa grandeur comme Darius, ou Xerxes, ou Darius le second.

2. Il n'y est point monté par le benefice de la fortune cóme Ægon & le pauure homme de la famille de Cinyrades.

3. Mais il s'est fait voye en ceste grandeur par la vertu,

x. Pour mieux faire sonner sa response, il dispute contre la fortune mesmes, & considere par le menu les exploits d'Alexãdre, afin que lon reconoisse manifestement les marques de la vertu en chascun d'iceux, & que la fortune lui a esté tousiours ennemie.

Iliad. liu. 11.

A coups de traict, d'espee, & de cailloux. E

Il est griefuement blessé à la teste. A l'espaule. A la iambe. Au col. Au talon.

Sur la riuiere du Granique son armet lui fut fendu d'vn coup d'espee iusques aux cheueux: deuant la ville de Gaze il eut l'espaule percee d'vn coup de traict: au païs des Maragandiens il eut l'os de la iambe faussé d'vne flesche, de maniere que l'os du fuzeau en sortoit par la playe: en Hyrcanie il receut vn coup de pierre sur le col, duquel la veuë lui fut obscurcie, tellement que plusieurs iours durant on fut en crainte qu'il en perdist la veuë du tout: cõtre les Assacaniens il eut le talon rompu d'vn coup « de traict Indien, là où se tournant deuers ses flatteurs, en riant, C'est (dit-il) sang cela, « leur monstrant sa playe, «

Iliad. liu. 5.

Non pas l'humeur qui coule & flue aux Dieux.

A la cuisse. A la poitrine.

En la bataille d'Issus la cuisse lui fut percee d'vn coup d'espee: ainsi comme escrit Chares, par le Roy Darius mesme qui vint aux prises auec lui. Et Alexandre luimesme escriuant simplement & en toute verité à Antipater, Ie fus, dit-il, blessé d'vn « coup d'espee en la cuisse, mais graces aux dieux, il ne m'en est auenu aucun inconuenient, ni sur l'heure, ni depuis. Contre le Malliens il eut vn coup de traict de « F deux coudees de long, qui faussant la cuirasse à trauers la poitrine, vint sortir au lõg du col, ainsi comme Aristobulus a laissé par escrit. Aiant passé la riuiere de Tanis pour aller contre les Scythes, & les aiant deffaits en bataille, il les chassa & poursuiuit par l'espace de bien neuf ou dix lieuës, ayant vn flux de ventre.

Amplification par vne viue respõse à toutes les obiectiõs de la fortune.

Vrayement, fortune, tu augmentes bien Alexandre, tu le fais bien grand, en le perçant de tous costez, en le sapant par le pied, en lui ouurant toutes les parties de son corps, non comme faisoit Pallas, qui destournoit auec la main les traits des ennemis, & leur faisoit donner aux plus forts endroits des armes de Menelaus, dedans le corps de la cuirasse, ou dedans l'armet, ou sur le baudrier: & si le coup venoit à penetrer iusques au corps, elle en diminuoit de la roideur, iusques à en faire couler par maniere d'acquit vn peu de sang: mais au cõtraire baillãt aux coups les parties dãgereuses toutes nues & descouuertes, faisant penetrer les traits à trauers les os, enuirõnant son corps tout à l'enuiron, assiegeãt ses yeux & ses pieds, empeschãt qu'il ne poursuiuist ses ennemis, diuertissant ses victoires, ruinant ses esperances. G

XI. Preuues euidentes que la fortune a esté merueilleusement contraire à Alexandre. Ses ennemis. Les difficultez de ses voyages. Ses batailles, & merueilleux exploits en guerre.

QVANT à moy, il me semble qu'il n'y eut oncques Roy qui eust la fortune plus rébourse ni plus aduersaire, combien qu'elle ait esté dure & enuieuse à plusieurs autres, car elle les a destruits & perdus tout à vn coup, comme vne foudre: mais alencontre d'Alexandre sa haine & son inimitié fut opiniastre, obstinee & implacable, comme contre Hercules: car quels Geants, quels Typhõs, & hommes de grandeur mõstrueuse n'a elle suscitez à combatre contre lui? Quels ennemis n'a-elle fortifiez & munis de quantité grande d'armes, de profondes riuieres, de rochers coupez, ou bestes de force & courage estrange? Que si le courage d'Alexandre n'eust esté grand, & qu'il ne fust parti d'vne vertu grande, apuyé & fondé sur icelle alencõtre de la fortune, ne se fust il pas à la fin ennuie & lassé de tãt dresser de batailles, de tãt porter de harnois, de tant assieger de H villes, tant chasser & poursuiure d'ennemis, de tant de rebellions, tant de trahisons, tant de souleuemens de peuples, tant de Roys qui secoüoient le ioug, de domter les Bactriens, les Maracandiens, les Sogdianiens, nations infideles, qui ne faisoient que espier l'occasion de lui iouër vn mauuais tour: qui estoit autant comme couper la teste du serpent Hydra, qui reiettoit & reuerdissoit tousiours à remettre sus nouuelles guerres? Ie diray vne chose qui semblera estrãge, mais elle est vraye pourtãt: C'est par fortune qu'Alexãdre depuis n'agueres a perdu l'opinion que lon auoit qu'il fust fils d'Ammon: car qui fut oncques hõme extrait de la semẽce des Dieux, qui executast de plus laborieux, plus dangereux & plus difficiles combats? si ce n'a esté le fils de Iupiter, Hercules, mais encore estoit-ce par ce que vn homme outrageux & violent lui commandoit d'aller prendre des lions, poursuiure des sangliers, chasser des oyseaux, afin qu'il ne s'occupast à plus grandes choses, en allant par le monde punir

Les Rois & peuples puissans & remuans ausquels il auoit a faire.

Brief la vertu d'Alexãdre l'esleue par dessus Hercules, & mõstre qu'il est au dessus du rang des autres hommes.

des

A des Antæes, & faire cesser les meurtres ordinaires que commettoit le tyran Busiris: mais il n'y eut que la vertu seule qui commâda à Alexâdre d'aller exploiter vn combat digne d'vn grand Roy, duquel la fin estoit, nô l'or porté par tout apres lui sus dix mille chameaux, ni les delices de la Medie, ni les tables friâdes, ni les belles Dames, ni les bons vins de Calydoine, ni les poissons de la mer Caspiene, ains de rendre tout le monde gouuerné par vn mesme ordre, obeissant à vn mesme empire, & reglé par vne mesme façon de viure, aiant ce desir né nourri & acreu des son enfance quand & lui. Il vint des ambassadeurs du Roy de Perse deuers son pere Philippus, lequel n'estoit pas pour lors au pays, & Alexandre les festoiant & caressant ne leur fit point de demandes pueriles, comme les autres touchant vne vigne d'or & touchât les iardins suspendus de Babylone, ni quels habillemês portoit le Roy: ains tous ses propos furent des choses qui sont les plus importantes en vn empire, les enquerant combiê de gês de guerre entretenoit le Roy, en quel endroit de la bataille il se mettoit quâd

XII. Nouuelles preuues de la vertu & grâdeur de courage d'Alexandre depuis sa ieunesse, iusques à ses derniers exploits.

Ses demandes aux ambassadeurs de Perse.

B il faloit combatre, ne plus ne moins qu'Vlysses en Homere,

En quel lieu sont ses cheuaux & ses armes?

quel chemin estoit le plus court pour ceux qui vouloient aller de la coste de la mer Mediterranee aux prouinces hautes: de maniere que ces ambassadeurs estrâgers en demeurerent tous esbahis, & dirent, que cest enfant estoit le grand Roy, & le leur estoit le riche. Si tost que son pere fut trespassé, son cœur le conuioit de passer incontinent le destroit de l'Hellespont, & estoit tout apres & d'esperance & d'apareil à mettre le pied en l'Asie: mais la fortune s'opposa à ses desseins: qui le destourna & le retira en arriere, l'embrouillant de mille troubles & trauerses pour l'arrester & retenir.

Les empeschemês que la fortune lui dôna apres la mort de Philippus, & côment il y pourueut.

Premierement elle suscita les nations barbares qui lui estoient voisines, lui brassant la guerre contre les Esclauôs & côtre les Treballiês, & iusques aux Tartares qui habitent le long de la riuiere de Danube, qui le retirerent & diuertirent de l'entreprise d'aller faire la guerre es hauts pays de l'Asie: toutesfois apres auoir couru par
C tout, & assopi tous ces mouuemens là, auec perils tresgrands, & tresdangereuses batailles, il se remit de rechef à auancer & haster son passage: mais la fortune de rechelui attira la ville de Thebes, & lui mit au deuant la guerre des Grecs, & vne calamiteuse necessité de guerroyer pour se venger à feu & à sang des peuples de mesme origine & de mesme nation que lui, dont l'issue fut fort miserable. Cela fait il passa à la fin aiant prouision de viures & d'argent, comme escrit Philarchus, seulemen pour trente iours, ou comme dit Aristobulus, quarante deux mille escus seulement, aiant distribué & donné à ses amis & familiers la plus part de son domaine, excepté Perdicas, qui ne voulut rien prendre de ce qu'il lui presenta: ains lui demanda,
„ Mais pour toy Alexandre, que reserues-tu? Comme il lui eust respondu, l'Espe-
„ rance. Ie veux donc aussi y participer: car il n'est pas iuste que nous prenions le tien,
„ ains que nous atendions celui de Darius. Quelles estoient donc les esperances sur lesquelles Alexandre passoit en Asie? Ce n'estoit point vne puissance mesuree à

Sa magnanime resolution quand il voulut entrer dedans l'issue: & sa notable respôse à Perdicas.

D nombre grand de grosses & riches villes: ce n'estoyent point des flotes de vaisseaux nauiguans à trauers les montagnes: ce n'estoient point des fouëts ni des fers à mettre aux pieds des prisonniers presomptueux & furieux instrumens de la folie des barbares qui en pensoient chastier la mer: mais quant à ce qui estoit hors de lui vne grande volonté de bien faire, en vne petite armee bien troussee, vne emulation d'honneur entre les ieunes gens de mesme aage, contention de vertu & de gloire entre les mignons du Roy: mais ses plus asseurees esperances estoient en lui mesme, en deuotion enuers les Dieux, fiances en ses amis, suffisance de peu, continence, beneficence, mespris de la mort, magnanimité, humanité, entretien gracieux, facile acces, vn naturel franc, non simulé, non feinct, constance en ses conseils, promptitude en ses excutiôs, vouloir d'estre le premier en gloire, & resolution de faire tousiours ce que le deuoir commande. Car Homere ne composa point bien ni comme il fa-

Quels estoient ses moiens.

Sur quoy estoient fondees ses esperances.

loit de trois images la beauté d'Agamemnon, comme celle d'vn parfait prince, E

De chef semblable il estoit, & des yeux,
A Iupiter le haut-tonnant es cieux,
De reins à Mars, & de large poitrine
Au souuerain seigneur de la marine.

XIII. Comparaisõ d'Alexãdre auec les plus sages & vaillãs capitaines Grecs, adioustee pour demõstrer de plus en plus qu'il a surpassé les plus vertueux du mõde entre les payẽs.
1. En continence.
2. En liberalité.

MAIS le naturel d'Alexandre, si Dieu qui le fit naistre le forma & composa de plusieurs vertus, ne pourrions-nous pas à la verité dire, qu'il lui donna le courage de Cyrus, la temperance d'Agesilaus, l'entendement aigu de Themistocles, l'experience de Philippus, la hardiesse de Brasidas, & la suffisance de Pericles en matiere d'estat & de gouuernement? Et des plus anciens il fut plus continent qu'Agamemnon, qui prefera vne prisonniere captiue à sa femme legitime, & lui ne voulut onc toucher à vne captiue, que premierement il ne l'eust espousee: plus magnanime qu'Achilles, qui pour vn peu de finance vendit le corps mort d'Hector: & lui despendit grande somme de deniers à inhumer celui de Darius: & l'autre afin d'apaiser sa F cholere prit, comme vn mercenaire, pour son loyer, des presens de ses amis, & cestui-ci victorieux enrichit ses ennemis. Il estoit plus religieux que Diomedes, qui estoit prest de combatre les Dieux mesmes: & lui estimoit, que toutes ses victoires & succes heureux lui venoient de la faueur des Dieux. Il estoit plus charitable à ses parens qu'Vlysses, duquel la mere mourut de douleur: là où la mere de son ennemi pour l'amour & bien-vueillance qu'elle lui portoit, mourut de regret quand & lui. Brief si ce a esté par fortune que Solon a establi le gouuernement d'Athenes, que Miltiades a conduit les armees: si ce a esté du port & faueur de la fortune que Aristides a esté iuste: il n'y a donc œuure quelconque de la vertu, & n'est rien sinon vne parole & vn nom vain, qui passe auec quelque reputation par la vie des hommes, estant feint & controuué par les Sophistes & par les Legislateurs. Mais si chascun de ces personnages là a bien esté pauure ou riche, fort ou foible, beau ou laid, de longue ou de courte vie par le moien de la fortune, & se sont faits ou grãds G capitaines, ou grands legislateurs, ou grands gouuerneurs, & bien entendus en l'exercice de la iustice & en toute matiere d'estat par leur vertu, & par la raison qui estoit en eux: considerez vn peu quel a esté Alexandre, en le comparant & parangonnant à tous ceux-là. Solon establit à Athenes abolition de toutes debtes, qu'il appella Sisachthia, qui est autant à dire comme, descharge de fardeau: & Alexandre paya aux creanciers les debtes que les soudards auoient faites. Pericles aiant taillé les Grecs, de l'argẽt qui prouint de ceste taille orna la ville d'Athenes de beaux temples, mesmement le chasteau: au contraire Alexandre, aiant pris les finances des barbares, en enuoya en la Grece iusques à la somme de six milliõs d'or, pour en faire bastir des temples aux Dieux, au lieu de ceux qu'ils auoient demolis. Brasidas acquit grande reputation de vaillance parmi les Grecs, pour ce qu'il trauersa de bout à autre le camp des ennemis campez deuant la ville de Methone le long de la marine: là où le saut merueilleux que fit Alexandre en la ville des Oxydraques, à ceux H qui l'oyent raconter est incroyable, & à ceux qui le virent effroyable, quand il se ietta du haut des murailles au milieu des ennemis, qui le receurent à coups de traict, de picques & d'espees: à quoy pourroit-on comparer ce fait-là, sinon à vn feu de la foudre qui sort auec impetuosité de la nue, & estant porté par le vent vient fondre en terre, ne plus ne moins qu'vn fantosme reluisant d'armeures flammãtes? tellement que ceux qui le virent sur l'heure en eurent si grand effroy, qu'ils se tirerent en arriere: mais puis apres quand ils virent que c'estoit vn homme seul qui se ruoit sur plusieurs, alors ils retournerent pour lui faire teste. LA monstra bien la fortune de grãdes & claires preuues de la bien vueillãce qu'elle portoit à Alexãdre, quand elle le ietta & enferma en vn lieu ignoble & barbare, enuironné tout alentour de hautes murailles: & puis quand ceux de dehors se hastans pour le secourir, plan-

3. En religion & pieté.
4. En prudence, sage conduite & iustice.
5. En adresse & beneficence enuers le public & les particuliers.
6. En vaillance.
XIIII. Pour le dernier point il descrit le grand dãger où se trouua Alexãdre par l'iniquité de Fortu-

A planterent leurs eschelles contre les murailles pour y monter, elle fit rompre les eschelles, & precipita par terre ceux qui estoiét ia demi mótez: & des trois qui peurét atteindre iusques au haut, & se ietterent à bas pour secourir leur Roy, elle en rauit incontinent l'vn & le fit tuer deuant lui, l'autre fut si couuert de coups de traict & de dard, qu'il ne s'en faloit, qu'il ne fust mort, autre chose, sinon qu'il voyoit & sentoit encore: & ce pendant les Macedoniens au dehors acouroient en vain celle part auec grands cris, n'aians ni artillerie, ni engin quelconque à batre les murailles, & les frapans seulement de leurs espees nues, tant ils auoient d'ardente enuie de l'aller secourir, & les rompans à belles mains, voire par maniere de dire s'efforceans de les manger à belles dens. Et l'heureux Roy cependant qui estoit tousiours gardé & acompagné de la fortune, se trouua pris comme vne beste sauuage dedans les toiles, abandonné seul, sans aide ne secours, non pour prendre la ville de Suse ou celle de Babylone, ni pour conquerir la prouince de Bactra, ou pour saisir le grand corps

ne entre certains barbares des mains desquels la vertu le deliura: concluãs que c'est à la vertu, nõ point à la Fortune que les faits de ce grand Prince doiuent estre attribuez.

Il se moque de la fortune qui n'auoit ozé assaillir Alexandre en lieux honorables, ains l'aguettoit en vne meschante petite ville entre des barbares.

B de Porus: car aux grãds & illustres combats, encore que la fin n'en soit pas heureuse, pour le moins si n'y a-il point d'infamie. Mais la fortune fut si maligne & si enuieuse en son endroit, & tant fauorable aux barbares, & contraire à Alexandre, que non seulement elle s'efforça de lui faire perdre le corps & la vie, mais aussi son honneur & sa gloire, tant qu'il estoit en elle: car s'il fust demeuré mort estendu au long de la riuiere d'Euphrates, ou de celle d'Hydaspes, il n'y eust point eu de desastre indigne: & ne lui eust point esté de deshonneur quand il vint aux prises auec Darius, s'il eust esté là massacré des cheuaux, des espees, & des haches des Perses combatans pour l'empire, ni estant monté sur les murailles de Babylone s'il en fust tresbuché, & decheu d'vne grande esperance, ainsi moururent Pelopidas & Epaminondas, & fut leur mort plus tost acte de vertu, qu'accident de malheur, taschant à executer de si grandes choses. Mais quant à la fortune que nous examinons maintenant, quel œuure fut ce? En vn lointain pays barbare le long d'vne riuiere, dedans les murail-

Viue description du danger où Alexandre fut reduit par la fortune, & dont la vertu le garantit.

C les d'vne meschante villette enfermer & cacher le Roy & souuerain Seigneur de la terre habitable, pour illec le faire perir par les mains & armes honteuses d'vne multitude barbaresque, qui le massacroient & tiroient auec bastons & traicts les premiers rencontrez: car il fut blecé en la teste d'vn coup de hache à trauers son armet, & sa cuirasse lui fut faussee d'vn coup de flesche, dont le fust pendoit au dehors, & le fer large de trois doigts, & long de quatre, lui demeura fiché dedans les os qui sont au dessous de la mãmelle. Et pour le comble de l'indignité, il se defendoit par deuant, & celui qui lui auoit tiré le coup de traict, s'estant ozé aprocher l'espee au poing pour le cuider acheuer, il le tua à coups de dague: mais ce pendant vn autre acourant d'vn moulin lui donna par derriere vn coup de pilon sur l'eschignon du col, dont il tomba pasmé, aiant perdu tout sentiment: mais la vertu lui assistoit, qui lui donnoit vn cœur asseuré, & à ses gens la force & diligence de le venir secourir, car vn Limneus, vn Leonatus, vn Ptolomæus, aians rompu la muraille, ou biẽ mon-

D té par dessus, se mirent au deuant de lui, & lui seruirent d'vn rempar & muraille de vertu iettans leurs corps, leurs faces & leurs vies au deuant, pour l'amour & bienueillance qu'ils portoient à leur Roy, car ce n'est point par fortune qu'il y a des personnes qui s'exposent volontairement à la mort, ains par amour de la vertu, ne plus ne moins que les abeilles par aiguillons d'amour naturelle s'aprochent tousiours & s'attachent à leur Roy. Qui doncques eust esté en lieu, où il eust peu voir à son aise sans danger ce spectacle là, n'eust il pas dit, qu'il eust veu vn grand combat de la fortune alencontre de la vertu? auquel les barbares par le moien de la fortune auoient le dessus plus qu'ils ne meritoient, & les Grecs par leur vertu resistoient plus qu'ils ne pouuoient: & que si ceux là auoient du meilleur, c'estoit œuure de fortune & de quelque esprit malin & enuieux: & si ceux-ci venoient au dessus, c'estoit la vertu, la hardiesse, la foy & l'amitié qui emportoient la victoire, car il n'y auoit

Combat de la fortune contre la vertu, à qui rameroit ou conserueroit Alexandre.

que cela qui acompagnast en ce lieu là Alexandre: & quant au reste de ses forces, de E son armee, de ses cheuaux & de ses vaisseaux, la fortune auoit mis la muraille de ceste meschante bourgade là entre deux. Les Macedoniens à la fin desfirent les barbares, & sur eux abatirent & raserent leur ville, mais tout cela ne seruoit de rien à Alexandre, car on l'emporta vistement auec le traict qu'il auoit en l'estomac portant la guerre dedans ses entrailles, & estoit le traict comme vn clou ou vne cheuille, qui tenoit sa cuirasse attachee à son corps: car si lon s'efforçoit de l'arracher de la playe comme de la racine, le fer ne venoit pas quand & quand, estant fiché bien auant dedans les os de la poitrine, qui sont au deuant du cœur, & n'ozoit on sier ce qui pendoit dehors de la canne, pour ce que lon craignoit que par ce secouëment l'os ne se fendist d'auantage, qui lui causast des douleurs extremes, & qu'il n'en sortist du fond vne grande effusion de sang. Mais lui voiant ceste grande doute & longue demeure de ses gẽs, essaya de couper auec sa dague le fust de la canne tout rasibus de la cuirasse, mais sa main n'eut pas la force, estant preuenue & saisie d'vne pesanteur en- F dormie & amortie, qui procedoit de l'inflãmation de sa playe: si commanda à ses chirurgiens d'y mettre la main hardiment, encourageãt, tout blessé qu'il estoit, ceux qui estoient sains & entiers, & disoit iniure à ceux qu'il voioit plorer & se lamenter, appelloit les autres traistres qui n'ozoient pas le secourir, & crioit apres ses familiers & ses mignons, Nul ne se monstre lasche & couard, non pas pour ma vie mes- « me: Ie ne saurois penser que lon croye que ie ne craigne point la mort, si lon la « craint pour moy.

Autre tesmoignage de la vertu d'Alexãdre, despitãt la fortune en la mort mesme: ce qui sert de ferme conclusiõ aux deux traitez de l'auteur en faueur de la vertu de ce Prince.

De Isis & d'Osiris. G

SOMMAIRE.

LA sagesse des Egyptiens a esté fort recommandee par les anciens autheurs, & non sans cause: ce pays là ayant esté comme la source d'où sont descoulees au monde les arts & sciences liberales, comme on le peut recueillir du tesmoignage des premiers poetes & philosophes. Mais le temps qui consomme toutes choses, nous a priuez de la conoissance de telle sagesse, ou s'il nous en est demeuré quelque chose, ce sont fragmens & pieces semees çà & là, surquoy il faut deuiner bien souuent. Mais pour recompense, Plutarque, homme soigneux de la conseruation des choses belles & grandes, a par le moien de ce discours d'Isis & d'Osiris, maintenu en entier vne bõne partie de la doctrine des Egyptiens laquelle il ne s'est pas cõtenté de proposer à la lettre, mais y a conioint l'interpretation selon le sens mystique des prestres Isiaques, H & descouuert en peu de paroles vne infinité de secrets cachez sous des fables ridicules & mõstrueuses: tellement que nous pouuons appeller ce traité, le Commentaire de la Theologie & philosophie des Egyptiens. Or quant au contenu d'icelui, on le peut rapporter à trois parties principales. En la premiere qui sert de preface, il rend raison de son entreprise, & par la consideration de la rasure, vesture, continence & abstinence des prestres d'Isis, se donne entree au recit de la fable d'icelle Isis & d'Osiris. Mais auant qu'y toucher il declaire pourquoy les Egyptiens ont ainsi enueloppé leur theologie. Cela fait il vient à deschiffrer par le menu toute ceste fable, la prenant au pied de la lettre, qui est la seconde partie de son liure. En la troisiesme, il expose la fable, & premierement descouure les principes de la Theologie Egyptienne, par tant de temples, sepulchres & sacrifices. Puis aiant refuté quelques opinions cõtraires, il parle des Dæmons, mettant Isis, Osiris & Typhon en ce nombre. Apres ceste expositiõ theologique, il considere la fable selon la philosophie naturelle,

entendant

A *entendant par Osiris le Nil & toute puissance humide, par Typhon la secheresse, par Isis la nature qui maintient le monde: & fait vne comparaison du Bacchus de Grece auec l'Osiris d'Egypte, accommodant le tout aux causes naturelles. En apres il interprete la fable encores plus exactement & particulierement, & confere son exposition auec celle des Stoiques: puis il applique le tout au cours & decours de la Lune, & aux montees & desbordemens du Nil, faisant de toutes les precedentes opinions vn meslinge dont il tire l'explication de la fable. A l'occasion de ce il entre en la dispute du principe de toutes choses, & en pose deux, alleguât pour fortifier son dire le tesmoignage des anciens Mages & Philosophes: quoy fait il rentre au discours d'Osiris, d'Isis & de Typhon, rapportât le tout à la Physique & Metaphisique, auec vne conference de la doctrine de Platon & des Egyptiens, ce qui le fait entrer en vn particulier traité de la matiere, de la forme, des Idees, de la generation & corruption. Apres auoir ainsi examiné la theologie & philosophie Egyptienne il s'esleue aux mysteres plus cachez des Isiaques. puis redescend à la consideratiõ des causes naturelles, specialemẽt de l'estat de la Lune, & recueillât en vn mot tout son dire precedent, monstre ce qu'il faut entendre par Isis, Osiris & Typhon. Consequemmẽt il adiouste trois obseruatiõs pour rendre ceste dispute plus agreable & vtile par icelles destournãs le lecteur arriere de superstition & d'Atheisme: puis ayant condamné les Grecs entachez de mesme folie que les Egyptiens, il met en auãt plusieurs opinions sur la transformation des Dieux en diuers animaux, & descouure les resueries nees de ce propos tresmal entendu, & l'estẽdant encores il rend raison de l'honneur que les Egyptiens faisoient à certains animaux ausquels il ne veut pas que lõ s'arreste, ains à la diuinité representee par iceux. Pour la fin il entre au discours allegorique des habillemẽs, parfums, & diuerses confectiõs odoriferantes faites par chascun iour au temple d'Isis, & traite specialemẽt d'vne certaine composition nommee Cyphi, en laquelle y auoit iusques à seize ingredients, & s'en aidoyẽt mesme en bruuage, obseruans en cela, cõme en tout le reste de leur superstitions vn million de ceremonies, lesquelles sont descrites par le menu, nommément en la troisiesme partie de ce discours iusques à la fin d'icelui. Tout ce que dessus rapporté à son droit vsage monstre la vanité des hommes abandonnez à leur sens, & que toute leur suffisance n'est que pure bestise, & leur intelligence vne nuict profonde, quand la lumiere de la parole de Dieu leur defaut. Car plus ils ont d'aparẽce de sagesse celeste & humaine, plus leur superstitiõ apparoit, tellemẽt qu'au lieu de s'arrester au createur, ils demeurent attachez aux creatures, & languissent apres des discours sans aucune vraye instruction ni cõsolation: ce qui doit d'autant plus inciter les Chrestiens à bien faire valoir la grace qui leur est offerte en la meditation & pratique de la vraye philosophie naturelle & diuine.*

B

C

LEs hommes sages, ô Clea doiuent en leurs prieres demander tous biens aux Dieux, mais ce que plus nous desirons obtenir d'eux, c'est la conoissance d'eux-mesmes, autant comme il est loisible aux hõmes d'en auoir, pource qu'il n'y a don ne plus grãd aux hommes à receuoir, ne plus magnifique & plus digne aux Dieux à donner, que la conoissance de verité: car Dieu donne aux hommes toutes autres choses dõt ils ont besoin, mais celle là il la retiẽt pour lui-mesme & s'en sert: & n'est point bien-heureux pour posseder grande quãtité d'or ni d'argent, ni puissant pour tenir le tonnerre & la foudre en sa main, mais bien pour sa prudence & sapience: & est vne des choses qu'Homere a le mieux & le plus sagement dictes, en parlant de Iupiter & de Neptune.

D

1. Pource que Clea estoit prestresse & religieuse de la Deesse Isis, il rend la raison de ce qu'il lui adresse ce traité, asauoir que le plus grãd bien qué lon sauroit obtenir des Dieux consistant en la conoissance qu'on peut auoir d'iceux, son intention est d'instruire Clea en la conoissance d'Isis & des ceremonies pratiquees en son temple.

Iliad. liu. 13.

Ils sont tous deux de mesme extraction,
Et tous deux nez en mesme region,
Mais Iupiter en est le fils aisné,
Et de sauoir plus grand que l'autre orné.

Il afferme que la preference & precedẽce de Iupiter estoit plus venerable & plus di-

1. Confirmation du propos precedent, prinse de la felicité des Dieux, & de la definitio d'immortalité.

gne en ce qu'il estoit plus sauant & plus sage. Et quant à moy i'estime que la beatitude & la felicité de la vie eternelle, dont Iupiter iouit, consiste en ce qu'il n'ignore rien, & que rien de tout ce qui se fait ne le fuit: & pense que l'immortalité, qui en osteroit la conoissance & intelligence de tout ce qui est & qui se fait, ne seroit pas vne vie, mais vn temps seulement. Pourtant pouuons nous dire, que le desir d'entendre la verité est vn desir de la diuinité, mesmement la verité de la nature des Dieux, dont l'estude & le prochas de telle science est comme vne profession & entree de religion, & œuure plus saincte que n'est point le veu & l'obligation de chasteté, ni de la garde & closture d'aucun temple: & si est d'auantage tres-agreable à la Deesse que tu sers, attendu qu'elle est tressage & tres-sauante, ainsi comme la deriuation mesme de son nom nous le donne à conoistre, que le sauoir & la science lui apartient plus qu'à nul autre, car c'est vn mot Grec que Isis: & Typhon aussi l'ennemi & aduersaire de la Deesse, enflé & enorgueilli par son ignorance & erreur, dissipant & effaçant la saincte parole, laquelle la Deesse rassemble, remet sus & baille à ceux qui aspirent à se deifier par vne continuelle obseruance de vie sobre & saincte, en s'abstenant de plusieurs viandes, & se priuant du tout des plaisirs de la chair, pour reprimer la luxure & l'intemperance, & en s'acoustumant de longue main à supporter & endurer dedans les temples des durs & penibles seruices faits aux Dieux: de toutes lesquelles abstinences, peines & souffrances, la fin est la conoissance du premier, principal & plus digne obiect de l'entendement, que la Deesse nous inuite & conuie à cercher, estant & demeurant auec elle. Ce que mesme nous promet le nom de son temple, qui s'appelle Ision, c'est à sauoir l'intelligence & conoissance de ce qui est: comme nous promettant, que si nous entrons dedans le temple & religion de la Deesse, sainctement & ainsi qu'il apartient par raison, nous aurons intelligence de ce qui y est. Dauantage plusieurs ont escrit qu'elle est fille de Mercure: les autres de Prometheus, dont on repute l'vn inuenteur & autheur de Sapience, & de Prouoiance, & l'autre de la Grammaire & de la Musique. VOILA pourquoy en la ville de Hermoupolis ils appellét la premiere des Muses, Isis & Iustice tout ensemble, comme estant sauante, ainsi qu'il a esté dit ailleurs, & monstrant à ceux qui à bonnes enseignes sont surnommez religieux, & portans habits de saincteté & de religion: & ce sont ceux qui portent & enferment en leur ame, comme dedans vne boette, la saincte parole des Dieux pure & nette, sans aucune curiosité ne superstition, & qui de l'opinion qu'ils ont des Dieux, en declarent aucunes choses obscurcies & ombragees, & les autres toutes claires & ouuertes, comme encore leur habit sainct le monstre. Et pourtant ce que lon habille ainsi de ces habits saincts les religieux Isiaques, apres qu'ils sont trespassez, est vne marque & vn signe qui nous tesmoigne, que ceste saincte parole est auec eux, & qu'ils s'en sont allez de ce monde en l'autre sans emporter autre chose que ceste parole: car porter longue barbe, ou se vestir d'vne grosse cape, ne font point le philosophe, Dame Clea: aussi ne font pas les vestemens de lin; ni la tonsure ou rasure, les Isiaques, ains est vray Isiaque celuy, qui apres auoir veu & receu par la Loy & coustume les choses qui se monstrent, & qui se font es cerimonies de ceste religion, vient à recercher & diligemment enquerir par le moien de ceste saincte parole & discours de raison, la verité d'icelles. Car il y en a bien peu entre eux qui entendent & sachent pour quelle cause ceste petite cerimonie, qui est la plus commune, s'obserue, pourquoy les prestres & religieux d'Isis rasent leurs cheueux, & portent vestemens de lin: & y en a les vns qui du tout ne se soucient pas d'en rien sauoir: les autres disent qu'ils s'abstienent de porter habillement de laine, ne plus ne moins que de manger de la chair des moutons par reuerence qu'ils leur portent, & qu'ils font raser leurs testes en signe de dueil, & qu'ils portent habillemens de lin à cause de la couleur qu'a la fleur du lin quand il florit, ressemblant proprement au celeste azur qui enuironne tout le monde. Mais à la verité

2. Autre confirmation prinse du nom d'Isis, & de son temple.

Isis & Ision que signifie.

11. *Il continue à confermer le point precedent, & monstre que la tonsure & les habillemés des prestres d'Isis les admonnestét de penser à quelque chose dauantage qu'à ce parement & acoustrement exterieur.*

Vrais & faux Isiaques.

Pourquoy les prestres Isiaques faisoyent raser leurs testes.

A rité il n'y en a qu'vne cause certaine, car il n'est pas loisible que l'hõme net & monde touche chose aucune qui soit immonde: or toute superfluité de nourriture & tout excrement est ord & immonde, & de telles superfluitez s'engendrẽt & se nourrissent la laine, le poil, les cheueux & les ongles: si seroit chose digne de mocquerie, que es sanctifications & celebrations des diuins offices ils ostassent tout leur poil, en rasant & polissant vniement tout leur corps de toutes superfluitez, & qu'ils vestissent & portassent les superfluitez des bestes: & faut estimer que quand le poëte Hesiode escriuoit,

Ni au festin d'vn public sacrifice
Offert aux Dieux tu ne seras si nice,
Que de rongner tes ongles d'vn cousteau,
Coupant le sec d'auec la verde peau:

Au poeme intitulé les œuures.

B il ne nous vouloit pas enseigner que pour faire festes & bonnes cheres il faloit estre propre & net, mais bien se nettoier & se purger de telles superfluitez, en traitant les choses sainctes, & faisant le seruice des Dieux. Or le lin naist de la terre, qui est immortelle, & produit tout fruict bon à manger, & nous fournit de quoy faire robe simple, sobre & nette, qui ne charge point de sa couuerture celuy qui la porte: & cõuenable à toute saison de l'annee, ioint qu'elle n'engendre point de poux nullement, ainsi que lon dit, dequoy il faudroit discourir ailleurs. MAIS les prestres haissent tant la nature de toutes superfluitez, que pour cela non seulement ils refusent à manger toutes sortes de legumages, & entre les chairs celles des brebis & moutons, & celles des porcs, dautant qu'elles engendrent beaucoup d'excremens, ains aussi es iours & œuures de sanctification, ils commandent d'oster mesme le sel des viãdes, tant pour plusieurs autres causes & raisons, que pour ce qu'il aiguise l'appetit, & nous prouoque à boire & à manger dauantage: car de dire ce que disoit Aristagoras, que le sel est par eux reputé immonde, pourautant que quand il se congele, plu-

III. L'abstinence des prestres Isiaques est mise en auant pour recommander encore dauantage ce que dessus, & disposer ses amieux considerer les propos suiuans: puis il monstre par le menu pourquoy ils s'abstienẽt des viãdes & bruuages qu'il specifie.

C sieurs petis animaux, qui se treuuent pris dedans, y meurent, c'est vne sottise. On dit mesme qu'ils ont vn puits à part, de l'eau duquel ils abreuuẽt leur bœuf Apis, & qu'ils l'engardent en toute sorte de boire de l'eau du Nil, non qu'ils reputent l'eau du Nil immonde à cause des Crocodiles qui sont dedans, comme quelques vns estiment: car au contraire il n'y a rien que les Egyptiens honorent tant qu'ils font le fleuue du Nil, mais il semble qu'elle engraisse trop, & engendre trop de chair: or ne veulent il pas que leur Apis soit par trop gras, ni eux aussi, ains veulent que leurs ames soient estayees de corps legers, habiles & dispos, & non pas que la partie diuine qui est en eux soit opprimee & acablee par le poids & la force de celle qui est mortelle. En la ville de Heliopolis, qui est à dire la ville du Soleil, ceux qui seruent à Dieu ne portent iamais de vin dedans le temple, comme n'estant pas conuenable qu'ils boiuent de iour à la veuë de leur seigneur & leur Roy: & ailleurs les prestres en boiuent

Du sel.

De l'eau du Nil.

Du vin.

D mais bien peu, & ont plusieurs purgations & sanctifications où ils s'abstienent totalement de vin, esquels iours ils ne font autre chose que vacquer à estudier, à aprẽdre & enseigner les choses sainctes: les Rois mesmes n'en beuuoient que iusques à certaine mesure, ainsi qu'il estoit prescrit en leurs escritures sainctes, & commencerent à en boire au Roy Psammitichius, au parauant duquel ils n'en beuuoient du tout point, & n'en offroient point aux Dieux, estimans qu'il ne leur estoit pas agreable, pour ce qu'ils pensoient que ce fust le sang de ceux qui iadis firent la guerre aux Dieux, duquel meslé auec la terre, apres qu'ils furent renuersez, elle produisit la vigne: c'est pourquoy, disoient-ils, ceux qui s'enyurent perdent l'entendement & l'vsage de la raison, comme estãs remplis du sang de leurs predecesseurs. Eudoxus escrit au second de sa Geographie, que les prestres d'Egypte le disent & le tienent ainsi.

Pourquoy les anciens rois d'Egypte ne beuuoyẽt point de vin.

QVANT aux poissons de mer tous ne s'abstienent pas de tous, mais les vns d'aucuns, comme les Oxyrinchites de ceux qui se prenent auec l'hameçon: car dautant

IIII. Continuant ce qu'il auoit commencé de l'ab-

stinence des Isiaques, & declaire pourquoy eux ne mangent point de poisson.

qu'ils adorent le poisson qui se nomme Oxyrinchos, qui est à dire Bec-agu, ils ont
doute que l'hameçon ne soit immonde, si d'auenture le poisson Oxyrinchon l'au-
roit aualé: & les Syenites le Phagre, car il semble qu'il se trouue alors que le Nil
commence à croistre, & qu'il leur en signifie la conoissance quand il aparoit, dont ils
sont fort ioyeux, le tenans pour vn certain messager, mais les prestres s'abstienent
de tous: & là où le neufiesme iour du premier mois tous les autres habitans d'Egy-
pte deuant la porte de leur maison mangent de quelque poisson rosti: les prestres
n'en tastent aucunement, mais bien en bruslent ils deuant leurs maisons, aians deux
sortes de paroles, l'vne saincte & subtile, laquelle ie reprendray encore en cest en-

Deux sortes de paroles entre les prestres Isiaques.

droit, comme estant conforme & conuenable à ce que lon discourt sainctement
touchant Osiris & Typhon: l'autre vulgaire, grossiere & exposee à tout le monde,
qui est representee par le poisson, lequel n'est viande ni necessaire, ni rare & exqui-
se, ainsi que tesmoigne Homere, quand il ne fait les Phæaciens qui estoient gens de-
licats, & aimans à delicieusement viure, ni ceux d'Ithace hommes insulaires man- F
geans en leurs festins du poisson, nō pas les gens mesmes d'Vlysses par tout le temps
de leur nauigation qui fut si longue, & par la mer, iusques à ce qu'ils furent reduits

Leur opinion touchant la mer.

à l'extreme necessité: brief ils estiment que la mer ait esté produite par le feu sor-
tant hors des bornes de la nature, n'estant ni partie naturelle, ni element du monde,
ains chose estrangere, superfluité corrompue, & maladie contre nature: car il n'y a-
uoit rien de fabuleux, ni hors de raison, ni de superstitieux, comme aucuns cuident

Brief sommaire de toutes les cerimonies des prestres Isiaques.

faussement qui seruit de note & de signes en leurs sainctes cerimonies, ains estoient
toutes marques qui auoient quelques causes & raisons morales & vtiles à la vie, ou
bien qui representoient quelque notable histoire, ou bien quelque deduction na-
turelle, comme ce que lon dit touchant vn Crommyus: car de dire ce que le com-
mun en raconte, que le nourrisson d'Isis nommé Dictys, tomba dedans la riuiere
du Nil & s'y noya, s'estant pris à des oignons, il n'y a apparence quelconque: mais les

Pourquoy ils abominent l'oignon & la truye.

prestres hayssent & abominent l'oignon, aiant obserue que iamais il ne croist & ne G
grossit bien, & iamais ne florit sinon au decours de la Lune, & qu'il n'est conuenable
ni à ceux qui veulent ieusner & mener saincte vie, ni à ceux qui veulent celebrer fe-
stes: aux vns, pource qu'il aporte la soif, aux autres, pour ce qu'il fait plorer ceux
qui mangent. Pour ceste mesme cause reputent ils la truye beste immonde, dau-
tant qu'elle se fait couurir ordinairement au masle quand la Lune commence à de-
faillir, & que de ceux qui en boiuent du laict, la peau iette hors ne say quelle sorte
de lepre & d'asperitez, qui ressemblent au mal de sainct Main: & quant au propos,
que disent ceux qui vne fois en leur vie sacrifient vne truye, & puis la mangent,
que Typhon poursuyuant vne truye, estant la Lune au plein, il rencontra vn bu-
cher de bois, dedans lequel estoit le corps d'Osiris, & qu'elle le renuersa & esboula,
il y a peu de gens qui l'aprouuent, estimans que ceste fable a esté mise en auant par
gens qui auoient mal oui, & n'auoient pas bien entendu que cela vouloit dire,

Frugalité des anciens Egyptiens.

comme plusieurs autres contes semblables. Mais on tient que les anciens ont eu H
par le passé en si grande haine & si grande abomination les delices, la superfluité &
volupté, qu'ils disent que dedans le temple de la ville de Thebes y auoit vne cou-
lonne quarree, sur laquelle estoient engrauees des maledictions & execrations a-

Minis maudit pour auoir destourné les Egyptiés d'vne vie simple & sobre.

lencontre du Roy Minis qui fut le premier qui destourna & retira les Egyptiens
d'vne vie simple & sobre, sans argent & sans richesses: & dit-on aussi que Techna-
tis le pere de Bochoris en vne guerre qu'il eut alencontre des Arabes, comme son
bagage fust demeuré derriere, & n'eust peu arriuer à temps, soppa d'vne pauure
viande la premiere qu'il peut trouuer, & puis se coucha sur vne paillasse, là où il
dormit toute la nuict d'vn tresprofond sommeil, à raison dequoy tousiours depuis
il aima la sobrieté de vie, & maudit ce Roy Minis: ce que lui aians loué les prestres
de son temps, il fit engrauer lesdites maledictions & execrations sur la coulonne.

Or

A Or les Roys s'eslisoient ou de l'ordre des prestres, ou de l'ordre des gens de guerre, pour ce que l'vn ordre estoit honnoré & reueré pour la vaillance, & l'autre pour la sapience: & celui qui estoit esleu de l'ordre des gens de guerre, incontinent apres son election estoit aussi receu en l'ordre de prestrise, & lui estoient communiquez & descouuerts les secrets de leur philosophie, qui couuroit plusieurs mysteres sous le voile de fables, & sous des propos qui obscurement monstroient & donnoient à voir à trauers la verité, comme eux mesmes donnent taisiblement à entendre, quand ils mettent deuant les portes de leurs temples des Sphynges, voulans dire que toute leur Theologie contient, sous paroles ænigmatiques & couuertes, les secrets de sapience.

V. Apres auoir preparé Clea à entrer en conoissance des mysteres d'Isis, il vient à parler en general de la Theologie secrette & cachee des Egyptiens, & mõstre pourquoy ils l'ont ainsi enueloppee.

Et en la ville de Sais l'image de Pallas, qu'ils estiment estre Isis, auoit vne telle inscription, Ie suis tout ce qui a esté, qui est, & qui sera iamais, & n'y a encore eu homme mortel qui m'ait descouuerte de mon voile.

Image notable d'Isis.

Dauantage plusieurs estiment que le propre nom de Iupiter en langue Egyptiene soit B Amoun, & que nous en Grec en aions deriué ce mot Ammon, dont nous appellons Iupiter Ammon, mais Manethon qui estoit Egyptien de la ville de Sebenne, estime, que ce mot signifie caché ou cachement, & Hecatheus natif de la ville d'Abdere dit, que les Egyptiens vsent de ce mot quand ils se veulent appeller l'vn l'autre, pour ce que c'est vne diction vocatiue: pourautant qu'ils estiment que le prince des Dieux soit vne mesme chose que l'vniuers qui est obscur, caché & inconu, ils le prient & conuient à se vouloir manifester & donner à conoistre à eux, en l'appellant Amoun.

Que signifie Amoun ou Ammon, nom donné à Iupiter.

Voila donc comment les Egyptiens estoient reseruez & retenus à ne point profaner leur sapience, en publiant trop ce qui apartient à la conoissance des Dieux, ce que tesmoignent mesmes les plus sages & plus sauans hommes de la Grece, Solon, Thales, Platon, Eudoxus, Pythagoras, & comme quelques vns ont voulu dire, Lycurgus mesme, qui allerent de propos deliberé en Egypte pour en communiquer auec les prestres du pays: car on tient que Eudoxus ouit Chonou-C pheus qui estoit de Memphis, & Solon Sonchis qui estoit de Sais, & Pythagoras Oenupheus qui estoit de Heliopolis.

Theologie cachee entre les Egyptiens.

Ce dernier Pythagoras fut fort estimé de eux, & lui aussi ce semble les estima beaucoup, tellement qu'il voulut imiter leur façon mystique de parler en paroles couuertes, & cacher sa doctrine & ses sentences sous paroles figurees & ænigmatiques: car les lettres que lon appelle hieroglyphiques en Egypte, sont presque toutes semblables aux preceptes de Pythagoras: comme, Ne manger point sur vne selle, Ne seoir point sur vn boisseau, Ne planter point de palmier, N'attizer point le feu auec vne espee en la maison. Et me semble que ce que les Pythagoriés appellerent l'vnité Apollon, & le deux Diane, le sept Minerue, & Neptune le premier nombre cubique, ressemble fort à ce qu'ils consacrent, qu'ils font & qu'ils escriuent en leurs sacrifices, car ils peignent leur Roy & leur Seigneur Osiris par vn œil, & vn sceptre, & y en a qui interpretent le nom d'Osiris, aiant plusieurs yeux, pour ce que Os en Egyptien signifie plusieurs, & Iris D œil: & le ciel, comme ne vieillissant point à cause de son eternité, par vn cœur, aiant dessus vne chaufferette de feu, qui est la marque de courroux.

VI. Que Pythagoras a suiui en ses enigmes la Theologie des Egyptiens, de laquelle il donne quelques exemples tant en leurs lettres hieroglyphiques que autres paintures mystiques, exhortant Clea à detester, par la conoissance de tels secrets, la superstition & l'atheisme.

Et en la ville de Thebes y auoit des images de Iuges, qui n'auoient point de mains, & celle du President d'iceux auoit les yeux bandez, pour donner à entendre que la iustice ne doit estre ni concussionnaire ni fauorable, c'est à dire, ne prendre point d'argent, & ne faire rien plus ne moins par faueur.

Belle peinture de la iustice.

Les gens de guerre pour la marque de leurs anneaux y portoient engrauee la figure d'vn escharbot, pour ce qu'entre les escharbots il n'y a point de femelle, ains sont tous masles, & iettent leur geniture dedans vne boule de fiens, laquelle ils preparent & construisent, non tant pour matiere & prouision de leur viure, comme pour vn lieu à engendrer.

Marque des gens de guerre.

Quand donc tu entendras parler de certaines vagabondes peregrinations & erreurs, & desmembremens, & autres telles fictions, il te faudra souuenir de ce que nous auons dit, & esti-

mer qu'ils ne veulent pas entendre que iamais rien ait esté de cela ainsi, ne qu'il ait onc esté fait: car ils ne disent pas que Mercure proprement soit vn chien, ains la nature de celle beste, qui est de garder, d'estre vigilant, sage à discerner & cercher, estimer & iuger l'ami ou l'ennemi, celui qui est conu ou inconu, suiuant ce que dit Plató, ils acomparent le chien aux plus doctes des Dieux. Et si ne pensent pas que de l'escorce d'vn Alisier sorte vn petit enfant ne faisant que naistre, mais ils peignent ainsi le Soleil leuant, donnans à entendre sous figure couuerte, que le Soleil sortant des eaux de la mer, se vient à rallumer. Car ainsi appellerent ils Ochus, l'Espee, qui fut le plus cruel Roy de Perses & le plus terrible, comme celui qui fit mourir plusieurs grands personnages, & qui finalement tua leur bœuf Apis, & le mangea auec ses amis, & iusques auiourd'huy ils l'appellent encore ainsi en la liste & catalogue de leurs Roys, non qu'ils voulussent signifier sa substance, ains la dureté de son naturel & sa mauuaistié, qu'ils acomparẽt à l'instrument dõt on fait mourir les hommes. En escoutant donc & receuant ainsi ceux qui t'exposeront sainctement & doctement la fable, en faisant & obseruant tousiours diligemment ce qui vous est ordonné en vostre estat pour le seruice des Dieux, & croyãt fermemẽt que tu ne leur pourrois faire seruice ne sacrifice qui leur fust plus agreable que de t'estudier à auoir saine & vraye opinion d'eux, tu euiteras par ce moien la superstition, laquelle n'est point moindre mal ne peché, que l'impieté de ne croire point qu'il y ait de Dieux.

Pourquoy ils comparoyent le chien à Mercure.

Comment ils representoyent le Soleil leuant.

Pour quelle raison ils appellerent Ochus, l'espee.

VII. Maintenant il discourt particulierement & au long sur la fable d'Isis & d'Osiris, & l'explique à la lettre, auant que de toucher à l'interpretation d'icelle, selon la Philosophie & Theologie des Egyptiens.

Or la fable d'Isis & d'Osiris pour la deduire en moins de paroles qu'il sera possible, & en retrencher beaucoup de choses superflues, & qui ne seruent à rien, se raconte ainsi. On dit que Rhea s'estant meslee secrettement à la dérobee auec Saturne, le Soleil s'en aperceut, qui la maudit, priant en ses maledictions qu'elle ne peust iamais enfanter ni mois ni an, mais que Mercure estant amoureux de celle Deesse, coucha auec elle, & que depuis iouant aux dez auec la Lune, il lui gaigna la septantiesme partie de chascune de ses illuminations, tant que les mettant ensemble il en fit cinq iours, qu'il adiousta aux trois cens soixante de l'annee, que les Egyptiens appellent maintenant les iours Epactes, les celebrans & solennizans, comme estans les iours de la natiuité des Dieux, pour ce que au premier iour nasquit Osiris, à l'enfantement duquel fut ouye vne voix, que le Seigneur de tout le monde venoit en estre: & disent aucuns, que vne femme nommee Pamyle, ainsi comme elle alloit querir de l'eau au temple de Iupiter, en la ville de Thebes, ouit celle voix, qui lui commandoit de proclamer à haute voix, que le grand Roy bien-faicteur Osiris estoit né: & pour ce que Saturne lui mit l'enfant Osiris entre les mains pour le nourrir, que c'est pour l'honneur d'elle que lon celebre encore la feste des Pamyliés, semblable à celle des Phallephores en la Grece. Le deuxiesme iour elle enfanta Aroueris qui est Apollo, que les vns appellent aussi l'aisné Orus. Au troisiesme iour elle enfanta Typhon, qui ne sortit point à terme, ni par le lieu naturel, ains rompit le costé de sa mere, & sauta dehors par la playe. Le quatriesme iour nasquit Isis, au lieu de Panygres. Le cinquiesme nasquit Nephté, que les vns nomment aussi Teleute, ou Venus, & les autres Victoire: & que Osiris & Aroueris auoient esté cõceus du Soleil, & Isis de Mercure, & Typhon & Nephté de Saturne: c'est pourquoy les Roys reputent le troisiesme iour malencontreux, & à ceste cause ne despeschent affaires quelconque ce iour là, & ne boiuent ni ne mangent iusques à la nuict: que Typhon porta honneur à Nepthé, que Isis & Osiris estans amoureux l'vn de l'autre deuant qu'ils fussent sortis du ventre de la mere coucherent ensemble à cachettes, & disent aucuns que Aroueris nasquit de ces amourettes là, qui est appellé l'aisné Orus par les Egyptiens, & Apollo par les Grecs. Osiris regnant en Egypte, retira incontinent les Egyptiens de la vie indigente, souffreteuse & sauuage, en leur enseignant à semer & planter, en leur establissant des loix, & leur mõstrant à honorer & reuerer les Dieux: & depuis allant par tout le monde, il l'appriuoisa aussi sans y

Diuers enfantemẽs de Rhea.

Troisieme iour de la semaine estimé malencõtreux par les Rois d'Egypte.

Regne d'Osiris en Egypte.

A employer aucunement la force des armes, mais attirant & gaignant la plus part des peuples par douces persuasions & remonstrances couchees en chansons, & en toute sorte de musique, dont les Grecs eurent opinion que c'estoit vn mesme que Bacchus: que Typhon durant le temps de son absence ne remua rien, d'autant que Isis y donna bon ordre, & y prouueut auec bonnes forces: mais que quand il fut de retour, Typhon luy dressa embusche, aiant attiré à sa ligue soixante & douze autres hommes coniurez auec luy, sans vne Royne d'Ethiopie participante & complice aussi de la coniuration (ceste Royne s'appelloit Azo) & aiant secrettement pris la mesure du corps d'Osiris, il fit faire vn coffre de la mesme longueur, beau à merueilles, ouuré & labouré fort exquisément, lequel il fit apporter en la salle, où il donnoit à souper à la compagnie: chascun prit plaisir à voir vn si bel ouurage, & l'estima lon grandement: & Typhon faisant semblant de iouër, dit qu'il le donneroit volótiers à celui qui auroit le corps egal de mesure à ce coffre: tous ceux de la compagnie l'essayerent les vns apres les autres, & ne se trouua bien porportionné, ni egal

Conspiration de Typhon contre Osiris.

B à pas vn des autres: finalement Osiris luy mesme y monta, & se coucha dedans: & alors les coniurez y accourans ietterent le couuercle dessus, & partie le fermerent de clous, & partie de plomb fondu qu'ils ietterent par dessus, puis le portans en la riuiere, le ietterent par la bouche du Nil, qui se nomme Tanitique, dedans la mer: c'est pourquoy iusques auiourd'huy ceste bouche est execrable aux Egyptiens, & pourquoy ils l'appellent abominable. On dit que tout cela fut fait le dixseptiesme du mois, que lon appelle Athyr, qui est celui durant lequel le Soleil passe par le signe de Scorpion, & le vingthuitiesme du regne d'Osiris: toutefois d'autres disent qu'il vescut, non pas qu'il regna, autant: que les premiers qui entendirent la nouuelle de cest inconuenient furent les Panes & Satyres habitans autour de la ville de Chennis, & commencerent à murmurer entre eux: c'est pourquoy encore iusques auiourd'huy on appelle les soudaines peurs, troubles & emotions de peuples, frayeurs Paniques,

Quel traitement Osiris receut de Typhon & d'autres coniurez.

VIII. Suite du discours de la fable d'Isis & d'Osiris consideree au sens de la lettre auec toutes ses dependances.

C Et qu'Isis en estant auertie fit tondre vne tresse de ses cheueux, & se vestit de deuil au lieu qui maintenant est appellé Coptus, combien que les autres veulent dire que ce mot signifie priuation, pour ce que Coptein est autant à dire cõme priuer: en cest habit elle alla errant par tout, pour en cuider entendre des nouuelles en grande destresse, mais personne ne venoit ni ne parloit à elle, iusques à ce que elle rencontra de ieunes enfans qui iouoient ensemble, ausquels elle demanda s'ils auoient point veu le coffre: ces enfans l'auoient veu, qui luy dirent la bouche du Nil par laquelle les complices de Typhon l'auoient poussé dedans la mer: depuis ce temps-là les Egyptiens estiment, que les enfans ont le don de pouuoir reueler les choses secretes, & prennent à presage toutes les paroles qu'ils disent en iouant & babillant ensemble, mesmement dedans les temples, de quoy que ce soit. Et que aiant apperceu qu'Osiris estant deuenu amoureux de sa sœur auoit couché auec elle, pensant que ce fut Isis, & en aiant trouué le signe du chappelet de melilot, qu'il a-

Frayeurs Paniques.

Enfans estimez auoir le don de diuination, & pourquoy.

D uoit laissé chez sa sœur Nephté, elle cercha l'enfant, pource que Nephté incontinent qu'elle l'eut enfanté l'alla cacher, pour la crainte de Typhon, & l'aiant trouué difficilement & à grande peine, par le moien des chiens qui la conduisirent au lieu ou il estoit, elle le nourrit, de maniere que depuis qu'il fut deuenu grand, il fut son gardien & son page, appelé Anubi, que lon dit qui garde les Dieux, comme les chiens font les hommes. Depuis elle entendit nouuelles du coffre, comme les flots de la mer l'auoient ietté en la coste de Byblus, là où il s'estoit tout doucement rengé au pied d'vn Tamarix: ce Tamarix en peu de temps deuint vn fort beau & fort gros tronc d'arbre bié branchu, qui embrassa & enuelopa tout alentour le coffre, de sorte qu'on ne le voyoit point. Le Roy de Byblus s'esbahissant de voir ceste plante ainsi soudainement creuë en telle grandeur, fit couper le branchage qui couuroit le coffre que lon ne voyoit point, & du tronc en fit vn pilier à soustenir

Que deuint le coffre où estoit le corps d'Osiris.

le toict de sa maison: dequoy Isis, ainsi que lon dit, aiant esté aüertie par vn vent diuin de renommee, s'en alla en la ville de Byblus, là où elle s'assit aupres d'vne fontaine, toute triste & esploree, sans parler à autre personne quelcōque, sinon qu'elle salüa & caressa les femmes de la Royne, en leur acoustrant les tresses de leurs cheueux, & leur rendant vne merueilleusement douce & souëfue ordeur issant de son corps. La Royne aiant veu ses femmes si bien parees, eut enuie de voir l'estrangere qui les auoit ainsi acoustrees, tant pour ce qu'elle sauoit ainsi bien acoustrer les cheueux, cōme pour ce qu'elle rendoit vne si douce senteur: ainsi l'enuoya elle querir, & aiant pris familiarité auec elle, la fit nourrice & gouuernāte de son fils: le Roy s'appelloit Malcander, & la Royne Astarte, ou bien Saosis, ou Nemanoun, comme les autres veulent, c'est à dire en langage Grec, Athenaide: & dit on que Isis nourrit cest enfant en lui mettāt son doigt en la bouche au lieu du bout de la mammelle, & que la nuict elle lui brusloit tout ce qui estoit mortel en son corps, & qu'elle se tournant en vne hirondelle alloit voletant & lamentant alentour de ce pilier de bois, iusques à ce que la Royne s'en estant pris garde, s'estant escriee quand elle vid le corps de son fils bruslant ainsi alentour, lui osta l'immortalité, & que la Deesse aiant ainsi esté descouuerte, demanda le pilier de bois, lequel elle coupa facilement, & osta de sous la couuerture le tronc du Tamarix, qu'elle oignit d'vne huile parfumee, puis l'enuelopa d'vn linge, & le bailla en garde aux Roys, dont vient que iusques auiourd'hui les Bybliens reuerent encore ceste piece de bois là, qui est couchee dedans le temple d'Isis: & qu'à la fin elle rencontra le coffre, sur lequel elle plora, & lamenta, tant que l'vn des enfans du Roy, le plus ieune, en mourut de pitié: & elle aiant en sa compagnie le plus aagé, auec le coffre, s'embarqua en vn vaisseau, monta sur la mer, & s'en alla. Et pourtant que sur l'aube du iour la riuiere de Phædrus destourna le vent vn peu trop asprement, elle, qui en fut courroucee, la secha toute: & au premier lieu qu'elle se peut trouuer seule, elle ouurit le coffre, là où trouuant le corps d'Osiris, elle mit sa face sur la siene en l'embrassant & plorant. Le ieune enfant suruint & s'aprocha secrettement, & vid ce qu'elle faisoit, dont elle s'estant aperceuë se retourna, & le regarda d'vn mauuais œil en trauers, tellement que l'enfant, ne pouuant supporter la terreur qu'elle lui fit, en mourut. Les autres le disent autrement, c'est qu'il tomba dedans la mer, & qu'il est honoré à cause de la Deesse, & que c'est celui que les Egyptiens chantent en leurs festins qu'ils appellent Maneros. Aucuns disens que cest enfant auoit nom Palęstinus, & que la ville de Pelusium fut fondee en memoire de lui par la Deesse, & que ce Maneros qu'ils celebrent en leurs chansons, fut cęlui qui premier trouua la musique: toutefois il y en a d'autres qui disent, que ce n'est point le nom d'aucun homme, mais vne façon de parler propre & conuenable à ceux qui boiuent & banquettent ensemble, laquelle signifie autant, comme qui diroit, A bonne heure soit ceci venu: car les Egyptiens ont acoustumé de crier cela ordinairement: comme aussi le corps sec d'vn homme mort qu'ils portent dedans vn cercueil, n'est point vne representation de l'accident d'Osiris, comme aucuns estiment, ains vn admonnestement aux conuiez de se donner ioye, & iouir alaigrement des biens presens, dautant que bien peu de temps apres ils serōt tous semblables à celui là, c'est la raison pourquoy ils l'introduisent es festins.

Isis se rend au lieu où estoit caché le coffre d'Osiris.

Est nourrice & gouuernante du fils de la Royne Byblus.

Trouue le coffre & lamente sur icelui.

L'ouure, & embrasse en plorant le corps d'Osiris: & tue de son regard vn ieune enfant.

Coustume des Egyptiens en leurs festins.

E F G H

Or comme la Deesse Isis fust allee voir son fils Orus qui se nourrissoit en la ville de Butus, & qu'elle eust osté le coffre, ou la biere dedās laquelle estoit le corps d'Osiris, Typhon estant la nuict à la chasse au clair en la Lune le rencontra, & aiant reconu le corps le deschira & descoupa en quarante parties, qu'il ietta çà & là: ce que aiant Isis entendu, le cercha dedans vn bateau fait de l'herbe du papier atrauers les marests, d'où vient que les Crocodiles n'offensent iamais ceux qui nauiguent dedans les vaisseaux faits d'icelle herbe, soit qu'ils en aient peur, ou qu'ils les reuerent en memoire de ce fait de la Deesse. Voila d'où vient que lon trouue plusieurs

IX. Derniere partie du discours de la fable d'Isis & d'Osiris, prinse à la lettre.

Crocodiles reuerent Isis.

sepultures

Pourquoy il y a plusieurs sepultures d'Osiris en Egypte.

A sepultures d'Osiris par le pays d'Egypte, pource qu'à mesure qu'elle en trouuoit chasque partie, elle y faisoit dresser vn sepulchre: les autres disent que non, mais qu'elle en fit faire plusieurs images, qu'elle laissa en chascune ville, comme si elle leur en laissoit le propre corps, à fin qu'en plusieurs lieux il fut hônoré, & que si d'auenture Typhon venoit au dessus de son fils Orus, quand il viendoit à cercher le vray sepulchre d'Osiris, & qu'on lui en mõstreroit plusieurs, il ne seust auquel s'arrester: & dit on plus, que Isis trouua toutes les autres parties du corps d'Osiris, excepté le membre naturel, pource qu'il fut incontinent ietté dedans la riuiere, & que le poissons, le Lepidote, le Phagre, & l'Oxyrinche le mangerẽt: pour raison dequoy Isis les abomina par dessus tous les autres poissons, mais au lieu du naturel elle en fit contrefaire vn qui s'apelle Phallus, & le consacra, tellement que les Egyptiens en solennisent encore la feste.

Certains poissons abominez par Isis.

Instruction dõnee par Osiris à son fils Orus.

Et puis ils content, que Osiris reuenant de l'autre monde s'aparut à son fils Orus, qu'il instruisit & exercita à la bataille, & qu'il lui demanB da, quelle chose il estimoit au monde la plus belle, & que Orus lui respondit, que c'estoit venger le tort & l'iniure que lon auroit fait à ses peres & meres. Secondement qu'il lui demanda, quel animal il estimoit plus vtile à ceux qui alloient à la bataille; Orus respondit, que c'estoit le cheual: dont Osiris s'esmerueilla, & lui demanda pourquoy il auoit respõdu que c'estoit le cheual, & non pas le lion: & que Orus repliqua, que le lion estoit plus vtile à celui qui auroit besoin de secours pour combatre, mais le cheual pour deffaire entierement & desconfire celui qui le mettroit en fuite: ce que Osiris aiant entendu de lui, en fut fort aise, iugeant qu'il estoit suffisamment preparé pour dõner la bataille à son ennemi. Et dit on que plusieurs se retournoient ordinairement du coste d'Orus, iusques à la concubine mesme de Typhon nommee Thoueris, mais que vn serpẽt la poursuiuit, qui fut taillé en pieces par les gens d'Orus: voila pourquoy encore auiourd'hui ils aportent vne petite corde, laquelle ils coupent en pieces.

Bataille entre Orus & Typhon, & ce qui s'en ensuit.

Si disent que la bataille dura plusieurs iours, mais que C finalement Orus en gaigna la victoire, & que Isis aiãt Typhon prisonnier, lié & garrotté, ne le tua point, ains le deslia, & le laissa aller: ce que Orus ne peut endurer patiemment, ains ietta la main sur sa mere, & lui osta de sur la teste la marque de royauté, au lieu de laquelle Mercure lui mit en la teste vn morrion fait en guise d'vne teste de bœuf. Typhon voulut appeller en iustice Orus, & lui mettre en auant qu'il estoit bastard, mais à l'aide de Mercure qui defendit sa cause, il fut iugé par les Dieux legitime, & qu'il deffit depuis tout à fait Typhon en deux autres batailles: & que Isis apres sa mort coucha encore auec Osiris, duquel elle eut Helitomenus, & Harpocrates qui estoit mutilé des pieds. Voila presque les principaux points de toute la fable, exceptez ceux qui sont plus execrables, cõme le démẽbremẽt d'Orus, & la decapitation d'Isis.

x. Il entre ici en l'exposition de la fable precedente, & apres auoir cõdamné ceux qui prenent tels recits au pied de la lettre, il commẽcé à descouurir les principes de la Theologie des Egyptiens, parlant des temples, sepulchres & sacrifices.

Or qu'il ne leur faille cracher au visage & rompre la bouche cõme dit Eschylus, s'ils ont telles opinions de la bien-heureuse immortelle nature que nous entendons la diuinité, s'ils pensent & disent que telles fables soient veritaD bles, & que reellement & de fait elles soient ainsi auenues, il ne le faut point dire à toy, car ie say bien que tu hais & abomines ceux qui ont de si barbares, & si estrãges opinions des Dieux: mais aussi vois tu bien que ce ne sont pas contes qui ressemblẽt fort aux fables vagues, & vaines fictiõs que le poëtes ou autres fabuleux escriuains controuuent à plaisir, ne plus ne moins que les araignees qui d'elles-mesmes, sans aucune matiere ni suiet, filent & tissent leurs toiles, ains est aparent qu'ils cõtienent des accidens & memoires de quelques inconueniens: ainsi comme les Mathematiciens disent, que l'arc en ciel est vne aparence seulement de diuerses peintures de couleurs, par la refraction de nostre veuë contre vne nuee: aussi ceste fable est aparence de quelque raison qui replie & renuoye nostre entendement à la consideration de quelque autre verité: comme aussi nous le dõnent à entendre les sacrifices, où il y a meslé parmi ne say quoy de deuil & de lamentable, & semblablement les

ordonnances & dispositions des temples, qui en quelques endroits sont ouverts en belles æles & plaisantes allees longues à descouuert, & en quelques autres endroits ont des caueaux tenebreux & cachez sous terre, ressemblans proprement aux sepulchres & caues où lon met les corps des trespassez: & mesmement l'opinion des Osiriens, qui bien que lon die que le corps d'Osiris soit en plusieurs lieux, renomment toutefois Abydus & Memphis petites villes, où ils disent que le vray corps est, tellement que les plus puissans hommes & plus riches de l'Egypte ordonnent coustumierement que leurs corps soient inhumez en la ville d'Abydos, à fin qu'ils gisent en mesme sepulture que Osiris: & en Memphis on nourrit le bœuf Apis, qui est l'image & figure de son ame, & veulent que le corps aussi y soit: & interpretent aucuns le nom de ceste ville, comme s'il signifioit le port des gens de bien, les autres le sepulchre d'Osiris: & y a deuant les portes de la ville vne petite Isle, qui au demeurant est inaccessible à tous autres, de maniere que les oyseaux mesmes n'y peuuét pas demeurer, ni les poissons en aprocher, fors qu'en vn certain temps les prestres y entrent, & y font des sacrifices & offrandes que lon presente aux trepassez, & y couronnent de fleurs la sepulture d'vne Mediphthe, qui est ombragee & couuerte d'vn arbre plus grand & plus haut que pas vn oliuier. Eudoxus escrit que combien que lon monstre plusieurs sepulchres, qu'on dit estre d'Osiris en Egypte, le corps neantmoins en est en Busiride, pource que c'est le pays & le lieu de la naissance d'Osiris, & qu'il n'est ia besoin le dire de Taphosiris, pource que le nom mesme le dit assez, signifiant la sepulture d'Osiris. I'aprouue la coupure du bois, la deschirure du lin, & les effusions & offrandes funebres que lon y fait, pour autant qu'il y a beaucoup de mysteres meslez parmi. Si disent les prestres Egyptiens, que non seulement de ces Dieux là, mais encore de tous ceux qui ont esté engendrez, & ne sont point incorruptibles, les corps en sont demeurez par deuers eux, là où ils sont honorez & reuerez, & les ames estans deuenues estoiles en reluisent au ciel, & que celle d'Isis est celle que les Grecs appellent l'estoile Caniculaire, & les Egyptiens Sothin, celle de Orus Orion, celle de Typhon l'Ourse. Mais là où toutes les autres villes & peuples de l'Egypte, contribuent la quote qui leur est imposee, pour faire portraire & peindre les animaux que lon y honore, ceux qui habitent en la contree Thebaide seuls entre tous n'y donnent rien, estimans que rien qui soit mortel ne peut estre Dieu, ains celui seul qu'ils appellent Cnef, qui iamais ne nasquit, ne iamais ne mourra.

Opinion des Egyptiens touchant le corps d'Osiris. — Superstition des plus puissans & riches d'entre eux. — Isle inaccessible, fors aux prestres en certain temps. — Où est le corps de Osiris. — Ames & corps des Dieux Egyptiens. — Opinion de ceux de Thebaide touchãt le vray Dieu.

XI. *Auant que passer outre il refute ceux qui estiment que la deification de quelques vns en Egypte ait esté pour perpetuer la memoire de quelques grands Seigneurs, monstrant les dangereuses consequences de telle opinion.*

Comme donc ainsi soit, que plusieurs telles choses se disent & se monstrent en Egypte, ceux qui cuident que ce soit pour perpetuer la memoire des faits & accidens merueilleux & grands de quelques Princes, Roys ou tyrans, qui pour leur excellente vertu, ou grande puissance, ont adiousté à leur gloire l'authorité de diuinité, ausquels puis apres il soit arriué des inconueniens, ils vsent en cela d'vne bien facile desfaite & façon d'eschaper, & si ne font point mal de transferer des Dieux aux hommes ce qu'il y a de sinistre ou infame en tous ces contes là, & si sont aidez par ces tesmoignages que lon lit es histoires: car les Egyptiens escriuent que Mercure estoit bien petit de corsage, que Typhon estoit de couleur rousseau, Orus blãc, & Osiris brun, comme aians de nature esté hommes: dauantage ils appellent Osiris Capitaine & gouuerneur, Canobus, duquel nom ils ont aussi appellé vne estoile, & la nauire que les Grecs appellent Argo, ils tienent que c'est la figure de la nauire d'Osiris que lon a referé au nombre des astres pour l'honneur de lui, & si n'est pas situee au mouuement du ciel gueres loin de celle d'Orion, & de celle de la Caniculaire, dont ils estiment l'vne sacree à Orus, & l'autre à Isis. Mais i'ay peur que cela ne soit remuer les choses sainctes, ausquelles on ne doit toucher, pour ne point cõbatre, non seulement le long temps & l'antiquité, comme dit Simonides, ains la religion de plusieurs peuples qui de longue main ont vne deuotion imprimee enuers ces Dieux là, en ne voulant pas endurer que ces grands noms là transportent chose

Pour conseruer la superstition, Plutarque reiette le tesmoignage des historiens.

quel-

A quelconque du ciel en la terre, & que ce ne soit encore vouloir arracher & reuerser vn honneur, & vne foy & creance, qui est emprainte aux cœurs des hommes presque dés leur premiere naissance, qui seroit ouurir de grandes portes à la tourbe des mescreans Atheistes, lesquels separent & esloignent les hommes de toute diuinité, & donner manifeste ouuerture & grande licence aux impostures & tromperies de Euemerus le Messenien, lequel aiãt luy-mesme cõtrouué les originaux des fables qui n'ont aucune verisimilitude, ni aucun suiet, a respandu par le monde vniuersel toute impieté, transmuant & changeant tous ceux que nous estimons Dieux en noms d'Admiraux, grands Capitaines, & de Roys qui auroient esté le temps passé, ainsi qu'il est, ce dit-il, escrit en lettres d'or, en la ville de Panchon, que iamais hõme Grec ne barbare ne vid que luy, aiant nauigué au pays des Panchoniens & Triphyliens, qui ne sont en nulle partie de la terre habitable, & neantmoins on celebre assez en-B tre les Assyriens les hauts faits de Semiramis, & de Sesostris: en Egypte iusques aujourd'huy les Phrygiens appellent les illustres & admirables entreprises & exploits d'armes Maniques, dautant que l'vn de leurs anciens Roys du temps iadis s'appelloit Manis, qui de son temps fut vn tres-sage & tres-vaillant prince, aucuns l'appellent autrement Masdes. Cyrus mena les Perses, Alexandre les Macedoniens tousiours cõquerans presques iusques au bout du monde, mais pour tout cela ils n'ont renom que d'auoir esté puissans & vaillans Princes & Roys. Et s'il y en a eu quelques vns qui esleuez par outrecuidance auec ieunesse & ignorance, comme dit Platon, aians l'ame enflammee de vaine gloire & d'insolence, aient receu les surnoms des Dieux, & des fondations de temples en leurs noms, celle gloire ne leur a gueres longuement duré, & puis estans par la posterité condamnez de vanité & de superbe arrogance, outre l'iniustice & l'impieté,

Euemerus s'estant mocqué des faux Dieux a esté appellé Atheiste pource qu'il reiettoit tellement ces idoles-là, que d'autre part il ne s'est soucié nullement de connoistre ni cercher le vray Dieu.

Autre responce de Plutarque, pour maintenir les Dieux d'Egypte.

Troisiesme responce, que la gloire des hommes deifiez n'a pas gueres duré.

En peu de iours leur folle renommee,
S'en est allee en vent & en fumee.

C Et maintenãt, comme serfs fugitifs qu'il est loisible de reprendre par tout où lon les peut trouuer, ils sont arrachez des temples & des autels, & ne leur est demeuré que leurs tombeaux & sepulchres. Et pourtant Antigonus le vieil, comme vn certain poëte nommé Hermodotus, en ses vers l'eust appellé fils du Soleil, & Dieu: Celuy, dit-il, qui vuide le bassin de ma selle percee, sait bien, comme moy, le contraire. Et fit aussi bien sagement Lysippus le statuaire, quand il reprit le peintre Apelles de ce que peignant Alexandre le grand il lui mit la foudre en main, là où Lysippus luy auoit mis au poing la lance, de laquelle la gloire estoit pour durer eternellement, cõme estant veritable & meritoirement propre & deuë à lui. Et pourtant ont mieux fait & dit ceux qui ont pensé & escrit, que ce que lon recite de Typhon, d'Osiris & d'Isis, n'estoient point accidens aduenus ni aux Dieux ni aux hommes, ains à quelques grands Dæmons, comme ont fait Pythagoras, Platon, Xenocrates & Chrysip-D pus, suiuant en cela les opinions des vieux & anciens Theologiens, qui tienent qu'ils ont esté plus forts & plus robustes que les hommes, & qu'en puissance ils ont grandement surmonté nostre nature: mais ils n'ont pas eu la diuinité pure & simple, ains ont esté vn suppost composé de nature corporelle & spirituelle, capable de volupté & de douleur, & des autres passions & affections qui acompagnent ces mutations là, trauaillans les vns plus, les autres moins: car entre les Dæmons il y a, comme entre les hommes, diuersite & difference de vice & de vertu. Et les faits des Geans & des Titans qui sont tant chantez par les poëtes Grecs, & les abominables actes d'vn Saturne, & les resistances d'vn Python alencontre d'Apollon, les fons d'vn Bacchus, & les erreurs d'vne Ceres, ne different en rien des accidẽs d'Osiris & de Typhõ, & de tous ces autres tels contes fabuleux que chascun peut ouyr tant qu'il veut, & tout ce qui est caché & couuert sous le voile des sacrifices significatifs, & sous des ceremonies qu'il n'est pas loisible de dire, ni de monstrer à vn commun populaire, tout cela est

Exemples & apophtegmes à ce propos.

XII. *Expliquant ce que dessus il met vne opinion moyenne en auant, c'est qu'Osiris & Isis sõt quelques grãds dæmons, & natures excellentes entre les dieux & les hommes: ce qu'il cõferme par diuers tesmoignages.*

d'vne mesme sorte, suiuât laquelle opiniõ nous voions qu'Homere appelle les gens E
de bien diuersement, tantost semblables aux Dieux, ou esgaux aux Dieux, tantost

Odyss. liu. 6.

Aians des Dieux la diuine prudence.

mais du nom de Dæmon il en vse communément, autant en parlant des meschans,

Iliad. liu. 4. 13. 19. &c.

comme des bons,

Dæmonien, auant aproche toy,
Comment as-tu de ces Grecs tant d'effroy? Et ailleurs,
Quand il chargea la quatriéme fois
Il ressembloit vn Dæmon. Et ailleurs.
Dæmoniene, en quelle forfaiture
Le vieil Priam & sa progeniture,
T'ont ils si fort offensee, que tant
Ton cœur felon prochasse souhaitant
De Troie voir la ville bien bastie
Entierement rasee & subuertie? F

Opinion des Payés touchant les Dæmons monstrant que les anciens Egyptiens en auoyent apris quelque chose en meilleure eschole: mais le tout a esté depuis corrompu par leurs successeurs & par les Grecs.

Comme nous donnant à entẽdre, que les Dæmons ont vne nature meslee, & vne volonté & affection inegales, & non point tousiours semblables. De là vient que Platon attribue aux Dieux Olympiques & celestes, tout ce qui est dextre & non pair, & tout ce qui est senestre & pair aux Dæmons: & Xenocrates tient que les iours malencontreux, & les festes où lon se bat, & où lon se donne des coups, & qu'on se frape l'estomac, ou que lon ieusne, où il se fait ou dit quelque chose honteuse & vilaine, il n'estime point qu'elles apartienent aux bons Dieux, ni aux bons Dæmõs: mais qu'il y a en l'air des natures grandes & puissantes, au demeurant malignes & mal-acointables, qui ont plaisir que lon face de telles choses pour elles, & que quand elles les ont obtenues, elles ne s'adõnent plus à pis faire: comme aussi au contraire Hesiode appelle les bons & saincts Dæmons, gardiens des hommes,

Donneurs de biens, d'opulence & richesse, G

Au poeme intitulé les œuures.

Propre à eux est la royale largesse.

Et Platon appelle ceste sorte de Dæmons Mercuriale & Ministeriale, estât leur nature au milieu des Dieux & des hommes, enuoyans les prieres & requestes des hommes vers le ciel aux Dieux, & de là nous transmettans en terre les oracles & reuelations des choses occultes & futures, & les donations des richesses & des biens.

Opinion d'Empedocles touchant les Dæmons.

Empedocles mesme dit, qu'ils sont punis & chastiez des fautes & offenses qu'ils ont commises,

L'air les vous iette en la grand mer profonde,
L'eau les vomit dessus la terre ronde,
La terre apres au ciel les fait voler,
Et le Soleil les precipite en l'air:
De l'vn en l'autre ainsi chassez ils cheent,
Et tous ensemble egalement les hayent. H

iusques à ce qu'estás ainsi chastiez & purgez, ils recouurent derechef le lieu, le rang & l'estat qui leur est propre, selon leur nature. A cela ressemble naifuement ce que lon recite de Typhon, qui fit par son enuie & sa malignité plusieurs mauuaises choses, & qu'aiant mis tout en combustion, il remplit de maux & de miseres la mer & la terre, & puis en fut puni, & que la femme & sœur d'Osiris en fit la vengeance, estaignant & amortissant sa rage & sa fureur: & neantmoins encore ne mit-elle point à nonchaloir les trauaux & labeurs qu'elle auoit supportez, & ses fuites çà & là, ni plusieurs actes de grande sapience & grande vaillance, se contentant que cela demeurast enseueli en silence & en oubli, ains les meslant parmi les plus sainctes ceremonies des sacrifices, comme exemples, images & souuenances des inconueniés pour lors auenus, elle consacra vn enseignement & vne instruction & consolation de

XIII. *Il poursuit l'interpretation de la fable de Typhõ, d'Isis & d'Osiris, rapportant ceste partie es au propos precedens des dæmons.*

A de pieté enuers les Dieux, autant pour les femmes que pour les hommes detenus en miseres & calamitez. Au moyen dequoy elle & son mari Osiris auroient esté transmuez de bons Dæmons pour leurs vertus, en Dieux, comme depuis l'auroient aussi semblablement esté Hercules, & Bacchus, ausquels non sans raison pour cela auroient esté decernez honneurs entremeslez des Dæmons & des Dieux, comme à ceux qui ont par tout grande puissance, tant dessous que dessus la terre, mais specialement en ces sacrifices là, pource que Sarapis n'est autre chose que Pluton; & Isis que Proserpine, comme dit Archemachus natif d'Eubœe, & Heraclitus le Pontique, qui pense que l'oracle qui est en la ville de Canobus soit celuy de Pluton. Le Roy Ptolomeus, surnommé le Sauueur, fit enleuer de la ville de Sinope la statue enorme de Pluton, non qu'il seust qu'elle y fust, & qu'il eust iamais veu auparauãt quelle face elle auoit, sinon qu'il lui fut auis en songeant, qu'il voioit Sarapis qui lui commandoit, que le plustost qu'il lui seroit possible, il fit trãsporter sa statue en Alexan-
B drie. Le Roy ne sauoit où estoit ceste statue, ni là où il la deuoit trouuer, mais ainsi comme il racontoit luy-mesme sa vision à ses amis, il se rencontra vn nommé Sosibius, homme qui auoit esté en beaucoup de pays, lequel dit qu'il auoit veu vne pareille statue que celle que le Roy leur descriuoit, en la ville de Sinope: si y enuoya le Roy vn Soteles & Dionysius, qui auec longue espace de temps & grand trauail, non sans aide speciale encore de la prouidence diuine, la desroberent & l'emmenerent. Quand elle fut apportee, & qu'on la vid en Alexãdrie, Timotheus le cosmographe & Manethon Sebennitique, coniecturans que c'estoit la statue de Plutõ à voir Cerberus aupres de luy, & le Dragon, persuaderent au Roy que ce n'estoit l'image d'autre Dieu que de Sarapis, car il ne vint pas de là auec ce nom-là, mais estant apporté en Alexandrie, il y acquit le nom de Sarapis, qui est le nom dont les Egyptiens appellent Pluton, combien que Heraclitus le Physicien die, que Pluton & Dionysius, c'est à dire Bacchus, soient tout vn. Quand donc ils veulent enra-
C ger & follastrer, ils se laissent aller en ceste opinion. Car ceux qui cuident que Ades, c'est à dire Pluton, soit le corps, comme la sepulture de l'ame, pour ce qu'il semble qu'elle soit folle ou yure pendant qu'elle est dedans, il me semble qu'ils allegorisent bien froidemẽt, & vaut mieux assembler en vn Osiris auec Bacchus, & Bacchus auec Sarapis, en disant que depuis qu'il eut changé de nature, il changea aussi d'appellation: & pourtant est le nom de Sarapis commun à tous, ainsi comme sauent assez ceux qui ont esté receus es sacrifices & en la religion d'Osiris. Car il ne faut pas adiouster foy aux liures des Phrygiens qui disent, qu'vne Charops fut fille de Hercules, & que d'vn autre fils de Hercules nommé Isaiacus nasquit Typhon: ni aussi faire cõpte de Philarchus escriuant que Bacchus fut le premier qui amena des Indes deux bœufs, l'vn desquels auoit nom Apis, & l'autre Osiris, & que Sarapis est le propre nom de celui qui regit & embellit l'vniuers, d'autãt que Sairein signifie orner &
D embellir, car ces propos de Philarchus sont manifestement hors de toute aparence, & encore plus le dire de ceux qui escriuent, que Sarapis n'est pas le nom d'vn Dieu, mais que c'est le sepulchre d'Apis que lon appelle ainsi, & qu'il y a dedans la ville de Memphis des portes de bronze nommees d'oubliance & de dueil, que lon ouure quãd lon inhume Apis, & qu'elles menent vn bruit bas & rude quand on les ouure, & que c'est pourquoy nous mettons la main sur tout vase de bronze & de cuyure qui nous fait du bruit, pour le faire cesser. Il y a plus d'apparence en l'opinion de ceux qui tiennent qu'il a esté deriué de ce mot Seuesthai ou Sousthai, qui signifie pousser, comme estant celui qui remue toute la machine du monde. Il y a aussi plusieurs des prestres qui tienent que c'est vn mot composé d'Osiris & d'Apis, exposans & nous enseignãs qu'il nous faut penser que Apis est vne belle image de l'ame d'Osiris. Mais quant à moy, si Sarapis est vn nom Egyptien, ie pense qu'il signifie ioye & alaigresse, le coniecturant par ce que les Egyptiens appellent feste & liesse, Sairei,

Isis & Osiris transmuez de dæmons en Dieux.

Statue de Pluton qui est Sarapis, transportee en Alexandrie.

Avis de Plutarque touchant les noms de Pluton, Osiris Bacchus & Sarapis.

car Platon mesme escrit, que Ades, qui signifie Pluton, est fils d'Aido, c'est à dire de vergongne & de honte, doux & clement Dieu à ceux, qui sont par deuers lui. Et est vray, que au langage des Egyptiens, plusieurs autres noms propres signifiét quelque chose, comme celui par lequel ils signifient le lieu de dessous terre, où ils cuident que les ames des trespassez s'en aillent apres la mort, qu'ils disent Amenthes, c'est à dire Prenant & Donnant. MAIS si ce mot là est vn de ceux qui anciennement sont sortis de la Grece, & depuis y ont esté rapportez nous en discourrons ci apres, & maintenant acheuons de considerer le reste de l'opinion que nous auions en main: car Osiris & Isis, estans de bons Dæmons, ont esté transferez en la nature des Dieux: & quant à la puissance de Typhon qui s'en alloit desfaite & fracassee, voire tirát aux derniers sanglots & batemens de la mort, ils ont aucuns sacrifices & cerimonies où ils la recófortent: & y en a aussi d'autres, esquels au cótraire ils l'abatét, & la diffament en certaines festes qu'ils ont: car ils iniurient & outragent les hommes rousseaux, & qui plus est, ils precipitét les asnes roux: comme font les Coptites, pour autát que Typhon a esté roux, & de la couleur d'vn asne rouge: & les Busirites, & Lycopolites se gardent entierement de sonner des trompettes, dautát que leur son ressemble au cri de l'asne: & brief ils estiment que l'asne soit vn animal immonde, pour la semblance de couleur qu'il a auec lui: & faisant des gasteaux es sacrifices des mois de Payni, & de Phaosi, ils y figurent dessus vn asne lié, & au sacrifice du Soleil, à ceux qui veulent conoistre Dieu, ils commádent qu'ils ne portent point de bagues d'or sur leurs corps, & qu'ils ne donnent point à manger à l'asne: & semble que les Pythagoriens mesmes eussent opinion, que Typhon estoit vne puissance dæmonique, car ils disent qu'il nasquit en vn nombre pair de cinquante huit, & derechef que celle du nombre triangle est la puissance de Pluton, de Bacchus, de Mars: & que celle du quarré est de Rhea, de Venus, de Ceres, de Vesta & de Iuno: & celle du Dodecagone, c'est à dire, à douze angles, est celle de Iupiter: & celle à cinquante & huit angles est celle de Typhon, ainsi comme Eudoxus a laissé par escrit. Et les Egyptiés estimans que Typhon a esté roux de couleur, immolent & sacrifient les bœufs de la mesme couleur, en faisant si exquise & si diligente obseruation, que s'il a vn seul poil blanc ou noir, ils le reputent non sacrifiable, par ce qu'ils estiment que ce qui est bon à sacrifier, ne soit pas agreable aux Dieux: ains au contraire, desplaisant à eux, dautant qu'ils pensent que ce soient des corps qui ont receu les ames de quelques mauuais & meschans hommes, transformez en d'autres animaux, & pourtant font ils toutes les execrations & maledictions du monde dessus la teste, laquelle ils coupent, & puis la iettent dedans la riuiere, au moins ils le faisoient ainsi anciennement, mais maintenant ils la donnent aux estrangers: & puis les prestres, qui se nomment les Scelleurs, venoient à marquer ce bœuf que lon deuoit immoler de la marque de leur seau, qui estoit, ainsi comme escrit Castor, l'image d'vn hóme à genoux, aians les mains liees derriere, & l'espee à la gorge: semblable traitement font ils à l'asne pour sa lourde rudesse & son insolence, non moins que pour sa couleur. Et pourtant surnommét ils Ochus, celui des Rois de Perse que plus ils hayssoiét comme execrable & abominable, l'Asne: & Ochus en estant auerti leur dit, Cest asne là mangera vostre bœuf, aussi fit il immoler leur bœuf Apis, ainsi comme Dinon a laissé par escrit. Et quant à ceux qui disent que Typhon, apres la bataille perdue, s'en fuit sept iournees dessus vn asne, & que s'estant ainsi sauué, il engendra des enfans, Ierosolymus & Iudæus, il est tout manifeste qu'ils veulent tirer à toute force les histoires des Iuifs en ceste fable.

TELLES donc sont les coniectures que lon en peut tirer, mais pour en discourir vn peu auec raison, considerons premierement les pointes où il y a plus de simplicité. Ainsi comme les Grecs allegorisent que Saturne est le temps, & que Iuno est l'air, & que la generation de Vulcain est la transmutation de l'air en feu: aussi disent ils que Osiris empres les Egyptiens s'entend estre le Nil, qui se mesle auec Isis, c'est à dire

[Marginal notes:]
XIIII. *Continuation de l'allegorie de Typhon examinee & rapportee à l'opinion des Pythagoriens.*
Pourquoy les Egyptiens hayssent les rousseaux.
Asne estimé animal immonde par les Egyptiens.
Opinió des Pythagoriques touchant Typhon.
Superstition des Egyptiens au sacrifice des bœufs.
Prestres seelleurs.
Asne hay & sacrifié par les Egyptiens.
Ochus hay & grand ennemi des Egyptiens.
XV. *Aiant exposé ce que dessus theologiquement, il le considere maintenant selon la philosophie naturelle, entendant par Osiris,*

F
G
H

A dire la terre, & que Typhon est la mer dedãs laquelle le Nil venant à entrer, se perd & se dissipe çà & là, sinon en tant que la terre en receuãt vne partie en est rendue fertile par lui, & s'y fait vne lamentation sacree sur le Nil, par laquelle on le deplore cõme naissant à la main gauche, & se perdant à la main droite : car les Egyptiens estiment que la partie du Soleil leuant soit la face du monde, & la partie de Septentrion soit le costé droict, & la partie du Midy le costé gauche. Ce Nil donc qui sourd à la main gauche, & se vient à perdre en la mer à la main droite, à bon droit est dit auoir sa naissance à la gauche, & sa mort à la droite. C'est pourquoy les prestres ont la mer en abominatiõ, & appellent le sel l'escume de Typhon, & est l'vn des poincts qu'on leur defend, de n'vser iamais de sel à la table, & la raison pourquoy ils ne saluënt iamais les pilotes & gens de marine, pour autant qu'ils sont ordinairement sur la mer, & gaignent leur vie à l'art de nauiguer, & est aussi l'vne des principales causes pour-

le Nil & toute puissance humide, & produisant eau: par Typhon toute sechere & chaleur de feu: par Isis nature qui nourrit & maintient tout le mõde.

Pourquoy les prestres d'Egypte haïssent le sel, les poissons, la mer, & les mariniers.

B quoy ils abominent le poisson, de sorte que quand ils veulent escrire le hayr & abominer, ils peignent vn poisson: comme au vestibule, qui est deuant le temple de Minerue en la ville de Say, il y auoit peint vn petit enfant, vn vieillard, & puis vn espar-uier, & tout ioignant vn poisson, & à la fin vn cheual de riuiere, qui signifioit sous figure: O arriuans & partans, ieunes & vieux, Dieu hayt toute violente iniustice : car par l'espar-uier ils representent Dieu, par le poisson haine & abomination, & par le cheual de riuiere toute impudence de mal faire, d'autant que lon tient qu'il tue son pere, & puis se mesle par force auec sa mere. Ainsi semblera-il que le dire des Pythagoriens, qui disoient que la mer estoit la larme de Saturne, sous paroles couuertes, voulussent donner à entendre, qu'elle estoit impure & immonde. I'ay bien voulu en passant alleguer cela, encore qu'il soit hors du propos de nostre fable, pour ce qu'il contient vne histoire toute commune: mais pour reuenir à nostre propos, les plus sauans des prestres entendent par Osiris, non seulement la riuiere du Nil, & par Typhon la mer, ains par l'vn ils entendent generalement toute vertu de produire

Hieroglyphiques des Egyptiens.

Mer larme de Saturne selon le dire des Pythagoriens.

Osiris & Typhon que signifient.

C eau, & toute puissance humide, estimãs que ce soit la cause materielle de generatiõ, & la puissance du germe generatif: & par Typhon ils entendent toute vertu desicatiue, toute chaleur de feu, & toute secheresse, comme chose qui est de tout poinct contraire & ennemie de l'humidité: c'est pourquoy ils tienent que Typhon estoit rousseau de poil, & de teinct iaunastre, & pour ceste raison ils ne rencontrent pas volontiers les hommes qui sont de telles couleurs, ni ne parlent pas, sinon enuis, à eux: au contraire ils feignent que Osiris estoit brun de couleur, pour autant que toute eau fait apparoir la terre, les vestemens, & les nuees mesmes noires, & l'humidité qui est dedans les ieunes hommes rend les cheueux noirs, & la couleur iaune, qui semble vne pallidité, procedant de seicheresse, qui est au corps de ceux qui ont passé la fleur & vigueur de leur aage: & la saison de la prime-vere est verdoiante, generatiue & douce: mais l'arriere saison de l'Automne à faute d'humeur est ennemie des

Que signifiẽt leurs couleurs.

D plantes, & maladiue pour les hõmes. Et le bœuf qui publiquement est nourri en la ville de Heliopolis, que lon appelle Mneuis, consacré à Osiris, & qu'aucuns estiment estre pere d'Apis, est de poil noir, & est honoré en second lieu apres celuy d'Apis. Dauantage toute la terre d'Egypte est fort noire entre les autres, comme ils appellent le noir des yeux Chemia, & l'acomparent & representent par le cœur, lequel est chaud & humide, & aussi à la senestre partie du monde, comme le cœur est tourné vers la partie gauche de l'homme & encline là: & disent que le Soleil & la Lune ne sont point voiturez dedans des chariots ou charrettes, ains dedans des batteaux, esquels ils nauigent tout alentour du monde, donnans par cela ouuertement à entendre, qu'ils sont nez & nourris d'humidité. Et estiment que Homere ayant apris des Egyptiens, comme Thales, que l'eau estoit le principe de toutes choses, le met aussi, par ce qu'Osiris est l'Ocean, & Isis est Thetis, qui nourrit & allaicte tout le mõde: car les Grecs appellent la proiection de semence Apousian, & la com-

Consideration de diuerses choses pour confermer ce qu'il vient de dire sur la signification d'Osiris & de Typhon.

Eau, principe de toutes choses, selõ l'opinion des Egyptiens.

mixtion du masle & de la femelle Synousian : & Hyos en Grec signifie fils, qui est E deriué de ce mot Hydor, qui vaut autant comme eau, & Hysai signifie pleuuoir, & surnomment Bacchus Hyes, comme qui diroit, maistre & seigneur de l'humide nature, qui n'est autre chose que Osiris. Et ce que nous prononçons Osiris, Hellanicus le met Hysiris, disant l'auoir ainsi oui prononcer aux prestres, & l'appellent par tout ainsi, non sans apparence de raison, à cause de sa nature & de son inuention.

XVI. Qu'Osiris est le Bacchus des Grecs, & que ce que lon estime de Bacchus en Grece se rapporte à ce qui est contenu ci dessus touchant Osiris.

Mais que ce soit Osiris vn mesme Dieu que Bacchus, qui est ce qui par raison le doit mieux sauoir que toy, ô Clea, attendu qu'en la ville de Thebes tu es la maistresse des Thyades, & que dés ton enfance tu as esté consacree & deuouee par ton pere & par ta mere au seruice & à la religion d'Osiris? Mais si pour le regard des autres il est besoin d'alleguer des tesmoignages, nous laisserons les choses cachees & secrettes : mais ce que les prestres font en public quãd ils enterrent Apis, aians aporté le corps sur vn radeau, ne differe en riẽ des ceremonies de Bacchus : car ils sont vestus de peaux de cerfs, & portent en leurs mains des iaulines, & crient à pleines testes, & se demenent fort, ne plus ne moins que ceux qui sont espris de la saincte fu- F reur de Bacchus. C'est pourquoy plusieurs peuples de la Grece portrayent la statue de Bacchus auec vne teste de taureau, & les femmes des Eliens en leurs prieres le reclament & requierent de venir à elles auec son pied de bœuf : & les Argiens communément le surnomment Bougenes, qui est à dire fils de vache : qui plus est ils l'inuoquent & l'appellent hors de l'eau au son des trompettes, iettans dedans vn abisme d'eau vn agneau pour le portier, & cachent leurs trompettes dedans leurs iauelines, ainsi comme Socrates l'escrit en son liure des sainctes cerimonies. Et puis les faits Titaniques & la nuict toute entiere s'acordent auec ce que lon raconte du demembrement d'Osiris, & à sa resurrection & renouuellement de vie : aussi font les sepultures, car les Egyptiens monstrent en plusieurs lieux des sepultures d'Osiris : & les Delphiens pensent auoir les ossemens de Bacchus par deuers eux, qui sont inhumez pres de l'Oracle, & luy font les religieux vn sacrifice secret dedans le tẽple d'A- G pollo, quand les Thyades, qui sont les prestresses, commencẽt à remuer & entonner leur cãtique de Licinites, qui est vn surnom de Bacchus, deriué de Licnon, qui signifie le berceau d'vn petit enfant. Or que les Grecs estiment que Bacchus soit le seigneur & maistre non seulement de la liqueur du vin, mais aussi de toute autre nature humide, Pindare en est suffisant tesmoin, quand il dit,

Osiris representé par vn bœuf, & Bacchus aussi.

Faits Titaniques accordans auec le desmembrement & renouuellement d'Osiris.

Bacchus estimé maistre de toute nature humide, cõme Osiris.

Bacchus le donneur de liesse
Les arbres acroisse en largesse,
Car sa lueur sainte produit
Toutes les especes de fruict.

Voila pourquoy il est estroitement defendu à ceux qui seruent & reuerent Osiris, de gaster vn arbre fruictier, & d'estouper vne fontaine : si n'appellent pas seulement la riuiere du Nil, le decoulement d'Osiris, ains toute autre sorte d'eau : au moien dequoy deuãt ses sacrifices on porte tousiours en procession vne cruche à eau, en l'hon H neur de ce Dieu. Et puis ils peignent vn roy, ou le climat meridional du monde, par vne fueille de figuier, & interpretent ceste fueille l'abreuuement & le mouuement de tous, & semble qu'elle se rapporte au membre naturel. Et quand ils celebrent la feste qu'ils appellent des Pamyliens, qui est toute Bacchanale, ils monstrent & portẽt en procession vne statue qui a le mẽbre naturel, qui est trois fois aussi grãd que l'ordinaire : car Dieu est le principe des choses, & tout principe par generatiõ se multiplie soy-mesme. Or auons nous acoustumé de dire trois fois pour plusieurs fois, nombre fini pour infini, comme quãd nous disons Trismacares, c'est à dire trois fois heureux, pour dire tres-heureux, & trois liens pour dire infinis : si d'auenture le nombre ternaire n'a esté expressement & proprement choisi par les anciens : car la nature humide estãt le principe & la generation de toutes choses, a engendré des le

Feste des Pamyliẽs en l'honneur d'Osiris, semblable à celle de Bacchus.

commen-

A commencemét les trois premiers corps, à sauoir, l'eau, l'air, & la terre. Car le propos
que lon adiouste à la fable, que Typhon ietta le membre viril d'Osiris en la riuiere,
& qu'Isis ne le peut trouuer, mais qu'elle en fit faire vne representation semblable, &
que l'aiant acoustré elle ordonna qu'on l'honorast, & qu'on le portast en pompe,
tend à nous enseigner, que la vertu genitale & productiue de Dieu, eut l'humidité
pour sa premiere matiere, & par le moien d'icelle humidité se mesla parmi les cho-
ses qui estoiét propres à participer de la generation. Il y a vn autre propos que tie-
nent les Egyptiens, qu'vn Apopis frere du Soleil faisoit la guerre à Iupiter, qu'Osiris
porta secours à Iupiter, & lui aida à deffaire son ennemy: au moien dequoy il l'ado-
pta pour son fils, & le nomma Dionysius, c'est à dire Bacchus. Si est facile à monstrer
que la fabulosité de ce propos là touche couuertement la verité de nature, car les E-
gyptiens appellent Iupiter le vent, auquel rien n'est plus contraire que la secheresse
enflammee, ce que n'est pas le Soleil, mais elle a grande consanguinite & conformité
B à lui. Or l'humidité venát à esteindre l'extremité de la secheresse, fortifie & augmen-
te les vapeurs qui nourrissent le vent & le tienent en vigueur: dauantage les Grecs
consacrent le lierre à Bacchus, lequel s'appelle en langage Egyptien Chenosoris, qui
signifie ainsi comme lon dit, la plante d'Osiris: au moins Ariston, celui qui a descrit
les colonies des Atheniens, dit l'auoir ainsi trouué en vne epistre d'Alexarchus. Il y
a d'autres Egyptiés qui tienét que Bacchus estoit fils d'Isis & qu'il ne s'appelloit pas
Osiris, mais Arsaphes en la lettre Alpha, lequel nom signifie, ce disent-ils prouësse
& vaillance, ce que mesme donne à entendre Hermæus en son premier liure des cho-
ses Egyptiennes, là où il dit qu'Osiris interpreté signifie pluuieux. Ie laisse à alleguer
Mnaseas, qui adiouste à Epaphus, Bacchus, Osiris & Sarapis: ie laisse aussi Anticlides,
qui dit qu'Isis estoit fille de Prometheus, & qu'elle fut mariee auec Bacchus. Car les
particulieres proprietez que nous auons dit qui sont en leurs festes & sacrifices, font
foy plus euidente & plus claire que nulle allegation de tesmoins: & entre les estoil-
C les ils tienent que la Caniculaire est consacree à Isis, laquelle estoille attire l'eau: &
puis ils honorét le Lyon, & ornent les portes de leurs temples auec des testes de lion,
aians les gueules ouuertes, pour ce que le fleuue du Nil deborde quand le Soleil pas-
se par le signe du Lion. Or ainsi comme ils estiment & appellent le Nil decoule-
ment d'Osiris, aussi tienent ils que le corps d'Isis est la terre, non pas toute, mais celle
que le Nil en se meslant rend fertile & feconde, & de celle assemblee ils disent qu'il
s'engendre Orus, qui n'est autre chose que la temperature & disposition de l'air, qui
nourrit & maintient toutes choses, & disent que cest Orus fut nourri dedans les
marets qui sont pres de la ville de Butus, par la Deesse Latone, pource que la terre
eueuse & arrosee d'eaux produit & nourrit les vapeurs qui esteignent & empeschent
la grande secheresse. Ils appellent aussi les extremitez de la terre, & les confins des
riuages qui touchent à la mer, Nephtys, c'est pourquoy ils surnomment Nephtys l
derniere, & disent qu'elle fut mariee à Typhon: & quand le Nil debordé & hors
D de ses riues aproche de ces extremitez là, ils appellent cela l'adultere d'Osiris auec
Nephtys, laquelle se conoit à quelques plantes qui y sourdent, entre lesquelles est le
Melilot, duquel, ce disent ils, quand la graine vint à tomber, Typhon commencea
à s'aperceuoir du tort qu'on lui faisoit en son mariage. Ainsi disent-ils que Isis en-
fanta Orus legitime, & Nephtys Anubis bastard, & en la succession des Roys, ils
mettent Nephtys mariee à Typhon, qui fut la premiere sterile: & si cela ne s'entend
point d'vne femme, ains d'vne Deesse: ils entendent sous ces paroles couuertes vne
terre de tout poinct sterile & infructueuse pour sa dureté, & la surprise de Typhō, &
sa domination vsurpee, n'est autre chose que la force de la secheresse qui fut la plus
forte & qui dissipa toute humidité, qui est le Nil, matiere de produire en estre, & de
croistre & augmenter tout ce qui naist de la terre: & la Royne d'Ethiopie qui vint à
son secours, ce sont les vents Meridionaux venans de deuers l'Ethiope: car quand

XVII. Suite de la cōparaison d'Osiris & de Bacchus rapportee aux causes naturelles.

Bacchus appellé Plāte d'Osiris par les Egyptiens.

Autre preuue de la comparaison de Osiris & de Bacchus.

XVIII. Plus particuliere declaration de la fable, cōsideree physicalement. Donques Osiris signifie le Nil: Isis la terre enuironnee d'iceluy: Orus, la tēperature de l'air qui nourrit toutes choses, & ainsi des autres noms consequemment.

Nephtys que signifie.

Que c'est de la domination vsurpee de Typhon.

Royne d'Ethiopie au secours de Typhon que signifie.

ces vents là du Midi vienēt à gaigner les Etesiens, qui soufflent de la part de Septentrion, & chassent les nuees en l'Ethiopie, par ce moien empeschent que les grands rauages des pluyes ne deualēt des nues, alors la secheresse obtient le dessus qui brusle tout, & surmonte de tout poinct le Nil son contraire, qui pour sa foiblesse se retire & reserre, tellement qu'elle le vous pousse bas, & perit en la mer. Car ce que la fable dit, qu'Osiris fut enfermé dedans vn coffre, ou vn cercueil, ne veut autre chose signifier, que le retirement & apetissement de l'eau : c'est pourquoy ils disent que Osiris disparut au Mois d'Athyr, lors que cessans de souffler du tout les vēts Etesiēs, le Nil se retire, & la terre se descouure : & la nuict croissant l'obscurité croist, & la force de la lumiere decroist & se diminue : & les prestres alors font plusieurs ceremonies de tristesse, entre autre ils monstrent vn bœuf aux cornes dorees, qu'ils couurent d'vne couuerture de lin teint en noir, pour representer le deuil de la Deesse : car ils estiment que le bœuf soit l'image d'Osiris, & le vestement de lin la terre : si le monstrent quatre iours durant, depuis le dixseptiéme du mois tout de rang, pour ce qu'il y a quatre choses qu'ils regrettent, & dont ils font demonstration de deuil : la premiere c'est le Nil qui se retire & qui s'en va tarissant : la seconde, les vents du Septentrion qui se baissent, & les vents du Midi qui gaignent le dessus : la tierce, le iour qui deuient plus court que la nuict : & apres tout, le desnuement & la descouuerture de la terre : auec le deuestement aussi des arbes, qui au mesme temps perdent leurs fueilles qui leur tombent : puis la nuict du dixneufiéme iour il descend vers la mer, & les prestres reuestus de leurs habits sacrez portent le coffre sacré, où il y a vn petit vase d'or, dedans lequel ils versent de l'eau douce : & adonc tous les assistans se prenent à crier, comme si Osiris estoit trouué, & puis ils destrempent de la terre auec de l'eau, & y meslans des plus precieuses senteurs & bonnes odeurs, en font vne petite image en forme de croissant, & la vestēt & acoustrent, donnans clairement à conoistre qu'ils estiment la substance de l'eau & de la terre estre ces Dieux là. AINSI aiant Isis recouuré Osiris & esleue Orus, fortifié par vapeurs, brouillas & nuees, Typhon fut bien surmonté, mais non pas tué, pour ce que la Deesse, qui est dame de la terre, ne voulut pas permettre que la puissance qui est contraire à l'humidité fust du tout aneantie, ains seulement la lascha & la diminua, voulant que ce combat demeurast, pour ce que le monde ne seroit point entier & parfait quand la nature du feu en seroit esteincte & ostee. Et si cela ne se dit entre eux, aussi ne seroit point ce propos vray semblable, si quelqu'vn le mettoit en auant, que Typhon iadis fust venu au dessus d'vne portion d'Osiris, pour ce que anciennemēt Egypte estoit la mer, de maniere qu'encore iusques auiourd'hui dedans les mines où lon fouille, & parmi les montagnes, lon trouue force coquilles de mer, & toutes les fontaines, & tous les puits qui sont en grand nombre, ont l'eau salmastre & amere, comme estant encore vn reste & reserue de la mer qui seroit là coulee. Mais auec le temps Orus est venu au dessus de Typhon : c'est à dire, qu'estant venue la temperature des pluyes, qui ont temperé l'excessiue chaleur, le Nil a repoussé la mer, & monstré la campagne à descouuert, qu'il a tousiours depuis remplie de plus en plus de nouueaux amas de terre, ce que tesmoigne l'experience que nous en voions tous les iours à l'œil : car nous aperceuons encor iusques auiourd'huy, que le fleuue apportant tous les iours de la nouuelle vase & amenant de la terre, la mer se retire tousiours petit à petit en arriere, & que la mer s'en va, par ce que ce qui estoit bas en elle se remplit & se hausse par les continuels atterremens du Nil, & de l'Isle de Pharos, qu'Homere disoit estre de son temps esloignee de la nauigation d'vne iournee de la terre ferme d'Egypte, est maintenant partie d'icelle, non qu'elle s'en soit aprochee ou remontee vers la terre, mais pour ce que la mer qui estoit entre-deux a cedé au fleuue, qui continuellement a maçonné de nouueau limon, dont il a augmenté la terre ferme. MAIS cela ressemble

Osiris enfermé en vn coffre que signifie.

Ceremonies & deuil des prestres d'Egypte que signifient.

F

XIX. Continuatiō de l'interpretatiō precedente.

G

Pourquoy Isis ne voulut permettre qu'Orus son fils ruinast entieremēt Typhon.

H

Proprieté notable du Nil.

XX. Conferēce des allegories sus-

mentionnees. mes les interpretations surnaturelles des Stoiques sur les dieux des Payens.

A semble aux Theologiques interpretations que donnent les Stoiques: car ils tienent que l'esprit generatif & nutritif est Bacchus, & celui qui bat & qui diuise est Hercules: celui qui reçoit, Ammon: celui qui penetre la terre, & les fruicts, est Ceres, & Proserpine: celui qui passe à trauers la mer est Neptune: les autres meslans parmi les causes & raisons naturelles quelques vnes tirees des mathematiques, mesmement de l'Astrologie, estime que Typhon soit le monde du Soleil, & Osiris celui de la Lune, pource que la Lune a vne lumiere generatiue, multipliant l'humidité douce & conuenable à la generation des animaux, & à la generation des plantes & des arbres: mais que le Soleil aiant vne clarté de feu pur, eschauffe & desseche ce que la terre produit, & ce qui verdoye & florit, tellement que par son embrazement il rend la plus grande partie de la terre totalement deserte & inhabitable, & en plusieurs lieux suplante la Lune: & pourtant les Egyptiens appellent tousiours Typhon Seth, qui vaut autant à dire, comme dominant & forceant, & content B que Hercules conioint auec le Soleil, enuironne le monde, & Mercure auec la Lune: au moien dequoy les œuures & effects de la Lune ressemblent aux actes qui se font par eloquence & par sagesse: & ceux du Soleil à ceux qui se font à coups par force & puissance. Et disent les Stoiques que le Soleil s'allume de la mer, & s'en nourrit, mais que les fontaines & les lacs enuoyent à la Lune vne douce & delicate vapeur.

XXI. Reprenant son propos il applique la fable au cours & decours de la Lune, & aux montees & desbordemens du Nil.

LES Egyptiens feignent que la mort d'Osiris auint le dixsep éme iour du mois, auquel on iuge mieux qu'en nul autre, qu'elle est pleine: c'est pourquoy les Pythagoriés appellét ce iour la obstruction, & ont du tout en grande abomination ce nombre là: car estant le seize nombre quarré, & le dixhuit plus long que large, ausquels deux seuls entre les nombres plats il auient, que les vnitez qui les enuironnent alentour sont egales aux petites aires contenues au dedans, le seul dixseptiéme tombant entre deux les separe & desioint l'vn d'auec l'autre, & diuise la C proportion sesquioctaue, estant coupé en interualles inegaux: & y en a aucuns qui tienent qu'Osiris vescut, les autres qu'il regna vingt & huict ans: car autant y a il de iours esclairez de la Lune, & en autant de iours enuironne elle son cercle: & pource es cerimonies qu'ils appellent la sepulture d'Osiris, coupans du bois ils en font vn coffre courbé, en façon de croissant, pour autant que quand elle s'aproche du Soleil, elle deuient pointue & cornue en forme de croissant, tant que finalement elle disparoit: & quant au demembrement d'Osiris, qu'ils disent auoir esté coupé en quatorze pieces, ils donnent à entendre sous le voile de ces paroles couuertes, les iours qu'il y a du decours que la Lune va decroissant iusques à la nouuelle Lune, & le premier iour qu'elle commẽce à apparoir nouuelle, en s'eschapant des rais du Soleil & le passant, ils l'appellent bien imparfaict: car Osiris est bien faisant, & son nom signifie beaucoup de choses, mais principalement vne force actiue & bienfaisante; comme ils disent: & son autre nom, qui est Omphis, Hermæus dit qu'il signifie D autant comme bienfaiteur: aussi estiment ils que les montees des debordemens du Nil ont quelque respondance au cours de la Lune: car la plus haute qui se fait en la contree Elephantine, monte iusques à vingt & huit coudees; autant qu'il y a de iours illuminez en chasque reuolution de la Lune, & la plus basse qui se fait pres de Mendes & de Xois est de six coudees, qui respond au premier quartier: & la moienne qui se fait aux enuirons de Mẽphis, quand elle est iuste, est de quatorze coudees, respondant à la pleine Lune: & que Apis est l'image viue d'Osiris, & qu'il nasquit alors que la lumiere generatiue descend de la Lune: & vient à toucher la vache quãd elle appete le masle, & pour ce ressemble il aux formes de la Lune, aiant des marques blãches & claires, fort obscurcies par les ombres du noir. C'est pourquoy ils solennisent vne feste à la nouuelle Lune du mois, qu'ils appellent Phamenoth, laquelle ils nomment l'entree d'Osiris en la Lune, qui est le commencement de la prime-vere: ainsi mettẽt ils la puissance d'Osiris en la Lune. Ils disent qu'Isis, qui n'est autre cho-

Ans du regne d'Osiris, que signifient.

Que signifie le desmembrement d'Osiris.

Montees du Nil correspondét au cours de la Lune.

Ses diuerses montees.

Feste à la nouuelle Lune.

Isis que signifie.

se que la generation, couchee auec lui, pourtát appellent-ils la Lune la mere du móde, & disent qu'elle est de nature double, masle & femelle: femelle, en ce qu'elle est emplie & engrossie de la lumiere du Soleil: & masle, en ce que derechef elle iette & respand en l'air des principes de generation, pource que l'intemperature seche de Typhon ne gaigne pas tousiours, ains est bien souuent vaincue par la generation, & estant liee, se monstre de nouueau, & combat derechef à l'encontre d'Orus, qui n'est autre chose que ce monde terrestre, lequel n'est pas de tout poinct deliure de corruption, ni aussi de generation. IL y en a d'autres qui veulent, que toute ceste fiction ne represente couuertement autre chose que les eclipses, car la Lune eclipse quand elle est au plein directement opposee au Soleil, & qu'elle vient à tóber dedás l'ombre de la terre, comme quand Osiris fut mis dedás la biere, & au contraire aussi elle le cache & fait disparoir au trentiéme iour, mais elle n'oste pas du tout le Soleil, cóme aussi ne fait pas Isis Typhon: mais Nephtys engendrant Anubis, Isis luy est supposee, car Nephtys est la partie de dessous la terre qui ne nous aparoit point, & Isis celle de dessus qui nous aparoit: & le cercle qui s'appelle Orizon, qui est cómun, & disgrege les deux hemispheres, se nomme Anubis, & se compare de figure à vn chien, pource que le chien se sert de la veuë aussi bien la nuict que le iour, & semble qu'enuers les Egyptiens Anubis a vne pareille puissance que Proserpine enuers les Grecs, estant & terrestre & celeste. Il y en a d'autres à qui il semble qu'Anubis est Saturne, & pourtant qu'il porte en son ventre & engendre toutes choses, qui s'appelle Kyein en lágage Grec, pour ceste cause a esté surnommé, Kyon, qui est à dire chien. Il y a donc quelque secret qui fait que quelques vns encore reuerent & adorent le chien, car il fut vn temps qu'il auoit plus d'honneur en Egypte que nul autre animal, mais depuis que Cambyses eut tué Apis, & ietté par pieces çà & là, nul autre animal n'en aprocha ni n'en voulut taster, sinon le chien, il perdit ceste prerogatiue d'estre le premier, & plus honoré que nul autre des animaux. Il y en a d'autres qui appellent l'ombre de la terre, qui fait eclipser la Lune quand elle y entre, Typhon. Parquoy il me semble qu'il ne seroit pas hors de propos de dire, que particulieremét il n'y a pas vne de ces interpretations qui soit entieremét parfaite, mais que toutes ensemble disent bien & droitement, car ce n'est ni la seicheresse seulement, ni le vent, ni la mer, ni les tenebres, mais tout ce qui est nuisible, & qui a vne partie propre à perdre & à gaster, tout cela s'appelle Typhon. ET ne faut pas mettre les principes de l'vniuers en des corps qui n'ont point d'ames, ainsi que font Democritus & Epicurus: ni ouurier & fabricateur de la premiere matiere, vne certaine raison & vne prouidence, cóme font les Stoiques, aiant son estre auant toutes choses, & commandant à tout: car il est impossible qu'il y ait vne seule cause bonne ou mauuaise qui soit principe de toutes choses ensemble, pource que Dieu n'est point cause d'aucun mal, & la concordance de ce monde est composee de contraires, comme vne lyre du haut & bas, ce disoit Heraclitus: & ainsi que dit Euripide,

XXII. Il vient à l'examen des opinions d'autres philosophes sur la fiction d'Isis & d'Osiris: dont aucuns ont estimé que tout cela ne representoit autre chose que les eclipses: à quoy il respond & dit que ceste opinion & les precedentes doyuent estre meslees ensemble & que de ce meslange, il faut tirer l'explication de la fable.

XXIII. A l'occasion de ce que dessus il entre en la dispute du principe de toutes choses, & pour auoir ignoré le vray Dieu, l'histoire de la creation du monde descrite par Moyse, la desobeissance & cheute des diables, & du premier homme, il establit deux principes, specialement en ce qui est du gouuernement des choses au dessous de la Lune.

Iamais le bien n'est du mal separé,
L'vn auec l'autre est tousiours temperé,
Afin que tout au monde en aille mieux,

Parquoy ceste opinion fort ancienne, descendue des Theologiens & Legislateurs du temps passé iusques aux poetes & aux philosophes, sans que lon sache toutefois qui en est le premier autheur, encore qu'elle soit si auant imprimee en la foy & persuasion des hommes, qu'il n'y a moien de l'en effacer, ni arracher, tant elle est frequentee, nó pas en familiers deuis seulement, ni en bruits cómuns, mais en sacrifices & diuines ceremonies du seruice des Dieux, tant des natiós barbares que des Grecs en plusieurs lieux, que ni ce monde n'est point flottant à l'auenture sans estre regi par prouidéce & raison, ni aussi n'y a il vne seule raison qui le tiene & qui le regisse auec ne say quels timons, ne say quels mors d'obeissance, ains y en a plusieurs meslez

A lez de bien & de mal: & pour plus clairement dire, il n'y a rien ici bas que nature porte & produise, qui soit de soy pur & simple: ne n'y a point vn seul despensier de deux tonneaux qui nous distribue les afaires, comme vn tauernier fait ses vins, en les meslant & brouillant les vns auec les autres: ains ceste vie est conduite de deux principes, & de deux puissances aduersaires l'vne à l'autre, l'vne qui nous dirige & conduit à costé droit & par la droite voye, & l'autre qui au contraire nous en destourne & nous rebute: ainsi est ceste vie meslee, & ce monde, sinon le total, à tout le moins ce bas & terrestre au dessus la Lune, inegal & variable, suiet à toutes les mutations qu'il est possible: car s'il n'y a rien qui puisse estre sans cause precedente, & ce qui est bon de soy ne donneroit iamais cause de mal, il est force que la nature ait vn principe & vne cause dont procede le mal aussi bien que le bien. C'EST l'auis & l'opinion de la plus part & des plus sages anciens: car les vns estiment qu'il y ait deux Dieux de mestiers contraires, l'vn autheur de tous biens, & l'autre de tous B maux: les autres appellent l'vn Dieu qui produit les biens, & l'autre Dæmon, comme fait Zoroastres le Magicien, que lon dit auoir esté cinq cens ans deuant le temps de la guerre de Troye. Cestui donc appelloit le bon Dieu Oromazes, & l'autre Arimanius: & dauantage il disoit, que l'vn ressembloit à la lumiere, plus qu'à autre chose quelconque sensible, l'autre aux tenebres & à l'ignorance: & qu'il y en auoit vn entre les deux qui s'appelloit Mithres: c'est pourquoy les Perses appellent encore celui qui intercede & qui moyenne, Mithres: & enseigna de sacrifier à l'vn, pour lui demander toutes choses bonnes, & l'en remercier: & à l'autre, pour diuertir & destourner les sinistres & mauuaises: car ils broyent ne say quelle herbe, qu'ils appellent Omomi, dedans vn mortier, & reclament Pluto & les tenebres, & puis la meslans auec le sang d'vn loup qu'ils ont immolé, ils la portent & la iettent en vn euobscur où le Soleil ne donne iamais: car ils estiment que des herbes & plantes les vnes apartienent au bon Dieu, & les autres au mauuais Dæmon: & semblable- C ment des bestes, cõme les chiens, les oyseaux & les herissons terrestres, soient à Dieu, & les aquatiques, au mauuais Dæmon, & à ceste cause reputent bien-heureux ceux qui en peuuent faire mourir plus grand nombre: toutefois ces sages là disent beaucoup de choses fabuleuses des Dieux, comme sont celles ci, que Oromazes est né de la plus pure lumiere, & Arimanius des tenebres: qu'ils se font la guerre l'vn à l'autre, & que l'vn a fait six Dieux, le premier celui de Beneuolence, le second de Verité, le troisieme de bonne Loy, le quatrieme de Sapience, le cinquieme de Richesse, le sixieme de Ioye pour les choses bonnes & bien faites: & l'autre en produit autant d'autres en nombres, tous aduersaires & contraires à ceux-ci. Et puis Oromazes s'estant augmenté par trois fois, s'esloigna du Soleil autant comme il y a depuis le Soleil iusques à la terre, & orna le Ciel d'astres & d'estoilles, entre lesquelles il en establit vne comme maistresse & guide des autres, la Caniculaire. Puis aiant fait autres vingt & quatre Dieux, il les mit dedans vn œuf, mais les autres qui furent faits par D Arimanius en pareil nombre, gratterent & ratisserent tant cest œuf, qu'ils le percerent, depuis ce temps là les maux ont esté pesle-mesle brouillez parmi les biens. Mais il viendra vn temps fatal & predestiné que cest Arimanius aiant amené au monde la famine ensemble & la peste, sera destruit & de tout poinct extermine par eux: & lors la terre sera toute plate, vnie & egale, & n'y aura plus qu'vne vie & vne sorte de gouuernement des hommes, qui n'auront plus qu'vne langue entre eux, & viuront heureusement. Theopompus aussi escrit que selon les Magiciens, l'vn de ces Dieux doit estre trois mille ans vainqueur, & trois autres mille ans vaincu, & trois autre mille ans qu'ils doiuent demeurer à guerroyer & à cõbatre l'vn contre l'autre & à destruire ce que l'autre aura fait, iusques à ce que finalement Pluton sera delaissé, & perira du tout, & lors les hõmes seront bien heureux, qui n'auront plus besoin de nourriture, & ne feront plus d'õbre, & que le Dieu qui a ouuré fait & procu-

XXIIII. Pour confermer l'opinion precedente touchant les deux principes, l'vn autheur de tous biens, l'autre de tous maux, il dit que tel a esté l'auis de la plus part & des plus sages anciens: alleguant pour les premiers Zoroastres, les Mages & Chaldeens ses disciples, de la doctrine desquels il presente ici quelques fragmens.

Oromazes & Arimanius establis principes de toutes choses par les Chaldéens.

Resueries estrãges de ceux qui ne sont esclairez de la vraye lumiere.

Autre opinion fantastique des disciples de Zoroastres, touchant les deux principes.

ré cela, chomme cependãt & se repose vn temps, nõ trop long pour vn Dieu, mais E
comme mediocre à vn homme qui dormiroit. Voila ce que porte la fable controuuee par les Mages. Et les Chaldees disent qu'entre les Dieux des planettes qu'ils appellent, il y en a deux qui sont biẽ, & deux qui sont mal, & trois qui sont cõmuns & moiẽs: & quant aux propos des Grecs touchant cela, il n'y a personne qui les ignore qu'il y a deux portions du mõde, l'vne bõne, qui est de Iupiter Olympien, c'est à dire celeste: l'autre mauuaise, qui est de Plutõ infernal: & feignent dauãtage, que la Deesse Armonie, c'est à dire accord, est nee de Mars & de Venus, dont l'vn est cruel, hargneux & querelleux, l'autre est douce & generatiue. PRENEZ garde que les Philosophes mesmes cõuienent à cela, car Heraclitus tout ouuertement appelle la guerre, pere, roy, maistre & seigneur de tout le mõde, & dit que Homere quand il prioit,

Aois des Chaldees aussi tacpte que les precedens.

XXV. Opinion des Philosophes anciẽs touchans les deux principes.

De Heraclytus.

Puisse perir au ciel & en la terre,
Et entre Dieux & entre hommes, la guerre,

ne se donnoit pas de garde qu'il maudissoit la generation & production de toutes F
choses qui sont venues en estre par combat & cõtrarieté de passions, & que le Soleil n'outre-passeroit pas les bornes qui lui sont prefixes, autrement que les Furies ministres & aides de la Iustice le rencontreroient. Et Empedocles chante que le principe du bien s'appelle Amour & amitié, & souuent Armonie: & la cause du mal,

D'Empedocles.

Combat sanglant & noise pestilente.

Quant aux Pythagoriens, ils designent & specifient cela par plusieurs nõs, en appellant le bon principe, Vn, fini, reposant, droit, non pair, quarré, dextre, lumineux: & le mauuais, Deux, infini, mouuant, courbe, pair plus long que large, inegal, gauche, tenebreux. Aristote appelle l'vn forme, l'autre priuation: Et Platon, comme ombrageant & couurãt son dire, appelle en plusieurs passages l'vn de ces principes contraires, le Mesme, & l'autre l'Autre: mais es liures de ses loix qu'il escriuit estant desia vieil, il ne les appelle plus de noms ambigus ou couuerts, ni par notes significatiues, ains en propres termes il dit, que ce monde ne se manie point par vne ame seule, G
ains par plusieurs à l'auenture, à tout le moins, non par moins que deux, desquelles l'vne est bien faisante, l'autre contraire à celle là, & produisant des effects contraires: & en laisse encore entre deux vne troisieme cause, qui n'est point sans ame, ni sans raison, ni immobile de soy mesme, comme aucuns estiment, ains adiacente & adherente à toutes ces deux autres, appellant toutefois tousiours la meilleure, la desirant & la pourchassant, comme ce que nous dirons ci apres le rendra manifeste, qui acommodera la Theologie des Egyptiens auec la Philosophie des Grecs, par ce que la generation, composition, & constitution de ce mõde ici est meslee de puissances contraires, non pas toutefois egales, car la meilleure le gaigne, & est plus forte, mais il est impossible que la mauuaise perisse du tout, tant elle est auant imprimee dedãs le corps & dedans l'ame de l'vniuers, faisant tousiours la guerre à la meilleure. EN l'ame donc, l'entendement & la raison, qui est la guide & la conduite, H
& le maistre de toutes les bonnes choses, c'est Osiris: & en la terre, es vens, en l'eau, & au ciel, & aux astres, ce qui est ordonné, arresté & bien disposé en temperature, saisons & reuolutions, cela s'appelle decoulement ou defluxion d'Osiris, & l'image aparente d'icelui: au contraire la partie de l'ame passionnee, violente, déraisonnable, folle, est Typhon: & du corps ce qui est debile, indispos & maladif, qui est turbulent par temps obscur, mauuais air, obscurcissement de Soleil, priuation de Lune, déuoyements hors du cours naturel, disparition: toutes ces choses la sont Typhons, cõme l'interpretation mesme du mot Egyptien le signifie, car ils appellent Typhon Seth, qui vaut autant à dire comme suplantant, dominant, forceant. Il signifie aussi bien souuent retour, & quelquefois aussi sursaut & sup lantation: & disent aucuns que l'vn des familiers amis de Typhon, s'appelloit Bebæon: & Manethus arriere dit, que Typhon s'appelle aussi Bebon, qui signifie empeschement & retẽtion, comme

Des Pythagoriens.

D'Aristote.

De Platon.

La philosophie des Grecs s'acorde auec la Theologie des Egyptiens.

XXVI. En acommodãt la theologie des Egyptiẽs auec la philosophie des Grecs, il poursuit son propos touchant l'explicatiõ d'Osiris & de Typhõ, les rapportãs à la philosophie naturelle & surnaturelle.

estant

A estant la puissance de Typhon qui arreste & empesche les afaires qui sont biẽ acheminez, & qui vont ainsi qu'il apartient. Voila pourquoy des bestes priuees ils lui dedient & attribuent la plus grosiere & la plus lourde, qui est l'asne, & quant à l'asne nous en auons parlé au parauant: & des sauuages celles qui sont les plus cruelles, cõme le crocodile & le cheual de riuiere. En la ville de Mercure ils monstrent l'image de Typhon, qui est vn cheual de riuiere, sur lequel il y a vn esparuier qui cõbat vn serpent, par le cheual representant Typhon, & par l'esparuier, la puissance & l'authorité que Typhon aiant acquise par force, ne se soucie pas d'estre souuẽt troublé, & de troubler ausi les autres par malice: & pourtant faisans vn sacrifice le septieme iour du moys de Tybi, lequel sacrifice ils appellent la venue d'Isis au pays de la Phœnice, ils font sur les gasteaux du sacrifice vn cheual de riuiere lié & attaché. Et en la ville d'Apollo la coustume estoit, qu'il faloit que chascun y mangeast du crocodile, & à certain iour ils en font vne grande chasse, où ils en tuent tant qu'ils peu-
B uent, & puis les iettent deuant le temple. Ils disent que Typhon estant deuenu crocodile est eschappé à Orus, attribuans toutes les mauuaises bestes, les dangereuses plantes, les violentes pasions, comme estans œuures ou parties, ou mouuemens de Typhon: au contraire ils peignent & representent Osiris par vn sceptre sur lequel il y a vn œil peint, entendans par l'œil la prouoyance, & par le sceptre l'authorité & la puissance, comme Homere appelle Iupiter, celui qui est maistre & seigneur de tout le monde, le souuerain & le clair-voiant, nous donnant à entendre par souuerain sa supreme puissance: & par clair-voiant sa sagesse & sa prudence. Ils le representent aussi souuent par vn esparuier, dautant qu'il a la veuë claire & aiguë à merueilles, & le vol merueilleusement viste & leger, & se remplit moins de viande, & est moins sur sa bouche que nul autre: & dit on qu'en volant par dessus des corps morts non enseuelis, il leur iette de la terre sur les yeux: & quand il fond sur la riuiere pour boire, il dresse & herisse son pennache, puis quand il a beu il le rabat derechef, par où il
C apert qu'il est sauue, & qu'il a eschappé le crocodile, car si le crocodile le hape, son pennache lui demeure droit & herissé comme il estoit. MAIS par tout où l'image d'Osiris est en forme d'homme, ils le peignent auec le membre viril droit, pour figurer sa vertu d'engendrer & de nourrir: & l'habillement qui reuest ses images est tout reluisant comme feu, reputãs le feu estre le corps de la puissance du bien, comme matiere visible d'vne substance spirituelle & intellectiue. Voila pourquoy il ne faut pas s'arrester au propos de ceux qui attribuent la sphære du Soleil à Typhon, atendu que iamais à lui ne s'attribue rien qui soit luisant, ni salutaire, ni dispositiõ, generation ou mouuement qui soit fait par mesure ni auec raison, mais si en l'air ou en la terre il se fait quelque émotion de vents ou d'eaux hors de saison, quand la cause primitiue d'vne desordonnee & indeterminee puissance vient à esteindre les vapeurs. Et puis es sacrez hymnes d'Osiris ils reclament & inuoquent celui qui repose entre les bras du Soleil, & le trentiéme iour du mois Epiphi ils solennisent la
D feste des yeux d'Orus, lors que le Soleil & la Lune sont en vne mesme droicte ligne, comme estimãs non seulement la Lune, mais aussi le Soleil, estre l'œil & la lumiere d'Orus: & le vingt & huitieme du mois de Phaophi, ils solennisent vne autre feste qu'ils appellent le baston du Soleil, qui est apres l'equinocce de l'automne, donnans couuertement à entendre, que le Soleil a besoin d'vn soustien, d'vn apui, & d'vn renfort, dautant que sa chaleur commence à diminuer, & sa lumiere aussi s'enclinant & s'esloignant obliquement de nous: dauantage ils portẽt alentour du temple sept fois vne vache enuiron le solstice d'hiuer, & ceste procession s'appelle le recerchement d'Osiris, ou la reuolution du Soleil, comme desirant lors la Deesse les eaux de l'hiuer: & font autant de tours, pour autant que le cours du Soleil depuis le solstice de l'hiuer iusques à celui de l'esté se fait au septieme mois. On dit aussi que Orus, le fils d'Isis, fut le premier qui sacrifia au Soleil le quatriéme iour du mois, ainsi

Diuers animaux dediez à Typhon, & pourquoy.

Osiris comment representé par les Egyptiens.

XXXVII. Suite de l'expositiõ precedente: & Osiris pris pour le Soleil.

Diuerses solẽnitez des Egyptiẽs pour monstrer qu'Osiris signifie entre eux le soleil.

qu'il est escrit au liure de la natiuité d'Orus, cõbien que à chasque iour ils offrent par E trois fois du parfum au Soleil, la premiere fois enuiron le Soleil leuant de Resine: la seconde fois sur le midi, de Myrrhe: & enuiron le coucher du Soleil, d'vne composition qu'ils nomment Kyphi: l'interpretation & signifiance desquels parfums ie declaireray ci apres, mais ils pensent reuerer & honorer le Soleil par tout cela. Et qu'est-il besoin de ramasser beaucoup de telles choses, attendu qu'il y en a qui tout ouuertement maintienent qu'Osiris est le soleil, & que les Grecs l'appellent Sirius, mais que l'article que les Egyptiens ont mis deuant a fait, que lon ne s'en est pas aperceu: & que Isis n'est autre chose que la Lune, & que de ses images celles à qui lon donne des cornes ne representent autre chose que le croissant: & ceux qui la vestent de noir, signifient les iours qu'elle se cache, ou qu'elle s'obscurcit, esquels elle court apres le Soleil, c'est pourquoy en leurs amourettes ils reclament la Lune: & F Eudoxus mesme dit, que Isis preside, regit & gouuerne les amours: & en tout cela encores y a-il quelque verisimilitude: mais de dire que Typhon soit le Soleil, il n'y faut pas seulement prester l'aureille. Et à tant reprenons derechef nostre premier propos. Car Isis est la partie feminine de la nature apte à receuoir toute generation, pour laquelle occasion elle est appellee de Platon nourrice & tout receuant, & par plusieurs est surnommee Myrionymos, c'est à dire aiant noms infinis, dautant qu'elle reçoit toutes especes & toutes formes, selon qu'il plaist à la premiere raison de la tourner: mais elle a en elle vn amour naturellement imprimé de ce premier & principal estre, qui n'est autre chose que le bien souuerain, & le poursuit & desire, & au contraire elle fuit & repousse la partie du mal, bien qu'elle soit la matiere & la place idoine & capable de receuoir l'vne & l'autre, mais de soy-mesme elle encline tousiours plustost au bien, & se baille plustost à engendrer & à semer en elle des semblances & decoulemens, car elle prend plaisir & se resiouit quand elle est engrossie du bien, & qu'elle en peut enfanter: car cela est vne representation & G description de substance engendree en la matiere, & n'est cela qu'vne figuration & imitation de ce qui est. Voila pourquoy ce n'est point hors de propos qu'ils feignẽt que l'ame d'Osiris soit eternelle & immortelle, & que Typhon en deschire bien souuent & perd le corps, & que Isis errant çà & là le va cerchant & rassemblant les pieces: car ce qui est bon & spirituel, consequemment n'est point aucunement suiet à mutation ou alteration, mais ce qui est sensible & materiel, il moule plusieurs images, & reçoit plusieurs raisons & plusieurs similitudes, ne plus ne moins que les seaux & figures qui s'impriment en cire ne demeurent pas tousiours, ains sont suiettes à changement, alteration, & à trouble, lequel a esté chassé de la superieure region celeste, & enuoyé en bas, où il combat à l'encontre d'Orus, que Isis engendre sensible, estant l'image du monde spirituel & intellectuel. C'est pourquoy on dit que Typhon l'accusa de bastardise, comme n'estant pas pur & sincere, comme est son pere, le discours de l'entendement, qui est simple non meslé d'aucune passion, H ains est cestuy-ci abastardi & adulteré, à cause qu'il est corporel: à la fin demeurent les victoires à Mercure, qui est le discours de la raison, qui nous tesmoigne & nous monstre que la nature a produit ce monde materiel à la forme du spirituel & intellectuel. Car la naissance d'Apollo, qui fut engendré d'Isis & d'Osiris lors que les Dieux estoient encore dedans le ventre de Rhea, signifie couuertement que deuant que ce monde fust manifestement mis en euidence, & que la matiere de la raison fust paracheuee, qui par nature estoit conuaincue d'estre imparfaite, la premiere generation estoit desia faite, & c'est ce qu'ils appellent l'ancien Orus, car ce n'estoit pas encore le monde, mais vne image & vn dessein d'iceluy entendement, mais cestuy est l'Orus determiné, defini & parfait, qui ne tua pas du tout entierement Typhon, ains luy osta la force & la puissance de pouuoir plus rien faire. D'où viẽt qu'en la ville de Coptus on dit, que l'image d'Orus tenoit en l'vne de ses mains

Trois parfums offerts au Soleil.

Osiris & Isis sont le Soleil & la Lune, selon le dire des Egyptiens.

XXVIII. *Isis prinse pour la matiere ou partie feminine de la nature propre à receuoir toute forme & generation.*

Explication des fictions precedentes touchant Osiris, Typhon & Isis.

Orus que signifie.

Mercure, discours de la raison.

Apollo pourquoy né d'Isis & d'Osiris.

De l'image d'Orus & ce qu'elle signifie.

A le membre viril de Typhon, & feint-on aussi, que Mercure luy osta ses nerfs, dont il fit des chordes à sa lyre : nous enseignans par cela que la raison a mis d'accord tout ce qui auparauant estoit en discord, & ne tollit pas du tout entierement la puissance de perdre & de corrompre, ains la remplit & parfait : dont procede qu'elle est foible & debile, se meslant & attachant aux parties, suiettes à mutation & alteration de tremblemens & de concussions en la terre, & de grandes ardeurs & vents extraordinaires & excessifs, aussi de foudres, tonnerres & esclairs qu'elle produit en l'air, & empoisonne de pestilence les eaux & les vents de l'air, s'estendant & eleuant la teste iusques au ciel de la Lune, obscurcissant & noircissant bien souuent ce qui de nature est clair & luisant: comme les Egyptiens cuident, & disent que Typhon tantost a donné vn coup sur l'œil à Orus, & tantost luy a arraché, & l'a aualle, & puis l'a rendu au Soleil : car par le coup ils entendent couuertement le decours de la Lune, qui

Mercure ostant les nerfs à Orus que signifie.

Typhon blessant Orus, que signifie.

B se fait par chasque moys : & par la priuation totale de l'œil, l'eclipse & defaut de la Lune : à laquelle le Soleil remedie, en la reilluminant aussi tost comme elle est sortie de l'ombre de la terre. MAIS la principale & diuine nature est composee de trois choses, de l'entendement, & de la matiere, & du composé de ces deux choses, que nous appellons le monde. Or Platon appelle ceste intellectuelle, l'Idee, le patron & le pere : la matiere il la nomme la mere, la nourrice, & le fondement & la place de la generatiõ: ce qui est produit de ces deux: il a acoustumé de l'appeller l'engendré & l'enfanté. Et pourroit-on à bon droict coniecturer, que les Egyptiens auroient voulu comparer la nature de l'vniuers au triangle, qui est le plus beau de tous, duquel mesme il semble que Platon es liures de la Republique vse à ce propos, en composant vne figure nuptiale : & est ce triangle de ceste sorte, que le costé qui fait l'angle droit est de trois, la base de quatre, & la troisiesme ligne, qu'on appelle soutendue, est de cinq, qui a autant de puissance comme les deux autres qui font l'angle droit : ainsi faut comparer la ligne qui tombe sur la base à plomb au

XXIX. De ce que dessus il prend occasion d'entrer en la philosophie surnaturelle vn peu plus auant, conferant la doctrine de Platon auec celle des Egyptiens sur le propos d'Isis & d'Osiris.

Discours Platoniques sur les figures & nombres rapporté à la philosophie mystique des Egyptiens.

C masle, la base à la femelle, & la soutendue à ce qui naist des deux: & Osiris au principe, Isis à ce qui le reçoit, & Orus au composé des deux : car le nombre ternaire est le premier non pair, & parfait, le quatre est nombre quarré, composé du premier nombre pair, qui est deux: & cinq ressemble partie à son pere & partie à sa mere, estant composé du deux & du trois: & si semble que ce mot de Pan, qui est l'vniuers & le mõde, soit deriué de Penté, qui signifie cinq : & si Pembèsasthai signifioit anciennement nombrer : qui plus est, le cinq en soy multiplie fait vn quarré, qui est vingt cinq, autant comme les Egyptiens ont de lettres en leur Alphabet, & autant comme Apris vescut d'annees. Ils ont donc accoustumé d'appeller Orus Kæmin, qui vaut autant à dire comme, veu, pource que ce monde est sensible & visible : & Isis aucunefois s'appelle Mouth, & quelquefois Athyri ou Methyer, & entendent par le premier Mere, & par le second la belle maison d'Orus, comme Platon

D l'appelle, le lieu de generation, & receuant : le troisiesme est composé de plein & de cause, car la matiere est pleine du monde, estant mariee au premier principe bon, pur, & bien orné : & pourroit sembler que le poëte Hesiode, disant que toutes choses au commencement estoient le Chaos, la Terre, le Tartare & l'Amour, se fondoit sur mesmes principes qui sont signifiez par ces noms là, & qu'il entẽd par la terre Isis, par l'amour Osiris, & par le tartare Typhon. Car par le Chaos il semble que il vueille entendre quelque place & quelque endroit du monde : & semble que les affaires mesmes appellent aucunement la fable de Platon, que Socrates recite au liure du conuiue, là où il expose la generation de l'Amour, disant que Penia, c'est à dire pauureté, desirant auoir des enfans, s'alla coucher au long de Porus, c'est à dire richesse, qui dormoit, & qu'aiant esté engrossie de lui, elle enfanta Amour, qui de sa nature est meslé, & diuers en toutes sortes, comme celuy qui est né d'vn pere bon, sage, & aiant tout ce qui lui fait besoin, & d'vne mere pauure, indigente, & qui

Opinion d'Hesiode rapportee à celle des Egyptiens.

Fable de Platon touchant la generation d'amour, conferee auec la doctrine Egyptiaque.

pour son indigence appete autrui, & est tousiours apres à la cercher & requerir: car E
Porus n'est autre chose que le premier aimable, desirable, parfait, & n'aiant besoin de rien: & appelle Penia la matiere, qui de soy-mesme est tousiours indigente du bien, par lequel elle est remplie, & qu'elle desire & participe tousiours: & celuy qui est engendré d'eux, Orus (c'est le monde) n'est point immortel, ni impassible, ni incorruptible, ains tousiours engendrant tasche à faire par vicissitude de mutation, & par reuolution de passion de demeurer tousiours ieune, comme si iamais ne deuoit perir.

XXX. Discours plus particulier de la matiere, de la forme, des Idees, de la generation & corruption, rapporté à la fable d'Isis, d'Osiris & de Typhon.

De la matiere & de la forme.

Or se faut-il seruir des fables, non comme de propos qui realement, subsistent, ains en prendre ce qui par similitude conuient à chascun. Quand donc nous disons la matiere, il ne faut pas en le referant aux opinions de ie ne say quels philosophes, estimer que ce soit vn corps sans ame, sans qualité, qui demeure quant à soy oisif, sans action quelconque, car nous appellons, l'huile la matiere d'vn parfum, & l'or la matiere d'vne statue d'or, combien qu'ils ne soient pas de tout poinct hors de toute similitude: aussi disons nous que l'ame mesme & l'entende- F
ment de l'homme est la matiere de la vertu & de la science, & les baillons à former, dresser, & acoustrer par la raison, & y en a eu quelques vns qui ont dit, que l'entendement estoit le propre lieu des especes, & le moule des choses intelligibles. Comme aussi y a-il quelques naturels qui tienent, que la semence de la femme n'a point de force de principe constituant en la generation de l homme, & ne sert que de matiere & de nourriture seulement: suiuant lesquels il faut aussi entendre, que ceste

Application à Isis, Osiris & Typhon.

Deesse aiant fruition du premier Dieu, & le hantant continuellement pour l'amour des biens & vertus qui sont en luy, ne luy resiste point, ains l'aime comme son mari

Comparaison.

iuste & legitime: comme nous disons qu'vne honneste femme qui iouyt ordinairement de son mari, ne laisse pas pour cela de l'aimer & desirer, aussi ne laisse-elle pas à estre enamouree de lui, bien qu'elle soit tousiours auec lui, & qu'elle soit remplie de ses principales & plus sinceres parties: mais là où Typhon sur la fin y suruient, elle s'en fasche & s'en contriste, & pour ce dit on qu'elle en deméne deuil, & qu'elle G
recerche quelques reliques & quelques pieces d'Osiris, lesquelles quád elle en peut trouuer, elle les reçoit & recueille soigneusement, & les cache diligemment, comme derechef elle en monstre & en produit d'autres d'elle-mesme: car les raisons, les

Des Idees.

Idees, & les influences de Dieu qui sont au ciel & aux estoiles, y demeurent quant à cela: mais celles qui sont semees parmi les corps sensibles & passibles en la terre & en la mer, & sont attachees aux plantes & aux animaux, y estans amorties, & enseuelies, se resueillent & resuscitent aucunefois par generation, voila pourquoy la

De la generation & corruption.

fable dit, que Typhon coucha auec Nephthys, & que Osiris aussi à la desrobee eut sa compagnie, car la puissance de perdre & amortir occupe principalement les dernieres parties de la matiere, que lon appelle Nephthys & mort, & la vertu generatiue & conseruatrice y donne bien peu de semence foible & debile, estant perdue & amortie pat Typhon, sinon en tant que Isis la recueillant la cóserue & la nourrit & maintient, mais vniuersellement cestui-ci vaut mieux, comme Platon & Aristote H
sont d'opinion, & la puissance naturelle d'engendrer & de cóseruer se meut deuers luy, comme deuers l'estre, & celle de perdre & de gaster arriere de luy, vers le non estre: c'est pourquoy ils appelent l'vn Isis qui est vn mouuement animé & sage, e-

Isis que signifie.

stant le mot deriué de Iesthai, qui signifie mouuoir par certaine science & raison, car ce n'est point vn mot barbaresque: mais ainsi que le nom general de tous Dieux

Theos, mot qui signifie Dieu, d'où est deriué.

& de toutes Deesses, qui est Theos, est dit, ou de Theaton, ou de Theon, dont l'vn signifie visible, & l'autre courant: aussi & nous, & les Egyptiens, auons appellé ceste Deesse Isis, & de la science ensemble & du mouuement: ainsi dit Platon que les anciés qui l'ont appellee Isia, ont voulu dire Osia, c'est à dire saincte, comme Noësis & Phronesis, qui sont mouuement de l'entendement & du iugement, & ont aussi imposé ce mot Syniénai à signifier ceux qui ont trouué & qui voient à descouuert

A le bien & la vertu, comme aussi ils ont ignominieusement denommé de noms contraires les choses qui empeschent, gardent & arrestent le cours des choses naturelles & ne les laissent aller, en les nommant Kakía vice, Aporía indigence, Dilía lascheté, Aniá douleur, comme gardant, Iénai ou Iesthai, c'est à dire, d'aller en auant.

XXXI. Considération speciale du nom d'Osiris & de Sarapis, & ce que les Egyptiens & Grecs ont entendu par iceux, & par autres qui s'y rapportent, le tout tendant à esclaircir les precedentes interpretations.

QVANT à Osiris, c'est vn nom composé de Osios & Ieros, c'est à dire sainct & sacre: car c'est la raison ou Idee commune des choses qui sont au ciel, & en bas, dont les anciens auoient acoustumé de nommer les vnes sainctes, & les autres sacrees, & la raison qui monstre les choses celestes, & le cours des choses qui se meuuent la-sus s'appelle Anubis, & quelquefois Hermanubis, l'vn comme conuenable à celles de la-sus, & l'autre à celles de ça-bas, pourtant sacrifient-ils à l'vn vn coq blanc, & à l'autre vn iaune, pour ce qu'ils estiment les choses de la-sus, pures, simples & luisantes, & celles de ça-bas mellees & de diuerses couleurs: & ne se faut pas esmerueiller si lon a desguisé les termes à la façon des mots Grecs, car il y en a infinis autres qui ont esté B transportez de la Grece auec les hommes qui en sont autrefois sortis, & y demeurent encore iusques auiourd'hui, comme estrágers, hors de leur pays, entre lesquels il y en a aucuns qui sont cause de faire calomnier les poëtes, qui les rappellent en vsage, comme s'ils parloient barbaresquement, par ceux qui appellent telles dictions poetiques & obscures Glottas, qui est à dire langues: mais es liures que lon appelle de Mercure, on dit qu'il y a escrit touchant les noms sacrez, que la puissance ordonnee sur la reuolution du Soleil, les Egyptiens l'appellent Orus & les Grecs Apollon, & celle qui est ordonnee sur le vent, aucuns l'appellent Osiris, les autres Sarapis, les autres en Egyptien Sothi, qui signifie estre grosse ou engrossement: d'où vient que par vn peu de la deprauation de langage l'estoile caniculaire a esté nommee Kyon, qui vaut autant à dire comme chien, caniculaire, laquelle on estime propre à Isis: bien say-ie qu'il ne faut point estriuer touchant les noms, toutefois ie cederois plus tost aux Egyptiens de ce mot Sarapis que de Osiris: celui-là est estranger, & cestui-ci Grec, mais l'vn & l'autre signifie vne mesme puissance de la diuinité. A quoy C se raporte le langage des Egyptiens: car bien souuent ils appellent Isis du nom de Minerue, qui signifie en leur langue autát comme, Ie suis venu de moy mesme: qui monstre & donne à entendre vn volontaire mouuement: & Typhon, comme nous auons dit, se nomme Seth, Bebon, & Smy, tous lesquels noms signifient vn arrest violent & empeschant vne contrarieté, & vn deuoyement & destournement. Dauantage ils appellent la pierre de l'aimant l'os d'Orus, & le fer l'os de Typhon, ainsi que l'escrit Manethus: car ainsi comme le fer semble quelquefois suiure, & se laisser tirer à l'aimant, & bien souuent aussi se retourne & repousse alencontre: aussi le bon & salutaire mouuement qui à la raison du móde conuertit & amene à soy, & adoucit par remóstrances de bonnes paroles celle dureté de Typhon, mais aussi quelque fois elle rentre en soy-mesme, & se cache & profonde en impossibilité.

Meslinge des langues.

Sarapis, mot Egyptien, & Osiris, Grec.

Diuers noms de Typhon.

Accord & discord entre Orus & Typhon.

XXXII. De la philosophie surnaturelle, il s'isle ne aux mysteres plus cachez des prestres Isiaques, puis redescent à la consideration des causes naturelles, specialemét du cours & decours de la Lune.

DAVANTAGE Manethus dit que les Egyptiens feignent de Iupiter, que ses deux cuisses se D prirent & vnirent tellemét ensemble, qu'il ne pouuoit plus marcher, en sorte que de hôte, il se tenoit en solitude, mais qu'Isis les lui coupa, & les diuisa d'ensemble, tellement qu'elle le fit marcher droit à son aise. Laquelle fable donne couuertement à entendre que l'entendement & la raison de Dieu marchét inuisiblemét, & secrettement procedent à generation par mouuement: ce que monstre & donne taisiblement à entendre le Seistre, qui est la cresserelle d'ærain, dót on vse es sacrifices d'Isis, qu'il faut que les choses se secouënt, & ne cessent iamais de se remuer, & quasi s'esueillent & se croulent, comme si elles s'endormoient ou languissoient: car ils disent qu'ils destournent & repoussent Typhon, auec ses Seistres, entendans que la corruption liant & arrestant la nature, le mouuement derechef la deslie, releue & remet sus par la generation. Et ceste cresserelle estant ronde par dessus sa curuature, contient quatre choses qui se secouënt: car la portion du monde qui naist ou qui meurt,

Du Seistre seruant es sacrifices d'Isis.

c'est à dire suiette à corruption & alteration, est contenue par la sphære de la Lune, E
au dedans de laquelle toutes choses s'esmeuuent & se changent par les quatre elemens, du feu, de la terre, de l'eau, & de l'air : & sur la rondeur du Seistre au plus haut ils y engrauent la figure d'vne chate, aiant la teste d'vn homme, & au dessous des choses que lon secouë : quelquefois ils y engrauent le visage d'Isis, & quelquefois celui de Nephthys, signifians par ces deux faces la naissance & la mort, car ce sont les mutations & motions des elemens : & par la chate ils entendent la Lune, à cause de la varieté de sa peau, qu'elle besongne la nuict, & qu'elle porte beaucoup, car on dit qu'elle porta premierement vn chaton à la premiere portee, puis à la seconde deux, à la troisiéme trois, & puis quatre, & puis cinq, iusques à sept fois, tant qu'elle en porte en tout vingthuict, autant comme il y a de iours de la Lune : ce qui à l'auenture est fabuleux, mais bien est veritable que les prunelles de ses yeux se remplissent & s'eslargissent en la pleine Lune, & au contraire s'estroississent & se diminuent au decours d'icelle : & quant au visage d'homme qu'ils lui baillent, ils entendent par là F
la subtilité ingenieuse & de grand discours des mutations de la Lune. ET pour estraindre tout ce propos en peu de paroles, la raisó veut que nous n'estimiós point, ni que le Soleil, ni l'eau, ni que la terre, ni le ciel, soient Isis ou Osiris, ni semblablement aussi que la seicheresse, l'ardeur excessiue de chaleur, ni le feu, ni la mer, soient Typhon, mais simplement tout ce qui est en telles choses demesuré, inconstant, desordonné, tant en exces qu'en defaut, il le faut attribuer à Typhon, & au cótraire tout ce qu'il y a de bien disposé, bien ordonné, de bon & de profitable, il nous faut croire que c'est œuure d'Isis, & l'image, l'exéple & la raison d'Osiris : & en l'honorant & adorant de ceste sorte, nous ne pecherós point, & qui plus est nous osterons toute la deffiance & doute d'Eudoxus, qui demande pourquoy Ceres n'a aucune part de la superintendance des amours, & qu'on la donne toute à Isis, & pourquoy Bacchus ne peut ni augmenter & croistre le Nil, ni cómander aux morts: car pour en dire vne raison generale & commune, nous estimons que ces Dieux-là G
ont esté ordonnez pour la portion du bien, & que tout ce qu'il y a en la nature de beau ou de bon est par la grace & par le moyen de ces Deitez là, l'vn qui en donne les premiers principes, & l'autre qui les reçoit & qui demeure perseuerante. Et par mesme moien satisferós à la commune & aux mechaniques, qui se delectent en des changemens des saisons de l'annee, ou bien de la procreation, semailles & labourages des fruicts, qui aproprient & acómodent les propos de ces Dieux là, à ce en quoy ils prenent plaisir, disans que lon enseuelit Osiris, quand on couure la semence dedans la terre, & que derechef il resuscite & retourne en vie, quand il commence à germer : & que c'est pour ce que lon dit, que quand Isis se sentit enceinte, elle s'attacha au col vn preseruatif le sixiéme iour du mois qu'ils appellét Phaophi, & qu'elle enfanta Harpocrates enuiron le solstice de l'hiuer, n'estant pas encore à terme auec les premieres fleurs & premiers germes : voila pourquoy on lui offre les premices des lentilles, & solennise-on les iours feriaux de ses couches apres l'equinocce H
de la prime-vere. Car quand les hommes populaires entendent cela, ils y prenent plaisir & le croient, prenant la verisimilitude pour le croire des choses ordinaires, & qui nous sont tous les iours à la main. ET n'y a point d'inconuenient premierement qu'ils nous facent les Dieux communs & non pas propres & particuliers aux Egyptiens, & qu'ils ne comprenent pas seulement le Nil & la terre que le Nil arrouse, sous ces noms là, ni en nommant leurs lacs, leurs Alisiers & la natiuité des Dieux, ils ne priuent pas les autres hómes qui n'ont point de Nil, ni de Butus, ni de Memphis, & neantmoins reconoissent & ont en veneration la Deesse Isis, & les Dieux qui l'accompagnent, desquels ils ont depuis n'agueres apris à nommer aucuns des noms mesmes des Egyptiens : mais de tout temps ils ont eu la conoissance de leur vertu & puissance, & à raison de ce les ont adorez. Et secondement, qu'il est bien plus

Mutations des elemens & de la lune, comment representees par les Egyptiens.

XXXIII. Il recueille maintenant tout ce qui a esté dit cy dessus, & monstre ce que il faut entendre, selon la doctrine des Egyptiens, par Isis, & Osiris Typhon.

XXXIIII. Il adiouste quelques obseruations notables sur les discours precedens : dont la premiere est, que ce qui a esté dit d'Isis & d'Osiris ne doit aucunement faire estimer qu'il y ait autre chose qui gouuerne le móde que ceste sa-

A plus grande chose, à fin qu'ils craignent & se donnēt bien garde de dissoudre & defiler, sans y penser, les diuinitez en des riuieres, des vents, des labourages, & autres alterations de la terre, mutations de saisons & qualitez de l'air, comme font ceux qui tienēt que Bacchus soit le vin, Vulcain soit la flamme, & Proserpine, cōme dit Cleãthes en vn passage, soit l'esprit qui penetre dedans les fruits de la terre, & comme vn poëte dit touchant les moissonneurs.

ge intelligence & prouidence diuine qui en a le soin: ce qu'il faut bien noter, afin de ne glisser en superstition ni en atheisme.

Lors qu'à Ceres les ieunes iuuenceaux
Vont descoupant les membres à faisceaux.

Car ceux la ressemblent proprement à ceux qui cuident que les voiles, les chables & cordages, ou l'anchre, soient le pilote: & que les filets, la trame & l'estaim, & la nauette, soiēt le tisserand: & que le gobelet, la ptisanne, ou l'hydromel, soient le medecin: mais en ce faisant ils s'impriměnt de mauuaises & blasphemes opinions alēcontre des Dieux: en donnant des nōs des Dieux à des natures & des choses insensibles, B inanimees & corruptibles, dont ils se seruent necessairement, & ne s'en sauroient passer. Car il ne faut pas entendre que ces choses là elles mesmes soient Dieux, pour ce que rien ne peut estre Dieu qui n'a point d'ame, ne qui soit suiet, ni sous la main à l'homme, mais par ces choses là où nous auons conu que ce sont les Dieux qui les nous donnent perdurables, & qui nous les prestent pour nous en seruir, non qu'ils soient autres en vn pays, & autres en vn autre, ne qu'ils soient Grecs, ou estrangers, barbares, ni Septentrionaux & Meridionaux, ains comme le Soleil & la Lune, le ciel, & la terre, & la mer, sont communs à tous, mais ils sont appellez de diuers noms en diuers lieux: ainsi d'vne mesme intelligence qui ordonne tout le monde, & d'vne mesme prouidence qui a soin de le gouuerner, & des puissances ministeriales sur tout ordonnees, autres noms & autres honneurs selon la diuersité des loix ont esté donnees, & vsent les prestres de marques & mysteres aucuns plus obscurs, autres plus clairs pour conduire nostre entendement à la conoissance de la diuinité: non C sans peril toutefois, par ce que les vns aians failli le droit chemin sont tombez en superstition, & les autres fuyans la superstition, comme si c'estoit vn marets, ne se donnent de garde qu'ils tombent dedans le precipice d'impieté. Et pourtant faut il en cela prendre la raison de la philosophie: qui nous guide en ces sainctes contemplations, pour dignement & religieusement penser de chasque chose qui s'y dit & qui s'y fait, à fin qu'il ne nous auiene comme à Theodorus, qui disoit que la doctrine qu'il tendoit de la main droite, aucuns de ses auditeurs la prenoient & receuoient de la main gauche: aussi que prenans en autre sens & en autre part qu'il ne conuient, ce que les loix ont ordonné touchant les festes & les sacrifices, nous ne faillions lourdement: car que toutes choses se doiuent en cela raporter à la raison, on le peut voir & conoistre par eux-mesmes, car le dixneufiesme iour du premier mois faisans feste à Mercure, ils mangent du miel & des figues, & disent en les mangeant, C'est vne chose douce que la verité. Et quant au preseruatif qu'ils D feignent que Isis prit en sa groisse, on l'interprete, voix veritable: & quant à Harpocrates il ne faut point penser que ce soit vn Dieu, ieune, & non encore d'aage parfait ni aussi aucun homme, ains que c'est le superintendant & correcteur du langage que doiuent les hommes tenir des Dieux, estant encore ieune, imparfait, & non bien articulé: c'est pourquoy il tient vn anneau au deuant de sa bouche, qui est le signe & la marque de taciturnité & de silence. Et au mois de Mesori, lui aportans des legumages, ils disent, La langue est fortune, la langue est dæmon. Et de toutes les plantes qui sont en Egypte, on tient que le Pescher lui est consacré plus que nul autre, pour ce que son fruict ressemble à vn cœur, & sa feuille à vne langue: car de toutes les choses qui sont naturellement en l'homme, il n'y en a pas vne qui soit plus diuine que le langage, & le parler: mesmement des Dieux, ne qui le face plus approcher de sa beatitude: c'est pourquoy je conseille à tout homme qui vient par

Sommaire de l'opinion des plus fins d'entre les Payens touchāt les Dieux.

XXXV. *La seconde observation est, qu'on doit sainctement penser & honnestement parler de la diuinité, & de toutes les cōtemplations & ceremonies qui nous esleuent à icelle.*

Deuise des Egyptiens.

Harpocrates.

Louange de la langue & du silence.

Pescher consacré à Harpocrates.

deça à l'oracle, de sainctement penser, & hõnestement parler: là où plusieurs es processions & festes publiques font toutes choses dignes de mocquerie, & combiẽ que lon y face crier par voix des huissiers & herauts, que lon se taise & se tiene de mal parler, ils ne laissent pas de cacqueter des Dieux, & de penser les plus deshonnestes choses du monde.

XXXVI. *La troisiesme obseruation est, qu'on se doit donner garde d'appeller Dieux les dons ou inuentions d'iceux: ce que a-ãt esté pratiqué par les Egyptiens, il ne se faut esbahir s'ils sont tõbez en des idolatries & superstitions ridicules & monstrueuses.*

COMMENT donc est-ce que lon se comportera es sacrifices tristes, & sentans leur deuil, où il est prohibé de rire, s'il n'est licite ni de laisser & omettre rien des cerimonies acoustumees, ni de mesler les opinions des Dieux, ni les brouiller & confondre de suspicions fausses? Les Grecs en font de presque semblables, & presque en vn mesme temps que les Egyptiens: car en la feste des Thesmophories à Athenes, les femmes iusnent assises sur la terre, & les Bœotiens remuent les maisons d'Achaia, qu'ils appellent Ceres, nommans ceste feste là odieuse, comme si Ceres estoit en tristesse pour la descente de sa fille aux enfers, & est ce mois là, celui auquel aparoissent les Pleïades, & que lon commence à semer, que les Egyptiens appellent Athir, & les Atheniens Pyanepsion, & les Bœotiens le nomment Damatrien, comme qui diroit Cereal. Et Theopompus escrit, que ceux qui habitent vers l'Occident estiment & appellent l'hiuer Saturne, l'esté Venus, la prime-vere Proserpine, que de Saturne & de Venus toutes choses ont esté engendrees: & les Phrygiens cuidans que Dieu dorme l'hiuer, & que l'esté il veille, ils celebrent en vne saison la feste du dormir, & à l'autre du resueil de Dieu: mais les Paphlagoniens disent qu'il est retenu prisonnier, & qu'il est lié en hiuer, & que à la prime-vere il est deslié, & commence à se mouuoir, & nous donne la saison occasion de souspeçonner, que la triste chere qu'ils font c'est pource que les fruits sont cachez, lesquels fruits les anciens iadis n'estimoient pas estre dieux, ains des dons vtiles & necessaires pour viure ciuilement, & non sauuagement & bestialement: mais en la saison qu'ils voyoient les fruits des arbres disparoir & defaillir totalement, & ceux qu'ils auoient eux-mesmes semez, ils les remettoiẽt encore en terre, en fendant la terre bien petitement & bien maigremẽt auec leurs propres mains, sans autrement estre asseurez de ce qui en deuoit succeder & venir à perfection: ils faisoient beaucoup de choses semblables à ceux qui inhument les corps en terre, & qui portent le deuil. Et puis ainsi que nous disons que celui qui achete les liures de Platon, achete Platon, & disons que celui iouë Menander qui iouë les comædies de Menander: aussi eux ne feignoient point d'appeller les noms de Dieux les dons ou les inuentions d'iceux, en les honorant & reuerant pour le besoin qu'ils en auoient: mais les suruiuans prenans cela lourdement, & le retournans ignorantement, attribuoient aux Dieux mesmes les accidents de leurs fruits, & non seulement appelloient la presence des fruits, la naissance des Dieux: & l'absence, le trespas d'iceux: mais aussi le croyoient & le tenoient ainsi, tellement qu'ils se sont remplis eux-mesmes de plusieurs mauuaises & confuses opinions des Dieux, encore qu'ils eussent la fausseté & absurdité de leurs opinions toute euidente deuant leurs yeux, non seulement Xenophanes le Colophonien, & autres qui ont depuis admonnesté les Egyptiens s'ils les estimoient Dieux, qu'ils ne les lamentassent point: & s'ils les lamentoient, qu'ils ne les estimassent point Dieux: mais aussi que c'estoit vne vraye mocquerie, en les lamentant les prier de leur ramener derechef de nouueaux fruits, & les faire venir à maturité, à fin que derechef ils les consumassent, & derechef les plorassent & lamentassent. Mais cela ne va pas ainsi, car ils plorent & lamentent leurs fruits qu'ils ont consumez, & prient les autheurs & donateurs d'iceux, de leur en donner & faire croistre derechef d'autres nouueaux, au lieu de ceux qui sont faillis.

Superstition des Phrygiẽs & Paphlagoniens.

Opiniõ des anciẽs touchant les fruits de la terre.

Comparaison à ce propos.

Source de superstition & d'idolatrie entre les Payens.

Plaisant trait de Xenophanes contre la superstition des Egyptiens.

XXXVII. *Condãnant les Grecs qui faisoiẽt la mesme faute que les Egyptiens, il met en auãt plusieurs*

VOILA pourquoy les Philosophes disent tresbien: que ceux qui n'ont pas apris à bien prendre les paroles, vsent aussi mal des choses, comme pour exemple, les Grecs qui n'ont pas apris ni acoustumé d'appeller les statues de bronze ou de pierre, & les images peintes, statues & images faites à l'honneur des Dieux, mais Dieux

mesmes,

A mesmes, & puis prenant la hardiesse de dire, que Lachares despouilla Pallas, & Dio-
nysius le tyran tondit Apollo, qui auoit vne perruque d'or, & Iupiter Capitolin du-
rant les guerres ciuiles fut bruslé & consumé par le feu: & ne se donnent pas gar-
de en ce faisant qu'ils attirent & reçoiuent de fausses opinions qui suiuent ces noms
là: mesmement les Egyptiens entre toutes autres nations, touchant les bestes qu'ils
honorent. Car quant aux Grecs ils disent bien en cela, & croyent que la Colombe
est oyseau sacré à Venus, le Dragon à Mineruc, le Corbeau à Apollo, & le chien à
Diane, comme dit Euripide,

Opinions sur la transformatiõ des dieux Payens en diuers animaux, & monstre les superstitions nees de ce propos tres mal entendu.

Diane qui chasse la nuict,
Le chien est son plaisant deduit.

Mais les Egyptiens, au moins la plus part, entretenans & honorans ces animaux là,
comme s'ils estoient Dieux eux mesmes, ils n'ont pas seulement rempli de risee &
de mocquerie leur seruice diuin, car cela est le moins de mal qui soit en leur igno-
B rance & sottise, mais il s'en engendre es cœurs des hommes vne sorte opinion, qui
attire les simples & infirmes en vne pure superstition, & iette les hommes aigus
d'entendement ou audacieux, en pensemens bestiaux & pleins d'impieté: c'est
pourquoy il ne sera pas mal à propos de dire, en passant, de cela qui en est plus
vray-semblable. Car de penser que Typhon ait mué les Dieux espouuantez en
corps de ces bestes là, comme se cachans dedans les corps des cigognes, des chiens, 1.
ou des esparuiers, cela surpasse toute monstruosité de fiction & de fables: & sem-
blablement de dire que les ames de ceux qui trespassent, demeurans encore en
estre, renaissent seulement es corps de ces animaux là, il est aussi hors de toute ve-
risimilitude: & quant à ceux qui en veulent rendre quelques causes & raisons ci- 2.
uiles, les vns disent que Osiris en son grand exercite, aiant departi sa puissance en
plusieurs bandes & compagnies, il leur donna à chascune pour enseignes des figu-
res d'animaux, desquels chascune bande depuis honora & eut en veneration le sien, 3.
C comme chose saincte. Les autres disent, que les Roys successeurs d'Osiris, pour
espouuanter leurs ennemis, porterent en bataille le deuant de telles bestes faites
d'or & d'argent sur leurs armes. Les autres alleguent, qu'il y eut quelque Roy a- 4.
uisé & caut, qui conoissant que les Egyptiens de leur nature estoient legers &
prompts à se reuolter, & à emouuoir seditions, & que pour leur grande multitu-
de ils seroient mal-aisez à contenir & deffaire s'ils estoient bien conseillez, & qu'ils
s'entr'entendissent, il sema parmi eux vne eternelle superstition, laquelle leur se-
roit occasion d'inimitié & dissension qui ne finiroit iamais entre eux: car leur aiant
commandé de reuerer des bestes qui auoient naturelle inimitié & guerre conti-
nuelle les vnes contre les autres, voire qui s'entre-mangeoient, chasque peuple
voulant secourir les sienes, & se courrouceant quand on leur faisoit desplaisir, ils
ne se donnerent garde qu'ils se tuerent eux mesmes pour les inimitiez qui estoient
entre les animaux qu'ils adoroient, & qu'ils se haïrent mortellement les vns les au-
D tres: car iusques auiourd'hui encore, il n'y a que les Lycopolites qui mangent du
mouton, pource que le loup, qu'ils venerent comme vn Dieu, est son ennemi:
& iusques à nostre temps les Oxyrinchites, pour autant que les Cynopolites, c'est
à dire, les habitans de la ville du Chien, mangent le poisson qui se nomme O-
xyrinchos, comme qui diroit Bec-agu, quand ils peuuent attraper vn chien ils
le sacrifient, comme vne hostie, & le mangent, & pour ceste occasion aians e-
meu la guerre les vns contre les autres, ils s'entrefirent beaucoup de maux, & de-
puis en aians esté chastiez par les Romains, ils s'apointerent. Et pour autant
que le vulgaire dit, que l'ame de Typhon mesme fut decoupee en ces animaux-là,
il sembleroit que ceste fiction voudroit dire, que toute mauuaise, bestiale, & sau-
uage nature, est & procede du mauuais Dæmon, & que pour le specifier & adoucir
qu'il ne leur face mal, ils honorent & reuerent ainsi ces bestes là. Et si d'auenture il

L'ignorãce du vrai Dieu rẽd les idiots superstitieux, & les aigus d'entendement atheistes.

Opinions diuerses pour coulourer la superstition des Egyptiens.

Eternelle superstition semee entre les Egyptiens par vn de leurs Rois, pour maintenir son estat.

XXXVIII. Il continue ce qu'il auoit de commẽcer à dire de la reuerence que les Egyptiens portoyẽt à certains animaux, & propose l'allegorie de Typhon, puis l'interpretation d'icelle.

auient vne grande ardeur, & mauuaise seicheresse qui cause des maladies pestilentes, ou d'autres calamitez estranges & extraordinaires, les prestres amenent quelque vne des bestes qu'ils seruent & honorent de nuict en tenebres, sans en faire bruit ni en rien dire, & la menassent du commencement & lui font peur, puis si le mal cõtinue ils la sacrifient & la tuent, estimans que cela soit comme vne punitiõ & chastiemẽt du mauuais Dæmon, ou quelque grãde purgation qui se fait pour notables inconueniẽs: car mesme de la ville de Idythia, ainsi que Manethon recite, ils brusloient des hommes vifs, & les appelloiẽt les Typhoniens, & en sassant par vn tamis les cẽdres, les dissipoiẽt & semoient çà & là, mais cela se faisoit publiquement & manifestement à certain temps, & es iours qu'ils appelloiẽt Cynades: mais les immolations des bestes qu'ils auoiẽt pour sacrees, se faisoient secrettement, & non à certain temps ni iours prefix, ains selon les occurrences des inconueniens qui auenoient: & pourtant le commun peuple n'en sait ni n'en void rien, sinon quand ils les ont inhumees, & qu'en presence de tout le peuple ils en monstrent quelques vnes des autres, & les iettent quand & quãd, pensant que cela atriste en contr'eschange Typhõ, & reprime la ioye qu'il a de mal faire. Car il semble que Apis auec quelque peu d'autres animaux, soit consacré à Osiris, combien qu'ils lui en attribuent la plus part: & si ce propos est veritable, ie pense qu'il signifie ce que nous cerchons, & ceux qui sont de tous confessez: & qui ont honneurs communs, comme la cigogne, l'esparuier, & le cynocephale, & Apis mesme, car ainsi apellent ils le bouc en la ville de Mendes.

Sacrifices d'hommes vifs.

E

F

XXXIX. Puis il specifie le tout plus au lõg, & rẽd raison de l'hõneur fait en Egypte au bœuf, au moutõ à l'ichneumon, aux alouettes & cigognes, à l'aspic, à la belette, à l'escharbot & au crocodille.

Il reste donc l'vtilité & la marque significatiue, car les vns participent de l'vne des raisons, & les autres des autres: car le bœuf, le mouton, & l'Ichneumon, il est certain qu'ils les honorent pour l'vtilité & pour le profit qu'ils en reçoiuent, comme les habitans de Lemnon honorent les allouettes, pource qu'elles trouuẽt les œufs des sauterelles, & les quassent: & les Thessaliens semblablement les cigognes, pour autant que leurs terres aians produit grand nombre de serpẽs, les cigognes qui suruindrẽt les firent tous mourir, à raison dequoy ils firent vn edict, que quiconque tueroit vne cigogne il seroit banni du païs. Et l'aspic, la belette, & l'escharbot, d'autant qu'ils voyoient en eux ne say quelles petites images reluire de la diuinité, comme nous apperceuons le corps du Soleil en vne goutte d'eau, car il y en a beaucoup qui cuident encore, & le disent, que la belette s'acompagne auec son masle, & qu'elle fait ses petis par la bouche, & disent que c'est vne figure & representation de la parole qui se forme & procede de la bouche. Et quant aux escharbots ils tienent, qu'en toute leur espece il n'y a point de femelle, & que tous les masles iettẽt leur semence dedãs vne certaine matiere qu'ils formẽt en façon de boule, laquelle ils poussent à reculõs, comme il semble que le Soleil tourne le ciel au cõtraire de lui, qui a son mouuemẽt sans instrumens de mouuement auec vne grande facilité, vistesse & souplesse, & pour ce l'ont ils comparé à l'astre du Soleil. Le crocodile mesme n'a point esté par eux honoré sans quelque occasiõ vray-semblable, ains disent qu'il est en certaine chose l'image de Dieu, car il est seul entre tous les animaux qui n'a point de langue, à cause que la parole diuine n'a point besoin de voix ni de langue,

G

Proprietez de la Belette.

De l'escharbot.

De l'Aspic.

Du Crocodile.

H

Ains cheminant par les sentiers sans bruit
De la iustice, à drois le tout conduit.

Et dit on que de toutes bestes qui viuent en l'eau, il n'y a que lui seul qui ait sur les yeux vne taye bien desliee & transparente, qu'il fait descẽdre de son frõt, & en coure ses yeux, tellement qu'il void sans estre veu, en quoy il est conforme au premier des Dieux: & l'endroit où la femelle se descharge de son petit, c'est le bout dernier de la croissance & regorgement du Nil: car ne pouuans enfanter dedãs l'eau, & craignans en acoucher loin, elles presentent si exquisement & si parfaitement ce qui en doit auenir, qu'elles se seruent du Nil qui s'aproche d'elles, quand elles pondent

leurs

A leurs œufs, & qu'elles les couuent, & neantmoins maintienēt & contregardent leurs œufs secs, sans estre baignez de la riuiere: elles en pondent soixante, & les pondent en autant de iours, & viuent autant d'annees ceux qui viuent le plus longuement, qui est le premier & principal nombre, duquel se seruent plus ceux qui traitent des choses du ciel. AV demeurant, quant aux animaux qui sont honorez pour toutes les deux causes, nous auons ia auparauant parlé du chien, mais la cigogne noire, outre ce qu'elle tue les petis serpenteaux, dont la morsure est mortelle, elle est celle qui la premiere a enseigné l'vsage de la purgation & euacuation medicinale du clystere, parce que lon aperçoit qu'elle se laue, purge & nettoye elle mesme de ceste sorte: & les plus experimentez & plus religieux des prestres, quand ils se veulent sanctifier, prenent de l'eau où la cigogne a beu, pour s'en asperger, car elle ne boit iamais eau corrompue ni empoisonnee, ni n'en reçoit point: & de ses deux iambes eslargies, & de son bec, elle fait vn triangle de costez égaux: & dauantage la di-B uersite & meslange des plumes blanches auec les noires, representēt la Lune, quand elle a passé le plein. Et ne se faut pas esmerueiller si les Egyptiens se sont contentez de si legeres & petites similitudes auec les Dieux, car les Grecs mesmes, tant en peintures que mouleures & sculptures, ont vsé souuent de telles conferences & similitudes: cōme en la Candie il y auoit vne statue de Iupiter qui n'auoit point d'aureilles: pour ce que à celui qui est seigneur & maistre de tout il ne conuient point estre instruit par ouir aucun: & à celle de Pallas, Phidias y adiousta le dragon: & à l'image de Venus en la ville d'Elide, vne tortue, pour donner à entendre, que les filles ont besoin d'estre soigneusement gardees, & les femmes mariees se doiuent tenir en la maison, & garder silence: & le trident de Neptune signifie le troisiesme lieu, que tient la mer apres le ciel & l'air, & pour ceste mesme occasion ils appelloient la mer Amphitrite, & les petits Dieux marins des Tritons: & les Pythagoriens ont bien honoré les nombres & les figures geometriques de noms des Dieux, C car le triangle à costez egaux, ils l'appelloient Pallas nee du cerueau de Iupiter, & Tritogenia, pour autant qu'il se diuise egalement auec trois lignes droictes tirees à plomb, de chascun des angles: & Vn, ils l'appelloient Apollon,

Tant pour la grace à persuader viue,
Que la ieunesse en vnité naifue:

& le Deux, contention & audace: & le Trois, iustice: car offenser & estre offensé, faire ou souffrir tort, se fait l'vn par exces, & l'autre par defaut, le iuste demeure au milieu en egalité: & le nombre qu'ils appelloient Tetractys, qui estoit trente & six, c'estoit leur plus grand sermēt, comme il est en la bouche d'vn chascun: & s'appelle le monde composé des quatre premiers nombres pairs, & des quatre premiers non pairs, assemblez ensemble. Si donc les plus excellēs & plus renommez philosophes, aians aperceu es choses qui n'ont ni corps ni ame quelque marque & figure de la diuinité, ont estimé qu'il ne faloit en cela rien negliger ni despriser, & passer sans hō-D neur, encore estime-ie qu'il le faille moins faire es natures qui ont sentiment & qui sont capables d'affections & de qualitez particulieres de douceur de mœurs. Il se faut donc contēter, non pas d'honorer telles bestes, mais par elles la diuinité qui reluit en elles, comme en vn plus clair & plus reluisant mirouer qui est selon nature, à fin que nous les reputions cōme instrumēt & artifice du Dieu qui regit & gouuerne tout ce monde. Et ne faut pas penser qu'aucune chose, n'aiant point d'ame ou point de sentiment, puisse estre plus digne ni plus excellente que celle qui a ame & qui a sentiment, non pas si lon mettoit tout tant qu'il y a d'or ni d'esmeraudes ensemble, car ce n'est point en couleurs, ni en figures ou polissures, que la diuinité s'imprime, ains tout ce qui ne participe point de vie, ni ne fut onc de nature pour en participer, est de moindre & pire condition que les morts mesmes: mais la nature qui vit & qui void, & qui en soy-mesme a le principe de mouuement & conoissance de ce

XI. *De l'honneur que les Egyptiens font au chien, à la cigogne noire: excusans au reste toutes les superstitions par l'exemple & coustume des Grecs & des Pythagoriques, en telle sorte qu'il ne veut pas qu'on s'arreste à tels animaux, ains à la diuinite representee par iceux.*

Image de Iupiter sans oreilles.

Pallas & son dragō.

Venus & sa tortue.

Trident de Neptune.

Amphitrite.
Tritons.

Nombres & figures geometriques.

Conclusion de l'auteur, laquelle condamne entieremēt la superstition & idolatrie des payēs qui au lieu de s'esleuer par le moyen des creatures iusques au createur, à fin de le conoistre, seruir & adorer onc laissé le createur & ont adoré les creatures.

qui lui est propre, & de ce qui lui est estráger a tiré quelque influéce & quelque part & portion de la prouidence, par laquelle cest vniuers est gouuerné, comme dit Heraclitus. Et pourtant la diuinité n'est pas moins representee en telles natures qu'en ouurages faits de bronze ou de pierre, lesquels sont aussi bien suiets à corruption & alteration, mais par nature ils sont priuez de tout sentiment & de toute intelligéce. Voila l'opinion que ie trouue de toutes la meilleure, quát aux animaux que lon honore.

XLI. Il entre pour la fin en vn autre discours allegorique des habillemens d'Isis.

Au reste les habillemens d'Isis sont de differentes teintures & couleurs, car toute sa puissance gist & s'employe en la matiere, laquelle reçoit toutes formes, & se fait toutes sortes de choses, lumiere, tenebres, iour, nuit, feu, eau, vie, mort, commécement, fin: mais ceux d'Osiris n'ont aucun ombrage, ni aucune varieté, ains sont de vne seule couleur simple, à sauoir de la couleur de la lumiere, car la premiere cause & principe est toute simple, sans meslange quelconque, estát spirituelle & intelligible:

Differéce entre les habillemens d'Isis & d'Osiris, & en l'vsage d'iceux.

voila pourquoy ils ne monstrent que vne seule fois ces habillemens là, & au demeurát les resserrent & les gardent estroittement, sans les laisser voir ni toucher, là où au contraire ils vsent souuent de ceux d'Isis, pource que les choses sensibles sont en vsage, & les a lon tousiours entre les mains, & d'autant qu'elles sont suiettes à plusieurs alterations, on les desploye & regarde lon à plusieurs fois. Mais l'intelligence de ce qui est spirituel & intellectuel, pur, & simple, & sainct, reluisant cóme vn esclair, ne se donne à toucher & regarder à l'ame que vne seule fois.

Philosophie epoptique & supernaturelle.

Voila pourquoy Platon & Aristote appellét ceste partie de la philosophie Epoptique, cóme qui diroit visiue ou visible, pource que ceux qui ont passé auec le discours de la raison toutes les matieres suiettes à opinions meslees & variables, sautent finalement à la cótemplation de ce premier principe là, simple & qui n'a rien de materiel, & depuis qu'ils ont peu vn peu attaindre la pure verité d'icelui, ils estiment que la philosophie acheuee a ataint le dernier but de sa perfection.

Ceremonies mystiques des prestres Isiaques.

Et ce que les prestres maintenant ont horreur de monstrer, & qu'ils tienent couuert & caché auec si grád soin & diligence, ne le monstrant seulement que à cachettes en passant, que ce Dieu commande & regne sur les trespassez, qui n'est autre Dieu que celui qui s'appelle Ades, en langage Grec, & Pluton, le commun peuple n'entendant pas comment cela est vray, s'en trouble, trouuant cela estráge que le sainct & sacré Osiris habite dedans la terre, ou sous la terre, là où sont cachez les corps de ceux que lon estime estre venus à leur fin. Mais lui au contraire est bien loin de la terre, sans macule, sans tache ni pollution quelconque, pur & net de toute substance qui peut admettre aucune mort, ni aucune corruption.

Difference entre la conoissance que les ames ont de Dieu tandis qu'elles sont dans les corps humains, & apres qu'elles en seront hors.

Mais les ames des hommes, pendant que elles sont ici bas enueloppees de corps & de passions, ne peuuent auoir aucune participation de Dieu, sinon dautant qu'ils en peuuét attaindre de l'intelligéce par l'estude de la philosophie, comme vn obscur songe: mais quand elles seront deliurees de ces liens, & passees en ce lieu là sainct, où il n'y a passion aucune, ni forme quelconque passible, alors ce mesme Dieu est leur conducteur & leur Roy, s'attachás le plus qu'il leur est possible à lui, & contemplans insatiablement, & desirans celle beauté qu'il n'est possible de dire ni d'exprimer aux hommes, de laquelle, selon les anciens contes, Isis fut iadis amoureuse, & l'aiant tát poursuiuie qu'elle en iouït, elle fut depuis remplie de toutes les choses belles & bonnes, qui peuuét estre engédrees en autrui. Voila donc comme il en va quant à cela, selon l'interpretation qui est plus conuenable aux hommes.

XLII. Puis des parfums de diuerses cófectiós faits au temple d'Isis par chascun iour.

Et s'il faut aussi parler des parfums que lon y brusle par chascun iour, selon que i'ay promis au parauant, il faut premierement supposer en son entendement, que les hommes ont acoustumé d'auoir principalement en singuliere recommandation les exercices qui apartienét à leur santé, mesmemét es cerimonies de leur seruice diuin, en leurs sanctifications, & en leur viure ordinaire, où il n'y a pas moins d'esgard à la santé qu'à la saincteté, car ils n'estiment pas qu'il soit loisible ne bien seant de seruir à l'essence qui est toute pure, sans aucune tare ni

pollution

A pollution ou corruption quelconque auec des corps non plus que des ames gastez au dedans ou suiets à des maladies, & pour autant que l'air, duquel nous vions le plus souuent, & dedans lequel nous sommes tousiours, n'est pas tousiours en semblable disposition ni mesme temperature, ains la nuict s'espessit, & comprime le corps, & fait retirer l'ame en ne say quelle tristesse & soucieuse façon, comme estant obscurcie de brouillats, & apesantie, incontinent qu'ils sont leuez ils encensent & allument de la resine, pour nettoyer & purifier l'air par ceste rarefaction & subtilisation, en resueillant par mesme moien les esprits qui en nos corps sont comme languissans, & encore assopis par la force de ceste odeur, laquelle a ie ne say quoy de vehement & qui bat le sens. Et puis sur le midi, sentans que le Soleil attire de la terre par son ardeur grande quantité de vapeur forte, ils allument alors de la Myrrhe pour en parfumer l'air, car la chaleur de ce parfum là dissoult & dissipe ce qui est gros, espais & limonneux en l'air: mesmes en temps de pestilence les medecins pensent y remedier en faisant de grands feus, aians opinion que la flamme subtilise B & rarefie l'air: ce qu'elle fait encore mieux quand on y brusle des bois bien odorans, comme sont les cyprés, les genéures, & les sapins. Voila pourquoy lon dit, que le medecin Acron, du temps de la grande pestilence à Athenes, acquit grande reputation de ce qu'il ordonna, que lon fist bon feu aupres des malades de peste, car il en sauua par cela plusieurs: & Aristote escrit que les douces senteurs & bonnes odeurs des parfums, des fleurs, & des prairies, ne seruent pas moins à la santé, qu'au plaisir & à la volupté, par ce qu'elles destrempent & dissoluent auec leur chaleur & suauité la substance du cerueau, qui de sa nature est froide, & comme figee: & puis les Egyptiens appellent le myrrhe Bal, qui signifie autant comme deschassemét de resuerie, ce qui donne encore quelque confirmation à nostre dire. Et quant au parfum qui s'appelle Cyphi, c'est vne composition de seize ingrediens, où il entre du miel & du vin, des raisins de cabas, & du souchet, de la resine & de la myrrhe, de tribule & de Seseli, de ionc odorant, de bitume, de la mousse & du lacahptum, & outre cela de C deux sortes de grains de genéure: du grand & du petit, du Cardamon & du calame & les composent ensemble non point à l'auenture, ainsi qu'il leur vient en fantasie, ains lit-on des lettres sacrees aux parfumeurs ce pendant qu'ils les mellent ensemble. Et quant au nombre, encore qu'il soit carré & fait d'vn autre carré, & que seul entre les nombres egalement egaux il face l'aire au dedans contenue egale aux vnitez de sa circonference, si ne faut-il pas penser qu'il face ni coopere rien en cela, mais plusieurs des simples qui entrent en ceste composition aians vertus aromatiques, rendent vne douce haleine & vne bonne vapeur, par laquelle l'air s'altere, & le corps s'esmouuant soufuement & doucement se prepare à reposer, & en prend vne temperature atractiue de sommeil, en laschant & desliant les liens des ennuis & soucis du iour, sans qu'il soit besoin d'yuresse pour les oster, lissant & polissant la partie imaginatiue du cerueau qui reçoit les songes, ne plus ne moins qu'vn miroir, D & le rendant plus pur & plus net, autant ou plus que les sons de la lyre & des instrumens de musique, desquels vsoient les Pythagoriens deuát que se mettre à dormir, enchantans ainsi & entretenans la partie de l'ame irraisonnable, & suiette aux passions: car les odeurs bien souuent suscitent & resueillent le sentiment qui defaut, & au contraire aussi bien souuent ils le rendent plus mousse, plus reposé & plus coy, quand les senteurs aromatiques sont espandues & semees par le corps pour leur subtilité, comme aucuns medecins disent, que le dormir se forme en nous, c'est à sauoir quand la vapeur de la viande que nous auons prise, venant à ramper tout doucement au long des parties nobles, par maniere de dire, les chatouille. Ils vsent aussi de ceste composition de Cyphi en breuuage, car ils tienent qu'en le beuuant il purge & lasche le ventre: mais sans cela, la resine est ouurage du Soleil, & cueillelon la myrrhe à la Lune, des arbres qui la pleurent: mais des simples qui composent

Encésemés des prestres d'Egypte faitz des le matin, & pourquoy.

Encensemens à midi auec de la myrrhe, & pourquoy.

Feux reputez salubres en temps de peste.

Myrrhe fort estimé des Egyptiens.

Du parfum nommé Cyphi, & de ses ingrediens.

Auec quelles cerimonies il estoit cóposé.

Discours sur le nóbre de ses ingrediens.

De sa vertu.

Coustume des Pythagoriens auant que dormir.

Comment le dormir se forme en nous

Vsage du Cyphi pour le boire.

le Cyphi, il y en a qui aimét mieux la nuict, comme ceux qui sont nourris des vents E
froids, des ombrages, des rosees & humiditez : car la clarté & lumiere du iour est vne, & simple: & dit Pindare que lon void le Soleil à trauers l'air solitaire, là où l'air de la nuict est vne composition & meslange de plusieurs lumieres & plusieurs puissances, comme plusieurs semences confluentes de plusieurs astres en vn mesme corps: & pourtant à bon droit bruslent ils ces parfums là, qui sont simples, le iour, comme ceux qui sont engendrez par la vertu du Soleil: & ceux-ci, comme estans meslez & de toutes sortes de diuerses qualitez, il les allument sur le commencement de la nuict.

F

Des oracles qui ont cessé & pourquoy.

SOMMAIRE.

L'Esprit d'erreur a tousiours fait ses efforts de maintenir sa domination au monde, ayant eu depuis la reuolte du premier homme, des instrumens de toutes sortes pour tyranniser ses esclaues. En ce nombre il faut mettre les oracles & predictions de certaines idoles dressees en plusieurs lieux par son instigation, par le moyen desquelles cest ennemi coniuré de la gloire du vray Dieu s'est bien fait valoir. Or alors qu'il pleut au Pere celeste nous donner son Fils pour Sauueur, lequel descendant du ciel print en terre nostre humaine nature: en laquelle il porta la peine deuë à nos pechez pour nous tirer des enfers & nous donner entree par son merite au royaume des cieux, la verité de ceste grace, venans à estre manifestee au monde par la predication des Apostres & de leurs fideles successeurs, le Diable & ses anges qui auoyent abuzé en maints endroits les pauures idolatres furent contraints de reconoistre leur Souuerain, & se taire pour le laisser parler à ceux qu'il vouloit appeller à salut, ou rendre inexcusables s'ils refusoyent d'ouir sa voix. Ceste cessation d'Oracles mit les prestres & sacrificateurs Payens en merueilleuse peine, du temps des Empereurs Romains, les vns imputans la cause à ceci, les autres à cela. Nostre auteur discourant en ce traité sur telle question, monstre combien est grand & deplorable l'aueuglement de la raison & sagesse humaine quand elle pense attaindre aux secrets de Dieu: car tous les deuis des philosophes qu'il introduit parlans sont resueries & contes à plaisir, que tout homme Chrestien & de quelque moyen iugement condamnera du premier coup. Il y a cela de bon, que les Epicuriens y sont taxez & condamnez en diuers endroits. Quant au contenu de la conference il prouient du propos d'vn certain Demetrius & de Cleombrotus venu au temple d'Apollo, & l'vn d'eux ayant recité la merueille du temple de Iupiter Ammon, esmeut dauantage le desir de la dispute. Mais auant que y entrer ils continuent encor le propos precedent, & discourent du cours du Soleil: puis entrent au poinct pourquoy les oracles de Grece (excepté celuy de Lebadie) ont cessé. Surquoy Planetiades philosophe Cynique respond que la meschanceté des hommes en est cause. Ammonius au contraire attribue le tout aux guerres qui ont consumé les pelerins allans aux oracles. Lamprias met en auant vne autre opinion, & Cleombrotus disant la siene vient au discours des Demons, lesquels il met entre les Dieux & les hommes, disputant de la nature d'iceux selon la philosophie des Grecs. Puis il prouue que ces Dæmons ont la charge des oracles, mais que passans d'vn pays en autre, ou venans à mourir ces oracles cessent. A ce propos il fait vn conte notable de la mort du grand Pan, & conclud qu'y ayant des Dæmons mortels il ne se faut esbahir de la cessation des oracles. Puis Ammonius refute les Epicuriens qui tenoyent qu'il n'y auoit point de Dæmons: & apres confirmation des auis precedens ils entrent ensemble en l'examen des opinions des Epicuriens & Platoniciens touchant le nombre des mondes, sauoir s'il y a plusieurs ou infinis mondes, leur resolution estant, apres longue dispute, qu'il y en a plusieurs iusques au nombre de cinq. Cela fait, Demetrius refraichissant la question principale, en esmeut vne nouuelle, pourquoy les Dæmons ont ceste puissance de parler par oracles, surquoy sont faites diuerses responses, qui se terminent sur vn traité selon la philosophie Platonique de la cause premiere, efficiente & finale des choses qui se font auec raison, specialement des diuinations, esquelles il fait entrer en concurrence la terre, le Soleil, les exhalaisons, les Dæmons & l'ame humaine. Toute l'intention de Plutarque reuient à ce poinct que la terre incitee par vertu naturelle, & qui luy est propre, non point par vertu diuine & perdurable, a produit des vertus deuinatrices, que ces inspirations sorties de terre, ont touché les entendemens humains auec telle efficace, qu'elles leur ont fait preuoir les choses long temps auant qu'estre auenues: & mesmes les ont adressez à en donner response en vers & en prose. Item que comme il y a des terres plus fertiles les vnes que les autres, ou produisantes quelque chose de particulier selon la diuerse proprieté de chascune: qu'il y a aussi des endroits du monde douez de ce temperament, qu'ils engendrent & esmeuuent les esprits enthusiastiques & deuineurs. Que ceste puissance est vrayement diuine, mais non perpetuelle, ni eternelle, ni immuable, & qui puisse tousiours durer, ains qui par succession de temps s'amoindrist, & est puisee peu à peu, puis se consomme par vieillesse. Que ceste grande multitude d'esprit ne s'engendre pas incessamment, ni ne s'auance ou retire continuellement, ains que ceste vertu de la terre se remue soy mesme en certaines reuolutions, s'eschauffe & s'enfle: puis ayant cueilli nouuelle abondance de vapeurs, emplit les cauernes & abysmes iusques à regorger. Quoy auenans les exhalaisons agitees en ces cauernes, desireuses d'en sortir, apres s'y estre bien batues vienent à choquer rudement les fondemens, & à esbranler les temples bastis dessus: tellement qu'estans comme secouez par tremblement de terre, moins en vn lieu, plus en vn autre, selon le passage que les ouuertures donnent

aux

A *aux exhalaisons, elles trouuent issues par les destroits, sortent dehors impetueusement, & produisent les oracles. En somme il veut que le commencement, la suite & la fin de ces oracles procede de causes naturelles, c'est asauoir exhalaisons de la terre : en quoy il s'est trompé lourdement, tels oracles de Grece ayans esté animez par le Diable, qui y a tenu boutique ouuerte d'imposture & de seduction la plus horrible qu'on sauroit penser. Mais quant à moy i'impute tout ce discours de Plutarque à l'ignorance du vray Dieu, mere de ce despit qui produit le present traité conserué par les Payens, pour esclaircir la splendeur du grand Roy & de sa verité qui a dissipé & aneanti les ruses de Satan, lequel triomphoit sur toute la Grece par le moyen de ses oracles. Ainsi donc apres auoir beaucoup discouru sur ces matieres, Plutarque met fin à toute la dispute, laquelle est enrichie d'vn accident de la deuineresse de Delphes, où lon void manifestement l'imposture des malins esprits (qui sont les Dæmons que Plutarque veut designer) & leur tyrannie horrible sur les hommes destituez de la grace de Dieu.*

B ON fait vn conte, ami Terentius Priscus, que iadis des Aigles, ou des Cygnes, volans des extremitez opposites de la terre vers le milieu d'icelle, s'entrerencontrerent au lieu où est basti le tẽple d'Apollo Pythien, à l'endroit qui s'appelle, Le Nombril: & que quelque tẽps depuis, Epimenides le Phæstien voulant sauoir si ce conte estoit veritable, demanda à l'oracle d'Apollo, où estoit le milieu & le nombril de la terre: qui lui rendit vne respõse ambiguë & incertaine, de sorte que lon n'y pouuoit rien entendre: à raison dequoy il composa ces vers, *I. Il prend occasion du propos de Demetrius le grammairien & de Cleombrotus venu au temple d'Apollo, d'entrer en la dispute suiuante.*

Il n'y a point de nombril en la mer,
Ni en la terre, & ne faut presumer,
S'il y en a, qu'homme en ait conoissance:
Il n'est conu qu'à la diuine essence.

ainsi chastia Apollo bien à propos ce curieux là, qui vouloit esprouuer vne vieille fable comme vne peinture, en la touchant du doigt. Curieux chastié par l'oracle d'Apollo. Mais de nostre temps, vn peu auãt la feste des ieux Pythiques qui furent celebrez durant le magistrat de Callistratus, il y eut deux saincts personnages, qui venans des bouts cõtraires de la terre s'entrerencontrerent en la ville de Delphes. L'vn estoit Demetrius le Grammairiẽ, venant de C l'Angleterre pour s'en retourner à la ville de Tarse en Cilicie: dont il estoit natif: l'autre estoit Cleombrotus Lacedæmonien, lequel auoit longuement versé en Egypte, & en la prouince Trogloditique, & qui auoit nauigué fort auant dedans la mer rouge, non pour trafiquer ne marchãder, mais pour desir de voir & d'aprẽdre tousiours quelque chose de nouueau: car aiant dequoy suffisammẽt & ne se souciãt pas beaucoup d'amasser des biens plus qu'il ne luy en faloit, il employoit son loisir à aller ainsi voir le mõde, & en recueilloit vne histoire comme vne matiere de philosophie, qui a pour son but & sa fin, la Theologie, ainsi qu'il l'appelloit. CESTVI ayant n'agueres esté au temple & oracle de Iupiter Ammon, monstroit ne s'esmerueiller pas grandement de chose qu'il y eust veuë: mais il nous racontoit vn propos, qu'il disoit auoir entendu des prestres du tẽple, touchant la lampe qui iamais n'esteint, bien digne d'estre de pres consideré: c'est qu'ils disoient, que d'annee en annee il se consu D moit moins d'huile, & que de là ils coniecturoiẽt, qu'il y auoit inegalité entre les annees, qui faisoit que la suiuante estoit tousiours de plus courte duree que la precedẽte, pource qu'il estoit vray-semblable, puis qu'il se consumoit moins d'huile, qu'il y eust aussi moins de temps. *II. Cleombrotus aiant recité la merueille de la lampe du temple de Iupiter Ammon, esmeut encore dauantage le desir d'esplucher la matiere dont est ici question.* Tous les assistans trouuerẽt ce propos fort estrãge. Et Demetrius entre les autres dit, que c'estoit vne moquerie de vouloir recercher la conoissance de choses si hautes & si grandes par de si petites: ce qui ne seroit pas peindre le Liõ, ainsi que disoit Alcæus, à l'estimatiõ des ongles, ains vouloir remuer le ciel ensemble, & tout le mõde, à la cõiecture d'vne mesche & d'vne lãpe seulemẽt, & renuerser de fond en cõble tous les arts Mathematiques. Demetrius s'oppose à ce qui auoit esté allegué de l'inegalité des ans fondee sur ce que l'huile de la lampe ne se consumoit point. Ne l'vn ne l'autre, respondit adonc Cleõbrotus, n'esmouueroit ces hõmes là de rien: car premieremẽt ils ne cederoient iamais aux Mathematiciẽs en certitude de probations, pource qu'il est bien plus aisé que les Mathematiciẽs se trõpent en la precision du tẽps, obseruance des mouuemẽs & reuolutiõs, qui sont si esloignees d'eux, que non pas eux la mesure de l'huile qu'ils Au contraire Cleombrotus maintiẽt ce qu'il auoit allegué, & le prouue par diuerses coniectures & raisons.

obseruent continuellement, & qu'ils remarquent diligemmét, pource qu'ils la trouuent estrange & contre tout discours de la raison. Et au reste, Demetrius, ne vouloir conceder que petites choses soient souuent signes & indices de grandes, seroit faire grand preiudice à beaucoup d'arts, attendu que ce leur seroit oster les preuues de beaucoup de conclusions & plusieurs predictions. Et neantmoins vous autres mesmes Grammairés voulez verifier vne chose qui n'est pas petite, que les demi-dieux & princes, qui estoient à la guerre de Troye, rasoient leur poil auec le rasoir, parce que vous trouuez en Homere ce mot de rasoir: Et semblablement qu'ils prestoient argent à vsure, pource qu'il dit en vn passage, E

Petites choses sont souuent indices de grandes: comme les preuues suiuantes le monstrent.

Odyss. liu. 3.

La debte n'est petite ni recente,
Et tous les iours de plus en plus augmente.

voulans dire qu'en ce lieu là le mot Grec, Ophellesthai, signifie s'augmenter. Et puis dautát qu'en plusieurs lieux il appelle la nuict Thoen, c'est à dire viste & aiguë, vous vous attachez fort affectionneement à ce mot là, disans qu'il a voulu donner à entédre que l'ombre de la terre, qui est ronde comme vne boule, se va aboutissant en pointe, comme fait le corps d'vne Pyramide. Et qui sera celui qui niant que petites choses ne puissent estre signes & preuues de grandes, aprouue ce que la medecine enseigne, que quád il y a multitudes d'araignees, c'est vn prognostique d'vn esté qui doit estre pestilent: & semblablement aussi, quand à la prime-vere les feuilles sont aussi grádes que le pied d'vne corneille, il est saison de nauiger: Et qui pourra souffrir que lon mesure la grandeur du corps du Soleil aux clepsydres & horloges à eau, auec vne quarte ou vne pinte d'eau, ou qu'vne tablette en forme de thuile faisant vn angle aigu sur vn plan à niueau, monstre la hauteur du Pole qui tousiours nous aparoit par dessus l'orizon? VOILA ce que disent les prestres de par de là, pourtant faut-il que nous alleguions d'autres raisons contre eux, si nous voulons maintenir le cours du Soleil ferme & inuariable, ainsi comme nous le tenons par deçà. Non pas du Soleil seulement, s'escria adóc tout haut le philosophe Ammonius qui estoit present, mais aussi de tout le ciel entierement: car il sera force forcee, que son passage, qu'il fait depuis l'vn des tropiques iusques à l'autre, soit necessairement racourci, & qu'il ne mesure pas vne si grande partie de l'orizon comme les Mathematiciens le mettét, ains deuiene plus court, par ce que la partie Australe s'aprochera tousiours de la Septétrionale, dont il auiendroit cósequemment que l'esté nous en seroit plus brief, & la tépeature de l'air par consequent aussi plus froide, par ce qu'il tourneroit plus en dedás, & atteindroit de plus gráds paralleles & cercles equidistās es poincts de ses reuersions, qui sont au plus grand iour d'esté, & au plus court d'hiuer. Dauátage il s'ensuiuroit aussi, que les aiguilles dressees en la ville de Siene, ne seroiét plus sans ombre au iour du Solstice d'esté, & que plusieurs des estoilles fixes seroient couuertes les vnes sous les autres, ou qu'elles s'étretoucheroiét & cófondroiét pesle-mesle à faute d'espace. Et s'ils veulent dire que tous les autres corps celestes demeurent en leurs cours & mouuemens ordinaires sans aucun changement, ils ne sauroient alleguer cause aucune qui peust haster le mouuement seul de celui là, entre tant d'autres qu'il y a, & si troubleront & confondront plusieurs euidentes apparences qui se monstrent clairement à nos yeux, & mesmement celles de la Lune, du tour, tellemét qu'il ne seroit point de besoin d'obseruer ces mesures d'huile, pour conoistre la diuersité des annees, par ce que les Eclipses les monstreroient assez s'il y en auoit, dautant que le Soleil se rencontre assez souuent auec la Lune, & la Lune assez souuent tombe en l'ombre de la terre reciproquement: & n'est ia besoin de desployer plus auant la fausseté de ce propos la. " Voire-mais, dit Cleombrotus, i'ay moy-mesme veu la mesure de l'huile: car ils en monstroient de plusieurs annees, mais celle de la presente estoit de beaucoup plus petite que celle des bien anciénes. " Ammonius repliquát derechef: Et commét est-ce que les autres hommes qui adorent

III. *Auant qu'entrer là, ils continuent encor le propos precedent, & discourent sur le cours du Soleil.*

Ammonius dispute viuement & par persuasiues raisons puisees de l'Astronomie cótre ce que Cleombrotus auoit mis en auant.

" Response de Cleombrotus.

" Replique d'Ammonius fondee sur les principes de la philosophie naturelle, pour expliquer l'opinion des prestres Ammoniens touchás leur huile.

A rent aussi le feu inextinguible, & chez lesquels on le garde depuis vne suite d'ans par maniere de dire infinie, ne s'en sont aussi bien aperceus: & quand bien on voudroit suposer que ce propos là fust veritable, ne vaudroit-il pas mieux en attribuer la cause à quelque froideur, ou à quelque humidité de l'air, ou au contraire à quelque secheresse & chaleur, par lesquelles estant le feu elangouré n'auroit pas eu besoin de tant de nourriture, ni n'en auroit pas peu tant consumer? Car i'ay souuent ouy dire, qu'en hyuer le feu brusle beaucoup mieux, estant plus fort pour estre estrainct & resserré en soy-mesme par la froideur, là où es grandes chaleurs & secheresses il s'afoiblit, demeurant lasche & rare sans aucune vehemence, & si on l'allume au Soleil il en opere moins, se prenant plus laschement au bois & le consumant plus lentement. Mais encore plus iustement en pourroit-on attribuer la cause à l'huile mesme, car il n'est pas sans aparence de dire qu'anciennement l'huile estoit de moindre B nourriture & plus eueuse, comme estant produite de ieunes oliuiers, & depuis aiant esté mieux cuite en oliuiers entiers & parfaits, & estāt plus pressee en egale quantité, elle ait eu plus de force, & ait mieux nourri & entretenu le feu. Voila comment il faloit sauuer la supposition de ces prestres Ammoniens, bien qu'elle soit estrange & merueilleusement extrauagante. APRES qu'Ammonius eut acheué son propos, Mais plustost, dis-ie, Cleombrotus, ie te prie conte nous vn peu de l'oracle: car il y a de toute ancienneté tousiours eu grand aport & grande opinion de diuinité en ce lieu-là, iusques à maintenāt qu'il semble que ceste reputation là se va fort passant. Et comme Cleombrotus ne respondist rien à cela, & regardast contre bas, Demetrius prit la parole, disant, Il n'est ia besoin d'enquerir & demāder des oracles de par delà, veu que nous voyons le definiment, ou pour mieux dire, l'entier aneantissement de tous ceux de par deçà, excepté d'vn ou de deux, & seroit plus à propos de recercher la cause pour laquelle ils sont ainsi defaillis. Car quel besoin est-il de C discourir des autres, veu que la Bœoce mesme qui souloit anciennemēt estre resonnante de plusieurs oracles, en est de present toute tarie comme de fontaines, & y a maintenant vne grande secheresse & defaut d'oracles? Car il n'y a auiourd'hui lieu aucun en toute la Bœoce où lon seust puiser aucun oracle, si ce n'est en la ville de Lebadie seule, tous les autres lieux sont deuenus muets, ou de tout poinct delaissez: & neātmoins du temps des guerres contre les Perses l'oracle de Ptoüs Apollo estoit en reputation, & celui d'Amphiaraus autant, car l'vn & l'autre fut lors esprouué: celui de Ptoüs Apollo, quand le prestre qui auoit tousiours acoustumé de respondre & rendre les oracles en langue Grecque, respōdit à celuy qui y estoit enuoyé de la part des Barbares en langue barbaresque, de sorte que nul des assistans n'en entendit pas vn mot, donnant ceste inspiration taisiblement à entendre, qu'il n'est pas loisible ni permis aux Barbares d'auoir la langue Grecque seruante à leurs commandemens. Et quant à celui d'Amphiaraus, le seruiteur qui y fut enuoyé s'estant en- D dormi dedans le sanctuaire, pensa premierement en songeant voir & ouir le ministre du dieu qui le chassoit de parole, & lui commandoit de sortir hors du tēple, disant que son Dieu n'y estoit pas, & puis qu'il le poussa auec les deux mains, & finalement voyant qu'il s'arrestoit encore, qu'il prit vne grosse pierre & lui en donna par la teste: & tout cela n'estoit que prediction & denonciation de ce qui deuoit auenir: car Mardonius fut depuis défait par Pausanias qui n'estoit que Roy, ains seulement tuteur du Roy de Lacedæmone, & son Lieutenant, commandant pour lors à l'armee des Grecs, & fut assommé & porté par terre d'vn coup de pierre, ainsi comme le seruiteur Lydien pensa auoir esté frappé en dormant. Semblablement aussi florissoit adonc l'oracle qui estoit aupres de Tegyres, là où lon tient qu'Apollo mesme nasquit, & de fait il y a deux ruisseaux qui coulent alentour, dont l'vn s'appelle la Palme, & l'autre l'Oliue, comme lon dit. En cest oracle, du temps des guerres Medoises contre les Perses, estant lors deuin Echecrates, le Dieu Apollo respon-

iiii. *A l'occasion de ce que dessus, l'on entame maintenāt la dispute de la cessation des oracles de la Grece, excepté celui de Lebadie.*

Bœoce anciennement pleine d'oracles.

Diuers oracles muets: excepté celui de Lebadie.

Oracle de Ptoüs Apollo.

Oracle d'Amphiaraus & son illusion.

Oracles de Tegyres.

dit par sa bouche, que l'honneur & la victoire de ceste guerre demeureroit aux Grecs. Et durant la guerre Peloponesiaque, les Deliens aians esté dechassez de leur Isle, il leur fut raporté vn oracle de Delphes, par lequel il leur estoit mandé de cercher & trouuer le lieu où Apollo auoit esté né, & là y faire quelques certains sacrifices: dequoy eux s'esmerueillans, & demandans si Apollo estoit né ailleurs que chez eux, la Prophetisse Pythie leur dit dauantage, que vne Corneille leur diroit l'endroit. Ces deputez des Deliens en s'en retournant passerent d'auenture par la ville de Chæronee, là où ils ouyrent l'hostelliere deuisant auec quelques estrangers passans de l'oracle de Tegyres, auquel ils vouloiét aller, & leur proposi-ni, entendirent comme ces estrangers prenans congé lui dirent, A dieu Dame Corneille: & ainsi comprenans ce que vouloit dire la response de la deuineresse Pythie, & aiant fait leurs sacrifices à Tegyres, eurent la grace d'estre bien tost apres remis & restituez en leur pays. Encore y a-il eu d'autres plus recentes aparitions de ces oracles là, que celles que nous auons alleguees, & maintenant ils ont de tout point cessé, tellement qu'il ne seroit pas mal à propos, attendu que nous sommes chez Apollo Pythien, de recercher la cause de telle mutation.

Oracle de Delphes, p[ar]lant ambiguement.

E F

Au demeurant, nous estions desia deuant les portes de la salle des Gnidiens venans du temple, parquoy entrans dedans, nous y trouuasmes les amis, deuers lesquels nous venions, assis en nous attendant: tous les autres estoient de loisir sans rien faire, pour l'heure qu'il estoit du iour, sinon que regarder ou frotter d'huile les champions de lucte qui s'exercitoient: si se prit Demetrius en se riant à leur dire,

Diray-ie vray, ou si ie mentiray?

Il me semble a vous voir, que vous n'auez pas entre vous propos qui soit de gueres grande consequence, car ie vous voy assis fort à vostre aise, & semble bien à vos visages rians, que vous n'auez pas grands pensemens. Il est vray, repliqua lors Heracleon le Megarien, que nous ne disputons pas, à sauoir si ce verbe Ballo en son futur prend l'vne de ses ll, ni de quel mot positif ou primitif sont formez & deriuez ces deux comparatifs, Chiron & Beltion, & ces deux superlatifs Chiriston & Beltiston: car ces questions là, & autres semblables, sont celles qui font rider & froncer les visages: mais au reste on peut bien disputer de toutes autres questions de philosophie, sans se froncer le sourcil, & en discourir tout doucement, sans auoir vn regard furieux, ni se courroucer aux assistans. Receuez nous donc, dit Demetrius, en vostre compagnie, & quand & nous le propos qui s'est n'agueres esmeu entre nous, lequel est bien conuenable à ce lieu-ci, & qui pour le regard du Dieu apartient bien à tous tant que nous sommes: mais auisez bien, que pour cela vous ne ridiez ni ne fronciez point vos visages. Apres donc que nous fusmes assis pesle-mesle les vns parmi les autres, & que Demetrius eut proposé la question de laquelle nous deuisiós, Didymus le philosophe Cynique, surnommé Planetiades, se dressant sur ses pieds, apres auoir frapé deux ou trois coups de son baston contre terre s'escria disant, ô Dieux, ô Dieux, vous nous apportez vne question bien mal-aisee à soudre, & qui a besoin d'vne longue & profonde inquisition: car c'est bien grande merueille, si tant de meschanceté estant auiourd'hui espandue par le monde, non seulement honte & honneur ont abandonné la vie humaine, ainsi comme nous auoit predit Hesiode, mais aussi la prouidence des Dieux, aiant emporté quand & elle tout tant qu'il y auoit d'oracles au monde. Mais au contraire ie vous propose vne autre demande à discourir, Comment plus tost ils ne sont pieça tous faillis, & comment Hercules, ou quelque autre des Dieux, long temps y a, n'a sustrait la machine à trois pieds, qui est ordinairement remplie de si vilaines & de si sacrileges demandes que lon y propose à Apollo. Les vnes comme s'ils vouloyent esprouuer vn Sophiste, les autres l'interrogans de quelques thresors cachez, de successions à

V. Apres quelques prefaces & deuis communs acoustumez entre amis, Planetiades philosophe Cynique respond le premier à la questió, & maintient que la meschanceté des hommes est cause que les oracles ont cessé.

Opinion de Planetiades Cynique touchant la cessatió des oracles.

Vilenie des oracles de Sacza.

G H

A auenir, de mariages clandestins: tellement que Pythagoras est par là manifestement conuaincu de mensonge, qui a dit, que les hommes sont alors les plus gens de bien, quand ils se presentent deuant les Dieux: car ce qui seroit hõneste de cacher & couurir en la presence seulement d'vn personnage ancien, touchant les plus ordes maladies & passions de l'ame, ils l'aportent à descouuert & tout à nud deuant Apollo. Et comme il voulust encore poursuiure ce propos, Heracleõ le tira par sa robe, & moy qui estois plus son familier que nul autre de la compagnie, lui dis, Cesse, ami Planetiades, d'irriter Apollo contre toy, car il est aspre & cholere, & non pas gracieux, mais comme dit Pindare,

Briefue descriptiõ du naturel de Satã, la puissance duquel on conseille à Planetiades de n'irriter nullement, attẽdu qu'il est cruel & furieux.

Les humains iniustement
Le iugent doux & clement.

Soit que ce soit le Soleil, ou bien le maistre du Soleil, ou son pere, estant par dessus toute nature visible, il n'est pas vray-semblable qu'il desdaigne de parler plus aux B hommes du temps present, ausquels il est cause de naissance & de nourriture, de l'estre, & de l'entendre: ni n'est pas croyable que la prouidence diuine, qui comme vne bonne & charitable mere produit & conserue toutes choses pour nostre vsage, se monstre maligne en la seule diuination, & tiene son courroux contre nous, ni qu'elle la nous ait ostee, nous l'aiant au commencement donnee, comme si lors qu'il y auoit des oracles en toutes les parties du monde, en plus grande tourbe d'hõmes le plus grand nombre n'estoit pas tousiours des meschans. Parquoy faisans trefues Pythiques auec le vice & la meschanceté que tu as tousiours acoustumé de chastier de paroles, sied toy ici aupres de nous pour cercher auec nous quelque autre occasion de ceste cessation & eclipsement d'oracle, & cependãt garde tousiours Dieu propice, & maintien qu'il ne se courrouce point. Ces mienes paroles eurent tant d'efficace, que Planetiades s'en alla sans mot dire ne repliquer.

Durant les ieux Olympiques & Pythiques, il y auoit trefues en guerre ouuerte.

AINSI estant la compagnie demeuree en repos & silence pour vn espace de C temps, Ammonius adressant à moy sa parole: Ie te prie, dit-il, Lamprias, pren garde à ce que nous faisons, & considere vn peu de pres ce que nous disons, afin que nous n'ostions point du tout à Dieu la cause de ce que ces oracles sont faillis: car celui qui en attribue la cessation à quelque autre cause qu'à la volonté & ordonnance de Dieu, il donne occasion de souspeçonner aussi qu'il pense, qu'ils n'ayent iamais esté ni ne soient encore à present par sa disposition, mais par quelque autre moien: car il n'y a point d'autre plus noble, ni plus forte & plus excellente cause & puissance, qui peust destruire & abolir la diuination, si elle estoit œuure de Dieu. Et quant au discours de Planetiades, il ne me reuient point, tant pour autres causes que pour vne inegalité & incõstance qu'il met en Dieu, car il le fait tantost reiettãt & detestant le vice, & tantost l'admettant & le receuant, ne plus ne moins qu'vn Roy ou vn tyran plustost, qui par vne porte chasseroit les meschans, & par vne autre les receuroit, & negocieroit auec eux. Mais comme ainsi soit que le plus D grand ouurage qui sauroit estre, qui n'est en rien superflu, ains en tout & par tout acompli, & ne desirant rien d'ailleurs, est celui qui cõuient le mieux à la dignité des Dieux, en suposant ce principe & ce fondement là, on pourroit à mon auis dire, que de ceste rarité & faute d'hommes commune, que les seditions & guerres passees ont auiourd'hui aportee par tout le monde, la Grece en a senti la plus grande partie, tellement qu'à grande peine pourroit-elle auiourd'hui faire tout ensemble trois mille hommes de guerre, que la seule cité de Megares enuoya iadis à la bataille des Platees: parquoy si Dieu delaisse auiourd'hui plusieurs oracles qui anciennement souloient estre frequentez, qui dira que cela ne mõstre autre chose, sinon que la Grece est maintenant fort deshabitee & depeuplee, au pris de ce qu'elle estoit anciennement, ie lui pourrois suffisammẽt fournir dequoy en discourir: car à qui profiteroit maintenant, & de quel bien seroit cause l'oracle qui iadis souloit estre à

VI. Ammonius condamnant l'opinion de Planetiades, rend vne autre raison de la cessation des oracles: asauoir qu'à cause des guerres qui ont despeuplé d'hõmes toute la Grece, les oracles ou la plus part sont defaillis.

Misere de la Grece destituee d'hõmes par la fureur des guerres ciuiles.

Oracle de Lebadie.

Le trou de Trophonius en Lebadie.

Cõparaison pour confermer le dire precedent.

Tegyres ou à Ptoum, là où en tout vn iour à peine pourriez-vous rencontrer vn E
seul homme gardant les bestes? Car on trouue mesme par escrit, que ce siege de diuination où nous sommes, qui est & d'antiquité le plus vieux, & de reputation le plus noble & plus renommé de toute la Grece, fut iadis longuement desert & inaccessible, pour le danger d'vne male beste venimeuse qui y repairoit, c'estoit vn Dragon: mais ceux qui escriuent cela ne prenent pas bien la cessation de l'oracle, comme il faut, ains tout au rebours: car ce fut la solitude qui y attira le Dragon, plustost que le Dragon y ait fait la solitude. Depuis quand il a pleu à Dieu, la Grece s'est fortifiee de villes, & le lieu s'est rempli d'hommes, & lors ils vserent de deux femmes prophetisses, qui l'vne apres l'autre d'escendoient dedans le trou, encore y en auoit-il vne tierce choisie pour secours, si besoin en estoit, & maintenãt il n'y en a plus qu'vne, & neantmoins nous ne nous en plaignõs point, pour ce que vne seule suffit: par ainsi ne faut-il point accuser Dieu, car ce qu'il y a auiourd'hui en estre de diuination fournit & suffit assez à tous, & renuoye cõtents ceux qui vienẽt, F
aians responsé à tout ce qu'ils sauroient demander. Tout ainsi donc comme en Homere, Agamemnon iadis auoit neuf herauts & encore à peine pouuoit il contenir l'assemblee des Grecs, pour le grand nõbre qu'il y en auoit, & maintenant vous verrez dedãs peu de iours, que la voix d'vn seul homme fournira à se faire ouir de tous ceux qui seront dedans le Theatre: aussi faut-il penser que la diuination parloit lors par plus d'organes & de voix, pource qu'il y auoit plus grãde multitude d'hõmes, plustost au contraire faudroit-il trouuer estrange, si Dieu laissoit respandre & couler en vain, comme de l'eau, la diuination prophetique, & resonner partout, ne plus ne moins qu'aux champs nous voions les rochers des montagnes qui retentissent à la voix, & au bellement des troupeaux paissans.

VII. Lamprias opinãt à son tour, rẽd vne autre raison de la cessation des oracles, asauoir de certaines causes qui obscurcissent ou abolissent ces puissances diuinatrices.

AMMONIVS aiant dit ces paroles, & moy n'y respondant rien, Cleombrotus prit la parole, en s'adressant à moy: As-tu donc ia confessé, dit-il, que c'est Dieu qui fait & qui deffait aussi les oracles? Non pas moy, di-ie: car ie maintien que Dieu G
ne fut oncques cause d'oster ni d'abolir oracle ni diuinatiõ quelcõque: mais au cõtraire au lieu que lui produit & prepare plusieurs choses pour nostre vsage, la nature y amene la corruption, & quelquefois la priuation du tout: ou, pour mieux dire, la matiere, qui est la priuation, elle mesme s'enfuit biẽ souuent, & dissoult ce que vne plus excellente cause qu'elle auoit composé: ainsi estime-ie qu'il y a quelques autres causes, qui obcurcissent ou qui amortissent du tout ces puissances-là diuinatrices, comme ainsi soit que Dieu dõne bien aux hommes plusieurs choses belles & bonnes, mais rien de perdurable immortellemẽt, de sorte que les dõs mesmes des Dieux meurẽt, mais non pas eux, cõme dit Sophocles: & faut bien que les philosophes naturels exercitez en la conoissance de la nature & de la matiere premiere, en enquierent & recerchent la substance, la proprieté & la puissance, mais qu'ils en laissent l'origine & cause primitiue à Dieu, comme il est iuste & raisonnable. Car ce seroit chose trop sotte & puerile, de cuider que Dieu lui-mesme, comme les esprits parlans de H
dedans le creux du ventre, que lon appelloit anciennement Euricles & maintenant Pythons, entrast dedans les corps des Prophetes, & qu'il parlast par leur bouche, se seruant de leurs langues & de leurs voix, comme d'vtils & instrumens à parler: car celui qui entremesle ainsi Dieu parmi les negoces des hommes, n'a pas le respect qu'il doit à sa maiesté, ni ne lui conserue pas la dignité & la grandeur de sa puissance & vertu.

Les Philosophes s'en peuuẽt enquerir: mais il en faut laisser l'origine & cause primitiue à Dieu, qui ne doit estre meslé parmi les negoces des hommes.

VIII. Cleõbrotus opinãt le quatriesme, condãne ceux qui font Dieu auteur de tout, & prend vn autre moyẽ pour expli-

CLEOMBROTVS adonc prenant la parole, Tu dis bien vray, dit-il, mais dautant qu'il est mal-aisé de comprendre & de definir, comment & iusqu'à quel poinct il faut employer ceste prouidence diuine, il me semble que ceux qui veulent simplement que Dieu ne soit cause de rien du monde, & ceux qui le font auteur de tout entierement, ne tienent point le moien qu'il faut tenir & ne touchent pas au poinct du

A de deuoir & de la verité. Mais comme ceux là disent tresbien, qui tiennẽt que Platon aiant inuenté cest element, sur lequel naissent & s'engendrent les qualitez que lon apelle tantost la matiere premiere, & tãtost la nature, a deliuré les philosophes de plusieurs grandes difficultez: aussi me semble-il que ceux qui ont mis l'espece des Dæmõs, entre celle des Dieux & celle des hommes, ont resolu encore plus de doutes & de difficultez, & de plus grandes, aians trouué le lien qui conioint & tient ensemble, par maniere de dire, nostre societé & communication auec eux, soit que ce propos & ceste opinion soit venue des anciens Mages & de Zoroastres, ou bien de la Thrace & d'Orpheus, ou bien de l'Egypte, ou de la Phrygie, comme nous coniecturõs à voir les sacrifices qui se font en l'vn & en l'autre pays, là où parmi leurs sainctes & diuines ceremonies il semble qu'il y ait quelques signes de dueil & de mortalité meslez parmi. Et quant aux Grecs, Homere a vsé indifferentemẽt de ces deux noms, appellant aucunefois les Dieux Dæmons, & les Dæmons Dieux: mais Hesio-

quer la cessation des oracles, traitant des Dæmons lesquels il colloque entre les Dieux & les hõmes, & dispute de leur nature selon la philosophie des Grecs.

Opinion d'Homere & d'Hesiode touchant les Dæmõs.

B de a le premier purement & distinctement mis quatre genres de natures raisonnables, les Dieux, les Dæmons plusieurs en nombre & bons, les demi-dieux & les hõmes, car les Heroiques sont nombrez entre les demi-dieux. Les autres disent, qu'il se fait mutatiõ des ames aussi bien que des corps, ne plus ne moins que lon void que de la terre s'engẽdre l'eau, de l'eau s'engendre l'air, & de l'air le feu, tendãt tousiours la nature & la substance contre mont: aussi les bonnes ames prennẽt tousiours mutation, se tournans d'hommes en demi-Dieux, & de demi-Dieux en Dæmons, & de Dæmons bien peu & auec fort long espace de temps, apres estre bien affinees & entierement purifiees par la vertu, vienẽt à participer de la Diuinité: & y en a qui ne se peuuent pas contenir, ains se laissent aller, & s'enuelopent derechef de corps mortels, où ils viuent d'vne vie sobre & obscure, comme d'vne fumee: & quant à Hesiode il estime que les Dæmons mesmes apres certaines reuolutions de temps vienent à mourir: car parlant en la personne d'vne Naïade, il designe le temps au-

Mutatiõs des ames aussi bien que des corps.

Opiniõ ridicule, & du tout absurde & payenne.

Hesiode fait les Dæmons mortels.

C quel ils vienent à definir,

Neuf hommes vit la corneille criarde,
Le cerf autant quatre fois vif se garde,
Le corbeau noir si longuement vieillit,
Que de trois cerfs les vies il emplit,
Et le Phœnix de neuf corbeaux egale
Les iours: mais vous, progenie Royale
De Iupiter, Nymphes aux chefs plaisans,
De dix Phœnix vous fournissez les ans.

Lõgs aages de certains animaux.

Duree des Nymphes.

Or ceux qui ne prenent pas bien ce que le poëte a voulu entendre par ce mot Genean, c'est à dire l'aage de l'homme, font monter ceste somme de temps à vn grand nombre d'annees, car ce n'est seulement qu'vn an, de maniere que la somme totale ne vient qu'à neuf mille sept cent & vingt ans, qui est la duree de la vie des

Ans de la vie des Dæmons.

D Dæmons. Et y a plusieurs des Mathematiciens qui la font plus courte que cela. Pindare mesme ne la fait pas plus grande quand il dit, que les Nymphes ont la destinee de leur vie égale aux arbres, & que c'est pour cela que lon les appelle Amadriades, pour ce qu'elles naissent & meurent auec les chesnes. Il parloit encore quãd Demetrius, rompant son propos, prit la parole, en disant: Commẽt est-il possible, Cleombrotus, que tu soustienes que vn an ait esté appellé par ce poëte l'aage d'vn homme? car ce n'est la duree ni de la fleur de l'aage de l'homme, ni de sa vieillesse, pour ce qu'il y a en cest endroit diuerse leçon, dautant que les vns y lisent Hebonton, qui seroit à dire florissans, & les autres Geronton, qui signifieroit vieillissans, & ceux qui y lisent florissans, y mettent l'aage de l'homme à trente ans, suyuant l'opinion d'Heraclitus, que c'est l'espace de temps dedans lequel vn pere qui a engendré vn fils le rend apte & propre à en engendrer vn autre: & ceux qui y lisent vieillis-

IX. *Demetrius ayãt quelque peu contesté, Cleombrotus s'efforce de refuter l'opinion des Stoiques touchant le desnement du monde, & continue à parler de la vie & mort des Dæmõs.*

sans, attribuent à l'aage de l'homme cent & huict ans, disans que cinquante & quatre ans sont iustement la moitié de la vie de l'homme, estant composé de l'vnite des deux premiers nombres plains, des deux quarrez & des deux cubiques, lesquels nõbres Platon mesme a pris à bastir la generation de l'ame qu'il descrit: & semble que le poëte Hesiode par ces paroles là couuertement ait voulu designer la consommation du monde par feu, auquel temps il est vray-semblable que les Nymphes auec toute l'humeur & liqueur periront, E

De l'aage de la vie de l'homme.

Celles qui sont aux forests demeurantes,
Sources des eaux & riuieres courantes,
Ou par les prez de verdure vestus.

Et lors Cleombrotus, l'entens, dit-il, alleguer cela à plusieurs, & voy bien que comme l'inflammation & l'embrasement des Stoïques a desia enuahi les vers de Heraclitus & d'Orpheus, aussi va-elle saisir celle d'Hesiode, en lui donnant vne fausse & abusiue interpretation aussi bien qu'aux autres. Mais ni ie ne puis suporter ce definement du monde, qu'ils mettent en auant, ni ie n'estime pas qu'il soit possible d'auoir remarqué ces vies des bestes, & si pense que le nombre des ans, qu'ils vont sommans, mesmement en la corneille & au cerf, est excessiuement extrauagant: au demeurant l'annee contenant en soy le commencement & la fin de toutes choses que les saisons amenent, & que la terre produit, pourroit à mon auis non impertinemment estre appellee l'aage de l'homme, car vous mesmes confessez qu'Hesiode en quelque passage appelle la vie de l'homme genean: n'est-il pas ainsi? Demetrius l'auoüa. Mais aussi est-il bien certain, poursuiuit Cleombrotus, que bien souuent les vaisseaux qui mesurent s'appellent de mesme nom que les choses mesurees, comme nous disons vne chopine, vn picotin, vn boisseau, vne mine. Tout ainsi donc comme nous appellons l'vnité nombre, qui est la mesure & la moindre partie, & le commencement de tout nombre: au cas pareil aussi a-il appellé l'annee l'aage de l'homme, pour ce que c'est la mesure auec laquelle on la mesure: car les nombres que ces autres là somment, n'ont aucune singularité illustre & celebre en mattere de nombres, mais la somme de neuf mille sept cens & vingt, est cõposee des quatre premiers nombres à commencer à vn, assemblez ensemble & multipliez quatre fois, ou bien dix fois quatre, car par l'vne & l'autre mode il en vient quarante: ces quarante reduits en triangles par cinq fois, font la somme du nombre dessus allegué: mais quant à cela il n'est point necessaire d'en entrer en altercation alencõtre de Demetrius, car soit qu'il y ait vn court ou vn long tẽps, & certain ou incertain, auquel Hesiode fait trespasser l'ame d'vn Dæmon, & la vie d'vn demi dieu, tousiours sera-il prouué par lequel des deux il voudra, auec tesmoignages fort euidens & anciens, qu'il y a des natures neutres & moyenes, comme es confins des Dieux & des hommes, suiettes aux passions mortelles, & à receuoir mutatiõs & variations necessaires, lesquelles natures, suiuant la tradition & l'exemple de nos predecesseurs, il est raisonnable que nous appellions Dæmons, & que nous les honorions. Auquel Propos Xenocrates l'vn des familiers amis de Platon souloit aporter l'exemple des triangles qui y conuenoit fort bien, car il cõparoit celui des triangles, qui a tous ses trois costez & ses trois angles égaux, à la nature diuine & immortelle: celui qui les a tous trois inegaux à la nature humaine & mortelle: & celui qui en a deux égaux à vn inegal, & qui par ce moien est en quelque chose égal & en quelque chose inegal, à la nature des Dæmons, laquelle a les passions & perturbations de l'homme mortel, & la force & puissance semblable à vn Dieu. La nature mesme nous en a proposé deux figures sensibles, & similitudes en haut, c'est à sauoir des Dieux, le Soleil & les estoiles: des hommes mortels, les cometes, les lueurs nocturnes, les brandons de feu volans, & estoilles tombantes, comme Euripide mesme les a comparez quand il dit, F G H

Cõtre les Stoiques, touchant le definement du monde.

Exposition du precedent dire d'Hesiode.

Conclusion qu'il y a des natures neutres & moyennes (asauoir des Dæmons) entre les hõmes & les Dieux.

x. *Confirmation des propos precedens par la consideration des creatures, lesquelles semblent monstrer qu'il y a des Dieux, des Dæmons, & des hommes.*

Na-

A *N'aguere aians de sa ieunesse attaint*
La belle fleur, il a esté estaint
Comme vne estoille ardente, deuoluë
Du ciel en l'air, aussi tost dissoluë.

Et pour vn corps meslé representãt la nature des Dæmons, la Lune, laquelle voians estre ainsi suiette à croistre & à descroistre, & à disparoir du tout, ils ont estimé estre fort sortable & conuenable à la mutabilité du genre des Dæmons, & l'ont à ceste cause aucuns appellee astre terrestre: les autres terre olympique, c'est à dire celeste, & les autres, l'heritage & possession de Proserpine celeste & terrestre. Tout ainsi donc comme si quelqu'vn ostoit du monde l'air, & le soustrayoit d'entre la Lune & la terre, il dissoudroit la continuation & la composition de l'vniuers, en laissant au milieu vne place toute vuide, sans liaison qui conioignist les extremitez ensemble, aussi ceux qui ostent le genre des Dæmons, ils ostent toute communication, & toute conference des Dieux auec les hommes, attendu qu'ils ostent la nature, laquelle
B sert de trucheman & de messager entre les deux, ainsi que dit Platon: ou biẽ ils nous contraignent de confondre pesle-mesle, & de brouiller le tout ensemble, si nous venons à mesler la diuinité parmi les passions & actiõs humaines, & si nous l'arrachõs du ciel pour la faire entremettre des negoces & afaires des hommes, ainsi que l'on dit, que les femmes de Thessalie tirent la Lune hors du ciel, laquelle ruze de fiction trouua foy entre les femmes, par ce que Aglaonice fille de Agetor, comme lon dit, estant femme sauante en Astrologie, donnoit à entendre au vulgaire, & faisoit semblant d'vser de quelques charmes & enchantemens, par vertu desquels elle arrachoit la Lune du ciel. MAIS quant à nous, n'estimons pas qu'il y ait aucuns oracles ne diuinations sans quelque diuinité, ni ne prestõs pas l'oreille à ceux qui disent que les Dieux ne se soucient pas de sacrifices ni de seruices, & autres sacrees cerimonies qu'on leur face: mais d'autre costé aussi, ne cuidons pas que Dieu y soit present, ne
C qu'il s'en entremette, ou qu'il s'y employe lui-mesme en personne, ains commettãt cela aux ministres des Dieux, comme il est iuste & licite, ne plus ne moins que si c'estoient leurs commis & leurs grefiers, croyons que ce sont les Dæmons qui sont les espies & escoutes des Dieux, allans par tout çà & là, les vns contemplans & dirigeans les sacrifices & sacrees cerimonies que lon fait aux Dieux, les autres pour venger & punir les grandes & outrageuses forfaitures & iniustices des hommes. Il y en a encore d'autres, à qui le poëte Hesiode donne vn fort venerable nom, les appellant

Saincts & donneurs de biens, car l'exercice
Propre leur est de ce royal office.

comme nous baillant en passant à entendre, que le donner & faire des biens est le propre office des Roys: car il y a difference de vertu entre ces Dæmons, ne plus ne moins qu'il y a entre les hommes, & y en a aucuns esquels il demeure encore quelques petites reliques, mais bien foibles & peu aparoissantes, de la partie de l'a-
D me sensitiue qui n'est point raisonnable, cõme vn peu d'excrement & de superfluité demeuré de reste: & d'autres en qui il en est demeuré beaucoup, & mal-aisé à assopir & esteindre, dequoy nous voyõs les marques & les traces en plusieurs lieux empraintes & semees es sacrifices, festes & cerimonies que lon leur fait, & es contes que lon en recite. Toutefois quant aux mysteres & cerimonies secrettes, desquelles & atrauers lesquelles on peut plus clairement, que par nulle autre voye, aperceuoir la verité de la nature des Dæmons, ie n'en parle point quant à cela, & en ay la bouche close, ainsi comme parle Herodote: mais au reste quant à certaines festes & sacrifices seueres & tristes, comme iours malencontreux, là où en quelques lieux on mange chair cruë, & la deschire lon à beaux ongles, ou es autres où lon ieune, & se bat on la poitrine, & en plusieurs lieux où lon dit de vilaines & deshonnestes paroles durant les sacrifices,

La Lune estimee figure du genre des Dæmons.

Raison de ceste cõparation.

Autre argumẽt fondé sur vne absurdité, pour maintenir les Dæmons.

XI. *Il continue à prouuer qu'il y a des Dæmons qui ont la charge des oracles.*

1. Pource qu'ils sont herauts & sergens des Dieux.

Au 1. liure des œuures.

1. Qu'es festes, sacrifices & cerimonies, specialement en l'effusiõ du sang humain offert aux dieux des payẽs, lõ remarque aisémẽt qu'il y a des Dæmons, & quels ils sont, c'est à sauoir malins.

En se secouant de furie,
Auec forcenee crierie,
Le côl & la teste croulans:

ie n'estimeray iamais que cela se face pour aucun des Dieux, mais plustost diray-ie que c'est pour diuertir, adoucir & apaiser l'ire & la fureur de quelques Dæmõs malins. Et n'est pas vray-semblable qu'il y ait iamais eu Dieu qui ait requis & demandé qu'on lui sacrifiast des hommes, comme lon faisoit anciennement, ou qui receust tels sacrifices pour agreables: & n'est pas aussi pour neát, que des Roys & grãds princes baillent leurs propres enfans à immoler, ou bien que eux-mesmes les immolent & sacrifient, ains faut croire que c'est pour destourner & pour apaiser le courroux & la rancune que quelques peruers & malins esprits ont pour assouuir leurs violentes & tyranniques amours, dont ils ne peuuent ou ne veulent iouir auec les corps ni par les corps: ains cõme Hercules assiegea la ville d'Oecalie pour auoir vne fille qui estoit dedans, aussi ces puissans & violens Dæmons demãdans quelque ame humaine, estant encore enuelopee de son corps, & n'en pouuans iouir atrauers ce corps, amenent la pestilence, la famine & sterilité de la terre aux villes, suscitent des guerres & des seditions ciuiles, iusques à ce qu'ils vienẽt à auoir & à iouir de ce qu'ils aiment. Les autres au contraire, comme il me souuient auoir remarqué en Candie, où ie me suis longuemẽt tenu, qu'ils celebrent vne feste, en laquelle ils mõstrent la figure d'vn hõme sans teste, disans que c'est Molus le pere de Meriones, lequel aiát pris à force vne Nymphe, fut depuis trouué sans teste. Et puis les rauissemens de fils ou de filles, les voyages lointains, les bannissemens, les fuites & cachemens, les seruices que lon dit & que lon chãte es fables & hymnes des poëtes, ne sont point passions ni accidens conuenables aux Dieux, ains aux Dæmons, dont on fait mention pour celebrer leur vertu ou leur puissance: ni n'a pas Æschilus entendu de vn dieu, quand il a dit,

Preuue de la deuxiesme raison precedente.

Comparaison à ce propos.

Exemple.

Autre preuue.

E

F

Sainct Apollo de tout le ciel banni:

ni Admetus en Sophocles,

Mon coq chantant le menoit à la meule:

& se fouruoyent grandemẽt de la verité l s Theologiens de la ville de Delphes, qui estiment que iamais il y ait eu en ce lieu combat d'Apollo alencontre d'vn serpent, pour la possession de l'oracle, & qui souffrent que les poëtes ou les orateurs en estriuant les vns contre les autres, aillent iouër ou reciter de telles fables parmi les Theatres, comme contredisans expressement, par ce qu'ils composent, aux plus sainctes cerimonies de leurs sacrifices. En cest endroit Philippus se trouuant fort esbahi (car l'historien Philippus estoit en la compagnie) demanda, Et à quelles cerimonies diuines est-ce que cõtredisent ceux qui estriuent es theatres les vns cõtre les autres? A celles là, dit-il, qui concernent l'oracle Delphique, & par lesquelles ceste cité depuis n'agueres aiant admis & receu en ces cerimonies & sacrifices tous les Grecs, qui habitent deçà la vallee de Tempes, en a chassé & exclus ceux qui sont habitans outre le pas des Thermopyles. Car la tente des fueillees que lon fait de neuf en neuf ans dedans l'aire du temple, n'est pas la representation du repaire, & de la tasniere ombrageuse du dragon, ains plustost de la maison & habitation de quelque tyrã ou de quelque Roy, & l'assaut que lon lui donne par surprise en silence par la porte que lon appelle Dolonia: & ce que vn peu apres lon y amene vn ieune garçon aiant pere & mere, que lon iette auec torches ardentes le feu dedans la fueillee, & renuerse lon la table par terre, & puis que ceux qui l'ont fait s'enfuyent atrauers les portes du temple, sans regarder derriere eux: & finalement la fuite de ce garçon en diuers lieux, qu'il est reduit en seruitude: & apres tout les expiations & cerimonies de purifications, qui se font en la vallee de Tempes, me font souspeçonner que cela represente quelque notable malefice & hardie entreprise, anciennement auenue.

Exposition du dire des poetes touchãt Apollo.

G

XII. *De l'obiectiõ de Philippus, Cleõbrotus prend occasion de cõtinuer sa preuue, que les Dæmons passans de vn pays en autre sont cause de la cessation des oracles.*

H

Ceremonies au temple de Delphes.

A nue. Car c'est vne mocquerie, mô bel ami, de dire qu'Apollo pour auoir tué le Dragon ait esté contraint de s'en fuir iusques aux extremitez de la Grece, pour en estre rehabilité & purifié, & que là il ait fait quelques offrandes & quelques effusions, comme font les hommes quand ils veulet apaiser l'ire & le courroux des Dæmons, que nous appellons Alastoras & Palamnæos, c'est à dire poursuiuans la punition & vengeance de crimes si enormes que la memoire en dure à iamais, ou bien de quelques fort anciennes forfaitures. Vray est que le propos que i'ay autrefois ouy raconter touchant ceste fuite & cest absentemét, est fort merueilleux & estrange, mais s'il contient aussi quelque chose de verité, il ne faut pas que nous estimions que ce soit petite chose, ne vulgaire & commune, que celle qui fut alors commise au lieu de l'oracle. Toutefois de peur qu'il ne semble, que comme dit Empedocles,

En excusant Apollo il veut maintenir ce qui a esté ci dessus mis en auant touchãt les dæmõs.

Ie couse vn bout d'vne fable à vn autre,

Conclusion de ce propos.

B & que ie ne suiue pas vn mesme sentier en mes propos, ie vous prie souffrez que ie mette ici la fin conuenable à mon premier discours, car nous y sommes iustement arriuez: & me permettez prendre la hardiesse de dire ce que plusieurs deuant moy ont dit, que quand les Dæmons qui sont ordonnez pour le gouuernement & superintendance des oracles & diuinations, vienent à defaillir, il est force aussi que les oracles defaillent & perissent: & que quand ils s'enfuyent, ou qu'ils passent & s'en vont tenir ailleurs, il est force que les forces diuinatrices faillent en tels lieux: puis quand ils y retournent apres vn long espace de temps, les lieux recommencent à parler ne plus ne moins que les instrumens de musique, quand ceux qui en sauent iouer les manient & les touchent. APRES que Cleombrotus eut ainsi discouru, Heracleon se prit à dire, Il n'y a personne en la compagnie qui soit infidele ni mescreant, ou qui ait opinion touchât les Dieux qui ne s'accordent auec les nostres, mais toutefois donnons nous garde qu'en nos discours nous ne facions des suppositions erronees, & qui pourroient donner de grands fondemens à l'impieté. Tu parles bien,
C dit Philippus, mais quel propos est-ce qui t'a le plus offensé & scandalizé en ce que Cleombrotus à supposé? Adonc Heracleon, Que ce ne soient pas des Dieux qui president aux oracles, dautant qu'il est conuenable de croire qu'ils soient exempts de toute entremise de choses terrestres, & que ce soient plus tost des Dæmons ministres des Dieux, il me semble que ce n'est point mal supposé: mais tout à coup d'aller attribuer à ces Dæmons là des crimes, forfaitures, calamitez, erreurs & inquietudes enuoyez des Dieux, en tirant ces propos là des vers d'Empedocles, cela me semble vn peu trop presomptueux & d'vne audace trop barbaresque. Et lors Cleombrotus demanda à Philippus, qui & d'où estoit ce ieune homme là: & apres qu'il eut entendu son nom & son pays, lui respondit: Nous n'ignorons pas non plus qu'vn autre Heracleon, que ce que nous auons dit ne soit estrange, mais on ne sauroit discourir de grandes matieres sans poser de grands fondemens, pour prouuer vne opi-

XIII. *Heracleon replique à Cleombrotus, lequel esclaircit encor plus amplement son propos precedent touchant les Dæmons specialement de ceux qui sont mortels.*

Replique de Cleombrotus confermee.

D nion vray-semblable: mais toy-mesme ne t'auises pas, que tu ostes ce que tu concedes: car tu confesses bien qu'il y a des Dæmons, mais en voulant maintenir qu'il n'y en a point de meschans ni de mortels, tu ne saurois plus soustenir qu'il y en ait: car en quoy seront ils differens des Dieux, si quant à leur essence ils l'ont conjointe à l'immortalité, & quant à la vertu ils ne sont suiets à aucunes passions ni à aucun peché? Heracleon pensant en soy-mesme, sans mot dire, ce qu'il deuoit respondre à cela, Cleombrotus poursuiuit, disant: Et qui plus est, ce n'a pas esté Empedocles seul qui a dit, qu'il y auoit de mauuais Dæmons, mais Platon mesme, & Xenocrates & Chrysippus: & encore Democritus quand il souhaitoit & prioit qu'il rencontrast des images heureuses, il donnoit assez à entendre qu'il croyoit y en auoir d'autres peruerses & mauuaises, & qui ont de mauuaises intentiõs, & de violentes affections. Et quant à ce qu'ils soient mortels, i'en ay ouy faire vn conte à vn personnage qui n'est point esuenté ni méteur, c'estoit Epitherses le pere d'Æmylianus l'orateur, que

1. Par le tesmoignage des philosophes & poetes.

2. Par vn conte notable de la mort du grãd Pan, lequel il

tient pour vn Dæmon ou personnage heroique, mortel toutefois.

quelques vns de vous à mon auis peuuent auoir oui declamer. Cestui Epitherses E estoit de la mesme ville que ie suis, & auoit esté mon maistre en Grammaire, lequel contoit que pour aller en Italie il s'embarqua vn voyage sur vne nauire chargee de plusieurs marchandises, & de grand nombre de passagers, & disoit que sur le soir le vent leur faillit aupres des Isles Echinades, & que leur nauire alla branlant tant qu'elle arriua pres de Paxes, que la plus part des passagers estoient veillans, & y en auoit beaucoup qui buuoient encore, acheuans de souper, quand tout soudain on entendit vne haute voix venant de l'vne de ces Isles de Paxes, qui appelloit Thamos si fort, qu'il n'y eut celui de la compagnie, qui n'en demeurast tout esbahi. Ce Thamos estoit vn pilote Egyptien, que peu de ceux qui estoient en la nef conoissoient par son nom. Pour les deux premieres fois qu'il fut appelle, il ne respondit point, mais à la troisiéme, si:& lors celui qui l'appelloit renforceant sa voix, lui cria, que quand il seroit à l'endroit des basses, qu'il denonçast, que le grand Pan estoit mort. Epitherses nous contoit que tous ceux qui ouirent le cri de ceste voix, en demeurerent fort esmerueillez, & entrerent là dessus en dispute, à sauoir s'il seroit bon F de faire ce qu'il commandoit, ou bien de ne s'en entremettre point, ains le laisser là: finalement qu'ils resolurent ainsi, que s'ils auoient bon vent, lors qu'ils passeroient par deuant ce lieu, que Thamos passast oultre sans mot dire: mais si d'auenture il y auoit calme, & qu'il ne tirast point de vent, qu'il criast tout haut, ce qu'il auoit entendu. Quand ils furent à l'endroit de ces basses & platis, il auint qu'il ne tiroit ne vent ni haleine, & estoit la mer fort plate: parquoy ce Thamos regardant de dessus la prouë vers la terre, dit tout haut ce qu'il auoit entendu, Que le grand Pan estoit mort, Il n'eut pas plus tost acheué de dire, que lon entendit vn grād bruit, non d'vn seul, mais de plusieurs ensemble, qui se lamentoient & s'esbahissoient tout ensemble: & pourautant que plusieurs estoient presens, la nouuelle en fut incontinent espandue par toute la ville de Rome, tellement que l'Empereur Tiberius Cæsar enuoya querir ce Thamos, & adiousta tant de foy à son dire, qu'il fit enquerir qui G pouuoit estre ce Pan là, & que les hōmes de lettres, qui estoient en bon nombre autour de lui, furēt d'opinion que ce deuoit estre celui qui estoit né de Penelopé & de Mercure: si y eut lors quelques vns en la cōpagnie qui tesmoignerēt l'auoir autrefois oui dire au vieil Æmylianus. Demetrius adonc conta, qu'alentour de l'Angleterre y a plusieurs petites Isles desertes, semees çà & là par la mer, que lon appelle au pays des Isles des Dæmons & des demi-dieux, & que lui mesme par cōmandement de l'Empereur alla en la plus prochaine des desertes, pour voir & enquerir que c'estoit, & trouua qu'il y auoit peu d'habitans, qui estoiēt tenus pour saincts & inuiolables par les Anglois. Peu apres qu'il y fut arriué, il dit que l'air & le temps se troubla merueilleusement, & se fit vne terrible tempeste & orage de vents & de tonnerres: laquelle estant à la fin cessee, il dit que les insulaires lui asseurerent, que c'estoit quelqu'vn de ces Dæmons & demi-Dieux qui estoit decedé: car ainsi comme vne lampe, disoit il, pendāt qu'elle est allumee n'a rien qui offense personne, mais quand H elle vient à s'esteindre, elle rend vne puanteur qui fasche ceux qui sont alētour: aussi les grandes ames, pendant qu'elles luisent, sont douces & gracieuses, sans fascher personne, mais quand elles vienent à s'esteindre & à defaillir, elles émeuuent cōme lors, de grands orages & de grandes tempestes, & bien souuent mesmes infectēt l'air de maladies contagieuses. Ils disent dauantage, qu'il y a l'vne de ces Isles-là, où Saturne est detenu prisonnier par Briareus, qui le tient lié de sommeil, & que lon a inuēté ce moien là de le tenir enchainé en le faisant dormir, & qu'il y auoit autour de lui plusieurs Dæmons qui estoient ses vallets & ses seruiteurs. CLEOMBROTVS adonc prenant la parole: Ie pourrois, dit-il, aussi bien reciter plusieurs tels exēples si ie voulois, mais c'est assez que cela n'est point contraire, ni n'aporte aucune oposition alencontre de ce que nous auons mis en auant, combien que nous sauons assez que

Artifice de Satan pour obscurcir le secret de salut, & le cacher du tout aux incredules.

3. Par autres tesmoignages conformes au precedent.

Similitude, pour verifier ce qu'il a dit de la mort des Dæmōs, & du deuil que les esprits en meinent.

XXIII. *De ce que dessus Cleombrotus conclud pour les Stoiques cōtre les Epicuriēs qu'y*

A que les Stoyques ont la mesme opinion des Dæmons que nous auons, & qu'ils tienent qu'en vne si grande multitude de Dieux que lon tient, il n'y en a que vn seul qui soit eternel & immortel, & que tous les autres ont eu commencement par naissance & prendront fin par mort. Quant aux risees & mocqueries des Epicuriens, il ne les faut point craindre, attendu qu'ils ont bien l'audace d'en vser mesmes contre la prouidence diuine, l'appellans fable & conte de vieilles: mais au contraire nous maintenons, que leur infinité de mondes est veritablement vne fable, de dire qu'entre les mondes innumerables il n'y en ait pas vn qui soit gouuerné par raison & prouidence diuine, ains que tous ont esté faits & se maintienent fortuitement & casuellement. Et s'il est loisible de se rire & mocquer es discours de philosophie, plus tost faudroit-il se mocquer de ceux qui tirent aux disputes des choses naturelles ie ne say quelles images sourdes, aueugles & sans ames, qui aparoissent par infinies reuolutions d'annees aux suruiuans, & se promenent par tout, estans, ce disent-ils, issues & decoulees des corps, partie encore viuans, & partie
B de ceux qui long temps y a sont ou bruslez ou pourris, c'est de ceux là qu'il se faudroit mocquer, qui attirent des ombres & des bourdes sottes es disputes de la nature: & cependant se courroucent, & treuuent estrange si lon dit qu'il y a des Dæmons, non seulement qui aparoissent, mais aussi qui parlent & qui ont leur vie & leur estre de bien fort longue duree.

ayans dès Dæmôs mortels il ne se faut esmerueiller de la cessation des oracles.

Il preuient l'obiection des Epicuriẽs & la retorque contre eux-mesmes.

Apres que ces propos eurent esté dits, Ammonius parla, disant: Il me semble que Cleombrotus a bien prononcé. Et qui empesche que nous ne receuions sa sentence, laquelle est saincte & tres-digne d'vn philosophe: car si on la reiette, on sera contraint de reietter aussi & nier beaucoup de choses qui sont & qui auienent, mais dont on ne sauroit rendre raison certaine: & si on la reçoit, elle ne tire apres elle consequence de chose quelconque impossible, ne qui ne soit en estre. Mais quant à ce que i'ay oui dire aux Epicuriens seuls, alencontre des Dæmons qu'introduit Empedocles, comme estant impossible qu'ils
C soient heureux & de longue vie, s'ils sont mauuais & vicieux, dautant que le vice de sa nature est aueugle, & qui de soy-mesme se precipite ordinairement es perils & inconueniens qui destruisent la vie, cela est vne sotte opposition, car par ceste raison il faudroit qu'ils confessassent que Epicurus ait esté pire que Gorgias le Sophiste, & Metrodorus que Alexis le farceur & ioueur de Comædies, car il vescut deux fois autant que Metrodorus, & Gorgias vescut deux fois autant, & encore vn tiers dauantage qu'Epicurus, mais autrement disons nous que la vertu est puissante, & le vice debile, non pas pour l'entretenement, ou pour la dissolution du corps en vie, attendu que nous voions entre les animaux plusieurs qui sont lourds & hebetez, & d'autres qui sont fort getifs & fort lascifs, qui viuent plus longuement que ne font ceux qui sont plus sages & plus esueillez: parquoy ils ne concluent pas de bien dire, que la nature diuine iouïsse de l'immorta-
D lité, dautant qu'elle sait euiter & repousser les choses qui destruisent la vie, car il faloit qu'en la nature de la diuinité bien-heureuse, ils missent vne impossibilité de n'estre suiette à corruption ou alteration quelconque, sans auoir besoin d'aucune sollicitude de l'entretenir. Mais à l'auenture n'est-il pas honneste de dire ne disputer contre ceux qui ne sont pas presens: & pourtant sera-il meilleur que Cleombrotus reprene le propos qu'il a n'agueres laissé touchant la fuite & le passage des Dæmons de lieu à autre. Voire-mais, dit Cleombrotus, ce sera bien merueille s'il ne vous semble encore plus estrange & hors d'aparence de raison, que le premier, combien qu'il semble estre fondé en raison naturelle, & que Platon lui-mesme en ait donné le commencement, non qu'il l'ait absoluement prononcé & affermé, mais par maniere d'opinion douteuse en ayant sous paroles couuertes ietté auec vne crainte retenue quelque coniecture en auant.

XV. *Ammonius aprouuant le dire de Cleombrotus cõtinue à refuter les Epicuriens qui disputoient qu'il n'y auoit point de Dæmons.*

Raison de ceste refutation.

XVI. *Cleombrotus continue & prouue par vn conte que la diuination appartiẽt aux Dæmons, & qu'aucũs d'iceux estans passagers & mortels lon ne se doit*

esbahir si leurs oracles ont cessé en plusieurs lieux.

Mais puis que la coupe des deuis & des contes, meslez de toutes sortes, est seruie E sur table, & que à peine pourrois-ie iamais rencontrer de plus gracieux & plus faciles auditeurs, pour faire passer vne telle narration, ne plus ne moins que de la monnoye estrangere, ie ne faindray point de vous faire le conte que i'ay entendu d'vn estranger, lequel apres plusieurs allees & venues, ayãt bien cherement acheté & payé l'auenture de le rencontrer, ie trouuay à la fin à toute peine, aupres de la mer rouge. Il ne parloit aux hommes qu'vne fois l'annee, & le demeurant du temps conuersoit, comme il disoit auec les Nymphes Nomades, & auec les Dæmons. Ie parlay à luy, & me fit bon recueil : c'estoit le plus bel homme de visage que ie pense iamais auoir veu, non suiet à maladie aucune, & prenoit tous les mois vne fois seulement le fruict de ne say quelle herbe medicinale amere, dont il viuoit : il estoit exercité à parler plusieurs langages, & parloit auec moy plus communement en langue Dorique : son parler sembloit presques vn chant, & si tost qu'il ouuroit la bouche pour parler, tout l'enuiron de lui estoit rempli d'vne tressouefue odeur qui en F sortoit. Or quant à tout autre sauoir & conoissance de toutes histoires, il l'auoit tout le long de l'an : mais quant à la diuination, elle lui estoit inspiree vn seul iour en chasque annee, auquel il descendoit sur le riuage de la mer, & la chantoit & predisoit les choses à auenir aux Princes & Seigneurs de tout le pays, ou aux secretaires des Roys, qui se trouuoient là à iour nommé, & puis s'en retournoient. Ce personnage donc attribuoit la diuination aux Dæmons, & estoit bien aise d'ouïr ce que lon raconte de Delphes. Quant à ce que nous tenons de Bacchus, & des sacrifices que nous lui faisons, il en estoit tout informé, disant que c'estoient tous grands accidens auenus aux Dæmons, & semblablement ce que lon raconte touchant le serpent Python, & disoit que celui qui l'auoit tué n'en auoit pas esté banni pour dix ans, ni ne s'en estoit pas fui en la vallee de Tempes, ains de tout ce monde, dont il seroit depuis retourné apres neuf reuolutions de la grande annee, estant biẽ purifié, nettoyé, G & veritablement Phœbus, c'est à dire, clair & luisant, auroit recouuré la superintendãce de l'oracle Delphique, lequel cependant auoit esté deposé en la garde de Themis. Autant en disoit il de ce que lon raconte des Typhons, & des Titans : car il affermoit que ce auoient esté des batailles de Dæmons contre Dæmons, & des fuites & bannissemens de ceux qui auoient esté vaincus, ou bien des punitions que les Dieux auoient faites de ceux qui auoient commis de telles forfaitures que lon raconte que Typhon commit alẽcontre d'Osiris, & de Saturne alencontre du Ciel, desquels les honneurs sont fort obscurcis ou du tout esteints, dautant qu'ils sont passez en vn autre monde : car i'entend que les Solymiens, qui sont voisins des Lyciens, honorent singulierement Saturne, mais depuis qu'il eut occis leurs princes, Arsilaus, Dryus & Trosobius, il s'en fuit, & s'en alla en quelque autre pays, car ils ne sauent où, lon ne fit plus conte de lui, mais qu'ils appellerent ces trois, Arsalus, Dryus, & Trosobius, les Dieux seueres, & de fait que tant en public qu'en priué les Lyciens font encore H leurs maledictions & execratiõs par eux. Plusieurs autres exemples semblables peut on tirer de ce que lon raconte des Dieux. Et si nous appellons aucuns de ces Dæmons des noms des Dieux vsitez & ordinaires, il ne s'en faut point esmerueiller, disoit ce personnage estrãger, car ils sont biẽ-aises d'estre appellez des noms des Dieux dont ils dependent, & dont ils ont honneur & puissance, comme entre les hommes, l'vn est Iouial : l'autre Palladien, l'autre Apollonien ou Bacchanal, ou Mercurial, & y en a qui sont bien & conuenablement nommez, encore que ce soit à l'auenture : mais la plus part ont des denominations des Dieux qui ne leur conuienent aucunement, ains sont transposees. ICI Cleombrotus ayant fait pause, son dire sembla merueilleux à toute la cõpagnie : & Heracleon lui demanda en quelle sorte c'estoit que cela touchoit à Platon, & comment c'estoit qu'il auoit donné commencement à vn tel propos. Cleombrotus lui respondit, Tu fais bien de me le remettre en memoire,

Merueilleux discours d'vn personnage veu par Cleombrotus.

De son sauoir & de sa diuination.

A qui il attribuoit sa diuinatiõ, & son opinion touchant Bacchus, Apollon, les Typhons, & Titans.

XVII. *Du propos precedent Cleombrotus prend occasion de discourir sur la philosophie*

A moire, c'est par ce que premierement il reietta tousiours l'infinité des mondes: mais il a tousiours douté du nombre certain & precis, & concedant qu'il y auoit aparëce au dire de ceux qui en mettoient cinq, vn en chasque element, il s'est tenu à vn, & semble que cela soit propre à Platon, là où tous les autres philosophes ont tousiours fort redouté de receuoir & admettre multitude de mõdes, comme s'il estoit necessaire que ceux qui n'arrestoiët & ne terminoiët pas la matiere en vn, ains en sortoiët tombassent necessairement en ceste fascheuse & non terminee infinité. Mais cest estranger là, dis-ie adõc, determinoit-il rien du nõbre des mondes cõme Platon, ou si tu ne l'en recerchas iamais en tout le temps que tu fus auec luy, Ie n'auois garde de faillir, dit Cleombrotus, d'estre bien diligent & affectionné auditeur de tels deuis, voiant mesmement qu'il se monstroit si affable en mon endroit. Il disoit que ni le nõbre des mondes n'estoit infini, ne qu'il n'y en auoit pas vn seul, ni cinq, mais cent B quatre vingts & trois, qui estoient ordonnez & rëgez en forme triangulaire, duquel triangle chascun costé contenoit soixante mondes, & que des autres trois chascun estoit à l'vn des coins du triangle, & qu'ils s'entretenoient tout alentour, ne plus ne moins que ceux qui sont en vne dance, & que la pleine qui est au dedans du triangle, estoit le fondement & l'autel commun de tous ces mondes, qui s'appelloit le champ ou la plaine de verité, dedans laquelle sont les desseins, les moules, les idees, & les exemplaires immobiles de toutes les choses qui furent onc & qui iamais seront, & à l'entour de ces idees estant l'eternité, le temps, comme vn ruisseau qui en sortoit, couloit dedans ces mondes, & que les ames des hommes, s'ils ont bien vescu en ce monde, en dix mille ans vne fois les voyent, & que les plus sainctes cerimonies mystiques des sacrifices qui se font ici bas, ne sont que comme vn songe de ceste veuë, & de ce spectacle là: & disoit que toute la peine que lon employe à l'estude de la philosophie estoit pour paruenir à la veuë de ces beautez là, ou autrement C que c'estoit toute peine perdue. Ie l'entendois, dit-il, cõter tous ces propos là, ne plus ne moins proprement, que si c'eust esté quelque cerimonie de sacrifice qu'il m'eust exposee en quelque religion, en laquelle il m'eust instruit, sans qu'il m'amenast aucune preuue ni aucune demonstration de son dire. En cest endroit me tournant deuers Demetrius, ie luy demanday comment il y auoit aux vers d'Homere que disent les pourchassans de Penelopé, quand ils voient manier l'arc à Vlysses.

O ç'a esté quelque grand crocheteur
D'arc cestui-ci, & vn grand fureteur:

Et comme Demetrius me les eut remis en memoire: Il me vient dis-ie, en pensee d'en dire autant de cest estranger, O c'estoit vn grand amateur & vn grand fureteur de toutes resolutions, & de tous discours de philosophie, & estoit homme bien versé aux lettres: certes il n'estoit point estranger de nation, ains Grec, & rempli de toute science, & eruditions Grecques: & ce nombre de mondes nous mon-D stre qu'il n'est ni Egyptien, ni Indien, ains venu d'vn Grec de langue Dorique, du pays de la Sicile, nommé Petron, natif de la ville d'Imere en Sicile, qui en a composé vn petit liure, que ie n'ay pas leu, & si ne say s'il est en estre es mains des hommes, mais Hippys natif de Rege, duquel Phanias Eressien fait mention: escrit que c'estoit l'opinion & le discours de ce Petron, qu'il y auoit cent quatre vingts & trois mõdes qui touchoient les vns aux autres de reng: mais il ne declaire point que c'est à dire, se toucher de reng, & n'en aporte aucune raison probable. Et quelle verisimilitude, ce dit Demetrius, pourroit-il auoir en cela, veu que Platon, sans amener aucune coniecture vrai-semblable, ni aucune aparence de raison, a renuersé ceste opinion là? Et toutefois, ce dit Heracleõ, nous entendons dire à vous autres Grammairiens que Homere mesme est le premier auteur de ceste opinion là, comme aiant diuisé l'vniuers en cinq mondes: le ciel, l'eau, l'air, & la terre, & ce qu'il appelle Olympe, dont il en laisse les deux communs, c'est à sauoir la terre à tous ceux d'à bas, l'Olym-

Platonique touchant le nombre des mondes, des Idees, & de l'eternité, & des ames humaines.

Opinion de ce personnage de Cleombrotus touchant la pluralité des mondes.

Idees.

Discours sans preuue ni demonstratiõ.

Odyss. liu. 24.

Louange de ce personnage estimé disciple de Petrõ philosophe Sicilien.

Demetrius contredisant à ceste opinion touchant la pluralité des mondes. Heracleon s'efforce le premier.

Iliad. liu. 15.

Par le tesmoignage d'Homere.

Par celui de Platon.

pe à tous ceux d'enhaut, & les trois du milieu attribue à trois diuers Dieux. Aussi E semble-il que Platon attribuant aux principaux membres de l'vniuers les especes & figures premieres, & les plus excellentes des corps, les appelle cinq mondes, à sauoir celui de la terre, celui de l'eau, celui de l'air, & celui du feu, & finalement celui qui embrasse tous les autres, qu'il appelle Dodecaëdre, c'est à dire à douze faces, qui s'estend amplement, est fort capable & mobile, comme estant sa forme & figure fort propre & conuenable aux reuolutions & mouuemens des ames. Demetrius alors, qu'est-il besoin, dit-il, de remuer maintenant Homere, car assez auons nous desormais allegué de fables.

Exposition du dire de Platon, lequel a disputé contre l'infinité des mondes.

Mais il s'en faut beaucoup que Platon n'appelle les cinq differentes essences du monde cinq mondes, attendu que là mesme où il dispute contre ceux qui mettent vne infinité de mondes: il afferme qu'il n'y en a que vn seul creé de Dieu & aimé de lui, composé de toute nature, aiant corps entier, & content de soy-mesme, sans auoir besoin de rien d'ailleurs: voila pourquoy à bon droit pourroit on trouuer estrange, que lui ayant dit verité il ait donné occasion à d'autres de prendre vne opinion fausse, & en laquelle il n'y a aparence quelconque: car s'il n'eust retenu l'vnité du monde, il eust aucunement donné fondement à ceux qui en mettent infinis: mais qu'il en ait voulu asseurer precisément cinq, & non point plus ne moins, cela est merueilleusement estrange & esloigné de toute probabilité, si d'auenture tu n'as quelque chose à dire sur cela, dit-il, en soy retournant deuers moy. F

XVIII. Lamprias voulant ramener la compagnie à ce premier propos des oracles, Demetrius prend la parole, & disputãt contre l'opinion des Epicuriens qui establissoyent vne infinité de mondes il en imagine vn nombre certain, estant d'auis que Dieu en a creé plus d'vn.

COMMENT, dis-ie lors, estes-vous donc d'auis, de laisser là vostre premiere dispute des oracles: comme estant de tout poinct acheuee & resoluë, & d'en prendre vne autre de non moindre difficulté? Nous ne la laisserons pas pour cela, respondit Demetrius, mais aussi ne passerons nous pas outre ceste-ci, qui de soy-mesme se presente, & presque nous met la main au deuant, car nous n'y demeurerons pas beaucoup, ains seulement tant que nous puissions en passant y trouuer quelque peu de verisimilitude, & puis nous retournerons à nostre premier propos. G En premier lieu donc, dis-ie, les raisons qui empeschent que lon ne mette des mondes infinis, n'empeschent pas que lon n'en mette plus d'vn: car aussi bien en plusieurs mondes, comme en vn, pourra estre la diuination, la prouidence & la fortune, qui entreuiendra es plus petites choses: mais la plus part des plus grandes & principales choses auront & prendront leurs generations, changemens & mutations par ordre, ce qui ne se pourroit faire en infini nombre de mondes. Et puis il est plus conforme à la raison de dire, que Dieu n'ait pas creé pour vn monde vnique & seul, car estant parfaitement bon, il n'y a vertu ne bonté aucune qui lui defaille, & moins encore que toutes les autres, la iustice & l'amitié, car elles sont de soy-mesme tres-belles & tres-bien seantes aux Dieux.

Raisons de Lamprias pour fortifier son dire.

Or Dieu n'a rien qui soit inutile, ne qui soit pour neant, parquoy il faut qu'il y ait hors de luy d'autres dieux & d'autres mondes, enuers lesquels il vse de ces vertus sociales: car il n'vsera pas enuers soy-mesme, ni enuers aucune partie de soy, de iustice, ni de H grace & de benignité, ains enuers les autres: ainsi n'est-il pas vray-semblable que ce monde flotte & vague sans ami, sans voisin, sans communication quelconque en vn vuide infini, attendu mesmement que nous voyons que la nature enferme & enuironne toutes choses en leurs genres & en leurs especes, ne plus ne moins que dedans des vases, ou dedans les enueloppees de leurs semences, car il n'y a en toute la nature rien qui soit vn en nombre, qu'il n'ait la raison de son estre commune auec d'autres, ne n'y a chose qui participe de quelque denomination en commun, qui en particulier ne soit telle. Or est-il que le monde s'appelle ainsi en commun. Il faut donc qu'il soit en particulier tel, & est qualifié tel en particulier, pour la difference qu'il a auec ses semblables & de mesme espece: car s'il n'y a en toute la nature ni homme qui soit vn: ni cheual, ni estoille, ni Dieu, ni Dæmon, qui empeschera que lon ne puisse dire que la nature n'a pas non plus vn seul monde, ains qu'il

faut

XIX. Refutatiõ de l'obiection contre l'opinion precedente de la pluralité des mondes.

A faut qu'il en ait plusieurs? Et qui m'obiicera que ce monde n'a semblablement qu'vne terre, ni qu'vne mer, ie lui respõdray qu'il ne s'aperçoit pas de ce qui est tout euident, des parties semblables: car nous diuisons la terre en parties de semblable & mesme denomination, pource que toutes parties de terre sont terre, & de la mer semblablement: mais nulle partie du monde n'est monde, ains est composé de diuerses & differentes natures. Car quant à l'inconuenient que d'aucuns redoutent principalement, pour lequel ils consomment toute la matiere au dedans d'vn monde, de peur que s'il en demeuroit quelque chose au dehors, elle ne troublast la cõposition de cestui-ci par resistance qu'elle luy feroit, & heurts qu'elle luy dõneroit, ils n'ont point occasion de le craindre, car y aiant plusieurs mondes, & vn chascun d'iceux particulierement aiant vne mesure definie & determinee à sa substance & à sa matiere, & nulle partie d'icelle sans mesure ni sans ordre: il ne demeurera rien de superfluité, comme d'excrement, au dehors, qui puisse donner empeschement, B pour ce que la raison qui dominera celle portion de la matiere qui sera attribuee à chasque mõde, ne permettra pas qu'il y ait rien, qui sortant hors de son ordre, & vagant çà ou là, aille choquer vn autre monde, ni que d'vn autre aussi sorte rien qui se viene ruer sur soy: pour ce que la nature n'a rien qui en quantité soit infini, ni desordonné, ni mouuement qui soit sans raison, ni sans ordre. Et s'il y a d'auenture quelque influence qui passe des vns aux autres, cela est vne communication fraternelle, douce & amiable, dont ils se meslent tous ensemble, ne plus ne moins que les lumieres des astres, & les influences de leurs temperatures sont causes que eux mesmes se resiouissent en se regardant les vns les autres d'vn benin aspect, & donnent aux Dieux, qui sont plusieurs & bons en chascun astre, moyen de s'entrehanter & s'entrecaresser: car en tout cela il n'y a rien qui soit impossible ni fabuleux, ni contraire à la raison, si ce n'est que quelques vns s'en defient, pour les raisons C & decisions d'Aristote, qui dit que chasque corps a son lieu propre & naturel, à raison dequoy il est force que la terre de tous costez tende au milieu, & puis l'eau par dessus elle, seruant pour sa pesanteur de fondement aux autres plus legers elemens.

Obiection. — *1. Responce.* — *2. Responce.* — *Raisons fermes d'Aristote.*

XX. Il tasche de respondre aux raisons d'Aristote, lequel maintient ce qui est tres-vray: asauoir que il n'y a qu'vn monde.

Si donc il y auoit plusieurs mondes, il auiendroit que la terre bien souuent se trouueroit situee au dessus de l'air & du feu, & bien souuent au dessous, & semblablement que l'air & le feu se trouueroient au dessous, quelquesfois en leurs lieux naturels, & quelquesfois en d'autres contre nature: lesquelles choses estans impossibles, ainsi comme il pense, il s'ensuit donc qu'il n'y a ne deux ne plusieurs mondes, ains vn seul, qui est cestuy-ci, composé de toute sorte de substance, disposé selon nature, ainsi qu'il est conuenable à la diuersité des corps. Mais en tout cela il y a plus d'apparence vray-semble, qu'il n'y a de verité: car qu'il soit ainsi, ami Demetrius, considere que quand il dit, qu'entre les corps simples les vns tendent vers le milieu, c'est à dire contre-bas, les autres arriere du milieu & contre-D mont, & les autres alentour du milieu, c'est à dire en rond: au regard dequoy prẽd-il le milieu? il est certain que ce n'est pas au regard du vuide, car il n'y en a point en nature, selon son auis, & encore selon ceux qui en mettent, il ne peut auoir de milieu non plus que de premier, ni de dernier: car premier & dernier sont des bouts: or ce qui est infini, consequemment est aussi sans bout. Mais encore que par force quelqu'vn d'eux nous contraignist d'admettre vn milieu au vuide, il est impossible de comprendre & imaginer la difference de mouuemens des corps vers iceluy, par ce qu'il n'y a ni en icelui vuide aucune puissance attractiue des corps, ni dedans les corps aucune deliberation, ou inclination & affection de tendre de tous costez à ce milieu, ains est aussi peu possible d'imaginer, que des corps sans ames se meuuent d'eux-mesmes, vers vne place incorporelle & n'aiant aucune difference de situation, comme qu'elle les attire à soy. Il reste donc que ce milieu se doiue entendre, non point localement, mais corporellement: car estant ce monde vne masse &

Responses subtiles pour reuerser la ferme opinion d'Aristote.

vnion composee de plusieurs corps differens & dissemblables conioints ensemble, E
il est force que les diuersitez d'iceux engendrent mouuemés dissemblables aussi de l'vn en l'autre : ce qui aparoit par ce que chascun d'iceux corps changeát de substance change aussi de place quand & quand : car la subtilisation & rarefaction distribue à l'entour en rond la matiere qui se leue du milieu en contremont, & au cótraire la condensation & constipation la deprime & la chasse contre bas vers le milieu: sur quoy il n'est ia besoin de discourir dauantage en ce lieu, car quelque cause que lon supose produire de telles passions & de telles mutations, celle mesme contiendra chascun des mondes en soy, par ce qu'vn chascun d'eux a sa terre & sa mer, & chascun son milieu propre, & chascun aussi les passions & mutations des corps, & la nature & puissance qui les maintient & conserue chascun en son lieu & son estre: car le dehors, soit qu'il n'y ait rien, soit qu'il y ait vn vuide infini, ne peut bailler aucun milieu, comme nous auons dit parauant: mais y aiant plusieurs mondes, chascun a son milieu propre à part, tellement qu'vn chascun y aura aussi mouuemés pro- F
pres des corps, les vns tendás au milieu, les autres arriere du milieu, les autres à l'entour du milieu: selon que eux mesmes les distinguent: & celui qui voudroit que y aiant plusieurs milieux, les corps pesans de tous costez tendent vers vn seul, ressembleroit proprement à celui qui voudroit, que y aiant plusieurs hommes, le sang coulast de tous costez en vne seule veine, & que les cerueaux de tous fussent contenus d'vne mesme taye, estimant que ce seroit vn grand inconuenient, si tous les corps solides n'estoyent en vne mesme place, & les rares en vne autre, mesme celui là seroit bien impertinent, & aussi lourdaut seroit celui qui trouueroit mauuais que les entiers eussent toutes leurs parties en leur ordre, en leur rang, & en leur situatió naturelle: car ce seroit vne extreme sottise si quelqu'vn croyoit, qu'il y eust vn monde qui eust la Lune en soy situee au bas, ne plus ne moins que si vn homme auoit la ceruelle aux talons, & le cœur aux tempes: mais il n'y a point d'absurdité ne d'inconuenient, qu'en mettant plusieurs mondes distincts & separez les vns des autres, on G
distingue aussi quand & quand, & separe leurs parties: car en chascun la terre, la mer, & le ciel, seront situez & colloquez en leurs assiettes naturelles, ainsi comme il apartient, & aura vn chascun d'iceux módes, son bas, son haut, son enuiron, & son milieu: non pas au regard d'vn autre monde, ni au regard du dehors de soy, ains en soy-mesme, & au dedans de soy: & quant à la suposition que font aucuns, que si vne pierre estoit hors du monde, lon ne sauroit imaginer ou comprendre, ne comment elle pourroit demeurer, ni comment elle se pourroit mouuoir: car comment pourroit-elle demeurer suspendue, veu qu'elle est pesante, ou se mouuoir vers le milieu du monde, comme les autres corps pesans, veu qu'elle ne seroit ni partie d'icelui, ni comptee entre les sustances? & quant à la terre qui est attachee & enuironnee tout alentour en vn autre monde, il ne faut pas enquerir ne demander comment elle ne tombe deçà, veu sa pesanteur, & comment elle ne s'arrache de son en- H
tier total, attendu que lon void qu'il y a vne nature & vne force naturelle qui contient vne chascune partie: car si nous voulons prendre bas & haut, non au dedans du monde, mais au dehors, nous nous trouuerons es mesmes destresses & difficultez que Epicurus, qui fait mouuoir & tendre ses petits corps indiuisibles vers les lieux qui sont au dessous des pieds, comme si le vuide auoit des pieds, ou que son espace infinie permist que lon y peust imaginer vn bas & vn haut. Et pourtant y a il cause de s'esmerueiller, ou plus tost de recercher & demander quelle fantasie a meu Chrysippus à dire, que le monde estoit colloqué & situé droitement au milieu, & que la sustance de toute eternité aiant occupé le lieu du milieu, y estoit si bien serree & pressee pour durer à iamais, & iusques en vne immortalité, par maniere de dire: car il escrit cela en son quatriesme liure des choses possibles, songeant sans propos, qu'il y ait milieu en vn infini, & encore plus mal à propos attribuát à vn milieu

Allegations pour maintenir qu'il y a plusieurs mondes, refutees amplemét par les anciens & modernes, qui ont traité de la Creatió du monde, & de la philosophie naturelle.

Ces comparaisons & similitudes sont infirmes & non concluantes.

Conclusion sans fondement & sans raison.

Supposition vaine.

Questió dependáte de la precedente proposition.

Il s'esmerueille de l'opinion de Chrysippus, & n'y fait point de response.

A milieu qui n'est point la cause de la stabilité & ferme fondation du monde, attendu mesmement qu'il a escrit en beaucoup d'autres lieux, que la substance se gouuerne & se maintient par ces mouuemens, tendans au milieu, & partans du milieu d'icelle. Au demeurant, quant aux autres oppositions que font les Stoiques, qui les redouteroit? comme quand ils demandent, Comment sera-il possible de maintenir vne fatale destinee, vne prouidence diuine? & comment ne sera lon contraint de mettre plusieurs Iupiters, quand on mettra plusieurs mondes? Car premierement s'il y a inconuenient à mettre plusieurs Iupiters, leurs opinions sont encore bié plus absurdes, car ils mettent des Soleils & des Lunes, des Apollons, des Dianes, & des Neptunes infinis en infinies reuolutions des temps. Et puis quelle necessité y a-il qui contraigne d'auouër qu'il y ait plusieurs Iupiters, s'il y a plusieurs mondes, & non pas en chascun Dieu souuerain, gouuerneur & conducteur de l'vniuers, prouueu de toute intelligence & de raison, comme celui que nous surnommons le Sei-

XXI. Response aux Stoiques qui maintenoyent ce qui est vray, asauoir qu'il n'y a qu'vn monde, & n'y en peut auoir plusieurs ni vn nombre infini.

B gneur & le Pere de toutes choses? ou bien qui empeschera que tous mondes ne soient suiets à la prouidence & à la destinee de Iupiter, & que lui aussi reciproquement n'ait l'œil sur tous, & ne les dirige & gouuerne, en subministrãt à tous les principes, les semences & les raisons de toutes les choses qui se font? car puis qu'ainsi est que nous voions ici bien souuent vn corps composé de plusieurs autres corps distincts, comme vne assemblee de ville, vne armee, vne danse, en chascun desquels corps y a vie, prudence & intelligence: il n'est pas aussi donc impossible qu'en tout l'vniuers, dix, ou cinquante, ou cent mondes qu'il y aura, n'vsent d'vne mesme raison, & ne respondent tous à vn mesme principe, ains au cõtraire cest ordre & disposition est fort conuenable aux Dieux, car il ne les faut pas faire comme les Roys d'vn exaim d'abeilles, qui ne sortent iamais de la ruche, ni les tenir en prison enfermez, ou plus tost attachez dedans la matiere, comme ceux-ci font, qui disent que les Dieux sont certaines dispositions de l'air, & certaines proprietez & vertus des

Les Stoiciens & celui qui tasche de les refuter en cest endroit n'ont rien conu en la pure doctrine de la prouidence de Dieu.

Pourtant ne faut il s'esmerueiller des absurditez & faussetez que les vns & les autres mettent en auant.

C eaux, & du feu, infuses au dedans, & ainsi les font naistre auec le monde, & puis les brusent aussi quand & lui: mais encore ne les deslient-ils pas, ni ne les font pas libres, à tout le moins comme les chartons qui guident les chariots, ou les pilotes qui gouuernent les nauires, ains les y clouënt, ne plus ne moins que les statues attachees & seellees auec des clous & du plomb à leurs bases, ainsi les tienent-ils enfermez & enclouëz dedans la matiere corporelle, participans auec elle iusques à corruption, dissolution, & alteration toute entiere. Mais bien plus est ce propos digne & magnifique, de dire que les Dieux sont de tout poinct libres, sans que personne leur commande, ne plus ne moins que les feus de Castor & de Pollux secourent ceux qui sont trauaillez en tourmente de mer, en y suruenant ils adoucissent la violence de la mer, & les impetueux soufflemens des vents, non pas qu'eux mesmes nauiguent ni soient participans du mesme peril, ains seulement se monstrant en l'air, & preseruant les mariniers: aussi que les Dieux aillent visiter par plaisir tantost vn monde,

De la liberté des Dieux: où derechef se descouure l'ignorance de la prouidence diuine.

D & tantost vn autre, en regissant & gouuernant vn chascun d'iceux auec la nature: car le Iupiter d'Homere ne iette pas gueres loin ses yeux de la ville de Troye, iusques au païs de Thrace, & des Scythes vagabõds, habitans au long des riues du Danuble: mais le vray Iupiter a plusieurs passages honnestes & cõuenables à sa maiesté d'vn monde à l'autre, non point regardant hors de soy en vn vuide infini, & se contemplant soy-mesme & non autre chose, comme aucuns estiment, ains considerant les faits des hommes & des Dieux, les mouuemens & reuolutions des astres: car la diuinité ne hait point les varietez & mutations, ains y prend fort grãd plaisir, comme lon peut coniecturer par les circuitions, conuersions & commutations qui aparoissent au ciel. Parquoy ie conclus que l'infinité de mondes est vne resuerie fausse, où il n'y a point d'aparence de raison, & qui ne peut en aucune maniere admettre vn Dieu, ains se gouuerne en tout & par tout par la fortune & à l'auenture;

Conclusion qu'il n'y a pas vne infinité de mondes, mais qu'il y en a plus d'vn.

& au contraire, que le gouuernement & la prouidence d'vn nôbre certain & quantité terminee & finies de mondes, n'a point d'aministration qui doiue sembler plus indigne ne plus laborieuse que celle qui s'employe & s'attache à la direction d'vn tout seul, & qui le transforme, renouuelle & reforme par infinies fois: APRES que i'eu acheué ce propos ie m'arrestay: & Philippus sans gueres atendre, Quât à cela, dit-il, s'il est ainsi, ou s'il est autrement, ie ne le voudrois point trop asseurer, mais si nous faisons sortir Dieu hors de la superintendance d'vn monde seul, pourquoy est-ce que nous le faisons ouurier de cinq tant seulement, & non de plus? & quelle raison y a il peculiere de ce nombre là auec la multitude des mondes, plus tost que d'vn autre? Ie l'entendrois bien plus volontiers que non pas l'occasion & la cause pourquoy ce mot E i a esté consacré en ce temple: car il n'est nombre, ni triangle, ni quarré, ni parfait, ni cubique, ni ne presente aucune gentillesse à ceux qui aiment, & qui estiment telles speculations: & l'argument & illation tiree des Elemens, laquelle il semble que Platon mesme obscuremêt ait touchee, est fort difficile à comprendre, & ne nous demonstre rien de la probabilité qui l'ait deu atirer à faire ceste consequence, qu'il est vray-semblable, que comme il se fait & engendre en la matiere cinq sortes de corps reguliers aians les angles & les costez égaux, enuirônez de superfices egales, aussi de ces cinq corps y ait eu des le commencement incontinent cinq mondes faits & formez. Et toutefois, dis-ie, il semble que Theodore le Solien, exposant ce qu'il y a de Mathematique en Platon, ne traite pas mal ce passage là, car il declare ainsi la Pyramide. L'Octaëdre, c'est à dire, le corps à huict faces egales, le Dodecaëdre à douze, & l'Icosaëdre à vingt, que Platon met les premiers, sont fort beaux pour leurs proportions & leurs egalitez, & ne sauroit la nature rien former ne figurer de plus excellent ni de semblable, mais toutefois ils n'ont pas eu tous vne mesme constitution, ni vne semblable origine, car le plus petit des cinq, & le plus delié, est la Pyramide, & le plus grâd, & qui a plus de parties, est le Dodecaëdre, & des autres deux l'Icosaëdre est plus grâd de la moitié que n'est l'Octaëdre, en multitude & nombre de triangles: & pourtant est-il impossible qu'ils aient esté faits l'vn tout quand & l'autre d'vne mesme matiere, car les plus deliez, & plus petis, & plus simples en manufacture, il est force qu'ils soient plus tost venus en main, & qu'ils aient plus tost obei à l'ouurier qui mouuoit & qui formoit la matiere, & par consequent qu'ils ayent esté plus tost faits, & plus tost venus en estre, que ceux qui ont plus de parties, & plus grande masse de corps: dautant que la manufacture de la composition en estoit plus laborieuse & plus difficile, comme est le Dodecaëdre: dont il s'ensuit que la Pyramide est le premier de tous les corps, & non pas vn des autres, côme ceux qui par nature ont posterieurement esté creez & produits. Or le remede pour obuier & respondre à cest inconueniêt, est de separer & diuiser la matiere en cinq mondes: ici la Pyramide, car elle est sortie la premiere: là l'Octaëdre, & là l'Icosaëdre: & en chascun d'iceux mondes de ce qui sera le premier venu en estre, le reste puis apres prendra sa naissance par discretion & concretion, ou par rarefaction & condensation des parties: qui fait que toutes se transmuent en toutes, ainsi comme Platon lui mesme le donne à entêdre, le discourât par exemples, presque de toutes: mais à nous presentement il suffira de l'entendre par peu d'exemples, car l'air s'engendre par l'extinction du feu, & puis derechef en se subtilisant & rarefiant, il produit du feu: en la semence de ces deux là peut-on conoistre les passions & transmutations de tous. Or le seminaire ou principe du feu est la Pyramide, côposee de vingt & quatre premiers triangles, & l'Octaëdre est le seminaire de l'air, composé des quarante & huict mesmes triangles: ainsi il se fait vn element d'air, de deux de feu conioints & composez ensemble, & à l'oposite l'element de l'air parti se diuise en deux corps de feu, puis retournant à s'espessir & constiper dauantage en soy-mesme, il deuient en forme d'eau, tellement que par tout ce qui sort le premier en lu-

XXII. Le discours de la pluralité des mondes acheué, ils traitêt des cinq mondes de Platon, recueillis de sa mathematique, surquoy lon dispute assez amplement.

Cinq sortes de corps reguliers.

Le Cube.

La Pyramide.

L'Octaedre.
Le Dodecaëdre.
l'Icosaedre.

Leur difference.

Qui a esté le premier inuenté de ces cinq corps.

Cinq mondes imaginez sur les cinq corps reguliers.

De la composition de ces corps reguliers.

E F G H

A en lumiere donne tousiours facilement generation aux autres par transmutation, & ne demeure iamais seul ce qui est venu en estre le premier, mais l'vn aiant en la masse de l'autre l'origine de mouuement primitif & antecedent, on conserue à tous vn mesme nom. AMMONIVS adonc se prit à dire: Cela certes a esté vaillamméť & diligemment recerché par Theodorus, mais ie serois bien esmerueillé, si les presupositions qu'il fait ne s'entredestruisoiét & refutoient l'vne l'autre: car il veut que les cinq mondes n'aient pas esté composez à la fois tous ensemble, mais que ce qui est plus delié, & où il y a moins de manufacture à le composer, soit sorti premier en essence, & puis, comme si c'estoit chose consequente, & non pas repugnante, il supose que la matiere ne pousse pas tousiours en essence ce qui est le plus delié & le plus simple, mais que aucunefois les plus espesses, & les plus lourdes & pesantes parties sortent les premieres en generation. Mais sans cela, estant supose qu'il y a cinq corps premiers, & consequemment qu'il y a autant de mondes, il n'aplique sa

XXIII. Cõtinuation de la dispute des cinq mondes selon la mathematique de Platon.

Refutation du discours precedét touchant les cinq mondes.

B probabilité qu'aux quatre seuls: car quant est du cube, c'est à dire du corps quarré, il le prend & l'oste, comme si c'estoit au ieu des marelles, par ce que le corps quarré de sa nature & proprieté ne se peut muer en eux, ni leur bailler à eux puissance de se tourner en lui, dautant que les triangles dont ils sont composez, ne sont pas d'vn mesme genre: car tous les autres communement sont composez de demi-triangles; mais le suiet propre, dont cestui-ci particulierement se compose, est le triangle aux deux iambes egales, qui ne se peut vnir, incorporer, ni acommoder auec le demi triangle. S'il est ainsi donc qu'il y ait cinq corps, & consequemment cinq mondes, & qu'en chascun d'iceux mõdes le principe de generation soit le corps qui premier sort en euidence, celui où le corps quarré sera le premier, nul des autres corps n'y pourra donc estre, cõme celui qui ne se peut naturellement tourner & changer en pas vn d'eux. Ie laisse à dire dauantage, que l'element & principe dont est composé le Dodecaëdre, n'est pas le triangle à trois costez inegaux, mais vn autre, com-

Seconde raison.

Troisiesme.

C me ils disent, bien que de celui aux costez inegaux Platon compose la Pyramide, l'Octaëdre & l'Icosaëdre: tellement, dit Ammonius en riant, qu'il faut, ou que tu resolues ces obiections là, ou que tu allegues quelque chose de nouueau touchant la question qui se presente: & ie lui respondi, Quant à moy ie n'en saurois rien alleguer pour le present, où il y ait plus de verisimilitude, mais à l'auenture vaut-il mieux rendre raison de son opinion propre que de celle d'autrui. Ie di donc derechef, que la nature se departant & diuisant des le commencement en deux parties, l'vne sensible, muable, suiette à generation & corruption, tantost d'vne sorte & tantost d'vne autre: l'autre spirituelle & intelligible, se comportant tousiours d'vne mesme sorte, il seroit bien estrange, beaux amis, de dire que la spirituelle receust en soy diuision, & eust de la diuersité & difference en soy mesme, & que lon trouue mauuais, iusques à s'en courroucer, si lon ne laisse la corporelle & passible toute vnie en soy, & s'amassant en soy mesme, ains qu'on la diuise & qu'on la separe

Auis d'Ammonius sur cette dispute.

D en plusieurs parts: car il seroit plus raisonnable que les natures permanentes & diuines s'entretinssent plus tost & s'embrassassent inseparablement elles mesmes, & que elles euitassent, autant qu'il leur seroit possible, toute section & toute separation, & toutefois la force de l'Autre ou de la diuersité touchant aussi bien à elles, fait es choses spirituelles & intellectuelles de plus grandes dissimilitudes en forme & raison essentielle, que ne sont les distances locales entre les corporelles. PARQVOY Platon refutãt ceux qui tienent ceste proposition, Que tout est Vn, dit, que ce qui est, est & Mesme & Autre, & mouuement & station. Si donc ces cinq choses là sont, ce n'est pas de merueille, si de ces cinq elemens corporels, nature en a fabriqué les figures & representations chascune propre à chascun, non pas simples ni pures, mais entant qu'ils sont plus participans de chasque proprieté & puissance: car il est tout manifeste, que le corps quarré est le plus propre & plus sortable à la station & au repos,

XXIIII. Suite du discours Platonique, touchant les cinq mondes, enrichi de preuues, recueillies de la metaphysique & mathematique.

pour la stabilité & fermeté de ses plates faces & superfices: & quant à la Pyramide, il n'y a celuy qui ne reconoisse incontinent la nature de feu mouuante à ses costez longs & gresles, & à ses angles aigus. Et la nature du Dodecaëdre, apte à comprendre toutes les autres figures, sembleroit proprement estre l'image de l'vniuers en toute essence corporelle. Et des deux qui restent l'Icosaëdre est l'image de l'Autre & diuers, & l'Octaëdre participe principalement de la forme du Mesme: & par ainsi l'vn a produit l'air, lequel est capable de toute substance en vne forme: & l'autre nous a baillé l'eau, qui par temperature se peut tourner en toutes sortes de qualitez. Or s'il est ainsi que la nature requiere en tout & par tout vne egale & vniforme distribution, il est donc vray-semblable qu'il y a aussi cinq mondes, & non point plus ni moins qu'il y a de moules & de patrons, à fin que chascun patron & exemplaire tiene le premier lieu, & la principale puissance en chasque monde, ne plus ne moins qu'ils l'ont en la premiere constitution & composition des corps. Mais cela soit dit pour respondre vn peu à celuy qui s'esmerueilleroit comment nous diuisons la nature suiette à generation & alteration en tant de genres. Au demeurant, ie vous prie considerez vn petit de pres, auec moy, cest argument. Il est certain que des deux premiers supremes principes, i'enten l'vnité, & le binaire ou la dualité, cestuy-ci estant l'element & l'origine premiere de toute difformité, desordre & confusion, s'appelle infinité: & au contraire, la nature de l'vnité venant à terminer le vague de l'infinité qui n'a aucune proportion, aucun arrest, ni aucune terminaison, luy baille forme, & le rend aucunement capable de receuoir certaine denomination, laquelle accompagne tousiours les choses sensibles. Or ces deux generaux principes là se monstrent premierement au nombre, tellemét que la multitude n'est iamais nombre, iusques à ce que l'vnité venant à s'imprimer, comme vne forme en la matiere, viene à retrencher ce qu'il y a ici de plus, & là de moins en l'infinité indeterminee: car lors chasque multitude deuient & est faite nombre, quand elle est terminee par vn, mais si lon oste l'vnité, derechef la dualité indefinie & interminee confondant tout, le rend sans ordre, sans grace, sans nombre, & sans mesure. Or puis qu'il est ainsi, que la forme n'est pas la destruction de la matiere, mais plustost la figure & l'ordre, il est force que ces principes soyent tous deux dedans le nombre, desquels procede la premiere & plus grande dissimilitude & difference: car le principe infini & interminé est autheur du nombre pair, & l'autre meilleur principe, qui est l'vnité, pere du non pair: si que le premier nombre pair, c'est deux, & le premier non-pair est trois, desquels se compose le cinq, par cóionction estát commun aux deux, & de puissance non-pair, car il estoit necessaire, dautant que ce qui est corporel & sensible se diuise en plusieurs parties pour sa composition par force de l'autre, c'est à dire diuersité, que ce ne fust, ni le premier pair, ni le premier non-pair, ains vn troisiesme composé des deux, à fin qu'il fust procreé des deux principes, de celui qui engendre le nombre pair, & de celui qui produit le non-pair; car l'vn ne se pouuoit departir ni separer d'auec l'autre, dautant que tous deux ont nature, force & puissance de principe. Ces deux principes donc estans conioints ensemble, le meilleur estát le plus fort s'est opposé à l'infinité interminee qui diuisoit la nature corporelle, & ainsi estát la matiere diuisee, l'vnité s'interposant a empesché que l'vniuers ne fust diuisé & mesparti en deux parties egales, ains y a eu pluralité de mondes causee par l'Autre, de l'infinité & diuersité, mais ceste pluralité a esté produite en nombre non-pair, par la vertu & puissance du Mesme & du Fini, par ce que le meilleur principe n'a pas souffert que la nature s'estendist plus loin qu'il ne faloit, car si l'vn y eust esté tout pur & simple, la matiere n'eust eu aucune separatió, mais d'autát qu'il est meslé auec la nature diuisiue de la dualité, il a receu & souffert par ce moien separation & diuisió, mais elle s'est arrestee là, par ce que le non-pair a esté maistre & superieur du pair. Voila pourquoy les anciens souloient nommer, le compter, Pembasasthai; & croi

Conclusió, qu'il y a cinq módes, fondee sur la consideration des cinq corps Geometriques ou reguliers.

Autre preuue de ce que dessus, recueillie de la consideration des nombres, qui estoit vne partie de la philosophie plus secrette des Pythagoriques & Platoniques.

Les anciés Payens se sont curieusemét arrestez aux nombres.

A croi que ce mot Panta, qui signifie l'vniuers, a esté deriué de Penté, qui signifie cinq, non sans raison, dautant que cinq est composé des deux premiers nombres, & puis les autres nombres multipliez par autres, produisent diuers nombres, là où le cinq multiplié par nombre pair, produit dix precisémét, & multiplie par non-pair, il s'en gédre soy-mesme: ie laisse à dire, qu'il est composé des deux premiers nõbres quarrez, c'est à sauoir, de l'vnité & du quatre, & que c'est le premier des nõbres qui peut autant que les deux qui le precedét, tellemét qu'il compose le plus beau triangle qui soit à angle droit, c'est le premier nõbre qui contient la proportion sesquialtere: car à l'auenture toutes ces raisons là ne sont pas bië sortables ne propres au discours de la matiere presente, mais bien est-il plus cõuenable d'alleguer qu'en ce nombre là y a vne vertu naturelle de diuiser, & que la nature diuise plusieurs choses par ce nõbre là: car en nous mesmes elle a mis cinq sens naturels, & cinq parties de l'ame, la naturelle, la sensitiue, la cõcupiscible, l'irascible, & la raisonnable, & autant de doigts en

Singularitez recerchees es nombres: & nommément en celui de Cinq.

B chascune des mains. Et que la semence genitale se depart au plus en cinq, car on ne trouue point par escrit que femme ait enfanté plus d'enfans en vne mesme portee, & les Egyptiés aussi cõtent, que la Deesse Rhea enfanta cinq Dieux, dõnant à entendre sous paroles couuertes que d'vne mesme matiere y auoit eu cinq mondes procreez. Et en l'vniuers, la terre est diuisee en cinq bãdes, & le ciel en cinq cercles, deux arctiques, deux tropiques, & vn æquinoctial au milieu: qu'il y a cinq reuolutiõs des planetes ou estoilles errãtes, dautãt que le Soleil, Venus, & Mercure, ne font qu'vne mesme reuolution, & est la cõstruction du monde faite par raison harmonique: ne plus ne moins que la game, dont nous vsons à chanter, est composee de cinq tetrachordes arrengez de reng l'vn apres l'autre, dont le premier s'appelle Hypaton, c'est à dire, des bas: le second Meson, c'est à dire, moyens: le tiers Synemmenon, c'est à dire, conioints: le quart Diezeugmenon, c'est à dire, desioints: & le quint Hyperbolæon, c'est à dire, supremes: & les interualles du chant dont nous vsons, sont aussi

Rapport du nõbre de Cinq, sur lequel il bastit ses cinq mõdes, aux accords de la Musique, autre partie de la philosophie mystique des disciples de Pythagoras.

C cinq, Diesis, Semitonion, Tonus, Triemitonion, & Ditonus: de maniere qu'il semble, que la nature prene plaisir à faire toutes choses par nõbre quinaire, plus qu'elle ne fait encore à les produire en forme ronde comme vne boule, ainsi qu'escrit Aristote. Mais pourquoy, dira quelqu'vn: est-ce que Platon a raporté le nombre de cinq mondes aux cinq premieres figures des corps reguliers? Pource qu'il a dit que Dieu en ordonnant le monde a vsé de la cinquiesme composition. Et puis aiãt proposé la doute & question du nombre des mondes, à sauoir s'il faut tenir qu'il n'y en ait qu'vn, ou qu'il y en ait cinq, à la verité il mõstre assez clairement que sa cõiecture est fondee sur ceste raison-là. S'il faut donc amener & apliquer la verisimilitude à son auis & opinion, voyant qu'il est force qu'auec la diuersité de ces figures & de ces corps là, il s'en ensuiue aussi incontinét difference & diuersité de mouuemens, ainsi comme lui-mesme enseigne, affermant que ce qui est espessi ou subtilisé auec l'alte-

Pourquoy Platon a prins occasion des cinq corps reguliers d'y rapporter le nombre de cinq mondes.

D ration de substance, chãge aussi quãd & quand de lieu, car si de l'air s'engendre du feu, estãt le corps Octaëdre dissolu & departi en Pyramides, ou au cõtraire, s'il se fait de l'air du feu, estant pressé & reserré en forme d'Octaëdre, il n'est pas possible qu'il demeure là où il estoit auparauant, ains s'enfuit & s'en court en vne autre place, forçant & combatant ce qu'il treuue en son chemin, & qui lui fait resistãce: & monstre encore cela plus clairement & plus euidément par vn exéple & similitude des vans, & autres tels instrumens où lon vãne & nettoye le bled, disant que ne plus ne moins que les elemens remuans la matiere, & estãs remuez par elle, s'alloiét tousiours rendre les semblables auec leurs semblables, & qu'ils occupoiét tantost vn, tãtost autre lieu, auant que le mõde fust ordonné en la maniere qu'il est maintenant. Estant dõc la matiere en tel estat qu'il est vray-semblable que toute chose là où Dieu n'est pas, les cinq premieres qualitez, c'est à dire les premiers corps, aians chascunes leurs propres & peculieres inclinations & mouuemens, s'en allerét à part, nõ pas du tout

ni sinceremẽt diuisees & separees les vnes des autres, pource que tout estant brouillé E pesle-mesle, les surmontees tenoient tousiours vn peu & suyuoient cõtre leur nature celles qui surmontoient: & pourtant les vnes s'en allans d'vn costé, & les autres de l'autre, il est auenu de là, qu'il y a eu autant de portions & de distinctions, comme il y a de diuers gẽres des premiers corps, l'vne de feu non pas du tout pur, mais tirant sur la forme de feu: vne autre de nature celeste non du tout sincere ciel, mais tirant sur la nature du ciel: vne autre de terre, non terre seule & simple, mais tirant sur la forme de la terre: mais principalement la communication de l'eau & de l'air, comme nous auons dit par ci deuant, pour ce qu'elle s'en alla remplir de plusieurs genres diuers & estranges: car ce n'a pas esté Dieu qui a separé & distribué la substãce, mais l'aiant trouuee ainsi temerairement dissipee d'elle-mesme, & se tirant chascune à part en si grand desordre & si grãde confusion, il l'ordonna & l'arrengea auec symmetrie & proportion, & mettant en chascune la raison comme garde & gouuerneur, il F fit autant de mondes, comme il y auoit de premiers corps, Ce discours donc soit attribué à la grace & faueur de Platon, pour l'amour d'Ammonius: car quant à moy ie ne voudrois pas affermer qu'il y ait precisément autant de mondes en nombre, mais ie diray bien que l'opinion de ceux qui tienent qu'il y a plus d'vn monde, & non pas pourtant infinis, est fondee en aussi bonne raison que nulle des autres: voiant que la matiere de sa nature se respand & se depart en plusieurs parts, sans demeurer en vn, & que la raison aussi ne souffre pas qu'elle s'en aille à l'infini: & si en aucun autre lieu, principalement en cestui-ci, nous souuenans des preceptes de l'Academie, ostõs de nos entendemens le trop de creance, & comme en vn lieu glissant & coulant retenons la fermeté de creance, seulement au propos de l'infinité, croians fermement qu'il n'y peut auoir des mondes infinis.

XXV. *Apres auoir acheué la dispute de l'infinité & de la pluralité des mondes, Demetrius ramene en ieu la question principale de la cessation des oracles, & en esmeut vne nouuelle, procedante de la premiere, à sauoir d'où les Dæmons ont ceste puissance de parler par oracles.*

APRES que i'eus deduit ces raisons, Demetrius dit, Lamprias nous admoneste sagement, G

Les œuures des Dieux en diuerses
Façons nous donnent des trauerses,

cõme dit Euripide, quand nous presumons & osons prononcer de si hautes & grandes choses, comme si nous les sauions bien certainement. Mais il nous faut, comme il a dit, rapporter nos deuis au premier propos que nous auons laissé: car ce qui a parauant esté dit, que les oracles demeurent muets & inutiles, quand les Dæmons, qui les souloient gouuerner, s'en sont retirez & allez, ne plus ne moins que nous voions les instrumens de Musique demeurer oyseux, sans aucun son ni harmonie, quand les ouuriers ne les manient: cela, dis-ie, remue vne autre question qui est plus grande, touchant la cause & la puissance, par laquelle ces Dæmons rendent les deuins & prophetes espris & rauis de fureur diuine, & leur font auoir des visions, car de dire que les oracles se taisent, pour autant qu'ils sont delaissez & abandonnez par les Dæmons, cela n'est rien, si premier lon ne donne à entendre comment, quand ils y sont presens, & qu'ils les gouuernent, ils les mettent en besongne, & les font prophetiser. H Ammonius adonc prenant la parole, Estimes-tu, dit-il, que les Dæmons soient autre chose que

Que sont les Dæmons.

Esprits vestus de substance aëree,
Allans par tout la terre labouree,

comme dit Hesiode: car quant à moy il me semble que la difference qu'il y a d'vn homme à vn autre qui ioue vne Tragædie ou vne Comædie, la mesme difference y a-il d'vne ame à vne autre, qui est reuestue d'vn corps durant ceste vie. Il n'y a donc en cela rien qui soit estrange, ni sans apparence de raison, si des ames rencontrans d'autres ames leur impriment des visions & aprehensions des choses futures, ne plus ne moins que nous monstrons plusieurs choses ia faites & auenues, & en signifions & prognostiquons de celles qui sont à auenir, non par viue voix seulement, mais aussi par lettres & escrits, & par quelque atouchement, ou par vn regard seulement:

A ment: si d'auenture tu n'as quelque autre chose à dire alencontre, Lamprias, car nous ouïsmes n'a pas long temps dire, que tu en auois eu n'agueres de grands propos auec des estrangers en la ville de Lebadie, mais celui qui nous en dit des nouuelles ne se souuenant pas bonnement des propos. Ne vous en esbahissez pas, dis-ie, car plusieurs occupations & afaires qui sont suruenues depuis, mesmement pour l'ouuerture de l'oracle, & pour le sacrifice, ont esté cause que nos propos se sont esuanouis & égarez çà & là. Mais maintenant, dit Ammonius, tu as des auditeurs qui sont de loisir, qui desirent & interroguer & apprendre, sans aucune volonté de contester ni de contredire opiniastrement, deuant lesquels tu peux tout dire, & attendre d'eux toute excuse, quelque chose que tu dies, comme tu vois. ET comme les autres de la compagnie me fissent pareilles exhortations, apres auoir fait vn peu de pause en silence, ie recommençay à dire, Certainemẽt (Ammonius) tu as, sans y pẽser, toy-mesme ouuert l'entree, & donné commencement aux propos qui furent lors tenus: car si les Dæmons sont ames & esprits separez des corps, & n'ayans aucune communication auec eux, comme tu dis, suiuant le diuin poëte Hesiode, qui les appelle

XXVI. *Lamprias respond à la question precedente, & dit son auis touchant les Dæmons & leur puissance.*

B

Saincts habitans dessus la terre tarde,
Pour des humains mortels auoir la garde:

pourquoy est-ce que nous priuons les esprits & ames qui sont dedans les corps de ceste mesme puissance, par laquelle des Dæmons peuuent preuoir & predire les choses à auenir? car il n'est pas vray-semblable, que les ames acquierent proprieté ou puissance aucune nouuelle, quand elles abandonnent les corps, qu'elles n'eussent pas au parauant, ains faut penser qu'elles ont tousiours les mesmes parties, mais que elles les ont pires, quand elles sont meslees auec les corps, & aucunes d'elles nullement apparentes & cachees, les autres debiles & obscures, & qui pesamment & malaisément peuuent faire leurs operations, ne plus ne moins que ceux qui regardent à trauers vn brouillas, ou qui se meuuent dedans quelque substance liquide, desirans fort la guarison & le recouurement de ce qui leur est propre, & le deschargement & purgation de ce qui les couure, car l'ame encore pendant qu'elle est liee & attachee auec le corps, a la puissance de preuoir & conoistre les choses futures, mais elle est aueuglee par la mellange auec la terrestreité du corps: pource que comme le Soleil n'est pas clair, quand il est eschappé des nues, ains l'estant tousiours, il nous semble neantmoins obscur & trouble à trauers vn brouillas, aussi l'ame n'acquiert pas de nouueau la puissance de deuiner, quand elle sort du corps, comme d'vne nuee, ains l'aiant des maintenant, elle est aueuglee par la commixtion & confusion qu'elle a auec le corps mortel: & ne le faut pas trouuer estrange, ni le decroire quand nous ne verrions autre chose en l'ame, que la faculté & force de la memoire qui respond vis à vis à la puissance de deuiner, considerant le grand effect qu'elle fait de conseruer & garder les choses passees, ou pour mieux dire, de les faire aucunement estre, car du passé rien ne demeure ni ne subsiste en estre, soient actions ou paroles, ou passions, dautant quelles ne font que passer, & perissent aussi tost comme elles vienent en estre, par ce que le temps, ne plus ne moins qu'vn torrent emporte tout, mais ceste faculté memoratiue de l'ame, lui faisant ne say comment resistance, & l'arrestant, donne, par maniere de dire, apparence & essence, à ce qui n'est pas present. Car l'oracle qui fut donné à ceux de Thessalie, touchant la ville d'Arna, vouloit qu'on lui dist

Beau discours. faculté des ames preuoir & predire les choses a venir comme à se souuenir des passees.

C

Similitude

D

De l'excellence ... lité de la memoire en l'ame.

Ce que l'aueugle void
Et ce que le sourd oit:

mais la memoire nous est l'ouye des choses sourdes, & la veuë des aueugles, tellement que, comme i'ay tantost dit, ce n'est pas de merueille, si retenant les choses qui ne sont desia plus, elle en anticipe plusieurs de celles qui ne sont pas encore: car celles là lui touchent, & lui apartienent dauantage, & s'affectionne plus à elles, car elle

XXVII. *Suite du discours de Lamprias touchãt la diuination & la puissance des ames separees des corps, lesquelles il appelle Damons.*

se pãche & encline vers celles qui sont encores à venir, là où de celles qui sont desia E passees & du tous finies, elle n'en a rien que le souuenir. Les ames donc ayans ceste puissance nee quand & elles, mais foible, obscurcie & mal-aisee à exprimer ses apprehensions, ce neantmoins encore la monstrent elles, & la poussent dehors bien souuent par songes, ou bien par quelque cerimonies de sacrifices, quãd le corps est bien purifié, & qu'il prend vne certaine tẽperature propre à cest effect, là où pource que la partie ratiocinatiue & speculatiue estant lors relaschee & deliuree de la solicitude des choses presentes, elle se met auec la partie irraisonnable & imaginatiue à penser de l'auenir: car ce n'est pas comme dit Euripide,

Bon deuin est qui coniecture bien.

De la vertu diuinatrice.

mais bien est il homme sage qui suit la partie de l'ame qui a discours de raison, & qui le conduit auec verisimilitude, mais la vertu diuinatrice, comme vn papier sans escriture, non capable d'aucune raison ni d'aucune determination d'elle mesme, ains seulement apte & propre à receuoir des fantasies, imaginations & presensions, F sans aucune ratiocination ne discours de raison, touche à l'auenir, lors qu'elle s'esloigne & se tire le plus arriere du present dont il sort, par vne certaine temperature & disposition du corps transmué, que nous appellons inspiration.

Comparaison.

Or a le corps bien souuent de lui mesme vne telle disposition, mais la terre iette dehors aux hommes les sources & origines de plusieurs autres forces & puissances, les vnes qui transportent les hommes hors de soy, & aportent des maladies, & des mortalitez, & des autres aussi quelquefois bonnes, douces & vtiles, ainsi comme il appert à ceux qui en font l'experience.

Opinion de Lamprias, touchant les diuerses origines de la faculté diuinatrice.

Or le flux, ou vent & respiration prophetique de diuination est tres-diuin & tres-sainct, soit qu'il se leue seul a trauers l'air, soit qu'il sourde auec quelque fluxion humide: car venant à se mesler dedans le corps il y engendre vne temperature & disposition estrange & non acoustumee aux ames, de laquelle il est bien mal-aisé pouuoir clairement & certainement exprimer la proprieté, mais a- G uec raison on en peut tirer quelque coniecture, en plusieurs matieres: car par sa chaleur & sa dilatation & diffusion il ouure ne say quels petis pertuis, où il y a force imaginatiue de l'auenir, ne plus ne moins que le vin qui bout & qui fume fait plusieurs autres mouuemens, & mesmement qu'il reuele & decele plusieurs propos secrets & cachez: car la fureur de Bacchus & de l'yuresse a, comme dit Euripide, beaucoup de diuination, quand l'ame eschauffee & enflammee iette arriere toute crainte, que la prudence mortelle aportant, destourne, & esteint bien souuent l'inspiration diuine.

Similitude.

Confirmation par raison naturelle, & par le tesmoignage d'Heraclite.

Et quand & quand on pourroit dire non sans grande raison, que la seicheresse s'y mettant auec la chaleur, subtilise l'esprit, & le rend de nature de feu & pur: car, comme disoit Heraclite, Seiche lueur, l'ame tres-sage: là où l'humidité non seulement grossit & rebouche la veuë & l'ouye, mais qui plus est, meslee parmi l'air, & venant à toucher la superfice des miroirs, elle leur oste la splendeur & la lueur: & au contraire aussi, il n'est pas impossible que par quelque refrigeration & H cõdensation de cest esprit, comme le fer s'affine par la trempe, aussi ceste partie preuoiante l'auenir, ne s'engendre & ne s'aiguise en l'ame, ne plus ne moins que l'estain fondu auec le cuyure qui de soy-mesme est rare & plein de petis pertuis, le serre & l'espessit, & quand & quand le rend plus luisant & plus net: aussi n'y a-il inconuenient qui empesche, que ceste diuinatrice exhalation, aiant quelque chose de propre & de peculierement conforme aux ames, ne remplisse ce qui est rare & vuide, & ne le resserre au dedans, dautant qu'il y a des choses qui ont conuenance auec d'aucunes, & d'autres auec d'autres, comme la febue est sortable à la couleur de pourpre, & le salnitre meslé parmi semble aider la teinture de l'escarlate, & comme dit Empedocles,

Comparaison.

Parmi le bysse on mesle le saffran.

XXVIII. *Du discours precedent*

Et nous auons apris de toy, seigneur Demetrius, que la riuiere de Cydnus seule nettoye

A nettoye le cousteau sacré à Apollo en la ville de Tarse en Cilicie, & qu'il n'y a eau quelconque qui le puisse escurer ni nettoyer que celle là seule : ne plus ne moins qu'en la ville d'Olympie, on dit que lon destrempe la cêdre des sacrifices auec l'eau du fleuue d'Alpheus, & que lon la plastre contre l'autel, & que si lon essaye de le faire auec l'eau de quelque autre fleuue, on ne sauroit venir à bout de la faire prendre ne lier. Ce n'est donc pas de merueille si la terre poussant hors de soy contremont plusieurs exhalations, il ne s'en treuue que celles là, qui transportent les ames de fureur diuine, & qui leur donnent imagination & aprehension de l'auenir. Et sans contredit, ce que lon raconte touchant l'oracle de ce lieu, s'accorde à ce propos : car c'est ici proprement que lon dit, que ceste puissance de deuiner se monstra premierement, par ce qu'il y eut vn berger qui par Fortune y estant tombé, commença à ietter des cris & voix de personne transportee hors de soy, dequoy les voisins du commencement ne faisoient point de compte : mais depuis quand ils virent que ce qu'il leur auoit predit estoit auenu, ils l'eurent en admiration, & mesmes les B plus sauans entre les Delphiens l'appellent Coreta. Si me semble que l'ame se mesle & s'attache auec ceste exhalation diuinatrice, ne plus ne moins que fait l'œil & la veuë auec la lumiere : car l'œil, qui a vne naturelle proprieté & puissance de voir, n'est de nul effect sans la lumiere : aussi l'ame, aiant ceste proprieté & faculté de preuoir les choses à auenir comme vn œil, a besoin d'vne chose propre qui l'allume, & qui l'aiguise. Voila pourquoy plusieurs des anciens estimoient que le Soleil & Apollo fussent vn mesme Dieu, & ceux qui entendent que c'est, & qui reuerent la belle & sage proportion, estiment & iugent que telle comparaison qu'il y a du corps à l'ame, & de la veuë à la lumiere, & de l'entendement à la verité, telle y a-il de la force du Soleil à la nature d'Apollo, affermans que c'est sa geniture qui continuellement procede & s'engendre de lui, estant tousiours eternellement : car ne plus ne moins que celui là allume, pousse & excite entre les sentimens la vertu visiue, aussi fait cestui-ci la vertu diuinatrice qui est en l'ame. Ceux C donc qui ont estimé que ce fust vn mesme Dieu, à bon droit ont dedié & consacré cest oracle à Apollo, & à la terre, iugeans que c'estoit le Soleil qui imprimoit ceste temperature, & ceste disposition en la terre, de laquelle sourdoit ceste exhalation diuinatrice. Or comme Hesiode, auec beaucoup meilleure raison que plusieurs philosophes, appelle la terre

Le fondement ferme de toutes choses:

aussi l'estimons nous eternelle, immortelle & incorruptible : mais des vertus & facultez qui sont en elle, nous estimons que les vnes faillent en vn lieu, & naissent de nouueau en vn autre, & passent en vn endroit, & affluent d'ailleurs en vn autre : & est vrai-semblable que ces telles reuolutiōs là en vn cours de long temps tournēt & reuienent en elle par plusieurs fois, comme nous en pouuōs tirer cōiecture de ce qui manifestement nous aparoit : car en plusieurs contrees nous voions des lacs, des fleu- D ues entiers, & encore plus des fontaines chaudes faillir & se perdre du tout en autres, s'enfouir & se cacher dedans terre, & puis aux lieux mesmes, de là à quelque interualle de temps, se monstrer derechef, ou bien couler là aupres. Et des mines nous sauons les vnes perir & faillir de tout poinct, comme celles d'argent au pays d'Attique, & d'ærain en Negrepont, où lon forgeoit anciennemēt les espees batues à froid comme dit le poëte Æschylus,

Prenant l'espee Euboique pointue.

Et la carriere de Caryste il n'y a pas long temps qu'elle a cessé de produire des pelotons de pierre mols, qui se filoient comme lin, car ie pense que quelques vns de vous en ont peu voir des seruiettes & des rezeaux, & des coiffes qui en estoient tissues, qui ne brusloient point au feu, ains quand elles estoient ordes & salles, pour auoir serui, & qu'on les iettoit dedās la flāme, on les en retiroit toutes nettes & clai-

Il prend occasion de parler de plusieurs merueilles auenues de son temps autour des oracles & par les exhalaisons, qui conferent la puissance de deuiner, & produisent beaucoup de cas estranges en nature. Et c'est icy que l'auteur descouure son intention, qui est de maintenir que la cessation des oracles procede des causes naturelles, & de la vertu ou proprieté de la terre, produisante diverses exhalaisons : ce qui n'a fondement quelconque. Mais la cessation des oracles procede de la puissance du Souuerain Roy, qui estant apparu au monde pour nostre salut en la plenitude des temps, en ouurant sa bouche sacree pour monstrer aux siens la voye du ciel, a imposé silence aux esprits malins, qui par leurs oracles detenoient les pauures payens au chemin de mort & d'enfer : d'où plusieurs ont esté retirez pour se ranger à la conoissance du vray Dieu.

re: mais maintenant tout cela s'est esuanoui, & ne void-on plus dedans la carriere E que vn peu des cheueux bien rares, & des filets deliez qui courent çà & là.

XXIX. Comme les exhalaisons terrestres defaillantes il est force que les effects cessent & passent de lieu en autre: autant veut il que lon en estime des esprits & exhalaisons diuinatrices, lesquelles il tire de la terre, disputant maintenant de ceste matiere par raisons naturelles: mais Demetrius meslant vn conte à la trauerse, donne lieu à vne troisiesme question.

De toutes lesquelles choses Aristote maintient que la seule exhalatió est la cause efficiente dedans la terre, auec laquelle exhalation il est donc force que tels effects defaillent quelquefois, qu'ils passent de lieu à autre, & qu'ils ressortent aussi derechef quelque autrefois: autant en faut-il estimer des esprits & exhalations diuinatrices qui sortent de la terre, qu'elles n'ont pas non plus la vertu immortelle, & qui ne puisse iamais vieillir, ains suiette à mutations & alterations: car il est vraysemblable que les rauages excessifs des pluyes & grandes eaux les esteignent, & que les corps des tonnerres les dissipent, & mesmement quand la terre est agitee & concassee par tremblement, & qu'elle vient à s'affaisser & à se troubler & confondre au dedans, il est bien force que telles exhalations dedans les cauernes de la terre changent d'issue à sortir, ou bien qu'elles s'assopissent & s'estouffent entieremét, F comme lon dit que le grand tremblement, dont on parle tant, demeura tout court & s'arresta icy, aussi ruina-il toute la ville: comme lon dit qu'en la ville d'Orchomene il amena vne pestilence qui emporta nombre infini d'hommes, & que l'oracle de Tiresias y defaillit entierement, de sorte que iusques auiourd'huy il est demeuré muet, & sans aucun effect. Et si le semblable est auenu aux oracles qui souloient estre en la Cilicie, comme nous entendons, il n'y a personne qui le nous seust plus certainement dire que toy Demetrius. Alors Demetrius, Ie ne say, dit-il, comme il en va pour le present, car il y a desia bien fort long temps que ie suis hors de mon pays, comme vous sauez, mais du temps que i'y estois, celui de Mopsus & celuy d'Amphilochus estoient encore en leur fleur: & vous puis dire, pour auoir esté present, vne chose merueilleuse touchant celui de Mopsus. Le gouuerneur de la Cilicie estoit quant à luy en doute s'il y auoit des Dieux, pour l'infirmité de sa mescreance, n'osant pas du tout croire qu'il n'y en ait point, à mon auis: car G au demeurant c'estoit vn mauuais homme & violent: mais aiant autour de luy certains Epicuriens qui ont acoustumé de se mocquer de telles choses, d'vne mocquerie, ce disent-ils, honneste & fondee en raison naturelle, il enuoya vn sien affranchi, comme s'il l'eust enuoyé au pays des ennemis pour espier, auec vne lettre cachetee, en laquelle lettre estoit escrite la demande qu'il deuoit faire à l'oracle, sans que personne seust ce qu'il y auoit escrit. Cest homme donc, ainsi que la coustume du lieu est, demeurant toute la nuict dedans le sanctuaire du temple, & s'y estant endormi, recita le lendemain le songe qu'il y auoit eu, c'est qu'il lui fut auis qu'il vid vn bel homme qui se presenta à lui, qui lui dit ce mot, Noir, & rien dauantage, pour ce qu'il s'en alla aussi tost. Cela nous sembla à nous autres impertinent, & n'entendions point que c'estoit à dire: mais le gouuerneur s'en esmerueilla, & en demeura tout picqué, & depuis eut l'oracle en grande veneration, car ouurant la lettre, monstra ceste demande qui estoit escrite dedans, T'immoleray-ie vn taureau blanc: ou vn noir? tellement que les Epicuriens mesmes qui e- H stoient auec luy, en demeurerent tous honteux & confus: & lui fit le sacrifice, & reuera tousiours depuis Mopsus.

Ce cas monstre cóbien grande efficace a esté donnee à l'esprit d'erreur sur les incredules par la iuste vengeance du tout puissant.

XXX. Ammonius prenant la parole, dispute contre l'opinion precedente de Lamprias, qui rapportoit le principe & la premiere cause efficiente de la diuination, voire la substance & puissance d'icelle à des vapeurs & exhalaisons.

Demetrius ayant acheué ce conte se teut, Et moy voulant conclurre toute ceste dispute, iettay derechef ma veuë sur Philippus & sur Ammonius, qui estoiét assis l'vn aupres de l'autre, lesquels me semblerent vouloir parler, & pour ce ie me retins vne autre fois. Parquoy Ammonius dit adonc, Philippus a encore quelque chose à dire sur ce qui a esté mis en auant, car il estime, comme les autres, que ce soit vn mesme Dieu Apollo, que le Soleil, & non point autre: mais la doute que ie fais est plus grande, & de plus grandes choses: car ie ne say comment n'agueres nous auons par nos discours osté la diuination aux Dieux, & l'auons attribuee aux Dæmons tout ouuertement: & maintenant il me semble que derechef nous les chassons & deboutós ici de l'oracle, & de la machine

à trois

A à trois pieds, en referant le principe, & la premiere cause efficiente de la diuination, à ie ne say quels vents ou vapeurs, ou exhalations, & non pas le principe seulement, mais la substance & la puissance mesme: car ces temperatures, ces chaleurs, & ces trempes, par maniere de dire, que nous auons alleguees, nous destournent à l'auenture plus de l'opinion & creance que cela procede des Dieux, & nous donnent imagination, que ce soit vne telle cause comme Euripide en fait dire à Polyphemus en sa Tragedie du Cyclops.

Terre produit, vueille ou non, la pasture
Dont mon troupeau prend grasse nourriture.

toutefois il ne dit point qu'il sacrifie ses moutons aux Dieux, ains à soy-mesme, & à son ventre le plus grand des Dæmons, & neantmoins nous leur sacrifions, & leur faisons prieres, pour auoir response des oracles, à quel propos, s'il est vray que les ames aportent quand & elles vne faculté prophetique & diuinatrice, & que la cause B mouuante qui excite celle faculté & vertu, soit vne certaine temperature de l'air, ou bien vn vent? Et puis que veut donc dire l'institution des religieuses ordonnees pour prononcer les responses? & pourquoy est-ce qu'elles ne respondent point, si premier l'hostie que lon veut immoler ne tremble toute, depuis le bout des pieds, & qu'elle ne se croule toute, quand on lui respand dessus les effusions du vin? car ce n'est pas assez de secouër la teste, comme aux autres sacrifices, ains faut que la secousse & le tremblement soit en toutes & par toutes les parties du corps auec vn bruit de fremissement: car si cela ne se fait, ils tienent que l'oracle ne besongne point, & n'y introduisent point la religieuse qui s'appelle Pythia: & neantmoins il seroit bien vrai-semblable de dire & de penser cela, si lon attribuoit la plus part de ceste inspiration prophetique, ou à vn Dieu, ou à vn Dæmon: mais ainsi que tu le dis, il n'y auroit point d'aparence, car l'exhalation qui sort de la terre, soit que l'hostie tremble, ou qu'elle ne tremble point, causera tousiours le rauis- C sement & transport d'esprit, & disposera tousiours l'ame, autant d'vne autre personne, la premiere venue, que de la religieuse Pythia: dont il s'ensuit que c'est vne sottise de se seruir d'vne femme à faire rendre ces oracles, en la trauaillant pour neant à la maintenir vierge toute sa vie & nette de compagnie d'homme. Car ce Coretas là que les Delphiens disent auoir esté le premier, qui estant tombé en ceste fente & creuasse de la terre, donna sentiment de la vertu & proprieté du lieu, n'estoit à mon auis en rien different des autres pasteurs & bergers, au moins si cela est vray, & non pas vne fable & vne fiction vaine, comme ie l'estime, quand ie discours en moy-mesme: de combien de bonnes choses a esté cause cest oracle aux Grecs, tant au fait des guerres, comme des fondations de villes, & aux necessitez de famine, & de pestilence, il me semble indigne d'en attribuer l'inuention & le commencement à la fortune, & à vn cas d'auenture, non pas à Dieu, & à la prouidence diuine. Ie voudrois fort, ami Lamprias, que tu nous discourusses vn D petit sur cela: & te prie, Philippus, que tu ayes cependant vn peu de patience. Bien volontiers, respondit aussi tost Philippus, & toute la compagnie aussi, car ie voy bien que le propos que tu as mis en auant a esmeu toute la compagnie. Et lors prenant la parole, Certainement, dis-ie, Philippus, il ne m'a pas seulement esmeu quant à moy, ains m'a rendu tout confus de honte, doutant qu'en vne si notable compagnie de si grands personnages, il ne semble que contre le deuoir de mon aage, i'aye voulu, me glorifiant en la probabilité du langage, destruire ou remuer aucune chose qui auec verité soit creuë & tenue touchant les choses diuines. I'y respondray donc, amenant pour tesmoin & pour mon aduocat & defenseur, Platon, lequel reprend l'ancien Anaxagoras, de ce qu'estant trop attaché aux causes naturelles, recerchant & poursuiuant tousiours par tout, ce qui de necessité se fait es operations du corps, il omettoit la cause finale & l'efficiente, qui

Ceremonies de Satan pour mieux faire valoir ses oracles entre les payens.

Premier deuin de l'oracle de Satan en Delphes.

XXXI. *Lamprias se retractãt, traite selon la philosophie Platonique de la cause premiere efficiente & finale des choses qui se font auec raison.*

sont causes & principes de plus grande importance & plus noble, là où lui le premier ou plus que nul autre des philosophes, les a declairees l'vne & l'autre, attribuant à Dieu le principe des choses qui se font auec raison, & ne priuant pas cependant la matiere des causes necessaires à l'œuure qui se fait, ains reconoissant en cela que l'ornement & la disposition de tout ce monde sensible ne pend point d'vne seule ne simple cause, ains qu'elle prend son essence quand la matiere vient à estre iointe & liee auec la raison. Qu'il soit ainsi, considerez le premierement es ouurages qui se font par les mains des ouuriers, comme pour exemple, sans aller plus loin, le pied & soubassement de la coupe tant renommé, qui est entre les ioyaux de ce temple, que Herodote appelle Hypocrateridiō, qui a pour sa cause materielle le feu, & le fer, & l'amolissement par la force du feu, & la trempe par l'eau, sans quoy il n'y auroit moien de faire vn tel ouurage: mais la maistresse & principale cause qui remue tout cela, & qui besongne auec ces matieres là, c'est l'art & la raison qui les applique à l'œuure, & neantmoins on met l'inscription du nom de l'ouurier à ces paintures, & representations des choses passees. E F

En tout ce discours il pretend prouuer l'opinion de ceux qui ont tenu que la creation du mōde depēd de deux causes, l'vne de la matiere qu'ils font eternelle, l'autre de l'ouurier, qu'ils appellēt la raison: ce qui est faux: Dieu ayant creé tout de rien.

Polygnotus aiant pris sa naissance
Dedans Thasos de la noble semence
D'Aglaophon, a ici paint comment
Ilium fut pris anciennement.

C'est lui veritablement qui a paint, comme vous voyez, la destruction de Troye, mais sans couleurs brayees & meslees, & confuses les vnes auec les autres, il eust esté impossible que ceste painture fust ainsi belle à voir comme elle est. Si donc quelqu'vn venoit maintenant à enquerir de la cause materielle, en recerchant ou discourant des mutations & alterations que reçoit l'ochre meslee auec le vermillon, ou le noir auec la ceruse, il ne diminueroit pour cela rien de la gloire de l'ouurier Polygnotus. Et celui qui reciteroit comment le fer se trempe, & comment il se mollifie, & que estant atendri par le feu, il se forge & obeit à ceux qui le batent, & puis qu'en le plongeant dedans de l'eau fresche, venant à se reserrer par la froideur de l'eau, & à s'espessir, à cause qu'il s'estoit amolli & rarefié par le feu, il en acquiert vne dureté & trempe, que Homere appelle la force du fer, reserue il pour cela moins la cause de l'ouurage à l'ouurier? quant à moy ie ne le pense pas: car ceux qui espreuuent les facultez & proprietez des drogues medicinales, pour cela ne condamnent pas la medecine. Tout ainsi comme quand Platon dit, que nous voyons par ce que la lueur de l'œil vient à se mesler ensemble auec la clarté du Soleil, & que nous oyons quand l'air vient à estre frapé: ce n'est pas à dire pour cela, que nous n'aions la faculté de voir & d'ouyr par la raison & la prouidence: car en somme, comme ie di, toute generation procedant de deux causes, les premiers & plus anciens theologiens & poëtes, ne se sont arrestez qu'à la premiere & plus excellente, chantans à tous propos ce commun refrein qui est en la bouche de tout le monde, G H

Iupiter est de tout commencement,
Et le milieu, & l'acomplissement:

XXXII. *Apres auoir refuté les philosophes naturels qui destruisent l'opinion precedente, il applique son discours à la dispute principale, & declaire son auis commēt & par qui se fait la diuinatiō, y considerant la terre, le Soleil,*

MAIS au demeurant, quant aux causes necessaires & naturelles, ils n'en aprochent point, mais au contraire les plus recens & plus modernes que ces anciens là, que l'on appelle les naturels, abandonnans ce beau & diuin principe là, attribuent tout au corps, & aux passions des corps, & à ne say quels batemens, mutations & temperatures, tellement que les vns & les autres en leur dire sont defectueux, par ce qu'ils ignorent ou omettent à dire les vns par qui, les autres de quelle matiere & par quels moiens chasque chose se fait. Mais celui qui le premier ouuertement & manifestement a conioint auec la raison mouuante & ouurante librement, la matiere suiette & souffrante, necessairement celui là respond & pour lui & pour

A pour nous à toute calomnie & toute suspicion : car nous ne priuons point la diuination de Dieu, ni de raison, attendu que nous lui donnons pour matiere & pour suiet l'ame de l'home, & pour son outil, & comme son poinçon, le vent d'inspiration & l'exhalation. Premierement la terre est celle qui engendre telles exhalations, & puis le Soleil, qui donne à la terre toute la vertu & puissance de celle temperature & mutation, par la tradition de nos peres est vn Dieu : puis nous y adioustons les Dæmons, comme superintendans, conseruateurs & gardiens de ceste temperature, comme d'vne harmonie & consonance, qui en temps oportun laschent ou tendent & roidissent la vertu de celle exhalation, lui ostans aucunefois ce qu'elle a de trop actiue efficace à tourmenter l'ame, & la transporter hors de soy, & lui meslant parmi vne vertu d'émouuoir sans faire douleur, ni porter dommage a ceux qui la reçoiuent. En quoy il me semble que nous ne faisons rien qui doiue estre troué estrange ni impossible, ou non conuenable à la raison, ni quand nous B immolons des hosties deuant que de venir à l'oracle, que nous les couronnons de festons de fleurs, & que nous leur espandons dessus les effusions des sacrifices, nous ne faisons en tout cela rien qui soit contraire à ce discours là : car les prestres & religieux qui sacrifient les hosties, & qui respandent les effusions de vin par dessus, & qui contemplent leurs mouuemens & leurs tremblemens, ne le font pour autre cause que pour auoir signe, si Dieu entend à leur demande, pour ce qu'il faut que l'hostie que lon immole aux dieux soit pure, entiere, saine, & non aucunement contaminee, ni quant à l'ame, ni quant au corps. Or il n'est pas mal-aisé de remarquer & conoistre les signes du corps, & quant à l'ame, ils en font l'espreuue, en presentant aux taureaux de la farine, & aux sangliers des pois chiches, car s'ils n'en veulent point taster, c'est certain signe qu'ils ne sont pas sains : quant a la chéure l'eau froide en est la preuue, car si elle n'en fait point de semblant, & qu'elle ne fremisse point quand on en iette dessus elle, c'est certain signe que son ame ne se C porte pas selon nature. Et quand bien il seroit prouué que ce soit certain & indubitable signe que Dieu vueille rendre response, quand l'hostie arrosee s'esmeut, & le contraire qu'il ne vueille point respondre : ie ne voy pas pour cela qu'il y ait rien qui repugne à ce que nous auons dit parauant, car toute force naturelle produit l'effect auquel elle est ordonnee pis ou mieux, selon qu'elle a le temps & la saison plus ou moins à propos, & il est vray-semblable que Dieu nous donne des indices par où nous pouuons conoistre si l'occasion se passe, ou non. Quant à moy i'estime que l'exhalation mesme qui sourd de la terre, n'est pas tousiours d'vne mesme sorte, mais qu'en vn temps elle se lasche, & puis elle se renforce en vn autre, & l'argument qui me le fait ainsi iuger se peut aisement verifier par le tesmoignage de plusieurs estrangers, & de tous ceux qui seruent dedans le temple : car la chambre là ou lon fait seoir & attendre ceux qui vienent demander response à l'oracle se remplit aucunefois, non pas souuent, ni à certains interualles de temps, ains à dif-D ferens espaces, fortuitement, d'vne si souëfue odeur & si douce halaine, que les plus precieux & meilleurs parfums n'en sauroient rendre de plus douce, qui sourd comme d'vne source de viue fontaine du sanctuaire du temple : & est vraisemblable que c'est la chaleur, ou bien quelque autre puissance qui la pousse au dehors. Et si d'auenture cela semble à quelqu'vn n'estre pas vray semblable, à tout le moins me confessera-il, que la prophetisse Pythie a celle partie de l'ame, de laquelle ce vent & soufflement d'inspiration s'approche, disposee tantost d'vne sorte & tantost d'vne autre, & qu'elle n'est pas tousiours en vne mesme temperature, comme si Dieu gardoit en tout temps vne mesme & immuable harmonie : car il y a plusieurs fascheries, & plusieurs passions qui occupent le corps, & qui se coulent en l'ame, les vnes aparentes, les autres secrettes, desquelles se sentant saisie, il seroit meilleur qu'elle ne s'allast point là presenter, ni se exhiber à ceste in-

L'exhalation, les Dæmons & l'ame humaine : tout ce discours monstrant le miserable estat de ceux qui n'ont eu pour guide que la tenebreuse clarte de leur entendemet, laquelle ne leur a serui qu'à les rendre inexcusables. Au reste que veut dire les pipeties de l'esprit de mensonge, les se descouurent clairement en cest endroit.

L'exhalatiõ de la terre n'estoit pas cause des oracles, ains la venue de l'esprit de mensonge enueloped'vn tourbillõ de vent, pour se rendre redoutable a ses esclaues, & les tenir tousiours entorcellez en l'opinion de la puissance qu'il a tousiours tasche de vsurper sur le Tout puissant, lequel (selon ses secrets & tres-iustes iugemens) lui a lasché la bride · ãt & quãd il lui a pleu pour punir l'ingratitude du monde.

ſpiration diuine, n'eſtant pas pure & nette de toute perturbation : comme vn instrument de muſique bien accordé, & bien ſonnant, & non pas tout confus & tout deſaccordé, ne plus ne moins que le vin ne ſurprent pas touſiours l'yurongne autant vne fois qu'autre, ni le ſon de la fluſte n'affectionne pas de meſme touſiours celui qui de ſa nature eſt ſuiet à facilement eſtre raui, ains les meſmes perſonnes ſont aucunefois plus, aucunefois moins tranſportees hors de ſoy, & plus ou moins enyurees, dautant qu'il ſe rencontre en leurs corps vne diuerſe temperature. Mais principalement la partie imaginatiue de l'ame, & qui reçoit les eſpeces, eſt poſſedee du corps, & ſuiette à changer quant & lui, comme il apert manifeſtement par les ſonges : car aucunefois nous auons plusieurs viſions de ſonges, & de toutes ſortes, & vne autre fois nous ſommes en toute tranquillité & tout repos de telles illuſions. Nous conoiſſons tous Cleon natif de Daulie, iamais en iour de ſa vie (& ſi a veſcu bien longuement) il n'eut aucun ſonge : & des anciens on en raconte autant de Thraſymedes Hæreien, dequoy la cauſe eſt en la complexion & temperature du corps, comme lon void que la complexion des melancholiques eſt ſuiette à beaucoup ſonger & auoir beaucoup d'illuſions la nuict, encore qu'il ſemble que leurs ſonges ſoient plus reguliers & plus veritables que des autres, pour autant que telles perſonnes tournans facilement leur phantaſie tantoſt à vne imagination, & tantoſt à vne autre, il eſt force qu'ils rencontrent aucunefois, comme font ceux qui tirent pluſieurs coups de fleſches, il eſt force qu'ils aſſenent au but de quelque vne. QVAND donc l'imaginatiue partie de l'ame & faculté diuinatrice eſt bien diſpoſee & bien aſſortie à la temperature de l'exhalation, comme à la reception d'vne medecine, alors il eſt force que dedans les corps des prophetes s'engendre la fureur d'inſpiration prophetique, & au contraire auſſi quand elle n'y eſt pas bien diſpoſee, qu'il ne s'en engendre point, ou bien que ce ſoit vne fureur forcenee, non point naifue, mais violente & turbulente, comme nous auons veu auenir en la prophetiſſe Pythie, qui eſt n'agueres decedee : car eſtans venus des pelerins eſtrangers pour auoir reſponſe de l'oracle, on dit que l'hoſtie endura les premieres effuſions que lon lui verſa deſſus, ſans ſe bouger ni ſans en faire aucun ſemblant, mais les preſtres ne laiſſerent pas pour cela de la preſſer outre meſure, & à continuer de lui ietter de l'eau deſſus, tant qu'à la fin eſtant toute trempee & baignee elle ſe rendit. Qu'auint-il donc de cela à la prophetiſſe Pythie? elle deſcendit bien dedans le trou de l'oracle maugré elle, comme lon dit, & mal volontiers, mais incontinent aux premieres paroles qu'elle dit, elle monſtra bien qu'elle ne le pouuoit plus ſuporter, eſtant pleine d'vn eſprit malin & muet, comme vne nauire qui cingle à pleines voiles : & finalement eſtant du tout perturbee, & s'en courant auec vn cri eſpouuantable & horrible deuers la porte, elle ſe ietta contre terre, tellement que non ſeulement les pelerins s'enfuirent de peur, mais auſſi le grand preſtre Nicander, & tous les autres preſtres & religieux qui eſtoient là preſens, leſquels toutefois rentrans dedans, vn peu apres, l'enleuerent eſtant encore hors de ſon bon ſens, & de fait elle ſur-veſcut peu de iours apres. Voila pourquoy lon contregarde le corps d'icelle Pythie pur & net de toute compagnie d'homme, & defend on qu'il ne hante ni ne conuerſe aucune perſonne eſtrangere auec elle, & deuant que venir à l'oracle ils prenent ces ſignes, eſtimans que Dieu ſait bien certainement quand elle a le corps diſpoſé & preparé à receuoir ſans danger de ſa perſonne ceſte inſpiration fanatique, car la force & vertu de ceſte exhalation, n'eſmeut pas toutes ſortes de perſonnes, ne les meſmes perſonnes tout d'vne ſorte, ni autant à vne fois qu'à vne autre, ains donne ſeulement l'eſchauffement & le principe, comme nous auons dit au parauant, à ceux qui ſont preparez & acommodez à ſouffrir & à receuoir ceſte alteration. "Or eſt ceſte exhalation certainement diuine & celeſte, mais non pour tant indefaillible, ni incor-

Des ſonges.

XXXIII. Concluſion de toute la diſpute, tiree du conte de l'accident de la deuineresse de Delphes.

Exemple & miroir de la fureur de Satan ſur ceux qu'il poſſede.

"Ceſte concluſion fondee ſur vn faux fondement, doit eſtre poſee au contraire, à ſauoir que les oracles de Satã ont ceſſé à la venue du Prince de lumiere.

A incorruptible ou non suiet à vieillir, & suffisante à durer par vn temps infini; lequel vient à bout de toutes choses qui sont au dessous de la Lune, ainsi comme nous tenons, & y en a d'autres qui disent, que celles qui sont encore par dessus n'y resistent non plus, mais que se lassans par vn eternel & infini temps, elles sont soudainement immuees & renouuelees. Or quant à cela, dis-ie, ie suis d'auis que vous & moy ensemble rememorions & reconsiderions souuent ces discours-là, sachans bien qu'il y a plusieurs prises & plusieurs coniectures à l'encontre, lesquelles le temps ne permet pas que nous puissions toutes deduire, & pourtant remettons les à vne autre fois auec les doutes que fait & allegue Philippus touchant Apollo & le Soleil.

B

Que signifioit ce mot E'i, qui estoit engraué sur les portes du temple d'Apollo en la ville de Delphes.

SOMMAIRE.

ENTRE infinis tesmoignages de la fureur des malins esprits & mauuais Anges, qui ayans esté creez bôs, n'ont point côserué leur origine, ains sont decheus du degré & de l'estat heureux, auquel sont demeurez par la grace de Dieu les bôs Anges, qui seruêt à ceux qui receurêt l'heritage de salut: cestui est le principal, que tels esprits reprouuez C *taschent par tous moyens à eux possibles de se faire adorer par les hommes, & veulent se mettre au throne de celuy qui les ayant abysmez auec chaines d'obscurité, les reserue au iugemêt de la grande iournee, iusques à se faire appeller Dieux, & s'emparer des tiltres qui n'apartienêt qu'à l'Eternel leur iuge souuerain. Leurs artifices sont merueilleux & fort diuers en cest endroit, comme les fourmillieres d'idoles, & tâs d'estranges superstitions, dont le môde a esté diffamé iusques à present, en font foy. Mais s'il y a endroit de la terre habitee, où Satan ait fait preuue de sa rage côtre Dieu & les hommes, c'est la Grece, sur tout au temple renômé de Delphes, qui a esté côme le siege dâs lequel ce malheureux ennemi a receu les hômages d'vne infinité de gens de toutes qualitez, sous couleur de resoudre leurs questions. Là donques specialement il a osé s'atribuer le nô de Dieu, & pour y paruenir a fardé ses oracles de propos ambigus, courts & sentêtieux, meslât quelques veritez à la trauerse, selon qu'il plaisoit au iuste iuge du môde lascher la bride à ce seducteur & lui dôner efficace pour tromper: item, par quelques dictions notables, comme Rien trop, Conoy toy-mesme, & autres semblables, il a retenu liez à soy les plus grands esprits, leur faisant penser qu'en donnant de si* D *beaux preceptes pour la reigle de ceste vie, c'estoit le vray ami des hômes & la sagesse celeste qui parloit par ces oracles. Mais son audace est apparue auec vne impudêce desesperee en l'inscription de ce mot E'i, aux portes du têple d'Apollo en Delphes, en ce qu'il a pretendu, selon la derniere interpretation de ce discours ci, se mettre en la place de l'Eternel, qui seul Est, & dône estre à toutes choses. Qui pis est, l'aueuglement a esté si horrible, mesme es plus sages, que ceste opinion leur est demeuree au cerueau, ce tyran les possedant de telle sorte qu'ils prenoyêt plaisir à se laisser ainsi pipper par lui. Or nous auons dequoy louër Dieu qui nous descouure telles impostures, & se fait conoistre à nous par sa parole pour le vray & seul Eternel, & auquel, en l'adorant, nous pouuôs vrayemêt dire, E'I, c'est à dire, Tu es: comme au contraire les impostures & illusions de Satan & de ses côplices nous monstrent combien est redoutable le iugement de Dieu sur ces esprits rebelles. Si quelqu'vn, trop curieux, veut ici disputer contre la iustice de celuy qui dispose de toutes choses, & entreprend de côtreller la sagesse eternelle qui gouuerne le monde, faisans misericorde à qui bô lui semble, ayant lais-*

sé dechoir de leur estat excellent les anges apostats, & leur laissant vne telle puissance sur la plus part des enfans d'Adã: nous respõdons en vn mot, hõme, qui es tu, qui veux plaider cõtre Dieu? la chose formee dira-elle à celui qui l'a formee, pourquoy m'as-tu faite ainsi? Le potier de terre n'a il point puissãce de faire d'vne mesme masse de terre vn vaisseau à hõneur & vn autre à deshõneur? Le iugemens de Dieu sont des abysmes qui n'ont ni fond ni riue: les richesses de sa sapience & conoissance ne sauroient estre calculees: ses voyes sont impossibles à trouuer. S'il y a donc endroit en la consideration des secrets de Dieu où nous deuiõs estre retenus, c'est en cestui-ci, où chascun a biẽ occasion de penser à ce notable enseignement, que nul ne doit presumer de sauoir outre ce qu'il faut sauoir: mais estre sage à sobrieté: & qu'il ne se faut point esleuer par orgueil, ains craindre. Au reste, quant au contenu de ce discours, l'auteur ayant vsé d'vne honneste preface, dit en general que par ceste inscriptiõ Apollo s'est voulu faire conoistre soy-mesme & inciter chascun à s'en enquerir. Mais en cela l'ennemi du genre humain a biẽ monstré son audace, & comme il se fait mocquer de ses esclaues, en ce qu'apres les auoir priuez de droit iugement, il les incite à sauoir qui il est: qui est autant que si lon creuoit les yeux & qu'on coupast les iarrets à vn voyager, puis qu'on lui commandast de cercher & suiure son chemin. Or il introduit quatre diuers personnages disans leurs auis de ce mot. Lamprias opinant le premier, estime que les cinq premiers sages de Grece l'ont inuenté pour se discerner d'auec les autres. Ammonius le second, rapporte cela aux souhaits & questions de ceux qui venoiẽt à l'oracle. Theon le troisiesme, attribue ce mystere à la dialectique, & fait tout son possible pour maintenir son opinion. Eustrophus mathematiciẽ parlãt le quatriesme, & soustenu de Plutarque, philosophe bien amplement sur le nombre de cinq, representé par la lettre E, & court par les mathematiques, & par diuerses parties de la philosophie, afin de faire receuoir son auis, le but duquel est de monstrer, sous le sens mystique des nombres, la perfection de son Apollo, laquelle il tire aussi de la consideration des tiltres & epithetes d'iceluy. Mais Ammonius recueillãt les voix, & fermãt la dispute, semble toucher au but, en prouuãt, par tresfermes & doctes raisons, qu'Apollo a voulu enseigner par ce mot comment les pelerins le deuoyent saluer & appeller, sauoir est en lui disant, E'i, tu es, ce qui est opposé à la salutation que ce mesme faux Dieu (vsurpant le nõ du vray Iehoua ou Existent) faisoit aux hommes, en leur mettant deuãt les yeux à l'entree de son temple ces deux mots, Conoy toy-mesme. Ayant enrichi cela de deux preuues euidẽtes, l'vne prinse de l'estat incertain des creatures, l'autre, de la fermeté & vray estre du createur, il exhorte ses compagnons de s'esleuer à la cõtemplation de l'essence de Dieu, & à honnorer le Soleil son image: quoy fait il refute quelques opinions contraires, & apres nouuelle confirmatiõ de son propos, finit par où il auoit commẽcé, à sauoir que la conoissance de Dieu & de nous mesmes, sont tellemẽt opposees, que neantmoins elles doyuent s'accorder & se rencontrer en nous. Mais toute l'application de ce discours à Apollon (qui est le diable) ne conuient nullemẽt: & en cela void-on encores mieux quelle furie c'est que la sagesse humaine, & en combien espaisses tenebres vont tastonnans les plus habiles qui ne sont guidez que du discours de leur raison: qui nous aprend derechef à adorer les secrets de Dieu, reconoistre & apprehender ses misericordes en nostre salut, & redouter sa iustice qui se monstre en l'aueuglement deplorable de tant de nations, depuis que le peché est entré au monde iusques à maintenant.

A IE trouuay n'agueres en lisant, ami Serapion, des vers qui ne sont pas mal-faits, lesquels Dicæarchus estime que le poëte Euripides dit iadis au Roy Archelaus,

Pauure donner ie ne veux à riche homme,
Que iustement vn fol on ne m'en nomme,
Ou que de là on n'aille soupçonnant,
Que ce ne soit demander en donnant.

Car qui donne du peu de moyen qu'il a vn petit present à celui qui possede beaucoup de biens, il ne lui fait pas grãd plaisir: &, qui pis est encores, dautant que lon ne peut pas croire qu'il donne ce present là, quelque petit qu'il soit, pour neant, il en acquiert la reputation d'estre homme auaricieux, fin & cauteleux. Mais dautant que les dons qui se font auec argent & biens temporels sont en liberale gentillesse, & en beauté beaucoup moindres que ceux qui procedent des lettres & du sauoir, dau-
B tant plus est-il & honneste d'en donner, & en donnant en demander de semblables à ceux qui les reçoiuent. Parquoy enuoyant presentement à toy, & à ceux qui sont par delà, pour l'amour de toy, quelques vns des discours que nous auons recueillis, touchant le temple d'Apollo Pythique, comme vne offrande de premices: ie confesse que i'en attens de vous autres & plus en nombre, & de meilleurs en valeur, attendu que vous estes en vne grande ville, que vous auez plus de loisir, auec plus grande quantité de liures, & de toutes sortes d'exercices & conferences de lettres & d'estudes. Or semble-il que le bon Apollo remedie aux doutes, & donne expedient aux difficultez qui se presentent ordinairement en la vie de l'homme, en respondant les oracles à ceux qui se retirent à lui, mais qu'il en produit & met en auant, en matiere de lettres, imprimant en l'ame de sa nature conuoiteuse de sauoir, vn desir de conoistre & entendre la verité, comme il appert en plusieurs autres exemples, & mesmement en ce petit mot E'i, qui a esté consacré en son temple. Car
C il n'est pas vray-semblable que ce soit esté par vn cas fortuit, ni par vne maniere de sort des lettres, que ce mot seul ait eu ceste preeminence enuers ce Dieu, de preceder tous les autres, ne qu'il ait eu l'honneur de chose sacree à Dieu, ou dediee en vn temple pour estre de chascun regardee, ains faut que les premiers hommes doctes qui ont eu des le commencement la charge de ce temple, aient conu quelque particuliere proprieté exquise en ce mot, ou qu'ils s'en soyent seruis comme d'vne deuise & vne marque pour couuertement signifier & donner à entendre quelque chose de consequence.

I. Apres vne honneste excuse de ce qu'il dedie ce discours à Serapion, il dit que comme par les Oracles Apollo resoult les difficultez des hõmes: aussi par certains mots, notamment par l'inscription E'i, laquelle est expliquee en ce liure il se veut donner à conoistre soy-mesme.

Dequoy sert la sciẽce & conoissance des choses à l'homme.

PAR plusieurs fois donc auparauant, aiant tout doucement destourné ce propos que lon mettoit en auant pour en discourir, & aiant passé outre, ie fus n'agueres surpris par mes propres enfans, ainsi que ie m'efforçois d'en satisfaire à quelques pelerins estrangers, lesquels estans prests à partir de la ville de Delphes, il n'eust
D pas esté honneste de tenir en longueur, ni aussi du tout les refuser, aians desir singulier de m'en ouir dire quelque chose. Comme donc nous fussions assis dedans le temple, ie commençay à recercher moy-mesme, & partie à demander & enquerir, admonesté du lieu & des propos que nous tenions, ce que iadis lors que Neron passa par ce pays ici, i'auois ouy discourir à Ammonius, & à quelques autres en ce mesme lieu, aiant esté semblablement ceste mesme difficulté mise des lors en auant. Pour ce que ce Dieu Apollo n'est pas moins philosophe & sauant, que prophete, ce dit lors Ammonius, on a apliqué & acommodé à cela les surnoms que lon lui donne auec bonne & grande raison, enseignant & monstrant qu'il est Pythius, comme qui diroit enquerant à ceux qui commencent à aprendre & à enquerir: & Delius & Phaneus, c'est à dire clair & luisant à ceux à qui la verité commence vn petit à se monstrer & aparoistre: & Ismenius,

II. Il commence à entrer en propos, & monstre qu'Apollo a voulu par telle inscription, cõme aussi par ses noms & epithetes, & par les ceremonies de son temple inciter chascun à s'ẽquerir que vouloit dire tout cela,

Surnoms d'Apollo.

c'est à dire sauant, à ceux qui ont ia la science tout acquise: & Leschenorius, c'est E à dire eloquent, quand ils mettent leur science en œuure, & qu'ils commencent à conferer de leurs estudes, & à disputer & communiquer les vns auec les autres. Et pourautant qu'aux philosophes apartient enquerir, admirer & douter, à bon droit la pluspart des choses de ce Dieu sont comme cachees sous des ænigmes & paroles couuertes, & requierent que lon demande le pourquoy, & l'enseignement de la cause. Comme pourquoy est-ce, que lon n'y brusle iamais que du bois de Sapin, pour entretenir le feu eternel: que lon n'y fait iamais parfum que de laurier: qu'il n'y a en ce temple que les images de deux Parques, c'est à dire Deesses fatales, veu que par tout ailleurs on en met trois: qu'il n'est pas permis à femme, qui qu'elle soit, d'aprocher de l'oracle: que c'est de la machine à trois pieds qui y est, & autres telles matieres, lesquelles conuiént & attirét ceux qui ne sont pas du tout sans ceruelle F & sans entendement, à demander, desirer ouir, & discourir que cela veut dire. Et qu'il ne soit vray, voiez seulement ces escriteaux ci, Conoy toy-mesme: &, Rien trop: combien ils ont esmeu & excité de questions & de disputes doctes, & quelle multitude de beaux discours est procedee de telles inscriptions, ne plus ne moins que d'vne graine: & ie vous dis que ce dont nous enquerons maintenát n'est moins fertile pour en produire, que piece des autres.

Ceremonies au temple d'Apollon en Delphes.

III. Lamprias opinant le premier estime que ce mot E'i a representé les cinq sages de Grece, lesquels par la lettre E, signifiant cinq entre les nombres, ont voulu tesmoigner que ils n'estoyent que cinq, & reiettoyent de leur compagnie les deux autres qui s'y estoyent fourrez.

A P R E S que Ammonius eut dit cela, mon frere Lamprias parla ainsi: Toutefois le propos que nous en auons tous ouï dire, quant à cela, est fort simple, & fort court: car on dit que ces anciens sages là, que d'aucuns appellent Sophistes, n'estoyent que cinq, quant à eux, c'est à sauoir Chilon, Thales, Solon, Bias, & Pittacus: mais que depuis, Cleobulus tyran des Lindiens, & apres Periander tyran de Corinthe, qui n'auoient rien ne de vertu ne de sapience, par la grandeur de leur puissance, grand nombre d'amis, & par les bien-faits qu'ils faisoient à leurs adherens, forcerét la reputation, & se pousserent, en despit qu'on en eust, en l'vsurpation du nom de G sages, & qu'ils firent, à ceste fin, semer ne say quelles sentences & dits notables par toute la Grece, ne plus ne moins que ceux des autres, dequoy ces autres premiers sages furent bien mal-contens. Que toutefois ils ne voulurent point descouurir ne conuaincre ceste vanité, ni apertement en prendre querelle pour ceste reputation alencontre d'eux, & en debatre contre des hommes qui auoyent de grands moiens, & beaucoup de puissance, mais que s'estans assemblez à part en ce lieu, & en aiant deuisé ensemble, ils consacrerent ici la lettre E, qui est la cinquieme en l'ordre de l'Alphabet, & qui signifie cinq entre les nombres, comme pour tesmoigner au Dieu de ce temple qu'ils n'estoient que cinq, & qu'ils reiettoyent & excluoient de leur compagnie le sixiesme & le septiesme, pource qu'il ne leur apartenoit pas d'y estre. Et que cela ne soit point trop hors de propos, lon le pourroit croire qui auroit entendu des anciens qui ont la superintendance du temple, comme ils appellent celui E'i qui est d'or, l'E'i de Liuia femme d'Auguste Cæsar, & celui qui est cuyure, celui des Atheniens: & E'i le premier qui est le H plus ancien, & qui n'est quant à la matiere que de bois, iusques auiourd'hui ils le nomment celui des sages, comme n'ayant pas esté dedié par vn, mais par tous ensemble.

IIII. Ammonius disant son auis le deuxiesme, met vne autre opinion en auant, sauoir est que ce mot E'i seruoit de formulaire à ceux qui venoient interroguer l'Oracle, & estoit vn mot de souhait & de question.

A C E propos Ammonius se prit tout doucement à sourire, estimant que c'estoit l'opinion particuliere de Lamprias, mais qu'il faignoit l'auoir entendu d'ailleurs, à fin qu'il ne fust point tenu d'en rendre compte, ni de la soustenir. Et vn autre des assistans alors dit, que cela ressembloit proprement à ce que quelque estranger Chaldeien & Astrologue de profession, auoit n'agueres babillé, Qu'il y auoit sept lettres qui seules à par elles rendoient chascune leur voix propre, sept astres au ciel qui auoient leur propre mouuement separé & non point lié, & qu'entre les lettres voyelles E estoit la seconde, comme le Soleil apres la Lune, & que tous les Grecs presque vnanimement tenoient que Apollo & le Soleil estoient

vne

A vne mesme chose: mais cela, quand tout est dit, sent trop son calcul de deuineur iudiciaire, & sa harengue de charlatan. Au demeurant il me semble que Lamprias ne se donne pas garde, qu'il a suscité tous ceux qui ont la charge du temple à l'encontre de son propos, car il n'y a homme des Delphiens qui sache rien de ce qu'il a dit, ains alleguent eux la commune opinion, & qui va par la bouche de tout le monde, c'est qu'ils n'estiment pas ni que la veuë, ni que le son, mais que le mot seul, ainsi qu'il est escrit, ait quelque secrette signifiance, car c'est ainsi comme les Delphiens l'estiment, & comme le grand prestre Nicander mesme, qui estoit là present, le disoit, le formulaire & la façon que tienent ceux qui vienent pour se conseiller auec le Dieu Apollo, & est ordinairement la premiere parole que mettent en leurs interrogatoires ceux qui vienent à l'oracle, s'ils gaigneront, s'ils se marieront, s'il leur sera vtile de se mettre sur mer, ou bien de se mettre au la-
B bourage de la terre, ou de voyager hors de leur pays. Et en cela le Dieu qui est sage & sauant se mocque des Dialecticiens, lesquels maintiennent que de ceste particule, Si, & de quelconque proposition qui viene apres, il ne se peut rien du tout effectuer ni affirmer, entendant & receuant toutes les propositions qui sont soumises & adiointes à ce mot, Si, pour choses estant en estre. Or tout ainsi que ce Si, nous est propre pour l'interroguer comme Deuin, aussi nous est-il commun à le prier comme Dieu. De maniere qu'ils estiment que ce Si là n'ait pas moins d'efficace à souhaiter & prier, qu'à interroguer: car nous voyons que ceux qui prient disent ordinairement, O si, à la mienne volonté! & Archilocus qui dit, O si toucher ie te pouuois la main, Neobulé! Et dit que la seconde syllabe de ce mot Eithé, qui signifie, à la mienne volonté, est vne adionction superflue, pour ce que E'i signifie autant tout seul: ne plus ne moins que Thin est vne particule de remplissage, comme en ce carme du poëte Sophron, [illegible], c'est à dire, desirant aussi d'auoir enfans: & en ce vers d'Homere, [illegible], c'est à dire, à fin qu'aussi
C ta force ie desface. Et que en ce petit mot de E'i, l'efficace de prier & de souhaiter estoit suffisamment declaree.

Interrogatoires des pelerins de Delphes.

Explication grammatique du mot E'i.

APRES que Nicander eut dit ces paroles, ie presuppose que vous cognoissez vn sien familier nommé Theon: celui là demanda à Ammonius, s'il seroit permis à la Dialectique, qui se voyoit ainsi fouler aux pieds, de se defendre. Ammonius luy dit qu'il parlast hardiment, & deduisist tout ce qui pouuoit seruir à la defense d'icelle. Certainement, dit-il adonc, il y a plusieurs oracles, qui tesmoignent & monstrent euidemment, que le Dieu Apollo est tres-expert en la Dialectique: car c'est à vn mesme ouurier de mouuoir & de souldre les doutes. Et puis ainsi comme Platon disoit, que iadis aiant esté donné aux Grecs vn oracle, qu'ils eussent à doubler l'autel qui estoit au temple de Delos, ce qui est vn chef d'œuure d'homme consommé en la science de la Geometrie, que ce n'estoit pas cela que Dieu com-
D mandoit aux Grecs, ains qu'il leur enioignoit de s'adonner à l'estude de la Geometrie: aussi en donnant quelquefois des responses & oracles ambigus & douteux, il augmente & recommande dauantage la Dialectique, comme estant du tout necessaire à ceux qui voudront bien entendre son parler. Or en la Dialectique ceste conionction, qui est propre & apte à continuer vne oraison, a tres grande force, comme celle qui forme celle proposition, qui est la plus capable de discours & de ratiocination. Car qui niera que telle ne soit la proposition conionctiue & copulatiue, attendu que les bestes brutes mesmes ont bien quelque intelligence & conoissance de la subsistance des choses? mais la nature a donné à l'homme seul la notice de la consequence, & le iugemēt de sauoir discerner ce qui s'ensuit de chasque chose: car qu'il soit iour & qu'il face clair, les loups mesmes, les chiens & les coqs le sentent bien: mais de dire, s'il est iour, il est donc force qu'il face clair, il n'y a creature qui le sache sinon l'homme, estant seul qui a intelligence du commen-

V. Theon parlant le troisiesme, applique ce mot à la dialectique, voulant dire que par icelui l'oracle commande aux personnes de discourir auec raison, comme ceste conionction E'i, qui est propre à continuer vn propos le monstre.

Confirmation de la proposition precedente.

cement & de la fin, de ce qui precede & de ce qui acheue, & de la coherence & E
colligature de ces deux extremitez là, les vnes auec les autres, quelle habitude ou correspondance, & quelle difference elles ont entre elles, & c'est de là dont prenent leur principale origine les demonstrations. Or puis qu'il est ainsi, que toute la philosophie du monde consiste à bien entendre la verité, & que la lumiere qui esclaire la verité, c'est la demonstration, & que le principe de la demonstration c'est ceste coherence là, & conionction : à bon droit la puissance qui fait & qui contient cela, a esté dediee & consacree par les sages & sauans hommes au Dieu, qui par dessus tous aime la verité. Et puis c'est vn Dieu prophete & diuin, & l'art diuinatrice est de l'auenir par le moyen des choses qui sont ou presentes, ou passees: car ni il ne se fait rien sans cause, ni il ne se preuoit rien sans raison precedente : ains pourautant que tout ce qui est suit & depend de ce qui a esté, & consequemment tout ce qui sera a sa suite & dependance de ce qui est par vne continuation de bout à autre, & du commencement F
iusques à la fin, qui peut voir ces causes naturellement ensemble, & les composer & conioindre les vnes auec les autres, celui là fait & peut predire, Tout ce qui est, qui fut, & qui sera, comme dit Homere, qui a sagement mis en premier lieu ce qui est, & puis ce qui sera, & ce qui fut: car du present depend la ratiocination, par l'efficace & vertu de la conionction, par ce que si telle chose est, telle chose donc necessairement a precedé : ou à l'opposite, si telle chose est, telle chose donc sera. Car toute la science & l'artifice de discourir & de ratiociner, comme nous auons dit, est de bien conoistre la suite & la consequence, mais le sentiment est ce qui donne l'anticipation au discours de la raison : parquoy encore qu'il soit à l'auenture peu honneste, ie ne faindray pas de dire, que cela est proprement le Tripied de la verité, quand le discourant supose la consequence auec ce qui a precedé, & puis apres y adioustant la subsistance, vient à induire finale- G
ment la conclusion de la demonstration. Or s'il est ainsi qu'Apollo Pythien se delecte de la Musique, comme lon dit, & du chant des cygnes, & du son de la Cithre, est-ce de merueille, si pour l'affection qu'il porte semblablement à la Dialectique, il cherit & aime la partie de l'oraison, de laquelle il void que plus souuent & plus volontiers vsent les philosophes ? Hercules deuant qu'il eust deslié les liens dont estoit attaché Prometheus, n'aiant pas encore communiqué auec Chiron & auec Atlas, qui estoient grands maistres de dispute, ains estant encore ieune, & sentant encore fort son Bœotien, voulut premierement destruire la Dialectique & se mocqua de ce petit mot E'i, mais puis apres il semble qu'il voulut soustraire le Tripied mesme à Apollo, & contester auec lui de l'art de deuiner, par ce qu'auec l'aage & le temps il deuint tressubtil à disputer, & tres clair voiant à deuiner. APRES que Theon eut acheué son propos, Eustrophus Athenien, ce me semble, se print à nous dire : Voyez vous comment Theon de- H
fend vaillamment l'art de la Dialectique ? De sorte que peu s'en faut qu'il ne veste mesme la peau de lion de Hercules. Il n'est pas bien seant que nous autres, qui referons tous afaires ensemble les natures & les principes de toutes choses, tant diuines que humaines, au nombre, & qui le faisons autheur & dominateur de celles mesmement qui sont les plus belles, & les plus precieuses, demeurions tout coy sans mot dire, ains est raisonnable que nous aussi de nostre part offrions des primices des Mathematiques au dieu Apollo. Car nous disons que ceste lettre E, d'elle mesme : ni en puissance, ni en forme, ni en son nom, n'a rien de plus que les autres lettres, mais pensons qu'elle a esté preferee à toutes autres, dautant qu'elle est la note & la marque du nombre de cinq, qui est de tresgrande vertu & efficace à toutes choses, de sorte que les sages anciens appelloient nombrer Pembazin, comme qui diroit quinter pour compter, & adressoit Eustrophus sa parole, en disant cela,

Conclusion.

Il conferme sa conclusion, par la consideration de l'art de deuiner.

Par le tesmoignage d'Homere.

Par le rapport de l'art de discourir tant a ses parties mesmes, qu'à d'autres sciences, cōme est la musique.

Par l'exemple de Hercules.

VI. Eustrophus opinant le quatriesme, entre en l'arithmetique, & veut que ce mot E'i signifie le nombre de Cinq, qui est tant estimé qu'on l'appelle Mariage & Nature : ce qui est confermé par l'autheur.

A cela, à moy, non point en se iouant, ains à bon escient, pourautant que lors i'estois fort affectionné à l'estude des Mathematiques: mais en sorte toutefois qu'en toutes choses i'estois pour obseruer le precepte de Rien trop, mesmement estant en la secte de l'Academie. Parquoy ie respondis que Eustrophus, à mon auis, sauoit tresbien la difficulté par ce nombre: car comme ainsi soit, dis ie, que le nombre en general se diuise en pair & en non-pair, l'vnité est en puissance commune à l'vn & à l'autre, de maniere qu'estant adioustee au pair, elle le rend non-pair, & adioustee au non-pair, elle le rend pair, & fait deux le principe du nombre pair, & trois le premier des nombres non-pairs, desquels meslez ensemble s'engendre le cinq, qui à bon droit est honoré, comme le premier composé des premiers, & de là est appellé mariage, pource que le nombre pair a quelque semblance auec la femelle, & le non-pair auec le masle, d'autant qu'en diuisant les nombres en parties egales, le pair se mespartissant & coupant tout net, laisse vn chemin & vne place entre ses parties, principe idoine à receuoir: mais au
B contraire le non-pair, si on lui en fait autant, il demeure tousiours quelque chose entre-deux, propre à soudiuiser, par où il apert qu'il est plus generatif que n'est pas l'autre: & puis quand on le vient à meller, il demeure tousiours le maistre, & iamais ne se trouue vaincu, car quelque meslange que lon face des deux, iamais n'en vient nombre pair, combien qu'on les mesle, ains de toutes mixtions en sortira tousiours nombre non-pair: mais qui plus est, l'vn & l'autre adiousté & composé auec soy-mesme, monstre encore plus la difference qu'il y a entre eux deux, car iamais nombre pair assemblé auec pair ne produisit nombre nō-pair, ne iamais ne sortit de son propre naturel, n'aiant pas la puissance d'en engendrer vn autre, tant il est imparfait: mais les non-pairs meslez auec les non-pairs en produisent plusieurs pairs, tant il a de force d'engendrer en toutes sortes: & ne seroit pas bien à propos maintenant de discourir des autres proprietez, puissances & differences des nombres. Voila donc pourquoy les anciens philosophes Pythagoriques ont
C appellé le cinq mariage, comme estant composé du premier masle & du premier femelle: aussi l'a on quelque fois appellé la Nature, pource qu'estant multiplié par soy, il vient à se terminer en soy-mesme: car tout ainsi comme la nature prenant du froment en semence, & le respandant, produit entre deux plusieurs formes diuerses & especes de choses, par lesquelles elle passe pour paruenir à la fin de son œuure, mais apres tous elle en fait naistre du froment: aussi les autres nombres, quand on vient à les multiplier se terminent par multiplication en autres nombres: mais le cinq & le six, quand on les multiplie par eux-mesmes, se ramenent & regenerent eux-mesmes, car six fois six sont trente & six, & cinq fois cinq, vingt & cinq, mais le six ne le fait qu'vne fois, & en vne maniere seulement, quand on vient à l'esquarrir par soy-mesme, mais au cinq cela mesme auient aussi bien quād on le multiplie par soy-mesme, mais particulierement il a cela de propre,
D que par addition de soy il se produit soy-mesme, ou bien le dix alternatiuement, & cela infiniement, tant que le nombre se peut estendre, ressemblant en cela au principe & premiere cause qui conduit & gouuerne tout ce monde: car comme elle de soy-mesme conserue le monde, & reciproquement par le monde se parfait soy-mesme, ne plus ne moins que Heraclitus dit, Toutes choses se tournent en feu, & le feu en toutes choses: comme l'or en biens, & les biens en or: aussi le concors & assemblage du cinq auec soy-mesme ne peut amener & engendrer rien ni imparfait, ni estrange, ains a ses mutations limitees & certaines, car ou il s'engendre soy-mesme, ou il produit la dizaine, c'est à dire, ce qui lui est domestique & propre, ou bien ce qui est parfait. Or si quelqu'vn maintenant me vient à demander, à quel propos cela? & qu'a il afaire auec Apollo? Ie lui respondray, que cela n'apartient pas à Apollo seulement, mais aussi à Bacchus, comme à

Ce discours mōstrē à quel but la plus-part des anciēs ont rapporté l'estude des mathematiques, comme Pythagoras & Platon le monstrent plus amplemēt à sauoir à certaine philosophie mystique & sous laquelle ont esté cachez plusieurs secrets de nature de la religion, & de la police entre les hommes.

Speculation Pythagorique sur les nōbres.

VII. Suite du propos precedent en laquelle il explique pourquoy il fait si grand cas du nombre du cinq, sauoir est d'autant que c'est vne representation de la perfection d'Apollo.

celui qui n'a pas moins d'authorité & de puissance en la ville de Delphes qu'Apollo E mesme : car nous entendons des Theologiens, qui partie en vers, & partie en prose nous disent & chantent que ce Dieu est de sa nature incorruptible & immortel, mais que par ie ne say quelle sentence & raison fatale il se transmue & se change en plusieurs sortes. Quelquefois il s'allume en feu, rendant toutes choses de semblable nature, quelquefois il est de diuerses formes, diuerses passions & puissances toutes differentes, & se fait, comme maintenant il est, Mõde, s'appellant ainsi d'vn nom tres-commun. Mais les sages & sauans voulans celer & cacher ces secrets là au commun peuple, appellent ceste siene mutation en feu, Apollo, dautant qu'elle oste la pluralité des choses, & reduit tout à vne seule : aussi l'appellent ils Phœbus à cause de sa pureté & netteté, sans aucune ordure ne pollution : & quant à sa transmutation en eau, terre, estoiles, diuers genres de plantes & d'animaux, par tel ordre & disposition que nous la voions, ils donnét par cela sous paroles couuertes obscurement à entendre, comme vn demembrement, & vne distraction, & l'appeliét pour F cela, Dionysius, Zagreus, Nyctelius, Isodætes, & feignent en leurs compositions, qu'ils chantent ne say quels trespassemens & aneantissemens, & puis des resurrections & renaissances, qui sont toutes fables & ænigmes proprement inuétees pour signifier & representer ces mutations là. Suiuant laquelle difference ils dedient à l'vn certaine sorte de vers & de cantiques qu'ils appellent Dithyrambes, qui sont pleins de passions & de mutation, auec mouuement & agitation çà & là, comme dit Æschylus,

Exposition des diuerses proprietez de Bacchus.

Difference des cãtiques qui representét les changemés de Bacchus.

Le Dithyrambe au langage bruyant
Est en tous lieux à Bacchus bien seant:

mais à l'autre le cantique de Pæan, qui est vne posee, sage & rassise façon de poësie & musique. Et puis en toutes leurs peintures, images & moulures, ils font cestui-ci tousiours ieune & iamais ne vieillissant, & l'autre à plusieurs faces & plusieurs visages. Et brief ils atribuent à l'vn vne constance tousiours à soy semblable, vne or- G dre reglee, vne grauité serieuse, pure sans meslange de chose aucune differente, & à l'autre vn ieu parmi vne insolence, vne grauité entremeslee de furie : ils le surnomment Inégal,

Bacchus Euius qui errantes
Incite à fureur les Bacchantes,
Qui veut estre honoré de ieux
Et de seruices furieux,

touchans par cela bien à propos ce qui est propre à l'vne & à l'autre mutation: mais pour ce que le temps de la reuolution n'est pas egal ne semblable en l'vne & en l'autre mutation, ains est plus long celui de la conuersion qu'ils appellent Coros, comme qui diroit abondance & grand' chere : & plus court celui de la Disette, gardans encore en cela la proportion, ils vsent du cantique de Pæan durant tout le reste de l'annee en leurs sacrifices : & quand ce vient sur le H commencement de l'hyuer, ils ressuscitent le Dithyrambe, & suppriment le Pæan, trois mois durant, reclamans cestui-ci au lieu de celui-là, estimans qu'il y a telle proportion entre l'embrazement & la reparation du monde, comme il y a entre vn & trois. MAIS à l'auenture auons nous demeuré sur ce propos plus long temps qu'il n'apartenoit, tant y a qu'il est bien certain qu'ils atribuent à ce Dieu le nombre de cinq, disans que tantost par multiplication de soy il se ramene soy-mesme comme le feu, & tantost apres il fait la dizaine comme le monde. Et puis ce nombre n'a il pas quelque communication auec la musique, qui est si agreable à ce Dieu que rien plus? car pour la plus part la musique est par maniere de dire : occupee alentour des acords, lesquels ne sont que cinq en nombre, & non plus : ainsi que la raison & l'experience le mõstre par necessité à qui en veut

VIII. En continuant le discours sur le nombre de cinq, il veut prouuer son dire plus particulierement, en l'appliquant à la musique, à la philosophie naturelle, à la Geometrie, & à la composition & temperature du corps humain.

A en veut faire la preuue, auec des chordes ou des pertuis de fleute, au sentiment de l'ouye sans autre raison: car tous ces accords prenent leur generation par proportions de nombre: & est la proportion de la quarte sesquitierce, & de la quinte sesquialtere, de l'octaue double, d'vne quinte sur double triple, & d'vne double sur double, ou quinziesme quadruple: & quant à celui que les Musiciens y adioustent, le nommans vne quarte sur double, il n'est point raisonnable de le receuoir & admettre, comme sortant hors de moien & mesure, en voulant gratifier au plaisir déraisonnable de l'oreille contre la proportion, comme contre l'ordonnance de la loy: laissant donc à part les assietes des cinq tetrachordes, & les cinq premiers tons, changemens de voix, ou notes, ou harmonies, s'il les faut ainsi appeller, pour ce qu'elles se chágent en laschant ou roidissant plus ou moins les chordes, estans au demeurant sons, ou voix basses & hautes.

Proportiõ de musique.

Ne voyons-nous pas que y aians plusieurs, ou pour mieux dire, infinis interualles, il n'y en a que cinq

Tons ou internalles de musique.

B seulement que lon puisse chanter, Diesis, Semitonium, Tonus, Triemitonium, Ditonus? & n'y a autre lieu de voix ne plus petit, ne plus grand, distingué de bas & de haut, qui se puisse exprimer en chantant. Et en passant plusieurs autres telles choses, dis-ie, i'allegueray Platon, qui dit bien qu'il n'y a qu'vn monde, mais que s'il y en auoit plusieurs, & non pas vn tout seul, il faudroit qu'il y en eust cinq en tout, & non point plus. Et bien qu'il n'y en eust qu'vn seul, ainsi comme Aristote l'estime, si est-ce encore qu'il est comme composé & assemblé de cinq autres, dont l'vn est celui de la terre, l'autre de l'eau, le troisiesme du feu, le quatriesme de l'air, le cinquiesme est le ciel, que les autres appellent la lumiere, & aucuns Æther, & d'autres nomment encore cela mesme la quinte essence, à laquelle seule il est propre & naturel, entre tous les corps, de tourner en rond, non point par force, ni autrement à l'auenture.

Rapport de l'harmonie de musique à celle du monde.

Voila pourquoy aiant entendu que les plus belles & plus parfaites figures des corps reguliers qui soient en toute la nature, sont cinq en C nombre, à sauoir la Pyramide, le Cube, l'Octaëdre, l'Icosaëdre, & le Dodecaëdre, il a dextrement aproprié & attribué chascune de ses nobles figures à chascun de ces premiers corps.

Les cinq corps reguliers geometriques.

Et y en a d'autres qui attribuent aussi les facultez des sens de nature, qui sont aussi en pareil nombre, à ces premiers corps-là, c'est à sauoir, l'atouchement qui est dur & ferme, à la terre: le goust qui iuge des qualitez des saueurs par vne certaine humidité, à l'eau: l'ouye à l'air, d'autant que l'air frapé se fait voix & son aux oreilles & à l'ouye: des deux autres l'odorement a pour son obiect l'odeur, laquelle est comme vne maniere de parfum, qui s'engendre par la chaleur, & pour ce tient-il du feu: la veuë qui esclaire par ie ne say quelle affinité & consanguinité qu'elle a auec le ciel & la lumiere, a vne certaine tẽperature & complexiõ meslee de l'vn & de l'autre: & n'y a en toute la nature ni animal qui ait autre sentiment, ni en tout le monde autre sustance qui soit simple & non composee, ains y a vne merueilleuse distribution & conuenance de ces cinq à ces cinq.

Les cinq sens rapportez aux elemẽs & à la lumiere.

APRES D auoir dit cela il s'arresta, & aiant fait vn peu de pause: O quelle faute, dis-ie, Eustrophus, auons nous pensé faire, d'auoir presque laissé en arriere Homere, comme si ce n'estoit pas lui qui le premier a diuisé le monde en cinq parties, aiant distribué les trois qui sont au milieu à trois Dieux, & laissé les deux extremitez en commun, sans les attribuer à pas vn, à sauoir le ciel & la terre, estant la terre le bout d'en-bas, & le ciel le bout d'en-haut, mais il faut rapporter nostre propos, comme parle Euripide, car ceux qui magnifient le quaternaire ne nous enseignent pas mal à propos, que tout corps solide a pris sa naissance & generation par la raison d'icelui, pour ce qu'estant ainsi, que tout solide consiste en longueur, largeur & profondeur, deuant la longueur est situé le poinct, comme l'vnité entre les nombres, & la lõgueur sans la largeur s'appelle ligne, qui est longueur sans largeur: & le mouuement de la ligne en large est la superfice qui se compose des trois, puis y estát adioustee la pro-

IX. Il conferme ce que dessus du nõbre de cinq par le tesmoignage d'Homere, & magnifie de plus en plus le nombre de cinq, tirant d'icelui tout ce qui est animé & viuant, & les facultez de l'ame raisonnable.

fondeur, l'augmentation va croissant par quatre, iusques à vne parfaite solidité. Il E est tout manifeste que le quaternaire aiant poussé nature iusques à là, & iusques à ce poinct, de former & parfaire vn corps, en lui donnant double magnitude, auec ferme solidité, ne l'a pas laissé là destituee de ce qui est le principal & le plus grand: car ce qui est sans ame, est par maniere de dire, orphelin, sans conduite & imparfait, ne seruant à chose quelconque, s'il n'y a quelque ame, qui en vse: mais le mouuement & la disposition qui y met l'ame dedans, par le moyen du nombre de cinq, c'est ce qui aporte la perfection & consommation à la nature: par où il apert qu'il a vne essence plus excellente que le quatre, dautant que le corps vif, & qui a ame, est de plus noble nature que celui qui n'en a point.

Le Cinq preferé au Quatre autant que vn corps viuāt à vn corps mort.

Preuue de ceste preference en la consideration des diuerses sortes de corps, & des facultez de l'ame.

Mais qui plus est, la beauté & puissance de ce nombre de cinq passant encore plus outre, n'a pas voulu souffrir que le corps animé s'estendit en infinies especes, ains nous a donné cinq diuerses sortes de corps animez & viuans: car il y a les Dieux, les Dæmons, & les Demi-dieux: le quatriesme genre est celui des hommes, le cin- F quiesme & dernier est celui des bestes brutes & irraisonnables. Dauantage si vous venez à diuiser l'ame mesme selon la nature, la premiere & plus obscure partie ou puissance d'icelle est la faculté vegetatiue & nutritiue, la seconde est la sensitiue, & puis l'appetitiue, apres l'irascible où s'engendre le courroux: & quand elle est paruenue à celle qui discourt par la raison, elle s'arreste à ceste cinquiesme partie, comme à la cime de toutes. Mais ayant ce nombre tant & de si grandes proprietez & facultez, sa generation est encore belle à considerer, non pas celle dont nous auons desia parlé ci deuant, quand nous auons dit qu'il se compose du deux & du trois, mais celle qui se fait par la conionction du principe auec le premier nombre quarré: car le principe & commencement de tous nombres est l'vnité, & le premier quarré est le quaternaire, & de ces deux-là, ne plus ne moins que de la forme, & de la matiere venue à sa perfection, se procree le cinq: & s'il est vray ce G que quelques vns tienent, que l'vnité soit quarree, comme celle qui est la puissance d'elle-mesme, & qui se termine en soy-mesme, le cinq qui sera composé des deux premiers nombres quarrez, en deura estre estimé si noble & si excellent, que nul autre ne le pourroit estre dauantage.

x. Autre cōfirmation par tesmoignages recueillis des liures de Platon, dōt il conclud que ce mot E'i a esté consacré à Apollo, pour vne marque du nombre de cinq qui comprend tout l'vniuers, & represente le bien qui aparoist en cinq gēres, qui sōt les appuis de la vie humaine.

Il y a encore vne autre excellence plus grande que toutes les precedentes, mais i'ay peur que qui la diroit, ne foulast vn petit l'honneur de nostre Platon, comme lui-mesme disoit, que le nom de la Lune fouloit l'honneur d'Anaxagoras, d'autāt qu'il s'attribuoit l'inuention d'auoir le premier declaré la maniere comme la Lune reçoit sa lumiere du Soleil, laquelle opinion est tres-ancienne: n'a-il pas dit cela au dialogue intitulé Cratylus? ouy certes, respondit Eustrophus, mais pour cela ie ne voy pas comment cela soit à propos d'Anaxagoras: & toutefois vous sauez bien qu'au liure du Sophiste il met cinq principes & chefs principaux, Ce qui est, le Mesme, l'Autre, le Mouuement pour le quatrieme, & le Repos pour le cinquiesme. Et puis au dialogue de Philebus il vse encore d'vne H autre sorte de partition de ces principes, où il dit, que Vn est infini, & l'Autre le fini, & que de la meslange de ces deux là se fait & acomplit toute generation, & la cause par laquelle ils se meslent, il la met pour le quatriesme genre, & nous laisse à coniecturer le cinquiesme, par le moien duquel ce qui est composé & meslé se rediuise & se separe derechef: & quant à moy, ie pense que ces principes ci sont comme les figures & images de ceux là, De ce qui est, ce qui se fait: Du mouuement, l'infini: le Fini du repos: du Mesme, la cause meslante: de l'Autre, la cause separante. Ou bien si ce sont diuers principes, & non pas les mesmes, ainsi comme ainsi, tousiours y a-il cinq genres & cinq differences de principes.

* Cōclusion du discours Pythagorique & Platonique sur l'excellēce des nombres: specialement du cinq.

Quelqu'vn donc auant Platon s'estant de soy-mesme auisé de cela, ou l'aiant entendu de quelque autre consacra deux E, au Dieu de ce temple, cōme vne marque & signifiance du nombre qui comprend tout l'vniuers. Et parauenture aussi qu'aiant entendu, que le biē aparoit

A roit en cinq genres, dont le premier est Moien, le second Proportion, le tiers Entendement, le quatriesme les Sciences, les arts, & vrayes opinions qui sont en l'ame, & le cinquiesme la Volupté pure & simple, sans meslange d'aucune fascherie ne douleur, il s'arresta là en disant ces vers d'Orpheus,

Au sixiesme arrestez vostre chant.

Apres ces propos qui s'adressoient à nous, ie diray encor vn mot, dit-il, à Nicander,

Ie chanteray aux hommes entendus:

car le sixiesme iour du mois que vous menez solennellement la prophetisse Pythie au Palais, la premiere sortition des trois que vous y faites, entre vous, est de cinq, car elle en iette trois, & toy deux : n'est-il pas ainsi? Oui certes, respondit Nicander: mais quant à la cause, nous ne l'oserions declarer aux autres. Bien donc, dis-ie, en riant, iusques à ce que Dieu permette à nous encore estans deuenus saincts, de conoistre la verité : cela sera adiousté aux louanges que lon recite à la recommanda- B tion du cinq. TELLE fin eut le discours des louanges qui furent donnees au nombre de cinq, par les Arithmeticiens & autres Mathematiciens, ainsi comme il me souuient. Et Ammonius, comme celui qui mettoit bonne partie de la philosophie es sciences Mathematiques, prit plaisir à ouïr tels propos, & dit: Il n'est ia besoin de vouloir trop exactement refuter ce que ces ieunes gens ont allegué, sinon que chasque nombre nous donneroit assez matiere & argument de le celebrer & louër, qui en voudroit prendre la peine: car, pour ne parler point des autres, tout vn iour ne suffiroit pas à vouloir par paroles exprimer toutes les vertus & proprietez de la sacree septeine d'Apollo. Et puis nous ferions que les sages combatroient contre la commune loy, & contre toute l'antiquité, si deboutans le sept de la preeminence dont il est en possession, ils consacroient le cinq à Apollo, comme lui estãt ceste preference mieux deuë. Parquoy mon auis est, que ceste escriture ne signifie ni nombre, ni ordre, ni conionction, ni autre particule d'oraison defectueuse quel- C conque, ains est vne entiere salutation & appellation du Dieu, laquelle en prononceant les paroles induit le lecteur à penser la grandeur de la puissance d'icelui, lequel semble saluer chascun de nous quand nous entrõs, par ces paroles, Conoy toy-mesme : qui ne signifient rien moins que Dieu te gard : & nous lui rendans la pareille, respondons, εἶ, c'est à dire, Tu es: en lui baillant la vraye & nullement fausse appellation, & tiltre qui à lui seul apartient, d'estre. CAR, à le bien prendre, nous n'auons aucune participation du vray estre, pour ce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre & le mourir, ne baillant de soy qu'vne obscure aparence & ombre, & vne incertaine & debile opinion : & si d'auenture vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau, car tant plus il serrera & pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit retenir & empoigner, ainsi estans toutes choses suiettes à passer d'vn changement en vn autre, la raison D y cerchant vne reelle subsistance se trouue deceuë, ne pouuant rien aprehender de subsistant à la verité & permanent, par ce que tout ou vient en estre & n'est pas encore du tout, ou commence à mourir auant qu'il soit né. Car comme souloit dire Heraclitus, On ne peut pas entrer deux fois en vne mesme riuiere, ni trouuer vne substance mortelle deux fois en vn mesme estat, car par soudaineté & legereté de changement, tantost elle dissipe, & tantost elle rassemble, elle vient & puis s'en va, de maniere que ce qui commence à naistre, ne paruient iamais iusques à perfection d'estre, pour autant que ce naistre n'acheue iamais, ne iamais n'arreste comme estant à bout, ains depuis la semence va tousiours se changeant & muant d'vn en autre, comme de semence humaine se fait premierement dedans le ventre de la mere vn fruict sans forme, puis vn enfant formé, puis estant hors du ventre, vn enfant de mammelle, apres il deuient garçon, puis consequem-

XI. Ammonius reprenant le propos met vn notable auis en auant, c'est que ce mot εἶ, est vne entiere salutation & appellation de Dieu, & signifie TV ES *: ce qui est opposé à la salutation qu'il fait aux hõmes, disant* CONOY TOY MESME.

XII. Confirmation de l'expositiõ precedente, asauoir qu'on ne sauroit dire de creature quelcõque, Tu es: ains cela apartiẽt à la seule Deité : ce qui est deduit & consideré exactement & doctement.

La raison est qu'il n'y a rien de pur & simple, de ferme ni de parfait en aucune chose creée, cõme il le prouue en commençant à la creation & continuant iusques au dernier aage de l'homme, puis estendant cela aux autres choses creées & composees.

ment vn iouuenceau, apres vn homme fait, puis vn homme d'aage, à la fin decrepité vieillard : de maniere que l'aage & generation subsequente va tousiours desfaisant & gastant la precedente, & puis nous autres sottement craignons vne sorte de mort, là où nous en auons des-ia passé, & en passons tant d'autres: car non seulement comme disoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air, & la mort de l'air, generation de l'eau : mais encore plus manifestement le pouuons nous voir en nous-mesmes, la fleur d'aage se meurt & passe quand la vieillesse suruient, & la ieunesse se termine en fleur d'aage d'homme fait, l'enfance en la ieunesse, & le premier aage meurt en l'enfance, & le iour d'hier meurt en celui d'auiourd'hui, & le iour d'hui mourra en celui de demain, & n'y a rien qui demeure ne qui soit tousiours vn; ains renaissons plusieurs alentour d'vn fantosme ou d'vne ombre & moule commun à toutes figures, la matiere se laissant aller, tourner & virer alentour. Car qu'il ne soit ainsi, Si nous demeurons tousiours mesmes, & vns, comment est-ce que nous-nous esiouissons maintenant de vne chose, & puis apres d'vne autre ? comment est-ce que nous aimons choses contraires, ou les haissons, nous les louons ou nous les blasmons ? comment vsons nous d'autres & differens langages ? comment auons nous differentes affections, ne retenans plus la mesme forme & figure de visage, ni le mesme sentiment en la mesme pensee ? Car il n'est pas vray-semblable que sans mutation nous prenions autres passions, & ce qui seuffre mutation ne demeure pas vn mesme, & s'il n'est pas vn mesme, il n'est pas donc aussi, ains quand & l'estre tout vn, change aussi l'estre simplement, deuenant tousiours autre d'vn autre, & par consequent se trompent & mentent les sens de nature, prenans ce qui aparoit pour ce qui est, à faute de bien sauoir que c'est qui est. MAIS qu'est ce donc qui est veritablement ? ce qui est eternel, c'est à dire, qui n'a iamais eu commencement de naissance, ni n'aura iamais fin de corruption, à qui le temps n'aporte iamais aucune mutation : car c'est chose mobile que le temps, & qui aparoit comme en ombre auec la matiere coulante & fluante tousiours, sans iamais demeurer stable ni permanente, comme le vaisseau percé, auquel sont contenues generation & corruption, à qui apartienent ces mots, deuant & apres, & a esté ou sera, lesquels tout de prime face monstrent euidemment, que ce n'est point chose qui soit : car ce seroit grande sottise, & fausseté toute apparente, de dire, que cela soit qui n'est pas encore en estre : ou qui des-ia a cessé d'estre : & quant à ces mots de present, instant, maintenant, par lesquels il semble que principalement nous soustenions & fondions l'intelligence du temps, la raison le descouurant incontinent, le destruit tout sur le champ, car il se fend & s'escache tout aussi tost en futur & en passé, comme le voulant voir necessairement esparti en deux. Autant en auient il à la nature, qui est mesuree, comme au temps qui la mesure : car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou naissantes, ou mourantes, meslees auec le temps : au moyen dequoy ce seroit peché de dire de ce qui est, il fut ou il sera, car ces termes là sont declinaisons, passages & vicissitudes de ce qui ne peut durer ni demeurer en estre. Parquoy il faut conclurre, que Dieu seul est, & est non point selon aucune mesure de temps, ainsi selon vne eternité immuable, & immobile, non mesuree par temps, ni suiette à aucune declinaison, deuant lequel rien n'est, ni ne sera apres, ni plus nouueau ou plus recent, ains vn realement estant, qui par vn seul maintenant emplit le tousiours, & n'y a rien qui veritablement soit que lui seul, sans qu'on puisse dire, il a esté, ou il sera, sans commencement & sans fin. C'est donc ainsi, qu'il faut qu'en l'adorant nous le saluions ; & reueremment l'appellions & le specifions, ou vrayement, ainsi comme quelques vns des anciens l'ont appellé, Toy, qui es vn : car Dieu n'est pas plusieurs, comme chascun de nous, qui sommes vne cõfusion, & vn amas composé d'infinies

Autre preuue au changemẽt des passions & affections.

XIII. Deuxiesme confirmation que rien n'est, à proprement parler, sinon ce qui est eternel : surquoy il discourt derechef tresdoctemẽt, monstrãt cõme il faut considerer l'eternité de Dieu, & qu'on la doit conioindre auec l'vnité de son essence.

Dieu seul est, & comment.

Dieu est vn : & n'y en a point plusieurs ce qui condamne les idoles des payens & toutes superstitions.

diuersitez & differences procedantes de toutes sortes d'alterations, ains faut que ce
A qui est soit vn, & que vn soit ce qui est, car diuersite est la difference d'estre, sortant
de ce qui est pour produire ce qui n'est pas. Et pourtant conuient tresbien à ce
Dieu le premier de ces noms, & le second, & le troisiesme, car Apollo est comme
vne priuation de pluralité, & vne denegation de multitude : & Ieios, comme estant
vn seul : & Phœbus, c'est à dire, pur & net : car ainsi appelloient les anciens ce qui
est sainct & monde sans macule, comme encore iusques auiourd'hui les Thessaliens
à certains iours mal-encontreux, que leurs prestres se tienent à part dehors des temples
à l'escart, disent qu'ils Phœbonomisent, c'est à dire, qu'ils se purifient. Or vn
est pur & net, car pollution vient quand vne chose est meslee auec vne autre, comme
en vn passage Homere parlant d'vn yuoire teinct de rouge, dit qu'il estoit pollu
de teinture: & les teinturiers disent, que les couleurs meslees sont corrompues, &
la meslange ils l'appellent corruption : pourtant est-il necessaire, que ce qui doit
estre sincere & incorruptible soit vn, & tout simple, sans mixtion quelconque: au
B moyen dequoy ceux qui estiment qu'Apollo & le Soleil soit vn mesme Dieu, sont
bien dignes d'estre caressez & estimez pour la gentilesse de leur esprit & bon iugement,
attendu qu'ils mettent l'opinion & aprehension qu'ils ont de Dieu, en ce
que plus ils honorent, que mieux ils sauent, & que plus ils desirent. Or maintenant,
tant que nous sommes en ceste vie, comme si nous songions le plus beau
songe que lon pourroit songer de Dieu, excitons nous & nous enhortons de passer
plus outre, & monter plus haut à contempler ce qui est par dessus nous, en adorant
bien principalement son essence, mais honorant aussi son image, le Soleil, & la
vertu qu'il lui a donnee de produire, representant aucunemẽt par sa splendeur, quelques
ombres, aparences & simulachres de sa clemence, bonté & felicité, autan
comme il est possible à vne nature sensible d'en representer vne intelligible, & à vne
mouuante, vne stable & parmanente. Et au demeurant, quant à ie ne say quelles
saillies hors de soy & de son naturel, ie ne say quels changemens, que lon dit qu'il
C iette le feu, qu'il se desmembre soy-mesme, & puis qu'il s'abaisse ici bas, & s'estend
en la terre, la mer, les vents, les astres, & estranges accidens des animaux & des plantes,
on ne les sauroit seulement ouir sans impieté, ou il faudroit dire qu'il seroit plus
impertinẽt que le petit enfant que les Poëtes feignent sur le bord de la mer se iouër
à amasser du sable, & puis apres à le respandre lui-mesme, s'il iouoit sans cesse à ce
mesme ieu, de deffaire le monde quand il seroit fait, & de le refaire quand il seroit
deffait : car au contraire tout ce qui, en quelque sorte que ce soit, vient à naistre en
en ce monde, c'est Dieu qui l'y entretient, & qui asseure son essence, dautant que
l'infirmité & imbecillité de la nature corporelle tend tousiours à corruption & definement.
Et me semble que principalement contre ce propos là a esté directement
opposé ce mot E'i, c'est à dire, Tu es, comme pour tesmoigner de Dieu, que iamais
il n'y a en lui chãgement ni mutation quelconque, & que faire & souffrir, cela apartient
D plustost à quelque autre Dieu, ou plustost à quelque Dæmon ordonné pour
auoir la superintendance de la nature suiette à naistre & à mourir, comme il apert
incontinent à la signifiance de leurs noms qui sont contraires, & s'entrecontredisent,
par ce que l'vn s'appelle Apollo, & l'autre Pluto, comme qui diroit, non plusieurs
& plusieurs : l'vn Delius, c'est à dire clair, & l'autre Aidoneus, c'est à dire ne
voiant goute: l'vn Phœbus, c'est à dire, reluisant : & l'autre Scotius, c'est à dire, tenebreux.
Aupres de l'vn sont les Muses & la Memoire, & aupres de l'autre l'Oubliance
& le silence: l'vn se surnomme Theorius & Phanæus, c'est à dire regardant & monstrant,
l'autre

De nuict qui n'a honte de deshonneur,
Et du sommeil fait-neant le seigneur:
L'vn est hay des hommes & des Dieux.

Erreur treslourd & pernicieux, en l'application de ce que dessus a l'Apollo de Delphes.

XIII. Conclusion en laquelle Ammonius exhorte ses compagnons de s'esleuer à la contemplation de l'essence de Dieu, & à honnorer le Soleil son image: quoy fait il refute quelques opinions cõtraires: & apres auoir confermé derechef son discours, finit comme il auoit cõmencé, asauoir que la conoissance de Dieu & de nous mesmes sont tellemẽt opposees qu'elles doiuent s'accorder en nom, & se rencontrer ensemble.

Ruse de Satan meslãt les nõs donnez aux choses dont il faisoit des idoles parmi le nom du vray Dieu, afin de enseuelir la vraye religion dedans les superstitions.

E

& de l'autre Pindarus a dit non mal plaisamment,

Condamné de point ne pouuoir
Iamais aucuns enfans auoir.

Et pourtant Euripides dit bien à propos,

Pleurs & regrets aux trespassez conuienent,
Mais point à gré, Apollo, ne te vienent.

& deuant lui encore Stesichorus,

Apollo veut & iouër & chanter,
Pluto gemir, plorer & lamenter.

Et Sophocles leur atribue à chascun les instrumens qui leur sont propres en ces vers,

L'espinete n'est point sortable,
Ni la lyre, à chant lamentable.

Car l'aubois bien tard, & deuant hier, par maniere de dire, a commencé à ozer faire entendre sa voix & son son es choses agreables & desirables, mais au premier temps il sonnoit au dueil & conuoy des trespassez, & estoit employé à ce seruice là, qui n'estoit ni gueres honorable ni gueres plaisant, depuis on l'a meslé par tout: mais principalement ceux qui ont cõfondu & meslé les honneurs des Dieux parmi ceux des Dæmons, ont mis l'aubois en reputation. Au demeurant il semble que ce mot E'i, est aucunement contraire à ce precepte, Conoy toy-mesme, & en quelque chose aussi acordãt & conuenable: car l'vne est parole d'admiration & d'adoration enuers Dieu, comme estant eternel, & tousiours en estre: & l'autre est vn aduertissement & vn recors à l'homme mortel, de l'imbecillité & debilité de sa nature.

FIN DV PREMIER TOME DES OEVVRES MORALES DE PLVTARQVE.

LES OEUVRES MESLEES DE PLUTARQUE.

Tome Second.

Aux Lecteurs.

S. G. S.

ENCORES qu'en la preface du premier Tome, i'aye dit quelque chose de mon fait en ceste editiõ, & assez amplement discouru sur la philosophie de Plutarque, & sur les louanges d'vn si doux & vtile escriuain: toutesfois d'autãt que ie me suis plus arresté à sa philosophie morale, ne touchant presque point ce qu'il a conu de la naturelle, descrite en plusieurs siennes parties dedans ce deuzieme volume ci, i'espere qu'il ne sera que bõ d'en ramẽteuoir quelque chose qui serue comme de preparatif à ce que vous lirez es traitez suiuans. Il a esté dit que la philosophie est cõsideree en deux parties, l'vne appellee speculatiue, l'autre actiue, Plutarque a presẽté diuers discours sur aucuns des principaux membres de l'actiue au premier Tome: maintenãt il examine en cestui ci quelques points de la speculatiue. Or i'estime que person ne ne trouuera estrãge, si Plutarque n'a pas cõmencé par vn bout pour proposer vn corps de toute ceste philosophie speculatiue, & ne faut pas pretẽdre aussi de pouuoir recueillir cela de ses œuures meslees, cõme on le tireroit des œuures d'Aristote qui a examiné les matieres fort exactemẽt, cõme ses liures en font foy. Mais son intentiõ principale ayant esté de former les mœurs, comme ses discours sur telle matiere le monstrent, ayans esté bien digerez & escrits par lui tout à loisir: au cõtraire lon void que la pluspart de ce qu'il traite de la philosophie speculatiue merite d'estre plustost appellé recueils ou declamatiõs qu'autrement: lui s'estant contenté d'en parler academiquemẽt, ou ayant mis son opinion en auant, sans trop curieuse recerche, sinõ en l'exposition de quelques questiõs naturelles que lon void es liures des propos de table, & en biẽ peu d'autres endroits, Sous le nom de philosophie speculatiue nous comprenons la Physique, les Mathematiques & la Metaphysique. La Physique, ou science naturelle, traite des principes des choses qui ont estre, mouuement, & corps consequemment, lesquels principes sont appellez matiere, forme & priuation: puis des causes, effects, passions, changemẽs, accidẽs & proprietez d'icelles choses. Expliquant cela de plus pres elle considere le monde, & les parties d'icelui, traitant du ciel, des elemens, de leur mouuement & changement, brief de la generation & corruptiõ: ce qu'elle distingue encores puis apres, parlant de la generation des meteores, puis des mineraux. De là elle vient à l'ame humaine, disputant de la nature, essence, des parties, facultez & immortalité d'icelle: discourant aussi sur les creatures participans de vie vegetatiue & sensitiue: brief comprenant tout ce qu'enclost ceste machine ronde, pour en descouurir & declairer les principes & les causes, à la gloire du createur & Dieu de nature & de tant d'œuures diuerses, & au grand cõtentemẽt de tous esprits qui prenent plaisir d'entrer en vne si belle eschole. Les Mathematiques s'arrestẽt aux choses qui sont arriere de la matiere: l'Arithmetique assemblant,

multipliant, soustrayant & partissant les nombres: la Geometrie mesurant la terre, & ornee de diuerses autres parties pour iuger de la proportion des corps solides & visibles: l'Astronomie haussant la teste iusques aux cieux, pour discourir de leur nombre, ordre & mouuemēt, & pour traiter des corps qui y reluisent, ensemble de leurs effects & admirables proprietez. Quant à la Musique elle à cela de special par dessus, qu'outre la speculation & pratique elle donne vie à ses nombres ou tons, tellement qu'elle en produit de merueilleux effects en l'ame, comme les histoires anciennes en font foy. La Metaphysique nous esleue aux choses incorporelles & qui sont par dessus nature, parlant de Dieu & des Anges bons & mauuais, qu'aucuns ont appellez Dæmons & intelligences celestes.

MAINTENANT voyons ce que Plutarque a traité de ces parties de la philosophie speculatiue. En premier lieu, dans les cinq liures des opinions des philosophes, il presente vn sommaire des principales disputes de la Physique, comme les chapitres de ces liures le monstrent. En apres es neuf liures des propos de table, es traitez du premier froid, des causes naturelles, de l'industrie des animaux, de l'vtilité de l'eau & du feu, des questions Platoniques, de la creation de l'ame, de la fatale destinee, contre les Stoiques & Epicuriens, de la face qui aparoist au rond de la Lune & de la musique, il court par les trois susmentiōnees parties de ceste philosophie, examinant diuers articles d'icelle à sa maniere & methode acoustumee, sans s'estre amusé à vn stile de dispute laborieuse, comme ont fait les Platoniques & Peripateticiens, ains s'esgayant en Academique. Vray est qu'en quelques traitez il s'est vn peu resserré, comme en celui de la creation de l'ame notammēt: mais c'est en faueur de Platon lequel il entreprenoit d'esclaircir. Au reste, encores que de tels discours le Lecteur diligent puisse recueillir grād fruict & paruenir par le moyē d'iceux à l'intelligence de beaux secrets: si faut-il confesser que tout ce qui nous reste de Plutarque en ce second volume, pour l'intelligence des parties de la philosophie speculatiue, sert plus pour donner goust que rassasiement d'icelle: comme aussi es escholes bien dressees il est requis que les esprits des ieunes hommes soyent repeus d'vne doctrine plus ferme & mieux continuee. Or il n'est pas besoin de monstrer cela plus par le menu: attendu que les sommaires d'vn chascun liure, & la lecture mesme en fait foy, sans qu'il faille vser de redites. Ie ne veux non plus monstrer ce qu'on en peut apprendre de Platō & d'Aristote, ni faire comparaison d'eux & de Plutarque, cela ne venant nullement à propos pour ceste heure. Seulement, ie diray que Plutarque s'est accōmodé à la portee des plus petis, en faisant descendre la Philosophie naturelle esleuee fort haut, puis enueloppee des nuages de disputes infinies, iusques en terre: & meslant à sa coustume des similitudes, exemples & tesmoignages pour l'esclaircissement de ses resolutions, ce qui rend la lecture non moins plaisante que profitable. Cependant il faut se souuenir que c'est Plutarque qui parle: & que tout ainsi que Platō & Aristote se sont abusez en quelques points de la philosophie speculatiue: lui semblablement n'a pas tousiours touché au but, ains au contraire s'estāt souuentesfois cōtenté de proposer plustost l'auis des autres que le sien, il a laissé les esprits en suspents, ou les a abreuuez (entāt qu'en lui est) d'opiniōs qui seroient pour corrompre vn bon entendemēt, n'estoit que maintenāt (graces à Dieu) par le moyē des doctes hōmes suscitez de nostre temps, & à l'aide d'vne infinité de leurs beaux escrits, nous sommes garantis de tout dāger en cest endroit. Qui voudra voir à l'œil & toucher du doigt ce que ie di, faut lire entre autres traitez les cinq liures des opinions des Philosophes, le discours de la creation de l'ame, & de la face qui apparoit au rond de la Lune. Il verra que ceux qu'on a estimez les plus habiles ont esté merueilleusement lourds, & ne se sont peu desgager de plusieurs destroits, desquels auiourd'hui l'on eschappe aisément. Cela soit dit sans vouloir desroguer à l'erudition des anciēs, ni censurer le docte Plutarque, veu qu'au contraire par le lustre des belles

parties

parties qui sont en lui, il ternit & couure assez ce qu'on y peut marquer de faux & de defectueux. Il eust esté à desirer qu'il ne se fust point attaché au vray Dieu, cóme il a fait en vn endroit de ses propos de table, asauoir en la cinquiesme question du quatriesme liure, où se voulant mocquer de la Religion, des festes & sacrifices des Iuifs, il descouure vne treslourde ignorance en ces matieres là, comme nous l'auons monstre es annotations, & fait voir quand & quand la mauuaise affection des payés, & la miserable condition de ceux qui n'ont autre lumiere que la leur. En quelques autres endroits, remarquez soigneusement, il se laisse ainsi aller: mais si lon conside-re que c'est vn Payen qui a ainsi parlé, cela ne pourra pas faire grand mal, à ceux qui seront tant soit peu sur leurs gardes. Au demeurant il est digne de grandes louanges, esquelles si nous voulons entrer, à bon droit pourroit-on respondre ce que dit Antalcidas à vn maistre de Rhetorique qui lui vouloit vn iour reciter vne harengue qu'il auoit composee à la louange de Hercules: Et qui est ce, dit-il, qui le mesprise? I'en di autant de Plutarque. Toutefois ie ne me puis contenir d'adiouster quelque mot à ce propos, suiuant le tesmoignage des hommes doctes de nostre temps. Spintharus Tarentin, parlãt en tresbonne part d'Epaminõdas, disoit n'auoir iamais veu homme qui sceust dauantage & qui parlast moins. Appliquant cela à Plutarque, ie ne say si lon trouuera autheur ancien ou moderne qui soit mieux versé en toutes sciences, & qui ait en si peu de paroles compris tant de choses excellentes que Plutarque, lequel neantmoins en sa briefueté fait bien contenter ceux qui aiment les discours, offrant en la grande diuersité de ses escrits dequoy se resoudre en la plus part des difficultez qui se presentent en la consideration & en l'vsage de ceste vie: & seroit bien malaisé de dire combien tous hommes qui ont tant soit peu d'esprit sont obligez à ce personnage, qui non content d'auoir aprins pour soy, puis ensei-gné à grands & petis de son temps tant de choses exquises, a voulu encores en faire part à la posterité, nous laissant auec les vies des hommes illustres, ce riche thresor d'œuures morales & meslees. Vray est qu'il y a en icelles, specialement en ce second volume, plusieurs liures mutilez & defectueux, & le temps en a mangé d'autres en-tierement, en quoy nous auons fait vne grand' perte, laquelle se peut deplorer & nõ pas recouurer: mais il y en a encores assez de reste pour aprendre beaucoup, tant en la philosophie speculatiue qu'en l'actiue & morale. Stobee, Eusebe & Gellius font mention de plusieurs traitez qui sont perdus: car Eusebe au premier & second liure de la preparation Euangelique parle des Stromates ou tapis de Plutarque, & de son liure des Dedales de Platees. Stobee produit quelques fragmens du liure de l'instru-ction des femmes, de l'epistre touchant l'amitié, du traité contre les forces du corps, du repos, de la noblesse, contre la noblesse, cõtre les richesses, de l'amour, & de la de-uination. Gellius es premier, second, quart & quinzieme liures de ses nuits attiques fait mention d'autres diuers opuscules. Eustathius Commentateur d'Homere, Sim-plicius qui a escrit sur Aristote, Athenee & Macrobe alleguent souuent Plutarque, & marquent beaucoup de passages dont nous n'auons plus les liures. Puis qu'il est impossible d'en auoir d'auantage que ce que nous auons, en se contentant de cela, chascun doit tirer au vray but où la lecture de tels traits nous conuie. I'oubliois à di-re qu'outre ce qui est traité de la philosophie speculatiue en ce deuxiesme volume, nous y auons plusieurs autres excellens discours, historiques & meslez, qui descou-urent grand nombre de beaux secrets de l'antiquité, cõme la lecture d'iceux le mon-strera clairement. Quant à l'ordre d'iceux, ie l'ay laissé entieremẽt tel que le transla-teur l'a dressé, estant en la liberté de chascun de commẽcer par tel endroit que bon lui semblera, pourueu qu'en lisant, soit en ce volume, soit au premier, on se garde de confondre les matieres, de peur d'offusquer la memoire. Si donc on le trouue bon, il sera aisé de cõmencer par les traitez de la philosophie morale, pour se duire à l'a-mour des choses bõnes & auoir en detestatiõ le vice: puis à la naturelle, en apres aux

discours de l'histoire: finalement à ce qui est des Mathematiques, & de la Metaphysique, discernant tousiours ces choses, sur tout lors qu'elles se rencõtrent en vn mesme traité. Pour cõclusion, ie n'ay touché nullemẽt à la translation du docte Amyot, car ce seroit s'oublier par trop de vouloir enjamber de telle sorte sur vn personnage qui en cest endroit a beaucoup merité de la langue & nation Françoise. Il peut, s'il lui plait, se surmonter encores soy-mesme, & rendre acõpli de tout poinct ce qui est desia tresbeau: mais cela lui soit reserué, comme chose propre. De moy i'ay continué les sommaires, où i'ay pensé qu'il en estoit besoin, auec quelques annotations que ie desire vous estre agreables. Auiourd'huy nous sommes en vn temps où il se trouue plus de censeurs que de liseurs: & n'y a que trop de gens qui preoccupez de leurs passions & comme enyurez de l'amour d'eux-mesmes renuersent tout ce qui est d'autrui. Mon intention n'a esté de rien oster à Plutarque ou à son translateur, ni d'amoindrir en sorte que ce soit la reputation qu'ils ont acquise entre les doctes: car aussi ne le pourrois-ie faire, quand ie serois si mal-auisé d'en auoir quelque desir. Et ie ne suis pas si malin de vouloir mordre ce qui merite tout honneur & remerciement. Mais i'ay pretendu vous rendre plus facile & plus agreable cest autheur: en quoy si ie vous ay fait seruice, i'ay ce que ie demande, sinon, i'attendray ce que feront les autres, me contentant de la bonne volonté que i'ay euë en cest endroit.

***

LES

Les traitez contenus au Second Tome.

LES OEVVRES MESLEES DE PLVTARQVE.

Les propos de table, ou Symposiaques.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

1. *S'il faut parler de propos de lettres à table.*
2. *Si le festoyant doit lui-mesme faire l'assiette des conuiez, ou s'il s'en doit remettre à leur discretion.*
3. *Pourquoy la place que lon appelle Consulaire à la table est tenue pour honnorable.*
4. *Quel doit estre celui qui est esleu pour maistre du festin.*
5. *Comment se doit entendre ce commun dire, l'Amour nous enseigne la musique.*
6. *Si le Roy Alexandre de Macedoine estoit grand buueur.*
7. *Pourquoy est-ce que les vieilles gens aiment mieux le vin pur.*
8. *Pourquoy est-ce que les vieilles gens lisent mieux de loin que de pres.*
9. *Pourquoy les habillemēs se lauēt mieux auec de l'eau douce, qu'auec de l'eau de la mer.*
10. *Pourquoy à Athenes la danse de la lignee Aramide n'est iamais iugee la derniere.*

QVESTION PREMIERE.

S'il faut parler de propos de lettres à la table.

D IL y en a, Seigneur Sossius Senecion, qui disent que ce prouerbe ancien,

Ie ne veux point pour compagnon à boire
Un qui apres en ait bonne memoire,

a premierement esté dit pour les hostelliers, lesquels sont ordinairement fascheux & malplaisans quand ils se viennēt mettre à la table auec leurs hostes, pource que les Doriens qui habitoient ancienemēt en la Sicile, appelloient, ce semble, vn hostellier Mnamon. Les autres estimēt que ce commun prouerbe nous admoneste, de mettre en oubliance tout ce qui se fait & qui se dit à la table, en faisant bonne chere. C'est pourquoy lon tient en nostre pays que l'oubliance & la ferule sont consacrees & dediees à Bacchus: ce qui nous donne à entendre, que ou lon ne doit aucunement se souuenir des fautes qui ont esté faites à la table, ou bien qu'elles ne meritent que bien legere & puerile punition. Mais estant ainsi qu'il te semble, aussi bien qu'à Euripides, que

Mettre en oubli le mal est grand sagesse:

mais aussi que d'oublier generalement tout ce que lon dit à la table, non seulement est repugnāt à ce commun dire, Que la table fait les amis, & a les plus grands & plus

1. En expliquant le prouerbe qui condamne la trop curieuse recerche des choses dites & faites à table, par exemples des plus excellens Philosophes il authorise son entreprinse, en ce qu'il a couché par escrit les deuis contenus en ce liure & es huit autres suiuans.

En la tragedie d'Oreste.

excellens Philosophes qui portent tesmoignage au contraire, comme Platon, Xenophon, Aristote, Speusippus, Epicurus, Prytanis, Hieronymus, & Diō l'Academique, qui tous ont estimé & reputé chose digne d'eux, de coucher par escrit les deuis qui auroient esté tenus en leur presence à table: tu as pensé qu'il faloit aussi que ie recueillisse les principaux & plus dignes poincts des propos de lettres que nous auons autrefois tenus & discourus, par ci par là, tant à Rome chez vous, que chez nous en la Grece, en beuuant & mangeant auec nos amis: à quoy ie me suis volontiers emploYé, & t'en ay desia enuoyé trois Liures, contenans chascun dix Questiōs, & t'enuoyeray le reste bien tost, si ie m'apperçoy que tu n'aies pas trouué les premiers impertinens, & sans aucune doctrine. E

II. Ayant proposé la premiere question, il propose les obiections que quelques vns faisoyent au contraire, reuenans à ce point que traiter de propos de lettres à table est oster le plaisir d'vn festin, où lon n'est assēblé que pour passer le tēps ioyeusement.

LA premiere question donc que i'ay mis en auant est, à sauoir, s'il est bien seant de philosopher, c'est à dire, de parler & traiter de propos de lettres, quand on est à table. Car il te peut souuenir que ceste question fut proposee à Athenes apres vn souper, S'il estoit bien seant de tenir des propos, & faire des discours de philosophie, lors que lon est à table pour faire bonne chere: & s'il en faloit vser, iusques à quelle borne il estoit raisonnable d'en vser. Et lors Ariston, qui estoit vn de la compagnie: Comment, dit-il, y a il donc, ie vous prie au nō des Dieux, des personnes qui refusent lieu aux deuis & propos de la philosophie à la table? Oui, dis ie, il y en a qui non seulement le refusent, mais qui s'en moquent à bon escient & à certes, & disent qu'il ne faut pas que la Philosophie (laquelle est cōme la maistresse de la maison) parle à la table, où lon vient pour faire bonne chere: & que les Perses faisoient bien & sagement, de ne vouloir pas bāqueter ni baller & iouër auec leurs femmes espousees, ains seulemēt auec leurs cōcubines: aussi veulent-ils semblablement que nous introduisions en nos festins la musique, les danses les farces, & plaisanteries, & que nous ne touchions point à la philosophie, comme n'estant pas elle iamais propre à iouër, ni nous lors disposez à estudier: non plus que l'orateur Isocrates ne voulut onc respōdre à ceux qui le pressoient de leur dire quelque chose de beau en banquetant, lesquels ne peurent iamais tirer de lui autre chose sinon, Il n'est pas maintenant le temps de ce que ie say faire: & ce dequoy il est maintenant le temps, ie ne le say pas faire. F G

III. Respōse aux obiections precedentes, monstrant que la philosophie nous doit regler aussi bien à table qu'ailleurs, autrement c'est bannir les vertus, & introduire cōfusion en nostre vie.

Alors Craton s'escriant à haute voix, Et par le bon Dieu Bacchus il fit tres-bien, dit-il, de refuser à parler: s'il eust voulu vser de ses longues clauses & fascheuses trainees de parole, lesquelles eussent chassé & banni du festin toute grace, & tout plaisir. MAIS ce n'est pas tout vn, à mon auis, que d'oster d'vn festin le langage affetté de Rhetorique, & les propos de Philosophie, par ce que c'est toute autre chose que la philosophie, laquelle estāt l'art qui nous monstre comment il faut viure, il n'est pas raisonnable de lui fermer la porte de ieu ni de volupté & passe-temps quelconque, ains faut qu'elle y assiste & soit presente à tout, pour nous enseigner le temps, le moien & la mesure qu'il y conuient obseruer, si nous ne voulons dire par mesme moyen, qu'il ne faudra receuoir en nos festins ni la iustice, ni la tēperance, ni les autres vertus, en nous mocquāt de leur venerable grauité. Or si nous deuions souper au Palais de la Iustice, sans parler ne dire mot, comme lon fait au banquet du sacrifice d'Orestes, cela seroit à l'auenture vne peu heureuse couuerture & excuse de nostre ignorance: mais s'il est ainsi que le Dieu Bacchus soit à bon droit surnommé Lysius ou Lydius, c'est à dire, deslieur de toutes choses, & principalement de la langue, à qui il oste le mors & la bride, & donne toute liberté à la voix & à la parole, ie pense que ce seroit vne grande sottise de priuer le temps, auquel on est plus emparlé & plus abondant en paroles, de bons propos & de fructueux deuis, & de disputer aux escholes du deuoir qu'il faut obseruer es festins, & de l'office du festoyant, comment il se faut comporter à la table, & vouloir puis apres oster de tout poinct la philosophie des banquets & festins, cōme ne pouuant cōfirmer de fait ce qu'elle enseigne de paroles. G

IIII. Pour traiter des propos de lettres à table a-

ET comme tu eusses alors dit, qu'il ne faloit point s'amuser à contredire en cela à Craton, mais qu'il faloit

cercher

A cercher à mettre quelque borne, donner quelque forme aux propos de philosophie que lon deuroit tenir à la table, pour euiter ce que lon a acoustumé de dire plaisamment à ceux qui ont enuie d'arguer & de disputer quand il faut manger, pris des vers d'Homere,

avec quelque fruict, faut premierement considerer quelle est la compagnie du festin: tellemẽt que les doctes peuuent philosopher: mais si le nombre des ignorans est plus grand il faudra s'accommoder à leurs deuis & comment.

"*Allez vous en pour cest' heure manger,*
Et puis venez au combat vous ranger:

" Iliad. liu. 2.

& m'eusses admonesté d'en dire mon auis, ie me pris à deduire, qu'il me sembloit que lon deuoit premierement considerer, quelle estoit la compagnie du festin: Car s'il y auoit plus de gens de lettres que d'autres, cõme fut celui d'Agathõ, où estoient vn Socrates, vn Phædrus, vn Pausanias, vn Eryximachus, vn Callias, vn Charondas, vn Antisthenes, vn Hermogenes, & autres semblables à ceux là, nous les laisserons philosopher en leurs propos, meslant & trempant Bacchus, nõ moins auec les Muses, qu'auec les Nymphes, qui sont les eaux, par ce que celles ci le font entrer doux B & gracieux au corps, & celles là non moins courtois & agreable à l'ame. Car s'il y a quelque peu d'ignorans entre plusieurs doctes & sauans, comme des lettres muettes parmi des voyelles, encore participeront-ils à quelque voix qui ne sera pas du tout inarticulee pour eux, & y pourront aprendre quelque chose: & si d'auenture il y a grand nombre de ces hõmes qui aiment mieux ouyr le chant d'vn oiseau quel qu'il soit, ou le son d'vne chorde, ou d'vn bois, que nõ pas la voix d'vn philosophe, alors l'exemple de Pisistratus sera bon à pratiquer, lequel aiant quelque debat & different alencontre de ses enfans, & s'aperceuant que ses ennemis en estoient bien aises, il fit vne assemblee de ville, en laquelle il dit au peuple, qu'il eust bien desiré pouuoir tirer à soy & gaigner ses enfans, mais puis qu'ils n'y vouloient entẽdre, que lui-mesme se laisseroit gaigner & mener à eux. Aussi l'homme docte & philosophe parmi des autres conuiues qui ne voudront point prester l'oreille à ses propos de lettres & de philosophie, se rẽgera de leur costé, & monstrera de prendre plaisir à leur passe-tẽps, C entant qu'ils se pourront comporter, & qu'ils ne passeront point les limites d'honnesteté, sachant bien que les hõmes ne peuuent monstrer & exercer leur eloquence qu'en parlãt, mais qu'ils monstrent & exercẽt leur philosophie en se taisant mesme, voire & en se iouant, & en se gaudissant des autres, & endurãt d'estre aussi gaudis.

Similitudes & exẽple à ce propos.

V. Du deuoir des gens doctes quãd ils sont à table auec des ignorans.

CAR ce n'est pas seulement vne iniustice extreme, comme disoit Platon, que n'estant pas iuste faire semblant de l'estre: mais est vne prudẽce souueraine de philosopher, & ne sembler pas philosopher, & en iouãt faire tous offices de ceux qui font à bon escient. Car ainsi cõme les Bacchãtes en Euripide, sans armes & sans ferremẽt aucun, frappãs auec leurs petits iauelots ceux qui s'adressent à elles, les blessent: aussi les rencontres, les mots de risee, & les ieux des sages & vrais philosophes esmeuuent & corrigent aucunement ceux qui ne sont pas du tout incorrigibles, ne si durs que rien ne les puisse entamer. Et puis il y a des contes propres à faire en vne assemblee de festin, les vns que lon peut tirer des histoires escrites, les autres des afaires que D lon a en main, contenans des exemples pour inciter les hommes, les vns à l'estude de la philosophie, les autres à la pieté & deuotion enuers les Dieux, aucuns à imiter des actes genereux & magnanimes, autres à faire œuures de bonté & d'humanité, par lesquels exẽples qui pourroit secrettement & dextremẽt instruire ceux qui boiuent, sans ce qu'ils s'en aperceussẽt, deschargeroit le vin d'vne grãde charge de plusieurs vices qu'on lui impute.

VI. Vraye recepte pour esgayer comme il appartient, ceux qui se trouuent en quelque banquet, enrichie d'vne similitude & d'vne allegorie bien propre.

OR y en a-il qui mettent des feuilles de bourrache dedans le vin, & arrosent les planchez des salles où lon mange, d'eau là où aient trempé les herbes de la Verueine, & du Capilli Veneris, aians opiniõ que cela apporte quelque resiouissance, & quelque gayeté aux cœurs, de ceux qui sont au festin, pour imiter Heleine, laquelle ainsi que dit Homere, charmoit auec quelques drogues le vin de ceux qui beuuoient & mangeoient auec elle, mais ils ne s'aperceuoient pas que ceste fable amenee depuis l'Egypte, par vn grand circuit de long chemin, se va terminant

à la fin en propos honnestes & bien accommodez au temps & au lieu, par ce qu'Heleine leur raconte à table les trauaux d'Vlysses, E

Odyss. liu. 4.

Ce qu'il a fait & souffert constamment,
En se battant lui-mesme rudement.

Car c'est cela que le poëte appelle Nepéthes, drogue qui garde de sentir mal, & qui charme la douleur, c'est à sauoir vn parler discret, qui se sait bien accommoder aux affections, aux temps, & aux afaires qui se presentent.

VII. Comment les propos de lettres doyuent estre maniez à table. Exéple en Platon.

MAIS les hommes auisez & de bon iugement, encore que directement ils parlēt de Philosophie, conduisent leurs propos par voye douce & amiable de persuasion, plus tost que par force & contrainte de demonstration. Voiez vous cōment Platon en son Conuiue discourant de la fin derniere des actions humaines, & du souuerain bien de l'homme, & bref faisant du Theologien, il ne roidit point la preuue de sa demonstration, ni ne saupoudre point sa prise, en maniere de parler, comme il a accoustumé de faire ailleurs, la rendant ineuitable, ains induit les person nes auec des argum ens plus lasches F & plus mols, par certains exemples, & certaines fictions: & si faut dauantage que les matieres mesme, non seulement les raisons, soient vn peu plus familieres, & les questions plus aisees, à fin qu'elles ne serrent & n'estraignent pas trop ceux qui n'auront pas l'esprit trop aigu ne trop vif, & qu'elles ne les degoustent ni ne destournēt point. Car tout ainsi que lon a acoustumé quand on veut esgayer & remuer vn peu les conuiez en vn festin, de les faire danser & baller seulemēt: mais qui voudroit les faire leuer de table pour escrimer à outrance, ou pour ietter la barre, & pour sauter, il rendroit son festin non seulement mal agreable aux conuiez, mais aussi nuisible & dommageable: aussi les questions faciles & legeres exercent les esprits commodémēt & vtilemēt, mais il se faut abstenir & garder de disputes enuelopees, qui estraignent comme courroyes, ainsi que parle Democritus, c'est à dire, de questions nouëuses, espineuses, difficiles à soudre & à desnouer, lesquelles trauaillēt ceux mesmes qui les proposent, & faschent ceux qui les escoutent.

Similitude.

Autre similitude.

Car il faut que comme G le vin est commun en vn banquet, aussi les propos & matieres dont on parle soient intelligibles à tous, autrement ceux qui mettroient en auant des matieres ainsi scabreuses, seroient aussi desraisonnables, & auroient aussi peu d'esgard à leur compagnie, que la Grue & le Renard d'Esope: par ce que le Renard aiant conuié à disner la Grue, lui presenta vn potage lié de feues passees, qu'il respandit dessus vne pierre platte & lissee, de sorte que la pauure Grue n'en eut que l'ennui de la honte & mocquerie, d'autant qu'elle ne pouuoit humer ce potage lié auec son bec qui estoit trop long & trop menu. Mais en reuanche, la Grue l'aiant aussi conuié à son tour à disner, lui presenta la viande dedans vne bouteille qui auoit le goulet long & estroit, par lequel elle pouuoit facilement descēdre son bec iusques au fond, & en faire bōne chere, mais le Renard n'y pouuoit attaindre pour en auoir sa part.

Application de la fable d'Esope contre ceux qui disc. ou rēt en vn banquet, sans estre entēdus d'vne partie de la compagnie.

Aussi depuis que les hommes doctes à la table se fondent en disputes espineuses, & questiōs entrelassees de Dialectique, que les vulgaires ne peuuent comprēdre, ils s'en faschent: & eux de H leur costé se mettent ou à dire des chansons, ou à faire des cōtes de la Cigogne, & à tenir propos de leurs traficques & marchandises: alors tout le fruict & la fin de l'assemblee du festin se perd, & fait on iniure au Dieu Bacchus. Tout ainsi dōc comme quand Phrynicus & Æschylus destournerent premieremēt la Tragædie, qui estoit à dire la chanson du bouc faite à l'honneur de Bacchus, en des fables: & à esmouuoir des affections passionnees, on commença à leur dire, A quel propos cela, quand il est question de Bacchus? aussi m'est-il venu souuent en pensee de dire à ceux qui atirent en vn festin le Sophisme qu'ils appellent le Maistre, Mes amis à quel propos de Bacchus cela?

VIII. Pour la fin il explique quelles chāsons espoiēt celles qu'on

CAR à l'auenture que chanter mesme les chāsons ordinaires des festins que lon appelle Scholia, comme qui diroit, les tortues, estant encore la table au milieu, & la coupe dessus, les chapeaux de fleurs que le Dieu Bacchus nous met dessus les

A sur les testes, pour signifier qu'il nous donne toute liberté, n'est ni beau, ni honneste, ni bien seant à l'entiere franchise qui doit estre aux festins, combien que lon die que ces chãsons-là ne sont pas des carmes obscurs, ainsi qu'il semble que le nom de Scolia, qui signifie obliques & tortues, le vueille donner à entendre: mais c'est pour ce que iadis tous les conuiez chantoient premierement ensemble d'vne voix, la chanson à la louange de Bacchus, & puis chascun à son tour chantoit à part: & bailloit-on de main en main vne branche de Meurthe de rang à chascun, que lon appelloit Æsacos, pource qu'il touchoit, à mon auis, à celui qui la receuoit, de chanter à tour de roolle. Et pour ce mesme effect portoit-on aussi de rang tout à l'entour vne Lyre, & qui en sauoit iouër la prenoit & chantoit dessus: mais ceux qui n'entendoient rien en la musique, la refusoient. Aussi pour ce que ceste maniere de chãter n'estoit pas commune ni facile à tous, elle en fut appellee Scolion. Les autres disent, que la brãche de Meurthe n'alloit pas de rang tout à l'entour, mais qu'elle estoit portee de B lict en lict, par ce qu'apres que le premier du premier lict auoit chanté, il l'enuoyoit au premier du second, & celui-là au premier du troisiesme, & puis consequemment le second au second: au moien dequoy, pour ceste varieté & obliquité tortue de telle reuolution, la chanson fut appellee Scolion.

appelloit Scolia, monstrãs que cela n'est point contraire à ce qui a esté dit en la section precedente.

[illegible]

QVESTION SECONDE.

Si le festoyant doit lui-mesme faire l'assiette des conuiez, ou s'il s'en doit remettre à leur discretion.

MON frere Timon aiant vn iour conuié bon nombre de personnes, leur dit, que chascũ à mesure qu'ils entreroient prist place, & s'assist là où il voudroit, & cõme bon lui sembleroit, par ce qu'il y auoit des estrangers, & des citoiens de la ville, C des voisins, des familiers, des parens & amis, & bref de toute sorte de gens qui auoiẽt esté semonds: & comme desia pour la plus-part ils fussent arriuez & placez, il y eut vn certain estranger biẽ en poinct comme l'amoureux d'vne Comedie, vn peu trop excessif en curiosité de vestemẽs, & suite de valets qu'il trainoit apres lui, lequel vint iusques à la porte de la salle: & apres auoir ietté sa veuë tout à l'entour sur ceux qui estoient à table, il ne voulut pas entrer dedans, ains s'en retourna tout court: plusieurs coururent apres lui pour le prier de reuenir & d'entrer en la compagnie, mais il respondit, qu'il ne voyoit point qu'on lui eust gardé place digne de lui. Ce qu'entendans ceux qui estoient à table, dont plusieurs auoient desia vn peu chargé, se prirent à dire auec grandes risees, qu'il le faloit

A la bonne heure en liesse & en ioye,
Hors la maison, remettre sur sa voye.

Mais apres que le souper fut acheué, mon pere dressant sa parole à moy, qui estois D assis bien loin de luy tout au bout: Timon, dit-il, & moy t'auõs esleu pour iuge d'vn different que nous auons ensemble. C'est que ie le blasme pieça & reprens à cause de ce Seigneur estranger, par ce que si des le commencement il eust ordonné de l'assiette, ainsi que ie lui auois conseillé, nous n'eussions pas esté cõdamnez d'estre peu entendus à donner bon ordre par tout, mesmement par vn personnage qui sait

Gens de cheual en bataille ordonner,
Et gens de pied à la guerre mener.

1. La dispute estant esmeuë, à cause d'vn estrãger qui s'estoit retiré de la salle où lon banquettoit, pour ce que lon ne lui auoit gardé place digne de lui, le pere de Plutarque soustient que Timon qui faisoit le festin s'est mal porté, & deuoit ranger les conuiez en places conuenables: proposãt à cest effect l'exemple de Paulus Æmylius, le tesmoignage de Homere, & autres raisons.

Iliad. liu. 2.

Car on dit que Paulus Æmilius, celui qui deffit le Roy de Macedoine, Perseus, apres sa victoire fit de beaux & magnifiques festins, esquels il obserua en toutes choses vn ordre & disposition merueilleuse, disant que d'vne mesme suffisance d'entendemẽt dependoit & procedoit le sauoir ordonner vne bataille bien formidable aux ennemis, & vn festin bien agreable aux amis: car l'vn & l'autre depẽd d'vn bõ iugement,

de sauoir bien ordonner. C'est pourquoy Homere a acoustumé de nommer les plus vaillans & plus royaux hommes, meritans mieux de commander, Ordonneurs de peuples. E

Confirmatiõ prinse de l'exẽple de Dieu mesme.

Et vous autres Philosophes dites, que le grand Dieu ne fit que changer le desordre en bon ordre, quand il crea le monde, sans y oster ni adiouster, ains colloqua seulement chasque chose en lieu & place qui lui estoit conuenable, donnant à la nature, qui parauant estoit sans forme quelconque, vne tresbelle forme. Et quant à ces doctrines là, dignes veritablement & grandes, nous les aprenons de vous: mais de nous mesmes nous voyons bien, que toute la despense que lon fait en vn festin n'a rien de delectable ni de gentil, s'il n'y a bon ordre.

Autre raison, recueillie des autres parties de l'ordre & bien seance des festins.

Et pourtant est-ce vne vraye mocquerie que les cuisiniers & maistres d'hostel prenent garde soigneusement, quels mets ils doiuent seruir les premiers, quels au milieu, & quels à la fin, & qu'il y ait temps ordonné pour les parfums & senteurs quád il les faut aporter, & pour les chapeaux de fleurs quand il les faut distribuer, & pour ouyr chanter & baller la balladine s'il y en a: & ce pendant que lon mette à la table pesle-mesle ceux qui y sont conuiez, à l'auenture ainsi comme ils vienent, pour F les saouler & engresser seulement, sans rendre ni à l'aage, ni à la dignité, ni à autre telle qualité le rang qui luy apartient: combien que par discrette distinction de rangs, celui que lon prefere soit honoré, & celui qui est mis au second lieu apres s'acoustume par là à se contenter de raison: & celui qui en fait l'ordonnance & la distinction s'exerce à distinguer & à iuger ce qui est bien seant à vn chascun selon son estat & degré.

Troisiesme raison.

Car on ne sauroit soustenir auec raison, qu'il doiue auoir rang à se seoir en vn conseil, ou à se tenir debout, plus ou moins honorable, selon l'estat & la dignité des personnes: & que pour se mettre à table il n'y en doiue point auoir, ni que le festoyant doiue boire à l'vn premier qu'à l'autre, & que quant à l'assiette de table il n'y doiue faire difference, ni obseruer distinction quelconque, faisant d'vn festin des le commencement vne Mycone, comme lon dit en commun prouerbe, c'est à dire, vne meslange confuse. Voila les raisons que mon pere G alleguoit.

II. Timon maintient vne opinion contraire à la precedente, mettant en auant diuerses raisons pour la preuue de son dire, reuenant à ce point que lon doit laisser asseoir les cõuiez à leur discretion.

Mon frere à l'opposite respondoit, qu'il n'estoit pas plus sage que Bias, qui ne voulut onc se constituer arbitre entre deux siens amis, encore qu'ils l'en requissent, pour se faire & commettre lui-mesme iuge entre tant de parens, d'amis, & d'autres, mesmement où il est question non pas d'argent, mais de preference & precedence, comme s'il les auoit enuoyé semondre, non pour leur faire bonne chere, mais pour les fascher. Et si Menelaus fit iadis vne impertinence grande, tellement qu'il en est venu en commun prouerbe, quand il s'ingera sans estre mandé, au conseil d'Agamemnon: à plus forte raison deura bien estre iugé plus impertinent celui, qui au lieu de festoyant se constituera iuge & censeur de ceux qui ne l'en requierent point, & qui ne veulent pas que lon iuge d'eux, s'ils sont pires ou meilleurs les vns que les autres, par ce qu'ils ne vienent pas en iugement pour estre à droit, ains au festin pour disner: oultre ce que la distinction n'en est pas aisee à faire, par ce que les vns precedent en aage, les autres en degré de parenté, les autres en amitié. & H faudra comme si lon estudioit vne leçon de comparaison, auoir tousiours le liure des Lieux d'Aristote, ou celui des Precedéces de Thrasymachus, en la main, sans faire en cela rien qui soit vtile ni profitable, sinon au contraire de transferer vne vaine gloire touchant la preseãce du Theatre où lon sied à regarder les ieux, & de la place où lõ se promene en l'assiette des festins, là où on tasche d'abatre & reprimer les autres passions de l'ame par la priuauté de la compagnie, remettre sus en ce faisant l'arrogance & l'orgueil, duquel à mon auis on deuroit plus tost estudier & tascher à lauer son ame, que non pas ses pieds de la fange & de l'ordure, pour conuerser priuément & ioyeusement ensemble à la table: là où maintenát nous taschons à oster aux conuiez quelque vieille dent d'inimitié pour quelque courroux, ou pour quelques afaires qu'ils auroient eu ensemble, en les faisant manger en vne mesme table: & au

Diuerses incõmoditez alleguees cõtre l'ordre & preseance des festins.

contraire,

A contraire, nous l'allons resueiller & rallumer par ambition, en abaissant les vns & exaltant les autres. Et si suiuant la preferance que nous auons faite en l'assiette, nous beuuons plus souuent aux vns que non pas aux autres, & les faisons seruir de plus de viandes ou de meilleures, si nous les caressons & parlons plus familierement & plus souuent à eux, ce sera lors vn banquet de Seigneur, & non pas de pareils amis. Mais si en toutes autres choses nous leur gardons & maintenons esgalité, pourquoy est-ce que nous ne commençons des l'assiette incontinent à les accoustumer de se ranger & asseoir simplement & familierement les vns auec les autres, quand ils verront des l'entree de la salle, qu'ils seront appellez democratiquement & populairement à vn souper, & non pas aristocratiquement & seigneurialement à vn Senat, estans les plus pauures assis parmi les plus riches?

III. Plutarque estant arbitre entre les deux contendans, tient le milieu des deux opinions, distinguant les conuiez, & monstrãt quel regard lon y doit auoir.

Apres que ces raisons opposites eurent esté deduites, & que toute l'assistan-B ce m'en eut demandé ma sentence, ie dis, qu'aiant esté elleu pour arbitre, & non pas pour iuge, ie passerois entre deux par le milieu. Car ceux qui festoyent de ieunes gens leurs esgaux, tous amis & familiers, il les faut accoustumer, comme dit Timon, à se porter simplement & rondement en quelque place que lon les mette, prenant ceste facilité pour vn entretien bien propre & conuenable à nourrir l'amitié. Mais s'il est question de traiter des estrangers, ou des personnes constituees en dignité, ou des vieillards, i'ay peur qu'en fermant la porte de deuant à la fierté & arrogance, nous ne luy ouurions la porte de derriere auec nostre indifference: & si faut encore conceder en cela quelque chose à l'vsage & à la coustume, ou bien il faut que nous ostions toutes les caresses de parler aux conuiez, de les appeller & de boire à eux, desquelles façons nous vsons, non sans iugement, à la volee, enuers les premiers venus, ains auec le plus de discretion que nous pouuons, en les honorant *Iliad. liur. 12.*

D'assiette honneste, & de plus de viande,
De coupe pleine & tousiours la plus grande,

C comme dit le Roy des Grecs en Homere, mettant la seance en premier degré d'hõneur. Aussi louons-nous Alcynous de ce qu'il fait seoir son hoste aupres de luy en faisant leuer son propre fils *Odyss. liu. 7.*

Laodamas assis aupres de luy,
Quoy que rien plus il n'aimast qu'iceluy.

Car de colloquer vn estranger suppliant en la place de son fils mieux aimé, c'est vn acte de courtoisie, d'humanité & honnesteté singuliere, mesme parmi les Dieux est obseruee celle distinction de la seance. Car Neptune, quoy qu'il fust le dernier venu en l'assemblee, si print-il sa place au milieu du conseil, comme estant le lieu d'assiette qui luy apartenoit: & Mineruе semble tousiours auoir de propre sur tous les autres le lieu proche de Iupiter, ce que le poëte nous monstre en passant quand il dit, parlant de Thetis, *Iliad. liu. 8.* *Iliad. liu. 24.*

D *Elle s'assit pres Iupiter, de grace*
Pallas ce de lui auoit telle place.

Mais Pindare encore plus expressement:

Estant assise tout ioignant
De Iupiter, en main tenant
La foudre, dont sort feu & flamme.

Toutesfois Timon dit, qu'il ne faut pas oster ce qui appartient aux autres, mais c'est lui-mesme qui le fait: car celui l'oste, qui rend commun ce qui est propre. Or n'est-il rien si propre à chascun que le merite de sa dignité, & en dõnant à la vistesse, & à celui qui se haste le plus, la preseance qui est deuë à la vertu, à l'aage, à la parenté, à l'office & magistrat, ou autres telles qualitez, en cuidãt fuir d'estre fascheux à ceux qu'il a conuiez, il attire dautant plus la fascherie sur luy: car il les fasche en priuant chas-

Raison de l'auis precedent: Auec briefue solutiõ des difficultez qui se peuuent presenter en ce cas.

cun d'eux de l'honneur qu'il a merité ou acoustumé d'auoir. Et quant à moy, il ne E me semble pas qu'il soit si fort difficile qu'il dit, de faire ceste distinction: car premierement il ne se rencontre pas souuent que plusieurs, en pareil degré de dignité, soient conuiez en vn mesme festin: puis y aiant plusieurs lieux honorables, il y a moien d'en departir à plusieurs, qui a bon iugemét, l'vn pource qu'il est le premier, l'autre pource qu'il est au milieu, vn autre pource qu'il l'aura mis aupres de lui, ou bien d'vn sien ami, ou d'vn siẽ familier, distribuant ainsi ainsi les lieux à chascune des personnes colloquees en quelque dignité: aux autres ie laisse le moien de les contenter de quelques presens, & de quelques priuautez & caresses plus que d'honneur. Mais si les merites & dignitez sont si mal-aisez à distinguer, & les personnes difficiles à contenter, regarde de quel engin ie me sers en tel cas. S'il y a vn pere, ie le vous vay prendre par la main, & le couche au plus honorable lieu, ou s'il y a vn grand pere, ou vn beau pere, ou vn oncle, ou quelqu'vn qui soit Senateur au mesme Senat, Conseiller au mesme Conseil, ou qui ait pareille prerogatiue d'honneur, que celui F qui fait le festin: prenant ceste reigle là de iuger des offices es liures d'Homere, au lieu où Achilles voiant Menelaus en dispute du second pris de la course des cheuaux alencontre d'Antilochus, & craignant que leur courroux & leur debat ne passast plus outre, il veut donner le pris à vn tiers, faisant semblant de parole d'auoir pitié de Eumelus, & de l'en vouloir honorer: mais en effect c'estoit pour oster la cause du different des deux autres.

III. *Replique de Timon contre le iugement de Plutarque, en laquelle il conferme son opinion premiere.*

COMME i'acheuois de dire ces paroles, mon frere commença à crier tout haut, suiuant sa coustume, de dessus vn petit lict bas, où il estoit assis, demandant à l'assistance qu'ils lui donnassent congé de bailler vn peu de reprimende à ce beau iuge qui resuoit: & comme chascun lui dist, qu'il poussast hardiment, & qu'il n'espargnast personne: Et qui seroit celui-là, dit-il, qui espargneroit vn philosophe, lequel distribue les lieux d'assiette en vn festin, comme il feroit en vn theatre, pour voir les ieux, selon les parentez, les alliances, les ri- G chesses, les estats, ne plus ne moins que s'il ordonnoit les seances, pour opiner en l'assemblee des estats des Amphictions, à fin que non pas à la table mesme en beuuant, nous ne nous peussions depestrer de l'ambition, & de la folle conuoitise d'honneur.

Raison de la replique, confermee par ce qui est le mieux seant, & par comparaisons de la façon de faire des massons, charpentiers & de Dieu mesmes.

Car il ne faut distribuer les places à la table selon les degrez d'honneur, mais selon ce qui est plus au gré des seans, ni regarder à la dignité de chascun, mais à l'affection, l'habitude & conuenance de l'vn enuers l'autre, comme lon fait es autres choses que lon assemble en vne commune conionction. Car le bon Architecte ne met pas le marbre Attique, ou le Lacedæmonien, le premier en œuure, & deuant le barbaresque, pource qu'il est le plus noble: ni le bon peintre ne donne pas la principale place de sa peinture à la couleur qui est la plus riche, ou qui couste le plus: ni le charpentier & maistre ouurier de nauires n'employe pas deuant tous autres bois, en la fabrique d'vne nauire, le Pin de Peloponnese, ou le Cypres de la Candie: mais ils distribuent chascune matiere, selon qu'estant as- H semblee & iointe l'vne à l'autre, elle doit rendre le commun ouurage plus beau, plus fort, & plus vtile: ne plus ne moins que tu vois que Dieu, lequel nostre Pindare appelle maistre ouurier, ne met pas tousiours le feu au dessus, ni la terre au dessous, mais ainsi & selon que l'vsage des corps le requiert: comme dit Empedocles en ces vers,

Conques de mer & coquilles voultees
De dos pesans, & Tortues crouftees
De tests massifs, aussi durs comme pierre,
Dessus leurs corps monstrent auoir la terre:

non pas au lieu ni en la place que la nature leur a ordonnee en la constitution de l'vniuers, mais celuy qui requiert l'ouurage commun, auquel elle est employee. Or est le desordre & la confusion par tout fort mauuaise, mais quand elle se met parmi

les

A les hommes, mesmement qui boiuent ensemble, elle fait voir sa mauuaistié par insolences, outrages, & autres maux que lon ne sauroit ni compter, ni estimer, lesquels preuoir & y remedier est office d'homme entendu en matiere de police, d'ordre & d'harmonie. NOVS respondismes adonc tous: Mais pourquoy enuies tu à la compagnie ceste science d'ordre, de proportion & d'harmonie, que tu ne la nous communiques? Il n'y a, dit-il, point d'enuie qui m'en engarde, prouueu que vous me vouliez croire, & obeir en ce que ie remueray & changeray en l'ordre du festin, ne plus ne moins que feroit vn Epaminondas, qui redresseroit l'ordonnãce d'vne bataille mal ordonnee. Nous luy permismes adonc tous de le faire ainsi. Et luy ayant premierement fait sortir tous les vallets & esclaues de la salle, regardant vn chascun de nous au visage: Escoutez, dit-il, comment ie vous veux ranger & ordonner les vns auec les autres, car ie vous en veux deuant aduertir, pour ce B qu'il me semble que le Thebain Pammenes reprenoit Homere iustement & auec bonne raison, disant qu'il n'entendoit rien à ordonner gens en bataille, par ce que il met & range ensemble ceux de mesme nation, de mesme race, & de mesme sang, là où il ne faloit que ioindre ensemble l'amant auec l'aimé, à fin que toute la bataille fust incitee & poussee d'vn mesme esprit, estant attachee d'vn lieu vif & animé. Et c'est que ie veux faire tout de mesme en vostre festin, non pas accoupler à la table vn riche auec vn autre riche, ni vn ieune auec vn autre ieune, ou vn officier aupres d'vn officier, & vn ami ioignant vn ami, par ce que telle ordonnance est morte, en maniere de dire, & n'a vigueur ni viuacité quelconque, pour imprimer & augmenter vn ardeur de bien-vueillance des vns enuers les autres: mais acommodant celui qui a besoin auec celuy qui a ce qu'il luy faut, ie veux asseoir aupres d'vn homme sauant vn autre studieux, aupres d'vn fascheux & mal-aisé vn doux & patient, aupres d'vn vieillard grand conteur vn ieune homme desireux d'ouir, aupres d'vn grand vanteur vn flattant mocqueur, aupres d'vn cholerique vehement C vn taciturne & peu parlant: si ie voy quelque riche & puissant homme liberal à donner, ie feray leuer de quelque coin vn bon pauure homme pour l'approcher de luy, à fin qu'il se face comme quelque defluxion d'vne couppe pleine en vne vuide: mais ie me donneray bien garde de mettre aupres d'vn Sophiste vn autre Sophiste, ou vn Poëte & Rhetoricien aupres d'vn autre: car comme dit le vieux prouerbe de Hesiode,

V. De l'ordre & proportion qu'il faut garder es banquets selon l'auis de Timon.

Tousiours vn pauure est de l'autre envieux,
Vn chantre void l'autre de mauuais yeux.

Au [illegible] les autres.

Combien que ces deux-ci Sosicles & Modestus, confirmans alternatiuemẽt les propos l'vn de l'autre,

Ne souflent pas la flamme languissante,

ainsi s'accordent tresbien ensemble. Ie separe aussi ceux qui prenent les gẽs à la gorD ge, les iniurieux, ceux qui sont prompts & soudains en leurs choleres, mettant tousiours quelqu'vn de gracieuse humeur entre eux deux, pour les amollir, & les engarder que de leur dureté ils ne s'entrefroissent: au contraire, ie mets ensemble & aproche les vns des autres ceux qui aiment la lucte, & les autres exercices du corps, ceux qui aimẽt la chasse ou l'agriculture. Car il y a deux sortes de similitude, l'vne qui est hargneuse & querelleuse, comme celle des coqs, l'autre amiable, comme celle des geais: aussi mets-ie les vns aupres des autres les bons compagnons qui boiuent volontiers, les amoureux, non seulement ceux

Qui ont d'amour l'aiguillon masculin,

cõme parle Sophocles, mais aussi ceux qui sont saisis de l'amour de filles ou de femmes, d'autant qu'estans eschauffez d'vn mesme feu, il s'attacheront & se prendront plus aisément les vns aux autres, ne plus ne moins que le fer que lon soulde, i'entends prouueu qu'ils n'aiment point en mesme lieu.

QVESTION TROISIEME.

E

Pourquoy est-ce que la place que lon appelle Consulaire, à la table, est tenue pour honorable.

I. *Coustumes de diuerses nations à donner le plus honorable lieu à table.*

APRES cela on commença à deuiser des lieux & places de l'assiette, comme les vns sont tenus pour honorables en vn pays, & les autres en autres. Entre les Perses le plus honorable est celuy du milieu, auquel se sied le Roy: entre les Grecs le premier: & entre les Romains, le dernier du lict du milieu, que lon nomme communément le lieu Consulaire: comme au contraire, en quelques Grecs habitans au pays de Pont, nommeement entre ceux d'Heraclee, le premier lieu du lict qui est au milieu, est le lieu d'honneur. Mais nous fusmes principalement en doute touchant le lieu que lon appelle Consulaire: car c'estoit de nostre temps celuy que lon tenoit F pour le plus honorable: ce qui n'estoit ni pour estre le premier, ni pour estre le milieu, comme les autres. Et d'auantage des qualitez que lon remarquoit en icelui, les vnes ou ne sont pas propres à lui seul, ou ne me sembloiét pas estre d'aucune importance, toutefois il y auoit trois raisons, entre celles que lõ alleguoit, ausquelles nous nous arrestions le plus. LA premiere estoit que les Cõsuls aians defait & chassé les

II. *Trois raisons pour lesquelles le lieu appellé Consulaire, estoit estimé le plus honorable.*

Rois de Rome, & changeans toutes choses en façon plus populaire, se retiroient de la place Royale du milieu vers le bas, afin que iusques à ce regard de se demettre de la place qui leur apartenoit, ils euitassent toute occasion de rendre leur authorité & puissance odieuse, à ceux qui conuersoient auec eux. La seconde raison estoit, que les deux premiers licts estans destinez pour les conuiez au festin, le troisiesme & le premier lieu d'icelui apartient proprement à celui qui fait le festin: car il est placé en lieu fort à propos, comme vn chartõ en vn chariot, ou vn pilote en vne nauire, pour voir tout l'ordre du seruice, & n'est pas trop loin des autres licts pour pouuoir entretenir & caresser la compagnie: car des lieux plus prochains de lui, celui d'au des- G sus est coustumierement ou pour sa femme ou pour ses enfans, & celui d'au dessus est ordinairement destiné au plus honorable personnage de ceux qui sont conuiez, à fin qu'il soit aupres du festoiant. La troisiesme raison & proprieté que sembloit auoir ce lieu-là est, que lon le trouuoit bien à propos & commode pour ceux qui ont des afaires: car le Consul des Romains ne fait pas comme fit iadis Archias le Capitaine des Thebains, si on lui aporte ou lettres ou nouuelles, & auertissement d'importance, fust-ce au milieu du souper, il ne crie pas tout haut, à demain matin les afaires, & ne reiette pas le paquet de lettres pour prendre la coupe de vin. Car non seulement ce que lon dit en commun prouerbe,

La nuict apporte à tout pilote sage
Tousiours la peur de tourmente & orage:

mais aussi tout plaisir de festin & d'autres passe-temps à vn sage Capitaine & homme de gouuernement requiert qu'il ait tousiours l'œil au guet. A celle fin donc qu'il H

III. *Que l'homme de gouuernement estant en vn festin doit auoir l'œil au guet & estre prest d'entendre & pouruoir à ce qui concerne sa charge.*

puisse tousiours entendre ce qu'il faut commander & signer, ou souscrire, s'il est besoin, on lui a attribué ce lieu-là, auquel estant le second lict ioinct d'vn tenant au premier, l'encoigneure laissant vne espace ouuerte en tournãt, donne moien & à vn secretaire, & à vn sergent, & à vn garde-corps, & à vn messager venãt du camp, de s'aprocher pour parler à lui, & pour l'interroguer sans que personne l'empesche, ne que lui aussi empesche personne des conuiez, ains a & la voix & la main fort libre à son commandement.

QVESTION QVATRIEME.

Quel doit estre celui qui est esleu pour maistre du festin.

I. *Plutarque estãt esleu maistre d'vn festin selon*

MON gendre Craton & Theon mon familier estoient auec nous en vn festin, auquel il se commença à faire quelque insolence d'yurongnerie, laquelle toutefois

tefois

A tefois fut incontinent apaisee, mais cela leur dōna matiere & occasion de parler de la presidence & maistrise des festins, dont on vsoit anciennement, disans qu'il faloit que ie misse sur ma teste la couronne, & ne souffrisse point que l'ancienne coustume de creer vn Roy ou gouuerneur du festin pour y donner l'ordre en toutes choses, & empescher que nul desordre ne s'y mist, s'en allast par desacoustumance faillir de tout poinct, & qu'il faloit que ie la remisse sus, & la fisse reuenir en vsage. Autant en sembla-il à tous ceux de la compagnie, de maniere qu'il se leua vn bruit de toute la troupe, qu'ils me prioient bien fort de le vouloir ainsi faire. Puis donc, dis-ie alors, que vous estes tous de ceste opinion, ie m'eslis moy-mesme presidēt & maistre de ce festin, & ordonne à tous autres, que pour le present ils boiuent à leur discretion, ainsi comme il leur plaira. Mais quant à Craton & à Theon, qui ont les premiers mis en auant ce propos, ie leur enioints de nous esbaucher sommairement en peu de paroles quel doit estre celui que lon eslit pour presider en vn festin, & à quelle fin il doit viser, & comment il s'y doit comporter enuers ceux qui l'ont esleu, &

La coustume obseruee entre les anciens, commande à deux des conuiez de discourir du deuoir de celui qui preside en telle compagnie.

B leur permets de diuiser entre eux deux de la charge à leur discretion. SI en firent les susdits vn peu de refus du commencement, prians qu'on les en excusast : toutefois voyans que tous les assistans leur crioyent qu'ils obeissent au maistre, Craton le premier se prit à dire, qu'il faut que celui qui commande aux gardes soit lui-mesme de bien soigneuse & diligente garde, ainsi que dit Platon : aussi faut-il que celui qui commande à ceux qui sont conuiez pour faire bonne chere, soit lui-mesme homme de fort bonne chere. Or sera-il tel, prouueu qu'il ne soit point ni facile à se prendre de vin, ni trop difficile aussi à boire : ains comme Cyrus escriuoit iadis aux Lacedæmoniens, que en toutes autres choses il estoit plus digne d'estre Roy que son frere, & mesmement en ce qu'il portoit mieux grande quantité de vin que luy ne faisoit. Car celuy qui s'enyure deuient insolent & outrageux en son yurongnerie, & aussi celuy qui ne boit point du tout, & est trop sobre, n'est point ioyeux, & est plus apte à seruir de pædagogue que de maistre de beuueurs. Or Pericles tou-

II. Craton opinant le premier, veut que tel president ait l'œil par tout, soit homme de bonne chere, non suiet à s'enyurer, ni chagrin, conoissant bien chascun des conuiez, pour s'accommoder honnestement à leur naturel, & de bonne volonté enuers tous.

C tes les fois qu'il sortoit de sa maison ayant esté esleu Capitaine general d'Athenes, en prenant son manteau ducal, deuant que le vestir, il disoit en soy-mesme, pour refraischir sa memoire : Pren garde à toy, Pericles, tu commandes à des hommes libres, tu commandes à des Grecs, tu commandes à des Atheniens, aussi faut-il que nostre maistre de festin die ainsi en soy-mesme, Tu commandes à des amis, à fin qu'il ne leur permette ni de faire aucune chose deshonneste, ni aussi il ne leur oste point leur plaisir : car il faut qu'il soit & ami de leurs serieuses vacations, & non ennemi de leurs ieux & plaisirs, ains bien temperé & pour l'vn & pour l'autre : bien faut-il que de son naturel, comme le bon vin, il soit vn peu plus enclin à l'austerité, dautant que par ce moien le vin reduira & ramenera ses mœurs au milieu de la mediocrité, en le destrempant & le rendant vn peu plus ioyeux & plus facile. Car comme Xenophō disoit que la triste seuerité de Clearchus & sō aspreté sembloit plus gaye &

Au 2. liure de l'Expe. de Cyrus.

D plus gracieuse quand il faloit combatre, à cause de son asseurance : aussi celui qui n'est point de nature aigre ni malin, mais seulement graue & seuere, en beuuant s'esgaye, & se relasche vn peu, tellement qu'il en deuient plus amiable. Dauantage il faut qu'il ait sur tout par experience conu quel est chascun des conuiez, quel changement il prend en beuuāt, en quel accident ou passion il est enclin à tomber, & comment il porte son vin. Car s'il y a temperature propre de chasque sorte de vin auec l'eau, laquelle les sommeilliers des Princes & des Roys sauent bien discerner, & à ceste cause en versent dedans le vin tantost plus tantost moins d'eau : par plus forte raison y doit-il auoir meslange de l'homme auec le vin, laquelle il faut que le maistre du festin conoisse, & la conoissant qu'il l'obserue, à fin que comme le bon Musicien, roidissant l'vn & le faisant boire dauantage, & laschant l'autre en l'espargnant, il amene & reduise les natures differentes en vne mesme esgalité & consonan-

Comparaison.

ce,ne mesurant pas l'egalité à la coupe ni au verre, ains à la mesure de l'aage & à la E
force du corps, selon ce qui sera propre & conuenable à vn chascun. Et si d'auenture cela est trop mal-aise à sauoir, de conoistre toutes ces particularitez là, pour le moins est il conuenable qu'il sache les choses generales des complexions & des aages: comme pour exemple, que les vieillards s'enyurent plus tost & plus facilement que ne font les ieunes, ceux qui sont en mouuement continuel que ceux qui sont reposez & rassis, les tristes & chagrins que les gays & ioyeux, ceux qui sobrement vsent des femmes, que ceux qui excessiuement y sont dissolus. Car celui qui conoistra cela, sera certainement plus idoine à maintenir honnesteté, ordre & concorde en vn festin, que celui qui n'y entendra rien. Outre plus, il n'y a personne qui n'entende tres-bien, qu'il faut que le maistre du festin soit bien affectionné, & porte bonne volonté à tous les conuiez, & qu'il n'ait ni haine descouuerte ni secrette mal vueillance contre pas vn, autrement il ne sera ni supportable s'il commande, ni equitable s'il distribue, ni agreable s'il se ioue.

III. Theon disant son auis le deuxiesme, monstre à quelles fautes le president d'vn festin doit tenir la main, pour empescher qu'elles ne se facent: & ce qu'il doit permettre.

VOILA, ce dit Craton, seigneur F
Theon, mon maistre de festin, que ie te liure, formé de paroles comme de cire. Et ie le reçoy vrayement, respondit Theon, pour beau & bien formé, ainsi qu'il appartient pour gouuerner vn festin, mais ie ne say si i'en vseray à tout faire, & si en ce faisant ie gasteray point son estat. Toutefois ie m'asseure que s'il est tel que tu l'as descrit, il saura bien ordonner & gouuerner vn festin, & ne souffrira point qu'on en face tantost vne assemblee de ville, tãtost vne eschole de Rhetorique, tãtost vn berland à iouër aux dez, tãtost vn eschafaut à voir iouër comedies, ou à ouir chanter & baller.

Gens impertinens es festins.

Ce que ie dis par ce que vous en voyez ordinairement qui en vn festin font des harengues, comme s'ils estoiẽt en vne assemblee de peuple pour prescher, les autres qui plaidẽt comme s'ils estoient deuant des iuges, les autres s'exercent pour parler en public, ou bien recitent leurs compositions pendant que lon est à table: les autres entreprenent de iuger quels farceurs auront le mieux ioué, comme s'ils en G
estoient esleus iuges pour en sentencier.

Athees & Epicuriens insupportables es festins.

Qui pis est, Alcibiades & Theodorus firent du festin de Polytion vn mystere, y representant par mocquerie les torches & cierges que lon porte quãd lon monstre les saincts secrets des mysteres, dont vn bon maistre de festin n'endurera rien par nonchalance, ains donnera lieu seulement aux propos, aux spectacles, aux ieux & aux passe-temps qui tendẽt à la fin pour laquelle on doit faire les festins, qui est d'engendrer ou augmenter amitié entre les conuiez par le moyen du plaisir de mãger ensemble; par ce que le festin n'est autre chose que vne resiouissance de table, tendant à fin de contracter amitié, par le moyen du plaisir que lon a de boire & manger en compagnie.

IIII. Quel passetemps il doit donner aux conuiez, & ce qu'il doit faire en cela.

MAIS pourautant qu'en toutes choses la varieté plaist, & la nature s'esiouit en la diuersité, & au contraire la simple vniformité tousiours mesme, saoule & fasche incontinent, comme à l'opposite, la meslange de varieté apliquee opportunément en temps & lieu oste ce qui offense le plaisir, & qui contriste le profit: à ceste cause le maistre du festin cerchera de don- H
ner aux conuiez quelque passe-temps & deduit meslé parmi le boire & le manger. Or entens-ie dire à tout le monde que le pourmener au long de l'eau, & le nauiguer au long de la terre sont les plus plaisans:

1. Il doit mesler les choses serieuses & ioyeuses ensemble. Similitude.

aussi conioindra-il tousiours l'afaire auec le ieu, & le profit auec le plaisir, à fin que & en iouant ils facent aucunement à bon escient, & en faisant à bon escient ils se recreent de voir le ieu, ne plus ne moins que ceux qui sont malades, & rendent leur gorge sur la mer, reprenẽt leurs esprits quãd ils voient de pres la terre, aussi peut-on bien profiter en riant, & rire en profitant, & rendre vn afaire plaisant. Car comme dit le commun prouerbe,

Prouerbe.

Parmi chardons & espineux halliers
Naissent les fleurs des tendres violiers,

2. Chasser les ieux insolens & nuisibles.

Mais toutes ces autres manieres de ieux, qui sans aucun profit se ruent insolentemẽt à trauers les festins, il commandera bien expressément aux conuiez de s'en abstenir,

de peur

A de peur que sans s'en prendre garde ils ne deuienent furieux & outrageux, comme ceux qui ont pris du ius de l'herbe nommee febue de porc, autrement hyuscyasme, auec leurs beaux commandemens que lon appelle commandemẽs de vin: comme, pour exemple, quand on commande à des begues de chanter, ou à des chauues de se peigner, ou à des boiteux de sauter sur vn pied : comme lon cōmāda quelquefois par mocquerie en vn festin où estoit Agamestor philosophe academique, lequel auoit vne cuisse toute eticque & pourrie, que tous ceux de la compagnie se tenās debout sur le pied droit beussent chascun vn pot de vin, autrement qu'ils payeroyent certaine somme d'argent pour l'amende. Mais quand le droit de cōmāder à tour de roolle fut venu à luy, il fit commandement que tous eussent à boire en la mesme sorte & maniere qu'ils le verroiēt boire. Si fit aporter vn vaisseau de terre qui auoit le goulet fort estroit, & mettent sa iambe eticque & diminuee de maladie dedans, il beut: & tous les autres, apres auoir essayé, conoissans qu'ils ne pouuoient faire com-
B me luy, furent tous cōtrains de payer l'amende. En quoy cest Agamestor fut gentil, car il faut ainsi faire ses reuanches ioyeuses & faciles à acomplir & s'accoustumer à vser de commandemens qui tendent à plaisir & à profit tout ensemble, en cōmādant à chascun ce qui lui est propre & facile, & mesme qui est pour lui faire hōneur: comme à ceux qui ont bonne voix & sont Musiciens leur commandant de chāter, aux Rhetoriciens de declamer, aux Philosophes de souldre quelque difficulté, aux Poëtes de monstrer quelques vers siens: car vn chascun prend plaisir à se laisser mener, & va volontiers à ce en quoy il se sent plus excellent. Or le Roy des Assyriens proposa iadis, à son de trompe par la voix du heraut, vn pris à qui pourroit inuenter quelque nouuelle sorte de volupté: mais le Roy & gouuerneur d'vn festin feroit gētiment, s'il proposoit vn pris & loyer à qui pourroit inuenter quelque nouueau ieu honneste où il n'y eust point d'insolence, quelque delectation profitable, & vn ris qui n'aprochast point de petulance ni de vilenie, ains qui eust grace & plaisir : car
C c'est là où se perdent la pluspart des festins, & y font naufrage, n'estans pas regis & gouuernez ainsi qu'il apartient. Mais c'est fait en homme prudent & sage de sauoir bien euiter la male-grace & le mauuais bruit que lon acquiert aux marchez par auarice, aux ieux des exercices du corps par opiniastreté, aux brigues des offices par ambition, & es festins par telles manieres de ieux.

Comparaison.

Exemples de ieux insolens & indignes.

Exemples cōtraires de passe-temps honnestes & receuables es festins.

3. Troisieme point monstrāt ce que le maistre d'vn festin doit faire pour entretenir ioyeusement ses conuiez.

QVESTION CINQVIEME.

Comment se doit entendre ce commun dire, l'amour enseigne la musique.

ON mit vn iour en dispute chez Sossius Senecion, comment se deuoit entendre ce commun dire d'Euripide,

Amour enseigne à l'homme la musique,
D *Quoy qu'il n'en eust deuant nulle pratique:*

apres que lon eust chanté quelques vers Sapphiques, esquels le poëte Philoxenus dit, que le Cyclops geant Polyphemus consoloit son amour auec les Muses aux belles voix. Si fut allegué que l'amour est habile & apte à rendre l'homme hardi, auentureux, & prompt à entreprendre toutes nouuelletez, ainsi comme Platon mesme l'apelle entrepreneur de toutes choses. Car il rend babillard celui qui parauant estoit morne & taciturne, grand courtisan & poursuiuant celuy qui parauant estoit honteux, diligent celuy qui estoit paresseux & negligent : &, qui encore fait plus à esmerueiller, vn chiche, tacquin & mechanique, depuis qu'il vient à donner dedans l'amour, s'amollit ne plus ne moins que le fer dedans le feu, & deuient plus liberal, plus courtois, & plus gracieux que de coustume : de maniere que ce cōmun dire ne „ semble pas impertinēt, Que la bourse d'vn amoureux ne ferme qu'auec des feuilles

1. Par la consideration des merueilleux effects de l'amour, il resould la question.

Au Timee.

Effects de l'amour.

Comparaison.

Prouerbe.

II. Que l'amour ressemble à l'yuresse & comment: item qu'il rend les hommes ingenieux, babillards & glorieux.

de poireaux. On allega aussi que l'amour ressemble à l'yuresse, d'autant que l'vn E & l'autre rend les personnes chaudes, gayes, resiouyes & ouuertes, & depuis que les hommes sont deuenus tels, ils se laissent facilement aller à chanter, à rymer, & à faire des vers. Aussi dit on, que le poëte Æschylus composoit ses Tragædies en beuuant, quand il estoit bien eschauffé du vin. Et Lamprias nostre grand pere se monstroit plus docte, plus aigu, & plus riche en inuentions, quád il auoit beu, qu'il ne faisoit en tout autre temps, disant qu'il ressembloit à l'encens, à qui la chaleur fait rendre ce qu'il a de bonne odeur. Et s'ils prenent grand plaisir à voir leurs amours, ils n'en prenent pas moins à les louer qu'à les regarder: car l'amour de soy mesme estát babillard en toutes choses, il l'est encore plus à louer ce qu'il aime, d'autát qu'ils veulent persuader aux autres ce qu'ils se persuadent premierement à eux-mesmes, qu'ils n'aiment rien qui ne soit parfait en beauté & en bõté, & veulent que d'autres leur en portent tesmoignage. Ce fut ce qui induisit le Lydien Candaules à tirer Giges iusques dedans sa chambre, pour lui faire voir la beauté de sa femme nue. Voi- F la pourquoy s'ils escriuent les louanges de ce qu'ils aiment, ils les acoustrent & embellissent encore de vers, de chants & de mesures, à fin qu'elles en soient plus volontiers ouyes & mieux retenues de plus de gens. Car s'ils donnent vn cheual, ou vn coq, ou autre chose quelle que ce soit, ils veulent premierement que leur present soit beau de soy, & puis bien proprement & exquisement acoustré: mais surtout s'ils vienent à les flater par escrit ou de paroles, ils veulent qu'elles coulent doucement, qu'elles soyent braues & releuees de figures, comme est ordinairement le stile des poëtes.

Herodot. liu. I.

III. Sossius explique la question par le tesmoignage de Theophraste, & monstre les principes de musique, specialemét de celle que l'amour enseigne.

Sossius approuuant toutes ces raisons y adiousta, qu'à l'auenture ne le prendroit-il pas mal, qui tireroit ces raisons de ce que Theophrastus a laissé par escrit touchant la musique. Car il n'y a gueres que i'en ay leu liure, là où il dit, qu'il y a trois principes de la musique, la douleur, la volupté, & le rauissement d'esprit: desquelles trois causes chascune plie & destourne vn peu la voix de son ordinaire, par ce que les douleurs aportent coustumierement quand & elles des plain- G tes, qui facilement se glissent en chant. C'est pourquoy nous voions que les Orateurs en leurs perorations & conclusions de leurs harengues, & les ioueurs de Comædies & Tragædies, quand ils vienent à faire des regrets, aprochent leur voix peu à peu de la façon de chanter, & la renforcent: & les grandes & vehementes ioyes de l'ame souleuent tout le corps, mesme de ceux qui sont vn peu legers de leur nature, & les prouoquent comme insensez à saulter & danser, & plaudir des mains s'ils ne peuuent baller,

En se secouant de furie,
Auec forcenee crierie,
Le col & la teste croslans,

comme dit Pindare. Mais ceux qui sont vn peu plus graues & plus rassis, se trouuans espris de telle ioye, laissent seulement aller leur voix iusques à parler haut, & dire des chansons. Et sur tout le rauissement d'esprit ou inspiration diuine, qui s'appelle G Enthusiasme, iette & le corps, & l'ame & la voix hors de son ordinaire. C'est pourquoy les Bacchantes esprises du rauissement de Bacchus vsent de cadences mesurees en leurs mouuemens, & ceux qui par inspiration prophetique rendent les oracles, respondent en carmes, & void-on peu de personnes furieuses & maniaques, qui parmi les folastreries qu'ils font, ne chantent & ne disent des vers.

IIII. Application des principes de musique sus mentionnez à l'amour.

Cela estant ainsi, si vous voulez maintenát desployer l'amour, & le considerer vn peu de pres à descouuert, à peine trouuerez-vous vne autre passion qui ait ni les douleurs plus aigues, ni les ioyes plus vehementes, ni de plus grandes ecstases & rauissemens d'esprit hors de soy-mesme, ains descouurirez que l'ame d'vn amoureux est comme la ville que descrit Sophocles

En la tragedie d'Oedipus le tyran.

Pleine de pleurs & de gemissemens,

De

A *De chant de ioye, auec encensemens.*

Parquoy ce n'est pas de merueille ni chose estrange, si l'amour contenãt & comprenant en soy toutes les causes primitiues de la musique, la douleur, la ioye & le rauissement d'esprit, il est en toutes autres choses diligent, grand causeur, & mesmement enclin à faire vers, & chanter chanson, autant ou plus que nulle autre passion qui puisse entrer dedans le cœur de l'homme.

QVESTION SIXIEME.

Si le Roy Alexandre de Macedoine estoit grand buueur.

LON tenoit vn iour propos d'Alexandre le grand, qu'il ne buuoit pas beaucoup, mais qu'il demeuroit longuement à table, & passoit le temps à deuiser auec ses B amis. Mais Philinus monstroit par escrouës de sa despense, & papiers iournaux de sa maison, que ceux qui l'asseuroient ainsi ne sauoient pas bien ce qu'ils disoient, par ce que souuent & ordinairemẽt on y trouue, Ce iour-là fut le Roy emporté dormant de la table, & quelquefois le iour ensuiuant encore aussi. C'est pourquoy il n'estoit pas si chaud ne si aspre apres les femmes, mais biẽ estoit-il prompt à la main & courageux, qui sont indices de chaleur interieure: & trouue lon escrit, que sa chair rendoit vne odeur fort souëfue, de maniere que ses chemises & vestemens mesmes en estoient remplis de bonne odeur, comme s'ils eussent esté parfumez. Ce qui semble aussi estre argument & signe de chaleur, comme nous voyons que les plus chaudes & seiches regions sont celles qui portent la cinnamome & l'encens, suiuant ce que dit Theophaste que la souëfue odeur procede de la parfaite concoction & digestion de l'humidité, quand par la chaleur l'humeur superflue en est de tout poinct chassee. Si semble que ç'ait esté la premiere cause pour laquelle Callisthenes fut en C la male-grace, pource qu'il alloit enuis souper chez luy, à cause qu'il luy faloit boire d'autant. Car on dit qu'vne fois la grande coupe, que lon surnommoit la coupe d'Alexandre, estant venue par tour iusques à luy, il la repoussa, & ne la volut point boire, disant, Ie ne veux point pour boire en Alexandre auoir besoin d'vn Æsculapius. Voila ce qui fut dit alors du beaucoup boire d'Alexandre. AV demeurant Mithridates, celui qui fit la guerre aux Romains, entre autres ieux de pris qu'il ordonna, en fit vn de ceux qui beuroient le mieux & qui mangeroient le plus, & dit on qu'il gaigna le pris de l'vn & de l'autre, tellement qu'il beut & mangea plus que homme qui fust de son temps, à l'ocasion dequoy il fut publiquement surnommé Dionysius. Mais nous disons que cela est vne des choses que lon a creuës temerairement, i'entens de la cause de ce surnom, par ce qu'estant enfant au berceau, la foudre brusla ses langes par dessus, & ne toucha point à son corps, sinon entant qu'il luy en demeura vne petite marque de feu sur le front, que ses cheueux lui couuroiẽt tãt D qu'il fut enfant: mais depuis estant ia tout homme, la foudre tomba derechef en sa chambre ainsi qu'il dormoit, & ne l'ateignit point quant à lui, mais passant à trauers sa trousse de flesches qui estoit pendue au cheuet de son lict, elle brusla les flesches qui estoient dedãs: ce que les deuins interpreterẽt signifier, qu'il seroit vn iour puissant de gens de traict, armez à la legere: mais depuis la commune le surnomma Dionysius, à cause de la similitude de pareils accidens de foudre dont il auoit esté frappé. APRES cela on commença à entrer en propos de ceux qui auoient esté grands buueurs, & allegua lon vn escrimeur de poings, que ceux d'Alexandrie appelloient le petit Hercules du temps de nos peres. Cestui ne pouuant trouuer buueur qui lui tinst pied continuellement, en apelloit les vns à desiuner des le matin, les autres à disner, les autres à souper, & les derniers à la collation: & quãd les premiers s'en alloient, les seconds succedoient tout d'vn tenant, & puis apres les troisié-

I. La resolution est, qu'Alexandre buuoit beaucoup, & en passant est traité de quelques particularitez remarquables en lui.

II. Mithridates proposé vn pris pour ceux qui beuroyent & mangeroyent le plus, & pourquoy lon le surnomma Dionysius.

III. Histoire de certains grands beuueurs, & des remedes dont vn medecin vsoit contre l'yuresse.

mes, & à la fin les quatriémes, sans aucune interruption : & luy, sans bouger ne faire E intermission quelconque, fournissoit à tous, & continuoit tout de rang les quatre repas. Et entre ceux qui estoient familiers de Drusus, fils de l'Empereur Tybere, il y auoit vn medecin qui deffioit tout le monde à boire, mais estant espié de preson trouua que deuant boire, à tous coups il prenoit cinq amandes ameres, à fin qu'il ne s'enyurast point: ce qu'aiant esté obserué, & lui estant defendu de ce faire, il ne peut pas depuis tant soit peu durer ne resister. Et dit-on que ces amandes là ont vne propriété mordante, abstersiue & essuyante la chair, tellement qu'elles ostent mesmes les taches & lentilles du visage: au moien dequoy, quand on les prend auant boire, elles raclent par leur amertume les pores & petis pertuis du cuir, & y impriment vne morsure, par laquelle elles rabattent les vapeurs du vin qu'elles ne montent à la teste, & les font euaporer par ces petis trous: mais quāt à moy il me semble plustost, que l'amertume a force de deseicher, & de consumer l'humidité. C'est pourquoy la saueur amere est la plus desagreable qui soit au goust, par ce qu'elle estraint & reserre contre nature les petites veines de la langue, qui d'elles mesmes sont molles, rares & spongieuses, ainsi que dit Platon, en consumāt l'humidité par sa secheresse. Aussi resserre lon les playes auec medicamens composez de drogues ameres, ainsi que le poëte mesme tesmoigne, F

De la proprieté des amandes ameres.

Au Timee.

Dessus lui mit d'vne amere racine,
Qu'il lui broya, de sa main, medecine
Qui la douleur toute lui emporta,
Secha la playe, & le sang arresta.

Iliad. liu. 11.

Il a bien dit, que ce qui est amer au goust a proprieté & puissance de deseicher: aussi semble-il que les poudres dont les femmes se saupoudrent pour reprimer les sueurs, sont ameres de nature & astringentes, tant l'amertume a force de restraindre. Cela donc estant ainsi, il y a, dis-ie, grande raison que les amandes ameres aient force & vertu à l'encontre du vin pur, attendu qu'elles deseichent le dedans du corps, & ne G permettent que les veines s'en remplissent, de la repletion, tension & commotion desquelles, on dit que l'yuresse procede : à quoy peut aussi seruir de grand & apparent argument ce qui auient aux regnards, lesquels aians mangé des amandes ameres s'ils ne boiuent incontinent apres, meurent, par ce que soudain toute humeur defaut, & se tarit en eux.

QVESTION SEPTIEME.

Pourquoy est-ce que les vieilles gens aiment mieux le vin pur.

1. Il resould que la tēperature des vieilles gens estāt deuenue foible & debile, veut estre frappee & ferué.

ON demandoit pour quelle cause les vieilles gens aiment mieux le vin sans eau, & mettent moins d'eau dedans leur vin : les vns alleguoient la temperature de leurs corps qui est toute refroidie, & difficile à eschauffer, au moien de quoy H le vin fort leur est plus conuenable. Ceste raison la est toute commune, & qui se presente la premiere à la main, mais elle n'est pas suffisante pour rendre la cause de cest effect, ni mesme n'est pas en tout veritable. Car autant leur en auient-il es autres sentimens qui sont en eux difficiles à esmouuoir, & malaisez à exciter pour aprehender les qualitez, si elles ne sont bien fortes & bien vehemētes, dont la cause veritable est, que leur temperature estant deuenue foible & debile, elle veut estre frappee & ferué à bon escient. C'est pourquoy quant au goust ils aiment plus les saueurs qui piquent, & leur odorement au cas pareil ne s'esmeut que d'odeurs fortes & vehementes, & leur attouchement ne sent pas grande douleur des blessures, car quand ils vienent aucunefois à estre naurez, ils n'en endurent pas beaucoup de mal: & quant à l'ouye, il leur en aduient tout de mesme : au moien dequoy les

Preuue de la solution de la question.

A les musiciens à mesure qu'ils vieillissent entonnent plus haut & plus durement leur chant, comme excitans leurs sentimens par la force & vehemence du son, dautant que ce que fait le fil & la trempe au fer pour couper, le mesme fait l'esprit au corps pour sentir: & depuis qu'il s'affoiblit & se lasche, le sentiment en deuiét aussi mousse, pesant & terrestre, & a besoin d'vn fort aiguillon qui le poigne à bon escient, comme fait le vin pur. Similitude.

QVESTION HVITIEME.

Pourquoy est ce que les vieilles gens lisent mieux de loin que de pres.

A L'encontre de ces raisons que nous alleguiõs sur le suiet qui se presentoit, il sembla qu'il y eust opposition de la part de la veuë, par ce que les vieilles gens pour B mieux lire esloignent vn peu les lettres de leurs yeux, & de pres ne les peuuent lire: ce qu'en passant nous monstre Æschylus quand il dit, I. Obiection contre la question & solution precedente.

Ne l'ayant peu de loin apperceuoir,
Tu ne pourras de pres rien qui soit voir,
Car tu es comme vn vieillard secretaire.

Et Sophocles declare des vieilles gens encore plus manifestement par ces vers,

Tardiuement de la voix l'efficace
Par le pertuis de leur aureille passe,
Leurs yeux de loin voient bien troublement,
De pres ils ont presque vn aueuglement.

S'il est donc ainsi que les sentimens des vieilles gens n'obeissent à leurs obiects, sinon qu'ils soient forts & vehemens, pourquoy est-ce qu'ils n'endurent en lisant de pres le reiallissement de la lumiere des lettres, ains les reculant plus arriere de leurs C yeux affoiblissent ceste lumiere, dautant qu'elle se respand & esuanouit parmi l'air comme l'eau parmi le vin? A cela y en eut qui respondirent, que les vieilles gens reculent arriere de leurs yeux les lettres, non pour rendre la lumiere plus douce, ne plus foible, mais plus tost au contraire pour embrasser de la lumiere dauantage, & pour emplir d'air lumineux l'interualle qu'il y a entre les yeux & les lettres. Les autres s'accordoient auec ceux qui tienent que les yeux iettent des rayons, car pourautant que de l'vn & de l'autre œil sort vne pyramide, dont la pointe est en la prunelle, & la baze embrasse l'obiect de la chose veuë, il est vray semblable que l'vne & l'autre pyramide va separément iusques à quelque espace de distance, mais quand elles sont plus esloignees, venans à s'entrerencontrer & cõfondre l'vne auec l'autre, elles ne font plus qu'vne lumiere des deux. C'est pourquoy chasque chose que lon void aparoit vne & non pas deux, encore qu'elle aparoisse à tous les deux yeux ensemble, à cause que les deux pyramides assemblees esclairent en commun, faisant de D deux vne seule veuë. Cela suppose les vieillards aprochans les lettres de pres les embrassent plus foiblement, dautant que les pyramides des rayons de leurs yeux ne sont pas encores iointes ensemble, & touchent à leur obiect chascune à part: mais ceux qui les esloignẽt plus loin estans desia les deux pyramides meslees, ils en voiẽt plus parfaitement, tout ainsi que ceux qui empoignent quelque chose auec toutes les deux mains & la tienent, ce qu'ils ne pourroient pas faire auec vne seule. II. Response en deux sortes à l'obiection & questiõ de ce chapitre. De la faculté de voir. Similitude.

Mais mon frere Lamprias donna incontinent à trauers, & recita presque comme s'il l'eust leuë dedans vn liure, l'opinion de Hieronymus, maintenant que nous voions & que la veuë se fait par le moien des images & especes qui sortent des choses visibles, lesquelles sortent premierement grandes & grosses, & à ceste cause troublent la veuë des vieilles gens quand ils les regardent de pres, pource qu'elle est tardiue & dure: mais quand elles sont plus auant sorties & espádues en l'air, & qu'elles III. Auis de Lamprias sur la question de la veuë des vieilles gens.

ont pris quelque distance, les plus terrestres se brisent & tombent à bas, mais les deliees s'aprochent des yeux sans leur donner peine, & s'accommodent vniement à leurs pertuis, ainsi les yeux en estans moins trauaillez & troublez, les aprehendent & reçoiuent mieux: ne plus ne moins que les odeurs mesmes des fleurs sont plus souëfues à sentir vn peu de loin, là où si on les aproche de trop pres, elles ne rendent pas vne si douce ne si naiufue senteur: dequoy la raison est, qu'auec l'odeur il sort de la fleur beaucoup de fluxion terrestre, trouble & espesse, qui corrompt & altere la souëfueté de l'odeur quand on la sent de pres: mais si on les sent vn peu de loin, ce qu'il y a d'euaporation terrestre se perd & diffluë à l'enuiron, & ce qu'il y a de pur & de chaud demeure & penetre plus pour sa subtilité, tát qu'il arriue iusques au sentiment du nez. E

IIII. *Opinion de Plutarque sur la mesme question.* MAIS nous, receuans le principe Platonique, disons, qu'il sort des yeux vn esprit lumineux, lequel se mesle auec la clarté & lumiere qui est alentour des corps & obiects visibles, dont il prend vne composition, tellemét qu'il se fait des deux vn seul corps, s'acordans en tout & par tout l'vn auec l'autre, mais ils se meslent l'vn auec l'autre par mesure & proportion: car il ne faut pas que l'vn ou l'autre perisse, estant surmonté par son compagnon, ains faut que des deux meslez & contemperez ensemble par proportion, il se face vne puissance & faculté moyenne. Estant donc ce qui sort de la prunelle des yeux des hommes sur-aagez, soit qu'on l'appelle fluxion d'esprit, ou rayon lumineux, foible & debile, il ne se peut faire vne meslange ni vne cōposition de lui auec l'air lumineux de dehors, ains plustost vne extinction & suffocation, si ce n'est qu'en esloignát les lettres vn peu arriere de leurs yeux, ils ne destrempent la trop vehemēte clarte de la lumiere, en sorte qu'elle ne rencontre pas leur veuë estát trop forte & trop brillante, ains mesuree & proportionnee à la foiblesse de leur œil: ce qui est la cause de ce qui auient aux animaux qui vont en tenebres, & se paissent la nuict, car leur veuë estant naturellement foible est offusquee de la grande lumiere du iour, tellement qu'elle ne se peut pas mesler auec si forte & si puissante lumiere, d'autant qu'elle sort d'vne si petite & si debile source, mais bien iettét leurs yeux des rayós, qui sont assez forts & bié proportionnez, pour se mesler auec vne lueur plus morne & plus ternie, comme est celle d'vne estoille la nuict, tellement qu'elle s'incorpore auec elle, & parfait l'operation du sentiment. F G

Confirmation de l'opinion precedente.

QVESTION NEVFIEME.

Pourquoy est-ce que les habillemens se lauent mieux auec de l'eau douce, qu'auec de l'eau de la mer.

I. L'occasion de la question prinse des demandes difficiles de Chrysippus & non resoluës par lui.

THEON le Grammairien vn iour que nous soupions chez Metrius Florus, demanda à Themistocles philosophe Stoïque, pourquoy c'estoit que Chrysippus aiant fait mention en plusieurs lieux de questions estranges, & qui semblent contre toute raisón, comme sont celles ci: Pourquoy le poisson ou la chair salee, si on les laue auec de la saulmure, ils en deuienent plus doux: Pourquoy les pelotons de laine se laissent moins aller si on les deschire à force, que si on les tire doucement petit à petit: Pourquoy ceux qui ont longuement ieusné, maschent plus laschement au commencement, que quand ils ont vn peu mangé: il n'en rend la raison de pas vne. Il lui respondit, que Chrysippus les propose en passant seulement, comme par maniere d'exéple, pour nous auertir, que nous nous laissons trop facilemét aller, & sans propos surprendre, à croire les choses où il y a si peu d'aparence: & aussi au cótraire à descroire celles qui nous semblent de premier front contre l'aparence: mais qu'as-tu afaire, dit-il, mon bel ami, d'aller enquerir de cela? Car si tu es tant enquerant, & si fort contemplatif à recercher les causes des choses naturelles, il n'est pas besoin que tu t'esloignes beaucoup de ce qui est de ta profession: mais di moy, H

pour-

A pourquoy c'est qu'Homere fait, que Nausicaa laue ses habillemens en la riuiere, & *Odyss. liu. 6.* non pas en la mer qui estoit toute prochaine, combiẽ que l'eau de la mer, estãt plus chaude & plus claire que l'eau douce de la riuiere, il y auroit apparence qu'elle deust estre aussi meilleure pour lauer. QVANT à cela, respondit Theon, que tu as proposé, il y a long temps qu'Aristote mesme le nous a resolu, en le referant à la terrestreité de la mer, d'autant que parmi l'eau de mer il y a beaucoup d'aspreté terrestre meslé, & est ce qui la rend salee, à raison de quoy elle soustient mieux ceux qui nagent dedans, & porte plus gros fardeaux que ne fait l'eau douce, laquelle obeit & cede plus, dautant qu'elle est plus deliee & plus legere, & moins forte, dautant qu'elle est plus simple & plus pure, à raison dequoy elle perce plustost, & en penetrant plus facilement, elle efface mieux & fait plustost en-aller les taches que ne fait celle de la mer. Ne vous semble-il pas qu'en ceste raison d'Aristote il y ait grande apparence?

II. Theon respõd à la question par le tesmoignage de Aristote en ses problemes.

OVI certainement dis-ie, il y a de l'aparence voirement, mais non pas pourtãt de B la verité: car ie voy que bien souuent on grossit & espessit de l'eau douce auec de la cendre ou auec des pierres, voire s'il n'y en a, auec de la poudre mesme, comme estãt l'aspreté de la substance terrestre plus apte à nettoyer toute ordure: ce que l'eau simple & toute pure ne peut pas si bien faire, à cause de sa subtilité deliee, & qu'elle est trop foible. Parquoy il n'a pas bien dit, que l'espesseur de l'eau de la mer empesché cest effect de nettoyer: mais la cause veritable est, pource qu'elle est penetrãte & perçante: car ceste acuité desbouche & ouure les petis pertuis, & en attire dehors l'ordure: au contraire, ce qui est gras n'est iamais propre ni bon à lauer, ains plustost fait tache & macule. Or est-il que la mer est grasse, & est à l'auenture cela pourquoy elle n'est pas bonne à lauer: & qu'il soit vray que l'eau de mer soit grasse, Aristote mesme le tesmoigne: & le sel est gras aussi, au moien dequoy il fait que les lampes bruslent & esclairent mieux quand on en met dedans: & l'eau de la mer quand on la distille sur la flamme s'allume, & n'y a point d'eau qui brusle comme fait la marine, & est à mon auis la cause pourquoy elle est aussi la plus chaude. Toutefois encore y a-C il vne autre raison, c'est que la fin du lauer est le seicher, & est le plus net ce qui est le plus sec. Parquoy il faut que l'humidité qui laue, sorte quand & l'ordure, ne plus ne moins que l'humeur melancholique quand & l'hellebore. Or est-il que le Soleil rauit & enleue facilement l'humeur qui est douce, à cause de sa legereté, là où la salure de l'eau marine s'attachãt aux petis pertuis, à cause de sa dureté & aspreté est malaisee à deseicher. ALORS Theon prenant la parole: cela que tu dis est faux, dit-il, car Aristote au mesme liure dit, que ceux qui se lauent dedans la mer sont plustost secs, que ceux qui se lauent dedans l'eau douce, s'ils se mettent au Soleil: il le dit voirement, respondis-ie, mais ie pensois que tu deusses plustost croire à Homere, qui dit l'opposite: car Vlysses apres son naufrage se rencontre deuant Nausicaa

III. Plutarque contredit à la resolution d'Aristote.

En ses problemes sect. 23.

IIII. Replique de Theon pour Aristote, & la solution de Plutarque par l'autorité d'Homere.

Terriblement deffait de la marine:

Et lui-mesme dit aux seruantes & femmes d'icelle,

D *Retirez vous, filles, vn peu arriere,*
Iusques à tant que dedans la riuiere
I'aye laué les ordures que l'eau
De la marine a mises sur ma peau. *Odyss. liu. 6.*

Et apres leur auoir dit cela, descendant en la riuiere,

Il nettoya toute la vilenie
Salee, dont sa teste estoit honnie.

Auquel endroit le Poëte a singulierement bien entendu, & proprement exprimé ce qui se fait: par ce que quand ceux qui sortent de la mer se tienent au soleil, la chaleur d'iceluy dissipe incontinent la partie la plus subtile & la plus legere de l'humidité, & ce qui est plus ord & plus sale demeurant, s'attache à la peau comme vne crouste de sel, iusques à ce qu'on l'ait lauee en eau douce & bonne à boire.

QVESTION DIXIEME.

E

Pourquoy est-ce qu'à Athenes la danse de la lignee Aeantide n'est iamais iugee la derniere.

Tout ce discours est vne louange des faits de la lignee Æantide, ayant ce nom à cause d'Aiax, & la solutiõ de la question est adioustee a la fin.

AV festin que Serapion faisoit pour la victoire de la danse que la lignee Leontide auoit obtenuee & gaignee par sa cõduite, auquel festin nous estions conuiez comme estans d'icelle lignee, par ce que le peuple nous auoit donné priuilege & droit de bourgeoisie en icelle, on tint plusieurs propos de la grand' brigue qui auoit esté en ce ieu là des danses, qui fut poursuiui & brigué fort chaudement & de grande affection, à cause que le Roy Philopappus en personne y presidoit fort honorablement & magnifiquement, aiant fait les frais des danses de toutes les lignees ensemble, & estoit à ce festin auec nous enquerant & alleguant lui-mesme plusieurs F antiquitez, plus à mon auis par courtoisie pour entretenir la compagnie, que pour enuie qu'il eust d'aprendre. Si fut là allegué par le Grammairien Marcus, que Neanthes Cyzicenien escrit en ses narrations fabuleuses qu'il fait de ceste ville, que la lignee Æantide auoit par honneur preciput ce priuilege là, que sa danse n'estoit iamais iugee la derniere. L'autheur, dit le Roy, n'est pas gueres suffisant pour authoriser vne histoire: mais si cela d'auenture n'est point faux, prenons le pour vn suiet & matiere propre à discourir entre nous, & en recerchons la cause. Mais si la supposition est fausse? dit nostre ami Milon. Il n'y a point de danger, respondit-il, s'il nous en prend pour l'amour des lettres, comme il fit iadis au sage Democritus, lequel vn iour mangeant d'vne figue trouua qu'elle auoit le goust du miel, Si demanda à sa seruante, où elle l'auoit achetee. Elle lui nomma vn certain verger. Et lui se leuant, lui commanda de le mener tout de ce pas sur le lieu. De quoy la seruante s'esbahissant, lui demanda pourquoy il y vouloit ainsi chaudement aller. Il faut, dit-il, que G ie trouue la cause de ceste douceur: & ie la trouueray quand i'auray veu & bien consideré lieu. De quoy la seruante se prenant à rire, Rasseiez vous, dit-elle, hardiment quant à cela, car n'y pensant pas, i'auois mis ces figues en vn vaisseau où il y auoit eu du miel. Et lui comme en estãt marri, Tu me fasches, dit-il, de me dire cela: car nonobstant ie suiuray ma deliberation, & cercheray la cause, comme si ceste douceur venoit de la figue mesme. Aussi nous ne prendrons point occasion de fuir ceste dispute sur la trop grande facilité de Neanthes à escrire certaines choses non receuables: car quand cela ne seruira d'autre chose, pour le moins sera ce vn suiet à nous exerciter. Si se prirent egallement tous alors à louër la lignee Æantide, & n'y furent pas oubliez les hauts & glorieux faits d'armes qu'elle auoit autrefois faits. Car on ne faillit pas d'amener en ieu la bataille de Marathon, qui est vn des bouts d'icelle lignee: & allegua lon aussi que Harmodius & Aristogiton estoient Æantides, natifs du bourg d'Aphidnes, lequel est en icelle lignee: & l'Orateur Glaucias H afferma, que la pointe droite de la bataille auoit esté donnee à ceux de celle lignee, le prouuant par les Elegies que le poëte Æschylus en auoit composees à la louange d'icelle contree, y ayant lui-mesme en personne fort vaillamment combatu. Dauantage il monstra que Callimachus le mareschal du camp en estoit, qui se porta fort vaillamment au combat, & fut l'vn des principaux autheurs de la bataille, aiant au conseil conclud à icelle apres le capitaine Miltiades, & ie confirmay le dire de Glaucias, alleguant que le decret, par lequel l'armee d'Athenes sortit en campagne, fut arresté lors que la lignee Æantide estoit en son rãg de presider au conseil, & que la mesme lignee, en la bataille de Platæes, emporta le pris d'auoir mieux fait. A l'occasion dequoy les Æantides vont encore tous les ans faire vn sacrifice pour la victoire, commandé & ordonné par l'oracle d'Apollo, sur le mont de Citheron, aux Nymphes Sphragitiennes: à quoy la ville leur fournit de victimes, & autres choses

A ses necessaires pour le sacrifice. Mais vous sauez, dis-ie, que toutes les autres lignees peuuent aussi bien alleguer beaucoup de telles vaillances, mesmement la Leontide, qui est la mienne, ne cedant en gloire à nulle des autres qui qu'elle soit. Considerez donc s'il seroit point plus vray-semblable de dire, que cela fust comme vne excuse & vn reconfort enuers le demi-Dieu Aiax Telamonien, lequel ne fut pas fort patient à suporter sa perte au iugement des armes d'Achilles, ains fut si enflammé de ialousie & de courroux, qu'il ne voulut pardonner à personne. De peur donc qu'il n'en deuinst encore vne autre fois furieux, & n'en fust implacable, il a esté ordonné de lui oster ce qui le pourroit plus aigrir en sa défaueur, c'est que iamais la lignee qui porte son nom ne seroit reculee iusques au dernier lieu.

B Le second Liure des propos de table.

SOMMAIRE.

1. *Quelles sont les choses dont Xenophon dit que lon est bien aise d'estre interrogué & gaudi à table.*
2. *Pourquoy les hommes mangent plus en automne qu'en autre saison.*
3. *Lequel a esté le premier la poule ou l'œuf.*
4. *Si la lucte est le plus ancien des combats & ieux de pris sacrez.*
5. *Pourquoy Homere entre les combats de pris, met tousiours en premier lieu l'escrime des* C *poings, puis la lucte & le dernier la course.*
6. *Pourquoy le Pin, le Sapin, & autres semblables arbres iettans resine, ne se peuuet enter en escusson.*
7. *Du poisson qui s'appelle Remora, à cause qu'il arreste les nauires.*
8. *Pourquoy lon dit que les cheuaux Lycospades, c'est à dire qui ont esté tirez ou rescous du Loup, sont plus courageux que les autres.*
9. *Pourquoy les moutons qui ont esté mords du loup en ont la chair plus tendre: mais la laine plus suiette à engendrer des poux.*
10. *Si les Anciens faisoient mieux, seruans à table chascun à part, que maintenant que lon mange de communes viandes tout ensemble.*

QVESTION PREMIERE.

Quelles sont les choses dont Xenophon dit que lon est bien aise d'estre interrogué & gaudi à la table.

NTRE les choses dont on fait prouision pour vn festin, Sossius Senecion, les vnes sont du tout necessaires, comme D le pain, le vin, & les viandes, les licts aussi, & les tables: les autres sont accessoires, & sans aucune necessité vrgente, comme sont les passetemps que on y introduit pour voir ou pour ouir apres souper, comme sont les farces, le bal, les ieux, les masques, quelques plaisans boufons pour faire rire, ainsi que pourroit estre vn Philippus de chez Callias: lesquels passetemps resiouissent bien quelquefois la compagnie, quand il y en a, mais quand il n'y en a point, on ne s'en soucie pas beaucoup, ni n'en treuue lon pas le festin defectueux pour cela. Autãt en peut-on dire des propos de table, par ce que les vns concernẽt proprement l'vsage des festins, les autres contienent bien quelque gentille speculation, mais qui conuient plus propre-

1. Pour preface il traite des choses necessaires & accessoires d'vn festin, & applique cela aux questions du liure precedent.

ment au temps que lon employe à ouir la musique des flustes, des aubois, de la lyre E ou des violes: dequoy le premier liure nous peut fournir quelques monstres & eschantillons meslez les vns parmi les autres. Comme, pour exemple de la premiere sorte, soit la question, S'il est bon de traiter & disputer de la Philosophie à table: & ceste autre, S'il est meilleur que le festoiant distribue lui-mesme les lieux de l'assiette, ou qu'il les laisse à la discretion des conuiez. De la seconde sorte, sont telles questions, Pourquoy lon dit, que l'amour fait les hommes musiciens & poëtes, & la question touchant la prerogatiue de la lignee Æantide, & autres semblables. Et quant à moy, i'appelle proprement les premieres, propos de table: & les secondes, propos apres la table. Si les ay couchees par escrit pesle-mesle, non pas distinctement, ains selon que chascune me venoit en la memoire. Et ne faut pas que les lecteurs s'esbahissent, si ie vais recueillant pour te dedier quelques propos que toy-mesme par ci deuant as tenus: car encore que nostre aprendre ne soit pas vn resouuenir, si est-ce que le resouuenir & l'aprendre se rencontrent bien souuent ensemble en mesme suiet. A v demeurant ayant mis dix questions en chasque liure, la F premiere de ce second est vne que Xenophon disciple de Socrates nous a aucunement proposee, quand il dit, que Gobrias soupant auec Cyrus louoit grandement les façons de faire des Perses, mesmemẽt en ce qu'ils se faisoyent des interrogatoires l'vn à l'autre, dont ils estoient bien aises, & s'entredisoient des traicts de risee, dont ils estoient plus ioyeux que si on ne leur eust point dit. Car s'il est ainsi que les autres en nous louant mesmes, bien souuent nous faschent, comment ne seroit grandement à louër & priser la gentile grace & honnesteté de ceux-là, dont les traicts mesmes de risee & de mocquerie donnoient plaisir & ioye à ceux à qui ils estoient dits? C'est pourquoy Sopater nous festoiant vn iour proposa, qu'il sauroit volontiers de quelle sorte estoient ces interrogatoires là, & quelle en estoit la façon. Car ce n'est pas vne petite partie de l'entre-gent, que sauoir dextrement obseruer la bien-seance G en telles demandes, tels ieux & telles facecies, Non certainement, dis-ie alors: mais regardez si Xenophon lui-mesme, tant au festin de Socrates qu'en ceux des Perses, ne donne point à entendre qu'elle en estoit la façon, & s'il vous semble bõ que nous entrions en ce discours. P r e m i e r e m e n t il m'est auis que les hommes sont bien-aises qu'on leur demande les choses que facilement ils peuuent respondre, & ces choses là sont celles dont ils ont plus de conoissance & d'experience. Car si on les interrogue de choses qu'ils ne sachent pas, ou ils s'en faschent, ne plus ne moins que qui leur demanderoit ce qu'ils ne pourroyent pas payer, ou faisans des responses de trauers, & non pertinentes, ils se troublent & se mettent en danger de faillir, là où si la response leur est non seulement facile, mais aussi aigue & subtile, elle en est tant plus agreable & plaisante à celui qui la fait. Or est elle aigue & subtile quand ils sauent quelque chose de ce que lon ne sait pas communément, & que peu de gens entendent ordinairement, comme sont des poincts d'Astrologie, ou bien de la H Dialectique, si eux y sont bien versez: car non seulement ce que dit Euripides est vray, que

II. Il entre en la premiere question de ce second liure, prinse de ce que dit Xenophon au 5. liure de l'institution de Cyrus.

III. Response à la question, monstrãs dequoy les hommes prenẽt plaisir à parler & à respondre: & comment on leur doit gratifier.

Chascun se plaist où il se trouue mieux.

mais aussi chascun deuise & parle plus volontiers de ce qu'il sait & entend le mieux, & sont tous hommes bien aises quand on les interrogue de ce qu'ils sauent bien, & qu'ils ne veulent pas que lon l'ignore, & que lon ne le sache. Voila pourquoy ceux qui ont beaucoup voyagé ou nauigé par le monde, sont bien aises quand on les interrogue des pays lointains, des mers estrangeres, des mœurs, façons & coustumes des barbares, & volontiers le racontent, & descriuent sur vne table les lieux, les destroits & les golfes par où ils ont passé, reputans que cela soit par maniere de dire le fruict & le reconfort des trauaux qu'ils y ont endurez. Brief tout ce que de nous mesmes, sans que personne nous en demande, nous auons acoustumé de dire & de

raconter

A racóter volontiers, nous sommes plus aises d'en estre interroguez, parce qu'il semble que nous facions plaisir à la cópagnie en les disant, là où nous auons grande peine à nous abstenir & garder de les dire. Ceste sorte de maladie prend volontiers aux gens de marine: mais ceux qui sont plus honnestes & plus modestes entre eux, sont fort aises qu'on leur demande ce qu'ils voudroient bien dire, mais ils en ont honte, & n'osent reprendre ceux qui passent sous silence les choses que par le passé ils ont faites eux-mesmes heureusement & honorablement. Parquoy le bon Nestor en Homere, fait sagement, lequel conoissant la conuoitise de gloire qui estoit en Vlysses, luy dit,

Di moy tressage Ulysses, je te prie, *Iliad. liu. 10.*
Le grand honneur de la cheualerie
Des Grecs, comment vous pristes les cheuaux.

B Car on oit mal volótiers ceux qui se louent eux-mesmes, & qui racótent leurs beaux faits, s'il n'y a quelqu'vn de la compagnie qui le leur face faire, & que par contrainte ils le facent. Pourtant sont-ils bien ioyeux qu'on les interrogue des ambassades que ils ont faites, des actes de gouuernement, mesmement s'il y a eu quelque chose de grand & honorable, quand ils sentent que ce n'est point par enuie ne par malignité que lon les en interrogue: & autrement aussi ceux qui sont enuieux, & malins destournent tels propos, ne voulans point donner de lieu à telles narrations, ni bailler occasion ou matiere de deuis qui tourne à l'honneur & à la louange de celui qui le dit. C'est donc encore vn autre moien de gratifier à ceux qui ont à respondre, de leur demander choses que lon sait bien que leurs ennemis & mal-vueillans ne veulent pas ouir, combien qu'Vlysses dit à Alcinoüs,

Tu veux ouir mes plorables mal-heurs,
Pour rengreger derechef mes douleurs *Odyss. liu. 9.*
En gemissant ma dure destinee.

C Aussi respond Oedipus en Sophocles en la compagnie du Chorus,

Il griefue, amis, bien fort quand on resueille
Une douleur qui de long temps sommeille.

Au contraire Euripide escrit ainsi,

Combien en joy a de suauité
Le souuenir d'vn danger euité?
Mais non pour ceux qui en mer importune
Courent encor' incertaine fortune.

PARQVOY il se faut bien garder de demander de mauuaises nouuelles, par ce que les hommes se faschent quand on leur fait racóter comment ils ont mis en terre leurs enfans, commét ils ont esté condamnez, & comment ils ont perdu leur proces, ou comment ils ont esté malheureux en quelque trafic par terre ou par mer: & au contraire, ils sont bien aises de repeter souuent quand on leur demande comD ment ils ont eu bonne audience, comment ils ont obtenu ce qu'ils demandoient en quelque harengue publique, comment ils ont esté bien recueillis du Roy, comment leurs autres compagnons estans demeurez au danger de la tourmente, ou des larrons, ils en sont tous seuls eschapez. Et pource qu'en le racótant il leur est auis qu'ils iouissent de la chose mesme, ils ne se peuuent saouler de le raconter & rememorer: aussi sont ils bien-aises quand on leur demande de leurs amis qui sont bien leurs besongnes, ou de leurs enfans qui profitent bien aux lettres, ou à plaider au Palais, ou qui ont credit aux cours des princes. Ils sont aussi bien-aises, & content volontiers quand on leur demande les pertes ou hontes de leurs mal vueillás & ennemis qu'ils ont conuaincus & fait condamner, ou autrement qu'ils sont tombez en quelque desastre: car ils craignent de le raconter d'eux-mesmes sans en estre enquis, pour ne donner opinion d'eux, qu'ils soient gens de maligne nature, s'esiouissans du mal

IIII. Dequoy il se faut donner garde d'interroguer autrui, & au contraire à quel propos on le doit amener.

d'autruy. C'est aussi grand plaisir a vn chasseur quand on l'interrogue des chiens, & E
à vn qui aime les exercices de la personne, quand on lui demande des ieux où lō s'exerce à nud, & à vne complexion amoureuse, quād on lui parle des belles creatures: comme aussi vn deuot & religieux ne fait ordinairement que racōter des songes & visions qu'il a euës, & combien de choses lui seront heureusement succedees pour auoir bien obserué quelques presages & augures, fait des sacrifices, & consulté les oracles par la faueur des Dieux: aussi sont ils bien ioyeux quād on leur en demāde. Mai quant aux vieilles gens, quoy que la narration ne soit point à propos, toutefois ceux qui les interroguēt de quelque chose que ce soit, leur font presque tousiours plaisir & les grattent, comme lon dit, où il leur demange.

Odyss. liu. 3.

O Nestor fils de Neleus, beau sire,
Ie te suppli la verité me dire,
Comment est mort Agamemnon l'aisné F
Fils d'Atreus, & où est son puisné
Menelaus, s'il est en Achaie,
Ou en Argos, encore plein de vie.

Il lui demande plusieurs choses à la fois, & lui donne matiere de beaucoup parler, non pas comme font aucuns, qui estraignans les personnes à ne respondre que ce qui est necessaire, & pressans ainsi les responses, ostent aux vieillards cela où ils prenent plus de plaisir. En somme ceux qui veulent plaire, plus tost que fascher & desplaire, proposent de telles questions, que les responses d'icelles soient plus tost suyuies & acompagnees de louange que de blasme, d'amitié & de bien-vueillance plus tost que de haine & de mal-vueillance des escoutans. Voila ce qui me semble quant aux interrogatoires & demandes. Au demeurant quant aux brocards & traicts de risee, le meilleur est de s'en abstenir de tout poinct qui n'en sait vser dextrement, & y estre retenu auec artifice en temps & en lieu oportun. Car tout ainsi que ceux qui sont en lieu fort glissant & panchant, pour peu qu'on les touche en courant au long d'eux, on les porte & renuerse par terre: aussi à la table en beuuant nous sommes en danger de broncher en cholere à la moindre occasion du monde pour aucune parole dite mal à propos. & bien souuent sommes plus esmeus pour vn traict de mocquerie que non pas d'vne iniure, par ce que nous voyons que l'iniure se dit bien souuent par vne impetuosité de soudaine cholere contre la volōté mesme de celui qui la dit: mais nous prenons à cœur plus aigrement la mocquerie, comme procedant de volonté propensee d'outrager, & d'vne malignité volontaire sans aucune necessité: & brief par tout le parler nous nous offensons plus, & sauons plus mauuais gré à ceux qui parlent à certes grauement, qu'à ceux qui parlent à la volee legerement. Or est il certain, qu'en tout brocard de mocquerie il y a tousiours quelque figure, & quelque parole dite de biais, tellemēt que c'est comme vne artificielle iniure de longue main propensee: comme, pour exemple, celui qui appelle vn autre chaircuitier, il l'iniurie tout ouuertement: mais celui qui lui dit, Il me souuient G
que tu te soulois moucher du coude, il se mocque de lui couuertement: & ce que dit Ciceron à vn Octauius que lon soupçonnoit estre Africain, & qui s'excusoit de n'ouir pas ce que Ciceron lui disoit, Si est ce que tu as l'aureille percee: & Melāthius estant brocardé & mocqué par vn ioueur de farces, Tu me rens dit-il, vne aumosne que ie n'ay pas meritee. Les mocqueries donc poignent & picquent dauantage, ne plus ne moins que les traicts barbelez qui demeurent plus lōg temps dedās la playe, & faschent plus ceux qui sont moquez, dautant que pour estre ingenieuses elles delectent dauantage les assistans, qui pour le plaisir qu'ils prenent à l'arguce ingenieuse de la moquerie semblent adiouster foy à celui qui l'a dite. Car à dire vray, moquerie n'est autre chose, qu'vn reproche couuert & figuré de quelque faute, ainsi que Theophrastus mesme le dit: tellement que l'auditeur qui l'escoute adiouste de

V. Reigles à obseruer par ceux qui veulent vser de brocards & traits de risee. Similitude.

Similitude monstrant le danger qu'il y a es traits de risee.

lui

A lui mesme par coniecture ce qui demeure à dire, cōme le sachant bien & le croiant, Car celui qui se prit à rire, & monstra d'auoir trouué bon, quand il entendit que Theocritus respōdit à vn qui auoit le bruit de destrousser, & oster les robes de ceux „ qui alloient la nuict par la ville, & lui demandoit s'il alloit soupper en ville, Oui, dit- „ il, i'y vais: mais ie coucheray là: Celui-là, di-ie, sembloit confirmer le crime dont l'autre estoit souspeçonné: tellement que le moqueur qui se moque mal à propos & de mauuaise grace, remplit les assistans mesmes & escoutās de malignité, comme estans bien aises de l'iniure qui est faite au moqué, & comme aidans eux-mesmes à l'iniurier. C'estoit l'vne des choses que lon aprenoit iadis en la belle Lacedæmone, que se moquer & gaudir sans fascher, & ne se fascher point aussi quand on estoit gaudi & moqué: & si d'auenture lon se faschoit de s'ouïr brocarder, le moqueur incontinent s'en deportoit. Comment donc ne seroit il difficile de trouuer vne moquerie qui fust agreable au moqué, veu qu'il faut auoir l'entēdement biē vif & aigu B pour sauoir iuger & discerner que c'est qui ne fasche pas en vn traict de moquerie?

VI. Continuation & esclaircissemēt des reigles & de la mesure que lon doit tenir en se gaudissās les vns des autres auec diuers exēples à ce propos, & des diuerses sortes de moqueries.

Tovtefois pour en ouurir vn peu les moiens, il me semble en premier lieu que comme les moqueries faschent plus ceux qui se sentent suiets aux vices & imperfections dont ils sont moquez: aussi celles qui semblent mettre sus des fautes dont lon est notoirement fort esloigné, sont celles qui donnent quelque plaisir & quelque grace aux moquez, comme Xenophon dit plaisamment d'vn homme qui estoit extremement laid, & velu comme vn Ours, que c'estoit les amours de Sambaulas. Il vous peut souuenir aussi de nostre bon ami Lucius Quintius, qui estant au lict malade se plaignoit d'auoir les mains froides, & Aufidius Modestus lui respondit, Si les a-tu n'agueres raportees bien chaudes de la Prouince de ton gouuernement, ce mot lui dōna à lui Preteur, qui estoit homme de bien, occasion de rire & matiere de plaisir, mais ce fut vn reproche & vne iniure bien picquāte au Proconsul qui estoit larron. C'est pourquoy quand Socrates prouoquoit Critobu- C lus qui estoit vn fort beau ieune homme, à faire comparaison de leurs beautez, il se iouoit & ne se moquoit pas. Et Alcibiades de mesme se iouoit à Socrates en lui disant, qu'il estoit ialoux du bel Agathon. Les Rois mesmes quelquefois prenent à plaisir quand on parle à eux, comme s'ils estoient pauures, ou hommes priuez „ ainsi cōme vn bouffon, duquel Philippus se gaudissoit, lui dit, Et quoy, ne te nour- „ ris-ie pas? Car en leur reprochant des maux ou imperfections que notoirement ils n'ont pas, on donne à entendre obliquement les biens qu'ils ont: mais aussi faut-il bien prendre garde, que ces biens là certainement & sans aucune doute soient en eux, car autrement ce que lō diroit au cōtraire les mettroit en souspeçon douteuse. Car celui qui dit à vn homme fort riche qu'il lui amenera ses creanciers & vsuriers qui lui prestent à vsure: ou qui dit à vn beuueur d'eau fort sobre, qu'il est yure, & qu'il a trop beu: ou qui appelle vn personnage liberal, & qui despend magnifiquement, & fait volontiers plaisir, chiche, taquin & mechanique: ou qui menace vn D qui a la vogue au Palais en matiere d'estre excellent aduocat, & qui a grande authorité au gouuernement, qu'il le fera adiourner: celui là, dis-ie, donne occasion de risee & de resiouissance, à celui à qui il le dit. Ainsi se rendit Cyrus agreable par ceste courtoisie de prouoquer ses familiers à faire à l'enui les choses esquelles il sauoit bien qu'il estoit inferieur à eux. Et Ismenias iouant vn iour de ses flustes durant vn sacrifice, comme les signes & prognostiques des hosties ne se monstrassent point propices, celui qui l'auoit loué pour iouër, lui ostant les fleustes des mains s'en prit à flageoller lourdemēt & ridiculement: dequoy toute l'assistance le reprenant, Ce n'est pas tout, dit-il, de bien iouer, car il faut iouer au gré des Dieux. Adonc Ismenias se prenant à rire, lui respondit, Mais c'est l'opposite de ce que tu penses, car cependant que ie iouois, les Dieux y prenoient si grand plaisir qu'ils en differoient à receuoir le sacrifice: & quand tu t'es meslé de iouër, ils l'ont incontinent receu,

à fin de tant plus tost se deliurer de toy. Dauantage ceux qui appellét les choses notoirement bonnes par des noms iniurieux, auec risee, s'ils le font de bône grace, ils plaisent plus que ceux qui louënt de droit fil à descouuert : comme aussi poignent & picquent plus aspremét ceux qui iniurient sous de beaux & louables noms, comme ceux qui appelleroient des meschans hommes des Aristides, ou des lasches & couards des Achilles, comme Oedipus en Sophocles, quand il dit, E

Creon qui d'elle
Auoit esté tousiours ami fidelle.

VII. Autre sortes de moquerie, qu'il estime estre receuables auec la moderation requise ci dessus.

IL y a vne autre sorte de moquerie opposite à celle louange simulee, quand on fait semblant de blasmer, de laquelle sorte de louër Socrates a souuent vsé, comme quand il appelloit la façon de faire qu'auoit Antisthenes de côcilier amitié entre les hômes & les assembler ensemble, macquerelage & courretage : côme aussi pour la
1. bonne grace qu'auoit le philosophe Crates, & pour ce qu'il estoit bien venu & receu en toutes maisons, on l'appelloit anciennement Thyrepanoictes, comme qui F
2. diroit, crocheteur de portes. Aussi est plaisante la moquerie qui semble estre vne plainte, mais acompagnee de gratitude : côme Diogenes disoit de son maistre Antisthenes, Celui qui m'a vestu de haillons & de lambeaux, qui m'a contraint de mendier, qui ma chassé de ma maison : Il n'eust pas eu si bône grace s'il eust dist, Celui qui m'a fait sage, content, & bien heureux. Et vn Laconien faisant semblant de se plaindre d'vn maistre d'estuues, qui leur bailloit le bois si sec qu'il ne faisoit aucune fumee, Celui par lequel on ne peut pas plorer. Et côme qui appelleroit celui qui tiendroit fort bonne table, & dôneroit tous les iours tres-bien à disner, vn Tyrá & vn preneur d'hommes à force, qu'il ne lui auroit pas souffert de manger chez lui, ni de voir vne seule fois la table de sa maison depuis tant d'annees. Et comme celui qui disoit que le Roy l'auoit attrapé, & lui auoit ioué vn mauuais tour, de lui auoir osté tout son repos & loisir, & le moien de dormir à son aise, l'aiât rendu de pauure riche. Et si quelqu'vn aiant recueilli de fort bon vin, accusoit les Dieux Cabires G d'Æschylus, d'auoir fait faillir le vinaigre en sa maison, ainsi côme eux mesmes par ieu l'en auoient menacé. Car ces façôs là de louâges couuertes & simulees touchent au cœur, & agreent de tát plus qu'elles ont la grace plus aiguë, tellemét que ceux qui se sentent ainsi louez n'y resistent pas, & n'en sont pas mal-contens.

VIII. Ce qui est requis en celui qui veut brocarder les autres dextrement & gentiment.

MAIS il faut que celui qui veut gétiment & dextremét vser d'vne moquerie, conoisse bié la difference des vices & imperfections dont les personnes seront tarees, côme d'auarice & d'opiniastreté, & des vacations ausquelles elles seront adonnees, comme aux let-
1. tres ou à la chasse: car on est marri à bon escient de se sentir attaint de ces imperfections, & bien aise d'estre gaudi des autres, comme Demosthenes le Mitilenien dit plaisamment, estant allé voir vn sien familier qui aimoit fort la Musique & le ieu de la Cithre. Apres qu'il eut frappé à la porte, & que l'autre lui eut respondu de dedans qu'il entrast : mais que tu aies attaché ta Cithre, dit-il. Mais le boufon de Lysimachus au contraire rencontra mal plaisamment, Car le Roy se iouant à lui, lui mit vn H scorpion contrefait de bois sur sa robe, dequoy il s'effroya, & en tressaillit de peur: mais s'estant incontinent aperceu que le Roy se iouoit : Ie te vais, dit-il (Sire) faire belle peur aussi, Donne moy vn talent. Autant faut-il auoir d'esgard & faire pa-
2. reille difference quát aux defectuositez & imperfectiôs corporelles des personnes, au moins en la plus part. Car si on les moque pource qu'ils ont le nez lóg ou court ils ne s'en font que rire : comme vn mignon de Cassander ne se courrouça point de ce que Theophrastus lui dit, Ie m'esbahis comment tes yeux ne chantent de ioye, veu que le nez leur cede, voulát dire, qu'il auoit le nez plus enfoncé que les yeux. Et Cyrus qui dit à vn qui auoit le nez gråd & aquilin, qu'il espousast vne féme camuse, par ce qu'ainsi ils seroient bié apariez. Mais si on les picque d'auoir ou le nez punais, ou l'aleine puáte, ils s'en offensent : & derechef si on les gaudit d'estre chauues, ils le

A ils le passent aisément, mais si on les moque d'estre borgnes ou aueugles, ils s'en faschent. Car Antigonus se gaudissoit bien lui-mesme de son œil creue, comme quād on lui presenta vn escrit en grosses lettres, Vn aueugle mesme, dit-il, y mordroit. Mais il fit mourir Theocritus de Chio prisonnier, pour ce que quelqu'vn le reconfortant, lui dit, qu'incontinent qu'il viendroit deuāt les yeux du Roy il auroit la vie sauue: voire mais, respondit il, c'est autant à dire, qu'il est impossible que ma vie soit sauue: pource que le Roy Antigonus n'auoit qu'vn œil. Et Leon Bysantin, comme Paciades lui obiiçast qu'il auoit les yeux chassieux: Tu me reproches, dit-il, vn peu de mal que i'ay aux yeux, & tu ne regardes pas que tu as vn fils qui porte la vengeance diuine sur ses espaules: pource qu'il auoit vn fils qui estoit bossu. Aussi se courrouça Archippus, qui de son tēps estoit l'vn des orateurs qui auoit credit au gouuernement d'Athenes, de ce que Melanthius se moquant de lui, pour ce qu'il estoit fort courbé en auant, disoit, οὐ προεστάναι, c'est à dire, qui ne presidoit pas: mais προκεκυφέναι, B c'est à dire, qu'il courboit & panchoit en auāt la republique, cōme qui diroit qu'il ne dressoit pas, mais qu'il courboit le gouuernement d'Athenes. Il y en a d'autres qui prenent ces gaudisseries là doucement & moderément: cōme l'vn des mignons d'Antigonus lui aiant demandé vn talent en don, & en aiant esté refusé, lui demāda qu'il lui baillast de ses gardes pour l'accompagner & lui faire escorte, de peur que par le chemin on ne l'espiast pour le destrousser, & qu'il feroit semblant de porter le talent sur ses espaules. Voila comment les hommes se portent en ces choses là exterieures pour leur inegalité, les vns d'vne sorte, les autres d'vne autre. Epaminōdas estant en vn banquet auec ses compagnons en magistrat, beuuoit du vinaigre: & comme ils lui demandassent, pourquoy il faisoit cela, & s'il estoit bon pour la santé: Ie ne say, respondit-il, mais bien say-ie qu'il est bon pour faire souuenir cōment on vit en ma maison: pourtant faut-il conoistre & considerer les natures & les mœurs d'vn chascun, pour tascher à vser de ieux & de traits de risee sans fascher personne, C & pour se rendre agreable à vn chascun.

La grace ne se peut trouuer en termes François, par ce que l'vn signifie estre droit, & l'autre courbé en auant.

QVANT à l'Amour il est fort diuers & variable, cōme en toute autre chose, en brocards & traits de risee, par ce que les vns s'en offensent, les autres s'en esiouissent, mais sur tout il faut obseruer & sauoir bien conoistre l'oportunité du temps: car tout ainsi comme le vent du commencement esteint le feu à cause de sa foiblesse, mais quand il est embrasé il lui donne nourriture & acroissement: aussi l'amour quand il ne fait que naistre & commēcer à venir, il se courrouce & se fasche contre ceux qui le descouurent: mais quand il est tout descouuert & conu de tous, alors il s'en nourrit & s'en rit, estant par maniere de dire soufflé & enflāmé dauantage par les brocards & attaintes qu'on lui en donne: mais bien sont ils ioyeux qu'on les gaudisse de leurs amours, principalemēt, quād les personnes qu'ils aiment sont presētes, encore que ce soit de leurs propres femmes qu'ils soiēt amoureux, ou de quelques ieunes hōmes qu'ils aiment d'vn amour vertueux, ils s'en preualent, en sont fort aises, & en font gloire enuers eux, d'estre gaudis & D brocardez pour l'amour d'eux. Comme Arcesilaus lui en aiant esté en son eschole ietté vn trait par quelqu'vn de ceux qui faisoient profession d'aimer, respondit, Ceste atteinte là ne me semble toucher à personne de la compagnie. Tu ne touches donc point, repliqua l'autre, à celui là: en lui monstrant vn beau & honneste iouuenceau qui estoit assis tout ioignant lui.

IX. Des gaudisseries & traits de risee contre ceux qui font l'amour.

IL faut aussi bien prendre garde deuant qui on dit ces traits là, car on se rit quelquefois des mots que lon s'oit dire entre familiers & amis, que qui les diroit deuāt vne femme, ou deuant vn pere, ou deuant vn maistre d'eschole, ou s'en offenseroit, si ce n'estoit chose qui leur fust fort agreable. Comme si quelqu'vn se moquoit d'vn sien compagnon deuant vn philosophe, de ce qu'il iroit les pieds nuds, ou de ce qu'il passeroit les nuicts à estudier & escrire: ou deuāt son pere, de ce qu'il seroit tenant & chiche: ou deuant sa femme, de ce qu'il ne se mōstreroit point courtois & gracieux aux autres dames, & qu'il seroit

X. Faut prendre garde en presence de qui lon vse de traits de gaudisserie & risee: item quel esgard lon doit auoir à ceux que lon brocarde.

seruiteur d'elle seule: comme Tigranes en Xenophon est moqué par Cyrus, & que F
sera-ce si ta femme entéd que tu portes toy-mesmes tes hardes à ton col? Elle ne l'en-
tendra pas seulement, dit-il, car elle le verra en sa presence mesme. Mais quand ceux
qui disent de tels brocards, participét eux-mesmes aucunement à la moquerie, cela
les rend plus irreprehésibles, comme quád vn pauure se gaudit de la pauureté d'vn
autre, ou vn roturier de la basse & roturiere naissance de sô côpagnô, ou vn amou-
reux de l'amour d'vn autre: car il semble que ce n'est pas en intention d'iniurier ni
outrager, quand ils se disent par ceux qui ont semblables marques de defectuositez.
Autrement il fasche fort, & picque bien au vif asprement: comme l'vn des afranchis
de l'Empereur, glorieux à cause qu'il estoit soudainement deuenu fort riche, se por-
toit superbement & insolentement en vn banquet enuers quelques philosophes,
iusques à leur demander par moquerie, Pour quelle cause la puree des febues & blá-
ches & noires estoit egalement verte. Aridices qui estoit l'vn des philosophes, s'en
courrouçant, lui demanda reciproquement, Pourquoy c'estoit que les marques des
coups de fouët, soit que les escorgees fussent blanches, ou fussent noires, estoient
tousiours egalement rouges: dequoy l'autre se courrouça si aigrement, qu'il se leua
de la table tout bouffé, & s'en alla. Et Amphias natif de la ville de Tarse, que lon te-
noit estre fils d'vn iardinier, s'estant moqué de l'vn des familiers du gouuerneur,
comme estant issu de petit lieu, y adiousta puis apres, Mais nous mesmes sommes
issus de pareille graine: & en fit rire l'autre. Aussi y eut-il vn musicien qui arresta
gentiment & de bonne grace, la curiosité presomptueuse & importune du Roy Phi-
lippus de Macedoine, qui s'oublioit tant que de lui vouloir monstrer sa leçon, & le
reprendre touchant quelques accords de la Musique: Ia Dieu ne plaise, dit-il, Sire,
que tu sois si mal fortuné que d'entédre cela mieux que moy: car en faisant semblát
de se moquer de soy-mesme, il remonstra au Roy sa faute sans l'offenser. C'est le
moien duquel vsent aucunefois les poëtes comiques, pour oster l'aigreur de la pic-
queure de leur moquerie en se gaudissant d'eux-mesmes, comme fait Aristophanes G
de sa teste chauue, & Cratinus de ce qu'il aimoit trop le vin, en sa comedie qu'il in-
titulee Pytiné. Mais sur tout faut il bien prendre garde que les brocards & traits
de risee soient dits promptement, & en respondant à quelque demande ou quelque
risee sur le champ, non pas de loin comme chose estudiee & premeditee: car ainsi
comme lon porte plus doucement & plus patiemment les courroux, noises & de-
bats qui naissent aucunefois es conuiues mesmes, mais si quelque suruenant de de-
hors iniurie quelqu'vn des conuiez, & y vient faire quelque scandale, on le repute
importun ennemi, & le chasse lon: aussi pardonne lon facilement à vn traict de mo-
querie, à vne risee, & à vne parole libre qui sera procedee de la matiere presête naif-
uemét, sans estre par artifice cerchee d'ailleurs: mais si elle n'est point à propos de ce
qui se fait, ou qui se dit là presentemét, ains tiree par les cheueux, comme lon dit, de
dehors, elle ressemble proprement à vn guet à pend, & à vne embusche proiettee de
loin, pour outrager & iniurier quelqu'vn, comme fut le brocard de Timagenes, qui H
dit au mari d'vne femme coustumiere de rendre sa gorge,

Ta musique est d'entree mauplaisante
*Nous amenant ici la vomissante.**

& la demande qui fut proposee au philosophe Athenodorus, *si l'amour & charité
des peres enuers les enfans estoit naturelle: l'importuné de telles picqueures estant
hors de propos, móstre vne mal-vueillance maligne, vn propos deliberé d'outrager
& iniurier. Aussi ceux-là bien souuent pour la plus legere chose du monde, qui est
vne parole, payent la plus griefue amende qui soit: & au contraire, ceux qui en sa-
uent vser bien à propos en temps & lieu rendent tesmoignage à Platon, qui dit que
c'est signe certain qu'vn homme est bien né, & qu'il a esté bien nourri & apris,
quand il se fait iouër de bonne grace sans offenser personne.

XI. *Que les brocards & traits de risee doiuent estre laschez promptement.*

La grace de ceste rencontre ne se peut exprimer, à cause de l'equiuoque des mots Grecs, dont l'vn signifie musique, & l'autre vomissante.

** Il deuoit estre souspeçonné d'abuser d'vne sienne fille.*

A QVESTION SECONDE.

Pourquoy les hommes mangent plus en Automne qu'en autre saison.

EN la ville d'Eleusine, apres la cerimonie des mysteres, estant la feste au fort de sa vigueur, nous estions en vn festin chez l'orateur Glaucias, là où apres que les autres eurent acheué de souper, le frere du festoiant, Xenocles, cõmença à harceler & gaudir le mien Lamprias, de ce qu'il mãgeoit encore, en se mocquant de ceux de nostre pays de la Bœoce, comme il a acoustumé, leur reprochant qu'ils sont grands mangeurs : & lors pour defendre mon frere, ie pris la parole contre Xenocles qui suiuoit la doctrine d'Epicurus, & lui dis : Tout le monde, mon bon ami, ne definit pas la volupté comme vostre Epicurus, que ce soit priuation de toute douleur: & y a dauantage, que Lamprias, qui honore plus le pourmenemẽt des Peripatetiques & B l'Eschole de Lyceon, qu'il ne fait pas le verger d'Epicurus, veut par effect porter tesmoignage à ce que dit son Aristote, que chascun endroit soy mãge plus en Autõne qu'il ne fait en toute autre saison de l'annee: & si en donne la raison, mais il ne m'en souuient pas. Tant mieux, dit Glaucias : car nous nous efforcerons de la trouuer apres que nous aurons acheué de souper. Apres donc que les tables furent ostees, Glaucias & Xenocles en refererent la cause aux nouueaux fruits diuersement : l'vn pource qu'il disoit, que les fruits nouueaux esmouuoient & laschoient le ventre, & ainsi qu'en vuidant le corps ils y engendroient tousiours de nouueaux appetis: l'autre Xenocles, disoit, que la plus part des fruits ont ie ne say quoy de perçant & poignant, qui prouoque l'estomac à appeter de manger plus que nulle autre viande ni autre sausse qui soit, tellement que les malades qui sont desgoutez, recouurent bien souuent leur appetit perdu en mangeant vn peu de fruit nouueau : mais Lamprias dit, que la chaleur naturelle, par laquelle nous nous nourrissons, se dissipe en Esté & C deuient foible: & au contraire, quand ce vient sur l'Automne elle se rassemble derechef, & se fortifie par la froideur de l'air enuirõnant, qui estraint & resserre le corps. Et moy, à fin qu'il ne semblast que ie voulusse participer à ce propos sans y rien cõtribuer à mon tour, ie dis que l'Esté nous auons plus grand soif, & vsons plus d'humidité à cause de la chaleur. Maintenant donc la nature, à cause de la mutation de l'air, cerchant le contraire, selon la coustume ordinaire, nous fait auoir plus de faim en Automne, à fin de rendre à la temperature du corps autant de nourriture seiche, comme elle en a pris d'humide en Esté. Toutefois encore ne pourroit on pas nier, que la partie de la cause de cest effect ne depende des viãdes que lon mãge, qui sont faites des fruits nouueaux tous frais & recens, non seulement des potages & legumages, mais aussi du pain, du bled, des chairs de l'annee presente, qui sont bien plus sauoureux & plus appetissans que ceux des annees passees, & par consequent prouoquent aussi plus à les appeter ceux qui en vsent & qui en mangent.

Responsе à la question, que les fruits nouueaux sõt cause de cest appetit, tant pour ce qu'ils vuident le corps, que pour ce qu'ils prouoquẽt l'estomac à appetit de manger.

Responsе de Lamprias & de Plutarque, attribuãs cest appetit, l'vn au rassemblement de la chaleur naturelle en Autõne, l'autre à la mutation de l'air, & à la nourriture des fruicts nouueaux.

D QVESTION TROISIEME.

Lequel a esté le premier, la Poule ou l'Oeuf.

IL y auoit ia long temps que ie m'abstenois de manger des œufs à raison de quelque songe que i'auois eu, voulant bien faire ceste experience en vn œuf, comme on le fait en vn cœur, pour vne vision qui m'estoit par plusieurs fois bien euidemment aparue en dormant. Si prit la compagnie opinion de moy, en vn festin que nous faisoit Sossius Senecion, que i'auois mis en ma teste les fantasies & superstitiõs d'Orpheus & de Pythagoras, & que i'abominois le manger de l'œuf, pour ce que ie croyois que l'œuf fust le principe & la source originaire de la generation, comme

1. L'abstinence de Plutarque en cas de manger des œufs lui fait dire vn mot des superstitiõs Pythagoriques, & dõne entree à la dispute.

aucuns l'ont pensé du cœur, & les autres du cerueau, tellement qu'Alexandre Epicu- E
rien par maniere de risee allegua ces vers,

Qui febues mange autant de mal il fait
Que qui son pere ou sa mere deffait.

Comme si par ce mot Cyamos, qui signifie febues, ils eussent voulu entendre couuertement des œufs, à cause de la groisse qui s'appelle Cyesis, estimant que c'est tout autant manger des œufs que des animaux qui les ponnét. Et si pour respódre à cela ie leur eusse dit la vraye cause, elle leur eust semblé encore plus impertinente & plus digne de moquerie, mesmement à cest Epicurien là, si ie lui eusse dit que c'estoit pour vn songe: tellement que ie n'empeschay pas que cest Alexandre qui se iouoit, n'imprimast ceste opinion de moy, car il estoit gētil personnage, & docte assez hónestement. MAIS de là il prit occasion de tirer en auant la question de l'œuf & de la poule, qui donna bien de l'afaire aux recercheurs des causes naturelles, pour sauoir lequel des deux auoit esté deuant en nature. Si dit nostre familier ami Syl- F
la, qu'auec ceste petite question de l'œuf & de la poule, comme auec vn petit leuier nous remuions toute la grande & lourde machine de la generation du monde, & se deporta d'en parler plus auant. Mais Alexandre s'en moquant, comme d'vne demande legere pour rire, à laquelle il n'y auoit rien de poids attaché, mon gēdre Firmus commença à dire, Il ne faudra donc ici emprunter les atomes d'Epicurus: car s'il est vray qu'il faille suposer, que les petis elemens soient les principes des grands corps, il est vray-semblable que l'œuf ait esté premier que la poule, car cóme entre les choses qui se peuuent iuger par les sens, il est plus simple, là où la poule est corps plus mesle & composé. Et à parler generalement, le principe va tousiours deuant. Or la semence est vn principe, & l'œuf est plein de semence, & plus petit que non pas l'animal: & tout ainsi comme le progres & auancement est vn milieu entre la disposition & la perfection, aussi semble il que l'œuf soit vn progres & auancement de nature tendant à faire vn animal viuant de la semence disposee. Dauan- G
tage ainsi comme en l'animal on dit que premierement se forment les arteres & les veines, aussi est-il raisonnable de dire, que l'œuf a esté premier que l'animal, comme le contenu dedans le contenant: car les arts mesmes esbauchent premierement leurs ouurages grossement sans forme ne figure, & puis apres elles donnent distinctement forme & figure à chasque chose, suiuant ce que disoit le statuaire Polycletus, que leur ouurage estoit lors le plus difficile, quand l'argile dont ils font leurs moules estoit venue à l'ongle. Pourtant est il vray semblable, que la matiere cedant & obeissant premier à la nature remuant & formante, produisit du commencement des masses grossieres, non encore figurees ni formees, telles que sont les œufs, mais depuis ils furent taillez & formez, tellement que la nature figura & forma dedans l'animal: ne plus ne moins que nous voions que la chenille s'engendre premierement, puis venant à s'endurcir par la seicheresse, en fin elle creue, & met hors de sa taye vn petit papillon, que lon appelle nymphe. Aussi l'œuf est comme la pre- H
miere matiere de la generation, parce qu'il est force qu'en toute mutation precede & aille deuant ce qui se doit transmuer en autre chose. Regardez comment les artisons s'engendrent dedans les arbres, & les vers dedás le bois, par la putrefaction ou concoction de l'humidité. Il n'est homme qui seust nier que ceste humidité là n'ait precedé, & que selon tout ordre de nature ce qui engendre ne soit plus ancien que ce qui est engendré: par ce que la matiere, ainsi que dit Platon, tient lieu de mere & de nourrice en toutes choses qui vienét à naistre, & est la matiere tout ce dont est composé ce qui se produit. Mais quant au surplus, ce dit il en riant,

Ie chanteray aux sages entendus

vne sentēce saincte & sacree, "prise des hauts secrets d'Orpheus, laquelle ne prononce pas seulement que l'œuf soit plus ancien que la poule, ains lui donne & adiuge le droict

11. La question estant esmeue par Alexãdre Epicurien. Firmus gendre de Plutarque y respond, & par vn discours philosophique tasche de prouuer que l'œuf est deuant la poule, voire qu'il est le principe de la generatiõ de toutes choses, suiuãt la doctrine d'Orpheus.

1. L'œuf sert de semence, & est auant l'animal qui en procede.

2. Le contenant est auãt le cõtenu, par consequent l'œuf est auant ce qui en est esclos.

3 Voulãt ici cõfermer les argumens precedens par vn qui a grãde aparēce il renuerse tout, ignorãt la sagesse du Createur de toutes choses, par lui faites en perfectiõ comme Moyse le declaire.

" 4. Continuant son propos fondé sur la philosophie d'Orpheus, il esleue l'œuf, cõme semence des autres choses, & s'arreste court en la preuue de ce paradoxe.

A droict d'ainesse de toutes les choses ensemble qui sont en ce mõde, mais le reste demeure caché sous sacré silence, cõme dit Herodote, par ce que ce sont de trop profonds secrets: seulement vous diray-ie en passant, que le monde contenãt beaucoup de diuerses especes d'animaux, il n'y en a pas vne seule qui soit exempte de passer par la generatiõ de l'œuf. Car l'œuf produit les volatiles, qui sont les oiseaux, les nageãs, qui sont les poissons, en nombre infini: les terrestres, comme les lezards: les ambigus qui viuent & en eau & en terre, cõme les crocodiles: ceux qui n'ont que deux pieds, comme la poule: ceux qui n'en ont point du tout, comme le serpent: & ceux qui en ont plusieurs, comme les sauterelles. Ce n'est donc pas sans grande raison qu'il est consacré aux sainctes cerimonies de Bacchus, comme vne representation de l'autheur de nature qui produit & comprend en soy toutes choses.

APRES que Firmus eut ainsi discouru, Senecion lui respondit que la derniere B comparaison qu'il auoit faite estoit celle qui faisoit la premiere opposition contre lui. Car tu ne t'es pas pris garde, Firmus, que tu as ouuert la porte, comme lon dit en cõmun prouerbe, du monde, contre toy-mesme: pour ce que si le monde a esté deuant toutes choses, comme celui qui est le plus parfait, & la raison veut que ce qui est parfait precede ce qui est imparfait, l'entier ce qui est defectueux, & mutilé, & le tout la partie, d'autãt que rien ne peut estre partie que son tout ne soit premier, C'est pourquoy personne ne dit iamais que l'homme soit de la semence, ains au reuers dit-on l'œuf de la poule, & la semence de l'homme, comme estans ces choses là, succedentes & posterieures à celles ci, & prenãs leur naissance en icelles, payans puis apres comme vne debte à la nature, qui est la generation: car elles sont indigentes & appetentes de ce qui leur est propre, pource qu'elles ont vne inclination naturelle à desirer produire chose telle que celle dont elles sont sorties. Aussi est-ce comme lon definit la semence, geniture appetante generation. Or n'y a-il rien qui appete ce qui n'est pas en estre: & void-on que les œufs ont totalement leur essence de la composition & compaction qui se fait dedans le corps de l'animal, ils s'en faut seulement qu'il n'a pas les outils ni les vases tels qu'ils sont es animaux. C'est pourquoy lon ne trouue point escrit, qu'il y ait iamais eu œuf engendré de la terre, car les poëtes mesmes feignent que celuy des Tyndarides estoit tombé du ciel: là où la terre produit iusques auiourd'huy en Egypte des animaux tous entiers & complets, & en plusieurs lieux des serpens, des grenouilles, des cygales, le principe & la puissance generatiue y estant de dehors inseree. En la Sicile du temps de la guerre Seruile y ayant eu grande quantité de sang espandu, plusieurs corps s'estans corrompus & pourris dessus la terre sans estre inhumez, il en sortit vn nõbre infini de sauterelles, qui gasterent & rongerent tous les bleds, s'estãs respandues par toute l'Isle. Tous ces animaux là donc naissent de la terre & s'en nourrissent, & puis en se nourrissant font vne superfluité genitale propre à engendrer, que lon nomme semence: pour de laquelle se descharger ils s'aparient par volupté le masle auec la femelle, & se meslans ensemble, les vns selon leur nature font des œufs, les autres des petis viuans: & par là void-on manifestement que leur premiere generation & production en estre D estant issue de la terre, par vne maniere de conionction puis apres les vns auec les autres, ils font leurs enfantemens, mais en somme c'est tout autãt comme qui diroit que la matrice a esté deuant la femme: car telle relation que la matrice a à l'œuf, telle aussi & semblable l'a l'œuf au petit qui s'engendre & s'esclost dedans lui. De maniere que celui qui demande comment sont nez les oyseaux, n'estans pas nez des œufs, c'est tout autant comme qui demanderoit, comment sont nez les hommes & les femmes auant que les parties naturelles de l'vn & de l'autre sexe fussent en estre: combien que la plus part des parties naissent ensemble auec le total, mais les facultez & puissances vienent à estre emprainctes apres es parties, & les operations & actions succedent puis apres aux facultez, & consequemment les ouurages acomplis

III. Senecion maintient au contraire par diuerses raisons que la poule est deuant l'œuf, & monstre comme cela a esté fait, enrichissant son discours de plusieurs exemples.

1. Premier argumẽt prins de ce que le tout est deuant la partie: par consequent l'homme auant la semence, & la poule auãt l'œuf.

2. Autre prins de la cõsideration des animaux complets engendrez de la terre, non point les œufs ou autre partie: ce qu'il conferme par histoires.

3. De la generation des œufs, ou des petis viuans.

4. Comme la matrice n'a point esté deuant la femme, l'œuf aussi n'a point esté deuant la poule.

5. De l'absurdité qu'engendre l'opinion de Firmus.

& parfaicts aux actions & operations. Or l'ouurage de la puiſſance & faculté gene- E
ratiue des parties naturelles eſt la ſemẽce, & l'œuf, de maniere qu'il eſt force de con-

6. Autre abſurdité ſi l'œuf eſtoit deuãt la poule la digeſtiõ ſe feroit auant la nourriture priſe.

feſſer, qu'il eſt donc poſterieur de generation à la naiſſance du total. Et conſiderez, que comme il n'eſt pas poſſible qu'il ſe face concoction de viande & de nourriture deuant que l'animal tout entier ſoit fait, auſſi n'eſt-il pas poſſible que l'œuf ni la ſemence ſoit, attendu qu'ils ſe font par certaines concoctions & alterations: & ne ſe

7. Qui plus eſt l'œuf procede de la digeſtion.

peut faire que deuant que l'animal ſoit entierement complet, il y ait en lui ou de lui choſe aucune qui ait nature de ſuperfluité de nourriture. Toutefois encore la ſemence eſt autrement principe, là où l'œuf n'a pas meſme raiſon de principe, par ce qu'il ne ſubſiſte pas le premier, ni auſſi raiſon de total, par ce qu'il eſt imparfait: dont vient que nous ne diſons pas que l'animal ait eſté engendré ſans principe, ains diſons qu'il y a eu vn principe de generation, qui eſt la puiſſance generatiue, par laquelle la matiere a eſté tranſmuee, & lui a eſté imprimee vne temperature generatiue, & que F
l'œuf puis apres eſt comme vne ſupergeneration, ne plus ne moins que le ſang & le

8. Repetition du ſecond argumẽt, par la conſideration de la naiſſance des anguiles.

laict de l'animal apres la nourriture & la concoction. Car on ne void iamais œuf engendré de limon, d'autant qu'il a ſa generation & concretion dedans le corps de l'animal ſeulement, là où il y a des animaux innumerables qui ſe procreent & engẽdrent du limon, & dedans le limon. Car pour n'en alleguer point d'autres exemples, on prend tous les iours vne infinité d'anguilles, & ne vid on iamais anguille qui euſt ni œuf ni germe, ains ſi on eſpuiſe toute l'eau, & que lon oſte toute la bourbe & le limon, ſoudain que l'eau retourne à couler dedans ce lieu là, il s'y engendre des an-

9. Cõme les apreſts des langes ne ſont pas que l'enfant ne les precede, & les nids faits pour pondre ne ſont auãt les oiſeaux qui les ont ... l'œuf auſſi n'eſt pas deuant la poule.

guilles. Il eſt donc force que ce qui a beſoin d'vn autre pour eſtre, ſoit poſterieur de generation, & que ce qui autrement & ſans cela peut eſtre, ſoit precedent, & qu'il aille deuant quant à la precedence de generation, car c'eſt de celle priorite dont on parle. Qu'il ſoit ainſi, les oiſeaux font & compoſent leurs nids auant que pondre
leurs œufs, & les femmes preparent des couches & des langes pour leurs enfans auant G
qu'elles ſoient acouchees, & toutefois vous ne diriez pas ni que le nid ait eſté de generation auant l'œuf, ni les langes auant l'enfant. Car la terre, ce dit Platon, n'imite pas la femme, mais c'eſt la femme qui imite la terre, & conſequemment chaſcune des autres femelles: & eſt vrai-ſemblable, que la premiere generation a eſté faite entiere & acomplie de la terre par la vertu & perfection du generateur, ſans auoir beſoin de tels outils ni tels vaſes que la nature a fait & inuenté depuis es femelles, qui portent & engendrent à cauſe de ſon impuiſſance & imbecillité.

QVESTION QVATRIEME.

Si la lucte eſt le plus ancien des combats & ieux de pris ſacrez.

H

1. De l'etymologie du mot de Lucte, Lyſimachus recueillie que la lucte eſt le plus ancien exercice & combat de tous.

Novs faiſions le feſtin pour la victoire que Soſicles de Corone auoit obtenue es ieux Pythiques ſur tous les autres poëtes, & aprochant le iour que deuoyent combatre les combatãs à nud, on y parloit plus des lucteurs que de nuls autres, pour ce qu'il en eſtoit arriué grand nombre, & des plus renõmez de toute la Grece. Eſtant donc en la cõpagnie Lyſimachus, l'vn des procureurs des Amphyctions, dit, qu'il auoit n'agueres ouy dire à vn Grammairien, que la lucte eſtoit le plus ancien de tous les combats à nud, & diſoit que le nom meſme en portoit teſmoignage, eſtant la lucte appellee Palé, comme qui diroit antique. Car communement les choſes plus modernes & plus recẽtes d'inuention prenent leurs noms des anciens, comme αὐλὸς, qui ſignifie aubois, ſemble auoir eſté nommé de ναύλα, qui eſt inſtrument de clauier, & encore auiourd'hui appelle lon le ieu des fluſtes κροῦμα, qui ſignifie touchement, la denomination eſtant priſe de la lyre dont on ioüe en touchant. Qu'il ſoit vray on appelle Palæſtra le lieu où s'exercent tous ceux qui combatẽt à corps nud, combien

que

A que le ieu de la lucte de toute ancienneté lui ait donné le nom, & l'a tousiours retenu aussi bien pour les autres exercices qui ont esté inuentez, & sont venus en vsage depuis. Ie pris alors la parole & dis, que cest argument & tesmoignage là n'estoit pas fort assez pour conclure, par ce que Palæstra a bien esté denommee de Palé, qui signifie la lucte, non pour ce qu'elle soit plus ancienne que les autres combats, mais pour ce que c'est celui seul de tous qui a besoin de saulpoudrure de poussier qui s'appelle Pelos, & de Cerome, qui est vne composition d'huile, & de cire dont on frotte les lucteurs. Car au reste on n'exerce en ces ieux là ni la course ni l'escrime des poings, ains seulement y pratique lon la lucte, & le Pancration qui est l'escrime à faire du pis que lon peut, à cause qu'en l'vn & l'autre exercice on y renuerse l'vn l'autre dessus le sable: & est tout aparent que ceste escrime la du Pancration est meslee de la lucte & de la simple escrime des poings: autremét, quel propos y auroit-il, que ce cóbat là, qui est le plus ingenieux & le plus artificiel de tous, soit aussi le plus ancien? Car la necessité & l'vsage met en auant le premier ce qui est simple, sans art, & qui se
B fait auec force & violence plustost qu'auec regle. Apres que i'eus dit cela, Sosicles y adiousta, Tu dis vray quant à cela: & pour confirmer ton dire, il me semble que Palé a esté denommee de ce verbe παλαίειν, qui signifie porter par terre, & renuerser par ruse & par tróperie. Et Philinus, Mais plustost il me semble, dit-il, qu'elle a esté appellee de ce mot παλάμη, qui signifie la paulme de la main, parce que c'est la partie des deux mains que plus employét ceux qui luctét, comme aussi ceux qui escriment se seruent plus des deux poings, dót l'escrime en a esté appellee πυγμή, comme la lucte Pale de la paulme de la main: combien que les poëtes vsent de ce mot παλύνειν, qui signifie saulpoudrer & semer de poudre, de quoy nous voyons que les lucteurs vsent plus que nuls autres champions, & pourroit-on bien encore dire que le nom de Pale seroit deriué de là. Mais considerez encore dauãtage cela, que les coureurs font tout ce qui est en eux pour esloigner le plus qu'ils peuuét, & laisser derriere leurs concurrens: & les escrimeurs des poings, encore qu'ils ne demandent bien souuét autre
C chose que s'entreharper, les iuges & gouuerneurs ne leur permettent pas de ce faire: & voyós que les lucteurs seuls sont ceux qui plus s'entr'acollent & s'entr'embrassent, & la plus part de leurs façós de cóbatre sont prises ou vrayes ou feintes, acrochemens & mesuremés de l'vn à l'autre, qui toutes les attachét & les entrelassent ensemble, tellemét qu'il pourroit sembler que pour s'entr'aprocher ainsi, & estre tousiours pres l'vn de l'autre, la lucte auroit esté appellee Palé, de ce mot πέλας, qui signifie aupres.

II. *Plutarque propose vne autre etimologie, laquel le renuerse l'opinió precedente.*

III. *Sosicles & Philinus discourent sur le mesme suiet, la resolution de ceste question estãt que la lucte n'est pas plus anciéne que les autres combats, comme Plutarque le touche en son auis.*

QVESTION CINQVIEME.

Pourquoy est ce, qu'Homere entre les combats de pris, met tousiours en premier lieu l'escrime des poings, & puis la lucte, & le dernier la course.

D Ces paroles aians esté dites, apres que nous eusmes tous loué les raisons de Philinus, Lysimachus se prit à dire derechef: & quel autre combat voudroit-on mettre deuant la course, & la carriere, comme lon obserue es ieux Olympiques? Car ici aux ieux Pythiques, à chasque fois que lon combat, ils introduisent ainsi les combatans: Les enfans lucteurs les premiers, & puis les hommes lucteurs aussi, puis les escrimeurs des poings, & apres les Pancratiastes à faire du pis que lon peut, puis quand les enfans ont acheué tous leurs combats, alors on appelle les hommes. Mais prenez garde si Homere auroit point fait cela expressément pour monstrer l'ordre qui y estoit obserué de son temps, par ce qu'en ses œuures tousiours l'escrime des poings est ordonnee, entre les combats à nud, la premiere: au second lieu, la lucte: & au dernier la course. Dequoy Crates le Thessalien s'esbahissant, O Hercules (dit-il) combien nous ignorons de choses! Et ie vous prie (dit-il) si d'auenture vous auez

I. *Lysimachus esmeut la seconde question sur ce fait, asauoir de l'ordre des combats de pris.*

II. Par le tesmoignage d'Homere Timō descrit l'ordre des combats entre les anciens.

en main aucun de ses vers, de les nous vouloir reduire en memoire. TIMON respondant: il n'y a celui, dit-il, à qui il ne sonne aux oreilles, qu'aux honneurs des funerailles de Patroclus, cest ordre des cōbats y est obserué. Et le poëte gardant tousiours ce mesme ordre également, fait qu'Achilles dit au bon homme Nestor, E

Iliad. liu. 23.

Ie t'offre en don gratuit ce present,
Pere Nestor, car ton aage est exempt
D'escrimer plus des poings, & te rebutte
D'or' en auant du combat de la lutte,
Du iauelot à tour de bras lancer,
Et du courir les autres auancer,

Puis faisant respondre le bon vieillard auec vne longue trainee de paroles à la façon des vieilles gens, il dit ainsi,

Clytomedes ie gaignay combatant F
De mes deux poings, Angæus en luctant,
Et Iphiclus ie passay de vistesse.

Et puis en vn autre passage il introduit Vlysses qui prouoque les Phæaciens

A faire à coups de poings, ou à lucter,
Ou à courir & se cullebuter.

Odyss. liu. 8.

A quoy Alcinoüs lui respond,

A coups de poings pas nous ne combatons
Des mieux du monde, & aussi peu luctons:
Mais à courir nous sommes bien fort vistes.

III. Plutarque rend la raison de cest ordre de combats ainsi representé par Homere, & dit que tels exercices estoient representations du fait d'vne guerre, bataille, victoire & poursuite des fuyards.

Là où il ne change pas l'ordre fortuitement, & selon qu'il lui venoit en la memoire, tantost en vne sorte, tantost en vne autre, ains suiuant de poinct en poinct, comme par loy prescrite, ce qui se faisoit alors, & qui estoit en vsage, par ce qu'ils gardoient encore lors l'ancienne ordonnance. APRES que mon frere eut acheué son propos, ie dis, que selō mon auis il auoit biē parlé, mais que pour cela ie ne pouuois entendre la raison de cest ordre, & si sembla à quelques vns des autres, que veu qu'il estoit question de combat, il n'y auoit point de propos que l'escrime des poings, ou le lucter, allast deuant le courir. Dequoy ils me prierent de recercher la cause vn peu de plus haut: parquoy ie me pris à leur dire tout sur le champ, Qu'il me sembloit que tous ces exercices là estoient representations des choses de la guerre. Car qu'il soit vray, la coustume est encore, apres que tous les combats sont acheuez, d'amener sur les rangs vn homme de pied armé de toutes pieces, comme pour tesmoigner que cela est le but où tendent tous les exercices du corps, & toutes ces ialousies là de gaigner le pris & le priuilege que lon donne aux victorieux quand ils retournent triomphās es villes dont ils sont nez, de faire vne bresche aux murailles, & en abatre vne partie. Cela reçoit telle interpretation, qu'il n'est pas grand besoin de murailles à vne ville qui a des hommes qui sachent combatre & emporter la victoire. Et en Lacedæmone ceux qui auoient vne fois emporté le pris en ces ieux là sacrez & courōnez, par special priuilege d'honneur auoient lieu & place de combatre en vn iour de bataille tout ioignāt le Roy: & n'y a de tous animaux que le cheual seul qui puisse participer à la couronne de tels ieux, pour autant que lui seul est idoine de nature & instruit par discipline à acompagner l'homme es batailles, & à combatre quand & lui. Or si cela est veritable & à propos, nous voions que le premier afaire de ceux qui combatent est de frapper l'ennemi, & de se couurir de lui. Le second est quand ils sont venus aux mains, & attachez aux prises, de s'entrepousser & essayer de renuerser l'vn l'autre, qui fut l'auantage, à ce que lon dit, que nos citoyens, estans bien adroits à la lucte, eurent en la bataille de Leuctres à porter par terre les Lacedæmoniens. C'est pourquoy Æschylus en quelque passage parlant d'vn vaillant homme de guerre, le nomme, G H

Ferme

A *Ferme lucteur à l'espee & bouclier,*

Et Sophocles en quelque lieu parlant aussi des Troyens, les appelle,

Aimans chevaux aux armes adresser,
Les arcs de corne aux deux bouts enfoncer,
Lucter de pres par si rudes aproches,
Que les bouclers en sonnent comme cloches.

Le troisieme apres tout est, de fuir si lon est vaincu, & de chasser si lon est vainqueur. A bon droit donc l'escrime des poings precede, la lucte est mise au second lieu, & la course au dernier. Par ce que l'escrime des poings represente le charger l'ennemi, & se couurir de lui: la lucte, le harper & terrasser: & par le courir on s'exerce à chasser, ou à fuir.

B

QVESTION SIXIEME.

Pourquoy est ce que le Pin, & autres semblables arbres iettans resine, ne se peuuent enter en escusson.

SOCLARVS nous festoyant en vn sien verger, qui est arrousé & enuironné tout alentour de la riuiere de Cephisus, nous monstroit des arbres diuersifiez de toutes sortes d'entures en escusson. Nous y voyions des Oliuiers qui sortoient de Lentisques, & des Grenadiers de Meurthes. Il y auoit des Chesnes qui portoient de bons Poiriers, & des Platanes qui receuoiét des Pommiers, & des Figuiers qui auoiét esté entez de greffes de Meuriers, & d'autres meslanges de plantes sauuages domptees & apriuoisees iusques à porter fruicts. Si se prirét les autres conuiez à se iouër auec Soclarus, disans qu'il nourrissoit des especes de bestes plus estranges & plus mõstrueuses que les Sphinges & les Chimeres des poëtes. Mais Craton nous mit en auant la C question, Pour quelle cause les arbres huileux, & iettans resine, ne reçoiuent ni n'admettét point telles compositiós, par ce que l'on ne vid iamais ne Cypres, ne Pin, ne Sapin qui nourrist aucun greffe d'arbre de differente espece. Et Philon prenãt la parole: Il y a, dit-il, vne maxime entre les hommes doctes, qui est cõfirmee par l'experience des laboureurs, que l'huile est ennemie de toutes plantes, & n'y a plus prompt moien de faire mourir tel arbre que vous voudrez, que de le frotter d'huile, aussi bié que les abeilles. Or est-il que tous ces arbres là sont gras, & ont vne nature mollace, tellement qu'ils distillent la poix & la resine, & quand on les vient à fendre, ils iettent du dedans vne liqueur, & les esclats d'iceux rendent vne humeur huileuse qui reluit, à cause qu'elle est grasse. C'est pourquoy ils ne se peuuent mesler auec les autres arbres, non plus que l'huile auec les autres liqueurs. Philon ayant acheué, Craton adiousta qu'il estimoit que la nature de l'escorce y faisoit aussi quelque chose, par ce qu'estant deliee & seiche, elle ne bailloit pas siege ferme ne moyen de prẽdre D seue, & s'incorporer aux greffes que lon mettoit dedãs, comme tous les bois qui ont les escorces de qualité trop humide & trop molle, car ils empeschent que le greffe ne se puisse vnir & incorporer auec les parties qui sont au dessous de l'escorce. Soclarus mesme dit alors outre cela, qu'il ne le prendroit pas mal celui qui diroit estre necessaire, que ce qui reçoit vne autre nature soit facile à muer & mouuoir, à fin que se laissant vaincre il se rende semblable, & qu'il trãsmue sa propre nature en celle de ce qui est planté dedans lui. Voila pourquoy nous rendons, premier que de semer ou planter, la terre muable, & l'amollissons & assouplissons, afin qu'estant ainsi rompue & labouree, elle en soit plus aisee à se transmuer, & à embrasser en son sein ce que lon y seme, & que lon y plante: car au contraire, celle qui est aspre & dure se transmue difficilement. Or ces arbres là estans de bois doux & leger, d'autant qu'ils ne se peuuent vaincre ne se trãsmuer, ne se peuuét aussi incorporer: & puis il est tout ma-

Ceste question esmeue au verger de Soclarus, Philon y respõd le premier, puis Craton & Soclarus mesmes par diuerses raisons naturelles, enrichies de similitudes propres.

1. L'huile estãt ennemie des plantes, le Pin, Sapin, & tels arbres huileux ne peuuent compatir auec les autres.

2. La nature de leur escorce seche & deliee empesche l'enteure.

3 Leur bois doux & leger ne se peut transmuer ni receuoir vigoureusemét vne autre substance.

niſeſte qu'il faut, que ce qui reçoit ait nature de champ & de terre labourable enuers E
ce qui eſt enté dedans. Or faut-il que la terre ſoit femelle & apte à porter: c'eſt pourquoy lon choiſit les plus fertiles arbres pour enter deſſus, ne plus ne moins que les femmes qui ont trop de laict, on leur baille encore d'autres enfans que les leurs à nourrir de mammelle. Et nous voiõs que les cypres, le ſapin, & autres tels arbres ſont ſteriles & ne portẽt gueres ni de beaux fruicts: ainſi que nous voions le plus ſouuẽt, que les hommes, & les femmes qui ſont par trop graſſes, ne font & ne portent point d'enfans, par ce que conſumãs la plus part de leur nourriture en la groſſeur de leurs corps, ils n'en laiſſent point de ſuperfluité vtile à faire de la ſemence. Auſſi ces arbres là employans toute leur ſubſtãce & nourriture à ſe groſſir eux-meſmes, ils en deuiennent fort grands, & fort gros: mais ou ils ne portent point de fruict du tout, ou il eſt bien petit, & vient bien tard à perfection de maturité: pourtãt ne ſe faut-il pas eſbahir, ſi l'eſtranger ne peut naiſtre ne viure, là où le naturel mal-aiſement ſe nourrit. F

Belle comparaiſon.

4. Tels arbres eſtãs ſteriles ne pourrõt aider à la generation d'autres fruicts entez ſur eux.

QVESTION SEPTIEME.

Du poiſſon qui s'appelle Remora, à cauſe qu'il arreſte les nauires.

CHÆREMONIANVS le Tralien, vn iour qu'on auoit aporté grand nombre de petis poiſſons & de toutes ſortes, nous en monſtra vn qui auoit la teſte lõgue & pointue, & nous dit qu'il reſſembloit propremẽt à celui que lon appelle Remora ou Echeneis, lequel il diſoit auoir veu nauiguant en la mer de la Sicile, & s'eſtoit grandement eſmerueillé de voir la proprieté & force naturelle qu'a ce poiſſon, de retarder & alentir ſenſiblement le cours d'vne nauire cinglant en pleine mer, iuſques à ce que le marinier de la prouë le ſurprit attaché au paroy de la nauire par dehors. Si y en eut en la compagnie qui ſe moquerent de luy, diſans qu'il auoit receu G
pour bonne monnoye vn conte fait à plaiſir, où il n'y auoit point de veriſimilitude. Auſſi y en eut-il d'autres qui commencerent à caqueter des proprietez occultes & contrarietez naturelles, & allegua lon pluſieurs telles choſes, comme, Que l'Elephant eſtant en fureur s'apaiſe ſi toſt qu'il void vn mouton: &, que ſi vous aprochez d'vne vipere quelque petite branche de fouſteau, & l'en touchez, vous la ferez demeurer tout court. Qu'vn Taureau ſauuage, quelque eſchauffé & eſmeu qu'il ſoit, s'apaiſe & s'adoucit auſſi toſt que lon l'atache à vn figuier. Que l'ambre remue & attire à ſoy tout ce qui eſt ſec & leger, excepté le baſilic & ce qui eſt frotté d'huile. Que la pierre d'aimant ne tire plus le fer quand elle eſt frotee d'ail. De tous leſquels effects l'experience eſt toute notoire, mais la cauſe en eſt bien difficile à trouuer, ſi du tout elle n'eſt impoſſible: & quant à moy, ie dis que cela eſtoit pluſtoſt vne deffaite pour ne reſpondre point pertinemment à la queſtion propoſee, que nõ pas H
vne exhibition de la cauſe: car nous voions que beaucoup d'euenemens qui s'entreſuiuent ſont reputez cauſes, qui ne le ſont pas pourtant, comme ſi quelqu'vn diſoit, que le florir de l'ozier franc fuſt cauſe de faire meurir le raiſin, pource que lon dit communement,

Si l'ozier fleurit,
Le raiſin meurit,

ou qui diroit que par les potirons qui aparoiſſent dedans les lampes, l'air ſe trouble & le ciel ſe couure, ou les ongles crochus ſoient cauſe, & non pas accident, d'vlcere eſtant dedans les parties nobles. Tout ainſi donc que chaſcun de ces exemples là, eſt ſuite de diuers accidens produits de meſmes cauſes, auſſi cuide-ie qu'il y a vne meſme cauſe qui retarde la nauire, & qui attrait ce petit poiſſon de Remora à s'y attacher: car ce pendant que la nauire eſt ſeiche, & non pas encore trop imbue & trempee d'eau, il eſt vray-ſemblable que la quille en coule plus facilemẽt par deſſus

la mer,

Apres auoir traité des proprietez occultes & contrarietez naturelles par quelques exẽples, Plutarque taſche de mõſtrer la cauſe pourquoy ce petit poiſſon nommé Remora arreſte les nauires, n'y reconoiſſant aucune proprieté occulte ains ſeulement vn acceſſoire procedant de la nonchalance des mariniers.

Diuerſes antipathies, dont la cauſe eſt difficile à trouuer.

Differẽce entre les euenemens & les cauſes doit eſtre ſoigneuſement conſideree.

De ce que deſſus il baſtit l'opiniõ ſuiuante touchant la Remore.

A la mer, & que pour ceste legereté elle fend plus aisément les vagues qui lui cedent: mais apres qu'elle a esté bien trépee & longuemēt baignee, & qu'elle a amassé force algue, force coraline, & force mousse qui s'y est attachee, alors le bois de la quille en deuient plus mousse à couper & fendre les flots de la mer, & la vague venant à donner contre ceste masse ainsi grasse, ne se rompt pas aisémēt. C'est pourquoy les mariniers ont acoustumé de bien fourbir & racler les parois de la nauire, pour en oster toutes acroches des herbes, d'algue, & de la mousse, qui s'y attachent, ausquelles il est aisé à croire que ce petit poisson Remora s'acroche volontiers, pource que c'est vne matiere molle & tendre, au moyen dequoy on a pensé qu'il fust cause principale de arrester ainsi la nauire, & nō pas accessoire iointe à la principale de ce retardement.

Confirmation de l'opinion precedente.

QVESTION HVICTIEME.

B *Pourquoy est-ce que lon dit que les cheuaux Lycospades, c'est à dire, qui ont esté tirez ou recous du Loup, sont plus courageux que les autres.*

AVCVNS estiment que les cheuaux Lycospades ont ainsi esté appellez, à cause d'vne sorte de mors forte & rude qu'on leur baille, qui s'appelle Lycos, c'est à dire Loup, pour les arrester, cause qu'ils sont ardents & malaisez à tenir. Mais nostre pere, qui n'estoit pas homme prompt à dire comme les autres, & qui auoit tousiours des meilleurs cheuaux qu'on eust seu choisir, disoit que ceux qui estoient eschapez aux Loups pendant qu'ils estoient encore poulains en deuenoient meilleurs & plus vistes, & qu'on les appelloit pour cela Lycospades. Et dautant que plusieurs lui portoient tesmoignage de dire en cela verité, nous estions en peine de trouuer la cause, comment & pourquoy cest accident là pouuoit rendre les cheuaux plus genereux, & plus courageux, parce que la plus part de la compagnie soustenoit au contraire, C que cela estoit plustost pour leur imprimer vne couardise que non pas vne generosité: & que pour cela estans deuenus paoureux & craintifs, ils en auoient les mouuemens plus legers & plus soudains, tout ainsi que les bestes qui se sont vne fois trouuees enuelopees dedans les toiles. Mais ie dis quant à moy, qu'il faloit considerer, si c'estoit point tout le cōtraire de ce qu'il sembloit de prime face, par ce que les poulains ne deuenoient pas plus vistes & plus dispos pour auoir euité le danger d'estre mangez des Loups, mais au contraire ils n'en fussent iamais eschappez, si de nature ils n'eussent esté vistes & courageux. Non plus qu'Vlysses ne deuint pas plus sage & plus prudent, pour auoir eschappé le danger du Cyclops geant Polyphemus: mais pour ce que de lui-mesme naturellement il estoit tel, il trouua l'expedient & le moien de s'en sauuer.

Plutarque resoult que ce courage estoit es cheuaux auant qu'estre en dāger, à raison de quoy ils en sont eschappez.

Confirmation de ceste resolutiō par l'exéple d'Vlysses.

QVESTION NEVFIEME.

D *Pourquoy les moutons qui ont esté mords du Loup, en ont la chair plus tendre, mais la laine plus suiette à engendrer des poulx.*

CE propos là nous cōduisit puis apres à parler aussi des moutōs qui ont esté mords du Loup, parce que lon dit, que celle morsure en rend la chair plus delicate, mais que la laine en engendre des poulx. Si sembla bien que la raison que mon gendre Patrocles allegua touchant la delicatesse estoit vraye, disant que ceste beste rēdoit par sa morsure la chair plus tendre & plus fondante, dautant que son halaine est si chaude & si ardente, qu'elle fond & digere les os mesmes dedans son estomac. Et que c'estoit pourquoy les chairs que le Loup auoit mordues, se corrompoient plustost que les autres: mais quant à la laine nous en estions en doute, dautant qu'il

L'haleine chaude & ardēte du Loup attendrit la chair du mouton qu'il mord, & altere nō seulemēt la chair, mais aussi le poil & la laine de la beste tuee.

nous sembloit qu'elle n'engendroit pas les poulx, mais que seulement elles les attrayoit, par la proprieté qu'elle a d'vne aspreté raclante, & d'vne chaleur dont elle ouure les pores de la chair, laquelle proprieté s'imprime en la laine du mouton, par la morsure & par l'haleine du Loup, qui altere non seulement la chair, mais iusques au poil & à la laine mesme de la beste tuee: dequoy faisoit foy l'experience & histoire, par ce que lon sait que les chasseurs & les cuisiniers tuent aucunefois des bestes d'vn seul coup, de sorte qu'elles tombent toutes roides mortes, sans respirer ni remuer pied ni patte, & d'autres à plusieurs coups mal-aisément & à toute peine, & qui est encore plus merueilleux, c'est que la chair de celles qui sont ainsi tuees à plusieurs fois, prend du ferrement dont elles sont blessees, vne telle qualité, qu'elles se corrompent incontinent, & ne demeurent pas entieres vn tout seul iour. Au contraire, celle des bestes qui sont tuees tout à coup, ou moins lentement, ne ressent rié de cela, ains demeure saine & entiere assez long téps. Et qu'il soit vray que les diuerses façós de mort dót les bestes sont tuees, passent & s'aperçoiuent iusques aux cuirs, iusques aux poils, & iusques aux ongles, Homere mesme le nous donne à entendre, parlant du cuir & des courroyes d'vn bœuf tué à viue force: car la peau de ceux qui ne meurent point de vieillesse, ni de maladie ou langueur, ains sont occis violentement, en est plus ferme & plus dure: vray est que des animaux qui ont esté mordus par les bestes sauuages, les ongles leur deuienent noirs, le poil leur tombe, & leurs peaux en deuienent lasches & faciles à deschirer. E F

Pourquoy la chair des bestes tuees tout d'vn coup ou moins lentement, ne se corrompt pas si tost.

QVESTION DIXIEME.

Si les anciens faisoient mieux seruans à table chascun à part, que maintenant que lon mange des communes viandes tous ensemble.

L'ANNEE que ie fus preuost à Athenes de la preuosté qui donne le nom à l'annee, les soupers en ma maison estoient presques tousiours banquets ordinaires de sacrifices, là où à chascun estoit assignee à part sa portió: dequoy plusieurs estoiét fort aises, & les autres le blasmoient comme chose inciuile & mal honneste, disans que puis que lon a osté la couronne du sacrifice de dessus la teste, il faut aussi remettre les tables à l'vsage & à la façon acoustumee: car ce n'est pas pour manger simplement, ce disoit Agias, ni pour boire, à mon auis, mais pour manger & boire ensemble, que nous nous entreconuions, là où ce despartement de chair & de viandes par portions oste toute communication de societé, & fait d'vn souper plusieurs soupers, & plusieurs soupans à part, & nuls soupans ensemble les vns auec les autres, quád chascun prend, ainsi cóme de l'estau du boucher, sa chair à certain poids, & à certaine mesure, & met sa portion deuant soy. A quoy tient-il, ie vous prie, que lon ne baille quand & quand à chascun des cóuiez son hanap, son pot plein de vin, & sa table à part: comme lon dit que ceux de la lignee Demophoontide firent iadis à Orestes, en lui commandant de boire & manger, sans s'amuser à parler aux autres. N'est-ce pas tout vn que ce qui se fait maintenant en mettant du pain & de la chair deuant vn chascun pour le paistre à part en sa propre mangeoire? Il n'y a difference sinon que lon ne nous fait pas commandemét de manger en silence sans parler, cóme lon fait à ceux qui disnent au festoiement d'Orestes, là où cela mesme nous doit appeller à cómunauté de toutes choses en vn banquet, que nous parlós les vns aux autres, que nous participós au plaisir du chant d'vne menestriere, qui nous resiouit autant les vns que les autres de sa musique, & d'vne baladine tout de mesme. Ceste coupe mesme d'amitié, qui est aportee au milieu de la compagnie pour y boire tous les vns aux autres, sans estre astraint à certaines bornes, comme vne source & fontaine viue de beneuolence, aiant pour toute mesure la soif & disposition à boire d'vn G H

1. *Agias dispute cótre la coustume des anciens, qui à table bailloient à chascú sa portion: & tasche de prouuer par diuerses raisons que lon doit manger de viandes communes tous ensemble.*

1. Cela est inciuil.

2. C'est transmuer les hommes en bestes.

3. C'est abolir l'amitié.

A d'vn chascun, non pas comme ceste tres-iniuste distribution de portions de chair & de pain à chascun, qui se farde & se masque d'vne couleur fausse d'egalité entre ceux qui sont inegaux, parce que l'egal & le mesme à vn qui a besoin du moindre deuiét plus, & à celui qui a besoin de plus, est moins. Tout ainsi dóc que celui se feroit moquer, qui a plusieurs differens malades de diuerses maladies distribueroit medecines egales à poids & mesures exactement semblables : aussi feroit le festoiant, qui aiant assemble en vn festin plusieurs differentemét appetissez les voudroit traiter tout de mesme en mesurant l'egalité de sa distribution à la proportió Arithmetique, & non pas à la Geometrique. Il est vray que nous allons tous à la tauerne acheter le vin à vne mesme mesure & esgale, qui est la publique, mais à la table chascú y aporte son estomac, lequel se réplit non de ce qui est egal à tous, mais de ce qui suffit à chascun. Et quant aux banquets d'Homere, il n'est point à propos de les porter de ceste discipline là militaire, & de la coustume du camp, à nos mœurs de maintenant, ains est B plus raisonnable que nous nous proposions à ensuiure l'humanité & courtoisie des anciens, qui honoroient non seulement ceux qui logeoient & demeuroient auec eux, mais aussi leurs commensaux qui mangeoient à mesme table, & de mesme viande, d'autant qu'ils reueroient la societé & communauté de toutes choses. Parquoy laissons là, ie vous prie, les soupers d'Homere, lesquels me semblét vn peu trop affamez, & trop alterez, encore qu'ils aient des Princes pour maistres d'hostel, qui sont plus fins & de plus pres regardans à la despense que les tauerniers & hosteliers mesmes de l'Italie, veu qu'entre les armees, & lors qu'ils estoiét aux mains auec les ennemis, ils se souuenoient exactement combien de fois chascun des conuiez auoit beu en son logis. Ceux de Pindare sont certainemét bié meilleurs, esquels comme il dit,

Bien souuent le Prince honorable
Seoit auec eux à la table.

par ce qu'ils auoient communication de toutes choses ensemble: cela veritablemét C estoit vne cómunion & vne mixtion, là où ceci n'est qu'vne diuision & vne separation d'hómes, qui monstrent semblant d'estre grands amis, & ne peuuent pas neantmoins communiquer ensemble iusques à manger de mesme viande. AGIAS fut bien ouy & loué pour les raisons qu'il auoit alleguees, & y en auoit qui disoiét qu'il ne faloit pas trouuer estrange, s'il se courrouçoit qu'on lui baillast vne portion egale aux autres, veu qu'il auoit le ventre si grand, & si gros: car à la verité il estoit de grande vie, & mangeoit beaucoup. Or en vn poisson commun, comme disoit Democritus, il n'y a point d'arestes. Et c'est cela, dis-ie adonc, principalement qui nous a introduit & amené l'vsage des portions, & non sans grande raison: car comme dit la vieille Iocaste es Phœnices d'Euripide,

Cela qui ioint les peuples alliez
L'vn auec l'autre, & citez à citez
En vn lien, c'est ceste egalité.

D de laquelle il n'y a rien qui ait tant afaire ni tát de besoin, comme la societé & communion de la table, l'vsage en estant fondé sur la nature, & sur la loy necessaire, non pas vaine ou tiree d'ailleurs par opinion, par ce que naturellement celui qui ne peut tant manger, ou qui demeure derriere, veut mal à celui qui mange plus de la viande cómune, ne plus ne moins que la galere qui a la vogue deuant les autres, necessairemét est mal vouluë d'elles: car ce n'est point à mon auis, vn amiable cómencement de festin, quand on vient à rauir des mains la viande les vns aux autres, & que lon y iouë à qui sera le plus habile de la main, & que lon se pousse à coups de coude l'vn l'autre, ains sont toutes ces façons de faire là mal hónestes, & tienent de la coustume des chiés, se terminás quelque fois, & bien souuent en iniures & en choleres, nó seulement des conuiez les vns contre les autres, mais aussi alencontre des maistres d'hostel, voire de ceux mesmes qui font le festin. " Mais du temps que ces sages Fees là,

4. Par similitude propre il monstre quelle egalité il faut obseruer à table.

5. Il respond à l'obiection que lō pouuoit faire des anciénes façós descrites par Homere, & dit qu'il faut distinguer les téps: preferant les báquets de Pindare à ces autres là, qui sont trop austeres.

11. *Plutarque respód à Agias, & maintiét bonne la coustume de bailler à chascun sa portió à table, fortifiant son dire de raisons & d'exemples.*

1. Pource que nature & la loy requierent que celui qui máge trop s'abstiene de ce qui apartient à vn autre qui mange moins: ce qui est enrichi de similitudes propres.

2. Autre raison prise des noms donnez aux banquets des anciens.

Mœra & Lachesis, gouuernoient la societé & cõmunauté des festins, on n'y voyoit rien de desordre, rien de sale ni mechanique, ains appelloit-on lors les soupers & bãquets δαῖτες, & les conuiez soupans, δαιτυμόνας, & les escuyers trenchans qui seruoyent à la table δαιτροί, pource qu'ils despartoient & donnoient à chascun sa portion. Aussi auoient les Lacedæmoniẽs pour leurs distributeurs de chairs, nõ personnes vulgaires, ains les premiers hõmes de leur estat, tellement que Lysander mesme fut en Asie estabi par le Roy Agesilaus, cõmissaire à distribuer les chairs en son camp. Mais telles distributions cesserẽt alors que la superfluité & les delices furẽt introduites es festins, d'autãt que lon ne pouuoit pas ainsi facilemẽt partir les pastisseries, les tartes, les maschepans, les saulses, les saupiquets & viandes exquises, de maniere qu'estans vaincus par la friandise de telles voluptez, les hõmes abandõnerent l'egale distribution des parts & portions: dequoy on peut prendre pour argument & preuue suffisante ce que lon void encore iusques auiourd'hui, que les sacrifices & banquets publiques se font encore à la mode antique aux portions, pour monstrer la nettete & simplicité de viure des anciens: tellement que celui qui reçoit la distribution remet sus quand & quãd la frugalité. Voire-mais on me pourra dire, que là où il y du propre se perd le commun. Oui bien, où le propre n'est pas egal entre tous: car ce n'a pas esté la possession du propre, mais l'vsurpation de l'autrui, & la conuoitise du cõmun qui a amené l'iniustice, la noise & la guerre au monde, laquelle les loix reprimãs par les bornes du propre à chascun, en ont esté appellees νόμοι, de l'authorité & puissance qu'elles ont de partir egalement à chascun ce qui est commun entre tous: autremẽt tu ne deuras non plus vouloir que le festoiant distribue à chascun sa courõne & son chapeau de fleurs, ni sa place de l'assiette, voire que si quelqu'vn d'auẽture amenoit au festin vne siene amie: ou vne baladine, cela deura donc estre commun entre les amis, afin que toutes choses soiẽt ensemble pesle-mesle & tout vn, comme disoit Anaxagoras. Ou s'il est ainsi que la vendication en proprieté de telle chose ne trouble rien la societé & communauté, veu que les autres de principale consideration, & de plus grande importãce sont communes, i'entens la conference de paroles, les caresses de boire les vns aux autres: nous nous deporterons à bon droit de mespriser & condamner les portions & le sort de partage, fils de Silence, comme dit Euripides, lequel ne donnant point la prerogatiue, ni à la richesse, ni au credit, ni à la noblesse, ains allant ainsi qu'il se rencontre, tantost ci, tantost là, esleue le cœur à celui qui est pauure & petit, & ne le priue point de quelque espece de liberté, & si acoustume le grand à ne desdaigner point l'egalité, ains le modere & tempere sans le fascher.

III. En quel tẽps lon cessa es banquets de bailler à chascun sa portion.

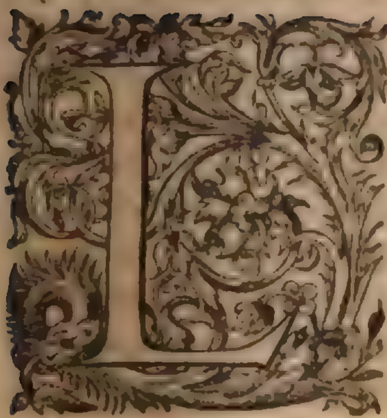
Respondant à vne obiection de grande apparence, il cõferme par nouuelles raisons son opinion.

Le troisieme Liure des propos de table.

SOMMAIRE.

A

LE PREAMBVLE.



LE poëte Simonides, Socius Senecion, voiant en quelque banquet vn estráger qui ne disoit mot, & ne parloit à personne, lui dit, Mõ ami, si tu es vn sot, tu fais sagemét : mais si tu es sage, tu fais sottement. Car il vaut bien mieux couurir & cacher son ignorance, cõme disoit Heraclitus, que de la descouurir, mais il est bié malaisé quád on est à faire grand' chere, & que lon boit à bon escient: car comme dit le poëte,

Il monstre en cestè preface que le vin suffit pour conoistre ce qu'vn homme a sur le cœur, & monstre que les vrais amis doiuent fuir ce mauuais moien, & bãqueter ensemble pour deuenir meilleurs, nõ pas pour descouurir les vices & imperfections les vns des autres.

Odyss liu. 14.

Le vin peut tant, que le sage il desprauè,
Et fait chanter l'homme, tant soit il graue.
Rire, gaudir, & sauter, & baller,
Et ce que taire, il deuroit, deceler.

B

là où il semble que le poëte en passant nous a voulu monstrer la difference qu'il y a entre auoir beu & estre yure: par ce que le chanter, le rire & baller, auient communement à ceux qui ont assez beu, mais de babiller, & ne celer ce qu'il eust mieux valu taire, cela est acte d'ebrieté & d'yurognerie. C'est pourquoy Platon dit, que les conditions du commun des hommes se descouurent mieux en beuuant qu'autrement. Et quand Homere dit,

Au 1. liure des loix.

Odyss. liu. 11.

Ils ne s'estoient pas conus à la table.

il monstre bien qu'il entendoit la vehemence du vin, & la force qu'il a d'engendrer beaucoup de paroles: car on ne conoistroit point les hommes, ni leurs mœurs & conditions, pour manger & pour boire, s'ils buuoient & mágeoient sans mot dire, Mais dautant que le boire induit le gens à beaucoup parler: & le parler descouure & met en euidence plusieurs choses, qui autrement estoient couuertes: le boire ensemble, par consequent, donne grande conoissance des vns aux autres. De maniere

C

que lon pourroit à bon droit reprendre Esope, & lui dire, Deà mon ami, à que faire vas tu cerchant des fenestres, par lesquelles chascun peut voir ce que son voisin a sur le cœur? car le vin le nous descouure assez, ne laissant pas demeurer celui qui a beu en silence, ains lui ostant tout masque & toute simulation desguisee, lors qu'il semble estre plus esloigné de la loy, cõme de son regent & pædagogue. Ce vin donc est suffisant pour Esope, pour Platon, & pour tous ceux qui cerchent les moiens de descouurir les secrets des cœurs des hommes: mais ceux qui ne se veulent point tenter ne langueier les vns aux autres pour s'entredecouurir, ains cerchét à se resiouir & recreer ensemble, ils tienent de tels propos, & mettent en auant de telles questions, que par icelles les mauuaises parties & imperfections de l'ame, si aucunes y en a, se cachent, & ce qu'il y a de meilleur & de plus gentil se fortifie, comme estant cõduit par le deuis des lettres en ses propres prairies, & ses propres pastis. C'est pourquoy nous t'auons recueilli ceste trosiéme dixaine des propos de table, dont la premiere question sera celle des chapeaux de fleurs.

Il n'est point besoin faire des fenestres à l'endroit du cœur de l'homme, puis que le vin descouure assez les plus secrettes pensees.

L'erudition est la pasture de l'esprit.

D

QVESTION PREMIEME.

S'il est bon de porter sur la teste chapeaux de fleurs à la table.

EN vn banquet que faisoit vn iour à Athenes le Musicien Eraton, aiant sacrifié aux Muses, là où il y auoit belle compagnie, on mit en auant le propos des couronnes & chapeaux de fleurs, par ce que lon en aporta de toutes sortes apres le souper. Et Ammonius se moqua vn peu de nous, qui au lieu de chapeaux de laurier en mettions de roses sur nos testes, par ce, disoit-il, que les chapeaux de fleurs

1. Ammonius faignant condamner les hõmes qui portoyent chapeaux de roses, plus conuenables aux filles, donne

entree à la question & inuite les autres conuiez à en cercher la raison.

sont plus propres aux filles, & conuienent mieux aux pucelles & ieunes femmes, E
que non pas aux assemblees des philosophes & des hommes de lettres. Et m'esbahis de cest Eraton, attendu que hayssant & reprouuant les fleureris en la musique, & blasmant le bon & gentil Agathon de ce, que lon dit que ce fut lui premier qui faisant iouër la Tragedie des Mysiciens mesla parmi la musique ordinaire vn petit de la chromatique, & cependant lui-mesme nous a rempli tout son festin de festõs & chapeaux de fleurs, & de toutes sortes de parfums & senteurs : trouuant estrange que fermant la porte des oreilles aux delices & aux voluptez, il ouure cependant celle des yeux & des naseaux, leur donnant entree en l'ame par ailleurs, & faisant de la couronne de religion & deuotion, chapeau de volupté & de dissolution : combien que les huiles & poudres des parfums rendent plus douce & plus souëfue odeur, que ne font pas ces chapeaux de fleurs toutes fenees & flaistries entre les mains des bouquetieres : & toutefois elles n'ont point de lieu es banquets & assemblees des philosophes, dautant que c'est vne volupté oyseuse, qui n'est accouplee F à vtilité quelconque, ni ne part d'aucune source de necessité naturelle, ne plus ne moins que ceux qui vont en vn banquet, y estans menez par quelqu'vn des conuiez suiuant vne coustume honneste, ils sont les bien-venus & traitez de mesme les conuiez, comme fut Aristodemus mené par Socrates au festin que faisoit Agathon: mais si quelqu'vn presumoit d'y aller de lui-mesme, sans y estre mandé ne mené, on lui fermeroit la porte. Aussi les voluptez du boire & du manger estans conuiees par la necessité, en suiuant les appetis naturels, ont lieu mesme entre les sages : mais aux autres qui vienent sans estre mandez ni conuiez par vne seule conuoitise desordonnee, la porte leur est bouchee.

Il condãne les parfums & odeurs es banquets des hommes de lettres.

II. Eratõ respond le premier & monstre que c'est chose honneste, raisonnable & profitable de s'aider des odeurs & couleurs naturelles, mesmement es festins, & que les roses estoient dediees aux Muses.

A ces paroles d'Ammonius, les ieunes hommes qui ne conoissoient pas encore sa façon de faire, estans honteux, commencerent tout bellement à arracher les chapeaux de fleurs qu'ils auoient dessus leurs testes. Mais moy, qui sauois que c'estoit pour vn exercice, & pour nous inuiter à encercher la raison, qu'il auoit mis ce propos en auant, addressant ma parole au medecin G Tryphon : Il est raisonnable, dis-ie, que tu portes comme nous ce beau chapeau que tu as sur la teste, reluisant de belles roses vermeilles, ou bien que tu dies presentement, comme tu fais souuent entre nous, les profits & commoditez que nous aportent les chapeaux de fleurs quand nous beuuons d'autant. Alors Eraton prenant la parole : Comment, dit-il : est il donc ordõné, que lon ne doit receuoir aucune volupté, sinon qu'elle apporte son salaire quand & elle ? Et que quand on nous tiendra bien aises nous nous en fascherons & courroucerons, si ce n'est encore auec quelque loyer, car quant aux huiles de parfum & à la couleur de pourpre, à l'auenture y a-il bonne occasion pour laquelle nous en deuons auoir quelque honte, pour la superfluité affetee & trop curieusement cerchee, qu'il y a : & les deuions reietter comme vestemens, couleurs, & oignemens frauduleux & trompeurs, ainsi que disoit iadis le Scythe barbare *. Mais les couleurs & odeurs, qui sont naturelles, sont simples, pures & nettes, ne differens en rien des fruicts des arbres que la na- H ture produit. Ne seroit ce donc pas vne sottise de recueillir le ius de tels fruicts, & cependant condamner & reietter les odeurs & les couleurs que les saisons aportent, à cause de la volupté & du plaisir qui florit par dessus, si d'ailleurs elles n'aportent encore quelque proprieté qui soit vtile & profitable : car plustost il semble au contraire, que s'il est veritable, comme vous autres Philosophes dites, que la nature ne fait rien pour neant & en vain, qu'elle a fait & produit ces choses là pour la volupte de l'homme seulement, qui ne seruent à autre chose qu'à resiouir & donner plaisir, & n'ont point d'autre proprieté. Qu'il soit ainsi, considerez comme es arbres & plantes qui verdoient, la nature a dõné des feuilles pour sauuer & contregarder leur fruict, & afin que sous icelles les arbres s'eschauffans ou rafraichissans peussent plus facilement porter les iniures de l'air & mutation de temps : mais quant

Voyez le 3. d'Herodote. Le Roy des Æthiopiens Macrobies.

Puis que la nature n'a point produit sans causes les choses odoriferentes, ceux ne sont à condamner qui en tirent vn honneste plaisir.

A quant à la fleur elle ne porte profit quelconque, si ce n'est qu'elle nous donne quelque plaisir à voir & à sentir, pource qu'elle nous rend de merueilleusement souëfues odeurs, & nous ouure la porte à vne infinité de teintures & couleurs presque inimitables. Et pourtant quand on arrache les fueilles aux arbres, il semble qu'ils en soient marris, qu'ils en sentent douleur d'vne blessure vlceree, & d'vn despouillemét de leur naturelle beauté & honneur, en demeurant difformes à voir. Si ne se faut pas seulement abstenir, comme dit Empedocles,

Totalement des fueilles de laurier.

ains faut aussi pardonner aux fueilles & branches de tous autres arbres, & ne se point parer de leur desemparemét, en leur rauissant par force & contre nature, là où leur oster leurs fleurs ne leur fait tort ni dommage quelconque: car cela ressemble proprement aux vendanges, quand on oste le raisin à la vigne, par ce que qui ne les leur oste en la saison, elles tombent d'elles mesmes toutes fenees & flestries. Comme donc les peuples barbares se vestent des peaux de leurs moutons, au lieu de faire B des draps de leurs laines: aussi me semble-il que ceux qui tissent leurs chapeaux & couronnes de fueilles plus tost que de fleurs, ne se seruent pas des plantes ainsi qu'il apartient. Voila ce que ie di quant à moy, pour defendre la cause des boucquetieres qui font les chapeaux de fleurs. Car ie ne suis pas Grammairien pour alleguer les poëtes, où nous lisons comme anciennement les victorieux qui auoient gaigné le pris es ieux sacrez, estoient couronnez de chapeaux de fleurs: bien dirai-ie que le chapeau de roses estoit proprement destiné & attribué aux Muses, ainsi qu'il me souuient auoir leu en vn passage de Sappho, là où parlant d'vne femme ignorante & alienee des Muses, elle dit,

Pourquoi ce n'est point mal fait de se donner plaisir des fleurs que nature produit.

Confirmation de l'opinion d'Eraton par exemple & tesmoignage.

Toute au tombeau morte gerras,
Pource que cueilli tu n'auras
Iamais des roses, dont fleurie
Est la montaigne Pierie.

C Mais il nous faut escouter si Tryphon nous alleguera point quelque tesmoignage de sa medecine. Trypgon adonc prenant la parole: Les anciens, dit-il, n'ont point oublié à traitter de cela, comme ceux qui vsoient & se seruoyent beaucoup des plantes à la medecine, dont il y en a encore de grands signes qui en sont demeurez iusques auiourd'huy: Car les Tyriens offrent à Agenorides, & les Magnesiens à Chiron, qui les premiers ont exercé & pratiqué la medecine en leurs pays, les primices des herbes & des racines, dont ils souloient guerir les malades. Et Bacchus, non seulement pour auoir inuenté le vin, qui est vne puissante & plaisante medecine, fut estimé bon medecin, mais aussi pource qu'il enseigna à ceux qui estoient espris de fureur bacchanale de se couronner la teste de lierre, mettant ceste plante en honneur & en reputation, à cause qu'elle a vne proprieté contraire à celle du vin, reprimant & estreignant par sa froideur la chaleur d'icelui, & le gardant par ce moien D d'enyurer: & les noms mesmes de quelques plantes monstrent en cela la soigneuse diligéce des anciens: car ils ont appellé le Noyer Caryon, pourautant qu'il iette vne vapeur & esprit perçant & endormant, qui fait mal à la teste de ceux qui se couchent & s'endorment dessous ses branches & à son ombre. Le Narcisse, autrement Campanette, a semblablement esté ainsi appellé, d'autant qu'il endort les nerfs, & engendre des pesanteurs endormies. C'est pourquoy Sophocles l'appelle l'ancienne couronne des grands Dieux, qui est à dire des Dieux terrestres. Aussi dit-on que Peganon, qui signifie la Rue, est ainsi appellee: d'autant que par sa chaleur elle fait seicher & endurcir la semence de l'homme, & generalement est ennemie aux femmes grosses. Quant à l'Amethyste, tant l'herbe que la pierre qui en porte le nó, ceux qui estiment qu'elles aient l'vne & l'autre esté ainsi nómees pource qu'elles empeschent l'yuresse, ils se mescontent, pourceque l'vne & l'autre a esté ainsi nommee pour la

III. Tryphon disant son aduis monstre par diuerses raisons & considerations tirees de la medecine l'vsage des plantes, odeurs & couleurs des fleurs diuerses.

Proprieté du lierre.

Du Noyer.

De la Campanette.

De la Rue.

De l'Amethyste.

Pourquoy les anciens portoyent à table des chapeaux sur leurs testes.

couleur, à cause que la fueille n'a pas la couleur viue, ains ressemblât à celle d'vn vin E
passé & vsé, ou qui est fort destrempé d'eau. Lon pourroit alleguer plusieurs autres
plantes, ausquelles la force & proprieté naturelle a imposé le nom, mais ces exem-
ples là suffisent pour monstrer la diligence & experience des anciens, pour laquelle
ils vsoient de chapeaux de fueilles & fleurs sus leurs testes cependant qu'ils beu-
uoient. Car le vin pur venant à donner à la teste, & à relascher tout le corps, en
saisissant l'origine des nerfs & des sens, tourmente & trauaille fort l'homme, là où les
fluxions de senteurs qui sortent des fleurs y seruët merueilleusement dautant qu'el-
les munissent, remparent & fortifient la teste contre l'yuresse, comme vne citadel-
le, dautant que les chaudes ouurent mediocrement, & destoupent les pores, & en ce

Dequoy seruët les chapeaux de violettes & de roses.

faisant donnent moien au vin de s'euaporer & euenter ses fumees. Au contraire, cel-
les qui sont moderément froides, par vn gracieux atouchement repoussent les va-
peurs qui montent au cerueau, comme font les chapeaux de violettes & de roses, F

Fleurs dôt l'odeur soulage le cerueau de ceux qui ont beu.

& par leur odeur repriment & empeschent les douleurs de la teste. Mais la fleur du
souchet, du safran, & de la gantelee, attire doucement à dormir ceux qui ont beu:
car elle a vne defluxion douce & coulante vniement, qui aplanit tout bellement
les inegalitez & aspretez qui sont au dedans de ceux qui boiuent, & y engendrant v-
ne tranquillité rabat la tourmente de l'yurongnerie. Il y a d'autres especes de fleurs
dont les odeurs ialissans au cerueau purgent les pores des sentimens, & subtilisent
les humeurs tout doucement sans agitation ne violence, en les rarchant par léur
moderee chaleur, & le cerueau qui de sa nature est froid, en est aucunement re-

Coustume des anciens.

chauffé. Voila pourquoy anciennement ils vsoyent de festons de fleurs qu'ils atta-
choient & pendoient au col, lesquels pour ceste occasion ils appelloient ὑποθυμίδας,
comme qui diroit, sous-perfums, & se frottoient toute la poitrine des huilles ou
elles auoient esté trempees : ce que tesmoigne Alceus, là où il commande que lon
lui verse de l'huile parfumee sur sa teste qui a tant souffert, & sur sa poictrine che- G
nue, car ainsi les odeurs se guindent iusques au cerueau, estâs rauies par les sentimés.

Exposition du mot grec, qui signifie sous-perfums.

Si n'estoit pas pource qu'ils pensassent, que l'ame eust sa residence dedans le cœur,
qu'ils appelloient Hypothymidas ces chapeaux & festons qu'ils se mettoient à l'en-
tour du col, comme quelques vns ont voulu dire, pource que si c'eust esté à cause de
cela, il eust plustost esté côuenable qu'ils les appellassent Epithymidas: mais c'estoit
comme ie dis, pour l'exhalation & euaporation. Et ne nous faut pas esbahir si les

Proprietez de certaines herbes & fleurs.

exhalations des fleurs ont si grande force: car on trouue par escrit, que l'ombre du
lierre blanc fait mourir les hommes qui s'endorment dessous, mesmement quand il
est en sa fleur. Et du Pauot il en decoule vn esprit quâd on recueille le ius, que qui ne
s'en donne bien de garde en tombe tout esuanoui par terre: & l'herbe qui s'appelle
Alysson, en la prenant en la main, voire en la regardant seulement fait passer les san-

Du nom & proprieté de la rose.

glots du hoquet: & dit-on qu'elle est aussi fort bonne au bestail pour le garentir de
maladies, qui la plante au long des bergeries, & alentour des estables. Et Rhodon, la H
rose, est ainsi appellee pource qu'elle iette vn grand flux d'odeur, aussi est-ce
pourquoy elle se fene & se passe bien tost: elle est refraischissante de proprreté, &
neantmoins a couleur de feu, non sans cause, pource qu'il y a vn peu de chaleur qui
vole par dessus, estant poussé du dedans au dehors par la naïfue froideur.

QVESTION DEVXIEME.

Si le lierre de sa nature est froid ou chaud.

1. Ammonius approuue le precedent discours de Tryphon, fors en

NOvs donnasmes tous louanges au discours de Tryphon, & Ammonius s'en
prenant à rire, Il ne seroit pas bien à propos, dit-il, de regimber maintenant à
l'encontre d'vn discours embelli de tant de varietez, & aussi fleuri que les chapeaux
de

A de fleurs mesmes, qu'il a entrepris de soustenir & defendre, sinon que ie ne say pas comment on a entrelassé le lierre en ce chapeau de fleurs, en disant que par sa naturelle froideur il a proprieté de restraindre la force du vin: car au contraire il semble qu'il soit chaud & ardent, & son fruit estant mis & trempé dedans le vin, lui donne force d'enyurer, & de trauailler & troubler le corps, d'autant qu'il enflamme. Au moyen dequoy, son sarment de son naturel est tortu, ne plus ne moins que le bois que lon courbe auec le feu. Et la neige, qui demeure bien souuent dessus les autres arbres par plusieurs iours, s'enfuit incontinent, ou pour mieux dire, se deffait & se fond dessus le lierre, à cause de sa chaleur: & qui plus est encore, & que Theophrastus a laissé par escrit, c'est que Harpalus lieutenāt d'Alexandre le grand en la prouince de Babylone, par ordonnāce de son maistre s'efforça d'assier es vergers Royaux des arbres & plantes de la Grece, mesmement de celles qui font grand ombrage, & qui

ce qu'il dit que cest arbrisseau par sa naturelle froideur a proprieté de restraindre la force du vin, & combat ceste opinion.

Au 4. liure de son histoire des plantes.

B ont la fueille large, & sont fresches, pource que le pays de Babylone est fort brullant & ardant, mais la terre ne peut iamais endurer ni receuoir le lierre, cōbien que Harpalus y employast beaucoup de peine, & y vsast de grande diligence: car il y mouroit incontinent & se deseichoit, dautant qu'il est chaud de sa nature, & que lon le mesloit auec vne terre encore plus chaude, qui empeschoit qu'il n'y pouuoit prendre pied, par ce que tousiours les excessiues vehemences des obiects destruisent les puissances. C'est pourquoy ils appetent leurs contraires, de maniere que la plāte qui est froide demande place chaude, & celle qui est chaude demande assiete froide. A raison dequoy les lieux hauts & montueux qui sont continuellement battus des vents, & couuerts de neiges, portent ordinairement les arbres qui font la poix, & qui seruent à esclairer, comme sont les Pins, les pesses & Sapins. Mais sans cela, Tryphon mon bel ami, les arbres qui sont de nature froids & frilleux perdent leurs fueilles tous les ans, pour le peu de chaleur, foible & debile, qui se restraint, & abandonne l'arbre, là où au contraire la chaleur & qualité grasse, & onctueuse, qui est

Pourquoy le lierre ne peut croistre au terroir de Babylone.

Les plātes appetēt leurs contraires.

D'où vient que les arbres gras & huileux se maintienēt tousiours verds & fueillus.

C en l'oliuier, au laurier & au cyprez, les maintient tousiours verds & fueillus, comme aussi demeure tousiours le lierre. Voila pourquoy le bon pere Bacchus n'a pas amené en vsage le lierre, comme vn preseruatif & vn secours alencōtre de l'yuresse, ni comme l'ennemi du vin, attendu qu'il appella le vin pur Methy, & se surnomma soy-mesme Methymnæus: mais à mon auis, tout ainsi comme ceux qui aiment le vin, quād ils n'en peuuent auoir de celuy de la vigne vsent de biere, breuuage contrefait d'orge, ou bien de cydre fait de pommes, ou de dattes: aussi celuy qui desiroit auoir en la saison d'yuer vn chapeau de pampre de vigne sur sa teste, la voiant nue & destituee de fueilles se contenta d'auoir du lierre qui lui ressemble: ioint que son bois & son sarment est aussi tousiours tortu, & ne va iamais droit, ains se iette à l'auenture çà & là, & la mollesse grasse des fueilles esparses alentour des branches sans ordre, & apres tout, son raisin, qui ressemble proprement à vne grappe de verjus commençant à se tourner, representent fort naifuement toute la forme de la vigne: & toutefois encore qu'il apportast quelque secours alencōtre de l'yuresse, nous dirons que cela se fait par le moyen de la chaleur, en ouurant les pores & petis pertuis pour faire sortir & euaporer les fumees du vin, ou plustost en aidant de sa cha-

Pourquoy lon couronne Bacchus de lierre.

Conuenance du lierre auec la vigne.

D leur à le cuire & digerer, à fin que Bacchus, pour l'amour de toy, Tryphon demeure medecin. A CELA Tryphon demeura vne espace de temps sans respondre, pensant en lui-mesme comment il luy repliqueroit: & Eraton aiguillonant chascun de nous autres ieunes gens, nous disoit, que nous deuions secourir Tryphon l'aduocat & defenseur de nos chapeaux de fleurs, ou bien que nous les deuions oster de dessus nos testes. Mais Ammonius dit, qu'il leur donnoit asseurance de sa part, dautant qu'il ne rechargeroit point à l'encontre de ce que nous respondrions: & Tryphō mesme nous incitoit à dire quelque chose. Alors ie me pris à dire, Ce n'est point à moy à prouuer que le lierre soit froid, ains à Triphon, attendu qu'il a employé à

II. Tryphon ne respondant point à Ammonius, ains incitant les autres, Plutarque prend la parole & refute le dernier article du discours precedent à sçauoir que la grappe du lierre enyure estant trempee dedans le vin.

refraischir & à reserrer & constiper. Mais quant à ce qui a esté maintenant allegué, E que la grappe du lierre enyure quand elle est trempee dedans le vin, il ne se trouue pas veritable, & l'accident qu'il fait en ceux qui en boiuét ne se pourroit bonnemét appeller yuresse, ains plustost troublement d'esprit, & alienation d'entendement, comme fait le luscyame, autrement hanebane, & plusieurs autres plantes, qui troublent furieusement & transportent l'entendement. Et quant à la tortuosité des branches, elle est hors de propos: car les œuures & effects contre nature ne peuuent proceder des puissances naturelles, ains les bois mesmes se courbent & se tordent, par ce que le feu qu'ō leur applique en tire toute l'humeur naturelle par force, là où la chaleur interieure & naturelle leur eust entretenue & augmentee. Mais prenez garde plus tost, que ceste forme tortue-bossue, & ceste bassesse tendant tousiours contre terre, ne soit plus tost argument d'imbecillité & de froideur au corps là où elle est, prenant plusieurs reposees, & faisant plusieurs reprises, ne plus ne moins qu'vn pelerin, qui pour sa foiblesse & lassitude se repose & se sied par plusieurs fois en chemin, F & puis se remet derechef à cheminer. Voila pourquoy il a tousiours besoin de quelque soustien qu'il embrasse, à quoy il se tiéne, & sur lequel il s'apuye, n'ayant pas la puissance de se soustenir & de se conduire soy-mesme, à faute de chaleur. De laquelle la force naturelle est de monter contremont: & quant à ce que la neige s'escoule & se fond incontinent dessus, c'est à cause de la moiteur molle de sa fueille, comme nous voyons que l'eau mesme deffait & dissoult incontinent la laxité & rarité spongieuse d'icelle, attendu qu'il semble que ce ne soit qu'vn amas de plusieurs petites boutiffles serrees & estraintes ensemble, dont vient qu'aux lieux fort baignez & fort humides, la neige ne se fond pas moins tost, qu'aux lieux qui sont exposez au Soleil. Quant à l'estre tousiours fueilleu, & auoir la ferme fueille, comme dit Empedocles, cela ne viét point de la chaleur, non plus que le perdre tous les ans la fueille ne procede pas de froideur. Qu'il soit ainsi, le Meurthe, & l'Andianton, qui est Ca- G pilli Veneris, qui ne sont pas plantes chaudes, mais froides, sont tousiours fueillues & verdoiantes. Et pourtant y en a qui ont opinion, que ce demeurer fueillu procede d'vne certaine egalité de temperature. Mais Empedocles outre cela le refere à certaine proportion des pores & petis pertuis, par lesquels egalement penetre & se transmet la nourriture aux fueilles. Tellement qu'il y en coule tousiours suffisamment pour les entretenir, ce qui ne se fait pas es arbres perdans leurs fueilles, à cause de la laxité & largeur des pertuis d'enhaut, & l'estroisseure de ceux d'embas qui fait que les vns n'en enuoyent pas, & les autres ne le retienent pas, ains si peu encore qu'ils en reçoyuent, ils le respandent tout à la fois, comme il auient es escheneaux & canaux à arrouser les iardins quand ils ne sont pas bien egaux, là où celles qui sont tousiours arrosees & abreuuees, pource qu'elles ont continuellement de la nourriture autant qu'il leur en faut en proportion, elles resistent, & demeurent fer- H mes, tousiours verdoiantes, sans se fener ne vieillir. Voire mais quand on voulut planter & faire croistre le lierre en Babylone, il n'y peut iamais venir, & refusa d'y viure. Il fit bien certes & genereusement, si estant familier & commensal d'vn Dieu Bœotien, il ne voulut pas sortir hors de son pays, pour aller habiter entre les barbares. Et ne fit pas comme Alexandre, qui s'allia par mariage à ces nations estrangeres là, ains resista à ce changement de son pays naturel. Mais la cause en estoit, non sa chaleur, ains plus tost sa froideur, de maniere qu'il ne pouuoit suporter vne temperature d'air si contraire à la siene. Car ce qui est propre ne perd & ne gaste point ce qui lui est familier, ains le reçoit, le nourrit & le porte, comme la terre seiche le thim. Or dit-on que la prouince de Babylone a vn air si estouffant de chaleur, & si mal-aisé à suporter, que plusieurs des habitans, qui sont riches, font emplir des outres & peaux de chéure d'eau fraische, & couchent dessus pour dormir & se tenir fraischement.

Pourquoy le lierre est tortu.

Similitude.

D'où vient que la neige tombee sur le lierre se fond incontinent.

Cause de la verdeur du lierre.

Opinion d'Empedocles à ce propos.

Response à ce qui auoit esté allegué que le lierre ne peut croistre en terroir chaud comme celui de Babylone.

Chaleur extreme en la prouince de Babylone.

QVE-

A

QVESTION TROISIEME.

Pourquoy c'est que les femmes s'enyurent mal aisément, & les vieillards facilement.

FLORVS s'esmerueilloit vn iour comment Aristote, en son traité de l'yuresse, aiant escrit que les vieillards estoient fort facilement & bien tost surpris de l'yuresse, & au contraire les femmes difficilement & rarement, & n'en auoit pas rendu la raison, veu qu'il n'a pas acoustumé de mettre ainsi en auant aucune difficulté sans la decider. Et puis le proposa à la compagnie, pour en cercher la raison : car c'estoit en vn souper de gens tous de familiere conoissance. Si dit adonc Sylla, que lon voyoit l'vn à trauers l'autre, & que si nous prenons bien la cause des femmes, il ne sera pas besoin de beaucoup de recerche, pour trouuer celle des vieillards, par ce que B leurs natures sont directement toutes contraires en humidité, siccité, aspreté, mollesse & dureté, & supposé cela premierement, que la naturelle temperature des femmes est fort humide, ce qui leur rend la charnure ainsi molle, lissee & luisante, auec leurs purgations naturelles. Quand donc le vin vient à tomber en vne si grande humidité, alors se trouuant vaincu il perd sa couleur & sa force, & deuient decoloré & eueux, & en peut-on tirer quelque chose des paroles mesmes d'Aristote : car il dit, que ceux qui boiuent à grands traits sans reprendre haleine, ce que les anciens appelloient ἀμυστίζειν, ne s'enyurent pas si facilement, parce que le vin ne leur demeure gueres dedans le corps, ains estant pressé & poussé à force il passe tout outre à trauers. Or le plus communément nous voions que les femmes boiuent ainsi, & si est vray semblable que leur corps, à cause de la continuelle attraction qui se fait des humeurs contre bas, pour leurs purgations menstruelles, est plein de plusieurs conduits & percé de plusieurs tuyaux & escheneaux, esquels le vin venant à C tomber, en sort vistement & facilement, sans se pouuoir attacher aux parties nobles & principales, lesquelles estans troublees l'yuresse s'en ensuit. Au contraire, que les vieillards ayent faute d'humeur propre & naturelle, il me semble que le nom le donne assez à entendre : car ils ont esté appellez γέροντες, non pource qu'ils panchent vers la terre, mais pource qu'ils sont eux-mesmes tous terrestres & de leur habitude & temperature : & le monstre aussi ce, qu'ils sont malaisez & durs à plier : l'aspreté de leur cuir aussi monstre la seicheresse, de leur temperature : ainsi est il vray-semblable, que quand ils boiuent, leur corps, qui deuenu, à cause de la secheresse, rare comme vne esponge, reçoit par tout le vin, lequel s'y arrestant fait des batemens au cerueau, & des pesanteurs en la teste. Tout ainsi donc comme les eaux coulent par dessus les terres qui sont dures & solides, & n'y font point de bouë, ains les lauent par dessus en passant seulement, & penetrent plus au dedans de celles qui sont rares, D aussi le vin estant attiré par la seicheresse alteree de leurs corps, y demeure dauantage. Mais sans cela encore void on que la nature des vieillards a d'elle mesme les accidens que l'yuresse cause, qui sont tous euidens, par ce qu'elle fait trembler & branler les membres, begueyer la langue, parler beaucoup, se courroucer facilement, oublier, & troubler l'entendement, desquels la pluspart estans aux vieilles gens, voire quand ils sont mesme en pleine santé, il ne leur faut pas gueres d'esbranlement, & bien peu d'agitation, pour faire que l'yuresse engendre en eux non de nouueaux accidens, mais qu'elle augmente ceux qui desia leur sont tous communs. Qu'il soit vray, il n'y a rien qui ressemble mieux à vn vieillard qu'vn ieune homme quand il est yure.

Sylla respond pertinemment & briefuement a ceste question : & prouue que les femmes ne s'enyurent que malaisément, & les vieillards facilement.

L'humidité grande en la plusp art des fémes, cause qu'elles ne s'enyurent pas si tost.

Pourquoy les vieillards s'enyurét aisément.

Similitude à ce propos.

QVESTION QVATRIEME.

E

Si les femmes sont de complexion & temperature plus froides, ou plus chaudes que les hommes.

I. Du discours de Sylla, & de la question d'Apollonides, le medecin Athryilatus est induit à alleguer quatre raisons pour prouuer que les femmes sont plustost chaudes que froides.

AINSI donc parla Sylla: & le Capitaine Apollonides, qui faisoit profession de ranger les gens en bataille, dit, qu'il approuuoit bien ce qui auoit esté allegué des vieilles gens, mais qu'il lui sembloit qu'on auoit obmis à dire la cause de la froideur naturelle des femmes, par laquelle on disoit que le vin qui est fort chaud venoit à s'esteindre, & à perdre celle vehemence enflammee qui secouë & esbrâle tout le corps de l'homme, ce qui toutefois auoit esté trouué vray-semblable par toute la compagnie. Mais Athryilatus medecin natif de l'Isle de Thasos entreietta vn peu de retardemẽt à l'inquisition de ceste cause, par ce qu'il y en a, dit-il, qui estimẽt F que les femmes ne sont pas froides, mais plus chaudes que les hommes, & qu'il y en a aussi qui tiennent, que le vin ne soit pas chaud, mais froid. Dequoy Florus s'esmerueillant: Quant au vin, dit-il, ie le laisse à celui là, en me monstrant, pource qu'il n'y auoit pas long temps que nous en auions deuisé ensemble. Mais quant aux femmes ceux qui cuident soustenir qu'elles sont plustost chaudes que froides, alleguẽt pour prouuer leur dire, qu'elles ne sont point peluës ni veluës, disans que c'est à cause que la chaleur consume la superfluité qui engendre le poil. Secondement ils alleguent l'abondance du sang, qui semble estre la source de la chaleur qui est dedans le corps: & les femmes en ont tant qu'elles brusleroient & s'enflammeroient si souuent elles n'auoient leurs purgations. Tiercement, l'experience des funerailles & obseques, ce dirent-ils, monstre & prouue que les corps des femmes sont plus chauds que ceux des hommes, parce que ceux qui ont la charge de brusler les corps en mettent tousiours vn de femme parmi dix d'hommes, car il aide à faire brusler les autres, G dautant que leur chair a ie ne say quoy de gras, qui brusle comme vne torche, de maniere qu'il sert de bois sec à allumer les autres. D'auantage, s'il est vray que ce qui est plus generatif, soit aussi plus chaud: il est certain que les filles sont plustost prestes à marier, & appetent plus tost la generatiõ, que nõ pas les fils: & n'est pas petite ni foible preuue de chaleur, ains plus grande & vray-semblable, ce qu'elles suportent plus facilement la rigueur du froid & de l'hyuer: car elles transissent moins de froidure que ne font les hommes, & demandent bien peu d'habillemens.

II. Florus refute ceste opinion par les raisons que le medecin auoit auancees, & prouue que les femmes sont d'vne temperature & complexion plus froide que chaude.

MAIS au contraire, dit Florus, il m'est auis que par ces mesmes argumens ceste opinion se refute d'elle-mesme. Car premierement elles supportent mieux le froid, & y resistent plus facilemẽt, dautant que chasque chose s'offense moins de son semblable. Et puis elles n'ont pas la semẽce idoine à engendrer, à cause de leur froideur, ains sert leur geniture seulement de matiere & de nourriture à la semence virile. Qui plus est, elles cessent biẽ plustost de porter, que les hõmes d'engẽdrer, & bruslẽt H leurs corps mieux que ne font ceux des hommes, dautant qu'ils sont plus gras, & la graisse est la plus froide partie de tout le corps: c'est pourquoy les ieunes hommes, & ceux qui font plus d'exercice, ont moins de graisse: & la purgation de leurs mois n'est pas signe d'abondance ou de quantité grande, mais de corruption ou de mauuaistie de sang: car ce qu'il y a de plus crud & de plus superflu, n'aiant où s'arrester & s'amasser dedans le corps, en sort dehors tout pesant & tout trouble, à cause de son imbecillité procedant de faute de chaleur. Ce qui apert par ce que ordinairement celles qui ont leurs mois sont frilleuses, & tremblent de froid le plus souuent, dautant que ce qui est esmeu, & qui demande à sortir de leurs corps, est froid & crud. Au reste quãt à ce qu'elles ont le cuir lisse sans aucun poil, qui diroit que cela fust effect de chaleur, & nõ pas plustost de froideur? veu que nous voyons que les plus chaudes parties du corps humain sont ordinairement veluës: car toutes les superfluitez sont

A sont poussees au dehors vers le cuir par la chaleur qui gratte & ouure les pores de la superfice d'icelui. Mais au contraire la polissure vient de la roideur, qui l'espessit & la serre. Or qu'elles aient le cuir plus serré que les hommes, Seigneur Athrylatus, tu l'entendras de ceux qui couchent auec les femmes, lesquelles se parfument le corps, ou se frottent d'huiles de senteurs: car ils se trouuẽt tous pleins de tel parfum & huilemens, encore qu'ils ne s'aprochent pas d'elles, & qu'ils ne les touchent pas, à cause que leur corps d'eux, qui est chaud & rare, le tire à soy. Toutefois, dit-il, quoy qu'il en soit, si a la cause des femmes diuinement esté debatue.

QVESTION CINQVIEME.

Si le vin est de nature froid.

Plutarque ayant mis en auant l'opinion d'Epicurus sur ceste matiere, laquelle il fait refuter par Florus, prouue par diuerses raisons que le vin est de sa nature froid.

B MAis au demeurant ie desire sauoir dont tu as prins suspicion de dire que le vin de puissance soit froid de nature. Comment, dis-ie adonc, cuides-tu que ce soit moy qui le die? Et qui donc: dit-il. I'ay souuenance, di-ie, d'auoir leu, non depuis n'agueres, mais il y a long tẽps, vn discours d'Aristote touchant ceste questiõ: Et Epicurus mesme en son festin en fait vn long proces, dont le sommaire, ainsi comme il me semble, est tel: c'est qu'il dit, que le vin n'est pas absoluëment chaud, mais qu'il a en soy quelques atomes qui causent la chaleur, & d'autres aussi qui causent la froideur, dont il en perd les vnes quand il entre dedans le corps, & en prend aussi d'autres du corps mesme où il entre, selon qu'ils sont de nature ou de temperature propres à s'acommoder auec nous, de maniere que les vns quand ils sont yures s'eschauffent par le vin, les autres au cõtraire se refroidissent. En disant cela, repliqua Florus, il nous meine tout apertement par les opinions de Protagoras en l'incertitude de Pyrrhon: car il est tout manifeste qu'en parlant de l'huile, du laict, du miel,
C & de toutes autres choses, nous ne viendrõs iamais à specifier de quelle nature elles seront, & dirons qu'elles deuiendront telles, selon qu'elles seront meslees & cõtemperees les vnes auec les autres. Mais toy, dit-il, quels argumens allegues-tu? Ceux ci, dis-ie, me voiant pressé par deux de dire sur le champ vistement ce que i'en pensois. Le premier qui me vient en l'entendement est, ce qui se fait par les medecins à ceux qui ont debilitatiõ d'estomac, & qui ont besoin de corroborer & fortifier celle partie, ils ne leur ordonnent riẽ qui soit chaud, mais en leur baillãt du vin ils les secourent. Semblablement aussi arrestent-ils & font cesser les fluctions, quand le corps se resould tout en sueurs, auec du vin, les arrestant & retenant ainsi, non moins, voire plus, que ne sauroit faire la neige en refraichissant & reserrant toute l'habitude du corps, qui se va autrement dissoluant: là où s'il auoit la nature & la force d'eschauffer, ce seroit autant d'apliquer du vin pur au cœur, comme d'approcher le feu de la neige. Et puis la plus part des medecins tient, que le dormir se fait par refrigera-
D tion de maniere que la plus part des medicamens qui prouoquent à dormir sont froids, comme la mandragore & le pauot: mais c'est auec grand' force & violence qu'ils compressent & figent le cerueau, là où le vin refraichissant tout doucemẽt, & auec plaisir, arreste & fait reposer le mouuement, n'y aiant difference que du plus & du moins quant à cest effect. Dauantage ce qui est chaud est generatif de semence: car l'humeur lui donne aptitude de couleur, & l'esprit par le moien de la chaleur lui donne la vigueur, la puissance & appetit d'engendrer. Or ceux qui boiuent beaucoup de vin, mesmement tout pur, sont lasches à l'acte de la generation, & ne semẽt rien qui vaille, ne qui soit de bonne trempe pour bien engẽdrer, ains sont leurs conionctions auec les femmes vaines & imparfaites, à cause de la foiblesse & frigidité de la semence. Et puis tous les signes que le froid fait aux hommes auienent semblablement à ceux qui sont yures: ils tremblent, ils deuienent pesans, ils pallissent:

Premiere raison.

Seconde.

Troisieme.

Quatrieme.

Cinquieme.

l'esprit vital qui est en leurs membres bransle, la langue leur begueye, les nerfs en E leurs extremitez se retirent, perdent sentiment: & en plusieurs les yuresses se terminent en vne resolution generale de tous membres, apres que le vin a du tout amorti & esteint entierement leur chaleur. Et remedie lon aux inconueniens qu'aportent ces yurongneries là & exces de boire sur l'heure, en les faisant coucher, & les couurant fort pour les eschauffer, & le lendemain en les mettant au bain, & les frottant d'huile, & les nourrissant de viandes qui ne trauaillẽt point la masse du corps, reuoquant tout doucement la chaleur qui par le vin a esté dissipee & chassee dehors. Et combien que nous sachions recercher es choses qui aparoissent à l'œil des similitudes cachees & des facultez secrettes, on ne se sauroit douter de l'yuresse que c'est, ni qu'elle elle est. Car ainsi que nous auons desia dit, les yurongnes ressemblent le plus qu'il est possible aux vieillards, & pourtant les grands yurõgnes vieillissent fort tost, & la plus part d'eux deuienent chauues auant le temps, & se font chenus auãt l'aage: ce qui semble auenir à l'homme à faute de chaleur. Dauantage le vinaigre semble F tenir de la nature & proprieté du vin. Or n'y a il de toutes les choses propres à esteindre, rien si repugnant & contraire au feu que le vinaigre, qui plus que nulle autre surmonte & suffoque la flãme par son excessiue froideur. Et entre tous les fruicts nous voions que les medecins se seruent le plus de ceux qui sont vineux pour refraischir, comme des grenades & des pommes, & du miel: mesme n'en messe lon pas la substance auec de l'eau de pluye, ou de la neige pour faire du vin, le froid conuertissant le doux, pour l'affinité qui est entre eux en saueur austere, quand il est plus puissant. Et qu'il soit ainsi, les anciẽs ont-ils pas attribué & consacré le Dragõ à Bacchus pour ceste occasiõ? & le lierre entre les plantes, cõme estant vne puissance froide & gelee? Et si lon m'oppose, pour cuider mõstrer que le vin soit chaud, qu'à ceux qui ont beu de la ciguë le plus souuerain remede est de boire beaucoup de bõ vin pur apres, ie repliqueray au contraire en réuersant l'argumẽt, que le vin messe auec la ciguë est venin incurable, & qui sans remede tue & fait mourir ceux qui en boiuẽt, de maniere G qu'il ne doit point estre estimé plus tost chaud pour repugner, que froid pour aider à l'effect de la ciguë, ou bien il faudroit dire que ce n'est pas par sa froideur qu'elle tue ceux qui la boiuent, mais par quelque autre qualité & proprieté.

Sixieme.

Septieme.

Responsé à l'obiection qu'on pourroit faire.

QVESTION SIXIEME.

Du temps propre à conoistre femme.

QVELQVES ieunes hommes qui s'estoient de nouueau mis à l'estude des anciens bons liures, deschiroient Epicurus, comme hõme impudẽt, qui auoit importunément mis en auãt vn propos, qui n'estoit ne beau ni honeste, & encor moins necessaire, mesmement en vn banquet où il y auoit force ieunes gens, d'aller faire mention des œuures de Venus, vn homme vieil & ancien comme lui deuãt de ieu- H nes adolescens, & proposer la question, S'il est meilleur auoir afaire aux femmes deuant ou apres le souper: cela sembloit proceder d'extreme incontinence. Contre ce propos là, il y en eut quelques vns qui allegueront l'exemple de Xenophon, qui en son Conuiue, apres souper emmene les conuiez, non à pied, ains à cheual, coucher auec leurs femmes. Mais Zopyrus le medecin, qui estoit fort versé & exercité es liures d'Epicurus, dit, qu'ils n'auoient pas assez diligemment leu le Conuiue d'Epicurus, par ce qu'il n'auoit pas pris ceste question à traitter des le commẽcement, comme vn suiet expressément choisi, pour terminer encore leur deuis à ne parler d'autre chose que d'icelui: mais aiant fait leuer les ieunes hommes de table, pour se pourmener apres le souper, il en commença à discourir pour les induire à continẽce & temperance, & les retirer des cupiditez dissoluës, comme de chose tousiours dange-

1. Zopyrus medecin opinant le premier, estime que ce temps est plus propre au matin apres la digestion & concoction acheuee, rendant amplemẽt raison de son dire.

Premiere excuse en faueur d'Epicurus.

A dãgereuse à faire tomber l'homme en quelque inconueniét, mais qui faisoit encore plus de mal à ceux qui en vsoient apres auoir bien beu & fait grand' chere en vn festin. Et quand bien, dit-il, il eust pris pour son principal suiet, le discourir de ce poinct là, est-il impertinét & du tout mal-séát à vn philosophe de traiter & enquerir du temps propre & commode à coucher auec les femmes: ou bien estát certain qu'il vaut trop mieux en vser en temps oportun, & auec raison, qu'autrement (est-il deshonneste d'en deuiser en vn festin à la table, encore qu'il ne fust pas impertinent d'en disputer ailleurs? Quant à moy, il me semble au contraire, que lon pourroit auec raison reprédre & blasmer vn philosophe qui disputeroit publiquemét de plein iour en son eschole, deuant toute sorte de gens, de ceste matiere: mais estant la table mise deuant ses familiers & amis, là où il est quelquefois expedient de diuersifier, en buuant, vn propos qui sera ou tiede ou froid, comment voulons-nous qu'il soit deshonneste de dire & d'ouir chose qui soit salubre & vtile aux hommes pour l'vsage de la compagnie des femmes, car quát à moy, par le Chié, i'aimerois mieux que les esquarquillemẽs de Zenõ eussent esté couchez en quelque liure de bãquet, & en quelque ioyeux traité, qu'en vne composition si graue & si serieuse, comme sont les liures du gouuernement de la chose publique. Les ieunes hommes se sentans attachez de ces paroles, demeurerent tout court picquez. Et comme les autres de la compagnie le priassent de leur reciter les paroles d'Epicurus touchát ceste matiere, il dit, qu'il ne se souuenoit pas bien particulierement de tous les propos: mais qu'il pensoit qu'il craignoit les batemens & émotions qui se font en telle conionction, par ce que les corps en sont tout esmeus & agitez, dautant que le vin, qui de soy mesme est remuant, & causant agitation turbulente, communement iette le corps hors de son repos rassis: & si la masse du corps estant en telle agitation ne vient à trouuer vn calme de tranquillité & vn repos de sommeil, ains se va precipiter en d'autres mouuemens, troubles & agitations du ieu de Venus, tellement que les ligatures qui C ont acoustumé de maintenir nostre corps plus robuste & plus ferme, en sont toutes esbranlees & secouees, il y a danger que les fondemens estans ainsi remuez, tout l'edifice n'en viene par terre: car la semence mesme & geniture ne coule pas lors facilement, y aiant vne constipation à cause de la repletion, ains la faut arracher cõme par force toute troublee & confuse, & pourtant dit-il, qu'il se faut mettre à ceste besongne là lors que le corps est totalement rassis, & que la cõcoction & digestion de la viande est toute parfaite, de maniere qu'il a desia besoin d'vne autre nourriture. Et pour confirmer ceste opiniõ d'Epicurus, on y pourroit adiouster la raison medicinale, que l'oportunité du lẽdemain matin, apres que la concoctiõ est du tout paracheuee, est beaucoup plus seure: là où se mesler auec la femme incontinent apres le souper n'est pas sans danger, parce que lon ne sait si apres l'émotion de l'acte Venerien il ensuiura point vne crudité & indigestion, tellement que ce seroit double incõuenient qui en ensuiuroit. ADONC Olympius prenant la parole: Quant à moy, D dit-il, la sentence du Pythagorien Clinias me plaist infiniement, lequel estát enquis,
» quand il estoit meilleur s'aprocher de la femme, Quand tu auras, respondit-il, enuie
» d'en valoir pis. Car ce que Zopyrus a dit maintenant, a bien grande raison: & l'autre temps oportun a plusieurs autres importunitez, & plusieurs difficultez que ie voy en cest afaire. Tout ainsi donc comme le sage Thales estát importuné par sa mere, qui le pressoit de se marier, s'en deffit dextremẽt, & la trompa, en lui disant à sa pre-
» miere semonce, Il n'est pas encore temps, ma mere: puis quand il eust passé la fleur
» de son aage, cõme elle lui en fist encore instance, Il n'est plus temps, dit-il, ma mere. Aussi sera-il tres-bon que chascun se porte & gouuerne de mesme enuers le ieu d'a-
» mours, de maniere que le soir en se couchant il die, Il n'est pas encore temps: & le
» matin en se leuant, Il n'est plus temps. ALORS Soclarus prenant la parole se prit à dire, c'est à faire aux chãpions de la lucte & de la course, qui veulent combatre aux

Autre excuse.

Troisieme, par cóparaison du temps & endroit où telle dispute peut estre esmeuë.

Pourquoy Epicurus a disputé du temps propre à cónoistre femme, & quel profit il a estimé que lon pouuoit recueillir de ce propos.

Raison, empruntee de la medecine.

II. *Olympius parlant le deuxiesme veut que lon s'abstiene entierement de conoistre femme.*

III. *Soclarus opinant en troisiesme lieu, est d'auis d[e]*

traire à celui de Zopyrus.

ieux sacrez pour gaigner le pris. Cela sent sa vieille mode, que lõ iouoit à faire floc- E
quer le vin, & que lon ne faisoit que manger force chair: mais à present cela est mal à propos, par ce qu'il y a ici beaucoup de ieunes gens qui sont nouueaux mariez,

Lesquels iouër doiuent au ieu d'amours.

Et si n'est pas encor' de tout poinct dame Venus esloignee ni reculee de nous, car nous lui faisons encore priere en chantant les hymnes des Dieux, & lui disons,

Dame Venus, nostre belle Deesse,
Renuoye encore arriere la vieillesse.

Premiere raison, qu'il y a vne dissolution trop exorbitante en l'opinion d'Epicurus.

Considerons donc, si bon vous semble, si Epicurus a bien & conuenablement osté la nuict à Venus, ou s'il a fait contre tout droit & raison, combien que Menander homme bien entendu en l'amour l'appelle tres-bonne entre les Dieux: car il a esté, à mon auis, bien institué par coustume de venir à cest acte-là, en mettant le voile des tenebres au deuãt de la volupté, & nõ pas chasser toute hõte au dehors de ses yeux, en y venant de plein iour à la lumiere, & donnãt moien à la luxure de s'enhardir & F
asseurer, & de s'imprimer la memoire de l'acte si viue, qu'elle demeure si lõg temps en l'entendemẽt, pour derechef rallumer de nouuelles cupiditez. Car la veuë, comme dit Platõ, passe fort vistement à trauers les affections du corps iusques à l'ame, & resueille tousiours la concupiscence fraische & nouuelle, en lui representant auec grande vehemence les images de la volupté: là où au contraire, la nuict ostãt la plus part de ce qui est plus furieux, abuse & endort la nature, de maniere qu'elle ne se desborde pas par la veuë iusques à luxurieuse dissolution.

Secõde, qu'il n'est pas si mal seant au mari de s'aprocher de sa femme au retour d'vn festin qu'à l'heure qui requiert quelque autre occupation.

Mais sans cela, quel propos y auroit-il qu'vn mari retournant tout gay d'vn festin, aiant peut estre encore le chapeau de fleurs sur la teste, & parfumé d'huile de parfum tournast le dos à sa femme, & s'enuelopant dedãs le lict se mist à dormir, & puis qu'en plein iour au milieu des afaires du mesnage il mandast à sa femme qu'elle le vinst trouuer pour telle chose? ou bien qu'il ne l'embrassast que le matin à ieun, comme fait le coq ses poules: car le soir, mon bel ami, est la fin & le repos des trauaux de tout le iour, & le matin en est G
le commencement. Au soir preside le bon Bacchus, qui est surnommé Lysius, pour ce qu'il dissoult tous ennuis, & met fin à tous trauaux, & auec lui les Muses, Terpsichoré qui aime la danse, & Thalia les banquets: là où le matin se leue au poinct du iour pour vaquer à Minerue l'ouuriere, & à Mercure le trafiqueur. Et pourtant au soir conuienent les chansons, la musique, le bal, le plaisir des nopces,

Masques, festins, & les chansons à voix,
Le bruit plaisant des flustes & aubois.

Le matin on n'entend que les coups de marteaux, le bruit des sies, le resueille-matin des gabeleurs & peagers qui crient apres ceux qui entrent & qui sortent, les adiournemens de sergens à comparoir deuãt les Iuges, les publications des Edicts, & sommation de venir faire la cour à quelque Prince, ou à quelques Seigneurs ou Magistrats aians charge publique, auquel temps il n'y a point de lieu pour la volupté:

Dame Venus à l'heure est en defaut, H
Du iauelot de Bacchus plus ne chaut,
Ni de son Lierre, & prenent alors cesse
Tous les festins & les ieux de ieunesse.

Troisieme prinse de l'autorité d'Homere. *Iliad. liu. 3.*

Et puis il ne se trouuera point que le poëte ait iamais fait qu'aucuns des Princes demi-dieux se soit sur iour couché auec sa femme ni auec sa concubine, sinon Paris, qui s'en estant fuy de la bataille s'en alla cacher au gyron de son Heleine, donnant à entendre par là, que ce n'est point acte de mari honneste & legitime, mais lubricité d'adultere furieux de paillardise, de seruir à telle volupté en plein iour: & si ne faut point qu'Epicurus die, que le corps s'offense plus de l'œuure de mariage apres le souper que le matin, si ce n'est que l'homme soit yure, ou bien si chargé de viande

Exception.

& d'auoir trop mangé, qu'il en creue: car certainement en ce cas-là l'acte seroit dan-

gereux

A gereux & dommageable voirement, mais s'il a beu & mangé à suffisance, qu'il soit moderément gay, son corps dispos & son esprit bien deliberé, & qu'il viene par interualles à embrasser sa femme, cela ne lui causera agitation grande la nuict pour la quantité de la viande, ni ne lui apportera dommage, ni refroidissement, ni remuement des atomes hors de leur place, ainsi que dit Epicurus, ains se mettant puis apres à reposer, & se relaschât par le sommeil, il remplira ce qu'il aura vuidé, dautant qu'il se fera nouuelle fluxion es vases qui auront esté espuisez.

Quatrieme raison auec vn plaisant trait pour dissiper les atomes d'Epicurus.

Mais bien plus tost faut-il prêdre garde de n'vser de ce mestier là sur iour, de peur que le corps & l'esprit estans agitez du labeur & du souci des afaires, ne s'aigrissent & enflamment encore dauantage, n'aiant pas eu la nature suffisant interualle & distance entre-deux pour se reposer & refaire: car tout le monde, mon ami, n'a pas le grand loisir d'Epicurus, ni prouision pour toute sa vie de ce grand repos qu'il disoit auoir acquis par les lettres & l'estude de philosophie, ains n'y a celui qui ne se treuue par chascū iour assail-B li de plusieurs afaires, & de plusieurs exercices qui le trauaillent infiniement, ausquels il n'est ni beau ni bō d'exposer le corps ainsi resolu, afoibli & debilité d'vn furieux exploit de concupiscence.

Cinquieme prinse de l'incommodité & danger que peut causer l'vsage intēpestif de Venus.

Parquoy laissons lui tenir quant à lui sa folle opinion, que les Dieux estans immortels & bien-heureux, ne se soucient & ne s'entremettēt point de nos afaires: mais nous obeissans aux loix, vs & coustumes de nostre pays, ainsi cōme tout homme de bien doit faire, donnons nous bien garde d'entrer le matin au temple, & de mettre la main aux sacrifices, venans tout fraischement de faire vn tel acte. Car il est hōneste qu'interposant la nuict & le sommeil entre-deux, & y mettans suffisant espace & interualle, nous nous y veniōs presenter purs & nets, comme nous estans leuez en vn autre iour nouueau, auec toute nouuelle pensee, ainsi que dit Democritus.

Derniere raisō, de l'honnesteté & moderatiō requise en tel cas: pour estre tant mieux disposé à choses plus importantes.

QVESTION SEPTIEME.

C

Pourquoy est-ce que le moust n'enyure point.

ON essaye du vin nouueau à Athenes l'onzieme iour du mois de Feurier, & appelle-on ce iour là πιθοιγία, c'est à dire l'ouuerture des tonneaux: & ancienement auant que d'en boire ils en respandoiēt les premices aux Dieux, en leur faisant prieres que l'vsage de ce medicament leur fust salutaire & non dommageable.

Agias & Aristænetus resoluent la question, & leur solution est preferee à celle d'Aristote.

Mais en nostre pais ce mois là s'appelle προστατήριος, & est la coustume que le sixieme on taste des vins nouueaux, apres auoir fait sacrifice à la bonne Fortune & au bon Dæmon, & apres auoir commencé à sentir le soufflement du vent de Zephyre, qui est celui du Ponent, par ce que c'est lui qui plus trouble & esmeut le vin, tellement que celui qui s'en est peu sauuer, on a esperance qu'il demeurera ferme, & tiendra bon pour toute l'annee. Si fit nostre pere le sacrifice acoustumé, & apres le souper son vin D aiant esté trouué bon, & loué, il proposa ceste question aux ieunes hommes qui estudioiēt en la philosophie auec moy, Pourquoy c'est que le moust n'enyure point. La chose sembla de prime face estrange à plusieurs, & Agias dit, que le doux saoule incontinent & vient contre cœur, au moien dequoy mal-aisément pourroit vn hōme boire tant de moust qu'il fust suffisant à l'enyurer, par ce que l'appetit se lasse incontinent pour le peu de plaisir qu'il y prend, si tost qu'il est venu iusques à ne sentir plus de soif. Or qu'il y ait difference entre doux & souëf, le poëte mesme le donne à entendre, quand il dit,

Opinion d'Agias.

Du doux miel auecques du fourmage, Odyss. lív. 10.
Du vin souëf agreable bruuage.

Car le vin à son commencement est doux, & deuient à la fin souëf, quand il est enuieilli, & que moiennant l'ebulition & concoction il a passé par la saueur austere &

Opinion d'Aristænetus.

brusque. Et Aristænetus de Nice, dit qu'il se recorde auoir leu en quelques liures, E que le moust meslé auec le vin fait cesser l'yuresse: & si dit dauãtage, qu'il y a des medecins qui ordonnent à ceux qui ont trop beu, quand ils se vont coucher, de prẽdre du pain trempé dedans du miel. S'il est dõc ainsi que les douceurs emoussent la force du vin, c'est auec bonne raison que le vin nouueau n'enyure pas iusques à ce que la douceur soit changee en souëfueté. Nous aprouuasmes grandemẽt le discours de ces ieunes hommes, de ce que n'estans point tõbez sus les communes raisons, ils en auoient excogité de nouuelles: car les communes & plus promptes à la main sont, la pesanteur du moust, comme dit Aristote, laquelle ouure le ventre, & la quantité des vents qui y demeurent, & la sustance eueuse dont les vẽts en sortent estans poussez par force, & la sustãce eueuse de sa nature affoiblit la force du vin, comme au cõtraire la vieillesse lui augmente la force, par ce que ce qu'il y auoit de sustãce eueuse en est dechassé, au moien dequoy la quantité du vin en diminue, & la force & vertu en augmente. F

Nouuelles & ingenieuses solutions plaisent ordinairement plus que les communes.

QVESTION HVITIEME.

Pourquoy est-ce que ceux qui sont yures à fait, sont moins troublez que ceux qui le sont à demi.

L'opiniõ d'Aristote sur ceste questiõ donne occasion à Plutarque de penetrer plus auant en icelle, & en rendre la raison plus par le menu.

Au probleme 3. sect. 3.

PVIS donc, dit mon pere, que nous auons commencé à remuer Aristote, il ne sera pas mauuais que nous essayons de dire quelque chose touchant ceux qu'on appelle ἀκροθώρακες, c'est à dire, qui ont bien beu & sont à demi yures: car encore qu'Aristote soit ordinairement fort aigu & subtil à resouldre telles questions, si m'est il auis qu'il n'a pas assez exactement resolu celle ci, ne suffisamment declare la cause: car il dit, comme il me semble, que le discours de celui qui est sobre, iuge bien & à la verité les choses ainsi comme elles sont: au contraire que de celui qui est yure à G fait, & mort yure, comme lon dit, le sentiment est du tout assopi: mais de celui qui a bien beu & est à demi yure, l'aprehension & fantasie est encore saine, mais le discours & iugement est desia troublé, & pourtant ils iugent, & iugent mal, pour ce qu'ils suiuent leurs fantasies & aprehensions corrompues. Or que vous en semble de cela? Quant à moy, dis-ie, considerant sa raison à part moy, elle me semble assez suffisante pour rendre bien la cause de cest effect. Mais si vous voulez que nous y recerchions quelque chose de singulier dauantage, considerez premierement si ceste difference qu'il allegue ne se doit point referer au corps. Car de ceux ci qui ont bien beu, il n'y a que le discours de la raison seulement qui soit troublé, & le corps peut encore seruir à toutes ses volontez, dautant qu'il n'est pas du tout noyé de vin: car quand il est du tout abatu & opressé de la quantité du vin, il destitue les appetitions, & faut de garant aux affections, estant si descousu & si relasché qu'il ne leur peut plus seruir, ni venir iusques à executer ce qu'il voudroit H bien. Les autres, aians le corps qui leur sert & leur aide à pecher & faillir, sont descouuerts, non pource qu'ils soient plus fols ne plus priuez de raison, mais pource qu'ils ont plus de moien de monstrer leur folie. Toutesfois à le prendre par ailleurs, dis-ie, qui considerera la force du vin, il n'y a rien qui empesche qu'auec la quantité, elle ne se change & deuiene diuerse, ne plus ne moins que le feu, s'il est mediocre il endurcit la tuyle, & tous ouurages de terre, mais s'il est vehement à outrance, il les fond & fait couler: & d'autre costé, l'Esté au commencement esmeut & enflamme les fieures, & quant il est à son milieu, elles se rasseient & diminuent, & à la fin se terminent du tout. Qui empesche donc que l'entendement, qui naturellement est troublé par le vin, apres qu'il a bien esté renuersé sans dessus dessous, venant la quantité à s'augmenter, ne se reuiene derechef, & se rasseie aussi: ne plus

Exacte consideratiõ pourquoy ceux qui sont yures à fait sont moins troublez, que ceux qui sont yures à demi.

A ne plus ne moins que l'ellebore commence son operation de purger, par renuerser sans dessus dessous l'estomac & toute la masse du corps: mais si on en donne en quantité moindre dose qu'il ne faut, il trouble bien, mais il ne purge rien: & ceux qui prenent des medicamens propres à faire dormir, s'ils en prenent en dose moindre que moyenne, au lieu de dormir, ils se trouuent plus tourmentez qu'au parauant, & d'autres en aians pris plus qu'il n'en faut, dorment à fait. Aussi peut-il estre que la tourmente qui est en l'entendement de celui qui a bien beu, quand elle est creuë iusques à sa plus grande force & vigueur, se va diminuant, & qu'à cela lui aide le vin, lequel entrant en grande abondance dedans le corps, brusle & consomme ce qu'il y a de maniaque: troublant l'vsage de la raison, tout ainsi que le chant funebre que lon sonne auec des flustes aux funerailles des trespassez, au commencement esmeut les cœurs à compassion & fait tomber les larmes des yeux, mais apres qu'il a B ainsi amene l'ame iusques à pitié & compassiõ, passant plus outre, petit à petit il oste & assopit tout sentiment de tristesse & de douleur. Semblablement aussi verrez-vous apres que le vin a bien esmeu & agité la partie vigoureuse & courageuse de l'ame, leur entendement puis apres vient à se reuenir & à se rasseoir, de maniere qu'ils demeurent en repos, aiant l'yuresse passé plus outre.

QVESTION NEVFIEME.

Que signifie ce vieil prouerbe, Boy cinq ou trois, & non pas quatre.

APRES que i'eus dit cela, Aristion criant à pleine teste, comme estoit sa coustume, A ce que ie voy, dit-il, le rappel de ban des mesures aux banquets a esté decerné auec la plus iuste & plus populaire raison du monde. Lesquelles mesures par ie ne say quel temps sobre, ne plus ne moins que par vn Tyran, en auoient esté C longuement bannies. Car ainsi que ceux qui font profession de sonner de la lyre, disent que la proportion sesquialtere produit l'accord musical de la quinte: que la double produit le Diapason, qui est l'octaue: & que l'accord de la quarte, qui est le plus obscur qui soit, se fait de la proportion sesquitierce: aussi ceux qui font profession d'entendre les harmonies de Bacchus, ont conu qu'il y auoit trois accords du vin auec l'eau, disans & chantans ainsi, Boy cinq ou trois, & non pas quatre. Car le cinq contient la proportion sesquialtere, quand trois mesures d'eau sont meslees auec deux de vin: le trois contient la proportion double, quand deux d'eau sont meslez auec vn de vin: mais le quatre contient en soy la proportion sesquitierce, quand sur vn de vin on verse trois d'eau, qui est la mesure de quelques graues Senateurs & Magistrats seans au Palais à despescher de grands afaires de consequence, ou de quelques Dialecticiens renfrongnez & fronçans leurs sourcils, quand ils desuelopent & desmeslent les changemens de leurs Syllogismes. Brief, D c'est vne meslange & vne trempe trop sobre & trop froide: mais des deux autres, celle d'vn à deux, produit ce turbulent ton des Acrothoraces, c'est à dire, de ceux qui ont trop beu,

Discours monstrant comme les Anciens trempoyent leur vin & les mesures qu'ils obseruoyent en cela.

Comparaison des accords de la musique auec les proportions du boyre.

Quel est le plus fascheux meslange. & le plus gracieux accord du boire.

Touchant du cœur les chordes plus cachees,
Qui ne deuroient pour rien estre touchees,

Car il ne permet pas, le mal-auisé qu'il est, que l'homme demeure ou sobre du tout, ou du tout noyé en vin. Mais la meslange de deux à trois est la plus gentile & plus musicale proportion de toutes, faisant gracieusement dormir l'homme, & oublier tous ses ennuis, comme celle bonne & fertile terre d'Hesiode,

Tous les ennuis du laboureur chassant,
Et ses enfans doucement nourrissant.

Au poeme intitulé les œuures.

Elle appaise & endort toutes les plus superbes & plus violentes passions qui soyent dedans nostre cœur, y induisant vne paix & tranquillité profonde. A ces paroles d'Ariston personne ne contredit ni ne repugna, par ce que lon voyoit bien qu'il se iouoit. Parquoy ie luy dis, qu'il prist donc la coupe en main : & comme s'il tenoit vne lyre qu'il entonnast cest accord & consonance là qu'il louoit tant, & qu'il trouuoit si bonne. Si s'aprocha incontinent vn seruiteur qui luy versa du vin, mais il le refusa, disant que la musique consistoit en raison de speculation, & non en pratique d'instrument, mais mon pere y adiousta non seulement, qu'il luy sembloit que les poëtes anciens auoient aussi feint que Iupiter auoit deux nourrices, Ide & Adrastriæ & Iuno vne, Eubœa: Apollo semblablement aussi deux, Alethia & Corythalia: mais que Bacchus en auoit plusieurs, pour autant qu'il faut qu'il soit allaicté & nourri de plusieurs nymphes, c'est à dire de plus de fois autant d'eau pour le rendre plus sage & mieux dompté. F

QVESTION DIXIEME.

Pourquoy est-ce que les chairs se corrompent plustost à la Lune que non pas au Soleil.

1. Moschion medecin respondant à la question, estime que l'humidité de la Lune est cause de ceste pourriture.

EVTHYDEMVS du bourg de Sunion nous festoiãt en sa maison, nous fit seruir d'vn porc sanglier bien grãd, tant que tous ceux de la table s'en esmerueilloiét & il nous dit, qu'on luy en aportoit vn autre qui estoit encore bien plus grand, mais qu'il s'estoit gasté en venant aux rayons de la Lune, & qu'il estoit en grand doute dót cela pouuoit ainsi auenir, pour ce qu'il ne luy sembloit pas vray-semblable, que le Soleil ne deust plustost corrompre la chair, attendu qu'il estoit plus chaud que la G Lune. Et lors Satyrus: Cela n'est pas, dit-il, ce que ie trouue plus esmerueillable en tel cas, mais bien ce qui se fait par les veneurs. Car quand ils ont abatu ou vn sanglier ou vn cerf, & qu'ils le veulent enuoyer loin en la ville: ils y fichent dedans vn clou de cuyure, comme s'il auoit force & vertu d'empescher la putrefaction. Apres le souper donc Euthydemus mettant derechef ceste demande en auant, Moschion le medecin dit, que la putrefaction estoit vne maniere de fonte & decouleure de la chair, par ce que la corruption la reduit en vne certaine humidité, tellement que ce qui pourrit deuient plus humide qu'il n'estoit au parauant, & que toute chaleur qui est douce & benigne esmeut & dilate l'humidité, mais au contraire l'ardente & bruslante la diminue & la rauit : & que de cela apparoissoit la raison de ce que nous demandions toute euidente, par ce que la Lune eschauffant tout bellement les corps par consequence les humectoit, là où le Soleil rauissoit plustost tout ce qu'il y auoit d'humeur es corps par son ardente chaleur. Suiuant quoy Archilocus a bien dit H en philosophe naturel,

Que c'est que putrefaction.

Pourquoy la Lune corrompt plustost que le Soleil.

I'ay bon espoir que la Caniculaire,
Qui d'vne ardeur de feu bruslant esclaire,
Deseichera vn grand nombre d'iceux.

Et Homere encore plus clairement parlãt d'Hector, sur le corps duquel gisant mort estendu, Apollo, dit-il, amena vne nuee ombrageuse,

Iliad. liu. 23.

Que du Soleil la cuisante brusture
Ne lui gastast les nerfs & la charnure.

Au contraire que les rayons de la Lune soient plus imbecilles, le poëte Ion le monstre quand il dit,

Iamais raisin par iceux meurissant
En sa couleur n'en deuint noircissant.

II. Plutarque dit

APRES que cela eust esté ainsi dit: Tout le reste, di-ie, me semble bon, mais de referer

A referer la cause de la pourriture à la quantité de la chaleur, & au plus ou moins d'eschauffoison, totalemẽt ie le treuue mauuais: car nous voyons que le Soleil eschauffe moins en hyuer, & pourrit plus en esté, dequoy il eust deu faire le contraire, si les putrefactions auenoient à cause de l'imbecille chaleur: mais au contraire, plus il augmente sa chaleur, plus il gaste & corrompt les chairs. Parquoy il faut aussi inferer, que ce n'est point à faute de chaleur, ni par la foiblesse d'icelle, que la Lune amene les corps morts à pourriture & putrefaction, ains le faut plus tost referer à vne proprieté de l'influence qui procede d'icelle. Car que la chaleur n'ait pas vne seule qualité differente du plus ou du moins, & que le feu mesme ait plusieurs facultez diuerses qui ne ressemblent point l'vne à l'autre, il apert par experiences qui sont toutes notoires. Car les orfeures fondent l'or auec feu de paille: les medecins cuisent les medicamens, qu'ils veulent faire bouillir ensemble, principalement auec du sarment de vigne: & pour fondre & mettre en œuure le verre, il semble que le feu de

Qu'il faut rapporter la cause de putrefaction des chairs à vne proprieté qui procede de l'influence de la Lune.

Diuerses sympathies & antipathies de plusieurs choses.

B bruyere soit plus à propos que de nulle autre matiere. Le bois d'oliuier pour chauffer les corps est bien bon, mais au contraire il est fort mauuais pour chauffer les estuues, parce qu'il gaste les aix du lambris & foncemens d'icelles, & si gaste aussi les fondemens quand on en brusle dedans le fourneau, dont vient que les escheuins de bon entendement, quand ils baillent à ferme les estuues publiques, exceptent ordinairement le bois d'oliuier, defendent à ceux qui les prenent à louage d'en vser, & semblablement de ietter dedans le fourneau de la graine d'yuraye, parce que les fumees qui exhalent de telles matieres aportent des pesanteurs & douleurs de teste, & des esblouissemens, à ceux qui se lauent & estuuent. Parquoy il ne se faut pas esmerueiller s'il y a differẽce entre la chaleur du Soleil & celle de la Lune, veu que l'vne enuoye influence qui deseiche, & l'autre qui dissoult & estend les humeurs des corps. Voila pourquoy les nourrices, si elles sont bien aprises, se gardent soigneusement d'exposer leurs petis enfans aux rayons de la Lune, parce qu'estans pleins d'hu-

Effects dangereux de la Lune sur les corps des petis enfans & des personnes endormies.

C miditez, comme sont les bois verds, ils se tordent & se reiettẽt: & nous voyons ordinairement que ceux qui s'endormẽt à la Lune ne se peuuent esueiller qu'à toute force, & quand ils sont esueillez se treuuent tout estourdis & hebetez de leur entendement, par ce que la Lune fondãt & dilatãt leurs humeurs apesantit les corps: aussi dit-on qu'elle aide & sert aux femmes grosses à leurs enfantemens, mesmement quand elle est au plein, en relaschant & respandant ainsi les humeurs. Voila pourquoy, à mon auis, Diane, qui n'est autre chose que la Lune, s'appelle Lochia & Ilythia, c'est à dire, aiant la superintendance des enfantemens: ce que Timotheus tesmoigne tout apertement en ces vers,

Par le haut ciel azuré des estoilles,
Et de la Lune aussi, qui les femelles
Fait acoucher, sans douleur, vistement.

Et se monstre la puissance de la Lune fort euidemment es corps mesmes qui n'ont

Puissance & efficace de la Lune sur les corps inferieurs.

D point d'ame ni de sentiment, par ce que les charpentiers reiettent les bois qui ont esté coupez en pleine Lune, comme estans tendres, suiets à vermoulure & à se pourrir bien tost, à cause de l'humidité. Et les laboureurs s'estudient à enleuer leurs grains de l'aire à la fin du mois au decours de la Lune, à fin qu'estans endurcis par la seicheresse, ils en soient de meilleure garde, & en durent plus long temps, là où ceux qui sont serrez en la pleine Lune se tournent en poudre, deuenans plus mols à cause de l'humidité. Aussi dit-on que la paste se léue mieux durant la pleine Lune: car encore qu'il y ait peu de leuain, & moins en quantité qu'il n'en faudroit, si ne laisse-il pas en rarefiant & aigrissant de faire leuer aussi bien toute la masse de la paste. Les chairs aussi qui se pourrissent ne le souffrent pour autre chose, sinon que l'esprit qui les maintient venant à se tourner en humidité, elles se rarefient, se laschent & s'escoulent. Ce que nous voions auenir en l'air mesme, lequel se fondant

Sur l'air mesmes.

aux pleines Lunes plus qu'en autre temps, rend aussi lors plus grande quantité de E
rosee. Ce que le poëte Lyrique Alcman nous donne couuertement à entendre quand il dit,

De Iupiter & de la Lune fille,
Dame Rosee.

III. Il rend la raison de ce qui a esté allegué dés le commencement, touchant le clou de cuiure que les veneurs fichent en la chair pour la garder de pourriture.

Ainsi est-il tesmoigné de tous costez que la lumiere de la Lune a ie ne say quoy d'humide, & proprieté de lascher & d'humecter: & quát au clou de cuyure, s'il est vray ce qu'ils disent, qu'estant fiché dedans la chair, il la preserue quelque temps de putrefactiõ, c'est pource qu'il semble auoir quelque vertu & efficace de restraindre. Car les medecins vsent de sa fleur qui est le ver-de-gris, à faire les medicamens restraintifs. Et dit-on que ceux qui frequentent pres des minieres où lon tire le cuyure, en sentent vn grand secours alencõtre de la chassie & autres maux des yeux, tellement que s'il y en a qui aient perdu les sourcils, ils leur reuienẽnt là. C'est pourquoy F
lon dit que le poëte appelle le cuyure [illegible], c'est à dire seruant à la veuë: & dit Aristote, que les playes & blesseures qui se font de lances aux bouts de cuyure, ou d'espees mesmes de cuyure, sont moins douloureuses & se guarissent plus facilement que celles qui se font auec le fer, dautant que le cuyure a ie ne say quoy de vertu medicinale, laquelle il laisse incontinent dedans la playe. Or il est tout manifeste, que ce qui resiste à pourriture est contraire à ce qui pourrit, & ce qui preserue a faculté contraire à ce qui perd & qui gaste, si ce n'est qu'on vueille dire, qu'en perçant à trauers la chair, le clou attire à soy toute l'humidité, attendu que tousiours la fluxion se fait en la partie qui est offensee. Aussi dit-on qu'il appatoit tousiours comme quelque meurtrisseure & quelque mascheure en cest endroit là de la chair, & y a apparence de raison que le reste de la chair demeure sain & entier, quand la corruption conflue toute & acourt en cest endroit là.

G

Le quatrieme Liure des propos de table.

SOMMAIRE.

1. *Si la nourriture de plusieurs diuerses viandes est plus facile à digerer que la simple.*
2. *Pourquoy est-ce qu'il semble que les truffes s'engendrent du tonnerre, & que lon pense que les dormans ne sont iamais frappez de la foudre.*
3. *Pourquoy est-ce qu'aux nopces on conuie plusieurs gens à souper.*
4. *Si les viandes de la mer sont plus friandes que celles de la terre.* H
5. *Si c'est par religion ou par abomination que les Iuifs s'abstienent de manger chair de porc.*

Les autres cinq questions auec leur explication ne se trouuent point: mais le translateur Latin a adiousté en son exemplaire les tiltres desdites questions, lesquels s'ensuiuent.

6. *Quel Dieu ont les Iuifs.*
7. *Des iours nommez du nom des planettes, & de leur disposition.*
8. *Pourquoy lon porte des anneaux au doigt proche du milieu.*
9. *Asauoir si es cachets lon doit porter grauees les effigies des dieux, ou des sages personnages.*
10. *Pourquoy les femmes ne mangent point le milieu de la laictue.*

POLY-

A POLYBIUS donna iadis à Scipion l'Africain vn bõ auertissement, de ne se partir iamais de la place, là où communément se font les afaires des citoiens, que premierement il n'y eust fait quelque nouuel ami. Si ne faut pas prendre là estroitement & trop subtilement ce nõ d'ami pour celui qui demeure ferme & stable à tout iamais, ains le faut entendre ciuilemẽt pour vn bien vueillant; ainsi comme le prenoit Dicæarchus, quand il disoit qu'il faloit se rẽdre tous hommes bien-vueillans, & les gens de bien amis, par ce que celle vraye amitie ne s'acquiert que par vn lõg tẽps & auec la vertu, là où ceste bien-vueillãce se peut gaigner pour auoir eu quelque afaire ensemble, pour auoir deuisé ou ioué quelquefois les vns auec les autres, mesmement quand l'opportunité du temps s'y rencontre qui aide à vne bonne volon-B té & affection humaine de s'entredonner du plaisir. Mais considere, Sossius Senecion, si cest admonestement se pourroit pas bien dextremẽt apliquer, non seulemẽt à la place, ains aussi au festin, & dire qu'il ne faut iamais se leuer de table, ni se departir de la compagnie du festin, que lon ne se soit acquis la bien-vueillance & bonne affection de quelqu'vn de ceux qui auront esté à la compagnie, auec tant plus de raison, que lon va sur la place ordinairement pour autres afaires & negoces: mais à vn festin, les sages & bien auisez y vont autant pour acquerir nouueaux amis, que pour entretenir ou faire plaisir à ceux qui sont desia tous acquis. Car il seroit trop importun, trop sale & trop mechanique, de vouloir emporter d'vn banquet autre chose quelle qu'elle soit: mais d'en sortir auec plus d'amis que lon n'y est entré, c'est chose & delectable & honorable à vn homme de bien: comme au contraire, celui qui neglige cela se rend l'vsage de se trouuer en compagnie imparfait, sans en rapporter ne plaisir ne profit, & s'en va aiant soupé du ventre, & non pas de l'ame & de l'esprit, attendu que celui qui vient à vn souper, n'y viẽt pas pour participer seulemẽt au pain, C au vin, à la viande & aux confitures, ains pour communiquer aussi aux deuis, à la doctrine & conuersation des conuiez, laquelle finalement auec le temps se termine en amitié. Car les saisies, acrochemẽs & prises de ceux qui luctent, ont besoin de poussiere esparse sur leurs mains, pour les rendre plus fermes: mais le vin & la table sont ce qui donne la commodité aux prises de l'amitié, quand on les acompagne de bons propos, dautant que le deuis transfonde par celle communication, comme par des tuyaux, la courtoisie & l'humanité honneste du corps en l'ame. Car qu'il soit autrement, le vin se respand çà & là par le corps, sans y aporter rien de meilleur que de le saouler & remplir. Mais tout ainsi comme le marbre oste au fer fondu l'humidité coulante en le refroidissant, & rend sa mollesse ferme & roide apte à receuoir impression de quelque forme: aussi les propos & deuis hõnestes à la table, ne souffrent pas les conuiez buuans & mangeans ensemble se laisser trop aller au vin, ains les arrestẽt D & font que leur gayeté & resiouissance, procedant du relaschement de boire, se destrempe & se rend apte à estre seellee, comme d'vn seau d'amitié, si on sait manier les hommes dextrement lors qu'ils sont atendris & rendus susceptibles de toute impression par le vin & l'aise de la bonne chere.

Il enseigne par diuerses raisons coriches de similitudes, qu'il ne se faut iamais departir d'vn festin, sans y auoir acquis quelque amitié nouuelle.

1. S'il est bien seant d'acquerir amis en la place publique: encores plus es festins.

2. C'est chose plaisante & honorable de ne partir d'vn festin sans y auoir acquis quelque ami.

3. C'est es festins plus qu'en nul autre endroit, ou l'amitié se peut aisément contracter.

Similitude confermant tout ce que dessus.

QVESTION PREMIERE.

Si la nourriture de plusieurs diuerses viandes est plus facile à digerer que la simple.

LA premiere question donc de ceste quatriesme dizaine des propos de table, sera de la diuersité des viandes, parce qu'estant la feste de Elaphebolia, comme

1. *L'abstinence de Philinus & de sõ petit garçon qui*

mangeoit du pain sec est cause de la question, en laquelle il maintient que les viandes simples sont plus aisees à digerer.

qui diroit, la tuerie des cerfs, en la ville de Hyampolis, où nous estions allez pour sa solennité, le medecin Philon nous y festoioit, aiant fait vn grand apareil pour nous traiter. Et voyant Philinus auec son petit garçonnet de fils, qui mangeoit du pain tout sec, sans demander autre chose: O Hercules, dit-il, c'est bien ce que lon dit communément,

Ils combatoient en lieu tout plein de pierre,
Et n'en pouuoient leuer vne de terre.

Si s'en alla courant à la cuisine pour leur apporter quelque chose de bon pour leur faire collation, & apres auoir demeuré vne bonne espace de temps, il reuint sans leur aporter autre chose que des figues & du fourmage. Quoy voyant ie lui dis alors, que c'estoit l'ordinaire de ceux qui faisoient prouision de choses exquises & somptueuses de ne se soucier point des vtiles & necessaires, dōt ils se trouuent puis apres auoir faute. Il ne me souuenoit pas, respondit Philon, que Philinus nous nourrissoit vn Zoroastes, lequel on dit n'auoir iamais beu ni mangé en toute sa vie autre chose que du laict, Mais quant à celui là il est vray-semblable qu'il commença ceste vie par quelque mutatiō, & qu'il n'auoit pas tousiours ainsi vescu: mais ce Philinus ici, comme vn nouueau Chirō, nourrit son fils en la maniere que fut esleué Achilles des son enfance, de viandes dont il n'a point esté tiré de sang, c'est à sauoir des fruits de la terre. Ne vous semble-il donc pas, qu'il verifie par demonstration certaine ce que lon escrit des cygales, qu'elles viuent de l'air & de la rosee? Ie ne pensois pas, respondit Philinus, que nous deussions auiourd'hui souper en festin de cent victimes, comme lon fait à la feste d'Aristomenes, autrement ie fusse venu de chez nous premuni de viandes simples & saines, comme de preseruatifs alencontre de ces somptueuses & fieureuses tables, aiant mesmement entendu par plusieurs fois des medecins, que les viandes simples sont encore plus aisees à digerer, que faciles à recouurer. Alors Marcion adressant sa parole à Philon: Ce Philinus ci, dit il, gaste tous tes preparatifs, faisant peur à tes conuiez pour les diuertir d'en manger. Mais si tu m'en requiers, ie respondray pour toy, & me constitueray pleige enuers eux, que la diuersité de viande est plus aisee à digerer que n'est la simplicité & vniformité, à fin que plus asseuremēt ils se mettent à faire bōne chere de ce que tu leur as fait apareiller. PHILON le pria d'ainsi le faire, & apres que nous eusmes soupé nous priasmes Philinus d'entreprendre de blasmer & accuser la multiplicité & diuersité de viandes. Ce n'est pas moy qui le dis, respondit-il, mais c'est ce beau Philon ci qui à tous propos nous dit premierement, que les bestes qui ne mangent que viande simple & tousiours d'vne sorte, sont plus saines que ne sont les hommes, & que celles que lon tient enfermees dans des cages ou en des toicts, sont plus en danger de tomber en des maladies, & que souuent elles se treuuent trauaillees de crudītez, d'autant qu'on leur baille vne nourriture aucunement meslee. Dauantage il n'y eut iamais medecin si temeraire entrepreneur de nouueauté, ni si hardi, qui osast donner à vn febricitant viande & nourriture diuerse, ains leur ordonne lon tousiours la plus simple que lon peut & la moins cuisinee, comme celle qui est la plus aisee à cuire en l'estomac: car il faut que la viande soit alteree par les facultez naturelles, qui en vienent au dessus. Or la teinture de couleurs toutes simples perce & penetre bien mieux, & entre les huiles celle qui n'a aucune senteur prend bien mieux les drogues & bonnes odeurs des parfumiers, & se tourne plus facilement que ne fait l'autre: aussi la nourriture qui est plus simple, est celle qui plus aisément s'altere & se cuit par la vertu digestiue, là où quand il y a plusieurs diuerses qualitez contraires en facultez les vnes aux autres, elles s'en corrompent plus facilement, dautant qu'elles s'empeschent les vnes les autres, ne plus ne moins qu'vne ville & vne tourbe confuse de gens ramassez de toutes pieces, difficilement peut iamais prendre consistence bien vnie & acordante, par ce que chascune partie tire à son profit particulier & à sa priuee affection

Exemples de continence en nourriture du corps. (F)

Tables fieureuses.

(G)

II. Apres souper Philinus deduit son opinion par le menu, & la conferme par plusieurs raisons.
1. Les bestes brutes condamnent l'excés des hommes.
2. Les corps medicamentez aussi.

(H)

3. Par similitude propre il prouue que la nourriture simple est plus profitable que la trop exquise.

A affection alencontre de l'autre, & ne se peut iamais acorder & entendre auec ce qui lui est estranger. Ce que lon peut voir euidemment par vn exemple bien familier du vin, pour ce qu'il n'est rien qui enyure plus promptement que le vin meslé de plusieurs. Or semble-il que l'yuresse ne soit autre chose, qu'vne indigestion de vin qu'on ne peut cuire: c'est pourquoy ceux qui font profession de bien boire, fuyent le plus qu'ils peuuent le vin brouillé, & ceux qui le brouillent aussi le font à cachettes, le plus secrettement qu'il leur est possible, cõme ceux qui dressent embusche: car toute mutatiõ aporte inegalité, & sort de son premier estat: c'est pourquoy aussi les musiciens le plus tard qu'ils peuuẽt, touchẽt plusieurs chordes ensemble: & n'y a riẽ de mal qui ne soit meslé & diuersifié. Ie puis bien dire cela, que plus facilement on feroit à croire & consentir ce que lon voudroit, en alleguant raisons contraires, que lon ne feroit vne bonne cuisson & digestion de facultez diuerses & differẽtes, mais à fin qu'il ne semble que ie me moque, laissant ces preuues là, ie reuiens aux raisons

4. Exemple, prins du vin meslé, pour fortifier les raisons precedentes.

B de Philon: car nous lui entendions dire biẽ souuent, que pour la qualité de la viãde se cause la difficulté de la digestion, & que la meslange de plusieurs est chose pernicieuse qui engendre d'estranges accidens. Si faut conoistre par experience ce qui est ami & propre à sa nature, en vser & s'en contenter: & si d'auẽture il n'y a rien qui soit de nature difficile à cuire, & que ce soit la quantité seulement qui trouble nostre estomac, & y fait la corruption, de tant plus, à mon auis, deuõs nous euiter la diuersité de plusieurs sortes de viandes, desquelles le cuisinier de Philon exerçant vne art toute contraire à celle de son maistre: nous a empoisonnez, en nous diuersifiant & gardant nostre apetit de se lasser par nouuelle varieté, le menant de l'vne à l'autre, & le faisant sortir hors des bornes du contentement de la raison par ceste diuersité, comme le nourrisson de Hypsipyle assis dedans vne belle prairie,

5. Autre raison, emprunte des maux causez par la diuersité des viandes.

Alloit cueillant de main tendrette
Mainte fleurette sur fleurette,
C *Ne pouuant son cœur enfantin*
Rassasier de tel butin.

Et se faut en cest endroit souuenir de l'instruction de Socrates, qui conseilloit de se garder & abstenir des viandes qui conuient les hommes à manger, encore qu'il n'aient point de faim: ce qui ne vouloit autre chose dire, sinon que lõ deuoit craindre & fuir la diuersité & pluralité de viandes, dautant que c'est ce qui tire hors des bornes de suffisance, plus loin qu'il ne seroit de besoin, la volupté en toutes choses qui plaisent à voir & à ouir, en amour, en ieux, en toutes sortes d'exercices, estant tousiours refraischie & renouuellee par la singularité qui a plusieurs cõmencemẽs, là où es simples & vniformes voluptez, iamais l'attrait de delectation n'excede l'appetit & le besoin naturel. Brief il m'est auis, que plus supportable seroit le musicien qui loueroit vne confusion de plusieurs chordes discordantes, ou vn maistre de lucte qui priseroit l'huile de parfum, & non pas la simple dont on huile les corps de

6. Par l'enseignement notable de Socrates, condamnant les friands apparcils des viãdes.

7. Par comparaison des choses qui par leur discordance & mauuaise grace gastent tout.

D ceux qui s'exercent, que non pas le medecin qui recommanderoit la pluralité & diuersité de viandes, par ce que tels changemens & déguisemens de viandes destournent à force les hommes de la droite voie & chemin de santé. APRES que Philinus eut ainsi parlé, Marcion dit qu'il lui sembloit, que non seulement ceux qui separoient l'vtilité de l'honnesteté, encouroient la malediction de Socrates, mais aussi ceux qui distinguoient la volupté de la santé, comme si elle lui estoit repugnante & contraire & non pas amie & compagne: car nous nous seruons, dit-il, bien peu souuent & enuis de la douleur: comme d'vn instrument trop violent, là où lon ne sauroit, quand bien on le voudroit, chasser la volupté & la bannir de toutes autres actions, ausquelles elle est tousiours presente, & assiste au mãger, au dormir, au lauer, estuuer, froter & baigner, recueille, traite & entretient celui qui est trauaillé & lassé, effaçant par sa benignité amiable, & conuenable à la nature, toute l'estrangeté de la

III. Marcion combat l'auis de Philinus, & maintient au contraire que la nourriture de plusieurs diuerses viandes est de plus facile digestion que la simple.

maladie: car quelle douleur, quelle disette, quel poison, pour present qu'il soit, apaise & dissipe si promptemẽt & si doucement vne maladie, que fait le baing donné à propos, & le vin baillé à ceux qui en ont besoin, quand le cœur leur faut? La viande mesme descendant en l'estomac auec volupté & plaisir resould incontinent & efface tous ennuis & toutes fascheries, remettant la nature en son estat, comme estãt retourné le beau printemps à la serenité, là où au contraire les secours & remedes qui procedent par moiens douloureux & laborieux, petit à petit, difficilemẽt & à grand' peine en vienent à bout, en forçant & tenaillãt la nature. Parquoy que Philinus ne nous calomnie point, si nous ne fuyons la volupté à pleines voiles, leuant tous les apareils, ains nous estudions de concilier & marier ensemble la volupté auec la santé, plus raisonnablement que ne font aucuns philosophes la volupté auec l'honnesteté: car tout premierement il me semble, Philinus, que tu t'es grandement abusé dés l'entree de ton discours, en supposant que les bestes brutes vsent de plus simple nourriture que les hommes, & que pour ceste cause elles en viuent plus sainement: car ni l'vn ni l'autre n'est veritable, ains est l'vn desmẽti par le tesmoignage des chéures d'Eupolis, qui chantent & louënt hautement leur pasture, comme estant meslee & diuersifiee de plusieurs plantes & plusieurs herbes, en disant: E F

Prousit causé par vne viande delicate & bien assaisonnee.

Il refute les raisons de Philinus.

1. Les bestes brutes aiment la diuersité de pasture: ce qu'il prouue par le tesmoignage des cheures d'Eupolis.

Nous nous paissons de toute sorte
De plantes que la terre porte,
Du sapin les tendres iettons,
Et du chesne verd nous broutons.
Du cythise, de l'arbousier,
Genieure odorant, & laurier,
Du lis au dru-menu fueillage,
Du pin, de l'oliuier sauuage,
Du lierre, lentisque, & du fresne,
Du tamaris, bruyere & chesne, G
Du fouteau, & du grosellier,
Du cisthe, saule & prunellier,
Des aphrodilles, du bouillon,
De la sariette.

Ces plantes, herbes & arbres qu'il nomme là, il est certain qu'ils ont plusieurs differences de ius, de saueurs, de senteurs & de facultez, encore en a-il omis dauantage à compter. Et quand au second point, Homere le refute par experiẽce, affermant que les maladies contagieuses & pestilentes saisissoient premierement les bestes brutes & puis la brieueté mesme de leur vie tesmoigne assez combien elle est maladiue & suiette à diuers accidens: car il n'y en a pas vne, en maniere de dire, qui viue bien lõguement, si lon ne m'opose le corbeau & la corneille, lesquelles mãgent beaucoup & de toutes sortes de viande, comme nous voions ordinairement. Dauantage il me semble que tu as pris bien à gauche le moien de discerner les choses qui sont de facile ou de difficile digestion, en le prenãt de ce que lon ordõne aux malades: car le trauail & les exercices seruent de beaucoup à la digestion, mais pour cela ils ne conuienent pas à ceux qui ont la fieure. Et au demeurant il m'est auis que tu craignois, sans occasion, la repugnance & contrarieté de la viande & nourriture diuerse: car soit ou que la nature recueille des dissẽblables, ce qui luy est propre, la diuerse nourriture transmettant plusieurs diuerses qualitez en toute la masse du corps, distribue à chasque partie ce qui lui est conuenable, de maniere qu'il se fait ce que dit Empedocles en ces vers, H

2. Que la simple nourriture des bestes brutes est cause de la brieueté de leur vie.

3. Qu'autre doit estre la nourriture des malades & des sains.

4. Que les dissemblables humeurs & parties du corps requierent diuerse nourriture.

Le doux saisit ce qu'il y a de doux.
L'amer s'en court se ioindre à l'amer roux,
L'aigre s'attache à l'aigre, & la partie,

Qui

A *Qui est bruslee, aussi à la rostie.*

l'vn allant deçà, l'autre delà, à ce qui lui est sortable, apres que la meslange par la chaleur est dilatee, les semblables suiuent ce qui est de leur mesme genre : car vn corps qui est ainsi fort meslé & composé de plusieurs choses, comme le nostre, il est vraysemblable qu'il emprunte son entretenemẽt, & remplit sa tẽperature plus tost d'vne diuerse que d'vne simple nourriture. Ou biẽ si cela n'est ainsi, mais que la cõcoction que lon appelle, soit ce qui à force d'alterer & de changer la viãde, encore ainsi cela auiendroit bien plus tost & mieux en vne viande diuerse qu'en vne simple, par ce que le semblable ne reçoit point de passion ni d'alteratiõ de son semblable, mais la contrarieté & repugnance altere & change bien plustost les qualitez affoiblies par la meslange de leur opposite. Et si d'auenture, Philinus, tu as resolu de condamner tout ce qui est meslé & composé, ne te prens pas seulement à reprendre & blasmer Philon, de ce qu'il traite ainsi somptueusement & friandement ses amis à la table,

5 Que la diuersité de viandes aide mieux à la digestion.

B mais reprens le encore d'auãtage de ce qu'il mesle ses compositions royales de medicamens, que Erasistratus souloit appeller les mains des Dieux : condamne de vanité, de curiosité & superfluité ceux qui brouillent & meslent en semble les herbes, les simples mineraux, la theriaque où il entre partie des bestes venimeuses tant de la mer que de la terre : car selon ton auis il vaudra mieux reduire la medecine à la tisanne, à la semence de courges, à l'eau & à l'huile. Voire mais la pluralité & diuersité de viandes rauit & transporte hors de soy l'appetit, de maniere qu'il n'est pas maistre de soy mesme. Ie te respons aussi qu'elle tire apres soy la netteté, qu'elle fait bon estomach, qu'elle rẽd l'haleine douce, & brief qu'elle riẽt l'homme plus ioyeux & plus gay, & nous dispose à mieux boire & mieux manger : car autrement, que ne destrempons-nous du son aussi bien que de la fleur de farine pour faire de la boulie? Que ne faisons-nous acoustrer des chardons & des oignons sauuages, aussi biẽ que des asperges? Que ne reiettons-nous ce vin qui a l'odeur si souëfue, & que nous n'en

6 Que l'opinion de Philinus condamne l'art de medecine.

7. Pour vne incommodité que cause la diuersité de viãdes, elle produit de grandes cõmoditez au cõtraire.

C beuuons de quelque sauuage fait de pommes ou d'orge, enuironné d'vne musique de mouscherõs à l'entour? Pour ce, me diras-tu, que le viure, selõ le regime de santé n'est pas de fuir totalement & abominer la volupté, mais plus tost vne moderation & attrempement de voluptez qui rend l'appetit obeissant à l'vtilité. Et tout ainsi comme les pilotes & patrons de nauires ont plusieurs artifices & moiens d'eschapper vn vent impetueux & violent, mais quand il est cessé & du tout amorty, il n'y a personne qui le seust resueiller ni remettre sus : aussi à refrener l'appetit & reprimer ce qu'il y a de trop, il n'y a pas beaucoup d'afaire, mais de le remettre sus, & le rendre gaillard & vigoureux quãd il vient à se lascher & à perdre la vigueur qu'il auoit en son temps, c'est la maistrise que de le sauoir faire, & y a bien de la peine & de la difficulté. Parquoy la nourriture de diuerses viandes est meilleure que la simple, qui pour tousiours estre d'vne sorte, saoule incontinent, pour autãt qu'il est plus aisé d'arrester la nature quand elle va trop viste, que de l'émouuoir quand elle se lasse.

8. En chassant l'excez, il y a vne plaisante vtilité en ceste diuersité ; ce qu'il enrichit d'vne similitude propre, & conclud la refutation.

D Au reste quant à ce que quelques vns disent, que la repletion est plus à craindre & à fuir que non pas l'inanition, il n'est pas veritable : mais au contraire, la repletiõ, quãd elle se termine en quelque corruption & quelque maladie, est mauuaise : mais l'inanition, encore qu'elle n'ameine autre mal, elle est contre nature d'elle mesme. Voila les raisons qui me semblent sonner au contraire de ce que tu as philosophé : mais vous autres chiches qui vous attachez au sel & au cumin, de peur de dépendre, n'auez pas entendu que la varieté est plus plaisante, & que ce qui est plus plaisant, est aussi plus appetissant, pourueu que vous en ostiez tout excez & toute gourmandise de trop manger : car elle s'attache incontinent à nostre corps, qui la desire, & qui va, par maniere de dire, au deuant, pour la receuoir, lui aiant la veuë fait & preparé le chemin, là où au contraire, ce qui n'est point appetissant, va flottant & errant dedans le corps sans trouuer qui le reçoiue, de sorte que ou nature le reiette totalemẽt,

9. L'inanition est plus dangereuse que la repletion.

IIII. Conclusion de la dispute mõstrant à quoy le tout doit estre rapporté.

ou si elle le reçoit, c'est maugré elle & à faute d'autre: mais quand ie parle de diuersité & varieté de viandes, souuenez vous & notez, que ie ne parle point de patisseries, de sausses, tartes & gasteaux, car tout cela ne sót que delicatesses curieuses & vaines. Et qui plus est, Platon mesme baille diuersité de viures à ses gentils & genereux citoiens qu'il d'escrit en sa republique, en leur presentát eschalottes, oliues, des herbages des iardins, & de toutes sortes de potages, & outre tout cela, encor' ne priue-il pas les festins des issues de table. E

Il conferme cela par l'opinion de Platon.

QVESTION SECONDE.

Pourquoy est-ce qu'il semble, que les truffes s'engendrent du tonnerre, & que lon pense que les dormans ne sont iamais frappez de la foudre.

I. *Agemachus attribue à vne occulte proprieté du tonnerre la grosseur des truffes, confermant son opinion par experience & par diuers exemples du bulbe, du figuier, de la peau du veau marin & de la hyene.*

EN vn souper où nous estions en la ville d'Elide, Agemachus nous fit seruir de bien fort grosses truffes, dequoy les assistans s'esbahissans, il y eut vn de la compagnie qui en se souriant dit, Elles sont certainement dignes des tonnerres qu'il a fait ces iours passez: comme s'il se fust voulu moquer de ceste opinion que lon a, que les truffes naissent du tonnerre. Si y en eut qui dirent, que le tonnerre fait ouurir & fendre la terre, en se seruant de l'air comme d'vn coing: & puis que ceux qui cerchent les truffes, par ces creuasses là, coniecturent là où elles sont, & les trouuent, & que de là est venue l'opinion vulgaire, qu'elles s'engendrent du tonnerre, comme si quelqu'vn pensoit que la pluye produisist les escargots, & non pas les fist sortir & venir en euidence. Mais Agemachus le confirmoit & asseuroit par experience l'auoir veu, & prioit que lon ne le tinst pas pour chose incroyable, si bien il estoit estrange & admirable, parce qu'il y auoit beaucoup d'autres effects du tonnerre, de la foudre, & autres impressions celestes, admirables, dont il estoit bien malaise, sinon du tout imposible, de comprendre les causes. Car ce bulbe, que quelques vns appellent des aperits, dont lon fait plusieurs risees, iusques à le tourner en commun prouerbe, ne se sauue pas du tonnerre pour sa petitesse, mais pource qu'il a vne proprieté qui lui est contraire, comme aussi a le figuier, & la peau du veau marin, & de la hyene, desquelles peaux les mariniers ont acoustumé de reuestir les bouts de leurs antennes ou verges à attacher leurs voiles: & les iardiniers qui cultiuent les iardins appellent les eaux de pluyes qui tombent quand & le tonnerre, [illegible] c'est à dire bonnes à arrouser, & les estiment telles. Et brief ce seroit simplesse de s'esmerueiller de cela, veu que nous voions deuát nos yeux des choses plus admirables & plus difficiles à croire que cela, de voir sortir du feu & de la flamme, & des bruits si grands & si espouuantables des nuees qui sont humides & molles: ce que i'en caquette, dit-il, pour vous solliciter d'en vouloir cercher la cause, à fin que ie ne vous presse point d'exiger de chascun de vous sa quotte partie du payement de mes grosses truffes. F G

II. *Plutarque adioustant son auis en attribue la cause aux pluyes chaudes & fecondes qui tombent apres le tonnerre.*

ALORS prenát la parole, ie dis qu'Agemachus lui-mesme auec la main en monstroit la vraye cause: car pour le present il ne me vient rien en l'entendement qui soit plus vray-semblable. C'est qu'auec le tonnerre il tombe bien souuét de l'eau genitale & propre à engendrer, dont la cause est la chaleur meslee parmi: car la substance pure, legere, & perçante du feu s'en est allee, s'estant cóuertie en foudre. Et ce qui en est plus pesant & venteux demeurát enuelopé dedás la nuee, l'altere, en ostát toute la froideur, & rendant l'humeur flatueuse, tellement que ces pluye-là penetrent & se fourrent fort douces & amiables dedás les plantes, arbres & herbes qui en sont arrousees, les faisant en peu de tēps grossir, & leur imprimentau dedás vne particularité de temperature & peculiere difference de ius, comme nous voiós que la rosee rend l'herbe plus appetissante & mieux assaisonnee au gré des moutons: & les nuees où se fait la refraction de l'arc en ciel, rēplissent les arbres & les bois, sur lesquels elles H

fon-

A fondent, d'vne bien souëfue odeur : au moien dequoy nos paysans les reconoissans à cela, les appellent ἰρισκηπτα, aians opinion que l'arc en ciel est tombé dessus. Si est vray-semblable, que quand ces eaux-là de foudre & de tonnerre auec leurs ventositez & chaleurs vienent à perçer bien profondement dans la terre, elle s'en tourne, & s'y engendre quelques tels nœuds & pelotons mols & friables, comme es corps humains se produisent les tumeurs & enfleures, que lon appellè glandes & escrouëlles, y estans formees par ie ne say quelles chaleurs & humeurs sanglantes, ou qui tienent de la qualité du sang. Car la truffe ne ressemble point à vne plante, ni ne s'engendre point sás humeurs, n'aiant ni racine, ni germe qui iette aucune verdure, & si est toute separee alentour ne tenant à rien, parce qu'elle à sa consistence de la terre seulement, qui a esté vn peu alteree & changee. Et si d'auenture ce propos & ceste raison vous semble maigre, ie vous dis que la plus part des accidens qui suiuent les foudres & tonnerres sont de semblable sorte: c'est pourquoy on a opinion qu'en la plus

Commét s'engendrent les truffes.

Similitude.

Que c'est de la truffe.

B part d'iceux il y a de la diuinité. ADONC l'orateur Dorotheus, qui estoit en la compagnie: Tu dis la verité, dit-il, car non seulement les personnes simples & ignorantes, mais aussi quelques vns des philosophes en sont là logez. Quant à moy ie le say bien par experience, par ce que n'agueres la foudre estát tombee en nostre maison, y fit plusieurs choses estranges & merueilleuses: car elle versa tout le vin emmi la caue, sans offenser les tenons & poinsons de terre, où il estoit, & volant par dessus vn homme qui dormoit, elle ne luy fit aucun mal, ni ne toucha point à son habillement, mais aiant vn baudrier ceint, où il y auoit quelques pieces de billon, elle les fondit toutes, & les confondit, de sorte que lon n'y eust plus seu reconoistre aucune forme. Le personnage s'en adressa à vn philosophe Pythagorien, qui d'auenture se rencontra là passant son chemin, & luy demanda que cela vouloit signifier: mais le philosophe s'en excusant lui dit, qu'il y auisast lui-mesme à part luy, & qu'il se recommandast bien aux Dieux. I'entens aussi que depuis n'agueres il y eut vn soldat

III. Dorotheus prend occasion de la fin des propos de Plutarque d'étrer au discours des merueilleux effects du tonnerre.

C à Rome, lequel faisant la sentinelle en vn des temples de la ville, la foudre tôba tout aupres de lui, sans lui faire autre mal que de brusler seulemét les courroies de ses souliers & des boistes d'argent estans dedans des estuis de bois, l'argent tout fondu se trouua en masse au fond, & le bois n'eut mal aucun, ains demeura en son entier. Et quant à cela, on le peut croire & non croire qui veut, mais ce qui est plus merueilleux & plus estrange, nous le sauons, ie croy, tous, c'est que les corps de ceux qui ont esté tuez par la foudre, demeurent longuement sus terre sans se corrompre ne pourrir, pour ce que plusieurs ne les veulent brusler ni enterrer, ains les laissent sur la terre, & les remparét de quelque fermeture à l'entour, de maniere que lon void les corps demeurans là long temps sans se corrompre ni empuantir : & consequemment arguás de menterie Clymené, à qui Euripides en sa Tragedie fait dire du corps de son fils Phaëton,

Entre cet effects il s'arreste sur cestui ci, à sauoir des corps tuez de la foudre qui demeurent sans pourrir.

Mon bien-aimé, lás en quelque fondriere
D *Son corps pourrit estant sur la poulciere!*

Et croy que c'est pourquoy on a appellé le soulfre θεῖον, pour la similitude de l'odeur que rendent les choses qui ont esté frapees de la foudre, lesquelles sentent le feu, & ont vne odeur de soulphre fort perçante, c'est pourquoy à mó auis les chiens & les oyseaux s'abstienent de manger de tels corps, qui ont esté frappez du ciel. Iusques icy donc soit la premiere pierre du fondement iettee par moy, & au reste prions cestui-ci de l'acheuer, pour ce qu'il s'est bien porté, & a bien rencontré en la recerche de la cause & generation des truffes, à fin qu'il ne nous en prene comme il fit iadis au peintre Androcydes, lequel peignant le goulffre de Scylla, peignit plus viuement & plus au naturel les poissons d'alentour que tout le demeurant, par où lon iugea qu'il y auoit employé plus d'affection que d'artifice, par ce qu'il estoit de sa nature friand de bons poissons. Aussi pourroit quelqu'vn dire, que nous aurions

tant philosophé de la naissance & origine des truffes, qui est douteuse cõme tu vois, E pour le plaisir que nous prenons à les manger.

IIII. Comme vn propos tire l'autre, Plutarque vuide la questiõ, Pourquoy c'est que les hommes en dormãt ne sont iamais frappez de la foudre.

MAIS attendu qu'il y auoit de la probabilité en ce propos, puis que persõne ne disoit alécontre, qui nous persuadoit que la cause en estoit assez clairement exposee: ie fus d'auis, & dis qu'il estoit temps de dresser les angins de feintes, comme lon fait es Comedies pour contrefaire le tonnerre, en deuisant des effects de la foudre & du tonnerre, dequoy toute la cõpagnie fut bien d'auis, mais ils passoient tous les autres poincts, & me prioiẽt instãment de leur vouloir discourir touchãnt cestui-ci, Pourquoy c'est que les hommes en dormant ne sont iamais frapez de la foudre. Or voyois-ie bien que ie ne gaignerois riẽ de toucher vne cause, dont la raison fust cõmune à tous les effects du tonnerre: toutefois si me mis-ie à dire premierement, que le feu de la foudre estoit merueilleusement delié & subtil, comme celui qui prenoit son origine & naissance de la plus pure, plus nette & plus saincte essence, & où encore qu'il y eust quelque humidite ou terrestreité meslee parmi, la celerité de son mouuement l'en ietteroit dehors & l'en F purgeroit.

Raison de la question en general prinse de l'aphorisme de Democritus.

Ce qui ne peut arrester le feu celeste, ce disoit Democritus, n'est iamais foudroyé, Parquoy les cors solides comme le fer, le cuyure, l'argent, & l'or l'arre- « stent bien, mais aussi sont ils gastez & fondus par la foudre, d'autãt qu'ils lui tienent « coup, & lui font resistance. Au contraire ceux qui sont rares, pleins de pertuis, mols & laxes, il passe soudain à trauers, sans leur faire dommage: comme sont les habillemens, & les bois fort secs, car ceux qui sont verds brussent, dautant que l'humidité qui est au dedans tient coup & s'allume.

Application d'icelle au point particulier touchant ceux qui dorment.

S'il est donc veritable que les dormans ne soient iamais frapez ni tuez du tonnerre, il en faut là, & non ailleurs, cercher la cause: car les corps des hõmes vaillans sont plus robustes, plus serrez, & font plus de resistance, comme ceux qui en toutes leurs parties sont pleins d'esprit, lequel regissant les sentimens naturels, & les tenant serrez, l'animal en demeure roide, ferme, & s'entretenant tout d'vne venue: là où en dormant il se lasche, deuiẽt rare & inégal, mol, & comme tout resolu, les pores ouuers, l'esprit lui defaillant & l'abandonnant. C'est G pourquoy lors les voix, les odeurs & saueurs courẽt tout à trauers, sans qu'elles soiẽt aperceuës, ni senties, dautant que ce qui doit resister, & en resistant souffrir, ne vient point au deuant de tels obiects, qui se presentent, mesmement quãd ils perçent auec vne telle subtilité & vistesse que fait le feu de la foudre: car ce qui est de soy-mesme moins fort & robuste pour resister, nature le defend, en lui donnãt des remedes cõtre ce qui le peut offenser lui mettant au deuant des duretez & soliditez: mais ce qui est de puissance nõ pareille & inuincible, outrage & offense moins ce qui lui cede, que ce qui lui fait teste & lui resiste.

Autre raison, pour cõfermer la precedente, ioint l'auis qu'ont les bergers pour garãtir leurs troupeaux contre les accidents du tonnerre.

Adioustez y cela dauantage, que ceux qui dormẽt ont moins de peur, d'estõnemẽt & de frayeur, de laquelle plusieurs sont morts, seulement pour la crainte qu'ils auoient de mourir, sans souffrir autre mal. Voila pourquoy les bergers duisent leurs moutons à courir tous ensemble en vne troupe, quand il tonne, pour ce que ceux qui demeurent escartez çà & là, sont plus tost saisis & offensez de la frayeur, tellement qu'on en void innumerables qui sont morts du H tonnerre, sans auoir sur eux aucune marque ni de coup, ni de blesseure, ni de brusleure, leur ame s'en estant fuye de peur hors de leurs corps, comme l'oiseau qui s'en vole de sa cage: car comme dit le poëte Euripide,

Le violent esprit du grand tonnerre
Iette sans sang plusieurs tous morts en terre.

Troisieme raison prinse du mal causé par l'ouye effrayee.

Et puis d'ailleurs l'ouye est le sentimẽt de tous le plus suiect à souffrir violentes passions, & les peurs & frayeurs qui vienent du bruit aportent les plus grands troubles à l'ame: alécontre de quoy ne sentir point, est vn tres-ferme & tres-seur rempar à l'hõme qui dort, là où ceux qui sont esueillez se perdent, de la frayeur qu'ils souffrent auant le coup, & la peur leur serrant & espessissant tout le corps, fait que la foudre tombant sur eux, en donne plus grand coup & plus rude atteinte, dautant qu'elle trouue plus de resistance.

QVE-

A

QVESTION TROISIEME.

Pourquoy est-ce qu'aux nopces on conuie plusieurs gens à souper.

A LA feste des nopces de mon fils Autobulus se trouua Sossius Senecion à Cheronee auec nous, & y auoit vne belle & grande compagnie de plusieurs autres honorables personnages. Ce qui luy donna occasion de demander, pour quelle cause on conuioit plus grand nombre de personnes à vn souper de nopces qu'à nul autre festin, attendu mesmement qu'entre les Legislateurs ceux qui ont plus formellement fait la guerre à la superfluité, ont nommémēt defini le nombre des personnes qu'ils vouloient pouuoir estre conuiees aux nopces. Car quant aux Philosophes, celui qui a voulu parler de ceste cause, qui est Hecatæus Abaritain, à mon iugement n'en a escrit rien qui vaille, ne où il y ait fondement. Car il dit, que ceux qui se marient conuiēt plusieurs personnes au festin de leurs nopces, afin que plusieurs sachēt B & puissent tesmoigner, qu'estans de conditiō libres, ils prenent aussi femme de mesme condition: & au contraire, les Poëtes comiques se moquent de ceux qui font de superbes & somptueux festins en leurs nopces, auec vne splendeur & magnificence grande, disans que c'est signe qu'ils ne se sentent pas bien certains ni asseurez de leur baston: Comme Menander fait dire par vn, à qui lon conseilloit qu'il remparast bien auec force plats & escuelles;

Le marié nouueau qui le feroit,
Comme tu dis, par trop couard seroit.

Toutesfois afin qu'il ne semble que, comme lon dit cōmunément, nous reprenions bien à nostre aise les autres, pource que nous ne disons rien de nous-mesmes, ie dis qu'il n'y a point d'occasion de festoier, qui soit si publique ne si diuulguee, que celle de ceux qui se marient. Car soit que lon face sacrifice aux Dieux, ou que lon cōuoye vn ami partant pour faire vn long voyage, ou que lon festoye vn sien hoste passant; C on peut bien le faire sans le seu de ses parens & amis, mais la table & le festin nuptial; auec la chanson coniugale de l'Hymenæus criant à haute voix, les torches que lon porte deuāt l'espousee, les fleustes & aubois, comme dit Homere, & les femmes qui sōt à leurs portes pour regarder l'espousee, tout cela ne peut estre que la feste ne soit conue de tous. Au moien dequoy, les mariez aians honte de n'y semondre ceux qui le sauent, y conuient tous leurs familiers, leurs parens, leurs alliez & amis, & generalement tous ceux qui en aucune sorte leur apartienent. CE que nous tous ayans approuué, Theon prenant la parole: Cela, dit-il, soit supposé pour veritable, car il y a grande apparence: mais adioustez-y encore si vous voulez, que ces festoiemens nuptiaux ne sont pas seulement festins d'amis, mais aussi de parens & d'alliez, par ce que toute vne race & parenté vient à se conioindre & allier l'vne auec l'autre. Et qui plus est, venans deux maisons à s'assembler en vn, celle qui prend estime qu'elle D doit traiter & festoier tous les parens & amis de celle qui donne, & reciproquement celle qui donne de celle qui prend: ainsi doublent-ils le nombre de leurs conuiez. Et puis dautant que tout, ou la pluspart des choses qui apartient au mariage, se font par l'entremise des femmes, là où les femmes sont, il est necessaire d'y receuoir aussi les maris.

I. Plutarque ayant refuté l'opinion d'Hecatæus, dit, que le mariage ne pouuant estre celé, les mariez ayans honte de n'y semondre ceux qui le sauēt, pp liēt du moins leurs parēs, amis, & voisins.

II. Theon confermant ce que dessus, adiouste qu'en cela lon a esgard à la nouuelle alliance pour la fortifier en conuiant les parens & amis de part & d'autre.

QVESTION QVATRIEME.

Si les viandes de la mer sont plus friandes que celles de la terre.

GALEPSVS est vn bourg en nostre pays de Bœoce, là où il y a des bains de fontaine d'eau chaude, fort accommodez de la nature pour y prendre tous honne-

I. La compagnie assemblee au logis de Callistra-

tus, cõme presque tous preferassent les viandes de terre à celles de la mer, Polycrates incite Symmachus à soustenir le contraire.

stes plaisirs, & basti de logis, en sorte que c'est comme vne hostelerie publique de E toute la Grece, & y prend-on grande quantité de gibier, tant de volatiles que d'animaux terrestres: & si la mer n'y rend pas les tables moins bien fournies, par ce qu'au long de la coste la mer y est fort profonde & haute, & l'eau fort nette, nourrissant force beau & bon poisson. Mais encore y fait-il meilleur au cœur de l'esté qu'en nulle autre saison de l'annee: car plusieurs y conuienent en ce temps là, qui conuersent familierement les vns auec les autres, en grande affluence de viures, & abondance de tous biens: & n'ayans autre chose à faire, la plus part de leur passe-temps est, de deuiser ensemble de propos de lettres. Mais quãd Callistratus l'orateur s'y treuue, il est bien mal-aisé de souper ailleurs que chés lui, car il a vne courtoisie & hospitalité inexpugnable. Et dautant quil assembloit volontiers tous ceux qui estoient gens de lettres, il en rendoit de tant plus douce sa compagnie & cõuersation: car il imitoit souuent Cimon entre les anciens, prenãt plaisir à festoyer plusieurs personnes, & de tous F pays en sa maison: & tousiours, à maniere de dire Celeus, lequel on escrit auoir esté le premier, qui iournellement en son logis mit sus vn reduit & vne assemblee de personnes honorables & de gens de marque, qu'il appelloit le conseil, ou le Senat. Si estoient les propos, que lon y tenoit ordinairement, sortables & conuenables à telle compagnie: & vn iour la table estant chargee de toutes les sortes de viandes que lon eust seu souhaitter, cela donna occasion d'enquerir touchant icelles viandes, lesquelles estoiẽt les meilleures, celles de la terre, ou celles de la mer. Et comme tous les autres presques d'vn cõmun cõsentemẽt louassent celles de la terre, y en aiant de toutes especes en nõbre infini, Polycrates appellant Symmachus par son nom, Toy, dit-il, qui es vn animal aquatique, nourri entre tant de mers, qui enuironnent tout alẽtour vostre sacree ville de Nicopolis, ne veux-tu point soustenir & defendre vostre Neptune? Ouy certainement ie le veux, dit Symmachus, & te prens & prie d'estre en la defense de ceste cause mon adioint, attendu que tu es iouissant de la plus belle partie G de la mer d'Achaie. COMMENCONS donc premieremẽt, ce dit Polycrates, à la coustume de parler: car ainsi comme entre tant de poëtes qu'il y a, nous en appellons vn par excellence simplement le Poëte, aussi y aiant au mõde plusieurs friandises & plusieurs viandes exquises, l'vsage de parler a ainsi obtenu, que le poisson seul, ou principalement, entre les autres s'appelle [illegible], c'est à dire, viande exquise, par ce que c'est la meilleure de toutes: dõt vient que nous appellons aussi les friands & gourmands, Opsophages & Philopses, non ceux qui aiment la chair de bœuf, comme Hercules, lequel ainsi que dit vn poëte,

11. Polycrates parlant le premier, maintient par diuerses raisons que le poisson est plus delicieux que la chair.

1. Par la consideration du mot opsos, qui signifie viande exquise, & par l'experiẽce fondee en exemples.

Mangeoit la chair ayant des figues fraisches.

Ni vn figon, mangeur de figues, comme estoit Platon: ou vn friand de raisins, cõme estoit Arcesilaus: ains ceux qui ne se font que pourmener ordinairement en la poissonnerie, & qui ont l'aureille tousiours ouuerte à escouter le son de la cloche, quand on deliurera le poisson au marché. Et Demosthenes reproche à Philocrates que de H l'argẽt qu'il receuoit pour estre traistre à son pays, il en achetoit des putains & des poissons, l'accusant ensemble de luxure & de gourmandise. Et Ctesiphon ne rencontra pas mal, quand il dit à vn gourmand qui crioit en plein Senat, qu'il creueroit plus tost: Garde toy bien, dit-il, mon ami, de le faire: car tu nous ferois mãger ici aux poissons. Et celui qui a composé ces petis vers,

Viure pourrois d'estourgeon grassement,
Là où tu vis de capres maigrement.

2. Par le commun dire de ceux qui pretendent faire grand' chere.

que veut-il entendre? & que veut dire le commun vsage de parler, quand le peuple s'enhorte l'vn l'autre à se resiouir, en disant, Auiourd'hui nous Actaserons? qui est autant à dire comme, auiourd'huy nous ferõs grand' chere, pourautant que la grãd' chere se fait sus le bord de la mer qui s'appelle Acté, nõ pas pour y voir les ondes de la mer, ni les petis cailloux & coquilles de la gréue. Quoy donc? pource qu'on y mange

A mange du potage de legumes, ou bien des capres: Néni certes: mais c'est pource, que ceux qui habitét au lōg du riuage de la mer ont tousiours foison de beau, bō & frais poisson. Aussi le vend on plus cherement que nulle autre viande qui viene au marché: de sorte que Caton declamant deuant le peuple alencontre de la superfluité, & des delices de la ville de Rome, dit non point excessiuemét par vne maniere de parler, mais veritablemét, qu'vn poisson se vendoit plus cher à Rome, que non pas vn bœuf: car ils vendent à plus haut pris vne oule ou pot de gelee faite de poisson fondu, qu'ils ne feroient toutes les hosties d'vn sacrifice solennel, où le bœuf marche deuant aspergé de farine. Or est il ainsi que le meilleur iuge de l'efficace des medicamens, c'est celui qui est le plus exercité en la medecine : & semblablement celui qui peut mieux iuger des chansons & motets, c'est celui qui est le plus expert en la musique: par consequent aussi faut il donc inferer, que le plus apte à iuger de la bonté &

3. Que le poisson est la plus chere & plus recherchee viande.

4. Diuers exemples de maistres friands alleguez pour fortifier les preuues precedentes touchant les delices du poisson.

B friandise des viandes, c'est celui qui les aime le plus. Car il ne faut pas prendre pour iuge & arbitre d'vn tel different, vn Pythagoras ni vn Xenocrates, mais bien vn Antagoras le poëte, ou vn Philoxenus fils d'Eryxis, & vn Androcydes le peintre, lequel on dit, quand il peignit le gouffre de Scylla & de Carybdis, auoit peint les poissons d'alentour auec plus d'affection, mieux au vif & au naturel, que tout le demeurant, pource qu'il en estoit friand. Et Antagoras le poëte estant vn iour au camp du Roy
» Antigonus, le Roy le trouua tout troussé & rebrassé qui faisoit cuire vn Cōgre dans
» vne poille, si lui dit en l'aureille en s'aprochant de lui. Pēses tu, Antagoras, qu'Home-
» re s'amusast à frire vn Congre, quād il escriuoit les hauts faits du Roy Agamemnon?
» & le poete lui repliqua tout sur le champ. Mais pēses tu, Sire, que quād Agamemnon
» faisoit ces hauts faits d'armes là, il allast curieusememēt recercher parmi son cāp qui frisoit du Congre dedans vne poille, comme tu fais? Ainsi parla Polycrates, en concluant: Quant à moy ie le donne gaigné à la poissonniere, tant par les tesmoignages sus alleguez, que par la preuue de la coustume. MAIS moy, dit Symmachus, i'y

C viens à bon escient, plus subtilement & plus dialectiquement. Car si friandise est ce qui assaisonne & rend apetissante la nourriture, il est force de confesser que la meilleure viāde, & plus friande, sera celle qui pourra plus retenir l'appetit à la table. Tout ainsi donc que les philosophes, que lō surnomme Elpistiques, afferment qu'il n'y a rien qui contiene & conserue mieux la vie de l'homme que fait l'esperer, parce que sans l'esperance, qui adoucit les trauaux, la vie seroit insupportable à tout le monde: aussi faut-il confesser, que ce qui contient & qui conserue l'appetit est cela, sans quoy toute viande est desagreable & malaisee à prendre. Or ne trouuerez vous rien procedant de la terre qui soit tel, mais de la mer, si: c'est le sel, sans lequel rien, par maniere de dire, ne se peut manger, car le pain mesme en est plus agreable au goust, quand on en mesle dedans. C'est pourquoy lon loge tousiours en vn mesme temple Neptune auec Ceres. Brief le sel est comme la sausse & la friandise de toutes les autres delicatesses & friandises du monde, Voila pourquoy les demi-Dieux & Prin-

III. Symmachus disputāt plus subtilement conferme la proposition & conclusion de Polycrates.

1. Puis que sans le sel nulle viāde n'est agreable ni profitable, & la mer produit le sel, il conclud que le poisson procedāt de la mer salee, est sans comparaison plus delicieux que les autres viandes.

D ces de la guerre de Troye, qui faisoient profession de vie simple, comme des religieux, & qui ostoient toute volupté curieuse & adioustee à la nourriture necessaire, de maniere qu'ils ne mangeoient pas seulement des poissons lors qu'ils estoiét campez sur le destroit de l'Hellespōt, ne pouuoient endurer qu'on leur seruist de la chair à la table sans sel, portans tesmoignage que c'est la seule sausse qui ne se peut obmettre ni refuser. Car ainsi comme les couleurs ont necessairement besoin de lumiere, aussi ont les ius & liqueurs besoin de sel pour resueiller & resiouir le sentiment du goust, autrement ils lui sont desagreables & fascheux. Car les morts, ce disoit Heraclitus, sont plus à ietter dehors, que non pas les fumiers. Or toute chair que lon mange est morte, & partie d'vn corps mort, mais quand la puissance du sel vient à y estre adioustee, c'est comme vne ame qui lui donne & grace & saueur. Voila pourquoy lon prend deuant toute autre nourriture, celle qui est aiguë ou

salee, & brief celle qui tient & participe plus du sel. Car les choses salees sont com- A
me vn aiguillon ou vn allechement de l'appetit, lequel apasté & alleché par tels a-
uant-coureurs du haut goust, vient plus frais, plus dispos, & plus deliberé à donner
dedans les autres viandes, là où s'il commençoit aux autres, il se lasseroit & se reti-
reroit incontinent. Ie diray plus, que le sel n'est pas seulement la sausse & l'assai-
sonnement du manger de l'homme, mais aussi de son boire. Car l'oignon qu'Ho-
mere celebre, comme l'atrait & la friandise du boire, est plus conuenable aux mate-
lots, forsats & mariniers, que non pas aux Princes ni aux Roys: mais les viandes qui
sont vn peu saupoudrees de sel, pour la bonne bouche, ont force de rendre agreable
au goust toute sorte de vin, & toute eau amiable, & si ne se tienent rien de ceste mau
uaise senteur & odeur de l'oignon. Qui plus est il rarefie les autres viandes, & les
rend plus faciles à concoction & digestion, tellement qu'il sert au corps de grace, de

2. Seconde preuue de l'excellence du poisson.

viande sauoureuse, & de force de medicament. Au demeurant les autres viandes F
que la mer nous fournit, outre ce qu'elles sont tressouëfues & plaisantes au goust,
encores sont elles innocentes. Car bien qu'elles aient la nature de chair si ne char-
gent & ne pesent elles point sur l'estomach, ains se cuisent & digerent facilement: à
quoy nous porteront tesmoignage Zenon & Crantor, lesquels incontinent que

3. Troisiesme.

l'homme se sent mal disposé, le renuoyent au poisson. Et si est vray-semblable que
les animaux que la mer nous nourrit doiuent estre plus salubres: d'autant qu'ils sont

IIII. Lamprias suit l'auis precedent, & y adiouste vne nouuelle raison, asauoir que les poissons estans totalement estranges à nous & comme nourris en vn autre monde, ils ne nous peuuent seruir qu'à nostre nourriture.

plus exercitez, encore qu'ils ne respirét pas vn air en pureté & simplicité semblable
au nostre. Tu dis bien, dit adonc Lamprias, mais i'y adiousteray encore ceste
philosophie, que mon grand pere souloit dire ordinairement en se moquant des
Iuifs, qu'ils s'abstenoient de manger de la chair qui plus iustement meritoit d'estre
mangee que nulle autre: aussi dirons nous, que la plus iuste viande que l'homme
mange, est celle qui nous vient de la mer. Car quand nous n'aurions autre commu- G
nauté auec ces animaux terrestes, si est ce pour le moins qu'ils mangent de mesmes
choses que nous, & respirent vn mesme air, se lauent & boiuent de nous mesmes, &
brief ils font quelquefois honte & pitié à ceux qui les tuent, quand ils iettent vn cri
lamentable, & font plusieurs choses respondantes à la nourriture qu'ils ont euë: là
où les animaux maritimes & aquatiques sont totalement estranges à nous, comme
estans nez & nourris en vn autre monde, & n'y a ni leur regard, ni leur voix, ni ser-
uice aucun qu'ils ayent fait, ou puissent faire, qui les sauue ou excepte d'estre par nous
tuez. Car on ne sauroit à quoy s'en seruir les gardant vifs, attendu qu'ils ne viuent pas
mesmes auec nous: & ne pouuons prendre aucune charitable affection enuers eux,
par ce que le lieu où nous habitons leur est à eux comme vn enfer, dautát que si tost
qu'ils y arriuent ils meurent.

QVESTION CINQVIEME. H

Si c'est par religion ou par abomination que les Iuifs s'abstienent de manger chair de porc.

I. Lamprias ayant ietté vn propos à la trauerse touchant les Iuifs, Callistratus tasche (mais tresineptement) de rendre raison pourquoy ils ne mangeoyent point de chair de pourceau: ignorant la defense que

APRES que cela eust esté dit, comme quelques vns se preparassent pour discou-
rir au contraire, Callistratus leur rompant la parole demanda, Que vous sem-
ble-il de ce que Lamprias vient de dire, que les Iuifs ne mangent point de la chair la
plus iuste qui soit? Il me semble, dit Polycrates, qu'il a fort bien parlé. Mais ie de-
mande dauantage, si c'est par honneur, ou reuerence qu'ils portent aux pourceaux,
ou bien par abomination & par haine, qu'ils s'abstienent d'en manger. Car quant
à ce qu'ils en content eux, cela ressemble proprement aux fables controuuees à plai-
sir, si ce n'est qu'ils en aient quelques propos secrets qu'ils ne veulent pas dire deuant
tout le monde. Quant à moy, ce dit Callistratus, i'estime que ceste beste-là soit en
quel-

A quelque honneur enuers eux. Et bien que ce soit vne laide, vilaine & orde beste, ie ne voy point qu'elle soit ni plus estrange de figure à voir, ni plus mausade de nature que l'escharbot, le chien, le crocodile, la musareigne, ou le chat, que les prestres des Egyptiens honorent & reuerent, comme de tressaincts animaux, les vns en vn lieu, les autres en vn autre. Mais quāt au pourceau, on dit qu'ils l'honorent pour lui rendre graces, dautant que ç'a esté lui qui premier a monstré la maniere de labourer la terre, en la fendant & coupant auec le bout de son groin: & a quand & quand enseigné la forme & maniere de faire le soc de charrue, qui pour cela s'appelle ὕνις le mot estant deriué de ὗς qui signifie pourceau. Qu'il soit ainsi, iusques auiourd'hui les Egyptiens qui habitēt en lieux bas & mols, au long de la riuiere, n'ont aucunement que faire de charrue: car quand le Nil s'est escoulé, apres auoir bien trempé les campagnes, les paysans ne font que ietter les pourceaux dedans, & vont apres auec la semence, parce que les pourceaux à force de fouiller des pieds, & fouiller du muzeau, ont incontinēt renuersé toute la terre, & couuert la semence que les paysans ont iettee dessus. B Si ne faut pas trouuer estrange qu'il y ait des gens, qui pour cela s'abstienent de manger du pourceau, veu qu'il y a d'autres animaux, qui pour aussi legeres causes, & quelques vnes fort ridicules & dignes de plus grande moquerie, ont bien de plus grands honneurs empres les nations barbares, par ce que lon dit que les Egyptiens ont deifié la Musareigne, pour autant qu'elle est aueugle, & qu'ils estimēt que les tenebres sont plus anciennes que la lumiere, & qu'elle s'engendre des souris à la cinquieme generation, au croissant de la Lune, & outre, que son foye va diminuant à mesure que la Lune decroist. Dauantage ils attribuent le Lion au Soleil, par ce que c'est la seule beste à quatre pieds, de celles qui ont les ongles croches, qui fait son petit voiant, qu'il dort bien peu, que ses yeux reluisent encore quand il dort, & mettent des testes de lion au bout des tuyaux des fontaines, & en font des gargouilles, pour autant que le Nil améne de nouuelle eau sur leurs chāps & terres labourables, quand le Soleil passe par le signe du Lion: ils disent que la Cicoigne noire qu'ils appellent C Ibis, incontinēt qu'elle est esclose, poise deux dragmes, autāt que poise le cœur d'vn petit enfant qui vient de naistre, & que de ses deux iambes estendues, & de son bec, elle forme en terre vn triangle à trois costez egaux. Et pourquoy reprendroit-on les Egyptiens de si grande simplesse, veu que lon dit que les Pythagoriens mesmes adoroyent vn coq blanc, & entre les animaux marins, ils s'abstenoiēt principalement du Surmulet, & d'vne ortye de mer: & que les Magiciens qui furent de la secte de Zoroastes, honoroient sur tous animaux le herisson de terre, & haïssoient les souris de mer, estimans que celui faisoit grand seruice & agreable aux Dieux, & estoit plus heureux qui en tuoit le plus. Cela me fait penser que si les Iuifs auoient en haine & abomination le pourceau, ils le tueroient, comme les Magiciēs tuent les souris, là où au contraire il leur est autant defendu d'en tuer, comme d'en manger: & à l'auenture y a-il raison, que comme ils honorent l'asne pour ce que iadis en vne grāde seicheresse il leur monstra l'endroit où il y auoit vne fontaine, aussi qu'ils reuerent le D pourceau, dautant qu'il leur monstra à labourer & semer la terre. Il y en a certes aussi qui disent, qu'ils s'abstienent semblablement de manger du lieure, le hayssans & abominans, comme vne beste impure & pollue. Ce n'est pas sans cause, dit Lamprias, prenant la parole: car ils s'abstienent de manger du lieure, pour la similitude qu'il a auec l'asne, lequel ils reuerent mistiquement & significatiuement: car la couleur en tous deux est mesme, les aureilles longues & grandes, les yeux grands & reluisans, dont ils s'entreressemblent merueilleusement, de maniere qu'il n'y a animal, de petit au grand, qui soit plus semblable l'vn à l'autre: si ce n'est d'auenture qu'entre ces similitudes ils imitent encore en cela les Egyptiens, qui estiment la celerité & vistesse de cest animal diuine, & la perfection de ses sentimens naturels. Car son œil est de telle vigueur qu'il dort les yeux tous ouuerts, aussi a-il l'ouye fort aiguë: tellement

l'Eternel en fait es loix ceremontales donnees à Moyse.

II. Plutarque s'abuse ici lourdement de comparer les superstitiōs des Egyptiens & autres auec ce que les Iuifs s'abstenoyēt de faire par defense expresse du vray Dieu.

III. Discours aussi à propos que les precedens, pourquoy les Iuifs s'abstienent de manger du lieure: & en passant il les calomnie d'estre onolatres, c'est à dire d'adorer ou honorer les asnes.

IIII. *Autre raison pourquoy les Iuifs s'abstienent de la chair de porc, laquelle seroit recevable, le sens mystique y estant adiousté, ce que Plutarque n'a sceu comprendre.*

que les Egyptiens l'en aians en admiratiõ, quand ils veulent signifier l'ouye en leurs E
lettres sacrees hieroglyphiques, ils peignent vn lieure. Mais il semble que les Iuifs abominent la chair de porc, pour autãt que les barbares ont fort à contre-cœur & hayssent merueilleusement, entre autres maladies, la lepre, & le mal de S. main, estimans, que telles maladies deuorent & rongent à la fin les hommes ausquels elles s'attachent. Or voions-nous que le pourceau ordinairemẽt a le ventre tout plein de lepre, & couuert de ceste fleur blanche, qui s'appelle Psora, ce qui semble proceder de quelque mauuaise habitude au dedans, & de quelque corruption interieure, se monstrant au dehors par le dessus du cuir, outre que l'ordure de cest animal en sa façon de viure, aporte encore quelque mauuaise qualité à sa chair: car il n'y a point de beste qui prene ainsi plaisir à la fange, & à se veautrer en ords & sales lieux, comme il fait, si ce ne sont celles qui y naissent & qui s'y nourrissent. Mais on dit dauantage, que leurs yeux sont tellement de leur regard tournez & attirez contre bas, que F
iamais ils ne peuuẽt aprehender chose qui soit en haut, ni regarder le ciel, si ce n'est qu'on les renuerse les pieds contremõt, & que leurs prunelles ne soient par ce moyẽ renuersees tout au contraire de leur naturel. Et pourtant void-on, que combien que ce soit vn animal autremẽt criard & qui grongne ordinairement, toutesfois si on le porte les pieds contre-mont, il se tait du tout sans crier, tant il est estonné de voir la face du ciel qu'il n'a pas acoustumé: & se trouuant serré de si estroitte peur, il ne peut pas crier. Et s'il y faut encore adiouster les fables poëtiques, on dit que le bel Adonis fut tué par vn porc sanglier. Et que cest Adonis n'est autre chose que Bacchus mesme, ce qui est confirmé par plusieurs ceremonies semblables qui se font es sacrifices de l'vn & de l'autre: les autres tienent que c'estoit le fauorit de Bacchus, comme lon peut voir par ces vers de Phanocles, homme bien entendu en matiere d'amour,

V. *Et meslinge des fables poetiques auec ce que dessus, monstre l'aueuglement de la sagesse humaine voulant entrer plus auant qu'elle ne doit es secrets qui luy sont cachez.*

Bacchus aimant des montaignes l'oree, G
Passant vn iour par Cypre la sacree,
Vid d'Adonis la diuine beauté,
Le rauissant en fit sa volonté.

Symmachus s'esmerueillant de ce dernier propos, se prit à dire: Cõment, Lamprias endures-tu donc que lon insere & entremesle le Dieu qui est de vostre pays,

Bacchus Euius, qui errantes
Incite à fureur les Bacchantes,
Qui veut estre honoré de ieux
Et de seruice furieux.

parmi les secrettes ceremonies des Hebrieux, ou si tu pẽses que ce soit à la verité vn mesme Dieu, que celui des Iuifs; Adonc Mœragenes prenant la parole. Laisse moy là, dit-il, Lamprias: car moy, qui suis Athenien, te dis & t'asseure, que ce n'est autre Dieu que Bacchus. Mais la plus part des argumens, indices & coniectures qui le H
prouuent, ne se peuuent declairer, sinon à ceux qui sont profez en la religion & cõfrairie Trieterique de Bacchus en nostre pays. Toutefois ce qui n'est pas defendu de dire entre ses amis, mesmement à la table en iouissant des dons de ce Dieu, s'il plaist à la compagnie, ie suis prest de le dire. Toute l'assistance adonc le pria & enhorta de ce faire. Premierement, dit-il, la saison & façon de leur principale & plus grande feste, est toute propre & conuenable à Bacchus, car celle qu'ils appellent le Ieusne, ils la celebrent enuiron les plus grãdes forces des vendanges, & dressent emmi les rues des tables chargees de toutes sortes de fruicts, & se seent sous des fueillades & ramees tissues principalement de branches de vigne & de lierre entrelassees les vnes parmi les autres, & appellent le iour de deuant, la feste des Pauillons. Puis peu de iours apres ils en celebrent vne autre, qui n'est plus sous figure & couuertement, mais tout à descouuert de Bacchus, & est vne feste où lon porte des rameaux en

VI. *Mœragenes Athenien est ici introduit pour faire accroire que Bacchus estoit le Dieu des Iuifs: ce qui est mis en auant par calomnie execrable, ou par extreme ignorance, la miserable com-*

A en main & des iauelots, & entrent ainsi auec leurs iauelots dedans leur temple, mais que c'est qu'ils y font, nous ne le sauons pas, sinon qu'il est vray-semblable, que ce soient quelques resiouissances Bacchanales, car ils vsent de petites trompettes & clairons, dont ils inuoquent leur dieu, ne plus ne moins que font les Argiés en la solennité de leur Bacchanales, & en vienent d'autres qui iouent de luts & de cithres, lesquels ils appellent en leurs langages Leuites, nom à l'auenture deriué de ce surnom de Bacchus Lysius, ou bien plus tost d'Euius. Et si me semble que leurs festes des sabbaths n'est pas du tout alienee de Bacchus, par ce qu'il y a encore beaucoup de lieux en la Grece, où lon appelle les supposts de Bacchus Sabbes, lesquels en leurs ieux & cerimonies Bacchanales iettent ces voix, εὐοῖ, & σαβοῖ, comme lon peut voir en l'oraison de la Courône que fit Demosthenes contre Æschines, & en Menander aussi : ce que lon pourroit encore non sans propos, dire estre imposé, à cause de l'agitation & turbulente motion dont sont espris les Bacchants en leur fureur Bacchanale, & eux B mesmes semblent porter tesmoignage à ce propos, par-ce qu'ils honorét ce sabbat, en ce conuians les vns les autres à boire & à s'enyurer, si ce n'est qu'il soit suruenu quelque occasion grande qui les en empesche, & lors encore s'accoustument-ils de gouster du vin pur. Toutefois quelqu'vn pourroit dire, que tous ces argumens là ne sont que coniectures vraysemblables, mais ce qui se fait parmi eux en est preuue necessaire à toute force: premierement leur grand Pontife sortát en leurs festes auec vne mitre en la teste, vestu d'vn palletoc fait de peau de cerf, semé de papillotes d'or, auec vne robe longue par dessous iusques en terre: de brodequins en ses pieds, & de petites clochettes attachees à la bordure de sa robe tout alentour: qui sonét à mesure qu'il chemine, ne plus ne moins que lon fait vn grand bruit en nostre païs es sacrifices nocturnes de Bacchus qui s'appellent Nyctelia, mesmemét que lon surnomme les nourrices de Bacchus, Calcodristas, comme qui diroit, grattans le cuiure: & puis le Thyrse ou iauelot & les tabourins que lon monstre imprimez côtre les lambris des C parois de leur temple, toutes ces cerimonies là ne peuuent certainement conuenir à autre Dieu qu'à Bacchus. Dauantage ils n'offrent iamais en leurs oblations du miel, dautant qu'il semble qu'il gaste le vin quand on y en mesle: & c'estoit anciénement ce dont on faisoit les libations aux Dieux, & dont on beuuoit auant que la vigne fust trouuee: & iusques ici les Barbares qui ne boiuent point de vin, vsent de breuuage fait de miel, corrigeans sa douceur auec quelque saueur de racine aigrette & vineuse. Et les Grecs encores appellent ces mesmes oblations là, Nephalia & Melisponda, comme qui diroit sobres & miellees, aiant le miel nature & proprieté toute contraire à celle du vin. Et que ce soit vn mesme Dieu, cela en est encore vn argument non petit, qu'entre plusieurs sortes de punitions qu'ils ont, la plus ignominieuse & plus honteuse est celle, où lon defend le vin à ceux qui sont punis, pour autant de temps qu'il plait à celui qui a la puissance d'imposer la peine: & ceux qui sont ainsi punis.

dition de ceux qui ne conoissent pas le vray Dieu, selon qu'il se manifeste es S. escrits des Prophetes & Apostres se descouurans ici de tous costez, sans qu'il soit besoin la refuter par le menu, veu qu'elle se fait honte & se condamne de soy-mesme.

On peut dire que ce ne sont que resueries prophanes, & que ce qui est adiousté puis apres contient vne infinité de blasphemes.

Non seulemét Plutarque mais aussi C. Tacitus graue historien s'est lourdement abusé voulát parler de la Religion des Iuifs côme Tertullian le môstre au 16 chap. de son apologitique, contre les Gentils.

D

Tout le reste de ce quatrieme Liure ne se trouue plus.

Le cinquieme Liure des propos de table.

SOMMAIRE.

1 *Pourquoy nous oyons & voyons volontiers ceux qui font les courroucez & faschez: mais ceux qui le sont au vray, non.*

2. *Que c'estoit vn ancien ieu de pris que celui de la poesie.*

3 *Pourquoy le Pin est consacré à Neptune &*

à Bacchus, & que du commencement on couronnoit de branches de Pin ceux qui gaignoient le pris es ieux Isthmiques, & depuis d'Ache, & maintenant on a recommencé à les couronner de Pin.

4. *Que veulent dire ces mots qui sont en Homere* ζωρότερον δὲ κέραιρε.

5. *De ceux qui conuient plusieurs personnes à souper.*

6. *Pourquoy est-ce qu'au commencement du suuper on se trouue pressé à la table, & à la fin au large.* E

7. *De ceux que lon dit qu'ils charment.*

8. *Pourquoy le Poëte appelle le pommier* ἀγλαόκαρπον, *portant beau fruit: & Empedocles appelle les pommes* ὑπέρφλοια.

9. *Quelle cause y a il pourquoy le figuier estant vn arbre acre & aigu produit vn fruit qui est fort doux.*

10. *Qui sont ceux que lon appelle en commun prouerbe, Apres le sel & le Cumin: & pourquoy le Poete appelle le sel diuin.*

LE PROEME.

Il mostre en ceste preface que l'ame a ses plaisirs à part, refutát la fausse opinió cótraire, par diuerses raisons & similitudes.

IE ne say pas quelle opinion tu as presentemét, Sossius Senecion, touchant les plaisirs de l'ame & du corps, F

Car il y a entre nous maintenant
Beaucoup de mer terrible bruit menant,
Et de forests mainte montaigne noire.

Mais par ci deuant il me sembloit que tu accordois fort à mon opinió, & n'aprouuois pas celle qui tiét, qu'il n'y ait rié qui soit proprement agreable, ni aucunemét plaisant à l'ame: & que ne faisant seulement que viure à l'ombre du corps, elle rit auec lui selon qu'il sent de douces affections ou, au contraire, se chagrine & se contriste, cóme si c'estoit vn miroir qui ne fist que receuoir les images & especes des sentimés qui se font en la chair. Car on peut aisément refuter par plusieurs raisons la fausseté ignorante & deshonneste de ceste opinion, mesmement par ce que à la table, incontinent apres souper, les hommes doctes & de sauoir se mettent à deuiser ensemble, comme à vne issue de table, s'entreresiouissent & se donnent plaisir les vns aux autres de propos & deuis, ausquels les corps ne participent aucunement, si ce n'est de bien loin, portans tesmoignage que cela est comme vne reserue & vne espargne de plaisir pour l'ame, & que ces plaisirs là sont seuls propres à l'ame, & les autres sont bastards & estrágers qui sont attachez au corps. Tout ainsi donc comme les nourrices, pendant qu'elles donnent la boulie, ou la panade à leurs enfans, y prenent & en sentent quant à elles bien peu de plaisir: mais apres qu'elles les ont fait manger, & qu'elles les ont mis dormir de sorte qu'ils ne crient plus, alors estans à par elles, elles prenent leur refection de boire & de manger, & font bonne chere: aussi l'ame participe aux appetits du corps, ne plus ne moins qu'vne nourrice se seruant & s'accommodant à ses necessitez: mais quand il est suffisamment traité & qu'il se repose, alors estans deliuré de sa besongne & de son seruice, de là en auant elle se met à prendre ses propres plaisirs, en se repaissant de discours de lettres, de sauoir, d'histoire, d'enquerir, ouir & aprendre tousiours quelque chose de singulier. Et qui pourroit dire autrement, veu que ceux mesmes qui sont alienez des lettres, & adonnez à plaisirs importuns, apres le souper apliquent leur entendement à des autres ieux qui sont bié esloignez du corps, proposans & mettans en auát des Enigmes à souldre, & des questiós impliquees à faire deuiner, & des nós compris sous les notes de certains nombres? Outre cela, les banquets ont donné lieu aux farces & moralitez, à Menander & ceux qui les iouent. Tous lesquels passe-téps n'ostent aucune douleur au corps, ni n'apportét aucun doux & gracieux chatouillement à nostre chair: mais c'est pource que la partie speculatiue & studieuse, qui est en chascun de nous, requiert & demande quelque particulier plaisir & recreation, siene, quand elle est deschargee de l'occupation que lui donne le corps à le traiter.

(G and H marginal section letters appear beside "nion, mesmement… les hommes do-" and "uice, de là en auant…".)

Belle similitude.

QVE-

A QVESTION PREMIERE:

Pourquoy est-ce que nous oyons & voyons volontiers ceux qui font les courroucez & faschez, mais ceux qui le sont au vray, non.

DE telles choses furent tenus propos entre nous à Athenes en ta presence, lors que le ioueur des Comedies, Straton, estoit en si grande reputation d'hôneur, que lon ne parloit que de lui. Nous estions en vn banquet chez Boëtus l'Epicurien, auquel soupoient auec nous plusieurs de la mesme secte, & apres le souper la fraische souuenance de la Comedie que nous auions veu iouer, nous fit, comme gés de lettres, tomber sur le propos de recercher la cause pour laquelle nous nous faschons & supportons mal volontiers d'ouir les voix de ceux qui se courroucent, ou qui se contristent, qui craignent, & qui sont en frayeur: & au cõtraire, ceux qui cõtrefont B ces passions la, qui representent leurs voix, leurs gestes & leurs façons de faire, nous donnent du plaisir. Si estoit l'opinion & le dire des autres presque tout de mesme, par ce qu'ils disoient, que dautant que celui qui contrefait ces passions là, est meilleur que celui qui les souffre, & que pour ne les souffrir point, il en est plus à priser, nous entendás & conoissans cela, y prenons plaisir & nous en esiouissons. MAIS moy, combien que ie misse le pied en la danse d'autrui, dis, que nous estans naturellement nez à discourir par raison, & aimans les choses ingenieuses & artificielles, portons affection, & auons en estime ceux qui rencontrent bien à les faire: car ainsi comme l'abeille, par ce qu'elle aime le doux, recerche & aime toute plante où il y a quelque substance emmiellee: aussi l'homme qui de sa nature est ingenieux & amateur des choses belles, cherit & embrasse tout œuure, où il conoit qu'il y a de l'entendement. Si donc on vient à presenter à vn petit enfant vn pain, & vn petit chien, ou vn petit bœuf fait de paste, vous verrez qu'il s'en viendra courant à C ce qui sera figuré. Semblablement aussi, si quelqu'vn lui offre de l'argent en masse, & vn autre quelque petite beste formee d'argent, il prendra beaucoup plus tost cela où il verra qu'il y aura l'esprit de l'artifice meslé parmi. Et pourtant ces mesmes enfans, en cest aage là, prenent plus de plaisir à ouir des propos couuerts, qui monstrent vne chose, & en enseignent vne autre. Et quant aux ieux ils prenent aussi plus de plaisir à ceux où il y a quelque entrelassure ou quelque ingenieuse difficulte, car ce qui est gentil, aigu & subtil, tire à soy la nature de l'homme comme estant son propre, encore que lon ne lui enseigne point. Pourautant donc que celui qui à la verité se courrouce & se fasche, ne monstre que des passions communes & ordinaires, mais à les representer & contrefaire il y a de la dexterité & de la subtilité d'esprit, qui le fait bien faire, c'est pourquoy nous prenons plaisir à voir l'vn, & desplaisir à regarder l'autre. Qu'il soit ainsi, il nous en prend tout de mesme aux spectacles que nous voions, car nous voions auec ennui & tristesse ceux qui meurent D ou qui sont malades: & au contraire nous prenons plaisir à voir, & admirons vn Philoctetes peint en vn tableau, & vne Iocaste de bronze iettee en moule, sur la face de laquelle on dit que l'ouurier messa vn petit d'argét, afin que la brõze representast plus naifuement la face & couleur d'vne personne trespassee. CELA, dirent les Epicuriens, est vn grand argument aux Cyrenaïques alencontre de nous, pour monstrer que es passe-temps de voir & ouir, le plaisir n'est pas ni en la veuë, ni en l'ouye, mais en l'entendemét: car c'est chose fascheuse & mal plaisante que d'ouir vne poule croqueter, & vne corneille crailler, & toutefois celui qui cõtrefait bié naifuement la poule croquetante, ou la corneille craillãte, nous plait & nous resiouit: aussi nous faschons-nous de voir des personnes etiques, ou phthisiques, & toutefois nous prenons plaisir à en voir les figures bien peintes ou moulees, par ce que nostre entédement se delecte de l'imitatió, comme de chose qui lui est propre: car à quel propos,

I. La premiere resolution est que celui qui cõtrefait les passions estant plus à priser que celui qui les souffre, nous nous esiouissõs de voir si bien fasindre ce dot nous le sauons estre exempt.

II. La seconde mise en auant par Plutarque, est que celui qui est passionné à bon escient ne monstre que des passions communes & ordinaires: mais qu'à les biẽ representer il y a de la gentilesse d'esprit: au moien dequoy nous prenons plaisir à voir l'vn, & desplaisir à regarder l'autre.

III. Les Epicuriẽs cõfessent que le passe temps de voir & d'ouir n'est pas es sens exterieurs, mais en l'entendement & pourquoy.

& pour quelle occasiõ exterieure se seroient ainsi esmerueillez les hommes du porceau de Parmenon, que la chose en est venue en commun prouerbe? Car on dit que ce Parmenon estoit vn qui contrefaisoit excellẽment le grongnement du porceau, dequoy ses compagnons estant enuieux s'efforçoient à le contrefaire à l'enui de lui. Mais les hommes estans desia preocupez d'vne opinion preiugee, disoient: Voila « bon, mais encore n'est-ce rien au pris du porceau de Parmenon. Parquoy il y en eut « vn qui prit vn petit cochon sous son aisselle, & le fit crier: les assistans oyans ce vray cri se prirent a dire, Cela n'aproche point du porcea de Parmenon. Et adonc celui là laissa aller le cochõ emmi la place, pour les conuaincre qu'ils iugeoient par opinion anticipee, & non pas à la verité: par où il apert tout manifestement, qu'vne mesme action du sentiment n'affectionne pas de mesme l'ame, quand l'opinion n'y est pas, encore que l'action soit faite ingenieusement & exquisement. E

QVESTION SECONDE. F

Que c'estoit vn ancien ieu de pris que celui de la Poësie.

Il prouue par diuers tesmoignages que la poësie estoit vn ieu de pris entre les anciens.

EN l'assemblee des ieux Pythiques on tint quelquefois propos, qu'il faloit retrencher & oster les ieux supernumeraires, que lon auoit adioustez aux anciens premiers, par ce que du commencement il n'y en auoit eu que trois, le ieu des fleustes, le ieu de la Cithre, & le chãter sur la Lyre. Mais depuis y aiant esté receu le ieu des Tragedies, aussi tost que la porte, par maniere de dire, a esté ouuerte, on n'a peu resister à vn nõbre infini d'autres ieux qui s'y sont iettez à la foule: ce qui a bien aporte vne diuersité, & vne multitude concurrente à ceste feste qui n'est pas mal plaisante, mais aussi n'a pas la feste retenu son ancienne dignité ni grauité bien ordonnee, ains en ont esté les Iuges faschez, & a le combat engendré plusieurs inimitiez, par ce que où il y a plusieurs qui combatent & font à l'enui à qui gaignera le pris, il est force G qu'il y en ait beaucoup de mal-contens qui perdent: mais entre autres, on iugeoit principalement estre raisonnable d'en oster ceux qui combatent à qui gaignera le pris des Oraisons & de la Poësie: non certes pour haine qu'on portast aux lettres, mais pour ce que ceux qui se presentent à tels combats de lettres, sont ordinairement les plus notables personnes de tous les combatans, ausquels les Iuges deputez portent honneur & reuerence, les estimans tous doctes & honnestes: & toutefois ils ne peuuent pas tous gaigner le pris. Or taschasmes nous à contenir au conseil ceux qui vouloient changer & remuer les façons acoustumees, & qui blasmoient en vn ieu sacré la multiplicité & varieté de tant de voix, ne plus ne moins que de beaucoup de chordes en vn instrument: & durant le souper au logis de Petræus, le President & gouuerneur du ieu, qui nous festoyoit, le propos en estant derechef mis en auant, nous prismes à defendre la cause de la musique, & monstrasmes que la Poësie n'estoit pas modernement ni depuis vn peu de temps entree aux combats des H ieux sacrez, ains que de toute anciẽneté elle y auoit obtenu & gaigné des pris & des couronnes.

Ce qui se peut ensuiure de la trop grãde diuersité des ieux de pris.

Preuues communes que la poësie est vn des plus anciens ieux de pris.

Si y en auoit en la compagnie à qui il sembloit que ie deusse alleguer des choses toutes vulgaires & triuiales, comme les funerailles de Oeolycus Thessalien, & celles d'Amphidamas Chalcidien, ausquelles lon tient qu'Homere & Hesiode firent des carmes à l'enui l'vn cõtre l'autre, mais passant par sus tout cela: comme estant trop repassez & diuulguez par le babil des Grammairiens: & ce que quelques vns alleguẽt des hõneurs funebres de Patroclus en Homere, là où ils lisent non ἤμονας, qui signifie lanceurs de dards, mais ῥήμονας, c'est à dire, harengueurs ou orateurs, comme si Achilles eust proposé vn pris pour les harengues & oraisons: ie dis, que Acastus faisant les funerailles de son pere Pelias, proposa vn ieu de pris de Poësie, auquel la Sibylle emporta le pris. A quoy plusieurs s'oposans, & demandans garant & pleige

Preuue plus particuliere.

A pleige de cela, pource que l'histoire leur en sembloit estrãge, & mal-aisee à croire, de bõne auenture il me vint en memoire, que iauois leu en la Chronique de Libye de Acesander où il est escrit:& ce liure là, dis-ie, n'est pas en la main de tout le monde, mais ie croy que plusieurs de vous ont esté curieux de lire ce que Polemõ Athenien, homme diligent, & qui n'est point sommeillant en la recerche des antiquitez & singularitez de la Grece, a mis par escrit touchant ce qui se trouue es Thresors de la ville de Delphes:car vous trouuerez là, dedans la chambre du Thresor des Sycioniens, qu'il y auoit vn liure d'or, qu'auoit dõné, dedié & cõsacré Aristomache poëtisse Erythrienne, apres auoir obtenu la victoire, & gaigne le pris des ieux Isthmiques. Et si ne faut pas que vous estimiez que la feste Olympique, non plus que les autres, ait esté cõme vne fatale destinee immuable ni immobile en ses cõbats & en ses ieux: car quant à la feste des ieux Pythiques, il y en a eu trois ou quatre adioustez & extraordinaires de ceux des lettres; & quant à ceux où lon combat à corps B nud, la plus part furent instituez & establis dés le commencemẽt, ainsi cõme ils sont maintenant:mais quant aux Olympiques, tous ont esté adioustez, forts que celui de la course. Et si y en a plusieurs que lon auoit premierement instituez, que lon a depuis abolis & ostez, comme celui de κάλπη, qui estoit, que le coureur monté sur vne iument, au milieu de la course se iettoit à terre, & tenant la iument par la bride couroit à pied à elle au grãd galop: & celui de ἀπήνη, qui estoit la course de charrette trainee par deux mules. Aussi a lon osté la courrõne qui auoit esté ordõnee pour les enfans victorieux des saincts combats. Bref on a innoué, changé & remué beaucoup de choses en l'ordonnance de ceste là, & ay peur que vous ne me demãdiez encore vne autre fois garant, si ie vous dis qu'anciennemẽt à Pise il se faisoit des combats à outrance d'homme à homme, où celui qui demeuroit vaincu & qui tomboit, estoit tué sur le champ. Et si d'auenture, il ne me peut souuenir du nom de l'historien qui l'a escrit, ie crains que lon ne s'en moque de moy, comme en aiant perdu la memoi- C re pour auoir trop beu.

Des ieux & cõbats en la feste Olympique.

QVESTION TROISIEME.

Pourquoy est-ce que le Pin est consacré à Neptune & à Bacchus, & que du commencement on couronnoit de branches de Pin ceux qui gaignoient le pris es ieux Isthmiques, & depuis d'Ache, & maintenant on a recommencé à les couronner de Pin.

ON demandoit vn iour pourquoy lon couronne de chapeaux de branches de Pin, ceux qui gaignent le pris es ieux Isthmiques. C'estoit en la ville de Corinthe durant la feste Isthmiaque, que le grand Pontife Lucanius nous festoyoit en son logis. Le geographe donc Praxiteles allegua les fables poëtiques, que le corps D de Melicerta fut trouué contre le tronc d'vn Pin, où le flot de la mer l'auoit ietté, par ce qu'il y auoit assez pres de la ville de Megare vn endroit que lon appelloit encore La course de la Belle, par où lon dit que Ino tenant son enfant entre ses bras s'en courut precipiter dedans la mer: mais estant le commun langage & la commune opinion, que le Pin est le chapeau propre à Neptune, le Pontife Lucanius y adiousta lors, que le mesme arbre estant aussi bien consacré à Bacchus, ce n'estoit pas de merueille s'il estoit aussi associé aux honneurs de Melicerta. Parquoy cela nous donna occasion de cercher, pour quelle raison les anciens auoiẽt consacré le Pin à Bacchus & à Neptune tout ensemble. Si me fut auis qu'en cela il n'y auoit rien d'estrange ni hors de propos, par ce que ces deux Dieux sont seigneurs & dominateurs d'vn principe genital, qui est l'humidité, estant certain que tous les Grecs vniuersellemẽt sacrifient à Neptune sous le surnom de φυτάλμιος, comme qui diroit, Protecteur des

1. Quant au premier point, la resolution est que le Pin est consacré à Neptune & à Bacchus, pour ce qu'il est propre à faire nauires, & qu'il adoucit le vin.

plantes: & à Bacchus aussi surnommé Δενδρίτης comme qui diroit, Presidant aux arbres. Toutefois on pourroit dire, que le Pin particulierement apartiendroit à Neptune, non comme dit Apollodorus, pour ce que ce soit vn arbre qui aime les riuages de la mer & les vents, ainsi que fait la mer, car il y en a encore d'autres qui le disent: mais pource qu'il est propre à faire nauires: car lui & les autres arbres qui lui ressemblent, comme le Sapin, la Pesse, la Meleze, fournissent de bois fort propre à flotter sur les eaux, & si rendent la poix & la resine pour les godrâner & poisser, sans laquelle composition rien ne seruiroit le calfeultrer, quelques iointures & liaisons que lon seust donner au bois contre l'eau de la mer. Et quant à Bacchus, ils lui ont consacré le Pin, comme à celui qui adoucit le vin, pour ce qu'on dit que la vigne produit le vin doux es lieux où croist le Pin naturellement. Ce que Theophrastus refere à la chaleur de la terre, car communément le Pin croist es terres où il y a de l'argille, laquelle de sa nature est chaude, & par consequent aide à cuire le vin, comme elle rend & produit aussi l'eau fort legere & fort douce. Dauantage estant meslee parmi du froment, elle en fait croistre le tas & le monceau, d'autant qu'elle l'enfle & l'atendrit de sa chaleur: mais encore reçoit la vigne plusieurs commoditez & plaisirs du Pin, attendu qu'il lui fournit les choses propres & necessaires à bonifier & conseruer le vin: car tous vniuersellement empoissent les vaisseaux où on le met, & encore y en a-il qui mettent de la resine dedans le vin mesme, comme font ceux de Eubœe en la Grece, & en Italie ceux qui habitent aux enuirons du Pau. Et qui plus est, on aporte de la Gaule Viennoise du vin empoissé, que les Romains estimét beaucoup, & en font grand cas, dautant qu'il semble que cela lui donne non seulement vne agreable odeur, mais aussi qu'il le rend plus fort & meilleur, lui ostant en peu d'espace tout ce qu'il a du nouueau, & de substance eueuse, par le moien de sa chaleur.

Exposition de la raison precedente, & amplificatiõ d'icelle.

11\. *Quelles couronnes auoyent ceux qui gaignoyent le pris es ieux Isthmiques, & ample discours sur cela.*

CELA aiant esté dit, il y eut vn Orateur qui auoit bien veu & beaucoup leu les lettres humaines, qui se prit à dire: ô Dieux, & comment n'est-il pas vray qu'il n'y a comme rien que les branches de Pin seruent de couronne aux victorieux qui gaignent le pris és ieux Isthmiques, & que parauant ils estoient couronnez de feuilles & chapeaux d'ache? Cela se peut voir par les mots que dit vn taquin auaricieux, en vne Comædie,

Toute la feste Isthmique volontiers
Ie quitterois, pour autant de deniers
Que cousteroit vne couronne d'ache.

Des chapeaux de feuilles d'ache.

Et Timeus l'historien escrit, que comme les Corinthiens marchoient en bataille sous la conduite de Timoleon, alencontre des Carthaginois, pour combattre de la Sicile, ils rencontrerent en leur chemin quelques vns qui portoient des faisceaux d'ache, & comme plusieurs de l'armee prissent cela pour vn mauuais presage, à cause que l'ache est tenue pour herbe funeste & mortuaire, de maniere que quand il y a quelqu'vn extrememét malade en danger de mort, nous disons qu'il ne lui faut plus que de l'ache: Timoleon les asseura & leur remit le cœur, leur ramenant en memoire, que lon vsoit de l'ache es ieux Isthmiques, & que lon courõnoit les victorieux. Dauantage, la galere capitainesse du Roy Antigonus fut surnommee Isthmia, pour autant que sans semer ni planter, il y creust de l'ache d'elle mesme, alentour de la pouppe. Et cest Epigramme ænigmatique, qui sous paroles obscures & couuertes signifie des vases de terre pleins de vin, bouchez & estoupez d'ache:

Terre Argiene au feu arse & bruslee,
Cache le sang noir de Bacchus, sellee
Sa gueule estant d'Isthmiaques rameaux.

Certainement ils n'auoient pas leu cela, ceux qui soustenoient & vantoient le Pin, cóme n'estant vn moderne estranger venu d'ailleurs, ains ancien, propre & naturel couronnement des ieux Isthmiques. Ces paroles esmeurent aucuns de la compagnie,

A pagnie, comme estans dites par homme qui auoit beaucoup veu & leu : & le grand pontife Lucanius iettant ses yeux sus moy, & me souriant : ô Neptune, dit-il, que cest hôme a de lettres! Toutefois les autres se tindrent à mon ignorance, se persuadans le contraire, que le Pin estoit le couronnement ancien, naturel & ordinaire du pays, es ieux Isthmiques: & au contraire, que celui de l'Ache estoit estranger, venu d'ailleurs par emulation & ialousie d'Hercules, & auoit eu tant de vogue, que pour quelque temps il auroit supplanté l'autre, mais que depuis le Pin, aiant derechef recouuré son credit, florit auiourd'hui en honneur, comme deuant. Parquoy ie me laissay persuader, & me l'imprimay si bien en ma fantasie, que i'apris d'eux plusieurs tesmoignages pour le confirmer, dôt i'en retins quelques vns en ma memoire, mesmement d'Euphorion entre autres, qui dit ainsi touchant Melicerte, Des couronnes de Pin es ieux Isthmiques.

B *En lamentant l'enfant mort estendirent*
Sous des hauts Pins, dont les branches ils prirent
Pour couronner les chefs victorieux,
Qui gaigneroient les pris es sacrez ieux:
Car pas encor n'auoit la main meurtriere
Tué Charon, au long de la riuiere
Du pere Asope, & depuis lors ença
Ceindre le front d'ache lon commença.

Et Callimachus qui l'expose encore plus clairement, là où il introduit Hercules, lui disant touchant l'ache,

Les Allaictins, qui au Dieu de la mer
Feront vn ieu bien plus à estimer
Que cestui ci, la prendront pour le signe
De la victoire Isthmiaque tresdigne,
Comme sont ceux de Nemee, quittans
C *Le Pin, duquel iadis les combatans*
On couronnoit en la noble Corinthe.

Dauantage, il me semble auoir leu quelque escrit de Procles, touchát ceste feste des Ieux Isthmiens, où il recite que du commencement que la feste fut ordônee, la couronne estoit de branches de Pin: mais depuis que les Ieux furent sacrez, ils transfererent de la feste de Nemee la couronne d'ache aux Isthmiques. Ce Procles a esté l'vn de ceux qui furent en l'eschole de l'Academie du temps de Xenocrates.

QVESTION QVATRIEME.

Que veulent dire ces mots qui sont en Homere, ζωρότερον δὲ κέραιρε.

D QVELQVES vns de la cõpagnie où ie soupois vn iour se moquoiét d'Achiles, de ce qu'il commande à son ami Patroclus, qu'il verse du plus pur, & y adiouste encore ceste raison, Dispute sur quelques mots d'Homere, môstrát que Achilles estoit versé en la medecine. Iliad. liu. 9.

Car ces Seigneurs qui voir me sont venus,
Sont de mon cœur plus chers amis tenus.

Mais l'vn de nos familiers amis Niceratus Macedonié affermoit, que ζωρότερον en cest endroit là ne signifie pas pur & sans eau, mais du meilleur & plus chaud, à cause de la chaleur vitale & de l'ebulitiõ: & qu'il estoit raisonnable, qu'estás suruenus de ses plus grands amis, le ieune homme versast du vin frais, comme quand nous voulons faire les libations aux Dieux, nous versons tousiours du vin frais. Et Sosicles le poëte alleguant Empedocles, qui en la mutation generale de l'vniuers dit,

Meslé fut lors ce qui souloit sainct estre,

& qu'il n'y auoit rien qui empeschast, que lon n'entendist qu'Achilles commandoit

à Patroclus qu'il preparast & temperast le vin, comme pour boire, & ne se faloit point esbahir s'il auoit dit ζωρότερον, au lieu de ζωρὸν, comme nous auons acoustumé de dire θηλύτερον, au lieu de θῆλυ, & δεξίτερον, au lieu de δέξιον, estant receu en commun vsage que nous vsons des cōparatifs en quelques dictions, au lieu des positifs. Et Antipater l'vn de nos amis disoit, que en langage ancien ὧρος, signifioit l'annee, & que ζα en cōposition, auoit acoustumé de signifier augmentation: c'est pourquoy le vin vieil, & qui est de plusieurs annees, en ce lieu là est appellé par Achilles ζωρότερον. Mais quant à moy, ie leur ramenay en memoire, que ζωρὸν aucunefois signifie chaud, & que par ce chaud il entendoit en ce lieu, viste & tost, comme nous cōmandons quelquefois à nos valets de se prendre plus chaudemēt à leur besongne: mais en fin ie leur remōstray, qu'ils craignoient puerilement de confesser que ζωρότερον signifiast en ce lieu là plus pur & moins trempé, comme si en cela Achilles eust fait quelque erreur & quelque impertinence, ainsi comme Zoïlus Amphipolitain estimoit, ne prenant pas garde premierement, qu'Achilles voyoit Phœnix & Vlysses tous deux anciens, qui ne prenoiēt plus plaisir à mettre beaucoup d'eau en leur vin, ains le beuuoyēt plus pur, comme font tous autres vieilles gens. Au moien dequoy il lui commande de leur moins tremper: & puis ayant esté disciple de Chiron, & aiant apris de lui le regime par lequel le corps se doit gouuerner, il discouroit en lui mesme, que les corps qui sont en repos, & ne font rien, aians auparauant acoustumé de trauailler, ont besoin d'vne temperature plus molle & plus aisee, comme leur estant plus conuenable. Car mesme aux cheuaux parmi les autres fourrages il leur fait ietter deuāt de l'ache, non sans grande raison, par ce que les cheuaux qui demeurent oiseux, & que lon tient à l'estable sans rien faire, se gastent les pieds, à quoy remedie souuerainemēt ceste herbe d'ache. Aussi ne trouuerez-vous point en toute l'Iliade, que lon baille de l'ache, ou de quelque autre semblable pasture à nuls autres cheuaux qu'à ceux qui sont de repos & qui ne trauaillent point. Parquoy Achilles aiant cognoissance de la medecine, traitoit & pensoit les cheuaux selon que le requeroit l'occasion du temps: & pour les corps des hommes leur ordonne reigle de vie plus aisee, comme estant la plus saine à ceux qui sont de repos, & qui ne trauaillent point, là où il ne dōnoit pas semblable traitement à ceux qui tout le iour estoient à la guerre & aux factions des armes, comme à ceux qui estoient de loisir, leur faisant mettre plus d'eau dedans leur vin. Et puis Achilles de sa nature estoit sobre, & n'aimoit pas le vin, d'autant qu'il estoit aspre, comme dit le poëte.

Traitement conuenable aux vieux.

Homere poëte tres auisé en la description de toutes choses.

Iliad. liu. 20.

Car point n'estoit d'vne nature douce,
Et qui iamais de rien ne se courrouce,
Mais homme ardent, aspre & determiné.

Iliad. liur. 9.

Et parlant de soy-mesme auantageusement il dit en quelque autre passage,

Sans clorre l'œil i'ay passé mainte nuict.

Iliad. liu. 1.

Or le court sommeil, & le peu dormir ne suffit pas, & n'est pas cōuenable à ceux qui boiuent le vin pur. Et là où il entre en grosses paroles alencontre d'Agamemnon, la premiere iniure qu'il luy dit, il l'apelle yurongne, comme estant l'yurongnerie le vice que son cœur detestoit le plus. Ainsi pour toutes ces occasions là, il estoit raisonnable, que voyant ces personnages de tel aage venans deuers lui, il pensast à donner ordre, que lon ne leur trempast le vin comme lon auoit acoustumé de le tremper pour lui, par ce que telle trempe ne leur estoit pas conuenable.

QVESTION CINQVIEME.

De ceux qui conuient plusieurs personnes à souper.

1. *Plutarque estime les grands festins n'estre plus*

A MON retour d'Alexādrie, chascun de mes amis me voulut festoyer, & cōuioit on quand & moy tous ceux que lon pensoit aucunement d'amitié ou de parenté m'a-

A té m'appartenir, de maniere que pour la multitude grande des conuiez, le festin en estoit ordinairement tumultueux, & s'en retiroit-on plustost que lon n'auoit acoustumé. Parquoy le desordre qu'il y auoit en l'assiete de tels festoyemens, nous donna occasion de parler de ceste matiere : mais Onesicrates le medecin, me festoiant comme les autres à son tour, n'en conuia pas beaucoup, ains seulement ceux qu'il sauoit qui m'estoient plus familiers & plus grands amis. Si me fut auis proprement ce qu'auoit escrit Platon, que la ville qui va tousiours croissant, se trouue à la fin n'estre plus ville, & qu'il y a vne certaine grandeur qui lui est prefixe & limitee: aussi y a-il vne certaine grandeur de festin iusques à laquelle il demeure festin, mais outre laquelle s'il passe, les conuiez ne se peuuent plus entresaluer, ni entrecaresser de boire les vns aux autres, non pas seulement s'entreconoistre, de maniere qu'il n'y a plus forme de festin: car il ne faut pas qu'en vn festin il y ait, comme en vn cãp, des auertisseurs pour enuoyer çà & là: ni, comme en vne galere, des comites & sous-comites auec leurs sifflets: ains faut que les conuiez par eux-mesmes parlent & deuisent les vns auec les autres, & que ne plus ne moins qu'en vne danse, celui qui est à B la queuë s'entende auec celui qui est à la teste. APRES que i'eus dit cela, mõ grand pere Lamprias, prenant la parole d'vne voix si claire & si forte que toute la cõpagnie le pouuoit entendre: Il y a donc, dit-il, vne espece de moderation & d'attrempance, dont nous auons besoin, non seulement à manger en vn festin, mais aussi à semõdre & à conuier. Car aussi y a-il vne intemperance de courtoisie & d'humanité qui ne peut omettre ni laisser pas vn de ceux auec lesquels elle a quelquefois banqueté, ains les tire tous auec elle, comme si c'estoit pour aller voir iouër des ieux, ou ouïr de la musique. Quant à moy, il me semble que le festoiant n'est pas tant digne de reprehension & moquerie, quand le pain ou le vin defaillent aux conuiez à son festin, cõme quand il n'y a pas assez de place ni de lieu pour les placer, dequoy non seulemẽt il y doit auoir largement pour ceux qui sont cõuiez, mais encore pour les suruenans qui viennent d'eux-mesmes sans mander, & pour les estrangers passans s'il en suruiẽt: C mesmemẽt que quãd il y a faute de pain ou de vin, on s'en peut prendre aux seruiteurs, & les mescroire de l'auoir desrobé, mais où il se treuue faute de place, & que le lieu est trop estroit, pour le nombre de ceux qui sont conuiez, cela ne peut venir que de la negligence & faute de iugement de festoiant qui a fait faire la semonce: de sorte que le poëte Hesiode a fort bien rencontré quand il a dit,

festins, à cause que la forme d'vn vray festin y defaut: ce qu'il demonstre par le menu.

II. Lamprias conferme cela, & admoneste, qu'ordinairement il y a du desordre en tels grãds festins, sur tout à faute de place pour les conuiez, & de ce que les vns sont indifferẽment meslez parmi les autres.

En la Theogonie.

Premierement le grand Chaos estoit

Car il faloit qu'il y eust premierement lieu & place pour pouuoir tenir & comprendre les choses qui seroient creées, non pas: dit-il, comme mon fils fit l'autre iour de son souper, proprement ce que disoit Anaxagoras, que toutes choses estoiẽt ensemble pesle-mesle. Toutefois encore qu'il y eust de la place assez, & prouision suffisante de viandes, il faudroit neantmoins euiter la presse & la confusion, comme ce qui rend vne societé non sociable, & vne assemblee mal compagnable. Car ce seroit D moins de mal, d'oster à ceux qui sont appellez à vne mesme table la communicatiõ du vin; que la communication de discourir & de deuiser ensemble. C'est pourquoy Theophrastus en se iouant, appelloit les ouurois & boutiques des barbiers, des banquets sans vin, à cause que ceux qui y sont assis les vns aupres les autres, y deuisent ensemble: & ceux qui entassent les hõmes à troupes, ainsi les vns sur les autres, leur ostẽt toute communication de propos: ou, pour mieux dire, ils font qu'il y en a peu qui soient ensemble: car ils se departent eux-mesmes deux à deux, & trois à trois, pour parler ensemble. Et ceux qui sont assis loin, à peine les conoissent ni les regardent-ils, dautant qu'ils sont esloignez d'eux de la course d'vn cheual, par maniere de dire,

Combien sont impertinens ceux qui se cõtentẽt de bien traiter les corps des conuiez, & ne leur donnẽt le principal, asauoir de cõmuniquer ioyeusement & familierement les vns auec les autres.

Les vns deuers les tentes d'Achilles,
Autres deuers celles d'Aiax.

VOILA pourquoy les riches monstrent quelquefois leur magnificence mal à propos, quand ils bastissent des salles de trente licts, & encore de plus grandes. Car cela est vn apareil pour faire des soupers de gens qui n'ont aucune societé ni amitié les vns auec les autres, & où il seroit plustost besoin d'vn preuost de force, que d'vn maistre de festin: mais quant à ceux là, il leur faut pardonner, par ce qu'ils estiment que leur richesse ne seroit pas richesse, ains qu'elle seroit à la verité sourde & aueugle, & sans hōneur, si elle n'auoit beaucoup de tesmoins, comme la Tragedie beaucoup de spectateurs. Mais quant à nous, le remede de n'en assembler pas tāt à la fois, seroit de les conuier souuent peu à peu à diuerses fois, par ce que ceux qui conuient peu souuent, & quand il esclaire à Harma, comme lon dit en commun prouerbe, c'est à dire bien tard, & ne sait on quand, sont contrains de faire mettre en leur roolle, tous ceux qui leur apartienent aucunement ou de parenté, ou d'amitié, ou de conoissance, là où ceux qui ordinairement, en conuient tantost trois, tantost quatre, font de leurs festins comme des alleges & barques à descharger les grands batteaux. Mais auec cela quand on considere la cause pour laquelle on fait l'assemblee, cela met quelque difference entre les amis. Car ainsi comme pour afaires nous n'assemblons pas toutes sortes de gens, mais seulement ceux qui sont idoines à chasque besongne: car si c'est pour prendre conseil, nous assemblons les plus prudens: si c'est pour plaider, les plus eloquens: si c'est pour aller à l'esbat aux champs, ceux qui sont plus deliures d'afaires & plus de loisir: aussi es semonces, faut-il selon les occasions choisir les plus idoines. Car si c'est vn Prince ou vn Seigneur que nous festoions, les plus à propos pour souper auec lui seront les officiers, ou les principaux hommes de la ville, mesmement s'ils ont quelque familiarité & conoissance auecques lui: si c'est vn festin de nopces ou de la natiuité, ceux qui sont parens & liez du lien de Iupiter, protecteur de consanguinité. Et en tels festoiemens faut tousiours auoir l'œil, de mettre ensemble ceux qui sont plus agreables les vns aux autres. Car quand nous sacrifions à vn Dieu, ce n'est pas à dire que nous facions priere à tous les autres, encore qu'ils soient en mesmes temples, & sur mesmes autels, ains estans trois coupes apórtees pleines, nous offrons les libations aux vns de la premiere coupe, aux autres de la seconde, & aux autres de la troisieme, d'autant que l'enuie n'a point lieu en la danse des Dieux, & la danse des amis est aussi diuine, moiennant que lon sache bien distribuer & departir les caresses à tous, en beuuant à eux.

III. En condamnant les grands festins, & la vanité des riches: il monstre bien amplement comme lō doit se gouuerner en tels afaires.

1. Premier auis pour empescher le desordre des festins.

2. Second auis.

3. Troisieme.

QVESTION SIXIEME.

Pourquoy est ce qu'au commencement du souper on se trouue pressé à table, & à la fin au large.

CES propos acheuez, on demanda incontinent la cause pourquoy au commencement du souper on se trouue coustumierement serré & pressé à la table, & à la fin à l'aise & au large, là où il sembleroit que ce deuroit plustost estre le contraire, dautant que l'on s'est rempli au souper. Si y en auoit quelques vns d'entre nous, qui attribuoient cela à ce que nous soupons ordinairement assis de nostre largé, veu que nous estendons la main droite sur la table: & puis quand nous auons soupé, alors nous nous tournons sur le costé, faisans la forme de nostre corps plus aiguë, & n'occupons plus la place de l'assiette par superfice, en maniere de dire, ains par ligne seulement. Ne plus ne moins donc que les osselets occupent moins de place quand ils tombent droits sur l'vn des costez, que quand ils tombent couchez tout à plat: aussi vn chascun de nous au commencement panche sur le deuant, regardant de front vers la table, mais apres il change son assiette de frōt en flanc. Il y en auoit

1. La premiere resolution est que du commencemēt chascun panche sur le deuant, regardant de front vers la table, & sur la fin du repas il se tourne de frōt en flanc.

A en auoit plusieurs autres qui alleguoient que la coultre du lict s'affaissoit, par ce que estant foulee de l'assiette, elle s'essargit & s'esuachit, ne plus ne moins que les souliers croissans, & se laschás à force de marcher, deuienét à la fin si larges que le pied tourne dedans. Et le bon vieillard alors se iouant dit, qu'il y auoit tousiours deux gouuerneurs & presidens d'vn mesme festin, qui estoiét bien differens l'vn de l'autre: au commencement la faim, qui ne sait rien de garder ordre: & à la fin puis apres Bacchus, que tous confessent auoir esté vn tres-suffisant capitaine. Tout ainsi donc comme Epaminondas (aians les autres capitaines Thebains par leur ignorance ietté l'armee de Thebes en des lieux si estroits & si mal-aisez, qu'elle se rompoit, heurtoit & fracassoit elle-mesme) la retira de ses destroits, & puis la remit en bóne ordonnance: aussi la faim nous trouuát à l'entree du souper affamez, nous fait presser & choquer les vns les autres, comme chiens: mais le bon Bacchus puis apres nous prenant, lui B qui est surnommé Lyeus & Chorius, c'est à dire deslieur & maistre de bal, nous rend & remet en ordonnance gracieuse, douce & aisee.

II. La seconde est, que la faim fait presser les vns les autres du cõmencement: mais le vin & la bonne chere les range proprement sur la fin du repas.

QVESTION SEPTIEME.

De ceux que lon dit qu'ils charment.

S'Estant quelquefois esmeu propos à table, touchant ceux que lon dit qu'ils charmét, & qui ont l'œil enforceleur, les autres passoient la chose en risee & moquerie: mais Metrius Florus qui nous donnoit à souper, dit que les effects que lon en voyoit aidoient merueilleusement au bruit qui en estoit, & qu'il n'estoit pas raisonnable que si lon ignoroit la cause d'vne chose faite, que lon la mescreut pour cela, attendu que d'vne infinité d'autres choses qui realemét sont en essence, nous n'en pouuons comprendre la cause. Car generalement qui veut qu'en toute chose il y ait raison aparente, il en oste la merueille, par ce que là où on ignore la cause, là C commence lon à douter & enquerir, qui est à dire, philosopher, de maniere que lon peut dire, que ceux qui descroient les choses merueilleuses, ostent toute la philosophie: mais il faut de telles choses recercher le pourquoy il est ainsi, auec la raison: & qu'il est ainsi le prendre de l'histoire. Or en lisons-nous de cela plusieurs exemples es histoires. Car nous sauons & conoissons des hommes qui par regarder fichément de petis enfans, les offensent griefuement, par ce que la temperature de leurs corps, qui est humide & imbecille, s'en altere & s'en tourne en pis, là où ils souffrét moins cela quand leurs corps sont desia fermes & plus robustes. Et Philarchus escrit, que certaine nation de gens qui habitoient iadis au royaume de Pont, que lon appelloit les Thibiens, estoient mortels & pestilens, non seulement aux ieunes enfans, mais aussi aux hommes faits, par ce que ceux qui reçoiuent, ou leur haleine, ou leur regard, ou leur parole, se fondoient en langueur, & tomboient aussi tost malades, D dequoy se sont aperceus (comme il est vray-semblable) les marchans trafiquans en ces quartiers là, qui en amenoient des serfs à vendre, mais quant à ceux là, l'exemple à l'auenture n'en est pas si esmerueillable, par ce que l'atouchement, & la contagion de les hanter familierement, aporte vn manifeste principe de tel accident. Et tout ainsi comme si les ailes des autres oiseaux, qui les met auec celle des aigles, perissent, & vienent à neant, par ce que les pennes & plumes leur tombent & pourrissent: aussi est-il bien raisonnable, que l'attouchement des hommes, d'aucuns soit vtile & profitable, & des autres nuisible & preiudiciable. Mais d'estre offensé pour estre seulement regardé, il se fait comme nous auons desia dit: mais pource que la cause en est difficile à trouuer, on le descroit. Et toutefois, di ie, il semble que tu en es sur les voyes, & en as trouué la trace, aiant trouué la defluxion qui se fait des corps: car & la senteur, & la voix, & la parole, & l'haleine, sont des flu-

I. Metrius Florus opinãt le premier, estime que cela se peut faire, & le conferme.

1. Par les effects receus par vn bruit commun & probable, encores que la cause n'en puisse estre aisément comprise.

2. Par plusieurs exemples recueillis des histoires.

3. par vne similitude propre.

II. Plutarque conferme & explique l'auis de Florus.

1. Par la consideration de la defluxion qui se fait des corps.

xions & decoulemens qui sortent des corps des animaux, & parties qui esmeuuent E
les sentimens naturels, lesquels en les receuant en sont alterez & affectez. Et est encore plus vray-semblable, que telles defluxions se facent hors des corps des animaux par la chaleur & le mouuemẽt, quand ils sont eschauffez, & esmeus, & que les esprits vitaux en prenent vn haussement de pouls, & vn batement plus viste, duquel le corps estant agité & secoué, iette hors de soy continuellement quelques defluxions. Et y a apparence que cela se fait autant par les yeux, que par autre conduit qui soit: car la veuë estant vn sentiment fort leger & mobile, respand vne merueilleuse puissance enflammee quand & l'esprit qui la dirige, de maniere que l'homme par le moien d'icelle veuë, fait & souffre plusieurs notables effects: & reçoit des choses qu'il void des plaisirs & desplaisirs qui ne sont pas petits. Car l'amour qui est l'vne des plus grandes & plus vehementes passions de l'ame, prend sa source & origine de la veuë: tellement que celui qui est espris d'amour, se fond & s'escoule tout en re- F
gardant la beauté des personnes qu'il aime, comme s'il entroit dedans elles. Au moyen dequoy lon se pourroit auec raison esbahir, commẽt il y en a qui confessent, que l'homme peut bien souffrir & receuoir dommage par la veuë, & trouuẽt estrange qu'il face du mal, & porte nuisance par la mesme veuë. Car le regard des personnes qui sont en fleur de beauté, & ce qui sort de leurs yeux, soit en lumiere ou fluxion d'esprit, fond les amoureux, & les consomme auec ie ne say quelle volupté meslee de douleur, qu'ils appellent eux aigre-douce: car ils ne sont pas tant ferus & vlcerez, ni pour ouir, ni pour toucher, que pour regarder & estre regardez, tant il se fait profonde penetration & inflammation grande par la veuë: de sorte qu'il me semble que ceux-là n'ont iamais senti ni esprouué que c'est de l'amour qui s'esmerueillent de la Naphte de Babylone, laquelle s'allume en la monstrant seulement au feu de loin: car les yeux des belles creatures allument vn feu dedans les G
ames & entrailles des amoureux, encore qu'ils n'y regardent que de bien loin. Mais nous experimentons souuẽt le secours que fait à ceux qui ont la iaunisse le regard du Loriot, car s'ils le peuuent voir, ils guarissent, ayant cest oyseau telle nature & temperature, qu'il attire à soy & reçoit la maladie sortant du patient, comme vne fluxion par le conduit des yeux. C'est pourquoy les Loriots ne veulent iamais regarder vne personne qui a la iaunisse, ni ne le peuuent endurer, & le fuyent & s'en destournent, tenans leurs yeux clos, de peur de les regarder, non pour enuie qu'ils portent à la guarison des malades, comme quelques vns estiment, mais pour ce qu'ils en sont blessez & offensez eux-mesmes. Et quant aux autres maladies, ceux qui hantent & frequentent auec ceux qui ont mal aux yeux, facilemẽt & promptement prenent le mal, tant la veue a vne prompte & legere puissance d'attacher à vn autre le principe de quelque contagion. O V I bien, dit alors Patroclias, es maladies & passions corporelles, mais quant aux choses de l'ame & spirituelles, entre H
lesquelles est le charmer & ensorceler, comment est-ce que cela se fait, & comment est-ce que par vn regard ils transmettent vne lesion & nuisance au corps d'autrui? Ne sauez vous, dis-ie, que l'ame selon qu'elle est affectionnee dispose & altere aussi le corps? car la cogitation du ieu d'amour fait dresser la nature: l'ardeur des chiens quand ils sont acharnez apres les bestes, bien souuent leur esteint la veuë, & les aueugle du tout. Les ennuis, l'auarice & la ialousie changent ordinairement la couleur du visage, & deseichẽt les habitudes des corps, & l'enuie qui n'est pas moins subtile à penetrer es ames, emplit les corps d'vne mauuaise & pernicieuse disposition, laquelle les peintres representent gentilement es tableaux, où ils peignent la face de l'enuie. Quand donc ceux qui sont infects de ce vice vienent à ietter leurs yeux: qui pour estre prochains de l'ame tirent aisément ce vice, & venans à darder leurs rayons, comme des traits empoisonnez & enuenimez sur quelques vns, si ceux là en sont offensez & blessez, il me semble qu'il ne leur auient rien qui soit

estrange,

2. Par la considera-tiõ particuliere des defluxions de la veuë.

Exemple es amoureux.

3 Par la conference des merueilleux effects de nature en l'antipathie du Loriot & de ceux qui ont la iaunisse.

III. Sur l'obiectiõ de Patroclias, Plutarque monstre que l'ame selon qu'elle est affectionnee dispose & altere les corps: prouuant par les effects de diuerses passions de l'ame, que l'enuie des charmes est nuisible.

A estrange, ni à quoy on doiue refuser creance. Car les morsures mesmes des chiens sont plus mauuaises & plus dangereuses quand ils mordent estans courroucez, & la semence des hommes prend mieux & est plus apte à engendrer quand ils ont afaire à femmes qu'ils aiment:& generalement les passions & affections de l'ame fortifiét & corroborent les puissances & facultez du corps. Voila pourquoy lon pense que les preparatifs que lon appelle προβασκάνια, aient force alencontre de cest ensorcellement d'éuie, quád on retire & destourne le regard qui est ainsi malefique, afin que moins ils s'apuye & prene moins pied sur les patiens: Voila, di-ie, Seigneur Florus, mon escot de ce banquet, que ie te paye content. OVI bien, ce dit Soclarus, mais que nous en aions esprouué les deniers pour voir s'ils sont bons, car il y en a qui me semblent faux: par ce que si nous suposons que ce que le vulgaire dit touchant ceux qui sont ainsi ensorcelez, soit veritable, tu n'ignores pas certainemét qu'ils estimét qu'il y ait des amis & des parés, voire des peres mesmes, qui aient des yeux sorciers, de sorte que les femmes ne leur veulent pas seulement monstrer leurs petis enfans, & ne permettent pas que telles gens les regardent longuement. Comment donc procederoit cest effect là d'enuie? & que direz-vous, ie vous prie, de ceux que lõ dit qui s'ensorcelent eux-mesmes? car tu l'as bien ouy dire, & pour le moins as-tu bien leu cest Epigramme.

Similitudes cõferans ce que dessus.

IIII. Soclarus s'oppose aux preuues precedentes, comme destituees de raison, s'arrestant sur tout à la premiere, a sauoir à l'opiniõ du vulgaire, & se moquãt de l'accidẽt d'Eutelidas, comme d'vne fable.

B

Belles estoient la face & cheuelure
D'Eutelidas, mais trop à sa mal-heure,
En l'eau d'vn fleuue esblouy les mira,
Et sa beauté tellement admira,
Que de ses yeux il se charma soy-mesme,
En se fondant par maladie blesme.

Cestui Eutelidas s'estant veu dedans vne riuiere, se trouua si beau, & s'affectionna si fort à ceste veuë, qu'il en tomba malade, & en perdit toute sa beauté & son en-bon C poinct: mais maintenant regarde comment tu es prouueu de response pour souldre ces inconueniens là. FORT suffisamment, dis-ie, d'ailleurs: mais encore beuuant en vne si grande & si ample coupe comme ceste ci, i'ose bien hardiment dire & asseurer, que toutes les passions demeurans long temps en l'ame, y impriment des habitudes mauuaises, lesquelles apres y auoir auec le tẽps pris force de nature, s'esmeuuent pour la moindre occasion du monde, & bien souuent tuent les hommes malgré eux, en leurs propres & acoustumees passions. Qu'il soit ainsi, voyez que les hommes couards redoutent cela mesme qui les sauue, & ceux qui sont choleres se courroucent bien souuent à ceux qui sont leurs plus grands amis: & ceux qui sont luxurieux à la fin ne se peuuent pas contenir qu'ils ne touchent mesmes aux plus saincts & plus sacrez corps: car l'acoustumance a vne force merueilleuse de conduire la disposition à ce qui lui est familier, & est force que celui qui est disposé à broncher, chope à tout heurt qui se presente. Et pourtant ne se faut-il pas esbahir D si ceux qui ont contracté en eux-mesmes vne habitude enuieuse & sorciere, se meuuent selon la particularité de leur passion contre ceux mesmes qui leur sont plus chers: & quand ils sont vne fois esmeus, alors ils ne font pas ce qu'ils veolent, mais ce à quoy ils sont enclins & disposez: ne plus ne moins qu'vne boule quand elle se meut est contrainte de se mouuoir rondement, selon la qualité de sa forme: & semblablement aussi vn rouleau, en façon de rouleau, selon la difference de sa figure: aussi celui qui a ainsi l'habitude de ceste enuie sorciere, sa disposition le meut & le pousse enuieusement à toutes choses. Et est vray-semblable qu'ils offensent plus ceux qui leur tienent de plus pres, & qu'ils aiment le plus. Parquoy le bon Eutelidas, & tous autres que lon dit qui se charment & ensorcellent eux-mesmes, me semblét souffrir cela, & encourir en cest inconuenient, non sans tresgrande aparence de raison: car comme dit Hippocrates, l'extreme en-bon-poinct est fort dangereux, &

V. Plutarque respond à Soclarus & fortifie par nouueaux argumens ce qui a esté mis en auãt ci dessus touchant l'efficace des charmes, & specialemẽt le fait d'Eutelidas.

Au 2. Aphorisme au 1. liu.

les corps qui sont paruenus iusques à vne extreme vigueur de bon portement, n'y E
peuuent demeurer, ains panchent incontinent & enclinent vers l'opposite. Quand donc ils sont venus à croistre tout à coup, & qu'ils se voient en meilleur estat qu'ils n'esperoient, tellement qu'ils s'en esmerueillent & se contemplent, alors leur corps est prochain de mutation, & tendent selon leur habitude au pire, ils s'ensorcellét & se charment eux-mesmes. Et cela se fait encore de tant plus facilement & plus promptement, par les fluxions qui sont arrestees par la repercussió d'vn mirouër, ou d'vn carquois, par ce que telles fluxions reialissent en arriere alencontre de ceux mesmes qui y regardent, tellement que le mal & dommage qu'ils eussent fait à autrui, ils se le font à eux-mesmes. Ce qui, peut estre, auient bien souuent aux petis enfans: mais on en attribue la cause, à fausses enseignes, à ceux qui les regardent.

VI. Conclusion de la dispute & nouuelle cófirmation par le tesmoignage de Democritus.

COMME i'eu acheué mó propos, Caius le gédre de Florus, se prit à dire: Et quoy, des images de Democritus on n'en fait donc ne mise ne recepte, ni compte, ni mention, non plus que des Ægiens ou Megariens (que dit le prouerbe) car ce philoso- F
phe dit, qu'il sort des images des yeux de ceux qui sont enuieux sorciers, & ce non sans quelque sentiment & quelque inclination, ains estant pleines de l'enuie & meschanceté de ceux qui les iettent hors de soy, auec laquelle venás à s'emplastrer, s'attacher & s'arrester auec ceux qui sont ainsi enuiez, perturbét & offensent leur corps, & l'ame, & l'entendement: car il me semble que cest hóme parle ainsi magnifiquement & merueilleusement, & qu'il descrit ainsi son opinion. Si fait il certainemét, di-ie, mais ie ne say comment vous ne vous estes pas aperceus que ie n'ay rien osté à ceste fluxion & decoulement là, sinon l'ame & la volonté, de peur que si maintenant qu'il est bien auant en la nuict, i'allois introduire des esprits & fantosmes, aians sens & entendement, cela ne vous mist en quelque trouble & en quelque frayeur, parquoy, si bon vous semble, nous en remettrons la dispute & la consideration à demain au matin.

G

QVESTION HVITIEME.

Pourquoy est-ce que le poëte appelle le Pommier ἀγλαόκαρπον, portant beau fruit: & Empedocles appelle les pommes ὑπέρφλοια.

I. Le pommier a ce tiltre, pour ce que la beauté cóposee de toutes ses parties est en ce seul arbre fruitier là.

Odyss. liu. 7.

COMME nous soupions vn iour en vn banquet en nostre ville de Chæronee, on nous seruit de toutes sortes de fruits en grande abondance. Si vint en la fantasie de l'vn de ceux qui estoient à la table d'alleguer ces vers d'Homere,

Des figuiers doux, des pommiers au beau fruit,
Des oliuiers verdoians.

Et demanda lon, pourquoy le poëte auoit appellé les pommiers au beau fruit. Et a donc le medecin Tryphon respondit, que cela pouuoit estre dit par comparaison à l'arbre, lequel estát petit & de peu d'aparence produit vn si beau & si gros fruit. Vn H
autre dit qu'il aperceuoit, que la beauté composee de toutes parties estoit en ce seul arbre fruitier là, car il a l'atouchement net cóme la violette, sans qu'il sallisse en sorte du móde, ains emplit de douce senteur les mains de celui qui le touche: il a le goust doux, & si est à sentir tressouëf, & tresplaisant à voir, de maniere que delectant tous les sentimens ensemble, il en est à bon droit loué comme beau. A cela nous dismes que c'estoit assez bien discouru: Mais Empedocles aiant escrit,

II. Pourquoy les poires sont appellees tardiues, & les pommes hastiues.

Voila pourquoy les poires sont tardiues
Communément, & les pommes hastiues.

I'entens, dis-ie, bien l'epithete des poires, pourquoy il les appelle tardiues: c'est pour ce qu'elles ne sont point meures qu'il ne soit sur la fin de l'Automne, estans ia les grandes chaleurs toutes passees, pour ce que leur humidité estant foible & en petite

quantité,

A quantité, le soleil ne permet pas qu'elle prenẽ consistence, que l'air ne commẽce de se tourner & changer en froidure: & pourtant, dit Theophrastus, que c'est le seul de tous les arbres fruitiers qui meurit mieux & plustost son fruit à l'ombre. Mais ie ne say en quel sens le sage poëte a appellé les pommes ὑπέρφλοια, attendu mesmemẽt que ce philosophe là a accoustumé d'ẽbellir & esgayer les matieres d'adiectifs fort propres & exquis, comme de couleurs viues, nõ pour orner son lãgage ni enrichir son stile, ains pour representer & exprimer plus viuement quelque substance ou quelque faculté, comme quand il appelle ἀμφίβροτον, terre circummortelle, le corps qui enuironne l'ame, & νεφεληγερέτην, l'air assemble-nuee, & πολυαίματον, le foye sanglant.

AIANT mis ces doutes en auant, il y eut quelques Grammairiens qui dirẽt qu'il appelloit les pommes ὑπέρφλοια, à raison de leur vigueur, par ce que les poëtes appellẽt φλοιᾶν, estre en sa vigueur & en sa fleur: & que le poëte Antimachus auoit ainsi appellé la ville des Cadmiens, florissante de fruits. Et semblablement Aratus parlant de B l'estoile caniculaire,

Croistre des vns elle fait la vigueur,
D'autres perir la totale verdeur.

il appelle en ce lieu là la fleur & verdeur des fruits φλόον, & y a quelques vns entre les Grecs qui sacrifient à Bacchus, surnommé Phlœus. Pour autant dõc que la pomme se contregarde plus longuement en sa vigueur, c'est pourquoy le philosophe l'appelle ὑπέρφλοια. Mais Lamprias nostre grand pere dit, que ceste diction ὑπὲρ, ne signifioit seulement fort & beaucoup, mais aussi par dehors & par dessus: car ainsi appellons nous ὑπέρθυρον, le dessus de l'huis, & ὑπερῷον, la chambre haute. Et le poëte appelle la chair ὑπέρτερα qui est au dehors de la victime, comme il nõme, ἔγκατα, ce qui en est au dedans, comme les entrailles. Cõsidere donc si Empedocles a point visé à cela en cest adiectif, que les autres fruits sont contenus dedãs quelque escorce, & ont par le dessus les coques, les tayes, & les gousses que lon appelle, là où l'escorce de la pomme est par C le dedans vne petite tunique gluante & grasse, en laquelle est cõtenue la graine & le pepin, & ce qu'il y a de bon à manger est par dehors tout à l'enuiron, à raison dequoy elle est appellee ὑπέρφλοια.

III. *Deux raisons mises en auãt pour monstrer pourquoy les pommes sont appellees hastiues.*

QVESTION NEVFIEME.

Quelle cause il y a pourquoy le figuier estant vn arbre acre & aigu, produit vn fruit qui est fort doux.

APRES cela on demanda aussi, Pourquoy la figue, qui est l'vn des plus doux fruits du monde, peut naistre d'vn arbre qui est fort amer: car la fueille mesme du figuier, à cause de son aspreté est appellee Trion, & le bois en est plein de ius, de maniere que quand on le brusle il rend vne fumee fort acre, & quand il est bruslé la D cendre en fait vne lexiue qui est fort detersiue & forte à merueilles, à cause de son acrimonie: & ce qui est encore plus admirable, là où tous arbres & toute plantes qui portent feuilles & fruits fleurissent, le seul figuier ne fleurit iamais: & s'il est vray ce que lon dit dauantage, que iamais il n'est touché de la foudre, cela se doit referer & attribuer à l'amertume & mauuaise habitude du tronc: car il semble que la foudre & le tonnerre ne touche iamais à telles choses, nõ plus qu'à la peau du veau marin, ni au cuir de la Hyene. Adonc le bon vieillard prenant la parole: Ce n'est pas de merueilles, dit-il, si toute la douceur se rendant au fruit, tout le reste de l'arbre en demeure aspre & amer: car ainsi comme toute la substance & humeur cholerique se rengeant en la bourse du fiel, la propre substance du foye en demeure fort douce, aussi le figuier aiant enuoyé tout ce qu'il auoit de douceur au fruit de la figue, lui en demeure tout depourueu: car qu'il soit vray que dedans le tronc de l'arbre il y ait

I. *Toute la douceur du figuier se rẽd au fruict, au moyen dequoy tout le reste de l'arbre en demeure aspre & amer.*

Similitude à ce propos.

11. *Par occasion il monstre pourquoy l'herbe nōmee rue deuient plus douce croissant dessous vn figuier.*

autrement quelque douceur, & quelque peu de bon suc, i'en prens pour argument E ce que lon dit de la rue, que ce qui en croist dessous vn figuier ou aupres, en deuient plus doux, comme en tirant & receuant quelque peu de douceur, par le moien de laquelle la trop grande & trop vehemente pesanteur de la rue s'estaint: si ce n'est d'auenture plustost au contraire, que le figuier attirant à soy la nourriture, lui oste ce qu'il y a d'acrimonie & d'amertume.

QVESTION DIXIEME.

Qui sont ceux que lon appelle en commun prouerbe, Apres le sel & le cumin: & pourquoy est-ce que le Poëte appelle le sel diuin.

1. *Apollophanes rapporte ce prouerbe à l'amitié & familiarité: & quāt à la seconde question, elle est amplement traitee.*

FLORVS nous demāda vn iour que nous soupiōs en son logis, qui sont ceux que lon appelle en commun prouerbe, autour du sel & du cumin. Apollophanes le F Grammarien, qui estoit en la compagnie, solut la question tout sur le champ. Car ceux, dit-il, qui nous sont si amis, & si familiers qu'ils soupēt de sel & de cumin, sont designez par ce commun prouerbe. Mais nous demandions dauantage, dont procedoit que lon honoroit tant le sel, par ce qu'Homere dit tout ouuertement,

Iliad. liu. 9.

Il espandit du sel diuin dessus.

En son Timee.

Et Platon dit, que le corps du sel par les loix humaines est tressacré & sainct: & augmenta encore la doute, que les prestres des Egyptiens, qui sont chastes, & viuent sainctement, s'abstienent du tout de sel, de sorte qu'ils ne mangent point de pain salé, car s'il est sainct & diuin, pourquoy l'auoyent ils en abomination? FLORVS donc nous pria de laisser là les façons de faire des Egyptiens, & de dire quelque chose des Grecs sur ce suiet: & adonc ie dis, que les Egyptiens mesmes n'estoient point en cela contraires aux Grecs, car la sainctetė de chasteté defend l'vsage de faire des enfans, le rire, & le boire vin, & plusieurs autres choses semblables, qui autrement G sont choses bonnes & non point à reietter: mais quant au sel, ceux qui veulent mener vne vie saincte & impollue s'en abstienent, à l'auenture pour ce qu'il prouoque par sa chaleur ceux qui en vsent, à luxure, & à se mesler auec les femmes, ainsi comme quelques vns tienent, & si est vray-semblable qu'ils s'en abstienent, comme d'vne trop delicate viande: car lon peut dire, que c'est la sausse & l'assaisonnement de toutes les autres viandes: & pourtant y en a-il qui l'appellent les Graces, pour ce qu'il rend ce qui est necessaire pour nostre nourriture, doux & agreable. Dirons nous donc que le sel soit appellé diuin pour ceste cause? Ce n'en seroit pas, dis-ie, vne trop legere occasion, par ce que les hommes ont accoustumé d'attribuer quelque diuinité aux choses qui sont fort communes, & dont l'vtilité s'estend bien largement, comme sont l'eau, la lumiere, les saisons de l'an, & la terre, laquelle ils n'estiment pas seulement diuine, mais en font vne deesse. Or à toutes ces choses là le sel ne cede aucunement en vtilité & commodité, estant comme vn temperament & H fortification de viande dedans le corps, & qui lui donne vne conuenance auec l'appetit: mais toutefois considerez s'il y a point encore ceste proprieté diuine, que conseruant longuement les corps morts sans pourriture & corruption, il resiste par ce moiē à la mort, & ne souffre pas que ce qui est mortel perisse, & s'en aille à neāt de tout poinct: ains ne plus ne moins que l'ame estant la plus diuine partie de nous, qui maintient le reste en vie, & ne laisse point fondre la masse du corps: aussi la nature du sel prenant les corps morts, & imitant en cela les actions de l'ame, les retiēt qu'ils ne s'aillent precipiter en corruption, & les arreste, donnant aux parties vne amitié, accord & conuenance des vnes auec les autres. Voila pourquoy quelques vns des Stoïques disent, que la chair de porc est de sa naissance morte, & que l'ame y a esté semee, comme du sel, pour les garder de pourrir, & les conseruer longuement. Et vous

11. *Plutarque opinant le premier declare pourquoy les prestres Egyptiens s'abstenoyent de sel, asauoir pour ce qu'il prouoque à luxure, & que c'est vne trop delicate viāde, choses dōt ces prestres s'abstenoyent. Cela fait il monstre en quel sens le sel est diuin, asauoir dautāt qu'il rend nostre nourriture douce & agreable, & conserue longuement les corps morts sans corruption.*

A vous voyez que nous estimons le feu du tonnerre feu celeste & diuin; pour ce que nous voions que les corps qui ont esté frapez de la foudre demeurent long temps sans se gaster & corrompre. Quelle merueille est-ce donc si les anciens ont estimé le sel diuin, pour autant qu'il auoit la mesme vertu que ce feu celeste & diuin? En cest endroit ayant fini mon propos, Philinus prenant la parole: Et ce qui est generatif & a puissance d'engendrer, dit-il, ne te semble-il pas estre diuin, attendu que lon estime que Dieu est le principe & l'origine de toutes choses? Iauoüay qu'il estoit ainsi. Et lon tient que le sel aide & sert beaucoup à la generation, comme toy mesme en as fait mention en parlant des prestres Egyptiens. Et ceux qui nourrissent des chienes pour en faire race, quand il vient qu'elles ne deuienent point chaudes, ils excitent & resueillent leur vertu generatiue qui est endormie, tant par autres viãdes chaudes, que par leur faire manger des chairs salees & confites en saumure: & les vaisseaux & nauires où lon mene du sel, produisent vne multitude innumerable

III. Philinus parlant le deuxiesme prouue ce tiltre de diuin conuenir au sel, à cause qu'il est generatif & a puissance d'engendrer: ce qui est esclairci par diuers exemples.

B de souris, parce que quelques vns tienent que les femelles engrossissent sans la conionctiõ du masle, quãd elles ont lesché du sel. Mais il est plus vray-semblable que la saleure imprime quelque demãgeaison es parties naturelles des animaux, & les prouoque par ce moien à se ioindre le masle & la femelle: & s'assembler ensemble. C'est pourquoy, à mon auis, nous appellons la beauté d'vne femme salee & assaisonnee de sel, qui n'est point fade ni morne, ains acompagnee de grace viue & esmouuãte. Et c'est aussi pourquoy, à mon auis, les poëtes appellent Venus ἁλιγενῆ, c'est à dire, engendree de la mer, & en feignãt vne fable, qu'elle ait pris sa generation de la mer, donnans par cela couuertement à entendre la vertu generatiue du sel: & brief ils font tousiours les Dieux marins peres de plusieurs enfans & de grande lignee, & entre les animaux il n'y en a espece quelconque, ni terrestre, ni volatile, qui soit si generatiue comme sont toutes les especes des poissons: à quoy visant Empedocles escrit,

C *La nation muette conduisant*
Peuple infini de poissons produisant.

Le sixieme Liure des propos de table.

SOMMAIRE.

D 1. *Pourquoy est-ce que ceux qui iusnẽt ont plus de soif qu'ils n'ont de faim.*

2. *Si c'est l'indigence de nourriture qui fait la faim & la soif, ou si c'est le changement & la transformation des conduits.*

3. *Pourquoy est-ce que ceux qui ont faim, s'ils boyuent, leur faim se passe: & ceux qui ont soif, s'ils mangent, leur soif s'augmente.*

4. *Pour quelle cause est-ce que l'eau du puis estant tiree, & laissee toute la nuict dedans l'air du puis, en deuient plus froide.*

5. *Pourquoy est ce que les petis cailloux & les plombees que lon iette dedans l'eau la rendent plus froide.*

6. *Pourquoy la neige se conserue dedans de la paille & des habillemens.*

7. *S'il faut passer & couler le vin.*

8. *Quelle est la cause de la faim canine.*

9. *Pourquoy le Poëte aux autres liqueurs vse d'epithetes propres, & appelle l'huile seule humide.*

10. *Pourquoy est ce que les chairs des victimes que lon pend & attache à vn figuier en deuienent plus tendres.*

E

LE PROEME.

En traitant du bāquet sobre en viādes, docte & philosophique fait par Platon & Timotheus, il mōstre cōment nous deuons estre disposez, venans à vn festin, c'est de n'y point greuer nos corps de vin ni de viāde, ains enrichir nos ames de nouuelle instruction, tellement que nous en recueilliōs du profit long tēps apres, au lieu que les voluptez du boire & du manger ont vn souuenir indigne de gens d'hōneur.

PLATON retirāt Timotheus le fils de Conon de ces somptueux & superflux banquets que font ordinairemēt les Capitaines, lui dōna vn iour à souper en l'Academie sobrement, doctemēt & nettemēt d'vn apareil qui n'aporte point de fieureuse eschaufaison, ni d'inflāmation, cōme souloit dire Ion, ains est communément suiui d'vn doux & gracieux sommeil, & d'imaginations produisans peu de songes, qui monstrent vne grande trāquillité & serenité du corps. Le lendemain donc Timotheus s'apercevant de la conference qu'il y auoit entre ces soupers là & les autres, dit, que ceux qui auoient soupé chez Platon s'en trouuoient bien encore le lendemain: car à dire F la verité c'est vn grand moien de viure heureusemēt, que d'auoir le corps dispos & bien tempeṛé non noyé de vin, ni agraué de viande, prest à employer, sans doute ni defiance quelconque, à toute action que lon veut. Mais il y auoit encore vn autre moien, qui n'estoit pas moindre que celui là, qu'auoient ceux qui soupoient chez Platon, c'estoit la discussion des bons & doctes propos, qui y estoient tenus à table durant le souper: car les voluptez du boire & du manger ont vn souuenir qui n'est point liberal ni digne de gens d'honneur, & qui autrement ne fait que passer, & ne demeure point, non plus que l'odeur de parfum, ou la senteur de cuisine du iour passé: là où les discours de philosophie, & les decisions des disputes qui y sont traitees, en les rememorant apres, donnent du plaisir tousiours frais à ceux qui se souuienent d'y auoir assisté: & si font que ceux qui ne s'y sont pas trouuez presens, en oyent & participent autant, quant à la doctrine & erudition, comme eux-mesmes, atendu que maintenant les hommes studieux & doctes ont autant de fruition & de G participation aux festins de Socrates, que ceux mesmes qui pour lors realement souperent auec lui. Et toutefois si les delices corporelles les eussent affectionnez & espris de volupté, il eust falu que Platon & Xenophon eussent escrit les memoires non des propos & discours qui furent lors tenus, mais des viandes qui furent seruies chez Callias & chez Agathon, & qu'ils eussent laissé vne liste des pastisseries & des confitures: là où de toutes ces choses là ils n'en ont iamais fait aucun compte, encore qu'il soit vray-semblable qu'ils y aient employé de la diligence, & de la despense beaucoup: mais au contraire ils ont soigneusement redigé par escrit les discours des lettres, & de la philosophie, qui lors furent tenus en iouant & passant le temps, & nous les ont laissez par escrit, pour nous donner exemple que nous deuons non seulement conuerser ensemble de propos & de deuis, mais aussi nous souuenir encore apres de ceux qui ont esté tenus.

H

QVESTION PREMIERE.

Pourquoy est-ce que ceux qui ieunent ont plus de soif qu'ils n'ont de faim.

La resolution est, que apresque nous auōs bien ieuné, la chaleur naturelle atire premierement toute l'humeur restant de la nourriture que nous auons prinse au parauant, puis l'inflammatiō passant outre iusques à l'humeur ra-

IE t'enuoye donc, Sossius Senecion, ce sixieme liure des propos de table, duquel la premiere question est pourquoy ceux qui ieunent ont plus de soif qu'ils n'ont de faim. Car il sembloit que ce fust contre raison que ceux qui auoient ieuné eussent plus de soif que de faim, par ce que le defaut de nourriture seiche, sembloit aussi par nature requerir vn remplissement propre de nourriture pareille. Ie commençay donc à dire aux assistans, que de tout ce qui estoit dedans, la chaleur naturelle, seulement ou principalement auoit besoin de nourriture & d'entretenement

A ment, comme certainement nous voions au dehors, que ni l'air, ni l'eau, ni la terre, n'appetent d'estre nourris ni ne consument ce qui est aupres d'eux, & n'y a que le feu seul qui le face: c'est pourquoy les ieunes mangent plus que ne font les vieux, à cause qu'ils ont de la chaleur dauantage. Et au contraire, les vieillards portent bien plus facilement le ieune, par ce que la chaleur naturelle est desormais toute languissante & debile en eux, comme elle est aussi aux animaux qui n'ont point de sang, lesquels ont besoin de bien peu de nourriture, à faute de chaleur. Et nous voions qu'en chascun de nous, les exercices du corps, le crier, & autres choses semblables, qui par le mouuement augmenté la chaleur, font que nous prenons plus de plaisir à manger & mangeons de meilleur appetit: & la nourriture premiere plus propre & plus selon nature de la chaleur, à mon auis c'est l'humeur, ainsi que nous monstrent & donnét à conoistre les flammes qui s'augmentent, quand on iette de l'huile dessus, & ce que la couldre est la plus seiche chose qui soit, par ce que toute l'humidité en est bruslee, & la substance terrestre, destituee de toute liqueur, y est seule demeuree. B Semblablement aussi le feu separe & diuise les corps, en ostant l'humidité qui les colle & tient reliez ensemble. Quand donc nous auons bien ieuné, la chaleur naturelle attire premierement toute l'humeur qu'il y a es reliques de nostre nourriture, & plus l'inflammation passe oultre à la liqueur mesme radicale, qui est en nostre chair, cerchant par tout de l'humidité pour se nourrir. Se faisant donc vne seicheresse en nostre corps, ne plus ne moins qu'en de la terre cuite, nostre chair par consequence vient à auoir plus tost besoin de boire que de manger, iusques à ce que apres que nous auons beu, la chaleur en estant refaite & renforcee, engendre lors vn appetit de nourriture graue, seiche & solide.

dicale, il se fait vne secheresse dont procede l'alteration.

QVESTION SECONDE.

C *Si c'est l'indigence de nourriture qui fait la faim & la soif: ou si c'est le changement & la transformation des conduits.*

CE propos acheué, le medecin Philon voulut remuer & renuerser la premiere position, par ce qu'il maintenoit que la soif ne prouenoit point de faute d'aucune nourriture, ains de la mutation des corps: & pour le mõstrer, alleguoit d'vn costé que ceux qui ont soif la nuict, s'ils s'endorment là dessus, ils perdent leur soif sans auoir beu: & de l'autre costé, que ceux qui ont la fieure, quand ils ont quelque relasche, ou bien que la fieure leur cesse du tout, ils sont quand & quand deliurez de la soif. Item, il y en a qui apres s'estre baignez & lauez, ou bien apres qu'ils ont vomi, perdent aussi leur soif: & toutefois ni l'vn ni l'autre accident n'augmente l'humidité du corps, & n'y a que les pores & petits conduits qui souffrent mutation, par ce qu'ils sont remuez & transformez en autre estat & autre disposition: ce qui appert encore plus manifestement en la faim, D car il y a plusieurs malades qui tout ensemble ont besoin de nourriture & faute d'appetit: & d'autres qui quoy qu'ils mangent & qu'ils se remplissent, iamais leur appetit n'en diminue, ains demeure tousiours & s'augmente. Et y en a plusieurs qui estans degoustez ont recouuré & fait reuenir leur appetit, en goustant seulement vn peu d'oliue confite auec du sel, ou vn peu de capres. Par où il apert tout euidément, que la faim ne nous vient pas de faute de nourriture, mais pour quelque alteration qui auient aux pores & conduits: car ces viandes là diminuent la faute de nourriture, & neantmoins font auoir faim. Ainsi la pointe & acrimonie de telles viandes confites en sel, reserrant & estraignant l'estomac, ou bien au contraire, le relaschant & l'ouurant, impriment en icelui certaine conuenance mordante de la nourriture, laquelle nous appellons appetit.

I. Le medecin Philon met en auant plusieurs raisons contre la resolution precedente, & veut prouuer qu'il n'y a que les pores qui souffrent changement.

LA raison de cest argumét me sembla bien assez ingenieusement tissue, & subti- *II. Plutarque re-*

fut l'opinion de Philon, & maintient ce qu'il auoit resolu touchant la soif & la faim.

lement deduire, mais toutefois estre contraire à la fin principale de la nature, à laquelle l'appetit méne & conduit tout animal, desirant le remplissemét de ce qui lui defaut, & poursuyuant tousiours ce qu'il s'en faut qu'elle n'ait ce qui lui est propre. Car de dire que ce en quoy principalement differe l'animal du corps sans ame, ne nous ait esté baillé pour la tuition, entretenement & conseruation de nostre salut, comme est le desir de toutes les choses qui sont propres & amies à nostre corps, & la crainte de toutes celles qui lui sont ennemies & contraires, & de penser que cela soit seulement vne passion, remuement & alteration des pores, qui auient selon qu'ils sont faits ou plus grands ou plus petis, cela est tout rondement à faire à gens qui ne mettent en aucun compte ni aucune consideration la nature: & puis de confesser que le trembler de froid auienne à nostre corps à faute de la chaleur qui lui est propre & familiere, & nier que la faim & la soif n'auienne pas aussi à faute d'humidité & de nourriture, il n'y auroit point de propos, & seroit encore plus desraisonnable de dire, que la nature desire l'euacuation, quand elle se sent chargee de repletion, & qu'elle n'appette pas repletion quand elle se sent trop vuide, ains que ce soit quelque autre passion qui s'imprime en elle. Et neantmoins ces defauts & remplissemens qui se font es corps des animaux, ressemblent proprement à ce qui se fait en l'agriculture. Car la terre souffre plusieurs telles necessitez & defauts, ausquels on essaye de remedier comme alencontre de la seicheresse, on l'arrose: quand elle est arse & qu'elle brusle, on la refraischit tout doucement: quand elle est gelee, on tasche à la rechauffer, & la couure lon de plusieurs couuertures. Et ce qui n'est pas en nostre puissance de faire, nous suplions aux Dieux de le nous donner, comme de la rosee douce, & des vents gracieux, tellement que la nature cerche tousiours le remplissement de ce qui lui defaut, pour conseruer sa temperature: & estime quant à moy, que ce mot Trophé, qui signifie nourriture, ait ainsi esté appellé, comme qui diroit, conseruant la nature, laquelle se conserue quant aux arbres & plantes insensiblement, ce dit Empedocles, par l'air d'alentour, quand elles sont arrosees autant comme elles en ont de besoin: mais quant à nous, l'appetit nous fait cercher & procurer ce qui s'en faut que nous n'aions nostre temperature.

III. Consideration plus exacte des oppositions proposees par Philon & response à icelles.

1. Des viandes qui ont vne pointe aigue.

MAIS toutefois considerons vn peu à part chascune des oppositions qui ont esté proposees & nous verrons comment elles ne sont pas veritables. Car premierement les viádes qui ont vne poincte aiguë, & acrimonie, n'impriment pas vn appetit aux parties capables & susceptibles de nourriture, mais vne picqueure & morsure, comme vn chatouillement quand on a appliqué au cuir quelque chose qui racle & qui gratte, il est vray-semblable que par telles viandes acres ce qui remplissoit venant à estre subtilizé & attenué se resould, & par ainsi qu'il se fait vn defaut, non pource que les pores soient alterez ou changez en autre forme, mais plustost pour ce qu'ils sont vuidez & purgez, par ce que les ius qui sont acres, aigus, perçans & salez, atendrissans & atenuans la matiere, la dissipent, disgregent & respandent, en sorte qu'ils engendrét vn nouuel appetit.

2. De ceux qui s'endorment sur leur soif.

Et quant à ceux qui s'endorment sur leur soif, ce ne sont pas les pores qui pour estre transformez apaisent la soif, mais pource qu'ils reçoiuent l'humidité de la chair, & qu'ils se remplissent d'vne moiteur vapoureuse.

3. Des vomissemés.

Quant aux vomissemens, en reiettant l'humidité qui est estrangere ou ennemie à la nature, ils lui donnent moien de iouir de celle qui lui est amie & familiere. Car la soif n'est pas vne appetence d'infinie quantité d'humeur, mais seulement de celle qui est propre & agreable à la nature. Voila pourquoy l'homme, encore qu'il ait en son corps vne quantité grande d'humeur estrangere, a neantmoins faute & besoin, par ce que la soif ne cede qu'à l'humeur propre & naturelle dont elle est appetente, & ne donne point d'atrempance au corps de l'homme, iusques à ce que ce qui est estranger aie cedé & s'en soit allé, & alors les pores reçoiuent celle moiteur qui leur est propre & familiere.

4. De la fieure.

Quant à la fieure elle pousse l'humidité au fond du corps, le milieu duquel

A quel bruslant, toute l'humeur s'y retire, & y est retenue, pressee & entassee, de sorte qu'il auient souuent que pource qu'elle y est ainsi fort amassee, les parties du milieu la reiettent par vomissement, pour se descharger, & qu'ils ont soif quand & quand, par ce que le demeurant du corps est aride & a besoin d'humidité. Quand donc il se fait vn relaschement de la fieure, & que l'ardeur s'en va dedans, l'humidité retourne alors, & se respandant & coulant par tout, comme est son naturel, elle aporte tout ensemble vne aisance au dedans & milieu du corps, & rend la chair & la peau par dehors lissee, douce & moite, au lieu que parauant elle estoit aspre, seiche & aride, & bien souuent elle améne encore des sueurs, dont vient que le defaut qui parauant engendroit la soif, cesse quand l'humidité passe du lieu où elle estoit auparauant estroictement retenue & pressee, à celui où elle est au large, qui la desire & qui en a besoin. *Similitude propre.* Car tout ainsi comme en vn iardin où il y a vn puis, dedans lequel il y a B force eau, si on en tire & que lon n'en arrouse, il est force que les herbes, plãtes & arbres aient grand soif & faute de nourriture: aussi en vn corps, si toute l'humeur est attiree en vn lieu, il ne se faut pas esmerueiller s'il y en a disette & grande seicheresse au demeurant, iusques à ce que derechef il s'y soit fait vn nouueau decoulement & nouuelle diffusion, ainsi comme il auient aux febricitans quand la fieure les a laschez, & à ceux qui s'endorment en leur soif. Car à ceux là le dormir en ramenant l'humidité du fond & milieu du corps, & la distribuant par tout aux membres & parties, en fait vn egal departement & remplissement. Mais ceste transformation & chãgement de pores, dont lon dit que procede la faim & la soif, quelle est elle? Quãt à moy, ie n'y voy point d'autres differens que du plus ou du moins, & qu'ils soient estoupez, ou ouuerts: quand ils sont estoupez, ils ne peuuent receuoir ni breuuage ni viande, quand ils sont destoupez & ouuerts, alors ils font vn vuide & vne place libre: qui n'est autre chose qu'vn defaut de ce qui leur est propre & selon nature. *III. Conclusion, que l'auis de Philon ne peut subsister, & quant au chãgement des pores, qu'il n'y a point d'autres differences que du plus ou du moins.* Car mesme ce que lon trempe premierement en eau sure d'alun les laines & draps que C lon veut teindre, c'est pource que telle eau a vertu penetrante, nettoyante & abstersiue, par laquelle tout ce qu'il y a de superflu, estant espraint & consumé, les pores alors reçoiuent mieux & retienent plus ferme la teinture que lon leur baille, par ce que celle vuidange leur est comme vn defaut.

QVESTION TROISIEME.

Pourquoy est-ce que ceux qui ont faim, s'ils boiuent, leur faim se passe: & ceux qui ont soif, s'ils mangent, leur soif s'augmente.

Ces choses dites, celui qui nous festoyoit dit, Il me semble qu'il y a bien grande aparence en ceste raison là de vuidange & repletion des pores, mesmement pour souldre encore vne autre question, Pourquoy c'est que ceux qui ont faim, s'ils D boiuent, leur faim cesse incontinent: & ceux qui ont soif, s'ils mangent, leur soif en augmente. *I. Vn tiers replique, & maintient par nouueaux argumẽs la vuidange & repletiõ des pores, estimãs que cela sert à souldre la presente questiõ.* Il m'est auis, dis-ie, que ceux qui suportent ces pores là, rendent fort facilement & fort probablement la cause de cest accident, & en plusieurs points plus que probablement: car comme ainsi soit, que tous corps ont des pores, & les vns vne mesure & symmetrie, & les autres vne autre, ceux qui sont plus larges reçoiuent la nourriture solide & liquide tout ensemble, & ceux qui sont plus estroits admettẽt le breuuage, & l'euacuatiõ d'iceux cause la soif, & des autres la faim: parquoy si ceux qui ont soif mangent, ils ne sentent point de secours, par ce que les pores, à cause de leur capacité estroite, ne peuuent receuoir la nourriture seiche & solide, & demeurent tousiours indigens & destituez de ce qui leur est propre: & ceux qui ont faim, s'ils boiuent la nourriture liquide entrant dedans les grands pores, & remplissant les concauitez vuides qui y sont, relaschent & diminuent la vehemẽce de la

11. Plutarque respond à l'autre precedent, puis resould la question proposee.

faim. QVANT à moy l'euenement & effect me semble bien veritable, mais ie ne E pouuois pas accorder ni consentir à la suposition de la cause pretendue. Car si lon perçoit la chair de ces pores, ausquels quelques vns s'attachent si fort, & les aiment tant, on la rendroit fort laxe, tremblante & vermoulue: & puis de dire que mesmes parties du corps ne reçoiuent pas le boire & le manger ensemble, ains qu'ils soient passez & coulez, comme à trauers vne couloire ou vn tamis, cela me semble merueilleusement estrange, & comme vn conte fait à plaisir. Car la meslange de l'humidité atendrissant & destrempant les viandes, à l'aide de la chaleur naturelle & des esprits, aiguise & subtilise la nourriture par toutes sortes de coupeures & d'incisions plus exactement & plus parfaitement que ne sauroient faire outils ni instrumens du monde, de maniere que toute partie d'icelle nourriture est familiere, conuenable & amie de toute partie du corps, non par s'accommoder à certains vases ou certains pertuis, ains par s'vnir & incorporer à lui. Mais sans cela ce qui est le principal de la questiõ ne se sould pas par cela: car ceux qui mangent, s'ils ne boiuent non seulement n'apaisent point leur soif, mais au contraire ils l'augmentent: à quoy on n'a F point respondu ne satisfait. Or considerons maintenant, dis-ie, si les positions que nous suposons ont de l'aparence, suposans premieremẽt que l'humidité perit estant consumee par la seicheresse, & que le sec destrempé & amolli par l'humide a ses diffusions & ses exhalations. Secondement tenans que ni la faim ne soit pas vn defaut vniuersel & general de nourriture aride, ni la soif de liquide, ains indigence de l'vne & l'autre mediocre & suffisante : car ceux à qui l'vne & l'autre defaillent de tout poinct, n'ont ni faim ni soif, ains meurent subitemẽt. Cela suposé, il n'est desormais pas malaisé de conoistre la cause de l'vn & de l'autre : car la soif s'augmente à ceux qui mangẽt, d'autant que les viandes par leur seicheresse amassent & assemblent l'humidité qui est esparse, & qui demeure petite & foible en tout le corps, & la font encore dauantage euaporer: ainsi comme nous voions hors du corps la terre seiche, & la poussiere rauir incontinent, & faire disparoir l'humeur que lon y mesle. Mais au contraire, le boire relasche necessairement la faim, car l'humidité destrempant & G gaschant ce peu de viande qu'elle trouue dure & seiche, & en faisant du ius & des vapeurs, les esleue par tout le corps, & les aplique aux parties qui en ont besoin, tellement qu'Erasistratus apelloit bien gentilemẽt l'humidité, la voiture de la viande. Car se meslant parmi la viande qui est oiseuse & immobile pour sa seicheresse, & pour sa pesanteur, elle nourrit & aide à l'essence: de sorte que plusieurs sans boire, par se lauer seulement, ont apaisé vne excessiuement vehemente soif qu'ils auoient, par ce que l'humidité penetrant du dehors au dedans, les rendoit plus succulents & plus aptes à receuoir nourriture, en laschant & amollissant le dedans, de maniere, que ce qu'il y a de plus amer & plus violent en la faim s'en amollit & s'en adoucit vn peu. Voila pourquoy ceux que lon fait mourir de faim viuent & durent longuement, si seulement ils prenent de l'eau, iusques à ce que tout ce qui peut nourrir & estre appliqué H au corps soit entierement euaporé & deseiché.

Raison pourquoy le manger augmente la soif, & le boire appaise la faim.

QVESTION QVATRIEME.

Pour quelle cause est ce que l'eau de puis estant tiree, & laissee toute la nuict dedans l'air du puis, en deuient plus froide.

1. La solution prinse d'Aristote est que toute eau deuient plus froide par l'air qui l'enuironne, specialemẽt si la quantité d'eau a esté chaufee ou batue, & qu'elle ne soit pas grande.

NOVS auions vn hoste delicat qui aimoit à boire froid, nos seruiteurs pour le seruir à son appetit tirerent de l'eau du puis en vn vase, lequel ils suspendirent au dedans du puis, en sorte qu'il ne touchoit point à l'eau, & l'y laisserent toute la nuict & l'aporta on au souper plus froide que n'estoit pas celle qui estoit toute fraische tiree. Or estoit cest estranger homme docte honnestement, & nous dit qu'il

A qu'il auoit apris cela d'Aristote, fondé en grãde raison: & que la raison en estoit telle. Toute eau qui est premierement eschauffee en deuient apres plus froide, comme celle que lon apreste pour les Roys, apres que lõ l'a eschauffee iusques à bouillir, on amasse force neige tout alentour du vaisseau, & elle en deuient plus froide: ne plus ne moins que nos corps, apres que nous sommes estuuez, se refroidissent plus fort, par ce que la relaxation qui s'y fait à cause de la chaleur, rend le corps plus rare, & les pores d'icelui plus ouuerts, & par consequent reçoit plus de l'air de dehors enuironnant, & fait la mutation plus violente. Quand donc l'eau est patouillee par le batement du vase où on la puise, en estant premierement eschauffee, elle se refroidit plus par l'air qui enuironne le vase tout alentour. NOVS louasmes cest hoste, d'auoir si vaillamment retenu Aristote, mais nous doutions fort de la raison qu'il en alleguoit. Car si l'air auquel est suspendu le vase est froid, comment eschauffe-il l'eau? & s'il est chaud, comment la refroidit-il apres? Car il n'y a point de raison, qu'vne mesme chose souffre de mesmes choses passions toutes cõtraires, n'y estant point entreuenu aucune difference. Lui se taisant vne espace, & y pensant: Il ne faut point, dis-ie, B douter de l'air, car l'experience du sentiment nous monstre qu'il est froid, & mesmement au fond des puis, de sorte qu'il est impossible que l'eau soit eschauffee par l'air qui est froid. Mais cest air froid ne peut pas changer toute l'eau qui est au fond du puis: pource qu'il y en a trop grande quantité, mais si lon en tire en petite quantité, il en vient mieux à bout, & la refroidit dauantage.

Comparaison.

11. Obiection contre la solution precedente, & confirmation d'icelle solution.

QVESTION CINQVIEME.

Pourquoy est-ce que les petits cailloux & les plombees que lon iette dedans l'eau, la rendent plus froide.

MAIS vous souuenez-vous point de ce qu'Aristote dit, que les menus cailloux C & les plombees, qui les met dedans l'eau, la refraischissent & la reserrent? Il n'a seulement dit que ce qui se fait, respondit-il, mais nous essayõs à en trouuer la cause, car il semble qu'elle soit bien malaisee à imaginer. Bien fort, dis ie, & sera bien merueille si nous la pouuons trouuer: mais voiez toutefois, Premierement ne vous semble il pas que l'eau se refraischisse deuant par l'air, qui vient du dehors à penetrer dedans, & qu'il a plus d'efficace quand il vient à s'apuyer & arrester sur les pierres & sur les cueux? Car ils ne le laissent pas passer à trauers, comme font les vases de cuyure ou de terre, ains par leur solidité le soustenant, ils le rebatent de leur superfice en l'eau, de maniere que le refroidissement en est plus fort, & passe à trauers toute l'eau: c'est pourquoy l'hiuer les riuieres sont plus froides que la mer, par ce que l'air froid a plus de puissance en elles, estãt rebatu du fond, là où en la mer, il se dissould, à cause de la grande profondeur, ne rencontrant rien sur quoy il se puisse apuyer. Mais en-D core par vn autre moien il est vray-semblable, que les eaux tãt plus elles sont deliees & subtiles, plus elles sont aisees à refroidir par le froid qui en vient plus aisément au dessus, à cause qu'elle est plus debile. Or les cueux & les petits cailloux subtilisent & extenuent l'eau en amassant & tirant au fond tout ce qu'il y a de brouillé & de substance terrestre meslé parmi, de sorte que l'eau deuenant ainsi plus deliee, & consequemment moins forte, en est plus tost vaincue & surmõtee par la refrigeration. Or le plomb est de sa nature froid, attendu qu'estant trempé dedans du vinaigre, il rend & fait le plus froid qui soit entre les poisons mortels, la ceruse. Et les cailloux à cause de leur solidité conçoiuent le froid iusqu'au cœur, car toute pierre est vne congelation de terre refroidie & pressee par la vehemẽce du froid, & plus est pierre celle qui plus est constipee: au moien dequoy, il ne se faut pas esbahir, si & le plõb & les cailloux rebatans la froideur augmentent celle de l'eau.

Plutarque dit que cela se fait à cause de la solidité des cailloux, qui repoussent l'air en l'eau: item pource qu'ils la subtilisent & extenuent, tellement que le froid se mesle plus aisémẽt parmi, ioint aussi que le plomb & les cailloux sont froids de leur nature.

E

QVESTION SIXIEME.

Pourquoy est-ce que la neige se conserue dedans de la paille & des habillemens.

Plutarque respond que, comme le vestement eschauffé par la chaleur de nos corps, entretient ceste chaleur, aussi le drap ou la paille estans refraischis par la neige, qui a le froid en soy, conserue en eux ceste fraischeur, & maintient la neige en son estre contre la chaleur de de dehors.

CEST hoste ici aiant fait vn peu de pause: Les amoureux, dit-il, desirent principalement deuiser auec leurs amours, ou pour le moins parler d'eux, comme ie fais de la neige. Car pource qu'il n'y en a point ici, & que nous n'en auons point, ie desire sauoir pour quelle cause c'est quelle se cõserue par choses qui sont fort chaudes: car on l'enuelope dedans de la paille & dedans des draps non tondus, & la conserue lon en ceste sorte bien long temps. Si me semble bien estrange, comment ce qui est fort chaud peut conseruer ce qui est tres-froid. Vrayement aussi est-il, dis-ie, s'il est F vray: mais il n'est pas ainsi, ains nous abusons nous-mesmes, estimans que ce qui eschauffe soit incontinent chaud, attendu mesmement que nous disons qu'vn mesme vestement en hiuer nous eschauffe, & au Soleil nous refraischit comme la nourrice Tragique qui allaicte les petis enfans de Niobe,

Les eschauffant & les refraischissans
Auec petits mantelets de texture,
Bien deliee vsee couuerture.

Exéples pour prouuer son dire.

Les Allemans n'vsent d'habillemens que pour se defendre du froid, & les Ethiopiens du chaud seulement, & nous de l'vn & de l'autre: parquoy il ne les faut point iuger chauds plus tost pource qu'ils eschauffent, que froids pource qu'ils refraischissent. Et s'il en faut tirer coniecture par le sentiment exterieur, on les deura plus tost reputer froids que chauds: car soudain que nous vestons nostre chemise nous la sentons froide, & les draps aussi quand nous nous couchons dedans le G lict, mais puis apres ils nous aident a eschauffer, quand ils sont emplis de la chaleur qui sort de nous mesmes, enuelopans & contenans tout ensemble la chaleur qui est en nous, & empeschans que le froid de l'air de dehors n'atteigne iusques à nostre corps. Voila pourquoy ceux qui ont la fieure, & qui brulent de chaud, changent continuellement de linge & de vestemens, par ce que ce qu'on leur iette sus est tousiours frais: mais aussi tost qu'on l'y a iette il demeũt chaud, à cause de l'ardeur du corps. Tout ainsi donc comme le vestement eschauffé eschauffe, aussi estant refraischi par la neige, il la refraischit reciproquemẽt, & est refraischi par elle, à cause qu'il en sort vn petit vent & esprit delié, lequel demeurant dedans, contient la

Raison de la question proposee.

liaison & concretion d'icelle. Et au contraire quand il s'en est allé, ce n'est plus qu'eau qui flue, & coule & se fond: & la fleur de blancheur s'espand & s'esuanouit: laquelle prouenoit de la commixtion de l'esprit auec l'humeur, dont elle estoit deuenue escumeuse. Tout ensemble donc & le froid est enclos & enueloppé de l'habillement, & l'air de dehors empesché d'entrer, ne coupe & n'incise, ni ne fond H point la congelation de la neige: ioint que ces draps qui ne sont point encores cardez, ni tondus, ni pressez, pour la longueur & seicheresse du poil velu, le vestement ne charge pas pesamment, ni ne presse, ni n'estraint pas la laxité de la neige, comme aussi la legereté de la paille venant à la toucher mollement & doucement, ne rompt & ne presse point la congelation d'icelle: & si est au demeurant assez iointe & serree, pour empescher que ni la froideur de la neige de dedans n'en sorte, ni la chaleur de l'air n'y entre de dehors. Or que l'excretion & issue de l'esprit soit ce qui fait fondre & deffaire la neige, il est tout aparent au sentiment exterieur, par ce que la neige se fondant engendre du vent.

QVE

A QVESTION SEPTIEME.

S'il faut passer & couler le vin.

NIGER l'vn de nos citoyens retournoit des escholes, aiant esté peu de temps auec vn excellent & renommé philosophe, nõ tant qu'il eust compris ce qu'il y auoit de bon en son maistre, mais bien tant qu'il s'y estoit rempli de ce qu'il y auoit de fascheux & odieux, contrefaisant sa coustume de reprẽdre & de corriger en toutes choses ceux qui estoient en sa compagnie. Parquoy comme Aristion nous eust conuiez à souper chez lui, il reprenoit tout le reste de l'apareil, comme estant trop somptueux, trop curieux, & trop superflu, & mesmement en ce qu'il disoit, qu'il ne faloit point couler ne passer le vin en le versant, ains le boire, ainsi que dit Hesiode, tel comme il vient du tonneau, aiant sa force & puissance naturelle, ainsi que nature l'a produit, là où ceste maniere là d'espuration, en le coulant, premierement lui coupe les nerfs de la force naturelle, & lui estraint sa chaleur, car il perd sa vigueur & s'esuente quand il est ainsi souuent passé descouuert. Et puis cela dit-il, monstre vne curiosité, & vne delicatesse & volupté, qui consume & perd ce qui est vtile pour iouyr de ce qui est plaisant & delectable: car ainsi comme chastrer les coqs, & sener les pourceaux, pour en rendre la chair, contre nature, plus tendre & plus delicate, ne fut iamais inuention d'hommes sains de mœurs & de iugement, ains deprauez & corrompus par gourmandise & friandise: aussi ceux qui coulent & qui passent le vin, le chastrent & l'effeminent, s'il faut ainsi dire en parlant par metaphore, ne le pouuans ni suporter à cause de leur imbecillité, ni le boire par mesure ainsi qu'il le faut, par leur intemperance, ains ont songé ceste inuention & cest artifice pour s'aider à beaucoup boire: car ils ostent ce qu'il y a de graue & de ferme au vin, & y laissent ce qu'il y a de lissé & de glissant, ne plus ne moins que ceux qui donnent de l'eau bouluë aux malades qui ne se peuuent tenir de boire de l'eau froide: car tout ce qu'il y a de vertu & de force au vin, ils l'ostent & l'espraignent en le passant & coulant. Et qu'il soit vray qu'ils le corrompent & le gastent en ce faisant, cela en est vn grand argumẽt, qu'il ne demeure pas en son naturel, ains se tourne incontinent & se passe, cõme aiant esté coupé par la racine de dessus sa mere la lie. Et les anciens appelloient manifestement le vin Tryga, c'est à dire, lie: comme nous auons acoustumé, par vne maniere de parler, d'appeller l'homme l'ame & la teste, lui donnant la denomination de ces principales parties: encore disons nous Trygan, cueillir le fruit de la vigne. Et Homere en quelque passage a appellé la vigne Diatrygiõ, & a par tout acoustumé d'appeller le vin Æthopa & Erythron, dõt l'vn signifie bruslãt la face, & l'autre rouge, non pas comme fait Aristion, qui à force de le frelater & espurer, le nous rend passe & blesme.

1. Niger condamne ceste façon de couler le vin, alleguant que cela lui oste sa force naturelle, & mõstre vne curiosité & volupté trop grande.

Au 24. liure de l'Odyss.

B C

NON pas blesme ni decoloré, mon bel ami, dit Aristion, mais doux & gracieux à le iuger premierement à la veuë, là où tu veux nous en faire gorger d'vn noir comme la nuict, gros & obscur, comme vne espesse nuee, & blasmes la clarification, qui est par maniere de dire, lui faire vomir sa cholere, & descharger de ce qu'il y a de pesant qui enyure l'homme, & qui le dispose à maladies, à fin que plus agile, plus leger & moins cholere il se mesle dedans nous, tel comme Homere dit que les princes demi-dieux en la guerre de Troye le buuoient, quand il appelle Æthopa, non celui qui est gros & obscur, mais qui est clair, net & transparent & luisant à la veuë: car aiant au parauant nommé le cuyure Euenor & Norops, comme clair & luisant, il ne l'eust pas depuis appellé Æthops. Tout ainsi donc comme le sage Anacharsis reprenoit quelques autres choses es façons de faire des Grecs, & louoit l'vsage du charbõ, pour ce que laissans la fumee dehors ils aportoient le feu à la maison: aussi vous autres, messieurs les sages, vous nous reprendrez, si bon vous semble, en autres choses: mais si reiettans

II. Aristiõ maintient au contraire par diuerses raisons qu'il est bon d'espurer & esclaircir le vin, & refute les argumens de Niger.

Iliad. liu. 1. & 2. Odyss liu. 24.

D

& dissipans ce qu'il y a de turbulẽt, de cholerique & de furieux au vin, en l'esguaiãt, E
& non pas le fardant, non comme retrenchans le fil & l'acier du fer, ains plustost luy
ostant ce qu'il y a de rouille & souillure en le desrouillant & fourbissant, nous le
baillons ainsi à boire, quelle grande faute commettons-nous? Par ce, me diras, tu,
qu'il a plus de force quand il n'est point passé: aussi a bien l'homme quand il est en
phrenesie, ou qu'il est maniaque, mais apres qu'il a esté purgé par l'hellebore, ou par
quelque bon regime, & est reuenu en son sens rassis, ceste vehemence & violence
là se perd & s'en va, mais la vraye force naturelle & temperature lui reuiẽt au corps:
aussi ceste espuration du vin, luy ostant ce qu'il a de furieux & de battant, le met en
vn estat paisible & sain. Et quant à moy, ie fais grande difference entre curiosité, &
netteté & propreté: car les femmes qui se fardent, qui se parfumẽt & oignent d'huiles de senteur, qui portent des affiquets d'or, & des robes de pourpre, sont à bon
droit tenues pour curieuses, mondaines & affettees: mais de se baigner, lauer, coiffer, & agencer ses tresses, il n'y a personne qui les en reprene: laquelle differẽce le F
poëte Homere monstre fort gentilment & plaisamment en la description de la parure de Iuno,

Il preuient & resould par deux elegantes similitudes la principale obiection de Niger.

En premier lieu de diuine laueure
Elle purgea toute tache & souillure
De sur son corps immortel, puis l'oignit
De claire & nette huile.

Iliad. liu. 14. Confirmation par le dire d'Homere, proprement appliqué à son propos.

Iusques là ce n'est que diligence & propreté, mais quand elle prend ses carquans
d'or, & ses pendans d'oreille, si exquisemẽt ouurez & labourez, & à la fin qu'elle met
la main aux charmes du tissu de Venus, cela n'est plus que curiosité & affetterie,
qui n'est point bien seante ne conuenable à vne dame d'honneur. Aussi ceux qui auec du bois d'aloës, ou de la cinnamome teignent le vin, ou qui l'adoucissent auec
du safran, ils font comme ceux qui fardent des femmes pour les produire en vn festin: mais ceux qui luy ostent ce qu'il a d'ordure & qui ne sert de rien, ceux-là le purgent & le guarissent. G Autrement vous direz que tout ce qu'il y a icy n'est que curiosité superflue, commençant à la maison mesme: car quel besoin estoit-il qu'elle
fust ainsi crespie & enduite? & pourquoy est-elle ouuerte du costé dont elle peut receuoir l'air & le vent le plus pur, & dont elle peut iouïr de la lumiere du Soleil baissant vers le couchant? Et pourquoy est ce que les pots & la vaisselle est nettoyee
& frottee, de maniere qu'elle reluit & resplendit de tous costez? Faloit-il que le pot
fust pur & net de toute ordure & de toute mauuaise senteur, & que le vin que lon
boit dedans sentist le moysi, ou eust quelque autre tare? Quel besoin est-il que ie
discoure par tout le reste? La manufacture du bled mesme dont on fait le pain, qui
n'est autre chose qu'vne purgation, regardez ie vous prie auec combiẽ de façons &
de labeur elle se fait, car non seulement il le faut battre, vanner, cribler, moudre &
sasser, ains le faut pestrir & fouler pour ietter hors de la paste toute dureté, & incorporer toute la masse ensemble, tant qu'elle soit propre à manger. H Quel inconuenient donc & mal y a il, si la coulure oste au vin ce qu'il y peut auoir de lie ou de limon, comme si c'estoit la bale ou le son, atendu qu'il n'y a point en cela de despense ni de grande occupation?

Autre raison, prinse de la circonstãce du lieu où estoyent les cõuiez.

Derniere raison, des façons diuerses que reçoit le blé auant qu'estre rendu propre à manger.

QVESTION HVITIEME.

Quelle est la cause de la faim canine.

IL y a vn sacrifice qui se fait en nostre pays, lequel le Preuost de la ville fait sur l'autel commun, mais chascun des citoyẽs le fait à part en sa maison, & appelle lon ce
sacrifice le bannissement de la faim. On prend vn esclaue & le fouëtte lon auec des
verges

1. Il traite en premier lieu de la signification & etymologie du mot Grec.

A verges d'ozier, & puis le iette lon par les espaules hors de la maison, en lui disant,
Dehors la famine, & dedans santé & richesse. L'annee donc que ie fus Preuost plu-
sieurs furent conuiez au festin du sacrifice, & apres que nous eusmes fait les cerimo-
nies ordinaires, & que nous fusmes à table, on demanda premierement du nom de
Bulimos, ce qu'il signifioit, & puis des mots que lon dit à celui que lon chasse, &
de ce que lon lui fait. Or quant au mot de Bulimos chascun fut bien d'auis qu'il
signifioit vne grande ou publique famine, mesmement entre nous Grecs Æoliens
qui vsons du p. au lieu du b. car nous ne disons pas Boulimon, mais Poulimon, com-
me si nous voulions dire Polylimon, grande famine: & sembloit neantmoins que
ce fust autre chose que Bubrostis, dont nous tirions argument des Chroniques
d'Ionie de Metrodorus, là où il escrit que ceux de Smyrne, qui d'ancienneté sont
Æoliens, sacrifient à Bubrostis vn taureau, lequel ils taillent en pieces auec sa peau,
& le bruslent entierement. Et pour ce que toute faim ressemble à vne maladie, prin-
B cipalement ceste Canine qui s'appelle Bulimos, il semble que elle prene à l'hom-
me quand le corps se trouue en quelque disposition contre nature, & pourtant à
bonne cause oppose lon l'indigence à la richesse, la maladie à la santé. Et comme
ναυτία, c'est à dire le mal de cœur, qui est vn relaschement d'estomach, a proprement
esté appellé de ceux qui sont en vne nauire, & qui nauiguent sur la mer, mais par a-
coustumance de parler, il a obtenu qu'il se prend aussi generalement pour tout mal
de cœur de quelque occasiõ qu'il puisse auenir: aussi ce mot de Bulimia, aiant com-
mencé de là est venu iusques ici. Novs recueillismes donc cela comme vne con- *II. D'où vient*
tribution commune des propos de chascun: mais quand nous vinsmes à toucher *ceste maladie*
la cause de la maladie, en premier lieu on demanda, pourquoy c'est que principale- *que lon appelle Bulimos ou faim*
ment sont saisis de ceste maladie ceux qui cheminent parmi de grandes neiges, cõ- *canine, & le re-*
me iadis fit Brutus, allant de la ville de Duras à celle d'Apollonie, tãt qu'il en fust en *mede d'icelle.*
danger de sa vie. Il y auoit force neige sur la terre, & nul des sommiers & viuan-
C diers qui portoient les viures n'auoit suiui: le cœur lui faillit, & estoit pres de tom- Exemple notable
ber tout esuanoui, si que les soudards furent contraints de recourir aux ennemis, & en Brutus.
acourans aux murailles de la ville, requirent à ceux qui estoient à la garde d'icelles
de leur donner vn pain: ce qu'ils firent, & le porterent à Brutus, dont ils lui firent
reuenir le cœur: à l'occasion dequoy, depuis quand il eut la ville en sa puissance il
en traita humainement & gracieusement tous les habitans, pour la courtoisie dont
auoient vsé les gardes. Ce mesme accident auient aussi aux cheuaux & aux asnes,
mesmement quand ils portent des figues ou des pommes. Et ce qui fait encore plus
à esmerueiller, c'est qu'il n'y a rien qui face plus tost reuenir non seulemẽt les hom-
mes, mais aussi les bestes de voiture, que de leur donner à manger du pain, tellement
que s'ils en mangent, pour peu que ce soit ils sont aussi tost reuenus, & cheminent. *III. Recerche e-*
Ici s'estant fait vn silence, sachant bien que les argumens & opinions des anciens *xacte des causes de ceste maladie,*
sont incontinent cesser, & contentent ceux qui sont paresseux & faillis de cœur, *& pourquoy le*
D mais à ceux qui sont studieux, diligens, & qui aiment à bon escient les lettres, cela *pain remedie à i-celle, encores qu'õ*
au contraire leur donne vne entree & vne hardiesse de recercher plus auant & en- *le prene en bien*
querir la verité: Ie me souuins d'vne doctrine d'Aristote qui dit, que tant plus il y a *petite quantité.*
de refroidissement par le dehors, tant plus le dedans s'eschaufe, & consequemment
aussi se fondent plus les humeurs: & si ceste faute d'humeurs flue sur les cuisses, elle
fait des lassitudes & des pesanteurs: & si c'est sur les principaux organes du mouue-
ment & de la respiration, elle produit des defaillances & foiblesses. Ie n'eu pas plus
tost dit ce propos, qu'il auint ce qui est coustumier d'auenir, c'est que les vns se pri-
rent à opugner ceste sentence, les autres à la defendre: mais Soclarus dit, que le com-
mencement du propos estoit tres-bien posé, par ce que les corps de ceux qui che-
minent par la neige sont voiremẽt biẽ refroidis par dehors & bien cõprimez: mais
de dire que ceste chaleur face fondre les humeurs, & que ces humeurs, ainsi fon-

dues saisissent les principes de la respiration, il lui sembloit que c'estoit vne feinte E controuuee, & que plus tost lui estoit-il auis que la chaleur serree ensemble, & se trouuant forte & puissante au dedãs, elle consume toute la nourriture, laquelle venant à estre cõsumee, il est force aussi que la chaleur, ne plus ne moins que le *feu qui* n'a plus de bois, languisse. Voila pourquoy ils ont vne faim si vehemente, & quand ils ont vn peu mangé ils se reuienent incontinẽt, pour ce que ce peu qu'ils prenent est vn entretenement de la chaleur.

IIII. Cleomenes medecin espluche encore plus particulierement les effects de ceste Bulimie, monstrant que c'est plustost defaillance que faim : ce qui est expliqué & confermé par Plutarque.

Et adonc le medecin Cleomenes dit, que ce mot de Limos, qui est à dire faim, estoit venu, sans mander, temerairement à la cõposition de ceste diction Boulimia, sans qu'il y ait rien de la chose par lui signifiee: ne plus ne moins qu'ẽ ce mot de καταπίνειν, qui est à dire aualler, ce mot πίνειν, qui signifie boire: & en ce mot aussi ἀνακύπτειν, qui signifie se dresser, κύπτειν, qui est à dire pãcher: par ce que Boulimie n'est pas faim, comme il semble à plusieurs, mais est vne passiõ en l'estomac qui par concours d'humeur qui coule dedans tout à coup, engendre vne defaillãce de cœur. Tout ainsi donc cõme les senteurs remediẽt aux pasmoisons F & defaillances de cœur, aussi le pain fait reuenir ceux qui defaillent par ceste Boulimie, non pource qu'ils aient besoin de nourriture: car qu'il soit vray, pour peu de pain qu'ils prenent, le cœur leur reuient: mais c'est pour ce qu'il fait reuenir les esprits, & la force de nature qui se laissoit aller: & que ce soit vne defaillance & nõ pas vne faim, l'accidẽt des bestes de voiture le mõstre: car la senteur des figues & des põmes ne leur dõne pas vne faute & indigence de nourriture, mais plus tost vne morsure & cõtorsion de l'estomach. Il me sembloit aussi d'autre costé, qu'il y auoit apparence de dire au contraire, que ce n'estoit point par vne cõdensation, mais plus tost par vne rarefaction que cela ce faisoit: car l'esprit qui sort & flue de la neige, est cõme la pointe & espraincte fort deliee, issant de la concretion d'icelle, laquelle a ie ne say quoy d'aigu & perçant, qui penetre & passe nõ seulement à trauers la chair, mais aussi à trauers les vases de cuiure & d'argent: car nous voiõs que tels vases ne la peuuent pas contenir, ains que se venant à resoudre en esprit, elle se consume, & emplit G l'exterieure superficie d'iceux vases d'vne moiteur fort subtile & claire comme glace, que cest esprit y laisse, en passant insensiblement à trauers les petis pores & pertuis desdits vases. Cest esprit donc ainsi aigu comme vn feu delie venãt à saisir ceux qui cheminent par la neige semble brusler l'exterieure superficie du cuir, en l'incisant, & passant à trauers la chair, comme du feu, dont il se fait vne grande rarefactiõ au dedans du corps, par le moien de laquelle la chaleur interieure s'escoule au dehors, & à cause de la froideur de l'esprit qui s'estaint à l'entour de la superficie, il euapore vne sueur deliee & subtile comme rosee, de sorte que la force naturelle se fond & se consume: & si lon ne bouge d'vn lieu, il ne s'en va pas tant de chaleur hors du corps: mais quand le mouuemẽt du cheminer a soudainement transmué la nourriture en chaleur, & que ceste chaleur s'enfuit au dehors à trauers la chair rarefiee, il est force qu'il se face tout à coup vne grande eclipse & defaillance de la force naturelle.

Pourquoy la neige afame & afoiblit ceux qui cheminẽt dessus.

Efficace du froid sur les corps.

Et qu'il soit vray, que le refroidir ne reserre & n'espessisse pas tousiours les H corps, ains les fonde & rarefie, il apert par ce que es grands hiuers les cueux de plõb se fondent quelquefois en les mettant dedans l'eau: & ce que nous voyons que tous ceux qui ont faim ne tombẽt pas en ceste maladie de Boulimie, argue que c'est plus tost vn coulement qu'vn espessissement des corps, lesquels se rarefient en hyuer, cõme nous auons desia dit, par la subtilité de l'esprit, mesmement quand le trauail du cheminer & le mouuement aiguise & subtilise la chaleur qui est dedãs le corps: car estant ainsi deuenue deliee & lasse, elle flue & se dissipe facilement par le corps. Et est vray-semblable, que les figues & les pommes exhalent & euaporent quelque tel esprit, qui subtilise, aiguise & incise la chaleur des animaux de voiture: car comme il y a certaines choses qui viuifient les esprits aux vns & d'autres aux autres, aussi y en a il qui les dissipent.

QVE-

A

QVESTION NEVFIEME.

Pourquoy est-ce que le Poëte aux autres liqueurs vse d'Epithetes propres, & appelle l'huile seule humide.

ON demanda quelquefois, pourquoy c'est qu'y aiant plusieurs liqueurs, le poëte a acoustume d'orner & remarquer les autres de propres epithetes & adiectifs, comme d'appeller le laict blanc, le miel iaune, le vin rouge, mais l'huile seule il l'appelle ordinairement, d'vn accidēt qui est commun à toutes, humide. A quoy il fut respondu, que cela est tres-doux qui par tout est doux, & tres-blanc qui par tout est blanc: or il est par tout tel, quand il n'y a rien meslé parmi qui soit de nature contraire. Aussi faut-il appeller humide cela où il n'y a rien qui soit de sec meslé parmi, ce qui conuient proprement à l'huile: car premierement ce qu'elle est lisse & police monstre que ses parties sont toutes vnies, & par tout, aussi s'accorde elle à la veuë, & se baille fort claire aux yeux à se mirer dedans, comme en vne glace de mirouër, par-ce qu'il n'y a rien dedans qui soit rude, ou aspre, en sorte qu'il dissipe la reflexion de lueur, ains de toute part, à cause de l'humidité, toute lueur, pour petite qu'elle soit, se retourne contre la veuë, comme au contraire le laict seul entre les liqueurs ne renuoye point les images comme vn mirouër, à cause qu'il y a beaucoup de substance terrestre meslé parmi. Dauantage c'est de toutes les choses liquides celle qui moins fait de bruit quand on la remue, dautant qu'elle est humide en tout & par tout, là où des autres liquides les parties qui sont dures & terrestres en coulant & se mouuant s'entrechoquent & batent, & par consequent meinent bruit, à cause de leur pesanteur. Qui plus est, elle demeure simple, sans admettre composition ni meslange quelconque, dautant qu'elle est fort dense & serree, par ce qu'elle n'a point de pertuis vagues & vuides entre ses parties dures & terrestres, pour pouuoir receuoir aucune substance dedans. Outre cela pour la similitude de ses parties, elles se ioignent fort bien, & se continuent ensemble, qui est cause que le feu s'en nourrit, lequel ne se nourrit que de l'humidité, & n'y a rien qui soit apte & idoine à brusler que l'humeur, comme lon void es bois que lon brusle, que ce qu'il y a d'air s'en va en fumee, ce qu'il y a de terrestre demeure conuerti en cendre, & n'y a rien que ce qui est liquide & humide qui se consume par le feu, par ce qu'il n'y a rien autre, dont il se nourrisse: parquoy l'eau, le vin, & autres liqueurs tienent fort du trouble & du terrestre: quand on les iette dedans le feu & sus de la flamme, elles la disgregent par leur aspreté, la suffoquent & l'estaignent par leur pesanteur: mais l'huile d'autant que plus proprement & plus sincerement elle est humide, à cause de sa subtilité elle se change & se gaigne facilemēt par le feu qui l'enflamme. Et pour vn manifeste signe & argument de son humidité: c'est qu'vne bien petite partie se peut espandre & diffondre fort amplement: car il n'y a ni miel, ni eau, ni autre liquide quelconque, qui de si peu de ius se puisse dilater & estēdre si amplement comme fait l'huile, ains au contraire perissent tout incontinent, & se perdent & consument à cause de leur siccité, là où l'huile se peut tirer par tout, & estant molle elle se laisse mener & conduire par tout le corps quand on s'oingt, & flue & coule bien fort loin, à cause de l'humidité de toutes ses parties qui en sont dautant plus mobiles, de sorte qu'elle demeure fort long temps, sans qu'on la puisse faire en aller. Car vn vestement qui sera tout trempé d'eau se seiche facilement, mais les taches de l'huile, il faut vne grande manufacture pour les nettoyer, dautant qu'elle perce fort, à cause qu'elle est fort deliee, fort subtile & humide: car Aristote mesme dit, que depuis que le vin est embeu dedans vn habillement, il est malaisé de l'en retirer & oster, à cause qu'il est plus delié que l'eau, & penetre plus auant dedans les pores.

B C D

1. L'huile appellee humide pource qu'il n'y a rien de sec ni de terrestre meslé parmi: qu'elle ne fait point de bruit quand on la remue: n'admet cōposition ni meslange quelconque: ses parties se ioignēt & continuēt: elle nourrit le feu qui ne s'entretiēt que d'humidite: & s'espand facilement & amplement.

E

QVESTION. DIXIEME.

Pourquoy est-ce que les chairs des victimes que lon pend & attache à vn figuier, en deuienent plus tendres.

Le figuier iette dehors vn esprit perceant & incisif, lequel attendrit & meurit la chair: ce qui est conformé par diuers effects du figuier.

LE cuisinier d'Aristion fut estimé habile hõme de son mestier, par ceux qui soupoient chez son maistre, dautant qu'il auoit au demeurant fort biẽ habillé toutes les autres viandes, & mesmement par ce qu'il nous auoit serui vn coq, qui ne faisoit que de venir d'estre tué & immolé à Hercules, tout aussi tendre comme s'il eust esté tué vn iour ou deux deuant. Aristion respondit que cela estoit facile à faire, & qu'il ne le faloit qu'attacher seulement à vn figuier, incontinent qu'il auoit la gorge coupee. Nous cerchions la cause de cest effect. Or qu'il sorte du figuier vn vent & esprit fort aigu & vehement, la veuë mesme en porte tesmoignage: & ce que lon recite du taureau, que l'attachãt à vn figuier, quelque farouche & sauuage qu'il soit, F il s'apaise & deuient tout coy, endurant qu'on le touche & le manie, & bref il perd toute sa cholere & fierté, comme si elle s'esuanouissoit: mais la plus part de la cause s'attribuoit à l'acrimonie du bois, par ce que l'arbre est plus succulent que nul autre, tellement que la figue mesme, & le bois, & la fueille sont tous pleins de ius: & quand on le brusle il rend vne fumee fort acre, & qui fait fort mal aux yeux, & apres qu'il est bruslé, de la cendre on en fait vne lexiue qui est forte & detersiue à merueilles, qui sont tous signes de chaleur. Et si dit on dauantage, que le ius fait prendre le laict, non que par son inegalité de figure il tresse & colle les parties du laict, en chassant au dessus à la superfice celles qui sont vnies & rondes, ains par ce que de sa chaleur il fond, resould & consume ce qu'il y a d'humeur eueuse, diffluẽte, & qui ne se peut figer ensemble. Encore est ce vn signe de chaleur ce qu'il est doux, bien qu'il soit inutile ce ius là, & le plus mauuais bruuage du mõnde: car ce n'est pas l'inegal & difforme qui fait prendre le lissé & vni, mais le chaud qui fige & coagule le froid G & le crud. Qu'il soit vray, le sel y sert à cela, pour ce qu'il est chaud, combien toutefois qu'il empesche l'entrelassement & liaison pretendus, & que son naturel est plus tost de dissouldre & de deslier. Le figuier dõc rend & iette dehors vn esprit acre, perceant & incisif, lequel attendrit & meurit la chair de l'oiseau: & tout autant en feroit il qui le mettroit dedãs vn tas de bled, ou qui le couuriroit de sal-nitre, pour la chaleur. Et qu'il soit vray, que le bled froment ait de la chaleur, on le preuue par des cruches pleines de vin: car qui les mettroit dedans vn monceau de bled, il trouueroit le vin bien tost consumé.

Le septieme Liure des propos de table.

H

SOMMAIRE.

A *estant mené par ceux qui sont conuiez, & quand, & chez qui.*
7. *S'il est honneste d'introduire des menestrieres & baladines en vn festin.*
8. *Quelles choses sont bonnes à ouir durant que lon est à table.*
9. *Que le tenir conseil à table estoit anciennement aussi bien coustume des Grecs, comme des Perses.*
10. *S'ils faisoient bien de consulter à table.*

LE PROEME.

LEs Romains ont communément en la bouche le propos de quelque gentil & honneste personnage, Sossius Senecion, quiçonque ait esté celui-là, qui disoit quand il auoit soupé seul. I'ay auiourd'hui deuoré, & non pas soupé: mōstrant qu'il desiroit tousiours auoir compagnie à māger, comme estant la sausse de la viande. Euenus souloit dire, que le feu estoit la meilleure sausse du monde: & Homere appelle le sel diuin, comme les autres le surnommēt la grace, pource qu'estant meslé & ioint auec les autres viādes, il les rend fort plaisantes & agreables au goust: mais le plus diuin saupiquet d'vne table & d'vn souper, à la verité c'est vn ami, vn familier, vn que lon conoit, nō pour ce qu'il boit & mange auec nous, mais plustost pource qu'il participe à nos propos, & nous communique les siens, pourueu qu'il y ait quelque chose de bon, vtile & pertinent en tels deuis, d'autant que le babil que lon tient en buuant & folastrant, met bien souuent les mal-auisez en des passions & inconueniens, & les desbauche encore plus qu'ils ne l'estoient, de maniere qu'il ne faudroit pas moins examiner & esprouuer les propos, que les amis que lon voudroit & deuroit receuoir à la table, en pensant & disant tout le contraire de ce que faisoient anciennement les Lacedæmoniēs, lesquels quand ils receuoient vn estranger ou vn ieune homme en leurs salles, où ils mangeoient ensemble, leur monstroient la porte, & leur disoient, Il ne sort pas vn propos hors de ceste porte. Mais nous-nous pouuons acoustumer nous mesmes à tenir à table des propos qui pourrōt estre raportez à tous, & par tous, à cause des matieres, esquelles il n'y a rien de lubricité, rien de mesdisance, ni de detraction, rien de malignité, ne qui soit indigne d'vn homme de bien, comme lon pourra iuger par les exemples qui sont contenus en la dizaine de ce Septieme Liure.

Qu'il est bon de manger en compagnie, & quelle doit estre ceste cōpagnie, & des propos qu'il y faut tenir.

B

Il n'est sauce & viande que d'amis.

Babil & propos ridicules mal seans en tous lieux, specialement à table.

C

QVESTION PREMIERE.

Contre ceux qui reprenent Platon de ce qu'il a dit, que le boire passe par les poulmons.

D IL auint vn iour d'Esté à quelqu'vn de la compagnie où i'estois à souper, de s'escrier tout haut ces vers d'Alcæus,

Trempe de vin tes poulmons, car l'ardente
Caniculaire est au ciel euidente.

1. Nicias medecin reiette l'opiniō d'Alcaus & de Platon qui disent que le boire passe par les poulmons.

Ce n'est pas de merueille, dit adonc Nicias le medecin natif de Nicopolis, si vn poëte a ignoré ce que Platon le grand philosophe n'a pas entendu: combien que encore peut-on mieux excuser & secourir Alcæus, par ce que lon peut dire, qu'il entendoit que le poulmon estant prochain voisin de l'estomach, sentoit la fraischeur & moiteur de la liqueur quand on beuuoit, & pour cela n'est-il pas impertinent de dire, qu'il s'en trempe. Là où ce grād philosophe là, en paroles expresses a laissé par escrit, que le boire passe par les poulmons, de sorte qu'il ne laisse moien quelconque vray-semblable de le reuenger & defendre, quelque bonne volonté que lon en eust,

En son Timée.

Il conferme son auis par quatre raisons.

tant l'ignorãce & la faute est lourde & grossiere. Premierement par ce qu'estant necessaire, que la nourriture aride se mesle auec la liquide, il est tout aparẽt qu'il faloit E
1. vn commun vase, qui est l'estomach, pour les receuoir ensemble, à fin d'enuoyer &
2. transmettre au bas ventre la viande molle & destrempee. Et puis, veu que le poulmõ est lissé, & tout d'vne piece solide, comment est-ce quand on dõne vn bruuage où il y a de la farine meslee, qu'il passe, & qu'il n'est arresté? car c'est vne question que luy
3. obiice Erasistratus fort à propos. Dauãtage, aiant enquis par raison de plusieurs des parties du corps, pourquoy elles estoient faites, & voulant sauoir & entendre, comme il est bien seant à vn philosophe, à quel vsage nature les auoit produites, il deuoit penser que la luette, autrement l'epiglottide, n'estoit pas faite en vain, pour ne seruir de rien, estant ordonnee à cest effect, à fin que comme vne soupape elle bouchast & seellast le conduit du sifflet & artere aspre, de peur qu'en auallat il ne tombast aucune partie du boire ou du manger sur le poulmon, lequel est fort asprement trauaillé F & deschiré de la toux, quand il en glisse quelque chose dedãs le tuyau par où l'esprit passe & repasse. Mais la luette estant assise droitement au milieu, quand on parle, elle bouche le conduit de l'estomach, & quand on boit & mange elle estouppe l'artere aspre & canal des poulmons, gardant le passage pur & net au vent & à l'halcine pour la respiration. Dauantage nous sauons par experience, que ceux qui boiuent peu à
4. peu, à loisir, ont le ventre plus mol, que ceux qui entonnent tout à coup leur boire: car cela chasse & pousse incontinent l'humeur en la vessie, ne faisant que passer, pour l'impetuosité dont on l'y a ietté, là où l'autre demeure plus longuemẽt auec la viande qu'il destrempe, de maniere qu'elle se mesle mieux auec le boire, & y demeure plus longuement. Ce qui n'auiendroit pas si des le commencement le boire estoit separé & distingué de la viande en auallant, mais nous les lions, & apparions ensemble la viande auec le boire, à fin que la viãde se serue de l'humeur, comme d'vne voiture pour la porter par tout, ainsi que disoit Erasistratus. NICIAS ayant fait ce G discours, Protogenes le grammairien y adiousta, que le poëte Homere auoit le premier seu & conceu, que l'estomach estoit le vase & receptacle de la viande, & le sifflet du vent de l'halcine, que les anciens appelloient Aspharagos. Voila pourquoy ils souloient appeller les grands criards & qui auoient forte voix, ἐρισφάραγοι, qui signifie grand gousier: parquoy aiant dit d'Achilles qui auoit abatu Hector,

II. Protogenes adiouste aux raisons de Nicias le tesmoignage de Homere.

> *Il lui donna dedans la gorge nue,*
> *Là où de l'ame est plus prompte l'issue:*

Iliad. liu. 22.

il dit vn peu apres,

> *Pas ne coupa sa lance le sifflet.*

Il ne dit pas là Leucanien, qui est à dire la gorge, mais Aspharagon, comme le sifflet, qui est le propre canal & conduit de la voix & de l'esprit. APRES ces paroles dites, on demeura quelque temps en silence, iusques à ce que Florus se prit à dire: & comment, laisserons-nous donc ainsi cõdamner Platon absent par forclusion, à faute de defense? Non pas, dis-ie, tout seul. car nous ietterõs en auant auec Platon Homere, lequel tant s'en faut qu'il exclue & destourne le boire de l'aspre artere, & qu'il iette le boire & le manger ensemble, qu'il dit, H

III. Plutarque maintient contre Nicias l'opinion de Platon par le tesmoignage de diuers auteurs, & adiouste quelques raisons, refutant ce qui a esté dit au contraire.

> *Le vin sortoit hors de sa gorge pleine,*
> *Et les morceaux sanglans de chair humaine.*

Odyss. liu. 9.

Si d'auẽture lon ne veut maintenir, que ce Cyclops Polyphemus, comme il n'auoit qu'vn œil, aussi n'auoit-il qu'vn mesme canal & conduit de la viande & de la voix, ou bien si lon ne dit qu'en cest endroit-là il appelle Pharinx l'estomach, & non pas le sifflet, ainsi qu'il a esté appellé vniuersellement par tous & anciens & modernes: ce que ie n'ay pas allegué pour faute de tesmoins, mais pour la verité. Car il y a assez de bons tesmoins pour Platon: passez, si vous voulez, Eupolis le poëte Comique, lequel dit en sa Comedie du flatteur,

Protagoras

A *Protagoras commandoit de bien boire*
Auant le temps de la Caniculaire,
Afin qu'on eust les poulmons bien trempez.

Passez aussi, s'il vous plaist, le gentil Eratosthenes qui dit,
De bon vin pur trempe iusques au fond,
Tous les destours de ton poulmon profond.

Mais Euripides, qui dit expressement en vn passage,
Le vin passant les conduits des poulmons,

voyoit à mon auis, vn peu plus clair que ne faisoit Erasistratus: car il sauoit que le poulmon a des cauernes, & qu'il est percé de trous & conduits, par lesquels l'humeur passe. Car quant à l'haleine, elle n'auoit point besoin de ces petis trous-là pour sortir, ains a esté fait par la nature, ainsi cauerneux, & pertuisé comme vn crible pour occasion de l'humeur & des autres substances qui tombent dedans quand
B & l'humeur: & n'y a point plus d'inconuenient, que le poulmon transmette & donne passage à la farine meslee auec l'humeur, & à la boulie, que l'estomach: car nostre estomach n'est point lissé, comme quelques vns nous disent, ne glissant, ains a des asperitez & inegalitez, ausquelles il est vray-semblable que les menues parcelles de ce que nous prenons, s'attachans & arrestans, euitent d'estre soudain auallees & enuoyees à bas. Mais il n'est bien de dire ni l'vn ni l'autre, car la nature est si ingenieuse & industrieuse en ses operations, qu'il n'y a eloquence qui le seust assez exprimer, & n'est possible de bien suffisamment expliquer l'exquise perfection des outils principaux dont elle se sert, i'entens de la chaleur & des esprits. Mais i'allegue dauantage pour tesmoins en faueur de Platon, Philistion le Locrien, personnage fort ancien, & fort renommé pour son excellence en vostre art de medecine, & Hippocrates de Co, lesquels ne donnent point d'autre voye ne conduit au boire, que celuy que luy donne Platon. Quant à l'epiglottis, c'est à dire la luette, tant
C prisee, Dioxippus ne l'a point ignoree. Car il dit qu'alentour d'icelle, l'humidité, en auallant, se separant se coule dedans l'aspre artere, & que la viande se roulle dedans l'estomach, & que dedãs l'artere il ne tombe rien qui soit de la viande, mais que l'estomach parmi la viande reçoit aussi quand & quand quelque partie du boire meslee parmi. Car il est vray-semblable que ceste luette ait esté posee, comme vn couuercle & vn obstacle au deuant de l'emboucheure de l'artere, à fin que petit à petit tout bellement le boire s'y coulast dedãs, non pas à flot tout à coup, de sorte que l'esprit trop humecté en demeurast suffoqué ou empesché. Voila pourquoy les oyseaux n'ont point de luette, & ne leur en a nature point donné, dautant qu'ils ne boiuent pas en attirant l'eau, ni en lapant & leschant, ains en baignant leur bec dedans l'eau, & transmettant peu à peu le boire, ils arrosent tout doucement leur artere, & la trempent. Mais quant aux tesmoins & astipulateurs, Platon n'en a que trop. Au demeurant quant à la raison, l'experience du sentiment lui en fait foy: car depuis
D que ceste artere du sifflet est blessee, le boire ne s'aualle plus, ains comme estant le tuyau coupé, on void qu'il sort dehors par la playe, combien que l'estomach demeure sain & en son entier. Et puis nous sauons tous qu'à la maladie de Peripneumo- 1.
nie, qui est inflammation de poulmons, il suit vne soif fort ardente, à cause de la 2.
seicheresse ou chaleur, ou quelque autre cause, qui auec l'inflammation aporte ceste grande enuie de boire. Et puis vn autre signe & argument fort puissant, c'est, 3.
que les animaux qui n'ont point de poulmon, ou qui l'ont fort petit, n'ont aucun besoin de boire, ni ne l'appetent point aussi, par ce que chacune partie du corps a vn naturel appetit de faire l'œuure, à laquelle elle est destinee: & ceux qui n'ont point quelques parties, aussi n'en ont ils point l'vsage, ni la cupidité de l'operatiõ qui se fait par icelles. En somme, il sembleroit que la vessie eust esté pour neant don- 4.
nee aux animaux qui l'ont: car si l'estomach reçoit le boire auec le manger, & le

Il respond briefuement aux deux premieres raisons de Nicias.

Aux tesmoignages des poetes sus alleguez, il adiouste l'auis de deux excellens medecins tacitement opposez à Erasistratus.

Outre les tesmoignages precedens, il produit diverses raisons pour maintenir le dire de Platon.

baille,& l'enuoye au bas ventre, la superfluité de la nourriture humide n'a point de E besoin de particulier receptacle & conduit, ains suffiroit qu'il y en eust vn commun pour l'vn & pour l'autre, comme vn esgoust de la sentine, l'vne & l'autre nourriture tendant en vn mesme receptacle par vn mesme conduit: mais maintenant au contraire, la vessie est à part d'vn costé, & le boyau de l'autre, dautant que l'vn procede du poulmon, & l'autre de l'estomach, estant diuisé l'vn de l'autre des l'aualler incontinent. Voila pourquoy en la superfluité humide, il n'apparoit rien de la seiche qui lui soit semblable ni en couleur ni en odeur, & neantmoins la raison naturelle voudroit, qu'estant meslee & destrempee auec elle dedans le ventre & les boyaux, elle fust remplie des qualitez d'icelle, & qu'elle n'en fust pas coulee dehors ainsi nette & non contaminee: au contraire, il ne se trouue point qu'il y ait iamais eu pierre concreée dedans les boyaux, combien que la raison voudroit que l'humidité s'y congelast & concreast aussi bien en pierre, comme elle fait dedans la vessie, s'il estoit vray que tout ce qui se boit descendist au ventre & aux boyaux, en passant à trauers de l'estomach seulement: mais il semble que l'estomach incontinent au commencement du boire, tire à soy de l'humeur qui passe au long de luy, ce qui luy en F est necessaire & requis pour mollifier, destréper, & conuertir en ius nutritif la viande, & que pour ceste cause il ne laisse rien de superfluité humide, & que le poulmõ, comme celui qui depart & l'esprit & l'humidité de lui mesme à ceux qui en ont besoin, espraint au demeurant ce qui luy reste en la vessie. Il y a bien plus d'apparence de verité en ce propos-là qu'es autres, combien que à l'auenture seroit-il bien mal-aisé de comprendre la certaine verité en telles choses: & pourtant ne faloit-il pas ainsi temerairement prononcer sa sentence alencontre du prince des philosophes, tant à la verité qu'en l'opinion & reputation de tout le monde, mesmement touchant vne chose incertaine, & où il y a tant de moyens & d'argumens pour defendre Platon.

Cela est faux.

Conclusion & excuse honneste en dispute des choses fort cachees.

G

QVESTION SECONDE.

Que c'est que Platon appelle [illegible], & pourquoy les grains qui en les semant tombent sur les cornes des bœufs, en deuienent durs & malaisez à cuire.

ON a tousiours demandé de Cerasbolus & de Ateramon, non pas que c'est, car il est certain & manifeste que les semences qui tombent sur les cornes des bœufs, selon la commune opiniõ, produisent vn fruict qui ne se peut amollir ne cuire. Voila pourquoy par translation on appelle vn homme rebours, dur & farouche, Cerasbolus & Ateramon. Mais on doutoit & demandoit de la cause, pour laquelle ces grains & semences-là qui donnoient contre les cornes des bœufs, en prenoient ceste imperfection-là: ce que i'ay par plusieurs fois refusé de cercher à mes amis, H mesmement pource que Theophrastus en fait la raison fort obscure, le mettant entre plusieurs exemples qu'il a recueillis & redigez par escrit d'effects merueilleux, & dont la cause est bien mal-aisee à trouuer, comme est celui des poules qui amassent à l'entour d'elles des pailles & festus apres qu'elles ont pondu leurs œufs: & le veau marin, qui crache sa presure quand on le prend: & les cerfs qui cachent en terre leurs cornes: & le chardon à cent testes, que si vne cheure le prend en sa bouche, tout le troupeau incontinent s'arreste. Entre ces effects là il y met aussi les semences tombees sur les cornes des bœufs, chose qui est tenue pour bien certaine qu'elle se fait ainsi, mais dont la cause est impossible ou bien tres-difficile à imaginer: toutesfois vn iour, en la ville de Delphes, quelques vns de nos amis nous assaillirent de ceste question, disans, que non seulement

1. Pource que Theophraste fait ceste question difficile, & estime que la cause soit impossible à trouuer, Euthydemus & Patroclus veulent arrester la compagnie aux merueilles de nature, sans passer plus auant.

Le

A *Le ventre plein on en conseille mieux,*

mais aussi on en est plus dispos à soudre des questions, par ce que le vin rend les personnes plus promptes & plus hardies à prononcer, & donner resolution. Si me requirent de vouloir dire quelque chose sur ceste question: ce que ie refusois de faire, & auois d'assez bons aduocats, qui me defendoient & prenoient ma cause en main. Euthydemus mon collegue & compagnon en la dignité de prestrise, & mon gẽdre Patroclus, qui alleguoient plusieurs choses telles, tant de l'art de l'agriculture que de la venerie, comme est ce que lon dit, que lon destourne & garde lon de tõber la gresle auec le sang d'vne taulpe, ou des linges souillez des purgations d'vne femme: & que qui prendroit des figues d'vn figuier sauuage, & les attacheroit à vn figuier frãc, il engarderoit que ses figues ne tombassent, en les retenant sur l'arbre, & les feroit meurir: & que les cerfs iettent des larmes sallees, & les sangliers douces. Car si tu te B mets à vouloir recercher la cause de cela, dit Euthydemus, il faudra incontinẽt que tu rendes aussi raison & de l'ache & du cumin, dont on foule l'vne aux pieds, pource que lon a opiniõ qu'elle en vient mieux apres, & l'autre on le seme en le maudissant & l'iniuriant. FLORVS respondit, que c'estoit toute moquerie & chose controuuee à plaisir que cela, mais quãt à la cause de l'autre, il n'en voudroit pas reietter l'inquisition, comme si elle estoit incomprehensible. I'ay trouué, dis-ie, remede pour amener cest homme en nostre opinion auec la raison, de maniere que lui-mesme souldra quelques vnes des questions proposees. Il me semble donc que c'est la froideur qui produit ceste dureté reuesche, tãt aux bleds comme aux legumages, en les cõprimant & estraignant iusques à les rendre durs, là où la chaleur les amollit & les rend faciles à cuire. Et pourtant ne disent pas bien ceux qui alleguent ce verset contre le dire d'Homere,

11. Florus dit en vn mot le contraire, & Plutarque rend raison pourquoy les grains qui tombẽt sur les cornes des bœufs en sont plus malaisez à cuire, confermant son dire par diuers argumens & exemples.

C'est l'an non pas la terre, qui produit,

C car les terres qui sont de nature chaudes, pourueu que l'annee soit au demeurant de bonne & de gracieuse temperature, produisent les fruits plus tendres. Parquoy les graines & semences qui incontinent au partir de la main du laboureur, tombent droit sur la terre, entrans dedans, & y estans couuertes, se sentent par ceste couuerture plus tost de la chaleur & humidité de la terre pour germer, & leuer, là où celles qui heurtent contre les cornes des bœufs en tombant, n'ont pas ceste droiture que requiert Hesiode, ains allans chancellant & bronchant, elles semblent plus tost estre iettees que semees: parquoy les froidures qui suruienent, ou les gastent & perdent du tout, ou bien elles font vn fruit qui deuient dur, & qui ne se peut atendrir sans humeur, sec comme bois, n'estant couuert que de sa cotte: car vous voyez mesmes que des pierres les parties qui sont plus auant dedans la terre, & en lieu plus obscur, en sont plus fresles & plus tendres, conseruees par la chaleur, que celles qui sont à fleur de terre. Voila pourquoy les ouuriers enfouissent dedans la terre les pierres de taille qu'ils veulent tailler, comme si elles s'y meurissoient par D la chaleur, là où celles qui demeurent dehors à l'air toutes nues, à cause de la froideur deuienent dures & mal-aisees à tailler, & à mettre en œuure: les grains mesmes s'ils demeurent longuement sur l'aire nuds à descouuert, ils en deuienent plus durs & plus reuesches que ceux qui en sont bien tost enleuez, & quelquefois le vent mesme qui suruient ce pendant qu'on vanne le bled, le rend plus rebours & plus dur, à cause de sa froideur, comme lon raconte qu'il s'experimente en la ville de Philippi en la Macedoine, là où quand on le serre auec sa paille, cela lui sert: ce qu'il ne faut pas trouuer estrange, veu ce que lon entend dire aux laboureurs, que de deux sillons & rayons qui sont l'vn au long de l'autre, l'vn produit le fruit rebelle & dur, & l'autre aisé & tendre. Et qui plus est encore, qu'es feues d'vne gousse les vnes seront d'vne sorte, & les autres d'vne autre, selon qu'elles auront senti plus ou de vent, ou d'eau froide.

Au poëme intitulé les œuures.

QVESTION TROISIEME.

E

Pourquoy est-ce que le milieu du vin, le haut de l'huile, & le bas du miel, est le meilleur.

I. Alexion se moquant du dire d'Hesiode, contenu au poëme appellé les œuures, donne occasion de recercher la verité de ce fait.

MON gendre Alexion se moquoit vn iour du poëte Hesiode, qui conseille de boire à bon escient, quand le tonneau est plein, ou qu'il est au bas, mais de l'espargner quand il est au milieu,

Quand le tonneau est plein, ou qu'il est bas,
Boy hardiment, & ne l'espargne pas,
Mais au milieu fais en espargne chiche:

là où le vin est le meilleur. Car qui est celui, dit-il, qui ne sait que le milieu du vin deuient le meilleur, & le dessus de l'huile, & le dessous du miel? & lui conseille de laisser là le milieu, & attendre iusques à ce qu'il soit esuenté, aigre ou bas, quãd il n'y en a plus gueres au vaisseau. Apres qu'il eut dit ces paroles, nous nous mismes à recercher les causes de ces differences & diuersitez, sans plus nous arrester à Hesiode. F

II. Pourquoy le bas du miel, & le milieu du vin est meilleur.

OR quant à la cause & raison du miel, elle nous donna beaucoup plus d'affaire, par ce qu'il n'y a celui qui ne sache, que ce qui est leger, l'est pourautant que sa substance est rare, & que ce qui est solide, espais & cõtinu, pour sa pesanteur s'affaisse au dessous, de sorte qu'encore que vous renuersiez le vaisseau, derechef en peu de tẽps chascune partie retourne en sa place, le pesant deuale contre bas, & le leger flotte au dessus: & si n'y eut pas faute d'argumens pour rendre raison du vin. Car premierement sa puissance, qui est la chaleur, à bonne cause s'amasse enuiron le milieu, & cõserue celle partie la meilleure de toutes: & puis le bas, à cause du voisinage de la lie, est mauuais: & ce qui est au haut en la superfice, se gaste à cause de la proximité de l'air: car nous sauons tous que l'air luy est fort dangereux, dautant qu'il le tire hors de sa qualité naturelle. C'est pourquoy on enfouyt les vaisseaux dedans la terre, & les bouche lon diligemment, à celle fin que tant moins d'air luy touche: & qui plus est, le vin ne se gaste pas tant quand les vaisseaux sont du tout pleins, que quand il s'en faut quelque chose. Car l'air entrant en quantité en l'espace qui est vuide, l'esuente & altere dauantage, là où quand les vaisseaux sont tout pleins, le vin s'en entretient de lui-mesme, ne receuant pas de dehors beaucoup de ce qui lui est ennemi, & qui le gaste & corrompt. G

III. De l'huile, & que le dessus d'icelle est la meilleure partie, au contraire du vin.

MAIS l'huile nous arresta vn petit plus, & nous donna plus d'afaire: car les vns dirent que le bas est le pire, par ce qu'il est troublé & brouillé de la grasse & de la vase qui est au fond, & que le dessus n'est le meilleur, mais qu'il le semble, dautant qu'il est plus esloigné de ce qui le gaste. Et les autres en attribuerent la cause à la solidité, pour laquelle elle ne se peut mesler ni incorporer auec pas vne autre liqueur, si ce n'est que lon la fende à force & par violence, tellement qu'elle ne donne pas à l'air mesme moien de se mesler auec elle, ains se tient à part d'auec lui, & s'en retire pour la tenuité deliee, & continuité de ses parties: c'est pourquoy elle n'en est point alteree, dautant qu'il ne la peut vaincre ne gaigner. Toutefois il semble qu'Aristote contredit à ceste raison, aiant, ce dit-il, obserué, que l'huile deuient meilleure plus odorante quand elle est gardee en vaisseaux non tout pleins, & puis il attribue la cause de la melioration à l'air: par ce, dit-il, qu'il entre plus d'air en vn vaisseau qui est à demi-vuide. N'est-ce point donc, dis-ie, pour vne mesme puissance & faculté, que l'air amende l'huile & empire le vin? par ce que la vieillesse est nuisible à l'huile & profitable au vin, laquelle vieillesse l'air oste à l'huile, dautant que ce qui est refreschi demeure ieune & frais, & ce qui est estouffé & ne prend point d'air, pour estre tenu reclus enuieillit incontinent. Il y a donc de l'apparence vray-semblable à dire, que l'air approchãt & touchãt à la superfice, tiẽt frais & ieune ce qu'il touche. C'est pourquoy le dessus du vin est la pire partie, & de l'huile la H

meilleure,

A meilleure, par ce que l'enuieillissement aporte & engendre en celle-ci vne tresbonne disposition, & en celui là vne tres-mauuaise.

QVESTION QVATRIEME.

Pourquoy gardoient anciennement les Romains ceste coustume, de n'oster point la table vuide, ni la lampe estainte.

I. Florus aiant esmeu la dispute, son gendre & son fils resoluent le dernier point de la question, touchant les lãpes & le feu, declarant pourquoy les Romains gardoyent si soigneusement le feu allumé.

FLORVS amateur de l'antiquité ne vouloit iamais souffrir que lon ostast & enleuast la table vuide, ains y faloit laisser tousiours quelque reste de viãdes dessus: & say, disoit-il, que mon pere & mon grand pere obseruoient non seulemẽt cela soigneusement, mais aussi ne permettoient pas que lon esteignist la lampe apres souper, pour ne despendre point d'huile inutilement. Et Eustrophus Athenien, qui e-
B stoit en la compagnie: He-dea, dit-il, quel auantage auoient-ils en cela? si d'auenture ils n'auoient apris la finesse de nostre citoien Epicharmus, lequel aiant, comme il disoit, longuement pensé, commẽt il pourroit engarder ses seruiteurs de lui desrober son huile, à peine à la fin en auoit-il trouué le moien: car incontinent que lon auoit esteint les lampes, il les remplissoit toutes pleines d'huile, & puis il reuenoit le lendemain matin visiter si elles estoient encores pleines. Florus se prenant à rire de ceste habilité: Or bien donc, dit-il, puis que ceste question est dissoulte, ie vous prie cerchons la raison pour laquelle les anciens ont esté si religieux quant à la table, & quant aux lampes. Lon commença par les lampes, & dit Cæsernius son gendre, qu'il estimoit que les anciens eussent en abomination d'esteindre tout feu quel qu'il fust, pour la similitude & parenté qu'il auoit auec le sacré feu que lon garde inextinguible, par ce qu'il y a deux moiens de le faire perir, ne plus ne moins que vn homme, l'vn violent, quand on l'esteint à force, l'autre naturel, quãd il se meurt
C de luy-mesme. Or quant au sainct & sacré feu, on remedie à l'vn & l'autre moien, en l'entretenant tousiours & le gardant soigneusement, mais quant à l'autre feu cõmun ils le laissoient assopir de soy-mesme, & ne le forçoyent point, ni ne le faisoiẽt pas mourir, ains comme s'ils eussent osté les viures à vne beste, à fin de ne la nourrir pas en vain, ils ne l'entretenoient point. Lucius le fils de Florus dit adonc, que tout le reste luy sembloit estre bien dit, mais quant au sacré feu, que les anciens ne l'auoient point choisi pour le reuerer & adorer, à cause qu'ils l'estimassent plus sainct ne meilleur qu'vn autre, mais ainsi comme aucuns entre les Egyptiens adorẽt & reuerent toute l'espece des Chiẽs, & d'autres celle des Loups, ou des Crocodiles, mais ils n'en nourrissent pourtant qu'vn respectiuement, les vns vn Chien, les autres vn Loup, & les autres vn Crocodile, par ce qu'il ne seroit pas possible de les nourrir tous: aussi en ce cas icy que le soin, la vigilance & la deuotion qu'ils employoient à garder le sainct feu, estoit signe & marque de l'obseruance & religion qu'ils auoient
D enuers le total element du feu, par ce qu'il n'y auoit rien qui ressemblast mieux à creature animee & viuante, attẽdu qu'il se meut & se nourrit de lui-mesme, & par sa lueur esclaire, & nous met en euidence toutes choses, comme fait l'ame, mais principalement se monstre sa puissance n'estre point sans quelque principe de vie, quãd on l'esteint ou qu'on le suffoque à force, car il crie & iette quelque son, & se reuanche comme fait vn animal que lon tue & que lon fait mourir à force.

II. Plutarque adiouste son auis particulier sur ce point, rapportant telle ceremonie de conseruer le feu à l'humanité, gratitude & ciuilité des anciens,

ET en disant cela, & iettant les yeux sur moy: N'as-tu riẽ, dit-il, à dire de meilleur? Ie ne saurois, dis-ie, rien reprendre en tout ce qui a esté dit, mais i'y adiousterois volontiers que ceste façon de faire & coustume là, est comme vn exercice & discipline d'humanité: car il ne faut ni perdre & abolir la viande & nourriture, apres que lon en a pris à suffisance, ni apres que lon s'est bien trempé d'vne bonne eau, en cacher ni estouper la source, ni gaster les marques & enseignes du chemin & de

la nauigation apres que lon en a fait, ains en laisser les marques & instrumens, qui E pourront seruir à la posterité de ceux qui viendront apres nous. Voila pourquoy il n'est pas honneste d'estaindre la lampe par chicheté, incontinent que nous n'en auons plus que faire, ains la faut garder & laisser, à fin que si quelqu'vn auoit afaire de feu, il la trouue encore bruslante & ardēte: car ce seroit sainctemēt fait qui pourroit, de prester mesme sa propre veuë, son ouye, voire sa prudēce mesme, & sa force & vaillance à quelque autre, quand on s'en va dormir, ou que lon se veut reposer. Et considerez dauantage si les anciens ont point permis ces excessiues obseruatiōs là, pour vne discipline & exercice de gratitude, comme en ce qu'ils reueroient les chesnes portans gland, & les Atheniens appelloient vn certain figuier sainct, & defend-on de couper les oliuiers sacrez à Minerue. Ces obseruances là ne rendent pas les hommes enclins à la superstition, comme aucuns estiment, ains nous exercent & acoustument à la gratitude & sociable humanité les vns enuers les autres, par l'estre enuers ces choses là, qui n'ont ni ame ni sentiment. Voila pourquoy He- F siode fait bien, qui ne veut pas que nous tastions de la chair ni de la viande tiree de la marmite, que nous n'en aions premierement offert les primices, & comme le loyer de son seruice, au feu: Et bien aussi faisoient les Romains, qui n'ostoient pas aux lampes la nourriture qu'ils leur auoiēt baillee, apres qu'ils en auoient fait, ains les en laissoient iouir viuantes & ardentes.

Au poeme intitulé les œuures.

III. *Eustrophus entre en l'autre partie de la questiō, pourquoy les anciens ne vouloyent pas que la table demeurast vuide, dont il est d'auis: puis Plutarque y adiouste le sien.*

APRES que i'eu dit cela, Eustrophus prenant la parole: cela, dit-il, ne donneroit-il point bien vn propre passage pour passer de là à parler de la table, que les anciens vouloient qu'il demeurast tousiours quelques reliques du souper pour les esclaues & pour leurs enfans? car ils sont aises d'auoir non seulement dequoy manger, mais aussi de nostre reste, & du relief mesme de nostre table. C'est pourquoy lon dit, que les Roys des Perses enuoyoient la liuraison non seulement à leurs amis, aux Princes & Capitaines, & aux gardes de leurs corps, ains vouloient que le manger mesme des esclaues, voire des chiens, fust serui sur leur table, voulans que tous ceux dont ils se seruoient fussent autant qu'il estoit possible G leurs commensaux, & vescussent de leur maison: car les plus sauuages, & plus farouches bestes mesmes, s'apriuoisent en leur donnant à manger. Adonc me prenant à rire: Et pourquoy, mon bel ami, dis-ie, ne tirons-nous en auant le poisson serré, *que lon dit en commun prouerbe, auec le Picotin de Pythagoras, sur lequel il defendoit de se seoir: nous enseignant de laisser tousiours quelque reste pour le lendemain, & auiourd'hui nous souuenir du demain. Quant à nous autres Bœotiens, nous auons encore ce commun prouerbe en la bouche, Laisse quelque chose pour les Medois: du temps que les Medois coururent & fourragerent toute la prouince de la Phocide, & les bords de la Bœoce: mais il faut tousiours auoir en la bouche & à la main ce propos, Laisse quelque chose aussi pour les hostes & suruenans. Car quant à moy, ie trouue mauuaise & blasme la table d'Achilles, qui estoit tousiours vuide & afamee, par ce qu'estans Aiax & Vlysses allez en ambassade deuers lui, ils ne trouuerent rien H de prest, ains furent contrains de cuisiner & apareiller le souper dés le commencement. Et vne autre fois voulant traiter & receuoir Priam, en se leuant il tue vn blanc mouton, le taille en pieces, le rostit, consumant la plus part de la nuict en cela: là où Eumæus, comme estant la sage nourriture d'vn sage maistre, ne se trouua point estonné ni embesongné quand Telemachus lui suruint à l'impourueu, ains le festoya incontinent, le faisant seoir à table,

**C'est vn prouerbe Grec, qui signifie, qu'il faut auoir soucy du lendemain.*

Iliad. liu. 9.

Iliad. liu. 24.

Odyss. liu. 16.

Là où en plats il fut soudain serui
De rost, le iour de deuant desserui.

Et si cela vous semble chose legere, & de peu de consideration, pour le moins me confesserez-vous que ceste occasion n'est pas de petite importance, de retenir & refrener son appetit, lors qu'il y a encore dequoy l'assouuir: car ceux qui s'acoustumēt à s'abstenir de ce qu'ils ont present, appetēt moins ce qui leur est absent. Lors Lucius y ad-

A y adiousta, qu'il se souuenoit d'auoir oui dire à sa grád' mere, que la table estoit chose saincte & sacree. Or faut-il qu'il n'y ait rien de sacré qui soit vuide: mais quant à moy, il m'est auis, que la table est vne representation & figure de la terre: car oultre ce qu'elle nous nourrit, elle est ferme, rõde & immobile, à l'occasiõ dequoy elle est pertinemment appellee d'aucuns Estia. Et ainsi que nous voulons que la terre porte & produise tousiours quelque chose à nostre profit, aussi estimõs nous qu'il ne faut pas que lon voye la table vuide, & qu'il ne demeure rien dessus.

QVESTION CINQVIEME.

Qu'il se faut donner garde de prendre plaisir aux mauuaises musiques, & comment il s'en faut garder.

I. Callistratus introduisit au festin vn menestrier, lequel ayant incité plusieurs de la cõpagnie à faire choses indignes d'eux, s'ensuit là question & dispute du plaisir de la musique.

B EN la solennité des ieux Pythiques, Callistratus aiant la charge & superintendance de ceux qui y deuoient iouër à l'enui, pour gaigner le pris, forclut vn musicien ioueur de fleutes, qui estoit de son païs, & son ami, pour autant qu'il n'estoit pas venu en temps & lieu se presenter pour se faire enrooller au nombre des contendans, selon que portent les loix & statuts desdits ieux: mais vn soir qu'il nous donnoit à souper, il l'amena au festin, acoustré de belle robe & de couronnes & festons magnifiquement, comme la coustume est en tels ieux de pris, auec vne danse de baladins acoustree de mesme: & certainement d'entree ce fut vn assez plaisant & gentil passe-temps à ouir pour le commencement, mais puis apres quand il eut vn peu esbranlé & sondé la compagnie du festin, & qu'il sentit que plusieurs estoient enclins à son intention, & se laissoient mener pour le plaisir qu'ils prenoient à tout ce qu'il vouloit leur sonner, & à toute dissolution qu'il vouloit representer, alors se descouurant tout à l'ouuert, il nous fit voir clairement que la musique, à ceux qui C en abusent impudemment à toutes heurtes, enyure plus que ne fait toute sorte de vin que lon pourroit boire: car ceux qui estoient à la table ne se contenterent plus de crier à pleine teste, & de fraper des mains l'vne contre l'autre, mais à la fin la plus part d'iceux se leuerent de table, & commencerent à se tremousser de mouuemens deshõnestes & indignes de gens d'honneur, mais qui conuenoiẽt aux sons & chansons qu'il leur sonnoit. PVIS apres qu'ils se furent apaisez, & que le festin, comme apres l'acces d'vne fieure & fureur, se fut vn peu rassis, Lamprias voulut parler, & reprendre à bon escient l'insolence de la ieunesse, mais il craignoit de se rendre trop importun & fascheux, iusques à ce que Callistratus lui-mesme lui en donna le ton, qui l'incita à ce faire, par tels propos qu'il dit: Quant à moy, dit-il, i'absouls du vice d'intemperance la cupidité de voir & d'ouir, mais pour cela ie ne suis pas de l'opinion d'Aristoxenus du tout, quand il dit que ce sont les seules voluptez que lon peut nommer belles & honnestes: car on appelle bien aussi quelquefois les viandes D & les parfums honnestes, & dit-on que lon a esté traité honnestement, quand on a soupé plaisamment & magnifiquemẽt. Et me semble qu'Aristote mesme n'exempte pas à bonne occasion du vice d'intéperance les voluptez que lon reçoit du voir & de l'ouir: pour ce, dit-il, que ce sont les seules voluptez qui sont propres à l'homme, là où les bestes brutes ont les autres, en vsent & en participent: car ie voy qu'il y a plusieurs animaux qui n'ont point d'vsage de raison, qui prenent plaisir à la musique, comme les cerfs aux fleutes: & au temps de la monte, quand on fait saillir les iuments, on leur sonne vn certain chant, qui s'appelle Hippothoron: & Pindare dit qu'il a esté esmeu à chanter,

II. Lamprias estant sur le point de condamner l'exces dont le menestrier auoit presenté l'occasiõ, Callistratus veut iustifier ce fait, disputant qu'il n'y a infamie, ains passe-temps ioyeux & honneste.

Comme le Dauphin s'achemine,
Courant la part de la marine,
Dont il oit le son retentir.

Des aubois aimable à sentir, E
Quand la haute mer aplanie
Sans vagues est calme & vnie.

& prend on les ducs & chats-huans par le plaisir qu'ils sentent à voir danser, car ils taschent à contrefaire les dansans, & remuent les espaules çà & là. Ie ne voy donc point que ces voluptez là aient rien de propre, pour ce qu'elles sont seules qui apartienent à l'ame, & les autres au corps, & se terminent dedans le corps: là où le baller, danser, chanter, & sonner des instrumens, passans oultre le sentiment naturel, apuyét & fondent leur delectation & leur chatouillement sur la ioye de l'ame. C'est pourquoy nulle de ces voluptez là ne se cache, ni n'a besoin de tenebres ni de murailles qui l'enuirõnent, comme les femmes disent, là où pour celles ci on bastit des carrieres, & des Theatres & Amphitheatres: & est encore plus agreable & plus venerable, tant plus on les peut voir en grande compagnie, par ce que nous desirós auoir grád nombre de tesmoins, non de nostre intemperãce ou volupté vilaine, mais d'vn hõneste exercice & gentille occupation. F

III. Lamprias refute l'opinion de Callistratus, & mõstre par notable, argumens enrichis de comparaisons, similitudes & exemples notables, que les voluptez de voir & d'ouyr sont pernicieuses iusques au bout.
1. Elles ostent le iugement.

APRES que Callistratus eut acheué son propos, Lamprias aperceuant que ceux qui estoient les principaux fauteurs & introducteurs de tels passetemps de l'ouye, en deuenoyent encore plus hardis & plus audacieux, se prit à dire, Cela n'est pas la cause, ô fils de Lion, mais il m'est auis que les anciens n'ont pas bien fait de dire, que Bacchus estoit fils d'Oubliance, car ils deuoiét plus tost dire, qu'il en estoit le pere, atendu que par lui mesme il semble que maintenant tu oublies, que des fautes que lon commet par les voluptez, les vnes procedent d'intemperance, les autres d'ignorance ou de nonchalance: car là où il y a perte & dommage tout euident, c'est là où ils pechent, leur raison estant forcee par intemperance & incontinence: mais là où le salaire de l'intemperãce n'est pas tout present & content, aussi tost que la faute est commise, ce sont les choses que les hõmes font, qu'ils commettent, & qu'ils suiuent par faute de ne conoistre pas, qui leur fait mal & qui les offense. Voila pourquoy nous appellons dissolus & intéperans ceux qui se G gouuernent mal quant à trop boire & trop mãger, & trop vser de femmes, lesquels exces sont ordinairement acompagnez de plusieurs maladies, de despenses, pertes de biens, & de mauuaise renommee, comme ce Theodectes, qui combien qu'il eust vn grád mal aux yeux, aussi tost qu'il aperceut son amie, Dieu te gard, dit-il, la douce lumiere de mes yeux: & Anaxarchus Abderitain,

Qui mal-heureux, comme i'oy raconter,
Se confessoit, sachant que sa nature
A volupté encline outre mesure,
Dont la plus part de ces sages a peur,
Le retiroit d'où aspiroit sont cœur.

2. Surprenent les plus habiles.

Mais ceux qui combatent gaillardement, & se tienent sur leurs gardes de peur d'estre pris & vaincus des voluptez du ventre, des parties naturelles, du goust & de l'odorement, & cependant se laissent enuironner par derriere & surprendre par celles H qui les espient, & qui se cachent en embusche dedans les yeux & dedans les oreilles, ceux-là, dis-ie, encore qu'ils ne soient pas moins passionnez, ne moins dissolus & incontinens que les autres, toutefois nous ne les appellons pas ainsi pourtant, car ils ne s'en aperçoiuent pas, & se laissent aller par ignorance, & pensent estre superieurs des voluptez, encore qu'ils demeurent tout vn iour sans boire & sans manger en vn theatre à regarder les ieux: comme si vn vase de terre se glorifioit de ce qu'il ne se laisseroit pas prendre par le ventre ou par le fond, & cependát se laissoit facilement remuer de lieu à autre par les anses & oreilles. C'est pourquoy Arcesilaus souloit dire, que c'estoit tout vn d'abuser du deuant ou du derriere: & faut craindre la delicatesse & volupté qui nous chatouille & aux yeux & aux oreilles, & n'estimer pas la ville imprenable qui aura toutes les autres portes bien fermees de gros courreaux,

A reaux,& fortifiees de barrieres trauersantes,& des harses coulisses,si les ennemis sont entrez dedans par vne autre porte,ni aussi ne cuider pas que nous soions inuincibles à la volupté, si nous ne nous laissons pas prendre dedans le temple de Venus, mais bien dedans celuy des Muses,ou dedans vn theatre : car autát ceste passion desbauche nostre ame,& la baille à mener & entrainer aux voluptez,qui versent en nos esprits des poisons plus aigus, plus perçans & plus diuers, des chansons, danses & accords,que ne sont tous ceux des cuisiniers & parfumiers,dont elles nous ménent où il ler plaist, & nous corrompent par le propre tesmoignage que nous en portons à l'encontre de nous mesmes:car comme dit Pindare,

3. Sont dautát plus nuisibles & ineuitables qu'elles se ruent sur nous en vn lieu où nous estimons estre tres-asseurez, & nous y corrompent aisément.

Rien ne faut reprendre ou changer
De ce que pour boire ou manger
Nous produit la terre sacree,
Ou la mer des vents deschiree,

B Mais il n'y a ni mangeaille, ni viáde,ni mesme ce bon vin que nous buuós,qui pour plaisir qu'il nous donne,face ietter de tels cris,comme n'agueres le son & le ieu de ces flustes ont rempli,ie ne diray pas seulement ceste maison, mais toute la ville, ie croy,de bruits,de clameurs,de batemens de mains & d'alarmes:pourtant faut-il biẽ redouter & craindre telles voluptez, car elles sont tres-fortes & tres-puissantes, cóme celles qui ne se terminent pas ainsi que celle du goust, de l'atouchement, & de l'odorement, en la partie irraisonnable de l'ame, sans passer plus outre, ains touchét iusques au iugement & iusques au discours de la raison. Et puis es autres plaisirs & voluptez,encore que la raison defaille & succombe en leur resistant,il y a bien souuent d'autres passions qui leur resistent & donnent empeschement: car s'il est question d'acheter des poissons delicieux, la chicheté retiendra quelquefois les doigts du friand & gourmand, qu'il ne mette la main à la bourse pour en auoir. Et l'auarice destournera bien souuent vn luxurieux, qui aime les femmes, d'vne courtisane C trop chere,& qui se mettra à trop haut pris,comme dit le maquereau en vne Comedie de Menander, qui auoit amené en quelque banquet de ieunes gens vne belle garce,fort bien en poinct pour les allecher & attraire.

4. Nous réuersent plustost que ne fait la varieté des viandes ou la quantité de vin,& nous font faire des choses que les plus intemperans au boire & au manger ne voudroyent auoir pésees.

5. Les autres voluptez peuuent estre bridees par quelque passion qui se iettera à la trauerse: mais en celles-ci que lon appelle liberales recreations, on s'y perd facilemét, dautant que la raison qui deuroit gouuerner s'esgare toute la premiere.

Chascun baissant la teste grignotoit
Le fruict de four qui deuant lui estoit.

Car quand il faut emprunter de l'argent à vsure, c'est vn grand chastie-fol de l'incótinence,& n'est pas chose qu'on face fort volótiers,que de mettre la main à la bourse.Là où les yeux & les aureilles de ceux qui aiment les chantres & ioueurs d'instrumens,& ces liberales recreations que lon appelle, assouuissent leur furieuse affection enuers la musique,pour neant,& sans qu'il leur couste rien, par ce qu'ils peuuent puiser & iouir à plein fond de telles voluptez de plusieurs endroits, es ieux publiques & sacrez, es theatres,es festins,aux despens des autres, dont il est aisé de rencontrer matiere de se perdre & gaster, à ceux qui n'ont pas la raison qui les gouuerne D & regisse. ICI s'estant fait vn peu de silẽce:Et que voulez vous, ce dit Callistratus,que die ou face ceste raison pour nous secourir? car elle ne nous attachera pas à l'entour des oreilles les oreilletes de Xenocrates, ni ne nous fera pas leuer de la table incontinent que nous entédrons accorder vn Luth,ou entóner vne fleute. Non pas,respondit Lamprias, mais toutes les fois que nous tomberons en danger de telles voluptez,il nous faut inuoquer les Muses à nostre aide,& nous en fuir en la montagne de l'Helicon des anciés: car à qui est amoureux d'vne femme somptueuse on ne luy sauroit donner vne Peneloppe, ni le marier à vne Panthea. Mais vn qui prendroit plaisir à des farces impudiques, à des chansons lasciues, & danses lubriques,on le peut bien diuertir en le mettant à la lecture d'vn Euripide, d'vn Pindare, d'vn Menander, en lauant,comme dit Platon,vne ouie alteree d'vn propos bon à boire:car ainsi comme les magiciens commandent à ceux qui sont demoniaques

IIII. *Callistratus trouuant ses solutions vn peu fascheuses à digerer, Lamprias propose les vrais remedes pour se desuelopper dextrement de telles voluptez.*

Les bonnes lettres & saincts enseignemés des sages sont les vrais cótrepoisons des voluptez mondaines.

Au dialogue de Phedre.

& trauaillez des mauuais esprits, de reciter à part eux, & prononcer les lettres Ephesienes: aussi quand nous-nous trouuerons parmi telles menestreries, saults & gambades de baladins, E

En se secouant de furie,
Auec forcenee crierie,
Le col & la teste croslans,

nous-nous ramenerons en la memoire les escrits graues, saincts & venerables de ces sages anciens là, & en leur conferant ces belles chansons, poesies & vains propos, nous ne nous fouruoyerons pas pour eux, ni ne leur donnerons pas le flanc pour nous laisser emporter à eux, comme à vne riuiere coulante.

QVESTION SIXIEME.

De ceux que lon appelle ombres, & si lon peut aller sans estre conuié, chez autruy, estant mené par ceux qui sont conuiez, & quand, & chez qui. F

I. Premierement on dispute d'où a prins son commencement ceste coustume que les cõuiez à vn festin meneront par fois quand & eux quelques vns non cõuiez, qu'on appelle ombres.

HOMERE au second liure de l'Iliade fait que Menelaus vient sans mander au festin que son frere Agamemnon donnoit aux Princes de l'armee,

Car il sauoit qu'en son entendement
Son frere estoit trauaillé grandement:

& ne voulut pas negliger, que l'ignorance ou l'oubliance fust autrement descouuerte, & moins encore la voulut-il luy-mesme descouurir, en faillant d'y venir, ainsi comme les hommes fascheux & hargneux ont accoustumé de s'attacher à telles oubliances ou nonchalances de leurs amis, estans plus aises d'estre negligez que nõ pas d'estre honorez, à fin qu'ils ayent de-quoy se plaindre. Mais ceux qui ne sont point conuiez, que lon appelle maintenant ombres, qui ne sont point semonds, ains sont menez par ceux qui sont cōuiez, on demandoit vn iour dont ceste coustume auoit pris son commencement: si furent aucuns d'auis qu'elle auoit commencé à Socrates, lequel persuada Aristodemus, qui n'estoit point conuié, de venir quand & luy au festin chez Agathon, là où il luy entreuint vne chose pour rire: car il ne se prit pas garde que Socrates demeura derriere, & luy entra le premier, estant à la verité ombre qui precedoit le corps, & auoit la clarté derriere. Mais depuis aux festoyemens des hostes passans, mesmement quand c'estoient princes ou grands seigneurs, par ce que lon ne sauoit pas ceux qui estoyent en leur suite, & à qui ils faisoyent l'honneur de manger à leur table, on auoit accoustumé de les prier eux-mesmes d'amener qui bon leur sembleroit, & d'en determiner le nombre, de peur qu'il ne leur auint, comme il fit à vn qui donna à souper sur les champs au Roy de Macedoine, Philippus. Car il y vint auec vne grande suite, & il n'y auoit pas à souper apresté pour beaucoup de gens: dequoy s'aperceuant que son hoste estoit tout troublé, il enuoya sans faire semblant de rien, dire à l'oreille de ceux qu'il auoit amenez qu'ils gardassent place pour la tarte. Parquoy s'attendans qu'on leur deust seruir de pastisserie à l'issue, ils espargnerent ce qu'on leur mit deuant, de maniere qu'il y eut suffisamment à manger pour tous. G H

II. Sur la questiõ, sauoir s'il est honneste d'aller à vn festin sans y estre conuié, Cæsernius maintient que cela ne se doit faire en sorte que ce soit, prouuant son dire par diuerses raisons.

ET comme ie deduisois ce propos deuant l'assistance, Florus fut d'auis, qu'il faloit traiter ceste question vn peu serieusement & à bon escient, touchant les ombres, s'il estoit honneste de suiure & aller ainsi quand & ceux qui estoient conuiez: & quant à son gendre Cæsernius, il reiettoit entierement toute la chose. Car il faut, dit-il, suyuant le conseil du poëte Hesiode, Sur tous semondre à souper son ami: sinon, à tout le moins ses familiers, & ceux de sa conoissance, pour participer aux libations & actions de graces que lon fait aux Dieux à la table, aux propos que lon y tient, & aux caresses que s'y entrefait, en buuant l'vn à l'autre: mais maintenant c'est comme ceux qui louent les nauires,

A uires aux passagers qui permettent de ietter dedãs toutes les hardes que lon a quand & soy. Aussi nous donnans le festin à quelques vns, nous leur permettons de remplir de ceux qu'ils veulent, soient personnes honnestes & de qualite, ou non: & me esmerueillerois grandement si vne personne d'honneur & de qualité y venoit arriere-mãdé, ou plus tost nõ mandé, tel que bien souuent le festoiant mesme ne conoit pas, & si le conoissant & conuersant quelquefois auec luy, il ne l'a point conuié, encore est-ce plus grande honte d'y aller, comme lui reprochant par maniere de dire, que lon iouit de ses biens par force & malgré lui: & puis aller au deuant ou demeurer derriere, aporte quelque vergongne au conuiant enuers l'autre: & n'est point honneste d'auoir besoin de tesmoins & de garant enuers le festoiant, pour lui insinuer que lon n'est pas venu comme conuié au souper, mais comme l'ombre d'vn tel: & puis aller naquetant apres vn autre, & obseruant quand il se sera estuué, oingt & laué, & l'heure qu'il partira, tost ou tard, cela me semble fort sale, & qui sent fort

C'est à faire à vn poursuiuant de repeues franches, & à vn bouffon d'aller en vn festin sans y estre conuié.

B son bouffon Gnathon, si iamais il fut vn Gnathon poursuiuãt des repeuës franches aux despens d'autrui, & s'il n'y a ni temps ni lieu, auquel langue se puisse permettre de dire,

Si tu te veux vn petit brauement
Escarmoucher, parle ici hardiment:

& s'il est ainsi qu'il y ait vne grande liberté & franchise en tout ce qui se fait, & qui se dit à la table, en faisant bonne chere, & que lon y doiue prendre tout en ieu, comment se pourra & deura gouuerner en tel lieu vn qui n'y sera pas naturel & legitime cõuié, ains bastard en maniere de dire, venu sans mãder, s'estant ingeré de soy-mesme à entrer au festin d'autrui? Car soit qu'il y parle librement ou non, l'vn & l'autre sera suiet à grande calomnie & reprehension: & si n'est pas vn petit inconuenient, de ne se fascher point d'estre but à moquerie & à traits de risee, & d'endurer facilement, sans se picquer, d'estre appellé ombre, & respondre à ce brocard là. Car le faire peu de compte des paroles mal-honnestes, achemine & acoustume peu à peu les

Vn tel ne sauroit sans hôte pour soy se trouuer parmi les conuiez: & pourquoy.

C personnes aux faits deshonnestes: & pourtant en conuiant des autres à venir souper chez moy, ie leur ay bien quelquefois donné des ombres, & permis d'en amener: car la coustume d'vne cité a grande puissance, & est bien mal-aisé de s'en sauuer & exempter: mais estant conuié par autres, pour aller chez des autres, iusques ici i'y ay tant resisté, que ie ne l'ay point encore fait. APRES ces paroles il y eut vn peu de silence, iusques à ce que Florus dit, Ce second point a plus de doute & de difficulté: mais quant au premier, il est force de conuier ainsi ses hostes, quand on les veut traiter & festoyer en passant pays, ainsi qu'il a esté dit auparauant: car il n'est pas raisonnable qu'ils laissent en arriere leurs amis qui leur font compagnie, & n'est pas facile de conoistre tous ceux qu'ils amenẽt. Prens garde donc, dis-ie alors, que ceux qui permettent aux festoians de cõuier en la sorte que tu dis, ne dõnent aussi quand & quand par mesme moien, permission à ceux que les conuiez voudront amener,

III. *Maintenant, il traitte comment se doit gouuerner celui qui fait vn festin, & quelle licence il doit laisser aux personnes d'authorité, ou aux amis qu'il conuie.*

D de leur obeir & y venir. Car il n'est point honneste de donner ce qui ne seroit pas bien seant de demander, ni totalement de cõuier à ce que lon ne voudroit pas estre conuié de faire ni de consentir. Or quant aux Seigneurs & aux hostes qui passent, il n'y a point en cela de semonce ni d'election: car il faut receuoir ceux qu'ils amenent quand & eux. Mais autrement quand vn ami festoye l'autre, il est plus cordial que lui mesme le festoyant conuie les amis, familiers ou parens de son ami, comme les conoissant bien: car ce lui est faire plus d'hõneur & plus de plaisir, en lui monstrant que lon sait biẽ qu'il honore le plus ces personnes là, aime leur compagnie, & prend plaisir qu'on les honore pour l'amour de lui, & que lon les prie. Si faut il pourtant quelquefois remettre le tout à lui, comme ceux qui sacrifient à quelque Dieu, sacrifient quand & quand à ceux qui ont temple & autel commun, encore qu'il ne les nomment par chascun par leurs noms: car il n'y a ne vin, ne viande, ne parfum qui

Quel credit noz amis doiuent auoir aux conuersations.

tăt esiouisse & donne de plaisir en vn festin, que fait la personne que lon aime & que lon a agreable, assise à table aupres de soy. Et puis de demander & interroguer celui mesme que lon veut festoyer, quelles viandes & quelles pastisseries il aime mieux, & l'enquerir de la diuersité des vins, & des senteurs des parfums, cela est merueilleusement inciuil & impertinent. Mais à celui qui a plusieurs amis, plusieurs parens & familiers, le prier d'amener quand & lui ceux dont il aime mieux la compagnie, & auec lesquels il prend plus de plaisir, il n'est ni mal à propos ni mal plaisant: car ni le nauiger dedans mesme vaisseau, ni habiter en mesme maison, ni plaider en mesme cause auec ceux que lon ne voudroit pas, n'est point si fascheux ne si desplaisant, cōme de souper & manger auec ceux que lon a à contre-cœur: ainsi comme aussi le cōtraire est agreable & plaisant, car la table est vne cōmunication & de ieu & d'afaires, & de faits & de paroles. Voila pourquoy il n'est pas besoin, si lon veut y estre ioyeusement & gayement, que toutes personnes indifferemment y soient, ains seulement ceux qui ont amitié, priuauté & familiarité les vns auec les autres. Car quant aux viandes, les cuisiniers les acoustrent de ius differens, en meslāt ensemble l'aigre auec le doux, & le gras parmi le salé: mais vn souper ne sauroit estre agreable ni plaisant, s'il n'est composé de gens qui soient de mesme humeur & de mesmes affections. Et pour ce que, comme les Peripateticiens disent, le premier mouuant meut seulemēt, & n'est meu de nul autre, & le dernier est meu seulement, & ne meut rien, mais entre les deux est ce qui meut les vns, & qui est meu des autres: aussi dis-ie, y a il ici mesme proportion entre trois sortes d'hōmes, l'vne de ceux qui conuient, l'autre, qui sont conuiez seulement, & la troisiesme de ceux qui conuient & sont conuiez. E F

Côbien c'est chose desplaisante de prēdre sa refection auec gens qu'on ne void pas volōtiers.

Comparaison propre.

IIII. *Du deuoir de celui qui est conuié, & qui a loy ou liberté d'en conuier & mener d'autres auec lui.*

Or auons nous desia parlé du festoiant qui conuie: il vaut dōc mieux que ie die aussi maintenāt ce qu'il me semble des deux autres. Celui dōc qui est conuié, & a loy d'en cōuier d'autres, en premier lieu, il est biē raisonnable qu'il se gardre d'en semōdre beaucoup, & de manger & fourrager, come pays de cōqueste, la maison de son ami, en y menant à vn coup tous ceux de sa cōpagnie, ou de faire comme ceux qui occupēt de nouueau vn pays, en menāt beaucoup de ses amis, forclorre & mettre hors tous ceux de celui qui l'a cōuié, de maniere qu'il auiene à celui qu'il festoye, ce qu'il fait à ceux qui portēt à souper à Proserpine, & aux Dieux que lon inuoque pour diuertir les maux: c'est qu'ils n'en mangent point eux, & n'y participent point, ni tous ceux de la maison, sinō entant qu'ils en sentent la fumee, & en ont le bruit: car autrement ceux qui nous alleguent ce commun dire, G

Qui sacrifie en Delphes, qu'il s'attende,
S'il veut manger, d'acheter sa viande.

il nous disent cela en iouāt, mais il auiēt à la verité à bon escient, à ceux qui festoyent des hostes ou des amis mal courtois & inciuils, auec vn grād nōbre d'ombres comme des harpyes qui dissipēt & deuorēt tout leur souper; en apres ils ne faut pas qu'ils aillent chez autrui auec toutes sortes de gens, ains qu'ils appellēt & menēt principalemēt ceux qu'ils sauront estre amis & familiers du festoyāt, faisant à l'enui auec lui, à lui conuier & appeller les siens mesmes, ou biē s'il en veut mener de ceux qu'il a en sa compagnie, qu'il en choisisse ceux que le festoyant lui mesme choisiroit. S'il est modeste, gens modestes: s'il est studieux & docte, gens aussi doctes & studieux: s'il a eu autrefois authorité, hommes qui presentement soiēt en authorité, & ausquels il entēdra qu'il desireroit bien parler, les saluer, & cōmuniquer auec eux. Car c'est vne prudēte courtoisie, & ciuilité grāde, de dōner à vn personnage tel, occasiō & moyen de les saluer & les caresser. Mais celui qui amene des gens qui n'ont rien de conuenable ni de conforme, comme à vn homme sobre, de grands yurongnes: à vn homme retenu & reglé en despēse, des hommes dissolus & superflus en toute profusion: ou bien à vn ieune homme qui aime à boire, rire, gaudir, & faire bonne chere, des vieillards seueres, parlans grauement, sages par la barbe: celui là est importun & impertinent, H

Comme le conuié doit estre soigneux de ne trainer trop de gens apres soy: aussi faut-il qu'il aduise que ceux qui l'accompagnent soient de sa sorte.

A tinét, recōpensant vne caresse hospitale d'vne importunité fascheuse: car il faut que le cōuié mette aussi grād peine de cōplaire au cōuiant cōme le conuiāt & festoyant au conuié. Or sera-il le bien venu & agreable, s'il rend non seulement luy, mais aussi ceux qui vienent auec lui, & pour l'amour de lui, courtois & gracieux. Le troisiéme qui nous reste, est celui qui est conuié & mené par vn autre chez vn autre, lequel s'il se fasche & prend à desplaisir que lon l'appelle ombre, sans point de doute il craint son ombre, mais il a besoin d'y aller bien retenu, & auec grande circōspection. Car il n'est pas honneste de suiure facilement tous ceux qui conuiét indifferemment, & si ne faut pas legerement considerer, qui est celui qui l'appelle & conuie: car s'il n'est bien son familier, ains quelqu'vn de ces riches magnifiques & pompeux, qui veulēt comme sur vn eschaffaut, monstrer grād nōbre de suite & de satellites apres eux, ou qui pensent faire beaucoup pour lui, & grandemēt l'honorer en l'y menant, il le faut

V. Du deuoir de celui qui est conuié par autrui à vn festin chez vn autre.

B refuser du tout. Mais encore qu'il soit bien ami, & familier, il ne lui faut pas pourtāt incontinent obtemperer, mais oui bien si lon void qu'il ait besoin necessairemēt de parler & de cōmuniquer auec le festoyant, & qu'il ne puisse pas recouurer l'occasiō plus oportune pour ce faire: ou qu'il viene de quelque lointain voyage, où il ait longuement esté: ou qu'il soit prest de s'en aller, & que pour amitié qu'il porte, il appete, & desire d'entretenir celui qu'il appelle, & qu'il n'y en mene pas plusieurs, ni gens estrangers & inconus, ains ou lui seul, ou auec peu & d'amis familiers: ou, apres toutes ces considerations là, qu'il pratique de contracter par son entremise quelque cōmencemēt de familiarité, de conoissance & d'amitié de celui qu'il veut mener auec celui qui le festoye, qui soit homme de bien & d'honneur, & digne d'estre aimé. Car quand aux meschans, tant plus ils nous retienent & embrassent comme des ronces, dautant plus les faut il arracher, ou bien passer par dessus, encore que ceux qui nous y voudroient mener, fussent honnestes, mais non pas chez vn hōneste homme, il ne faut pas les y accōpagner, ni endurer que lon nous face prēdre du poison parmi du

Iusques où il se faut accommoder à son ami en tels cas.

C miel, c'est à dire, l'acointance d'vn meschant par l'entremise d'vn bon ami. Aussi n'y a-il point d'aparence d'aller chez vn homme que lon ne conoit du tout point, & auec lequel on n'a familiarité quelconque, si d'auenture ce n'estoit quelque personnage d'excellēte vertu, comme nous auons desia dit, & que cela puisse seruir à dōner commencemēt à quelque bonne amitié & dilection, d'aller franchement & sans ceremonies deuers lui, sous l'aile & l'ombre d'vn autre: & quant à ceux qui nous sont familiers, vers ceux-là pouuons nous principalement aller à la semonce d'vn autre, ausquels nous donnons reciproquement licence de venir chez nous à l'ombre & au conui d'vn autre. Car vn bouffon plaisant nommé Philippus disoit que ceux qui alloient en vn festin sans mander estoient plus ridicules, & faisoient plus rire, que ceux qui estoient conuiez. Mais ie dis qu'il est plus honorable & plus agreable aux gens de bien & bons amis, d'aller chez leurs amis, gens de bien & d'honneur aussi, quand ils y vienent oportunément sans estre conuiez ni attendus auec d'autres amis: car

Belles similitudes, monstrans qu'il faut fuir la compagnie des meschās: n'allez chez celuy qui nous est du tout inconu: & si nous allons chez ceux que nous cōnoissons, leur faire conoistre que nous sommes prests à leur rendre la pareille.

D tout ensemble ils resiouissent ceux qui les recueillent, & honorēt ceux qui les y menent. Mais bien se faut-il garder d'aller chez les Princes, grands seigneurs & riches hōmes, que lon n'y soit appellé par eux-mesmes, ains menez par autres, si nous-nous voulons garder qu'à bon droit lon ne nous puisse imputer d'estre sans propos effrōtez, impertinens, & ambitieux importunément.

QVESTION SEPTIEME.

S'il est honneste d'introduire des menestrieres & baladines en vn festin.

EN nostre ville de Chæronee il se tint vn iour propos à table où estoit Diogenianus Pergamenien, touchant les choses que lon doit ouir en banquetant, & cus-

La resolution est, moiennant que les plaisirs que lon re-

soit en vn feſtin ne facent dommage à perſonne, on ne s'é doit offéſer: & que le téps eſt plus propre alors, dautant qu'il faut ſe iouer en iouant, & tandis qu'on a l'eſprit relaſché d'affaires, gouſter en paſſant de tels esbatemens & meſmes en tirer quelque profit.

mes beaucoup d'afaires à nous defendre d'vn Sophiſte à longue barbe de la ſecte E
Stoïque, qui nous alleguoit Platon, blaſmát & condamnant ceux qui introduiſoiét en leurs feſtins, durant que lon ſoupoit, des meneſtrieres, pour les faire ouir, comme s'ils ne pouuoient pas s'entretenir de bons propos les vns les autres : combien que toutefois fuſt auſſi là preſent Philippus le Pruſien de la meſme eſchole, qui diſoit qu'il ne faloit point alleguer, ains laiſſer là ces perſonnages qui ſont introduits parlans au feſtin d'Agathon, leſquels ſonnoient & parloient plus doucemét & plus plaiſamment, que toutes les fleutes & toutes les cithres du monde. Car ce n'euſt pas eſté grande merueille ſi des meneſtrieres n'euſſent point eu d'audience en vn tel conuiue, mais ſi les conuiez n'oublioient pas tous à boire & à manger pour le grand plaiſir & contentement qu'ils auoient d'ouir de tels propos : combien que Xenophon n'ait point eu de honte d'endurer, en la preſencé de Socrates, d'Antiſthenes, & autres tels perſonnages, vn bouffon plaiſant, Philippus: non plus qu'Homere n'a point eu F
de honte d'enſeigner en paſſant aux hommes, que l'oignon eſtoit la ſaulſe du vin. Et Platon a ietté comme vn entremets de comædie en ſon Conuiue, le propos d'Ariſtophanes touchant l'amour, & à la fin ouurant la ſalle à portes arrie-ouuertes, encore y introduit il vne farce la plus bizarre de toutes, c'eſt Alcibiades aiant bien beu & eſtant couronné de chapeaux & feſtons de fleurs qui vient en maſque faire vne mommerie. Et puis les altercations qu'il a à l'encontre de Socrates touchant Agathon, & la louange de Socrates: O ſainctes Graces, ie croy, s'il eſt loiſible d'ainſi dire, que ſi Apollon lui-meſme fuſt entré, aiát ſa lyre toute preſte & accordee pour iouër, les aſſiſtans l'euſſent ſuplié d'arreſter iuſques à ce que le propos euſt eſté acheué & conduit à ſa fin : & puis ces perſonnages là qui auoient tant de graces en leurs propos, vſoient neátmoins encore de ces entremiſes là, & diuerſifioyét leurs feſtins de ces ieux là, pour faire rire & pour eſgayer la compagnie: & nous qui ſommes meſlez de gens manians afaires, de marchands, & de pluſieurs, telle fois eſt, ignorans de G
toutes lettres, & ruſtiques, nous chaſſerós vne telle grace & tels paſſe-temps hors de nos conuiues, ou nous nous en irons fuyans de telles Sirenes, quand nous les verrós arriuer? On trouuoit eſtrange de ce que Clitomachus, qui faiſoit profeſſion de combatre es ieux de pris, incontinent que lon mettoit en auant des propos de l'amour, ſe leuoit de la compagnie, & s'en alloit. Et vn graue philoſophe fuyant d'ouyr vn ieu de fleutes s'en ira d'vn feſtin, & comme s'il auoit peur d'vne meneſtriere qui s'appreſtaſt pour ſonner ou cháter, il criera incontinent à ſon vallet, qu'il allume la torche, ne ſera-il pas en ce faiſant digne d'eſtre ſifflé & moqué de tout le monde, s'il ſe ſcádaliſe des plaiſirs innocés qui ne portent dómage à perſonne, comme les eſcharbots fuient les parfums & douces ſenteurs? Car s'il y a iamais temps ne lieu où il ſe faille iouër de tels ieux, c'eſt principalement ce pendant que lon eſt à table, & faut donner ſon eſprit à cela cependant que lon ſacrifie à Bacchus. Car quant à moy, Euripides, H
encore qu'il me plaiſe grandement au demeurant, ne me ſatisfait point quand il ordonne de la muſique, qu'il la faut transferer des conuiues aux dueils, aux douleurs & triſteſſes. Car là il faut donner, comme le medecin, vne bonne, ſobre & ſage remonſtrance, & au demeurant meſler ces voluptez de la muſique parmi les dons de Bacchus, en maniere de ieu: car ie treuue de bonne grace ce que dit quelquefois vn Lacedæmonien eſtant à Athenes, lors que les ieux des Tragædies & des danſes ſe faiſoient, quand il vid le grand & ſomptueux apareil des danſes, le grand trauail & ſollicitude que prenoient à l'enui les vns des autres ceux qui faiſoient iouër leurs Tragædies & Comædies, & qui mettoient en ordre leurs danſes: car il dit que la ville eſtoit deuenue folle, de iouër ſi à bon eſcient, c'eſt à dire de prendre tant de trauail pour vn ieu ſeulement. Car à la verité dire, il faut iouër en iouant, & n'acheter pas ſi cherement auec tant de frais & de deſpenſe, & de temps qui ſeroit mieux employé à autres bons afaires, vn oiſif paſſe-temps : mais à la table, cependant que lon a l'eſprit

1. Pource que les plus ſages entre les Grecs l'ont ainſi pratiqué.

2. Si les plus graues ſe ſont dextremét aidez de ces entremiſes: il eſt plus conuenable encor aux compagnies compoſees de diuerſes pieces de s'en accommoder.

3. Au contraire, les plus ſeueres ſe rendét ridicules, quád ils fuyent tels eſbats prins & donnez en temps propre.

4. Mais cela doit eſtre fait en iouát, pour peu de téps, & en telle ſorte qu'il ne nous deſtourne point des choſes ſerieuſes.

A prit relasché d'afaires, gouster vn petit en passant de tels esbatemens, & quand-& quand considerer si lon en pourroit point tirer quelque profit.

QVESTION HVITIEME.

Quelles choses sont bonnes à ouir durant que lon est à table.

QVAND cela eust esté dit, le Sophiste voulut repliquer: mais pour l'entrerompre, ie me pris à dire, Il vaudroit mieux, Diogenian, considerer quelle sorte d'esbatement, entre plusieurs qu'il y en a, seroit plus propre & plus couenable à ouir, durant que lon est à table, & prions ce sage homme-ci d en vouloir donner son iugement. Car estãt, comme il est, inflexible, & homme qui ne se laisse point mener aux voluptez & delices, il ne s'abusera iamais à preferer ce qui sera plus plaisant à ce qui sera meilleur. B Comme donc Diogenian l'en priast & nous aussi, luy ne s'en faisant pas beaucoup prier, sans attendre dit incontinent, qu'il chassoit & réuoyoit tous autres passe-temps de l'ouïe au Theatre, & à l'eschaffaut des baladins, & qu'il introduisoit vne sorte de plaisir d'ouïe, qui depuis n'agueres estoit venu en vsage à Rome: Car vous sauez, dit-il, qu'entre les Dialogues de Platon, il y en a aucuns qui contienent vne narration continuelle de quelque chose qui a esté ou faite ou dite, les autres sont à personnages qui deuisent ensemble. De ceux-là donc qui sont à personnages, on en fait aprendre à des ieunes enfans les plus legers, qui les recitét par cœur, & y adiouste lon des gestes conuenables aux mœurs & au naturel des personnes introduites, vne confirmation de voix, vne contenãce & disposition qui acompagne les paroles: ceste façon de passe-temps a esté merueilleusement bien receuë des gens d'honneur & graues: mais ceux qui ont les aureilles effeminees & trop delicates, pour estre ignorans & ne sauoir que c'est de bien & d'honneur, qui, comme souloit dire Aristoxenus, vomissent la cholere & rendent leur gorge, quand ils oyent quelque bonne harmonie, C ceux-là ia reiettoient & ne la vouloient point ouir, & ne me esbahis point s'ils la reiettoient & condamnoient du tout, car ils sont plus eneruez que femmes. ADONC Philippus voiant que quelques vns oyoient cela mal volontiers: Attens, mon ami, dit-il, & dilaye de nous dire iniure: car nous-mesmes fusmes les premiers qui reprouuasmes ceste maniere de faire, à Rome, & qui reprismes ceux qui vouloient faire seruir Platon de farce & d'esbatement à la table, & pretendoient ouir reciter les Dialogues de Platon parmi les tartes, les confitures & les parfums, attendu que si on y admettroit seulement les Oeuures de Sappho, ou les Odes d'Anacreon, i'en aurois si grande honte, que i'en mettrois à bas la coupe, & laisserois à en boire. Il y a beaucoup d'autres choses qui me vienent en l'entendement, lesquelles ie crains de dire, de peur qu'il ne semble que ie dispute à bon esciét alencontre de toy: parquoy ie donne auec la coupe à ce mien ami, comme tu vois, la charge de lauer vne aureille alteree d'vn propos qui soit bon à boire.

D DIOGENIANVS adonc receuant la coupe: Mais ie voy, dit-il, ici tous bõs propos & sobres, tellement qu'il semble que le vin ne nous fait point de tort, ni ne nous gaigne point. Mais ie crains que ie ne sois moy-mesme chapitré, toutefois ie suis d'auis qu'il faut retrencher plusieurs des matieres que lon oit par plaisir, & la premiere la Tragedie entre autres, comme chose qui ne sied pas gueres bien en vn festin, parce qu'elle crie trop grauement, & represente des suiets & argumens qui esmeuuent à pitié & à compassion. Ie renuoye aussi & reiette entre les danses celle de Pylades, comme estant trop pompeuse, trop passionnee, & où il faut trop iouër de personnages: mais bien reçois-ie ces especes villageoises, que Socrates parlant de la danse racõte, comme la Bathyllienne, tenãt du son de celle qui s'appelle Cordax à la rustique, où il y a parmi les sauts de quelque Pan, ou de quelque Satyre faisant de l'amoureux,

I. Plutarque ayãt prié vn Sophiste de dire ce qu'il est bon d'ouir tãdis qu'on est à table, icelui veut qu'on introduise des ieunes enfans qui recitent quelques dialogues de Platon.

Sommaire du contenu des dialogues de Plató, & de quel vsage ils estoient entre les enfans des Grecs.

II. Philippus reiette cest auis, & ne veut point que Platon serue de farceur en vn banquet.

III. Diogenian prenant la parole, recite les choses qu'il faut bannir ou admettre es banquets pour le contentement de l'ouye: notamment il donne la preseance & prerogatiue aux Comedies de Menander.

Quant à la Comædie, celle qui s'appelle l'anciéne n'est point bien sortable pour re- E

1. Pource que l'anciéne Comedie est trop picquáte, dissolue & difficile à entendre.

citer pendant que lon est à table, à cause de son inegalité, par ce que sa grauité & liberté de parler en ses digressions, que lon appelle παραβάσεις, est trop franche & trop vehemente, & sa facilite de brocarder, piquer, gaudir & moquer est trop frequente, trop ouuerte, pleine de paroles deshonnestes, lasciues & dissoluës, & dauantage ainsi comme es festins des princes & grands seigneurs, il y a tousiours aupres de chascun de ceux qui sont assis à table, vn eschanson pour lui dõner à boire, aussi faudroit il qu'il y eust tousiours vn Grammairien qui leur exposast à chasque coup, que veut dire ce mot Læsmodias, dont vse Eupolis, & Cinesias es comædies du poete Platon, & Lampon en Cratinus, & qui leur donne aussi à conoistre chascun de ceux qui y sont moquez, de maniere que nostre festin deuiendra vne eschole de grammaire, ou bien que les brocards & traits picquãs de moquerie, seront iettez & s'en iront en vain, sourds & muets, sans estre de personne entendus. Mais quant à la nouuelle co-

2. Au contraire, la nouuelle comedie est familiere, senteutieuse, graue & plaisante.

mædie, qu'ẽ pourroit-on dire, sinõ qu'elle est si fort incorporee auec les festins, qu'il seroit plus aisé de dresser vn festin sans vin, par maniere de dire, que sans Menander? Car le langage en est doux & familier, & la matiere telle, que ni elle ne peut estre F mesprisee des sobres, ni fascher les yures: & puis de belles & bonnes sentẽces en simples termes, qui coulent parmi si à propos, qu'elles amollissent & plient les plus dures mœurs & natures dedans le vin, comme le fer dedans le feu, & les amenent à toute humanité. Brief la meslãge qu'il y a par tout de ieu & de grauité ensemble, est telle, qu'elle semble n'auoir esté inuẽtee pour autre chose que pour plaire & profiter à ceux qui auoient bien beu, & en auoient pris au cœur ioye: & puis les amourettes

Netteté des Comedies de Menander.

qui y sont demenees, sont merueilleusement à propos pour gens qui ont beu, & qui s'en vont au partir de là trouuer leurs femmes. Et ne se trouuera point en tant de Comædies qu'il a escrites, qu'il y ait amour de garçon: encore les violemẽs de filles qui y sont depucelees se terminent ordinairement en mariages. Quant aux amours des courtisanes, si elles sont fieres & presomptueuses, il entrerompt ceste affection là par G quelque chastiemẽt ou quelque repentance des ieunes hommes qui se reuienent & se reconoissent: & quant à celles qui sont bien conditionnees, & qui respondent à l'amour qu'on leur porte, ou il leur fait retrouuer leur pere legitime, ou il leur mesure le temps de l'amour, qui à la fin se tourne en vne honneste honte. Ie say biẽ que toutes ces obseruations là à ceux qui sont embesongnez & occupez en quelques affaires, ne sont d'aucune importance: mais à la table en faisant bonne chere, ie m'esbahirois si leur delectation, leur dexterité & leur bonne grace obliquement n'aportoit aussi quand- & quand quelque amendement & ornement aux mœurs de ceux qui y prenent garde, pour leur imprimer enuie de ressembler & se cõformer à ceux qui

IIII. *En continuant le propos, Plutarque chasse des festins les moralitez, & les farces, & veut qu'on y introduise la musique, asauoir la cithre, la fluste, le psalterion, & nõmément la musique des voix: adioustant le temps auquel cela se doit faire.*

sont gentils & honnestes. Ici se teut vn peu Diogenian, fust ou pource qu'il eust acheué son propos, ou qu'il voulust reprendre son haleine. Et comme le Sophiste derechef s'attachast à lui, & lui dist, qu'il y faloit bien reciter quelques endroits & passages d'Aristophanes, Philippus en me nommãt: Cestui-ci, dit-il, a son desir satis- H fait, puis que lon a si bien recommandé son Menander, auquel il prend tant de plaisir, & ne se soucie plus du demeurant: mais il reste encore beaucoup d'autres matieres que lon a acoustumé d'ouir dont on n'a point encore fait d'examen, & toutesfois ie serois bien aise d'en ouir parler. Quãt à iuger des ouurages des imagers & statuaires, s'il plaist à cest estranger ici & à Diogenian, nous en deciderons demain la querelle à ieun. Adonc ie me pris à dire, Il y a d'autres ieux qui s'appellent Mimes, dont les vns se nomment Hypotheses, comme moralitez & representations d'histoires,

2. Pource que les moralitez ne se peuuẽt aisémẽt representer: & les farces corrompẽt les bonnes mœurs.

& les autres Pægnes, folastreries, comme farces: mais selõ mon iugement, ni l'vne ni l'autre sorte n'est bien conuenable à vn conuiue. La premiere pour sa longueur, & la mal-aisance de l'equipage qui y est necessaire, & les farceries par ce qu'elles sont pleines de gaudisseries, & de sales & ordes paroles, qui ne seroient pas bien seantes

mesmes

A mesmes en la bouche de laquais portant les mules, prouueu qu'ils fussent à des sages & honnestes maistres. Et neantmoins plusieurs font representer en leurs conuiues où sont les femmes & leurs enfans n'aians encore point de barbe, des folies & des propos qui troublent plus les esprits & les embrouillent de passions, que ne feroyent toutes les yurongneries du monde. Mais le ieu de la cithre, qui de si grande ancienneté, & iusques au temps mesmes d'Homere, est familiere amie des conuiues, il ne seroit pas honneste de dissoudre vne si longue & si ancienne amitié & familiarité, mais bien faudra-il prier les ioueurs qui en sonnent, qu'ils ostent de leurs chants leurs ordinaires complaintes & lamentations, & qu'ils ne chantent dessus que chansons & matieres gayes & conuenables à gens qui sont assemblez pour faire bonne chere. Au demeurant quant à la flute, qui voudroit mesme on ne sauroit la debouter & repousser arriere de la table, quand ce ne seroit que pour les libations, lors que lon espand du vin en l'honneur des Dieux, &

2. Mais le ieu de la Cithre est a cause de son ancienneté recommandable es festins: pourueu qu'on ne sonne dessus sinon choses conuenantes à gens assemblez pour s'esiouir honnestement autant on doit estimer de la flute.

B que lon prend les couronnes des chapeaux sur les testes, cela necessairement la requiert, & semble que les Dieux mesmes chantent quand & quand: & puis elle adoucit les esprits, & penetre dedans les oreilles auec vn si gracieux son, qu'elle porte vne tranquillité & pacification de tous mouuemens iusques dedans l'ame, tellement que s'il est encore demeuré en l'entendement quelque ennui, quelque solicitude que le vin n'ait peu effacer & dechasser, par la grace amiable & douceur de son chant, elle l'endort & assopit, prouueu qu'elle se maintiene aussi en la mediocrité, & qu'elle ne meuue & ne passionne point l'ame de trop de tons & de passages, lors qu'elle est destrempee & facile à glisser à cause du vin. Car ainsi comme les moutons n'entendent point le langage articulé qui ait quelque substance, mais auec quelques sifflemens, quelques flattemens des leures ou des mains, ou au son d'vn flageolet, les bergers les font leuer ou coucher: aussi la partie de l'ame qui est brutale, tenant de la beste paissante, & qui n'entend ni n'est pas ca-

Belle comparaison monstrant l'efficace & l'vsage de la musique & des instrumens en vn festin.

C pable de la raison, on l'apaise, on la renge, & la dispose lon comme il faut par chants & par sons que lon lui chante & que lon lui sonne. Toutefois à fin que i'en die ce qui m'en semble, i'estime que ni le son de la fleute, ni le son de la Lyre à part soy, sans parole & voix d'homme chantant dessus, ne sauroit resiouir vne assemblee de conuiue, comme fera vne parole bien aproprice & acommodee au son: car il faut ainsi s'acoustumer de prēdre la volupté principale de la parole, & s'arrester à la parole: & quant au chāt & à l'harmonie en faire comme la sausse de la parole, & non pas la manger & aualler toute seule. Car tout ainsi qu'il n'y a personne qui repousse la volupté qui entre auec le vin & la viande que lon prend pour la necessité de la nourriture: mais celle qui entre auec les senteurs & parfums, comme non necessaire, ains trop delicate & superflue, Socrates en la soufflетant la chassoit: aussi ne deuons nous point ouyr le son d'vne flute, ni d'vn psalteriō qui nous viene batre les oreilles tout seul, mais bien s'il suit & acompagne vne parole qui festoye

Pourquoy es festins la musique de la voix doit estre conioincte auec celle des instrumens.

Similitude & exemple pour confirmation de ce que dessus.

D & resiouisse la raison qui est en nostre ame, nous le pourrons bien alors introduire: & pense quant à moy, que ce pourquoy Apollon anciennement punit le presomptueux Marsias, fut pour ce qu'auec sa muselière & sa fleute s'estant estoupe la bouche, il presuma de contendre & estriuer auec le seul son de sa fleute tout nud, alencontre du son de la cithre & du chant de la parole & de la voix ensemble. Prenons donc garde qu'en compagnie de gens, qui par la parole & docte deuis se peuuent entretenir & dōner du plaisir les vns aux autres, nous n'introduisiōs ie ne say quoy de tel, qu'il soit plus tost empeschement de plaisir aucun: car non seulement ceux là sont fols & mal conseillez, comme dit Euripide, qui aians chez eux & de leur propre, dequoy se sauuer, en vont cercher & emprunter d'ailleurs, mais aussi ceux qui aians dedans eux-mesmes assez dequoy se recreer & se resiouir, s'efforcent de mendier des delectatiōs peregrines au dehors: car la magnificēce du grand Roy de Per-

Autre exemple bien à propos.

3 Cependant, il faut euiter que ce passe temps de musique n'en empesche vn autre plus solide, à sauoir les doctes deuis.

se, dont il cuida vser enuers Antalcidas le Lacedęmonien, fut fort impertinéte, lourde & grossiere, quand il trempa dedans de l'huile de parfum vn chapeau de roses & de fleurs odorantes, & le lui enuoya, en corrompant & estaignant la naifue beauté & naturelle suauité d'odeur de ces fleurs là. Ce seroit donc tout vn d'aller enchanter & enfleuter vn conuiue au dehors, qui au dedans auroit & grace & musique, en lui ostant par l'estranger le propre, & par l'accessoire le principal. Parquoy ie conclus, que le plus oportun temps de tels amusemens d'oreilles seroit, quand vn festin cómenceroit vn petit à se troubler & se tourmenter de contention opiniastre: pour l'esteindre & assopir, qu'elle ne sortist hors des gonds iusques à iniures, pour reprimer vne dispute se desbordant en altercation fascheuse & debat sophistique, ou pour arrester des plaideries d'aduocats, & animositez d'harengueurs plaidans les vns contre les autres en vn conseil de ville, iusques à ce que le conuiue retournast derechef en son calme & sa tranquillité premiere. E

Exemple à ce propos.

En quel temps la musique de la voix & des instrumens est propre en vn festin.

F

QVESTION NEVFIEME.

Que le tenir conseil à table estoit aussi bien anciennement coustume des Grecs, comme des Perses.

L'ancienne coustume des Perses de consulter d'afaires à table estoit commune aux Grecs, cóme il le prouue par tesmoignages & exemples.

NICOSTRATVS nous donnoit vn iour à souper, là où on commencea à parler de quelque matiere, dont les Atheniens deuoient le lendemain tenir assemblee de peuple & conseil de ville. Si y eut quelqu'vn de la compagnie qui dit, Seigneurs, nous faisons ici vne chose Persienne, de tenir conseil à table. Et pourquoy Persiene, ce dit Glaucias, plus tost que Grecque? car ce fut vn Grec qui dit,

Le ventre plein on en consulte mieux.

Et les Grecs auec Agamemnon tenoient Troye assiegee, ausquels ainsi qu'ils buuoient & mangeoient ensemble, le bon vieillard Nestor commença à donner ce conseil, mettant en auant au Roy Agamemnon, de les assembler en conseil pour ce mesme effect, G

1. Des Grecs deuát Troye.

Iliad. liu. 9.

Donne à disner aux Seigneurs Capitaines,
Quand assemblé plusieurs tu en auras:
L'opinion de celui tu suiuras:
Qui conseillé t'aura plus sagement.

Parquoy les nations de la Grece qui ont eu de meilleurs statuts & de meilleures loix, & qui plus constamment ont retenu leurs anciennes façons de faire, tenoient leurs conseils à la table: car ce que lon appelloit en Candie Andria, & en Sparte Phiditia, tenoient lieu de conseils secrets, & de seance de Senateurs, comme aussi en ceste ville mesme le Palais & l'hostel de ville: & n'est pas loin de l'assemblee nocturne des plus gens de bien & des plus entendus au gouuernement de la chose publique que Platon met en ses liures, là où il renuoye les principaux afaires, & de plus grande importance, & ceux qui offrent des libations à Mercure dernier, lors qu'ils sont prests de s'en aller au lict, n'assemblent-ils pas le vin auec la parolle? En se retirant doncques ils font prieres & libation de vin au plus auisé des Dieux, comme estant present & aiant l'œil sur eux: mais les plus anciens appelloient Bacchus lui mesme Eubulus, c'est à dire, donnant sage conseil, comme ne aiant point besoin en cela de Mercure: & la nuict, à cause de lui, Euphrone, qui est à dire, sage. H

2. Des Candiots

3. Des Spartiates.

4. Des Atheniens.

5. De Platon.

Confirmation, par les noms donnez à Bacchus & à la nuict.

QVE-

A QVESTION DIXIEME.

S'ils faisoient bien de consulter à table.

QVAND Glaucias eut dit ces paroles, il nous sembla bien que ces propos là turbulents estoiét apaisez & assopis, mais à celle fin qu'ils fussent du tout plus oubliez, Nicostratus mit en auant vne autre question, disant que parauant il ne lui enchaloit pas beaucoup, quand il sembloit que ce fust vne vsance Persienne, mais puisque maintenant il a esté descouuert qu'elle est aussi bien Grecque, elle a besoin de raison pour la soustenir alencontre de l'absurdité, qui de prime face se presente, par ce que le discours de la raison, aussi bien comme l'œil, est bien mal-aisé à regir & manier en grande quantité d'humeur & encore agitee, là où toutes choses odieuses de tous costez viennent en euidence & sortent au dehors au vin, ne plus ne B moins que les serpenteaux, lezards, & reptiles, au Soleil, rendans l'opinion vacillante & mal asseuree. Parquoy ainsi comme le lict est meilleur que la chere à ceux qui boiuent, dautant qu'il contient tout le corps & l'exempte de tout trauail de mouuement, aussi est-il meilleur de tenir l'ame à requoy du tout, ou sinon cõme lon donne aux petis enfans qui ne peuuent arrester, non vne espee, ni vne iaueline, mais des sonnettes ou des boulles, ne plus ne moins que Bacchus a dõné en main aux yurongnes la ferule, baston fort leger, & arme fort gracieuse, à fin que pour ce qu'ils frapent volontiers, ils bleccent & offensent moins, par ce qu'il conuient que les fautes qui sont commises par yurongnerie passent legerement en risee, & ne soient pas atroces ne tragiques, en amenant de grands inconueniens. Et puis ce qui est le principal, quand on delibere & consulte de bien grands afaires, que celui qui a faute de sens ou d'experience suiue en son opinion ceux qui ont grand entendement, & aille apres ceux qui sont experimentez, le vin oste le moien de le faire, de sorte que le C nom de Oinos, c'est à dire vin, comme Platon escrit, en a pris sa denomination, par ce qu'il fait que ceux qui ont bien beu estiment beaucoup de soy, & pensent auoir grand sens: car encore qu'ils s'estiment eloquens, beaux & riches, ils s'estiment encore plus sages & prudens, & pourtãt est le vin fort plein de grand langage, & nous emplit de babil importun, & d'opinion grande de nous mesmes en toutes sortes, cõme meritans plus tost d'estre ouys que d'ouir, & de mener plus tost que de suiure.

1. Nicostratus propose les absurditez qui semblent resulter des cõsultations & propos d'importãce tenus à table, taschant de prouuer par diuerses raisõs enrichies de similitudes, qu'on n'y doit remuer que propos qui n'esmeuuent pas beaucoup l'ame.

Effects du vin pris outre la mesure acoustumee.

MAIS ce dit Glaucias, il est biẽ aise de ramasser & alleguer ce qui fait à ce point là, par ce que c'est chose assez claire & notoire: mais il faudroit ouïr discourir au contraire, s'il y auoit quelqu'vn ou ieune ou vieil qui se voulust opposer à cela, à la defense du vin. Et comment, dit alors mon frere, malicieusement & finement: Et pensez vous qu'il y ait homme qui seust presentement inuenter & alleguer sur ceste question là tout ce qui s'en pourroit dire? Pourquoy non, dit Nicostratus, ne le penserois-ie, veu qu'il y a ici des gens doctes, & qui aiment bien le bon vin? L'autre se D souriant: Et puis, dit-il, tu cuides que tu sois assez suffisant pour discourir de cela deuant nous, & neantmoins que tu sois indisposé & inhabile à deuiser d'afaires de gouuernement, pour ce que tu as bien beu, n'est-ce pas propremẽt tout vn, comme si quelqu'vn estimoit, que celui qui a beu ne void pas bien de ses yeux, ni aussi n'oit pas bien de ses oreilles ceux qui parlent & qui deuisent auec lui, mais qu'il entend & oit parfaitement bien ceux qui chantent ou qui iouent des fleutes? Car comme il est vray-semblable, que les choses vtiles retienent & affectionnent plus les sens ici, que les belles & gentilles, aussi là rendent elles l'entendement plus attentif: & si pour auoir bien beu il ne peut à l'auenture pas bien comprendre quelque difficulté & subtilité des plus ardus points de la philosophie, ie ne m'en esbahis pas: mais s'il est question des matieres & d'afaires d'estat, il est vray-semblable qu'il se recueille & reserre en vigueur de sens, comme Philippus de Macedoine, apres la ba-

11. Le frere de Plutarque respõd à Nicostratus, & maintiẽt que c'est biẽ fait de traiter d'afaires d'importãce à table, monstrãt par qui cela se peut & doit faire, & confermant ses raisons par diuers exemples.

1. De Philippus Macedonien.

taille qu'il gaigna à Chæronee faisant & disant plusieurs folies dignes de grande moquerie pour ce qu'il auoit bien beu, incontinent qu'on lui vint parler de paix & d'apointement, il rassit son visage, fronça ses sourcils, & chassant arriere toute vaine resuerie,&toute insolence & dissolution,il rendit aux Atheniens vne fort sobre & bien aduisee response. Mais aussi y a il differéce entre bien boire & s'enyurer: car ceux qui sont yures de maniere qu'ils ne sauent ce qu'ils font ne ce qu'ils disent, nous estimons qu'il les faut enuoyer dormir: & ceux qui se sont vn peu donné au cœur ioye en beuuant à bon escient,prouueu qu'ils soient au demeurát gens de ceruelle,il ne faut pas craindre que pour cela l'entendemét leur varie,ne qu'ils perdent ou oublient leur experience,attendu que nous voions les baladins, & les ioueurs de cithres,qui pour auoir bien beu n'en font de rié moins bié en leur mestier,es festins & es theatres:car l'experience leur demeurant tousiours presente auec eux,leur rend le corps adroit, & se mouuant & maniant souplement & seurement comme il faut. Et y en a plusieurs à qui le vin adiouste vne asseurance & hardiesse gaye & deliberee, qui leur aide à bien faire leurs actions,non fascheuse ni insolente,mais gracieuse & plaisante:comme lon dit qu'Æschylus escriuoit ses Tragædies en buuát à bon escient,de sorte que toutes estoient de l'influence du bon Bacchus,non pas comme disoit Gorgias,qu'il y en auoit vne de Mars, celle qui est intitulee, Les Sept princes de deuant Thebes: car aiant le vin vertu d'eschaufer non le corps tant seulement, mais aussi l'ame,comme dit Platon,il rend le corps penetrable, & ouure tous les pores,de sorte que les imaginations le courent facilement,atirans quand & l'asseurance la raison: car il y en a qui ont bien l'inuention bóne,mais quád ils sont sobres ou à ieun,elle est froide,craintiue & figee, & quand ils ont beu, ils euaporent cóme fait l'encens par la chaleur du feu: & puis le vin chasse la peur qui est autant contraire à ceux qui consultent comme chose qui soit, & esteint plusieurs autres passions basses & viles, comme la malignité. Il desploye les plis de l'ame, & fait vne descouuerture de toutes mœurs & de toute nature par les propos,& si a vertu de donner vne franchise de librement parler, & consequemment de dire verité, sans laquelle rien ne seruiroit ni l'experience, ni la profondité d'entendement, mais plusieurs tenans & suiuans l'auis de celui qui a beu, rencontrent mieux que ceux qui finement & cauteleusement cachent leur opinion. Il ne faut donc point craindre que le vin ne remue les passions, car il n'en remue point des plus mauuaises, si ce n'est aux plus meschans hommes, desquels le conseil n'est iamais sobre: ains, comme Theophrastus souloit appeller les boutiques des barbiers,des banquets sans vin:aussi y a il vne yuresse sans vin,triste & malheureuse, qui demeure tousiours dedans les hommes vicieux & ignorans, tousiours tourmentee de quelque cholere, de quelque malignité, opiniastreté,ou auarice,dont le vin esmoussant la plus part, & non pas les aiguisant,les rend non pas fols ne sots,mais simples,ronds,& non pas cauts,ni mesprisans ce qui est vtile, ains elisans ce qui est honneste. Mais ceux qui estiment que finesse soit bon entendement & que taquinerie mechanique ou fausse opinion soit sagesse & prudence, à bon droit afferment que ceux qui en buuant à la table disent rondement & franchement ce qui leur semble, sont fols & esceruellez: mais au contraire les anciens appelloient le Dieu Bacchus Eleutherea & Lysion, c'est à dire, deliureur & deslieur, & maintenoient qu'il auoit bonne partie de la diuination, non pource qu'il fust furieux & insensé, comme dit Euripide, mais pour ce que nous ostant toute crainte seruile, desfiance & couardise de l'ame, il nous fait vser de verité & de liberté les vns auec les autres.

Margin notes:
2. Des hommes qui ont le cerueau ferme.
3. Des baladins & ioueurs de cithre.
4. Du Poete Æschylus.
Effects du vin, proposez pour maintenir que c'est bien fait de consulter à table d'afaires de consequence.
Quant aux meschans soit qu'ils vsent ou abusent du vin, il n'est iamais temps de s'aprocher d'eux, pour leur demander ou donner conseil.

E F G H

Le huitieme Liure des propos de table.

SOMMAIRE.

1. *Des iours esquels sont nez quelques vns des hommes illustres, & parmi de la generation que lon dit descendant des Dieux.*
2. *Comment est-ce que Platon dit que Dieu exerce tousiours la Geometrie.*
3. *Pourquoy la nuict est plus resonante que le iour.*

B 4. *Pourquoy est-ce que des ieux sacrez les vns ont vne sorte de couronne, les autres vne autre, mais tous ont la branche de palmier: & pourquoy les grandes dattes ont esté appellees Nicolas.*

5. *Pourquoy est-ce que ceux qui nauigent sur le Nil en puisent l'eau pour leur vsage auant le iour.*
6. *De ceux qui vienent tard au souper: & parmi cela d'où sont appellez ces mots ἀκράτισμα, ἄριστον & δεῖπνον.*
7. *Des preceptes Pythagoriques, par lesquels ils commandoient de ne receuoir point d'arondelles en sa maison, & de brouiller le lict incontinent que lon estoit leué.*
8. *Pourquoy est-ce que les Pythagoriens entre tous animaux s'abstenoient le plus de manger des poissons.*
9. *S'il est possible qu'il s'engendre de nouuelles maladies.*
10. *Pourquoy est ce que lon ne croid point aux songes de l'Automne.*

LE PROEME.

C Ceux qui chassent la philosophie hors des cõuiues & bãquets, Sossius Senecio, ne font pas cõme ceux qui en ostẽt la lumiere, mais biẽ pis, par ce que la lãpe ostee les hõmes bien cõditionnez & hõnestes n'en deuiendrõt point plus mauuais pour cela, dautãt qu'ils ont le reuerer, qui est biẽ plus puissant que le voir l'vn l'autre: là où quãd l'ignorãce & la desbauche se ioignẽt auec le vin, la lãpe mesme doree de Minerue, si elle y estoit, ne pourroit iamais rẽdre le cõuiue modeste, de bõne grace, ne biẽ ordõné: car de se rẽplir & saouler les vns auec les autres en silẽce sans mot dire, cela sent par trop son pourceau, & à l'auẽture est-il du tout impossible: & celui qui laisse la parole au conuiue, & n'y reçoit pas le sagemẽt & vtilemẽt en vser, est plus digne de moquer, que celui qui pẽseroit estre necessaire que lõ boiue & mange tousiours en vn souper, mais que lon n'y serue que le vin tout pur & sans eau, & la viãde sans sel ni sausse, & sans estre nettemẽt acoustree, par ce qu'il n'y a breuuage ni viande qui soit si fascheuse, ni si pernicieuse, n'estant pas acoustree ainsi comme il apartient, que la parole errante importunément & indiscrettement parmi vn banquet. C'est pourquoy les philosophes blasmans l'yurelle disent que c'est vn folastrer en buuant, & ce follastrer là n'est autre chose que l'vser de parole vaine, folle & indiscrette. Or quand vn caquet desordonné & vn fol parler entre vn banquet, il est force qu'insolence & vilenie en soit la treslaide & tres desplaisante issue. Parquoy il y a bien de la raison en ce que les femmes obseruent en nostre païs, es cerimonies de la feste que nous appellons Agronia, là où elles font semblant de cercher Bacchus, & puis cessent, disans qu'il s'en est fui deuers les muses, & qu'il est caché chez elles. Et peu apres sur la fin du souper elles se proposent les vnes aux autres des Enigmes & questions obscures à souldre, voulant le mystere de ceste cerimonie nous donner à entendre, qu'il faut à la table vser de propos où il y ait quelque bonne doctrine &

En ceste preface il monstre qu'il n'y a chose qui plus honore vn bãquet que les paroles sages qu'au cõtraire: les propos indiscrets & mauuais sont plus à craindre sans cõparaison que les viandes mal acoustrees.

D

Que c'est que l'yurelle & combien elle est dangereuse en vn banquet.

Cerimonies en la feste Agronia.

quelque grace. Et quand tels propos sont conioints auec le vin, alors ce sont les Muses qui cachent ce qu'il y a de farouche & de furieux, estant gracieusement retenu par elles. E

QVESTION PREMIERE.

Des iours esquels sont nez quelques vns des hommes illustres, & parmi de la generation que lon dit descendant des Dieux.

I. A l'occasiõ des iours de la naissãce de Socrates, ou de Platon, proches l'vn de l'autre, on met en auãt plusieurs autres naissãces & morts de personnes illustres, pour monstrer la conuenance des effects de Fortune & de Sagesse.

CE liure donc, qui est le huitieme de nos propos de table, contiendra pour la premiere question, ce que nous dismes & ouysmes dire n'agueres au iour que nous celebrions la feste de la natiuité de Platon. Car aiant le sixieme iour de Febrier solennizé la feste de la natiuité de Socrates, le septieme nous fismes celle de Platon: & ce fut ce qui nous donna argument d'entrer en propos cõuenable à l'occurrence de ces deux natiuitez, par ce que Diogenian de Pergame dit, que le poëte Ion ne disoit pas mal de la Fortune, qu'estant differẽte de la sagesse en beaucoup de choses, elle produisoit neantmoins beaucoup d'effects semblables à elle: pour le moins semble-il qu'elle ait fait succeder cela fort à propos & dextrement, non seulement que ces deux natiuitez se sont rencõtrees fort pres l'vne de l'autre, mais aussi que celle du plus ancien & du maistre est arriuee la premiere en ordre: & i'alleguay aussi plusieurs exemples des choses arriuees ainsi à mesme temps, comme fut celui de la mort & natiuité d'Euripides, qui nasquit le propre iour que les Grecs combatoient le Roy de Perse, en la bataille de Salamine, & mourut le mesme iour que nasquit Dionysius l'aisné le tyran de la Sicile, Fortune aiant, ce dit Timæus, tiré hors de ce monde le poëte representateur des maux & miseres tragiques, au mesme iour qu'elle en faisoit naistre l'executeur: aussi mentionna lon que la mort d'Alexandre le grand se rencontra au mesme iour que celle de Diogenes le Cynique: & fut on d'accord que le Roy Attalus estoit mort le propre iour de sa natiuité: & dirent aussi quelques vns que Pompeius le grand estoit mort en Egypte au mesme iour de sa natiuité, toutefois d'autres disoient que ç'auoit esté vn iour deuant: aussi vint en auant Pindare, estant né durant la feste des ieux Pithiques qui depuis cõposa maint hymne à l'honneur du Dieu à qui se celebroient lesdits ieux. Florus aussi dit, que Carneades n'estoit point indigne d'estre mentionné au iour de la naissance de Platon, aiant esté l'vn des plus illustres supposts de l'Academie, & que l'vn & l'autre auoient esté nez en la feste d'Apollon, l'vn à Athenes, en celle qui se nomme Thargelia, & l'autre le iour que les Cyreniens solennisent celle qu'ils appellent Carnia, qui sont toutes deux le septieme de Feburier, auquel iour vous autres messieurs les prestres d'Apollon dites qu'il nasquit, & pource l'appellez Hebdomagéne: c'est pourquoy il m'est auis, que ceux qui attribuent à ce Dieu, la generation de ce personnage, ne lui font point de deshõneur, nous aiãt engendré vn medecin qui nous a par le moien de la doctrine de Socrates guari, cõme vn autre Chiron, de tresgrieues passiõs & maladies de l'ame. Aussi n'oublia lon pas à dire, ce que lon tient pour chose certaine, qu'Apollon s'aparut en vision la nuict à son pere Ariston, qui lui defendit de toucher à sa femme de dix mois: & Tyndares Lacedæmonien prenant la parole, adiousta que lon pouuoit bien chanter & dire de Platon,

Rencõtre notable de mort & de vie es deux renommez representateur & executeur de tragedies.

F

G

De la naissance de Platon.

H

Iliad. liu. 24.

Pas ne sembloit estre d'homme mortel
Fils engendré, mais d'vn Dieu immortel.

II. De la generatiõ des Dieux, & la ridicule opiniõ des Philosophes Payẽs & des Egyptiens sur cela.

MAIS i'ay peur que l'engendrer ne contredise à l'immortalité de la diuinité, autant comme l'estre engendré, car cest acte là est vne mutation & passion aussi bien: comme Alexandre mesme donna bien à entendre quelquefois, quand il dit, qu'il se conoissoit mortel & corruptible, principalement au dormir, & au conoistre la femme: par

A me: par ce que le dormir se fait d'vne relaxation procedant de foiblesse, & que toute generation soit vn passer du sien propre en l'autrui. Mais d'autre costé ie m'asseure derechef, quand i'entens que Platon lui-mesme appelle Dieu eternel & non engendré, Pere & facteur du monde & de toutes choses generables, non que Dieu engendre humainement par semence, mais par vne autre puissance, qui imprime en la matiere vne vertu generatiue qui l'altere & transmue:

Car le vent mesme, en passant, de ses ailes
Va remplissant des oiseaux les femelles,
Auant leur temps prefix à engendrer.

Et me semble qu'il n'y a point d'inconuenient, que Dieu s'aprochant des femmes, non pas comme homme, mais par autre sorte d'atouchement & d'aproche, n'altere & n'emplisse de semence diuine vne femme mortelle: & cela, dit-il, n'est pas de mon B inuention: car les Egyptiens tienent que leur Apis est ainsi engendré par la lumiere de la Lune qui engrossa sa mere: & brief ils admettent bien qu'vn Dieu masle puisse habiter auec vne femme mortelle, mais au reuers ils ne cuidét pas qu'vn hôme mortel puisse donner à vne Deesse aucun principe de grossesse & de generation, par ce qu'ils estiment que la substance des Deesses consiste en quelque air, quelques esprits, ou en quelques chaleurs & humeurs.

Fables estranges & detestables.

QVESTION SECONDE.

Comment-est ce que Platon dit, que Dieu exerce tousiours la Geometrie.

APRES ces propos s'estant fait vn peu de silence, Diogenian recommençant à parler: Voulez-vous, dit-il, puis que nous auons parlé des Dieux, au iour de la C naissance de Platon, que nous le prenions lui-mesme pour argument de nos deuis? en recerchant à quelle intention, & selon quelle intelligence il a dit, que Dieu exerce tousiours la Geometrie, au moins si vous voulez suposer que ceste sentéce soit de Platon. Ie dis adonc, qu'elle n'estoit escrite en pas vn de ses liures, mais on la tenoit pour certainement siene, & sentoit bien son stile & sa façon de parler. Tyndares adonc prenant incontinent la parole: Estimez donc, dit-il, Diogenian, que ceste sentence couuertement nous signifie quelque grande & obscure subtilité, & non pas ce que lui-mesme a plusieurs fois dit & escrit en louant & magnifiant la Geometrie, comme celle qui arrache ceux qui s'attachent aux choses sensibles, & les destourne à penser aux intelligibles & eternelles, dont la contemplation est la fin & le but dernier de toute la philosophie, comme la veuë des secrets est la fin de la religion mystique, car le clou de volupté & de douleur qui attache l'ame au corps entre les autres maux qu'il fait à l homme, le plus grand est, qu'il lui rend les choses sensibles D plus euidentes que les intelligibles, & contraint l'entendement de iuger par passion plus que par raison. Car estant acoustumé par le sentiment du trauail, ou du plaisir d'entendre à la nature vagabôde, incertaine & muable des corps, comme chose subsistente, il est aueuglé, & perd la conoissance de ce qui veritablement est & subsiste la lumiere & instrument de l'ame, qui vaut mieux que dix mille yeux corporels, par lequel organe seul se peut voir la diuinité. Or est-il qu'en toutes les autres sciences Mathematiques, comme en mirouërs non rabouteux, mais egalement par tout vnis aparoissent les images & vestiges de la verité des choses intelligibles: mais la Geometrie principalement, comme la mere & maistresse de toutes les autres, retire & destourne la pensee purifiee & deliee tout doucement de la cogitation des choses sensuelles. C'est pourquoy Platon lui-mesme reprenoit Eudoxus, Archytas & Menechmus, qui taschoient à reduire la duplication du solide quarré des manufactures

1. Tyndares expliquant la question magnifie la Geometrie, appliquant couuertement son propos à la Deité, en ce que la geometrie destournãt la pensee des choses sensuelles monstre (si il faut ainsi parler) à quoy s'exerce la sagesse eternelle, c'est asauoir aux choses vrayement intelligibles & propres à sa nature.

Excellence de la Geometrie par dessus les autres sciences mathematiques.

d'instrumens, comme s'il n'estoit pas possible par demonstratiõ de raison, quoy que E
lon y tascbast, de trouuer deux lignes moyennes proportionnelles. Car il leur ob-
iiçoit que cela estoit perdre & gaster tout ce que la Geometrie auoit de meilleur,
en la faisant retourner en arriere aux choses maniables & sensibles, en la gardant de
mõter à mõt, & d'embrasser ces eternelles & incorporelles images, ausquelles Dieu
estant tousiours ententif, en estoit aussi tousiours Dieu.

II. Florus raporte la sentence de Platon au gouuernement Politic, & dit que Dieu aplique ceste proportion aux choses humaines, nous enseignant qu'il faut faire iustice esgale, & nõ pas egalité, iustice.

A p r e s Tyndares, Flo-
rus qui estoit son familier, & faisoit semblant par maniere de ieu d'en estre amou-
reux, Tu m'as fait grand plaisir, dit-il, de dire que ce propos n'est pas tien, ains le cõ-
mun dire d'vn chascun: car tu m'as, par ce moien, donné licence de refuter ceste opi-
nion la, en monstrant que la Geometrie n'est point necessaire aux Dieux, mais aux
hommes. Car Dieu n'a point besoin d'aucune science mathematique, comme d'vn
instrument & machine qui le destourne des choses engendrees, & conduise son en-
tendement & sa pensee à la cogitation de celles qui sont tousiours: car elles sont F
toutes en lui, & auec lui, & autour de lui. Mais prens garde que Platon n'ait cou-
uertement voulu signifier vne chose qui compete & apartient proprement à toy,
qui mesles Socrates auec Lycurgus, non moins que faisoit Dicæarchus Pythagoras.
Car tu sais bien que Lycurgus chassa hors de Lacedæmone, la proportion Arithme-
tique, comme turbulente & populaire, & y introduisit la Geometrique, comme plus
conuenable à vn petit nombre de sages gouuerneurs, & à vne Royauté legitime: car
celle là attribue au nombre l'egalité, & celle ci à la raison, selon la dignité: & ne con-
fond pas toutes choses ensemble, ains y en a en elle apparence & remarquable dis-
cretion & distinction entre les bons & les meschans, qui ne partagent pas entre eux,
ce qui est propre à chascun, à la balance ni aux lots, mais à la difference du vice & de
la vertu. Dieu donc, dit il, ami Tyndares, aplique ceste proportion là aux choses
humaines, & est ce qui s'appelle equité & iustice, nous enseignans qu'il faut faire iu-
stice esgale, & non pas esgalité, iustice: car ce que le vulgaire recerche d'egalité, qui G
est la plus grande iniustice qui soit, Dieu l'oste du monde, le plus qu'il est possible, &
obserue la dignité & le merite geometriquement, le terminant & definissant selon
la raison.

III. Autobulus prenant le propos met en auãt vne siene opinion, pour expliquer l'intention de Platon, & esclaircir quelques difficultez d'vn dialogue d'iceluy, asauoir du Timee.

N o v s autres louasmes ceste interpretation, mais Tyndares dit, qu'il
lui portoit enuie, & pria Autobulus de s'en attacher à lui, & de corriger son plai-
doyer, lequel s'en excusa, mais il amena & mit en auant vne autre siene intelligence
& propre opinion. C'est qu'il dit, que la Geometrie n'estoit point speculatiue des
mœurs, ni d'autre suiet quelconque, sinon des passions & accidens des termes qui
terminent les corps, & que Dieu n'auoit point par autre moien fait & fabriqué ce
monde, sinon en finissant & terminant la matiere qui estoit infinie, nõ en quantité ni
en grandeur, mais pour son inconstance vague & desordonnee, aiãs les anciẽs acou-
stumé d'ainsi parler, appellans infini ce qui n'estoit point arresté ni determiné. Car
la forme & la figure est le terme de chasque chose formee & figuree, la priuation de
quoy la rend à par elle informe & desfiguree. Mais que depuis que les nombres & H
proportions y vienent à estre imprimez, la matiere alors liee & serree de ligne, &
apres les lignes de superfices & de profondeurs, a produit les premieres especes &
differences des corps, cõme le fondement pour la generation de l'air, de la terre, de
l'eau, & du feu. Car il estoit impossible que de la matiere vague, errante & desor-
dõnee sortissent les egalitez des costez, & similitudes des angles, des corps premiers
Octaëdres, Icosaëdres, Pyramides & Cubes, sans vn ouurier qui les ordonnast & dis-
posast geometriquement. Ainsi fin estant donnee à l'infini, l'vniuers bien composé,
ordonné & contemperé, a esté fait & se fait tous les iours: la matiere s'efforçant &
taschant de retourner tousiours à son infini, & refuiant d'estre geometricee c'est
à dire definie & determinee: & la raison, au contraire, la reserrant & estraignant,
& la distribuant en diuerses & differentes especes, dont toutes choses qui naissent
& vienent en estre ont leur generation & constitution.

IIII. Plutarque adiouste son auis,

A p r e s qu'il eut dit
cela,

A cela il me pria de contribuer aussi quelque chose du mien à ce propos. Quant à moy ie louay grandement leurs opinions, comme estans naifuement propres à eux, & de leur inuention, & où il y auoit bien grande aparence. Mais afin que vous ne vous mesprisiez vous-mesmes, & ne regardiez du tout au dehors, escoutez l'intelligence & interpretation de ceste sentence, qui plaisoit le plus à nos precepteurs & maistres. Car il y a entre les propositions, ou plustost positions & theoriques geometriques, vne la plus notable, plus ingenieuse, & plus geometrique de toutes, Deux especes ou figures donnees en comparer vne troisieme, qui soit egale à l'vne, & semblable à l'autre : pour l'inuention de laquelle on dit que Pythagoras fit vn sacrifice aux Dieux. Car ceste proposition est bien plus galante, plus gentile, & plus ingenieuse que celle, par laquelle il prouua & demonstra que la soutendue pouuoit autant que les deux laterales, qui font l'angle droit d'vn triangle. Vous dites biē, respondit Diogenian, mais que sert cela au propos dōt il est question? Vous l'entēdrez facilement, dis-ie, prouueu que vous vouliez vous reduire en memoire la diuision

& mōstre que ceste sentence est tiree des discours du Timee de Platon, dont il donne briefuement l'exposition.

B de laquelle il a diuisé en trois, en son liure du Timee, les principes par lesquels le mōde a eu sa generation, dont il a appellé l'vn de tres-iuste nom, Dieu, l'autre la matiere, & le troisiesme l'Idee. Si est la matiere des suiets le plus desordonné, l'Idee des moules & patrons le plus beau : & Dieu, des causes la meilleure. Or vouloit-il autant comme il est possible, ne laisser rien fini & infini, ains orner la nature de proportion, de mesure, & de nombre, composant vn de ces deux ensemble, qui fust semblable à l'Idee, & aussi grand que la matiere. Parquoy se proposant à lui-mesme ceste proposition, y aiant desia les deux, il en fait la troisieme, & le fait & conserue egal à la matiere, & semblable à l'Idee : c'est le monde, lequel estant tousiours pour la necessité de la nature corporelle, nee auec lui, en generation, alteration & passions de toutes sortes, est secouru par son pere & son facteur, terminant & finissant la substāce par raison & proportion à l'image de son patron : voila pourquoy le pourpris de l'vniuers est plus beau d'estre ainsi vaste & plus grand, que s'il estoit moindre.

C

QVESTION TROISIEME.

Pourquoy est-ce que la nuict est plus resonante que le iour.

COMME nous soupions vn soir à Athenes chez Ammonius, nous entendismes vn bruit, qui fit retentir toute la maison, de gens qui de la rue crioient, Capitaine Capitaine, car Ammonius estoit lors pour la troisieme fois Capitaine. Il enuoya incontinent de ses gens voir que c'estoit : lesquels appaiserent aussi tost le tumulte, & conuoierent ceux qui auoient crié. Cependant nous nous mismes à enquerir, pourquoy c'est que ceux qui sont dedans la maison entendent bien ceux qui crient

1. Ammonius aiāt resolu la premiere question de l'ouye du dedans de la maison, dit son auis de cellecy, c'est que la nuict recōpense la perte de la veuë en augmentāt le sentiment de l'ouye.

D dehors, & ceux qui sont dehors n'entendent pas tant ceux de dedans. Ammonius dit incontinent que ceste question auoit esté soluë par Aristote, par ce que la voix de ceux de dedans sortant dehors, en vn air grand & ouuert, s'esuanouissoit & se dissipoit incontinent : mais celle de dehors entrant dedans, ne faisoit pas le semblable, ains estoit retenue enfermee, & consequemment plus aisee à entendre : mais que cela auoit plus de besoin de trouuer la raison, pourquoy de nuict les voix estoient plus sonantes, & qu'auec la grandeur elles auoient purement la clarté articulee & distincte. Quant à moy, dit-il, il m'est auis que la prouidence diuine a bien sagement ordonné la clarté viue à l'ouïe, lors que la veuë ne pouuoit rien du tout ou biē peu seruir : car l'air de la nuict solitaire, comme dit Empedocles, qui est tenebreux & obscur, autant qu'il oste aux yeux de presentiment, autant en rend-il aux oreilles, Mais pourautant que des choses qui se font necessairement par contrainte de na-

Problem. 37 sect. 11.

Notable effect de la prouidence diuine.

ture, encore en faut-il recercher les causes, & cela est le propre & peculier office du E philosophe naturel, de s'empescher apres les principes & causes instrumentales & materielles, lequel sera-ce de vous qui premier mettra en auant vne raison où il y ait de l'aparence? LA s'estant fait vn peu de silence, Boëtus dit, Quand i'estois encore ieune estudiant, i'vsois quelquefois des principes que lon appelle Positions en Geometrie, & suposois quelques propositions, sans les demonstrer: mais maintenant i'en vseray de quelques vnes, qui par ci deuant ont esté prouuees & demonstrees par Epicurus, Ce qui est se meut en ce qui n'est pas: car il y a beaucoup de vuide semé & meslé par entre les Atomes & menus corps indiuisibles de l'air. Quand donc il est bien espandu en laxité spacieuse à discourir çà & là pour la rarité, il y a beaucoup de petis & menus vuides parmi ces menues parcelles, qui ocupent toute la place: mais au contraire, quand ils sont reserrez, & qu'il se fait vne compression & estrainte d'iceux en peu de place, ces petis corpuscules s'entassans par force les vns sur les autres laissent vne large place & grande espace à vaguer au dehors: cela F se fait la nuict par le moien de la froideur: par ce que la chaleur lasche, disgrege & dissould les espessissemens: c'est pourquoy les corps qui bouillent, qui s'amollissent, & qui se fondent, occupent plus de lieu, & au contraire ceux qui se prenent, qui se figent & se gelent, se restraignent & amassent ensemble, & laissent des places vuides es vaisseaux & lieux où ils sont contenus, & dont ils se sont retirez. Et la voix venant à donner dedans ces plusieurs petits corps là, ainsi semez & drus, ou elle s'assourdit de tout poinct, ou elle se disgrege, ou trouue de grandes resistâces & empeschemens qui l'arrestent. Mais en vne espace vuide où il n'y a point de corps, aiant vn cours libre, plein, continué & non entre-rompu, elle paruient tant plustost à l'ouie, retenant & gardant encore à la parole la clarté toute expresse, articulee & distincte. Car tu vois mesmement que les vaisseaux vuides, quand on les frape, respondent mieux aux coups, & rendent le retentissement iusques bien loin, & bien souuent sortant à l'enuiron, s'estend & se dilate beaucoup: là où vn vaisseau qui sera plein ou d'vn corps solide, ou bien de quelque liqueur, est du tout sourd, & ne rend son quelconque, n'aiant pas la voix place ne voye par où passer. Et entre les corps solides l'or & la pierre, pour ce qu'ils sont fort pleins, ont biẽ peu de son foible, ne resonnât comme point, & encore ce peu qu'ils en rendent s'estaint incontinent. Au contraire le cuyure est criard & sonnant, dautant qu'il a beaucoup de vuide, & sa masse en est legere & delice, n'estant pas estraint de plusieurs corps entassez les vns sur les autres, ains aiant foison de celle substâce molle, qui ne resiste point à l'atouchement, meslee parmi, laquelle donne aisance à tous autres mouuemens, & recueillant la voix gracieusement, la conuoye iusques à ce que quelque chose la trouuant, & par maniere de dire, la rencontrant par le chemin, bousche le vuide, & là elle s'arreste & cesse de penetrer plus outre, à cause de l'estoupement qu'elle treuue. C'est cela, dit-il, qui me semble rendre la nuict plus sonnante, & le iour moins, dautât que la chaleur qui dissoult H l'air, fait les interualles des atomes de tât plus petits. Seulement requiers-ie que personne ne s'oppose & contredise à mes premisses & premieres suppositions. ET me commandant Ammonius que ie disse quelque chose alencontre: Quant à tes premieres supositiõs, dis-ie, ami Boëtus, qui suposent qu'il y ait beaucoup de vuide, que elles demeurent, puis qu'il te plait ainsi: mais quant au vuide, il n'est pas bien suposé pour l'aisance du passage & du mouuement de la voix. Car ceste qualité, de ne pouuoir estre touché ni frapé, est plustost propre au silence & à la taciturnité coye: là où la voix est vn batement & percussion de corps sonant, & le corps sonant est celui qui est accordant & correspondant à soy-mesme, mobile, leger, vni, souple, comme est nostre air. Car l'eau, la terre & le feu sont muets, & sans voix d'eux-mesmes, mais ils sonnent tous quand il y entre dedans de l'esprit & de l'air, & rendẽt du bruit. Et quant au cuiure, il n'y a rien de vuide dedans, mais dautant qu'il est mixtionné d'vn

I. Boëtus, suiuãt la philosophie de Epicurus, dit que les Atomes estans serrez & entassez la nuict, la voix ayant lors vn cours libre dõne beaucoup plus tost à l'oreille: & tasche maintenir ceste opinion par diuers exemples de choses naturelles.

II. Des vaisseaux vuides.

II. Du cuiure.

III. Plutarque refute l'opinion de Boetus, & met en auant celle de Anaxagoras, à sauoir que les petis grains de poussiere esleuez par la lumiere du soleil par le bruit qu'ils font rendẽt les voix plus mal aisees à ouir le iour, mais que la nuict leur branlement cesse, & par consequent leur son aussi.

A d'vn esprit egal & vni, pour cela est-il respondant aux coups & sonant. Et s'il faloit coniecturer par ce qu'il s'en void à l'œil, il semble que le fer est plus vermolu, plus troüé, & plus tenant de la goffre, & toutefois c'est le metail de tous qui a moins de voix, & qui est le plus sourd. Parquoy il n'estoit point besoin de donner tant d'afaire à la nuict, en estaignant son air & le comprimant, & laissant ailleurs des places & espaces vuides, comme si l'air empeschoit la voix, & lui gastoit la substance, lui qui est toute sa substance, sa forme & sa puissance: & outre cela il faudroit que les nuicts inegales, comme celles où il fait grád brouillard, ou qui sont fort froides, fussent plus sonantes que les claires & seraines, par ce que ici s'entrepressent les atomes, & là dont ils vienent ils laissent la place de corps: &, ce qui est aise & prompt à voir, il faudroit que la nuict froide d'hiuer fust plus vocale & resonante que la chaude de l'esté, dont ni l'vn ni l'autre n'est veritable. Parquoy laissant là ceste raison pour telle qu'elle est, B ie mets en auant Anaxagoras qui dit que le soleil remue l'air d'vn mouuement tréblant & plein de batemét, comme il apert par ces petites limeures & petits lopins de poussiere qui volettent par les trous où passe la lumiere du Soleil, que quelques vns appellent tiles: lesquelles, ce dit-il, sifflans & murmurans le iour, rendent par le bruit qu'elles font les voix plus mal-aisees à ouir le iour, mais que la nuict leur branlement cesse, & par consequent leur son aussi.

Apres que i'eus dit cela, Ammonius dit, On nous iugera à l'auenture ridicules de cuider refuter Democritus, ou vouloir corriger Anaxagoras, mais toutefois si faut-il oster à ces petis corps d'Anaxagoras le sifflement: car il n'est ni vray-semblable ni necessaire, & suffit d'admettre le branlement & le mouuement d'iceux, dásans en la lumiere du Soleil, qui disgregét & iettét çà & là la voix. Car l'air, comme il a esté dit, estant le corps & la substance propre de la voix, s'il est rassis, donne voye toute droite, vnie & cótinuee aux petites parcelles & aux mouuemens de la voix de tout loin. Car le calme & la bonace tranquille est resonante, & au contraire la tourmente C est sourde, comme dit Simonides:

IIII. *Ammonius expliquant l'opinion d'Anaxagoras adiouste que le bruit du iour viét bien souuét de l'agitation de l'air, lequel de ordinaire est coy la nuict, laquelle n'a rié qui remue l'air, & par consequét est plus resonante.*

Car alors ni vent ni haleine
Fueilles des arbres ne proméne,
Qui la voix douce disgregeant
La garde de s'aller rangeant
De pres aux oreilles des hommes.

Car bien souuent l'agitation de l'air ne permet pas que la forme de la voix bien expresse & articulee arriue iusques au sentimét, mais tousiours en oste & emporte-elle quelque chose de la force & de la grandeur. Or la nuict, quant à elle, n'a rien qui remue & agite l'air, & le iour vne grande cause, asauoir le Soleil, comme Anaxagoras lui-mesme a dit. Adonc Thrasyllus fils d'Ammonius prenant la parole: He dea, dit-il, pourquoy, ie vous prie au nom de Iupiter, allons-nous attribuans ceste cause à vn inuisible mouuement de l'air, & laissons là son agitatió & laceration toute euiD dente & manifeste à nos yeux? Car ce grád gouuerneur & capitaine du ciel, le Soleil, ne remue pas imperceptiblement, ni peu à peu, iusques aux moindres parcelles de l'air, ains tout aussi tost qu'il se monstre, excite & remue toutes choses,

V. *Thrasyllus rapporte le bruit du iour au Soleil qui remue toutes choses: & aux cris de ceux qui sont occupez à diuers trauaux.*

Donnant le signe, auquel aparoissant
Le peuple va ses œuures commençant.

& tout le monde le suit, comme si au nouueau iour les hommes estoient ressuscitez à vne autre vie, ce dit Democritus, & se mettent à besongnes qui ne se font pas sans bruit & sans cris, à raison dequoy Ibicus appelloit le matin, non mal à propos, Clytus, pource que lon y commence à ouir bruire & crier: là où l'air de la nuict estant le plus souuent sans aucune tourmente ne vague quelcóque, par ce que toutes choses sont en repos, il est vray-semblable qu'il enuoye la voix toute entiere, non rompue ni diminuee iusques à nous. Lors Aristodemus de Cypre estant en la compa-

V. *Aristodemus estime la nuict*

plus resonnante, à cause que le bruit de la voix est lors plus haut que de iour.

gnie : mais pren toy garde, dit-il, Thrasyllus, que cela que tu dis ne soit conuaincu & E
refuté par les combats & le marcher des grands exercites la nuict, par ce que lors les voix n'en sont pas moins sonantes, encore que l'air soit bien agité & bien trouble, & à l'auenture y a-il partie de la cause qui procede de nous. Car la plus part de ce que nous parlons la nuict, ou nous le commandons à quelques vns en tumulte, & auec passion qui nous presse, ou demandans & enquerans quelque chose, nous criõs tant que nous pouuons, pource que ce qui nous esueille & fait leuer au temps que nous deussions dormir & reposer, pour faire ou dire aucune chose, n'est pas petit ni paisible, ains grand, & qui nous haste pour la necessité de quelque afaire d'importãce, de maniere que les voix & paroles en sortent plus vehementes & plus fortes.

QVESTION QVATRIEME.

F

Pourquoy est-ce que des Ieux sacrez les vns ont vne sorte de couronne, les autres vne autre, mais tous ont la branche de palmier: & pourquoy lon appelle les grandes dattes Nicolas.

I. Herodes refute l'opinion de ceux qui estimẽt la palme estre propre à faire couronne aux victorieux, pour ce que ses fueilles sont esgales & croissent en mesme mesure vis à vis l'vne de l'autre.

COMME les Ieux Isthmiques se celebroient, Sospis en estant iuge & directeur pour la seconde fois, ie m'estois sauué de ses festins, là où il festoyoit quelquefois plusieurs estrangers ensemble, & quelquefois qu'il n'y auoit que de ses citoyens. Mais cõme il eust vne fois conuié seulement ceux qui lui estoient plus grands amis, & tous gens de lettres, i'y fus aussi semond entre les autres. Comme donc les premieres tables furẽt leuees, il y vint vn qui aporta à l'Orateur Herodes, de la part d'vn sien familier qui auoit emporté le pris de la louange, vn rameau de palme, auec vne couronne tressee : & lui l'aiant acceptee, la lui renuoya puis apres, & dit, qu'il s'esbahissoit que de ces Ieux sacrez les vns auoient pour le pris vne certaine couronne, & G
les autres vne autre, mais tous en commun auoient le rameau de la palme. Car quant à moy, ie ne me saurois persuader que ce soit pour la cause que quelques vns alleguent, disans que c'est pour l'egalite des fueilles qui sourdent & croissent tousiours egalement vis à vis l'vne de l'autre, & semble qu'elles combatẽt & estriuent à l'enui les vnes des autres, & que ce mot de *nicen* c'est à dire victoire, a esté appellé de ne ceder point.

Raison de la refutation d'Herodes.

Car il y a plusieurs autres plantes qui distribuent egalement presque au poids & à la mesure, la nourriture aux brãches & rameaux opposites, & qui obseruẽt en cela exactement vn ordre & vne equalité merueilleuse. & m'est auis qu'il y a plus de vray-semblable aparẽce en ceux qui soupçonnẽt que les anciẽs ont aimé la beauté, hauteur & droiture de cest arbre, mesmement Homere qui acompare la beauté de Nausicaa au tronc & tige d'vn beau palmier. Car vous sauez qu'anciennement on iettoit aux victorieux qui auoient gaigné le pris, des roses de la chandeliere, & quelquefois des pommes & des grenades, cuidans les bien remunerer : mais il H
n'y a rien qui soit manifestement plus excellent qu'aux autres arbres en la palme, attendu qu'elle ne porte point en la Grece de fruit qui soit bon à manger, car il est imparfait & non assez cuit. Car si elle produisoit les dattes cõme elle fait en la Syrie ou en Egypte, ce seroit bien le plus beau fruit que lon sauroit voir, & le plus doux que lon sauroit sauourer, & n'y en auroit point d'autre qui fust digne de lui estre comparé.

Pourquoy les grandes dattes furẽt anciennement appellees Nicolas.

C'est pourquoy l'Empereur Auguste aimant singulierement Nicolas le philosophe Peripatetique, qui estoit de fort douce nature, long & gresle de stature, & aiant plusieurs rougeurs au visage, appella les plus belles & plus grandes dattes Nicolas, & iusques auiourd'hui encore les appelle lon ainsi.

II. Sospis dit son auis de la questiõ, estimãt que par la branche de palme est entendue la fer

HERODES aiant deduit cela, resiouit autant l'assistance de ce qu'il auoit dit du Philosophe Nicolas, que de la question proposee. Et pourtant, dit Sospis, il faut que chascun de tant plus s'esuertue de conferer sur ceste question proposee ce qu'il s'en persuade. Quant à moy, i'y sporte

A i'y apporte, qu'il me semble que c'est pour ce qu'il faut que la gloire des vainqueurs dure & demeure sans se passer, & sans vieillir, autát comme il est possible: car la palme est d'aussi longue duree qu'autre plante quelle qu'elle soit, comme mesme tesmoignent ces vers ci d'Orpheus,

Une duree de la gloire des vainqueurs, ce qu'il conferme par les vers d'Orpheus, & par la consideratiō du palmier.

Viuant autant que la palme sublime,
Laquelle espand ses fueilles à la cime.

Et est le seul arbre de tous presque à qui veritablement auient & apartient ce qui se dit de plusieurs: c'est, qu'elle a la feuille ferme, & qui dure & demeure tousiours: car nous ne voions point que ni le laurier, ni l'oliuier ni le meurthe, ni aucuns des autres, dont on dit que les fueilles ne tombent point, conseruent tousiours leurs premieres fueilles, ains apres que les vnes sont escoulees ils en ietterēt d'autres, & par ce moien demeurent tousiours ainsi vifs, & mesmes comme les villes: là où la palme ne perdant iamais riē des fueilles qui sont vne fois sorties d'elle, demeure certai- B nement tousiours fueillue de mesmes fueilles. Et c'est comme ie croy, ceste vigueur là qu'ils aproprient principalement à la force de la victoire. APRES que Sospis eut acheué de parler, Protogenes le Grammairien appellāt par son nom Praxiteles l'historien: Laissons, dit-il, faire à ces Orateurs & Rhetoriciens ci ce qui est de leur mestier, arguans par coniectures & par verisimilitudes. Mais nous ne saurions nous apporter de l'histoire rien qui soit bien à propos de ceste matiere? Si est-ce qu'il me sēble que i'ay leu n'agueres es Annales de l'Attique, que Theseus le premier faisant vn ieu de pris en l'Isle de Delos, arracha vn rameau de palme sacree, dōt il fut appellé Spadix, pour ce qu'il estoit arraché & non pas coupé. Autant en dit Praxiteles: mais on pourroit (dit-il) demander à Theseus mesme, qui fut le directeur & gouuerneur de ce iour là, pourquoi il arracha vn rameau de palme plustost que d'oliuier ou de laurier. Et pourtant regarde que ce ne soit vn pris Pithique: par ce que les Amphictyons honorent là en Delphes premierement les vainqueurs de branche de palme C & de laurier, attendu que lon ne consacre pas au Dieu Pithique les lauriers & les oliuiers seulement, mais aussi les palmes, comme fit Nicias quand il défraya en Delos la danse des Atheniens, & les Atheniens mesmes en Delphes, & parauant eux Cypselus Corinthien: car autremēt nostre Dieu a aimé tousiours les cōbats & ieux de pris & la victoire d'iceux, aiant combatu lui mesme au ieu de la cithre, à chanter, & lācer la placque de cuyure, & comme aucuns disent, iusques au ieu de l'escrime des poings, & pour le moins fauorisant & secourant ceux qui y combatent, ainsi cōme Homere mesme le tesmoigne, faisant dire à Achilles:

III. Protogenes aiāt proposé l'histoire de Theseus à ce propos, Praxiteles rapporte l'honeur & la conduite de tous ces cōbats à Apollo.

Raison de Praxiteles, confermé par deux tesmoignages d'Homere.

Iliad. liu. 23.

Deux champions en tout l'ost faut cercher
Qui sachent mieux des poings escarmoucher,
Et celui d'eux à qui Phœbus en gloire
De bien fraper donnera la victoire.

Et des archers il fait que celui qui inuoque l'aide d'Apollo emporta le pris, & l'au- D tre superbe, qui n'auoit point fait de priere, faillit l'oiseau où ils tiroiēt: & si n'est pas croyable que les Atheniens ayent sacré & dedié le parc des exercices du corps à Apollo pour neant & sans occasion, ains ont estimé que le mesme Dieu qui nous donne la santé, nous donne aussi la force & disposition de la personne pour tels ieux & combats: & y aiāt aucuns d'iceux combats legers, les autres graues, on treuue par escrit, que les Delphiens sacrifient à Apollo surnommé l'Escrimeur des poings: ceux de Candie, & les Lacedæmoniens aussi, à Apollo Coureur. Et ce que nous voions que lon enuoye iusques à son temple en la ville de Delphes, les premices des despouilles & du butin gaigné en guerre sur les ennemis, & que lō lui dedie les Trophees, n'est-ce point tesmoignage & argumēt qu'il a grande puissance d'aider à gaigner la victoire & emporter le pris? AINSI comme il parloit encore, Cephisus le fils de Theon prenāt la parole: Voire-mais, dit-il, cela ne sent point son histoire,

Autre raison prinse de la cōsecratiō du parc des exercices d'Athenes à Apollo.

IIII. Cephisus reprenant le propos de Sospis continuant

à celebrer les proprietez de la palme & monstrer qu'elle a esté bien apropriee aux victorieux.

ni les liures de Geographie, ains estant tiré du milieu des lieux des Peripatetiques, E dont outre les argumens ils tendent fort bien à preuues aparentes & non necessaires, & puis encore dressans vne feinte, comme lō fait es Tragædies, vous voulez intimider ceux qui vous cōtredisent, en les menassant d'Apollo, combien que le bon Dieu, ainsi qu'il est conuenable à sa bonté, soit à tous egal en clemence & benignité : mais nous suiuans la trace & le chemin que Sospis nous a fort bien monstré, tenons nous à la palme, laquelle nous donne matiere assez ample de discourir & d'en parler: car les Babyloniens chantent & magnifient hautement cest arbre, cōme celui qui leur aporte trois cens soixāte sortes de diuerses vtilitez. Quant à nous autres

1. Pour ce que cest arbre garde sa vertu pour soy.

Grecs, il ne nous est point vtile, mais pour instruire & prescher les champions des ieux sacrez encore pourroit on tirer quelque profit de ce qu'il ne porte point de fruit: car estāt vn tres-beau & tres-grād arbre, il n'engendre point, au moins en nostre pays, tant il est gaillard & biē dispost, ains par ceste bonne disposition emploiāt & consumant toute sa nourriture à grossir & fortifier le corps, comme feroit vn bō F champion à se bien exerciter, il lui en demeure bien peu, & qui ne vaut gueres pour

2. Pour ce qu'il se voulte alencontre du fardeau qu'on lui impose.

emploier en semence. Mais outre tout cela il a vne proprieté qui lui est peculiere à lui seul, & qui n'auiēt à nul aure, que ie vous vays dire : car si vous mettez dessus & le chargez de quelque pesant fardeau, il ne plie point sous le faix, ains se courbe & se voulte alencontre, comme resistant à ce qui le charge & le presse. Autant en est il des combats des ieux sacrez, car ceux qui par foiblesse du corps ou lascheté de cœur leur cedent, ils les plient : mais ceux qui robustement & magnanimement supportent l'exercice, non seulement du corps, mais aussi du courage, ce sont ceux qui en sont éleuez & haussez en tout honneur.

QVESTION CINQVIEME.

Pourquoy est-ce que ceux qui nauigent sur le Nil, en puisent l'eau pour leur vsage auant le iour. G

L'eau puisee de nuict, restrainte & rassise par la froideur & le tēps propre ne se corrōpt pas si tost, & partāt est plus salubre: ioint que la clarté du Soleil enleue ordinairement ce qu'il y a de plus delié es eaux, dont s'ensuit que le reste estant puisé de iour est plus terrestre & pesant que ce que lon tire de nuict.

QVELQV'VN demanda la cause, pourquoy les bateliers qui nauiguent sur la riuiere du Nil prenent & puisent l'eau pour leur boire, non de iour, mais de nuict. Si y en auoit qui disoient, que c'estoit pour ce qu'ils craignoient le Soleil, qui en eschauffant l'eau la rend plus aisee à s'empuantir, & se corrompre: car tout ce qui est atiedi & eschauffé est tousiours plus prompt & plus disposé à mutation, & s'altere facilement par la relaxation de sa propre qualité, là où la froideur restraignant semble conseruer & contenir chasque chose en son naturel, mesmement l'eau: & qu'il soit ainsi que la froideur de l'eau ait vertu de conseruer, la neige le tesmoigne, qui garde lōg temps la chair de se corrompre, là où la chaleur fait sortir toute chose hors de son naturel estre, mesmement le miel, car il se perd quand il boulit, & s'il demeure crud, non seulement il se conserue, mais il aide à conseruer les autres choses. H A quoy font tresgrande foy les eaux des lacs, lesquelles sont aussi bonnes à boire l'hyuer comme les autres, & l'esté deuienent fort mauuaises & maladiues. Parquoy la nuict respondant à l'hyuer, & le iour à l'esté, ils ont opinion que l'eau demeure plus longuement sans se tourner ni gaster quand on la prend la nuict. A ce

Raison de l'opiniō precedente.

propos, qui de soy-mesme est assez vray-semblable, encline la raison, comme preuue non artificielle, cōfirmant ceste obseruation des bateliers: car ils disent qu'ils puisent l'eau estant encore la riuiere coye & rassise, là où le iour elle deuient bien tost toute trouble & terreuse, par ce que beaucoup d'hommes en prenent, beaucoup de bestes y courent çà & là, & ce qui est tel est aisé à pourrir, car tout ce qui est meslé est plus en danger de se tourner que ce qui est simple, par ce que la mixtion & meslange fait vn combat: & le cōbat aporte l'alteration. Or la putrefaction est vne espece d'al-

Confirmation.

teration:

A teration: c'est pourquoy les peintres appellent les mixtions de couleurs, Phthoras, c'est à dire, corruptions: & le teindre, le poëte l'apelle μιαίνειν, infecter: & le commun vsage de parler appelle ce qui est simple & pur ἄφθαρτον καὶ ἀκήρατον. mais principalement la terre meslee auec l'eau altere & gaste sa qualité & son naturel d'estre bône à boire. voila pourquoy les eaux croupies & dormantes sont plus aisees à se corrompre, d'autant qu'elles se remplissent plus de terre, là où celles qui courent, fuyent & eschappent ceste meslange. Et pour ceste cause à bonnes enseignes a loüé Hesiode,

Viue fontaine à val tousiours coulante,
Qui rien ne trouble & ne rend turbulente: Au poeme appellé les œuures.

Car ce qui n'est point corrompu est plus salubre, & n'est point corrompu ce qui est tout simple, non meslé & pur, à quoy font grande foy les diuersitez & differences de la terre: car celles qui passent par terre de montaigne & pierreuse sont plus fermes & plus crues que celles des marests & des plaines, d'autant qu'elles ne tirent pas quand & B elles beaucoup de terre. Et la riuiere du Nil coulant par plains pays, ou pour mieux dire, estant comme vn sang meslé auec la chair, en est bien douce, & se remplit de ius qui ont vne force pesante & nutritiue, mais elle est ordinairement meslee & trouble, & de tant plus encore si elle est remuee, par ce que le mouuement & agitation mesle la substance terrestre auec l'humeur, là où quand elle est reposee elle s'en va à bas, à cause de sa pesanteur. Voila pourquoy ils puisent leur eau la nuict, ioint qu'ils preuiennent le Soleil, lequel enleue ordinairement & corrompt ce qu'il y a de plus leger & de plus delié es eaux. Quel est le cours du Nil.

QVESTION SIXIEME.

De ceux qui viennent tard au souper: & parmi cela, d'où sont appellez ces mots ἀκράτισμα, ἄριστον & δεῖπνον.

C MEs plus ieunes enfans estoient demeurez vn peu plus qu'il ne faloit au Theatre, à voir & ouir les esbatemens que lon y faisoit, & estoient à ceste cause venus tard au souper, à l'occasion de quoy ceux de Theon se iouans à eux les appelloient κωλυσιδείπνους, c'est à dire, empeschans le souper: & ζοφοδορπίδας, comme qui diroit soupans de nuict: & eux se reuenchans les appelloient reciproquement τρεχεδείπνους, c'est à dire, courans à souper. Et y eut quelqu'vn des plus aagez qui dit que c'estoit celui qui arriuoit tard qui se deuoit appeller τρεχεδείπνος, car il se haste de venir plus viste que le pas, quand il sent qu'il a demeuré à venir. A propos de quoy il allegua vne plaisanterie de Battus le bouffon de Cæsar: lequel appelloit Epithymodipnous, c'est à dire, desirans à souper, ceux qui y venoiét tard: car, dit-il, côbien qu'ils eussent des afaires, ils aiment tant les bons morceaux, qu'ils n'ont pas refusé quand on les a conuiez. Mais i'alleguay que Polycharmus iadis vn des orateurs qui D se mesloient du gouuernement à Athenes, en vne siene harengue, où il rend raison au peuple de sa maniere de viure, met entre autres choses: Voila, Seigneurs Atheniens, comment i'ay vescu: mais outre cela, iamais estant appellé à souper ie n'y vins le dernier. Car cela semble estre fort populaire: & au contraire on hait ceux que lon est contraint d'attendre, comme fascheux, & voulans faire des graues & des seigneurs. Et Soclarus voulant defendre mes ieunes gens: Mais Alcæus, dit-il, n'appelle point Pittachus Zophodorpidas, pource qu'il soupoit tard, mais pource qu'il n'auoit ordinairemét que des petites, basses & viles personnes à souper chez lui: car de souper plustost, c'estoit anciennement vn reproche: & dit-on que ce mot *Acratisma*, qui signifie desiuner, vient de *Acratia*, c'est à dire intemperáce. Adôc Theon prenant la parole: Il ne faut pas, dit-il, adiouster foy à ceux qui nous ramenent la façon de viure des anciens en ieu, car ils disent qu'estans hômes labourieux & mo-

I. Sur la dispute qui sont les plus à reprendre ceux qui viennent tard ou tost à souper, Plutarque condamne ceux qui font attendre les autres.

Plaisant trait de Battus & de Polycharmus sur ce propos.

II. Soclarus maintient vne opinion cótraire, à l'occasion dequoy il est parlé des mots signifians les repas que les anciens Grecs prenoyent.

A Moderatus. Cestui aperceuant que nostre Philinus ne mangeoit point de chose qui eust eu vie, comme il est assez ordinaire, il se mit en propos de Pythagoras, & maintint qu'il estoit de la Thoscane, non ia de par son pere, comme quelques autres ont voulu dire, mais affermant qu'il y auoit esté né & nourri & enseigné. Ce qu'il prouuoit principalement par ces preceptes allegoriques & symboliques. Comme entre autres, qu'il commandoit, Que lon brouillast les draps incontinent que lon estoit leué du lict: &, Que lon ne laissast point la forme du cul du pot en la cendre quand on l'en ostoit, ains que lon remuast la cendre: Que lon ne receust point d'arondelles en sa maison: De ne passer point la balance: Ne nourrir point en sa maison bestes qui eussent les ongles crochues: par ce, dit-il que toutes ces choses là que les Pythagoriques disent & escriuent de paroles, les Thoscans seuls l'obseruent de faict, & s'en gardent. CE que Lucius aiant dit, on en trouua estrange celui des arondelles, de chasser de sa maison vn animal innocent & humain, tout autant B comme ceux qui ont les ongles crochues, qui sont les plus cruels & les plus sanguinaires: car Lucius mesme n'aprouuoit pas la solution & interpretation que les anciens lui donnoient, que cela couuertemẽt designoit les familiers qui sont rapporteurs & detracteurs, qui parlent en l'oreille: car l'arondelle n'en tient rien du monde, bien parle elle & crie beaucoup, mais non pas plus que les pies, les perdris, & les poules. Ne seroit ce point donc, ce dit Sylla, à cause de la fable que Progné tua ses enfans, qu'ils abominent ainsi les arondelles, afin de nous faire de loin detester ces cas là, pour lesquels & Tereus & les femmes firent & souffrirent choses illicites & horribles, dont iusques auiourd'hui on les appelle les oiseaux Daulides? Et Gorgias le Sophiste, comme vne arondelle eust ietté de son emeut sur lui, regardant à mont, Cela, dit-il, n'est pas beau, Philomele, ou bien, cela est cõmun: car ils ne chassent pas de la maison le Rossignol qui est de la mesme Tragædie, & ne l'en bannissent pas. Tout autant dis-ie seroit il raisonnable de l'vn que de l'autre: mais considere si c'est C point pour la mesme raisõ, qu'ils ne reçoiuẽt point les animaux aux serres crochues, qu'ils reprenent aussi l'arondelle, dautant qu'elle mange chair, tue & deuore principalement les cigales qui sont sacrees, & musiciennes. Et puis elle vole tout contre terre pour prẽdre les petits animaux, comme dit Aristote, & puis elle est seule de tous les animaux qui sont sous nostre toict, qui y loge sans riẽ payer, & y vit sans riẽ contribuer & aporter. Car la Cicogne qui n'a ni couuerture ni retraite, ni secours aucun de nous, nous baille toutefois tribut de ce qu'elle marche seulement sur la terre, car elle va çà & là tuant les serpens & les crapaux qui sont ennemis mortels de l'homme: Et elle aiant toutes ces choses là de nous, incontinent qu'elle a acheué de nourrir ses petis, s'en va que lon ne la void plus, tant elle est ingrate & desloyale. Et, ce qui est encore plus estrange, seule de tous les animaux domestiques elle ne s'aprinoise iamais, ni iamais ne se laisse toucher & manier à l'homme, ni n'a conuersation ni communication quelconque, ni d'œuure ni de ieu, auec lui: ce que la mouche D fait de peur qu'elle a d'en receuoir mal, par ce qu'on la dechasse si souuent: mais l'arõdelle le fait pource que de sa nature elle hait l'homme, & qu'elle ne se fie point en lui, elle demeure tousiours sauuage & souspeçonneuse. S'il faut donc prendre cela, non pas de droit fil, ce que les paroles disent, mais par reflexion comme des aparitions de choses qui aparoissent en d'autres, Pythagoras nous proposant cela comme le moule & patron d'vn ingrat & desloyal, il nous admonneste de ne receuoir point en nostre familiarité & amitié ceux qui pour vn tẽps s'aprochent de nous, & se retirent dessous nostre toict, ni ne leur donner point de communication de nostre maison, de l'autel domestique, & des plus sainctes obligations. AIANT dit cela, il sembla que i'eusse donné à la compagnie asseurance de parler: car ils commencerent d'apliquer hardiment aux autres symboles des interpretations morales, Car Philinus dit, qu'ils cõmandoient que lon troublast la forme de la marmite qui

Preceptes allegoriques de Pythagoras.

II. Explication de l'enigme de Pythagoras, pourquoy lõ chasse les arondelles & les bestes qui ont les ongles crochues hors de la maisõ, & quel enseignement Pythagoras vouloit donner par cela.

Ingratitude & desloyauté de l'arondelle exaggeree par le deportemẽt opposite de la Cicogne.

III. Explication morale d'autres symboles Pythagoriques, comme de troubler la forme de la marmi

se, remuer le lict apres qu'on est leué & n'aider point à ses amis à descharger vn fardeau.

estoit empreinte dedãs la cedre, nous enseignans qu'il ne faloit laisser aucune marque ne vestige aparent de cholere, ains apres qu'elle estoit esboulúe & rassise, effacer toute rancune. Et la confusion des draps au sortir du lict, à aucuns sembloit n'auoir rien de caché dessus, ains seulemẽt designoit qu'il n'estoit pas honneste que lon vist la place & la forme empreinte comme le mari auoit couché auec sa femme. Mais Sylla coniecturoit, que c'estoit plus tost vne dehortation & diuertissemẽt d'y coucher sus iour, quand on plie des le matin le preparatif qu'il faut pour dormir, par ce qu'il faut reposer la nuict, & le iour se leuer pour trauailler, & ne laisser pas au lict seulement la trace de son corps : car à rien ne sert vn homme qui dort, non plus que quand il est mort. A quoy sembloit aussi que se raportoit ce que les Pythagoriens commandoient, N'aider point à ses amis à descharger vn fardeau, mais biẽ à le charger & le mettre sur leurs espaules : cõme n'aprouuans aucune paresse ni aucune oisiueté. Et pour ce que pendant que ces choses se disoiẽt, Lucius ne les aprouuant ni reprouuant, ains se tenant tout coy, escoutoit sans mot dire, & pensoit en soy-mesme, Empedocles appellant Sylla par son nom, dit ce qui s'ensuit.

QVESTION HVITIEME.

Pourquoy est-ce que les Pythagoriens entre tous animaux s'abstenoient le plus de manger des poissons.

1. A l'occasiõ du propos precedens, Empedocles entame la presente question, & rapporte le sens mystique de l'abstinence de poisson à la taciturnité que les Pythagoriens estimoyent estre vne chose entierement diuine.

SI d'auenture l'ami Lucius s'offense & ne prend pas plaisir à ce que nous disons, il seroit temps desormais que nous nous deportissiõs de plus en parler. Mais si cela est du precepte de leur silence, à tout le moins m'est-il auis que cela se peut bien dire & communiquer aux autres, pourquoy c'est qu'ils s'abstenoient principalement de manger du poisson : car on trouue cela par escrit des Anciens Pythagoriens, & ay parle à quelques disciples d'Alexicrates, qui est de nostre temps, lesquels mangent bien vn peu quelquefois des autres animaux, voire & en sacrifient aussi, mais pour rien ils ne tasteroient pas seulement du poisson, nõ comme ie croy, pour la cause que disoit Tyndares Lacedæmonien, qui estimoit que ce fust pour l'honneur qu'ils portoient au silence, à raison duquel celui qui portoit mon nom, Empedocles, qui le premier a cessé d'enseigner Pythagoriquement, c'est à dire, de

Regles donner de sagesse cachee, appelle les poissons Ellopas, comme aians la voix attachee & enfermee au dedans : mais pour ce qu'ils estimoient que la taciturnité estoit chose singuliere & entierement diuine, atẽdu mesmemẽt que les Dieux monstrent par œuures & par effects, sans voix ni parole, aux sages, ce qu'ils veulent.

II. Lucius recitãt l'opinion de Theõ, estime que Pythagoras auoit aprins ceste abstinence des Egyptiens ennemis de la mer, & la cause pourquoy.

Au 2. liure.

LVCIVS respondit doucement & simplement, que quant à la vraye cause, peut estre demeureroit elle encore cachee & non diuulguee : mais il n'y a riẽ qui empesche de tascher d'en rendre quelqu'vne où il y ait pour le moins de l'apaŕẽce & verisimilitude, Theon le grãmairien a esté le premier qui a dit, qu'il seroit bien difficile de pouuoir monstrer & prouuer que Pythagoras ait esté Thoscan, mais que pour certain il auoit long temps conuersé & habité auec les Sages d'Egypte, là où il auoit aprouué, embrassé & loué grandement plusieurs de leurs religieuses cerimonies, mesmement celles des febues, parce que Herodote escrit, qu'ils n'en mangent ni n'en semẽt point, ni ne peuuent pas seulement les regarder : & quant aux poissons, nous sauons certainement que iusques ici ils s'en abstienent, & viuent chastement sans estre mariez, ils refuyent aussi l'vsage du sel de la mer, tellement qu'ils n'en mangẽt ni à part ni meslé auec les autres viandes, dont on amene plusieurs occasions, les

Raison de ceste abstinence des Egyptiens.

vns d'vne sorte, les autres d'vne autre. Mais il y en a vne vraye, c'est l'inimitié qu'ils portent à la mer, comme element sauuage, estrange de nous, ou pour mieux dire ennemi mortel de la nature humaine. Car les Dieux ne se nourrissent point d'elle, cõ-

me

A me les Stoïques estiment que les astres s'en nourrissent, ains au contraire se perd en elle le pere & le sauueur du pays de l'Egypte, qu'ils appellent le decoulement d'Osiris: Et en lamentant celui qui naist à la main droite, & perit à la gauche, couuertement ils donnent à entendre la fin, & perdition du Nil, qui se fait en la mer, à l'occasion dequoy ils estiment, qu'il ne soit pas loisible de boire de son eau, ne qu'il y ait rien de tout ce qu'elle engendre, produit, ou nourrit, qui soit monde ni propre à l'homme, attendu qu'ils n'ont ni le respirer commun auec nous, ni pasture & nourriture aprochante de la nostre, ains l'air qui nourrit & entretient tous autres animaux, leur est à eux mortel & pernicieux; comme s'ils estoient nez & viuans en ce monde contre la nature & contre toute commodité: & ne se faut pas esbahir si pour la haine de la mer, ils tienent les animaux d'icelle estranges, & non idoines ne dignes d'estre meslez auec leur sang & leurs esprits, veu qu'ils ne daignét pas seulement saluer les pilotes & mariniers, quand ils les rencontrent, pource qu'ils gaignent leur B vie sur la mer. Sylla louant ce discours y adiousta des Pythagoriens, que quand on faisoit sacrifices aux Dieux, ils tastoient bié des premices de ce qui leur estoit immolé, mais qu'il n'y auoit poisson quelconque que lon sacrifiast, ni que lon offrist aux Dieux. APRES qu'ils eurent acheué, ie me prins à dire: Quant à ces Egyptiens là, dis-ie, il y aura plusieurs & doctes hommes & ignorans, qui combatront contre eux pour la defense de la mer, en reputant de combien de commoditez elle rend nostre vie plus abondante, plus heureuse & plus douce. Mais quant à ces trefues & surseance de guerre des Pythagoriens auec les poissons, pourautant qu'ils sont estranges de nous, elle est merueilleusement impertinente & ridicule, ou pour mieux dire, inhumaine & cruelle, attendu qu'ils rendent aux autres animaux vn guerdon & recompense de leur cousinage, & de leur parenté, qui sent merueilleusement sa barbarie du Cyclops, en les tuant, consumant & mangeant. Et toutefois lon dit, que Pythagoras quelquefois acheta vn traict de filé de pescheurs, & puis qu'il commanda C que lon laissast aller en la mer tout ce qui estoit dedans la seinne, qui n'estoit pas vn acte d'homme qui hayst ou mesprisast les poissons comme ses ennemis, ou comme des estrangers, puis qu'il paya leur rançon les trouuant prisonniers comme s'ils eussent esté ses parens & bons amis. Et pourtant l'humanité, equité & douceur de ces gens là nous donne à penser & soupçonner tout le contraire, que ce fust plustost pour vn exercice de la iustice, & vne acoustumance, qu'ils pardonnoient aux animaux de la mer, par ce que tous les autres donnent aucunement cause à l'homme de leur mal faire, là où les poissons ne nous offensent en aucune maniere, & quand bien ils en auroient la nature & la volonté, encore ne la pourroient ils pas executer. Or peut-on coniecturer par les memoires & par les sacrifices des anciens, qu'ils estimoient vn cas abominable & detestable, non seulement de manger, mais aussi de tuer vne beste qui ne fist point de dommage & de tort. Mais à la fin se voyans resserrez, pour le grand nombre des bestes qui s'estendoient par tout : & dauantage D aians eu vn oracle d'Apollo en Delphes, comme lon dit, qui leur commandoit de secourir les fruits de la terre qui perissoient, ils commencerent à les immoler aux Dieux, tremblans neantmoins encore de peur & redoutans, ils appelloient cela ἔρδειν & ῥέζειν qui signifient faire, pensans faire vne grande chose que de tuer vne creature qui eust vie: & iusques auiourd'hui encore gardent-ils ceste cerimonie fort religieusement, de iamais ne la massacrer qu'elle n'ait fait signe de la teste, apres que lon a fait les libations & effusions de vin dessus, comme si elle le consentoit, tant ils estoient retenus & reseruez à commettre tout acte d'iniustice: combien que si tout le monde s'abstenoit de tuer & manger des poules & des connins, afin que ie ne parle point des autres bestiaux, dedans brief temps on ne pourroit ni habiter dedás les villes, ni iouir d'aucuns fruits de la terre. ET pourtant la necessité aiant du commencement introduit l'vsage de manger la chair, maintenant il seroit bien mal-aisé

III. Plutarque réd vne autre raison de l'abstinence des Pythagoriés, attribuant cela à leur equité & douceur : puis il adiouste les causes pourquoy ils ne s'abstenoiét pas de manger chair.

Douceur des ánciés enuers les bestes qui ne leur faisoiét point de dommage: & pourquoy ils vindrent finalemét à les sacrifier, & de quelles cerimonies ils y vsent.

IIII. En enclinát à l'opinió des

Pythagoriẽs il cõdamne les mangeurs de poisson, & monstre que les Grecs anciens s'ẽ sont abstenus, estimãs qu'en celuy auoit de l'iniustice, de la curiosité & de la gourmãdise toute euidente.

pour la volupté de l'oster & faire cesser : là où le genre des animaux maritimes n'y- E
ians, ni de mesme air, ni de mesme eau que nous, ni s'aprochans de nos fruits, ains estans, par maniere de dire, compris en vn autre monde, & aians bornes & limites propres & distinctes, lesquelles ils ne sauroient passer, qu'incontinent il ne leur couste la vie pour la punition, ne laisse à nostre ventre occasion quelconque, ne petite ni grande, de leur courir sus: & est toute chasse, toute prise & pescherie de poisson, manifestement œuure de gourmandise & de friandise, qui sans aucune occasion iuste ne legitime trouble les mers, & descend iusques au fond des abysmes. Car on ne sauroit appeller le Rouget Barbé, σιτοφάγον paisseur de blé, ni le Scare, τρυγοφάγον, mãgeur de vendange, ni les Mulets, ou les lubins, σπερμολόγους, cueille-semence, comme nous surnommõs les bestes terrestres, les accusans des maux qu'elles nous font : & ne saurions imputer au plus grand poisson qui soit en toute la mer, la moindre iniure dõt nous nous plaignons tacquinement d'vn chat, ou d'vne souris. Au moien dequoy se retenãs, non par la crainte de la loy seule, de faire tort & iniure à l'homme, mais aussi F
par instinct de nature, à toute chose qui ne nous fait ni desplaisir ni dommage, ils vsoient moins de poisson, que de toute autre viande. Car sans iniustice, toute la negotiation & entremise des hommes, en cela estant fort curieuse & superflue, monstre vne grande intemperance de gourmandise & de friandise. Parquoy Homere fait que non seulement les Grecs estans campez sur le destroit de l'Hellespont, s'abstienent de manger poisson, mais ni les delicats Pheaciẽs, ni les ribaux poursuiuãs de Penelopé, quoy qu'ils fussent bien dissolus, & tous habitãs en des Isles, ne se sont iamais seruis en leurs tables de viandes venues de la mer : ni les compagnons d'Vlysses en tout ce grand & long voyage qu'ils firent par la mer, ne ietterent oncques hameçon ne filé en mer pour pescher, tant qu'ils eurent du pain.

Confirmation par le tesmoignage de Homere.

> *Sinon apres qu'ils se virent à chef*
> *Entierement des viures de leur nef.*

Odyss. liu. 12.

Vn peu auparauant qu'ils missent les mains sus les vaches du Soleil, lors ils commencerent à pescher des poissons, non pour friandise, mais pour nourriture necessaire. G

> *Auec courbez hameçons ils peschoient,*
> *Tant leurs boyaux de la faim se trenchoient.*

De maniere que par mesme necessité ils mangeoient des poissons, & tuoient les bœufs du Soleil, tellement que c'estoit partie de saincteté, non seulement entre les Egyptiens & les Syriens, mais aussi entre les Grecs, que de s'abstenir de manger des poissons, par ce que outre l'iniustice encore abominoient ils la curiosité de telle mãgeaille. En cest endroit Nestor prenant la parole: Et quoy, dit-il, ne fera lon doncques point de compte de mes citoiens, non plus que des Megariens? Si m'auez vous toutefois ouy souuent dire que les prestres de Neptune, que nous appellons Hieramnemones, ne mangent iamais poisson. Car ce Dieu là se surnomme Phytalmios, comme qui diroit nourrissant les plantes. Et les descendans de l'ancien Hellen sacrifient à Neptune Patrogenien, c'est à dire progeniteur, aians opinion que l'homme estoit né d'vne substance humide, comme les Syriens. Et c'est pourquoy ils adorent le poisson, comme estant de mesme generation & de mesme nourriture qu'eux, philosophans en cela auec plus d'aparence & de raison que ne fait Anaximãder, lequel n'afferme pas que les hommes & les poissons aient esté nez en mesmes lieux, ains dit que les hõmes ont premierement esté nez dedãs les poissons mesmes, & nourris comme les petis, & puis quand ils furent deuenus suffisans de s'aider, alors ils en furent iettez dehors, & se prirent à la terre. Tout ainsi donc comme le feu mange le bois auquel il est allumé, encore que ce soit son pere & sa mere, ainsi comme dit celui qui a inseré les nopces de Ceyx entre les œuures d'Hesiode : aussi Anaximander en prononçant que le poisson soit le pere & la mere des hommes, il en blasme & condamne le manger. H

v. Nestor conferme l'auis de Plutarque, alleguant quelques exẽples d'autres peuples qui se sont abstenus de manger poisson.

A

QVESTION NEVFIEME.

S'il est possible qu'il s'engendre de nouuelles maladies.

1. *Sur le propos esmeu par Philon, Diogenian entre autres maintient par vn long discours qu'il ne se engendre point de nouuelles maladies.*

PHILON le medecin asseuroit que la maladie de ladrerie auoit esté conue de bien peu de temps en ça, par ce qu'il n'y a aucun des anciens medecins qui en face mention, combien qu'ils se trauaillassent à traicter de ie ne say quelles autres menues subtilitez difficiles à comprendre au vulgaire. Mais ie luy alleguay vn tesmoin de la philosophie, Athenodorus, lequel en son premier liure des maladies populaires escrit que non seulement la ladrerie, mais aussi la rage qui fait craindre l'eau, vindrent premierement en euidence du temps d'Asclepiades. Si s'esmerueillerent tous B les assistans, que ces maladies là eussent lors tout nouuellement pris leur naissance & consistence en la nature: & ne trouuoient pas moins estrange d'autre costé, que si grandes & si griefues maladies eussent esté cachees & inconues aux hommes par vn si long temps, mais toutefois la plus part inclinoit plus en ceste seconde opinion, par ce qu'ils ne se pouuoiẽt persuader que la nature en telles choses fust dedans le corps humain, comme dedans vne ville amatrice & inuentrice de nouuelleté. Diogenian mesme discourut, que les passions & maladies de l'ame alloient leur grand chemin ordinaire & acoustumé, combien que la meschancete soit fort copieuse en toutes sortes, & fort audacieuse à tout entreprendre, & que l'ame soit en son franc arbitre & maistresse de se pouuoir tourner & changer facilement si bon lui semble, & a son desordre quelque chose d'ordonné, gardant les bornes de ses passions, comme fait la mer de ses flots & de ses flux & reflux, de maniere qu'elle ne produit aucune espece nouuelle de vice, ne qui ait esté inconue aux anciens, & dõt ils n'ayent point escrit: & bien qu'il y ait plusieurs differences de cupiditez, infinis C mouuemens de peur, & tant d'especes de douleur, & de formes de volupté, que lon auroit bien à faire à les compter, neantmoins il n'y en a pas vne qui soit venue en estre depuis hier & deuant-hier, ains y sont de toute anciennete: & n'y a homme qui sceust dire depuis quel temps, & d'où est venue vne nouuelle maladie au corps, ni vne moderne passion, mesmement qu'il n'a pas chez soy ni en soy le principe de mouuement, comme a l'ame, ains est attaché de communes causes à la nature vniuerselle, & composé d'vne temperature, dont l'infinie varieté vague neantmoins dedans le pourpris de certaines bornes, comme feroit vn vaisseau qui flotteroit & branfleroit tousiours dedans vn circuit enfermé. Car l'establissement d'vne maladie ne peut estre sans cause, introduisant au monde irregulierement & contre toute loy de nature, vne production & puissance procedant de ce qui n'est point: Or est-il impossible de trouuer vne nouuelle cause, car il n'y a point de nouuel air, il n'y a point d'eau estrangere, ni de peregrine nourriture, dont nos predecesseurs ne D aient iamais gousté, qui de quelque monde nouueau, ou bien d'aucuns entremondes soit en nos iours tout freschement ici decoulee. Car nous sommes malades des mesmes choses dont nous viuons, & n'y a point de propres & peculieres semences de maladies, ains les corruptions d'icelles choses dont nous viuons, enuers nous, & les fautes & erreurs que nous commettons enuers elles, troublent nostre nature: & ces troubles & tumultes là ont des differences eternelles, lesquelles prenent souuent de nouueaux noms: mais les noms sont de l'institution & vsage des hommes, & les passions en soy sont de la nature: ainsi celles là qui sont finies, estãt diuersifiees par ceux-ci, qui sont infinis, c'est cela qui nous a deceus & abusez. Et comme il est impossible qu'il se commette à l'improuueu soudainement quelque nouueau barbarisme ou incongruité es parties d'oraison à part, ou bien en la liaison d'icelles ensemble: aussi les tẽperatures des corps humains ont leurs fouruoye-

Sa premiere raison est, que les maladies de l'ame vont tousiours leur train & demeurent en leurs bornes ordinaires.

Secondement, on ne sauroit trouuer de nouuelle cause des maladies, n'y ayant rien de nouueau en nature.

Tiercement, il en prẽd des tẽperemens du corps, cõme du langage, où il ne se peut cõmettre incongruité nouuelle.

mens & leurs transgressions certaines & determinees, estant compris en nombre E
certain tout ce qui est selon & contre nature. C'est ce qu'ont voulu signifier les ingenieux inuenteurs & compositeurs des fables, qui disent que lors que les Geans firent la guerre aux Dieux, il nasquit des animaux fort estranges & mõstrueux, estant la Lune desuoyee, & se leuant d'autre costé que dont elle auoit acoustumé : & ceux ci veulent que la nature produise des maladies nouuelles, comme des monstres, sans inuenter cause quelconque ni vray-semblable ni incroyable d'vn tel desbauchement, ains prononçans & affermans que le plus ou le moins d'aucunes maladies en soient des nouueautez & diuersitez: en quoy ils font mal, mõ bon ami Philon. Car la tension & augmentation adiouste bien nombre & grandeur, mais pour cela elle ne transporte point le suiet hors du premier genre : comme ie pense que ceste elephantie, lepre ou ladrerie, n'est qu'vne vehemence de galle, & la rage craignant l'eau, vne augmentation des passions d'estomach & de melancholie. Et m'esmerueille comment nous auons oublié que Homere mesme ne l'a point ignoré, F
car il est certain qu'il a appellé le chien λυσσητῆρα, à cause de cest accident là de la rage, à laquelle il est suiet, dont on dit que les hommes qui enragent ont le mal de Lyssé. DIOGENIAN aiant ainsi parlé, Philon mesme lui respondit vn peu enrefutant ces raisons, & me pria de secourir les anciens medecins que lon condamnoit ainsi d'ignorance ou de nonchalãce des choses principales, s'il est vray que ces maladies là ne soyent pas plus recentes & plus modernes que leur aage. Premierement donc il semble que Diogenian n'ait pas bien supposé, que les tensions & relaxations, augmentations & diminutions ne facent point de differences, & ne transportent point les suiets hors de leurs genres. Car par ce moien il faudra donc dire, que le vin ne soit point different du vinaigre, ni l'amertume de l'astriction, ni le froment de l'yuraye, ni la mente sauuage de la cultiuee. Et toutesfois ce sont toutes sortes & mutations de leurs qualitez, aux vnes leurs relaxations & afoiblissemens, quand elles G
se passent : & aux autres tensions & roidissemens, quand elles se renforcent, & prenent vigueur. Ou il faudra que nous disions que le vent clair & blanc, ne differe point de la flamme, ni la flamme de la lueur, ni la gelee de la rosee, ni la gresle de la pluye, ains que toutes ces choses ne sont que roidissemens & renforcemens: & par consequent faudra aussi dire, que l'aueuglement ne differera en rien de la veuë basse & ternie, ni le baaillement de la nausee de la maladie cholere, & qu'elles ne sont distantes que du plus & du moins: & toutefois encore ne seroit cela rien à propos contre ce qui est dit: car s'ils confessent que ceste tension & augmentation de vehemence soit venue premieremẽt en ce temps, estant la nouueauté en la quantité, non en la qualité, l'absurdité estrange demeurera tousiours. Et puis Sophocles aiant bien dit touchant les choses que lon mescroit estre de present, par ce qu'elles n'ont pas esté par le passé.

Tous cas iadis ensemblement H
Auindrent du commencement.

il semble aussi qu'il y ait raison de dire, que n'estant pas le cours ouuert, comme la barriere leuee, les maladies ne coururẽt pas toutes ensẽble pour sortir en estre, mais que l'vne venant tousiours apres l'autre, queuë à queuë, chascune a pris sa premiere naissance en quelque temps. Bien pourroit-on, dis-ie, par coniecture estimer, que les vnes sont venues de faute & d'indigence, comme celles que nous engendre la chaleur, quand elle nous donne, ou la froidure, & que ce ont esté les premiers: & que les repletions, les delicatesses & les voluptez sont venues puis apres auec oisiueté & paresse, qui pour l'abondance de viure, ont fait beaucoup de mauuaises superfluitez, dont sont procedees plusieurs diuerses sortes de maladies, les meslanges & entrelasseures desquelles, les vnes auec les autres, amenent tousiours quelque chose de nouueau. Car ce qui est selon nature est ordonné & determiné, par ce que nature
n'est

Cõparaison pour amplifier l'absurdite que Diogenian imagine en l'opinion de ceux qui tienent qu'il y a des maladies nouuelles.

Iliad. liur. 8.

11. Plutarque respond aux raisons de Diogenian & maintient qu'il s'engendre des maladies nouuelles, produisant plusieurs notables preuues de son dire.

1. Que ce seroit cõfondre infinies mutations de qualitez, & ne mettre aucune difference entre choses opposees, ou faire celles qui sont contraires distantes seulemẽt du plus & du moins.

En la tragedie d'Antigone.

2. Que si lon considere les origines des maladies, l'on trouuera que les entrelassures d'icelles ameinent tousiours quelque chose de nouueau.

A n'est autre chose que l'ordre, ou bien l'effect de l'ordre : mais le desordre, comme le sable de Pindare, ne se peut comprendre en nombre certain, & ce qui contre nature est incontinent indeterminé & infini. Car dire verité ne se peut qu'en vne sorte, & de mentir, les afaires nous en donnent moien en infinies sortes, & les accords, cõsonances, & conuenances, ont leurs raisons certaines, mais les erreurs que les hommes font en la lyre, au chant, & en la danse, on ne les sauroit comprendre, combien que Phrynicus poëte Tragique die de soy-mesme,

3 Que cõme le mẽsõge & les erreurs (grands defauts en l'homme) sont incõprehẽsibles, autant en faut-il dire des maladies.

I'ay de baller des sortes differentes,
Autant que fait de vagues violentes
En la marine agitee, leuer
Toute vne nuict perilleuse d'hiuer.

Et Chrysippus escrit, que les diuerses cõplications & entrelasseures de dix propositions seulement, surmontent le nombre d'vn million : mais Hipparchus l'en reprend, & prouue que l'affirmatiue monte cent quarante & neuf mille, & la negatiue B des mesmes propositions, trois cens dix mille, neuf cens cinquante & deux. Et Xenocrates a asseuré que le nombre des syllabes que font les lettres iointes & meslees ensemble, monte à la somme de cent millions & deux cens mille. Pourquoy donc trouuera lon estrange que le corps aiant en soy tant de diuerses facultez, & acquerant encor tous les iours, par ce qu'il boit & qu'il mange tant de differentes qualitez, atendu mesmement qu'il vse & de mouuemens & de mutations qui n'ont ni temps ni ordre tousiours vn & certain. Si les complications & entrelasseures de tant de choses ensemble aportent de nouuelles & inusitees sortes de maladies, comme Thucydides escrit que fut la pestilence à Athenes, coniecturant que ce n'estoit pas maladie ordinaire en ces pays, par ce que les bestes de proye qui mangent chair, ne vouloient pas toucher aux corps qui en estoient morts. Et ceux qui furent malades alentour de la mer rouge, ainsi comme Agatharcides escrit, eurent des accidens estranges, que personne n'auoit iamais ne leus ne veus : & entre autres, qu'il C leur sortoit de petis serpenteaux, qui leur mangeoient le gras des iambes, & les souris des bras. Et quand on leur cuidoit toucher, ils rentroient au dedans, & s'enuelopans parmi les muscles engendroient des bosses & apostumes qui faisoient des douleurs intolerables : cest inconuenient n'auoit iamais esté veu deuant, & iamais n'a esté receu depuis, ni à d'autres qu'à ceux là, comme plusieurs autres accidens.

4. Si dix propositiõs & les lettres de l'alphabet, ne tãt d'entrelasseures & de syllabes à plus forte raisõ le corps receuant de iour à autre tant de differentes qualitez & remuemens incertains, produira des maladies nouuelles.

5. Cinquieme raison confermee par diuers exemples.

Au 2. liure. De la peste d'Athenes.

Des malades autour de la mer rouge.

Car il y a eu homme qui aiant esté bien longuement trauaillé d'vne retention d'vrine, ietta à la fin par la verge vn festu d'orge auec ses nœuds : & nous sauons que vn nostre ami & hoste, ieune adolescent, rendit auec grãde quantité de semẽce vne petite bestiole veluë, qui auec plusieurs pieds marchoit bien vistement. Et Aristote escrit que la nourrice d'vn Timõ en la Cilicie se retiroit à part deux mois durant tous les ans, sans boire ni manger, ni donner autre aparence de vie, sinon qu'elle respiroit. Et certes il est escrit es liures Meloniens, qu'vn certain signe de ceux qui ont le foye D gasté est, quãd ils espient diligemmẽt par la maison les souris domestiques, & qu'ils courent apres, ce qui ne se void maintenant nulle part. Et pourtant ne nous esmerueillons point, si nous voions venir en estre quelque chose qui parauant n'ait point esté, ni aussi s'il vient puis apres à defaillir. Car la cause en est la nature des corps qui prenent tantost vne & tantost vne autre temperature : & si Diogenian nous veut introduire vn air nouueau, vne eau peregrine, laissons les là : combien que nous sauons bien que les sectateurs de Democritus disent & escriuent, que des mondes qui perissent hors de cestui-ci, & des corps estranges qui de celle infinité de mondes influent en cestui-ci, bien souuent il naist des principes de pestilence & d'accidens extraordinaires. Laissons aussi les particulieres corruptions qui auienent en diuers pays, ou par tremblemens de terre, ou par ardeurs & secheresses excessiues, ou par pluyes extraordinaires, desquelles causes il est force & que les vents, & que les

D'vn homme trauaillé de retention d'vrine, & de l'hoste de Plutarque.

De la nourrice de Timon Cilicien.

De ceux qui ont le foye gasté.

6. Il expose la cause de ces maladies nouuelles, & allegue nouuelle raison pour maintenir son auis.

riuieres & ruisseaux se resentent, attendu qu'ils naissent de la terre, qu'ils en deuie- E
nent malades & s'en alterent. Mais il ne faut pas omettre les alterations & changemens qui auienent en nos corps des choses que nous mangeons & buuons, & du reste du traictement de la personne: car plusieurs choses, dont les anciens n'ont iamais tasté ne gousté, sont maintenant en delices, estimees tressauoureuses, comme le bruuage du miel & de vin, & la sommade. Quant à la ceruelle, on dit qu'ils ne la nommoient pas seulement, ains la iettoient, aians en horreur de l'ouir nommer seulement. Et quant au concombre, au melon, au citron, & au poiure, ie conois encore beaucoup de vieilles gens qui n'en sauroient gouster. Parquoy il est croyable que nos corps reçoiuent vn estrange changement & alterent leur temperature, acquerans peu à peu vne qualité toute autre, & vne superfluité d'excremens toute differente qu'auparauant. Et si est encore à croire que la mutation de l'ordre des viandes y fait beaucoup: car les froides tables, que lon appelloit au parauant d'hui- F
tres, de herissons de mer, d'œufs durs, de sallades & herbages cruds, estans comme des pietons dispos & legers, que lon a transferez de la queuë à la teste de l'armee, ont maintenant le premier lieu, là où elles souloient anciennement auoir le dernier.

7. Item les changemens qui auienent en nos corps, specialement touchant les viandes dont nous l'entretenons, en quoy souuentefois nous sommes directement contraires à nos ancestres: ce qui ne peut causer sinon nouueaux accidens.

8. Autant en faut-il dire des breuuages diuers, & de l'abus & vsage d'iceux.

Aussi fait grande diuersité ce que nous appellons Propoma, comme qui diroit l'auant-boire, car les anciens ne beuuoient pas seulement de l'eau deuant que de manger: & maintenant à ieun auant que manger, estans presques yures, apres qu'ils ont bien trempé leurs corps, ils commencent alors à manger, & leur estomach bouillant desia, ils y fourrent toutes choses incisiues & aiguës pour irriter & prouoquer l'appetit, & puis s'emplissent encore d'autres viandes. Mais il n'y a rien qui ait eu plus de pouuoir d'apporter mutation, & engendrer de nouuelles maladies, que tant de façons que lon dõne à la chair de nostre corps es bains, car on l'amollit premierement, & la fond-on, comme le fer au feu, & puis on lui donne la trempe auec l'eau froide. G

9. Outre ce que dessus il considere les changemens qui suruienent à cause des bains, tout autres de son temps que de celui des ancestres.

Là Phlegeton & Acheron ardents
De rouge feu se coulent au dedans.

Il me semble que si quelqu'vn de ceux qui ont vescu vn peu deuant nous, voyoit la porte ouuerte de nos estuues, il pourroit dire cela. Là où les anciens vsoient d'estuues si temperees & si douces que le Roy Alexandre aiant la fieure couchoit & dormoit dedans, & les femmes des Gaulois y portans les pleins pots de boulie, la mangeoyent auec leurs enfans qui se lauoient quand & elles. Mais maintenant il semble que ceux qui sont dedans les estuues soient aux gros sanglots, tãt ils halettent & palpitent, comme ceux qui estouffent: & l'air que lon y respire estant meslé de feu & d'humidité ne laisse pas vn endroit du corps à repos, ains croulle, secouë, & remuë de son lieu iusques à la moindre parcelle, tant que nous venions à les esteindre ainsi enflammez & bouillans. Il n'est donc point besoin, Diogenian, de causes peregrines venans de dehors, ni des entremondes: ains, sans aller plus loin que nous-mesmes, le changement de la façon de viure est suffisante cause pour pouuoir & engendrer & faire cesser en nous des maladies. H

Conclusion de sa dispute cõtre Diogenian.

QVESTION DIXIEME.

Pourquoy est-ce que lon ne croit point aux songes de l'Automne.

1. Quelques vns attribuent la cause de cela, suiuant Aristote, aux fruits nouueaux qui engendrent en nous beaucoup de

FLORVS s'estant mis sur les Problemes & questiõs naturelles d'Aristote, que lon auoit portees pour passer le temps aux Termopyles, se remplit lui-mesme de plusieurs doutes, & en remplit encore les autres, comme font ordinairement les hommes studieux, rẽdans en cela tesmoignage à Aristote qui dit, Que le beaucoup sauoir aporte beaucoup d'occasion de douter. Si nous donnoient les autres questions

A stions agreable passe-téps & entretien en nous promenant sur iour, mais ce que lon dit des songes, qu'ils sont plus mal asseurez & incertains principalemét es mois que les feuilles tombét des arbres, Phauorinus aiant vacqué le reste du iour à autres lettres, se remit sus apres souper: si sembloit à tes familiers, qui sont mes enfans, que Aristote auoit suffisamment solu la question, & pensoient qu'il n'en faloit rien enquerir ne dire dauantage, sinon en attribuer, comme il fait, la cause aux fruits nouueaux: car estans encore frais en leur vigueur ils engendrét en nos corps beaucoup de vents & de brouillemens: car il n'est pas vray-semblable que le vin seul bouille & se courrouce, ni que l'huile estant frais faite face du bruit en brustát dedans les lampes, faisant la chaleur euaporer ce qu'il y a de ventosité, ains nous voions que & les bleds, & les fruits des arbres nouueaux, sont enflez & tendus, iusques à ce qu'ils aient exhalé tout ce qu'il y a de crud, & de flatueux en eux. Or qu'il y ait des viandes qui facent songer, & qui engendrent des visions turbulentes en dormant, on en allegue

vents & brouillemés: ce qu'il proeue par conference & comparaison d'iceux fruits auec les effects du vin nouueau & de l'huile frais faite.

B le tesmoignage des febues, & la teste du poulpe, desquelles viandes on cómande de s'abstenir à ceux qui veulent deuiner les choses à auenir par leurs songes. Or estoit Phauorinus merueilleusement grand amateur d'Aristote, & attribuoit à l'eschole Peripatetique ceste louange, que leur doctrine estoit plus vray-semblable que de nuls autres philosophes: mais lors il tira vn ancien propos de Democritus hors de là fumee, dont il estoit tout obscurci, pour le fourbir & esclaircir. Suposant ceste vulgaire opinion que dit Democritus, que les images se profondent dedás nos corps à trauers les pores, & que reuenans du fond elles nous causent les visions que nous auons en dormant, & qu'elles vienent de tous costez, sortans des vtensiles, des habillemens, des plantes, mais principalement des animaux, à cause qu'ils se meuuét beaucoup, & ont de la chaleur, aians non seulement les similitudes & formes emprainctes des corps, comme Epicurus pense, qui suit iusques ici l'opinion de Democritus, & puis la laisse là, mais aussi tirans apres soy les apparences des mouuemens de l'ame, &

II. Phauorinus examine ceste question des songes d'Autóne à la doctrine des images que Democritus dit causer les visions que nous auons en dormant.

C des conseils, des mœurs, & des passions, & que entrans auec cela elles parlent comme si c'estoient choses animees, & distinctement aportent à ceux qui les reçoiuent, les opinions, les paroles, les discours, & les affectiós de ceux qui les transmettent, quand en entrant elles retienent encores les figures bié expresses & non cófuses, ce qu'elles font quand leur cours & cheminement se fait viste par l'air bien vni, sans trouuer empeschement quelconque. Or l'air de l'Automne, auquel les arbres perdent leurs feuilles, aiant beaucoup d'inegalitez & aspretez, diuertit & destourne en plusieurs parts les images, & réd leur euidéce foible & fuyante, estant obscurcie par la tardité & demeure de leur cheminement: comme au cótraire quand elles sautent hors des choses qui en sont grosses, & qui brustét d'ardeur de les enfanter, qu'elles sont beaucoup, & passans vistemét leur chemin, elles rendent alors les aparences toutes fraisches & fort signifiátes. Et puis iettant son regard sur Autobulus, & se prenant à rire: Il me semble, dit-il, que ie vous voy apareiller de combatre les ombres de ces images ci, & passans l'atouchement de la main sur vne vieille opinion, comme sur vne

Application de l'opinion de Democritus aux songes de l'Automne.

D peinture, vous y pensez faire quelque chose. Ne faites point le fin auec nous, ce respondit adonc Autobulus: car nous sauons bien que vous tenez & aprouuez l'opinion d'Aristote, mais pour lui dóner lustre, vous lui comparez celle de Democritus, pour lui seruir d'ombre & de feuille. Nous renuerserons donc celle là, & combatrons ceste ci qui accuse les nouueaux fruits, & blasme ce que nous aimons tant, sans propos: car & l'Esté & l'Automne porteront tesmoignage, que lors que nous mangeons les fruits les plus frais, & aians plus belles cotte, comme dit Antimachus, c'est lors que nous auons les songes moins trompeurs & moins menteurs. Mais ces mois là qui font tomber les feuilles des arbres, estás assis & logez aux fauxbourgs de l'hiuer, ont desia reduit les grains & les fruits des arbres à leur parfaite concoction, & rendus flestris, ridez, gresles, & aians perdu tout ce qu'il y auoit de

III. Autobulus reiettant les opinions de Democritus & d'Aristote, rend raison plus par le menu, & par vn exacte discours de philosophie naturelle, des songes qui se font en Autóne.

violent & de furieux. Et quant au vin nouueau, ceux qui le boiuent le plus recent, c'est ordinairemét au mois de Feburier apres l'hyuer *, & ce iour là auquel on commence, nous autres en nostre pays l'appellons, le iour de la bonne Fortune: & les Atheniens l'appellent Pithœgia, pour ce que lon y ouure les tonneaux. Mais quant au moust qui boult encore, nous voiós que tous, iusques aux manœuures mesmes, craignent d'en boire. Cessans donc de calomnier les dons des Dieux, prenons vn autre chemin, auquel nous códuit le nom mesme de la saison, & des songes véteux & trompeurs: car la saisons s'appelle φυλλοχόος, à cause que les feuilles des arbres tombent pour la froideur & seicheresse du temps, si ce n'est de quelque arbre qui soit de temperature chaude & grasse, comme l'oliuier, le laurier, & la palme: ou bien humide, comme le lierre, & le meurthe: car à ceux là leur temperature leur sert, & aux autres non, par ce que ceste proprieté collante & retenante ne leur demeure pas estant leur humidité naturelle ou gelée de froid, ou deseichee, pour ce qu'elle est foible, & qu'il y en a peu. Le florir donc & le croistre & verdoyer aux plãtes, & encore plus aux animaux, vient de l'humidité & de la chaleur, & au cõtraire la froideur & la seicheresse leur sont mortelles. Voila pourquoy Homere appelle de bonne grace les hommes verds & gaillards διεροὺς, c'est à dire humides: & se resiouir ἰαίνεσθαι, comme qui diroit, s'humecter & arroser: & au contraire, ce qui est espouuantable & douloureux, ῥιγεδανὸν, & κρυόεν, comme qui diroit, roide & transsi de froid: & vn corps mort & seiché cóme vne momie s'appelle ἀλίβας, sans humeur: & σκελετὸς vne anatomie seichee au Soleil ou à la fumee: qui sont tous mots tedans à iniurier & diffamer la seicheresse. Dauantage le sang qui est la principale force & vertu qui soit en nous, est ensemble & chaud & humide, & la vieillesse est defectueuse de l'vn & de l'autre. Or semble-il que l'Automne soit comme la vieillesse de l'annee acheuant sa reuolution: car l'humidité n'est pas encore venue, & la chaleur s'en est desia allee, ou n'est plus forte, & qui est vn signe de froideur & de seicheresse, il réd les corps enclins & disposez aux maladies. Or est il necessaire que l'ame compatisse & se sente des indispositions du corps, & que les esprits estans figez & engrossis, la vertu diuinatrice s'offusque & se ternisse, ne plus ne moins que vn mirouer qui est tout espris de brouillas: voila pourquoy il ne rend & ne renuoye rien qui soit bien exprimé ne bien aparent, dautant qu'il est mal poli & ridé, non reluisant & lissé.

Les autres suiuans Theodorus Gaza lisent, au mois de Nouembre deuant l'hiuer.

Par diuerses raisons, specialement par l'autorité d'Homere, il móstre que les songes moins brouillez se font l'esté & au cõmencement de l'Autóne: mais sur la fin ils font facheux, à cause de la vieillesse de l'année, & par consequét de l'indispositió des corps auec qui les ames compatissent.

Le Neufieme Liure des propos de table.

SOMMAIRE.

1. *Des vers qui ont esté autrefois oportunément ou importunement escriez.*
2. *Pour quelle cause a esté, A, mise la premiere des lettres.*
3. *En quelle proportion a esté cõposé le nombre des voyelles & demi voyelles.*
4. *Quelle main de Venus blessa Diomedes.*
5. *Pourquoy est-ce que Platon dit que l'ame d'Aiax estoit venue la vingtiesme au sort.*
6. *Que signifie la fable, en laquelle on feint que Neptune fut vaincu: & pourquoy les Atheniens effacent & ostent le deuxiesme iour du mois d'Aoust.*

L'explication des six questions suiuantes ne se trouue point.

7. *Pourquoy est-ce que les accords sont diuisez & distribuez en trois.*
8. *En quoy different les interualles melodieux & accordans.*
9. *Quelle est la cause qui fait l'accord: & pourquoy est-ce que quand on touche ensemble deux*

QVESTION PREMIERE.

B *Des vers qui ont esté autresfois oportunément ou importunément escritz.*

CE neufieme Liure des propos de table, Sossius Senecion, contient les propos qui furent tenus à Athenes en la feste & solennite des Muses, par ce que le nõbre nouenaire cõuient & est fort bien seant aux Muses: & si le nombre des questions surmonte la dizaine ordinaire des autres liures, il ne s'en faut point esbahir, par ce qu'il faloit rendre aux Muses tout ce qui apartient aux Muses, sans leur rië oster ni retenir, nõ plus qu'aux choses sacrees, attẽdu que nous leur deuons plus de choses & de plus belles que celles-là. Ammonius estant Capitaine de la ville d'Athenes, en faueur de Diogenianus voulut sauoir commẽt profitoient les ieunes hommes qui estudioient aux lettres, en la Geometrie, en la Rhetorique, & en la Musique: & pour C ce faire, il conuia à souper les plus fameux regens & maistres qui fussent en la ville. Il y auoit encore plusieurs autres gens doctes & studieux, & presque tous ses familiers & amis. Or Achilles és ieux des funerailles de Patroclus ne conuia à souper auec lui que seulement ceux qui auoient combatu teste à teste à outrance, voulant, ainsi comme lon dit, que si les armes d'auenture les auoyẽt allumez de cholere, ou d'appetit de vengeance l'vn encõtrẽ de l'autre, qu'ils la deposassent & quittassent en buuant & mangeant à mesme table ensemble. Mais il auint lors tout le contraire à Ammonius, car la ialousie, contention & emulatiõ de ces regens s'eschauffa dauãtage quand ils eurent bien beu, & desia commençoient à s'entrearguer & defier les vns les autres sans ordre ny iugement: parquoy il commanda premierement au musicien Eraton de chanter sur la Lyre. Si commença son chanter par ces vers, 1. *Ammonius ayant conuié quelques hommes de lettres, voyant qu'ils s'esbatoyent à la dispute fait sonner d'vne lyre par Eraton qui commence sa chanson par vers conuenables au different qui se presentoit. Cela donne occasion au discours des vers oportunémẽt ou importunémẽt escritz.*

Il n'y a donc pas vne seule sorte
De quereller. *Hesiode au poemë des œuures.*

D Et fut loué d'auoir seu bien à propos accommoder & appliquer les paroles de son chant à ce qui se presentoit. ET puis il mit en auant ce suiet & argument de deuiser des vers oportunément proferez, disant que cela non seulement auoit bonne grace, mais aussi quelquefois aportoit grande vtilité. Si fut incontinent en la bouche d'vn chascun, le poëte qui aux nopces du Roy Ptolomeus, lequel espousoit sa propre sœur, & estoit estimé faire en cela vn acte estrange & illicite, commença son chant par ces vers, II. *Commencement du deuis des vers proferez à propos.*

Lors Iupiter Deité souueraine, *Homere en l'Iliad.*
Manda Iunõ sa femme & sœur germaine.

Et celui qui s'apareillant pour chanter apres souper deuant le Roy Demetrius, comme le Roy lui eust enuoyé son fils Philippus, qui estoit encore vn petit enfant, adiousta sur le champ,

Nourri le moy ce fils en discipline
Qui d'Hercules & de moy soit bien digne. E

3 Et Anaxarchus, comme Alexandre en vn souper lui iettast des pommes, en se leuant de table dit ce vers,

Euripide en la tragedie d'Orestes.

Un Dieu sera par vn homme blessé.

4 Et vn tres-gentil enfant de Corinthe estant mené prisonnier entre les autres, quand la ville fut prise, comme Mummius pour esprouuer ceux qui estoient de libre condition les fist escrire, il escriuit ces vers,

Odyss. liu. 5.

O bien heureux & trois & quatre fois
Ceux qui sont morts ci deuant des Grejois.

On dit qu'il fit si grãd pitié à Mummius qu'il s'en prit à pleurer, & qu'il remit pour l'amour de lui en liberté tous ceux qui estoient de sa parenté. Aussi fit on mention de la femme d'vn Theodorusioueur de Tragædies, laquelle estant le iour prochain qu'ils deuoient faire à l'enui à qui gaigneroit le pris, ne le voulut pas receuoir à coucher auec elle: mais comme il fut retourné du Theatre où il auoit gaigné & emporté le pris, elle le baisa, & lui dit ces vers, F

D'Agamemnon le noble fils, il t'est
Ores permis faire ce qu'il te plaist.

III. Des vers importunément proferez.

Avssi y en eut-il qui en alleguerent plusieurs autres importunément proferez, & qu'il estoit bon de sauoir comment, pour s'en garder: comme de Pompee le grand apres qu'il fut de retour de sa grande expedition, le maistre qui monstroit à sa fille, lui voulant faire voir comment elle auoit profité, aiant fait aporter vn liure pour la faire lire, lui ouurit en vn tel endroit,

Iliad. liu. 3.

Tu es venu sain & sauf de la guerre,
Que pleust à Dieu qu'on t'y eust mis en terre.

Et comme vne nouuelle incertaine sans auteur eust esté aportee à Cassius Longinus, que son fils estoit mort en païs estrange, n'en pouuãt sauoir la verité, ni aussi en oster la suspicion de sa fantasie, il y eut vn Senateur desia hõme d'aage, qui le venant visiter, lui dit, Ne mespriseras tu point, Longinus, ce vain bruit de ville incertain, & ceste nouuelle qui a esté semee par quelque homme malin? cõme si tu ne sauois pas bien, & que tu n'eusses pas leu ceste sentence, G

Hesiode au poeme des oeuures.

Iamais en vain publique renommee,
Ne se trouua auoir esté semee,

Et celui qui en l'Isle de Rhodes en plein Theatre à vn Grãmairien qui lui demãdoit vn carme, pour là dessus faire mõstre de son sauoir deuãt le peuple, bailla cestui-ci.

Odyss. liu. 10.

Va t'en dehors ceste Isle vistement,
Va des viuans le pire garniment.

Et ne sait on s'il le fit de propos deliberé, pour faire iniure à ce pauure Grãmairien, ou si ce fut enuis qu'il rencontra à propos. Tant y a que ce deuis apaisa gentilment & dextrement le tumulte. H

QVESTION II. ET III.

Pour quelle cause a esté, A, mise la premiere des lettres: &, Et en quelle proportion a esté composé le nombre des voyelles & demi-voyelles.

1. Protogenes opinãt sur la premiere questiõ, prefere les voyelles aux consones, & dõne le premier lieu entre les voyelles à l'a, pource qu'elle

Estant la coustume à Athenes durant les festes des Muses, que lon portoit par la ville des sorts, & que ceux qui se rencontroient tiroient au sort, à qui demanderoit le premier quelque question de lettres à son compagnon: Ammonius craignant que gens de mesme profession se rencontrassent ensemble, ordonna que sans tirer au sort, le Geometrien proposeroit vne question au Grammairen, & le Rhetoricien au Musicien, & reciproquement aussi qu'ils respondroient. Parquoy Hermias

A mias le Geometrien, proposa à Protogenes le Grammairien, Qu'il lui dist la cause pour laquelle A estoit mise la premiere de toutes les lettres. Il lui rendit la cause qui se dit par les escholes, car il est certain qu'à tres-iuste tiltre les voyelles precedent toutes les muettes & demi-voyelles, & entre icelles y en aiant aucunes longues, les autres breues, les autres ambigues, & de deux temps que lon appelle, ces dernieres à bon droit doiuent estre iugees de plus grãde dignité & puissance, & entre elles doit auoir & tenir le rang de capitaine celle qui va tousiours deuant, & iamais derriere les deux autres, cõme est Alpha, laquelle ne veut iamais seconder Iota; ni aller apres Ypsilon, de maniere que des deux il s'en face vne syllabe, ains cõme s'en courrouçãt & s'ostant de là, elle veut auoir sa propre place, & au cõtraire mettez la auec laquelle vous voudrez des deux autres, pourueu qu'elle aille deuant, elle s'accordera & fera des syllabes, comme nous voions en ces mots, αὔειν, & αὐλεῖν en ces autres αἶαι, & αἰδεῖσθαι, & innumerables autres tels, ainsi va elle deuant toutes les autres, & l'emporte, comme font ceux qui combatent à toutes les cinq sortes de ieux sacrez deuant les cõmunes, par ce qu'elle est voyelle deuant les autres voyelles, par ce qu'elle est de deux temps, & deuant celles de deux temps, par ce qu'elle marche tousiours la premiere, & iamais ne va apres ni ne suit les autres. QVAND Protogenes eut acheué, Ammonius m'appella & me dit, Ne veux tu point secourir Cadmus, toy qui es Bœotien? car on dit qu'il mit Alpha la premiere, deuant toutes les autres, par ce que Alpha en langage Phænicien signifie vn bœuf, qui reputoit non le second, ni le troisieme, comme fait Hesiode, mais le premier entre les meubles necessaires à l'hõme. Non pas moy, dis-ie, car ie suis plus tenu de secourir plus tost mon grãd pere, si ie puis, que non pas celui de Bacchus: Car Lamprias mon grand pere disoit, que la premiere voix distincte & articulee que l'homme prononce c'est par la puissance de Alpha: car le vent & l'esprit qui sort de la bouche se forme principalement par le mouuement des léures, lesquelles estant ouuertes, de la simple ouuerture il en C sort ce premier son là, qui est le plus simple de tous; & qui a le moins de besoin de manufacture, n'appellant pas mesme la langue à son secours, ni ne l'attendant pas, ains sort dehors, elle demeurãt immobile en sa place. Aussi est-ce la premiere voix que les petis enfans iettent: & appelle lon ἀΐειν, qui signifie ouir quelque voix, pour ce que tousiours s'entẽd celle voix, & plusieurs autres semblables dictions, comme ἄδειν, αὐλεῖν, ἀλαλάζειν, & croy aussi que αἴρειν & ἀνοίγειν non sans cause ont ainsi esté nommez de l'entrebailleure & ouuerture des léures, par laquelle ce son là en sort: & pourtant tous les noms des autres lettres muettes se seruent de l'Alpha, comme d'vne lumiere pour esclairer leur aueuglement, excepté vne. Car il n'y a que le Pi où la puissance de ce son là ne soit employee: car quant au Phi & au Chi, l'vn est le Cappa mué en aspre son, & l'autre le Pi. A quoy Hermias respondit, qu'il approuuoit l'vne & l'autre raison. Et que ne nous dis tu donc, s'il y a quelque raison & proportion du nombre des lettres? comme il me semble qu'il y en a, dont ie prens D argument, par ce que la multitude des muettes & demi-voyelles n'est point fortuite ni des vnes enuers les autres, ni enuers les voyelles aussi, ains se trouue estre selon la premiere proportion & medieté que nous appellons Arithmetique, par ce que estans les vnes neuf, & les autres huit, le nombre du milieu vient à surmonter egallement, comme il est surmonté, & les deux bouts estans assemblez ensemble, le plus grand au regard du plus petit est en proportion telle, que le nombre des Muses à celui d'Apollo: par ce que le neuf est attribué aux Muses, & le sept à Apollo, lesquels deux conioints ensemble font le double de celui du milieu, à bõne raison, par ce que les demi-voyelles qui sont entre les deux extremitez, participent de la puissance & efficace des deux bouts. Mercure, dit il, fut celui qui premierement trouua les lettres en Egypte, & pourtant les Egyptiens pour representer la premiere lettre peignent Ibis, dautant qu'elle est dediee à Mercure: & mal, selon mon

est maistresse par dessus les autres, de deux temps, & deuant celles de deux temps, & qu'elle ne marche point apres les autres, nommément en la langue Grecque.

II. Plutarque rẽd vne autre raison en respondant à Ammonius qui auoit allegué vne raison tiree de la signification d'Alpha: & dit que A est la premiere des lettres, pour ce que c'est la premiere voix articulee que l'hõme prononce, ce qu'il prouue par la consideration des leures & du langage des petits enfans.

III. Hermias semonné par Plutarque, discourt en troisiesme lieu plus subtilement que les deux autres, sur la proportion du nombre des lettres.

iugement, donnant la precedence de toutes les lettres à vne beste qui n'a ni voix ni E
son quelconque. Et attribue lon à Mercure le quatre principalement entre les nombres, & y a plusieurs qui escriuent qu'il nasquit aussi au quatriesme iour du mois: & puis le quatre multiplié par quatre, fait les premieres que lon appelle Phæniciennes, à cause de Cadmus. Et des autres qui ont depuis esté inuentees, Palamedes le premier en inuenta les quatre, & Simonides y en adiousta autres quatre. Or est le premier parfait de tous les nombres les trois, comme aiant commencement, milieu, & fin: & puis le six, comme estant égal à toutes ses parties ensemble. De ces deux-là le six multiplié par le quatre, & le trois multipliant le premier cube, font le nombre de vingt & quatre. COMME il parloit encore, le Grammairien Zopyrion s'en moquoit tout aparemment, & parloit entre ses dents: mais si tost qu'il eut acheué, il dit, que tout cela n'estoit qu'vn babil friuole, pour autant que ce n'auoit esté par raison quelconque, ains par auenture & cas fortuit, que les lettres s'estoient trouuees en tel nombre & en tel ordre. Comme que le premier carme de l'Iliade se F
soit rencontré d'autant de syllabes, comme le premier de l'Odyssee, & derechef que le dernier de l'vne ait suiui de mesme le dernier de l'autre, tout est auenu fortuitement & casuellement.

IIII. Zopyrion se moque de tout le discours de Hermias touchant la proportion du nombre & de l'ordre des lettres, disant tout cela estre auenu à l'auenture.

QVESTION QVATRIEME.

Quelle main de Venus blessa Diomedes.

Hermias voulāt se reuécher est deuācé par Maximus, lequel par vne question de grammaire exerce Zopyriō & le rend muet.

APRES cela Hermias voulut proposer quelque question à ce Zopyrion, mais le Rhetoricien Maximus lui demāda sus Homere, quelle main de Venus Diomedes auoit blessé. Et Zopyrion tout soudain lui contre-demāda, de quelle cuisse Philippus estoit boiteux. Ce n'est pas de mesme, respondit Maximus, car Demosthenes n'a point laissé de moien de pouuoir respondre de cela: mais si tu confesses ne le sa- G
uoir pas, d'autres te monstreront là où Homere dit à ceux qui ont entendemēt de le conoistre, quelle main fut blessee. Il sembla que Zopyrion fust vn peu estonné de ce propos, parquoy lui se taisant, nous priasmes Maximus de nous le monstrer. Premierement, dit Maximus, les vers estans ainsi,

Iliad. liu. 5.

De Tydeus adonc le fils vaillant
Par grand' ardeur à costé tressaillant,
Du fer trenchant qu'auoit sa iaueline
Perça le haut de sa main feminine.

Il est tout euident que s'il l'eust voulu fraper à la main gauche, il n'eust point eu de besoin de sauter à costé, car il auoit vis à vis de sa droite la gauche d'elle, lui courant sus de front: & si est plus vray-semblable qu'il ait voulu blesser la plus forte main, & celle dont elle emportoit son fils Æneas, & dont elle se sentant blessee lascha prise H
du corps qu'elle enleuoit. Secondement quand elle s'en fut retournee au ciel, Minerue en se riant, dit ainsi à Iupiter,

Au mesme liure.

Certes Venus subornant quelque Dame
Grecque de suiure en amoureuse flamme
L'vn des Troyens que son cœur aime tant
Assise aupres d'icelle en la flattant
A quelque agraffe ou espingle enseignee
Elle a vn peu sa main égratignee.

Or ie croy que toy-mesme tres suffisant regent, quand pour le caresser tu touches quelqu'vn de tes disciples & que tu le flattes, que tu ne le fais pas de la main gauche, ains de la droite, comme il est vray-semblable que Venus, qui estoit la plus gracieuse & adroite de toutes les Deesses, caressoit ainsi les Princesses Grecques.

QVE-

A QVESTION CINQVIEME.

Pourquoy est-ce que Platon dit que l'ame d'Aiax estoit venüe la vingtiesme au sort.

CELA resiouit tous ceux de la cõpagnie, excepté vn Grammairien nommé Hylas, lequel Sospis le Rhetoricien voiant morne, taciturne & tout engrõgné, à cause qu'il ne lui estoit pas gueres bien succedé en la preuue qu'il auoit mõstree du profit que faisoient à l'estude ses escholiers, il lui cria,

I. Sospis voulant resueiller Hylas lui propose la question presente, à laquelle Hylas respond impertinemment, ne prenant garde à l'intention de Platon.

Tout seule estoit l'ame d'Aiax le fils
De Telamon:

& puis lui acheua le reste en parole plus haute que quand on deuise familierement ensemble,

B *Approche toy ie te prie, beau Sire,*
Afin que mieux tu entendes mon dire,
Et donte vn peu la cholere & courroux,
Que ton courage a conceu contre nous.

Et Hylas grommelant encore en cholere, qu'on lui auoit fait tort, respondit sottement & impertinemmẽt, que l'ame d'Aiax estoit venue aux enfers la vingtiesme au sort, selon Platon, & qu'elle s'estoit tournee en nature de lion: mais que plusieurs fois il lui estoit venu en pẽsee ce que le vieillard de la comædie disoit, qu'il valoit mieux deuenir asne, que de voir, que ceux qui valoient moins que soy fussent plus honorez & preferez. DEQVOY Sospis se prenant à rire: mais ie te prie deuant que tu entres en ceste peau de baudet, si tu as aucun soin de l'hõneur de Platõ, enseigne nous pour quelle raison il dit, que l'ame d'Aiax Telamonië vient la vingtiesme par le sort à faire son optiõ: ce que Hylas refusant de faire, par ce qu'il pensoit qu'on se moquast de lui, à cause qu'il lui estoit fort mal succedé en sa dispute, mon frere Lãprias prenãt la
C parole: N'est-ce point, dit-il, pource que Aiax emporte tousiours le second lieu de beauté, de grandeur & de vaillance,

Sur la fin du 10. liure de la Repub.

II. Hylas moqué de sa resolution, Lamprias discourt subtilement sur le dire de Platon & apres auoir dit vn mot des nombres, il entre en la metaphysique Platonique, pour esclaircir la question proposee; desmonstrant la cause d'icelle.

Apres le fils de Peleus parfait.

& le vingt est la seconde dizaine, & le dix entre les nõbres le plus puissant, comme Achilles l'estoit entre tous les Princes Grecs: dequoy nous nous prismes tous à rire. Et Ammonius, C'est assez, dit-il, ioué auec Hylas, en disant cela, Lamprias: mais ie te prie de nous discourir à bon esciant & sans rire, puis que tu as volontairement pris la parole, touchant la cause. Lamprias se trouua vn peu estonné de prime face pour ceste demande: toutefois y aiant pensé vn peu, à la fin il dit, que Platon se ioue bien souuent auec nous par les noms dont il vse, mais là où il mesle quelque fable en parlant de l'ame, il vse fort de l'entendement. Car il appelle la nature intelligente du ciel, chariot volant, le mouuemẽt harmonieux du monde: & au lieu dont il est que-
D stion, qui est à la fin du dixieme liure de la Republique, il fait venir vn messager des enfers, qui vient aporter les nouuelles de ce qu'il y a veu, & l'appelle Er en son nom, Pamphylien de nation, & fils de Harmonius, nous donnãt couuertement à entendre par cela, que nos ames s'engendrent par harmonie, & sont conioinctes au corps, & que quand elles en sont deiointes & separees, elles acourent de tous costez en l'air, & de là derechef elles retournent à secondes generations. Qui gardera donc, que cest εἰκοστὸν quasi εἰκαστὸν, c'est à dire, vingtiesme, ne soit dit pour monstrer que ce n'est pas à la verité qu'il parle, ains plus tost par cõiecture & fiction, ou pour ce que c'est vn mort qui parle, comme chose dite en l'air à l'auenture? Car il touche tousiours ces trois causes, comme celui qui premierement ou principalement a conu & entendu comment la fatale destinee se ioint & se mesle auec la fortune, & auec nostre franc arbitre, & maintenant au lieu preallegué, il monstre singulierement bien,

quelle puissance es choses humaines à chascune de ces causes-là, attribuāt le choix & E election de la vie au frāc arbitre: car le vice & la vertu n'ont point de maistre qui les domine, & attachent à la necessité de la fatale destinee, l'estre religieux enuers les Dieux, à ceux qui ont fait bōne option, ou le cōtraire à ceux qui l'ont faite mauuaise, & les cheutes des sorts, qui estans à l'auēture iettez & semez çà & là sans ordre, arriuent à chascun de nous, introduisent la fortune, & preuienent beaucoup de ce qui est nostre, par les nourritures & gouuernemēs de republique où chascun de nous se rencōtre. Car il n'est pas raisonnable de recercher la cause de ce qui se fait fortuitemēt & casuellemēt, par ce que s'il y auoit raison au sort, ce ne seroit plus fortune ou cas d'auenture, ains quelque prouidence ou quelque fatale destinee. COMME

III. Auis de Marcus Grammairien sur la question precedente.

Lāprias parloit encore, on aperceuoit bien que Marcus le grāmairien comptoit sur ses doigts à par soy quelque chose: puis quand il eut acheué, il nōma tout haut tou- F tes les ames qui sont euoquees en Homere, entre lesquelles celle d'Elpenor vaguoit encore sur les confins, n'estant pas assemblee auec celles qui estoient aux enfers en l'autre monde, par ce que le corps n'en estoit pas encore inhumé. Quant à celle de Tiresias, il semble n'estre pas raisonnable de la compter au nombre des autres.

Odyss. liu. 10.

Auquel, encor qu'il soit mort, seulement
Proserpine a donné entendement,

& puissance de parler & d'entendre les viuās, encore auant qu'il ait beu du sang des victimes immolees. Si donc, Lamprias, tu ostes celles là & comptes les autres, il se trouuera que l'ame d'Aiax fut la vingtieme de celles qui vindrent deuant Vlysses: & à cela fait allusion Platon en se iouant, & conioignant sa fable auec l'euocation des morts qui est en l'Odyssee d'Homere.

QVESTION SIXIEME. G

Que signifie la fable, en laquelle on feint que Neptune fut vaincu: & pourquoy les Atheniens effacent & ostent le deuxieme iour du mois d'Aoust.

Ce chapitre est defectueux, tellemēt que nous n'auons la resolution de ce qui y est proposé.

ICI s'estant esleué vn bruit, Menephyllus philosophe Peripatetique appellāt nōmeement Hillas: Tu vois, dit-il, que la questiō n'estoit point vne moquerie ni gaudisserie: mais laisse moy-là, mō bel ami, ce mal plaisant Aiax là, & duquel le nom est de mauuais presage, comme dit Sophocles: & te renge du costé de Neptune, que luimesme nous raconte auoir esté plusieurs fois vaincu, en ceste ville par Minerue, en Delphes par Apollo, en Argos par Iuno, en Ægine par Iupiter, en Naxe par Bacchus, & neantmoins par tout en ses rebuts & defaueurs, s'est tousiours monstré doux & gracieux sans tenir son cœur. Qu'il soit vray, il a en ceste ville temple commun auec Minerue, auquel encore y a-il vn autel dedié à l'Oubliance. Et lors Hyllas semblant H vn peu plus resioui: Tu oublies, dit-il, Menephyllus, à dire que nous auons osté le deuxieme iour du mois d'Aoust, non pour cause de la Lune, mais pource que ce fut le iour que ces deux Dieux là plaiderent de la seigneurie de ce pays. Neptune, dit Lamprias, en tout s'est monstré plus ciuil & equitable que Thrasybulus, si non vainqueur, comme l'autre, mais vaincu il a oublié son mal-talent.

Ici y a vne bresche grande de defectuosité en l'original Grec, où defaillent les questions qui ensuiuent.

7. *Pourquoy est-ce que les accords sont diuisez & distribuez en trois.*
8. *En quoy different les interualles melodieux & accordans.*
9. *Quelle est la cause qui fait l'accord, & pourquoy est-ce que quand on touche deux chordes accordees, la melodie est au bas.*

10. Pour-

A 10. *Pourquoy est-ce que les reuolutiõs du Soleil & de la Lune estans egales en nõbre, neanmoins on void que la Lune eclipse plus souuent que ne fait Soleil.*

11. *Que nous ne demeurons pas tousiours mesmes & vns, dautant que nostre substance coule tousiours.*

12. *Lequel est plus vray semblable, que les estoilles soient en nombre pair, ou en nombre non pair.*

Ce qui en suit est la fin de la douzieme question.

Lysander souloit dire, qu'il faut tromper les enfans auec des osselets, & les hommes auec les iuremens. I'ay, dit Glaucias, ouy dire ce propos là de Polycrates le tyran, & encore à l'auenture s'attribue-il à d'autres. Mais pourquoy est-ce que tu le me demandes? Pource, dit Sospis, que ie voy que les enfans rauissent les osselets, & les Academiques prenent les paroles. Car il me semble que ces estomachs là ne different rien de ceux qui tendans le poing, demandent s'ils tienent nombre pair, ou nõ pair en leur main close. Protogenes doncques se leuant m'appelle par mon nom, & me dit: Que voulons-nous dire, de laisser ces Rhetoriciens-ci ainsi brauer & se moquer des autres, & qu'on ne leur demande rien cependant, & qu'ils ne contribuent point leur quote partie à ces propos-ci? si ce n'est qu'ils vueillent dire qu'ils n'ont part ni communication aucune aux deuis de table en buuant, attendu qu'ils sont admirateurs & sectateurs de Demosthenes qui iamais en sa vie ne beut vin. Cela n'en est pas cause, dis-ie, ains c'est que nous ne leur auõs rien demãdé: mais si vous n'auez quelque chose de meilleur, ie leur proposeray vn fait de repugnance de loix contraires tiree d'Homere.

B

QVESTION TREIZIEME.

C

Une question de loix contraires tirees du troisieme de de l'Iliade d'Homere.

QVELLE? me demãda-il. Ie te la diray, dis-ie, & leur proposeray quãd & quand, & pourtant qu'ils prestent l'oreille attentiuement: car Alexandre Paris au troisieme de l'Iliade deffie Menelaus à certaines conditions en ceste maniere,

1. La question est sauoir si Menelaus doit pas estre estimé vainqueur, encores qu'à combat il n'ait pas tué son aduersaire Paris.

Assemblez nous au milieu de deux osts
Menelaus & moy en vn camp clos,
Pour teste à teste esprouuer sur la plaine
A qui des deux apartiendra Heleine
Auec ses biens: & qui demeurera
Victorieux, & plus vaillant sera,
Pour son butin que la Dame il emmene,
Et ses ioyaux auec, en son domaine.

D

Et derechef Hector faisant entendre à tous, & declarant aux vns & aux autres le deffi de son frere, vse presques des mesmes paroles en disant,

Il veut que tous Troyens & Grecs gendarmes
Posent à terre & sursecent les armes,
Pendant que seuls Menelaus & lui
Se combatront teste à teste: & celui
Qui restera le vainqueur, qu'il emmene
La Dame auec ses biens en son domaine.

Menelaus aiant accepté les conditions, ils iurent les articles accordez, & dit ainsi Agamemnon,

Si Alexandre est au combat si fort

Que de renger Menelaus à mort, E
Qu'il gaigne Heleine auec tout son bagage:
Si au rebours Menelaus saccage
Mort Alexandre, il ait en son pouuoir
Incontinent sa femme & son auoir.

Or pour autant que Menelaus vainquit bien, mais il ne desfit pas Alexãdre, chascune des parties soustenant sa demãde s'oppose à celle des ennemis. Les Grecs la pretendent, comme aiant Paris esté vaincu: & les Troyens la leur denient, pource que il n'estoit pas mort. Comment donc est-ce qu'il faut sentencier & iuger en ce different? C'est à faire non aux philosophes, ni aux Grammairiens, mais aux Rhetoriciens qui sont sauans & en droict & en philosophie comme vous. Sospis adonc respondit, que la cause du defendant estoit meilleure, comme si c'estoit loy. Car l'assaillant luy a denoncé sous quelles conditions le combat se deuoit faire, & le defendant les aiãt acceptees & receuës, il n'est pas en eux d'y pouuoir rien adiouster. F Or le cartel du deffi n'a pas porté ces mots, Qui tueroit & massacreroit: mais, Qui vaincroit & qui gaigneroit: & auec grande raison, car il faloit que la Dame apartint au plus vaillant, & le plus vaillant est le vainqueur. Car il auient bien souuent que les plus vaillans sont tuez des meschans, comme depuis Achilles d'vn coup de flesche fut tué par Paris: & ne croy pas que pour auoir esté ainsi tué, personne voulust dire qu'Achilles en fust moins vaillant, ni appeller cela victoire, mais plus tost vne malheureuse & iniuste rencontre de celui qui tira si droit: mais Hector au contraire fut vaincu par Achilles premier que tué, ne l'aiant pas attẽdu, ains en aiãt eu peur, & s'en estant fui deuant lui. Car celui qui refuse la lice & s'enfuit, il est vaincu tout à plat, sans auoir dequoy couurir ou excuser sa desfaite, & confesse que son ennemi vaut mieux que lui: & pourtant premierement Iris en venant dire la nouuelle à Heleine, lui dit, G

II. Sospis maintient que Menelaus est vrayement victorieux, encores que Paris fust eschappé du combat.

Ils combatront de long bois à outrance,
A qui des deux t'aura en sa puissance,
Et du vainqueur l'espouse tu seras:

Et puis Iupiter mesme adiuge le pris de la victoire à Menelaus,

Menelaus comme il est tout notoire,
De ce combat gaignera la victoire.

Car ce seroit vne moquerie de dire qu'il eust vaincu Achilles, pour lui auoir tiré de loin par derriere vn coup de flesche, & donné au talon qu'il n'y pensoit pas, ni ne s'en donnoit point de garde: & que lui maintenant s'en estant fuy, comme lasche & meschant, & s'estant allé cacher entre les bras de sa femme, aiant esté par maniere de dire vif despouillé de ses armes, son compagnõ n'eust pas merité d'emporter cõtre lui le pris de la victoire, s'estant à sa deffiãce monstré plus vaillãt que lui, & estant demeuré sur le champ vainqueur. Glavcias adõc prenãt la parole dit premierement, H qu'en toutes loix, edicts, transactions & contraux, les subsequens sont tousiours reputez plus valides & de plus d'efficace que ne sont les precedens, & les secondes & dernieres pactiõs furent celles qui par Agamemnon, furent faites, là où pour la fin la mort expressemẽt est prescrite & non pas l'estre vaincu. Et puis la premiere paction n'est faite que de paroles simplement, & celle ci qui est venue apres a esté faite auec iurement, en y adioustãt maledictions & execrations alencõtre de ceux qui la trãsgresseroient, & ne fut pas aprouuee & ratifiee par vn hõme seul, mais par toute l'armee ensemble, de maniere, que ceste seconde est celle qui proprement & veritablement se doit appeller paction & contract, là où la seconde n'est seulement qu'vn cartel & vne deffiance. Ce que confirme le Roy Priam, qui apres auoir iuré les articles du combat, se retire en disant,

III. Glaucias insistant au cõtraire sur les paroles d'Agamẽnõ faisant mention de mort, & par autres tesmoignages de Homere maintient que le combat demeurra imparfait, & pourtant que Menelaus ne doit estre appellé victorieux.

Iupiter sait, si font les autres Dieux.

Qu

Qui sont au ciel immortels glorieux,
A *A qui des deux fatale destinee*
A ce iourd'hui la mort determinee.

Car il sauoit que le combat estoit accordé à ceste condition-là, & pourtant vn peu apres Hector lui-mesme dit,

Le haut Tonnant en son throsne esleué
N'a le serment du combat acheué.

Car le combat demeura imparfait, & n'y eut point de conclusion certaine, n'y ayant ni l'vn ni l'autre des combatans esté tué, de maniere que quant à moy il m'est auis qu'il n'y a aucune contrarieté, par ce que la premiere paction est comprise en la seconde, où il est dit, Qui tuera, aura vaincu: non pas, Qui aura vaincu, tuera. Car à la verité dire, Agamemnon ne renuersa pas la proposition du defi d'Hector, ains seulement la declara: ne n'y mua pas rien: ains y adiousta ce qui estoit le principal, B constituant le vaincre au tuer. Car celle là est la totale & complette victoire, les autres ont tousiours des oppositions & des excuses, comme celle-ci de Menelaus, qui ne blessa ni ne poursuiuit pas son ennemi. Comme donc, là où il y a vraye contrarieté de loix, les iuges ont acoustumé de prononcer selō celle qui est plus expresse & plus claire, & laisser celle où il y a de la doute & de l'obscurité: aussi en ce fait ci la paction qui a la conclusion la plus euidente, & où il y a moins de tergiuersation, il la faut estimer la plus valable & la plus certaine. Et qui est le principal, celui mesme qui sembloit auoir gaigné, il ne se retire pas, & ne cesse pas de courir apres le fuyant, ains va çà & là parmi les troupes cerchant s'il pourroit point aperceuoir le beau Paris: en quoy faisant il portoit lui-mesme tesmoignage, que sa victoire estoit imparfaite & de nulle valeur, puis que son ennemi s'estoit sauué: & se deuoit souuenir de ce que luy-mesme auoit vn peu auparauant dit,

Celui de nous dont l'heure de la mort
Arriuera, qu'il y demeure mort
Dessus le champ, & que tout d'vne tire
C *Chascun de vous chez soy puis se retire:*

pourtant ne faloit-il necessairement qu'il cerchast par tout Alexādre, à fin que l'aiant tué il acomplist entierement l'execution du combat, mais ne l'aiant ne pris ne tué, à tort demande-il le pris de la victoire. Car il n'a pas vaincu, s'il le faut coniecturer & prendre droit par ses paroles mesmes, se plaignant de Iupiter, & se lamentant de ce qu'il auoit failli à son attente,

O Iupiter, autre Dieu plus que toy
Pernicieux n'est ores enuers moy:
I'auois pensé de punir Alexandre
Du meschant tour qu'il m'a fait & esclandre;
Et mon espee est rompue en ma main,
D *Ma iaueline à terre cheute en vain,*
Sans l'assener ni aucun mal lui faire.

Il cōfesse lui-mesme que ce n'est riē fait de lui auoir coupé son escu, ni lui auoir osté l'armet de la teste, s'il ne blesse & ne tue son ennemi. APRES ces propos nous fismes offrandes & libations aux Muses & au conducteur des Muses Apollo, en chantant des hymnes à leur louange: & chantasmes aussi sur la lyre d'Eraton les vers que Hesiode escrit sur la naissance des Muses: & apres la chanson Herodes se prit à dire, Escoutez vous autres qui voulez separer & distraire d'auec nous Calliope, escoutez ces vers qui disent qu'elle conuerse auec les Roys, non pas auec ceux qui plient & deplient les syllogismes, & qui proposent de grandes & ardues questions à ceux qui s'addressent à eux, mais bien à ceux qui font les œuures, lesquelles sont propres aux orateurs & aux hommes de gouuernement. Et quant aux autres Muses, Clio reçoit

IIII. *Digression sur la louāge des Muses & des Orateurs.*

& auouë les oraisons où sont contenues les louanges, par ce que les anciens appel- E
loient Clea, les loüáges. Et Polymnia reçoit aussi les histoires, car ce n'est autre cho-
se que la memoire de plusieurs antiquitez : & dit-on qu'en quelques lieux, comme en Lion, on appelle toutes les muses memoires: & si m'attribue encore quelque chose d'Euterpe, s'il est vray ce que dit Chrysippus, que c'est elle qui dóne l'entretien agreable, & l'entregent gratieux. Car l'orateur n'est pas moins affable en familiere conuersation, qu'eloquent en iugemét à plaider, ou en conseil à deliberer. Car toutes ces parties & facultez là d'orateur contienent des humanitez, des defenses, des responses & iustificatiós: & puis nous vsons beaucoup de l'art de louër & de blasmer, & en venons à bout de belles & grandes choses quand nous le sauons bien & ingenieusement faire : comme aussi si nous le faisons lourdement & impertinemment, nous faillons à venir au dessus de ce que nous pretendons, tellement que ce tiltre,

Odyss. liu. 10.

O Dieux, combien cest homme est agreable
A tout le monde, & qu'il est venerable! F

cóuient, à mon iugement, plus aux orateurs qu'à nuls autres, comme à ceux qui ont la grace de bien dire & de persuader, qui est la partie la plus requise, mieux seante & plus conuenable pour conuerser entre gens. Ammonius adonc, Il ne te faut point, dit-il, porter d'enuie, Herodes, encore que tu empoignes en ta main toutes les muses ensemble, par ce que toutes choses sont communes entre amis. Et c'est pourquoy Iupiter a engendré plusieurs Muses, à fin que chascun peust abondáment puiser des choses qui sont bonnes & honnestes. Car nous n'auons pas tous besoin d'entendre la venerie, ni l'art militaire, ni la nauigatió, ni les mestiers des artisans mechaniques, mais tous auons besoin de lettres & de sauoir,

Tant qu'il y a d'hommes mangeans le fruict,
Que de son sein large terre produit.

Voila pourquoy l'on n'a fait qu'vne Minerue, vne Diane, & vn Vulcain, mais plu- G
sieurs Muses.

QVESTION QVARTORZIEME.

Du nombre des Muses, ce qui s'en dit non vulgairement.

i. *Herodes termine le nombre des muses à neuf, & pour quelle raison*

MAis qu'il y en ait neuf, & nó plus ne moins, ie pense que tu le nous monstrerois bié, par ce que i'estime que tu ayes bien estudie cela, estant si ami des Muses que tu es, & en aiant tant comme tu en as. Et quelle gráde doctrine, respondit Herodes, y auroit-il en cela: Car il n'y a celui qui ne sache & qui ne chante le nombre de neuf, comme estant le premier quarré procedant du premier non pair, & non-pairement non-pair, comme celuy qui se diuise en trois non pairs egaux. Et Ammonius s'en prenant à rire: Tu as, dit-il, vaillamment retenu & recité par cœur cela, mais adioustes-y encore ce petit corollaire, que c'est vn nombre composé de deux premiers cubes, de l'vnité & du huict, & par vne autre sorte de composition de deux triangles, c'est à sauoir du trois & du six, dont l'vn & l'autre encore est nombre parfait. Mais comment & pourquoy est-ce qu'il conuient mieux aux Muses qu'il ne fait aux autres Dieux, & que nous auons neuf Muses, & non pas neuf Ceres, ni Minerues, ni Dianes: car ie croy que tu ne te persuades pas que ce soit pour autant que le nom de leur mere μνημοσύνη, soit composé d'autant de lettres. HERODES se riant de cela, & s'estant fait vne pause de silence, Ammonius me sollicita de prendre le propos: Et mon frere dit adonc, que les anciens n'en conoissoient que trois, mais que de le vouloir prouuer en compagnie, où il y auoit tant de sages hommes & de si sauans, ce seroit vne lourderie & vne vaine ostentation, & la cause de cela n'est pas, comme quelques vns disent, à raison de trois especes de Musique, la Chromatique, la Diatonique,

ii. *Le frere de Plutarque dit que les anciens, aians esgard aux especes de musique & de sciences raisonelles, ne conoissoient que trois muses,*

A tonique, & l'Armonique, ni à l'occasiõ des trois bornes qui font l'interualle de l'octaue, c'est à sauoir la Nete, qui est la haute voix, la Mese la moyenne, & l'Hypate, la basse : combien que les Delphiens apelloient ainsi les Muses, & mal, à mon auis, d'autant qu'ils les attachoient toutes à vne sciẽce, ou plus tost à vne seule partie d'vne sciẽce, qui est l'Armonique en la musique : mais les anciens entẽdans bien que tous les arts & sciences qui se traitent auec raison se reduisent à trois genres principaux, Philosophie, Rhetorique & Mathematique, estimerent que c'estoiẽt dõs & benefices de trois Deitez qu'ils appelloiẽt Muses. Depuis & enuiron le tẽps d'Hesiode, les facultez d'icelles generales sciences, venans à se plus reueler & descouurir, ils s'apperceurent que chascune d'icelles auoit trois differences, & les sousdiuiserẽt en autres trois parties & especes, la Mathematique en l'Arithmetique, la Musique, & la Geometrie: la Philosophie en la Logique, la Morale, & la Physique. La Rhetorique eut du commencemẽt pour sa premiere partie, la demonstratiue qui s'employe aux B louanges : la seconde, la deliberatiue aux consultations: la troisieme, la iudicielle qui verse aux iugemens & plaidoiries : de toutes lesquelles facultez ils n'estimoient pas qu'il y en eust pas vne qui eust esté inuentee, ne qui se peust aprendre sans Dieu ni sans les muses, c'est à dire, sans la cõduite & faueur de quelque puissance superieure: A l'occasion dequoy ils ne firent pas autant de Muses, mais ils trouuerent qu'il y en auoit autant. Tout ainsi dõc, cõme le neuf se diuise en trois ternaires, desquels chascun se sous-diuise en trois vnitez: aussi la rectitude de la raison en l'entendement est vne seule & cõmune puissance, mais chasque gẽre de ces trois se sous-diuise en trois especes, chascune desquelles prend à disposer, orner & acoustrer particulierement vne desdites facultez : car ie ne pense pas qu'en ceste diuision les Poëtes ni Astrologues se puissent à bon droit plaindre, comme si nous auions laissé en arriere leur science : car ils sauent aussi bien comme nous, que l'Astrologie est contribuee à la Geometrie, & la Poëtique à la Musique.

adiouste les raisons pourquoy depuis ils multiplierent ce nombre.

Enuiron le temps d'Hesiode, les sciẽces mieux descouuertes furent rapportees à neuf Muses.

Similitude à ce propos.

C Comme cela eust esté dit, le medecin Tryphon se prit à dire, He déa, que vous a fait nostre pauure faculté de Medecine, que vous lui fermez le Temple des Muses? Et lors Dionysius Melitien respõdit, Tu en prouoques beaucoup d'autres à se plaindre semblablemẽt: car nous autres iardiniers & laboureurs nous aproprions la Muse Thalia, qui est à dire florissante, pour ce que nous lui attribuons la cure & solicitude de faire croistre & de preseruer les semẽces & les plantes qui florissent, & qui reuerdissent. Mais en cela, dis-ie, vous auez tort, car vous auez pour vostre patrone Ceres, surnõmee ἀνησιδώρα, pour ce qu'elle nous baille ses dons, qui sont les fruits de la terre: & Bacchus, lequel, comme dit Pindare,

Fait hors de la terre paroistre
Les plantes, reuerdir & croistre.
Et la saincte beauté des fruits
En beauté parfaite produits.

III. Plutarque respond à Tryphon & Dionysius qui se plaignoyent que la medecine & l'agriculture estoyẽt priuees de la protection des Muses, confirmant ce qui auoit esté dit du nombre de trois, mais auec autres raisons.

D Et puis nous sauons que les medecins ont Æsculapius pour leur guide, & Dieu tutelaire, & qu'ils se seruẽt d'Apollo Pæan, apaisant la douleur en toutes choses, mais de Musagetes en rien: car, comme dit Homere,

Tous les humains ont afaire des Dieux,

mais non pas tous de tous. Et m'esbahis comment Lamprias a oublié ou ignoré ce que disent les Delphiens: car ils disent, que les Muses ne portent point les noms de sons ou de chordes enuers eux, ains que le monde vniuers estãt diuisé en trois principales parties, la premiere celle des natures non errantes, la seconde des errantes & la tierce celles qui sont sous la sphære de la Lune, & qu'elles sont toutes distantes les vnes des autres par proportions harmoniques, de chascune desquelles ils tienent qu'il y a vne des Muses qui en a la garde : de la premiere celle qu'ils nomment Hypate, de la derniere Nete, & Mese celle du milieu, qui contient & dirige autant

comme il est possible les choses mortelles aux diuines, & terrestres aux celestes, cōme Platon mesme nous l'a couuertement donné à entendre par les noms des Fees ou des Parques, aiant appellé l'vne Atropos, l'autre Lachesis, & la tierce Clotho: car quant aux mouuemens des huit cieux, ils leur ont attribué autant de Sirenes, non pas de Muses. MENEPHYLLVS le Peripateticien adonc prenant la parole, Il y a, dit-il, quelque apparence vray-semblable en ceste sentence des Delphiens, mais Platon est impertinent, qui à ces eternelles & diuines reuolutions des cieux assigne au lieu de Muses des Sirenes, qui ne sont pas gueres bons ni benins Dæmons, en delaissant de tout poinct les Muses, ou bien les appellant des noms des Parques, & disant qu'elles sont filles de la Necessité: car la necessité est chose rude & violente, là où la persuasion est douce & gentile, qui par le moien des Muses domte amiablement ce qu'elle veut, hayssant la contrainte de necessité beaucoup plus que ne fait la grace d'Empedocles, E

IIII. Du propos precedent, naist la dispute des Parques & des Serenes, selon la philosophie Platonique, & quel rapport les Muses ont à cela.

Qui hayt de mort la force intolerable.

Il est bien vray, ce dit Ammonius, celle qui en nous est cause forcee & non volontaire, mais la necessité qui es est Dieux n'est point insuportable, ni mal-aisee à obeir, ni violente, sinon aux mauuais: ne plus ne moins que la loy en vne cité est aux bōs la meilleure chose qui y soit, laquelle ils ne sauroient ni tordre ni transgresser, non pour ce qu'il leur soit impossible, mais pour ce qu'ils ne veulent pas la changer. Au demeurant quant aux Sirenes de Platon, la fable nous en espouuāte sans raison: car il nous a bien couuertement voulu donner à entendre la force & puissance de leur chant & musique, qui n'est point inhumaine ni mortelle, ains imprime es ames, qui partent de ce mōde & s'en vont là, & errent vagabōdes apres la mort, vne affection vehemente enuers les choses celestes & diuines, & vne oubliance des mortelles & terrestres, les arrestant & enchantant du plaisir qu'elles leur donnent, de maniere que pour la ioye qu'elles en reçoiuent, elles les suiuent, & tournent quand & elles: de laquelle harmonie vne bien petite & obscure resonance, arriuant iusques ici à nous par les discours que lō nous en fait, appelle nostre ame, & la remet en memoire de ce qu'elle y oit alors, dont la plus part est estoupee, bouschee, & plastree de farcissemens de chair & passions non sinceres: & neantmoins nostre ame pour la generosité dont elle est douee, la sent & s'en ressouuient, & en est esprise de si vehemente affection, que sa passion ressemble proprement aux plus furieuses amours, tāt elle appete & desire, & ne peut neantmoins se deslier d'auec le corps. Toutefois ie n'accorde pas du tout à cela, ains me semble que comme Platon en ce lieu a vn peu estrangement appellé les aixieux du monde & des cieux, quenouilles & fuseaux, & tournillons ou pesons les astres: aussi a-il vn peu trop extraordinairement appellé les Muses Sirenes, qui exposent & delarēt aux enfers les choses diuines & celestes, comme Vlysses en Sophocles dit, que les Sirenes filles de Phorcus sont venues, lesquelles recitent les loix & statuts des enfers, & les Muses sont les huit Sphæres des cieux, & vne qui a pour sa portion les lieux prochains de la terre. Celles donc qui president aux reuolutions des huit Sphæres, entretienent & conseruent l'harmonie & consonance des estoilles errantes enuers les estoilles fixes, & aussi entre elles mesmes: & l'vne qui a la surintendance de l'espace qui est entre le ciel de la Lune & la terre, en se promenant parmi les choses temporelles & mortelles, y imprime & introduit la persuasion des graces de la conuenance, accord & harmonie par le moien de sa parole & de son chant, autant qu'elles sont capables d'en sentir, & d'en receuoir. Ce qui sert & aide grandemēt à maintenir la police ciuile & société humaine, en adoucissant & apaisant ce qu'il y a de turbulēt & de déuoyé en nous: & le remettant doucement en la bonne voye: mais comme dit Pindare,

F (beside "Il est bien vray…"), G (beside "de laquelle harmonie…"), H (beside "cieux, & vne qui a…")

Que c'est que Platon a entendu par les Sirenes.

Expositiō de la sentēce de Platō, touchant les Muses & les Sirenes.

Ceux qui ne sont point des esleus
Du haut Iupiter bien voulus,

A *Fuyent la voix melodieuse*
Des Muses, & l'ont odieuse.

A QVOY Ammonius aiant acclamé, comme il auoit accoustumé, ces vers de Xenophanes,

V. *Suite du discours du nõbre & de l'office de chascune des Muses.*

Cela tenu soit en quelque creance;
De verité il y a aparence.

Et sollicitant encore chascun à en dire son auis, apres auoir fait vn peu de silence, ie recommençay à dire: Que comme Platon mesme par l'etymologie des noms, ne plus ne moins que par la trace, pense trouuer les proprietez & facultez des Dieux, aussi nous de mesme mettons en vne des Muses au ciel & parmi les choses celestes, qui semble estre Vrania, c'est à dire celeste. Car il est vray-semblable que les choses celestes n'ont pas grand besoin de beaucoup de diuers gouuernemẽt, n'aians qu'vne simple & seule cause, qui est la nature: mais là où il y a beaucoup d'erreurs, exces B & transgressions, c'est là où il faut transferer & loger les huit, l'vne pour corriger vne sorte de faute & de desordre, & l'autre pour en rhabiller vne autre. Et pource que de toute nostre vie vne partie est ieu, & vne partie afaire graue & serieux, & en tout y a besoin d'vne tẽperature reglee & moderee, ce qu'il y aura de graue & de serieux en nous sera reglé, moderé & conduit par Calliope, Clio, & Thalia, estans nos guides en la science & speculation des Dieux. Et les autres Muses auront le soin & l'office de conduire ce qui panche & qui est enclin à la volupté & à iouër, ne souffrant pas que par son imbecillité il se lasche & se laisse aller trop dissoluëment & trop bestialement, ains le recueillans & accompagnans honnestement & en bon ordre, auec bal, chant, & danse, où il y ait bienseance temperee & meslee de raison & d'harmonie. Quant est de moy, mettant Platon en toutes choses deux principes de nos actions, l'vn la cupidité naturelle & nee auec nous des voluptez: & l'autre, l'opinion venue d'ailleurs, appetant ce qui est tresbon, & appellãt aucunefois l'vn la raison, & C l'autre la passion, l'vne & l'autre aiant derechef d'autres diuersitez & differences: ie voy certainement que toutes deux ont besoin de grande & veritablement diuine regle, discipline & conduite. Premierement quant à la raison, il y en a vne partie ciuile & royale, c'est à dire, qui s'entremet du gouuernement & des matieres d'estat, & sur cela est ordonnee, ce dit Hesiode, Calliope: l'estat de Clio puis apres est de pousser en auant, honorer & esgayer l'ambition: Polymnia conserue & regit la vertu memoratiue & le desir d'aprendre & de sauoir, qui est en l'ame: c'est pourquoy les Sicyoniens, des trois Muses qu'ils mettent, ils en appellent l'vne Polymatia, qui est à dire grand sauoir. Euterpe, tout homme de bon iugement, luy attribuera la speculation & contemplation de la verité de nature, n'estimant point qu'il y ait autres delectations ni recreations plus belles, plus pures, ni plus honnestes que celles-là. Mais quant aux cupiditez, ce qui concerne le boire & le manger, Thalia est celle qui le rend sociable, compagnable, ciuil & honneste, au lieu qu'il seroit autrement D inhumain, bestial est desordonné. C'est pourquoy nous appellons θαλιάζειν, s'assembler honnestement & gayement ensemble pour faire bonne chere, nõ pas ceux qui conuienent pour yurongner & faire excez de manger & de boire. Et quant aux accords de l'amour, c'est Erato qui y assiste auec grace de persuasiõ, auec raison & opportunité, ostant & estraignant la vilenie & ardeur furieuse de la volupté, la faisant terminer en foy & amitié, non pas en dissolution ni intemperãce de lubricité. Il reste le plaisir des yeux & des aureilles, soit qu'il apartiene à la raison, ou bien à la passion, ou qu'il soit commun à toutes les deux. Les deux autres Muses, c'est à sauoir Melpomene & Terpsichore, le regentent & l'ordonnent en telle sorte, que l'vn soit honneste resiouissance, & non pas chatouillement attraiant, & l'autre recreation, & nõn pas enchantement.

Vrania, pourquoy establie Muse du ciel, & seule.

D'où viẽt que Calliope, Clio & Thalia ont esté constituees guides de la vie.

Des charges attribuees aux autres Muses.

Distribution plus particuliere de ces charges que les anciẽs ont attribuees aux Muses: ce qui est principalemẽt fondé sur la consideration & signification des noms de chascune d'icelles.

Tout ce chapitre suiuant est si fort depraué & defectueux en l'original, que lon ne sait quelle coniecture y asseoir. E

QVESTION QVINZIEME.

Qu'il y a trois parties au bal, mouuement, geste, & monstre: & que c'est que chascune d'icelles parties: & qu'il y a de commun entre l'art de la poësie & celle de baller.

APRES cela on esleua les tartes & gasteaux, car c'est le pris de la victoire proposee aux enfans qui ont le mieux ballé: & auoit-on esleu pour iuges Meniscus le maistre d'eschole, & mon frere Lãprias, par ce qu'il auoit autrefois gẽtilment dansé
De la dãse armee. la morisque armee, qui se nomme Pirriche, & estoit tenu aux escholes des exercices F
pour celui qui auoit meilleure grace à iouër des mains en ballant que nul autre des ieunes garçons. Et comme plusieurs se missent à danser plus affectionnément que artificiellement, & auec plus d'ardeur que d'art, il y eut quelques vns de la compagnie qui en aiant chosi deux des plus experts & qui vouloient obseruer les regles de l'art, les prierent de danser boutee apres boutee, & mouuement apres mouuement. Si demanda lors Thrasybulus le fils d'Ammonius, qui signifioit ce mot de boutee & de mouuement en cela. Cela dõna matiere & occasion à Ammonius de discou-
Des trois parties du bal. rir vn peu au long des parties du bal. Car il dit, qu'il y auoit trois parties du bal, le mouuement, le geste, & la monstre, par ce, dit-il, que le baller est cõposé de remuement & de contenances, comme le chant est composé de sons & d'interualles, car
Le mouuement. les pauses & arrests ici sont les fins des mouuemens. Ils appellent donc mouuement les remuemens & gestes, les dispositions & contenances de la personne, esquelles se
Le geste. terminent les mouuemens quãd ils s'arrestent, representant à la forme de leur corps G
ou Apollo, ou Pan, ou vne Bacchante, de maniere qu'on le conoisse à voir leur port.
La monstre. Quant à la troisieme partie qui est la monstre, laquelle n'est pas vne imitation, mais vne demonstration & indication à la verité du suiet de la danse: car comme les poë-
Raison de ces nõs & de ceste diuisiõ, fondee en la licẽce des poetes. tes vsent des noms propres pour designer quand ils nomment Achilles, Vlysses, la Terre, le Ciel, ainsi comme le commun les nomme: mais pour plus grande expression & representation plus au vif de ce qu'ils veulent donner à entẽdre, ils vsent aucunefois de mots qu'ils inuentent expressément eux-mesmes, comme quand ils disent, κελαρύζειν & καχλάζειν, pour exprimer le bruit des eaux courantes, & pour dire que les flesches volent,

De chair & sang desirans se saouler:

Et pour dire vne bataille ambigue, où lon ne sait qui a du meilleur,

Les fronts egaux la bataille y auoit.

Ils forment aussi en leurs vers plusieurs compositions de noms, pour representer ce H qu'ils veulent dire, comme Euripides de Perseus:

Le meurtrier tueur de la Gorgonne,
Volant par l'air là où Iupiter tonne.

Et Pindare parlant du cheual,

Quand, sans picquer, d'ardent courage
Ton corps couroit sur le riuage
D'Alpheus, par grande roideur.

Et Homere parlant de la course des cheuaux,

Les chars d'estain & de cuyure parez,
Par les cheuaux aux vistes pieds tirez,
Couroient volans.

A Ainsi est il au bal, par ce que le geste represente la forme & le visage, & le mouuement donne à entendre quelque affection, ou action, ou puissance : mais par les demonstrations on monstre promptement les choses, comme la terre, le ciel, les assistans, ce qu'estant fait par ordre, nombre & mesure, ressemble à ce que les poëtes vsent aucunefois des propres noms coulans vniement auec quelque ornement, comme sont, Application de la raison precedente.

Venus aux yeux noirs, Themis venerable,
Iuno la riche, & Dione la belle. & ces autres,
Les Roys des Grecs Xuthus le Dorien,
Hippocharme aussi Æolien.

autremẽt le stile seroit trop bas, & les carmes mauuais, comme seroit qui diroit, de l'vn nasquit Hercules, & de l'autre Iphytus : ou de ceste Dame le pere, le mari, le fils, ses freres & progeniteurs ont esté Roys: la Grece l'appelle Olympiade. Les mesmes B fautes se commettent en ballant es monstres, si elles n'ont grace & elegance auec bien-seance & naiueté. Brief il faudroit transferer le dire de Simonides de la peinture au bal, pour ce que le bal est vne poësie muette, & la poësie vn bal parlant, dont viẽt que ni la peinture ne depend de la poësie, ni la poësie de la peinture, ni ne se seruent aucunement l'vne de l'autre. Là où entre le bal & la poësie toutes choses sont communes, & participent en tout l'vne de l'autre, toutes deux representans vne mesme chose, mesmement es chansons à danser, qui s'apellent Hyporchemes, où la representation se fait plus efficacement de l'vne par les gestes & mines, & de l'autre par les paroles : & ressemblent les poëmes, comme aux lignes & aux traits de la peinture, dont se trassent les visages. Si monstre bien celui qui aura heureusement rencontré en ses chansons à baller, & y aura esté trouué excellent, que l'vne de ces deux arts a necessairement afaire de l'autre : car celui qui entonne ceste chanson, Ie ioue le cheual de Thessalie, ou le chien d'Amycle, poursuiuant d'vn pied imitateur C son chant tortu, comme par la campagne Dotiene, ou en la plaine d'Anthemiunte: Il vole pour haster la mort du cerf ramé, prest d'attacher au collet toute autre beste: & ce qui suit apres. Il semble proprement que le poëme prouoque les gestes & les mines de la danse, & qu'il tire auec ces vers, cõme auec ie ne say quelles cordes, les pieds & les mains, voire tout le corps, & qu'il le roidisse tellement, que quand cela se prononce & se chante, il n'y a membre qui puisse demeurer coy sans se remuer: à l'occasion dequoy, il n'a point de honte de se louer soy-mesme, non moins pour sa suffisance en l'art de baller qu'en l'art de poësie: Tout vieil que ie suis, encore say-ie de pied leger sauter & baller. Ils appellent celle sorte de bal, à la Candiote. Mais il n'y a maintenant chose qui soit si mal entendue, ne si mal pratiquee, & corrompue, que celle art du bal: & pourtant lui est-il aduenu ce que redoutant Ibycus dit de lui mesme en ces vers,

Conference du bal de la peinture, & de la poësie.

Efficace de la poësie, acõpagnee du chant, de la voix, & du mouuement du corps.

L'ancienne façon de baller, & danser du tout incogneue du temps de Plutarque.

Aiant peché contre les Dieux, ie crains
D *Que ie n'en sois puni par les humains.*

Car s'estant associee à ie ne say quelle poësie triuiale & vulgaire, & aiant abandonné l'ancienne, diuine & celeste, elle retient les pleins Theatres fols & estourdis, aiant asserui, comme vn Tyran, à elle vn peu de musique, mais enuers les sages hommes & diuins, elle est à la verité decheute de tout honneur. Voila presque, Sossius Senecion, les derniers propos de lettres qui furent tenus chez le bon Ammonius durant les festes des Muses.

Des opinions des Philoſophes.

SOMMAIRE.

POVRCE qu'en la preface, ſur le deuxieme tome contenant les œuures meſlees de Plutarque, il a eſté parlé de ce recueil de philoſophie naturelle, & du fruit que lon en peut tirer en diſcernant les vrayes opinions d'auec les fauſſes, nous ne repeterons ici ce qui en a eſté dit en ceſt endroit là, mais propoſerons ſeulement aux yeux du lecteur les tiltres de chaſque chapitre des cinq liures que l'auteur a ioints enſemble, pour monſtrer les opinions des anciens philoſophes en l'expoſition des princi- F paux points de la philoſophie naturelle.

CHAPITRES du I. Liure.

1. *Que c'eſt que Nature.*
2. *Quelle difference il y a entre Principe & Element.*
3. *Des principes, que c'eſt.*
4. *Comment a eſté composé le monde.*
5. *Si tout eſt vn.*
6. *D'où & comment les hommes ont eu imagination de Dieu.*
7. *Que'ſt-ce que Dieu.*
8. *Des dæmons & demi-dieux.*
9. *De la matiere.*
10. *De l'Idee.*
11. *Des Cauſes.*
12. *Des Corps.*
13. *Des moindres Corpuſcules.*
14. *Des Figures.*
15. *Des couleurs.*
16. *De la Coupe des Corps.*
17. *De la mixtion & temperature.*
18. *Du vuide.*
19. *Du lieu.*
20. *De la place.*
21. *Du Temps.*
22. *De l'eſſence du Temps.*
23. *Du mouuement.* G
24. *De la generation & Corruption.*
25. *De la Neceßité.*
26. *De l'eſſence de Neceßité.*
27. *De la Deſtinee.*
28. *De la ſubſtance de Deſtinee.*
29. *De la Fortune.*
30. *De la Nature.*

Chapitres du II. Liure.

1. *Du monde.*
2. *De la figure.*
3. *Si le monde eſt animé.*
4. *Si le monde eſt incorruptible.*
5. *Dont ſe nourrit le Monde.*
6. *A quel element Dieu commença à fabriquer le Monde.*
7. *De l'ordre de la fabrique du Monde.*
8. *Pour quelle cauſe eſt le monde panchant.*
9. *A ſauoir ſi hors du Mõde il y a du vuide.*
10. *Quelle eſt la partie droite, & quelle eſt la gauche du monde.*
11. *Du Ciel, & quelle eſt ſa ſubſtance.*
12. *De la diuiſion du Ciel, & en combien de Cercles il ſe diuiſe.*
13. *Quelle eſt la ſubſtance des eſtoilles, & comment elles ſont composees.* H
14. *De la figure des aſtres.*
15. *De l'ordre & ſituation des aſtres.*
16. *Du mouuement de aſtres.*
17. *D'où ſont les eſtoilles enluminees.*
18. *Des eſtoilles que lõ appelle Caſtor & Pollux, & auiourd'hui le feu S. Herme.*
19. *De la ſignifiance des eſtoilles, & commẽt ſe font l'hiuer & l'eſté.*
20. *De la ſubſtance du Soleil.*
21. *De la grandeur du Soleil.*
22. *De la forme du Soleil.*

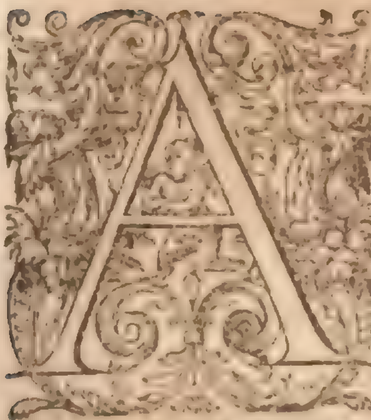
Chapitres du III. Liure.

Chapitres du IIII. Liure.

Chapitres du V. Liure.

LIVRE PREMIER.

Diuision & distribution de la Philosophie.



AIANT proposé d'escrire de la Philosophie naturelle, il me G semble necessaire en premier lieu, & deuant toute autre chose, mettre la diuision & distribution de Philosophie, à fin que nous sachions que c'est que la Naturelle, & quelle part & portion elle est de toute la Philosophie. Or dōc les Philosophes Stoiques disent, que Sapience est la science de toutes choses tant diuines que humaines, & que Philosophie est profession & exercice de l'art à ce conuenable, qui est vne seule supreme & souueraine vertu, laquelle se diuise en trois generales, la Naturelle, la Morale, & la Verbale: à raison dequoy la Philosophie vient à estre aussi diuisee en trois parties, l'vne naturelle, l'autre morale, & la tierce verbale. La Naturelle est, quand nous enquerons & disputons du monde, & des choses contenues en icelui: la Morale, celle qui est occupee à traiter de la bonté ou mauuaistié de la vie humaine: la H Verbale, celle qui traite de ce qui apartient à discourir par raison, laquelle se nomme autrement Dialectique, comme qui diroit, disputatrice. Mais Aristote & Theophraste, & presque tous les Peripatetiques entierement, partissent la philosophie en ceste sorte. Il est necessaire que l'homme pour estre parfait soit & contemplateur de ce qui est, & facteur de ce qu'il doit: ce que lon pourra plus clairement entendre par ces exemples: Lon demande, Si le Soleil est vn animal, c'est à dire creature animee ou non, ainsi qu'on le void. Celui qui va recerchant la verité de ceste proposition & question, est contemplatif, car il ne requiert & ne cerche que ce qui est. Semblablement, Si le monde est infini, & s'il n'y a aucune chose hors le cōtenu de ce monde: toutes telles questions sont contemplatiues. Mais d'autre costé on peut demander, Comment il faut viure, & comment il faut gouuerner ses enfans, comment il faut exercer vn magistrat, comment il faut establir des loix: car toutes

La Naturelle. *La Morale.* *La Verbale.* *Autre diuision, en philosophie contemplatiue & actiue.*

A tes ces questions là se demandent à intention de faire, & telle vie se demande actiue & pratique.

Qu'est-ce que Nature. CHAPITRE I.

PVis donc que nous auons proposé d'escrire & de traiter de la philosophie naturelle, ie pense qu'il soit necessaire de declarer premierement que c'est que Nature: car il n'y auroit point de propos de vouloir entrer en discours de choses naturelles, & d'ignorer d'entree ce que signifie nature. C'est donc selon l'auis & opinion d'Aristote, le principe de mouuemét & de repos, de ce en quoy elle est premieremét & non par accident: car toutes les choses que lon void qui ne se font ni par fortune, ni par necessité, & ne sont point diuines, ni n'ont aucune de ces causes efficientes, s'appellent naturelles, & ont vne nature propre & peculiere, comme la terre, le feu, B l'eau, l'air, les plantes, les animaux. Et dauantage ces autres choses que nous voions s'engendrer ordinairemét, comme pluyes, greles, foudres, vẽts & autres semblables, ont quelque principe & commencemét, car elles n'ont pas leur estre de toute eternité, ains ont quelque commencemét: & semblablemét les animaux & les plantes ont aussi principe de leur mouuement, & ce premier principe là, c'est la Nature, & non seulement principe de mouuement, mais aussi de repos: car tout ce qui a eu principe de mouuement, aussi peut-il auoir fin, & pour ceste raison Nature est le principe de repos & de mouuement.

Nature est le principe de mouuemét & de repos, de ce en quoi elle est premierement & non par accident.

Quelle difference y a-il entre Principe & Element. CHAP. II.

ARistote donc & Platon estiment qu'il y ait differéce entre Principe & Element, mais Thales Milesien pése que ce soit vne mesme chose Principe & Element: toutefois il y a bien grande difference, pource que les Elemens sont cópose z, C mais les Principes ne sont point cópose z, ni aucune substance cóplette, comme nous appellons Elemens, la terre, l'eau l'air, & le feu: mais les principes nous les appellons ainsi, pour autant qu'ils n'ont rien precedant, dót ils soient engédrez: car autrement s'ils n'estoient les premiers, ils ne seroient pas principes, ains ce dont ils seroient engendrez. Or y a-il quelques choses precedentes, dont sont cóposees la terre & l'eau, c'est à sauoir, la matiere premiere sans forme quelconque ni espece, & la force que nous appellons autrement Entelechie, & puis priuation. Thales donc a failli en disant, que l'eau estoit l'Element & le principe de l'Vniuers.

Les principes sont simples, & les elemens composez.

Des Principes, Que c'est. CHAP. III.

THales le Milesié a affermé que l'eau estoit le principe de l'vniuers: il a ce semble esté le premier autheur de la Philosophie, & de lui a esté nómee la secte Io- D nique des philosophes: car il y a eu plusieurs familles & successions de philosophes, & aiant estudié en Egypte, il s'en retourna tout vieil en la ville de Milet, où il maintint que toutes choses estoient composees d'eau, & qu'elles se resoluoient aussi toutes en eau. Ce qu'il cóiecturoit par vne telle raison, c'est que premieremét la semence est le principe de tous animaux, laquelle seméce est humide, ainsi est il vrai-semblable que toutes autres choses aussi ont leur principe d'humidité. Secódement, que toutes sortes de plantes sont nourries d'humeur, & fructifient par humeur, & quand elles en ont faute, elles se desseichent. Tiercement, que le feu du Soleil mesme & des astres se nourrit & entretient des vapeurs procedantes des eaux, & par consequent aussi tout le monde. C'est pourquoy Homere, suposant que toutes choses sont engendrees d'eau, dit,

1. *Thales a estimé que l'eau fust le principe de toutes choses.*

Ses raisons.

Iliad. liu. 24.

L'Ocean est pere de toutes choses.

II. Anaximander attribue ce principe à l'infini.

MAIS Anaximáder Milesié aussi tiét, que l'infini est le principe de toutes choses, E
pource que toutes choses sont procedees de lui, & toutes se resoluent en lui, & pourtant qu'il s'engendre infinis mõdes, lesquels puis apres s'esuanouissent en ce dót ils sont engendrez: pourquoy donc, dit-il, y a il infini? afin que la generatió ne defaille iamais. Mais il faut aussi, ne declairant pas que c'est que l'infini, si c'est air, ou eau, ou terre, ou quelque autre corps: & faut en ce, qu'il met bié vn suiet & vne matiere, mais il ne met pas vne cause efficiente: car cest infini n'est autre chose que la matiere: mais la matiere ne peut venir en parfait estre, s'il n'y a vne cause mouuante & efficiente.

Est refuté.

III. Anaximenes estime que ce soit l'air.

ANAXIMENES Milesien aussi maintint, que l'air estoit le principe de l'vniuers, pour ce que toutes choses estoyent engendrees de luy, & derechef se resoluoient en luy: comme nostre ame, dit-il, qui est air, nous tient en vie, aussi l'esprit & l'air contient en estre tout ce monde, car esprit & air sont deux noms qui signifient vne mesme chose: mais cestui-ci faut aussi, pensant que les animaux soient cõposez d'vn F
simple & vniforme esprit & air: car il est impossible qu'il n'y ait que vn seul principe de toutes choses, qui est la matiere, ains faut quand & quand supposer la cause efficiéte: ne plus ne moins que ce n'est pas assez d'auoir l'argent pour faire vn vase, s'il n'y a ensẽble la cause efficiente qui est l'orfeure: autant en faut il dire du cuyure, du bois & de toute autre matiere.

Est refuté.

IIII. Anaxagoras tiét que ce sont les parcelles semblables qu'il appelloit Homœomeries.

ANAXAGORAS le Clazomenien asseura, que les principes de toutes choses estoient les menues parcelles semblables, qu'il appelloit Homœomeries: car il lui sembloit totalement impossible, que quelque chose se peust faire de ce qui n'est pas, ou que ce qui est se peust resouldre en ce qui n'est pas. Or est il que nous prenõs nourriture simple & vniforme, comme nous mágeós du pain de froment, & beuuons de l'eau, & neantmoins de ceste nourriture se nourrissent les cheueux, les veines, les arteres, les nerfs & les os, & les autres parties du corps. Puis qu'il est donc ainsi, il faut aussi confesser qu'en ceste nourriture que nous prenons, sont toutes ces choses qui ont estre, & que toutes choses s'augmentent de ce qui a estre, & en ceste nourriture sont des parties qui engendrent du sang, des nerfs, des os, G
& des autres parties de nostre corps, qui se peuuent compréndre par le discours de la raison, par ce qu'il ne faut tout reduire aux sentimés de la nature pour monstrer que le pain & l'eau facét cela, ains suffit qu'il y a des parties lesquelles se peuuét conoistre par la raison. Pour autant donc qu'en la nourriture y a des parties semblables à ce qu'elles engédrét, à ceste cause les appelle-il Homœomeries, comme qui diroit parcelles semblables, & affirma que c'estoient les principes de toutes choses: ainsi vouloit-il que ces parcelles semblables fussent la matiere des choses, & que l'entendemét fust la cause efficiente qui a ordonné tout: si commence son propos en ceste sorte: Toutes choses estoient ensemble pesle-mesle, mais l'entendement les separa & mit par ordre. Pour le moins en cela fait il à louër, qu'à la matiere il a adioint l'ouurier.

Ses raisons.

V. Opinion d'Archelaus touchant le principe de toutes choses.

ARCHELAVS fils d'Apollodorus Athenien dit, que le principe de l'vniuers estoit l'air infini, & la rarefaction & condensation d'icelui, dont l'vn est le feu, & l'autre est H
l'eau. Ceux ci donc estans par succession continuelle depuis Thales venus les vns apres les autres, ont fait la secte qui s'appelle Ionique.

VI. Pythagoras & ses disciples tienent que les nõbres sont les principes de toutes choses.

D'AVTRE part Pythagoras fils de Mnesarchus natif de l'Isle de Samos, le premier qui a dõne le nom à la philosophie, a tenu que les principes des choses estoient les nombres, & les Symmetries, c'est à dire, cõuenances & proportions qu'ils ont entre eux, lesquelles il appelle autrement Harmonies: & puis les composez de ces deux Elemens que lon dit Geometriques. Derechef il met encore entre les principes l'Vn & le Deux indefini: & tend l'vn de ces principes à la cause efficiente & specifique, qui est l'entendement, c'est à sauoir Dieu: l'autre à la cause pasiue & materielle, qui est ce monde visible. Dauantage il estimoit que Dix estoit toute la nature du nombre, pource que les Grecs & les Barbares tous cõptent iusques à dix, puis quand

A ils sont arriuez iusques à la dizaine, ils retournēt derechef à l'vnité. Et oultre disoit encore, que toute la puissance de Dix cōsiste en quatre, c'est à dire, au nōbre quaternaire: & la cause pourquoy, c'est que si lon recommence à l'vn, & que selō l'ordre des nombres on les adiouste iusques au quatre, on fera le nombre de dix, & si lō surpasse le quaternaire, aussi surpassera lon la dizaine: comme si lon met vn & deux ensemble, ce sont trois, & trois auec font six, & quatre apres ce sont dix, de sorte que tout le nombre, à le prendre d'vn à vn, gist en dix, & sa force & puissance en quatre. Et pourtant les Pythagoriens souloiēt iurer, comme par le plus grand sermēt qu'ils eussent seu faire, par le quaternaire,

Quel estoit le plus grand serment des Pythagoriens, & pourquoy.

Par le sainct Quatre, eternelle nature
Donnant à l'ame humaine, ie te iure:

& nostre ame, dit-il, est composee de nombre quaternaire, car il y a l'entendement, science, opinion, & sentiment, dont procede toute science & tout art, & dont nous B mesmes sommes appellez raisonnables. Car l'entendement est l'vnité, pour ce qu'il ne conoit & n'entend que par vn, comme y aiant plusieurs hommes, les particuliers vn à vn sont incomprehensibles par sentiment, attendu qu'ils sont infinis, mais nous comprenons en pensee, cela seul Homme, & en entendons vn seulemēt, auquel nul n'est semblable, car les particuliers qui les considereroit à part sont infinis, ainsi toutes especes & tous genres sont en vnité: & pourtant quand on demande de chasque particulier que c'est, nous en rendons vne telle definition en general, c'est vn animal raisonnable, apte à discourir par raison: ou bien, animal apte à hennir. Voila pourquoy l'entendement est vnité, par laquelle nous entendons cela. Mais le deux & nōbre binaire, indefini, est à bō droit science, car toute demōstratiō & toute probatiō est vne sorte de science: & d'auātage toute maniere de syllogisme ou ratiocination, collige & infere vne cōclusion qui estoit douteuse, de quelques propositiōs confessees, par où elle demōstre facilement vne autre chose, dont la cōprehension est scien-C ce: par ainsi apert il que sciēce vray-semblablemēt est le nombre binaire. Mais opinion à bōne raison se peut dire le nombre ternaire de la comprehēsion, pour ce que l'opiniō est de plusieurs. Or le ternaire est nōbre de multitude, comme quād le poete dit, ô Grecs heureux trois fois. C'est pourquoy Pythagoras ne faisoit point estime du trois, la secte duquel a esté appellee Italique, pourautant que Pythagoras ne pouāt supporter la tyrannique domination de Polycrates se partit de Samos, qui estoit son pays, & s'en alla tenir son eschole en Italie.

Que represente l'vn.

Que represente le deux.

Et le trois.

HERACLITVS & Hippasus de la ville de Metapōte ont tenu, que le feu estoit le principe de toutes choses, pource que toutes choses se font de feu, & se terminent par feu, & quand il s'estaint, tout l'vniuers monde en est engendré. car la plus grosse partie d'icelui se serrant & espessissant en soy-mesme se fait terre, laquelle venant à estre laschee par le feu, se conuertit en eau, & elle s'euaporant se tourne en air: & derechef le monde, & tous les corps qui sont compris en icelui, serōt vn iour tous con-D sommez par le feu: parquoy il concluoit que le feu estoit le principe de toutes choses, comme celui dont tout est: & la fin aussi, pource que toutes choses se doiuent resouldre en lui. EPICVRVS fils de Neocles Atheniē suiuāt l'opiniō de Democritus dit, que les principes de toutes choses sont les Atomes, c'est à dire, corps indiuisibles, perceptibles par la raison seulement, solides sans rien de vuide, non engendrez, immortels, eternels, incorruptibles, que lon ne sauroit rompre ni leur donner autre forme, ni autrement les alterer, & qu'ils ne sont perceptibles ni comprehensibles que par la raison, mais qu'ils se meuuent en vn infini & par vn infini qui est le vuide, & que ces corps sont en nombre infini, & ont ces trois qualitez, figure, grandeur, & pois. Democritus en mettoit deux, grandeur & figure: mais Epicurus y adiousta pour le troisieme le pois, Car il est, disoit-il, force que ces corps là se meuuent par la percussiō du pois, car autremēt ne se mouueroiēt ils pas: & q̄ les figures de tels

VII. Heraclitus & Hippasus ont tenu que le feu estoit le principe de toutes choses.

VIII. Epicurus dit que ce sont les Atomes, ou corps indiuisibles, eternels & infinis, ayant pris ceste opinion de Democritus.

corps estoient comprehensibles, & non pas infinies, pource qu'ils ne sont ni de forme de hameçon, ni de fourche, ni de annelets, dautát que telles figures sont fort fragiles: & les Atomes sont tels, qu'ils ne peuuent estre ni rompus ni alterez, & ont certaines figures qui sont perceptibles non autrement que par la raison, & s'appellent Atomes, c'est à dire indiuisibles, non pource qu'ils soient les plus petis, mais pour ce que lon ne les peut mespartir, dautant qu'ils sont impassibles, & qu'ils n'ont rien qui soit de vuide, tellement que qui dit Atome, il dit infragible, impassible, n'aiant rien de vuide. Et qu'il y ait des Atomes, il est tout aparent, par ce qu'il y a des Elemens eternels de corps vuides, & l'vnité. EMPEDOCLES fils de Meton natif d'Agrigente dit, qu'il y a quatre elemens, le feu, l'air, l'eau & la terre, & deux principes ou facultez & puissances principales, accord & discord, dont l'vne a force & puissance d'assembler & vnir, & l'autre de desassembler & desunir: & dit ainsi,

IX. Empedocles dit que l'accord & le discord sont les principes de toutes choses.

Premierement oy les quatre racines,
Dont ce qui est prend tous ses origines:
Iupin ardent, & Iuno souspirant,
Pluto le riche & Nestis qui plorant
Auec ses pleurs humecte la fontaine,
Dont sourd coulant toute semence humaine.

Iupiter est le feu, Iuno l'air, Pluto la terre, & Nestis l'eau. SOCRATES fils de Sophroniscus Athenien, & Plato fils d'Ariston Athenien aussi (car les opinions de l'vn & de l'autre, de quelque chose que ce soit, sont toutes vnes) mettent trois principes, Dieu, la matiere, & l'Idee. Dieu est l'entendement vniuersel: la Matiere, le premier suiet supposé à la generation & corruption: l'Idee, vne substance incorporelle, estát en la pensee & entendement de Dieu: & Dieu, l'entendement du móde. ARISTOTE fils de Nicomachus natif de Stagire, met pour principes, la forme, la matiere, & la priuation: pour Elemens, quatre: & pour le cinquiesme, le corps celeste estant immuable. ZENO fils de Mnaseas, natif de Citie, pour principes met Dieu & la matiere, dont l'vn est cause actiue, & l'autre passiue, & quatre Elemens.

X. Socrates & Platon en posent trois, asauoir Dieu, la Matiere & l'Idee.

XI. Aristote met la forme, la matiere & la priuation.

XII. Zenon met Dieu & la matiere.

Comment a esté composé le Monde. CHAP. IIII.

LE Monde donc est venu à estre composé & formé de figure ronde en ceste maniere: les Atomes indiuisibles ayans vn mouuement fortuit & non consulté ni proposé, & se mouuans tresslegerement & continuellemét, plusieurs corps sont venus à se rencontrer ensemble, differens pour ceste cause & de figures & de grandeurs, & s'assemblans en vn: ceux qui estoient les plus gros & plus pesans deualoyent en bas, & ceux qui estoient petis, ronds polis & labiles, ceux-là à la rencontre des corps furent en pressant repoussez & reiettez contre-mont: mais quand la force poussant vint à defaillir, & que l'effort du poussement cessa de les enuoyer contremont, ne pouuát retomber contre-bas, pource qu'ils en estoiét empeschez, par necessité ils estoient contrains de se retirer aux lieux qui les pouuoient receuoir, c'est à sauoir, ceux qui estoient alentour, ausquels grande multitude de corps estoient rebatus à l'enuiron, & venans en ceste repercussion à s'entrelasser les vns dedans les autres, ils engendrerent le ciel: & puis d'autres encore de mesme nature, de diuerses formes, comme dit est, estans aussi poussez contre-mont, parfirent la nature des astres: & la multitude des corps rédant exhalation & vapeur, fit l'air & l'espraignit, lequel par le mouuement estant conuerti en vent, cóprenant auec soy les estoilles, les tourna quand & lui, & a cótregardé iusques auiourd'huy la reuolutió en rond, qu'ils ont encore au haut du monde. Ainsi des corps qui deualerent au fond, s'engédra la terre: & de ceux qui monterent contre-mont, le ciel, le feu, & l'air: mais à l'entour de la terre y aiant encore beaucoup de matiere comprise & espessie par les battemens de

Le monde composé de figure ronde, & ses principales parties engendrees par rencontre des Atomes, opinion tiree de la philosophie d'Epicurus.

A des vents, & les halenees des astres, tout ce qui y estoit de plus deliee & plus menue figure fut espraint, & engendra l'element de l'eau: laquelle estant de nature fluide, s'en coula aual vers les lieux creux & bas qui la pouuoient comprendre & contenir, ou bien l'eau d'elle mesme s'arrestant creusa & caua les endroits qui estoient dessous elle. Voila comment les principales parties du monde ont esté engendrees.

Si tout est vn. CHAP. V.

LEs Philosophes Stoïques ont tenu qu'il n'y auoit qu'vn monde, lequel ils appelloient Tout, & la substance corporelle. EMPEDOCLES disoit bien qu'il n'y auoit qu'vn monde, mais que ce n'estoit pas mesme chose que le monde & Tout, & que le monde n'estoit qu'vne petite partie de tout, & que le reste estoit vne matiere oiseuse. PLATON preuue la coniecture de son opinion, qu'il n'y ait B qu'vn monde, & que tout soit vn, par trois argumens vray-semblables. Premierement par ce, qu'autrement le monde ne seroit pas parfait, s'il ne comprenoit tout en soy. Secondement qu'il ne seroit pas semblable à son patron, s'il n'estoit vnique. Tiercement, qu'il ne seroit pas incorruptible, s'il y auoit quelque chose hors de luy. MAIS il faut dire alencontre de Platon, que le monde est parfait, & si ne comprend pas toutes choses, car l'homme est bien parfait, & si ne comprend pas toutes choses. Et puis qu'il y a plusieurs exemplaires tirez d'vn patron, comme es statues & maisons & es peintures. Et comme est il parfait si hors de lui quelque chose peut tourner? Incorruptible n'est-il pas ni ne peut estre, attendu qu'il a esté né.

I. Opinion des Stoïques. II. D'Empedocles. III. De Platon. IIII. De Plutarque, lequel cõbat l'opinion de Platon.

METRODORVS dit que ce seroit chose bien hors de propos de dire, qu'en vn grand champ il ne creust qu'vn espi de bled, & qu'autant estrange seroit il qu'en l'infini il n'y eust qu'vn monde. Or qu'il y en ait en multitude infinis il apert de ce qu'il y a des causes infinies: car si le monde est fini, & que les causes dont il est com-C posé soient infinies, il est force qu'ils soient aussi infinis, car là où sont toutes les causes, là est il force que soient aussi les effects. Or sont les causes du monde les Atomes, ou bien les Elemens.

V. De Metrodorus qui tient qu'il y a vne infinité de mondes.

D'où & comment est-ce que les hommes ont eu imagination de Dieu.

CHAPITRE VI.

LEs Philosophes Stoïques definissent ainsi l'essence de Dieu, que c'est vn Esprit plein d'intelligence, de nature de feu, qui n'a forme aucune de soy, mais se transforme en tout ce qu'il veut, & se fait semblable à tout. SI en ont les hommes eu aprehension & aperceuance: premierement la prenans de la beauté des choses qui aparoissent à nos yeux, car il n'y a rien de beau qui ait esté fait à l'auenture ni fortui-D tement, ains faut qu'il ait esté composé par quelque ingenieuse artificielle nature. Or est le ciel beau, comme il aparoit à sa forme, à sa couleur & à sa grandeur, & à la varieté des astres & estoilles qui sont disposees en icelui. Et puis il est rond comme vne boule, qui est la premiere & plus parfaite de toutes les figures, car elle est seule de toutes qui ressemble à ses parties, & estant rond il a les parties rondes aussi. Voila pourquoy Platon dit que l'entendement & la raison, qui est la plus diuine partie de l'homme, a esté logee dedans la teste qui aproche de forme ronde: la couleur aussi en est belle, car elle est tainte en bleu, lequel est plus obscur que n'est pas la couleur de pourpre, mais il a vne qualité brillãte & resplẽdissante, telle que par la vehemence de sa lueur il fend vn si grand interualle de l'air, & se fait voir d'vne si esloignee distance. Aussi est il beau pour sa grãdeur, car de toutes choses qui sont d'vn mesme genre, le dehors qui enuironne & contient le demeurant, est tousiours le plus beau,

I. Opinion des Stoïques touchãt l'essence de Dieu. II. Qui a donné occasion aux hõmes de penser qu'il y eust vn Dieu. De la beauté & perfection du Ciel.

Cōsommation de la beauté du monde.

comme en l'homme & en l'arbre. Et puis ce qui consomme la beauté du monde E sont les images celestes des signes & des estoilles qui nous aparoissent, car le cercle oblique du Zodiaque est embelli de diuerses figures:

Le Cancre y est, & le Lion apres,
La Vierge suit, & les Forces de pres,
Le Scorpion & l'Archer suiuans vienent,
La Capricorne & le Verseau se tienent,
Les deux Poissons, le Mouton, le Taureau,
Les deux Iumeaux font le bout du cerceau.

Beau tesmoignage d'Euripide à ce propos.

& autres innumerables configurations d'estoilles que Dieu a faites en semblables voultes & rotondité du monde: voila pourquoy Euripides l'appelle,

Splendeur du ciel estellé qui tout cœuure,
De sage ouurier admirable chef d'œuure.

Nous auons donc pris de là imagination de Dieu, que le Soleil, la Lune, & les autres astres, apres auoir fait le cours de leurs reuolutions sous la terre, vienent à renaistre tous semblables en couleur, egaux en grandeur, & en mesmes lieux & en F mesmes temps.

III. Trois diuerses manieres de seruir & adorer les Dieux, enseignees entre les Payens, lesquelles sont puis apres diuisees en sept especes.

Et pourtant ceux qui nous ont baillé la maniere de seruir & adorer les Dieux, nous l'ont exposee par trois diuerses voyes, l'vne naturelle, la seconde fabuleuse, & la troisieme ciuile: c'est à dire, tesmoignee par les statuts & ordonnances de chasque cité: & est enseignee la naturelle par les philosophes, la fabuleuse par les poëtes: la ciuile & legitime par les vs & coustumes de chasque cité. Mais toute ceste doctrine & maniere d'enseigner est diuisee en sept especes: la premiere est par les aparences des corps celestes, que nous aperceuons au ciel, car les hommes ont eu aprehension de Dieu par les astres qui nous aparoissent, voians comme ils sont cause d'vn grand accord & grande conuenance, & qu'il y a tousiours vn certain ordre & constance du iour & de la nuict, de l'hyuer & de l'esté, du leuer & du coucher du Soleil, & puis entre les animaux & les fruicts G que la terre produit: pourtant ont ils estimé que le ciel en estoit le pere, & la terre la mere, dautant que le ciel verse les rauages des eaux qui tienent lieu de semences, & la terre les reçoit & enfante: & considerant que ces astres faisoient tousiours leurs cours, & mesmement qu'ils estoient cause de ce que nous voions, pour cela ont ils appellé le Soleil & la Lune Theous, c'est à dire, Dieux, de ce mot Théin, qui signifie courir, ou de Theorin, qui signifie contempler.

D'où est derivé le mot de Dieu.

Ils ont puis apres diuisé les Dieux, en vn second & vn tiers degré, c'est à sauoir en ceux qui profitent & en ceux qui nuisent, appellans ceux qui profitent Iupiter, Iuno, Mercure, Ceres, & ceux qui nuisent, les malins Esprits, les Furies, Mars, lesquels ils abominent & detestent, comme mauuais & violents. En outre ils adioustent le quatrieme & le cinquieme lieu & degré aux afaires, & aux passions & affections, comme Amour, Venus, Desir: & des afaires, comme Esperance, Iustice, bonne Police. Au sixieme lieu sont ceux que les poëtes ont faits, comme Hesiode, H voulant donner pere aux Dieux engendrez, a de lui-mesme inuenté & introduit de tels progeniteurs, Ceus, Crius, Hyperion, Iapetus, & pourtant ce genre là est appellé fabuleux.

Toutes ces subdiuisiōs mōstrent l'aueuglement des pauures payens, touchant la conoissāce du vray Dieu.

Le septieme lieu est de ceux qui ont esté honorez d'honneurs diuins, pour les grands biens par eux faits à la commune vie, encore qu'ils aient esté engendrez & nez humainemēt, comme sont Hercules, Castor, & Pollux, Bacchus. Et ont dit que ces Dieux auoient forme d'hommes, dautant que la plus noble & plus excellente nature de toutes est celle des Dieux, & entre les animaux le plus beau est l'homme, orné de diuerses vertus, & le meilleur quant à la constitution & composition de l'entendement. Voila pourquoy lon a estimé qu'il estoit raisonnable, que ce qui estoit le plus noble ressemblast à ce qui estoit le plus beau & le meilleur,

Qu'est-

A *Qu'est-ce que Dieu.* CHAP. VII.

AVCVNS des Philosophes, comme Diagoras Melien, & Theodorus Cyrenien, & Euemerus natif de Tegee, ont tenu resoluëmēt, qu'il n'estoit point de Dieux. Et quant à Euemerus Cyrenien, Callimachus le donne couuertement à entendre en ses carmes Iambiques, là où il dit,

I. Diagoras & autres tenoiēt qu'il n'estoit point de Dieux.

Allez vous-en tous en troupe à l'Eglise
Qui hors les murs de la ville est assise,
Où le vieillard glorieux long temps a
Le Iupiter de bronze composa:
C'est où le traistre escrit ses meschans liures.

ces meschans liures là estoient ceux où il discouroit qu'il n'y auoit point de Dieux.

ET Euripides ne s'oza pas descouurir, d'autāt qu'il redoutoit le Senat de l'Areo-B page: mais neātmoins il monstra quelle estoit son opinion, par telle maniere: il introduit Sisyphus autheur de ceste opiniō, & puis il fauorise lui-mesme à sa sentence,

II. Euripides tiēt que pour contenir les hōmes sous l'obeissāce des loix, on a mis en auāt qu'il y auoit vn Dieu voyant toutes choses.

Il fut vn temps que la vie de l'homme
Desordonnee en ses faits ainsi comme
Des animaux plus farouches estoit,
Et qu'en tout lieu le plus fort l'emportoit.

Puis il dit, que ceste dissolution fut ostee par l'introduction des loix, mais pource que la loy pouuoit bien reprimer les malefices qui se commettent euidemment, & qu'il y en auoit plusieurs qui pechoient neantmoins encore secrettement, alors il y eut quelque sage homme qui pensa en lui mesme qu'il faloit tousiours voiler la verité de quelque mensonge, & persuader aux hommes

Qu'il est vn Dieu viuant vie immortelle,
Qui void & oit & ressent chose telle.

C Mais ostons, dit-il, toute fiction & toute resuerie poëtique, auec la raison de Callimachus qui dit,

S'il est vn Dieu, il est donc impossible,
Qu'il ne lui soit de tout faire possible.

Or est-il que Dieu ne peut pas tout faire: car s'il est Dieu, qu'il face que la neige soit noire, & le feu froid, & que ce qui est couché soit debout, & au cōtraire. Car Platon mesme le magnifique parleur, quand il dit que Dieu crea le monde à son moule & patron, sent fort sa rance & moysie simplesse d'antiquité: cōme disent les poëtes de l'ancienne comedie: car cōment se regardoit-il soy-mesme pour former ce monde à sa figure? & comment a il fait Dieu rond cōme vne boule, & plus bas que l'hōme?

Blasphemes cōtre la toute puissance du vray Dieu.

ANAXAGORAS dit que les premiers corps du commencemēt estoient en repos & ne bougeoient, mais que l'entendement de Dieu les ordonna & arrégea, & fit les generations de toutes choses. Platon au contraire dit, que ces premiers corps D là n'estoient point en repos, & qu'ils se mouuoient confusement & sans ordre, mais que Dieu entendant bien que l'ordre vaut beaucoup mieux que la confusion, mit toutes choses par ordre. L'vn & l'autre donc en cela ont fait vne mesme faute commune, qu'ils ont estimé, que Dieu eust soin des choses humaines, & qu'il eust fabriqué ce monde expressément pour en auoir le soin. Car vn animal bien heureux & immortel, acompli de toutes sortes de biens, sans aucune participation de mal, totalement dedié à retenir & conseruer sa beatitude & son immortalité, ne peut auoir soin des afaires des hommes, autrement il seroit aussi mal-heureux comme vn maneuure, ou comme vn maçon trauaillant à porter de gros fardeaux, & ressuant à la fabrique & gouuernement de ce monde. Dauantage ce Dieu dont ils parlent, il est force ou qu'il ne fust point auāt la creation du monde, lors que les premiers corps estoient immobiles, ou qu'ils se mouuoient cōfusément: ou bien s'il estoit, ou il dor-

III. Opinions cōtraires d'Anaxagoras & de Platon touchant la creation & dispositiō des choses, & par qui elles ont esté faites & rāgees. Plutarque dispute au cōtraire, & veut (sans raisō toutesfois) renuerser la prouidēce diuine, meslant les disputes, bref monstrant l'aueuglement de la sagesse humaine destituee de la parole de Dieu.

moit, ou il veilloit, ou il ne faisoit ne l'vn ne l'autre. Or est-il que ni l'vn ni l'autre E
n'est à confesser : car le premier ne faut il pas admettre, pour ce que Dieu est eternel : ni le second aussi, pource que s'il dormoit de toute eternité, il estoit mort, car vn dormir eternel c'est la mort : & qui plus est, Dieu ne peut estre susceptible de sommeil, car l'immortalité de Dieu, & l'estre prochain de la mort, sont bien esloignez l'vn de l'autre. Et si Dieu estoit esueillé, ou il defailloit aucune chose à sa beatitude, ou il auoit felicité toute complette, & ni en l'vne ni en l'autre sorte il ne se pouuoit dire bien heureux, car s'il lui defailloit quelque chose, il ne se pouuoit dire entierement heureux : & si il ne lui defailloit rien, pour neant s'entremettroit il de vaine entreprise. Et s'il est vn Dieu, & que par sa prudence les choses humaines soient gouuernees, comment est-ce que les meschans prosperent en ce monde, & que les bons & honnestes souffrent au contraire : Car Agamemnon qui estoit, comme dit le poëte,

Subtilitez ridicules de l'hôme ignorât & vain qui veut disputer de la sciêce & verité laquelle surmôte son entêdement.

En armes preux, & prudent en conseil, F

fut par l'adultere de sa femme paillarde surpris & tué en trahison : & Hercules qui estoit son parent, qui auoit repurgé la vie humaine de tant de maux qui en troubloient le repos, estant empoisonné par Deianira, fut semblablement occis en trahison. THALES dit que Dieu est l'ame du monde : ANAXIMANDER, que les astres sont les Dieux celestes : DEMOCRITVS, que Dieu est vn entendement de nature de feu, l'ame du monde : PYTHAGORAS, que des deux principes l'vnité estoit Dieu, & le Bien qui est la nature de l'vn & l'entendement : & que le nombre binaire indefini estoit le Diable & le mal, à qui apartient toute la multitude materielle & tout ce monde visible. SOCRATES & PLATON, que c'est vn vnique & simple de nature, né de soy-mesme, & seul, & veritablement bon, & tous ces noms là tendent à vn entendement : cest entendement donc est Dieu, forme separee à part, c'est à dire qui n'est meslee auec matiere quelconque, ni n'est conioint à chose quelconque passible. ARISTOTE tient que le Dieu supreme est vne for- G
me separee, apuye sur la rôdeur & sphære de l'vniuers, laquelle est vn corps ætheré & celeste, qu'il appelle le cinquieme corps : & que tout ce corps celeste estant diuisé en plusieurs sphæres de nature coherentes & separees seulement d'intelligence, il estime chascune de ces sphæres là estre vn animal composé de corps & d'ame, desquelles le corps est ætheré, se mouuant circulairemêt, & l'ame raison immobile cause de mouuement selon l'action. LES Stoïques en general vniuersellement definissent que Dieu est vn feu artificiel procedant par ordre à la generation du monde, qui comprend en soy toutes les raisons des semences, desquelles toutes choses fatalement se produisent & vienent en estre : Et vn esprit qui va & penetre par tout le monde, changeant de nom & d'apellation par toute la matiere, où il penetre par transition de l'vn en l'autre : & que le monde est Dieu, les estoilles la terre, & l'entendement supreme qui est au ciel. EPICVRVS tient que tous les Dieux ont forme d'homme, mais qu'ils ne peuuent estre aperceus que de la pensee seulement, pour la H
subtilité de la nature de leurs figures : & lui mesme dit que les autres quatre natures en general sont incorruptibles, à sauoir les Atomes, le vuide, l'infini, & les similitudes, lesquelles s'appellent semblables parcelles & elemens.

IIII. *Opinions de Thales touchant Dieu.* D'Anaximander. De Democritus. De Pythagoras. De Socrates & de Platon. D'Aristote. Des Stoïques. D'Epicurus.

Des Dæmons & Demi-dieux. CHAP. VIII.

SVIVANT le traité des Dieux il est conuenable de traiter de la nature des Dæmons & des Demi-dieux. Thales, Pythagoras, Platon, & les Stoïques tienent que les Dæmons sont substances spirituelles, & que les Demi-dieux sont ames separees des corps, & qu'il y en a de bons & de mauuais : les bons sont les bonnes ames, & les mauuais les mauuaises. Mais Epicurus ne reçoit rien de tout cela.

Les Dæmons sont substances spirituelles, & les demi dieux ames separees des corps.

De

A

De la matiere. CHAP. IX.

LA matiere est le premier suiet, soumis à generatiõ, & corruption, & à autres mutations. Les Sectateurs de Thales & de Pythagoras, & les Stoiques disent que ceste matiere est variable, muable, alterable & glissante, tout & par tout l'vniuers. Les disciples de Democritus tienent, que les premiers principes sont impassibles, comme les Atomes, le vuide & l'incorporel. Aristote & Platon, que la matiere corporelle n'a forme, espece, ne figure, ne qualité quelcõque quant à sa proprieté, mais que quand elle a receu ces formes, elle en est comme la nourrice, le moule & la mere. Ceux qui disent que c'est eau ou terre, ou feu, ou air, ne disent plus qu'elle soi. sans forme, ains que c'est corps, & ceux qui tienent que ce sont Atomes indiuisibles, la sont informe.

Matiere est le premier suiet, soumis à generation, corruption, & à autres changemens.

Trois opinions sur ce point.

B

De l'Idee. CHAP. X.

IDEE est la substance du corps, laquelle ne subsiste pas à par elle, mais figure & dõne forme aux matieres informes, & est cause de les faire venir en euidence. Socrates & Platon estiment que les Idees soyent substances separables de la matiere, mais bien subsistentes es pensemens & imaginations de Dieu; c'est à dire, de l'entendemẽt. Aristote n'a point osté les Idees, autrement dites especes, mais non pas separees 2. de la matiere, les patrons de tout ce que Dieu a fait. Les Stoiques disciples de Zenon 3. ont dit, que nos pensees estoient les Idees.

Idee est ce qui dõne forme & tire en euidẽce les matieres informes.

1. Opinions.

Des Causes. CHAP. XI.

C LA cause est ce dont depend vn effect, ou ce pourquoy quelque chose auient. Platon fait trois gẽres de causes: car il dit que c'est par quoy, de quoy, ou pour quoy: mais il estime que la principale est par quoy, c'est à dire, la cause efficiente qui est l'entendement. Pythagoras & Aristote tienent que les premieres causes sont incorporelles: les autres causes par participation ou par accident sont de subsistence corporelle, tellement que le monde est corps. Les Stoïques tienent que toutes causes 2. sont corporelles, dautant que ce sont esprits.

Cause est ce dõt dépẽd vn effect, ou ce pour quoy vne chose auient combien il y en a, quelles elles sont.

1. Opinion.

Des Corps. CHAP. XII.

LE corps est ce qui est mesurable & diuisible en trois sens, longueur, largeur, & profondeur: ou, le corps est vne masse qui resiste au toucher tant qu'en soy est, ou ce qui occupe lieu: PLATON, ce qui n'est ni pesant, ni leger, estant en son D propre lieu naturel, mais en lieu estranger il a inclination premierement; & puis apres impulsion à pesanteur ou à legereté. ARISTOTE tient que la terre est la plus pesante simplement, & plus leger, le feu, & l'air & l'eau entre-deux aucunefois ainsi, aucunefois autrement. LES Stoïques, que des quatre Elemens il y en a deux legers, le feu & l'eau: & deux pesans, l'eau & la terre: car leger est ce qui par nature, non par instigation, part & se meut de son propre milieu: & pesant, ce qui tend à son milieu: mais le milieu mesme n'est pas pourtant pesant. EPICVRVS tient que les corps ne sont pas contemplables, & que les premiers sont simples, mais que les composez d'iceux ont tous pesanteur: que les Atomes se meuuent les vns droit à plomb, les autres à costé, & aucuns, contremont, par vn poussement & percussion.

Que c'est que corps & ce qu'on ont estimé.

Platon.

Aristote.

Les Stoiques.

Les Epicuriens.

E

Des moindres corpuscules. CHAP. XIII.

Opinion d'Empedocles & d'Heraclitus.

EMPEDOCLES est d'opinion, que deuant les quatre Elemens il y a de tres-petits fragmens, comme Elemens deuant Elemens, de semblables parcelles, tous ronds. Heraclitus introduit ne say quelles sieures ou racleures tres petites, sans aucunes parties indiuisibles.

Des Figures. CHAP. XIIII.

Figure est la superfice, circonscriptió & finissement du corps.

FIGVRE est la superfice, circonscription & finissement du corps. Les disciples de Pythagoras tienent que les corps des quatre Elemés sont ronds comme boules, & que le plus haut, qui est le feu, est en forme de pyramide.

F

Des couleurs. CHAP. XV.

Couleur est qualité visible du corps, & diuerses opiniós des autres philosophes.

COVLEVR est qualité visible du corps. Les Pythagoriens appelloient couleur la superfice du corps: Empedocles, ce qui est cóuenable aux conduits de la veuë: Platon, vne flamme sortant des corps, aiant des parcelles proportionnees à la veuë: Zenon le Stoique, que les couleurs sont les premieres figurations de la matiere. Les disciples de Pythagoras tienét que les genres de couleurs sont le blanc & le noir, le rouge & le iaune: & que la diuersité des couleurs procede de certaine mixtion des Elemens, & es animaux de la difference de leurs mœurs, & de l'air.

De la coupe des corps. CHAP. XVI.

Contrarietez des philosophes touchant la section des corps.

LES sectateurs de Thales & de Pythagoras, que les corps sont passibles & diuisibles iusqu'à l'infini. Democritus & Epicurus tienent, que la sections'arreste aux Atomes indiuisibles, & aux petits corps qui n'ont point de parties, & que ceste diuision ne passe point outre à l'infini. Aristote dit, que potentiellement ils se diuisent en infini, mais actuellement non. G

De la mixtion & temperature. CHAP. XVII.

Comment les Elemens se meslent.

LES anciens tienent, que ceste meslange des Elemens se fait par alteration: mais Anaxagoras & Democritus disent, que c'est par apposition. Empedocles compose les Elemens de plus petites masses, qu'il entend estre les moindres corpuscules, & comme, par maniere de dire, Elemens des Elemens. Platon est d'opinion que les trois corps (car il ne veut pas que ce soient proprement Elemens, ni ne les daigne pas ainsi appeller) soient conuertissables les vns es autres, à sauoir l'eau, l'air, & le feu, mais que la terre ne se peut tourner en pas vn d'eux. H

Du Vuide. CHAP. XVIII.

Epicuriens cótraires aux philosophes Ioniques en la dispute du vuide.

LES Philosophes naturels de l'eschole de Thales, iusques à Platon, ont tous generalement reprouué le Vuide. Empedocles escrit,

Le monde n'a rien vuide ou superflu.

Lucippus, Democritus, Demetrius, Metrodorus, Epicurus, tienent que les Atomes sont infinis en multitude, & le Vuide infini en magnitude: Les Stoiques, que dedans le monde il n'y a rien de vuide, mais dehors infini: Aristote, qu'il y a hors du monde tant de vuide, que le ciel puisse respirer, d'autant qu'il est de la nature de feu.

Du

A

Du Lieu. CHAP. XIX.

PLATON dit, que c'est ce qui est susceptible des formes les vnes apres les autres, qui estoit par translation exprimer la matiere premiere, comme vne nourrice qui reçoit tout : Aristote, que c'est l'extreme superfice du contenant, conioint & touchant au contenu. Opinion de Platon & d'Aristote.

De la place. CHAP. XX.

LES Stoiques & Epicurus tienent qu'il y a difference entre vuide, lieu, & place: & que le vuide estoit solitude de corps: le lieu, ce qui estoit occupé du corps: & la place, ce qui est en partie occupé, comme il se void en vn tonneau de vin. Subtile distinction des Stoiques & Epicuriens.

B

Du Temps. CHAP. XXI.

PYTHAGORAS dit, que le Temps est la sphære du dernier ciel, qui contient tout: Platon l'image mobile de l'eternité, ou l'interualle du mouuemẽt du monde : Eratosthenes, le cours du Soleil. Trois avis touchãt le temps.

De l'Essence du Temps. CHAP. XXII.

PLATON, que l'essence du temps est le mouuement du ciel: plusieurs des Stoiques, que c'est le mouuement mesme : & la pluspart, que le temps n'a point eu cõmencement de generation : Platon, qu'il a esté engendré selon l'intelligence & aperceuance des hommes. Autres trois avis de l'essence d'iceluy.

Du mouuement. CHAP. XXIII.

C

PYTHAGORAS & Platon tienent, que c'est mouuement & alteration en la matiere: Aristote, que c'est l'actuelle operation de ce qui est mobile: Democritus, qu'il n'y a qu'vn genre de mouuement en trauers: Epicurus deux, l'vn à plõb, & l'autre à costé: Erophilus, qu'il y a vn mouuement perceptible à l'entendement, vn autre au sens naturel. Heraclitus ostoit toute station & tout repos des choses de ce mõde, disant que cela estoit propre aux morts : mais que mouuement eternel estoit affecté aux substances eternelles, & perissable aux substances corrompables. Diuerses opinions du mouuemẽt, toutes cõdamnees par Heraclitus.

De la Generation & corruption. CHAP. XXIIII.

PARMENIDES, Melissus & Zenon ostoient toute generation & corruption, dautant qu'ils estimoient l'vniuers estre immobile: mais Empedocles & Epicurus, & tous ceux qui tienent que le monde est composé par vn amas de petis corpuscules, admettent bien des assemblemens & desassemblemens, mais non pas des generations & corruptions à parler proprement, disans que cela ne se fait pas selõ qualité par alteration, mais selon quantité par assemblement. Pythagoras & tous ceux qui supposent la matiere passible, tienent qu'il se fait generation & corruption proprement, dautant qu'ils disent que cela se fait par alteration, mutation & resolution des elemens. Les disciples de Zenon & d'Epicurus condamnez par les Pythagoriques sur le poinct de la generation & corruption.

D

De la Necessité. CHAP. XXV.

THALES appelle la Necessité tres-forte, comme celle qui tient tout le monde. Pythagoras disoit que necessité embrasse le monde: Parmenides & Democri- Necessité tresforte embrassant le monde, cause de tout, &

vne autre Destinee, Iustice, Prouidéce, & Dieu. tus, que toutes choses se font par necessité, & que c'est tout vn que la destinee, la Iustice, la Prouidence, l'ouurier du monde. E

De l'essence de Necessité. CHAP. XXVI.

Discord entre Platõ, Empedocles, & Democritus sur ce poinct. PLATON refere aucuns des Euenemens à la Prouidence, autres à la Necessité: Empedocles, que l'essence de Necessité est la cause idoine à vser des principes & des Elemens: Democritus, la resistence, la corruption & la percussion de la matiere: Platon aucunefois, que c'est la matiere, autrefois l'habitude de l'agent vers la matiere.

De la Destinee. CHAP. XXVII.

Opinion d'Heraclitus. De Platon. Des Stoiques. HERACLITVS, que toutes choses se font par Destinee, & que c'est la necessité F mesme. Platon reçoit bien la Destinee es ames & actions des hommes, mais aussi y introduit-il la cause issante de nous. Les Stoiques conformément à Platon tienent, que Necessité est vne cause inuincible, & qui force tout, & que la Destinee est vn entrelassement de telles causes entrelassees de reng, auquel enchainemét est aussi comprise la cause procedente de nous, tellement que quelques vns des Euenemens sont destinez, les autres plus que destinez.

De la substance de Destinee. CHAP. XXVIII.

Auis d'Heraclitus. Platon. Chrysippus. Des Stoiques. De Posidonius. HERACLITVS, que la substãce de la Destinee est la raison qui penetre par toute la substance de l'vniuers, & que c'est vn corps celeste, la semẽce de tout l'vniuers: Platon, que c'est la raison eternelle, & la loy eternelle de la nature de l'vniuers. Chrysippus, que c'est vne puissãce spirituelle, qui par ordre gouuerne & administre G tout l'vniuers: & derechef au liure des definitions, la Destinee est la raison du monde, ou biẽ la loy de toutes les choses qui sont au monde administrees & gouuernees par prouidẽce, ou la raison par laquelle les choses passees ont esté, les presentes sont, & les futures serõt. Les Stoiques, que c'est vne chaine de causes, c'est à dire vn ordre & vne connexion qui ne se peut iamais forcer ni transgresser. Posidonius, que c'est la troisieme apres Iupiter, pour ce qu'il y a au premier degré Iupiter, au second Nature, au troisieme la Destinee.

De la Fortune. CHAP. XXIX.

Definitions differẽtes de Platon & de Aristote, & la difference qu'Aristote met entre fortune & cas d'auẽture, ensemble les auis des autres philosophes touchant la Fortune. PLATÕN, que c'est vne cause par accident, & vne consequence es choses procedentes du conseil de l'homme: Aristote, que c'est vne cause fortuite & accidentelle es choses qui se font de propos deliberé à quelque certaine fin, icelle H cause non aparente mais cachee. Qu'il y a difference entre Fortune & cas d'auenture, pource que toute Fortune est bien aussi cas d'auenture es afaires & actions du monde: mais tout ce qui est cas d'auenture n'est pas quand & quand Fortune, par ce qu'il consiste en choses qui sont hors d'Action, & que la Fortune est proprement es actions des creatures raisonnables: & cas d'auenture est tant des animaux raisonnables que des irraisonnables, & des corps mesmes qui n'ont point de vie ni d'ame. Epicurus, que c'est vne cause qui n'accorde point aux personnes, au temps, ni aux mœurs. Anaxagoras & les Stoiques, que c'est vne cause inconüe & cachee à la raison humaine, par ce que aucunes choses auienẽt par necessité, autres par destinee, autres par deliberation propensee, autres par fortune, & autres par cas d'auenture.

De

A

De la nature. CHAP. XXX.

EMPEDOCLES tient que la Nature n'eſt rien, mais qu'il y a mixtion & ſeparation des Elemens: car il eſcrit ainſi en ſon premier liure de Phyſique, Nature eſt mixtion & ſeparation des Elemens, ou generation & corruption.

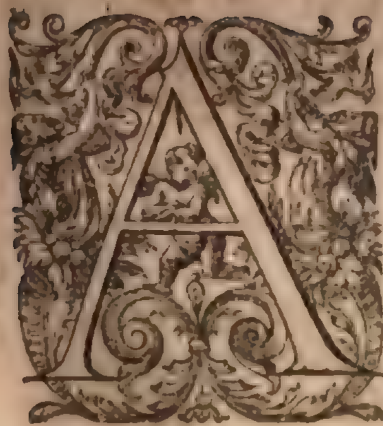
Ie diray plus, Ce n'eſt rien que Nature
De tous humains, ni n'eſt la mort obſcure,
Terme ne fin, mais ſeule mixtion
Des Elemens & ſeparation,
C'eſt cela ſeul que Nature on appelle.

Anaxagoras ſemblablemēt, que Nature eſt aſſemblement & deſaſſemblement, c'eſt à dire generation & corruption.

B

Des opinions des Philoſophes.

LIVRE SECOND.



AIANT donc acheué de traiter des Elemens, Principes, & autres matieres ſemblables, ie paſſeray outre maintenant à diſcourir des effects qui en ſont compoſez.

Du Monde. CHAP. I.

C

PYTHAGORAS a eſté le premier qui a appellé le contenu de l'vniuers Monde, pour l'ordre qui eſt en icelui. Thales & ſes diſciples ont tenu, qu'il n'y a qu'vn mōde. Democritus, Epicurus, & leur diſciple Metrodorus qu'il y a infinis mondes en vn infini eſpace, ſelon toutes dimenſions. Empedocles, que le cours du Soleil eſt la circonſcription des bornes & termes du monde, & que cela eſt ſon confinement. Seleucus a tenu que le monde eſt infini: Diogenes, que l'vniuers eſt bien infini, mais que le monde eſt terminé & fini. Les Stoïques diſent qu'il y a difference entre le tout & l'vniuers, pour ce que le tout eſt l'infini auec le vuide: & le tout ſans le vuide, le monde: tellement que ce n'eſt pas encore tout vn, que le tout & le monde. Monde ainſi appellé, à cauſe de ſon ordre, n'y en a que vn, & les contraires auis ſur ce poinct.

De la Figure. CHAP. II.

D

LES Stoiques tienent, que le monde eſt rond: les autres pointu en pyramide, les autres en forme d'œuf: Epicurus qu'il y en peut auoir de ronds, & d'autres d'autre forme. Le Monde eſt rond.

Si le Monde eſt animé. CHAP. III.

TOVS les autres tienent qu'il eſt animé, & gouuerné par la prouidence: Democritus, Epicurus, & generalement tous ceux qui ont mis en auant les Atomes & le vuide, qu'il n'eſt ni animé ni gouuerné par prouidence, ains par quelque nature non capable de raiſon. Ariſtote, qu'il n'eſt ni animé, tout & en toutes ſes parties, ni ſenſible, ni raiſonnable, ni intellectuel, ſpirituel, ou gouuerné par proui- Le monde n'eſt animé, ſelon Ariſtote, refutāt tous les autres: mais, au contraire de l'opinion d'Ariſtote, [illegible] de eſt gouuerné [illegible] la prouidence.

dence: bien ſont tous les corps celeſtes capables de toutes ces qualitez là, pour ce E que les Sphæres des cieux ſont animees & viuãtes, mais que les corps terreſtres n'ont aucune de toutes ces qualitez là, & que l'ordre qui eſt entre eux, y eſt par accident, non par raiſon propenſee.

Si le monde eſt incorruptible. CHAP. IIII.

Meſlange d'opiniõs prouenãt de l'ignorance de la creatiõ du mõde, du peché de l'homme, de la fin du monde & du iugement dernier.

PYTHAGORAS & Platon, que le monde a eſté engendré de Dieu, & qu'il eſt corruptible quant à ſa nature, dautant qu'il eſt ſenſible, comme eſtant corporel, mais toutefois qu'il ne perira ni ne ſe corrompra point, pour la prouidence diuine qui le conſerue & contient: Epicurus, qu'il eſt periſſable, dautant qu'il eſt engendré, ne plus ne moins qu'vn animal ou vne plante: Xenophanes, que le monde eſt eternel & incorruptible, non fait par creation: Ariſtote, que la partie du mõde qui eſt au deſſous de la Lune, eſt toute paſſible, & que les corps voiſins de la terre ſont ſuiets à F corruption.

Dont ſe nourrit le monde. CHAP. V.

Autres opiniõs extrauagantes tirees de faulſes propoſitions.

ARISTOTE, que ſi le Monde ſe nourrit, il ſe corrompra. Or eſt-il qu'il n'a beſoin d'aucune nourriture: par conſequent donc auſſi eſt-il eternel. Platon que le mõde ſe baille à ſoy-meſme nourriture de ce qui ſe corrõpt par mutatiõ: Philolaus, qu'il y a double corruption, quelquefois par le feu tombant du ciel, & quelquefois par l'eau de la Lune, qui ſe reſpand par ſubuerſion de l'air.

A quel element commença Dieu à fabriquer le Monde. CHAP. VI.

G

Pour la reſolution de ceſte queſtiõ & de la pluſ part des precedentes & ſuiuãtes, voyez ce que Moyſe en deſcrit au premier chapitre du liure appellé Geneſe.

LES Naturels tienent que la creation du monde commença à la terre, comme eſtant le centre d'icelui, dautant que le commencement d'vne ſphære c'eſt le centre: Pythagoras, au feu, & au cinquieme Element: Empedocles, que le premier qui fut ſeparé fut la quinte eſſence, le ſecond fut le feu, apres lequel la terre, de laquelle, eſtant vn peu eſtroitement ſerree, par l'impetuoſité de la reuolutiõ, ſourdit l'eau, laquelle s'euapora en air: & que le ciel fut fait de la quinte eſſence, le Soleil du feu: & que des autres Elemens furent conſtipez & compoſez les corps terreſtres, & voiſins de la terre. Platon, que ce monde viſible a eſté formé au moule & patron de l'intellectuel, & que du monde viſible, l'ame a eſté faite la premiere, & apres elle ce qui eſt corpulent, ce qui eſt du feu & de la terre le premier, & ce qui eſt de l'eau & de l'air, le ſecond. Pythagoras, que des cinq figures des corps ſolides, leſquelles s'appellent auſſi Mathematiques, du Cube, qui eſt le corps quarré à ſix faces auoit eſté faite la terre: de la Pyramide, le feu: du corps à huit faces, qui eſt l'Octaëdre, l'air: de l'Icoſaëdre, qui eſt le corps à vingt faces, l'eau: & du Dodecaëdre, qui eſt H le corps à douze faces, la ſupreme Sphære de l'vniuers. Platon en ceſte opinion ſuit Pythagoras.

De l'ordre de la fabrique du Monde. CHAP. VII.

Voyez le premier chapitre de Geneſe.

PARMENIDES diſoit, que c'eſtoit comme des couronnes entre-laſſees l'vne dedans l'autre, l'vne de ſubſtance rare, l'autre eſpeſſe, meſlees l'vne & l'autre de lumiere & de tenebres entre elles, & que ce qui les contenoit enſemble toutes, eſtoit ferme comme vn mur. Leucippus & Democritus enueloppent le monde d'vne tunique ou membrane. Epicurus tenoit que de quelques mondes les extremitez eſtoient rares, & de quelques autres eſpeſſes, & que d'iceux aucuns eſtoient mobiles,

Diuerſes opinions de Leucippus, Democritus, & d'Epicurus.

autres

A autres immobiles. Platon met le feu premier, puis le ciel, apres l'air, & puis l'eau, & la derniere la terre, mais aucunefois il conioint le ciel auec le feu. Aristote en premier lieu le ciel impassible, qui est le cinquieme corps, apres lequel les elemens passibles, le feu, l'air, l'eau, & la terre la derniere, desquels il attribue le mouuemét circulaire aux corps celestes, & des autres qui sont au dessous, aux legers le mouuement contre-mont: aux pesans, le mouuement contre-bas. Empedocles ne pense pas que les lieux des elemens soient tousiours arrestez & certains, mais qu'ils le changent tous entre eux.

De Platon. D'Aristote. D'Empedocles.

Pour quelle cause est le monde penchant. CHAP. VIII.

DIOGENES & Anaxagoras, apres que le monde fut cõposé, & les animaux sortis & produits de la terre, que le mõde se pẽcha ne say comment de lui-mesme, B en la partie de deuers le Midi, à l'auenture par la diuine prouidence, afin qu'il y eust aucune des parties du monde habitables, autres inhabitables, par froid excessif, par embrazement, & par temperature: Empedocles, que l'air cedant à la violence du Soleil, les poles pencherent, & que celui du costé de la bize se leua contremõt, celui deuers le Midi s'abaissa, & par consequent tout le monde.

Quelle resolution peuuét dõner ceux qui sont si peu resolus, & qui disputent si subtilement sans preuues ni raisons.

A sauoir si hors du monde il y a du vuide. CHAP. IX.

LES disciples de Pythagoras tienent qu'il y a du vuide hors le monde, dedans lequel & duquel le monde respire: mais les Stoïques, auquel par embrazement se resoult l'infini. Posidonius ne le met pas infini, mais autant comme il suffit à la dissolution. Au premier liure du vuide Aristote disoit, qu'il y auoit du vuide: Platon, qu'il n'y auoit rien de vuide, ni dedans le monde, ni hors du monde.

Les Pythagoriques & Aristote contraires à Platon.

C

Quelle est la partie droite, & quelle est la gauche du monde. CHAP. X.

PYTHAGORAS, Platon, Aristote, que l'Orient est la droite partie, & l'Occident la gauche: Empedocles, que la partie droite est vers le Tropique de l'esté, la gauche deuers le Tropique de l'hyuer.

Orient & le Tropique d'esté est la droite partie.

Du ciel, & quelle est sa substance. CHAP. XI.

ANAXIMENES tient, que la circonference exterieure du ciel est de terre: Empedocles, qu'il est solide, le ciel estant fait de l'air congelé par le feu, ne plus ne moins que le crystal, & qu'il contient ce qu'il y a de feu & d'air en l'vn & en l'autre hemisphere: Aristote, qu'il est composé du cinquieme corps, ou d'vne meslange de D chaud & de froid.

Aristote cõdamnãt l'opinion d'Anaximenes, aproche de celle d'Empedocles.

De la diuision du ciel, & en combien de cercles il se diuise.

CHAPITRE XII.

THALES, Pythagoras & ses sectateurs, que toute la boule du ciel est departie en cinq cercles, que lon appelle Zones ou ceintures, & d'iceux l'vn s'appelle Arctique, & tousiours aparent, l'autre Tropique d'esté, l'autre Æquinoctial, l'autre Tropique d'hyuer, l'autre Antarctique, & tousiours caché, & puis vn oblique à trauers les trois du milieu, qui s'appelle Zodiaque, touchant en passant tous les trois, lesquels sont tous entre-taillez à angles droits par le Meridien, qui passe d'vn pole à l'autre. Pythagoras, à ce que lon dit, fut le premier qui s'auisa de l'obliquité du

Cinq ceintures ou bandes, & à trauers celle du Zodiaque entretaillees à angles droits par le Meridian qui passe du pole Arctique à l'Antarctique.

Zodiaque, laquelle inuention neantmoins Oenopides natif de Chio s'attribue, cóme s'il en estoit autheur. E

Quelle est la substance des Estoilles, & comment elles sont composees.

CHAP. XIII.

Estranges opinions de Thales, d'Empedocles.

THALES tient qu'elles sont terrestres, mais enflammees neantmoins: Empedocles, qu'elles sont enflammees, & du feu, que le ciel contenoit en soy à la premiere excretió: Anaxagoras, que le ciel qui nous enuironne est biẽ de nature de feu, quát à son essence, mais que par la vehemence de sa reuolution rauissant des pierres de la terre, & les aiãt allumees, elles deuindrent astres. Diogenes estime qu'elles soient de nature de pierre ponce, & que ce soient les souspiraux du mõde: & derechef lui-mesme, que ce soient pierres non aparentes, lesquelles tombãtes bien souuent en terre, s'estaignent, comme il auint au lieu appellé Les fleuues de la chéure, où il tõba iadis vn astre de pierre en forme de feu. Empedocles, que les estoilles fixes sont attachees au crystal du ciel, mais que les Planettes sont detachees: Platon, que pour la plus part elles sont de feu, mais neantmoins qu'elles participent encores des autres Elemens, cóme de la colle: Xenophanes, que ce sont des nues enflãmees, mais qui s'estaignẽt par chascun iour, & puis la nuict elles se rallument cóme les charbons, & que leur leuer & leur coucher est vn allumer & estaindre: Heraclides & les Pythagoriens, que chascun des astres est vn mõde contenant vne terre & vn air & vn ciel, en vne nature ætheree, infinie: & ces opinions là sont es vers Orphiques, où de chascun astre ils font vn monde. Epicurus ne reprouue rien de tout cela, se tenant à son, Il peut estre. F

D'Anaxagoras. De Diogenes. D'Empedocles. De Platon. De Xenophanes. Des Pythagoriens & d'Heraclides. d'Epicurus.

De la figure des astres. CHAP. XIIII.

Astres sont Sphæriques, cóme le monde, le Soleil & la Lune, Anaximenes adioustãt qu'ils sont fichez au ciel.

LES Stoiques tienent que les astres sont Sphæriques, ne plus ne moins que le monde, le Soleil & la Lune: Cleãthes, qu'ils sont de forme de pyramide. Anaximenes, qu'ils sont fichez, comme testes de clou au crystal du ciel. Autres tienent que ce sont comme lames enflambees, comme des peintures. G

De l'ordre & situation des astres. CHAP. XV.

Platõ distingue les cieux plus exactemẽt que les autres Philosophes.

XENOCRATES estime qu'ils se meuuent sur vne mesme superfice, mais les autres Stoiques qu'il y en a les vns deuant, les autres en bas & haut. Democritus met les estoiles fixes les premieres, & puis apres les planettes & errãtes, apres lesquelles il met le Soleil, la Lune, & Lucifer, Venus. Platon, apres la situation des estoilles fixes met en premier lieu celle qui s'appelle Phænon, qui est l'estoille de Saturne: la seconde Phaëton qui est celle de Iupiter: la tierce Pyrois, c'est à dire enflambee, qui est celle de Mars: la quatriesme Phosporus, qui est celle de Venus: la cinquieme Stilbon, celle de Mercure: la sixieme, le Soleil: la septieme, la Lune: & au dessous d'icelle, les estoilles fixes & les errantes. H

Du mouuement des astres. CHAP. XVI.

Voyez les discours des Astronomes anciens & modernes sur ceste dispute, & autres percedentes & suiuantes.

ANAXAGORAS, Democritus, Cleanthes, tienent que tous les astres vont de l'Orient en l'Occident. Alcmæon & les Mathematiciens disent que les Planetes se meuuent à l'opposite des estoilles fixes, de l'Occidẽt en Orient: Anaximãder, qu'ils sont portez par les sphæres & cercles, sur lesquels ils sont attachez: Anaximenes que elles se meuuent aussi bien vers la terre, cóme alentour de la terre: Platon & les Mathematiciens, que le cours du Soleil, de Venus & de Mercure sont egaux.

D'où

A *D'où sont les estoilles enluminees.* CHAP. XVII.

METRODORVS, que toutes les estoilles fixes sont illuminees du Soleil: Heraclitus & les Stoïques, que les estoilles se nourrissent des exhalatiōs, mōtans de la terre: Aristote, que les corps celestes n'ont point besoin de nourriture, pour ce que ils ne sont pas corruptibles, mais eternels: Platon & les Stoïques, que tout le monde & les estoilles semblablement se nourrissent d'eux-mesmes.

Voyez cōmmé dessus.

Des estoilles que lon appelle Castor & Pollux, & auiourd'hui le feu sainct Hetme.

CHAP. XVIII.

XENOPHANES, que les estoilles qui aparoissent quelquefois sur les nauires, sont de subtiles nuees, qui selon vn certain mouuement reluisent: Metrodorus, que ce sont estincelles sortans des yeux de ceux qui les regardent auec crainte & estonnement.

B

La resolutiō de ceste questiō, st traitee par ceux qui ont escrit des Meteores.

De la signifiance des estoilles, & comment se font l'hyuer & l'esté.

CHAP. XIX.

PLATON dit, que les signifiances de l'esté & de l'hyuer procedēt du leuer & du coucher du Soleil & de la Lune, & des autres estoilles, tant fixes comme errantes: Anaximenes, que cela n'auient point par la Lune, mais par le Soleil seul: Eudoxus & Aratus, que c'est communément par toutes les estoilles, & le dit en ces vers;

L'hyuer & l'esté cōmencez par le Soleil, la Lune & les estoilles.

Dieu a fiché les astres radieux,
C *Signes certains en la voulte des cieux,*
Les departant tout au long de l'annee,
Pour nous monstrer comme elle est gouuernee.

De la substance du Soleil. CHAP. XX.

ANAXIMANDER dit, que c'est vn cercle vingt & huit fois aussi grand comme la terre, aiant le tour semblable à celui d'vne rouë de chariot plein de feu; auquel en certain endroit y a vne bouche, par laquelle il monstre son feu, cōme par le trou d'vne fleuté. Xenophanes que c'est vn amas de petis feus, qui s'assemblent des humides exhalatiōs, qui tous ensemble font le corps du Soleil, ou bien que c'est vne nuee enflambee. Les Stoïques que c'est vn corps enflambé, procedant de la mer. Platon vn corps de beaucoup de feu. Anaxagoras, Democritus, Metrodorus, D que c'est vne masse, ou vne pierre enflambee. Aristote, que c'est vne boule du cinquieme corps. Philolaus Pythagorien, que c'est vne maniere de verre, receuant la reuerberation du feu, qui est en tout le monde, & en transmet la lumiere à nous cōme à trauers vn tamis, tellement que ce qui est au ciel allumé, ressemble au Soleil; & puis ce qui procede de lui, en forme de mirouër, & tiercement la splendeur qui par reflexion de ce mirouër se respād sur nous; car nous appellons ceste splēdeur là, le Soleil, estāt comme l'image de l'image. Empedocles, qu'il y a deux Soleils, le premier le feu original, qui est en l'autre demie boule du monde, & remplit ceste autre demie boule ci, estant tousiours situee vis à vis de sa resplendissante lueur par reflexion, & puis sa splendeur qui nous aparoit en l'autre demie boule, remplie d'air meslé de chaleur, laquelle splendeur se fait par refraction de la terre ronde dedans ce Soleil qui est de nature de crystal, & qui est entrainee par le mouuement de celui de feu. Et pour dire plus clairement en peu de paroles, c'est à dire, que le Soleil

Le Soleil defini par Platon estre vn corps de beaucoup de feu. Simple definition entre celles que cōtient ce chapitre, pour la ferme resolution duquel lisez les escrits des anciens & modernes Astronomes.

n'est autre chose que la reflexion de la lueur du feu, qui est en la terre. Epicurus, E que c'est vne espesseur terrestre, percee à iour, comme vne pierre ponce, & allumee de feu.

De la grandeur du Soleil. CHAP. XXI.

Les Astronomes modernes prouuét qu'il est 166. fois plus grand que la terre.

ANAXIMANDER, que le Soleil est egal à la terre, mais que le cercle sur lequel il a sa respiration, & sur lequel il est porté, est vingt & sept fois aussi grád que toute la terre. Anaxagoras, qu'il est plusieurs fois aussi grand que tout le Peloponese: Heraclitus qui est large comme le pied d'vn homme. Epicurus derechef dit, que tout ce qui en est dit peut estre, ou qu'il est aussi grand comme il nous aparoist à la veuë, ou plus grand, ou plus petit.

De la forme du Soleil. CHAP. XXII. F

Le Soleil de forme ronde.

ANAXIMENES, qu'il est plat comme vne lame: Heraclitus, qu'il est de la forme d'vne nacelle, ainsi bossu par dessous: Les Stoïques, qu'il est rond comme le monde & les estoilles. Epicurus, que tout ce qui en est dit, peut estre.

Des Solstices. CHAP. XXIII.

Le Solstice, dit Aristote, se fait à cause de l'obliquité du Zodiaque, par lequel le Soleil chemine en biaisát, & pour la circonstáce des deux Tropiques.

ANAXIMENES, que les astres sont repoussez par l'air espessi & resistant: Anaxagoras, par repoussement de l'air, qui est alentour des Poles, que le Soleil mesme poussant rend plus fort par l'espessissement: Empedocles, que la Sphere qui le cótient l'empesche de passer outre, & semblablement aussi les deux cercles Tropiques. Diogenes tient que le froid s'opposant à la chaleur, le Soleil s'estaint: les Stoïques, que le Soleil passe à trauers l'espace de sa pasture, qui est au dessous de lui, qui est la G mer Oceane, & la terre, des vapeurs & exhalations desquelles il se nourrit: Plató, Pythagoras, Aristote, que c'est à cause de l'obliquité du cercle Zodiaque, par lequel il chemine en biaisant, & pour la circonstance des deux cercles Tropiques, dont il est enuironné, ce que mesme la sphere monstre euidemment.

De l'Eclipse du Soleil. CHAP. XXIIII.

La doctrine de la Sphære esclaircie par les Astronomes de nostre temps, a prouue & explique l'opinió de Thales.

THALES a dit le premier, que le Soleil eclipse & defaut quand la Lune se met au dessous droitement à plomb, d'autant qu'elle est de nature terrestre, ce qui se void clairement, comme en vn miroir, dedans vn bassin. Anaximander dit que c'est quand la bouche par où sort la chaleur du feu est close: Heraclitus, quand le corps du Soleil, qui est en forme de nacelle, se tourne dessus dessous, de maniere que la partie courbe soit contre-mont, & la bossue contre-bas deuers nostre veuë: Xeno- H phanes, que cela se fait par extinction, & puis qu'il retourne derechef à sa premiere clarté le lendemain à son leuer: & si escrit dauantage, qu'il y a telle eclipse de Soleil qui dure tout vn mois, & aussi vne eclipse toute entiere, de sorte qu'il semble que le iour deuiene nuict. Aucuns tienent que cela se fait par vn espessissement de nuees, qui suruienent à l'improueu au deuant de la placque du Soleil. Aristarchus met le Soleil entre les estoilles fixes, & dit que c'est la terre qui se tourne alentour du Soleil, & que selon les inclinations, elle vient à l'obscurcir de son ombre. Xenophanes tient qu'il y a plusieurs Soleils, & plusieurs Lunes selon la diuersité des climats de la terre, & à quelque reuolution de temps le rond du Soleil vient à donner en quelque apartement de la terre qui n'est pas habitee, & qu'ainsi marchant comme par vn pays vuide, il vient à souffrir eclipse: le mesme dit, que le Soleil va tout

De nostre téps Copernicus, docte astronome, a remis en auant l'opinion d'Aristarchus.

droit

A droit à l'infini, mais que par la longueur de la distance il nous semble qu'il tourne.

De la substance de la Lune, & de la grandeur d'icelle.

CHAP. XXV. & XXVI.

ANAXIMANDER dit, que c'est vn cercle dixneuf-fois aussi grãd que toute la terre, tout plein de feu, comme celui du Soleil, & qu'elle eclipse quand la rouë se tourne, pour ce qu'il dit que ce cercle ressemble à vne rouë de chariot, qui a la curuature de son tour creuse, & pleine de feu, mais qu'il y a comme vn souspiral par où ce feu se exhale. Xenophanes dit, que c'est vne nuee espesse & serree: Les Stoïques, qu'elle est meslee de feu & d'air: Platon, qu'elle tient plus de feu: Anaxagoras, Democritus, que c'est vne fermeté allumee, où il y a des campagnes, des montagnes & des B vallees: Heraclitus, que c'est vne terre enuironnee de brouillas: Pythagoras, que le corps de la Lune tire sur la nature du feu.

La Lune est vn corps partie opaque, partie trãsparent humide, & moïennemẽt chaud, à cause de la lumiere du Soleil, dont il emprunte la sienne, & est beaucoup moindre que la terre.

De la forme de la Lune. CHAP. XXVII.

LES Stoïques la prononcent plus grande que toute la terre, & le Soleil de mesme: Parmenides, qu'elle est egale au Soleil, & qu'elle est enluminee par lui: les Stoïques, qu'elle est ronde comme vne boule, ainsi que le Soleil: Empedoles, qu'elle est de la forme d'vn bassin: Heraclitus, de la forme d'vne nacelle: les autres, de la forme d'vne pyramide ronde.

De forme ronde.

Des illuminations de la Lune. CHAP. XXVIII.

C ANAXIMANDER tient qu'elle a vne lumiere propre, mais vn peu plus rare: Antiphon, qu'elle luit de sa propre lumiere: & ce qu'elle se cache quelquefois procede de l'opposition du Soleil, quãd vn plus grãd feu viẽt à obscurcir vn moindre feu, ce qui mesme auient aux autres estoilles: Thales & ses sectateurs, que la Lune est illuminee du Soleil. Heraclitus dit, que c'est tout de mesme de la Lune cõme du Soleil, pour ce que tous deux estans de la forme & figure d'vne nacelle, & que receuant des humides exhalations, ils sont illuminez à nostre veuë, le Soleil plus clairement, d'autant qu'il chemine par vn air plus pur & plus clair, & la Lune en vn plus trouble, & pour ceste occasion elle semble plus obscure.

Encores què ce corps ait lumiere propre, toutefois pource qu'il seroit trop petit & obscur pour la charge que il a d'esclairer la nuict, il emprunte du Soleil.

De l'Eclipse de la Lune. CHAP. XXIX.

ANAXIMENES dit, que c'est quand la bouche par où le feu sort est estoupee: Berosus, que c'est quand la face qui n'est point allumee se tourne deuers nous: Heraclitus, que c'est quand la bosse de la nacelle nous regarde & se tourne deuers nous: aucuns des Pythagoriens, que c'est vne reuerberation ou obstruction de nostre terre, ou bien d'vne autre opposite. Mais les plus modernes tienent, que c'est par augmentation de la Lune qui se va allumant peu à peu reglement iusques à ce qu'elle face la pleine Lune, & derechef se retourne, diminuant en mesme proportion, iusques à la cõionction, à laquelle elle s'estaint entieremẽt. Platõ, Aristote, les Stoïques, les Mathematiciens tous d'vn accord disent, que ce que tous les mois elle s'absconse, est par ce qu'elle se viẽt ioindre au Soleil, de la lumiere duquel elle est toute offusquee, mais que les Eclipses se font quand elle vient à donner dedans l'ombre de la terre, qui se trouue directement entre ces deux luminaires: ou plustost, par ce que la Lune est toute bouschee.

D

L'Eclipse Lunaire est vne defaillance de la lumiere que la Lune emprunte du Soleil par l'ombre de la terre entre le Soleil & la Lune, lors qu'ils sont diametralement opposez.

De l'aparence de la Lune, & pourquoy il semble qu'elle aparoit terrestre. E

CHAP. XXX.

Opinions diuerses refutees par les Astronomes anciens & modernes.

LEs Pythagoriens tienent qu'elle aparoit terrestre, pourautāt, qu'elle est toutalétour habitee, ne plus ne moins que la terre où nous sommes, & peuplee de plus grands animaux, & de plus belles plantes, par ce que les animaux y sont quinze fois plus forts que ceux de ce monde, qui ne rendent aucuns excremens, & que la nuict y est en mesme proportion de longueur. Anaxagoras dit, que l'inegalité qui aparoit en sa face procede de ce qu'il y a du froid & du terrestre meslé parmi, pour autāt que il y a de la tenebrosité meslee parmi la nature de feu: d'où vient que lon l'appelle Astre de fausse lumiere. Les Stoiques tienent, que pour la diuersité de sa substance la composition de son corps n'est pas incorruptible.

F

De la distance qu'il y a entre le Soleil & la Lune. CHAP. XXXI.

Voyez pour la resolutiō de ce point & de tous les autres les disputes & calculs des Astronomes.

EMPEDOCLES tient qu'il y a deux fois autant depuis la Lune iusques au Soleil, comme depuis la terre iusques à la Lune: Les Mathematiciés disent, qu'il y a dixhuit fois autant: Eratosthenes, qu'il y a depuis la terre iusques au Soleil sept cens quatre vingts milles stades.

Des annees, & combien contient la grande annee de chascune des Planetes.

CHAP. XXXII.

En combien de temps chasque planete fait son cours, & de la reuolution du grand an.

L'AN de Saturne est de trente ans cōmuns: de Iupiter, de douze: de Mars, de deux: du Soleil, de douze mois: & autant de Mercure & de Venus, car leur cours est egal: de la Lune, trente iours: car celui là est le mois parfait, depuis son aparition iusques à sa conionction. Et quant au grand an, les vns le mettent à dixneuf, les autres à seize, & les autres à cinquante neuf. Heraclitus le met à dixhuit mille ans solaires: Diogenes, de trois cens soixante & cinq ans, tel comme l'an d'Heraclitus: les autres, de sept mille sept cens soixante & sept ans. G

Les diuerses opinions des Philosophes.

LIVRE TROISIEME.

H

Quant à ceste doctrine des Meteores elle est aujourd'hui clairement & doctement expliquee en plusieurs liures imprimez, ausquels le lecteur pourra recourir, s'il veut ample resolution de ce qui est touché en passant, ou qui semble n'estre ferme ni receuable quelquefois.

AIANT sommairement traité, es deux liures precedens, des corps celestes, & estant demeuré aux confins d'iceux, qui est la Lune, ie me mettray en ce Troisieme à traiter & discourir des Meteores, c'est à dire, de ce qui se fait à mont, depuis le cercle de la Lune iusques à la situation de la terre, laquelle on dit tenir le lieu du centre en la composition du Globe de l'vniuers: & commenceray d'ici.

Du Cercle de laict. CHAP. I.

Opinion poetique des Pythagoriens.

C'EST vn cercle qui semble nubileux, aparoissant tousiours en l'air, & que lon nomme cercle lactee, pour ce qu'il a blanche couleur. Aucuns des Pythagoriés disoient, que c'estoit l'embrazement de quelque astre, estant sorti hors de sa propre

A pre place, & ayant bruslé & embrazé en rõd par tout le chemin où il estoit passé du temps de l'embrazement de Phaëton: les autres disent que ce fut anciennement par là le cours & la voye du Soleil. Aucuns tienent que c'est vne apparence speculaire seulement par reflection des rayons du Soleil contre la voute du ciel, ne plus ne moins qu'il se fait en l'arc & aux nuees. Metrodorus, que c'est pour le passage du Soleil & que c'est le cours par où passe le Soleil. Parmenides tient, que la meslange du rare & du pressé engendre ceste couleur la de laict. Anaxagoras, que l'ombre de la terre s'arreste en cest endroit là du ciel, quãd le Soleil estant sous la terre n'enlumine pas tout. Democritus, que c'est la splẽdeur de plusieurs petites estoilles pres les vnes des autres, qui s'entre-enluminẽt à cause de leur espesseur. Aristote tient que c'est vne exhalation seiche qui s'allume, laquelle est en grande quantité, & s'entretient, & que ainsi se fait vne cheuelure de feu au dessous du ciel & des planettes: Posidonius, que c'est vne consistence de feu plus claire qu'vne estoille, & dont la splen-B deur est plus espesse & plus serree.

De Democritus, aprouuee de la plus part des modernes.

Des Cometes, estoilles passantes ou tombantes, & des cheurons de feu qui aparoissent en l'air.

CHAP. II.

AVCVNS des sectateurs de Pythagoras tienent que la Comete est vn astre du nombre de ceux qui n'aparoissent pas tousiours, mais qui à certaines reuolutions de temps prefix se monstrent: les autres, que c'est vne reflectiõ de nostre veuë vers le Soleil, laquelle se fait par la mesme raison que les aparences qui se font dedant les miroirs. Anaxagoras, Democritus, disent que c'est vn concours de deux estoilles ou de plusieurs meslãs leurs lumieres ensemble: Aristote, que c'est vne consistence de exhalation seiche enflãmee: Straton, que c'est la splendeur d'vne estoille C enuelopee d'vn nuage espez, comme il se fait es lampes: Heraclides Põtique, que c'est vn nuage haut esleue qui est illuminé & esclairé par vne sublime lumiere aussi, & dit que l'estoille barbue se forme de mesme les autres, comme tous les Peripateticiens disent, que le cheuron, la coulonne, & autres semblables impressions qui aparoissẽt en l'air, se font par diuerses conformations des nuees qui sont en l'air: Epigenes, que c'est vne eleuation d'esprit & de vent meslé de terre qui s'enflamme: Boetus, que c'est vne aparition d'air coulé. Diogenes tient que les Cometes sont estoilles: Anaxagoras que les estoilles passantes sont comme estincelles qui tombent du feu elementaire, & que c'est la cause pour laquelle elles s'estaignent tout incontinẽt: Metrodorus, que c'est quand le Soleil vient à dõner violentement dedans vne nuee, que ses rayõs en scintillent: Xenophanes dit, que toutes telles aparitions sont constitutions & espessissemens ou mouuemens de nuees qui s'enflamment.

Des Cometes, & cõme elles se font.

Diuerses opinions des Philosophes.

Des diuerses sortes d'icelles.

Des estoilles passantes.

D *Des Tonnerres, foudres, esclairs, vents bruslans, & sions.* CHAP. III.

ANAXIMANDER tient que tout cela se fait par le vent, pour ce que quand il auient qu'il est enfermé dedãs vne nuee espesse, alors par sa subtilite & legereté la rupture fait le bruit: & la diuulsiõ, à cause de la noirceur de la nuee, cause la lumiere: Metrodorus, quand en vne nuee serree pour son espesseur il vient à s'enfermer du vent, par l'effraction il fait le bruit, & par le coup & deschirure il resplendit, & par la soudaineté de son mouuement preuenant la chaleur du Soleil il foudroye, & quãd la foudre est imbecille, elle se conuertit en vent bruslant. Anaxagoras dit, que c'est quand le chaud vient à tomber dedans le froid, c'est à dire vne partie ætheree, ou du feu celeste, vient à s'enfermer dedans de l'air, par le bruit elle engendre le tonnerre, & par la multitude & magnitude de la clarté, la foudre: & quand le feu a plus de corps, alors il se fait vn tourbillon ou sion: & quand il tient plus de la nuee,

Des Tonnerres, & comme ils se font.

Foudres esclairs, vents bruslans, & tourbillons comment engendrez.

Que c'est du tonnerre, & comment il se fait.

alors il s'engendre vn vent bruslant. Les Stoïques disent que le tonnerre est vn combat de nuees, l'esclair vn embrasement par la friction, la foudre par vne forte & vehemente lueur, & le vent bruslant par vne plus lasche: Aristote, que tout cela se fait par vne exhalation seiche, qui se vient à rencontrer enclose dedans vne nuee humide, & qu'elle s'efforce d'en sortir à force de se froisser l'vne cótre l'autre, & par l'effraction le bruit s'engendre du tonnerre, & par l'inflammation de la seicheresse, l'esclair, le vent bruslant & le tourbillon, selon qu'il y a plus ou moins de matiere, que l'vn & l'autre tire quand & soy: car si elle est chaude, il se fait vn vent bruslant: si elle est plus espesse, vn tourbillon ou sion. E

Des Pluyes, Neiges, & Gresles. CHAP. IIII.

Par quel moien elles se forment, & de leur matiere.

ANAXIMENES tient, que les nuees se font par ce que l'air viét à s'espessir fort: & quand elles se coagulét encore dauantage, alors il s'en exprime de la pluye: & la neige, quand l'eau en tombant vient à se prendre & geler: & la gresle, quand elle vient à estre surprise d'vn vent froid. Metrodorus tient ques les nuees se composent d'vne eleuation eueuse: & Epicurus, des vapeurs: & que les gouttes d'eau de pluye & la gresle s'arrondissent par la longueur de leur descente. F

De l'arc en ciel. CHAP. V.

L'arc en ciel est du nombre des meteores qui se font en aparence seulement.

ENTRE les choses qui se font en l'air, aucunes ont veritable subsistence, comme la pluye, la gresle, les autres n'ont que l'aparence seulement, non point de reale subsistence, comme quand nous sommes dedans vn bateau, il nous semble que la terre ferme se remue. L'arc en ciel donc est du nombre de celles qui se font seulemét en aparence. Platon dit que les hommes ont feint que c'estoit le fils de Thaumas, comme qui diroit, de merueille, pourautant qu'ils s'esmerueilloient fort de le voir, G comme monstre Homere quand il dit,

Comme s'estend deuant les humains yeux
L'arc teint de pourpre en la voulte des cieux,

Comment il s'engendre.

C'est pourquoy aucuns ont fabuleusement inuenté & mis en auant, que lui aiant vne teste de taureau humoit les fleuues. Comment donc est ce que s'engendre cest arc en ciel? Il est certain que nous voions par lignes ou droites, ou courbes, ou bien rebatues, qui n'aparoissent point, ains se comprenent par le discours de la raison seulement, dautant qu'elles n'ont point de corps. Or voions nous à droites lignes les choses à trauers l'air, & à trauers les pierres transparentes, ou les cornes, pource que toutes ces matieres là sont de parties fort subtiles. Et voions aussi par lignes courbes dedans l'eau: car nostre veuë se courbe & se plie par force, à cause que la matiere de l'eau est plus espesse, c'est pourquoy nous voions vne rame de loin, qui nous semble courbe. La troisieme maniere de voir est par refraction, comme ce H que lon void dedans les miroirs: l'arc en ciel est de telle sorte, car il faut entédre que la vapeur humide estant esleuee contremont se tourne en nuee, & puis petit à petit en goutes humides. Quand donc le Soleil vient à descendre vers l'Occident, il est force que tout cest arc celeste aparoisse vis à vis en la partie cótraire du móde, quand nostre veuë donnant dedans ces goutes là vient à estre rebatue, de maniere qu'il se forme là vn arc celeste: & sont ces goutes là, non point la forme de la figure d'arc, mais de la couleur. La premiere est rouge, la seconde iaune, la tierce bleuë, la quarte verte: la couleur donc rouge aparoit pourautant, que la clarté du Soleil donnant dedans ces goutes là, & ceste viue splendeur venant à estre rabatue & renuoyee fait aparoir la couleur rouge: la seconde partie plus obscure & venant à dissoudre ceste viue splendeur, fait le iaune, qui est comme vn relaschement du rouge:

De ses couleurs, & comment elles aparoissent telles.

& puis

A & puis venant à se brouiller & obscurcir encore dauantage ce qui segrege la veuë, il se forme en verd. Ce que lon peut esprouuer par experience, car si lon prend de l'eau à l'opposite du Soleil, & qu'on la face distiller, de sorte que les gouttes d'eau rompent & rebatent les rayons du Soleil, on trouuera qu'il se fera vne forme d'arc en ciel: le mesme auient à ceux qui ont les yeux malades, quand ils iettent la veuë sur vne lampe. Anaximenes estime que l'arc en ciel se fait par illumination du Soleil, qui donne dedans vne nuee espesse, grosse, & noire: de maniere que ses rayons ne pouuans percer & penetrer à trauers, s'amassent sur icelle. Anaxagoras tiét, que c'est vne refraction de la lumiere ronde du Soleil donnát contre vne nuee espesse, laquelle doit tousiours estre vis à vis de lui, ne plus ne moins qu'vn mirouer: par la mesme raison naturelle, comme il dit, aparoissent principalement au pays de Pont, deux ou plusieurs Soleils. Metrodorus tient, que quand le Soleil reluit à trauers les nues, la nue aparoit bleuë, & la lueur se fait de couleur rouge.

Opinion d'Anaximenes.

D'Anaxagoras.

De Metrodorus.

B

Des Verges. CHAP. VI.

LEs Verges qui aparoissent quelquefois au ciel, & les Soleils opposites auienent par la temperature de la matiere suiette, & de l'illuminatió, quád les nuees nous aparoissent non en leur naturelle propre couleur, ains en autre, causee de la diuerse irradiation: & en toutes ces aparitions-là mesmes effects auienent, & par raisons naturelles, & par espreuue d'experience.

Comment se font les verges & les Soleils opposites.

Des vents. CHAP. VII.

ANAXIMANDER tient, que le vent est vne fluxion de l'air, quand les plus subtiles & plus liquides parties de lui sont esmeuës ou fondues par le Soleil.

Cóment se font les vents & du changement de leurs nós.

C Les Stoiques disent que tout vent est fluxion de l'air, & que selon les mutations des regions ils changent aussi de noms, comme venant de vers la Nuict, ou le Ponant, il s'appelle Zephyrus, du costé de Leuant, & du Soleil, il se nomme Apeliotes: du costé du Septentrion, Boreas: du costé de Midi, Lybs. Metrodorus, que vne vapeur eueuse estant eschauffee par le Soleil produit l'impetuosité des vents: & que les anniuersaires, qui s'appellent communément Etesies, souflent quand l'air qui alentour du Septentrion estoit espessi par le froid, flue auec le Soleil, qui s'en retourne apres le solstice de l'esté.

De l'Hyuer & l'Esté. CHAP. VIII.

EMPEDOCLES & les Stoiques tienent, que l'hyuer se fait quand l'espesseur de l'air gaigne & monte contre-mont & l'esté quand le feu au contraire gaigne & D descend contre-bas. Au reste aiant traité des impressions qui s'engendrent en l'air, nous courrons aussi par dessus celles qui se font en terre.

Cóment se font ces deux saisons.

De la Terre, quelle est sa substance, & combien elle est grande. CHAP. IX.

THALES & ses dependans tienent, qu'il n'y a qu'vne terre: Oecetes Pythagorien deux, ceste-ci, & l'opposite. Les Stoiques, qu'il y a vne terre, & finie: Xenophanes que du costé d'à bas elle est fondee en vne profondeur infinie, & qu'elle est concreée de feu & d'air. Metrodorus, que la terre est la vase, & la lie de l'eau: & le Soleil, de l'air.

Il n'y a qu'vne terre qui est finie.

De la forme de la terre. CHAP. X.

La terre est ronde.

THALES, & les Stoiques, & ceux de leur eschole, tienent qu'elle est ronde comme vne boule: Anaximander, qu'elle est semblable à vne pierre en forme de coulonne: Anaximenes, qu'elle est plate comme vne table: Leucippus, qu'elle a la forme d'vn tabourin: Democritus, qu'elle est plate comme vn bassin, mais creuse au milieu. E

De la situation de la terre. CHAP. XI.

Est au milieu ou au cêtre de l'vniuers.

LES disciples de Thales, qu'elle est au milieu: Xenophanes, qu'elle est la premiere fondee & enracinee en vn fond infini: Philolaus Pythagorié, que le milieu est feu, pource que c'est le foyer de l'vniuers: la seconde, la contreterre, la tierce, celle que nous habitons, & qui tourne alentour de la contreterre, qui est la cause pour laquelle ceux qui sont en celle ci ne voyent pas ceux qui sont en celle là. Parmenides est le premier qui a limité les lieux habitez en la terre, asauoir ceux qui sont es deux bâdes habitables iusques aux cercles des Tropiques. F

Du panchement de la terre. CHAP. XII.

A son contrepoids egal.

LVCIPPVS, que la terre encline vers le Midi, à cause de la rarité qui est es parties Meridionales, dautant que les parties Septentrionales sont astraintes par les froidures, & les opposites enflammees: Democritus, pourautant que l'air est plus imbecille vers le Midi, la terre croissant panche de ce costé là, dautant que le costé du Nort est intemperé, & au contraire celui du Midi est temperé, & pour ceste raison il peze plus sur ce costé là, où la terre produit plus de fruits, & les amene à plus grande augmentation.

G

Du mouuement de la terre. CHAP. XIII.

Est ferme & ne bouge.

LES autres tienent que la terre ne bouge: mais Philolaus Pythagorien tient qu'elle se meut en rond par le cercle oblique, ne plus ne moins que fait le Soleil & la Lune. Heraclides Pontique & Ecphantus Pythagorien remuent bien la terre, mais non pas qu'elle passe d'vn lieu en vn autre, estant enuelopee comme vne roue de bâdes depuis l'Orient iusques en Occident, alentour de son propre cêtre. Democritus dit, que du commencement la terre vaguoit çà & là, tant pour sa petitesse comme pour sa legereté, mais que s'estant estrainte & apesantie par le temps, elle s'est arrestee immobile.

De la diuision de la Terre, & combien elle a de bandes. CHAP. XIIII.

H

PYTHAGORAS dit que la terre, ne plus ne moins que la sphere de l'vniuers, est diuisee en cinq bandes, l'Arctique, la Tropique de l'esté, celle de l'hyuer, l'Æquinoctiale, & l'Antarctique, desquelles la metoyene termine le milieu de la terre, & pour ceste cause se nomme la Zone bruslee, mais à son auis elle est habitable estant temperee: comme celle qui est au milieu de celle d'esté & de celle d'hyuer.

Elle a cinq bâdes.

Des Tremblemens de Terre. CHAP. XV.

Causes de ses tremblemens, diuersement expliquees, par les anciens philosophes, & pour la resolution desquelles lisez ceux qui ont escris sur la physique en ce dernier temps.

THALES & Democritus en attribuent la cause à l'eau. Les Stoiques disent, le tremblement de terre est quand l'humidité qui est dedans la terre vient à se subtilier en air, & à sortir par force: Anaximenes, que la rarité & seicheresse de la terre sont les causes du tremblement, l'vne estât produite & causee par les excessiues chaleurs,

A leurs, & l'autre par les excessiues pluyes: Anaxagoras, par ce que l'air estant entré dessous terre, vient à se presenter au cuir pour sortir, mais le trouuant fort & espais, d'autant qu'il ne peut trouuer par où sortir, il la secouë par tremblement. Aristote, pour la circonstance du froid qui l'enuironne de tous costez, dessous & dessus, car le chaud tasche à gaigner le haut, comme celui qui est leger de sa nature: & pourtant l'exhalation seiche se trouuant enfermee, en s'efforcant de fendre, & tournant & retournant çà & là, secouë la terre. Metrodorus, que nul corps estant en son lieu propre & naturel ne se remue, si autre actuellemét ne le pousse ou ne le tire, & pourtant que la terre estant situee en son lieu naturel ne se remue point, mais bien que aucuns lieux & parties d'icelle vont aux autres. Parmenides & Democritus, pource qu'elle est de tous costez également distante, elle demeure en son cötrepoids, n'aiant point de cause pourquoy elle deust pancher plus d'vn costé que d'autre, & pourtant qu'elle se secouë seulement, mais qu'elle ne bouge pas pourtant. Anaximenes, pour B autant qu'elle est plate, qu'elle est portee dessus l'air. Les autres disent sur l'eau comme les lames & les aiz plats flottent dessus l'eau, & que c'est pourquoy elle se meut: Platon, que de tout mouuemét il y a six circonstances, dessus, dessous, à droit, à gauche, deuant, & derriere: & que la terre ne se peut mouuoir par aucune de ces differences, pour autant que de toutes parts elle est au plus bas du monde, à l'occasion de quoy elle demeure bien immobile, n'aiant rien pourquoy elle doiue plus encliner en vne part qu'en vne autre, mais que certains endroits d'icelle, pour estre rares au dedans, se secouënt. Epicurus tient, qu'il peut estre qu'elle est agitee & secouee par l'air, qui est au dessous, espais, & de nature d'eau: qu'il peut estre aussi qu'estant cauerneuse es parties inferieures, elle est agitee & tourmétee par le vent qui s'enferme dedans ses concauitez.

De la mer, comment elle est concreée, & comment elle est amere.

C

CHAP. XVI.

ANAXIMANDER, que c'est vn reste de la premiere humidité, de laquelle le Soleil a seiché la plus grande partie, & ce qui en est demeuré, il le transmue par son inflammation: Anaxagoras, que l'humeur primitiue estant respandue comme vn estang, a esté bruslee par le mouuement que le Soleil fait à l'entour, & qu'estät exhalee la partie huileuse, le reste s'est affaissé en saleure & amertume. Empedocles, que c'est la sueur de la terre eschauffee du Soleil, pource qu'elle est baignee par dessus: Antiston, que c'est la sueur du chaud, duquel l'humide qui estoit contenu dedans, a esté espraint en bouillant, ce qui auient en toute sueur. Metrodorus, pource qu'estant coulee à trauers la terre, elle retient quelque chose de sa densité, comme ce que lon passe atrauers la cendre. Les sectateurs de Platon, que de l'eau elementaire, ce D qui en est par refrigeration congelé de l'air, est doux: mais que ce qui en est euaporé par embrazement & inflammation, en est salé.

Diuers aduis de la creation & amertume de la mer.

Comment se font les flux & reflux, le flot & l'hebe en la Mer.

CHAPITRE XVII.

ARISTOTE & Heraclitus, que c'est le Soleil, qui le fait, d'autant que c'est celui qui excite & méne quand & lui la plus part des vents, lesquels venans à donner dedans la mer Oceane enflët la mer Atlantique; & ainsi font le flux, & puis quand ils vienent à faillir, la mer estant retiree baisse, & ainsi cause le reflux ou l'hebe. Pytheas de Marseille tient que la pleine Lune est celle qui fait le flux, & le decours le reflux:

Aristote attribue la cause au Soleil & aux vents.

Pytheas à la Lune.

Platon à vn souslevement d'eaux.

Platon l'attribue à vn sous-leuement des eaux, disant qu'il se fait vn sous-leuement qui à trauers la bouche d'vn pertuis porte çà & là le flux & reflux, par le moien duquel les mers sont oppositement tourmentees. Timæus en donne la cause aux riuieres qui entrent dedans la mer Atlantique, tombans des montagnes des Gaules, qui par leurs irruptions & entrees violentes, en poussant les eaux de la mer font le flux, & en se retirant par interualles, quand ils cessent ils causent le reflux. Seleucus le Mathematicien, qui fait aussi la terre mobile, dit que le mouuement d'icelle est contraire & opposite à celui de la Lune, & que le vent estant tiré çà & là, à l'opposite, par ces deux contraires reuolutions, venāt à donner dedans l'Ocean Atlantique, brouille aussi la mer à mesure qu'il se remue. E

Autres à diuerses autres causes.

De l'Aire. CHAP. XVIII.

Comment se fait l'Aire.

L'AIRE se fait ainsi, entre le corps de la Lune ou de quelque autre astre, & nostre veuë, se rencontre & s'arreste vn air gros & nebuleux, & puis nostre veuë venant à se rompre en icelui air & à s'eslargir, & puis à donner iusques au cercle de l'astre, en sa circonference exterieure, il nous semble qu'il se fait vn cercle alētour de l'astre, & ce cercle là ou couronne est ce qui s'appelle l'Aire, pour ce qu'il semble que ceste aparente impression se face tout ioignant cela où donne nostre veuë eslargie. F

Des opinions des Philosophes.

LIVRE QVATRIEME. G

IANT couru les generales parties du monde, ie passeray maintenant aux particulieres.

De la montee & desbordement du Nil. CHAP. I.

Opinions diuerses de Thales.

THALES estime que les vēts anniuersaires, que lō appelle Etesiens, soufflans directemēt à l'opposite d'Ægypte, fōt leuer les eaux du Nil, pourautāt que la mer poussee par ces vents, entre dedans la bouche de la riuiere, & empesche qu'elle ne s'escoule & dégorge librement estant repoussee contremont.

D'Euthymenes.

EVTHYMENES de Marseille pense que ceste riuiere s'enfle, & se remplit de l'eau de l'Ocean, & de la grande mer, qui est hors les terres, laquelle à son auis est douce. H

D'Anaxagoras. De Democritus.

ANAXAGORAS dit, que cela vient de la neige de l'Ethiopie qui se fond en esté, & se gele en hyuer. DEMOCRITVS, que c'est de la neige, qui est vers le Septentrion, laquelle se fond & respand enuiron le solstice de l'esté, dautant que des vapeurs s'engendrēt les nuees, lesquelles estans poussees par les vents en Ethiopie & en Egypte, vers les parties de Midi, font de grandes & vehementes pluyes, desquelles les lacs & la riuiere du Nil se rēplissent.

d'Herodote.

HERODOTVS l'historien dit, qu'il a autant d'eau en hyuer qu'en esté, partant de ses sources, mais qu'il nous aparoist en auoir moins l'hyuer, dautant que le Soleil estant plus pres de l'Egypte en hyuer, fait euaporer toutes les eaux.

D'Ephorus.

EPHORVS l'historiographe escrit, que toute l'Egypte se resould & se fond toute, par maniere de dire, en sueur, à quoy lui contribue encore ses eaux l'Arabie, & la Lybie, dautant que la terre y est legere & sablonneuse. EV-

D'Eudoxus.

A DOXVS dit, que c'est à cause de la contrarieté des saisons , & des grandes pluyes, pource que quand il nous est esté, à nous qui sommes habitans dedans la Zone, ou bande de l'esté, alors il est hyuer à ceux qui habitent en la bãde opposite sous le tropique hyemal, d'où procede, dit-il, ce grand rauage d'eaux.

De l'Ame. CHAP. II.

THALES a esté le premier qui a defini l'ame, vne nature se mouuant tousiours, & soy-mesme, Pythagoras, que c'est vn nombre se mouuant soy-mesme, & ce nombre là il le prend pour l'entendement. Platon, que c'est vne substãce spirituelle se mouuãt soy-mesme, & par nõbre harmonique: Aristote, que c'est l'acte premier d'vn corps naturel organique, aiant vie en puissance: Dicæarchus, que c'est l'harmonie & concordance des quatre Elemens: Asclepiades le medecin, que c'est vn exercice commun de tous les sentimens ensemble. B

L'Ame se meut soy mesme tousiours.

S'il'ame est corps, & quelle est sa substance. CHAP. III.

TOVS ces philosophes là, que nous auons mis ci deuant, supposent que l'ame est incorporelle de sa nature, & qu'elle se meut elle mesme; que c'est vne substance spirituelle, & vne actiõ d'vn corps naturel, composé de plusieurs organes, aiant vie, mais les sectateurs d'Anaxagoras disent, qu'elle est aërée; & qu'elle a corps de nature d'air: les Stoiques, que c'est vn esprit ou vn vent chaud. Democritus, que c'est vne certaine composition en feu des choses perceptibles par la raison, qui ont leurs formes rondes, & leur puissance de feu, ce qui est corps. Epicurus, que c'est vne meslange & temperature de quatre choses, de ne sai quoy de feu, ne say quoi d'air, ne say quoi de vent, & d'vn autre quatrieme qui n'a point de nom, qui est à lui la force sensitiue. C Heraclitus, que l'ame du monde est l'euaporation des humeurs, qui sont en lui, & que l'ame des animaux procede tant de l'euaporation des humeurs de dehors, que du dedans & de mesme genre.

L'Ame est vne substance spirituelle.

Des parties de l'Ame. CHAP. IIII.

PYTHAGORAS, Platon, à le prendre à la plus generale diuision, tienent que l'ame a deux parties, c'est à sauoir la partie raisonnable, & la partie irraisonnable: mais à y regarder de plus pres & plus exactement, elle a trois parties; car ils sous-diuisent la partie irraisonnable en la cõcupiscible, & en l'irascible. Les Stoiques disent, qu'elle est composee de huit parties, des cinq sens naturels, la veuë, l'ouye, l'odorement, le goust, l'atouchement, le sixieme la voix, le septieme la semence, le huitieme l'entendement, par lesquelles toutes les autres sont commandees par ces propres D instrumens, ne plus ne moins que le poulpe se sert de ses branches. Democritus & Epicurus mettent deux parties en l'ame, la partie raisonnable logee en l'estomach, & l'autre esparse par tout le corps: Democritus met, que toutes choses sont participantes de quelque sorte d'ame, iusques aux corps morts, dautant que manifestement ils sont encore participans de quelque chaleur, & de quelque sentiment la plus part en estant ia esuentee.

Partie raisonnable & irraisonnable de l'ame, & comment distinguees.

Quelle est la maistresse, & principale partie de l'Ame, & où elle est. CHAP. V.

PLATON & Democritus, en toute la teste: Straton, entre les deux sourcils: Erasistratus, en la taye qui enuelope le cerueau, laquelle il appelle Epicranides: Erophilus, dedans le vẽtricule du cerueau, qui en est le fondement: Parmenides en tout

Siege de l'ame.

l'estomach. Et Epicurus, les Stoiques tous, en tout le cœur, ou bien en l'esprit qui est alentour du cœur: Diogenes, en la cauité de l'artere du cœur, qui est pleine d'esprit, Empedocles, en la consistãce du sang: les autres, au col du cœur: les autres en la tayé qui est au tour du cœur: autres dedans le diaphragme. Aucuns des modernes tienẽt, qu'elle occupe tout depuis la teste iusqu'à la trauerse du diaphragme. Pythagoras, que la partie vitale est alẽtour du cœur: la raison & la partie spirituelle, en la teste. E

Du mouuement de l'ame. CHAP. VI.

L'Ame en perpetuel mouuement.

PLATON, que l'ame est tousiours mouuante, & l'entendement immobile quant à mouuement de lieu à autre: Aristote, que l'ame est immobile, encore que ce soit elle qui regisse & meuue tout mouuement, mais bien en est elle participante par accident, selon que les diuers corps se meuuent.

F

De l'immortalité de l'Ame. CHAP. VII.

L'Ame est immortelle, ce que les Philosophes ont comprins obscurement & mal pour la plus part: les autres l'õt ignoré & nié.

PYTHAGORAS, Platon, que l'ame est immortelle, car en sortant du corps elle s'en retourne à l'ame de l'vniuers qui est de son genre. LES Stoiques, que l'ame sortant du corps, si elle est debile, comme celle des ignorans: demeure auec la consistence du corps: & la plus forte, comme est celle des sages & sauans, dure iusques à l'embrazemẽt. Democritus, Epicurus, qu'elle est corruptible, & qu'elle se corrompt quand & le corps. Pythagoras, Platon, que la partie raisonnable est *incorruptible*, pource que l'ame n'est pas Dieu, mais bien l'ouurage de Dieu eternel. Et que la partie irraisonnable est corruptible.

Des sentimens & choses sensibles. CHAP. VIII. G

Que c'est du sentimẽt & en combien de sortes il se prẽd.

LES Stoiques definissent ainsi le sentiment: Sentiment est la comprehension ou aprehension de l'organe sensible: mais sentiment se prend en plusieurs sortes, car ou lon entend l'habitude, ou la faculté naturelle, ou l'action de sentir, & l'imagination aprehensiue, qui se font tous par le moyen de l'organe sensitif, & la huitieme partie mesme de l'ame, la principale qui est le discours de la raison, par lequel toutes les autres consistent. Derechef on appelle les instrumens sensitifs les esprits intellectuels, qui partans de l'entendement s'estendent iusques à tous les organes. Epicurus: Le sens, dit-il, est vne parcelle de l'ame, qui est la puissance de sentir, dont procede l'effect du sentiment: tellement qu'il definit le sentiment en deux sortes, la puissance, & l'effect de sentir. Platon definit le sentiment estre vne societé du corps & de l'ame, pour les choses exterieures: car la faculté naturelle de sentir est de l'ame, l'organe est du corps, & l'vn & l'autre aprehende les choses exterieures, par le moien de l'imaginatiue, qui est la phantasie. H Leucippus, Democritus, tienent que le sentiment & l'intelligence se font par le moien des images qui nous vienent de dehors, par ce que ni l'vn ni l'autre ne se fait sans l'occurrence d'vne image.

Si les sentimens sont veritables & les imaginations. CHAP. IX.

Les sentimens sont veritables, & des imaginations aucunes fausses autres veritables.

LES Stoiques tienent que les sentimens sont veritables, & que des imaginations aucunes sont fausses, & autres veritables. Epicurus, que tout sentiment & toute imagination est veritable: mais quant aux opinions que les vnes sont vrayes, les autres fausses: & que le sentiment se deçoit en vne sorte seulement, c'est à sauoir quant aux choses intelligibles: mais l'imagination en deux manieres, par ce qu'il y a imagination tant des choses sensibles, que des intelligibles. Empedocles, Heraclides que

A que les particuliers sentimens se font selon la proportion des pores, estant l'obiect de chasque sens bien disposé.

Combien il y a de sentimens. CHAP. X.

Les Stoïques, qu'il y en a cinq proprement, la veuë, l'ouyë, l'odorement, le goust, l'atouchement. Aristote ne dit pas qu'il y en ait six, mais bien met-il vn sens cõmú qui iuge des especes composees, auquel tous les autres sens particuliers rapportent leurs propres imaginations, là où le passage de l'vn à l'autre, comme de la figure au mouuement, se monstre. Democritus dit, qu'il y a plus de sentimens es bestes brutes, & es Dieux, & es sages. Cinq sentimens, ausquels Aristote adioute le sens commun.

Comment se fait le sentiment & l'intelligence. CHAP. XI.

B Les Stoïques disent, que quand l'homme est engendré, il a la principale partie de l'ame, qui est l'entendement, ne plus ne moins qu'vn papier prest à escrire, dedás lequel il escrit chascun de ses pensemens: & la premiere sorte d'escriture est par les sentimens, car ceux qui ont senti quelque chose, comme pour exemple, qui ont veu vne blancheur, apres qu'elle s'en est allee, ils en retienent la memoire: & apres qu'ils ont assemblé plusieurs memoires semblables, & de mesme espece, alors ils disent qu'ils ont experience: car experience n'est autre chose, qu'vn amas & multitude de plusieurs semblables especes. Mais quant aux pensees, les vnes sont naturelles qui se font en la maniere que nous auons ia dit parauant, sans artifice: les autres se font par estude & par doctrine, & celles-ci proprement sont celles qui s'appellent pensees, les autres se nomment anticipations: & la raison, de laquelle, & pour laquelle nous sommes nommez raisonnables, se parfait par ces anticipatiõs là, en la premiere C septaine d'ans, & est l'intelligence de la conception de l'entendement de l'animal raisonnable: car l'imagination, quand elle vient à dõner en l'ame raisonnable, alors elle s'appelle intelligence, aiant pris sa denomination de l'entendement. C'est pourquoy ces imaginations ne tombent point es autres animaux, mais les imaginations qui se presentent aux Dieux & à nous, celles-là seules sont propremét imaginations, & celles qui se presentent à nous, sont imaginations en general, & pensemét en special: comme des testons & des escus à part considerez en soy sont testons & escus, mais si vous les baillez pour le louage d'vne nauire, alors outre ce qu'ils sont deniers, encore sont-ils naulage. Comment se fait la memoire. D'où vient l'experience, & que c'est. Des pensees & de l'intelligence.

Quelle difference il y a entre imagination, imaginable, imaginatif, imaginé.

CHAP. XII.

D Chrysippus dit, qu'il y a difference entre ces quatre choses. Imagination doncques est vne impression qui se fait en nostre ame, qui se mõstre à soy-mesme ce qui l'a imprimee: comme quand par la veuë nous contemplons vne blancheur, c'est vne passion ou affection qui s'engendre par la veuë en nostre ame, & pouuons dire que la blancheur en est le suiet ou obiect qui nous esmeut: semblablement aussi par l'odorement & par l'atouchement, & s'appelle ceste imagination Phantasie, qui est deriuee de ce mot Phaos, lequel signifie clarté. Car ainsi comme la lumiere se monstre soy-mesme: & tout ce qui est compris en icelle: aussi la phantasie ou imagination se monstre soy-mesme, & ce qui l'a faite: Imaginable est ce qui fait l'imagination, comme le blanc, le froid, & tout ce qui peut esmouuoir l'ame, cela est ce qui s'appelle imaginable. Phantastique ou imaginatif est vne attraction en vain, vne passion ou affection en l'ame, qui ne prouient d'aucun obiect imaginable, comme Que c'est qu'Imagination. Phantasie. Imaginable que c'est. Imaginatif que c'est.

de celuy qui escrime à son ombre, & qui méne les mains en vain, car à la vraie imagination & phantasie il y a vn suiet qui se nomme imaginable, mais à l'imaginatif ou phantastique il n'y a aucun suiet ni obiect. L'imaginé ou le phantasme est ce à quoy nous sommes attirez d'vne attraction vaine, ce qui se fait en ceux qui sont furieux & malades d'humeur melancholique, comme Orestes en la Tragœdie d'Euripide, E

Imaginé que c'est.

Ie te suppli ne pousse contre moy,
O Mere, helas, ces femmes que ie voy
Pleines de sang, & de serpens grouillantes,
Les voici pres, les voici tressaillantes.

Il dit ces paroles estant furieux, & ne void rien, mais il pense voir seulement: & pourtant Electra lui respond,

Demeure coy en ton lict miserable,
Tu penses voir ce qui n'est veritable. F

comme aussi Theoclymenus en Homere.

De la veuë, & comment nous voyons. CHAP. XIII.

Quatre diuerses opinions sur ceste question.

DEMOCRITVS, Epicurus, estimoient que la veuë se fait par sortie & emission des especes & images: les autres par quelque eiection de raions, retournans vers nostre œil apres l'occurrence de l'obiect. Empedocles a meslé les images parmi les raions, appellant cela, les raions de l'image composee. Hipparchus tiét, que les raiós lancez de l'vn & de l'autre de nos yeux, venans à embrasser de leurs bouts, ne plus ne moins que par atouchement des mains, l'exteriorité des corps obiectez, emportent la comprehension à la puissance visiue. Platon, que c'est par conionction de lueur, dautant que la lueur des yeux se respand iusques à quelque espace emmi l'air de pareille nature, & la lueur issant des corps aussi viét à fendre l'air, qui est entre deux, estant de soy-mesme fort liquide & muable auec le feu de la veuë, c'est ce que lon appelle la conioincte lueur & radiation des Platoniques. G

Des aparences des miroirs. CHAP. XIIII.

Comment se fait que nous voyons dans les miroirs.

EMPEDOCLES, par les defluxions qui se concreent sur la superfice du miroir, & s'acheuent par le feu qui sort du miroir, & transmue quand & quand l'air qui est au deuant, par lequel se meuuent les fluxions, Democritus, Epicurus, que les aparences des miroirs se font par l'arrest des images, lesquelles partent de nous, & se cócreent sur le miroir par reuersion: Les Pythagoriens, par reflexion de la veuë, par ce que la veuë s'en va estendre iusques contre le miroir, & estant arrestee par l'espesseur, & rebatue par la polissure de l'obiect du miroir, elle s'en retourne en soy-mesme, ne plus ne moins que quand nous estendons la main, & puis la ramenons vers l'espaule. H

Lon peut se seruir & acommoder de toutes ces opinions, quant à la question.
Comment nous voyons.

Si les tenebres sont visibles. CHAP. XV.

Il conclud que les tenebres sont visibles.

LES Stoïques, que les tenebres sont visibles, par ce que de la veuë il sort quelque lueur qui les enuelope: & ne ment point la vision, car elle void certainement & à la verité qu'il y a tenebres. Chrysippus dit que nous voyons par la tension de l'air qui est entre deux, lequel estant poingt par l'esprit visif, qui passe depuis la principale partie de l'ame iusques à la prunelle, & apres qu'il a donné dedans l'air prochain,

A il se tend en forme de Pyramide, quand l'air est de mesme nature que luy: car il flue des deux yeux des rais qui sont comme feu, non pas noirs ni nebuleux: & pourtant les tenebres sont visibles.

De l'Ouye. CHAP. XVI.

EMPEDOCLES dit, que l'ouyë se fait quand l'esprit vient à dõner dedãs la concauité de l'oreille tournee en forme de vis, laquelle il dit estre suspendue au dedans de l'oreille, ne plus ne moins qu'vne cloche, & batue. Alcmæon tient, que nous oyons par le vuide qui est au dedans de l'oreille: car il dit, que c'est cela qui resonne quand l'esprit donne dedans, pource que toutes choses vuides sonnent: Diogenes, que c'est quand l'air qui est dedans la teste vient à estre touché & remué par la voix. Platon & ses sectateurs disent, que l'air de dedans la teste est frapé, & que le B rebrisement s'en fait iusques à la partie principale où est la raison, & ainsi se forme le sentiment de l'ouye. Comment se forme l'ouye.

De l'Odorement. CHAP. XVII.

ALCMÆON est d'auis, que la raison, principale partie de l'ame, est dedãs le cerueau, & que par icelle nous odorons, en attirant les senteurs par la respiration: Empedocles, que quand & les respirations des poulmons, l'odeur se coule aussi dedans. Quand donc la respiration est empeschee à cause de l'asperité, nous ne sentons point les odeurs, comme ceux qui sont enreumez. Comment nous odorons.

Du Goust. CHAP. XVIII.

C ALCMÆON, que par l'humidité & la tiedeur auec la mollesse de la langue, sont distinguez les saueurs: Diogenes, par la rarité & la mollesse, pour ce que les venes du corps se vienent à aboutir en elle, & les saueurs se respandent estans tirees au sentiment & à la principale partie de l'ame, ne plus ne moins que par vne esponge. Comment se fait le goust.

De la Voix. CHAP. XIX.

PLATON definit la voix, esprit qui par la bouche est amené de la pensee, & vn frapement de l'air qui passe à trauers les oreilles, le cerueau & le sang, iusques à l'ame: & appelle lon aussi abusiuement & improprement voix es animaux irraisonnables, & es creatures qui n'ont point d'ame, comme sont les hennissemens des cheuaux, & les sons, mais propremẽt il n'y a voix que celle qui est articulee, pour ce qu'elle declare ce qui est en la pensee. Epicurus tient que la voix est vn flux, enuoyé par les choses D qui parlent, ou qui sonnent, ou qui bruyent, & que ce flux là se rompt en plusieurs fragmens de mesme figure que sont les choses dont elles partent, comme ronds des rondes, & triangles des triangles: & que ces fragmens-là venans à tomber dedans les oreilles, se fait le sentiment de la voix: ce qui se void manifestement des ombres qui s'escoulent, & es foulons qui soufflent de l'eau contre les draps & habillemens. Democritus tiẽt, que l'air mesme se rompt en petis fragmens de mesme figure, c'est à dire, les ronds auec les ronds, & qu'ils coulent auec les fragmens de la voix: car comme dit le prouerbe, Que c'est de la voix, & comme elle se fait.

Aupres du geay tousiours le geay se perche,
Et le pareil tousiours son pareil cerche,

car mesme sur la greue au riuage de la mer les cailloux de mesme & semblable forme se trouuẽt ensemble, en vn endroit ceux qui sont ronds, en l'autre ceux qui sont

longuets: pareillement aussi quand lon crible ou que lon vanne les grains, tousiours E se rengent ensemble ceux qui sont de mesme forme: de maniere que les feues se mettent à part, & à part les poids chiches. Mais on pourroit alleguer contre ceux là, Cóment est-ce que peu de fragmens d'esprit & de vent peuuent remplir vn theatre capable de dix mille hommes? Les Stoïques disent que l'air n'est point cópofé de menus fragmens, mais qu'il est continu par tout, sans auoir rien de vuide, mais quand il est frapé d'vn esprit, c'est à dire, d'vn vét, il va vndoyant en cercles droits infiniemét, iusques à ce qu'il ait rempli tout ce qu'il y a d'air à l'enuiron, ne plus ne moins que lon void en vn estang où lon a ietté vne pierre dedás: car l'eau se meut en cercle plat & l'air se remue en boule ronde. Anaxagoras, que la voix se fait, le vent venant à fraper contre vn air resistant & ferme, retournant le contrecoup iusques aux aureilles, qui est la maniere par laquelle se forme aussi le retentissement de la voix, qui s'appelle Echo.

Si la voix n'a point de corps, & comme se forme le retentissement de l'Echo. F

CHAP. XX.

Quel est le corps de la voix.

PYTHAGORAS, Platon, Aristote, tienét qu'elle n'a point de corps, dautant que ce n'est pas air: mais vne forme en l'air & sa superfice par certain batement: or est-il que toute superfice est sans corps, vray est qu'elle se meut & remue auec les corps, mais quát à elle sans point de doute elle n'a aucun corps: cóme en vne verge que lon plie, la superfice ne seuffre aucune alteration quát à elle, ains est la matiere qui plie. Mais les Stoïques tienent, que la voix est corps: car tout ce qui opere & qui fait, est corps: or est-il que la voix fait & opere, car nous l'oyós, & la sentons quád elle nous dóne à l'ouye, & s'imprime ne plus ne moins que vn cachet dedás de la cire. Dauantage, tout ce qui nous emeut, & qui nous fasche, est corps: or l'harmonie de la musique nous emeut, & le discord nous fasche. Qui plus est, tout ce qui se remue est G corps: or la voix se remue, & viét donner dedans des lieux lissez & polis, par lesquels elle est renuoyee & rebatue, ainsi que lon void d'vne balle que lon iette contre vne muraille, tellement que dedans les Pyramides d'Egypte, vne voix laschee dedans rend quatre & cinq retentissemens.

Comment se fait l'Echo.

D'où est-ce que l'ame sent, & qu'est-ce que sa principale partie. CHAP. XXI.

Le discours de la raison principale partie de l'ame, dont decoulent sept autres parties qui s'estendent par le reste du corps.

LES Stoïques disent, que la partie de l'ame la plus haute, c'est la principale partie & la guide des autres, celle qui fait les imaginations, les consentemens, les sentimés, les appetitions, & c'est ce que lon appelle le discours de la raison. Or d'icelle principale il y a sept autres parties qui en sortent, & s'estendent par le reste du corps, ne plus ne moins que les bras d'vn poulpe. Desquelles sept parties les sens naturels en sont les cinq, comme la veuë, l'odorement, l'ouye, le goust, & l'atouchement: desquels la H veuë est l'esprit qui tend depuis la raison & principale partie iusques aux yeux: & l'ouye l'esprit qui tend depuis l'entédement iusques aux aureilles: l'odorement, l'esprit qui passe depuis la raison iusques aux nazeaux: le goust, esprit partant de la principale partie, & passant iusques à la langue: l'atouchement, esprit prenant depuis la principale partie iusques à la superfice sensible des choses acommodees à l'atouchement: des autres, le sixieme s'appelle la semence, qui est vn esprit prenant depuis la principale partie iusques aux genitoires: & le septieme ce que Zenon appelle, vocale que nous disons voix, qui est vn esprit qui prend depuis la principale partie iusques au gozier, & à la langue, & autres instrumens apropriez à la voix: & au reste, la principale partie est logee, comme au milieu de son monde, dedans la teste ronde en forme de boule.

A *De la respiration.* CHAP. XXII.

EMPEDOCLES estime que la premiere respiration du premier animal se fait, quãd l'humidité qui est aux petis enfans venãs de naistre se retire, & que l'air de dehors viẽt à lui succeder en entrant dedãs les vaisseaux entre-ouuerts, mais puis apres la chaleur naturelle poussãt desia au dehors ceste substance aëree pour s'euaporer, la respiratiõ se fait: & aussi quand elle se retire derechef au dedãs, alors se fait l'inspiratiõ, par ce qu'elle donne entree à la substance aëree. Au reste, quãt à celle respiratiõ qui se fait maintenant, qu'elle se fait quand le sang se meut vers l'exterieure superfice du corps, & par ceste fluxion espraint & chasse la substance aëree par les narines: & l'inspiration, quand il s'en retourne au dedans, y rentrant l'air quand & quãd par les raritez que le sang a laissees vuides: & pour le donner à entẽdre améne l'exemple de la clepsydre ou horologe à eau. Asclepiades compose le poulmon comme vn B entonnoir, & suppose que la cause de la respiration soit l'air delié & de subtiles parties qui est dedãs la poitrine, vers lequel flue & se rue celui de dehors qui est de grosses & espesses parties, mais il en est derechef repoussé, ne pouuant plus la poitrine ni le receuoir, ni estre sans: & demeurant tousiours vn peu de ce gros air dedans la poitrine, par ce que le tout n'en auoit pas esté chassé, celui de dehors se reiette derechef sur celui là qui est dedans, pouuant suporter sa pesanteur: & compare cela à des ventoses. Au demeurant quant à la volontaire respiration, il dit qu'elle se fait par ce que les petis trous qui sont dedans la substance du poulmon se restraignent, & que le col d'icelui se resserre, car ces choses là obeissent à nostre volonté. Herophilus laisse les facultez mouuantes des corps aux nerfs, aux arteres & aux muscles: si dit qu'il n'y a que le poulmon qui naturellement appete le mouuement de dilatation & de contraction, & les autres parties du corps consequemment: & pourtant que c'est action C propre au poulmon, que de tirer le vent de dehors, duquel estant rempli, la poitrine, qui est tout ioignant fait vne autre attraction par vne seconde appetition, deriuãt en soy le vent: puis quand elle en est aussi remplie, n'en pouuãt plus attirer, elle refunde derechef dedans le poulmõ ce qu'elle en a de trop, par lequel il est reiette au dehors, s'entresecourans ainsi les parties du corps: car quãd il se fait dilatation du poulmon, cõtraction se fait de la poitrine, se faisant ainsi la repletiõ & l'euacuatiõ par mutuelle participation l'vn de l'autre, tellemẽt qu'il y a quatre mouuemens du poulmon. Le premier, par lequel il reçoit l'air de dehors: le second, par lequel il transfunde dedans la poitrine cest air qu'il a attiré & receu de dehors: le troisieme, par lequel il reçoit derechef en soy celui qui est espraint de la poitrine: & le quatrieme, par lequel il reuerse dehors encore celui là qui estoit retourné dedãs lui. Et de ces mouuemẽs là il y en a deux qui sont dilatations, l'vn celui qui pousse l'air dehors de tout le corps: l'autre, qui pousse de la poitrine dedans le poulmon: & deux contractions, l'vne D quand la poitrine attire à soy le vent, & l'autre quand le poulmon attrait l'air en sa concauité: & y en a deux seuls en la poitrine, l'vn de dilatation, quand elle l'attire: & l'autre de contraction, quand elle le rend.

Quãd & comment se fait la respiratiõ, & sur ce point diuerses opinions. 1. D'Empedocles. 2. D'Asclepiades. 3. D'Herophilus. Quatre mouuemens du poulmõ.

Des passions du corps, & si l'ame y compatist en sentant sa douleur.

CHAP. XXIII.

LEs Stoïques disent, que les passions se font es parties dolentes, mais les sentimens en la principale partie. Epicurus, que les passions & les sentimens se font tous deux es parties dolentes, par ce que la raison & principale partie de l'ame, ce dit-il, est impassible: Straton au contraire, que & les passions & les sentimens se font en la partie principale, & non pas es parties dolentes, par ce que la patience se meut en elle aussi bien es choses terribles & douloureuses, comme es timides & magnanimes.

De la Sympathie de l'ame & du corps.

E

Des opinions des Philoſophes.

LIVRE CINQVIEME.

De la Diuination. CHAP. I.

Comment ſe fait la diuination, & qu'elle a eſpeces diuerſes, contre les Epicuriens.

PLATON & les Stoïques l'introduiſent par inſpiratiõ, ſuiuant la diuinité de l'ame, quãd l'ame eſt eſpriſe de l'eſprit diuin, ou bien par reuelation des ſonges: ceux-là admettent & aprouuent pluſieurs eſpeces de diuination: Xenophanes & Epicurus, au contraire, oſtẽt toute diuination. F Pythagoras reprouue ſeulement celle qui ſe fait par les ſacrifices: Ariſtote & Dicæarchus admettent ſeulement celle qui ſe fait par inſpiration diuine & par les ſonges, non qu'ils eſtiment l'ame eſtre immortelle, mais qu'elle a quelque participation de la diuinité.

Comment ſe font les ſonges. CHAP. II.

Opinions diuerſes touchant les ſonges.

DEMOCRITVS, que les ſonges ſe font par repreſentation des images: Straton, par ce que l'entendement eſt ne ſay comment plus ſenſible en dormant, & s'émeut lors plus à appeter conoiſſance. Herophilus, que les ſonges diuinement inſpirez ſe font par neceſſité: les naturels, par ce que l'ame ſe forme vne image & repreſentation de ce qui lui eſt vtile, & de ce qui en doit auenir. Ceux qui ſont meſlez & G de nature mixte, caſuellement & fortuitement, ou par aprochement & accez des images, quand ce que nous deſirons, nous le voyons, comme ceux qui ſongent qu'ils iouïſſent de leurs amours.

Quelle eſt la ſubſtance de la ſemence. CHAP. III.

Definition de la ſemence.

ARISTOTE, que la ſemence eſt ce qui a pouuoir de mouuoir en ſoy-meſme, à parfaire quelque choſe de tel qu'eſt ce dont il a eſté exprimé: Pythagoras, l'eſcume du plus vtile ſang, la ſuperfluité de la nourriture, comme le ſang & la moelle. Alcmæon, partie du cerueau: Platon, defluxion de la moelle de l'eſpine: Epicurus, vne abſtraction de l'ame & du corps: Democritus, de tous les corps, & des principales parties d'iceux, la geniture des nefs charnus.

H

Si la ſemence eſt corps. CHAP. IIII.

Diuerſité d'opinions ſi c'eſt corps ou non.

LVCIPPVS & Zenon, que c'eſt corps, pour ce que c'eſt vne abſtraction de l'ame: Pythagoras, Platon, Ariſtote, que la force de la ſemence n'a point de corps, comme l'entendement, qui eſt celui qui remue le corps, mais bien que la matiere qui eſt iettee hors & reſpandue eſt corporelle. Straton & Democritus, que la puiſſance meſme eſt corps, dautant qu'elle eſt eſprit.

Si les femelles auſſi bien que les maſles rendent ſemence. CHAP. V.

Les femelles ont & rendent ſemence, & quelle.

PYTHAGORAS, Epicurus, Democritus, que la femelle auſſi iette ſemence, pour ce qu'elle a des vaſes ſeminaires à l'enuers. voila pourquoy elles appetent encore

A core apres l'acte de la generation. Aristote & Zenon, qu'elle rend vne matiere humide, comme la sueur qui sort des corps qui s'exercent ensemble, non pas que ce soit semence: Hippõ, que les femmelles iettent de la semence non moins que les masles, mais que cela ne sert point à la generatiõ, dautant qu'il tombe dehors de la matrice, d'où vient que aucunes femmes, mais peu, en iettent sans compagnie de l'homme, mesmement les vefues, & que les os se concreent de la semence du masle, & la chair de la femelle.

Comment se font les conceptions. CHAP. VI.

ARISTOTE pense que les conceptions & engrossemens se facent, par ce que la matrice a esté deuant attiree par la purgation naturelle, & par ce que les purgatiõs ont amené quelque partie de sang pur de toute la masse, tellement qu'il en auiẽt que le masle s'en engendre: & au contraire, que ce qui empesche les conceptions, est quand la matrice est impure: ou qu'elle est pleine de ventositez, ou de peur, ou de tristesse, ou pour la foiblesse & imbecillité des femmes, ou par l'impuissance des hommes. Masles comment s'engendrẽt, & que c'est qui empesche la conception. B

Comme s'engendrent les masles & les femelles. CHAP. VII.

EMPEDOCLES tient, que les masles & les femelles s'engendrent par le moiẽ de la chaleur & de la froideur, d'où viẽt que lon racõte que les premiers masles nasquirent au mõde deuers le Soleil leuant & deuers le Midi, & les femelles vers le Septentrion. Parmenides au contraire dit, que les masles nasquirent deuers le Septentrion, pource que l'air y est plus gros & plus espez: & au contraire, les femelles vers C le Midi, à cause de la rarité & subtilité de l'air: Hipponax, à cause de la semence qui est plus forte & plus espesse, ou biẽ plus foible & plus liquide: Anaxagoras, Parmenides, que la semẽce qui vient du costé droit de l'hõme se iette dedans le costé droit de la matrice: & du gauche en la partie gauche: mais si l'eiectiõ se fait autremẽt, que lors il s'engendre des femelles. Leophanes dit que Aristote tient que les masles s'engendrẽt du genitoire droit, & les femelles du gauche: Lucippus, à cause de la permutation des parties naturelles, parce que l'vn a la verge d'vne sorte, & l'autre la matrice d'vne autre, & n'en dit autre chose: Democritus que les parties communes s'engendrent aussi tost de l'vn que de l'autre, selon qu'il se rencõtre, mais les particulieres de celui qui est le plus puissant, Hipponax dit, que si la semence est la plus forte, il se fait vn masle: si la nourriture, vne femelle. Choses concurrentes en la generatiõ des masles & femelles, & diuerses opiniõs sur ce propos.

Comme se font les monstres. CHAP. VIII.

D EMPEDOCLES, que les monstres s'engendrent pour l'abondance de la semẽce, ou bien par faute, ou par la turbulence & perturbatiõ du mouuemẽt, ou pource qu'il est diuisé en plusieurs parts: ainsi semble-il qu'il ait preoccupé toutes responses. Straton, par additiõ ou substraction, ou trãsposition, ou inflatiõ de vents: aucuns des medecins, par ce que quelquefois la matrice deuient torse par force des ventositez. Quatre auis d'Empedocles sur la generation des monstres.

Pourquoy est-ce que la femme qui a souuent compagnie de l'homme ne conçoit point.

CHAP. IX.

DIOCLES le medecin, par ce que les vnes ne rendent du tout point de semence, ou bien moins qu'il n'en faut, ou bien telle, qu'elle n'a point de vigueur vi- Auis diuers de Diocles.

uifiante, ou par faute de chaleur, ou de froid, ou d'humidité, ou de secheresse, ou par relaxatiõ des parties. LES Stoiques, à cause de l'obliquité de la verge de l'hõme qui est tortue, à raison dequoy il ne peut pas ietter la semence droit: ou pour ce que les parties sont disproportionnes pour la distance de la matrice. ERASISTRATVS, à cause de la matrice, quand elle a des callositez & duretez, ou qu'elle est trop charnue, ou qu'elle est plus rare, ou plus petite qu'il ne faut selon nature. E

Des Stoiques.

D'Erasistratus.

Comment naissent les Iumeaux ou Triiumeaux. CHAP. X.

Generation des iumeaux attribuee à diuerses causes.

EMPEDOCLES dit, que c'est pour la multitude ou la diuulsiõ de la semence: Asclepiades, à raison de l'excellence des semences, ne plus ne moins que les chalumeaux d'orge, où il y a deux ou trois espics, quand les semences sont fort generatiues: Erasistratus, à cause des purgatiõs, comme es bestes brutes: car quand la matrice est repurgee, alors elle vient à la conception. Les Stoiques, des lieux qui sont dedans la matrice, quand la semence vient à tomber dedans le premier & dedans le second, alors se font les superfetations, & alors s'engendrent les Triiumeaux. F

D'où se font les similitudes des pere & mere & des ancestres. CHAP. XI.

Similitudes des enfans diuersement expliquees.

EMPEDOCLES, que les similitudes se font par la force plus grãde de la semence genitale, & les dissimilitudes, par ce que la chaleur qui est en la semẽce euaporee. Parmenides, quãd la semẽce descend en la droite partie de la matrice, ils ressemblẽt aux peres: quand à la senestre, aux meres. Les Stoiques, de tout le corps & de toute l'ame issent les semences, & si forment les similitudes de mesmes semences les formes & les figures, comme vn peintre qui de mesmes couleurs peindroit l'image qu'il verroit deuãt soy: que la femme rend mesme de la semence, & si elle est plus forte, alors l'enfant est semblable à la mere: & si c'est celle de l'homme, semblable au pere. G

Comment les enfans se font semblables aux autres, & non pas aux pere & mere.

CHAP. XIII.

Vertu de l'imagination fort grande en la generation des enfans.

LA plus part des medecins, que c'est fortuitement & par cas d'auenture: quand la semence du pere & de la mere est refroidie, les enfans ne leur ressemblent point. Empedocles, que par l'imagination de la femme en la conception se forment les enfans: car souuent des femmes ont esté amoureuses d'images & de statues, & ont enfanté des enfans semblables à icelles. Les Stoiques, par compassion & conuenance des pensemens, par euulsion de fluxions & de rayons, & non pas d'images, se font les ressemblances.

Comment se font les femmes steriles & les hommes impuissans d'engendrer. H

CHAP. XIII.

plusieurs auis des medecins sur la sterilité des femmes.

LEs medecins tienent qu'elles sont steriles, à cause de la matrice qui est ou trop serree, ou trop rare, ou trop dure, ou pour quelques callositez, ou quelques carnositez, ou par ce que les femmes sont trop pusillanimes, ou par ce qu'elles ne sont pas bien nourries, ou de mauuaise habitude de corps, ou par ce qu'elles sont contrefaites, ou par conuulsion. Diocles tient, que les hommes sont infeconds, ou par ce que les vns ne rendent du tout point de semence, ou moins qu'il n'en faut, ou non ayant force d'engendrer, ou par ce qu'ils ont les parties naturelles lasches, ou par ce qu'ils ont la verge tortue qui ne peut ietter la semence droit, ou pource qu'il n'est pas de longueur competente, veu la distance de la matrice. Les Stoiques en accusent

De Diocles sur la sterilité des hommes.

De la sterilité des deux parties.

A sent certaines qualitez & facultez discordātes & incompatibles des parties, lesquelles separees l'vne d'auec l'autre, & conioinctes auec d'autres accordantes à leur complexion, alors se tempere la nature, & se parfait l'enfant.

Pourquoy sont les Mulets & les Mules steriles. CHAP. XIIII.

ALCMAEON tient que les mulets sont infeconds, pource que leur semence est de trop deliee substance, qui vient de la froideur d'icelle: & les femelles, par ce que leurs matrices ne s'ouurent pas assez, car ainsi le dit-il. Empedocles, à cause que leur matrice est trop petite, trop basse, & trop estroite, estāt attachee & tournee vers le ventre, de sorte que ni la semence ne peut droit estre iettee dedans, ni quand bien elle y seroit iettee, elle ne la receuroit pas: à quoy Diocles lui porte tesmoignage disant, Plusieurs fois aux anatomies ai-ie veu la matrice telle, & qu'il auient aussi pour B les mesmes causes que quelques vnes des femmes sont steriles.

Mulets & mulet sont steriles à cause de leur froideur, & incapacité des parties de la generation.

Si l'enfant estant encore au ventre de sa mere est animal, ou non. CHAP. XV.

PLATON tient qu'il est animal, dautant qu'il a mouuement, & qu'il prend nourriture dedans le ventre: Les Stoiques, que c'est partie du ventre, nō pas animal separé: comme les fruits des arbres qui vienent à tomber quand ils sont acheuez de meurir, aussi fait l'enfant. Empedocles, qu'il n'est point animal: & neantmoins qu'il a vie, & que sa premiere respiration est à l'enfantement, lors que la superflue humidité se retire, & que l'air de dehors entre dedans le vuide des vaisseaux ouuerts. Diogenes, que les fruits s'engendrent dedās la matrice sans ame, mais bien auec chaleur, d'où vient que la chaleur naturelle, incontinent qu'il est sorti hors du ventre de la mere, est attiree dedans les poulmons. Herophilus laisse aux fruits estans dedans le C ventre le mouuement naturel, nō pas la respiration: & de ce mouuement là les nerfs sont la cause instrumentale, puis ils deuienent animaux parfaits, quand estans sortis du ventre ils prenent vn peu d'haleine & d'air.

De la vie de l'enfant au ventre de sa mere.

Comment se nourrissent les fruits dedans le ventre. CHAP. XVI.

DEMOCRITVS & Epicurus tienent, que le fruit estant encore dedans le ventre prend nourriture par la bouche, d'où vient que soudain qu'il est né il cerche de la bouche le bout de la mammelle, parce qu'il y a ainsi dedans la matrice des bouts de tetins, & des bouches par lesquelles ils se nourrissent. Les Stoiques, par le lict & par le nombril: d'où vient que les sages femmes incontinent le lient & lui ouurent la bouche, à fin qu'il s'acoustume à vne autre sorte de nourriture. Alcmæon, qu'il se nourrit par tout le corps, par ce qu'il attire comme vne esponge, de toute la nourri- D ture ce qui est propre pour le nourrir.

Admirable prouidence de Dieu en la nourriture des enfans aux ventres des meres.

Que c'est qui se parfait le premier dedans le ventre. CHAP. XVII.

LEs Stoiques, qu'en la plus part l'espine du dos se forme la premiere, comme la quille de la nauire: Alcmeon, la teste, comme celle qui est le siege de la raison: Les medecins, le cœur, auquel sont les venes & les arteres: les autres, le gros arteuil du pied: les autres, le nombril.

Opinions diuerses, entre lesquelles celle des medecins est plus receuë.

Pourquoy est-ce que les enfans sont viables à sept mois. CHAP. XVIII.

EMPEDOCLES dit, que lors que l'homme fut engendré de la terre, le iour estoit aussi long, pour le tardif mouuement du Soleil, comme sont auiourd'huy dix

Opinion des philosophes.

mois,& que par succession de tẽps il deuint aussi long comme sont auiourd'hui sept E
mois, & pour ceste raison que les enfans de dix mois & de sept sont viables, s'estant la nature du monde ainsi acoustumee à amener en vn iour le fruit à maturité, depuis la nuict qu'il a esté mis en son ventre. Timæus dit, qu'il n'y a pas dix mois, mais neuf, pourtant que les purgations menstruales sont arrestees mesmes des le iour de la premiere conception: aussi pense lon que les enfans soient de sept mois qui ne le sont pas, pource qu'il y a des femmes qui ne laissent pas d'auoir leurs purgations encore apres qu'elles ont conceu. Polybus, Diocles, les Empiriques, sauent que le huictieme mois mesme est vital, mais vn peu plus debilement, dautant que biẽ souuent par imbecillité plusieurs perissent. Le plus ordinaire est, que lon ne veut pas esleuer les enfans qui vienent à huit mois, mais que toutefois plusieurs y naissent. Aristote & Hippocrates disent que si dedans sept mois la matrice se remplit, alors l'enfant demande à sortir, & lors ils sont viables, mais que s'il se pousse en auant, & qu'il ne se nourrisse point pour l'imbecillité du nombril, alors pour le grand trauail & la F
mere est en danger, & son fruit ne s'en nourrit point: mais s'il demeure tous les neuf mois dedans la matrice, sortant alors il est tout acompli. Polybus dit, qu'il faut que les enfans pour estre viables aient cent quatre vingts deux iours & demi, pource que c'est l'espace de six mois, dedans lequel espace, le Soleil vient d'vn solstice à l'autre: mais on dit qu'ils sont de sept mois quand il auient que les iours qui defaillent aux premiers mois se reprenent sur le septieme, & que les enfans de huit mois ne viuent point quand ils panchent hors de la matrice, & que le nombril est trop tendu, car il ne se nourrit point, comme celui qui est cause de l'aliment. Les Mathematiciens tienent qu'il y a huit mois qui sont insociables de toute generation, & sept qui sont sociables. Or les signes insociables sõt, s'ils ont les astres dõt ils sont les domiciles: car si en aucuns d'iceux eschet le sort de la vie de l'homme, cela signifie qu'il sera malheureux & de courte vie: & les animaux aux signes insociables sont qui se comptẽt G
les huitiemes, comme le Mouton au Scorpion est insociable, le Taureau auec l'Archer, les Iumeaux auec le Capricorne, le Cãcre auec le Verseau, le Lion auec les Poissons, la Vierge auec le Mouton: & pour ceste raison que les enfans à sept mois & à dix mois sont viables, & que à huit mois, à raison de la dissociation incompagnable du monde, ils perissent.

Opinion des medecins.

Opinion des Mathematiciens.

De la generation des animaux, comment ils ont esté engendrez, & s'ils sont corruptibles.

CHAP. XIX.

Les animaux ont esté creez, & sont perissables.

CEVX qui tienent que le monde est creé, tienent aussi que les animaux ont esté creez, & qu'ils sont perissables. Les Epicuriens, selon lesquels les animaux n'ont point esté creez, tienent que de la mutation des vns aux autres ont esté engendrez les animaux, car ce sont parties de ce monde, comme Anaxagoras & Euripides disent, Rien ne meurt, mais changeans d'vn en autre, ils monstrent tantost H
vne forme, & tantost vne autre. Anaximander tient que les premiers animaux furẽt engendrez en humeur enuironnez d'escorces espineuses, mais qu'auec l'aage, ils deuindrent plus secs, & finalement l'escorce estant rompue tout alentour, ils suruescurent peu de temps apres. Empedocles, que les premieres generatiõs des animaux & des plantes ne furent point toutes entieres & parfaites, ains desiointes, par ce que les parties ne s'entretenoient point: que les secondes generations, les parties commençans à se ioindre, furent semblables à des images: les tierces, qui naissoient les vns des autres: les quartes, non plus de semblables, comme de terre & d'eau, mais bien d'entre eux mesmes, aux vns estans leur nourriture espessie, aux autres la beauté des femmes les excitant à vn mouuement spermatique: au demeurant que les genres de tous animaux ont esté diuisez par certaines tẽperatures. Les vns eurent leur inclination

A tion plus à l'eau, les autres respirerẽt en l'air, selon qu'ils tindrẽt plus de la nature du feu : les autres de temperature plus graue se poserent en terre: les autres de temperature egale de tous les elemens, ietterent voix de toutes leurs poitrines.

Combien il y a de genres d'animaux, & s'ils sont tous sentifs & ayans vsage de raison. CHAP. XX.

Quatre genres d'animaux.

IL y a vn traité d'Aristote où il dit, qu'il y a quatre genres d'animaux, terrestres, aquatiques, volatiles, & celestes: car il appelle les cieux, les astres, & le monde, animaux, & Dieu animal raisonnable immortel. Anaxagoras, que tous les animaux ont raison actiue: Democritus, Epicurus, que les celestes sont immortels, mais que ils n'ont point l'entendement passif, que lon appelle le truchement de la pensee. Pythagoras: Platon, que les ames des animaux mesmes que lõ appelle irraisonnables, sont B bien raisonnables, mais toutefois qu'elles ne peuuent operer raisonnablemẽt, à cause de l'intemperee composition de leurs corps, & d'autant qu'ils n'ont point la parole pour s'expliquer comme lon void es singes & es chiens, lesquels ont bien quelque voix, mais ils n'ont point de langage & de parole distincte. Diogenes, qu'ils ont biẽ quelque entendement, mais que pour la grossesse & espesseur de leur temperament, & pour l'abondance de leur humidité, ils n'ont ni discours de raison ni sentimẽt, ne plus ne moins que ceux qui sont furieux, par ce qu'ils ont le cerueau blessé, & l'vsage de la raison empesché.

Du sens & raison des animaux.

En combien de temps se forment les animaux dedans le ventre de la mere.

CHAP. XXI.

Du temps de la formation des masles & femelles.

EMPEDOCLES, que les hommes commencent à se former depuis le trentesixieme iour, & qu'ils se paracheuent de toutes leurs parties dedans le cinquantieme il ne C s'en faut qu'vn. Asclepiades, qu'es masles, d'autãt qu'ils sont plus chauds, la formatiõ des membres se fait des le vingt & sixieme iour, & que plusieurs se paracheuent de toutes leurs parties dedans le cinquantieme iour: mais aux femelles elles se forment en deux mois, & se paracheuẽt en quatre, dautant qu'elles ont faute de chaleur naturelle, mais que les parties des animaux irraisonnables se paracheuent entierement selon les temperatures des elemens.

De combien d'elemens se compose chascune des parties generales qui sont en nous. CHAP. XXII.

La chair, les nerfs, les ongles & les os comment engendrez.

EMPEDOCLES estime que la chair s'engẽdre de la mixture & tẽperature du dedãs des quatre Elemẽs: les nerfs du feu & de la terre meslez en double proportion : & D que les ongles s'engendrent es animaux par les nerfs refroidis alendroit où l'air les touche: les os, de l'eau & du dedãs de la terre: & de ces quatre meslez & contemperez ensemble la sueur & les larmes se font.

Comment se fait le sommeil, & la mort: & si c'est de l'ame, ou du corps.

CHAPITRE XXIII.

Les vns l'attribuent à la retraite du sang, les autres au refroidissemẽt de la chaleur naturelle, les autres à la resolution de l'esprit sensitif.

ALCMÆON dit, que le sommeil se fait par le sang qui se retire au dedãs des veines confluentes, & que le resueil est la diffusion du sang: que la retraite entiere est la mort. Empedocles, que le sommeil se fait par le refroidissemẽt medioere de la chaleur naturelle qui est en nous, & que le refroidissemẽt entier est la mort. Diogenes, si le sang se respand par tout, & qu'emplissant les veines il repousse l'air qui est

en nous en l'estomac & au ventre inferieur, il s'engendre le sommeil, & alors l'estomac en est plus chaud: mais si tout ce qui est de substãce aëree vient à defaillir dedãs les veines, alors c'est la mort. Platõ & les Stoiques, que le sommeil se fait par remissiõ de l'esprit sensitif, nõ point par abaissemẽt, & descente cõme vers la terre, ains par eleuation contre-mõt vers l'endroit où est le siege de la raison: mais quãd il se fait entierement resolution de l'esprit sensitif, alors de tout poinct s'en ensuit la mort. E

Quand & comment est-ce que l'homme commence à atteindre sa perfection.

CHAP. XXIIII.

Enuiron les quatorze ans selon l'auis d'Heraclitus & des Stoiques.

HERACLITVS & les Stoiques, que les hõmes cõmencẽt à entrer en leur perfection enuiron la seconde septaine de leurs ans, auquel tẽps la semẽce commence à couler: car les arbres mesmes commẽcent lors à entrer en leur perfection, quand ils commẽcent à engendrer leurs semẽces: & au contraire ils sont imparfaits tant qu'ils sont non meurs, & sans fruit: parquoy l'homme aussi alors est parfait, là où enuiron la seconde septaine il commence à comprendre que c'est de bien & de mal, & de la doctrine d'iceux. F

Lequel des deux est-ce qui dort, ou qui meurt, l'ame ou le corps. CHAP. XXV.

Diuers auis sur le dormir: mais quant à la mort, le corps seul meurt, l'ame est immortelle.

ARISTOTE tient que le dormir est cõmun à l'ame & au corps: & est le sommeil certaine humidité qui euapore de l'estomac & de la viande à la teste, & à la chaleur naturelle qui est au cœur refreschie, & que la mort est vn entier & total refroidissement, & que la mort n'est que du corps tãt seulemẽt, nõ pas de l'ame, car d'elle elle est immortelle. Anaxagoras, que le sommeil est de l'action corporelle, car c'est affection du corps, nõ pas de l'ame: & qu'il y a aussi biẽ mort de l'ame, à sauoir, la separatiõ d'elle & du corps. Lucippus, que le sommeil apartient au corps seul par concretion de ce qui est subtil & delié, mais que l'excretion excessiue de la chaleur naturelle est la mort, qui sont passiõs du corps, & non pas de l'ame. Empedocles, que la mort est vne separation des elemẽs dont le corps de l'hõme est composé, tellement que selon cela la mort est commune autant au corps, comme à l'ame, & que le sommeil est vne separation de ce qui est de nature de feu. G

Comment sont venus à croissance les plantes, & les animaux.

CHAP. XXVI.

De la vie des plantes, & comme elle est consideree par les Philosophes.

PLATON, Empedocles, tienent que les plantes mesmes sont animaux, ce qu'ils disent estre manifeste, par ce qu'ils se croulent, & qu'ils ont les branches estendues, & quand on les plie ils cedent, puis quand on les lasche ils s'en retournẽt. Aristote tient bien qu'ils sont animez, mais non pas pourtant animaux, à cause que les animaux ont mouuement, & aucuns sentiment & discours de la raison. Les Stoiques & les Epicuriens, qu'ils n'ont point d'ame, car ceux qui ont ame, ou elle est appetitiue & concupiscible, ou elle est raisonnable, mais que les plantes sont creuës casuellement & fortuitement, non point par le moien de l'ame. Empedocles dit, que les arbres premiers que les animaux saillirent de la terre, deuãt que le Soleil fust desployé, & deuant que le iour & la nuict fussent separez: & que par la proportion de la temperature l'vn a eu le nom de masle, & l'autre de femelle, & qu'ils croissent par la force de la chaleur qui est dedans la terre, de maniere que ce sont parties de la terre, ne plus ne moins que les fruits du ventre des meres sont parties de la matrice: & que les fruits sont les superfluitez de l'eau & du feu qui est dedans les arbres: & que ceux H

A qui en ont faute, quand il est deseiché par la chaleur de l'esté, perdent leurs feuilles, mais qu'en la plus part elles demeurent, comme celles du laurier, celles de l'oliuier, celles du palmier : & que les differences des ius & saueurs procedent de la diuersité de ce qui les nourrit, comme es vignes, car la difference d'icelles ne fait pas le vin bon à vser, mais du terrouër qui les nourrit.

De la nourriture & acroissement. CHAP. XXVII.

EMPEDOCLES, que les animaux se nourrissent par la substance de l'aliment qui leur est propre, & qu'ils croissent par la presence de la chaleur : qu'ils diminuent, & se corrompent par faute de l'vn & de l'autre, & que les hommes de maintenant, comparez aux anciens, sont comme enfans venans de naistre. Animaux comment se nourrissent & croissent.

B *D'où vienent les appetits & les voluptez aux animaux.* CHAP. XXVIII.

EMPEDOCLES, que les appetits & cupiditez vienent aux animaux par defaut des Elemens qui les composent, & les voluptez de l'humidité, & les mouuemens de perils & autres choses semblables, les empeschemens, & *. Resolution imparfaite d'Empedocles.

Comment se fait la fieure, & si c'est vn accessoire d'autre mal. CHAP. XXIX.

ERASISTRATVS definit la fieure ainsi : La fieure est vn mouuement du sang qui vient à tomber dedans les vaisseaux des esprits, qui sont les arteres, contre la volonté du patient. Car tout ainsi comme la mer, quand les vents ne la meuuent point ne bouge, mais quand vn vẽt impetueux la vient à remuer, alors contre sa nature elle se remue & renuerse iusques au fond : aussi au corps de l'homme, pendant C que le sang est esmeu, il tombe dedans les vaisseaux des esprits, & s'enflammant il eschauffe tout le demeurant du corps : & lui plaist que la fieure soit vn sur-accessoire. Mais Diocles dit : Ce qui aparoist au dehors est indice de ce qui est caché au dedans. Or void-on que la fieure suruient aux accidens qui auienent dehors, comme aux blessures, aux apostumes, & aux bosses. Que c'est de la fieure selon Erasistratus & Diocles.

De la santé, maladie, & vieillesse. CHAP. XXX.

ALCMÆON tient, que l'egalité des facultez du corps humain, comme de l'humide, du chaud, du sec, du froid, de l'amer, du doux, & des autres, conserue & contient la santé : & qu'au contraire, la monarchie, c'est à dire, predomination d'aucun d'iceux, fait la maladie : car celle domination & principauté apporte corruption des autres, & est cause des maladies, comme quand la chaleur D ou la froideur y est excessiue pour la quantité trop grande, ou le defaut, comme en aucuns le sang defaut ou le cerueau : & que la santé est vne proportionnee temperature de toutes les qualitez. Diocles dit que la plus part des maladies au corps humain procede de l'inegalité des Elemens, & de la temperature. Erasistratus, pour la quantité trop grande de la nourriture, & de l'indigestion & corruption : mais que le bon ordre & la suffisance est la santé. Les Stoïques conformeement tienent, que la vieillesse auient à cause de la faute de chaleur, car ceux qui en ont plus, sont ceux qui vieillissent plus longuement. Asclepiades dit que les Ethiopiens vieillissent bien tost, à l'aage de trente ans, pour ce que leurs corps sont trop bruslez de la chaleur du Soleil : & que en l'Angleterre les hommes y vieillissent iusques à six vingts ans, d'autant que les lieux y sont froids, au moyen dequoy ils contienent au dedãs la chaleur naturelle : car les corps des Ethiopiens sont plus rares, d'au- Santé comment entretenue. D'où vienent les maladies. D'où viẽt la vieillesse, & pourquoy les peuples du Midi vieillissent plustost que ceux du Septentrion.

tant qu'ils ſont laſchez par la chaleur du Soleil : & au contraire, les corps des hom- E
mes qui ſont vers le ſeptentrion ſont plus ſerrez, & pour ceſte cauſe ils viuent plus
long temps.

Les Demandes des choſes Romaines.

C'EST A DIRE, RECERCHES DES CAVSES

de pluſieurs façons & couſtumes de Rome. Traité ſeruant à ceux qui liſent l'hiſtoire & antiquité Romaine, pour entendre les raiſons de beaucoup de paſſages autrement difficiles. F

I. Pourquoy lon commandoit aux nouuelles mariees de toucher au feu & à l'eau.

OVRQVOY eſt-ce que lon cōmande aux nouuelles mariees de toucher au feu & à l'eau? Eſt-ce pour ce qu'entre les elemens & principes dont ſont cōpoſez les corps naturels, l'vn de ces deux, à ſauoir le feu, eſt le maſle, & l'eau la
1. femelle: & l'vn leur dōne le principe de mouuemēt, l'autre la proprieté de ſuiet & de matiere: ou bien pource que le feu purge, & l'eau laue, & faut que la femme demeure pure & nette toute ſa vie? Ou pour ce que ne plus ne moins
2. que le feu ſans humeur n'a point de nourriture, & eſt ſec, & auſſi l'humeur ſans chaleur demeure oiſiue, ſans riē engendrer ne produire: auſſi le maſle eſt ſans effect, & la femelle auſſi, quand ils ſont ſeparez l'vn de l'autre, mais la conionction des deux mariez enſemble eſt la perfectiō G
3. de leur vie & cohabitation: ou pour ce qu'ils ne ſe doiuent iamais abandonner l'vn l'autre, ains participer à toute fortune l'vn de l'autre, quand ils ne deuroient auoir autre bien commun entre eux que le feu & l'eau ſeulement:

II. Pourquoy lon allumoit cinq cierges aux nopces, & iamais plus ni moins.

Pourquoy eſt-ce que lon allume aux nopces, cinq flābeaux qu'ils appellent cierges, & iamais plus ni iamais moins? Eſt-ce pource que, cōme dit Varro, les Preteurs en vſent de trois, & les Æ diles de deux, & ne ſeroit pas raiſonnable qu'ils en euſſent plus que les preteurs & les Æ diles enſemble, meſmement qu'il faut que lon aille al-
1. lumer les flambeaux des nouueaux mariez chez les Æ diles: Ou pour ce qu'en aiant
2. à vſer de pluſieurs, le nombre non-pair leur ſembloit en toute autre choſe meilleur, & plus parfait que le pair, & meſmement plus propre & mieux conuenable aux nopces, dautant que le nombre pair reçoit diuiſion, & l'egalité des parts qui ſont en lui a ie ne ſay quoy du querelleux & du combatant, là où le non-pair ne ſe peut iamais bien diuiſer egalement, qu'il n'y demeure touſiours quelque choſe de cōmun à de- H
partir: & entre tous les non-pairs il ſemble que le cinq eſt le plus nuptial & le mieux ſeant au mariage, pour ce que trois eſt le premier non-pair, & deux le premier pair, & le cinq eſt compoſé de ces deux, cōme du maſle & de la femelle: ou pluſtoſt pour ce que la lumiere eſt le ſigne de l'eſtre & de la vie, & la femme peut porter iuſques à
3. cinq enfans à vn coup pour le plus, à ceſte cauſe ils acouſtument de porter cinq cierges: ou pour ce qu'ils eſtiment que ceux qui ſe marient aient afaire de cinq Dieux,
4. de Iupiter parfait, de Iuno parfaite, de Venus, de Perſuaſion, & de Diane, que les femmes reclament aux douleurs & trauaux de leurs enfantemens.

III. Pourquoy vn ſeul tēple de Diane à Rome, où les hommes n'entroient point.

Pourquoy eſt-ce que y aiant pluſieurs temples de Diane à Rome, il n'y en a que vn, celui qui eſt en la rue que lon appelle Patriciene, où les hommes n'entrēt point? Eſt-ce point pour vn conte que lon en fait, que anciennement quelque femme eſtāt

là

A là venue pour adorer la Deesse, elle y fut violee, & celuy qui la forcea y fut deschiré par les chiens? depuis lequel inconuenient vne superstitieuse crainte s'en estant mise es entendemens des hommes, ils n'y entrent plus.

Pourquoy est-ce qu'ordinairement es autres temples de Diane on fiche des cornes de cerf, & en celui qui est au mont Auētin il y a des cornes de bœuf? Est-ce pour la memoire d'vn ancien accident? car on dit, que iadis au pays des Sabins il nasquit à Antron Coratius vne vache qui deuint belle & grande à merueille par dessus toutes les autres, & qu'vn certain deuin lui dit, qu'il estoit predestiné que la ville qui immoleroit ceste vache à Diane au mont Auentin, seroit vne fois tres-puissante, & domineroit toute l'Italie. C'est homme s'en vint à Rome en deliberation d'y sacrifier sa vache, mais vn sien vallet vint secrettement faire entendre au Roy Seruius Tullius ceste prediction du deuin: & Seruius la communiqua au prestre de Diane, Cornelius: parquoy quand Antron se vint presenter pour faire son sacrifice, Cornelius lui dit, qu'il s'allast premierement lauer en la riuiere du Tybre, pour ce qu'ainsi le portoit la coustume des sacrifians. Antron s'y en alla pour se lauer, mais cependant Seruius le preuint, qui immola la vache à la Deesse, & en ficha les cornes dedans son temple. Iuba recite ainsi ceste histoire, & Varro aussi, excepté que Varro n'escrit pas le nom d'Antron, & ne dit point que ce fust le prestre Cornelius, mais seulement le secretain du temple, qui abusa le Sabin. B IIII. Pourquoy lon fiche des cornes de cerf es temples de Diane, & en celui du mont Auentin des cornes de bœuf.

Pourquoy est-ce que ceux que lon a fait morts faussement en pays estranger, encore qu'ils retournent on ne les reçoit point à entrer par les portes des maisons, ains les fait-on monter sur les tuiles, & les descend on au dedās par la couuerture? Varro en rend vne raison que i'estime du tout fabuleuse: car il dit, que durant la guerre de Sicile, il y eut vne grosse bataille donnee par mer, & courut incōtinent vn bruit de plusieurs, comme s'ils y fussent morts, lesquels estans retournez moururent tous en peu de temps apres: mais que l'vn, ainsi qu'il vouloit entrer chez lui, trouua que la porte se ferma d'elle-mesme au deuāt de lui, & quelque effort que lon fist pour l'ouurir, iamais elle ne se laissa aller: au moien dequoy cest homme s'estāt endormi deuant sa porte, la nuict eut en dormant vne vision qui lui enseignoit, comment il se deuoit de dessus la couuerture deualer auec vne corde au dedās de sa maison, & que l'aiant ainsi fait il fut heureux le reste de sa vie, & vescut iusques à grande vieillesse: de là vient la coustume, qui depuis a tousiours esté obseruee. Mais à l'auenture que ceste façon est aucunemēt deriuee des Grecs, lesquels n'estimoient point nets ceux que lon auoit portez en terre comme morts, ou à qui on auoit fait la sepulture, & ne les receuoient point à hanter & frequenter parmi eux, ni ne les laissoient point aprocher des sacrifices: & dit on que l'vn de ceux qui furent tenus & suiets à ceste superstition, nommé Aristinus, enuoya en Delphes à l'oracle d'Apollo, le supplier de le deliurer des peines & difficultez où il se trouuoit à cause de ceste coustume, & que la propheteisse lui respondit, C V. Pourquoy lon fait entrer par les tuiles ceux qui reuiennent de pays estrange, ayans esté tenus pour morts.

D *Fay derechef ce que les femmes font*
A leurs enfans dont en couche elles sont,
Et puis apres fay aux Dieux sacrifice,
En leur rendant graces du benefice.

ce que Aristinus aiant bien compris & entēdu, se bailla aux femmes, comme s'il eust esté de nouueau enfanté, à lauer, à emmaillotter, & à faire teter: & que depuis tous ceux que lon appelle Hysteropotmous, c'est à dire, à qui lon fait la fosse, comme s'ils fussent morts, ont tousiours fait de mesme: les autres disent, que deuant que Aristinus fust iamais né, on faisoit cela à ceux qui auoient eu pareils accidens, & que c'est vne coustume de toute ancienneté obseruee en tel cas: pourtant n'est il pas de merueille si les Romains aussi n'estimoient pas, que celui duquel ils pensoient auoir fait les funerailles, & estre desia en l'autre monde, au nombre des trespassez, deust entrer

en la cour par où eux sortent, quand ils veulent aller sacrifier aux Dieux, & par où ils E
rentrent quand ils ont sacrifié, ains vouloiét que de dessus les tuiles, il descendist de-
dans la closture: car ils font ordinairement toutes leurs ceremonies de purifications
au descouuert.

VI. Pourquoy les femmes baisent leurs parens en la bouche.

Pourquoy est-ce que les femmes baisent leurs parens en la bouche? Est-ce com-
me la plus part le pense, pour ce qu'estant defendu aux femmes de boire du vin, la
coustume fut introduite, que quand elles rencontreroient leurs parés, elles les bai-
1. sassent en la bouche, pour conuaincre celles qui en auroient beu? ou bien pour la
2. raison qu'allegue le Philosophe Aristote? Car ceste autre occasion qui est en la bou-
che de tout le monde, & que lon dit estre auenue en plusieurs lieux, fut hardiment
executee par les Dames Troienes, en la coste de l'Italie: car comme leurs hommes
fussent descendus en terre, elles mirent le feu dedans leurs vaisseaux, pour l'enuie
qu'elles auoient de mettre fin, comment que ce fust, à leur longue peregrination, &
de se deliurer des trauaux & dágers de la mer, mais craignãs la fureur de leurs hom- F
mes à leur retour, elles allerent au deuant de leurs parens & amis, qu'elles saluërent
en les embrassant, & les baisant en la bouche: & aians apaisé leurs courroux par ce
moien, & recouuré leurs bonnes graces, elles continuerent depuis tousiours à vser
3. enuers eux de ceste caresse. Ou plustost ce priuilege là fut donné aux Dames, com-
me chose qui leur aportoit honneur & credit, si lon voyoit qu'elles eussent beau-
4. coup, & de gens de bien, qui fussent de leur race & parenté: ou pour ce qu'il estoit
defendu d'espouser ses parentes, elles les pouuoient caresser iusques à les baiser: &
leur est demeuré ceste seule marque & communication de parenté: car par ci deuãt
ils n'espousoiét point les femmes de leur sang, cõme encore ne font-ils pas aujour-
d'hui leurs tantes ni leurs sœurs, & a esté bien tard qu'ils ont permis de contracter

Pour quelle occasiõ il a esté permis aux Romains d'espouser leurs cousines.

mariage auec les cousines, pour vne telle occasion. Il y eut vn personnage qui auoit
faute de biens, mais au demeurant fort homme de bien, & plus agreable que nul des
autres qui s'entremissent du gouuernement de la chose publique: il espousa vne sie- G
ne cousine heritiere, de laquelle il eut beaucoup de biens, & deuint riche: il en fut
accusé deuant le peuple, mais en faueur de lui le peuple n'en voulut point enquerir
plus auant: & non seulement l'absolut de crime, ains des lors fit vn statut, par lequel
il fut dit, que de là en auant il seroit loisible d'espouser iusques aux cousines germai-
nes & au dessous, mais au dessus non.

VII. Pourquoy il est defẽdu au mari de receuoir don de sa femme, & à la femme de son mari.

Pourquoy est-ce qu'il est defendu au mari de receuoir don de sa femme, & à la
femme de son mari? Est-ce point pource, que comme Solon ordõna que les dona-
tions faites par les mourans tinssent, sinõ qu'elles eussent esté faites par force, ou par
induction de femme? exceptant la force, comme contraignant la volonté: & la vo-
1. lupté, comme deceuant le iugement: aussi ont-ils estimé, que les donatiõs mutuel-
2. les entre le mari & la femme estoient telles. Ou bien pour ce qu'ils estimoient le
dõner, vn mauuais signe d'amitié, dautant que & les estrãgers donnẽt bien, & ceux
qui n'aimẽt point, pour ceste cause ils ont voulu oster ceste flatteuse caresse du ma- H
riage, à fin que l'amour mutuel y fust entre les parties, sans salaire ni loyer mercenai-
re quelconque, gratuitemẽt, & pour le regard d'eux-mesmes, & non point d'autres.
3. Et pour ce que les femmes le plus communément se laissent aller aux estrangers, en
prenant & receuant d'eux des presens, il leur a semblé que cela auoit plus de dignité,
que les honnestes femmes aimassent leurs propres maris sans qu'ils leur donnassent:
ou plustost pour ce qu'il faut, que tous les biens du mari soient communs à la fem-
me, & de la femme au mari: car celui qui reçoit aprend à reputer que ce qui lui est
donné n'estoit pas sien au parauant, tellement qu'en donnant pour peu que ce soit,
ils ostent tout le demeurant.

VIII. Pourquoy defendu de receuoir don quelconque de gendre ou de beau pere.

Pourquoy est-ce qu'il leur est defendu de receuoir don quelconque de leur gen-
dre, ou de leur beau pere? Est-ce point du gendre, de peur que par le moiẽ du pere
le don

A don ne retournast à la femme? & du beau pere, pour ce qu'il sembloit iuste, que celui qui ne pouuoit donner, ne peust aussi receuoir en don?

Pourquoy est-ce, que quand ils retournét d'vn voyage loingtain au pays, ou seulement des champs à la ville, s'ils ont leurs femmes à la maison, ils enuoient deuant pour leur faire sauoir leur arriuee? Est-ce point pour leur donner asseurance qu'ils ne veulent rien faire finement ni malicieusement enuers elles: car arriuer soudainement à l'improuueu, est vne maniere d'aguet & de surprise: ou bien pour ce qu'ils se hastent de leur enuoyer donnér vne bonne nouuelle de leur venue, comme, se tenás pour asseurez qu'elles les attendent & les desirent: ou plustost pour ce qu'eux mesmes desirent sauoir de leurs nouuelles, s'ils les trouueront saines, & atendans à grande deuotion leur retour: ou pour ce ques les femmes ont plusieurs petis negoces & besongnes à la maison, pendant que leurs maris n'y sont pas, & bien souuent des petites hargnes & querelles alencontre de leurs domestiques, seruans ou seruantes: à B fin donc qu'ostant toutes ces petites fascheries là, elles facent vn recueil gracieux & paisible à leurs maris, ils leur enuoyent deuant faire tels auertissemens. — *IX. Pourquoy retournans des champs chez eux ils enuoyét auertir leurs femmes.* 1. 2. 3. 4.

Pourquoy est-ce, que quand ils adorent & prient les Dieux, il couurent leurs testes, & au contraire, quand ils rencontrent des personnages qui meritent qu'on leur face honneur, si d'auenture ils ont la teste couuerte de leurs robes, ils se descouurent? car il semble que cela rende la premiere doute plus malaisee à soudre: car si ce que lon recite d'Eneas est veritable, que passant Diomedes au long de luy, ainsi qu'il sacrifioit, il se couurit la teste, & acheua son sacrifice: il y a raison & consequence, si lon se couure deuant ses ennemis, de se descouurir quand on rencontre des gens d'honneur ou de ses amis: car la façon de se couurir deuant les Dieux n'est pas proprement venue pour eux, mais par accident, & en est tousiours demeuree la coustume, depuis ce qu'Eneas le fit ainsi pour l'occasion sus dite. Mais s'il faut 1. dire quelque chose dauantage, il n'est ia besoin que d'enquerir seulement, pour-C quoy c'est qu'ils couurent leurs testes quand ils prient les Dieux, pour ce que l'autre en depend & s'en ensuit: car ils se descouurent deuant les hommes de dignité & d'authorité, non pour leur faire plus d'honneur, mais au contraire pour leur oster & diminuer l'enuie, de peur qu'ils ne semblent requerir qu'on leur face autant de honneur qu'aux Dieux, ni souffrir ou prendre plaisir que lon les reuere de mesme les Dieux. Et quant aux Dieux, ils les prient & adorent ainsi, ou par humilité, s'humilians deuát eux, en affublant leurs testes: ou plustost, pour ce, qu'ils craignent que 2. en faisant leur priere il ne viene de dehors quelque voix de mauuais & sinistre presage qui leur donne à l'ouyë: à l'occasion de quoy ils tirét leur robe iusques sur leurs aureilles: car qu'il soit vray qu'ils aient soigneusemét l'œil à prouuoir que telle chose n'auiene, il apert par ce que quand ils vont à l'oracle, pour auoir response de quelque demande, ils font faire gråd bruit à l'enuiron, en frapant & faisant sonner à l'entour des vases de cuiure: ou pour ce que, comme dit Castor, en accordant les façons D Romaines auec celles des Philosophes Pythagoriens, le Dæmon ou bon Ange qui 3. est dedans nous, prie & supplie les Dieux de dehors, donnant couuertement à entendre par cest affublement de teste, que l'ame est ainsi affublee, couuerte & cachee par le corps. — *X. Pourquoy adorent les Dieux à teste couuerte, & saluent à descouuert.*

Pourquoy est-ce qu'ils sacrifient à Saturne la teste descouuerte? Est ce pour ce qu'Eneas fut celui qui introduisit la coustume de se couurir la teste en sacrifiant, là où le sacrifice de Saturne est beaucoup plus ancien? ou pour ce qu'ils se couurent 1. deuant les deïtez celestes? mais quant à Saturne ils le reputent Dieu d'ici bas & ter- 2. restre: ou pour ce qu'il n'y a rien de caché ni de couuert en la verité? or les Romains 3. estiment Saturne pere de la verité. — *XI. Pourquoy sacrifient à Saturne la teste à descouuert.*

Pourquoy est-ce qu'ils estiment Saturne pere de la verité? Est-ce point pour ce que, comme aucuns des philosophes, ils ont opinió que Saturne soit le temps? or le — *XII. Pourquoy Saturne est estimé pere de verité.*

temps est celui qui descouure la verité. Ou pour ce que les fables des poëtes racontent, que sous Saturne regnoit l'aage doré, & la vie des hommes estoit tresiuste, il faloit donc aussi consequemment qu'il y eust beaucoup de verité? E

XIII. Pourquoy sacrifient à Honneur la teste descouuerte.

Pourquoy est-ce qu'ils sacrifiēt aussi au Dieu qu'ils appellent Honor, c'est à dire, gloire ou honneur, la teste descouuerte? Est-ce point pourautant que l'honneur & la gloire est chose euidente, notoire & descouuerte à tous? & pour la raison qu'ils se descouurent deuant les gens de bien & d'honneur, pour la mesme adorent ils aussi la deité d'Honneur à teste descouuerte.

XIIII. Pourquoy les fils conuoyent leurs peres en terre à testes couuertes, les filles descouuertes & à cheueux pēdans.

Pourquoy est-ce que les fils portent & conuoient leurs peres en terre les testes couuertes, & les filles descouuertes: & les cheueux destressez & pendans? Est-ce pour-autant qu'il faut que les masles honorent leurs peres comme Dieux, & que les femelles les lamentent comme hommes trespassez? ainsi la Loy attribuant à chasque sexe ce qui lui est propre, a fait ce qui estoit bien seant & conuenable à chascun.
1. Ou pour ce que cela est propre au dueil qui est hors de la coustume ordinaire? Or F
2: est-il plus ordinaire aux femmes de sortir en public les testes voilees & couuertes, & aux hommes les testes nues & descouuertes: car mesme entre les Grecs, quand il arriue quelque calamité publique, la coustume est, que les femmes tondent leurs cheueux, & les hommes les portent longs: pour ce que l'ordinaire est, que les hommes aillent tondus, & les femmes portent les cheueux longs. Et qu'il soit ainsi, que les fils couurent leurs testes pour la cause que nous auons dite, il se peut inferer par ce que Varron escrit, qu'es funerailles, & alentour des tombeaux de leurs peres ils se portent auec telle reuerence, comme es temples des Dieux: tellement que quand ils ont bruslé les corps, les premiers os qu'ils en rencontrent, ils disent que celui qui est mort est deuenu Dieu. Au contraire, il n'estoit aucunement permis aux femmes de voiler ni couurir leurs testes: & trouue lon par escrit que le premier qui repudia sa femme fut Spurius Caruilius, à cause qu'elle ne portoit point d'enfans: le second Sulpicius Gallus, pour ce qu'il auoit veu qu'elle auoit tiré son vestement sur G sa teste: & le troisieme Publius Sempronius, pour ce qu'elle auoit assisté à voir des ieux funebres.

XV. Terminus pourquoy estimé Dieu, à qui lō ne sacrifie iamais aucune beste.

Pourquoy est ce, que veu qu'ils estiment Terminus, qui signifie Borne, estre vn Dieu, duquel ils celebrent la feste, qu'ils appellent Terminalia, neantmoins ils ne lui sacrifiēt iamais aucune beste? Est-ce pour ce que Romulus ne mit point de bornes à son pays, à fin qu'il lui fust loisible de s'eslargir & en prendre là où il voudroit, & reputer toute terre sienne iusques où, cōme disoit le Laconien, la picque pouuoit atteindre? Mais Numa Pompilius, estant homme iuste & droiturier, sachant comme il faut cōseruer les droits de la societé humaine, & se rendre suiet à la raison, fit borner sa terre, ses voisins appellez, & nomma les bornes & limites Terminus, comme conseruateur & garde de paix & d'amitié entre les voisins, lequel il estima deuoir estre conserué pur & net de sang, & impollu de meurtre.

XVI. Seruantes pourquoy n'entrēt au tēple de Diane Leucothea, fors vne qui est frappee en la ioue.

Pourquoy est-ce qu'il n'est pas loisible aux seruantes entrer dedans le temple de H la Deesse Leucothea? & que les Dames y en meinent vne toute seule, laquelle elles frappent en la iouë, & la soufflettent? Quant à celle qui est ainsi souffletree, cela tesmoigne qu'il ne leur est point permis d'y entrer: & quant aux autres, c'est pour vne fable poëtique qui dit, que Ino iadis estāt ialouse d'vne siene seruante & de son mary, en deuint furieuse alencontre de son propre fils. Les Grecs tienent que ceste seruante estoit de nation Ætoliene, & qu'elle s'appelloit Antiphere. Et pourtant en nostre pays, en la ville de Chæronee, deuant le temple de Leucothee, le secretain prenant vn fouët crie, qu'il n'y ait seruant ni seruante qui s'ingere d'y entrer, ni Ætolien, ni Ætoliene.

XVII. Pourquoy Diane priee pour les neueux seulement.

Pourquoy est-ce qu'au temple de ceste Deesse on ne prie iamais pour ses propres enfans, mais bien pour ses nepueux? Est ce pource que Ino aima iadis fort sa sœur,

iusques

A iuſques à donner la mamelle à ſon fils, & fut mal fortunee en ſes propres enfans? ou bien pour ce qu'autrement ceſte couſtume eſt fort cordiale & honneſte, & qui induit les cœurs des hommes à porter amour & affection à ſes alliez?

Pourquoy eſt-ce que pluſieurs riches hommes cōſacroient & donnoient la dix- *XVIII. Diſme pourquoy conſacree & donnee au temple d'Hercules.*
me de tous leurs biens à Hercules? Eſt-ce pource que lui-meſme eſtant à Rome ſa-
crifia la dixme des bœufs qu'il auoit oſtez à Geryon, ou pource qu'il deliura les Ro-
mains du tribut de la dixme de leurs biens qu'ils souloiét payer à ceux de la Thoſca- 1.
ne? Ce qui toutefois ne ſe trouue point eſcrit en hiſtoire authétique & digne de foy, 2.
mais comme à vn Dieu grand mangeur, & qui aimoit à bien repaiſtre, ils offroient 3.
& ſacrifioyent ainſi abondamment & plantureuſement: ou pluſtoſt pour ce qu'ils 4.
vouloient par ce moien diminuer vn peu leur exceſſiue richeſſe, qui ordinairement eſt odieuſe aux eſtats populaires, ne plus ne moins que s'ils euſſent, par maniere de dire, retréché vn peu de leur en bon-point, qui ſeroit venu à vne extremité de grais-
B ſe & de corpulence, eſtimans par ce racourciſſement faire honneur & ſeruice agreable à Hercules, comme à celui qui prenoit plaiſir à voir ainſi conſumer & reſſerrer toute ſuperfluité, pour ce qu'en ſon viuant il auroit eſté content de peu, ſans delices ne ſuperfluité quelconque.

Pourquoy eſt-ce qu'ils commencent leur annee au mois de Ianuier? car ancien- *XIX. Annee pourquoy commencee au mois de Ianuier.*
nement le mois de Mars alloit deuant, comme lon peut iuger par pluſieurs autres coniectures, & meſmement par ce que le cinquieme mois apres Mars s'appelle en-
core Quintilis, & le ſixiéme Sextilis, & tous les autres cōſequemment par l'ordre des 1.
nombres, iuſques au dernier qu'ils appellent Decembre: ce qui fait penſer & dire à quelques vns, que par ci deuant les Romains accōpliſſoient leur annee en dix mois.
adiouſtāt aux dix mois quelque nombre de iours par deſſus les trente. Les autres eſ- 2.
criuent que Decēbre eſtoit le dixiéme apres Mars, & Ianuier l'onziéme, & Feburier
C le douzieme, auquel ils vſent de quelques ſacrifices d'expiation & purgation, & ſi ſacrifient & font offrandes aux treſpaſſez, comme à la fin de l'annee: mais que depuis ils ont eſté tranſpoſez, & a lon mis Ianuier le premier, pour ce qu'au premier iour
d'iceluy que lon appelle les Calēdes de Ianuier, les premiers Conſuls furent inſtalez 3.
lors que lon chaſſa les Rois hors de Rome. Mais il y a plus d'aparēce en ceux qui diſent que Romulus eſtant homme Martial, qui n'aimoit que la guerre & les armes,
comme celui qui penſoit eſtre fils de Mars, prepoſa à tous les autres mois celui qui 4.
portoit le nom de ſon pere. Mais Numa puis apres qui eſtoit homme paiſible, & qui taſchoit à diuertir les cœurs de ſes citoiens de la guerre à l'agriculture, donna le premier lieu à Ianuier, & fit de grands honneurs à Ianus, comme à celui qui auoit eſté homme plus adonné au labeur de la terre, & au gouuernement politique, que non
pas à l'exercice des armes. Ou bien, auiſez ſi Numa auroit point pluſtoſt choiſi ce 5.
commencement là de l'annee, comme le plus conuenable à la nature au regard de
D nous: car en general il n'y a rien de ce qui tourne en vn cercle qui ſoit ſelon nature ne premier ne dernier: mais par ordonnance & inſtitution des hōmes, les vns commencent leur temps à vn point, les autres à vn autre: & ceux qui le commencent au Solſtice d'hyuer, le font auec meilleure raiſon, lors que le Soleil ceſſant de paſſer outre, commence à retourner & reprendre ſon chemin deuers nous: car il ſemble que ce ſoit, & ſelon nature & au regard de nous, le plus raiſonnable commencement, dautant qu'il nous augmente le temps de la lumiere, & diminue celuy des tenebres, & nous aproche l'aſtre qui eſt le dominateur, gouuerneur & conducteur de toute ſubſtance tranſitoire.

Pourquoy eſt ce que les femmes parans la chapelle de la Deeſſe feminine, qu'elles appellent la bonne Deeſſe, n'aportent iamais en la maiſon des branches de meurte, combien qu'elles y employent toutes autres ſortes de fleurs & de fueillages? Eſt-ce pour ce que quelques vns racontent fabuleuſement, que c'eſtoit la femme d'vn *XX. Pourquoy lon n'apporte à la maiſon des branches de meurte pour la chapelle de la bōne Deeſſe.*

1. Flauius deuin, laquelle buuoit du vin à cachettes, & y ayant esté surprise par son mari, elle en fut fouettee de verges de meurte, & pour ceste cause n'y porte lon point de E
2. ramee de meurte, mais on lui fait offrande de vin, que lon surnomme du laict? Ou bien pour ce qu'il faut que celles qui sont & qui assistent à ceste cerimonie là, soient nettes de toutes autres pollutiõs, mais specialemẽt de celle de Venus? car non seulement elles mettent hors de la maison où ce seruice se fait à la Deesse, les hommes, mais aussi tout ce qui autrement est de sexe masculin: c'est pourquoy elles detestent le meurte, comme estant consacré à Venus, tellement qu'il semble qu'ils appelloient anciennement Venus Myrtea, qu'ils appellent maintenant Murcia.

XXI. *Pourquoy le Piuert est reueré des Latins.*

Pourquoy est-ce que les Latins reuerent le Piuert: & se gardent bien de lui mal faire? Est-ce pource que lon dit que Picus iadis par les enchantemens & sorcelle-
1. ries de sa femme changea de nature, & fut trãsformé en vn Piuert, sous laquelle forme il donna des oracles, & rendit response à ceux qui lui proposoyent quelques demandes: ou bien pour ce, que cela est de tout point incroyable & estrangement F
2. fabuleux? L'autre fable que lon en raconte semble auoir plus de verisimilitude, que quand Remus & Romulus furent exposez, non seulement vne Louue leur bailla son pis à teter: mais aussi vn Piuert y suruint qui leur aporta la becquee: auquel propos encore void on ordinairement, comme recite Nigidius, que là où hãte le Piuert en quelque fonceau couuert de bois & de ramee, là repaire aussi cou-
3. stumierement le Loup. Ou plus tost pour ce, que consacrans à chasque Dieu chasque sorte d'oiseau, ils reputent celui là sacré à Mars, pource qu'il est courageux & hardi, & a le bec si fort qu'il ruine vn chesne, le perçant à force de becqueter iusques à la moëlle.

XXII. *Ianus pourquoy paint à deux visages.*

Pourquoy est-ce qu'ils estiment que Ianus ait eu deux visages, & de faict le peignent & le moulent ainsi? Est ce pource que de nation il estoit Grec, venu de la Perrœbie, ainsi cõme lon trouue par escrit es histoires, & passant en Italie il s'habitua au
1. pays parmi les Barbares qui y estoient, desquels il changea le langage, & les façons G
2. de viure? ou plus tost pour ce qu'il leur enseigna & persuada de viure ensemble ciuilemẽt & honnestemẽt en labourant la terre, là où au parauant ils auoient des mœurs & façons de faire sauuages, sans loy ni iustice quelconque.

XXIII. *Pourquoy vendent les necessitez des funerailles au tẽple de Libitine, estimans que ce soit Venus.*

Pourquoy est-ce qu'ils vendent les choses necessaires aux funerailles, dedans le temple de la Deesse Libitine, estimans que ce soit Venus? Est-ce point vne des sages inuentions du Roy Numa, à celle fin de leur aprendre à n'auoir point cela en horreur ni ne le fuir point, comme chose qui rendist l'hõme pollu? ou bien pource que cela est vn record qui leur reduit en memoire, que tout ce qui a eu commencement de naissance, aura aussi fin de mort, comme estant le naistre & le mourir sous le gou-
1. uernement & puissance d'vne mesme Deité? car mesme en la ville de Delphes il y a
2. vne petite image de Venus, que lon surnomme sepulchrale, deuant laquelle on euoque les ames des trespassez pour receuoir les offrandes des liqueurs que lon leur respand. H

XXIIII. *Pourquoy ils ont les Calendes, Nonnes & Ides, & que signifient ces mots.*

Pourquoy est-ce qu'ils ont en chasque mois trois commencemens & prefixi ons ne gardans pas mesmes interualles de iours entre deux? Est-ce pource que, comme Iuba escrit, les magistrats au premier iour, qu'ils nommoient les Calendes, auoient acoustumé d'appeller le peuple, & lui denoncer que les Nonnes, c'est à dire, la foire ou le marché, seroient le cinquieme iour d'apres: & quant aux Ides, ils le reputoient
1. vn iour sainct & sacré? Ou pource que mesurans & terminans le temps aux diffe-
2. rences de la Lune, ils voyoient qu'elle auoit trois principales diuersitez par chascun mois la premiere, quand elle est toute cachee en sa conionction auec le Soleil: la seconde, quand elle s'esloigne des rayons du Soleil, & commence à apparoir en croissant sur le soir du costé du Soleil couchant: la troisiéme, quand elle est toute pleine: ils nomment son absconsion & cachement les Calendes, pource que ce qui se fait

occu l-

A occultemēt & à cachettes ils le disent *clam*, & *celare* cacher. Et le premier iour de son illumination, que nous appellons Neomenie, c'est à dire, nouuelle Lune, ils l'appellent à bonne occasion Nonnes, pource qu'ils nomment ce qui est nouueau, ieune, comme nous faisons: & les Ides sont nommees de ce mot εἶδος, qui signifie beauté, pource que la Lune estant lors toute pleine, est en sa perfection de beauté: ou bien ils tirent ceste denomination de ce mot Διός, qui est à dire Iupiter. Et ne faut pas en cela recercher exactement le nombre des iours, ni calomnier cest vsage là, pour peu de faute qui s'y treuue, veu que maintenant mesme que la science des astres, que lon nomme Astrologie, a pris si grand acroissement, l'inegalité du cours de la Lune surpasse encore l'experience des Mathematiciens, & ne la peuuent regler à certaine raison.

XXV. Lendemains des Calendes, Nonnes & Ides pourquoy reputez malencontreux.

Pourquoy est-ce qu'ils reputent les lendemains des Calendes, des Nonnes, & des Ides, malencontreux, de sorte qu'ils n'entreprenent iamais voyage, ni ne se mettent
B iamais aux champs à ces iours là? Est-ce pourautant que, comme plusieurs estiment, & comme Titus Liuius l'escrit, les Tribuns militaires, du temps qu'ils auoiēt l'authorité souueraine, mirent aux champs l'armee Romaine le lendemain des Ides 1.
du mois que lon appelloit pour lors Quintile, & maintenāt Iuillet, ils furent descōfits en bataille par les Gaulois, le long de la riuiere d'Allia, & consequemment perdirent la ville mesme de Rome, & pour ceste occasion ce lendemain des Ides estant tenu & reputé pour sinistre, la superstition venant à pousser plus outre, la coustume, comme il se fait ordinairement, a rendu le lendemain des Nonnes, & le lendemain des Calendes, à l'opinion des hommes, en pareille crainte & semblable religion. Mais à cela il y a plusieurs opositions & obiections: car premierement ils perdirent la bataille à autre iour qu'à celui duquel il est question, & appellent encore le iour de la bataille d'Allia du nom de la riuiere, l'aians en abomina-
C tion, comme malheureux, pour ceste raison là. Et puis ils ont plusieurs autres iours qu'ils estiment sinistres & malheureux, mais pour cela ils ne redoutent pas les autres iours qui sont de semblable denomination en chascun mois, ains chascun iour à part seulement au mois que le desastre leur est arriué. Et que le malheur d'vn iour ait attaché ceste superstitieuse crainte à tous les lendemains des Calendes, des Nonnes & des Ides, il y a bien fort peu d'aparence. Prenez donc garde, que comme lon 2.
a consacré le premier mois aux Dieux celestes, & le second aux terrestres, auquel on fait quelques cerimonies & sacrifices d'expiation & de purification, & presente lon des offrandes & seruices aux trespassez: aussi entre les iours des mois les trois qui sont comme les chefs & les principaux, ils ont voulu qu'ils fussent festez & sanctifiez: mais ceux d'apres, les aians dediez aux demi-Dieux & aux trespassez, ils les ont aussi consequemment estimez malencontreux & mal propres à faire ou entreprendre aucune chose: car les Grecs adorans & seruans les Dieux aux premiers iours des mois, ont attribué les deuxiémes aux demi Dieux & aux Dæmons: comme aussi es
D festins ils boiuent la seconde coupe aux demi Dieux & demi Deesses. En somme le temps, est vne espece de nombre, & le commencement du nombre est ne say quoy de diuin, car c'est l'vnité: & celui qui vient apres le deux est contraire au commencement, & est le premier des pairs. Or le nombre pair est defectueux, imparfait, & indefini: comme à l'opposite le non-pair termine, & est terminé & parfait: voila pourquoy les Nonnes succedent aux Calendes cinq iours apres, & les Ides aux Nonnes neuf iours apres: car les non pairs terminent les commencemens, mais ceux qui vienent apres les commencemens, estans pairs, ils n'ont point de reng ni de puissance: c'est pourquoy ils ne commencent aucune entreprise de grand œuure, ni aucun voyage à ces iours là. A quoy se peut rapporter le propos que dit anciennement Themistocles, que le lendemain prit vne fois querelle alencōtre de la Feste, disant qu'il auoit beaucoup d'afaire & beaucoup de peine, & qu'il preparoit & acqueroit,

auec beaucoup de trauail, les biens dont la feste iouyssoit à son aise en tout repos & E
loisir: à quoy la feste lui respondit, Tu dis la verité, mais si ie n'eusse esté, tu ne fusses pas aussi. Themistocles tint ce propos là aux Capitaines Atheniens, qui vindrent apres lui, leur donnant à entendre qu'ils n'eussent eux & leurs faits nulle part coparu,
3. si lui premier n'eust sauué la cité d'Athenes. Pourautant donc que toute entreprise, & tout voyage d'importãce, a besoin de quelque prouision & de quelques preparatifs, & que les Romains anciennement aux iours de festes ne faisoiét aucune besongne, ni aucune prouision, ains estoient du tout adonnez & occupez au seruice de Dieu, & faisoient cela: comme encore auiourd'huy, quand les prestres commencet vn sacrifice ils crient deuant à haute voix aux assistans, *Hoc age*, c'est à dire, fay ceci: il est vrai-semblable qu'ils ne se mettoient pas en chemin d'vn long voyage, ni à l'entreprise d'vn grand afaire, incontinent apres la feste, pource qu'ils n'auoient pas fait leurs aprests, ains se tenoient en la maison tout le lendemain à péser à leurs afaires, &
4. à se prouuoir des choses qui leur estoiét necessaires. Ou, comme encore iusques au- F
iourd'hui, apres qu'ils ont adoré & fait leur priere aux Dieux dedans les temples, ils ont acoustumé d'y faire vn peu de seiour, & de s'y asseoir: aussi n'estimoient ils pas qu'il fust raisonnable de ietter immediatemét apres les iours de festes, les ouurables ains y mettoient quelque espace & quelque interualle entre deux, sachans bien que les afaires aportent tousiours plusieurs fascheries, oultre l'opinion & la volonté de ceux qui les ont en main.

XXVI. Pourquoy les femmes en dueil portent des robes & coifures blanches.

Pourquoy est-ce que les femmes en dueil portent des robes blãches & la coiffure blãche aussi? Est-ce point pour s'opposer à l'enfer & aux tenebres, qu'ils se conforment ainsi à la couleur claire & reluisante? ou bien pource que comme ils reuestent & enseuelissent le corps du mort de draps blancs, ils estiment que ses proches parens
1. doiuent aussi porter la liuree: & parent le corps ainsi, pource qu'ils ne peuuent ac-
2. coustrer l'ame, laquelle ils vueillent acompagner luisante & nette, comme celle qui
3. desormais est à deliure, & qui a parachevé vn grãd & diuers combat? Ou bien pource G
ce qu'en telles choses, ce qui est le plus simple & de moindre coust, est le mieux seant, là où les draps d'autre teinture monstrent ordinairement ou vne superfluité, ou vne curiosité, car lon peut aussi bien dire du noir, comme de la couleur de pourpre, Les robes & les couleurs sont tromperesses. Et quant à ce qui est de soy-mesme noir, il est teinct par nature, & nõ par artifice, meslé & composé d'obscurité: parquoy il n'y a que le blanc qui soit tout pur, nõ mixtioné, ni souillé d'aucune teinture, sans qu'on le puisse imiter, & pourtant plus propre & conuenable à ceux que lon enterre, attendu que le mort est deuenu simple, pur, exempt de toute mixtion, & du corps, qui n'est autre chose qu'vne tasche & souilleure que lon ne peut effacer. En la ville d'Argos semblablement, quand ils portent le dueil, ils vestent robes blãches, comme dit Socrates, lauees en eau claire.

XXVII. Pourquoy les murailles estimees sacrees, les portes non.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment toute la muraille de la ville sacree & inuiolable, & les portes non? Est-ce, comme dit Varron, pourautant qu'il faut estimer les murs H
saincts, afin que lon combate & que lon meure genereusement pour la defense d'iceux? car il semble que ce soit la cause pour laquelle Romulus tua son frere Remus, pour ce qu'il entreprit de sauter par dessus vn lieu sainct & inuiolable, & le rẽdre prophane & violable: là où au cõtraire, il n'estoit pas possible de cõsacrer & sanctifier les portes, par lesquelles il est force de trãsporter plusieurs choses necessaires, & mesmement les corps des trespassez. Et pourtãt ceux qui commençoyent à fonder & bastir vne ville, enuironnoient premieremét auec vne charrue tout le pourpris & l'enceinte qu'ils vouloient bastir, y attellãt vn bœuf & vne vache: puis quand ils auoient ainsi trassé toute l'enceinte, ils ostoient le soc, & portoient la charrue par autant d'espace qu'il en faloit pour bastir les portes: comme voulans dire, que tout le sillon qu'ils labouroient seroit sacré & inuiolable.

Pour-

xxviii. Pourquoy en iurant par Hercules, les enfans ſortét à deſcouuert.

A Pourquoy eſt-ce que quand les enfans iurent par Hercules, ils les font ſortir hors de
la maiſon, & aller dehors à deſcouuert? Eſt-ce comme aucuns veulent dire, pour-
ce que garder les cendres & la maiſon ne plait point à Hercules, ains viure à la cam-
pagne & coucher dehors? Ou plus toſt, pource qu'entre les Dieux il n'eſt pas pro-
premét naturel, ains comme eſträger venu de dehors? car auſſi ne iurent ils point par 1.
Bacchus ſous le toict de la maiſon, ains ſortent dehors, pourautant qu'auſſi lui entre 2.
les Dieux eſt comme eſtranger. Ou bien cela eſt vn propos qui ſe dit voirement par 3.
ieu aux enfans: mais à la verité c'eſt vn moien de les retenir & engarder de iurer fa-
cilement & ſoudainement, ainſi que diſoit Phauorinus, car il a eſté expreſſement
introduit pour les retenir vn petit, & leur donner ce temps pendant qu'il leur faut
ſortir de la maiſon, loiſir & eſpace d'y péſer: & pourroit-on auec Phauorinus conie-
cturer que ceſte façon de faire ne ſoit pas commune aux autres Dieux, mais pro-
pre à Hercules, pour ce que lon trouue eſcrit qu'il eſtoit ſi religieux & ſi retenu à
B iurer, que iamais en ſa vie il ne iura qu'vne ſeule fois, à Phyleus fils de Augias. Et
pourtant la prophetiſſe de Delphes qui ſe nomme Pythia, reſpondit vn iour aux La-
cedæmoniens,

Tous iuremens quand vous interdirez,
De bien en mieux amendans vous irez.

xxix. Pourquoy la nouuelle mariee eſt emportee au dedans de la maiſon.

Pourquoy eſt-ce qu'ils ne permettét pas que la nouuelle mariee paſſe d'elle meſ-
me par deſſus le ſeuil de l'huys, quand on la mene chez ſon mari, ains ceux qui l'acó-
pagnent l'enleuent & l'emportent au dedans? Eſt-ce pour ſouuenáce qu'ils emporte-
rent ainſi les premieres femmes qu'ils rauirent par force, & qu'elles n'y entrerent pas 1.
d'elles meſmes de leur bó gré? ou ſi c'eſt pource qu'elles veulent que lon penſe qu'el- 2.
les entrét maugré elles, & non pas de leur bonne volonté, au lieu où elles doiuét per 3.
dre leur pucelage? ou ſi c'eſt vn ſigne qu'elle n'en doit plus ſortir ni abádóner la mai-
ſon, ſinó par force, tout ainſi cóme elle y eſt entree auſſi par force: car en noſtre pays
C de la Bœoce on bruſle deuant la porte de la nouuelle mariee l'aixieu de la charrette,
ſur laquelle elle a eſté amenee en la maiſon de ſon mari: voulás par là lui dóner à en-
tendre qu'il faut qu'elle y demeure vueille ou nó, pource que la voiture qui la pour-
roit emmener eſt conſommee.

xxx. Pourquoy l'eſpouſe appelle ſon eſpoux Caius & elle Caia.

Pourquoy eſt-ce que quand ils introduiſent la nouuelle eſpouſee en la maiſon de
ſon mari, ils lui font dire, Là où tu es Caïus, là ie ſeray Caia? Eſt-ce pour teſmoigner
par ces paroles, qu'elle entre pour eſtre incótinét commune en tous biés auec lui, &
pour commáder en la maiſon comme lui? car c'eſt autant à dire comme, là où tu ſe- 1.
ras maiſtre & ſeigneur, là ie ſeray dame & maiſtreſſe: & ont pris ces noms là, qui ſont
communs, les premiers venus, ſans autre raiſon, cóme les Iuriſconſultes vſent de Ca-
ius Seius, Lucius Titius: & les Philoſophes en leurs eſcholes vſent de Dion & de
Theon. Ou bié ſi c'eſt à cauſe de Caia Cecilia, belle & hóneſte dame, qui iadis eut eſ- 2.
pouſé l'vn des enfans de Tarquin, de laquelle on void encore vne image de bronze
D dedans le téple du dieu Sáctus, & y auoit encore anciennement ſes patins & ſes que-
nouilles, les vns pour ſignifiance qu'elle ne bougeoit de la maiſon, les autres pour
monſtrer la beſongne qu'elle y faiſoit.

xxxi. Pourquoy lon chante es nopces Talaſius.

Pourquoy eſt-ce que lon chante es nopces ceſte parole ſi commune, Talaſius?
Eſt-il point tiré de ce mot Grec, Talaſia, qui ſignifie filure de laine? car ils appellent
le pannier où les femmes mettent leurs laines, Calathus, & ceux qui conduiſent l'eſ- 1.
pouſee la font ſeoir deſſus vne toiſon de laine, & elle porte la quenouille & le fu-
ſeau, & enuironne de laine toute la porte de la maiſon de ſon mari. Ou s'il eſt vray 2.
ce que diſent les hiſtoriens, qu'il y auoit vn ieune homme vaillant & adroit aux ar-
mes, & au demeurant fort bien conditionné, qui ſe nommoit Talaſius: & comme
les Romains rauirent les filles des Sabins, qui eſtoient venues à Rome pour voir les
ieux, quelques vns de baſſe condition, aians dependance de ce Talaſius, en choi-

firent vne fille fort belle de visage, & en l'emportant alloient criãt pour leur seureté E parmi les rues, A Talasius, à Talasius à fin que personne ne s'aprochast deux, ni n'attētast de la leur enleuer, faisans entendre qu'ils la menoient pour femme à Talasius: les autres qui les rencontrerẽt par le chemin, les acompagnerent pour l'hõneur de Talasius, & les suiuirent en louant la belle election qu'ils auoient faite, & priãt aux Dieux qu'ils leur en donnassent contentement: & pourautant que le mariage en fut heureux, ils acoustumerẽt depuis à chãter en toutes autres nopces ce nom là de Talasius, tout ainsi comme les Grecs ont coustume de chanter Hymenæus.

XXXII. *Images d'hommes pourquoy iettees en la riuiere.* Pourquoy est-ce qu'au mois de May ils iettent du pont de bois en la riuiere des images d'hommes qu'ils appellẽt Argeos? Est-ce pour memoire que les Barbares qui anciennemẽt habitoient en ce pays là, firent ainsi mourir les Grecs qu'ils pouuoient prendre? mais Hercules qui fut grandement estimé d'eux pour sa vertu, leur osta ceste cruelle façon de tuer les estrangers, & leur enseigna ceste coustume de contrefaire leurs anciennes superstitions de ietter ces images. Or les anciens appelloient tous F Grecs, de quelque contree qu'ils fussent, Argeos: si ce n'est qu'on vueille dire que les Argiens, estans ennemis des Arcadiens, à cause du voisinage, ceux qui s'enfuirent d'Arcadie auec Euander, & se vindrent habituer en ce quartier là, retindrent tousiours la haine & rancune qu'ils auoient de tout temps enracinee en leurs cœurs contre les Argiens.

XXXIII. *Petits enfans pourquoy menez souper auec leurs peres.* Pourquoy est-ce qu'anciennemẽt ils n'alloient iamais souper hors de leurs maisons, qu'ils ne menassent quand & eux leurs petis enfans quand ils estoient encore es premiers ans de leur enfance? Est-ce pour la mesme raison que Lycurgus voulut que les enfans entrassent & hantassent es salles où les hommes mangeoient, à fin qu'ils s'acoustumassent de bonne heure à n'vser point des voluptez de boire & de manger immodereement, comme bestes brutes & rauissantes, aians les plus aagez qui les regardoient & les contrerolloient: & à celle fin aussi que les peres mesmes en G fussent plus retenus & plus honnestes pour la presence de leurs enfans? Car là où les vieillards sont deshontez, ce dit Platon, là est il force que les enfans le soient encore bien dauantage.

XXXIIII. *Decimus Brutus pourquoy fait ses ceremonies en temps diuers des autres.* Pourquoy est-ce que les autres Romains faisans leurs offrandes, cerimonies & sacrifices pour les trespassez au mois de Feburier, Decimus Brutus, ainsi que dit Ciceron, les souloit faire au mois de Decembre? ce Brutus là estoit celui qui le premier enuahit le pays de la Lusitanie, & passa auec armee la riuiere d'Obliuiõ. Est-ce pour-
1. ce que comme la plus part ont acoustumé de ne faire tels seruices pour les morts, que ce ne soit à la fin du mois, & sur la fin du iour, aussi sembloit il y auoir raisõ d'honorer les morts à la fin de l'ãnee? or est le mois de Decembre le dernier de toute l'an-
2. nee. Ou bien pource que c'est vn honneur que lon fait aux Deitez terrestres? or semble il, qu'il est lors la vraye saison de reuerer ces Dieux là terrestres, quand tous les
3. fruits de la terre sont entierement recueillis & serrez. Ou pource que lors qu'ils cõ- H mencent à remuer la terre, pour faire leurs semailles, il est bien raisonnable de auoir
4. souuenance de ceux qui sont sous la terre: Ou pource que ce mois là est dedié & cõsacré par les Romains à Saturne: car ils estiment Saturne l'vn des Dieux de çà bas, & non pas de là-sus: ioint que sa plus solennelle feste, qu'ils appellent les Saturnales, se celebre en ce mois là, où ils font plus d'assemblees & de grandes cheres ensemble, il pensa qu'il estoit raisonnable que les trespassez en sentissent aussi quelque petite partie: ou bien il faut dire que cela est vniuersellement faux, de dire qu'il n'y eust que Decimus Brutus seul qui sacrifiast pour les morts en ce mois: car on fait le seruice de Acca Larentia, & porte lon les effusions solennelles de vin & de laict dessus sa sepulture en ce mois là de Decembre.

XXXV. *Acca Larentia pour-* Pourquoy est-ce qu'ils honorent si fort ceste Acca Larentia, veu qu'elle a esté courtisane? car il y a bien eu vne autre Acca Larẽtia nourrice de Romulus, surnommee

quoy tāt honorez des Romains.

A mee Fabula, à laquelle ils font honneur au moys d'Auril: mais ceste courtisane ci est venue à estre renommee par vn tel moien: Vn secretain du temple de Hercules, estant de grand loisir, comme ils sont ordinairement, ne faisoit le plus souuent que iouer tout le iour aux dez & aux osselets: & vn iour auint par fortune, que personne ne s'y trouua de ceux qui auoient acoustumé de iouër & passer le temps en cest exercice auec lui: parquoy ne sçachāt que faire, ni à quoy passer son temps il s'auisa de conuier son Dieu à iouer aux osselets auec lui, à telles conditiōs, que s'il gaignoit, Hercules lui deust enuoyer quelque bonne auenture, & s'il perdoit qu'il lui deust aprester bien à souper, & vne belle garse pour coucher auec luy. Ces conditions ainsi specifiees, il ietta les dez, & auint qu'il perdit: parquoy voulant acomplir ce qu'il auoit promis, il fit aprester vn souper plantureux à son Dieu, & enuoyant querir ceste Acca Larentia, qui publiquement exerçoit le mestier de courtisane, il la festoya, & apres le festin la coucha dedans le temple mesme, puis ferma les portes
B sur elle: & dit on que la nuict Hercules la vint voir, non qu'il en vsast comme homme, mais qu'il lui dit, que le lendemain matin elle s'en alla sur la place, & que le premier homme qu'elle y rencontreroit, elle le caressast & en fist son ami. Larentia se leuant le matin s'y en alla, & rencontra vn homme riche, qui n'estoit point marié, & auoit ia passé la fleur de son aage, appellé Tarrutius: & s'estant acointee de lui, tant qu'il vescut elle commanda tousiours en sa maison: & à sa mort, par son testament il l'institua heritiere de tous ses biens. Depuis elle mesme venant à mourir laissa toutes ses richesses à la ville, à l'occasion dequoy on lui fait encore ces honneurs.

XXXVI. Pourquoy l'vne des portes de la ville estoit appellee Fenestre.

Pourquoy est-ce qu'ils appellent l'vne des portes de la ville Fenestre, aupres de laquelle est la chambre de Fortune? Est-ce pourautant que le Roy Seruius qui fut tres-heureux auoit bruit de coucher auec la Fortune, & qu'elle le venoit voir par la fenestre de sa chambre? cela est vn conte fait à plaisir: mais apres que le Roy Tarquinius Priscus fut decedé, sa femme Tanaquil, estāt femme sage & qui vouloit regner, 1.
C mettant la teste à la fenestre de la chambre, parla au peuple, & leur persuada d'eslire 2.
Seruius Roy: c'est pourquoy le lieu a depuis retenu ce nom.

XXXVII. Quelles choses consacrees ils ne se soucient de entretenir.

Pourquoy est-ce que des choses qui sont dediees & cōsacrees aux Dieux, la coustume porte que les despouilles seules cōquises en guerre sur les ennemis soient mises à nonchaloir, & que lon les laisse deperir auec le temps, sans qu'on les ait en reuerence, ni qu'on les entretiene & reface quand elles vieillissent? Est-ce point à fin 1.
que croyans que leur gloire defaillant & se passant auec ces premieres despouilles, 2.
ils cerchent tousiours nouueaux moiens de rapporter quelque recente marque de leur vertu? Ou plus tost, pour ce que le temps allant tousiours consumant les signes & marques de l'inimitie, qu'ils ont encōtre leurs ennemis, il seroit odieux qu'eux les allassent renouuellans: car mesme ceux qui entre les Grecs ont les premiers fait des trophees de bronze ou de pierre, n'en sont pas bien estimez.

XXXVIII. Metellus defend de prendre les presages des oiseaux apres le mois de Aoust, & pourquoy.

D Pourquoy est-ce que Quintus Metellus, souuerain Pontife, & au demeurant reputé homme sage & bien entendu en matiere de gouuernement, defendoit que lō ne prist point les presages des oiseaux apres le mois d'Aoust? Est-ce pourautant que nous n'auons acoustumé de vaquer à telles obseruations, sinon au commencement ou pour le moins au haut du iour, & à l'entree au milieu du mois, & nous gardons de les faire es iours du decours, comme estans inutiles à cest effect: aussi 1.
reputoit il que le temps d'apres huit mois estoit comme les vespres, & le soir de l'annee declinante & tendante à sa fin? Ou bien pour ce qu'il se faut seruir des oiseaux, 2.
& obseruer leur vol, alors qu'ils sont entiers & que rien ne leur defaut, comme ils sont auant l'esté: mais en automne, les vns sont maladifs & denuez de leurs pennages & forces, les autres sont encore trop ieunes & trop petis, les autres ne cōparoissant du tout point, pour ce qu'ils sont passagers: & s'en vont en icelle saison.

XXXIX. Pourquoy n'estoit permis à ceux qui n'auoyent presté serment en guerre de tuer ni de fraper l'ennemi.

Pourquoy est-ce qu'il n'estoit pas loisible à ceux qui n'auoient pas presté le ser- E
ment d'homme de guerre, encore qu'ils fussent pour autre occasiō dedans le camp,
de tuer ni de fraper l'ennemi? Ce que Caton mesme l'ancien donne à conoistre
en vne missiue qu'il escrit à son fils, par laquelle il lui mande, que s'il auoit acom-
pli son temps, & que son Capitaine lui eust donné congé, qu'il s'en retournast: ou
bien s'il aimoit mieux demeurer là qu'il demandast à son Capitaine permission &
1 licence de pouuoir combatre & tuer l'ennemi. Est-ce pourautant qu'il faut qu'il
n'y ait que la necessité seule qui permette de tuer vn homme, & celui qui le fait sans
que la loy & le commandement de son superieur l'y contraigne, il est homicide? &
pourtant Cyrus loua Chrisantas de ce qu'estant sur le poinct de tuer son ennemi, &
aiant desia haussé le cymeterre pour lui en donner, soudain qu'il ouit le son de la
trompette qui sonnoit la retraite, il le laissa aller, & ne le frapa point: comme lui
2. estant defendu. Ou pour ce qu'il faut que celui qui se presente à combatre l'en-
nemi, s'il recule ou qu'il fuye, en rende compte, & qu'il en soit puni: car il n'eust pas F
tant fait de seruice à batre ni à tuer l'ennemi, comme il fait de dommage, en restiuāt
ou fuyant. Or celui qui a congé de son Capitaine n'est plus tenu ni obligé aux loix
militaires, mais celui qui a demandé permission de faire ce que font les soudards qui
sont enrollez & qui ont presté le serment, il se remet derechef en la suiettion de la
loy & de son Capitaine.

XL. Pourquoy n'estoit permis au prestre de Iupiter de s'huiler hors du couuert à l'air.

Pourquoy est-ce qu'il n'est pas permis au prestre de Iupiter de s'huiler hors du
couuert à l'air? Est ce pourautant que lon n'estimoit pas honneste ne licite, que les
enfans se despouillassent deuant leurs peres, ni le gendre deuant son beau pere, &
ne se lauoient & estuuoient iamais ensemble anciennement? Or Iupiter est repu-
1. té son pere, & ce qui se fait à descouuert principalement semble se faire deuant les
2. yeux mesmes de Iupiter. Ou bien ne plus ne moins que lon trouueroit estre pe-
ché & irreuerence trop grande de se despouiller à nud dedans vn temple & lieu
sainct & sacré, aussi portoient-ils respect à l'air & au ciel ouuert, comme estant G
plein de Dieux & de demi-Dieux. C'est pourquoy nous faisons beaucoup de cho-
ses necessaires sous le couuert, nous cachans & couurans du toict des maisons de-
3. uant les yeux de la Diuinité. Et puis il y a des choses qui sont commandees par la
loy au prestre seul, & des autres à tous par le prestre, comme pour exemple, en no-
stre pais de la Bœoce, porter chapeaux de fleurs sur la teste, laisser croistre ses che-
ueux, & porter espee, & ne iamais mettre le pied dedans les limites de la Phocide,
sont tous deuoirs & offices de celui qui est Capitaine general. Mais ne taster point
de nouueaux fruits que l'equinoxe Automnal ne soit passé, ni ne tailler la vigne si-
non apres l'equinoxe du printemps, cela est intimé & declaré à tous par le Capitai-
ne general, car c'est la vraye saison qu'il faut faire l'vn & l'autre. Au cas pareil aussi
semble-il, que parmi les Romains le propre deuoir du prestre soit, ne monter point
à cheual, n'estre iamais plus de trois nuicts hors la ville, n'oster iamais son chapeau
ou habillement de teste: à raison duquel il est appellé en langage Romain *Flamen*. H
4. Mais il y a beaucoup d'autres offices qui sont notifiez & declarez à tous par le pre-
stre, entre lesquels l'vn est, ne s'huiler & oindre iamais à l'air au descouuert: car les
Romains auoient ceste façon de faire pour fort suspecte, & ont encore opinion
qu'il n'y a riē eu qui tant ait esté cause de reduire les Grecs sous le ioug de seruitude,
& de les rendre lasches, que les parcs où les ieunes gens s'exercent à nud, & les ieux
de la lucte, pour ce que tels exercices ont engendré par les villes beaucoup de perte
de temps, d'oisiueté, de paresse languissante, & de vicieuses occupations, comme de
faire l'amour aux ieunes garçons, & corrompre les corps des ieunes gens par les
faire dormir & promener à certaine mesure, se mouuoir de mouuemēs compassez
par art, garder vne reigle de viure exquise: par lesquelles façons de faire ils ne se
sont donnez de garde qu'ils ont oublié tout exercice des armes, & ont mieux aimé

A estre tenus & estimez bons lucteurs, bons baladins, & beaux ieunes hommes bien mignons, que non pas bons pietons ne bons gendarmes. Or est il mal-aisé de fuir ces inconueniens là, quád on s'acoustume à se despouiller nud à descouuert deuant tout le monde: mais ceux qui s'huilent à couuert en la maison, & y traitent leurs corps, ne font point de faute.

Pourquoy est-ce que l'anciéne mõnoye auoit d'vn costé la teste de Ianus à deux visages, & de l'autre costé la proue ou la pouppe d'vn batteau engrauee? Est-ce, cõme plusieurs disent, pour honorer la memoire de Saturne, lequel passa en Italie par eau, dedans quelque vaisseau? mais cela se peut aussi bien dire de plusieurs autres, car & Ianus & Euáder & Æneas y vindrét semblablement par la mer: au moien dequoy lon pourroit à l'auenture côiecturer auec meilleure raison, qu'il y a aucunes choses 1. qui sont bónes & honnestes aux villes, & d'autres qui leur sont necessaires: & entre celles qui sont honnestes, la principale, le bon gouuernement: & entre les necessai-B res, l'aisance de viures. Or pour ce que Ianus leur institua le bon gouuernement, en 2. leur establissant de bónes loix, & ciuilisant leur maniere de viure, qui parauát estoit brutale, & que la riuiere estant nauigable leur fournit abondance de toutes choses necessaires, aucunes en remontant de la mer, & autres en auallát du costé de la terre: la monnoye porte la marque du legislateur, la teste à deux faces, comme nous auons dit à cause de la mutation de façon de viure qu'il introduisit, & de la riuiere par le batteau: encore vserent ils d'vne autre sorte de mõnoye, où il y auoit la figure d'vn bœuf, & d'vn mouton, & d'vn porc, engrauee, dautát que leurs richesses procedoiét principalement dés nourritures, & leurs biens consistoiét en bestail. d'où vient que la plus part de leurs noms anciens estoient Ouilij, Suillij, Bubulci, Porcij, c'est à dire, Bergers, Bouuiers, Porchers, ainsi comme le dit Fenestella.

XLI. Pourquoy la monnoye anciẽne auoit la figure de Ianus d'vn costé, & vne partie de batteau de l'autre.

Autres sortes de monnoye.

Pourquoy est-ce qu'ils font leur thresor où ils retirent l'or & l'argent public du temple de Saturne, & aussi leurs archiues où ils mettent tous leurs contraux, titres, C & enseignemẽs? Est-ce pour l'opinion cõmune que lon a, & la voix qui en est en la bouche de tout le monde, que du regne de Saturne il n'y auoit point d'auarice ni d'iniustice parmi le monde, ains regnoient loyauté, fidelité & iustice parmi les hu- 1. mains? ou pour ce que c'est lui qui a inuenté les fruits, & introduit l'agriculture & le 2. labourage de la terre: car sa faulx signifie cela, non pas ce que dit Antimachus, croyant au poëte Hesiode,

XLII. Pourquoy le thresor & les titres anciens de Rõme estoyent au tẽple de Saturne.

Saturne aiant la peau toute velue
Coupoit auec sa grande faulx tortue,
Au ciel ce dont engendré il estoit,
Et de son pere au lieu il se mettoit.

Or l'abondance des fruits de la terre, & la vente d'iceux, est ce qui amene quantité de deniers. Voila pourquoy ils font ce mesme Dieu autheur & conseruateur de leur felicité, dequoy porte tesmoignage ce que les assemblees qui se font de neuf en D neuf iours sur la place qu'ils appellét Nundinas, c'est à dire, foires ou marchez, ils les estiment sacrees à Saturne: car la foison des fruits est ce qui a dóné commencement à l'emption & védition. Ou bien pour ce que ces raisons là sont fort antiques, & que 3. le premier qui fit du temple de Saturne à Rome le thresor de l'espargne publique fut Valerius Publicola, depuis que les Roys furent chassez: il est plus vray semblable de dire, qu'il choisit ce lieu là pour ce qu'il l'estima fort & seur en veuë de tout le monde, & par consequent malaisé à surprendre ne forcer.

Pourquoy est-ce que ceux qui vienent comme Ambassadeurs à Rome, de quelque part qu'ils vienent, s'en vont premierement au temple de Saturne deuant les Questeurs qui ont la charge du thresor public, faire escrire leurs noms? Est-ce pour autant que Saturne lui mesme estoit estranger en Italie, & pourtát fait il bóne chere 1. aux estrangers? ou bié ceste questió encore se resould par la lecture de l'histoire: car 2.

XLIII. Pourquoy les ambassadeurs estrangers font escrire leurs noms au temple de Saturne.

anciennement les Questeurs ou thresoriers enuoyoient des presens aux Ambassa- E
deurs,& appelloit on ces presẽs qu'õ leur enuoyoit,Lauria: & s'il auenoit qu'ils de-
uinssent malades, ils les faisoyent pẽser, & s'ils trespassoient ils les faisoient inhumer
aux despens de la chose publique:mais maintenant pour le grãd nõbre d'Ambassa-
deurs qui y vienent de tous costez, ils ont bien retrenché ceste despẽse,mais la cou-
stume ancienne est encor demeuree, qu'ils se vont representer aux superintendans
du thresor,& font escrire leurs noms en leurs registres.

Pourquoy est-ce qu'il n'est pas permis au prestre de Iupiter de iurer?Est-ce pour
autant que le iurement est comme vne gehenne & vne torture que lon donne aux
persönnes libres? Or faut il que l'ame aussi bien que le corps du prestre demeure
franche d'estre forcee ni gehennee aucunement.Ou pour ce qu'il n'est pas raisonna-
ble de decroire en petites choses celui auquel on se fie de plus grãdes & diuines. Ou
bien pour ce que tout iurement se termine à la fin en malediction de pariurement:
or toute malediction est odieuse & abominable, & pourtant n'ont pas acoustumé F
les autres prestres mesmes, de iamais maudire. Au moyen dequoy fut louee la pres-
tresse de Pallas à Athenes,de ce qu'elle ne voulut iamais maudire Alcibiades, com-
bien que le peuple lui commandast, car i'ay, respondit elle, l'estat de prestrise pour
prier pour les hommes, non pas pour les maudire. Ou pource que le peril du pariu-
rement seroit commun à toute la chose publique,si vn homme meschant & pariure
auoit la charge & superintendance des prieres & des sacrifices de toute la ville.

Pourquoy est-ce qu'au iour de la feste de Venus, qu'ils appellent Veneralia, ils
respandent grande quantité de vin deuant le temple de Venus? Est-ce pour l'occa-
sion que lon dit,que Mezentius capitaine general des Thoscans enuoya deuers Æ-
neas,lui offrir apointemẽt,prouueu qu'il s'obligeast de lui payer par chascũ an cer-
taine quantité de vins? Ce qu'Æneas lui aiant refusé, il promit à ses gens pour les
animer à bien combatre, de leur donner du vin, quand ils auroiẽt gaigné la batail-
le. Mais Æneas aiant entendu la promesse qu'il auoit faite à ses gens, consacra G
& dedia tout le vin aux Dieux: puis, apres auoir gaigné la bataille, il assembla tout
ce qui en estoit cueilli, & le respandit deuant le temple de Venus. Ou si cela est vn
signe qu'il faut que les hommes soient sobres es iours de feste,& non pas yures,com-
me si les Dieux prenoient plus de plaisir à leur en voir respandre, qu'à leur en voir
boire beaucoup?

Pourquoy est-ce que les anciens tenoient tousiours le temple de la deesse Horta
arriere-ouuert en tout temps?Est-ce pource que,comme dit Antistius Labeo, Hor-
tari en Latin signifie enhorter & inciter,& qu'ils estimoiẽt qu'il faloit que la Deesse
qui enhorte & incite les hommes à entreprendre & à faire de belles choses,qu'ils ap-
pellent Horta,fust tousiours en action,& qu'elle ne chommast iamais, que sa mai-
son ne fust iamais fermee, & que iamais elle ne cessast de besongner? ou plus tost
comme ils la nomment maintenant Hora, la premiere syllabe longue, qui est vne
Deesse vigilante & soigneuse, comme celle qui a la garde & le soin des choses hu- H
maines:& pourtant estimoient ils qu'elle ne deuoit iamais estre oiseuse ni paresseu-
se.Ou bien ce nom là, comme plusieurs autres, est Grec, & signifie vne Deité qui a
l'œil par tout & qui contrerolle tout, & pourtant sa maison est tousiours ouuerte,
comme de celle qui ne dort ni ne repose iamais. Mais s'il est vray, cõme dit Labeo,
que ce mot de Hora soit tiré du Grec ὁρμᾶν & παρορμᾶν, qui signifie inciter, conside-
rez si ce mot aussi d'Orator,qui est vn conseiller de peuple,incitant & esmouuant,en
seroit point bien deriué,non pas d'oraison,qui est à dire priere & suplication,com-
me quelques vns veulent dire.

Pourquoy est-ce que Romulus fonda le tẽple de Vulcan hors de la ville de Ro-
me? est-ce point pour la ialousie que lon conte que Vulcan eut cõtre Mars à cause
de sa femme Venus,& lui estãt tenu pour fils de Mars ne voulut pas le loger en mes-
me

A me maison ni en mesme ville que lui? Ou bien ceste consideration seroit elle point 2.
trop folle? Mais il edifia des le commencement ce Temple des lors qu'il regnoit auec son compagnon Tatius, pour vn cõclaue & vn conseil secret, à fin que tenans là leurs assemblees de cõseil auec les Senateurs, en lieu ou on ne les interromproit, ni ne les troubleroit on point, ils peussent deliberer & consulter de leurs afaires à leur aise & à recoy. Ou bien, pour ce que Rome des sa premiere fondation a tousiours 3.
esté fort suiette au feu, il fut bien d'auis d'honorer le Dieu de feu, mais que ce fust dehors la ville.

XLVIII. Pourquoy les cheuaux & asnes chomment le iour des Consales.

Pourquoy est-ce que le iour de la feste des Consales ils couronnét de fleurs & de festons les cheuaux & les asnes, & les laissent chommer: Est-ce pour autant que la solennite se fait en l'honneur de Neptune, qu'ils surnomment le cheualier, & l'asne le sent & participe de la feste pour l'amour du cheual? ou pour ce que le nauigage aiāt esté trouué, & la façon de voiture par la mer, les bestes de charge & de voiture en 1.
B eurent de tant meilleur temps, & quelque repos? 2.

XLIX. Comment deuoient marcher ceux qui briguoient les estats.

Pourquoy est-ce que ceux qui poursuiuoient quelque office & magistrat, se deuoient par la coustume, comme dit Caton, presenter au peuple pour faire leur brigue en robe simple, sans saye par dessous? Estoit-ce de peur qu'ils ne portassent sous leurs robes de l'argent, pour en corrõpre & acheter les voix & suffrages du peuple? 1.
Ou plus tost pour ce qu'ils iugeoient dignes d'auoir charge publique & magistrat, 2.
non ceux qui estoiét les plus riches ou les plus nobles, mais ceux qui auoiét les corps plus cicatricez de coups receus en la guerre pour le seruice de la chose publique: & pour ce à fin que telles cicatrices fussent plus aisees à voir à ceux à qui ils parloient, ils descendoient ainsi sans sayes, en robes simples, à la poursuite de leur brigues. Ou 3.
bien pour ce qu'ils s'humilioient par ceste nudité, pour gaigner la bonne grace de la commune, aussi bien que par toucher en la main, supplier, & embrasser les genoux des élisans.

L. Pourquoy le prestre de Iupiter se depose de sa prestrise, si sa femme meurt.

C Pourquoy est-ce que le prestre de Iupiter quand sa femme vient à mourir se depose de sa prestrise, ainsi comme Teius a laissé par escrit? Est-ce pourautant que celui qui a eu femme & puis l'a perdue, est plus malheureux que celui qui n'en a du tout point eu? car la maison de celui qui a femme espousee est entiere & parfaite, mais celle de celui qui l'a eue & puis l'a perdue, non seulement est imparfaite, mais 1.
aussi mutilee. Ou bien c'est pour ce que la femme du prestre s'employe quand & 2.
son mari au seruice des Dieux, car il y a plusieurs cerimonies qu'il ne peut faire seul que sa femme ne soit presente: or d'en espouser vne autre soudain que la premiere est trespassee, il n'est à l'auenture pas possible ni autrement hõneste: c'est pourquoy par ci deuant il ne lui estoit pas mesme permis de repudier sa féme, ni encore maintenant ce semble, sinon que Domitian en estant requis l'a permis de nostre temps: les autres prestres assisterent à ceste dissolution de mariage, là où ils firent plusieurs cerimonies estranges, hideuses & terribles. Mais quant à cela on le trouuera moins D estrãge qui aura premierement seu & entendu, que quand l'vn des Censeurs venoit à mourir, il faloit que l'autre se deposast & quitast aussi son office: toutefois quand Liuius Drusus fut decedé, son compagnon Æmilius Scaurus ne voulut pas quitter ni renoncer son office, iusques à ce qu'il y eust quelques vns des Tribuns du peuple qui commanderent qu'on le menast en prison.

LI. Pourquoy l'on met vn chien aupres des Lares, qui sont reuestus de peaux de chien.

Pourquoy est-ce qu'aupres des Lares, que proprement ils appellent Præstites, ils mettent vn chien, & eux sont reuestus de peaux de chien? Est-ce pourautant que ce mot Præstites signifie autant comme estans deuant? Or faut il que ceux qui sont deuant gardét, & qu'ils soient terribles aux estrangers, comme l'est vn chien de garde, & doux à ceux de la maison. Ou plus tost ce que disent aucuns des Romains est 1.
veritable, cõme aussi l'estime Chrysippus le philosophe, qu'il y a de mauuais esprits 2.
qui vont çà & là se promenans par le monde: & sont les bourreaux des Dieux, par

lesquels ils tourmentent & punissent les iniustes & meschans hommes: aussi tienent E
ils que ces Lares sont esprits malins & diables, qui vont espiant & guettant la vie des
hommes: c'est pourquoy ils les vestent de peaux de chiens, & leur mettent vn chien
aupres d'eux: comme voulans donner à entendre, qu'ils sont aspres à recercher & à
punir les meschans.

LII. Pourquoy lon sacrifie vn chié à Genita Mana, & de la priere qu'on lui fait.

Pourquoy est-ce qu'à la Deesse appellee Genita Mana on sacrifie vn chien, &
lui fait on priere, que de ceux qui naissent en la maison il n'y en ait pas vn qui de-
uiene bon? Est-ce pourautant que ceste Genita est vne Deesse, qui a la superinten-
dance sur les enfantemens, & la naissance des choses corruptibles? car ce mot si-
gnifie quelque coulement, ou bien generation coulante: & comme les Grecs sa-
crifient à Proserpine vn chien, aussi font les Romains à Genita, pour ce qui naist à
la maison, Socrates dit aussi que les Argiens sacrifient vn chien à la Deesse Ilithya,
pour auoir facile deliurance en leurs enfantemens. Au demeurant quant à la prie-
re, qu'il ne naisse en la maison rien qui deuiene bon, elle ne s'entend pas à l'auenture F
des personnes, mais des chiens qui naissent en la maison, lesquels doiuent estre non
doux, mais aspres & terribles: ou bien c'est pour ce que les morts s'appellent bons,
ou de bonne memoire & gentils: ainsi en paroles couuertes ils prient que nul de
leurs domestiques ne meure: ce qu'il ne faut pas trouuer estrange, par ce qu'Aristo-
te escrit, qu'en vn certain traité de paix entre les Arcadiens & les Lacedæmoniens il
fut mis, Que lon ne feroit bon personne de Tegeates, pour secours qu'ils auroit
porté, ou faueur qu'il eust presté à ceux de Lacedęmone: & dit que ce mot, faire bon,
signifie tuer.

LIII. Pourquoy en vne procession ils font crier à vendre les Sardianiens.

Pourquoy est-ce que quand ils conduisent vne procession de sacrifice au Capi-
tole, iusques auiourd'hui ils font crier par vn heraut, A vendre les Sardianiens: &
meine lon deuant toute la pompe vn vieillard par moquerie, qui a vn ioyau pendu
au col, tel comme les enfans de bonne maison ont accoustumé de porter, qui s'ap-
pelle Bulla? Est-ce pourautant que les Veïens, qui anciennement estoit vne puis- G
sante ville de la Thoscane, firent longuement la guerre à Romulus, & fut la derniere
ville qu'il y prit, & en vendit beaucoup de prisonniers auec leur Roy mesme, se mo-
quant de sa lourderie & bestise: & pour ce que les Thoscans anciennemét, sont ve-
nus de la Lydie, & que la capitale ville de la Lydie est Sardis, ils crioient ainsi les pri-
sonniers Veïens à védre, sous le nom de Sardianiens, & iusques auiourd'hui par ieu
& moquerie ils retienent encore ceste coustume.

LIIII. D'où vient que la boucherie est appellee Macellum.

D'où vient qu'ils appellent la boucherie où lon vend la chair, Macellum? Est-
ce point pour ce que ce mot par corruption de langage est deriué de μάγειρος, qui si-
gnifie cuisinier en la langue Grecque, comme plusieurs autres mots par vsage ont
1. esté receus tous corrompus: car le C. a grande affinité auec le G. en leur lágue, & ont
bien tard commencé à vser du G, de l'inuention d'vn nommé Caruilius Spurius: &
2. puis ceux qui ont la langue grasse prononcent ordinairement L. au lieu de R. ou bié
ceste question se peut mieux soudre par la conoissance de l'histoire: car on lit que ia- H
dis fut vn homme violét & voleur nommé Macellus, qui apres auoir fait plusieurs
voleries, à peine fut pris à la fin & puni: & que de ses biens fut bastie vne boucherie
publique à vendre la chair qui fut apellee Macellum, de son nom.

LV. Pourquoy aux Ides de Ianuier est permis aux menestriers d'aller par la ville en habits de femmes.

Pourquoy est-ce qu'au iour des Ides de Ianuier il est permis aux menestriers
ioueurs de fleutes, d'aller par la ville desguisez auec robes de femme? Est-ce pour la
cause que ló allegue que le Roy Numa leur auoit dóné de gráds & honorables pri-
uileges de son temps, pour la deuotion grande qu'il auoit aux seruices des Dieux, &
depuis pource que les dix Tribuns militaires qui succederent au lieu des Consuls, les
leur osterent, ils sortirent & s'en allerent hors de la ville de Rome? si furent bien tost
apres regrettez du peuple, ioint qu'ils en faisoient conscience, pour ce qu'es sacrifi-
ces que lon faisoit par la ville lon ne sonnoit point de la fleute: & pource qu'ils ne

voulu-

A voulurent pas reuenir quand on les enuoya querir, ains se tindrent à Tyuoli, il y eut vn serf afranchi, qui secrettement promit aux magistrats qu'il trouueroit moien de les ramener: & aiant fait aprester vn magnifique festin, comme s'il eust fait quelque grād sacrifice, il y appella ces iouenrs de fleutes & aubois: il y auoit des femmes à ce festin, & ne fit on toute la nuict que danser, iouer & baller: mais soudain ce festoiāt fit semer vn bruit que son maistre venoit, & faisant semblant d'en estre tout troublé, il persuada à ces menestriers de monter vistement dedās des chariots couuerts tout à l'entour de peaux, & s'en aller à Tyuoli: or estoit ce vne tromperie, car tournāt les chariots sans qu'ils s'en donnassent garde, tāt pour les tenebres de la nuict que pour ce qu'ils auoient bien beu, il les rendit tous au poinct du iour dedans Rome, ainsi comme ils s'estoient desguisez la plus part de robes bigarees, à vsage de femmes: ainsi estans gaignez par les magistrats auec bonnes paroles & reconciliez à la ville, ils retindrent tousiours depuis ceste coustume d'aller tous les ans à tel iour, follastrans
B ainsi desguisez par la ville.

LVI. De qui lon tiét que le temple de Carmenta a esté basti.

Pourquoy est-ce que lon tient qu'anciennement les Meres fonderent & bastirent le temple de Carmenta, & le reuerent encore iusques auiourd'hui grandement? Car on dit que le Senat vn temps fut defendit aux Dames d'aller en coches par la ville, dequoy elles furent si despitees, que pour se venger de leurs maris elles conspi- 1.
rerent entre elles de n'engrosser point, & de ne faire point d'enfans, iusques à ce que les hommes se r'auiserent, & leur permirent d'aller en coches comme deuant, ainsi recommencerent à naistre des enfans, & celles qui en portoient & en faisoient beaucoup, fonderent alors le temple de Carmenta. Et dit on que ceste Carmenta fut la mere d'Euander, qui vint quand & lui en Italie, & s'appelloit en son droit nom Themis, ou comme les autres disent, Nicostrata, & pour ce qu'elle rendoit des responses prophetiques, & oracles en vers, les Latins la surnommerēt Carmenta, pour ce que ils appellent les vers Carmes. Les autres estiment que Carmenta soit vne des Par- 2.
C ques, & que c'est la cause pourquoy les Meres luy sacrifient. Or la deriuation de ce mot Carmenta, est, *carens mente*, c'est à dire, hors du sens, à cause de ses transportemens d'esprit: tellement que les carmes ne lui ont pas donné le surnom de Carmenta, mais au contraire les carmes ont esté ainsi appellez d'elle, pour ce que quand elle estoit rauie & transportee hors de son sens, elle chantoit des oracles & propheties en carmes.

LVII. D'où vient qu'on respand du laict, & qu'on n'aporte point de vin au sacrifice de Rumina.

Pourquoy est-ce que les femmes qui sacrifient à la Deesse Rumina, respandent du laict sur leur sacrifice, & n'y aportent & n'y boiuent point de vin? Est-ce pourautant que les Latins appellent la māmelle Ruma, & dit-on que le figuier sauuage, aupres duquel la Louue donna son pis à teter à Romulus, en fut appelle pour cela Ficus Ruminalis? Ne plus ne moins donc que nous appellōs en nostre langage Grec Thelonæ, les nourrisses qui nourrissent les enfans de laict, estant le mot tiré de Thelé, qui signifie la māmelle: aussi ceste deesse Rumina, qui est comme nourrice, & aiant soin du nourrissement des enfans, ne reçoit point en ses sacrifices du vin, comme estant
D nuisible à la nourriture des petis enfans.

LVIII. D'où viennent ces mots Patres, & Patres conscripti.

Pourquoy est-ce que des Senateurs ils en appelloient les vns Patres simplement, & les autres Patres Conscripti? Est-ce pour autant que les premiers ordonnez par Romulus furent appellez Patres & Patriciens, c'est à dire gentils hommes, que nous appellons Eupatrides: ou bien pour ce qu'ils pouuoient monstrer leurs peres? & 1.
ceux qui y furent depuis adioustez des maisons populaires, furent nommez Patres 2.
Conscripti.

LIX. Pourquoy vn autel commun à Hercules & aux Muses.

Pourquoy est-ce qu'il y auoit vn autel commun à Hercules & aux Muses? Est-ce pource que Hercules enseigna les lettres à Euander, ainsi comme escrit Iuba? Et estoit lors trouué office honorable d'enseigner les lettres à ses parens & amis: car bien tard a lon commencé à les enseigner pour salaire d'argent: & le premier qui en tint

publiquement eschole fut vn nommé Spurius Caruilius, serf afranchi de ce Caruilius qui le premier repudia sa femme. E

LX. D'où vient que les femmes ne participent à ce qui est sacrifié sur le grand autel d'Hercules.

Pourquoy est-ce que y aiant deux autels dediez à Hercules, les femmes ne participent point, ni ne tastent point de ce qui est offert & sacrifié dessus le grand? Est-ce pource que lon dit, que Carmenta n'arriua pas à temps pour assister au sacrifice, aussi ne fit pas la famille des Pinariens, dont ils ont eu le nom? car pource qu'ils estoient venus trop tard ils ne furent pas admis au festin auec les autres qui faisoient
1. bonne chere, & pour ceste cause furent nommez Pinariens, comme qui diroit afamez: ou bien, seroit ce pour la fable que lon raconte de la chemise empoisonnee
2. du sang de Nessus, que Deianira donna à Hercules?

LXI. Dieu tutelaire n'est nommé ni conu, & pourquoy.

Pourquoy est-ce qu'il est defendu de nommer ni de demander le Dieu tutelaire, qui a particulierement en recommandation le salut & la conseruation de la ville de Rome, ni d'enquerir s'il est masle ou femelle? & ceste defense procede d'vne superstitieuse crainte qu'ils ont, dautát qu'ils disent que Valerius Soranus en mourut de male mort, pour auoir osé le proferer. Est-ce pour vne raison que quelques historiens F
1. Latins en alleguét, qu'il y a certaines cerimonies & certains charmes, dont on euoque les Dieux, par lesquels ils ont opinion de pouuoir euoquer & attirer les Dieux tutelaires de leurs ennemis, & les faire venir habiter chez eux, & pourtát ont ils peur que lon ne leur en face autant à eux-mesmes? A ceste cause, comme iadis les Tyriens, ainsi que lon trouue par escrit, estant leur ville assiegee, enchainerent les images de leurs dieux, de peur qu'ils ne s'en allassent & ne les abádonnassent: & d'autres demádent des pleges & respondans, quand ils les enuoyét ou lauer ou nettoyer: aussi estiment les Romains, que l'estre inconu, & non iamais nommé, soit la meilleure & la plus seure garde de leur Dieu tutelaire. Ou bien comme Homere a bien dit,

2. *La terre à tous les humains est commune.*

Iliad. liu. 15.

afin que les hommes adorent tous les Dieux, & qu'ils honorent la Terre, puis qu'elle leur est commune: aussi les anciens Romains ont ainsi caché & celé le Dieu ou l'ange qui a leur cité particulierement en garde, afin que leurs citoiens n'adorassent pas celui là seul, mais aussi tous les autres. G

LXII Pourquoy le prestre nommé Pater Patratus est estimé le plus grand entre les Feciales.

Pourquoy est-ce qu'entre les prestres qui se nommét Feciales, qui sont ceux qui ont la superintendance des cerimonies que lon obserue à rópre la guerre, ou à traiter de paix, celui qui est nommé Pater Patratus est estimé le plus grand, & c'est celui de qui le pere vit encore, & qui a des enfans? Icelui a encores aujourd'hui de grádes prerogatiues, & a lon gráde fiance en lui: car les Empereurs mesmes s'ils ont des personnes, qui pour leur ieunesse & pour leur beauté aient besoin de soigneuse, fidele & diligente garde, ils les mettent ordinairement entre leurs mains. Est-ce pourautant
1. qu'ils sont plus contraints d'estre sages, pour la crainte de leurs peres d'vn costé, & pour la honte de scandalizer leurs enfans de l'autre? ou bien est-ce pour la cause que le nom mesme declare? car ce mot Patratus veut dire autát, comme parfait & acompli, comme estant celui là plus entier & plus acheué que les autres qui a eu ce bon H
heur du viuant de son pere, d'auoir des enfans. Ou bien est-ce pour ce qu'il faut que
2. celui qui a la cure & superintendance des traitez de paix & des iuremens, regarde, comme dit Homere, deuant & derriere lui, & voudroit la raison que celui là eust fils, pour lequel, & pere auec lequel il peust consulter.

LXIII. D'où vient que le Roy des sacrifices ne peut exercer aucun magistrat ni haranguer deuant le peuple.

Pourquoy est-ce qu'il est interdit à celui qui s'appelle Rex sacrorum, c'est à dire Roy des sacrifices, de tenir & d'exercer aucun magistrat publique, & de harenguer deuant le peuple? Est-ce point pource qu'anciennement les Roys faisoyent eux-mesmes la plus part des principaux sacrifices auec les prestres, mais pourtant qu'ils deuindrent insolens, superbes & arrogans, tant qu'ils s'en rendirent insupportables, la plus part des peuples de la Grece retrancherent la licence des leurs, & leur laisserent seulement la preeminence de faire les sacrifices publiques aux Dieux? mais les

Romains

A Romains aians de tout point chassé les leurs, establirent vn autre officier qu'ils appellerent Roy, à qui ils donnerent la superintendance des sacrifices, & ne lui permirent pas d'exercer autre office quelcõque, ni s'empescher des afaires publiques, afin que l'on conust qu'ils ne souffriroient personne regner à Rome sinon es cerimonies des sacrifices, & qu'ils n'endureroient ce nom de royauté, sinon pour le respect des Dieux. A ce propos il se fait sur la place, au lieu qui se nomme Comitium, vn certain sacrifice pour la chose publique que ce Roy fait: mais incontinent qu'il l'a parachevé, il s'enfuit tant qu'il peut hors de la place.

Pourquoy est-ce qu'ils ne permettẽt pas que lon oste la table vuide du tout, ains veulent qu'il y ait tousiours quelque chose dessus quand on l'oste? Est-ce pource qu'ils donnent par cela couuertement à entendre, qu'il faut tousiours garder quelque chose de ce que nous auõs present pour l'auenir, & se souuenir auiourd'hui de 1. demain: Ou pource qu'ils estimoient estre honneste retenir & reprimer son appetit 2. B quand il y a encore dequoy le contenter & l'assouuir, car ils appetẽt moins ce qu'ils n'ont pas, quand ils s'abstienent de ce qu'ils ont. Ou bien est-ce par vne acoustuman 3. ce d'humanité enuers leurs seruiteurs domestiques, lesquels ne sont pas tant aises de auoir dequoy manger, que de ce que c'est du relief de leurs maistres, cuidans en maniere de dire, estre par cela compagnons de table auec leurs maistres? Ou bien pour- 4. ce qu'il ne faut pas souffrir qu'vne chose sacree demeure iamais vuide, & la table est chose sacree?

LXIIII. *Pourquoy ils laissent tousiours quelque chose sur la table.*

Pourquoy est-ce que le mari n'aproche pas de sa nouuelle espousee, qu'il y ait de la lumiere, pour la premiere fois, ains en tenebres? Est-ce pourautant qu'il la reuere encore, comme si elle ne lui estoit rien, auãt qu'il ait eu sa compagnie? Ou biẽ, comme Solon en ses ordonnances commanda que la nouuelle mariee n'entrast point en sa chambre nuptiale, que premierement elle n'eust mangé de la chair de coing; 1. C afin que ceste premiere rencontre ne fust point mal-plaisante ni fascheuse au mari: 2. aussi le legislateur Romain a voulu cacher en l'obscurité des tenebres, les deformitez & imperfections du corps de la nouuelle mariee, si aucune y en auoit. Ou bien 3. cela est institué pour monstrer combien on doit estimer damnable toute assemblee d'homme & de femme qui n'est pas legitime, veu qu'en celle qui est licite & legitime, encore l'ordonnance y a adiousté quelque honte.

LXV. *Pourquoy l'espoux n'aproche de son espouse qu'en tenebres la premiere fois.*

Pourquoy est-ce que l'vne des carrieres où se font les courses des cheuaux s'appelle Circus Flaminius? Est-ce point pource que l'vn des anciẽs nommé Flaminius aiant donné le champ où est le parc & carriere, ils employerent le reuenu d'icelui champ à faire des courses de cheuaux & de chariots, & pource qu'il y auoit encore de l'argent de reste, ils l'employerent à faire acoustrer le grand chemin qu'ils appellent Via Flaminia?

LXVI. *De Circus Flaminius.*

Pourquoy est-ce que les huyssiers qui portent les faisceaux de baguettes deuant D les Magistrats, s'appellent Lictores? Est-ce pourtant que c'estoient ceux qui lioient les mal-faiteurs, & qui suyuoient Romulus, aians des cordes & courroies alentour 1. d'eux? & la commune du peuple Romain appelle lier & garrotter, *alligare*, mais ceux qui parlent plus proprement, disent *ligare*? Ou bien pource que maintenant on 2. a entreietté en ce mot là vn C, & parauant ils s'appelloient *Litores*, estans officiers qui auoient charge & administration publique: car il est notoire à tout le monde presque, qu'en plusieurs villes de la Grece le public s'appelle iusques auiourd'hui Liton.

LXVII. *Des huissiers nommez Lictores.*

Pourquoy est-ce que les Luperques sacrifient vn chien? Les Luperques sont personnes qui courent par la ville à vn certain iour de feste appellee Lupercales, tous nuds auec des brayes seulement deuant leur nature, & ont des courroyes de cuir en leurs mains, dont ils frapent tous ceux qu'ils rencontrent en leur chemin. Est- 1. ce pourautant que tout ce qui se fait en ceste cerimonie là est vne purification de

LXVIII. *Pourquoy les Luperques sacrifient vn chien.*

la ville: d'où vient qu'ils appellent le mois auquel elle se fait, *Februarius*, & le iour *Fe-* E
bruata, de ce mot *Februare*, qui signifie purger & purifier: & les Grecs presque tous
vniuersellement immolent vn chien pour victime en tous leurs sacrifices de puri-
fication, encores iusques auiourd'hui, & portent à Proserpine entre les autres of-
frandes de purificatiõ des petis chiens, & essuyẽt tout alentour auec des petis chiẽs
ceux qui ont besoin d'estre purifiez, appellans ceste maniere de Purification Peris-
2. cilacisme. Ou bien pour ce que Lupus signifie vn Loup, & Lupercalia la feste aux
Loups: or est-ce l'ennemi du Loup que le chien, & pourtant le sacrifie lon es festes
3. des Loups. Ou pourautant que les chiens abayent aux Luperques, & les importu-
4. nent & faschent, quand ils courent par la ville. Ou bien c'est pour ce que ceste feste
& sacrifice se fait en l'honneur du Dieu Pan, à qui les chiens sont agreables pour la
garde des troupeaux.

LXIX. *Des coches attelez en la solennité de la feste nommee Septimontion.*

Pourquoy est-ce qu'anciennement au iour de la solennité qu'ils appellent Septi-
montion, ils n'vsoient point de coches attelez, comme iusques auiourd'hui ceux F
qui ne mesprisent pas les anciennes institutions l'obseruent encore? Ce iour de Se-
ptimontion est vne feste qu'ils celebrent en memoire de ce que la septieme mon-
taigne fut adioustee & enfermee dedans le pourpris de la ville de Rome, qui par ce
1. moien vint à auoir sept montaignes encloses au dedans de son enceinte. Est-ce
2. pour la raison que quelques vns des Romains imaginent, que la ville n'estoit pas
encore du tout conioincte ne composee de toutes ses parties: ou bien si cela n'est
point autrement à propos, seroit ce point pour ce qu'ils estimerent auoir acheué
vn grand ouurage, quand ils eurent fait & parfait l'enceinte de leur ville, & pense-
rent qu'elle ne procederoit iamais plus oultre en grandeur, à l'occasion dequoy ils
se reposerent eux, & firent semblablement reposer les bestes de voicture qui leur a-
uoient aidé à faire leur closture, & voulurẽt qu'ils iouissent du repos de la feste & so-
3. lennité commune, ou bien c'est qu'ils voulurent que leurs citoiens solennisassent &
honorassent de leur presẽce toutes autres festes de la ville, mais specialemẽt celle qui G
estoit ordõnee & instituee pour le peuplement & agrandissement d'icelle, & à ceste
cause n'estoit pas permis que au iour de la dedicasse & feste d'icelle on attelast aucu-
ne voiture, pour en sortir & l'abandonner.

LXX. *De ceux qu'on appellent Furciferos.*

Pourquoy est-ce qu'ils appellent Furciferos, comme qui diroit Porte-fourches,
les esclaues notez ou de larcins ou d'autres tels crimes & forfaitures seruiles? Est-
ce point vn certain signe de la diligence & soigneuse preud'hommie des anciens?
car le pere de Famille qui auoit surpris vn sien serf en quelque meschanceté, lui fai-
soit porter sur son col vn bois fourché, que lon met sous le timon d'vn chariot, par
toute la contree de la ville, & tout le voisinage où il habitoit, en la veuë de tout le
monde, afin que lon se deffiast de lui, & que lon s'en gardast de là en auant. Or ce
bois là s'appelle en langage Grec Sterinx, & en Latin Furca: & c'est pourquoy celui
qui estoit ainsi contraint de porter çà & là ce bois fourché, s'appelloit par reproche
Furcifer. H

LXXI. *Pourquoy lon attachoit du foin aux cornes des bœufs farouches.*

Pourquoy est-ce qu'ils attachent vn peu de foin aux cornes des bœufs qui sont dã-
gereux de la corne, afin que ceux qui les rencontrent en leur chemin s'en donnent
de garde? Est-ce point pourautant que les bœufs, les cheuaux, les asnes, & les hom-
mes mesmes deuienent fiers & insolens, pour estre trop nourris, & pour manger à
cœur saoul? ainsi que le poete Sophocles le tesmoigne en quelque lieu, disant,

Comme vn cheual regimbe de fierté,
Quand il est trop nourri & bien traitté,
Si fais-tu toy: pour auoir grasse pance,
Et bouche pleine, entres en arrogance.

& pourtant disoient les Romains, que Marcus Crassus auoit du foin à la corne: car
ceux qui harassoient & trauailloient les entremetteurs du gouuernement des afai-
res

A res de la chose publique, se donnoyent bien garde de s'attacher à lui, comme à celui qui estoit vindicatif & dangereux à assaillir: mais toutefois aussi dit-on depuis que Cæsar auoit osté le foin de la corne à Crassus, pour ce que ce fut celui qui le premier lui fit teste au maniement des afaires, & ne se soucia point de lui.

LXXII. Des lanternes ouuertes des Augures.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment que les prestres qui predisent les choses à auenir par le vol des oiseaux, lesquels on appelloit anciennement Auspices, & maintenant Augures, doiuét tousiours auoir leurs lanternes ouuertes, & point de couuercle dessus? Est-ce point pource que comme les anciens philosophes Pythagoriens par petites choses en signifioient & donnoient à entendre de bien grandes, comme quand ils defendoient de se seoir sur le boisseau, & de attiser le feu auec l'espee: aussi les anciens Romains vsoient de plusieurs ænigmes, c'est à dire, de signes exterieurs, qui figuroient quelque secrette & cachee intelligence, mesmement es choses sainctes & sacrees, comme est cestui-ci de la lanterne, laquelle ressemble au corps qui contient B nostre ame: car l'ame qui est dedans se rapporte à la lumiere, & faut que la raison qui est en elle soit tousiours ouuerte & tousiours voiant, sans iamais estre renfermee, ni des vents agitee? Or quand il fait vent, les oiseaux en leur vol ne sont pas bié fermes, & ne peuuét dóner de presages certains à cause de leur variatió & instabilité, pourtant enseignent-ils par ceste coustume à ceux qui deuinent par le vol des oiseaux, de ne les aller point considerer & obseruer quand il fait vent, mais quand l'air est tout serain & si calme que lon y peut porter la lanterne toute descouuerte.

LXXIII. Defendu aux Augures vlcerez d'obseruer le vol des oiseaux

Pourquoy est-ce qu'il estoit defendu à ces prestres là, d'aller obseruer le vol des oiseaux s'ils auoient quelque vlcere sur leurs corps? Cela n'estoit-il point ordonné pour signifier aussi quelque chose; c'est asauoir, qu'il ne se faut point entremettre
du seruice des Dieux, ni de traiter les choses sainctes & diuines, quand on a quel- 1.
que ennui secret qui ronge le cœur, ni aucun vlcere ou passion imprimee en son
C ame, ains faut que lon soit sans tristesse, l'esprit clair & net, sans estre diuerti ni di-
strait d'aucune fascherie ne douleur? ou bien pource qu'il est conforme à la raison, 2.
s'il n'est pas loisible ne legitime d'offrir aux Dieux pour ostie aucune beste qui soit vlceree, ni aussi prédre presage du vol d'oiseaux tarez & maleficiez, que plus estroitement ils gardassent ceste obseruatió en leurs propres personnes mesmes, & qu'ils n'allassent point obseruer & contempler les significances des prognostiques celestes, qu'ils ne fussent eux-mesmes bien saincts & nets, sans qu'il y eust en leurs personnes rien de defectueux, car l'vlcere semble estre vne maniere de mutilation & pollution du corps.

LXXIIII. Du Temple de Fortune la Courte, basti par Seruius Tullius.

Pourquoy est-ce que le Roy Seruius Tullius fonda & bastit vn temple, que les Latins appellent Breuis Fortunę, c'est à dire, de Fortune la petite ou la courte? Est-ce en memoire de ce qu'estát petit au commécement & de fort basse condition, comme celui qui estoit né d'vne mere captiue, il deuint neantmoins à la fin, par le bene-
fice & la faueur de Fortune, Roy de la ville de Rome? ou bien pource que ceste mu- 1.
D tation monstre plustost vne grandeur qu'vne petitesse de la Fortune, il faut dire que 2.
ce Roy Seruius a deifié & attribué diuinité à la Fortune plus que nul autre, aiát imposé son nom à toutes sortes presque d'actiós: car non seulement il edifia des téples à Fortune la puissante, & destournant malencótre, Douce, Aisnee & Masle, mais aussi y a-il vn temple de Fortune propre, vn autre de Fortune retournee, vn autre de bonne esperance, vn autre de vierge: & quel besoin est-il d'aller ainsi denombrant tous les surnoms qu'ils baillent à la Fortune, veu qu'il y en a vn mesme de Fortune l'engluee, qu'ils appellent en Latin Viscata, comme voulans donner à entendre que de
loin nous sommes pris par elle, & attachez aux afaires? Mais considerons si ce se- 3.
roit point qu'aiant conu par experience, combien a de pouuoir es choses humaines, le à peu pres de la Fortune, & comme souuent bien peu de chose, auenu ou non auenu, a esté causé à quelques vns de decheoir ou de paruenir à de tresgrandes entre-

prises, pour ceste occasion il a edifié vn temple de Fortune la petite, enseignant par cela aux hommes à estre tousiours soigneux & diligens, & de ne mespriser pas les euenemens pour petis qu'ils soient. E

LXXV. Pourquoy ils n'estaignoyent point la lampe.

Pourquoy est-ce qu'ils n'esteignoient point la lampe, ains la laissoient defaillir d'elle-mesme? estoit ce par vne maniere de deuotion qu'ils reueroient ce feu là, cô-
1. me estant parêt & frere germain du feu inextinguible & immortel? Ou bien, estoit
2. ce vn autre secret aduertissement qui nous enseigne de ne tuer ni de violer chose aucune qui ait vie, si elle premiere ne nous porte quelque nuisance, comme si le feu e-
3. stoit vn animal viuant, car il a besoin de nourriture & se meut de soy-mesme, & quand on l'estainct, il iette ie ne say quoy de voix, comme si on le tuoit? Ou bien ceste façon de faire receue par vsage cômun, nous monstre elle point que nous ne deuons gaster ni le feu ni l'eau, ni autre chose necessaire, apres que nous en auons fait, ains en laisser vser & s'en seruir aux autres qui en ont besoin, apres que nous n'en auons que faire?

LXXVI. De la façon des souliers des plus nobles.

Pourquoy est-ce que ceux qui sont des plus nobles & des plus anciennes maisons F portent de petites lunes en leurs souliers? Est-ce, comme dit Castor, vn signe de l'habitation que lon dit estre au corps de la Lune, ou bien qu'apres nostre mort nos es-
1. prits aurôt de la Lune au dessous d'eux? Ou biẽ pource que cela estoit la marque pro-
2. pre de ceux que lon reputoit les plus anciens, comme estoient les Arcadiens descêdus d'Euander, qui pour ceste occasiô furent appellez Proseleni, comme qui diroit,
3. nez de la Lune? Ou bien est-ce que ceste coustume, comme plusieurs autres, admoneste ceux qui sont par trop esleuez, & qui se plaisent trop à eux mesmes, de l'incertitude & instabilité des choses humaines, par l'exemple de la Lune? laquelle

Premierement se monstre en son croissant,
Qui parauant point n'estoit paroissant,
Et peu à peu de lumiere feconde
Elle remplit sa belle face ronde: G
Puis quand elle est aparue en son plein,
Elle se coule arriere à son declin
En decroissant, & iamais ne seiourne,
Qu'au premier rien elle ne s'en retourne.

4. Ou bien c'est vne instructiô qui leur enseigne d'obeir aux plus grands, & ne le faire point à regret, ains estre tousiours prompts à obeir à ceux qui ont authorité par dessus eux, & dependre d'eux, comme fait la Lune, qui tousiours iette son regard, ainsi que dit Parmenides, vers la lumiere du Soleil, en se contentant d'aller apres, & sous la conduite d'vn autre tenant le premier lieu: qui leur fait part de son honneur & de son authorité.

LXXVII. Ans pourquoy dediez à Iupiter, & les mois à Iuno.

Pourquoy est-ce qu'ils estiment que les ans soient dediez à Iupiter, & les mois à Iuno? est-ce point pource qu'entre les Dieux inuisibles, & qui ne se voyent que des yeux de l'entendement, les princes sont Iupiter & Iuno, & entre les visibles le Soleil H & la Lune? Or est-ce le Soleil qui fait l'annee, & la Lune les mois, & ne faut pas estimer que ceux ci soient seulement figures & images de ceux là, ains faut croire que ce Soleil mesme materiel que nous voions, est Iupiter, & ceste Lune materielle est Iuno: c'est pourquoy ils l'appellent Iuno, qui vaut autant à dire, que ieune & nouuelle, à cause du cours de la Lune: & la surnomment aussi quelquefois, Iuno Lucina, côme qui diroit luisante ou esclairante, aians opinion qu'elle aide aux femmes grosses aux trauaux de leurs enfantemens.

Par le champ bleu des astres, & la Lune
A faire tost enfanter opportune:

car il semble qu'aux pleines Lunes les femmes enfantent bien plus facilement.

LXXVIII. De la diuination par le

Pourquoy est-ce qu'entre les signes du vol des oiseaux, celui qui se presente à

costé

A costé gauche est reputé heureux & de bonne encõtre? ou bien cela est-il point faux, & sont plusieurs en erreur d'opinion par ignorance de l'equiuocation de ce mot, Sinistrum: car ce que nous disons gauche, les Latins l'appellent Sinistrum, & aussi appellent-ils *Sinere*, ce que nous disons laisser: de sorte que quãd ils veulent dire, laissez cela, ils disent *Sine*. Le presage dõc qui nous permet de faire ce que nous demandõs, qui est par maniere de dire *Sinistere*, c'est à dire laissant faire, ils le cuident & le nomment à tort sinistre: c'est à dire gauche. Ou bien c'est, comme dit Dionysius, pour ce que quand Ascanius le fils d'Æneas gaigna la bataille contre Mezentius, ainsi comme ils estoient rengez en bataille l'vn deuant l'autre, il lui tonna à la main gauche, & pour ce qu'il en demeura victorieux, ils iugerent alors que ce tonnerre lui auoit esté vn heureux presage, & à ceste cause l'ont tousiours ainsi obserué depuis. Les autres tienent que ce fut à Æneas que ce presage aduint, ne plus ne moins que pourautant qu'en la bataille de Leuctres les Thebains commẽcerent à entamer & rompre leurs ennemis du costé gauche, dõt ils eurent finalement l'entiere victoire, tousiours depuis en toutes leurs batailles ils ont donné la preference & l'hõneur au costé gauche: ou plustost, comme escrit Iuba, pour ce que quand on regarde deuers le Soleil leuant, le coste de Septentrion est à la main gauche, & veulent dire aucuns, que c'est le coste droit du monde, & le dessus. Mais prenons garde que naturellement la partie gauche estant la plus debile, les presages qui vienent de ce costé là ne la fortifiet, & supportet le defaut qu'il y a de puissance, pour l'egaler par maniere de dire à l'autre: ou bien c'est pource que pensans que les choses terrienes & mortelles soient cõtraires aux diuines & celestes, ils estiment aussi consequemment, que ce qui est gauche au regard de nous, soit enuoyé de la partie droite des Dieux.

Vol des oiseaux, & du mot Sinistrum. 1. 2. 3. 4. 5. 6.

Pourquoy est-ce qu'il estoit loisible d'aporter dedans la ville, & y mettre en depost les ossemens d'vn personnage qui y auroit fait entree triõphale, puis seroit venu à mourir, & son corps ars & brusle, ainsi que l'escrit Pyrrho Lipareien? Estoit-ce point pour honorer la memoire du defunct? car pareil priuilege d'honneur ont ils autrefois concedé à d'autres vaillans hommes & Capitaines, que non seulemẽt eux, mais aussi leurs descendans, peussent estre inhumez sur la place, comme à Valerius & à Fabricius: pour la conseruation de laquelle prerogatiue on dit que quãd leurs descendãs vienẽt à mourir, on porte leurs corps sur la place, & met on dessous vne torche ardente sans plus, & incõtinent les emporte lõ hors de là, pour iouir de cest honneur sans enuie, & confirmer seulement, qu'il leur est loisible.

LXXIX. De l'honneur qu'ils faisoient aux morts qui auoient fait entree triomphale en leur viuant.

Pourquoy est-ce que quãd ils festoyoiẽt aux despens du public vn Capitaine qui auoit fait entree triomphale, ils n'y admettoient point les Consuls, ains qui plus est, les enuoyoiẽt prier de ne se point trouuer au souper? Est-ce point pource qu'il faloit bailler au triõphateur & le lieu & la coupe à boire la plus honorable qui y fust, & le reconuoyer en sa maison apres le souper, mais riẽ de tout cela ne se deuoit ni pouuoit faire à autres qu'aux Consuls seulement quand ils estoient presens?

LXXX. Consuls pourquoy ne se trouuoiẽt au banquet triomphal.

Pourquoy est-ce que le Tribun du peuple seul ne porte point de robe de pourpre, veu que tous autres Magistrats la portent? Est-ce point pource qu'ils ne sont pas proprement Magistrats? car ils n'ont point d'huissiers, qui portent les faisceaux de verges deuant eux, ni ne seient en chaire iudiciellement, pour faire iustice & donner audience, ni n'entrent en exercice de leur estat au commencement de l'annee, comme font tous les autres Magistrats, ni ne sont point supprimez, quãd il y a vn Dictateur eleu, ains là où il trãsfere toute la puissance & l'authorité de tous autres officiers & Magistrats de la chose publique en soy, les Tribuns du peuple seuls demeurent, comme n'estans pas Magistrats, mais aians quelque autre reng & degré en la chose publique. Et tout ainsi comme quelques orateurs tienent, que exception n'est pas action, attendu qu'elle fait tout le contraire d'action, dautant que l'action commence & intente le proces, & exception le dissoult & l'abolit: au cas pareil aussi estiment

LXXXI. Pourquoy le Tribun du peuple ne porte point de robe de pourpre. 1.

ils, que le Tribunat ſoit pluſtoſt vn empeſchement & vn cõtrequarre de magiſtrat, E
que non pas vn magiſtrat : car toute ſon authorité & ſa puiſſance giſt à s'oppoſer à
l'authorité des autres Magiſtrats, & à leur diminuer & reprimer leur trop exceſſiue
2. licẽce & pouuoir. Ou bien toutes ces raiſons là & autres ſemblables ne ſont que langage & diſcours imaginez : mais à la verité le Tribunat aiant pris ſon origine & ſa naiſſance du peuple, il eſt grand & puiſſant par eſtre populaire, en ne s'enorgueilliſſant point plus que les autres, ains s'egalant, en aparence en ſon veſtement & en ſon viure au premier des citoiens: car la dignité de pompe & d'aparence apartient à vn Conſul ou à vn Preteur, mais quant à vn Tribun de peuple, il faut par maniere de dire, qu'il ſoit foulé aux pieds, comme diſoit Caïus Curion, non point de graue & magnifique aparẽce, ni de difficile accez, ou mal aiſé à aborder au commun populaire: oui bien aux autres, mais non pas à la ſimple cõmune, à qui il ſe doit touſiours monſtrer affable & traictable : auſſi eſt ce la couſtume que la porte de ſa maiſon ne ſoit
iamais fermee, ains arriere ouuerte & de iour & de nuict, comme vn port & vn ſeur F
refuge pour tous ceux qui en ont beſoin : & dautant que plus il s'humilie en exterieure aparence, dautant augmente & croiſt il plus en puiſſance : car ils le reputent comme vn commun recours & retraite, & à qui ſe peuuent ſeurement retirer tous ceux qui en ont afaire, ne plus ne moins qu'à vn autel de franchiſe: & au demeurant quant à l'honneur, ils le font ſainct, inuiolable & ſacré, atendu que ſi ſeulement il ſort de ſa maiſon en public, la couſtume porte que tous ſe purifient & ſanctifient le corps, ne plus ne moins que s'il eſtoit pollu.

LXXXII. Du faiſceau de verges auec les haches qu'on portoit deuant les Preteurs.

Pourquoy eſt-ce que deuant les Preteurs on porte des faiſceaux de verges, ou de baguettes liees enſemble auec des haches qui y ſont attachees ? Eſt-ce point pour donner à entendre que l'ire du magiſtrat ne doit point eſtre prompte ne dellice: ou bien pour ce que le deſlier ainſi à loiſir ces baguettes, aportant quelque longueur & quelque eſpace à la cholere de ſe moderer & refroidir, eſt cauſe bien ſouuẽt de fai-
1. re changer de volonté de punir? Et pourautant qu'entre les vices & fautes des hom- G
2. mes, il y en a aucunes gueriſſables & remediables, & d'autres incurables & irreme-
3. diables, les verges ſont pour corriger ceux qui ſe peuuent amender, & les haches pour retrancher ceux qui ne ſe peuuent corriger.

LXXXIII. Des ſacrifices d'hommes vifs.

Pourquoy eſt-ce que les Romains aians entendu que les Bletoneſiens, qui ſont peuples Barbares, auoient immolé vn homme aux Dieux, enuoyerent querir leurs magiſtrats, comme pour les en punir, mais depuis quand ils eurent entendu qu'ils l'auoyent fait ſuiuant vne ancienne loy de leur pays ils les laiſſerẽt aller ſans leur mal faire, mais ils leurs defendirent de n'obeir plus de là en auant à telle loy : & neantmoins eux meſmes, non gueres d'annees au parauant, auoiẽt enfouy & enterré tous vifs deux hommes & deux femmes, les deux Grecs, & les autres deux Gaulois, en la place qui vulgairement s'appelle le marché aux Bœufs ? car il ſemble que cela ſoit repugnant, qu'eux meſmes fiſſent les choſes qu'il reprenoient es autres comme dã-
1. nables. Eſt-ce point pour ce qu'ils iugeoient eſtre ſuperſtition damnable de ſacri- H
2. fier vn homme aux dieux, mais bien aux diables qu'il fuſt neceſſaire? Ou bien pour ce qu'ils eſtimoient que ceux qui le faiſoient par vne loy, ou par vne couſtume, failloient, mais eux par ordonnance des liures de la Sybille le firent: car on dit, que l'vne des vierges Veſtales, nommee Helbia, allant à cheual, fut atainte d'vn coup de foudre, & que le cheual fut trouué nud tout eſtendu, & le corps d'elle pareillement, ſes veſtemens rebourſez par deuant les parties naturelles, comme qui l'euſt fait tout expreſſément, ſes ſouliers, ſes anneaux & ſa coeffe iettez l'vn deçà, l'autre delà, & la langue tiree hors de la bouche: ce que les deuins interpreterent ſignifier, que c'eſtoit vne grande vergongne qui deuoit auenir aux vierges Veſtales, & ſeroit fort diuulguee & diffamee, & que partie de la honte en apartiendroit auſſi aucunement à l'ordre des cheualiers. Sur ces entrefaites il y eut le ſeruiteur d'vn certain cheualier

A barbare & estranger, qui vint descouurir comme trois de ces vierges sacrees, en vn mesme temps, auoient forfait à leur honneur, Æmilia, Licinia, & Martia, & qu'il y auoit ia long temps qu'elles auoient compagnies d'hommes, desquels l'vn estoit vn cheualier estranger nommé Butetius, maistre dudit seruiteur. Si furét lesdites Vestales punies selon les loix, apres que leur proces leur eust esté fait: mais pour ce que la chose sembla terrible & espouuátable, il fut ordonne par le Senat, que les prestres reuisiteroient les liures Sybillins: esquels on trouua des oracles qui denóçoient cest inconuenient à auenir, au grand malheur & dommage du public, pour lequel euiter & diuertir ils commandoient d'abandonner à ie ne say quels malins esprits estranges deux hommes de nation Grecque, & deux autres de nation Gauloise, & les enterrer tous vifs sur le lieu.

Pourquoy est-ce qu'ils commencent leur iour à la minuict, Est-ce point pour autant que toute leur police du commencement n'estoit qu'vne discipline militaire? or à la guerre la plus part des entreprises qui reussissent, se font ordinairement de nuict auant le iour: ou bien c'est pour ce que l'execution se comméce bien au leuer du Soleil, mais les preparatifs se font auant iour: car il faut auoir fait ses preparatifs, auant que mettre la main à l'œuure, & non pas se preparer alors qu'il faut executer, comme lon dit que Myson respódit anciennemét à Chilon l'vn des sept sages, ainsi qu'il tissoit vn van en hyuer, ou bien comme lon void que plusieurs à midi cessent & mettent fin aux afaires d'importance & de la chose publique, aussi estimerent ils qu'il faloit mettre le commencement à la minuict: pour la preuue dequoy lon peut tirer vn grand argument, de ce que iamais le magistrat Romain ne fait apointemét ni acord apres le midi. Ou bien c'est pour ce qu'il n'est pas loisible de ficher le commencement & l'acheuement du iour au leuer & au coucher du Soleil: car si nous faisons comme le vulgaire, qui distingue le iour & la nuict par le sentiment de la veuë & des yeux, prenans pour le commencement du iour, quand le Soleil commence à se leuer, & pour le commencement de la nuict, quand il est de tout poinct absconsé, nous n'aurons iamais æquinoxe, c'est à dire egalite du iour & de la nuict: car la nuict que nous estimerons estre plus egale au iour, sera plus courte que le iour d'autant d'espace que le corps du Soleil en contiendra: & si d'autre part nous faisons comme les mathematiciens, qui pour remedier à cest inconuenient, mettent les confins & bornes du iour & de la nuict au poinct que le Soleil vient à toucher le cercle de l'orizon auec son centre, cela seroit oster toute la claire euidence: car il aduiendra qu'estant ia grande lumiere espandue sur la terre, & le Soleil nous esclairant par tout, que nous ne confesserons pas qu'il soit encore iour, ains dirons qu'il sera encore nuict. Puis donc qu'il est malaisé de prendre le commencement du iour & de la nuict au leuer & au coucher du Soleil, pour les inconueniens & absurditez que nous auons dites, il reste qu'il faille necessairement arrester ce commencement quád le Soleil est au milieu du ciel dessus nous ou dessous nous: or est il meilleur de le cômencer lors qu'il est au milieu dessous nous, qui est la minuict, pourautant que lors il retourne deuers nous en Orient, & au contraire apres le Midi il s'esloigne de nous vers l'Occident.

LXXXIIII. Pourquoy ils commencent leur iour à la minuict. B 1. 2. 3. 4. C D

Pourquoy est-ce qu'anciennement ils ne permettoient point que les femmes moulussent, ni missent la main à la cuisine? Estoit-ce pour souuenance de l'acord qu'ils auoient fait auec les Sabins? car apres qu'ils eurent raui les filles des Sabins, il s'en esmeut vne grosse guerre entre eux, & depuis apointement ensuiuit, en la capitulation duquel cest article entre autres expres fut mis, que le mari Romain ne pourroit contraindre sa femme ni à tourner la meule pour moudre le bled, ni à faire la cuisine.

LXXXV. Pourquoy les femmes ne mettoient la main à la meule ni à la cuisine.

Pourquoy est-ce qu'ils ne se marient point au mois de May? Est-ce point pour autant qu'il est au milieu des mois d'Auril & de Iuin, desquels l'vn est consacré à

LXXXVI. Pourquoy ils ne se ma-

rient point au mois de May. Venus, & l'autre à Iuno Deesse, qui ont toutes deux la cure & superintendance des nopces & mariages, au moien dequoy ils auancent ou retardent vn peu? ou si c'est E
1. pouraurant qu'en ce mois là ils font la cerimonie de la plus grande purgation qu'ils
2. facent point en toute l'annee? car maintenant ils iettent de dessus le pont en la riuiere des images & effigies d'hommes, mais anciénement ils y iettoyét des hómes mesmes vifs. Voila pourquoy la coustume est en ce temps, que la Flaminica, c'est à dire la prestresse de Iuno, soit tousiours triste, comme en dueil, sans iamais se lauer ni parer.
3. Ou bien c'est pour ce que plusieurs des peuples Latins font oblations aux trespassez en ce mois là: & c'est pour quoy à l'auenture ils adorét Mercure en ce mesme mois,
4. ioint qu'il porte le nom de Maïa mere de Mercure. Ou bien c'est pouraurant que, comme aucuns veulent dire, ce mois préd son nom de *Maiores*, qui veut dire les Anciens, comme celui de Iuin le prend de ce terme *Iuniores*, qui veut dire les ieunes. Or est il que la ieunesse est beaucoup plus apte à faire nopces que n'est pas le grand aage, comme dit Euripides, F

Ou vieillesse est de Venus peu amie,
Ou Venus est de vieillesse ennemie.

Voila pourquoy ils ne se marient point au mois de May, ains attendent iusques au mois de Iuin, qui suit incontinent apres.

LXXXVII. Pourquoy les cheueux de la nouuelle mariee sõt mespartis auec vn iauelot. Pourquoy est-ce qu'ils mespartent les cheueux de la nouuelle mariee auec le fer d'vn iauelot? est-ce point pour vn signe & marque que les premieres femmes qu'espouserent les Romains, furent ainsi rauies par force, & conquises auec guerre & armes? ou bien si c'est pour leur donner à entendre qu'elles espousent des maris soul-
1. dards & guerriers, & pource qu'il faut qu'elles s'accoustumét à vn embellissemét &
2. parement simple, sans aucune delicatesse feminine: comme pour ceste mesme raison Lycurgus voulut que les huisseries, couuertures, & plâchers des maisós se fissent auec la sie & la coignee seulement, sans y employer aucun autre outil ni instrument, pour reietter & chasser de sa republique toute curiosité & toute superfluité. Ou bié G
3. ce mespartement de cheueux donne couuertement à entendre diuision, signifiant
4. que le mariage ne sera iamais departi que par force d'armes. Ou c'est pource qu'ils referent à Iuno la plus part des cerimonies qui appartienét aux nopces & au mariage. Or est la iaueline consacree à Iuno, tellement que la plus part de ses images & statues est appuyee sur vne lance ou iaueline, & pour ceste cause la Deesse en est surnómee Quiritis, pour ce que les anciens appelloient vne iaueline Quiris, & pour ceste mesme occasion appelloit on aussi Mars Quiris.

LXXXVIII. De l'argent des ieux. Pourquoy est-ce que lon appelle Lucar l'argent que lon paye pour les ieux? Est-ce pour ce qu'il y a autour des villes plusieurs lieux consacrez aux Dieux que lon nomme Lucos, desquels on employoit le reuenu à faire des ieux?

LXXXIX. De la feste aux fols. Pourquoy est-ce qu'ils appellent Quirinalia la feste aux fols? Est-ce point pour ce qu'ils attribuent ce iour là à ceux qui ne sauent de quelle lignee ils sont, ainsi que dit Iuba, ou à ceux qui n'ont pas sacrifié cóme les autres aux lieux destinez à leurs lignees, quand on celebre la feste qui se nomme Fornicalia, soit ou pource qu'ils estoient empeschez à d'autres afaires, ou qu'ils estoient hors de la ville, ou qu'ils ne le sauoient pas: à ceste cause on leur a assigné ce iour là pour recouurer la faute qu'ils auroient faite? H

XC. Du sacrifice fait à Hercules Demi dieu & ennemi des chiés. Pourquoy est-ce que quand on fait sacrifice à Hercules, on ne nomme nul autre des Dieux, ni ne souffre lon que chien aucun comparoisse dedans le pourpris où se fait le sacrifice, ainsi comme Varro a laissé par escrit? Est-ce point quant à ce qu'ils ne nomment aucun Dieu en son sacrifice, pour ce qu'ils ne l'estiment que Demidieu? Et y en a qui tienent que lui estant encore viuant entre les hommes, Euander lui edifia vn autel: & lui offrit sacrifice dessus: & au reste il fit la guerre au chien, plus qu'à nulle autre sorte d'Animal, car aussi fut-ce celui qui lui donna plus d'afaires

A res en toute sa vie que nul autre, tesmoin le chié à trois testes Cerberus: & apres tous les autres le fils de Licymnius son neueu, aiant esté tué par les Hippocoontides pour vn chien, il fut contraint de leur donner la bataille, en laquelle il perdit plusieurs de ses amis, & entre autres son frere Iphicles.

XCI. Pourquoy n'estoit loisible aux Patriciẽs de habiter au mont du Capitole.

Pourquoy est-ce qu'il n'estoit pas loisible aux Patriciens d'habiter au mont du Capitole? Est-ce pour autant que Marcus Manlius y habitant attenta de se faire seigneur de Rome, & y vsurper tyrannie: en haine duquel on dit qu'il a depuis esté defendu à ceux de la famille des Manliens, de iamais prendre l'auant-nom de Marcus.
Ou bien c'est vne ancienne crainte que les Romains ont euë de tout temps, car cõ- 1.
bien que Valerius Publicola fust personnage fort populaire & bien affectionné à la 2.
part du peuple, iamais toutefois les grands ne cesserent de le calomnier, ni les petis & la commune de le redouter, iusques à ce que lui-mesme fit demolir sa maison, pour autant qu'elle batoit sur la place.

XCII. Pourquoy lon donnoit vne couronne de chesne à celui qui auoit sauué vn citoien.

B Pourquoy est-ce qu'à celui qui a sauué vn citoien à la guerre on donne vne couronne de branches de chesne? Est-ce pour autant que par tout & en tout lieu on recouure facilement du chesne à la guerre? ou bien pour ce que ceste couronne est dediee & sacree à Iupiter & à Iuno, que lon repute protecteurs des villes? ou bien c'est
vne ancienne coustume procedee des Arcadiens qui ont quelque consanguinité a- 1.
uec les chesnes, pour ce qu'ils se disent estre les premiers des hommes issus de la ter- 2.
re, comme le chesne entre tous les arbres. 3.

XCIII. Pourquoy ils se seruent des Vautours pour prendre presage.

Pourquoy est-ce que pour prẽdre presage ils vsent de Vautours plus que de nuls autres oiseaux? Est-ce pour autant qu'à la fondation de Rome il en aparut douze à Romulus? ou pour ce que ce n'est pas oiseau qui soit ordinaire ni familier, car il
n'est pas facile de rencõtrer vne aire de Vautours, ains faut que soudain ils vienẽt de 1.
quelque estrange pays: voila pourquoy la veuë en est pleine de pronostique & de 2.
presages. Ou bien ils ont encore apris cela de Hercules: s'il est veritable ce qu'es- 3.
C crit Herodotus, que Hercules estoit fort aise, quand sur le commencement de quelque siene entreprise il lui aparoissoit des Vautours, pour ce qu'il auoit opinion que le Vautour estoit le plus iuste tous les oiseaux de proye: car premierement il ne touche iamais à chose quelconque viue, ni ne tue iamais rien qui ait vie, comme font les Aigles, les Faucons, & les Ducs, ains se paist des charongnes de bestes mortes, & si y a plus, qu'il ne touche pas encore à celles qui sont de son genre ni de son espece: car iamais homme ne vid Vautour qui mangeast de la chair d'oiseau, comme font les Aigles & autres oiseaux de proye, qui chassent & mettent en pieces, principalement les oiseaux qui sont de mesme genre qu'eux: & toutefois ainsi que dit Æschylus,

Comment pourroit estre l'oiseau goulu,
En deuorant son semblable impollu?

Au reste quant aux hommes, c'est le plus innocent, en maniere de dire, & qui leur D fait moins de dommage que nul autre, car il ne gaste fruict ni plante quelcõque, ni ne fait mal à beste aucune priuee: & s'il est vray ce que comptent les Egyptiens, que en ce genre là d'oiseaux ils soient tous femelles, & qu'elles deuienent grosses en receuant par le bec le vent de Leuãt, ne plus ne moins que les plantes s'empreignẽt du vent de Ponẽt, il est vray-semblable que les signes & pronostiques tirez d'eux, soient plus asseurez & plus certains que ceux des autres, pour ce que de tous les autres leurs violences quand ils sont en amour, leurs impetueux vols quand ils poursuiuent leur proye, leurs fuites & leurs chasses, doiuent auoir beaucoup de trouble & d'incertitude en leurs pronostications.

XCIIII. Pourquoy le temple d'Æsculapius est hors la ville.

Pourquoy est-ce que le temple d'Æsculapius est hors de la ville? Est-ce pour autant qu'ils estimoient que la demeurance hors de la ville estoit plus salubre que celle
de la ville? car à ce propos les Grecs ordinairement edifient les temples d'Æscula- 1.

2. pius en lieux hauts où l'air est pur & serein. Ou si c'est pour ce que ce Dieu Æscula- E
pius fut enuoyé querir de la ville d'Epidaure en la Moree: & est vray que les Epidau-
riens ont basti son temple non dedans l'enceinte de leur ville, ains assez loin d'icelle:
3. ou pour autant que le serpent estant descendu de la galere en l'Isle, & là s'estant dis-
paru, il sembla qu'il leur eust enseigné par ce signe là où il vouloit qu'on lui bastist
sa demeure.

XCV. D'où vient que les legumages sont defendus à ceux qui doiuent viure chastement.

Pourquoy est-ce que la loy defend à ceux qui doiuent viure chastemét de manger des legumages? Est-ce quant aux febues, pour les mesmes raisons qu'on dit que les Pythagoriés les auoient en abominatió? & quant aux pois chiches particulierement, qui s'appellent en Grec λάθυροι & ἐρέβινθοι, lesquels mots semblent estre deriuez de Erebus, qui signifie les tenebres d'enfer: & de Lethé, qui est oubliáce, l'vn des fleuues infernaux? ou pour ce que es soupers & banquets des funerailles on a acoustumé de seruir ordinairement des legumages: ou plustost pour ce qu'il faut que ceux qui veulent estre chastes & viure sainctement, aient les corps nets & gresles: or est-il que F les legumages sont venteux, & engendrent vne superfluité es corps, qui a besoin de grande purgation: ou pour ce qu'ils incitent & prouoquent à la luxure, dautant que ils sont flatueux & venteux.

XCVI. Pourquoy les Vestales corrompues sont enterrees viues.

Pourquoy est-ce qu'ils ne punissent point autrement les sacrees vierges Vestales, qui se sont laissees violer & corrompre: que de les enfouir dedans la terre toutes viues? Est-ce point pour ce qu'ils bruslent les corps des trespassez? or d'inhumer auec le feu les corps de celles qui n'ont pas assez religieusement & sainctemét gardé le feu diuin, il ne sembloit pas iuste ni raisonnable: aussi n'estimoient-ils pas qu'il fust loisible de tuer vne personne qui auroit esté cósacree auec les plus sainctes & plus religieuses ceremonies du monde, ni mettre les mains violétes dessus vne femme sacree: parquoy ils imaginerent ceste inuétion de la faire mourir d'elle mesme, c'est qu'ils la deualoient en vne petite chambre dedans terre, là où ils laissoyent vne lampe ardente, & du pain auec vn peu d'eau & de laict, & puis ils la combloient de terre par G dessus: mais ni pour cela encore ne se peuuent ils du tout exempter de superstitieuse crainte, car iusques au iourd'hui les prestres allans dessus le lieu, leur font ie ne say quels seruices anniuersaires pour les apaiser.

XCVII. Du sacrifice du cheual victorieux à Mars.

Pourquoy est ce que le treiziéme iour de Decembre qui s'appelle en Latin *Idus Decembres*, on fait vn ieu de pris de la course des chariots: & le cheual attelé du costé droit, qui est demeuré victorieux, est immolé à Mars, là où il viét quelqu'vn par derriere qui lui coupe la queuë, laquelle il porte au temple qui s'appelle Regia, & en ensanglante l'autel: & pour en auoir la teste, il y a vne troupe de gens venant de la rue sacree, & vne autre de celle qui se nommoit Saburra, qui combatent les vns contre
1. les autres à qui l'aura? Est-ce pour la raison que quelques vns alleguent, qu'ils ont opinion que la ville de Troye fut iadis prise par vn cheual de bois, & pour ce qu'ils en punissent le cheual en memoire de cela?

Si comme estans des Troiens descendus, H
Et des Latins ensemble confondus.

2. Ou pour ce que le cheual est vn animal courageux, martial & belliqueux, & lon sacrifie ordinairemét aux Dieux les victimes qui leur sót plus agreables & mieux sortables: & lui sacrifie lon celui qui a gaigné le pris, pour ce que la victoire & la force
3. lui sont propres. Ou plustost pour ce que l'œuure de ce Dieu est ferme & stable, & sont victorieux ceux qui demeurent en leurs rengs contre ceux qui n'y demeurent pas, ains s'enfuyent: c'est pourquoy lon y punit l'animal qui court viste, comme la voiture de lascheté, pour couuertement leur donner à entendre, qu'il n'y a point d'esperance de salut à ceux qui fuyent.

XCVIII. Du premier œuure des

Pourquoy est-ce que la premiere œuure que font les Censeurs, quand ils sont installez en possession de leur magistrat, c'est de bailler à ferme la nourriture des oyes sacrees,

A sacrees, & de faire repeindre les statues des Dieux? Est-ce pour commencer aux plus legeres choses & qui sont de moindre despense & de moindre difficulté? ou si c'est pour commemoration d'vn ancien benefice iadis receu de ces animaux, du téps de la guerre des Gaulois, pource que les oyes furent celles qui sentirent la nuict les Barbares montans sur la muraille qui enuironoit le fort du Capitole, là où les chiés dormoient, & de leur cri esueillerent les gardes: Ou pour ce que les Censeurs estans gardiens des plus grandes choses, & aians la charge & le deuoir qui leur commande de veiller & enquerir soigneusement pour cóseruer la religion, les temples, les edifices publiques, les mœurs & les deportemens des hommes en leur maniere de viure, ils mettent en premier lieu de consideration, le plus vigilant animal qui soit, & en mõstrant auoir ainsi soin de ces oyes, ils enhortent en ce faisant leurs citoiens de n'estre point paresseux, & de ne mettre point en nonchaloir les choses sainctes. Et au reste quant au refreschissemét de couleur des images & statues, c'est chose necessaire, car B la viuacité de la couleur rouge de vermillon se passe incontinent, de laquelle ils souloient anciennement colorer les images.

Censeurs en leur charge. 1. 2. 3.

Pourquoy est-ce que des autres prestres, quand il y en a vn condamné & banni, ils le deposent de sa prestrise, & en elisent vn autre en son lieu, excepté les Augures, qui sont les prestres qui ont charge d'obseruer & contempler le vol des oyseaux? car ceux-là, encore qu'ils soient conuaincus & condamnez des plus grands crimes du monde, ils ne leur ostent point leur prestrise. Est-ce comme aucuns disent, qu'ils ne veulent point qu'vn qui ne soit point prestre conoisse ni sache les secrets des sacrifices? ou pour ce que le prestre Augure estant lié & obligé de tresgrands sermens, qu'il ne reuelera iamais les secrets des sacrifices, ils ne le veulent pas absoudre & dispenser de ces sermens là, en le degradant de prestrise & le rendant homme priué? Ou bié c'est pour autant que ce mot d'Augure n'est pas tant nom d'hóneur & de magistrat, C comme de science & d'art: & cela seroit cóme vouloir degrader vn musicien qu'il ne fust plus musicien, ou deposer vn medecin qu'il ne fust plus medecin, vouloir defendre qu'vn deuin ne soit plus deuin: ainsi ne pouuans lui oster sa suffisance ni son sauoir, encore qu'ils lui en ostent le nom, ils n'en establissent point d'autre en son lieu, à bon droict, pource qu'ils veulent garder le nombre qui en a d'ancienneté esté institué.

XCIX. Du priuilege des Augures, qui ne sont iamais degradez. 1. 2. 3.

Pourquoy est-ce que le treziéme iour du mois d'Aoust, que lon nomme maintenant Idus Augusti, & parauant Idus Sextiles, les serfs & les serues font feste tous & toutes, & les maistresses affectent de lauer & nettoyer leurs testes? Est-ce pourautant que le roy Seruius à tel iour nasquit d'vne serue captiue, & pour ceste cause les esclaues à tel iour ont vacation de besongne? Et quant à lauer les testes, le commencemét en estant venu des serues, qui le font à cause de la feste, la coustume en est passee iusques aux maistresses.

C. Priuilege des esclaues le treziéme iour d'Aoust.

D Pourquoy est-ce qu'ils ornent leurs enfans de bagues pendues au col, qu'ils appellent Bullas? Est-ce pour honorer les premieres femmes qu'ils rauirent, en faueur desquelles ils ordonnerent plusieurs autres prerogatiues aux enfans qui nasquirent d'elles, & mesmement celle là? ou si c'est pour honorer la prouësse de Tarquin? car on dit qu'estant encore enfant, en la grosse bataille qui fut donnee contre les Latins ensemble & contre les Thoscans, il se ietta dedans les ennemis, là où estant abatu de dessus son cheual, il sousteint ceux qui se ruerent sur lui, si vertueusement qu'il encouragea tous les autres Romains, tellement que les ennemis estans par eux tournez en fuite, auec meurtre de dixhuit mille de leurs gens, qui demeurerent morts sur la place, il en receut pour loyer de sa vertu vne telle sorte de bague à pendre au col, qui lui fut donnee par le Roy son pere. Ou si c'est pource qu'anciennement ce n'estoit pas chose qui fut reputee hóteuse ne vilaine, que d'aimer les garçons esclaues, quand ils estoient en aage d'aimer, ainsi que nous tesmoignent encore les come-

CI. Pourquoy ils pendoyent des baguettes au col de leurs enfans. 1. 2. 3.

dies escrites de ce temps là: mais des enfans de libre condition & de noble maison, E
ils se gardoient fort bien d'y toucher: & afin que lon ne pretẽdist ignorance de n'auoir sceu de quelle condition ils estoient, s'ils les rencontroient nuds, à ceste cause
4. on leur faisoit porter ceste marque & enseigne autour du col. Ou bien si cela est point vn preseruatif d'honneur, de continence, & d'hõnesteté, & par maniere de dire, vne bride pour refrener l'incontinence, dautant qu'ils auoient honte de faire des hommes auant qu'auoir quitté les marques & signes d'enfance: car il n'y a point d'aparence à ce qu'en allegue Varro, disant que pource que les Ætoliens appellent cõseil, Bollas, les enfans, pour vn signe & presage de prudence & de bon conseil por-
5. tent ceste bague là, qu'ils appellent Bulla. Voiez donc que ce ne soit à cause de la Lune, qu'ils les portent: car la figure de la Lune, quand elle est au plein, n'est pas forme de boule ronde, ains plus tost de plat ou d'escuelle, & non seulement quant au costé qui nous en aparoit, mais aussi, comme Empedocles pense, quant à celui qui en est dessous. F

C II. En quel têps ils imposoyent les noms à leurs enfans, & pourquoy lors & à diuers iours.

Pourquoy est-ce qu'aux petits enfans ils imposent le nom, aux masles au neufiéme iour, & aux femelles au huitiéme? Est-ce point pour cause naturelle qu'ils imposent plustost les noms aux filles qu'aux fils, dautant que les femelles croissent plus tost, & sont plus tost meures, & arriuent plus tost à leur perfection que ne font les masles? mais quant aux iours, ils prenent ceux qui suyuent sans moyen apres le sep-
1. tieme, pource que le septiéme est fort perilleux aux petis enfans, tant pour autres occasions que pour leur nombril, dautant que à plusieurs il se dénouë au septieme iour, & deuant qu'il soit ouuert l'enfant ressemble plus tost à vne plante, qu'il ne fait à vn animal: ou tout ainsi comme les Pythagoriens estimoient que le nombre pair estoit femelle, & le non-pair masle, dautant qu'il engendre, & est plus fort que le nombre pair, estant composé: & si on les diuise l'vn & l'autre en vnitez, le pair monstrera vn lieu vuide au milieu, là où le nõ-pair a tousiours le milieu rempli d'vne de ses parties, & pour ceste cause ils ont opinion que le pair ressemble plus à la femelle, G
2. & le non pair au masle. Ou bien c'est pourautant que de tous les nombres, le neuf est le premier quarré, venant du trois qui est non-pair & parfait, & le huit est le premier cubique, c'est à dire quarré en tous sens, comme vn dé: procedant du deux, nombre qui est non pair: or faut il que l'homme soit quarré, singulier & parfait, & que la femme, ne plus ne moins qu'vn dé, soit ferme, gardant la maison, & difficile à remuer. Encore y faut-il adiouster ce propos, que le huit est nombre cubique, procedant du deux pour son pied, & le neuf est nombre quadrãgulaire, quarré en tous sens, procedant du trois pour son pied, & pour ceste cause les femmes semblent auoir deux noms, & les masles trois.

C III. Pourquoy les bastards sont appellez Spury.

Pourquoy est ce qu'ils appellent les enfans qui n'ont point de pere certain, Spurios? car il ne faut pas estimer, comme le tienent les Grecs, & comme le disent les orateurs en leurs plaidoiers, que ce soit de ce mot Spora, pource qu'ils sont engen-
1. drez de la semence de plusieurs hommes meslee & confondue ensemble: ains est ce H
mot Spurius, l'vn des premiers noms que prenent les Romains, comme Sextus, Decimus, & Caius: or n'escriuent-ils iamais ces premiers noms là entierement de toutes leurs lettres, ains les marquent aucunefois d'vne seule lettre, comme Titus, Lucius, & Marcus, par T. L. M. ou auec deux, comme Spurius, & Cneus: ou auec trois, comme Sextus & Seruius. Spurius dont est l'vn de leurs noms qui se marque auec deux lettres SP. qui signifient, *Sine patre*, c'est à dire, sans pere: car S. signifie sans, & le P. Pere. Voila d'où est venu l'erreur de la variation, pourautant que, *Sine patre*,
2. & Spurius s'escriuent par mesmes lettres: mais encore en faut-il alleguer vne autre raison, qui est ples estrange, & où il y a moins d'aparence, c'est qu'ils disent que les Sabins anciennement appelloient la nature d'vne femme Spurius, & que pour ceste occasion, par vne maniere d'iniure, & de reproche, ils appelloient de ce nom là

ceux

A ceux qui estoient nez de femme non espousees,& hors legitime mariage.

Pourquoy est ce qu'ils appellent Bacchus, Liberum Patrem? Est-ce point pource qu'il est pere & autheur de toute liberté à ceux qui ont beu? car la plus part des hommes deuiennent audacieux & se replissent de hardiesse de parler quád ils sont yures, 1. ou pource que c'est lui qui a trouué la libation, c'est à dire, l'offráde du vin, que lon 2. fait aux Dieux: ou cómme dit Alexádre, pource que les Grecs l'appellent Dionysius 3. Eleuthereus, c'est à dire, Bacchus deliurant, & le nomment ainsi à cause d'vne ville de la Bœoce nommee Eleutheres, où il y auoit vn temple.

CIIII. Pourquoy Bacchus est appellé Liber Pater.

Pourquoy est-ce que la coustume ne porte point, que les filles se marient aux iours des festes publiques, mais bien que les vefues s'y remarient? Est-ce pourautant comme dit Varro, que les filles sentent mal quand on les marie, & les vefues plaisir quand on les remarie, & qu'à vn iour de feste il ne faut rien faire où lon sente douleur, ni par contrainte? ou plus tost pource qu'aux pucelles ce leur est honneur d'e- 1. B stre mariees à la veuë de beaucoup de monde, mais aux femmes vefues ce leur est 2. deshonneur d'estre remariees en grande compagnie: pour ce que les premieres nopces sont desirables, mais les secondes abominables: car elles ont honte si elles prenét d'autres maris leurs premiers estans encore viuans, & s'ils sont morts elles sont en deuil de viduité: c'est pourquoy elles aimét mieux que ce soit à recoy, en petite maignie, non pas en tumulte & conuoy de grande compagnie. Or les iours de festes & de ieux publiques diuertissent les hommes, les vns çà les autres là: de maniere qu'ils n'ót pas loisir de vaquer à aller voir des nopces. Ou c'est pource que ce fut à vn iour 3. de feste publique qu'ils rauirent les filles des Sabins, ce qui leur aporta la guerre, & à ceste cause ils ont eu mauuais presage d'espouser des filles à vn iour de feste.

CV. Pourquoy les vefues & non les filles se marient aux iours des festes publiques.

Pourquoy est-ce que les Romains adorent Fortune, qu'ils appellent Primogenita, comme qui diroit l'aisnee, ou premier nee? Est-ce, comme dit Varro, pourautant que Seruius, qui estoit né d'vne serue captiue, regna fort noblement & glorieusemét 1. C à Rome, car ainsi le tienent les Romains pour la plus part, ou plus tost pour ce que la 2. Fortune a donné le commencement & la premiere origine à la ville de Rome & à son Empire? ou bien la cause en est plus profonde, & qu'il faut recerher es plus cachez secrets de la nature & de la philosophie, pource que la Fortune est le principe 3. de toutes choses, tellemét que la nature mesme cósiste & procede de la fortune, quád à certaines causes casuellement & fortuitement concurrentes, ordre & disposition est adioustee.

CVI. Pourquoy ils adorent Fortune Primogenita.

Pourquoy est ce que les Romains appellent ceux qui iouënt des comædies & autres ieux es theatres, Histrions? Est-ce pour la raison que escrit Claudius Rufus, que fort anciennement & des l'an que furent Consuls Caius Sulpitius, & Licinius Stolo, il y eut vne maladie pestilentielle à Rome, laquelle emporta entierement & indifferemment tous ceux qui faisoient profession de móter sur les eschaffaux des theatres pour iouer: au moié dequoy il en vint depuis à leur priere & requeste de la Toscane plusieurs & excellens ouuriers en cest artifice: entre lesquels celui qui estoit de plus D grande reputation, & qui plus longuement auoit eu la vogue par les theatres, estoit appellé Hister, du nom duquel tous les autres furent depuis appellez Histrions.

CVII. Pourquoy les ioueurs de Comedies sont appellez Histrions.

Pourquoy est-ce qu'ils n'espousent point leurs proches parentes? Est-ce pourautant qu'ils veulent par mariages amplifier leurs alliances, & acquerir plusieurs affins & alliez, en prenant & baillant femmes à d'autres qu'à ceux qui sont desia leurs parens: ou pource qu'ils craignent que telles nopces n'engendrent noises & querelles 1. entre les parens, lesquelles estaignent & abolissent les droits de la nature? ou pource 2. qu'ils voyent que les femmes à cause de leur imbecillité & infirmité ont besoin 3. de beaucoup d'aide, ils ne les veulent pas marier à ceux de leur parenté, à fin que si d'auenture il se treuue que les maris les traitent mal & leur facent tort, leurs parens les secourent & leur soient en aide.

CVIII. Pourquoy les Romains n'espousoyent leurs proches parentes.

cix. Pourquoy n'est loisible au prestre de Iupiter de toucher de la farine ni du leuain.

Pourquoy est-ce qu'au prestre de Iupiter, qu'ils appellent Flamen Dialis, il n'est pas loisible de toucher de la farine ni du leuain? Est-ce pourautant que la farine est nourriture crue & imparfaite? car ni elle ne demeure ce qu'elle estoit, c'est à sauoir bled, ni elle n'est ce qu'elle doit estre, c'est à sauoir pain, ains a perdu la nature qu'elle auoit auparauant, & n'a pas acquis vsage de viande & de nourrissement: c'est pourquoy le poëte l'appelle Mylephaton, par translation, comme qui diroit, tué & gasté par la meule en la moudure. Et quant au leuain, il s'engendre de corruption de farine, & si fait leuer & aigrir toute la masse de la paste quand il est meslé parmi: car elle en deuient moins forte & moins tenante, & brief le leuement de la paste, c'est à dire l'operation qu'y fait le leuain, est comme vne sorte de nourrissement: car quand on y en met plus que de raison, il la rend du tout si aigre que lon n'en peut manger, & gaste la farine. E

cx. Pourquoy il lui est aussi deffẽdu de toucher de la chair crue.

Pourquoy est-ce qu'il lui est aussi defendu de toucher chair crue? Est-ce point pour destourner de bien loin, par ceste acoustumance de manger chair crue? ou s'il lui est enioint de l'abominer pour la mesme raison que la farine: car ni ce n'est plus animal, ni ce n'est encore viande, car le bouillir & rostir est vne alteration & transmutation qui lui fait changer de forme: là où la chair crue & freschement tuee n'est pas pure ni impolue à voir, ains est hideuse, & a ne say quoy aprochant de l'vlcere & de la playe saignante quand on la regarde. F

xi. Pourquoy il ...lendoit de tou...er, voire de nõ...r le chien & la ...eure.

Pourquoy est-ce que lon lui commandoit aussi de s'abstenir du chien & de la chéure, non seulement de les toucher, mais aussi de les nommer? Est-ce point, quant à la chéure, ou pour son excessiue luxure, & pour sa mauuaise odeur pour ce qu'elle est maladiue? car c'est la beste du monde la plus suiette au haut mal, & qui plus atta-
1. che ce mal à ceux qui en mangent ou qui la manient: la cause dequoy ils disent estre l'estroississure des cõduits par où passent les esprits qui vienent à facilement s'estouper: ce qu'ils coniecturent, par ce qu'elle a la voix ainsi gresle & deliee: suiuant lequel propos on void que les hommes mesmes qui sont suiets à ceste maladie, la voix à la fin leur deuient semblable au beslement des chéures. Et quant au chien, il est vray qu'il n'a pas à l'auenture tant de la luxure, & n'est pas si getif ne si puant que la chéure, combien que toutefois aucuns tienent que lon ne souffre pas seulement qu'vn chien mette le pied dedans le chasteau d'Athenes, pource que le temple de Diane y est, ni dedans l'isle de Delos, nõ plus, pour ce qu'elle lui est consacree, à cause que publiquement à la veuë de tout le monde, il se mesle auec sa femelle: comme si les taureaux, les pourceaux, ou les cheuaux, auoient des chambres à saillir leurs femelles, & qu'ils ne le fissent pas ouuertement & manifestemẽt en public. Mais ils n'en G
2. sauent pas la cause veritable, qui est, pource que le chien est vn animal de sa nature aspre & querelleux, & le bannit on pour ceste cause des lieux saincts, & où il y a franchise, & à celle fin que les pauures affligez suplians s'y puissent librement retraire. Ainsi est il vray-semblable qu'ils ont voulu que les prestres de Iupiter, comme vne saincte & sacree viue statue de refuge, fust librement accessible & ouuerte à tout le monde, sans qu'il y eust rien qui empeschast, ne qui fist peur d'en aprocher: c'est pourquoy il faloit que son lict mesme fust tout à l'entree de sa porte, & le serf qui pouuoit se venir ietter à ses pieds, & embrasser ses genoux, pour ce iour là estoit frãc & hors de danger d'estre fouëtté ou plus grieuement puni: & si c'estoit vn prisonnier qui se peust aprocher de lui, aiãt les fers aux pieds, il estoit deslié, & iettoit on ses fers & ses liens hors de la maison, non par la porte, mais par dessus le toict de la couuerture. Or n'eust-il de rien serui qu'il eust ainsi esté gracieux, acointable & humain, s'il eust eu aupres de lui vn chien qui eust effroyé & chassé ceux qui eussent voulu recourir en franchise à lui. Mais toutefois si est-ce que les anciens mesmes ne l'ont point estimé ne reputé du tout animal net & munde: car il n'est premierement dedié ne consacré à aucun des Dieux celestes, ains estant enuoyé pour souper à Proserpine H

terrestre

A terrestre es quarrefours, & semble que ce soit plus tost vne hostie expiatoire pour diuertir quelque malencontre, ou pour nettoyer quelque ordure, qu'autrement: ioint qu'en Lacedæmone ils fendent par le milieu des chiens pour sacrifice à Mars le plus sanglát de tous les Dieux, & les Romains mesmes au iour de la feste des Lupercales, qui se celebre au moys de purification qui est Feburier, font sacrifice d'vn chien. Et pourtant n'est-il pas hors de propos de penser, que à ceux qui ont pris à seruir particulierement le plus souuerain & le plus net de tous les Dieux, il soit defendu d'auoir ni en leur maison ni autour d'eux vn chien.

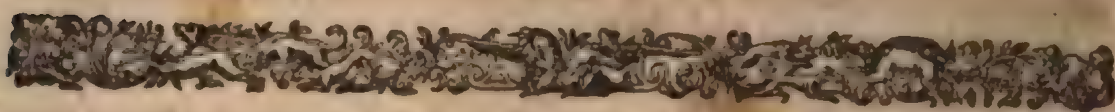
Pour quelle cause n'est-il pas permis à ce mesme prestre de Iupiter de toucher au lierre, ni de passer par vn chemin couuert de branches de vigne attachee à vn arbre? Est-ce point vn precepte semblable à ceux-ci des Pythagoriens, Ne mãge point dessus vne chaire, Ne te sieds point sur vn boisseau, Ne passe point par dessus le ballet? car ces philosophes là ne craignoient, ni ne refuyoiét point les choses que les paroles de prime face signifioient, mais par celles là ils en defendoient d'autres: car ce precepte de ne passer point sous la vigne, se referoit au vin: voulant donner à entendre qu'il n'estoit pas loisible au prestre de s'enyurer, dautant que le vin est dessus la teste de ceux qui s'enyurent, & sont par lui rabaissez & rauallez: là où il faut que les prestres soient superieurs, & qu'ils commandent à ceste volupté là, non pas qu'ils soient suiets à elle: voila quant à la vigne. Mais quant au lierre, est-ce point pource que c'est vne plante qui ne porte aucun fruit, ni aucune vtilité aux hommes, ains est si imbecille, que d'elle mesme elle ne se sauroit soustenir, & a besoin d'autres qui la portent, & ce pendant par le moien de la froideur de son ombre, & la verdeur de ses feuilles, abuse ceux qui la regardent? pour ceste cause n'estiment ils pas que lon le doiue nourrir ni entretenir pour neant en vne maison, d'autant qu'il n'y apporte nul profit, ni l'embrasser, d'autant qu'il est dommageable aux plantes qui le reçoiuent quand il a le pied dedans terre. Et pourtant ne void-on iamais es sacrifices & cerimonies de Iuno à Athenes, ni de Venus à Thebes, du lierre sauuage, mais bien en void-on es sacrifices qui se font de nuict en tenebres, comme sont la pluspart de ceux de Bacchus. Est-ce donc point cela vne couuerte defense de se trouuer en ces dãses & follastreries nocturnes de Bacchus? car les femmes qui sont suiettes à ces fureurs Bacchiques, se ruent incontinent sur le lierre, & le deschirent, le prenant à belles mains, ou le maschant a belles dents: tellement que ceux là ne sont pas du tout à reietter, qui disent que ce lierre aiant des esprits qui tournent les entendemens des hommes à fureur, les transporte hors d'eux & les tourmente, & brief les rend yures sans boire vin, quãd ils se treuuent disposez à tels transports & rauissemens de leurs entendemens.

CXII. *Autres ceremonies pour le regard du mesme prestre.*

Pourquoy est-ce qu'à ces prestres là il n'est pas permis de receuoir ni de demander aucun magistrat, & neantmoins ils ont vn massier portant la verge deuant eux, D & vn chariot à chaire prætoriale dessus, pour les honorer & recompenser de ce qu'il ne leur est pas loisible de tenir autre office ni magistrat publique? Est-ce point pour la mesme raison qu'en la plus part des villes de la Grece la dignité de prestrise 1. estoit equiualente à celle de la royauté, ils n'elisoient pas des petites personnes les premieres venues pour prestres? ou plus tost pource que les prestres aians leurs a- 2. ctions determinees & certaines, & les Roys indeterminees & incertaines, il n'estoit pas possible quand les deux quelquefois se rencontroient en vn mesme temps tout ensemble, que vn seul peust satisfaire à tous les deux, ains estoit force que les deux estans souuent pressees, il en omist l'vne à faire, & que par ce moien tantost il mesprist enuers les Dieux, & tantost qu'il portast dommage à ses citoiens. Ou bien 3. voyans que es Magistrats des hommes il y a bien souuent autãt de necessité comme d'authorité, & qu'il faut que celui qui a le gouuernement d'vn peuple, comme dit Hippocrates d'vn medecin, voye plusieurs mauuaises choses, & en touche plusieurs

CXIII. *Explicatiõ de quelques autres ceremonies qui concernent ces prestres de Iupiter.*

aussi, & que des maux d'autrui il sente & reçoiue propre fascherie & douleur, ils E n'ont pas trouué bon qu'vn sacrifiast aux Dieux, ni eust la superintendance des choses sainctes & sacrees, qui auroit assisté ou presidé aux iugemens & condamnations à mort de ses citoiens, voire bien souuent de ses parens & alliez, ainsi comme il auint à l'ancien Brutus.



Les Demandes des choses Grecques.

C'est vn recueil de noms & de diuerses coustumes & façons de viure de certaines personnes & nations de la Grece: qui peut seruir à ceux qui lisent les anciens auteurs, & qui desirent conoistre par le menu les particularitez de l'antiquité. F

I. Conipodes & Artyni en la ville d'Epidaure.

Vi sont ceux que lon appelle en la ville d'Epidaure Conipodes & Artyni? Il y auoit cent quatre vingts hommes, entre les mains desquels estoit tout le gouuernement de la chose publique, de ceux là on elisoit des Senateurs qui s'appelloient Artyni, & la plus part du peuple se tenoit aux champs, & les appelloit-on Conipodes, qui vaut autant à dire comme pieds poudreux, pource que quand ils venoyent à la ville, on les conoissoit à cela.

[illegible] batis, tiltre de [illegible] femme adultere [illegible] Cumes. [illegible], au discours [illegible] & coustumes, dit que le [illegible] se prat[illegible] entre les Pisides.

Qui estoit celle qu'on appelloit Onobatis en la ville de Cumes? Quãd il y auoit vne femme surprise en adultere, on la menoit en la place publique, là où on la mettoit dessus vne pierre eminente, à fin G qu'elle fust veuë de tous: puis quand elle y auoit esté vne espace de tẽps, on la mõtoit dessus vn asne, & la menoit-on par toute la ville, puis on la remenoit en la place, & la remettoit-on dessus la pierre, & de là en auãt elle demeuroit infame pour toute sa vie, & l'appelloit-on Onobatis, c'est à dire celle qui a cheuauché l'asne: cela fait ils estimoient que la pierre en fust pollue, & l'abominoiẽt cõme chose interdite. Il y auoit aussi en la mesme ville, vn office qui s'appelloit Phylactus, & celui qui le tenoit auoit charge tout le reste du tẽps de garder la prisõ, excepté qu'en vne certaine assemblee de cõseil qui se tenoit de nuict, il entroit au Senat, & alloit prendre les Roys par la main, & les menoit hors du Senat: là où il les tenoit iusques à ce que le Senat eust arresté s'ils auoiẽt forfait, ou nõ, donnãt ainsi occultement ses suffrages en tenebres.

Phylactus, geolier.

III. Hypeccaustria la chauffeure.

Qui est celle que lon nomme en la ville de Soli, Hypeccaustria? Ils appellent ainsi la prestresse de Minerue, à raison de quelques sacrifices & quelques cerimonies à diuertir les malheurs, qu'elle fait: le mot signifie comme qui diroit, la chauffeure. H

IIII. Amnemones & Aphester Syndiques & cõsuls de Gnidos.

Qui sont en la ville de Gnidos, ceux qu'ils appellent Amnemones, & qui est celui qu'ils disent Aphester? Il y a soixante qu'on elit des plus gens de bien de la ville, lesquels ont la superintendance des affaires: & sont ceux qui consultent premierement les matieres de plus grande importance, & les appelloient ainsi, pource qu'ils ne sont point syndiquez ne suiets à rendre conte de leur administration: si d'auenture lon ne veut dire que le mot signifie plus tost, de grande memoire: & celui qui leur demande leurs auis & suffrages s'appelle Aphester.

V. Chrestos que signifie.

Qui sont ceux que les Arcadiens & les Lacedæmoniens appellent Chrestos? Les Lacedæmoniens aians fait apointement auec les Tegeates, en mirent les articles par escrit, qu'ils firent engrauer sur vne colonne quarrree, commune, laquelle fut plantee sur le bord de la riuiere d'Alphæus: & y a entre autres articles, Qu'ils chasseroient

A roient les Meſſeniens hors de leurs terres, mais qu'il ne leur ſeroit pas loiſible de les faire Chreſtos: ce que declarant Ariſtote, l'expoſe, qu'ils ne les pourroient faire mourir pour ſecourir ceux des Tegeates, qui durant la guerre auoient fauoriſé au parti des Lacedæmoniens.

Qui eſt celui que les Opuntiens appellent Crithólogos? La plus part des Grecs en leurs plus anciens ſacrifices vſoient d'orge, que contribuoient les citoiens: celui donc qui auoit la ſuperintendance des ſacrifices, & la charge de recueillir les primices d'orge que les citoiens contribuoient, ſe nommoit Crithologos, qui vaut autãt à dire que, recueilleur d'orge: & auoient deux preſtres, l'vn qui auoit la ſuperintendances des ſacrifices qui ſe faiſoient aux Dieux, & l'autre de ceux qui ſe faiſoient aux Diables. *VI. Crithologos collecteur d'orge, office public entre les Opuntiens.*

Quelles ſont les nuees que lon appelle Ploiades? Ce ſont celles qui ſont les plus pleines d'eau, & qui ſont agitees ça & là, ainſi comme Theophraſtus le met de mot B à mot au quatrieme liure des impreſſiõs qui ſe font en la region de l'air: attendu que ces nuees Ploiades, & celles qui sõt eſpeſſes, mais immobiles, & de couleur fort blãches, monſtrent vne diuerſité de matiere qui n'eſt ni conuertie en eau ni en vent. *VII. Des nues Ploiades.*

Qu'eſt-ce que les Bœotiens appellent Platychetas? Ils appellẽt ainſi ceux qui ſont voiſins de noſtre maiſon, ou qui ont des terres ioignantes aux noſtres, en langage Æolique, comme qui diroit, eſtans voiſins: dequoy i'en allegueray vn exemple tiré de l'archiue de nos loix, combien qu'il y en ait pluſieurs, * *VIII. Platychetas mot Bœotien que ſigni, c.*

C'eſt exemple defaut en l'original Grec.

Qui eſt celui que les Delphiens appellent Hoſioter: & pourquoy eſt-ce qu'ils appellent l'vn des mois Byſius? Ils appellent Hoſioter, celui qui immole l'hoſtie apres qu'il a eſté eſleu & declaré ſainct: or y en a il cinq qui le ſont toute leur vie, & ſont concurrens auec les grãds preſtres qu'ils nomment prophetes en pluſieurs cerimonies du ſeruice des Dieux, cõme ceux qui ſe diſent eſtre deſcẽdus de la race de Deu- C calion. Et quant au mois qu'ils appellent Byſius, ce n'eſt pas, comme pluſieurs eſtiment autãt comme Phyſios, c'eſt à dire naturel, encore que ce ſoit le cõmencement de la prime-vere, & que pluſieurs plantes alors naiſſent & germẽt de la terre: mais ce n'eſt pas la verité, car les Delphiẽs n'vſent pas d'vn B, au lieu d'vn Phi, ainſi que font les Macedoniẽs qui diſent Bilippus & Balacros & Berenice, au lieu de Philippus, de Phalacros & de Pherenice: mais ils en vſent au lieu du Pi, car ils diſent ordinairemẽt Batein au lieu de Patein, & Bicron au lieu de Picron: ainſi Byſius eſt dit au lieu de Pyſius, c'eſt à dire interrogatoire, en entendant de leur Dieu Apollo, car c'eſt la couſtume du pays, pour ce qu'en ce mois là ils propoſent leurs demãdes à l'oracle d'Apollo, & eſtiment que le ſeptieme d'icelui ſoit le iour de ſa naiſſance, lequel ils ſurnomment Polyptous, non pas, comme pluſieurs cuidẽt, pour ce que lon y paiſtrit pluſieurs gaſteaux qui s'appellẽt Phthois, mais pour ce que lon y demãde & y enquiert on de beaucoup de choſes: car il n'y a pas long temps que lon a permis de venir à l'o- D racle quand on voudroit en chaſque mois, mais au parauant la religieuſe d'Apollo ne rendoit les reſponſes, & n'ouuroit l'oracle qu'vne ſeule fois en toute l'annee, ainſi comme Calliſthenes & Anaxandrides ont laiſſé par eſcrit. *IX. Hoſioter ſacrificateur des Delphiens.* *Du mois Byſius auquel on interrogeoit l'oracle d'Apollo.*

Qu'eſt-ce que ſignifie Phyximelon? Les petites plantes baſſes quand elles vienẽt à germer & bourgeonner, les beſtes en aiment fort le premier bouton qu'elles iettent, mais en le mangeant elles font grand tort à la plante, & empeſchent fort ſon accroiſſement: quand donc elles vienent à croiſtre iuſques à telle hauteur que les beſtes paiſſantes alentour n'y peuuent plus faire de mal, elles s'appellent Phyximela, qui eſt à dire, eſchapees du danger des moutons, teſmoin Æſchylus. *X. Phyximela, plantes eſchappees du danger des moutons.*

Qui ſont ceux que lon nomme Apoſphendoneti? Les Eretriens habiterent iadis l'Iſle de Corfou, iuſques à ce que Charicrates y vint de Corinthe auec vne armee, & eſtant demeuré victorieux, les Eretriens remontans ſur mer s'en retournerẽt en leur *XI. Apoſphendoneti, c'eſt à dire repouſſez à coups de fonde, nom dõné aux Eretriens & pourquoy.*

païs: dequoy estans deuant auertis leurs citoiens qui n'auoyent bougé, les repousserent & les garderent de descendre en leurs terres à coups de fonde: & ne les aians peu ni gaigner par belles paroles ni les forcer par armes, à cause qu'ils estoient en beaucoup plus grand nombre & inexorables, ils s'en allerent en la coste de Thrace, là où ils occuperent vn lieu, auquel on dit que Methon l'vn des predecesseurs d'Orpheus auoit anciennement habité: si nommerent la ville qu'ils y fonderent Methone, & eux furent surnommez par leurs voisins Aposphendoneti, qui vaut autant à dire comme, les repoussez à coups de fonde. E

XII. Des trois neuueines d'ans celebrees en Delphes, & de la tierce nommee Charila, ensemble des ceremonies qu'on y obserue.

Qu'est-ce que les Delphiens appellent Charila? Ceux de la ville de Delphes celebrent trois noueines d'ans continuellement l'vne apres l'autre: desquelles trois noueines ils appellent l'vne Septerion, l'autre Heroïde, & la tierce Charila. Quant à la premiere, il semble que ce n'est qu'vne representation de la bataille que Phœbus eut contre Python, & de la fuite & poursuite apres la bataille, en la vallee de Tempe. Ceste fuite, comme aucuns disent, fut à cause de quelque homicide, duquel il cerchoit à estre purgé: les autres tienent que Python estant blessé, & s'enfuiant par le chemin que nous appellons sacré, Phœbus le poursuiuit, & qu'il s'en falut peu qu'il ne se trouuast à sa mort: car il trouua à son arriuee qu'il estoit n'agueres mort des blesseures qu'il auoit receues en la bataille, & auoit esté inhumé par son fils, lequel s'appelloit Aix, comme lon dit. Ceste noueine donc qui s'appelle Septerion, est vne representation de ceste histoire, ou bien de quelque autre semblable. Quant à la seconde, Heroïde, elle contient ie ne say quelles cerimonies secrettes, que les Bacchantes sauent bien: mais quant à ce qui s'y fait manifestement à l'ouuert, on pourroit coniecturer que c'est la subleuation au ciel de Semelé: Au reste, quant à celle de Charila, voici que lon en conte: Il aduint apres vne grande seicheresse vne grande famine en la ville de Delphes, tellement que les habitans de la ville venoient à la porte de leur Roy, auec leurs femmes & leurs enfans crier à la faim. Ce Roy fit distribuer aux principaux d'entre eux de la farine & des legumages, pource qu'il n'y en auoit pas assez pour en donner à tous: & comme il y fust venu vne fille encore petite, orpheline de pere & de mere, le supplier de lui en donner aussi: le Roy la souffleta auec son soulier, & encore apres lui ietta il son soulier au visage. La fille estant pauurette & destituee de tout le monde, mais au demeurant de gentil cœur, se retira de là, & desliant sa ceinture s'en pendit & estrágla. La famine alloit tousiours croissant de plus en plus, & les maladies y suruenoient encore: à l'occasion dequoy le Roy estát allé à l'oracle pour y cuider trouuer remede, la Prophetisse Pythie lui respondit, qu'il apaisast l'ame de Charila, qui estoit morte volontairement: ainsi apres auoir longuement recerché, & troué à la fin que ceste fille souffletee auoit nom Charila, ils lui firent vn sacrifice meslé de cerimonies de purification, lequel ils obseruent encore de neuf en neuf ans: car il y a le Roy assis en sa chaire qui distribue de la farine & des legumages à tous venans, tant estrangers que citoyens, & aporte lon l'image de Charila petite fille, & apres que tous ont pris de ces legumages, le Roy soufflete ceste image auec son soulier: & lors la principale des deuotes de Bacchus, qui sont les Bacchantes, emportant ceste image en vne profonde baricaue lui attache vne corde au col, & puis toutes ensemble l'enterrent au mesme lieu où iadis ils inhumerent le corps de Charila apres qu'elle se fut estranglee. F G H

XIII. Chair mendiee des Æniaiens.

Qu'est-ce que les Æniaiens appellent, la chair mendiee? Les Æniaiens ont iadis eu plusieurs remuemens de lieu en autre: car premierement ils habitoyent en la contree qui s'appelle le champ Dotien, dont ils furent dechassez par les Lapithes: de là ils allerent aux Æthiques, de là en vne partie de la prouince Molosside, qui s'appelle Araua, dont ils furent appellez Paraues: apres cela ils occuperent la ville de Cirrhe, & en icelle aians assommé à coups de pierre leur Roy Onoclus, par le commandement d'Apollo, ils descendirent en la contree qui est au long du fleuue Inachus,

A chus, estant lors habitee par les peuples que lon nommoit les Inachiés & Achæiens: Et aians tous les deux peuples eu response de l'oracle, à sauoir les Inachiens, que s'ils donnoient volontairemẽt part de leur terre, ils la perdroiẽt toute: & les Ænianiens, que s'ils en pouuoient auoir de leur bon gré, qu'ils la gaigneroient & posséderoient toute: il y eut vn notable personnage entre les Ænianiens appellé Temon, qui se vestant de vieux haillons, & prenant vne besace sur son col, se déguisa en belistre, & en cest habit s'en alla vers les Inachiens demander l'aumosne. Le Roy de ces Inachiens en riant, & par maniere de moquerie, prit vne motte de terre, & la lui bailla: l'autre la prenant bien volontiers la mit dedans sa besace, & puis s'osta de là, estant bien aise & content du don que le Roy lui auoit fait: car il s'en alla incontinent sans plus rien demander. Dequoy les plus anciens s'esmerueillans se vont souuenir de l'oracle qu'ils auoient iadis eu, & s'en allans deuers le Roy le prierent de ne mettre pas ceste chose à nonchaloir, & ne laisser pas cest homme ainsi eschaper. Temon aiant
B senti le vent de leur deliberation se mit à fuir, si bien qu'il se sauua, moiennant vn grand sacrifice qu'il voüa de faire à Apollo. Cela fait les deux Roys des Inachiens & des Ænianiens se defient au combat d'homme à homme, & celui des Ænianiens nommé Phemius, voiant venir encõtre lui celui des Inachiens, qui auoit nom Hyperochus, auec son chien, lui cria, qu'il ne faisoit pas tour d'homme de biẽ, de venir auec vn compagnon. Hyperochus se retourna pour rechasser son chiẽ, & ainsi qu'il se tournoit, Phemius lui tira vn coup de pierre si à poinct qu'il le porta par terre, & le tua: ainsi les Ænianiens aians cõquis le pays, & chassé les Inachiens & les Achæiens, adorerent depuis ceste pierre, cõme vne chose saincte, & lui font sacrifice, l'enuelopans de la graisse de l'hostie immolee: puis apres qu'ils ont payé vn magnifique & solennel sacrifice à Apollo, & immolé vn bœuf à Iupiter, ils en enuoyent la plus belle & meilleure piece aux descendans de Temon, laquelle iusques auiourd'hui ils appellent, la chair mendiee.

Qui sont ceux que les habitans d'Ithace appellent les Coliades, & qu'est-ce qu'ils *XIIII. Des Coliades, & de Phagilus.*
C appellent Phagilus? Apres qu'Vlysses eut tué les poursuiuãs qui demãdoient sa femme en mariage, les parens & amis des trespassez se souleuerent contre lui, mais à la fin ils enuoyerent de commũ consentemẽt querir Neoptolemus pour les mettre d'accord, lequel aiant pris cest arbitrage en main, condamna Vlysses à sortir du pays, & se bannir des Isles de Cephalenie, de Ithace, & de Zacynthe, iusques à ce qu'il fust absouls & purgé des homicides par lui commis: & semblablement les parens & amis de ceux qui poursuyuoient d'auoir Penelopé à femme, payassent tous les ans quelque amende à Vlysses, pour les exces & dommages qu'ils auoient faits en sa maison. Quant à lui donc il se retira en Italie, mais quãt à l'amẽde, l'aiant cõsacree aux Dieux, il ordonna que ceux d'Ithace la payassent à son fils: c'estoiẽt certaine quantité de farines, du vin, certain nombre de flambeaux de cire, de l'huile, du sel, des moutons à sacrifier plus grands que Phagiles, c'est à dire, que agneaux, comme Aristote l'interprete: au demeurant Telemachus donna liberté à son porcher Eumæus, & lui donna
D droit de bourgeoisie à lui & à ses descendans en la ville, qui sont auiourd'hui les Coliades, comme les Bucoliens sont ceux qui sont extraits & issus de Philætius.

Qu'est-ce que le chien de bois chez les Locriens? Locrus fut fils de Physcius, fils d'Amphictyon: de ce Locrus & de Cabya nasquit vn autre Locrus, lequel estant entré en different alencontre de son pere, prit auec lui bon nombre de citoiens, & demanda conseil à l'oracle, en quel lieu il deuroit aller fonder vne nouuelle ville. L'oracle lui fit responsee, qu'il bastist sa ville au lieu où vn chien de bois le mordroit: & passant deuers l'autre mer, il marcha dessus vne ronce, qui s'appelle en Grec la ronce de chien, laquelle le picqua tellement, qu'il fut contraint de demeurer là quelques iours: durant lesquels aiant bien consideré le pays, il y fonda la ville des Physcaiens, & celle de Hyanthia, & toutes les autres que depuis ont habitees les Locriens qui *XV. Du chien de bois des Locriens.*

Ozolę surnom des Locriens.

sont surnommez Ozolæ, c'est à dire puants : lequel surnom les vns disent leur auoir E esté dóné à cause de la riuiere de Nessus, les autres à cause du grand Dragon Python, qui aiant esté ietté par la mer au riuage, se pourrit en la coste des Locriens. Les autres veulent dire, que c'est à cause des peaux de mouton & de bouc, que les habitans du pays portoient, & pource que la plus part du temps ils estoient parmi troupeaux de chéures, de maniere qu'ils en deuenoient puants. Les autres tienent que tout au contraire ceste contree là, portant grande quantité de fleurs, eut le nom de la bonne senteur, entre lesquels est Architas natif d'Amphisse, en ces vers,

De beaux raisins Macyne couronnee,
De souëfue odeur doucement alenee.

XVI. Aphabroma, maniere de vestemens à Megare.

Qu'est-ce que les Megariés appellent Aphabroma? Nisus, duquel a esté appellee la ville de Nisæe, estant Roy de Megare, prit femme du pays de la Bœoce, nommee Abrote, fille d'Onchestus, sœur de Megareus, dame de singuliere prudence, & de sagesse & honnesteté nompareille, laquelle estant venue à mourir, les Megariens vo- F lontairement & d'eux-mesmes se mirent à en mener dueil, & son mary Nisus voulant en perpetuer la gloire & la memoire, voulut que ses os fussent vestus des mesmes habits qu'elle souloit porter en sa vie, & du nom d'elle appella la maniere des vestemés Aphabroma: & semble que Dieu mesme ait voulu fauoriser à la gloire d'icelle, car les Dames Megarienes aians par plusieurs fois esté en propos de changer lesdits habillemens, il le leur a tousiours defendu par son oracle.

XVII. Doryxenus hoste de guerre ou frere d'armes entre les Megariés.

Qu'est-ce que Doryxenus? La prouince Megarique estoit iadis habitee par bourgades, estans les citoiens diuisez en cinq parties, les Heraïens, les Piraiens, les Megariens, les Cynosuriens & les Tripodiscæiens. Or ceux de Corinthe qui estoient leurs plus proches voisins, & qui espioiét à toutes occasions les moiés de les reduire sous leur obeissance, trouuerent façon de les mettre en guerre les vns contre les autres, mais ils vsoient de si grande honnesteté les vns enuers les autres, que leur guerre estoit fort douce & gracieuse, comme entre parens: car iamais homme ne faisoit tort G ni desplaisir aux laboureurs qui labouroient la terre, & ceux qui estoiét pris prisonniers eschapoient pour vn certain taux d'argent, qui estoit dit entre eux, lequel ils receuoient apres auoir deliuré & donné congé à leur prisonnier: car au parauant iamais ils ne lui demandoient, ains celui qui à la guerre auoit pris vn prisonnier l'emmenoit en sa maison, où il lui faisoit bonne chere à sa table, & puis le renuoyoit en sa maison, & celuy qui estant ainsi renuoyé apportoit de bonne foy le prix de sa rãçon, en estoit loué, & en demeuroit toute sa vie ami de celuy qui l'auoit pris, & s'appelloit au lieu de Doryalotos, qui signifie captif ou prisonnier de guerre, Doryxenos, c'est à dire hoste de guerre ou frere d'armes: mais celuy qui retenoit l'argent & en defraudoit son maistre, en demeuroit infame pour toute sa vie, non seulement entre les ennemis, mais aussi entre les siens, estant tenu pour meschant homme & de mauuaise foy.

XVIII. Palintocia repetition de vsures à Megare.

Qu'est-ce que Palintocia? Les Megariens apres auoir chassé leur tyran Theage- H nes demeurerent peu de temps en bon & moderé gouuernement, ains, comme dit Platon, les flatteurs du peuple & harengueurs les conuians à vne licentieuse & excessiue liberté, ils en deuindrent de tout poinct perdus & gastez, iusques à commettre toutes les insolences qu'il est possible alencontre des bourgeois qui auoient bié dequoy: car les pauures alloient en leurs maisons, & leur commandoient de les traiter & festoyer opulentement & magnifiquement, & s'ils refusoient à ce faire, ils prenoient de force tout ce qu'il y auoit en la maison, & en abusoient en toute dissolution: & finalement ils firent vne ordonnance, par laquelle il leur estoit loisible de repeter des vsuriers qui leur auoient presté de l'argent au parauant, toutes les vsures qu'ils leur auoient payees, & apelloient ceste repetition d'vsures, Palintocia.

XIX. Anthedon quelle ville.

Quelle ville est-ce qu'Anthedó, de laquelle la prophetisse Pythia respódit vn iour,

Boy

A *Boy de ton vin la lye iusqu'au bas,*
Car Anthedon ta patrie n'est pas?

car celle qui est au pays de la Bœoce n'a pas grand ni excellent vignoble. L'isle de la Laurias s'appelloit anciennement Irené, du nom d'vne Dame ainsi appellee, laquelle on dit auoir esté engẽdree de Neptune & de Melanthia fille d'Alpheus: mais depuis aiant esté occupee & habitee par Anthes & Hypera, on la surnomma Anthedonia & Hyperia: car l'oracle, ainsi qu'escrit Aristote, disoit ainsi,

Boy de ton vin la lye iusqu'au bas,
Car Anthedon le tien pays n'est pas,
Aussi ne l'est la sacree Hyperie,
Car lors le vin tu beurois sans la lye.

voila qu'en dit Aristote. Mais Mnasigiton escrit, qu'Anthus le frere de Hypera estant encore petit enfant par fortune fut perdu, & que son frere pour le cercher errant çà & là, d'auenture s'addressa en la ville de Pheres deuers Acastus, ou Adrastus, là où de bonne fortune Anthus seruoit, aiant la charge de donner à boire: B comme doncques on le festoyoit, il auint que ce ieune enfant en portant la coupe à son frere le reconut, & lui dit tout bas,

Boy de ton vin la lye iusqu'au bas,
Car Anthedon le tien pays n'est pas.

Qu'est-ce que lon appelle en la ville de Priene, Les tenebres d'auprès du chesne? Ceux de Samos aians la guerre contre ceux de Priene se faisoient les vns aux autres des dommages assez suportables auparauant, iusques à ce qu'il y eut vne grosse bataille donnee entre eux, en laquelle ceux de Priene tuerẽt pour vn iour mille Samiẽs: mais sept ans apres en vne autre bataille qu'ils eurent alencontre de ceux de Milet aupres d'vn lieu qu'ils appelloient le Chesne, ils y perdirent tous les meilleurs & plus vaillans citoiens qu'ils eussent: ce qui fut alors que le sage Bias estãt enuoyé de Priene en ambassade vers ceux de Samos, y acquit vne grande reputation. Cest inconuenient donc & ceste calamité estant auenue douloureuse & miserable à toutes les Dames de Priene ensemble, dautant qu'il n'y en auoit pas vne qui ne s'en sentist aucunement: elles eurent depuis ces paroles là pour vn formulaire de malediction & de serment le plus solennel qu'elles eussent seu faire & de plus grandes choses, Les tenebres d'aupres du chesne: pour ce que ou leurs peres, ou leurs freres, ou leurs maris, ou leurs enfans y auoyent esté tuez.

XX. Tenebres de aupres du chesne, mots pour exprimer vne grande desfaite.

C

Qui sont ceux d'entre les Candiots que lon nomme Catacautæ, cõme qui diroit les brusleurs? Lon dit que quelques Tyrrheniens aians raui & enleué par force vn nombre de filles & de femmes des Atheniens, du bourg de Brauron, quand ils habitoient es Isles de Imbros & de Lemnos, en furent depuis chassez, & s'en allerent prendre terre en la coste de la Laconie, là où ils eurẽt acointãce auec les femmes du pays, iusques à en auoir des enfans: au moien dequoy ils deuindrent à la fin suspects & D mal-voulus des naturels habitans, si qu'ils furent contrains d'abandonner la Laconie, & de se retirer en Candie, sous la conduite de Pollis & de son frere Crataida, là où faisans la guerre à ceux qui tenoient le pays, ils laissoyent plusieurs corps de ceux qui mouroient aux rencontres, gisans sur la terre, sans leur dõner sepulture du commencement, pour ce qu'ils n'auoient pas le loisir, à cause de la guerre qui les tenoit tousiours sur bout, & pour le danger qu'il y auoit à aller enleuer les corps, & aussi depuis pour ce qu'ils auoient horreur de toucher à ces pauures corps qui estoient tous puants & infects, se fondans au Soleil, pour le long temps qu'ils estoient sur la terre: parquoy Pollis s'auisa d'inuenter quelques honneurs, quelques priuileges, exemptions & immunitez, qu'il donna partie aux prestres des Dieux, & partie à ceux qui enseueliroient les morts, en attribuant & consacrant ces prerogatiues à quelques Deitez terrestres, à celle fin qu'elles en fussent plus durables, & non suiettes à estre

XXI. Catacautæ, c'est à dire, brusleurs, quelles gens estoient entre les Candiots.

ostees. Depuis il en fit partage auec son frere, & furent les suiets qui escheurent par E le sort, à l'vn les prestres: & les autres, les Catacautes, c'est à dire, les brusleurs, pour ce qu'ils brusloient les corps des morts, lesquels se gouuernoient à part auec leurs loix & discipline particuliere, en laquelle outre les autres honnestetez dont ils vsoient parmi eux, ils n'estoient point suiets à certains crimes & forfaitures, ausquelles tous les autres Candiots sont communément adonnez, comme de courir, voler, & piller, les vns sur les autres: car ceux là ne s'entrefaisoyent aucun tort, ni ne deroboient & ne rauissoient rien de l'autrui.

XXII. Enfans tuez pour auoir en iouant rendu le pays.

Qu'est-ce que la sepulture des enfans empres les Chalcidiens? Cothus & Arclus enfans de Xuthus vindrent iadis pour habiter en l'Isle d'Eubœe, laquelle estoit pour la plus part possedee par les Æoliens. Or auoit Cothus eu vn oracle par lequel il luy estoit promis, que ses afaires se porteroyent heureusement, & qu'il viendroit au dessus de ses ennemis, s'il achetoit le pays. Parquoy estant descendu en terre auec peu de ses gens, il trouua de petis enfans qui se iouoient sur le bord de la mer: il se F mit à iouer auec eux, & à leur faire caresse, en leur monstrant plusieurs petis affiquets & iouets non vsitez en ce quartier là, & voiant que ces enfans auoient grande enuie de les auoir, il leur dit qu'il ne les leur donneroit point autrement, s'ils ne luy bailloient en eschange de leur terre: les enfans adonc prenans de la terre à deux mains la lui baillerent, & aians aussi receu de luy ces iouets, s'en allerent. Les Æoliens aians entendu ce fait, & quand & quand voians leurs ennemis qui leur venoiét courir sus par la mer, furent si marris, qu'ils en firent mourir ces petis enfans: lesquels furent inhumez au long du grand chemin par où lon va de la ville au destroit de la mer, qui se nomme Euripus. Voila pourquoy le lieu en est appellé la sepulture des enfans.

XXIII. Mixarchageuas surnom de Castor.

Qu'est-ce que lon appelle Mixarchageuas en la ville d'Argos, & qui sont ceux que lon nomme Elasiens? Ils appellent Castor Mixarchageuas, & pensent qu'il soit enseueli en leur pays. Et quant à Pollux, ils le reuerent & adorent comme vn des G Dieux celestes. Au demeurant ils appellent Elasiens certains demi-Dieux qu'ils reclament pour diuertir les apoplexies, lesquels ils estiment estre descendus d'Alexide fille d'Amphiaraus.

Elasiens Demi-Dieux.

XXIIII. Engnisma, chair rostie.

Qu'est-ce que les Argiens appellent Engnisma? Ceux qui ont perdu quelqu'vn de leurs parens ou de leurs amis ont acoustumé incontinent apres leur deuil fini de sacrifier à Apollo, & trente iours apres à Mercure: car ils estiment que tout ainsi comme la terre reçoit les corps des trespassez: aussi fait Mercure les ames: & dónans au ministre d'Apollo de l'orge, ils reçoiuent de lui au lieu vne piece de chair de l'hostie immolee: & estaignans le premier feu comme estant pollu, ils en vont querir d'autre ailleurs, auec lequel ils rostissent leur chair, laquelle ils appellent Engnisma, comme qui diroit, du Rosti.

XXV. Alastor, Aliterios, & Palamnæos. Il est escrit autrement au liure de la Curiosité, à la fin.

Qu'est-ce qu'Alastor, Aliterios, & Palamnæos? Il ne faut pas croire que ce soit ce que quelques vns veulent dire, celui qui en temps de famine va espier ceux qui en H leurs maisons meulent du bled, & qui le rauit & emporte à force: ains faut pēser que Alastor soit celui qui a commis des malefices Alasta, c'est à dire, non oubliables, & & dont il sera memoire iusques à bien long temps. Aliterius est celui qui pour sa meschanceté est digne d'estre fuy de tout le monde, qui s'appelle aussi autrement Palamnæus. Socrates dit que cela estoit ainsi escrit en des tables de cuiure.

XXVI. Ceremonie des filles Ænianienes, pour la seure habitation au pays.

Que veut dire ce, que les filles qui acompagnent ceux qui emmeinent le bœuf de la montaigne de Ænus, vers la ville de Cassiopæe, vont chantant iusques aux confins,

Plus reuenir iamais ne puissiez vous
En vostre cher pays auec nous.

Les Ænianiens estans chassez par les Lapithes, premierement s'habituerét aupres de Æthacia,

A Æthacia, & depuis en la Molosside, aupres de Cassiopæe, mais n'y trouuans rien de bon venant de la terre, & y aians de mauuais voisins, ils s'en allerent en la plaine de Cirrha, sous la conduite de leur Roy Onoclus: mais là se trouuans surpris de secheresse merueilleuse, ils enuoyerent à l'oracle, qui leur commanda, à ce que lon dit, de lapider leur Roy Onoclus: comme ils firent, & puis se remirent derechef à cercher terre où ils peussent demeurer, iusques à ce qu'à la fin ils arriuerent en la contree où ils sont habituez de present, où la terre est bonne & fertile de tous biens. Voila pourquoy à bon droit ils souhaitent & prient aux Dieux, que iamais plus ils ne retournēt en leur ancien pays, ains qu'ils peussent tousiours demeurer là en toute prosperité.

XXVII. Herault de Rhodes pourquoy n'entre au tēple d'Ocridion.

Pourquoy est-ce que à Rhodes il n'est pas permis au herault d'entrer au temple d'Ocridion? Est-ce point pourautant que iadis Ochimus fiancea sa fille Cydippe à Ocridion, & que Cercaphus qui estoit frere d'Ochimus, estant amoureux de Cydippe, B persuada au herault (pour ce qu'en ce temps, la coustume estoit de faire demander les filles en mariage, & les faire amener par les heraults) que quand on la lui auroit consignee, il la lui amenast? Ce qui fut fait: ainsi Cercaphus aiant la fille, s'enfuit à tout. Mais depuis quand Ochimus fut fort vieil, Cercaphus retourna: & depuis ce temps là les Rhodiens firent vn statut & ordonnance, que iamais herault n'entrast dedans le temple d'Ocridion, pour la meschanceté qui auoit esté commise encontre lui.

XXVIII. Ioueur de flustes n'entre au temple de Tenes, & n'y fait on aucune mention d'Achilles.

Pourquoy est-ce qu'en la ville des Tenediens il n'est pas loisible à vn ioueur de fleutes entrer dedans le temple de Tenes, ne d'y faire aucune mention d'Achilles? Est-ce pourautant que la belle mere de Tenes, l'aiant accusé d'auoir voulu coucher auec elle, Molphus ioueur de fleutes tesmoigna faussemēt cōtre lui qu'il estoit vray, au moien dequoy il fut contraint de s'enfuir auec sa sœur, en la ville de Tenedos? Et C au reste lon dit que Thetis, mere d'Achilles, lui auoit tres-expressément & à certes defendu, qu'il se gardast bien de tuer Tenes, pour ce qu'il estoit bien voulu d'Apollo, & qu'il en donnast nommeement la charge à l'vn de ses seruiteurs qui eust l'œil à le cōseruer & le lui ramenteuoir, de peur que par mesgarde ou oubliance il ne lui auinst de le faire mourir: mais en courāt la ville de Tenedos il aperceut la sœur de Tenes qui estoit belle, & Tenes se presentant au deuant pour defendre l'honneur de sa sœur, y fut tué. & sa sœur durant le combat eschapa, mais Achilles aiant reconu Tenes apres qu'il fut tombé mort, en tua son seruiteur, dautant qu'estant sur le lieu present au combat, il ne lui auoit pas ramentu, & inhuma Tenes au lieu où maintenant est assis son temple. Voila pourquoy ni ioueur de fleutes n'y peut entrer, ni Achilles y estre nommé.

XXIX. Poletes, quel estat entre les Epidamniens.

Qu'est-ce que les Epidamniens, qui sont ceux de la ville de Duras, appellent Poletes, c'est à dire le vendeur? Les Epidamniens estans proches voisins des Esclauons, s'aperceurent que leurs bourgeois qui hantoient & trafiquoient auec eux, en deuenoient meschans: au moien dequoy craignans qu'à la longue cela ne leur apportast D quelque remuement à leur estat, ils elisoient tous les ans vn des plus hommes de biē de leur ville, pour faire tous les cōtracts & toutes les permutatiōs que ceux de la ville pourroient auoir auec les Barbares, & celui là traitant & pratiquāt auec eux, moiennoit auec tous les achapts & les ventes que ses citoiens auoyent à negocier auec eux; & celui qui auoit ceste charge s'appelloit Poletes, c'est à dire, le vendeur.

XXX. Riuage de Arænus ou de malediction prend son nom du different des Andriēs & Chalcidiens.

Qu'est-ce que lon appelle en la Thrace le riuage d'Arænus? Les Andriens & les Chalcidiens estans allez en Thrace pour y choisir lieu à s'habituer, y surprirent ensemble la ville de Sana qui leur fut liuree par trahison, & estans auertis que les barbares auoient abandonné celle d'Acanthus, ils y enuoyerent deux espies pour en sauoir la verité: ces deux espies s'estans aprochez si pres de la ville qu'ils virent certainement que les ennemis s'en estoient fuis, celui des Chalcidiens s'y en courut de

uant,comme pour en prẽdre le premier la possession au nom des Chalcidiens: mais celui des Andriens, voyant qu'il ne le pourroit iamais consuiure à la course, il lança son iauelot qu'il auoit en la main: le fer duquel s'estant fiché dedans la porte, il s'escria qu'il auoit pris possession de la ville pour les Andriens auec le fer de sa iaueline: sur cela s'estant meu different sans guerre ouuerte entre eux, ils accorderẽt amiablement, que les Erythreiens, les Samiens & les Pariens, seroient iuges de tous leurs debats & differẽs: mais pour ce que les Erythreiens & les Samiens iugerẽt pour les Andriẽs, & les Pariens pour les Chalcidiẽs: les Andriens firent en cest endroit là vn solennel sermẽt, auec imprecations & maledictions, que iamais ils ne prendroiẽt femmes d'eux, ni iamais ils ne leur en dõneroient: & pour ceste cause ils surnommerent l'endroit de ceste coste, le riuage d'Arenus, c'est à dire de malediction, qui parauant s'appelloit le port du Dragon. E

XXXI. Ceremonie des femmes Eretriennes à la feste de Ceres.

Pourquoy est-ce qu'à la feste de Ceres les femmes des Eretriens ne rostissent point leur chair au feu, mais au Soleil, & qu'ils ne l'y appellẽt point Calligenia? Est-ce point pourautant que les Dames Troiennes que le Roy en emmena captiues, celebrerent celle feste en ce lieu là, mais pour ce que le temps se trouua à propos pour faire voile, elles furent contraintes de s'embarquer à la haste, en laissant leur sacrifice imparfait? F

XXXII. Ainautæ, surnom des Senateurs de Milet.

Qui sont ceux qui s'appellent Ainautæ en la ville de Milet? Apres que les tyrans Thoas & Damasenor y eurent esté desfaits, il se leua deux parts & deux ligues en la ville, l'vne qui s'appella Ploutis, & l'autre Chiromacha: à la fin celle de Ploutis: qui estoient les plus riches & plus puissans de la ville, demeura la maistresse, & se saisit de l'authorité & du gouuernement. Et pource que quand ils vouloient consulter des plus grands afaires, ils montoient en mer sur des vaisseaux, & s'eslargissoient bien loin de la terre: puis apres qu'ils auoient resolu & arresté entre eux ce qu'ils auoient à faire, ils s'en retournoient, ils en furent surnommez Ainautæ, qui est autant à dire comme, tousiours nauigants. G

XXXIII. Assemblee des gaillards à Chalcide, quelle.

Pourquoy est-ce que les Chalcidiens appellent vn certain lieu de leur ville, l'assemblee des gaillards? Nauplius, à ce que lon dit, estant chassé & poursuiui par les Acheiens, se retira en franchise de suppliant deuers les Chalcidiens: là où il respondit en partie à ce que les Acheiens lui mettroient sus, & en partie il vsa de recrimination encontre eux, les accusant d'autres malefices: parquoy les Chalcidiens n'ayans aucune volonté de le rendre, mais craignant que lon ne le tuast en trahison, lui donnerent pour sa garde les plus gaillards ieunes hommes qui fussent en leur ville, lesquels ils logerent en ce lieu là, à fin qu'ils fussent tousiours ensemble, & qu'ils gardassent Nauplius.

XXXIIII. Pyrrhias immola vn bœuf à celui qui de pauure l'auoit fait riche.

Qui est celui qui immola vn bœuf à son bienfaiteur? Il y auoit iadis à l'anchre au long de l'Isle d'Ithaque vne nauire de coursaires, dedans laquelle estoit vn vieillard qui auoit force pots de terre pleins de poix: or auint qu'vn pauure marinier nommé Pyrrhias, qui gaignoit sa vie à passer les gens çà & là, arriua là, qui sauua le vieillard, non pour profit qu'il y pretendist, mais à son instãte requeste, & pour pitié qu'il en eut, & bien qu'il n'y eust pretendu aucun profit, si est-ce que le vieillard le pressa de prendre de ces pots de terre, & quand les coursaires se furent vn peu retirez, & que le vieillard se vid en liberté, il amena Pyrrhias, & lui monstra comme dedãs ces pots il y auoit force or & argent meslé parmi. Parquoy Pyrrhias estant ainsi soudainement deuenu riche & opulent, traita bien le vieillard en toute autre chose, & mesmement lui sacrifia vn bœuf: ce qu'ils disent encore en maniere de commun prouerbe, Nul ne sacrifia onques bœuf à son bien-faiteur, sinon Pyrrhias. H

XXXV. Refrain de chanson des filles Bottieiennes d'où prend son origine.

Pourquoy estoit-ce que les filles des Bottiæiens auoiẽt acoustumé de dire comme vne maniere de refrain? Allons nous-en à Athenes? On dit que les Candiots anciennement ayans fait vœu enuoyerent les premices de leurs hommes à Apollo en Delphes,

A Delphes, lesquels voians qu'ils n'auoient aucun moien de viure là, se delibererẽt de cercher quelque endroit où ils peussent bastir & fonder quelque ville: si s'en allerent premierement habiter en Iapygie, & de là puis apres vindrent occuper l'endroit de la Thrace où ils sont encore maintenant, aians des Atheniens meslez parmi eux: car il semble que Minos ne faisoit pas mourir les ieunes iouuenceaux que les Atheniens lui enuoyoient par forme de tribut, ains les tenoit pour seruiteurs: quelques vns donc estans issus de ceux là, & tenus pour naturels Candiots, furent quand & eux enuoyez en la ville de Delphes: voila pourquoy les femmes des Bottiæiens, pour souuenance de leur extraction, alloient ainsi chantant es iours de leurs festes, Allons nous-en à Athenes.

Pourquoy est-ce que les femmes des Eliens en chantant les louanges de Bacchus, le prient de s'en venir auec pied de bœuf vers elles? Les paroles de l'hymne sont telles, Plaise toy venir, Sire Bacchus, en ce tien sainct temple maritime, amenant quãd B & toy les Graces, courant auec ton pied de bœuf: & puis il y adioustent par deux fois, Digne Taureau, digne Taureau? Est-ce pourautant que quelques vns appellent ce Dieu, fils de vache, & les autres Taureau, ou si c'est à dire auec son grand pied, cõme Homere appelle Boopis, c'est à dire, œil de bœuf, la femme qui a l'œil gros, & Bugæus celui qui a le cœur grand? ou plustost pource que le pied de bœuf ne fait aucun dommage, là où toute beste qui porte cornes en est dãgereuse, ainsi le prient & le reclament elles de venir à elles doux & gracieux: ou si c'est pource que plusieurs estiment, que ce a esté lui qui premier a enseigné aux hommes à labourer la terre, & à semer les bleds. XXXVI. Pourquoy les Eliens attribuent pied de bœuf à Bacchus.

Pourquoy est ce que les Tanagræiens ont deuant leur ville vn temple, qu'ils appellent Achillium? car on dit qu'il eut en sa vie plustost haine qu'amitié alencontre de ceste ville là, apres qu'il en eut raui & emmené Stratonice la mere de Pœmander, C & tué Acestor fils d'Ephippus. Pœmander le pere d'Ephippus, estant encore la prouince Tanagræique habitee par bourgades seulement, estant assiegé par les Acheiẽs en vn lieu qui s'appelloit Stephon, pourautant qu'il ne vouloit pas aller à la guerre quand & eux, il abandonna ce lieu là, & alla bastir la ville de Pœmandrie. Son Architecte Polycritus y estoit, qui alloit mesprisant tout son ouurage, iusques à sauter par dessus le fossé par moquerie: dequoy Pœmander se sentant picqué & irrité, lui voulut ietter à la teste vne grosse pierre, qui estoit là cachee, que lon souloit mettre d'ancienneté dessus les sacrifices nocturnes. Pœmander n'en sachant rien l'arracha à force & la ietta, & aiant failli d'en assener Polycritus, il en tua son fils Leucippus. Or faloit-il suiuant la loy & coustume pour lors obseruee par toute la Grece, qu'il sortist hors du pays de la Bœoce en estat de bãni, errãt, pour homicide fortuitemẽt par lui commis en la personne d'vn sien parẽt: ce qui n'estoit pas facile à faire lors, pourautant que les Acheiens estoient entrez en armes dedãs la contree Tanagraïque: si en D uoya son fils Ephippus par deuers Achilles pour le prier, lequel fit tant par prieres & remonstrances, qu'il le mena deuers son pere, & auec lui Tlepolemus fils de Hercules, & Peneleus fils d'Hippalcmus, qui estoient tous leurs parens: par lesquels Pœmander fut cõduit & acompagné iusques à la ville de Chalcide, là où il fut absouls & purgé de ce meurtre par Elphenor: en memoire duquel benefice il honora depuis tous ces princes là, en leur faisant à chascun bastir vn temple: dõt celui de Achilles dure en son entier iusques auiourd'hui, & retient encore son nom. XXXVII. Pour quelle occasion les Tanagræiens ont vn temple d'Achilles.

Qui sont ceux que les Bœotiens appellent Psoloes, & qui les Æolies? Lon dit que les filles de Minyas, Leucippé & Arsinoé & Alcathoé, estans deuenues enragees & hors du sens, eurent enuie de manger de la chair humaine, & qu'elles tirerent au sort entre elles de leurs enfans: le sort estant tombé sur Leucippé, elle bailla son fils Hippasus pour deschirer & demembrer: à l'occasion dequoy leurs maris saisis de tristesse & de douleur se vestirent de dueil, & en furent appellez Psoloes, Æolies & XXXVIII. Des Psoloes & Æolies entre les Bœotiens.

Oenoloes: d'où vient que iusques auiourd'hui les Orchomeniens appellent encore ainsi les femmes qui sont descendues de leur race, & de deux en deux ans, es iours de festes qui s'appellent Agrionia, le prestre de Bacchus court apres, l'espee traite en la main, & les fait fuir, & lui est permis de tuer celle qu'il en peut attraper: & de fait Zoilus estant leur prestre de mon temps en tua vne, dont toutefois il ne leur auint rien de bien: car Zoilus lui mesme tombant malade d'vn petit vlcere, apres en auoir esté mangé longuement, à la fin encore en mourut, & les Orchomeniens en estans aussi en commun tombez en calamitez & condamnations publiques, osterent la prestrise à celle race là, & la donnerent au plus homme de bien qu'ils peurent choisir entre eux. E

XXXIX. *De la iustice des Arcadiens contre ceux qui entrent dedãs le pourpris de Lycæum.*

Pourquoy est-ce que les Arcadiens assomment à coups de pierres ceux qui de propos deliberé entrent dedans le pourpris de Lycæum, & enuoyent en la ville de Eleutheres ceux qui y entrent par ignorance? Est-ce point pour ce que ceux là sont tenus pour absouls & deliurez qui le font par ignorance, & pour raison de leur absolution, ceste maniere de parler, de les enuoyer à Eleutheres, est venue en vsage, pour ce que Eleutheres signifie deliurance? Et est ceste façon de dire semblable, comme quand on dit, Tu iras au lieu de peu soucié, ou, au manoir du plaisant. Ou si c'est suiuant le conte que lon fait, qu'il n'y eut des enfans de Lycaon, que Eleuther & Lebadus, qui ne furent point participans du crime que leur pere commit alencontre de Iupiter, ains s'enfuirent au pays de la Bœoce: en signe dequoy les Lebadiens ont encore commune bourgeoisie auec les Arcadiẽs, voila pourquoy ils enuoyent en Eleutheres ceux qui fortuitement, sans y penser, sont entrez dedans le pourpris sacré à Iupiter, dedans lequel il n'est loisible à personne de marcher. Ou bien, ainsi comme escrit Architimus en ses Chroniques d'Arcadie, il y en eut iadis quelques vns qui ignoramment entrerent dedans ce parc, lesquels furent liurez aux Phliasiens, les Phliasiens les baillerent aux Megariens, & de Megare ils furent portez à Thebes, mais ainsi qu'on les portoit ils furent arrestez à Eleutheres par rauage de pluyes, de tonnerres, & d'autres signes celestes, à raison duquel accident aucuns veulent dire que la ville en eut le nom d'Eleutheres. Au demeurant quant à ce qui se dit, que l'ombre de celui qui entre dedans ce pourpris ne tombe point à terre, il n'est pas veritable, mais si a-il pourtant esté tenu & creu pour chose fort vraye & asseuree. Est-ce point qu'on voulust entendre que l'air s'obscurcist incontinent, & se contristast de nuees, quand il y entroit quelqu'vn: ou pour ce que celuy qui y entre est incontinent mis à mort, & les Pythagoriẽs disent, que les ames des morts ne font point d'ombre ni ne sillẽt point? ou bien pource que c'est le Soleil qui fait l'ombre, & la loy du pays oste la veuë du Soleil à celuy qui y entre, ainsi ils veulent entendre cela sous la couuerture de ces paroles, car mesme celui qui est attaint d'y auoir entré s'appelle Elaphos, c'est à dire, le cerf: & pourtant Cantharion Arcadien s'en estant fui deuers les Eliens qui lors faisoient la guerre aux Arcadiens, & estant passé auec le butin qu'il auoit gaigné en vne course par le trauers de ce sainct lieu, comme, apres que la guerre fut finie, il se fust retiré en Lacedæmone, les Lacedæmoniens le rendirent aux Arcadiens par commandement de l'oracle qui leur enioignit & manda de rendre le cerf. F G H

XL. *Du demi-Dieu de Tanagre, & pourquoy les femmes ne peuuẽt entrer dedans son verger.*

Qui est en la ville de Tanagre le demi-Dieu qu'ils appellent Eunostus, & pourquoy est-ce que les femmes ne peuuẽt entrer dedans son verger? Cest Eunostus fut fils de Elieus fils de Cephisus, & de Sciade, qui fut ainsi nommé par vne Nymphe Eunoste qui le nourrit, & estant beau & iuste, il estoit encore plus chaste & austere en sa vie: toutefois on dit que l'vne des filles de Colonus sa cousine deuint amoureuse de lui, & comme elle le priast d'aimer, Eunostus la repoussa auec iniures, lui disant qu'il l'accuseroit enuers ses freres. Ce que la fille craignant, le preuint, & alla elle mesme la premiere le calomnier enuers ses freres Ochemus, Leon & Buccolus, qui en

A qui en furent tellement irritez contre Eunostus, qu'ils le tuerent, comme aiant par force violé leur sœur. Ses freres donc lui aiant dressé embusche, le tuerent en trahison: pourquoy Elieus les mit en prison, & Ochne se repentant de ce qu'elle auoit fait, & s'en trouuãt toute perturbee, pour se deliurer de la douleur qu'elle souffroit à cause de son amour, & quand & quand aiãt pitié de ses freres emprisonnez, alla descouurir à Elieus toute la verité, & Elieus à Colonus, par sentence duquel les ieunes hommes furẽt bannis, & elle se precipita volontairement du haut d'vn rocher, ainsi que recite Myrtis vne poëtisse en ses vers. De là est que le temple & le parc & verger de cest Eunostus est depuis demeuré inaccessible, & nõ approchable aux femmes, tellement que souuẽt quand il auient ou de grands tremblemẽs de terre, ou de grandes seicheresses, ou autres prodiges celestes, les Tanagræiens recerchent & enquierent fort soigneusement s'il y a point eu quelque femme qui se soit aprochee de ce lieu. Et disoient aucuns, entre lesquels estoit Clidamus personnage illustre, qu'ils auoiẽt B rencontré en leur chemin Eunostus qui s'en alloit se lauer en la mer, pour ce qu'vne femme auoit entré dedans son sanctuaire. Diocles mesme, au traité qu'il a composé des demi-dieux, fait mention d'vn edit & ordonnance faite par les Tanagræiens, sur ce que Clidamus leur auoit denoncé.

XLI. De la riuiere Scamander.

D'où est-ce qu'au pays de la Bœoce la riuiere qui passe par Eleon a esté appellee Scamander? Deimachus fils d'Eleon & familier d'Hercules, fut auec lui à la guerre de Troye, mais ceste guerre allant en lõgueur, la fille de Scamãder nommee Glaucia deuint amoureuse de lui, & lui s'acordant auec elle l'engrossa: depuis il auint qu'il mourut en cõbatant contre les Troiens, & Glaucia craignant que Hercules n'aperceust d'ailleurs cõment elle estoit enceinte, elle mesme recourut à lui, & lui declara cõme elle auoit esté surprise de son amour, & comme elle auroit eu afaire auec Deimachus. Hercules, tant pour la pitié de la pauure femme, que pour l'aise qu'il eut de C ce qu'il estoit demeuré de la semence d'vn vaillant homme, & qui auoit esté son familier ami, emmena quand & lui Glaucia dedans ses vaisseaux, laquelle s'acoucha d'vn beau fils, & la mena au pays de la Bœoce, là où il la consigna entre les mains de Eleon, elle & son fils: le fils fut appellé Scamander, qui fut Roy du pays, & surnõma le fleuue d'Inachus, Scamãder, de son nom: & vn autre petit ruisseau d'aupres, Glaucia, du nom de sa mere: & la fontaine Acidusa, du nõ de sa femme: de laquelle il eut trois filles, lesquelles on honore encore iusques auiourd'huy au pays, & les appelle lon les pucelles.

XLII. D'où viens ce prouerbe, Ceste ci l'emporte.

Dont est venu ce que lon dit en commun prouerbe, Ceste ci l'emporte? Dino Tarentin estant Capitaine & tres-vaillant homme de sa personne en guerre, comme ses citoiens eussent par leurs voix & suffrages reietté vn auis qu'il auoit proposé, comme le herault eust proclamé à haute voix, la part qui l'emportoit, lui-mesme haussant la main droite, Ceste ci, dit-il, l'emportera: ainsi le recite Theophrastus: mais Apollodorus y adiouste en son Rythine, que comme le herault eust proclamé, Ces ci (entendant des voix du peuple) sont plus: mais ces ci, dit-il, sont meilleures: & que D en ce faisant il confirma la resolution de ceux qui estoient en moindre nombre.

XLIII. Alalcomena ville d'Ithaque par qui & pourquoy ainsi nommee.

Dont a esté la ville des Ithacesiens appellee Alalcomena? Plusieurs ont escrit que Anticlia estant encore fille fut forcee par Sisyphus, & qu'elle en conceut Vlysses: mais Hister Alexandrien escrit dauantage en ses Commentaires, qu'aiant esté donnee en mariage à Laërtes, & emmenee en la ville d'Alalcomenion en la Bœoce, elle y enfanta Vlysses, qui depuis renouuellant la memoire de la ville où il estoit né, appella celle qui est en Ithaque de son nom.

XLIIII. Monophages d'Ægine.

Qui sont ceux que lon appelle Monophages, c'est à dire, mangeans seuls, en la ville d'Ægine? Plusieurs des Æginetes qui furent à la guerre de Troye y moururent es rencontres, & plus encore y en eut qui furent noyez par la tourmente au voyage: mais ceux qui retournerent en petit nombre, furent recueillis par leurs parens &

amis, lesquels voians que tous les autres bourgeois estoient en tristesse & en dueil, E
penserent qu'ils ne se deuoient pas resiouir ni faire sacrifice aux Dieux manifestement, ains secrettement: & ainsi chascun à part en son priué receuoit les siens, & leur faisoient banquets & festins, esquels ils seruoient eux-mesmes leurs peres, leurs freres, leurs parens & amis, sans qu'aucun estranger y fust admis: à l'imitatiō dequoy ils font encore tous les ans des sacrifices à Neptune par assemblees secrettes, qu'ils appellent Thiases, esquelles ils s'entrefestoyent en priué l'espace de seize iours durant, sans mener bruit, & n'y entre pas vn seruiteur ni esclaue: & puis à la fin ils font vn solennel sacrifice à Venus, & ainsi mettent fin à leur feste: voila dequoy & pourquoy ils sont appellez Monophages.

XLV. *Image de Iupiter Lebradien tenant vne coignee haussee.* Pourquoy est-ce qu'au pays de la Carie l'image de Iupiter Lebradien est faite tenant en la main vne coignee haussee, non pas vn sceptre ni vne foudre, comme ailleurs? C'est pource que Hercules aiant tué l'Amazone Hippolythe, & entre ses autres armes aiant gaigne sa coignee, en fit vn present à Omphale, laquelle tous les Roys F de Lydie qui furent depuis Omphale, porterēt, comme chose saincte & sacree, qu'ils auroient euë par succession de main en main de leurs peres, iusques à ce que Candaules dédaignant de la porter, la donna à porter à l'vn de ses amis. Depuis il auint que Gyges se sous-leua en armes contre lui, & à l'aide de Arselis, qui lui amena vn grand secours de gens de guerre de la ville de Myles, il desfit Candaules & le fit mourir auec celui sien ami, auquel il osta la coignee, & l'emporta en la Carie auec les autres despouilles, & aiant fait faire vne image de Iupiter, il lui mit en main celle coignee à raison de laquelle il le surnomma Lebradien, dautant que les Cariens appellent vne coignee Lebran.

XLVI. *Ers, pourquoy appellé purgateur par les Trallianiens.* Pourquoy est-ce que les Trallianiēs appellent le grain que lon nomme Ers, purgateur, & en vsent principalement, & plus que de nul autre, en leurs cerimonies de purgation & de purification? Est-ce point pourautant que les Myniens & les Lelegiens les aians chassez anciennement, occuperent leurs villes & leur pays? mais les G Trallianiens depuis y retournans furent les plus forts, & furent les Lelegiens tuez en la bataille, exceptez ceux qui se sauuerent à la fuite, & qui pour leur foiblesse, ou par faute qu'ils n'eussent seu trouuer moien de viure ailleurs, demeurerēt là, desquels ne faisant aucun compte, s'ils viuoient ne s'ils mouroient, ils firent vn statut, que celui des Trallianiens qui tueroit vn Lelegien ou Minyen, en seroit absous & purgé, en payant aux parens du mort vn boisseau d'ers.

XLVII. *Souffrir plus de maux que Sambicus, prouerbe, & son origine.* Pourquoy est-ce que lon dit, par maniere de commun prouerbe, entre les Eliens, Souffrir plus de maux que Sambicus? Lon dit qu'il fut iadis vn natif de la ville d'Elide nommé Sambicus, lequel ayant sous lui beaucoup de cōplices, rompit plusieurs des images de bronze qui sont en la ville d'Olympie, & en vēdit le cuyure, & que finalement il passa iusques à piller le Temple de Diane que lon surnomme Veillante, Ce temple est dedans la ville d'Elide, & l'appelle lon Aristarchium. Apres ce notable H sacrilege il fut incontinent surpris, & le gehenna lon tout vn an durant, pour lui faire declarer tous ceux qui auoient esté ses compagnons & complices, & mourut en ces tourmens, dont est depuis ce commun prouerbe venu en vsage.

XLVIII. *Temple d'Vlysses en Lacedemone.* Pourquoy est-ce qu'en Lacedæmone ioignant le temple des Leucippides est celui d'Vlysses? Hergiæus, l'vn des descendans de Diomedes, à la suscitation & persuasion de Temenus, desroba d'Argos l'image de Pallas, du seu & auec l'aide d'vn Leager qui estoit familier de Temenus, lequel depuis estant tombé en quelque inimitié & courroux alencontre de ce Temenus, s'enfuit en Lacedæmone auec ceste image, que les Roys receurent bien volontiers, & la poserent pres du temple des Leucippides, puis enuoyerent en Delphes deuers l'oracle, pour enquerir commēt ils la pourroient sauuer & garder. L'oracle leur fit responce, qu'ils la baillassent en garde à l'vn de ceux qui l'auoient desrobee: à l'occasion dequoy ils bastirent en cest

endroit

A endroit là le Temple d'Vlisses, où ils la mirent : ioint qu'ils estimoient qu'Vlysses apartenoit de quelque chose à leur ville, à cause de sa femme Penelopé.

XLIX. Pourquoy les Chalcedonienes cachent l'vne de leurs iouës en rencontrant des estrangers.

Pourquoy est-ce que les Dames Chalcedonienes ont accoustumé quand elles rencontrent quelques hommes estrangers, mesmement si ce sont Magistrats, de cacher l'vne de leurs iouës ? Ceux de Chalcedoine eurent iadis la guerre contre leurs voisins les Bithyniens, prouoquez de toutes les sortes d'iniures & de tors que lon le sauroit estre, tellement que du temps du Roy Zipœtus auec toute leur puissance, & encore auec vn gros secours de Thraciens, ils coururent, pillerent & brusserent tout son pays, mais à la fin ce roy Zipœtus leur donna la bataille aupres d'vn lieu nommé Phalium, là où ils se porterent mal, tant pour leur presomptueuse arrogance, que pour le mauuais ordre qui estoit parmi eux, tellement qu'ils y perdirent huit mille hommes: toutefois ils n'y furent pas totalement defaits, pour ce qu'en faueur des Byzantins Zipœtus leur ottroya apointement de paix. Mais la ville estant fort
B deserte & desnuee d'hommes, il y eut plusieurs femmes qui furent contraintes de se remarier à des serfs afranchis, les autres à des estrangers venus d'ailleurs habitans en leurs villes, les autres aimans mieux demeurer en viduité sans maris, que de choisir de telles nopces, faisoient par elles mesmes ce qu'elles auoient à traiter & depescher deuant les iuges ou deuant les Magistrats, en retirant seulement vne partie du voile qui leur couuroit le visage : les autres qui s'estoient remariees les imitans en cela, comme celles qui valoient mieux qu'elles, amenerent ceste façon de faire en coustume.

L. Coustume des Argiens à faire saillir leurs ouailles.

Pourquoy est-ce que les Argiens amenent les ouailles deuant le Temple d'Agenor, quand ils les veulent faire saillir aux beliers? Est-ce point pourautant que Agenor a tresbien entendu comment il faloit traiter les moutons, & a eu de plus grands troupeaux des bestes blanches qu'autre Roy qui fut oncques?

LI. Cerimonies des enfans d'Argos.

Pourquoy est-ce que les enfans des Argiés en vne certaine feste s'entre-appellent
C par ieu Ballachradas, qui vaut autant à dire, comme, ietteurs de pommes sauuages? Est-ce point pourautant que les premiers qui furent par Inachus amenez des montagnes en la pleine, se nourrissoient de ces pommes sauuages? & dit on que ces pommes sauuages se trouuerét premieremét dedans le Peloponese, qu'en autre partie de la Grece, & que lors le Peloponese s'appelloit Apia: voila d'où vient que depuis on a surnommé ces pommes sauuages, qui communémét se nomment Achrades, Apies.

LII. Coustume des Eliens à faire saillir leurs iumens.

Pourquoy est-ce que les Eliens, quand ils ont des iumens chaudes, les meinent hors de leurs cõfins pour les faire saillir aux cheuaux? Est-ce point pour ce qu'Oenomaus a esté le prince qui plus a aimé les cheuaux, & qui a pris plus de plaisir à ceste beste là, fit de grandes imprecations & maledictions alencontre des cheuaux qui couuriroient les iumens en Elide? Et pour ce craignans de tomber en celles maledictions, ils les euitent par ce moien d'acquit.

LIII. Coustume des emprunteurs entre les Gnosiës.

Pourquoy est-ce que la coustume estoit parmi les Gnosiés, que ceux qui emprũ-
D toient de l'argét à vsure, le rauissoiét à force? Estoit-ce point à fin que s'ils venoient à renier la debte, & à vouloir frustrer l'vsurier de son argét, il peut agir de volerie contre eux, & qu'ils fussent par ce moien d'auantage punis?

LIIII. Venus de Dexicreon à Samos.

Pourquoy est-ce qu'en la ville de Samos ils appellét, la Venus de Dexicreon? Est-ce point pourautant que comme iadis les femmes des Samiens fussent perdues de luxure, desbauchees, & lubriques en toute extremité, il y eut vn Dexicreon triacleur qui par ie ne say quelles cerimonies & sacrifices expiatoires les en garentit ? ou pour ce que ce Dexicreon, estant marchant trafiquant par mer, s'en alla pour trafiquer en l'Isle de Cypre, & comme il fust prest de charger sa nauire, Venus s'aparut à lui, qui lui commanda de charger d'eau seulement & non d'autre chose, & incontinent se mettre à la voile? ce qu'il fit, & aiant mis grande quantité d'eau dedans son vaisseau, s'en partit. Quand ils furent en haute mer il y eut vn calme si grand, que ne tirant

vent ni haleine par plusieurs iours, les autres mariniers & marchands cuiderent tous E
mourir de soif, n'eust esté qu'il leur vendit son eau, dont il tira vn grand argent, &
en fit depuis faire vne image de Venus, qu'il appella de son nom, la Venus de Dexicreon. Et si cela est veritable, il semble que la Deesse en cela ne voulut pas seulement enrichir vn, mais sauuer la vie à plusieurs par le moien d'vn.

LV. Mercure patron des larrons.

Pourquoy est-ce qu'en l'Isle de Samos quand ils sacrifient à Mercure, qu'ils surnomment Charidotes, c'est à dire, donneur de ioye, il est permis à qui veut de desrober & de destrousser les passans? C'est pour ce qu'anciennement par le commandement d'vn oracle, ils sortirét de Samos pour aller en Mycale, là où ils s'entretindrent & vescurent dix ans durant de courses & de larcins sur la mer, & depuis retournans derechef à Samos, ils y obtindrent la victoire contre leurs ennemis.

LVI. Panama, lieu de bataille.

Pourquoy est-ce que lon appelle vn certain endroit de l'Isle de Samos Panæma, c'est à dire, tout sang? Est-ce pourautant que les Amazones fuyans la fureur de Bacchus se sauuerét du pais des Ephesiens en ceste Isle de Samos, & lui aiant fait bastir & F
assembler des vaisseaux, les y poursuiuit, & leur dóna la bataille, où il en tua grád nóbre, enuiró ce lieu là, lequel pour la quátité de sang respádu, ceux qui le voyoiét par admiration l'appelloient Panæma? Et dit-on que de celles qui y furét tuees, aucunes vindrent mourir autour de Phlœum, & y monstre lon de leurs os: & veulent dire quelques vns, que le Phlœum en fut rompu mesme de ce temps là, tant elles crierent d'vne voix, haute, forte & penetrante.

LVII. Pedetes salle des fers à Samos.

D'où vient que à Samos on appelle vne salle Pedetes? Apres que Demoteles eut esté tué, & sa monarchie & tyrannie ruinee, les Senateurs s'estás saisis du gouuernement, les Megariens allerent faire la guerre à ceux de Perinthe, qui sont extraits & issus des Samiens, portans quand & eux des fers pour mettre aux pieds des prisonniers: ce qu'entendans les Senateurs leur enuoyerent incontinent du secours en toute diligence, aians esleu neuf Capitaines, & armé trente nauires, deux desquelles, ainsi comme elles vouloient faire voile, furent frapees de la foudre, & perirent tout G
deuant le port: mais toutefois les Capitaines poursuiuans leurs voyages auec les autres, vainquirent les Megariens en bataille, & en prirent six cés prisonniers, & aians les cœurs esleuez de ceste victoire, delibererent de ruiner le gouuernement des nobles chez eux: à quoy ceux mesmes qui auoient le gouuernement en main leur donnerent occasion, leur escriuant qu'ils leur amenassent les prisonniers Megariens enferrez des mesmes fers qu'ils auoient aportez. Aians donc receu ces lettres, ils les monstrerent & communiquerent secrettement aux prisonniers Megariés, leur persuadans de se liguer & bander auec eux pour remettre leur ville en liberté, & deliberans entre eux de la façon d'executer leur entreprise, ils furent d'auis d'ouurir & lascher les anneaux des fers, & les mettre ainsi aux iambes des Megariens, & puis les atacher auec les courroyes de cuir à leurs ceintures, de peur qu'estants laschez & ouuerts ils ne leur tombassent & ne leur sortissent des pieds en cheminant. Ainsi aians acoustré de ceste façon les prisonniers, & leur aians baillé à chascun vne espee, H
ils se remitent à la voile vers Samos, là où quand ils furent arriuez & descendus en terre, ils les menerent à trauers la place dedans le Senat, là où estoient tous les Senateurs assis en conseil: & lors le signe donné, les Megariens se ruerét sur ces Senateurs, & les tuerent tous. La ville ainsi deliuree, ils donnerent aux Megariens, qui en voulurent, droit de bourgeoisie, puis firent faire vne grande salle, à l'entour de laquelle ils pendirent & attacherent les fers, & l'appellerent pour ceste cause Pedetes, c'est à dire, la salle des fers.

LVIII Prestre de Hercules habillé en femme.

Pourquoy est-ce qu'en l'Isle de Co, en la ville d'Antimachie, le prestre de Hercules estant vestu d'vne robe de femme, & coiffe d'vne coiffe, commence le sacrifice? Hercules estant parti de Troye auec six nauires, courut fortune, & ses autres vaisseaux rompus & perdus fut ietté par le vent auec vne seule nauire en l'Isle de Co, à l'en-

A là l'endroit qui s'appelle Laceter,n'aiant sauué autre chose que ses armes & les hommes qui estoient dedans son vaisseau: & trouuant vn troupeau de moutons, requit le berger qui les gardoit de lui en dõner vn:ce berger s'apelloit Antagoras,qui estãt homme puissant & robuste, conuia Hercules à lucter auec lui, sous condition que s'il le portoit par terre,le mouton seroit à lui.Hercules accepta l'offre, & comme ils furent aux prises, les Meropiens, qui sont les habitans de l'Isle,vindrent au secours d'Antagoras,& les Grecs de Hercules,de sorte qu'il y eut là vne grosse bataille:en laquelle Hercules se sentant presse & lassé de la multitude d'ennemis, s'encourut, à ce que lõ dit, à vne femme Thraciene,là où pour se cacher il se desguisa d'vne robe de femme:mais depuis estant derechef venu au dessus de ces Meropiẽs,apres s'estre purifié il espousa la fille de Alciopus,& prit alors vne belle robe. Voila pourquoy son prestre va sacrifier au propre lieu où fut la bataille, & les nouueaux mariez y reçoiuent leurs espousees en habits de femmes.

D'où vient qu'en la ville de Megare il y a des races qui s'appellent Hamaxocylistes: LIX. Hamaxocylistes pourquoy ainsi appellez à Megare. B Du temps que le dissolu & insolent estat populaire, qui ordonna que lon peust repeter les vsures que lon auroit piéça payees, & qui permit le sacrilege, estoit en la ville,il auint que quelques deputez du Peloponese,pour aller à l'oracle d'Apollo,en la ville de Delphes, passans par la prouince Megarique aupres de la ville d'Ægires, au long du lac,verserent & tomberent de dessus leurs chariots,comme il auiẽt quelque fois, auec leurs femmes & leurs enfans: là se trouuerent quelque Megariens, qui estant yures furent encore si insolens & si cruels, qu'aians releué & redressé ces chariots, ils les pousserent dedans le lac, tellement qu'il y eut plusieurs de ces pauures deputez qui y furent noyez. Or les Megariens, pour la confusion & le desordre du gouuernement qui pour lors estoit en leur ville,ne firent compte de venger ceste iniure & ceste forfaiture: mais le conseil des Amphictyons, dautant que l'ambassade de ces deputez estoit religieuse & sacree,en prit la conoissance,& chastia les coulpables de ceste impieté, les vns de mort, les autres de bannissement, & depuis C ceux qui sont descendus de ceux là ont esté surnommez les Hamaxocylistes.

Collation abregee d'aucunes histoires Romaines auec autres semblables Grecques.

En la marge d'vn vieil liure escrit à la main, ces paroles Grecques se trouuent: Ce liure ne fut iamais de Plutarque, autheur excellent & sauant: mais de quelque escriuain vulgaire, & ignorant de l'art de Poësie & de Grammaire.

D PLVSIEVRS estiment les ancienes histoires estre des fables & contes faits à plaisir,pour les estranges faits qui s'y lisent:mais quãt à moy, aiant trouué beaucoup de choses auenues en nos temps semblables aux anciennes, i'ay recueilli quelques vnes de celles du temps des Romains, & à chascune des anciennes ay subioint la narration d'autre semblable plus recente, en cotant les autheurs qui les ont laissees par escrit.

DATYS Lieutenant du Roy de Perse estant descendu en la plaine de Marathon au pays d'Attique,auec trois cẽs mille combatans,& y aiant planté son camp,denonça la guerre à ceux du pays. Les 1. Conformité entre le fait & l'accident de Cynegirus & Lucius Glauco.

Atheniens faisans peu de conte de ceste grãde multitude de Barbares, y enuoyerẽt E
neuf mille hommes sous la conduite de ces quatre Capitaines, Cynægirus, Polyzelus, Callimachus, & Miltiades. Si y eut bataille, en laquelle Polyzelus, aiant veu vne vision surpassant l'humaine nature, perdit la veuë, & deuint aueugle. Callimachus aiant le corps percé de part en part de plusieurs coups de picque & de iaueline, tout mort qu'il estoit demeura debout, & Cynægirus arrestant vne nauire Persienne, ainsi qu'elle vouloit demarer, y eut les deux mains coupees.

Asdrubal Roy, aiant occupé la Sicile denonça la guerre aux Romains. Et Metellus estant esleu capitaine par le Senat, en obtint la victoire, en laquelle Lucius Glauco homme noble retenant la nauire d'Asdrubal y perdit les deux mains, ainsi comme l'escrit Aristides Milesien au premier liure des Annales de la Sicile, duquel Diodorus le Sicilien a pris le suiet.

II. D'Agesilaus frere de Themistocles & de Muc ius Romain.

Xerxes estant venu surgir au chef d'Arthemisium auec cinq cens mille combatans, denonça la guerre à ceux du pays: dequoy les Atheniens se trouuans eston- F
nez, enuoyerent pour reconoistre & espier son armee, Agesilaus le frere de Themistocles, encore que son pere Neocles en dormãt eust songé qu'il voyoit son fils aiãt perdu les deux mains, & estant arriué au camp des Barbares en habit Persien, il occit Mardonius, l'vn des capitaines des gardes du corps du Roy, estimant que ce fust Xerxes, estant pris par les assistans fut mené lié & garroté au Roy, lequel estoit apres à faire vn sacrifice sur l'autel du Soleil, dans le feu duquel Agesilaus mettant sa main, & y endurant la force du tourment sans crier ni souspirer, le Roy commanda qu'on le deliast, & lors il lui dit: Tous nous autres Atheniens sommes de cœur pareil, & si tu ne le veux croire, ie mettray encore la gauche dedãs le feu. dequoy Xerxes se trouuant effroyé, le fit soigneusement garder: ainsi comme escrit Agatharchides au second liure des gestes de Perse.

Porsena Roy de la Thoscane aiant logé son cãp delà la riuiere du Tybre, faisoit la guerre aux Romains, & leur coupant les viures qui souloient venir à Rome, G
trauailloit fort la ville de famine, dont le Senat se trouuãt estonné, Mucius l'vn des plus nobles de la ville, auec quatre cens autres de son aage tous des meilleures maisons de Rome, en habit de pauure homme passa la riuiere, & voiant le capitaine des gardes du Tyran qui departoit les viures aux autres Capitaines, cuidant que ce fust Porsena, le tua. Il fut pris & mené deuers le Roy: il mit sa main droite dedans le feu, & endurant les douleurs de la brusture magnanimement, ne s'en fit que rire, en disant: Roy barbare ie suis deliuré, encore que tu ne le vueille pas, & sache que nous sommes quatre cens dedans ton camp qui auons entrepris de te tuer, dequoy Porsena aiant peur, fit apointement auec les Romains: ainsi comme escrit Aristides le Milesien au troisieme liure de ses histoires.

III. D'Othryades & de Posthumius Albinus.

Les Argiens & Lacedæmoniens se faisans la guerre les vns aux autres, touchant la proprieté de la contree de Thyreatide, les Amphictyons iugerent qu'ils se donnassent bataille, & que le pays apartiendroit à ceux qui gaigneroient la victoire: par- H
quoy les Lacedæmoniens esleurent pour leur capitaine Othryades, & les Argiens Thersander. Ainsi la bataille donnee, il ne demeura des vns & des autres que deux Argiens viuans, Agenor & Chromius, lesquels s'en allerent à la ville porter la nouuelle de leur victoire. Mais cependant tout estant coy sur le champ, Othryades aiant encore quelque peu de vie, s'apuiant sur des tronçons de lãces rompues prit les boucliers des morts, & en dressa vn Trophee, dessus lequel il escriuit auec son propre sang, A Iupiter garde des Trophees. Sur quoy les deux parties estans en controuerse, les Amphictyons se transportans sur les lieux, apres auoir veu le fait à l'œil, adiugerent la victoire aux Lacedæmoniens, ainsi que l'escrit Chrysermus au troisieme liure des Peloponesiaques.

Les Romains aians la guerre alencontre des Samnites, esleurẽt capitaine Posthumius

A mius Albinus, lequel eſtant ſurpris en vn pas de mõtagne fort eſtroit, qui s'appelle Les fourches Caudines, y perdit trois legions,& lui meſme y eſtant bleſſé à mort,y perdit la vie: toutefois ſur la minuict,aiant encore vn peu de vie,il ſe leua, & oſtant les boucliers aux ennemis morts ſur la place, en dreſſa vn Trophee, & trempant ſa main en leur ſang eſcriuit deſſus, Les Romains à Iupiter garde des Trophees contre les Samnites. Mais Marius ſurnommé le Goulu y eſtant enuoyé lieutenant du peuple Romain, & aiant veu ſur le lieu meſme ce Trophee: Ie prens, dit il, ceſt augure en bonne encontre: & là deſſus donnant la bataille aux ennemis, il les desfit,& aiant pris leur Roy l'enuoya à Rome priſonnier, ainſi que dit Ariſtides au troiſieme des hiſtoires d'Italie.

Les Perſes eſtans deſcendus en la Grece auec cinq cens mille combatans, Leonidas fut enuoyé par les Lacedæmoniens auec trois cens hommes, pour garder le pas des Thermopyles: & comme ils prenoient leur refection, toute la foule des Barbares leur vint courir ſus. Et Leonidas les ſentant venir dit à ſes gens, Diſnez compagnons en intétion de ſouper en l'autre monde. Et ainſi ſe ruãt ſur les Barbares, y fut percé de pluſieurs coups de picque: il fit tant neãtmoins qu'il fendit la preſſe, iuſques à arriuer à la perſonne propre de Xerxes, auquel il oſta le diademe de la teſte & mourut. Xerxes le fit ouurir, & trouua qu'il auoit le cœur velu, ainſi comme l'eſcrit Ariſtides au premier liure des hiſtoires Perſienes. *IIII. De Leonidas & de Fabius Maximus.*

B

Les Romains aians la guerre alencõtre des Carthaginois, enuoyerent vne cõpagnie de trois cens hommes ſous la conduite du capitaine nõmé Fabius Maximus, lequel donnãt la bataille à ſon ennemi perdit tous ſes gens entierement, & lui-meſme ſe ſentant bleſſé à mort ſe rua contre Annibal par telle impetuoſité, qu'il lui oſta le diademe ou frontal qu'il auoit autour de la teſte, & mourut auec lui, ainſi comme eſcrit Ariſtides le Mileſien.

En la ville de Celaines, qui eſt au païs de Phrygie, ſe fit iadis vne grande creuaſſe & fondriere de la terre, auec grande quantité d'eau, laquelle rauit & tira en abyſme bon nombre de maiſons auec toutes les perſonnes qui eſtoient dedans. Le Roy Midas eut vn oracle des Dieux, par lequel il lui fut reſpondu, que s'il iettoit dedans ceſt abyſme ce qui eſtoit le plus precieux, l'abyſme ſe combleroit, & la terre ſe reioindroit. Midas y fit ietter grande quantité d'or & d'argent, ce qui n'y ſeruit de rien: mais ſon fils Anchurus, aiãt imaginé qu'il n'y auoit rien ſi precieux que la vie & l'ame de l'homme, apres auoir embraſſé ſon pere, en lui diſant adieu, & auſſi ſa femme Timothea, il monta à cheual, & s'en alla ietter en celle fondriere. La terre ſoudain s'eſtãt reſerree, Midas y fit vn autel d'or, qui fut appellé l'autel de Iupiter Idæen, en y touchant de la main. Ceſt autel enuiron le temps que ceſte fondriere de terre s'ouurit, eſtoit vne pierre, mais apres certaine prefixion de temps paſſé il deuint d'or, comme on le void maintenant. Ainſi l'eſcrit Calliſthenes en ſon ſecond liure des Transformations. *V. D'Anchurus fils de Midas & de Curtius.*

C

D La riuiere du Tybre paſſant par le milieu de la place de Rome, pour le courroux de Iupiter Tarſien, il s'y ouurit vne grande fondriere, qui engloutit pluſieurs maiſons en abyſme. Si leur fut donné vn oracle, que ceſte fondriere ceſſeroit, prouueu qu'ils iettaſſent quelque choſe precieuſe dedans. Les Romains y aiãs ietté en vain de l'or & de l'argent, Curtius l'vn des plus nobles ieunes hommes de la ville, aiant compris ce que vouloit dire l'oracle, faiſant compte qu'il n'y auoit rien ſi precieux que la vie de l'homme, il ſe ietta tout à cheual dedans l'abyſme de celle fondriere, & en ce faiſant deliura ſes citoiens de leurs afflictions. Ainſi l'eſcrit Ariſtides au quarantiéme des hiſtoires Italiques.

Amphiaraus fut l'vn des princes qui acompagnerent Polynices, & comme ils eſtoient vn iour tous enſemble en vn feſtin, il y eut vn aigle qui fondant ſur lui emporta ſa iaueline en l'air, & puis la laiſſant tomber, elle ſe ficha en terre, & deuint *VI. D'Amphiaraus & de Valerius Conatus.*

vn laurier: le lendemain la bataille s'estant attaquee en la place mesme, Amphiaraus E
y fut englouti de la terre auec son chariot d'armes, au lieu où maintenant est assise la ville qui en a retenu le nom de Harma, c'est à dire le chariot, ainsi que dit Trisimachus au troisieme des fondations.

Les Romains aians la guerre contre Pyrrhus le Roy des Epirotes, Paulus Æmilius eut vn oracle qui lui promit la victoire, prouueu qu'il edifiast vn autel au lieu où il verroit vn de leurs gentils-hõmes englouti vif en terre auec son chariot. Trois iours apres Valerius Conatus aiant veu vne vision en songe qui lui commãdoit de vestir son ornemẽt de prestre, pource qu'il estoit expert en l'art de deuiner, s'en alla à la guerre, là où aiant fait grande occision des ennemis, il fut englouti vif dedans la terre. Et là Paulus Æmilius aiant fait dresser vn autel, gaigna la bataille, où il prit cẽt soixante Elephans portans tours, qu'il enuoya à Rome. Cest autel rendoit des oracles enuiron le temps que Pyrrhus fut desfait. Ainsi le recite Critolaus au troisieme des histoires Epirotiques.

VII. *De Pyraichmes & de Mitius Sufetius.*

Pyraichmes Roy des Euboïens faisoit la guerre aux Bœotiens, Hercules F
estãt encore ieune le vainquit, & l'attachant à deux cheuaux le deschira en deux parties, & puis le ietta là sans lui donner autre sepulture, d'où vient que le lieu où ceste execution fut ainsi faite s'appelle encore auiourd'hui, les poulains de Pyraichmes, & est au long de la riuiere qui s'appelle Heraclie, là où quand on abreuue les cheuaux on entend comme vn hennissement de cheual: ainsi qu'il escrit au troisieme liure des Riuieres.

Tullus Hostilius Roy des Romains fit la guerre à ceux d'Albe, dont estoit Roy Mitius Sufetius, contre lequel il differa & recula plusieurs fois de venir à la bataille, tant que les ennemis le tenans pour desconfit, se mirent à faire bonne chere, mais quand ils eurent bien beu, alors Hostilius les alla charger & les desfit, & aiant pris leur Roy l'attacha à deux cheuaux, & le desmembra en deux parties, ainsi qu'escrit Alexarchus au quatrieme des histoires Italiques. G

VIII. *De Philippus & d'Horatius Cocles.*

Philippus voulant saccager les villes de Methone, & d'Olynthe, en taschant à passer delà la riuiere de Sandane, il receut dedans l'œil vn coup de flesche, que luy tira vn Olynthien qui s'appelloit Aster, & y auoit ces vers en escrit dessus la flesche,

Philippe, Aster, ce traict mortel t'enuoye.

Mais Philippus se trouuant forcé par ses ennemis repassa la riuiere vers ses gens à nage, aiant perdu son œil. Ainsi le recite Callisthenes au troisieme des Annales de Macedoine.

Porsena Roy des Thoscans, aiãt assis son camp delà la riuiere du Tybre, faisoit la guerre aux Romains, & leur coupant les viures que lon portoit à Rome, trauailloit fort ceux de la ville: Et Horatius Cocles esleu Capitaine s'alla planter sur le pont de bois que les Barbares s'efforçoient de gaigner, & les arresta pour vn temps. En fin se sentant forcé par la multitude grande des ennemis, il commanda à ceux qui H
estoient en bataille derriere luy, qu'ils coupassent le pont. Cependant il soustint & garda les Barbares de passer outre, iusques à ce qu'aiant receu vn coup de traict dedans l'œil, il se ietta en l'eau & passa la riuiere à nage, ainsi que dit Theotimus au troisieme des histoires d'Italie,

C'est la fable d'Icarus, chez lequel Bacchus alla loger. Eratosthenes en l'Erigone.

IX. *De Bacchus & de Saturne.*

Satvrne alla quelque fois loger chez vn laboureur qui auoit vne belle fille nommee Entoria, laquelle il depucela, & engendra en elle quatre fils, Ianus, Hymnus, Faustus, & Felix. Si leur enseigna en recompense la maniere de faire le vin, & de planter la vigne, & leur commanda d'en faire part à leurs voisins: ce qu'ils firent: mais eux aians beu de ce breuuage qu'ils n'auoient point acoustumé, se trouuerent espris de sommeil, & s'endormirent plus qu'il ne faloit: & au resueil pensans

A sans que ce fust du poison qu'on leur eust baillé, ils assommerent le laboureur à coups de pierre: dequoy ses petis fils furent si desplaisans, que de regret ils s'en pendirent & estranglerent. A raison dequoy la peste s'estant mise au pays des Romains, l'oracle d'Apollo leur respondit, que la pestilence ne cesseroit iusques à tant qu'ils eussent appaisé le courroux de Saturne, & les esprits de ceux qui estoient morts iniustement. Luctatius Catulus vn des plus nobles bastit vn temple à Saturne qui est assis aupres du mont Tarpeien, & y dressa vn autel à quatre faces, ou pour la memoire de ces quatre arriere-fils, ou pource que l'annee a quatre saisons, & ordonna le mois de Ianuier. Mais Saturne les transmua tous quatre en estoilles, que lon appelle à raison de cela, les vendengeurs, entre lesquelles celle de Ianus se leue deuant les autres, & se monstre aux pieds de la pucelle, ainsi que dit Critolaüs au quatriéme liure des aparences du ciel.

Dv temps que les Perses fourrageoient la Grece, Pausanias Capitaine des Lace- *x. De Pausanias & de Cassius Brutus.*
B dæmoniens aiāt pris & receu du Roy Xerxes cinq cens talens d'or, auoit promis de trahir Sparte: mais son entreprise estāt descouuerte, Agesilaus son pere le poursuiuit fuiant iusques au temple de Iuno Chalceœocos, qui est à dire, maison de bronze. Et aiant fait murer les portes du tēple auec muraille de brique, le fit mourir de faim: & sa mere ietta son corps aux chiēs, sans lui bailler sepulture, ainsi que recite Chrysermus au second de ses histoires.

Les Romains aians la guerre contre les Latins, eleurent pour leur Capitaine Publius Decius. Or y eut-il vn gentil-homme de bien noble race, mais pauure, nommé Cassius Brutus, qui entreprit pour vn certain pris d'argent que lui deuoient bailler les ennemis, de leur ouurir la porte de la ville. Ce qu'aiant esté descouuert il s'enfuit au temple de Minerue auxiliaire, là où son pere appellé Cassius Signifer le tint enfermé tant qu'il l'y fit mourir de faim, & ietta son corps sans lui donner sepulture,
C ainsi que dit Clytonimus es histoires Italiques.

Darivs Roy de Perse aiant combatu alencontre d'Alexandre le grand, & en *xi. De Darius & Brutus, & de leurs fils.*
ceste rencontre aiant perdu sept de ses Lieutenans & gouuerneurs de prouinces, & cinq cens & deux chariots armez de faux, estoit prest à combatre encore le lendemain. Mais son fils Ariobarzanes, aiant compassion d'Alexandre, lui fit promesse qu'il trahiroit son pere: dequoy le pere estant indigné, lui fit trencher la teste, ainsi que recite Aretades Gnidien au troisieme des histoires Macedoniques.

Brvtvs estant par tous les Romains esleu Consul, chassa de Rome le Roy Tarquin le Superbe qui se portoit tyranniquement: & lui s'estant retiré deuers les Thoscans, faisoit la guerre aux Romains. Les fils de Brutus voulurent trahir leur pere, mais estans descouuerts, il leur fit trencher les testes. Aristides le Milesien es Annales d'Italie.

Epaminondas Capitaine des Thebains auoit la guerre contre les Lacedæ- *xii. D'Epaminondas, de Manlius, & de leurs fils.*
D moniens, & estant venu le temps que lon deuoit eslire les magistrats à Thebes, il s'y en estoit allé, aiant cependant ordonné & commandé à son fils Stesimbrotus qu'il se gardast bien de cōbatre. Les Lacedæmoniens estans auertis de l'absence du pere, reprochoient à ce ieune homme qu'il auoit faute de cœur: dequoy se sentāt picqué, il entra en si grande cholere, qu'il oublia le commandement de son pere, & donna la bataille, qu'il gaigna. Le pere estant de retour fut marri de ce qu'il auoit transgressé son cōmandement, & l'aiant couronné d'vne couronne de victoire lui fit trēcher la teste, ainsi que recite Ctesiphon au troisiéme liure des histoires de la Bœoce.

Les Romains aiās la guerre contre les Samnites, esleurent pour Capitaine Manlius, surnommé l'Impertus, lequel estant retourné du camp à la ville de Rome, pour assister à l'election des Consuls, commanda à son fils, qu'il se gardast de combatre les ennemis: dequoy les Samnites estans auertis, picquerent auec paroles iniurieuses ce ieune hōme, lui reprochant qu'il estoit couard: ce qui le meut à la fin tellement,

qu'il leur donna la bataille, où il les desfit: mais Manlius à son retour lui fit trencher E la teste, ainsi que recite Aristides le Milesien.

XIII. D'Iole & de Clusia.

HERCVLES estant refusé du mariage d'Iole, saccagea la ville d'Oechalie. Iole se ietta du haut de la muraille au bas des fossez, & auint que ses habillemens estans enflez du vent qui s'entonna dedans en tombant, elle n'eut point de mal, comme l'escrit Nicias natif de Malee.

LES Romains faisans la guerre aux Thoscans, esleurent pour leur Capitaine Valerius Torquatus, lequel aiant contemplé la fille du Roy, Clusia, la lui demanda en mariage. Ce que lui aiant esté refusé, il prit & saccagea sa ville: & Clusia se precipita du haut des tours en bas: mais par la preuoyance de Venus, qui enfla de vent ses habillemens, elle tomba à terre sans se faire mal. Le Capitaine la prit à force, & pour ceste cause par arrest de tous les Romains il fut confiné en l'Isle de Corcina qui est au deuant de l'Italie, ainsi que dit Theophile au troisieme liure des histoires d'Italie. F

XIIII. De la fille de Metellus & d'Iphigenia.

LES Carthaginois & Siciliens aians fait ligue alencontre des Romains, & se preparans pour leur faire la guerre, Metellus leur Capitaine aiant sacrifié aux autres Dieux, laissa derriere la deesse Vesta seule, laquelle fit tirer vn vent contraire à sa nauigation. Mais le deuin Caius Iulius lui dit, que le vẽt cesseroit prouueu qu'il offrist en sacrifice premierement sa propre fille. Et se voiant pressé de partir, il fut contraint d'amener sa fille pour l'immoler: mais la Deesse Vesta en aiãt pitié, au lieu d'elle supposa vne genice, & l'emporta en la ville de Lauiniũ, où elle la fit religieuse du Dragon qu'ils ont en grande veneration en celle ville: ainsi l'escrit Pythocles au troisieme liure de choses d'Italie.

EN mesme sorte le cas d'Iphigenia, qui auint en Aulida ville de la Bœoce, est recité par Meryllus au troisieme de ses Bœotiaques.

XV. D'vne fille Ephesienne & de Tarpeia.

BRENNVS Roy des Gaulois pillant & saccageant le pays de l'Asie, arriua à la G ville d'Ephese, là où il deuint amoureux d'vne ieune fille de race populaire, laquelle luy promit de coucher auec luy, & de luy trahir la ville d'Ephese, prouueu qu'il luy baillast des carquans, bracelets, & autres ioyaux dont les Dames ont accoustumé de se parer. Brennus commanda à ses gentils hommes qu'il auoit autour de lui, qu'ils luy iettassent en son giron tout ce qu'ils auoient de ioyaux d'or. Ce qu'ils firent en telle quantité, que la fille fut accablee toute vifue, & assommee du poids de la multitude de ces ioyaux d'or.

TARPEIA fille de bonne maison, aiant le Capitole en garde lors que les Romains auoient la guerre alencontre de ceux d'Albe, promit à leur Roy Tatius de lui donner entree dedans le chasteau du mont Tarpeien, si en recompense il lui faisoit donner les bracelets & carquans que les Sabins portoient par ornement. Ce que les Sabins aians entendu l'en accablerent toute vifue, comme dit Aristides le Milesien en ses histoires Italiques.

XVI. Des trois iumeaux Tegeates & Horatiens.

LES habitans des villes de Tegee & de Phenee auoient vne longue guerre les H vns contre les autres, iusques à ce qu'ils s'accorderent entre eux de vuider leurs differens par le combat de trois freres iumeaux, nez d'vne mesme ventree. Les Tegeates mirent en auant les enfans d'vn de leurs citoiens, nommé Reximachus: Et les Pheneates, ceux de Demostratus: lesquels estans descendus en champ de bataille, il y eut deux des fils de Reximachus qui furẽt tuez sur le champ: & le troisieme, qui s'appelloit Critolaus, vint à bout des trois autres par vne telle ruse: Il fit semblant de fuir, & tua l'vn apres l'autre ceux qui le poursuiuoient. A son retour au pays, tous ses citoyens luy firent la plus grande chere dont ils se peurent auiser, excepté vne sienne sœur appellee Demodice, dautant que l'vn des freres qu'il auoit desfaits estoit son fiancé. Critolaus estant fasché de ce qu'elle lui faisoit si mauuais recueil, la tua sur la place. Sa mere le poursuiuit d'homicide, mais il en fut absous à pur & à plein

comme

A comme escrit Demaratus au second liure de ses Arcadiques.

Les Romains aians la guerre contre ceux d'Albe, esleurent pour leurs châpions d'vne part & d'autre trois freres nez de mesme ventree. Ceux d'Albe, les Curiatiens & les Romains, les Horatiens. Le combat estant cômencé, ceux d'Albe tuerent deux de leurs aduersaires: le troisiéme s'aidât d'vne fuite simulee, tua l'vn apres l'autre tous les trois qui le poursuiuoient: de laquelle victoire tous les autres Romains menans grande ioye, sa sœur Horatia seule monstra de n'en estre point ioyeuse, pource que l'vn d'iceux l'auoit fiancee: à raison dequoy il tua sa propre sœur. Ainsi le dit Aristides le Milesien en ses Annales d'Italie.

En la ville d'Ilium le feu s'estant pris au temple de Minerue, l'vn des habitans nômé Ilus y accourut, qui rauit vne petite image de Minerue appellé le Palladium, que lon tenoit estre descendue du ciel, & en perdit la veuë, d'autant qu'il n'estoit pas loisible que ladite image fust veuë d'aucun homme: toutefois depuis ayant apaisé B l'ire de la Deesse, il recouura sa veuë, comme escrit Dercyllus au premier des fondations. XVII. *D'Ilus & de Metellus.*

Metellus homme noble, comme il vouloit aller en quelque maison de plaisance qu'il auoit pres de Rome, fut arresté par des corbeaux qui le batoiét auec leurs ailes: duquel presage se trouuant estonné, il s'en retourna à Rome: & voiant que le feu estoit dedans le temple de la Deesse Vesta, il s'y en courut, & prit l'image de Pallas que lon nomme Palladium, à raison dequoy soudainement il deuint aueugle: toutefois depuis, apres auoir esté reconcilié auec elle, il recouura derechef sa veuë. Aristides Milesien en ses Chroniques d'Italie.

Les Thraces aians la guerre contre les Atheniens eurent vn oracle qui leur promettoit la victoire, prouueu qu'ils sauuassét la personne de Codrus Roy d'Athenes. Mais lui se desguisant en pauure manœuure, tenant vne faux en sa main, s'en alla au C camp des ennemis, où il en tua vn, & fut aussi tué par vn autre, & ainsi gaignerent les Atheniens. Ainsi l'escrit Socrates au second liure des Chroniques de Thrace. XVIII. *De Codrus & de Publius Decimus, & de Decius.*

Publius Decimus Romain aiât la guerre côtre ceux d'Albe, eut en dormant vne visiô qui lui promettoit, que si lui mouroit, il adiousteroit la force aux Romains: parquoy il s'alla ruer à la plus forte presse des côbatans, & y en aiât tué vn grand nôbre, il fut aussi tué: & son fils aussi qui s'appelloit semblablement Decius, en la guerre contre les Gaulois sauua les Romains: ainsi le dit Aristides le Milesien.

Cyanippus natif de Syracuse sacrifioit à tous les autres dieux fors qu'à Bacchus, dequoy ce Dieu se courrouçât luy enuoya l'yuresse, tellemét qu'en vn lieu obscur il depucela par force sa propre fille qui s'appelloit Cyane, mais elle lui osta du doigt son anneau qu'elle bailla à sa nourrice, pour reconoistre qui c'estoit. La peste se mit depuis par tout le pays, & leur respôdit Apollo, qu'il faloit immoler aux Dieux diuertisseurs des maux vn incestueux. Tous les autres ne sauoient que vouloit dire cest oracle: mais Cyane entendant bien ce qu'il vouloit dire, prenant son pere par les cheueux le traina à force, & l'aiant immolé, elle mesme se sacrifia puis apres sur lui, D comme l'escrit Dositheus, au troisieme de la Sicile. XIX. *De Cyanippus & d'Aruntius & de leurs filles.*

Lon celebroit la feste de Bacchus, que lon appelle les Bacchantes à Rome, là où vn nommé Aruntius qui iamais n'auoit beu vin, ains tousiours mesprisoit fort la puissance de Dieu, lequel en vengeance de ce, luy enuoya vne yuresse telle, qu'estant yure il força sa fille Medulline, laquelle par son anneau reconoissant que c'estoit, prenant le fait à cœur plus que son aage ne portoit, fit vn iour enyurer son pere, & l'aiant couronné de festons & chapeaux de fleurs, le mena à l'ostel de la foudre, là où en plorant elle sacrifia celui qui par surprise lui auoit osté sa virginité, comme l'escrit Aristides Milesien au troisieme de ses Chroniques d'Italie.

Erechtheus faisant la guerre à Eumolpus, entédit qu'il obtiendroit la victoire, si premierement il faisoit aux Dieux vn sacrifice de sa fille. Et en aiant com- XX. *D'Erechtheus, de Marius, & de leurs filles.*

muniqué auec sa fille Praxithea, il sacrifia deuant la bataille sa propre fille. Euripides en fait mention en sa tragædie de Erechtheus. E

Marius aiant la guerre contre les Cimbres, & se sentant le plus foible, eut vne vision en dormant, qu'il gaigneroit la bataille s'il immoloit premieremét sa fille, qui se nommoit Calpurnia: & lui mettant le bien public & l'affection enuers les citoiens au deuant de celle qu'il portoit à son propre sang, le fit ainsi & gaigna la bataille: & iusques auiourd'huy y en a-il encore deux autels en Allemaigne, qui au temps & à l'heure que fut fait le sacrifice rendent vn son de trompettes. Dorotheus au troisiesme des Annales d'Italie.

XXI. De Cyanippus, d'Æmilius, & de leurs femmes.

Cyanippus natif du pays de la Thessalie, alloit continuellement à la chasse. Sa femme, qui estoit ieune mit en sa fantasie, que ce qui le faisoit ainsi aller si souuent & demeurer dedans les bois, estoit qu'il auoit la compagnie de quelque autre. Parquoy elle se delibera de l'espier. Vn iour le suiuant à la trace, & se cachant dedans vn fort bien espais de la forest, atendoit ce qu'il auiendroit: les branches des arbres se mouuans à l'entour d'elle, les chiens cuiderent que ce fust vne beste, & tirans celle part deschirerent ceste ieune Dame, qui aimoit tant son mari, ne plus ne moins que si c'eust esté vne beste sauuage. Et Cyanippus aiant veu deuant ses yeux ce que iamais il n'eust pensé, en fut si desplaisant qu'il se tua lui-mesme: ainsi le dit Parthenius le poete. F

En la ville de Sybaris, qui est en Italie, il y eut iadis vn ieune homme nommé Æmilius, fort beau de visage, & qui aimoit singulierement la chasse. Sa femme, qui estoit ieune aussi, pensant qu'il fut amoureux d'vne autre Dame, entra dedans vn buisson, là où elle fit remuer les arbres, & les chiens qui acoururent celle part, la deschirerent en pieces: & lui se tua dessus elle, comme recite Clytonianus en son second des Sybaritiques.

XXII. De Myrrha & Valeria Thusculanaria.

Myrrha pour auoir courroucé Venus deuint amoureuse de son pere, & declaira à sa nourrice la vehemence de son amour: elle trompa finement son maistre, lui faisant à croire qu'vne belle fille de leurs voisins l'aimoit, mais qu'elle auoit honte de se trouuer auec lui en public. Le maistre s'y acómoda, & coucha auec elle: mais vn iour voulant conoistre qui estoit celle auec qui il couchoit, il demanda de la lumiere: si tost qu'il l'eut veuë il mit la main à son espee, & poursuiuoit la vilaine: laquelle par la preuoyance de Venus fut transformee en vne plante du mesme nom, comme recite Theodorus en ses Metamorphoses. G

Valeria Tusculanaria ayant encouru la mal-vueillance de Venus, deuint amoureuse de son pere, & s'en descouurit à sa nourrice: laquelle affina cautement son maistre, lui donnant à entendre que c'estoit vne ieune fille de leurs voisins, laquelle auoit honte de se trouuer en public auec lui: toutefois le pere vne nuict ayant beu, demanda de la chandelle: & la nourrice à grand'haste alla esueiller la fille, laquelle s'enfuit aux champs toute grosse, là où elle se ietta du haut en bas d'vn precipice, neantmoins son fruict vescut, car elle demeura enceinte au bas du precipice, & au bout de son terme acoucha d'vn fils qui eut nom Syluanus, en langage Romain, & en Grec Ægipan. Valerius de regret qu'il en eut se precipita aussi lui-mesme du precipice, comme le recite Aristides le Milesien, au troisiéme liure des histoires d'Italie. H

XXIII. De Callirhoé & de Bysathus.

Apres la destruction de Troye, Diomedes fut ietté par la tormente en la coste de la Lybie: là où regnoit vn Roy nommé Lycus, qui auoit acoustumé de sacrifier à son pere le Dieu Mars, les estrangers qui arriuoyent en son pays. Mais Callirhoé sa fille estát deuenue amoureuse de Diomedes, trahit son pere, & sauua Diomedes en le tirant de prison: & lui ne se souciant pas de celle qui lui auoit procuré vn si grand bien s'en partit, dont elle eut si grand regret, qu'elle s'en estrangla, comme dit Iuba au troisieme des histoires Libyques.

Calpur-

A CALPVRNIVS Crassus gentil homme Romain, estant à la guerre auec Regulus, fut par lui enuoyé contre les Massiliens pour prendre vn chasteau fort, qui s'appelloit Geraetion, là où estant pris prisonnier & destiné à estre immolé & sacrifié à Saturne, Bysathie fille du Roy deuenue amoureuse de lui trahit son pere, & rendit son ami victorieux: depuis le ieune homme s'en estant retourné, la fille en eut si grand desplaisir, qu'elle se tua elle mesme, comme recite Hegesianax au troisieme des Libyques.

PRIAM Roy de Troye sentant que sa ville s'en alloit prise, enuoya son petit fils Polydorus en Thrace à son gẽdre Polymestor, auec grande quantité d'or & d'argẽt. Polymestor pour la grande conuoitise de gaigner l'argent, tua l'enfant. Mais Hecuba estant venue en son pays le trompa, sous couleur de dire qu'elle lui vouloit donner cest argent, & le tirant à part à l'aide des autres dames, la premiere, elle lui creua les deux yeux auec les mains, comme dit Euripides le poëte Tragique. *XXIIII. De Polydorus & de Rustius: item de Polymestor & de Valerius Gestius.*

B DV temps qu'Hannibal saccageoit le pays de la Campania en Italie, Lucius Imber deposa en garde son fils Rustius entre les mains de Valerius Gestius son gendre, auec grosse somme de deniers. Mais aiant entendu comme Hannibal auoit gaigné la bataille, par auarice viola tous les droits de nature, & fit mourir l'enfant. Le pere Imber allant par les champs rencontra le corps de son enfant, & enuoya querir son gendre, lui manda qu'il lui vouloit monstrer vn thresor, mais quãd il fut venu il lui creua les deux yeux, & puis le pendit en croix.

ÆACVS auoit eu de Psamatha vn fils nommé Phocus, qu'il aimoit fort tendrement. Telamon n'en estant pas content le mena quand & lui à la chasse, & s'estant presenté deuant eux vn sanglier il lança sa iaueline contre celui qu'il haissoit, & le tua: à l'occasion dequoy le pere l'enuoya en exil, ainsi que recite Dorotheus au premier des Transformations. *XXV. De Telamõ & de Rhesus.*

C CAIVS Maximus auoit deux enfans, Similius & Rhesus, desquels Rhesus estoit né de Hameria. Ce Rhesus estant à la chasse tua son frere, puis quand il fut de retour il voulut faire à croire à son pere que ce auoit esté pas cas fortuit, & non pas de guet propensé: mais le pere aiant entendu & conu la verité, le chassa de sa maison, comme recite Aristides au troisieme des Italiques.

MARS eut la compagnie d'Althea, & engendra en elle Meleager. Euripides en la tragædie de Meleager. *XXVI. D'Althea & Syluia, & de leurs fils.*

SEPTIMVS Marcellus aiant espousé Syluia estoit ordinairement à la chasse. Et Mars s'estant transformé en guise d'vn berger, força sa femme nouuellemẽt espousee, & l'engrossa, puis se declaira qui il estoit, en lui donnant vne lance, & lui disant que la destinee de l'enfant qu'elle deuoit enfanter de lui, gisoit en celle lance. Septimius doncques tua* Tusquinus, & Mamercus faisant sacrifice aux Dieux, pour les biens de la terre mesprisa Ceres seule entre tous, laquelle estant indignee de ce mes-
D pris enuoya vn grand sanglier en ses terres: & lui aiant assemble plusieurs veneurs, fit en sorte qu'il le tua, & en mit à part la hure & la peau, qu'il enuoya à celle qu'il auoit fiancee: dequoy estans marris ses oncles freres de sa mere, Scimbrates & Muthias, l'allerent oster par force à la ieune fille, dont il fut si indigné qu'il en tua ses deux oncles: & sa mere, pour venger la mort de ses freres, mit la lance fee dedans le feu. Ainsi le dit Meryllus au troisieme des Italiques.

TELAMON fils d'Æacus & de Endeide, s'enfuit de la maison de son pere, & arriua de nuict en l'Isle de Eubœe* Le pere l'aiant aperceu, cuidant que ce fust vn de ses suiets, donna la fille à vn de ses gardes pour l'aller ietter en la mer. La garde en eut pitié, & aima mieux la vendre. La nauire estant arriuee en Salamine, Telamon l'achete, & elle en fin enfante Aiax, comme dit Aretades Gnidien au second des Insulaires. *XXVII. De la naissance d'Aiax & de Contrusius. * Tous cest endroit est par tout corrompu.*

LVCIVS Troscius auoit vne fille nommee Florentia de sa femme Patride. Cal-

purnius Romain la viola, & en estant nee vne fille, il la bailla à l'vn de ses satellites E
pour l'aller ietter en la mer. Le soldat en eut pitié, & la vendit à des marchands d'vne nauire: qui de bonne auenture arriuez en Italie, Calpurnius l'achepta, & eut d'elle Contruscus.

XXVIII. *De Macareus, de Papirius Romanus, & de leurs sœurs.*

Æolus Roy de la Thoscane eut de sa femme Amphithee six filles, & autant de fils, desquels Macareus le plus ieune par amourettes en viola & engrossa l'vne: elle au bout de son terme fit vn enfant: ce qu'estant descouuert, le pere lui enuoya vne espee, & elle reconoissant la faute qu'elle auoit cōmise, s'en desfit: autant en fit depuis apres Macareus, comme recite Sostratus au deuxieme des Tyrrheniques.

Papirius Volucer aiant espousé Iulia Pulchra, eut d'elle six filles, & autant de fils, desquels l'aisné Papirius Romanus estant deuenu amoureux de Canulia, l'vne de ses sœurs, l'engrossa. Ce qu'aiant entendu le pere, lui enuoya vne dague, dont elle mesme se desfit: autant en fit Romanus, ainsi que raconte Chrysippus au premier liure des histoires Italiques. F

XXIX. *D'Aristonymus & de Fulnius Tellus monstres execrables.*

Aristonymus Ephesien fils de Demostratus haïssoit les femmes, & auoit afaire à vne asnesse, laquelle auec le temps enfanta vne belle fille, qui fut surnommee Onoscelis, qui est à dire cuisse d'asne. Aristote au second des cas estranges.

Fulvius Tellus hayssant les femmes se mesloit auec vne iument, qui à la fin porta vne belle fille, laquelle eut nom Hippona, la Deesse qui a la superintendance des iumens. Agesilaus au troisieme des choses d'Italie.

XXX. *Des chambrieres Smyrneennes & Romaines, & des Sardiens & Gaulois.*

Ceux de la ville Sardis aians la guerre contre ceux de Smyrne, planterent leur camp deuant les murailles de la ville, & firent sauoir à ceux de dedans, que iamais ils ne partiroient de là, qu'ils ne leur eussent enuoyé leurs femmes pour coucher auec elles: & comme les Smyrniens fussent reduits à telle necessité, qu'ils estoient prests de faire ce que leurs ennemis leur demandoient, il y eut vne chambriere, belle de visage, qui s'adressant à son maistre Philarchus, lui dit, qu'il ne faloit que choisir les plus belles garses de seruātes qui fussent en la ville, & les habillant en filles de bonne maison les enuoyer à leurs ennemis au lieu de leurs maistresses. Ce qui fut fait: & eux s'estans lassez à force d'auoir afaire à elles, furent surpris par ceux de la ville qui sortirét sur eux: d'où vient qu'encore auiourd'hui en la ville de Smyrne on celebre vn iour de feste qui s'appelle Eleutheria, auquel les seruantes portent acoustremens de maistresses, comme dit Dasyllus au troisieme des Lydiaques. G

Atepomarus Roy des Gaulois faisant la guerre à ceux de Rome, iura que iamais il ne se leueroit de deuant, qu'ils ne lui eussent enuoyé leurs femmes pour coucher auec elles. Mais eux par le conseil de quelque seruante leur enuoyerent des chambrieres. Les Barbares se meslerent tant auec elles, que à la fin en estans lassez, ils s'endormirent, & lors Retana (car ainsi s'appelloit la seruante qui auoit donné ce conseil) print vn branche de figuier, & montant dessus vne muraille, fit signe aux Consuls, qui sortirent sur eux, & les desfirent: d'où vient que lon celebre la feste des chambrieres, ainsi que dit Aristides Milesien, au premier liure des histoires Italiques. H

XXXI. *De Pyrander & de Cinna.*

Les Atheniens aians la guerre alencontre d'Emolpus, Pyrander, qui auoit charge des munitiōs, craignant qu'il n'y eust faute de viures, diminua la mesure pour espargner le bled: mais les habitans pensans qu'il fust traistre l'assommerét à coups de pierres, comme dit Callistratus au troisieme des histoires de Thrace.

Les Romains aians la guerre contre les Gaulois, & n'aians pas quantité grande de bleds, Cinna diminua au peuple la mesure du bled: les Romains soupçonnans qu'il prist ceste voye pour ocuper le Royaume & se vouloir faire Roy, le lapiderent: Aristides au troisieme des histoires Italiques.

XXXII. *De Pisistratus & de Romulus.*

Pisistratus d'Orchomene durant la guerre du Peloponese, hayssoit les nobles, & aimoit les hommes de bas & petit estat. Parquoy ceux du Senat resolurét

entre

A entre eux de le tuer, & le taillans en pieces, en cacherent chaſcun vne piece en leur ſein, & raclerent la terre où le ſang en eſtoit tombé: dequoy le menu peuple s'eſtant douté s'en courut au Senat, & le plus ieune fils du Roy, nommé Tleſimachus, ſachant la conſpiration retira la commune de l'aſſemblee, & ſepara le peuple, aſſeurant auoir veu ſon pere qui auec vne plus grande & plus auguſte forme s'en alloit mõter à la cyme du mont de Piſæ, comme dit Theophile au ſecõd des Peloponeſiaques.

A cavse des guerres voiſines de Rome le Senat oſta au peuple la meſure de bled qu'il ſouloit auoir, & Romulus en eſtant marri la leur rendit, & en chaſtia pluſieurs des plus grands, leſquels s'eſtans bandez contre lui le tuerent au milieu du Senat, & le taillans en pieces, en ietterent chaſcun vne piece en leur ſein. Le peuple Romain y acourut incontinent pour mettre le feu dedans le Senat: mais Proclus l'vn des plus nobles de la ville, dit qu'il auoit veu Romulus en vne montagne plus grãd que nul homme, & qu'il eſtoit deuenu vn Dieu: ce que le peuple de Rome s'eſtant
B perſuadé, pour l'authorité du perſonnage, ſe retira, ainſi que dit Ariſtobulus au troiſiéme des Italiques.

Pelops fils de Tantalus & de Euryanaſſa, aiant eſpouſé Hippodamia, en eut Atreus & Thyeſtes, & de la Nymphe Danaide Chryſippus, lequel il aimoit plus que ſes autres enfans legitimes: mais Ianus le Thebain en eſtant deuenu amoureux le rauit, & eſtant ainſi pris par Thyeſtes & Atreus, il obtint ſa grace enuers Pelops à cauſe qu'il l'auoit fait par amour. Hippodamia perſuada à Thyeſtes & Atreus ſes enfans, qu'ils le fiſſent mourir, ſachant qu'il aſpiroit à occuper le royaume de leur pere. Ce qu'eux aians refuſé de faire, elle meſme employa ſes mains à commettre ce malefice: car vne nuict comme il dormoit profondement, elle prit l'eſpee de Laïus, & en donna vn grand coup à Chryſippus, ainſi comme il dormoit, laiſſant expreſſement l'eſpee en la playe. Si fut Laïus ſouſpeçonné de ce meurtre, à cauſe de l'eſpee: mais le ieune homme qui eſtoit à demi mort le deſchargea, & declara toute la verité du fait. — XXXIII. D'Hippodamia & de Nuceria.
C Au moien dequoy Pelops aiant fait inhumer ſon corps, chaſſa & bannit ſa femme Hippodamia, ainſi que recite Doſitheus en ſon liure de Pelopides.

Hebivs aiant eſpouſé vne femme qui ſe nommoit Nuceria, en eut deux enfans; & d'vne ſerue affranchie eut vn autre fils nommé Firmus, qui eſtoit d'excellẽte beauté, & qu'il aimoit plus cherement que ſes enfans legitimes. Nuceria aiant en haine ce beau fils, eſſaya de perſuader à ſes enfans qu'ils le tuaſſent: ce que ſainctement ils refuſerẽt de faire, mais elle l'entreprit à executer, & de fait la nuit prit l'eſpee de l'vn des gardes, dont elle donna vn coup mortel au ieune hõme, ainſi qu'il dormoit: le garde en eſtant ſouſpeçonné à cauſe de ſon eſpee que lon trouua, l'enfant lui meſme deſcouurit toute la verité, & le pere apres auoir fait inhumer ſon corps, chaſſa & bannit ſa femme, comme recite Doſitheus au troiſiéme liure des Italiques.

Thesevs eſtant veritablement fils de Neptune, eut vn fils de la princeſſe des Amazones Hippolyte, qui fut appellé Hippolytus, & depuis lui amena en ſa maiſon — XXXIIII. De Hippolytus & de Comminius, & de leurs maraſtres.
D vne maraſtre nommee Phædra, fille de Minos, laquelle eſtãt tombee en l'amour de Hippolytus lui enuoya ſa nourrice pour le ſolliciter, mais lui n'y aiant voulu entẽdre abandonna la ville d'Athenes, & s'en alla à Thirezeus, là où il s'adõna à la chaſſe. La mauuaiſe femme ſe trouuant fruſtree de ſon deſſein eſcriuit de mauuaiſes lettres à ſon mari contre l'honneſte & chaſte ieune homme, & de deſpit s'eſtrangla auec vn cordeau. Theſeus adiouſtant foy à ce qui eſtoit contenu dedans les lettres, requit à ſon pere Neptune qu'il fiſt mourir Hippolytus pour l'vne des trois requeſtes, dont il lui auoit donné le chois, Neptune pour lui obtemperer enuoya à Hippolytus qui ſe promenoit au long de la mer, vn taureau qui effroya tellement les cheuaux de ſon coche, qu'ils renuerſerent Hippolytus & le briſerent.

Comminivs Suber Laurentin aiant eu vn fils nommé Comminius, de la Nymphe Ægeria, eſpouſa depuis vne femme Gidica, laquelle deuenue amoureuſe de ſon

beau fils,& par lui esconduite de son amour, se pendit & estrágla,laissant des lettres E faulses & controuuees, Comminius aiant leu les calomnieuses imputations qui estoient dedans lesdites lettres, & se laissant aller à sa ialousie, inuoqua Neptune lequel monstra à son fils,qui estoit monté sur son chariot,vn Taureau:les cheuaux effroyez tirerent en sorte, qu'ils demembrerent le fils, ainsi que recite Dositheus au trosiéme des Italiques.

XXXV. *D'Heleine & de Valeria Luperca.*

La peste estant grande au païs de Lacedæmone, l'oracle d'Apollo leur respódit que la pestilence cesseroit,prouueu qu'ils immolassent tous les ans vne ieune fille de noble lignee. Il auint vne annee que le sort tomba sur Helene, de sorte qu'elle fut menee toute acoustree & preste pour estre immolee: vne Aigle fondit sur elle, qui rauit l'espee, qu'elle porta aux pastis, ausquels estoient les troupeaux de bestes, & la posa dessus vne ieune genisse. au moien dequoy de là en auant ils se deporterent de plus sacrifier des filles.

La pestilence trauailloit les Phaleriens, & estant la contagion grande, il leur fut F donné vn oracle,que ladite affliction cesseroit, si tous les ans ils sacrifioient à Iuno vne fille. Ceste superstition estoit tousiours demeuree: Valeria Luperca estant appellee au sacrifice par le sort, ainsi que l'espee fut desgainee, vne Aigle fondit sur elle qui l'emporta:& dessus l'autel,où estoit le feu allumé, mit vne petite verge, au bout de laquelle y auoit vn maillet emmanché: & quant à l'espee, elle la posa dessus vne ieune genisse, qui paissoit au long du temple. Ce que considerant la ieune fille, apres auoir immolé la genisse, elle emporta le maillet: auec lequel, allant de maison en maison,elle frapoit doucemét tous ceux qui estoiét malades,en leur disant qu'ils fussent sains. d'où vient qu'encore auiourd'hui ceste mystique cerimonie s'obserue, comme dit Aristides au dixneufiéme de ses Italiques.

XXXVI. *De Lycastus & Parrhasius, & de Remus & Romulus.*

Philonome fille de Nyctimus & de Arcadia, chassoit auec Diane,& Mars se desguisant en berger l'engrossa. Elle aiát enfáté deux iumeaux,& redoutát son pere, les ietta dedans le fleuue de Erymanthus:& eux par la prouoyáce des Dieux allerent G à val l'eau sans danger, iusques à ce que le cours de l'eau les ietta contre vn chesne creux estát au bord de l'eau là où vne Louue aiát des petis faisoit son giste: la Louue ietta ses petis en la riuiere,& dóna la mammelle à ces deux petis enfans iumeaux. Ce qu'aiant aperceu vn pasteur nommé Tyliphus, recueillit les enfans,& les fit nourrir comme siens,appellát l'vn Lycastus,& l'autre Parrhasius,qui succederent au royaume d'Arcadie,ainsi qu'escrit Zopyrus Byzantin au troisiéme de ses histoires.

Amulius se portant tyranniquement & violentement enuers son frere Numitor,tua son fils Ænitus à la chasse, & rédit religieuse de Iuno sa fille, qui auoit nó Iulia Syluia, Mars l'engrossa, & elle au bout de son terme enfanta deux iumeaux, & confessa toute la verité au Tyran, lequel les fit tous deux ietter dedans la riuiere du Tybre. L'eau les porta tous deux en vn endroit de la riue, où vne Louue auoit n'agueres fait ses petis, lesquels elle abádonna & ietta, & nourrit les deux enfans iumeaux. Faustus berger aiant veu cela,les prit & les nourrit, & en appella l'vn Remus H & l'autre Romulus,les fondateurs de Rome.ainsi que recite Aristides le Milesien en ses histoires Italiques.

XXXVII. *D'Orestes & de Fabricianus.*

Apres la prise & destruction de Troye Agamemnon fut tué auec Cassandre, mais Orestes estant cependant nourri par Strophius, fit la vengeance de ceux qui auoient tué son pere,comme dit Pyrander au quatriéme des Peloponesiaques.

Fabius Fabricianus parent du grand Fabius,aiant pris & saccagé Tuscia ville capitale des Samnites,enuoya à Rome l'image de Venus victorieuse: car elle estoit en grande veneration enuers eux. Sa femme aiant esté conue par adultere d'vn beau ieune homme qui s'appelloit Retinius Valentin, tua depuis son mari en trahison: mais Fabia sa sœur sauua vn sié petit fils,qui se nommoit Fabricianus, qui estoit encore enfant, & le fit secrettement nourrir: depuis quand le ieune homme fut venu en aage,

A en aage, il tua sa mere auec son adultere, & en fut absous par le Senat. Ainsi l'escrit Dositheus au troisiéme de ses Italiques.

BVSYRIS fils de Neptune & d'Antippe fille du Nil, sous pretexte de receuoir courtoisement les estrangers passans en sa maison, les immoloit. Mais la vengeance diuine vengea finalement la mort de ceux qu'il auoit ainsi fait mourir, car Hercules l'assaillant auec sa massue le desfit. Ainsi l'escrit Agathon Samien. XXXVIII. De Busyris & de Faunus.

HERCVLES emmenant les bœufs de Geryon à trauers l'Italie, alla loger chez le Roy Faunus, qui estoit fils de Mercure, & sacrifioit tous les estrangers à son pere; mais en aiant voulu faire autant à Hercules, il fut tué lui mesme. Ainsi l'escrit Dercyllus au troisiéme des Italiques.

PHALARIS Tyran des Agrigẽtins homme cruel, auoit acoustumé de gehéner les passans: & Perillus, qui de son mestier estoit fondeur de cuiure, lui fit vne vache de bronze, qu'il lui dõna, à fin qu'il fist brusler les passans dedans le corps d'icelle. Le B Tyran se monstra iuste en cela seulement, car il le fit mettre dedans, & sembloit que la vache rendist vn mugissement. Ainsi est-il escrit au troisiéme des Causes. XXXIX. De Perillus & d'Arontius Paterculus.

EN Ægeste ville de la Sicile fut iadis vn cruel Tyran Æmilius Cẽsorinus, lequel faisoit des presens à ceux qui lui inuentoient quelque nouuelle sorte de gehenne à tourmenter les hommes. Si y eut vn nommé Arontius Paterculus, qui aiant forgé & fabriqué vn cheual de bronze le lui dõna, à fin qu'il y iettast dedãs qui il voudroit: & lui, faisant lors premier acte de iustice, fit ietter dedans, le premier, celui qui le lui auoit donné, à fin que lui premier experimentast le tourmẽt qu'il auoit cuidé inuẽter pour les autres. Et le prenãt apres, le precipita du haut en bas du mont Tarpeien. Et semble que ceux qui ont violentement regné, ont esté de lui appellez les Æmiliens, comme dit Aristides au quatriéme des Italiques.

EVENVS fils de Mars & de Sterope, espousa Alcippe fille d'Oenomaüs, dont il engendra vne fille Marpisse, laquelle il vouloit garder vierge, mais Apharclus l'aiãt veuë la rauit en vne danse. Le pere courut apres pour la penser recourir, mais iamais C ne le peut ateindre, tellement que de douleur il se ietta en la riuiere de Lycormas, & fut fait immortel, ainsi que dit Dositheus au premier des Italiques. XL. D'Euenus & d'Anius.

ANIVS Roy des Thoscans, aiant vne belle fille nommee Salia, la gardoit fille; mais Cathetus l'vn des nobles, voiant ceste pucelle qui se iouoit, en deuint amoureux, & ne pouuãt vaincre la passion de son amour, la rauit & la mena à Rome. Son pere s'estant mis à le poursuiure, & ne l'aiant seu ateindre, se ietta dedans la riuiere qui lors s'appelloit Parension, & depuis a esté de son nom surnommee Anio. Et Cathetus couchant auec Salia engendra en elle Salius & Latinus, desquels sont descendus les plus nobles familles du païs, comme Aristides le Milesien & Alexandre le Polyhistor escriuent au troisiéme des Italiques.

EGESISTRATVS natif de la ville d'Ephese, aiant tué l'vn de ses parens s'enfuit en la ville de Delphes, & demanda à Apollo en quel lieu il se deuoit habituer. Apol- D lo lui respondit qu'il s'arrestast là où il trouueroit des païsans dansans, courõnez de chappeaux faits de rameaux d'oliue. Estant doncques arriué en certain endroit de l'Asie, où il trouua les laboureurs couronnez de rameaux d'oliue, & dãsans, il fonda là vne ville, laquelle il nomma Eleunte, comme recite Pythocles Samien au troisiéme de ses Georgiques. XLI. D'Egesistratus & de Telegonus.

TELEGONVS fils d'Vlysses & de Circé enuoyé pour cercher son pere, eut auis par l'oracle qu'il edifiast vne ville au lieu où il trouueroit les laboureurs couronnez de chapeaux, & dansans ensemble. Parquoy estãt arriué en vn certain endroit de l'Italie, & y voyant les païsans couronnez de rameaux & brãches d'oliuiers sauuages, & s'esbatans à danser, il y edifia vne ville, que pour l'euenemẽt il appella Prineste, laquelle depuis les Romains, en tordant vn peu le nom, ont appellé Præneste, ainsi que recite Aristocles au troisiéme des Italiques.

Les vies des dix Orateurs. E

SOMMAIRE.

EN ces vies sommairemẽt descrites, Plutarque monstre en partie le gouuernement de la Republique d'Athenes, qui a flori par le moiẽ de plusieurs doctes personnages, au nõbre desquels il faut mettre les sousnomez, à sauoir Antiphon, Andocides, Lysias, Isocrates, Isæus, Aeschines, Lycurgus, Demosthenes, Hiperides & Dinarchus. Mais d'autre part il descouure assez que l'indiscretiõ de quelques vns de ces harẽgueurs a engẽdré beaucoup de confusiõs, ruiné la pluspart de ces personnages, & finalemẽt l'estat public: ce qu'il semble auoir expressement remarqué, à fin que chascun voye cõbien est dangereux au maniemẽt d'vn estat, celui qui n'a rien de bon qu'vn langage bien agencé. Il veut donc que la viue vertu soit iointe à l'eloquence. F *Cepẽdant nous voyons aussi la legereté & l'ingratitude du peuple Athenien en beaucoup d'endroits, & en ceste diuersité de complexions des dix hommes ici depaints, lon apperçoit de cõbien sert à vne personne la bõne instruction dès son enfance, & que valẽt les bons precepteurs pour façonner les tendres esprits à choses hautes & importãtes au public. A trauers cela lon peut aussi conoistre plusieurs traits de l'ancien gouuernement populaire, qui seruent à faire cõprendre de mieux en mieux l'histoire Grecque, nommément celle des Atheniens, & par les recõpenses demãdees & decretees pour les hommes vertueux, encore reconoit on parmi les imperfectiõs du peuple, qui auoit la souueraineté, quelque moderatiõ de fois à autre, ce qui nous doit faire magnifier la sagesse & prouidence de Dieu, lequel parmi si grandes tenebres a maintenu autãt de temps que bõ lui a semblé, tãt de Republiques & gouuernemens en la Grece, aneantis entierement depuis, & à present ceste belle contree asseruie & faite esclaue de la plus violente & malheureuse nation du monde.*

ANTIPHON. I. G

1. Race d'Antiphon, sa professiõ, ses exercices, ses [illegible], & sa [illegible] es lettres, specialement en l'art d'Orateur.

ANTIPHON fils de Sophilus, natif du bourg de Ramnus, fut escholier de son propre pere qui tenoit eschole, où lõ dit qu'Alcibiades mesme alloit lors qu'il estoit encore enfant, & aiãt acquis la suffisance de biẽ dire, de soy-mesme, pour la viuacité de son entendemẽt, cõme quelques vns estimẽt, ils s'entremit des afaires publiques, & ne laissa pas pourtãt de dresser aussi vne eschole, où il eut quelque differẽt en matiere de lettres auec le philosophe Socrates, nõ pour disputer par emulation opiniastremẽt, mais pour reprẽdre sa façõ de faire, ainsi comme a escrit Xenophõ au premier de ses Cõmentaires des faits & dits de Socrates. Il cõposa des oraisõs à quelques vns de ses citoiens qui l'en requirent, pour s'en seruir en iugemẽt à defendre & iustifier leurs causes: & fut le premier, à ce que lon dit, qui cõmença ceste façõ de faire, car on ne trouue pas vne oraison iudicielle pour pronõcer en iugemẽt: faite par aucũ des Orateurs qui ont esté parauãt lui, non pas mesme de ceux de son tẽps (pour ce que la coustume n'estoit pas encore d'en cõposer ainsi pour autrui) ni de Themistocles, ni de Pericles, ni d'Aristides, cõbien que les tẽps leur presentassent plusieurs occasions, voire necessitez de ce faire: & si n'estoit point par suffisance qu'ils s'en abstenoient, ainsi qu'il appert de ce qui est escrit par les historiens de chascũ de ceux dont nous auons fait mention. Au reste tous les plus anciens dont nous nous pouuons souuenir, qui ont eu ce mesme stile, & exercé ceste mesme forme de dire, comme Alcibiades, Critias, Lysias & Archinous, on trouuera qu'ils ont tous hãté & cõferé auec Antiphon, qui estoit desia vieil: car aiant l'entendement grãd & profond, H

il fut

A il fut le premier qui composa & mit en lumiere des institutions en l'art oratoire, de
maniere qu'il estoit surnommé Nestor. Et Cecilius, au traité qu'il a fait de lui, côie-
cture qu'il ait esté precepteur de Thucydides l'historiographe, par ce qu'il le loue. Il
est en son langage exquis, plein de persuasion, aigu & subtil en inuention, es choses
mal-aisees, artificiel, assaillant à couuert, tournāt son dire aux loix, & à esmouuoir les
affections, visant tousiours à ce qui est bien-seant, & de plus belle aparence. Il fut *II. En quel temps*
enuirō les guerres des Perses, & du tēps de Gorgias le Leontin Sophiste, estāt vn peu *il viuoit, à quoy il*
plus ieune que lui; & dura iusques à la subuersion de l'estat & domination populai- *s'appliqua estant*
re, faite par les quatre cēs côiurez, à laquelle il sēble que lui mesme ait tenu la main, *deuenu grand, & sa mort.*
par ce qu'il defraya deux galeres, & fut Capitaine en ce temps-là, où il eut la victoire
en plusieurs rencontres, & leur gaigna plusieurs grandes alliances. Il fit prendre les
armes aux ieunes gens, & equippa soixante galeres, & à tout propos estoit enuoyé
ambassadeur deuers ceux de Lacedæmone, lors que lō bastit les murailles de la ville
B de Etionie: mais apres que les quatre cens furēt ruinez, il fut accusé de la cōspiration
auec Archeptolemus, l'vn des quatre cens cōspirateurs, auec lequel il fut condamné
& soumis à la punition des traistres. Son corps fut ietté sans sepulture, & lui auec tou-
te sa posterité escrit au nōbre des infames. Les autres tienent qu'il fut mis à mort par
les trente Tyrans, comme entre autres Lysias en vne harangue qu'il fit pour la fille
d'Antiphon, car il eut vne fille laquelle Callæschrus, cōme plus proche lignager, de-
manda pour femme en iustice: & que ce aient esté les trente Tyrans qui l'aient fait
mourir, Theopompus mesme l'escrit au quinziéme de ses Philippiques, mais celui
là estoit plus moderne, & si estoit fils d'vn Simonides, duquel Cratinus fait men-
tion, comme d'vn homme non meschāt, en sa comædie de Pythine. Comment dōc
seroit celui, qui auroit au parauant esté tué par les quatre cens, derechef retourné
en estre sous les trente Tyrans? On recite encore sa mort en vne autre sorte, c'est *III. Autres diuer-*
qu'estant ia fort auancé en son aage il nauigua en Sicile, lors que la tyrannie du pre- *ses opinions sur le*
C mier Dionysius estoit en sa plus grande vigueur: & comme durant le disner on eust *temps & la cause de sa mort.*
mis en auant vn propos, quel estoit le meilleur cuyure, les vns en disant d'vne sorte,
les autres de l'autre, lui respondit, que le meilleur à son auis estoit celui dont on a-
uoit fait les statues de Harmodius & d'Aristogiton. Ce que Dionysius aiant enten-
du, & imaginé que c'estoit tacitement inuiter les Syracusains à lui courir sus, & atté-
ter à sa personne, il commanda que lon le fist mourir. Autres disent, que ce fut par
despit de ce qu'il se moquoit de ses Tragædies. On trouue de cest orateur soixante *IIII. Ses œuures,*
oraisons, desquelles Cecilius tient qu'il y en a vingt & cinq qui faussement lui sont *estudes, & mœurs.*
attribuees. Il est piqué & moqué d'auarice par Platon le Comique auec Pisander: &
dit on qu'il a composé quelques tragædies seul, & d'autres auec Dionysius le Tyran:
Et au mesme temps qu'il vaquoit à la poësie, il composa aussi vn art de remedier aux
ennuis & maladies de l'esprit, ne plus ne moins que les medecins guarissent les mala-
dies & douleurs du corps: & de fait aiant basti vne petite maison à Corinthe sur la
D place, il mit vn billet sur la porte, qu'il faisoit professiō & auoit le moiē de guarir de
paroles ceux qui estoient ennuiez & attristez, & leur demādant les causes de leurs en-
nuis, ils les reconfortoit, & consoloit leurs douleurs: toutefois depuis estimant que
cest art & profession là estoit trop petite & trop basse pour lui, il se remit à enseigner
la Rhetorique. Aussi y en a il qui attribuent à Antiphon le liure de Glaucus de Rege
des Poetes, & loue lon principalement le traité qu'il a fait d'Herodote, & celui qui
est dedié à Erasistratus touchāt les Idees, & l'oraison de Dilation qu'il escriuit pour
soy-mesme, & celle contre Demosthenes le capitaine, en laquelle il l'accuse d'auoir
fait contre les loix. Aussi escriuit-il vne autre oraison cōtre Hippocrates le medecin
estāt capitaine, & le fit condāner par cōtumace, le Decret qui fut l'annee que Theo-
pompus fut preuost, sous lequel les quatre cēs vsurpateurs de la chose publique fu-
rent ruinez. Cecilius escrit le Decret mesme du Senat, par lequel il fut ordon- *V. Sentences du*

Senat d'Athenes contre Antiphon.

né que ſon proces lui ſeroit fait en ces termes: Du vingt & vniéme iour de la Prytan F
nee, eſtant Demonicus d'Alopece greffier, Philoſtratus Pellenien Capitaine gene- «
ral, à la propoſition de Andron, le Senat a ordóné touchant Archiptolemus, Ono- «
macles & Antiphon, que les Capitaines ont declaré eſtre allez en ambaſſade à Lace- «
dæmone, au dommage de la cité d'Athenes, & eſtre ſortis du camp ſur vn vaiſſeau «
d'ennemis, & en terre auoir paſſé par le fort de Decelie: Le Senat a ordonné qu'ils «
ſoiét pris au corps, & cóſtituez priſonniers es priſons fermees, afin qu'ils ſoient pu- «
nis. Que les Capitaines meſmes, auec quelques vns du Senat iuſques au nombre de «
dix, tels comme il leur plaira choiſir, les deferent, afin que ſur les points alleguez iu- «
gement ſoit donné. Que les Theſmothetes les appellent le lendemain qu'ils auront «
eſté conſtituez priſonniers, & qu'ils les introduiſent en iugement deuant les Iuges, «
apres que par le ſort ils ſeront eſleus: & que les Capitaines auec les ſuſdits Orateurs «
les accuſent de trahiſon, & quiconque autre voudra: puis, quand le iugement ſera «
conclud & prononcé contre eux, que la condamnation ſoit executee ſelon la forme F
& teneur de la loy qui a eſté eſtablie contre les traiſtres. Au deſſous de ce decret y a «
eſcrit la condamnation de trahiſon: Furent condamnez Archiptolemus fils de Hip- «
podamus d'Agrante preſent, Antiphó fils de Sophilus de Ramnuſe auſſi preſent, & «
furent condamnez à eſtre liurez entre les mains des onze executeurs de la iuſtice, «
leurs biens confiſquez, la dixme deſquels ſeroit attribuee à la deeſſe Minerue, leurs «
maiſons demolies de fond en cóble, & la place d'icelle bornee de tours, ſur leſquel- «
les ſera eſcrit, Ici furent les maiſons d'Archeptolemus & d'Antiphó traiſtres à la RP. «
& declarees adiugees au Receueur du domaine, pour ✱✱ Qu'il ne ſoit loiſible enſe- «
uelir ni inhumer les corps d'Archeptolemus ni d'Antiphó en la ville d'Athenes, ni «
en part quelconque qui ſoit ſous ſon domaine. Que leur memoire ſoit infame, & «
toute leur poſterité, tant d'enfans baſtards que legitimes: & que ſi aucun adopte pas «
vn de leurs enfans pour ſon fils, que lui meſme ſoit infame. Que tout cela ſoit eſcrit «
en vne coulonne de bronze, en laquelle ſoit auſſi mis le decret qui a eſté fait contre G
Phrynicus.

ANDOCIDES II.

1. Race d'Andocides & les accuſatiós dreſſees cótre lui, dont il eſt abſouls.

NDOCIDES eſtoit fils de Leagoras, celui qui fit vne paix entre les Atheniens & les Lacedæmoniens, du bourg Cydathenien ou Thurien, extrait de noble race des Ceryces, c'eſt à dire herauts, paruenue iuſques à lui. Et pourtant fut il eſleu vn iour auec Glaucon, pour aller auec vingt nauires porter ſecours aux Corcyreïens, qui auoient la guerre contre les Corinthiens: depuis il fut accuſé d'impieté, pour auoir auec les autres briſé les ſtatues de Mercure qui eſtoiét parmi la ville, & d'auoir auſſi forfait cótre les myſteres & ſainctes cerimonies de Ceres, pour ce qu'eſtant ieune deſbauché, allant en maſque follaſtrant, vne nuict il auoit briſé quelques images de Mercure, dót il auroit eſté deferé en iuſtice:
& pour ce qu'il n'auroit pas voulu repreſenter & liurer à la torture le ſeruiteur que H
ſes accuſateurs requeroient qu'il repreſentaſt, il fut tenu pour attaint & cóuaincu de ce qu'on lui mettoit ſus: pour la ſeconde accuſation, laquelle fut bien toſt apres le partemét de la gráde armee de mer qui alla en la Sicile, aians les Corinthiens enuoyé des Ægeſtiens & des Leontins dedás la ville d'Athenes, auſquels quelques particuliers Atheniens deuoient preſter ſecours, vne nuict ils briſerent toutes les images de Mercure qui ſont alétour de la place, ainſi que Cratippus dit. Et dauantage aiát forfait contre les ſaincts myſteres: & en eſtant appellé en iuſtice, il en fut abſouls, à la charge de donner à conoiſtre & declarer les forfaicteurs: & y aiant employé toute ſon eſtude, il fit en ſorte qu'il trouua ceux qui auoient forfait contre les ſaincts myſteres, entre leſquels fut ſon propre pere: & quant aux autres, les aiant conuaincus il les fit tous mourir, mais il ſauua la vie à ſon pere, encore qu'il fuſt deſia en priſon:

& s'e-

A & s'estant fait fort, & aiant promis qu'il feroit beaucoup de choses qui seroient de tresgrand profit à la RP. il ne leur faillit pas de promesse, car Leagoras en accusa plusieurs qui auoient desrobé les deniers publiques, & qui auoient cõmis d'autres mauuais cas, au moien dequoy il fut absous. MAIS estant Andocides en reputation pour les afaires qu'il manioit en l'administratiõ publique, il ne laissa pas de se meller du trafic de marchandise par mer, au moien dequoy il acquit amitié & droit d'hospitalité auec plusieurs princes & seigneurs, mesmement auec le Roy de Cypre, & fut lors qu'il rauit vne ieune fille d'Aristides, & sa niepce, outre le seu & cõtre la volonté de ses parens, & l'enuoya en don au Roy de Cypre: mais estant prest d'en estre appellé en iustice, il la desroba derechef, & la ramena de Cypre à Athenes. A raison dequoy le Roy de Cypre lui aiant fait mettre la main sur le collet, le retint prisonnier, mais il rompit les prisons, & s'en refuit à Athenes, lors que la conspiration des quatre cens fut chassee de la ville. Mais derechef il en fut encore chassé quand les trente B tyrans vsurperent la domination. Et s'estant tenu durant le tẽps de son exil en la ville d'Elide, lors que Thrasybulus & ses adherens retournerent en la ville, il y retourna aussi, & fut enuoyé en ambassade à Lacedæmone, là où s'estãt trouué qu'il auoit mal versé, il fut derechef banni. TOVTES lesquelles choses aparoissent par les oraisons qu'il a escrites: car il y en a les vnes ausquelles il respond à l'imputation qu'on lui mettoit sus des mysteres violez, les autres où il prie generalement les iuges. On trouue aussi l'oraison pour laquelle il defere ceux qui auoient forfait contre les mysteres, & sa defense & responsce contre Phaiax, & de la paix. Il fut en vogue au mesme tẽps que Socrates le philosophe, mais il nasquit en la soixãte & dixhuitieme Olympiade, lors que Theagenides estoit Preuost à Athenes, tellement qu'il vient à estre plus ancien que Lysias d'enuiron cent ans. Il y auoit vn des Hermes qui portoit son nom, & l'appelloit-on le Mercure d'Andocides, aiant esté dedié par la lignee Ægeide, pour autant qu'Andocides auoit sa maison tout ioignãt. Il fit les frais d'vne C danse ronde au nom de la lignee Ægeide, qui pretẽdoit le pris d'honneur aux festes Bacchanales: & l'aiant gaigné il consacra le tripié, qu'il attacha haut, tout vis à vis du Porine Selin. Son stile est simple, sans artifice, tout nud, & sans figure quelconque.

II. Ses occupatiõs au gouuernement politic, & au trafic de marchandise, & ce qui lui auint en Cypre.

III. Ses harengues qui monstrẽt sa vie, & en quel temps il viuoit.

LYSIAS. III.

LYSIAS estoit fils de Cephalus, fils de Lysanias, fils de Cephalus, natif de Syracuse, mais il s'en vint demeurer à Athenes, pour l'affection qu'il portoit à la ville, & pour la persuasion de Pericles fils de Xantippus, qui estant son ami & son hoste, lui persuada de ce faire, à cause qu'il estoit fort riche: ou bien comme les autres le tienent, aiant esté banni & chassé de Syracuse lors qu'elle estoit asseruie par la tyrannie de Gelon. Si vint à Athenes l'annee que Philocles fut Preuost apres Phasicles, la deuxieme annee de la quatre-vingt-deuxieme Olympiade. & fut du commencemẽt nourri & enseigné auec les plus nobles des Atheniens. Mais depuis quand la ville enuoya la colonie de Sybaris, qui D depuis fut surnõmee Thuries, il s'y en alla auec son frere plus ancien Polemarchus, car il auoit encor deux autres freres Eudemus & Brachillus, leur pere estant desia decedé, & s'y en alla pour participer à la distribution des terres au sort, l'annee que Praxiteles fut Preuost, & là se tint estant instruit & enseigné chez Tisias & Nicias tous deux Syracusains. Et y aiant acquis vne maison, auec la portion de terre qui lui estoit escheute par le sort, il y vescut & se porta cõme citoien l'espace de soixãte trois ans, iusques à l'annee que Clearchus fut Preuost à Athenes, & l'annee en suiuant sous Callias, la nonante & deuxieme Olympiade, estant auenu aux Atheniens la calamiteuse perte qu'ils firent en la Sicile: à raison de laquelle se remuans plusieurs de leurs suiets & alliez, mesmement de ceux du costé de l'Italie, il fut accusé de tenir le

I. Lysias Sicilien vient à Athenes & de là retourne à Syracuse, où ayant habité fort long temps il reuient à Athenes, d'où aiãt esté banni, il y rentre par l'entremise de Trasybulus où il demeura le reste de sa vie.

parti & fauoriser à ceux d'Athenes, à raison dequoy il fut banni auec trois autres: E
& estant arriué à Athenes en l'annee que Callias fut preuost apres Cleocritus, que les quatre cens auoient desia occupé la ville, il s'y arresta. Mais apres la bataille nauale de la riuiere de la Chéure que les trente tyrãs eurent occupé la ville, il en fut dechassé l'espace de sept ans, & fut priué de son bien & de son frere Polemarchus: & lui s'estant sauué par l'huis de derriere de la maison, où lon le gardoit en intention de le faire mourir, il se retira en la ville de Megare. Et comme ceux de Phile, fussent rentrez dedans la ville, & en eussent chassé les tyrans, pour ce qu'il s'estoit monstré tres vtile à l'entreprise, comme celui qui auoit contribué deux mille liures en argent, & deux cens boucliers: & aiant esté enuoyé auec Herman, il soudoya trois cẽs & deux soldats, & si fit tant enuers Thrasylæus Elien son ami & hoste ancié, qu'il les aida de quelque nombre de talens: au moyen dequoy Thrasybulus à son retour en la ville proposa au peuple, que pour ses bõs seruices le droit de bourgeoisie lui fust ottroyé, n'y aiant encore nul Preuost esleu, l'an de deuant Euclidas: le peuple ratifia l'octroy: F
mais vn Archinus accusa ceste proposition, comme faite contre les loix, dautant qu'elle auoit esté proposee au peuple, auãt que d'auoir esté pourparlee & deliberee au Senat. Le decret de la ratification fut condãné & cassé, & ainsi debouté du droit de bourgeoisie, & neantmoins demeura en la ville tout le reste de sa vie auec mesmes droits & priuileges que s'il eust esté bourgeois, & y mourut finalement apres y auoir vescu l'espace de quatre vingts & trois ans, ou comme les autres disent septãte & six, ou comme aucuns escriuent, quatre vingts, tãt qu'il vid Demosthenes encore ieune garçon. On dit qu'il fut né l'annee que Philocles fut Preuost, & treuue lon de lui quatre cẽs oraisons, desquelles il y en a, selon le iugement de Dionysius & de Cecilius, deux cens & trente qui sont naifuement sienes, esquelles il fut vaincu par deux fois seulement. Il y aussi celle qu'il fit contre Archinus, en la defense du decret, par lequel le droit de bourgeoisie lui auoit esté donné, & vne autre contre les trente tyrãs. Il fut apte à persuader, & es oraisons qu'il bailloit aux particuliers fort succinct G
& bref. On trouue aussi des Introductions à la Rhetorique de lui, & des Concions, des lettres missiues, des louanges, des harengues funebres, des discours de l'amour, vne defense de Socrates, qui picque ses iuges bien au vif, & semble que son stile soit aisé & facile, combien qu'il soi impossible à imiter. Demosthenes en l'oraison qu'il a faite contre Neæra dit, qu'il fut amoureux d'vne Metanira, laquelle estoit serue & compagne de Neæra. Depuis il espousa la fille de son frere Branchillides. Platon mesme fait mention de lui au liure de Phædrus, comme d'vn orateur fort eloquent & plus ancien qu'Isocrates. Et Philiscus qui estoit familier d'Isocrates, & compagnon de Lysias, en fit vn Epigramme, par où il apert qu'il estoit plus ancien d'ans, ce qui apert aussi par ce que Platon en dit, & est l'Epigramme tel,

11. Ses harengues, discours & autres œuures, son stile, ses mœurs & louanges.

De Callippé fille à langue diserte,
Ores faut-il que tu sois bien alerte,
Pour nous monstrer si bon esprit tu as, H
En nous rendant le fils de Lysias
Tel, que sonner en memoire eternelle
S'oye par luy la vertu paternelle:
Car de pays en autre tracassé,
De mœurs en mœurs passé & repassé,
Par sapience immortel il doit estre,
Et en honneur apres sa mort renaistre,
Notifiant ma grande charité
Enuers son pere à la posterité.

Il composa aussi vne harengue à Iphicrates, celle qu'il pronõça contre Harmodius, & vne autre, par laquelle il accusa Timotheus de trahison, & obtint en l'vne & en l'autre.

A l'autre. Mais comme depuis Iphicrates aprouuast les faicts & gestes de Timotheus, & taschast à soustenir ceste accusation de trahison, en lui demandant compte des finãces qu'il auoit maniees, il en fut appellé en iustice, & respondit par vne oraison que lui composa Lysias: & quant à lui il fut bien absouls, mais Timotheus fut condamné à l'amẽde d'vne grosse somme de deniers. Il recita aussi en vne assemblee des ieux Olympiques vne longue oraison, par laquelle il suada aux Grecs, que se reconcilians les vns auec les autres, ils fissent entreprise de ruiner le tyran Dionysius.

ISOCRATES. IV.

ISOCRATES estoit fils de Theodorus archiprestre, l'vn des mediocres bourgeois, qui auoit nombre d'esclaues, faiseurs de aubois & de fleutes, par la manufacture desquels il deuint si riche, qu'il fit honorablement nourrir & instituer ses enfans. Car il en auoit encore d'autres masles, Telesippus, Diomnestus & vne fille. C'est pourquoy il est farcé par les poetes Comiques Aristophanes & Stratis, touchant ces fleutes. Il fut enuiron la quatre-vingt-sixieme Olympiade, plus aagé que Lysimachus Myrrhinusien de vingt & deux ans, & que Platon de sept. Il fut auditeur & disciple de Prodicus de Chio, & de Gorgias Leontin (& en son enfance fut aussi bien nourri & instruit que nul autre qui fust à Athenes) & de Tisias le Syracusain, & de Theramenes le Rhetoricien, lequel estant prest à estre pris par les trente tyrans, s'enfuit à l'autel de Minerue conseillere, dont tous ses amis estans effroyez, Socrates seul se leua pour le secourir, & demeura longuement sans parler du commencement. Mais Theramenes lui-mesme le pria de se deporter, disant qu'il lui seroit plus douloureux que son mal propre, s'il voyoit qu'il y eust aucun de ses amis qui tombast en afaire pour l'amour de lui: & dit-on qu'il lui aida à compiler certaines Institutiõs, lors que lon le calomnioit en iugement: ces Institutions sont intitulees de Boton. APRES qu'il fut deuenu homme, il ne se voulut pas entremettre du maniement des afaires de la chose publique, tant pource qu'il auoit la voix foible & gresle, que pour ce que de nature il estoit craintif, & qu'il auoit perdu ses biens en la guerre contre les Lacedæmoniens. Il semble bien qu'il ait porté tesmoignage en public iugement pour d'autres, mais de harengues il n'en prononça iamais qu'vne seule, celle du contr'eschange des biens: & aiant dressé vne eschole, il se mit à estudier & à escrire, là où il composa son oraison Panegyrique, & quelques autres deliberatiues, dont il en lisoit lui-mesme les vnes & les autres il les composoit pour des autres, estimant que par ce moien il enhorteroit & inciteroit les Grecs à faire ce qu'ils deuoient. Mais se trouuant trompé de son intention, il se deporta de cela, & se fit maistre d'eschole, premierement en l'Isle de Chio, aiant neuf disciples, là où lon dit que voiant le salaire que ces escholiers lui comptoient pour leur escholage, il se prit à plorer & dit, Or voi-ie bien maintenãt que ie me suis vendu à ceux ci. Il conferoit auec ceux qui vouloient deuiser auec lui, aiant esté le premier qui a separé les altercations des plaideries d'auec le discours des afaires publiques, il ordonna des Magistrats en Chio, & vne mesme forme de gouuernement de la chose publique qu'en son pays, & amassa autant d'argent que fit onc maistre d'eschole, tellement qu'il eut bien la faculté de deffrayer vne galeré. IL eut des auditeurs iusques au nombre de cent, & entre autres Timotheus fils de Conon, auec lequel il visita plusieurs villes, escriuant toutes les lettres que Timotheus enuoyoit aux Atheniens, à l'occasion dequoy il lui donna six cens escus de l'argent qui lui resta de la composition de Samos. Aussi furent ses disciples Theopompus de Chio, & Ephorus de Cumes, & Asclepiades qui a composé les suiets tragiques, & Theodectes qui a depuis escrit des Tragedies. Son sepulchre est en allant vers Cyamitis, en la rue saincte qui va en Eleusine, maintenant tout demoli. Il y auoit aussi fait

I. Race & instruction d'Isocrates, Athenien.

B

II. A quoy s'occupe estant deuenu homme.

C

D

III. Ses disciples & auditeurs.

dresser les images des Poëtes illustres auec lui, dont il n'est demeuré que celle d'Homere seule. Aussi estoit de ses disciples Leodamas Athenien, & Lacritus Legislateur: & côme aucũs disent, Hyperides & Iseus. Et dit on que Demosthenes, ainsi comme il enseignoit encore la Rhetorique, s'en vint à lui, & lui dit que certainement il n'auoit pas moyen de lui payer & fournir les mille drachmes qu'il demandoit pour son escholage, mais que volontiers il lui en payeroit deux cens qu'il auoit, pour aprẽdre, au fur de son argent, vne cinquieme partie de son art d'eloquence, & que Isocrates lui respõdit, Demosthenes mon ami, nous ne despeçons point par tronçons nostre besongne, non plus que les grands poissons: mais les vendons tous entiers: aussi si tu veux estre mon escholier ie te monstreray mon art tout entier. E

IIII. En quelle annee mourut, la sorte de sa mort, les ans de sa vie, sa sepulture, & l'ornemẽt d'icelle.

IL mourut l'annee que Chæronides estoit preuost, estãs venues les nouuelles de la descõfiture de Chæronee, qu'il entendit estant au lieu des exercices d'Hippocrates, & se fit volontairement mourir soy-mesme, en s'abstenant de manger par quatre iours durans, apres auoir prononcé les trois premiers vers des trois tragedies d'Euripides. F

Danaus Roy qui eut cinquante filles.
Pelops estant arriué dedans Pise.
Cadmus partant du pays de Sidoine.

Il vescut quatre vingts & dix ans, ou comme quelques vns disent, cent. Estant ia fort auant en son aage, il adopta pour son fils Aphareus le plus ieune des trois enfans de Plataine sa femme, fille de l'Orateur Hippias. Il fut assez riche, par ce qu'il exigeoit argent de ses familiers & escholiers, & aussi pour ce qu'il eut de Nicocles Roy de Cypre fils de Euagoras, la somme de douze mil escus, pour l'oraison qu'il lui dedia. A l'occasion dequoy aiant acquis des enuieux, il fut par trois fois esleu Capitaine de galere. Et pour les deux premieres fois feignant estre malade, il s'en excusa par son fils, mais à la troisieme il se leua & receut la charge, à laquelle il dependit beaucoup d'argent. Il y eut vn pere qui luy parlant de son fils qu'il enuoyoit aux escholes lui dit, qu'il n'auoit enuoyé quand & lui pour le gouuerner, qu'vn sien esclaue: G Or va donc, respondit-il, car pour vn esclaue tu en recouureras deux. Il combatit au ieu de pris que la Royne Arthemisia institua sur le tombeau de son mari Mausolus, & trouue lon encore là l'oraison qu'il y fit à la louange du defunct. Il en fit aussi vne autre à la louange de Helene, & vne autre à la louange de l'Areopage. Aucuns escriuent qu'il sortit de ceste vie, par s'estre abstenu neuf iours de reng de manger, les autres disent quatre, au iour mesme que lon faisoit les obseques publiques de ceux qui estoient decedez en la bataille de Chæronee. Son fils aussi Aphareus composa des oraisons. Si fut inhumé auec toute sa parenté pres du parc de Cynosarges, sur vne mote, à la main gauche. Son fils & son pere Theodorus, & sa mere, auec la sœur de sa mere Anaco tãte de l'orateur, & son frere qui auoit le mesme nom de son pere Theodorus, & son fils adoptif Aphareus, & son cousin Socrates fils de sa tante Anaco, sa femme Plataine mere du fils adoptif Aphareus. Sur tous lesquels corps il y auoit six tables ou tumbes de pierre, qui n'y sont plus maintenant: mais sur le H tumbeau d'Isocrates il y auoit vn grand mouton de trente coudees, & sur icelui vne Sirene de sept coudees, pour signifier figureement la douceur de son naturel & de son stile, ce qui maintenant n'y est plus. Aussi y auoit-il pres de lui vne table où estoient ses maistres, entre lesquels y estoit Gorgias regardant vne Sphære astrologique, & Isocrates ioignant de lui: aussi y auoit-il en la ville d'Eleusine au deuant de l'entree du portique vne statue de brõze, que lui fit faire Timotheus fils de Conon, sur laquelle il y a ceste inscription,

Timotheus par amour cordiale,
En honorant l'alliance hospitale
D'Isocrates, aux Deesses a fait
Ici poser son naturel pourtraict.

La statue

A La statue estoit faite de la main de Leochares. On trouue encore soixante de ses oraisons, entre lesquelles il y en a de vrayes vingt & cinq, selon le iugement de Cecilius, les autres lui sont faussement attribuees. Et estoit si peu curieux d'ostentation, & se soucioit si peu de monstrer sa suffisance, qu'estans venus à lui trois pour l'ouir declamer & discourir, il en retint les deux, & renuoya le troisieme, disant qu'il retournast le lendemain, pour ce que lors il auoit vn plein theatre en son auditoire: & disoit souuẽt à ses familiers qu'il prenoit cent escus pour enseigner son art, mais qui lui pourroit enseigner à lui la hardiesse & la forte voix, qu'il en payeroit mille. A quelqu'vn qui lui demandoit, comment il estoit possible qu'il rendit les autres orateurs suffisans à bien dire, veu qu'il ne l'estoit pas lui-mesme: Pour ce, dit-il, que les „ cueus ne peuuent pas couper, mais elles rendent bien le fer apte & propre à couper: „ Aussi y en a-il qui disent qu'il a composé des liures de l'art de Rhetorique, toutefois les autres tienent que ce n'estoit pas par art ni methode, mais par exercitation seule-B ment qu'il les rendoit eloquens. Il est vray que iamais il n'exigea salaire de citoien d'Athenes, & prioit ses familiers de se trouuer aux assemblees de ville, pour lui rapporter ce qui s'y seroit dit. Il fut extremement desplaisant de la mort de Socrates, & de fait le lendemain il en porta le dueil. A vn qui lui demandoit que c'estoit que Rhetorique, il lui respondit: C'est l'art de faire les choses grãdes petites, & les petites „ grandes. Quelque iour estant en vn festin chez Nicocreon Tyran de Cypre, com- „ me les assistans le priassent de discourir, il leur respõdit: De discourir des choses aus- „ quelles ie suis bien propre, il n'en est pas le temps maintenãt, & quant à celles dont il „ est temps maintenant, ie n'y suis pas propre. Et voiant que Sophocles le poete tra- „ gique poursuiuoit de l'œil affectueusement vn ieune garçon, il lui dit: Il ne faut pas: „ Sophocles, qu'vn homme de bien contiene ses mains seulement, mais aussi ses yeux. „ Ephorus natif de Cumes estoit sorti de son eschole sans y auoir rien fait ne riẽ apris, C à raison dequoy son pere Demophilus l'y ayant renuoyé auec vn second salaire, Isocrates s'en riant, l'appelloit par ieu Diphoros, c'est à dire, portant deux fois: si trauailloit-il beaucoup apres lui, & lui mesme lui suggeroit l'argument de sa declamation. Il estoit enclin & subiet au plaisir de l'amour, à raison dequoy il vsoit tousiours de grands & plantureux materas en son lict, & auoit des aureillers parfumez & trempez d'eaux de senteurs, & tant qu'il fut ieune il ne se maria point, mais quand il fut deuenu vieil, il entretenoit en sa maison vne courtisane, laquelle s'appelloit Lagisce, de laquelle il eut vne petite fille, qui mourut auant que d'estre mariee, en l'aage de douze ans: depuis il espousa la femme de l'orateur Gorgias, Plataine, laquelle auoit trois enfans, dont il adopta Aphareus, ainsi comme nous auons dit, qui lui fit faire vne statue de bronze, & la planta aupres du temple de Iupiter Olympien, auec vne telle inscription,

V. Ses harengues, son stile & ses apophthegmes.

VI. Ses mœurs & maniere de viure.

Aphareus fils par adoption
D'Isocrates, en veneration
De Iupiter dedia ceste image
D *De son feu pere, afin que de courage*
Il se monstrast deuot enuers les Dieux,
Et honorast ses parens vertueux.

Lon dit qu'il courut en carriere, estãt encore ieune enfant, car on le void de bronze au chasteau, dedans le ieu de paulme des prestres de Minerue, à cheual, ainsi comme aucuns ont dit. En toute sa vie il a eu deux procez, le premier pour eschanger ses biens, estant prouoqué par Megaclides, là où il ne comparut pas en personne à l'adiournement, à cause de sa maladie, mais il y enuoya son fils, & le gaigna. Le second lui fut intenté par Lysimachus, pour eschanger ses biens, à la charge de defrayer vne galere, auquel procez estant vaincu, il fut cõtraint de défrayer la galere: aussi y auoit il vne siene image sur la place de Pompeum. Mais Aphareus composa plusieurs

oraisons & iudiciales & deliberatiues,& fit des Tragædies enuiron trente sept, dont il y en a deux que lon contredit,& commença à faire ouïr en public ses œuures,depuis l'annee que Lysistratus fut preuost,iusques à celle de Sosigenes,en vingt & huit ans,durant lesquels il en fit iouer six ciuiles, dont il gaigna le pris de deux, les aiant mis en auant par vn maistre ioueur nõmé Dionysius:& par d'autres ioueurs deux autres Lenaïques:c'est à dire,ioyeuses pour rire. Il y auoit des statues de la mere d'Isocrates & de Theodorus,& de la sœur d'elle Anaco dedans le chasteau, dont celle de la mere est encore en estre plantee aupres de Hygia,l'inscription en estant changee, mais celle d'Anaco ne se trouue pas. Elle laissa deux enfans, Alexandre qu'elle eut de Cœcon,& Vsicles de Lysias. E

ISÆVS. V.

Origine d'Isæus, son stile, ses exercices, harangues & œuures.

ISÆVS estoit natif de Chalcide,& estant venu à Athenes,il estudia es œuures de Lysias,lequel il imita de si pres,tãt à la tissure & assemblage des paroles,comme en la subtilité & arguce de ses inuentions,que si ce n'est vn hõme bien exercité à discerner le stile de ces Orateurs, il ne pourroit pas facilement distinguer plusieurs de leurs oraisons à qui elles seroient. Il eut la vogue enuiron la guerre du Peloponese,ainsi comme lon peut cõiecturer par ses oraisons, & dura iusques au regne de Philippus:mais il quitta son eschole pour aller domestiquement enseigner & instruire Demosthenes, pour le prix & somme de dix mille drachmes,à raison dequoy il acquit fort grande reputation, & lui composa des oraisons exhortatoires,comme quelques vns ont escrit. Il a laissé cinquante & quatre oraisons,dõt il y en a des naïfues & legitimes à lui cinquante:aussi escriuit-il des particulieres introductions & regles de Rhetorique,& fut le premier qui commença à former & tourner la sentẽce de son stile au maniement des afaires, ce que principalement imite Demosthenes. Theopompus fait mention de lui en son Theseus. F G

ÆSCHINES. VI.

I. Race d'Æschines, ses exercices & occupations en ieunesse.

ESCHINES fut fils d'Atrometus,lequel fut banni & chassé du temps des trente tyrans,& aida à remettre sus le peuple, & sa mere eut nom Glaucothea de la lignee de Cothocide, n'estant ni quãt à la noblesse de sa race ni quant à ses facultez & richesses,des bonnes maisons de la ville, mais se trouuant ieune & fort & roide de sa personne, il se fortifia encore dauantage aux exercices du corps:& aiant la voix forte & claire, depuis il fit profession de iouer des Tragædies,& cõme dit Demosthenes,il alloit apres les autres, & ne faisoit que tiercer entre les ioueurs es festes Bacchanales sous vn Aristodemus. Estant encore ieune garçon il monstra les lettres auec son pere: & arriué à son adolescence, il fut à la guerre parmi les autres. H

II. Ses maistres, & ses deportemens aux afaires d'estat.

IL ouit, comme aucuns tienent, Isocrates & Platon, ou comme Cecilius dit,Leodamas:& se meslant des afaires publiques non sans bruit & reputation, pour autant qu'il faisoit teste à la faction de Demosthenes,il fut en plusieurs autres ambassades,& nommeement deuers Philippus pour traiter de la paix, pour laquelle il fut accusé par Demosthenes, pour auoir esté cause que la nation des Phociens fut exterminee: & pour ce que la guerre estant allumee entre les Amphictyons & les Amphissiens,aiãt esté deputé pour comparoir en l'assemblee des Amphictyons qui faisoient vn port,il fut cause qu'ils se ietterent entre les bras de Philippus, lequel à sa suscitation prit cest afaire en main,& conquit tout le pays de la Phocide,mais moiennant le port & faueur que lui fit Eubulus fils de Spintharus Probalusien,qui estoit l'vn de ceux qui auoient credit enuers le peuple, il eschappa, & fut absouls de trente ballotes & suffrages seulement: les autres disent que les Orateurs

escriuirent

A escriuirent & composerent bien les oraisons, mais qu'estant auenue la fortune de la bataille de Chæronee, la cause ne fut point appellee ni plaidee. QVELQVE temps depuis Philippus estant trespassé, & son fils Alexandre passé en Asie, il accusa Ctesiphon d'auoir mis en auant vn decret cõtraire aux loix en l'honneur de Demosthenes, mais n'aiant pas eu la cinquieme partie des voix & suffrages du peuple, il fut bãni d'Athenes, & se retira à Rhodes, n'aiant pas voulu payer mille drachmes pour l'amende en laquelle il estoit cõdamné. Les autres disent qu'il fut dauantage noté d'infamie, pour n'auoir pas voulu sortir de la ville, & qu'il se retira à Ephese par deuers Alexandre, mais Alexandre mort, & les choses estãs en grand bransle, il s'en retourna à Rhodes, là où il dressa vne eschole, & commença à enseigner l'art d'eloquence: Il recita quelquefois aux Rhodiens la harengue qu'il auoit prononcee en iugement alencontre de Ctesiphon, dont tous les assistans demeurerent esmerueillez, comment il auoit peu estre vaincu, aiant prononcé vne telle oraison. Vous ne vous en esbahiriez pas, Seigneurs Rhodiẽs, leur respõdit il, si vous auiez oui Demosthenes respõdãt à cela. Il laissa à Rhodes vne eschole, qui depuis fut appellee l'estude de Rhodes: depuis il s'en alla en Samos, & apres auoir demeuré quelque temps en l'Isle, il y mourut. Il eut fort belle voix, comme il apert tãt par ce qu'en dit Demosthenes, que par l'oraison de Demochares. ON trouue de lui quatre oraisons, celle contre Timarchus, celle de la fausse ambassade, & celle contre Ctesiphon, qui sont vrayement de lui: car la quatrieme qui est intitulee Deliaque, n'est pas d'Æschines, car il est vray qu'il fut bien designé, pour aller plaider en iugement la cause du tẽple de Delos, mais il ne la prononça pas, par ce que Hyperides fut esleu au lieu de lui, ainsi que dit Demosthenes. Il eut des freres, ainsi qu'il dit lui-mesme, Aphobus & Demochares: il aporta le premier la nouuelle de la seconde victoire que les Atheniens auoiẽt gaignee à Tamynes, à l'occasion dequoy il eut en don vne courõne. Les autres disent qu'Æschines ne fut iamais à eschole de maistre quelconque en Rhetorique, mais qu'aiant C esté nourri au greffe il s'eleua de lui-mesme, par ce qu'il assistoit & versoit ordinairement aux iugemens. La premiere fois qu'il parla en public deuant le peuple, fut contre Philippus, en quoy aiant esté bien oui il fut incontinent esleu ambassadeur deuers les Arcadiens, là où il fit vne ligue de dix mille combatans alencontre de Philippus. Il accusa Timarchus de tenir vn bourdeau, lequel craignant de comparoir en iugement se pendit, ainsi comme le dit quelque part Demosthenes. Depuis il fut esleu ambassadeur vers Philippus, auec Ctesiphon & Demosthenes, pour traiter de la paix, en laquelle il se porta mieux que Demosthenes. Et depuis fut esleu lui dixieme pour aller faire iurer la paix, dont estant appellé en iustice il fut absouls, comme il a parauant esté dit.

III. S'attache à Demosthenes, perd sa cause & est banni.

IIII. Ses harengues, & actes divers.

LYCVRGVS. VII.

D LYCVRGVS estoit fils de Lycophron, qui fut fils de Lycurgus, celui que les trente tyrãs firent mourir à la suscitation d'vn Aristodemus qui estoit de Bata: & aiant esté thresorier general de la Grece, auoit esté bãni, durãt la dominatiõ populaire du bourg de Buta, & de la famille des Etheobutades. Il fut premierement auditeur de Platon le philosophe, & fit profession de Philosophie: & depuis estant deuenu familier d'Isocrates, il s'entremit du gouuernemẽt des afaires auec grand credit tant en faits qu'en paroles, & si lui cõmit on le maniement des finances: car il fut esleu thresorier general l'espace de quinze ans, durant lesquels il mania quatorze mille talẽs, qui sont huit millions & quatre cens mille escus, ou comme les autres disent, dixhuit mille six cens cinquante talens, & fut l'orateur Stratocles qui mit en auant qu'on lui decernast cest honneur. Si fut esleu du cõmencement lui mesme en personne thresorier, mais depuis il mettoit le nom de

I. Race de Lycurgus, ses maistres & ses occupatiõs & charges.

quelqu'vn de ses amis, & lui cependant faisoit tout le maniement, & auoit toute E l'administration, par ce qu'il y auoit eu vne ordonnance publiee, que nul ne peust auoir l'administration des deniers publiques pour plus de temps que cinq ans. Il continua tousiours à presider aux œuures publiques esté & hyuer, & lui aiant esté commise la charge de prouuoir aux choses necessaires pour la guerre, il rhabilla beaucoup de fautes en la chose publique.

II. Ce qu'il fit pour l'ornement de sa Republique.

ENTRE autres il fit bastir au peuple trois cens galeres, & fit le parc aux exercices de Lyceum, & le planta d'arbres, & edifia aussi vn parc à lucter, & paracheua le Theatre qui est au temple de Bacchus, lui mesme aiant l'œil sur les ouuriers: & estoit sa foy & conscience tenue si bonne, que pour vne fois il s'est trouué auoir entre ses mains iusques à la somme de deux cens cinquante talens, de l'argent des particuliers qui lui bailloient à garder. Aussi fit il faire plusieurs beaux vases d'or & d'argent pour ornement de la chose publique, & fit aussi faire plusieurs Victoires d'argent, & aiant trouué plusieurs ouurages publiques imparfaits, il les paracheua tous, comme l'arcenal & les salles à serrer les armes F & vtensiles publiques, & fit faire l'enceinte des murailles alentour de la closture Panathenaicque, & combla & aplanit la grande fondriere, aiant vn nommé Dinius, qui en estoit proprietaire, quité & donné la proprieté du fond en faueur principalement de Lycurgus. Il eut aussi la garde de la ville, & la charge de prendre au corps les malfaiteurs, qu'il chassa tous, tellement que quelques Sophistes disoient, que Lycurgus trempoit sa plume, non point en encre, mais en sang, quand il escriuoit contre les malfaiteurs.

III. Sa reputation enuers le peule, & les loix par lui mises en auant.

A l'occasion dequoy il fut tant aime du peuple, que quand Alexandre le demanda entre autres pour le faire mourir, iamais le peuple ne le voulut abandonner. Mais du temps que Philippus faisoit la guerre aux Atheniens pour la seconde fois, il alla auec Polyeuctus & Demosthenes en ambassade, tant au Peloponese qu'en quelques autres villes, & fut tousiours en bien bonne reputation, tant comme il s'entremit du gouuernement, & le tint on tousiours pour vn grand homme de bien & iuste, tellement qu'es iugemens quand on disoit que Lycurgus l'auoit ainsi dit, cela estoit vn grand preiudice à celui pour lequel il parloit. G Il mit aussi en auãt deux loix, l'vne que lon celebrast & exerceast le ieu des comœdies, où les poëtes fissent iouer leurs œuures à l'enui les vns des autres dedans le theatre, à la feste des Chytres, & que celui qui obtiendroit & gaigneroit le pris, acquist droit de bourgeoisie, ce qui auparauant ne se faisoit pas, remettant sus ce ieu qui auoit esté discontinué. L'autre, que lon fist faire aux despens du public des images de bronze aux poëtes Æschylus, Sophocles, & Euripides, & que lon fist escrire leurs Tragœdies pour les garder en public, & que le greffier de la ville les leust aux ioueürs, par ce qu'il n'estoit pas loisible de les iouër. Et la troisieme, qu'il ne fust permis à aucun citoien, ou autrement manant & habitant de la ville d'Athenes, acheter des prisonniers de guerre de condition libre, pour les rendre esclaues, sans le consentement de leur premier maistre. Et dauantage, que lon fist dedans le port de Piree le ieu de pris des danses rondes es festes de Neptune: & qu'il y en eust au moins trois: & que H lon donnast à ceux qui emporteroient le premier pris, non moins de cent escus, & aux seconds non moins de quatre vingts, & aux troisiemes non moins de soixante, selon qu'il seroit adiugé par les iuges. Qu'il ne fust pas loisible à pas vne dame Atheniene aller en coche à Eleusine, de peur que les pauures ne fussent en cela inferieures aux riches, & que si quelqu'vne y estoit surprise allant en coche, qu'elle payast pour l'amende six mille drachmes. A quoy sa femme n'aiant pas obei, & aiant esté surprise contreuenant à la Loy, par les escumeurs qui alloient recerchant telles choses, il leur bailla lui mesme vn talent: dequoy aiãt depuis esté accusé & chargé deuãt le peuple. Au moins voiez vous, dit-il, Atheniens, que ie suis surpris d'auoir donné, " & non pas pris, de l'argent. "

IIII. Ses vertus, exercices, deportemens & apophtegmes.

IL rencontra vn iour par la ville le fermier de la taille foraine, qui mettoit le mains sur les philosophe Xenocrates, & le vouloit emmener

A ner en prison pour le faire payer la taille des estrãgers, il donna d'vne baguette qu'il auoit en la main sur la teste du fermier, & lui osta le philosophe d'entre les mains; puis le mena lui mesme en prison, comme aiant fait chose indigne d'vn tel personnage. Peu de iours apres le philosophe rencontrant ses enfans: I'ay, ce leur dit il, mes beaux enfans, bien tost rendu la grace à vostre pere, par ce qu'il est loué & prisé de tout le monde de ce qu'il m'a secouru. Aussi proposa-il & mit en auant quelques decrets publiques, vsant en cela de l'entremise d'vn Euclides Olynthien, qui estoit fort suffisant homme en matiere de dresser tels decrets. Et combien qu'il fust homme riche, si ne portoit-il iamais qu'vne mesme robe l'hyuer & l'esté, & chaussoit de mesmes souliers. Il s'exercitoit continuellement à declamer & nuict & iour, n'estant pas bien propre à parler à l'improuueu. Pour son giste il auoit sur son chalit vne peau de mouton seulement auec la laine, & sous sa teste vn oreiller, afin que plustost & plus aiseement il se peust esueiller pour estudier. Quelqu'vn lui re-
B procha qu'il payoit encore de l'argent à des Sophistes & Rhetoriciens pour aprendre les lettres: Mais, dit-il, s'il y auoit quelqu'vn qui me promist de me rendre mes enfans meilleurs, ie ne lui ballerois pas seulement volontiers mille drachmes, mais la moitié de tout mon bien. Il estoit hardi à parler franchement au peuple, pour sa noblesse, & lui dire sa verité, tellement qu'vn iour pour ce que les Atheniens ne le vouloient pas laisser harenguer, il s'escria tout haut: O fouët de Corfou, combien tu vaux de talens! Vne autre fois, cõme quelques vns appellassent Alexandre Dieu: Et quelle façon de Dieu est-ce là, du temple duquel ceux qui sortiront il faudra qu'ils s'aspergent d'eau pour se purifier? APRES qu'il fut mort on mit ses enfans *v. Ce qui auient à ses enfans, sa hardiesse & son trespas.* entre les mains des vnze executeurs de la haute iustice, Thrasicles aiant minuté l'accusation, & Menesæchmus l'aiant prononcee. Mais Demosthenes du temps de son exil, en aiant escrit aux Atheniens, ils s'en repentirent, & les laisserent aller. Democles disciple de Theophrastus les aiant iustifiez & defendus, lui & quelques vns de
C ses enfans furẽt inhumez aux despẽs du public, vis à vis du temple de Minerue Pæoniene, dedans le verger de Melanthius le philosophe. On trouue encore iusques à nostre temps des tumbes inscrites du nom de Lycurgus & de ses enfans. Et qui est le plus grand poinct de son gouuernement, il fit monter le reuenu de la chose publique iusques à douze cens talens, qui sont sept cens vingt mille escus, qui n'estoit au parauant que de soixante. Vn peu deuant qu'il mourust sentant sa mort prochaine, il se fit porter au temple de la mere des Dieux, & au Senat, voulant estre syndiqué, & rẽdre compte & raison de toute son administration en la chose publique. Il ne se trouua personne qui l'osast accuser ni charger de rien, fors Menesæchmus. Et apres auoir respondu aux charges & imputations qu'on lui mettoit sus, il se fit reporter en sa maison, où il mourut, aiant eu toute sa vie reputation d'homme de bien, & estant loué de son eloquence, sans que iamais il ait esté cõdamné, combien que par plusieurs fois il ait esté accusé. IL eut trois enfans de Callisto fille d'A- *vi. Ses enfans & descendans.*
D bron & sœur de Calæus, fils aussi d'Abron, du bourg de Cata, qui fut thresorier de l'extraordinaire des guerres, l'annee que Chærondas fut preuost. De ceste afinité fait mention Dinarchus, en l'oraison qu'il a faite contre Pastius: & laissa des enfans, Abron Lycurgus, & Lycophron, desquels Abron & Lycurgus moururent sans enfans: mais Abron, apres auoir eu bonne reputation & grand credit au maniement des afaires, deceda. Et Lycophron aiant espousé Callistomache fille de Philippus Aixenes engendra Callisto, laquelle fut mariee à Cleombrotus fils de Dinocrates Acharnanien, & eut vn fils Lycophron, que son grand pere Lycophrõ adopta pour son fils: celui là mourut sans enfans. Apres la mort de ce Lycophron Callisto fut remariee à Socrates, dont elle eut vn fils Symmachus, duquel nasquit Aristonymus, & d'Aristonymus Charmides, & de cestui-ci Philippe, & d'icelle Lysander Medié, qui fut interprete des Eumolpides: de lui & de Timothea fille de Glaucus nasquirent

Laodamia,& Medius qui eut la prestrise de Neptune Erechthiē,& Philippe,qui depuis fut religieuse de Minerue,mais deuant l'auoir espousee Diocles Melitien,dont il eut Diocles, qui fut colonnel de gens de pied: & aiant espousé Hediste fille d'Abron,il engendra Philipide & Nicostrate. Themistocles fils de Theophraste le portetorche,aiāt espousé Nicostrate engēdra Theophrastus & Diocles,& gouuerna aussi la prestrise de Neptune Erechthien. ON trouue encore quinze oraisons de lui: il fut couronné plusieurs fois par le peuple, & lui furent ordonnees les statues, dont il y en a vne de bronze en la rue de Ceramique par decret public, l'annee qu'Anaxicrates fut Preuost, sous lequel lui fut aussi decretee & ordonnee bouche à cour en l'hostel de ville,à lui & à son fils aisné, par mesme decret du peuple: toutefois apres sa mort, Lycophron le plus aagé de ses enfans eut proces pour ce don là. Il plaida aussi pour les choses de la Religion, & en accusa Autolycus Senateur en la cour d'Areopage,& Lysicles Capitaine,& Demades fils de Demius, & Menesæchmus, & plusieurs autres,lesquels il fit tous condamner. Il appella aussi en iustice Diphilus, pour ce qu'il ostoit des mines d'argent les pilliers qui soustienēt les fardeaux de terre qui sont au dessus,& en auoit acquis beaucoup de biens,ce qui estoit directement contre les loix, & y aiant peine de mort, il l'en fit condamner. Il distribua de ses biens à chasque citoien d'Athenes,cinquante drachmes,qui sont cinq escus,ou comme les autres disent,vne mine, qui en sont dix, & monta la somme totale cent soixante talens,quatre vingts seize mille escus. Il accusa aussi Aristogitō,Cleocrates,& Autolycus d'estre esclaues,qui neātmoins se portoiēt pour libres. On surnōmoit Lycurgus, Ibis,qui est vne cigoigne noire,& disoit on cōmunément à Lycurgus l'Ibis,à Xenophon le Chathuan. Ils estoiēt ancienuemēt descendus de ceux là,& d'Erechtheus fils de la terre & de Vulcain,mais des plus prochains de Lycomedes & de Lycurgus,que le peuple honora de funerailles & obseques publiques. Et est ceste descente de leur race de ceux qui ont esté prestres de Neptune, dedans le temple Erechthien, en vn tableau qui fut peint par Ismenias Chalcidien,& des statues de bois,tāt de Lycurgus que de ses enfans,Abron, Lycurgus,Lycophrō, que firēt iadis Timarchus & Cephisodotus, enfans de Praxiteles. Celui qui posa & dedia le tableau fut Abron, auquel par ordre de succession hæreditaire estoit escheute la prestrise,mais il la ceda volontairement à son frere Lycophron. C'est pourquoy il est peint baillant à son frere le tridēt,& aiāt fait escrire sur vne coulōne quarree tout ce qu'il auoit fait en l'administration publique,il la fit planter deuant la porte du parc à la lucte qu'il auoit fait bastir,afin que chascū le vist qui voudroit. Et ne se trouua personne qu'il le peust accuser ni conuaincre d'auoir rien desrobé au public. Il mit en auant que lon dōnast vne courōne à Neoptolemus fils d'Anticles,& vne statue, pour ce qu'ils s'estoit offert & auoit promis de dorer l'autel d'Apollo,qui est sur la grāde place, ainsi comme il est commandé par son oracle. Il postula aussi des honneurs pour Euonymus fils de Diopithes,fils de Diotimus,l'annee que Ctesicles fut Preuost.

VII Ses harēgues, courōnes, statues, proces, largesses.

E F G

DEMOSTHENES. VIII.

H

DEMOSTHENES fils de Demosthenes & de Cleobule,de la lignee Peaniene, fut laissé orphelin par son pere en l'aage de sept ans, auec sa sœur qui n'en auoit que cinq. Depuis qu'il eut perdu son pere, il se tint auec sa mere vefue,allant à l'eschole d'Isocrates, comme quelques vns ont dit,ou cōme la plus part le tient, à celle de Isæus Chalcidien, qui estoit disciple d'Isocrates, se tenant à Athenes,imitant Thucydides,& Platon le philosophe, à l'eschole duquel on dit qu'il fut premierement. Mais ainsi comme Hegesias le Magnesien raconte, estāt aduerti que Callistratus Aphidneiē Orateur fameux,qui auoit esté capitaine general de la gendarmerie, & qui auoit dedié l'autel de Mercure harengueur, deuoit faire

I. Race de Demosthenes, les actes duquel sont bien amplement descrits en l'autre grand œuure de Plutarque, intitulé les Vies.

A faire vne harengue deuant le peuple, il pria son pædagogue de la lui faire ouir; & l'aiant oui il deuint amoureux de l'eloquence.

II. Ses maistres, & ses exercices, & occupatiõs en l'aage d'adolescẽce & estant sorti de tutelle.

Or quant à cest orateur, il ne le peut pas ouir longuement en la ville, car il en fut banni, & se retira en la Thrace: alors Demosthenes entrant en son adolescence commença à hanter Isocrates & Platon, & depuis il prit en sa maison Isæus, qu'il tint l'espace de quatre ans, & s'exerça à imiter son stile, ou comme recite Ctesibius en son traité de la philosophie, il fit en sorte qu'il recouura les oraisons de Zetus Amphipolitain, par le moien de Callias Syracusain, & par le moien de Charicles Charistien, celle de Alcidamas, il se mit apres à les imiter: puis estant homme fait, & sorti de tutelle, voiant que ses tuteurs ne lui rendoient pas de son bien suffisamment, il les mit en iustice pour leur faire rendre compte de sa tutelle l'annee que Timocrates fut preuost. Ils estoient trois; Aphobus, Teripides, Demophoon ou Demea, lequel il chargea plus que les autres; estant son oncle frere de sa mere. Il demandoit à chascun par sa demãde dix talens; B qui sont six mille escus, & obtint contre eux, mais il ne leur en fit iamais rien payer de la condemnation, ni d'argent aux vns, ni de grace aux autres. Et estant ia Aristophon si aagé qu'il ne pouuoit plus prendre la peine de dresser les danses, ausquelles il auoit esté esleu commissaire, Demosthenes en son lieu fut maistre de la danse. Et pource qu'en plein Theatre Midias le frappa d'vn soufflet, ainsi comme il vaquoit au deuoir de son office, de dresser & defrayer les danses, il l'en appella en iustice, mais depuis il se deporta de son actiõ pour le pris & somme de trois mille drachmes, que Midias lui en paya.

III. Ce qu'il fit pour se rendre eloquent.

Lon dit qu'estant encore ieune il se retira en vn caueau, là où il se mit à estudier, s'estant fait raire la moitié de la teste, afin qu'il ne peust sortir en public, & que là il couchoit sur vne petite couche bien estroite, afin qu'il s'en leuast plus habillement, & qu'il s'exercitast à bien parler: mais pour ce qu'il auoit acoustumé de remuer l'espaule de mauuaise grace en parlant, il y remedia en attachant au dessus vne petite broche, ou, comme les autres disent, vne dague, au C plancher, afin que de peur de se piquer il oubliast ceste mauuaise contenance. Et à mesure qu'il profitoit & alloit en auant en l'art de bien dire, il fit faire vn miroir de grandeur egale à lui, afin qu'il declamast deuant ce miroir, & qu'il obseruast les mauuais gestes qu'il auroit en parlant, pour les rhabiller. Aussi alloit-il quelquefois sur le port Phalerique faire ses exercices de declamation alendroit où batoient les flots de la mer, afin qu'il s'acoustumast à ne se troubler point du bruit & de la clameur du peuple. Et pour ce qu'il auoit l'haleine courte qui lui defailloit, il donna dix mille drachmes à Neoptolemus vn iouëur de Comædies, pour lui aprendre à pouuoir prononcer tout d'vne halenee de longues clauses.

IIII. Comme il entra au maniemẽt des afaires d'estat, où il s'opposa à Philippus.

Qvand il commença à s'entremettre des afaires, il trouua que les gouuerneurs estoient diuisez en deux factions, les vns tenans le parti du Roy Philippus, les autres parlans pour la liberté. Il choisit la ligue de ceux qui contrarioient & resistoient à Philippus, & toute sa vie continua de conseiller au peuple de secourir ceux qui estoient en danger de D tomber sous la main de Philippus, communiquant ses conseils au maniement des afaires, & s'entendant auec Hyperides, Nausicles, Polyeuctus, Diotimus: & pourtant rendit-il confederez à ceux d'Athenes les Thebains, les Euboïens, les Corcyreiens les Corinthiens, les Bœotiens, & plusieurs autres encore. Mais il se trouua vn iour rabroué du peuple en assemblee de ville, à l'occasion duquel rebut il se retiroit tout fasché & desesperé en son logis, quand Eunomus le Triasien, qui estoit desia vieil, le rencontra par le chemin, qui le remit & le reconforta, & encore plus Andronicus iouëur de Comædies, lesquels ensemblement lui remonstrerẽt que ses oraisons estoient les plus belles du monde, & qu'il ne lui defailloit rien qui soit sinõ l'action; & lui recita quelques passages qu'il auoit dit en sa harengue, & que Demosthenes lui adioustant foy se donna du tout à lui: de maniere que depuis, quand on lui demanda, quelle chose estoit la premiere en l'art d'eloquence, il respondit, l'action: qui

estoit la seconde, l'action: & quelle la troisieme, l'action. Il fut aussi vne autre fois E
sifflé en assemblee de ville, pourautāt qu'il y dit quelque chose qui sentoit son ieune
homme, dont il fut depuis brocardé par les poëtes Comiques, Antiphanes & Ti-
mocles, Par la terre, par les fontaines, par les fleuues, & riuieres: & aiant fait ce ser-
ment-là deuant le peuple, il s'en suscita vne emotion. Il iura aussi vne autre fois
Ἀσκληπιὸς ἤπιος. par Æsculapius, & par erreur de langue il fit l'accēt sur la penultiéme syllabe. Il sem-
bloit qu'il voulust soustenir que c'estoit bien dit & bien prononcé, par ce que le
Dieu estoit Pius, c'est à dire, doux & benin: il en fut pour cela souuentefois troublé:
V. Son eloquence & l'efficace de ses harengues. mais frequentant l'eschole d'Eubulides le Dialecticien, il corrigea tout. Se trou-
uāt vn iour en l'assemblee des ieux Olympiques, & y aiant oui Lamachus Terineié,
qui recitoit des harengues faites à la louange de Philippus & d'Alexandre, & qui
couroit sus aux Thebains & aux Olynthiens, s'aprochant de lui il commença à alle-
guer au contraire plusieurs passages des poëtes anciens, qui estoient à la louange des
Thebains & des Olynthiens pour les choses par eux vertueusement faites; de ma- F
niere que Lamachus se deporta de plus harenguer, & s'enfuit de l'assemblee. Et Phi-
lippus mesme quand on lui rapportoit les concions & harengues qu'il auoit faites
contre lui, disoit, ie croy que moy-mesme si ie l'eusse oui harenguer de telle sorte, «
ie l'eusse esleu Capitaine pour me faire la guerre. Suiuant lequel propos il appel- «
loit ses harēgues, soudards, pour la force guerriere qui aparoissoit en icelles: Et celles
VI. Ses deportemens contre Philippus. d'Isocrates, escrimeurs, pour le plaisir de la fanfare que lon y prenoit. Estant
en l'aage de trente sept ans, à compter depuis Doxitheus iusques à Callimachus, en
la preuosté duquel les Olynthiens par leurs ambassadeurs enuoyerent demander se-
cours à ceux d'Athenes, par ce qu'ils estoient fort pressez de guerre par Philippus, il
suada au peuple de leur en enuoyer, & l'annee ensuiuant, qui fut l'annee que Pla-
ton mourut, Philippus destruisit les Olynthiens. Xenophon aussi le Socratique
l'a conu, comme il commençoit encore à venir, ou bien qu'il estoit desia en sa fleur:
car Xenophon escriuoit ses Chroniques dés faicts & gestes des Grecs, mesmement G
de ce qui fut fait enuiron & peu apres la bataille de Mantinee, l'annee que Charicli-
des estoit Preuost: & Demosthenes au parauant auoit desia obtenu alencontre de
ses tuteurs. Apres la condemnation d'Æschines, comme il s'en alloit d'Athenes
en exil, Demosthenes en estant auerti, courut apres à cheual. Æschines l'aiant ap-
perceu pensa estre pris prisonnier: si se mit à genoux deuant lui, & se couurit le vi-
sage: mais Demosthenes le fit leuer, & lui donna vn talent d'argent. Il conseilla aux
Atheniens d'entretenir quelque nombre de soldats estrangers en l'Isle de Thasos, &
pour cest effect y alla capitaine d'vne galere. Aussi fut il esleu vne autre fois prouiseur
pour acheter des bleds: & accusé d'y auoir mal versé, se trouua innocent, & fut ab-
souls, Philippus aiant pris & occupé la ville d'Ælatia, lui sortit de la ville auec ceux
qui combatirent à Chæronee, là où il semble qu'il abandonna son reng pour fuir, &
en s'enfuyant il y eut vne ronce qui acrocha son manteau, & lui en se retournant dit,
Pren moy à rançon. Il auoit sur son bouclier pour sa deuise, Bonne fortune: il fit l'o- H
VII. Ses occupatiōs au seruice de la Republique. raison funebre aux funerailles de ceux qui mouturēt en ceste bataille. Apres cela
appliquant sa sollicitude à faire reparer & r'acoustrer la ville, estant esleu commis-
saire pour reparer les murailles, il y despendit du sien, outre les deniers du public,
cent mines d'argent, qui sont mille escus, & en donna encore dix mille pour em-
ploier aux spectacles, à faire iouer les ieux: puis montant sur vne galere il alla deçà
delà recueillant argent des alliez & confederez, à l'occasion dequoy il fut couronné
par plusieurs fois. La premiere fois à la proposition de Demomeles fils d'Aristoni-
cus, fils de Hyperides, qui mit en auant qu'on lui donnast par honneur vne couron-
ne d'or: & la derniere fois à l'instance de Ctesiphon, duquel le decret fut accusé,
comme estant cōtraire aux loix, par Diodethus & par Æschines: contre lesquels il le
defendit si bien qu'il obtint sentence en sa faueur, de maniere que l'accusateur n'eut
pas

A pas la cinquiéme partie des voix & suffrages du peuple pour lui. DEPUIS estant Alexandre passé en Asie Harpalus s'enfuit à Athenes auec grosse somme de deniers: & du commencement il empescha que lon ne lui donnast seureté, & que lon ne le receust en la ville: mais depuis qu'il y fut arriué, & qu'il lui eut donné mille pieces d'or, adonc il changea de langage, car voulans les Atheniens les rendre & mettre entre les mains d'Antipater, il y contredit, & escriuit que son argent fust mis en depost dedans le chasteau, & que lon lui fist declarer la somme qu'il y auoit. Harpalus specifia qu'il y auoit enuiron sept cens cinquante talens, & vn peu plus, ainsi que dit Philochorus. Apres cela s'en estant Harpalus fui de la prison, là où on le gardoit iusques à ce que lon eust nouuelles d'Alexádre, & s'estant retiré, comme disent aucuns, en Candie, ou, comme les autres, à Tænarus en la Laconie: Demosthenes fut accusé de concussion, & d'auoir pris argent de lui pour lui faire voye, dautant qu'il n'auoit declaré ni la somme & quantité de deniers qui fut trouuee, ni la negligence B de ceux qui l'auoient en garde. Si fut appellé en iustice par Hyperides, Pytheus, Menesæchmus, Himeræus & Patrocles, qui le firent condamner par la cour de l'Areopage: & estant condamné, il s'en alla en exil, par ce qu'il ne peut payer le quintuple de sa condamnation, par ce qu'il estoit accusé d'auoir pris trente talens. Les autres disent qu'il ne voulut pas atendre l'issue du iugement, & s'en alla deuant en exil.

VIII. Se laisse corrompre par argēt, à raison dequoy il est banni, & depuis, à cause du bon seruice que son eloquence fit, est rappellé.

Depuis ce temps là les Atheniens enuoyerent Polyeuctus en ambassade deuers la communauté des Arcadiens, pour les diuertir & distraire de la ligue & confederation des Macedoniens. Ce que n'aiant seu faire, Demosthenes y suruint, qui parla tellement qu'il obtint & leur persuada: dont il acquit telle grace & telle reputation que lon rapella son ban par decret public, & lui fut enuoyee vne galere pour le ramener à Athenes, & ordonnerét les Atheniens que pour l'amende des trente talens, en quoy il estoit condamné, il fist bastir vn autel à Iupiter sauueur, au port de Piræe, C & ce faisant qu'il fust tenu pour quitte de la condamnation. Ce decret fut proposé par Demon Pæanien qui estoit son cousin. Au moien dequoy il retourna à se mesler des afaires comme deuant. Et estant Antipater renfermé & assiegé par les Grecs dedans la ville de Lamia, les Atheniens en firent sacrifices pour la bonne nouuelle. Mais lui deuisant auec vn sien familier Agesistratus dit, qu'il n'auoit pas vne mesme opinion que les autres touchant les afaires: Car ie say tresbien, dit-il, que les Grecs d'vn plein sault, pour vne premiere carriere, sauent & peuuent bien faire la guerre, mais à la continuer, non. Depuis Antipater aiant pris Pharsalus, & menassant les Atheniens d'aller mettre le siege deuant leur ville, s'ils ne lui rendoient les orateurs qui harenguoient au peuple contre lui: Demosthenes le craignant abandonna la ville d'Athenes, & s'enfuit premieremét en l'Isle d'Ægine, pour se ietter en franchise du temple d'Acræum: mais depuis aiant peur d'en estre enleué par force, il passa en l'Isle de Calabria, là où entendant que les Atheniens auoient resolu d'a-D bandonner les Orateurs, & lui principalement entre les autres, il s'en alla seoir, comme suppliant au temple de Neptune: là où Archias, celui qui fut surnommé Phygadotheras, comme qui diroit, chasseur de bannis, qui fut disciple & sectateur d'Anaximenes, le vint trouuer, lui suadant qu'il se leuast de là, & qu'il seroit des amis d'Antipater. Il lui respondit, Quand tu iouois les Tragædies, tu ne me persuadois pas, que cela fust vray que tu iouois, aussi peu me persuaderas tu maintenant de croire à ton conseil. Et comme il le voulut enleuer & tirer de là par force, ceux de la ville l'empescherent: & adonc Demosthenes leur dit, Ce n'a point esté en intention de sauuer ma vie que ie m'en suis retiré & fui en ceste ville de Calabria, mais pour conuaincre les Macedoniens d'estre tyrans violens, mesme alencontre des dieux: & demandant à escrire il escriuit, comme dit Demetrius le Magnesien, les vers que les Atheniens firent depuis escrire sur sa statue:

IX. Estant retourné au maniement des afaires, & les Atheniens reduits à l'extremité par Antipater son ennemi, il s'en fuit en vn temple, d'où ne pouuant eschapper il se fit mourir de poison.

Demosthenes, si autant de puissance

Tu eusses eu comme d'entendement, E
La Macedoine à toute sa vaillance
N'eust sur la Grece onc eu commandement.

Ceste statue est posee aupres du pourpris de l'autel des douze Dieux, aiant esté faite par Polyeuctus. Les autres disent que lon trouua en escrit le commencement d'vne missiue, Demosthenes à Antipater, Salut. Philochorus escrit, qu'il mourut de poison qu'il beut: mais Satyrus dit que la canne estoit empoisonnee, & que l'aiant mis en sa bouche, si tost qu'il en eut gousté, il mourut. Eratosthenes dit que de long temps redoutant la fureur des Macedoniens, il auoit fait prouision de poison, qu'il portoit dedans vn petit cerceau alentour de son bras. Les autres disent qu'il se fit mourir, en retenant son halaine tát & si longuement qu'il s'estouffa: les autres escriuent qu'il auoit le poison dedans vn anneau. ✻ ✻ vingt & deux. Mais quand Philippus de Macedoine mourut, il sortit en public auec vne belle robe neufue, encore qu'il n'y eust gueres que sa fille estoit morte, se resiouissát de la mort de ce Roy Macedonien. F Il aida aussi aux Thebains, faisans la guerre à Alexandre, & encouragea tous les autres Grecs, tant qu'il peut: parquoy Alexandre, apres auoir destruict la ville de Thebes, le demanda aux Atheniens, les menassant s'ils ne le lui rendoient. Et quand il eut entrepris la guerre contre les Perses, il demanda aux Atheniens leurs vaisseaux, & Demosthenes lui contredit, alleguant pour sa raison qu'il ne sauoit s'il en voudroit point vser contre ceux mesme qui lui auroient preste.

x. Ses enfans & descendans.

Il laissa deux enfans, qu'il eut de la fille d'vn Heliodorus des premiers citoiens de la ville. Il eut vne fille laquelle mourut auant que d'estre mariee: & vne autre, de laquelle, & de Lachis Leuconien, nasquit son petit fils Demochares, qui fut homme vaillant à la guerre, & aussi eloquent que nul autre de son temps. On en void encore vne statue dedans le palais & hostel de ville, ainsi comme lon entre à main droite. Ce fut le premier qui harengua auec son espee au costé, ceinte par dessus sa robe, lors qu'Antipater demáda les Orateurs. G Mais depuis les Atheniens ordonnerent bouche à cour au palais à ses descendans, & lui dedierent vne statue sur la place, l'annee que Gorgias fut preuost, à la poursuite de son arriere-fils Demochares, qui requit ses honneurs, & depuis Lachis son fils en requit aussi pour lui-mesme, l'annee que Pytharatus fut preuost, dix ans apres, vne statue dedans la place, & bouche à cour au palais, tant pour lui que pour l'aisné tousiours de ses descendans, & priuilege de presider en tous les ieux & spectacles. Les deux decrets en sont encore es registres, mais la statue de Demochares, dont nous auons parlé, fut transportee dedans l'hostel de ville.

xi. Ses harengues, ses mœurs, & ses apophtegmes.

On trouue de ses oraisons qui sont vrayement à lui, iusques au nombre de soixante cinq: il y en a qui disent qu'il vescut dissoluëment iusques à vser de robes de femmes, & à faire banquets, masques & mommeries ordinairement, dont il fut surnommé par vn brocard de ville, Battalus. Les autres disent que ce fut du nom de sa nourrice que lon lui bailla ce sobriquet par iniure. Diogenes le Cynique l'aperçeut vn iour dedans vne tauerne, dont Demosthenes eut honte, & se voulut retirer au dedans, & H Diogenes lui dit, Tant plus tu recules arriere, tant plus auant tu entres en la tauerne. Et en se moquant de lui il disoit, qu'il estoit Scythe en paroles, c'est à dire, braue comme vn Tartare, mais qu'au combat il estoit bourgeois d'Athenes. Il receut de l'argent d'Ephialtes l'vn des harengueurs, lequel estant allé en ambassade deuers le Roy de Perse, en aporta grosse somme de deniers, pour distribuer secrettement aux Orateurs, à celle fin qu'ils allumassent la guerre contre Philippus, & dit-on que lui particulieremét en eut pour vn coup trois mille drachmes. Il fit prendre vn Anaxilas de la ville d'Oree, qui auoit esté autrefois son ami & son hoste, & le fit constituer prisonnier, cóme estant espion, & lui fit donner la question, sur laquelle il ne confessa rien, & neantmoins requit qu'il fust liuré entre les mains des onze executeurs de la iustice. Vn iour qu'il vouloit harenguer en pleine assemblee de ville, le peuple ne le

A ne le vouloit point ouir, n'eust esté qu'il dit, que ce n'estoit qu'vn conte qu'il leur
„ vouloit faire: ce qu'entendant le peuple lui donna audience, & il commença en ce-
„ ste sorte: Il y eut, dit-il, n'agueres vn ieune homme qui loua vn asne, pour aller de ce-
„ ste ville à Megares. Quand ce vint sur le midi que le Soleil estoit fort ardent, l'vn
„ & l'autre, le proprietaire & le locataire, vouloient se mettre a l'vmbre de l'asne, &
„ s'entr'empeschoient l'vn l'autre, disant le proprietaire, qu'il auoit loué son asne, mais
„ non pas son vmbre: le locataire à l'opposite soustenoit, que tout l'asne estoit en sa
„ puissance. Ayant ainsi commencé ce conte, il s'en alla. Le peuple le rapella, & le
„ pria d'acheuer. Et comment, leur dit-il, vous me voulez bien ouir conter vne fable
„ de l'vmbre d'vn asne, & vous ne me voulez pas entendre parler de vos afaires d'im-
„ portance? Le ioueur de Comædies, Polus, se vātoit vn iour à lui, que pour deux iours
„ qu'il auoit ioué, il auoit gaigné vn talent, qui sont six cens escus: Et i'en ay, dit-il
„ gaigné cinq pour me taire seulement vn iour. Sa voix s'estant vne fois esclattee,
B ainsi comme il harenguoit deuant le peuple, & à cause de cela son audience lui en
„ estant troublee, il leur dit tout haut, Il faut estimer les ioueurs de Comædies & de
„ Tragædies, à cause de leurs belles & fortes voix: mais les Orateurs, pour leur bon
„ sens. Epicles se moquoit de lui de ce qu'il estudioit & premeditoit tousiours ce
„ qu'il auoit à dire: I'aurois honte, dit-il, si aiant à parler deuant vn si grand peuple,
„ i'y venois à l'improuueu. On dit qu'il n'esteignit iamais sa lampe, c'est à dire,
qu'il ne cessa d'estudier tousiours à limer ses oraisons, iusques à l'aage de cinquante
ans. Il dit lui-mesme qu'il ne beuuoit que de l'eau. Lysias l'Orateur l'a conu, & Iso-
crates l'a veu maniant afaires iusques à la bataille de Chæronee, & quelques vns des
philosophes Socratiques. Il prononça la plus part de ses oraisons à l'improuueu, *Ceci semble n'estre pas de Plutarque, & repugne à ce que dessus.*
aiant l'esprit prompt & propre à ce faire. Le premier qui requist qu'il fust couronné
d'vne couronne, ce fut Aristonicus fils de Nicophanes Anagyrasien, & le seconda
C par serment Diondas.

HYPERIDES. IX.

Hyperides fils de Glaucippus, fils de Dionysius du bourg Colyttien, *1. Race d'Hyperides, ses maistres, & ses faits au gouuernement public.*
eut vn fils de mesme nom que son pere Glaucippus, qui fut Orateur, &
composa quelques oraisons, duquel nasquit vn autre orateur Alphinus.
Il fut vn tēps auditeur du Philosophe Platon, & de Lycurgus, & d'Isocra-
tes. Il se mesla des afaires, du temps qu'Alexandre le grand entendoit aux afaires de
la Grece, & lui contredit touchant les Capitaines qu'il demandoit à ceux d'Athenes,
& touchāt les galeres. Il conseilla au peuple de ne casser point les gens de guerre que
lon entretenoit à Tænares, dont estoit Capitaine Chares, duquel il estoit particulie-
rement ami. Il plaida & aduocassa du commencement pour de l'argent, & fut sous-
peçonné d'auoir receu part des deniers que Ephialtes auoit aportez de Perse. Il fut
elleu Capitaine d'vne galere, lors que Philippus alla mettre le siege deuant Byzance,
D & fut enuoyé pour secourir les Byzantins. Ceste mesme annee il prit la charge de
defrayer les danses, là où tous les autres Capitaines, auoient esté exemptez de toute
charge publique pour ceste annee là. Il requit aussi des honneurs pour Demo-
sthenes, & son decret aiant esté recusé, comme fait contre les loix, par Diondas, il en
fut absouls. Il estoit ami de Demosthenes, & de Lysicles & de Lycurgus, & ne perse-
uera pas en ceste amitié iusques à la fin: car depuis que Lysicles & Lycurgus furent
morts, & que Demosthenes fut appellé en iustice, comme aiant pris argent de Har-
palus, lui seul de tous fut nommé, & mis en auant pour faire l'accusation: dautant
que tous les autres se trouuoient coulpables du mesme faict, & l'accusa. Mais lui
mesme fut accusé par Aristogiton, d'auoir proposé vn decret contraire aux loix,
apres la bataille de Chæronee, Que tous les estrāgers qui estoient habitans & domi-

ciliez à Athenes fussent faits bourgeois de la ville, & tous les esclaues libres, & que E
lon deposast les choses sainctes, les enfans & les femmes, dedans le port de Piræe, toutesfois il en fut absouls, & comme quelques vns l'arguassent & s'esmerueillassent comment il auoit si lourdement failli à voir tant de loix qui estoient au contraire de son decret, il respondit, Si les armes des Macedoniens & la bataille de Chæronee ne m'eussent esbloui la veuë, ie ne l'eusse iamais proposé ni escrit. Mais il est certain que depuis ce iugement là, Philippus en estant estonné leur donna permission d'enleuer leurs morts, ce qu'il auoit auparauant refusé aux herauts qui estoient venus de Lebadie.

II. Il s'enfuit de peur d'estre liuré à Antipater, entre les mains duquel il tombe, & est tourmenté rudement & puis meurt.

Depuis, apres la defaite de Cranon, aiant esté demandé par Antipater, & le peuple estant resolu de le liurer, il s'enfuit de la ville en l'Isle d'Ægine auec les autres condamnez, là où rencontrant Demosthenes, il s'excusa enuers lui de ce qu'il l'auoit par contrainte accusé. Et comme il se vouloit partir de là, il fut surpris par vn Archias que lon surnommoit Phygadotheras, lequel estoit natif de la ville de Thuries, & sa premiere profession auoit esté de iouër des Tragædies, & lors F
il s'estoit mis au seruice d'Antipater. Si fut pris à force dedans le temple de Neptune, là où il tenoit l'image du Dieu embrassee, & de là mené à Corinthe vers Antipater, où estant mis à la gehenne, il se tronçonna lui-mesme la langue à belles dents, à fin qu'il ne peust rien descouurir des secrets de la ville, & ainsi finit ses iours la neufieme iour du mois d'Octobre. Toutefois Hermippus dit, qu'estant allé en Macedoine il y eut la langue coupee, & son corps ietté aux bestes sans sepulture, mais qu'vn Alphinus son parent, ou comme les autres disent, fils d'vn Glaucippus, obtint par le moien d'vn medecin, licence d'enleuer le corps & le brusler, dont il emporta depuis les cendres à ses parens & amis, contre les arrests des Macedoniens & des Atheniens, pource qu'ils estoient non seulement bannis, mais aussi interdits, de maniere qu'il estoit defendu de les inhumer dedans leur pays. Les autres disent qu'il fut mené en la ville de Cleones, là où il eut la langue coupee, & fut tué ainsi comme nous auons dit, & que ses parens en recueillans les ossemens, les inhume- G
rent deuant la porte aux cheuaux, ainsi que met Heliodorus en son tiers liure des monumens. Mais maintenant son sepulchre est tout demoli, & n'y en a plus aparence quelconque.

III. Son eloquence, ses harengues, & ses mœurs.

On dit qu'il estoit singulier entre tous les orateurs à prescher le peuple, voire qu'il y en a qui le mettent mesme deuant Demosthenes. On trouue de ses oraisons soixante & dix-sept, dont il y en a de vrayes cinquante & deux. Il estoit suiet au plaisir des femmes, de maniere que pour ceste occasion il chassa son fils de sa maison, & y introduisit Myrrhine, la plus somptueuse courtisane qui fust pour lors, & si ne laissoit pas d'auoir au port de Piræe Aristagora, & en Eleusine sur ses terres Philté Thebaine, l'aiant rachetee de vingt mines d'argent, qui sont quatre cens escus. Il se promenoit tous les iours par le marché de la poissonnerie. Et estant la courtisane Phryne qu'il aimoit, appellee en iustice, & accusee de læse maiesté diuine, pour auoir forfait cõtre les Dieux, il fut aussi enquis alencõtre de lui par mes- H
me moien, comme il semble, car lui mesme le monstre au commencement de sa harengue. Et ainsi comme elle estoit toute preste à condamner, il la fit venir en auant au milieu de la place deuant les Iuges, & lui deschirant sa robe, leur monstra son estomach à descouuert, de maniere que les Iuges pour sa grande beauté l'absolurent.

IIII. Diuers actes & deportemens particuliers.

Il auoit à part secrettement composé & dressé des memoires pour accuser Demosthenes, qui le descouurit en ceste sorte: L'estant vn iour allé visiter en sa maison vn peu mal disposé, il y trouua ces memoires dressez encontre lui: dequoy s'estant amerement courroucé, Hyperides lui respondit, « Tant que tu me seras ami, cela ne te faschera point: mais au cas que tu me deuiennes ennemi, cela te gardera d'entreprendre quelque chose contre moy. » Il requit que lon decernast des honneurs à Iolas, celui qui donna le poison à Alexandre: & fut de la ligue de Demosthenes à la suscitation de la guerre Lamiaque, & fit l'oraison funebre, qui fut admirable,

A rable, aux funerailles de ceux qui y moururent. Comme Philippus s'aprestast pour passer en l'Isle d'Eubœe, les Atheniens se trouuerent en grand esmoy & grande perplexité. Lui assembla en peu de temps iusques à quarante galeres de contribution volontaire, & lui-mesme le premier pour soy & pour son fils contribua pour en defrayer deux. Et comme different & procez se fust meu entre les Atheniens & les Deliens, pour sauoir ausquels deuoit appartenir la superintendance du temple de Delos, & qu'Æschines eust esté eleu pour plaider la cause, le Senat d'Areopage mit en auant Hyperides pour la plaider, & trouue lon encore auiourd'hui l'oraison qui est intitulee la Harengue Deliaque. Il fut aussi en ambassade deuers les Rhodiens, & y en arriua aussi d'autres de la part d'Antipater, qui le louoient hautement, comme bon, doux & gracieux prince. Il leur respondit, Ie say bien qu'il est voirement doux & gracieux, mais nous ne voulons point de maistre, quelque bon & gracieux qu'il puisse estre. Lon dit qu'il harenguoit sans action quelconque, & ne faisoit
B que simplement & nuement reciter les afaires, sans autrement fascher les Iuges. Il fut aussi enuoyé deuers les Eliens pour defendre Callippus l'vn des combatans es ieux sacrez, qui estoit imputé d'auoir par corruption emporté le pris, & gaigna sa cause. Il accusa aussi le don qui par honneur auoit esté ordonné à Phocion, a l'instance & proposition de Midias Anagyrasien, l'annee que Xenius fust preuost, le vingt & septieme iour du mois de May.

DINARCHVS. X.

DINARCHVS fils de Socrates, ou de Sostratus, natif du pays mesmes d'Attique, ou comme les autres veulent, de Corinthe, vint à Athenes estant encore ieune enuiron le temps qu'Alexandre de Macedoine passa
C en Asie. Il fut auditeur de Theophrastus, celui qui succeda à Aristote en l'eschole peripatetique, & hanta aussi auec Demetrius Phalerié, pourautant qu'il commença à s'entremettre des afaires du gouuernement apres la mort d'Antipater, estans les Orateurs les vns morts, les autres bannis & chassez de la ville: & aussi qu'il fut ami de Cassander. Il se fit riche merueilleusement, prenant argent de ceux à qui il composoit des oraisons, qui l'en requeroient: il se banda contre les plus renommez Orateurs de ce temps là, non qu'il vinst lui mesme deuant le peuple prononcer ses harengues, car il ne l'eust seu faire, mais il les bailloit à ceux qui leur faisoient teste: mesme quand Harpalus s'enfuit, il composa plusieurs oraisons alencontre de ceux qui estoient souspeçonnez d'auoir pris argent de lui, & les bailla aux accusateurs. Long temps depuis estant accusé d'auoir esté communiquer & parler auec Antipater & auec Cassander enuiron le temps que le port de Munychia fut surpris par Antigonus & par Demetrius, qui y mirent garnison l'annee qu'Ana-
D xicrates fut preuost, il vendit & fit argent de la plus part de ses biens, & s'enfuit en la ville de Chalcide, là où il fut en maniere d'exil bien l'espace de quinze ans, durant lesquels il acquit & assembla beaucoup de bien, & puis retourna à Athenes, par le moien de Theophrastus, qui procura le rappel de ban de lui & des autres bannis. Et s'en alla loger chez vn Proxenus qui estoit de sa conoissance, là où estant ia fort vieil, & aiant mal aux yeux, il perdit son or & son argent: dequoy Proxenus voulant faire informer, Dinarchus le fit lui-mesme adiourner, & fut la premiere fois que lui mesme en personne parla & plaida sa cause en iugement. Lon en trouue encore le plaidoyer, & sont aussi es mains des hommes soixante & quatre oraisons vrayement siennes, excepté que lon en attribue quelques vnes à Aristogiton. Il fut imitateur de Hyperides, ou comme les autres veulent, de Demosthenes, à cause de sa vehemence à esmouuoir les affections, & la force de ses figures.

Race de Dinarchus, ses maistres, son maniement, & sa fuite hors d'Athenes, où il retourne, & sur la fin de sa vie perd son rié; puis meurt, laissant plusieurs harengues du stile de celle de Demosthenes.

DECRETS PROPOSEZ AV PEVPLE A ATHENES.

E

Ceste requeste de Demochares contiét sommairement les louanges de Demosthenes, pourquoy lon demáde certains honneurs & priuileges. Par mesme moien lon void ici quel estoit le gouuernement d'Athenes, & comme les hómes vertueux y estoyent respectez & recompensez.

DEMOCHARES fils de Laches du bourg de Leuconee, demande pour Demosthenes fils de Demosthenes Pæanien, vne statue de bronze, bouche à cour en l'hostel de ville, & le premier lieu aux seances d'honneur pour lui & pour l'aisné de ses descendans à perpetuité, pource qu'il a esté tousiours bien-faiteur du public, & qu'il a conseillé au peuple d'Athenes plusieurs belles & honorables choses: qu'il a tousiours exposé son bien pour le seruice de la chose publique: & qu'il a liberalement contribué huit talens & vne galere, lors que le peuple afranchit & deliura l'Isle d'Eubœe: & vne autre quand le capitaine Cephisodorus alla au voyage de l'Hellespont: & vne autre quand Chares & Phocion Capitaines furent enuoyez à Byzance par le peuple: pour ce qu'il a racheté de son argent plusieurs des citoiens qui auoyét esté pris prisonniers par Philippus, es villes de Pydne, de Methone & d'Olynthe: qu'il a defrayé à ses propres cousts & despens les danses & les ieux publiques, quand la lignee des Pádionides faillit de defrayeurs: qu'il a fourni d'armes plusieurs pauures citoiens, qui n'auoient pas dequoy en auoir: & qu'aiant esté par le peuple esleu commissaire pour faire racoustrer les murailles de la ville, il y a employé trois talens de son argent, outre les dix mille drachmes qu'il employa aussi du sien à faire faire deux trenchees à l'entour du port de Piree: & qu'apres la bataille de Chæronee il donna de son propre vn talét, & vn autre pour acheter du bled en la famine. Et qué par ses persuasions & ses bien faits aiant induit les Thebains, les Euboïens, les Corinthiens, les Megariens, les Acheïens, les Locriens, les Byzantins, les Messeniens, à entrer en ligue offensiue & defensiue auec le peuple d'Athenes: il a assemblé vne armee de dix mille hommes de pied armez, & de mille cheuaux, outre la contribution de deniers: qu'estant ambassadeur il a persuadé aux alliez & confederez de contribuer iusques à la somme de plus de cinq cens talens, outre qu'il a empesché les Peloponesiens de secourir Alexandre alencótre des Thebains, donnát de son argent, & allant lui-mesme en ambassade: & pour plusieurs autres bons & gráds seruices qu'il a faits, & plusieurs conseils qu'il a donnez au peuple, autant ou plus que nul autre qui se soit entremis des afaires de son temps, pour la conseruation de la liberté & de l'authorité du peuple. Ioint qu'il a esté banni de son pays par les seditieux vsurpateurs, qui supprimerét pour vn temps l'authorité du peuple: & finalemét qu'il est mort en la ville de Calauria, pour l'amour & bien-vueillance qu'il a tousiours portee au peuple, aiát enuoyé Antipater des soudards pour le prendre: nonobstant lequel peril il est tousiours demeuré ferme en sa bonne affection & bonne volonté enuers le peuple, iusques à ne faire ni ne dire chose qui fust indigne de la grandeur du peuple, encore qu'il fust tombé en la main de ses ennemis, & prochain de sa mort.

F

G

H

CESTE PRESENTE ANNEE QVE PYTHARATVS ESTOIT PREVOST.

Louanges de Demochares fils de Laches, & les honneurs & priuileges demádez pour recópense de ses seruices au public.

LACHES fils de Demochares de Leuconee, demande en don au Senat & au peuple d'Athenes, pour Demochares fils de Laches Leuconien, vne statue de bronze pour mettre sur la place, & bouche à cour en l'hostel de ville, pour celui qui sera tousiours l'aisné de ses descendans, & preseance en tous spectacles & ieux publiques pour ce qu'il a tousiours esté bien faiteur & bon conseiller au peuple, aiant bien merité du public, tant es choses qu'il a escrites, mises en auant, negociees es ambassades, comme en son administration publique, à faire rebastir les murailles de la ville, faire

prouision

A prouision d'armes, de traits, & d'engins de batterie & d'artillerie, & pour auoir bien fortifié la ville durát la guerre qui a duré quatre ans auec les Bœociés, pour lesquelles causes il auroit esté dechassé hors la ville par les Tyrans qui oppresserent l'authorité du peuple : & depuis qu'il fut rappellé par le peuple l'annee que Diocles fut preuost, il fut le premier qui restraignit l'administration de ceux qui espargnoient leurs biens, & qui enuoyoient ambassades vers Lysimachus : & qu'il prit pour le bien public, du peuple trente talens, & depuis autres cent : qu'il mit en auát d'enuoyer ambassade deuers Ptolomeus en Egypte, en laquelle ceux qui allerent, raporterent cinquante talens d'argent au peuple. Et pour ce qu'il fut en ambassade deuers Antipater, duquel il receut vingt talens d'argét qu'il aporta au peuple en la ville d'Eleusine : & pour ce qu'il persuada au peuple de les prendre : & pource qu'il a esté báni à cause qu'il estoit defenseur & protecteur de la puissance & authorité populaire, & qu'il ne fut onc participant d'aucune faction des vsurpateurs, ne qu'il n'eut iamais office B de magistrat depuis que l'estat populaire fut abatu. Et pour ce que lui seul de tous ceux qui se sont entremis des afaires de son temps, ne s'est iamais estudié ni entremis de rien remuer au gouuernemét de son pays, pour le reduire à autre estat que le gouuernement populaire. Et pour ce que par son conseil & administratió il a mis & entretenu en seureté les iugemés, les loix, les biens & facultez de tous les Atheniens, par ses deportemés au maniemét des afaires, & qu'il n'a iamais rien fait ni attenté qui ait aucunemét preiudicié à l'estat du gouuernement populaire, ni en fait ni en parole.

Louange de Lycurgus, en faueur dequoy son fils Lycophron demande bouche à cour en l'hostel de ville : ce qui lui est octroyé.

LYCOPHRON fils de Lycurgus de Bute, a presenté requeste que bouche à cour luy fust donnee en l'hostel de ville, selon le don & octroy qui en a par ci deuant esté fait à son pere Lycurgus, l'annee qu'Anaxicrates estoit Preuost, & la lignee Antiochade presidoit. Stratocles fils d'Euthydemus Diopithien proposa : Comme ainsi soit que Lycurgus fils de Lycophron de Bute, aiant receu de ses ancestres de main en main vne bien-vueillance & affection hereditaire enuers le peuple, & que ses pre- C decesseurs, Diomedes & Lycurgus en leur viuant ont esté estimez & honorez par le peuple, & apres leur trespas le peuple leur a dóné l'honneur d'estre publiquement inhumez en la rue de Ceramicque, pour leur vaillance & preud'hommie : & que Lycurgus lui-mesme s'entremettát des afaires de la chose publique, a mis en auant plusieurs belles, bonnes & honnestes loix pour son pays, & qu'estant thresorier general du reuenu de la chose publique, par l'espace de quinze ans, durát lesquels il a manié des deniers publiques iusques à la somme de dixhuit mille neuf cens talens : & qu'il a eu plusieurs sommes notables des particuliers en depost entre ses mains, pour la foy que lon auoit de sa loyauté : & qu'il a presté & auancé du sien à plusieurs diuers temps & afaires de la chose publique, iusques à la somme de six cens cinquante talens : & que pour autant qu'il a esté tousiours en toute son administration trouué tres-fidele & loyal, & s'y est porté en fort hóme de bien, il a esté plusieurs fois couronné par la ville. Et dauantage pource qu'aiant esté esleu par le peuple superinten- D dant des finances, il a assemblé bóne somme de deniers dedans le chasteau : & qu'il a fait faire vn grand ornemét à la deesse Minerue, à sauoir des images de victoire toutes d'or, & des vases à porter en processió d'or & d'argét, & autres ioyaux d'or pour le seruice de la deesse Minerue, iusques au nombre de cent paniers ou corbeilles d'or à porter sur la teste des filles en procession. Et qu'aiant esté aussi esleu commissaire pour les munitions & prouisions necessaires à la guerre, il a assemblé grád nombre d'armes dedans la citadelle, & entre autres y a fait porter cinquante mille traicts. Qu'il a equippé & mis sus quatre cens galeres, les vnes qu'il a fait bastir tout de neuf, les autres qu'il a fait racoustrer. Et qu'en outre aiant trouué des ouurages imparfaits, l'Arcenal, l'Armurerie, & le Theatre de Bacchus, il les a fait paracheuer, & parfaire la carriere Penathenaïque, le parc aux exercices, le Lyceú : & qu'il a embelli la ville de plusieurs autres fabriques, & edifices publiques. Et comme ainsi soit que le Roy Ale-

xandre aiant desia subiugué toute l'Asie, & voulant commander vniuersellement à E
toute la Grece, auroit demandé Lycurgus, comme celui qui estoit du tout contraire à ses desseins, le peuple ne lui ait point voulu liurer, pour quelque crainte qu'il eust de lui: & qu'aiant plusieurs fois esté appellé en iustice, pour rendre compte de son gouuernement & administration, il a tousiours esté trouué irreprehensible, nô taré d'aucune concussion ni corruption en iugement de ville libre, & gouuernee en estat populaire: A fin qu'vn chascun conoisse que ceux qui sont ainsi bien affectionnez à la côseruation de la liberté, & de l'estat populaire, le peuple en fait grâd côpte tant qu'ils sont viuâs, & apres qu'ils sont decedez leur en veut encore rendre graces immortelles: A la bonne heure & bonne encontre, qu'il soit ordonné par le peuple que lon honore Lycurgus fils de Lycophron de Bute, à cause & pour le merite de sa vertu & iustice, & que le peuple lui face dresser & eriger vne statue de bronze dedans la place, excepté s'il y a quelque endroit où la Loy defende d'y en poser, & que lon decerne bouche à cour à celui qui sera tousiours le plus aagé de ses descendans à perpetuité. F Que les Decrets par lui composez soient tous ratifiez, & par le greffier de la ville soient escrits en coulonnes de pierre, dressees dedans le chasteau, ioignant les offrandes qui sont faites à la Deesse, & que pour faire escrire lesdites coulonnes, le Thresorier de la ville ait à fournir cinquâte drachmes d'argent, des deniers qui sont destinez à despendre pour les decrets & ordonnances du peuple.

De trois sortes de gouuernement,

Principauté, Estat populaire, & Seigneurie.

C'est vn fragment d'vne declamation, en presupposant vne autre exhortatoire à s'entremettre du gouuernement de la chose publique. G

L'occasion de ce discours.

OMME i'estois en pensement d'apporter & mettre au iugement de ceste côpagnie, les propos & deuis que ie teins hier deuât vous, il me fut auis que i'entendis la vertu politique, ne say si c'estoit illusion de songe ou essence de verité, qui me dit,

Le fondement des disputes dorees,
Est preparé pour les Muses sacrees.

Nous auons ia posé le fondement du discours suadant & enhortant à s'entremettre des afaires de la chose publique, & maintenant poursuiuons à suredifier la doctrine qui est deuë apres vne telle exhortation: car depuis qu'vn homme a receu l'admonition & exhortation à se meller des affaires, on luy doit consequemment bailler les preceptes de gouuernement, suiuant & obseruant lesquels il pourra, autant comme il est possible à l'homme, profiter au public, & cependant faire honnestement H ses besongnes, auec telle seureté & tel honneur qu'il sera conuenable. Premierement donc il nous faut discourir vn poinct, qui est preallable à ce que nous deuons dire par ci apres, & qui depend de ce que nous auons dit par ci deuant: c'est à sauoir, Quelle sorte de police & de gouuernement est la meilleure: car ainsi qu'il y a plusieurs sortes de vies des hommes particuliers, aussi y a il du peuple, & la vie du peuple, c'est la police & le gouuernement. Il est donc necessaire de declarer quelle est la meilleure, & l'homme d'estat choisira celle là entre toutes: ou, s'il lui est impossible, il prendra d'entre les autres celle qui plus ressemblera à la meilleure. Or y a il vne signification de ce mot de Police, qui signifie autant que bourgeoisie, c'est à dire, participation des droits & priuileges d'vne ville, comme quand nous disons, que les Megariens par ordonnance de leur ville donnerent à Alexandre le grand leur

Sômaire d'iceluy: à sauoir quelle sorte de police & gouuernement est la meilleure.

Que signifie le mot Police.

A leur police, c'est à dire, leur bourgeoisie, & qu'Alexádre se prit à rire de l'offre qu'ils lui faisoient: mais ils lui respondirent qu'ils n'auoient iamais decerné cest honneur qu'à Hercules seul, & depuis à lui: dequoy s'esmerueillant il accepta leur offre, la reputant honorable, dautant qu'elle estoit rare. On appelle aussi la vie d'vn personnage politique, qui se mesle du gouuernement de la chose publique, la Police, comme quand nous louons la Police de Pericles, ou de Bias, c'est à dire, la façon de leur gouuernement, & au contraire nous blasmons celle d'Hyperbolus & de Cleon. Encore y en a il qui appellent vne action grande & memorable en l'administration de la chose publique, Police, comme la distribution d'argent, vn amortissement de guerre, vne introduction de quelque Decret notable & digne de memoire. En laquelle signification nous disons en vsage commun de parler, celui là ce iourd'hui fait police, si d'auenture il a fait quelque cas remarquable au gouuernement de la chose publique. Outre toutes ces significations là il y en a encore vne autre, qui B est l'ordre & l'estat par lequel se gouuerne vne ville, par lequel sont maniez & administrez les afaires, selon laquelle signification nous disons qu'il y a trois sortes de polices, c'est à dire, de gouuernemens des villes, à sauoir Monarchie, qui est principauté: Oligarchie, qui est Seigneurie, & Democratie, qui est estat populaire: desquelles Herodotus fait mention en son troisiéme liure, & les compare l'vne auec l'autre: & semble que ce sont les plus generales qui soient, car toutes autres sortes sont comme deprauations ou corruptions de celle ci, par peu ou par trop, comme es premieres consonances de la musique, quand on tend ou que lon lasche trop les chordes. Et si a desparti ces trois gouuernemens par les nations qui ont eu tresgrand Empire, ou plus grand que nul autre, comme les Perses ont tenu la Principauté ou Royauté, pour ce que leur Roy auoit plein pouuoir de toutes choses, sans estre suiet d'en rendre compte à personne. Les Spartiates ont tenu le conseil d'vn petit nombre des plus gens de bien, qui despeschoient tous afaires. Les Atheniens C ont maintenu la domination populaire, franche & libre de toute autre mixtion. Esquelles administrations quand il y a des fautes, les transgressions & débordemens d'icelles se nomment Tyrannies, oppressions des plus forts, licence effrenee d'vne commune: c'est à sauoir, quand le Prince qui a la Royauté se permet de faire outrage à qui il veut, sans vouloir souffrir qu'on lui en remonstre rien, il deuient Tyran. La Seigneurie de peu de Senateurs, quand ils entrent en telle arrogance qu'ils mesprisent tous les autres, ils sont oppresseurs: L'estat populaire, quand il aporte desobeissance, & l'egalité, licence desmesuree: & toutes ensemble, temerité & folie. Ne plus ne moins donc comme le bon Musicien se seruira de toutes sortes d'instrumens à chanter dessus, en s'y acommodant selon que la qualité de l'instrument le pourra cóporter, & sera propre à resonner, mais toutefois s'il veut suiure le cõseil de Platon, il laissera les Epinettes, les Manicordiõs, les Psalterions, la Harpe, & preferera à tous autres la Lyre ou la Cithre: au cas pareil le bon politique maniera dextremét D la Seigneurie Laconique & Lycurgienne, acommodant à soy ses compagnons qui auront pareille authorité que lui, & peu à peu les attirãt & amenant à soy: & se comportera aussi sagement en vn estat populaire, comme en vn instrument à plusieurs chordes & plusieurs sons, en laschant aller tantost quelque chose, & en se roidissant aussi quand il verra qu'il en sera temps, & s'attachant viuement, sachant bien quand & comment il faudra resister & contredire: mais si on lui donnoit le chois, ne plus ne moins que d'instrumens, de toutes sortes de gouuernemés, il n'en esliroit iamais d'autre que la principauté, s'il veut adiouster foy à Platon, comme celle qui seule à la verité peut suporter celui plus parfait & plus aigu son de la vertu, sans le laisser, ou par force, ou par grace & faueur, acommoder à l'vtilité: car toutes autres sortes de gouuernemens emmeinent, autant, par maniere de dire, le politique, comme lui les emmeine, & l'emportent autant comme lui les emporte, dautant qu'il n'a pas puis-

Propre significatiõ de ce mot en la presente declamation.

Trois sortes generales de police ou gouuernement public.

Exemple des trois sortes de gouuernement.

D'où procedét les tyrannies es trois sortes de gouuernement public.

Cóparaison monstrant auec quelle prudence se doyuent cóporter les hõmes politiques.

La Monarchie preferee par Platõ aux autres sortes de gouuernement.

Incommoditez des gouuernemens populaires.

sance certaine sur ceux dont il a son authorité, ains bien souuent est contraint d'exclamer ces vers du poëte Æschylus, que souuét escrioit le Roy Demetrius surnommé le Preneur des villes, apres qu'il eut perdu son Royaume. E

Tu as voulu premierement me faire,
Et tu me veux, ce semble, ores deffaire.

Sommaire de la comparaison d'Aristophanes & de Menander.

Il prefere Menander excellent poëte Comique en toutes sortes à Aristophane, lequel est descrié & depaint de ses couleurs. Puis examinant par le menu ce qu'il auoit dit en general, il considere le langage, la disposition, bien seance, & l'adresse des Comedies de Menander, monstrant que Aristophane à cóparaison n'a esté qu'vn triacleur, vn babillard affeté, ignorãt, audacieux, & insupportable à tous: n'ayant escrit ses Comedies pour estre leues de pas vn homme de bien, ains pour les dissolus & malins seulement. F

Le langage des deux quel.

A PARLER en general il prefere de beaucoup Menander à Aristophanes, mais pour venir aux particularitez, voicy qu'il met en auant. Il dit que le langage d'Aristophanes est fascheux, qu'il sent son farceur, son triacleur, & son artizan mechanique: là où celui de Menander n'en tient nullement. Aussi vn ignorant & grossier qui n'aura nulles lettres prendra plaisir à ce que celuy-là dit, mais l'homme docte s'en faschera incontinent. I'entens ces contrecarres, termes opposez, ces finissans de mesme, ces allusions de noms: car de toutes ces afferteries-là l'vn en vse bien peu souuent, & auec grande raison & bon iugement, y prenant soigneusement garde: mais l'autre en abuse à toutes heurtes importunément, & auec bien froide & mauuaise grace. Il est loué, dit-il, de ce qu'il a noyé les Thresoriers qui n'estoient pas Tamies mais Lamies: & cestui-ci respire ou malice, ou calomnie: il vit pour son ventre & pour ses entrailles, & pour ses boyaux, &, à force de ris ie viendray à rire: &, que te feray-ie mal-heureuse cruche bannie en tais & en pieces? &, ie vous feray, ô femmes, des maux sauuages, comme celui qui ay esté nourri parmi des herbes sauuages, mais ces tresses ont deuoyé ma mote: &, apporte moy ici ma rondelle à la teste de Gorgone, & me donne vne rondelle de tarte: & plusieurs autres tels langages. Il y a donc en la tissure de ses paroles du tragique & du comique, du haut & puis du bas, de l'obscur & puis du familier, de l'enflé & esleué, & puis du babil & de la causerie basse & fade en son langage: ayant tant de dissimilitudes & tant de differences, il ne sait pas attribuer à chasque personne ce qui luy apartient & qui luy est propre & bien seant: i'entens, comme à vn Roy la parole enflee: à vn Orateur le langage rusé, à vne femme, simple: à vn homme sans lettres, bas: à vn marchand, fascheux & importun: ains à chasque personne les premiers venus à l'auenture, & ne saurois entreconoistre ni discerner si c'est vn fils ou vn pere: vn villageois, ou vn homme de ville: ou vn Dieu, ou vne vieille qui parle. Là où le stile & la phrase de Menander est tellement polie & tellement contemperee en soy-mesme, qu'estant proumenee par plusieurs diuerses mœurs, & diuerses passions, & s'accommodant à toutes personnes, neantmoins elle semble tousiours estre vne mesme, & retient sa semblance à soy mesme en mots communs & familiers, & qui sont tous les iours en vsage. Et si d'auenture quelquefois selon la matiere il est besoin de quelque caquet extraordinaire, & de quelque bruit de paroles, ayant débouché, par maniere de dire, tous les trous de la fleute, tout soudain il les G H

Censure du langage d'Aristophane.

Son inegalité ridicule & fascheuse.

Au contraire, Menander obserue tousiours & par tout ce qui est bié seant.

A il les recouure de bonne grace, & remet ſa voix en ſon naturel. Et combien qu'il y ait en tous meſtiers d'excellens artiſans, iamais il n'y eut ni cordonnier qui fiſt ſoulier, ni mercier qui fiſt maſque, ne couſturier qui fiſt robe, qui fuſt propre & conuenable tout enſemble à vn homme & à vne femme, à vn adoleſcent & à vn vieillard, ou à vn vallet: mais Menãder a vſé d'vne façon de dire qui eſt proportiõnee & ſortable à toute nature, à tout eſtat, & à tout aage: & ce aiãt commencé à eſcrire eſtant bien ieune, & eſtant mort lors qu'il ne faiſoit que commencer à eſtre en ſa fleur & de compoſer, & de faire iouer & publier ſes œuures, en l'aage que le ſtile, comme dit Ariſtote, prend ſon plus grand acroiſſement à ceux qui font profeſſion de mettre par eſcrit. Et ſi lon veut prendre garde aux premieres Comædies de Menander, & que lon les vueille conferer auec celles du milieu, & celles de la fin, par là on pourrá conoiſtre, cõbien il y en euſt peu adiouſter d'autres s'il euſt veſcu plus longuemont: pource qu'entre ceux qui mettent leurs œuures en lumiere, les vns eſcriuent pour

Excellente adreſſe de Menander en ſes Comedies.

B la multitude du peuple & pour le vulgaire, les autres pour les gens d'honneur & de entendement, & n'eſt pas facile de nommer vn autheur qui ait ſeu bien obſeruer le bien-ſeant & conuenáble aux deux genres: mais quant à Ariſtophanes, il n'eſt ni plaiſant à la commune, ni ſupportable aux gens d'honneur & de iugement, ains eſt ſa poëſie comme vne putain paſſee, qui veut cõtrefaire la femme de bien, mariee: mais ni le peuple ne peut endurer ſon arrogance, & les gens de bien deteſtent ſon intemperance & ſa malignité. Mais Menander au contraire, auec bonne grace a ſatisfait à tous, eſtant lecture, ſcience, diſpute commune aux Theatres, aux eſcholes, aux ieux & paſſe-temps, aux feſtins, monſtrant que la poëſie eſt vne des belles choſes que la Grece ait produites, faiſant voir que c'eſt & combien peut la dexterité & gentilleſſe du langage, allant par tout, auec vne grace attraiante, dont on ne ſauroit eſchapper; rauiſſant & gaignant toute aureille, & tout entendement qui a intelligẽce de la langue Grecque. Car pour qui faut-il que l'homme docte prene la peine d'aller au

Cenſure du ſtile arrogant & malin de Ariſtophane: ce qui eſt amplifié par vne deſcriptiõ contraire de la perfection de Menãder.

C Theatre, ſinon pour Menander? Quand eſt-ce que les Theatres ſont pleins de gens de lettres, ſinon quand on monſtre des maſques à iouër Comædies? & aux banquets, à qui eſt-ce que plus iuſtement la table cede, & Bacchus donne lieu? & aux philoſophes & gens qui trauaillent à l'eſtude, comme quãd les peintres ont trauaillé leurs yeux ſur couleurs trop viues & brillantes, ils les tournent ſur celles qui ſont verdoiantes, comme celles des herbes & des fleurs, pour les recreer & refaire: c'eſt Menander qui recueille l'entendement, comme en vn beau verger biẽ flori, où il y a de l'ombrage & de la freſcheur, des vents doux & gracieux. Que la ville d'Athenes porta en ce ſiecle pluſieurs excellents iouëurs de Comædies! Que les Comædies de Menander, ſont pleines de graces & de ſel amoureux, comme eſtant proprement fait de la mer, où Venus fut nee! là où les ieux ſalez d'Ariſtophanes ſont d'vn ſel aſpre & cuiſant, & qui ont vne pointe & acuité qui mord & vlcere: & ne ſay en quoy eſt la dexterité & gentilleſſe que lon vante en lui, ſi c'eſt aux paroles, ou aux

Amplification de ſon diſcours à la louange de Menãder auec les inductiõs propres pour eſmouuoir le lecteur à cherir Menander & deteſter Ariſtophane.

D perſonnages. Certainement ce qu'il imite & contrefait, c'eſt touſiours en la pire partie, car les ruſes & fineſſes n'y ſont point galantes, mais malignes, & la ruſticité n'eſt point naïfue, mais ſotte, & ſes rencontres pour faire rire ne ſont point ioyeuſes, mais pluſtoſt dignes de moquerie: les amours ne ſõt point gayes, mais diſſoluës. Brief il ſemble que ceſt homme n'a eſcrit ſa poëſie pour eſtre leuë de pas vn hõme de bien: car ce qu'il y a de deshonneſte & de luxurieux: c'eſt pour les abandonnez à toute diſſolution, & les attaches & brocards, pour les enuieux & malins.

Estranges euenemens auenus pour l'amour.

SOMMAIRE.

Plutarque propose en ce discours cinq histoires tragiques qui monstrent les miserables accidens de certaines personnes transportees d'affection desreiglee : laissant au lecteur vn beau miroir pour contempler les iugemens de Dieu sur ceux qui se laissent transporter par intemperance & dissolution.

I. Aristoclea poursuiuie à mariage par Straton & Callisthenes, & preferant le dernier, est surprise par Straton, & suruient tel debat qu'elle meurt entre les mains des deux pretendans & de leurs complices. Callisthenes s'esuanouit, & Straton se tue sur le corps de la pucelle.

EN la ville d'Aliarte situee au pays de la Bœoce fut iadis vne ieune pucelle d'excellente beauté, nõmee Aristoclea, fille de Theophanes: deux ieunes hõmes poursuiuoient de l'auoir en mariage, Straton Orchomeniẽ, & Callisthenes Aliartien. Straton estoit le plus F riche & le plus amoureux de la fille, car il l'auoit veuë comme elle se lauoit en la fontaine d'Hercyne, qui est en Lebadie, dautãt que elle deuoit le lendemain porter à la procession de Iupiter Roy, la sacree corbeille: mais Callisthenes auoit l'auantage, d'autant qu'il estoit vn peu parent d'elle. Si ne sauoit Theophanes ce qu'il auoit à faire, car il craignoit Stratõ, cõme celui qui estoit le plus riche & le plus noble de tout le pays de la Bœoce, & en vouloit remettre le chois & option à l'oracle de Trophonius: mais Straton, qui auoit entẽdu des domestiques de la fille, qu'elle inclinoit plus enuers lui, poursuiuoit que l'election fust remise au bon plaisir d'elle. Mais comme le pere Theophanes lui eust demandé à la veuë de tout le monde, lequel elle aimoit le mieux auoir pour mari, & qu'elle eust preferé Callisthenes: Straton mõstra bien sur l'heure qu'il estoit fort marri de ce rebut, mais deux iours apres il s'adressa à Theophanes & à Callisthenes, disant qu'il vouloit demeurer en bõne grace & amitié auec eux, encore que quelque male for- G tune lui eust par enuie osté l'esperãce du mariage de la fille. Eux trouuerent fort bon ce propos, tellemẽt qu'ils le cõuierent ensemble au festin des nopces: mais cependãt il fit prouision d'vn bon nombre de ses amis, & de grosse troupe de valets qu'il distribua & cacha par les maisons de ses amis, iusques à ce que la fille selõ la coustume du pays descendist à la fontaine, qui s'appelle Cissoessa, pour sacrifier aux Nymphes les sacrifices de deuant les espousailles. Lors ceux qui estoient en embusche acourans de toutes pars se saisirent d'elle, mesmement Straton qui la tiroit à lui le plus qu'il pouuoit: Callisthenes au contraire la retiroit aussi de son costé, & ceux qui estoient auec lui, iusques à tant que lon ne se donna garde, que la pucelle trespassa entre les mains de ceux qui la tiroient les vns contre les autres deçà & delà: & ne seut-on que Callisthenes deuint sur le champ, s'il se tua lui-mesme, ou s'il s'en alla en exil hors du pays de la Bœoce, tant y a que lon ne seut iamais depuis qu'il deuint: mais Straton à la veuë d'vn chascun se tua lui-mesme sur le corps de la pucelle. H

II. Acteon ieune hõme Corinthien estant en danger d'estre raui par Archias qui en vouloit abuser, meurt entre les mains des vns qui le vouloient oster aux autres : de quoy son pere n'ayant peut obtenir iustice, se precipita, dont s'ensuiuit vne griefue peste, & Archias s'enfuit de Corinthe à Sicile où il fut tué.

Vn nommé Phidon pretendant se faire seigneur de tout le Peloponnese, & voulant que la ville d'Argos, qui estoit son pays, dominast toutes les autres, dressa premierement embusche aux Corinthiens: car il leur enuoya demander mille de leurs ieunes hommes, des plus gaillards & des plus vaillans de leur ville. Les Corinthiens les lui enuoyerent, sous la conduite de l'vn de leurs Capitaines nommé Dexander. Or estoit l'intentiou de ce Phidon de desfaire ceste troupe, à celle fin que la ville de Corinthe en fust dautant affoiblie, & qu'il s'en seruist, comme d'vn bouleuart fort opportunément assis, pour tenir sous ioug tout le Peloponese. Si communiqua ceste siene deliberation à quelques vns de ses amis, entre lesquels estoit vn nommé Abron, lequel estant hoste de Dexander, lui reuela la conspiration: ainsi les mille ieunes hommes, auant qu'ils fussent chargez, se retirerent à sauueté dedans Corinthe.

A the. Parquoy Phidon s'efforçoit de trouuer celui qui l'auoit descouuert & trahi. Ce que craignant Abron se retira à Corinthe, menant quand & lui sa femme & toute sa famille en vn bourg du territoire de Corinthe, qui s'appele Melisse, là où il engendra vn fils auquel il donna le nom du lieu mesme de Melisse. Ce Melissus engendra vn fils qui eut nom Acteon, le plus beau & le plus honneste de son aage, duquel plusieurs furent amoureux, mais entre les autres vn nommé Archias qui estoit de la race des Heraclides, & en biens & tout autre credit & authorité le premier de tous les Corinthiens. Et pour ce qu'il voyoit que de gré il ne pouuoit rien gaigner ni obtenir de ce ieune enfant, il se delibera de le forcer & de le rauir. Si s'en alla comme pour iouer en la maison de Melissus, menant quand & lui troupe grande de ses amis & de ses domestiques, & se mit en effort d'emmener l'enfant, mais le pere & ses amis le retenans à l'aide des voisins qui acoururent au secours tirans alencontre: l'enfant fut si biẽ tiré deçà & delà, qu'il mourut entre leurs mains, & ainsi s'en B allerent tous les autres. Mais le pere Melissus en portant le corps sur la place de Corinthe, demanda iustice de ceux qui auoient commis vne telle forfaiture. Les Corinthiens ne firent rien plus que lui monstrer, qu'ils auoient compassion de sa fortune. Et ainsi s'en retournant sans auoir rien fait, il obserua & attẽdit l'assemblee generale des ieux Isthmiques, & montant sur le temple de Neptune, il se prit à crier alencontre de la race des Bacchiades, & rememora le benefice que leur auoit iadis fait son pere Abron, & apres auoir demandé vengeãce aux Dieux, il se precipita lui-mesme du haut en bas des rochers. Peu de temps apres vne grãde seicheresse & famine saisit la ville, & comme les Corinthiens enuoyassent deuers l'oracle pour sauoir par quel moien ils en pourroiẽt estre deliurez: Dieu leur fit respõse, que c'estoit vn courroux de Neptune qui ne seroit point apaisé iusques à ce qu'ils eussent vengé la mort d'Acteõ. Ce qu'entẽdant Archias, qui auoit esté deputé à ceste ambassade, ne retour-C na pas à Corinthe, ains nauigãt en Sicile, y fonda & bastit la ville de Syracuse, là où il engẽdra deux filles Ortygia & Syracusa, & à la fin y fut tué en trahison par vn Telephus, duquel il auoit autrefois abusé en son enfance, & qui aiant la conduite d'vne nauire l'auoit suiui en la Sicile.

Vn pauure homme nommé Scedasus demeuroit à Leuctres, qui est vn petit village du territoire de Thespies: il eut deux filles qui s'appelloiẽt l'vne Hippo, & l'autre Meletia: ou, comme les autres escriuent, Theano & Euippé. Or estoit ce pauure homme Scedasus benin, courtois & humain, mesmemẽt aux passans estrangers, encore qu'il n'eust pas beaucoup de biens. Si receut humainement en sa maison deux ieunes hommes Spartiates, lesquels espris de l'amour de ces deux ieunes filles furent retenus de rien attẽter contre leur pudicité pour la bonté & courtoisie de leur pere, & le lendemain matin ils prirent leur chemin vers la ville de Delphes, à l'oracle d'Apollo Pythique: car ils estoient partis expressémẽt pour faire ce voyage. Et apres auoir enquis de l'oracle ce qu'ils vouloient, reprirent leur chemin pour s'en retourner en leur pays. Et passans à trauers la Bœoce s'en allerent derechef loger chez Sce-D dasus, lequel pour lors n'estoit pas à Leuctres: mais ses filles, pour l'acoustumance où elles auoient esté nourries receurent ces deux hostes en leur logis. Et eux les voians toutes seules, les violerent à force: & puis apres le fait, voiant qu'elles estoient si ameremẽt courroucees de l'iniure qu'ils leur auoient faite, qu'ils ne les pouuoient apaiser, ils les tuerent toutes deux, & les ietterent dedans vn puys, & s'en allerent. Scedasus estant retourné ne trouue point ses filles, mais bien trouue-il tout ce qu'il auoit laissé en sa maison sauf & entier, & ne sauoit que c'estoit à dire, iusques à ce que son chien se plaignant, & tantost acourant à lui, & tantost le menant au puys, il commença à se douter de ce qui estoit, & ainsi tira les corps de ces deux filles: & entendant de ses voisins, que le iour precedent ils auoient veu entrer les deux ieunes hommes Lacedæmoniens qui quelques iours au parauant auoiẽt logé chez lui,

III. Theanõ & Euippé ayans esté violees, puis tuees par deux Spartiates, Scedasus leur pere va demander iustice aux Ephores & autres gouuerneurs de Lacedemone, lesquels en tindrent si peu de conte, que le pauure miserable se defit soy-mesme. Les hommes n'aiant tenu conte de faire iustice. Dieu la fit ruinant les Lacedæmoniens lors que ils estoiẽt les plus redoutez de la Grece, & ce par les armes des Thebains.

il se douta incontinent que ce deuoit estre eux qui auoient commis le crime, mesmement qu'il se souuenoit qu'à la premiere fois ils ne faisoient que louer ses filles, E disans qu'ils reputoient pour bien heureux ceux qui les espouseroient. Si s'en alla en Lacedæmone pour en parler aux Ephores, & quand il fut dedans le territoire de Argos, la nuict le surprenant, il se logea en vne hostellerie: dedans laquelle il trouua vn autre pauure vieillard natif de la ville d'Oree, en la contree Estiatide, lequel souspiroit & gemissoit en maudissant les Lacedæmoniens. Scedasus l'aiant oui, lui demanda, que lui auoient fait les Lacedæmoniens qu'il les maudissoit ainsi. Le vieillard lui conte, comme il estoit suiet de Sparte, & qu'aiant vn Aristodemus esté enuoyé pour gouuerneur en la ville d'Oree, il y auoit vsé d'vne grande iniustice & griefue cruauté en son endroit. Car estãt deuenu amoureux d'vn mien fils, dit-il, & voiant qu'il ne le pouuoit induire à sa volonté, il essaya de le forcer, & de l'emmener par force hors du lieu où il s'exerçoit auec ses compagnons à la lucte. Le maistre de l'exercice empescha ce gouuerneur, à l'aide de plusieurs ieunes hommes qui y a- F coururent au secours, tellement que pour l'heure Aristodemus se retira. Mais le lendemain aiant armé vne galere, il s'y en reuint, & rauit mon enfant: & trauersant la mer iusques à l'autre riue, il se mit en deuoir de le violer: ce que l'enfant n'aiant pas voulu souffrir, il le tua, puis s'en retourna à Oree, là où il fit vn banquet à ses amis. Ie fus aduerti de l'incõuenięt, & allay faire les funerailles de mon fils, & incõtinent me mis en chemin deuers Sparte, où i'exposay le fait aux Ephores, mais ils n'en tindrent compte. Scedasus oiãt ces paroles estoit en grande perplexité d'ennui, pensant bien qu'ils ne feroięt non plus compte de lui. Et de sa part raconta aussi sa desconuenue à l'estranger, qui lui cõseilla de n'aller pas seulement iusques à Sparte, ni en parler aux Spartiates, ains s'en retourner en la Bœoce, & là faire dresser vn tombeau à ses deux filles. Toutefois Scedasus ne le creut pas, ains alla iusques à Sparte, & parla aux Ephores, lesquels n'en firent autrement point de compte: puis s'adressa aux Rois, & apres G aux particuliers bourgeois, en leur recitant le fait & lamentãt son malheur. Mais voyant qu'il n'y gaignoit rię, il se prit à courir à trauers la ville, leuant les mains deuers le ciel, & frapant du pied contre la terre, il inuoqua les Furies à son secours, & finalement se tua lui-mesme. Mais depuis les Lacedæmoniens en payerent bien la peine: car estans si grands qu'ils cõmandoient à toute la Grece, & auoięt mis des garnisons par toutes les villes, Epaminondas Thebain le premier coupa la gorge à la garnison qui estoit à Thebes, à raison dequoy les Lacedæmoniens firent la guerre aux Thebains, lesquels leur allerent au deuant iusques au village de Leuctres, prenans le lieu à bon presage, pource que là mesme ils auoient autrefois esté deliurez, quand Amphictyõ chassé par Sthenelus se retira en la ville de Thebes, & de là aiant subiugué les Chalcidiens, & rẽdu tributaires, aiãt tué mesme le Roy de l'Eubœe Chalcodous, deliura les Thebains du tribut qu'ils payoyent auparauant. Si auint que les Lacedæmoniens furent entierement desconfits & desfaits aupres de la sepulture de ces deux H filles. Et dit on que deuant la bataille Scedasus s'aparut en songe à Pelopidas l'vn des Capitaines de l'armee Thebaine qui estoit tout descouragé, à cause de quelques signes & presages qu'il iugeoit & interpretoit en male part, & l'admonesta d'auoir bõ courage, par ce que les Lacedæmonięs venoięt là pour y payer la peine qu'ils deuoięt tãt à lui comme à ses deux filles, & lui commanda le iour de deuant la bataille d'immoler vne ieune poultre qu'il trouueroit toute preste sur la sepulture de ses filles. Pelopidas comme les ennemis estoient encore campez à Tegee, enuoya deuant à Leuctres enquerir de ceste sepulture, & en estant informé par ceux du pays, il y mena hardiment son armee, & y gaigna la bataille.

IIII. Phocus remettant le mariage de sa fille Callirhoé à la volonté

Phocus estoit Bœotien de race, comme estant descendu de Clisante, & auoit vne fille nommee Callirhoé, belle, sage, & honneste à merueille. Si y auoit trente des plus gẽtils hommes de toute la Bœoce qui la demandoient en mariage: mais le

pere

A pere alloit tousiours trouuāt des remises de iour à autre, craignant d'estre forcé. Finalemēt se voiant pressé de ces ieunes poursuiuans, il resolut d'en remettre l'election à l'oracle d'Apollo. Les ieunes gens irritez de ceste responce, se ruerent sur lui, & le tuerent: &, en ce tumulte, la fille eschapant s'en fuit à trauers le pays. Les Iouuenceaux coururent apres, mais elle trouua des laboureurs qui acoustroient & entassoient du bled dessus vne aire, & la coucherent dedans le bled, tant que les poursuiuans passerent outre, sans l'aperceuoir. Elle estant ainsi eschappee, atendit le iour de la feste & assemblee generale que lon appelle Pambœotia, pource que tous les habitans du pays de la Bœoce y conuienent: & s'en allant en la ville de Coronee, s'alla seoir en habit de supliante aupres de l'autel de Minerue Ironiene, là où elle recita aux assistans la meschancete que ces poursuiuans auoient commise, nommāt chascun par son nom, & declarant dont estoit chascun d'eux. Les Bœotiens eurent pitié d'elle, & furent fort asprement indignez contre les ieunes hommes. Ce que eux entendans

d'Apollo, est tué par ceux qui là demandoyēt. Elle eschappe & demāde iustice aux Bœotiens, qui la luy font par la vaillance des Thebains, tellement que les homicides furent lapidez, & ceux qui les auoyent logé & soustenu furent faits esclaues.

B s'enfuirent en la ville d'Orchomene, mais les Orchomeniēs ne les voulurent pas receuoir: au moien dequoy ils s'allerent ietter dedans la petite villette de Hippolis, qui est vne bourgade pres de Helicon, entre la ville de Thebes & celle de Coronee. Les Thebains leur enuoyerent denoncer qu'ils eussent à liurer es mains de la iustice les meurtriers qui auoient tué Phocus. Ils n'en voulurēt rien faire, au moien dequoy les Thebains & les autres Bœotiens y allerēt auec armee mettre le siege, sous la conduite du Capitaine Phœdus, qui lors estoit en estat de Capitaine à Thebes, & assiegea la bourgade qui estoit forte. Ils forcerent à la fin ceux qui estoient dedās, à faute d'eau, lapiderent les homicides, & asseruirent & rendirent esclaues les habitans du lieu, razans les murailles & les maisons, & distribuans entre les Thebains & les Corciriens leur territoire. Si dit-on que le iour de deuant que le bourg d'Hippolis fust pris, on ouit vne voix venant du mont de Helicon, de quelqu'vn qui disoit, Voy-me ci, par

C plusieurs fois, & que les trente poursuiuans reconurent bien la voix, & dirent que c'estoit celle de Phocus: & le iour qu'ils furent lapidez & acablez de pierres, on dit que le tombeau du vieillard qui estoit à Clisante rendit du saffran coulant. Et ainsi comme le Capitaine des Thebains, Phœdus, retournoit du camp & de la victoire, on lui vint aporter nouuelle, comme sa femme estoit acouchee d'vne fille. Ce que prenant à bon augure, il l'en appella Nicostrate, qui signifie victoire de l'armee.

ALCIPPUS estoit Lacedæmonien de nation, & aiant espousé vne dame nommee Democrita en eut deux filles, cōseillant à son pays ce qui lui sembloit tousiours estre le meilleur, & les seruant de sa personne en toutes occurrences où le besoin s'en presentoit. Il suscita contre lui l'enuie de ses emulateurs au gouuernement, qui allerent seduire les Ephores par calomnies & faux rapports, leur donnans à entendre que cestui Alcippus vouloit subuertir les loix, & changer l'estat de Sparte, tant qu'ils le firent bannir du pays, & encore empeschoient Democrita de le suyure auec ses deux filles: &, qui pis est, lui confisquerent son bien, afin que les filles n'eussent pas

D dequoy estre mariees. Et comme neantmoins plusieurs ieunes gens les demandassent en mariage à cause de la vertu de leur pere, ses ennemis firent en sorte par leurs menees, que par decret public il fut defendu que lon ne les demandast en mariage, par ce que leur mere Democrita auoit souuent fait priere aux Dieux, que bien tost ses filles portassent des enfans qui peussent venger l'iniure faite à leur pere. Parquoy Democrita se voiant de tous costez chassee, espia le iour d'vne feste publique solennelle, en laquelle les femmes auec leurs filles, leurs seruantes & leurs petis enfans festoyoyent, & celles des magistrats & hommes d'honneur, à part en vne grande salle, veilloient & passoient toute la nuict. Si ceignit vne dague par dessous sa robe, & prenant ses filles auec elle, quand la nuict fut venue s'en alla au tēple auec les autres. Elle attendit l'heure que toutes les Dames estoient occupees aux cerimonies du seruice diuin, & faisoient leur mystere: les portes estans toutes fermees,

V. Alcippus estāt banny de Sparte par calomnie, & ses ennemis empeschans que ses deux filles fussēt mariees: sa femme Democrita tué ses deux filles, puis soy-mesme, ayant mis le feu à la salle où estoyēt les dames d'honneur de la ville. Pour vengeance de telle iniustice, Sparte fut agitee d'vn grand tremblement de terre:

elle amassa alencontre force bois, dont on auoit fait prouisió pour le sacrifice de la E
feste, & mit le feu dedans. Et comme les hommes acourussent de toutes parts au secours, Democrita tua ses filles, & dessus elles soi-mesme. Parquoy les Lacedæmoniens ne sachans plus surquoy exercer leur courroux, enuoyerent ietter les corps de Democrita & de ses deux filles hors des confins de leur pays. Dequoy Dieu estãt indigné, pour vengeance enuoya le grand tremblement de terre qui auint en Lacedæmone, ainsi que lon trouue par escrit.

Quels animaux sont les plus auisez, ceux de la terre, ou ceux des eaux.

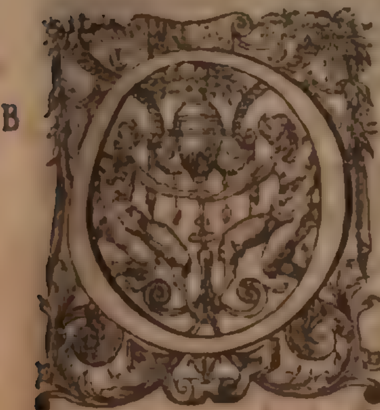
F

SOMMAIRE.

EN ce discours, de plaisante lecture entre autres, Plutarque introduit deux ieunes hõmes, Aristotimus & Phædimus, qui en presence d'vne grãde compagnie plaidẽt pour les animaux, Aristotimus le premier pour les terrestres, & Phædimus pour les aquatiles, la cõclusion de leurs plaidoyers reuenãt à ce point, que, sans resoudre à qui le pris doit estre adiugé, l'vn des assistans dit que les exemples auancez de part & d'autre prouuent que les animaux ont quelque vsage de raison. Au reste, nous pouuons distinguer ce liure ci en trois parties principales. La premiere cõtient la cõference entre Soclarus & Autobulus, en attendãt les autres: car Soclarus prenãt occasiõ de parler d'vn discours par escrit, recité à la louãge de la venerie, loue cest exercice, le preferãt au cõbat des escrimeurs, ce qu' Autobulus ne veut aprouuer, ains tient que la guerre faite aux bestes a serui d'eschole aux hommes pour y aprendre à s'entretuer puis apres. Et G
pource qu'il falou dõner quelque entree à la dispute principale de l'entendement & adresse des animaux, ils examinent l'opinion des Stoiques, qui ostoiẽt toute intelligẽce, passion & volupté aux animaux, & est ceste opiniõ amplemẽt debatue, puis refutee, la resolutiõ estãt que l'hõme deuãce les bestes en toute subtilité d'entendement, en iustice & equité de societé ciuile: mais que les bestes, encores qu'elles discourẽt plus lourdemẽt que l'homme, ne sont pourtãt du tout priuees de discours & de raison naturelle. Puis Autobulus conferme cela par la cõsideration des cheuaux & chiẽs enragez, ce qui porte tesmoignage qu'au parauãt tels animaux auoiẽt sens & entendemẽt. Soclarus s'opposant à telle cõfirmation pour les Stoiques & Peripateticiẽs, Autobulus distingue les argumens, & enclinãt au parti des Pythagoriques, mõstre quelle iustice ou iniustice il faut cõsiderer au deportemẽs des hõmes enuers les bestes. Là dessus suruienent les ieunes hõmes, & Aristotimus prenãt la cause des animaux terrestres discourt amplemẽt, qui est la secõde partie de ce traité ci. Vray est que tout le cõmencemẽt de son plaidoyé defaut, neãtmoins ce qui reste mõstre la soigneuse adresse de l'auteur en la recerche de l'histoire naturelle & des exemples tirez d'icelle & d'vne infinité de liures, tresbiẽ à propos. Ainsi donc, Aristotimus monstre en premier lieu que la chasse des animaux terrestres est trop H
plus noble que celle des aquatiles, & venãt au point, à sauoir à l'vsage de la raison, qui cõsiste en l'election & preference d'vne chose à l'autre, es prouisions & preparatifs, es souuenances, es affectiõs douces ou violẽtes, en industrie, es arts & sciences, en hardiesse, equité, temperãce & grãdeur de courage, il prouue cela estre sans cõparaison plus es animaux terrestres. Pour verificatiõ dequoy il met en auant les Taureaux, Elephans, Lions, Rats de Pharaon, Hirondelles, Araignes, Corbeaux, Chiẽs, Abeilles, Oyes, Grues, Herons, Fourmis, Loups, Regnards, Mulets, Perdris, Lieures, Ours, Bisches, Herissõs, & autres diuerses especes de bestes à quatres pieds: de volailles, d'insectes & de reptiles: comme le tout est specifié par le menu puis apres. En la derniere partie, Phædimus s'excusant de n'estre pas assez preparé, prẽd toutesfois en main la defense des poissõs, & d'entree declaire, encor qu'il soit difficile de monstrer la suffisance de tels animaux, qui sont ainsi separez de nous, que neãtmoins il en produira des preuues prinses de choses certaines & notables, recommandant les poissons

A *en ce qu'ils sont si auisez, (comme il le monstre par exemple) combien qu'ils ne soient dressez, nourris & façonnez par les hommes, ainsi que sont la plus part des animaux terrestres : & cependant il prouue par les Anguilles, Lāproyes & Crocodiles que les poissons s'appriuoisent auec les hōmes: & que les anciēs ont beaucoup estimé l'adresse de tels animaux. Puis il descrit leur prudēce naturelle à se defendre & assaillir, produisant infinis exēples à ce propos: itē la conoissance qu'ils ont des mathematiques, leur amitié, societé, charité, affection à leurs petis: alleguāt pour la fin diuerses histoires de l'amour du Dauphin enuers les hōmes. Sur quoy Soclarus prenant la parole, dit que les deux plaidās sont d'accord, & que si lon conioint leurs argumens, preuues & raisons, ils cōbatront tresbiē ensemble contre ceux qui veulent oster aux animaux terrestres & aquatiles le discours & la raison.*

AVTOBVLVS.



ON demanda quelquesfois à Leonidas Roy de Lacedæmone, ce qu'il lui sembloit du poëte Tyrtæus, à quoy il respondit, Il me semble que c'est vn bon poëte pour aiguiser B les courages des ieunes hommes : pource que par ses vers il imprime es cœurs des ieunes gens vne affection de ne s'espargner point aux perils de la guerre, pour acquerir honneur & reputation : aussi ay-ie peur, mes amis, que le discours à la louange de la chasse, qui fut hier leu en ceste compagnie, n'ait si fort excité outre mesure nos ieunes gens qui aiment la chasse, qu'ils estiment desormais toutes autres choses accessoires, ou plus tost qu'ils n'en facent à l'auenir aucun compte, & qu'ils ne se laissent du tout point emporter à l'affection de chasser : veu que moy-mesme de nouueau m'en retrouue plus chaudement affectionné que ne porte mon aage, tellement que, comme dit Phædra en Euripide,

I. A l'occasion de vn discours par escrit fait à la louange de la chasse, & leu en compagnie, Soclarus loue cest exercice le preferant aux combats des escrimeurs.

C *Mon deduit est à pleine voix*
Appeller chiens emmi les bois,
En suiuant les cerfs à la trace:

tant ce discours me toucha au vif, pour le grand nombre des belles & viues raisons qu'il deduisit. SOCLARVS. Tu dis la verité, Autobulus: car il me sembla que il fit vne grande preuue de son eloquence ia par quelque temps discontinuee, pour gratifier, à mon auis, aux ieunes gens qui assistoient, & s'esgayer auec eux, mais ce qui plus me contenta en tout son discours, fut quand il nous representa deuant les yeux des escrimeurs combatans à outrance les vns contre les autres, en deduisant, que l'vne des raisons, pour lesquelles principalement la chasse est à louer, c'est pource qu'elle diuertit vne certaine affection que nous auons imprimee de nature, ou bien aprise par acoustumance, de prendre plaisir à voir combatre à coups d'espee des hommes les vns contre les autres, l'employant à ceste occupation, nous donne à voir vn spectacle & passetemps pur & innocent, du combat d'adresse cōiointe auec hardiesse conduite par raison, alencontre d'vne force & violence bestiale : en quoy D faisant il nous a monstré que bien digne de louange est la sentence d'Euripide, quand il dit,

En la tragedie de Hyppolite.

Raison pourquoy la chasse est vn exercice louable.

L'homme a bien peu de force corporelle,
Mais sa prudence & raison naturelle
Va iusqu'au fond de la mer, captiuant
Tout ce qui est dedans les eaux viuant,
Et sur la terre aussi iusqu'aux especes,
Où plus y a de ruses & finesses.

AVTOBVLVS.

Et toutefois, ami Soclarus, il y en a qui tienent que ceste dureté inflexible & aspreté sauuage, de ne se mouuoir de rien à pitié: est de là venue aux cœurs des hommes,

II. Autobulus maintient au contraire que la guer

re faite aux beſtes a puis apres enhardi les hommes à ſe tuer les vns les autres: & monſtre par la comparaiſon du deportement des tyrans d'Athenes comme on eſt venu à n'eſpargner moins les animaux domeſtiques que les ſauuages: ce qui a eſtainct la debonnaireté naturelle, tãt recommãdee par les Pythagoriciẽs.

s'eſtans à la chaſſe acouſtumez à tuer, & aians apris à n'auoir point horreur de voir le E sang & les bleſſeures des beſtes qu'ils prenoient, ains eſtans bien aiſes de les voir mourir & de les mettre en pieces. Ne plus ne moins qu'en la ville d'Athenes, quand elle fut reduite ſous la tyrannie des trente Tyrans, le premier hõme qu'ils firẽt mourir fut vn calomniateur, & dit on lors que c'eſtoit bien employé, & qu'il l'auoit bien merité: autant en dit-on du ſecond & du troiſiéme: mais de là en auant ils commencerent petit à petit à paſſer outre, iuſques à s'attacher à des gens de bien, & finalemẽt ne pardonnerent pas aux meilleurs, & aux plus vertueux: Auſſi celui qui tua le premier vn ours, ou vn loup, en fut eſtimé gentil compagnon, & le bœuf ou le pourceau qui auoient mangé de quelques choſes que lon auoit preparees pour en faire offrande & ſacrifice aux Dieux, en fut condamné comme digne de mort: puis apres les cerfs, les liéures, & les cheureux que lon commença deſia a manger, conuierent à mettre ſur table les chairs des moutons, voire en quelques lieux celles des chiens meſmes, & celles des cheuaux. Mais ceux qui ont enſeigné à deſmembrer & tailler F en pieces vn oyſon priué, vn pigeon familier, vn coq, & vne poule domeſtique, & encore non pour ſe nourrir & remedier à la neceſſité de la faim, cõme font les belettes, les chats, & les fouyns, mais ſeulement pour plaiſir & pour delices: ceux là ont grandement fortifié ce qu'il y de ſanguinaire, & de cruauté beſtiale en noſtre nature, la rendans inflexible à la miſericorde, & au contraire affoibli & rebouché la plus part de ce qu'il y a de debonnaireté naturelle: cõme à l'oppoſite les Pythagoriés vouloient que lon s'acouſtumaſt à vſer de manſuetude enuers les beſtes, pour vn exercice de pitié & miſericorde enuers les hommes: car l'acouſtumãce ſe familiariſant petit à petit à quelque paſſion ou affection, a vne merueilleuſe efficace de pouſſer l'hõme fort auant.

III. Se ſouuenant de la diſpute aſſignee entre Ariſtotimus & Phædimus, il coupe ſon propos: mais d'autant qu'ils n'eſtoient encores arriuez, Soclarus remet en auant l'opinion des Stoiques, qui oſtoient tout entendement toute paſſion & volupté aux animaux.

MAIS ie ne ſay comment eſtans entrez en propos nous nous ſommes oubliez de nous attacher à ce qui fut hier commencé, & qui ſe doit continuer auiourd'hui: car hier comme tu ſais, aiant arreſté que toutes ſortes d'animaux ont en G eux quelque peu de diſcours & de raiſon, nous donnaſmes vne belle occaſion & matiere de diſpute docte & plaiſante à nos ieunes hommes qui aiment la chaſſe, à ſauoir quelles beſtes terreſtres ou aquatiques ont plus d'entendement: laquelle queſtion nous deuõs ce me ſemble, decider auiourd'hui, ſi Ariſtotimus & Phædimus perſiſtẽt aux defiances & prouocations qu'ils ſe donnerent hier l'vn à l'autre: car l'vn promit à ſes compagnõs qu'il ſouſtiendroit que la terre produit & porte des animaux qui ont plus de ſens & d'entendement: & l'autre au contraire, que c'eſt l'eau. SOCLARVS. Oui, Autobulus, ils perſiſtent voirement en leur volonté de diſputer, & ſeront ici tous deux biẽ toſt pour ceſt effect, car ie les ay veus qui s'apreſtoient des le matin: mais ſi vous voulez, en attendant que nous oyons le cõbat de la diſpute, reprenons vn petit ce qui deuoit hier eſtre diſcouru, & ne le fut pas, pource que le tẽps ni le lieu n'eſtoient pas à propos, ou bien qu'il ne fut pas traité à bon eſcient, d'autant que c'eſtoit à la table: car il y eut quelqu'vn qui ietta à la trauerſe vne opoſition bien perti- H nente, venant de l'eſchole des Stoiques. C'eſt que comme le mortel eſt oppoſite à l'immortel, & le corruptible à l'incorruptible, & le corporel à l'incorporel: auſſi faut il confeſſer que le raiſonnable eſt oppoſite à l'irraiſonnable, & que ſi l'vn eſt en eſtre, l'autre y doit eſtre auſſi, & que ceſte couple de contraires entre tant d'autres n'eſtoit pas ſeule defectueuſe ni imparfaite.

IIII. Autobulus expliquant ce que Soclarus propoſoit, diſcourt amplemẽt ſur l'opinion des Stoiques, & la refute par diuerſes raiſons, monſtrant que les animaux ont quelque moiẽ.

AVTOBVLVS. Et qui voudroit dire cela, ami Soclarus, qu'eſtant le raiſonnable en nature & en eſtre, l'irraiſonnable n'y doiue eſtre auſſi? car il y en a, & en grande quantité, meſmement en toutes les creatures qui n'ont point d'ame: & n'eſt point de beſoin de cercher autre oppoſitiõ à ce qui eſt raiſonnable, par ce que tout ce qui eſt ſans ame, incontinent eſt auſſi oppoſite à ce qui auec ame a vſage d'entendement & de raiſon. Et s'il y a quelqu'vn qui maintiene que la nature ne ſoit point pource la defectueuſe ni imparfaite, par ce que toute ſubſtance qui a ame, eſt ou raiſonnable ou irrai-

A ou irraisonnable: vn autre lui dira aussi, que la nature animee n'est point defectueuse voirement, par ce que ou elle a imagination, ou elle est sans imagination, ou bien elle est sensitiue, ou sans aucun sentiment, à fin qu'elle ait à ses costez, ces deux oppositions ou priuations, faisant cōtrepoids l'vn à l'autre à l'entour du mesme gēre comme deux branches opposites, sortās d'vn mesme tronc. Et s'il lui semble que celui soit impertinēt qui demande qu'on lui concede, que de la nature animee vne branche soit sensitiue, & vne autre sans sentimēt, & l'vne imaginatiue, & l'autre sans imagination, pour ce qu'il estime que toute nature animee soit incontinent & sensitiue & imaginatiue: pour cela n'aura-il pas plus d'aparence à demander qu'on lui suppose pour veritable, que tout ce qui a ame soit ou raisonnable ou irraisonnable, en discourant auec gens qui ont opinion que rien n'ait sentiment qui n'ait quand & quand aussi entendement, & qu'il n'y ait pas vne espece d'animal qui n'ait quelque maniere d'opinion, & quelque discours de raison, tout ainsi qu'il a le sentiment &
B l'appetit de nature: car la nature, que lon dit veritablement faire toutes choses pour quelque cause, & à quelque fin, n'a point fait l'homme sensitif pour simplemēt sentir passiuement: ains comme ainsi soit qu'il y ait innumerables choses qui lui sont propres, & d'autres qui lui sont contraires, il ne pourroit pas durer ni subsister vn moment de temps, s'il ne sauoit se seruir & acommoder des vnes, & se garder des autres. Or est-il que le sentiment donne à tout animal la conoissance autant de l'vn comme de l'autre egalement, mais la discretion puis apres, qui acompagne le sentiment de receuoir ou prochasser ce qui leur est profitable, ou bien de fuir & reietter ce qui leur est pernicieux & dommageable, il n'y auroit aparence quelconque de dire que les animaux l'eussent, s'ils n'auoient aussi ensemble quelque moien & aptitude naturelle de discourir, de iuger, de comprendre & de retenir: & à ceux à qui vous aurez de tout poinct osté le pouuoir attendre, se souuenir, choisir, se prouuoir & preparer, & outre l'esperer, le craindre, le desirer, & le refuser, à ceux là ne seruira
C plus de rien auoir des yeux ni des oreilles, ni aucun autre sens naturel, ni apprehension ou imagination, atendu qu'elle n'aura pas le moien d'en vser ni de s'en seruir: & vaudroit mieux qu'ils en fussent de tout poinct destituez & priuez, que de pouuoir souffrir trauail, douleur & tristesse, & n'auoir pas dequoy s'en defendre & s'en garder: combien qu'encore y a-il vn discours du philosophe naturel Straton, par lequel il monstre qu'il n'est pas possible de sentir mesme, sans quelque discours de raison. Car nous courons bien souuent de l'œil des lettres, & oyons le son des paroles qui nous donnent aux aureilles, sans que nous les entendions ni comprenions, & nous fuyent, pourautant que nostre entendement est ailleurs, lequel reuenant à soy court apres & tasche à les reprendre, repassant & repetant vn chascun
„ poinct: à l'occasiō dequoy il n'a pas anciennemēt esté mal dit, l'Entendemēt void,
„ l'entendemēt oyt, tout le reste est sourd & aueugle: comme s'il vouloit dire, que le souffrir des yeux ou des aureilles ne fait pas le sentiment, si l'entendement n'y est.
D Et pourtant Cleomenes Roy de Lacedæmone estant quelque iour à vn festin en Egypte, où il fut recité quelque composition qui agrea fort à la compagnie, comme
„ on lui demandast ce qu'il lui en sembloit, & s'il l'auoit pas trouuee bien faite, Ie
„ m'en rapporte à vous, dit-il, & vous en laisse le iugement, car quant à moy, mon en-
„ tendement estoit cependant au Peloponese, de maniere qu'il est donc necessaire, que toute creature qui a sentiment, ait aussi ensemble discours & entendement, puis que par l'entendre nous venons à sentir naturellement. Mais posons le cas que le sentiment n'eust point besoin de l'entēdement pour exercer sa function & son operation naturelle, apres que le sentimēt a fait le deu de son office, qui est de discerner ce qui est propre & commode à l'animal, & ce qui lui est contraire: cela passé, qu'est-ce qui en cōserue la memoire, qu'est-ce qui craint les choses nuisibles & offensiues & qui desire & appete les agreables & vtiles, & qui cerche le moien de les auoir &

& aptitude naturelle de discourir, iuger, comprēdre, retenir, fuir leur dommage & aimer ce qui n'est imaginaire, comme les Stoiques l'ēstimoyent: ce qu'il deduit pour donner entree à la dispute principale, car en vain disputeroit on quels animaux sont les plus auisez, si prealablement il ne constoit qu'iceux ont apprehension, memoire & adresse.

Puis que l'entēdement oit & void, & les animaux voyēt & oyent auec telle viuacité: s'ensuit qu'ils ont quelque sorte de discours acommodé à leur nature.

La memoire que le createur leur a dōnee, item la prouidēce de l'auenir est vn tesmoignage de quelque sens interieur.

iouir, quand elles ne sont pas presentes? Qu'est-ce qui prepare des forts & des retraites, des engins à prendre, ou au contraire des ruses pour eschaper quand on est pris? Et toutefois ils nous rompent la teste à force de definir à tout propos en leurs Introductions que c'est que πρόθεσις, c'est à dire, propos deliberé, designation de mettre à effect. Que c'est que entreprise, ἐπιβολή, appetit deuant appetit. Que c'est que παρασκευή, prouision, action deuant action. Que c'est que μνήμη, memoire, comprehension d'vne propositiō affirmatiue ou negatiue passee, dōt la verité presente a esté autrefois comprise par le sentiment: car de toutes ces choses là, il n'y en a pas vne qui ne soit raisōnable, ie veux dire, qui ne procede du discours de la raison, & neantmoins toutes conuienent & se treuuent en tous animaux. Comme aussi ils definissent ἔννοιας, pensee, intelligence reseruee & mise à part: & pensement διανόησις, intelligence qui est encore en mouuement: & les passions communement & en general, mauuais iugemens & fausses opinions. C'est merueille donc comment ils passent par dessus tant d'effects & tant de mouuemens que lon void es animaux, les vns procedans de courroux & de cholere, les autres de peur, voire de ialouzie & d'enuie, & qu'ils ne s'auisent pas que eux mesmes punissent leurs chiens & leurs cheuaux quād ils leur font des fautes, & si ne le font pas en vain à la volee, ains en intention & volonté de les rendre plus sages, leur imprimant vne desplaisance procedant de douleur, laquelle nous appellons repentance. Quant est aux voluptez, celle qui se reçoit par les oreilles ils l'appellent enchantement, & celle qui se reçoit par les yeux esblouissement: ils vsent de l'vne & de l'autre sorte alencontre des bestes, car c'est chose certaine que les cerfs & les cheuaux s'esiouissent d'ouir le son des fleutes & des aubois, & fait on à force sortir de leurs trous les cancres squinades auec des trompettes & clairons: aussi dit-on que l'alose oyant des hommes chanter & battre des mains les vnes contre les autres, vient au dessus de l'eau & en sort dehors: d'auantage le duc estant enchanté à voir des personnes qui se resiouissent à baller & danser, se laisse prende en les cuidant contrefaire, & remuant les espaules à la cadence comme eux. Et quant à ceux qui parlent de cela si lourdement & si impertinemment, que de dire que les animaux ne se resiouissent, ni ne se courroucent, ni ne craignent point, que l'arondelle ne fait point de prouision, & que l'abeille n'a point de memoire, mais qu'il semble seulement que l'arondelle vse de prouoyance, que le lion semble se courroucer, & la biche trembler de peur, ie ne say pas qu'ils respondroient à ceux qui leur mettroient en auant, qu'il faudroit donc aussi dire, qu'ils ne voyent & qu'ils n'oyent point, & qu'ils n'ont point de voix, mais seulemēt qu'il semble qu'ils voyent, & qu'ils oyent, & qu'ils ont voix: & brief qu'ils ne viuent pas, mais qu'il semble qu'ils viuent: car dire l'vn ne seroit pas plus contre toute manifeste euidence, que l'autre. * SOCLARVS. Ie suis bien de ceste mesme opinion, Autobulus: mais de comparer les mœurs, les vies, les actions, & les deportemens des hommes à celles des bestes, outre ce que ie voy en cela beaucoup d'autre indignité, encore ne puis-ie entendre comment la nature leur auroit baillé le commēcement de la raison, veu qu'elles ne peuuent atteindre à la fin qui est la vertu à laquelle la raison se refere, attendu qu'il n'y a piece d'elle qui monstre aucun signe qu'elle y tēde, qu'elle y profite, ne qu'elle en ait enuie. AVTOBVLVS. Voire mais cela ami Soclarus, ne semble pas estrāge ni hors de verité à ces mesmes Stoiques là: car ils mettent l'amour & la charité naturelle que nous auons enuers ce qui est engendré de nous, pour le fondement de la societé ciuile, & de la iustice: mais combien qu'ils la voyent bien euidente & bien puissante es bestes brutes, si est-ce toutefois qu'ils nient fort & ferme qu'elles aient aucune part en la iustice: & qui plus est les mules & mulets n'ont point faute des instrumens requis à la generation, car nature leur a donné aux masles les membres masculins, & aux femelles des matrices, & si sentent en les emploiant, la mesme volupté que les autres animaux, & toutefois ils ne

Il refute l'opinion des Stoiques par la consideration de leurs propres definitions: attēdu que l'effect d'icelles apparoit suffisammēt es animaux.

Il les rēbarre par leurs propres deportemens enuers les animaux.

*v. Soclarus repliquant à la resolution precedente, obiecte qu'on ne peut dire les animaux auoir cōmencement de raison, veu qu'ils ne peuuent atteindre à la fin d'icelle qui est vertu, à quoy Autobulus respond & satisfait par diuers argumens, distinguant les bestes brutes d'auec les hommes par la consideration de raison simple, droite & parfaite, & les bestes mesmes les vnes d'auec les autres par leurs naturels diuers & excellēs, esquels les vnes surpassent les autres, comme au contraire il y en a certaines plus violentes, iniustes & brutes, que d'autres, charitables & auisees: ce qu'il prouue par diuers exemples.

A ne peuuent arriuer à la fin de generation. Et d'autre part pren garde, que ce ne soit vne lourdise digne de moquerie à tels philosophes, de maintenir que vn Socrates & vn Platon ne soient de rien moins vicieux que le plus meschant esclaue qui se pourroit trouuer au monde, & dire qu'ils soient tout autant ou fols, ou luxurieux, ou iniustes, pour ce que tous pechez leur sont égaux, & puis accuser que la source de vertu ne soit pas pure ne parfaite en elles, comme si ce n'estoit pas vn defaut & vne imbecillité de raison, mesmement qu'ils confessent eux mesmes estre imperfection d'vsage de raison, dont toutes les bestes sont pleines, car nous voions manifestement qu'il y a en aucunes de la couardise, de l'intemperance, de l'iniustice, & de la malignité. Or celui qui afferme que ce qui n'est pas apte ni habile à receuoir droite raison, ne soit pas simplement capable de raison, premierement c'est tout autant comme s'il maintenoit que le singe ne fust pas capable de laideur, ni la tortue de tardité, dautant que ces animaux là ne sont pas susceptibles de beauté ni de B vistesse. Et puis il n'entend pas la difference qu'il y a entre raison droite, & raison simple, raison simplement vient & procede de nature, mais droite raison vient de soin, d'estude & de diligence: & pourtant toutes creatures qui ont ame sensitiue sont capables & susceptibles de discipline par le moien de ceste faculté de discourir & de raisonner: mais ceste droite raison que nous cerchons, qui n'est autre chose que la Sapience, ils ne sauroient pas nommer vn seul homme qui oncques l'ait euë, comme il y a difference de veuë a veuë, & de vol à vol, par ce que vn esparuier void bien autrement que ne fait vne fourmis, & autrement vole l'Aigle que ne fait pas la perdris: aussi toute creature qui a capacité de raison n'a pas la viuacité ni la promptitude de pouuoir penetrer iusques à la cyme. Car on void es animaux assez de signes tous manifestes de iustice en societé, de hardiesse, de ruze & de finesse en leurs prouisions, & en leurs mesnages, comme au contraire aussi y void-on des indices de violence iniuste, de lourderie & de sottise, comme tesmoigne ce qui a mainte-C nant esmeu la contétion de dispute entre nos ieunes hommes, par ce que tous deux suposent que naturellement il y a difference: mais les vns maintienent qu'il y a plus d'auancement à la vertu es animaux de la terre, & les autres es animaux de la mer: ce qui est bié manifeste qui voudra comparer les cigognes aux cheuaux de riuiere, par ce que les vnes nourrissent leurs peres quand ils sont deuenus vieux, & les autres les tuent, pour pouuoir saillir & couurir leurs meres: & aussi qui cófferera les pigeons auec les perdris, par ce que les pigeons cassent les œufs, & tuét quelquefois les femelles cependant qu'elles couuent leurs œufs, dautant qu'elles ne les veulent pas alors endurer ni receuoir, là où les perdris masles prenent sur eux part de la sollicitude de couuer les œufs, & les eschauffent à leur tour, & qui plus est, sont les premiers qui apportét la becquee à leurs petis quand ils sont esclos, & si d'auenture la femelle demeure trop hors du nud, le masle la bat à coups de bec, & la contraint de retourner à ses œufs & à ses petis. Et Antipater qui reproche aux asnes & aux moutons leur D ordure & negligence de se tenir nettement, ne say comment il a oublié à parler des onces & des aródelles, car les onces cerchét vn lieu à l'escart pour vriner, & y cacher vne pierre fine, qui s'engendre de leur vrine, & s'appelle Lyngurion: & les aródelles enseignent à leurs petis à se tourner le derrierre pour ietter hors de leur nid leur fiante. Et puis pourquoy est-ce que nous ne disons pas que vn arbre soit plus ignorant qu'vn autre, comme nous disons bien qu'vn mouton est plus simple qu'vn chien, ni que vne herbe soit plus timide qu'vne autre, là où nous disons bien que le cerf est plus couard que n'est le lion? & tout ainsi qu'entre les choses immobiles, nous ne dirions iamais que l'vne fust plus tardiue que l'autre, ni entre celles qui ne rendent son quelconque, que l'vne eust la voix plus gresle ni plus grosse que l'autre: aussi ne dira lon iamais l'vne plus rusee, ni plus lourde, ni plus grossiere, ni plus intemperante que l'autre, sinon entre celles qui par nature ont quelque habilité & aptitude à vser

Difference de raison simple, droite & parfaite.

Differéce entre les animaux.

Exemples de ceste difference.

1. Es cicongnes & cheuaux de riuiere.

2. Es pigeons & perdris.

3. Es asnes & moutons opposez aux onces & aródelles.

Autre preuue tresferme, prinse de la commune faço de parler.

VI. Autobulus preuiẽt l'obiectiõ qu'on pouuoit faire de la suffisance de l'hõme à comparaisõ des bestes, & mõstre que de cela lon ne peut inferer qu'icelles n'ayẽt du tout point de discours ni de raison naturelle: & tourne l'argument au cõtraire, monstrant au reste quel peut estre ce discours des bestes.

du discours de la raison, mais ceste puissance estant donnee aux vns plus, aux autres E
moins, c'est cela qui fait la difference. VOIRE-mais il n'y a point de comparaison, dira quelqu'vn, de l'homme auec les bestes, tant il les auance & precede en toute subtilité d'entendement, en iustice & equité de ciuile societé : aussi, luy diray-ie, mon ami, y en a il plusieurs qui en grandeur & force de corps & legereté de pieds, en vigueur des yeux, & subtilité de l'ouyë, laissent derriere tout tãt d'hommes, qu'il y a au monde, mais pour cela ce n'est pas à dire que l'homme soit impotent de pieds ni de mains, qu'il soit aueugle ni sourd : & ne nous a point la nature priué de grandeur de bras & de corps, & toutefois ce n'est rien de nostre force, au pris de celle des Elephans & des Chameaux. Semblablement aussi dirons-nous des animaux, s'ils discourent plus lourdement & plus grossement que ne fait l'homme, ce n'est pas à dire pourtant qu'ils n'aient du tout point de discours ni de raison naturelle : car ils en ont, mais elle est foible & trouble, ne plus ne moins qu'vn œil qui est obscurci & terni. Et si n'estoit que ie m'attens tresbien que nos ieunes hommes qui sont F
doctes, studieux, & bien versez es liures anciens, nous allegueront tantost vn nombre infini d'exemples, l'vn de la terre & l'autre de la mer, ie ne me pourrois pas tenir que ie ne vous recitasse des exemples & des preuues innumerables, tant de naturelle subtilité que de docilité des bestes, que la belle cité de Rome nous bailleroit aisément à puiser à seaux & à baquets abondamment des ieux & spectacles que font faire en pleins Theatres les Empereurs.

VII. Autre argumẽt, pour prouuer que les bestes ont entendement, discours & raison: c'est qu'il se trouue des cheuaux & des chiẽs enragez : lequel accident presupose que tels animaux ont sens & entendement, puis qu'icelui vient à se tourner ainsi.

MAIS laissons ceste matiere toute fresche & entiere à ces ieunes gens, pour tantost embellir leur discours, & orner leur eloquence, & cependant ie veux à loisir examiner & considerer vn poinct auec toy: car i'estime qu'en chasque partie & puissance naturelle de nostre corps, il peut auenir quelque defectuosité ou mutilation & maladie, comme en l'œil aueuglement, en la cuisse le clocher, en la langue le beguoyer, & ce qui est propre à vne partie n'auient point à l'autre, parce que lon ne peut dire qu'vne partie soit deuenue aueugle qui n'a iamais eu puissance de voir, ni boiteuse qui ne fut iamais ordõnee pour che- G
miner, & n'y a homme qui iamais appellast begue ou parlant gras vne chose qui n'a point de langue, ou qui ne rend point de son: au cas pareil aussi ne pourroit on proprement & veritablement appeller fol, furieux ou enragé, ce qui de sa nature n'est pas capable d'entendement, de discours, ni de raison: car il est impossible que vne partie se puisse dire interessee ni maleficiee qui n'a iamais eu l'aptitude, ne la puissãce naturelle de receuoir diminution, ou priuation, ou mutilation, ou totale destruction: & toutefois ie ne doute point que tu n'ayes quelquefois veu des chiens enragez, quant à moy i'ay veu des cheuaux qui l'estoient, & y en a qui disent dauantage que les bœufs mesmes enragent, & les regnards, comme les chiens: mais l'exemple des chiens, qui est sans aucune doute, suffit, & porte tesmoignage que ceste espece de beste a sens & entendement, & non pas petit, mais quand il auient qu'il se trouble & qu'il se confond, alors leur vient la maladie que lon appelle la rage & folie, là où on n'aperçoit point qu'ils aient la veuë ni l'ouie alteree. Mais ainsi comme d'vn hõ- H

Comparaison par laquelle il esclaircit l'argument precedent.

me trauaillé d'humeur melancholique, & transporté hors de son bon sens, qui diroit que son entendement ne fust point tourné, & sa ratiocinatiõ déuoyee, & sa memoire gastee, il seroit fort impertinẽt, pource que l'ordinaire & la coustume des fols & furieux nous monstre euidemment qu'ils sont hors d'eux mesmes, & ont perdu tout discours de raison: aussi celui qui cuideroit que les chiens enragez souffrissent autre mal qu'vne perturbation & confusion de la partie qui parauant souloit en eux imaginer, discourir & souuenir, de maniere que quand ils sont fols & espris de la rage, ils ne conoissent plus les personnes que plus ils cherissoient, & fuyent les lieux où plus ils souloient hanter & demeurer, & ne voyent pas ce qui se presente deuãt eux: celui là me sembleroit opiniastre contre la verité, à faute de comprendre ce qui de là s'en ensuit.

SOCLA-

A SOCLA. Il m'est auis que ta coniecture est bonne. Mais les philosophes Stoiques & Peripatetiques resistent fort & ferme alencontre de ce propos là, disans que la iustice ne pourroit auoir autrement naissance, & que du tout il seroit impossible de soustenir qu'il y eust iustice en ce monde, si lon confesse que les bestes soient aucunement capables de raison: par ce qu'il est necessaire ou que nous commettions iniustice en ne les espargnant pas, ou si nous ne nous en seruons à nostre nourriture, que nostre viure en demeure miserable & destitué des choses dont il ne se peut bõnement passer, & brief que nous viuions vne vie sauuage & agreste, si nous reiettõs les profits & commoditez que nous receuons des animaux. Car ie laisse les milliers innumerables de Troglodytes & Nomades, qui ne conoissẽt autre nourriture, que la chair seule, & non autre chose: mais nous qui semblons mener vne vie douce, ciuile & humaine, quelle sorte d'ouurage nous restera plus à faire en la terre, quelle en la mer? quel mestier à exercer parmi les montagnes? quel ornement & embellissement y aura il plus de nostre vie, si nous prenons ceste leçon pour vraye, qu'il nous faille respecter les animaux, & vser de toute equité enuers eux, comme estans raisonnables, & de mesme extraction que nous? certainement il seroit bien mal-aisé de le dire. Il n'y a donc response ni solution quelconque à ceste doute & difficulté qui oste ou l'humanité, ou la iustice de la vie de l'homme, si nous ne gardons l'ancienne borne & loy qui separe, comme dit Hesiode, les natures, & distingue à part l'vn de l'autre les deux genres,

VIII. Soclarus oppose à cela de la part des Stoiques & Peripateticques, que si les bestes sont aucunement capables de raisõ, il faut de deux choses, ou que les hommes soiẽt extrememẽt iniustes en meurtrissant les animaux qui les conduisent de si[?] p[?]es: ou que la vie humaine soit priuee de toutes commoditez, s'il faut ainsi respecter les bestes brutes.

B

Manger l'vn l'autre est propre des oiseaux,
Des animaux de la terre & des eaux,
Car point n'y a parmi eux de iustice,
Aux hommes seuls Dieu en donna notice.

Au poeme intitulé les Œuures.

Or puis qu'ils ne peuuent vser de iustice enuers nous, il est tout certain qu'aussi ne pouuons nous vser d'iniustice enuers eux: & ceux qui reiettent ceste conclusion & resolution, ne laissent vsage quelconque, non pas le chemin simplement par où la iustice peust entrer parmi nous. AVTOBVLVS. Certainement, ami, tu as bien dit cela au gré & selon le cœur de ces hommes là, toutefois si ne leur faut-il pas ainsi conceder, ni faire comme lon fait aux femmes qui sont en trauail d'enfant, ausquelles on attache quelque drogue pour les aider à se deliurer vistement de leurs enfans, en concedant à ces philosophes là, qu'ils enfantent ainsi facilement & sans peine la iustice, attendu mesmement que es poincts les plus importans de toute la philosophie, eux ne veulent pas donner ni coceder à Epicurus vne si petite & si legere chose, comme est la moindre declinaison & deuoyement d'vn seul atome, c'est à dire, des petis corps indiuisibles, pour lui laisser introduire en ce monde les estoilles, les animaux & la fortune, & pour sauuer nostre liberal arbitre: car il faut prouuer & demonstrer ce qui est douteux, ou supposer ce qui est de soy tout manifeste, non pas cest article touchant les animaux, pour establir la iustice, puis qu'on ne leur concede point, ni eux ne le demonstrent point autrement: car il y a vne autre voye & autre chemin pour amener la iustice entre les hommes, qui n'est ne si dangereux ne si roide, ni ne passe à trauers la subuersion & destruction des choses toutes euidentes, ains par vn autre sentier plus doux, que mon fils, l'vn de tes familiers, Soclarus, l'aiant apris de Platon, enseigne à ceux qui ne veulent point opiniastrement contester, ains suiure la raison, & apprendre. Car que l'homme ne soit pas totalement exempt & net d'iniustice, en traitant les animaux ainsi comme il fait, Heraclitus & Empedocles le reçoiuent comme veritable, & se plaignans en plusieurs endroits, & reprochans à la nature, qu'elle est vne force & vne guerre qui procede par contrainte, qui n'a rien de simple, ni de pur & de net, ains fait ses operatiõs auec plusieurs & iniustes accidens, attendu qu'ils tienent que la generation mesme se fait auec iniustice, par conionction du mortel auec l'immortel, s'esiouissant ce qui est

C

D

IX. Autobulus respõd que les philosophes ia nommez presupposent plus qu'il ne faut en cela: & que cõme les hõmes ne se sauroient entierement sauuer du crime d'iniustice au rude & cruel traitement qu'ils font à tous animaux indifferemment, ils pourroient tenir le milieu, s'aidans des vns & espargnãs les autres, suiuant la doctrine de Pythagoras.

engendré d'oster & arracher cõtre nature les membres à ce qui l'engédre: toutefois E cela semble vn peu trop cru & trop aspre. Mais il y a vne autre conciliation & solution plus gracieuse, qui n'oste pas du tout l'vsage de la raison aux animaux, & sauue la iustice en ceux qui en vsent ainsi qu'il apartient: laquelle moiène voye atant iadis esté introduite par de bons & sages hommes, a depuis esté reiettee & de tout point destruite par la conspiration de la gourmandise & de la friandise, encore l'a depuis voulu remettre sus Pythagoras, enseignant aux hommes à se seruir des bestes, & en tirer vtilité, sans vser d'iniustice, ni leur faire tort. Car ceux qui punissent & font mourir les bestes sauuages qui n'ont aucune societé ni communicatiõ auec l'homme, ains lui font beaucoup de dommage, ceux là ne commettent aucune iniustice: aussi ne font pas ceux qui dressent & qui domtent les priuees & familieres, en se seruant d'elles, & les emploiant aux seruices où elles sont de leur nature plus propres, comme cheuaux, asnes, bœufs, & taureaux, lesquels Prometheus en vne tragædie de Æschylus dit, nous auoir esté donnez par Iupiter pour nous seruir & aider en nos labeurs: ni ceux qui vsent des chiẽs pour garder leurs troupeaux de chéures & de brebis: ni ceux qui en tirent le laict, ou en tondent la laine, mesmement de celles qu'ils paissent & qu'ils nourrissent: car ce n'est pas à dire que lon destruise ni que lon ruine la vie des hommes, s'ils n'ont les plats pleins de poissons, & les foyes des oyes, & s'ils ne decoupent par pieces les bœufs & les cheureaux pour faire leurs festins, & si pour passer leur temps aux ieux des Theatres, ou se donner du plaisir à la chasse, ils ne cõtraignent les vnes de combatre à eux maugré qu'elles en aiẽt, & ne font mourir les autres qui n'ont point de defense, & ne leur peuuent faire aucune resistance. Car celui qui se veut iouer & prendre son plaisir, il faut par raison, ce me semble, qu'il le face auec ceux qui se iouënt, & s'esiouïssent du mesme passe-temps comme luy: non pas faire comme disoit Bion, que les petis enfans se iouoient à ietter des pierres aux grenouilles, mais que les grenouilles ne prenoient point de plaisir à ce ieu là, dautant qu'elles en mouroient à bon escient: aussi ne faudroit-il pas chasser G ne pescher pour prendre plaisir de la douleur, & encore moins de la mort d'autruy, ni à emmener les fans & les petis à leurs meres, chose qui est pitoyable à voir, car ce ne sont pas ceux qui vsent des bestes qui commettent iniustice, mais ceux qui en abusent outrageusement, sans respect quelconque, & cruellement.

Comment lon se peut seruir des animaux sans leur faire tort.

Pourquoy les animaux nous ont esté donnez.

Iniquité des chasseurs qui en se iouant font mourir à bon escient les animaux.

x. La dispute precedente cesse par la venue des chasseurs qui dõne entree à la seconde partie de ce discours, en laquelle Aristotimus plaide pour les animaux terrestres.

SOCLARVS. Arreste toy vn petit, Autobulus, & remets à vne autre fois ton accusation: car ie voy venir plusieurs ieunes hommes tous grands chasseurs, & aimans le deduit de la chasse, lesquels ils ne seroit pas aisé de remettre à vne autre assignatiõ, & si n'est ia besoin de les ennuyer. AVTOBVLVS. Tu dis la verité, & trouue bon ton auis. Ie conois bien Eubiotus & mon neueu Ariston, & les deux enfans de Dionysius de la ville de Delphes, Æacides & Aristotimus, & puis Nicander fils de Euthydamus,

Tous entendus à la chasse de terre,

comme dit Homere. Et pour ceste cause ils serõt tous du costé d'Aristotimus: com- H me aussi au cõtraire, ces autres-ci qui sont nez dedans les Isles, ou bien au long de la marine, Heracleon de la ville de Megare, & Philostratus de l'Isle d'Eubœe,

Se conoissans au fait de la marine,

suiuent & acompagnent ton Phædimus.

De Tydides on ne sauroit iuger,
Desquels plustost il se voudra renger.

i'entens d'Optatus nostre compagnon d'aage, qui souuent a honoré Diane des primices de la chasse, tant des montagnes que de la marine: aussi l'appelle lon tantost Agrotera, cõme qui diroit champestre, à cause de la chasse des forests & des chãps: & tantost Dictynna, c'est à dire, aimant les filets, à cause de la chasse de la mer. Voile-ci venir droit à nous, comme celuy qui ne se veut renger plustost d'vn costé que

de

A de l'autre. Ne coniecturons nous pas bien Optatus, que tu seras arbitre & iuge commun entre ces ieunes gens? OPTATVS. Tu as fort bien deuiné, Autobulus, car il y a desia long temps que la loy de Solon est abolie, laquelle punissoit celui qui en vne sedition ciuile ne se ioignoit à l'vne des parties. AVTOBVLVS. Vien donc ici te seoir aupres de nous, afin que si nous auons besoin de tesmoignage, il ne nous faille point aller fueilleter les liures d'Aristote, par ce que nous nous en raporterons & tiendrons à ce que tu en diras, pour la grande conoissance que tu en as, & ainsi nous iugerons iustement & veritablement. Or sus ieunes Seigneurs, auez vous fait quelque accord entre vous, touchant l'ordre à qui il touchera de parler le premier? PHAEDIMVS. Oui, Soclarus, nous en auons assez longuement debatu, & à la fin le sort, enfant de la fortune, comme dit Euripides, a voulu que la cause des bestes de la terre fust la premiere plaidee deuant celles des bestes de la mer. Il est donc temps, Aristotimus, que tu commences à parler, & nous à ouir.

B *En cest endroit y a vne grande defectuosité en l'Original Grec, qui ne se peut remplir sans le secours de quelque vieil exemplaire.*

LE barreau est pour ceux qui plaident. Les autres perdent leur semence & geniture, en courãt apres leurs femelles lors qu'elles sont prestes à faire leurs petis. Et y a vne espece de mulets, que lon appelle Pardiens, qui se nourrissent de leur morve. Le poulpe se mange soy-mesme demeurant tout l'hyuer,

En maison froide, & vie miserable.

tant il est paresseux, grossier & gourmand, ou le tout ensemble. C'est pourquoy Platon en ses loix defend, ou plus tost souhaite que les ieunes gens ne s'adonnent point à la chasse de mer, d'autãt qu'il n'y a point de preuue de hardiesse ni d'exercice d'entendement, & n'employe lon point ni la force, ni la vistesse, ni l'adresse du corps à combatre contre les Bars, les Congres ou les Scares, comme lon fait à la chasse de C terre, là où les bestes courageuses exercent la hardiesse de ceux qui les combatent, les ruses aiguisent & excitent la prudence, le soin & la diligence de ceux qui entreprenent de les auoir: les legeres & vistes espreuuẽt la disposition du corps & patience aux labeurs de ceux qui les poursuiuent, & c'est ce qui rend la chasse honneste & recommandable: là où, au contraire, le pescheur n'a rien qui le puisse mettre en reputation d'honneur: aussi ne void on point qu'il y ait eu des Dieux qui se soient fait appeller Congroctonos, comme qui diroit, tueur de Congres, ne qui en aient fait gloire, comme lon nomme Apollon Lycoctonos, qui signifie tueur de Loups: ni Triglobolos, c'est à dire, tirant aux Rougets barbez, comme lon surnomme Diane Elaphebolos, c'est à dire, tirant aux cerfs. Et n'est pas de merueille, par ce que mesme il est plus honorable à vn gentilhomme de prẽdre vn sanglier, vn cerf, ou cheureul, voire vn liéure, que non pas de l'acheter: & au contraire il lui est plus hõneste d'aller à la place acheter vn Thon, vne Langouste, ou vn Boniton, par ce que leur couardise, faute de sens, de conduite & d'entendemẽt, en rend la prise vile, mais nõ louee, D requise ni estimee. MAIS en somme, pour ce que les preuues & argumens, dont les philosophes vsent pour prouuer que les bestes ont quelque discours & vsage de raison, sont leurs elections de preferer vne chose à vne autre, leurs prouisions & preparatifs, leurs souuenances, leurs affections, le soin qu'elles ont de leurs petits, leurs reconoissances vers ceux qui leur font du bien, leurs haines & rancunes alencontre de ceux qui leur ont fait du mal, l'industrie de trouuer les choses qui leur sont necessaires, aparence de vertu, comme de hardiesse, d'equité, de temperance & de magnanimité. Considerons les animaux maritimes, si nous y verrons rien qui soit de tout cela, sinon vn bien peu de ressentiment en quelques vns, encore fort obscur & fort difficile à aperceuoir, quelque diligence que lon face de le recercher, là où aux terrestres on en peut voir & remarquer infinis exemples, & preuues toutes euidentes, claires & certaines en chascune d'icelles vertus. Premierement voyons les pre-

XI. Aristotimus monstre que la chasse des animaux terrestres est plus noble que des aquatiles, à cause que la prudece, la hardiesse, l'adresse, la patience & la force y aparoissent trop plus qu'en la chasse des eaux: item que les Dieux mesmes par leurs epithetes conferment cela: dauantage que c'est honneur à vn gentilhomme de prendre à la chasse de la sauuagine ou gibier, & acheter du poisson: au contraire il se denigreroit de chasser aux poissons & acheter du cerf ou vn liéure au marché.

XII. Entrant en plus euidẽte preuue, & specifiant les parties de la raison, il monstre que les animaux de la terre en ont l'vsage & non ceux des eaux: ce qu'il esclaircit par diuers exemples considerez par ordre.

1. Les preparatifs des Taureaux.

Des Sangliers & Elephans. misses & preparatifs, que font les Taureaux auant que d'entrer au combat, comment E ils iettent & respandent la poussiere alentour d'eux, & les sangliers quand ils aguisent leurs defenses, & les Elephans, pource que l'vne de leurs dents, auec laquelle ils fouillent, arrachent & tondent les herbes, plantes & racines, dont ils se nourrissent, en est ordinairemẽt mousse, vsee & espointee, ils contregardent tousiours l'autre pointue & affilee, pour s'en seruir aux combats: & le Lion, quand il chemine par Du Lion. les champs, marche tousiours auec les pieds clos, pour cacher ses ongles au dedans, de peur qu'estans vsez ils ne vienent à perdre leur pointe, & aussi de peur qu'il ne laisse aucune conoissance à ceux qui le suiuent à la trace: car à peine trouuerez vous iamais la trace de l'ongle du lion, ains seulement de petites marques de son pied bien peu aparentes, afin que ceux qui vont apres les faillent, & ne les puissent rencontrer. De l'Ichneumon. Vous auez assez oui dire de l'Ichneumõ ou rat de Pharaon, cõment il s'arme ne plus ne moins que feroit vn champion qui iroit pour combatre en champ clos, tant il munit son corps, l'enduit & le crouste tout alentour d'vn fort halecret ou cuirasse F 2. Les prouisions des hirondelles. de limon, quand il veut combatre le crocodile. Nous voyons tous les iours les prouisions que font les hirondelles auant que faire leurs petis, comment elles mettent dessous premierement les plus gros & plus durs festus, pour faire le fondement, & puis y en entrelassent d'autres plus deliez: & s'ils voient que leur nid ait besoin de limon gluant & collant, elles volent à fleur d'eau sur les eaux des riuieres ou de la mer, mouillans vn petit leurs æles, tant qu'elles en soient seulement vn peu moites, & non pas chargees d'humidité, & puis prenans de la poussiere, elles en plastrent & lient ce qui se lasche en leurs nids, ou qui menasse de ruine: & quant à la forme & figure, elles ne le font point à plusieurs faces ni à plusieurs encogneures, ains egalement vnis par tout, approchant le plus qu'elles peuuent de la forme ronde, comme est vne boule, pour ce que c'est la plus propre pour faire tenir fermement, & la plus capable au dedans, & qui dõne moins de prise aux autres bestes qui leur voudroient G 3. Les ouurages de l'aragnee. courir sus du dehors. Et les ouurages de l'aragnee, dont les femmes ont pris le patrõ pour ourdir leurs toiles, & les chasseurs pour brocher leurs pans de rets, sont grandement à esmerueiller pour plusieurs raisons: premierement pour la subtilité des filets, qui ne sont point distincts l'vn de l'autre, ni rengez tout du long, comme l'estaim à la tissure d'vne toile, ains s'entretienent, comme vne taye toute vnie, collee auec ie ne say quelle humidité gluante, qui est imperceptiblement meslee parmi, & puis le taint & la couleur qui fait paroir de loin que ce ne soit qu'vn air espais & obscur, afin que moins on s'en aperçoiue: mais sur tout la conduite & le gouuernement de celle machine & panthiere, quand quelque bestiole de celles qui s'y peuuent prendre vient à donner dedans, elle le sent incontinent, & fait aussi tost tirer & amener tout le pan de rets ensemble, comme sauroit faire le plus habile & le plus suffisant veneur qui soit au monde: tout cela, pource qu'on le void, & qu'il se presente tous les iours deuant les yeux, on le croit: autrement on estimeroit que ce fust 4. L'adresse des Corbeaux de Barbarie. vne fable, aussi bien que celle des corbeaux de la Barbarie, lesquels quãd ils ont soif, H & que l'eau où ils veulent boire est trop basse, ils iettent des pierres dedans pour la faire monter iusques à telle hauteur qu'ils y puissent ataindre. Aussi me suis-ie quel- D'vn certain chien en vn nauire. quefois grandement esmerueillé, voiant vn chien dedans vne nauire, pendant que les mariniers n'y estoient pas, ietter des petis cailloux dedans vne cruche, qui n'estoit pas du tout pleine d'huile, m'esbahissant comme il pouuoit faire ce discours en son entendement, que l'huile monteroit par force, quand les cailloux qui estoient plus pesans seroient deualez au fond de la cruche, & que l'huile qui estoit plus legere leur Des Abeilles de Candie & des oyes de la Cilicie. auroit cedé la place. Autant en pourroit on dire des abeilles de Candie, & des oyes de la Cilicie: car celles là aians à doubler vne pointe de terre sur la mer qui soit vn peu suiette aux vents, portent sur elles de petites pierrotes pour s'afermir, ne plus ne moins que lon met l'estage au fond des nauires, pour les tenir fermes & droites, afin

que

A que le vent ne les emporte outre leur gré : & celles ci craignãs les aigles qui ont leurs aires dessus les hauts rochers, quand elles veulent trauerser le mont de Taurus, prenent en leur bec chascune vne assez grosse pierre pour brider de ceste façon de mors leurs bouches, pour ce que de leur nature elles sont criardes, & aiment à caqueter, afin que sans ietter aucun son, ni aucun cri elles puissent passer outre la mõtaigne seurement. L'ordonnance mesme que les grues gardent en leur vol fait à esmerueiller grandement, car quand l'air est trouble, & qu'il fait grand vent, elles ne volent pas comme quand il fait beau temps, & que l'air est calme & serain, toutes de front, ou bien en forme de croissant, ains au partir se rengent en triangle, & auec la pointe fendent le vent qui souffle alentour, afin que leur ordonnance rengee ne puisse estre rompue: puis quand elles sont posees en terre, celles à qui il touche de faire le guet la nuict se soustienent debout sur vne seule iambe, & de l'autre pied tienẽt vne pierre en l'air, car le serrer du pied pour retenir la pierre les maintient longuement sans 5. L'ordonnance laquelle les Grues gardẽt en leur vol.
B dormir, & quand elles vienent à lascher la prise, la pierre tombant les esueille: de maniere qu'apres auoir veu cela, ie ne m'esmerueille pas fort d'Hercules, si aiant son arc dessous son aixelle & l'embrassant de son fort & puissant bras,

Il dort tenant sa massue ferree

En sa main droitte estroittement serree.

Cõme aussi peu suis-ie esbahi de celui qui premier s'auisa du moien de faire ouurir vne huytre close, car il l'auoit apris de la ruze du heron, lequel quand il a aualé vne huytre ou vne coquille close, encore qu'elle lui face mal, il l'endure & la tient dedans son gisier, iusques à ce qu'il sent qu'elle s'amollit, & s'ouure pour la chaleur, & lors il la reuomit toute ouuerte, & en tire ce qu'il y a de bon à manger. Quant aux prouisiõs & aux mesnages des fourmis, d'expliquer le tout par le menu il seroit presque impossible, ou à tout le moins bien difficile : mais aussi de passer par dessus, sans en 6. La ruse du Heron. 7. Les prouisions & mesnages des fourmis.
C dire rien du tout, seroit vne trop lasche negligẽce, pour ce qu'en toute la nature n'y a point de si petit miroir qui represente de plus belles & de plus grandes choses, estãt là, comme vne goute pure & nette, la naifue representation de la vertu toute entiere. Là se void l'amitié, la societé: là se void l'image de vaillance & de prouësse en leur patience de labeur: là se monstrent plusieurs semẽces de continence, plusieurs marques de prudence, & plusieurs aparences de iustice. Le philosophe Cleanthes, encore qu'il maintiene que les bestes n'ont point d'vsage de raison, racõte neãtmoins qu'il s'est trouué present à voir vn tel spectacle : il dit qu'il y auoit vn nombre de fourmis qui alloient à vne autre fourmilliere que la leur, portans le corps d'vn fourmi mort: quelques vns de la fourmilliere sortirent au deuant d'eux, comme pour parler à eux: lesquels vn peu apres redescendirent dedans, & puis remonterent, & firent cela par deux ou trois fois, iusques à ce que finalement ils aporterent d'abas vn verm, comme pour la rançon du mort, que les autres chargerent dessus leurs espaules, apres auoir rendu le mort, & s'en retournerent chez eux. Au demeurant c'est chose que tous les iours chascun peut voir à l'œil, l'honnesteté grande dõt
D ils vsent les vns enuers les autres quand ils s'entrerencontrent, commẽt ceux qui ne sont point chargez cedẽt le chemin à ceux qui le sont, & leur font voye pour passer, & comment ils rongent les fardeaux qu'ils ne peuuent porter tous entiers, tant qu'ils les mettent en pieces, afin qu'ils les puissent plus aiseement porter & transporter de lieu à autre, estãs plusieurs. Aratus en ses prognostiques met pour vn signe de pluye, quand ils estendent au dehors à l'air leurs grains & semences pour les euenter, refreschir & seicher:

Où les fourmis de soigneuse maniere,

Portent leurs œufs hors leur creuse tasniere.

combiẽ qu'en ce passage, aucuns ne lisent pas ὠὰ, qui est à dire œufs, mais ἤϊα, comme s'ils vouloient dire leurs biens, c'est à dire les biens qu'ils ont amassez & serrez pour

leur prouision, quand ils voient qu'ils commencent à se moisir, & à sentir le rance, E
& qu'ils craignent qu'ils ne se corrompent & pourrissent: mais la caution & preuen-
tion, dont ils vsent à ronger le grain du froment, surpasse toute imagination de pru-
dence humaine, par ce que le froment ne demeure pas tousiours sec, ni sain, ains s'a-
molit, & se resould & destrempe comme en laict, se tournant à germer & produire:
parquoy de peur qu'il ne deuiene semence & perde sa nature & proprieté de moni-
tion pour leur nourriture, ils rongét le bout par où le germe a acoustumé de sortir.
Quant à moy, ie ne reçoy pas tout ce que disent ceux qui ont fait com me vne ana-
tomie de leurs formillieres, mais ils disent qu'il n'y a pas vne fente toute droite pour
descédre par tout au dedans, & qui soit facile à vne autre beste, ains a plusieurs tours
& retours, par secrettes allees & pertuis obliques, qui se vont à la fin terminans en
trois creux & concauitez, dont l'vne est comme leur maison commune, où ils se tie-
nent tous ensemble: l'autre est leur cellier, où ils serrent & retirent leurs prouisions:

8. La viuacité d'entendemét des Elephans, à qui lon aprend à danser & faire des tours merueilleux.

& la tierce, où ils mettent à part leurs morts. Si me semble que vous ne trouuerez F
point impertinent, si apres les formis nous mettons en auant les Elephans, afin que
mieux nous conoissions la nature de l'entendement, tant es plus grands, comme es
plus petis corps des bestes, & que nous conoissions, que si cela aparoit bien aux v-
nes, il ne defaut point aux autres. Or y en aura il qui s'esbahiront de ce que lon mō-
stre à l'Elephant, & de ce qu'il aprend, ainsi que lon aperçoit par les preuues qu'il en
fait voir es Theatres, comme les cadences d'vn bal, les diuers compartimēs des dan-
ses, qui ne sont pas aux hommes mesmes bien faciles à retenir pour leur subtilité &
grande diuersité, quelque peine qu'ils mettent à s'y exerciter: mais quant à moy, il

9. Les passiōs, affections, adresses & mouuemēs que les Elephans prenent d'eux-mesmes.

m'est auis que ie voy plus clairement la prudence de cest animal es passions, affe-
ctions & mouuemens qu'il prend de lui-mesme, sans qu'on les lui enseigne, comme
estans plus naifs & plus simples: car il n'y a pas long temps qu'à Rome on en exerci-
toit vn bon nombre à se remuer, aller, venir & arrester, de mouuemens & arrests

Quatre exemples plaisans & notables de la subtilité de tels animaux.

fort difficiles, estranges & mal-aisez à demesler: mais entre les autres il y en auoit vn G
plus grossier & plus tardif à comprendre, & à retenir, que les autres, à raison dequoy
il en estoit à tout propos iniurié, tansé & batu ordinairement, il fut quelquefois
1. trouué la nuict à part, repetant sa leçon à la lune, & recordant ce qu'on lui auoit en-
2. seigné. Agnon recite qu'il y a quelque temps qu'en la Syrie on en nourrissoit vn en
vne maison priuee, son gouuerneur auoit par chascun iour certaine mesure d'orge
du maistre de la maison pour le nourrir, mais il lui en soustrayoit & desroboit tous
les iours la moitié: auint que vn iour le maistre de la maison le voulut voir penser,
le gouuerneur adonc lui versa deuant la mesure toute entiere: & l'Elephant le re-
gardant de mauuais œil, separa auec sa trompe, & mit à part la moitié de l'orge, de-
clarant le mieux qu'il pouuoit à son maistre le tort que lui faisoit son gouuerneur.
3. Il raconte aussi qu'vn autre, voiant que son gouuerneur lui mesloit de la terre & des
pierres parmi son orge, pour faire croistre la mesure, s'aprocha du pot où il faisoit H
4. au fouyer cuire sa chair pour son disner, & le lui emplit de cendres. Vn autre estant
importuné & irrité par des petis garçons, qui lui piquoient sa trompe auec des poin-
çons, il en saisit vn par le milieu du corps, qu'il enleua de sorte, que lon pensoit qu'il
le deust creuer, tellement que ceux qui le virent se prirent incontinent à crier, mais
il le remit tout doucement au mesme lieu où il l'auoit pris, & passa outre sans lui fai-
re autre mal, comme iugeant que c'estoit assez de punition pour vn tel enfant, que

Ruse des Elephans sauuages.

de lui auoir fait belle peur. Et quant aux sauuages qui viuent emmi les champs, en
pleine liberté, on en recite des choses merueilleuses, mesmement quant au passage
des riuieres: car le plus ieune & le plus petit d'entre eux, se hazardant pour tous les
autres, passe le premier: les autres le regardent faire de dessus la riue, faisans leur com-
pte, que si lui qui est le moindre & le plus bas, surmonte de sa hauteur la profondeur
de la riuiere, eux qui sont plus grands & plus hauts, n'auront occasion quelconque

de rien

A rien de craindre, & qu'il y aura toute seureté pour eux. Mais puis que ie suis tombé sur ce propos, ie ne veux pas oublier à vous alleguer l'exemple du regnard pour la conformité qu'il y a auec ceste ruze là. Ceux qui ont inuenté les fables, disent, que durãt le deluge Deucalion laschoit la coulombe, quand il vouloit sauoir quel tẽps il faisoit, par ce que s'il faisoit encore tempeste & temps de pluyes, elle s'en retournoit en l'arche, & quand le beau temps fut reuenu, elle s'en vola du tout, & ne retourna plus: mais les Thraciens encore iusques auiourd'huy, quand ils veulent entreprendre de passer quelque riuiere gelee par dessus la glace, ils prenent vn regnard pour leur guide à sonder si la glace est assez forte & puissante pour les porter: ce regnard s'aprochant de la riuiere, aporte l'oreille tout contre la glace, & si par le bruit de l'eau courante dessous la glace bien pres de son oreille il cõiecture qu'elle ne soit pas assez espesse & assez profondement gelee, il s'arreste ou s'en retourne, si on luy permet: au contraire, s'il n'entend point bruire l'eau courante dessous, il passe outre B hardiment. Or ne saurions nous dire que cela soit seulement vne viuacité du sentiment de l'ouye, sans aucun discours de raison: car c'est vne ratiocination & consequence tiree du sens naturel en ceste sorte, Ce qui fait bruit se remue, ce qui se remue n'est pas gelé, ce qui n'est pas gelé est liquide, ce qui est liquide plie sous le faix, & ne tient pas ferme. Les Dialecticiens mesmes tienent que le chien se trouuant en vn carrefour diuisé en plusieurs chemins vse de l'argumentation qui s'appelle suffisante enumeration des parties, discourant ainsi en soy-mesme. Il faut que la beste que ie chasse soit passee par l'vn de ces chemins ci: or n'est-elle pas allee par celui-là, ni par celui-là, elle est donc passee par cestui-ci: car le sentiment du nez ne luy donne intelligence que des premisses, & le discours de la raison luy donne à entendre la necessité de la consequence & de la conclusion. Mais le chien n'a que faire de ce tesmoignage des Dialecticiens, car il est faux & mensonger, par ce que c'est C l'odorement & sentiment du nez qui par la trace du pied, & par la fluxion de l'odeur issant de la beste lui monstre par où elle a fuy, sans se soucier des propositions diuisees ne cõiointes, ni de la suffisante enumeration des parties: mais par plusieurs autres effects, passions, offices & actions qui ne procedent ni du sens de la veuë, ni de celui de l'odorement, ains seulement de l'intelligence & du discours de la raison, peut-on assez aperceuoir & comprendre quelle est la nature du chien, duquel si ie voulois presentement alleguer & deduire deuant vous la creance, l'obeissance, les ruzes, la patience & tolerance de trauaux à la chasse, ie me serois moquer, attendu que vous le voyez, l'experimentez & le pratiquez vous mesmes tous les iours: mais bien allegueray-ie, que durant les guerres ciuiles à Rome, aiant vn citoien Romain esté tué, les meurtriers ne luy peurent iamais couper la teste, que premierement ils n'eussent fait mourir son chien à coups de pointe, qu'ils luy donnerent tout alenuiron. Pyrrhus allant par pays rencontra vn chien qui gardoit le corps de son maistre que lon auoit tué, & entendant des habitans qu'il y auoit desia trois iours qu'il D estoit aupres sans en bouger, & sans boire ni manger, commanda que lon enterrast le mort, & amenast le chien quand & lui, & qu'on le traitast bien. Quelques iours apres on vint à faire la monstre & reueuë des gens de guerre, passans par deuant le Roy qui estoit assis en sa chaire, & auoit le chien aupres de lui, lequel ne bougea aucunement iusques à ce qu'il aperceut les meurtriers qui auoient tué son maistre, ausquels il courut sus incontinent auec grands abois & grande aspreté de courroux, en se retournant souuent deuers Pyrrhus, de maniere que non seulement le Roy, mais aussi tous les assistans entrerent en suspicion grande, que ce deuoient estre ceux qui auoient tué son maistre: si furent arrestez prisonniers, & leur proces fait là dessus, ioinct quelques autres indices & presomptiõs que lon eut d'ailleurs alencontre d'eux: tellement qu'à la fin ils aduouërent le meurtre, & en furent punis. Autant en fit le chien du sage Hesiode, à ce que lon dit, aiant conuaincu les enfans de Ga-

10. La Ruse du Regnard.

Ceste fable du Deluge de Deucalion est procedee des Grecs qui aiãs ouy parler ou leu quelque chose du deluge vniuersel au tẽps de Noé, ont brouillé la verité de l'histoire saincte par leurs mensonges.

11. La creance, l'obeissãce, les ruses, la patiẽce, l'amitié la fidelité & vigilance du Chien.

Exemples notables de la fidelité des Chiens.

1. Du Romain.

2. De Pyrrhus.

3. D'Hesiode.

4. nystor Naupactien d'homicide commis en la personne de son maistre. Mais ce que E nos peres ont veu pendant qu'ils estoient aux estudes à Athenes, est encore plus euident que tout ce que nous auons dit. C'est, qu'vn sacrilege s'estant coulé dedans le temple d'Æsculapius y desroba les plus beaux & les plus riches ioyaux d'or & d'argét qui y fussent, & pensant n'auoir esté descouuert ni aperceu de personne, trouua moyen de s'en sortir: le chien qui estoit pour la garde du temple que lon appelloit Capparos, fit bien son deuoir d'abayer, mais voyant que personne des marguellers ne venoit, il se mit à poursuiure & aller apres le sacrilege qui s'en fuyoit: & combien qu'il lui iettast des pierres, non pour cela il ne laissoit pas de le poursuiure tousiours quand le iour fut venu, il ne s'approcha pas pres de luy, ains le suiuit tousiours de l'œil, ne le perdant iamais de veuë: s'il lui iettoit du pain à manger, il n'en vouloit point: s'il se couchoit la nuict pour dormir, il demeuroit toute la nuict aupres de lui, puis quád il se leuoit le matin pour cheminer, il se remettoit aussi à le suiure: aussi s'il rencontroit des passans, il les caressoit, & leur faisoit feste à tous de la queuë: & au F contraire il abayoit fort aspremenr au larron, & lui couroit sus: quoy entendu, ceux qui eurent la charge d'aller apres pour cercher le sacrilege, s'informans de ceux que ils rencontroient par le chemin, de quelle grandeur & de quel poil estoit le chien, continuerent leur poursuite de tant plus chaudement, tant qu'ils attraperent le larron en la ville de Crommyon, de là où ils le ramenerent à Athenes, le chien marchant deuant eux, faisant la plus grande feste, & demenant la plus grand' ioye du monde, comme s'il se fust glorifié d'auoir esté cause de faire prendre le larron. Les Atheniens aians entendu toute la verité du faict, ordonnerét qu'il auroit du public certaine mesure de bled pour le nourrir, & enioignirent aux prestres du temple d'en auoir le soin tant qu'il viuroit: suiuans en cela l'humanité & liberalité dont leurs ancestres vserent iadis enuers vn mulet: car lors que Pericles faisoit bastir le temple de Minerue, appellé Hecatompedon, dedás le chasteau, on y conduisoit tous les iours les pierres & matieres auec force chariots, & charrettes qui estoiét tirees par des mules & mulets, comme il est ordinaire: & y en auoit qui autrefois auoient bien serui, G mais pour ce que lors ils estoient vieux & caduques, on les laissoit aller paistre là où ils pouuoient: entre lesquels y en eut vn qui s'en venoit tous les iours en la rue Ceramique, se mettre deuant ceux qui trainoient les pierres à mont, & marchoit quand & eux, comme s'il leur eust donné courage, & les eust excitez à trauailler: le peuple d'Athenes louant le gentil cœur de ceste beste, commanda qu'il fust nourri aux despens du public, luy ordonnant prouision pour viure, ne plus ne moins qu'à vn vieil soudard, qui pour sa vieillesse ne pourroit plus seruir.

De Capparos chié gardié du temple d'Æsculapius.

12. Le gentil courage du mulet d'Athenes.

POVRTANT faut-il dire que ceux qui tienent que nous n'auons aucune communication & societé de iustice auec les animaux, disent verité quant aux aquatiques & marins qui viuent es profonds abysmes des eaux, auec lesquels nous ne pourrions auoir aucune conference d'amitié ni d'affection, comme bestes totalement esloignees de tout sentiment de douceur & de benignité: au moien dequoy Homere parlant d'vn homme de nature cruel & farouche, sans aucune participation de H bonté, dit sagement,

XIII. Des exemples susmentionnez Aristotimus recueille que nous auons communication & societé de iustice auec les animaux terrestres, ce qu'il conferme par nouuelles histoires.

Iliad. liu. 16.

Tu as esté engendré de la mer,

comme voulant nous donner à entendre, que la mer ne porte ni ne produit animal aucun où il y ait rié d'amour ni de douceur. Mais qui voudroit appliquer ce propos là aux bestes de la terre, il seroit lui-mesme sauuage & cruel, s'il vouloit nier qu'il n'y ait eu quelque reciprocation d'amitié & de iustice entre le Roy Lysimachus & son chien Hyrcanus, lequel demeura tousiours seul aupres de son corps apres qu'il fut mort, & quand on le brusla, il prit sa course de lui-mesme & se ietta dedans le feu, où il fut bruslé auec lui. Autant en fit vn autre, comme lon dit, que Pyrrhus auoit nourri, non pas le Roy, mais vn homme priué: car quand son maistre fut mort, il ne bougea

1. De Hyrcanus Chien du Roy Lysimachus.

2. Du chien de Pyrrhus.

A bougea iamais de dessus son lict, & quand on le porta il se laissa enleuer quand & lui, & finalement lui mesme se lancea dedans le feu, & se fit brusler auec lui. Le Roy

3. De l'Elephât de Porus.

Porus aiant esté griefuement blessé en la bataille que lui donna Alexandre le grand, l'Elephant sur lequel il combatoit lui tiroit tout doucement, de peur de lui faire mal auec sa trompe, les dards & tronçons de iauelots dont il estoit nauré, & ne se rendit iamais, que premierement il n'eust senti le Roy son maistre s'esuanouissant, pour la grande quantité de sang qu'il perdoit de tous costez. car alors craignât qu'il ne tombast de sa hauteur à terre, il se baissa tout bellement, à fin de lui dôner moien de se coucher par terre sans se faire mal. Et le cheual d'Alexâdre, Bucephal, quand il

4. Du cheual d'Alexandre.

estoit nud enduroit bien que le palefrenier montast à poil dessus lui, mais quand il estoit paré de ses harnois royaux, & de ses riches colliers, il n'en souffroit pas vn môter sur lui, qu'Alexandre tout seul: & si d'autres s'efforçoient d'y monter, il leur couroit sus en ronflant & hennissant, & se chabroit contre eux, & les fouloit aux pieds B s'ils ne se hastoient bien vistement de se tirer arriere, & de s'en fuir. Ie say bien

XIIII. Amplification de l'excellence des animaux terrestres, en ce que diuerses vertus se rencontrent en eux en mesme instant: dôt il allegue pour tesmoins

que ces exemples vous auront à l'auenture semblé meslez d'vne varieté confuse, mais il n'est pas facile de trouuer aucune action des nobles animaux qui ne nous represente qu'vne seule vertu: car parmi leur amitié se void ne say quoy de cupidité d'honneur, atrauers leur generosité se void vne sagesse, & leur ruze & finesse n'est point sans vne courageuse magnanimité: toutefois qui les voudra separer & diuiser les vnes des autres, les lions nous monstrent exemple de cœur humain & haut

1. Les Lions.

tout ensemble, quand ils se destournent & passent outre ceux qui s'abaissent & s'humilient deuant eux, suyuant ce que dit Homere en vn passage,

Odyss. liu. 14.

Auec grands cris les autres acoururent,
Mais Vlysses assis ne s'en esmeut,
Ains de la main le sceptre à bas lui cheut.

Car ils ne combatent plus contre ceux qui se prosternent deuant eux, & qui mon- C strent semblant de s'humilier. On raconte d'vn chien Indique, des plus excellens qui fussent en tout le pais, que lô enuoya par singularité, pour le faire combatre de-

2. Le chiê Indique.

uant le Roy Alexâdre, que quand on lui lascha vn cerf premieremêt, & puis vn sanglier, & puis vn ours, il n'en fit côpte, & ne s'en daigna pas remuer de sa place, mais quand il vid vn Lion qu'on lui presenta, alors il se dressa incontinent sur ses pieds, & se prepara pour le combatre, declarant manifestemêt qu'il estimoit celui là seul digne de combatre contre lui, & qu'il mesprisoit tous les autres. Et quât aux nostres,

3 Les chiens de chasse.

ceux qui courent les lieures s'ils les tuent eux mesmes, ils sont bien aises de les deschirer, & en lechent & lapent le sang bien goulüement, mais si le lieure se desesperant, comme il auient souuentefois, employe tout ce qu'il a d'haleine en l'effort d'vne derniere course, tant qu'il estouffe sur la place, les chiens le trouuans mort n'y veulent point toucher, ains se tienent tous alentour remuans la queuë, comme s'ils vouloient dire, que ce n'est pas pour en manger la chair, mais pour gaigner le D pris de la course, qu'ils ont combatu contre lui. QVANT aux ruses & astuces,

XV. Il traite consequemêt des ruses & astuces des animaux terrestres, & apres auoir nommé quelques vns d'iceux en passant, il vient à specifier quelques traits particuliers & fort plaisans.

dautant qu'il y en a infinis exemples, ie laisseray celles des renards, des loups, des grues, & des geais, pour ce que chascun les sait & les voit: mais i'ameneray seulement le tesmoignage du sage Thales, le plus ancien des sept, qui fut fort aise d'auoir descouuert & afiné la ruse d'vn mulet: car il y auoit vne troupe de mulets qui portoiêt du sel de lieu à autre, entre lesquels vn en passât vne riuiere tôba par cas fortuit dedans l'eau, le sel aiât esté trêpé dedans l'eau se fondit pour la plus part, de maniere que le mulet se releuant se trouua fort allegé de sa charge, & en comprit aussi tost la cause, qu'il imprima biê en sa memoire, tellemêt que toutes & quantes fois qu'il passoit la riuiere il se baissoit expressément, & trempoit les vaisseaux où estoit contenu le sel qu'il portoit, en se couchant tout de son long sur vn costé & puis sur l'autre. Thales aiant entendu sa malice commanda au muletier qu'au lieu de sel on lui em-

1. Du mulet de Thales.

A de quel costé deuoit souffler le vent.

xvi. De l'amour sociale des animaux terrestres.
1. Des Elephans.

QVANT à la foy & l'amour sociale, les Elephans (ainsi comme le Roy Iuba escrit) en monstrent vn grand exemple, pour ce que ceux qui les chassent ont acoustumé de leur creuser de profondes fosses, lesquelles ils couurent par dessus, auec quelques menues brossailles, & quelques pailles bien legeres. Quand donc il y a quelqu'vn qui tombe dedans, ainsi comme ils marchent tousiours plusieurs ensemble par les champs, les autres aportent force pierres & force bois qu'ils iettent dedans la fosse, taschans à la remplir, à fin que leur compaignon ait moien d'en sortir. Il racôte aussi qu'ils vsent de prieres enuers les Dieux, en se purifiant auec l'eau de la mer, & adorant le Soleil leuant, en haussant contremôt leur trompe, côme si c'estoit leur main, le tout sans que personne leur ait enseigné à ce faire: aussi est-ce le plus deuot & le plus religieux de tous les animaux, ainsi comme le Roy Ptolomæus, surnommé Philopator, iadis le tesmoigna: car apres auoir desfait Antiochus, voulât rendre graces condignes aux Dieux d'vne si glorieu- B se victoire, il leur immola plusieurs victimes & hosties, & entre autres leur sacrifia quatre Elephans: mais depuis se trouuant inquieté & trauaillé la nuict de songes, lui estant auis que Dieu le menassoit en cholere, pour auoir vsé d'vn si estrange sacrifice, il cercha de l'apaiser par plusieurs autres offrâdes propitiatoires, & entre autres fit dresser quatre grands Elephans de bronze, au lieu de ceux qu'il auoit immolez.

2. Des Lyons.

Les Lions aussi ne monstrent pas moins de bonté & d'equité compagnable entre eux, car les ieunes dispos & gaillards meinent quand & eux en queste ceux qui sont desia vieux & pesans, lesquels quand ils se treuuent las, s'arrestent & se reposent cependant que les ieunes vont au loin chasser: & s'il auient qu'ils rencontrent & qu'ils prenent quelque proye, il les appellent auec vn hurlement semblable au mugissement d'vn taureau, ce que les vieux entendent incontinent, & tirant celle part deuorent ensemble la proye qui a esté prise.

xvii. De l'amour des animaux terrestres enuers les femmes & hommes.
1. L'Elephant d'Alexandrie.

QVANT à leurs amours plusieurs y ont esté farouches & furieux, les autres y sont plus doux & plus gracieux, com- C me fut celui qui fut corriual du grammairien Aristophanes en l'amour d'vne ieune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, & ne monstra pas l'Elephant moins son affection que l'homme, car se promenant par le marché où lon vendoit des fruits, il en prenoit auec sa trompe & les lui portoit, & puis se tenoit long temps deuant elle, & lui mettoit quelquefois sa trompe dedâs le sein par dessous son collet, comme si c'eust esté vne main, & lui tastoit le tetin, & ce qu'elle auoit de beau sur l'estomac.

2. Le Dragon d'Ætolie.

Il y eut aussi vn Dragon qui fut amoureux d'vne ieune fille Ætolie, & la venoit voir la nuict, se coulant tout doucement au long d'elle, & l'entortilloit sans lui faire mal ni desplaisir aucun, ni volontairement, ni autrement, & puis se departoit d'auec elle tout bellement enuiron l'aube du iour: & comme il continuast à retourner tous les iours ordinairement, à la fin les parens de la fille l'enuoyerent arriere de là: le dragon fut trois ou quatre iours sans venir à la maison, errant çà & là pour la cercher, comme il est à croire, & finalement l'aiant rencontree il lui lia les D mains contre le corps auec les neuds du sien, & du reste de sa queuë il lui battoit les iambes, monstrant vn courroux amoureux, auquel il y auoit plus d'affection de pardonner que d'enuie de punir.

3. L'Oye d'Asope & le Belier.

Ie ne vous parleray point de l'Oye qui fut amoureux d'vn ieune enfant, en la ville d'Asope, ni du Belier aussi qui fit l'amour à vne ieune menetriere, nommee Glaucia, pour ce que ce sont choses toutes notoires, & que desormais ie pense que vous soyez las d'ouir des contes.

xviii. De la dexterité de certains Oiseaux qui aprenent à parler, & qui enseignent mesmes les vns aux autres, specialement les Rossignols

MAIS les Merles, les Corbeaux & les Perroquets qui aprenent à parler, & qui baillent à ceux qui les enseignent leur voix & haleine si souple & si maniable, pour la former & l'estraindre à certain nombre de lettres & de syllabes à leur volonté, me semblent plaider assez & deffendre suffisammêt la cause des autres animaux, nous enseignans par maniere de dire, en aprenant de nous, qu'ils sont capables non seulement du discours interieur de la raison, mais aussi de l'exterieur proferé au dehors par la pa-

A di, finalement s'estendant & se roidissant comme s'il eust esté mort, il se laissa tirer & trainer d'vn lieu à autre, ainsi que portoit le suiet de la farce : puis quand il conut à ce qui se faisoit & disoit, qu'il estoit temps, alors il commença premierement à se remuer tout bellement, comme s'il se fust reuenu d'vn profond sommeil, & leuant la teste regarda çà & là : dont chascun des assistans fut fort esbahi : & puis se leuant du tout, s'en alla deuers celui qu'il falloit qui le receust, & le caressa : de sorte que tous les assistans, & l'Empereur mesme (car Vespasian le pere y estoit en personne dedans le Theatre de Marcellus) en demeurerent tous resiouis. MAIS à l'auenture meriterons nous d'estre mocquez, louans ainsi hautement les bestes, de ce qu'elles sont dociles à aprendre, veu que Democritus monstre & preuue que nous auons nous-mesmes esté leurs apprentifs & disciples es choses principales dont nous auons afaire, comme de l'araignee en la tissure & cousture, de l'arondelle en l'architecture, du cygne & du rossignol en la musique, l'aiant aprise à les imiter. Quant

XIX. Passant outre il prouue par diuers exemples que les hommes sont escholiers et disciples des bestes, es choses principales dont ils ont afaire.

1. L'araignee leur a apris à tistre & coudre.
2. L'arondelle à bastir.
3. Le cygne & le rossignol ont esté leurs maistres en musique.

B est de trois parties de la medecine, nous en voions la plus grande partie, & ce qu'il y a de plus genereux & de plus noble, en la nature des animaux : car ils n'vsent pas seulement de la partie qui ordonne les drogues pour purger les mauuaises humeurs du corps, comme les tortues prenent de l'origane : autrement les bellettes quand elles ont mangé d'vn serpent, prenent de la rue : & les chiens mesmes, quand ils sont malades de la cholere, se purgent auec l'herbe que lon appelle l'herbe aux chiens : & le Dragon qui esclaircit & fourbit ses yeux auec du fenouil, quand il les a vn peu ternis & esblouis. L'ours sortant de sa cauerne va cercher l'herbe qui s'appelle Arum sauuage, pour ce que le ius d'icelle, qui est fort aspre, lui ouure le boyau quand il est estressi & comme pris ensemble : autrement quand il se treuue languissant & degousté pour estre trop gras, il s'en va cercher des fourmilieres, & s'assiet aupres, tirant vne langue molle & grasse d'vne liqueur douce & gluante, iusques à ce qu'elle soit toute pleine de fourmis & de leurs œufs, puis la retirant il les aualle

4. La tortue, les bellettes, les chiens, le dragon, l'ours leur monstrent vne partie de la medecine, consistant en la guerison par purgations.

C & s'en guarit. Aussi dit on que les Egyptiens ont obserué que l'oiseau qu'ils appellent Ibis, qui est vne Cigogne noire, se donne à elle-mesme vn clystere auec de l'eau de la mer, ce que depuis ils ont imité en leurs corps mesmes. Et est certain que leurs prestres prenent de l'eau pour se asperger & sanctifier, dont elle a beu : car si l'eau est enuenimee, ou autrement maleficiee, & dangereuse & mal saine : elle n'en boit iamais. D'autres animaux se guarissent par abstinence & par diæte quand ils se trouuent mal, comme les loups & les lions, quand ils ont trop mangé de chair, ils se couchent tout coy, & se reschauffent eux-mesmes. On conte aussi d'vn Tigre à qui lon auoit baillé vn petit cheureau, qu'il ieuna deux iours deuant que de lui toucher, & qu'encore au troisiéme iour aiant faim il demanda autre pasture, en deschirant la cage où il estoit enfermé, ne se voulant point prendre au cheureau comme estant ia son domestique & familier compagnon. Qui plus est, les Elephans semblent vser de l'art de chirurgie, car ils tirent les tronçons des lances, & les traits & iauelots

5. La cicogne noire leur a enseigné l'vsage des clysteres.

6. Les loups & lions se guerissent par diete.

7. Les Elephans vsent de l'art de chirurgie.

D des corps des hommes blessez, sans les tourmenter, & si dextrement, qu'ils ne leur font mal ni douleur quelconque : & les cheures de Candie quand elles sont frapees d'vn coup de traict, elles vont manger de l'herbe appellee Dictame, dont elles font tomber facilement les traicts, & ont par ce moien enseigné aux femmes enceintes à se faire auorter : car si tost qu'elles se sentent frapees, elles s'en courent trouuer ceste herbe, & n'ont point d'autre remede. CES choses sont merueilleuses certainement, mais non pas toutefois par dessus toute creance, pour des natures qui sont capables d'entendre les nombres, voire de tenir compte, comme font les Bœufs de Suse qui sont ordonnez à tirer l'eau pour arroser les iardins du Roy, auec ces grandes rouës & ces petits baquets tournans : ils ont leur compte combien ils doiuent tourner de tours, car ils en doiuent tirer tous les iours iusques à cent chascun, & n'est possible de leur en faire tourner dauantage ni de gré, ni de force, pour ce que de-

8. Les cheures de Candie chirurgiennes.

XX. Que ce que dessus ne doit estre trouué estrange, veu qu'il y a des animaux capables d'entendre les nombres, voire de tenir compte, tesmoins les bœufs de Suse.

Cheures de Lybie conoiſſent l'eſtoil le Caniculaire.

puis qu'ils ont fait leur taſche ils s'arreſtent tout court, & n'eſt pas poſſible de les faire paſſer outre : ce que lon a bien voulu eſſayer, mais il n'y a ordre, tant ils ſauent bien exactement compter & retenir leur compte : ainſi comme Cteſias le Gnidien a laiſſé par eſcrit. Dauantage les Lybiens ſe moquent des Egyptiens, de ce qu'ils vont racontant, comme pour vne ſingularité grande, que la beſte qu'ils appellent Oryx, iette vne voix & crie le iour meſme & à l'heure propre que l'eſtoile nommee par eux Sothẽ, & par nous l'eſtoile caniculaire, ſe leue, pour ce qu'ils diſent que toutes leurs cheures enſemble, à l'inſtant meſme que ceſte eſtoile mõte ſur leur orizon auec le Soleil, ſe tournent toutes deuers l'Orient : & tienent que cela eſt vn treſ-certain indice de la reuolution de ceſt aſtre là, & qui ſe cõforme treſ-certainemẽt auec les regles & les obſeruations des Mathematiciens. MAIS à fin que nous mettions le couronnement à ce propos, en l'acheuant, venons à toucher, comme lon dit en commun prouerbe, à la ligne ſacree, en parlant vn peu de leur diuinité & naturel prophetique : car il eſt tout certain que l'vne des plus grandes, des plus nobles, & plus anciẽnes parties de l'art de deuiner, eſt celle qui ſe tire du vol des oiſeaux, d'autant que leur naturel, qui eſt leger, remuant & ſpirituel, & qui pour ſa ſubtilité ſe plie aiſément, & s'acommode à toute demonſtration, ſert à Dieu comme d'vn inſtrument propre à tourner ainſi qu'il veut, tantoſt en vn mouuement, tantoſt en quelque voix & quelques gazouillemens, tantoſt en quelque geſte & quelque port les vnes pour retenir, les autres pour pouſſer & haſter, ne plus ne moins que des vens par leſquelles voyes il retient & empeſche aucune de ces actions & affections, & dirige les autres iuſques à leur fin & acompliſſement. C'eſt pourquoy Euripides appelle tous les oiſeaux en general les herauts & meſſagers des Dieux, & en particulier Socrates ſe nomme conſeruiteur des Cygnes, cõme auſſi entre les Roys Pyrrhus eſtoit bien aiſe quãd on l'appelloit l'Aigle, & Antiochus le Sacre: mais au contraire, quand nous voulons nous moquer d'vn lourdaut, qui n'a ni ſens ni entendement, & que nous le voulons iniurier, nous l'appellons poiſſon. Bref il y a cent mille choſes que les Dieux nous monſtrent, nous prediſent, & nous prognoſtiquent par le moien des animaux tant de la terre que de l'air : mais celui qui a entrepris de plaider la cauſe de ceux des eaux n'en ſauroit alleguer vne toute ſeule, car de leur part tout y eſt ſourd & aueugle, priué de toute preuoyance diuine, ietté en vn arriere fond & abyſme Titanique, où il n'y a communication quelcõque auec les Dieux ne plus ne moins qu'en l'enfer où ſont les eſprits damnez, là où la partie raiſonnable & intellectuelle de l'ame eſt de tout poinct eſteinte : & le reſte deſtrempé & comme noyé, par maniere de dire, en la plus baſſe & plus vile partie du ſentimẽt, ſemble plus toſt palpiter que non pas viure. HERACLEON. Leue tes ſourcils, ami Phædimus, ouure les yeux, & te reſueille pour nous defendre nous autres pauures inſulaires & maritimes : car ce n'eſt pas vn ieu que ce diſcours ci, mais vn plaidoier elabouré & propẽſé, vne oraiſon pleine d'artifice de Rhetorique, qui meriteroit de eſtre pronõcee en vn parquet d'audience iudicielle, ou bien en vne chaire & tribune aux harengues publiques. PHÆDIMVS. Mais bien eſt-ce vne ſurpriſe, Seigneur Heracleon, & vne tromperie toute manifeſte : car ce vaillãt orateur ci eſtant à ieun, ſobre, & aiant eſtudié ſa harengue toute la nuict, nous vient ſurprendre d'aguet, & nous aſſaillir à l'improuueu eſtans tous peſans du vin & de la bonne chere que nous fiſmes hier : toutefois, ſi ne faut il pas reculer ni reſtiuer pour cela, car eſtant grand amateur du poëte Pindare, ie ne veux pas que lon me puiſſe auec raiſon oppoſer ceſte ſentence de lui,

XXI. Pour la concluſiõ de ſon plaidoyer, Ariſtotimus traite de l'excellẽce des oiſeaux en ce que l'vne des plus nobles & anciennes parties de l'art de deuiner, ſe tire du vol des oiſeaux, laquelle diuination il s'efforce confermer, en atribuant à ces animaux vne proprieté conuenable pour ſeruir d'inſtrument à vn ſi haut effect.

XXII. En ceſte troiſieme & derniere partie, Phædimus, exhorté par Heracleon, apres s'eſtre excuſé de ce qu'õ le ſurprẽd, reiette couuertement le plaidoyer d'Ariſtotimus, comme plein de babil & de fables, promet de ne rien mettre en auant pour les animaux aquatiles, qui ne ſoit biẽ aſſeuré, priãt d'eſtre excuſé en ſa brieueté, de laquelle il rend raiſon.

Quand le combat eſt preſenté,
Celui qui cerche quelque excuſe,
Iette en profonde obſcurité
Le bruit de ſa vertu confuſe:

A car nous sommes tous de grand loisir, estans non les danses seulement à repos, mais aussi les chiens & les cheuaux, voire les rets & la seinne, aiant pour ce iourd'hui esté trefue generale donnee à tous animaux, tant de la mer que de la terre, pour vaquer à ouir ceste dispute. Mais quant à vous, mes Seigneurs, n'ayez point de peur ni de doute: car ie feray ma response courte, & ne vous allegueray ni les opiniõs des Philosophes, ni les fables des Egyptiens, ni les contes des Indiens, ou des Lybiens, sans aucune preuue de tesmoins, ains vous reciteray & produiray choses toutes notoires, qui se peuuent voir à l'œil & par tout, & qui vous seront tesmoignees & certifiees par tout tant d'hommes qu'il y a qui trauaillent en la mer. Ie vous en reciteray peu d'histoires, combien que des preuues qui se font par les animaux dessus la terre, il n'y a riẽ qui empesche de les voir, ains est la veuë toute descouuerte, & presentee à nos yeux, là où la mer nous laisse mal-aiseement & peu souuent voir les effects qui se
B font au dedans d'icelle, & nous cache la plus part des generations & des nourritures des poissons, & des moiens d'assaillir & de se defendre les vns des autres dõt ils vsent, en quoy il y a plusieurs actes de prudence, de memoire, de societé, iustice en cõmunauté, lesquels necessairement sont ignorez, & à raison de ce nostre discours en demeurera de tant moins riche & ample, & par consequent plus mal-aisé à soustenir & à defendre. Il y a dauantage, que les animaux terrestres: pour estre par maniere de dire de mesme pays que les hommes, & pour conuerser ordinairement parmi eux, prenent aucunement les mœurs & façons de faire d'iceux, & en tirent la nourriture, l'aprentissage & l'imitatiõ, laquelle adoucit toute l'amertume, & toute l'austerité & aspreté de leur naturel, ne plus ne moins que l'eau douce se meslant auec celle de la mer la rẽd plus douce, & tout ce qu'il y a de pesãt, de lourd & mal-aisé à esmouuoir, l'excite, estant esbranlé & poussé par les mouuemens qu'ils ont, & qu'ils aprenent de la frequentation des hommes: là où, au contraire la vie des animaux maritimes, e-
C stant par longs & larges confins separee de la conuersation des hommes, & n'ayant rien adiousté de dehors ni d'apris par acoustumance, est propre à soy, ainsi que la nature l'a produite, & nõ meslee ni composee de mœurs estrangeres, à cause du lieu où ils habitent, & non pas pour la qualité de leur naturel.

XXIII. Autre raison, pourquoy les animaux terrestres semblent auoir auãtage par dessus les aquatiles: ce qui est mis dextrement en auant pour donner plus de lustre à ce qu'il dira puis apres de l'adresse des poissons.

Car la nature receuant & contenãt en elle autant qu'il y peut entrer de conoissance & de science, nous exhibe & met en auant plusieurs anguilles que lon appelle sacrees toutes priuees & familieres à l'homme: comme entre autres, celles qui sont en la fontaine Arethuse, & en plusieurs autres lieux des poissons qui obeissent quãd on les appelle par leurs noms, ainsi que lon dit de la Murene de Crassus, laquelle estant venue à mourir, Crassus en plora: & comme vn iour Domitius lui reprochast par moquerie, N'as-tu pas ploré ta Murene morte? il lui repliqua sur le champ, N'as tu pas eu le cœur si dur, que de ne point plorer pas vne de tes trois femmes que tu as enterrees? Et les crocodilles non seulement entendent la voix des prestres, quand ils les appellent, & endurent qu'ils les touchent: mais, qui plus est, ouurant la bouche, leur baillent leurs dents à nettoyer & à essuyer auec des linges. Il n'y a pas long
D temps que Philinus homme de bien & d'honneur, retournant de son voyage d'Egypte, où il estoit allé pour desir de voir, nous raconta auoir veu en la ville d'Anthæus vn crocodile couché & dormant bien honnestement au long d'vne vieille femme dessus vn petit lict: & treuue lon par escrit, que iadis vn des Roys Ptolomæes, appellant le sacré crocodile, il ne voulut pas venir ni obeir à la voix des prestres qui le caressoient de paroles, & le prioyent de venir, & que cela fut estimé vn prognostique & presage de la mort qui peu de temps apres lui auint, tellement que par ce moien la nation des animaux aquatiques n'est pas du tout incapable ne priuee de la sacree & tant estimee scence de deuiner & predire les choses à auenir, attendu mesmement qu'au pays de la Lycie, entre les villes de Phelte & de Myre, il y a vn village que lon appelle vulgairement Sura, aupres duquel les habitans s'asseient à contem-

XXIIII. Entrant en propos il traite en premier de la priuauté des poissons auec l'homme.

1. Les Anguilles & Murenes ou Lamproyes.

2. Les Crocodiles.

Les poissons ne sont pas priuez de la sciẽce de deuiner.

pler les poissons, nageās en l'eau, comme ailleurs on contemple les oiseaux volans en E
l'air, considerans les tournoyemens de leurs aguets & embuches, leurs fuites & leurs poursuites, & en predisans par ie ne say quel art les choses à auenir: mais cela suffise pour enseigne & indice, que leur naturel n'est pas de tout poinct estrange, & n'aiant aucune communication auec nous.

XXV. De la prudence naturelle des poissons, plus soupçonneux que les animaux de la terre: tellement qu'il y a grande industrie à les prendre.

Au reste quant à leur propre prudence naturelle, où il n'y ait rien de meslange empruntee d'ailleurs, ceci en commun en est vn grand argument, qu'il n'y a aucune creature nageante & aquatique, si ce ne sont d'auenture celles qui sont tenantes & attachees aux pierres & aux rochers, qui soit si facile à prendre à l'homme, comme sont les asnes aux loups, les abeilles aux mauuis, & les cigales aux arondelles, ou les serpens au cerfs, qui se laissent ainsi emmener à eux, dont ils ont eu le nom de Elaphos, non pour leur legereté, mais pour leur proprieté de tirer les couleuures & serpens hors de leurs trous. Le mouton attire, en maniere de dire, & conuie le loup par le trac de son pied, comme lon dit que le Leopard attire la plus part des autres bestes, qui s'aprochent de lui pour le plaisir qu'elles F
prenent à sentir son odeur, mesmement le singe entre autres. Mais les animaux maritimes tous en general ont vn presentiment qui les rend souspeçonneux de toutes choses, & les fait tenir sur leurs gardes contre les aguets que lon leur dresse, par vne intelligence naturelle: ce qui fait que la pescherie, & l'art de les prēdre & chasser, n'est point vne petite industrie ne simple & grossiere, ains a besoin d'vn grād nombre de engins de toutes sortes, de ruzes, & de finesses subtiles pour les affiner, comme il est tout notoire, par ce que nous les auons tous les iours entre les mains.

Cela appert par le grand nōbre d'engins, & les ruses dont il faut s'aider pour les auoir.

Premierement la canne, ou rouseau, dont on fait la ligne à pescher, ne doit pas estre grosse, encore qu'il faille qu'elle soit forte & roide, pour enleuer les poissons qui se debatent quand ils sont pris, & faut plustost choisir celle qui est deliee & menue, de peur que iettant vne vmbre large, elle n'excite la doute & souspeçon des poissons: & puis ils ne veulēt pas qu'il y ait beaucoup de nœuds à la ligne, ains veulent qu'elle soit toute plaine G
& vnie sans aucune aspreté, pour ce que cela leur baille deffiance de quelque tromperie: & si donnent ordre que les soies qui touchent à l'hameçon, soient blanches, dautant qu'elles en sont moins aperceuës dedans l'eau, à cause de la conformité de couleur: car ce que le poete dit,

Au fond de l'eau l'hameçon va baissant,
Comme du plomb la ligne trauersant
Du bœuf rural la corne transparente,
Qui aux poissons porte la mort latente:

aucuns entendans mal ces vers, veulent inferer de là, que les anciens vsoient des poils de la queuë de bœuf à faire leurs lignes, disans que ce mot Kéras, qui communément en Grec signifie corne, en ce lieu là signifie poil: & que de là vient que Keirasthæ signifie tondre, & Kourà signifie tonsure: & que de là semblablement Archilocus appelle vn muguet & mignon, qui s'amuse trop curieusement à peigner & H
testonner sa perruque, Keraplastes: mais cela n'est pas veritable, car ils vsoient comme nous du poil & soie de cheual, & non pas de iument, par ce que les iumens trempans à tous coups leurs queuës auec leur vrine, en rendent le poil moins fort, & plus aisé rompre: & Aristote mesme escrit, qu'en ces vers il n'y a rien qu'il faille curieusement & subtilement recercher de docte intelligence, par ce qu'à la verité les pescheurs enfilent en leur ligne vn petit bout de corne au deuant de l'hameçon.

Exēples de la prudēce des poissons.

Et puis ils vsent des hameçons ronds à prendre les mulets & les bonitons, pource qu'ils ont la bouche petite, & se gardent de celui qui est long & droit: & bien souuent le mulet souspeçonnant celui mesme qui est rond, va nageant alentour, frappant auec sa queuë ce qu'il y a de bon à manger, & decrochant ce qui en aparoit dehors, & s'il n'en peut venir à bout par ce moien, alors estroississant sa bouche, & la serrant, il touche du bout des léures, & ronge l'apast tout alentour: mais le loup de mer,

1 Le mulet aquatile.

quand

A quand il se sent pris de l'hameçon, fait plus genereusement que ne fait l'Elephant, tirant & arrachant le traict, non du corps d'vn autre, mais du sien propre, secouant sa teste çà & là, tant qu'il eslargit la playe, endurant magnanimement la douleur de ce deschirement iusques à ce qu'il ait ietté l'hameçon hors de son corps. Et le regnard marin le plus souuét n'aproche pas de l'hameçon, ains s'en recule & fuit l'embusche, mais si par fortune il auient qu'il se trouue pris, il se rebourse incontinent pour la force, agilité & humidité de son corps, qui est telle qu'il le retourne facilement à l'enuers, de maniere que le dedans sortant dehors, il est force que l'hameçon tombe & lasche prise.

3. Le regnard marin.

Ces premiers exemples-là monstrent vne intelligence, & quant & quant vne execution ingenieuse & subtile de ce qui est expedient promptement au besoin: mais il y en a d'autres qui auec la prudence nous donnent à conoistre vne amour de societé, & vne charité des vns enuers les autres, comme font les Barbiers & les Scares, car quand vn Scare a auallé l'hameçon, les autres ses compagnons sautent B alentour & rõgent la ligne, & si d'auenture il y en a vn qui ait dõné dedans la nasse, ses compagnons lui baillent la queuë par dehors, & lui la serre tant qu'il peut à belles dents, les autres tirẽt tant qu'ils l'entrainent dehors: mais les Barbiers secourent leurs cõpagnons encore plus magnanimemẽt, car metrant la ligne cõtre leur dos, ils dressent vne espine qu'ils y ont dẽtelee comme vne sie, & s'efforçent de la sier & couper auec icelle: là où il n'y a pas vn animal de terre, au moins que nous conoissions, qui ait le cœur & la hardiesse de secourir son compagnon estant en peril de sa vie, ni l'ours, ni le sanglier, ni la lionne, ni le leopard: ils s'amassent bien tous ensemble, ceux qui sont d'vne mesme espece, & courẽt les vns auec les autres alentour de l'arene des amphitheatres: mais de s'entresecourir l'vn l'autre, ils n'en sauẽt pas le moien, ni n'ont pas le courage de ce faire, ains s'enfuient & sautent se tirans le plus arriere qu'ils peuuent de celui qui est blessé, & que lon tue deuant eux.

XXVI. De l'amour, societé & charité des poissons les vns enuers les autres.

1. Les Scares.

2. Les Barbiers.

Ils s'entr'aiment plus que les animaux terrestres, lesquels au besoin abandonnẽt les vns les autres.

Et quant à l'histoi- C re que tu as alleguee des Elephans, mon bel ami, qu'ils iettent dedans la fosse tout ce qu'ils peuuent fouiller & arracher, pour faire comme vne leuee à leur compagnon qui est tombé dedans, afin de l'aider à sortir, elle est merueilleusement estrange & de fort lointain pays: aussi nous commande elle, comme par edict royal, venant des liures du Roy Iuba, de la croire: mais quand bien elle seroit veritable, il y a assez d'exemples des maritimes, qui monstrent que quant à l'estre sociables & bien auisez, ils ne cedent en rien aux plus sages des terrestres, mais quant à la communauté & societé, nous en traiterons à part. Au demeurant les pescheurs s'aperceuans que la plus part des poissons se mocquoient de la ligne & de l'hameçõ, ne plus ne moins que des ruses esuentees & descouuertes, se sont tournez à la force, les enfermans dedans vne seinne, comme font les Perses à la guerre, faisans leur compte, que quand ils seroient pris dedans les rets, il n'y auroit discours au monde ni sagesse qui leur peust donner moien d'en eschapper: car auec les pans des rets, & les trubles on prend les Mulets, les Donzelles, les Mormyres & les Sarges, les Gouiars de mer & les D Loubines: mais ceux qui plongent au fond, que lon appelle pour cela Bolistiques, comme les rougets barbez, la dorade, le scorpion de mer, on les enueloppe auec des engins qui s'appellent espar uiers & seinnes. Homere appelle ceste sorte de rets Panagra, qui vaut autant à dire, comme tout prenant: mais toutefois encore ont-ils ingenieusement troué remede à cela, la loubine & le chien marin entre autres: car quand ils sentent que lon tire l'engin, ils ouurent à force la terre au fond de l'eau, & la battent tant qu'ils la creusent, puis quand ils ont fait vne fosse grande assez pour se cacher contre le rauage du rets, alors ils se fourrent & se tapissent dedans iusques à ce que le bord du rets soit passé, mais le dauphin se trouuant enfermé dedans la seinne, l'endure constamment sans s'estonner de rien, ains au contraire il s'en esiouit, pource qu'il prend & deuore là dedans tant qu'il veut de poisson, qui est prisonnier quand & lui, sans qu'il ait peine à le chasser, puis quand il sent

XXVII. Amplification de la prudence des poissons à se garentir des plus grands dangers & de leur mort presente: pour exemple dequoy il propose.

1. La Loubine & le chien marin.

2. Le Dauphin.

qu'on l'aproche de terre, il ne fait que rompre & ronger les rets, & s'en va: & si d'auenture il ne le peut faire assez tost, & qu'il viene à estre pris, pour cela ne le fait on pas mourir à la premiere fois, ains seulement lui could ou vn ionc atrauers la peau au long de la creste, & le laisse lon aller, mais s'il se laisse reprendre vne autre fois, alors il est batu & puni à coups de baston, car on le reconoist à la cousture du iong: mais cela n'auient pas gueres souuent, par cé que quand on leur a pardonné vne fois, ils reconoissent la plus part, la grace qu'on leur a faite, & se gardent de là en auant de mal faire. Mais y aiant infinis autres exemples de ruzes & fines inuentions pour se donner garde, de preuoir vn dãger, & sortir d'vn mauuais passage, celui de la Seche est bien digne d'estre recité, & non passé sous silence: car aiant aupres du col vne grosse vessie, qui propremẽt s'appelle Myttis, pleine d'vne humeur noire, laquelle pour ceste cause on nomme encre, quand elle se sent surprise en vn filé, elle iette son encre dehors, afin que noircissant la mer alentour d'elle, & se couurant d'vne obscurité tenebreuse, elle se puisse sauuer & eschapper de la veuë de celui qui la chasse, en quoy elle imite les dieux d'Homere qui retirent & derobent en vne nuee noire ceux qu'ils veulent respiter de danger. MAIS à tant est-ce suffisamment parlé de ce propos, & au reste quant à leur astuce & subtilité d'assaillir, & de quester, on en peut voir des exemples de bien grande ruze en plusieurs. Celui que lon nomme Estoille, sachant bien que tout ce à quoy il touche se dissoult & se fond, abandonne son corps à manier & toucher, & se seuffre taster aux passans, & à ceux qui en aprochent. Quant à la Tromble, autrement dite Torpille, vous sauez tous assez sa puissance, qui est, que non seulement elle endort & rend sans sentiment les membres qui la touchent, mais aussi atrauers des filets de la seinne elle transmet vne pesanteur endormie & amortie aux mains de ceux qui la remuent & manient: & y en a qui disent encore dauantage, aians experimenté sa vertu plus auant, que si pendant qu'elle est viue on respand de l'eau dessus, lon sent ceste passion qui gaigne contremont iusques à la main, de laquelle elle amortit & endort l'atouchement a trauers l'eau, qui est desia tournee & alteree, comme il est vray-semblable: aiant donc vne conoissance de ceste vertu nee auec elle, elle ne combat ni ne se hazarde iamais de front contre vn autre poisson, mais enuironnant celui qu'elle veut auoir & prendre, elle iette atrauers l'eau son influence, comme si c'estoient flesches, charmant l'eau premierement, puis apres le poisson par le moien de l'eau, tellement qu'il ne peut ni se defendre, ni s'enfuir, ains est arresté & fiché, comme s'il estoit ataché auec des liens. Celuy que lon appelle la grenouille pescheresse est assez conu de plusieurs, & lui a lon donné ce surnom pour sa façon de faire, de laquelle finesse Aristote mesme escrit que la Seche vse, car elle iette de son col vn boyau long comme vne ligne, qu'elle estend au loin en le laschant, & le retire à soy tout entierement quand elle veut. Quand dõc elle aperçoit aupres d'elle quelque petit poisson, elle lui laisse mordre le bout de ce petit boyau, estant elle cachee dedans le sable, ou dedans le vase, & petit à petit elle le retire iusques à ce que le petit poisson soit si pres d'elle, qu'en sautant elle le puisse engloutir. Quant au poulpe qui change de couleur, c'est chose toute notoire, & Pindare le celebre par ces vers,

3. La Seiche. — *XXXVIII. De leur subtilité d'assaillir & quester.* — *1. L'estoille de mer.* — *2. La Torpille.* — *3. La grenouille pescheresse.* — *4. Le Poulpe.*

E F G H

Que ton sens souple & maniable
Soit au poisson de mer semblable,
Qui tousiours va couleur changeant,
Pour hanter auec toute gent.

& le poete Theognis aussi,

Aies le sens du Poulpe, lequel tainct
Sa peau d'vn autre, & puis d'vn autre tainct,
Prenant tousiours la couleur de la roche
Où de ses pieds estendus il s'acroche.

Il est

A Il est vray que le Chamæleon change bien aussi de couleur, mais c'est sans dessein d'aucune ruze, & non point pour se cacher, mais de peur tant seulement, estant de sa nature couard & timide, outre ce qu'il est plein de vent, ainsi comme l'escrit Theophraste: car il ne s'en faut gueres que tout son corps ne soit plein de poulmon, par où lon coniecture qu'il a beaucoup de vent, & consequemment qu'il est propre à telles mutations & changemens de couleur: mais quant au Poulpe, c'est vne action, & non pas vn changement de passion: car il change de couleur auec certaine science & de propos deliberé pour se cacher de ce qu'il craint, & pour attraper ce dont il se nourrit, & par le moien de ceste ruze il prend ce qui ne s'enfuit, & fuit ce qui passe outre. Or de dire qu'il mange ses pieds ou ses bras, c'est chose fausse: mais il est bien certain qu'il craint fort la Muræne & le Cõgre, pource que ces poissons là lui font beaucoup de mal, & il ne leur en peut faire, dautant qu'ils lui eschappent en glissant: & au contraire, la langouste le desfait, & le met en pieces quand il vient aux prises auec elle,

Amplificatiõ de la subtilité du Poulpe par cõparaison d'icelui auec le Chameleon, & response à ce qu'õ lui impute qu'il mange ses pieds ou ses bras.

B pource que sa peau lissee ne lui peut de rien seruir contre la cocque de l'autre qui est dure & aspre: mais aussi si le poulpe la peut vne fois tenir & estraindre entre ses bras, elle est morte. Voila comme la nature leur donne ceste vicissitude de fuir & d'assaillir les vns les autres, pour vn exercice de combatre, & pour vne espreuue de leur sens & de leur prudence. VOIRE-mais Aristotimus a allegué, comme le herisson de terre a vne preuoyance & presentiment des vents, & a mis en ligne de merueille le vol des grues qui volẽt en triangle: quant à moy ie n'allegueray point le herisson de mer d'aucun lieu particulier comme de Bysance ou de Cyzique, mais en general, tous ceux qui sont par tout, & en toutes mers, quand ils sentent qu'il doit auoir tempeste & tourmente en la mer, ils se chargent eux-mesmes auec des petites pierres, de peur qu'ils ne soient renuersez & iettez çà & là par les flots de la mer, & demeurent fermes en leur lieu, par le moien de l'estage de ces petites pierres dont ils

XXIX. De la preuoyance des poissons, & du presentiment qu'ils ont des vents, & autres changemens de l'air & du ciel.

1. Les herissons de mer.

C se chargent. Et quant aux grues qui changent leur ordre de voler, selon le vent, ie dis que ceste prudence là n'est peculiere ni propre à vne sorte de poissons, ains est commune à tous, qu'ils nagent tousiours contre vent & maree, & se donnent bien garde que le vent ne leur donne iamais en queuë, & par derriere de peur qu'il ne leur enleue leurs escailles, & ne leur offense & face frissonner le corps descouuert & denué: c'est pourquoy ils ont tousiours le museau dedans le vent, par ce que la mer estant ainsi fendue en teste, leurs branches & escailles vienent à se coucher contre leurs corps, & coulant par dessus les serre toutes vniement, & ne leur enleue rien qui les face herisser: cela, dis-ie, est vniuersellement commun à tous poissons, excepté celui qui se nomme Ellope, lequel de sa nature nage à vau le vent, & la maree, ne craignant point que le vent lui rebourse ses escailles, dautant qu'elles ne sont pas couchees vers la queuë, ains contremont vers la teste. Et le Thun fait & sent si bien les solstices, & les æquinocces, que mesme il enseigne à l'homme, sans que pour cela il ait besoin des reigles d'Astrologie: car il demeure au lieu où le solstice d'hyuer le surprend, & n'en bouge iusques à l'equinocce ensuiuant.

2. Tous poissons marins excepté celui qu'on nomme Ellope, & pourquoy il nage à vau le vent.

3. Le thun.

D MAIS c'est vne grande sapience à la grue, d'empoigner auec son pied vne pierre, afin que venant à la lascher elle s'esueille souuent: & combien donc, mon bon ami, est plus sage le Dauphin qui ne peut iamais arrester ni cesser de courir, pource que son naturel est d'estre en perpetuel mouuement: finissant sa vie auec son mouuoir: mais quand il a besoin de sommeil, il pousse son corps contre-mont iusques au dessus de l'eau, & là se tournant le ventre dessus, se laisse aller à la renuerse au fond, estant bersé de l'agitation de la mer, comme s'il estoit branslé en vne brandilloire, iusques à ce qu'il viene à toucher, & donner contre la terre, & ainsi se resueillant, il se relance vne autre fois au dessus de la mer, là où derechef il se laisse aller à bas, aiant par ce moien trouué vne inuention de mouuement entremeslé de repos: on dit que les Thuns en font tout de mesme, & pour vne mesme cause. MAIS pource que nous auons desia

XXX. Leur adresse à se resueiller quand il leur plait & prendre leur repos.

1. Exemple es Dauphins.

2. Des Thuns.

XXXI. De l'A-

ribmetique des poissõs, & de leur perspectiue. exposé la Mathematique & Astrologique prescience, & conoissance qu'ont les poissons de la conuersion du Soleil, laquelle est confirmee par le tesmoignage mesme de Aristote, escoutez maintenant comment ils sauent bien aussi la sciẽce d'Arithmetique, ou bien certes premierement la perspectiue, dequoy il semble que Æschylus mesme ait eu conoissance, par ce qu'il dit en quelque passage, E

Clignant l'œil gauche, ainsi que fait le Thun.

1. Les Thuns. pource qu'ils ont la veuë de l'autre œil debile. Et pourtant quand ils entrent en la mer de Pont, ou mer-maiour, ils tirent à main droite, au long de la terre, & quand ils en sortent, à main gauche, faisans en cela prudemment & sagemẽt, de commettre la garde de leur corps au meilleur œil: & pource qu'ils ont besoin d'Arithmetique à cause de leur societé, ils sauent ceste science des nombres parfaitement pour le plaisir qu'ils ont d'estre tousiours ensemble en grosse troupe, & font tousiours leur bande de figure cubique, c'est à dire quarree en tous sens, & en dressent vn corps de bataillon solide, clos & enuironné tout alentour de six faces toutes egales, F puis nagent en ceste ordonnance quarree, autant large derriere que deuant, sans la rompre nullement, de sorte que celui qui est au guet pour espier leur venue, s'il peut seulement nombrer certainement, combien ils sont en la face qui lui aparoit, il peut incontinent dire combien ils sont en tout le corps de la troupe, estant asseuré

XXXII. De leurs particulieres societez & compagnies inseparables. que le nombre de la profondeur est egal à la largeur, & la largeur à la longueur. Les Bonitons, que lon appelle en Grec Hamies, ont leur nom de ce qu'ils sont poissons de compagnie, pource que Hama signifie ensemble, & les Pelamides à mon auis aussi: quant aux autres especes de poissons compagnables qui se treuuent & viuent tousiours ensemble par grosses troupes, on n'en sauroit dire le nombre: parquoy il vaut mieux venir aux particulieres societez & compagnies inseparables, qu'aucuns ont entre eux, comme le Pinnothere qui a tant cousté d'encre au philosophe

2. Le Pinnothere & la Pinne. Chrysippus pour le descrire, car c'est tousiours le premier qu'il amene en ieu en tous ses liures tant naturels que moraux: quant au Spongothere, ie croy qu'il ne l'auoit G pas veu, autrement il ne l'eust pas oublié. Or ce Pinnothere donc est vn petit animal de la sorte d'vn cancre, à ce que lon dit, lequel vit & se tient tousiours auec la Pinne, qui est ceste espece de grande coquille que nous appellons Nacre, & demeure tousiours comme vn portier assis à l'ouuerture de ceste coquille, laquelle il tient continuellemẽt entre-baillee & ouuerte, iusques à ce qu'il y voye entrer quelques petis poissons de ceux qu'ils peuuent bien prendre: car alors il entre au dedans de la Nacre & lui mord la chair, elle incontinent ferme sa coquille, & lors eux deux en-

3. Le Spongothere & l'Esponge. semble mangent leur proye enfermee dedans leur fort. Quant au Spongothere, c'est vn autre petit animal, non semblable à vn cancre comme l'autre, mais plustost à vne araignee, qui garde & gouuerne l'Esponge, laquelle n'est pas du tout sans ame ni sans sang & sans sentiment, ains comme plusieurs autres animaux marins, est attachee contre les rochers, & y a vn propre mouuement de se restraindre au dedans H de soy, & de s'estendre au dehors, mais pour ce faire elle a besoin de la conduite & de l'aduertissemẽt d'autrui, par ce qu'estant rare, lasche & molle, à cause de plusieurs petis pertuis vuides à faute de sang, ou bien de sentiment qu'elle a fort mousse, elle ne sent pas quand il entre quelque substance bonne à manger dedans ces trous & espaces vuides, ce que le petit animal lui fait sentir, & incontinent elle se resserre & le deuore: ce qu'elle fait encore bien plus quand l'homme s'approche d'elle, & qu'il la touche: car alors estant bien mieux auertie & attainte au vif: elle se herisse de frayeur, & se referme en serrant & espaississant son corps, tellement que les plongeurs qui la cerchent & la chassent, ont bien de la peine à la couper par dessous, &

4. Les Pourpres. à l'arracher hors du rocher. Et les Pourpres assemblees en troupe, composent en commun leur goffre, comme font les abeilles en maniere d'vne ville, & dit-on que c'est là dedans qu'elles engendrent & qu'elles font leurs petis: & ce qu'elles ont serré

& preparé

A & preparé pour leur munition de viures, comme de la mousse ou de l'algue, herbe toute commune en la mer, elles le tirent dehors de leurs coquilles, & le presentent à manger à leurs compagnes en rond, ne plus ne moins que si c'estoit vn banquet qu'elles fissent chascune à son tour, l'vne paissant & nourrissant ainsi l'autre par dehors. Mais ce n'est pas grande merueille s'il y a societé amiable & communauté entre elles, veu que le plus farouche animal, & le plus cruel qui viue en toutes les riuieres, en toutes les lacs & estangs, & en toutes les mers, le Crocodile se monstre merueilleusement social & cōpagnable en ce qu'il a à desmesler auec le petit Roytelet, qui est vn petit oiselet hantant ordinairement au long des marets & des riuieres. Il fait le guet, & sert de garde au Crocodile, non pas à ses despens, mais aux despens du Crocodile, car il vit de son dessert: & quand il void que l'Ichneumon s'arme & se plastre le corps de limon, comme vn champion de lucte, qui se pouldre les mains afin d'auoir meilleure prise sur son compagnon, pour assaillir d'aguet en surprise le *5. Les Crocodiles & le Roitelet.*
B Crocodile dormant, il l'esueille de son chant, & de son bec, dont il va picotant, & le Crocodile est si doux & si priué enuers lui, qu'il lui ouure la gueule grande, & le laisse entrer dedans, estant bien aise qu'il aille recueillant les petis morceaux de chair qui lui sont demeurez entre les dents, & qu'il les arrache tout doucement auec son bec: puis quand c'est assez à son gré, & qu'il veut refermer sa bouche & la clorre, il baisse vn petit sa machouëre de dessus, lui monstrant par signe qu'il sorte, & ne la rabat iamais du tout, qu'il ne sente que le petit oiselet s'en soit enuolé. Et celui qui s'appelle la guide, qui est vn petit poisson de grandeur & de façon presque semblable au goujon de mer, à ce que lon dit, excepté que par dehors il ressemble à vn oiseau qui se herisse de peur, tant il a les escailles droites & leuees: il est tousiours auec quelque grande Baleine, nageant deuant pour la diriger & conduire, comme vn pilote, de peur qu'elle ne s'agraue en quelque platis où la mer soit basse, ou en quelque vase, ou qu'elle ne donne en quelque destroit, dont elle ne puisse sortir puis apres. *6. La Guide & la Baleine.*
C La baleine le suit, se laissant mener & tourner à lui aussi facilement que le timon fait tourner la nauire. Toute autre chose qui entre dedans le chaos de la bouche de ce monstre marin, soit beste, ou vaisseau, ou pierre, est incontinent englouti & perdu au fond de cest abysme: mais conoissant ce petit poisson, elle le reçoit en sa bouche, comme si c'estoit vne anchre: car il dort là dedans, & le monstre s'arreste ce pendant qu'il repose: puis quand il sort, il se remet à le suiure, sans iamais l'abandonner ni iour ni nuict, autrement il s'egare & va errant çà & là sans conduite: & y en a eu plusieurs qui se sont ainsi perdus, aians donné atrauers la coste, comme vn vaisseau qui n'a point de gouuernail: car nous mesmes en auōs veu en l'Isle d'Anticyre il n'y a pas long temps: & dit-on que par ci deuant y en eut aussi vn autre qui fut ietté par les flots de la mer sur le riuage, non gueres loin de la ville de Bunes, qui se pourrit, & mit la peste en tout le pays alenuiron. Est il donc maintenant raisonnable de comparer à ces societez là si estroites & si conioinctes, les amitiez des regnards auec les
D serpens, pour la guerre qu'ils ont contre leur commun ennemi, qui est l'aigle: ou celle des otardes auec les cheuaux, par ce qu'elles prenent plaisir à estre aupres d'eux, pour gratter & fouiller leur fiante? Quant à moy, ie ne voy point que les abeilles ni les fourmis aient tāt de soin les vnes des autres. Il est bien vray qu'elles trauaillēt toutes en cōmun pour acroistre le bien public, mais qu'elles visent au bien particulier, ni qu'elles aiēt cure du salut les vnes des autres particulieremēt, il n'y en a point d'exemple. ENCORE verrons nous mieux ceste difference là si nous venons à parler du deuoir des principaux & plus grands offices de societé, i'entēs de la generation & procreatiō des enfans. Premieremēt, tous poissons qui hantent les mers prochaines des marets, ou qui reçoiuent de grandes riuieres, quād ils se sentēt pres de faire leurs petis montent contremont, cerchans l'eau douce, la plus tranquille & la moins agitee qu'ils peuuent, dautant que la tranquillité est fort necessaire & requise à l'enfan- *XXXIII. De l'amitié des poissons en la generation, procreation & nourriture de leurs petis.*

tement outre ce que dedans les marets & riuieres coustumierement il n'y a point de E
ces grands monstres marins, de maniere que leurs petis en sont en plus grande seureté. Voila pourquoy il y en a si grande quantité qui vont faire leurs petis en mer maiour, par ce qu'elle ne nourrit point de Baleines ni d'autres grãdes bestes, excepté le veau marin, encore y est il bien mince, & le Dauphin qui y naist bien petit: & puis la descente de plusieurs grosses riuieres qui se desgorgent dedãs, rendent la temperature de l'eau fort benigne & fort à propos pour les meres qui ont des petis: mais sur tout est admirable le naturel de celui qui se nomme le Barbier, lequel Homere appelle le poisson sacré, combien que les vns veulent dire, que sacré en ce lieu là signifie grand, cõme quand on dit l'os sacré, c'est à dire le grand: & le mal caduc, qui est vne grãde maladie, on l'appelle aussi la maladie sacree: autres interpretent sacré cõmunément, c'est à dire voué & dedié à quelque Dieu, ou bien abandonné & laissé à l'abandon, toutefois il semble que Erastothenes appelle ainsi la Dorade.

1. Le Barbier appellé poisson sacré.

Leger au cours, au beau sourcil doré, F
C'est celui là qui est poisson sacré.

plusieurs estiment que c'est l'estourgeõ que lon appelle Helops, pour ce qu'il est rare à trouuer & difficile à prendre, toutefois il se void souuent en la coste de Pamphylie: & quand les pescheurs le peuuent rencontrer, ils sont couronnez eux & leurs barques de festons & chapeaux de fleurs: & quand ils retournent au port, ils y sont receus & honorez auec grands cris de ioye & batemens de mains de tous les assistans. Mais la plus part estime que le barbier Anthias est celui qui s'appelle poisson sacré, & tenu pour tel, dautant que là où il est il n'y a point de beste venimeuse ni rauissante: tellement que les plongeurs qui vont au fond de la mer arracher les esponges, se plongent hardiment aux endroits où ils en aperçoiuent, & les autres poissons y font aussi asseureement leurs petis, comme aians celui là pour plege & pour respondant de toute franchise & de toute seureté: la cause en est bien mal-aisee à trouuer, si c'est pour ce que les bestes rauissantes & venimeuses le fuyent naturellement, comme les Elephans fuyent le pourceau, & les Lions le coq, ou si c'est qu'il y ait certains signes des lieux où telles bestes ne puissent resider, & que lui les conoisse & s'en donne garde par vne prudence, & par vne memoire naturelle qu'il a. Cela est bien commun à toutes meres d'auoir soin & solicitude de ses petis, mais les masles entre les poissons en ont encore telle cure, que iamais ils ne mangent ce qui est de leur semence, ains demeurent aupres de ce que leurs femelles ont enfanté, & gardent leurs œufs, ainsi comme Aristote mesme a escrit: les autres apres leurs femelles les arrosent d'vn peu de liqueur, par ce qu'autrement ce qu'elles on fait ne deuiẽt point grand, ains demeure imparfait & sans croissance. Mais particulierement ceux qui s'appellent Roquaux Phycides forment leur nid auec l'herbe de la mer qui s'appelle Algue, & en munissent alentour & couurent leur petis contre les flots de la mer. Les Chiens de mer ne cedent en sorte que ce soit aux plus priuees & plus douces bestes du monde, en charité, amour & dilection enuers leurs petis: car ils font premierent l'œuf, & puis apres le petit, & non point hors de leurs corps, mais dedans: le nourrissent & portent dedans leurs propres corps, comme s'ils le retournoient à engendrer & à enfanter vne autrefois: puis quand il est deuenu vn peu plus grand, ils le mettent dehors, & lui monstrent à nager tout ioignant d'eux, puis le reçoiuent encore par la bouche au dedans de leur corps, qui leur sert de demeure, de nourriture, de retraite & de refuge, iusques à ce qu'il soit si grand qu'il leur puisse aider. Aussi y a il vne merueilleuse sollicitude de la Tortue en la generation, nourriture & conseruation de ses petis: car elle sort de la mer & va pondre ses œufs sur le riuage: mais ne pouuant pas les couuer long temps, ni demeurer en terre hors de la mer, elle met ses œufs dessus la grẽue, & puis amasse dessus le plus menu & plus delié sable qu'elle peut, puis quand elle les a bien cachez & couuerts seurement, aucuns disent

G

2. Les Roquaux Phycides.

3. Les Chiens de mer.

H

4. La Tortue de mer.

A disent qu'elle imprime quelques rayes ou quelques points dessus auec ses pieds, afin de pouuoir trouuer & reconoistre le lieu puis apres. Les autres disent, que les masles renuersent leurs femelles sur le dos, & y laissent la forme de leur cocque, comme de leur anneau imprimee dedans le sablon: & ce qui est encore plus admirable elle obserue le quarantieme iour, car en autant de iours se meurissent & s'esclouent leurs œufs, & vient reconoistre son depost, qu'elle ouure auec aussi grand aise & grand' ioye, comme sauroit faire l'homme la cachette là où il auroit serre & caché son or & son argent. Les Crocodiles font bien à peu pres outre autres choses semblables, mais à quelles marques ils peuuēt retrouuer le lieu, ils n'en ont point laissé à l'hōme moien d'en imaginer ni colliger la cause: tellement que lon veut dire par cela que c'est plustost vne preconoissance à ceste beste, procedante de diuination, que de ratiocination: car sans aller ni plus haut, ni plus bas, il pose ses œufs iustement à la hauteur que la riuiere du Nil doit deborder, & iusques où il doit couurir la terre, de sorte que le paysan qui premier les rencontre de fortune, sait & predit à ses compagnōs iusques où le fleuue doit monter & sortir hors de son lict l'esté ensuiuant, mesurant & compassant iustement, ce qui doit estre couuert, & baigné, afin que lui sans estre baigné puisse couuer ses œufs. Au demeurant, quād les petis sont esclos, s'il y en a vn qui au sortir de la cocque ne hape incontinent en sa gueule ce qui se presentera le premier deuant lui, soit vne mousche, ou vne fourmi, ou vn verm de terre, ou vne paille, ou vne herbe, la mere le deschirant à belle dents le fait mourir sur l'heure: mais ceux qui se monstrent courageux & prompts à la rapine & execution, elle les aime & les caresse cherement, faisant comme les plus sages hommes iugent qu'il faut faire, de colloquer son amour par raison, & non pas par passion. Les veaux marins mesmes font bien leurs petis sur la terre, mais peu à peu elles les attirent en la mer, & la leur font gouster, puis tout à coup les en retirent: & font cela souuent les vns apres les autres, iusques à ce que par acoustumance ils s'asseurent, & commencent à aimer le viure dedans la mer. Les grenouilles quand elles commencent à entrer en amour, elles s'entr'appellent auec vn chant de nopces, & vne voix amoureuse, que lon appelle proprement Ololygon: puis quand le masle auec cest apeau a fait venir sa femelle, ils atendent la nuict ensemble, pour ce que dedans l'eau ils ne peuuent pas habiter ni auoir compagnie l'vne de l'autre, & sur terre ils craignent le iour, mais quand l'obscurité de la nuict est venue, alors sortant de l'eau seuremēt, ils s'entr'embrassent: au demeurant quand elles sentent la pluye venir, elles chantent d'vne voix plus claire, & est cela vn des plus certains signes qui sauroiēt estre de pluye. MAIS, ô seigneur Neptune, quelle faute & quelle erreur ay ie cuidé commettre? combien eut-il esté impertinent & digne de moquerie, si en m'amusant à parler des veaux marins, & des grenouilles, i'eusse oublié & laissé en arriere le plus sage animal, & le plus aimé des Dieux, de tous ceux qui frequentēt la mer? car quelle musique des Rossignols est à comparer à celle des Halcyons? quelle fabrique des D arondelles, quelle amitié & charité des colombes, ne quel artifice des abeilles merite d'estre conferé auec celui des oiseaux de la marine qui se nomment Halcyons? de quelle espece d'animaux ont iamais les Dieux tant honoré les couches, les naissances, & les enfantemens? car on dit qu'il n'y eut que vne seule Isle en Delos qui receust l'enfantement de Latone, laquelle Isle estant au parauant vagante, en a depuis esté affermie, là où Dieu a voulu que toute la mer fust arrestee, affermie & aplanie, sans vagues, sans vents, & sans pluye, cependant que l'Halcyone fait ses petis, qui est iustement enuiron le Solstice, le plus court iour de l'an: au moien de quoy il n'y a point d'animal que les hommes aiment tant que cest oiseau, par lequel ils ont sept iours & sept nuicts au fin cœur de l'hiuer, qu'ils peuuent sans crainte nauiguer seurement, leur estant lors le chemin par la mer plus asseuré, que celui de la terre, & s'il faut dire vn peu de chascune des vertus, qu'elle a, la femelle aime si fort son mari,

5. Les Crocodiles.

6. Les veaux marins.

7. Les Grenouilles.

XXXIIII. Discours particulier de l'admirable prouidēce de Dieu en l'amitié des Halcyōs & en la generatiō & nourriture de leurs petis.

qu'elle demeure auec lui, non pour vne ſaiſon ſeulement, mais tout au long de l'annee: & reçoit la compagnie de ſon maſle, non pour ce qu'elle ſoit honteuſement ſuiette à ceſte volupté, car elle ne ſe meſle iamais auec autre maſle, ains ſeulement pour l'amour & affection qu'elle lui porte, ne plus ne moins que feroit vne hõneſte dame mariee à ſon mari: car quand ſon maſle vient à eſtre debile pour l'aage, & peſant, de ſorte qu'il ne la peut plus ſuiure, alors elle le ſouſtiẽt & le nourrit en ſa vieilleſſe, ni iamais ne lé laiſſe, ni ne l'abandonne ſeul en façon que ce ſoit, ains le chargeant ſur ſes eſpaules, le porte par tout, a ſoin de le ſeruir, demeure auec lui iuſques à la mort. Mais pour l'affection qu'elle porte & le ſoin qu'elle a du ſalut de ſes petis, quand elle ſe ſent pleine, incontinent elle ſe met à baſtir & conſtruire ſon nid, non point gachant de la boue pour l'attacher à des parois & à des couuertures, comme font les arondelles, & n'employant pas toutes ou le plus des parties de ſon corps à la beſongne, cõme fait l'abeille, laquelle entrant de tout ſon corps dedans ſa goffre, & touchant de ſes ſix pieds tous enſemble à l'œuure, diuiſe tout le lieu en cellules de ſix angles chaſcune, là où l'Halcyon pour tous inſtrumens, pour tous outils, & pour toutes ſortes d'armes, n'aiant que ſon bec ſeulement, ſans autre choſe quelconque qui le ſecoure en ſon trauail, il ſeroit bien mal-aiſé à croire, qui ne l'auroit veu à l'œil, ce qu'elle compoſe, ou pour mieux dire qu'elle fabrique, comme vn maiſtre charpentier baſtiſſant vne nauire, d'vne forme qui ſeule entre toutes ne ſe ſauroit renuerſer ni enfondrer en la mer: car elle va premierement recueillir les eſpines & areſtes d'vn poiſſon qui ſe nomme aiguille, qu'elle conioint & lie enſemble, les entrelaſſant les vnes de lõg, les autres de trauers, ne plus ne moins que ſur l'eſtaim on iette la trame, y adiouſtant des courbes & arondiſſemens l'vne dedãs l'autre, tellement qu'elle en forme à la fin vn ſeiour rõd, qui pour la hauteur reſſemble proprement à vn verueu de peſcheur, puis quand elle a paracheué de le cõſtruire elle le porte au batement du flot marin, là où la mer le batant tout doucement lui enſeigne à radouber ce qui n'eſt pas bien lié, & à le mieux fortifier es endroits où elle void que ſa ſtructure ſe dement & ſe laſche pour les coups de mer: & au cõtraire ce qui eſt biẽ ioint, le batemẽt de la mer le vous eſtraint & le vous ſerre de ſorte, qu'à peine le ſauroit on rõpre, diſſoudre, ni endommager à coup de fer ni de pierre: & ce qui plus encore fait à admirer, c'eſt la proportion & la figure de la concauité du dedans du vaiſſeau: car elle eſt compoſee & proportionnee de maniere, qu'elle ne peut receuoir ni admettre autre choſe que l'oiſeau qui l'a baſtie: car à toute autre choſe elle eſt impenetrable, cloſe & fermee, tellemẽt qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer ſeulemẽt. Ie croy qu'il n'y a perſonne de vous qui n'ait veu pluſieurs fois ce ne nid là, mais quant à moy qui l'ay veu, manié & tenu pluſieurs fois, il me vient en fantaſie de dire & de chanter,

E F G

Artifice merueilleux de l'Halcyon à baſtir ſon nid.

Au temple ſainct du Dieu Phœbus en Dele,
I'ay autrefois veu vne choſe telle:

i'entens l'autel qui eſt compoſé de cornes, renommé & celebré entre les ſept miracles du monde, pour ce que ſans aucune colle ni autre ſorte de ligature, il eſt tout baſti & conſtruit de cornes du coſté droict ſeulement. Si prie à ce Dieu qu'il me ſoit propice, & me vueille pardonner, ſi eſtant & Muſicien & inſulaire, ie me moque doucement de la Sirene de mer que lon celebre tant, & enſemble de ces belles interrogatoires que me font ceux-ci en ſe gaudiſſant, Pourquoy Apollo ne s'appelle point tueur de Congres, ne Diane tirant aux Surmulets: ſachant que Venus fait emmi la mer ſes ſacrifices à couuert, & qu'elle n'a point à plaiſir que lon tue rien. Et puis vous ſauez qu'en la ville de Leptis les preſtres de Neptune ne mangent choſe aucune venant de la mer, & qu'en la ville d'Eleuſine ceux qui ſont receus & admis en la religion des myſteres honorent le ſurmulet, & que meſme en la ville d'Argos la religieuſe de Diane s'abſtient par honneur d'en manger, pour autant H

XXV. Phedimus reſpond à ce qu'on auoit obiecté que la chaſſe des animaux terreſtres eſt plus noble que celle des aquatiles: & pour la fin de ſon plaidoyer il diſcourt amplemẽt ſur l'excellence du Dauphin, & ſur la grande amitié que ce

tant

A tant que les surmulets tuent & exterminent le plus qu'ils peuuent le lieure marin, qui est venin mortel à l'homme, à raison dequoy ils sont là honorez & conseruez comme estans amis & salutaires à l'homme: & neantmoins encore y a il en plusieurs villes de la Grece des temples & des autels dediez à Diane surnommee Dictynna, comme qui diroit aimant les rets, & à Apollo Delphinien: & est certain que le lieu qu'il a particulierement choisi sur tous autres pour sa demeure, les descendans des Cretes le vindrent habiter conduits par vn Dauphin, non que lui se fust transformé en vn Dauphin, comme disent ceux qui escriuent les fables, mais il enuoya vn Dauphin pour guider leur nauigation, & les adresser en la baye de Cyrrha. Aussi escrit on que ceux qui furét enuoyez par le Roy Ptolomæus surnommé Soter, en la ville de Sinope pour en aporter le Dieu Serapis, & leur capitaine Dionysius, coururent fortune, & furent emportez par vn vent violent outre leur gré, par delà le promontoire de Malea, aians le Peloponese à la main droite, & comme ils alloient ainsi errans par la

poisson porte aux hommes. opposant couuertement la merueille de ce seul animal de mer à tout ce qui a esté dit des terrestres.

1 Exemple de l'amour du Dauphin enuers les hõmes.

2.

B mer, sans sauoir où ils estoiét, pensans estre perdus, il leur aparut deuant la prouë de leur vaisseau vn Dauphin qui sembloit les appeller, les guidoit aux endroits de la coste où il y auoit bon & seur abri pour les vaisseaux, iusques à ce que les conduisant & acópagnãt ainsi de lieu en lieu leur nauire, il les rendit finalement en la ville de Cyrrha, là où apres auoir fait sacrifice pour leur salut, ils entendirent que de deux statues qu'il y auoit là, il leur faloit emporter celle de Pluto, & prendre le moule seulement de Proserpine, & la laisser là. Si est vrai-semblable que Dieu porte affectió à ceste beste, dautant qu'elle aime la musique, à raison dequoy le poete Pindare se comparant à elle, dit qu'il est prouoqué par la saillie du Dauphin,

Comme le Dauphin s'achemine
Courant la part de la marine,
Dont il oit le son retentir
Des aubois aimable à sentir,
C *Quand la haute mer aplanie*
Sans vague est plaine & vnie.

ou plustost est-il à croire que Dieu lui veut bien, dautant qu'il aime l'homme: car c'est le seul animal qui aime l'homme seulement pource qu'il est homme, là où entre les animaux terrestres les vns n'en aiment pas vn, & les plus priuez caressent seulement ceux qui les nourrissent & qui leur sont familiers, comme le chien, le cheual & l'Elephant: mais les arondelles estans receuës en nos maisons, & y aians tout ce dont elles ont besoin, comme l'vmbre, & la retraite necessaire pour leur seureté, fuyent neantmoins & redoutent l'homme, ne plus ne moins que si c'estoit vne beste sauuage, là où le Dauphin seul entre tous les animaux du móde est celui qui porte telle amitié à l'homme, tant cerchée & desiree de tous les plus grands philosophes, par instinct de son naturel, sans en tirer aucun profit: car n'aiant besoin quelconque de l'homme en rien qui soit, il est neantmoins ami & bien-vueillant à tous,

Le Dauphin aimé l'hóme seulement pource qu'il est hõme: ce qui ne se void en aucun animal terrestre. Pour exemples de cela il propose.

D & en a secouru plusieurs au besoin, comme peut faire foy l'histoire d'Arion, si celebree qu'il n'y a celui qui ne la sache: & toy-mesme, mon bel ami, nous en as fait souuenir d'vn autre exemple d'Hesiode, mais tu n'as pas acheué le propos: car si tu voulois qu'on creust ton conte du chien d'Hesiode, il faloit que tu ne laissasses pas aussi derriere les Dauphins, c'estoit certainement vn indice fort maigre & fort douteux du chien, qu'il abayast & qu'il courust sus aux meurtriers qui auoient tué son maistre. A l'entour de la ville de Nemæe, les Dauphins aians trouué le corps d'vn homme mort flottant çà & là dessus la mer, le chargerent dessus leur dos, & le baillans les vns aux autres à mesure qu'ils estoient las, de grande affection ils firent tant qu'ils l'aporterent iusques au port de Rium, & là firent voir que lon l'auoit tué. Myrtilus le Lesbien escrit que Enalus Æolien estant amoureux de la fille de Phineus, laquelle suiuant l'oracle de la Deesse Amphitrite auoit esté par les filles de Pen-

1. Arion.

2. Hesiode.

3 Vn estranger aupres de Nemee.

4. Ænalus.

theus precipitee dedans la mer, se ietta lui-mesme aussi apres, & qu'il y eut vn Dauphin qui le receut, & le sauua iusques à l'Isle de Lesbos. Au demeurant l'affection E
5. Vn ieune garçon Iasien. & bien-vueillance qu'vn Dauphin porta à vn ieune garçon de la ville de Iase fut si vehemente & si grande, que lon estima qu'il en fust amoureux: car il se iouoit & nageoit tous les iours auec lui, & se laissoit toucher & manier à lui, & quand le garçon vouloit monter dessus il ne s'enfuyoit point, ains estoit bien aise de le porter, tournant là où il vouloit en la presence de tous les Iasiens, qui acouroient bien souuent tous sur le port, pour voir ce miracle: mais vn iour qu'il suruint à l'improuueu vn grand orage de pluye vehemente meslee auec de la gresle, le garçon tõbant se noya, & le Dauphin le prenant sur son dos le ietta tout mort, & lui quant & quant, sur le riuage, & ne se partit iamais d'aupres du corps, tant que lui mesme y mourut, iugeãt estre raisonnable qu'il participast à la mort, dont il sembloit auoir esté cause: & pour memoire de cest accident les Iasiens en portent encore auiourd'hui l'histoire grauee en leur monnoye, vn garçon cheuauchant vn Dauphin. Ce qui rend desormais F
6. Cœranus. croyable ce que lon conte touchant Cœranus: Il estoit, à ce que lon dit, natif de l'Isle de Paros, & se trouuant à Constantinople, regardant pescher, il vid à vn traict de saine qu'il y auoit beaucoup de Dauphins pris, que lon vouloit tous assommer: il les acheta, puis les laissa tous aller: peu de temps apres auint qu'il retourna sur mer dedans vne fuste à cinquãte rames, où il y auoit des brigans, laquelle par fortune se rõpit dedãs le canal qui est entre l'Isle de Naxos & celle de Paros, de sorte que tous les autres hommes se perdirent & se noyerent, excepté lui qu'vn Dauphin recueillit, & l'enleua sur son dos, l'emportant iusques au deuant d'vne cauerne de l'Isle de Zacinthos, que lon monstre encore auiourd'hui, & l'appelle lon de son nom Cœranion, aussi dit on que c'est de lui que Archilochus escrit,

Neptune en vn cruel orage
Sauua Cœranus de naufrage,
Seul entre cinquante autres hommes, G

Depuis estant ledit Cœranus venu à mourir, ses parens bruslerent son corps aupres de la mer, là où se presenterent plusieurs dauphins le long de la coste, comme monstrans qu'ils estoient là venus pour honorer ses funerailles, car ils y demeurerẽt tant
7. Telemachus fils d'Vlysses. que tout fut paracheué. Qui plus est Stesichorus escrit que l'escu de Vlysses auoit pour image & enseigne vn Dauphin, & la cause pourquoy, les Zacynthiens la declairent en ceste sorte, ainsi que tesmoigne vn historien nommé Critheus. Telemachus estant encore bien ieune tõba en vn endroit de la mer: où l'eau estoit fort profonde, & fut sauué par le moien de quelques Dauphins qui le receurent en tombãt, & le porterent hors de l'eau: parquoy le pere depuis, pour en rẽdre graces & honorer cest animal, fit grauer l'image d'vn Dauphin dedans le chaton de l'anneau dont il seelloit, & le porta pour ornement à son escu. Mais pour autant que ie vous auois protesté au commencement que ie ne vous alleguerois aucune fable, & neantmoins ie ne say comment sur le propos de ces Dauphins ie suis aller dõner iusques à Vlysses & à Cœranus, vn peu trop loin de verisimilitude, ie me cõdamne moy-mesme à l'amende, qui sera qu'en cest endroit ie mettray fin à mon discours: & pourtãt, messieurs les Iuges, pouuez-vous desormais, quand bon vous semblera, donner vostre H
XXXVI. Conclusion de tout le discours des deux plaidoyers. sentence. SOCLA. Quant à nous il y a ia bonne piece qu'il nous semble ce que dit Sophocles,

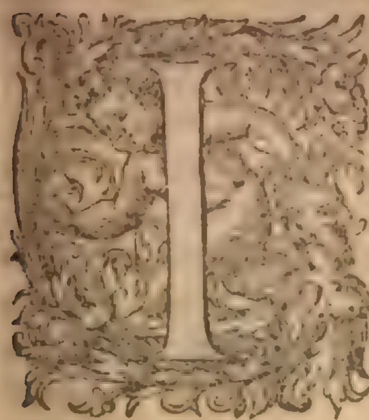
Vos argumens qui se batoient n'agueres,
Sont ores ioints ensemble comme freres.

car si vous mettez l'vn auec l'autre les argumens, preuues & raisons que vous auez deduites d'vne part & d'autre, vous cõbatrez ensemble tresbien alencontre de ceux qui veulent priuer les animaux de l'vsage de discours & de raison.

Si les Atheniens ont esté plus excellens en armes qu'en lettres.

SOMMAIRE.

NOus auons ici les fragmens d'vne belle declamation, faite en faueur des chefs de guerre Atheniens, laquelle pour le iourd'hui n'a ne commencement ne fin, & au milieu est toute imparfaite & laceree: mais telle que le malheur du téps nous l'a laissee, encores en peut-on recueillir quelque chose de bō, & l'intētiō de Plutarque s'y descouure assez. Car il monstre que les Atheniēs ont esté plus excellens armes qu'en lettres, ce qui sembleroit estre vn vray paradoxe, attēdu qu'Athenes a esté estimee le seiour des Muses, & que s'il y a iamais eu de braues Historiens, Poetes & Orateurs au monde, il les faut considerer en ceste ville là. Ce neantmoins il prouue que la prouesse des Capitaines Atheniens est sans comparaison plus excellente & louable que la dexterité des autres, qui tout à loisir ont escrit à l'ombre les choses auenues, ou ont dōné au peuple des passetemps sur vn eschafaut. Pour cest effect il considere premieremēt les histories, & y adiouste vn trait touchant l'artifice de painture, & par comparaison de deux qui aporteroient nouuelles d'vne bataille, dont l'vn auroit esté spectateur seulemēt, l'autre se seroit trouué aux coups, il monstre que les braues Capitaines doyuent estre preferez aux historiens qui descriuent les conseils & executions d'iceux. De l'histoire il vient à la poesie Comique & Tragique, laquelle il rabroue & raual e, encores que les Atheniens en ayent tenu trop de compte, faisant voir au contraire que leur valeur consiste au fait des armes. Pour le dernier point il parle des Orateurs, & par conference de leurs harangues & autres raisons, prouue que ces harangueurs ne meritent qu'on mette en conte leurs paroles au pris des faits de tant de sages & vaillans guerriers.



IL eut bien raison de dire cela, quant à lui, aux Capitaines qui vindrēt depuis lui, ausquels il donna entree à faire les choses qu'ils firent puis apres, aiant chassé de la Grece ce grand Roy Barbare Xerxes, & deliuré les Grecs du danger de seruitude: mais aussi le pourroit-on dire à bon droit à ceux qui se glorifient de leurs lettres: car si vous ostez ceux qui font les beaux faits d'armes, il ne sera plus besoin de ceux qui les reduisent par escrit. Ostez le gouuernemēt de Pericles, & les Trophæes de victoires que Phormion obtint par mer, pres du promontoire de Rium, & les prouesses de Nicias à l'entour de l'isle de Cythere, & deuant la ville de Megare, & celle de Corinthe, & le fort de Pyles de Demosthenes, & les trois cens prisonniers de Cleon, & Tolmidas qui alla escumer toute la coste du Peloponese, & la bataille que Myronides gaigna au lieu d'Oenophytes cōtre les Bœotiēs, voila tout Thucydides efface. Ostez les vaillantises d'Alcibiades à l'entour de l'Hellespont, & celles de Trasyllus pres l'isle de Lesbos, & l'abolition de la tyrannie des trente Tyrans faite par Theramenes & Thrasybulus & Archippus, qui auec soixante & dix compagnons eurent la hardiesse de se souleuer à l'encōtre de la principauté de ceux de Sparte, & Conon qui derechef fit remonter les Atheniens sur la mer, vous ostez toute l'histoire de Cratippus: car quant à Xenophon, il a esté lui-mesme son historien, aiant mis par escrit les gestes qu'il auoit faits & conduits à chef. Et dit-on que Themistogenes Syracusain escriuit de ce mesme suiet, à fin que Xenophon aparust plus vray-semblable, escriuant de soy-mesme, comme d'vn tiers cedant à vn autre, & luy gratifiant le moien

1. Ce propos dependant d'autres precedens ramentoit la valeur de Themistocles, & des l'entree Plutarque mōstre que les vaillans Capitaines Atheniens surpassēt en toute sorte de louāge les historiens qui ont escrit leurs exploits de guerre: & que par consequēt les Atheniēs ont esté plus excellens en armes qu'en lettres.

de se faire honneur par lettre. Au reste tous les autres historiens comme vn Clinodemus, vn Diylus, vn Philochorus, vn Philarchus, n'ont esté que des reciteurs & ioueurs des faits d'autrui, comme si c'estoient Comœdies, redigeans par escrit les gestes des Roys, Princes & Capitaines, en se glaceant par dessous leurs memoires, à fin qu'ils participassent de leur lumiere & clarté: car il y a comme vne image & espece de gloire qui reuerbere & reiaillit de ceux qui ont fait les grands & vertueux actes, à ceux qui les mettent bien par escrit, ne plus ne moins que dedans vn mirouër. E

11. Pour esclaircir tant plus le propos il parle des tableaux de painture faits par les plus braues ouuriers, & entre autres d'vn Euphranor, representant la bataille de Mantinee, & fait couuertemét vne cóferéce de ces ouurages de couleur & d'artifice, auec les valeureux exploits des gens de guerre Atheniens.

Si a esté ceste ville d'Athenes mere & nourrice benigne de plusieurs autres arts, les vns qu'elle a la premiere inuentez & mis en lumiere, & aux autres a donné accroissement, honneur & authorité: mesmement la peinture, à laquelle elle a donné grand auancement & grand ornement. Car Apollodorus, le premier de tous les hommes qui a inuenté les definissemens & coulouremens des vmbres, estoit Athenien, sur les ouurages duquel il y auoit escrit,

On l'ira plus tost regratant, F
Que l'on ne l'ira imitant.

Et Euphranor, & Nicias, & Asclepiodorus, & Plistænetus frere de Phidias, dont les vns ont peint les Capitaines victorieux, les autres des batailles, les autres des demi-Dieux, comme Euphranor peignit Theseus: & le mit au parangon de celui qu'auoit peint Parrhasius, disant que celui de Parrhasius auoit mangé des roses, & le sien de la chair de bœuf. Car à dire la verité celui de Parrhasius est bien mignonnement peint, & ressemble, comme il disoit, à la rose: mais qui verroit celui d'Euphranor, il pourroit dire bien à propos ces vers

Iliad. liu. 2.

D'Erechtheus le peuple magnanime,
Lequel Pallas, la fille du sublime
Iupiter, a eleué & nourri.

Description de la bataille de Mantinee.

Il a aussi peint le combat à cheual de deuant la ville de Mantinee contre Epaminondas qui rauit ceux qui le regardent hors de soy, & en est l'argument tel. Epaminondas Thebain, apres la bataille qu'il gaigna en la plaine de Leuctres, voulut passer sur le ventre de la ville de Sparte qu'il auoit abatue, & fouler aux pieds le grand cœur & la reputation d'icelle: & premierement entrant dedans la Laconie auec vn exercite de soixante & dix mille combatans, il pilla & saccagea tout le plat pays, & retira les peuples circonuoisins de leur confederation & alliance, & puis deuant la ville de Mantinee, il leur presenta la bataille, laquelle ils ne voulurent & n'oserent pas accepter, attendans le secours qui leur deuoit venir d'Athenes. Parquoy lui partant la nuict, sans que personne sceust où il vouloit aller, descendit en la Laconie, & peu s'en falut qu'il ne suprist en sursaut la ville de Sparte vuide d'hommes de defense, & qu'il ne s'en saisist. Mais les alliez de Lacedæmone l'ayans aperceu, & y estans accourus au secours, il móstra semblant de se vouloir derechef mettre à courir & fourrager le plat pays, & par ceste ruse aiant abusé & endormi les ennemis, il se partit la nuict de la Laconie, & aiant en diligence couru ce qu'il y a de pays entre deux, il H se presenta à l'improuueu aux Mantiniens, qui ne se doutoient de rien moins, ains consultoient & deliberoient entre eux d'enuoyer du secours en Lacedæmone. Si commanda soudainement aux Thebains de prendre leurs armes: parquoy les Thebains qui estoient courageux & braues en armes, leur coururent sus incontinent, & enuironnerent la ville de Mantinee tout alentour. Les Mantiniens se trouuerent bien estonnez, se lamentans, & courans les vns deça, les autres dela, ne se sentans pas forts assez pour soustenir & repousser vne si grosse puissance, qui comme vn torrent venoit tout à vn coup les enuahir, dont ils estoient si esperdus, qu'ils ne pensoiét pas seulement à se defendre. Sur ce poinct de temps & de fortune, les Atheniens se monstrerent descendans des costaux en la plaine de Mantinee, ne sachans rien de ceste surprise ni de la soudaineté de ce danger, ains cheminás à leur aise tout bellement

A lement. Mais comme quelqu'vn estant eschappé de la ville fust accouru en diligence les en auertir, estans en petit nombre au regard de la grande multitude des ennemis, & lassez du trauail du chemin, sans que nuls autres de leurs alliez les secondassent, neantmoins ils se presenterent incontinent en ordonnance de bataille aux ennemis qui estoient plusieurs contre vn, & eux rangeans aussi leurs gens de cheual en bataille, en cheuauchant iusques sur les portes mesmes, & ioignant les murailles de la ville, donnerent vne bataille à cheual qui fut fort aspre & roide, en laquelle aians eu du meilleur, ils deliurerent & osterent la ville d'entre les mains d'Epaminondas. Euphranor peignit ce combat là, & void-on en ce tableau la charge de la rencontre, & le choc plein de grand effort & de grand courage, les hommes & cheuaux soufflans à grosse haleine. MAIS à mon auis vous ne prefererez pas le iugement du peintre à celui du Capitaine, & ne suporterez pas ceux qui preposent ce tableau au trophæe, ni l'vmbre de la representation à sa reale essence de la verité, encore que Simonides die, que la peinture soit vne poësie muette, & la poësie vne peinture parlante. Car les actions que les peintres monstrent comme presentes, & alors qu'elles se font, les lettres les racontent & composent comme aiás esté faites, & si les vns le monstrent auec couleurs & figures, & les autres auec paroles & dictions, ils different en matiere & en maniere d'imitation, mais aux vns & aux autres y a vne mesme fin proposee, & est tenu pour le meilleur historien celui qui sait mieux peindre vne narration, comme vn tableau, de diuerses affections, & de diuerses conditions de personnages, comme de plusieurs images. Qu'il soit vray, Thucydides est tousiours apres ceste dilucidité d'oraison, taschant à rendre l'auditeur par ses paroles, comme spectateur, & desirant imprimer aux lecteurs les mesmes passions d'estonnemét, d'esbahissement & d'agonie, que font les choses mesmes quand on les void faire à l'œil. Car Demosthenes qui sur la gréue mesme de l'isle de Pyle

B (marginal) — III. *Puis il prouue que le Capitaine qui a gaigné quelque victoire est du tout à preferer au peintre qui la represente aux yeux, sans auoir fait autre chose de sa part.*

C dresse le bataillon des Atheniens, & Brasidas qui haste le gouuerneur de sa galere de donner de la prouë en terre, qui s'en va sur la planche, qui y est blessé, & qui rend l'esprit, & se laisse aller sur le tillac de la galere: & les Lacedæmoniens qui combatent dessus la mer, comme s'ils auoient le pied ferme en la terre: & au contraire, les Atheniens qui combatent dessus la terre, comme s'ils eussent esté dedans les galeres: & derechef en la guerre de la Sicile, la description qu'il fait de deux armees de terre qui sont sur le riuage de la mer, à voir combatre leurs gens en bataille nauale, la victoire estant longuement en balance sans incliner plus en l'vne qu'en l'autre partie, aiant vne intolerable agonie, destresse & trauail, à cause des chocs & charges diuerses, se communiquant l'effort de la contention aux corps mesmes des regardans, soufflans d'ahan, en aussi grande peur & peine que ceux mesmes qui combatent la disposition par ordre & figuratiue narration qu'il en fait, tout cela est vne claire representation de peinture. Parquoy s'il n'est pas raisonnable de comparer les peintres aux capitaines, n'y comparons donc pas non plus les historiens.

D CELVI qui aporta la nouuelle de la bataille & victoire de Marathon, ainsi comme escrit Heraclides Pontique, fut Thersippus natif d'Eroé, ou ainsi que plusieurs autres le mettent, ce fut vn Euclees qui acourut tout bouillant de la bataille auec ses armes, & batant aux portes des premiers & principaux de la ville d'Athenes, ne peut dire autre chose sinon, Resiouissez vous, nous vaincons: & cela dit, l'halene lui faillant, il trespassa tout soudain: mais encore celui là vint lui-mesme annoncer la victoire de la bataille, en laquelle il auoit combattu. Mais ie vous demande, s'il y auoit quelque cheurier ou quelque bouuier, qui de dessus quelque bute, ou de dessus quelque eschauguette, eust veu de tout loin ce grád chef d'œuure là, que lon ne sauroit suffisammét exprimer de paroles, & qu'il en vinst apporter la nouuelle en la ville, sans estre blessé, ne sans auoir espádu vne seule goutte de son sang, & puis qu'il demádast les mesmes hóneurs & mesmes recópenses que iadis eut Cynegirus, Callima-

IIII. *Par comparaison de quelque bouuier ou cheurier qui viendroit dire les nouuelles d'vne bataille, laquelle il auroit veu dóner de loin auec celui qui se seroit trouué en la meslee, & de la louange que le dernier meriteroit beaucoup plus grande que le premier, il monstre que les historiés doyuent estre postposez à ceux dont ils escriuent les gestes.*

chus & Polyzelus, pour autant qu'il auroit annoncé les hautes prouesses, les grands coups, & les meurtres qu'auroient faits ces vaillans hommes là, ne vous sembleroit il pas exceder toute impudence, veu mesmement que lon dit que les Lacedæmoniens, à celui qui leur alla porter la nouuelle de la bataille gaignee deuant Mantinee, que Thucidides a descrite, pour toute recompense luy enuoyerent vne piece de chair de leurs conuiues? & toutefois les historiens ne sont autre chose que messagers des faits & gestes d'armes, aians bonne & haute voix, & qui par leur beau parler & leur eloquence les donnent aux hommes à entendre, ausquels doiuent le loyer des bonnes nouuelles ceux qui premierement les lisent & les voient, mais aussi veritablement en sont ils louez, quand on en fait mention, & les lit on pour sauoir ceux qui ont bien fait. Car ce ne sont pas les belles paroles ni le beau langage qui font les vaillances, & que lon desire plus ouir: car la poesie mesme a grace, & est estimee & prisee, dautant qu'elle recite les choses comme si elles auoient esté faites, ainsi comme Homere mesme le dit,

Odyss. liu. 19.

Il les tenoit leur contant plusieurs fables,
Qui ressembloient à choses veritables.

& dit on qu'il y eut vn iour quelqu'vn des familiers de Menander qui lui dit, Les festes Bacchanales, Menander, sont bien prochaines, & tu n'as pas encore fait la comædie. Menander lui respondit, Si ay, ainsi m'aiment les Dieux, ie l'ay composee: car la disposition & ordonnance en est toute taillee & proiettee, il ne reste plus qu'à y adiouster des vers: pour autant que les poëtes mesmes reputent les choses plus necessaires & plus principales, que non pas les paroles ni le langage. La courtisanne Corinna reprit vn iour Pindare qui estoit encore ieune, & se glorifioit vn peu trop superbement de son sauoir & de ses lettres, lui disant qu'il estoit homme de mauuais iugement, dautant qu'il n'inuentoit point de fables, ce qui est le propre de la poësie, & puis la langue y adiouste des figures de Rhetorique, des chants, des mesures, & des rithmes, qui ne sont qu'adoucissemens & embellissemens des choses. Pindare à par lui aiant pensé vn peu plus attentiuement à ces propos, fit ce cantique,

D'Ismenus la lance doree,
Cadmus & la race sacree
Des vaillans champions semez,
Les nerfs de force renommez
Du grand Hercules ie surmonte:

& l'aiant monstré à Corinna, elle s'en prit encore plus à rire, disant qu'il faloit semer auec la main, & non pas à pleine poche: car à la verité aussi aiant ramassé & accumulé force semence de fables, il les a toutes espandues en ce cantique là. Or que la poesie consiste à bien inuenter des fables, Platon mesme l'a escrit, & la fable est vne narration fausse ressemblant à vne vraye, & pourtant est elle bien esloignee du fait, s'il est ainsi que l'oraison soit image du fait, & la fable vmbre & image de l'oraison: & dautant cedent ceux qui controuuent & feignent des faits d'armes à ceux qui les escriuent au vray, comme sont inferieurs ceux qui les recitent à ceux qui les font. Or n'a la ville d'Athenes iamais eu d'excellent ouurier de poësie, non pas mesme de la Lyrique, car Cinesias semble auoir esté vn maigre & fascheux poete de cantiques bacchanales, en estant farcé & moqué par les poetes Comiques, dont il acquit vn mauuais bruit & sinistre reputation. Et quant à celle qui est à personnages de la Comædie, ils en faisoient si peu d'estime, & la dedaignoient si fort, qu'il y auoit vne ordonnance laquelle deffendoit expressément, que nul Senateur du conseil d'Areopage n'eust à composer aucune Comædie. Et au contraire, la Tragædie fut en vogue & en pris, pour le plus agreable spectacle, & le recit le plus recommandable que peussent auoir les hommes de ce siecle là, donnant aux fictions & aux affections vne force de tromper: de laquelle tromperie, ce disoit Gorgias Leontin, celui qui trompoit

V. De l'histoire il vient à la poesie, les faisant aussi differentes que faire & dire. puis il monstre que les Comædies & Tragædies n'ont donné aucun lustre aux Atheniens, ains les ont diffamez.

A poit estoit plus iuste que celui qui ne trompoit point, & celui qui estoit trompé plus sage & mieux auisé que celui qui n'estoit point trompé: car celui qui trompoit de celle sorte estoit plus iuste, dautant qu'il faisoit ce qu'il auoit promis: & celui qui estoit trompé plus sage, car ceux qui ne sont pas du tout grossiers & lourdauts, sont ceux qui plus aisément se prennent par le plaisir & la volupté des lettres. QVEL profit donc est-ce que ces belles Tragædies ont aporté à la ville d'Athenes, qui soit comparable à celui que lui aporta le bon sens de Themistocles, qui fut cause d'y faire rebastir les murailles de la ville: ou la vigilance & solicitude de Pericles, qui orna le chasteau de tant de beaux edifices: ou Miltiades, qui la deliura du peril de seruitude: ou Cimon qui lui acquit la seigneurie & principauté de la Grece? Si la sapience d'Euripide: ou l'eloquence de Sophocles, ou le beau parler d'Æschylus l'eussent deliuree de quelque inconuenient, ou lui eussent acquis quelque gloire, il seroit parauenture bien raisonnable de parangonner les poëtiques inuentions aux triomphes
B & trophæes, & le conseil des capitaines au theatre, & les prouësses & hauts faits d'armes à la science de composer & faire iouer de belles Comædies & Tragædies. Voulez vous que nous introduisions en la place les personnages mesmes en attribuant à chascun d'eux l'entree qui leur est conuenable, auec les marques & enseignes de leurs faits? Vienent donc en auant d'vn costé les Poëtes au son des fleutes, des lyres & violons, disans & chantans: Seigneurs il faut faire silence, & se tirer arriere qui ne fait profession de nos lettres, qui n'a la langue pure & nette, qui n'a ni chanté ni ballé aux sainctes cerimonies du seruice des Muses gentiles, & qui n'est point profes es saincts mysteres Bacchiques de Cratinus le grand mangeur. Qu'ils portent quand & eux tout leur equippage, les habillemens des ioueurs, les masques, les autels qui sont dressez sur les eschaffaux, les feintes & engins à faire descendre les Dieux, les Tripieds d'or, pris de leurs victoires: & apres eux leurs ioueurs, comme
C vn Tragus, vn Nicostratus, vn Callipides, vn Meniscus, vn Theodorus, vn Polus, les suposts & satellites qui courtisent & acompagnent la Tragædie, comme vne riche & somptueuse Dame, ou bien des recuiseurs, doreurs & peintres d'images qui la suiuent: & que lon face prouision de robes, d'habillemens de ieux, de masques, de braguesques & chausses de pourpre, d'engins à employer les feintes sur la scene, de baladins & de satellites, de tout ce peuple là malaisé à manier qui sert à tels ieux; & dont le defray est de grande despense. A quoy regardant vn Laconien rencontra fort bien quand il dit, Que les Atheniens s'abusoient & failloient bien lourdemét, de despendre tant, & de faire à bon escient, pour iouer: c'est à dire de consumer les deniers qu'il faudroit à mettre sus vne grosse armee de mer, & à soudoyer & entretenir vn puissant exercite de terre, à faire iouer des ieux en vn Theatre: car qui voudra faire le compte, combien leur a cousté chascune Comædie, il se trouuera que le peuple Athenien a plus despendu à faire iouer les Tragædies des Bacchantes, ou des Phœnisses, ou des Oedipes, ou Antigone, ou faire representer les actes d'vne Me
D dee, ou d'vne Electra, que non pas à faire la guerre aux Barbares, pour acquerir empire sur eux, ou pour deffendre leur liberté contre eux: car les Capitaines bien souuent menoient leurs hommes aux batailles, leur aians fait commandement de porter des viures ausquels il ne fallust point de feu. Et certainement les Capitaines des galeres aians fait prouision de farines seulement, & pour viande, d'oignons & formage, pour leurs hommes de rame, ils les embarquoient dedans les galeres: là où les entrepreneurs qui faisoient les ieux & les danses à leurs despens, donnoient à leurs baladins des anguilles, des tendres laictues, des saulses où il entroit de l'ail & de la mouëlle, & les festoyoient ainsi delicieusement & longuement pour leur exercer la voix. Or de ces defrayeurs là, ceux qui demeuroient vaincus n'en auoient autre chose, sinon qu'ils en estoyét moquez, farcez & iniuriez: & à ceux qui y estoyent victorieux, il ne leur en restoit pas vn tripié, ni vne autre marque de la victoire, cóme

VI. Il expose ce que dessus [...] faisant voir [...] ces ieux tan[...] mez du pen[...] Athenien n'[...] que le co[...] il fait tant [...] reluire la [...] de leurs ca[...] nes au fai[...] guerre & [...] representer [...] deuant les [...] il descrit tout [...] pareil des [...] dies & T[...] es, à fin q[...] noisse tant [...] que cela n'[...] sinon à pou[...] Atheniens [...] spens foles & desmesurees.

disoit Demetrius, mais vn seruir d'exemple de ceux qui ont follement despendu le E leur, & ont laissé leur maison comme vne sepulture vuide: telles sont les fins à quoy conduit les hommes la despense de la poësie, & rien de plus honorable. MAIS d'autre costé regardons aussi maintenāt passer de deça les Capitaines, & ce pendant qu'ils passeront à la verité il faut bien faire silence, tenir sa langue, & se tirer arriere, mesmemēt ceux qui viuēt sans rien faire, sans se mesler du gouuernemēt de la chose publique, & sans aller à la guerre, ni porter les armes: s'il y a aucun qui n'ait pas le cœur assez ferme, ni la volonté pure & nette, & qui ne soit point ordonné & receu en la saincte confrairie ou de Miltiades le boucher des Medois, ou de Themistocles le meurtrier des Perses. C'est vne danse Martiale que ceste ci, meslee de batailles sur la terre, & de flotes de vaisseaux sur la mer, chargee de despouilles ensemble & de trophæes. Escoute moy, Enyo, fille de la guerre: voila vn preambule de lances & de picques. Embrassez, ô gens de bien, la mort sacree: comme disoit Epaminondas le Thebain, en vous exposant à treshonorables & tresillustres combats pour F la patrie, pour les sepultures de vos ancestres, & pour les choses sainctes. Il m'est auis que ie voy leurs victoires venir en procession, lesquelles ne tirent point apres elles, pour leur pris & loyer, vn bœuf ni vn bouc, & qui ne sont point couronnees de fueilles de lierre, & ne sentent point la lie du vin ni le moust, comme les Bacchanales: ains des villes & citez: toutes prouinces sont à eux, les Isles, les terres fermes tant mediterranees que maritimes, des colonies nouuelles de dix mille hommes. Ils sont courōnez, de trophæes, de triomphes & de despouilles de toutes sortes, dōt les marques, les statues & images sont de beaux temples, comme le Parthenon, ou l'Hecatompedon à Athenes, les murailles de deuers midi, vn Arcenal à loger les nauires, les portiques, la prouince de la Cherronese, la ville d'Amphipolis. La plaine de Marathon acompagne la victoire de Miltiades, la Salamine celle de Themistocles marchant par dessus le bois & naufrage de mille vaisseaux: & celle de Cimon G aporte cent galeres Phœniciennes de la riuiere d'Eurymedon: & celle de Demosthenes & de Cleon de l'Isle de Sphacterie, la rōdelle de Brasidas capitaine, & ses soudards liez & enferrez: celle de Conon rebastit les murs de la ville, & celle de Thrasybulus ramena le peuple victorieux du fort de Pyle: celle d'Alcibiades, apres la Sicile, releuerent la ville qui estoit tombee par terre, & des batailles de Neleus & d'Androclus en la Lydie & en la Carie, la Grece vid toute l'Ionie souleuee. Et si lon demande à chascune des autres quel bien est auenu à la ville par elle, l'vne dira l'Isle de Lesbos, l'autre celle de Samos, l'autre celle de Cypre, l'autre la mer de Pont, l'autre cinq cens galeres, l'autre dix mille talens, sans la gloire & l'honneur des trophæes. Ce sont les causes pour lesquelles la ville solennize & celebre plusieurs festes, c'est pourquoy elle fait des sacrifices aux dieux, nō pas pour les victoires d'Æschilus ou de Sophocles, non pas quand Carcinnus coucha auec Ærope, ou Astidamas auec Hector, ains le sixiéme du mois de May iusques auiourd'hui la ville celebre la victoire de la H iournee de Marathon, & le sixiéme du mois. ✱✱ elle fait offrande de vin aux Dieux en remerciement de la bataille nauale que gaigna Chabrias pres l'Isle de Naxos: & le douziéme ils sacrifient aussi aux Dieux en action de graces pour la liberté recouuree, pour autant qu'à mesme iour ceux de Phile descendirent en la ville. Le troisiéme de Mars ils gaignerent la bataille de Platæes, & consacrerent le sixiéme à Di ne, auquel iour celle deesse reluisit en pleine Lune aux Grecs victorieux deuant l'Isle de Salamine, & la victoire qu'ils gaignerent deuant la ville de Mantinee a fait le douziéme iour de Septembre plus sainct & plus solennel, auquel tous les autres alliez estans forcez & tournez en fuite, eux seuls aians gaigné de leur costé, dresserent vn trophæe sur leurs ennemis ia vainqueurs. Voila ce qui a eleué la ville en gloire, voila qui l'exalte en grandeur. C'est cela pourquoy Pindare a appellé la ville d'Athenes le soustien de la Grece, non pour autant que par les Tragædies de Phrynicus,

VII. Au contraire, les belles & frequentes victoires de plusieurs de leurs Capitaines mōstrent l'excellēce des Atheniens consister es armes.

A Phrynichus, ou de Thespis elle redressast les Grecs, mais pource que, ainsi que lui-mesme dit ailleurs, au long de la coste d'Artemise,

Ceux d'Athenes ont planté
Les glorieux fondement
De la Grecque liberté:

Et depuis à Salamine, à Mycale, & à Platæes, l'aiant confirmee fort & ferme, comme vn diamant, la baillerent de main en main aux autres hommes. MAIS bien vrayement pourra lon dire que ce n'est que ieu que des Poëtes, mais que les Orateurs ont quelque chose pourquoy on les doit comparer aux Capitaines, & pour quoy Æschines se moquant de Demosthenes, dit, Il est vray-semblable que la tribune aux harengues intente proces contre le palais des Capitaines. Est-il donc pas raisonnable de preferer l'oraison Plataïque d'Hyperides à la victoire que gaigna Aristides deuant la ville de Platæes? ou la harengue de Lysias alencontre des trente Tyrans, à l'exe- B cution & occision qu'en firent Thrasybulus & Archias: ou bien celle d'Æschines contre Timarchus, accusé de conspiration & ligue conspiree, au secours que porta Phocion à ceux de la ville de Byzance, par lequel secours il empescha les Macedoniens d'insolentemẽt & outrageusement abuser des enfans des alliez & confederez d'Athenes? Ou bien comparons l'oraison de Demosthenes de la courõne, aux couronnes publiques que receut Themistocles pour auoir deliuré la Grece du peril de seruitude, attendu mesmement que l'vn des passages plus remarquables & plus eloquent d'icelle oraison, est quand il coniure les ames de leurs ancestres, qui en la bataille de Marathon exposerent leurs vies pour le salut de la Grece: ou bien ceux qui mõstrent par les escholes la Rhetorique aux enfans, comme vn Isocrates, vn Antiphon, vn Isæus. Mais la ville a honoré ces vaillans hommes là de sepultures publiques, en recueillant honorablement les reliques de leurs corps, & les a deifiez, là où l'orateur qui iuroit par eux, ne les imitoit pas. Et Isocrates qui en exaltant & louant C hautement ceux qui auoient combatu & exposé leurs vies au peril de la mort, en la bataille de Marathon, disant qu'ils faisoiẽt si peu de compte de leurs vies, qu'il sembloit que leurs ames fussent à autrui, en celebrant leur hardiesse & le peu de compte qu'ils faisoient de leurs vies: & neantmoins estant ia deuenu fort vieil, il respondit à quelqu'vn qui lui demandoit, comment il se portoit, Comme vn homme qui a " plus de quatre vingts & dix ans, & qui pense que le plus grand mal du monde soit la " mort. Car il estoit enuieilli, non en affilant son espee, non en aiguisant sa lance, non " en polissant son armet, non en portant les armes au camp, non en maniant la rame dessus les galeres, mais en composant & collant, par maniere de dire, des figures de Rhetorique, & des clauses semblables, des opposites, des finissans de mesme, polissant & vnissant ses clauses à la raspe presque, & au rabot. Comment donc n'eust cest homme-là redouté le cliquetis & le bruit des armes, ou le choc de deux armees, veu qu'il craignoit de heurter vne voyelle auec vne autre, & de proferer vne clause D où il y eust defectuosité d'vne seule syllabe? car Miltiades apres auoir gaigné la bataille en la plaine de Marathon, le lendemain s'en reuint à la ville auec son armee victorieuse: & Pericles aiant dompté & subiugué les Samiens en l'espace de dix mois, se preferoit à Agamemnon, qui à peine au dixieme an auoit pris la ville de Troye la grãde: là où Isocrates consuma presque l'espace de trois olympiades, qui sont quinze ans, à escrire & composer son oraison qu'il appelle Panegyrique, sans qu'il ait iamais durant ce temps esté à la guerre, ni en ambassade, ni basti aucune ville, ni esté Capitaine de galere, encore que ce temps-là ait porté des guerres innumerables: ains cependant que Timotheus deliuroit l'Isle d'Eubœe, que Chabrias gaignoit la bataille nauale de Naxos, & Iphicrates tailloit en pieces tout vn regiment de Lacedæmoniens, pres le port de Lechæum, & que le peuple d'Athenes aiant afranchi toutes villes, donnoit à toute la Grece autant de voix & de suffrages en l'assemblee

VIII. Il preuient maintenant vne obiection, Que les Orateurs Atheniens pouuoyent estre cõparez aux Capitaines: & mõstre par raisons euidentes, & par conference des harengues des plus habiles, nommémẽt d'Isocrates & de Demosthene, que tous ces harẽgueurs ne meritẽt qu'on face cas de leurs paroles au pris de la vertu de leurs chefs de guerre.

En taxant plaisamment les Orateurs entre autres Isocrates, il monstre que ce n'est rien de la parole, à comparaison de l'effect.

des Estats generaux, comme elle en retenoit pour elle : il estoit assis en sa maison à E agencer les mots, & aproprier les dictions de son liure, durant tout le temps que Pericles bastissoit les grands portiques, & le beau temple d'Hecatompedon, combien qu'encore Cratinus le Comique se mocque de ceste œuure, comme allant bien laschement & lentement en besongne, parlant de la muraille du milieu.

De parole il auance bien,
Mais de fait il n'auance rien.

Cósiderez vn peu, ie vous prie, la bassesse de cœur & d'esprit de ce Sophiste qui despendit la neufiéme partie de sa vie à cóposer vne seule oraison. Mais il n'est pas raisonnable de conferer mesme les oraisons de Demosthenes l'orateur, aux faits d'armes de Demosthenes le Capitaine, comme celle qu'il a escrite contre Cimon, aux trophæes que l'autre erigea deuant Pyle : celle qu'il a escrite à Amathusius des esclaues, aux Lacedæmoniens que l'autre prit & rendit esclaues : ni dautant qu'il escriuit vne harengue pour faire donner droit de bourgeoisie à ceux qui estoiét venus s'habituer à Athenes, pour cela il ne merite pas autát d'honneur comme Alcibiades, qui F associa les Mantiniens & les Eliens en ligue, alencontre des Lacedæmoniens. Qui plus est, ses oraisons publiques sont en cela reputees admirables qu'es Philippiques il exhorte les Atheniens à prendre les armes, & loue l'entreprise de Leptines.

Lequel est le plus vtile, le feu ou l'eau.

SOMMAIRE.

En ceste declamation Academique, Plutarque met premierement en ieu les raisons qui attribuent plus d'vtilité à l'eau : secondement il propose celles qui sont en faueur du feu, ausquelles il G *semble encliner le plus, sans toutesfois rien resouldre, en quoy il ensuit sa façon de philosopher sur les causes naturelles, asauoir de disputer pour & contre vne chose, laissant au lecteur sa liberté de s'arrester à ce qu'il verra estre plus probable & receuable.*

1. Ayant produit en premier lieu les tesmoignages de Pindare & d'Hesiode pour prouuer que l'eau est le plus vtile element, il confesse qu'on pourroit alleguer tesmoins au contraire pour le feu, tellement que la preuue seroit esgale : pourtant il vient aux raisós, pour prouuer que l'eau est plus vtile que le feu.

L'EAV *est le meilleur element*
Et l'or, comme le feu flammant,
Reluit sur toute autre cheuance,

ce dit le poëte Pindare : par où il apert manifestement qu'il donne le second lieu au feu. Et semble qu'Hesiode s'acorde aussi à cela quand il dit,

Le Chaos a premier que tout esté :

car il est certain que la plus part des anciés a appellé l'eau Chaos, à cause qu'elle s'espád facilemét : mais s'il n'estoit question que de tesmoins, la preuue seroit presque égale H d'vn costé & d'autre, pource qu'il y en a assez qui estimét que le feu soit le principe de toutes choses, & comme la seméce qui de soy produit toutes creatures & les reçoit aussi toutes en soy par la generale inflámation : mais laissons là les tesmoignages des hómes, & considerós les raisons d'vne part & d'autre, pour voir en quelle part elles nous tirerót dauátage. N'est-il dóc pas raisónable de iuger plus vtile ce dequoy nous auós tousiours & cótinuellemét afaire, & en plus gráde quátité, comme d'vn outil & instrumét necessaire, & cóme vn ami de tout téps & de toutes heures, cóme lon dit, qui tousiours se preséte à nous faire seruice? Or est-il que le feu ne nous est pas tousiours vtile, ains au cótraire quelquefois il nous fasche, & nous-nous en éloignós, là où l'eau nous sert en hyuer & en esté, quád nous sómes malades & quád nous sómes sains

1. Nous auons tousiours & continuellement afaire d'eau, & nó de feu.

A sains, de nuict & de iour, & n'y a iamais temps ni saison que l'homme n'en ait afaire: c'est pourquoy nous appellons les trespassez Halibantas comme priuez de toute liqueur & humeur, & par consequent aussi priuez de la vie. Dauantage l'homme a esté longuement sans feu, mais sans eau iamais. Or est-il que ce qui a esté des le commencement, & des la premiere creation des hommes, est plus vtile que ce qui a depuis esté inuenté: car il est tout manifeste que nature nous l'a donné comme necessaire, & l'autre la fortune ou l'industrie l'a trouué comme accessoire. Or ne sauroit-on dire en quel temps les hômes n'auoient point d'eau, & ne lit-on point que pas vn des Dieux ou demi-Dieux en ait esté l'inuenteur: car elle a esté en mesme instant qu'eux: voire elle leur a donné l'estre, là où l'vsage du feu a esté trouué hier ou deuãt hier, en maniere de dire, par Prometheus; ainsi

2. L'homme a esté quelquefois sans feu: mais sans eau iamais.

Sans feu pouuoir, non sans eau, la vie estre.

Et que ce ne soit point vne fictiõ poëtique cõtrouuee à plaisir, la vie presente en fait B pleine foy, car il y a encore auiourd'hui par le monde des nations qui s'entretienent sans feu, sans maison, sans foyer, viuans à l'air à descouuert: & Diogenes le Cynique „ n'vsoit point de feu, tellemẽt qu'aiant aualé vn poulpe tout crud, Voila, dit-il, ô hô„ mes, comment ie me hazarde pour vous: mais sans eau, iamais hôme n'estima qu'il fust ni hôneste ni possible de viure. Et quel besoin est-il que ie m'arreste à recercher ainsi par le menu la nature de l'hôme? Car y aiãt plusieurs, & pour mieux dire, presque innumerables especes d'animaux, il n'y a que celle des hommes presque qui ait conoissance de l'vsage du feu, toutes les autres ont leurs vies & leurs nourritures sans feu. Ceux qui broutent, qui paissent, qui volent, qui se trainent par terre, leur viure est de manger des herbes, des racines, des fruits, de la chair, le tout sans feu: mais sans eau, il n'y a beste, ni terrestre, ni aquatique, ni de l'air qui puisse viure. Il est bien vray qu'Aristote escrit, qu'il y a quelques bestes de celles qui deuorent la chair, lesquelles ne boiuent point, mais cõment que ce soit, si se nourrissent-elles de quelque humi-C dité. Cela donc est plus vtile, sans lequel nulle sorte de vie ne peut cõsister ni durer.

Preuue de la secõde raison, qu'il y a des peuples viuans sans feu, & la plus part des animaux n'en ont point l'vsage: mais nul ne se sauroit passer d'humidité.

Passons plus outre, des animaux qui viuent, aux choses dont ils vsent pour sustenter leurs vies, comme sont les plantes & les fruits. Entre iceux il y en a qui n'ont du tout point de chaleur, les autres si peu que lon ne le peut aperceuoir: au cõtraire l'humidité est celle qui fait germer toutes semences, qui les fait croistre, & à la fin porter fruit: car qu'est-il besoin que i'allegue à ce propos le vin & l'huile, ni autres liqueurs que nous cueillons & vendangeõs, ou bien que nous tirons des pis des bestes, & que nous chastrons es goffres des abeilles, veu que le fromẽt mesme, qui semble estre de nourriture seiche, se procree par trãsmutation, putrefaction, & diffusion de l'humidité? Et puis, cela est le plus vtile, qui ne porte iamais dommage: or est-il que le feu gaignant & s'estendant est le plus mortel & le plus pernicieux du monde, là où la nature de l'eau de soy ne fait iamais mal: & puis, de deux choses celle là est la plus profitable qui est plus simple, & qui sans aucũ preparatif & apareil peut exhiber le pro-D fit qu'elle aporte: & le feu a besoin de secours & de matiere, c'est pourquoy les riches en participent plus que les pauures: les Roys que les priuez: là où l'eau a encore cela d'humanité, qu'elle se donne egalement à toutes sortes de gens: elle n'a point besoin d'outils ne d'instrumẽs: c'est vn biẽ complet & parfait en soy-mesme, sans emprunter rien au dehors de soy. Dauantage, ce qui estant multiplie, perd son profit & sa cõmodité, est par cõsequent moins vtile. Et le feu est tel, ne plus ne moins qu'vne beste rauissante, qui deuore tout, & consomme tout ce qui aproche de lui: de maniere que c'est plustost par industrie & artifice de celui qui en sait vser auec moderation, que de sa nature, s'il fait aucun biẽ, là où l'eau n'est iamais effroyable. Et puis ce qui peut profiter seul, & en compagnie d'autre, est plus vtile: or est-il que le feu ne reçoit point en sa cõpagnie l'eau, ni ne profite point par la participation d'icelle: là où l'eau est profitable auec le feu, comme lõ void que les fontaines d'eau chaude

3. Les plantes & les fruits tienent leur vie de l'humidité.

4. Le feu porte dõmage, l'eau non.

5. Le feu a besoin de secours & de matiere: l'eau est vn bien parfait en soy mesme, & se donne egalement a tous.

6 Le feu consomme ce qui s'approche de lui: l'eau n'est iamais effroyable.

7 Le feu ne reçoit point l'eau: au contraire l'eau est profitable auec le feu.

sont medicinales, & en sent-on visiblement la guarison que lon en reçoit. Lon ne E
sauroit trouuer du feu humide, là où l'eau, autant chaude cõme froide, est tousiours profitable à l'homme. Il y a plus, que l'eau estant l'vn des quatre Elemens, elle en a

8. L'eau produit la Mer, qui est vn cinquiesme element par maniere de dire.

produit vn cinquiéme, par maniere de dire, qui est la Mer, non moins vtile presque que pas vn des autres, tant pour plusieurs autres causes, que principalement pour le commerce: car estant parauant la vie de l'homme sauuage, & sans communication des vns aux autres, cest element-là l'a coiointe & rendue parfaite, aportant cõmunication & amitié des vns aux autres par mutuels secours & reciproques donations des vns aux autres. Heraclitus dit en vn passage, Si le Soleil n'estoit, la nuict ne seroit point: aussi pourroit-on bien dire, Si la mer n'estoit point, l'hõme seroit le plus sauuage animal, le plus necessiteux, & le moins respecté du monde: là où maintenant elle a aporté des Indes la vigne iusques en la Grece, & de la Grece iusques es prouinces plus lointaines: & de la Phœnicie, l'vsage des lettres pour la conseruatiõ de la memoire des choses: elle a conduit par deçà le vin & les fruits, & a em- F
pesché que la plus grande partie du monde ne demeurast enseuelie en ignorance. Comment donc ne sera l'eau plus vtile, quand elle nous fournit vn Elemẽt d'auan-

11. *A l'opposite de ce que dessus il soustient maintenant que le feu est plus vtile que l'eau.*

tage? MAIS au contraire à l'auenture pourroit-on de là commencer à insister alencontre, en disant, que Dieu, comme vn ouurier, aiant eu les quatre Elemẽs pour la fabrique de ce monde, lesdits Elemens repugnans les vns aux autres, la terre & l'eau ont esté mis dessous, comme la matiere qui se laisse former & mouler, & qui reçoit ordonnance, disposition & force de produire & d'engendrer, telle, comme elle leur est departie par les autres deux, l'air & le feu, qui sont ceux qui façonnent, forment & moulent, & qui excitent les deux premiers à generation, lesquels autrement iusques à là demeureroient morts sans aucun mouuement, mais de ces deux là

1. Sans le feu l'eau est inutile, & ne peut subsister.

derechef le prince & le maistre c'est le feu. Ce que lon pourra manifestement conoistre par ceste induction, car la terre, si elle n'est eschauffee d'vne essence chaleureuse, demeure sans produire ne porter aucun fruit: mais quand le feu s'espand G
& coule dessus, il la rend grosse & preste à engendrer: car autre cause ne sauroit on rendre pourquoy les rochers & montagnes arides sont steriles, sinon dautant qu'ils n'ont du tout point, ou bien peu, de participation de la nature du feu. En somme, tant s'en faut que l'eau soit de soy suffisante pour se conseruer soy-mesme, ou pour engendrer d'autres creatures, qu'elle est cause de sa ruine & corruption sans l'aide du feu: car la chaleur est celle qui tient en estre & conserue en sa propre substance l'eau, comme toutes autres choses: & là où elle est absente, & qu'elle defaut, elle se pourrit & se corrompt: de façon que la ruine & destruction de l'eau, c'est defaut de chaleur, comme on peut voir par les eaux des marets, & toutes sortes d'eaux croupissantes & qui sont retenues en des creux & cõcauitez sans issues: car elles deuienent mauuaises, & à la fin se pourrissent & empuantissent, pour autant qu'elles n'ont point de mouuement, lequel aiant ceste proprieté d'exciter ce qu'il y a de chaleur en chascune chose, conserue plus les eaux qui sont courantes & qui coulent H
fort, dautant que ce remuement conserue ce qu'elles ont en elles de chaleur: c'est pourquoy nous appellons le viure ζῆν, pour ce que ζεῖν signifie bouillir. Comment donc pourra lon dire, que de deux, celui qui donne l'estre à l'autre, ainsi que fait le

2. Ce n'est pas l'humidité simple qui produit les plãtes, mais la chaude humidité.

feu à l'eau, ne soit plus vtile? Et puis ce qui pour estre de tout point dehors, est cause que l'animal perit, est le plus vtile, car il est tout manifeste que cela, sans lequel on ne peut estre, a donné cause de l'estre, & void on qu'es corps mesmes des animaux, les parties qui ont moins de la nature du feu sont les plus insensibles, comme sont les os & les cheueux, & les parties qui sont plus esloignees du cœur, & presque la difference qu'il y'a entre eux des grands aux petis, procede de la presence du feu: car ce n'est pas l'humidité qui produit les plantes, & les fruits, mais bien la chaude humidité: aussi sont les eaux froides ou du tout steriles, ou bien peu fecõdes & fertiles:

A tiles: & toutefois si l'eau de sa nature propre estoit fructueuse & fertile, il faudroit donc qu'elle peust toute seule, & en tout temps, produire des fruits, mais au cõtraire elle leur est nuisible pour vne autre raison. Et puis pour nous seruir de feu comme feu, nous n'auons point besoin d'eau, ains à l'opposite elle y nuit, car elle l'esteint & le perd: au rebours, plusieurs y en a qui ne se sauroient seruir d'eau sans feu, car quand elle est eschauffee elle en est plus saine, & en son naturel elle est nuisible. Celui dõc des deux qui peut profiter de soy-mesme sans auoir besoin du secours d'autrui, est le meilleur & le plus profitable.

3. Pour nous seruir de feu nous n'auons besoin d'eau: au cõtraire la plus-part ne se sauroiẽt seruir d'eau sans feu.

Dauantage l'eau n'est vtile qu'en vne seule sorte, qui est par attouchement, quand on s'en laue, ou qu'on la touche, là où le feu sert & profite à tous les cinq sens de nature, car il est propre & au toucher de pres, & au voir de loin, de maniere que outre les autres moiẽs de profiter on y peut compter la multiplicité: car de dire que l'homme peut aucunefois estre sans feu, il est totalement impossible: mais il y a en cela difference entre les nations, comme en au-

4. L'eau n'est vtile qu'en vne seule sorte: le feu sert à tous les sens.

B tres choses: la mer mesme est rendue plus vtile par la chaleur, cõme estant plus courante & plus agitee, car d'elle mesme elle ne seroit point differente des autres eaux. Et ceux qui n'ont point besoin de feu de dehors, ce n'est pas à dire qu'ils n'en aient du tout point de besoin, mais pour ce qu'ils ont abõdance & foison de chaleur naturelle en eux: de sorte qu'en ce point là mesme, l'vtilité du feu doit estre estimee plus grande par raison vray-semblable: car l'eau n'est iamais telle, qu'elle n'ait aucunement besoin de secours de dehors, & le feu pour son excellence est cõtent de soy-mesme, sans auoir besoin d'autrui.

5 S'il y a des creatures qui n'ayent point besoin de feu, c'est dautant qu'ils abondent en chaleur naturelle.

Tout ainsi donc qu'vn Capitaine seroit meilleur & plus excellent qui sauroit tellement ordonner sa ville, qu'elle n'auroit point afaire d'alliez de dehors: aussi faut-il estimer qu'entre les Elemẽs celui-là soit le plus digne, qui se peut plus souuent maintenir sans le secours & l'aide d'autrui. Autant en faut-il dire des animaux qui ont moins de besoin, combien qu'au cõtraire on pourroit à l'auenture dire, que cela soit plus vtile, duquel nous vsons seuls, mesmement

6. Le feu est le plus digne & vtile des elemens, pour ce qu'il se maintient plus que les autres.

C que par le discours de la raison nous pouuõs choisir ce qui est le meilleur: car qu'est-il plus vtile ni plus profitable aux hommes que la raison? & toutefois elle n'est point ès bestes brutes. Que s'ensuit-il pour cela? Est-ce à dire qu'elle ait esté moins vtilement inuentee par la prouidence de Dieu? Mais puis que nous sommes tombez en ce propos, qu'est-il plus vtile à la vie humaine que les arts? or n'y a-il art presque que le feu n'ait inuentee, ou pour le moins qu'il n'entretiene: c'est pourquoy on fait Vulcain le prince & le maistre d'icelle.

7. Il a inuenté tous les arts, ou les entretient pour le moins.

Il y a plus, que le temps & l'espace de vie estant donné fort court & fort bref à l'homme, encore le dormir, comme dit Aristõ, ne plus ne moins qu'vn gabeleur, luy en oste la moitié: il est vray que l'hõme pourroit veiller sans dormir toute la nuict, mais ie puis bien dire, que le veiller ne lui seruiroit de rien, si n'estoit que le feu lui aportast les commoditez du iour, & lui ostast la difference qu'il y a entre les tenebres de la nuict, & la lumiere du iour. Si donc il n'y a rien qui soit plus profitable aux hommes que le viure, comment ne iugera

8. Il apporte les commoditez du iour & de la nuict.

D l'on le feu la plus vtile chose qui soit au monde, puis qu'il augmente & multiplie la vie? Dauantage, ce dequoy les cinq sens de nature participent le plus, est le plus vtile: or est-il tout euident qu'il n'y a nul des sens naturels qui se serue de la nature de l'eau à part, sans l'air ou sans le feu meslé parmi, là où tout sentiment participe du feu, comme d'vne vertu viuifiante, mesmement la veuë, qui est le plus soudain & le plus aigu de tous les sens corporels, & comme vn feu allumé qui nous confirme la foy & asseurance qu'il y a des Dieux: &, comme dit Platon, par le moien de la veuë nous pouuons conformer nostre ame au mouuement des corps qui sont au ciel.

9 Il n'y a element dont les sens participent plus que du feu.

Du premier froid.

SOMMAIRE.

Nous auons ici vne autre declamatiō de Plutarque, en laquelle il examine, à la façon des Philosophes Academiques, sans rien decider, vne question naturelle, du premier froid: & des l'entree il refute ceux qui estiment que le premier froid soit vne priuation de chaleur, monstrant au contraire qu'iceluy est opposé au chaud comme substance à substance, & non pas comme priuation à habitude. Puis il entre en dispute de la substance, nature & source de la froideur, pour l'esclaircissement dequoy il examine bien amplement trois opiniōs: la premiere, des Stoiques qui attribuoyent la premiere froideur à l'air: la secōde, d'Empedocles & de Chrysippus, rapportant ceste cause de froid à l'eau. Il respōd à toutes leurs raisons & encline à vne F *troisieme opinion, asauoir que la terre est le premier froid, ce qu'il conferme par diuers argumens, sans rien resouldre toutesfois, ains laissant à la discretion de Phauorinus, auquel il escrit, de comparer toutes les raisons de part & d'autre, sans s'arrester à opinion particuliere: estimant que le surseoir & retenir son iugement en choses obscures & incertaines est fait en plus sage philosophe, que nō pas de prester & adiouster à l'vne ou à l'autre partie son contentemēt: en quoy lon void que pour le regard de la philosophie naturelle, nostre auteur estoit de secte Academique. Mais quant à la morale, nous auons veu ci dessus, specialement en plusieurs traitez du premier tome, qu'il suit les moins impurs d'entre les philosophes anciens qui en leurs discours n'ont esté esclairez sinon de la lumiere naturelle.*

1. Raisons pour lesquelles il semble que lon peut remarquer vne premiere puissance & substance du froid, & la definition d'icelui.

IL faut qu'il y ait, ô Phauorinus, vne premiere puissance & substance du froid, cōme du chaud est le feu, par presence & participatiō de laquelle chascune des autres choses soit G froide: ou plustost il faut dire, que le froid est priuatiō de chaleur, comme lon dit que les tenebres sont priuation de lumiere, & station de mouuement, attendu mesmement qu'il semble que le froid soit stationnaire, & le chaud motif: & le refroidissemēt des choses chaudes ne se fait point par entree d'aucune puissance froide, ains par departemēt de chaleur: car aussi tost comme elle est toute departie, ce qui demeure est tout refroidy: car la vapeur que les eaux bouillantes rendent, sort quand & la chaleur qui s'en va: & pourtant la refrigeration diminue la quantité, par ce qu'elle chasse ce qu'il y a de chaud, sans qu'il y r'entre rien d'autre.

II. Refutation de l'opinion precedēte, & de la definition du froid.

Ou bien ceste opinion pourroit estre suspecte, premierement dautant qu'elle subuertit & oste plusieurs puissances, comme si elles n'estoient pas qualitez ou habitudes realement subsistentes, ains seulement priuations de qualitez & d'habitudes, comme le
1. pesant du leger, le dur du mol, le noir du blanc, l'amer du doux, & ainsi des autres H
semblables, selon que chascune est en puissance contraire à l'autre, non pas comme
2. à l'habitude est contraire priuation. Et puis, dautant que toute priuation est oisiue & sans action quelconque, comme aueuglement, surdité, silence & mort, par ce que ce sont dechassemens de formes, & especes & aneantissemens de substances, non pas natures ni substances reelles à part, là où nous voiōs que la froideur depuis qu'elle s'imprime dedans le corps, n'y engendre pas moins d'accidens & d'alterations que fait la chaleur: car plusieurs choses s'y figent & gelent par le froid, plusieurs s'y arrestent & retienent, & s'y espessissent: & sa stabilité mal-aisee à émouuoir n'est point pourtant oiseuse, ains est graue & ferme, aiant force & vigueur d'arrester & de contenir. Et pourtant priuation est vne defaillance & departement de puissance

A puissance cõtraire, là où plusieurs choses se refroidissent, encore qu'elles aient beaucoup de chaleur au dedãs, & y en a quelques vnes que le froid serre & estraint, d'autant plus que plus ils les trouuent chaudes, comme pour exemple, le fer que lon trempe. Et les Philosophes Stoïques tienent que les esprits naturels enclos dedans les corps des petis enfans venans de naistre, par la froideur de l'air enuironnãt s'acerent & affinent, & qu'ainsi changeans de nature ils deuienent ame, toutefois cela est suiet à dispute: mais veu que lon void que la froideur est cause efficiente de plusieurs autres effects, il n'est pas raisonnable de penser que ce soit priuation. Dauantage la priuation ne reçoit point de plus ou de moins, comme de deux qui ne voient 3.
aucunemẽt, l'vn n'est point plus aueugle que l'autre, & de deux qui ne parlent point, plus muet que l'autre, ni de deux qui ne viuent point, plus mort que l'autre: mais entre les choses froides il y en a bien de plus & de moins, & du trop & non trop, & generalement des roidissemens & relaschemens, aussi bien comme entre les chaudes, B & pourtant la matiere, selon qu'elle souffre plus ou moins par ses contraires puissances, produit d'elles des substances plus ou moins froides ou chaudes les vnes que les autres, car il ne se peut faire mixtion ni composition d'habitude auec priuation, & n'y a pas vne puissance qui reçoiue ni admette sa contraire qui lui aporte priuation, ni n'en fait iamais sa compagne, ains lui cede. Au contraire le froid demeure bien 4.
meslé auec le chaud iusques à quelque degré, cõme le noir auec le blanc, le haut auec le bas, le doux auec l'amer, & par ceste association, meslange & accord des couleurs, des sons, des drogues, des saueurs, produisent des compositions grandement agreables & plaisantes: car l'opposition, selon habitude & priuation est du tout ennemie sans aucun moien de reconciliation, estant l'essence de l'vn la destruction de l'autre: là où celle qui est de deux puissances contraires, prise à propos & en saison, & les arts s'en seruent bien souuent, & la nature encore plus, tant en autres productions qu'es C changemẽs & mutatiõs de l'air: pour le reglement & ordonnance desquelles, Dieu, qui les gouuerne, s'appelle Harmonique, non pour accorder le haut auec le bas, ni pour faire que le blanc & le noir conuersent amiablement ensemble, mais pour ce que par sa prouidence il dispose si bien l'accord & discord de la chaleur & de la froideur au monde, qu'auec moderation & sans excés, ils se batent & se reconcilient ensemble, en ostant à l'vn & à l'autre ce qu'il y a de trop, & reduisant les deux en telle temperature & tel estat qu'il apartient. Et puis on sent le froid tout aussi bien que 5.
lon fait le chaud, là où lon ne sauroit ni voir, ni ouir, ni toucher, ni par aucun autre sentiment conoistre la priuation: car il faut que ce soit quelque substance pour la pouuoir sentir: & là où il n'aparoit aucune substãce, là entend on qu'il y a priuation, qui est negation de substance, comme aueuglement est negation de veuë, silẽce de voix, vuide solitude de corps. Car on n'aperçoit pas le vuide par le sens de l'atouchement, mais là où il n'y a point d'atouchemẽt de corps: là entend on qu'il y a vuide: aussi n'oyons nous pas le silence, mais quand nous n'oyons rien, nous entendons D que c'est silence. Autant en faut-il dire des aueugles, des nuds & des desarmez, on n'en a nul sentiment, ains negation du sentiment: aussi faudroit il donc que lon ne sentist point le froid: ains seulement que là où defaudroit le chaud on entendist le froid, si ce n'estoit que priuatiõ du chaud. Mais s'il est ainsi que cõme le chaud se sent 6.
par le hale du cuir, & la dilatation de la chair, aussi le froid se sent par le resserrement & condensation d'icelle, il apert manifestement qu'il y en a vn propre & particulier principe & source, comme de la chaleur. Dauantage la priuation en chascune espece 7.
est vne & simple, mais les substãces ont plusieurs differences & plusieurs puissances. Car le silence n'est que d'vne sorte: là où la voix est diuerse, tantost fachant, tantost resiouissant. Le sentiment, les couleurs & les figures semblablement ont pareilles differences, qui disposent & affectiõnent tantost d'vne sorte, & tantost d'vne autre, le suiet qui s'en approche; mais ce qui est non palpable, non coloré, & generale-

ment non qualifié d'aucune qualité, n'a point de diuersité, ains est tout semblable. E
III. Ayant monstré par diuers argumens que le premier froid n'est pas simplement priuation de chaleur, il prouue au côtraire que ce froid est opposé au chaud comme substance à substance, non pas comme priuation à habitude.
Or maintenant donc le froid ressemble il à ces priuatifs là, de sorte qu'il ne face
aucune diuersité en ses accidés? Ou si tout au contraire, il vient quelquefois au corps
de grâdes & vtiles voluptez du froid, & au rebours aussi quelquefois de grâds dom-
mages, de grands maux, & de fascheuses pesanteurs: ausquelles qualitez du froid le
chaud ne cede pas ni ne s'enfuit pas tousiours, ains bien souuent estant retenu & ar-
resté dedans le corps il resiste & combat alencontre, & ce côbat des deux contraires
s'appelle horreur, & tremeur, ou trêblement. Mais quâd la chaleur est du tout vain-
cue, alors il succede l'estre gelé ou trâsi, & la victoire du chaud aporte au corps vne
tiedeur & vne dilatation auec plaisir, ce que proprement Homere appelle ἰαίνεσθαι.
Mais cela est euident à tout le monde, & par iceux accidens autant ou plus que par
1. nuls autres argumens, il se môstre & preuue que le froid est opposé au chaud, comme
2. substance à substance, ou comme passion à passion, non pas comme priuation à ha-
bitude, ou negation à affirmation, & que ce n'est point la corruption & destruction F
3. du chaud, ains vne nature & puissance corrompâte, autremêt il faudroit oster l'hiuer
du nombre des saisons de l'annee, & la bise du nombre des vents, comme estans seu-
lement priuation des saisons chaudes, & des vêts du midi, & dirôs qu'ils n'ont point
de propre & peculiere source & principe. Et toutefois y aiât en tout l'vniuers quatre
premiers corps, lesquels à cause de leur pluralité & de la simplicité de leurs puissan-
4. ces, aucuns appellent elemês, & les supposent estre principes de tous autres corps, le
feu, l'eau, l'air, & la terre, il est force qu'il y ait aussi quatre premieres & simples qua-
litez. Et qui sont elles, sinon la chaleur, la froideur, la siccité & l'humidité, moien-
nant lesquelles les elemens souffrent & font toutes choses? Et côme es elemens de la
5. grammaire il y a les breues & les longues, & en la musique les notes basses & hautes,
dont les vnes ne sont pas priuation des autres: aussi faut-il estimer que es corps natu-
rels les elemens sont les contrarietez de l'humide contre le sec, & du froid contre le
Opinion d'Anaximenes refutee par Aristote.
chaud, si nous voulons adiouster foy & à la raison, & à ce que les sens naturels nous G
môstrent clairement: ou bien ainsi que l'ancien Anaximenes estimoit, ne pensons
pas qu'il y ait rien ni chaud ni froid absoluëment en substance, ains croyons que
ce sont passions communes de la matiere, qui suruienent apres les mutations. Car il
dit que ce qui se serre, espessit & estraint en la matiere, c'est ce qui est froid: & ce qui
se rarefie & se lasche, car il vse de ce propre terme χαλαρὸν, il dit que c'est le chaud.
Voila pourquoy ce n'est pas sans propos que lon dit que l'hôme de sa bouche souf-
fle & froid & chaud, car l'haleine s'enfroidit quand elle est pressee & serree des le-
ures, mais quand elle sort de la bouche arriere ouuerte, alors elle est chaude, à cause
de la rarité & laxité. Toutefois Aristote tient que c'estoit ignorance à lui de dire ce-
la, par ce que quâd nous soufflôs la bouche toute ouuerte, nous soufflôs l'air chaud
qui est dedans nous-mesmes, c'est à dire dedans nostre corps: mais quâd nous souf-
flons les léures serrees, nous ne poussons pas l'air qui sort de nous, ains celui qui est H
deuant nostre bouche, lequel est froid, & est le premier que lon sent. Mais s'il
est necessaire pour tant de raisons, de laisser vne substance du froid & du chaud, ra-
IIII. Reuenant à son premier propos, il dispute de la substance, nature, & source de la froideur.
menons nostre discours à la continuation de nostre premier propos, cerchans quel-
le est la substance, la nature, & la source de la froideur. Ceux donc qui disent que
le geler de froid, trembler, herisser & dresser le poil, & autres choses semblables à
telles passions, s'engendrent des formes triangulaires à costez inegaux, qui sont de-
dans nos corps, encore qu'ils faillent es particularitez, si est-ce qu'ils prenent leur
commencement de là où il le faut tirer, pource ce qu'il faut que le fondement & l'ori-
gine de ceste inquisition parte comme de la deesse Vesta, ainsi que lon dit en com-
mun prouerbe, de la nature de l'vniuers. Et c'est en quoy il semble que differe le
plus le Philosophe du medecin, du laboureur, & du ioueur de fleutes, & autres sem-
blables particuliers ouuriers, ausquels il suffit de sauoir & entendre les dernieres
causes.

A causes. Car prouueu que le medecin conoisse & comprene la plus voisine & plus prochaine cause de la maladie de son patiét, comme de fieure, que ce soit obstructió ou incidence du sang tombant des venes es arteres : & le laboureur, de la bruine des bleds le Soleil ardent apres vne pluye: & le ioueur de fleutes de la bassesse de ton, soit de baisser les flutes & les aprocher les vnes des autres, il suffit à chasque ouurier pour son propre ouurage & mestier : mais au philosophe naturel cerchant la verité des choses seulement pour la comprendre, la conoissance des dernieres causes n'est pas la fin, ains plustost le commencement, pour aller iusques aux premieres & plus hautes causes. Et pourtant ont bien fait Platon & Democritus, lesquels recerchans les causes de la chaleur & de la pesanteur, n'ont pas arresté le cours de leur inquisition au feu ni à la terre, ains referans les choses sensibles aux intelligibles, ont procedé iusques aux moindres parcelles, comme aux premieres semences.

TOVTEFOIS il vaut mieux manier premierement ces choses sensibles, esquel- *V. Il examine en*
B les Empedocles & Straton, & les Stoiques mettent les principes de puissances : les *premier lieu l'opinion des Stoiques*
Stoiques attribuans la premiere froideur à l'air, & Empedocles & Straton à l'eau, & *qui attribuoyent*
vn autre à l'auenture suposeroit que ce seroit plustost la terre : mais examinons pre- *la premiere froi-*
mierement les sentences de ces autres là. Puis qu'il est donc ainsi que le feu est en- *deur à l'air, &*
semble chaud & luysant, il est force que la nature qui lui est contraire, soit froide & *la conferme par*
obscure, car l'obscur est contraire au clair, tout autant comme le froid au chaud : & *le tesmoignage des*
ainsi comme l'obscur & tenebreux confond & empesche la veuë, aussi le froid con- *poëtes, & par l'etymologie du mot d'air.*
fond & empesche le sens & l'atouchement, là où la chaleur espand & resiouit le sens de celui qui touche, ainsi cóme la clarté de celui qui void : parquoy il faut dire que ce qui est premierement obscur & tenebreux, est aussi premierement froid en nature. Or que l'air soit le premier tenebreux, les poëtes mesmes ne l'ont pas ignoré, car ils appellent l'air tenebres,

C *L'air si espais sur les naues estoit,* *Iliad. liu. 17.*
Que le regard de la Lune il ostoit
Luisante au ciel.

Et en vn autre passage,

Il dissipa tout incontinent l'air,
Et le brouillas fit aussi en aller:
Lors le Soleil commença à reluire,
Et la bataille en veue se reduire.

Outre cela on appelle κνέφας, l'air qui n'est point enluminé de clarté, comme qui diroit κενὸν φάους, c'est à dire, vuide de lumiere, & νέφος, c'est à dire nuee, vn air espessi & grossi, ainsi appellé par negation de lumiere. Il s'appelle aussi ἀχλὺς & ὁμίχλη, qui signifie brouillas, & tout ce qui empesche la veuë de voir à trauers sont toutes differences d'air, & pourautant qu'il ne se peut voir, ne qu'il n'a aucune couleur, il en est
D surnommé Ades & Acheron. Ainsi donc comme l'air demeure tenebreux quand la lumiere en est ostee, aussi quand le chaud s'en est allé, ce qui demeure est air froid, & non autre chose, c'est pourquoy il est appellé Tartarus, à cause de la froideur, ce *En sa Theogonie.*
que le poëte mesme Hesiode nous enseigne, quand il appelle Tartarus aeré, & le *VI. Passant plus*
trembler & estre secoué de froid, s'appelle ταρταρίζειν. Voila les raisons que lon pour- *outre il traite de*
roit alleguer à ce propos là. MAIS pour ce que la corruption est mutation de *la generation de l'air, laquelle il*
chascune chose en son contraire, considerons si cela est vray que lon dit commune- *raporte à la mort*
ment, la mort du feu est generation de l'air: car le feu se meurt aussi bien comme l'a- *du feu: puis il con-*
nimal, ou esteinct à force, ou bien languissant de soy-mesme, mais l'extinction du *tinue à confermer*
feu monstre bien plus manifestement qu'il se mue en air, car la fumee est vne espece *l'opinion des Stoiques, que la pre-*
d'air selon Pindare, *miere cause de la froideur est en l'air, ce que il proune par diuerses raisons.*

Vapeur en l'air vain consumee,
Regibant contre la fumee:

mais toutefois encore le peut-on voir quand la flamme s'esuanouit & meurt à faute d'entretenement & de nourriture, comme es lampes que la cyme se va dissipant en vn air obscur & tenebreux : encore le peut-on suffisamment apperceuoir par la vapeur qui s'enuole contre-mont de nos corps, apres que lon s'est baigné ou estuué,
1. & que l'on se fait ietter de l'eau froide dessus, que le chaud venant à se corrompre se tourne en air, comme estant par nature opposé & cõtraire au feu : à quoy il s'ensuit
2. par consequent, que l'air est premierement tenebreux & froid. Mais qui plus est, la plus vehemente & plus violente impression qui se face es corps par la froideur, c'est la congelation, qui est passion de l'eau & action de l'air. Car l'eau d'elle-mesme s'espand fort, n'estant ni solide ni serree de sa nature, mais elle se roidit & se consti-
3. pe, estant serree par l'air, moiennant le froid. Voila pourquoy on dit en vers assez communs,

Quand au midi le Nort succedera,
Incontinent apres il negera,

par ce que le vent de midi prepare la matiere, qui est l'humidité, & l'air de la bise qui vient apres, la gele : ce qui aparoist manifeste es neges, lesquelles si tost qu'elles ont rendu & exhalé vn peu d'air delié, & froid, se fondent & coulent incontinent. Et A-
4. ristote escrit que les cueux de plomb se fondent & coulent de froid & de la rigueur de l'hyuer, aussi tost que lon aproche l'eau d'elles, & l'air serrant & pressant les corps
5. par la froideur les casse & les rompt. Dauãtage l'eau tiree hors de la fontaine se gele plustost, dautant que l'air a plus de force sur vne petite quantité que sur vne gran-
6. de. Et si lon puise vne petite quantité d'eau froide d'vn puis dedans quelque vaisseau, & que lon la redescende puis apres au puis, en sorte que le vaisseau ne touche point à l'eau, ains demeure suspendu en l'air, & qu'il y arreste nõ trop long temps, l'eau en sera plus froide que celle du puis: par où il apert bien manifestement que la premie-
7. re cause de la froideur n'est pas en l'eau mais en l'air. Qu'il soit ainsi, iamais les grandes riuieres ne gelent au fond, dautant que l'air ne peut pas penetrer ne descendre par tout: mais ce qu'il peut embrasser de sa froideur en y touchant ou en aprochant, il l'arreste & le congele. Voila pourquoy les barbares, quand ils veulent passer à pied les grandes riuieres gelees, ils enuoyent deuant eux des regnards : car si la glace n'est pas espaisse, ains seulement superficielle, les regnards le sentans bien au bruit que mene la riuiere courant par dessous, s'en retournent. Et y en a qui peschent en creuant & fendant la glace auec de l'eau chaude, & puis deualent leur ligne par l'ouuerture, car les poissons mordent alors l'hameçon : ainsi le bas de la riuiere n'est aucunement alteré de la gelee, combien que le dessus en soit si fort pris de glace, que l'eau, à force de se reserrer & restraindre en soy-mesme, rompt les bateaux, comme nous racontent mesmes ceux qui ont hyuerné n'agueres sur la riuiere du Danube auec
8. l'Empereur. Mais toutefois ce qui auient en nos corps mesmes en porte assez suffisant tesmoignage : car apres que nous-nous sommes bien estuuez, & que nous auons bien sué, nous en sommes plus frilleux, dautãt que nos corps relaschez, ouuerts & estendus par la chaleur, en reçoiuent plus de froid, qui y entre quand & l'air: autãt
9. en auient-il à l'eau mesme, laquelle se refroidit plus & plustost, quand elle a esté vn peu premierement eschauffee, en deuenãt plus aisee à alterer à l'air, attendu que ceux mesmes qui iettent contre-mont & espandent de haut l'eau bouillante, ne font autre chose que la messer auec beaucoup d'air. L'OPINION donc de ceux qui attribuent la premiere cause du froid à l'air, Phauorinus, est fondee sur telles apparentes & vray-semblables raisons : mais celle qui l'attribue à l'eau, prend aussi de semblables principes, par ce qu'Empedocles dit ainsi,

VII. Apres l'examen de l'opinion des Stoiques, il vient à celle de Empedocles, lequel attribuoit la premiere cause du froid à l'eau, & monstre les raisons qui sont pour ceste opinion.

Voy le Soleil tousiours clair & luisant,
La pluye noire, & tousiours froid faisant.

Car en opposant le froid au chaud, comme le noir au luisant, il nous donne occasion

A ſion de colliger & inferer, que comme le chaud & le luiſant apartienent à vne meſ-
me ſubſtance, auſſi ſont le froid & le noir. Or que le noir procede non de l'air, mais
de l'eau, l'experience meſme des ſens nous en fait foy, pource que rien ne noircit par
l'air, mais tout par l'eau: car ſi vous plongez dedãs l'eau de la laine, ou quelque drap
le plus blanc qui puiſſe eſtre, il aparoiſtra au ſortir de l'eau noirci, & demeurera tel,
iuſques à ce que par la chaleur l'humidité ſoit toute deſeichee, ou bien qu'auec des
preſſes, ou quelque fardeau peſant, on l'ait toute eſpreinte. Et la terre, quand elle viẽt
à eſtre arroſee de la pluye, les endroits qui ſont touchez & attaints des goutes de 2.
l'eau tombant noirciſſent, le reſte de la terre demeurãt de ſemblable couleur qu'il e-
ſtoit auparauãt. Et de l'eau meſme, celle qui eſt plus profonde en ſemble plus noire, 3.
d'autant qu'il y en a plus en quantité: au contraire, tout ce qui s'aproche de l'air eſt
incontinent eſclairé, & rit à l'œil. Des autres ſubſtances humides, celle qui eſt la plus 4.
B trãſparente, c'eſt l'huile, comme celle où il y a plus d'air, dequoy eſt vn certain ſigne
ſa legereté, qui fait qu'elle nage ſur toutes autres liqueurs, eſtant portee au deſſus, par
le moien de l'air. Il y a plus, qu'elle fait calme & tranquillité en la mer, quand elle eſt
eſpãdue par deſſus, à cauſe de ſa poliſſure gliſſante, ainſi comme Ariſtote a eſcrit. Car
la vague batue de quelque humeur que ce ſoit, s'aplatit & s'eſpãd: mais cela eſt pro-
pre & peculier à l'huile, qu'elle fait vne clarté, & dõne moiẽ de voir au fond des eaux
l'humidité ſe fendant & donnãt ouuerture à l'air. Car non ſeulement aux plongeurs,
qui vont cerchant & arrachant les eſponges la nuict, il fait clarté & lumiere, quand
ils ne ſont qu'au deſſus de la mer, mais auſſi aux plus profondes foſſes, quand ils la
ſouffient hors de leur bouche. L'air dõc n'a point plus du noir que l'eau, mais moins
du froid. Qu'il ſoit ainſi, l'huile qui entre les liqueurs participe plus de l'air, n'eſt au-
cunement froide, & ſe prend mollement, dautant que l'air qui eſt incorporé dedãs,
ne permet pas que la priſe ou cailleure ſe puiſſe faire dure. Et les artiſans ne trempent
C pas les aiguilles ni les boucles & agraphes de fer auec de l'eau, ains auec de l'huile, crai
gnans la trop grande froideur de l'eau qui les rendroit torſes. Car il eſt plus raiſon-
nable d'examiner ceſte diſpute par telles marques & preuues que nõ pas par les cou-
leurs, atẽdu que la nege, la greſle & la glace ſont tout enſemble & tres-claires & tres-
froides, & à l'oppoſite la poix eſt plus chaude que le miel, & neãtmoins eſt plus ob-
ſcure. TOVTEFOIS ie m'esbahis de ceux qui veulent que l'air ſoit froid, dautãt qu'il *VIII. Reſponſe à ceux qui eſtiment l'air froid dautãt qu'il eſt tenebreux.*
eſt tenebreux, comme ils n'aperçoiuent que d'autres l'eſtiment & le iugent chaud,
dautant qu'il eſt leger: car la tenebroſité n'eſt pas ſi familiere ne ſi couſine à la froi-
deur, que la peſanteur & la ſtabilité lui ſont propres, pource qu'il y a pluſieurs cho-
ſes du tout exemptes de chaleur qui participent de ſplendeur & de clarté: mais il n'y
a rien de froid qui ſoit leger ni agile, ni tendant contre-mont: car les nuees tãt qu'el
les tienent plus de la nature de l'air, s'eſleuent contre-mont, mais ſi toſt qu'elles ſe
tournent en nature de liqueur, incontinent elles tombent, & perdent non moins la
legereté & l'agilité que la chaleur, quand la froideur vient à s'y mettre: & au cõtrai-
D re, quand la chaleur y ſuruient, elle change ſon mouuement tout à l'oppoſite, la ſub-
ſtance montant contre-mont tout auſſi toſt qu'elle eſt muee & tournee en air.

QVI plus eſt, la ſupoſition de la corruption n'eſt pas veritable, car toute choſe *IX. Refutation de ceux qui tienent que ce qui perit ſe mue en ſon contraire, & que l'eau n'eſt point cauſe du premier froid.*
qui perit ne ſe mue pas en ſon contraire, mais bien toute choſe s'eſteint & ſe perd
par ſon contraire, comme le feu eſteinct par l'eau ſe tourne en air. Car le poete Æſ-
chylus, encore que tragiquement, ſi eſt-ce que veritablement il appelle l'eau le cha-
ſtiement du feu: & Homere opoſe en la bataille le fleuue à Vulcain, & Neptune à A-
pollo, non tant fabuleuſement que naturellement: & Archilochus parlant d'vne
mauuaiſe femme, qui auoit volonté toute contraire à ce qu'elle monſtroit, dit de
bonne grace,

La fauſſe femme en vne main portoit
L'eau, & le feu en l'autre preſentoit.

Et entre les Perses la plus vrgente & plus pressante façõ de suplier, & que lon ne pouuoit esconduire ni refuser, estoit quand le supliant entrant en la riuiere tenát du feu en la main, menassoit de ietter le feu en l'eau, si on ne lui octroyoit ce qu'il requeroit: car lors on lui concedoit bien ce qu'il auoit requis, mais apres l'auoir obtenu, il estoit puni pour la menasse dont il auoit vsé, cóme estát mal heureuse & meschante, & contre la nature. Et mesme ce que lon dit à tout propos en cómun prouerbe, quand on veut signifier vne chose impossible, Mesler le feu auec l'eau: semble tesmoigner assez, que l'eau est l'énemi mortel du feu, qui lui fait la guerre, le fait perir & le chastie en l'esteignát, non pas l'air qui ne le destruit pas, ains recueille & reçoit sa substance quand il est alteré. Car si ce en quoy se tourne ce qui perit, est son contraire, le feu ne se trouuera point plus contraire à l'air que fera l'eau: car il se tourne en eau quand il s'espessit, & en feu quád il se subtilize: comme aussi au cas pareil, l'eau par rarefaction se resould en air, & par condensation elle deuient terre, non pour inimitié ni cótrarieté qu'elle ait auec tous les deux, cóme i'estime, mais plus tost pour affinité & parenté qu'elle a auec l'vn & l'autre. Et en quelque sorte que ce soit des deux qu'ils le dient, ils destruisent & gastent leur intention. Mais de dire que ce soit l'air qui gele & glace l'eau, il n'y a propos ni raison quelcóque, veu que nous voions que l'air mesme ne se gele ni ne se durcit iamais: car les brouillas & nuages ne sont pas glacemés de l'air, ains seulement espessissemens & grossissemés d'vn air humide & vaporeux, mais le vray air qui n'a vapeur quelcõque & est tout sec, ne reçoit point de refrigeration qui puisse produire en lui iusques à vne telle alteratió. Car il y a des montaignes qui ne reçoiuẽt, ni nuees, ni brouillas, ni rosee, dautát que de leurs cimes elles attaignent iusques à vn air tout pur, exempt de toute humidité: par où il apert tout manifestemẽt, que cest espessissement & grossissement qui se fait au bas de l'air, lui prouient de la froideur & de l'humidité qui lui est meslee d'ailleurs. Et quand au fonds des grandes riuieres qui ne se gelent pas, il y a grande raison, par ce que le dessus qui est glacé ne laisse pas trauerser l'exhalation qui se leue du bas, & elle retenue enclose, & rebatue cótre bas, engendre quelque chaleur en l'eau qui est au fond: dequoy fait bien claire demóstration ce, que quand la glace vient à se rompre, il sort de l'eau & s'esleue contre-mont beaucoup de vapeur & d'exhalation. Voila pourquoy les ventres & les concauitez qui sont dedans les corps des animaux sont plus chauds en hiuer, pource qu'ils retienent la chaleur que la froidure de l'air enuironnát repousse au dedás, & le puiser & hausser l'eau en l'air n'en oste pas seulement la chaleur, mais aussi la froideur: & partát ceux qui veulent auoir l'eau bien froide, ne remuẽt iamais ni l'eau ni la nege que lon met alentour pour la refroidir, car le mouuement chasse la froideur de l'vn & de l'autre. Mais que cela soit la puissance interieure de l'eau, & non pas de l'air qui le face, on le pourroit ainsi de nouueau discourir. Premieremẽt il n'est pas vray-semblable, que l'air estát proche voisin du feu elementaire, touchát & estant touché de sa reuolution flambante, ait vne puissance & nature toute contraire: ni n'est pas possible, attẽdu que leurs deux extremitez s'entretouchent & s'entretienẽt: & n'est point acordant ni conforme à la raison, que la nature ait rengé tout d'vn tenant, le perdant & le perdu, le consumant & consumé, comme si elle n'estoit pas ouuriere & mediatrice de paix & accord entre eux, mais plustost de noise, debat & discord: & n'a pas la nature acoustumé de ioindre front à front les substances totalemẽt contraires, ni apertement repugnantes l'vne à l'autre, ains de mettre entre deux celles qui tienent de l'vne & de l'autre, aiant vne situation & disposition qui ne tend point à destruction, ains à association des deux contraires au milieu entrelassee. Telle situation & region a eu l'air en l'vniuers, estant espandu au dessous du feu, & deuant l'eau, pour s'acommoder à l'vn & à l'autre, & les assembler tous deux, n'estant de lui-mesme ne chaud ne froid, ains vn attrempement & vne meslange des deux meslez ensemble, non d'vne mixtion pernicieuse, ains

x. Response à vne autre obiection, que le fonds des grandes riuieres ne se gele pas: où il monstre que l'air n'est point cause de cela, ains la puissance de l'eau & que l'air n'est point froid.

A se, ains douce & gracieuse, qui mollement y introduit & reçoit les extremitez contraires, & puis l'air est par tout egal: & toutefois l'hiuer n'est pas par tout semblable ni froid, ains y a vne partie du monde qui est froide & fort humide, & l'autre fort chaude & fort seiche, & ce non point fortuitement, ains dautant que c'est vne mesme substance susceptible du froid & du chaud: car la plus grande partie de l'Afrique est chaude & aride, sans eau: & ceux qui ont esté par le pays de la Scythie, de la Thrace, & de Pont, racontent qu'il y a de grands lacs, & qu'ils sont arrosez de plusieurs grands & profonds fleuues, & que les contrees qui sont au milieu, & ce qui est prochain de ces grands lacs & marets est fort froid, à cause des euaporations qui sortent des eaux. Mais Posidonius disant que la cause d'icelle froideur est, que l'air palustre est recent & humide, ne sould pas la verisimilitude de la doute, ains plus tost la rend plus vray-semblable: car l'air ne sembleroit pas tousiours de tant plus froid que plus il seroit recent, si le froid ne prenoit sa generation de l'humidité, & pourtât a mieux B dit Homere,

Tousiours est froid le vent d'vne riuiere. Odyss. liu. 5.

Dauantage le sentiment nous deçoit & trompe souuent, comme quand nous touchons de la laine, ou des draps froids, & qu'il nous semble que nous les touchons moites & humides, dautant qu'il y a vne substance commune à toutes les deux qualitez, & que les deux puissances sont voisines & familieres: & es climats du monde où l'hiuer est fort aspre & fort rude, le froid y rompt beaucoup de vaisseaux de cuiure & de terre, mais pas vn vuide, ains tous pleins, l'eau les forçant par sa froideur, combien que Theophrastus estime que c'est l'air qui rompt les vaisseaux, se seruant de l'humidité côme d'vn clou. Mais prenez vous garde que cela ne soit dit plus gétilement que veritablement, car il faudroit que les vaisseaux pleins de poix se rompissent plustost par l'air, ou pleins de laict: mais il est plus vray-semblable que l'eau soit froide par elle mesme, & premierement, car elle est contraire à la chaleur du feu C par sa froideur, comme à la siccité par son humidité: bref le propre du feu generalement est de dissiper, diuiser & segreger: mais de l'eau au contraire, le naturel est de ioindre, & de coller & assembler, congelant & caillant par son humidité. Et c'est ce qui fait péser, qu'Empedocles pour ceste occasion appelle le feu à tout propos noise pernicieuse, & l'eau amitié tenante: car la nourriture du feu est cela en quoy il se tourne: or se tourne-il en ce qui lui est plus propre & plus familier, & ce qui est côtraire est difficile à y tourner, comme l'eau, laquelle de soy mesme est, par maniere de dire, impossible à brusler, & si rend & l'herbe mouillee & le bois trempé difficile à enflammer: & si à fine force ils s'enflamment, encore en sera la flamme obscure, & toute morne & mousse, la verdeur combatant de sa froideur contre la chaleur, comme contre son naturel ennemi. PESEZ donc ces raisons la, & les conferez auec les autres: mais pour ce que Chrysippus estimât que l'air fust le premier froid, dautant qu'il est obscur, a fait mention seulement de ceux qui disent que le feu ele-D mentaire est plus esloigné & plus distant de l'eau que non pas l'air, & voulant dire quelque chose côtre eux: Par ceste mesme raison, dit-il, on pourroit dire que la terre seroit le premier froid, dautant qu'elle est plus esloignee du feu elemétaire: reiettant cest argument & raison comme fausse, & ne faisant aucunement à receuoir, il me semble que ie puis bien monstrer, que la terre mesme n'a pas faute de preuues probables & vray-semblables, faisant mon fondement sur ce que Chrysippus a pris pour l'air. Et qu'est-ce? C'est qu'il est premierement obscur: car si prenant ainsi deux contrarietez de puissances, il estime que necessairement il faille que l'vne suyue apres l'autre, il y a infinies opositions & repugnances de la terre à l'air, lesquelles on pourroit dire qu'il faut que ceste-ci encore suyue: car elle ne lui est pas opposee comme pesante au leger, ni comme tendant à bas au montant à haut seulement, ni comme massiue au rare, ni comme tardiue & stable au soudain & remuant, ains

XI. Examen de l'opinion de Chrysippus, lequel estime que l'air est le premier froid, & refutation des raisons qu'il allegue, specialement de la consideratiô de la terre, element le plus esloigné de celui de feu.

comme tres-pesante au tres-leger, & tres-massiue au tres-rare, & finalement comme immobile d'elle mesme à celui qui se meut de lui mesme, & comme celle qui tient le lieu du milieu à celui qui se tourne tousiours en rond. Ne seroit il donc pas hors de tout propos, de dire qu'à tát & de si grandes oppositiós celle de la chaleur & de la froideur ne fust coniointe aussi? Oui certes: mais le feu est clair, & la terre non tenebreuse. Au contraire, c'est la plus obscure & la plus tenebreuse qui soit: car l'air est celui qui participe le premier de clarté & de lumiere, & qui le plus soudainemét se tourne, & tout aussi tost qu'il est empli de lumiere il la depart incótinent par tout, se donnant & exhibant soy mesme, comme le corps de la clarté: car comme dit vn poëte qui a escrit des cantiques à l'honneur de Bacchus, E

Si tost que dessus l'Orison
Le Soleil en se leuant monte,
Il emplit la grande maison
Des vents d'vne lumiere prompte: F

mais puis apres en descendant il en enuoye vne partie aux lacs & en la mer, & les fonds des riuieres rient de tant que l'air penetre iusques à eux, mais la terre est seule entre tous les corps qui iamais n'est esclairee, & non iamais penetree des rayons ni du Soleil ni de la Lune, bien est-elle eschauffee vn petit, & se presente à fométer à la chaleur du Soleil, qui penetre au dedans iusques à quelque petite partie: mais la clarté n'y entre iamais à cause de sa massiue solidité, ains est seulement enluminee superficiellement par le Soleil, & le dedans est appellé Nuict, Chaos, Enfer & Erebus, qui n'est, à dire la verité, autre chose que la terrestre obscurité, & les tenebres du dedans de la terre. Les poëtes feignent que la Nuict est fille de la terre, & les Mathematiciens demonstrent & prouuent par raison que ce n'est autre chose que l'vmbre de la terre opposee entre le Soleil & nous: car l'air est rempli de tenebres par la terre, comme de lumiere par le Soleil, & autant qu'il y a de l'air qui n'est point esclairé ni enluminé, c'est la grandeur de la nuict, autát comme l'vmbre de la terre en occupe. G Et pourtant les hommes & les bestes aussi se seruent encore de l'air dehors des maisons, encore qu'il soit nuict: car il y a beaucoup d'animaux qui vont à leurs pasturages la nuict, à cause que l'air a encore quelques reliques & traces de lumiere, & quelque influence de clarté esparse çà & là: mais celui qui est enclos dedans les maisons, & couuert du toict d'icelles, autant que celui qui est de toutes parts enuironné de terre, est de tout poinct obscur & tenebreux. Qui plus est les peaux & les cornes des animaux, tant qu'elles sont entieres ne transmettent point la lumiere, mais quand elles sont ou sieces ou ratissees, elles en deuienent transparentes, dautant qu'il y a de l'air qui se mesle parmi: & pense que c'est pourquoy les poëtes à tout propos appellent la terre noire, voulans dire obscure & sans aucune clarté: tellement que la plus importante & principale opposition d'entre le clair & l'obscur, se trouue plustost en la terre que non pas en l'air, mais celle là est separee de la question que nous traitons: car nous auons móstré qu'il y a plusieurs choses froides qui sont claires, & plusieurs chaudes qui sont brunes & obscures. MAIS ces autres puissances là sont plus propres à la froideur, comme la pesanteur, la stabilité, la solidité, & l'immutabilité, desquelles l'air n'en a pas vne, l'eau en participe de toutes. Il y a dauantage, que la froideur est ce qui plus sensiblemét est dur, & rendát les choses dures & solides: car Theophraste escrit que les poissós qui sont gelez par la gráde rigueur du froid, qui les laisse tomber à terre, se rompét & se brisent en pieces, ne plus ne moins que des vaisseaux de verre, ou de terre: & toy mesme as peu entédre de ceux qui mónterent sur la mótagne de Parnasse pour secourir les femmes Bacchantes, qui y auoiét esté surprises d'vn mauuais vent & de la neige, leurs manteaux par la force de la froidure deuindrent roides & tenans de la dureté du bois, qu'ils se rópoient & cassoient incontinent que lon les estendoit. Qui plus est, la gráde froideur rend les nerfs si tédres H

XII. Il reuient à l'opinion d'Empedocles, & dispute que l'eau est cause du froid, nó pas l'air: mais dautant que l'extremité du froid, c'est ce qu'on void estre le plus glacé, il conclud que la terre est le premier froid estant toute gelee & glacee en son centre, & en la plus part de ce qui s'esleue & apparoit hors d'elle.

dres

A dres que lon ne les peut plier, & la langue sans parler, glaceant & gelant par sa dureté, à faute de mouuement, les humides & molles parties du corps: ce qui se voiant par experience, fay doncques maintenant ceste consequence, Toute puissance qui est plus forte a acoustumé de tourner & muer en soy ce qu'elle surmonte: car ce qui est vaincu par le chaud, deuient feu, & ce qui est vaincu par le vent deuient air, & ce qui tombe en l'eau, s'il n'en sort, il se dissoult & se fond à la fin en eau. Il est donc force aussi, que les choses qui se refroidissent fort, se muent en ce qui est le premier froid. Or l'excessiue froidure est quand il gele, & le grand refroidissement que sauroit souffrir quelque chose que ce soit, est quãd elle glace, & ce glacement se termine en vn entier changement de nature, que la chose deuient dure comme pierre, quand le froid estant du tout le maistre, l'humeur se glace, & tout ce qu'il y a de chaleur s'espraint & se chasse. Voila pourquoy la terre vers son centre au plus profond est toute gelee & glacee, par maniere de dire, par ce que le froid excessif & qui ne s'a-
B mollit & ne se lasche iamais, y demeure tousiours, estant reculé & repoussé en ce fond là, au plus loin du feu elementaire. Et quant aux rochers, pierres & croupes des montagnes qui aparoissent au dehors de la terre, Empedocles estime qu'ils aient esté caillez, concreez & poussez contremont, & soustenus dessous par la violence d'vn certain feu bouillant, qu'il dit estre aux entrailles de la terre: mais il semble plustost que les choses dont tout le chaud a esté espraint, & s'en est enuolé, sont congelees & glacees par le froid. C'est pourquoy on appelle ces croupes là de montagne, Pagi, cõme qui diroit, glaces, dõt on en void plusieurs noircis à la cime, à l'endroit par où le chaud s'en est enuolé, tellement qu'il semble à les voir qu'elles aient autrefois esté bruslees: car le froid serre & gele les choses, les vnes plus, les autres moins, mais par dessus toutes les autres, celles ausquelles il est premierement par nature inherent: car ainsi comme si le naturel du chaud est alleger, il est force que le plus chaud soit aussi le plus leger, & si le naturel de l'humide est amollir, que le plus
C humide soit ce qui est le plus mol: aussi le propre du froid est de faire prendre & glacer, il est necessaire par consequent, que ce qui est le plus serré & glacé, soit donc aussi le plus froid, comme est la terre: & ce qui est tres-froid, il l'est de nature, & le premier froid. PARQVOY il faut donc conclure, que la terre est & par nature froide, & le premier froid, ce qui est euident & manifeste mesme au sentiment: car la fange est plus froide que l'eau, & quand on veut bien suffoquer & esteindre le feu, on iette de la terre dessus: & les forgerons & ferronniers qui font le fer, quand il est bien enflammé & fondu, ils iettent & sement par dessus des morceaux de marbre, & du chaplis de pierres de taille, pour engarder qu'il ne coule trop, & pour le refroidir: & la poussiere que lon iette dessus les corps des lucteurs les refroidit, & reprime les sueurs. Et puis la commodité qui par chascun an nous remue & nous fait changer de logis, que veut-elle dire? l'hiuer nous faisant cercher des logis hauts & loin de la terre, & à l'opposite l'esté nous attachant aux salles basses, nous fai-
D sant descendre & appeter propres & conuenables retraites, de maniere qu'elle nous feroit volontiers habiter dedans le sein mesme de la terre. Ne faisons nous pas cela estans conduits par le sentiment naturel à cercher & reconoistre ce qui par nature est le premier froid? Et pourtant quand l'hiuer nous cerchons les habitations prochaines de la mer, c'est vne maniere de fuir la terre autant que nous pouuons à cause du froid: car nous mettons à l'entour de nous l'air de la marine qui est chaud, & à l'opposite l'esté, pour la vehemente chaleur, nous desirons les lieux plus au dedans de la terre & arriere de la mer, nõ que l'air de soy y soit froid, mais pour ce qu'il germe & pullule, par maniere de dire, de ce qui est par nature, & le premier froid, & trempé de la puissance qui est dedans la terre, ne plus ne moins que lon trempe le fer: car mesme entre les eaux courantes, celles qui sortent des roches & descendent des montagnes, sont les plus froides, & entre celles des puys mesmes, celles qui sont

XIII. Confirmation du propos precedent, que la terre est le premier froid.

1. (beside "il est bien enflammé & fondu, ils iettent & sement par dessus des morceaux de mar-")
2. (beside "reprime les sueurs. Et puis la commodité qui par chascun an nous remue & nous")
3. (beside "fer: car mesme entre les eaux courantes, celles qui sortent des roches & descendent")

des plus profonds: car pour la grande profondeur, l'air ne se mesle plus auec elles au E
dehors, & les autres passent atrauers la terre franche, & non meslee: comme aupres du chef de Tænarus en la Moree, l'eau qu'ils appellent Stix, qui degoute bien petitement de la roche, elle est si froide qu'il n'y a vaisseau au monde qui la puisse tenir, sinon la corne du pied d'vn asne, car par sa froideur elle fend & rompt tout autre
4. vaisseau où lon la puisse mettre. Dauantage nous entendons dire aux medecins, que toute terre, à parler generalement, restraint, resserre, & refroidit, & nous comptent plusieurs drogues que lon tire des entrailles de la terre, qui ont vertu restraintiue & resserrante en la medeciné. Aussi leur element n'est point, ni incisant, ni esmouuant, ni atenuant, ni aiant des acuitez perçantes, ni mollifiant, ni facile à s'espandre, ains ferme & stable, comme le corps quarré & arrestant, dont vient qu'elle a la pesan-
5. teur & la froideur. S'il est ainsi que sa puissance & faculté naturelle soit espessir, serrer, estraindre les humiditez, & engendrer es corps des herissemens d'horreur, & des tremblemens pour son inegalité, & si elle vient à gaigner le dessus, la chaleur F
s'en estant de tout point fuye ou esteinte, elle y imprime vne habitude glacee, amortie, & comme purifiee: de là vient que la terre ne se brusle aucunement ou bien petitement, & à grand' peine, là où l'air de lui-mesme bien souuent rend & iette de la flambe, & coule & esclaire tout enflambé, & l'humidité sert de nourriture & de pasture à la chaleur: car ce n'est pas ce qui est solide, mais ce qui est humide & liquide, qui se brusle au bois, mais quand ceste humidité est toute resoluë & euaporee,
6. alors ce qui est de nature solide demeure, qui est la cendre. Et ceux qui s'estudient & efforcent de monstrer, que cela aussi en fin se tourne & se consume, & pour ce faire l'arrosent par plusieurs fois d'huile, ou le meslent auec de la graisse, & puis le remettent au feu, n'auancent rien: car quand ce qu'il y a de gras & vnctueux est
7. bruslé, alors il reste & demeure tousiours ce qui est terrestre. Et pourtant n'est elle pas seulement immobile quant au regard de son lieu & de sa situation, mais aussi est immuable quant à sa substance: & quelquefois les anciens l'ont appellee Vesta, G
comme demeurant ferme en la maison des Dieux, à cause de sa fermeté stable, & de son glacement, duquel le froid est le lien, ainsi que disoit Archelaus le philosophe naturel, veu que rien ne la destrempe ni ne la mollifie, quand elle est vne fois cuite au feu, ou halee au Soleil. MAIS ceux qui disent qu'ils sentent bien le vent froid & l'eau, mais moins la terre, ceux la regardent ceste terre qui est la plus prochaine d'eux, qui n'est autre chose qu'vne meslange & composition de l'air, des eaux, du Soleil, de la chaleur: & me semble qu'ils font tout ainsi comme qui diroit, que le feu elementaire ne seroit pas le premier chaud, ains l'eau bouillante, ou bien le fer tout rouge de feu: dautant que lon peut bien toucher ceux là, & en aprocher, & que du premier feu pur & celeste, ils n'en ont aucune sensible experience ni conoissance par atouchement, comme aussi n'ont ils de la terre qui est aupres du centre, que lon peut imaginer estre la vraye, pure & naturelle terre, comme la plus esloignee & separee de toutes les autres, mais bien en pouuons nous ici auoir quelque H
indice par les grosses roches, lesquelles de leur profondeur rendent vne vehemente froideur & non facile à suporter: & ceux qui veulent boire plus froid, ils iettent des petis cailloux dedans leur eau, laquelle en deuient plus fresche, & s'en aiguise, par maniere de dire, par la froideur grande & recente qui sort desdits cailloux. Si faut estimer que quand les anciens hommes doctes & sages ont suposé, qu'il n'y pouuoit auoir mixtion ne meslange des choses terrestres auec les celestes, ils ne visoient pas aux lieux, ni au haut & au bas, comme aux bassins d'vne balance, ains à la difference & diuersité des puissances, attribuans les qualitez de chaleur, de clarté, d'agilité & de legereté à celle immortelle & eternelle nature, mais la froideur, l'obscurité & la tardité, prononçans estre le partage & le sort mal-heureux des trespassez, & de ceux qui sont là bas aux enfers: car le corps mesme d'vn animal, pendant qu'il respire

XIIII. Response à ceux qui iugent du froid par le sentiment exterieur, confondans le premier froid auec la froideur qui en procede.

A respire & est florissant en verdeur, comme disent les poëtes, il a vie & chaleur : mais aussi tost qu'il est destitué de ces deux puissances là, & delaissé en la seule portion & possession de la terre, il deuient aussi tost roide & froid, comme estant la chaleur en tout autre corps plustost selon nature, qu'en vn corps terrestre. Compare, Seigneur *Il apert par ce lieu & plusieurs autres, que Plutarque estoit de secte Academique.* Fauorin, ces argumens là auec les raisons des autres, & si tu trouues que les vns ne cedét ni ne surpassent gueres les autres en probable verisimilitude, laisse moy là l'opiniastreté d'espouser aucunes particulieres opinions, estimant que le surseoir & retenir son iugemét en choses obscures & incertaines, est fait en plus sage philosophe, que non pas de prester & adiouster à l'vne ou à l'autre partie son consentement.

B

Les Causes naturelles.

SOMMAIRE.

Ce recueil de questions diuerses prinses de la philosophie naturelle, & resolues par l'autheur selon la doctrine des Physiciens, estant distingué clairement par lui-mesme, ne requiert plus longue deduction: pour ce que de prime face chascune question se donne assez à entendre.

POVRQVOY est-ce que l'eau de la mer ne nourrit pas *1. Pourquoi l'eau de la mer ne nourrit pas les arbres.*
les arbres? Est-ce point pour la mesme raison qu'elle ne nourrit pas non plus les animaux de la terre, par ce que la 1.
plante est vn animal terrestre ou de terre, selon l'opinion
C de Platon, d'Anaxagoras, & de Democritus? car si bié elle nourrit & abreuue les plantes qui croissent dedás la mer, comme elle fait aussi les poissons, ce n'est pas à dire que pour cela elle nourrisse les arbres, ni les plátes qui naissét en la terre arriere de la mer, dautát qu'elle ne peut percer ni penetrer iusques aux racines, pour ce qu'elle est grosse, ni monter contre-mont, pour ce qu'elle est pesante. Et qu'il soit vray qu'elle est grosse, pesante & terrestre, il apert & se preuue par plusieurs autres raisōs, & mesmement par ce qu'elle porte & soustient plus les vaisseaux, les nageurs & plongeurs.
Ou bien est-ce point pour ce qu'il n'y a rien qui offense plus les arbres que la seiche- 2.
resse, & l'eau de la mer deseiche? Voila pourquoy le sel resiste à la putrefaction, & pourquoy les corps de ceux qui se sont lauez dedans l'eau de la mer ont incontinent le cuir sec & rude. Ou bien, seroit-ce point pour ce que l'huile est naturellement en- 3.
D nemie de toutes plantes, & fait mourir toutes celles qui en sont ointes & frottees? Or l'eau de la mer tient du gras, & est vnctueuse, de maniere qu'elle s'enflamme & augmente le feu: c'est pourquoy lon defend d'en ietter dessus la flamme quand vn
feu est embrasé. Ou bien est-ce point pour ce que l'eau de la mer est amere, & non 4.
pas bonne à boire, à cause de la terre meslee qui est bruslee parmi, comme dit Aristote, ne plus ne moins que la lexiue, quand ont iette de l'eau douce dessus la cendre, pour ce que ce coulement & passement-là atrauers la cendre gaste & corrompt ce qu'il y a de bon à boire en l'eau douce, tout ainsi que dedans nos corps l'ardeur de la fieure tourne ce qu'il y a de douce humeur en cholere? Et quant aux plantes & arbres que lon dit qui croissent dedans la mer rouge, ils ne portent point de fruict, & sont nourris des riuieres qui y portent force limon & force vase, aussi ne naissent-ils pas auant dedans la mer, ains pres de la terre,

II. Pourquoy l'eau de pluye nourrit mieux les arbres, graines & semences, que d'autres eaux.

Pourquoy est-ce que les arbres, les graines & semences se nourrissent mieux des E
eaux de pluye que d'autres eaux dont on les puisse arroser? Est-ce point pource que
la pluye, en tombant, du coup qu'elle donne, ouure la terre, & fait de petis pertuis,
par où l'eau penetre iusques aux racines, ainsi que disoit Lætus? ou si cela est faux,
1. & ne s'est pas Lætus aduisé que les plantes palustres & qui croissent aux estangs, cô-
2. me la Masse, le Roseau, le Ionc, demeurent sans croistre ni ietter & verdoyer, quand
il ne vient point de pluyes en la saison? Et est vray ce que dit Aristote, que l'eau de
la pluye est toute nouuelle & fraischement faite, là où celle des lacs & des estangs
3. est vieille & croupie. Ou bien si cela a point plus d'aparence, que de verité? car il
est certain que les eaux des fontaines, des ruisseaux, & des riuieres sont aussi neuf-
ues & fraischement venues, par ce que lon ne sauroit entrer deux fois en mesmes
riuieres, comme disoit Heraclitus, d'autant qu'il suruiét tousiours de nouuelle eau,
qui flue continuellement: & neantmoins celles-là nourrissent encore moins que
4. celles des pluyes. Est-ce point donc pour ce que l'eau du ciel est legere, subtile & F
aëree, meslee auec de l'esprit, qui pour sa subtilité penetre facilement, & est aisemét
conduite iusques à la racine de la plante? C'est pourquoy elle fait en tombant de
5. petites bouteilles, à cause de l'air & de l'esprit qui est meslé parmi. Ou bien nourrit-
elle point d'auantage, pour ce qu'elle est plus facilement alteree & vaincue par cela
qu'elle nourrit, ce qui est proprement la concoction & digestion, & au contraire la
crudité & indigestion est quand les eaux sont si dures qu'elles ne peuuent pas facile-
ment estre alterees & vaincues? or celles qui sont deliees, subtiles, simples & sans
saueur, s'alterent plus facilemét & plustost, comme est l'eau de la pluye, pour ce que
s'engendrant en l'air & au vent, elle tombe pure & nette, là où celles des fontaines
ressemblent à la terre, & aux lieux par où elles passent, & en acquierét plusieurs qua-
litez qui les rendent plus mal-aisees à alterer, & plus tardiues à reduire par conco-
ction en la substance de ce qui est nourri par elles: & au contraire, que les eaux
pluuiales soient aisees à alterer & transmuer, il apert par ce, qu'elles se corrompent G
& pourrissent plus aisément que celles des riuieres ni des puys. Or la concoction
semble vne maniere de pourriture & putrefaction, comme tesmoigne Empedo-
cles, quand il dit,

Le vin se fait de l'eau se pourrissant
Dedans le bois sous l'escorce.

6. Ou bié la plus certaine & la plus claire raisõ que lon en sauroit alleguer, est ce point
la douceur des eaux pluuiales, & la bonté, soudain qu'elles sont enuoyees par le vent
& tombees à terre? à l'occasion dequoy les bestes en boiuent plus volontiers que
de nulles autres, & les grenouilles sentãs la pluye venir en chantent de ioye plus hau-
tement, & en renforcent leurs cris, s'attendans bien qu'elle adoucira les eaux crou-
pissantes de leurs marets, & leur sera semence de douceur: Car Aratus mesme com-
pte ce signe là entre les signes & presages de la pluye, disant,

Lors des Serpens la miserable proye, H
Crient tres-haut, les grenouilles de ioye.

III. Pourquoy les bergers baillent du sel à leurs brebis & moutõs.

Pourquoy est-ce que les bergers baillent du sel à leurs brebis & moutons? Est-ce,
comme la plus part des gens estiment, à fin qu'ils en mangent dauantage, & conse-
quemment qu'ils en deuienent plus gras, dautant que l'acuité du sel prouoque l'ap-
1. petit, & ouurant les pores & petis pertuis de la chair, donne voye à la nourriture
pour se digerer & distribuer plus aisément par tout le corps? à raison dequoy le me-
decin Apollonius, fils de Herophilus, vouloit que lon nourrist les hommes gresles
& maigres, non de viandes douces, ni de pain blanc de fleur de froment, mais de sa-
lures & de choses confites en sel, dont l'acuité deliee estant comme vn grattement
ou frotement à faire venir le poil, conduit la nourriture par les petis pertuis à chas-
2. que partie du corps. Ou bien plustost ils acoustument leurs moutons à lescher du
sel

A ſel pour la ſanté, afin de reſtraindre vn peu le trop de graiſſe, dautant qu'ils deuie-
nent malades quand ils ſont trop gras, & le ſel conſume la graiſſe & la diſſoult: au
moien dequoy encore quand on les a tuez, on les en eſcorche plus facilement, dau-
tant que la graiſſe qui colloit & attachoit leur peau à la chair, en deuient plus deliee
pour l'acrimonie du ſel, ioint que le ſang ſe ſubtiliſe, & deuient plus delié & plus li-
quide de ceux qui leſchent le ſel, & n'y a rië qui ſe fige & ſe conſtipe au dedans, quand
il y a du ſel meſlé. Il pourroit eſtre auſſi, qu'ils le font pour les rendre plus enclins & 3.
plus habiles à engendrer: car les maſles & les femelles en deuienent plus chauds, &
en appetent plus à s'aſſembler: car les chienes meſmes deuienent pluſtoſt chaudes,
& conçoiuent pluſtoſt, quand elles ont mangé quelques ſalures, & les bateaux où
lon porte le ſel, pour la meſme raiſon produiſent plus de ſouris, dautant qu'elles ſe
meſlent plus ſouuent enſemble.

Pourquoy eſt-ce qu'entre les eaux des pluyes celles qui tombent auec tonnerre IIII. *Pourquoy les*
B & eſclairs, que lon appelle pour ceſte cauſe ἀστραπαῖα, c'eſt à dire eaux ou pluyes d'eſ- *pluyes de tonner-*
clairs, ſont meilleures pour arroſer? Eſt-ce point pour ce qu'elles ſont venteuſes & *res ſont meilleures pour arroſer.*
pleines d'eſprit, à cauſe du trouble & de la combuſtion de l'air, & l'eſprit du vent 1.
eſmouuant ceſte humidité l'enuoye & la diſtribue mieux? Ou bien eſt-ce point 2.
pour ce que la chaleur combatant alencontre de la froideur, fait & cauſe les tonner-
res & les eſclairs en l'air? Voila pourquoy en hyuer on oit bien peu ſouuent des
tonnerres: & en la prime-vere, & en l'automne, au contraire, bien ſouuent, pour l'in-
égalité & inconſtance de la temperature de l'air: & la chaleur cuiſant l'humidité la
rend plus amiable & plus profitable aux plantes de la terre. Ou bien pour ce qu'il 3.
tonne & eſclaire principalement & plus ſouuent en la ſaiſon de la prime-vere pour
la cauſe ſuſdite, & les pluyes de la prime-vere ſont plus neceſſaires aux grains, her-
bes & ſemences auant l'eſté. C'eſt pourquoy les pays où il pleut ſouuent & à bon
C eſcient au printemps, comme eſt l'Iſle de la Sicile, produiſent beaucoup & de bien
bons fruicts.

Pourquoy eſt-ce que de huict ſaueurs qu'il y a en tout, nous voyons qu'il n'y en V. *Pourquoy il n'y*
a qu'vne ſeule, à ſauoir la ſalee, qui ne ſoit engendree en quelque fruict? Car quant *a point de fruict*
à la ſaueur amere, l'oliue l'a produite la premiere: quant à la verte, le raiſin l'a du *qui ait la ſaueur ſalee.*
commencemẽt, puis quand ils vienent à ſe tourner, l'amere ſaueur de l'oliue ſe chan
ge en graſſe & vnctueuſe, & la verte du raiſin en vineuſe. Semblablement auſſi l'aſ-
pre es dates, & l'auſtere es grenades, ſe tourne en douce, & y a bien quelques grena-
des & quelques pommes auſſi qui ont ſimplement l'aigre: quant à l'acre & aiguë,
elle eſt aſſez frequente en pluſieurs racines & ſemences. Eſt-ce point pource que la
ſaueur ſalee n'eſt pas primitiue, ni ne s'engendre pas originairement, ains eſt ſeule- 1.
ment corruption des autres primitiues ſaueurs, & pourtãt ne peut-elle ſeruir à nour-
rir aucun animal qui viue, ou d'herbe, ou de grain, mais bien ſert elle de ſaulce à
D quelques vns, par ce qu'elle empeſche qu'ils ne ſe ſaoulent, ou ne ſe degouſtent de ce
qui les nourrit? Ou c'eſt que comme ceux qui font bouillir l'eau de la mer, lui oſtent 2.
la ſalure & la qualité mordante qu'elle a, auſſi es choſes qui ſont chaudes de nature,
la ſalure vient à eſtre effacee & amortie par la chaleur? Ou bien eſt-ce point pour ce 3.
que la ſaueur, ainſi comme dit Platon, eſt eau coulee & paſſee à trauers le tronc ou
la tige de quelque plante, & la mer coulee & paſſee, perd auſſi ſa ſalure qui eſt le plus
terreſtre & le plus gros qui y ſoit? d'où vient que quand on creuſe & fouille au long
des riuages de la mer, on y trouue de petis eſgouts d'eaux douce, & y en a pluſieurs
qui tirent de la mer meſme de l'eau douce & bonne à boire, eſtant coulee à trauers
des vaſes de cire, en eſtant eſpraint & ſeparé ce qu'il y a de plus terreſtre & plus ſalé:
& brief l'argile & la coulature rendent l'eau de la mer paſſee à trauers, bonne à boi-
re, dautant qu'elles ne laiſſent pas paſſer ce qu'il y a de terreſtre, ains le retienent en
ſoy: ce qui eſtant ainſi, il eſt vray-ſemblable que les plantes ni ne reçoiuent du de-

hors la salure ou saueur salee, ni si d'auenture elle s'engendroit au dedans, elles ne la transfondent & transmettent point en leurs fruits, par ce que les conduits des pores estans trop estroits & trop petis ne peuuēt traietter ne transmettre ce qu'il y a de gros & de terrestre. Ou biē il faut dire que la saueur salee est vne partie de la saueur amere, ainsi comme Homere mesme le donne à entendre en ces vers, E

Odyss. liu. 5.

Salure amere hors sa bouche iettoit,
Et tout son chef à force en degoutoit.

Et Platon dit que l'vne & l'autre saueur deseiche & restraint, mais moins le fait la salee, comme celle qui est moins aspre, & se trouuera que le salé est different de l'amer en exces de seicheresse, car le salé est bien aussi aucunement desiccatif.

VI. Pourquoy la rosee engendre la gale.

Pourquoy est-ce que ceux qui cheminent ordinairement parmi des arbres ou des plantes baignees de rosee, les parties de leurs corps qui y touchent en deuienent aspres & galeuses? Est-ce, comme disoit Lætus, pour ce que ceste humeur de rosee
1. pour sa subtilité deliee, racle & perce le cuir? ou bien pour autāt que tout ainsi com- F
2. me la rouille prend aux graines & semēces qui sont mouillees, aussi les plus tendres parties de la peau estans par dessus, en maniere de dire, vn peu deflorees & scarifiees par la rosee, il en sort vn peu d'humeur qui rēplit la superfice d'vne fleur qui lui fait dommage? Car s'attachant aux parties qui ont peu de sang, comme sont le bas des iambes & les pieds, en mord & escorche le dessus: car qu'il soit vray qu'il y ait en la rosee quelque qualité de proprieté estraignante & mordante, il apert par ce qu'elle rēd ceux qui sont gras plus gresles, tesmoin ce que font les femmes qui sont par trop en bon poinct, lesquelles vont recueillant la rosee auec quelques linges & quelques laines, & s'en frottent pour restraindre & resserrer ce qu'elles ont trop de charnure & de corpulence.

VII. Pourquoy les bateaux vont plus lentemēt l'hiuer sur l'eau douce, mais non pas sur mer.

Pourquoy est-ce que les bateaux l'hiuer vont plus lentement sur les riuieres, qu'ils ne font en autre temps, mais non pas ainsi sur la mer? Est-ce point pour ce que l'air des riuieres, estant tousiours gros & pesant, malaisé à esmouuoir, l'hiuer est encore G plus espessi, à cause de la froideur de l'air circonstant qui empesche les nauigās? Ou si cest accident là auiēt pluttost aux riuieres que non pas à l'air, par ce que la froideur
1. referrāt l'eau, la rēd plus pesante & de corps plus solide, ainsi que lon peut apercevoir
2. aux horloges à eau, là où elle coule plus lentemēt & plus tardiuemēt l'hiuer, qu'elle ne fait pas l'esté. Et escrit Theophrastus qu'il y a au pays de Thrace, pres du mont appellé Pangæon, vne fontaine, de laquelle l'eau est deux fois plus pesante l'hiuer que l'este, qui en pese vn mesme vaisseau plein. Or que l'espessissement de l'eau rende le cours de la nauigation plus lent, il apert par ce que les bateaux des riuieres portent plus grand fardeau en hiuer qu'ils ne font en l'esté, d'autant que l'eau estant espessie, deuiēt aussi plus forte & soustient dauantage, là où l'eau de la mer ne se peut espessir en hiuer, à cause de sa chaleur, qui est la cause pourquoy elle ne gele point, & l'espessissement est vne sorte de refroidissement.

VIII. Pourquoy l'eau douce agitee se refroidit, & la mer s'eschauffe.

Pourquoy est-ce que nous voions que les autres eaux en les remuant & agitant se H refroidissent, & la mer agitee & tourmentee des vents s'eschauffe? C'est pource que s'il y a chaleur es autres eaux, elle est estrangere & venue d'ailleurs, aussi le mouuemēt l'en fait sortir & la dissipe: mais celle de la mer qui lui est propre & naturelle, les vēts l'excitent & l'augmentent d'auantage. Or qu'il soit vray que la mer ait de la chaleur naturelle, la preuue en est toute euidente, par ce qu'elle est transparente, & qu'elle ne gele point, combien qu'elle soit terrestre & pesante.

IX. Pourquoy l'eau de la mer est moins amere au goust en hiuer.

Pourquoy est-ce que l'hiuer l'eau de la mer est au goust moins amere? Car on dit que mesme Dionysius, lequel a escrit de la maniere de conduire les eaux, dit que l'amertume de l'eau de la mer n'est pas du tout sans aucune douceur, atendu que la mer reçoit tant & de si grandes riuieres, & si bien le Soleil atire ce qu'il y a de doux & de bon à boire, à cause de sa subtilité & legereté, ce n'est que dessus tāt seulement:

encore

A encore le fait-il plus en esté qu'en autre temps, dautant que l'hyuer il y touche plus laschement & plus debilemẽt, à cause de l'imbecillité de la chaleur : & la bonne portion de douceur qui y demeure, destrempe & dessale ce qui y estoit excessiuement amer, & tenant de la drogue medicinale, ce qui mesme auient aux eaux douces & bonnes à boire, par ce qu'en esté elles sont pires au goust qu'en hyuer, dautant que la chaleur resoult & dissipe ce qu'il y a de leger & de doux, mais en hyuer il en coule tousiours de nouuelle & toute fresche, & de laquelle il est bien force que la mer se sente, tant pource qu'elle est agitee, que pource que les riuieres qui y entrent sont plus grosses.

Pourquoy est-ce que lon verse de l'eau de la mer dedans les tonneaux de vin, & que lon conte communement qu'il y eut iadis des mariniers, lesquels apporterent vn oracle qui leur commandoit de plonger Bacchus en la mer, & ceux qui sont loin de la marine, au lieu d'eau de mer y mettent dedans du plastre de Zacynthe cuit au B fourneau? Est-ce point afin que la chaleur luy aide alencontre du froid: ou si plustost au contraire c'est point pour affoiblir en luy esteignant & ostant de sa force? ou bien si c'est pour ce que le vin estant dangereux de se passer & tourner en eau, ou bien de s'esuenter, la matiere terrestre que lon iette dedans, estant sa proprieté naturelle d'estraindre & de reserrer, & la saleure de l'eau de mer venant à subtiliser & cõsumer ce qu'il y a d'estrange, & non pas de la propre substance du vin, ce qui est superflu empesche qu'il ne s'y mette aucune pourriture ou mauuaise senteur: & d'auantage tout ce qu'il y a de gros & de terrestre dedans le vin, s'attachant à ce qui va au fond, & en estant tiré contre-bas, fait vne residence de lie, & en laisse le reste du vin tant plus clair & plus net.

x. Pourquoy lon verse de l'eau marine dedans les tonneaux de vin. 1. 2.

Pourquoy est ce que ceux qui nauiguent sur la mer, ont plus de mal au cœur que ceux qui nauiguent sur les riuieres, encore que ce soit par beau & doux temps? C'est pour ce que ce qui plus cause & excite le mal de cœur entre les sentimens, c'est C l'odorement: & entre les passions, la peur: car si tost que l'aprehension du peril saisit les hommes, ils tremblent de peur, leur poil se herisse & se dresse, & le ventre leur lasche: là où il n'y a rien de tout cela qui trouble ni trauaille ceux qui nauiguent dessus vne riuiere, par ce que l'eau douce & bonne à boire, est familiere & accoustumee à l'odorement, & la nauigation est sans danger: mais en la mer l'odeur de la marine estrange, & non acoustumee, les offense, & sont tousiours en peur, quelque beau téps qu'il face, ne se fians point à ce qu'ils voient present, par ce qu'ils ne sauẽt ce qui leur doit auenir: & pourtant peu ou rien ne leur sert le calme du dehors, estant leur ame en tourmente au dedans, agitee de la peur & defiance, & tire le corps en semblable perturbation.

xi. D'où vient que les passagers ont plus de mal sur mer que sur les riuieres.

Pourquoy est-ce que la mer arrosee d'huyle par dessus, il se fait vne clairté transparente, & vn calme & tranquillité au dedans? Est-ce pourautant qu'Aristote dit, que le vent glissant par dessus l'huile, qui est lissee & polie, n'a point de coup, & ainsi ne D fait point d'agitation? Ou bien cela a quelque aparence pour le dessus & le dehors: 1. mais lon dit que les plongeurs qui plongent au fond de la mer, aians de l'huile de- 2. dans leur bouche, s'ils la soufflent quãd ils sont au fond, ils voiẽt clair à trauers l'eau, dequoy on ne sauroit referer la cause au glissemẽt du vent. Parquoy seroit-ce point 3. plustost, pour ce que l'huile, à cause de sa solidité, fend & separe l'eau de la mer qui est terrestre & inegale, puis quand elle se resserre & se rassemble, encore demeure-il de petis pertuis qui donnent aux yeux de la lumiere, & transparence? Ou bien est-ce 4. point pour ce que l'air qui est meslé parmi la mer, à cause de sa chaleur est naturellement lumineux, mais quand il est agité il en deuient inegal & tenebreux? Quand donc l'huile auec sa solidité viue vient à polir son inegalité, elle reçoit adonc polissure & transparence.

xii. D'où vient que l'huile apaise la tourmente de mer.

Pourquoy est-ce que les rets des pescheurs se pourrissent plustost en hyuer que xiii. *Pourquoy*

les rets des pescheurs se pourrissent plustost en hiuer qu'en esté.

non pas en esté, cõbien que toutes autres choses pourrissent d'auantage l'esté? Est ce pour autant que, comme Theophrastus estime, le chaud cedant au froid qui l'enuironne alentour, fait que le fond de la mer en est plus chaud, ne plus ne moins que de
1. la terre? C'est pourquoy les eaux des fontaines sont plus tiedes en hiuer, & fument plus les lacs & les riuieres en hiuer qu'ils ne fõt pas en esté, par ce que le chaud est ran-
2. gé au fond par le froid qui le surmonte. Ou bien il faut dire, que ce n'est pas pourriture des rets, mais quand ils sont roides & gelez par le froid qui les a deseichez, ils en sont plustost rompus par la tourmente, ne plus ne moins que s'ils estoient pourris: car ils trauaillent plus au fond, tout ainsi comme les nerfs qui sont fort tendus rompent, mesmement que la mer est en hiuer plus souuent tourmentee. C'est pourquoy ils les reserrent & les restraignent auec des teintures, craignans qu'ils ne se laschent & ne se defacent: car s'ils n'estoient ainsi teints & frottez, ils tromperoient mieux les poissons, dautant qu'ils ne les aperceuroient pas si tost, à cause que la couleur naturelle du fil, approchant de l'air, est propre à deceuoir en la mer.

XIIII. D'où vient que les laboureurs souhaitent mauuaise fenaison.

Pourquoy est ce que les laboureurs prient & souhaitent auoir mauuaise fenaison? Est-ce pource qu'il ne faut pas serrer le foin quand il est mouillé? car on le fausche qu'il n'est pas tout sec, mais encore verd: & s'il est mouillé, il se gaste & pourrit incontinent: là où au contraire, le bled estant mouillé de la pluye vn peu auant la moisson, en est grandemẽt aidé contre les vents chauds du midi, lesquels ne permettent pas que le grain se tiene serré en son espic, ains le delient & le relaschent par la chaleur, si ce n'est que la terre estant baignee, refraischisse tousiours & tiene mol l'espic.

XV. Qui est cause que la terre grasse porte le froment, & la maigre l'orge.

Pourquoy est ce que la terre forte & grasse porte le froment, & la legere & sablonneuse porte l'orge? C'est pource que entre les grains, ceux qui sont plus forts & plus solides ont afaire de plus de nourriture, & les plus foibles de moindre, & plus deliee. Or est l'orge plus foible & plus rare que n'est le froment, aussi ne nourrit elle & ne charge pas beaucoup l'estomach: ce que tesmoigne sa soudaine croissance, par ce que elle est venue en l'espace enuiron de trois mois, & mieux en terre seiche, pourautant qu'elle est moins solide, & a besoin de moins de nourriture, aussi arriue elle plustost à sa perfection.

XVI. Que signifie ce commun dire, Semez le froment en bouë & l'orge en poudre.

Pourquoy est-ce que lon dit communément, Semez le froment en bouë, & l'orge en poudre? Est-ce pourautant que, comme nous auons dit, le froment a besoin de plus grande nourriture, & l'orge ne peut souffrir l'abondance d'humeur qui la noye? Ou pource que le froment estant dur, & aprochant de la nature du bois, ger-
1. me mieux & plustost quand il est destrempé & amoli dedans la bouë, & au contrai-
2. re la seicheresse sur le commencement est plus à propos pour l'orge, à cause de sa ra-
3. rité. Ou pource que la temperature de l'air, à cause de la chaleur, est mieux propor-
4. tionnee & moins mal-faisante à l'orge, qui de soy-mesme est vn peu froid. Ou bien ils craignent de semer le froment en seicheresse, à cause des fourmis, lesquels se mettent incontinent apres, là où ils ne peuuent pas si facilement porter les grains d'orge, d'autant qu'ils sont mal-aisez à remuer & à transmuer de lieu en autre, à cause de leur grosseur & grandeur.

XVII. De l'astuce des pescheurs.

Pourquoy est-ce que les pescheurs prenent plustost les seies & poils des queuës de
1. cheual, pour faire leurs lignes, que ceux des iumens? Est-ce pource que le masle, com-
2. me en toutes autres parties, encore au poil est plus fort que la femelle? Ou plus tost qu'ils pensent que les queuës des iumens, estans à tout propos baignees de leur vrine, en sont moins fortes?

XVIII. Calamars & Casserons paroissans en mer pourquoy signifient grande tourmente.

Pourquoy est-ce que quand les Calamars & Casserõs aparoissent en la mer, c'est vn signe de grande tormente? Est-ce pourautant que tous poissons mols, sont fort impatiẽs du froid & de la tourmẽte, à cause qu'ils sont tous nuds, & ont la chair fort tendre, n'estant couuerte ni de cocque, ni de gros cuir, ni d'escaille, & au contraire

A aians ce qui est dur & ossu au dedans? C'est pourquoy on les appelle Malacia, comme qui diroit mols: & pour ceste cause nature a fait qu'ils sentent bien tost & facilement froid & la tempeste à auenir, dautant que le froid leur fait mal, & la tourmente les offense. Parquoy quand le poulpe s'encourt à terre, & s'attache aux petits rochers, c'est signe qu'il y aura bien tost de grand vent: & le Casseron saute dehors, fuiant le froid & la tourmente du fond de la mer, car entre tous les poissons mols il a la chair fort tendre & fort molle.

Pourquoy est-ce que le Poulpe change de couleur? Est-ce pourautant que, comme dit Theophrastus, c'est vn animal timide de sa nature, au moien dequoy, quand il est trauaillé du vent, il change de couleur, ainsi comme fait l'homme? Voila pourquoy lon dit en commun prouerbe, XIX. Pourquoy le Poulpe change de couleur. 1.

L'homme couard souuent de couleur change.

B Oubien y a-il apparence en cela, quant au changement de couleur: mais ce n'est pas cause suffisante pour faire ressembler, car il change de couleur, en sorte qu'il ressemble aux roches, desquelles il s'aproche, suiuant ce que Pindare dit en ce passage; 2.

Que ton sens souple & maniable
Soit au poulpe marin semblable,
Qui tousiours va couleur changeant,
Pour hanter auec toute gent.

Et Theognis aussi semblablement en ses vers;

Ayes le sens du poulpe, lequel teint
Sa peau d'vn autre & puis d'vn autre teint,
Prenant tousiours la couleur de la roche
Laquelle auec ses longs pieds il acroche.

C Aussi dit-on que ceux qui sont excellens trompeurs, fins & cauteleux, ont ceste coustume, que pour se sauuer que lon ne les conoisse, ils se font semblables au poulpe, & changent de couleur, c'est à dire, de mœurs, cõme de robe, en prenant de telles comme ils veulent. Est-il donc point ainsi, que le poulpe donne bien les commencemens de ceste mutation de couleur par la peur qu'il a, mais au reste la principale cause vient d'ailleurs, & non pas de luy? & pour ce pesez vn peu ce que dit Empedocles, 3.

Tout ce qui est a ses defluxions,

Car non seulemẽt il sort continuellemẽt des defluxiõs des pierres, des animaux, des plantes de la terre & de la mer, mais aussi du cuiure mesme, & du fer: car toute chose s'vse, toute chose rẽd quelque odeur par vne defluxiõ qui se fait hors de son corps: & par ce que quelque partie s'en va & s'en deperit, tellement que lon supose que par ses defluxions là il se fait des attractions, des insultations, des embrassemẽs, des frappemens, des poussemẽs, des enuironnemẽs: & s'il est vray ailleurs, encore plus vray-
D semblable est-il, que des pierres & roches qui sont au long de la mer continuellemẽt baignees, & batues des vagues, il s'en aille tousiours quelques lopins & quelques rõpures bien deliees, lesquelles ne s'attachent pas aux autres corps, ains coulent alentour de ceux qui ont les pores trop serrez, ou bien passent à trauers ceux qui les ont trop rares & trop ouuerts, mais le poulpe, à le voir seulemẽt, a la chair percee & pertuisee, comme vne goffre à miel, propre à receuoir toutes defluxions. Quand donc il a peur du vent, il serre & estraint son corps de maniere qu'il reçoit & conserue, en la superfice de sa peau, les defluxiõs qui sortent de ce qui est aupres de lui, par ce que les rides de sa peau molle, qui se fronce de peur, font des sillons tortus, propres à recueillir les defluxiõs des choses voisines qui vienẽt à dõner cõtre lui, & ne se respandẽt point çà & là, ains s'amassans sur le cuir en rendẽt la superfice semblable de couleur. Et que cela en soit la vraye cause, ce en est vn grãd signe, que ni le poulpe ne ressẽble pas en couleur à tout ce qui est aupres de lui, ni le cameleõ à la couleur blanche,

ains l'vn & l'autre seulement à ce dont les defluxions sont proportiõnees à leurs po- E
res & petis pertuis.

XX. Les larmes des Sangliers, douces: celles des Cerfs, salees: & pourquoy.

Pourquoy est-ce que les larmes des Sangliers sont douces, & celles des Cerfs salees & de mauuais goust? La chaleur & la froideur en sont cause, par ce que le cerf est froid de nature, & le sanglier chaud & bouillãt, comme feu: c'est pourquoy l'vn fuit, l'autre fait teste, & se defend quand on l'assaut: & c'est principalement lors que il iette ses larmes, quand la chaleur grande lui monte aux yeux, comme nous auons dit,

Les soies droits, sa hure herissant,
Les yeux ardens d'aspre feu rougissant,

ce qui est distillé est doux. Aucuns disent que comme le maigue sort du laict, aussi du sang troublé s'espraint la larme, entre lesquels est Empedocles: & pour autant que le sang du sanglier est noir & mordant à cause de sa chaleur, & celuy des cerfs delié & eueux, il y a raison que ce qui s'escoule au courroux & en la peur de l'vn & F
de l'autre, soit tel.

XXI. D'où vient que les Truyes priuees cochonnent plusieurs fois l'annee: les Layes vne fois seulement.

Pourquoy est-ce que les Truyes priuees font des cochons plusieurs fois l'annee, & les vnes en vn temps, les autres en vn autre, là ou les Layes sauuages ne font leurs marcassins qu'vne fois seulement, & presques toutes en mesmes iours, qui sont au commencement de l'esté, dont lon dit en commun prouerbe,

Depuis la nuict que la sauuage truye
A cochonné, il ne fait plus de pluye?

1. Est-ce point pour la foison de nourriture? car à la verité, de la panse, comme lon dit, vient la danse: & l'abondance d'aliment cause la superfluité de la semence & geniture tant es animaux, cõme es plantes. Or les layes sauuages prochassent elles mesmes auec trauail & crainte leur nourriture, là où les truyes priuees en ont tousiours foison que la nature leur fournit d'elle mesme, où que l'industrie du porcher leur pro- G
2. cure & prepare. Ou bien est-ce point pour ce que les vnes sont tousiours en oisiueté, & les autres en trauail: dautant que les priuees sont paresseuses, & ne s'esloignent iamais gueres de leurs porchiers, les autres grauissant tousiours par les montagnes, & courant çà & là, employent tout ce qu'elles mangent, & le consument en corpulẽce,
3. & non point en semence? Ou pource que les priuees sont tousiours en troupe ensemble auec leurs masles, ce qui les eschauffe & leur prouoque l'apetit de se mesler ensemble, comme dit Empedocles des hommes en ces vers,

Par le regard vient l'amoureux desir
De se mesler les personnes saisir.

là où aux sauuages, ce qu'ils viuent à part, & ne paissent point ensemble, fait qu'ils n'ont point d'amour l'vn enuers l'autre, & leur emousse la pointe de l'appetit natu-
4. rel de se mesler. Ou bien est-ce chose veritable ce qu'escrit Aristote, qu'Homere appelle le sanglier Chlounes, qui vaut autant à dire comme n'aiant qu'vn genitoire, par ce que la pluspart en se frotant contre les troncs des arbres se les brisent & H
froissent?

XXII. La main de l'Ours pourquoy fort douce & sa chair plaisante à manger.

Pourquoy est-ce que lon dit que la main de l'Ours est fort douce, & la chair d'icelle fort plaisante à manger? C'est pource que les parties qui cuisent & digerent mieux leur nourriture sont plus delicates au goust: or cuisent mieux, & font meilleure digestion les parties qui plus se meuuent, & qui font plus d'exercice, comme l'Ours se meut plus de ceste partie là: car auec ses mains, qui sont les pieds de deuant, il commence à marcher & à courir cõme des pieds, & à prendre & saisir comme des mains.

XXIII. D'où viẽt que les chiens ont moins de nez au printemps.

Pourquoy est-ce, qu'en la saison du printemps les chiens ont moins de nez pour suiure les bestes à la trace? Est-ce point pourautant que les chiens, comme dit Empedocles,

Cerchans

A *Cerchans du nez le giste de la beste,*
reçoiuent les fumees & senteurs que les bestes laissent en passant parmi les bois, mais
elles sont offusquees & amorties par plusieurs senteurs des arbres & des plantes qui
florissent alors, lesquelles trauersent & trompent le sentiment des chiens, & les mettent
en defaut, leur faisant perdre la trace de la beste? C'est pourquoy lon dit, qu'en
la montagne d'Ætna en la Sicile personne ne chasse, dautant que tous les ans à la
prime-vere il y croist grande quantité de violettes de montagnes, par les bois &
prayries, tellement que le païs estant tousiours rempli de celle soëue odeur, les
chiens en perdent le sentiment des bestes. Et puis on raconte vne fable, que Pluto
rauit là Proserpine, ainsi comme elle y cueilloit des fleurs: à raison dequoy les habitans
honorans & reuerans le lieu, comme sainct & sacré, ne courent point sus aux
bestes qui y paissent.

Pourquoy est-ce, que quand la Lune est au plein, il est mal-aisé de suiure les bestes
B à la trace? Est-ce pour la cause susdite, dautant que la pleine Lune engendre beaucoup
de rosee? c'est pourquoy le poëte Alcman appelle la rosee fille de Iupiter & de
la Lune,

XXIIII. Pourquoy il est malaisé de suiure les bestes à la trace, la Lune estant au plein.

De Iupiter & de la Lune fille
Dame Rosee:

car la rosee n'est autre chose qu'vne foible & debile pluye; aussi est la chaleur de la
Lune imbecille, d'où vient qu'elle la tire bien de la terre, comme fait le Soleil, mais
ne la pouuant tirer ne monter en haut, elle la laisse à bas sur la superfice de la terre.

Pourquoy est ce, que quand il fait gelee blanche, mal-aisémẽt peut on suiure les
bestes à la trace? Est-ce pour autãt que l'hiuer les bestes n'esloignent pas gueres leurs
gistes & bauges, à cause du froid, & ainsi ne laissent elles pas beaucoup de marques?
c'est pourquoy lon dit qu'elles espargnent ce qui est pres d'elles, de peur qu'elles ne
soient contraintes de prendre beaucoup de peine à aller au loin cercher leur proye 1.
C & pasture en hiuer, ains qu'elles treuuent au mauuais tẽps pres d'elles dequoy se paistre.
Ou c'est pource qu'il faut non seulement qu'il y ait trace du pied de la beste 2.
mais aussi qu'elle esmeuue le sentiment du chien: ce que les voyes des bestes font
mieux quand elles sont vn peut dissoultes par la chaleur, là où l'air par trop refroidi
& espessi à l'entour, restraint les odeurs, & ne les laisse pas couler ni se respandre au
dehors pour esmouuoir les sentimens. Voila pourquoy le vin & les parfums rendẽt
moins d'odeur en hiuer quand il fait grand froid, dautant que l'air espessi & pris de
froid arreste les senteurs en elle mesme, & ne les laisse pas espandre au dehors.

XXV. D'où vient que la gelee blanche empesche de suiure les bestes à la trace.

Pourquoy & comment est-ce que les bestes, quand elles sont malades, cerchent
les remedes qui leur sont propres, comme les Chiens quand ils veulent vomir & rẽdre
la cholere, mangent de l'herbe au chien: & les Pourceaux vont cerchant des escreuisses
pour en manger, par ce que cela leur sert contre le mal de teste: & la Tortue
aiant mangé de la chair d'vn serpent va cercher de l'origane, autrement ditte de la
D mariolaine bastarde: & l'Ours quand il est degousté, tire sa langue hors sa gueule
& la laisse toute couurir de fourmis, & puis les auallant, il s'en guarit: & neantmoins
de tout cela ils n'en ont experience quelconque, ni ne l'ont point appris par cas d'auenture? 1.
Est-ce donc point l'odeur qui les esmeut, comme la senteur des goffres à
miel excite les abeilles, & les charongnes attirent les Vautours de tout loin, aussi les
escreuisses appellent les pourceaux, l'origane esmeut la tortue, & les formilieres
l'Ours par odeurs, & fluxiõs de senteurs qui leur sont propres, non pource que leur
sentiment les esmeuue par discours de raison à ce qui leur est vtile? Ou bien est-ce 2.
point la temperature de leurs corps, aportans aux animaux, quand ils sont malades
& que leurs humeurs sont alterees des aigreurs ou des douceurs, & autres qualitez
estrãges non acoustumees, cõme il apert es femmes grosses, lesquelles mangẽt quelquefois
durant leur grossesse des pierres & de la terre, tellement que les bons mede-

XXVI. De l'industrie des animaux à cercher remede à leurs maladies.

cins conoissent par les appetits de leurs malades ceux qui doiuent mourir ou qui doiuent guarir? Car à ce propos Mnesiteus recite que sur le commencement d'vne inflammation de poulmons, vn qui appetoit à manger des aulx guarit, & vn autre qui demandoit des figues mourut, par ce que les appetits suiuent les complexions du corps, & les complexions & dispositions vienent des maladies. Il est donc vray-semblable que les animaux qui ne sont pas saisis de maladies mortelles ne dont ils doiuent mourir, ont ceste complexion & disposition en eux, par laquelle ils prenent des appetits qui les meuuent & poulsent chascun à ce qui lui est vtile & profitable pour guarir sa maladie. E

XXVII. D'où viét que le moust demeure lõguement doux, si son vaisseau est enuironné du froid.

Pourquoy est-ce que le moust demeure long téps doux, si le vaisseau qui le contient est enuironné du froid? Est-ce point pour autant que la mutation de la saueur douce en la vineuse est vne concoction du moust, & le froid empesche celle concoction qui vient de la chaleur? Ou au contraire est-ce point pour autant, que la pro-
1. pre saueur du raisin est la douce, & dit-on que le raisin se meurit alors qu'il se tourne F
2. en saueur douce? Or la froideur ne laissant point le moust exhaler, ains repoussant sa chaleur au dedans, conserue la douceur. C'est pourquoy ceux qui vendangent par temps de pluye, le moust n'en boult pas si tost, dautant que le bouillir vient de la chaleur, & le froid restraint & repousse la chaleur.

XXVIII. L'ours pourquoy ne deschire point les toiles & rets.

Pourquoy est-ce qu'entre les bestes sauuages l'Ours est celui qui le moins deschire & rompt les toilles & pans des rets, là où les loups & les regnards les rongent bien souuent? Est-ce point pour ce qu'il a les crochets bien auant au dedans de la gueu-
1. le, de sorte qu'il ne peut auenir à mettre les cordes entre ses dents, dautant que ses
2. léures qui sont grandes & grosses, se mettans entre deux l'empeschent? Ou pour ce que aiant plus de force aux mains il les rompt & les deschire auec ses pates, ou bien il vse des pates & des dents tout ensemble, dechirant les toilles & les rets auec les pates, & se defendant contre les veneurs auec les dents: mais plus encore lui sert que nulle autre chose le veautrer, & pour ce quand il se sent pris dedans les rets il plonge & sort par dessous, se sauuant ainsi, sans qu'il ait besoin de ses mains ni de ses dents pour déchirer les toilles. G

XXIX Pourquoy nous nous esbahissons de voir des sources d'eau chaude.

Pour quelle cause est-ce que nous ne nous esbahissons point de voir des sources d'eau froide, & des chaudes si, combien que la froideur soit cause de celle là, cóme la chaleur de ceste ci? car il ne faut pas dire, comme quelques vns estiment, que la chaleur soit l'habitude, & la froideur ne soit que priuation: pour ce qu'il seroit encore plus esmerueillable, comment ce qui n'est point pourroit estre cause de ce qui est. Mais il semble que la nature donne la cause de la merueille à la rarité, & cerche lon pourquoy & comment se fait ce qui ne se fait pas souuent,

Vois-tu ce haut infini firmament,
Qui en son sein liquide fermement
De tous costez la terre ronde embrasse?

combien il nous aporte de merueilles à voir la nuict, & combien de beauté il nous monstre le iour? Le commun des hommes, la nature d'icelles, * les arcs en ciel, les diuerse teintures des nuees, les esclairs qui se rompent, comme des bouteilles, dont il est orné. ** H

XXX. D'où vient qu'on dit que les vignes & plantes infructueuses bouquinent.

Pourquoy est-ce, que quand les vignes & les ieunes plantes ne portent point de fruit, on appelle cela Tragan, comme qui diroit boucquiner? C'est pource que les boucs qui sont par trop gras ne sont pas aptes à engendrer, & à peine peuuent-ils de graisse saillir leurs femelles: car la semence genitale est vne superfluité vtile de la nourriture qui ne s'employe pas au corps. Quand donc vn animal ou vn arbre est en bon poinct & gras, c'est signe que toute sa nourriture se consume en lui, & qu'il laisse bien peu ou du tout point de superfluité.

XXXI. Pourquoy

Pourquoy est-ce que la vigne arrosee de vin, mesmement du sien, se deseiche & deuient

A deuient toute aride? Est-ce point pourautant que, comme aux grands yurongnes la teste deuient chauue, à cause que le vin par sa chaleur fait euaporer tout ce qu'il y a d'humeur? Ou bien est-ce que la liqueur vineuse vient de putrefaction, comme dit Empedocles,

La vigne arrosee de son vin se desche.

Le vin se fait de l'eau se pourrissant
Dedans le bois sous l'escorce?

Quand donc la vigne vient à estre arrosée de vin par dehors, il y deuient feu, & corrompt la nature de l'humeur qui la deuoit nourrir: ou bien le vin pur aiant nature astringente, penetre iusques aux racines, là où il reserre les pores & les estraint, de maniere qu'il ne permet pas que l'eau & la séue dont la vigne a acoustumé de bouter, & bourgeonner, puisse penetrer iusques à la tige du sep. Ou bien c'est pour ce que cela est contre nature à la vigne, que ce qui est sorti d'elle, retourne derechef en elle, n'estant pas possible que l'humidité qui sort d'aucune plante, puisse plus retourner à estre partie ou nourriture d'icelle.
B

Tout le reste est perdu.

Les Questions Platoniques.

SOMMAIRE.

En ce recueil, Plutarque expose le sens de diuers passages difficiles qui se rencontrent es disputes de Socrates contenues es dialogues de Platon son disciple, specialement au Timæe: ce qui C *peut seruir pour allecher les ieunes gens à la lecture de ce grand Philosophe, qui sous l'escorce des paroles a propose choses graues & plaisantes.*

POURQUOY est-ce que Dieu auoit commãdé à Socrates d'aider aux autres à enfanter, faisant office de sage féme, & defédu d'engédrer? ainsi cóme il est escrit au traité qui s'intitule Theætetus, car il ne faut pas péser que ce soit par moquerie, ne par ieu, qu'il soit dit, pource qu'il n'eust pas en tel endroit abusé du nõ de Dieu: ioint encore que en ce mesme traité il attribue plusieurs autres propos hautains & magnifiques à Socrates, comme est cestui ci entre autres: Plusieurs, dit-il, sót de tel courage enuers moy, que ils me mordroiét & poindroient volontiers, quãd ie leur D oste quelque folle opinion, & n'estimét pas que ie le face pour bié que ie leur vueille, se móstrans en cela bien esloignez d'entédre, que nul Dieu ne porte mal-vueillance aux hómes, cóme aussi ne le fais-ie pour aucune mal-vueillance que i'aye enuers eux: mais il ne m'est aucunement loisible ni de conceder la mésonge, ni de dissimuler la verité. Est-ce point donc qu'il appelle Dieu son naturel, qui estoit fort vif à iuger, & fort fecond à produire & inuenter? ainsi comme fait Menander en ce verset:

1. Pour la premiere question, qui est cóme le fondemét des autres suiuãtes, il demande pourquoy Socrates n'enseignoit rié de soy-mesme, mais par diuerses difficultez mises en auant incitoit ses auditeurs à cercher & trouuer la verité: ce qui est entendu sous ces paroles conuertes que Socrates auoit commandement de seruir de sage femme aux autres, & lui estoit defendu d'engendrer.

C'est vn vray Dieu que nostre entendement: Et Heraclitus,
Le naturel de l'homme est vn Dæmon.

Ou bien si ce fut à la verité quelque cause diuine & celeste, qui suggera & inspira à Socrates ceste sorte de philosophie, par laquelle examinant & enquerant tousiours les autres, il les garentissoit de toute presomptueuse fumee d'erreur & de vanité, & d'estre fascheux & odieux à eux-mesmes premierement, & puis à ceux de leurs com-

2 Pourquoy Socrates a vsé de la methode d'enseigner que lõ void es dialogues de Platon.

pagnie: car de fortune il estoit auenu que parmi la Grece il y auoit de son temps E
vne grande volee de Sophistes, ausquels les ieunes hommes payans grosse somme de deniers pour leur salaire, se remplissoient de grande opinion d'eux mesmes, & de vaine persuasion de science, & de desir des lettres, consumans leur temps en disputes & contentions oiseuses, sans rien faire au demeurant de beau ni de bon. Socrates donc aiant le discours & la parole propre à refuter, arguer & conuaincre, comme vne drogue laxatiue pour purger, estoit de tant plus creu en refutant les autres, qu'il ne prononçoit ni n'asseuroit iamais rien de soy, & touchoit de tant plus auant au cœur des escoutans, qu'il sembloit cercher la verité en commun, & non pas espouser ni fauoriser à vne siene particuliere opinion, par ce que l'engendrer empesche la faculté vtile à iuger, d'autant que l'amant est aueugle à l'endroit de ce qu'il aime. Or n'y a il rien que lon aime tant au monde que les opinions & raisons que lon a engendrees & inuentees, car la distribution des enfans que lon dit communémét estre tres-iuste, es raisons & opiniõs est tres-iniuste, pource qu'en celle là chascune prend le sien, en ceste ci il faut prendre la meilleure encore qu'elle soit d'autrui: & pourtant celui qui en engendre de propres, en deuient plus mauuais iuge de celles d'autrui. Et comme il y eut iadis vn Sophiste qui dit, que les Eliens seroient meilleurs gouuerneurs & iuges des ieux sacrez Olympiques, s'il n'y auoit pas vn Elien qui combatist esdits ieux: aussi celui qui veut bié presider au iugemét de diuerses sentences & opinions, il n'est pas raisonnable que lui-mesme ait enuie de faire couronner la siene, ne qu'il soit vne des parties cõtendantes en ce iugement: car les capitaines des Grecs apres la défaite des Barbares, estans assemblez en conseil pour dõner leur voix sur l'adiudication des pris & honneurs de prouësse, tous se iugerent eux-mesmes les premiers & plus vaillans: & des philosophes il n'y en a pas vn qui ne face tout de mesme, excepté Socrates, & ceux qui lui ressemblent, lesquels cõfessent n'auoir ni ne tenir rien de propre: car ceux là sont ceux qui se monstrent seuls iuges entiers de la verité, non corrompus ne fauorables: car ainsi comme l'air qui est dedans les aureilles, s'il n'est ferme & arresté sans aucune voix propre à lui, & qu'il soit plein de son & de bruit, ne peut exactement bien comprendre ce que lon lui dit: aussi ce qui iuge les raisons en la philosophie, s'il y a quelque chose au dedans qui lui resonne, & qui lui retentisse, difficilement pourra il entendre ce que lon lui dira au dehors, car son opinion particuliere, qui lui est domestique & familiere, dequoy que ce soit qu'elle traite, sera tousiours la philosophie qui aura mieux rencontré la verité, toutes les autres n'auront fait que cuider. Dauantage s'il est ainsi, que l'homme ne puisse rien parfaitement comprendre ni sauoir, à bonne cause donc lui defendoit Dieu d'engendrer de ces faux germes là d'opinions mensongeres & inconstantes, & le contraignoit de reprouuer & refuter ceux qui en auoient de telles: car ce n'estoit pas vn petit profit, mais tres-grãd, de lui donner vne parole qui seust deliurer les hommes du plus grand mal qui soit, c'est à sauoir d'erreur & d'illusion, & vanité de iugement, H

2. Dequoy seruoit sa doctrine.

Similitudes propres pour mõstrer cõment il se faut cõduire en faisant choix de quelque opinion.

3. Arrogance des philosophes cõtraire à la modestie de Socrates, & de ses disciples iuges capables des opiniõs philosophiques. Similitude propre.

4. Insuffisance de l'entendement humain à comprédre resoluëmét les choses, tient Socrates en modestie.

Dieu ne l'a pas donné mesme aux enfans
D'Asclepius:

car la medecine de Socrates n'estoit pas de guarir les corps, ains de nettoyer & purifier les ames corrõpues & pourries. Et à l'oposite aussi, s'il est ainsi que la verité se puisse sauoir, n'y aiant qu'vne verité, celui qui l'a prise de celui qui ne l'a pas trouuee, n'en a pas moins que celui mesme qui l'a trouuee, & la prend mieux celui qui ne s'est point persuadé de l'auoir: car il préd ce qui est le meilleur de tous, ne plus ne moins que celui qui n'a point engendré d'enfans naturels, en prend le meilleur qu'il peut choisir pour l'adopter. Voyez si toutes autres sortes de lettres ne meritoient à l'auenture pas qu'il y employast beaucoup d'estude, comme la Poësie, les Mathematiques, l'art d'eloquence, les opinions des Sophistes, pourtant la Diuinité defendit

A dit à Socrates de les engendrer: mais celle que Socrates estimoit seule Sapience, c'est à sauoir, celle qui concerne Dieu & les choses spirituelles, que lui mesme appelle la Science amoureuse, ce ne sont point les hommes qui l'engendrent ne qui l'inuentent, car ils ne la font que rememorer. Voila pourquoy Socrates n'enseignoit rien, ains mettant seulement en auant aux ieunes hommes des commencemens, des difficultez, des doutes, comme des trenchees qui precedent l'enfantement, excitoit, esueilloit & poulsoit les intelligences nees auec eux: c'est ce qu'il appelloit l'art d'aider à enfanter, comme font les sages femmes, laquelle n'aportoit pas de dehors l'entendement & le iugement à ceux qui conferoiēt auec lui, comme d'autres faisoient à croire, mais leur monstroit celui qu'ils auoient dedans eux-mesmes propre à eux, mais qu'ils nourrissoient confus & imparfait.

5. Pourquoy Socrates est comparé aux sages femmes.

Pourquoy est-ce qu'il appelle le souuerain Dieu, Pere & facteur de toutes choses? Est-ce pour ce qu'il est veritablement pere des Dieux qui ont esté engendrez, & B des hōmes, ainsi qu'Homere le nōme, & facteur des creatures qui n'ont ni raison ni ame, car on n'appelle pas, ce dit Chrysippus, pere du lict de l'enfant au ventre de la mere, celui qui a fourni de semence, encore que ce lict soit fait de la semence de l'homme. Ou bien est-ce par translation qu'il appelle figurément pere du mōde, celui qui est cause efficiente, suiuant sa façon acoustumee de parler, comme au dialogue intitulé le Banquet, là où il nomme Phædrus pere des propos amoureux, pour ce que ce fut lui qui commença à mettre en auant les deuis de l'amour: comme aussi au traité qui est intitulé Callipidas, il appelle semblablemēt Callipidas pere des propos philosophiques, par ce que plusieurs beaux & bons propos furent tenus de la philosophie, lui en aiant baillé le commencement? Ou bien est-ce qu'il y ait difference entre pere & facteur, & entre generation & facture? car tout ce qui est engendré est aussi fait, mais non pas au reuers tout ce qui est fait n'est pas engendré, & semblablement qui a engendré a fait: car generation est facture d'vne creature ani- C mee, mais d'vn facteur, comme est vn maçon, vn tissier, vn faiseur de lyres, ou de vn statuaire, l'œuure est distincte & separee de l'ouurier, là où le principe mouuant; & la puissance de celui qui engendre est infuse en celui qui est engendré, & contient sa nature, estant comme vne partie distraite de la substance de celui qui a engendré: pour autant donc que le monde ne ressemble pas à vn assemblage de plusieurs pieces rapportees & collees ensemble, ains y a vne grande portion de vie animale, & de diuinité, que Dieu y a infondue & meslee de sa propre nature & substance en la matiere, c'est à bon droit qu'il est surnommé & pere & facteur du monde qui est animé. Ce discours estant fort conforme à l'opinion de Platon, considerez vn peu s'il y auroit pas aussi aparence à cestui-ci: c'est que le monde estant composé de deux parties, à sauoir de corps & d'ame: l'vne qui est le corps, Dieu ne l'a pas engendré, mais la matiere s'estant exhibee, il l'a formee & moulee, en liant & finissant de termes & figures propres l'infinité d'icelle: mais l'ame participante de D entendement, de discours de raison, d'ordre & d'harmonie, n'est pas seulement œuure de Dieu, mais partie, & n'est pas par lui, mais de lui issue de sa propre substance. En ses liures donc de la chose publique, aiant diuisé l'vniuers, ne plus ne moins que vne ligne en deux sections inegales, il sous-diuise encore chasque section en deux autres, par mesme proportion: car il fait deux genres de toutes choses, l'vn sensible & visible, & l'autre intelligible, & attribue au gēre des intelligibles, en premier degré les premieres formes & Idees, en second degré les Mathematiques: & quant au genre des sensibles, il y attribue en premier degré les corps solides, & en second lieu, les images & figures d'iceux, & donne à chascun de ces quatre mēbres de sa diuision, son propre iuge: pour le premier, l'entendement: pour les Mathematiques, la pensee: pour les corps solides, la foy: pour leurs images & figures, la coniecture. A quelle fin donc & quelle intention a il diuisé l'vniuers en deux sections

II. Ce propos est côtenu au Timee & l'auteur en rend diuerses raisons, dont la premiere, est pour ce que Dieu est vrayement createur de toutes choses visibles & inuisibles

1. Dieu est appellé Pere, c'est à dire cause efficiente de toutes choses qui prenent leur commencement de lui.

2. Pource (dit l'auteur) que le mōde est animé & participāt de la substācé diuine, Dieu en est appellé le pere & facteur.

II. Plutarque entrant en plus particuliere cōsideration de ce que dessus, en dit amplemēt son auis, discourāt sur la philosophie surnaturelle de Platon, la lecture desquels, specialemēt du Timae, & de la Republique, doit estre iointe à ceci, pour comprēdre ce qu'il dit de la diuision de l'vniuers, & des Idees, mathematiques, & choses sensibles, distinguees en corps solides & figures d'iceux: côcluant que les sensibles sont en plus grād nombre que les intelligibles.

inegales, & laquelle des deux sections est la plus grãde, celle des choses sensibles, ou E
celle des intelligibles? car quant à lui il ne l'a point declaré, mais sur le champ il semble que la portion des sensibles soit la plus grande : car la substance indiuisible des choses intelligibles estant tousiours d'vne mesme sorte, & sur vn mesme suiet, est reduite à bien peu, qui est pur & net, là où l'autre estant espandue & vague sur les corps, a fait la section des sensibles. Dauantage le propre de l'incorporel, est d'estre terminé, & le corps quãt à sa matiere, est infini & interminé, & se fait sensible, quand par participation de l'intelligible il vient à estre terminé. Outre, ainsi cõme des choses sensibles chascune a plusieurs images, plusieurs vmbres, & plusieurs figures, & generalement d'vn seul patron il se peut tirer plusieurs copies & plusieurs exẽplaires imitez tant par art que par nature, aussi est il force que les choses qui sont ici sensibles, soient en plus grand nombre que celles qui sont là sus intelligibles, selon l'opinion de Platon, supposant que les choses sensibles soient comme images & exẽplaires des originaux des Idees intelligibles. Qui plus est, l'intelligence des Idees & espe- F
ces par abstraction & circoncision du corps, les reduit au reng des Mathematiques, montant de l'Arithmetique ou sciẽce des nombres, à la Geometrie, qui est la science des mesures, & puis apres à l'Astrologie, qui est la sciẽce des estoilles, & puis par dessus toutes les autres mettãt l'Harmonique, qui est la science des sons & accords: car le suiet de Geometrie se fait, quand à la quantité en general s'adiouste magnitude de longueur & largeur: & de la Stereometrie, qui est la science de mesurer les corps solides, quand à la magnitude de longueur & largeur s'adiouste la profondeur: & le propre suiet de l'Astrologie, quand à la magnitude solide s'adiouste mouuement: & le suiet de l'harmonique ou musique, quand aux corps mouuans s'adiouste le son & la voix : donques en soubstraiant & retirant la voix des corps mouuans, & le mouuement des solides, la profondeur des superfices, & la magnitude des quantitez, nous nous trouuerons es Idees intelligibles, lesquelles n'ont aucune difference entre elles, quant à l'vn & le seul, par ce que l'vnité ne fait point de nombre, si elle ne G
vient à toucher au deux indefini : mais produisant ainsi le nõbre, elle va aux points, & puis des points aux lignes, des lignes aux superfices, des superfices aux profondeurs, & des profondeurs aux corps, & puis aux qualitez des corps qui se font es alterations. Dauantage des choses intellectuelles il n'y a qu'vn iuge, qui est l'entendement: car la pensee ce n'est autre chose que l'entendemẽt appliqué aux Mathematiques, esquelles les choses intellectuelles aparoissent ne plus ne moins que dedans les mirouers, là où pour la conoissance des corps, à cause du grand nombre qu'il y en a, nature nous a dõné cinq puissances & cinq diuers sentimẽs pour les iuger, encore ne peuuẽt ils pas suffire à les descouurir tous, ains y en a beaucoup qui pour leur petitesse fuyent nos sens, comme estant vn chascun de nous composé de l'ame & du corps: c'est bien petite chose que l'esprit & l'entendement qui est caché en vne grãde & grosse masse de chair: ainsi est il vray-semblable qu'il y a mesme proportiõ dedãs tout l'vniuers, entre les choses sensibles & les intellectuelles, car les intellectuelles sont commencement des corporelles: or ce qui procede du cõmencement est tous- H
iours plus en nombre & plus grand, que n'est le commencement. MAIS au contraire pourroit on aussi dire, Premieremẽt, que en cõparãt les choses sensibles & corporelles aux intellectuelles, nous egalons aucunemẽt les mortelles aux diuines, car Dieu est entre les choses intellectuelles. Et puis, par tout le contenu est tousiours moindre que n'est le cõtenant: or la nature de l'vniuers dedãs l'intellectuel, cõprend le sensible, car Dieu aiant mis l'ame au milieu, l'a estendue par tout le dedans, & encore par dehors a caché & enuelopé tous les corps d'icelle: or est l'ame inuisible & imperceptible à tous les sentimens naturels, ainsi comme il est escrit aux liures des loix: & pourtant est vn chascun de nous corruptible, & le monde ne se corrõpra point, pour ce qu'en chascun de nous ce qui est de façon mortelle & suiet à disso-

III. l'opposé des raisons au cõtraire, pour prouuer que les choses intellectuelles sont à preferer & en plus grand nõbre & quantité que les sensibles.

A lution, contient en soy au dedans la force & puissance viuifiante: mais au monde ce
est tout au contraire, car la principale puissance & nature qui est tousiours en vne
sorte immuable, conserue la partie corporelle qu'elle cötient & embrasse au dedans
de soy. Et puis, en la nature corporelle l'indiuidu & l'impartissable s'appelle pour sa
petitesse, ce qui est si petit qu'il ne se peut diuiser, mais en la nature incorporelle &
spirituelle, c'est pour sa simplicité, sincerité & pureté, laquelle est exempte de toute
multiplicité & toute diuersité, & autremẽt encore est-ce simplesse & sottise de vou-
loir coniecturer les choses incorporelles par les corporelles. Or est-il que l'instant
ou le maintenant s'appelle indiuisible & impartissable, & toutefois il est ensẽble par
tout, & n'y a partie de la terre habitable qui soit sans lui, ains toutes les passions, tou-
tes les actions, toutes les corruptions & generations qui sont par le monde, sont tou-
tes comprises en ce maintenant: & l'instrument seul de iuger les choses intellectuel-
les, est l'entendement, ne plus ne moins que la veuë de la lumiere, pour la simplicité
B vniforme, & par tout ressemblant à soy-mesme, mais les corps aians plusieurs diuer-
sitez & plusieurs differences, aussi se comprenent-ils par diuers instrumens à iuger.
Mais il y en a qui desestiment & raualent comme trop petite, à tort la puissance in-
tellectuelle & spirituelle qui est en nous: car au contraire elle est belle & grande, cõ-
prenant tout ce qui est sensible, & attaignant iusques aux Dieux. Et qui plus est lui-
mesme en son liure intitulé le Banquet, enseignant comme il faut vser de l'amour,
en retirant l'ame de l'affection des beautez corporelles, & l'appliquant à celles qui
sõt intellectuelles, il nous enhorte de ne nous asseruir ni assuiettir point à la beauté
ni d'vn corps, ni d'vne estude, ni d'vne science, ains en nous esleuant à mont de ceste
bassesse, nous tourner & conuertir à la grande & vaste mer de beauté.

Pourquoy est-ce que, veu qu'il afferme tousiours que l'ame est plus ancienne que
le corps, qu'elle est cause de la generation d'icelui & son principe? à l'opposite il dit
C que l'ame n'eust pas esté sans le corps, ni l'entendemẽt sans l'ame, & qu'il faut que l'a-
me soit dedans le corps, & l'entendemẽt en l'ame: car il semble qu'il y ait contradi-
ction en cela, & que le corps soit & non soit, s'il est vray qu'il soit ensemble auec l'a-
me, & neãtmoins qu'il soit engẽdré par l'ame. Est-ce point pour ce que ce que nous
disons souuent est vray, que l'ame sans entendemẽt, & le corps sans forme, ont tous-
iours esté ensemble, & ni l'vn ni l'autre n'a eu commencemẽt d'estre, ni principe de
generation: mais quand l'ame vint à auoir participation d'entendemẽt & d'harmo-
nie, & qu'elle deuint sage par consonance, elle fut cause de mutation en la matiere,
& estant plus forte en ses mouuemens, elle attira & conuertit à soy les mouuemens
d'icelle? voila comment le corps du monde a eu sa generation de l'ame, par laquel-
le il fut formé, & fait semblable: car l'ame d'elle-mesme ne produisit pas la nature du
corps, ni ne le crea pas de rien, ains d'vn corps desordonné & sans forme quelcon-
que, elle en fit bien vn ordonné & bien obeissant, comme qui diroit que la force de
la graine est tousiours auec le corps, mais neantmoins que le corps du figuier ou
D de l'oliuier est né de la graine, il ne dira rien qui soit desaccordant, car le corps mes-
me estant esmeu & alteré par la graine, est né & germé tel: aussi la matiere sans for-
me & indeterminee, aiant esté figuree par l'ame, qui estoit dedãs, a eu telle forme &
telle disposition.

III. Comment se doit entendre qu'elle l'ame est cause de la generation du corps, & qu'elle n'eust pas esté sans le corps, & qu'il faut qu'elle soit dans icelui: Ces questions sont au Timee & au 10. des Loix.

Pourquoy est-ce que y ayant des figures & des corps composez, aucuns de lignes
droites & autres de lignes circulaires, il a pris le triangle à deux costez egaux, & ce-
lui à trois inegaux pour le fondement & commencement de ceux qui sont compo-
sez de droites lignes? desquels le triangle à deux iambes egales compose le corps
quarré, qui est l'element & principe de la terre, & le triangle à trois costez inegaux
compose la Pyramide: & l'Octaëdre, le corps à huict faces, & le Icosaëdre, le corps
à vingt faces, l'vn principe du feu, & l'autre de l'air, & l'autre de l'eau: & neantmoins
il omet du tout les corps & figures circulaires, combien qu'il ait fait mention du

IIII. [illegible] à disputer des figures & corps des elemens, Plutarque en deduit les raisons, pour esclaircir le tout.

rond comme vne boule, quad il dit que chascune des figures ci dessus nombrees, E
est apte à diuiser vn corps rond comme vne boule en parties egales. Est-ce comme aucuns soupçonnent, pour ce qu'il attribuoit le Dodecaëdre, corps à douze faces, à la boule, en disant que Dieu s'estoit serui de ceste forme & figure là, en la cõposition du monde? car pour la multitude de ses elemens constituans, & par ce que ses angles sont plus mousses, il s'esloigne plus de la droite ligne, & se courbant facilement, & s'estendant alentour, comme les Sphæres que lon compose de douze cuirs, il aproche plus du rond, & en est de tant plus capable: car il a vingt angles solides, chascun desquels est enuironné & contenu de trois angles plats mousses, estant chascun composé d'vn droict, & d'vne cinquieme partie du droict: outre cela il est composé & constitué de douze Pentagones, corps à cinq faces, aians les angles & les costez egaux, desquels chascun est composé de trente, les premiers triangles à costez ingaux: à raison dequoy il semble qu'il ensuit le nombre des degrez du Zodiaque, & le nombre des iours de l'an en la distribution de ses parties constituantes, qui sont egales en nombre. Ou bien est-ce que par nature le droict precede le rond? ou pour mieux dire, il semble que le rond soit vne passion & qualité F
du droict: car on dit que le droict se courbe, & le cercle se descrit par le centre & la distance qu'il y a iusques à la circonference, qui est le lieu de la droite ligne, par laquelle il est mesuré: car la circonference est de tous costez egalement distante du centre, & puis le Conus, qui est la pyramide ronde, & le Cylindre, qui est comme vne coulonne ronde, sont composez de figures à lignes droites, l'vne par vn triangle, dont l'vn des costez demeure ferme, & l'autre auec la base tourne tout alenuiron, & le Cylindre par vne figure plus longue que large, à angles droits, dont l'vn des costez demeure & l'autre tourne de mesme. Dauantage ce qui est le moindre est le plus pres du commencement: or la moindre & la plus simple de toutes les lignes est la droite, car de la ronde le dedans est courbe, & le dehors bossu. Outre plus, G
les nombres sont deuant les figures: car l'vnité ressemble au poinct, par ce que c'est vn poinct en situation, & position: or est-il que l'vnité est triangulaire, par ce que tout nombre triangulaire par huit fois repeté, y adioustant l'vnité, deuient quarré, & cela auient aussi à l'vnité: par ainsi le triangle est deuant le cercle: & cela estant ainsi, adonc la ligne droite va deuant la courbe. Dauantage, l'element ne se diuise iamais en ce qui est composé de lui, ains au contraire toute autre chose se diuise & se resould en ses elemens dont elle est composee. Si donc le triangle ne se resould en rien qui soit courbe, & au contraire les deux diametres s'entrecroisans partissent le cercle en quatre triangles, c'est donc à dire, que la figure à droite ligne va deuant celles qui sont circulaires. Qu'il soit ainsi que la droite ligne precede, & que la courbe suiue apres, Platon lui-mesme l'a demonstré, en disant que la terre est composee de plusieurs corps quarrez, dont vn chascun est clos & contenu de superfices plates à lignes droites, en maniere disposees, que tout le corps & toute la masse de la terre semble estre ronde & de forme de boule, tellement qu'il n'est point de H
besoin de faire aucuns des elemens dont le corps de la terre soit construé rond, s'il est ainsi que des corps à droites lignes, conioints & appliquez les vns aux autres en certaine sorte, ceste forme se soit produite. Dauantage la droite ligne, soit petite soit grande, garde tousiours vne mesme droiture, là où au contraire nous voions les circonferences des cercles, si elles sont petites, estre plus tournees, plus serrees, & plus estranglees: & au contraire, si elles sont grandes, estre plus lasches & plus estendues, tellemét que qui dresse les cercles tout debout sur leur partie bossue dessus vne superfice plate, s'ils sont petis, ils n'y touchent que d'vn seul poinct, s'ils sont grands d'vne ligne: tellement que lon pourroit de là coniecturer, que plusieurs petites lignes droites, ioinctes les vnes aux autres queuë à queuë, en certaine situation, feroient la circonference du cercle: mais à l'auenture n'y a-il par deça ni cercle ni

boule,

A boule, qui soit en sa forme exquisement & exactement parfait: & en l'extention des droites lignes & superfices tout à l'entour, pour la petitesse des parties on n'aperçoit point la difference, ains nous en semble la figure circulaire & ronde: aussi n'y a-il corps ici qui se meuue naturellement de mouuement circulaire, ains se meuuẽt tous selon ligne droite: aussi le parfaitement rond n'est point element de corps sensible, ains de l'ame & de l'entendement, ausquels aussi il attribue le mouuement circulaire, comme leur apartenant par nature.

Pourquoy est-ce qu'il dit au liure intitulé Phædrus, que la nature de l'aile, dont ce qui est graue & pesant se leue contre-mont, participe grandemẽt du corps de Dieu? Est-ce pource que là il parle de l'amour lequel est de beauté corporelle, & ceste beauté pour la similitude qu'elle a auec la diuinité emeut l'ame, & la fait rememorer? Ou bien plustost il le faut prendre simplemẽt, sans curieusement rechercher rien plus outre, que l'ame estant dedans le corps a plusieurs facultez & puissances, dõt celle du discours de la raison & de l'entendemẽt participe de la diuinité, laquelle il a non impro- B prement ni impertinemment appellee aile, pource qu'elle eleue l'ame des choses basses & mortelles à la consideration des celestes & diuines. *V. Que signifie ce qu'il dit que la nature de l'aile participe du corps de Dieu.*

Commẽt & pourquoy est-ce que Platon dit, que l'Antiperistase, c'est à dire la circonstance contraire de mouuemẽt alẽtour des corps (dautant qu'il n'y a rien de vuide en nature) est cause des effects qui se font es ventoses des medecins, en aualant la viande, en iettant de gros & pesans fardeaux, es fluxions des eaux, ès cheutes des foudres, en l'attractiõ que fait l'ambre, & la pierre de l'aimant, & en la cõsonãce, & accord des voix: car il semble qu'il n'y ait point de propos, d'attribuer vne mesme & seule cause à tant d'effects, si diuers, & si differens de genre: car encore, quant à la respiration des animaux, qu'elle se face par ceste mutuelle pulsion de l'air, il l'a suffisammẽt declaré: mais des autres effects qui semblent estre des miracles en nature, & ne sont C riẽ, ce dit-il, par ce que ce ne sont que les corps qui s'entre-poussẽt les vns les autres à l'enuiron, & passent reciproquement es places les vns des autres, il nous a laissé à declarer comment cela se fait particulierement en chascun exemple. *VI De l'Antiperistase Platonique. Voyez le Timee.*

Pour le premier donc, quant à la ventose, voici comme il en va. L'air qui est compris au dedans de la ventose, ioignant la chair, estant par la chaleur enflammé, & deuenant plus delié & plus subtil, que ne sont les petis pertuis & pores du cuiure dont est faite la ventose, en sort dehors, nõ pas en vn lieu vague ne vuide, car il n'y en a point, mais en l'autre air qui est tout alentour de la ventose, par dehors, & le pousse, & celui là en pousse vn autre deuant lui, & ainsi de main en main, l'vn cedant, & l'autre poussant, & se mettant au lieu vacãt que le premier a laissé, ainsi reuenant à toucher à l'entour de la chair que la vẽtose a empoignee, & la bouillant, il en tire, espraint, & fait sortir l'humeur qui y est au dedans de la ventose. L'aualler de la viande se fait aussi tout de mesme, car les creux & cauitez, tant de la bouche que D de l'estomach sont tousiours pleines d'air: quand donc la viande est poussee au dedans du canal de la gorge, tant par la langue que par les glandules & muscles du gosier qui s'estendent, l'air estant pressé & espraint par la viande, la suit de pres à mesure qu'elle cede, & aide à la pousser à bas. Semblablement aussi les pesans fardeaux que lon iette, comme grosses pierres & autres telles choses, fendent l'air en sortant auec l'impetuosité du coup qu'on leur baille, & le mespartissent, & lui coulant à l'entour, selon son naturel, qui est de poursuiure la place delaissee, & la remplir, le vuide suit apres la masse lancee, & lui haste encore dauantage son mouuement: les cheutes aussi de la foudre ressemblent ne plus ne moins aux lancemens des fardeaux: car elle saute enflammee hors de la nuee par la violence du coup en l'air, lequel ouuert & rompu lui cede, & puis se reioignant ensemble au dessus, la pousse en bas contre sa nature par force. Quant à l'ambre, il ne faut pas penser qu'il attire rien de ce qu'on lui presente, non plus que fait la pierre de l'aimant, ne pareillement que rien qui en

1. De quelle cause procedẽt les effects de la ventose.

2. L'aualler de la viande comment se fait.

3. Quelle cause ont les effects de la cheute des fardeaux.

4. De la foudre, & cõment elle se fait.

5. De l'attraction de l'ambre & de l'aimant.

aproche lui saute sus de lui-mesme: mais quant à la pierre, elle iette hors de soy ne E
say quelles fluxions grosses, pesantes & flatueuses, par lesquelles l'air contigu venant à estre entre-ouuert, pousse celui qui est deuant lui, & celui la tournant alentour, & rentrant en la place vuidee, force le fer, & le pousse deuant soy: & quant à l'ambre, il a bien ne say quoy de flambant & d'esprit flatueux, qu'il iette dehors quand on le frotte par dessus, par ce que ses pores & petis pertuis s'ouurent: ce qui en sortant fait le mesme effect que la pierre de l'aimant, & attire ce qui est aupres de lui, le plus leger & le plus sec, pource qu'il est plus gresle & plus debile, car il n'est pas assez fort, ni n'a pois, ni violence, pour pouuoir pousser & chasser vne grande quantité d'air, auec lequel il puisse venir à bout des plus grandes choses. Mais comment donc est-ce que cest air ne pousse ni le bois ni la pierre, ains seulement le fer, & l'amene à la pierre? ceste doute & difficulté est commune à ceux qui cuident que cest assemblement de ces deux corps se face ou par attraction de la pierre, ou par naturel mouuement du fer. Or le fer n'est ni trop rare, comme est le bois, ni trop serré, F
comme l'or ou la pierre, ains a de petis trous, de petites voyes, & des asperitez raboteuses, à cause des inegalitez, bien proportionnees & sortables à l'air, tellement qu'il ne coule pas si aisément par dessus, ains a des arrests & des prises, où il se peut affermir & prendre pied assez raisonnablement pour pouuoir pousser en auant & forcer le fer, iusques à ce qu'il aille baiser la pierre. Voila les causes & raisons que lon

6. Comment se fait le coulement des eaux sur la terre.

pourroit rendre de ces effects là. Mais le coulement des eaux sur la terre, par quelle maniere de poussement il se fait, il n'est pas si facile à aperceuoir, ni à declarer: & faut entendre que es eaux des lacs qui ne bougent, & demeurent tousiours en vn lieu, c'est pource que l'air espandu alentour, & les estraignant de tous costez, ne se mouuant point, ne leur laisse place aucune vuide. Par ainsi le dessus de l'eau, tant es lacs, comme en la pleine mer, se remue & se courbe de vagues, selon que l'air est agité, par ce que l'eau suit incontinent le remuement de l'air, & flue quand & lui, G
pour ses inegalitez: car le coup donné au bas fait le creux de la vague, & celui d'enhaut fait la tumeur & enfleure d'icelle, iusques à ce que toute la place qui contient l'humeur de l'eau soit toute coye & rassise, alors la vague cesse, & l'eau se rassiet aussi. Les fluxions donc des eaux qui courent tousiours, se font par ce que les eaux suyuent tousiours, & vont apres l'air qui leur cede, estans chassees par celles qui les poussent derriere, & ainsi se fait vn coulement perpetuel & cõtinuel, qui ne cesse iamais, c'est pourquoy les riuieres, quand elles sont grosses à plein chantier, elles courent plus roide. mais au contraire, quand il y a peu d'eau, elles vont aussi plus lentement: l'air ne leur cedant pas, pource qu'elles sont trop foibles, & qu'elles n'ont pas beaucoup de circõstances qui les pressent, ne qui les chassent. Ainsi est-il force que les sources des fontaines sortent sur la terre, par ce que l'air de dehors entrant subtilement es places vuides aux creux de la terre, en chasse l'eau dehors. Le paué d'vne maison fort obscure, contenant vn air estouffé, sans qu'il y entre ni vent ni haleine, si on respand de l'eau dessus, engendre du vent & de l'esprit, estant l'air debouté de H
son lieu par l'eau qui y tombe, & en estant frapé & batu, ainsi comme leur propre naturel est de s'entre-pousser & s'entreceder l'vn à l'autre, n'y aiant point de place vuide, en laquelle l'vn estant colloqué ne puisse estre suiet à se ressentir de la muta-

7. Commẽt s'accordent les sons.

tion & alteration de l'autre. Et quant à la consonance de l'harmonie, lui-mesme a declaré comment c'est que s'accordent les sons: car le viste & leger est haut & aigu, & le tardif & lent est bas & gros: & pourtant les aigus frapent les premiers le sentiment de l'ouye: mais quand eux ia languissans & finissans, les tardifs commencent à leur succeder, la meslange des deux, pour la conformité donne plaisir & volupté à l'oreille, laquelle se nõme consonance & accord, dequoy l'air est l'instrument, ainsi comme il est facile à voir par ce que nous auons desia dit: car la voix est le batement de ce qui sent par les oreilles, batu de l'air, à cause que l'air estant batu par ce qui le

remue,

A remue, bat aussi le sentiment de l'ouyë, s'il est vehement ; aiguëment : s'il est mousse, mollement. Or celui qui est batu auec vehemence & roidement, c'est celui qui arriue le premier à l'ouyë, mais puis apres tournant au contraire, & venant à trouuer le tardif & lent, il suit & acompagne le sentiment.

Comment est-ce que Timæus dit que les ames sont semees parmi la terre, parmi la Lune, & parmi les autres instrumens du temps ? Est-ce pource qu'il auoit opinion que la terre se remuoit aussi bien comme le Soleil & la Lune, & les autres cinq planettes, qu'il appelle instrumens du temps, à cause de leurs conuersions : & tenoit qu'il ne faloit pas imaginer ne fabriquer la terre, comme si elle fust ferme & immobile sur l'aixieu qui passe atrauers tout le monde, ains l'imaginer mouuante & tournante à l'en our, comme depuis Aristarchus & Seleucus l'ont demonstré, l'vn en le supposant seulement : & l'autre l'affermant à certes, outre ce que Theophrastus escrit que Platon sur sa vieillesse se repentit d'auoir donné à la terre le milieu du monde, place qui ne lui estoit pas conuenable ? Ou bien (pource que cela est directement contraire à plusieurs sentences que ce personnage sans doute a tenues) s'il faut changer l'escriture, & mettre le datif au lieu du genitif, & entendant par les instrumẽs du temps, non les astres ni les estoilles, mais les corps des animaux, ainsi comme Aristote a defini l'ame, estre l'acte continuel du corps naturel instrumẽtal, en puissance aiãt vie, tellement que la sentence de ce passage là soit, Les ames par le temps ont esté semees en des corps, se seruans d'instrumens conuenables. Mais cela encore est contre son opinion, par ce que non en vn lieu seulemẽt, ains en plusieurs, il a appellé les estoilles instrumens du temps, veu qu'il afferme que le Soleil mesme a esté fait pour la distinction & garde du nombre des temps, auec les autres planettes. Le meilleur dõc est entendre que la terre soit instrument du temps, non pour ce qu'elle soit mouuante comme les estoilles, mais pource qu'elle demeurãt tousiours ferme en soy, elle donne aux astres qui se meuuent alentour d'elle, le leuer & le coucher, par lesquels sont limitez le iour & la nuict qui sont les premieres mesures du temps : & pourtant l'a-il lui-mesme appellee gardiene & ouuriere veritablement du iour & de la nuict. Qu'il soit ainsi, les aiguilles des Horologes ne se remuans pas auec les vmbres, ains demeurans fermes, sont instrumens & mesures du temps, representans l'obstacle de la terre, qui est au deuant du Soleil, se mouuant alentour d'elle, ainsi comme a dit Empedocles,

La terre fait la nuict en s'opposant
Aux clairs rayons du Soleil reluisant.

voila l'interpretation que lon y peut donner. Mais à l'auenture pourroit-on trouuer cela estrange & hors de raison, de dire que le Soleil, la Lune & les planettes aient esté faits pour distinguer le temps, car d'ailleurs la dignité du Soleil est grande & Platon mesme en ses liures de la RP. l'appelle le Roy & le maistre de tout ce monde sensible, cõme le Bien est seigneur & maistre du monde intelligible, & est le Soleil extrait de lui, donnant aux choses visibles non seulement le paroistre, mais aussi le subsister & l'estre, ne plus ne moins que le Bien donne aux choses intelligibles & l'estre, & qu'on les conoisse. Or qu'vn Dieu aiant telle & si grande puissance, soit vn instrument du tẽps, & mesure euidente de la difference qu'il y a de vistesse ou de tardité entre les huit Sphæres des cieux, cela ne leur semble pas fort conuenable ni autrement raisonnable. Il faut donc dire que ceux qui se troublent pour ces considerations là, se trompent par ignorance, cuidans que le temps soit, ainsi que l'a defini Aristote, la mesure du mouuement, & le nombre selon deuant & apres, ou bien la quãtité en mouuement, ainsi que l'a defini Speusippus, ou bien distance de mouuement, & non autre chose, ainsi que les Stoiques le descriuent en definissant vn sien accidẽt, & n'entendans pas la substance, laquelle il semble que le Poete Pindare n'ait pas mal souspeçonnee, quand il dit,

VII. *De l'ame & du mouuemẽt de la terre.*

1. Platon (dit nostre auteur) semble auoir estimé que la terre se remuoit.

2. Seconde explication de la question rapportee aux corps des animaux.

3. La terre instrumẽt du tẽps, pour ce qu'elle donne le leuer & le coucher aux astres qui se meuuẽt autour de elle.

II. *Si c'est chose hors de raison de dire que les planettes ayent esté faites pour distinguer le temps.*

Le Temps qui de son estre vieux
Surpasse tous les autres Dieux: E

Que c'est du tẽps. & Pythagoras aussi, lequel enquis que c'estoit que le Temps, respondit: C'est l'ame du ciel: car le temps n'est point vn accident ni vne passion d'aucun mouuemẽt, quel qu'il soit, ains est vne cause, la puissance & le principe de la proportion & de l'ordre qui contient toutes choses, selon laquelle la nature du monde & de l'vniuers, qui est aimee, se meut: ou plustost celle mesme proportion & ordre se mouuant, est ce qui s'appelle le temps,

Qui cheminant sans faire bruit,
A son poinct iustement conduit
Toute chose qui est mortelle.

De la naissance du tẽps & de son mouuement. C'est pourquoy Platon a dit que le temps estoit né quãd & le ciel, mais que le mouuement estoit deuãt le ciel, lors qu'il n'y auoit point de temps, pource qu'il n'y auoit ni ordre ni mesure quelconque, ni distinction, ains vn mouuement indeterminé, F comme vne matiere sans forme ne figure quelconque: mais depuis que la nature eut vne fois ietté en couleur & en terme, la matiere de formes & figures, & le mouuement de reuolutions, elle fit tout ensemble l'vne le monde, & l'autre le tẽps, qui sont tous deux images de Dieu: c'est à sauoir de sa substance le monde, de son eternité le temps: car Dieu en ce qu'il se meut, est le temps: en ce qu'il est, est le monde. Voila pourquoy il dit, qu'estans venus en estre tous deux ensemble, tous deux aussi seront ils dissoults ensemble, si iamais il y auient dissolution: car ce qui est engẽdré ne peut estre sans temps, comme ne ce qui est intelligible sans eternité, si l'vn a à demeurer tousiours, & l'autre à ne se dissoudre iamais, depuis qu'vne fois il a esté cõposé. Ainsi donc le temps aiant vne necessaire liaison & entre-lassemẽt auec le ciel, n'est pas simplement vn mouuemẽt, ains comme nous auons dit, vn mouuement ordonné par ordre, qui a sa mesure, ses fins & ses bornes, & reuolutions, desquelles le Soleil estant le superintendãt, le gouuerneur & directeur pour les limiter & diriger, & pour mõstrer & quotter les mutations & saisons de l'annee, lesquelles produisent toutes choses, comme dit Heraclitus, il faut confesser qu'il aide au premier & prince des Dieux, en choses qui ne sont pas petites, ne friuoles ou legeres, ains tresgrandes, & de principale consequence. G

XIII. *Des trois puissances de l'ame cõparees aux accords de musique: du siege & place d'icelles.* Platon en ses liures de la chose publique a tres-bien acomparé les trois puissances de l'ame, à sauoir la raisonnable, la concupiscible & l'irascible, à l'accord & harmonie d'vne octaue, aiant vne quinte au milieu: dont la haute & aigue note s'appelle Nete, la moienne, Mese, & la basse s'appelle Hypate. Or quant à la situation & disposition des parties du corps, où telles puissances de l'ame ont leurs sieges, la partie courageuse & irascible est assise au milieu: & la raisonnable, qui est le discours de la raison, tient le lieu de l'Hypate, pour ce que les anciens appelloient ce qui est au dessus & le premier, Hypaton: suiuant quoy Xenocrates appelle Iupiter l'air, qui est H tousiours vn, & tousiours de mesme sorte, Hypatos & celui qui est au dessous de la Lune, Neatos: & deuãt lui Homere a appellé le Dieu souuerain, Prince des Princes, Hypaton Creonton, qui vaut autant à dire, comme le supreme ou le souuerain des regnãs: & à bon droit la nourriture a dõné à la partie qui est la meilleure, la plus haute place, aiãt logé le discours de la raison, comme le gouuerneur, dedans la teste: & a reculé bien loin de là, aux plus basses & inferieures parties, la partie concupiscible: car la situation d'à bas s'appelle Neate, comme le dõnent à entendre les appellations & noms des morts, que lon appelle Nerteros & Eneros: pour ceste mesme raison y en a qui disent que le vent qui souffle de dessous la terre des lieux qui ne nous paroissent pas, s'appelle Notos. Comme ainsi soit donc que la partie concupiscible à la raisonnable a la mesme cõtrarieté qu'il y a du premier au dernier, & du haut au bas, il n'est possible que la raison soit la plus haute, & la premiere, & qu'elle ne soit point

l'Hypate,

A l'Hypate,ains que ce soit vne autre : car ceux qui lui baillent, comme à la principale puissance, celle de la moienne, ils ne se prenent pas garde qu'ils lui ostent celle qui est encore plus principale,c'est celle de l'Hypate,laquelle ne peut conuenir ni à l'ire ni à la cupidité: car l'vne & l'autre est nee & faite pour suiure & estre commandee,& non pas pour commander ni pour preceder la raison. Dauantage encore sembleroit-il que plustost l'ire deuroit auoir la place du milieu par nature, atendu que naturellement le commander conuient à la raison,& à l'ire le cõmander, & estre commandé, estant suiette d'vn costé au discours de la raison, & commandãt de l'autre à la cupidité, & la punissant quãd elle est desobeissante à la raison. Et comme entre les lettres, celles que lon appelle demi-voyelles sont moiennes entre les muettes & les voyelles, dautant qu'elles ont plus de son que celles là, & moins que celles ci: aussi en l'ame de l'homme l'ire n'est pas simplemẽt passionnee, ains y a bien souuent vne aparence du deuoir meslee auec l'apetit de vengeance. Et Platon lui-mesme compa-
B rant toute la substance de l'ame à vn attelage de deux cheuaux conduits par vn chartier qui les mene, il entend par le chartier, cõme il est tout notoire à vn chascũ, le discours de la raison, & des deux cheuaux, celui des cupiditez & voluptez est rebours, farouche & indõptable du tout, aiant les aureilles veluës, à peine obeissant au fouët, ni à l'esperon, là où celui de l'ire pour la plus part est obeissant à la bride de la raison, & lui seruant. Comme donc en vn attelage de deux cheuaux, le chartier n'est pas en vertu & puissance le milieu, mais l'vn des cheuaux qui est pire que le chartier, & meilleur que son compagnon, auec lequel il est attelé, aussi n'a-il pas attribué la place du milieu à la partie qui domine en l'ame, mais à celle où il y a moins de raison, & plus de passion qu'en la premiere, & plus de raison & moins de passion qu'en la troisieme, car cest ordre & disposition obserue la proportion qui est entre les accords de la partie irascible à la raisonnable, comme à la haute note, vne quarte d'interualle, & à la concupiscible, comme à la note basse, vne quinte, & de la raisonnable
C à la concupiscible, qui est comme la note basse à la haute, vne octaue : là où si nous tirõs la raison au milieu, l'ire sera la plus esloignee de la cupidité, laquelle neãtmoins aucuns des philosophes ont tenu estre vne & mesme chose, pour la similitude grande qu'il y a entre elles. Ou bien c'est vne moquerie que d'attribuer aux lieux, le premier, le milieu, & le dernier, veu que nous voyons qu'en la lyre la note Hypate tient le premier & le plus haut lieu, & es fleutes elle tient le plus bas & le dernier: dauantage la moienne en quelque endroit de la lyre qu'on l'acõmode, on void qu'elle sonne tousiours vn mesme son, plus aigu que l'Hypate, & plus bas que la Nete: car l'œil mesme n'a pas en tout animal mesme situation, mais en tout animal, & en quelque lieu qu'il soit posé selon nature, il est tousiours fait & ordonné pour voir. Comme dõc le pædagogue qui va derriere & non pas deuãt ses enfans, les meine neãtmoins, ainsi que lon parle, & le Capitaine des Troyens en Homere,

Qui paroissoit or' entre les premiers,
D *En commandant, or' entre les derniers,*

& en l'vne & en l'autre part, toutefois il estoit tousiours le premier, & auoit la premiere puissance : aussi ne faut-il pas forcer & attacher par force aux lieux les parties de l'ame, ni aux noms, ains faut en cercher la puissance & la proportion : car que le discours de la raison soit situé au corps de l'homme, en premier lieu de situation, c'est par accident, mais il a la premiere & principale puissance, comme la moiẽne enuers la partie concupiscible, qui est la Note Hypate, & enuers l'irascible, comme la Nete, en laschant ou tendant & faisant cõsonance & accord, en ostant de l'vn & de l'autre ce qu'il y a de trop, & aussi à l'opposite, en ne les laissant pas aller du tout, ni s'endormir: car la moderation & commensuration se limite & definit par mediocrité, ou plustost pour mieux dire, c'est le chef d'œuure de la puissance de la raison, de faire & imprimer es passions les mediocritez, & moiennetez, s'il faut ainsi parler,

que lon appelle sainctes & sacrees, lesquelles cõsistent en vne temperature des deux extremitez auec la raison, & entre elles mesmes par le moien de la raison : car l'attelage de deux cheuaux n'a pas pour son moien en son milieu celui des deux qui est le meilleur, ni ne faut pas penser que le gouuernemẽt du chartier en soit vne extremité, ains plustost faut estimer que c'est le milieu & la mediocrité entre la demesuree celerité & tardité des deux cheuaux, ne plus ne moins que la force de la raison qui retient les passions quand elles s'esmeuuent hors de mesure & de raison, & les acommodant alentour d'elle en mesuree proportion, cõstitue vne mediocrité & vn moiẽ entre le plus & le moins, entre le peu & le trop. E

IX. Dispute de Grammaire, mõstrãt dequoy tout propos est tẽperé, selõ l'auis de Platon, au dialogue intitulé le Sophiste : & expliqué par Plutarque. Iliad.lin.1.

POVRQVOY est-ce que Platon dit, que, l'oraison est temperee de noms & de verbes ? car il semble que toutes les autres parties du parler, sans ces deux là, ne soiẽt du tout rien : & dit-on qu'Homere par vne galenterie de ieunesse, s'estudia à les mettre toutes ensemble en ce vers,

αὐτὸς ἰὼν κλισίηνδε τὸ σὸν γέρας ὄφρ' εὖ εἰδῇς.

car il y a vn pronom, & vn participe, & vn nõ, & vn verbe, & vne preposition, & vn article, & vne conionction, & vn aduerbe, pour ce que ceste particule δε est mise au lieu de la preposition εἰς, de sorte que ceste façon de dire, κλισίηνδε, est telle comme θύραζε. Que faut il donc respondre pour Platon ? Est-ce point pour ce que premierement on appelloit Logos, c'est à dire oraison, ce que les anciẽs appelloiẽt proposition, & que maintenant on appelle ἀξίωμα, dignité : ce sont les paroles que premierement proferans les hommes, mentẽt ou disent verité, ce qui est cõposé de nom & de verbe, dont les Dialecticiens appellent l'vn le cas, & l'autre le predicamẽt : car quãd nous oyons dire, Socrates enseigne, ou Socrates se tourne, nous disons que l'vn est vray, & l'autre est faux, sans en attendre rien d'auãtage : car il est vray-semblable que les hõmes du cõmencement eurent besoin de lãgage & de voix articulee, pour s'entredõner à entendre les actiõs & ceux qui les auoient faites, & les passiõs & ceux qui les auoient souffertes. Pourautãt donc que par le verbe nous exprimons suffisammẽt les actions & passions, & par les noms ceux qui les font ou les souffrẽt, ainsi cõme lui mesme a dit, il semble que ce sont ces deux parties là d'oraison qui les signifient : les autres, on pourroit dire qu'ils ne les signifient pas, non plus que font les gemissemẽs & lamentations des ioueurs de Tragædie, voire vn ris, vn silence & vne retenue dõnent bien quelquefois plus grãde expressiõ à la parole, mais toutefois ils n'exprimẽt pas necessairement & principalement, cõme font le nom & le verbe, ains par maniere d'accessoire, pour diuersifier vn peu le lãgage, cõme lon diuersifie aussi les lettres, en y adioustãt des esprits, aux vnes aspres, aux autres doux, & en faisant les vnes longues, les autres briefues, qui sont plustost passions & accidẽs, & diuersitez d'elemẽs, que elemens distinguez & par soy differens, comme il apert manifestement par ce, que les anciens escriuoiẽt suffisamment auec seize lettres. G

X. Tout propos est tẽperé de deux parties que nous appellons nom & verbe, mais non seulement par ces deux, ains en a aussi d'autres, & dequoy elles lui seruent.

MAIS dauantage auisons que nous ne prenions autrement les paroles de Platon, que comme il les a dites, car il a dit que l'oraison estoit temperee de ces deux parties, non par ces deux parties, que nous ne facions la faute que feroit celui qui calomnieroit vn autre, pour auoir dit que vn oignement seroit composé de cire & de galbanum, alleguãt qu'il auroit obmis à dire le feu & le vase, sans lesquels on ne sauroit mesler lesdites drogues : aussi semblablemẽt si nous le repreniõs pour autant qu'il auroit obmis à dire les cõionctions, les prepositions, & autres telles parties : car le parler & l'oraison n'est pas composé de ces parties là, mais par icelles, & non sans elles. Car cõme celui qui prononceroit batre ou estre batu, ou d'ailleurs, Socrates & Pythagoras, encore donneroit il aucunement à entendre & à penser quelque chose : mais celui qui profereroit car, ou de, simplement & seulement, on ne pourroit imaginer qu'il entẽdist aucune chose ni aucun corps, ains s'il n'y a quelques autres paroles qui soiẽt proferees quãd & quand, elles ressemblerõt à des sons & des bruits vains, sans aucune signification, dautant que ni à par elles ni auec d'autres semblables, elles ne peuuent rien signifier. H

Mais

A Mais afin que nous ne conioignions, ou meslions, & assemblions tout en vn, nous y adioustõs des prepositions, coniõctions & articles, voulãs en faire vn corps de tout; autrement il semblera que nous bruyons, non pas que nous parlions: mais aussi tost que vn verbe est ioint à vn nom, ce qui en resulte est incontinẽt vn parler & vne oraison. Voila pourquoy aucuns non sans quelque raison estiment que ces deux soient proprement les seules parties d'oraison : & c'est à l'auenture ce que nous veut Homere donner à entendre, quand il dit en plusieurs passages,

Ainsi parla, & en ce poinct nomma: Iliad. liu. 3.

car il a acoustumé d'appeller le verbe Epos, comme en ces vers,

Ce mot, ô femme, au vif le cœur me touche: Odyss. liu. 23.

Et en cest autre,

A Dieu vous dis Seigneur, mon hoste & pere,
Si quelque mot de ma langue legere Odyss. liu. 8.
B *Possible issu vous a fascheux esté,*
Qu'il soit au vent, ie vous prie, ietté.

car ce n'est ni vne coniõctiõ, ni vne preposition, ni vn article qui touche au cœur, ne qui soit fascheux à ouir, ains vn verbe signifiant quelque action honteuse, procedante d'aucune deshonneste passion. Voila pourquoy nous auons acoustumé de ainsi louër les poëtes & historiẽs, ou bien les blasmer en disant, Celui là vse de noms Attiques & de beaux verbes, ou au contraire de bas, ou il faut dire que iamais Euripides & Thucydides ne deuiserent en termes beaux & Attiques. COMMENT donc, pourra dire quelqu'vn, ces parties là ne seruent elles de rien à l'oraison? quant à moy ie tiens qu'elles y seruent autant comme le sel à la viãde, & l'eau à faire le pain. Euenus souloit dire que le feu estoit la meilleure sausse du monde, aussi sont ces parties l'assaisonnement de nostre langage, ne plus ne moins que le feu & le sel des breuuages & viandes, dont nous ne nous saurions passer, excepté que nostre parler n'en

III. *Dequoy seruent les pronoms, participes, aduerbes, coniunctions, prepositiõs & interiections en vn propos.*

C a pas tousiours necessairement afaire, cõme lon peut dire du langage des Romains, duquel auiourd'hui tout le monde presque vse: car il a osté presque toutes les prepositions, excepté bien peu: & quãt aux articles que lon appelle, il n'en reçoit pas vn tout seul, ains vse de noms sans bordure, par maniere de dire: & ne s'en faut pas esmerueiller, attendu qu'Homere, qui en beauté de carmes surpasse tout le monde, à peu de noms prepose des articles, cõme si c'estoient anses à des vases qui en eussent besoin, ou des pennaches sur des morions, à raison dequoy les carmes où il le fait en sont remarquez, comme est cestui-ci,

Αἴαντι δὲ μάλιστα δαΐφρονι θυμὸν ὄρινε,
Τῷ τελαμωνιάδῃ.
Sur tous d'Aiax le fils de Telamon
Fut le courage esmeu de ce sermon. Et cestui ci,
Ποίεον ὄφρα τὸ κῆτος ὑπεκπροφυγὼν ἀλέοιτο.
Il le faisoit afin que par la fuite,
D *Du marin monstre il eschapast la suite:*

Et y en a eu peu d'autres auec ceux là: mais en autres, qui sont innumerables, n'y aiant point d'article, la phrase n'en est en riẽ diminuee, ni de beauté, ni de facilité & clarté; & toutefois il n'y a ni beste ni instrument, ni armeure, ni autre chose quelle qu'elle soit au monde, qui par ablation ou priuation d'vne siene propre partie, soit plus belle, plus actiue, ne plus douce que parauant elle n'estoit, là où l'oraison bien souuent, en estans les coniõctions toutes ostees, a vne force & efficace plus affectueuse, plus actiue, & plus esmouuante, comme est ceste-ci:

Aiant vn vif, vn autre frais blessé,
Vn autre entier, vn autre trespassé,
En combatant, par les pieds elle tire:

Et ce passage ci de l'oraison de Demosthenes contre Midias : Car celui qui bat au- E
trui peut faire beaucoup de choses dont celui qui les a souffertes n'en sauroit au- "
cunes exprimer & donner à entẽdre à vn autre, en son port, en son regard, en sa voix: "
quand c'est de brauerie, quand estant ennemi, quand c'est du poing, quand c'est sur "
la ioue: cela esmeut, cela transporte hors de soy les hommes qui n'ont point acou- "
stumé d'endurer outrage. Et en vn autre lieu apres, Mais non pas Midias, ains de- "
puis ce iour là il haregue, il iniurie, il crie, il est esleu, Midias Anagyrrasien est nom- "
mé: il loge Plutarque en son logis, il sait les secrets, la ville n'est pas assez grande "
pour lui. c'est pourquoy ceux qui escriuent des figures de Rhetorique louent & "
prisent grandemẽt celle qu'ils appellent desliee, là où ceux qui sont trop religieux, & qui s'assuiettissent trop aux regles de la Grammaire, sans ozer oster vne seule cõionction de la cõmune façõ de parler, en sont à bõ droit blasmez & repris, comme faisans vn stile enerué, sans aucune pointe d'affection, & qui laisse & dõne peine à ouir, pour estre tousiours d'vne parure semblable, sans iamais diuersifier.

IIII. *Assauoir si la coniunction est partie d'oraison.*

Or que les F Dialecticiens aient plus besoin de coniončtiõs, que nuls autres hommes de lettres, pour la liaison & tissure de leurs propositions, ou les disionctions d'icelles, ne plus ne moins que les cochers ont besoin d'attelages pour atteler de frõt leurs cheuaux, ou comme Vlysses auoit besoin d'ozier, en la cauerne du Cyclops, pour lier ses moutons, cela n'argue ni ne preuue pas, que la coniončtion soit autrement partie d'oraison, mais bien vn outil propre à conioindre, selon qu'elle en porte nom, & à contenir & assembler non pas toutes choses, ains seulement celles qui ne sont pas simplement dites: si lon ne vouloit dire que la corde ou courroye dont vne balle seroit liee, fust partie de la balle, ou la colle d'vn papier, ou d'vn liure qui est collé: & les donnees & distributiõs des deniers partie du gouuernement: comme Demades disoit, que les deniers que lon distribuoit manuellement par teste à chasque citoien d'Athenes, pour voir les ieux, estoient la colle du gouuernement de l'estat populaire. Et quelle est la coniončtion, qui face de plusieurs propositions vne, en les cousant G & liant ensemble, comme le marbre fait le fer, quand on le fond auec lui par le feu, mais pour cela le marbre n'est pas pourtant, ni ne l'appelle lon pas partie du fer, combien que ces choses là qui entrent en vne composition, & qui sont fondues auec les drogues que lon mesle, ont acoustumé de faire & de souffrir ne say quoy de commun, compose de tous les ingrediens: mais des coniončtiõs, il y en a qui nient qu'elles facent vn ce qu'elles conioignent, ains tienent que ceste façon de parler soit cõme vne enumeration, cõme qui cõpteroit de reng tous nos magistrats, ou les iours du mois.

V. *Du pronom, du participe, & des prepositions.*

Et puis des autres parties d'oraison, il est tout manifeste que le Pronom est vne sorte de nom, non seulement en ce qu'il se decline par cas, comme fait le nom, mais aussi en ce qu'il fait vne tres-propre designation de ce que lon pense auec la nature, & que lon met dehors en choses terminees, & m'est auis que qui dit, Socrate, ne monstre point plus expressément la personne, que qui dit, cestui-ci. Et celle que lon appelle participe est vne mixtion du verbe & du nom, & non point vne H partie qui subsiste à par elle, non plus que les noms communs qui conuienent aux masles & aux femelles, & se rengent ces participes à tous les deux, touchãt aux noms par les cas, & aux verbes par les tẽps, & les appellent les Dialecticiens des reflexions, comme le preuoyant qui est reflexion du prudent, le temperant reflexion du temperé, comme aiant la force & puissance de noms & d'appellations. Quant aux prepositions, on les peut acomparer aux pennaches ou autres ornemens que lon met dessus les habillemens de testes, ou bien aux bases & soubassemens que lon met au dessous des statues, pour ce qu'elles ne sont pas tant parties d'oraison, comme alentour des parties, & prenez garde que ce ne soient comme des tronçons & des pieces de noms, comme ceux qui escriuent à la haste ne formẽt pas les lettres toutes entieres, ains font seulement des points & des tirets: car ces deux mots ἐμβῆναι, & ἐκβῆναι, dont

l'vn

A l'vn signifie entrer, & l'autre sortir, sont deux manifestes syncopes & racourcissemés de ἐντὸς ἰέναι, & de ἐκτὸς βῆναι : & προγενέσθαι, estre deuant, est vn racourcissemét & abreuiation de πρότερον γενέσθαι & καθίζειν, seoir, de κάτω ἵζειν : ne plus ne moins que λιθοβολεῖν & τὸ χωρύζειν, de λίθους βάλλειν, ietter pierres, & τείχους ὀρύσσειν, percer murailles. En se hastant de parler, on a ainsi serré & estraint ensemble ces dictions: & pourtant peut on bien dire, que chascune de ces dictions là aporte quelque aide & commodité au parler, & à l'oraison, mais pour cela elles ne peuuent estre dites parties ni elemés de l'oraison : & n'y a que le nom & le verbe qui font celle premiere composition, contenant la verité ou la mensonge, que les vns appellent proposition, les autres dignité, & que Platon a appellee oraison.

B

De la creation de l'Ame, que Platon descrit en son liure du Timæus.

SOMMAIRE.

ENTRE les discours qui peuuẽt exercer les plus curieux esprits, ce sont ceux de Platon en diuers endroits de ses dialogues, specialemẽt en son Timæe, où il traite de la nature metaphysicalement, entremeslant auec vne profonde doctrine que lon aperçoit en ses escrits des resolutions irresolues, procedantes d'ignorance de l'histoire saincte & du vray sens de Moyse : comme ce qu'il dit de l'ame du monde, opinion absurde & du tout fantastique, si elle n'est tres-dextrement expliquee. Nostre auteur voulant en ce traité ci philosopher sur ce- C *ste creation de l'ame, court par les nõbres, tons & harmonies terrestres & celestes, pour esclaircir le sens de Platon, mais auec telle briefueté en plusieurs endroits qu'il faut lire des deux yeux & auoir l'esprit du tout arresté & tendu à son dire pour le bien comprendre. Cependant, puis qu'en telles matieres nous auons (grace à Dieu) dequoy nous resoudre en la parole de Dieu & és bons liures des docteurs, tout ce discours soit leu comme prouenant des mains d'vn homme marchãt en tenebres, & pour le dire en vn mot, d'vn aueugle qui a suiui vn autre aueugle, afin que au lieu de trop admirer ces subtilitez Platoniques, comme font auiourd'hui quelques cerueaux mal tissus, nous sachiõs que tãt plus la sagesse humaine enfle son stile en s'esloignãt de l'eschole de Dieu, moins est elle receuable.*

Le Pere à ses enfans, Autobulus & Plutarchus, S.

PVIS qu'ainsi est que vous estes d'auis, que ie doy recueillir ce que i'ay dit & escrit par ci par là en plusieurs lieux, D touchant ce que ie pense que Platon a tenu, senti & entédu de l'ame, & que ie le doy declarer plus au long en vn traité expres à part, dautát que ce n'est pas vne matiere qui autremét soit facile à manier, & que ce que i'en pense est cótraire à l'opinió de plusieurs philosophes Platoniques mesmes, & pour ceste cause a besoin d'estre bié adoucie & apuyee: Ie mettray en auant premieremét le texte de Plató mesme en propres termes, ainsi qu'il est en son liure du Timæus. De la substáce indiuisible qui tousiours est, & tousiours d'vne mesme sorte & de celle qui est diuisible en plusieurs corps, il en cóposa vne tierce espece de substáce au milieu de ces deux, tenát d'vn costé de la nature du Mesme, & de l'autre costé de l'Autre, & la posa au milieu entre l'indiuisible & la diuisible, par les corps, puis

1. Pour l'intelligence de ce qu'il veut dire de la creation de l'ame il propose premierемét les propres mots de Platon.

prenãt ces trois natures ensẽble les mesla toutes en vne forme, en acõmodãt par for- E
ce la nature de l'Autre fort mal-aisee à mesler auec celle du Mesme. Les aiant meslees auec la substance, & des trois en aiant fait vn supost, derechef il le diuisa en portions telles, comme il estoit conuenable. Chascune d'icelles estant meslee du Mesme, & de l'Autre, & de la Substance: & commença sa diuision en ceste maniere.

II. Auãt qu'entrer en l'explication de ce que dessus il met en auãt la definition de Xenocrates, pour se donner entree aux discours suiuans.

Or premierement de vouloir declarer combien ces paroles ont aporté de disputes & de contentions à ceux qui les ont voulu exposer, ce me seroit maintenant vn labeur infini, & autrement superflu, quant à vous, atendu que vous en auez veu & leu la plus part comme moy: mais pour autant que Xenocrates en a tiré plusieurs & des plus notables à son opinion, en definissant que la substance de l'Ame estoit vn nombre se mouuant soy-mesme, & que les autres se sont rengez à l'opinion de Crantor de Soles, qui disoit que l'ame estoit meslee de la nature intellectuelle, & de la sensuelle sujette à l'opinion: ie pense que ces deux sentences là bien desployees, nous donneront vne grande entree en l'intelligence de ce que nous cerchons: & F
certes il n'est pas besoin de beaucoup de paroles pour les expliquer toutes deux, car il y en a qui cuident qu'il n'entende autre chose que la generation du nombre par la meslange de l'indiuisible auec le diuisible, par ce que l'vnité est indiuisible, & la pluralité diuisible, & de ces deux est engẽdré & produit le nombre, l'vnité terminãt la pluralité, & mettant fin à l'infini, qui est le deux indeterminé. C'est pourquoy Zaratas le maistre de Pythagoras appelloit le Deux la mere, & l'Vn le pere des nombres, & pour ceste cause que les meilleurs nombres estoient ceux qui ressembloient à l'vnité, mais que ce nombre là pourtant n'est pas encore l'ame, dauãt que le mouuant & le mobile defaillent: mais quand le Mesme & l'Autre furent meslez ensemble, dont l'vn est le principe de mouuement & de mutation, & l'autre d'arrest & de station, l'ame alors viẽt en estre, laquelle est aussi bien principe d'arrester & d'estre arresté, comme de mouuoir & d'estre meu.

III. A la definitiõ de l'ame proposee par Xenocrates il ioint celle de Crantor.

Mais Crantor estimant que le propre de l'ame estoit iuger les choses intelligibles, & les sensibles, & les similitudes & dissi- G
militudes qu'elles ont, tãt en elles mesmes que les vnes enuers les autres, dit que l'ame est composee de Tout, afin qu'elle puisse iuger de tout, lequel Tout consiste en quatre principaux genres: le premier est la nature intelligible, qui est tousiours vne, & tousiours de mesme sorte: le second est la nature passible, & muable, concernant les corps: le troisieme, la nature du Mesme: & le quatrieme la nature de l'Autre, pour ce que les deux premiers participent aucunement & du Mesme, & de l'Autre. Et tous ceux là egalement tienent que l'ame n'est point depuis certain temps, ni n'a point esté engẽdree, mais qu'elle a plusieurs puissances & facultez, esquelles Platon desliant & resoluant sa substance, par maniere de dispute & de speculation, supose de paroles seulement qu'elle ait esté engendree, meslee, & contemperee: disant dauantage qu'autant en sentoit il du monde, pour ce qu'il sauoit tres-bien qu'il estoit eternel & non engendré, mais que voiant qu'il n'estoit pas facile de comprẽdre cõment il est composé, ne comment il s'administre & gouuerne à ceux qui des le commencement ne supposent point de generation, ni de parties qui concourent à H
sa naissance, il auoit pris le chemin d'en parler ainsi.

III. Il refute les definitions de Xenocrates & de Crantor touchant la definitiõ de l'ame, & de sa substance: mettant difference entre ces deux manieres de dire, que l'ame soit composee par nombre & que sa substance soit nombre.

Voila en somme ce que ceux-là en disent, & est bien d'auis Eudorus, qu'il y a de l'aparence au dire des vns & des autres, mais quant à moy il m'est auis que ni l'vn ni l'autre n'a touché au poinct de la vraye intelligence de Platon, si nous voulõs vser de la reigle de verisimilitude, non pour bastir nos propres opinions, mais pour dire quelque chose qui s'acorde plus probablement à lui: car la meslange qu'ils disent de la substance intelligible, & de la sensible, ne donne point à entendre, que ce soit la generation de l'ame, plustost que de quelque autre chose que lon pourroit dire: car ce monde mesme & chascune des parties d'icelui, est composé de substance intelligible, ou spirituelle & sensible, & corporelle, dont l'vne a fourni de matiere, & l'autre

A & l'autre de forme & espece, au supost composé : & la partie de la matiere qui vient à estre formee par participation, ou ressemblance de l'intelligible, deuient incontinent palpable & visible, là où l'ame ne se peut perceuoir par aucun des sens naturels: & ne se trouuera pas que iamais Platon ait appellé l'ame nombre, mais bien tousiours mouuement se mouuant soy-mesme, & la source & principe de mouuement, bien est vray qu'il a embelli & orné la substance d'icelle, de nombre, de proportion, d'accord & harmonie qu'il a mis en icelle, comme en suiet qui estoit capable & susceptible de la plus belle espece qui sauroit estre, s'y imprimant par ces qualitez là: quant à moy ie ne pense pas que ce soit tout vn, de dire que l'ame soit composée par nombre, & que sa substance soit nombre : car elle est bien composee par harmonie, mais ce n'est pas à dire qu'elle soit pourtant harmonie, ainsi comme lui-mesme l'a demonstré en son traité de l'Ame. Et outre ils ont manifestement igno-
B ré ce qu'a voulu dire Platon par le Mesme & l'Autre, car ils disent que le Mesme apporte à la generation de l'Ame la faculté d'arrest & de station, & l'Autre la faculté du mouuement, là où Platon lui-mesme, en son liure intitulé le Sophiste, met Ce qui est, le Mesme, l'Autre, le Mouuement, & la Station, comme cinq choses differentes l'vne de l'autre, & les distingue à part, comme n'aians rien de commun ensemble. Ce que toutefois ceux-ci d'vn accord, & plusieurs de ceux-mesmes qui ont vescu auec Platon, redoutans & en estans fort faschez, imaginent tout ce qu'ils peuuent, le detordent & tirent par les cheueux, ainsi que lon dit, comme si c'estoit quelque chose abominable, & qui ne se deust point dire, cuidans qu'il le faille ou du tout nier pour son honneur, ou le couurir & cacher, qu'il ait parlé de la generation ou creation de l'ame, & du monde, comme s'ils n'auoient pas esté de toute eternité, & que de temps infini ils n'eussent pas leur essence, dequoy nous auons
C ailleurs particulierement parlé, & pour maintenant il suffira de dire en passant, que la dispute & la contestation, de laquelle Platon lui-mesme confesse qu'il a vsé, auec plus de vehemence que son aage ne portoit, alencontre des Atheistes, ils la confondent, ou, pour mieux dire, ils l'abolissent du tout: car s'il est ainsi que le monde soit eternel sans auoir eu generation, la raison de Platon s'en va à vau l'eau, que l'ame soit plus ancienne que le corps, principe & cause premiere de tout mouuement & de toute mutation, estant logee au dedans: mais que c'est que l'ame, que c'est que le corps, & comme il faut entēdre qu'elle soit precedente, & plus ancienne que lui, le progres de nostre discours ci apres le declarera, pour ce que cela ignoré ou mal entendu apporte grande difficulté, à mon auis, de bien comprendre, & empeschement de croire la vraye opinion. PARQVOY i'exposeray premierement ce que i'en pense, prouuāt & fortifiant la verité de mō dire, qui de premiere rencontre semblera vn peu estrange, par argumens vray-semblables, autant qu'il sera possible, & puis ie l'accommoderay aux paroles du texte, car la chose selon mon opiniō,
D est telle. Heraclitus dit, qu'il n'y a eu ni Dieu ni homme qui ait fait ce monde: comme craignant que si nous desauouyons Dieu pour Createur, il ne fust incontināt necessaire de cōfesser que l'homme en eust esté l'architecte & l'ouurier: mais il vaut beaucoup mieux, suiuant la sentence & auis de Platon, que nous auouyons, voire chantions, qu'il a esté fait & creé de Dieu, comme estant l'vn le plus grand chef d'œuure que iamais ait esté fait, & l'autre le plus excellent ouurier & la meilleure cause qui puisse estre: mais la substance & la matiere dont il a esté fait, n'a pas esté creee, ains a de tout temps esté suiette à l'ouurier, pour la disposer & ordonner, & la rendre le plus qu'il seroit possible semblable à soy : car generation ne se peut faire de ce qui n'est point, mais de ce qui n'est pas bien, ou ainsi qu'il apartient, comme vne maison ou vn habillement, on en peut bien faire quelque chose de bō. Or auāt la creation du monde l'vniuers estoit vn chaos, c'est à dire vn desordre confus, lequel toutefois n'estoit pas sans corps, ni sans mouuement & sans ame, mais ce

v. Maintenant il entre en matiere, & monstre qu'il prend ce mot d'ame premierement pour l'ame du mōde, que aucuns estimēt estre ce que nous appellons Nature.

qu'il y auoit de corps estoit sans forme & sans consistence, & ce qu'il y auoit d'ame E
mouuante estoit temeraire sans entendement ni raison, ce qui n'estoit autre chose qu'vn desordre d'ame non regie par aucun iugement de raison. Car Dieu n'a point fait corps ce qui estoit incorporel, ni ame ce qui estoit inanimé: comme le Musicien ne fait pas la voix, ni le baladin le mouuement, mais il rend bien la voix douce, accordante & harmonieuse, & le mouuemēt mesuré de bonne grace & bien compassé: aussi Dieu n'a pas fait la solidité palpable du corps, ni la puissance mouuante & imaginatiue de l'ame: mais aiant trouué ces deux principes là, l'vn tenebreux & obscur, l'autre insensé & turbulent, tous deux imparfaits, desordonnez & indeterminez, il les a ordonnez & disposez tous deux, en sorte qu'il en a composé le plus beau & le plus parfait animal de tous.

VI. De la substance du corps & de l'ame du monde, & que c'est.

La substance du corps donc, qui est la nature qu'il appelle susceptible de toutes choses, le siege & la nourrice de tout ce qui est engendré, n'est autre chose que cela. Quant à la substance de l'ame, il l'appelle au liure intitulé Philebus, infinité, qui est priuation de tout nombre, de toute mesure & de F
toute proportion, qui n'a en soy ne fin ne terme, ne plus ne moins, ne peu ne trop, ne similitude ne dissimilitude. Et celle qu'il dit au Timæus estre meslee auec l'indiuisible nature, & deuenir diuisible par les corps, il ne faut pas entendre que ce soit ni multitude en vnité, ni longueur & largeur en poincts: car ce sont qualitez qui conuienent plustost au corps que non pas à l'ame, ains ce principe là desordonné, indefini, se mouuant soi-mesme, & aiant vertu mouuante, lequel il appelle en plusieurs lieux necessité, en ses liures des Loix il l'appelle tout ouuertement, ame desordonnee mauuaise & malfaisante. C'est l'ame simplement dite à par soy, laquelle depuis a esté faite participante d'entendement, & de discours de raison, & de sage proportion, à fin qu'elle deuinst ame du monde. Et aussi ce principe là materiel qui reçoit tout, auoit bien magnitude, distance & place, mais de beauté de forme & figure proportionnee, & de mesure, il n'en auoit point, mais il en eut quand il fut acoustré, à fin qu'il deuinst corps de la terre, de la mer, des estoilles, & du ciel, des plantes, & G
des animaux de toutes sortes.

VII. Posant deux principes des choses, asauoir l'ouurier & la matiere premiere, il tasche d'expliquer quelle est la cause du mal, mais il s'enueloppe, ayant ignoré ce qu'ē dit l'Escriture sainctе.

Or ceux qui attribuent à la matiere, ce qu'il appelle au Timæus, Necessité, & au traité de Philebus, infinité & immensité de plus & de moins, de peu & de trop, d'exces & de defaut, & non pas à l'ame: ils ne pourront pas maintenir qu'elle soit cause du mal, dautant qu'il supose tousiours que ceste matiere là soit sans forme ne figure quelconque, destituee de toute qualité & faculté propre à elle, la comparāt aux huiles qui n'ont odeur quelconque leur, dont les parfumiers se seruent à faire leurs parfums: car il n'est pas possible que Platon supose, que ce qui est de soy oiseux, sans qualité actiue, ni mouuement ou inclination à chose aucune, soit la cause & le principe de mal, ne qu'il la nomme infinité mauuaise & malfaisante, ni aussi la necessité qui en plusieurs choses repugne à Dieu, lui estant rebelle, & refusant de lui obeïr. Car celle necessité qui renuerse le ciel, comme il dit en son Politique, & le retourne tout au contraire: la concupiscence qui est H
nee auec nous, & la confusion de l'anciene nature, où il n'y auoit ordre quelconque, auant qu'elle fust rengee en la belle disposition du monde qui est maintenant, d'où est-ce qu'elle est venue es choses, si le suiet qui est la matiere, estoit sans qualité quelconque, exempt de toute efficace de cause? Et l'ouurier estant de sa nature tout bon, desiroit, autant qu'il est possible, rendre toutes choses semblables à soy, car il n'y a point de tiers, outre ces deux principes là: & si nous voulons introduire le mal en ce monde, sans cause precedente & sans principe qui l'ait engendré, nous tomberons és difficultez & perplexitez des Stoïques: car des principes qui sont en estre, il n'est pas possible que celui qui est bon, ne celui qui est sans force ne qualité quelconque, ait donné estre ni generation à ce qui est mauuais.

VIII. Pour esclaircir ce que dessus, il pose vn troisiesme principe en-

Et n'a point fait Platon comme ceux qui sont venus depuis lui, lesquels à faute d'auoir veu & entendu le troisiesme principe, & troisiesme cause, qui est entre Dieu & la matiere, se sont

A sont laissez aller, & tomber en vn propos le plus estrange, & le plus faux du monde,
faisant ie ne say comment venir de dehors casuellement la nature du mal par accident, ou bien de lui-mesme, là où ils ne veulent pas conceder à Epicurus qu'vn seul
Atome gauchisse ni destourne tant peu que ce soit, pource qu'ils disent qu'il introduit temerairement vn mouuement, sans en suposer aucune cause precedente: &
eux cependant disent que le vice, la meschanceté, & mille autres diformitez & imperfections des corps, auienent par consequence, sans qu'il y ait autre cause efficiente. Mais Platon ne dit pas cela, ains despouillant la matiere de toute qualité, & mettant bien au loin arriere de Dieu toute cause de mal, a ainsi escrit touchant le monde, en ses Politiques: Le monde a eu, dit-il, toutes choses bonnes de son autheur qui
„ l'a composé, mais de son habitude exterieure du parauant, tout ce qu'il y a de mau-
„ uais, de meschant & d'iniuste au ciel, il le tient de là, & puis il l'imprime puis apres
„ ça bas aux animaux. Et apres, vn petit plus auant: Par traict de temps, dit-il, oublian-
B ce prenant pied, & s'imprimant en lui la passion de son ancien desordre & confu-
„ sion, y domine de plus en plus, & y a danger que venant à se dissouldre il ne s'en re-
„ tourne derechef plonger en sa fondriere vaste & infinie de diuersité. Or est-il que dissimilitude ne peut estre en la matiere, à cause qu'elle est sans qualité & sans nulle difference: ce que Eudemus entre autres aiant ignoré, se moque de Platon, comme ne mettant pas pour cause, source & origine premiere des maux, celle qu'il appelle en plusieurs lieux, mere & nourrice. Car Platon appelle bien voirement la matiere mere & nourrice, mais aussi dit-il que la cause du mal est la puissance motiue residante en icelle, & qui par les corps est diuisible, qui est vn mouuement desraisonnable & desordonné, mais non pas toutefois sans ame, laquelle il appelle disertemẽt & expressément es liures de ses Loix, ame contraire & repugnãte à celle qui est cause de tout bien, par ce que l'ame est bien la cause & le principe de mouuement, mais l'entendement est la cause & le principe de l'ordre & de l'harmonie du mouuement:
C car Dieu n'a point rendu la matiere oiseuse, mais il a empesché qu'elle ne fust plus agitee ni troublee d'vne cause folle & temeraire, & n'a pas dõné à la nature les principes de mutatiõs & de passiõs, mais elle estãt enueloppee de toutes sortes de passiõs & de mutatiõs desordõnees, il en a osté tout le desordre & tout l'erreur qui y estoit, se seruant pour outils propres à ce faire des nombres, des mesures & des proportions d'ont l'effect est d'aporter aux choses, non par mouuement & mutation, les passions & differences de l'autre & de la diuersité, ains plustost de les rendre infaillibles, fermes & stables, semblables à celles qui sont tousiours d'vne sorte, & tousiours se ressemblent à elles mesmes. Voila selon mon iugement quelle est la sentence & intelligence de Platon: dont la premiere preuue est, que par ceste interpretation se sould & saune la contrarieté que lon dit, & qui semble estre en ses escrits, car on n'attribueroit pas à vn yurõgne de Sophiste, tãt s'en faut à Platon vne telle inconstance & repugnance de propos, qu'il affermast vne mesme nature estre creée & non creée,
D c'est à sauoir en son liure de Phædrus, que l'ame soit eternelle & non creée, & en celui de Timæus qu'elle ait esté creée & engendree. Or les paroles qui sont en son traité de Phædrus, sont presques en la bouche de tout le monde, par lesquelles il prouue que l'ame n'est point perissable, dautant qu'elle n'a point esté engendree, & monstre semblablement qu'elle n'a point esté engendree, dautant qu'elle se meut
„ soi-mesme: & au liure de Timæus il dit, Dieu n'a pas fabriqué l'ame plus ieune que
„ le corps, combien que nous disons maintenãt qu'elle est posterieure, car il n'eust ia-
„ mais fait ni souffert que le plus ancien lié & attaché auec le plus ieune, eust esté
„ par lui commandé, mais nous tenans forts, ie ne say comment, du fortuit & du te-
„ meraire, aussi parlons nous de mesmes, car il est certain que Dieu a conioint l'ame
„ auec le corps precedente de generation & de vertu, comme dame & maistresse auec
„ son suiet pour lui commander & le regir. Et derechef aiant dit, que l'ame se re-

...tre Dieu & la matiere, puis descrit l'opinion de Platõ touchant la cause du mal.

IX. Il refute Eudemus qui se mocquoit de ce que Platon enseignoit de la cause du mal.

X. Apres auoir esbauché les matieres il accorde deux manieres de parler qui sẽblẽt estre contraires en Platõ, que l'ame soit eternelle & non creée, puis creée & engendree.

tournãt en soy-mesme a commencé à viure d'vne vie sage & eternelle. Le corps du E ciel, dit-il, a bien esté fait visible, mais l'ame est inuisible participant du discours de la raison, & de harmonie, engendree par la meilleure des choses intellectuelles & eternelles, estant aussi elle le meilleure des choses nees & temporelles. Appellant en ce passage expressément Dieu le meilleur des choses eternelles, & l'ame la meilleure des choses nees & temporelles, par ceste toute euidente contrarieté il oste à l'ame l'eternité, & le non auoir esté procreée. ET quelle autre solution y a-il à ces oppositions là, sinon celle que lui-mesme baille à ceux qui la veulent receuoir? car il appelle l'ame ingenerable & non nee ni procreée, celle qui mouuoit toutes choses temerairement & desordonneement auant la constitution du monde, & au contraire nee ou procreée & engendree, celle que Dieu composa de celle premiere, & de la substance permanente, eternelle & tresbonne, en faisant vne ame sage & bien ordonnee, en y mettant du sien, & adioustant au sentiment l'entendement, & l'ordre au mouuement, & l'aiant faite telle, la constitua comme gou- F uernante & regente de l'vniuers: tout de mesme aussi prononce-il, que le corps du monde est en vne sorte eternelle, c'est à dire non creé ni engendré, & en vne autre sorte creé & engendré. Car quand il dit, que tout ce qui est visible, n'estoit point en repos, ains se mouuoit temerairement & sans ordre, mais que Dieu le prit, le rengea, & disposa par bon ordre: & derechef quand il dit que les quatre elemens, la terre, l'eau, l'air, & le feu, auant que l'vniuers fust d'iceux acoustre, faisoient vn merueilleux croulement & tremblement en la matiere, & qu'ils estoient aussi fort secouez par icelle, à cause de la difformité & inegalité, il apert qu'il fait là les corps estre comme vn suiet deuant la constitution du monde. Et quand au contraire il dit, que le corps estoit plus ieune que l'ame, & que le monde auoit esté engendré & creé, dautant qu'il est visible & palpable, comme aiant corps, & que toutes ces choses la aparurent quand elles furent creées: il est tout manifeste qu'il a- G tribue donc vne naissance à la nature du corps, & neantmoins il s'en faut beaucoup qu'il se contredise, & se repugne à soy mesme si manifestement, & en choses principales: car ce n'est pas vn mesme corps ni de mesme sorte qu'il le dit auoir esté creé par Dieu, & auoir esté auant qu'il fust, parce que cela seroit apertement le faict d'vn basteleur ou enchanteur, mais lui-mesme nous declare que c'est qu'il faut entendre par ceste generation ou creation. Car par-auant, dit-il, tout ce qui est en ce monde estoit sans ordre, mesure ni raison, le feu premierement, l'eau, la terre & l'air, estoient pesle mesle en mesmes places, brouillez entierement, comme lon peut penser que doit estre tout cela où Dieu n'est point: mais lors que l'vniuers commença à prendre son ornement, Dieu forma d'especes & de nombres toutes choses qui lors premierement commencerent à venir en estre. Et encore au parauant aiant dit que ce n'estoit pas œuure d'vne seule proportion, ains de deux, de lier ensemble la machine du monde qui est solide & profonde: & aiant narré, Que Dieu apres auoir mis l'eau & l'air entre le feu & la terre, lia quand & quand le ciel, & le H serra ensemble: de ces choses là, dit-il, telles & quatre en nombre, le corps du monde a esté engendré, s'accordant en proportion, & s'entre-portant amitié, tellement que depuis qu'il a vne fois ainsi esté assemblé, il n'y a rien qui le puisse plus deslier ni desassembler, que celui seul qui l'a lié, enseignant manifestement que Dieu estoit pere & autheur, non du corps simplement, ni de la machine & matiere seulement du monde, mais aussi de la proportion, mesure, beauté & similitude qui est au corps. Autant en faut-il penser de l'ame, comme estant l'vne non creée de Dieu ni l'ame du monde, mais vne puissance de motion fantastique, turbulente, suiette à opinion, se remuant de soy-mesme & tousiours, mais sans ordre, mesure ni raison quelconque: l'autre, Dieu l'aiant acoustree de nombres & de proportions conuenables, l'a constituee regente & gouuernante du monde creé, elle mesme

XI. Il dit donc que l'ame est eternelle estant consideree en ce chaos qu'elle rouloit sãs ordre auãt la constitutiõ du mõde: mais qu'ẽ la creation & dispositiõ d'icelui, lon peut dire qu'elle a esté engendree.

A mesme estant creée. Or que ce soit ceste là, la vraye sentence & intelligence de Platon, non par vne maniere de speculation & inquisition, touchant la creation ou generation tant du monde que de l'ame, cela en est vn indice, oultre plusieurs autres, qu'il dit, que l'ame est creée & non creée, & du monde qu'il a esté né & creé, & non iamais qu'il est eternel, & non creé. Qu'il soit ainsi : il n'est ia besoin d'en alleguer les tesmoignages du liure de Timæus, attendu que tout le liure d'vn bout à autre, n'est que de la generation ou creation du monde : & des autres liures en l'Atlantique, Timæus faisant sa priere nomme celui qui piеça estoit de fait, & maintenant aussi de parole, Dieu. Et en son Politique l'hoste Parmenidien dit, Que le monde composé de Dieu a esté fait participant de plusieurs biens, & que s'il y a quelque chose de mauuais, qu'il y est demeuré meslé parmi de sa premiere habitude & estat, auquel il estoit auant sa constitution tout dereglé & desordonné. Et en ses liures de la Republique, parlant du nombre que quelques vns appellent mariage, Socrates commençant à discourir dit ainsi, Le Dieu natif ou engendré à sa conuersion que le nombre parfait comprend. En ce lieu là il ne peut appeller autre Dieu natif que le monde.

XII Confirmation de ce que dessus par les propres textes de Platon en diuers endroits de ses dialogues.

Cest endroit est tout corrompu.

B

Ici y a vne breche en l'original.

Le quaternaire des Pythagoriens par lequel ils iuroient.

1 2
3 4
5 6
7 8
font ensemble 36.

La premiere copulation est d'vn & de deux, la seconde de trois & de quatre, la troisieme de cinq & six, desquelles pas vne ne fait vn nombre quarré ni par soy, ni par autres : la quatrieme est de sept & de huict, laquelle assemblee auec les premieres, fait le nombre quarré de trente six.

C Mais le Quaternaire des nombres que Platon a posez a vne plus parfaite generation, estans les pairs multipliez par interualles pairs, & les non-pairs par interualles non-pairs : car elle contient premierement l'vnité comme la souche premiere des nombres tant pairs que non-pairs, & au dessous d'elle le Deux, & le Trois, qui sont les premiers nombres plats : & puis Quatre & neuf, les premiers quarrez : & puis huit & vingt & sept, les premiers cubiques ; l'vnité estant mise hors de compte : par où il appert qu'il ne veut pas que lon colloque les nombres tous les vns sur les autres en droite ligne, ains à part les vns deuant les autres, les pairs d'vn costé, & les non-pairs de l'autre, comme il est ci dessous descrit : ainsi seront les files des nombres semblables, qui engendreront des nombres remarquables & notables tant par composition que par multiplication : par composition ainsi, deux & trois font cinq, quatre & neuf font treize, huit & vingt & sept trente cinq : car de ces nombres là, les Pythagoriens appellent le cinq τρόφον. c'est à dire son, estimant que le cinq soit le premier parlant & sonant des interualles du ton, & que le treize en est
D le residu : desesperans, comme aussi fait Platon, de pouuoir partir le ton en deux egales parties : & le trente-cinq, ils l'appellent Harmonie, dautant qu'il est composé des deux premiers nombres cubiques, procedant du premier pied pair, & du premier non-pair, c'est à sauoir du huit & du vingt & sept : & semblablement aussi est composé de ces quatre nombres, du six, du huit, du neuf, & du douze, lesquels contienent la proportion Arithmetique & Harmonique : mais cela sera plus clair à voir en le mettant en figure deuant les yeux. Suposons donc qu'il y ait vne figure en forme de thuile, qui s'appelle vn parallelogramme à angles droits, qui soit designé par ces lettres, A B C D.

XIII. La bresche precedente entrerompt la suite du discours. Or ici il ameine certaines proportiõs & similitudes Geometriques, lesquelles il estime apartenir à la contẽplatiõ & intelligence de la nature de l'ame du monde, le sommaire de toute ceste dispute mathematique confermant ce qui a esté sagement dit par quelqu'vn, que Dieu a fait toutes choses en nombre, en poids & en mesure.

Dont le costé moindre A B, soit de cinq, & le plus long E
A D, soit de sept parties, le moindre costé soit diuisé en sections inegales, l'vne de deux, l'autre de trois parties au poinct signé E, & le plus long en autres deux inegales aussi, de trois & de quatre au poinct signé F, ainsi A E G F seront six, E B I G neuf, G H D F huit, G I C H douze. Ceste figure parallelogramme, plus longue que large estant composee de trente cinq parties, contient en soy toutes les raisons des premiers accords, & consonances de musique, es nombres des aires & petites placettes quarrees: car le six comparé au huit à la raison ou proportion sesquitierce, en laquelle cõsiste la quarte. Le six à neuf a la raison sesquialtere, en laquelle consiste la quinte: & le six à douze a la raison double, en laquelle consiste l'octaue: aussi y est la raison du ton qui est sesquioctaue, comme de huit à neuf: c'est pourquoy ils ont appellé ce nombre là F
de trente cinq, qui contient les raisons des tons, les cõsonances & accords, l'harmonie, lequel estant multiplié par six, fait le nombre de deux cens dix, qui est le nombre des iours, dedans lesquels se forment & paracheuent les enfans qui naissent à sept mois. Item à le prendre par vn autre commencement par multiplication, deux fois trois font six, & quatre fois neuf font trente six, & huit fois vingt & sept font deux cens seize: or est le six nombre parfait, dautant qu'il est egal à ses parties, & s'appelle le mariage pour la commixtion du pair & du non-pair. Qui plus est, il se treuue composé du principe des nõbres qui est vn, du premier pair qui est deux, & du premier nõ-pair qui est trois. Et puis trente six est le premier nombre quarré ensemble & triangle quarré du pied de six, & triangle du pied de huit, & se produit par multiplication des deux premiers nombres quarrez, c'est à sauoir, du quatre multipliant G
le neuf, & par l'assemblement de trois cubiques de l'vn, du huit & du vingt sept, qui assemblez ensemble font trente six, & puis il se peut estẽdre en forme de thuile plus longue que large, en deux sortes, en mettant ou douze fois trois, ou neuf fois quatre.

Il a parauant en deux lieux attribué cela au cinq.

Or maintenant si lon prend les nombres des costez de toutes ces figures, c'est à sauoir le six du quarré, le huit du triangle, le neuf de l'vne des thuiles, & le douze de l'autre, on trouuera qu'ils feront les raisons & proportions de toutes consonances: car le douze comparé au neuf fera la quarte, comme fait la Nete la haute note, à la moyene, au huit sera quinte, comme de l'Hypate la basse note à la moyene, & à douze sera l'octaue, comme la Nete à l'Hypate. Et le nombre de deux cens seize, est nombre cubique, procedant de six pour son pied, & si est egal aux aires quarrees de son pourpris: ces nombres proposez aiant tant de vertus & de proprietez, le dernier vingt sept a encore cela de peculier, qu'il est egal à tous les precedens assemblez H
ensemble, c'est à sauoir à vn, deux, trois, quatre, huit & neuf: dauantage c'est le nombre des iours de la reuolution de la Lune. Et les Pythagoriens entre les distances & interualles des sons mettent celui du ton en ce nombre là: c'est pourquoy ils appellent le treize λεῖμμα, comme qui diroit, le defaut, dautant qu'il s'en faut vne vnité que ce ne soit la moitié de vingt sept. Or que ces nombres là aussi contienent les raisons & proportions de toutes les consonances & accords, il est aisé à entendre: car il y a la double d'vn à deux, en laquelle consiste le Diapason: de deux à trois la sesquialtere, en laquelle consiste le Diapente ou la quinte de trois à quatre la sesquitierce, en laquelle consiste le Diatessaron, la quarte: & la triple, de trois à neuf, en laquelle consiste le Diapason & Diapente, ensemble la quinte sur double, & la quadruple: de deux à huit, qui est le Disdiapason c'est à dire, double sur double, ou vne quinzieme. Il y aussi la sesquioctaue de huit à neuf, en laquelle consiste le ton:

XIIII. Continuation de la Philosophie Platonique sur les nombres pour descouurir l'harmonie du mõde: ce qui est particulieremẽt cõfermé par la consideration des sons & de leurs interualles soigneusement remarquez par les Pythagoriens.

& si

A & si lon compte l'vnité qui est commune aux nombres pairs & non-pairs, tout le nombre des pairs, les prenant depuis vn iusques à huit, fait quinze, nombre triangle procedant du pied de cinq: & ceux de la régee des non-pairs, à sauoir, vn, trois, neuf, vingt sept, font quarante, qui les somme ensemble, & ces quarante là sont composez de treize & de vingt sept, par lesquels les Mathematiciens mesurent precisement les interualles des sons, dont on chante, appellans l'vn Diesis, & l'autre Ton: & ce nombre de quarante viét par multiplication de la vertu du quaternaire: car si vous multipliez quatre fois chascun des quatre premiers nombres pris à par soy, c'est à sauoir vn, deux, trois, quatre, il en prouiendra, quatre, huit, douze, seize, qui sommez ensemble feront quarante: & ces quarante là contienent encore toutes les raisons & proportions des consonances, pource que seize comparé à douze a proportion sesquitierce, à huit double, à quatre quadruple, & le douze à huit sesquialtere, à quatre triple, qui sont les proportiõs de la quarte, de la quinte, de l'octaue, & de la quin-B ziéme. Et puis ce quarante est egal aux deux premiers nombres quarrez, & aux deux premiers cubiques, les deux premiers quarrez sont vn & quatre, les deux cubiques huit & vingt-sept, qui sommez ensemble, font quarante, tellement que le quaternaire de Platon est en sa disposition bien plus ample, plus diuersifié, & plus parfait que non pas celui de Pythagoras. MAIS pour ce qu'es nombres proposez ne se peuuent trouuer places pour les medietez qu'il introduit, il a falu estendre les nombres en plus amples termes, en retenãt tousiours les mesmes raisons & mesmes proportions, il nous faut vn peu declarer quels sont ces nombres là, & premierement traiter de ces medietez. La premiere donc est celle qui surmonte & est surmontee de ses extremitez par vn mesme nombre, laquelle on appelle maintenant Arithmetique: l'autre qui surmonte & est surmontee par mesme partie de ses extremitez, s'appelle Hypenantia, c'est à dire, soucontraire: comme pour exemple, les deux bouts & extremitez, & le milieu de la medieté Arithmetique sont six, neuf, C douze: car neuf qui est au milieu surmonte six du mesme nombre qu'il est surmonté de douze, c'est à sauoir de trois, & de la soucontraire. Ces fins sont, comme six, huit, douze: car huit qui est le milieu surmonte six de deux, & est surmonté par douze de quatre, & le quatre est la troisieme partie de douze, comme deux est la troisieme partie de six. Ainsi auient-il qu'en la medieté Arithmetique le milieu surmonte l'vn des bouts, & est surmonté par l'autre d'vne mesme siene partie: & en la soucontraire d'vne mesme partie non siene, mais de ses extremitez, c'est pourquoy elle est appellee soucontraire: & c'est aussi celle que lon nomme harmonique, pour ce que dedans ses fins elle comprend les premieres consonances, c'est à sauoir du moindre bout au plus grand, le Diapason l'octaue: du plus grand au milieu, la quinte: & du milieu au moindre bout, la quarte: par ce que le plus grand terme ou bout estant mis sur la note ou corde Nete, & le moindre sur l'Hypate, le milieu se trouuera sur celle qui se nomme moienne, qui fera vers la Nete vne quinte, & vers l'Hy-D pate vne quarte: tellement que huit sera sur la moienne, douze sur la Nete, & six sur l'Hypate. Or pour sauoir facilement trouuer ces medietez là, & promptement, Eudorus en mõstre la maniere: car assemblez les deux bouts ensemble, & du sommé des deux en prenez la moitié, ce sera la medieté Arithmetique: ou prenez la moitié de chascun des bouts, & les mettez ensemble, ce qui en prouiendra sera la medieté Arithmetique, autant aux doubles cõme aux triples. Mais en la soucontraire ou harmonique, si les deux termes & bouts sont l'vn à l'autre en proportiõ double, prenez le tiers du moindre, & la moitié du plus grãd, le nombre qui en prouiendra sera le milieu harmonique: mais si les deux bouts sont l'vn à l'autre en proportion triple, il faut au contraire prendre la moitié du moindre, & le tiers du plus grand, & le sommé sera le milieu: cõme pour exemple, soit en triple proportion le moindre terme six, & le plus grand dixhuit, si tu prens la moitié de six qui est trois, & le tiers

XV. A cause que es nõbres susmentionnez, certaines medietez sont introduites, il declaire que c'est.

de dixhuit qui est six, il en viendra neuf, pour le milieu qui surmôte & est surmonté de mesme partie des deux bouts, c'est à sauoir de la moitié. Voila comment les medietez se prenent. E

XVI. Ayant mõstré comme les medietez se trouuẽt & prenẽt, il traite de leur collocation.

Or les faut-il là entreietter & colloquer entre deux, pour remplir les espaces ou interualles doubles & triples : mais entre les nombres proposez les vns n'ont aucune place de milieu, les autres ne l'ont pas suffisante: parquoy on les augmête, en retenât tousiours les mesmes proportions, & y fait-on des places & receptacles suffisans pour receuoir lesdites mediocritez, & premierement pour le moindre bout ou terme, au lieu de vn on met six, pour ce que c'est le premier de tous les nôbres qui a moitié & tiers, & multiplie lon tous les nôbres qui sont au dessous par six, ainsi côme il est souscrit pour pouuoir receuoir les medietez toutes deux es doubles & triples interualles. Et pour autant que Platon a dit, " Estans les interualles sesquialteres, sesquitiers, & sesquioctaues, de ces liaisons la es precedentes distances il remplissoit tous les sesquitiers de l'interualle sesquioctaue, laissant vne partie de chascũ d'eux, & la distâce de ceste partie prise de nombre à nombre, aiant pour ses bouts & ses termes deux cens cinquante & six, & deux cens quarante & trois. Pour les paroles de ce texte ils ont esté contrains d'estendre encore ces nombres, & les faire plus grands, tant qu'il y eust deux nombres suiuâs de reng en proportiô sesquioctaue, là où le six ni de lui mesme entier ne pouuoit auoir proportion sesquioctaue, & qui l'eust diuisé, en partissant l'vnité en parcelles de nombres rompus, l'intelligence en venoit à estre mal-aisee à comprendre: il appella celle façon multiplication, ne plus ne moins qu'en la musique aux mutations, là où si vous rendez & augmêtez le premier nombre, il faut quand & quand que la descripion de toutes les autres notes se tende & s'augmente aussi. Eudorus donc, suiuant Crantor, prit pour le premier nombre trois cens octante quatre, qui se fait en multipliant soixante quatre par six, & les a induits à ce faire le nombre de soixante quatre, qui a pour son sous-sesquioctaue huit, & son sesquioctaue septante deux. Mais il accorde mieux auec le texte & les paroles de Platon, de suposer la moitié: car le defaut qu'ils appellent λῆμμα, aura la proportion sesquioctaue aux nombres que Platon a posez, deux cens cinquante six, & deux cens quarante trois, aiant mis pour le premier, cent nonâte deux: & si le double d'icelui se met pour le premier, le Limma sera de la mesme proportion, mais en nombre double, comme de cinq cens douze à quatre cens octante quatre: car deux cens cinquante six sont en proportion sesquitierce de cent nonante deux, & cinq cens douze, de quatre cens octante quatre. Et ne sera pas ceste reduction sans raison, aiant donné occasion aparente à Crantor: car le nombre de soixante quatre est Cube, procedant du premier quarré, & quarré procedant du premier cube, & estant multiplié par trois, le premier non-pair, & le premier triangulaire, le premier parfait & sesquialtere, il fait cent nonâte deux, qui a aussi son sesquioctaue, comme nous monstrerons.

12. 2. 1. 3. 18.
24. 4. 9. 54.
48. 8. 27. 162.

F G

XVII. Il adiouste à ce que dessus la declaration du defaut ou Limma des Musiciens, & poursuit à traiter par le menu de leurs consonances & accords, pour rapporter puis apres le tout à sa premiere intention.

Mais premierement vous entendrez mieux que c'est que Limma, & quelle est l'intelligence de Platon, si vous voulez vn peu rememorer ce que lon dit es escholes des Pythagoriens: car Diastema, c'est à dire, interualle en matiere de chant, est tout le contenu entre deux sons de diuerse tension, entre lesquels interualles il y en a vn qui s'appelle ton, celui dequoy la quinte surmonte la quarte: de ce ton entier, comme tienent les Musiciens, coupé en deux par la moitié, il se fait deux interualles, qui s'appellent l'vn & l'autre demi tons: mais les Pythagoriens n'estimêt pas qu'il se puisse mespartir egalement, & estans les deux sections inégales, ils en appellent la moindre, Limma, c'est à dire, le defaut, pour ce que c'est vn peu moins de la moitié: & pourtant il y en a qui forment l'accord de la quarte de deux tons & demi ton, les autres de deux tons & d'vn Limma, & semble que le tesmoignage du sentiment de l'ouyë s'accorde auec les Musiciens & Harmoniques, & la demonstration auec les Mathematiciens. La preuue de la demonstration H

A tion se fait en ceste maniere : C'est chose qui se supose pour certaine, esprouuee par les instrumens, que le Diapason ou l'octaue a la proportion double: Diapente, la quinte, sesquialtere: Diatessaron, la quarte, sesquitierce : & le ton, sesquioctaue : & en peut on encore presentement examiner & esprouuer la verité, en attachant deux pois doubles à deux cordes egales, ou faisant de deux tuyaux de aubois d'egale concauité, l'vn double en longueur de l'autre: car l'aubois qui sera de plus grande longueur sonnera plus gros, comme l'Hypate au regard de la Nete, & des deux cordes, celle qui sera roidie par le plus grand pois sonnera plus clair, comme la Nete à comparaison de l'Hypate, & cela est la consonance du Diapason: semblablement aussi trois, comparez à deux, soit en longueur ou en pesanteur, fera la quinte, & quatre à trois fera la quarte, car l'vn a la proportion sesquitierce, & l'autre sesquialtere: & si l'inégalité des pois ou des longueurs est comme de huit à neuf, elle fera l'interualle du ton, non pas que ce soit accord, mais son propre à chater: car les sons, qui B les touche, ou sonne ou entonne l'vn apres l'autre, rendent vn chant doux & agreable aux aureilles, mais qui les sonneroit ensemble, le son en seroit fascheux, & offenseroit l'ouyë: au contraire es cõsonances, qui les touche ou ensemble, ou l'vn apres l'autre, l'aureille en reçoit le consent & accord auec grand plaisir : toutefois encore monstre lon cela par raison, car l'harmonie du Diapason est composee de la quinte, & de la quarte, & en nombres, le double est composé du sesquialtere, & du sesquitiers, car douze sont en proportion sesquitierce du neuf, & sesquialtere du huict, & double du six: adonc la proportion double est composee de la sesquialtere, & de la sesquitierce, cõme le Diapason du Diapente, & du Diatessaron, c'est à dire, l'octaue de la quinte & de la quarte, mais la quinte est plus grande que la quarte d'vn ton, & ici es nombres la sesquialtere plus grande que la sesquitierce d'vne sesquioctaue: il apert donc que le Diapason a la proportion double, & la quinte sequialtere, & la quarte sesquitierce, & le ton la sesquioctaue. Cela estant prouué & demonstré, C voions maintenant si la sesquioctaue se peut mespartir en deux sections egales: car si elle ne peut, aussi ne fait donc pas le ton : & pource que le huit & le neuf font la premiere proportion sesquioctaue, il n'y a rien d'interualle entre deux, l'vn & l'autre estans doublez, le nombre qui se trouue entre deux fait deux interualles : il est manifeste que si ces deux interualles sont egaux, la sesquioctaue se peut egalement diuiser en deux. Or est-il que le double de neuf est dixhuict, & de huict seize, lesquels reçoiuent entre eux-deux dixsept: ainsi y a il l'vn des interualles plus grand, & l'autre plus petit, car le premier est de dixhuict à dixsept, & le secód de dixsept à seize: adonc la sesquioctaue proportion se diuise en portions & sections inegales, & consequemment aussi le ton. PARQVOY la diuision faite, nulle des sections n'est proprement demi ton, ains a esté l'vne à bon droit appellee par les Mathematiciens Limma : & c'est ce que dit Platon, que Dieu remplissant les sesquitiers des sesquioctaues laissa vne partie de chascun d'iceux, dont la raison est & proportion D qu'ont deux cens cinquante six, à deux cens quarante trois: car que l'on prene vne quarte en deux nombres qui aient entre eux proportion sesquitierce, comme deux cens cinquante six, à cent nonante deux, dont le moindre nombre, 192. soit colloqué sur la note basse du tetrachorde, & le grand 256. sur la haute: il faut monstrer que cela rempli de deux sesquioctaues, il demeure vn interualle aussi grand, comme à le prendre en nombre deux cens cinquante six: car le bas son estant roidi & tendu d'vn ton, qui est la raison sesquioctaue, il se fait deux cens seize, & puis derechef cestui estant encore roidi & tendu d'vn autre ton, il deuient deux cens quarante trois: car ils surmontent deux cens seize de vingtsept, & deux cens seize surmonte cent nonante deux de vingt quatre, dont le vingtsept est sesquioctaue de deux cens quarante trois, & vingt & quatre de deux cens seize. Parquoy de ces nombres ci le plus grand est sesquioctaue du milieu, & le milieu du plus petit

L'experience mõstre que le double se doit prendre à la concauité, & non pas à la longueur.

XVIII. *Suite du discours precedét.*

& la distance depuis le plus petit iusques au plus grand, c'est à dire, depuis cent nonante-deux, iusques à deux cens quarante trois, deux tons remplis de deux sesquioctaues, lequel interualle osté il demeure l'interualle du total, qui est entre deux cens quarante trois & deux cens cinquante six, qui sont treize, c'est pourquoy ils appelloient ce nombre là λεῖμμα, comme qui diroit, defaut ou residu. E

XIX. *Plus subtile exposition du sens de Platon sur les nombres & tõs de musique, representans l'harmonie & comme l'ame de l'Vniuers.*

QVANT à moy donc ie pense que la sentence de Platon est tres clairement exposee en ces nombres là: les autres mettant les fins & termes du Diatessaron, pour le haut deux cens octante huit, & pour le bas deux cens seize, acheuent proportionalement le reste, sinon qu'ils prenent deux defauts entre les deux extremitez, le bas estant tendu d'vn ton, il se fait deux cens quarante trois, & le haut estant lasché d'vn autre, il deuient deux cẽs cinquante six, car ils sont sesquioctaues, 243. de 216. & 288. de 256. de maniere que chascun des interualles est d'vn ton, & demeure ce qui est entre 243. & 256. qui n'est pas demi ton, ains est moins: car 288. est plus que 256. de trente deux, & 243. est plus que 216. de vingt-sept, & 256. est plus que 243. de treize, & tous les deux auantages sont moins que demy ton: parquoy le Diatessaron se treuue de deux tons, & de ce qu'ils appellent Limma, non pas d'vn demi ton: voila comment il se demonstre. Ainsi n'est-il pas mal-aisé à entendre par ce que nous auons dit, pourquoy c'est que Platon aiant dit, qu'il se fait des interualles sesquialteres, sesquitiers, & sesquioctaues, en remplissant les sesquitiers des sesquioctaues, il n'a point fait mention de sesquialteres, ains les a laissez en arriere: c'est pour ce que la sesquialtere est remplie, quand on adiouste la sesquioctaue à la sesquitierce, ou bien la sesquitierce à la sesquioctaue. F

XX. *De la difference d'opinion entre Crãtor, Clearchus & Theodorus, touchãt le remplage des interualles des sõs, & l'assiette des medietez.*

CES choses ainsi demonstrees, maintenant, quant à remplir les interualles, & y entreietter les medietez, quand personne ne l'auroit fait au parauant, ie le vous laisserois faire pour vostre exercice: mais cela ayant desia esté fait, & par plusieurs gens de bien, principalement par Crantor, Clearchus, & Theodorus, tous natifs de la ville de Soles, il ne sera point hors de propos, de parler vn petit de la difference qu'il y a entre eux: car Theodorus ne fait pas deux files de nombres, comme les autres, ains les met tous d'vne rengee les vns apres les autres, les doubles & les triples, & se fortifie premierement par ceste partition de la substance que lon appelle selon la longueur qui fait deux brãches d'vn tronc, & nõ pas quatre de deux, & puis il dit qu'il faut que les interpositions des medietez prenent ainsi place, autrement qu'il y auroit perturbation & confusion, & passant incontinent du premier double au premier triple, y deuant estre ce qui doit remplir l'vn & l'autre. De l'autre costé aussi fait pour Crantor la situation & position des nombres pleins auec les pleins, quarrez auec les quarrez, & cubes auec les cubes, qui sont ainsi colloquez vis à vis l'vn de l'autre en files opposites, & non pas selon leur reng, ains alternatiuement. * G

Ici y a vne grande breche en l'original.

Ce qui est tousiours d'vne sorte, c'est l'espece ou la forme, mais ce qui se diuise par les corps, c'est le suiect & la matiere: & la mixtion qui se fait des deux, c'est le suppost parfaict. H

XXI. *Il reprend son propos de l'ame du monde, laquelle il fait de substance indiuisible, non engendree de la matiere, ains la precedant.*

QVANT à la substance donc indiuisible, qui est tousiours vne & tousiours de mesme sorte, il ne faut pas entendre qu'elle fuye diuision pour sa petitesse, comme font les petis corps, que lon appelle Atomes: car c'est ce qu'elle est simple, pure, non suiette à passion, ni alteration aucune, ains tousiours semblable à soy & de mesme sorte, qui fait qu'elle est indiuisible, & n'aiant point de parties, pour laquelle simplicité, quand elle vient à toucher aucunement les composez & differens, elle fait cesser la diuersité, & les rend d'vne mesme habitude par similitude: & si lon veut appeller celle qui est diuisible par les corps, matiere, comme suiette à icelle, & participante d'icelle, vsant d'æquiuocation, il n'y aura point d'interest quant à ce dont il est question: mais ceux qui veulent que la corporelle matiere soit meslee auec l'indiuisible, sont en grand erreur. Premierement parce que Platon

A n'a point vsé maintenant d'aucuns noms d'icelle, par ce qu'il a tousiours acoustumé de l'appeller receptacle receuant tout, & nourrisse, non pas diuisible par les corps, ains plustost corps diuisé en singuliers indiuidus. Et puis quelle difference y aura il entre la generation du monde & de l'ame, si leur construction de l'vn & de l'autre est composee de la matiere & des choses intelligibles ? Platon certes luimesme, comme ostant à l'ame l'estre engendré du corps, dit que Dieu lui a mis tout ce qui estoit corporel au dedans d'elle, & puis que par dehors il a esté caché & couuert d'elle tout à l'enuiron, & brief apres auoir fabriqué de proportion l'ame, il suioint puis apres le traité de la matiere, ne s'en estant point serui au parauant quand il traitoit de la creation de l'ame. AVTANT en peut-on semblablement respondre à Posidonius, car il ne s'est pas fort esloigné de la matiere, ains cuidant que la substance des termes & extremitez soit ce qu'il appelle substance diuisible par les corps, & ioignant cela auec l'intelligible, il a prononcé & affermé que l'ame est

XXII. Puis il refute l'opinion de Posidonius touchant la definition de l'ame.

B l'Idee de ce qui est distant en tout sens selon les nombres qui contienét l'harmonie, par ce que les Mathematiques sont situees entre les premiers intelligibles & les sensibles: mais l'ame aiant des intelligibles l'estre eternelle, & des sensibles l'estre passible, il est conuenable qu'il y ait quelque substance entre deux. Mais il n'a pas pris garde que Dieu depuis, apres auoir fait & parfait l'ame, vsa des termes & extremitez du corps, pour en donner forme à la matiere, terminant & finissant sa substance vague & esparse, non contenue d'aucune liaison, l'enuironnant de superfices composees de triangles ioints ensemble : encore est-il plus impertinent de faire l'ame vne Idee, par ce que l'ame est tousiours en mouuement, & l'Idee est immobile, & l'Idee ne se peut mesler auec ce qui est sensible, & l'ame est tousiours attachee auec le corps. Et puis Dieu a esté imitateur de l'Idee comme de son patron, & ouurier de l'ame comme de son ouurage: & que Platon ne tiene point que la substance de l'ame soit le nombre, ains bien qu'elle soit ordõnee par nombre, nous

C l'auons desia dit au parauant. MAIS alencontre de ces deux opinions ceste opposition est cõmune: Que ni aux nombres, ni aux termes & bornes des corps il n'y a aucune apparence, ni vestige de celle puissance, par laquelle l'ame iuge de ce qui est sensible: car l'entendement & la faculté d'entendre qu'elle a, c'est la participation du principe intelligible que lui mesme y a imprimé: mais l'opinion, la creance, l'imaginatiõ, & l'estre passiue & sensitiue des qualitez qui sont es corps, il n'est homme qui seust penser que cela puisse proceder des vnitez, des poincts, des lignes, ni des superfices. Et toutefois non seulement les ames des mortels ont la faculté de iuger de toutes qualitez exterieures perceptibles aux sentimens: mais aussi celle du „ monde, ce dit Platon, quãd elle vient à se tourner en soy-mesme, & à toucher quel„ que chose qui ait la substance vague, fluide: & aussi l'indiuisible en se mouuant par „ toute elle mesme, elle dit à quoy chasque chose est mesme, & à quoy elle est autre & „ diuerse, & à quoy principalement chasque chose est conuenable, soit à faire, ou à

XXIII. Sa response aux philosophes susmentionnez acheuee, il monstre d'où procede le iugement de l'ame.

D souffrir, tant es choses qui vienent en estre, qu'en celles qui sont tousiours d'vne sor„ te. Dauantage, faisant vne description des dix predicamens, il declaire encore cela „ plus dilucidement puis apres. La raison vraye, dit-il, quand elle s'attache à ce qui est „ sensible, & le cercle de l'Autre allant droit l'annonce par toute son ame, alors il s'en„ gendre des opinions & des creances fermes & veritables: mais aussi quand elle est „ en la partie intelligente & discourante, & que le cercle du Mesme tournãt aisément „ & rondement le demonstre, alors necessairemét la science se parfait, & en quoy que „ ce soit que ces deux choses là s'engendrent, si aucun le nomme autrement qu'ame, „ certainement il dit plustost toute autre chose que la verité. D'OV est-ce donc que l'ame a eu ceste motion opinatiue, qui comprend ce qui est sensible, diuerse & differente de l'autre intellectiue, qui se termine en science ? Il est bien mal-aisé de le dire, si lon ne supose fermement que maintenant & en cest endroit là il ne compose

XXIIII. En apres, d'où l'ame a eu ce mouuement iudiciel, & quel a esté l'auis de Platõ sur ce poinct.

ensemble ce qu'il entend par l'Autre & par le Mesme.

pas l'ame simplement, ains l'ame du monde auec les parties ci dessus mentionnees, E
c'est à sauoir de la meilleure substance indiuisible, & de la pire, qu'il appelle diuisible par les corps, qui n'est autre chose que l'imaginatiue & opinatiue motion, s'accordãt auec ce qui est sensible, laquelle ne s'engendre pas, ains est cõme l'autre eternelle: car la nature qui a la vertu d'entendre, l'a aussi d'opiner: mais ceste intellectiue là est immobile, impassible, & posee & fondee sur la substance qui tousiours demeure d'vne mesme sorte, & l'autre est vague & diuisible, comme celle qui touche à vne matiere mobile, tousiours flottante & espandue çà & là. Car la matiere sensible parauãt n'auoit ordre quelconque, ains estoit sans forme, & sans borne ne terminaison aucune, & la puissance qui estoit en elle n'auoit ni les opiniõs expresses articulees & distinguees, ni ses mouuemẽs tous certains & ordonnez, ains pour la plus part ressemblans à des songes temeraires, turbulens, trauaillans ce qui est corporel, sinon que par fortune ils tombassent sur ce qui est le meilleur: car elle estoit entre deux, & auoit nature cõforme & accordante à l'vn & à l'autre, touchãt à la matiere F
en ce quelle est sensitiue, & aux choses intelligibles en ce qu'elle a moien de iuger. Ainsi le declare-il lui mesme en ces propres termes: Selon mon calcul, dit-il, ceste « somme soit arrestee de tout le compte: que ces trois choses triplement separees e- « stoient auant que le ciel fust, la substance, la place, la generation. Il appelle la place « la matiere, comme ailleurs le siege, & aucunefois le receptacle, ce qui est l'intelligible: la generation, lors que le monde n'estoit pas encore, ne peut estre autre chose que la substance suiette à mouuemens & alterations, situee entre le moulant & le moulé, trãsmettant les images de là ici: c'est pourquoy elle a esté appellee diuisible, pour ce qu'il est force que le sensitif se diuise & aille quand & le sensible, & l'imaginatif quãd & l'imaginable: car le mouuement sensitif se meut vers le sensible au dehors, mais l'entendemẽt de lui-mesme estoit stable, ferme & immobile: mais estant imprimé en l'ame & en estant Seigneur, il se tourne en soy-mesme, & acomplit vn mouuement en rond & circulaire, touchant à ce qui est principalemẽt en ce qui de- G
meure tousiours. Et pourtant difficile fut la meslange, & l'association de meller le diuisible auec l'indiuisible, & ce qui n'est aucunement mobile auec ce qui remue tousiours, & qui va par tout, contraignant par force le Mesme de s'assembler auec l'Autre. Si n'estoit pas l'Autre mouuemẽt, cõme ni le Mesme n'estoit pas station ou repos, ains estoient le principe de diuersité & de identité: car l'vn & l'autre descendent de diuers principes, à sauoir le Mesme de l'vnité, & l'Autre du binaire, & ont esté premieremẽt mellez ici en l'ame, estans liez par nombres & par proportions, & par medietez enharmoniques: & le mesme imprimé en l'Autre fait difference, & l'Autre au Mesme fait ordre, comme il apert manifestemẽt es premieres puissances de l'ame, lesquelles sont la puissance de mouuoir, & la puissance de iuger. Le mouuement se monstre incontinent au ciel, & en la diuersité: l'identité, à la reuolution des estoiles errantes & Planetes, & en l'identité la diuersité en la situation des estoiles fixes: car là est le Mesme le plus fort, comme es choses terrestres tout le contraire. H
Et le iugement a bien deux principes, l'entendement du Mesme pour iuger les choses vniuerselles, & le sentimẽt de l'Autre pour iuger les particulieres, & la raison puis est meslee des deux, estant Intelligence es choses generales, intelligibles, & opinion es choses sensibles, vsans pour instrumẽs & outils de la memoire & de l'imagination, dont les vnes font le Mesme en l'Autre, & les autres l'Autre au Mesme. Car l'intelligence est le mouuemẽt de l'entendemẽt enuers ce qui demeure ferme, & l'opinion est la demeure de ce qui sent enuers ce qui remue: le Mesme colloque & met l'imagination ou phãtasie, qui est vne liaison de l'opiniõ auec le sentiment en la memoire, & l'Autre au cõtraire la remue, pour la difference du passé & du maintenant touchant ensemble à l'identité & à la diuersité.

XXV. Comment se doit entendre la proportion, de

ET pour bien entendre la proportion de laquelle il a cõposé l'Ame, il faut prendre l'exẽple de la cõstitution du corps du mon-

A du monde: car là les deux extremitez, à sauoir le feu & la terre, estans de nature bien difficiles à contemperer l'vn auec l'autre, ou pour mieux dire, impossibles à compatir, & se mesler ensemble, il mit au deuant du feu l'air au milieu d'eux, & l'eau au deuant de la terre, si contempera premierement ces deux moiens-là ensemble, & puis par eux les deux extremes des bouts qu'il accommoda & ioignit, & auec ces moiens là & auec eux-mesmes. Et là mesme aussi derechef assembla-il le Mesme, & l'Autre, puissances contraires & extremitez ennemies, non par elles mesmes immediatement, ains en mettant entre deux d'autres substances, l'indiuisible au deuant du Mesme, & la diuisible au deuant de l'Autre, estant aucunemét conuenable à l'vne & à l'autre, puis ces deux estans meslees, y meslant & contemperant aussi les autres extremes, il ourdit & tissut ainsi toute l'espece de l'ame, faisant en tant qu'il estoit possible de differens semblables, & de plusieurs vn. Or y en a-il qui disent que Platon n'a pas bien dit, d'appeller la nature de l'Autre difficile à mesler, attendu, disent

Laquelle Platon a composé l'ame du monde.

B ils, qu'elle n'est point insusceptible, ains plustost amie de mutatió, & que plustost la nature du Mesme estant ferme & difficile à remuer, ne reçoit pas facilemét meslange, ains la fuit & la reiette, à fin qu'elle demeure simple, nette, sans aucune alteration. Mais ceux qui reprenent cela ignorent que le Mesme est l'Idee de choses qui sont tousiours d'vne sorte, & l'Autre l'Idee de celles qui se portent diuersement, & que l'effect de cestui-ci est de tousiours diuiser, separer, & alterer ce à quoy il touche, & d'en faire d'vn plusieurs, & l'effect de celui-là, de conioindre & assembler par similitude ces plusieurs en vne mesme forme & puissance. Voila quelles sont les puissances de l'ame de l'vniuers, lesquelles entrans en des instrumens caduques & passibles, qui sont les corps, bien qu'elles soient quant à elles incorruptibles & impassibles, l'espece de la dualité indeterminee y aparoit dauantage, mais celle de l'vnité simple plus obscurement y est enfoncee: toutefois encore ne sauroit-on remarquer

C en l'homme, ni vne passion du tout exempte de raison, ni mouuement aussi de raison, où il n'y ait du tout rien de cupidité, d'ambition, de ioye ou de douleur. Et pourtant y a-il aucuns philosophes qui veulent que les passions soient des raisons, comme si toute cupidité, toute fascherie, & toute ire estoient des iugemens : & d'autres aussi qui tienent que toutes vertus sont passions: car force & vaillance, disent-ils, est-ce qui craint, & temperance ce qui iouit de volupté, & iustice ce qui gaigne: toutefois l'ame estant ensemble & contemplatiue & actiue, & contemplant les choses vniuerselles, & faisant les particulieres, entendant les vnes & sentant les autres, la commune raison rencontrant tousiours au Mesme, l'Autre, & en l'Autre aussi le Mesme, tasche bien à separer de diuerses bornes & separations, vn d'auec plusiours, & l'indiuisible d'auec le diuisible, mais elle n'en peut venir à bout, ni estre purement en l'vn ni en l'autre, tant les principes sont entrelassez l'vn auec l'autre & brouillez pesle mesle. Et pourtant a Dieu constitué vn receptacle au Mesme, & à l'Autre, de la substance diuisible & indiuisible, à fin qu'en diuersité il y eust ordre:

D car celà estoit le naistre, & sans cela le Mesme n'auroit point de diuersité, & consequemment point de mouuement ni de generation, & l'Autre n'eust point eu d'ordre, & par consequent aussi point de consistéce ni de generation: car s'il fust auenu au Mesme d'estre autre d'autre, & à l'opposite aussi à l'Autre d'estre Mesme à soymesme, ceste telle cómunication & participation l'vn de l'autre n'auroit ni ne produiroit rien de generatif, ains a besoin de quelque tierce matiere qui les reçoiue, & qui par eux soit disposee, & c'est celle que Dieu constitua & composa la premiere, en terminant & arrestant l'infinité de la nature mouuante des corps par la fermeté immobile des choses intellectuelles. Et comme il y a vne sorte de voix non articulee ne distincte, pour signifier aucune chose, là où la parole est vne voix signifiante & articulee pour donner à entendre la pensee: & harmonie est vn composé de plusieurs sons & interualles, & le son est vne chose simple & mesme, & interualle est

XXVI. Continuatió du propos precedét esclarcy par les definitions & auis de diuers autres philosophes.

difference & diuersité de sons, lesquels estás meslez & assemblez ensemble, il se fait E
le chant & melodie: aussi la passibilité de l'ame estoit infinie, instable & desordonnee, & depuis elle fut terminee, quand les bornes, termes & limites de l'espece certaine furent aposees à la diuersité variable de son mouuement: ainsi aiant compris le Mesme, & l'Autre par similitudes & dissimilitudes de nombres, faisans de differéce accord, de là est procedee la vie de l'vniuers, sage & prudente, l'harmonie consonante, & la raison menant gré & force, grace & contrainte, meslee ensemble, que le cómun appelle la fatale destinee: Empedocles la nomme accord & discord ensemble, Heraclitus la tension opposite du monde, comme d'vn arc, dont l'vn des bouts tirent l'vn contre l'autre, ou d'vne lyre: Parmenides lumiere & tenebres: Anaxagoras Entendement & Infinité: Zoroastres, Dieu & le Diable, nommant l'vn Oromasdes, & l'autre Arimanius: mais Euripides n'a pas bien vsé de disionctiue au lieu qu'il deuoit vser de conionctiue, là où il dit, F

Iupiter soit necessité forcee
De la nature, ou l'humaine pensee:

car à la verité, celle puissance qui penetre & domine par tout l'vniuers, est entendement & necessité. C'est ce que les Egyptiens couuertement veulent donner à entendre sous le voile de leurs fables, disans que quand Orus fut puni & desmembré, l'esprit & le sang en fut donné à son pere, & la chair & la graisse à sa mere: mais de l'ame il n'y a rien qui demeure pur & net, simple, à part des autres: car comme disoit Heraclitus, Harmonie latente est meilleure qu'apparente, dedans laquelle Dieu qui l'a meslee a caché & enfoncé les differences & diuersitez: & toutefois encore y void on, en la partie irraisonnable, la temerité turbulente: & en la raisonnable, la sagesse ordonnee: es sentimens necessité, en l'entendement pleine & entiere liberté: mais la puissance terminante aime l'vniuersel & l'indiuisible, à cause de leur consanguinité: & au contraire, la puissance diuidente s'attache aux particuliers, par G
le diuisible: & le total s'esiouit de la mutation du mesme à ce qu'il faut par l'autre: mais la difference des inclinations à l'honneste ou au deshonneste, & au plaisant & au desplaisant, & les rauissemens d'esprit & transports des amoureux, & les combats de l'honneur, alencontre de la volupté en eux, monstrent euidemment, autant que nulle autre chose, la mixtion de la partie diuine & impassible, auec la mortelle & passible enuers les corps, dont lui mesme appelle l'vne concupiscence des voluptez nee auec nous, l'autre vne opinion introduite d'ailleurs, appetant le souuerain bien: car l'ame produit de soy-mesme la passibilité, & la participation de l'entendement luy vient de dehors, infuse par le meilleur principe, qui est Dieu. Si n'est pas la nature du ciel mesme exempte de ceste double compagnie ains void on comme elle encline quelquefois en la reuolution du Mesme qui est la plus forte, & gouuerne le monde: & viendra vne portion de temps, comme elle a desia esté par plusieurs fois, en laquelle la sagesse s'espointera & s'esmoussera, & par maniere de dire s'édormira, en se remplissant d'oubliance de son deuoir, & de ce qui luy est propre, & ce qui des H
le commencement est familier & conforme au corps, atire, appesantit & destourne en arriere l'acheminement & alleure de l'vniuers à la main droite: mais il ne le peut rompre du tout à fait, par ce que la partie meilleure se resueille derechef, & regarde au moule & patron de Dieu, qui l'aide à retourner & à le redresser. Ainsi

XVII. De tout ce que dessus il recueille vne opinion entiere de l'ame du monde & de sa creation, fortifians son dire des propres paroles de Platon.

nous est-il monstré de plusieurs endroits, que l'ame n'est pas toute œuure de Dieu, ains que aiant en elle vne portion de mal nee auec elle, elle a esté ordonnee & disposee par lui, en terminant par l'vnité l'infini, à fin quelle deuinst substance bornee de ses termes, & y mettant par le moyen du Mesme, & de l'Autre, l'ordre, la mutation, la difference & la similitude, & aiant contracté vne societé, alliance & amitié de toutes ces choses là, les vnes auec les autres, autant comme il estoit possible, par le moien des nombres & des proportions. Dequoy encore que vous ayez bien souuent

A souuent oui parler, & en ayez leu plusieurs liures, & plusieurs escrits, il ne sera pas
mauuais que i'en die vn petit mot, en proposant premierement ce qu'en dit Platon,
„ Dieu, dit-il, osta premierement vne partie de l'vniuers, & puis en osta encore le
„ double de celle là, & puis vne triple sesquialtere de la seconde, & triple de la pre-
„ miere, & puis vne quatriéme double de la seconde, & vne cinquiéme triple de la
„ troisiéme, & puis vne sixiéme octuple de la premiere, & vne septieme vingtseptu-
„ ple de la premiere. Apres cela il réplit les doubles & les triples interualles, en retren-
„ chant encore vne partie de là, & la mettant au milieu d'iceux, de maniere que en
„ chasque interualle il y auoit deux medietez, l'vne surmontant & estant surmontee
„ d'vne mesme partie de ses extremitez, l'autre surmontant de mesme nombre l'vne
„ de ses extremitez, & estant surmontee par l'autre: mais estans les interualles sesquial-
„ teres, sesquitiers & sesquioctaues de ces liaisons là es precedentes distances, il rem-
B plit tous les sesquitiers de l'interualle sesquioctaue, laissant de chascun d'eux vne
„ partie, & la distance de ceste partie prise de nombre à nombre, aiant pour ses termes
deux cens cinquante six, & deux cens quarante trois. En quoy lon demande pre-
mierement de la quantité de ces nombres, & secondement de l'ordre de la quanti-
té, qui sont ceux qu'il prend en doubles interualles: & quant à l'ordre, à sauoir s'il
les faut tous disposer en vne rengee, comme fait Theodorus, ou plustost, comme
fait Crantor, en forme d'vn Lambda, ^, en mettant l'vn sur la pointe, & puis en vne
file, les doubles à part, & les triples en vne autre file: & quant à l'vsage & à l'efficace
qu'ils ont, à la constitution & composition de l'ame. Quant au premier nous re-
ietterons ceux qui disent, qu'il suffit es proportions considerer quelle nature ont les
interualles, & les medietez qui les remplissent, en quelques nombres que ce soit que
lon supose qu'ils aient des places capables des proportions, la doctrine s'en faisant
C egalement: car encore que ce qu'ils disent soit vray, ils enseignent peu sans exem-
ples, & si empeschent vne autre speculation, où il y a grace & doctrine ensemble. Si
donc commenceans à l'vnité, nous mettons à part les nombres doubles & les triples,
ainsi comme lui nous monstre, il y aura d'vn costé, Deux, Quatre, Huit, & de l'autre
costé, Trois, Neuf, Vingt-sept, qui seront sept nombres en tout, en prenant l'vnité
commune, & procedant la multiplicatiõ iusques à quatre: car ce n'est pas en cest en-
droit seulement, ains en plusieurs autres, que la conuenance du quaternaire au sep-
tenaire est manifeste: or le quaternaire qui est tant celebré par les Pythagoriens,
est de trente six, lequel a cela d'admirable qu'il est composé des quatre premiers
pairs, & des quatre premiers non-pairs, & se fait par la quatriéme couple ou coniu-
gaison des nombres mis ensemble de reng: * car la premiere couple est d'vn &
de deux, la seconde d'vn & de trois: car mettãt l'vnité en premier lieu, comme com-
mune à tous les deux, il prend huit, & puis vingt-sept, nous monstrant presque au
D doigt quelle place il baille à l'vn & à l'autre genre. Or traiter cela plus exquise-
ment & plus exactement, apartient à d'autres, mais ce qui reste est propre à la ma-
tiere suiette: car ce n'a point esté par ostentation de sa suffisance es arts mathemati-
ques, qu'il a inseré parmi vn traité de philosophie naturelle des medietez Arithme-
tiques & Harmoniques, mais comme propos fort conuenable, & seruant à la com-
position & constitution de l'ame, combien que les vns cerchent les susdites propor-
tions aux mouuemens plus ou moins vistes des Sphæres des planetes, les autres plus
aux distances, aucuns aux grandeurs des astres & les autres qui semblent recercher
les choses vn peu trop subtilement, aux diametres des Epicycles, comme si l'ou-
urier eust pour ceste cause apliqué l'ame distribuee en sept parts aux corps cele-
stes. Plusieurs aussi accommodent à ceci les inuentions Pythagoriques, triplans
la distance des corps depuis le milieu, ce qui se fait en mettant l'vnite sur le Feu, &
sur l'Antichthone, c'est à dire sur la terre opposee à la nostre, trois: sur la Terre neuf,
sur la Lune vingt-sept, sur Mercure octante vn, sur Venus deux cens quarante trois,

XXVIII. Passant oultre il monstre pourquoy Platõ a meslé l'Arithmetique & la Musique parmi ses discours de l'ame du monde: s'esleuant des deux sciences susnommees iusques à l'Astronomie: dont le sommaire derechef est demõstrer le bel accord en toutes creatures, & la douce harmonie retentissant en la sympathie & antipathie des parties de ce grand vniuers.

& sur le Soleil sept cens vingt-neuf, pource qu'il est ensẽble quarré & cubique : c'est E pourquoy ils appelloient le Soleil mesme aucune fois quarré, & autrefois Cube, & reduisent ainsi par triplation les autres astres : mais ils se mescontent & se fouruoyent grandement de la raison, si les demonstrations geometriques valent quelque chose: & sont bien plus croyables à comparer à eux, ceux qui en vsent, combien qu'encore eux ne prouuent pas leurs positions bien exactement, mais ils en approchent bien pres, disant que le trauers ou diametre du Soleil comparé à celui de la terre, est en proportion telle comme de douze à vn, & le diametre de la terre à celui de la Lune est triple, & que celle qui aparoit la moindre des estoilles fixes, n'a pas son diametre moindre que la troisieme partie de celui de la terre, & que la totale boule de la terre à la totale boule de la Lune a proportion comme de vingt-sept à vn. De Venus & de la terre les Diametres sont en double proportion, & les boules en octuple proportion, comme de huit à vn, & l'interualle de l'ombre qui fait l'Eclipse au diametre de la Lune triple, & la largeur que decline la Lune hors du Zodiaque est F vne douzieme partie, & les habitudes & respects d'icelle en distances triangulaires ou quadrãgulaires, prenent forme ou de Lune coupee par moitié, qui est le premier quartier, ou de bossuë deuãt & derriere, & apres auoir passé six signes, elle fait la pleine Lune, comme vn accord & consonance de Diapason, & estant ainsi que le Soleil se meut fort lentement au Solstice, tant d'Esté cõme d'Hyuer, & fort vistement aux deux equinoxes, la proportion de ce qu'il oste aux iours, & adiouste aux nuicts, ou au contraire es premiers trente iours apres le Solstice d'Hyuer, est qu'il adiouste au iour de la sixiéme partie de la basse, dont la plus longue nuict surmonte le plus long iour, & les trẽte iours d'apres la troisieme partie, & aux autres iours iusques à l'equinoxe, la moitié en interualles sescuples & triples pour egaler l'inegalité du temps : & les Chaldæiens disent que le Prim-temps est au regard de l'Automne en proportion de Diatessaron, en Diapente vers l'Hyuer, & vers l'Esté de Diapason: G mais si Euripides a bien limité les saisons, quand il a dit,

De quatre mois est l'Esté chaleureux,
Et tout autant dure Hyuer le hereux,
La moitié moins dure le bon Automne,
Et le prim-temps autant que lui fleuronne:

les saisons se changent en proportion de Diapason. Les autres donnans à la terre la place de la note Proslambanomenos, qui est A re, & à la Lune celle de Hypate, qui est B mi, à Mercure & à Venus celles de Diatonos & de Lichanos, qui seroient comme C fa vt, & D sol re: ils mettent le Soleil sur la Mese, cõme tenãt le milieu du Diapason, distant de la terre d'vne quinte, & de la sphære des estoilles fixes, d'vne quarte: mais ni la gentile imagination de ceux-ci ne touche droit à la verité aucunement, ni ceux là non plus ne vienent precisément au poinct. MAIS ceux qui veulent que Platon n'ait iamais pensé à cela, disent bien que cela se rapporte fort aux descriptions de la tablature des musiciens, laquelle consiste en cinq tetrachordes, H qu'ils appellent le premier Hypaton, comme qui diroit des basses notes, le second Meson des moienes, le troisieme Synemmenon des conjointes, le quatrieme Diezeugmenon des disiointes, & le cinquieme Hyperboleon des supremes. Aussi disent-ils que semblablement les Planetes sont posees en cinq distances, dont l'vne est depuis la Lune iusques au Soleil, & ceux qui ont mesme reuolution que lui, comme Mercure & Venus, l'autre depuis ces trois iusques à l'enflammee planette de Mars, la troisiéme iusques à Iupiter, la quatriéme iusques à Saturne, & la cinquiéme iusques au ciel des estoilles fixes, tellement que les sons & notes qui bornent les cinq tetrachordes ont les proportions des interualles des astres. Dauantage nous sauons que les anciens ne mettoient que deux notes Hypates, trois Netes, vne Mese, & vne Paramese, tellement que les notes estoient egales en nombre aux sept Planetes:

XXIX. Il applique & conioint ce qu'il auoit dit de l'harmonie des cieux aux accords de musique, voulãt prouuer par le dire de Platon que par la consonance des corps celestes & de la neufiéme muse qui enceint les corps terrestres tout l'vniuers subsiste.

A netes: mais les plus modernes, aiãs adiousté celle qui se nõme Proslambanomenos, plus basse d'vn ton que l'Hypate, ont paracheué toute la composition du Diapason, mais ils n'ont pas retenu ni conserué l'ordre des consonances & accords qui est selon nature, parce que le Diapente est premier que le Diatesseron en adioustãt vn ton au bas, là où Platon tout notoirement l'adioustoit au haut: car il dit en les liures de la R.P. que sur chascun des huit cieux y a vne Sirene assise qui le fait tourner, qu'elles iettent chascune vne voix propre, & que de toutes ensemble il s'en contempere vne harmonie, & qu'elles y prenans plaisir chantent les choses diuines, en dansant vne danse sacree sous la douce consonance de huit chordes, comme aussi y auoit-il huit termes premiers des proportions doubles & triples, en comptant pour vn terme l'vnité à chascune des files: & les plus anciens nous ont aussi baillé neuf Muses, les huit, ainsi que Platon mesme dit, entour les choses celestes, & la neufiéme alentour des terrestres, euoquee pour les adoucir & mettre en repos au lieu d'erreur, de trouble

B & d'inegalité. Or considerez si l'ame estant deuenue tresiuste & tressage, ne manie pas le ciel & les choses celestes, par ces accords & mouuemens qui sont en elle estant ainsi deuenue bonne par les proportions harmoniques, dont les images sont emprainctes sur les corps & parties visibles & qui se voyent du monde: mais la premiere & principale puissance d'icelles est visiblement mesme inseree en l'ame qui se monstre elle mesme accordante & obeissante à la meilleure & plus diuine partie, toutes les autres y consentans aussi. Car le souuerain ouurier & createur, trouuant vn desordre & vne confusion es mouuemẽs d'icelle ame desordonnee & folle, qui discordoit tousiours à elle-mesme, il en diuisa & separa vne partie, & en reconcilia & rassembla d'autres en vsant de nombres & de proportions, moiennant lesquelles les plus sourds corps, comme des pierres, de bois, des escorces d'arbres, les boyaux mesmes des bestes, leurs nerfs, leurs fiels, & leurs presures estans contemperez & acom-

C modez par raison ensemble, exhibent des figures de statues merueilleuses à voir, des forces de drogues & medicamens, des sons d'instrumens admirables. A raison dequoy, Zenon le Citieien conuioit les ieunes gens à aller voir & ouir les ioueurs des fleutes & aubois, es Theatres, pour entendre, disoit-il, quelle douceur de sons & de voix rendent des cornes des bois, des cannes & roseaux, & autres matieres dont on fait les instrumens de musique, quand on leur aplique la raison des proportions des accords: car ce que les Pythagoriens souloient dire & affermer, que toutes choses ressemblẽt aux nõbres, cela auroit besoin de lõg discours, pour le mõstrer: mais que tout ce en quoy il y auoit parauant discord & debat, à cause de la dissimilitude, & depuis y a eu accord & consonance des vns auec les autres, ne soit auenu par vne contemperature, moderatiõ & ordre, en receuãt les raisons & proportiõs des nombres: il n'est pas iusques aux poëtes qui ne le sachent, appellans les choses douces, amiables & gracieuses ἄρθμια, comme qui diroit, nõbrees: & au cõtraire ἀνάρσιους les ennemis & aduersaires, comme si le discord & inimitié n'estoit autre chose qu'vne disproportion: & celui mesme qui a fait en vers vne louange funebre au poëte Pindare, dit,

D *Accommodé pour aux estrangers plaire,*
Et à pas vn des bourgeois ne desplaire.

en quoy il monstre bien qu'il tenoit pour vne vertu singuliere ceste facilité acointable, de se sauoir accommoder: comme Pindare lui-mesme dit de Cadmus,

Dieu l'appellant il escoutoit,
Sa vaillance point ne vantoit.

Et les Theologiens du temps iadis, qui sont les plus anciens philosophes, ont mis es mains des Dieux des instrumens de musique, non qu'ils voulussent dire, que ce fust à faire à vn Dieu de iouër & sonner de la fleute ou de la lyre, mais qu'il n'y a point de plus grand chef d'œuure, que l'accord & la cõsonance harmonique en toutes choses. Ne plus ne moins donc que celui qui cercheroit les proportions sesqui-

XXX. *Puis il conclud que l'ame aiant des accords tels à son commandement, manie tout ce globe auec vne harmonie & mesure infallible, encores que cela nous soit inconnu: tout ce que dessus tirant à ce but de monstrer que le monde est animé, comme le corps humain a vne ame infuse qui le conduit & gouuerne.*

alteres, sesquitierces & doubles, au mâche ou au ventre & aux cheuilles du lut & de E
la lyre, seroit digne d'estre moqué, nô qu'il ne faille que ces parties-là soiêt tresbien mesurees & proportionnees les vnes enuers les autres, en longueurs, grosseurs & espesseurs, mais pource qu'il faut cercher ceste conuenance là entre les tons: aussi est il vray-semblable que & les corps des astres, & les distances & interualles des Sphæres, & les vistesses de leurs cours & reuolutions soient proportiônees les vns enuers les autres, & enuers le total de l'vniuers, comme des instrumés bien têdus & accordez, encore que la mesure de la quantité nous soit inconue, & de nous ignoree, mais il faut estimer que le principal effect & efficace de ces nombres & proportions là, dont le souuerain ouurier vsa, est la consonance, accord & conuenance de l'ame en soy-mesme, par le moien desquels nombres elle a rempli le ciel mesme, quand elle y fut aposee, de biens infinis, & a disposé & ordonné les choses de la terre par saisons & mutations temperees & mesurees, tresbien & tressagement, tant pour la production que pour la conseruation des choses produites & engendrees. F

Sommaire du traité de la creation de l'ame.

CE Traité qui est intitulé, De la creation de l'Ame, selô qu'elle est descrite au liure du Timæus de Platon, declare tout ce que & Platon & les Platoniques en ont escrit, & ameine certaines proportions & similitudes Geometriques, lesquelles il estime apartenir à la contemplation & intelligence de la nature de l'ame: aussi aporte-il des propositions de Musique & d'Arithmetique, & dit que la matiere a esté informee par l'ame, donnant à l'vniuers vne ame, & à chasque animal aussi la siene qui le regit & gouuerne, & l'introduit aucunemét ingeneree, & aucunement aussi suiette à generation: mais la matiere eternelle aiant esté formee de Dieu, par le moien de l'ame, Que le mal & le vice est vn germe de la G
matiere: à fin, dit-il, que lon ne pense point que Dieu soit cause du mal.

Tout le reste est de mot à mot dedans le Liure, & seroit chose superflue de le mettre deux fois.

De la Fatale Destinee.

Tout ce petit traité est si miserablement par tout laceré & mutilé, que c'est plustost deuiner que traduire, ce que i'en ay fait: & pourtant prie-ie les Lecteurs de m'excuser si ie ne pleuuis pas ce que i'en ay escrit.

1. Encores que le translateur s'excuse modestement, toutesfois puis que il a ioint les pieces de ce discours auec vne grace & dexterité singuliere, nous en marquerôs quelque chose. Et premierement, il est parlé de la double signification de ce mot de Fatale destinee. Mais

IE tascheray à t'escrire le plus briefuement & le plus clairemét qu'il me sera possible, cher ami Pison, mô opiniô touchât la fatale Destinee, pour satisfaire à ta demande, encore que tu saches fort bien que ie n'escris pas volôtiers, & que ie suis fort retenu à ce faire. Premieremét donc il faut que tu entendes, que la fatale Destinee se nomme, & se prend & entend en deux sortes, l'vne comme estant action, l'autre comme estant substance. Quant à l'action, en premier lieu Platon l'a ainsi grossemét esbauchee en son liure intitulé Phædrus, C'est l'ordonnance ineuitable, qui tousiours suit & acompagne Dieu: & en son traité qui se nôme Timæus, Les loix que Dieu a establies aux ames immortelles, H

A telles, en la procreation de l'vniuers. Et en ses liures de la chose publique, il dit, que la Destinee fatale est la raison & parole de la fee Lachesis, fille de la Necessité: par lesquels traits il nous donne à entendre non tragiquement, mais theologiquement, ce qui lui en semble. Et si d'auenture en reprenant ces passages alleguez, on les vouloit vn peu plus familierement expliquer, on pourroit dire en exposant sa description du Phædrus, que la Destinee fatale est la raison diuine intransgressable pour cause qui ne se peut diuertir ni empescher. Et selon ce qu'il en a dit en son Timæus, c'est la loy attachee à la nature & creation du monde, par laquelle passent toutes les choses qui se font: car c'est ce que fait Lachesis, qui veritablement est la fille de Necessité, ainsi que nous auons desia dit, & comme nous l'entendrons encore mieux par ce que nous dirons en ce traité ci apres. Voila doncques que c'est que la destinee, quand ont la prend comme action. Mais comme substance, que ce soit l'ame de l'vniuers, laquelle est diuisee en trois parties, la premiere celle qui n'erre point, la B seconde celle que lon estime errer, & la troisiéme celle qui est au dessous du ciel, à l'entour de la terre, desquelles trois parties de l'vniuers, la plus haute s'appelle Clotho, la seconde se nomme Atropos, & la plus basse Lachesis, laquelle reçoit les influences & efficaces de ses deux sœurs celestes, & les transmet & attache aux choses terrestres, qui sont dessous son gouuernement.

Reste, le lecteur sera auerti, de tenir pour suspect tout ce discours de Plutarque, qui par ignorance de la pure doctrine de la prouidence de Dieu, a ici laissé beaucoup d'erreurs, que certains esprits legers ont voulu restablir de nostre temps. Mais la resolution de telles matieres faut cercher & apprendre tant de S. Augustin entre autres docteurs anciens, que de plusieurs doctes hommes de nostre siecle.

Ainsi donc auons nous exposé ce qu'il faut dire de la destinee, à la prendre comme substance, quelle elle est, quelles parties elle a, cõment elle est ordonnee, & en soy mesme & enuers nous: mais quãt aux particularitez de tout cela, il y a vne autre fable es liures de la chose publique qui les donne couuertement à entendre, & nous auons essayé de te les expliquer au mieux que nous auons peu.

11. De la destinee consideree comme action.

MAIS reuenans à nostre destinee, comme action, discourons-en, pource que c'est d'elle que se font la plus part des questiõs morales, naturelles, & dialectiques. Or auons nous desia aucunement defini que c'est, & voions maintenant quelle elle est: encore que à plusieurs il semble fort estrange, ie dis, que C la destinee n'est point infinie, mais finie & terminee, combiẽ qu'elle embrasse, comme dedans vn cercle, l'infinité des choses qui sont & ont esté depuis temps infini, & qui seront iusques à infinis siecles: car ni la loy, ni raison, ni autre chose diuine ne sauroit estre infinie, ce que tu entendras mieux, si tu consideres la reuolution vniuerselle & tout le temps vniuersel, quand les vistesses des huit reuolutions, c'est à dire des huit sphæres, comme dit Timæus, aiant paracheué leurs cours reuienent à vn mesme poinct, estans mesurees par le cercle du Mesme qui va tousiours d'vne sorte: car en ceste raison qui est terminee & finie, toutes les choses qui sont tant au ciel comme en la terre, consistent par necessité de là sus, & seront derechef remises en mesme situation, & derechef rendues en leur premier commencement. Parquoy la seule habitude du ciel ordonnee en toutes choses, tant enuers soy mesme, qu'enuers la terre, & enuers toutes les choses terrestres, apres longues reuolutions reuiendra derechef quelquefois, & celles qui suiuent apres consecutiuement, & qui s'en-D tretienent de reng, baillent aussi consequemment chascune ce qu'elle aporte par necessité: car, à fin que la matiere soit plus esclaircie, suposons que tout ce qui est en nous, & autour de nous, auiene & se face par le cours des cieux & influences celestes, comme estans cause efficiente entierement de ce que i'escris ceci maintenant, & de ce que tu fais, ce que tu fais aussi presentement, & en la mesme sorte que tu le fais. Par ci apres donc, quand la mesme cause reuiendra, nous ferons les mesmes choses que nous faisons, & en la mesme sorte, & redeuiendrons les mesmes hommes, & ainsi de tous les autres, & ce qui suit apres auiendra aussi par la cause suiuãte: & brief toutes choses qui seront auenues en chascune des vniuerselles reuolutions, seront derechef rendues les mesmes. Par ainsi aparoit il ce que nous auons desia dit au parauant, c'est que la destinee estãt en quelque sorte infinie, est neantmoins terminee & finie: & aussi ce que nous auons dit, que c'est cõme vn cercle, se peut aucu-

nement voir & comprendre : car ainsi comme le mouuement du cercle est vn cer- E
cle, & le temps qui le mesure est vne maniere de cercle, aussi la raison des choses qui
III. La destinee comparee à la loy ciuile qui ordonne en general.
se font & qui auienent en cercle, à bon droit se peut estimer & dire cercle. CELA
donc, quand il n'y auroit autre chose, nous mõstre presque que c'est que la destinee
non pas la particuliere, ne celle de chascune & en chascune chose. Quelle donc est
celle là? c'est la generale en mesme espece de raison, tellement qu'on la pourroit a-
comparer à la loy ciuile : car premierement elle commande la plus part des choses,
si non toutes, au moins par suposition, & puis elle comprend, autant qu'il lui est
possible, toutes les choses qui apartienent au public en general : & pour mieux
donner à entendre l'vn & l'autre, il le faut specifier par exemple. La loy ciuile parle
& ordõne en general du vaillant homme, & du lasche & couard, & ainsi des autres,
mais ce n'est pas à faire à la loy de parler en particulier de cestui-ci & de celui là,
ains l'vniuersel en general principalement, & le particulier qui est compris sous le
general consequemment: car nous ne diriõs iamais que ce soit à la loy ciuile de spe- F
cifier qu'il faut punir ce particulier ci pour la couardise, & remunerer celui là pour
la vaillance, pourautant que la loy en a defini en puissance, non pas en paroles ex-
presses: tout ainsi comme la loy des medecins & des maistres des exercices, en ma-
niere de parler, comprend les choses particulieres & speciales dedans les genera-
les, tout ainsi fait la loy de nature, determinant les choses generales, principalement
& premierement, & les particulieres consequemment & secondement: ainsi se peu-
uent dire les choses particulieres & indiuidues en aucune maniere destinees, pour-
ce qu'elles le sont par consequence des generales. Mais à l'auenture pourroit-on
dire que cela seroit trop subtilement recerché, & au contraire que les particulieres
choses & indiuidues precedent la composition des generales, & que le general est
recueilli pour le particulier : or ce pourquoy autre est, precede tousiours ce qui est
pour lui : toutefois ce n'est pas ici le lieu où il faut traiter ceste difficulté là, ains en
faudroit parler ailleurs : mais que la Destinee ne comprene pas toutes choses net- G
tement & expressément, ains seulement les vniuerselles & generales, cela soit pour
le present comme tout resolu, tant pour ce que nous auons desia dit, que pour ce
que nous dirons ci apres : par ce que le fini & terminé conuenant proprement à
la prudence diuine, se void plus es choses vniuerselles & generales que non pas es
particulieres : telle est la loy diuine, & aussi la ciuile, & l'infini est és choses indiui-
IIII. Destinee par suposition que signifie, & les nõs de la destinee fatale.
dues & singulieres. APRES cela il nous faut declarer que c'est que par suposi-
tion, & estimer que la Destinee est telle. Nous auons donc appellé par suposition,
ce qui n'est pas posé de soy ni par soy mesme, ains suposé & adioint apres vn autre
qui signifie suite & consequence, & cela est l'ordonnance d'Adrastie, c'est à dire,
la loy & arrest ineuitable, à laquelle si quelque ame se pouuoit associer, elle verroit
par consequence tout ce qui seroit iusques à l'autre generale reuolution, & seroit
exempte de mal, & si elle le pouuoit tousiours faire, elle ne souffriroit iamais aucun
dommage. Voila que c'est que nous appellons par suposition, & general : & que la H
Destinee fatale soit telle, il est tout manifeste, tant par sa substance que par son nom:
car elle s'appelle εἱμαρμένη, comme si lon vouloit dire εἰρομένη, c'est à dire dependante
& enfilee : & est vne loy & vne ordonnance, pour autant que les choses y sont or-
V. De ce que dessus il entre à traiter du rapport de la destinee fatale enuers la Prouidence diuine & la fortune.
donnees & disposees selon & ensuiuant celles qui se font ciuilement. APRES il
nous faut venir à traiter aussi de la relation, c'est à dire comment se refere & se porte
la fatale Destinee enuers la prouidence diuine, & comment enuers la fortune; & que
c'est ce qui est en nous, & qui est contingent, & toutes choses semblables: & d'a-
uantage decider en quoy, & comment il est faux, & en quoy & comment il est ve-
ritable, que toutes choses auienent & se facent par fatale destinee: car si lon entend
que toutes choses soient comprises & contenues en la fatale destinee, il faut conce-
der que ceste proposition est veritable : & si lon veut mettre toutes les choses qui se
font

A font entre les hommes, & sur la terre, & au ciel mesme, en la fatale destinee, concedons le encore pour le present: mais si lon entend, ce qu'il semble que ce mot d'estre fatal emporte plus, que non toutes choses, ains seulemēt ce qu'il suit, & qui est dependant, soit fatal, alors ne faut il pas dire ne confesser, que toutes choses soiēt en la fatale destinee: car tout ce que la loy comprend, & dont elle parle, n'est pas legitime ni selon la loy, par ce qu'elle comprend trahison, elle traite de la lascheté d'abandonner son reng en bataille, de l'adultere, & de plusieurs autres choses semblables, dont on ne sauroit dire que pas vne soit legale, attendu mesme que ni faire vaillamment tuer les tyrās, ni faire aucun autre acte vertueux, ne se doit à mon auis appeller legal, par ce que legal proprement est ce qui est commandé par la loy: & si la loy le commande, comment ne seroient rebelles à la loy & transgresseurs d'icelle ceux qui ne feroient de grandes vaillances d'armes, & qui ne tueroient les tyrās, ou qui ne feroient quelques autres tels actes insignes de vertu? & s'ils sont transgres-B seurs de la loy, pourquoy donc ne les punit on? mais si cela n'est pas iuste ni raisonnable, il faut donc aussi confesser, que ces choses là ne sont pas legales ni selon la loy, & que legal & selon la loy est ce qui nommeement est prefix, & expressément commandé par la loy en quelque action que ce soit: ainsi sont seulement fatales & selon la destinee fatale, celles qui sont faites suiuant la disposition diuine precedente, tellement que la fatale destinee comprend bien toutes choses, mais toutefois plusieurs de celles qui sont en elles comprises, & presque toutes celles qui precedent, à proprement parler, ne se doiuent point prononcer estre fatales, ni selon fatale destinee. CELA estant ainsi, il faut maintenant declarer comme ce qui est en nous, le franc arbitre, la fortune, le possible & le contingent, & autres choses semblables, qui sont colloquees entre les precedentes, peuuent subsister auec la fatale destinee, & la fatale destinee auec elles: car la fatale destinee embrasse tout, comme il semble, & toutefois ces choses-là n'auienent pas par necessité, ains chascune d'icelles selon C le principe de son naturel. Or est-il que le possible, comme estant genre, doit preceder & aller deuant le contingent, & le contingent, comme suiet & matiere, doit estre supposé à ce qui est en nous, & ce qui est en nous en doit vser & s'en seruir cōme maistre & seigneur, & la fortune entreuient en ce qui est en nous par la proprieté du contingent, qui est de pancher en l'vne & en l'autre partie: ce que tu comprēdras plus facilement quand tu considereras que tout ce qui se produit, voire la production mesme, ne se fait pas sans vne puissance, & la puissance n'est pas sans vne substance: comme, pour exemple, la production & le produit de l'homme n'est pas sans vne puissance qui est en l'homme, & l'homme en est la substance. De la puissance qui est entre-deux vient la substance, qui est le puissant, & la production & le produit sont les possibles: y aiant donc ces trois choses, la puissance, le puissant, & le possible, auant que la puissance puisse estre, il est force que le puissant, comme son suiet, soit presupposé, & aussi est force que la puissance subsiste deuant D le possible. Par ceste deduction doncques se peut aucunement entendre & declarer que c'est que le possible, & le peut-on grossement definir: que c'est ce que la puissance peut produire en estre: & plus proprement cela mesme, en y adioustant, prouueu qu'il n'y ait rien au dehors qui l'empesche: mais entre les choses possibles il y en a qui iamais ne sauroient estre empeschees, comme celles qui se font au ciel, à sauoir le leuer & coucher des estoilles, & choses semblables: les autres peuuent bien estre empeschees, comme sont la plus part des choses humaines, & plusieurs aussi de celles qui se font en l'air. Les premieres, comme se faisans par necessité, s'appellent necessaires: les autres, qui peuuent auenir en vne sorte & en vne autre s'appellent contingentes, & les pourroit-on ainsi descrire toutes deux. Le necessaire possible celui qui est contraire à l'impossible, & le contingent possible celui duquel le contraire est possible: car que le Soleil se couche c'est chose ensemble necessaire

VI. Comment ce qui est en nous, selon son opinion, à sauoir le franc arbitre, la fortune, le possible & le contingent peuuent subsister auec la fatale destinee, & la fatale destinee auec elles, & de leur ordre.

1. Que c'est que le possible.

2. De la necessité & contingence.

& possible, dautāt qu'il est contraire à l'impossible que le Soleil ne se couche point, E mais que le Soleil couché il viene de la pluye, l'vn & l'autre est possible & contingent. Et puis derechef entre les choses contingentes aucunes arriuent le plus souuent, les autres rarement & peu souuent, les autres egalement, autant d'vne sorte que d'autre, comme elles se rencontrent: & celles là sont opposees à elles mesmes, à sauoir celles qui arriuent le plus souuent à celles qui auienent rarement, & celles là pour la plus part sont suietes à la nature: mais ce qui auient également autant en vne sorte qu'en l'autre, & en nous: car que sous l'estoille caniculaire il face chaud ou froid, chaud le plus souuent, & froid peu souuent, tous deux sont soumis à la nature: mais se promener ou non, & autres semblables, dont l'vne & l'autre est soumise au franc arbitre de l'homme, cela s'appelle en nous & en nostre election, mais plus vniuersellement s'appelle il estre en nous. Car il y a deux sortes de cest estre en nous, l'vne qui procede de passion, comme de courroux ou de volupté, l'autre de discours & de iugemēt de raison, qui propremēt se peut nommer estre en nostre election: & y a raison pourquoy ce possible & contingēt qui a esté nommé en nous, ne le soit pas pour mesme regard, ains pour diuers, car eu esgard à l'auenir, il s'appelle possible & contingēt: & eu esgard au present, il se nomme en nous & en nostre arbitre: Si le pourroit on ainsi definir, que le contingēt est ce qui est, & son cōtraire possible: & ce qui est en nous l'vne des parties du contingent, à sauoir celle qui presentement se fait selon nostre appetit: parquoy il apert que le possible par nature precede le contingent, & que le contingent subsiste deuant ce qui est en nous. F

3. Du franc arbitre.

VII. De la fortune & du cas fortuit ou accident.

AINSI auons nous presque declaré quel est chascun d'iceux, que c'est dont il a esté ainsi appellé, & les qualitez qui leur sont adiacentes: il reste maintenant à traiter de la Fortune & de l'accident ou cas fortuit, & s'il y a autre chose semblable dont on ait acoustumé de disputer. Il est certain que Fortune est vne cause, mais entre les causes il y en a aucunes qui sont causes de soy & par soy, les autres le sont par accident: comme d'vne maison ou d'vne nauire, les causes propres par soy sont le maçō G & le charpentier, mais par accident le Musicien & le Geometrié, & toute autre qualité qui peut auenir au maçon & au charpentier, tant au corps comme en l'ame, ou bien aux choses exterieures: dont il appert que la cause par soy ne peut estre que determinee, certaine & vne, mais que les causes par accident ne sont iamis vnes, mais infinies & indeterminees, car plusieurs accidens totalement differens, voire infinis, peuuent estre ensemble en vn mesme suiet. Ceste cause donc par accident quand elle se rencontre en chose qui se fait à quelque fin, & qui soit en nostre arbitre & election, alors elle s'appelle fortune, comme trouuer vn thresor en fouissant vn fosse ou vn creux pour planter vn arbre, ou bien faire ou souffrir quelque chose extraordinaire, en fuyant ou chassant, ou bien autrement en marchant, ou seulement en se retournant, prouueu que ce ne soit pas à la fin de ce qui est auenu, ains à quelque autre intention. Voila pourquoy quelques vns des anciens ont defini la fortune estre la cause inconue & impreuoyable au discours de la raison humaine: mais selon H les Platoniques, qui en ont aproché plus pres par la raison, on la definit ainsi, La Fortune est cause par accident es choses qui se font à quelque fin, & qui sont en nostre election: & puis ils y adioustent encore, improuueuë & inconue au discours de la raison humaine: combien que le rare & l'estrange par mesme moien aparoisse aussi en ce genre de causes par accident: mais que c'est que cela, s'il n'aparoit assez par les oppositions & disputes faites alencontre, au moins aparoistra il tresclairement par ce qui est escrit dedans le Phædon de Platon, là où sont ces paroles: N'auoient ils donc pas entendu comment auoit esté fait le iugement? Cuidé bien, car quelqu'vn le nous estoit venu dire, dont nous-nous estions bien fort esmerueillez, de ce que y aiant long temps que le iugement estoit donné, il estoit mort long espace depuis, Qui fut cause de cela, Phædon? Ce fut vne fortune qui

Definition de fortune.

lui

A lui auient, Echecrates: car le iour de deuant le iugement, la proue de la galere que les Atheniens enuoyoient en l'Isle de Delos, auoit esté couronnee. Esquelles paroles il faut noter que ce mot, Il lui aduint, ne se doit pas entẽdre simplemẽt pour, il fut fait, mais plustost pour, il arriua par vn concours de plusieurs causes ensemble l'vne sur l'autre: par ce que le prestre courõna de festõs le vaisseau à autre fin & autre intẽtion, & non pas pour l'amour de Socrates, & les iuges l'auoient condãné pour autre cause aussi: mais l'euenement & accidẽt fut estrange & de telle sorte, cõme s'il fust arriué par preuoyãce ou de quelque humaine creature, ou de quelque autre superieure nature. Et quant à la definition de Fortune, cela suffise, qu'il faut necessairemẽt qu'il subsiste quand & quand quelque chose contingente, de celles que lon fait à quelque fin, dont le nom lui a esté imposé, & qu'il faut que deuant il y ait vn suiet des choses qui sont en nous & en nostre arbitre.

VIII. Que l'accident ou cas fortuit s'estend plus auant que la fortune.

MAIS accident ou bien cas fortuit s'estend plus amplement que ne fait la fortune, car il la comprend elle mesme, & plusieurs autres choses qui peuuent auenir tantost d'vne sorte & tantost d'vne autre: & ainsi comme la deriuation du mot mesme αὐτόματον le monstre, c'est ce qui auient au lieu d'vn autre, quand ce qui estoit l'ordinaire n'auient pas, mais vn autre en son lieu, comme seroit le froid au temps de l'estoille caniculaire, car quelquefois il y fait froid, & non pas sans cause, temerairement: en somme tout ainsi que ce qui est en nous & arbitraire est partie du cõtingent, aussi est la fortune partie du cas d'auenture ou de l'accident, & sont tous deux euenemens conioints & dependans de l'vn & de l'autre, à sauoir le cas fortuit du contingẽt, & la fortune de ce qui est en nous, & qui est arbitraire, & encore non pas de tout, mais de ce qui est en nostre election, ainsi comme nous auons desia dit, Voila pourquoy ce cas fortuit est commun autãt aux choses qui n'ont point d'ame, comme à celles qui sont animees, là où la fortune est propre à l'homme seul qui a ses actions volontaires: au moiẽ dequoy on estime que ce soit tout vn estre fortuné &
C estre heureux, & l'heur consiste en bien faire, & le bien faire est propre à l'homme, & à l'homme encore parfait. Voila donc les choses qui sont comprinses dedans la fatale destinee, c'est à sauoir, le contingent, le possible, l'election, ce qui est en nous, la fortune, l'accident ou cas fortuit, & leurs adioints, comme sont ce qui est signifié par ces mots, peut estre, &, à l'auenture: mais ce n'est pas à dire que pour estre contenues dedans la destinee, pour cela elles soient fatales.

IX. De la prouidence diuine, de laquelle il fait trois parties.

1. La prouidẽce supreme & premiere, du souuerain Dieu.

2. La prouidence des secõds Dieux.

3. La prouidẽce des Demons.

IL reste maintenant à discourir de la prouidence diuine, car elle comprend mesme la fatale destinee. La prouidence doncques supreme & premiere, est l'intelligence & volonté du premier & souuerain Dieu, qui fait bien à tout ce qui est au monde, par laquelle toutes les choses diuines en tout & par tout ont esté tres-bien & tres sagement ordonnees & disposees. La seconde prouidence est celle des seconds Dieux qui vont par le ciel, par laquelle les choses temporelles & mortelles s'engendrent ordonneement & reglement, & ce qui apartient à la conseruation & continuation de chasque genre
D des choses. La troisiéme se peut vray semblablement appeller la prouidences des Dæmons qui sont parmi la terre, ordonnez pour obseruer & regir les actions des hommes: ceste troisieme prouidence se void, mais toutefois proprement & principalement se nomme prouidẽce la supreme & premiere: si ne faudras point de dire, encore que nous contredisions en cela à quelques philosophes, que toutes choses se font par la prouidence, & par la fatale destinee, & par la nature aussi, mais aucunes choses par la prouidence, les vnes par l'vne, & les autres par les autres, & aucunes par la fatale destinee: & la fatale destinee entierement par la prouidence, mais la prouidence nullement par la fatale destinee, & pour le present cela s'entend de la premiere & souueraine prouidence. Or tout ce qui se fait par autre, quelque chose que ce soit, est tousiours posterieur à ce par qui il se fait, comme ce qui se fait par la loy est posterieur à la loy, & ce qui se fait par nature est posterieur à la nature:

aussi ce qui se fait par la fatale destinee est posterieur à la fatale destinee, & faut qu'il E soit plus recent & plus moderne: parquoy la prouidéce supreme est la plus ancienne de toutes, excepté celui seul de qui elle est l'intelligence ou la volonté, ou toutes les deux ensemble, qui est le souuerain autheur, ouurier & pere de toutes choses. Et pour quelle cause, dit Timæus, est-ce qu'il a cõstruit toute la machine de ce mõde? « Pour ce qu'il est tout bon, & qu'en celui qui est tout bon ne se peut iamais im- « primer ni engendrer aucune enuie, ains en estans hors du tout en tour, il vouloit « autant qu'il est possible, que toutes choses lui ressemblassent. Qui receura ceste ori- « gine de generation & de la creation du monde, telle cõme les hommes nous l'ont laissee par escrit, il fera tresbien: car Dieu voulant que toutes choses fussent bonnes & rien de mal, entant qu'il estoit possible, il prit tout ce qu'il y auoit de visible, qui n'estoit pas à requoy, immobile, ains se mouuoit temerairement & confusément sans ordre ne regle, & le rengea en bonne ordonnance hors de celle cõfusion, aiant en soy mesme iugé que l'vn estoit trop meilleur que l'autre: car il n'estoit ni n'est cõ- F uenable à celui qui est tresbon, de faire chose qui ne fust tresbõne & tresbelle. Il faut donc estimer, que la Prouidence, ie dis la premiere & souueraine, constitua premierement cela, & puis de reng les choses qui ensuiuent iusques aux ames des hommes, & apres il crea les huit Sphæres, autant cõme il y a de principaux astres, & distribua à chascune vne ame, & les mit toutes comme dedans vn chariot sur la nature de l'vniuers, & leur monstra les loix & ordonnances de la fatale destinee. ✱

Qui sera celui qui ne croira que par ces paroles il declare disertement & manifestement la Destinee fatale estre comme vne tribune aux harengues, & par maniere de dire vne constitution de loix ciuiles cõuenables aux ames des hommes, de laquelle il rend les causes puis apres? QVANT à la seconde prouidence, il la remarque & signifie par ces paroles: Leur aiant ordonné loy de toutes choses, afin que s'il auer- « noit apres quelque faute, il fust exempt & non cause de la malice d'aucune chose, il « en espandit les vnes par la terre, les autres sur la lune, les autres sur les autres outils & G instrumens du temps, apres laquelle distribution il donna mandement aux ieunes « Dieux de faire des corps mortels, & y adiouster ce qui defailloit à l'ame humaine, « & apres auoir fait & parfait tout ce qui y est adherent & consequent, qu'ils regis- « sent & gouuernassent le mieux & le plus sagement qu'il leur seroit possible, le mor- « tel animal, à fin qu'il ne fust pas lui mesme cause de ses maux. En ces paroles, qu'il « fust exempt & non cause de la malice d'aucune chose, par apres il cotte & monstre tresclairement à vn chascun la cause de la fatale destinee: & l'ordre & office de ces ieunes Dieux nous monstre la seconde prouidence, & si semble encore qu'il ait attaint & touché en passant la troisiéme, si c'est pour cela qu'il a establi les loix & ordonnances, à fin qu'il ne peust estre accusé comme autheur de la malice qui seroit en chascun, puis apres: car Dieu qui est exempt de toutes malice n'a que faire de loix ni de fatale destinee, mais chascun de ces petis Dieux, tirez par la prouidence de celui qui les a engendrez, fait ce qui est de son office. Que cela soit vray, & que H ce soit l'auis & la sentence de Platon, il me semble que les paroles du legislateur en ses liures des Loix en donnent assez suffisans tesmoignages. S'il y auoit homme qui fust suffisant de sa nature, ou par diuine fortune engendré & né si heureusement « qu'il peust comprendre cela, il n'auroit que faire de loix qui lui commandassent: « car il n'y a ni loy ni ordonnance qui soit plus digne ni plus puissante que la science, « & n'est pas loisible qu'il soit serf ni suiet à personne, s'il est veritablement & reale- « ment franc & libre de nature, ains doit commander par tout. Quant à moy i'entens & interprete ainsi la sentence de Platon: car estant la Prouidence triple, la premiere, comme celle qui a engendré la fatale destinee, en quelque maniere la comprend: la seconde estant engendree auec elle, est aussi totalement comprise & embrassee quand & elle: la tierce, comme estant depuis engendree de la fatale destinee,

x. De la seconde & tierce prouidẽce, & l'opinion de Platõ sur cela.

A nee,& comprise dessous elle, en la mesme sorte que le sont ce qui est en nous & la fortune,comme nous auons dit: car ceux à qui l'assistance de la puissance d'vn Dæmon aide,ainsi comme dit Socrates, exposant que c'est que l'ordonnãce ineuitable d Adrastia, Ce sont ceux la que toy mesme sens & entens bien, lesquels croissent & vienent en auant incontinẽt,ainsi faut-il attribuer à ceste tierce prouidence la faueur que font les Dæmons à quelqu'vn,& ce que soudainemẽt ils deuienent grands par force de la destinee:brief il ne peut estre douteux à personne que cela n'apartiene à la destinee.Et à l'auenture pourra-il estre trouué plus vray-semblable, que mesme la seconde prouidence fust comprise sous la destinee,& en somme tout ce qui se fait entieremẽt,atendu mesme que la destinee,comme substance,a esté par nous diuisee en trois parties:& le propos de la chaine cõprend les reuolutions des cieux au nombre & au reng des choses qui auienent par supposition: mais quant à cela ie n'en de- B battrois pas beaucoup,à sauoir s'il les faut appeller, aduenans par suppositiõ,ou bien conioincts à la Destinee,attendu que à la Destinee mesme commande vn autre destin. Nostre opiniõ donc,à la dire par articles abbregez,est telle. Mais la sentence cõtraire ne met pas seulement toutes choses sous la Destinee, ains selon & par la destinee. Or tout acorde à autre, & ce qui acorde à autre, il est tout clair qu'il est autre aussi. Selon ceste opiniõ donc,le contingent a esté dit le premier, ce qui est en nous le second: la fortune, le troisiéme:& l'accident ou cas fortuit,auec tout ce qui depend d'eux, louange,blasme,& tous leurs alliez, le quatrième:le cinquiéme & dernier de tous, les prieres aux Dieux,leurs ceremonies & seruices.

Au demeurant, quant à ces argumens Sophistiques que lon appelle Oiseux, & Moissonneurs,& à celui que lon appelle cõtre la Destinee, ce ne sont que vaines argutes & laqs sophistiques, selon ceste opinion:mais selon la sentence cõtraire,la pre- C miere & principale cõclusion est. que rien ne se fait sans cause, & que tout se fait par causes precedẽtes: la seconde,que ce monde est gouuerné par nature,qu'il conspire, consent & compatit auec soy-mesme: la troisiéme semble plustost estre de tesmoignages,dont le premier est de la diuinatiõ qui est aprouuee de toutes sortes de gens, comme estant veritablement en Dieu: le second l'æquanimité,& patience des sages qui prenent doucemẽt,& portent patiemment tout ce qui auient, comme auenant par ordonnãce diuine,& ainsi qu'il apartient: le troisieme,ce propos qui est commũ & vulgaire en la bouche de tous,à sauoir,que toute propositiõ est ou vraye ou fausse. Nous auons ainsi estraint ce discours en petit nombre de courts articles, afin que nous comprinssions en peu de paroles toute la matiere de la Destinee. S'il faut examiner tous ces points là de l'vne & de l'autre opinion auec plus diligente inquisition,nous le ferons particulierement ci apres.

XI. *Sommaire de ce que dessus auec detestation des sophismes proposez au contraire.*

Tout y est corrompu,& ne s'en peut rien tirer de solide resolution.

D

Que les Stoiques disent des choses plus estranges que ne font les Poëtes.

SOMMAIRE.

C'Est *vne petite declamation contre la secte des Stoiques, laquelle il rend odieuse en vn mot, disant que telles gens sont les plus grands menteurs du monde, & que leur opinion sur le changemẽt de celuy qui se renge à eux, est si monstrueuse & ridicule que la descouurir est la refuter suffisamment.*

N reprend Pindare de ce qu'il feint par trop estrangemét, hors de toute verisimilitude, que Cæneus estoit si dur que sa peau ne pouuoit estre entamee par aucun ferrement, & que, sans estre blessé, il fut enfondré dedans la terre, comme il dit, E

D'vn roide pied fendant la terre:

Mais ce Lapithe ci, c'est à dire, ce sage des Stoiques, forgé d'vne impassibilité, comme d'vn metal plus dur que diament, n'est pas tel qu'il ne soit bien quelquefois blessé, quelquefois malade, & quelquefois attaint de douleur: & toutefois, comme ils disent eux, il est tousiours sans peur, sans tristesse: il ne peut estre vaincu ne forcé, si bien on le naure, que lon luy face tous les maux du monde, que lon le tourmente, que lon lui saccage & destruise son pays deuant ses yeux, & autres telles calamitez. Le Cæneus de Pindare, encore qu'il soit assené de coups de traict, pour cela n'en est point blessé: mais le sage des Stoiques, encore qu'on le tiene enfermé, il n'en est point pour cela priué de sa liberté: qu'on le iette du haut en bas d'vn precipice, il n'est point forcé: qu'on luy donne la gehenne, il n'est point tourmenté: que lon le brusle, on ne lui fait point de mal: encore qu'il tombe en luctant, est inuincible: qu'on l'enuironne de muraille, il n'est point pourtant assiegé: qu'il soit vendu par les ennemis, si est-il imprenable: ressemblant proprement à ces nauires qui ont ces belles inscriptions en poupe, Heureuse nauigation, ou Prouoyance salutaire, ou Remede contre tous dangers, & neantmoins elles sont tourmentees en mer, & quelquefois froissees contre vn rocher, & enfoncees iusques au fond de la mer. Iolaüs, ainsi comme le poete Euripides feint, par la priere qu'il fit aux Dieux, deuint soudainement de vieil, imbecille & decrepité qu'il estoit, ieune, dispos & gaillard pour combatre: aussi le sage des Stoiques estant hier malheureux & meschant, auiourd'huy se trouuera tout soudain changé en homme de bien & vertueux, & deuiendra de ridé, palle, maigre & desfait vieillard, comme dit Æschilus, F G

De mal de reins griefuement trauaillé,
Et de douleurs tendu & tenaillé,

ieune, beau, dispos, plaisant & agreable aux hõmes & aux Dieux. Minerue, ainsi que dit Homere, osta à Vlysses ses rides, sa teste chauue & sa laideur, à fin qu'il apparust beau: mais le sage de ceux ci, encore que la vieillesse ne se parte point de son corps, ains au contraire qu'elle y adiouste & augmente toutes incommoditez, demeurant bossu, si ainsi se rencontre, besgue, boiteux & edenté, n'est pour cela laid, ne difforme, ne contrefait. Et comme lon dit que les escharbots fuyent les bonnes & douces odeurs, & cerchent les puantes, aussi l'amour des Stoiques s'attachant aux plus laids & plus difformes, apres les auoir par leur sapiẽce tournez en toute venusté & beauté, se depart d'auec eux. Chez les Stoiques, qui le matin à l'auenture estoit tresmeschant, le soir sera deuenu treshomme de bien: & qui s'allant coucher estoit fol, ignorant, outrageux, intemperant, ou bien esclaue, pauure & indigent, le lendemain se leuera Roy, riche, bien-heureux, chaste, iuste, ferme & constant, non point suiet à varieté d'opinions: non qu'il ait soudainement fait barbe ne poil en vn corps ieune & tendre, mais bien aiant engendré en vne ame debile & molle, effeminee & inconstante, vn entendement parfait, vne souueraine prudence, vne disposition égale aux Dieux, vne science certaine sans branlement d'opinions, & vne habitude immuable: non que premierement la meschanceté qu'il auoit s'en soit allee petit à petit, mais tout soudain estãt deuenu d'vne tresmauuaise beste vn Demi Dieu, vn Dæmon, ou vn Dieu tout entier. Car depuis qu'ils ont pris la vertu en l'eschole Stoique, ils peuuent dire, H

A *Ce que voudras demande par souhait,*
Incontinent il t'aduiendra tout fait.

Ceste vertu leur aporte richesse, elle meine quand & soy vne royauté, elle dõne bõne fortune, elle rend les hommes bien-heureux, n'aiãs besoin de rien, contens de soy, encore qu'ils n'ayent pas vne seule drachme d'argent en leur maison. Les fables des poëtes sont controuuees auec plus de raison, car iamais elles n'abandõnent Hercules en necessité de viures ou d'aucunes choses necessaires, ains semble qu'il y a tousiours vne viue source quãd & lui, dont il en coule à foison pour lui & pour ceux de sa cõpagnie. Mais celui qui a vne fois apris la chéure Amalthee, & la corne d'abondance des Stoiques, il est incontinẽt riche, & si mandie sa vie des autres: il est Roy, & si enseigne pour de l'argent à coudre & descoudre des Syllogismes: lui seul possede tout, & si paye le louage de sa maison: il achete son pain auec de l'argent qu'il emprunte à vsure bien souuent, ou qu'il demande à ceux qui n'en ont point. Il est bien
B vray que le Roy d'Ithaque, Vlysses, demãde bien l'aumosne, mais c'est pource qu'il ne veut pas qu'on le conoisse, & cõtrefait le belistre miserable le plus qu'il peut. Mais celui qui est issu de l'eschole Stoique, criãt à pleine teste, c'est moy seul qui suis Roy, c'est moy seul qui suis riche, se fait souuent voir aux portes & huis d'autrui disant,

A Hipponax donnez vn vestement,
Car de froidure il transit durement,
Claque des dents & branle des machoires.

Les contredits des Philosophes Stoiques.

C

SOMMAIRE.

PLVTARQVE, *estãt de la secte des Academiques contraires directemẽt aux Stoiques, examine en ce traité les opinions de ses aduersaires, & mõstre par les propres tesmoignages de leurs escrits, nõmement de Chrysippus leur principal docteur, qu'ils n'ont rien de ferme en leurs enseignemens: examinãt à ceste fin les principaux points de toutes les parties de la philosophie, sans s'estre trop arresté à quelque ordre special, ains proposant les choses selõ qu'elles se sont presentees à sa memoire ou à ses yeux. Au reste, en recitãt leurs cõtredits, il entremesle quelques explicatiõs, pour agrauer l'absurdité de ceste secte de ses aduersaires, & en destourner le lecteur, qui est vne maniere de declamer & disputer fort propre contre les erreurs enuieillis & qui ont grande vogue au monde. Car en monstrant que ceux qu'on estime les plus habiles à les enseigner & maintenir, ne sauẽt qu'ils disent & se cõfondent eux-mesmes, c'est reprocher couuertement à tout homme qui leur adhere, qu'il est priué de sens commun, en receuant pour certain ce*
D *dont ses maistres mesmes ne sont pas biẽ resolus, ou ce qu'ils pratiquẽt tout autremẽt qu'ils ne disent.*

EN premier lieu ie voudrois que lon vist vne cõformité & acord entre les opinions & les vies des hommes: car il n'est pas tant necessaire que l'Orateur & la Loy, comme dit Æschines, sonnẽt vne mesme chose, comme il est requis que la vie de vn philosophe soit conforme & consonante auec sa doctrine & sa parole. Car la parole du philosophe est vne loy volontaire & particuliere qu'il s'impose à soi-mesme, s'il est ainsi qu'ils estiment que la philosophie soit, comme elle est, profession de chose serieuse, graue & de tresgrande importance, non pas vn ieu, ni vn caquet mis à la volee au vent, pour en

1. *Les Stoiques se cõtredisent en leur maniere de viure & d'escrire: car aucũs ont amplemẽt escrit du gouuernemẽt politique, & toutefois pas vn d'eux ne s'en est meslé.*

acquerir honneur seulement. Or est-il que nous voions que Zenon lui-mesme a escrit beaucoup, ainsi que le papier endure tout, & Cleanthes aussi, mais Chrysippus encore dauantage, touchant le gouuernement de la chose publique, touchant le commander & obeir, touchant le iuger, plaider & aduocasser. Mais en la vie de pas vn d'eux, vous ne trouuerez qu'ils aient iamais esté ni Capitaines, ni Legislateurs, ni Senateurs, ni Conseillers, ou Orateurs plaidans deuant les Iuges, ne qu'ils aient esté en aucune guerre, portans les armes pour la defence de leur pays, qu'ils ayent esté en quelque ambassade, qu'ils aient fait quelque liberalité au public, ains ont demeuré toute leur vie, qui n'a pas esté courte, mais fort lõgue, en pays estranger hors du leur, aians gousté de l'aise du repos, comme des Alises des Lotophages, que dit Homere, à escrire, à disputer, & à se pourmener: par où il apert manifestement qu'ils ont vescu plustost selon que les autres disent & escriuent, que selon ce qu'eux mesmes iugent & confessent estre leur deuoir, aians passé tout le cours de leur vie au repos qu'Epicurus & Hieronymus louënt & recommandent tant. QV'IL soit ainsi, Chrysippus lui mesme en son quatrième liure de la diuersité des vies escrit, que la vie des Scholastiques, c'est à dire des gens d'estude oiseux, ne differe en rien de celle des voluptueux. Mais il vaut mieux alleguer ses propres termes: Ceux, dit-il, qui pensent que la vie scholastique & oiseuse conuiene principalement aux philosophes, s'abusent des le commencement, cuidans qu'il faille philosopher par maniere de passetemps, ou pour quelque autre chose semblable, & vser ainsi tout le cours de sa vie à l'estude des lettres, c'est à dire, pour le declarer apertement, viure à son aise & ioyeusement. Et n'est pas ceste opinion fort cachee, ni dissimulee: car plusieurs le disent tout clairement, & plusieurs vn peu plus obscurement. Mais qui est celui qui soit plus enuieilli en telle vie oiseuse que Chrysippus, que Cleanthes, que Diogenes, que Zenõ, & Antipater? lesquels ont abãdonné leur pays, encore qu'ils n'eussent occasion quelconque de s'en plaindre, ains seulement à fin qu'ils passassent leur vie plus doucement en repos, & sur le baudrier, comme lon dit, c'est à dire en plein loisir, à disputer & à estudier. Qu'il soit vray, Aristocreon disciple & familier de Chrysippus, lui aiant fait dresser vne statue de bronze, y escriuit ces vers:

11. Chrysippus cõdamne la vie des gens d'estude: ce pendant lui & les siens ont mesmes abandonné leur pays pour vaquer à disputer & estudier.

E F G

Ceste statue Aristocreon mit
A Chrysippus lumiere des Stoiques,
Le fer trenchant des nœuds Academiques.

Voila donc quel a esté Chrysippus le vieil, celui qui louë la vie des Roys, & de ceux qui versent en l'administration de la chose publique, celui qui estime qu'il n'y ait point de difference entre la vie scholastique & oiseuse, & la voluptueuse. MAIS ceux d'entre eux qui s'entremettent d'afaires, repugnent encore plus que lui aux resolutions de leur secte. Car ils exercent des magistrats, ils sont Iuges, ils sont Senateurs, ils vont au conseil, ils font des loix, ils punissent les malfaiteurs, ils recompensent & honorent ceux qui font bien, comme estans villes celles où ils s'entremettent du gouuernement, comme estans Senateurs, conseillers & iuges ceux qui sont legitimement esleus à tels offices par le sort ou autremẽt, & comme estans Capitaines ceux que les citoiens tienent pour tels, & comme estans vrayes loix celles de Solon, de Licurgus, & de Clisthenes, lesquels toutefois ils maintienent auoir esté fols & mauuais: parquoy encore en se meslant des affaires, ils ne laissent pas de se contrarier à eux mesmes, & contredire leur doctrine. Et puis Antipater au liure de la dissension d'entre Cleãthes & Chrysippus escrit, que Zenon & Cleanthes ne voulurent onc estre faits citoiens d'Athenes, de peur qu'il ne semblast qu'ils fissent tort & iniure à leur propre pays. Or si ceux là firent bien, il n'y a que tenir que Chrysippus n'ait mal fait en ce faisant enroller & immatriculer au nõbre des citoiens d'Athenes: toutefois ie ne me veux point arrester à le discourir plus auãt pour ceste heure, mais bien dis-ie, qu'il y a vne grande & merueilleuse repugnance en leurs faits,

III. Zenon & Cleanthes ne veulent estre citoyẽs d'Athenes, afin de ne sembler faire tort à leur patrie: Chrysippus au contraire s'enroolle au nombre des Atheniens.

H

de

A de conseruer en leur pays le nom tout nud de patrie, & cependant luy oster la pre-
sence de leurs personnes & de leur vies, en s'en allant ailleurs demeurer si loin en e-
strange terre, qui est tout ne plus ne moins que si quelqu'vn laissant & abandonnant
sa femme legitime s'en alloit habiter auec vne autre, qu'il couchast ordinairemét a-
Similitude mostrant la bestise des Stoiques.
uec elle, & lui fist des enfans, sans que toutesfois il la voulust espouser, ne passer con-
tract de mariage, de peur qu'il ne fist tort & iniure à sa premiere. Et puis Chrysippus
au traité qu'il a fait de la Rhetorique, escriuant ainsi, que le sage harenguera en pu-
blic, & s'entremettra des afaires, comme si la richesse, l'authorité & la santé estoient
choses bonnes, confesse par là, que ses preceptes & resolutions induisent les person-
nes à ne sortir point de leurs maisons, & à ne se point entremettre d'afaires, & par cô-
sequent que leurs doctrines & preceptes ne se peuuét acommoder à l'vsage, ni estre
conuenables aux actions de la vie humaine. DAVANTAGE, c'est vn des arrests
IIII. Aucuns disent qu'il ne faut point bastir de temples aux Dieux: les autres y entrent & sacrifient.
B donnez par Zenon, Qu'il ne faut point bastir de temples aux Dieux, d'autant que le
temple n'est point chose saincte, ne qui soit grandemét à estimer, attendu que c'est
ouurage de massons & manœuures, & que nul ouurage de telle maniere de gens ne
peut estre de grand pris. Et cependant ceux qui aduouënt & aprouuent cela comme
sagement dit, se font neantmoins receuoir en la religion des mysteres: ils montent
au chasteau où est le temple de Minerue, ils adorent les images des Dieux, ils ornent
de festons & de couronnes les temples qui sont ouurages de massons & de manœu-
ures: & toutesfois ils pensent que les Epicuriés, qui nient que les Dieux s'empeschent
du gouuernemét des choses humaines, se refutent eux-mesmes, quand ils leur sacri-
fient, & eux mesmes sont encore mieux refutez, quád ils sacrifient aux Dieux dedás
les temples, & sur les autels, lesquels ils maintienent ne deuoir point estre, ni que lon
n'en doit point bastir. ZENON met plusieurs vertus selon leurs differences, com-
V. Ils mettent plusieurs Vertus: puis changeans d'opinion n'en considerent qu'vne ayant diuerses relations.
C me aussi fait Platon, Prudence, Force, Temperance, Iustice, & autres, disant qu'elles
sont bien de fait inseparables, mais neantmoins diuerses & differentes de raison, &
neantmoins en les definissant les vnes apres les autres, il dit, que la Force est prudéce
en ce qu'il faut executer, Iustice prudéce en ce qu'il faut distribuer, comme si ce n'e-
stoit qu'vne seule vertu aiant diuerses relations seló la differéce des choses qui tom-
bent en action. Si n'est pas Zenon seulement en cela repugnant à soy-mesme, mais
aussi Chrysippus qui reprend Ariston en ce qu'il dit, que toutes les vertus ne sont
que diuerses habitudes & relations d'vne mesme, & neantmoins defend Zenon qui
" les definit ainsi chascune. Et Cleanthes en ses Commentaires naturels, aiant dit, que
" le batement du feu est la vigueur des choses: & s'il est suffisant en l'ame pour para-
" cheuer ce qui se presente, cela, dit-il, s'appelle force & puissance. Il suioint apres de
" mot à mot: Et ceste force & puissance là, si elle s'imprime es choses aparentes où il
" faille se contenir, elle se nomme continence: & si c'est en choses qu'il faille suporter
" elle s'appelle force: si c'est en estimation de merite, iustice: si en chois ou en refus,
VI. Zenon dit qu'il ne faut ouyr qu'vne partie: au contraire il escrit côtre les liures de Platon, & enseigne à souldre les argumens Sophistiques.
D " c'est à dire de choses qu'il faille eslire ou refuser, temperance. CONTRE ceste
commune sentence,

Par toy ne soit iustice departie,
" *Deuant qu'ouir l'vne & l'autre partie.*

" Zenon y contredisant allegue ceste raison: Si le premier a prouué son dire, il n'est
" point besoin d'ouir le second, car la question est desia finie & terminee: & s'il n'a
" point prouué, c'est tout autant comme s'il estoit contumax, n'aiant point comparu
" estant appellé, que aiant comparu n'auoir fait que basteler: soit donc qu'il ait
prouué, ou qu'il n'ait point prouué, il n'est point de besoin d'ouir le second, & ce-
pendant lui-mesme, qui faisoit ceste demande, escriuoit contre les liures de la Repu-
blique de Platon, & enseignoit à souldre les argumens Sophistiques, & enhortoit
ses disciples d'aprendre diligemment la Dialectique, comme science qui monstroit
à ce faire, & neantmoins on lui pouuoit obiicier, Ou Platon auoit prouué son dire,

ou il ne l'auoit pas prouué: Ni selon l'vn, ni selon l'autre: il n'estoit donc point ne- E
cessaire de lui contre-escrire, ains ne seruoit de rien estant superflu, autant en peut-
VII. *Chrysippus ayant posé vn ordre pour le cours des sciences, le renuerse lui-mesme en d'autres escrits.*
on aussi dire des argumens Sophistiques. CHRYSIPPVS est d'auis qu'il faut que les ieunes gens aprenent premierement les arts qui concernent le parler, en second lieu les sciences morales, & tiercement les naturelles, consequemment qu'ils oyent parler de Dieu, pour le dernier. Ce qu'aiant dit en plusieurs passages, il suffira d'alleguer ce qu'il en escrit de mot à mot en son troisiéme liure des vies: Premierement, « dit-il, il me semble, suiuant ce qui a esté dit par les anciens, qu'il y a trois gẽres de spe- « culations philosophiques, celles qui apartienent au parler, celles qui concernent les « mœurs, & celles qui touchẽt la nature des choses, & qu'il faut preferer & mettre de- « uant celles qui apartienẽt au parler, en secõd lieu celles qui traitent des mœurs, & au « troisiéme les naturelles, entre lesquelles la derniere est celle qui traite de Dieu: c'est « pourquoy lon appelle les traditions d'icelle τελετάς, comme qui diroit les dernieres. « Mais ce traité là des Dieux, qu'il dit deuoir estre mis au dernier lieu, lui-mesme au F mesme traité le met deuant toute autre question morale. Car il ne traite ni des fins ni de la iustice, ni des biẽs & des maux, ni de mariage, ni de la nourriture des enfans, ni de la loy, ni du gouuernement de la chose publique, en aucune sorte, que comme ceux qui proposent & mettent en auant les decrets es choses publiques n'aient mis au deuant, à la bonne fortune, ou à la bonne heure, aussi il n'ait lui mis deuant vne preface de Iupiter, de la Destinee, de la prouidence diuine, & que le monde est maintenu par vne seule puissance, qu'il n'y a qu'vn monde, & qu'il est fini: desquels point nul ne se peut fermement croire, ni bien persuader, que lon n'ait profondement penetré, & que lon ne soit imbu iusques au fond des plus profonds secrets & discours de la philosophie naturelle. Mais escoutez vn peu ce qu'il en dit en son troisiéme liure des Dieux: On ne sauroit, ce dit-il, trouuer vne autre origine, ni vne « autre source de la iustice, que de Iupiter & de la commune nature. Car il faut que « ce soit de là que toute telle chose se deriue, si nous voulons discourir des choses G bonnes & mauuaises. Derechef en son traité des positions naturelles: On ne sau- « roit, dit-il, autrement ni bien proprement proceder au discours des choses bonnes « & mauuaises, ni des vertus, ni de la felicité souueraine que de la commune nature, « & de l'administration de ce monde. Puis encor plus outre: Il faut, dit-il, suioindre à « cela le propos des bonnes & des mauuaises choses, n'y en aiant point de commen- « cement meilleur que celui la, ni meilleure relation, n'estant la sciẽce naturelle pour « autre occasion requise ni necessaire à aprendre, sinon pour conoistre la difference « du mal & du bien. Il s'ensuit donc, selon Chrysippus, que la science naturelle est tout ensemble deuant & apres la morale, ou pour dire la verité plus ouuertement, il y a vn merueilleux renuersemẽt d'ordre, duquel il est bien malaisé de se depestrer de dire qu'il faille mettre ceci apres cela, lequel cela ne se peut aucunement comprendre sans ceci: & y a manifeste repugnance, de dire que la science naturelle soit le principe de la morale qui traite du biẽ & du mal, & neantmoins ordonner qu'elle soit enseignee non deuant, mais apres celle là.
VIII. *Suite des cõtredits de Chrysippus, sur l'ordre qu'il faut en aprenant les sciences.*
ET si quelqu'vn me dit que Chry- H sippus a escrit en son traité de l'vsage d'oraison, que celui qui aprend en premier lieu la Logique, c'est à dire la philosophie concernant le parler, ce n'est pas à dire pour cela qu'il se doiue abstenir d'aprendre aussi les autres parties, ains qu'il en faut aussi prendre autãt que lon en aura de moien, il dira bien la verité, mais aussi confirmera il l'accusation de sa faute. Car il se combat soy-mesme, en ordonnant tantost que lon aprene apres tout le demeurant, & le dernier, la science qui traite de Dieu, estant la raison pour laquelle on l'appelle τελετὴν, comme qui diroit, finale: & tãtost disant au contraire, qu'il faut du commencement en prendre, aussi bien que des autres, quelque partie: car tout ordre se rompt & se confond, s'il faut par tout prendre part, & gouster de tout. Il y a encore plus, c'est qu'aiant arresté, que le commencement de

la

A la doctrine des bonnes & mauuaises choses doit proceder de la doctrine de Dieu, il ne veut pas neátmoins que ceux qui se mettét à aprédre la philosophie morale, cõmencent par là, ains qu'en aprenant celle ci, ils prenent vn petit en passant de celle là, autant qu'il leur en sera donné de moien: & puis passer de la philosophie morale à la Theologie, sans laquelle Theologie & doctrine de Dieu, il dit qu'il ne se peut auoir aucun principe ni progres en la discipline des mœurs. DAVANTAGE il dit, que disputer sur vne mesme matiere en l'vne & en l'autre partie, il ne le reprouue pas vniuersellemẽt, mais aussi cõseille il d'en vser bien reseruémẽt, & y estre bien retenu, comme quelquefois on fait en plaidãt, où lon allegue les raisons des aduersaires, non pour les soustenir, mais seulement pour les refuter, & dissouldre ce qu'il y a de vray semblable aparẽce: car autrement, dit-il, cela est à faire à ceux qui doutent & retienẽt leur consentemẽt de toutes choses, pource que cela leur sert à ce qu'ils pretendent. Mais à ceux qui veulent imprimer es cœurs des hommes vne science certai-
B ne selon laquelle lon doit indubitablement se cõduire, il faut fonder le contraire, & de point en point y cõduire ceux que lon y introduit depuis le commencemẽt iusques à la fin, en quoy il eschet bien quelquefois oportunité de faire mentiõ des opinions & sentences contraires, pour refuter & resouldre ce qu'il y pourroit auoir de verisimilitude, comme lon fait, en plaidant deuant les Iuges. voila ce qu'il en dit en propres termes. Or que ce soit chose hors de tout propos, que les philosophes doiuẽt amener les opinions des autres philosophes contraires à la leur, non auec toutes leurs raisons, mais seulemẽt à la mode des aduocats plaidãs en iugemẽt, en affoiblissant les preuues & argumẽs d'icelles, comme si la dispute se faisoit non pour trouuer la verité, ains seulement pour acquerir l'hõneur de la victoire, nous l'auons ailleurs discouru contre lui: mais que lui-mesme, non en peu de lieux, ains souuẽt & en plusieurs endroits, ait confirmé & corroboré les resolutions contraires à la siene, auec sollicitude, affectiõ & diligẽce, telle qu'il n'est pas aisé à chascũ de discerner laquel-
C le lui plaist le plus, ceux mesmes qui admirent la subtilité & viuacité de son entendement le disent, & tienent que Carneades n'a rien de soy-mesme, ne qui soit de sa propre inuention, ains que des propres moiẽs & argumens dõt Chrysippus cuidoit prouuer ses assertions, il les retournoit au contraire alencõtre de lui, de maniere que bien souuent il lui crioit tout haut en disputant ce vers d'Homere,

O malheureux, ta force te perdra.

pour ce que lui mesmes donnoit de si grandes prises & de si grands moiens à ceux qui vouloient renuerser ou calomnier ses opinions. MAIS quant à ce qu'il a mis en auant cõtre la coustume & l'ordinaire, ils s'en glorifient si fort, & l'en magnifient si hautement, qu'ils disent que tous les liures des Academiques, qui les mettroit ensemble, ne sont pas dignes d'estre comparez à ce que Chrysippus a escrit de l'incertitude des sentimens. Ce qui est vn manifeste signe de l'ignorance de ceux qui le disent, ou d'vne aueuglee amour de soy-mesme: mais cela est bien vray, que depuis
D aiãt voulu defendre la coustume & les sens, il s'y est trouué de beaucoup inferieur à soy-mesme, & le dernier traité beaucoup plus foible & plus mol que le premier, de maniere qu'il se contredit & repugne à soy-mesme, atendu qu'il commãde que lon propose tousiours les opinions & sentences des aduersaires, non comme en y consentant, mais auec vne monstre en passant, qu'elles sont hors de la verité, & puis se monstrer plus aspre & plus vehement accusateur que non pas defenseur de ses propres sentences, & conseiller aux autres de se donner garde des raisons contraires, comme de celles qui destournent & empeschent la comprehension, & cependant estre plus diligent à recueillir & confirmer les preuues & raisons qui destruisent la comprehension, que celles qui l'establissent & confirment. Et toutefois qu'il craignist cela mesme, il le monstre clairement au quatrieme liure de ses Vies, là où il
" escrit ainsi: Il ne faut pas facilement ni legerement proposer les opinions contraires,

IX Chrysippus ne veut pas que lon dispute sur vne mesme matiere pour & contre: ains de n'alleguer que briefuemẽt & en passant les obiections contraires: & neantmoins en plusieurs endroits il fait tout autrement.

X. En condamnant la coustume & l'ordinaire, Chrysippus fait semblant de mespriser les raisons de ses aduersaires comme de nul effort: cependant il trauaille fort à les refuter, & dit que lon doit s'en donner garde.

ni respondre aux argumens vray-semblables que lon allegue alencontre des sentences vrayes, ains s'y faut porter bien reseruément, craignant tousiours que les auditeurs destournez par icelles ne laissent aller leurs comprehensions, & que n'estans pas capables de comprendre suffisamment les solutions, ains les comprenant si foiblement, que leur comprehension soit facile à esbransler & secouër, veu que ceux mesmes qui comprenent par la coustume les choses sensibles, & qui dependent des sentimens, les laissent facilement aller, diuertis par les interrogations Megariques, & par autres encore plus puissantes & en plus grand nombre. Ie demanderois donc volontiers aux Stoïques s'ils estiment les interrogatoires Megariques plus puissantes que celles que Chrysippus a escrites en six liures, ou plustost il le faut demander à Chrysippus mesme: car voyez ce qu'il a escrit de la raison Megarique en son liure intitulé De l'vsage d'oraison, disant: Ce qui est auenu à la raison Megarique de Stilpon & Menedemus, personnages qui ont esté renommez pour leur sapience: & neantmoins toute leur façon d'arguer est maintenant tournee en reproche, moquerie & risee, comme estans leurs argumens ou trop grossiers, ou apertement captieux & sophistiques. Mais cependant, bon homme, ces argumens là dont tu te moques, & que tu appelles moquerie & reproche de ceux qui font telles interrogatoires, comme contenans apertement vne fallacieuse malice, tu crains neantmoins qu'elles ne diuertissent aucuns de la comprehensiõ. Et toy mesme escriuant tant de liures contre la coustume, où tu as adiousté tout ce que tu as peu inuenter de toy-mesme, t'efforçant de surmonter Arcesilaüs, n'esperois tu & ne t'attẽdois tu point de diuertir & esbranler aucuns des lecteurs? Car il n'vse pas seulement de nues argumentations en disputant contre la coustume, ains comme si c'estoit en vn plaidoyer, il esmeut les affections, se passionnant & affectiõnant lui-mesme, en l'appellant quelquefois folle, & quelquefois vaine & sotte: & à fin qu'il ne peust plus dire du contraire que lui-mesme ne se contredie, il a ainsi escrit en ses positions naturelles, On pourra bien quand on aura parfaitement compris vne chose, arguer vn peu alencontre, & en y appliquant la defense qui est en la chose mesme: & quelque fois quand on ne comprendra ni l'vn ni l'autre, discourir de l'vn & de l'autre ce qui en est. Et au traité de l'vsage d'oraison, aiant dit qu'il ne faut pas vser de la force de la raison, non plus que des armes, contre ce qui n'y est pas propre, il y adiouste puis apres: Car il en faut vser à trouuer la verité, & ce qui lui ressemble, non pas le contraire, combien que plusieurs le facent. En disant plusieurs, à l'auenture entend il ceux qui doutent & qui surseent leur iugement de tout. Mais ceux là, dautant qu'ils ne comprenent ni l'vn ni l'autre, ils arguent & contre l'vn & contre l'autre, comme monstrant la verité certaine cõprehension de soy-mesme en ceste seule ou principale maniere, s'il y a rien au monde qui soit comprehensible. Mais toy qui les accuses, escriuant le contraire de ce que tu comprens touchant la coustume, & enhortant les autres à le faire auec affection de defense, cõfesses que tu vses de la force d'eloquence en choses non seulement inutiles, mais dommageables, par vne vaine ambition de monstrer ton bel esprit, comme vn ieune escholier. ILS affirment que la bonne œuure est le commandement de la loy, & le peché est la prohibition, & pourtant que la loy defend beaucoup de choses aux fols, & ne leur commande rien, dautant qu'ils ne peuuent faire aucun acte parfaitement vertueux. Et qui est celui qui ne void qu'il est impossible à celui qui ne peut faire acte vertueux de se garder de peché? Parquoy ils font que la loy se combat & se repugne à soy-mesme, si elle commande ce que les hõmes ne peuuent faire, & defend ce dont ils ne se peuuent garder: car celui qui ne peut viure honnestement ne sauroit faire qu'il ne se gouuerne deshonnestement, & qui ne peut estre sage, ne peut qu'il ne soit fol: & eux-mesmes tienent que ceux qui defendent, disent vne chose, en defendent vne autre, & en commandent vne autre: car celui qui dit, Tu ne desroberas point, il dit, cela

XI. Ils font la loy repugnante à soy mesme disãs qu'elle commande à ce qu'ils ne peuuent faire, & defend ce dont ils ne se peuuẽt garder. Mais quant à ce point, les Stoiques ni les Academiques n'ont pas entendu ce qu'ils vouloiẽt dire, ignorans la corruption de l'homme, la per-

A cela mesme, & defend de ne desrober point. Parquoy la loy ne defendra rien aux fols, ou autremẽt elle leur cõmandera, comme ils disent que le Medecin chirurgien commande à son disciple de couper & de brusler, sans y adiouster oportunément & moderément: & le Musicien semblablement commande de chanter ou de iouër quelque chanson, sans y adiouster de bon accord & par mesure: & neantmoins ils punissent ceux qui le font mal & contre les regles de l'art, dautant qu'on leur auoit commandé de le bien faire, & ils ne l'ont pas bien fait. Aussi le sage commandant à son vallet de dire ou de faire quelque chose & le punissant pour ce qu'il l'aura fait mal à propos, & autrement qu'il ne faloit: il est certain donc qu'il lui auoit commandé de faire vn bon office, & non pas vn indifferent ou moien. Et si les sages commandent bien aux fols des choses moiennes, qui empeschera que les commandemens des loix ne puissent estre aussi semblables? Outre plus, l'instinct qu'ils appellent ὁρμὴν, selon lui n'est autre chose que raison incitante l'homme à faire quel-B que chose, ainsi comme il a escrit en son traité de la loy: au contraire donc la diuersion qu'ils appellent ἀφορμὴν ne sera aussi autre chose que la raison diuertissante de faire quelque chose, & l'inclination est raisonnable inclination, & la crainte retenue, raison du sage qui lui defend aucune chose, par ce que l'estre retenu & reserué est acte de sages, & non de fols. Si donc c'est autre chose, la raison du sage que la loy, les sages ont ceste crainte retenue repugnante à la loy, mais si c'est autre chose la loy que la raison du sage, il se treuue donc loy qui defend aux sages ce qu'ils doutent & qu'ils craignent. Aux fols & meschans, ce dit Chrysippus, il n'y a rien qui soit „ profitable, ne n'y a fol qui ait vtilité quelconque ni besoin. AIANT dit cela au „ premier liure de ses offices parfaits, il dit apres, que la commodité & la grace apartienent aux choses indifferentes & moiennes desquelles selon eux nulle n'est vtile. Qui plus est, encore dit-il, qu'il n'y a rien qui soit propre ne conuenable au fol. Parquoy selon cela, par consequent, il n'y a rien qui soit aliene ni estrange du sage & de C l'homme de bien. Comment donc est ce qu'il nous rompt la teste à force d'escrire en tous ses liures, tant naturels que moraulx, que dés nostre naissance nous sommes affectez & aproprięz à nous mesmes, à nos parties, & à tout ce qui est né & issu de nous? Et au premier liure de la Iustice il dit, que les bestes sauuages mesmes sont affectees & aproprięes à leurs petis, autant que leur besoin & leur necessité le requiert, exceptez les poissons, car leurs petits se nourrissent d'eux mesme: mais il n'y a point de sentiment là où il n'y a rien de sensible, ni d'apropriation là où il n'y a rien de propre, par ce que l'apropriation semble estre le sentiment & embrassement de ce qui est propre. Ceste opinion est conforme à leurs principales.

fictiõ de la loy de Dieu & le benefice de nostre Sauueur.

XII. Plutarque continuant à descrire les cõtredits des Stoiques, dit qu'ils tienent les choses indifferentes pour commodes & gracieuses: puis au contraire ils les appellent inutiles, & qu'il n'y a rien qui soit propre & conuenable à vn fol.

DAVANTAGE il apert manifestement que Chrysippus, encore qu'il ait en plusieurs passages escrit le contraire, s'accorde à ceste sentence, qu'il n'y a ni vice plus grand ni peché plus grief l'vn que l'autre: ni reciproquement aussi, vertu plus excellente, ni acte vertueux, qu'ils appellent office parfait, qui soit plus vertueux D qu'vn autre: attendu qu'il dit au premier liure de la nature, que tout ainsi comme il sied bien à Iupiter, & lui conuient de se magnifier soy-mesme, se plaire de sa vie, & s'il faut ainsi parler, tenir la teste droite, s'estimer beaucoup, & parler haut, viuant de vie digne de parole hautaine: ainsi est-il bien seant & conuenable à tous gens de bien d'en faire autant, attendu qu'il n'a rien plus qu'eux ni deuant eux. Mais lui-mesme derechef, au troisiéme liure de la Iustice dit, que ceux qui disent que la volupté soit la fin & le bien souuerain de l'homme, destruisent la iustice, „ mais ceux qui disent qu'elle est simplement bien, ne la destruisent pas. Les propres „ termes dont il vse sont tels: A l'auenture qu'en laissant à la volupté qu'elle soit bien „ simplement, & non pas la fin & la cime des biens, ni du genre des choses choisissa- „ bles pour l'amour d'elles mesmes, & qui sont honnestes, nous pourrions sauuer la „ iustice par ce moien en laissant à l'honnesteté & la iustice vn plus parfait bien que

XIII. Ils font tous pechez esgaulx & toutes vertus esgales: puis Chrysippus dit le cõtraire au troisiéme liure de la iustice, & se cõtredit en beaucoup de sortes de soy-mesme sur ce point.

la volupté. Mais s'il est ainsi, que cela seul qui est honneste soit bon, celui erre qui E afferme que la volupté soit bien, mais il erre moins que celui là qui voudroit dire qu'elle fust la fin des biens, pour ce que cestui ci destruit & abolit entierement la iustice, & l'autre la conserue : & selon celui là toute societé humaine perit, & cestui-ci garde encore lieu à la preud'hommie : Ie passe, qu'il dit au liure qu'il a intitulé de Iupiter, que les vertus croissent, voire & qu'elles passent, de peur qu'il ne semble que ie m'attache aux paroles, combien qu'il morde bien asprement Platon & les autres philosophes en ceste sorte de reprehension, de se prendre aux mots: mais quand il defend de louer tout ce qui se fait selon vertu, il donne à entendre qu'il y a donc quelque difference entre les offices. Or dit-il ainsi en son traité de Iupiter : Car encore que les actes selon les vertus soient louables, ce n'est pas à dire « pourtant, qu'il faille louer tout ce qui en est procedé, comme de la vaillance, l'auoir « estendu le doigt vaillammẽt, de la temperãce, s'estre abstenu d'vne vieille prochai- « ne de sa fosse : & de la prudence, d'auoir bien entendu que trois ne font pas quatre. F Qui voudroit louer vn homme de telles choses & l'en recommanderoit, il se mon- « streroit merueilleusement impertinent & froid. Autant presque en a il dit au troi- « siéme des Dieux : Ie pẽse, dit-il, encore que les louanges de telles choses sont imper- « tinentes, bien qu'elles dependent de la vertu, comme s'abstenir d'vne vieille qui se « va mourant, endurer la morsure d'vne souris. Quel autre accusateur attend il donc « de ses opinions, que lui-mesmes? Car s'il est ainsi que celui là soit impertinẽt & froid qui louë telles choses, encore bien plus impertinent doit estre estimé celui qui suppose que chascune de ces choses là soit office vertueux, non seulement grand, mais encore tres-grand : car si c'est acte de vaillance que d'endurer la morsure d'vne souris, & de temperance, s'abstenir d'vne vieille estant pres de sa fosse : il n'y a donc point de difference, & sera tout vn, de louer l'homme de bien, autant pour cela que pour ceci. Dauantage en son second liure de l'Amitié, enseignant qu'il ne faut pas dissouldre les amitiez pour toutes fautes, il vse de ces propres mots: Car il y a des G fautes, dit-il, qu'il faut totalement passer sans s'y arrester, les autres où il faut vn peu " prendre garde, les autres vn peu plus, les autres qu'il faut estimer dignes que pour " elles on dissolue l'amitié. Et qui est encore plus que cela, au mesme liure il dit, que " nous contracterons auec les vns plus, auec les autres moins, tellement que les vns nous seront plus, les autres moins amis. Et ceste difference & diuersité s'estend bien largement, en maniere que les vns seront dignes de telle, les autres de plus grande amitié, & les vns meriteront tant de foy, & les autres plus que tant: car que fait il en tous ces passages là, sinon mettre de grandes differences entre les choses pour lesquelles l'amitié s'engendre? Et toutefois en son traité de l'honnesteté, pour demõstrer qu'il n'y a rien que ce qui est honneste qui soit bon, il vse de telles paroles: Le « bon est choisissable, le choisissable est esiouissable, l'esiouissable est louable, & le « louable est hõneste. Et derechef, Le bon est esiouissable, l'esiouissable est venerable, « le venerable est honneste. Ces propos cõbatent contre lui-mesme, car soit que tout H ce qui est bon soit louable, adonc l'est aussi par temperance s'abstenir d'vne vieille, ou soit que tout bon ne soit pas esiouissable ni veritable, sa raison donc est nulle: car commẽt est il possible que les autres soient impertinens & froids de louer quelqu'vn pour telles choses, & que lui ne soit digne que lon s'en moque de s'esiouir & se magnifier pour telles occasions? VOILA quel il est en la plus part de ses escrits: mais aux disputes qu'il fait cõtre les autres, il se soucie encore moins d'estre cõtraire & repugnãt à soy mesme. Car en son traité qu'il fait de l'exhortation, reprenant Platon qui disoit, qu'à celui qui n'a rien apris, & qui ne sait pas viure, il est expedient de ne viure point, il dit ainsi en ces propres termes: Ce propos là se combat soy-mesme " & n'a force ni efficace quelconque pour exhorter : car premierement en nous mon- " strant, qu'il nous est expedient de ne point viure, & par maniere de dire, nous con- " seillant

XIIII. Chrysippus cõtraire à soy-mesme en ses disputes, & cõdamnãt les escrits des autres ce qui se trouue en ses propres liures.

A seillant de mourir, il nous exhorte plustost à autre chose qu'à philosopher, par ce „ qu'il n'est pas possible de philosopher si lon n'est viuant: ni aussi de deuenir sage „ quelque long temps que lon suruiue, si lon vit mal & ignorantement. Puis vn peu plus auant il dit, qu'il est aussi cõuenable aux mauuais de demeurer en vie, & vse de „ ces propres mots: Premierement, ainsi comme la vertu par soy nuement consideree „ n'a rien pourquoy nous deuions viure, aussi le vice n'est rien pourquoy nous nous „ en deuions aller de ceste vie. Il ne faut ia fueilleter d'autres liures de Chrysippus, pour monstrer comment il se contredit & se repugne à soy-mesme: car en ceux là que nous venons d'alleguer, tantost il amene ce mot d'Antisthenes, en le louãt, qu'il faut faire prouision de sens pour entendre, ou d'vn licol pour se pendre, & cest autre du poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort, aprocher.

Et toutefois qu'est-ce que veulent dire ces propos là, sinon qu'il est plus expedient B aux fols & aux mauuais de mourir que de viure? & quelquefois corrigeant Theognis, qui dit,

Pour pauureté fuir & euiter,
Il se faudroit, Cyrne, precipiter
Au plus profond de la mer furieuse,
Voire du haut d'vne roche hideuse.

„ Il faloit, dit-il plustost mettre, Pour le peché fuir & euiter. Que fait il donc autre chose, sinon que les mesmes propositions & sentences que lui mesme telle fois a escrites, il les efface & les condamne quand d'autres les escriuent? car il reprend Platon de ce qu'il asseure, qu'il est plus expedient de ne viure du tout point, que de viure meschamment, ou en ignorance: & cependant il conseille à Theognis de mettre en sa poësie, qu'il se faut precipiter en la mer pour euiter le vice & la meschãceté. Et louant Antisthenes de ce qu'il enuoye les fols qui n'ont point de ceruel-C le, au licol pour se pendre: toutefois il blasme celui qui disoit, que le vice n'estoit pas cause suffisante pourquoy nous nous deuions ietter hors de ceste vie. Et contre Platon, de la Iustice, des le commencement il saute au propos des Dieux, & dit que Cephalus ne diuertit & ne destourne pas bien les hommes de mal faire, par la crainte des Dieux, & que le discours qu'il fait de vengeance diuine est aisé à refuter & à calomnier, par ce que de lui-mesme il suggere beaucoup d'argumẽs & de verisimilitudes au contraire, comme si cela ressembloit proprement aux comptes d'Acco & d'Alphito, dont les bonnes femmes font peur aux petits enfans, pour les garder de se appliquer à mal faire: ainsi se moquant & detractant de Platon, il loue au contraire ailleurs, & allegue en plusieurs passages ces vers d'Euripide,

XV. Chrysippus condamne les discours de la vengeance diuine, pour retirer les hommes de peché & au contraire il dit que les Dieux punissent les vns, afin que les autres s'adonnent moins à faire mal.

Mais il y a vn Iupiter aux cieux
Qui void les faits humains, & d'autres Dieux,
Pour les venger, encore que lon rie
D *De ce propos par folle moquerie.*

Semblablement au premier liure de la iustice, aiant allegué ces vers ici d'Hesiode,

Au poeme intitulé les œuures.

Saturnien Iupiter irrité
Fait deualer griefue calamité
Du ciel sur eux, la peste & la famine,
Qui tout vn peuple en la terre extermine.

il dit que les Dieux font cela à fin que les meschans estans ainsi punis, les autres auertis par ces exẽples là, s'adonnent moins à faire telles meschancetez. Derechef en son traité de la Iustice aiant dit, que ceux qui tienent que la volupté soit bien, mais non pas la fin des biens, sauuent aucunement & retienent la Iustice: car il „ le met en ces propres termes: A l'auenture qu'en laissant à la volupté qu'elle soit „ bien simplement, mais non pas la fin & la cime des biens, ni du genre des choses

XVI. Ses cõtredits touchant la iustice & la volupté.

choisissables pour l'amour d'elles mesmes, & qui sont hõnestes, nous pourriõs sauuer la iustice par ce moien, en laissant l'honnesteté & la iustice en plus parfait bien que la volupté. Voila ce qu'il dit en ce lieu là de la volupté. Mais en son liure contre Platon, le reprenant de ce qu'il mettoit la santé entre les choses bonnes, il dit que non seulement la iustice, mais aussi la magnanimité, la temperance, & toutes autres vertus se perdent & s'abolissent, si nous tenons que la volupté, ou la santé, ou quelque autre chose, quelle qu'elle soit, se puisse nombrer & mettre entre les biens, si elle n'est honneste. Or quant à ce qu'il faut respondre pour la defense de Platon, nous l'auons escrit ailleurs alencontre de lui: mais en cest endroit la repugnance & contradiction à soy-mesme est toute manifeste, veu qu'en vn lieu il tient que lon peut maintenir & defendre la iustice, en suposant que la volupté soit bien auec l'honnesteté. Et en vn autre lieu il accuse tous ceux qui reputent autre bien que ce qui est honneste, disant que c'est destruire & abolir toutes les vertus. Et à fin qu'il ne laisse aucun moien de sauuer & defendre ses contradictions, escriuant de la iustice alencontre d'Aristote, il escrit qu'il a tort de dire, qu'en suposant que la volupté soit la fin des biens on oste la iustice, & auec la iustice toutes les autres vertus: Car il est bien vray, dit-il, que ceux qui ont ceste opinion là, ostent voirement la iustice, mais il n'y a rien qui empesche que les autres vertus ne puissent demeurer, sinon choisissables pour l'amour d'elles, à tout le moins bonnes & realement vertus. Et puis il les nomme par leurs noms, les vnes apres les autres, & vaut mieux que nous produisions ses propres termes: Encore qu'il semble par ce discours que volupté soit la fin des biens, ce n'est pas à dire pourtant que tout y soit compris dessous: & pourtant faut-il dire, que nulle des vertus n'est à choisir pour l'amour d'elle mesme, ni des vices à fuir, mais qu'il faut referer tout cela à vn but proposé, & cependant rien n'empeschera selon eux, que la force, la prudence, la continence: la patience, & autres semblables vertus, ne soient entre les choses bonnes, & leurs cõtraires entre celles qu'il faut fuir. Qui fut donc iamais plus temeraire en paroles que lui, veu que des deux Princes des Philosophes il impute à l'vn qu'il oste & abolit toute vertu, en ne cõfessant pas que cela seul qui est honneste soit bon: & à l'autre, que suposé que la volupté fust la fin des biens, il n'estime pas que toute vertu se puisse sauuer & defendre, excepté la iustice? car c'est vne merueilleuse licẽce qu'en discourant sus vn mesme suiet & de mesme matiere, ce que lui supose, le reprendre en Aristote, & puis lui mesme le subuertir & destruire en accusant Platon, & toutefois en ses demonstratiõs de la iustice il met expressément, que tout office parfait est action legitime & iuste operation. Or ce qui se fait par cõtinence, par patience, par prudence, ou par vaillance, est office parfait: il s'ensuit donc, qu'il est aussi legitime action. Comment donc ne laisse il la iustice à ceux à qui il laisse la prudence, la continence, la vaillance, attendu que tous les actes qu'ils font selon ces vertus là sont offices parfaits, & par consequent iustes & legitimes operations? PLATON escrit en quelque passage, que l'iniustice est vne corruption de l'ame & seditiõ intestine, laquelle ne perd iamais sa puissance, nõ pas en ceux mesmes qui l'ont dedans eux: car elle fait combatre le meschant alencontre de soy-mesme, elle le choque, le trouble & le trauaille. Chrysippus reprenant cela, dit que c'est mal & faussemẽt parlé de dire, qu'on se peut faire tort & s'outrager soy-mesme, Par ce que tout outrage, dit-il, est contre vn autre: mais puis apres ne se souuenant plus de ce propos, au traité des demonstratiõs de la iustice il dit, que celui qui fait iniustice s'outrage soy mesme, & qu'il s'offense & se fait tort, estant cause à soy-mesme de ce qu'il trãsgresse les loix, en quoy il se griefue & se blesse soy-mesme indignemẽt. Voici ce qu'il dit cõtre Platon, en discourant que l'iniustice ne peut estre contre soy-mesme, ains cõtre autrui: Car pour estre particulierement iniustes, il faut dit-il, qu'il y en ait plusieurs tels qui diẽt choses contraires l'vn à l'autre: & d'ailleurs, le mot d'iniustice se prend ainsi cõme estant

XVII. Ses contredits touchant l'iniustice, en voulãt refuter la definition mise en auãt par les Platoniques.

A entre plusieurs affectionnez de telle sorte les vns enuers les autres, & ne conuient ni
„ ne peut apartenir rien de semblable à vn seul, sinon seulement en ce qu'il se deporte
„ ainsi ou ainsi enuers ses voisins. Au contraire, en ses demonstrations il argumente
„ ainsi pour prouuer que l'iniuste s'outrage & se fait tort à soy-mesme: La loy defend
„ d'estre auteur ni cause de transgresser: or commettre iniustice est transgresser la loy:
„ celui donc qui est cause à soy-mesme de commettre iniustice, transgresse la loy de
„ soy-mesme: & celui qui transgresse la loy contre quelqu'vn, lui fait tort & l'outrage.
„ Celui donc qui outrage & fait tort à qui que ce soit, s'outrage & se fait tort à soy-
„ mesme. Dauantage le peché est vne espece de blesseure & dommage que lon fait: &
„ tout homme qui peche, peche contre soy-mesme: parquoy tout homme qui peche
„ se blesse & s'endommage soy-mesme: & s'il est ainsi, il se fait tort & s'outrage donc
„ soy-mesme. Et puis il argue encore ainsi: Celui qui seuffre estre blessé & offensé par
B vn autre, se blesse & offense quãt & quãt soy-mesme indignement: & cela est outra-
„ ger & faire iniustice: celui donc qui est offensé & reçoit iniure de qui que ce soit, se
fait tort à soy-mesme. Au troisieme liure des exhortations il dit, que la doctrine
des bonnes & mauuaises choses qu'il introduit & qu'il aprouue, est fort acordãte a-
uec la vie humaine, & qu'elle est fort conioincte aux anticipatiõs qui par nature sont
empraintes en nous. Mais au contraire, au premier liure il met, que ceste doctrine
destourne & diuertit l'homme de toutes autres choses, comme n'estant riẽ qui nous
apartiene, ne qui nous aide à acquerir beatitude & felicité souueraine. Voyez donc
cõment il s'accorde auec soy-mesme, quand il afferme que sa doctrine nous diuertit
du viure, de la santé, du repos, & de l'integrité des sens, & qu'il maintient que cela que
nous demandons le plus en nos prieres aux Dieux, ne nous touche & ne nous apar-
tient en rien, & neãtmoins est fort acordant à la vie humaine, & aux communes an-
ticipations de conoissance qui naist auec nous. Mais afin que lon ne puisse aucu-
nement nier qu'il ne se repugne & contredie à soy-mesme, voici qu'il dit au troisie-
C me de la iustice: C'est pourquoy, dit-il, à cause de la transcendente grandeur & beau-
„ té de nos sentences, il semble que ce que nous disons soient choses feintes & con-
„ trouuees à plaisir, outre le pouuoir de l'homme, & par dessus la nature humaine. Est
il possible de confesser plus apertement que lon se cõbat & contredit à soy mesme,
que fait celui-ci, disant, que ses propositions & opinions sont si transcendentes & ex
trauagantes, qu'elles ressemblent à des fables controuuees à plaisir, & qu'elles sont
outre l'hõme & par dessus la nature humaine, & toutefois qu'elles accordent & con-
uienent fort à la vie de l'homme, & qu'elles aprochent fort des communes notions
& anticipations de conoissance nees auecques nous? IL afferme que l'essence XVIII. De l'infelicité: des maux, & des choses indifferentes.
propre de l'infelicité est le vice, asseurant en tous ses liures de philosophie morale &
naturelle, que viure selon le vice, est autant que viure mal-heureusement: mais au
troisieme liure de la nature, aiant dit qu'il est vtile & expedient de viure fol & insen-
D sé, plustost que de ne viure point, encore que lon n'eust aucune esperãce de deuenir
iamais sage, il suioint apres: Car il y a de tels biens aux hommes, que les maux mes-
mes en quelque maniere precedent les choses moiennes. Or qu'il ait escrit, que
rien ne sert ni n'est vtile aux fols, & neantmoins qu'il escriue en cest endroit, qu'il est
expedient de viure voire fol & insensé, ie le laisse passer: mais attendu qu'il appelle
moyennes les choses qui ne sont ni mauuaises ni bonnes, de dire maintenant que
les mauuaises aillent deuant, & valent mieux, c'est autant à dire comme, que les cho-
ses mauuaises valent mieux, & doiuent aller deuant les non mauuaises, & que l'estre
mal-heureux soit plus vtile, que le non estre mal-heureux: & par ainsi il estime donc
plus inutile le non estre mal-heureux: & s'il est plus inutile, il est donc plus dom-
mageable que d'estre mal-heureux. Mais voulant vn peu raboter & polir ceste ra-
„ boteuse fausseté, il suioint touchant les choses mauuaises: Non pas, dit-il, qu'elles
„ aillent deuant, mais c'est la raison auec laquelle il vaut mieux viure, encore que lon

deuſt eſtre fol, que non viure. Premierement donc il appelle mauuaiſtié & vice, les choſes mauuaiſes & qui participent de mauuaiſtié: or mauuaiſtié eſt raiſonnable, ou pour mieux dire eſt raiſon errante: ce n'eſt donc autre choſe viure auec raiſon, eſtans fols, que viure auec mauuaiſtié: & puis viure eſtans fols, eſt autant que viure eſtans malheureux. En quoy donc, & comment eſt-ce que cela precede les choſes moiennes? Car il ne vouloit pas entendre (ce diſent-ils) que l'eſtre bien-heureux precedaſt & allaſt deuant l'eſtre malheureux: ni ne penſa iamais Chryſippus qu'il falluſt compter & mettre entre les choſes bonnes le demeurer en vie, ni entre les mauuaiſes le ſortir de ceſte vie, ains a penſé que c'eſt oiét choſes moiennes de ſoy: au moyen dequoy il eſt quelquefois cõuenable aux heureux de ſortir de ceſte vie, & aux malheureux d'y demeurer. Et quelle contrarieté peut eſtre plus grande que celle ci, quant aux choſes choiſiſſables ou refuſables, que de dire qu'à ceux qui ſont extrememement heureux, pour l'abſence d'vne choſe indifferente, il conuiene s'abſtenir des biens preſens? Et toutefois il eſtime que nulle choſe indifferente n'eſt ni choiſiſſable de ſoy, ni refuſable, ains que cela ſeul ſoit à eſlire, qui eſt bon, & cela ſeul à fuir, qui eſt mauuais: tellement qu'il aduiendra ſelon eux, qu'ils ne dreſſeront les diſcours & conſeils de leurs actions, ni à la pourſuite des choſes qu'il faut eſlire, ni à la fuite de celles qu'il faut fuir, ains qu'ils auront autre but où ils viſeront, & qu'ils viuront & mourront pour choſes qu'ils n'eſliront ni ne fuiront.

XIX. De la difference entre les vertus & les vices, & ſi cela eſt ſenſible.

CHRYSIPPVS aduouë que les choſes bonnes ſont entierement differentes des mauuaiſes, comme auſſi eſt-il neceſſaire, s'il eſt vray que les vnes rendent ceux en qui elles ſont tout auſſi toſt extrememement mal-heureux, & les autres extrememement heureux. Or dit-il au premier liure de la fin des biens, que les choſes bonnes & mauuaiſes ſont ſenſibles, & le dit en ces termes: « Que les choſes bonnes & mauuaiſes ſoient ſenſibles, il eſt force de le dire pour ces raiſons. Car non ſeulement les paſſions auec leurs eſpeces ſont ſenſibles, comme la triſteſſe, la crainte & autres ſemblables: mais encore peut-on ſentir le larrecin, l'adultere & autres ſemblables malefices, & generalement toute folie, couardiſe, & tous autres vices, non ſeulement la ioye, les benefices & plusieurs autres dependences des vertueux offices de la prudence, de la vaillance, & des autres vertus. » Or afin que nous laiſſions ce qu'il y a au demeurant d'abſurdité en ces paroles là, qui eſt-ce qui confeſſera qu'eſtant preſent le bien ſenſible, & aiant vne grande difference auec le mal, il ſoit poſſible de deuenir de meſchant, hõme de bien, & l'ignorer, & ne ſentir pas la vertu preſente, ains eſtimer que le vice y ſoit meſlé? Comment peut-il eſtre que cela ne ſoit treſ-eſtrãge? Car nul ne peut ignorer ni meſcroire qu'il ait toutes les vertus enſemble, ou il faut cõfeſſer qu'il y a bien peu de difference, & bien mal-aiſee à diſcerner entre le vice & la vertu, entre la felicité & l'infelicité, & entre la vie tres-honneſte & la tres-deshonneſte, s'il eſt poſſible que l'on paſſe de l'vne en l'autre ſans s'en aperceuoir.

XX. Du ſage, s'il ſe doit meſler d'afaires, ou non, & les cõtredits de Chryſippus ſur vn tel poinct.

IL a eſcrit vn œuure qu'il a intitulé, Des Vies, diuiſé en quatre liures, au quatrieme deſquels il dit, que le ſage fuit les afaires, & ne ſe meſle que des ſiens, ſans eſtre curieux de ceux d'autrui. Ses termes propres ſont tels: « I'eſtime quant à moy, que l'homme prudent fuit les afaires, s'entremet de peu, & ne ſe meſle que des ſiens: car cela eſt propre aux gens d'honneur de ſe meſler de leurs afaires ſimplement, & d'entreprendre peu. » Il dit auſſi preſque le ſemblable au liure intitulé, Des choſes choiſiſſables & eligibles pour l'amour de ſoy, en ces propres termes: « Car à la verité, dit-il, il ſemble que la vie repoſee ſoit hors de peril & en ſeureté, ce que le vulgaire ne peut pas bien comprendre. » En quoy premierement il eſt tout manifeſte, qu'il aproche bien pres de l'erreur d'Epicurus, qui oſte de ce monde le gouuernement de la prouidence diuine, pource qu'il veut que Dieu demeure en repos, oiſif, ſans ſe meſler de rien. Mais Chryſippus lui-meſme au premier liure des vies dit, que le ſage volontiers receura vn Royaume, & en fera ſon profit, & s'il ne peut regner lui-meſme, au moins il hantera auec le Roy, ita quand

A & lui à la guerre, estât tel comme estoit le Roy Hidanthyrsus de Scythie, ou Leucon le Roy de Pont. I'allegueray encores ses mesmes paroles, afin que nous voions, si cóme de la plus haute & de la plus basse corde il se fait vne consonâce & accord de l'octaue, aussi s'accorde de la vie d'vn hôme qui choisit de viure à repos sans rien faire, ou qui s'entremet de biẽ peu d'afaires, & puis apres s'en va auec les Scythes à la chasse à cheual, & prẽd en main les afaires du Roy du Bosphore, pour la moindre necessité qui se puisse presenter. Car quant à ce poinct, dit-il, que le sage ira à la guerre auec les Princes, viura & conuersera auec eux, nous le cósidererons incontinent apres ceci, ce que quelques vns ne soupçonnent pas, à cause qu'il y a de presque semblables discours, & nous leur laissons à cause de pareilles raisons. Puis vn peu apres: & non seulement auec ceux qui ont penetré bien auant en la discipline de vertu, & qui ont esté bien conditionnez, comme Hidanthyrsus & Leucon. Il y en a qui reprenent Callisthenes, de ce qu'il passa la mer pour aller trouuer Alexandre en son camp, sous B esperance de faire rebastir la ville d'Olynthe, comme Aristote auoit fait restablir celle de Stagira, & louënt grandement Ephorus, Xenocrates & Menedemus, de ce que ils refuserent Alexandre. Mais Chrysippus nous pousse son sage, la teste la premiere, pour gaigner & faire son profit, iusques à la ville de Pâticapæum, & iusques aux deserts de la Scythie: & que ce soit pour y gaigner & y faire son profit, il l'a monstré au parauât, suposant qu'il y a trois principaux moiẽs, par lesquels le sage peut pratiquer & gaigner. Le premier, c'est par les biẽ-faits des Roys: le second de ses amis: le troisieme, d'enseigner les lettres. Et toutefois en plusieurs lieux il nous rompt la teste à force de louër ces vers du poete Euripides,

XXI. *Si le sage doit aimer le gain ou non.*

Que faut-il plus à l'homme transitoire,
Que pain & eau, pour manger & pour boire?

Mais aux liures de la Nature il dit, que le sage, quand bien il auroit perdu de tresgrandes C des facultez & richesses, estimera auoir perdu seulement autant que vaut vne drachme d'argent: & l'ayant là ainsi esleué & enflé, au contraire ici il le rauallè & abaisse, iusques à en faire vn mercenaire & vn maistre d'eschole. Car il veut qu'il puisse demander & exiger son salaire, voire & prendre argent auec la main, tout au commencement de l'aprentissage, & quelquefois aussi apres que le temps prefix à son disciple sera passé: ce qui, dit-il, est plus honneste, mais l'autre est le plus seur, de se faire payer auant la main, estant l'autre façon de dilayer & atendre suiette à receuoir beaucoup d'iniures & de pertes: & le dit en ces propres termes: Les bien auisez, dit-il, exigent de leurs auditeurs leur escholage, non pas tous d'vne mesme sorte, ains diuersement selon que l'oportunité se presente, & ne leur promettent pas de les rendre sages, & ce dedans vn an, mais bien promettent ils qu'ils le feront en tant qu'il sera en eux, & dedans le temps qui sera dit & accordé entre eux. Et vn peu plus auant parlant de son sage, Il saura, dit-il, le temps oportun de demander son salaire, à sauoir s'il vaudra mieux l'exiger incontinent à l'entree de son escholier, comme la plus part le font: ou bien, s'il leur faudra bailler vn terme prefix, estant D ceste façon bien suiette à receuoir dommage & perte, combien qu'elle semble estre plus ciuile & plus honneste. Et comment sera donc maintenant le sage mespriseur d'argent s'il est ainsi qu'il contracte à pris fait pour liurer la vertu, & encore qu'il ne la liure pas, qu'il en exige son salaire, comme aiant fait tout ce qui estoit en lui, & ce que requeroit son office? Ou comment sera-il plus grand que de pouuoir endurer aucune perte ou dommage, s'il est ainsi qu'auec si grande solicitude il se tiene sur ses gardes, que lon ne lui face tort ou dommage au payement de son salaire? Car nul ne reçoit tort à qui on ne fait point de dommage. Et pourtant combien qu'ailleurs il eust maintenu que le sage ne pouuoit receuoir tort, toutefois en ce lieu là il dit, que ceste façon est suiette à receuoir perte & dommage. Et en son liure de la Republique, aiant dit que les citoiens ne feront rien pour volupté, ni ne pre-

XXII. *De la volupté & du plaisir: & des ouurages*

de nature, que Chrysippus approuue & condamne.

pareront rien, louant grandement Euripides de ce qu'il a dit en ces vers, E

Que faut-il plus à l'homme transitoire,
Que pain & eau, pour manger & pour boire?

vn peu plus auant il louë Diogenes, de ce que publiquement il abusoit de sa nature, disant aux assistans, A la mienne volonté que ie peusse ainsi chasser la faim de mon « ventre. Quel propos donc y a il en mesmes liures de louer celui qui chasse toute vo- « lupté, & celui qui pour volupté fait à la veuë de tout le monde vne si meschante & si vilaine chose? En ses liures de la nature aiant escrit que la nature a produit beaucoup d'animaux pour la beauté seulement, prenant plaisir à faire de belles creatures, & s'esiouissant en la diuersité, & aiant dauantage adiousté vn fort estrange propos, que le Paon auoit esté produit par la nature pour sa queuë, à cause de la beauté d'icelle. Au contraire en ses liures de la Republique il reprend fort asprement ceux qui nourrissent des Paons & des Rossignols, comme voulans faire des loix cõtraires au souuerain legislateur du monde, en se moquant de la nature qui prend F plaisir à produire de tels animaux, ausquels le sage ne donne point de lieu ni de place en sa republique. Car comment ne trouueroit-on estrange & hors de toute raison, de reprendre ceux qui nourrissent les animaux, pour la creation & production desquels ils louënt hautement la prouidence diuine? Aiant dit en son cinquieme liure de la nature, que les pulces nous esueillent vtilement, & que les souris nous auertissent aussi de prendre bien garde là où nous mettons chasque chose, & qu'il est vray-semblable que la nature prend plaisir à produire de belles creatures, & qu'elle s'esiouit en la diuersité: il dit encore ces propres mots, Cela peut bien eui- « demment aparoir en la queuë du Paon: car elle monstre là que cest animal a esté pro- « duit pour sa queuë, & non pas au rebours: ne plus ne moins qu'apres que le masle a « esté creé, la femelle est venue apres. Et en son liure du gouuernement de la chose pu- « blique, aiant dit que nous sommes prests de faire peindre mesmes iusques aux lieux G où lon fait pourrir le fumier, vn peu apres il dit qu'il y en a qui embellissent leurs terres labourables de vignes sur les arbres plantez à la ligne, & de meurthes mesmes, & qui nourrissent des paons, des pigeons, & des perdris, afin d'auoir le plaisir de les ouir jergonner, & des rossignols aussi. Mais ie lui demanderois volontiers, que c'est qu'il sent & qu'il pense des abeilles & du miel. Car il estoit consequent à celui qui auoit dit que les pulces estoiẽt creees vtilemẽt, de dire que les abeilles estoient creees inutilement: & s'il leur donne lieu & place en sa chose publique, pourquoy est-ce qu'il defend à ses citoiens les choses qui resiouissent l'ouyë: bref tout ainsi que celuy seroit impertinent qui reprendroit les conuiez au festin, qui mangeroyent des cõfitures & de la pastisserie, beuroient de bon vin, & mangeroient des delicates viandes, & cependant louëroit celui qui les auroit conuiez à ces delices là, & qui les leur auroit preparees: aussi est hors de toute raison celui, qui louë la prouidence diuine de ce qu'elle a produit des delicieux poissons, des oyseaux, du miel, & du bon vin, & reprend ceux qui ne reiettent point tout cela, & qui ne se contentẽt pas de pain & d'eau H pour manger & pour boire, choses qui nous sont tousiours à la main, & qui suffisent pour nostre nourriture: celui-là ne se soucie point de se contredire à soy-mesme, & de tenir des propos tout contraires. QVI plus est, en son traité des exhortations aiant dit, que c'est sans raison que lon a blasmé & diffamé l'auoir afaire auec ses meres, filles & sœurs, & de manger de quelque sorte de viande, ou bien d'aller au sortir « d'auec vne femme, ou d'vn mortuaire, à vn sacrifice: Car il faut, dit-il en cela, regar- « der les bestes brutes, & par les exemples de ce qu'elles font, conclurre & colliger qu'il « n'y a rien de tout cela qui soit importun ou contre la nature, car on peut bien op- « portunément alleguer cela, & comparer l'vsage des autres animaux, pour monstrer « que ni pour assembler, ni pour engendrer, ni pour mourir es temples, il n'y a « rien qui puisse souiller ni contaminer la diuinité. Et au contraire, au cinquieme

XXIII. A sauoir s'il faut ensuiure les bestes brutes, & cõment Chrysippus se contredit en cest endroit.

A liure de la nature il dit, que le poete Hesiode nous admonneste bien & honnestemét de ne pisser point dedans les fontaines, ni dedans les riuieres, mais encore plus raisonnable est-il, s'abstenir de pisser contre vn autel, ou contre l'image & statue d'vn Dieu, & qu'il ne fait rien de dire, que les chiens, les asnes, & les petis enfans le font bien, qui n'ont point de discretion ni de consideration de telles choses. Il n'y a donc point de propos de dire là, qu'il soit oportun de considerer les exemples des bestes brutes : & ici qu'il soit hors de toute raison. Il y a des philosophes qui imaginent vn mouuement accessoire de dehors en la partie principale de l'ame, pour bailler solution aux inclinations, quand il semble que lon est contraint & forcé à quelque chose par des causes exterieures. Ce mouuement aparoit principalement es choses ambigues: car quand de deux choses egales en puissance, & du tout en tout semblables, il est force d'en choisir l'vne, n'y aiant cause aucune qui nous incline plustost en l'vne qu'en l'autre, d'autant qu'elle n'est en rien meilleure que l'autre, B ceste puissance accessoire venant d'ailleurs, & saisissant l'inclination de l'ame, decide toute ceste doute. Contre ces philosophes là Chrysippus discourant comme forçans la nature en mettant aucun effect sans cause, entre plusieurs exemples allegue l'osselet, & la balance, & plusieurs telles autres choses qui ne peuuent pas tomber ni pancher tantost en vn costé, & tantost en vn autre, sans quelque cause & quelque difference qui soit en eux entierement, ou qui leur auiene d'ailleurs, par ce qu'ils tienét, que ce qui est sans cause ne peut estre nullement, ne ce qui est fortuit, mais qu'en ces mouuemens accessoires, qu'ils suposent, il y a quelques causes latentes qui secrettemét esmeuuent & induisent nostre iustice & nostre inclination en l'vne des parties. Cela est l'vn des propos que plus souuent & plus notoirement il repete: mais ce que lui-mesme dit apres tout au contraire, dautant qu'il n'est pas exposé en veuë à tout le monde, ie l'allegueray aux mesmes paroles dont il vse. Car en son C traité de l'office de iuger, suposant deux coureurs qui arriuent au bout de la carriere tout l'vn quand & l'autre, il demande que c'est que doit faire le iuge en ce cas là, à sauoir, s'il lui est loisible d'attribuer auquel qu'il lui plaira des deux le rameau de palme, suposé encore qu'ils luy soyent tous deux si familiers, qu'il soit plustost pour leur gratifier du sien, que de leur oster ce qui seroit à eux, ou si la palme estant commune à tous deux, il lui sera loisible d'incliner fortuitement à l'vn ou à l'autre, comme s'ils eussent tiré au sort, ie di, incliner fortuitement, comme quand lon nous presente deux drachmes semblables au demeurant, nous enclinons plus en celle que nous prenons. Et au sixieme des offices aiant dit, qu'il y a certaines choses qui ne meritent pas que lon s'y arreste beaucoup, ni que lon les considere de bien pres, il estime qu'il faut en telles choses donner le chois à la fortuite inclination de la pensee, ne plus ne moins qu'à l'auenture du sort: comme pour exemple, s'il est question d'esprouuer ces deux drachmes qui serót presentees, les vns pourront dire, celle là, les autres celle ci est la bonne: mais pource qu'il en faut prendre l'vne des deux, D alors sans s'arrester à en faire plus grand examen, nous prédrons la premiere venue, „ Et en vn autre lieu il dit: mettant cela à l'auenture du sort, nous prendrons quelque „ fois la pire. En ces passages là, la fortuite inclination de la pensee à la premiere venue, & le commettre à l'auenture du sort, n'est autre chose sinon introduire vn chois des choses indifferentes, sans aucune cause. Au troisieme, aiant dit de la Dialectique, que Platon & Aristote auoient fort trauaillé apres, & leurs disciples & sectateurs aussi, iusques à Polemon & à Straton, & principalement Socrates, & aiant encore adiousté à cela, que lon pourroit vouloir faillir auec de tels & si grands per- „ sonnages, il suiuoit puis apres de mot à mot, S'ils n'en eussent dit-il, parlé qu'en „ passant par dessus, on se fust à l'auenture peu moquer de ce lieu là, mais en ayant „ traité si diligemment & si serieusement, comme de l'vne des plus grandes & plus ne- „ cessaires facultez, il n'est pas vray-semblable qu'ils aient si lourdement failli, estans

Au poeme intitulé les œuures.

XXIIII. *Du mouuement de dehors en la partie principale de l'ame, lequel decide le doute du choix de deux choses esgales.*

XXV. *De la dialectique, & l'impertinence de Chrysippus qui reprend ordinairement Platon & autres, lesquels il confesse auoir esté excellens Dialecticiens.*

en toute philosophie tels que nous les presumons. Cõment donc, lui pourroit quel- E
qu'vn repliquer, ne cesseras-tu iamais de cõbatre de tels & si grands personnages, &
de les cõuaincre, comme tu pẽses, d'auoir erré? Car il n'est pas vray-semblable qu'ils
aient escrit diligemment & soigneusemẽt de la Dialectique, & que des principes de
la fin des biens, de la Iustice & des Dieux, ils n'aient escrit qu'en iouant, & par manie
re d'acquit, encore mesmement que tu appelles leurs traitez & discours aueugles, re-
pugnans à soy-mesme, & contenans innumerables fautes & erreurs. En quelque au-
XXVI. De la malignité. tre passage il nie que le vice de ἐπιχαιρεκακία, c'est à dire, la ioye de voir mal auenir à au-
trui, soit en estre, & qu'elle ait reale subsistance, pourautant, dit-il, que iamais hom-
me de biẽ ne s'esiouit de voir mal auenir à vn autre. Mais en son second liure du biẽ,
declarant que c'est qu'enuie, c'est à sauoir douleur du bien d'autrui : pour ce que les
hommes, dit-il, veulent raualler leurs voisins, afin qu'eux aient le dessus: il y adiou-
ste puis apres, la ioye du mal d'autrui, en disant: A celle là est contigue la ioye du
mal d'autrui, par ce que les hommes cerchent à rabatre leurs voisins pour causes sem- F
blables, mais quand ils sont destournez en d'autres mouuemens naturels, il s'engen-
dre la misericorde. Il apert par là, qu'il met la ioye du mal d'autrui, comme chose
subsistante, aussi bien que l'enuie & la misericorde : laquelle toutefois il dit ailleurs
n'estre aucunement subsistante, comme ni la haine des meschans, ni la cupidite de
gain deshoneste. AIANT dit en plusieurs lieux, que pour estre plus long temps
XXVII. De la felicité trãsitoire & de peu de duree. heureux les hommes n'en sont pas plus heureux, que ceux qui participent de la bea-
titude en vn moment de temps: en plusieurs autres lieux au contraire il dit, qu'il n'en
faut pas seulement estendre le doigt pour vne prudence qui ne dure qu'vn moment
de temps, ne plus ne moins qu'vn esclair qui passe volant. Mais il suffira d'alleguer
les propres mots qu'il a escrits en son sixieme liure des questions morales, touchant
ceste matiere. Car aiant dit que ni tout bien ne tombe egalement en ioye, ni tout
vertueux office en vanterie, il suioint puis apres ces paroles: Car s'il ne doit auoir
la prudence que pour vn moment de temps, ou pour le dernier iour de sa vie, il n'en G
conuient pas seulement estendre le doigt, pour vne telle prudence combien que
pour estre plus long temps heureux les hommes n'en soient pas plus heureux, ni la
beatitude eternelle ne soit pas plus souhaitable, ni plus desirable que c'elle d'vn mo-
ment d'heure. Or s'il estimoit que la prudence fust vn bien produisant la beatitu-
de, comme fait Epicurus, on ne reprendroit seulement que la nouueauté & fausse-
té estrange d'vne telle sentence. Mais puis que la prudence n'est point autre chose
que la beatitude par soy, ains est la beatitude mesme, comment est-ce que cela ne
se contredit & repugne, de dire que egalement soit eligible & desirable la beatitu-
de d'vn moment d'heure, que celle d'vne eternité, & que la beatitude d'vn moment
ne soit d'aucune valeur? IL dit que les vertus s'entresuiuent l'vne l'autre, non seu-
XXVIII. De l'entresuite & vnion des vertus. lement en ce que qui en a l'vne, a toutes les autres, mais aussi en ce que qui ouure se-
lon l'vne, ouure quand & quand selon toutes les autres, & tienent qu'vn homme H
n'est point parfait qui n'a toutes les vertus. Mais toutefois au sixieme liure des que-
stions morales il dit, que ni l'homme de bien ne fait pas tousiours vaillamment, ni
le meschant laschement: pour ce qu'il faut que l'vn, lui estans certains obiects pre-
sentez, perseuere en ses iugemens, & que l'autre s'en departe: & est aussi croyable,
que ni le meschant ne paillarde pas tousiours. Or si faire vaillamment est vser de
vaillance, & faire laschement vser de lascheté, ils disent choses contraires, quand ils
afferment que le meschant ouurant selon vn vice, ouure selon tous ensemble, &
XXIX. De la Rhetorique. que le vaillant n'vse pas tousiours de vaillance, ni le lasche de lascheté. IL definit
la Rhetorique estre l'art touchant l'ornement & ordre de l'oraison prononcee: da-
uantage il a ainsi escrit au premier liure: Et ne faut pas, à mon auis, auoir seulement
soin d'vn honneste & simple ornement en ses paroles, ains faut aussi auoir cure des
propres gestes, des pauses & stations conuenables de la voix & composition du
visage

A visages & des mains. Et estant ainsi curieux & exquis en cest endroit, au contraire „ en ce mesme liure aiant parlé de la collision des voyelles : Non seulement, dit-il, il „ faut negliger cela, & penser à ce qui est plus grand, & de plus d'importance, ains faut „ laisser passer certaines obscuritez, & certaines defectuositez, voire iusques à des in- „ congruitez, dont plusieurs autres auroient honte. Or de permettre quelquefois d'estre curieux à bien disposer par ordre son langage, iusques à auoir honneste contenance & en son visage, & en ses mains, & vne autre fois ne se soucier point d'aucune defectuosité en son langage ni d'aucune obscurité, voire n'auoir point de honte de commettre de grosses incongruitez, cela est fait en homme qui dit à la volee tout ce qui lui vient en la bouche. ET en ses positions naturelles touchant ce qui a besoin d'estre veu à l'œil, & d'experience, aiant au parauant commandé d'y aller reseruement, & y estre bien retenu, il dit: Par ainsi nous ne cuiderons pas, comme a fait Platon, que la nourriture liquide, c'est à dire le boire, aille aux poulmons, & B la seche en l'estomach, ni ne tomberons pas en autres erreurs semblables à celui là, „ Quant à moy, i'estime que reprendre les autres, & puis tomber en l'erreur que lon a „ repris es autres, c'est la plus grande repugnance & contrarieté qui sauroit estre, & la „ plus laide faute. Mais lui-mesme dit que les connexions qui se font par dix dignitez, c'est à dire dix propositions affirmatiues, excedent en multitude vn million, ne aiant pas ni par lui-mesme assez diligemment enquis & recerché cela, ni par hommes exercitez en tel art, bien entendu la verité. Et toutefois Platon a les plus excellents & plus renommez medecins pour tesmoins, Hippocrates, Philistion, Dioxippus disciple d'Hippocrates, & entre les poëtes, Euripides, Alceus, Eupolis, Eratosthenes, qui tous disent que le boire passe par les poulmons. Mais tous les sauans en Arithmetique, & exercitez en la science des nombres, reprenent Chrysippus, entre lesquels est Hipparchus, monstrant & prouuant qu'il y a en son dire vn tresgrãd erreur de calcul, s'il est vray que l'affirmatiue fait de connexions de ces dix dignitez C iusques à cent trois mille quarãte & neuf: & la negatiue, trois cens dix mille neuf cẽs cinquante & deux. QVELQVES vns des anciens ont dit, qu'il estoit auenu à Zenon, comme à celui qui auoit du vin s'aigrissant, qu'il ne le pouuoit vendre ne pour vinaigre, ne pour vin: car de son preallable, qu'ils appellent, il ne le pouuoit exposer en vente, ni comme pour bon, ni comme pour indifferent. Mais Chrysippus a rendu l'affaire encore de plus malaisee deffaire, car en quelques endroits il dit, que ceux là sont furieux qui n'estiment rien & ne font compte des biens, de la santé & integrité du corps, & qui ne mettent peine de les auoir: & alleguant ces vers d'Hesiode,

Race des Dieux gentil Perses, trauaille,

Il dit que ce seroit vne fureur que de dire,

Gentil Perses, garde de trauailler.

Et en son traité des vies il escrit, que le sage fera la cour aux Roys pour faire ses be- D songnes, & enseignera les lettres pour de l'argent, prenant des vns de ses disciples de l'argent d'auance, & faisant marché auec les autres. Et au septieme liure des Offices il dit dauantage qu'il fera trois fois la culbute prouueu qu'on lui baille vn talent. Et au premier liure des biens, il permet aucunement & concede à qui le voudra, d'appeller les choses preallables biens, & les contraires maux, en ces propres ter- „ mes: Si quelqu'vn veut suiuant ces permutations là, appeller l'vn bien à soy: & l'au- „ tre mal, prouueu qu'il vise aux choses, & ne vague point temerairement, & qu'il ne „ faille point en l'intelligence des choses signifiees, au demeurant qu'il s'accommode „ à l'vsage & coustume de la denomination. Ainsi aiant aproché le preallable du bien si pres en ce passage là, & l'aiant meslé encore, au cõtraire en autres lieux il dit, que rien de tout cela ne nous apartient, ains que la raison nous retire & destourne de toutes telles choses, car il a ainsi escrit cela au premier liure de l'exhortation. Et

XXX. Des choses qui ont besoin d'experience & d'estre veues à l'œil: item des poulmons.

XXXI. Des principaux biens, & du preallable de Zenon.

au troisieme de la nature il dit, qu'il y en a qui benissent & reputent heureux & glorieux les Roys & les riches, qui est autant comme si on les benissoit & reputoit heureux, pour ce qu'ils auroient des bassins à retrait & des passemens d'or: mais qu'à l'homme de bien autát lui est perdre toutes ses facultez, comme s'il ne perdoit qu'vne drachme, & l'estre malade autant que de choper vn petit. Et pourtant a il rempli de telles contrarietez, non seulement la vertu, mais aussi la prouidence: car la vertu se trouuera extremement mechanique & folle, de s'occuper à choses si viles & de si peu de pris, commandant au sage de nauiguer pour icelles gaigner, iusques au pays du Bosphore, & de sauter & culbuter. Et Iupiter est digne de mocquerie, prenant plaisir à s'ouïr appeller Ctesius, qui signifie donnant des possessions: & Epicarpius, superintendant des fruits: & Charidotes, donateur de ioye, pour autant qu'il donne aux mauuais & aux meschans des bassins à retrait & des passements d'or, & aux bons choses valans vne drachme, quand ils deuienent riches par la prouidence de Iupiter. Apollo est encore plus digne de moquerie, s'il est ainsi qu'il s'amuse à rendre responses & oracles touchant des bassins à retrait & des franges d'or, & du chopement des pieds. Mais encore rendent-ils ceste contrarieté plus euidente & plus manifeste par la demonstration: car ce dequoy lon peut, ce disent-ils, & bien & mal vser, n'est ni bien ni mal, ni bon ni mauuais. Or tous les fols vsent mal de la richesse, de la santé, & de la force du corps, parquoy nulle de ces choses ne se pourra dire bonne: Si doncques Dieu ne donne pas la vertu aux hommes, ains ce qui est honneste s'acquiert, & il donne la richesse, la santé sans la vertu, & à ceux qui en doiuent non bien vser, mais mal, c'est à dire inutilement, honteusement & pernicieusement: & toutefois si les Dieux peuuent bailler la vertu & ils ne la baillent, ils ne sont pas bons: & s'ils ne les peuuent rendre bons, aussi ne leur peuuent ils donc aider: atendu qu'il n'y a rien hors cela qui soit bon ni vtile. Car de dire que les Dieux iugent par vertu & par force ceux qui sont autrement bons que par eux, cela n'est rien dit: car aussi bien les bons iugent les mauuais par vertu & par force, tellement qu'ils n'en aident point plus les hommes qu'ils n'en sont aidez par les hommes. TOVTEFOIS Chrysippus ne iuge bon ni lui, ni aucun de ses familiers, ou de ses precepteurs. Que pensez vous donc qu'ils sentent des autres, sinon ce que eux-mesmes disent, qu'ils sont tous furieux, fols & insensez, qu'ils sont mescreás, violateurs des loix, qu'ils sont au plus haut & dernier degré de misere & d'infelicité? Et puis ils tienent, que nous estans si mal-heureux & si miserables, sommes gouuernez par la prouidence diuine. Or si les Dieux se changeans nous vouloient offenser, affliger, & tourmenter & debriser, ils ne nous pourroient pas mettre en pire estat que nous sommes maintenant, selon que Chrysippus prononce, ni ne pourroit pas estre la vie de l'homme ne pire ne plus malheureuse qu'elle est, tellement que si elle auoit langue & voix pour parler, elle diroit les paroles de Hercules,

XXXII. De la prend'hōmie des Stoiques, & de la prouidēce diuine, mal entendues & mal expliquees par Chrysippus, & par Plutarque.

Plein suis de maux, plus n'en pourrois auoir.

Quelles sentences & affirmations pourroit-on donc trouuer plus contraires & plus repugnantes l'vne à l'autre, que celles de Chrysippus touchát les Dieux & touchant les hommes, quand il dit que les vns, à sauoir les Dieux, prouuoyent le mieux qu'ils peuuent, & les hommes sont le pis qu'ils sauroient estre? Il y a des Pythagoriens qui le reprenent de ce qu'il dit au traité de la Iustice, touchant les Coqs, à sauoir qu'ils ont esté vtilement procreez: Car dit-il, ils nous esueillent pour trauailler, ils amassent & deuorent les scorpions, & nous animent aux combats, nous imprimans vne enuie & ialousie de combatre vaillamment: & toutefois il nous les faut manger, de peur qu'il ne naisse plus grand nombre de poullets qu'il n'en seroit de besoin. Et se moque tant de ceux qui le reprenent de telles sentences, qu'il escrit ainsi au troisieme liure des Dieux, touchant Iupiter sauueur, createur, pere

A pere de iustice, de loy & de paix : Et comme les villes & citez quand elles sont trop pleines de peuple, en ostent ou enuoyent des colonies au loin, & commencent des guerres contre quelques vns: aussi Dieu enuoye les cōmencemēs de quelque mortalité, & cite pour tesmoin Euripides, & les autres qui disent que la guerre de Troye fut enuoyee par les Dieux pour espuiser la trop grande multitude du peuple.

XXXIII. Des miseres & calamitez des hommes.

Or quant aux autres toutes euidentes faussetez, ie les laisse : car ie n'ay pas proposé de recercher tout ce qu'ils ont mal dit, mais seulement ce qu'ils on dit en contredisant à eux mesmes. Considerez comment il donne à Dieu tousiours les plus beaux noms, & les plus humaines appellations du monde, & au contraire les effects sauuages, cruels, barbares & Galatiques: car ces grandes mortalitez & pertes d'hommes ne ressemblent point proprement aux colonies que les citez enuoyent dehors, comme celle qu'amena la guerre de Troye, ou celle des Medes, ou la Peloponesiaque, si ce n'est que ces gens ci sachent qu'il y a quelque ville qui se fonde & se peu-
B ple dessous la terre aux enfers. Mais Chrysippus fait Dieu semblable à Deiotarus, le Roy de Galatie, lequel aiant plusieurs enfans, & voulant laisser son estat & Royaume à l'vn d'iceux seul, il tua lui mesme tous les autres, comme s'il eust coupé & taillé les branches d'vn sep de vigne, afin que celle qui demeure en deuiene plus grande & plus forte, combien que le vigneron le face lors que les branches sont encores petis & foibles. Et nous quand les petis chiens sont encore si ieunes qu'ils ne voyent goutte, pour espargner la chienne nous lui en ostons plusieurs : là où Iupiter ne laisse pas tellement croistre & venir en aage parfait les hommes, ains lui-mesme les faisant naistre, & leur donnant croissance les tourmente puis apres en leur preparant occasions de corruptiō & de mort, là où il faloit plustost ne leur dōner point de causes & de principes de naissance : mais cela est moindre, & ceci que ie diray maintenant est bien plus grief: car il ne sourd guerre aucune aux hommes sans quelque vice, ains est cause de l'vne la volupté, de l'autre l'auarice, de l'autre l'ā-
C bition & la cupidité de dominer.

XXXIIII. A sauoir si Dieu est auteur des maux & confusions qui sōt au mōde: question tresmal entendue des philosophes payens, specialement des Stoiques.

Par quoy si Dieu forge les guerres, par consequence aussi produit il donc les vices, en irritant & tordant les hōmes, combien que lui mesme en son traité de Iuger, & encore en son second liure des Dieux, escriue, „ Qu'il n'est pas raisonnable de soustenir, que Dieu soit cause de chose aucune deshō„ neste : car tout ainsi comme les loix ne sont iamais cause de violer les droits, aussi „ n'est iamais Dieu cause d'aucune impieté. Aussi n'est il pas vray-semblable qu'ils soient cause aux hommes de commettre aucune deshonnesteté. Et que peut il estre plus deshōneste que de procurer les vns aux autres perdition & ruine, dont Chrysippus dit que Dieu leur suggere les commencemens? Voire-mais, dira quelqu'vn, au contraire il louë Euripides de ce qu'il dit,

Si les Dieux font rien qui soit vicieux,
Certainement ils ne sont donc pas Dieux. Et ailleurs,
Accuser Dieu est chose bien facile.

D comme si nous faisions autre chose maintenant que d'exposer ses paroles & sentences contraires les vnes aux autres : toutefois ce propos loue maintenant, se peut alleguer non vne, ni deux, ni trois fois, mais innumerables, contre Chrysippus: car premierement en son traité de la Nature, aiant acomparé l'eternité du mouuement à vn breuuage composé de toutes sortes d'herbes, qui brasle & tourne toutes les cho„ ses qui naissent, les vnes d'vne sorte, les autres d'vne autre, il dit ainsi: Comme ainsi „ soit que le gouuernemēt & l'administratiō de l'vniuers procede & aille en ceste sor„ te, il est necessaire que nous soiōs disposez en la maniere que nous le sommes, com„ ment que ce soit que nous le soiōs, soit que nous soions malades contre nostre pro„ pre nature, soit que nous soions mutilez & estropiez, ou que nous soions Grāmai„ riens ou Musiciens. Et derechef vn peu apres, Selon ceste raison nous en dirons au„ tant de nostre vertu ou vice, & generalement de la science ou ignorance des arts,

comme i'ay dit. Et vn peu apres ostant toute doute & ambiguité : Car il n'y a rien E de particulier, iusques aux moindres choses, qui puisse autremét auenir que selon la « commune nature, & selon la raison d'icelle. Or que la nature commune & la rai- « son d'icelle soit la destinee, la prouidence diuine, & Iupiter, il n'est pas iusques aux « Antipodes qui ne le sachent : car ils n'ont autre propos en la bouche que celui la, & « disent qu'Homere a fort bien dit, «

Au commencement du 3. liure de l'Iliade.

De Iupiter le vouloir se faisoit. «

referant cela à la destinee & a la nature de l'vniuers, par laquelle toutes choses se re- « gissent. Cõment est il maintenant possible que ces deux positions subsistent ensem- « ble, que Dieu ne soit point cause d'aucune chose deshonneste, & qu'il n'y ait rien, iusques aux moindres choses, qui se face, sinon par la commune nature & selon la raison d'icelle ? car entre toutes les choses qui se font, sont certes aussi les deshonnestes. Et toutefois Epicurus se tourne & vire de tous costez, & va imaginát toutes les subtilitez qu'il lui est possible, pour tascher à deslier & deliurer le franc arbitre de ce F mouuement eternel: de peur de laisser le vice sans iuste reprehension. Mais cestui-ci lui donne vne licence tout arriere-ouuerte, de dire que non seulement il se commet par necessité de la destinee, mais aussi par la raison de Dieu, & selon la nature & la meilleure qui soit : encore y void-on cela de mot à mot, car la commune nature s'estendant à toute cause, il faudra que tout ce qui se fait, comment qu'il se face, & en quelque partie que ce soit, se face selon ceste commune nature, & selon la raison d'icelle, par suite de consequence, sans empeschement, par ce qu'il n'y a rien au dehors qui mette empeschement à son administration, & qu'il n'y a partie qui se meuue, ne qui soit autrement habituee que selon la nature commune. Mais quelles sont les habitudes, & quels les mouuemẽs des parties ? Il est certain que les habitudes sont les vices, & les maladies, comme l'auarice, la luxure, l'ambition, la couardise, l'iniustice : & les mouuemens sont les actes qui en procedent, comme les adulteres, les larcins, les trahisons, les homicides, les parricides. Chrysippus estime qu'il n'y a G rien de tout cela ne petit ne grand qui se face outre la raison de Iupiter, & contre la loy, la iustice & la prouidéce, de maniere que violer les loix n'est point cótre la loy, ni outrager autrui n'est point faire contre iustice, ni faire mal cótre la prouidence. Et toutefois il tient que Dieu punit le vice, & qu'il fait beaucoup de choses pour punition des meschans : comme au second liure des Dieux, Aucunefois (dit-il) il auiét « des choses inutiles aux bons, non comme aux mauuais par punition, ains par vne au- « tre prouidence, comme il auient es villes & citez. Et derechef en ces mots, Premie- « rement il faut entendre les maux, comme nous auons dit parauát, & puis qu'ils sont « distribuez selon la raison de Iupiter, ou par punitió, ou par vne autre œconomie & « disposition de l'vniuers. Or est cela fort dur à digerer, que le vice soit par la disposi « tion & raison de Dieu, & neátmoins qu'il le punisse: mais il roidit encore dauantage sa contradiction, au second de la Nature, escriuant ainsi : Mais le vice, quant aux « grãds & griefs accidens a vne particuliere raison : car il se fait par la commune raison H de la nature: & afin que ie le die ainsi, il se fait non inutilement, eu esgard à l'vniuer- « sel, car autrement les biens ne seroient point. Et puis il va reprenant ceux qui egale- « ment disputent & discourent en vne & en l'autre partie, lui qui pour enuie qu'il a de dire tousiours & en toutes choses quelque nouueauté & singularité exquise par dessus tous les autres, il dit que ce n'est point inutilemét qu'il y a des coupeurs de bourses, des calomniateurs, des luxurieux, & que ce n'est point inutilement qu'il y a des personnes inutiles & dommageables, mal heureuses: & s'il est ainsi, quel est Iupiter? I'entens celui de Chrysippus, s'il punit vne chose, qui n'est ni de soy-mesme, ni inutilement: car le vice, selon l'opinion de Chrysippus, seroit totalement irreprehensible, & à l'opposite Iupiter lui-mesme seroit à reprendre, s'il fait le vice estát inutile, & s'il le punit l'aiant fait non inutilement. Et derechef au premier liure de la iusti-

ce,

A ce, aiant dit des Dieux qu'ils s'opposent aux iniquitez de quelques vns, mais oster du tout le vice, il n'est ni possible, ni expedient quand il seroit possible, ni bon d'oster toute iniustice, toute iniquité contre les loix & toute folie : ce qui n'apartient pas au present traité d'en discourir, ni de recercher. Mais lui-mesme ostant tout vice par le moien de sa philosophie, entant comme en lui est, ce qui n'est pas expedient ni bon d'oster, il fait chose en cela qui est repugnante & a la raison & à Dieu. Dauantage en disant qu'il y a des iniquitez & pechez ausquels les Dieux s'opposent, il donne taisiblement à entendre qu'il y a donc quelque inegalité entre les pechez. Outre, aiant escrit en plusieurs passages, qu'il n'y a rien à reprendre, ni dōt on se peust plaindre en ce monde, par ce que toutes choses s'y font par vne tresbōne raison: au contraire, il y a des endroits ausquels il nous laisse des negligences & paresses reprehensibles, & en choses non legeres ni petites. Qu'il soit ainsi, en son troisieme liure de la substance, aiant fait mention qu'il peut bien auenir quelques telles fautes

B aux gens de bien & d'honneur : Est-ce, dit-il, par ce qu'il y a des choses dont on ne
„ tient point de compte, comme en vne grande maison, il ne se peut faire qu'il ne se
„ perde quelque son & quelques grains de bled, encore que la totalité & generalité
„ au demeurant soit bien gouuernee & regie? ou pour ce qu'il y a quelques malins es-
„ prits superintendans sur ces choses là, où certainement les negligences & paresses
„ sont reprehensibles : & dit aussi qu'il y a beaucoup de necessité meslee parmi. Or

ie ne me veux point arrester à deduire au long, ni à peser combien grande legereté & temerité c'est à lui de comparer les accidens auenus aux grands & vertueux personnages (comme la condamnation de Socrates, l'embrazement de Pythagoras, qui fut bruslé tout vif par les Cyloniens, le martyre que le Tyran Demylus fit endurer à Zenon, & le tourment que Dionysius fit souffrir à Antiphon, quand ils les firent mourir) à du son qui se perd es grandes maisons. Mais qu'il y auroit des malins esprits commis à la superintendance de telle charge, par prouidence diuine, com-

C me est il possible que cela ne soit vn reproche fait à Dieu, comme si c'estoit vn mal sage Roy qui commist des gouuernemens de prouinces à des mauuais & temeraires Gouuerneurs & Capitaines, en leur souffrant outrager, iniurier & tourmenter par sa nonchalance, les plus gens de bien de ses suiets? Et s'il est ainsi qu'il y ait beaucoup de necessité & contrainte meslé parmi les afaires de ce monde, adonques Dieu n'est pas souuerain maistre de tout, ni toutes choses ne sont pas absoluëment regies & gouuernees par sa raison. Il combat fort alencontre d'Epicurus, & alencontre de ceux qui ostent du gouuernement du monde la prouidence diuine, les refutant principalement par les communes notions & conceptions nees auec nous, par lesquelles nous nous persuadons que les Dieux soient bien faiteurs & benins enuers les hommes: & pour ce que c'est chose toute vulgaire & cōmune parmi eux, il n'est ia besoin d'ē alleguer les expres passages: & toutefois toutes sortes de gēs ne croyent pas que les Dieux soyent doux ni benins: car voyez ce que les Iuifs & les

xxxv. Opinion des Stoiques touchant les Dieux, & leurs contredits en cela.

D Syriens croyent des Dieux : voyez les escrits des poetes, de combien de superstition ils sont pleins. Il n'y a personne qui estime que Dieu soit mortel, corruptible, ni qu'il ait esté engendré, toutefois Antipater de Tarse, afin que ie passe les autres sous

Calomnie contre les Iuifs refutee par tous les liures de la Bible.

„ silence en son liure des Dieux en escrit ainsi de mot à mot. Mais afin que tout ce
„ discours soit plus clair, nous recueillerons en peu de paroles l'opinion que nous a-
„ uons de Dieu. Nous estimons donc que Dieu soit vn animal bien-heureux, incor-
„ ruptible, & bien-faicteur aux hommes. Et puis en exposant chascū de ces termes là,
„ il dit : combien que tous estiment qu'ils soyent incorruptibles. Il faut donc selon le

dire d'Antipater, que Chrysippus ne soit point entre ces tous là, car il n'estime qu'il y ait rien incorruptible entre tous les Dieux, sinon Iupiter tout seul, ains pense que tous egalement ont esté engendrez, & que tous semblablement aussi soiēt pour vne fois peris. Ce qu'il dit presque par tout, mais toutefois i'en allegueray vn passage

expres de son troisieme liure des Dieux à vn autre propos. Les vns, dit-il, sont en- E
gendrez & mortels, les autres non engendrez: mais la preuue & demonstration de « cela, des son principe apartient plus à la science naturelle: car le Soleil & la Lune, & « les autres Dieux qui sont de semblable nature, ont esté engendrez, mais Iupiter est « sempiternel. Et derechef vn peu plus auant, Autant en dira on de Iupiter & des au- « tres Dieux, touchant le naistre & le perir: car les vns sont perissables, & des autres « les parties sont incorruptibles. A cela ie veux encore conferer vn peu de ce qu'en « escrit Antipater: Ceux, dit,-il, qui ostent la beneficence aux Dieux, touchent en par- « tie à l'anticipee conoissance d'iceux, & par mesme raison ceux qui estiment qu'ils « soient participans de generation & de corruption. S'il est ainsi donc que celui qui « estime que les Dieux soient perissables & corruptibles, soit autant faux & abusé que celui qui pense qu'ils n'ayent point de beneficence ni de benigne affection enuers les hommes: autant donc est esloigné de la verité Chrysippus, comme Epicurus, par ce que l'vn oste aux Dieux l'immortalité & incorruptibilité, & l'autre leur oste F la beneficence & liberalité.

XXXVI. Contredits de Chrysippus touchant la nourriture des Dieux.

ET puis Chrysippus en son premier liure des Dieux, touchant ce poinct, que les autres Dieux se nourrissent, il dit ainsi: Les autres « Dieux vsent de nourriture, s'entretenans de mesme egalement par icelle, mais Iu- « piter & le Monde par vne autre maniere qu'eux qui sont engendrez & consumez « par le feu. En ce lieu il maintient, que tous les autres Dieux se nourrissent, exceptez « Iupiter & le Monde. Et au premier de la prouidence il dit, que Iupiter s'augmente tousiours iusques à ce que toutes choses soient consumees en lui: car estant la mort la separation du corps & de l'ame, & l'ame du monde ne se separe point, mais bien s'augmente elle continuellement iusques à ce qu'elle ait consumé toute la matiere en soy, il ne faut pas dire que le monde meure. Qui pourroit plus se contredire à soy mesme que celui qui dit, qu'vn mesme Dieu se nourrit & ne se nourrit point? & n'est ia besoin de l'inferer & colliger par consequence necessaire, atendu que lui-mesme au mesme lieu l'a escrit tout apertement. L'on dit que le Monde seul se suffit à soy- G mesme, pour ce que le Monde seul contient en soy mesme tout ce dõt il a besoin, & " dont il se nourrit de soy-mesme, & s'augmẽte, les parties d'icelui se transmuans l'vne " en l'autre. Non seulement donc il se contredit & repugne à soy-mesme, en cela que " il dit que les autres Dieux se nourrissent, exceptez le Mõde & Iupiter, mais aussi encore dauantage en ce qu'il dit, que le Monde s'augmente en se nourrissant de soy-mesme: là où au contraire il estoit plus vray-semblable de dire, Le Monde seul ne s'augmente point, aiant pour sa nourriture sa destruction, & que au cõtraire les autres Dieux s'augmentent & s'acroissent dautant qu'ils ont leur nourriture de dehors d'eux, & que plustost le monde se consumeroit en eux, s'il est ainsi que le mõde prene tousiours de soy-mesme, & les autres Dieux de lui. Le second poinct que contient la commune notion & opinion qui est imprimee en nous, touchant les Dieux, c'est qu'ils sont benits, & bien-heureux, & parfaits: & pourtant louënt ils Euripides de ce qu'il a dit, H

Si Dieu au vray est Dieu realement,
Il n'a besoin de poete nullement,
Qui à son los de beaux carmes escriue,
Tout cela n'est que parole chetiue.

Toutefois Chrysippus aux lieux que i'ay alleguez dit, que le monde seul est content & suffisant à soy, pour ce que seul il contient dedans soy tout ce dont il a besoin. Qu'est-ce donc qui s'ensuit à ceste proposition, que le monde seul soit content & suffisant de soy, sinon que ni le Soleil ni la Lune ne sont suffisans de soy, ni autre quelconque des Dieux, & n'estans pas contens & suffisans de soy, aussi ne sont ils donc pas bien-heureux?

XXXVII. De la vie de l'enfant & de l'origine de l'ame.

IL estime que l'enfant estant dedans le ventre de sa mere s'y nourrit naturellement, ne plus ne moins que fait vne plante & vn arbre

A arbre dedans la terre, mais que quand il est enfanté, alors estant refroidi par l'air ; & affiné, par maniere de dire, il mue d'esprit, & deuient animal, & que ce n'est pas sans cause que l'ame a esté appellee Psyche, à cause de ceste refrigeration là : mais puis apres repugnãt à soy-mesme, il dit que l'ame est vn esprit plus rare & plus subtil de nature: car comment est-il possible qu'vne chose subtile se face d'vne grosse, & qu'vn esprit se rarefie par refroidissement, & par espessissement? Et qui plus est, comment est-ce que affermant que l'ame s'engendre par refrigeration, ou par refroidissemét, il estime que le Soleil qui est de feu soit animé & engendré d'vne exhalation transmuee en feu: car il dit ainsi en son tiers liure de la Nature, La mutation du feu, dit-il, est telle, par l'air il se tourne en eau, & de l'eau en la terre, lui estant au dessous posee, l'air en exhale, lequel air venant à se subtiliser, le feu s'en produit tout à l'enuiron, & les estoiles auec le Soleil s'allume de la mer. Qu'y a-il plus contraire à l'allumer, que le refroidir? ou à rarefier & subtiliser, que l'espessir & cõdenser : l'vn fait l'eau &
B la terre du feu & de l'air, l'autre tourne ce qui est humide & terrestre en feu & en air. Et toutefois en vn lieu il fait le refrigerer cause de l'ame, & en l'autre l'allumer : Et quand il y a inflammation par tout, dit-il, alors il vid & est animal : mais puis apres quand il vient à s'estaindre & à s'espessir, il se tourne en eau, en terre, & en nature corporelle. Au premier liure de la prouidence il escrit ainsi : Car quand le Monde est par tout en feu, alors il est tout aussi tost son ame, & sa raison, mais lors que se tournant en humeur & en l'ame delaissee au dedans, il se tourne presque en ame & en corps, tellement qu'il demeure composé d'iceux, il est d'vne autre sorte. En ce passage il tient manifestement que les parties mesmes inanimees du monde, par exustion & inflammation se tournent & muent en ame, & au contraire que par extinction l'ame se relasche & s'humecte en s'en retournant en nature corporelle. I'infere donc qu'il est impertinent, absurde & estrange, de vouloir tantost faire deue-
C nir des choses insensibles animees, & tantost transmuer la plus part de l'ame du monde en choses insensibles & inanimees. Mais encore oultre cela, le discours qu'il fait de la generation de l'ame a la preuue & demonstration contraire à son opinion. Car il dit que l'ame s'engendre apres que l'enfant est sorti du ventre de la mere, par ce que l'esprit se transforme par la refrigeration, ne plus ne moins que la force & le fil de l'acier s'affine par la trempe. Et pour prouuer que l'ame s'engendre, & qu'elle s'engendre encore apres que l'enfant est né, il vse de cest argument principal, Que les enfans deuienẽt semblables à leurs peres & meres en leurs mœurs, & en leur inclination naturelle. En quoy la repugnance & contrarieté est si manifeste, qu'elle se peut en maniere de dire, voir à l'œil : car il n'est pas possible que l'ame qui s'engendre apres l'enfantement prene son ply d'inclination naturelle auant l'enfantement : ou il faudra dire que l'ame, auant que d'estre sera desia semblable à vne autre ame, c'est à dire qu'elle sera par similitude, & ne sera pas, par ce qu'elle ne sera pas encore en estre. Et si quelqu'vn dit que c'est pour la temperature & les complexions des corps que la similitude s'imprime, mais que les ames quand elles
D vienent à estre engendrees se changent, il destruit l'argument & le signe, par lequel il se monstre que l'ame s'engendre. Car il s'ensuit par là, que l'ame, encore qu'elle fust ingenerable, quand elle entreroit dedans le corps, se tourneroit par la temperature d'vn semblable corps. Il dit aucunefois que l'air est leger, & qu'il monte contremont, & quelquefois qu'il n'est ni pesant ni leger. Qu'il soit ainsi, en son second liure du mouuement il dit, que le feu n'aiant aucune pesanteur va contremont, & semblablement l'air aussi, & que l'eau est plus ressemblant & conforme à la terre & l'air au feu. Mais en ces arts naturels, il panche en la contraire opinion, que l'air n'a de soy ni pesanteur ni legereté. Il dit que par nature l'air est tenebreux, & pour ceste cause par consequent il est aussi le premier froid, & que sa tenebrosité est directement opposee à la clarté, & sa froideur à la chaleur du feu : mouuant ce propos

De la generation de l'ame.

XXXVIII. Chrysippus dit que l'air est leger, & quelquefois qu'il n'est pesant ni leger.

au premier liure des questiōs naturelles, au contraire en son traité des habitudes il E dit, Que les habitudes ne sont autres choses que des airs, par ce que les corps, dit-il, « sont contenus par elle, & la cause par laquelle vn chascun corps qui est contenu de « quelque habitude est tel, c'est l'air contenant, lequel on appelle dureté au fer, espais- « seur en la poix, blancheur en l'argent. En quoy il y a grande repugnance, & grande « & estrange fausseté: Car si cest air demeure tel qu'il est de sa nature, comment est-ce que le noir en ce qui n'est pas blanc se peut appeller blancheur: & ce qui est mol en ce qui n'est pas dur, dureté: & ce qui est rare en ce qui n'est pas espais, espaisseur? Et s'il veut dire qu'en se meslant en cela, il s'altere & deuiēt semblable, comment est-ce donc qu'il est habitude, ni puissance, ni cause de ces effects là, par lesquels il est lui mesme subiugué? Car cela est plustost souffrir que faire, & ceste mutation là n'est pas tant de nature contenante, que d'impuissance, par laquelle il perd toutes ses proprietez & propres qualitez: combien que par tout ils soustienent que la matiere de soy est oyseuse, & sans nul mouuement, suiette & exposee à receuoir les qualitez, & que F ces qualitez sont esprits & tensions aërees, lesquelles forment, moulent & figurent les parties de la matiere ausquelles ils s'attachent. Ils ne peuuent soustenir cela aians suposé que l'air soit tel, comme ils disent qu'il est: car s'il est habitude & tension, il conformera & configurera à soy chasque corps, tellement qu'il les rendra noirs & mols: mais si pour estre meslé & destrempé auec eux, il prend des formes contraires aux sienes naturelles, il s'ensuit qu'il est donc matiere de la matiere, non pas habitude ni cause ou puissance d'icelle.

XXXIX. *Du vuide, du lieu du mōde, de sa substance & duree.*

CHRYSIPPVS escrit souuent, & en plusieurs lieux, que hors du monde il y a vn vuide infini, & que l'infini, n'a ni commencement ni milieu, ni fin: & est la raison principale par laquelle ils refutent de lui-mesme le mouuemēt contre les atomes, c'est à dire de petits corps indiuisibles que met Epicurus: par ce qu'en l'infini il n'y a point de differēces locales, par lesquelles on peust entendre ni specifier ni haut ni bas: mais au quatriéme liure des Possibles il supose qu'il G y ait vn lieu de milieu, & vne place moyenne, là où il dit que le monde est fondé. Le texte où il le dit est tel: Pourtant faut-il dire du monde qu'il est corruptible, combiē « qu'il soit mal-aisé à prouuer, toutefois il me semble plus à moy estre ainsi. Et neantmoins pour induire à croire qu'il y ait, s'il faut ainsi parler, quelque incorruptibilité, « beaucoup lui sert l'occupation de la place du milieu, là où il est colloqué, pource « qu'il est au milieu. Car si lon entēdoit qu'il fust ailleurs, il seroit totalemēt necessaire « qu'il y eust quelque corruption attachee. Et derechef vn peu apres: Car ainsi la sub- « stance eternellement a occupé la place du milieu, estant des le commencement tel- « le, que & par autre maniere, & par le rencontre, elle ne reçoit point de corruption, & est eternelle. Ces paroles là contienent vne repugnance & contrarieté toute euidente, & qui se void à l'œil quand il nous laisse en l'infini vne place du milieu. Mais il y en a vne autre secōde & plus obscure & plus cachee que celle là, & aussi plus desraisonnable. Car estimant que le monde ne demeureroit pas incorruptible, si son assiete eust esté en autre endroit de l'infini qu'au milieu: il apert manifestement qu'il H craignoit que les parties de la substance ne se mouuans & tendans au milieu, il ne s'en ensuiuist vne dissolution & corruption du monde. Or n'eust-il pas craint cela s'il n'eust pensé que les corps eussent naturellement tendu de tous costez au milieu, non de la substance, mais de la place qui contient la substance, dequoy il a en plusieurs lieux parlé, que c'estoit chose impossible, & contre la nature, par ce qu'il n'y a point dedans le vuide de difference, pour laquelle les corps se doiuent mouuoir plustost en çà qu'en là, & que la composition du mōde est cause du mouuement au centre, & que toutes choses de tous costez tendent au milieu. Et pour le voir, il suffit alleguer son texte mesme du second liure du mouuement: car aiant dit que le monde est vn corps parfait, & que les parties du monde ne sont point parfaites, par ce qu'elles sont au regard de l'vniuers, & non pas par elles mesmes: & aiant discouru

du

A du mouuement d'icelui, qu'il estoit par nature apte à se mouuoir en toutes ses parties pour se contenir & conseruer non point à se rompre, dissouldre ne brusler; il dit apres: Mais l'vniuers tendant & se mouuant à mesme poinct, & ses parties
" aians mesme mouuement de la nature du corps, il est vray-semblable que ce mou-
" uement premier selon nature est propre à tous corps vers le milieu du monde, le
" monde se mouuant ainsi, eu esgard à soy-mesme & ses parties, comme estans
" parties d'icelui. Et dea, lui pourroit dire quelqu'vn, homme de bien mon ami, quel
" accident t'a fait oublier ces paroles là de prononcer, que le monde, si par fortune il ne se fust trouué & rencontré au milieu, eust esté corruptible & dissoluble? Car son propre naturellement est de tendre tousiours à son milieu, & y adresser ses parties de tous costez en quelque endroit du vuide qu'il eust esté transporté: & contenant soy-mesme, & s'embrassant, il fust tousiours demeuré incorruptible & hors de danger de toute fraction. Car les choses qui se brisent, & qui se corrom-
B pent & esteingnent, souffrent cela par la diuision de chascune de leurs parties & dissolution, se retirant & escoulant chascune en son propre lieu naturel, hors de celui qui leur est contre nature. Mais toy cuidant que qui mettroit le monde en autre endroit du vuide, il s'en ensuiuroit vne totale ruine & corruption, & l'affirmant ainsi, & pour ceste cause mettant vn milieu, là où naturellement il n'y en peut auoir, à sauoir en l'infini, tu quittes là ces tensions, embrassemens & inclinations; comme n'aians rien d'asseuré pour maintenir le monde, & attribues toute la cause du maintien & de la conseruation du monde, à l'occupation du lieu: & neantmoins tu adioustes encore ceci, comme si tu prenois plaisir à te conuaincre & arguer toy-mesme. Et en la sorte que chascune des parties se meut estant attachee au reste, il est accordant à raison, que par soy aussi il se meuue: & si par maniere de dire nous imaginions & suposions en quelque partie vuide de ce monde, & comme estant enuelopé de toutes parts, il se mouueroit vers le milieu, il de-
C meurera en ce mouuement là, encore que, par maniere de dire, soudainement il se rencontrast du vuide autour de lui. Et puis chasque partie, quelle qu'elle soit embrassee du vuide ne perd point sa naturelle inclination de tendre & se mouuoir vers le milieu: & le monde lui-mesme tout entier, si la fortune ne lui eust preparé son siege au milieu, eust perdu la vigueur & tension qui le conserue, les autres parties de sa substance se mouuans ailleurs: & en cela il y a de plusieurs autres grandes contrarietez à la raison naturelle: mais ceste ci particulierement entre autres alencontre de la raison de Dieu, & de la diuine prouidence, c'est que leur attribuans les moindres & plus legeres causes, il leur oste la principale & la plus grande. Car quelle autre puissance pourroit estre plus grande que la manutention & la conseruation de l'vniuers, ou de faire que la substance viue auec ses parties, se contiene en soy-mesme? Mais cela est auenu casuellement & fortuitement, selon Chrysippus: car si l'occupation d'vn lieu est la cause de l'incorruptibilité du monde, & si elle
D est auenue par cas d'auenture, il faut donc inferer que le salut de l'vniuers depend de celle auenture, non pas de la destinee ni de la prouidence diuine. La doctrine touchant les choses possibles que met Chrysippus repugne directement contre celle de la destinee. Car si le possible n'est pas, selon ce que dit Diodorus, ce qui est ou qui sera veritable, mais tout ce qui est susceptible de pouuoir estre, encore que iamais il ne doiue estre, cela est le possible: il y aura beaucoup de choses possibles, qui ne seront pas par destinee inuincible, inexpugnable, & qui est par dessus toutes choses, ou bien il faut qu'il destruise toute la force & puissance de la destinee: ou bien s'il est ainsi, comme veut Chrysippus, ce qui sera susceptible de pouuoir estre, tombera bien souuent en impossible, & tout ce qui est vray sera necessaire: estát compris & contenu de la plus grande necessité de toutes, & tout ce qui est faux impossible, aiant la plus grande & plus puissante cause repugnante à lui, pour pou-

XL. Des choses possibles & de la destinee.

uoir estre veritable. Car celui auquel il est destiné de mourir en la mer, comment E est il possible que celui la soit susceptible de mourir en terre? & comment est il possible que celui qui est à Megare viene à Athenes, estant empesché par la destinee? Mais aussi sa doctrine & decision touchant les imaginations & fantasies, repugne

Des imaginations & fantasies.

brauement à la fatale destinee: car voulant prouuer que la fantasie n'est pas entiere cause du consentement, il dit que les sages feront dommage, imprimans de fausses fantasies, s'il est ainsi que les fantasies facent entierement le consentement. Car souuentefois les sages ont de fausses imaginations & fantasies touchant les meschãs, & améne nt vne fantasie vray-semblable, nõ pas toutefois cause de consentemẽt, car elle seroit aussi cause d'opinion fausse, & de deception. Si donc quelqu'vn transfere ce propos là du sage à la destinee fatale, disant que la destinee n'est pas cause des consentemens, car il faudroit confesser que par la destinee se font les faux consentemens, & opinions & deceptiõs, & seront endommagez par la destinee: la raison, qui exempte le sage de iamais faire aucun dommage, monstre quand & quand que la destinee F n'est pas cause de toutes choses. Car s'ils n'opinent ni ne reçoiuent dommage par la destinee, certainement aussi ne font-ils rien de bon, ni ne sont sages, ni n'opinent fermement, ni ne reçoiuent bien & profit par la destinee, & ainsi s'en va à vau l'eau ceste conclusion, qu'ils tienent pour toute asseuree, que la fatale destinee soit cause de toutes choses. Et si quelqu'vn d'auenture me dit, que Chrysippus ne fait pas la destinee fatale cause entiere & absoluë de toutes choses, mais seulement vn principe antecedent, il se descouurira derechef se contredisant à soy-mesme, là où il louë excessiuement le poëte Homere disant de Iupiter,

De la destinee fatale, & les disputes de Plutarque contre l'opinion des Stoiques.

Iliad. liu. 15.

Chascun de vous a de mal ou de bien
Ce qu'il lui plaist vous enuoyer du sien.

Et Euripide,

En la tragedie des suppliantes.

O Iupiter y a-il aparence,
Qu'en nous chetifs soit aucune prudence,
Veu que du tout de toy nous dependons, G
Et ne faisons de nous, ni n'entendons,
Sinon cela que conoist ta sagesse?

Celui-mesme escriuant plusieurs choses accordantes à cela, finalement il dit, que rien du tout ne s'arreste ni ne se meut, tant peu que ce soit, autrement que par la raison de Iupiter, qu'il dit estre le mesme que la destinee fatale. Et puis la cause principiante est plus debile & plus infirme que la parfaite, & n'attaint pas à l'effect, estant vaincue par autres qui s'y opposent: là où, lui prononçant que la fatale destinee est vne cause inuincible que lon ne peut ni empescher ni fleschir, lui-mesme l'appelle pour ceste cause Atropos & Adrastie, comme qui diroit, cause que lon ne sauroit destourner ni euiter, Necessité, & Pepromène, c'est à dire finissant & terminãt toutes choses. C'est à sauoir donc si nous dirons que les consentemens, les vertus, les H vices, bien ou mal faire, ne sont pas en nostre franc arbitre: ou bien si nous dirons, que la fatale destinee soit imparfaite, & la fatalité finissante n'aiant point de pouuoir de finir, & les mouuemens & habitudes de Iupiter non paracheuees. Car de ces conclusions là les vnes ensuiuent à dire, que la destinee soit vne cause absoluë & parfaite, les autres à ce, qu'elle soit seulement cause principiante. Car estant parfaite & absoluë de toutes choses, elle tollit le franc arbitre, & ce qui est en nous. & si elle n'est que principiante & acheminante, elle perd l'estre efficace par dessus tout empeschement. Car ce n'est pas vne fois ni deux, mais par tout, & pour mieux dire en tous ses liures de Physique, qu'il y a aux particulieres natures & particuliers mouuemens, beaucoup d'obstacles & d'empeschemens, mais que au mouuement de l'vniuers, il n'y en a point. Et comment est-il possible que le mouuement de l'vniuers ne soit empesché & destourbé, s'estendant aux particuliers, s'il est ainsi que les singuliers & particuliers soiẽt empeschez & destourbez? Car la nature de l'homme en

A general n'est point empeschee, si celle du pied ou de la main ne l'est point; ni le mouuement de la galere ne sera point empesché, s'il n'y a point d'empeschement à la voile ni aux rames & à voguer. Mais oultre cela, si les fantasies & imaginations ne s'impriment point par fatale destinee, comment donc sont elles causes des consentemens? Et si c'est pource qu'elles impriment des fantasies qui conduisent à consentement, & les consentemens se disent estre par fatale destinee, comment est il possible que ceste fatale destinee ne se cõtrarie & repugne à soy-mesme, attendu que es choses de plus grande importance elle imprime bien souuent des fantasies toutes differentes, & destourne la pensee & entendement en fantasies toutes contraires, là où ils tienent que ceux qui s'attachẽt à l'vne des imaginations, & ne soustiennent point leur consentement, errent & pechent. Car s'ils cedent, disent-ils, à fantasies incertaines, ils chopent & bronchent: si a fausses, ils se trompent & abusent: si à non communément entendus, ils opinent. Et toutefois il faut necessairement B que ce soit l'vn de ces trois, ou que toute fantasie ne soit pas œuure ni effect de la destinee, ou que toute reception & assension de fantasie ne soit pas infaillible, ou bien que la destinee mesme ne soit pas irreprehensible. Car ie ne voy pas comment elle soit irreprehensible, faisant de telles fantasies & imaginations, ausquelles le repugner & le resister ne soit pas reprehensible, mais le suiure & le ceder. Et toutefois en leurs disputes alencontre des Academiques, la principale force de Chrysippus mesme, & d'Antipater est de prouuer que nous ne faisons du tout rien, ni ne sommes enclins à rien faire, sans consentement precedent, ains que ce sont fables controuuees à plaisir, & vaines supositions, que quand la fantasie propre se presente, incontinent on est enclin sans ceder ni consentir. Et derechef dit Chrysippus, que Dieu & le sage impriment des fausses imaginations, non qu'ils veulent que nous y cedions, ne que nous y consentions, mais que nous faisions seulement, & que nous nous inci- C tions à ce qui nous aparoit. Mais que nous estans mauuais, pour nostre infirmité, condescendons à telles fantasies & imaginations. La repugnance & contrarieté de ces propos là est bien facile à voir. Car celui qui ne veut pas que nous consentions aux fantasies qu'il enuoye, mais seulement que nous faisons, soit ou Dieu, ou le sage, il sait bien que telles fantasies suffisent à faire operer, & que les consentemens sont superflus. Car si sachant bien que la fantasie n'imprime point vn instinct à operer, sans consentement, il nous imprime de fausses & de vray-semblables fantasies: il est donc sciemment & volontairement cause de nous faire broncher & faillir, en prestant consentement à choses non parfaitement entendues & comprises.

Des Communes Conceptions contre les Stoiques.

SOMMAIRE.

D *AYANT monstré au discours precedent que les Stoiques se contredisent en tous les principaux articles de leur doctrine, & par consequent qu'il ne faut que leurs propres paroles pour les condamner: en ce dialogue il les ioint encores de plus pres, disputant contre leurs preceptes & enseignemẽs, lesquels il examine & refute, en lieu qu'auparauant il s'estoit contenté de les combatre par eux-mesmes. Pour l'entree il introduit Lamprias requerãt Diadumenus de le desbrouiller des scrupules que certains Stoiques luy auoiẽt iettez en teste, à quoy l'autre s'accordãt ils entrent en matiere, le sommaire de tout leur discours estãt que les Stoiques veulent par leurs principes abolir les sens de l'homme & les cõmunes conceptions qui en procedẽt, à fin d'establir plus aisémẽt leurs paradoxes, lesquels il refute diuisant sõ dialogue en trois par-*

ties principales, en la premiere deſquelles eſt conſideree la philoſophie morale, en la ſeconde la naturelle, en la tierce, la metaphyſique ou philoſophie ſupernaturelle des Stoiques, ſans toutefois obſeruer exactement vn ordre en la diſpoſition des matieres, ains entrant d'vn propos en autre, ſelon que les choſes lui ſont venues le pluſtoſt au deuant, en telle ſorte toutefois qu'il y a dequoy contenter le lecteur qui deſire conoiſtre quelle a eſté la ſecte & doctrine des Stoiques, & la façon de diſputer des anciens Academiques: ce qui eſtant rapporté au vray but de tout ce que nous pouuons aprendre au monde, aprend à chacun de s'humilier deuant la maieſté de celui qui eſt ſeul Sage, & de la parole duquel il faut tirer la reſolution des queſtions debatues en ce dialogue-ci, ſur tout de celles qui traitent des mœurs & des choſes diuines. E

1. Lamprias ayant eſté rabroué par quelques Stoiques, ennemis des Academiques, s'adreſſe à Diadumenus pour eſtre fortifié & garanti.

IL eſt vray-ſẽblable, Diadumenus, que vous autres Academiques ne vous ſouciez pas beaucoup que lon die & penſe que vous philoſophiez contre les cõmunes notices & cõceptions: attendu que vous ne faites pas grand compte des cinq ſens de nature meſmes, dont procede la plus part des communes conceptions, aians pour leur ſiege & fondement la foy & aſſeurance des imaginations qui nous apparoiſſent: mais ie te prie que tu eſſayes de me guarir, ou par paroles, ou par charmes & enchantemens, ou par quelque autre eſpece de medecine, ſi tu en ſais, par ce que ie viens à toy, plein, ce me ſemble de grand trouble & d'eſtrange perturbation, tant i'ay eſté ſecoué & eſbranlé par certains perſonnages Stoiques qui m'ont fait perdre terre, cõbien qu'ils ſoient au demeurant bien gens de bien certes, & encore mes familiers & amis: mais ils ſe ſont trop aſprement & hoſtilement attachez à l'Academie, attendu que pour quelques petites choſes que i'auois dites modeſtement en tout honneur & reuerence, ils m'en ont, ie n'en mentiray point, bien rudement repris, & ſi ont appellé en cholere les anciens, Sophiſtes, corrupteurs des ſentẽces & doctrines de la philoſophie, laquelle autrement s'en alloit en bon train bien eſtablie, & pluſieurs autres propos encore plus eſtranges, iuſques à ce que finalement ils ſont coulez ſur les communes conceptions, reprochans à ceux de l'Academie, qu'ils y introduiſoient vne confuſion & combuſtion. Et y en a eu l'vn d'entre eux qui a dit, qu'il eſtimoit que ce n'auoit point eſté par fortune, mais par diuine prouidence, que Chryſippus auoit eſté apres Arceſilaüs & deuant Carneades, deſquels l'vn eſt autheur & promoteur de l'iniure & outrage fait alencontre de la couſtume, & l'autre a eu plus de vogue que nul autre de tous les Academiques. Et Chryſippus aiant eſté entre les deux par ſes eſcrits contraires à la doctrine d'Arceſilaus, boucha & coupa chemin à l'eloquence de Carneades, aiant laiſſé au ſentiment beaucoup de ſecours, comme pour ſouſtenir vn ſiege, & lui oſtant du tout le trouble des anticipations & communes conceptions, en corrigeant chaſcune, & la remettant en ſon propre, tellement que ceux qui derechef ont voulu depuis troubler & forcer les choſes, n'y ont rien gaigné, ains ont eſté conuaincus d'eſtre malicieux, & Sophiſtes trompeurs. Aiant donc eſté irrité & enflãmé de ces paroles des le matin, i'ay beſoin de gens qui m'eſteignent & qui m'oſtent comme vne inflammation de la doute que i'en ay en mon eſprit. DIAD. Tu fais à l'auenture comme pluſieurs du vulgaire, mais ſi tu crois aux poëtes, leſquels diſent que l'ancienne ville de Sipylus en Magneſie fut iadis deſtruite & abyſmee par la prouidence des Dieux, qui vouloient chaſtier & punir Tantalus: croy auſſi à nos amis de l'eſchole Stoique, que nature a porté & produit, non par cas de fortune, mais de certaine prouidence diuine, Chryſippus, voulant renuerſer la vie humaine, & mettre le deſſus deſſous, & au contraire le deſſous deſſus, car il n'y eut iamais homme qui fuſt plus à propos pour faire cela que lui: ains comme Caton diſoit de Iules Cæſar, que deuant lui nul n'eſtoit iamais venu ſobre ni auiſé à conſpirer F G H

2. Diadumenus adverſaire des Stoiques, deſcrit plaiſammẽt & en peu de paroles leur ſecte en la perſonne de Chryſippus prince d'icelle, à fin de releuer cõme tout d'vn coup Lãprias qui eſtoit comme

A spirer la ruine de la chose publique: aussi me semble il que cest homme, auec plus grande diligence, & plus d'eloquence, & de viuacite d'entendement, abolit & destruit la coustume autant qu'en lui est. Ce que tesmoignent ceux mesmes qui le magnifient, quand ils combatent contre lui du Sophisme qu'ils appellent le Menteur: car de dire que ce qui est composé de positions contraires, ne soit pas notoirement faux: & derechef de dire aussi, que des Syllogismes aiant les premisses vrayes, & les inductions vrayes, puissent encore auoir les contraires de leurs conclusions vrayes, quelle conception de demonstration, & quelle anticipation de foy est-ce que cela ne renuerse? On dit que le Poulpe en hyuer mange ses pieds & ses fleaux pendans, mais la Dialectique de Chrysippus ostant & subuertissant les principales parties d'icelle, quelle autre conception laisse elle qui n'en deuiene suspecte? Car on ne sçauroit penser que cela soit seur, & ne bransle point, qui est basti sur des fondemens qui ne demeurent point fermes, ains où il y a tant de doutes & de troubles.

esflourdi par leurs obiections.

B Mais tout ainsi que ceux qui ont de la fange, ou de la poulsiere dessus leurs corps, s'ils touchent à quelques autres, ou qu'ils se frottent à eux, ils ne s'ostent pas tant l'ordure, comme ils se l'attachent dauantage: aussi y en a-il qui blasment & accusent les Academiques, & pensent leur mettre sus des imputations & accusations dont eux-mesmes se trouuent les plus chargez: car qui sont ceux qui plus peruertissent les communes conceptions du sens commun que font les Stoiques? mais si tu veux, sans nous arrester à les accuser eux, nous respondrons aux calomnies & imputatiõs que ils nous mettent sus. LAMPRIAS. Il me semble, Diadumenus, que ie suis maintenant deuenu tout autre & tout different de ce que i'estois tantost: car n'agueres ie m'en venois tout bas & raualle, & perturbé, aiant besoin de quelqu'vn qui parlast pour moy, & maintenant ie me tourne & change tout prest à accuser, & veux iouïr du plaisir de la vengeance de les voir tous ensemble arguez & conuaincus, de ce que ils philosophent eux mesmes contre les communes conceptions & communes an-C ticipations, pour lesquelles principalement ils semblent magnifier leur secte * & disent qu'elle seule consent & s'accorde auec la nature. DIAD. Commencerons nous donc premierement à leurs plus renommees propositions, qu'ils appellent eux mesmes Paradoxes? c'est à dire, estranges opinions: auouans eux mesmes facilement qu'elles sont estranges & exorbitantes, comme: Que les sages seuls sont Roys, qu'ils sont seuls riches & beaux, seuls citoiens, & seuls Iuges: ou si tu veux que nous enuoyons tout cela au marché des vieilles & froides denrees, & que nous examinions ceste question es matieres qui consistent plus en action, & qui se disent plus à certes. LAMP. Quant à moy ie l'aime mieux ainsi: car quant aux refutations de ces paradoxes là, qui est-ce qui n'en est de pieça tout rempli? DIAD. Or considere donc en premier lieu, si cela est selon les communes conceptions consentir & accorder auec la nature, d'estimer les choses naturelles toutes indifferentes, & que ni la santé, ni la bonne disposition & bon portement, ni la beauté, ni la force ne D soient ni choisissables, ni vtiles, ni profitables ni seruans à la perfection qui est selon la nature: ni les contraires aussi euitables, ni nuisibles & dommageables, comme mutilations de membres, douleurs, hontes, maladies: desquelles choses ils confessent que la nature nous allie aux vnes, & nous estrãge des autres: ce qui mesme est fort bien contre le commun sens, & la commune conceptiõ, que la nature nous allie & concilie à ce qui n'est ni bon ni vtile, & qu'elle nous estrange de ce qui n'est ni mauuais ni nuisible: & qui plus est, qu'elle nous en estrange & aliene iusques là, que pour faillir à obtenir les vnes, & tomber dedans les autres, les hommes auec raison se iettent eux mesmes dehors de ceste vie, & refusent de viure. I'estime que cela se die aussi contre le sens commun, que la nature d'elle mesme soit indifferẽte, & que l'accorder & consentir à la nature ait en soy quelque partie de bien: car ni suiure la loy & obeir à la raison n'est bon, si la loy & la raison ne sont aussi bonnes & honne-

Similitude monstrãt ce qui auient aux calõniateurs.

III. Lamprias soulagé & reuenu à soy, en commẽce à deliberer, & en laissãs les paradoxes tout euidens des Stoiques, Diadumenus entre en examẽ des matieres qui consistent plus en action.

IIII. Il entre en matiere, & refute premierement l'opinion des Stoiques touchant les choses naturelles, que iceux estimoyent toutes indifferentes, voire la nature mesme indifferente: dont s'ensuiuẽt les absurditez que il descrit par le menu.

ftes,& encore eft cela le moindre. Mais fi Chryfippus en fon premier liure d'exhortation a efcrit, Le viure heureufement gift & confifte feulement à viure felon vertu, « & toutes autres chofes acceffoires, dit-il, ne nous touchent ni apartienent en rien, ni « ne nous feruent de rien en cela: Il faut qu'il auouë que non feulement la nature eft « indifferente, mais bien plus, qu'elle eft infenfee & folle, qui nous alie & fait amis de ce qui ne nous touche en rien: & fommes aufsi fols nous mefmes de péfer, que la felicité fouueraine foit confentir & s'accorder auec la nature, laquelle nous conduit à ce qui ne fert de rien à la felicité. Et toutefois qu'y a-il plus felon le fens commun, que cõme les chofes eligibles choififfables font pour viure vtilement, aufsi les chofes felon nature foiēt pour viure felon la nature? Mais eux ne le difent pas ainfi, ains fupofans que le viure felon la nature foit la fin derniere du bien de l'homme, neantmoins ils tienent, que les chofes felon nature foient de foy indifferentes. Et n'eft pas moins que cela contre le fens commun & la commune conception, qu'vn hôme de bon fens & prudent ne foit pas egalement enclin & affectionné à chofes qui font égales, ains que des vnes il n'en face compte aucun, & pour les autres il fuporte & endure toutes chofes, encore qu'en grandeur ou petiteffe elles ne foient aucunement differentes: car ils tienent que ce font chofes égales, mourir pour fon païs, & s'abftenir de conoiftre vne vieille eftant fur le bord de fa foffe, & que l'vn & l'autre semblablement font ce que requiert le deuoir: & toutefois pour cela, comme pour chofe grande & glorieufe, ils feroient prefts & difpofez à perdre la vie, là où fe vãter de ceftui-ci feroit vne honte & vne moquerie. Si dit encore Chryfippus au traitté qu'il a fait de Iupiter, que c'eft chofe froide, maigre & impertinente, de louër de tels actes, encore qu'ils procedent de la vertu, comme de porter vaillamment la picqueure d'vne moufche guefpe, & s'abftenir chaftement d'vne vieille tirãt à la mort. Ceux-la donc n'enfeignent & ne philofophent ils pas contre le fens commun, & la commune conception, de confeffer & aduouër qu'il n'y a rien de plus beau, que des actions qu'ils ont honte de louër? car comment eft eligible, & comment aprouuable ce qui ne merite pas ni que lon le louë, ni que lon l'admire, ains que lon repute fots, froids & impertinens ceux qui les louēt ou admirēt? Mais encore, à mon auis, te femblera plus contre le fens commun, que l'homme fage & prudent ne fe foucie pas, s'il a ou s'il n'a pas les plus grands biens du monde, ains tel comme il eft enuers les chofes indifferentes, ainfi fe deportera il au maniement & adminiftration de ces biens là: car

Tant qu'il y a d'hommes mangeans le fruit,
Que la grandeur de la terre produit,

nous iugeons que ce qui prefent aporte & fecours & vtilité, & abfent fait faute, & qui fe fait regretter, foit bon, vtile & recerchable: mais ce pourquoy lon n'iroit pas d'ici là, fi ce n'eftoit pour iouër, rire, ou pour paffer fon temps, cela eft indifferent: car nous ne feparons ni ne diftinguons par autre marque de difference l'homme diligent à bon efcient, d'auec celui qui fe trauaille pour neant, finon que l'vn fe trauaille à chofes inutiles ou indifferentes, & l'autre pour quelque chofe grandement vtile & profitable: mais ceux-ci font tout au contraire, car felon eux l'homme fage & prudent fe trouuant en plufieurs comprehenfions, & memoires de comprehenfion, fe fouuenant de plufieurs chofes dont il a certaine & parfaite fcience, il eftime qu'il y en ait peu qui lui apartiennent, & des autres ne s'en fouciant point, il ne penfe pas auoir ni plus ni moins, pour s'en fouuenir il aura la comprehenfion, c'eft à dire, certaine conoiffance & fcience de Dion qui efternua, ou de Theon qui forgea, combien que toute cõprehenfion en l'homme fage, & toute memoire aiant affeurance & fermeté, eft incontinent fcience, & vn bien grand, voire trefgrand. C'eft à fçauoir donc s'il eft autant fans cure ne fouci quand la fanté lui defaut, quand quelqu'vn de fes fentimens fe porte mal, quand il perd fes biens, & fi le fage eftime

que

A que rien de tout cela ne le touche, ou si se sentãt malade il paye le salaire aux medecins qui le vienent visiter, & si pour gaigner quelque argent il s'en va deuers Leucõ, le prince du pays de Blosphore, & s'en va trouuer iusques en la Scythie le Roy Idathyrsus, comme dit Chrysippus: & si a des sens, que les perdant il ne voudroit pas viure. Comment donc ne reconoissent & ne confessent ils qu'ils philosophent contre le sens commun, prenans tant de peine, & se trauaillans tant pour choses indifferentes, & se portans indifferemment quands de grands biẽs leur sont ou presens ou absens? MAIS encore est aussi cela contre les communes conceptions, que leur sage estant homme, ne s'esiouit point pour sortir de plus griefs maux, & entrer es plus grands biens, & toutefois c'est ce que fait leur sage, car sortant d'vne extremité de vice, & passant à vne extremité de vertu, fuyant la plus miserable vie qui soit au monde, & s'acquerant la plus heureuse, il n'en monstre signe aucun ni aparence de ioye: ni ne l'esleue, ni émeut aucunement vn si grand changement, B de se voir eschappé de toute la misere & malheureté plus grande qui pourroit estre, & paruenu à vne consommation ferme & asseuree de tous biens. Dauantage cela est contre le sens commun, que le plus grand bien de l'homme soit l'estre immuable en ses iugemens & ses conformations, & toutefois que celui qui atteint à la cime n'ait point besoin de cela, ni ne s'en soucie point quand il est arriué, tellement que bien souuent il n'en estendroit pas seulement le doigt, pour ceste asseurance & stabilité, laquelle toutefois ils estiment le souuerain & parfait bien.

v. Autre paradoxe des Stoiques contre les communes conceptions, c'est que leur sage ne s'esiouit aucunement estant de tresmauuais deuenu tresbon.

Si ne disent pas les Stoiques ces estranges propos là seulement, mais encore ceux-ci d'auantage, Que le temps en quelque longueur qu'il suruiene n'augmentera point le bien du sage, ains que si par vn moment d'heure seulement il a vne fois esté sage, il ne sera de rien moindre ni inferieur en felicité, à celui qui tout son aage aura vescu selon vertu, & y aura heureusement vsé & passé toute sa vie. Et combien qu'ils prononcent & asseurent cela ainsi hardiment & vaillamment, ce neantmoins d'autre C costé ils disent, que la vertu de peu de duree ne sert ni ne profite de rien: car dequoy seruiroit à vn qui deuroit incontinent perir & estre noyé en vn naufrage, ou bien estre precipité du haut en bas d'vn precipice, si la sagesse en vn moment lui suruenoit? Et qu'eust serui à Lichas, lequel Hercules lança à tour de bras, comme dedans vne fonde, au milieu de la mer, s'il se fust soudain tourné de vertu en vice? Ces propos la donc ne sont pas seulement d'hommes qui philosophent contre les sens & les conceptions communes de tout le monde, ains aussi de ceux qui brouillent les leurs propres: & se contredisent à eux mesmes, s'il est ainsi qu'ils estiment que acquerir & posseder la vertu, pour peu de temps que ce soit, ne diminue rien de la souueraine felicité, & que quand & quand ils ne facẽt du tout aucune estime d'vne si briefue & si courte vertu.

Le tẽps n'augmente point le bien aux Stoiques.

Et encore n'est-ce pas ce que tu trouueras le plus estrange en leurs propos, mais bien qu'ils disent, que quand on acquiert ceste souueraine vertu & beatitude, celui qui l'acquiert, bien souuent n'en sent rien, & ne s'aperçoit D point qu'estant n'agueres tres-miserable & tres-fol, maintenant il se trouue & heureux & sage tout ensemble: car non seulement ce seroit vne plaisante farce de dire, qu'vn homme prudent & sage ignorast seulement ce seul poinct, qu'il fust sage, & ne conust point qu'il fust hors d'ignorance. Mais à dire en somme, ils font le bien sans aucun pois, & si obscur qu'il n'aparoit point, s'il est ainsi qu'il ne se face point sentir quãd il arriue: car de sa nature le bien n'est point imperceptible selon eux, ains escrit expressément Chrysippus en son liure de la fin, que le bien est perceptible par le sentiment, & le preuue & demonstre à son auis. Il reste donc que ce soit ou par sa foiblesse, ou par sa petitesse, qu'il fuit le sentiment, quand ceux qui l'ont present ne le sentent ni ne l'aperçoiuent pas. Et puis il n'y auroit point d'aparence de dire, que la veuë sentant & discernant ce qui est vn peu & moyennement blanc, ne puisse sentir ce qui est en perfection blanc, & que l'attouchemẽt qui sent & iuge

A sauoir s'il y a quelque sentiment du biẽ acquis, ou non.

ce qui est mollement & laschement chaud, ne sente point ce qui l'est extremement. E
Et encore est il plus absurde, que quelqu'vn comprene ce qui est communement
selon la nature, comme la santé & le bon portement, & ignore la vertu quand elle
se presente, veu qu'ils disent, qu'elle est souuerainement selon nature: car comment
ne seroit cela contre le sens commun, de comprendre bien la difference qui est en-
tre santé & maladie, & ignorer celle d'entre sagesse & folie? ains estimer que celle
là s'en estant allee soit presente, & celle-ci quand on l'a acquise, ignorer que lon
l'ait? Et pour autant que apres que lon est arriué à la cime du profit & auancement,
on change en felicité & vertu, il faut necessairement l'vn des deux, ou que cest e-
stat là de profit & auancement ne soit point vice ni infelicité, ou qu'il n'y ait pas
grand' difference ni distance entre le vice & la vertu, ains que la diuersité des biens
aux maux, soit petite & imperceptible au sentiment, car autrement les hommes n'i-
gnoreroient pas quand ils auroient l'vn & l'autre. Tant que donc ils ne se depar-
tiront d'aucune contrarieté de sentences, ains qu'ils se voudront permettre d'affer- F
mer & poser toutes choses: Que ceux qui profitent & auancent encore sont fols &
meschans: Que ceux qui sont deuenus sages & bons, l'ignorent eux mesmes, & ne
s'en aperçoiuent point: Qu'il n'y ait pas grande difference entre la sagesse & la fo-
lie: te semble-il qu'ils gardent vne grande constance & vniformité en leurs senten-
ces & doctrines?

VI. Il poursuit de mõstrer les absurdes opinions des Stoiques contre le sens commũ mesme, & notamment de l'egalité des vices, & des repugnances des Stoiques.

MAIS si en leurs doctrines ils contreuienent au sens commun,
& se contredisent à eux mesmes, autant en font ils en leurs negoces & afaires, quand
ils afferment, que tous ceux qui ne sont pas sages, sont égalment mauuais, iniustes,
desloyaux & fols: Et puis toutefois en leurs afaires il y en a qu'ils refuient & abhor-
rissent, & quelques vns mesmes qu'ils ne daignent pas saluer quand ils les rencon-
trent par le chemin: aux autres ils commettent leur argent, ils les élisent magi-
strats, leur donnent léurs filles en mariage. Parquoy si c'est par ieu qu'ils tienent
ces propos là si extrauagans, qu'ils rauallent donc leurs sourcils, & ne facent point
tant des graues: mais si c'est à certes, & comme philosophes, c'est contre les com- G
munes opinions, blasmer & reprendre egalemẽt tous hommes, & neantmoins vser
des vns comme de gens modestes, & d'autres comme de tresmeschans: & admi-
rer extremement Chrysippus, & se moquer d'Alexinus, & neantmoins auoir opi-
nion qu'ils ne soient pas moins fols l'vn que l'autre. Il est bien vray, disent-ils, «
mais comme celui qui dedans la mer n'est qu'à vne coudee pres de la superfi- «
ce, se noye & suffoque tout aussi bien comme s'il estoit enfondré en cinq cens «
brasses de fond: aussi ceux qui aprochent de la vertu sont aussi bien dedans le vi- «
ce, comme ceux qui en sont bien reculez: comme les aueugles sont tousiours «
aueugles, encore que quelques vns soient pres de recouurer leur veuë: aussi ceux «
qui profitent, iusques à ce qu'ils aient ataint la vertu, ils demeurent tousiours fols «
& vicieux. Mais au contraire, que les profitans ne resemblent pas aux aueugles, «
ains à ceux qui voyent moins clair: & non pas à ceux qui se noyent, mais à ceux qui
nagent, mesmement pres du port, eux mesmes le tesmoignent par leurs œuures: H
car autremẽt ils ne s'en seruiroient pas pour Conseillers, Capitaines, Legislateurs, &
Gouuerneurs, comme les aueugles se seruent de guides pour les conduire, ni ne
loueroient & n'imiteroient pas les faits, les actions, les dits: & les vies d'aucuns,
s'ils voyoient que tous égalment fussent noyez & suffoquez dedans la folie & la
meschanceté.

VII. De la resuerie des Stoiques qui aprenent à leur sage de se desfaire soy-mesme.

MAIS encore laissant cela à part, considere vn peu ceci pour plus
t'esmerueiller d'eux, de ce que par les exemples d'eux mesmes ils ne sont pas ensei-
gnez de quitter là ces sages qui ne se reconoissent pas eux-mesmes, & qui ne sentent
ni ne conoissent pas, qu'ils cessent d'estre suffoquez, & qu'ils commencent à voir la
lumiere, & qu'estãs venus au dessus du vice & de la malice, ils commencent à respi-
rer & reprendre haleine: & que c'est contre le sens commun, qu'vn homme qui a
tous les biens, & à qui rien ne defaut pour estre parfaitement heureux & bien for-
tuné,

A tuné, à celui là il soit conuenable se deffaire soy mesme: & encore plus, que celui qui n'a ni n'aura iamais rien de bien, à celui là il ne soit pas côuenable de refuser le viure, si ce n'est que quelque chose de celles qu'ils tienent pour indifferentes, lui auiene. Voila les belles loix qui sont en l'eschole des Stoiques, & en deffont plusieurs, leur donnans à entendre qu'ils seront encore plus heureux, combien que selon eux le sage soit heureux, benit, bien né, bien fortuné, asseuré, sans dâger, mais le mauuais & fol plein de tous vices & meschancetez, tel que lon ne sauroit où le mettre: & toutefois à ceux ci est conuenable de demeurer en la vie, & à ceux là d'en sortir. Et non sans cause, ce dit Chrysippus, par ce qu'il ne faut pas mesurer la vie aux biens ou aux maux, ains à l'estre selon nature. Voila comment ces philosophes là maintienent la coustume ordinaire, & philosophent selon les communes conceptions. Que dis-tu? Ne faut il pas considerer,

Si bien ou mal se fait en la maison:

B à celui mesmement qui fait profession d'enseigner de la vie & de la mort? ne doit-il pas examiner, comme à la balance, ce qui a marque de seruir à la felicité & à l'infelicité, pour en choisir ce qui en sera profitable, ains faire son fondement & sa suputation pour viure plus heureusement ou non, des choses indifferentes, & qui point ne seruent ni ne nuisent? Selon telles presuppositions & tels principes, sera il pas conuenable que celui à qui rien ne defaut de ce que lon doit fuir, choisisse de viure, & que celui-là fuye le viure qui a tout ce que lon doit cercher & eslire? Et combiê que il soit estrange & hors de raison, de dire que ceux qui ne sont en nul mal, fuyent la vie, encore est-il plus estrange & plus hors de tous propos & de toute aparêce, pour n'auoir pas quelque chose indifferente, quitter & abandonner ce qui est bien, comme ceux-ci font, laissans la felicité & la vertu presente à faute de richesse & de santé qui leur est absente,

Saturnien à Glaucus bien osta
C *L'entendement, alors qu'il permuta* Iliad. liu. 6.
Cent bœufs à neuf, & de l'or à du cuyure.

Et toutefois encore les armes de cuyure n'estoient pas moins vtiles pour combatre que celles d'or, là où la belle forme & dispositiô du corps, & la santé, selon les Stoiques, n'aporte aucun profit ni acroissement à la felicité. Et neantmoins ceux-ci permutent & eschangent la sagesse à la santé: car ils tienent qu'il eust esté conuenable à Heraclitus & à Pherecides, s'ils eussent peu quiter la vertu & la sagesse, si par là ils eussent peu faire cesser leurs maladies, l'vn la pediculaire, l'autre l'hydropisie. Et si Circé versoit deux breuuages, l'vn qui fist deuenir les hommes fols de sages, & l'autre sages de fols, Vlysses eust deu boire plustost celui de la folie, que de changer sa figure humaine en forme de beste, aiant en soy la sagesse, & par consequent la felicite aussi: & disent que c'est la sagesse & prudence mesme qui monstre & enseigne cela, & les admoneste ainsi, Quitte moy là & me laisse perir, s'il faut que ie sois portee çà & là en forme & figure d'asne. Mais ceste sagesse & prudence là, ce leur dira quelqu'vn, est la sagesse d'vn asne, si l'estre sage & heureux est par soy bon, & porter la face d'vn asne est indifferent. On dit qu'il y a vne nation entre les Ethiopiens, là où vn chien est le Roy, & est salué & honoré comme Roy, a les hôneurs & les temples que lon fait aux Roys, & les hommes y font tous les offices qui apartienent aux gouuerneurs de villes, & aux magistrats. N'est-ce pas tout de mesme enuers les Stoïques? Car la vertu a le nom & l'aparence du bien, & l'appellent seule eligible, profitable & vtile, mais toutefois ils font toutes choses, ils philosophêt, ils viuêt & meurent à l'appetit & comme par le commandement des choses indifferentes. Et toutefois il n'y a personne des Ethiopiês qui tue ce chien là, ains est assis & adoré de tous en grande reuerence: mais ceux-ci perdent la vertu, & la font mourir & perir en eux mesmes, pour retenir la santé & la richesse.

VIII. Quelle opiniô ont les Stoïques de la permutation des biens.

D (margin letter at "tee çà & là")

IX. Chrysippus a renuersé l'ordre des choses.

MAIS le couronnement que Chrysippus mesme adiouste à leurs enseignemens E nous oste de peine d'en dire dauantage. Car comme ainsi soit, dit-il, qu'il y a en la « nature des choses bonnes, des autres mauuaises, des autres indifferentes & moien- « nes, il n'y a homme qui ne voulust plustost auoir ce qui est bon, que ce qui est indif- « ferent, ou ce qui est mauuais. Et qu'il soit vray, nous en faisons mesmes les Dieux « tesmoins, quand nous leur demandons, par nos prieres & oraisons, principale- « ment la possession & iouissance des biens : ou sinon, à tout le moins de pouuoir es- « chaper les maux : mais ce qui n'est ni bon ni mauuais, nous ne le voulons point a- « uoir au lieu du bien, & le voulons bien auoir au lieu du mal. Mais cestui-ci chan- « ge la nature & renuerse son ordre, transposant le milieu de la place moienne en la derniere, & ramenant le dernier, & le remuant en la place du milieu, comme font les Tyrans qui aux meschans donnent le credit & l'authorité, nous dõnant la loy de cercher premierement le bien, secondement le mal, & de reietter & reputer le dernier & le pire de tout ce qui n'est ni bon ni mauuais, comme si lon mettoit apres le F ciel les enfers, & que lon reiettast la terre & ce qui est alentour d'elle là bas en la fondriere du Tartare,

Là bas dessous bien loin au fond du monde,
Iliad. liu. 8. *Où l'enfer est baricaue profonde.*

Aiant donc dit en son troisiéme liure de la Nature, qu'il vaut mieux viure, encore que imprudent & fol, que de ne viure point, encore que iamais l'homme ne deust deuenir sage, il y adiouste de mot à mot, Car tels sont les biens des hommes, « que les maux en quelque maniere vont deuant ceux qui sont au milieu, non pas « qu'ils aillent deuant : mais la raison auec laquelle est le viure conioint peze plus & « va deuant: encore que nous deuions estre fols. Il est donc aussi manifeste, qu'encor « que nous deuions estre meschans, iniustes, ennemis & hais des Dieux, & malheureux, car rien de tout cela ne defaut à ceux qui sont fols : il vaut donc mieux estre malheureux que n'estre point malheureux, & souffrir mal que ne souffrir point, cõ- G mettre iniustice que n'en commettre point, violer les loix que ne les violer point, c'est à dire, il faut faire ce qu'il ne faut pas, & conuient viure selon ce qu'il ne conuient pas. Ouy, car il est pire estre sans discours de raison & sans sentiment, que d'estre fol. Et où ont ils doncques la ceruelle, de ne vouloir pas auouer & confesser que cela soit mal, qui est pire que le mal, & que pour ceste cause ils affermẽt estre à fuir? Pourquoy disent ils qu'il ne faut fuir que la folie, s'il est conuenable de fuir non moins, mais encore plus, la disposition qui n'est pas capable ni susceptible de folie.

X. Autre resuerie de Chrysippus, qui dit que le vice n'a point esté inutilement fait pour l'vniuers.

MAIS qui se courrouceroit ou scandaliseroit de cela, se souuenant de ce qu'il a escrit en son second liure de la Nature, où il dit & afferme, que le vice n'a point esté inutilement fait pour l'vniuers? Mais il sera meilleur de repeter ceste siene doctrine auec ses propres termes, à fin que tu entendes en quel lieu mettent, & en quel reng tienent le vice ceux qui accusent Xenocrates & Speusippus, de ce qu'ils n'estimoient pas la santé chose indifferente, ni la richesse inutile, & quels propos ils H en tienent. Mais le vice, dit-il, a son limite au regard des autres accidens, car il est « aussi lui aucunement selon nature, & à fin que ie die ainsi, il n'est pas du tout inutile, « eu egard à l'vniuers, car autrement le biẽ ne seroit pas. Dõcques faut-il inferer, qu'il « n'y a point de bien entre les Dieux, puis qu'il n'y peut auoir de mal, ni apres que Iupiter aura resolu toute la matiere en soy & sera deuenu vn, aiant osté toutes autres diuersitez & differences, ce ne sera donc plus rien que le bien, attendu qu'il n'y aura plus rien de mal. Et il y aura accord & mesure en vne dance sans que personne y discorde, & santé au corps humain sans que nulle partie d'icelui en soit malade ne dolente: & il ne se pourra faire qu'il y ait de la vertu sans le vice, ains comme il y a quelque conuenance entre certaines drogues medecinales, & le venin d'vn serpent ou le fiel d'vne hyaine : aussi y aura-il quelque alliance entre la meschanceté de Melitus,

A & la iustice de Socrates: & entre la dissolution de Cleon, & la preud'hommie de Pericles. Et commét est-ce que Iupiter nous eust produit Hercules & Lycurgus, s'il ne nous eust quand & quand aussi engendré Sardanapalus & Phalaris ? Et m'esbahis qu'ils ne disent, aussi que la Phthise, quand on crache les poulmons, a esté mise en auant pour le bon portement, & la goutte pour la bonne disposition des pieds, & qu'Achilles n'eust pas esté cheuelu, si Thersites n'eust esté chauue : car quelle difference y a-il entre ceux qui alleguent ces folies & resueries là, & ceux qui disent que la dissolution & paillardise n'a pas inutilement esté mise sus pour la continence, & l'iniustice pour la iustice, à fin que nous prions aux Dieux que tousiours il y ait de là meschanceté,

Et qu'il y ait tousiours des menteries,
Propos rusez, & fines tromperies:

si ces choses là ostees la vertu s'en va quand & quand perdue & perie. MAIS veux- XI. *Chrysippus faisant Dieu autheur du mal est refuté par diuerses raisons, autant que l'auteur en a peu comprendre par la lumiere naturelle.*

B tu encore voir ce qu'il y a de plus galand & de plus elegant en sa gentile inuentió & deduction? Tout ainsi, dit-il, que les Comædies ont quelquefois des epigrammes ou inscriptions ridicules, lesquelles ne valent rien quant à elles, mais neantmoins elles donnent quelque grace à tout le poëme : aussi est bien à blasmer & ridicule le vice quant à lui, mais quant aux autres il n'est pas inutile. Premieremét donc c'est chose qui surpasse toute imagination de fausseté & absurdité, de dire que le vice ait esté 1.
fait par la diuine prouidéce, ne plus ne moins que le mauuais Epigramme a esté cóposé par la volonté expresse du poëte. Car comment, si cela est vray, serót donc plus les Dieux dóneurs de biens que de maux? & comment est-ce que le vice sera plus ennemi & hay des Dieux ? & que pourrons nous plus respondre à ces sentences ici des 2.
poëtes qui sonnent si mal aux aureilles religieuses,

Dieu fait sortir en estre quelque cause *Iliad. lin. 8.*
Quand d'affliger du tout il se dispose
C *Une maison.* Et cest autre,
Lequel des Dieux les a ainsi poulsez
A contester en termes courroucez?

Et puis vn mauuais Epigramme orne & embellit la Comædie, & sert à la fin à la- 3.
quelle elle est ordonnee & destinee, qui est de plaire & dóner à rire aux spectateurs. Mais Iupiter que nous surnommós pere & paternel, souuerain iuridicque, & parfait ouurier, comme dit Pindare, n'a point composé ce monde comme vne farce gráde, variable, & de grande science, ains comme vne ville commune aux hommes & aux Dieux, pour y habiter auec iustice & vertu en commun accord heureusement. Et 4.
quel besoin estoit-il à ceste saincte & venerable fin de brigands & larrons, de meurtriers, de parricides, ni de Tyrans ? Car le vice n'estoit point vne entree de morisque plaisante, ni galáte & agreable à Dieu, & n'a point esté attaché aux afaires des hommes pour vne recreation par maniere de passe-temps, pour faire rire, ni pour vne D gaudisserie, chose qui n'aporte pas seulement vne vmbre de celle tant celebree concorde & conuenance auec la nature. Et puis le mauuais Epigramme ne sera qu'vne 5.
bien petite partie de la Comædie, & qui occupera bien fort peu de lieu en icelle, & si n'y abondent pas telles ridicules compositions, ni ne corrompent & gastent pas la grace des choses qui y sont bien faites : là où tous les affaires humains sont tous remplis de vice, & toute la vie des hommes, depuis le commencement du preambule iusques à la fin de la conclusion, est desordonnee, deprauee & perturbee, & n'y en a partie aucune qui soit pure ni irreprehensible, ains est la plus laide & plus malplaisante farce qui soit au monde. Parquoy ie luy demanderois volontiers, à quoy a 6.
esté le vice vtile à l'vniuers. Car ie croy qu'il ne dira pas pour les choses diuines & celestes, par ce que ce seroit vne moquerie de vouloir dire, que si le vice n'eust esté ni ne fust entre les hommes, ni l'auarice, ni la menterie, & que si nous ne nous entre-

desrobions & pillions, & calomnions, & entretuions, le Soleil ne chemineroit pas E
son ordonné chemin, ni le monde ne garderoit pas ses saisons & ses reuolutions des
temps ordinaires, ni la terre ne seroit colloquee au milieu de l'vniuers, pour donner
les principes & causes primitiues des pluyes & des vents. Il reste donc que ç'ait esté
pour le regard de nous & de nos affaires, que le vice ait esté vtile au monde, & est à
l'auéture ce qu'ils disent aussi. Sommes nous donc plus saincts pour estre vicieux? ou
auons nous plus grande abondance des choses qui nous sont necessaires? nous sert
elle ceste mauuaistié ou à nous rendre plus beaux, ou à nous faire plus forts? ils di-
sent que non. Aussi est-ce vn nom de silence seulement, & vne opinion tenebreuse
de Sophistes qui se couurẽt d'vne nuict, non pas comme la preudhommie, laquelle
est exposee à tous en veuë de tout le monde, en sorte qu'il n'est pas possible qu'elle
aporte aucune nuisance, ou chose qui ne soit vtile: mais moins encore, ô bons Dieux,
pour le regard de la vertu, à laquelle nous auons esté nez. Et quelle absurdité seroit-
ce de dire, qu'à vn laboureur, à vn marinier, à vn chartier, ce qui leur est vtile, leur F
sert & leur aide à paruenir à leur but & à leur propre fin, & ce qui auroit esté cree de
Dieu pour la vertu: ait perdu, gasté & corrompu la vertu? Mais à l'auenture est-il des-

XII. Comment les Stoiques introduisent les maux deuant les biens & le vice deuant la vertu.

ormais temps de passer à vn autre poinct, & laisser cestui-ci. LAMP. Non ie te prie,
mon amy, pour l'amour de moy: car ie desire sauoir & entendre comment ces gens
ci introduisent les maux deuant les biens, & le vice deuant la vertu. DIAD. Aussi
est-ce certainement, ami, vn point bien digne de sauoir & d'entendre. Si en babil-
lent-ils bien au long, mais en fin ils disent, que prudence est la science des biẽs & des
maux, autrement qu'elle seroit ostee & abolie de tout poinct, par ce que tout ainsi
comme estant la verité, il est impossible que la fausseté ne soit aupres: au cas pareil
est il conuenable qu'estans les biens, les maux soient quand & quand aussi. LAM-
PRIAS. L'vn n'est pas mal dit, mais il me semble que de moy-mesme i'apperçoy
l'opposite de l'autre: car i'en voy bien la difference, par ce que ce qui n'est pas verité
est incontinent mensonge, mais ce qui n'est point mal, n'est pas incontinent bien, par G
ce qu'entre le vray & le faux il n'y a point de milieu, mais entre le bien & mal, si: à
sauoir ce qui est indifferent. Et n'est pas necessaire si l'vn est que l'autre soit aussi
quand & quand: car il peut estre que la nature ait le bien sans qu'elle ait besoin du
mal, mais ouy bien ce qui n'est ne bien ne mal: mais du premier propos s'il se dit
quelque chose par les vostres, c'est ce qu'il faudroit ouir. DIAD. Il s'en dit beau-

XIII. Qu'il ne faut pas penser que pour la prudence le mal ait subsisté.

coup de choses, mais pour ceste heure il en faut prendre ce qui est plus necessaire.
Premierement c'est vne sottise de penser, que pour la prudence le bien & le mal ait
subsisté: car au contraire estant ia le bien & le mal, la prudence est suruenue apres, ne
plus ne moins que la medecine a esté trouuee, estant ia les choses salubres & mala-
diues. Car le bien & le mal ne subsistent pas afin que la prudẽce soit, mais la puissan-
ce par laquelle nous iugeons & discernons le bien & le mal qui desia sont, s'appelle
prudence: ne plus ne moins que la veuë est vn sentimẽt, par lequel nous discernons
le blãc d'auec le noir, lesquelles couleurs ne sont point venues en estre afin que nous H
eussions la veuë, mais à l'opposite nous auons eu besoin de la veuë pour discerner
ces couleurs là. Secondement quand le monde sera tout reduit en feu, selon qu'ils
tienent eux, il ne demeurera rien qui soit de mal, & l'vniuers alors sera tout sage &
prudent: ainsi faut-il qu'ils confessent, qu'il peut y auoir prudence, encore qu'il n'y
ait point de mal, & qu'il n'est point necessaire que le mal subsiste si prudẽce est. Mais
quand bien il seroit totalement ainsi, que la prudence fust la science du mal & du
bien, quel mal y auroit-il, si estans les maux abolis, il n'y auoit plus de prudence, mais
vne autre vertu au lieu d'elle, laquelle ne seroit plus science du mal & du bien, mais
seulement du bien? Comme si entre les couleurs le noir perissoit entierement, qui
nous contraindroit de confesser que la veuë perist aussi? Car qui nous empescheroit
de dire, que la veuë ne seroit pas le sentimẽt pour discerner le blanc & le noir? Il n'y
auroit

A auroit point d'inconuenient, si nous n'auions pas le sentiment que tu dis, mais bien vn autre sentiment & puissance naturelle, par laquelle nous aprehenderions la blanche & noire couleur. Car ie ne pense pas que quand bien la saueur amere, ou toutes les choses ameres seroiēt ostees hors de la nature, que pour cela le goust fust perdu; ni l'atouchement, quand toute douleur seroit abolie & aneantie, ni prudence aussi, quand le mal ne seroit point present, ains que ces sentimens là demeureroient qui aprehenderoient les saueurs douces, & la prudence aussi qui seroit la science du bien, & de ce qui ne seroit pas bien. Et s'il y en a qui ne le trouuent pas bon ainsi, qu'ils prenent le nom pour eux, & nous laissent à nous la chose. Mais sans cela qui empescheroit de dire, que le mal fust en intelligence, & le bien en essence? comme la santé est, à mon aduis, entre les Dieux en essence, & la fieure & la pleuresie en intelligence, attendu que, comme ils disent eux-mesmes, nous auons tous affluēce de tous maux, & rien de bien: mais pour cela nous ne laissons pas d'entendre que c'est que prudence, B que c'est que le bien, & que c'est que la felicité. Ce qui fait à esmerueiller, si n'y aiant point de vertu, il y a des gens qui enseignent toutefois que c'est, & en impriment vne comprehension: mais si elle n'estoit point, il ne seroit pas possible d'en acquerir l'intelligence. VOIEZ ce que nous persuadent ceux ci qui philosophent selon les conceptions communes, que par l'imprudence nous comprenons la prudēce, mais la prudence sans l'imprudence ne peut comprendre l'imprudence mesme: & quand bien la nature eust necessairemēt eu besoin de la generatiō de mal, vn exemple, certes, ou deux, de mal eust peu suffire: & si vous voulez, il faloit qu'il y eust dix mauuais, ou mille, ou dix mille, non pas vne si grande abondance de mauuaistié & de vice, que ni l'arene, ni la poulsiere, ni les plumes des oiseaux aux pennages diuers n'en pourroient pas rendre vn si grand nombre: & de vertu, non pas vn songe seulement. Ceux qui auoient la surintendence des salles où lon mangeoit à Sparte, monstroient C en public à leurs ieunes gens deux ou trois de leurs esclaues, qu'ils appelloient Elotes, yures & pleins de vin, pour leur faire voir quelle grande vilenie c'est que de s'enyurer à fin qu'ils s'en gardassent, & aprissent à estre sobres. Mais en la vie humaine la plus part de nos actions sont exemples de vice: car il n'y a personne qui soit sobre à la vertu, ains nous errons tous mal viuans, & estans malheureux. Ce propos là nous enyure & nous remplit de si grande perturbation & folie, que nous ressemblōs proprement à ces chiens qu'Esope dit qu'ils brilloient apres certains cuirs qu'ils voyoyent flotter sur l'eau, & pour les cuider auoir, ils se prirent à vouloir boire & aualer toute la mer, mais ils creuerent plustost que de toucher à ces cuirs là. Aussi nous esperans acquerir gloire & reputation par la raison, & aprocher de la vertu, auant que d'y arriuer, elle nous corrompt & nous perd, estans remplis auparauant de force pure & amere mauuaistié, s'il est ainsi que ceux ci disent, que ceux mesmes qui profitent iusques au bout, n'ont allegeance, ni relasche, ni respiration aucune de folie & de malheureté. MAIS voy vn petit comment celui qui dit que le vice n'a point esté produit en estre inutilement, le vous depeint, quelle chose il dit que c'est, & quel heri- D tage pour celui qui l'a. Car en son traité des Offices il dit que le vicieux n'a besoin ni faute de rien, rien ne lui est vtile, rien ne lui est propre ni conuenable: comment donc est-ce que le vice sera vtile, auec lequel ni la santé mesme n'est pas vtile, ni la quantité de pecune, ni le profit & auancemēt, & ne lui seruent de rien les choses que eux-mesmes appellent preallables & preferables, voire vtiles, & d'autres selon nature, & de tout cela nul n'en reçoit vtilité ni profit, s'il n'est sage? Le mauuais donc & vicieux n'a point de besoin de deuenir sage, ni les hommes n'ont de faim ni de soif iusques à ce qu'ils soient sages. Quand ils ont soif donc, ils n'ont que faire de eau, ni de pain quand ils ont faim: ressemblans aux hostes gracieux qui ne demandent que le couuert, & du feu. Ainsi n'auoit point besoin de couuert & de manteau celui qui disoit,

XIIII. Autre absurdité du paradoxe precedent, sauoir est que par l'imprudence nous comprenōs la prudence.

XV. Que c'est du vice, & en quel estat il met le vicieux, selon l'opiniō de Chrysippus.

A Hipponax donnez vn vestement, E
Car de froidure il gele durement.

XVI. Que c'est d'estre sage selon les Stoiques.

MAIS veux-tu dire vne propositió bien estrange, extrauagante & peculiere? di que le sage n'a afaire de rien, ni n'a besoin de chose quelconque, il est bien heureux, il est bien fortuné, il n'a besoin de rien, content de soy, parfait. Mais quel esblouissement & estourdissement de ceruelle est-ce de dire, que celui qui n'est indigent de rien, ait besoin des biēs qu'il a, & que le vicieux & meschant ne soit indigēt de beaucoup de choses, & n'ait besoin de rien? Car c'est ce que dit Chrysippus, que les meschans n'ont besoin de rien, & toutesfois ils sont indigēs, remuās çà & là, comme des osselets, les communes conceptions. Car tous hommes iugent que l'auoir afaire aille deuant d'estre indigent, estimās que celui qui a besoin de choses qu'il n'a pas prestes à la main, ni ne sont pas aisees à recouurer, est indigēt. Qu'il soit vray, nul homme n'est indigent de cornes ni d'ailes, par ce qu'il n'en a point de besoin, mais biē disons nous, que quelques vns sont indigens d'armes, & d'argent, & de vestemens, lors F qu'en aians afaire ils n'en trouuent pas à leur necessité, ni ne les ont pas. Mais ces gens ci ont si grāde enuie de sembler dire tousiours quelque chose de nouueau contre les communes conceptions, que bien souuent ils sortent mesmes hors de leurs propres opiniōs & assertions, pour l'enuie qu'ils ont de dire tousiours quelque nouueauté, comme en cest endroict. Qu'il soit vray, considere le, reduisant ta memoire vn peu plus haut.

XVII. Autre Paradoxe, que rien ne sert ni ne vaut au meschant, non entendu ni distingué par les Stoiques, ni biē esclairci & refuté par les Academiques, à cause qu'ils ignoroyent ce que la parole de Dieu resould de telles matieres.

C'EST vn des points qu'ils affermēt contre le sens commun & les communes opinions, Que rien ne sert ni ne vaut au meschant: & toutefois il y en a plusieurs qui estans instruits & endoctrinez profitent, estans esclaues sont afranchis, estans tenus assiegez sont deliurez, estans yures sont conduits & menez par la main, & estans malades sont guaris, mais pour tout cela ils ne sont point aidez, quelque chose qu'on leur face, ni ne reçoiuent point de bien-faits, ni n'ont point de bienfaiteurs, ni aussi ne negligent-ils point leurs bien-faiteurs: par ainsi donc les vicieux ne sont point ingrats, mais aussi ne le sont point les bōs & les sages. Donques G l'ingratitude est chose qui n'est point, & qui n'a point de subsistance, par ce que les bons ne mescognoissent iamais la grace & le bienfait qu'ils ont receu, & les meschans ne sont pas aptes d'en receuoir. Or voy maintenant qu'ils respondent à cela: Ils disent que la grace est au reng des choses moiennes, & que l'aider & estre aidé apartient aux sages seulement, vray est que les meschans reçoyuent aussi grace, mais tous ceux qui ont part à grace, n'ont pas aussi part à besoin & vtilité, & là où s'estend la grace, là riē n'est vtile ne propre. Et y a-il autre chose qui face que le plaisir soit grace, que l'estre vtile celui qui l'a fait à celui qui le reçoit? LAMPRIAS. Mais à tant

XVIII. De l'vtilité & aide des Stoiques, qui condamnoyēt en cest endroit l'aide que les hōmes reçoiuēt de Dieu & de leurs prochains.

laisse ce poinct là, & nous di que c'est de ceste ὠφέλεια dont ils font tant de cas. DIAD. C'est chose, laquelle, comme grande & singuliere, ils reseruent aux sages seuls, & neantmoins ne leur en laissent pas seulement le nom. Si vn sage, disent-ils, où que ce soit estend son doigt sagemēt, tous les sages qui sont sur la terre habitable en sentent aide. Cela est l'effect de l'amitié qui est entre eux, & en cela se terminent les ver- H tus des sages à faire des aides communes. Et Aristote resuoit, aussi resuoit Xenocrates, qui affermoient, que les hommes estoient aidez par les Dieux, aidez par leurs peres & meres, & aidez par leurs precepteurs, & n'entendoient pas ceste merueilleuse aide que les sages reçoiuent les vns des autres, quand ils s'esmeuuent à la vertu, encore qu'ils ne soient pas ensemble, & qu'ils ne s'entreconoissent pas les vns les autres: neantmoins tous hommes estiment que amasser, serrer, garder, & mesnager soit vtile & profitable, quand on en reçoit profit & vtilité. Et vn bon mesnager achete des clefs, & garde bien ces celiers,

Prenant plaisir à ouurir le thresor,
Là où il met son argent & son or:

mais amasser & serrer ce qui n'est vtile à rien, & le garder soigneusemēt & diligemment

A ment auec grand soin & grand labeur, n'est ni grand ni honorable, ains digne de moquerie. Si donc Vlysses auec le nœud que Circé lui auoit enseigné, eust lié & seellé, non les presens qu'Alcinoüs lui auoit faits, des pots à trois pieds, des vases d'argent, des draps & vestemens, & de l'or, mais ie ne sçay quelles drogueries de pierres, & autres fatras qu'il auroit amassez, & eust estimé vn grand heur à lui, de posseder & garder diligemment vn tel amas, qui seroit celui qui louëroit & voudroit imiter ceste folle prudence, prouoyance & vaine diligence? Et toutefois c'est là toute l'honnesteté du consentement des Stoiques, toute la grauité & le bon heur, & rien autre chose, sinon vn amas, garde & conseruation de choses inutiles & indifferentes. Car telles sont les choses selon nature, & exterieures, attendu qu'ils comparent bien souuent vne tresgrande richesse à des franges, ou à des vrinaux d'or, ou bien à des burettes à huile quelquefois. Et puis comme ceux qui semblent auoir superbement mesprisé les temples, & iniurie les sacrees cerimonies & seruices de quel B ques Dieux ou quelques demi Dieux, tout incontinent apres, comme changeans de note, ils parlent bas, & se seient contre terre benissans & magnifians la diuinité: aussi eux comme tombans en la vengeance & punition diuine de celle folle arrogance & vanité de paroles, ils trauaillent à bon escient apres les choses qu'ils appellent indifferentes, & crians à pleine teste, que cela ne leur touche en rien, que l'amas & l'acquisition des biens, & le mesnage à les augmenter & cõseruer, n'a rien de bon, de grand, ni honorable: ils tienent bien apres, que quand ils n'en peuuent auoir, ils pensent qu'il ne faille plus viure, & se defont eux-mesmes, ou se font mourir de faim en s'abstenant de manger, franchissans compagnie à la vertu. ET qu'il soit vray, ils reputent totalement le poëte Theognis homme de bas, lasche & vil courage, par ce qu'il dit,

XIX. Du lasche & vil courage des Stoiques.

Pour pauureté fuir & euiter
En pleine mer se faut precipiter,
C *Voire du haut des rochers plus sublimes:*

pour ce qu'il s'est monstré si lasche en ces vers: & cependant eux admonestent & disent en prose, que pour fuir vne grãde maladie ou vne vehemente douleur, si lon n'a en la main vne espee, ou que lon ne puisse finer de ciguë, qu'il se faut ietter dedans la mer, ou se precipiter des plus hauts rochers, & que ni l'vn ni l'autre n'est dommageable, ni mauuais ni inutile, ni ne rend malheureux ceux qui tombent » en tel accident. D'où est-ce donc, dit-il, que ie commenceray, & quel fonde» ment & commencement prendray-ie de l'office & du deuoir, quel suiet & quelle » matiere de la vertu, quand i'auray laissé la nature, & ce qui est selon la nature? Et dont est-ce qu'Aristote (beau sire) a commencé, & Theophrastus? quels fondemens prenent Xenocrates & Polemon? & Zenon mesme ne les a-il pas suiuis en ce qu'ils suposent la nature, & ce qui est selon nature, estre les elemens de la felicité? Mais ceux là s'y sont arrestez, comme à choses eligibles, choisissables, bonnes & profita- D bles, y adioustans dauantage la vertu qui employe chascune d'icelles, & s'en sert selon sa proprieté, & ont estimé en ce faisant acomplir vne parfaite & entiere vie, & consommer la concorde & conuenance qui est à la verité sortable & consonante auec la nature. Car ils ne s'embrouillent point, & ne se contredisent point, comme ceux qui sautent de terre, & retombent incontinent sur elle, en nommant de mesmes choses prenables & non choisissables, propres & non bonnes, inutiles & profitables, & ne nous apartenantes en rien, & neantmoins les principes des offices & du deuoir. Mais tel comme estoit leur lãgage, telle aussi estoit leur vie de ces grãds personnages là, rendãs leurs faits conformes & semblables à leurs paroles. Au contraire, la secte de ces Stoiques ci fait comme la femme que descrit Archilochus, qui cauteleuse, d'vne main tient l'eau, & en l'autre le feu. Car en quelques vnes de ses doctrines & assertions elle reçoit & admet la nature, & es autres elle la reiette: ou, pour

XX. De la constance des vrais philosophes & de l'inconstance des Stoiques.

dire plus clairement, quant aux actes & aux faits, ils adherent aux choses qui sont selon nature, comme estans eligibles & bonnes: mais quant aux propos & aux paroles, ils les refusent & reiettent, comme indifferentes & inutiles à la vertu pour acquerir felicité : &, qui pis est, les iniurient, & leur font contumelie. Et pource que tous hommes generalement entendent & estiment, que le souuerain bien soit esiouïssable, souhaitable, heureux, de tresgrande dignité, suffisant, cõtent de soy, n'ayant faute de rien, voy maintenant le souuerain bien de ceux ci, & les compare à la commune opinion. Ne disent-ils pas que c'est vn bien esiouïssable que d'estendre sagement le doigt? Que souffrir la torture & la gehenne est au sage bien souhaitable & desirable? Celui qui se iette du haut en bas d'vn precipice auec bonne raison, n'est il pas heureux? leur bien souuerain n'est il pas de tresgrãde dignité & tresgrand pris, veu que la raison choisit bien souuent de le quitter & reietter pour vne chose qui n'est pas de soy bonne? N'est-il pas content de soy, acompli & parfait, encore que lui present, si d'auenture ils ne peuuent obtenir quelqu'vne des choses *indifferentes*, ils ne daignent ni ne veulent pas viure? Encore y a-il vn autre propos qui outrage vilainement la coustume ordinaire, lui soubstrayant & lui arrachant ses legitimes & naturelles conceptions, comme ses propres enfans, & lui en suposans d'autres bastardes, farouches & estranges, & la contraignant de les aimer & nourrir au lieu des autres: & ce en traitant des biens & des maux, des choses à eslire ou à fuir, propres & estranges ou contraires, lesquelles deuoient estre plus clairement & plus notoirement distinctes, que non pas les choses chaudes des froides, ni les couleurs blanches des noires. Car les aprehensions & imaginations de ces qualitez là sont de dehors introduites par les sens naturels, mais celles-ci sont dedans nous, prenans leur naissance des biens que nous auons au dedans: & ceux-ci venans à donner dedans le propos de la souueraine felicité auec leurs arguces de Dialectique, comme s'ils auoient à traiter du Sophisme, qu'ils appellent Menteur ou le Maistre, ils n'ont solu pas vne des doutes & questions qui y sont, ains en ont suscité innumerables qui n'y estoient point. Et puis il n'y a personne qui ne sçache, que y aiant des biens de deux sortes, l'vne qui est la fin derniere, l'autre les moiens pour y paruenir, la fin est le plus grand & le plus parfait. Chrysippus mesme sçait bien ceste difference là, comme il apert par ce qu'il escrit en son troisieme liure des biens: car il discorde auec ceux qui cuident que la fin soit la science, & met au lieu où il traite de la iustice, s'il y a aucun qui supose que la volupté soit la fin des biens, il n'estime pas que le droit & le iuste se puissent sauuer, & non pas seulement la fin des biens, mais simplement le bien. Ie ne pense pas que tu vueilles que ie te recite presentement ses propres termes: car on le peut prendre en quelque endroit que lon veut du troisiéme liure de la Iustice. Quand donc ils disent que nul bien n'est plus grand que l'autre, ni moindre aussi, ains que le bien final est egal à celui qui ne l'est pas, il semble qu'ils ne repugnent pas seulement aux communes conceptions, mais à leurs propres propos mesmes. Et derechef, si de deux maux l'vn nous rend pires que nous n'estions quand il nous est venu, & l'autre nous endommage bien, mais il ne nous rend pas pires, le mal à mon auis est le plus grand, celui qui nous rend pires nous-mesmes. Mais Chrysippus cõfesse qu'il y a des peurs, des fascheries, & des trõperies qui nous offensent bien, mais elles ne nous rendent pas pires. Li le troisiéme liure de ceux qu'il a escrits contre Platon, touchant la iustice: car encore pour autres choses fait il bon voir la iaserie de cest homme en ce lieu là, qui n'espargne matieres ni doctrines quelles qu'elles soient, ni propres à leur secte, ni estrangeres, qu'il n'en die contre le sens commun: comme pour exemple, Qu'il est loisible de se proposer deux fins, “ & deux buts de la vie, & non pas raporter & referer tout ce que nous faisons à vn “ seul poinct. Et encore plus est contre le sens commun, qu'il y ait vne fin, & toutefois qu'à autre point se referent les actions, & neantmoins il est force qu'ils endurent

XXI. Du souuerain bien des Stoiques, & l'outrage qu'ils font à la coustume ordinaire mere des cõmunes conceptions.

XXII. Puis qu'il y a des biens de deux sortes, dont l'vne qui est la fin derniere est la plus part parfaite, les Stoiques s'abusent de les esgaler & confondre.

E G H

A l'vn ou l'autre. Car si les premieres choses, selon nature ne sont pas eligibles pour elles mesmes, & la fin derniere, mais bien la raisonnable election & le chois d'icelles, & que chascun face ce qui est en lui pour auoir & obtenir ces choses là qui sont premieres selon nature, & que toutes les actiōs & operatiōs aient la leur relation, à sauoir pour acquerir & iouir des choses premieres selon nature. S'ils estiment ainsi, il faut que sans viser ni aspirer à obtenir ces choses là, ils aient vne autre fin, à laquelle ils referent l'election & le chois d'icelles choses, & non pas elles mesmes. Car la fin sera, les sauoir bien choisir & prendre sagement: mais elles mesmes, & le iouïr d'elles, sera peu de chose, estāt comme vne matiere & vn suiet qui aura la dignité & l'estime, il me semble qu'ils vsent & mettēt par escrit ce mesme mot là pour monstrer la difference. LAMPR. Tu as vaillamment retenu & ce qu'ils disent, & comment ils le disent. DIAD. Mais considere qu'ils font comme ceux qui s'efforcēt de saulter par dessus & plus auant que leur vmbre. Car ils ne laissent point, ains portent B tousiours quād & eux l'absurdité & faulseté auec leur dire, qui s'esloigne tousiours de plus en plus du sens commun: tout ainsi comme si quelqu'vn disoit, que l'archer fait tout ce qui est en lui, non pour atteindre au but, mais pour faire tout ce qui est en lui, il seroit à bōne cause tenu pour homme qui parleroit par ænigmes, & diroit choses prodigieuses: aussi font ces trois fois radottez resueurs, qui veulent à toute force que l'obtenir les choses selō nature, ne soit pas la fin de viser & aspirer aux choses selon la nature, ains les prendre & les eslire: & que l'appeter & le recercher la santé ne se termine pas en chascun en la santé, & en l'estre sain, ains au contraire que l'estre sain se raporte & refere à l'appeter & le poursuiure, en disant que le promener, le lire, ou parler haut, l'endurer des sections, & prēdre des medecines, le tout par raison, soient les fins de la santé, & non pas elle fin de tous ces moiens là. Ceux là resuēt tout aussi bien que qui diroit, nous soupons à fin que nous sacrifions, que nous nous baignions & estuuions. Ce qu'ils disent change d'auantage l'ordre & la coustume, & C contient vne confusion & vn renuersement de tous afaires. Nous ne prenons pas garde à nous promener oportunément, pour bien cuire & digerer nostre viande, ains nous cuisons & digerons la viande pour nous promener oportunément. La nature n'a elle point ainsi produit la santé pour l'hellebore, ou si plustost elle a produit l'hellebore pour la santé? Car que leur reste-il plus à dire de toutes choses estranges que de telles propositions? quelle difference y a il entre celui qui dit que la santé a esté faite pour les drogues medecinales, & non pas les drogues medecinales pour la santé, & celui qui tient que la cueillette desdites drogues, l'vsage & la cōposition, est preferable à la santé mesme? ou plustost n'estimant qu'elle soit aucunemēt choisissable, & constituāt la fin en la negociatiō & tractation d'icelles drogues, en affermāt que le iouir se refere à l'appeter, & nō pas l'appeter au iouir: car à l'appeter, dit-il, est cōioint le proceder sagemēt & raisonnablement. Oui bien, dirons nous, s'il regarde au iouir & obtenir ce qu'il poursuit, autrement toute raison en est hors, s'il D fait toutes choses pour obtenir ce qui n'est ni digne ni heureux.

XXII. *De la fin des choses, & l'opiniō des Stoiques là dessus.*

LAMPRIAS. Et puis que nous en sommes tōbez sur ce propos là, on diroit plus tost que toute autre chose fust selon le sens commū, que de dire, que sans auoir notice ni cōception du bien, on le puisse poursuiure & l'appeter: car tu vois que Chrysippus mesme serre & presse Ariston en ce destroit là, de songer & imaginer vne differēce des choses ni bonnes ni mauuaises, n'aians pas encore le biē & le mal esté entendus & conus: car ainsi faudra-il que ceste indifference subsiste deuāt, s'il est ainsi que lon n'en puisse auoir intelligence que le bien ne soit premieremēt entendu, qui n'est autre chose que le bien seulement. DIAD. Or considere & voy maintenāt ceste indifference, que les Stoiques nient, & qu'ils appellent consentement, comment & d'où elle a donné moien d'imaginer le bien: car si sans le bien il n'est pas possible de cōceuoir & d'imaginer l'indifferēce d'auec ce qui n'est pas biē, encore dauantage

XXIII. *Autre paradoxe, que sās auoir conoissance & conception de bien on le peut poursuiure & appeter.*

la prudence & intelligence des biens ne donne point la cogitation à ceux qui n'ont E point propensé le bien. Mais comme il n'y a point de cogitation de l'art des choses salubres, & insalubres & maladiues, à ceux qui deuant n'ont eu la cogitatiõ d'elles mesmes: aussi n'y a-il point de science des biens & des maux, que premierement on n'ait pensé les biens & les maux. Qu'est-ce donc que le bien? non autre chose que la prudence. Et qu'est-ce que la prudence? non autre chose que la science. Il y a donc bien du Corinthe de Iupiter, comme lon dit en commun prouerbe, c'est à dire, des redites en leurs propos: car quant à dire que cela est tourner le pilon, laisse le là ie te prie, de peur qu'il ne semble que tu te moques d'eux, combien que leur dire soit proprement cela, par ce qu'il semble que pour l'intelligence du bien il faille entendre la prudence, & au reuers, qu'il faille cercher la prudence en l'intelligence du bien, estant force de poursuiure tousiours l'vn par l'autre, y aiant defectuosité en l'vne & en l'autre, & implication de contrarieté en ce qu'il faut tousiours entendre deuant ce qui ne peut estre entendu à part. Et encore peut-on par vne autre F voye entendre non ia l'entorse, mais la destorse & reduction de leur propos à neant entierement. ILS disent que la substance du bien est l'election raisonnable de ce qui est selon la nature: Or n'est pas l'election raisonnable qui est dirigee à quelque fin, comme il a esté dit parauant. Qu'est-ce donc que cela? Autre chose, disent-ils, que le raisonnablement discourir es elections, de ce qui est selon nature. Premierement donc s'en va à vau l'eau, & se perd la conception du bien: car ce bien discourir es elections, est vne operation qui depend de l'habitude du bon discours: & pourtant estans contrains d'entendre celle habitude de la fin, & la fin non sans icelle habitude, nous demeurons courts de l'intelligence de tous les deux. Et puis ce qui est encore plus, par toutes les raisons du monde, il faloit que la raisonnable election fust election des choses bonnes, vtiles & cooperantes à paruenir à la fin: Car de choisir & eslire choses qui ne soient ni vtiles, ni honorables, ni totalement eligibles, comment seroit-il raisonnable? Supposons qu'il soit ainsi com- G me ils disent, que la fin soit raisonnable election des choses qui ont dignité pour estre heureux: considere vn peu comme leur discours reüssit & se va terminer en vne belle & digne conclusion & sommaire: car la fin, selon eux, est le bien discourir, en faisant election des choses qui ont dignité pour estre heureux. En oyant ces paroles, Ami, la sentence ne t'en semble-elle pas bien estrange? LAMPRIAS. Ouy bien: mais ie voudrois sauoir dauantage, comment cela auient. DIADVM. Il faut bien doncques que tu y prenes garde de plus pres, car il n'entend pas qui veut cest ænigme. LAMPRIAS. Escoute donc, & me responds. Est ce, selon eux la fin, que bien discourir es elections selon nature? DIADVM. Ils le disent ainsi. LAMPRIAS. Et ces choses qui sont selon nature, les elisent-ils comme bonnes, ou comme aians quelques dignitez, ou quelques preferences pour estre heureux? DIADVM. Pour cela. LAMPRIAS. Est-ce pour auenir à la fin, ou pour autre chose? DIADVM. Ie ne le pense pas, ains croy que c'est pour H la fin. LAMPRIAS. Or voy donc à descouuert maintenant ce qui leur auient, que leur fin est, bien discourir de la felicité. DIADVM. Ils disent voirement, qu'ils n'ont ni n'entendent autre chose de la felicité, que ceste precieuse rectitude de discours, touchant les elections des choses qui ont dignité. Mais il y en a qui disent que ces refutations-là sont seulement à l'encontre d'Antipater, & non pas de toute la secte, & que lui se sentant pressé par Carneades, tomba en ces iaseries & vains propos là. AV demeurant quant à ce que lon discourt & enseigne de l'amour en l'eschole Stoique, contre les communes conceptions, il touche à tous les supposts qui sont de la secte, qui ont tous part à l'absurdité: Car ils disent que les ieunes gens sont laids estans vicieux & fols: & que les sages seuls sont beaux, & que de ces beaux là, nul iamais n'a esté aimé ni digne d'estre aimé. Et cela n'est

XXV. De la substance & conoissance du bien, & de la fin, selon les Stoiques.

De la fin, & que c'est au dire des Stoiques.

XXVI. Discours des Stoiques touchant l'amour, contre les communes conceptions.

A pas encore le plus estrange, mais ils disent, que ceux qui sont aimez pour ce qu'ils sont laids, cessent destre aimez quand ils sont deuenus beaux: & qui a iamais veu vn tel amour, qui incontinent que la laideur du corps & mauuaistié de l'ame se descouure, vient en estre, & incontinent apres la conoissance de la beauté auec temperance & iustice, il s'esteint & s'esuanouit? Ils ressemblent proprement aux mouscherons qui aiment le vin aigre, ou esuenté, ou poulsé, & l'escume d'icelui: mais le bon vin & souëf à boire, ils le fuyent & s'enuolent arriere. Et quāt à ce qu'ils nomment apparence de beauté, qu'ils disent estre attraict de l'amour, premieremēt il n'y a point de verisimilitude: car en ceux qui sont tres-laids & tres-mauuais & meschās, il n'y sauroit auoir ceste apparēce de beauté, s'il est vray ce qu'ils disent, que la mauuaistié des mœurs remplit la face, & se monstre au visage: car il y en a qui expliquēt fort estrangement, que c'est à dire; que l'homme laid soit digne d'estre aimé, pource, disent-ils, qu'il doit deuenir beau, & s'attend-on qu'il l'aura quelquefois: & quād B il a acquis la beauté, & qu'il est deuenu beau & honneste, alors, disent-ils, il n'est plus aimé de personne. Car l'amour est comme vne chasse d'vn ieune homme qui est encore imparfait, mais bien né à la vertu. LAMPRIAS. Et que faisons nous maintenant, mon bon ami, autre chose, que de refuter les erreurs de leur secte, qui destruit & force ainsi les communes conceptions? car il n'y a personne qui empesche la solicitude de ces sages-ci enuers les ieunes gens: encore que tous hommes & toutes femmes entendent & appellent amour, ce que les poursuiuans de Penelopé disent en Homere,

Similitude à ce propos.

Ils souhaitoient tous de tres-ardent zele,
D'estre couchez en vn lict aupres d'elle:

Odyss. liu. 18.

Et Iupiter à Iuno,

Iliad. liu. 14.

Iamais amour de Deesse ne femme
N'esprit mon cœur de si ardente flamme,
C *Que maintenant de coucher auec toy.*

DIADVM. Voila comme en iettant la philosophie morale en des inuolutions ainsi tortues, où il n'y a rien de bon, cependant ils detractent, desprisent & vilipendent tout ce qui est alentour d'eux, comme estās seuls qui ont restitué en son entier, & redressé la nature & la coustume, ainsi qu'il apartient: & toutefois la coustume diuertit & induit par appetitions, poursuites & inclinations chascune chose à ce qui luy est propre. Et quant à la Dialectique contentieuse & disputatrice, elle n'en reçoit aucun bien ne profit, ains comme l'oreille qui est malade par des sons vains est remplie de toute obscurité & difficulté d'ouir, de laquelle ci apres, prenans vn nouueau principe, si bon te semble, nous deuiserons plus amplement. Mais pour le present prenons leur philosophie naturelle, laquelle ne trouble pas moins les anticipations & communes conceptiōs, que leur doctrine morale des fins, es principaux & plus importans poincts. Premierement c'est chose hors de toute aparence & contre D le sens commun de dire, que ce qui est ne soit pas, & que ce qui n'est pas soit, & c'est ce qu'ils disent de l'vniuers. Car suposans qu'il y ait tout autour de l'vniuers vn vuide infini, ils disent que l'vniuers n'est ni corps, ni sans corps: dont ensuit que l'vniuers qui est, n'est donc pas: car ils disent & tienent, que cela seulement est qui est corps. Et pour ce que le propre du corps est faire & souffrir quelque chose, & l'vniuers n'estant pas, est: adonc l'vniuers ne fera ni ne souffrira rien, & ne sera pas mesme en lieu: car ce qui occupe lieu est corps, & l'vniuers n'est pas corps. Et ce qui occupe vn mesme lieu, c'est ce qui demeure: donc l'vniuers ne demeure pas, par ce que il n'occupe point de lieu: & qui plus est il ne se remue pas mesme, par ce qu'il faut que ce qui se remue soit en lieu & en place certaine. Et puis pour ce, que ce qui se remue, ou se remue soy-mesme, ou est remué par autrui: or ce qui se remue soymesme a quelques panchemēs, & quelques inclinatiōs de legereté ou de pesanteur:

XXVII. *Apres auoir refuté les paradoxes des Stoiques cōtre les communes conceptions, en ce qui concerne la philosophie morale, Diadumenus entre en l'examen de leur philosophie naturelle, & ayāt dit en general que elle ne trouble pas moins les anticipations & communes cōceptions que leur doctrine morale des fins, il entre au discours particulier de leur opinion touchant l'vniuers, qu'ils disēt n'estre ni corps ni sans corps: ce qu'il refute par diuerses raisōs, reuenāt à ce point que les Stoiques abolissent toutes choses, entant qu'en eux est.*

& la pesanteur & legereté sont, ou quelques habitudes, ou quelques puissances ou E differences de tous corps, & l'vniuers n'est pas corps : donc il est force que l'vniuers ne soit ni pesant ni leger, & par consequent qu'il n'ait point en soy de principe de mouuement. Et toutefois aussi ne sera-il point remué par autruy ; car il n'y a rien outre l'vniuers : de maniere qu'il est force qu'ils dient, ce qu'ils disent eux-mesmes, que l'vniuers n'est ni mouuant ni arresté. En somme, pour ce que selon eux il ne faut pas dire que l'vniuers soit corps, & toutefois le ciel, la terre, les animaux, les plãtes, les hommes, & les pierres sont parties de l'vniuers : il faudra donc dire, que ce qui n'est point corps aura des parties qui seront corps, & ce qui ne sera pas pesant aura des parties pesantes, & ce qui ne sera pas leger des legeres : ce qui est tant contre les communes conceptions, que les songes mesmes ne le sont pas tant : outre ce qu'il n'est rien si accordant au sens commun, que ceste disionction : Si quelque chose n'est point animee, elle n'a donc point d'ame : & au contraire, si aucune chose n'est point sans ame, donc elle est animee. Et toutefois ils tollissent ceste manifeste euidence, confessans que l'vniuers n'est ni sans ame, ni animé, & sans cela il n'y a F personne qui entende ni imagine l'vniuers imparfait, attendu qu'il n'y a partie aucune qui luy defaille, & neantmoins ceux-ci tienent qu'il est imparfait : par ce, disent-ils, que ce qui est parfait est fini & terminé : & l'vniuers pour ce qu'il est infini n'est point aussi terminé, ains desordonné. Ainsi selon eux, il y a quelque chose qui n'est ni parfaite ni imparfaite. Aussi n'est-il point partie, par ce qu'il n'y a rien plus grand que lui : ni tout aussi, pour ce que s'il est tout, il est donc ordonné : là où l'vniuers d'autãt qu'il est infini, aussi est-il interminé & desordonné. Aussi n'a il point d'autre cause, par ce qu'il n'y a rien plus ni outre l'vniuers : ni n'est point l'vniuers cause d'autruy ni de soy-mesme, par ce qu'il n'est pas né à rien faire, & la cause s'entend estre ce qui fait quelque effect. Prenez le cas donc que lon demande à tous les hommes qui sont au monde, que c'est qu'ils entendent estre rien, & quelle pensee ils en ont, ne dirõt-il pas, ce qui n'est cause d'autrui, ni n'a point de cause de soy G mesme, qui n'est ni tout ni partie, ni parfait ni imparfait, ni aiant ame ni sans ame, ni mouuant ni arresté, ni subsistant, ni corps, ni sans corps, cela qu'est-ce autre chose que rien, veu que ce que tous les autres hommes afferment de rien, ceux-ci l'afferment de l'vniuers ? Il semble qu'ils facent tout vn l'vniuers, & rien. Il faut donc dire que le temps ne soit rien, la predication, la proposition, la coniõction, la composition. Ce sont termes dont ils vsent plus que nuls autres philosophes, & toutefois ils disent que ce ne sont pas choses existentes. Qui plus est, ils tienent que le vray estant, n'est ni ne subsiste point, ains se comprend par intelligence, & est compris & passé en croyance, encore qu'il n'ait aucune part d'essence. Comment sauroit-on sauuer cela, qu'il ne surpasse toute extrauagance de fausseté & d'absurdité ?

Que c'est que rien.

XXVIII. Autre paradoxe des Stoiques touchãt les Dieux, qu'ils disent estre mortels, excepté Iupiter : en quoy ils ne se sont ni bien entendus, ni n'ont esté bien refutez, Plutarque & eux aussi ne sachans qui estoit le seul vray Dieu.

MAIS à fin qu'il ne semble que cela tiene trop des doubtes & difficultez de Logique, nous en traiterons d'autres qui seront plus propres à la Physique & philosophie naturelle. Pourautant donc qu'ils disent, H

Iupiter est de tout commencement,
Et le milieu, & parachevement:

il faloit principalement qu'ils r'habillassent & redressassent en mieux les communes conceptions des hommes touchant les Dieux, si d'auenture il y auoit en elles quelque erreur & quelque perturbation : sinon, les laisser chascun en l'opinion que les loix ou la coustume de leur pays leur donnent de la diuinité : car ce n'est pas de ceste heure ou de n'agueres, mais de tout temps, que ces opinions là des Dieux sont au monde, & n'y a homme qui seust dire de quel temps elles ont commencé. Mais ceux-ci aians commencé des la Deesse domestique Vesta, comme lon dit en commun prouerbe, à remuer ce qui estoit establi, & qui estoit receu en chasque pays, touchant la creance des Dieux, ils n'en ont laissé pas vne opinion ni cogitation

qu'ils

A qu'ils n'ayent par maniere de dire, contaminee & brouillee : car qui est ou qui a esté celui des hommes, qui iamais n'ait entendu que Dieu soit incorruptible & eternel? Quelles confessions fait-on plus coustumieres, & de plus certain consentement, que celles-ci,

Là pour tousiours les Dieux se resiouissent,
Beatitude eternelle iouissent:
Les Dieux là sus sont au ciel immortels,
Sur terre en bas marchent hommes mortels. Et ceste autre,
Point ne sont suiets à foiblesse Odyss. liu. 6.
De maladie ou de vieillesse,
Exempts de douleur & de mort,
Sans crainte de passer le port
D'Acheron bruyant.

B On pourroit à l'auenture trouuer quelques natiõs barbares & sauuages, qui ne pensent point qu'il y ait de Dieu, mais il n'y eut iamais homme qui eust quelque imagination de Dieu, qui ne l'estimast quand & quand immortel & eternel. Qu'il soit vray, ces mal-heureux qui ont esté appellez Atheistes, vn Diagoras, vn Theodorus, vn Hippon, n'ont pas osé dire que Dieu fust corruptible, mais ils ne croyoient pas qu'il y eust rien au monde qui peust estre incorruptible : ainsi conseruoient-ils la commune anticipatiõ des Dieux, mais ils ostoient l'incorruptibilité de substance: là où Chrysippus & Cleanthes aians rempli de paroles, par maniere de dire, & en leurs escrits, tout le ciel, la terre, l'air & la mer, de Dieux, neantmoins de tant de Dieux ils n'en font pas vn eternel, ni pas vn immortel, sinon Iupiter seul, en qui ils despendẽt & consument tous les autres, tellement que le resouldre en luy n'est de rien meilleur que l'estre resolu : car autant est-ce d'imbecillité d'estre par resolution tourné en vn autre, comme d'estre entretenu & nourri par la resolution des autres en soy.

C Et cela n'est pas comme les autres absurditez, que lon tire par illation des premisses & suppositions qui soient en leurs escrits, & qui par necessaire consequence s'ensuiuent de leurs doctrines : mais eux-mesmes crians à pleine teste le disent expressément en leurs escrits des Dieux, de la prouidence, de la destinee, de la nature, Que tous les Dieux ont eu commencement d'essence, & que tous seront resolus par le feu, fondu en soy, comme s'ils estoient de cire, ou d'estain : Or est-ce contre le sens commun autant, de dire que l'homme soit immortel, comme que Dieu soit mortel: ou plustost, ie ne voy point quelle differẽce il y aura de l'homme à Dieu, si Dieu est aussi bien que lui vn animal raisonnable & corruptible. Car s'ils nous opposent ceste belle argucé & finesse de dire, que l'homme est bien mortel, & le Dieu non mortel, ains corruptible, voyez l'inconuenient qui en depend: car il faut qu'ils dient, ou que Dieu soit immortel & corruptible, ou ni mortel ni immortel. Dont on ne sauroit, quand expressément on s'y estudieroit, excogiter rien plus estrange ni

D plus absurde, ie dis aux autres: car quant à eux, ils n'ont rien laissé à dire & attenter des plus extrauagantes absurditez du monde. Et puis Cleanthes fortifiant & confirmant encore dauantage son embrazement & inflammation, dit que le Soleil rend semblables, la Lune & les autres estoilles, à soy, & les tourne en soy, & que la Lune & les estoilles estans Dieux, aident au Soleil à faire leur resolution par inflammation. Ce seroit donc vne grande moquerie à nous de leur faire prieres & oraisons pour nostre salut, & les estimer sauueurs des hommes, s'il leur est naturel de tendre à leur corruption & resolution. Et toutefois eux ne laissent rien à faire ni à dire, crians contre Epicurus, qu'il oste l'opinion & persuasion anticipee es cœurs des hommes touchant les Dieux, quand ils ostent la prouidence diuine, par ce que les Dieux sont estimez & tenus de tous, non seulement immortels & bien-heureux, mais aussi humains, benins, aians soin du biẽ & du salut des hommes,

XXIX. Paradoxe de Cleanthes touchant le Soleil, la Lune & les estoilles, aussi mal à propos refuté que le precedent.

comme il eſt vray : mais ſi ceux qui oſtent la prouidence diuine, oſtent quand & E
quand l'opinion anticipee de Dieu, que font ceux qui diſent que les Dieux ont bien
ſoin de nous, mais qu'ils ne nous aident de rien, & qu'ils ne ſont point donneurs de
biens, ains indifferens, ne donnans point la vertu, mais donnans bien la richeſſe, la
ſanté, la generation des enfans, & autres ſemblables choſes, dont pas vne n'eſt vtile,
ni profitable, ni eligible, n'eſt-il pas vray que ceux-là oſtent les communes conce-
ptions que lon a des Dieux? Et ceux-ci les outragent & s'en moquent diſans, qu'il
y a vn Dieu fruictier, qui a la ſuperintendance des fruicts de la terre, vn autre gene-
ratif, vn autre medecin, vn autre deuin: & cependant la ſanté n'eſt rien de bon, ni la
generation, ni la fertilité & abondance de fruicts, ains ſont choſes indifferétes & in-
utiles à ceux qui les ont. Le troiſiéme point de la commune conception des Dieux,
eſt, qu'ils ne different des hommes en rien, tant que en felicité & en vertu: mais seló
la doctrine de Chryſippus, ils n'ont point cela par deſſus les hommes: par ce qu'il
tiét que Iupiter ne paſſe point en vertu Dion, & que Iupiter & Dion eſtans tous deux F
ſages, ſont également & ſemblablement aidez l'vn de l'autre, quand l'vn ſe ſent du
mouuement de l'autre: car c'eſt le bien que les Dieux font aux hommes, & les hom-
mes aux Dieux, quand ils deuienent ſages, & non autre choſe, & que prouueu qu'il
n'ait pas moins de vertu, il n'a pas moins de beatitude auſſi, ains qu'il eſt autant & e-
galement heureux que Iupiter le ſauueur, encore que ce ſoit vn pauure fortuné, qui
pour ſes griefues maladies & mutilatió de ſes membres eſt cótraint de ſe ietter hors
de ceſte vie, & de ſe faire mourir ſoy-meſme, prouueu qu'il ſoit ſage. Mais il n'y
en a pas vn, ni n'en y eut iamais deſſus la terre, & au contraire innumerables milliós
d'hommes mal-heureux en toute extremité, en la police & domination de Iupiter,
duquel le gouuernement & adminiſtration eſt tres-bonne. Et que pourroit-il plus
eſtre contre le ſens commun, que de dire, que Iupiter gouuernant ſouuerainement
bien, nous ſoions ſouuerainemét mal-heureux? Si dóc, ce qui n'eſt pas ſeulemét loi-
ſible de dire, il ne vouloit plus eſtre ni ſauueur, ni deliureur, ni protecteur, ains tout G
le cótraire de ces belles appellations là, on ne ſauroit plus rien adiouſter de bien à
ce qu'il en a, ni en nombre ni en quantité, ainſi comme ils diſent, là où les hommes
viuent en toute extremité miſerablement & meſchamment, ne receuant plus le vice
aucun acroiſſement, ni la mal-heureté aucun auancement. Et toutefois encore n'eſt-
ce pas là le pis qu'il y ait, ains ſe courroucent à Menander, de ce qu'il a dit, comme
poëte, par oſtentation,

L'eſtre trop bon eſt cauſe de grands maux:

diſans que cela eſt contre le ſens commun. Et cependant eux font Dieu, qui eſt
tout bon, la cauſe de tous maux: car la matiere n'a peu produire de mal de ſoy, par
ce qu'elle eſt ſans qualité, & toutes les diuerſitez qu'elle a, elle les a de ce qui la re-
mue & qui la forme, c'eſt à dire, la raiſon qui eſt dedás, qui la remue & la forme, n'e-
ſtant pas idoine à ſe former & ſe remuer ſoy-meſme: tellement qu'il eſt force que le
mal viene en eſtre ou de rien, & de ce qui n'eſt pas, ou ſi c'eſt par quelque principe H
mouuát, que ce ſoit par Dieu: car s'ils penſent que Iupiter ne domine pas ſur ces par-
ties, & n'vſent pas de chaſcune ſelon ſa propre raiſon, ils parlent contre le ſens com-
mun, & feignent vn animal duquel pluſieurs des parties n'obeiſſent pas à ſa volóté,
vſans de leurs propres actions & operatiós, auſquelles le total ne dóne point d'inci-
tatió, ni n'en comméce point le mouuemét: car il n'y a rien ſi mal composé entre les
creatures qui ont ame, que cótre ſa volóte ou ſes pieds marchét, ou ſa langue parle,
ou ſa corne frappe, ou ſa dent morde, dont il eſt force que Dieu ſouffre pluſieurs
choſes, ſi cótre ſa volonté les mauuais métent & commettent d'autres crimes, rom-
pent les murailles des maiſons pour aller deſrober, ou s'entretuent les vns les autres.
Et ſi cóme dit Chryſippus, il n'eſt pas poſſible que la moindre partie ſe porte autre-
ment que comme il plait à Iupiter, ains toute partie animee & qui a ame viuante,
s'arreſte

XXX. Autre paradoxe de Chryſippus, que Iupiter (qu'il eſtime le ſouuerain entre les Dieux) ne paſſe point en vertu Dion.

XXXI. Ils font Dieu, qui eſt tout bon, la cauſe de tous maux.

A s'arreste & se rende ainsi que lui la meine, & la manie, & arreste & dispose. Mais encore est ceste parole de lui plus pernicieuse: car il estoit plus raisonnable de dire que innumerables parties, par force, pour l'impuissance & foiblesse de Iupiter, fissét plusieurs choses mauuaises côtre sa nature & voloté, que de dire, qu'il n'y ait ni malefice, ni intemperáce aucune, dont Iupiter ne soit cause. ET puis que le monde soit vne ville, & les estoilles soient les citoiens: s'il est ainsi donc: il faut aussi qu'il y ait des lignees, des magistrats, & volótiers que le Soleil en est vn Cóseiller, & Mercure le preuost ou le Maire. Ie ne say si d'autres de leurs absurditez qui apartienét plus aux choses naturelles, móstrent point ceux qui s'amusent à refuter de telles impertinences, encore plus impertinens que ceux qui les asseurent & afferment. XXXII. *Autre paradoxe touchát le monde & les estoilles.*

N'EST ce pas vne affirmation contre le sens commun de dire, que la semence est plus grande que non pas ce qui est engendré d'icelle? Car nous voyons que la nature en tous animaux & toutes plátes sauuages prend les principes de graines fort B petites, & si menues qu'à peine les peut-on voir, pour la generation de tresgrands arbres: car non seulemét d'vn grain elle produit vn espy, & d'vn pepin de raisin vn cep de vigne, mais d'vn noyau d'oliue ou d'vn gland qui sera eschape & tombé à vn oiseau, comme d'vne petite scintille allumát & enflammant la generation, elle produit vn tronc d'vn chesne, ou d'vn palmier, ou d'vn sapin fort grád & droit: & pour ceste cause que ce mot de Sperma, qui signifie semence, a este ainsi nommé, comme Spirasis, c'est à dire inuolution ou enuelopement de grande masse en petite quantité: & Physis, c'est à dire nature, comme Emphysesis, qui signifie soufflement & diffusion des propos & des nombres qui sont ouuerts & desliez souselle. Mais derechef le feu, qu'ils disent estre la semence du monde, apres l'inflammation vniuerselle change le monde en sa semence, de peu de corps & de petite masse s'estendant en beaucoup de soufflement, & encore dauantage occupant vne place infinie du vuide qu'il enuahit par son augmentation: puis quand la generation est faite, la C grandeur aussi tost se retire & tombe, se reserrant incótinent la matiere en soy apres la generation. On peut lire beaucoup de leurs liures & de leurs escrits, où ils disputent & crient alencontre des Academiques, qu'ils confondent toutes choses auec leurs indistinguibles identitez, voulás à toute force, qu'en deux substances il n'y ait qu'vn qualifie. Et toutefois il n'y a celui qui ne l'entende & ne le pense ainsi, & ne pense le contraire estre merueilleux & estrange, si vne cane à vne cane, vne abeille à vne abeille, & du froment à du froment, & vne figue à vne figue, comme on dit en commun prouerbe, n'est pas tout semblable en tout temps. MAIS cela veritablemét est côtre le sens commun qu'ils disent eux, & qu'ils feignent, qu'en vne seule substáce il y a deux particulieremét qualifiez, & qu'vne mesme substance aiant particulierement vn qualifié, y en suruenant vn autre, le reçoit & garde egalement l'vn comme l'autre. Car s'il y en a deux, ie dis qu'il y en pourra auoir trois, & quatre, & cinq, & autant que lon en sauroit dire, en vne mesme substance, ie dis, non en di- D uerses parties, mais tous egalement en toute la substance, voire infinis. Chrysippus donc dit, que Iupiter ressemble à l'homme, & le móde aussi, & à l'ame la prouidéce: quand donc l'embrasement sera fait, Iupiter seul des deux incorruptible se retirera à la prouidence, & demeureront tous deux en la substance de l'æther. MAIS laissons là pour ceste heure les Dieux, en les priant de vouloir donner à ces Stoiques vn sens commun & entédement accordát auec le reste des hommes, & voyós maintenant ce qu'ils disent touchant les elemens. C'est contre le sens commun qu'vn corps soit le lieu d'vn corps, & qu'vn corps passe à trauers d'vn corps, n'aiant l'vn ni l'autre rien de vuide, ains le plein entrát dedans le plein, & ce qui n'a point de distáce, receuant en soy ce qui se mesle parmi lui, mais ce qui est plein, n'a point de distance vuide en soy, à cause de la continuité. Et ceux-ci ne mettét pas vn dedans vn, ni deux, ni trois, ni dix, les poussans ensemble, ains toutes les parties du monde tail-

XXXIII. *De la semence, & si elle est plus grande que ce qui est engendré, selon qu'estiment les Stoiques.*

XXXIIII. *Asauoir si ce qu'ils disent est vray que en vne substance il y a deux particulierement qualifiez.*

XXXV. *Paradoxe des Stoiques touchant les elemens, la penetration & meslange des corps.*

lees en petites pieces, & les iettans en vn, le premier venu, voire le [illegible]oindre sensible: E
disans dauantage qu'il contiendra le plus grand qui sauroit suruenir: & l'asseurant brauement & hardiment, ils font de ce qui les conuainc & refute vne de leurs sentences, ainsi qu'en plusieurs autres choses, comme ceux qui prenent des suppositiõs toutes repugnantes au sens commun. Premierement donc suiuant ce propos-là, il faut admettre beaucoup de positions monstrueuses & prodigieuses à ceux qui meslent les corps entiers auec les entiers, entre lesquelles absurditez est, Que trois sont quatre. Car ce que les autres alleguent pour vn exemple de ce qui ne peut tomber en imagination de sens humain, ceux ci le tienent pour chose vraye, disans, que quand vn verre de vin est meslé auec deux d'eau, il ne defaut point, ains s'esgale en aprochant le tout du tout, & le confondant ensemble, tellement qu'vn fait deux par l'egalisation de la meslange d'vn auec deux, parce qu'vn demeure & s'estend autant comme deux, faisant autant que le double. Et si par la mixtion à deux il prend la mesure de deux en la diffusion, cela est la mesure ensemble & de trois & de quatre: de trois, par ce qu'vn est meslé auec deux: & de quatre, parce qu'estant meslé à deux, il a autãt de quãtité cõme ceux à qui il est meslé: & ceste belle gentillesse là leur auiẽt, par ce qu'ils iettent vn corps dedans des corps, & par ce que lon ne sauroit imaginer comment ils font contenir l'vn dedans l'autre. Car il est force que les corps entrans les vns dedãs les autres par la meslãge, que l'vn ne cõtiene pas, & l'autre soit cõtenu, & que l'vn reçoiue, & l'autre soit dedãs. Car ainsi ce ne seroit pas mixtion, ains atouchement & aprochement des superfices, l'vne entrant dedans, & l'autre contenant par le dehors, les autres parties demeurans pures & entieres sans se mesler, & ainsi sera vn de plusieurs differents. Là où il est force que quand la mixtion se fait ainsi comme ils veulent que les choses meslees se meslent les vnes dedans les autres, & qu'vne mesme chose en estant dedans soit quand & quand contenue, & en receuant contiene l'autre, & n'est plus possible que l'vn ni l'autre retourne à estre ce qu'il estoit, ains auient que les deux qui se meslent, penetrent l'vn dedans l'autre, G
& n'y a pas vne partie de l'vn ni de l'autre qui demeure, ains sont toutes necessairement remplies les vnes des autres. Ici vient en ieu la cuisse d'Arcesilaüs qui est tant promenees par les escholes, marchant par dessus leurs absurditez auec grande risee. Car si les mixtions se font de tout en tout, qui empesche qu'vne cuisse estãt coupee, pourrie & iettee en la mer, & par succession de temps toute fondue, que non seulement la flote d'Antigonus nauigue dedans, comme disoit Arcesilaus, mais aussi les douze cens voiles de Xerxes, & que encore les trois cens galeres des Grecs ne donnent vne bataille dedans icelle cuisse? Car elle ne defaudra point de s'estendre tousiours en auant, ni ne cessera pas le moindre dedans le plus grand, ni iamais la mixtion ne prendra fin, ni l'extremité d'icelle ne sera atouchement là où elle finira, ne penetrant pas par le total, ains se lassera de se mesler, ou si elle se mesle par le total, elle ne donnera pas seulement place de bataille aux armees nauales des Grecs, estant pour cela besoin de corruption & de mutation: mais si vn verre de vin, ou H
bien mesme vne goute, venoit à tomber en la mer Ægee, ou la mer de Candie, elle viendra iusques dedans l'Ocean, & iusques à la grande mer Atlantique, ne touchãt pas à la superfice seulement par le dessus, mais se respandãt par toute la profondeur, longueur & largeur. Et Chrysippus admet cela au commencement de son premier liure de ses questions naturelles, disant qu'il ne s'en faloit rien qu'vne goute de vin ne se meslast par toute la mer. Et à fin que nous ne nous en esmerueillions pas, il dit dauantage, que ceste goute là par mixtion s'estẽdra par tout le monde: ce qui est si absurde & hors de toute aparence de raison, que lon ne sauroit rien dire de plus, & contre le sens cõmun: par ce qu'il n'y aura point en la nature de corps supreme ni premier, ni dernier, ni en quoy se doiue terminer la grandeur du corps, ains passant tousiours outre celui qui sera pris pour suiet, la chose ira en l'infini.

Il pique viuement les Stoiques en cest endroit, & descouure leurs monstrueuses absurditez de fort bonne grace.

XXXVI. *Autre paradoxe, engendré du precedent, c'est que les Stoiques rendent toutes choses infinies.*

&

A & interminé. Car on ne pourra entendre ne comprendre vne magnitude plus grande ou plus petite que l'autre, par ce qu'à l'vne & à l'autre auiendra le proceder de ses parties en infini, qui est oster toute la nature d'inegalité. Car de deux magnitudes qui sont entendues inegales, l'vne demeure courte de ses dernieres parties, & l'autre passe outre & va plus auant: & n'y aiant point d'inegalité en longueur, aussi n'y aura-il point d'inegalité en superfice, ni d'aspreté. Car le raboteux n'est autre chose qu'inegalité de superfice enuers soy-mesme, & l'aspreté est inegalité de superfice auec rudesse & dureté, dont ne laissent rien ceux qui ne terminent pas vn corps en sa derniere partie, ains tirẽt tous corps par multiplication de parties en infini: & toutefois à qui n'est-il euident & notoire, que l'homme est cõposé de plus grand nombre de parties que n'est son doigt? & le monde plus que l'homme? Tous hommes sauent & pensent cela, s'ils ne sont Stoiques: mais depuis qu'ils sont vne fois deuenus Stoiques, ils disent & sentent le contraire, que l'homme n'est point composé de
B plus de parties que son doigt, ni le monde que l'homme. Car la section reduit les corps à l'infini, & en l'infini il n'y a ni plus ne moins, ne n'y a point de multitude qui surpasse, ni ne cesseront iamais les parties de ce qui est resté d'estre tousiours encore sous-diuisées, & de bailler & fournir multitude de soy. Comment est-ce donc qu'ils denouent ces nœuds là? fort subtilement & vaillammẽt certes. Car Chrysippus dit, que si lon nous demande si nous auons aucunes parties, & combien, & si elles sont composees d'autres parcelles aussi, & de cõbien, que nous vserons de telle distinctiõ, suposans que le total entier est composé de parties, comme de la teste, de l'estomach, & des cuisses, comme si cela estoit tout ce que lon demãde, & dequoy lon est en doute: mais s'ils produisent leurs interrogatoires iusques aux extremes parties, il n'en faut rien estimer, determiner, ni rien dire, ne qu'il soit composé d'aucunes parties, ni de combien, ne si elles sont finies ni infinies. Mais il vaut mieux que i'allegue ses propres paroles, à fin que tu voyes commẽt il conseruoit les communes conceptiõs,
C en nous defendãt d'entendre & d'imaginer, ne de dire de quelles parties, ni de cõbiẽ de parties chasque corps est cõposé, ne si elles sont finies ou infinies. Car s'il y auoit vn milieu entre le fini & l'infini, comme il y a entre le bien & le mal, qui est l'indifferent, il faloit dire que c'est, & ainsi soudre la difficulté. Mais si tout ainsi comme ce qui n'est pas égal, incontinẽt est inégal, & ce qui n'est pas corruptible est incorruptible, aussi ce qui n'est pas fini est infini, il me semble que dire, que le corps n'est composé de parties ni finies ni infinies, c'est autãt comme de dire, que vn argument est composé ni de vrayes ni de faulses positions: & se glorifiant temerairement de cela, il dit que la pyramide estant constituee de triangles, les costez inclinans vers la commissure sont inegaux, & toutefois l'vn ne passe pas l'autre, en ce qu'ils sont plus grands. VOILA comment il sauoit les conceptions: car s'il y a quelque chose qui soit plus grãde & qui ne passe pas, aussi y aura-il quelque chose plus petite qui ne defaudra pas, & ne demeurera pas courte: donc y aura il quelque chose inégale qui
D ne surpassera point, & si ne defaudra point: c'est autant à dire comme qui sera égale & inégale: & non plus grãd ce qui sera plus grand, & non plus petit ce qui sera plus petit.

XXXVII. A sçauoir s'il y a quelque milieu entre ce qui est esgal & inesgal.

Dauantage voy vn petit comment il respond à Democritus qui doutoit fort naturellement & viuemẽt, si vne pyramide rõde venoit à estre coupee à niueau aupres de sa base, que faudroit-il iuger touchant les superfices des sectiõs, si elles seront égales ou inégales: car si elles sont inégales, elles feront donc que la pyramide ronde prẽdra plusieurs engraueures profondes & raboteuses: & si elles sont égales, les sections seront aussi égales, & se trouuera que la pyramide ronde fera pareil effect que la coulomne, comme si elle estoit composee de cercles égaux & non pas inégaux, ce qui est fort absurde. En ceci donc monstrant Democritus estre vn ignorant, il dit, que les superfices ne sont ni égales ni inégales, mais que les corps sont inégaux, à cause que les superfices ne sont ni égales ni inégales. Or de vouloir par

forme d'ordonnance affermer qu'il peut arriuer que les superfices estans inegales, les corps ne soiēt pas inegaux, c'est à faire à homme qui se permet vne merueilleuse licence d'escrire & de dire tout ce qui lui vient en l'entendement. Car la raison auec l'euidēce toute notoire, nous dōne à entēdre tout le cōtraire, que des corps inegaux, les superfices sont aussi inegales, & plus grādes celles du plus grand, si la passe, dont il surauāce le plus petit, ne doit demeurer sans superfice. Car si les superfices des plus grands corps ne surpassent celles des moindres, ains defaillent auāt le bout, il faudra dire, qu'vne partie du corps ia terminé n'aura point encore de terme ni de fin. Car s'il dit que par force ainsi. ✳ Car les graueures raboteuses qu'il souspeçonne en la pyramide rōde, c'est l'inegalité des corps, non pas celle des superfices, qui les fait. Ce est dōc vne sottise digne de moquerie, qu'en ostant les superfices, estre conuaincu de laisser vne inegalité es corps. MAIS pour ne sortir point de ceste matiere, que peut il estre plus cōtre les cōceptions du sens commun, que de feindre de telles resueries ? Car si nous mettons que la superfice ne soit ni egale ni inegale, il faudra aussi cōsequemment dire, que ni la magnitude ni le nōbre ne seront ni egaux ni inegaux: attendu que lon ne sauroit dire qu'il y ait entre l'egal & inegal quelque milieu qui soit neutre, ni le cōceuoir en l'entendemēt. Et puis s'il y a des superfices qui ne soient ni egales ni inegales, qui empeschera qu'il n'y ait aussi des cercles qui ne soient ni egaux ni inegaux? Car ces superfices là estans superfices de sections de pyramides rondes, sont cercles: & si vous mettez des cercles, aussi faudra-il mettre des diametres qui ne soient ni egaux ni inegaux: & si cela, aussi des angles & des triangles, & des parallelogrammes, & des superfices egalement distantes. Car si les lōgueurs ne sont ni egales ni inegales, adōc ni le pois, ni les coups, ni les corps. Et puis comment osent ils reprēdre ceux qui introduisent des vacuitez, & quelques indiuisibles combatans l'vn cōtre l'autre, & qui supposent qu'ils ne bougent ni ne se meuuēt, veu qu'ils soustienent que telles propositions sont fausses ? Si quelques choses ne sont egales les vnes aux autres, elles sont inegales: & ces choses ci ne sont pas egales les vnes aux autres: elles sont donc inegales les vnes aux autres. Mais pour ce qu'il dit qu'il y a quelque chose de plus grand qui ne passe point, pourtant est-il raisonnable de demander, à sauoir si elles quadreront l'vne à l'autre, ou si l'vne passera, & l'autre demeurera courte: car si elles quadrent, comment sera l'vne plus grande que l'autre? Et si elles ne quadrent point, comment est-il possible que l'vne ne passe, l'autre demeure courte? Ce sont choses contraires de dire, ni l'vn ni l'autre ne passe: & il ne quadrera point auec le plus grand, ou il quadrera, & que l'vn soit plus grād que l'autre. Il est force que ceux qui ne gardent pas les communes conceptions se treuuent en telles perplexitez. DAVANTAGE c'est contre le sens commun de dire, que rien ne touche à l'autre, & non pas moins, que les corps s'entretouchent les vns les autres, & qu'ils ne s'entretouchent de rien. Or il est force que ceux qui ne laissent point de moindres parties du corps admettent cela, & s'ils mettent quelque chose premier que ce qui semble toucher, & qui ne cessent iamais de passer tousiours outre, c'est ce que principalement ils obiicent à ceux qui defendent & soustienent les parcelles indiuisibles, qui ne se fera point de touchement de tous, ains que ce sera mixtion, & que cela n'est pas possible, attendu que les indiuisibles n'ont point de parties. Comment donc est-ce qu'eux-mesmes ne tombent en pareil inconuenient, veu qu'ils ne laissent partie aucune premiere ni derniere? pour autant qu'ils disent que les corps s'entretouchēt de tout en tout par vn terme, non pas par vne partie, & le terme n'est pas corps, adonc le corps touchera le corps par vn terme qui n'est pas corps: & à l'opposite ne le touchera point, l'incorporel n'estāt point entre deux. Et s'il touche, il fera & souffrira quelque chose estāt corps, par vn incorporel qui n'est pas corps. Car le propre des corps est de faire & de souffrir quelque chose les vns des autres, & de s'entretoucher: & si le corps a le touchement particulier,

XXXVIII. *De l'esgalité & inesgalité des choses.*

XXXIX. *Si les corps s'entretouchent, ou s'ils sont meslez.*

A lier, par le moien de l'incorporel, aussi aura-il l'atouchement vniuersel, la mixtiō & l'incorporation. Dauantage en ses atouchemens & ses mixtions, il est necessaire que les termes des corps demeurent, ou qu'ils ne demeurent pas, ains deperissent, & l'vn & l'autre est contre le sens commun. Car eux-mesmes ne mettent pas des corruptions & generations des incorporels, & ne sauroit-on dire qu'il y ait mixtion ni atouchemēt vniuersel des corps retenans leurs propres termes. Car c'est le terme qui constitue & termine la nature du corps, & les mixtions (si ce n'estoient aprochemens des parties pres des parties) confondent en vn les corps qui se meslent. Et comme disent ceux-ci, il faut laisser des corruptions des termes es mixtions: & puis derechef des generations es separations & segregations. Or n'est il homme qui peust entendre ni comprendre cela facilement: car par ce que les corps s'entretouchent, par cela mesme ils s'entrepressent, s'entreserrēt & se froissent l'vn l'autre. Or est-il impossible que B chose incorporelle seuffre ni face cela, & ne se peut mesme imaginer, & ils nous veulent contraindre de l'imaginer & entendre. Car si vne boule touche vn plain corps par vn poinct seulement, il est certain qu'elle sera aussi trainee par vn poinct tout le long de ce plain. Et si la boule est peinte de vermillon par dessus, elle imprimera vne ligne seulement rouge dessus le plain: & estant iaune, elle iaunira la superfice du plain. Et que chose incorporelle teingne ou soit teinte de couleur, c'est contre le sens commun. Et si nous imaginons vne boule de terre, ou de crystal, & de verre, qui tōbe de haut sur vn plain de pierre bien vni, il est cōtre raison de penser qu'elle ne se brisera point, quād le coup viendra à dōner contre vn plain dur & solide. Et encore sera-il plus hors de toute raison de dire, qu'elle se brisera par vn terme, comme vn poinct qui n'a aucun corps, de maniere qu'en toutes sortes les anticipations & communes conceptions, touchant les corps, sont toutes perturbees, ou plustost ostees du C tout, en suposant plusieurs choses impossibles. C'est contre le sens commun de dire, qu'il y a vn tēps futur & vn temps passé, mais qu'il n'y a point de temps present, ains que n'agueres, & n'a pas long temps subsistēt, mais que maintenant n'est totalement rien qui soit: & toutefois cela auient à ces philosophes Stoiques, lesquels ne laissent pas le moindre temps du monde entre deux, & ne veulent pas que le maintenāt mesme soit indiuisible: ains de tout ce que l'homme prend à penser & imaginer comme present, de cela ils disent qu'il y en a desia partie de passé & partie de futur: de sorte qu'il ne reste ni ne demeure au milieu parcelle quelcōque de tēps present, si de ce que lon dit estre instant partie est attribuee aux choses passees & partie aux futures. Parquoy il faut que l'vn des deux en auiene, ou qu'en mettant le temps, il estoit, & le tēps, il sera, on abolisse totalement le temps, il est: ou qu'estāt present le temps il est, vne partie en soit passee, & vne encore à venir: & dire que de ce qui est, partie en est encore future, & partie en est desia passee: & du maintenāt, qu'il y a vne piece deuant, & vne autre derriere: tellemēt que maintenāt soit ce qui n'est pas encore maintenant, & ce qui n'est plus maintenāt: car ce n'est plus maintenāt ce qui est desia passé, ni maintenāt ce qui est encore à venir. Et en diuisant ainsi le maintenant, il D faudroit qu'ils dissent aussi, que de l'annee & de la lumiere partie seroit de l'an passé, & partie de l'an qui vient, & du quand & quand qu'il y eust deuant & derriere. Car ils ne trauaillent pas moins à brouiller estrangemēt toutes ces paroles là, le non encore, le desia, le non plus, & le maintenant: là où tous les autres hommes entendent & estiment, le n'agueres, le peu apres: estre parties differentes du maintenant, & en mettent l'vne deuant, l'autre apres le maintenant. Et Archidemus disant que le maintenant est vn principe, vne iointure, & vne commissure, ne s'aperçoit pas qu'en ce disant il abolit tout le temps entierement. Car s'il est vray que le maintenant ne soit pas temps, ains seulement vn aboutissement de temps, & toute partie du temps est comme le maintenāt: il semble donc, que le maintenant n'a aucune partie, ains se resould tout en termes, aboutissemēs, iointures, & commencemens. Et Chrysippus sē

XL. Nouueau paradoxe des Stoiques, qu'il y a vn temps futur & passé, mais qu'il n'y a point de temps present: lō que Plutarque combat & refute viuement & amplement.

voulant monstrer ingenieux & artificiel en ses diuisions, au traité qu'il fait du vuide, E
& en quelques autres passages il dit que le passé & le futur du temps ne subsiste pas, ains a subsisté, & qu'il n'y a que le present ou instant qui subsiste: mais au troisiéme, quatriéme & cinquiéme traité des parties, il met que du téps instát partie est future, & partie passee, tellemét qu'il lui auient de diuiser la substance du temps en parties non subsistantes du total subsistant, ou pour mieux dire, de ne laisser partie aucune subsistante, si l'instant & present n'a partie aucune qui ne soit ou passee ou future. L'intelligence donc du temps, à eux, ressemble proprement à l'empoignement de l'eau, laquelle plus on l'estraint & serre, plus elle coule & glisse. Mais quant aux actiós & mouuemés, toute euidence y est brouillee & confondue. Car il est force, si l'instát & le maintenát se diuise en ce qui est passé, & ce qui est à venir, que de ce qui se meut en instant, partie soit desia remuee, & autre partie encore à remuer, & que le commencement & la fin du mouuement soient abolis, & que de nulle œuure il n'y aura eu rien de premier, & n'y aura rien de dernier, estans les actiós distribuees auec le F
temps. Car tout ainsi comme ils disent, que du temps present partie est passee, & partie est à venir: aussi de ce qui se fait, partie est desia faite, partie est encore à faire. Quand donc a eu son commencemét, & quand aura sa fin le disner, l'escrire, le marcher, si tout homme disnant a ia disné & disnera, & tout marchát a desia marché & marchera? &, ce qui est, comme lon dit, de toutes estranges absurditez la plus estrange, s'il auiét que celui qui vit ait ia vescu, ou doiue viure: iamais donc le viure n'a eu commencemét, ni iamais n'aura fin, ains chascun de nous, comme il apert, a esté né sans commencer à viure, & mourra sans cesser de viure, s'il n'y a nulle derniere partie. Car s'il y a quelque chose de futur à celui qui vit de present, iamais il ne sera faux de dire, Socrates viura, tát qu'il sera veritable, Socrates vit, Tellement que s'il est veritable, Socrates viura en infinies parties de temps: en nulle partie de temps ne sera iamais veritable, Socrates est mort. Et neantmoins quelle fin y aura-il autrement G
en chascune operation, & où arresterez vous le bout de chasque action, si autant de fois comme il sera veritable, il se fait, autant de fois aussi sera-il veritable, il se fera? car celui mentira qui dira, c'est le bout de Platon escriuant ou disputant, par ce que iamais Platon ne cessera d'escrire & de disputer, si iamais il n'est faux de dire de celui qui dispute, il disputera, & il escrira de celui qui escrit. Dauantage, de ce qui se fait il n'y aura partie qui ne soit ia faite ou à faire, & preterite ou future: & outre, de ce qui est ia fait, ou de ce qui se fera, du passe & de l'auenir, il n'y a aucun sentiment. Parquoy il n'y aura simplement & vniuersellemét sentiment de rien du monde: car nous ne voyons pas ce qui est passé, ne ce qui est à auenir, ni ne l'oyons, ni ne prenós aucun sentiment des choses qui ont esté, ou qui serót, ni encore qu'il fust present, rié ne sera pourtát sensible, si du present vne partie vient, & vne autre est desia passee, & l'vn a esté, & l'autre sera. Et toutefois eux-mesmes crient apres Epicurus, qu'il fait choses intolerables de forcer les communes conceptiós, en mouuát les corps d'egale celerité, & tenant qu'il n'y en a point vne plus viste que l'autre. MAIS bien plus H
est insuportable, & plus esloigné du sens commun, de dire, que nulle chose n'en peut atteindre vne autre:

XLI. Autre nouueau paradoxe, que nulle chose n'en peut attaindre vne autre.

Si le cheual d'Adrastus qui voloit,
Courant apres vne tortue alloit,

comme lon dit en commun prouerbe. Et est force que cela auiene en ceux qui se meuuent selon deuant & apres: mais estás les interualles, selon lesquels ils se meuuent, diuisibles en parties infinies, ainsi comme ceux-ci veulent, si la tortue est de la longueur d'vn arpent seulement deuant le cheual, ceux qui diuisent l'interualle en infinies parts, & qui meuuent l'vn & l'autre selon deuant & apres, iamais n'aprocheront le plus viste du plus tardif, adioustát tousiours celui qui est le plus tardif quelque peu d'interualle, qui sera diuisible en innumerables autres interualles. Et puis

de dire,

A de dire, que quand on verse de l'eau d'vn verre ou d'vne couppe, iamais elle ne sera versee tout à fait, comment pourroit on soustenir que cela ne soit contraire au sens commun? & comment n'est il pas consequent à ce que ceux-ci disent? car iamais on ne pourra comprendre vn mouuemēt des choses diuisibles en l'infini où il y ait deuant & apres qui paracheue toute l'interualle, ains laissant tousiours quelque espace diuisible, il fera tousiours toute l'effusion, ou tout le coulemēt, ou tout le glissement de l'humeur, ou la ruine du solide, ou la cheute du pesant imparfaite. Ie passe par dessus plusieurs autres absurditez de leurs doctrines, & m'arreste seulement à celles qui sont cōtre le sens cōmun. QVANT au propos donc qui concerne l'augmentation, il est ancien: car comme dit Chrysippus, ce fut Epicharmus qui le demanda, par ce que les Academicques estiment que ce soit vne question non trop facile, ne qui se puisse ainsi sur le champ promptement souder & demesler, ils crient alencōtre d'eux, & les accusent de tollir les anticipations, là où ce sont eux mesmes qui ne B gardent pas les communes conceptions: & qui plus est: ils destordent & peruertissent le sentiment: car le discours en est simple, & eux mesmes en concedent les presupositions, que toutes particulieres substances fluent & coulent, les vnes rendans & iettans quelque chose hors d'elles, les autres en receuant d'autres venās d'ailleurs, & que pour le nombre & la multitude de ce qui s'en va du dedās, ou qui vient du dehors, les choses ne demeurent pas vnes & mesmes, ains deuienent autres, & en prēd leur substance vne alteration. Et que contre droit & raison, la coustume auoit obtenu que telles mutations s'appellassent augmentatiōs & diminutions, là où il faloit plustost les appeller generations & corruptions, par ce qu'elles font par force sortir d'vn estre en vn autre, là où le croistre & le diminuer sont passions & accidens qui auienent en vn corps & suiet permanent. CES raisons se disans & se suposans ainsi en l'eschole des Academiques, qu'est-ce que veulent ces defenseurs ci de l'euidence, & les reformateurs & contrerolleurs des cōmunes conceptions? Que chas- C cun de nous est double & comme iumeau, composé de deux natures, ainsi comme les poëtes feignent des Molionides, qu'ils estoient vnis & conioints d'aucunes legeres parties, & separez & disioints des autres, ains deux corps aians mesme couleur, mesme figure, mesme pois, mesme lieu, chose que nul des hommes n'auoit iamais veu ni entendu au parauant eux, ains eux seuls ont veu & aperceu ceste duplicité, ceste composition & ambiguité, comme chascun de nous est vn double supost & suiet, l'vn estant substance, l'autre intelligence, & l'vn d'iceux tousiours coule & tousiours va, sans toutefois s'augmenter ni diminuer, ni toutefois demeurer en mesme estat, tel comme il est: l'autre demeure, & croist & decroist, & seuffre toutes choses contraires, que celui auquel il est incorporé, conioint & confondu, ne laissant point d'aparence & de discretion de difference au sens exterieur. Combien qu'on lise que Lynceus anciennement auoit la veuë si perçante & si aigue, qu'il voyoit à trauers les pierres, & à trauers les bois: & se seant sur quelque eschauguette D en la Sicile, il voyoit les vaisseaux qui partoient du port de Carthage, par vn interualle & distance de la nauigation d'vn iour & d'vne nuict. Et dit on que Callicrates faisoit des chariots de la grandeur de fourmis, tellemēt que l'aile d'vne mousche les couuroit, & engrauoit sur vn grain de millet des vers d'Homere. Et toutefois pas vn d'eux ne vid ni n'aperceut ceste diuersité & ceste perpetuelle allure, ni nous mesmes iamais ne nous aperceusmes que nous fussions doubles, & que d'vne partie nous coulissions tousiours, & de l'autre nous demeurissions tousiours vns & mesmes, depuis nostre naissance iusques à nostre fin. Mais encore fais ie le propos plus plain & plus simple, car quant à eux ils font quatre suiets alendroit d'vn chascun de nous, ou pour mieux dire, que vn chascun de nous en est quatre, mais il suffit de deux pour monstrer la faulseté de leur resuerie: car quand nous oyons dire à Pentheus és Tragædies, qu'il void deux Soleils & deux Thebes, nous iugeons

XLII. *Paradoxe touchāt l'augmētation.*

XLIII. *Ils disēt que tous corps sōt doubles, ce qui est extremement absurde & cōtraire au sens commun.*

Es Bacchantes d'Euripide.

qu'il ne les void pas, mais qu'il les cuide voir, aiant le sens & l'entendement troublé E
& transporté. Et ceux-ci qui suposent non vne ville seule, mais tous les hommes,
tous les animaux, les arbres, les plantes, tous les meubles & vtensilles, & tous veste-
mens estre doubles & composez, ne les reietterons nous pas, comme gens qui nous
veulent faire non entendre, mais peruertir & confondre nostre entendement? Tou-
tefois à l'auenture en ce propos leur faut il pardonner s'ils controuuent & feignent
d'autres natures, par ce qu'ils ne peuuent trouuer autre moien, quelque peine qu'ils

XLIIII. Autre absurdité des Stoiques, formãs differentes & innumerables especes de corps en l'ame, lesquels corps ils appellët animaux raisonnables.

y mettent de conseruer & retenir les augmentations. Mais en l'ame, à quel
propos, & pour quelles autres supositions vont-ils former d'autres differentes espe-
ces de corps, par maniere de dire, innumerables? On ne le sauroit dire, sinon
qu'ils veulent desplacer, ou plustost tollir du tout & prendre les communes conce-
ptions, pour en y introduire de nouuelles toutes estrãges & sauuages. Car c'est chose
merueilleusement extrauagante & pleine de toute absurdité, que des vices & des
vertus, & dauantage des sciences & des arts, des memoires, des aprehensions, des F
passions, & encore des inclinations & des consentemens, en faire des corps, & di-
re qu'ils ne gisent ni ne subsistent en nul suiet, & leur laisser seulement dedans le
cœur vn pertuis petit comme vn poinct, là où ils rengent & serrent la partie princi-
pale du discours de la raison en l'ame, estant occupe de tant de corps, qu'il seroit
malaisé de les compter à ceux qui sauent mieux distinguer & discerner l'vn d'auec
l'autre, & de n'en faire pas seulement des corps, mais des animaux mesmes raison-
nables, & vne si grande ruchee ou formiliere d'animaux, & encore non douce ne
priuee, mais qui par sa mauuaistié repugne à l'euidence & à la coustume. Et ceux
ci tienent que non seulement les vertus & les vices sont animaux, ni les passions seu-
lement, comme l'ire, le courroux, l'enuie, la douleur, la malignité, ni les cõprehen-
sions, les aprehensions, les ignorances & les arts & mestiers, comme le mestier de
cordonnier, de serrurier: mais oultre cela encore font ils les operations & les actes
mesmes corps & animaux, le promener vn animal, le baller, le chausser, le saluër, l'in G
iurier, à quoy il est consequent que le rire soit aussi vn animal, & le plorer: & si cela
est, que le toussir aussi, l'esternuer, le gemir, le cracher, le moucher, & autres actions
semblables, qui sont assez manifestes. Et si ne doiuent pas trouuer estrange ni se
courroucer si on les conduit de paroles peu à peu, iusques à ces badineries là, s'ils se
souuienent de Chrysippus, qui au troisiéme de ses questions naturelles dit ainsi:
« La nuict n'est elle pas corps? le vespre, le matin, le milieu du iour & de la nuict,
« ne sont-ce pas corps? Le commencement du mois, le dixiéme & le quinziéme
« de la Lune, le trentiéme, le mois entier n'est-ce pas corps? l'Esté & l'Automne, &

XLV. Leur paradoxe touchant la generation du chaud & du subtil.

« l'An? Et quant à tout ce que nous auons dit, ils le tienent à toute force con-
tre les communes anticipations & conceptions: mais ce que nous dirons est con-
tre les leurs propres, car ils engendrent ce qui est treschaud par refrigeration, & ce
qui est le plus subtil par grossissement & espessissement, par ce que l'ame est vne
substance fort chaude, & de fort subtiles parties, & ils la produisent par refrigera- H
tion & condensation du corps, comme par vne trempe commuant l'esprit, & le
rendant vegetatif esprit, animal. Ils disent aussi, que le Soleil est deuenu animé,
l'humidité s'estant tournee en feu intellectuel & spirituel. Vois tu comme ils ima-
« ginent, que le Soleil ait esté engendré & produit par refrigeration? On dit que
« Xenophanes oyant vn iour compter à quelqu'vn, qu'il auoit veu des anguilles vi-
« uantes en de l'eau chaude: Et nous les cuirons donc, dit-il, en de l'eau froide. Puis
donc qu'ils engendrent la chaleur par la refrigeration d'alentour, la consequence
veut aussi qu'ils produisent la legereté par la condensation, & par la chaleur la froi-
deur, par le fondre l'espessir, & par le rarefier le peser, pour garder vne corres-

XLVI Ce qu'ils estimët de la substãce de la cõmune

pondance & proportion de faire toutes choses contre raison. Et quant à
la substance de la commune conception & sens commun, n'en determinent ils
pas

A pas contre le sens commun mesme? car ceste conception est vne aprehension, & ceste aprehension vne impression qui se fait en l'ame: & la nature de l'ame est vne exhalation, laquelle difficilement peut receuoir impression, à cause de sa rarité: & encore qu'elle la receust, il seroit impossible qu'elle la gardast & retinst: car sa nourriture & sa generation procedant d'humidite a vn continuel cours de succession & de consomption, & la meslange de la respiration auec l'air fait tousiours quelque nouuelle exhalation, se tournant & changeant par le flux de l'air inspire & respité, qui du dehors donne dedans, & derechef sort du dedans au dehors. Car plustost pourroit on imaginer vn ruisseau d'eau courante, qui conseruast les formes, figures & especes emprajntes, qu'vn esprit coulant en des vapeurs & humeurs, & meslé auec vn autre vent de dehors oisif & estranger continuellement. Mais ils s'oublient tant qu'aians defini les conceptions communes, estre pensees mises à part & les memoires permanentes, & impressions relatiues, & fichans du tout les sciences cõme aians B toute fermeté & toute stabilité, puis apres ils mettent dessous tout cela vn fondement & vne base de substance glissante, facile à dissiper & espandre, qui tousiours va & vient, & tousiours coule. Or est il que tous hommes ont ceste conception imprimee en leur entendement touchant le principe & element, qu'il est pur, simple, & non meslé ni composé: car ce qui est meslé ne peut estre element ni principe, mais ce dont il est meslé & composé. Et toutefois ceux ci faisans Dieu principe de toutes choses, vn corps spirituel & entendement assis en la matiere, ils ne le font ne pur ne simple, ni incomposé, ains afferment qu'il est composé d'vn autre & par vn autre. Or la matiere estant par soy sans raison & sans qualité, a la simplicité & la proprieté de principe: & Dieu, s'il est vray qu'il ne soit pas sans corps, & sans matiere, participe de la matiere, & comme d'vn principe: car si c'est toute vne & mesme chose que matiere & la raison: ils n'auroient pas bien defini de dire, que la matiere soit irraisonnable sans raison: & si ce sont choses differentes, Dieu donc est constitué de C toutes les deux, & non vne simple essence, mais cõposee, aiant pris l'estre intelligent auec l'estre corporel de la matiere. Et puis veu qu'ils appellent les quatre premiers corps, la terre l'eau, l'air & le feu, premiers elemens, ie ne say comment ils en font aucun d'eux simples, & les autres composez & meslez: car ils tienent que la terre & l'eau ne peuuent contenir ni eux mesmes ni autrui, & que c'est de la participation de l'esprit, & de la force du feu, que depend la conseruation de l'vnion, & que l'air & le feu pour leur force se fortifient eux mesmes, & estans meslez auec les deux autres leur donnent force & vigueur, & la fermeté de subsistence. Comment donc est-ce que la terre est element, ou l'eau, s'il n'est ni simple, ni premier, ni suffisant à se conseruer, ains aiant besoin d'autrui qui le contiene par dehors en estre, & le conserue? car ils ne laissent pas seulement moien de penser qu'ils soiẽt substance, ains contient ce propos grande confusion & grande incertitude touchant la terre à par soy. Mais si la terre est par soy, commẽt est-ce qu'elle a besoin de l'air qui la lie & la contiene? D car ainsi elle ne sera plus par soy terre, ne par soy eau, ains l'air serrant & espaississant ainsi la matiere, en a fait de la terre: & au contraire la desliant & amollissant ainsi, en a fait de l'eau. Il faut donc inferer: que nul de ces deux là n'est element, puis qu'vn autre lui a donné essence & generation. Dauantage ils disent que la matiere & la substance subsiste par ses qualitez & la definissent presque ainsi. Et puis d'vn autre costé ils font les qualitez estre des corps, en quoy il y a vne grande confusion: car si les qualitez ont vne substance propre, pour laquelle elles soient appellees & soient realement corps, elles n'ont point besoin d'autre substãce: par ce qu'elles ont la leur propre Et si elles ont seulemẽt celle qui est commune, qu'ils appellent essence ou matiere, il est euident qu'elles participent de corps, & qu'elles ne sont pas corps. Or ce qui se sousterne & qui reçoit, il est force qu'il soit different de ce qu'il reçoit, & à quoy il est sousterné. Et ceux-ci ne voient qu'à demi: car ils appellent

conception & sens commun.

XLVII. *Quel est le Dieu des Stoiques.*

XLVIII. *Leur opinion touchant les elemens.*

bien la matiere non qualifiee, c'est à dire sans qualitez, mais ils ne veulent plus appeller les qualitez sans matiere. Et toutefois comment est-il possible de faire vn corps sans qualité, que lon n'entende aussi vne qualité sans corps? car le langage qui complique le corps auec toute qualité, ne permet pas que la pensee puisse toucher à corps aucun, sans quelque qualité. Il faut donc que celui qui repugne à l'estre corporel de la qualité, repugne aussi quand & quand à l'estre qualifie de la matiere, ou celui qui separe l'vn d'auec l'autre diuise tous les deux d'ensemble. Et quant au propos que quelques vns d'entre eux mettent en auát, qu'ils appellent la substance non qualifiee, non pource qu'elle soit du tout priuee de toute qualité, ains plus tost pour ce qu'elle a toutes qualitez, cela est plus que iamais contre le sens commun. Car nul ne pense ne imagine pour non qualifié ce qui est participant de toute, & priué de nulle qualité: ni impassible, ce qui est né pour receuoir & souffrir toute passion: ni immobile, ce qui est mobile en tout sens: & ceste doute n'est point solué, que si bien tousiours la matiere s'entend auec qualité, neantmoins on entend que ce soit autre chose & differente, la matiere que la qualité.

Contre l'Epicurien Colotes.

SOMMAIRE.

NOus auons veu en plusieurs endroits ci deuant, sur tout en deux traitez du premier tome, que Plutarque est entierement contraire aux Epicuriens: mesmes en l'vn de ces traitez il s'attache à ce liure, lequel il refute expres maintenát, auquel Colotes s'efforçoit prouuer que lon ne sauroit viure en suiuant les opinions des autres philosophes. Plutarque mõstre au cõtraire qu'il est impossible de viure ioyeusement selõ la doctrine d'Epicurus, & qu'elle est acompagnee d'outrecuidance, d'impudence & de calomnie. Il ne se cõtẽte pas de les auoir ainsi rébarrez vne & deux fois de propos deliberé, mais derechef il les attache en ce discours, & reprend au collet Colotes, duquel il descrit la bestise, l'ordure & l'impieté, le sommaire de toute sa declamation estant que ces philosophes Epicuriens ne sont aucunement dignes de ce nõ, au cõtraire foulãs aux pieds toutes les parties de la vraye philosophie, descouurent en leurs escrits, comme en leur vie, vne pure brutalité. Or tout le propos peut estre rapporté à deux principaux points. L'vn cõtiẽt vne defense ou excuse de la doctrine de Democrite, Empedocles, Parmenides, Socrates & autres anciens Philosophes calomniez par Colotes, lequel esleuoit par dessus iceux les enseignemẽs de son maistre. L'autre point descouure diuerses absurditez & opinions estranges des Epicuriens, par tesmoignages d'eux mesmes, lesquels Plutarque refute solidemẽt, traitãt en ceste dispute de plusieurs articles de la philosophie naturelle, morale & surnaturelle, specialement des sens, de la nature, des atomes, de l'vniuers, de la conoissãce de l'hõme, de l'opiniõ des Academiques, des aprehẽsiõs, facultez, passiõs & affectiõs de l'ame, de la certaineté des choses sensibles, de la fausseté ou verité des imaginatiõs, de l'vsage des loix, de l'vtilité de la philosophie, du souuerain biẽ, de la Religion, & autres telles matieres dõt les Epicuriẽs abolissoyẽt les principes, introduisãs des paradoxes merueilleusemẽt estrãges pour brouiller & rẽdre toutes choses incertaines. Le tout est marqué par le menu en la suite des propos de l'auteur: pourtant n'a il esté necessaire de le specifier dauãtage, afin d'euiter les redites. Vray est qu'ẽ certaines refutatiõs, Plutarque n'est pas si ferme qu'il seroit à desirer, mais cela doit estre imputé à l'ignorãce du vray Dieu: & le reste suffit pour conoistre la malheurté des Epicuriẽs, & que les autres Philosophes ont eu beaucoup de belles choses, desquelles tous hõmes vertueux peuuẽt recueillir vn grãd fruit, en le rapportãt à son droit vsage. Pour closture de tout, il fait vne cõparaison des vrais Philosophes auec les Epicuriẽs, prouuãt en beaucoup de lieux, que Colotes & ses semblables sõt gẽs nõ seulemẽt inutiles, mais aussi trespernicieux, & par cõsequẽt indignes d'estre au mõde.

A COLOTES celui qu'Epicurus soloit appeller Collotare, ou Collotariō, par vne mignarde & flatteuse diminutiō, ami Saturnin, a cōposé & mis en lumiere vn liure, lequel il inscrit, Que ce n'est pas viure que de viure suiuāt les opinions des autres philosophes: & a dedié ce liure là au Roy Ptolomæus I'ay pensé que tu prēdrois plaisir à lire par escrit, ce qui me vint en l'entendemēt de dire alencontre de ce Colotes, pour ce que tu aimes toutes choses hōnestes, & mesmemēt qui apartienēt à la conoissance de l'antiquité, & que tu estimes que la plus belle estude & plus Royale que lon sauroit faire, est d'auoir bien en memoire & à la main les propos & discours des anciens sages, le plus que lon peut. N'agueres donc, comme ie le faisois lire, l'vn de nos amis que tu conois bien, Aristodemus natif d'Argie, fort passiōné, & par ma-

I. Le liure de Colotes cōtre les philosophes repugnans à l'opinion d'Epicurus, ayāt esté leu en compagnie, Plutarque est pressé d'y respōdre, à quoy il satisfait sur le champ.

B niere de dire, forsené sectateur de Platon, encore qu'il ne porte pas la ferule, comme les supots de Bacchus, ie ne say comment se tint coy, contre sa coustume, tant que la lecture dura, & l'ouit patiemmēt iusques au bout sans mot dire: puis quand ce fut à la fin, Et bien (dit-il) qui faisons nous leuer pour combatre alencontre de cestui-ci pour la defense des philosophes? car ie ne suis pas de l'auis de Nestor, qui commit à l'auenture du sort l'election du plus vaillant des neuf guerriers qui se presenterent pour combatre Hector teste à teste: mais aussi tu vois, dis-ie, que lui mesme se met à ordonner & disposer du sort, de maniere que le chois des neuf se fait sous le gouuernement du plus sage,

Mais de l'armet le sort d'Aiax sortit, Iliad. liu. 7.
Lequel estoit plus à leur appetit.

Toutefois si tu commandes que ie face l'election,

Comment pourrois-ie estre au choisir si vain Iliad. liu. 10.
C *Que d'oublier Vlysses le diuin?*

Parquoy regarde & auise bien comment tu pourras refuter cest homme. Et lors Aristodemus, Voire mais tu sais (dit-il) ce qui fit iadis Platon, lequel s'estant courroucé à son vallet, ne le voulut pas fouetter, ains commanda à son neueu Speusip-
„ pus de ce faire, disant qu'il estoit en cholere. I'en diray autant de cestui-ci, Prens le,
„ & le fouette à ton plaisir, car quant à moy ie suis courroucé contre lui. Et comme tous les autres de l'assistance me priassent de prendre ceste charge, Il le faut donc faire, dis-ie, puis qu'il vous plait ainsi: mais i'ay peur qu'il ne semble que ie face plus de compte de ce liure qu'il ne merite, pour soustenir & defendre Socrates contre l'inciuilité, la mesdisance & l'insolence de cest homme, qui par maniere de dire, lui presente du foin comme à vne beste, & l'interrogue comment il porte la viande en la bouche, & non pas à l'oreille, là où à l'auenture ne faudroit il faire autre chose que se rire d'vne telle raillerie, mesmement quand on considereroit bien la dou-

II. Plutarque entrant en propos mōstre du premier coup la bestise de Colotes, en ce qu'il celui mesdit des plus doctes philosophes.

D ceur & la grace de Socrates en telles choses. Mais pour tout l'exercice des autres philosophes Grecs, comme Democritus, Platon, Empedocles, Parmenides & Melissus, lesquels respondans aux blasmes que lon leur donnoit, & aux iniures qu'on leur disoit, ont estimé, que se taire en telles choses non seulement estoit infame, mais que ce seroit vn sacrilege de ceder & remettre aucun poinct de la franchise de parler pour eux mesmes, & par ce moien ont auancé la philosophie en tel honneur & telle reputation comme elle est. Et certes nos peres & meres auec les Dieux nous ont donné le viure, mais le bien viure nous vient de la raison que nous auons aprise des philosophes, fauorisant la Loy & la Iustice, & refrenant nos cupiditez. Et ce bien viure là est viure socialement, amiablement, tempereement & iustement: de toutes lesquelles bonnes conditions ne nous en laissent pas vne ceux qui crient, que

III. De là il vient à descrier en vn mot toute la philosophie Epicuriene qui establit le souuerain bien de l'homme en volupté, tient que l'a-

me humaine est mortelle, & que Dieu ne se mesle point des afaires de ce monde.

le bien souuerain de l'homme gist au ventre, & qu'ils n'acheteroient pas toutes les E vertus ensemble d'vn denier percé, si lon en chassoit de tout point & de tous costez la volupté. Et en leurs discours qu'ils font de l'ame, & des Dieux, ils tienent que l'ame perit quand elle est separee du corps, & que les Dieux ne se meslent point de nos afaires. Ainsi les Epicuriens reprochent aux autres philosophes que par leur sapience ils ostent la vie à l'homme: & les autres à eux, qu'ils enseignent les hommes à viure laschement & bestialement. Et quant à cela, il est semé par ci par là dedans les escrits d'Epicurus, & respandu par toute sa philosophie. Mais ce Colotes ci en a extrait quelques paroles vuides de sens & de substance, & en tire quelques parties comme des lambeaux, sans argumens quelconques pour les prouuer, ou pour les donner à entendre, dont il a cõposé son liure, cõme vn recueil ou vn tableau de mõstres: ce que vous sauez mieux que nuls autres, par ce que vous auez tousiours en main les œuures des anciens.

IIII. Il vient aux opiniõs particulierement, & defend Democrite contre les calomnies d'Epicurus & des ses adherans.

Si me semble que comme le Lydien, il n'ouure pas vne seule porte contre lui, ains qu'il enuelope Epicurus en beaucoup de F tresgrandes doutes & difficultez: car il commence à Democritus, lequel reçoit de lui vn beau salaire de son aprentissage, estant certain qu'Epicurus lui-mesme s'appella long temps Democritien, ainsi comme d'autres le disent, & mesmement Leonteus, l'vn des plus sublins disciples d'Epicurus, en vne lettre qu'il escrità Lycophron, disant qu'Epicurus honoroit Democritus, à cause qu'il auoit le premier ataint vn peu de loin la droite & saine intelligence de la verité, & que generalement tout le traité des choses naturelles s'appelloit Democritien, par ce que Democritus le premier estoit tombé sur les principes, & auoit rencontré les premiers fondemens de la nature. Et Metrodorus dit tout ouuertement de la philosophie: Si Democritus n'eust ouuert & enseigné le chemin, Epicurus ne fust iamais arriué à la sapience. Et s'il est vray ce que cestui-ci dit, que viure selõ les opiniõs des autres philosophes, ce n'est pas viure: Epicurus estoit donc vn sot, qui suiuoit Democritus, lequel le conduisoit à non viure. Et reprend en lui premierement, que su- G posant que chasque chose ne soit point plustost telle que telle, il confond par là toute la vie humaine. Mais il s'en faut tant que Democritus ait eu ceste opinion, que nulle chose ne soit plustost telle que telle, qu'il en combatit alencontre du Sophiste Protagoras qui l'auoit dit, & escriuit plusieurs bons argumens concluans alencontre, lesquels ce beau Colotes ne vid ni ne leut iamais, non pas en songe: ains s'est abusé à faute d'entendre vn passage qui est en ses œuures, là où il determine que Dieu n'est pas plus que Meden, nõmant en ce lieu là Den le corps, & Meden le vuide, voulant entendre que le vuide auoit sa propre nature & subsistance aussi bien comme le corps.

V. De l'opinion d'Epicurus touchãt les sentimẽs & la refutation d'icelle.

Mais celui qui est d'opinion que nulle chose n'est plustost telle que telle, se sert de l'vne des sentences d'Epicurus, en laquelle il dit, que toutes les aprehẽsions & imaginations que nous donnent les sentimens sont veritables: car si deux hommes qui diront, l'vn, ce vin est rude, l'autre, ce vin est doux, ni l'vn ni l'autre ne ment en son sentimẽt, pourquoy est-ce que le vin sera plus tost rude que doux: Lon H verra bien souuent qu'vn mesme baing l'vn le trouuera chaud, l'autre le trouuera froid, par ce que l'vn commãdera que lon y verse de l'eau froide, l'autre de la chaude. Lon dit qu'il y eut vne dame Lacedæmoniene qui alla pour visiter Berenice, la femme du Roy Deiotarus: Mais quãd elles furent pres l'vne de l'autre, elles se tournerent incontinẽt arriere, l'vne abhorrissant la senteur du beurre, l'autre du parfum. Si donc le sentiment de l'vn n'est point plus veritable que le sentiment de l'autre, il est aussi vray-semblable que l'eau n'est point plus chaude que froide, & que le parfum & le beurre ne sont point plustost bien odorãts que puants: car si quelqu'vn dit qu'il sera vn à l'vn, & autre à l'autre, sans y penser il affermera qu'il sera l'vn & l'autre tout ensemble. Et puis ces proportions & cõuenances des pores ou petis pertuis des senti-

A sentimens dõt ils babillent tant, & les diuerses meslanges des semences qu'ils disent estre esparses par toutes les saueurs, odeurs & couleurs, ne conduisent elles pas manifestement les choses à n'estre point plustost vnes qu'autres ? Car ceux qui pensent que le sentiment se trompe & qu'il mente, par ce qu'ils voient de contraires euenemens en ceux qui vsent de mesmes obiects, ils sauent ceste obiection en enseignant que toutes choses estans meslees & confuses ensemble, l'vne est neãtmoins plus sortable & plus conuenable à l'vn, & l'autre à l'autre : au moien dequoy il ne se fait pas atouchement ni comprehẽsion d'vne mesme qualité, ni l'obiect n'emeut pas egalement tous de toutes ses parties, ains rencontrant chacun seulement celles ausquelles il a le sentiment proportionné, ils ont tort d'opiniastrer que la chose soit coloree ou non, blanche ou non blanche, pensans establir leurs sentimens en destruisant ceux des autres: là où il ne faut pas ni combatre contre les sentimens, par ce que tous touchẽt à quelque qualité (chascun puisant, comme d'vne viue & large fontaine,
B de ceste confuse meslange, ce qui lui est sortable & conuenable) ni accuser le tout en touchant seulement à des parties, ni estimer que tous doiuẽt souffrir vne mesme chose, attendu que l'vn souffre par vne qualité & puissance, & l'autre par vne autre; faut-il donc maintenant douter qui sont ceux qui mettent en auant ceste opinion, que les choses ne soiẽt point plustost telles qu'autres, sinon ceux qui tienent que tout ce qui est sensible soit vne meslange composee de toutes qualitez ensemble, comme vn instrument d'orgues où il y a de tous ieux ? Ils confessent, que toute reigle, toute touche, & toute certitude de iuger est perdue, s'il n'y a pas vn obiect sensible qui soit pur & simple, ains que chascun en soit plusieurs. VOYEZ à ce propos ce que Poliænus au conuiue d'Epicurus discourt & dispute de la chaleur du vin: car il lui demande, Dis-tu, Epicurus, que le vin n'eschauffe pas ? Quelqu'vn respond,

VI. Ce qu'estimẽt les Epicuriens touchant la chaleur du vin.

C N'afferme pas que vniuersellement le vin eschauffe, mais bien que telle quantité de vin eschauffe vn tel. Et puis y adioustant la cause, il allegue les espanchemens &
" dispersions des Atomes, & les compressions & conionctions des autres, quand le
" vin se vient à mesler auec le corps: Et puis il adiouste ceste conclusion, Vniuersel-
" lement donc ne faut-il pas dire que le vin eschauffe, mais bien d'vne telle nature ainsi
" disposee, & en telle quantité, & qu'vne autre en telle quantité il la refroidit. Car en
" tel amas il y a des natures & complexions, desquelles il se composeroit du froid, si
" besoin estoit, & estans coniointes à d'autres, elles rendroient vne vertu refrigeran-
" te. Voila pourquoy se trompent les vns, disans le vin estre vniuersellement eschauffant, & les autres vniuersellement refroidissant. Celui donc qui dit estre deceus & trompez plusieurs qui tienent que ce qui eschauffe soit eschauffant, & ce qui refroidit soit refroidissant, lui-mesme se trompe, s'il ne pense qu'il s'ensuit de ce qu'il dit, que vne chose n'est point plus telle qu'vne autre. Il adiouste puis apres, que bien souuent le vin entrãt dedans vn corps n'y porte ni vertu eschauffante ni refroidissante, ains qu'estant remuee & agitee la masse du corps, & se faisant vne transposition
D des parties, les Atomes qui produisent le chaud s'assemblent maintenant en vn, & pour leur multitude aportent vne chaleur & inflammation au corps: & maintenant au rebours se desassemblans, ils refroidissent. MAIS encore est-il tout manifeste, qu'il s'est auancé iusques à dire, que ce que lon appelle & que lon estime amer, doux, purgeant, dormitif, lumineux, que nul de toutes ces choses n'a vne entiere & parfaite qualité & proprieté de produire tels effects, ni de faire plustost que de souffrir, quand ils sont dedans les corps, mais qu'ils y prenent autre & autre temperature & difference. Car Epicurus mesme en son second liure alencontre de Theophraste, disant que les couleurs ne sont pas attachees aux corps, ains qu'elles s'y engendrent,

VII. De la qualité proprieté & de l'effect des choses ameres, douces, purgeantes, dormitiues, & lumineuses.

" selon certaines situations & positions à la veuë de l'homme: Par ceste raison, dit-il,
" le corps n'est point plustost coloré que sans couleur. Et vn peu au dessus, de mot
" à mot il escrit ainsi, Mais sans cela ie ne say comment on peut dire que ces corps qui

Des couleurs.

ſont en tenebres aient couleur, cõbien que bien ſouuent l'air egalement tenebreux, E
eſtant eſpandu alentour, les vns diſtinguent les diuerſitez des couleurs, les autres ne «
les aperçoiuent point, à cauſe de l'imbecillité de leur veuë: & puis entrans dedans v «
ne maiſon tenebreuſe & obſcure, nous ne voions d'arriuee nulle diuerſité de cou- «
leur, & quand nous y auons vn peu eſté, nous en voions. Parquoy il faudra donc di- «
re, que chaſque corps ne ſera point pluſtoſt coloré, que non coloré. Or ſi la couleur «
eſt relatiue, & a ſon eſtre du regard d'autre choſe, auſſi l'eſt donc le blanc, & le bleu «
auſſi: & ſi les couleurs le ſont, auſſi le ſeront le doux & l'amer, tellemẽt que lon pour- «
ra veritablement affermer de toute qualité, qu'elle ne ſera point pluſtoſt telle que «
non telle, car elles ne ſeront à ceux qui ſeront ainſi diſpoſez, & à ceux qui ne le ſeront «
pas, auſſi ne ſeront elles pas telles. Colotes donc reſpand ſur ſoy-meſme, & ſur ſon «
maiſtre, le bourbier & la fange, où il dit que ſont embourbez ceux qui tienent, que
les choſes ne ſont point pluſtoſt telles que telles: mais eſt-ce en cela tant ſeulement
que, comme dit le commun prouerbe, F

Tout vlceré il veut guarir les autres,

Non certainement, ains encore beaucoup plus en la ſeconde reprehenſion, il chaſſe, ſans s'en prendre garde, Epicurus auec Democritus hors de ceſte vie. Car il met en auant que Democritus dit que les Atomes ſont aux ſentimens couleur, ſont doux, ſont amer par certaine ordonnance. Et que celui qui vſe de ceſte raiſon là & tient ceſte opinion, ne ſauroit lui-meſme imaginer s'il eſt mort ou vif. IE ne ſay que contredire à ce propos là, mais bien dis-ie, que cela eſt autant inſeparable des ſentences & doctrines d'Epicurus, comme eux diſent que la figure & le pois ſont inſeparables des Atomes. Car qu'eſt-ce que dit Democritus? Qu'il y a des ſubſtances en nombre infini qui s'appellent Atomes, par ce qu'elles ne ſe peuuent diuiſer, differentes toutefois, ſans qualité quelconque, impaſſibles qui ſe meuuent, diſperſes çà & là, en vuide infini, & quand elles s'approchent les vnes des autres, ou qu'elles s'aſſemblent & conioignẽt, que de tels aſſemblemens l'vn aparoit eau, l'autre feu, l'autre arbre, l'autre homme, & que tout eſt Atomes, qu'il appelle auſſi Idees, & qu'il n'eſt rien autre: par ce qu'il ne ſe peut faire generation de ce qui n'eſt pas, comme auſſi ce qui eſt ne peut deuenir rien: par ce que les Atomes ſont ſi fermes, qu'ils ne peuuent ne ſe changer & alterer, ni ſouffrir. Parquoy il ne ſe peut faire couleur de ce qui eſt ſans couleur, ni nature ou ame de ce qui eſt ſans qualité & ſans ame. Democritus donc eſt reprehenſible en ce qu'il ne confeſſe pas ce qui auient aux principes, ains ſupoſe des principes auſquels cela auient. Car il ne faloit pas ſupoſer les principes immuables, ou bien en les ſupoſant ne s'aperceuoir pas que toute qualité s'en alloit quand & quand. Et de le nier apres que l'on s'aperçoit de l'abſurdité qui s'en enſuit, c'eſt vne impudence treſgrande. Epicurus dit qu'il ſupoſe bien les meſmes principes que fait Democritus, mais qu'il ne dit pas que le doux, le blanc, & les autres qualitez, ſoient par certaines ordonnances. Or s'il ne confeſſe pas qu'il die ce que toutefois il dit, ce n'eſt que ſa couſtume de faire: car c'eſt comme quand il oſte la prouidence diuine, & neantmoins il dit, qu'il laiſſe la pieté & deuotion enuers les Dieux: & diſant que pour la volupté il choiſit l'amitié, toutefois que pour ſes amis il endure de treſgriefues douleurs: & qu'il ſupoſe que l'vniuers eſt infini, & toutefois il ne tollit pas le haut & le bas. ** Mais ce n'eſt pas comme quand lon boit l'vn à l'autre à la table, où vous pouuez, prenant la coupe, boire tant que bon vous ſemble, & puis rendre le demeurant: ains aux propos d'vn ſage philoſophe il ſe faut bien ſouuenir de ceſte notable ſentence, Les principes n'eſtans pas neceſſaires, les fins & conſequences en ſont neceſſaires. Il n'eſtoit « donc pas neceſſaire de ſupoſer, ou, pour mieux dire, de deſrober à Democritus, que « les Atomes ſoient les principes de l'vniuers: ou bien apres auoir ſupoſé ceſte doctrine, & s'eſtre pleu & glorifié des premieres vray-ſemblables & belles aparences d'icelle,

VIII. Examen par digreßion de l'opinion de Democritus touchant la naiſſance des choſes.

[Marginal letters: G (beside "bre, l'autre homme"), H (beside "pas qu'il die ce que toutefois")]

A celle, il faut apres aussi aualler ce qu'il y a de fascheux, ou il faut monstrer comment des corps qui n'ont aucune qualité, peuuent aporter aux autres toutes sortes de qualitez, par s'assembler & se conioindre ensemble seulement. Comme pour prendre la premiere venue en main, celle que nous appellons chaleur, dont est elle venue, & comme s'est elle engendree es atomes, s'ils n'auoient point de chaleur quād ils sont venus, ni ne sont deuenus chauds apres s'estre ioints ensemble? Car l'vn presuppose qu'ils eussent quelque qualité, & l'autre qu'ils fussent idoines à en receuoir. Et vous dites qu'il ne faut pas dire, que l'vn ne l'autre conuiene aux atomes, dautant qu'ils sont incorruptibles: Comment donc Platon, Aristote, Xenocrates, ne produisent-ils pas de l'or de ce qui n'est pas or, & de la pierre de ce qui n'est pas pierre, & plusieurs autres choses des quatre premiers simples corps? Ouy bien. Mais auec ces corps concourent incontinent aussi les principes à la generation de chasque chose, portans quand & eux de grandes contributions, c'est à sauoir les premieres qualitez qui sont B en eux, puis quād vienēt à s'assembler & ioindre en vn, le sec auec l'humide, le froid auec le chaud, le ferme auec le mol, c'est à dire, corps agents auec autres aptes à souffrir & à receuoir toute alteration & mutatiō, alors se fait la generation en passant d'vne temperature en vne autre. Là où l'Atome estant seul est priué & destitué de toute qualité & force generatiue, & quand il vient à se rencontrer auec les autres, il ne peut faire qu'vn bruit & vn son, à cause de sa dureté & fermeté, & non autre accident. Car ils frapent & sont frappez tousiours, ne pouuans par ce moien composer ni faire vn animal, vne ame, ou vne nature, mais non pas seulement vn monceau ni vn tas d'entre eux-mesmes, attendu qu'ils se heurtent, & se desemparent l'vn d'auec l'autre.

MAIS Colotes, comme s'il parloit à quelque Roy ignorāt des lettres, attache derechef Empedocles en ce qu'il dit, IX. Il soustient maintenant l'opiniō d'Empedocles touchant nature.

Ie diray plus, il n'y a geniture
Entre mortels, vie mort, ni nature,
C *Ains seulement meslange & vnion,*
Puis desmeslez apres desvnion,
Ce que nature ont appellé les hommes.

Ie ne voy point, quant à moy comment cela repugne & contrarie à la vie ni au viure, mesmement à ceux qui estiment qu'il n'y a point de generation de ce qui n'est pas, ni de corruptiō de ce qui est, mais que l'assemblee & vnion des choses qui sont, s'appelle generation, & la dissolution & desvnion se nomme mort & corruption. Car qu'il ait pris nature pour generation, & qu'il l'entende ainsi, lui-mesme l'a declaré, quand il a opposé la nature à la mort: & si ceux ne viuent pas, ni ne peuuent viure, qui mettēt la generation en l'vnion, & la mort en la desvnion, que font ces Epicuriens ci autre chose? combien qu'Empedocles collant & conioignant les elemēs ensemble, par chaleurs, mollesses & humiditez, encore leur donne il aucunement mixtion & composition vnitiue: mais ceux qui chassent & poussent ensemble les D atomes qu'ils disent estre immuables & impassibles, ils ne composent rien prouenant d'iceux, mais bien font-ils plusieurs & continuels batemens d'eux. CAR l'entrelassement empeschant la dissolution, augmente dauantage le froissement, & le conquassement: de maniere que ce n'est ni mixtion, ni attachement & collement, ains vne combustiō & combat qu'ils appellent selō eux generation. Et si les Atomes maintenant se reculent pour le choc qu'ils ont donné, maintenant se rapprochent apres le coup passé, ils sont plus que le double du temps arriere les vns des autres, sans se toucher ni approcher, tellement qu'il ne se sauroit rien composer d'eux, non pas corps mesme sans ame: mais le sentimēt, l'ame, l'entendement & la prudence, il n'est homme qui peust seulement penser ni imaginer, comment ils se pourroient former d'vn vuide, & des atomes, lesquels, ni à part quant à eux, n'ont qualité quelconque, ni passion ou alteration aucune, quand ils sont assemblez ensemble, atendu mes- X. Dispute contre les Atomes des Epicuriens.

mement que cest assemblement n'est point vne incorporation, & attachement E ou liaison, ains vn batement & vn rejalissement : de maniere que selon la doctrine de ces gens ci, le vuide vient à estre osté, & l'estre animal, atendu qu'ils suposent des principes vuides, impassibles, inuisibles, & encore ne pouuans admettre ni receuoir mixtion ou incorporation aucune. Comment doncques est-ce qu'ils admettent & laissent la nature, l'ame, l'animal ? Tout ainsi comme ils laissent le iurement, la priere, le sacrifice & l'adoration des Dieux, ainsi comme ils l'adorent de bouche & de parole, en les nommant & feignant seulement, ce que par leurs principes, & selon leurs doctrines ils ostent & abolissent totalement : ainsi que lon appelle ce qui est né la nature, & ce qui est engendré, la generation, comme ordinairement on nomme le bois mesme, la coupe & façon de bois: ou consonance & accord, les voix accordantes & consonantes. D'où lui est venu en l'entendement d'obiecer de telles paroles à Empedocles? Quel tort faisons-nous à vous autres, si nous auons soin de nous-mesmes, & si nous appetons certaines choses, & nous gardons de certaines autres ? Car nous ne sommes par vous autres, ni ne viuons pas pour les autres. F Mais on lui pourroit dire : N'ayes pas de peur, Colotes mon ami, il n'y a personne qui t'empesche que tu n'ayes soin de toy-mesme, enseignant que la doctrine de Colotes, c'est Colotes lui-mesme, & non autre chose, ni que vous n'appetiez certaines choses: mais ces choses là sont les voluptez, en monstrant que ce n'est pas la nature des tartes, ni des marchepans, ni des senteurs, ni de l'amour que vous appetez, ains ce sont tartes mesmes, & parfums, & femmes. Car le grammairien qui dit, la force d'Hercules, il ne nie pas pour cela Hercules, ni ceux qui disent que consonance ou opinions sont seulement prolations, ne disent pas pour cela que les sons & les aparences ne soient pas, veu que quelques vns ostans & abolissans l'ame & la prudence, ne semblent pas abolir, ni le viure, ni l'estre prudent. Et

XI. De la nature des choses. quand Epicurus dit, la nature des choses est le corps & le lieu d'iceux, le prenons G nous comme s'il vouloit dire, que la nature fust autre chose que les choses qui sont, comme la nature du vuide, le vuide mesme, comme certainement la nature de l'vniuers, l'vniuers mesme ? Et si quelqu'vn lui demandoit, Que dis-tu Epicurus, que ceci est le vuide, & cela est la nature du vuide? Non certes, dira-il. Mais ceste communication de noms l'vn pour l'autre, n'est-elle point en vsage par loy & coustume, ou non? Ie le confesse. Qu'a doncque fait Empedocles autre chose qu'enseigner que la nature n'est autre chose que ce qui naist, ni la mort autre chose que ce qui meurt? Mais comme les poetes bien souuent en langage figuré, formans comme vne image, disent,

Là demeuroit querelle, trouble, & noise,
Là cœur malin, & volonté mauuaise:

aussi appellent plusieurs generation & corruption, l'assemblement & desassemblement des choses. Mais tant s'en faut qu'il ait remué & osté ce qui est, ne qu'il contreuiene à ce qui euidemment aparoit, qu'il ne iette pas vne seule parole hors de l'acoustumé vsage, ains en ostant toute la fraude figuree qui pourroit nuire & porter dommage aux choses, il rend derechef l'acoustumee & ordinaire signification aux mots H en ces vers,

Meslez ensemble ores vn homme ils font,
Ores des bois & des bestes ils sont,
Ou des oiseaux, & cela est nature:
Puis se venant à rompre la iointure,
Le depart d'eux s'appelle triste mort.

Toutefois ie di moy-mesme, que Colotes allegant cela n'entend pas qu'Empedocles n'osta pas les hommes, les bestes, les buissons, ni les oiseaux, qu'il dit estre composez des elemens meslez ensemble: & enseignant comment se trompent ceux qui

A accusent & appellent ceste composition là, nature & vie : & ceste dissolution infortune malheureux, & mort euitable : il n'a pas osté le moien d'vser des paroles acoustumees touchant cela. Quant à moy il me semble qu'Empedocles ne remue point en ces lieux la façon de proferer & prononcer par paroles, ains realemét estre en different de la generation des choses qui sont, que les vns appellent nature. Ce qu'il monstre manifestement par ces vers,

Fols ignorans, de loin pas ils ne voient,
Qui pouuoir rien venir en estre croient,
Qui parauant ne fust aucunement,
Ou bien perir du tout entierement,

Car ces vers là crient assez hautement à ceux qui ont des aureilles, qu'il ne tollit pas la generation, ains la procreation de rien, ni la corruption, ains la totale destructiō, c'est à dire, reduction à rien. Car à celui qui ne voudroit pas si sauuagemét & si sottement,
B ains plus doucement calomnier, les vers, qui suiuent apres, donneroient occasion coloree de charger Empedocles au contraire, là où il dit,

L'homme de sens & de bon iugement
Ne mettra point en son entendement,
Que tant qu'il vit cela vie il appelle,
Là où de biens & de maux pesle-mesle,
Tant il essaye : & qu'il n'ait esté rien,
Auant que fust formé son corps terrien :
Ou retourner qu'il s'en doiue à non estre,
Dissoulte estant ceste masse terrestre.

Ces termes là ne sont pas d'homme qui nie que ceux qui sont nez, & qui viuent, ne
C soient pas, ains plustost qui pense que ceux qui ne sont pas encore nez soient, & aussi ceux qui sont desia morts. Et generalement aussi ne reprend pas Colotes cela, ains il dit, que selon lui, nous ne serions iamais blessez ni iamais malades. Et comment est-il possible que celui qui dit, que les hommes sont deuant leur vie & apres leur mort, & que durant leur vie ils ont beaucoup de biés & de maux pesle mesle, ne leur laisse pas le pouuoir souffrir ? Mais à qui donc est-ce qu'il s'ensuit, qu'on ne puisse estre ni blessé ni malade ? c'est à vous autres qui estes composez d'atomes & du vuide, car ni l'vn ni l'autre, ce dites-vous, n'a sentiment. Et pour cela encore non force, mais qui pis est, il ne vous demeure rien qui face volupté, par ce que les atomes ne reçoiuent point les choses qui sont apres à la faire, & le vuide ne peut souffrir d'elles. MAIS pour ce que Colotes a voulu incontinent apres Democritus enfouir & enterrer Parmenides, & que remettant vn peu la defense de Parmenides, i'ay entre-deux compris vn peu celle d'Empedocles, par ce qu'elle me sembloit estre plus adherente & tenante d'vne suite aux premieres reprehensions, reuenons maintenant à Parmenides. Colotes dit qu'il a mis en auant les honteuses & vilaines inuentions Sophistiques : & toutefois par ses sophisteries ce personnage là n'a point
D rendu l'amitié moins honoree, ni la concupiscence des voluptez plus audacieuse & effrenee. Il n'a point osté à l'honnesteté la proprieté d'attraire à soy, ni d'estre venerable & recommandable de soy. Il n'a point perturbé les opinions que lon doit auoir des Dieux : ains aiant dit, que le tout est vn, ie ne voy pas comment pour cela, il vous empesche de viure. Car quand Epicurus mesme dit, que le tout est infini, qu'il n'est point engeudré, ni point perissable, qu'il ne peut croistre ni diminuer, il parle de l'vniuers, comme d'vne seule chose. Et au commencement du traité de ceste matiere, aiant dit que la nature de l'vniuers consiste es petis corps indiuisibles, qu'il appelle atomes, & au vuide, il fait la diuision, comme d'vne chose en deux, dont l'vne à la verité n'est point subsistente, aussi l'appellez-vous impalpable, vuide, sans corps, de maniere qu'en ceste sorte, le tout vient à vous estre aussi vni, si vous

XII. *Il defend maintenant Parmenides contre les calomnies des Epicuriens.*

ne voulez vser de vaines paroles & vuides de sens, en parlant du vuide en combatant en vain alencontre des anciens. MAIS les corps atomes (direz-vous) sont en quantité infinie, selon l'opinion d'Epicurus, & est chasque chose qui nous aparoit composee d'iceux. Or voy maintenant quels principes donc vous supposez de la generation, l'infini & le vuide, dont cestui-ci est sans action, sans passion & sans corps, & celui là est desordonné, sans raison, incomprehensible, se confondant & dissoluāt soymesme, par ce qu'il ne peut estre contenu, compris ni limité. Mais Parmenides n'a osté ni le feu, ni l'eau, ni les rochers & precipices, ni les villes, comme dit Colotes, qui sont basties & habitees tant en Europe, comme en Asie, atendu qu'il dit que le monde est Iupiter: & que meslant les elemens, & le lumineux & le tenebreux de ces choses, & par ces choses il compose tout ce qui est au monde. Car il a beaucoup escrit de la Terre & du Ciel, & du Soleil & de la Lune, & des Astres, & a parlé de la generatiō des hommes, & comme anciē philosophe, il n'a rien laissé en nature dont il n'ait parlé & escrit sa doctrine propre, non point emprūtee d'ailleurs, & n'a point fait de difference entre les communes & principales sentences. Dauantage il a le premier deuant tous autres, & deuant Socrates mesme, entendu qu'en la nature il y a vne partie suiette à l'opinion, & vne autre intelligible, & celle qui est sous l'opinion inconstante, vagabonde & errante en plusieurs passions & plusieurs mutations, suiette à diminution & augmentation, & à estre autrement & autrement disposee, & non pas tousiours d'vne sorte, ni enuers vn mesme. Et quant à la partie intellectuelle, c'est tout vne autre espece,

Constance entiere, & non point generale.

comme il dit, tousiours semblable à soy-mesme, & perdurable en estre. COLOTES calomniant cela, en s'attachant aux paroles, non pas aux choses, & en oppugnant ce propos, non de fait mais de paroles, il afferme que Parmenides oste & subuertit toutes choses egalement en vn mot, suposant que tout soit vn: mais au contraire, il ne tollit ni l'vne ni l'autre partie de la nature. ains rend à chascune ce qui lui apartient, & qui lui est conuenable. Car il met l'intelligible en l'espece ou idee de l'vn, & de ce qui est, disant qu'il est proprement, par ce qu'il est eternel & incorruptible: & vn, par ce qu'il se ressemble tousiours à soy-mesme, & ne reçoit point de diuersité: & au reng de l'incertain, desordonné, & tousiours mouuant, ce qui est suiet au sentiment: desquelles deux parties chascune a son propre iugement en l'ame.

Verité l'vne & certaine science

qui concerne ce qui est intelligible, & tousiours d'vne mesme sorte egalement:

L'autre douteuse opinion humaine,

Dont la foy n'est pas seure ni certaine,

par ce qu'elle verse en choses qui reçoiuent toutes sortes de diuersitez & de mutations & de passiōs, & toutefois comment eust il laissé le sentiment & l'opinion, s'il ne eust quand & quand laissé ce qui est opinable & sensible? on ne le sauroit maintenir. Mais pour ce qu'à ce qui est veritablement apartient le demeurer en estre, & que les choses sensibles tantost sont, & tantost ne sont pas ains passent tousiours d'vn estre en vn autre, & changeant perpetuellement, de maniere qu'elles meritēt plustost vne autre appellation que celle de l'estre: ce propos là de dire que tout soit vn, n'est oster la pluralité des choses sensibles, ains est monstrer la differēce qu'il y a d'icelles auec les intelligibles. Laquelle difference Platon au traité des Idees voulant encore plus declarer, donne vne prise à Colotes, Et pourtant me semble-il raisonnable de prendre tout d'vn train de rang ce qu'il a aussi dit alencontre de lui.

MAIS premierement nous considererōs la diligence, & le grand & profond sauoir de ce philosophe Platon, attēdu qu'Aristote, Xenocrates, Theophrastus, & tous les Peripatetiques ont suiui sa doctrine. Car en quelle partie inhabitable du monde est ce

XIII. *Des principes de la generation.*

Louange de Parmenides.

XIIII. *Calomnie des Epicuriens cōtre Parmenides, qu'ils accusent de vouloir tout renuerser.*

XV. *En esleuant Platon par dessus tous autres Philosophes il monstre*

E F G H

A est-ce que tu as, Colotes, escrit ton liure où tu as compris toutes ces reprehensions contre tels personnages, dont tu n'as iamais leu les œuures, ni pris en main les liures d'Aristote du Ciel & de l'Ame, ni ceux de Theophrastus cõtre les naturels, ni le Zoroastres d'Heraclitus, celui des enfans, celui des doutes naturelles, celui de Dicæarchus de l'ame, en tous lesquels liures ils contredisent & repugnent es plus grands & principaux poincts de la Physique à Platon? & mesme le prince des autres Peripatiques, Straton, ne conuient pas mesme en toutes choses auec Aristote, & a toutes contraires opinions à celles de Platon, touchant le mouuement, touchant l'entendement, de l'ame, de la generation: en fin il tient que le mõde n'est point vn animal, & que ce qui est selon nature suit ce qui est selon fortune, par ce que le cas fortuit a donné le commencement, & puis tous les effects naturels en ont esté parachevez apres. QVANT aux Idees, touchant lesquelles Aristote reprend Platon, remuant ceste matiere à tout propos, alleguant toutes doutes alencontre en ses liures B des Ethiques, de la Physique, en ses dialogues exoteriques, plus opiniastrement que philosophiquement, comme il semble à beaucoup de gens, comme s'estant proposé d'abaisser & mespriser la Philosophie de Platon, tant il est loin de la vouloir ensuiure. Quelle impudente temerité doncques est-ce, que n'aiant pas seu ne veu ce que ces personnages ont escrit, & quelles ont esté leurs opinions, aller controuuer ce qu'ils n'ont iamais escrit ne pensé, & en se faisant à croire qu'il reprouue & refute les autres, produire vne preuue escrite de sa main propre, qui l'argue & le conuainct lui-mesme d'ignorãce & de temeraire & effrontee impudence, en disant que ceux qui contredisent à Platon, lui consentent: & que ceux qui lui repugnent, le suiuent? Platon, ce dit-il, escrit, Que les cheuaux pour neant estoient cheuaux, & les hommes aussi. Et en quel œuure de Platon est-ce que Colotes a trouué cela caché? car quant à nous nous lisons en tous ses liures, que les cheuaux sont cheuaux, & les hommes hommes, & que le feu est par lui estimé feu, parce qu'il tiẽt que chascu- C ne de ces choses est sensible & suiette à l'opinion. Mais ce beau Colotes ci, comme celui qui ne sait rien en philosophie, a pensé que ce fust vne mesme chose & tout vn de dire, l'homme n'est point, & l'homme est-ce qui n'est point. MAIS Platon estime qu'il y a merueilleusement grãde difference entre n'estre point du tout, & estre ce qui n'est point: par ce que le premier emporte l'aneantissement & abolissement de toute substance, & l'autre monstre la difference qu'il y a entre ce qui participe, & qui est participé, laquelle difference les suiuans qui sont venus depuis ont distingué en genres, especes, differences, propres & communes qualitez & accidens seulement, & ne sont point montez plus haut, tombans en plus raisonnables doutes & difficultez. Mais il y a proportion entre ce qui participe & qui est participé, comme de la cause à la matiere, de l'original à l'image, & de la puissance à la passion. En quoy principalement differe ce qui est par soy & tousiours mesme, de ce qui est autre, & non iamais d'vne mesme sorte: par ce que l'vn ne fut iamais qu'il ne fust, ni ne D sera iamais qu'il ne soit, & à ceste cause il est veritablement & totalement subsistãt: & l'autre, ce qu'il n'a pas de soy, ains le participe & le prend d'ailleurs, encore ne l'a-il pas ferme & constant, ains en sort par son imbecillité, par ce que la matiere en l'espece glisse & coule tousiours, & reçoit plusieurs passions & plusieurs mutations enuers l'image de la substance, tellement qu'elle remue & bransle tousiours. Tout ainsi donc comme celui qui dit, que Platon n'est pas l'image de Platon, il n'oste pas le sentiment ni la substance de l'image, ains monstre la difference de ce qui est par soy, & d'vn autre qui est au regard de celui là: aussi n'ostẽt ni la nature, ni l'vsage, ni le sentiment des hommes, ceux qui disent que chascun de nous est par participation de l'Idee d'vne commune substance, l'image de ce qui nous baille sa similitude à nostre naissance. Car ni celui qui dit que le feu n'est pas le fer rouge de feu, ni la Lune le Soleil, ains comme dit Parmenides,

puis apres l'insuffisance de Colotes qui s'attachoit à tous sans moderation ni iugement.

XVI. *Des Idees.*

XVII. *De la difference que Platon cõsidere entre n'estre point du tout & estre ce qui n'est point.*

A legislateurs & fondateurs des Grecs qui ont establi la plus part des temples, sacrifices & festes, par responce de l'oracle Pythique. Mais s'il est ainsi que l'oracle aporté de Delphes touchant Socrates, homme raui de zele diuin à la vertu, par lequel il est appellé & declaré sage, soit fascheux, feint & sophistique, de quel nom appellerons-nous vos cris, vos bruits, vos hurlements, vos plaudissemens, vos adorations & canonizations dont vous exaltez & celebrez celui qui vous incite & enhorte à voluptez continuelles? qui en vne siene missiue à Anaxarchus escrit en ceste sorte:
" Quant à moy ie vous inuite & conuie à continuelles voluptez, & non pas à vaines
" & inutiles vertus, & qui n'ont que des esperances turbulentes de faits incertains.
" Et toutefois Metrodorus escriuant à Timarchus lui dit, Nous ferons quelque chose
" de beau & sur des beaux, prouueu que nous ne nous laissions point plonger à des
" reciproques affections, ains que nous retirans de ceste vie basse & terrestre, nous
" nous esleuions iusques aux veritablement saintes & diuinement reuelees cerimo-
B nies & mysteres d'Epicurus. Et Colotes lui-mesme escoutant vn iour Epicurus qui discouroit des choses naturelles, soudain s'alla ietter à ses pieds lui embrassant les genoux, & lui-mesme Epicurus s'en glorifiant, l'escrit: Car comme si tu
" eusses adoré ce que lors ie disois, il te prit soudainement vne enuie, qui ne proce-
" doit point de cause naturelle, de me venir, prosterné en terre, embrasser les genoux,
" & d'vser de toutes les represhésiõs enuers nous dõt vsent ordinairemẽt ceux qui ado-
" rent & qui prient les Dieux, tellement que tu fis que reciproquement aussi ie te deï-
" fiay & adoray. Ie pardonne certainemẽt à ceux qui disent qu'ils acheteroient tout ce que lõ voudroit vn tableau où ceste belle histoire fust depeinte, de l'vn qui se prosternast à genoux, & embrassast les iambes de l'autre, qui mutuellement le contre-adorast, & lui fist ses deuotes prieres. Mais toutefois ce deuot seruice, combien qu'il eust esté bien atiltré & cõposé par Colotes, ne receut pas le fruict cõdigne qu'il atẽ-
" doit: car il ne fut pas declaré sage, ains lui fut dit seulement, Va t'en & te pourmeine
C incorruptible, & nous repute aussi semblablement incorruptibles. Ces gẽs ci sachans bien en leurs cõsciences qu'ils ont vsé de si folles paroles, qu'ils ont eu de tels mouuemens, & de telles passions, osent neantmoins encore appeller les autres fascheux. Et Colotes, vrayement aiant fait ces belles premices touchant les sens naturels, que
" nous mãgeons de la viande, & nõ pas du foin ni du fourrage, & que quand les riuie-
" res sont grãdes nous les passons à bateaux, & quãd elles sont basses & faciles à passer, nous les trauersons à gué, il exclame puis apres, Tu vsois biẽ de vaines paroles, ô Socrates, & tenois d'autres propos à ceux qui parloient à toy, & faisois d'autres choses. Mais ie voudrois bien sauoir, comment les propos de Socrates estoient vains & arrogans, veu qu'il disoit ordinairement qu'il ne sauoit rien, mais qu'il aprenoit continuellement, & alloit enquerant & cerchant la verité. Mais si tu fusses tombé en
" tels propos de Socrates, comme sont ceux qu'Epicurus escrit à Idomeneus: Enuoye
" nous donc des premices pour le traitement de nostre sacré corps, pour nous & pour
D nos enfans: Il me prent enuie de te demander, de quels termes plus arrogans & plus insolens eusses tu peu vser? Et toutefois que Socrates ne parlast autrement qu'il ne faisoit, il en baille de merueilleuses preuues en la bataille de Delium, & en celle de Potidee: ce qu'il fit durant le temps des trente tyrãs alencontre d'Archelaus, enuers le peuple: sa pauureté, sa mort, ses deportemens en tous ces endroits là ne respondent ils pas aux propos & à la doctrine de Socrates? C'estoit là la vraye preuue, pour monstrer qu'il faisoit autremẽt qu'il ne parloit, si se proposant que la fin de l'hõme fust de viure ioyeusement, il a ainsi vescu. Voila quant aux iniures qu'il dit à Socrates. Av demeurant, il ne s'apperçoit pas qu'il se treuue lui mesme entaché du crime d'impieté qu'il lui obiice: car l'vne des sentences & propositions d'Epicurus est, Que personne ne se doit irreuocablement & immuablemẽt rien persuader, sinon le sage. Or puis que Colotes n'estoit pas sage, apres mesmes les adorations qu'il auoit

Extreme sottise de Colotes & d'Epicurus qui s'adorent l'vn l'autre.

xx. Il refute le paradoxe de Colotes, lequel soustenoit que personne ne se doit irreuocablement &

immuablement rien persuadé si non le sage.

faites à Epicurus, qu'il face premierement ces questions & interrogatoiress là siennes, comment est-ce qu'il mange de la viande & non du foin, & pourquoy il vest alentour de son corps vne robe, & non alétour d'vne coulonne, veu qu'il ne se persuade pas irreuocablement que ce soit viande, que la viande, ni robe que la robe. Et s'il fait cela, & ne passe pas les riuieres à gué quand elles sont grandes & grosses, & s'il fuit les serpens & les loups, ne se persuadant point irreuocablement, que rien de cela soit tel comme il semble, ains faisant chasque chose selon ce qui lui aparoit, l'opinion des sentimens n'empeschoit donc non plus Socrates d'vser semblablement de ce qui lui aparoissoit, car le pain n'aparoissoit point pain à Colotes, ne le foin foin, pource qu'il auoit leu les sainctes regles descendues du ciel d'Epicurus : ni Socrates pour sa vanité, ne prenoit point fantasie que du pain fust du foin, & du foin du pain, car ces sages ici ont les opinions & les propos meilleurs que nous. Mais le sentir & le receuoir impression en l'imaginatiue, est commun aussi bien aux ignorans comme aux sages, par ce que cela procede de causes où il n'est point besoin de discours de raison. Mais la proposition qui dit, que les sentimens naturels ne sont pas suffisans ne certains assez pour faire foy entiere, n'empesche pas que chasque chose ne nous aparoisse, ains nous en laissant vser aux actions selon ce qui aparoit, elle ne nous permet pas d'y adiouster foy comme estans du tout en tout veritables & sans erreur: car il suffit qu'en ce qui est necessaire & vtile à l'vsage, il n'y a rien de meilleur. Mais quant à la science & de conoissance & de perfectiõ, qu'vne ame de philosophe desire auoir de chasque chose, les sens ne l'ont pas. Et quant à cela, Colotes nous donnera encore occasion d'en parler ailleurs, car il obiice ceste mesme obiection à plusieurs autres. Au reste, ce en quoy il se moque plus de Socrates, & le vilipende le plus, c'est de ce qu'il demande que c'est de l'homme, & fait le niais, dit-il, affermant qu'il ne le sauoit pas bien, il apert que luimesme qui s'en moque n'a iamais pensé à cela: là où Heraclitus au cõtraire, comme aiant fait quelque chose de grand & digne, dit de soy, ie me suis cerché moy-mesme. Et des sentences qui sont escrites aux portes du temple d'Apollo en Delphes, la plus digne, & plus diuine semble celle là, Conois toy-mesme. Ce qui dõna à Socrates occasion & commencement de douter & enquerir de cela, ainsi comme Aristote le met en ses demandes Platoniques. Et cela semble ridicule & digne de moquerie à Colotes, & m'esbahis comment il ne se moque aussi de son maistre mesme qui en fait autant, quand il escrit ou qu'il discourt de la substance de l'ame, & du principe du composé: car si ce qui est constitué des deux, comme ils veulent eux, de l'ame & du corps, est l'homme, celui qui cerche la nature de l'ame, cerche cõsequemment aussi la nature de l'homme en son principal principe. Et qu'elle soit bien difficile à comprendre par la raison, mais par le sens exterieur de tout poinct incõprehensible, ne l'aprenons pas de Socrates, qui est vn homme vain & disputateur sophistique mais prenons le de ces sages ici, lesquels forgent & constituent la substance des facultez de l'ame en la chair, par lesquelles elle dõne chaleur, mollesse & roideur au corps, de ie ne say quoy de chaud & d'esprit aëré, & ne penetrent pas iusques à ce qui est le principal, ains demeurent las & recreus en chemin: mais ce dont elle iuge, dont elle se souuient, dont elle aime & hait, & bref la raison qui preuoid & discourt, se fait puis apres de ie ne say quelle qualité qui n'a point de nom. Nous sauons bien que c'est vne confession d'ignorance qui a honte, faisant semblant de ne pouuoir nommer ce qu'elle ne peut entendre ne comprendre : mais que cela leur soit pardonné, car ce n'est pas petite chose ni legere, ou facile à trouuer & comprendre au premier venu, ains qui est enfoncee au fond de quelque lieu bien arriere & fort obscurement cachee, puis qu'il n'y a, entre tant de mots & de termes qui sont en vsage, pas vn qui la seust expliquer ni monstrer. Parquoy il faut donc dire, que Socrates n'estoit point vn sot ni vn lourdaut, qui alloit cerchant

XXI. Autre dispute de la conoissance de soy-mesme, contre Colotes qui se moquoit de Socrates sur ce poinct.

E F G H

A chant qu'il estoit, mais plustost ceux qui cerchent quelque autre chose deuant celle là, dont la conoissance est si necessaire & difficile à trouuer: car à peine pourra il esperer de comprendre la science d'vne autre chose, qui ne peut pas entendre la principale partie de soi-mesme. Mais quand bien nous lui aurions confessé, qu'il n'y a rien si vain ne si inutile & fascheux, que de se cercher soy-mesme, nous demandons quelle confusion y a-il de la vie humaine en cela, ou comment est-ce que l'homme ne peut demeurer en vie quand il vient à compter & discourir en soy-mesme, Qui suis-ie moy? Suis-ie vn supost meslé & composé d'ame & de corps, ou plustost vne ame qui se sert & vse du corps, comme vn cheuaucheur se sert d'vn cheual, & non pas vn supost composé de cheual & d'homme? ou bien si chascun de nous est la principale partie de l'ame, par laquelle nous entendons, nous discourons, nous faisons, & toutes les autres parties & de l'ame & du corps ne sont qu'organes & outils de celle puissance? ou si totalement il n'y a point de propre substan-
B ce de l'ame à part, ains est seulement la temperature & cõplexion du corps ainsi disposé, qu'il a la force & puissance d'entendre & de viure? Socrates en cela ne confond point la vie humaine, veu que tous les philosophes naturels traitent ceste mesme matiere. Mais ce sont ces mauuaises questions & inquisitions qui troublent la republique sans dessus dessous, qui sont au Phædre, là où il dit qu'il se faut examiner & considerer soy-mesme, si lon n'est point vne beste sauuage plus cauteleuse que ne fut onc le serpent Typhon, & plus audacieuse, & plus furieuse: ou bien vn animal plus doux & plus simple, participant de meilleure condition, & non superbe. Mais par ces discours & raisonnemens là il ne renuerse point sans dessus dessous la vie de l'homme, mais il en dechasse la presomption & l'arrogance, & les orgueilleuses & enflees opinions & outrecuidances de soy-mesme: car cela est le serpent Typhon que vous a bien imprimé en la teste vostre precepteur & maistre, en faisant la guerre aux Dieux & aux hommes diuins. APRES Socrates & Platon il prend
C à combatre Stilpon. Et quant à ses vrayes doctrines & bons discours dont il regentoit & gouuernoit soy-mesme, son païs, ses amis: & quãt aux princes qui l'aimoient & en faisoient estime, il n'en a rien escrit, ne combien il y auoit de magnanimité en son cœur, auec mansuetude, modestie & douceur, ains fait mention d'vn petit mot qu'il dit en iouant & se riant des Sophistes, & sans alleguer aucune raison alencontre, ni souldre l'arguce de ses obiections, il excite vne Tragædie alencontre de Stilpon, & dit que la vie est ostee & subuertie par lui, dautant qu'il dit, que l'vn ne s'afferme point de l'autre: Car comment, dit-il, viurons nous, si nous ne pouuons dire bon homme, ni homme capitaine, ains qu'il nous faille dire à part bon bon, & capitaine capitaine, ne dix mille cheuaux, ni ville forte, mais gens de cheual gens de cheual, & dix mille dix mille, & autant des autres? Et qui est l'homme qui pour cela ait pirement vescu? Et qui est celui qui aiant ouy ce propos n'ait incontinent aperceu & entendu que c'est vn dire d'homme qui se iouë galentement, & qui pro-
D pose aux autres ceste question de Dialectique pour les exercer? Ce n'est pas vn grand & dangereux scandale, Colotes, de ne dire pas homme bon, ni dix mille cheuaux, mais bien de dire, que Dieu n'est pas Dieu, comme vous faites vous autres, qui ne voulez pas confesser qu'il y ait vn Iupiter presidant à la generation, ni vne Ceres legifere, ni vn Neptune arrosant les plantes. C'est ceste separation là de noms qui est pernicieuse, & qui remplit la vie d'vn mespris, d'impieté, & d'vne temerité: quand vous destachez les noms & appellatiõs qui sont atachees aux Dieux, vous abolissez quand & quand les sacrifices, les mysteres, les processions, les festes: car à qui sacrifierons-nous le sacrifice nuptial, à qui offrirons nous le sacrifice de salut, les Bacchanales, le sacrifice des funerailles, ne laissans ni les prestres Bacchanaux, ni les porte-torches ni les sacrifices que lon fait auant les semailles, ni les Dieux sauueurs? car cela touche aux principaux & plus grands poincts, estãt l'erreur

XXI. Ayant soustenu le droit de Socrates & de sõ disciple, il defend le philosophe Stilpon cõtre Colotes, duquel il mõstre la sophisterie & l'impieté.

es choses,& non pas es paroles,ni en la tissure des propositiōs, ou en l'vsage des ter- E
mes. Mais si c'est cela qui trouble & renuerse la vie humaine, qui sont ceux qui pechent & faillent plus au langage que vous, attēdu que vous dites que les propositions sont la seule substance de l'oraison, & abolissez totalement l'estre des simples dictions,& laissans simplement ce qui est par composition, vous ostez cependāt les choses particulierement entre deux signifiees, par lesquelles se font les aprentissages, les enseignemens,les anticipations,les intelligences, les inclinations & les consentemens, & tenez qu'elles ne sont du tout point? Mais cependant le dire de Stilpon est tel, Si nous affermōs le courir du cheual,il dit, que ce n'est pas tout vn ce qui est affermé, que ce dont il est affermé, ains que la definition essentielle de l'homme est autre que celle du bon, & derechef que l'estre cheual est autre chose que l'estre courant:car si lon nous demande la definitiō de l'vn & de l'autre,nous n'en rendons pas vne mesme pour les deux, & pourtant que ceux là faillent qui affermēt l'vn de l'autre: Car si c'estoit tout vn, homme & bon,& cheual, & courir, comment est-ce F
que le bon s'afferme & d'vne viande & d'vne drogue, & le courir semblablement d'vn lion & d'vn chien? Et si c'est autre chose, adonc nous ne disons pas bien, bon homme, & cheual court. Si en cela Stilpon s'abuse lourdement, ne laissant aucune liaison ni complexion de ce que lon dit estre en suiet, ou afferme d'vn suiet auec le suiet mesme, ainsi chascun est parfaitement vray auec ce dont il est dit, n'estimant pas qu'il s'en doiue dire & affermer, au moins comme accident, s'offensant de quelques dictions,& s'oposant à l'acoustumance de parler, pour cela il ne renuerse pas la vie humaine sans dessus dessous, ni les affaires, comme il est tout euident. Colotes donc estant depestré des anciens se tourne aux philosophes de son temps, sans en nommer pas vn,combien qu'il eust esté meilleur d'arguer aussi bien ces modernes là comme les anciens, par leur nom, ou bien ni les vns ni les autres. Mais lui qui tant de fois a passé Socrates, Platon & Parmenides par sa plume, monstre euidemment que c'est par couardise de ne s'oser attacher aux viuās,nō par modestie G
& reuerence, laquelle il ne portoit pas à ceux qui estoient plus excellens qu'eux: & veut, comme ie me doute, assaillir les Cyrenaiques les premiers, & puis apres les Academiques d'Arcesilaus: car ceux ci estoient ceux qui doutoient de toutes choses, & ceux là mettās les passions & les imaginations en eux-mesmes, estimoiēt que la foy procedente d'icelles n'estoit pas suffisante pour asseurer & affermer les choses,mais cōme en vn siege de ville,abandōnans ce qui est au dehors, ils se sont enfermez dedans les passions, mettans, Il semble: & n'asseurans pas de dehors, Il est. Et pourtant dit Colotes, qu'ils ne peuuent viure ni vser des choses. Et puis en se farçāt, Ceux-ci (dit-il) nient que l'homme, le cheual, le mur, soient, mais qu'eux deuienent mur, deuienent cheual, deuienent homme, abusans en premier lieu malicieusement des termes, comme font ordinairemēt les calomniateurs,car ils sont coustumiers de ce faire. Mais il faloit prendre le fait ainsi comme eux l'enseignent:car ils disent que deuenir doux, deuenir amer, deuenir lumineux ou tenebreux, se fait H
quand chasque chose a l'effect de ces passions là en soy, sans en estre distrait: mais si le miel est doux,l'oliuier amer,la gresle froide,le vin chaud,& l'air de la nuict tenebreux, il y a plusieurs animaux, plusieurs choses, & plusieurs hommes qui tesmoignent le contraire, les vns abhorrissans le miel, & les autres mangeans les branches de l'oliuier,les autres estans bruslez par la gresle, & refroidis par le vin, & ne pouuās regarder le Soleil, & voians bien la nuict. Parquoy l'opinion se contenāt en ces passions se conserue sans faillir, mais quand elle sort dehors, en iugeant & prononçant des choses exterieures, elle se trouble bien souuent elle-mesme, & combat contre d'autres, qui de mesmes obiects prenent des contraires passions,& de differētes imaginations. Et Colotes ressemble proprement aux ieunes enfans, qui ne font que commencer à aprendre les lettres: car estans acoustumez de nommer les lettres grauees

XXII. Que les Epicuriens faillēt plus en leurs mots & manieres de parler que nuls autres hommes.

XXIII. Pourquoy Colotes n'ose condamner les philosophes de son temps, & son impertinence en l'examen & refutation de la philosophie des Cyrenaiques, laquelle est ici expliquee.

Colotes comparé aux petits enfans.

A grauees dedans des tablettes de bois, quand ils les voient escrites ailleurs, ils doutent alors & se troublent: aussi lui, les propos qu'il loué & aprouue es escrits d'Epicurus, il ne les entend ni ne les reconoist point, quand ils sont dits par d'autres: car ceux qui disent que le sentimēt est veritablemēt informé & moulé quād il se presente à nous vne image ronde, & vne autre rompue, & neātmoins ne permettās pas que lon prononce que la tour est ronde, & la rame rompue, ils confirment que les passions sont les imaginations, mais ils ne veulent pas auouër & confesser que le dehors soit ainsi. Mais comme ceux là ne disent pas qu'ils soient cheual, ni mur, mais biē qu'ils soient emprainis d'image de cheual & de mur, aussi est il necessaire de dire, que la veuë s'imprime figure ronde & triangle à trois differens costez, mais non pas que la tour soit necessairement ronde ni triangle à differens costez, par ce que l'image dont la veuë est imprimee est rompue, & la rame dont procede l'image n'est pas rompue. Puis dōc qu'il y a difference de la passion, auec le suiet de dehors, ou il faut que la foy B demeure en la passiō, ou biē que l'estre qui est affermé par l'aparoistre, soit argué & conuaincu de faulseté. Et ce qu'ils crient & qu'ils se courroucent touchant le sentiment, ils disent que le dehors n'est point chaud, mais que la passion du sentiment est telle: n'est ce pas tout vn que ce qui se dit touchant le goust, qu'il ne dit pas que le dehors soit doux, mais que c'est quelque passion & quelque mouuement en icelui sentiment? Et celui qui dit qu'il a pris aprehension de forme humaine, mais que s'il est homme il ne le sent pas, dont a-il pris occasion de dire cela? N'a ce pas esté de ceux qui disent, qu'ils prenent vne imagination & aprehension de figure & forme ronde, mais s'il est courbe en rond, que la veuë ne l'afferme pas? Oui bien, dit quelqu'vn, mais moy aprochant de la tour, ou bien touchant la rame, prononceray & affermeray que l'vne est droite, & l'autre a plusieurs angles & plusieurs faces: mais lui quand il sera pres, confessera qu'il lui semble & qu'il lui aparoit ainsi, & rien plus. Oui certainemēt plus que cestui-ci, voyant & gardant que toute fantasie & imagi- C nation est semblablement digne de foy pour soy-mesme, & pour autrui nulle, ains qu'elles sont toutes en égale condition. Et ton opinion s'en va à vau-l'eau, qu'elles soient toutes veritables, & qu'il n'y en ait pas vne faulse ni incroyable: si tu estimes qu'il faille que celles-ci prononcēt de ce qui est dehors, & qu'à celles là lontaines tu ne croies rien dauantage que ce qu'elles seuffrent. Car si elles sont en pareille condition, quand elles sont de pres & quand elles sont de loin, pour estre creuës, il est iuste, ou que à toutes, ou que non à celles-ci, ne suiue le iugement affirmatif de l'estre: mais s'il y a difference de passion entre ceux qui sont pres, & ceux qui sont loin, il est donc faux qu'il n'y ait ni aprehension ni sentiment qui soit plus expres & plus euident l'vn que l'autre, comme celles qu'il appelle attestatiōs, lesquelles ne sont rien de plus quāt au sentimēt, mais oui bien quant à l'opinion, tellemēt que suiuant icelles, ils veulent que lon afferme & prononce des choses exterieures, attribuans le iugemēt de l'estre à l'opinion, & au sentiment la passion qui aparoit, & transportēt le iugement de ce qui D est totalement vray, à ce qui eschape bien souuent. Toutefois il n'est ia besoin de dire maintenant combien il y a de confusion & de contradiction en cela. MAIS il semble que la reputation d'Arcesilaüs fasche bien fort Epicurus qui fut entre tous les philosophes le mieux aimé & le plus estimé de ce temps-là. Car ne disant rien du sien ni de son inuention, il dit qu'il imprimoit aux hommes ignorans opinion & estime qu'il fust bien sauant & fort lettré. Mais tant s'en faloit qu'Arcesilaüs aimast la reputation d'estre remueur de nouuelles opinions, ne qu'il s'attribuast celles des anciēs, qu'il reprenoit & tansoit les Sophistes de son temps, de ce qu'ils attribuoyent à Socrates, à Platon, à Parmenides & à Heraclitus, les opinions & doctrines de la retention & de l'incomprehensibilité, qui n'en pouuoient mais, & n'estoiēt que pour en referer la probation & confirmation à tels illustres personnages. Or quant à cela ie rens graces à Colotes, & à tous ceux qui disent & afferment, que la doctrine Aca-

XXIIII. Examen de la doctrine d'Arcesilaus prince des Philosophes Academiques, soustenu par Plutarque cōtre Colotes & Epicurus.

demique a esté introduite par Arcesilaüs: mais quant à la retention & consentement E & doute de toute chose, ni ceux qui s'en sont beaucoup trauaillez, & qui se sont tendus à en composer de gros liures, & grands traitez, ne l'ont iamais peu remuer, ains amenâs à la fin de la doctrine des Stoiques, comme la fee Gorgonne pour faire peur aux gens, la cessatiõ de toutes actiõs, ils s'en sont lassez, apres qu'ils ont veu que combien qu'ils remuassent & essayassent toutes choses, l'instinct ou l'appetition ne leur obeissoit point pour faire vn consentement, ni ne receuoit point le sentiment pour origine & principe de la propẽsion, aians se presentoit d'elle mesme aux actiõs, n'ayant point de besoin de s'adioindre à rien. Mais le combat & la dispute est legitime & iuste alencontre de tels aduersaires,

Ylliad. liu. 20.

Et tout autant comme tu leur diras,
Te repliquer de mesme tu orras.

XXV. De l'instinct ou appetition du cõsentement & des mouuemens de l'ame, selon les Academiques.

CAR de parler à Colotes de l'instinct ou appetition, & du consentement, c'est autant comme, sonner de la lyre à vn asne. Mais on dit à ceux qui le peuuent consuiure & entẽdre, qu'il y a en nostre ame trois sortes de mouuemẽs, l'imaginatiue, l'appetitiue, & la consentante: quant à l'imaginatiue ou aprehension, on ne la sauroit oster quand biẽ on le voudroit, par ce qu'il est force que quand on aproche des choses, on soit informé & moulé, en maniere de dire, par icelles, & que lon reçoiue impression d'icelles. l'Appetitiue estant excitee par l'imaginatiue esmeut actiuement l'homme à ce qui est propre & conuenable à sa nature, ne plus ne moins que quand en la ratiocinatiue il se fait vne propension & inclination. Or ceux qui se retienent & doutent de toutes choses, n'ostent point cela, ains se seruent de l'appetition ou instinct naturellement conduisant chascun à ce qui lui est propre. Qu'est-ce donc qu'ils fuient? c'est l'opiner, appliquer & prester son consentement, en quoy seul est la mensonge & la tromperie, qui est vn ceder par imbecillité à ce qui aparoist, & qui n'a aucune vraye vtilité. Car l'action a besoin de deux choses, de l'apprehension ou imagination de son propre, & de l'instinct & appetition poussant à son G propre, dont ni l'vn ni l'autre ne repugne à la retention: car ce discours nous retire de l'opinion, & non pas de l'appetition ni de l'imagination. Quand donc le delectable nous semble nostre propre, il n'est point de besoin d'opiniõ pour nous mouuoir & tendre à lui, ains se presente incontinent l'appetition, qui n'est autre chose que le mouuement & allure de l'ame: & pourtant qu'il est force d'auoir sentiment de ces choses là, & d'estre de chair & de sang: aussi semblera la volupté estre le bien. Parquoy aussi le semblera-elle estre à celui qui defend la retention, par ce qu'il est participant du sentiment, & est de chair & d'os, & depuis qu'il a pris imagination du bien, il l'appete, & fait toutes choses, à fin qu'il ne lui eschape point: mais autant qu'il lui sera possible il hantera & conuersera tousiours auec son propre, poussé & atiré par contraintes naturelles, non pas Geometriques. Car ces doux & gracieux eslans de la chair attrayent assez & sans maistre, comme ils n'oublient pas à dire eux, & conuient celui-mesme qui nie & fait semblant de n'estre point plié ni amolli H par iceux. Mais tu me demandes pourquoy c'est que le retenu & doutant, ne s'en va courant amont vne montaigne, & non pas aux estuues, & pourquoy ne donne-il de la teste contre la muraille, & non droit à la porte, quand il veut sortir pour aller sur la place? Me demandes-tu cela toy qui tiens que les sentimens sont infallibles, & les aprehensions de l'imaginatiue certaines & veritables? C'est par ce que l'estuue lui aparoit, & non pas la montaigne, & la porte, non pas la muraille, & ainsi de chascune des autres choses. Car le propos de la retention ne subuertit pas le sentiment, ni ne lui aporte pas d'estranges passions & mouuemens qui lui troublent l'imaginatiue, ains oste & subuertit seulement les opinions, se seruant au demeurant des autres choses selon leur naturel. Mais il est impossible de ne consentir point aux euidences: car nier ce que lon croid est plus hors de raison, que

ne nier

A ne nier ni n'affermer rien. QVI sont donc ceux qui nient ce qu'ils croient, & qui combatent contre les euidences? Ceux qui ostent & tollissent la diuination, & qui disent qu'il n'y a point de gouuernement de prouidence diuine, ni que le Soleil n'est point animé, ni la Lune, ausquels tous hommes sacrifient, les honorent, & adorent. Mais vous ne tollissez vous pas ce qui semble & qui paroit à tout le monde, que les enfans soient contenus dedãs les parens, & qu'entre douleur & volupté il n'y ait rien de moien? ne l'affermez vous pas contre ce que tous hommes experimentent, disans que s'esiouir est ne se douloir point, & souffrir ne faire point? mais, à fin que ie laisse tout le demeurant; quelle chose est plus euidente, ni plus creuë de tout le monde que ce que les malades de melancholie, & qui ont le cerueau troublé & le sens transporté, pensent voir & ouir chose qu'ils n'oyent ni ne voyent, quand l'entendement vient à estre ainsi alteré & transporté? comme de celui qui dit,

XXVI. Les absurditez & doctrines monstrueuses des Epicuriens & cõparaison d'iceux auec les Academiques.

Euripide en la tragedie d'Orestes.

Femmes aians des habits noirs me dardent
B *Contre les yeux brandons de feu, qui m'ardent*
Tout le visage espouuantablement. Et,
Entre ses bras elle soustient ma mere.

Et beaucoup d'autres illusions encores plus estranges & tragiques, ressemblans aux monstres & prodiges que descrit Empedocles, dont ils se rient & se moquent, Iambes torses, teste de belier, corps de bœuf, & deuant d'homme, & toute autre sorte de figure mõstrueuse & de nature estrange meslee ensemble, prise des illusions de songe, & du transport d'esprits esgarez: ils disent qu'il n'y a rien de tout cela qui soit égarement ou erreur de veuë, ni mensonge, ains que ce sont toutes vrayes imaginations de corps & de figures qui vienent de l'air circonstant & enuironnant. Et puis qu'est-il plus impossible de douter en la nature, s'il est possible de croire telles resueries? Car ce que iamais faiseur de masques, ni potier de terre, ou mouleur de figures estranges, ni peintre habile n'oza ioindre ensemble pour abuser les regardans C ou leur donner du passe-temps: ceux-ci suposans à certes que telles choses subsistent à bon escient, & qui plus est affermãs que toute fermeté de creance, toute certitude de iugement & de verité s'en va perissant, si telles choses ne subsistent, ce sont ceux qui iettent toutes choses en obscurité incertaine, qui ostent l'aparence de toutes choses, & qui induisent aux iugemens des frayeurs, aux actions des souspeçons, si les ordinaires aprehensions, & qui nous sont tousiours prestes à la main, sont portees en mesme imaginatiue auec mesme seureté & certitude de creance que ces illusions enormes, estranges, & extrauagantes: car l'egalité qu'ils suposent en toutes, oste plus tost la foy aux ordinaires, qu'elle ne la donne aux estranges & extrauagantes. C'est pourquoy nous conoissons beaucoup de philosophes qui confesseroient plus tost, & plus volontiers, que nulle imagination n'est veritable, que, que toutes le soient: & qui plustost refuseroient à croire tous hommes qu'ils n'auroyent pas hantez, toutes choses qu'ils n'auroient pas experimentees, & generalement tous D propos qu'ils n'auroient pas ouys, que de se persuader qu'vne seule de ces telles imaginations & illusions là qu'ont les furieux enragez, ou les fanatiques possedez de fureur diuine, ou que ceux qui resuent en dormant prenent. Puis donc qu'il y a des imaginations que lon peut oster, & d'autres non, on peut donc se retenir & douter des choses, si elles sont ou non, quand il n'y auroit autre cause, que celle discordance-là qui est suffisante pour faire souspeçonner si les choses sont ou non, & ainsi rien d'asseuré ni de certain, ains vne incertitude & perturbation grande. Car quant à l'infinité des mondes, à la nature des atomes, aux diuersitez & differences des torses & declinations, encore qu'elles troublent & empeschent beaucoup de gens, si y a-il au moins ceste consolatiõ, qu'en cela il n'y a rien qui soit pres de nous, & que toutes ces questions là sont oultre & par dela les sentimens. Mais ceste desfiance, ceste perturbation, ceste ignorance, touchant les choses sensibles & les

imaginations, à sauoir si elles sont faulses ou vrayes, quelle opinion est-ce qu'elles E
n'esbranlent, quel consentiment, & quel iugement est-ce qu'elles ne mettent sans
dessus dessous? Car si des hommes, n'estãs point yures, ni ensorcelez, ni hors du sens,
ains sobres, sains d'entendemẽt, & faisans profession d'escrire de la verité, des regles
& instrumens de bien iuger, es plus euidentes passions & mouuemens du sentiment
posent & mettent pour vray ce qui ne subsiste point, ou pour faux ce qui subsiste: il
ne se faut pas esmerueiller ni mescroire, s'ils ne font aucun iugement des imagina-
tions qui aparoissent, mais plus tost s'ils en ont contraires iugemens. Car il est moins
esmerueillable ne poser ni l'vn ni l'autre, ains se retenir entre choses opposites, que
non pas affermer choses repugnantes & cõtraires. Car celui qui n'afferme ni ne nie,
ains se tient coy, repugne moins à celui qui afferme & qui pose vne opinion, que
celui qui la nie, & moins à celui qui nie, qu'à celui qui afferme. Et s'il est possible de
douter de cela, aussi n'est-il pas impossible des autres, au moins selon vous, qui esti-
mez qu'il n'y ait rien qui soit de difference entre sentiment & sentiment, imagina- F
tion & imagination. Ce n'est donc pas vne fable ni vn esbat de ieunes gens teme-
raires qui ont euuie de babiller & de causer, comme dit Colotes, que le propos de la
retention: ains est vne habitude & dispositiõ certaine d'hommes qui se veulent gar-
der de mesprendre ni de tomber, & qui n'abandõnent ni ne iettẽt pas à la volee leur
iugement à l'appetit des sentimens si décriez & si ambigus, & ne se laissent pas dece-
uoir auec ceux qui tienent que les choses aparentes ont la foy, & doiuent estre creuës
comme certaines, voians vne si grande obscurité & si grande incertitude es imagi-
nations & choses aparentes: mais bien est-ce vne fable que l'infinité que vous met-
tez, & les images que vous resuez: & imprime bien vne temerité de babil affetté aux
ieunes gens celui qui escrit de Pythocles, lequel n'auoit pas encore dixhuit ans, qu'il
n'y auoit pas eu en toute la Grece vne meilleure ni plus excellente nature, & qu'il ex-
primoit des conceptions monstrueusement bien. Et si fait comme les femmes celui
qui prie que ces excessiues louanges qu'il donne à ce ieune adolescent ne lui tournẽt G
point à haine ni à enuie. MAIS bien sont Sophistes & hommes vains ceux, qui

XVII. Arrogance monstrueuse de Colotes qui s'attache à tous les philosophes ensemble.

contre les grands & excellẽs personnages escriuent si impudemment & si superbe-
ment. Et toutefois Platon: Aristote, Theophraste & Democrite, ont bien contre-
dit à ceux qui ont escrit deuant eux, mais il n'y eut iamais homme qui osast compo-
ser vn liure alencontre de tous ensemble auec vne telle inscription que celui-là. Et
puis, comme ceux qui ont offensé les Dieux, à la fin de son liure, confessant ses fautes,
il dit, que ceux qui ont establi les loix & ordonnances, qui ont institué les Royautez
& les gouuernemens des villes & citez, ont mis la vie humaine en grand repos &
grande seureté, & l'ont deliuree de grands troubles, & que si lon ostoit cela, nous
viurions vne vie de bestes sauuages, & que l'vn mangeroit l'autre, le premier qu'il
rencontreroit, car ce sont les propres mots dont il a vsé, mais iniustement & non ve-

Louãge de la vraye philosophie & detestation de l'impieté des Epicuriens.

ritablement. Car qui osteroit les loix, & laisseroit les doctrines & liures de Socrates,
de Platon, & d'Heraclitus, il s'en faudroit beaucoup que nous ne mangissions les vns H
les autres, & ne vescussions vne vie sauuage: car nous craindrions les choses deshon-
nestes, & honorerions pour l'hõnesteté seulemẽt la Iustice, les Dieux, les superieurs
& magistrats, croians que nous auons des esprits & dæmons qui sont gardiens &
surintendans de la vie humaine, & n'estimans pas que tout l'or qui est dessus ni de-
dans la terre, soit à contrepeser à la vertu, & faisans volontiers pour la raison, ce que
nous faisons maintenant à force par crainte de la loy. Quand donc deuiendra nostre
vie sauuage & bestiale? Ce sera quand les loix seront ostees, que lon laissera les liures
& doctrines qui incitent les hommes à la volupté, & que lon croira que le monde ne
soit point regi ni gouuerné par la prouidence diuine, & que lon iugera sages ceux
qui cracheront contre l'honnesteté mesme, s'elle n'est cõiointe auec volupté, & qui
se moquent de tels propos & de telles sentences,

Par

A *Par tout s'estend l'œil diuin de iustice.*

Et cest autre,

Dieu tousiours est, pres de nous qui tout void.

» Et ceste autre notable sentence, Dieu (ainsi que dit le mot ancien) tenāt le commen- *Ce sont les paroles de Platō au 4. des loix.*
» cement, le milieu, & la fin du mōde, se promene par la nature, faisant vne ligne droi-
» te, & apres lui marche la Iustice vengeresse de ce qui a esté commis ou forfait con-
» tre la loy diuine. Car ceux qui mesprisent ces enseignemens, & qui estiment que le souuerain bien de l'homme consiste au ventre, & aux autres endroits par où lon iouit de la volupté, ce sont ceux là qui ont besoin de loy, de crainte de fouët, d'vn Roy & d'vn prince & magistrat qui ait la iustice en la main, à fin qu'ils ne deuoyent leurs voisins par leur gloutonnie, se confians en leur impieté de ne craindre point les Dieux. Car c'est la vie des bestes sauuages, par ce que les bestes ne sauent rien de meilleur ni de plus honneste que la volupté, ne conoissent point la iustice des B Dieux, ni ne reuerent point la beauté de la vertu, ains si la nature a mis en elle quelque poinct de hardiesse, de ruse, d'efficace, elles en vsent à assouuir leurs voluptez & acomplir leur cupidité. Et pourtant est estimé par eux vn grand sage homme Me-
» trodorus, quand il dit: Toutes les belles, subtiles & ingenieuses inuentions de l'ame
» ont esté trouuees pour le plaisir & la volupté de la chair, ou pour l'esperance d'y
» pouuoir paruenir & en iouir, & est vain & inutile tout acte qui ne tend à celle fin.
» Les loix ostees il y a des ongles de lions, des dents de loups, des ventres de bœufs,
» des cols de chameaux: en tels discours & en telles raisons de philosophie, & à faute de sauoir escrire ou parler, les bestes enseignent & preschent telles opinions & telles doctrines par buglemens, hennissemens, & brayemēs, & toute leur voix est pour leur ventre, & pour la volupté de leur chair, qui leur rit presente, ou qu'ils attendent; si d'auenture ce n'est quelque espece d'animaux qui aiment à caqueter & à gazouiller. Nul donc ne pourroit assez suffisamment louër ceux qui font des loix alencon-C tre de ces affections-là si furieuses, qui ont establi l'estat & gouuernement des villes, ont ordonné les magistrats, & dressé les bons edicts. MAIS qui sont ceux qui confondent cela, & qui l'abolissent du tout? Ne sont-ce pas ceux qui disent que la courōne de tranquillité & de vie reposee n'est point comparable, ains vaut mieux que tous les Royaumes & principautez du monde? Ne sont-ce pas ceux qui tienent que l'estre Roy, & regner, est vn faillir le chemin, & s'esgarer de la droite voye de felici-
» té? & qui escriuent en ces propres termes, Il faut dire comment on pourra mainte-
» nir & garder la fin de nature, & comment on euitera des le commencement d'entrer
» de gré & volontairement es offices & magistrats des peuples. Et encore ces autres
» paroles: Il n'est donc point besoin de se tuer le cœur & le corps pour sauuer les
» Grecs, ni pour obtenir d'eux vne couronne de sagesse, mais bien boire & manger,
» Timocrates, sans faire dommage, ains donnant plaisir à la chair. Et toutefois le premier article de l'establissement des loix & de la police que Colotes louë tant, D & le plus important, c'est la creance & persuasion des Dieux par le moien de laquelle Lycurgus sanctifia iadis les Lacedæmoniens, Numa les Romains, Ion les Atheniens, & Deucalion tous les Grecs vniuersellement, en les rendant deuots & affectionnez enuers les Dieux, en prieres, sermens, oracles & propheties, par le moy-n de la crainte & de l'esperance qu'ils leur imprimerent, de sorte qu'allant par le monde, vous trouuerez des villes qui ne sont point closes de murs, qui n'ont point de lettres, qui n'ont aucuns Roys, voire qui n'ont point de maisons, ni point d'argent, ni ne se seruent point de monnoye, qui ne sauent que c'est de theatres ni des exercices du corps: mais vous n'en trouuerez iamais qui soit sans Dieu, qui n'ait point de serment à iurer, qui n'vse point de prieres, ni de sacrifices pour obtenir des biens & destourner des maux, iamais homme n'en vid, ni n'en verra iamais: ains me semble que plus tost vne ville seroit sans sole, qu'vne police ne s'y dresseroit & establiroit

XXVIII. Il continue à monstrer la brutalité & impieté d'Epicurus & de ses disciples, qui ne font cas que des plaisirs de la chair, & abolissent toute Religion.

ſans aucune religion ou opinion des Dieux, & ſans la conſeruer apres l'auoir euë. E C'eſt ce qui contient toute ſocieté humaine, c'eſt le fondement & apuy de toutes loix leſquelles ſubuertiſſent & renuerſent ceux-ci, qui ne ſapans point alentour ni ſecrettemẽt & par circuit de paroles couuertes, ains de prim-ſaut ouuertement aſſaillent la principale des opinions de la religion: & puis comme eſtans agitez de furies ils vienent à confeſſer qu'ils ont griefuement peché, en oſtant ainſi les loix, & confondant les ordonnances de la iuſtice & police, à fin qu'ils ne ſoient pas dignes de pardon. Car faillir en opinion, encore que ce ne ſoit pas fait de ſages hommes, ſi eſt-ce pour le moins que c'eſt fait d'hommes: mais de vouloir imputer à autrui les erreurs & pechez qu'ils commettẽt eux-meſmes: qui ſe tiendroit de les appeller par les noms qu'ils meritent? Car ſi eſcriuant alencontre d'vn Antidorus, ou d'vn Bion le Sophiſte, il euſt fait mention des loix, de la police, de l'ordre & de la iuſtice, on ne lui euſt point dit comme fait Electra à ſon frere furieux Oreſtes,

Euripide en la tragedie d'Oreſtes.

Demeure coy miſerable en ton lict.

enueloppant bien & tenant chaudement ta pauure chair. C'eſt à faire à ceux qui ont F veſcu en gens d'eſtat & d'hõneur, & en bons meſnagers à reprendre de cela tels comme ſont ceux que Colotes en ſon liure a iniuriez.

XXIX. Comparaiſon des vrais Philoſophes auec Epicurus, en leſquels on void iceux auoir grandement ſerui au public: ce que ceſtui ci n'a fait aucunement.

ENTRE leſquels Democritus admoneſte par ſes eſcrits d'aprendre la ſcience militaire, comme la plus grande de toutes, & s'acouſtumer à ſuporter les trauaux d'icelle, dont les grands biens & grãds honneurs vienent aux hommes. Et Parmenides orna & decora ſon pays de tresbonnes loix qu'il y inſtitua, de ſorte que tous les ans encore fait-on iurer aux officiers, quand ils entrent nouuellemẽt en l'exercice de leurs eſtats, qu'ils obſerueront les loix & ordonnances de Parmenides. Et Empedocles mit en iuſtice, & fit condamner des principaux de ſa ville qui abuſoient inſolentement, & deſroboient tous les deniers publiques, & ſi deliura ſon pays de ſterilité & de peſte, auſquels maux il eſtoit auparauant ſuiet: en faiſant bouſcher & murer des trous de montaignes, dont il ſortoit vn vent chaud de midi, qui couroit toute la campagne. Et Socrates, depuis qu'il euſt eſté cõdamné à mort, ſes amis lui donnans moien de ſe ſauuer, s'il euſt voulu, il n'en voulut point vſer, pour conſeruer l'autorité des loix, ains aima mieux mourir iniuſtement, que ſe ſauuer en deſobeiſſant aux loix de ſon pays. Et Meliſſus eſtant Capitaine general de ſa ville, desfit les Atheniens en vne bataille nauale. Et Platon a bien laiſſé par eſcrit de beaux diſcours touchant les loix, le gouuernement & la police: mais il en imprima encore de plus beaux es cœurs & eſprits de ſes diſciples & familiers, qui furent cauſe que Dion deliura la Sicile de la tyrannie de Dionyſius, & Python deliura la Thrace auec Heraclides, qui tuerent le Roy Corys. Chabrias & Phocion, deux grands Capitaines des Atheniens, ſont ſortis de l'Academie, & eſchole de Platon: là où Epicurus enuoya iuſques en Aſie tanſer Timocrates, & le retirer de la cour: pour ce qu'il s'eſtoit courroucé à Metrodorus eſtant ſon frere: & cela eſt eſcrit dedans leurs liures. Et Platon enuoya de ſes diſciples & familiers Ariſtonymus aux Arcadiens, pour ordonner leur republique, Phormion aux Eliens, H Menedemus à ceux de Pyrrha, Eudoxus aux Gnidiens, & Ariſtote à ceux de Stagira, qui tous eſtans ſes diſciples eſcriuirent & eſtablirent des loix: & Alexandre le grand demãda à Xenocrates des regles & preceptes pour bien regner. Et celui qui fut enuoyé deuers Alexandre par les peuples Grecs habitans en Aſie, & qui l'enflamma & l'eſguillonna le plus à embraſſer & entreprendre la guerre contre le Roy barbare de Perſe, ce fut Delius Epheſius, qui eſtoit l'vn des familiers de Platon: & Zenon le familier de Parmenides entreprit de tuer le tyran Demylus, & aiant failli à ſon entrepriſe, maintint la doctrine de Parmenides, comme vn or fin, ſans tare, eſpuré par le feu, monſtrant par effect qu'il n'y a rien qui ſoit eſpouuantable à l'homme magnanime, ſinon le deshonneur, & qu'il n'y a que les enfans & les femmes, ou bien les hommes qui ont cœur de femmes, qui craignent la douleur: car

tronçon-

A tronçonnant lui mesme sa langue auec les dents, il la cracha au visage du tyran. Mais
de l'eschole & de la doctrine d'Epicurus, ie ne demanderay pas qui soit sorti pour
tuer vn tyran, quel vaillant homme ait fait de grandes apertises d'armes, quel le-
gislateur, quel magistrat, quel conseiller de Roy, ou gouuerneur de peuple, qui soit
mort, ou qui ait esté tourmenté pour soustenir le droict & la iustice: mais seulement
quel de tous ces sages ci a iamais fait vn voiage par mer, pour le bien & seruice de
son pays, qui a esté en ambassade, qui a despendu quelque argent, ou qui a escrit au-
cun beau fait de gouuernement que vous aiez oncques fait? Et toutefois pour ce
que Metrodorus descendit vn iour depuis la ville iusques au port de Pyree, & fit en-
uiron quatre ou cinq lieuës pour aller secourir vn Mithres Syrien, des gens du Roy
de Perse qui auoit esté pris & arresté prisonnier, il l'escriuit à tout le monde: & ma-
gnifie & exalte Epicurus ce voyage là en plusieurs missiues. Qu'eussent ils donc
fait au pris, s'ils eussent fait vn tel acte qu'Aristote, qui fit restaurer & rebastir la vil-
B le de sa naissance Stagira, qui auoit esté destruite par le Roy Philippus, ou comme
Theophrastus qui par deux fois deliura sa ville occupee par des tyrans? Le Nil eust
plustost cessé de porter l'herbe du papier, qu'eux se fussent lassez d'escrire de leurs
beaux faits. Et n'est-ce pas chose indigne que de tant de sectes de philosophes qui
ont esté, eux seuls iouissent des biens qui sont és villes sans y auoir iamais rien con-
tribué du leur? Il n'est pas les Poëtes des Tragædies ou Comædies qui ne s'efforcent
de faire & dire tousiours quelque chose de bon pour la defense des loix & de la po-
lice: Mais ceux-ci, si d'auenture ils en escriuent, ils escriuent de la police, à fin que
nous ne nous entremettiõs point du gouuernemẽt de la Republique: & de la Rhe-
torique, à fin que nous ne facions acte quelconque d'eloquence: & de la Royauté, à
fin que nous fuyons de hanter & conuerser autour des Roys: & ne nomment iamais
les grãds personnages qui se sont messez d'afaires, sinon pour s'en moquer, ou pour
abolir leur gloire: comme ils disent d'Epaminondas, qu'il auoit bien quelque cho-
C se de bon, mais encore bien mince, car ils vsent de ce propre terme: au demeurant
ils l'appellent cœur de fer, & demandent qu'il auoit à s'aller ainsi promenant auec
son armee par tout le Peloponese, & pourquoy il ne se tenoit plustost quoy en sa
maison, auec vn petit chapelet en la teste, entendant à faire bonne chere & à se bien
traiter. Mais il me semble que ie ne dois pas omettre en cest endroit, ce que Metro-
dorus escrit en son liure de la philosophie, abiurant toute entremise du gouuerne-
» ment de la Republique, & dit ainsi: Quelques vns de ces sages par abondance de
» vanité & d'arrogance enuelopent tellement l'ouurage d'icelle, qu'ils se laissent em-
» porter aux cupiditez de Lycurgus & de Solon, en traitant des preceptes de la vie &
» de la vertu, Comment, c'estoit donc vanité, & abondance de vanité & d'arrogan-
ce, de rendre la ville d'Athenes libre, de rẽdre la Sparte policee & gouuernee de bõ-
nes loix, que les ieunes gens ne fissent rien licentieusemẽt, & n'engendrassent point
d'enfans de courtisannes & putains publiques, & que la richesse, les delices, l'intem-
D perance & la dissolution n'eust point la vogue ni le commandement par les citez,
ains la loy & la iustice: car c'estoient là les cupiditez de Solon. Et Metrodorus, en se
moquant & gaudissant adiouste vne telle conclusion, Parquoy il est bien seant que
» lon s'en rie d'vn rire libre, & de tous autres hommes, & mesme de ces Solons & de
» ces Lycurgus ici. Mais certainement ce n'est pas là vn rire libre, Metrodorus, ains
» seruile, dissolu, & qui auroit besoin de fouët, non pas de celui dont on fouëtte les
personnes libres, mais où il y eust à chasque bout de corde de petits osselets, dont on
punit & chastie les chastrez sacrificateurs, quand ils ont failli aux cerimonies &
sacrifices de la mere des Dieux. Mais qu'ils ne fissent pas la guerre au legislateur,
ains aux loix mesmes, on le peut ouir & entendre d'Epicurus: car il demande en ses
» questions, Si le sage, asseuré que lon n'en saura rien, commettra & fera quelque cho-
» se de ce que les loix defendent. Et respond vne response qui n'est point ouuerte ni

XXX. Que les Epicuriens sont detestables, & meritẽt d'estre priuez de toutes societez & commoditez humaines.

pleine & ronde, Il le fera: mais ie ne le veux pas confesser. Et derechef ailleurs, escriuãt, ce me semble, à Idomeneus, il l'admoneste de n'asseruir point la vie aux loix, ni aux opinions & reputations des hommes, sinon autant qu'elles preparent vne fascherie par de prochains coups de fouët. S'il est donc ainsi que ceux qui abolissent les loix & les gouuernemens & polices des hommes, peruertissent & destruisent la vie des hommes, & Epicurus & Metrodorus le font, diuertissans leurs familiers & disciples, de s'entremettre du gouuernemẽt des villes, & hayssans ceux qui s'en meslent, mesdisans des premiers & plus sages legislateurs, & admonestans de mespriser les loix, prouueu qu'il n'y ait point de crainte ni de danger du fouët & de la punition, ie ne voy point que Colotes ait tant proposé d'accusations fausses contre les autres philosophes, comme il en a allegué & mis en auant de vrayes contre les escrits & doctrines d'Epicurus. E F

De l'Amour.

SOMMAIRE.

CE Dialogue est de plus dãgereuse lecture pour les ieunes hommes que nul autre traité de Plutarque, à cause que par ci par là sont meslez quelques traits cõtre l'honnesteté de mariage & pour soustenir obliquemẽt la vilenie execrable couuerte du tiltre de l'amour des ieunes enfans. Mais les esprits munis de vraye chasteté & de la crainte de Dieu voyent ici clairemẽt le miserable estat du mõde, en ce qu'il s'est treuué des aduocats d'vne si detestable cause, tels que ce liure nous en introduit en la personne de Protogenes & de Pisias. Et cependant apperçoyuent au combat de l'amour coniugal contre la pæderastie, que l'honnesteté a tousiours dequoy se defendre pour vaincre, & finalement demeurer victorieuse. Or ce traitté peut estre comprins en quatre points principaux, dont le premier (apres vne briefue preface en laquelle Autobulus estãt prié de reciter à ses cõpagnons les contes qu'il auoit autresfois ouï faire à Plutarque son pere, touchant l'amour, entame le propos) contient l'histoire d'Ismenodora, amoureuse d'vn ieune nõmé Bacchon, dont suruient vn different duquel Plutarque & ceux de sa suite sont esleus arbitres. Là dessus (qui est le deuxieme point) Protogenes seconde de Pisias, en s'attachant à Ismenodora descrie tout le sexe des femmes, & loue assez ouuertement l'amour des masles. Mais Daphneus leur respond si viuement & pertinẽment qu'il descouure leurs ordures & les rembarre cõme il faut, monstrant les cõmoditez & vrais plaisirs de l'amour coniugal. En ceste defense il est assisté de Plutarque, qui prouue que les richesses & l'affection d'vne femme enuers vn hõme, ne rendent coulpable ni accusable le mariage, & par diuers exemples fait voir que plusieurs femmes de basse conditiõ ont esté cause de grands maux. Or en voulant estendre ce propos, les nouuelles suruienent de l'enleuement de Bacchon en la maison d'Ismenodora, ce qui fait desloger Protogenes & Pisias, tellement que leur depart donne entree au principal & troisiéme point, qui est touchãt l'amour, que c'est, quelles sont ses parties, ses causes, ses diuers effects & fruits admirables en toutes sortes de personnes pour les rendre tout autres qu'ils n'estoyent auparauant: ce qui est confermé par plusieurs exemples & similitudes notables. Pour le dernier point, Plutarque discourt sur ce suiet, par la philosophie de Platon & des Egyptiens, conferant cela auec la doctrine des autres philosophes & des poetes: puis ayant condãné par expres l'amour des masles, comme chose vilaine & outrageuse iusques au bout, & adiousté quelques auertissemens notables pour l'entretenement d'amitié entre le mari & la femme, dont il propose vn bel exemple, le propos finit, à cause qu'vn messager suruient qui les meine aux nopces d'Ismenodora & de Bacchon. G H

FLAVIANVS

A LAVIANVS. Fut-ce en la ville de Helicone, ô Autobulus, que furent tenus les propos & discours de l'amour, que tu nous as promis de nous reciter presentement, soit que tu les ayes mis par escrit, ou biẽ que tu les ayes imprimez en ta memoire, pour auoir souuent enquis & interrogué ton pere? AVTOBVLVS. Ce fut en Helicone voirement, la ville des Muses, lors que les Thespiens y solennisoient la feste de l'Amour : car on y celebre des ieux de pris de cinq ans en cinq, en l'hõneur de l'Amour, aussi bien comme en l'honneur des Muses, auec grande pompe & grande magnificẽce. FLAVIANVS. Sais-tu dõc de quoy nous te voulons prier tous ceux qui sommes ici venus pour t'ouir? AVTOB. Nõ, mais ie le sauray quand vous me l'aurez dit. FLAVIANVS. C'est que tu ostes de ton recit pour ceste heure B tous ces preambules de descriptions que font ordinairemẽt nos versificateurs quãd ils nous peignent de belles prairies, de beaux ombrages, des tapisseries de lierre, & des ruisseaux de fontaines, qui vont voltigeãt alentour, & autres tels lieux commũs ausquels ils s'amusent, cuidant contrefaire la description de la riuiere d'Ilissus, le bel ombrage de l'osier franc, & l'herbe drue & menue au dessous, la terre allant vn peu en montant tout doucement, qui sont au commencement du Phædrus de Platon, auec plus de peine & de diligence que de grace ni de beauté. AVTOB. Ceste narration n'a point besoin de telle preface, bel ami Flauianus : car l'occasion de laquelle procederent les propos, ne demande qu'audience & lieu commode pour raconter le fait, par ce qu'au demeurant, de tout ce qui est requis à vne plaisante Comædie, il n'y defaut rien qui soit, seulement prions la mere des Muses, Memoire, qu'elle nous soit propice, & nous aide à pouuoir conseruer, retenir, & bien reciter tout le discours du conte.

I. Preface en laquelle Autobulus est prié de reciter simplemẽt les discours de l'amour faits en la ville de Helicone entre Plutarque sõ pere & quelques autres.

C MON pere donc, long temps auant que ie fusse né, aiant nouuellement espousé ma mere, estoit allé en Helicone, expressement pour sacrifier à l'Amour, à cause de quelque different qu'il auoit eu alencontre des parẽs d'elle, & l'y auoit menee quãd & lui, pour ce que c'estoit elle principalement qui faisoit la priere & le sacrifice. Si l'acompagnerent de nostre ville quelques vns de ses plus familiers amis, & en la ville de Thespies, il trouua Daphneus, le fils d'Archidamus, lequel estoit amoureux de Lysandra fille de Simon, & y auoit plus de credit que nul autre de ceux qui la demandoient en mariage, & Soclarus fils d'Aristion venu de Tithore, aussi y estoit Protogenes de Tharse, & Zeuxippus Lacedæmonien, tous deux ses hostes: & disoit mon pere que les plus notables hommes de la Bœoce y estoient aussi. Si furent deux ou trois iours par la ville, s'entretenans les vns les autres tout doucement de propos de lettre, & se trouuans ensemblé, tantost aux parcs des exercices où la ieunesse s'esbat, & tantost aux Theatres, mais depuis pour euiter le fascheux combat des Musi- D ciens & ioueurs de Cithre, où tout se menoit par brigues & faueurs, ils se deslogerent de là, la plus part d'eux, ne plus ne moins que de pays d'ennemi, & s'en allerent loger en Helicone, chez les Muses, là où le lendemain matin arriuerẽt vers eux Anthemion & Pisias hommes notables, tous deux affectionnez à Bacchon, surnommé le beau fils, & aians ie ne say quoy de ialousie l'vn contre l'autre, pour l'affection qu'ils lui portoient, d'autant qu'il y auoit en la ville de Thespies vne Dame nommee Ismenodora de maison noble & riche, & au demeurant sage & honneste en tout le reste de sa vie : car elle s'estoit longuement contenue en viduité, sans aucun blasme ne reproche, combien qu'elle fust ieune, & de visage assez belle, mais en traitant le mariage de lui qui estoit fils d'vne siene familiere amie & voisine auec vne fille qui estoit sa parente, & se trouuant à deuiser souuent auec lui, elle s'affectionna enuers lui, en disant, & oyant dire beaucoup de bien de lui, & voyant le

II. Autobulus entrant en matiere, recite en premier lieu pourquoy Plutarque alla en la ville de Helicone & d'où vient que lui, Daphneus, Protegenes & les autres entrerent en propos de l'amour, a sauoir de la grãde amitié qu'Ismenodora portoit à vn ieune homme nommé Bacchon qu'elle sollicitoit d'auoir pour mari.

grand nombre de gens de bien & d'honneur, qui l'amoient, petit à petit elle mesme E en deuint aussi amoureuse, auec intention toutefois de ne commettre rien indigne d'elle, ains de l'espouser legitimement, & de viure publiquement auec lui. Si sembla de prime face la chose estrange, & la mere du ieune fils d'vn costé redoutoit la grandeur de la maison d'elle, la noblesse & magnificence de sa race, & de l'autre costé les compagnons du ieune fils qui alloient à la chasse quand & lui, estans de son aage, lui imprimoient des peurs en l'entendement, lui donnans à entendre qu'elle seroit bien sa mere, qu'elle n'estoit pas d'aage pour lui, & s'en moquoient de lui, tellement qu'ils empeschoient plus le mariage que ceux qui à bon escient faisoient tout ce qu'ils pouuoient pour le rõpre, par ce qu'il auoit honte estant encore fort ieune, & la barbe lui commençant seulement à poindre vn petit, d'espouser vne vefue. Toutefois à la fin, sans plus s'arrester au dire des autres, il s'en remit à Anthemion & à Pisias, pour lui en dire & conseiller ce qui lui seroit plus expedient de faire. Anthemion estoit son cousin, beaucoup plus aagé, & Pisias le plus austere de F tous ceux qui lui faisoient l'amour, au moien de quoy il resistoit plus asprement à ce mariage, & s'en atachoit à bon escient à Anthemion de ce qu'il abandonnoit ainsi ce ieune garçon à Ismenodora. Anthemion au contraire disoit que Pisias ne faisoit pas bien, ains quoy qu'il fust homme de bien au demeurant, qu'en cela toutefois il imitoit les mauuais amoureux, de vouloir ainsi priuer son ami d'vn si beau mariage, & d'vne si grande maison, où il y auoit tant de biens, à fin qu'il eust le plaisir de le voir plus longuement despouiller à nud au parc des exercices, frais & entier, sans auoir encore touché à femme: mais à fin que par disputer ainsi l'vn contre l'autre, ils n'entrassent peu à peu en cholere, ils esleurent pour arbitres & iuges de leur different, mon pere, & tous ceux qui estoient auec lui, & les vindrent trouuer là où ils estoient assistez l'vn de Daphneus, & l'autre de Protogenes, comme si c'eust esté chose expressément apostee, dautant que Protogenes mesdisoit à bouche ouuerte de la Dame Ismenodora: parquoy Daphneus se print à dire, ô Her- G cules, quelle chose ne pourroit aduenir en ce monde, s'il est ainsi que Protogenes soit ici venu pour faire la guerre à l'amour, atendu que toute sa vie, tout son ieu, & tout son afaire a esté de l'amour & pour l'amour, qui lui a fait oublier l'estude des lettres, voire & son propre pays mesme? lequel n'est pas distant de cinq iournees seulement, comme estoit iadis celui de Laïus: car l'amour de celui là estoit pesant, & n'alloit que par terre, mais le tien estendant ses legeres ailes est volé d'outre mer, depuis la Cilicie iusques à Athenes, pour y voir les belles personnes, & conuerser auec elles, car à la verité la premiere cause du voyage de Protogenes hors de son pays, au commencement auoit esté celle la? DEQVOY s'estant la compagnie prise à rise: Comment, dit adonc Protogenes, te semble il que ie face la guerre à l'amour, & non pas pour l'amour contre l'intemperance & la violence, qui sous honnestes & venerables paroles veulent couurir à force de tres-vilaines actions, & tres-laides passions? Quoy, dit adonc Daphneus, appelles tu H tres-vilaines actions le mariage, & la cõionction legitime de l'hommé auec la femme, qui est la plus digne & la plus saincte liaison qui puisse estre? Cela, dit Protogenes, comme estant necessaire à la generation, à bon droit est loué & recõmandé par les legislateurs, qui en disent bien deuant le commun populaire: mais quant au vray amour, les femmes n'y ont aucune part ne portion, ni ie n'estime pas que vous autres qui estes affectionnez aux femmes ou aux filles, les aimiez non plus que la mouche n'aime pas le laict, ni l'abeille la gaufre à miel, comme les viuandiers & cuisiniers qui tienent en mue & engraissent en lieu obscur les veaux, les oiseaux, & autres animaux, ne les aiment pas pourtant. Mais tout ainsi comme la nature conduit l'appetit de l'hõme au pain & à la viande moderement, & autant qu'il en a de besoin, & le trop & l'exces qui fait de l'appetit naturel vne passion vicieuse, s'appelle gour-

III. Protogenes trouuãt mauuaise ceste affection d'Ismenodora accuse audacieusement l'amour des femmes, & estime le mariage cõmode pour la generation seulement, estant vilain de postposer l'honneste amitié du mari & de la femme à la vilenie des Paderastes, laquelle il tasche desguiser, mais tresmal à propos.

A gourmandise ou friandise: aussi procede bié de la nature le desir qu'ont l'homme & la femme de la volupté l'vn de l'autre: mais ceste impetuosité qui y pousse l'homme auec force & vehemence, telle qu'il est malaise de la retenir, ce n'est pas dignemét ni pertinemment parler, que de l'appeller amour, dautant que l'amour s'attachant à vne ieune ame bien nee, se doit terminer par amitié en vertu, là où de ces affectiós & conuoitises de femmes, si elles succedent heureusement, il en auient à la fin que lon en a quelque fruition & iouissance d'vne ieunesse & d'vn beau corps: comme respódit anciennement Aristippus fort à propos à quelqu'vn, qui pour le degouster de la courtisanne Laïs, lui disoit, qu'elle ne l'aimoit point: Aussi ne fais-ie pas moy, respódit-il, le bon vin, ne le bon poisson, mais si en vse-ie de l'vn & de l'autre auec plaisir. Car le but & la fin où tend cócupiscence, c'est la volupté & iouissance d'icelle, mais l'amour depuis qu'il perd l'attente & l'esperance d'amitié, ne veut plus demeurer & caresser pour sa beauté ce qui le fasche, quelque fleur d'aage qu'il y ait, s'il ne luy B rend & rapporte le fruict qu'il demande, qui est vn naturel disposé à l'amitié & à la vertu. C'est pourquoy vous oyez vn certain mari en vne Tragædie, parlant ainsi à sa femme,

Tu me veux mal, & ie porte à mon aise
Facilement ta volonte mauuaise,
Tirant profit de ta haine & mespris.

Car plus amoureux que celui là n'est point celui qui nó pour profit pecuniaire, mais pour volupté corporelle suporte & endure vne femme mauuaise & peruerse où il n'y a rien d'amiable: comme Philippides le poëte Comique, se moquant de l'orateur Stratocles, lui reproche en ces vers,

Elle se tourne arriere tellement
Que tu ne peux lui baiser seulement,
Que le dessus à peine de la teste.

C Mais s'il est force d'appeller ceste passió là Amour, pour le moins sera-ce vn amour effeminé & bastard, qui ne comparoistra qu'au cabinet des femmes, ne plus ne moins qu'au parc de Cynosarges à Athenes, où il n'y a que les enfans bastards qui s'exercent: ou plustost, ainsi comme lon dit, qu'il n'y a qu'vn seul genre d'Aigle royal qui soit natif de mótagne, celui qu'Homere appelle l'Aigle noir & le chasseur: les autres sont bastards, qui ne prenét que des poissons, ou des oiseaux lasches, pesans, & paresseux, & qui bien souuent pour disette qu'ils endurent, iettét vn cri lamétable de famine. Aussi l'amour naif & legitime est celui que lon porte aux ieunes enfans, lequel n'estincelle point d'ardeur de cócupiscence, comme fait celui des filles, ce dit Anacreon, ni n'est point parfumé ni fardé, ains tousiours simple & naif, sans affetterie ni mignardise quelconque, parmi les escholes des Philosophes, ou es parcs, là où s'exerce & addresse la ieunesse, & là ne fait que chasser aux ieunes gens, les encourageant, & excitant viuement à la vertu ceux qui sont dignes que lon en prene soin & D sollicitude: là où ce mignard ici, casanier, lasche & failli de cœur, qui ne bouge iamais du giron, ou de courtines des femmes, qui ne demáde que toutes choses molles & delicates, enerué de voluptez effeminees, où il n'y a point d'amitié reciproque, ni de rauissement d'esprit, il le faut chasser au loin, comme Solon le chassa de sa Republique, quand il defendit aux esclaues d'aimer les enfans, & de s'huiler à nud, pour les exercices de la personne, là où il ne leur defendit pas d'habiter auec les femmes, par ce que l'amitié est chose belle, honneste & gentille, & la volupté chose basse, sale & vile. Pourtant n'est-il pas raisonnable & bien seant qu'vn esclaue face l'amour aux enfans, dautát que ce n'est point vn amour charnel qui porte dommage, comme fait celui des femmes. PROTOGENES vouloit encores continuer son propos, mais Daphneus l'entrerompant, Tu as (dit-il) allegué Solon fort à propos, & le nous faut prendre pour iuge du vray amour, là où il dit,

IIII. *Daphneus respondant aux friuoles & meschantes inductiós de Protogenes.*

monstre que toute ceste protestation des Paderastes, à sauoir que ils n'aiment les masles qu'à cause de la beauté de l'esprit, n'est autre chose que la couuerture de leur vilenie infame, sans amour & contre nature: item qu'il n'y a point d'amour sinõ entre l'homme & la femme.

Tu aimeras les enfans iusques à ce E
Que le poil fol leur cottonne la face,
Leur douce haleine & cuisses cherissant.

Et si tu veux encore y peux-tu adiouster Æschylus dauantage, là où il dit,

O homme ingrat, des cuisses respecté
Tu n'as les droicts & saincte saincteté,
Tant de baisers mettant en oubliance.

Voila de beaux iuges de l'amour : aussi les autres se moquent biẽ d'eux, en ce quils veulent que les amoureux regardent aux cuisses & aux reins, ne plus ne moins que font les Sacrificateurs & Deuins: mais ie tire de là vn grand argument pour la cause des femmes : car si la cohabitation auec les masles, qui est contre la nature, ne tollit point la bien-vueillance de l'amour, ni ne lui preiudicie point, il est bien plus vraysemblable, que celle des femmes qui suit la nature s'en aille par grace, finissant en amitié: car, à fin que tu le saches, Protogenes, les anciens appelloient grace la soumis- F sion que fait la femelle au masle. C'est pourquoy Pindare dit, que Vulcain estoit né de Iuno sans grace : & Sapho parlant d'vne ieune fillette, qui n'estoit pas encore en aage de marier, dit ainsi,

Tu me sembles fillette
Bien petite & ieunette,
Sans grace entierement.

Et y a quelqu'vn qui demande à Hercules,

Lui as-tu fait la grace maugré elle
Ou si tu as eu de gré la pucelle?

mais la soumission du masle au masle, si elle est violente, se nomme force & rapt: & si elle est volontaire par vne lascheté effeminee se laissant saillir, ainsi que dit Platon, cõme vne beste brute, elle est du tout infame, detestable, sans grace ni amour quelconque. Parquoy i'estime quant à moy, que Solon ait escrit ces vers là, estant en- G core ieune, & plein de beaucoup de semence, ainsi que dit Platon: mais au contraire il escriuit ceux-ci estant desia sur son aage,

Dame Venus est ores mon deduit,
Et de Bacchus le breuuage me duit,
Les dons aussi des Muses, car ce sont
Les poincts qui viure en plaisir l'homme sont:

apres qu'il eut retiré sa vie cõme d'vne tourmẽte & tempeste de l'amour des masles, en vne trãquilité calme du loyal mariage, de l'estude des lettres & de la philosophie.

v. Il poursuit à detester l'opinion de Protogenes ennemi de l'amour cõiugale: prouuant son dire par la cõsideratiõ de l'origine de l'ordure des Grecs, & le mot d'amour, lequel estant descouure la meschãceté, & en estant separé redargue la vanité & le mensonge de Protogenes & de ses semblables.

Or si nous voulons de pres cõsiderer la verité, Protogenes, la passion de l'amour, soit des masles, soit des femelles, est toute mesme & vne, mais si par opiniastreté tu la veux diuiser, tu trouueras que cest amour des masles ne se porte pas ni ne se contient pas modestement enuers l'autre, ains qu'estant le dernier venu, quasi hors d'aage, par maniere de dire, au cours de la vie humaine, bastard, & cõceu à la desrobee, H il en veut dechasser à tort le naturel, legitime, & celui qui est le plus ancien: car ce n'est que d'hier ou de deuant-hier, ainsi que lon dit communément, mon bel ami, depuis que les ieunes garçons ont commẽcé en la Grece à se despouiller & deuestir nuds pour les exercices de la personne, qu'il s'est glissé es parcs & lieux où la ieunesse s'adresse à la lucte, & s'y estant tout bellement coulé, logé & installé, & depuis peu à peu y aiant fait des ailes, il est à la fin deuenu si insolent, que lon ne le peut plus tenir, ains outrage & iniurie l'amour nuptial & legitime, qui aide la nature humaine à se acquerir immortalité en la rallumãt incõtinent par generatiõ, à mesure qu'elle viẽt à s'estaindre par mort. Et puis cestui-ci nie qu'il tende à volupté, par ce qu'il a honte de le confesser, & craint de l'adouuër : aussi faut-il bien qu'il cerche quelque belle apparence pour toucher & manier les beaux ieunes enfans. La couleur donc

& la

A & la couuerture qu'il prend, est l'amitié & la vertu. Il se saulpoudre de poulsiere pour luéter, il se baigne en eau froide, il fronce ses sourcils, & dit qu'il philosophe, & qu'il est chaste & continẽt: mais c'est au dehors pour la crainte des loix, & quand ce vient la nuiét que chascun est retiré,

Doux est le fruiét, quand point n'y a de garde
Qui le cueillir secretement engarde.

Et si, comme dit Protogenes, cest amour des masles ne tend point à copulatiõ charnelle, comment donc est il amour, si Venus n'y est point? attendu que c'est celle des Dieux & Deesses, à laquelle seule seruir & faire la cour il est destiné & deuoué, n'aiãt d'honneur ni de puissance & d'authorité, qu'autant comme elle lui en depart. Si tu me dis qu'il y a bien quelque amour sans Venus, ne plus ne moins qu'il y a de l'yuresse sans le vin, quand on boit d'vn breuuage fait de figues, ou d'orge: Ie te responds, que c'est vne boisson flatteuse, dont on se fasche & se lasse bien tost: aussi est vostre B amour chose imparfaite, & qui ne porte aucun fruit. CEPENDANT que Daphneus parloit ainsi, il estoit bien euident que Pisias s'en sentoit fort picqué, & en estoit bien courroucé alencontre de lui. Parquoy si tost qu'il eut fait vn peu de pause, ô Hercules (se print-il à dire) quelle insolence, quelle impudence & temerité de gens qui confessent estre comme les chiens liez & attachez par leurs natures aux femelles, de vouloir ainsi dechasser & bannir le Dieu Amour des parcs publiques, & des proumenoirs & allees descouuertes, d'vne conuersation pure & nette, au Soleil, à l'ouuert, deuant tout le monde, pour le renger & reduire enfermé aux petites farfouettes à fouiller les racines, & aux hachettes pour les hacher, & aux drogues à faire les fards, les charmes & sorcelleries des femmes impudiques? car quant aux honnestes & pudiques, ie dis qu'il ne leur est conuenable d'aimer ni d'estre aimees. En cest endroit mon pere dit, que lui-mesme s'attacha à Protogenes, en lui disant ces vers du poëte,

VI. Pisias amoureux de Bacchon se iette à la trauerse pour defendre Protogenes, & passe iusques là que d'appeller les femmes impudiques.

C *Ce propos la fera les armes prendre*
Aux Argiens.

car certainement Pisias par son insolence nous fait renger du costé de Daphneus, & prendre sa cause en main, attendu qu'il sort ainsi excessiuement hors des bornes de toute raison en voulant introduire es nopces & mariage vne societé sans amour, priuee de toute amitié diuinement inspiree & gouuernee, là où nous voions qu'on a bien à faire à la maintenir auec tous les iougs, toutes les brides & les mords de crainte & de honte, si le gré & l'affection cordiale n'y est. Et Pisias, ie ne me soucie (dit-il) pas gueres de cela, mais il m'est auis que ie voy auenir à Daphneus ce qui auient au cuiure, lequel ne se fond pas tant par la force du feu, comme par d'autre cuiure fondu qui le fait fondre quand & lui, si on le verse dessus. Aussi la beauté de Lysandra ne le fond & ne le trauaille pas tant, comme fait ce qu'il s'est aproché long temps, & attaché à quelqu'vn qui estoit tout enflammé & tout plein de feu, dont il D s'est ainsi rempli lui-mesme, & est tout euident, que si biẽ tost il ne s'en retire deuers nous, il se fondra entieremẽt. Mais ie voy que ie fais ce que plus doit desirer Anthemion, c'est que i'offense & les iuges & moy-mesme: & pourtant ie me tais. TV me fais grand plaisir, respondit Anthemion, car il faloit des le commencement que tu disses quelque chose sur le suiet dont il est question. Ie di donc, respondit Pisias (mais c'est apres auoir premierement protesté tout haut & clair, que quant à moy ie n'empesche point que les femmes n'aient chascune leur ami) que ce ieune homme Bacchon se doit garder de la richesse & opulence de Ismenodora, autrement qu'en se mettant dedans la magnificence & grandeur d'vne telle maison, il trouuera qu'à faute d'y prendre garde, il aura fait perdre l'estain dedans le cuiure: par ce que ce seroit beaucoup fait à lui estant si ieune qu'il est, quãd bien il auroit espousé vne femme de simple & moien estat, s'il pouuoit en telle meslange retenir le dessus, com-

VII. Appliquant puis apres à Ismenodora ce qu'il auoit dit des femmes en general, il accuse Bacchon de sottise & legereté, en ce qu'espousant vne femme plus riche que lui, il en deuiendra esclaue.

me le vin où lon met de l'eau:& nous voyõs que ceste ci s'attend resoluëment de lui E commander & d'estre la maistresse,autremẽt elle n'eust pas refusé tant de maris nobles, puissans & riches,pour venir demãder à espouser vn ieune garçon sortant de page, par maniere de dire, & qui auroit encore besoin d'estre sous vn pedagogue. Voila pourquoy les maris qui sont sages reiettent d'eux-mesmes,ou retrenchent & rongnent les ailes à leurs femmes , c'est à sauoir leurs biens & leurs richesses,qui les rendent superbes & fieres, & leur aportent des vaines gloires legeres & sottes, auec lesquelles s'esleuans bien souuent, elles prenent leur vol & s'en vont à l'essor : ou bien si elles demeurẽt fermes à la maison,il vaudroit mieux au mari estre attaché à des ceps auec des chaines d'or,comme lon enchaine les prisonniers en Æthiopie, que nõ pas auec les biens & richesses d'vne femme. MAIS tu n'allegues pas encore,ce dit Protogenes , qu'en ce faisant nous renuersons sans propos, & auec moquerie la sentence d'Hesiode qui nous conseille ainsi,

VIII. Protogenes encouragé par Pisias, charge Bacchõ & deserit tãt qu'il peut le fait d'Ismenodora.

Quand tu seras en l'aage de trente ans, F
Ni beaucoup plus ni beaucoup moins montans,
C'est la saison vraye de mariage:
La femme est preste à marier en l'aage
De quatorze ans,& à quinze il lui faut
Doner mari.

Et nous au cõtraire attacherons vn ieune garçon,nõ encore meur ni prest à marier, à vne femme qui d'autãt d'annees presque qu'il en a est plus vieille que lui,ne plus ne moins que lon attache les fruicts des palmiers & figuiers masles aux femelles pour les faire meurir? Voire mais on me dira , Elle est amoureuse de lui,& meurt d'enuie de l'espouser. Ie m'esbahi donc qui empesche qu'elle ne va en masque iouër à sa porte, dõner des aubades la nuict,chãter des plaintes amoureuses à son huys,couronner ses images de festõs & de chapeaux de fleurs , combatre alencontre de ses corriuaux qui G lui font l'amour: car toutes ces choses là sont actes d'amoureux. Qu'elle tiene donc les sourcils bas, qu'elle ne face plus la braue,& qu'elle prene le geste & la contenance qui est propre à telle passiõ:mais si elle a hõte de ce faire,& si elle est sage & hõneste, qu'elle demeure hõnestemt en sa maison,attendãt que lon l'aille requerir & demãder en mariage.Car femme qui cõfesse ouuertement qu'elle est amoureuse, tant s'en faut que l'homme la doiue recercher ne prendre,qu'il la doit fuir & hair,puis qu'elle commence son mariage par vne si honteuse incontinence.

PROTOGENES aiant ici fait vn peu de pause, vois tu Anthemion, dit Daphneus,comment ils nous remettent encore en la premiere dispute,& nous contraignent à parler derechef de l'amour nuptial , nous qui ne nions pas d'en estre des supposts, & ne fuyons pas d'y entrer en la danse ? Oui certes, respondit Anthemion , & te prie que tu prenes à defendre vn peu plus au long l'amour, & à secourir aussi la richesse , de laquelle il semble que Pisias, plus que d'autre chose , nous face peur. Et quelle chose,dit adonc mon pere, ne tournera lon en crime à vne femme, H si nous voulons reietter Ismenodora, pour ce qu'elle nous aime, & pour ce qu'elle a beaucoup de biens? Voire-mais elle est braue & somptueuse. Qu'en peut-il chaloir, si elle est belle & ieune? Elle est de grãde & de noble maison. Quel mal y a-il, quand elle a bon nom & bonne reputation ? Il n'est pas necessaire que les femmes, pour estre honnestes & sages,soient austeres ou mal propres, ni fascheuses, & aient mauuaises testes : & toutefois il y en a qui les appellent des Furies, & disent qu'elles veulent mal à leurs maris, quand elles sont modestes, honnestes & sages. Pour ces folles opinions là, vaudra-il donc mieux espouser vn Abrotonõ de Thrace, que lon aura achetee en plein marché,ou vne Bacchis Milesienne que lon aura fiancee , en achetant des cuirs conroyez,& toutefois encore sauons nous qu'il y a eu assez d'hommes qui se sont fort hõteusemẽt asseruis à telles femmes , car des menestrieres de Samos, & des

IX. Plutarque prenant la parole, respond aux accusations imposees à Ismenodora, & prouue que les richesses d'Ismenodora & l'amour qu'elle porte à Bacchon ne la rendent coulpable ni accusable aucunement , moins encor l'amour coniugal que Pisias & Protogenes blasmoyent monstrant au contraire que des femmes viles & de peu de mise, se sont auancees ou ont fait de grands maux à ceux qui leur ont donné credit.

A & des baladines, comme vne Aristonica & vne Oenante auec son tabourin, & vne Agatoclia, ont foulé aux pieds, par maniere de dire, les couronnes & diademes des Roys : & Semiramis du pays de Syrie estoit serue & cōcubine d'vn esclaue du grand Roy Ninus, lequel Roy depuis qu'il l'eut vne fois halenee, en fut si fort espris, & elle le maistrisa & mesprisa tant ; qu'elle oza bien lui requerir qu'il la laissast seoir tout vn iour dedans son throsne auec le diadesme royal autour de la teste, donner audience & despescher afaires comme lui, ce que Ninus lui ayant ottroyé, & commandé que chascun lui rendist obeissance comme à lui-mesme ; & fist tout ce qu'elle ordōneroit, elle vsa modestement de ses premieres ordonnances enuers les gardes du corps, & quand elle vid qu'ils ne lui contredisoient en rien, elle leur commanda de le prendre au corps, & puis de le lier, & finalement de le tuer. Ce qui aiant esté entierement executé, elle regna, & commanda en grande magnificence à toute l'Asie par vn bien long temps. Et Belistiche, au nom de Iupiter, n'estoit-elle pas vne femmelette barbare achetee entre les autres au marché ? de laquelle neantmoins ceux d'Alexandrie ont auiourd'huy des temples & des autels, que le Roy Ptolomæus, qui en estoit amoureux, fit intituler de Venus Belistiche. Et Phryne qui est au temple de Cupido, & ici, & en la ville de Delphes, dont la statue toute doree est entre celles des Roys & des Roynes, par quel douaire est-ce qu'elle maistrisa tant ceux qui furent amoureux d'elle ? Mais comme ceux là par leur bestise & lascheté, sans y prendre garde, se sont trouuez proye & pillage de telles femmes : aussi au contraire s'en trouue-il d'autres de petite & basse condition, qui s'estans mariez auec femmes nobles & riches, ne se sont point perdus, ni n'ont rien raualle de la grandeur & generosité de leur cœur, ains ont vescu tousiours aimez & honorez d'elles, & tousiours esté maistres iusques à la fin de leurs iours. Mais celui qui renge & reduit sa femme à peu d'estat, pour ce qu'il est lui-mesme petit & estroit, comme celui qui estressit vn anneau, craignant qu'il ne lui tombe du doigt, ressemble proprement à celui qui

1. Aristonica, Oenante & Agatoclia.

2. Semiramis.

3. Belistiche.

4. Phryne.

Similitude contre l'indiscretion des maris.

B

C tond les crins de ses iumens, & puis les meine boire en quelque fontaine, ou en quelque lac & riuiere ; par ce que lon dit que se voians ainsi tondues & enlaidies ; elles en perdēt le cœur, tellemēt que puis apres elles se laissent couurir à des asnes. Au moien dequoy, choisir & preferer la richesse à la vertu ou à la noblesse de la race, est chose trop vile & trop basse : mais aussi de la fuir, quand elle se trouue coniointe à noblesse & à vertu, c'est vne sottise. Antigonus escriuant au Capitaine qu'il auoit mis à Athenes en la forteresse de Munichia, laquelle il reparoit & fortifioit en toute diligence, lui manda qu'il fist non seulement le collier & la chaine forts, mais aussi le chien foible : voulant lui donner à entendre qu'il ostast aux Atheniens les moiens de se rebeller & sousleuer. Non pas qu'il soit bien seant au mari qui a belle femme & riche, de la rendre ni laide ni pauure, mais bien de se maintenir lui-mesme par sagesse & prudence, & par ne se monstrer iamais estonné de chose qu'il y ait, tousiours égal & non point asserui ni assuietti, donnant par ses mœurs & ses deportemens le

D contrepois à la balance, pour la tenir ferme, ou la faire pancher là où il est expedient à tous deux. Il y a plus, que son aage est propre à faire mariage, & la disposition de sa personne apte à porter des enfans : car i'entens qu'elle est en la fleur de son aage, & qu'elle n'est point plus vieille (disant cela en se riant à Pisias) que ses corriuaux, & si n'a point encore de cheueux blancs, comme quelques vns de ceux qui sont si fort affectionnez à Bacchon. Or si ceux-la ne s'estiment pas hors d'aage pour hanter & conuerser familieremēt auec lui, qui empeschera qu'elle ne soit pour prendre aussi bien soin de sa personne qu'autre quelconque ieune fille, qu'on lui sauroit bailler ? Les ieunes gens sont quelquefois malaisez à mesler, vnir & incorporer ensemble, & malaiseement, sinon auec bien long temps, peuuent-ils laisser leur fierté gaillarde, se tourmentans du commencement, sans se pouuoir acoustumer au ioug, de tant plus mesmement, s'il y a quelques amourettes au dehors, qui,

comme vn vent, troublent & trauaillent leur mariage, n'estant pas le gouuerneur, E qui est le bon sens, en la nauire, dautant que les parties ne veulent pas obeir, & ne sauent pas commander. Et puis s'il est ainsi, que la nourrice cõmande au petit enfant de mammelle, le pædagogue au ieune garçon, le maistre d'escrime à l'adolescent, l'amant au ieune fils qu'il aime, & puis, apres tout, la loy & le capitaine à l'homme, fait tellement qu'il n'y a personne qui ne soit commandé, ne qui demeure entierement libre, quel inconuenient y a-il qu'vne femme plus prudente, gouuerne la vie d'vn sien ieune mari? lui estant vtile pource qu'elle est plus sage, & le gouuernãt plus doucemẽt, pource qu'elle l'aime: mais apres tout encore faut-il que nous autres qui sommes Bœotiens portions hõneur à Hercules, & que nous ne nous offensiõs point du mariage inégal d'aage, attendu que nous sauons que lui maria sa femme Megare, qui auoit trente trois ans, à Iolaus qui n'en auoit que seize. AINSI comme ils tenoient ces propos, à ce que mon pere disoit, il arriua vn des amis de Pisias, venant de la ville tout batant à cheual, qui racontoit vne chose merueilleusemẽt hardie, par F ce qu'Ismenodora se persuadãt, comme il est vray-semblable, que Bacchon n'auoit pas trop à contrecœur ce mariage, mais qu'il portoit respect & reuerence à ceux qui l'en diuertissoient, se resolut de ne quitter point sa poursuite pour cela. Si enuoya querir de ses amis ceux qu'elle sauoit estre les plus gaillards & amoureux comme elle, & des femmes celles qui lui estoiẽt les plus amies & plus fideles: & les ayans tous & toutes assemblez en son logis, elle espia l'heure que Bacchon auoit acoustumé de passer par deuãt sa porte, allant honnestemẽt au parc des exercices. Quand dõc il en aprocha tout huilé qu'il estoit auec deux ou trois hommes, elle lui alla au deuant iusques à sa porte, & lui toucha le manteau seulement: & lors les amis d'elle tous ensemble enleuans le beau fils de belle façon, auec son manteau & sa cazaque double, l'emporterent au dedans, & fermerent incontinẽt la porte sur eux. Si tost qu'il fut leans, les femmes le despouillans de son manteau le reuestirent d'vne belle robe nuptiale G de nouueau marié, & les seruiteurs courãs çà & là par toute la maison, couronnerent de festons & de rameaux de lierre & d'oliue les huis & portes non seulement d'Ismenodora, mais aussi de Bacchon, & par mesme moien vne menestriere alla iouer des fleutes parmi la rue. Quãt à ceux de la ville de Thespies, & aux estrangers qui estoiẽt en icelle, les vns en rioient, les autres s'en courrouçoient, & irritoient les maistres & gouuerneurs qui president aux exercices de la ieunesse, lesquels ont grãde authorité sur les ieunes hommes, & ont soigneusement l'œil à regarder de pres & considerer tout ce qu'ils font. Si ne fut plus question de vaquer aux exercices, ains laissant tous les parcs, & les theatres, s'en vindrent deuant le logis d'Ismenodora, où ils eurent de grands propos, & grandes disputes entre eux. Apres donc que cest ami de Pisias fut arriué courant à toute bride, comme s'il eust aporté quelques grandes nouuelles de guerre, & qu'il eut seulement dit, estant tout hors d'haleine, Ismenodora a raui Bacchon: mon pere disoit que Zeuxippus s'en mit à rire, & prononça ces vers du poëte Euripide, dont il estoit grand amateur, H

Planté de biens, femme, te fait cercher
En ces desirs le plaisir de la chair.

Mais Pisias se leuant en cholere se prit à crier, ô Dieux, où se terminera à la fin ceste licence qui ruine nostre ville, veu que nous voions desia l'audace si effrenee, qu'elle suplante toutes loix? Mais que dis-ie, toutes loix? c'est vne moquerie. Il n'est pas question de transgresser les loix ciuiles seulement: car on viole la nature mesme par l'insolence & la temerité des femmes, Quelle chose fut oncques faite telle en l'Isle de Lemnos? Allons, allons nous-en, & quittons desormais le parc des exercices, le Palais de la iustice, & le Senat mesmes aux femmes, si la ville est si lasche & si eneruee que de souffrir vne telle insolence. Pisias donc se partit ainsi de la compagnie, & Protogenes le suiuit, se courrouçant en partie autant comme luy, & en partie aussi

x. Les nouuelles suruenantes de l'enleuement de Bacchõ, troublent Pysias & Protogenes, & entrerompent la dispute encommencee.

Les femmes de Lemnos tuerẽt iadis tous leurs hommes.

A aussi l'adoucissant & le remettant vn peu. Et lors Anthemiõ, A dire la verité, c'est, dit-
il, vne hardie entreprise, & qui sent la hardiesse des femmes de Lẽnos. Nous sauons
bien qu'elle en estoit fort amoureuse. Et Soclarus, en se sousriant: Comment, penses
tu que ce soit vn rapt, ni vne prise à force, nõ pas vne habilité & subtile ruse du ieune
hõme, pour auoir dequoy se couurir & excuser, de ce que fuyant les embrassemens
de ses amoureux, il s'est ietté entre les bras d'vne belle ieune & riche Dame? Ne di-
tes point cela, & n'aiez point ceste opinion de Bacchon, dit alors Anthemion: car s'il
n'estoit bien simple de nature, & biẽ grossier de iugement, il ne me l'eust iamais celé,
veu qu'il me dit tous ses autres secrets, & qu'il sait bien qu'en ce forfait ie fauorisois
fort affectueusement à ce que pretẽdoit Ismenodora. Mais il est biẽ mal-aisé de com-
battre contre l'amour, & non pas cõtre l'ire, cõme disoit Heraclitus: car quoy que ce
soit qu'il desire, il l'ose bien acheter au peril de sa vie, de ses biens, & de sa reputation.
Qu'il soit vray, est-il riẽ plus sage ni plus hõneste qu'Ismenodora, en toute nostre vil-
B le? Quand a lon iamais oui qu'il soit sorti en public vne mauuaise parole, ni vne seu-
le suspicion d'aucun fait deshõneste de ceste maison là? Il faut necessairement dire,
qu'elle a esté surprise de quelque inspiratiõ diuine, plus forte que la raison humaine.
Dequoy Pemptidius se prenãt à rire: Vrayement, dit-il, comme il y a vne maladie du
corps qui s'appelle sacree, aussi ne se faut-il pas esbahir, si aucuns appellẽt la plus grã-
de & la plus furieuse passiõ qui soit en l'ame, sacree & diuine. Mais il me semble que
vous estes en mesme erreur que ie vis vne fois deux voisins en Egypte, qui dispu-
toient & debatoient l'vn contre l'autre sur ce, que s'estãt presenté deuãt eux au milieu
du chemin vne couleuure se traînãt par la terre, tous deux estoient biẽ d'accord que
c'estoit vn heureux presage & bon augure, mais chascun tenoit que c'estoit pour lui:
aussi ie voiois tãtost que les vns de vous tiroiẽt l'amour es salles des hõmes, & les au-
tres es cabinets des femmes cõme vn singulier & diuin biẽ, & ne m'en esbahissois pas,
veu que ceste passion a obtenu si grãde force & tant d'hõneur entre les hõmes, que
C ceux qui lui deuoient rongner les ailes, & le chasser arriere d'eux de tous costez, ce
sont ceux qui le magnifiẽt plus, & en idolatrent. Or m'en suis-ie teu sur l'heure de la
dispute, pour ce que ie voiois que c'estoit vn debat de chose priuee plus tost que pu-
blique: mais maintenãt que ie suis deliuré de Pysias qui s'en est allé, ie saurois & enten-
drois volontiers de vous, à quoy visoiẽt & tendoiẽt ceux qui mirent en auãt les pre-
miers, que l'amour estoit vn Dieu. PEMPTIDIVS aiant acheué sa propositiõ, ainsi
cõme mon pere cõmençoit à lui respõdre, il suruint encore vn autre messager qu'Is-
menodora enuoyoit de la ville pour amener Anthemion, par ce que le trouble de la
sedition croissoit en la ville, dautant que les deux maistres des exercices publiques e-
stoient en different l'vn contre l'autre, disant l'vn qu'il faloit redemãder Bacchon, &
l'autre estãt d'auis qu'ils ne s'en deuoient point mesler plus auant. Si se leua inconti-
nent Anthemiõ, & s'en alla en diligence: & lors mon pere appellant Pemptidius, & a-
dressant sa parole à lui: Tu me sembles, dit-il, Pemptidius, toucher vne grande & har-
D die questiõ, ou, pour mieux dire, remuer vn point, auquel on ne deust aucunement
toucher, c'est l'opinion & creance que nous auons des Dieux, en nous demandant la
preuue & la raison de chascũ d'iceux. Car l'ancienne foy & creance, que nous en a-
uons de nos ancestres en ce pays, nous doit suffire, ne s'en pouuant dire ni imaginer
de plus suffisante ne plus euidente preuue,

Dont sens humain par subtile finesse,
N'inuenta onc la profonde sagesse.

Ains estant ceste traditiõ le fondemẽt & la base commune de toute religion, si la fer-
meté & la creãce d'icelle receuë de main en main viẽt à estre esbranlee & remuee en
vn seul poinct, elle deuiẽt suspecte & douteuse en tous les autres. Tu peux bien auoir
oui dire comment Euripides fut sifflé & rabroué pour le commencement de sa Tra-
gædie Menalippe ainsi qu'il auoit commencee,

XI. Soclarus tasche d'excuser le fait d'Ismenodora, afin d'adoucir la cholere de ceux qui auoient disputé contre l'amour coniugal, & donne entree au discours principal, assauoir que c'est de l'amour.

XII. Plutarque respondant à la question de Pemptidius, tient que l'amour est vn Dieu: ce qu'il conferme par le tesmoignage des poetes.

O Iupiter, car de toy rien sinon E
Ie ne conois seulement que le nom.

Il se fioit fort de ceste Tragædie là, comme estant magnifiquement & exquisement bien escrite, mais pour le tumulte & murmure qu'en fit le peuple, il changea le premier vers, ainsi comme il se lit maintenant,

O Iupiter, combien en verité
Ce nom conuient à ta diuinité:

Et quelle difference y a-il de reuoquer par paroles en doute, & rendre incertaine l'opinion de Iupiter ou de Mercure, ou celle de l'Amour? Car il ne commence pas de ceste heure à demander des autels & des sacrifices, ni n'est point vn Dieu estranger, venu de quelque barbare superstitiõ comme vn ie ne say quel Atys & Adonis, qui se soit glissé clandestinemẽt en l'adoration des hõmes, par le moyen de quelques Hermaphrodites, ou de quelques femmes, & aiant vsurpé secrettement à la desrobee des honneurs qui ne lui apartienent pas, de sorte qu'il puisse estre accusé de bastardise, F & d'auoir esté à faux tiltre mis au catalogue des Dieux. CAR quand tu entendras, mon bel ami, dire à Empedocles,

XIII. *Continuant ce qu'il auoit commencé, touchãt la diuinité de l'amour, il monstre que les plus grãds plaisirs du monde ne sont rien moins que cela sans amour.*

Auec l'esprit regarde la longueur
Et la largeur pour considerer mieux,
Et ne te laisse esblouir à tes yeux:

il te faut penser que cela soit de l'Amour, dautant que ce n'est point vn Dieu qui soit visible, ains se comprend par opiniõ & creance entre les plus anciẽs Dieux: de chascun desquels si tu veux auoir la demonstratiõ & la preuue, mettãt les mains sur chasque temple, & y apliquant la touche de sophistique argumẽtateur sur chasque autel, tu ne laisseras rien à regratter ni à calomnier. Car, pour n'aller pas loin,

Ne vois-tu pas combien la deité
De Venus est de grande dignité? G
Celle qui a d'Amour esté la mere,
Qui nous le donne, & de qui la premiere
Conception de tous hommes depend.

Car Empedocles l'appelle fertile, & Sophocles feconde, tous deux fort à propos & fort pertinemmẽt, & toutefois ce grand & admirable chef d'œuure principal de Venus & accessoire de l'Amour, qui est la generation, si l'Amour y est present il est agreable & plaisant, mais au cõtraire s'il n'y assiste, il demeure sans zele d'affectiõ, sans estre honoré, ni prisé, ni animé: & par ce que la cõionction de l'homme auec la femme sans amour, ne plus ne moins qu'vne faim & vne soif, qui a pour son but l'intention de se saouler seulement, ne se termine en rien de beau ni de bon: mais la Deesse Venus, par le moien de l'Amour, engendre vne amitié & meslange de deux en vn. C'est pourquoy Parmenides afferme que l'Amour est le plus ancien chef d'œuure de Venus, escriuant ainsi en sa Creation du monde:

Premierement l'Amour elle fist naistre, H
Deuant que nul autre Dieu fust en estre.

Mais Hesiode plus naturellement, à mon auis, fait que l'amour est le plus ancien de tous, afin que tout le demeurant prene naissance par lui. Si donc nous deboutõs l'Amour des hõneurs que lon a acoustumé de lui faire, ceux de Venus ne demeureront pas non plus, & ne sauroit-on dire auec verité que lon iniurie l'Amour, que lon ne iniurie quand & quand Venus. Car de dessus les mesmes eschafaux nous entendons proferer ces iniures,

Communément l'Amour s'engendre en ceux
Qui comme lui sont mols & paresseux.

Et d'autre costé Venus ne s'appelle pas seulement Cypris, ains porte encor plusieurs autres noms,

C'est

A *C'est vn enfer, c'est vne violence*
Qui point ne cesse, ains tousiours recommence:
C'est vne rage enragee & fureur.

Comme aussi n'y a-il presque pas vn des autres Dieux qui euite la langue iniurieuse de l'ignorant, Considere vn petit le Dieu Mars, qui comme en vne reuolution iudiciaire & table Chaldaique, tiẽt la place diametralemẽt opposite à celle de l'Amour, combien il a d'honneurs que les hommes lui ont decernez, & combien à l'opposite on lui dit d'iniures,

Mars est aueugle & priué de lumiere,
Dames, & est sa façon coustumiere,
Dessus dessous tout mettre en vn monceau,
Comme vn sanglier fouille auec le muzeau.

Homere l'appelle meurtrier, homicide & variable, sautant de l'vn à l'autre. Chrysippus mesme dõnant l'etymologie de son nom, le calomnie & accuse, disant, que ἄρης est deriué de ἀναιρεῖν, qui signifie perdre & destruire, donnant occasion à ceux qui tienent que la force belliqueuse & courageuse qui est en nous s'appelle Mars, comme les autres aussi au cas pareil, diront que la concupiscence en nous s'appellera Venus, & la parole Mercure, les arts & sciences les Muses, & la prudence Minerue. Vois-tu en quelle fondriere & quel precipice d'impieté nous-nous allons precipiter si nous distribuons ainsi les Dieux, selon les passiõs, puissances & facultez qui sont en nous?

Ie le voy bien, respondit Pemptidius, mais comme ce seroit irreueremment & impieusement fait, de faire des passiõs Dieux, aussi seroit-ce de croire que les Dieux soient des passions. Cõment, dit mon pere, que penses tu dõc, que Mars soit vn Dieu, ou vne passiõ nostre? Pemptidius respondit, qu'il estimoit que c'est vn Dieu, lequel ordonne, gouuerne & modere nostre cholere, & nostre courage. Comment Pemptidius, s'escria mon pere alors, donc la partie militaire & guerriere qui est en nous, C aura vne deité pour la regir, & celle qui est amiable, sociable & pacifique, sera sans aucune diuinité? & y aura vn Dieu belliqueux & guerrier, qui aura la superintendãce & presidẽce des hommes tuans & tuez, des armes, des traicts, des assauts de villes, & des pillages, & il n'y aura Dieu quelconque qui soit tesmoin, guide ne cõducteur de l'affection nuptiale, qui se termine en vnion & concorde? Il y aura quelque Dieu sauuage qui aidera aux veneurs à courir & crier apres les cheureuls, les cerfs & les liéures: & ceux qui attrapent les loups & les ours auec des fosses & des pieges, feront prieres à Aristeus, pour ce que ce fut le premier qui inuenta la maniere de les prendre aux pieges & auec des las courans: Hercules mesme prenant son arc pour tirer à vn oiseau, inuoque vn autre Dieu, comme dit Æschylus,

XIII. Du propos precedent Pemptidius entre en vne autre question, à sauoir si les passions sont Dieux, & au cõtraire: à quoy Plutarque respõd que cõme Mars preside aux combats, aussi Amour domine sur le mari & la femme, & que ce seroit trop s'esgarer d'attribuer des gouuerneurs à toutes choses de la vie humaine, fors à la principale.

Phœbus chasseur lui dirige sa flesche:

Et de celui qui estudie à la plus belle chasse du monde pour prendre vne amitié, il n'y aura ni Dieu ni Ange, qui adresse, ne qui fauorise son intention? Quant à moy D ie n'estime pas, ami Daphneus, que l'homme soit plante ou arbre, moins à estimer que le chesne, ou l'oliuier, ou la vigne, laquelle Homere pour la louër surnomme domestique & priuee, veu qu'en sa saison il monstre vn instinct à germer & produire vne grande grace & beauté, tant de l'ame que du corps. Et qui est celuy, ce dit Daphneus, qui a iamais parlé au contraire? Qui? respondit mon pere: Ce sont tous ceux qui estiment que le soin de labourer, de semer & de plãter apartiene aux Dieux, pour ce qu'il y a des Nymphes Dryades qui ont la duree de leur vie egale à celle de l'arbre, & disent que Bacchus est celui qui fait croistre les arbres, & la saincte beauté des fruicts, ainsi que parle Pindare, & que la nourriture & croissance des ieunes enfans & garçons qui se forment & se dressent en leur fleur & beauté, n'apartiene & ne conuiene à pas vn des Dieux ni demi-Dieux, & qu'il n'y ait aucune diuinité qui ait le soin de faire que l'homme naissant croisse droit en vertu, &

que ce qu'il a de vigueur genereuse ne tõ be, & ne soit point abatu ne rompu, à faute de directeur qui en prene sollicitude, ou par la malice de ceux qui hantent autour de lui: ce seroit vne grande ingratitude & impertinẽce de dire cela, en ostant à Dieu sa bonté & benignité, qui se respand & distribue par tout, & ne defaut nulle part, nõ pas es actions mesmes, dont la fin est bien souuent plus necessaire que belle à voir: comme est nostre naissance, laquelle n'estant ni belle ni honneste à la veuẽ, à cause du sang & des douleurs de l'enfantemẽt, a neantmoins vne diuinité qui lui preside, laquelle se nomme Ilithia & Lochia, autrement il valoit mieux ne naistre point du tout, que de naistre mauuais, à faute de bonne guide & de bon gardié. Mais la diuinité n'abandonne point l'homme, ni estant malade, ni venãt à mourir, ains y a tousiours quelque Dieu qui exerce son office & sa puissance en cela, & de transporter les ames de ce monde en l'autre, & de mettre en repos, conduire & accompagner ceux qui sont arriuez à la fin de leurs iours, ainsi que declare cestui-ci, E

La nuict ne m'a point enfanté pour estre F
De bien sonner de la Lyre le maistre,
Ni les secrets inconnus deuiner,
Ou pour les corps mal sains mediciner,
Mais pour des morts les esprits conduire.

Et toutefois il y a en ces administrations là plusieurs choses fascheuses & hideuses, là où au contraire on ne sauroit dire entremise plus saincte, ne vacation ni sollicitude plus conuenable à vn Dieu, que d'auoir l'œil à ordonner & regir les desirs & prochas des ieunes amoureux qui sont en fleur & en vigueur d'aage & de beauté: car il n'y a rien ni de laid, ni de cõtraint & forcé, mais tout gré & grace par amiable composition qui rend l'amour agreable, & addresse la peine & le trauail à la vertu & amitié, laquelle sans Dieu ne peut attaindre à la fin qui lui est propre & conuenable, & n'a autre Dieu pour guide, maistre ne conducteur, que l'amour, qui est le compagnon des Muses, des Graces & de Venus, ainsi que tesmoigne Melanippides G en ces vers,

Cupido venant à semer
Vn gracieux desir d'aimer,
Au cœur de l'homme sage assemble
L'honneur & le plaisir ensemble.

XIIII. Diuision de l'amitié en quatre diuerses especes, la premiere naturelle, la seconde de parenté, la tierce de societé, la quatriesme de l'amour.

Ov bien s'il n'est ainsi, qu'en pensons nous Zeuxippus? I'en pẽse certes cela mesme plustost qu'autrement, par ce que le contraire me semble tout euidemmẽt faux: ioint que l'amitié, selon que les anciens l'ont diuisee, se depart en quatre diuerses especes. La premiere est la naturelle, la seconde celle de la parenté, la tierce celle de la compagnie ou societé, la quatriesme celle de l'amour: chascune desquelles a vn Dieu qui lui preside & qui la gouuerne, comme nous surnommons vn Iupiter, φίλιος, ξένιος, ὁμόγνιος, & πατρῷος, comme qui diroit protecteur des amis, des hostes, des parens, & de ceux d'vn mesme pays: & l'amitie de l'amour seule comme impieuse H & interdite demeurera elle sans dominateur ne gouuerneur, attendu mesmement qu'elle a plus affaire de cure, de sollicitude, & gouuernement que nulle des autres? Il est certain qu'elle en a voirement, ce dit Zeuxippus, & non point d'estrangers, mais de propres.

Deux especes de fureur, l'vne d'humeur maligne, l'autre nommee enthusiasme.

Qui plus est, dit mon pere, la doctrine de Platon, mesme en passant, se pourroit alleguer à ce propos là, qu'il y a vne espece de fureur qui viẽt du corps à l'ame, procedant de quelque mauuaise temperature d'humeur maligne, ou de la meslange de quelque mauuais vent & esprit pernicieux, mais ceste fureur là est fascheuse & maladie dãgereuse. Il y en a vne autre espece qui ne s'engendre pas sans quelque diuinité, ni ne se concree pas en l'ame ou dedans nous, ains est vne inspiration estrangere, qui vient de dehors, vn déuoyement de la raison, du sens & de l'entendement naturel, prenãt son origine & le principe de son mouuement de quelque

puissance

A puissance diuine, laquelle passion en general s'appelle enthusiasme, comme qui diroit inspiration diuine: car ainsi comme ἐμπνοῦν le nomme repletion d'esprit, & ἔμφρον, qui est à dire prudence & repletion de sens: aussi telle agitation de l'ame le nomme ἐνθουσιασμὸς. qui n'est autre chose qu'vne repletion de quelque puissance diuine. De cest enthusiasme il y a vne partie diuinatrice qui predit les choses futures, & celle là s'inspire par Apollo. Il y en a vne autre Bacchanale, qui s'inspire par Bacchus, comme Sophocles dit en quelque passage,

Quatre sortes d'enthusiasme ou fureur.
1. Diuinatrice.
2. Bacchanale.

Dansez auec les Corybantes.

Car quant aux fureurs de Cybele mere des Dieux, & aux Paniques, elles tienent des Bacchanales. La troisiéme espece est celle qui procede des Muses, laquelle saisissant vne ame delicate, non pollue ne contaminee de vices, excite en elle l'inspiration poëtique & musicale. Et quát à la Martiale & guerriere, il est tout notoire qu'elle est inspiree par le Dieu Mars, & que c'est vne sorte de fureur où il n'y a nulle grace ni dou-

3. Poëtique.
4. Martiale.

B ceur de musique, fascheuse, empeschant d'engendrer & nourrir enfans, & faisant prendre les armes à tout vn peuple. Il ne reste plus d'alienation d'entendement & de fouruoyement d'esprit en l'homme qu'vne seule sorte, qui n'est ni obscure à conoistre, ni gueres coye ne paisible, touchant laquelle, Daphneus, ie veux vn petit demander à ce Pemptidius,

XV. Cinquiesme sorte d'enthusiasme ou inspiration diuine, assauoir le rauissement d'amour, lequel est attribué en partie aux enfans, mais tres dangereusement, pour les raisons parauant touchees par Daphneus.

Qui est le Dieu qui secouë & conduit
Le iauelot portant de si beau fruit?

i'entens le rauissement d'amour, tát enuers les beaux & bons enfans, comme enuers les sages & honnestes femmes, veu que c'est le plus chaud & le plus vehement transport d'entendement qui soit entre tous. Ne vois tu pas que le guerrier mesme venát à en estre surpris pose soudain les armes, se desuest de toute belliqueuse fureur?

Lors ses vallets grande ioye en sentans,
Lui vont du dos le corcelet ostans.

C & lui-mesme n'aiant plus volóté de combattre, demeure assis à regarder faire les autres. Et quant aux mouuemens & aux saults Corybantiques, & courses Bacchanales, on les apaise & fait on cesser en changeant seulement à la mesure, le pied trochee en spondee, & au chant le Phrygien en Dorien: & semblablement la prestresse Pythie sortát de la machine à trois pieds, sur laquelle elle reçoit l'esprit qui l'incite à fureur, demeure coye, en paix & en tráquillité, mais depuis que la fureur de l'amour a vne fois attaint l'homme au vif à bon escient, il n'y a plus musique, ni charme, ni changement de lieu, ni chát lenitif qui la peust arrester, par ce que les amoureux aiment presens & regrettent absens: de iour ils prochassent, de nuict ils veillent sobres, & à ieun ils reclament & inuoquent leurs amours, & apres boire ils les chantent: & ne sont pas les inuentions poetiques, comme quelques vns des anciens ont dit, pour leur viue expression songes des veillans, mais plustost des aimans, qui parlent & deuisent à leurs amours absens comme s'ils estoient presens, les caressent & se com-

D plaignent à eux encore qu'ils ne les voient pas, pour ce qu'il semble que la veuë peigne en l'entendement les autres aprehensions & imaginations auec couleurs liquides, lesquelles s'effacent incontinent, & s'écoulent hors de l'ame, mais les imaginations des amoureux estans imprimees & peintes à huile auec brussure de feu, laissent en leur memoire des images viues engrauees, lesquelles se meuuent, viuét, parlent, & y demeurent à tousiours, suiuant ce que le Romain Caton disoit, que l'ame de l'aimant viuoit & habitoit en celle de celui qu'il aimoit, d'autant qu'il s'imprime le visage, les mœurs, le naturel, la vie, & les actions de ce qu'il aime, par lesquelles estant conduit il abbrege en peu d'heure beaucoup de chemin, & trouue vne voye courte & droite, cóme parlent les poetes Comiques, pour paruenir à la vertu: car il passe de l'amour en l'amitié, estant porté & guidé par la fureur du Dieu d'Amours sur l'instinct de son affection, ne plus ne moins que dessus vne vague. Ie dy donc en

ſomme, que le rauiſſemẽt & enthuſiaſme des aimãs n'eſt point ſans diuinité, & qu'il E n'y a autre Dieu qui le guide & gouuerne, que celui duquel nous ſolẽniſons auiourd'hui la feſte, & auquel nous ſacrifions.

XVI. Suite de la preuue miſe en auãt ci deſſus, que l'Amour ne cede en puiſſance à aucun des dieux, en ce qu'il rauit les perſonnes alors que elles y penſeront le moins & les porte où il veut.

TOUTEFOIS pour ce que nous meſurons la grãdeur d'vn Dieu à la puiſſance & à l'vtilité, & que ſuiuant ceſte taxe là nous eſtimõs & nommõs entre les biẽs humains la royauté & la vertu les plus diuins, il nous faut premierement cõſiderer ſi l'amour cede à aucun des Dieux en puiſſance, combien que, comme dit Sophocles,

Venus à vaincre a de pouuoir beaucoup.

Auſſi eſt bien grande la puiſſance de Mars, & voions que de tous les autres Dieux la force & puiſſance eſt diuiſee egalemẽt en deux parts, dont l'vne conſiſte à nous aprocher & faire aimer ce qui eſt beau & bon, & l'autre à nous faire hair ce qui eſt laid & mauuais, qui ſont les premieres impreſſions, qui des le commencement s'engrauent en nos ames, ainſi comme Platon en quelque lieu parle des Idees. Or conſiderons donc tout premierement, que quant à l'acte de Venus nous le pouuons F acheter auec vne drachme, c'eſt à dire auec vne bien petite piece d'argent, & n'y a homme qui pour iouir de telle volupté enduraſt aucun trauail, ni s'expoſaſt à aucun dãger, s'il n'eſtoit amoureux. Et à fin que nous n'alleguions ici vne Phryné & vne Lays, nous trouuerõs quelquefois ſur le ſoir Gnathænion ſans lanterne, atendant de la lumiere, ou appellãt quelqu'vn, nous paſſerons outre ſans nous y arreſter: peu de temps apres il ſuruiendra vn vent d'affection & d'amour vehemẽte, qui fera que nous eſtimerons autãt que les threſors & la ſeigneurie de Tantalus, comme lon dit, ce dont nous ne faiſions n'agueres aucun compte, tant le plaiſir & la grace de Venus eſt foible, & ſaoule promptement l'homme, ſi l'amour n'y inſpire ſa vertu. Ce que vous verrez encore plus euidemment par ceſt autre argument ci, *c'eſt qu'il y a* plusieurs hommes qui communiquent à d'autres leurs voluptez, iuſques à leur produire & proſtituer non ſeulemẽt leurs amies & concubines, mais auſſi leurs propres

Exẽples de la puiſſance d'Amour.

femmes eſpouſees, comme lon recite d'vn certain Galba Romain, lequel donnoit à G ſouper à Mecenas, & voiãt qu'il commẽçoit à eſcrimer des yeux & de petis regards amoureux auec ſa femme, il laiſſa tout doucement aller ſa teſte ſur le couſſin, comme faiſant ſemblant de dormir: cependant il y eut quelqu'vn des vallets qui s'aprocha de la table tout bellement, & eſſaya de deſrober du vin: ce que voiant Galba, Malheureux, dit-il, ne vois tu pas que ie ne dors que pour Mecenas? Et quant à celui là à l'auẽture n'eſt il pas de merueille, pour ce que ce n'eſtoit qu'vn plaiſant & bouffon: mais en la ville d'Argos il y auoit deux des principaux citoyens concurrens & contraires l'vn à l'autre au gouuernement des afaires, l'vn nommé Nicoſtratus, & l'autre Phaulius. Paſſant donc vn iour le Roy Philippus par là, l'opinion commune eſtoit que Phaulius ne faudroit pas de ſe prochaſſer & effectuer quelque domination tyrãnique & principauté en la ville, par le moien de ſa femme qui eſtoit belle & ieune, ſi vne fois elle couchoit auec le Roy. Dequoy ſe doutant bien Nicoſtratus, s'en alla pourmener expreſſẽmẽt deuãt la porte de ſõ logis: & Phaulius fit chauſ- H ſer des botines à ſa femme, lui donna vn manteau à la Macedoniene, lui mit vn chapeau ſur la teſte, & la conduiſit lui-meſme en ceſt habit iuſques au logis du Roy, comme ſi c'euſt eſté vn page.

XVII. Autre preuue, qu'au pourchas d'amour tous hommes ſõt eſgaux & concurrens, & diuers exemples à ce propos.

OR veu que par le paſſé & encore de preſent il y a eu ſi grãd nombre d'amoureux, auez vous iamais leu ne veu, qu'aucun ait eſté courrier de ſes propres amours, voire quãd bien c'euſt eſté pour gaigner la maieſté ſouueraine, & les honneurs diuins de Iupiter? Ie croy, quant à moy, que non: car comment ſeroit-il poſſible, veu qu'il n'y a perſonne qui cõtredie, ne qui s'oppoſe aux actions des Princes & tyrans, & au contraire il y en a pluſieurs qui ſont leurs concurrens en amour, & qui leur font teſte à aimer de belles ieunes perſonnes: comme lon lit, qu'Ariſtogiton Athenien, Antileon Metapontin, & Menalippus Agrigentin, ne s'attacherent point aux tyrans tant qu'ils les virent gaſter & ruiner le public, & faire

A tous les exces & cruautez du monde: mais si tost qu'ils commencerent à solliciter & tascher de corrompre leurs amours, alors ils oublierẽt toutes choses; & hazarderent leur vie à tout peril. Aussi dit-on qu'Alexandre escriuit à Theodorus, frere de Protheas, Enuoye moy la ieune fille musiciẽne que tu as, pour six mille escus que ie t'enuoye, si ce n'est que tu en sois amoureux. Vn autre de ses mignõs Antipatrides estãt venu en masque iouer en son logis, auec vne ieune garse qui iouoit de la fluste. Alexandre la trouua gentille, & y prit plaisir. Si lui demãda, N'es-tu point amoureux de ceste ieune garse? Et comme l'autre lui eust respondu, que si estoit bien fort: Que maudit-sois-tu dõc, dit-il, malheureux que tu es, & s'en abstint, sans la vouloir toucher. D'AVTRE costé voyez vous en faits d'armes, combien l'amour y a de pouuoir, n'estãt ni lasche ni paresseux, comme dit Euripides, fuyant les armes, & habitãt es delicates iouës des ieunes Damoiselles: car l'homme rempli d'amour n'a que faire de l'assistance de Mars, pour combatre les ennemis, ains aiant son Dieu quãd & soy B qui lui assiste, il est prest de passer à trauers le feu, à trauers la mer, & les tempestes de l'air, pour son ami, quoy-que ce soit qu'il lui commande. De tous les enfans, tant fils que filles, de Niobé, qui en la Tragœdie de Sophocles sont tuez & tirez à coups de flesches, il n'y en a pas vn qui appelle à son secours en mourant, autre defenseur ne protecteur que son amoureux,

XVIII. Troisiesme preuue, que l'amour rend les hommes hardis: ce qui doit estre sur tout rapporté à l'amour chaste, les exemples ici adioustez ne seruans qu'à descouurir la quãte ordure qui regne encore auiourd'hui en diuers endroits de l'Europe.

O Iupiter enuoye à mon secours,
Celui qui est mes loyales amours.

Vous sauez (ie croy) tous, comment & pourquoy mourut en combatant Cleomachus le Thessalien. Non pas moy, dit Pempridius, mais ie le sauois volontiers. Aussi est-ce chose bien digne de sauoir, dit mon pere. Il estoit venu au secours des Chalcidiens, estant la guerre Thessalique en sa plus grande force contre les Eretriẽs. Or estoient les Chalcidiens assez forts de gens de pied, mais de cheual, non, & leur estoit bien mal-aisé de rompre la cheuallerie des ennemis. Si prierent Cleomachus C leur allié & confederé, homme vaillant & magnanime, de commencer la charge, & de donner le premier dedans les gens de cheual des ennemis. Et lui demanda à son ami qui là estoit, s'il verroit le combat. Le ieune adolescent respondit que oui, & l'embrassa fort affectueusement, en lui mettant son armet en la teste. Dequoy Cleomachus aiant le cœur esleué, assembla autour de lui vne troupe des meilleurs & plus hardis hommes d'armes Thessaliens, & donna vaillamment dedans les ennemis, de maniere qu'il les esbranla des la premiere charge, & finalement les rompit tout à fait: ce que voians les gens de pied, prindrent aussi la fuite: & ainsi les Chalcidiens gaignerent la bataille entiere: mais il auint que Cleomachus y fut tué, & monstrent encore auiourd'hui les Chalcidiens sa sepulture sur la place, où il y a vne haute coulonne dessus: & là où les Chalcidiens reputoient au parauant chose vituperable & infame que d'aimer les ieunes enfans, depuis ils en aimerent la façon, & l'honnorerẽt plus que nuls autres des Grecs. Toutefois Aristote escrit, que Cleomachus mou-D rut bien aiant gaigné la bataille contre les Eretriens, mais que celui qui fut baisé par son ami estoit de la ville de Chalcide en Thrace, aiant esté enuoyé au secours de ceux de Chalcide en Eubœe, d'où vient que iusques auiourd'hui lon y chante vne telle chanson,

Enfans extraits de noble race,
Douez de belle & bonne grace,
N'enuiez de vostre beauté
La familiere priuauté
Aux hommes vaillans à la guerre,
Pour ce qu'on fait en ceste terre
De vaillance profession,
Et d'amoureuse affection.

l'aimant se nommoit Anthõ, & l'aimé Philistus, ainsi que le poëte Dionysius l'escrit E en son liure des causes. Et en nostre ville de Thebes, Pemptidius, Ardelas ne donna-il pas au ieune homme qu'il auoit aimé, vn harnois complet de toutes pieces, le iour qu'il fut enroollé entre les gens de guerre? Et Pammenes homme bien experimété en l'amour, ne chágea-il pas l'ordonnáce en bataille de nos gés de pied? reprenát Homere, comme n'aiant rié entendu en l'amour, de ce qu'il rengeoit & ordonnoit les Acheiens par nations & lignees, & ne mettoit pas l'aimant aupres de l'aimé, par ce que cela eust esté proprement ce que dit Homere,

XIX. Autres exemples de la force d'Amour qui enhardit & rend les hommes aisez, ce qui doit estre prins au sens touché en la section precedente.

Vn escu l'autre en ordre soustenoit,
Et vn armet en l'autre se tenoit.

Iliad. liu. 2.

Ce qui est la seule ordonnance d'armee inuincible en bataille: par ce que les hommes quelquefois abandonnent bien au peril ceux de leurs lignees, leurs parens & alliez, voire leurs propres peres & leurs enfans, mais il n'y eut iamais ennemi qui euadast ne qui passast à trauers vn aimant & vn aimé, atendu que bien souuent sans F qu'il en soit besoin, ils leur monstrent leur hardiesse asseuree, & qu'ils ne craignent point leur peau: comme fit Theron le Thessalien, lequel mettant sa main gauche dessus vne muraille, & desgainant son espee auec la droite, s'en coupa le poulce deuant son ami, prouoquant son corriual à en faire autant, s'il auoit le cœur bon. Vn autre estant par cas de fortune tombé sur le visage en combatant, comme l'ennemi haulsoit l'espee pour lui donner le coup mortel, le pria d'attendre qu'il se fust retourné, de peur que son ami ne le vist blessé par derriere. Aussi voions nous, que non seulement les peuples & nations qui ont esté plus adonnees à l'amour, ont aussi esté les plus belliqueuses, comme les Bœotiens, les Lacedæmoniés, & les Candiots: mais aussi les anciens Princes & Capitaines, comme Meleager, Achilles, Aristomenes, Simon, & Epaminondas, lequel auoit deux ieunes hommes qu'il aimoit, Asopicus & Zephiodorus, qui mourut quand & lui à Mantinee, & est enterré tout aupres de lui. Et Euchnamus Amphissien, qui le premier osa faire teste à Molus, le G plus terrible & le plus redouté qui fust entre tous les ennemis, & l'aiant tué en fut honoré par les Phociens d'honneurs heroiques. Quant à Hercules il seroit mal-aisé de nombrer ses amours, tant il y en a: mais entre les autres on reuere & honore iusques auiourd'hui Iolaüs, dautant qu'on estime qu'il ait esté aimé de lui, & va lon prendre le serment & l'asseurance d'amour que lon se iure reciproquement l'vn à l'autre, dessus sa sepulture. Et dit-on qu'Apollon estant expert en la medecine sauua Alcestis d'vne maladie desesperee, en faueur d'Admetus, qui estoit amoureux de sa femme: car les poëtes feignent qu'Apollon aimant Admetus, le seruit, comme son vallet, vn an tout entier: & nous est venu Alcestis bien à propos en la memoire, par ce que les femmes n'ont pas ordinairement rien de commun auec Mars: mais toutefois le rauissement d'amour les poulse iusques à oser faire choses qui sont contre leur naturel, & de volontairement mourir. Et si les fables des Poëtes ont quelque puissance de faire foy, cela est prouué par ce que lon dit d'Alcestis, de Protesilaus, & H de Euridicé femme d'Orpheus, que Pluton n'obeit à autre Dieu, & ne fait ce qui lui est commandé par autre que par Amour, combien qu'enuers tous les autres, ainsi que dit Sophocles,

De grace il n'vse & de douce equité,
Ains de iustice en toute austerité:

encore toutefois porte-il quelque respect aux amoureux, & enuers ceux là seuls se monstre gracieux, & non pas rigoureux & inflexible. Parquoy ie dis, mon ami, que c'est bien bonne chose que d'estre receu en la religion & confrairie des mysteres d'Eleusine, mais ie voy que les suposts & deuots de l'amour sont encore en meilleure cõdition en l'autre monde enuers Pluton: non que ie croye du tout aux fables des Poëtes, mais aussi ne les decroy-ie pas du tout: car ils disent bien, & par ne say quelle

A quelle diuine rencontre ils touchent au poinct de ce qui est & de la verité, disant qu'il n'y a que les aimans qui retournent des enfers en ceste lumiere: mais comment, & par quel moien, ils n'en sauent rien, comme s'estans esgarez, & en aiant failli le droit chemin, que Platon le premier des hommes, par le moien de la philosophie a retrouué & reconu. Il y a bien parmi les fables des Egyptiens quelques vmbres obscures de la verité espandues par ci par là, mais elles ont besoin d'vn bien experimenté & habile veneur, qui de peu de trace sache bien conoistre & iuger beaucoup.

Apres donc auoir discouru de la force & puissance de l'amour qui est si grande, ie viens maintenant à examiner & considerer sa largesse & liberalité enuers les hommes, non pas s'il fait beaucoup de biens à ceux qui sont aimez, par ce qu'ils sont notoires à tout le monde, mais s'il porte encore plus de profit & de plus grand à ceux mesmes qui aiment. Car Euripides, quoy qu'il soit au demeurant grand partial de l'Amour, si est-ce qu'il louë & admire ce qui est le moindre en luy, quand B il dit, XX. *De la largesse & liberalité de l'amour enuers les hommes, lesquels il rend habiles, hardis & liberaux.*

Amour enseigne à l'homme la musique,
Quoy qu'il n'en eust deuant nulle pratique.

car on peut dire qu'il le rend habile homme, encore qu'il fust lourdaut auparauant: qu'il le fait hardi & vaillant, encore qu'il fust auparauant lasche & couard, comme ceux qui bruslent & mettét au feu le bois, le rendent ferme & dur, au lieu qu'il estoit mol auparauant. Aussi tout amoureux deuient large, liberal & magnifique, au lieu qu'il estoit chiche, taquin, & tenant: car l'auarice & la chicheté se fondent & amollissent par l'amour, ne plus ne moins que le fer par le feu, de maniere qu'ils prenent plus de plaisir de donner à leurs amours, que non pas de prendre & de receuoir des autres: car vous sauez bien comme Anytus le fils d'Anthemion estant amoureux de Alcibiades, ainsi comme il traitoit quelques siens hostes en vn festin magnifique, Alcibiades y vint en masque folastrer, & prenant la moitié de la vaisselle d'argent, C s'en alla à tout: ce que les conuiez trouuerent fort mauuais, & dirent qu'il s'estoit en cela monstré trop insolent & trop outrageux enuers luy. Mais bien courtois & gracieux, leur respondit Anytus: car il pouuoit prendre le tout s'il eust voulu, & il m'en a laissé la moitié. Zeuxippus adonc tout resioui: ô Hercules, peu s'en faut, dit-il, que tu ne m'ayes osté toute l'inimitié hereditaire que i'auois alencontre d'Anytus, à cause de Socrates & de la philosophie, puis qu'il estoit ainsi courtois & gentil en amour. Ainsi soit, ce dit mon pere: mais au reste poursuiuons nostre propos, L'amour rend les personnes qui autrement estoient melancholiques, seueres & chagrines, plus gentilles, plus douces & gracieuses, à ceux qui les frequentent, Similitude.

La maison est à voir plus honorable,
Où il y a feu luisant perdurable:

Aussi est l'homme plus ioyeux & plus gay, quand il est eschaufé de la chaleur d'amour: mais le vulgaire des hommes iuge peruersement en cela, car s'ils voient de la D lueur celeste sur vne maison la nuict, ils estiment que ce soit chose diuine, & s'en esbahissent: au contraire voyans vne ame petite, basse & vile, qui se remplit incontinent de courage: de franchise, de desir d'honneur, de grace, de liberalité, ils ne sont point semonds de dire ce que dit Telemachus en Homere,

Certes vn Dieu habite là dedans. Odyss. liu. 18.

Mais par toutes les Graces, ce dit Daphneus, n'est-ce pas vn effect de cause diuine, que celui qui est espris d'amour mesprise presque toutes autres choses, ie ne dis pas seulemét ses familiers, ses amis & domestiques, mais aussi les loix, les magistrats, les Princes & les Roys: il ne craint, n'estime ni n'admire rien, ains est si hardi qu'il se presenteroit deuant la foudre mesme penetrante guerriere: & toutefois si tost qu'il void ses amours, XXI. *L'amour fait mespriser toutes choses, fors la chose aimee.*

Il se tapit de peur, comme le coq.

Qui baisse l'aile & va fuyant le choq.

son audace lui tombe, la gayeté de son ame parauant esleuee se rauale. Et ne sera point impertinent de faire entre les Muses mention de Sappho. Les Romains escriuent que le fils de Vulcain, Cacus, iettoit feu & flamme par la bouche : mais de Sappho les paroles, à la verité, sont meslees de feu, & par ces vers elle mõstre au dehors la chaleur enflammee de son cœur, E

Exemple de Sappho, descouurant derechef la vilenie des Grecs, comme il appert par sa châson adressee à vne vilaine auec qui ceste desnaturee Sappho se polluoit.

Allegeant la douleur cuisante
De son amour par la plaisante
Voix des Muses.

ainsi que dit Philoxenus. Mais si d'auenture, Daphneus, l'amour de Lysandra ne t'a fait oublier les ieux, ausquels tu soulois iadis passer le temps, ie te prie remets nous en memoire les vers de la belle Sappho, esquels elle dit, que quand son amie se presentoit deuant elle, elle perdoit la voix & la parole, son corps fondoit en sueur froide, elle deuenoit pasle, & vn esblouissement & esuanouissement la surprenoit. F

LA CHANSON DE SAPPHO.

Egal aux Dieux, à mon auis,
Est celui qui peut vis à vis
Ouir tes gracieux deuis
Et ce doux rire,
Qui le cœur hors du sein me tire,
Qui tout l'entendement me vire
Dessus dessous, tant il l'admire.
Quand ie te voy,
Soudainement ie m'aperçoy,
Que toute voix defaut en moy,
Que ma langue n'a plus en soy
Rien de langage.
Une rougeur de feu volage
Me court sur le cuir au visage,
Mes yeux n'ont plus de voir l'usage.
Ie sens tinter
Mes aureilles sans escouter,
Froide sueur me degouter
Par tous les membres, & suinter
D'humeur glacee.
Puis d'vn tremblement conquassee
Ie demeure pasle effacee,
Plus que l'herbe iaune passee. G
Finalement
Ie me treuue en ce troublement
A demi morte, ensemblement
Aiant perdu tout mouuement,
Pouls & haleine.

Tres impropre & detestable application.

Apres que Daphneus les eut recitez, N'est-ce donc pas, adiousta mon pere, ie vous prie au nom de Iupiter, vn saisissement & rauissement diuin tout manifeste que cela? N'est-ce pas là vne celeste emotion de l'ame? Quelle passion si grâde saisit iamais la Prophetisse Pythie pour estre montee sur la machine à trois pieds? Qui est celuy de ceux que lon estime espris de fureur diuine, que la fleute, le tabourin, ou autre dependance des cerimonies de la mere des Dieux Cybele, trâsporte si fort de son sens? Plusieurs regardent vn mesme corps & vne mesme beauté, & n'y en a qu'vn qui demeure pris: pour quelle cause? Certes nous ne sauons ni n'entendons pas ce que H veut dire Menander en ces vers,

Amour qui est maladie de l'ame,
Fatalement les amoureux enflamme:
Mais non tous ceux qui en sont offensez,
Egalement s'en ressentent blessez.

XXII. Que du cõmun consentement des Poetes, Legislateurs & Philosophes, Amour est receu entre les Dieux.

Et de cela le Dieu Amour en est la cause, qui touche l'vn, & laisse l'autre. MAIS ce qui deuoit auoir esté dit tout au commencemét, puis qu'il me viét encor en la bouche, comme dit Æschylus, ie ne le passeray point sous silence, pour ce qu'il est de biẽ grande importance. Car de toutes choses qui nous entrét en l'entendement, non par le ministere des cinq sens de nature, les vnes des le commencement ont eu foy & authorité par les fables, les autres par les loix, & les autres par le discours de raison. Or

A de la creance & opinion des Dieux, les premiers maistres & enseigneurs nous ont esté les Poëtes, les Legislateurs & les Philosophes, estans tous bien d'accord en cela de suposer, comme chose certaine, qu'il y a des Dieux, mais au demeurant estans entre eux, en grand discord, touchant le nombre, l'ordre, le rang, l'essence & puissance d'iceux. Car ceux des philosophes ne sont point suiets à deuenir malades, ni à vieillir, ni ne sauent que c'est de sentir labeurs & trauaux,

Seurs de ne passer point le port
D'Acheron bruyant à la mort:

de maniere qu'ils ne reçoiuent point les Erides des Poëtes, ni les Lites, c'est à dire, les dissentions & reconciliations, ni Dimus ni Phobus, qui sont la peur & la frayeur, car ils ne veulent point aduouër qu'ils soient Dieux ni enfans de Mars, & combattent mesmes de plusieurs alencontre des Legislateurs, comme Xenophanes qui disoit aux Egyptiens, touchant Osiris, Si c'est vn Dieu, ne le lamentez point: si c'est vn homme, B ne l'adorez point. Au contraire aussi les poëtes & les legislateurs ne daignent pas seulement escouter & ouir certains Philosophes qui font des Dieux de quelques Idees des nombres, des vnitez, & des ventes, & ne les peuuent pas entendre. Bref, il y a touchant cela vne grande inegalité & difference entre leurs opinions. Mais tout ainsi comme anciennement il y auoit trois ligues & factions à Athenes, toutes aduersaires & ennemies les vnes des autres, & nonobstant quand ils furent tous ensemble, ils esleurent d'vn commun consentement, & donnerent tous leurs voix à Solon, l'eslisans pacificateur, gouuerneur & legislateur, dautant que sans dispute ils luy deferoient tous la principauté & premier degré de vertu & d'honneur: aussi les trois ligues des opinions des Dieux, donnans leurs voix les vns d'vn costé, les autres de l'autre, & ne receuans pas facilement celles des autres toutes ensemble s'accordent en vn: & vnanimement admettent & reçoiuent Amour en la liste des Dieux, les plus excellēs Poëtes, les meilleurs Legislateurs, & les plus excellens Philosophes, le louent C hautement par leurs escrits: Et comme Alceüs dit, que tous les Mytileneiens d'vn accord & consentement esleurent Pittacus pour leur prince? aussi Hesiode, Platon & Solon amenent & conduisent Amour de la ville de Helicon en l'Academie pour nostre Roy, nostre Prince & gouuerneur, couronné de chapeaux de fleurs, honoré & acompagné de plusieurs couples d'amitié & de societé, non ia telle que la descrit Euripides, quand il dit,

Estans liez, de fers sans feu forgez,

les attachant d'vne pesante, certes, & froide chaine, qui est, le besoin & la necessité, mais d'vne autre liaison qui auec des ailes les rauit & emporte aux plus belles & plus diuines choses qui soient au monde, desquelles d'autres ont mieux & plus amplement traité. MON pere aiant ainsi parlé, Soclarus se prit à dire, Vois-tu comment estant retombé derechef pour la secōde fois en vne mesme matiere, ie ne say comment tu te destournes à force, pour n'entrer point en ce sacré propos, fuyant iniustemēt, s'il faut dire ainsi, ce qui m'en semble, de payer la debte que tu nous as promise? D Car, n'agueres aiant vn peu en passant, & comme enuis, fait mention des Egyptiens & de Platon, tu as passé outre, & maintenant encore en fais-tu tout autāt. Or quant à ce que Platon en a diuinement escrit, ou plustost les Muses d'ici par luy, ie say bien que quand nous t'en prierions tu ne le nous dirois pas: mais pour ce que tu nous as touché en passant, que la fable des Egyptiens s'accorde assez à ce que les Platoniques escriuent touchant l'amour, il ne seroit pas raisonnable que tu refusasses à nous descouurir & declarer comment, & nous-nous contenterons quand nous en entendrons vn peu de beaucoup. Les autres de la compagnie l'en prierent aussi. Parquoy mon pere recommença à dire, que les Egyptiens, conformément aux Grecs, reconoissent deux Amours, l'vn vulgaire, & l'autre celeste: mais ils en croient encore vn troisiéme, qui est le Soleil, & ont Venus en grande reuerēce. Quāt à nous

XXIIII. Soclarus ramenant en ieu ce qui auoit esté touché en passant de la doctrine des Egyptiens & de Platon touchant l'amour, fait que Plutarque entre en discours de ceste doctrine, & fait comparaison de l'Amour auec le Soleil.

nõus voions bien qu'il y a beaucoup de Similitude entre l'Amour & le Soleil, car ni E
l'vn ni l'autre n'est feu materiel, comme quelques vns pensent, mais la chaleur de l'vn & de l'autre est douce & generatiue. Car celle qui procede du Soleil, donne au corps nourriture, lumiere, & deliurance de l'hyuer, & celle qui procede de l'amour fait les mesmes effects aux ames: & comme le Soleil entre deux nuees ou à trauers vn brouillas est plus ardẽt, aussi est l'amour apres vn courroux & vne ialousie, quand on a fait apointemẽt auec ses amours, plus doux & plus vehement. Dauantage tout ainsi comme il y en a qui estiment que le Soleil tous les soirs s'esteingne, & tous les matins se rallume, autãt en cuident ils de l'amour, comme estãt mortel & perissable, nõ pas cõstant en vn estre: & puis la dispositiõ du corps qui n'est biẽ exercitee à suporter froid & chaud, ne peut endurer le Soleil, aussi ne fait le naturel de l'ame, qui n'est bien aprise & biẽ endoctrinee, suporter l'amour sans peine & fascherie: ains & l'vn & l'autre s'en altere, & en sort de sõ ordinaire, s'en trouuãt egalemẽt indispose, & s'en prenant à la force & puissance du Dieu, & nõ à sa propre imbecillité & impuissance: ex- F
cepté qu'il y a difference en ce, que le Soleil mõstre sur terre à ceux qui ont des yeux, autant les laides que les belles choses, & l'amour n'est la lumiere que des belles seulement, ne faisant regarder les amãs qu'à celles là seules, & se tourner deuers elles, & au contraire ne tenir compte de toutes les autres. Au demeurãt ceux qui appellent la Terre Venus, n'en content aucune similitude, mais si bien ceux qui appellent la Lune Venus d'autãt qu'elle est diuine & celeste, & la region où est la meslange du mortel auec l'immortel imbecille de soy-mesme, obscure & ombrageuse, quãd le Soleil ne lui luit pas, ne plus ne moins que Venus, quand Amour ne lui assiste pas. Et pourtant est il plus croiable que la Lune resemble à Venus, & le Soleil à l'Amour plus que à nul autre Dieu, mais nõ pas pourtant que ce soient du tout les mesmes, par ce que le corps n'est pas mesme chose que l'ame, ains autre, comme aussi le Soleil est sensible,

XXIIII. Suite du propos de l'amour, suiuant la doctrine Platonique.

& visible, & l'amour spirituel & intelligible. Et si cela ne sembloit vn peu trop G
dur, on pourroit dire que le Soleil fait tout au contraire de l'amour par ce qu'il diuertit l'entendement de la speculation des choses intelligibles, à la contemplation des sensibles, en l'abusant & deceuant par le plaisir & la splẽdeur de la veuë, & lui persuadant de demander & de cercher en lui ou par le moien de lui, toutes autres choses, & mesmement la verité, & rien ailleurs, estans rauis de son amour, pour ce que nous le voions,

Tel & si beau reluire sur la terre.

comme dit Euripides, à faute de sauoir & auoir experience de l'autre vie, ou pour mieux dire, à cause de l'oubliance des choses que l'amour nous reduit en memoire. Car tout ainsi comme, quand nous nous esueillons en vne grande & claire lumiere, s'esuanouissent soudainemẽt toutes les visiõs & aparitiõs nocturnes, que nostre ame auoit euës en dormãt: aussi semble il que le Soleil esblouisse, charme & enchãte d'aise & d'estonnemẽt, la memoire & l'entendement de ceux qui naissent & qui vienẽt en ceste vie, oubliãs ce qu'ils ont seu en l'autre. Combienque veritablement là soit la H
vraye & reale subsistãce des choses, & ici l'aparẽce ou le songe, & par maniere de dire, en dormãt nostre ame embrasse & admire ce qui est le plus beau, & le plus admirable de tout le monde:

Mais alentour sont les songes friuoles,
Illusions deceuantes & folles.

Se persuadant que tout ce qu'il y a de beau, de grand & de digne, soit par deça: si ce n'est qu'elle rencontre de bonne auenture vn diuin, chaste & honneste amour pour son medecin, son guide & son sauueur, lequel passant de l'autre monde par les biens corporels, la guide & conduit à la verité & au champ d'icelle, là où est logee la parfaite, pure & naifue beauté, sans aucune meslange de fausseté, desirant s'entr'embrasser & deuiser ensemble, cõme de bons amis qui de lõg tẽps ne se sont entre veus,

A lui assistant tousiours amour, ne plus ne moins qu'vn Secretain qui meine par la main les profez d'vne religion, & leur monstre toutes les sainctes & secrettes ceremonies l'vne apres l'autre: puis quand ils sont derechef renuoyez par deçà, l'ame par elle mesme ne s'en peut pas aprocher, ains par l'organe du corps, tout ainsi que les ieunes enfans ne peuuent pas d'eux-mesmes comprendre les choses intelligibles, au moyen dequoy les Geometres leur baillent en main des formes palpables & visibles de la substance incorporelle & impassible, c'est à sauoir des representations de sphæres, de cubes ou corps quarrez, ou de dodecaëdres, c'est à dire de corps à douze faces egales. Aussi l'amour celeste nous presente & monstre des miroirs beaux pour contempler les choses belles, mais mortels pour y admirer les diuines, & sensibles pour y imaginer les spirituelles & intelligibles: ce sont les beaux traits de visage, belle couleur, & figures plaisantes de ieunes personnes en fleur d'aage, & nous resueille tout doucement nostre memoire, qui peu à peu s'enflamme par cela: d'où B vient que quelques vns par la sottise de leurs amis & parens, taschans à esteindre ceste affection & passion par force & sans raison, ne font rien qui vaille pour eux, ains se remplissent eux-mesmes de trouble & de fumee, ou se laissans aller la teste deuant en des voluptez vilaines & deshonnestes se fondent & desseichent. Mais ceux qui auec vn sage discours de raison acompagné de vergongne honneste, ont osté à l'amour l'ardeur brullante de son feu, & en ont laissé en l'ame la lueur & splendeur auec la chaleur, laquelle s'excite point vn coulement ni vn glissement de semence, comme dit Epicurus, estans les atomes serrez & estraints, à cause de leur polissure & chatouillement, mais bien esmeut elle vne dilatation, & ouuerture merueilleuse, fertile & generatiue, ne plus ne moins qu'il se fait en vn arbre qui iette fueilles fleurs & fruit, à cause qu'il prent nourriture en ouurant les pores & pertuis de facilité d'obeir & de se laisser persuader, en receuant amiablement les douces remonstrances: il ne passe gueres de téps que ceux là, dis-ie, ne penetrent plus auant que le corps C de ceux qu'ils aiment, & qu'ils n'entrent au dedans de l'ame, & ne touchent aux mœurs, en rappellant leurs yeux du regard du corps, & qu'ils ne s'entreuoiét interieurement, & conuersent ensemble par communication de bons propos, le plus souuent, prouueu qu'ils aient quelque marque & image de la vraye beauté emprainte dedans leur entendement: sinon, ils les quittent là, & se tournent à en aimer d'autres, ne plus ne moins que les abeilles qui laissent plusieurs verdures & plusieurs fleurs, pour ce qu'elles n'y trouuent point de miel: mais là où ils rencontrent quelque trace, quelque influéce ou semblance de la diuine beauté qui leur rit, & qui les caresse, alors estás rauis d'aise & d'admiratió, & l'attirans à eux ils s'en delectent & se resiouissent de cela qui veritablement est aimable, desirable & cherissable à tous.

XXV. Aiät traité de l'amour celeste, il möstre quels sont les effects d'iceluy en ceste vie en personnes vertueuses.

Or est-il vray que les Poëtes escriuent la plus part de ce qu'ils disent de ce dieu d'amour en iouant, & le chantent en follastrant, & y a peu de choses qu'ils dient à D certes ni à bon escient, quand ils veulent toucher la verité ou par iugement & discours de raison, ou par inspiratió diuine, comme est entre autres choses ce qu'ils disent de sa generation,

XXVI. Examen de la fiction des Poetes touchant l'amour qu'ils disent estre engendré de Iris & de Zephire.

La gente Iris, de fin or cheuelee,
S'estant auec le Zephyre meslee,
A engendré le plus rusé des Dieux.

Si ce n'est que vous adioustez foy aux Grammairiens, lesquels tienent que ceste fable a esté inuentee pour exprimer la varieté & diuersité des couleurs qui aparoissent en l'arc celeste. Et pourquoy donc, dit Daphnæus? ie le vous diray, ce dit mon pere, Nous sommes contraints par manifeste euidence de croire, que l'accident de l'arc en ciel n'est autre chose qu'vne reflexion du ray de nostre veuë qui dóne dedás vne nuee humide, egale & moyennement espesse, où elle rencontre & touche au Soleil, en voyant par reflexion sa clarté & lueur, elle imprime en nostre entendement

ceste opinion, que telle aparition soit empraincte dedans la nuee. Telle est l'ingenieuse habilité & subtile inuention de l'amour, qui es ames gentiles & biē nees fait vne reflexion de memoire de beautez qui aparoissent, & sont ainsi nommees ici au regard de celle diuine, veritablement aimable, heureuse & admirable beauté, mais la plus part des hommes vulgaires, poursuiuans & manians vne image d'icelle qui aparoit es belles & ieunes personnes, ne plus ne moins que dās des miroirs, n'ē peuuēt tirer fruit aucū plus asseuré ne certain, que vn peu de volupté meslee de douleur, ce qui n'est autre chose qu'vn esblouissement & erreur du vulgaire, qui en des nuees & des vmbres cerche & poursuit en vain le cōtentemēt de son desir, ne plus ne moins que les enfans qui taschent à prendre à belles main l'arc en ciel, attirez & trōpez par l'espece qui aparoit à leurs yeux: mais l'amoureux honneste, pudique & chaste, fait bien autrement, car il esleue son desir de là vers la diuine, spirituelle & intellectuelle beauté, & rencōtrant la beauté d'vn corps visible, s'en sert comme d'vn instrumēt de sa memoire, l'aime & le caresse, & en conuersant & hantant auec lui, d'aise & de ioye p enflamme encore sa pensee dauantage. Tels amoureux estans par deça auec les corps, ne s'y arrestent pas à les desirer ni admirer, ni quand ils sont par dela apres leur mort ne retournēt pas derechef par deçà, comme fugitifs, pour s'amuser aux chambres ni aux cabinets des nouueaux mariez, qui ne sont que vaines illusions de songes aparentes à hommes & femmes trop adōnez à la volupté & à l'amour des corps, que lon appelle iniustement & à faulses enseignes amoureux. Car celui qui veritablement est amoureux, & aiant aproché des vrayes beautez, autant comme il est loisible à l'homme, prend des ailes, deuient sanctifié, & demeure pour tout iamais là-sus, ballant, & se promenant tousiours alentour de son Dieu; iusques à ce que paruenant derechef aux vergers de la Lune & de Venus, il s'y endort & repose, & recommence à reprendre vne autre generation. MAIS cela est vn suiet plus haut & plus grand que ce que nous auons pour le present entrepris de discourir: Parquoy G pour retourner à nostre Amour, il a cela, comme tous les autres Dieux, ainsi que dit Euripides,

XXVII. Amour aime d'estre honoré, & se monstre rude à ceux qui lui sont rebelles, ce qui est confermé par quelques exemples.

Il aime à estre honoré des humains.

Et au contraire il lui desplait d'en estre mesprisé, car il se monstre doux & benin enuers ceux qui le reçoiuent dextremēt, & rude & aspre enuers ceux qui se mōstrent rebelles à lui. Car ni Iupiter hospital ne chastie & venge si promptement les torts faits aux hostes & aux suplians, ni le Genital les maledictions des peres & meres offensez, comme l'Amour exauce tost les prieres des amans qui ingratement sont traitez de leurs amours, en punissant les superbes & mal gracieux. Car que pensez vous que ce soit de Euxyntætus & de Leucomantide, que lon appelle encore auiourd'huy en Cypre, la Regardante par la fenestre? Et à l'auenture n'auez vous point oui conter la vengeance de Gorgo en Candie, qui fut punie tout ainsi, comme la Regardante, excepté que celle là fut conuertie en vne roche ainsi qu'elle vouloit regarder par la fenestre le corps de son ami que lon portoit en terre. Et de ceste Gorgo fut iadis amoureux vn ieune homme appellé Asander, hōneste & de bonne lignee, & qui aiāt H autrefois esté riche estoit deuenu pauure & petit en biens, mais pour cela n'auoit-il point perdu le cœur, ni ne s'estimoit point indigne de fortune quelque grāde qu'elle fust. Car il poursuiuoit en mariage ceste Gorgo qui estoit sa parente, cōbiē qu'elle fust pour ses biens & ses richesses fort poursuiuie & pourchassee par plusieurs autres: & quoy qu'il eust beaucoup de gens de bien & d'honneur pour corriuaux & competiteurs, toutefois il auoit gaigné tous les tuteurs, curateurs & proches parens d'icelle.

En cest endroit il y a vne grande bresche en l'original Grec.

XXVIII Comment se fait l'amour, & quel est

DAVANTAGE les causes de l'Amour que lon dit, ne sont point propres ni peculieres à l'vn ni à l'autre sexe, ains sont cōmunes à tous deux. Car les images qui penetrent au

A au dedans des amoureux, selon les Epicuriens, & discourent par tout, esmeuuent & chatouillent toute la masse du corps glissante & coulante en semence par certaines dispositions des Atomes: il ne se peut dire que cela soit possible, procedant des masles, & impossible procedant des femelles, ni aussi ces belles & sainctes rememorations que nous referons à la diuine, vraye & parfaite beauté, selon les Platoniques, moyennant lesquelles l'ame se forme des ailes, qui empesche que telles recordatiõs ne procedent des ieunes enfans, aussi bien cõme des ieunes filles ou femmes. Quand on void vn bon naturel, chaste & honneste, conioint auec vne fleur de grace & de beauté, & quand le beau soulier, comme disoit Ariston, monstre la bonne façon du pied, c'est à dire, quãd sous beaux visages & en corps pudiques & nets, ceux qui sont exercitez à conoistre & iuger telles choses, aperçoiuent des traces cleres & euidentes d'vne ame droite, sincere & non point affettee: il n'y auroit point de propos de dire que le voluptueux interrogué,

son but, où derechef la Pæderastie & Venus illicite est cõfondue auec la coniunctiõ du masle & de la femelle.

B *L'affection tiene à aimer est-elle*

Encline au masle ou plus à la femelle?

& aiant respondu

Où beauté est, ambidextre ie suis,

eust fait vne responfe pertinente, selon la concupiscence charnelle, & que l'honneste & genereux ne dirigeast ses affections à la beauté & gentillesse de la nature, ains à la difference du sexe. Le bon Escuyer qui aime les cheuaux, n'aimera pas moins la bonté & vistesse du cheual Podargus, que celle d'Æthа la iument d'Agamemnon: Et le veneur ne prend pas plaisir seulement à auoir des chiens, ains nourrit aussi des lyces de Candie & de Laconie. Celui donc qui aime la beauté & la douceur, ne sera-il pas egal à l'vn & l'autre sexe, ains pensera qu'il y ait difference, comme entre les habillemens, entre aimer les hommes & les femmes? Et toutefois on dit, que beauté est la fleur de vertu. Or de dire que le sexe feminin ne florit point, & ne donne aucune aparence de nature disposee à produire rien de bon, il n'y auroit point de propos: car Æschylus dit bien,

C

La ieune femme à qui l'œil estincelle

Me fait iuger qu'elle n'est pas pucelle.

Et comment, y aura il donc des marques & signes apatens sur les visages de femmes, qui tesmoignerõt vne nature fiere, lasciue & corrompue, & au cõtraire n'y aura sur leur face nulle lumiere d'honnestete & de pudicité? Ou bien y en aura-il qui aparoistront en plusieurs, mais elles ne prouoqueront ni n'exciteront personne à aimer. Ni l'vn ni l'autre n'est ni vray ni vray-semblable, ains y est tout commun autant en l'vn comme en l'autre sexe, ainsi que nous auons demonstré,

Icy y a vne autre grande defectuosité en l'Original.

O Daphneus combatons alencontre de ces propos là que Zeuxippus vient de discourir, suposant que ce soit vne mesme chose que l'amour, & la concupiscence qui est desordonnee, & tire l'ame en toute dissolution: non que ie pense qu'il le croye, mais pour ce qu'il l'a souuent ainsi oui dire à des hommes hargneux, & qui n'ont rien de commun auec l'amour, dont les vns tienent sous leur main de pauures femmelettes qu'ils ont attirees auec des douaires, & les iettent auec leur argent en des mesnageries, & en des comptes mechaniques & sordides, querellans tous les iours alencontre d'elles: les autres aians plus de desir d'auoir des enfans que des femmes espousees, ne plus ne moins que les Cygales iettent leur semence sur l'esquille ou l'oignon marin, ou autres semblables herbes: aussi eux engendrans à la haste, en des corps les premiers trouuez, apres en auoir cueilli le fruit qu'ils demandent, au reste ils ne font plus compte de mariage ni de leurs femmes, ou bien s'ils demeurent auec elles, ils ne s'en soucient point, ni ne font plus compte de les aimer, ni d'estre aimez d'elles, & toutefois *Stergin* & *Stergesthe*, qui signifient cherement aimer, semblent

D

XXIX. En refutãt ce que dessus il mõstre que ce sõt choses differentes que l'amour & la cõcupiscẽce desordõnee: & qu'à faute de discerner cela, le mariage sera tousiours calõnié, cõme au cõtraire, ceci estãt bien resolu, on aperçoit que le vray amour est en ceste seule cõionction du mari & de la femme, eslõgnez de lasciueté & dissolutiõ.

estre deriuez de *Stegin*, qui signifie contenir, n'y aiant difference que d'vne lettre, c qui monstre que c'est vne mutuelle beneuolẽce, procedãt de la longueur du temp & de la cohabitation. Mais celui auquel amour s'attache, & qui en est inspiré, premierement, comme s'il estoit de la republique de Platon, il n'aura point de mien & de tien: car tous biens ne sont pas communs entre tous amis, ains entre ceux qui estans separez de corps conioignent leurs ames par force, & les fondent ensemble, ne voulans ni ne croyans pas que s'en soient deux, mais vne seule. Et puis quant à la pudicité & loyauté de l'vn enuers l'autre, dont le mariage a principalement besoin, celle qui vient du dehors, & des loix, tenant plus du forcé que du volontaire, & procedant de honte & de crainte,

Ouurage estant de plusieurs mords de bride,
De main timon ensemble qui la guide,

a tousiours afaire de soigneuse & estroite garde entre ceux qui sont mariez, là où en amour il y a tant de continence, d'honnesteté & de loyauté, qu'encore que quelquefois il touche vne ame impudique & lasciue, il la diuertit de toutes autres amours, & lui retrenchant toute audace effrontee, lui rabaissant toute arrogance, & ostant toute dissolution, lui aporte, au lieu vne honneste honte, vn silence, vn geste posé, & vne contenance rassise, & la rend desormais obeissante à vn seul amant. F

xxx. *Exemples de l'amour ferme.*

1. De Laïs Corinthienne.

COMME vous auez certainement bien oui parler de ceste tant renommee courtisanne Laïs, qui estoit appetee & recerchee de tant de gens, & sauez bien comme elle enflammoit de son amour toute la Grece, ou pour mieux dire, comme les deux mers Iônique & Ægee combatoient à qui l'auroit: incontinent qu'elle fut attainte de l'amour de Hippolochus Thessalien, elle quita & abandõna le mont d'Acrocorinthe, baigné de belle fontaine fresche, & s'enfuyant secrettemẽt au desceu de tous ses autres amoureux, s'en alla hõnestement au grãd cãp d'Alexandre, là où les autres femmes par enuie & ialousie l'aians menee dedãs vn temple de Venus, la lapiderent & assommerent à coups de pierre, d'où viẽt qu'encores iusques auiourd'hui lon appelle ce temple là, le temple de Venus homicide. G

2. De plusieurs seruantes & esclaues.

Nous conoissons des esclaues & seruãtes qui fuyent la cohabitation de leur maistres propres, & des hommes priuez qui mesprisent la cõpagnie des Roynes & des Princesses, quand ils ont les ames esprises d'autre amour qui les domine. Car tout ainsi qu'à Rome, quand le Dictateur estoit esleu, soudain tous ceux qui auoiẽt d'autres offices & magistrats estoiẽt deposez: aussi tous ceux de qui amour est deuenu le maistre, soudain sont francs, quittes & deliures de tous autres seigneurs, & demeurent au reste en toute liberté. Et vne honneste dame liee d'amour coniugal auec son espoux legitime, souffriroit plus tost d'estre embrassee de quelques Ours ou de quelques Dragons, que d'estre touchee ou de coucher auec vn autre homme que son mari. Et bien qu'il y en ait vn nombre tresgrand d'exemples, mesmement chez vous qui estes du païs, & des suposts familiers de l'Amour, si ne seroit il point raisonnable de passer celui de Camma, du païs de Galatie.

3. De Camma, singulier & rare exẽple d'amour chaste & ardent.

C'estoit vne fort belle ieune Dame mariee auec H vn Seigneur du païs, nommé Sinnatus, de laquelle Sinorix, le plus puissant homme qui fust entre tous les Galates, deuint amoureux. Et voiant qu'il ne la pouuoit forcer ne persuader pendant que son mari viuoit, il le fit mourir. Camma pour le refuge de sa pudicité, & le reconfort de sa douleur, choisit le temple de Diane, & de se rendre religieuse d'icelle selon la coustume du païs: elle se tenoit le plus du temps au temple, sans vouloir ouir parler aucun de ceux qui la poursuiuoient, combien qu'il y en eust plusieurs, & de grãds Seigneurs, qui la demandoient en mariage: mais Synorix aiant pris l'audace de lui en faire parler, elle monstra de ne refuir point sa poursuite, ni ne se plaignit point du passé, comme si pour l'amour d'elle, & pour l'ardente affection qu'il lui portoit, non pour autre meschanceté, il eust esté induit à faire ce qu'il en auoit fait. Si y vint à la fin lui mesme,

& lui

A & lui tint propos de mariage: elle lui alla au deuant, & monstrant estre d'accord lui donna la main, puis s'aprocha de l'autel de Diane, là où elle fit offrande à la Deesse, en respandant vn peu d'vn bruuage de vin & de miel empoisonné qu'elle auoit mis dedans vne coupe, & en aiant beu presque la moitié donna l'autre au Galate. Puis quand elle vid qu'il l'eut toute beuë, alors iettant vn souspir trenchant elle se » prit à dire, I'ay vescu sans toy depuis ton trespas en griefue douleur & grand regret, » mon trescher espoux, attendant tousiours ceste iournee: mais maintenát reçoy moy » ioyeusement, puis que i'ay eu l'heur & la grace de venger ta mort sur ce meschant » ci, estant tres-aise de t'auoir esté compagne en la vie, & de lui en la mort. Sinorix doncques emporté de là dedans vne litiere, trespassa bien tost apres: & Camma l'aiant suruescu vn iour & vne nuict, mourut aussi fort constamment & ioyeusement.

XXXV. *De ce que dessus il conclud que le vray amour est en la societé coniugale, & que l'amour imaginé en la paderastie est vne intemperance desordonnee, vne vilenie, & violent outrage: bref que ceux qui se pollvent si meschammẽt sont entachez du plus detestable vice du monde, & les plus infames & mal voulus d'être tous les hommes.*

IL y a eu par le passé plusieurs tels exemples, tant en la Grece, comme entre les Barbares: qui pourroit donc suporter ceux qui blasment & iniurient Venus, comme si B assistant & estant adioustee à l'amour, elle empeschoit l'amitié? Là où au contraire, la cohabitation du masle auec le masle se doit nommer intemperance desordonnee & faut crier alencontre,

C'est vilenie & violent oultrage,
Non pas Venus, qui guide tel ouurage.

Voila pourquoy ceux qui volontairement endurent vne telle vilenie, sont estimez les plus lasches & entachez du plus detestable vice du monde: lon ne se fie point en eux, on ne leur porte ni honneur ni amitié, ains à la verité, comme dit Sophocles,

Ceux qui de tels amis perdent, en rient,
Et qui en ont, de les perdre aux Dieux prient.

Et ceux qui n'estans pas lasches & meschans de nature ont esté de ieunesse abusez ou forcez de l'endurer, toute leur vie puis apres les regardent de mauuais œil, & ont en haine mortelle ceux qui les y ont disposez, voire & s'en vengent bien asprement C quand ils en peuuent auoir le moien. Ainsi Crateuas tua Archelaus, duquel en ses premiers ans il auoit abusé, & Pytholaus semblablement Alexandre le tyran de Pheres. Periandre le tyran d'Ambracie demanda vn iour au garçon qu'il entretenoit, s'il estoit point encore gros: dequoy le garçon fut si irrité, qu'il le tua tout roide sur le champ. Là où aux femmes, & mesmement à celles que lon a espousees, ce sont les arres & gages d'amitié, comme obligation & societé de tressainctes cerimonies, & y fait on peu de compte de la volupté, mais grand de l'honneur, de la grace, foy & loyauté mutuelle qui iournellement en sourd: tellement que par là on conoit que les Delphiens ne faillent point en ce qu'ils appellent Venus Harma, c'est à dire, le chariot attelé, ni Homere quand il nomme telle conionctió φιλότης, qui est à dire amitié: & iuge lon aussi que Solon a esté legislateur bien entendu en ce qui concerne le mariage, ordonnant que le mari aille voir sa femme pour le moins trois fois le mois, nó pour la volupté seulement: mais ainsi comme les villes renouuellent par interualles D de temps les alliances qu'elles ont les vnes auec les autres, aussi vouloit il que lon renouuellast l'alliance des nopces, en maniere de dire, par les propos que lon s'entretient en telle caresse & visitation.

Exemples notables.

XXXVI. *Obiections que ceux qui aiment les femmes commettẽt des cas estranges & meschans. Il respond que les bougerons en commettent de plus detestables & furieux sans comparaison.*

VOIRE mais il se commet plusieurs mauuaises & furieuses choses par ceux qui sont amoureux des femmes. Et ne s'en fait il pas encore dauantage par ceux qui aiment des garçons? comme celui qui dit,

Tout aussi tost que i'eu ietté ma veue
Sur ce tendron au visage lissé
Beau ieune fils, ie suis à bas glissé
A mon souhait, qu'entre mes bras ie l'eusse,
Et que mourir en l'embrassant ie deusse,
Prouueu qu'apres ma mort il en fust fait
Un Epigramme en memoire du faict.

Mais comme cela est vne furieuse passion enuers les femelles, aussi est ceci vne for cenee affection enuers les masles, & ni l'vn ni l'autre n'est amour. C'est donc chose manifestement faulse de dire, que les femmes n'ayent aucune vertu: car qu'est il besoin de parler de leur temperance, prudence, foy, loyauté & iustice, veu que la force mesme, la constance & magnanimité en plusieurs d'icelles est aparente? Or de dire que leur naturel ne soit pas mal propre aux autres vertus, mais que à l'amitié seule, comme on leur impute, il ne soit aucunement conuenable, il n'y auroit point de propos: car il est tout notoire qu'elles aiment leurs enfans & leurs maris, & la charité naturelle qui est en elles, comme vn champ fertile, apte à receuoir & porter amitié, n'est point destituee de grace, de persuasion & de raison: ains tout ainsi comme la poësie aiant accommodé à la parole le chant, la mesure & la cadēce, en a rendu ce qu'il y a de profitable, plus atrayant & plus esmouuant, & ce qu'il y a de dangereux, plus malaisé à s'en garder. Aussi la nature aiant orné la femme de gracieux atrait des yeux, douceur de parole, & beauté de visage, lui a donné de grands moiens, si elle est impudique, de deceuoir l'homme, en lui donnant du plaisir, & si elle est hōneste & pudique, de gaigner la bōne grace & amitié de son mari. Or Platon conseilloit à Xenocrates, excellent philosophe & grād personnage autrement, mais vn peu trop rebours & austere de sa nature, qu'il sacrifiast aux Graces, mais aussi pourroit on admonester la dame sage & honneste qu'elle sacrifie à l'Amour, afin que propice & fauorable à son mariage, il demeure auec elle en la maison, de peur que le mari ne se laissant aller & couler ailleurs, ne soit contraint de dire ces paroles prises des Poëtes Comiques, F

XXXIII. Maintenāt il monstre à la femme hōneste le moyen de viure heureusement en son mesnage, & preuue, que l'amour coniugal est plus ferme & estroit que nulle autre amitié.

O moy chetif, quelle Dame d'honneur
le traite mal, & lui faits deshonneur.

Car certainement en mariage, l'aimer est encore plus grand bien que l'estre aimé, par ce qu'il engarde le mari de tomber en beaucoup de fautes, lesquelles ruinent & gastent le mariage. Et quant à la passion qu'il y a, vn petit poignante au commencement de l'amour coniugal, ie te prie beau sire Zeuxippus, qu'elle ne te face point de peur, non plus que si c'estoit vne petite esgratigneure, ou quelque mal de dents, combien qu'encore n'y auroit point de mal, quand bien ce seroit auec esgratigneure, de se coller & incorporer auec vne femme honneste, ne plus ne moins que les arbres que lon ente. Et quand tout est dit, le commencement de la groisse est comme vne maniere d'vlcere, & ne se peut faire meslange de deux en vn, qu'ils ne soient alterez & affectionnez l'vn enuers l'autre. Les sciences Mathematiques que lon monstre aux ieunes enfans, les tourmentent du commencement, aussi fait la philosophie les ieunes hommes: mais comme à ceux là ne demeure pas tousiours perseuerante la pointure de fascherie, aussi ne fait elle pas aux amans, ains semble que l'amour à son commencement face ne plus ne moins que quand deux liqueurs se meslent & incorporēt ensemble, qu'il y a comme vn bouillonnemēt, mais apres quand il est assis & bien espuré, il aporte aux amans vne tresferme & asseuree disposition, laquelle est propremēt la mixtion que lon appelle vniuerselle de tout en tout: mais celle des autres amis qui viuent ensemble, se rapporte à la mixtion qui se fait par attouchemens ou entrelassemens, comme disoit Epicurus, & est suiette à receuoir des rompures, separations & brisures, & ne peut faire vne telle vnion comme fait l'amour coniugal, aussi ne sont les voluptez des autres amours point plus grandes, ni les vtilitez plus continuelles des vns enuers les autres, ni la beauté plus honnorable ni plus desirable que, G H

Quand le mari en loyal mariage
Auec sa femme accorde en bon mesnage.

mesmement quand le lien de la generation commune y aide: & nous monstre la nature que les Dieux mesmes ont besoin de tel amour: car ainsi disent les poëtes

que

A que le Ciel aime la Terre: & les Naturels tienent, que le Soleil aime ainsi la Lune, laquelle tous les mois se conioint auec lui, & de celle conionction en deuiét enceinte. Brief n'est-il pas force que la generatió mere des hómes, & des animaux, & de toutes les plantes, se perde & s'esteigne totalement, quand l'amour, qui est vn desir diuinement inspiré, abandonnera la matiere, & que la matiere aussi cessera de desirer & de rececher ce principe & cest engrossement? MAIS afin que nous ne nous esgarions pas, & que nous n'vsions de langage superflu, tu sais toy mesme que ceux qui vsent de ces amours de garçons s'en gaudissent, comme n'aians point de fermeté ni de tenue, & comme ils s'en moquent, disans que leur amitié se diuise auec le poil, comme vn œuf, & que quant à eux, qu'ils ressemblent les Scythes Nomades, qui cápent tousiours où il y a prime vere, & où le païs est verd & fleuri, mais que si tost qu'il blanchit ils en descampent. Et le sophiste Bion disoit encore plus cruement & plus brusquement, car il appelloit les premiers poils de barbare des beaux ieunes fils B Armodiens & Aristogitons, par ce que les amoureux estoient deliurez de tyrannie par eux, incontinent qu'ils commençoient à poindre. Il est vray que ie say bien que cela se diroit & obiiceroit à tort aux vrais amans, & que le dire d'Euripides est plus gentil: car en embrassant le bel Agathon qui auoit desia de la barbe, il dit, que des beaux l'arriere saison en estoit encore belle: mais ie di plus, que des belles & honnestes femmes la beauté & amitié ne s'en passe point, ni auec les rides ni auec les cheueux blancs, ains perseuere tousiours iusques au sepulchre, & iusques au monument. Aussi pourroit on compter bien peu de couples de garçons, là où de femmes il s'en trouueroit innumerables qui ont iusques au bout gardé fidelemét loyauté & cordiale amitié à leurs maris: mais ie vous en veux raconter vn exemple entre autres, qui est auenu de nostre temps à Rome, sous l'Empereur Vespasian, Iulius, celui qui suscita la rebellion de la Gaule, auoit plusieurs consors & complices de sa conspiration, comme lon peut péser, & entre autres vn Sabinus ieune homme de grand C cœur, & le premier de la ville de Rome en biens & en reputation, mais aians failli à leur entreprise, & s'atendans bien qu'ils en seroient punis par iustice, les vns se tuerent eux mesmes, les autres en s'en cuidans fuir furent surpris. Quant à Sabinus, il lui estoit bien aisé de se sauuer en pais estrange parmi les barbares, mais il auoit espousé vne ieune Dame, la meilleure & la plus honneste qui fust au monde, que lon appelloit à Rome Emponina, comme qui diroit en langage Grec, Heroïque, laquelle il ne pouuoit ni abandonner, ni mener quand & lui. Parquoy aiant en quelque sienne maison aux champs des cachettes creusees biens profondement en la terre, pour y serrer & retirer des biens, lesquelles n'estoient seuës ni conues que de deux des ses afranchis seulemét: il enuoya dehors tous ses seruiteurs & esclaues, leur donnant à entendre qu'il auoit resolu de s'empoisonner, & retenant auec lui ces deux ausquels il se fioit, descendit en ces caueaux sous-terrains, puis enuoya l'vn de ses afranchis nommé Martialis à sa femme, lui dire qu'il s'estoit fait mourir auec du poi- D son, & qu'il auoit bruslé toute la maison auec son corps: car il se vouloit seruir du deuil que sa femme meneroit à bon escient, pour plus certainement & plus seurement faire croire le bruit qui couroit de sa mort, comme il auint. Car si tost qu'elle entendit ceste nouuelle, se iettant contre terre auec grands cris & lamentations, elle demeura trois iours & trois nuicts sans vouloir boire ni manger. Ce qu'entendát Sabinus, & craignant qu'elle ne se fist mourir, il commanda à Martialis de lui aller secrettemét dire en l'oreille qu'il estoit viuát & caché dessous terre, mais qu'il la prioit de perseuerer encore en son deuil, & de continuer en sorte qu'on ne se peust aperceuoir qu'il y eust de la fainte. Si fit la ieune Dame tout ce qui est possible de faire, pour cófirmer l'opinió diuulguee de sa mort: mais desirát le voir, elle s'y en alla vne nuict, & reuint la nuict mesme, sans que personne s'en aperceust: & continua plus de sept mois de rang à hanter ainsi aux enfers, par maniere de dire, auec son mari.

XXXIIII. En amplifiant ce qu'il a dit en la section precedente, pour tant mieux faire voir la fermeté & excellence de l'amour coniugal, il oppose à cela l'autre amour ci dessus mentionné, & monstre qu'icelui n'a fermeté ni tenue: mais que la beauté & amitié des femmes honnestes perseuere iusques à la mort ce qu'il conferme par vn exemple notable de la femme de Sabinus Romain.

Durant lesquels vn iour elle le desguisa d'habillemens, & lui rasant la barbe & les cheueux, & lui bandant la teste, le rendit tel qu'on ne le pouuoit conoistre, puis le fit porter à Rome parmi quelques siennes hardes, là où n'aiant peu rien faire elle s'en retourna derechef aux champs, & se tenoit la plus part du temps auec lui dessous terre, & puis au bout de quelques iours elle reuenoit à Rome, & se faisoit voir aux autres femmes qui lui estoient familieres. Mais ce qui est encore plus malaisé à croire que tout le reste, c'est qu'on ne s'aperceut iamais qu'elle fust grosse, combien qu'elle se lauast & baignast auec les autres Dames : car l'oignement duquel les femmes frottent & huilent les cheueux pour les rendre blonds comme fin or, a ie ne say quoy de gras qui enfle & fait leuer la chair, tellement qu'il la rend plus laxe, & vsant de ce medicament à s'oindre toutes les autres parties de sa personne, elle cacha par ce moien l'enfleure de son ventre qui s'esleuoit à la iournee, & suporta les douleurs de son enfantement toute seule, sans aide de sage femme quelconque, estant descendue dans le caueau auec son mari : ne plus ne moins que la *Lionne dedans sa* F
cauerne, là où elle nourrit elle mesme de sa mammelle deux petis iumeaux dont elle acoucha, desquels l'vn fut depuis tué en Egypte, & l'autre passa il n'y a pas encore long temps chez nous en la ville de Delphes, aiant nom comme son pere, *Sabinus*. Ce neantmoins Vespasian à la fin la fit mourir : mais il en a aussi depuis esté puni, car toute sa posterité a esté en peu de temps entierement esteinte. Il ne fut en tout le regne de cest Empereur faict acte si cruel ne si pitoyable à voir, & n'y eut spectacle que les Dieux & les Dęmons abominassent plus à voir que celui là, combien que la constance & magnanimité d'elle en son parler diminuast la compassion de ceux qui la regardoient, mais ce fut ce qui plus irrita Vespasian alencontre d'elle : car quand elle vid qu'elle ne pouuoit sauuer la vie à son mari, elle voulut qu'on la fist mourir quand & lui, disant qu'elle auoit vescu plus ioyeusement en tenebres sous la terre quand & lui, que Vespasian n'auoit fait en la lumiere *du Soleil* auec tout son

xxxv. Fin des discours precedens par la venue du messager qui appelle Plutarque & sa compagnie aux nopces d'Ismenodora & de Bacchon.

Empire. En cest endroit dit mon pere, se termina leur deuis de l'amour, comme G
ils estoient pres de la ville de Thespies, là où ils aperceurent de loin venir à eux plus viste que le pas, vn des amis de Pisias, nommé Diogenes, auquel Soclarus de tout loin cria : Et bien, nous annonces-tu point la guerre ? Diogenes lui respondit, Vsez de paroles de meilleur presage, car vous estes tous conuiez aux nopces : & doublez le pas, car on n'atend plus que vous pour commencer les sacrifices nuptiaux. Ces paroles resiouirent toute la compagnie, & aperceut on que Zeuxippus mesme n'en estoit pas trop mal content : car il fut le premier qui aprouua ce que Ismenodora auoit fait, & dit qu'il estoit content de prendre vn chapeau de fleurs sur sa teste, auec vne robe blanche, & de marcher le premier à trauers la place, pour aller rendre graces au Dieu Amour, de ce mariage. C'est bien dit, par Iupiter, respondit mon pere, allons nous y en : afin que nous rions, & nous moquions de cest homme. Allons adorer & remercier le Dieu, car il est tout euident qu'il a pour agreable & fauorise H
ce fait ci.

A

De la face qui aparoit dedans le rond de la Lune.

SOMMAIRE.

CE Dialogue est defectueux au commencement. En icelui sont introduits Sylla, Pharnaces, & autres disputãs auec Plutarque d'vn poinct de philosophie naturelle, digne d'estre consideré & releu de ceux qui se plaisent en des speculations gentiles & dignes de bons esprits. Ce poinct donc touche le globe de la Lune, & principalement cest accident notable de la face qui aparoit en icelle, à l'occasion dequoy diuerses questions dependãtes de la B *principale & premiere sont examinees & resoluës par nostre autheur, selon qu'il les a cõprinses & entendues. Il y a cela de mal en ce discours, comme en plusieurs autres de ce second volume, qu'il est mutilé nõ seulement de la teste, ains aussi de plusieurs mẽbres, encores que le translateur ait dextremẽt rassemblé les pieces, tellemẽt qu'il n'y paroit gueres, si lon n'y prẽd garde de bien pres. Or les principales matieres ici traitees sont celles qui s'ensuiuent. Apres que Plutarque a refuté trois opinions touchãt la face de la Lune, & introduit vn Lucius qui soustiẽt celle des Academiques presuposans que la Lune estoit de terre, il entre en dispute contre ceux qui donnent vn cẽtre au mõde & à la terre, taschant de confermer son opiniõ par diuers argumẽs marquez en leur ordre, ce qui est deduit de telle grace que cepẽdant on void que la philosophie naturelle destituee de la lumiere de la parole de Dieu (qui par Moyse au premier chapitre de Genese resould infinies disputes en ces matieres) est cõme aueugle & choppe souuentesfois treslourdement. Au reste, comme les propos en telles conferences s'entresuiuent, ils traitent du centre & mouuement de l'vniuers, de la proportion du mõde & de ses principales parties, de l'illumination de la Lune, des reflexions & miroirs, des eclipses, de l'õbre* C *de la terre: item si la Lune est vn globe de feu ou quoy, quelle est sa couleur, d'où vient & comment se fait ceste apparẽce de visage qu'on remarque en elle: si elle est habitee de sa nature & de ses effects. Sur la fin il mesle vne fable tiree des poetes & philosophes naturels anciens pour adoucir & rendre plus receuable ce qui auoit esté dit de ceux qui habitent en la Lune. En somme ce traité fait preuue de la viuacité de l'esprit de nostre auteur, penetrant ainsi à trauers & par dessus toutes choses, desquelles s'il n'a tousiours attainct l'exacte conoissance, il en faut (ce semble) plustost accuser la lõgueur du temps qui n'a permis que nous ayons ces liures entiers, que la suffisance d'vn si grand cerueau. Pour conclusion ceci doit inciter ceux qui sondẽt les secrets de nature, de ioindre auec ce que les philosophes de nostre temps ont peu descrire aisémẽt de telles choses, ce qu'ont dit les anciẽs, qui ont fait l'ouuerture, à ceux qui leur ont succedé: afin de tirer de tous vne resolution certaine, qui nous esleue par dessus la Lune & tous autres corps celestes au seul Dieu & Createur de tant d'œuures esmerueillables, pour le reconoistre, seruir & louer selon que sa grandeur le merite.*

D SYLLA donques dit cela. Car il conuiẽt à mon propos, lequel depend de là. Mais ie demanderois volõtiers premieremẽt, quel besoin il est de faire vn tel preambule pour venir à ces opiniõs qui sõt en la main & en la bouche de tout le mõde, touchãt la face de la Lune. Pourquoy non, dis-ie, veu que la difficulté qu'il y a en ces propos ici, nous a iettez à ceux là? Car ainsi comme es longues maladies, apres que lõ est las d'esprouuer tous ordinaires remedes, & acoustumees regles de viure, & diætes, finalement on viẽt à des expiations & purificatiõs, à des breuets que lon attache au col, à des interpretatiõs de songes: aussi est-il force en si obscures & si difficiles questions & speculations, quand les communes, aparentes & ordinaires raisons & opi-

1. Plutarque respondant à ce qui auoit esté allegué par Sylla (& qui defaut en ce discours) touchant la face de la Lune, refute premierement l'opinion de ceux qui tienent que la face paroissant en la Lune soit vn accident de la veuë.

nions ne satisfont pas, essayer encore les plus extrauagãtes, & ne les mespriser point, E
ains nous enchanter, par maniere de dire, mesmes des discours des anciens, pour essayer par tous moiens de trouuer la verité: Car tu vois de la premiere rencontre, combien est impertinente l'opinion & le dire de ceux qui tienent: que la face qui aparoit en la Lune est vn accident de la veuë, laquelle pour son imbecillité cede à la clarté reluisante d'icelle, ce que nous appellons esblouissement, & ne s'aperçoiuent pas que cela se deuroit beaucoup plus faire au Soleil, dont la lueur est bien plus brillante, plus viue, & les rayons plus perçans, comme Empedocles mesme en quelque passage en a assez plaisamment noté la difference quand il dit,

L'aigu Soleil, & la Lune pierreuse,

nommant ainsi la lueur amiable, douce, & non mal-faisante de la Lune. Et puis ils rendent raison pourquoy ceux qui ont la veuë foible & basse, n'aperçoiuent en la Lune aucune difference de visage, ains leur aparoit son cercle tout plain & tout vni, & au contraire ceux qui ont les yeux plus aigus & plus perçans discernent F
mieux les traits du visage, & remarquent plus parfaitement l'impression d'vne face, & en distinguent plus euidemment les parties. Car, à mon auis, ce deuroit estre tout l'opposite, si l'imbecillité de l'œil vaincu causoit ceste aparence, que là où l'œil patient seroit plus debile, là deuroit estre l'aparence plus expresse & plus euidente. Et puis l'inegalité refute entierement ceste raison: car on ne void point ceste face là en vne ombre continue & confuse, ains Agesianax le poete la depeignant ne dit pas mal,

De feu luisant elle est enuironnee
Tout alentour, la face enluminee
D'vne pucelle aparoit au milieu,
De qui l'œil semble estre plus verd que bleu.
La iouë vn peu de rouge coloree. G

Car à la verité les choses vmbrageuses & obscures enuironnees de luisantes & claires s'enfoncent dessous, & rehaussent reciproquement, estans par elles repoussees, & bref sont entre-lassees les vnes dedans les autres, de sorte qu'elles representent la figure d'vn visage naïfuement depeinte: & semble qu'il y auoit bien grande aparence en ce que disoit Clearchus alencontre de vostre Aristote. Car ce personnage là Aristote estoit bien Peripateticien, aiát esté familier de l'ancien, encore qu'il ait renuersé plusieurs poincts de la doctrine des Peripatetiques.

11. En second lieu il reiette l'opinion d'Aristote lequel estime que ceste face de la Lune, soyẽt les images & figures de l'Ocean, representees & se mõstrans en la Lune comme en vn miroir.

Et quelle estoit l'opinion de cest Aristote? demanda Apolloniades. Il seroit plus conuenable à tout autre, dis-ie, de l'ignorer, que nõ pas à toy qui fais ta principale professiõ de la Geometrie. Car il dit que ce que lon appelle visage en la Lune, sont les images & figures de la grande mer Oceane, representees & aparoissantes en la Lune, comme en vn miroir. Car la circonference du rond estant rebatue de plusieurs endroits, a acoustumé d'abuser la veuë es choses que lon ne peut pas voir de droit fil. Et la pleine Lune est le plus beau & le plus net mirouer en polissure vnie, & en lustre, qui soit au monde. Tout H
ainsi donc, comme vous autres tenez que l'arc en ciel aparoist, quand la veuë est rebatue vers le Soleil en vne nuee qui a pris vn peu de polissure humide & de consistence: aussi disoit-il que lon voyoit en la Lune la grande mer Oceane, non pas en la place où elle est situee, mais au lieu où la reflexion en fait la veuë par atouchement de sa lueur reuerberee & renuoyee, comme derechef Agesianax a dit en vn autre passage,

En vn miroir l'image flamboyante
De la grand' mer vis à vis ondoyante,
Elle sembloit,

Apolloniades adonc se persuadant qu'il estoit ainsi: O opinion, dit-il, veritablemẽt bien siene, & quand tout est dit, bien estrangement & nouuellement controuuee

par

A pas vn homme temeraire, mais ayant bien des lettres & du sauoir. Mais comment est-ce que Clearchus le refutoit? En premier lieu, dis-ie; Si la grand mer Oceane est toute d'vne nature, il faut qu'elle soit toute d'vn tenant, confluante d'vn bout en autre, & l'aparence des noirceurs & obscuritez que lon aperçoit en la face de la Lune n'est pas toute continuee, ains y a des entredeux clairs & reluisans, qui diuisent & separent ce qui est obscur & ombrageux. Parquoy chasque lieu estãt distingué, & ayãt ses propres bornes à part, les aprochemens des clairs aux obscurs prenans vne semblance de haut & de bas, expriment & representent la similitude de la figure qui aparoit des yeux & des leures, tellement qu'il est force de suposer qu'il y ait donc plusieurs Oceans & grandes mers distinguees par des entredeux de terres fermes. Ce qui est euidemment tout faux, ou s'il n'y en a qu'vne continuee, il n'est pas croyable que son image aparust ainsi distraite & dissipee en pieces,: & quant à ceci, il est plus seur, & y a moins de danger à l'interroguer, que non pas à l'affirmer en ta presence. B Si la terre habitable estant egale de longueur & de largeur, il est possible que toute la veuë replice & renuoyee par la Lune touche egalement toute la grãd mer, & tous ceux qui nauiguent, voire qui habitent en icelle, comme font les Anglois, mesmement que vous dites que la terre n'a pas la proportion d'vn poinct seulement au regard de la sphære de la Lune. C'est à toy, dis-ie, à regarder & considerer cela: il est vray que quant au repliement & à la reflexion de la veuë de la Lune, ce n'est plus à toy ni à Hipparchus, combien que, ami Lamprias, il y ait plusieurs naturels qui ne trouuent pas bon de dire que la veuë soit ainsi rebatue, & disent qu'il y a plus de verisimilitude, qu'elle ait vne temperature & compactiõ obeissantẽ & accordãte, que non pas vn batement ni vne repercussion, telle comme Epicurus feignoit que les atomes auoient: & ne croy pas, à mon auis, que Clearchus nous vueille suposer que la Lune soit vn corps pesant ni massif, ains vn astre celeste rendant lumiere, auquel vous dites que telle refraction de la veuë apartient, tellement que toute reflexion & re- C uerberation s'en va à vau l'eau. Mais si lon me prie de la receuoir & admettre, ie demanderay, Pourquoy est-ce donc que le visage de la mer se void seulemẽt au corps de la Lune, & non en pas vn des autres tels astres? Car la verisimilitude requerroit que la veuë souffrist egalement cela en tous, ou totalement en nul. MAIS ie te prie, dis-ie, en iettant les yeux sur Lucius, remets moy vn petit en memoire de ce qui a esté le premier dit par les nostres: mais plustost, respondit Lucius, de peur qu'il ne semble que nous facions trop d'iniure à Pharnaces, en passant ainsi outre & par dessus l'opinion Stoique, sans lui rien opposer: di, ie te prie, quelque chose alencontre de cest homme, lequel supose, que la Lune soit vne mixtion de tout l'air & d'vn feu mol: & puis dit, que comme en vn calme il auient quelquefois vn peu d'haleine qui frize le dessus de la mer, aussi l'air se noircit, & que de là se fait vne aparence de forme de visage. Tu fais dis-ie, courtoisement, Lucius, de reuestir & couurir ainsi de paroles honnestes vne si absurde & si fausse opinion. Mais ainsi ne faisoit pas no- D stre ami, ains disoit ce qui est vray, que les Stoiques meurtrissoient la Lune au visage, en la remplissant de taches & de macheures noires, en l'appellãt Diane & Mineruc, & cependant en faisant vne masse paistrie d'vn air tenebreux, & d'vn feu de charbons qui ne se peut ni allumer, ni rendre lumiere propre de soy-mesme, vn corps difficile à iuger & conoistre, tousiours fumant, & qui tousiours brusle, ne plus ne moins que ces foudres que les poetes appellent sans clarté & enfumez: mais que vn feu rutilant de charbons, comme ceux-ci veulent que soit celui de la Lune, ne dure point, ni ne peut pas du tout consister seulement, s'il ne rencontre quelque matiere solide & qui le puisse tenir, conseruer & nourrir. Ie pense que ceux qui en se iouant ont dit que Vulcain estoit boiteux, l'ont mieux entendu que n'ont pas ces philosophes là, pource que le feu ne peut aller auant sans bois, non plus que le boiteux sans baston. Si donc la Lune est de feu, d'où est venu qu'il y a tant d'air en elle?

III. En troisiesme lieu il refute l'opinion des Stoiques, qui presupposent que la Lune fust vne mixtion de tout l'air & d'vn feu mol, & que l'air se noircissant se fait vne aparence de forme de visage.

Car ce lieu sublime qui se meut en rond, n'est point d'air, mais de quelque plus noble substance, laquelle peut subtilier & allumer toute autre chose. Et s'ils'y est engendré depuis, comment est-ce qu'il ne se perit, change & transmue par le feu en la substance ætheree & celeste ? Et comment se peut-il maintenir & le conseruer durant auec le feu si longuement, comme vn clou fiché & attaché tousiours en vn mesme lieu ? Car demourant rare, diffus & espandu, comme il est de sa nature, il est conuenable qu'il se resolue & qu'il se dissipe, & qu'il se resserre & espessisse : il est impossible, tant qu'il est meslé auec le feu, & n'y aiant ni eau ni terre, qui sont les deux elemens seuls qui le peuuent figer & faire prendre. Et puis la celerité & impetuosité du mouuement a accoustumé d'enflammer l'air qui est dedans les pierres, & dedás le plomb mesme tout froid : à plus forte raison s'enflammeroit il bien plustost, estant tourné dedans le feu mesme auec vne celerité & impetuosité si grande. Car mesme ils rabrouënt Empedocles de ce qu'il fait la Lune vn air congelé, comme gresle, côtenu en vne Sphære de feu qui contient de l'air espars çà & là, & encore qui n'a en elle ni rompures ni concauitez, ni profondeurs, comme ceux qui la font de terre lui en laissent, ains veulent qu'il soit superficiellement sur la voute de son dos : ce qui est contre la raison, s'il a à y demeurer, & ne peut estre si nous adioustons foy à ce que nous voions es pleines Lunes. Car il ne le faloit point diuiser & mettre à part, estant noir & tenebreux, ains faloit ou qu'estant caché il fust du tout obscurci, ou qu'il fust illuminé par le Soleil & quand & la Lune. Car ici bas celui qui est en des creux profonds & basses fondrieres, où la lumiere ne peut penetrer, demeure vmbrageux & obscur sans clarté : & celui qui est espandu alentour de la terre, a de la clarté & couleur lumineuse. Car à cause de sa rarité il est fort aisé à transmuer en toute qualité & toute faculté, mais principalement de lumiere & clarté, de laquelle s'il est tant soit peu ataint & touché, incôtinent se changeant, il est aussi tost tout illuminé. Ceste mesme raison donc semble bien aider & estayer l'opinion de ceux qui poussent l'air en ie ne say quelles profondes vallees & fondrieres de la Lune, & coarguer la vostre qui meslez & composez, ie ne say comment sa sphære de feu & d'air. Car il est impossible qu'il demeure vmbre ni obscurité en sa superfice, quand le Soleil esclaire & enlumine de sa clarté tout ce que nous pouuons discerner & tailler de la Lune auec nostre veuë. COMME ie parlois encore, Pharnaces se prit à dire : Voila derechef l'ordinaire ruse de l'Academie venue en ieu alencontre de nous, qui est de s'amuser à tout propos à dire contre les autres, & ne donner iamais moien de pouuoir reprendre ce qu'ils disent eux, & rendre tousiours defendans ceux auec qui ils parlent & disputent, non pas assaillans ni accusans : mais quant à moy, vous ne m'attirerez d'auiourd'huy à rendre raison de ce que vous reprenez aux Stoiques, que premierement vous ne m'ayez vous mesmes rendu compte de ce que vous mettez le monde dessus dessous. Lucius adonc en se riant, Ie le veux bien, dit-il, beau sire, pourueu seulement que tu ne nous accuses point d'impieté, comme Aristarchus estimoit que les Grecs ensemble deuoient mettre en iustice Cleanthes le Samien, & le condamner de blaspheme encontre les Dieux, comme remuant le foyer du monde, dautant que cest homme taschant à sauuer les aparences, supposoit que le ciel demeuroit immobile, & que c'estoit la terre qui se mouuoit par le cercle oblique du Zodiaque, tournant alentour de son aixieu. Mais quant à nous, nous ne disons rien que nous preniós d'eux, mais ceux qui suposent que la Lune soit terre, pourquoy est-ce qu'ils mettent le monde sans dessus dessous, plustost que vous qui dites que la terre demeure ici suspendue en l'air, estant de beaucoup plus grande que la Lune, ainsi que les Mathematiciens les mesurent, par les accidens des eclipses, & par les passages de la Lune à trauers l'vmbre de la terre, colligeans, combien elle occupe ? Car l'vmbre de la terre est moindre qu'icelle, d'autant qu'elle est iettee par vn plus grand luminaire. Et que le bout d'icelle vmbre soit plus estroit & plus

Opinion d'Empedocles touchant la Lune, reiettee des Stoiques.

IIII. Pharnaces repliquant pour les Stoiques contre les Academiciens qui suposoiét que la Lune estoit terre, Lucius soustient ceste opinion Academique, & tasche de la confermer par diuerses raisons, faisant comparaison de la Lune & de la terre.

A plus pointu, on dit qu'Homere mesme ne l'a pas ignoré, ains l'a exprimé quand il a appellé la nuict Thoen, c'est à dire aiguë, à cause de la pointe aiguë de l'vmbre de la terre, & neantmoins la Lune es eclipses estant comprise dedans icelle vmbre, à peine en peut-elle sortir en passant trois fois autant de longueur d'espace, comme elle est grande. Considerez donc maintenant combien de fois la terre doit faire la grandeur de la Lune, s'il est ainsi qu'elle iette vne vmbre, de laquelle la plus estroite pointe en largeur est autant que la Lune trois fois. Mais à l'auenture que vous craignez que la Lune ne tombe, si lon aduouë qu'elle soit terre. Et quant à la terre, Æschylus vous a asseurez, à l'auenture, disant,

Iliad. liu. 10.

Atlas est or' asseuree colomne,
Qui sur son dos a du ciel la couronne,
Fardeau bien mal aisé à embrasser,

Et au dessous de la Lune court l'air leger, & non assez ferme pour soustenir vne so-
B lide masse, là où au dessous de la terre, il y a des colomnes & piliers de diamant qui la soustienent, comme dit Pindare. C'est pourquoy Pharnaces est hors de crainte que la terre ne tombe: mais il a pitié de ceux qui sont à plomb au dessous du cours de la Lune, comme les Ethiopiens & ceux de la Taprobane, de peur qu'vn si pesant fardeau ne tombe sur eux: & toutefois il y a le mouuement de la Lune qui engarde qu'elle ne tombe, & la violence de sa reuolution, ne plus ne moins que les pierres & cailloux, & tout ce que lon met dedans vne fonde, sont empeschez de tomber, par ce que lon les tourne violentement en rond. Car chasque corps se meut selon son mouuement naturel, s'il n'y a autre cause qui l'en destourne. C'est pourquoy la Lune ne se meut point selon le mouuement de sa pesanteur, estant son inclination deboutee & empeschee par la violence de la reuolution circulaire. A l'auenture y auroit-il plus de raison de s'esbahir qu'elle demeurast totalement ferme sans se remuer ne plus ne moins que la terre: mais maintenant la Lune a vne grande cause qui l'em-
C pesche de tendre ici bas. Et la terre qui n'a autre mouuement quelconque, il est vray semblable qu'il n'y a autre cause qui la meuue, que sa pesanteur, car elle est plus pesante que la Lune, non seulement pour ce qu'elle est plus grande, mais aussi pour ce qu'elle est chaude à cause du feu qu'il y a dedans, qui la doit rendre plus legere. En somme il semble, par ce que tu dis, s'il est vray que la Lune soit feu, qu'elle ait besoin de la terre ou de quelque autre matiere, sur laquelle elle se pose & s'attache pour y maintenir & nourrir sa puissance. Car il n'est pas possible d'imaginer comment vn feu se puisse maintenir sans matiere apte à brusler, & vous autres dites que la terre demeure ferme sans aucun soubassement ni pied qui la soustiene. Ouy certainement, ce dit Pharnaces, estant en son lieu naturel, qui est celui du milieu: car c'est celui auquel toutes choses graues & pesantes tendent, enclinent, contrepoussent, & aspirent naturellement de tous costez. Et la superieure region, si d'auenture il y a quelque chose terrestre & pesante qui y soit iettee contre-mont par violence, incontinent el-
D le la repousse à toute force çà bas, ou pour mieux dire, elle la laisse aller à sa propre inclination, qui est de tendre à bas, selon son naturel. A QVOY refuter, voulant donner temps à Lucius de se resouuenir des raisons, appellant Theon ie luy demanday qui est le poete Tragique qui dit,

Les Medecins destrempent la cholere
Amere, auec vne autre drogue amere.

Theon m'ayant respondu que c'estoit Sophocles, Il leur faut, dis-ie, conceder cela, quant à eux, pour la necessité: mais il ne faut pas prester l'aureille aux philosophes, qui veulent soustenir des opiniõs estranges par d'autres encore plus estranges, & qui pour oppugner des sentences extrauagantes & esmerueillables, en forgent d'autres encore plus esmerueillables, comme ceux-ci introduisent & mettent en auant le mouuemẽt vers le milieu. En quoy, quelle sorte d'absurdité y a-il qui ne s'y trouue?

v. Le propos precedent donne occasion à Plutarque d'entrer en vne dispute qui depend de la premiere, asauoir du centre du monde, & de la terre, ce que il estime estre extremement absurde pour les raisons par lui mises en auant.

ne tienent-ils pas, que la terre est ronde comme vne boule, & neantmoins nous E
voions qu'elle a de si grandes hauteurs, & si grandes profondeurs, & telles inegalitez? ne tienent-ils pas qu'il y a des Antipodes qui habitent à l'opposite l'vn de l'autre attachez de tous costez à la terre, mettant dessus ce qui est dessous, & dessous ce qui est dessus, comme si c'estoient des artisons & des chats, qui s'attachassent à belles griffes? Ne veulent-ils pas que nous mesmes soions posez sur la terre, nō à plomb & à angles droits, mais penchans à costé comme font ceux qui sont yures? Ne font ils pas ces comptes, que s'il y auoit des fardeaux de mille quintaux qui tombassent dedans la profondeur de la terre, que quand ils seroient arriuez au centre du milieu, ils s'arresteroient sans que rien les soustinst ni leur vinst au deuant, & si d'auenture tombans à force, ils outrepassoient le milieu, ils s'en retourneroient & rebourseroiēt derechef en arriere d'eux-mesmes? Ne disent-ils pas, que qui sieroit deux trōcs de poudre d'vn costé & d'autre de la terre, ils ne tomberoient pas tousiours contrebas, ains que tombans tous deux sur la superfice de la terre par le dehors, egalement ils contrepousseroient pour se cacher au milieu? F Ne suposent-ils pas que si vn torrent impetueux d'eau couloit contrebas, & qu'il rencontrast le poinct du milieu, lequel ils tienent estre incorporel, il s'amasseroit, tournant en rond tout à l'entour, demeurant suspendu d'vne suspension perpetuelle & sans fin? Il n'est homme qui se peust alencontre de la verité forcer de rendre par imagination cela possible. Car cela est proprement mettre le haut en bas, & toutes choses renuersees sans dessus dessous, par ce que ce qui est iusques au milieu sera le bas, & ce qui est dessous le milieu au contraire sera le haut: de maniere que si quelque homme par souffrance & consentement de la terre auoit son nombril contre le milieu d'icelle, il auroit par ce moien tout ensemble & les pieds & la teste en haut contremont, & si lon venoit à cauer le lieu qui est par de là le milieu, quand on le viendroit à deterrer & tirer dehors, le haut seroit tiré contrebas, & le bas contremont tout ensemble. Et si lon en G
imaginoit quelque autre place à l'opposite de celui là, les pieds qui seroient au contraire l'vn de l'autre, seroient neantmoins tous deux appellez contremont. AIANS donc sur leurs espaules, & trainans apres eux, ie ne dis pas la besasse, mais la gibeciere d'vn triacleur, & bouiette d'vn ioueur de passe passe, pleine de tant d'absurditez, ils disent neanmoins que les autres errent, quand ils mettent la Lune, qu'ils disent estre terre, en haut, & non pas là où est le milieu du monde: & toutefois si tout corps pesant incline en mesme endroit, & de toutes ses parties oppositement tend au milieu, certainemēt la terre ne s'approchera & ne s'appropriera pas les masses pesantes, qui sont ses parties, pource qu'elle soit le milieu de l'vniuers, plustost que pour ce qu'elle est tout vn: & l'amas des corps graues alentour d'elle ne sera pas signe qui monstre qu'elle soit le milieu du monde, mais bien sera-ce indice pour prouuer & tesmoigner que ces corps là qui en auoient esté attachez & qui derechef y retournent: ont communication & conformité de nature auec la terre. Car ainsi comme le Soleil conuertit en soy les parties dont il est composé, aussi la terre reçoit H
la pierre, comme partie à elle apartenant, de sorte qu'auec le temps chascune de ces choses s'vnit & s'incorpore auec elle. Et si d'auenture il y a quelque autre corps qui des le commencement n'ait point esté contribué à la terre, ni distrait d'auec elle, ains ait eu à part sa consistence & sa nature propre & peculiere, comme ceux là pourroient dire la Lune, qui empesche qu'il ne demeure à part separé, estraint, composé & relié de ses propres parties? car ils ne demonstrent point que la terre soit le milieu de l'vniuers: & la congregation des corps graues qui sont ici, & assemblage auec la terre, nous monstre la maniere comment il est vray-semblable, que les parties qui sont là assemblees au corps de la Lune, y demeurent. Mais celui qui chasse & renge les masses pesātes & terrestres en vne mesme place, & les fait parties d'vn mesme corps, ie m'esbahis comme il ne baille la mesme force & contrainte aux substan-

VI. Il recueille de ce que dessus que les Stoiques ne sont bien fondez en voulāt reprendre ceux qui mettent la Lune (qu'ils disēt estre terre) en haut, & non pas au centre du monde: confermant derechef son dire par nouuelles raisons & refutant encores les Stoiques.

A ces legeres, ains laisse à part l'vn de l'autre tant d'assemblemens de feu, & qu'il n'amasse ensemble tous les astres, & n'estime qu'il y doiue auoir vn seul corps de toutes les substances flamboyantes, & qui montent contremont.

VII. Pour plus ample preuue que la Lune est terre & proche de la terre, sans toutesfois estre au cẽtre du monde, il cõfere sa distance auec celle des autres planettes eslongnees du premier mobile, & rapporte le tout à la cõsideratiõ des ombres qui mõstrent la prochaineté ou l'eslongnement de la Lune.

MAIS vous autres Mathematiciens, ami Apollonides, affermez que le Soleil est distant du premier mobile d'vne quantité innumerable de stades, & apres lui Venus & Mercure, & les autres planettes semblablement, lesquelles au dessous des estoilles fixes distantes les vnes des autres de grandes interualles, font leurs reuolutions, & cependant vous estimez que le monde ne baille pas aux corps pesans & terrestres vne place large & grande, distante des vns aux autres. Vous voyez manifestement que ce se seroit vne consequẽce ridicule de nier, que la Lune soit terre, pource qu'elle n'est pas au bas du monde, & cependant affermer qu'elle soit astre, estant esloignee du firmament & premier mobile, d'vne si grande multitude de stades, comme si elle estoit plongee en vn fond. Car elle est si basse au dessous de toutes les autres estoilles, que lon ne le B sauroit exprimer, ains vous defaillent les nombres à vous autres Mathematiciens, quand vous le voulez suputer & sommer, & semble qu'elle touche presque à la terre, faisant sa reuolution toute prochaine des cimes des mõtagnes, ne plus ne moins que l'orniere d'vn chariot, ainsi que dit Empedocles. Car bien souuent elle ne surpasse par l'vmbre de la terre qui est bien courte pour la grandeur excessiue du corps du Soleil, illuminant, ains semble qu'elle tourne si pres de la superfice, & par maniere de dire, entre les bras, & au sein de la terre, qu'elle nous bouche la veuë du Soleil, dautant qu'elle ne surpasse point ce lieu vmbrageux, obscur comme la nuict, & terrestre, qui est en maniere de dire, le finage de la terre. Et pourtãt peut on dire hardiment, que la Lune est dedans les bornes & confins de la terre, atendu mesmement qu'elle est offusquee par les hautes croupes des montagnes d'icelle.

VIII. Consideration plus speciale de la distance du Soleil, de la Lune, de la terre & du centre.

MAIS pour laisser là les estoilles, tant errantes que fixes, voyez ce que preuue & demonstre Aristarchus en son traité des grandeurs & interualles, que la distance du Soleil est C plus grande que la distance de la Lune, dont elle est eslongnee de nous dixhuit fois, & moindre de vingt. Et celui qui esleue la Lune le plus haut, elle est, dit-il, cinquante & six foix autant esloignee de nous, comme il y a depuis le centre de la terre iusques à nous, laquelle distance est de quarante mille stades, selon ceux qui en font la supputation moienne: & à ce compte le Soleil doit estre esloigné de la Lune quarante millions & trois cens mille stades, tant elle est distante du Soleil, à cause de sa grauité, & tant elle s'aproche de la terre: tellement que si par les lieux il faut distinguer les substances, la part, portion & region de la terre s'attribue à la Lune, & à raison du voisinage & de la proximité, elle a droit d'estre cẽsee & reputee entre les natures & les corps terrestres: & ne faillons point, à mon auis, si aians donné au dessus que lon appelle si basse & si profonde hauteur, & distance si immense, nous laissons au bas aussi quelque espace à discourir, & quelque largeur, autant comme il y a depuis la terre iusques à la Lune: car ni celui qui appelle la seule superfice du ciel le D dessus, & tout le reste le bas, n'est moderé ne tollerable: ni celui qui definit le bas à la terre, ou plustost au centre d'icelle seulement, n'est suportable, atendu que la grandeur & vastité du monde donne moien d'assigner encore à ce bas là quelque espace tel qu'il faut pour quelque mouuement: & alencontre de celui qui voudroit maintenir, que tout ce qui est depuis la terre fust incontinent le haut, le dessus & le sublime, il y a incontinent vne autre opposition qui lui vient au deuant & lui contredit: c'est, qu'il faudroit donc aussi dire, que tout ce qui seroit depuis le premier mobile & mouuement des estoilles fixes, se deuroit appeller le bas.

IX. Il reuient à la dispute commẽcee en la cinquiesme section, asauoir que la terre n'a point de centre ou milieu: pour preuue dequoy il pre-

EN somme, comment est-ce que la terre est assise au milieu, & au milieu dequoy est elle? Car le tout ou l'vniuers est infini, & à l'infini qui n'a ne commencemét ni fin, il n'est point conuenable qu'il y ait de milieu: car le milieu est vne sorte de finissement, & l'infinité est priuation de toutes sortes de fins: & celui qui afferme que la terre n'est point

suppose que l'vniuers est infini, en quoy il extrauague, par ignorãce de l'histoire de la creation, & de la nature du vray Dieu qui est seul infini, sans cõmencement ni fin.

au milieu du tout, ains du monde, est plaisant, s'il ne pense pas que le monde mesme E soit suiet à mesmes doutes & difficultez: car l'vniuers ne laisse point, non pas au mõde mesme, le milieu, ains est sans siege certain, sans pied ni fermeté en vuide infini se mouuant, non à aucun lieu qui lui soit propre. Et si d'auenture il a rencontré quelque autre cause de demeure qui l'ait arresté, non selon la nature de lieu, on en pourroit autãt cõiecturer de la Lune, que par le moien d'vne autre ame & d'vne autre nature, ou pour mieux dire, d'vne autre differẽce, la terre demeure ferme ici bas, & la Lune se meuue. Et outre cela, voyez qu'ils n'ignorent vn grand incõuenient & erreur: car s'il est vray que tout ce qui est hors du centre de la terre, comment que ce soit, soit dessus & haut: il n'y a donc point de partie du monde qui soit le bas, ains & la terre mesme, & tout ce qui est sur elle sera haut & dessus: & brief, tout corps qui sera autour & à l'enuiron du centre sera dessus, & n'y aura bas ni dessous que vn seul poinct qui n'a point de corps, qui fera teste & sera opposé necessairemẽt à tout le reste de la nature du monde, si par nature le dessus est contremont opposé au dessous, F & le haut au bas. Et n'y a pas seulement ceste absurdité, ains les fardeaux & corps pesans perdent la cause pour laquelle ils tendent & se meuuent vers ici bas: car il n'y aura point de corps vers lequel ils se meuuent, & ce qui est sans corps, il n'est pas vray semblable, & aussi ne le veulent-ils pas eux-mesmes, qu'il ait tant de puissance que d'attirer à soy, & de retenir alentour de soy toute chose. Et toutefois si trouue lon desraisonnable, & est cõtraire à la nature, que tout le mõde soit le dessus, & qu'il n'y ait rien qui soit le dessous, sinõ vn terme ou bout sans corps & sans espace. Mais cela que nous disons est plus raisonnable, que la region du dessus, & celle du dessous estant diuisee l'vne de l'autre, ont neantmoins chascune sa largeur grande & spacieuse.

x. Il passe outre pour confermer ce qu'il auoit mis en auãt de la substãce de la Lune, & accordant que les corps terrestres ont des mouuemens contre nature au ciel, maintient qu'on ne peut inferer de cela que la Lune n'est pas terre, ains seulement que la terre est en lieu où par nature elle ne deuroit pas estre, traitant au lõg de la nature des choses & de leur cõmunication.

TOVTEFOIS suposons si tu veux que les corps terrestres aient des mouuemens cõtre la nature au ciel. Considerons tout doucement à loisir, nõ violentement, que cela ne preuue pas que la Lune ne soit par terre, mais biẽ que la terre soit en lieu où par nature elle ne doit pas estre: car le feu du mont Ætna est bien sous terre cõ- G tre la nature, mais toutefois il ne laisse pas d'estre feu. Et le vent qui est contenu dedans des outres est bien leger de sa nature, & tendant contre mont, mais par force il est venu où sa nature ne portoit pas qu'il fust. Et l'ame mesme, ie vous en prie au nõ de Iupiter, n'est elle pas contre nature detenue dedans le corps qui est pesant, elle qui est legere? froid, elle qui est de feu, comme vous mesmes dites? palpable, elle qui est inuisible? pour cela nous ne disons pas que l'ame ne soit rien dedans le corps, ni que ce ne soit vne chose diuine sous vne masse pesante & lourde, & qui en vn moment va par tout le ciel, toute la terre, & toute la mer, & qui penetre dedans la chair, les nerfs, & les mouëlles, & est cause d'infinies passions auec les humeurs. Et vostre Iupiter, tel comme vous le peignez & imaginez, n'est-il pas quand il vse de son naturel, vn grand feu continuel? Mais maintenant il se soumet, il se plie & se transforme en toute chose par diuerses mutations. Parquoy prens garde, beau sire, que en transferant & ramenant chasque chose à ce qui lui est naturel, tu ne nous excogi- H tes vne dissolution de tout le monde, & ramenes es choses la querelle ancienne d'Empedocles, ou pour mieux dire, que tu ne nous remue ces anciens Titans & Geans contre la nature, & que tu ne trauailles pour receuoir encore ceste fabuleuse & espouuantable erreur & confusion, où tout le pesant soit à part, tout le leger à part,

Où du Soleil la belle claire face
Point ne se void, ni l'herbue terrace,
Et là où point ne se conoit de mer,

comme dit Empedocles: la terre ne sent aucune chaleur, ni l'eau aucun vent, il n'y a rien en haut de pesant ni rien au bas de leger, ains sont les principes des choses solitaires, sans amour ni dilection les vns auec les autres, ne receuans aucune societé

A ni mixtion ensemble, ains les fuyans & les diuertissans, & se mouuãs à part de mouuemens particuliers, & desdaigneux, superbes, & se portans en sorte que se porte tout cela où Dieu n'est point, comme dit Platon, c'est à dire, comme se portent les corps où il n'y a ame ni entendement, iusques à ce que par la prouidence diuine desir reuiene en nature, & amitié, Venus & Amour y estans engendrez, ainsi comme Empedocles, Parmenides, & Hesiode disent, afin que permutans leurs lieux naturels, & s'entrecommuniquans leurs puissances, les vnes estans astraintes à mouuement, les autres à demeure & arrest par necessité, le tout tendant à mieux, chascune relaschant vn peu de sa force, & cedant de son lieu, elles refacent vne harmonie, accord & societé ensemble: car s'il n'y auoit aucune autre partie du monde qui fust cõtre sa nature, ains que chascune fust & au lieu & en la qualité où elle doit estre selon nature, sans auoir besoin d'aucun changement ni d'aucune transposition, & sans en auoir eu afaire des le commencement, ie ne say quel ni en quoy est l'ouurage de
B la prouidence, ou dequoy c'est que Iupiter a esté pere, ni createur, ni ouurier: car en vn camp il ne seroit point de besoin d'homme qui entendist biẽ l'art de dresser & ordonner les batailles, si chasque soudard de lui-mesme sauoit & entendoit son reng, & son lieu & sa place, & l'occasion qu'il deuroit prendre & garder, non plus que de iardiniers ni de maçons, si l'eau de soy-mesme estoit pour aller à ce qui en auroit besoin, & pour arrouser où il faudroit en coulant par dessus, & si les briques, les bois, les pierres vsans de leurs naturelles inclinations & mouuemens estoiẽt pour se renger d'elles mesmes es places & ordres qu'il appartiendroit. Et si ce propos là tout manifestement oste du monde la prouidence & l'ordonnance, & si la distinction des choses qui sont en ce monde apartienent à Dieu, pourquoy se faut-il esbahir que la nature ait ainsi esté disposee & ordonnee par lui, que le feu soit ici, & les astres là, & derechef ici bas la terre, & là sus la Lune logee en plus seure & plus ferme prison, celle qui est selon la raison, que non pas selõ le premier ordre de la natu-
C re? car s'il faloit de necessité absoluë que toutes choses suiuissent leur naturel instinct, & se meussent du mouuemẽt auquel elles sont nees, ni le Soleil ne se mouueroit plus circulairemẽt, ni Venus, ni autre planette quelcõque, par ce que les substances legeres & de nature de feu naturellement võt à droit fil cõtremont. Et si d'auẽture la nature mesme reçoit telle permutation & chãgement à raison du lieu, tellement que le feu se mouuant ici, se meuue à droite ligne contremont, & puis quand il est arriué au ciel, que auec la reuolution du ciel il se tourne en rõd, qu'y a il d'esmerueillable si semblablement les corps graues & terrestres sortãs hors de leur naturel, sont forcez & vaincus par l'air circonstãt, de prendre vne autre sorte de mouuemẽt? car il ne se pourroit dire auec raison, que le ciel eust selõ nature ceste puissance là, d'oster aux substances legeres la proprieté de se mouuoir cõtremont, & qu'il ne peust auoir la puissance de vaincre les pesantes & qui tẽdent cõtre bas, ains aucunefois il a vsé de sa puissance aucunefois du propre naturel des choses, pour les ordonner tousiours
D en mieux. MAIS s'il nous faut despouiller des habitudes & opinions asseruies, & ausquelles nous nous sommes asseruis, pour dire librement & franchement ce qui nous en semble, ie pense qu'il n'y a partie quelconque separee de l'vniuers qui à part ait son rẽg, sa situation, son mouuemẽt, que lon peust simplemẽt dire estre son naturel. Mais quãd chascune partie rẽd & exhibe vtilement ce à quoy elle est nee, à quoy elle est destinee, & pourquoy elle a esté faite, se mouuant elle-mesme, faisant ou souffrant, ou estant disposee, ainsi comme il lui est expedient & conuenable, ou pour son salut, ou pour sa beauté, ou pour sa puissance, alors il semble qu'elle a son lieu, son mouuement & sa disposition qui lui est selon nature. Qu'il soit ainsi, l'homme qui est disposé selon nature, s'il y a autre chose au monde qui le soit, il a au dessus les choses pesantes & terrestres, principalement alentour de la teste, & au milieu les choses chaudes & qui tienent du feu: & des dents les vnes vienent &

XI. A ce que dessus il adiouste, qu'il n'y a partie quelconque separee de l'vniuers qui à part ait son reng, sa situation, son mouuement, que lon peust simplement dire estre son naturel: puis esclarcit par exemples comme cela se doit entendre.

naissent dessus, les autres dessous, & toutefois ni les vnes ni les autres ne sont contre E
nature: ni le feu qui est au haut reluisant dedans les yeux n'est selon nature, & celui qui est au cœur & en l'estomach contre la nature, ains est en chasque lieu colloqué proprement & vtilement. Et toutefois,

Conques de mer & coquilles voustees
De dos pesans, & tortues croustees,
De tests massifs aussi durs comme pierre,
Dessus leurs corps monstrent auoir la terre.

Et toutefois ceste crouste dure & pesante cõme vne pierre, estant posee dessus leurs corps ne les presse ni ne les foule point, ni au cõtraire la chaleur naturelle qu'ils ont, pour sa legereté ne s'enuole pas contremont & se perd, mais sont meslez & cõposez les vns auec les autres selon la nature de chascun. Aussi est-il vray-semblable que le monde s'il est vn animal, a en plusieurs endroits de son corps de la terre, & en plusieurs autres du feu & de l'eau, non ietté & chassé là par force, mais ordõné & disposé par raison: car l'œil n'a pas esté par force de sa legereté poussé à l'endroit du corps F
où il est, ni le cœur n'a point esté deprimé par sa pesanteur en l'estomach, ains pour ce qu'il estoit meilleur & plus expedient que l'vn & l'autre fust ainsi colloqué.

XII. De l'analogie & correspondãce du mõde, & des principales parties du corps humain.

AVSSI ne faut il pas que nous pensions que des parties du monde ni la terre soit gisante où elle est, pour y estre tombee par sa pesanteur, ni que le Soleil ait esté par sa legereté poussé contremont, comme vn outre, ou vn ballon plein de vẽt, qui seroit au fond de l'eau, viẽdroit incontinẽt au dessus, ains cõme se persuadoit Metrodorus natif de Chio, ni les autres astres non plus, comme qui les eust mis en vne balance, que chascune chose eust tẽdu pour sa legereté ou grauité aux lieux où elles sont assises maintenant: mais la raison aiant dominé en la constitution du monde, les vnes, à sauoir les astres, comme des yeux esclairans, ont esté attachez au ciel, *ne plus ne* moins qu'au front du monde, pour tourner continuellement: & *le Soleil* aiant la force & la vigueur du cœur, enuoye par tout & distribue, comme du sang & des G
esprits, sa chaleur & sa lueur: & la terre & la mer sont au monde, ne plus ne moins que le ventre & la vessie au corps d'vn animal: Et la Lune qui est entre le Soleil & la terre, comme le foye ou quelque autre molle partie des intestins entre le cœur & le ventre, trãsmet ici bas la chaleur des corps superieurs, & attire alentour d'elle les vapeurs qui montent d'ici, en les subtilisant par vne maniere de concoction & de purgation: & si sa qualité solide & terrestre a quelque autre proprieté, nous ne le sauons pas, mais en tout il est tousiours plus seur & meilleur de tenir ce qui est necessaire: car que pouuons nous ainsi tirer de ce qu'ils disent, vray-semblable? Ils disent que de l'air la partie plus subtile & plus lumineuse, à cause de sa rarité, a esté faite ciel, & ce qui s'en est espessi, resserré & cõpressé, a esté fait les astres, entre lesquels la Lune estãt la plus pesante fut cõcreée de la matiere la plus trouble & plus grosse: toutefois encore peut on bien voir comment elle n'est point separee ni diuisee de l'air, ains que H
elle se meut & fait sa reuolution à trauers celui qui est alentour d'elle, asauoir la region des vents, & là où se font les cometes: ainsi n'a ce pas esté par inclinations naturelles, selon que chasque corps estoit pesant ou leger, qu'ils ont esté situez & colloquez, ains par autre raison qu'ils ont tous esté rengez & ordonnez.

XIII. Du mouuement, passion & substance des planetes, specialemẽt de la Lune.

CES choses dites, comme ie baillois le propos à suiure & continuer à Lucius, ne restãt plus à adiouster que les demonstrations de ceste doctrine, Aristote se prenant à rire, Ie suis bien tesmoin, dit-il, que tu as fait tous tes contredits, & toute ta refutation, alencontre de ceux qui suposent, que la Lune soit demi feu, & qui disent que generalement tous corps tendent d'eux-mesmes ou contremont, ou contrebas: mais s'il y a quelqu'vn qui die, que les astres de leur nature se meuuent en rond, & qu'ils soiẽt de substance toute differente des quatre elemens, il ne vous est pas incidemment & de cas d'auenture venu en memoire d'en parler, tellement que ie suis hors d'afaires.

A quoy

A A quoy Lucius : Si vous mettiez dit-il, les autres astres & tout le ciel vniuersel à part en vne nature pure & nette, exempte de toute mutation & alteration de passion, & que vous missiez vn cercle par lequel ils fissent leur mouuement de perpetuelle reuolution, à l'auenture ne trouueriez vous pas qui maintenant vous cõtredist, encore qu'il y ait en cela des doutes & difficultez infinies. Mais quand le propos descend iusques à toucher à la Lune, elle ne peut plus retenir celle perfection d'estre exẽpte de toute passion & alteration, ni celle beauté celeste, ains afin que nous laissions les autres inegalitez & differences, la face mesme qui aparoit au corps de la Lune viẽt necessairemẽt de quelque passion de sa substance, ou par la meslãge d'vne autre: car ce que lon mesle souffre, par ce qu'il perd sa premiere sincerité, se remplissant par force de ce qui est pire. Au demeurant la lentitude & tardité de son cours, sa chaleur foible & debile,

Par qui iamais le raisin ne meurit,

B ce disoit Ion, à quoy l'attribuerõs-nous, sinon à vne imbecillité d'icelle, & à vne passion, si vn corps eternel & celeste peut estre suiect à passion? En somme, ami Aristote, Si la Lune est terre, comme terre, c'est vne tres-belle & esmerueillable chose: mais cõme vn astre ou corps diuin & celeste, i'ay peur qu'elle ne soit laide, difforme & faisant deshonneur à son beau nom, si de tous les corps qui sont au ciel en si grãd nombre, elle seule, selon Parmenides, a besoin de lumiere empruntee d'ailleurs, regardant tousiours & beant aux rayons du Soleil. Or nostre familier aiant demonstré en sa lecture ceste proportion d'Anaxagoras, que le Soleil baille à la Lune ce que elle a de clarté, en a esté bien estimé. Mais quant à moy ie ne veux point dire ce que i'ay apris de vous, ou auec vous, mais l'aiant pour cõfessé, ie passeray outre. Il est dõc vray-semblable que la Lune est illuminee, non comme vn verre ou vn crystal, quãd la clarté & les rayons du Soleil passent à trauers, ni derechef aussi par collustratiõ & conionction de lumiere & de clarté, comme des torches allumees augmentent la C clarté l'vne de l'autre: car autrement elle ne seroit pas moins pleine au croissant & au premier quartier, qu'en son oposition, si elle ne soustenoit & rebatoit les rayons du Soleil, ains les laissoit passer à trauers, à cause de sa rarité, ou si par vne contẽperature il reluisoit & allumoit sa clarté en elle: car on ne sauroit pas alleguer ses biaisemẽs & destournemens en la conionction, comme lon fait quand elle nous aparoit demie, ou bossue deuant & derriere, ou comme en croissant, ains estant lors à plomb, comme dit Democritus, au dessous de celui qui l'enlumine, elle recueille & reçoit le Soleil, tellement qu'il seroit vray-semblable qu'elle mesme nous aparoistroit, & si nous monstreroit à trauers soy le Soleil. Mais tant s'en faut qu'elle le face, qu'elle mesme ne nous aparoist pas lors, & si nous cache & empesche de voir le Soleil bien souuent, comme dit Empedocles,

XIIII. De l'illumination de la Lune.

Du clair Soleil les rayons elle empesche
Là sus, d'attaindre à bas en terre seiche,
D *Obscurcissant d'icelui tout autant*
Que la largeur de la Lune s'estend.

comme si ceste lumiere du Soleil tomboit en vne nuict & en vnes tenebres, non pas en vn autre astre. Et quant à ce que dit Posidonius, que pour la profondeur du corps de la Lune, la lumiere du Soleil ne penetre pas à trauers iusques à nous, cela se refute manifestement: car l'air qui est infini, & qui a vne profondeur beaucoup plus espaisse que n'est le corps de la Lune, est neantmoins tout esclairé & illuminé des rayons du Soleil. Il reste donc que selon l'opinion d'Empedocles, la lumiere de la Lune, qui nous aparoit, vient de la repercussion & reflexion des rayons du Soleil. Voila pourquoy elle n'arriue iusques à nous ni chaude ni claire, comme il seroit vray-semblable, si tant estoit que telle clarté procedast ou d'inflammation, ou de commixtion des deux lumieres: ains tout ainsi comme les voix reuerberees rẽdent

D'où viẽt la lumiere de la Lune, & cõparaison à ce propos.

vn Echo, & retentissement plus obscur & moins exprimé que n'est la parole, & les E coups des flesches & traicts reiallissans de contre quelque muraille, sont plus mols: aussi le rayon venant à fraper dedás le large rond de la Lune a vne imbecillité & debile reflexion & refusion de clarté vers nous, sa force estant dissoulte & affoiblie par

XV. Obiection cõtre le discours precedent de l'illuminatiõ de la Lune, où il est traité des reflexions & de l'optique.

la reflexion. SYLLA prenant la parole: Certainement, dit-il, il y a bien du vray-semblable en tout cela, mais la plus forte obiection qui soit alencontre, vous semble-il qu'elle ait esté aucunement adoucie, ou si nostre ami a passé par dessus sans s'y arrester? Quelle est l'opposition que tu veux dire, ce dit Lucius? Est-ce point la doute de la Lune, quand elle est demie? Oui, respondit Sylla: car il y a quelque raison, atendu que toute reflexion se fait à angles egaux, quád la Lune demie se trouue au milieu du Ciel, que la clarté venant d'elle ne doiue point dõner sur la terre, mais tomber oultre & delà la terre: car le Soleil estát lors sur l'orizõ, touche de ses rayons la Lune. Parquoy il faut que la reflexion se face à l'opposite bout de l'orizon, & par ainsi elle n'enuoyera pas ici la lumiere, ou il se fera vne grande torse & grande F difference de l'angle, ce qui est impossible. Et ie vous asseure, dit Lucius, que cela mesme ne fut pas oublié ne mis en arriere. Et iettant ses yeux sur le mathematicien Menelaüs, I'ay honte, dit-il, d'entreprendre de subuertir & destruire, en ta presence, vne position de mathematique, laquelle est suposee comme vne base & fondemét en matiere de mirouers: mais il est force, que par ce que ni il n'aparoit en cest exéple ci, que toute reflexion se face à angles pareils, ni n'est vniuersellement vray, ains est contredit & refuté es mirouers esleuez en bosse ronde, quand ils font les images aparentes à vn poinct de la veuë plus grandes que soy. Et est aussi refuté par les mirouers doubles, lesquels estans ioints l'vn deuant l'autre, l'angle se fait du dedans, & chascune des glaces réd double image aparente, les deux respõdantes au costé gauche, & les deux autres obscures & peu euidentes au costé droit, tout au fond des mirouers, là où ils rendent les images aparentes plus grandes que soy-mesme à vn seul poinct de la veuë. Aussi se dement il es mirouers qui sont concaues & creux, dont G Platon rend la cause efficiente: car il dit, que le mirouer venant à se releuer & rehausser d'vne part & d'autre, les veuës contr'eschangent la reflexion qui vient à tõber d'vn costé en autre. Ainsi donc, comme des veuës les vnes recourent incontinent deuers nous, les autres glissantes en la part opposite du mirouer, derechef retournent de là par deuers nous, il n'est pas possible que toutes reflexions se facent à angles egaux, tellement que venans à combatre de pres, ils pensent par ces oppositiõs oster aux fluxions de lumiere de la Lune en terre l'equalité des angles, estimás

XVI. Response & resolution de la question precedẽte par la cõsideration des mirouers & de la Lune, l'illumination de laquelle par la repercussion des rayons du Soleil est conformee.

estre bien plus vray-semblable en l'vn qu'aux autres. TOVTEFOIS quand bien il faudroit donner & conceder cela à la bien aimee Geometrie, Premierement il est vray-semblable que cela auient es mirouers qui sont parfaitement & exquisement polis & lissez, là où la Lune a beaucoup d'inegalitez & aspretez, de maniere que les rayons sortans d'vn grád corps, & venans à donner dedans des hauteurs non petites, renuoyent de l'vn à l'autre, & s'entrecommuniquent leurs lueurs qui se rebatent & H s'entrelassent de toutes sortes, & les contrelumieres se vienent à rencontrer, comme si elles venoient de plusieurs mirouers à nous. Et puis encore que nous missions & suposissions les angles egaux en la superfice de la Lune, il n'est pas incõuenient que ces rayons là venás iusques à nous par vn si long interualle ne puissent auoir des flexions, fraxions & glissemens, afin que la lumiere en soit composee & en esclaire mieux. Et y en a qui preuuent par demonstration lineaire, qu'elle iette beaucoup de sa lumiere selon la ligne droite tiree à plomb au dessous de la couchee, mais d'en faire la description & delineation, en lisant & discourant ainsi publiquement, mesmement où il y auoit tant d'auditeurs, il n'estoit pas bien facile. En somme ie m'esmerueille comment ils vont ainsi remuer contre nous la Lune demie, & bossue des deux costez, & cornue: car si le Soleil l'enluminoit comme vne masse de matiere

celeste

A celeste ou de feu, il ne lui laisseroit pas la moitié de sa boule tenebreuse & sans clarté tousiours ainsi que lon la void, ains pour peu qu'il lui touchast en tournoyant alentour, il seroit cõuenable qu'elle fust remplie totalement, & du tout en tout renuersee par la clarté qui s'espand facilement, & va aiseement par tout: car veu que le vin touchant à l'eau en vn poinct seulemét, & vne seule goutte de sang venant à tomber dedans quelque liqueur, la teint & colore toute de rouge: & dit-on que l'air mesme est alteré de la lumiere, non par aucuns decoulemés, ni par aucuns rayons qui se meslent parmi, ains par mutation & conuersion qui se fait par vne seule pointure: comment peuuent-ils penser qu'vn astre venát à toucher vn autre astre, & vne lumiere vne autre, ne se meslent pas, & ne se cõfondent, & ne se tournent pas entieremét l'vne auec l'autre, ains qu'elle enlumine seulement par dehors ce dont elle vient à toucher & attaindre la superfice? car le cercle que fait le Soleil en tournoyant deuers la Lune, tantost tombant sur le departement de ce qui en est visible & non visible, tantost se B leuant droit à plomb, de maniere qu'il la coupe, & est aussi reciproquement coupé d'elle en deux, par diuers regards & diuerses habitudes du luisant au tenebreux, estát la cause des diuerses formes de demie, de bossue deçà & delà, & de cornue en croissant que lon aperçoit en elle, cela plus que nulle autre chose monstre, que ce n'est vne meslange de deux lumieres, ains vn atouchement seulement, ni vn assemblement de diuerses lueurs, ains vn esclairement alentour, que toute ceste illumination de la Lune. Mais pourautant que non seulement elle s'enlumine, mais aussi elle renuoye par deçà l'image de son illumination, cela nous confirme encore dauantage en ce que nous disons touchant sa substance: car les reflexions & reuerberations, ne se font cõtre rien qui soit rare & de menues & subtiles parties, ni n'est pas facile d'imaginer seulement comment vne lumiere puisse reiallir, ni vn feu d'vn autre feu ou lumiere, ains faut que ce qui doit faire la reuerberatiõ & reflexion soit solide & ferme, afin qu'il se dõne coup cõtre, & se face reiallissement en arriere. Qu'il soit vray, l'air C dõne passage à trauers soy au Soleil, à cause qu'il ne le rebat ni ne le repoulse point: & au contraire, des bois, des pierres, & des vestemens que lon met au Soleil, nous voions qu'il se fait plusieurs reflexions de lumiere, & plusieurs illuminations alentour. Ainsi voions nous que par lui la terre est enluminee, non iusques au fond, comme l'eau, ni en tout & par tout, cõme l'air, les rayons du Soleil passans tout à trauers, ains tout tel cercle que fait le Soleil tournoyant vers la Lune, & autant comme il en coupe d'elle, autant en fait-il vers & alentour de la terre, & autant en illumine il, & autát en laisse-il à illuminer, car ce qui est enluminé en l'vne & en l'autre, est vn peu plus que demie sphære. Permettez moy donc que ie conclue maintenant ainsi à la maniere des Geometriens par proportion: S'il y a trois choses desquelles la lumiere du Soleil s'aproche, l'air, la Lune, & la terre, & nous voions que l'vne n'est point enluminee de lui comme l'air, ains comme la terre: il est donc force que ces deux choses là aient mesme nature, qui d'vne mesme cause seuffrent mesmes effects. Et pour D ce que toute la compagnie se prit à louër grandement le discours de Lucius: Fort à propos, dis-ie, certes, Lucius, tu as à vn beau discours adiousté pour conclusion vne belle proportion: car il ne te faut point frustrer de ce qui t'apartient. Et lui s'en riant, Ie veux donc encore y adiouster vne seconde autre proportion, à fin que nous demonstrions que la Lune ressemble toute à la terre, non seulement par ce qu'elle seuffre & reçoit de mesme cause mesmes accidens, mais aussi par ce qu'elle fait de mesmes effects à l'endroit d'vn mesme obiect. Car vous me concederez bien, qu'il n'y a accidét qui auiene au Soleil, qui ressemble plus à son coucher que fait l'eclipse, si vous voulez vous souuenir de la conionction qui se fit il n'y a pas long temps, laquelle nous fit voir incontinent apres midi en plein iour, plusieurs astres en diuerses parties du ciel, & rendit la temperature de la lumiere en l'air telle, comme est celle du crepuscule, auant le leuer du Soleil. Sinon, cestui Theon nous amenera vn

XVII. Deuxieme confirmation de ce qui a esté dit de la substãce & illumination de la Lune.

XVIII. Argument nouueau de Lucius, tiré d'vne proportion geometrique & de la cõsideration des eclipses, pour prouuer ce qu'il auoit mis en auant de la substance de la Lune, qu'il maintient estre semblable à la terre.

Mimnermus, vn Cydias, vn Archilochus, & oultre ceux-là encore Stesichorus & E
Pindare se lamentans que aux eclipses la lumiere du monde a esté desrobee, & disans qu'au milieu du iour la nuict est venue, & que le rayon du Soleil est entre en la sente des tenebres. Et apres tous encore Homere, qui dit qu'au commencement de la naissance des hommes, tout estoit occupé de nuict & de tenebres, & que le Soleil s'estoit perdu à l'endroit de la Lune: & cela naturellement auient, a fin que i'vse de ses propres termes,

Odyss. liu. 20.

Lors que des mois l'vn va & l'autre vient.

Odyss. liu. 24.

Car le demeurant de la demonstration à mon auis, est aussi certainement & exactement concluant comme sont les demonstrations des Mathematiciens. Que si la nuict est l'vmbre de la terre, & l'eclipse du Soleil est l'vmbre de la Lune, quand la veuë retourne en soy-mesme: car le Soleil se couchant est offusqué par la terre, & defaillant en son eclipse par la Lune, & l'vne & l'autre est offuscation de tenebres, celle du Soleil couchant par la terre, celle du Soleil eclipsant par la Lune, qui de son vm- F
bre empesche nostre veuë, il est facile de cela conclurre le reste. Car si l'effect est mesme, mesmes sont les efficiens, par ce qu'il est necessaire que mesmes accidens en mesme suiet auienent par mesmes causes efficientes. Et si les tenebres de l'eclipse ne sont pas si profondes, & ne saisissent pas si fort, & si entierement l'air, comme sont celles de la nuict, ne nous en esmerueillons pas: car la substance du corps qui fait la nuict, & de celui qui fait l'eclipse est bien mesme, mais la grandeur n'est pas egale. Car les Egyptiens ce me semble, tienent que la Lune soit en grandeur la soixante douzieme partie de la terre: & Anaxagoras dit, qu'elle est aussi grande que le Peloponese. Et Aristarchus escrit que la ligne transuersale, ou le diametre de la Lune a vne proportion à celle de la terre, qui est plus grande que de soixante & dixneuf, & moindre que de cent & huit à quarante trois, dont vient que la terre nous oste tout entierement la veuë du Soleil pour sa grandeur. Car il y a vn grand obstacle & opposition, qui dure autant comme fait la nuict: & la Lune, encore G
que quelquefois elle cache tout le Soleil, elle ne dure pas tant de temps, ni n'a pas telle largeur, ains aparoit tousiours alentour de sa circonference quelque lueur qui ne permet pas que les tenebres soient bien noires & profondes, & parfaitement obscures. Et Aristote l'ancien rendant la raison, pourquoy lon void plus souuent auenir eclipses de Lune, que non pas de Soleil, entre autres causes amene celle ci, que le Soleil eclipse par obstruction de la Lune, & la Lune par l'obstruction de la terre, qui est beaucoup plus grande & plus spacieuse, & par consequent s'opose bien plus souuent, au moins pour quelque siene partie. Et Posidonius definissant ainsi cest accident, Eclipse de Soleil est la conionction du Soleil & de la Lune, de laquelle l'vmbre offusque nostre veuë. Car il n'y a eclipse que pour ceux là, desquels l'vmbre de la Lune occupant la veuë, les empesche de voir le Soleil. En quoy confessant que l'vmbre de la Lune descend à nous, ie ne say pas qu'il se laisse à dire, par ce qu'vn astre n'a point d'vmbre: car ce qui n'est point enluminé s'appelle vm- H
bre, & la Lumiere ne fait point d'vmbre, ains au cõtraire elle la chasse. Mais quels indices & argumens, dit-il, allegua il puis apres? La Lune, dis-ie lors, souffroit mesme eclipse, Tu me l'as, dit-il, bien remis en memoire: mais voulez vous que ie me mette à poursuiure le reste du propos, comme si vous auiez desia suposé & concedé que la Lune eclipsast, estãt entreprise dedãs l'vmbre de la terre? ou si vous voulez que pour le suiet d'vne declination, ie prene à vous en faire la demonstration en vous recitant tous les argumens les vns apres les autres? Ie t'en prie, respondit Theon, fai nous le discours de cela. Certainement, dit-il, i'aurois besoin de quelque persuasion, aiant seulement oui dire, que quand ces trois corps, la Terre, la Lune & le Soleil, sont en droite ligne, les eclipses arriuent, par ce que ou la Terre à la Lune, ou la Lune à la terre oste le Soleil. Car lui seuffre eclipse & defaut quand la Lune, & la Lune

De la grandeur de la Lune.

XIX *Des eclipses du Soleil & de la Lune.*

A quand la terre est au milieu des trois, dont l'vn se fait en la conionction, & l'autre en l'opposition, lors que la Lune est pleine. ET Lucius: Ce sont là, dit-il, les principaux points, & le sommaire de ce qui s'en dit: mais prens premierement si tu le treuues bon, le premier argumēt qui est tiré de la forme & figure de l'vmbre, qui est la figure d'vne pyramide renuersee, attendu qu'vn grād feu, ou grāde lumiere ronde, embrasse vne masse ronde aussi, mais moindre, dont vient qu'es eclipses de la Lune, les circonscriptions du noir & obscur, d'auec le clair & luisant, ont tousiours leurs sections rondes. Car les aproches d'vn corps rond, quelque part qu'il aille, soit qu'il baille ou qu'il reçoiue les sections, pour la similitude, tienent tousiours de la forme ronde. Le second argument. Ie pense que tu sais bien que la premiere partie qui eclipse en la Lune, c'est tousiours celle qui regarde vers le leuant, & du Soleil à l'opposite, celle qui regarde vers le couchant: & se meut l'vmbre de la terre de l'Orient vers l'Occident, & le Soleil & la Lune, au contraire, de l'Occident vers l'Orient. L'experience des apparences nous donne cela visiblement à conoistre, & n'est pas besoin de beaucoup de paroles pour les donner à entendre, & de ses supositions là se confirme la cause de l'eclipse. Car dautant que le Soleil eclipse par estre attaint, & la Lune par aller au deuant de ce qui fait l'eclipse vray-semblablement, ou plus tost necessairement, l'vn se surprend par le derriere, & l'autre par le deuant, par ce que de là commence l'obstruction, dont premierement aproche ce qui se met au deuant. Or est-il que la Lune va trouuer le Soleil venant de l'Occident, comme estriuant de la course auec lui, & de l'vmbre de la terre venant du costé d'Orient, comme de celle qui a son mouuement au contraire. Le troisieme argument est celui du temps & de la grandeur des eclipses. Car quand la Lune eclipse estant bien haute, & fort elloignee de la terre: elle demeure peu de temps en defaut: & quand elle souffre le mesme, estant basse & prochaine de la terre, elle est fort oppressee, & sort à tard & lentement hors de l'vmbre d'icelle, combien que quand elle est basse, C elle ait son mouuement plus viste, & quand elle est haute, plus tardif. Mais la cause en est en la difference de l'vmbre, laquelle est la plus large aupres de la base, comme sont les pyramides, & va tousiours en estroississant petit à petit, en poincte vers la cime, iusques à ce qu'elle se termine en vn bout pointu. Dont vient que quand elle est basse, elle se trouue embarassee dedans plus grands cercles, & trauerse le fond de l'vmbre, & ce qui en est le plus obscur & plus tenebreux: & quand elle est en haut pour l'estroicte espace de l'vmbre, estant comme vn peu souillee de limon, elle en sort incontinent. Ie laisse à dire les effects qui ont des causes particulieres: car nous voyons que le feu d'vn lieu tenebreux & obscur, aparoit & reluit dauantage à cause de la densité de l'air tenebreux qui ne souffre point d'effluxions ni de diffusions de la vertu du feu, ains en cōtient & resserre la substance en soy: ou bien si cela est passion du sentimēt, comme les choses chaudes aupres des froides sont trouuees plus chaudes, & les voluptez plus vehementes aupres des trauaux, ainsi les choses claires aparoissent mieux, quand elles sont aupres des obscures par diuerses passions qui tendent plus roide l'imagination de l'entendement, combien qu'il y ait plus de vray-semblable aparence en la premiere raison: Car au Soleil toute nature de feu non seulemēt perd sa puissance d'esclairer, mais aussi deuient plus mousse & plus debile à brusler, par ce que la chaleur du Soleil dissipe & espand toute sa force. S'IL estoit donc veritable, que la Lune eust vn feu mol & imbecille, comme estant vn astre limonneux & trouble, ainsi comme disent les Stoiques, il seroit conuenable qu'elle ne souffrist maintenant rien de ce que lon la void souffrir, ains tout le contraire qu'elle se monstrast quand elle se cache, & qu'elle se cachast quand elle se monstre, c'est à dire, qu'elle le cachast tout le reste du temps, obscurcie par l'air enuironnant, & qu'elle reluisist & se rendist aparente & manifeste par six mois durant, & puis au contraire qu'elle disparust par l'espace de cinq mois, entrant en

B (margin, beside "perience des apparences")

D (margin, beside "ses claires aparoissent")

xx. De l'ombre de la terre, & continuation du discours des eclipses.

xxi. Examen & refutation de l'opinion des Stoiques touchant la substance & eclipse de la Lune.

l'vmbre de la terre. Car de quatre cens soixante & cinq reuolutions d'eclipses lunaires, les quatre cens & quatre se font de six en six mois, & les autres de cinq en cinq mois. Il faudroit donc durant ce temps là, que la Lune aparust reluisante en l'vmbre, & au contraire nous voions qu'en l'vmbre elle eclipse & perd sa lumiere, & la recouure derechef puis apres quand elle est eschapee & sortie de l'vmbre, & aparoit souuent sur le iour, de sorte que c'est plus tost toute autre chose que non pas vn corps de feu, & ressemblant vn astre. QVAND Lucius eut dit cela, acoururent ensemble Pharnaces & Apollonides, comme pour combatre ce propos: & dit Pharnaces assisté d'Apollonides, C'est cela qui principalement monstre que la Lune est vn astre, ou du feu, par ce qu'es eclipses elle n'est pas du tout obscurcie & disparéte, ains se monstre auec ie ne say quelle couleur de charbon espouuantable à voir, qui lui est propre: & Apollonides fit instãce & opposition de ce mot vmbre, parce que les Mathematiciens appellent tousiours ainsi le lieu qui n'est pas enluminé, mais que le ciel ne receuoit point d'vmbre. A quoy ie respondi, que ceste instance là estoit plus tost alleguee contre le nom opiniastrement, que contre la chose naturellement ou mathematiquement. Car le lieu qui est offusqué par opposition de la terre, si lon ne le veut pas appeller vmbre, ains lieu priué de la lumiere, cõment que ce soit, il est tousiours necessaire que la Lune y estant deuiene obscure. Et en toute sorte, disois-ie, cest vne sottise de dire, que l'vmbre de la terre n'arriue pas iusques là, dont l'vmbre de la Lune venant à tomber sur la veuë contre terre, fait l'eclipse du Soleil. Et pourtãt ie me tourne à toy Pharnaces, car ceste couleur charbonniere & bruslee de la Lune, que tu dis lui estre propre, apartient à corps qui a espesseur & profondeur. Car il n'a point acoustumé de demeurer reste, marque, ne vestige quelconque de flamme es corps qui sont rares, ni ne se peut faire charbon, là où il n'y a point de corps solide, qui dedans soy puisse receuoir l'ardeur du feu, & la noirceur de la fumee, comme Homere mesme le monstre en quelque passage,

XXI. Pharnaces & Apollonides voulans soustenir l'opinion des Stoiques sont refutez par Plutarque, lequel traite de la couleur de la Lune en son entier & en ses eclipses.

Iliad. liu. 9.

> *La fleur du feu s'en estant enuolee,*
> *La flamme esteinte, & du tout escoulee,*
> *Le brasier plat demeure.*

Car le brasier n'est pas feu proprement, mais vn corps espris & alteré de feu, s'arrestant & demeurant en vne masse solide, & aiant pied ferme, là où les flammes sont allumemens & fluxions de pasture & matiere rare, qui pour son imbecillité ne resiste gueres, & est incontinẽt resoluë & consommee, tellement qu'il n'y auroit point de plus euident & plus manifeste argument, pour monstrer que la Lune seroit solide & terrestre, que si sa propre couleur estoit la couleur de charbon: mais elle ne l'est pas, ami Pharnaces, ains quand elle est en eclipse, elle change de plusieurs couleurs, & les distinguent les Mathematiciens en ceste sorte, determinant le temps & la place. Si elle eclipse du costé de l'Occident, elle aparoit fort noire iusques à trois heures & demie: si c'est au milieu du ciel, elle iette vne couleur rougeastre, & qui ressemble au feu: apres les sept heures & demie, ceste rougeur s'en va: & finalement, quand ce vient sur l'aube du iour, elle prend vne couleur bleuë & perse. C'est pourquoy les poëtes, & mesmement Empedocles, l'appelle Glaucopis, comme qui diroit, aux yeux pers. Attendu dõc que nous voions à l'œil, comme la Lune change de tant de couleurs en l'vmbre, ils font mal de lui attribuer seulement celle de charbon ardent, laquelle on pourroit dire lui estre moins propre que nulle autre, ains vn peu de reste & semblance de lumiere qui aparoit reluisant à trauers l'vmbre, & que sa propre couleur soit la noire & terrestre. Et veu que ici bas les fleuues & les lacs qui reçoiuent les rayons du Soleil, en prenant, à voir leur superfice, couleur tantost rouge, tantost violette, les lieux circonuoisins vmbragez en prenent mesmes aparences de couleurs, & en sont enluminez, reiettans & renuoyans, à cause des reflexions plusieurs rebatues splendeurs: quelle merueille est-ce, si comme vn grand

A grand fleuue d'vmbre y venát à donner, ne plus ne moins qu'en vne vaste mer, dedãs la lumiere celeste, qui n'est point vne lumiere ferme ni arrestee, ains agitee & promenee d'innumerables astres, & qui prend de toutes sortes de meslange & de differentes mutations, en prenant de la Lune impression tantost d'vne & tantost d'autre couleur, elle la renuoye ici bas? Car on ne sauroit desauouer, que vn astre ou vn feu ne peust aparoir en vne vmbre ou noir, ou bleu & violet, veu que lon void courir sur les montagnes, sur les campagnes, & sur les plates marines, plusieurs diuerses sortes d'aparẽce de couleurs par reflexion de Soleil, qui sont les teintures, que la clarté meslee d'vmbres & de nuages (qui sont comme les drogues des couleurs des peintres, y améne: lesquelles teintures Homere a tasché à aucunement nommer & exprimer, quand il appelle quelquefois la mer violette ou rouge comme vin, vne autrefois, le flot de pourpre, & ailleurs la mer perse, & la bonace blanche. Quant aux diuersitez des teintures & couleurs qui aparoissent dessus la terre, il les a, ie croy, laissees, par ce qu'elles sont en nombre infini. Si n'est pas vray-semblable, que la Lune n'ait qu'vne superfice toute plaine & vnie comme la mer, ains plus tost qu'elle ressemble de sa nature principalement à la terre, de laquelle l'ancien Socrates en Platon faisoit des contes à plaisir, soit qu'il voulust, sous paroles couuertes, donner à entendre ceste-ci, ou qu'il parlast de quelque autre. Car il n'est point incroyable ni esmerueillable, si n'ayant rien de corrompu en soy, ni de limonneux & fangeux, ains iouissant d'vne lumiere pure & nette du ciel, & estant pleine d'vne chaleur, non de feu bruslant & furieux, ains gracieux, & ne faisant aucun mal, elle a en soy des lieux beaux & plaisans à merueilles, des montagnes resplendissantes, comme feu clair, des ceintures de couleur de pourpre, force or & argent, non point espars çà & là dedans le fond d'icelle, ains sortant à fleur de terre par les campagnes en grande abondance, ou bien semé par des collines & montagnes rases. Et si la veuë de toutes ces choses arriue iusques à nous à trauers vne vmbre, tantost en vne

Iliad. liu. 7. & 11. Odyss. liu. 10. & 11.

B

C sorte & tantost en vne autre pour la diuersité & differente mutation de l'air circonstant, pour cela la Lune ne perd pas la venerable persuasion, ni la reputation de diuinité, estant estimee par les hommes vne terre celeste, ou plus tost vn feu trouble, vn marc ou vne lie, comme disent les Stoiques. Car le feu mesme est honoré d'honneurs barbaresques empres les Assyriens & Medois, qui par crainte seruent & adorẽt ce qui peut nuire, en le sanctifiant plus tost que ce qui est de soy sainct. Quant au nom de la Terre, il est à tout Grec venerable: & est receuë par toute la Grece la coustume de l'adorer & reuerer autant que nul autre des Dieux: & sommes bien loin de penser que la Lune, que nous tenons pour vne terre celeste, soit vn corps sans ame & sans esprit, exempt & priué de tout ce que lon doit offrir aux Dieux. Car & par la loy nous lui payons les recompenses & actions de graces des biens que nous en receuons, & par nature nous adorons ce que nous reconoissons de plus excellente vertu, & de plus honorable puissance, & pourtant ne pensons pas pecher en

XXIII. Digreßiõ, où se descouure l'aueuglement des plus sages du monde, qui ont ignoré le vray Dieu, en ce qu'ils ont attribué à la creature l'hõneur deü au Createur.

D suposant que la Lune soit vne terre. Et quant à ceste face qui nous aparoit en elle, tout ainsi comme ceste terre, sur laquelle nous sommes, a de grandes sinuositez de vallees, aussi est-il profitable que celle là est ouuerte & fendue de grandes fondrieres & baricaues, esquelles il y a de l'eau, ou bien de l'air obscur, au fond desquelles la clarté du Soleil ne peut ataindre ne penetrer, ains y defaut, & en renuoye ici bas la reflexion. Adonc Apollonides prenant la parole: Hé dea, ie vous prie, dit il, par la Lune mesme, vous semble-il qu'il soit possible qu'il y ait là des vmbres de fondrieres & baricaues, & que la veuë en viene iusques ici à nos yeux: ne prenez vous pas garde à ce qui en auient? Ie vous diray quoy, & l'escoutez, encore que vous ne l'ignoriez pas. Le trauers de la Lune, selon la grandeur qui nous aparoit, quãd elle est au milieu du ciel est de douze doigts, & chascune des taches noires & vmbrageuses est plus grande que vn demi doigt, de sorte qu'elle est par consequent

XXIIII. Quelle est la face qui aparoit dedans le rond de la Lune, de son diametre, & de ses ombres.

plus grande que la vingt & quatriéme partie de la ligne trauersante, & toutefois si E
vous supposez que le tout & la circonference soit de trente mille stades, & la ligne
trauersable de dix mille selon la presupposition, chascune de ses vmbrageuses mar-
ques ne sera pas moins grande que de cinq cens stades. Considerez donc premie-
rement, s'il est possible qu'en la Lune y ait de grandes fondrieres, & de telles ine-
galitez, qu'elles puissent faire vne telle vmbre: & puis comment il est possible que
estans si grandes elles ne soient point veuës de nous. Et adonc me prenant à rire:
Tu m'as fait plaisir, dis-ie, Apollonides, d'auoir trouué vne telle demonstration,
par laquelle tu prouueras que toy & moy serons plus grands que les Geans Aloa-
des, non pas à toute heure du iour, mais principalement le matin & le soir. Penses
tu que lors que le Soleil fait nos vmbres si longues, qu'il baille ceste belle ratiocina-
tion à nostre sentimẽt, que si ce qui est adumbré est grãd, qu'il faille que ce qui adum
bre soit encore bien plus excessiuement grand? Ie say bien que ni l'vn ni l'autre de
nous n'a esté en l'Isle de Lemnos, mais aussi que & l'vn & l'autre a bien souuent ouï F
dire ces vers,

Le mont Athos couurira le costé,
Du bœuf qui est dedans Lemnos planté.

Car l'vmbre de ceste montaigne ateint l'image d'vn bœuf de bronze, qui est en
Lemnos, s'estendant vne longueur par dessus la mer, non moindre que de sept cens
stades, non que la hauteur du mont qui fait l'vmbre en soit cause, mais pour ce que
l'esloignement de la lumiere fait les vmbres des corps beaucoup de fois plus gran-
des que les corps ne sont. Considere donc ici que quand la Lune est au plein, &
qu'elle rend la forme d'vn visage plus expresse, à cause de la profondeur de l'vmbre,
c'est alors qu'elle est plus eslongnee du Soleil: car le reculement de la lumiere est
ce qui fait l'vmbre grande, non pas les grandeurs des inegalitez qui sont sur la su-
perfice de la Lune. Et puis tu vois que l'illumination du Soleil tout alentour, ne G
permet pas que lon voye en plein iour les cimes des montagnes, & au contraire le
bas, & ce qui en est creux ou vmbragé en aparoit de tout loin. Il n'y a donc rien
d'absurdité ni d'estrange, si lon ne peut pas bien exactement voir ce qui est du tout
esclairé & illuminé de la Lune, & si par aprochement des choses obscures & tene-
breuses aupres des claires & reluisantes pour ceste diuersité, la veuë en est plus ex-
quise. Mais cela, dis-ie, semble plus refuter & arguer la reflexion & reuerbe-
ration, que lon dit qui se fait en la Lune, parce que ceux qui sont dedans les rayons
repliez, voient non seulement ce qui est enluminé, mais aussi ce qui enlumine. Car
quand la lueur iallissant d'vne eau contre quelque muraille, la veuë se fait au lieu
qui est ainsi enluminé par reflexion, l'œil y void trois choses, à sauoir le rayon ou
la lueur qui est rebatue, l'eau qui fait la reflexion, & le Soleil mesme, dont la lumie-
re venant à donner contre la superfice de l'eau est rebatue & renuoyee. Cela estant
confessé, comme ce qui apparoit manifestement on obiice à ceux qui disent, que
la terre est esclairee de la Lune par reflexion de la lumiere du Soleil en elle, qu'ils H
monstrent de nuict le Soleil aparent sur la superfice de la Lune, ne plus ne moins
que lon le void de iour aparoissant dedans l'eau, où il donne, quand il se fait refle-
xion de ses rayons. Et comme ainsi soit qu'il n'y aparoit point, ils en inferent que
c'est donc par quelque autre maniere, & non par reflexion que se fait l'illumina-
tion de la Lune: & si la reflexion ne se fait point, que la Lune n'est point donc v-
ne terre. Que leur faut-il donc respondre? ce dit Apollonides: Car l'argument de
ceste obiection contre la reflexion est commun aussi bien alencontre de vous que
de nous. Il est voiremẽt commun, dis-ie, en quelque sorte, & en quelque autre aus-
si non. Mais premierement regarde la comparaison, comment ils la prenent bien
au rebours, & tout à l'enuers. L'eau est ici bas sur la tere, & la Lune est la-sus au ciel,
de sorte que les rayons rebatus & repliez font vne forme d'angle toute opposite,
l'vne

xxv. Derechef il entre au propos des reflexions, & de l'illumination de la terre & de la Lune.

A l'vne aiant la pointe là-sus contre la superfice de la Lune, l'autre ça-bas. *Qu'ils* ne demandent donc pas que toute face soit egalement visible, ni que de toute distance & esloignement il se face pareille & semblable reflexion, par ce qu'en ce faisant ils repugneroient à l'apparence toute notoire & manifeste. Et ceux qui tienent que la Lune soit vn corps non lissé ni également plat & vni comme l'eau, ains pesant & terrestre, ie ne say comment ils nous demandent l'apparence speculaire du Soleil: car le laict mesmes ne rend point de telles images speculaires, ni ne fait point de reflexion de nostre veuë, à cause de l'inegalité & aspreté rabouteuse de ses menues parties. Comment donc seroit-il possible que la Lune renuoyast arriere de sa superfice la veuë, comme la renuoyent les mirouers qui sont plus polis; & encore ceux là s'il y a quelque rature, ou quelque ordure, ou quelque ternissure en la superfice, dont la veuë repliee a acoustumé de prendre forme, on void bien les mirouers, mais ils ne rendent point de contre-lueur. Celui doncques qui demande B que le Soleil apparoisse en la Lune, ou que nostre veuë soit rebatue & repliee au Soleil, qu'il demande quand & quand que l'œil soit le Soleil, & la veuë la lumiere, & l'homme le ciel. Car il est vray-semblable que la reflexion des rayons du Soleil qui se fait en la Lune, pour leur vehemence & grande splendeur reiallit auec coup vers nous: mais nostre veuë qui est debile & gresle, quelle merueille est-ce, si elle ne donne point de coup qui face reiallir, ou si encore qu'elle reiallist, elle n'entretient pas maintenant sa continuité, ains s'esuanouit & vient à defaillir, n'aiant pas telle abondance de lumiere qu'elle ne soit disgregee & dissipee dedans les inegalitez & aspretez? car il n'est pas impossible que la reflexion de nostre veuë, qui se fait sur l'eau & sur les autres sortes de mirouers, estant encore nostre veuë forte & puissante & prochaine de son origine, ne puisse reiallir contre l'œil. Mais de la Lune encore qu'il se puisse faire quelques glissemens, ils seront tousiours foibles & obscurs, & qui defaudront en chemin, à cause de la longueur de distance: car autrement les mirouers C creux & concaues rendent les rayons reuenans & rebatus plus fort que les allans, de sorte que bien souuent mesmes ils s'allument & renuoyent du feu: & les bossus & courbez en forme de boule, dautant qu'ils ne contrepoussent pas de tous costez, les rendent foibles & obscurs. Vous voyez certes, quand deux arcs en ciel aparoissent, vne nuee en comprenant vne autre, que celle qui enuironne l'autre par le dehors, fait des couleurs & obscures, & non assez distinctes & exprimees, par ce que la nuee exterieure estant plus eslongnee de nostre veuë, ne fait point vne roide & forte reflexion. Et quel besoin est il d'en dire dauantage, veu que la lumiere mesme du Soleil rebatue & renuoyee par la Lune perd toute sa chaleur, & de sa clarté il n'en arriue à grand' peine iusques à nous qu'vn bien peu de reste, bien petit & bien foible? Est-il donc possible que nostre veuë passant la mesme carriere, il en arriue aucune parcelle de reste de la Lune au Soleil? Quant à moy, ie ne le pense pas: mais considerez, dis-ie, vous mesmes, que si nostre veuë estoit de mesme affectionnee & D disposee enuers l'eau & enuers la Lune, il faudroit que la pleine Lune representast les images de la terre, des arbres, des plantes, des hommes, & des astres, comme fait l'eau, & tous les autres genres de mirouers. Et s'il ne se fait point de reflexion de nostre veuë à nous raporter telles images, ou pour la foiblesse d'icelle nostre veuë, ou pour la rabouteuse inegalité de la superfice de la Lune, ne demandons non plus qu'elle reiallisse au Soleil. Or auons nous doncques rapporté, autant qu'il ne nous est point eschappé de la memoire, tout ce qui fut là discouru: maintenant il est heure de prier Sylla, ou plustost d'exiger de lui, qu'il nous face sa narration, par ce qu'il a esté receu à ouir tout le rapport à telle prefixe condition. Parquoy si bon vous semble, cessans de nous promener & nous asseans sur ces sieges, donnons luy vne audience reposee & rassise. Chascun le trouua bon ainsi. Aians donc tous pris place à se seoir, Theon se prit à dire: Ie desire certes, autant que nul autre de vous,

XXV. Apres tant de diuers discours faits en promenant, ils s'assecent, & lors Theõ prenant occasion de ce qui auoit esté dit par Lucion touchant la substance de la Lune, propose v-

ne plaisante question, asavoir si elle est habitee, par qui, & comment.

En son Timee.

ouïr ce qui se dira: mais deuant ie voudrois bien entendre quelque chose touchant E ceux qui lon dit habiter dedans la Lune, non s'il y en a quelques vns qui y habitent, mais s'il est possible d'y habiter: car s'il n'est pas possible qu'on y habite, aussi est-il hors de raison de dire, que la Lune soit vne terre, autrement elle auroit esté creée pour neant & à nulle fin, ne portant fruits aucuns, & ne seruant de siege à la naissance ou nourriture d'hommes quelconques, pour lesquelles causes, & ausquelles fins nous tenons, que ceste-ci où nous viuons, comme dit Platon, a esté faite & creée pour estre nostre nourrice & vraye gardienne, produisant & distinguant le iour d'auec la nuict. Tu sais que lon dit beaucoup de choses & en ieu & à bon escient, à certes & par risee, de cela: car à ceux qui habitent au dessous de la Lune, on dit que elle leur pend dessus la teste suspendue, comme si c'estoient des Tantales: & à l'opposite ceux qui habitent au dessus, qu'ils y sont attachez & liez, comme des Ixions, mais qu'ils sont tournez d'vne si roide impetuosité, qu'ils ne peuuent tomber, combié qu'elle ne se meuue pas d'vn seul & simple mouuement, ains de trois, qui est aussi F la cause pour laquelle les poëtes l'appellent aucunefois Triuia, se mouuant & selon la longueur, & selon la largeur, & selon la profondeur du Zodiaque, dont le premier mouuement s'appelle reuolution: le second volute, qui signifie ligne torse en rond, sans que les deux bouts s'entrerencontrent: & le troisiéme que les mathematiciens nomment ne say comment inégalité, combien qu'ils voyent bien qu'elle n'en a pas vn autre qui soit si égal ne si certain en ses reuersions, que cestui-la. Parquoy il ne se faut pas esmerueiller si quelquefois de la roideur de ce mouuement il est tombé vn Lion au Peloponese, ains plustost se faut esbahir comment nous ne voions tous les iours dix mille cheutes d'hommes, & secousses d'animaux, tombans les pieds contre-mont de la-sus: car ce seroit moquerie de disputer de leur demeure là, s'ils n'y peuuent ni naistre ni consister. Car veu que les Egyptiens & Troglodytes, sur la teste desquels le Soleil est à plomb aux Solstices vn moment d'vn iour seulement, & puis s'en retourne, peu s'en faut qu'ils ne soient tous ards & bruslez, pour la sic- G cité excessiue de l'air: comment seroit-il possible que ceux qui habiteroient en la Lune y peussent durer douze estez par chascun an, quand le Soleil leur seroit à plomb sur la cime de leur teste, lors que la Lune seroit en conionction? Quant aux vents, aux nuees, & aux pluyes, sans lesquels les fruicts de la terre ne sauroient ni naistre ni se conseruer, il est impossible d'en imaginer là, tant l'air y est subtil, sec & chaud, veu qu'ici bas mesmes les plus hautes montagnes ne reçoiuent point d'aspres hiuers annuels, ains y estant l'air pur & net sans agitation quelconque pour sa legereté, il euite toute ceste concretion & espessissement qui est ici: si d'auenture nous ne disons, que comme Minerue instilla à Achilles du nectar & de l'ambrosie quand il ne receuoit point de nourriture: aussi que la Lune qui est & qui s'appelle Minerue, nourrit les hommes là, en leur produisant & enuoiát tous les iours de l'ambrosie, comme l'ancié Pherecydes dit, que les Dieux mesmes se nourrissent: car quant à celle racine Indiéne que dit Megasthenes, que certain peuple des Indiens qui n'ont H point de bouche, dont ils sont appellez Astomes, & ne mangent ni ne boyuent point, font brusler & fumer, & en viuent de l'odeur du parfum: où est-ce que lon en prendroit là, veu que la Lune n'est point arrosee de pluye? THEON aiant dit cela: Tu as, lui dis-ie, fort dextrement & gẽtilement par ceste risee osté tout le sourcil, le chagrin, & l'austerité de ce propos, ce qui me donne hardiesse de lui respondre par ce que si ie faux, ie n'en attens pas de punition fort aspre ni fort seuere: car à la verité ceux qui descroyent & reiettent du tout cela, ne sont pas les plus contraires à ceux qui se le persuadent, mais ceux qui ne veulent pas doucement considerer ce qu'il y a de vray-semblable aparence & de possible. En premier lieu donc ie dis, qu'il n'est pas necessaire, s'il n'y a point d'hommes qui habitent en la Lune, qu'elle ait esté faite en vain & pour neant, à nulle fin: car nous voions que ceste terre ci mesme

XXVII. Plutarque respondant à la question de Theon, distingue son propos en diuers articles.

1. Qu'il ne faut pas cõclurre, s'il n'y a point d'hõmes qui habitẽt en la Lune, qu'elle ait esté faite en vain & à nulle fin.

A me n'est pas par toute habitee, ni par tout labouree, ains vne petite portion d'icelle, comme si c'estoient quelques promontoires, & quelques demi Isles sortans hors de la mer pour y faire naistre, nourrir & viure les plãtes, les arbres & les animaux, le reste en est desert & deshabité, ou pour les grandes froidures, ou pour les excessiues chaleurs, & la plus grande partie en est couuerte & submergee au dessous de la grande mer Oceane. Mais pour ce que tu aimes tousiours & estimes Aristarchus, tu n'escoutes pas Crates, quand tu lis,

L'Ocean, dont les hommes & les Dieux
Sont engendrez, de son corps spacieux Iliad. liu. 15.
La plus grand' part du rond terrestre couure,

mais pourtant il s'en faut beaucoup que cela ait esté fait pour neant: car la mer iette & rend des vapeurs molles, & les plus doux vents nous vienent au plus fort de l'esté des regions gelees, & inhabitables pour le froid des neiges qui s'y fondent, & se B respandent par tous nos pays, & est colloquee au milieu, comme dit Platon, certaine gardiene & maistresse ouuriere qui fait le iour & la nuict. Il n'y a donc rien qui empesche que la Lune ne soit vuide d'animaux, & qu'elle ne baille des reflexions à la lumiere qui se respand tout à l'enuiron d'elle, & receptacle aux rayons des astres qui confluent & se meslent ensemble dedans elle, pour cuire les euaporations esleuees de la terre, & quand & quand pour oster au Soleil son ardeur trop cuisante & trop enflammee. Et en deferant beaucoup aux anciens propos que nous auons eu de main en main de nos peres, nous dirons qu'elle est censee & reputee Diane, vierge & sans generation, mais au demeurant salutaire, & de grand secours & profit au monde: car de tout ce que nous auons dit, ami Theon, il n'y a rien qui preuue ne qui monstre que l'habitation en la Lune soit impossible: car son tournoyement estant fort doux, tranquille & gracieux, il adoucit & polit l'air prochain, & l'espand alentour en bonne disposition, de maniere qu'il n'y a point occasion de craindre C que ceux qui ont vescu là, n'en tombent ni n'en glissent, si ce n'est qu'elle mesme tombe. Et quant à la diuersité & multiplicité de son mouuement, il ne procede pas d'inegalite, erreur, ou incertitude aucune, ains les Astrologues monstrent en cela vn ordre & vn cours admirable, l'enfermans dedans des cercles qui se tournent par d'autres cercles, aucuns suposans qu'elle ne bouge quant à elle, autres la faisans mouuoir tousiours egalement & vniement de mesme vistesse, car ce sont les ascensions de diuers cercles, les tournoyemens & habitudes des vns enuers les autres, & puis enuers nous, qui font fort ordonneement les hauteurs, bassesses, & les depressions qui nous aparoissent en son mouuement, & ses disgressions en latitude, le tout conioint à la reuolution ordinaire qu'elle fait en longitude. Quant à la grande chaleur & continuelle inflammation du Soleil, tu cesseras de la craindre si tu opposes premierement aux douze conionctiõs les douze oppositions, & puis la continuation de mutation aux excessiues extremitez, lesquelles ne durẽt pas long temps, D les reduisant à vne propre & peculiere temperature, & leur ostant ce qu'il y a de trop en toutes les deux: car il est vray semblable que ce qui est entre deux a vne saison fort semblable à la prime vere. Et puis le Soleil enuoye iusques à nous ses rayons par vn air gros & trouble, où il imprime sa chaleur nourrie par les euaporations, là où l'air estant là subtil & transparent, respand & disgrege les rayons, n'aians aucun entretenement ni aucun corps à quoy s'attacher. Quant aux arbres & aux fruits, ici ce sont les pluyes qui les nourrissent, mais ailleurs, comme en la haute Bœoce alentour de Thebes chez vous, & aux enuirons de Syene, ce n'est pas l'eau du ciel, mais de la terre, qui les nourrit, la terre la beuuant, & estant secourue de vens refraichissans & de rosee, elle ne cederoit pas en fertilité à la mieux trempee & arrousee qui soit au monde, tant elle est bonne & forte. Et les mesmes especes d'arbres, en nostre pays, s'ils ont esté bien hyuernez, & qu'ils aient eu vn bien aspre & long hiuer, ils pro-

2. L'habitation en la Lune n'est pas impossible, eu esgard à son tournoyement, & à la fermeté de son globe.

3. La grãde chaleur du Soleil ne repugne à cela.

4. La consideratiõ de la nourriture des arbres & fruits de la terre basse ne peut donner conclusion contre l'habitation en la Lune, ains au contraire sert à prouuer ce point.

duisent beaucoup de bon fruict: mais en Afrique, & chez vous en Egypte, ils craignent fort & s'offensent du froid. Et la prouince de Gedrosie & de Troglodytide, prochaine de la mer Oceane, estant fort sterile pour sa seicheresse, & sans aucuns arbres, neantmoins dedans la mer adiacente elle nourrit des arbres de hauteur & grandeur merueilleuse, & verdoye iusques au fond, dont ils appellent les vns Oliuers, les autres Lauriers, les autres Cheueux d'Isis. Et ceste plante qui s'appelle Anacampserotes, estant arrachee de terre, non seulement vit tant que lon veut, mais qui plus est elle iette verdure. Et entre les graines que lon seme, les vnes, comme nommeement le Cētaurium, si on les seme en vne bōne & grasse terre, que lon les trempe & arrose, ils sortent de leur naturelle qualité, & perdent toute leur vertu, par ce qu'elles aiment la seicheresse, & en profitent en leur propre naturel: il y en a d'autres qui ne peuuent seulement suporter les rosees, comme la plus part des plantes Arabiques qui se fenent, se flestrissent & se meurent, si on les mouille. Quelle merueille donc est-ce, s'il croist en la Lune des racines, des semences & des plantes, qui ne aient point besoin de pluyes ni de froidures d'hiuer, ains qui soient propres à vn air delié & sec, comme celui de l'esté? Et comment n'est-il vray-semblable que la Lune iette de vens tiedes, & que du bransle de son agitation ne sorte de douces halcines, & des subtiles rosees & humiditez legeres qui s'espandent partout, pour fournir aux plantes verdoyantes, attendu qu'elle est de sa temperature non ardente ni alteree de secheresse, ains plustost molle, moite, & engendrant toute humidité? car il ne vient d'elle à nous pas vn effect de siccité, mais d'humidité & de mollesse feminine plusieurs, les croissances des plantes, putrefactions des chairs, les tournemēs & relaschemens des vins, les atendrissemens des bois, les faciles enfantemens des femmes. Mais ie crains d'irriter & prouoquer Pharnaces qui ne dit mot, en alleguant, cōme ils disent eux, les flus & reflus de la grande mer Oceane, les haures & destroits de mer qui s'enflent & se haussent par la Lune, augmentant les humeurs. Et pourtant ie me tourneray plustost deuers toy, ami Theon, car tu nous dis en interpretant ces vers du poëte Alcman,

Ce sont plusieurs plantes qui s'appellent autrement semperuiues.

E

F

G

De Iupiter & de la Lune fille,
Dame Rosee.

qu'en ce lieu là il appelle l'air Iupiter, lequel estāt humecté par la Lune se couertit en rosee: car elle est, mon bel ami, de nature presque toute contraire au Soleil, non seulement en ce que tout ce qu'il espessit, deseiche & endurcit, elle a accoustumé de le humecter, fondre & amollir, mais qui plus est d'humecter & refroidir sa chaleur, quand elle vient à donner sur elle, & se mesler à elle. CEVX donc qui estiment que la Lune soit vn corps de feu, & bruslant, faillent: & pareillement ceux qui veulēt que les animaux y habitans aient toutes les choses necessaires à la naissance, vie, nourriture, & entretenement qu'ont ceux de par deçà, ne considerēt pas la diuersité grande & inegalité qui est en la nature, là où il se treuue des varietez & differēces plus grādes entre les animaux des vns aux autres, que non pas auec les autres substances, qui ne sont pas animaux: & faudroit dire qu'il n'y eust point d'hommes au monde sans bouche, qui se nourrissent de senteurs seulement, s'il semble que les hōmes ne peussent viure sans nourriture solide. Mais Hesiode au contraire nous donne à entendre couuertement par ces vers,

XXVIII. Il se attache derechef aux Stoïques, qui estimoyēt la Lune estre vn corps de feu, & à d'autres qui y consideroyēt des habitans pareils à ceux de la terre basse.

H

Le fol ne sait de combien sert la mauue,
Ni l'aphrodile, & que vaut la guimauue.

Au poeme intitulé les oeuures.

La puissance que nous exposoit Ammonius, & que Epimenides nous monstroit mesme par effect, enseignant que la nature soustient l'animal de bien peu d'entretenement, & prouueu qu'il y en ait aussi gros qu'vne oliue, qu'il n'a besoin d'autre nourriture. Or ceux qui habitēt sur la Lune, si aucuns y en a, doiuent estre dispos & legers, & faciles à nourrir de tout ce que lon veut, & que la Lune mesme, comme le

Soleil

A Soleil aussi estant vn animal de feu plusieurs fois grād comme la terre, se nourrit & entretiēt des humiditez qui sont dessus la terre, comme aussi sont, ce disent-ils, tous les autres astres qui sont en nombre infini, tant ils estiment que les animaux de là sus viuent legerement, & se contentent de peu de choses. Mais ni nous ne voions cela, ni ne consideros que la region, la nature, la disposition & temperature est toute autre & acommodee à eux. Tout ainsi comme si nous ne pouuans aprocher de la mer, ni la toucher, ains en aians seulemēt la veuë de tout loin, & entendans que l'eau en est amere, salee, & non beuuable, quelqu'vn nous venoit dire qu'elle nourrit de grands animaux en grand nombre, & de toutes formes dedans son fond, & qu'elle est toute pleine de grandes bestes, qui se seruent de l'eau ne plus ne moins que nous faisons de l'air, il nous seroit auis qu'il nous conteroit des fables, & des nouuelles estranges, controuuees & faites à plaisir. AINSI semble-il que nous soions affectionnez & disposez enuers la Lune, descroiās qu'il y ait aucuns hommes qui habitēt là, & croy B que eux s'esmerueillent encore bien plus voians la terre qui est comme la lie, & la vase du monde leur aparoissant à trauers des nuees & brouillas humides, petit lieu, bas & abiect, & immobile, sans clarté ni lumiere quelconque, si cela petit peut produire, nourrir & entretenir des animaux qui aient mouuement, respiration, chaleur. Et si d'auenture ils auoient iamais oui ces vers d'Homere,

Horrible lieu, vilain & detestable
Aux Dieux, estant sous la terre habitable
Autant comme est la terre loin des cieux.

ils penseroient certainement qu'ils auroient esté escrits de ceste terre ci, & que l'Enfer & le Tartare auroient esté reculez ici, & que la terre également distante des cieux & des enfers, ce seroit la Lune. COMME ie parlois encore, Sylla me dit: Areste toy vn peu Lamprias, & prens garde que tu ne passes point la porte, comme lon dit en commun prouerbe, en faisant donner la fable en terre, & que tu ne trou- C bles & confondes tout le ieu, qui pour le present a vne autre scene & vne autre disposition. Ie seray donc le ioueur, dis-ie, mais deuant que d'y entrer plus auant, ie vous diray l'autheur, s'il n'y a rien qui l'empesche, commençant ainsi comme fait Homere,

Ogygie est vne Isle loin en mer,

distante de l'Angleterre, en nauiguant deuers le couchāt, de cinq iournees de nauigation, & y en a encore trois autres distinctes egalement d'elle, & les vnes des autres, en tirant deuers l'Occident estiual, en l'vne desquelles les Barbares du pays feignent que Saturne est detenu prisonnier par Iupiter. Et pour garde tant de lui que des Isles, & de toute la mer adiacente, qui se nomme Saturnienne, le Geant Ogygius ou Briareus est là colloqué, & que la grande terre ferme, par laquelle la grande mer est tout alentour circulairement bordee, & distante des autres Isles de moindre espace, & de celle d'Ogygie enuirō de cinq mille stades, à y aller en vaisseaux à rame, D par ce que la mer y est plate & basse, difficile à nauiguer aux grands vaisseaux ronds, à cause de la vase qu'y aporte la multitude des riuieres, qui venans de la grand' terre se dégorgent dedans, & y font de grands bancs, qui atterrent la mer, & la rendent malaisee à nauiguer, dont on a eu anciennement opinion qu'elle estoit glacee. Les costes d'icelle terre ferme au long de la mer sont habitees alentour d'vne grande baye, qui n'est pas moindre que celle des marets Mæotides, dōt l'embouchure est vis à vis à droite ligne de celle de la mer Caspienne. Ils se nomment & s'estiment eux habitans de terre ferme, & nous autres insulaires, comme habitans en vne terre qui tout alentour est enuironnee & baignee de mer. Et pensent que ceux qui iadis y furent auec Hercules & y demeurent, se meslans parmi les peuples de Saturne, remirent sus la nation Grecque, laquelle commençoit à s'y esteindre, & estre vaincuee & suplantee de la langue, des loix, & façons de faire des Barbares, & la

XXIX. Il distingue les habitans sur la Lune d'auec les autres, se donnant entree par ce moien aux discours suiuans aussi fabuleux que cestui-ci des lunatiques ou habitans en la Lune.

Iliad. liu. 8. & 20.

XXX. Il auoue maintenant que ce que dessus est fabuleux, entrāt en l'expositiō speciale de la fable de l'Isle Ogygie, pour descouurir encore mieux ce qu'il faut estimer de ce qui a esté dit de ceux qui habitent en la Lune.

firent derechef florir & retourner en vigueur. Et pourtant le premier honneur y est E
deferé à Hercules, & le second à Saturne. Or quand l'estoille de Saturne, que nous
appellons Phænon, & eux Nyctūrus, arriue au signe de Taurus, qui se fait en l'espa-
ce de trente ans, ils sont long temps à preparer ce qui est necessaire à vn solennel sa-
crifice, & au voyage d'vne longue nauigation, auquel il faut que ceux à qui le sort
touche aillent auec rames. Estans donc embarquez & partis, ils demeurent long
temps en pays estrange, où ils ont diuerses auentures, l'vn d'vne sorte, l'autre d'vne
autre, & que ceux qui se sauuent & eschapent de la marine, abordent premiere-
ment en ces Isles opposites là, qui sont habitees de peuples Grecs, là où ils voient
que le Soleil ne demeure pas absconsé vne heure durant, l'espace de bien trēte iours,
que cela est leur nuict, dont les tenebres sont biē peu obscures, & comme le crepu-
scule du iour: qu'apres auoir demeuré là quatre vingts dix iours grandemēt caressez
& honorez, comme estās tenus pour saincts, & tels appellez, apres ils sont conduits
par les vens, & traiettez en l'Isle de Saturne, là où il n'y a point d'autres habitans F
qu'eux, & ceux qui y ont esté enuoyez deuant eux: car il leur est loisible apres treize
ans qu'ils ont serui à Saturne, de s'en retourner en leur pays & en leurs maisons, mais
que la plus part aiment mieux demeurer là doucemēt que de s'en retourner, aucuns
pour ce qu'ils s'y sont desia acoustumez, les autres pour ce que sans labeur & sans
afaires ils ont abondance de toutes choses, tant pour faire sacrifices, & pour l'en-
tretenement de la despense ordinaire à ceux qui versent continuellement à l'estude
des lettres, & de la philosophie, par ce qu'ils disent que la nature de l'Isle & la dou-
ceur de l'air enuirōnant est admirable: & qu'il y en a eu quelques vns qui en auoient
voulu partir, ausquels Dieu auoit resisté & empesché leur partement, se monstrant
à eux, comme à ses familiers amis, non seulement en songes, & par signes exte-
rieurs, mais aussi visiblement, se presentans à eux des esprits familiers & Dæmons,
& deuisans auec eux: car ils disent que Saturne mesme y est, dedans vne grande ca-
uerne d'vn rocher reluisant, comme s'il estoit de fin or, endormi, par ce que Iupi- G
ter lui a preparé le sommeil au lieu de fers aux pieds, pour le garder de bouger: mais
qu'il y a des oiseaux qui volans dessus, lui aportent de l'ambrosie, & que toute
l'Isle en est remplie d'vne odeur & parfum admirable, qui s'espand comme vne
fontaine odorante hors de ceste cauerne par toute l'Isle, & que ces Dæmons ser-
uent & font la cour à Saturne, aians esté ses courtisans & familiers ami du temps
qu'il tenoit l'Empire & royauté sur les hommes & sur les Dieux, & qu'aians la scien-
ce de deuiner les choses futures, ils en predisent beaucoup d'eux mesmes: mais les
plus grandes, & de plus grande importance, quand ils retournent de voir Saturne, ils
les reuelent, par ce que tout ce que Iupiter propense, Saturne le songe, mais que
son resueil est de toutes passions Titaniques, & perturbations d'esprit en lui. Le
sommeil ** doux & gracieux, & la diuine & royale nature en icelui toute
nette, incontaminee & pure. LA donc aiant cest estranger esté porté, & y ser-
uant Dieu en repos & loisir, il acquit de l'Astrologie autant de suffisance comme il H
s'en peut acquerir, en penetrant le plus auant qu'il est possible en la Geometrie, &
au reste de la philosophie. Il s'adonnoit aussi aucunement à la naturelle, mais lui
estant pris vne enuie & desir de voir & visiter à l'œil la grande Isle (car ainsi appel-
lent-ils la terre ferme là où nous sommes) apres que les trente ans furent passez, &
ses successeurs arriuez, aiant pris congé de tous ses parens & amis, il monta sur mer,
equipé au demeurant sobrement & legerement, mais portant quand & soy bonne
prouision d'argent en des vases d'or. Or de vous raconter particulierement tout
ce qui lui auint, combien de nations ils visita, combien de pays il passa, comment
il estudia es lettres sainctes, & fit profession en toutes sainctes confrairies, & tou-
tes religions, vn iour tout entier ne suffiroit pas à le vous reciter par le menu, ainsi
comme il le nous racontoit s'en souuenant tresbien, & iusques aux moindres parti-
cularitez

XXXI. Pour l'enrichissemēt du cōte il introduit vn estranger porté en l'isle fantastique susmentionnee, lequel fait des discours de mesme humeur que le precedent.

cularitez. Mais quant à ce qui apartient à la presente dispute, escoutez le : car il demeura bien longuement à Carthage, y estant grandemẽt honoré & respecté, par ce qu'il trouua certaines peaux de parchemin sacrees, qui auoient esté transportees secrettement hors de la ville au premier sac d'icelle, & auoient esté cachees bien long temps dedans la terre. Si disoit qu'il faloit & m'admonnestoit fort de le faire, entre les Dieux aparens adorer & honorer sur tous la Lune, comme celle qui estoit la principale guide & maistresse de nostre vie. Dequoy m'esmerueillant, & le priant de me le declarer & exposer vn peu plus clairement: Les Grecs, dit-il, ô Sylla, disent beaucoup de choses touchant les Dieux, mais non pas tout bien : comme premierement de dire qu'il y a vne Ceres & vne Proserpine, ils ont raison, mais de les mettre ensemble, & toutes deux en vn mesme lieu, non: car l'vne Ceres, est en terre, dame & maistresse de ce qui est sur la terre: & l'autre est en la Lune, & s'appelle par ceux qui sont habitans en la Lune, Coré ou Proserpine: Proserpine, pour ce qu'elle porte lumiere
B & clarté: & Coré, pource que nous appellõs Coré la prunelle de l'œil, dedans laquelle se void l'image de celui qui regarde, tout ainsi comme la clarté du Soleil resplendit en la Lune. Et quant à ce que lon dit qu'elles vont errantes & s'entrecerchent l'vne l'autre, il y a aussi de la verité : car elles s'entre-appetent, quand elles sont separees l'vne de l'autre, & s'entre-embrassent souuent en l'ombre. Et que ceste Coré soit tantost au ciel & en la lumiere, & tantost en tenebres & en la nuict, cela n'est pas faux, mais il y a seulement erreur au nombre du temps. Car nous la voions, non pas six mois durant, mais de six en six mois dessous la terre, comme dessous sa mere prise de l'ombre, & peu souuent se rencontre que cela auiene dedans cinq mois, par ce qu'il est impossible qu'elle abandonne Pluton estant sa femme, comme Homere mesme sous paroles couuertes a gentilement dit,

En la campagne Elysienne, au bout *Odyssee.4.*
Et à la fin de la terre.

C Car là où finit l'vmbre de la terre, c'est cela qu'il appelle le bout & la fin de la terre, là où nul meschant, ne qui ait vescu impurement, ne sauroit iamais paruenir : mais les gens de bien apres leur mort y estans portez, y meinent vne vie aisee, non pas pourtant heureuse ni diuine iusques à la seconde mort. Mais quelle elle est, ami Sylla, ne m'en interrogue point, car moy-mesme le declareray ci apres. Le commun estime que l'homme soit vn suppost composé, & ont raison de le croire ainsi, mais ils faillent en ce, qu'ils l'estiment composé de deux parties seulement, par ce qu'ils estiment que l'entendement soit vne partie de l'ame, par ce que l'entendemẽt est meilleur que l'ame, dautant que l'ame vaut mieux, & est plus diuine que le corps: & fait ceste composition de l'ame auec l'entendement la raison, & auec le corps la passion, dont l'vne est le principe de la volupté & de la douleur, & l'autre de la vertu & du vice. Estans donc ces trois parties conjointes ensemble, la terre en a baillé le corps, la Lune l'ame, & le Soleil l'entendement en la generation de l'homme **

XXXII. De l'estat des ames apres la mort du corps, où se descouure encores plus que deuant la bestise de l'homme qui n'est esclairé d'autre lumiere que de la sienne.

D & donne l'entendemẽt la raison à l'ame, cõme le Soleil la lumiere à la Lune. Et des morts dont nous mourons, l'vne fait des trois deux, & l'autre de deux vn, & l'vne est en la region de Ceres * luy sacrifier. Et aussi les Atheniens appelloient les trespassez, les Demetriens ou Cerealiens anciennement : & l'autre * mort en la Lune, region de Proserpine, & est domestique de l'vne Mercure le terrestre, de l'autre le celeste. L'vne deslie l'ame d'auec le corps soudainement, & auec force & violence : & Proserpine doucement auec long temps, l'entendement d'auec l'ame : & c'est pour cela que lon l'appelle Monogenes, comme qui diroit vnique, ou vnigenite. Car ce qui est de meilleur en l'homme deuient seul quand il est separé par elle, & l'vn & l'autre auient selon nature. Toute ame sans entendement & auec entendement sortant du corps, il est ordonné par fatale destinee, qu'elle vague certain temps, non pas egal, en la region qui est moienne entre la terre & la Lune. Car celles qui ont esté iniu-

stes & desordonnees, y paient là les peines de leurs pechez: & les bõnes & honnestes E
iusques à ce qu'elles aient nettoyé, & par expiation chassé hors toutes les infections
qu'elles pourroient auoir contractees de la contagion du corps, comme de l'autheur
de tout mal, & ce en la plus douce partie de l'air, que lon appelle le verger de Pluton,
là où il faut qu'elles demeurẽt vn certain temps prefix. Et puis, ne plus ne moins que
si elles retournoient d'vne peregrination vagabonde de long exil en leur pays, elles
goustent de la ioye, telle que la sentent ceux qui font profession es sainctes ceremonies,
meslee de trouble & d'esbahissemens, chascun auec sa propre esperance. Car il
en poulse & chasse plusieurs, lesquelles appetent desia la Lune. Quelques vnes prenent
plaisir à estre au bas, & regardent encore derechef comme au fond, mais celles
qui sont montees à mont, y sont seulement colloquees. Premierement comme victorieuses
elles sont courõnees de couronnes que lon appelle la constance des ailes,
pour autãt qu'en leur vie elles ont refrené la partie desraisonnable & passible de l'ame,
& l'ont rendue suiette & obeissante au frein de la raison. Secondement elles ressemblent
à voir à vn rayon de Soleil. Tiercement l'ame qui est là sus esleuee, y est affermie
& fortifiee par l'air qui est à l'enuiron de la Lune, & y prend force & roideur, F
ne plus ne moins que les ferremens de la trempe. Car ce qui est encore rare & lasse,
se resserre & affermit, & deuient luisant & transparent, de maniere qu'il se nourrit de
la moindre euaporation du monde. Et c'est ce que Heraclitus a voulu dire, quand il
dit, que les ames en la region de Pluton odorent. ET là premierement elles voient
la grandeur de la Lune, & sa beauté, & sa nature, qui n'est simple ni sans mixtion, ains
estant comme vne composition faite d'astre & de terre. Car comme la terre meslee
de vent & de liqueur deuient molle, & le sang meslé parmi la chair, lui donne sentimẽt,
aussi disent-ils que la Lune meslee auec la quinte essence celeste, iusques au fõd,
en deuient animee, & feconde, & generatiue, & quand & quand également contrepesee
de pesanteur & de legereté. Car le monde mesme estant ainsi composé des
choses qui vont naturellement contre-bas & contre-mont, est du tout exempt de G
mouuement local de lieu à autre, ce qu'il semble que Xenocrates mesme par vne diuine
imagination ait entendu, en aiant pris le commencement de Platon. Car c'est
Platon qui le premier a affermé que chascun astre est composé de feu & de terre, par
les natures moiennes donnees en certaine proportion, dautant que rien ne peut venir
ni choir au sentiment de l'homme, qui n'ait quelque proportion meslee de terre,
& de lumiere: & Xenocrates dit, que le Soleil est composé du feu & du premier
solide, & la Lune du second solide, & de son propre air: & la terre de l'eau, & du feu,
& du tiers solide: & que du tout ni le solide seul à par soy ni le rare n'est capable ni
susceptible d'ame. VOILA quant à la substance de la Lune: & quant à la largeur
& grandeur, elle n'est pas telle, comme les Geometres la disent: mais beaucoup de
fois plus grande, & mesure peu souuent l'vmbre de la terre de sa grandeur, non pource
qu'elle soit petite, mais pource qu'elle y adiouste vn treschaud mouuement, afin
que bien tost elle passe l'endroit tenebreux, en emportãt les ames des bien-heureux H
qui se hastent & criẽt, par ce que tant comme elles sont dedans l'vmbre, elles ne peuuent
plus ouir l'harmonie des corps celestes, & quand & quand au dessous les ames
des damnez qui sont punies, se lamentent & crient diuersement à trauers ceste vmbre.
C'est pourquoy en l'eclipse plusieurs ont acoustumé de mener du bruit, & de
faire sonner & bruire des poëlles & chaudieres de cuiure alentour de ces ames. Encore
les effroye ce que lon appelle la face de la Lune, quand elles en aprochent, pource
qu'elle leur semble chose espouuãtable à voir, ce qu'elle n'est pas. Mais ainsi comme
la terre sur laquelle nous sommes, a plusieurs grands & profonds golphes, l'vn
celui de la mer Mediterranee, qui se respand entre les deux colones d'Hercules au
dedans de la terre vers nous, & d'autres au dehors, comme la mer Caspienne, & celui
de la mer rouge, aussi sont-ce des fondrieres & profondes vallees de la Lune, &

XXXIII. *De la nature & beauté de la Lune.*

XXXIIII. *De la largeur & grãdeur de la Lune, de ses gouffres & vallees, & de ce qu'y sont les ames.*

A appelle lon le plus grand des trois, le gouffre de Hecaté, là où les ames souffrent & fôt souffrir les peines des maux qu'elles ont faits ou soufferts depuis qu'elles ont esté nees: les deux autres petis, les passages par où il faut que les ames passent, & appelle lon ce qui en regarde vers le Soleil le champ Elysien, & ce qui regarde vers la terre, le champ de Proserpine. Si ne demeurent pas tousiours les Dæmons dessus icelle, ains descendét quelquefois ici bas pour auoir le soin & superintendêce des oracles, & assistent & côcelebrent les plus hautes ceremonies, atâs l'œil sur les meffaits, & les punissans, & preseruans aussi le bon tant és perils de la guerre que de la mer. Et si en cela ils commettét eux-mesmes quelques fautes ou par cholere, ou par enuie, ou par iniuste grace & faueur, ils en payent & portent la peine. Car ils sont reiettez contre terre, & attachez à des corps humains. Mais du nombre de ces meilleurs là estoyent ceux qui seruoyent & acompagnoient Saturne, ainsi comme eux mesmes disoient, & deuant encore ceux qui iadis en Candie s'appelloiét les Dactyles Idees, & en la Phry-

Tesmoignage de la ruse tyrannique des diables.

B gie les Corybâtes, & ceux de la Bœoce en la ville de Lebadie, que lon nôme les Trophoniades, & infinis autres en diuers lieux de la terre habitable, dôt les noms, les temples, & les hôneurs durent & demeurent encores iusques auiourd'huy, mais les puissances d'aucuns defaillent, estâs transferez par vn tresheureux changement en autre lieu. Ce qui auient aux vns plus tost, aux autres plus tard; quand l'entendemét vient à estre separé de l'ame, laquelle se fait par l'amour, & le desir de iouir de l'image du Soleil, en laquelle & par laquelle resplêdit la beauté diuine desirable & heureuse, que toute nature appete diuersement & desire, l'vne en vne sorte, & l'autre en vne autre. Car la Lune mesme tourne côtinuellement, pour le desir qu'elle a de se conioindre à lui, comme là source de toute fertilité. Si demeure la nature de l'ame en la Lune retenât quelques vestiges, & quelques songes de la vie: au moien de quoy estime que cela ait esté tresbien dit,

L'ame s'en est, comme vn songe, enuolee.

C ce quelle ne fait pas incôtinét qu'elle est separee d'auec le corps, ains apres quâd elle se treuue seule & segregee de l'entendement. Et de tout ce que iamais dit Homere, il n'y a point vn passage plus diuin, ne plus diuinement dit, que celui là où il dit de ceux qui sont aux enfers,

Apres ie vey d'Hercules la semblance,
Car au ciel est sa veritable essence,
Parmi les Dieux.

Odyss liu. 11.

par ce que chascun de nous n'est point ni le courage, ni la crainte, ni la cupidité, non plus que ni la chair ni les humeurs; ains est la partie dont nous discourons & entendons? mais l'ame estant moulee & formee de l'entendement, & moulant & formant le corps en l'embrassant de tous costez, elle en reçoit vne impression & forme, tellemét qu'encore qu'elle soit separee & de l'entêdemét & du corps, neâtmoins elle retient encore la figure & la semblance bien long temps, de sorte qu'à bon droit

D on l'en appelle l'image. Et de ces ames là, comme i'ay desia dit, la Lune est l'elemét, par ce que les ames se resoluent en icelle, ne plus ne moins que les corps des trespassez se resoluent en la terre: & celles qui ont esté vertueuses & honnestes, aians aimé le repos de l'estude, sans s'embrouiller d'afaires, se resoluent & esuanouissent promptement, parce qu'estans laissees de l'entendement, & n'vsans plus des passiôs corporelles, elles se resoluent & esuanouissent incontinent: mais celles des ambitieux, & de ceux qui se sont meslez d'afaires, des amoureux qui ont aimé les corps, & des courageux, se ramenans la memoire des choses qu'ils ont faites en leur viuant, ne plus ne moins que des songes en dormant, se proménent vagantes çà & là, comme celle d'Endimyon: pource que leur inconstance, & l'estre trop suiette aux passions, les transporte & les retire hors de la Lune à vne autre generation, ne les laissant point reposer, ains les deceuant & abusant. Car il n'y a plus rien de petit,

XXXV. Suite du propos encommencé touchant l'estat des ames apres estre separees des corps.

ni de rassis, ni de constãt & acordãt, depuis qu'estans delaissees de l'entendemẽt, elles E
vienent à estre saisies des passions corporelles, ains & de telles ames vienent & naissent
puis apres des Titiens & des Typhons tels comme celui qui iadis par force &
violẽce saisit la ville de Delphes, & renuersa sans dessus dessous le sanctuaire de l'oracle,
ames destituees de toute raison, & qui se laissent aller à la superbe violence de
toutes les passions: toutefois encore, apres long traict de temps, la Lune reçoit ces ames
là, & les racoustre: & le Soleil inspirant derechef & semant à leur faculté vitale de
l'entendemẽt, en fait de toutes nouuelles ames: & la terre, pour le tiers, leur baillant
de nouueaux corps, car elle ne donne rien apres la mort de ce qu'elle prend à la naissance:
& le Soleil ne prẽd rien, mais il reprend & reçoit l'entendement qu'il a donné.
Mais la Lune dõne & reçoit, cõioint & desioint, vnit & separe, selõ diuerses facultez
& puissances, dont l'vne se nomme Ilythia, celle qui conioint: & Diane, celle qui diuise
& deioint: & des trois Deesses fatales ou Parques, celle qui s'appelle Atropos
est colloquee dedãs le Soleil, qui donne le principe de la naissance: & Clotho logee F
en la Lune, est celle qui ioint, mesle & vnit. Et la derniere, Lachesis, est en la terre, qui
y met aussi la main, auec laquelle la fortune a bien grande part. Car ce qui est sans ame
est imbecille de soy, & né à souffrir de toute autre chose. Mais l'entẽdement est
souuerain sur tout le reste, & n'y a rien qui le puisse faire souffrir. Et l'ame est moiẽne
& meslee des deux, comme la Lune a esté faite & creée de Dieu vne composition &
mixtiõ des choses hautes & basses, aiant la mesme proportion enuers le Soleil que la
terre a enuers elle. Voila, ce dit Sylla, ce que i'entẽdi de ce mien hoste passant estranger,
ce qu'il disoit auoir entendu des Dæmons, qui seruoient & ministroiẽt à Saturne.
Et vous, ô Lamprias, le pouuez prendre en telle part que bon vous semble.

G

Pourquoy la prophetisse Pythie ne rend plus les oracles en vers.

SOMMAIRE.

*C*Evx *qui ont chanté l'excellence de l'homme & la vigueur de l'entendement humain,
en disant quelque chose, ont ordinairement oublié le principal, qui estoit de
monstrer que toute l'adresse de son intelligence est vne guide furieuse, sa volonté vn abisme
de confusion, la lumiere de sa raison vne nuict profonde, ses desirs autant de
bestes enragees pour le trailler & despecer si Dieu par vne singuliere grace ne l'illumine, regenere
& conduit. Entre vn milliõ de tesmoignages pour confirmatiõ de cela, celui qui se presente en ce dia* H
*logue est tressuffisant: car est-ce pas merueilles & vn signe certain de l'estrange aueuglemẽt de la sa
gesse humaine, de voir ceux qui ne font autre chose tout le tẽps de leur vie que cercher le souuerain
bien, maintenir la vertu, detester les vices, condãner les Atheistes, Epicuriens & Libertins, redouter
neantmoins, craindre, & mesmes adorer l'ennemi iuré de leur salut & vraye vie, asauoir le diable?
Tant y a qu'il est ainsi, & ce que nous lisons maintenant rapporté auec quelques discours du
premier Tome, notamment celui où lon dispute pourquoy les oracles ont cessé, & que signifie le mot
Ei, monstre non seulement l'opinion de Plutarque & de quelques autres philosophes touchãt telles
choses, ains aussi le miserable estat de tous ceux qui sont abãdõnez à leurs sens & destituez de la co
noissance du vray Dieu. Ceci soit ramenteu pour la secõde fois, de peur qu'en lisant, les discours bien
rangez de l'eloquence humaine ne nous destournent du droit chemin, mais au cõtraire que nous
apperceuions tant mieux combien est vain & detestable tout le babil de l'hõme qui n'a pour fondemẽt*

A *que les cõceptions de son esprit corrõpu. Dõques en ce dialogue, nous contemplõs la sagesse des Grecs courante apres Satan, & se donnant beaucoup de peine à remuer vne matiere, qu'il faut detester & enseuelir d'oubliãce eternelle, ou y toucher de toute autre adresse que ne sauroit faire la prudence de la chair. Il y a ici diuers personnages qui remuent les oracles de la deuineresse de Delphes, où estoit le temple renommé d'Apollo, vraye cauerne de Satan, & en laquelle il exerçoit son mestier auec des impostures & illusions presque incroyables, par vne fort longue espace d'annees. Or pour faire mieux valoir la dispute, Plutarque à sa façon acoustumee d'introduire par vn tiers ses opinions, suiuant le stile des Academiques, amene à Delphes vn estranger, lequel se trouuãt auec Basilocles, Philinus, & autres, & s'amusant à regarder les statues qui estoyent là en grand nombre, lon commence le propos par la dispute du cuiure & de ses proprietez. Ce que ayant esté assez debatu, Diogenian demande pourquoy les anciens oracles de Delphes estoyent en vers bas & de mauuaise façon, à quoy sont faites diuerses responses, tendantes à ce point de faire acroire que là où les paroles sont plus enrouillees & mal rẽgees, plus y faut-il remarquer d'excellence en celui qui en est l'auteur:*
B *ce qui conferme entierement ce que nous auõs desia touché des illusions du diable, qui ne s'est pas cõtenté de piper ainsi ses esclaues, mais encore a besongné en cest endroit auec vne audace ridicule & tresapparẽte, si les yeux de ceux qu'il abusoit eussent eu tant soit peu de moyen pour voir la milliesme partie de ses tromperies espaisses & lourdes comme montaignes. Continuans puis apres, ils discourent des presages de ces statues & autres esleuees en diuers lieux, afin d'autoriser les oracles, dequoy Boëthus Epicurien s'estãt mocqué, Plutarque replique & rentre au discours de la grauité de ces oracles mal façonnez, les conferant auec ceux de la Sibylle, & soustenant l'autorité d'iceux auec ses compagnons par toutes les raisons dont ils se peuuent auiser. C'est en somme le contenu de ce dialogue, lequel comprend diuerses matieres dependantes de ceste ci, & qui sont marquees en leur ordre, dont la conclusion est qu'autant sont à reprendre ceux qui taxent la simplicité & rudesse de tels oracles que ceux qui autrefois en controlloyent l'ambiguité, obliquité & obscurité.*

BASILOCLES.

VOVS auez tant fait à promener par tout cest estranger,
C pour lui monstrer les statues & ouurages publiques, Philinus, qu'il est soir bien tard, & que ie suis las de vous attendre. PHILINVS. Aussi marchions nous tout bellement, Basilocles, en semant des propos, & les moissonnãt aussi tost auec combat, pource qu'ils estoient cachez en embusche, & derriere nous germans & leuans par le chemin, comme firent anciennement les hommes semez de Cadmus. BAS. Enuoyerons nous donc querir quelqu'vn de ceux qui y ont assisté pour les nous raconter, ou si toy-mesme, en faueur de nous, prendras la peine de ce faire? PHIL. Il faut que ce soit moy qui le face, Basilocles, car il seroit bien mal-aisé que tu en peusses recouurer d'autres par la ville, dautãt que i'en ay veu la plus part qui sont derechef montez auec cest estranger au Corycium & à la Lycourie. BAS. Comment, cest estranger est-il
D si fort curieux de voir, & de si douce & amiable compagnie? PHIL. Mais il est encore plus studieux & desireux d'aprẽdre, docte & sauant, & encore n'est-ce point ce qui est plus digne d'admirer en lui, ains est vne douceur grande acompagnee d'vne singulierement bonne grace. La viuacité aiguë de son entendement lui suggeroit matiere de contredire, & de mettre en auant des doutes, mais c'estoit sans estre fascheux en ses propositions, ni rude en ses respõses, de maniere que pour peu que lon hante & conuerse auec lui, on est contraint de dire,

Oncques mauuais pere ne t'engendra.

Car tu conois bien Diogenianus l'vn des plus hommes de bien qui soit au monde. Ie ne le conois point, Philinus, quant à moy, mais ie voy beaucoup de gens qui en disent autant de ce ieune homme. Mais quel commencement & quelle occasion

1. Ils entament le propos par le recit de la venue d'vn estranger qui met la compagnie en discours de diuers affaires.

II. Le premier discours, apres le recit de quelques cõpositions non exprimees, contient vne dispute touchãt le cuiure, & specialement de celui de Corinthe.

eurent vos propos? Cevx qui estoient versez & exercitez en la lecture des histoires recitoient & lisoient de bout à autre toutes les compositions, sans se soucier de ce que nous les prions d'abreger leurs contes, & la pluspart des inscriptions. Et quant à l'estranger, il prenoit assez de plaisir à voir & considerer tant de belles statues, en si grãd nombre, & si artificiellemẽt elabourees: mais il admiroit la fleur de la bronze, comme ne ressemblãt point à vne crasse ni à vne rouille, mais à vne teinture d'azur reluisant & brillant, de sorte qu'il demeura comme tout estonné & raui quand il vid les statues des Capitaines de marine. Car il commença là à faire sa visitation, comme naifuement bien representans la marine en leur couleur, & vn gouffre d'eau. Les anciens ouuriers, dit-il, vsoient ils point de quelque mixtion, & de quelque composition expresse, pour donner ceste teinture à leurs ouurages? Car quant au cuyure de Corinthe, qui est tãt renommé, on tient que ce fut par vn accident & cas d'auenture qu'il prit ceste belle couleur, & nõ par artifice, aiant le feu embrasé vne maison où il y auoit quelque peu d'or & d'argent, & grãde quantité de bronze serree, lesquels metaux estãs dissoults & fondus ensemble, le nom de la masse en demeura à la bronze, pource qu'il y en auoit plus grande quantité que des deux autres. Adonc Theon prenãt la parole: Nous en auõs, dit-il, entendu vn autre propos qui est bien plus ruzé: c'est qu'ẽ la ville de Corinthe vn fõdeur aiãt trouué vne cachette où il y auoit beaucoup d'or, & craignant d'en estre descouuert, il en prenoit peu à peu, & le mesloit tout bellemẽt parmi son cuyure, qui en prenoit vne merueilleusemẽt belle mixtion & temperature, & en vẽdoit ses ouurages bien cheremẽt, à cause qu'on les aimoit & estimoit pour la beauté de la couleur, mais & l'vn & l'autre est faux. Car c'estoit certainement vne mixtiõ & vne preparation faite par art, comme encore maintenãt ils meslent de l'or auec de l'argẽt, & en font vne certaine iaunisse pasle, qu'ils treuuent exquise, mais à moy elle me semble vne couleur de malade, & vne deprauation sans beauté quelcõque. Quelle autre cause donc, dit Diogenianus, estimes tu qu'il y ait, pour laquelle le cuyure prene ici ceste couleur? Theon respond, Atẽdu que des premiers & plus naturels corps qui sont ou qui serõt du feu, de l'air, de l'eau, & de la terre, il n'y en a pas vn qui aproche du cuyure ne qui y touche, que l'air tout seul, il est bien force que ce soit l'air qui le face, que à cause de lui il ait la differẽce qu'il a d'auec les autres, veu mesmemẽt qu'ils ne bougent iamais d'ensemble, & qu'ils s'entretouchent tousiours. Ou bien cela est chose toute notoire, voire deuant mesme que Theognis fut né, comme dit le poëte Comique.

III. Pour quelle proprieté & par quelle puissance l'air dõne couleur au cuyure en le touchant, & pourquoy l'huile s'enrouille.

Mais veux tu sauoir pour quelle proprieté, & par quelle puissance l'air colora ainsi le cuyure en le touchant? Diogenianus aiant respondu, que ouy: Aussi fais-ie bien moy, mon fils, ce dit Theon: cerchons la donc ensemble, & deuant encore pour quelle occasion l'huile le remplit de rouille, plus que ne fait toute autre humeur ne liqueur. Car il ne se peut dire que ce soit l'huile mesme qui lui atache la rouille, atendu qu'elle est pure & nette, sans ordure quelconque, quand elle en aproche. Non certes, dit le ieune homme, & faut qu'il y ait quelque autre cause que l'huile: car la rouille venant à trouuer l'huile qui est subtile, pure & transparente, elle aparoit fort clairement, là où es autres liqueurs elle se cache & ne se monstre point. C'est bien dit, mon fils, & venerablement: mais si tu veux, considere vn peu la raison qu'Aristote en allegue, & ie te la veux dire. Il dit donc que la rouille suruenant penetre insensiblement, & se dispert à trauers les autres liqueurs, qui sont de parties inegales & de rare substance, mais que pour la solidité serree de l'huile, elle la contient & demeure ensemble. Si donc nous pouuons presuposer quelque chose de semblable, nous n'aurons pas faute de moien de charmer & endormir vn peu ceste doute. Comme donc nous eussions confessé qu'il disoit vray, & prié de poursuiure, il dit que l'air de la ville de Delphes estant gros, espais, fort & vehement, à cause de la reflexion & contrepoulsement des montagnes d'alenuiron, & dauantage mordant

& in-

A & inciſant, comme teſmoigne ce qu'il fait incontinent digerer la viande: penetrant doncques l'air, à cauſe de ſa tenuite, & ſubtilité, & coupant le cuyure, il en fait ſortir force rouille & force terreſtreité, laquelle il arreſte puis apres & reprime, par ce que l'eſpeſſeur de l'air ne lui donne & ne permet point d'iſſue: ainſi ceſte rouille s'arreſtant pour ſa quantité iette ceſte fleur de couleur, & prend lueur & ſplendeur en ſa ſuperfice. Nous aprouuaſmes ceſte deduction de raiſon: mais l'eſtrãger dit, que l'vne des ſupoſitions ſeule eſtoit ſuffiſante pour ceſte raiſon: car la tenuité ou ſubtilité ſemble eſtre vn peu contraire à l'eſpeſſeur que lon ſupoſe de l'air. Et ſi n'eſt point neceſſaire de la ſupoſer, car le cuyure vieilliſſant de lui-meſme exhale & met dehors ceſte rouille, la quelle l'eſpeſſeur de l'air arreſtant, & la figeant, rend euidente pour ſa quantité. Theon adonc repliquant: Et qui empeſche, dit-il, qu'vne meſme choſe ne puiſſe eſtre ſubtile & eſpeſſe tout enſemble, comme ſont les tiſſus de ſoye ou de fin lin, deſquels Homere dit,

B *Par le deſſus de ſon voile volant* — Odyſſ. lin. 7.
L'huile liquide alloit à bas coulant?

donnant à entendre par cela la ſubtilité deliee de la tiſſure, de ſorte qu'elle ne ſouffroit pas que l'huile paſſaſt à trauers, ains couloit & gliſſoit par deſſus, tant elle eſtoit frappee & ſerree, qu'elle ne la tranſmettoit point. Et ſi pourroit-on ſe ſeruir de la ſubtilité de l'air, non ſeulement pour labourer le cuyure, & en faire ſortir la rouille, mais auſſi à ce qu'il rend la couleur plus plaiſante & plus azuree, en meſlãt la lueur & ſplendeur parmi le bleu. Apres cela s'eſtant fait vn peu de pauſe, les guides hiſtoriens derechef nous allegueret les paroles d'vn ancien oracle en vers, qui parloit, ce me ſemble, de la Royauté du Roy Ægon d'Argos. Si dit Diogenianus que pluſieurs fois lui eſtoit venu en l'entendement, de s'eſmerueiller de la baſſeſſe & mauuaiſe façon des vers des anciens oracles, combien que le Dieu Apollo ſoit appellé le conducteur des Muſes, comme celui auquel n'apartient pas moins la beauté de l'elegance

IIII. Deuxieſme diſcours de la baſſeſſe & mauuaiſe façon des vers des anciẽs oracles, & les diuerſes ſolutions ſur la queſtion que Diogenianus en propoſe.

C de la compoſition, que la bõté de la voix, & le plaiſir du chant, & qu'il ſurpaſſoit de beaucoup & Homere & Heſiode en la ſcience de faire de beaux & bõs vers, & toutefois nous voions pluſieurs oracles pleins de fautes, & d'erreurs, & quant aux meſures, & quant aux paroles. Et lors le poëte Serapion, qui venoit d'Athenes, ſe trouuant là: Comment, dit-il, eſtimez vous donc que ces vers là ſoient de la cõpoſition d'Apollo? Laiſſons de dire, comme vous confeſſez vous meſmes, qu'ils s'en faut beaucoup qu'ils n'aprochent de la beauté & bõté de ceux d'Homere & d'Heſiode. Nous ne nous ſeruirons pas de ceux là, comme pour exemple des mieux & plus elegamment faits: mais corrigeons noſtre iugement preuenu & preoccupé d'vne mauuaiſe acouſtumance. Prenant adonc la parole Boëthus le geometrien, car tu conois le perſonnage qui s'eſt rẽgé à la ſecte d'Epicurus: As tu point, dit-il, oui faire le conte de Pauſon le peintre? Non pas moy, dit Serapion. Si eſt-il digne d'eſtre oui, dit Boëthus. Il auoit marchandé de peindre vn cheual, ſe veautrant ſur l'eſchine, & il le

D peignit courant: dequoy ſe courrouçant le perſonnage qui lui auoit donné à peindre, Pauſon ne s'en fit que rire, & renuerſa le tableau: ainſi eſtant le deſſus deſſous, le cheual ne ſembla plus courir, ains ſe veautrer. Le meſme, dit-il, auient à certains propos quand on les renuerſe, & pourtant y en a-il qui vous diront, que les Oracles ne ſont pas beaux & bons, pour ce qu'ils ſont de Dieu: mais au contraire les autres diront, qu'ils ne ſeront pas de Dieu, par ce qu'ils ſeront mauuais. Car cela eſt douteux & incertain, mais ceci eſt tout euident & manifeſte, que les vers des Oracles ne ſont pas bien elabourez: dequoy il ne faut point de meilleur iuge que toy, car tu compoſes & eſcris des poëmes, qui quant à la matiere & au ſuiet ſont eſcrits philoſophiquement & auſterement, mais qui quant à la ſuffiſance, à la grace, & à la compoſition & ſtructure de la diction, reſſemblẽt pluſtoſt aux vers d'Homere & d'Heſiode, que non pas aux vers des oracles.

V. Il s'efforce d'excuser la prestresse Pythie qui n'auoit grace quelconque en contenance ni en paroles, & par autres exemples, descouurans les impostures du diable, veut rendre authentiques les oracles de Delphes

NOVS sommes malades, dit-il, Boëthus, & des aureilles & des yeux, estans acoustumez tant nous sommes delicats & mols, d'estimer & appeller plus beau ce qui est plus doux: & à l'auenture nous plaindrons nous de la prestresse Pythie, de ce qu'elle ne chante plus doucement que la menestriere Glauca, & de ce qu'elle ne se parfume point d'huiles odorantes, qu'elle ne se vest point de robes de pourpre: & quelques vns, pour ce qu'elle ne fait point de parfum de cynamome, ou de ladanum, ou d'encens, ains de laurier, ou de farine d'orge. Ne vois tu pas, dira quelqu'vn, combien de grace ont les vers de Sappho, & comment ils delectent & destrempent de ioye les cœurs des escoutans? Là où la Sibylle auec sa bouche forcenee, comme dit Heraclitus, sonnant des paroles qui ne prouoquét point à rire, qui ne sont point fardees, qui ne sont pont parfumees, attaint de sa voix iusques à mille ans, à cause du Dieu qui parle par elle. Et Pindare dit, que Cadmus ouit de Dieu vne musique hautaine & droite, non douce, non molle ni delicate, non rompue de passages: car la nature qui est impassible, chaste & saincte, ne reçoit ni n'admet point la volupté, ains a esté ici bas iettee auec le chant: & la plus part d'icelle en est coulee aux aureilles des hommes.

VI. Autre nouuelle excuse, en laquelle la faute est reiettee sur la prestresse dont le diable se seruoit.

SERAPION aiant dit cela, Theon se prenant à rire: Serapion, dit-il, a suiui la façon de faire de ses mœurs: s'estát offerte occasion de parler de la volupté, il en a voulu iouïr en passant. Mais pourtant Boëthus, encore que ces vers des oracles soient pires que ceux d'Homere, nous n'estimons pas que ce soit Apollo qui les ait faits, ains seulement qu'il a donné le principe du mouuement selon que chascune des prophetisses est disposee à receuoir son inspiration: car s'il faloit escrire & non pas prononcer les Oracles, ie pense que nous ne les reprendrions & blasmerios pas, disans que ce ne seroit pas escriture d'Apollo s'ils estoient moins elegamment escrits que ne sont ordinairement les lettres des Roys: car la parole, ni la voix, ni la diction, ni la mesure, ne sont pas du Dieu, ains sont de la femme: lui donne seulement les imaginations, & allume en l'ame la lumiere pour esclairer l'auenir, ce qui est & s'appelle Enthousiasme. Mais en somme il n'y a moien d'eschapper de vos mains entre vous autres prophetes d'Epicurus (car on void bié manifestemét que tu te laisses aller, aussi bien que les autres, en ceste secte-là) d'autant que vous reprenez & blasmez les anciennes prophetisses, de ce qu'elles faisoient de mauuais vers, & maintenant les modernes de ce qu'elles prononcent en prose, & en termes vulgaires les oracles, de peur qu'elles ne soient chapitrees de vous, si d'auenture elles en faisoient qui fussent sans teste, sans reins, & sans queuë. Et lors Diogenianus, Ie te prie, au nom des Dieux, dit-il, ne te iouë point, mais dissouls nous ceste question & doute qui est commune: car il n'y a personne qui ne demande & recerche la cause & raison, pour laquelle l'oracle a cessé d'vser de vers & d'oraisons. Theon lui respondant: Mais maintenant, dit-il, mon fils, nous ferions tort & honte à nos guides historiens, ostant ce qui est leur propre office: & pourtant laisse leur faire premierement, & puis tu enquerras tout à loisir de ce que tu voudras.

VII. Digreßió sur les merueilles des statues, & de l'artifice de Satan en cest endroit.

OR estions nous desia alendroit de la statue du Tyran Hieron, & l'estranger, cóbien qu'il sceust bien tout au reste, si estoit-il si debónaire & de bóne nature, qu'il escoutoit tout patiemment ce qu'on lui racontoit. Mais entendant qu'il y auoit eu vne colomne dudit Hieron, de bronze, laquelle estoit tombee d'elle mesme, le propre iour que Hieron trespassa à Syracuse en la Sicile, il s'en esmerueilla: & sur l'heure ie lui en ramenay en memoire d'autres semblables exemples, comme est celui de Hieron le Spartain que deuant le iour qu'il mourut en la bataille de Leuctres, les yeux de sa statue tomberét, & les deux estoles que Lysander auoit offertes & dediees apres la bataille nauale du fleuue de la Chéure, & sa statue mesme de pierre ietta soudain tant de brossaille, & d'herbe en si grande quátité que la face en fut toute couuerte & offusquee. Et du temps des malheurs & calamitez que les Atheniés receurét en la Sicile, les dattes d'or du palmier tomberent, & les corbeaux vindrent marteler tout alentour à

coups

A coups de bec, l'escu de l'image de Pallas: & la courõne des Gnidiens, que Philomelus le Tyran des Phociés auoit donné à la baladine Pharsalia, fut cause de sa mort: car estant passee de la Grece en Italie, vn iour, cóme elle iouoit & dansoit au temple d'Apollo, en la ville de Metapont, aiant ceste couronne sur la teste, les ieunes gens de la ville se ruans sur elle pour auoir l'or de ceste courõne, & combatás les vns contre les autres à qui l'auroit, deschirerét en pieces la baladine. Aristote souloit dire, qu'Homere estoit celui seul qui faisoit des noms & des termes qui auoiét mouuemés, pour la viuacité de leur expression: mais quant à moy ie dis, que les offrandes que lon a faites en ceste ville de statues & autres ioyaux, se meuuent aussi à predire & presignifier les choses à auenir auec la diuine prouidence, & qu'il n'y en a pas vne partie qui soit vuide de sentiment, ains que tout y est plein de diuinite.

VIII. *Boëthus Epicurië se mocque de ce que dessus, à quoy Plutarque replique & prëd occasiõ de rentrer au discours de la grauité des oracles de Delphes, quoy que rudes & mal façõnez, par la cõferëce de ceux de la Sibylle, l'autorité de laquelle il maintient auec ses compagnons.*

Et Boëthus: Sans point de faute, dit-il, il ne nous suffit pas d'enfermer Dieu vne fois le mois dedans vn corps mortel, mais encore le voudrions nous mesler parmi B toute pierre & toute bronze, comme si la fortune & le cas fortuit n'estoient pas assez suffisans ouuriers de tels accidés, & tels euenemens. Cõment, dis-ie, te semble-il dõc que ces choses auienét fortuitement, & par cas d'auéture, & qu'il soit vray semblable que vos Atomes glissent, s'esbranlét, ou gauchissent, non au parauant ni apres, mais seulement au poinct iustemët, que chascun de ceux qui ont fait ces offrádes, deuoit auoir quelque chose de pis ou de meilleur? Et Epicurus, à ce que ie voy, te sert & profite maintenát des choses qu'il a dites ou escrites il y a trois cens ans: & Dieu, s'il ne se va emprisonner dedás toutes choses particulierement, & ne s'y va emmurer, à ton auis, ne pourra dõner à chose qui soit, principe de mouuement, ni cause de passiõ, ou euenemét quelcõque? Voila la response que ie fis lors à Boëthus, & autant lui en respondis-ie touchát les vers de la Sibylle: car quand nous fusmes alédroit de la roche, qui est ioignát le Palais du Senat, sur lequel on tient que s'asseit la premiere Sibylle, venant de la ville de Helicon, où elle auoit esté nourrie par les Muses, combien que C les autres disent qu'elle arriua à Malea, estant fille de Lamia, fille de Neptune. Serapion fait mentiõ des vers, par lesquels elle mesme se louë, disant qu'elle ne cessera iamais de predire & prophetiser l'auenir, non pas mesme apres qu'elle sera morte, par ce que quát à son ame, elle sera lors ce que lon appelle la face de la Lune qui nous aparoit, & son vent & haleine se mellant auec l'air, ira çà & là, prognostiquát par voix & paroles que lon entendra en l'air, & de son corps qui sera transmué & conuerti en terre, il en naistra des herbes, & des plantes & bocages, qui mãgeront & pastureront les sacrees victimes, qui auront toutes sortes de formes, & diuerses qualitez en leurs entrailles, par lesquelles les hommes prediront & preconoistront ce qui leur deura auenir. Dequoy Boëthus se moquoit encore plus euidemment. Et comme Zoüs dist, que combien que ces choses ressemblassent à des fables, si est-ce que plusieurs subuersions, plusieurs transmigratiõs de villes Grecques, plusieurs venues d'armees Barbaresques, & destructions de Royaumes & principautez, portent tesmoignage D aux propheties & predictions antiques. Et ces recens & modernes accidens qui sont n'agueres en nos temps auenus à Cumes & à Possol, n'estoient ils pas promis, chantez & prophetisez par les liures Sibyllins, que le temps a depuis comme debteur acquittez & payez? Les eruptions de feu d'vne montagne, les bouillonnemens de la Marine, les eruptions & iettemens de pierres ponces, & de cendre, par vens souterrains, ruines & deuastations de tant & de si grandes villes, que le lendemain ceux qui y venoient ne reconoissoient plus où elles auoient esté situees & basties, tant le pays estoit ruiné & confus. Il est bien mal-aisé de croire que cela ait iamais esté sans entremise d'œuure diuine, tant s'en faut qu'on l'ait peu preuoir ni predire sans diuinité.

IX. *Boëthus obiecte à ce que dessus que ce n'est de*

Et Boëthus adonc, Et quel accident, dit-il, sauroit on imaginer, beau sire, que le temps ne doiue à la nature, & quelle chose pourroit estre si estrange, si prodigieuse,

merueilles de ce qu'on lui obiecte des oracles de la Sibylle, lesquels il maintient auoir esté prononcez à l'auenture.

& si inopinee, tāt en la mer qu'en la terre, ou touchāt les villes entieres, ou les hommes particuliers, que si quelqu'vn le predit, par traict de temps, il ne lui viene fait? combien que cela, à proprement parler, ne soit pas predire, ains dire simplemēt, ou plustost le ietter & le semer en l'air, à l'auēture, en l'infini, des paroles qui n'ont point d'origine ni de fondement, ausquelles vagantes ainsi en l'infini quelquefois la fortune se rencontre & s'assemble par accident. Car il y a bien difference, à mon auis, entre auenir ce qui a esté dit, & estre dit ce qui auiēdra: car la parole qui dit ce qui n'est pas, aiant desia en soy le vice & la faute, n'atend pas iustement la foy & aprobation de l'accident fortuit, ni n'vse pas de signe concluant pour prouuer qu'il sait de certaine science predire qu'il soit auenu apres qu'il l'a dit, atendu que l'infinité des accidens est capable de produire toutes choses: mais celui qui coniecture bien, que le commun prouerbe dit estre le meilleur deuin, E

Celui duquel la coniecture en vain
Reussit moins, est le meilleur deuin,

il semble qu'il suit à la trace, & qu'il chasse par les voyes le futur: là où ces Sibylles ci & ces Bacchantes ont ietté & semé à vau le temps, ne plus ne moins qu'en vne vaste & vague mer, sans iugemēt ne coniecture quelconque, à l'auenture, des mots & paroles de toutes sortes d'accidēs, de passions & d'euenemēs, lesquelles sont tousiours fausses, encore qu'il en auiene quelqu'vne par cas d'auenture maintenant qu'elles se disent, comme elles seront peut estre veritables quand elles seront fortuitement auenues. F

X. Serapion esclaircissant le dire de Boëthus, monstre quels sōt les vrais oracles, & produit diuers exēples à ce propos, reiettāt l'opinion des Epicuriens qui attribuoyent telles choses à fortune.

Boethus aiant ainsi discouru, Serapion lui repliqua: Boëthus dit vne iuste sentence, touchant des propositions qui sont dites ainsi indeterminéemēt sans certain suiet, Si la victoire est predite à vn Capitaine, il a vaincu: Si la destructiō d'vne ville, elle est perdue. Mais là où lon dit non seulement ce qui auiendra, mais aussi comment, & quand, & apres quoy, & auec qui, cela n'est point vne coniecture de ce qui à l'auenture sera, ains vne presignification & declaration de ce qui resoluëment sera: comme, pour exemple, le clochement d'Agesilaus, G

Garde toy bien, ô nation Spartaine,
Bien que tu sois magnanime & hautaine,
Que Royauté boiteuse ne se germe
En toy, qui as l'alleure droite & ferme.

Et puis l'oracle qui fut donné de l'Isle que produisit la mer, là où est auiourd'huy Thera & Therasia, & de la guerre d'entre Philippus & les Romains,

Quand au combat les issus des Troyens
Auront deffait ceux des Phœniciens,
Il se verra des effects incroyables,
Car de la mer les flots espouuantables
Ietteront feux & flammes à foison:
Le ciel fendra des poissons la maison,
D'estourbillons, de foudres, & tonnerres H
Meslez parmi de cailloux & de pierre,
Et à l'endroit sortira de la mer
Vne nouuelle Isle, que nul nommer
N'aura iamais oui: lors les debiles,
En efforceant leurs bras & mains habiles,
Vaincront celui qui sera plus puissant.

Car que les Romains en peu de temps aient subiugé les Carthaginois, apres auoir deffait Hannibal, que les Ætoliens auec le secours des Romains aient gaigné la bataille contre le Roy de Macedoine Philippus, & que finalement il soit sorti vne Isle du fond de la mer, auec grande quantité de feu, & grand orage & tourmente, on ne sauroit dire que cela soit auenu & arriué casuellement & par cas fortuit, ains

A l'ordre mõstre vne prescience. Et d'auoir predit aux Romains cinq cẽs ans au parauant le temps auquel ils deuoiẽt auoir la guerre cõtre toutes nations ensemble, qui fut quãnd ils eurẽt la guerre contre les esclaues qui s'estoiẽt reuoltez: car en tout cela il n'y a rien de cõiecture, ni d'incertaine temerité: & de l'aller cercher en la fortune, c'est mettre les choses en l'infini, là où il y a plusieurs pleiges qui nous dõnent asseurance du fini & determiné, & qui nous monstrẽt par où passe la fatale destinee: car ie n'estime pas qu'il y ait personne qui puisse dire, qu'aiant esté predit auec tant de circonstãces, ce soit esté par fortune. Car qui pourroit empescher que lon ne peust dire aussi qu'Epicurus ne vous auroit pas escrit son liure des opiniõs & doctrines principales, ains que les lettres se seroient ainsi trouuees & rencontrees ensemble par fortune & casuellement, qui auroient ainsi composé le liure?

En tenant ces propos nous allions tousiours en auãt. Et cõme en la salle des Corinthiẽs nous regardiõs le Palmier de brõze, qui seul de tous les ioyaux offerts y est B demeuré, Diogenianus s'esmerueilla d'y voir des grenouilles & des couleuures tournees & labourees alentour de la racine, & aussi fismes nous, par ce que le palmier n'est point vn arbre palustre: ne qui aime les eaux, comme sont beaucoup d'autres plantes: ni les grenouilles n'apartienent & ne touchent de riẽ aux Corinthiẽs, pour estre vn signe & vne marque de leur ville, cõme les Selinũtins ont quelquefois, à ce que lon dit, offert vne plãte d'ache, qui s'appelle Selinõ, faite d'or: & les Tenediẽs vne hache, ce qui est pris des cancres qui naissent en leur Isle, aupres d'vn promõtoire qu'ils apellent Asteriõ, lesquels cãcres seuls ont la figure d'vne hache imprimee dessus leur cocque: car quant à Apollo, nous estimons que les Corbeaux, les Cygnes, les Loups, & les Esparuiers & toutes autres bestes lui seroiẽt plustost agreables que celles-là. Serapion adõc dit, que l'ouurier auoit voulu par cela donner à entẽdre, que le Soleil se nourrissoit des eaux, qu'il en naissoit, & qu'il les conuertissoit en viperes, soit qu'il eust entendu d'Homere,

XI. Autre discours donnãt entree à nouuelles disputes touchant le palmier de brõze garni de grenouilles & de couleuures autour de la racine, dont Diogenian, Serapion & Plutarque rendent diuerses raisons rapportees à la philosophie naturelle.

C *Le clair Soleil sortit d'vn beau grand lac,* *Odyss. liur.*

ou qu'il eust veu, comme les Egyptiens pour representer l'Orient, peignent vn petit enfant assis dessus vn Alizier. Adonc me prenant à rire: A quoy faire, dis-ie, nous viens tu derechef fourrer ici ta secte Stoique, & nous viens tu glacer tout doucement par entre nos propos vos euaporations, & allumemens des astres, sans nous tirer à bas le Soleil ni la Lune, comme font les femmes Thessaliennes par leurs enchantemens, ains les faisant soudre, comme de leur origine & principe de la terre & des eaux? car Platon a bien appellé l'homme arbre celeste, comme estant dressé la racine contremont, qui est la teste. Mais vous cependant vous moquez d'Empedocles, pour ce qu'il dit que le Soleil par reflexion de sa lumiere celeste contre la terre, resplendit derechef contre le ciel d'vne face intrepide, & cependant vous en faites vn animal terrestre, ou vne plante palustre, en le peignant dedans les eaux & pays des grenouilles. Mais remettons cela à la Tragique & monstrueuse estran-D geté d'opinions des Stoiques, & cependant traitons accessoirement les accessoires ouurages des ouuriers mechaniques: car ils sont ingenieux & gentils en beaucoup de choses: mais aussi bien souuent ne se gardent-ils pas d'estre froidement curieux & ambitieux en leurs inuentions. Comme donc celui qui peignit sur la main de Apollo vn coq, voulut entendre le matin, & l'heure du leuer du Soleil, ou l'aube du iour: aussi pourroit on dire ici que ces grenouilles sont la marque du printẽps, auquel le Soleil commence à dominer sur l'air, & à dissouldre l'hiuer, au moins s'il faut, selon que vous mesmes dites, entendre que le Soleil & Apollo soit tout vn mesme Dieu, & non pas deux. Et Serapion: Comment, ne le penses tu donc pas, & crois tu que le Soleil soit autre qu'Apollo? Oui, dit-il, comme c'est autre chose le Soleil que n'est la Lune. Mais encore y a il plus, car la Lune ne cache pas souuent ni à tout le monde le Soleil, là où le Soleil fait, que tous les hommes ensemble

ignorent Apollo, diuertissant la pensee par le sentiment, & la destournant de ce qui E
est à ce qui aparoit. APRES cela, Serapion demanda aux guides historiens, pour quelle cause ceste salle n'estoit intitulee, la salle de Cypselus, atendu qu'il l'auoit fondee & dediee, ains la salle des Corinthiens. Et comme eux se teussent, pour ce, à mon iugement, qu'ils n'en entendoient pas la cause, me prenant à en rire : Et comment, dis-ie, pouuons nous penser que ces hommes ci le puissent sauoir ou s'en souuenir, estans tous esbahis & estonnez de vous auoir oui deuiser des impressions qui se font en l'air? car par ci deuant nous leur entendions dire, qu'apres que la Tyrannie de Cypselus eut esté ruinee, les Corinthiens voulurét attribuer à eux l'inscriptiõ de la statue d'or qui est en Pise, & ceste salle aussi du Thresor, y mettant vne inscription, comme du corps de toute la ville : ce que les Delphiens leur ottroyerent, & concederent selon qu'il estoit iuste. Mais les Eliens leur en porterent enuie : parquoy ceux de Corinthe firent vn decret publique, par lequel il les exclurent & priuerent de la feste & solennité des ieux Istmiques, dont est venu que depuis il n'y a F
iamais eu pas vn champion du pays d'Elide qui ait combatu es ieux Istmiques. Et le meurtre des Molionides que Hercules tua, aupres de la ville de Cleones, n'a point esté cause, comme aucuns estiment que les Eliens en aient esté deboutez: car au contraire c'eust esté à eux à qui il eust apartenu d'en exclure & debouter les autres, si pour cela ils eussent eu inimitié alencontre des Corinthiens. Voila ce que i'en dis, quant à moy.

XII. Pourquoy ceste salle estoit appellee la salle des Corinthiens.

ET comme nous fusmes en la salle des Acanthiens, & de Brasidas, que lon appelle, l'vn des guides historiens qui nous cõduisoient, nous mõstra la place où souloiét estre les Obelisques de fer, qu'auoit dediez la courtisanne Rodopis. Dequoy Diogenianus se courrouceât. C'est aussi grãde honte, dit-il, à ceste ville, d'auoir donné à vne putain place pour mettre la decime du salaire qu'elle auoit gaigné à la peine de son corps, comme d'auoir iniquemẽt fait mourir Æsope, qui estoit serf quand & elle. Et Serapion, Vrayement, dit-il, tu as bon temps de te courroucer de cela: mais regarde là haut, & y voy entre les statues des Capitaines & des Roys, cel- G
le de Mnesarete toute d'or, laquelle Crates disoit auoir là planté pour trophee de la luxure des Grecs. Le ieune homme la regardât, Voire- mais, dit-il, c'estoit de Phryne que Crates disoit cela. Il est vray, ce dit Serapion, car son propre nom estoit Mnesarete, mais elle fut surnommee Phryne, par vn sobriquet, pour ce qu'elle estoit iaunastre, cõme vne grenouille de buisson, qui se nomme Phryn[e] ainsi que les surnoms ont suffoqué & fait eclipser beaucoup de noms : car la mere d'Alexandre, qui auoit nom Polyxene en son premier nom, fut depuis surnommee Myrtale, & puis Olympiade & Stratonice : & Eumetis Corinthiene, iusques ici plusieurs la surnomment du nom de son pere, Cleobuline. Et Herophile de la ville d'Erythre, qui auoit l'art de deuiner, on l'apella depuis Sibylla. Et tu entendras dire aux Grammairiens, que Leda mesme au parauant s'appelloit Mnesinoé, & Orestes Achæus.

XIII. Des Obelisques de fer dediez par la courtisanne Rodopis, de la statue de Mnesarete surnommee Phryne, & des chãgemens de noms.

MAIS comment penses-tu, dit-il, regardant Theon, souldre & respondre à ceste accusation de Phryne? Et lui en se riant: En sorte, dit-il, que ie te chargeray & accuseray toy-mes- H
me de t'amuser à reprendre ainsi les plus legeres fautes des Grecs. Car ainsi comme Socrates reprenoit en Callias ce qu'il faisoit la guerre seulement aux parfums & odeurs curieuses, & cependant il enduroit de voir des danses, des sauts de souplesse de ieunes garçõs, & des baisers, & des bouffons & plaisans pour faire rire la compagnie : aussi me semble-il que tu veux chasser & exclurre du temple vne femmelette qui a vsé de la beauté de son corps vn peu trop deshonnestement, & cependant tu vois le Dieu Apollo enuirõné tout alẽtour de primices & de decimes de meurtres, de guerres & de pillage, & tout son temple plein de despouilles & de butin pris sur les Grecs, & ne t'en courrouces point, ni n'as point de pitié des Grecs, lisant sur ces belles offrandes & ioyaux de tres-laides inscriptions, Brasidas & les Acanthiens des despouilles des Atheniens, les Atheniens des Corinthiens, les Phociens des Thessaliens,

XIIII. Theon maintient la cause de Phryne, disant que sa statue sied aussi bien là que les inscriptiõs de guerres, de meurtres & de pillage, & accuse Crates d'estre trop seuere en cest endroit.

A liens, les Orneates des Sicyoniens, les Amphictions des Phociens. Mais à l'auenture que c'eſtoit Praxiteles ſeul qui faſchoit Crates, de ce qu'il auoit là poſé vn preſent qu'il faiſoit à ſon amie. Et au contraire Crates l'en deuoit louër, de ce que parmi les images d'or des Princes & des Roys il y mettoit celle d'vne courtiſanne, reprochant & condamnant en cela la richeſſe, comme n'aiant rien de grãd ni de venerable: car il eſt bien ſeant aux Princes & aux Roys de mettre au temple d'Apollo des ioyaux qui ſoient teſmoins de la iuſtice, de la temperance, & de la magnanimité, non pas de l'opulence biẽ doree & ſuperflue, à laquelle ont part ceux meſmes qui ont le plus honteuſement veſcu. MAIS vous n'alleguez pas cela, dit l'vn de nos guides hiſtoriens, que Creſus fit faire vne ſtatue d'or de ſa boulengere; laquelle il offrit & dedia ici, non pas toutefois pour inſolentement faire monſtre de ſes ſuperflues richeſſes en ce temple, ains pour vne iuſte & honneſte occaſion, qui fut telle. On dit que Alliates pere de Creſus eſpouſa vne ſeconde femme, de laquelle il eut & fit nourrir

XV. Autre excuſe, ſur la ſtatue de la boulangere de Crœſus, & louange de la bonne affection des villes qui ont enuoyé des offrandes à Delphes.

B d'autres enfans. Ceſte femme donc dreſſant embuſche à la vie de Creſus, donna du poiſon à ceſte boulengere, & lui commanda qu'elle en miſt dedãs le pain qu'elle feroit pour Creſus. La boulengere le lui fit ſecrettement entendre, & donna le pain empoiſonné aux enfans d'elle: au lieu deſquels Creſus eſtant venu à ſucceder au royaume, voulut reconoiſtre le bon ſeruice que lui auoit fait ceſte femme, auec le teſmoignage meſme de Dieu, en quoy il fit vertueuſement. Et pourtant, dit-il, eſt il bien ſeant de louër, & honorer, & aimer les ioyaux & offrandes des villes, qui ont eſte preſentez & dediez pour telles occaſions, comme celui des Opuntiens: car comme les Tyrans des Phociens euſſent rompu & fondu pluſieurs ioyaux ſacrez, & d'iceux fait de la monnoye, qu'ils auoient debitee & ſemee par les villes, les Opuntiens en recueillant le plus qu'ils peurent, en emplirent vne grande cruche qu'ils enuoyerent ici, & en firent offrande à Apollo. Et quant à moy ie louë grandement ceux de Smyrne & d'Apollonie, qui enuoyerent ici des gerbes d'or: & encore plus les Eretriens & les Magneſiens qui firent à noſtre Dieu preſent des premices de leurs hommes,

C le reconoiſſans non ſeulemẽt comme donateur des biens de la terre, mais auſſi des enfans, & comme auteur de la generation, & amateur des hommes. Et blaſme les Megariens de ce que ſeuls preſque entre tous les Grecs, ils ont ici fait eriger vne image de noſtre Dieu, tenant en main vne lance, à cauſe de la bataille qu'ils gaignerent ſur les Atheniens, quand apres la deffaite des Medes ils vainquirent les Atheniens, & les chaſſerent de leur ville, laquelle ils auoient occupee & priſe ſur eux. Il eſt vray que depuis ils lui firent offrande d'vn peigne d'or à toucher la Lyre, ayans ce ſemble oui dire au poëte Scytinus, diſant de la Lyre, laquelle le beau fils de Iupiter, Apollo, accorde, comprenant tout le commencement & la fin,

Aiant en main le peigne reluiſant,
Des beaux rayons du Soleil clair luiſant.

ET comme Serapion vouluſt encore adiouſter quelque choſe de ſemblable, l'eſtranger

XVI. Apres tant de digreſſions ſuſmentionnees, l'eſtranger reprend le propos principal, aſçauoir pourquoy la preſtreſſe de Delphes ceſſe de rendre les oracles en vers: dont Boethus dit ſon auis en ſe moquant de la preſtreſſe & d'Apollo.

D ſe prit à dire: Ie prens, dit-il, bien plaiſir à ouir deuiſer de tels propos: mais il eſt force que ie demande la premiere promeſſe qui m'a eſté faite, que lon me rende la cauſe pour laquelle la Prophetiſſe Pythie a ceſſé de rendre les oracles en carmes & en vers. Parquoy, s'il vous plait, nous ſurſerrons la viſitation du reſte des ioyaux, & nous aſſeans ici, nous deuiſerons vn peu de ceſte matiere: car c'eſt vn propos qui repugne merueilleuſement à la foy & croyance de l'oracle, qu'il faut neceſſairement que ce ſoit l'vn des deux, ou que la Prophetiſſe Pythie ne s'aproche pas bien du lieu où eſt la diuinité, ou que le vent qui l'inſpiroit eſt eſteint, & ſa force & puiſſance faillie. Tournans donc alentour du temple iuſques au coſté du midi, nous nous aſſiſmes ſur les entablemens d'icelui, aupres du temple de la Terre, voians de là l'eau de la fontaine Caſtalie, & le temple des Muſes, tellement que Boëthus dit incontinent, que le lieu meſme aidoit à la doute & demande que faiſoit l'eſtranger: car il

y auoit ici anciennement au lieu où sourd le ruisseau, vn temple des Muses, tellemét E
que lon vsoit de ceste eau à faire les effusions aux sacrifices, ainsi que tesmoigne Simonides,

Là dessus en vn baßin beau,
Se garde la saincte & belle eau
Des Muses à la teste blonde.

Et encore derechef le mesme Simonides, vn peu plus curieusement, appellant la Muse Clio,

La saincte superintendante
Des beaux baßins, où fait descente
La font Castaline, que tant
Tout le monde va souhaitant,
Qui des cauernes prophetiques
Sourd auec odeurs mirifiques. F

Parquoy Eudoxus croyoit mal, qui estimoit que ce fust l'eau de Stix qu'il entendoit: mais ils colloquerent le temple des Muses, comme gardienes & assistantes de la diuination aupres du ruisseau, & aussi le temple de la Terre, à laquelle apartenoit l'oracle, où se rendoient les responses en carmes & en chant: & y en a qui disent que ce fut ici que lon ouit le premier carme Heroique de telle substance,

Tous les oyseaux & abeilles volages,
Aprochez ci vos cires & plumages,

lors que destituee de Dieu, elle perdit sa dignité. Cela, dit Serapion, est plus raisonnable & plus conuenable aux Muses, car il ne faut pas combatre alencontre des Dieux, ni oster auec la diuination la prouidence & la diuinité, ains plus tost cercher solution de ce qui semble estre contraire, & cependant n'abandonner point la foy & croyance religieuse, qui a esté de pere en fils tousiours tenue en nostre pays.

XVII. Plutarque soustient la prestresse, & dit que les oracles en prose ne perdent non plus de leur grauité que la philosophie naturelle & l'Astrologie qui ne s'escriuent plus en vers cōme anciennement.

Tv dis fort bien, dis-ie, Serapion. Car nous ne desesperasmes point de la philosophie, comme estāt du tout perdue & esteinte, pource que les philosophes auparauant prononçoient & publioyent leurs sentences & doctrines en vers, comme faisoient Orpheus, Hesiodus, Parmenides, Xenophanes, Empedocles & Thales, & depuis ils cesserent d'vser de vers, excepté toy. Car tu as derechef ramené la poesie en la philosophie, qui excite & éguillonne viuement les ieunes gens. Ni n'a point esté l'Astrologie rendue plus ignoble ne moins prisee, par ce qu'Aristarchus, Timochares, & Aristyllus & Hipparchus en ont escrit en prose, combien que Eudoxus, Hesiodus & Thales en eussent parauant escrit en vers, au moins s'il est veritable que Thales ait escrit l'Astrologie que lon lui attribue. Et Pindare confesse qu'il doute de la façon de la melodie qui estoit negligee de son temps, & s'esmerueille pourquoy elle estoit mesprisee: car il n'y a rien de mauuais ni d'estrange à recercher les causes de telles mutations: mais de vouloir oster les arts & les puissances, s'il y a d'auenture eu quelque chose remuee ou alteree en elles, il n'est pas iuste ni raisonnable. H

XVIII. Theon adiouste que de toute ancienneté il y a eu des oracles de consequence prononcez en prose, dont il allegue diuers exemples.

A qvoy Theon adiousta, On ne sauroit nier certainement qu'il n'y ait eu en cela de grandes alterations & grandes mutations: mais si est-ce que de toute ancienneté il y a eu des oracles rēdus & prononcez en prose, & encore touchant afaires de bien grāde consequence. Car comme Thucydides mesme l'escrit, il fut respōdu aux Lacedæmoniens, qui demandoient de l'issue de la guerre qu'ils auoiét alencōtre des Atheniēs, Qu'ils auroiét victoire, & demeureroient les plus forts, & qu'il leur seroit en aide, requis ou non requis: & que s'ils ne rappelloient Pausanias, il recueilliroit l'argent ** Aux Atheniens qui en enqueroient de l'euenement de la guerre qu'ils entreprenoient pour cōquerir la Sicile, il fut respondu, Qu'ils amenassent de la ville d'Erythres la prestresse de Minerue: & la femme s'appelloit, Hesychia, c'est à dire, repos. Et comme Dinomenes Sicilien enquist que ce seroit de ses enfans, l'oracle luy

Au 1. liure.

respondit,

A respondit, Qu'ils seroient tous trois Seigneurs & Tyrans: & comme il repliquast, Oui bien, mais ce sera peut-estre à leur malheur, Sire Apollon: il respondit, Et cela encore t'est donné. Aussi sauez-vous que Gelon fut hydropique durant sa domination, Hieron trauaillé de la pierre: & le troisiéme, Thrasybulus, se trouuant enuelope de guerres & seditions, en peu de temps fut chassé & debouté de sa domination. Et Procles le Tyran d'Epidaure, aiant fait mourir cruellement & tyranniquement plusieurs autres, tua encore Timarchus, qui s'en estoit fui d'Athenes deuers lui, auec grosse somme de deniers, apres l'auoir receu en asseurance, & lui auoir fait beaucoup de caresses à son arriuee, & puis en ietta le corps en la mer dedans vne manne, & fit cela par l'entremise d'vn Cleander d'Ægine, sans que les autres en sceussent rien: & depuis, ses afaires estans troublez, il enuoya ici à l'oracle son frere Cleotinus, enquerir s'il s'en deuoit enfuir & se retirer ailleurs. Apollon lui respondit, qu'il dõnoit à Procles fuite & retraitte, là où il auoit fait mettre la manne par son

B hoste d'Ægine, ou là où le cerf laisse ses cornes. Le Tyran donc entendant que l'oracle lui commandoit de se ietter en la mer, ou bien de s'enterrer en terre, par ce que les cerfs enfouissent & cachent leurs cornes en terre quand elles sont tombees: il attendit encore quelque peu de temps: puis à la fin, voiant que ses afaires empiroient de plus en plus tous les iours, il se cuida sauuer à la fuite: mais les amis de Timarchus l'aiant surpris & tué, en ietterent le corps dedans la mer: & qui est encore plus, les Retrês, c'est à dire les responses qui furent donnees à Lycurgus, pour ordonner le gouuernement de la chose publique des Lacedæmoniens, lui furent dõneez en prose. Et Alyrius, Herodotus, Philochorus, & Ister, qui ont le plus trauaillé à assembler les responses des oracles en vers, en ont aussi escrit plusieurs sans vers. Et Theopompus, qui autant que nul autre s'est estudié à esclaircir l'histoire de l'oracle, reprend asprement ceux qui pensent que la prophetisse Pythie ne prophetisoit pas alors en carmes. Et puis s'efforçant de le prouuer, il n'en peut alleguer que bien peu

C d'exemples, comme estans tous les autres oracles des lors couchez en prose, comme aussi maintenant encore y en a-il quelques vns qui courent en vers: par lesquelles allegations il a rendu vn fait fort diuulgé, qui est tel. Il y a en la prouince de la Phocide vn temple d'Hercules surnommé Misogyne, comme qui diroit, ennemi des femmes: & est la loy & coustume du pays, que celui qui en est le prestre: pour l'annee qu'il l'est ne touche nullement à femme: à l'occasion dequoy ordinairement on eslit des vieillards à ceste prestrise là. Toutefois quelque temps auparauant, vn ieune homme qui n'estoit pas meschant, mais ambitieux d'honneur, & aimant vne ieune garse, prit ceste prelature: du commencement il se contint le mieux qu'il peut, & fuit ceste garse: toutefois vn iour qu'il estoit couché, apres auoir bien beu & dansé, la ieune garse l'estant venue voir, il eut affaire à elle. Parquoy en estant troublé & espouuanté, il s'enfuit à l'oracle, & enquit Apollo sur le peché qu'il auoit commis, & eut ceste response,

En ceste histoire on void le diable à descouuert, qui aprouue & appelle necessaire ce que le vray Dieu condamne ouuertement.

D *Dieu permet tout ce qui est necessaire.*

Mais quand quelqu'vn concederoit que nulle response d'oracle ne se donneroit en nostre temps sinon en vers, encore seroit-il plus en doute des anciens, qui quelquefois en vers, & quelquefois en prose sans vers, rendoient les oracles. Mais ni l'vn ni l'autre, mon fils, n'est ni faux ni estrange, prouueu que nous aions les opinions droites & pures de Dieu, & que nous n'estimions point que ce fust Apollo qui anciennement composoit les vers, & qui maintenant suggere à la Pythie les oracles, comme parlant dedãs vn masque: mais d'autre costé il faudroit plus au long discourir & enquerir de cela. Mais pour le present, à fin d'en entendre quelque chose, souuenons nous que le corps se sert de plusieurs instrumés, & l'ame du corps & des parties d'icelui, & l'ame est l'organe & instrument de Dieu. Or la perfection de l'instrument & organe est d'imiter & representer cela, qui en vse entant comme il a de

XIX. Discours plus exacte & particulier sur la question precedente, monstrant

De quoy sert la prestresse à l'esprit qui parle par elle, & traitte amplement de l'enthousiasme, ensemble pourquoy la prestresse ne parle pas eloquemment.

puissance, & exhibe l'œuure & l'effect de la pensee mesme en soy: & le monstrer, E non pas tel comme il est en l'ouurier, pur & net, sans passion, sans erreur & sans faute quelconque, ains meslé. Car par soy-mesme il nous est inconu, & nous aparoit autre & par autre, & se remplit de la nature de cest autre là. Ie laisse là la cire, l'or, l'argent & le cuiure, & toutes autres especes de matiere & de substance qui se peuuent mouler & imprimer, chascune desquelles reçoit vne forme de semblance imprimee, mais à ceste representation, l'vne y adiouste vne difference & l'autre vne autre de soy-mesme, comme il est aisé à voir par les infinies formes diuerses d'images & d'aparences qui se void d'vne mesme face en diuers mirouers pleins, creux & courbez en rond, car on en void de toutes sortes. Mais il n'y a ni mirouer qui represente mieux la face, ni instrument qui soit de nature plus souple & plus obeissante que la Lune, toutefois prenant du Soleil la lueur & splendeur allumee, elle ne la renuoye pas mesmes deuers nous, ains meslee auec du sien, & luy change sa couleur, en luy donnant toute autre & differente puissance: car il n'y a du tout point de chaleur, F & sa lumiere est si foible qu'elle defaut auant que d'arriuer iusques à nous. Et me semble que c'est ce qu'a voulu dire Heraclitus, quãd il a dit, comme le Seigneur auquel apartient l'oracle qui est en la ville de Delphes, ne dit, ni ne cache: mais il signifie. Adiouste donc à cela qui est bien dit & imaginé, que le Dieu qui icy est, vse de la Pythie quant à la veuë, & quant à l'ouye, tout ainsi que le Soleil vse de la Lune, il monstre & signifie par vn corps mortel, & vne ame qui ne peut arrester, & ne se pouuant exhiber immobile & rassise à celui qui l'agite, ains se troublant encore dauantage par les mouuemens & passions qui sont attachez à elle mesme. Car ainsi comme les tournoyemens des corps qui s'en vont tombans en rond contre bas, ne sont pas les forts, ains tournans en rond par force, & tendans contre bas par nature, il se fait des deux vn enuelopement de volute & reuolution irreguliere: aussi le rauissement d'esprit, qui se nomme Enthousiasme, est vne meslange de deux mouuemens, dont l'ame est esmeue, l'vn de l'inspiration, l'autre de la nature. Car veu que G es corps qui n'ont point d'ame, & qui demeurent tousiours en mesme estat, on ne les sauroit par force mouuoir autrement que la qualité de leur nature ne porte, ni remuer vne autre coulomne rondement, comme vne boule, ni comme vn corps quarré, ni manier vne lyre comme vne fleute, ou vne trompette comme vne cithre, ni autre chose quelconque, sinon ainsi comme par art, ou par nature, elle est idoine à vser. Comment seroit-il possible de manier & traiter ce qui est animé, qui se meut soy mesme, qui est capable de raison, de volonté & d'inclination, autrement que selon sa precedente habitude, puissance, ou nature? comme de mouuoir musicalement vn qui seroit du tout ignorant & ennemi de la musique, ou grammaticalement qui seroit ignorant & ennemi des lettres, ou doctement, celui qui n'auroit intelligence ni experience de science quelconque, il ne seroit pas au monde possible. En quoy Homere mesme me rend tesmoignage, supposant qu'il ne se fait rien du tout, sans que Dieu en soit aucunement cause, & toutefois ne faisant pas que Dieu H se serue & vse de toutes personnes à toutes choses, ains de chasque homme, selon sa suffisance ou d'art, ou de nature. Qu'il soit vray, ne vois-tu pas, ami Diogenianus, que quand Minerue veut persuader quelque chose aux Acheiens, elle leur met en auant Vlysses: quand elle veut troubler & confondre le traité de paix, elle cerche Pandarus: quand elle veut desconfire & mettre en route les Troyens, elle s'adresse à Diomedes: car l'vn estoit robuste de corps, & vaillant de courage: l'autre estoit bon archer, mais homme sans ceruelle: & l'autre eloquent, sage & prudent. Car Homere n'estoit pas du mesme auis que Pindare, au moins si c'est lui, comme lon dit, qui a fait ces vers,

Iliad. liu. 2. 4. & 5.

Si Dieu vouloit tu cinglerois en mer
Sur vne claye.

A ains sauoit qu'il y a des puissances & natures destinees à autres & autres effects, dont chascune a ses mouuemens differens, encore qu'il n'y ait qu'vne seule cause mouuante qui les remue toutes. Tout ainsi donc comme ce qui meut l'animal qui marche à pied, ne le peut faire voler, ni celui qui est begue, & a la langue grasse, ne le sauroit faire disertement parler, ni crier fort qui a la voix foible & gresle: ce fut pourquoy on enuoya Battus en Afrique, quand il fut paruenu en sa force, pour y fonder & bastir vne ville, pour ce qu'il auoit la langue courte & grasse, & la voix petite: mais au demeurant auoit vne nature royale, propre à gouuerner, & estoit homme de bon sens. Aussi est-il impossible que la Pythie sache parler elegamment & doctement: car elle sera bien nee legitimement & honnestement autant que nulle autre, & aura vescu bien sagement, mais aiant esté nourrie en la maison de pauures laboureurs, & n'aportát aucune suffisance d'art qu'elle ait apris à l'eschole, ni d'autre experience, elle descend au lieu de l'oracle. Et comme Xenophon estime qu'il faille que la fil-
B le à marier, quand elle est menee à la maison de son mari, n'ait iamais rien veu ne rié oui, aussi la Pythie estant ignorante & inexperte de toutes choses presque, & aiant l'ame veritablement vierge se vient conioindre à Apollo. Mais nous voulons que Dieu, pour signifier les choses futures, vse de herons, de roytelets, de corbeaux, & autres tels oyseaux parlans à leur mode, & ne voulons pas que les deuins & prophetes, s'ils sont messagers & herauts de Dieu, comme ils sont, exposent leurs predictions en paroles claires & intelligibles, ains que la voix de la prophetisse Pythie soit comme celle d'vn Chorus de Tragedie de dessus vn eschaffaut, qui ne profere point ses responses en termes simples, ronds & naifs, sans fard quelconque, ains auec magnificence poëtique de carmes esleuez & enflez, & vn desguisement de termes figurez, & encore au son des aubois & des fleutes. QVE dirons nous donc des anciens? Non vne response seule, mais plusieurs. Premierement les anciennes Pythies aussi bien prononçoient plusieurs oracles en prose. Secondement ce temps là portoit des
C complexions & temperatures de corps qui auoyent ie ne say quoy d'inclinatió coulante à la poësie, ausquelles dispositions se ioignoient incontinét d'abondant les desirs, les affections, & dispositions des ames, de sorte qu'elles se trouuoient toutes prestes, & ne faloit plus que quelque peu de commencement venant de dehors qui esbranlast l'imagination & la conception, pour attirer à ce qui leur estoit propre, non seulement les Astrologues & les Philosophes, comme dit Philinus, ains aussi quand ils se trouuoient bien trempez de vin, & bien esbranlez de quelque affectió, comme de pitié qui les eust espris, ou de ioye qui leur fust suruenue, ils se laissoyent aller & glisser en vne voix aprochante de chant, de maniere que les festins estoient remplis de carmes & de chansons, & les liures d'inuentions & de compositions d'amour: & quand Euripides a dit,

XX. Response à la questió, & que les anciennes prestresses Pythies prononçoient plusieurs oracles en prose: dauantage que les esprits estoient lors plus enclins à la poësie, au vin & à l'amour.

Amour enseigne à l'homme la musique,
Quoy qu'il n'en eust deuant nulle pratique.

D il entendoit, non que l'amour mist en l'homme vne puissance de poësie ou de musique qui n'y fust pas auparauant, ains esueille, esmeut & eschauffe celle qui y estoit auparauant cachee & oisiue. OR maintenant disons, qu'il n'y a plus pas vn qui soit amoureux, ains que l'amour soit du tout esteint & peri, pource qu'il n'y a plus personne,

XXI. Encores qu'on n'vse de vers à exprimer ses conceptions, il ne s'ensuit qu'on soit despouillé des passions & affectiós remarquees es anciens.

Qui en beaux vers & plaisans sons
Descoche de douces chansons
Au los de sa belle maistresse,

comme dit Pindare: mais cela est faux, car il y a tousiours des amours qui remuent les ames des hommes, mais ils ne s'adressent pas à celles qui sont bien nees & disposees à la musique & à la poësie. Voila pourquoy ils demeurent sans musique de fleutes ni de violons & de lyres, & toutefois ils ne sont pas moins babillards ne

moins ardens en leurs amours que les anciens. Et croy qu'il n'y a personne qui ne fist cõscience de dire, que l'Academie, & toute la cõpagnie de Socrates & de Platon, eust esté sans amoureuse affection, attendu que lon lit encore auiourd'hui leurs deuis de l'amour, & n'en ont point laissé de poëmes. Et quelle difference y a-il de dire qu'il n'y auroit iamais eu de femme qui eust fait l'amour que Sappho, ne qui eust eu le dõ de prophetie que Sibylla & Aristonica, & celles qui ont en vers poëtiques publié leurs vaticinations & propheties? Car le vin, comme disoit Chæremon, se mesle & destrempe auec les mœurs de ceux qui le boiuent. Or le rauissement prophetique, ne plus ne moins que celui de l'amour, vse & se sert de la suffisance qu'il trouue en son suiet, & esmeut vn chascun de ceux qui le reçoiuent, selon ce à quoy il est né. E

XXII. Le changement des vers en prose est loué, & pourquoy les anciens estoient si enclins & adonnez à la poesie.

CE neantmoins encore si nous regardons à Dieu & à sa prouidence, nous verrons que le changement s'en sera fait tousiours en mieux: car l'vsage de la parole ressemble propremẽt au debit & employ de la monnoye. Car la bõne & approuuee est celle qui est acoustumee & cogneuë, & qui a cours & pris l'vne en vn temps & l'autre en l'autre. Il a donc esté vn temps que la marque & monnoye de la parole qui auoit cours estoit les carmes, les chants & cantiques, par ce que alors toute histoire, toute doctrine de philosophie, toute affection, & brief toute matiere qui auoit besoin de plus graue & ornee voix, ils la mettoient toute en vers poëtiques, & en chants de musique. Car ce que peu de gens escoutent maintenant à toute peine, alors tout le monde l'oyoit, & prenoit grãd plaisir à l'ouir chãter, & laboureurs & preneurs d'oiseaux, comme dit Pindare: mais pour la grande aptitude qu'ils auoient à la poësie, la plus part, quand ils vouloiẽt faire des remõstrances, les faisoient sur la lyre, auec des chãsons, s'ils vouloient arguer, enhorter, inciter, ils le faisoient auec des fables, des allegories: & dauantage les hymnes à l'hõneur des Dieux, les prieres, les chants de victoires, ils faisoient tout en carmes & en chant: aucuns pour la gentillesse de leur entendement, autres pour acoustumance. Parquoy Apollo ne voulut pas non plus enuier cest ornemẽt & ce plaisir à la science de deuiner, ni ne voulut point bannir de la machine à trois pieds, sur laquelle se rendent les oracles, la muse qui l'honoroit, ains plus tost l'y introduisit, aimant, & excitant les natures poëtiques: & lui-mesme leur dõnoit des imaginations & conceptions de poësie, & aidoit à pousser en auant ce qu'il y auoit de brauerie & de doctrine, comme chose bien seante alors, & qui estoit grandemẽt prisee & estimee. F G

XXIII. D'où, & comment vint l'abolition de traiter des choses naturelles, communes & surnaturelles, de vers en prose.

MAIS depuis, comme la vie des hommes auec les fortunes & les natures vint à se changer, l'vsage repoussant & chassant toute superfluité, osta les coëffes & affiquets d'or que lon souloit porter en la teste, & despouilla les robes lõgues deliees, & tongna les cheueux, qui estoient par trop longs, deschaussa le brodequin, s'acoustumans les hõmes auec bonne raison à faire gloire de sobrieté & d'espargne alencõtre des delices, & de la superfluité, & mettre en hõneur la simplicité & la modestie plustost que la pompe & la curiosité: ainsi se muant aussi la maniere de parler, & se despouillant quand & quãd, l'histoire descendit, comme de dessus vn chariot, de la versificatiõ à la prose, & par ceste mesme façõ d'escrire & parler sans liaison de pieds & mesures, fut separé le fabuleux d'auec le veritable: & la philosophie embrassant le stile clair, familier & apte à enseigner, plustost que celui qui estõne le mõde pour estre figuré, cõmença à disputer & enquerir la verité en termes cõmuns: & lors Apollo fit aussi cesser à la Pythie d'appeller ses citoyens Pyricaos, c'est à dire brusle-feus, & les Spartains Ophioboros, deuoreurs de serpens, les hommes Oreanes, & les fleuues Orempotes: & ostant aux oracles les vers, les mots estranges, les circunlocutions, & l'obscurité, il les aprit à parler à ceux qui venoient à l'oracle, comme les loix deuisent aux citez, & comme les Roys parlent à leurs peuples & suiets & comme les escholiers escoutẽt leurs maistres, accommodãt sa façon de parler, en sorte qu'elle fust pleine de sens & de grace persuasiue. Car il faut entendre, que comme dit Sophocles, H

Dieu

A *Dieu quelque oracle aux sages tousiours donne,*
Mais peu ou mal les fols il arraisonne.

Et depuis la foy & croyance a tellement esté conioincte à la clarté & dilucidité, aiant esté changee auec les autres choses, que parauant ce qui n'estoit pas ordinaire ni cómun, ains extrauagant & dit obscurement & couuertement, le vulgaire le tournoit en opinion de saincteté là dessous cachee, s'en estonnoit & le reueroit: mais depuis aimans à entendre les choses clairement & facilement, & non pas auec vne enfleure ni vn masque de paroles, ils commencerét à blasmer la poësie qui estoit alentour des oracles, non seulement comme contraire & repugnante à la facile intelligence de la verité, & comme meslant de l'vmbre & des tenebres d'obscurité à la sentence, mais aussi en auoient desia la prophetie mesme pour suspecte, disans que les translations, les ænigmes ou paroles couuertes, & les ambiguitez dont vse la poësie, estoient des retraites & cachettes pour se couurir & cacher, quand il y auroit faute B à l'euenement. Et en eussiez oui plusieurs qui contoient, qu'il y auoit des gens stilez & exercitez à composer vers, qui estoient à l'entour de l'oracle pour receuoir & recueillir les paroles, lesquels tissoient incontinent des carmes, des vers & des mesures sur le champ, comme des panniers à mettre les paroles respondues. Ie laisse à dire cõbien d'occasion de blasmer & calomnier les oracles, ont porté ces interpreteurs de noms, ces traistres abuseurs, leur aiant adiousté vne pompe & vne enfleure de paroles, dont ils n'auoient point de besoin, ne que lõ y fist aucun changement. Il est bien certain aussi, que ces charlatans, triacleurs & basteleurs, ioueurs de passe-passe, & toute ceste maniere de vagabonds qui vont chantant aux festes & sacrifices de Cybele & de Serapis, ont grandement descrié & vilipendé la poësie, les vns à leur seule façon d'aller ainsi errans par le monde, les autres par les sorts de quelques certaines lettres, dont ils forgent certains oracles qu'ils baillent à des vallets & des femmelettes qui se laissent abuser, principalement à cause qu'ils les voient reduits en C vers, à cause des mots poetiques qu'ils y voient. De là est venu que la poesie s'estant ainsi laissee prophaner & publier à des trompeurs, des abuseurs de gens, enchanteurs & faux deuins, est decheute de la verité, & reiettee arriere du tripied prophetique.

XXIIII. *Autre raisõ pourquoy la poesie & les oracles en vers ont esté blasmez & se sont esuanouïs.*

Si ne m'esbahis pas s'il estoit aucunefois besoin aux anciens de double entente, de circunlocution & obscurité. Car il ne venoit point à l'oracle vn homme priué & particulier demãder s'il acheteroit vn esclaue ou non: ou vn autre, s'il auroit profit en son trafic: ains y enuoyoient ou venoient de grosses & puissantes citez, des Princes & des Roys, qui n'entreprenoient rien de petit, ni ne se venoient point cõseiller à Apollo de choses legeres, lesquels il n'estoit pas expedient pour ceux qui auoient charge de l'oracle, de fascher ni irriter, en leur faisant ouïr beaucoup de choses contraires à leur volonté: car Dieu n'obeit pas à Euripides, comme lui donnant la loy & faisant vne ordonnance,

XXV. *Pourquoy les oracles anciens estoient de double entente, & de la rage de Satan en cest endroit.*

Phœbus doit seul aux hommes deuiner.

D Car il vse des prophetes & de ministres mortels, desquels il doit auoir soin pour les cõseruer à ce qu'ils ne soient outragez & tuez par les meschans, en lui faisant seruice, ni aussi ne doit il pas tenir ainsi cachee la verité, en destournãt la declaratiõ nue d'icelles, cõme vne lumiere qui préd plusieurs reflexiõs, & se diuise en plusieurs parties, ains en ostoit ce qu'il y en auoit de fascheux & de dur. Or ne faloit-il pas n'que les Tyrãs sceussent, ni que les ennemis fussent auertis de ce qui estoit proposé cõtre eux. Pour ceux-là dõc il enuelopoit en ses respõses des doutes & des ambiguitez, lesquelles aux autres cachoient l'intelligence vraye de ce qui estoit respondu: mais ceux qui venoiét à l'oracle eux mesmes, & qui y prenoiét de bié pres garde, ne failloiét point à le bien entendre. Parquoi celui est bien impertinent & de mauuais iugement qui accuse & calomnie Dieu, si l'estat des afaires estant changé, il pense qu'il ne faut plus aider aux hommes à la mode acoustumee, mais par vne autre maniere. Dauantage la

poesie & versificatiō n'aporte point à l'oraison de plus grāde vtilité, sinō que la sentence estant cōprise & serree en certain nōbre de paroles & de syllabes mesurees, on la retiēt & s'en souuient on mieux. Or faloit il que ceux qui estoient anciennement se souuinssent de beaucoup de choses, pour ce qu'on leur disoit beaucoup de signes & de marques de lieux & de tēps, d'afaires, de sacrifices, de Dieux estrangers d'outre mer, & des monumens cachez des demi-Dieux malaisez à trouuer, mesmement en païs loin de la Grece: car au voyage de Chio & de Candie ** de Onesichus & de Palanthus, & de plusieurs autres Capitaines & chefs de flottes de vaisseaux, combiē faloit il obseruer de signes & de cōiectures pour trouuer le siege & le lieu de repos qui leur estoit ordonné à chascun? à l'obseruation desquels ils faillirēt au moins aucūs, cōme entre les autres Battus: car il dit qu'il n'auoit peu gaigner le lieu auquel il auoit esté enuoyé, & s'en reuint derechef à l'oracle se plaindre: & Apollo lui repliqua:

XXVI. Exemples des oracles à deux ententes.

E

Mieux que moy sais que tu n'as point esté
En la Lybie, où enuoyé ie t'ay:
Si tu y vas, tu feras grand' sagesse.

F

& le renuoya derechef ainsi. Et Lysander n'aiant pas bien seu conoistre la motte Archelide, que lon surnommoit autrement Alopecos, & la riuiere d'Oplites,

Et le serpent fils de la terre mere,
Le cauteleux assaillant par derriere,

il perdit la bataille, & fut tué en ces lieux là par Inachion Aliartien, qui auoit pour sa deuise à son escu vn Dragon peint. Et n'est ia besoin de vous en reciter plusieurs autres anciens tels, qui sont malaisez à rememorer & à retenir, car ie say que vous les sauez biē. Mais maintenant, graces à Dieu, les afaires dont on vient enquerir nostre Dieu, sont en repos. Et quant à moy ie l'aime bien mieux ainsi, & m'en contente: car il y a vne grande paix & tranquillité, la guerre est cessee, & ne faut plus courir çà & là par le monde. Il n'y a plus de seditions ciuiles, ni plus d'vsurpations de Tyrannies, & d'autres anciens trauaux & miseres de la Grece, lesquelles auoient besoin de diuerses drogues & medecines pour y remedier. Mais là où il n'y a rien de diuersité, rien de secret, rien de dangereux, ains toutes les demandes & interrogatoires des particuliers sont de petites choses vulgaires & populaires, comme sont les questions que lon propose à l'eschole, Si lon se doit marier, Si lon doit entreprendre vn voyage par mer, S'il faut emprunter à vsure, & les plus grandes propositions & demandes des villes sont de la fertilité des biens de la terre: de la multiplication du bestail: de la santé des corps: vouloir embrasser cela en des vers, forger de longues circonloqutiōs, vser de mots estranges & obscurs à des interrogatoires qui demandent vne courte, simple & claire response, ce seroit à faire à vn Sophiste ambitieux, qui feroit gloire de bien composer des oracles. Et puis la Pythie de soy-mesme est genereuse de nature, & quand elle descend là, & qu'elle est auec le Dieu, elle a plus de soin de la verité que de la gloire, & ne se soucie pas qu'il y ait des hommes qui la louēt & qui la blasment, & seroit meilleur que nous mesmes fussions aussi tels. Mais au contraire, maintenant nous sommes comme en bransle & en crainte, que le lieu ne perde la reputatiō qu'il a euë par l'espace de trois mille ans, & qu'il n'y ait quelques vns qui l'abandonnent & cessent d'y venir, comme si c'estoit l'eschole d'vn Sophiste, qui craignist de perdre son credit, & d'estre abandonné: & songeons des defenses, & feignons des causes & des raisons des choses dont nous ne sauons rien, & qu'il ne nous apartient pas de sauoir, pour reconforter & remettre celui qui s'en plaint, & pour tascher de le persuader, là où nous le deussions laisser aller: car ce sera lui-mesme à qui il cuira le premier, aiāt telle opiniō de nostre Dieu, qu'il aprouue & a en estime ces anciennes sentences des sages, qui sont escrites à l'entree du temple, Conoy toy mesme, Rien trop, principalement à cause de leur briefueté, cōme contenant en peu de paroles vne sentēce bien serree & pressee, & par maniere de dire

G

H

XXVII. Il excuse la prestresse, & dit qu'ayant plus de soin de la verité que de la gloire il ne faut trouuer estrange si elle ne s'amuse pas maintenāt à forger de lōgues circonlocutiōs, ains respond en peu de mots ne se souciant d'estre louee ou blasmee: puis il adiouste que la briefueté ayant esté iadis tāt prisee ne doit estre maintenant tenue vile, atēdu qu'elle est plus signifiante que des vers bien amples.

A de dire, bien batue à froid : & cependant il reprend & accuſe les oracles modernes, pource qu'ils diſent les choſes la plus part du temps, briefuement, ſimplement, & de droit fil. Et ces dits notables des ſages anciens reſſemblent aux riuieres courantes par vn deſtroit fort ſerré, là où l'eau ſe preſſe ſi fort que lon ne void point à trauers, auſſi ne comprend on pas le fond de leur intelligence ni leurs ſens. Mais ſi tu conſideres ce qui en eſt eſcrit ou dit, par ceux qui ſe ſont efforcez de comprendre iuſques au fond ce que vouloit donner à entendre chaſcune d'icelles ſentences, tu trouueras qu'à peine ſauroit on trouuer des oraiſons plus longues que celles là. Or le langage de la Pythie eſt tel, cõme les Mathematiciens definiſſent la ligne droite la plus courte qui puiſſe eſtre entre deux points, auſſi ne fait il aucune courbe ni aucun cercle, ni double-entente, ni ambiguité, ains va de droit fil à la verité : & bien qu'il ſoit ſuiet à eſtre examiné & dangereux d'eſtre meſcreu, toutefois iuſques ici il n'a donné aucune priſe ne preuue par où on l'ait peu conuaincre de faulſeté, & cepen-

Belle ſimilitude.

B dant il a rempli tout ce temple de dons, de preſens & offrandes, non ſeulement des peuples Grecs, mais auſſi des Barbares, & de beauté & magnificence de ſtructure & fabrique des Amphictyons : car vous y voiez beaucoup d'adionctions de baſtimens qui n'y eſtoient pas au parauant, & pluſieurs reparations & reſtitutions en ſon entier des anciens, qui eſtoient ou fondus, ou gaſtez de vieilleſſe. ET tout ainſi comme nous voyons qu'aupres des grands arbres bien branchus & bien verdoyás il en germe & pullule d'autres petis: auſſi voions nous qu'aupres la ville de Delphes, l'aſſemblee de Pylæe florit & vient en vigueur, prenant paſture de l'abondance & affluence qui eſt ici, de ſorte qu'elle commẽce à auoir aparence & forme des aſſemblees es eaux ſacrees, telle qu'en mille ans au deſſus elle ne l'a iamais peu acquerir ſemblable. Auſſi ont les habitans de Galaxius au païs de Bœoce, ſenti & aperceu l'aſſiſtance & faueur de noſtre Dieu, par la quantité & affluence grande de laict : car de toutes leurs brebis piſſoit le laict, ne plus ne moins que l'eau viue qui ſourd d'v-

XXVIII. Il veut autoriſer les oracles de Delphes cõme veritables, & venerables par la deuotion des pauures payens, & par les faux miracles de Satã.

C ne fontaine, dont en grande haſte ils empliſſoient leurs tonneaux, & n'y auoit ni cruche, ni outre, ni vaiſſeau en leurs maiſons, qui ne fuſt tout plein de laict. Et à nous autres encore nous baille il de plus euidentes & plus claires marques, & ſignes plus vtiles de ſa preſence & faueur, que ne ſont ceux-là, aiant mis noſtre païs de ſeichereſſe, ſolitude deſerte, & pauureté où parauant il eſtoit, en toute abondance, frequence de peuple, ſplendeur & honneur, où nous le voions maintenant. Il eſt vray que certainement ie m'en aime mieux moy meſme, de ce que i'ay eſté bien affectionué & vtile à tenir la main à cela auec Polycrates & Petræus, & aime auſſi celui qui nous a eſté l'autheur premier de ce gouuernement & police, & qui a pris le ſoin auec nous de ici eſtablir & mettre ſus tout cela : mais il n'euſt pas eſté poſſible qu'en ſi peu de temps il y euſt eu vne ſi grande & ſi euidente mutation, ſi Dieu ne nous euſt aſſiſté & aidé à ſanctifier & mettre en reputation ſon oracle. MAIS tout ainſi qu'anciennement il y auoit des gens qui reprenoient l'ambiguité, obliquité & obſcurité des

XXIX. Concluſiõ, en laquelle il condamne ceux qui iadis reprenoyent l'ambiguité des oracles, & ceux qui maintenãt calomnient la trop grande ſimplicité d'iceux.

D oracles, auſſi y en a il maintenant qui calomnient la trop grande ſimplicité de ceux qui ſe rendent à preſent, deſquels la paſſion eſt fort iniuſte & fort folle : c'eſt comme font les enfans qui ſont plus aiſes & aiment mieux voir l'arc en ciel, les cometes, les courõnes ou aires qui aparoiſſent autour du corps du Soleil ou de la Lune, qu'ils ne font pas le Soleil & la Lune meſmes : auſſi ceux-ci demandent des enigmes, des paroles couuertes, des figures, des tranſlations, qui ne ſont que toutes reflexions de la diuination en l'imagination & aprehenſion de noſtre entendement mortel. Et s'ils n'entendent la cauſe ſuffiſamment à leur appetit de telle mutation, ils s'en vont condamner Dieu, & non pas nous ni eux-meſmes, qui ne peuuent par le diſcours de la raiſon comprendre le conſeil & l'intention de Dieu.

E

Du Dæmon ou esprit familier de Socrates, en forme de deuis.

SOMMAIRE.

LEs Thebains ayans perdu leur liberté par la violence d'Archias, de Leontidas & autres tyrans qui en chasserent bon nombre de gens de bien, du rang desquels estoit Pelopidas, (en la vie duquel Plutarque escrit toute l'histoire) les bannis reprenet courage, & font en sorte qu'ils rentrent dedans Thebes, tuent les tyrans, chassent la garnison des Spartiates, Quoy fait ils enuoyent ambassades es autres Republiques de Grece pour iustifier leur fait, nommémét Caphisias à Athenes, lequel y estãt, à la requeste d'Archidamus personnage d'authorité, F *fait le recit du retour des bannis, de la surprise des Tyrans & de l'afranchissement de la ville, auec des discours merueilleusemẽt pathetiques & qui monstrent vne singuliere prouidence de Dieu en la conseruation des estats & en la confusion des perturbateurs du repos public. Mais parmi ce recit est entremeslé de bõne grace celui de l'esprit familier de Socrates, à l'occasiõ d'vn philosophe Pythagorique venu d'Italie à Thebes pour enleuer les os de Lysis: car Galaxidorus Epicurien s'estant mocqué de la superstition de cest estranger, & louant la sagesse de Socrates qui auoit deliuré la philosophie de tous fantosmes, Theocritus amene vn exemple de la prediction de cest esprit familier. Mais là dessus, l'autre ayãt demãdé si c'estoit quelque chose d'humain ou naturel, la dispute s'eschause, iusques à ce qu'Epaminondas & cest estrãger nommé Theanor, suruienent, & lors est discourt de la paureté & des richesses, à cause que Theanor offroit de l'argẽt aux Thebains, pour recompense du bon traitement qu'ils auoyent fait à Lysis. En voulant passer oultre, suruient quelqu'vn qui dõne occasion de retourner au propos de l'entreprise des bãnis, parmi lequel est meslé derechef vn traité de l'esprit familier de Socrates, auec vn ample recit de la fable de Timarchus. Quoy fait* G *Caphisias recite l'issue de la tragedie des tyrans, mõstrant en tout cela les notables discours de la sagesse diuine, & cõioignant la consideratiõ de la sagesse de Socrates, guide d'vne adresse particuliere pour le bien de toute la Grece. Mais en cest endroit le lecteur doit se souuenir qui estoit Socrates, asauoir homme destitué de la vraye conoissance de Dieu, & pourtant faut tenir pour suspect & malin cest esprit familier, si lon veut receuoir l'opinion de quelques vns des entreparleurs qui estimẽt que ce soit vn Dæmon & esprit de dehors: afin de ne nous arrester aux reuelations, inspirations & conduites d'Anges, sinon à celles dont les tesmoignages sont fondez en l'escriture sainte, & fuyr la profane curiosité de quelques fãtastiques qui par liures publiez ont osé releuer ceste fausse opiniõ que certains de nostre temps auoyent des esprits familiers, par lesquels ils estoient aussi bien conseillez & seurement adressez que par l'esprit de Dieu parlant à nous par sa parole escrite.*

ARCHIDAMVS.

H

1. Archidamus Athenien desirãt entendre par le menu comme les Thebains auoyent secoué le ioug des Tyrans, s'adresse à Caphisias ambassadeur de Thebes, & par vne similitude propre adoucit sa demãde, qui autrement eust peu sembler estre importune.

I'Ay souuenãce, Caphisias, d'auoir oui vn propos qui n'est pas mauuais, d'vn peintre qui faisoit cõparaisõ de ceux qui venoiẽt regarder les tableaux qu'il auoit peints: car il disoit que les ignorãs spectateurs, & qui n'ẽtẽdẽt riẽ en l'art de la peinture, ressembloiẽt à ceux qui saluẽt en troupe tout vn peuple: & que les sauãs & bien entẽdus en l'art ressẽbloient à ceux qui saluent par nõ & par surnom chascun de ceux qu'ils rencontrẽt: par ce que ceux là n'ont pas vne conoissance exquise, ains superficielle & grossiere des ouurages: & au cõtraire ceux-ci faisans iugemẽt à part de chascune

des

A des parties de l'œuure l'vne apres l'autre, ne laissent rien à considerer, à remarquer & nõmer, de ce qui y est bien ou mal fait. Si me semble que tout de mesmes es vrayes & non peintes actions: l'entendement des hommes lasches & paresseux se contente de sauoir & entendre seulement le sommaire & l'issue du fait : mais au contraire celui des hommes diligens, & amateurs des choses belles & honnestes, ne plus ne moins qu'vn aigu & excellent spectateur de vertu, comme d'vne art grande, prend plus de plaisir à ouïr les particularitez par le menu, dautant que la fin ordinairement a beaucoup de choses communes auec la fortune : mais le bon sens se void mieux es causes, & en la vertu des particulieres occurrences & afaires qui se presentent, quand la hardiesse se monstre non estonnee, ains bien auisee au fort des perils, où il faut que le discours de la raison soit meslé auec la passion qu'apporte la soudaineté presente du danger. Or pense donc que nous soions de ce genre là de spectateurs, & nous recite maintenant des l'entree, & comment tout ce fait est passé, & a B esté executé, & quels propos y ont esté tenus, estant vray-semblable que tout a esté dit en ta presence: car quant à moy i'ay si grande enuie de l'entendre que ie ne feindrois point d'aller iusques à Thebes pour le sauoir, si ce n'estoit qu'il semble aux Atheniens que ie fauorise encore à ceste heure aux Bœotiens outre le deuoir. CAPHISIAS. Certainement, Archidamus, puis que tu as si grande enuie de sauoir & entendre comme cest afaire est passé, pour la bien vueillance que tu nous portes, il eust fallu, comme dit Pindare, mettre deuant tout autre afaire, le venir ici expres pour te le raconter: mais estans ici venus en ambassade, & nous trouuans de loisir, en attendant la response que nous voudra faire le peuple d'Athenes, restiuer & faire le fascheux, en refusant d'obtemperer à si ciuile requeste, d'vn personnage tant affectionné enuers ses amis, seroit resueiller l'ancien reproche que lon faisoit aux Bœotiens, qu'ils halloient les lettres & le bien parler, lequel reproche commence à se passer & esteindre chez vostre Socrates, & si en ce faisant il semble que nous C traitons d'afaires chez deux prestres. Parquoy voiez & sachez si ces Seigneurs ici presens sont disposez à ouir le recit de tant de propos, & de tant de faits, pour ce que tu me commandes d'y adiouster aussi les propos, car la narration n'en sera pas courte. ARCHIDAMVS. Tu ne les conois pas, Caphisias, mais ils sont bien dignes d'estre conus: car ils sont issus de gens de bien, & qui ont esté bien affectionnez enuers nostre pays. Cestui-ci est Lysithides neueu de Thrasybulus, & cestui-ci Timotheus fils de Conon: ceux-ci sont les enfans d'Archinus, & les autres sont nos familiers amis, de sorte que tu as vn auditoire beneuole, & qui prendra plaisir d'ouir ceste narration. CAPHISIAS. Tu parles bien: mais d'où seroit il bon que ie commençasse mon propos, pour ne redire point ce que vous sauez desia bien? ARCHID. Nous sauons presque, Caphisias, l'estat auquel estoit la ville de Thebes auant le retour des bannis, Comment Archias & Leontidas eurent intelligence auec Phœbidas Capitaine Lacedæmonien, & lui persuaderent durant la paix de sur- D prendre d'emblee le chasteau de la Cadmee, & comment cela aiant esté executé ils chasserent aucuns des citoiens hors de la ville, & en mirent d'autres en prison, dominans cependant eux tyranniquement & violentement: ce que i'ay bien peu sauoir, par ce que i'estois hoste de Melõ & de Pelopidas, & tãt qu'ils furent en exil hors de leurs maisons, i'ay hanté & conuersé tousiours fort familierement auec eux. Aussi sauons nous dauantage comme les Lacedæmoniens condamnerent Phœbidas en l'amende, pour auoir occupé & saisi le chasteau de la Cadmee, & cõme ils le rappellerent du voyage d'Olynthe, où ils l'enuoyoient, & neantmoins despecherent Lysanoridas auec deux autres Capitaines, au lieu de lui, & mirent grosse garnison dedans le Chasteau. Aussi entendismes nous bien, comme Ismenias fut assez meschamment tué, apres qu'on lui eut fait ie ne say quel proces, par ce que Gorgidas escriuoit tout de point en point aux bãnis par deçà, de sorte qu'il ne te reste à reciter sinõ

11 Caphisias s'accordant au desir d'Archidamus, promet faire le discours entier de ceste histoire, en cõmençant au retour des bannis & à la surprinse des tyrans, attendu qu'Archidamus & sa compagnie sauoyent ce qui s'estoit auparauant passé à Thebes.

III. Entrãt en matiere il discourt amplement sur ce qui auint dehors & dedãs la ville auant l'executiõ de la conspiration dressee contre les tyrans, & à cause que plusieurs de la ligue se trouuerent en la maison de Simmias, où il fut parlé de diuerses choses, notamment de l'esprit familier de Socrates, il remarque les choses de bõne grace & par le menu, afin de rẽdre attentifs ses auditeurs iusques à la fin.

Naturel des tyrãs.

le retour diceux bannis, & la surprise des Tyrans. CAPHISIAS. Enuiron ces E iours là, Archidamus, tous nous autres qui estions de la ligue & de l'intelligence, souliõs nous assembler en la maison de Simmias, qui se reuenoit & guarissoit d'vne bleceure qu'il auoit reuë en la cuisse, & la conferions secrettement ensemble, s'il estoit besoin de nos afaires, mais à descouuert nous y communiquions des lettres & de la philosophie, y attirant bien souuent Archias & Leontidas, qui n'estoient point alienes de telle conference & communicatiõ, à fin de destourner tout souspeçon de telle assemblee: car Simmias aiant esté longuement en pais estrange parmi les Barbares, & en estant retourné à Thebes peu de temps auparauant, estoit plein de contes nouueaux & de propos estranges des nations Barbares, de sorte que quãd Archias estoit de loisir, il l'en escoutoit volontiers discourir, s'y trouuant auec nous autres ieunes gens, outre ce qu'il estoit bien aise que nous nous adonnissions à l'estude des lettres, plustost qu'à penser & prendre garde à ce qu'ils faisoient eux cependant. Et le iour propre auquel sur le soir quand la nuict close seroit venue les bannis F se deuoient trouuer secrettemẽt au pied de la muraille, il arriua de ceste ville vn hõme que Pherenicus enuoyoit, que nul de nous ne conoissoit: sinon Charon, & nous certifia que douze des plus ieunes & des plus gaillards des cõiurez estoient auec des chiens en la montagne de Citheron, là où ils chassoient, pour se trouuer en la ville sur le soir, & qu'ils l'auoient enuoyé deuant pour nous auertir de cela, & pour sauoir qui seroit celui qui bailleroit la maison, en laquelle ils se cacheroient quand ils seroient arriuez, à fin que quand ils en seroient bien auertis ils s'y en vinssent rendre tout droit.

IIII. Theocritus l'vn des coniurez taxe Epaminondas, lequel est excusé par Caphisias qui mõstre le doux naturel de ce grãd personnage, lequel desiroit la deliurance de sa patrie, mais il ne se vouloit souiller du sang de ses citoyens.

CEST homme delibera de s'en retourner incontinent en diligence deuers les bannis: & lors Theocritus le deuin me serrant fort la main, & regardant Charon qui marchoit deuant: Cestui-ci, dit-il, Caphisias, n'est pas philosophe, & n'a point de lettres exquises ni de sauoir excellent, comme son frere Epaminondas, & neantmoins tu vois, comme estant naturellement poussé & conduit par les loix à l'honneur & à la vertu, il s'expose volontairement au danger de la mort pour deliurer son pays, & cependant Epaminondas qui a esté mieux instruit & nourri à la G vertu que nul autre des Bœotiens, est ainsi mousse, & fait du restif quand il est question d'executer vne si grande entreprise pour la deliurance de son pays. A quelle meilleure occasion sera il iamais mieux disposé ni plus preparé à s'employer pour sa patrie? Ie lui respondi, Nous faisons, gentil Theocritus, ce que nous auons troué bon, conclud & arresté entre nous, mais Epaminondas ne nous aiant peu donner à entendre, & faire croire ce qu'il pense lui, qu'il vaut mieux ne faire pas ce que nous entreprenons, à bon droit resiste à ce à quoy sa nature repugne, & n'aprouue pas ce à quoy on le conuie: car il ne seroit pas raisonnable de cõtraindre vn medecin, lequel promettroit de guarir le mal autrement sans feu ni fer, d'vser d'incision ou de cautere. Comment, dit Theocritus, il n'aprouuoit donc pas la conspiration? Non pas, dis-ie, de faire mourir aucuns des citoyens qu'ils ne fussent premierement condamnez par la Iustice: mais bien, disoit-il, que si sans meurtre & effusion de sang H des citoyens ils vouloient tascher à deliurer la ville, il leur aideroit fort volõtiers. Et voiant qu'il ne nous pouuoit induire à croire ses raisons, & que nous poursuiuions nostre chemin, il nous pria de le laisser pur & incontaminé du sang de ses citoyens, & sans coulpe espier & attẽdre l'occasion à laquelle auec iniustice il peust s'attacher à ce qui seroit vtile pour le public: car le meurtre, dit-il, ne se contiendra pas dedans les limites qu'il faudroit, ains croy-ie bien, disoit-il, que Pherecides & Pelopidas à l'auenture s'adresseront principalement à ceux qui sont autheurs de la tyrannie, & qui sont meschans: mais vn Eupolmidas & vn Samiadas, hommes ardens de cholere & violens, prenans licence de la nuict, ne poseront iamais les armes, ni ne rengaineront ia leurs espees, qu'ils n'aient premieremẽt rempli toute la ville de meurtres, & qu'ils n'aient fait mourir plusieurs des principaux de la ville. COMME ie deuisois

V. Premiere per-

A uisois ainsi auec Theocritus, Anaxidorus nous aiant entre-ouis: car il estoit tout aupres de nous: Arrestez vous, dit-il, car ie uoy Archias, & Lysanoridas le Capitaine Spartain, qui sortent du chasteau, & semble qu'ils vienent le grand pas droit à nous: Nous arrestasmes, & Archias appellant Theocritus, & l'approchant à part de Lysanoridas, deuisa longuement auec lui, le tirant hors du chemin, vn peu au dessous du temple d'Amphion, de maniere que nous estions en vne extreme agonie, qu'ils n'eussent quelque suspicion de nostre entreprise, ou quelque descouuerture, de laquelle ils enquissent Theocritus. En ces entrefaites, Phillidas que tu conois, Archidamus qui estoit lors Greffier & Secretaire sous Archias, estant Capitaine general, arriua là, qui dit tout haut à Archias, ils viendront. Et estant de nostre intelligence, me prit comme il auoit acoustumé par la main, & tout ouuertement commença à nous railler & moquer de nos exercices, & de la luite, & puis me tirant à part, assez loin des autres, il me demanda si les bannis viendroient pas ce iour là. Ie

perplexité des coniurez, qui pensent estre descouuerts par Archias, mais ils sont rasseurez par Phillidas qui dresse vn festin pour attraper les tyrans.

B lui respondi, que oui. I'ay donc, dit-il, bien à propos preparé le festin auiourd'huy pour festoyer Archias en mon logis, & pour le liurer aisément entre leurs mains quand il sera bien saoul, & qu'il aura bien beu. Tresbien, lui dis-ie, Phillidas, & te prie de tascher à les assembler tous, ou le plus qu'il sera possible de nos ennemis ensemble. Il n'est pas facile, dit-il, & plustost est-il impossible, car Archias esperant qu'vne Dame d'estat & de qualité le doit là venir trouuer auiourd'huy, ne veut pas que Leontidas y soit, tellement qu'il nous est force de les diuiser & separer par leurs maisons: mais si Archias & Leontidas sont vne fois atrapez, ie pense que les autres s'enfuiront de belle heure, ou bien qu'ils demeureront coys, se contentans bien que lon leur donne asseurance de leur vie. Nous le ferõs aussi, di-ie, mais quel afaire ont-ils auec Theocritus, auquel ils deuisent si longuement? Phyllidas respondit, Ie ne le say pas certainement, ni comme l'ayant ouy, mais i'ay entendu qu'il y a des signes fascheux & mauuais presages sur la ville de Sparte. COMME Theocritus fut retourné à nous, Phidolaus Haliartien nous venant alencontre: Simmias, dit-il, vous

C prie que vous l'atendiez vn peu ici: car il intercede pour Amphitheus, par le moyen de Leontidas, taschant faire que la peine de mort lui soit commuee en bannissemẽt. Voila qui vient bien à point, dit Theocritus, & comme s'il eust esté fait à poste expressement: car ie te voulois demander, quelles choses lon auoit trouuees dedans la sepulture d'Alcmena, & qu'elle en estoit la veuë quand on l'a ouuerte en vostre pays, & si tu y auois esté present quand Agesilaus y enuoya pour en faire raporter les reliques à Sparte. Phidolaus respondit, Ie ne m'y trouuay pas present, & m'en courrouçay & tourmentay bien fort alencontre de nos citoyens, mais ils m'abandonnerent. Au reste on y trouua auec les ossemens & reliques du corps vn carquant de cuiure qui n'estoit pas grand, & deux vrnes de terre pleines de terre, laquelle pour l'antiquité s'estoit desia conuertie en pierre. Au dessus de la sepulture y auoit vne table de cuiure aussi, où il y auoit des lettres fort anciennes & merueilleuses: car on

VI. Theocritus estant despestré des mains d'Archias retourne vers sa cõpagnie, & pour passer le temps, en atẽdant la venue des bannis qui deuoyent arriuer sur le soir il interrogue Phidolaus Haliartien touchant la sepulture de Alcmena, & ce que lon y trouua aiant quelques presages de ce qui auint puis apres à Thebes au preiudice des Lacedæmoniens.

D n'en peut iamais rien lire, combien que les lettres aparussent bien, apres que lon eut fait lauer & nettoyer le cuiure, mais c'estoit vne certaine forme de characteres estrange & barbaresque, qui ressembloit fort aux lettres des Egyptiens. Et pourtant Agesilaus en enuoya, ce disoit-on, vne copie au Roy d'Egypte, le priant de les monstrer à leurs prestres, pour voir s'ils y entendroient rien. Mais à l'auenture que Simmias nous en pourroit bien dire quelques nouuelles, aiant enuiron ce temps là fort hanté & pratiqué auec les prestres Egyptiens pour la philosophie. Et ceux de la ville d'Aliarte ont opinion que la grande sterilité & le desbordement & inundation du lac n'aduint pas fortuitement, mais que c'estoit vne vengeance diuine sur ceux qui auoient souffert & enduré que lon inuentast celle sepulture. Et lors Theocritus apres auoir fait vn peu de pause, les Lacedæmoniens mesmes en sont aussi menassez de l'ire des Dieux, ainsi que presagissent des signes & prodiges dont me parloit à

VII. Theocritus & ceux de sa suite entrent chez Simmias, lequel interprete le sens des lettres grauees sur vne table de cuyure trouuee au sepulchre d'Alcmena, dont la substance estoit vn aduertissement aux Grecs de viure en repos en instituant des ieux aux Muses.

ceste heure Lysanoridas, qui de ce pas s'en va en la ville d'Aliarte pour faire recombler ceste sepulture, & y offrir les effusions funebres à l'ame d'Alcmena & d'Aleus, suiuant ie ne say quel oracle, ne sachant qui est cest Aleus : & retourné qu'il sera de là, il doit aussi cercher la sepulture de Dirce, que les Thebains ne conoissent pas s'ils ne sont capitaines de la cheualerie : car celui qui sert de cest office mene celui qui y entre seul de nuit, là où ils font quelques cerimonies sans feu, dót ils effacent & confondent puis apres les signes & les marques, & puis s'en vont en tenebres, l'vn deçà l'autre delà. Mais quant à moy, Phidolaus, ie croy qu'il ne la trouuera point autrement : car la plus part de ceux qui ont esté legitimement Capitaines de la cheualerie, ou plustost pour mieux dire, tous sont en exil, excepté Gorgidas & Platon, lesquels ils n'interrogueroient iamais, par ce qu'ils les redoutent. Et ceux qui sont en l'estat maintenant prenent bien la lance & l'aneau dedans le Chasteau de la Cadmee, mais au demeurant ils n'en sauent ni n'en monstrent rien. AINSI que Theocritus disoit cela, Leontidas sortit auec ses amis, & nous entrans saluasmes Simmias, estans assis sur son lict, & croy qu'il n'auoit pas obtenu ce qu'il demandoit, car il estoit fort pensif & fort triste, & nous regardant tous au visage : ô Hercules, dit-il, les sauuages & barbares mœurs d'hommes ! Et ne fut-ce donc pas fort bien respondu à Thales, lequel ayant esté long temps hors de sa maison errant en pays estrange, à son retour, comme ses familiers & amis lui demandassent ce qu'il auoit veu de plus estrange & plus nouueau, il leur respondit, vn Tyran enuieilli : car celui-mesme, qui en son particulier n'a point receu de tort & d'outrage d'vn Tyran, toutefois pour la fascherie & la dureté qu'il y a d'auoir afaire auec eux, il est ennemi de tous ceux qui vsurpent vne souueraine domination, non suiette à rendre compte aux loix. Mais à l'auenture, dit-il, Dieu y pouruoyra. Au demeurant Caphisias, sais-tu qui est cest estranger venu vers vous ? Ie ne say, dis-ie, de qui tu parles. Si est-ce, dit-il, que Leontidas me vient de dire, que lon void la nuict vn homme qui se leue alentour de la sepulture de Lysis, acompagné d'vne grande suite d'hommes bien en ordre & en bon poinct, qui se loge là, & couche sur des paillasses, par ce que lon y void le matin des petis licts d'ozier franc & de bruyere, & si y void on des marques de feu, & des effusions & oblations de laict, & que des le matin il demande aux premiers qu'il rencontre, s'il trouuera les enfans de Polymnius au pays. Et qui pourroit estre, dis-ie, cest hoste-là, car à t'ouir conter ce doit estre quelque gros personnage, & non pas vn homme priué, de bas estat. Non, ce dit Phidolaus, mais quant à celui là, quand il viendra il sera bien venu, & nous le receurons. Mais pour le present, Simmias, si d'auenture tu sais quelque chose touchant les lettres dont nous estions n'agueres en doute, declare-le nous : car on dit que les prestres d'Egypte entendent les lettres d'vne table de bronze, que n'agueres Agesilaus prit chez nous, dedans la sepulture d'Alcmena quand il la fit mourir. Ie n'ay point veu ceste table là, Phidolaus, respondit Simmias, mais Agetoridas Spartiate, aiant plusieurs lettres d'Agesilaus vint en la ville Memphite deuers le prophete Conuphis, auec lequel conferans de la philosophie, nous auons demeuré quelque temps moy & Platon, & Ellopion Peparethien : & y vint enuoyé par le Roy Agesilaus qui prioit Conuphis, que s'il entendoit quelque chose de ces lettres qui estoient escrites en ce cuiure, qu'il les lui interpretast & renuoyast incontinent. Si fut ce prophete trois iours à part soy à fueilleter toutes sortes de figures & characteres des anciennes lettres, & finalement fit response au Roy Agesilaus, & nous dit de bouche à nous, que ces lettres commandoient aux Grecs, de celebrer des festes & ieux en l'honneur des Muses, & que les formes des lettres estoient celles dont on vsoit du temps que Proteus regnoit en Egypte, lesquelles Hercules fils d'Amphitryo auoit aprises, & que Dieu par icelles lettres conseilloit & admonestoit les Grecs de viure en paix & en repos, en instituant des ieux aux Muses pour l'estude de la philosophie & des lettres,

A lettres, & en disputant les vns contre les autres auec raisons & paroles de la iustice, mettent bas les armes. QVANT à nous, nous iugeasmes bien sur l'heure mesme que Conuphis disoit la verité, mais encore bien plus le dismes nous, quand à nostre retour d'Egypte, ainsi que nous passions le long de la Carie, quelques gens de l'Isle de Delos, nous rëcontrerent, qui firent requeste à Platon, comme estant bien versé & exercité en la Geometrie, de leur souldre vn oracle estrange & fascheux à entendre que Dieu leur auoit donné: la teneur de l'oracle estoit, Que les Deliens & tous les autres peuples Grecs auroient cessation de leurs maux & miseres, quand ils auroient doublé son autel qui estoit au temple de Delos. Car ils ne pouuoient imaginer que vouloit dire la substance de cest oracle, & si se firent moquer d'eux quand ils cuiderent doubler la structure & fabrique de cest autel, car en aiant double chasque costé, ils ne se donnerent garde qu'ils auoient fait vn corps solide huit fois aussi grand comme il estoit auparauant, par ignorance de la proportion qui double tel-

VIII. Ceste interpretation que Simmias auoit aprise de Conuphis Egyptien est confermee par l'exposition que Platon fit d'vn oracle qui commandoit de doubler l'auteldu temple de Delos.

B le grosseur. Si coururent à l'aide de Platon en ceste difficulté. Et lui se souuenant du prestre Egyptien leur dit, que Dieu se iouoit aux Grecs, qui mesprisoient les sciences, comme en leur reprochant leur ignorance, & leur commandant d'estudier à bon escient, & non pas par dessus, en la Geometrie : par ce que ce n'estoit pas œuure d'entendement mousse, ne qui vist trouble, ains qui fust extremement exercité en la science des lignes, que de sauoir trouuer deux lignes moiennes proportionales: qui est le seul moien de doubler vn corps quarré, en augmentant egalement toutes ses dimensions: & quant à cela, qu'Eudoxus le Gnidien, ou Helicon le Cyzicenien, le leur rendroient parfait. Mais au reste, que Dieu n'auoit que faire de ce redoublement là, ni n'estoit pas ce qu'il vouloit dire, ains qu'il commandoit aux Grecs, de quitter les armes pour conuerser auec les Muses, en adoucissant leurs passions par l'estude des lettres & des sciences, & ainsi se cõporter ensemble en profitant, & non pas en portant dommage les vns aux autres. COMME Simmias par-

C loit, mon pere Polymnis entra, & se seant aupres de Simmias: Epaminondas, dit-il, ie vous prie, & toy, & vous tous qui estes ici, si vous n'auez quelque plus grand afaire, que vous ne failliez de l'attendre ici, voulant vous faire conoistre cest estranger qui quant à lui est gëtil & genereux personnage, & si est venu par deçà auec vne genereuse & honneste intention, estant des philosophes Pythagoriques d'Italie, & est venu admonnesté par quelques visions qu'il a eues en songeant, comme il dit, & quelques aparitions bien euidentes, pour offrir & respandre au bon vieillard Lysis, sur sa tombe, des effusions que lon donne aux trespassez. Et aiant aporté quand & luy vne bõne somme d'or, il pense estre tenu de payer à Epaminondas la despense qu'il a faite à nourrir & entretenir le bon hõme Lysis en sa vieillesse, & veut à toute force, contre nostre gre & volonté, suruenir à nostre pauureté. Dequoy Simmias estant tout resioui. Tu nous parles d'vn merueilleux homme, & digne certes de la philosophie, mais pour quelle cause ne vient-il tout droit vers nous? Pour ce qu'il a cou-

IX. Simmias ayãt fait mention d'vn estrãger venu au sepulchre de Lysis, on traitte maintenant d'où il estoit & de la cause de sa venue.

D che la nuict sur la sepulture de Lysis, & à mon auis Epaminondas l'a mené à la riuiere d'Ismenus pour le lauer, & puis ils s'en viendrõt ensemble ici vers nous : mais premier que parler à nous, il s'est logé sur la tombe de Lysis, en propos, comme ie croy, d'en enleuer les os, pour les emporter quand & lui en Italie, s'il n'y auoit quelque Dæmon qui l'en empeschast la nuict. MON pere aiant dit cela se teut, & lors Galaxidorus: O Hercules, dit-il, combien il est difficile de trouuer homme où il n'y ait tousiours quelque espece de vanité & de superstition! Car il y en a qui malgré eux sont quelquefois surpris de ces passions là, ou pour leur ignorance, ou pour leur imbecillité, & les autres afin qu'on les estime plus religieux, plus deuots, & plus aimez des Dieux, referans leurs actions aux Dieux, comme s'ils en estoient autheurs, & mettans au deuant des inuentions qui leur vienent en l'entendement, des songes & des aparitions de fantosmes, & toute telle enflee aparence : ce qui à l'auenture n'est

X. Galaxidorus Epicurien se moque de la superstition de ce philosophe estranger, qui à l'occasion d'vn songe s'estoit donné tant de peine que de passer d'Italie en Grece pour en rẽ-

porter des os, & en passant il loue Socrates, d'auoir deliuré la philosophie de tous fantosmes: ce qui donne entree au principal discours de ce traité, touchant l'esprit familier de Socrates.

pas mal seant ni inutile à ceux qui manient afaires d'estat, & qui sont contraints de E viure au gré d'vne tourbe populaire desordõnee & temeraire, pour ramener & retirer auec la superstition, comme auec vn mors de bride, vne populace. Mais ce masque non seulement me semble indecent & laid à la philosophie, mais aussi contraire à sa profession, par laquelle elle nous promet de nous enseigner tout ce qui est bon & vtile auec la raison, & puis apres referer le principe des actions aux Dieux, comme mesprisant la raison, & deshonorant la preuue de la demonstration en ce où elle semble plus estre excellente, en se tournant à ie ne say quels oracles, & ie ne say quelles visions de songes, en quoy le plus meschant bien souuent rencontre autant, comme fait le plus homme de bien du monde. C'est pourquoy il m'est auis que nostre Socrates s'est serui & a vsé de la forme d'enseigner qui est la plus digne d'vn philosophe, simple, sans fard ne fiction quelconque, l'aiant choisie comme la plus franche & plus amie de la verité, & aiant renuoyé & reietté la vanité & la mine, comme vne fumee de la philosophie, aux Sophistes. Adonc Theocritus prenant la parole: Comment, dit-il, Galaxidorus, Melitus t'a-il donc persuadé, aussi bien qu'aux F Iuges, que Socrates mesprisoit les choses diuines? car c'est dequoy il l'accusa enuers les Atheniens. Nullement, dit-il, quant aux choses diuines: mais prenant la philosophie des mains de Pythagoras, & d'Empedocles pleine de derisions, de fables, de superstitions & de fantosmes, & faisant la folle à bon escient, il l'a acoustumee de s'attacher sagement aux choses qui sont, & à reconoistre qu'en raison sobre gist la verité.

XI. Theocritus, pour preuue de l'esprit familier de Socrates, allegue ce qui auint aux ieunes hommes qui voulurẽt passer par vne rue où lui n'auoit voulu mettre le pied.

Soit ainsi, dit Theocritus, mais quant à l'esprit de Socrates, qu'en disons-nous? est-ce vne menterie & vne fable, ou quoy? Car quant à moy, il me semble que tout ainsi comme Homere feint que Minerue assistoit à tous les trauaux & perils d'Vlysses, aussi que des le commencement la diuinité attacha à Socrates vne vision qui le guidoit en toutes actiõs de sa vie, laquelle vision seule marchant deuant lui, estoit comme vne lumiere en afaires où lon ne voyoit goutte, & qui ne se pouuoient comprendre ni colliger par raison & prudence humaine, comme bien G souuent l'esprit parloit auec lui, gouuernant & inspirant diuinement ses intentions. Et qui en voudroit auoir plus grand nombre de preuues & de plus merueilleuses, il les faudroit ouir de Simmias, & des autres qui ont vescu familierement auec lui: mais quant à moy, i'en diray vn exemple que i'ay veu deuant mes yeux, & où i'ay esté present. Vn iour que i'allois chez le deuin Euty phron, Socrates montoit à mõt (comme il t'en peut bien souuenir, Simmias, car tu y estois aussi) vers le lieu appellé Symbole, & vers la maison d'Andocides, interrogant par le chemin tousiours, & harassant de questions Eutyphron, par maniere de ieu: & lors il s'arresta tout soudain, & s'appuya demeurant attentif vn assez long temps, puis s'en retournant tout court, s'en alla par la rue des faiseurs de coffres, & fit rappeller ceux de ses familiers qui estoient deuant, par ce que son esprit lui defendoit d'aller par là. Si y en eut la plus part qui retournerent quand & lui, entre lesquels i'en fus vn, suiuant tousiours Eutyphron: mais quelques autres ieunes hõmes voulurent aller tout droit de propos H deliberé, comme pour conuaincre l'esprit de Socrates, & attirerent auec eux Charillus le ioueur de fleutes, qui estoit aussi venu à Athenes quand & moy deuers Cebes & ainsi comme ils cheminoyent par deuant les boutiques des statuaires le long du palais où se tient la Iustice, ils trouuerent au deuant d'eux vn grand troupeau de pourceaux fort serrez, tous pleins de fange & de vilenie, & poussans tous en foulle pour le grand nombre qu'ils estoient, & qu'il n'y auoit moyen de se destourner, ils porterent aucuns de ces ieunes hommes par terre, & enfangerent tous les autres. Si retourna Charillus au logis, les iambes & les cuisses & tous ses habillemens pleins de bouë, de sorte qu'il nous fit bien souuenir auec grandes risees, de l'esprit familier de Socrates, nous esmerueillans comme la diuinité n'abandonnoit iamais ce personnage là, qu'elle n'en eust tousiours soin en tout & par tout. Et Galaxidorus:

Cuides

A Cuides tu donc que cest esprit familier de Socrates ait esté quelque propre & pe-
culiere puissance,& non pas vne parcelle de la commune necessité qui confirmoit
cest homme par longue experience à donner le contrepoids & le panchement pour
le faire incliner deçà ou delà en choses obscures & difficiles à coniecturer par dis-
cours de la raison ? Car tout ainsi comme vne liure par elle seule ne mene pas la
balance,mais là où le poids est entre deux fers, si on l'adiouste à l'vn ou à l'autre co-
sté,elle tire à soy & fait pancher le tout de ce costé là : aussi vne voix,ou quelque au-
tre signe petit & leger n'est pas suffisant pour attirer vne graue pensee à faire quel-
que chose,mais adioustee à l'vn des deux discours contraires, elle sould toute dou-
te & toute difficulté,estant toute l'inegalité ostee,de sorte qu'il se fait alors vn mou-
uement & inclination. ADONC mon pere prenant la parole: Mais i'ay, dit-il,
entendu,Galaxidorus,d'vn certain Megarien,qui l'auoit aussi ouy dire à Terpsion,
que cest esprit n'estoit autre chose qu'vn esternuement de lui ou des autres qui e-
B stoient à l'entour de lui. Car si vn autre en sa compagnie esternuoit à la main droi-
te,soit qu'il fust deuant, ou qu'il fust derriere, il inclinoit à faire ce qui se presen-
toit:& s'il estoit à la main gauche, il s'en deportoit: & si c'estoit lui-mesme qui e-
sternuast, quand il estoit en doute de faire ou non quelque chose, il se confirmoit
à la faire:& si c'estoit lors que la chose estoit desia commencee, il l'arrestoit, & em-
peschoit son inclination à la parfaire. Mais c'est ce que ie trouue estrange, s'il est
vray qu'il vsast de ceste obseruation d'esternuer, comment il disoit donc à ses amis,
que c'estoit vn esprit familier qui l'incitoit ou le retenoit de faire aucune chose. Car
cela, mon bel ami, ne pouuoit proceder que d'vne folle vanité & d'vne presom-
ptueuse ostentation, non pas d'vne verité & franche simplicité: en quoy nous e-
stimons que ce personnage là veritablement a esté grand & excellent par dessus les au
tres, si pour quelque voix venant de dehors, ou pour quelque esternuement il se
troubloit,& se deportoit de continuer vne action qu'il eust encommencee,& aban
C donnoit son dessein & sa deliberation:là où il semble au contraire,que les motiõs &
inclinations de Socrates auoiẽt vne fermeté & vne vehemence durable, à quoy que
ce fust qu'il se mist,cõme celles qui procedoient d'vn droit, puissant & fort iugemẽt
& principe.Car il demeura volõtairement en pauureté toute sa vie, là où il pouuoit
auoir beaucoup de biens,s'il en eust voulu receuoir de ses amis,qui eussent estébien
aises de lui en donner : il ne s'est iamais departi de la philosophie, pour tant de grands
empeschemens qu'il en eust:& finalement lui estant facile de s'en fuir, & de se sauuer
par le moien que ses amis lui en dõnoient,& l'instance qu'ils lui en faisoient,iamais
il ne se laissa amollir ni plier aux prieres de ses amis, ni pour la mort presente ne desi-
sta point de se iouer en paroles,comme de coustume,ains eut tousiours la raison fer-
me & stable au plus fort du peril. Cela ne sont pas actes d'homme qui se laissast trãs-
porter à vne voix ou à vn esternuemẽt de quelque resolutiõ qu'il eust prise, ains qui
estoit mené & conduit par vne plus grande regence & plus puissante domination à
D son deuoir. I'entens aussi qu'il predit à quelques vns de ses familiers la perte & def-
faite de l'armee des Atheniens en la Sicile. Et deuant cela encore Pyrilampus fils de
Antiphon aiant esté pris par nous en la chasse,& en l'execution de la victoire de De-
lion blessé d'vn coup de iaueline, quand il entẽdit de ceux qui furent enuoyez d'A-
thenes vers nous pour traiter de la paix, que Socrates auec Alcibiades & Laches, e-
stans descendus au chemin de Retiste, estoient retournez à sauueté,nous dit,que So-
crates l'auoit par plusieurs fois rappellé,& quelques autres de ses amis & de sa bande;
lesquels s'enfuyans auec lui le long de la montagne de Parnes,furent attaints & tuez
par nos gens de cheual,pour n'auoir pas obei à l'esprit familier de Socrates, & auoir
pris vn autre chemin à la fuite de la bataille, que celui par où il les guidoit. Ie pense
que Simmias mesme l'a oui comme nous. Oui certes,dit Simmias, plusieurs fois &
de plusieurs personnes,car pour tels exẽples l'esprit familier de Socrates fut fort ce-

XII. Galaxidorus maintient que cest esprit de Socrates n'estoit autre chose que prudence acquise par longue experience des choses.

XIII. Polymnis adiouste à l'opiniõ precedente qu'aucuns estimoyẽt que cest esprit n'estoit autre chose qu'vn esternuement : ce qu'il refute promptement,& cõferme sa refutation par la constãce de Socrates, & par histoires de certains auertissemens notables de sõ esprit familier,

XIIII. Phidolaus ne pouuant digerer ce qui auoit esté dit de la preuoyance & de l'esternuement de Socrates, Galaxidorus rend les raisons de cela assez amplement.

lebré & renommé à Athenes. Qvoy donc, ce dit Phidolaus, souffrirós nous, ô Simmias, que ce Galaxidorus ici en se iouant rauallé si fort vne si grande œuure de la diuination, & la face esuanouir en ie ne say quelle voix, & ie ne say quels esternuemẽs, desquels signes le vulgaire & les hommes ignorans se seruent par risees en choses legeres & de nulle consequence: mais où il est question de si grand danger, & d'afaires de telle consequence, alors il auient ce que dit le poete Euripides, E

Là où il faut de la vie combatre,
Il n'y a nul qui ioue ni follastre.

Similitudes pour prouuer ce qui auoit esté dit de l'esternuement.

Et Galaxidorus, Si Simmias, dit-il, Phidolaus, en a oui dire quelque chose à Socrates mesme, ie suis prest à l'ouir, & à lui pardonner auec vous: mais quant à ce que toy & Polymnis en dites, il est facile à le refuter. Car comme en la medecine le poulx & la pustule n'est pas de soy grande chose, mais bien signe de grãde chose: aussi à vn gouuerneur & pilote de nauire, le bruit de la mer ou la veuë de quelque oiseau, ou de quelque petit nuau rare courant par l'air, signifie du vent, & vne violente tempeste en la mer: aussi à vne ame diuineresse vne voix ou vn esternuement de soy n'est pas grande chose, mais ils peuuent estre signes de biens grands accidens. F
Car en nulle art & science, on ne mesprise le iuger peu de beaucoup, & par petites choses de bien grandes: comme si quelque ignorant, qui ne sauroit pas la force des lettres, les voiant peu en nõbre & de forme vile & contemptible, ne pouuoit pas croire qu'vn homme docte en peut lire & reciter les grandes guerres qui ont esté par le passé, & les fondations des villes, les gestes & fortunes auenues aux grands Roys, & qu'il dist qu'il y auroit quelque chose qui tout bas lui diroit & declareroit ces histoires là, il donneroit vne belle enuie de rire & de se moquer plaisamment de son ignorance, à ceux qui lui orroient dire cela. Aussi regarde que nous, pour ne conoistre la vertu & l'efficace de chasque presage à signifier l'auenir, ne nous courroucions sottement, si quelque homme prudent & sage par ces signes-là predit quelque chose inconuë, & mesme s'il dit que ce n'est point vne voix ni vn esternuemẽt, mais G vn esprit familier qui lui ait declaré. Car ie viens maintenant à toy, Polymnis, qui admires & estimes Socrates, comme personnage qui par sa ronde simplicité, sans fard ni vanité quelconque, a plus humanizé, par maniere de dire, c'est à dire, attribué à la raison humaine, la philosophie, s'il n'appelloit pas son signe vne voix ou vn esternuement, ains tragiquement le nommoit vn esprit familier. Car au contraire ie m'esmerueillerois plustost, si vn homme si bien emparlé, si disert, & qui auroit le langage tant à main comme Socrates, disoit que ce fust vne voix ou vn esternuemẽt, & non pas vn esprit diuin qui lui eust enseigné, comme si quelqu'vn disoit, qu'il auroit esté blessé d'vne flesche, non pas de celui qui auroit lasché la flesche, & que la balance auroit pezé, & non pas celui qui tiendroit & manieroit la balance: car l'œuure ne depend pas de l'instrumẽt, mais de celuy à qui est l'instrument, & qui en vse pour faire son ouurage, & le signe & l'instrument dont vse & se sert celui qui deuine, & ce qui prognostique & signifie. Mais comme i'ay dit, il nous faut escouter ce que Simmias nous en dira, comme celui qui le sait plus certainement. H

XV. En voulant continuer ce propos, Epaminondas arriue auec l'estranger, philosophe Pythagorique nommé Theanor, lequel recite l'accidẽt des Pythagoriques en Italie, l'occasion de sa venue à Thebes, & offre de l'argẽt pour recompense du bon traitement fait par les

Et Theocritus: Ouy bien, dit-il, mais apres que nous aurons veu qui sont ceux ci qui entrent ceans: & certes c'est Epaminondas, qui nous amene ce personnage estranger. Nous regardasmes tous vers la porte, & vismes Epaminondas qui marchoit deuant, acompagné d'Ismenodorus, de Bacchillidas, & de Melissus le ioueur de fleutes: l'estranger suiuoit apres, homme de belle presence, & face liberale, monstrant vne douceur grande & humanité en son visage, acoustré & vestu venerablement. Si lui fut baillé siege aupres de Simmias, & mon frere se seit aupres de moy, & chascun des autres: ainsi comme il se trouua: & s'estant fait silence, Simmias adressant sa parole à mon frere: Et bien, dit-il, Epaminondas, qui est cest estranger ci, d'où est-il, & comment a-il nom? car c'est vn commencemẽt ordinaire, & vne entree de conois-

A sance & d'entretien. Il a nom (respondit mon frere) Theanor, Simmias, natif de la ville de Crotone, l'vn de ceux qui par delà font profession de la philosophie, ne faisant point de deshonneur à la gloire du grand Pythagoras, ains estant ici venu de l'Italie par si long chemin, pour confirmer par bonnes œuures sa belle & bonne doctrine. Mais toy Epaminondas, m'empesches de faire des bonnes œuures la meilleure & la plus belle. Car s'il est honneste de faire bien à ses amis, il ne peut estre deshonneste d'en receuoir de ses amis : car pour estre grace, il est autant besoin qu'il y ait vn receuant, comme vn donnant, estant la grace composee de tous deux tendant à œuure vertueuse, & celui qui ne la reçoit comme vn ballon qui a esté bien enuoyé, il le deshonore, le laissant cheoir à terre, & demeurer court. Car quel but y a il que lon soit si aise d'atteindre en y tirant, & si marri de le faillir, comme de faillir à faire bien à vn homme qui en est digne, quand on le desire? Et encore en ceste comparaison là, celui qui faut à donner au but, lequel demeure ferme, c'est

Thebains au philosophe Lysis.

B sa faute, mais ici celui qui refuse & qui fuit, c'est celui qui fait tort à la grace, laquelle par son refus ne peut atteindre là où elle pretend. Or t'ay-ie desia recité les causes pour lesquelles ie suis venu par deçà, mais ie les veux reciter aussi à ces gens de bien ici presens, afin qu'ils me soient iuges alencontre de toy. Quand les colleges & societez des philosophes Pythagoriens, qui estoient en chaque ville de nostre pays, eurent esté dechassez par la part & sedition des Cyloniens, ceux qui estoient encore ensemble, tenans leur conseil en la ville de Metapont, les seditieux mirent le feu de tous costez en la maison où ils estoient, & les y brusserent tous ensemble, exceptez Philolaüs & Lysis, qui estoient encore ieunes, gaillards & dispos, lesquels se sauuerent à trauers le feu, & Philolaüs se retirant au pays des Lucaniẽs se sauua là auec ses amis, lesquels commençoient desia à se rallier & auoir du meilleur alencontre de ces Cyloniens. Quant à Lysis on fut long temps que lon ne seut qu'il estoit deuenu, iusques à ce que Gorgias Leontin, retournant de la Grece de par

C deçà en la Sicile, aporta nouuelles certaines à Arcesus qu'il auoit parlé à Lysis, & qu'il se tenoit en la ville de Thebes. Si fut Arcesus en volonté de monter incontinent sur mer pour l'aller trouuer, tant il en auoit grand desir, mais pour sa vieillesse & foiblesse, se trouuant indisposé à faire vn tel voyage, il ordõna par testament que sur tout on ramenast Lysis vif, s'il estoit possible, en Italie, ou pour le moins ses reliques & ses os, si dauanture il estoit mort : mais les guerres, les seditions & tyrannies qui ont esté depuis, ont empesché que ses amis n'ont peu de son viuant acomplir la charge qu'il leur auoit ordonnee. Mais depuis que l'esprit de Lysis estant ia decedé, nous eut visiblement & manifestement annoncé sa mort, & que ceux qui l'auoient veu & seu certainement nous raporterent comme il auoit eu vn liberal entretenement de sa vieillesse en vne maison pauure, où il auoit esté tenu & reputé comme vn des enfans de la maison, & estoit decedé en tel estat : i'ay ici esté enuoyé ieune & seul par plusieurs & plus anciens, qui ont de l'argent, & vous en donnent à vous qui

D n'en auez point, en recompense de beaucoup de grace & d'amitié qu'ils ont receu de vous. Car Lysis a esté honnestemẽt enseueli par vous en honorable sepulture, & plus encore honorable lui est la grace qui en est payee à ses amis par ses confreres.

Ainsi que l'estranger parloit, les larmes vindrẽt aux yeux de mon pere qui plora longuement pour la souuenance de Lysis. Et mon frere se riant à moy, comme estoit sa coustume, Que ferons nous dit-il, Caphisias? quitterons nous nostre pauureté pour de l'argent, & si nous nous tairons? Rien moins, di-ie, nous ne la quitterons point nostre bonne amie, sage nourrice des ieunes gens : mais toy defens la, car c'est à toy à parler. Et toutefois, dit mon pere, ie n'auois doute que ma maison fust prenable à l'argent, sinon par cest endroit seulement du corps de Caphisias, qui auroit besoin d'vne belle robe, afin de se monstrer pompeusement à ceux qui lui font l'amour qui sont en si grand nombre, & de beaucoup de viande & de nourriture,

XVI. *Belle dispute entre Polymnis & Caphisias, s'il faut receuoir l'argent offert par Theanor.*

afin de durer au trauail des exercices, & aux combats qu'il lui faut soustenir aux es- E
choles de la lutte: mais puis que celui-ci duquel i'auois plus de defiance, n'abandonne point la pauureté, ni ne laisse point comme vne teinture l'indigence paternelle & hereditaire, ains encore qu'il soit ieune adolescent, il se repute bien paré, & fait gloire de frugalité, se contentant de sa presente fortune, en quoy voudrõs nous plus employer, & à quel vsage nous seruir de l'argent? Voudrons nous dorer nos armes, & couurir nostre bouclier, comme faisoit Nicias l'Athenien, d'or meslé auec de la pourpre? Et t'acheterons-nous à toy mon pere, vn beau manteau de drap de Milet, & à ma mere vne belle cotte d'escarlatte? car certes nous n'abuserons pas de ces presens pour traiter nostre ventre, en nous festoyant plus grassement & plus opulentement que de coustume, comme aiant receu en nostre logis vn hoste somptueux, qui est la richesse. Oste mon fils tout cela, dit mon pere, ià Dieu ne plaise que ie voye iamais vn tel changement en ma maison. Et toutefois aussi ne demeurerons nous pas assis en nostre logis, pour l'y garder oisif, car telle grace F
seroit trop desagreable & mal plaisante, & la possession sans honneur. A quoy faire donc le receurions-nous, mon pere? Voila pourquoy il sembla dernierement à Iason le Capitaine des Thessaliens, que ie lui eusse fait vne response rustique & inciuile, quand il enuoya ici vne grosse somme d'or, & me pria de la receuoir en don. Et ie lui manday, qu'il me faisoit tort, & me commençoit la guerre, dautant que lui affectant & aspirant à vne Monarchie, il me venoit tenter & solliciter de me corrompre par argent, simple citoyen d'vne ville libre & viuant sous les loix. Mais quant à toy, ami estranger, i'aprouue ta bonne volonté, par ce qu'elle est honneste & vertueuse, digne d'vn philosophe, & l'aime singulierement, mais ie te dy que tu aportes des drogues medecinales à hommes qui ne sont point malades.

Raisons pourquoy les Thebains refusent l'argent de Theanor.

Tout ainsi donc comme si aiant entendu que lon nous fist la guerre, tu fusses venu nous aporter des armes & des bastons de defense pour nous secourir, & puis qu'estant arriué sur les lieux, tu eusses trouué que nous fussions en paix & en bon- G
ne amitié auec nos voisins, tu n'eusses pas estimé deuoir dõner & laisser ces armes là à ceux qui n'en auroiẽt que faire: aussi tu es venu pour nous porter & dõner aide & secours alencontre de la pauureté, comme si elle nous trauailloit, mais au contraire elle nous est aisee & plaisante à porter, & sommes biẽ aises de l'auoir en nostre maison logee chez nous, & pourtant ne nous faut il point d'armes ni d'argent alencontre d'elle qui ne nous fait aucun desplaisir. Mais tu feras rapport à tes freres de par delà, qu'ils vsent treshonnestement de leurs biens & de leurs richesses, mais aussi qu'ils ont des amis par deçà qui vsent bien de la pauureté: au demeurant quant à la nourriture, funerailles & sepulture de Lysis, il nous les a lui-mesme bien rẽdues & payees, nous aiant enseigné entre autres belles, & bonnes choses, à ne craindre point, & ne nous fascher point de la pauureté.

XVII Theanor replique que cõme il y a de la faute de cœur à craindre la pauureté, aussi est-ce faute de iugemẽt de fuir la richesse & ce qu'en estime Epaminõdas, lequel dispute excellemmẽt cõtre l'amour des richesses.

THEANOR adonc prenant la parole: Comment, dit-il, si c'est faute de cœur que de craindre la pauureté, comment aussi ne sera ce faute de iugement de redouter & fuir la richesse? Cela n'est-il pas hors de tout H
propos, mesmement si ce n'est pas auec raison, ains par mine seulement, ou par vne vanité & vne sottise qu'on la reiette & la refuse? Et quelle raison y a-il qui seust defendre l'acquisition & possession des biens, qui se fait par tous iustes & honnestes moiens, comme fait Epaminondas? mais plustost pour ce que tu t'es assez donné à entendre en la response que tu as fait touchant ceci au Thessalien Iason, ie te demande Epaminondas, estimes-tu qu'il y ait quelque sorte de donner argent qui soit iuste & legitime, & qu'il n'y en ait nulle d'en prendre, ou si tous ceux qui donnent & tous ceux qui prenent pechent? Non, ie ne le pense pas, respondit Epaminondas, ains estime que des biens & richesses, comme de toute autre chose, il y a vne largition & possession qui est hõneste, & vne autre qui est deshonneste. Et bien, dit Theanor, celui qui donne volontiers & de bon cœur ce qu'il doit, asauoir s'il ne le

donne

A donne pas honnestement ? Il le confessa. Et celui qui reçoit ce qui se donne honne-
stemẽt, ne le prend il pas aussi honnestement? Ou peut il estre plus loyale & iuste pri-
se d'argent, que celle qui se prend de celui qui donne iustement? Ie croy qu'il n'y en
sauroit auoir de plus iuste, dit Epaminondas. Entre deux amis donc, s'il est iuste que
l'vn donne, il est iuste aussi que l'autre prene : car es batailles il se faut bien destour-
ner de deuãt celui des ennemis dont on a receu quelque plaisir : mais aux bien-faits
il n'est ni beau ni honneste de fuir ni reietter celui qui donne iustement entre amis:
car si la pauureté de soy n'est point mauuaise, aussi n'est pas la richesse à ainsi reietter
& mespriser. Non vrayement, ce dit Epaminondas : mais il faut que tu consideres a-
uec nous, qu'il y a en nous plusieurs cupiditez & de plusieurs choses, les vnes naturel
les, que lon appelle, & nees auec nous, se germans en nostre chair pour les voluptez
qui lui sont necessaires: les autres sont estrangeres venues de vaines opiniõs, lesquel-
les prenans force & vigueur par trait de temps & longue acoustumãce en vne mau-
B uaise nourriture, bien souuent tirẽt à bas & atterrẽt nostre ame auec plus de force &
de violence que ne font pas les naturelles. Or la raison par bonne acoustumance &
exercitation vertueuse nous donne moien d'en espuiser beaucoup, de celles mesmes
qui sont nees auec nous, mais il faut employer toute la force & puissance de l'acou-
stumãce & exercitation encõtre les concupiscences qui sont estrangeres, & qui vie-
nent d'ailleurs, pour les consumer, retrancher & chastier par toutes voyes de repres-
sions & retentions raisonnables. Car si la resistance que fait la raison à l'appetit de
boire & de manger, force bien souuent la faim & la soif, bien plus facile lui sera il de
retrancher l'auarice & l'ambition, en s'abstenant & gardant des choses qu'elles con-
uoitent, tant qu'à la fin elles en demeureront toutes desconfites. Ne te semble il pas
ainsi? L'estranger le confessa. Vois-tu donc, qu'il y a difference entre l'exercitatiõ, &
l'œuure à laquelle se dresse l'exercitation ? Et tout ainsi comme de l'art qui enseigne
les exercices du corps, vous pourriez dire que l'œuure en seroit l'emulation, l'effort
C & la contention pour obtenir le pris de la courõne alencontre de son aduersaire, &
l'exercitation la preparation que fait le combatant pour y rendre son corps apte &
dispos par continuation d'exercices: aussi me confesseras-tu qu'il y a differẽce entre
la vertu & l'exercitation à la vertu. L'estranger le confessa. Or me di donc premiere-
ment, s'abstenir de vilaines & illicites voluptez, que penses-tu que ce soit, exercita-
tion à la continence, ou plustost l'œuure & la preuue de la continence? Ie pense que
ce soit l'œuure & la preuue: & l'exercitation & assuefaction à l'abstinẽce, n'est-ce pas
ce que vous-mesmes faites, quand apres vous estre trauaillez le corps, & apres auoir
prouoqué comme des bestes sauuages vos appetis, vous vous mettez à table & y de-
meurez long temps, les tables chargees de toutes exquises & diuerses viandes, sans y
toucher, & les laissez à vos valets pour s'en gorger & faire grand chere : & cepen-
dant vous prenez bien quelque peu de chose simple, estans desia vos concupiscen-
ces toutes esteintes & amorties : car l'abstinence des voluptez permises est exercita-
D tion alencontre des defendues. Oui certes, dit l'estranger. Il y a donc aussi, ami, quel-
que exercitation de la iustice alencontre de l'auarice & de la conuoitise d'auoir, qui
n'est pas de n'aller point la nuict desrober & piller les maisons de ses voisins, ni de ne
destrousser point les passans, ne si aucun ne trahit point ses amis & son pays pour de
l'argent, cestui-là ne s'exerce pas contre l'auarice: car la loy, peut estre, & la crainte
refrene & retient sa cupidité d'offenser autrui : mais celui qui souuentefois s'ab-
stient & se garde volontairement des iustes gains, & qui lui sont concedez & per-
mis par les loix, celui-là s'exerce & s'acoustume à se tenir loin de toute iniuste & il-
legitime prise d'argent. Car il n'est pas possible qu'en grãdes voluptez, mais mauuai-
ses & pernicieuses, l'ame se puisse contenir de les appeter, si au parauant souuentefois
estant en pleine liberté d'en iouir, elle ne les a mesprisees : & n'est pas aisé de passer
par dessus, & mespriser de grands profits meschants, & de grands gains qui se pre-

sentent à qui de longue main n'a domté & chastié la couoitise de gaigner & d'auoir, E la quelle par assez d'autres habitudes & actiōs est nourrie & exercitee à vouloir touiours impudemment gaigner, & frit apres les iniustices, s'abstenāt bien fort à grād' peine & malaisément d'outrager quelqu'vn pour son profit. Mais elle n'assaudra iamais vn personnage qui ne se sera point abandonné à receuoir des dons & largesses de ses amis, ni à prēdre des presens des Roys, qui aura renōcé mesmes aux benefices de la fortune, & qui aura elloigné & retiré l'auarice brillant apres vn thresor qui lui sera aparu: iamais, dis-ie, elle ne l'assaudra pour le tenter de faire quelque iniustice, ni iamais ne lui troublera son entendement, ains s'en seruira paisiblemēt à faire toute chose honneste, aiant le cœur assis en bon lieu, & ne sentant rien dedās qui ne soit grād & bon. Voila les hommes dont Caphisias & moy sommes amoureux. Et c'est pourquoy, Simmias, nous prions cest homme de bien, estranger, de nous laisser suffisamment exerciter en la pauureté, pour paruenir à celle vertu. APRES que mon frere eut acheué ce propos, Simmias aiant deux ou trois fois croule la teste, C'est vn grand homme, dit-il, c'est vn grand homme qu'Epaminondas, dequoy est cause ce bon pere Polymnis, qui des le commencement a donné vne telle nourriture & education en la philosophie à ses enfans: mais quant à cela, ami estranger, accorde t'en auec eux. Au demeurant ie te demande, si c'est chose qui nous soit loisible de sauoir, si tu remueras les reliques de Lysis hors de sa sepulture, & les transporteras en Italie, ou bien si tu nous les laisseras ici entre ses amis & bien vueillans, qui seront biē aises d'estre logez auec lui quand nous serons par de là. Et Theanor se riant à lui, Il semble, Simmias, que Lysis se trouue bien par deçà, & n'en vueille point bouger, n'y aiant eu faute de rien hōneste, par le moien d'Epaminondas. Mais il y a quelques sainctes cerimonies particulieres que nous obseruons es sepultures de nos confreres Pythagoriens, lesquelles si nous n'auons euës à nostre trespas, nous ne pensons pas auoir attaint la fin heureuse que nous desirons. Quand donc nous eusmes par songes conu la mort de Lysis (car nous auons certain signe, auquel nous conoissons si G c'est l'image d'vn viuant ou d'vn trespassé) plusieurs eurent fantasie qu'estant mort en pays lointain, estranger, il auroit esté autrement inhumé, & qu'il le faloit remuer de là où il estoit, afin qu'estant transporté il eust les seruices des obseques acoustumees en nostre societe. Et estant venu par deçà en ceste pensee, & aiant esté incontinent conduit par ceux du pays en sa sepulture, sur le soir ie lui ay versé les effusions des mortuaires, euoquant son ame, afin qu'elle me vinst instruire comment ie deuois me gouuerner en cela: & la nuict se passant ie n'ay rien veu, mais biē m'a il semblé que i'ay oui vne vois qui me disoit que ie ne remuasse point ce qui ne se deuoit point remuer, par ce que le corps de Lysis auoit esté sainctemēt inhumé par ses amis, & que son ame estant desia iugee auoit son congé pour s'en aller en vn autre natiuité, acouplee auec vn autre Dæmon. Et le matin aiant conferé auec Epaminondas, & entendu la maniere comme il l'auoit inhumé, i'ay conu comme il auoit esté bien instruit iusques aux plus secrets poincts de nostre religion, & qu'il auoit vn mesme H Dæmō & esprit pour guide de sa vie, si ie ne suis mal expert à coniecturer par la nauigation le pilote: car les chemins sont bien larges de la vie, mais il y a peu d'hōmes que les Dæmons y cōduisent. Theanor donc aiant dit cela, ietta son regard sus Epaminondas, comme si derechef il eust voulu contēpler ses mœurs & son naturel, par l'inspection de sa face. EN ces entrefaites le chirurgien arriué deslia le bendage de la playe de Simmias, comme pour le penser: & Phylidas qui entra apres lui auec Hipposthenidas, commanda à Charon & à Theocritus de nous leuer, puis nous tira à part en vn coin du portique, estant fort troublé à voir son visage. Et comme ie lui demandasse, qu'y a il de nouueau Phyllidas? Il n'est, dit-il, rien arriué de nouueau pour moy: car ie l'auois preueu, & vous l'auois bien predit, redoutant la lascheté de Hipposthenidas, que vous ne lui communiquissiez point vostre entreprise, ni ne le receus-

XVIII. Theanor enquis par Simmias, declaire qu'il ne veut enleuer les os de Lysis, se contentant des ceremonies qui auoient esté obseruees es obseques d'icelui à Thebes.

XIX. En voulant cōtinuer, suruiennent quelques vns des cōiurez, dont l'vn nōmé Hipposthenidas, met en auāt quelques raisons, à l'occasiō dequoy l'ētreprise d'exterminer les

A receussiez point en la compagnie. Ces paroles nous mirent en vn grand estonnement. Et Hipposthenidas, Ne di point cela ie te prie, dit-il, au nom des Dieux, ni ne vueilles estre la cause de la destruction de ceste ville, & de nostre ruine quand & quand en pensant que temerité soit hardiesse, & ayes patience que ces personnages retournent à sauueté en la ville, s'il est ainsi en la fatale destinee. Et Phillidas aiguisé de cholere, Di moy dit-il, Hipposthenidas, combien penses tu qu'il y ait d'hommes qui sachent nostre secret? I'en conois, dit-il, ce me semble, iusques à trente. Puis qu'il y en a donc tant, dit-il, pourquoy est-ce que toy seul as esté alencontre, & as empesché ce qui auoit esté conclud & arresté par tous, aiant enuoyé vn homme à cheual aux bannis qui estoient desia acheminez pour venir ici, & leur as mádé qu'ils s'en retournassent arriere, & qu'ils ne poursuiuissent pas leur chemin pour auiourd'hui? Pour ce, dit-il, que la fortune leur a d'elle mesme procuré, à la plus part, leur retour. Quand Hipposthenidas eut dit cela, nous nous en trouuasmes tous troublez: & Charon entre les autres iettant son œil fiché bien aspremement sur lui, O meschant homme que tu es, dit-il, que nous as-tu fait? Rien de mal, dit Hipposthenidas, si laissant ceste aspreté de voix courroucee, tu veux auoir patience d'ouir & entédre les raisons d'vn homme qui est de ton aage, & qui a le poil aussi blanc cóme toy: car s'il n'est question que de móstrer à nos citoyens que nous sommes hardis & courageux, sans faire compte d'aucun peril de la vie, il y a encore beaucoup du iour, n'attendons point le soir à venir, allons nous en tout de ce pas courir sus aux Tyrans auec nos espees au poing, tuons les, mouróns y, & ne nous espargnons point. Cela n'est difficile ni à faire, ni à souffrir, mais de deliurer la ville de Thebes de tant d'ennemis armez qui la tienent, & d'en ietter dehors la garnison des Spartiates, pour deux, ou trois hommes morts, il n'est pas facile: car Phyllidas n'a pas tant apresté de vin pour son banquet, qu'il y en ait suffisamment à enyurer les mille cinq cens soldats de garde d'Archias: mais encore que nous tuions aussi celui là, Crippidas & Arcesus sobres attendent la nuict pour faire le guet. Qu'est-il besoin donc de nous haster d'attirer nos amis en vne mort toute euidente & certaine, mesmement que nos ennemis sont aucunement auertis qu'il reuienent? Car pourquoy est-ce qu'il auroit esté fait par eux commandement à ceux de Thespies de se tenir prests auec leurs armes au troisieme iour qui est cestui-ci, & qu'ils se tinssent en ordre pour partir quand les Capitaines des Lacedęmoniens les manderoient, & si doiuent, comme i'entens, auiourd'hui faire mourir Amphitheus quád Archias sera venu, apres l'auoir interrógué & lui auoir donné la torture. Ne sont ce pas de gráds signes que l'entreprise leur est descouuerte? Ne vaut-il pas bien mieux differer vn peu de temps iusques à tant seulement qu'ils aient apaisé les Dieux? Car les deuins aians sacrifié vn bœuf à Ceres, disent que le feu du sacrifice denonce vne grande sedition, & vn grand peril à la chose publique: & ce qui merite bien que toy particulierement, Charon, y prenes garde, c'est que hier Hypatodorus fils de Erianthes, hóme de bonne sorte au demeurant, & qui ne sait rien de ce que nous auons entrepris, me dit, Charon est bien ton familier ami, Hipposthenidas, & à moy non gueres: aduerti le donc, si bon te semble, qu'il se prene garde de quelque danger fascheux & estrange qui le regarde: car la nuict passee en songeant il me fut auis que sa maison estoit cóme en trauail d'enfant, & que lui & ses amis en estans eux mesmes en destresse faisoient prieres aux Dieux pour elle, & lui assistoient à ce trauail tout alentour, mais qu'elle mugissoit criant & iettant ie ne say quelles voix non articulees, iusques à ce que finalement il en sortit du dedás vn grand feu, dont la plus part de la ville fut incontinent embrasee, & le chasteau de la Cadmee tout couuert & enueloppé de fumee, mais la flamme n'en vola pas à mont: Voila la vision que cest hóme me raconta, Charon, & qui me mit sur l'heure en vne grande tremeur, & encore bien plus quand i'ay entendu que ce iourd'hui les bánis doiuét arriuer en vn logis. Ie suis en merueilleuse angoisse

tyrans semble estre ancäsie, toute ce qu'il allegue des auertissemens & presages pour prouuer que les ennemis estoient sur leurs gardes.

de crainte, que nous ne nous emplissions de miseres & de maux, sans en pouuoir faire aucun d'importance à nos ennemis, sinon de mettre toute la ville en combustion: car ie supose que la ville sera des nostres, & la Cadmee sera cóme elle est, pour eux. ADONC Theocritus prenant la parole, & arrestant Charon qui vouloit repliquer quelque chose à cest Hipposthenidas : mais au contraire il n'y a signe, dit-il, qui m'asseure plus à continuer ceste entreprise, encore que i'aye tousiours eu de bons presages pour les bannis en tous les sacrifices que i'ay faits, que ceste vision que tu nous as recitee, s'il est ainsi que tu dis, qu'vn grand feu clair ait esclairé & enflammé toute la ville, sortant d'vne maison amie, & que la retraite & demeurance de nos ennemis ait esté noircie & obscurcie de fumee, laquelle n'apporte iamais rié de meilleur que larmes & toute confusion : & qu'il sorte d'entre nous des voix non articulees, cela, encore que ló le vueille prendre en mauuaise part à cause de la voix, sera quand nostre entreprise, souspeçonnee d'vne suspicion obscure, douteuse & incertaine tout ensemble, aparoistra & obtiendra. Au reste les mauuais signes des sacrifices touchent non au public, mais à ceux qui sont maintenát les plus forts. Comme Hipposthenidas parloit encore ie lui demanday : Mais qui as-tu enuoyé deuers eux, car s'il n'est bien auancé nous enuoyerons bien apres. Ie ne say, Caphisias, à vous dire la verité, si vous le pourriez ataindre, car il a vn des meilleurs cheuaux qui soit en toute la ville de Thebes, & est homme que vous conoissiez tous, car c'est celui qui gouuerne les chariots de Melon & auquel Melon a lui-mesme des le commencement descouuert l'entreprise. Et à l'heure mesme l'apperceuant, Est-ce point (dis-ie) Chlidon que tu veux dire, Hipposthenidas, celui qui l'annee passee gaigna le pris de la course des cheuaux à la feste de Iuno? Celui là mesme, dit-il. Et qui est donc celui là que ie voy, qui atend il y a ia long temps à la porte? C'est Chlidon lui-mesme, dit-il, par Hercules. O Dieux, y a-il point encore quelque chose de pis auenu? Et lui voiant que nous le regardions, s'aprocha tout bellement de nous. Hipposthenidas lui faisant signe de la teste qu'il parlast deuant tous, & qu'il n'y auoit point de danger, dautant qu'ils estoient tous gens de bien: Ie les conois tresbien, dit-il, Hipposthenidas, & ne t'aiant trouué ni en ta maison, ni en la place, i'ay bien pensé que tu serois venu deuers eux, & m'y en suis venu à la plus grande haste que i'ay peu, afin que vous entendissiez au vray comme tout est allé : car comme tu m'auois cómandé qu'à toute diligence i'allasse rencontrer nos gés en la montagne, ie m'en suis allé en mon logis pour y prendre mon cheual. Si ay demandé à ma femme la bride, mais elle ne me l'a seu bailler, ains ay attendu bien long temps en la chambre, & apres l'auoir bien cerchee partout, & remué tout ce qu'il y auoit de mesnage en nostre maison, apres s'estre bien iouee de moy, finalement elle m'a cófessé l'auoir prestee à nostre voisin, sa femme la lui aiant demandee à emprunter hier au soir: dequoy ie me suis fort aigrement courroucé à elle, & lui en ay dit des iniures: & elle de l'autre costé s'est mise à me donner des maledictions abominables à dire, & à faire priere aux Dieux que malheureuse fust mon allee, & plus encore malencontreux mon retour, ce que les Dieux vueillent plustost retourner sur sa teste d'elle-mesme: à la fin elle m'a tant irrité que ie l'ay tresbien batue, & y est incontinent acouru grand nombre de voisins & de femmes, de sorte qu'apres auoir fait & souffert vne grád' hóte, à peine suis ie peu venir iusques à vous, pour vous prier d'enuoyer vn autre qui face vostre message à ces hommes que vous sauez, car quant à moy ie suis pour le present hors de moy, & me trouue tout mal.

XX. Theocritus interprete en sens cótraire les presages alleguez par Hipposthenidas, mais il suruient vne autre difficulté à cause du retardement de Chlidon lequel au lieu d'aller vers les bãnis pour annoncer leur venue est retardé (sans y penser) par l'indiscretion & intemperãce de sa femme.

IL nous prit sur l'heure à tous vn merueilleux changement de volonté & d'affection, car au lieu que vn peu deuant nous-nous courroucions de ce que lon auoit empesché leur venue, lors pour la soudaineté de l'occasion & la briefueté du temps, voyans qu'il n'y auoit plus moien de reculer, nous en estions en transe & en crainte, toutesfois monstrant bon visage à Hipposthenidas, & le prenant par la main, ie l'encoura-

XXI. Les cóiurez estãs sur le poinct de quitter tout, reprenent courage, & deliberent d'acheuer : mais deux de leur có-

A courageay lui donnant à entendre que les Dieux mesmes nous côuioyent à l'execution de nostre entreprise. Cela fait Phillidas s'en alla chez lui pour donner ordre à son festin & attirer Archias à bien boire & à faire grand chere, & à Charon pour tenir sa maison prestre à receuoir les bannis quand ils arriueroient, & cependant Theocritus & moy retournasmes deuers Simmias, afin qu'aians trouué l'occasion à propos nous parlissions encore à Epaminondas, lequel estoit desia entré bien auant en vne belle question que Galaxidorus & Phidolaus auoient auparauant entamee, demandans de quelle substance & de quelle nature & puissance estoit l'esprit familier de Socrates dont on parle tant. Or n'entendismes nous pas ce que Simmias respondit au propos de Galaxidorus: mais bien dit-il, qu'en ayant vne fois interrogué Socrates lui-mesme, il ne luy en auoit point rendu de response, & pour ceste cause que iamais depuis il ne l'en auoit voulu enquerir: mais bien disoit-il, qu'il auoit souuent esté present quand Socrates disoit, qu'il estimoit hommes vains & menteurs ceux qui
B disoient auoir veu à l'œil quelque chose de diuinité, & au contraire qu'il prestoit l'oreille à ceux qui disoient auoir oui quelque voix, & les en enqueroit à certes & diligemment, dont il nous donnoit à penser & côiecturer entre nous à part, & à souspeçonner que ce Dæmon de Socrates ne fust point vne vision, ains vn sentiment de voix & intelligence de paroles qui le venoit à toucher par quelque extraordinaire maniere: comme en songeant ce n'est pas vne voix que les dormans oyent, mais ce sont opinions & intelligence de quelques paroles qu'ils cuident ouir prononcer: mais ceste intelligence des songes auient veritablement aux dormans, à cause du repos & de la tranquillité du corps, mais les veillans ne peuuent ouir qu'à grâde peine les aduertissemens diuins, estans trauaillez du tumulte des passions, & de la distraction des afaires, à l'occasion dequoy ils ne peuuent prester leur entendement & penser à ouir les declarations que les Dieux leur font. Mais Socrates aiant vn entendement pur & net, non agité d'aucunes passions, & ne se meslant auec le corps
C sinon que bien peu pour les choses necessaires, estoit facile à estre touché, subtil & delié pour soudainement estre alteré, par ce qui l'ataignoit, & ce qui l'ataignoit nous pouuons coniecturer que c'estoit, nôn vne voix ou vn son, mais la parole d'vn Dæmon, qui touchoit sans voix la partie intelligente de son ame, auec la chose qu'elle lui declaroit: car la voix ressemble à vn coup qui est donné à l'ame, laquelle par les aureilles est contrainte de receuoir la parole quand nous parlons les vns aux autres. Or l'entendement de la nature diuine meine & conduit l'ame bien nee par la chose qui lui fait entendre, sans auoir besoin d'autre coup: & l'ame lui cede & obeit selon qu'il lui lasche ou lui roidit les instincts & inclinations, non violentemêt pour resistance que lui facent les passions, mais souples & maniables comme des resnes lasches. Et ne s'en faut esbahir, veu que lon void que de petits timons tournent & virêt de grandes caraques, & d'vn autre costé les rouës des potiers de terre, qui pour peu qu'on les touche de la main tournent fort aiseement: car bien que ce soient in-
D strumens sans ame, toutefois ils sont contrepesez, si faciles & si agiles à rouer, pour la polissure qu'on leur donne, qu'ils cedent à la cause mouuante pour peu d'esbranlement qu'il y ait. Or l'ame de l'homme estant roidie & tendue d'innumerables inclinations, comme de cordages, est beaucoup plus agile que nul instrument ni outil qui soit au monde, qui la sait manier par raison, depuis qu'elle a pris vn peu d'esbranlement à estre esmeuë vers la chose entendue: car les principes des instincts & les passions tendent tous à ceste partie qui entend, & elle estant vne fois esbranlee & secouee, elle tire, tend & roidit tout l'homme. En quoy nous est donné à entendre, combien de force & de puissance a la chose entendue: car les os sont insensibles, les nerfs & la chair pleins d'humeurs, & la masse de toutes ces parties ensemble pesante, gisante sans mouuement. Mais aussi tost que l'ame met quelque chose en son entendement, & que l'entendemêt esmeut les inclinations à cela, il se leue tout debout,

pagnie retournãs vers Simmias, lequel ils trouuent disputans auec Epaminondas & autres de la substance, nature & puissance de l'esprit familier de Socrates, où est traité amplement de ceste matiere en general, & de la communication qui peut estre entre les hommes & les esprits familiers, ce que Simmias tasche de prouuer: mais en telle sorte qu'il faut separer tout ce qui est dit de telle communication, (laquelle est diabolique, ou fantastique pour le moins) d'auec les inspirations des Prophetes du vray Dieu.

& se roidissant de toutes ses parties il court, comme s'il auoit des ailes, à l'action. Et E
si n'est pas la maniere de ce mouuement, ou roidissement & promptitude, difficile,
& moins encore impossible à comprendre, par laquelle l'ame, si tost qu'elle a entendu,
attire quand & quand par instincts & inclinatiós toute la masse du corps: car ainsi
comme la raison comprinse & entendue sans aucune voix esmeut l'entendement,
aussi me semble-il qu'il n'y a pas beaucoup d'afaire, que vn entendement plus diuin,
& vne ame plus excellente ne meine vn autre entendement inferieur, & le touchant
par dehors de la touche que la raison peut toucher à l'autre raison, ne plus ne moins
que la lumiere a sa reflexion de la lumiere rebatue. Car à la verité nous nous donnons
à conoistre nos conceptions & pensees les vns aux autres, comme tastonnans
en tenebres par le moien de la voix. Mais les intelligences des Dæmons, aians leur
lumiere, reluisent à ceux qui sont susceptibles & capables de telle lueur, n'aiant besoin
ni des noms ni des verbes, dont vsent les hommes en parlant les vns aux autres,
par lesquelles marques ils voient les images & especes des intelligences & pensees les F
vns des autres, mais les intelligences propres ils ne les conoissent pas, sinon ceux qui
ont vne propre & diuine lumiere, comme nous auons dit, combien que ce qui se fait
par le ministere de la voix, conforte aucunement & aide ceux qui ne peuuent croire.
Car l'air estant feru & moulé de sons articulez, & deuenant de tout en tout parole
& voix, imprime l'intelligence en l'ame de celui qui escoute, tellement que selon
ceste similitude là, quelle merueille y a-il si ce qui est entendu par ces superieures
natures altere l'air, & l'air alteré pour sa qualité facile à receuoir impressions, signifie
Similitude. & donne à entendre aux hommes excellens, & de rare nature & diuine, la parole,
de ce qui a entendu. Car ainsi comme les coups qui se donnent contre des boucliers
de cuyure s'entendent de loin, quand ils procedent du fond du milieu, à cause
de la resonnance & du retentissement, là où ceux qui sont donnez contre autres sortes
de boucliers, se perdans insensiblement, ne s'entendent point: aussi les paroles
des Dæmons & esprits volans aux aureilles de tous, resonnent & retentissent seulement G
aux ames de ceux qui ont les mœurs rassises, & les ames tranquilles, lesquels
nous appellons hommes celestes & diuins. Or le vulgaire a bien opinion que la diuinité
communique auec les hommes en dormant, & puis il trouue estrange, & lui
semble incroyable, si lon leur dit que les Dieux esmeuuent tout de mesme les esueillez,
& qui ont le plein vsage de raison. Comme qui diroit, qu'vn musicien iouëroit
bien de sa lyre quand toutes les chordes seroient lasches & destendues, mais
quand elle est bien accordee & tendue, qu'il n'y touche ni n'en iouë point: car ils
n'en aperçoiuent pas la cause qui est dedans eux, c'est à sauoir le discord, le trouble
& la confusion, dequoy estoit exempt Socrates nostre familier ami, comme
l'oracle le prophetisa, qui fut donné à son pere, lui estant encore ieune enfant. Car
il lui commanda de lui laisser faire tout ce qui lui viendroit en l'entendement, &
ne le forcer de rien, ni le destordre, ains de donner la bride lasche à l'instinct & naturel
de son enfant, en priant seulement pour lui à Iupiter eloquent & aux Muses, & H
au demeurant ne se soucier point de recercher curieusement plus auant de Socrates,
comme aiant dedans lui vn guide & conducteur de sa vie, meilleur que dix mille
maistres & pædagogues. Voila, Phidolaus, ce que nous auons senti & iugé, tant
du viuant de Socrates que depuis sa mort, touchant son Dæmon, ou esprit familier,
en reiettant & ces voix, & ceux qui alleguent ces esternuemens, & toutes autres semblables
resueries. MAIS quant à ce que nous en auons ouy dire à Timarchus de
Chæronee, touchant cela, pource que lon pourroit estimer, que ce seroient contes
faits à plaisir, il les vaut mieux taire. Nullement, ce dit Theocritus, mais ie te
prie de les nous vouloir reciter. Car encore que les fables n'expriment pas bien
la verité, si est-ce qu'elles la touchent aucunement. Mais premierement di nous
qui estoit ce Timarchus, car ie ne l'ay point conu. Il est bien vray-semblable, dit-il,

XXII. Le propos precedét donne entree au recit de la fable de Timarchus qui descend au trou de Throphonius, où il aprêd merueilles de l'estat des ames.

Theocritus:

A Theocritus: car il estoit fort ieune quand il mourut, & pria qu'on l'inhumast auprès de Lamprocles le fils de Socrates, qui estoit decedé peu de iours auparauant, aiant esté son grand ami, & de mesme aage que lui: & comme ieune homme de gentile & bône nature, qui n'agueres auoit commencé à gouster de la philosophie, desirant sauoir quelle estoit la nature & la puissance du Dæmon de Socrates, aiant communiqué sa deliberation à moy seul & à Cebes, il alla descendre dedans le trou de Trophonius, apres auoir fait premierement les sacrifices acoustumez en cest oracle, & y ayant demeuré deux nuicts & vn iour, comme ia plusieurs desesperassent de son retour, & ses parens & amis le plorassent, vn matin il en sortit fort resioui, & apres auoir rendu graces au Dieu, si tost qu'il peut eschaper de la presse, il nous raconta beaucoup de merueilles qu'il auoit veuës & ouyes: & nous dit qu'estant descendu en l'oracle, il trouua premierement des tenebres fort obscures, & puis apres auoir fait sa priere, il demeura gisant par terre bien longuement, ne pouuant pas bien

separees des corps: discours mõstrant les illusions & la puissance de Satan sur les superstitieux & incredules.

B certainement asseurer s'il dormoit & songeoit, ou s'il veilloit: toutefois il lui fut aduis qu'il entendit vn bruit qui lui vint donner à la teste, & que les coustures de son test s'ouurirent, par où il rendit l'ame au dehors, laquelle estãt separee se trouua bien aise, quand elle se vid en vn air clair & serein. Si lui sembla premierement qu'elle respira, aiant auparauant long temps esté tendue & serree, & deuint plus grande qu'elle n'estoit, comme vne voile qui est estendue. Et lui fut auis, qu'il ouit sourdement, comme vn son tournant alentour de sa teste, dont la voix estoit fort douce à ouir: & de là regardant il ne vid plus la terre, mais bien des Isles enluminees & esclairees d'vn feu delicat, lesquelles changeoient entre elles de places & de couleurs, selon que la lumiere se diuersifioit en ces mutations: & qu'elles lui sembloient en nombre innumerables, de grandeur excessiue, non toutes de mesme pourpris, mais toutes rondes, & lui sembloit que du mouuement d'icelles qui tournoient en rond, le ciel en resonnoit, pource qu'à l'egalité vnie de leur mouuement respondoit & estoit conforme la douceur & suauité de la voix & de l'harmonie composee de toutes, qui en resultoit. Par le milieu d'icelles y auoit vne mer ou vn lac espandu, resplendissant de diuerses couleurs à trauers vn bleu serein, & qu'entre ces isles il y en auoit peu qui nauigassent par le droict cours de l'eau, & qui trauersassent de là: & plusieurs autres se trainoient inégalement & obliquement, de sorte qu'il sembloit qu'elles deussent tomber, & que ceste mer en aucuns endroits auoit vn grand fond du costé du Midi: mais du costé de Septentrion y auoit de grands marets & platis, & en beaucoup d'endroits elle se respandoit sur la terre, & aux autres elle s'en retiroit, ne faisant pas de grãdes sorties: & quant aux couleurs l'vne est simple, & vrayement couleur de pleine mer, l'autre non pure, ains confuse, meslee de couleur d'eau de lac. Quant aux reuolutions de ces Isles tournans ensemble, elles les retirent vn peu, & iamais ne conioignent la fin auec le commencement, ni ne font pas vn cercle entier & parfait, ains gauchissent vn peu les bouts faisans en tournant vne ligne de

C

D tortis & volute. Au milieu d'icelles & vers l'endroit le plus grand de l'ambient est inclinee la mer vn peu moins des huit parts de l'vniuers, ainsi cõme il lui sembloit: & auoit icelle mer deux bouches & ouuertures, par lesquelles elle receuoit deux riuieres de feu opposites l'vne à l'autre, de sorte que son bleu en estoit pour la plus grande partie offusqué & effacé par vne blancheur. Si dit qu'il prenoit grand plaisir à voir & considerer toutes ces choses là: mais quand il vint à regarder contre bas, il y aperceut vne grande fondriere toute ronde, comme qui auroit coupé vne boule en deux, mais fort profonde & merueilleusement horrible, pleine de tenebres, non pas coyes, ains turbulentes & bouillonnantes souuent, dont lon entendoit innumerables mugissemens & gemissemens de bestes, les cris infinis d'enfans, & les lamentations de femmes & d'hommes meslez ensemble, des bruits, des clameurs, & des tumultes de toutes sortes, mais sourds & s'amortissans comme venans d'vn abisme

bien profond, & qui l'espouuantoit terriblement, iusques à ce qu'apres vn espace de E
temps, il y eut quelqu'vn, lequel il ne voioit pas, qui lui dit, ô Timarchus. Qu'est-ce que tu desires d'entendre, & qu'il lui respondit, tout: car qu'y a il ici qui ne soit admirable? Il est bien vray, dit-il, mais quát à nous, nous auons bien peu de part es regions superieures, parce qu'elles apartienent à autres Dieux. Mais la portion de Proserpine l'vne des quatre, laquelle nous gouuernons, est bornee par la riuiere de Styx: tu la peux bien, si tu veux, visiter. Et comme il lui demandast que c'estoit que Styx, c'est, dit-il, le chemin, qui meine aux Enfers, diuisant les parties contraires de lumiere & de tenebres auec sa cime. Car elle prend, comme tu vois, du fond des Enfers, & touche à l'extremité de la lumiere tout alentour, bornant la derniere partie de l'vniuers, lequel est diuisé en quatre regimens. Le premier est celui de vie, le second du mouuement, le tiers de generation, & le dernier de corruption: estant le premier attaché au second par l'vnité en ce qui n'est pas visible, & le deuxiéme au troisiéme par l'entendement au Soleil, & le troisiemé auec le quatrieme par F
la nature en la Lune. Et de chascune de ses liaisons là vne Fee ou Parque en tient la clef, fille de la Necessité: de la premiere, celle qui se nomme Atropos, c'est à dire inflexible: de la seconde, Clotho la filandiere: & de la troisieme en la Lune, Lachesis, le sort, là où se fait le pli de la naissance. Car toutes les autres Isles ont des Dieux, mais la Lune apartenant aux Dæmons terrestres fuit la lisiere de Styx, estant vn peu plus haute, en aprochant vne seule fois de cent septante mesures secondes. Celle lisiere de Styx, aprochant, les ames crient d'effroy. Car Enfer en rauit plusieurs qui glissent, & la Lune en reçoit d'autres qui d'abas nagent à elle, celles ausquelles oportunément la fin de la generation est tombee, exceptees celles qui sont impures & cōtaminees, lesquelles elle foudroyant & bruyant horriblement ne souffre point aprocher, ains lamentans leur malheur, voians qu'elles ont failli à leur entente, s'en retournent derechef à bas à vne autre natiuité, comme tu vois. Ie ne voy rien, ce dit Timarchus, sinon plusieurs estoilles qui en ceste fondriere sautent, & les autres G
plongent, & d'autres qui reluisent d'abas. Ce sont des Dæmons que tu vois, sans les conoistre: car voici comment il en va. Toute ame d'homme est participante de raison, mais ce qui en est meslé auec la chair, & auec les passions, estant alteré par les voluptez & douleurs deuient irraisonnable: mais toutes ne s'y meslent pas de mesmes, autant l'vne que l'autre, parce que les vnes se plongent toutes dedans le corps, & estans troublees de passions courent çà & là toute leur vie: les autres sont en partie meslees auec la chair, & en partie laissent dehors ce qui est le plus pur & moins alteré, & n'est pas tiré à bas, ains demeure comme nageát & flottant par dessus, & touchant seulement au sommet de la teste de l'homme, le reste estant enfondré dessous au fond, & est comme vn signal suspendu au dessus du coupeau de l'ame qui est droit à plomb au dessous, & sort ce signal au dehors, autant comme l'ame lui obeit, & ne se laisse pas maistriser aux perturbations & passions. Or ce qui en est plongé & enfoncé dedans le corps s'appelle ame, mais ce qui est entier & in- H
corrompu, le vulgaire l'appelle l'entendement, estimant qu'il soit dedans eux, comme es mirouers, ce qui y aparoit par reflexion, mais ceux qui en iugent droitement à la verité, l'appellent Dæmon comme estant au dehors. Ces estoilles donc que tu vois, qui semblent esteintes, pense que ce sont les ames qui sont totalement plongees & noyees dedans les corps: & celles qu'il semble qu'elles se rallument & retournent à reluire derechef, & qui se remontent d'embas, secouans quelque brouillas & quelque obscurité, comme quelque fange & ordure, estime que ce sont celles qui apres la mort retournent hors des corps: mais celles qui vont ainsi au dessus, ce sont les Dæmons des hommes qui ont entendement. Parforce toy de voir le lien par lequel il est attaché à l'ame. Ayant entendu cela, ie commençay à y prendre plus garde, & à contempler ces estoilles branlantes les vnes plus, les autres moins,

comme nous voions les pieces de liege qui nous monstrent, flotans sur la mer, l'endroit où sont les filets des pescheurs, les vns qui tournoient comme les fuseaux & bobines, quand on file, aians vn mouuement tout inegal & perturbé, & ne le pouuant dresser à droit fil: & disoit la voix que celles qui auoient leur cours & mouuement droit & ordóné, estoient ceux qui auoient des ames bien obeissantes aux resnes de la raison, pour auoir eu bonne nourriture & honneste education, & ne monstrans pas leur brutalité terrestre, fangeuse & sauuage: mais celles qui fouruoyent inegalement & desordonnement, tantost haut & tantost bas, comme se batans à l'attache, sont celles qui estriuent alencontre du ioug par rebelles & desobeissantes mœurs, à cause de leur mauuaise institution. Car aucunefois en est-on maistre & les tourne lon à droit, vne autre fois elles sont courbees par les passions, & tirees par les vices, ausquels derechef elles resistent vne autre fois, & se roidissent alencontre & les forcent. Car la liaison qui les lie, est comme vn mors de bride, mis en la B bouche de la brutalité irraisonnable de l'ame. Quand donc ceste bride les retire, elle amene la penitence & repentance que lon appelle apres les pechez, & la honte des voluptez illicites & prohibees, qui est vne douleur & vn remors de l'ame refrenee par celui qui la gouuerne, & qui lui commande, iusques à ce qu'estant ainsi chastiee, elle deuiene obeissante & toute priuee, comme vne beste bien domtee, sans battre ne lui faire mal, entendant promptement les signes & marques que lui monstre le Dæmon. Celles là donc à peine & bien tard se rengent à la raison, mais de celles là qui sont obeissantes des leur origine & commencement de leur naissance, & qui escoutent leur propre Dæmon, sont les prophetes qui ont la grace de predire les choses futures, & des hommes saincts & deuots, du nombre desquels tu as entendu que l'ame d'Hermodorus Clazomenien abandonnoit du tout son corps, & en sortoit & de iour & de nuict, & alloit errant en plusieurs lieux, & puis apres s'en retournoit ayant assisté à plusieurs choses qui s'estoient faites & dites bien loin de là; C iusques à ce que ses ennemis, par la trahison de sa femme, surprenans son corps destitué de son ame, le bruslerent dedans sa maison: cela n'est pas veritable: car son ame ne sortoit pas du corps, mais obeissant tousiours à son Dæmon, & lui laschant le nœud, lui donnoit moien de courir & d'aller çà & là en plusieurs lieux, de sorte qu'aiant veu & oui beaucoup de choses au dehors, elle lui venoit rapporter, mais ceux qui lui brusl erent son corps, ainsi comme il dormoit, en sont encore maintenant tourmentez en la fondriere du Tartare: ce que, ieune homme, tu sauras plus certainement dedans trois mois, & pour ceste heure va t'en. Quand ceste voix eut acheué de dire, Timarchus se retournant çà & là voulut bien regarder qui c'estoit qui lui parloit, mais sentant derechef vne grande douleur de teste, comme qui lui eust pressee à force, il perdit toute conoissance & tout sentiment de lui, & de tout ce qui estoit autour de lui: & bien tost apres estant reuenu à soy, il se trouua couché dedans le trou de Trophonius aupres de l'entree, comme il s'estoit couché au comD mencement. Voila la fable de Timarchus: lequel depuis, iustement trois mois apres, ainsi que la voix lui auoit predit, estant retourné à Athenes, vint à mourir. Nous en estans esbahis le contasmes à Socrates, qui nous seut bien mauuais gré de ce que nous ne lui en auions rien dit du viuant du trespassé, par ce qu'il en eust bien volontiers enquis & interrogué lui-mesme plus particulierement & plus clairement. Tu as donc, ô Theocritus, oui le conte & le propos de Timarchus; mais regarde qu'il ne nous faille appeller à nostre secours cest estranger, pour la decision de ceste question, laquelle est fort propre & conuenable à hommes deuots & de religion. Et pourquoy, dit Theanor, Epaminondas ne nous en dit-il son opinion, atendu qu'il a esté nourri & institué en mesme discipline & eschole que nous? Et lors mon pere se prenant à rire, c'est son naturel, ami estranger, d'estre ainsi peu parlant, & taciturne, & craintif à parler, mais insatiable d'aprendre & d'ouir: & pour-

XXIII. Discours de Theanor & des autres sur ce qui auoit esté recité de Timarchus: & pourquoy quelques particuliers ont des dons speciaux & rares par dessus les autres comme Socrates.

tant Spintharus Tarentin aiant demeuré assez long temps par deçà auec lui, disoit qu'il n'auoit iamais parlé à homme qui seust tant, ne qui parlast moins que lui. Mais di nous donc ce que tu sens toy-mesme, touchant ce qui a esté dit. Quant à moy, dit-il, i'estime que ce propos & discours de Timarchus, comme sacré & inuiolable, doit estre consacré à Dieu, sans y toucher: mais ie m'esbahis s'il y a aucun qui décroye ce que Simmias a dit, veu qu'ils nomment bien des signes sacrez, des dragons, des chiens, & des cheuaux, & neãtmoins ils n'appellent pas Dieu φιλόρνις, c'est à dire aimant les oiseaux, mais ils l'appellent φιλάνθρωπος, c'est à dire, aimant les hommes. Tout ainsi donc comme vn homme qui aime les cheuaux, n'aime pas tous les particuliers qui sont compris sous ceste espece là, mais en choisissant tousiours quelqu'vn excellent par dessus les autres, il le dresse à part, & le nourrit, & l'aime singulierement: Aussi les diuins esprits qui sont au dessus de nous, choisissent les meilleurs de nous à part du troupeau, ausquels ils impriment leurs marques, & les estiment dignes d'vne propre & particuliere education, les dressans non auec resnes & longes, mais auec la raison, par certains signes & marques, dont les vulgaires, qui n'ont rien par dessus le reste du troupeau, n'ont aucune conoissance ni experience. Car ni les communs chiens n'entendent les signes des veneurs, ni les communs cheuaux les sifflets des escuyers, ains ceux qui ont esté bien dressez & apris, qui au moindre sifflet & houpet du monde, entendent incontinent ce qu'on leur commãde, & se rangent là où il faut. Ce qu'Homere mesme semble auoir entendu, & conu la difference qu'il y a entre nous autres hommes. Car entre les deuins il en appelle aucuns οἰωνοπόλους regardeurs d'oyseaux, autres ἱερῆας, regardeurs de sacrifices, & les autres, il estime qu'ils predisent & preuoyent les choses secrettes & à venir, en entendant parler les Dieux mesmes,

Iliad. liu. 7.

Mais Helenus en son diuin esprit
De ces deux Dieux le conseil bien compris.

Et vn peu apres,

Ie l'ay ouidire aux Dieux immortels.

Car ainsi comme ceux qui ne sont pas domestiques & familiers des Roys, Princes & Capitaines, entendent leurs conseils & volontez par le moyen des signes de feu, ou par le son des trompettes, mais à leurs plus feaux & familiers, ils parlent eux mesmes de viue voix: Aussi Dieu parle à peu de gens & rarement, & au commun des hommes il donne des signes, dont est composee l'art de diuination. Car les Dieux prenent peu d'hommes en recommandation pour orner ainsi leurs vies, ains seulement ceux qu'ils veulent rendre singulierement heureux & vrayement diuins. Mais au reste les ames deliurees de toute generation; estans desormais de loisir, libres & deliees d'auec le corps, deuienent puis apres Dæmons, qui ont soin, cure & solicitude des hommes, selon que dit Hesiode. Car ainsi comme les champions qui ont autrefois fait profession de la lutte, & des autres exercices du corps, apres encore qu'ils ont cessé de plus exercer le mestier pour la raisõ de leur vieillesse, ne laissent pas pourtant du tout le desir & apétit de gloire, ni l'affection qu'ils ont autrefois eue à leurs corps, ains prenent encor plaisir à voir les autres ieunes s'exercer, & les encouragent, & s'efforcent encore de courir quand & eux. Aussi ceux qui sont hors des trauaux & labeurs de la vie humaine, pour la vertu de leurs ames deuenans Dæmons, ne mesprisent pas totalement ce qui est par deçà, ains estans fauorables à ceux qui s'estudient & aspirent de paruenir à vne mesme fin qu'ils sont paruenus, & se bandans auec eux, les incitent & exhortent à la vertu, mesmement quand ils les voient ia prochains du but de leur esperance, s'efforceans & ia presque y touchans. Car ceste diuinité de Dæmons ne s'acouple pas auec tous hommes, ains tout ainsi comme ceux qui sont sur le bord de la mer ne peuuent faire autre chose à ceux qui nagent en haute mer, encore bien loin de la terre, sinon que

Des ames & des Dæmons, & d'où vient leur familiarité.

Similitude.

Autre similitude.

A que de les regarder, sans mot leur dire: mais ceux qui aprochét pres de la coste, ils acourent à eux, & entrans vn peu dedans en la mer, ils leur aident & de la voix & de la main, tant que finalement ils les tirent à port de salut. Ainsi fait enuers nous, Simmias, le Dæmon, car cependãt que nous sommes plõgez & noyez en afaires, & que nous chãgeons de plusieurs corps, comme de plusieurs chariots & voictures, passans de l'vn en l'autre, il nous laisse efforcer de nous mesmes, tirer au collier, & tascher à nous sauuer, & gaigner le port de nous mesmes: mais quand il y a vne ame qui ia par innumerables generatiõs a suporté & enduré de longs trauaux, & aiãt presque acheué sa reuolution s'efforce de tout son pouuoir, & ahanne alaigrement auec force sueur, pour tascher à sortir dehors, tendant contremont, à celle la Dieu permet que son propre Dæmon lui soit en aide, & donne aussi congé à qui veut des autres de la fauoriser, & l'vn en prend l'vne & l'autre l'autre, à seconder & aider à se sauuer, elle aussi de sa part l'escoute, pour ce qu'elle aproche, & finalement se sauue, mais celle B qui n'obeit & n'obtempere pas à son Dæmon, n'a pas bonne issue de son fait.

CELA dit, Epaminondas me regardant: Il est desormais heure, dit-il, que tu t'en ailles au parc des exercices, Caphisia, à fin que tu ne failles point à tes compagnons, & cependant ie feray compagnie, & auray le soin de Theanor, prenant congé, quãd bon semblera, de la cõpagnie. Ie lui respondis, faisons le donc ainsi: mais Theocritus, Galaxidorus, & moy, te voulõs tenir quelque petit propos. En la bonne heure, qu'ils dient ce qu'ils voudront: & quand & quand se leuant nous mena au coin où le portique commence à tourner, & nous l'enuirõnans, taschions à le persuader de vouloir participer à l'entreprise. Il nous respondit qu'il sauoit tres bien le iour que deuoiét reuenir les bãnis, & qu'il auoit dõné ordre auec ses amis, qu'ils se tinssent tous prests auec Gorgidas pour vser de l'occasion, mais qu'il ne feroit mourir pas vn citoyen qui ne fust condamné par la iustice, si ce n'estoit que bien vrgéte necessité le pressast à ce faire: & qu'autrement sans cela encore estoit-il expedient & conuenable pour C le peuple de Thebes, qu'il y eust quelques vns qui ne fussent point coulpables de ce meurtre, & nets de tout ce qui s'executeroit par voye de fait, dautãt que le peuple en entrera moins en souspeçon, & pensera que nous l'enhortions à se souleuer à toute bonne fin. Nous trouuasmes bon son auis, & lui s'en retourna deuers Simmias, & nous descendismes au parc des exercices, où nous rencõtrasmes nos amis, & l'vn en prenant l'vn, & l'autre l'autre, en l'instant lui disoit ou demandoit aucune chose, & le preparoit à l'execution de nostre dessein, & là vismes Archias & Philippus tous huilez qui s'en alloient au festin. Car Phyllidas craignant qu'ils ne fissent deuant mourir Amphitheus, prit incontinent Archias apres qu'il eut reconuoyé Lysanoridas, & le mettant en esperance de iouir de la dame qu'il desiroit, lui promettant qu'elle seroit au festin, il fit tant qu'il lui persuada de ne penser plus à autre chose qu'à se donner du bon temps, & faire bonne chere auec ceux qui auoient acoustumé d'yurongner & paillarder auec lui. Le soir venu le froid commença à estrain- D dre, & se leua vn vent qui fit que chascun se retira de meilleure heure en la maison, & nous rencontrans Damoclidas, Pelopidas & Theopompus, les receusmes; & d'autres receurent les autres: car ils se diuiserent incontinent qu'ils eurent passé le mont de Citheron, & le froid qu'il faisoit au cœur d'hyuer, leur donna moien de s'affubler sans souspeçon le visage, & passer ainsi sans estre descouuerts à trauers la ville. Il y en eut à qui en entrant dedans la porte de la ville il esclaira à la main droite sans tonnerre, & leur sembla vn bon presage pour la seureté & la gloire, comme si cela leur eust monstré que leur execution seroit heureuse, sans danger, & honorable.

XXIIII. Apres tous ces deuis, Epaminondas ayãt derechef declairé sa resolution touchant le recouurement de la liberté de Thebes, les autres coniurez se preparent pour l'execution, tãdis que les Tyrans auenglez de leurs desirs vont (sans y penser) à la boucherie.

QVAND nous fusmes donc tous dedans, iusques au nombre de cinquante deux hommes, il ne s'en faloit que deux, comme desia Theocritus faisoit vn sacrifice à part, en vne petite sallette, nous entendismes vn grand rabatement, & vint vn

XXV. Sur le poinct de l'executiõ suruient vne nouuelle peur, qui trou-

ble les coniurez biē resolus au parauant: toutesfois par la prudence de Charon (lequel va trouuer les tyrans pour les endormir) ils se rasseurent, pour passer oultre iusques au bout.

vallet nous dire que c'estoient deux hallebardiers d'Archias qui batoient à la porte, estans enuoyez à grande haste deuers Charon, & qu'ils commandoient qu'on leur ouurist, & se courrouçoient de ce que lon demeuroit tant: dequoy Charon estant troublé, commanda qu'on leur ouurist promptement: & lui leur allant au deuant auec vne couronne sur la teste, comme aiant sacrifié aux Dieux, & estant à table, il demanda à ces deux hallebardiers ce qu'ils vouloient. Archias & Philippus, ce dirent ils, te mandent que tu t'en vienes tout de ce pas vers eux. Charon leur demanda quelle occasion il y auoit, pourquoy ils le mandoient à si grande haste, & s'il y auoit rien de nouueau: Nous n'en sauons rien, dirent ces sergens, mais que veux tu que nous leur reportions? Dites leur que ie m'en vois laisser ma couronne, & prendre ma robe pour m'en aller incontinent apres vous: car si ie m'en allois quand & vous, cela pourroit estre occasion de troubler & esmouuoir quelques vns qui pourroient souspeçonner que vous me meneriez prisonnier. C'est bien dit, respondirent les archers, fais le ainsi: car aussi bien nous faut-il aller porter quelque mandement des Seigneurs aux soldats qui sont de garde. Ainsi s'en allerent les hallebardiers. Charon retournant deuers nous, nous dit ces nouuelles, qui nous mirent tous en grand effroy, pensans pour vray que nous fussions descouuerts, & en souspeçonnoient la plus part Hipposthenidas, aiant tasché à empescher & destourner le retour des bannis, leur enuoyant au deuant Chlidon, & voiant qu'il auoit failli à ce dessein, qu'il estoit vray-semblable, que de peur il estoit allé reueler & descouurir nostre conspiration, quand il auoit veu la chose reduite au poinct du peril: car il n'estoit point venu auec les autres en la maison où nous estions tous assemblez, & brief il n'y auoit celui qui ne iugeast qu'il estoit vn traistre meschant. Toutefois nous estions tous d'auis qu'il falloit que Charon allast où il estoit mandé, & qu'il obeist aux Magistrats qui l'auoient enuoyé querir. Et lui faisant venir son fils Archidamus, qui estoit le plus beau qui fust en toute la ville de Thebes, de l'aage enuirō de quinze ans, fort laborieux & affectionné aux exercices de la personne, plus haut & plus fort que nul autre garçon de son aage, nous dit: Seigneurs, ie n'ay que cest enfant seul, & l'aime, comme vous pouuez penser, ie le vous liure entre vos mains, vous priant au nom de tous les Dieux & de tous les Dæmons, que si vous trouuez qu'il y ait aucun tour de male foy en moy vers vous, vous le faciez mourir, & ne lui pardonnez point. Au demeurant ie vous supplie, vaillans hommes, preparez vous bien alencontre de ce festin des Tyrans, n'abandonnez pas laschement à faute de cœur vos corps à outrager & perdre à ces vilains meschans, ains en faites la vengeance, gardans vos courages inuincibles à vostre patrie. Ainsi que Charon nous disoit ces paroles, il n'y eut celui de nous qui ne prisast grandement sa magnanimité, & sa loyale preudhommie, mais nous nous courrouceasmes de ce qu'il auoit douté que nous eussions defiance de lui, & lui dismes qu'il emmenast son fils. Et en toute sorte, ce dit Pelopidas, tu n'as pas fait sagement pour nous, que tu ne l'as enuoyé deuant en quelque autre maison: car quel besoin est-il qu'il perisse ou soit en peril s'il est trouué parmi nous? Et encore est-il temps de l'en enuoyer, à celle fin que si d'auenture il nous auient quelque meschef, il demeure, pour vn iour ci apres faire la vengeance des Tyrans. Il ne sera pas ainsi, dit Charon, car il demeurera ici auec nous, & courra la mesme fortune que nous: car il ne seroit pas honneste de le laisser en la main de nos ennemis. Et pour ce, mon fils, ayes bon cœur, plus ferme que ton aage ne porte, essayant de ces hazards & trauaux necessaires auec plusieurs bons & vaillans citoyens, pour la liberté & la vertu. Et nous auons encore bien bonne esperance que le faict nous reussira, & qu'il y a quelque Dieu qui regarde & prend en protection ceux qui trauaillent pour la iustice. Il y eut plusieurs à qui les larmes vindrent aux yeux en oyant dire de telles paroles à Charon, mais lui inflexible sans s'attendrir le cœur, les yeux secs, consigna son fils

Belle harengue de Charon amateur de la patrie.

E F G H

entre

A entre les mains de Pelopidas, embrassant chascun de nous, en nous touchant en la main, & nous donnant courage s'en alla vers la porte. Et encore eussiez vous plus admiré la gayeté, la constance & fermeté de son fils, comme vn nouueau Neoptolemus, sans pallir ni muer de couleur pour quelque danger qu'il y eust, ni s'estonner de rien, au contraire il tira du fourreau l'espee de Pelopidas, & regarda si elle trenchoit bien. En ces entrefaites vint deuers nous Diotonus, l'vn des amis de Cephisodorus, auec son espee, armé d'vne bonne cuirasse sous sa robe, lequel aiant entendu que Charon auoit esté mandé par Archias, blasma nostre longue attente, & nous encouragea d'aller promptement aux maisons des Tyrans: Car en ce faisant, dit-il, nous les preuiendrons: sinon, encore vaut-il mieux que nous les combations dehors, separez les vns des autres, & non tous en foule, que d'attendre renfermez dedás vne maison, que les ennemis nous y vienent coupper à tous la gorge, ou nous prendre comme vne ruchee d'abeilles. Aussi nous pressoit Theocritus le deuin, di-

XXVI. Les cõiurez reprenêt cœur à la venue de Diotonus qui les fortifie, & au retour de Charon qui en dõne de belles paroles Archias, Philippus & leurs complices.

B sant que les signes des sacrifices estoient bons & salutaires, nous promettant toute seurete. Parquoy nous commençasmes tous à prendre nos armes & à nous preparer quand Charon retourna auec vn bon & ioyeux visage, en riant, & nous regardant tous en la face, disant que nous eussiōs bō courage, par ce qu'il n'y auoit point de danger, & que nostre afaire estoit fort bien achemine. Car Archias & Philippus, si tost qu'ils ont entendu que ie venois à leur mandement, estans ia demi yures, ne se pouuans pas presque soustenir tant ils ont beu, se sont à grand' peine leuez de la table & venus à la porte de la salle. Archias a commencé à me dire, Nous entendons, Charon, que les bannis sont en ceste ville cachez, y estans entrez à cachettes. Et moy faisant de l'esbahi: & où dit-on qu'ils sont, dis-ie? Nous ne sauons, dit Archias, & c'est pourquoy nous t'auons mandé que tu vinsses deuers nous, si d'auenture tu en auois point oui dire quelque chose de plus certain. Et moy demeurát comme tout estonné, vn peu d'espace pensif, discourus en moy-mesme que ce deuoit e-

C stre quelque descouuerture incertaine qui leur auoit esté faite, & que ce ne deuoit auoir esté pas vn de ceux qui seussent l'entreprise qui la leur eust descouuerte, par ce qu'ils n'ignoroient pas la maison où ils se deuoient assembler, & qu'il faloit que ce fust quelque indice incertain, ou quelque bruit de ville qui fust venu iusques à leurs aureilles. Si lui dis, que du viuant d'Androclides nous auions bien souuent oui plusieurs tels bruits & propos vains, qui auoient couru par la ville, mais maintenant ie n'ay rié entendu ni oui de semblable: toutefois i'iray m'en enquerir si tu veux, Archias, & si i'en trouue quelque chose d'importance, ie le vous viendray dire. C'est bien dit, ce dit Phyllidas, ne laisse rien à recercher & enquerir diligemment pour ces Seigneurs, Charon: car il est bon de ne rien mespriser, ains prendre garde à tout, & auoir l'œil au guet: cest vne belle & bōne chose que la preuoyance, & d'estre tousiours à l'herte. Aiant dit cela, il a pris Archias, & l'a ramene en la salle, où ils sont tous. Et pour ce n'attendons plus, mes amis, ains apres auoir fait nos prieres aux

D Dieux de nous estre en aide, allons nous en. Charon aiant dit cela, nous faisons chascun priere aux Dieux, & nous entredonnons congé l'vn à l'autre.

Il estoit l'heure iustement que chascun a accoustumé d'estre à table pour souper, & le vent croissant auoit amené vn peu de neige, tombant auec vn peu de pluye, tellement qu'il n'y auoit personne par les rues quand nous passasmes. Ceux donc qui auoient esté ordonnez pour aller alencontre de Leontidas & Hypates, qui demeuroient l'vn aupres de l'autre, sortirent en robes, n'ayans autres armes que chascun leurs espees, & estoient Pelopidas, Damoclidas & Cephisodorus: mais Charon, Melon, & les autres ordonnez pour assaillir Archias, auoient leur deuant de cuirasses, & sur leurs testes de grands chapeaux de branches de Pin & de Sapin, aucuns d'eux aians des cottes de femmes vestues, contrefaisans les yurongnes, comme s'ils fussent venus en mommon auec ces femmes. Et qui pis est, Archidamus,

XXVII. Dernier acte de la tragedie des tyrans de Thebes, qui sont dextrement surpris & mis à mort, dont s'ensuit la deliurance des prisonniers & de toute la ville, en telle sorte toutesfois que Cephisodorus, l'vn des

principaux entrepreneurs y laisse la vie combatant des premiers pour le salut de son pays, de la delivrance duquel il est comme asseuré avant que rendre l'esprit. En somme ceste histoire est vn bel exemple du iugement de Dieu sur les tyrans & iniustes vsurpateurs, lesquels perdent le sens lors que leur ruine s'aproche, comme au contraire ceux qui les exterminent n'ont faute d'esprit ni de mains.

la fortune égalant la lascheté & bestise de nos ennemis à nos hardiesses & à nos pre- E
paratifs, & aiant diversifié nostre entreprise des le commencement, de tres-dange-
reux entremets, se rencontra encore sur le poinct mesme de l'execution, là où elle a-
porta le travail d'vn tres-soudain, tres-dangereux & inesperé accident: car comme
Charon, apres avoir parlé à Archias & à Philippus, s'en fust revenu à la maison, &
nous disposast en ordre pour aller executer nostre entreprise, il arriva vne missive
qui venoit d'ici, escrite par Archias le souverain prestre, à Archias son hoste & an-
cien ami, laquelle lui declaroit, comme il est vray-semblable, le retour des bannis,
& la surprise qu'ils devoyent executer, la maison où ils s'estoient assemblez, & ceux
qui estoient de leur ligue & intelligence. Mais Archias estant desia tout estour-
di de vin, & tout transporté du desir & de l'attente des femmes qu'il attendoit, en-
core que le messager lui dist que c'estoit pour afaires de consequence qu'elles e-
stoient escrites, il prit bien les lettres, mais il respondit, A demain les affaires: & mit
les lettres dessous son oreiller, & demandant sa coupe commanda qu'on luy versast F
à boire, envoyant Phyllidas à toute heure voir si ces femmes venoient point. Ce-
ste esperance entretenant ainsi le festin nous arrivasmes là dessus, & passasmes à tra-
vers les serviteurs iusques à la salle, là où nous nous arrestasmes vn peu à la porte,
considerans chascun de ceux qui estoient à la table. Or la veue des chappeaux
que nous avions sur les testes, & les robes de femmes vestues, les abusa vn peu à no-
stre arrivee, de maniere qu'il y eut vn peu de silence, iusques à ce que Melon le pre-
mier mettant la main à l'espee se rua à travers la salle. Et Cabirichus, qui estoit Pre-
vost de la febue, le prit par le bras, ainsi qu'il passoit au long de luy, en s'escriant: Est-
ce pas ci Melon, Phyllidas? Melon secoua sa prise en desgaignant son espee quand
& quand, & courant sus à Archias, qui se cuidoit lever, ne cessa de le fraper à coups
d'espee, iusques à ce qu'il l'eust rendu mort. Charon aussi tost frapa Philippus sur
le col, lequel se couvroit & targeoit des pots qui estoient sur la table, iusques à ce
que Lysitheus vint du costé de la table, qu'il renversa par terre, & par dessous le tua. G
Quant à Cabirichus, nous l'adoucissions & l'admonestions de ne se mettre point en
effort de secourir des Tyrans, ains de tascher avec nous à delivrer la patrie de tyran-
nie, lui qui estoit sainct & consacré pour le bien & le salut du public: mais n'estant
pas aisé à ramener à la raison, & à ce qui lui estoit plus expedient, à cause qu'il estoit
à demi yvre, tout branslant en doute il se leva de sa place, & nous presenta le fer de
sa iaveline, laquelle par la coustume du pays les Prevosts portent tousiours quand
& eux: ie la pris par le milieu, & la levay dessus ma teste, lui criant qui la laschast,
& qu'il se sauvast, ou qu'il seroit tué. Mais en ces entrefaites Theopompus, qui e-
stoit à costé, s'aprochant de lui, lui donna de l'espee à travers le corps, en lui disant,
Demeure gisant icy avec ceux à qui tu as servi de flatteur: car il ne t'apartient pas
d'estre couronné, estant la ville de Thebes libre, ni de faire plus sacrifice aux Dieux,
devant lesquels tu as maudit ton pays, quand tu as souvent fait prieres pour la prospe-
rité de ses ennemis. Cabirichus estant tombé mort, Theocritus qui estoit assistant, H
amassa la iaveline sacree, & la retira hors du sang: & cela fait, nous tuasmes encore
quelque peu de leurs serviteurs, qui s'oserét mettre en defense: mais ceux qui se tin-
drent coy, nous les enfermasmes dedans la salle, ne voulans pas qu'en sortant ils al-
lassent publier par toute la ville ce qui avoit esté fait, avant que nous seussions com-
ment il estoit allé des autres. Et en estoit allé en ceste sorte. Pelopidas & sa suite
vindrent à la porte de Leontidas, où ils batirent tout bellement, & au serviteur qui
demanda de dedans qui c'estoit, ils dirent que c'estoient des lettres de Callistratus
que lon apportoit d'Athenes à Leontidas. Le serviteur l'alla dire à son maistre,
qui luy commanda d'ouvrir, & oster la barre: mais si tost que la porte fut vn peu
entrebaaille, se ruans dedans en foule ils renverserent par terre le serviteur, & pas-
sant à travers la court allerét droit à la chambre de Leontidas, qui se douta inconti-
nent

A nent de ce que c'estoit: si desgaina son espee & se mit en defense, estát bien homme iniuste & tyrannique, mais fort & robuste de corps, & magnanime de courage, toutefois il oublia de tuer la lumiere & esteindre la lampe, pour en tenebres se couler à trauers ceux qui lui couroient sus, mais estant veu par eux a la lumiere de ceste lampe, si tost que la porte fut ouuerte il dóna vn coup d'espee dedans le flanc à Cephisodorus, & puis s'attacha à Pelopidas qui estoit le secód, criát & appellát ses seruiteurs à l'aide: mais Samidas auec d'autres les engarderent d'y aller, auec ce qu'ils n'oserent pas se hazarder de venir aux mains contre des plus nobles citoyés de la ville. Si y eut là vne rude escrime à outrance entre Pelopidas & Leontidas, dedás la porte mesme de la chambre qui estoit estroite, estant tombé entre eux deux Cephisodorus tirant aux traits de la mort, de maniere que les autres ne pouuoiét secourir Pelopidas, tant qu'à la fin le nostre aiant receu vne petite bleceure en la teste, & en aiant donne plusieurs à Leontidas, il en tomba par terre, & fut tué dessus le corps de Cephisodorus, B lequel estoit encore tout chaud, car il vid tomber son ennemi, & dóna la main à Pelopidas, & dit adieu à tous les autres compagnons, & puis rendit l'ame tout ioyeux & contét. Apres qu'ils eurent fait là ils s'en allerent de ce pas trouuer Hypates, & leur estant aussi la porte ouuerte, ils le tuerét ainsi qu'il se pensoit sauuer, fuyant par dessus les tuiles chez ses voisins: puis de là retournerent nous trouuer, & nous trouuerét dehors au long du portique. Ainsi apres nous estre embrassez les vns les autres, & auoir vn peu parlé ensemble, nous nous en allasmes droit aux prisons, là où Phyllidas appellát par son nom le geolier, celui qui auoit charge des prisonniers: Archias, dit-il, & Philippus te mandent que tu leur amenes promptement en diligence Amphitheus. Le geolier considerant l'importunité de l'heure, & que la parole de Phyllidas n'estoit point bien rassisse, ains qu'il estoit encore tout bouillát & émeu du combat passé, se doutant de l'escarmouche: Quand est-ce, dit-il, qu'on a iamais veu, que les Capitaines enuoyassent querir à telle heure vn prisonnier? & quád par toy? & quelle C enseigne de par eux m'aportes-tu? Comme ce geolier lui tenoit ce propos, il lui donna d'vne iaueline de barde, qu'il tenoit en sa main, au trauers du corps, & le ietta mort par terre, ce meschant homme là, que plusieurs femmes foulerent aux pieds le lendemain, & lui cracherent au visage. Et nous rompans les portes de la prison appellasmes par son nom le premier Amphitheus, & puis les autres, selon que chascun de nous auoit plus d'amitié ou de familiarite auec eux: & eux entendans nos voix se leuerent incontinent de dessus leurs paillasses sur pieds, tirans bien aises leurs chaines apres eux: les autres aians les pieds dedans des ceps leur tendoient les mains, & nous prioiét que nous ne les laississions point là. Ainsi que nous les destachions, plusieurs des voisins qui auoient entendu le bruit acouroiét desia, & estoiét bien ioyeux, & des femmes, selon que chascune auoit entédu de ceux qui leur apartenoient, ne se contentans pas es mœurs & coustumes des Thebains, s'en couroient les vnes vers les autres, & en demandoient des nouuelles à ceux qu'elles rencon- D troient par les rues: les autres trouuans ou leurs peres ou leurs maris, les suiuoient, & personne ne les engardoit: car la pitié & commiseration qu'on en auoit, leurs larmes, leurs prieres & supplications estoient de grande efficace & de grand amour à cest effect.

XXVIII. *Apres la desfaite des Tyrans, les Thebains se mõstrent si resolus en la conseruation de leur liberté qu'ils se rendent maistres de la forteresse, qu'elle leur est rendue par composi-*

Les choses estans en tel estat, entendás qu'Epaminondas & Gorgidas, auec leurs amis, estoient desia assemblez dedans le temple de Minerue, nous nous en allasmes droit à eux, & y vindrent aussi plusieurs gens de bien & d'honneur de la ville, y affluant tousiours de plus en plus grand nombre. Et apres que lon leur eut conté comme tout estoit passé, & prié de nous vouloir aider à acheuer le demeurant, en se rendans sur la place tous ensemble, incontinent ils crierent à ceux de la ville, Liberté, Liberté, & distribuerent les armes à ceux qui se venoient ioindre à eux, qu'ils prenoient dedans les temples, qui estoient tous pleins de despouilles de

tiõ, & chassent de leur ville cinq mille Spartiates qui au parauant leur tenoyent le pied sur la gorge.

toutes sortes, gaignees sur les ennemis, & en prenoient aussi dedans les boutiques E des fourbisseurs & armeuriers voisins. Aussi y vint Hipposthenidas auec ses amis & ses seruiteurs, amenant outre quand & soy des trompettes, qui estoient d'auenture venus pour seruir à la feste d'Hercules: incontinent les vns sonnerent l'alarme sur la place, les autres aux autres endroits de la ville de tous costez, pour estõner les ennemis, comme estant toute la ville reuoltee contre eux: lesquels faisans encore de la fumee, pour n'estre point aperceus, s'enfuyoient dedans le chasteau de la Cadmee, attirans apres eux ceux que lon appelloit les Meilleurs, qui auoient acoustumé de faire toute la nuict vn corps de garde par dehors alentour de la Cadmee. Les Capitaines qui estoient au chasteau voians leurs gens se ruer ainsi à la foule & en grand effroy au dedans, & nous sur la place en armes, n'y aiant en toute la ville endroit aucun qui fust coy, ains l'alarme estant par tout, & le bruit & tumulte en montãt contremont, ils ne furent pas d'auis de descendre, encore qu'ils fussent iusques au nombre enuiron de cinq mille, craignans le danger, ains prirent leur excuse sur l'absence F du Capitaine Lysanoridas, qui s'estoit tousiours tenu auec eux iusques à ce iour là: ce fut pourquoy depuis les Lacedæmoniens trouuans moien de l'auoir par argent de Corinthe, là où il s'estoit retiré, le firent mourir. Mais lors nous rendans par composition le chasteau de la Cadmee, ils s'en allerent, bagues sauues, auec leurs gens de guerre.

De la malignité d'Herodote.

G

SOMMAIRE.

PLVTARQVE *considerãt le credit acquis par l'historien Herodote, lequel en plusieurs endroits de ses liures, que nous auõs encores de presẽt, diffame plusieurs Republiques & persõnes honorables de la Grece, veut ici munir les lecteurs cõtre tels faux blasmes. Et des l'entree de son discours accuse Herodote de malignité & de mẽsonge. Pour preuue de son dire il propose certaines marques ausquelles on peut discerner vn escriuain calõniateur d'auec vn sage historien. Quoy fait il applique ces marques à Herodote, monstrant par eux grãd nombre d'exemples tirez de ses histoires que biẽ souuẽt il vse de mots fascheux au lieu qu'il s'en presentoit de plus doux, descrit le mal dont n'estoit besoin faire mention, prẽd plaisir à mesdire, parmi les louanges entreiette des blasmes bien aspres d'vn mesme personnage, racontant vne chose en deux ou plusieurs manieres il s'arreste à la pire, impute les beaux faits à des passions desreiglees & iniurie obliquement. Ce traité donc, enseigne ceux qui escriuent les histoires d'estre sur leurs gardes,* H *afin de n'estre estimez calomniateurs, sots, ou impudens: & ceux qui lisent d'apporter vn iugement net pour bien faire leur profit des liures qu'ils manient.*

BEAVCOVP

A BEAUCOUP de gens, Alexandre, se trompent à la diction de l'historien Herodote, par ce qu'elle leur semble simple, naifue, & coulant facilement par dessus les choses: mais il y en a encore plus d'autres, qui sont en mesme erreur quât aux mœurs: car non seulement c'est extreme iniustice, comme disoit Platõ, de vouloir sembler iuste quand on ne l'est pas: mais aussi est-ce acte de singuliere malignité, de contrefaire le doux & le simple, & estre malin si couuertement que malaisément on le puisse descouurir. Et pour ce qu'il monstre sa malignité principalement alencontre des Bœotiens & des Corinthiens, sans toutefois s'abstenir d'offenser aussi les autres, i'ay pensé qu'il apartenoit à mon deuoir de defendre en cela l'honneur de nos ancestres auec la verité, contre ceste partie de ses escrits: car qui voudroit poursuiure les autres bourdes & mente-
B ries qui sont en son histoire, il en faudroit faire plusieurs gros liures. Mais comme dit Sophocles,

Suasion a emprainte la face
De merueilleuse & fort viue efficace.

mesmement quand elle est emprainte en vn langage qui a grace & force telle pour couurir les fautes, & entre autres la malice des mœurs d'vn historiographe. Philippus Roy de Macedoine disoit à ceux des Grecs, qui se departoyent de son alliance pour se mettre en celle de Titus Flaminius, qu'ils changeoient leurs ceps à d'autres plus polis, mais plus longs aussi: Ainsi peut-on dire que la malignité d'Herodote est plus polie & plus delicate que celle de Theopompus: mais qu'elle picque aussi & qu'elle touche plus au vif, comme les vents coulis qui nous donnent par vn pertuis estroit, pource que lon n'y prend pas garde, nous offensent plus que ne font ceux qui sont au large espandus. ET me semble qu'il vaudra mieux premierement de-
C scrire, comme en gros & en general, les traces & marques pour discerner vne narration, non simple ni debonnaire, mais malicieuse & maligne, pour les appliquer puis apres à chasque poinct que nous examinerons, pour voir si elles y conuiendront. Premierement donc celui qui vse de plus fascheux noms & verbes, là où il y en a de plus gracieux pour exprimer les choses faites, comme pour exemple, là où lon pourroit dire, que Nicias estoit trop adonné aux cerimonies enuers les Dieux, qui diroit que Dieu lui auroit trouble l'entendement, ou qui aimeroit mieux appeller la façon de faire de Cleon fureur & temerité que legereté de parler, on pourroit dire que celui là tiendroit du malin, prenant plaisir à la chose, veu la maniere de la reciter. Secondement, quand il y a bien du mal en quelqu'vn, mais qui n'apartient rien à l'histoire, & neantmoins l'historien l'empoigne & l'insere en la narration des afaires qui s'en fussent bien passez, & tirant sa narration hors de propos, & la faisant extrauaguer, à fin qu'il y enueloppe l'infortune de quelqu'vn, ou quelque mau-
D uais accident, ou acte reprehensible qui lui sera auenu, il est tout euident que celui là prend plaisir à mesdire. Voila pourquoy au contraire Thucydides, combien que Cleon eust fait vne infinité de fautes, il n'en fait iamais vn recit appert: & touchant l'orateur Hyperbolus, en passant il l'appelle mauuais homme, & puis le laisse là. Et Philistus a laissé toutes les iniustices & violences que commit le Tyran Dionysius, qui furent en grand nombre, contre les peuples barbares, lesquelles n'estoient point entrelassees parmi les afaires des Grecs: car les sorties & digressions des histoires sont principalement à raconter quelques fables ou quelques antiquitez. Dauantage celui qui parmi les louanges de quelque personnage entreiette vne mesdisance & vn blasme, celui là semble encourir en la malediction du poëte Tragique,

1. Plutarque prenant en main la defense des Grecs, maintient qu'Herodote lequel les taxe en diuers endroits de son histoire, est malin & menteur.

La malignité d'Herodote comparee aux ceps & aux vẽts coulis.

II. Pour prouuer ce que dessus, il descrit les marques d'vn malicieux escriuain: puis il applique le tout à Herodote puis apres.

1. Vn tel vse de mots fascheux & trop exaggerans.

2. Il descrie le mal dont il n'estoit besoin faire aucune mention, prenant plaisir à mesdire.

Liu. 8.

3. Parmi les louanges il entreiette des blasmes d'vn mes-

me personnage : loue froidement & blasme afectueusement.

Maudit sois tu qui vas faisant recueil
Des maux de ceux qui gisent au cercueil. E

Et puis ce qui est opposite à cela chascun le sait, car omettre à dire quelque chose belle & bonne, semble n'estre point reprehensible ni suiet à rendre compte : si se fait-il pourtant par malignité, mesmement quand l'obmission tombe en lieu là où elle eust esté bien pertinente au fil de l'histoire : car louër froidement n'est pas moins malin que blasmer affectueusement, ou à l'auenture encore pire. Le quatrieme signe de maligne nature en vn historien est, à mon compte, quand vne chose se raconte en deux ou plusieurs manieres, & que l historien s'arreste à celle qui est la pire. Car il est bien permis aux Sophistes & Rhetoriciens, ou pour gaigner ou pour acquerir reputation de bien dire, de prendre à orner ou defendre vne mauuaise proposition : car ils n'impriment pas vne foy de ce qu'ils disent, & si ne nient pas eux mesmes qu'ils entreprenent à prouuer choses incroyables contre l'opinion commune : Mais celui qui escrit vne histoire fait son deuoir quand il escrit ce qu'il sait de verité, mais des choses douteuses, obscures & incertaines, celles doiuent sembler les veritables qui sont les meilleures plustost que les pires : & y en a plusieurs, qui du tout obmettent & laissent les pires, comme dit Themistocles, Ephorus aiant dit qu'il auoit seu la trahison que machinoit Pausanias, & ce qu'il traitoit auec les lieutenans du Roy de Perse : Mais il ne lui consentit point, dit-il, ni ne presta oncques l'oreille à la sollicitation, de vouloir participer à ses esperances. Et Thucydides a de tout poinct obmis ce propos là, comme le condamnant, & ne le trouuant pas veritable. Dauantage es choses que lon confesse auoir esté faites, mais on ne sait pas pour quelle cause & à quelle intention, celui qui les prend par coniecture en la pire part, est mauuais & malin : comme les poëtes comiques, qui afermoient que Pericles auoit allumé la guerre des Peloponesiens pour l'amour de la courtisanne Aspasia, & à cause de Phidias, là où au contraire ce n'auoit esté ni par ambition, ni par opiniastreté, ains plustost pour rabatre l'orgueil des Peloponesiens, & ne ceder en rien à ceux de Lacedæmone. Car en actes aprouuez & affaires louables, il suppose vne cause faulse & mauuaise, & tire par ses calomnies en souspeçons extrauagantes, touchant l'intention secrette & occulte de celui qui a fait l'œuure, laquelle il ne peut ouuertement reprendre ne blasmer : comme ceux qui disent de la mort d'Alexandre le Tyran, que sa femme Thebe fit mourir, que ce ne fut pas vn acte de magnanimité, ni de haine du mal & du vice, ains d'vne ialousie & d'vne passion feminine : & ceux qui disent que aussi Caton d'Vtique se tua soy-mesme, craignant que Cæsar ne le fist mourir honteusement, ceux sont enuieux & malins en toute extremité. La narration aussi historique prend vne malignité, selon que l'œuure & le faict est recité, comme si lon dit que ç'a esté plustost par argent que par vertu, que quelque grand exploit a esté fait, comme il y en a qui disent de Philippus : ou facilement & sans aucun trauail, comme d'Alexandre le grand, & non par sagesse & prudence, mais par faueur de la fortune : comme les mal-vueillans & enuieux de Timotheus peignoiēt en des tableaux, les villes qui d'elles mesmes se venoient renger dedans ses filets, cependant qu'il dormoit. Car il est euident que c'est pour amoindrir la gloire, beauté & grandeur d'iceux actes, si on leur oste la magnanimité, la diligence, la vertu, & les auoir faits & executez par eux-mesmes. Dauantage ceux qui directement veulent iniurier quelqu'vn, lui improperent qu'il est, ou querelleux, ou temeraire, ou iniurieux, s'ils ont la langue effrenee : mais ceux qui obliquement, cōme delaschans des coups de flesches d'vn lieu obscur, mettent sus des charges & imputations, & puis tournans par derriere, & se pensans cacher, en disant qu'ils ne croyent pas ce qu'ils desirent estre fort creu, & reniant la malignité, ils se treuuent, outre la malignité, condamnez encore d'effrontee impudence. Voisins de ceux là sont aussi ceux qui parmi des improperes & blasmes adioustent quelques louanges,

4 En racontāt vne chose en deux ou plusieurs manieres, il s'arreste à la pire.

F

G

5. En recitant vn fait veritable, il l'impute plustost à auarice ou autre passion meschante qu'à vertu.

H

6. Il iniurie & blasme obliquement, ioignāt l'impudence à la malice.

7. Parmi beaucoup de blasmes il adiouste quelque trait de louange.

A ouanges, comme du temps de Socrates, vn Aristoxenus l'aiant appellé ignorant,
mal apris, dissolu, il y adiousta puis apres, Il est vray qu'il ne fait tort à personne. Car
ceux qui auec quelque artifice & finesse flattent, aucunefois parmi beaucoup de
desmesurees louanges, meslent quelques legeres reprehensions, iettans parmi leur
flatterie, comme vn peu de saulse, quelques paroles franchement & librement di-
tes: aussi le malin pour faire croire ce qu'il blasme, met aupres vn peu de louanges.
Lon pourroit encores specifier & designer d'autres signes & stiles de la malignité,
mais ceux-ci suffisent pour nous donner à conoistre le naturel & l'intention de l'au-
theur, dont il est question. PREMIEREMENT donc commenceant à Vesta
comme lon dit, à Io, la fille d'Inachus, tous les Grecs estiment qu'elle a esté deifiee
& honnoree d'hôneurs diuins par les nations barbares, de maniere qu'elle en a laissé
son nom à plusieurs mers, à plusieurs nobles ports, pour sa grande gloire & renom-
mee, & a esté la source & l'origine premiere de plusieurs tresnobles, tresillustres &
B royales races. Et ce gentil historien ci dit, que ce fut vne femme qui s'abandonna à
emmener aux marchans Pheniciens, craignant qu'elle ne fust trouuee grosse, par
ce qu'elle auoit desia volontairement esté depucellee par vn maistre de nauire, &
fait à croire aux Pheniciens qu'ils tienent de tels propos d'elle: à quoy il dit aussi
que se rapporte le tesmoignage des hommes doctes de Perse, que les Pheniciens la
rauirent & emmenerent auec d'autres femmes, monstrant en cela quelle est son o-
pinion & sa sentence, que le plus bel acte & le plus grand que firent oncques les
Grecs, à sauoir la guerre de Troye, a esté vne sortie, comme entreprise pour vne
meschante femme. Car il est tout euident, ce dit-il, que si elles n'eussent voulu, elles
n'eussent pas esté rauies ni emmenees. Il faudra donc aussi que nous confessions,
que les Dieux ont fait sottement de se monstrer courroucez & indignez contre les
Lacedæmoniens pour le violement des filles de Scedasus de Leuctres, & de ce qu'ils
chastierent Aiax pour auoir forcé Cassandra: car il est certain, selon Herodote, que
C si elles ne l'eussent voulu, elles n'eussent pas esté violees: & toutefois lui-mesme dit
apres, qu'Aristomenes fut pris vif par les Lacedæmoniens, & Philopœmen depuis
Capitaine general des Atheniens, & Attilius Regulus Consul des Romains fut aussi
pris par les ennemis, tous personnages tels, qu'à peine pourroit-on trouuer ni de plus
grands Capitaines, ni de plus vaillans hommes: mais il ne s'en faut pas autrement es-
merueiller, car lon prend bien des Lions, des Leopards, & des Tygres tous vifs. Et
Herodote accuse des femmes qui ont esté violees, defendant ceux qui les ont for-
cees: & est tant amateur des Barbares, qu'il absoult Busiris du mauuais nom qu'il a-
uoit, de tuer ses hostes, & de sacrifier des hommes: & attribuant aux Egyptiens tou-
te iustice & toute diuinité, il retourne ce crime abominable, de meurtrir ainsi ses
hostes & sacrifier les hommes, sur les Grecs. Car il escrit en son second liure, que Me-
nelaus aiant recouuré des mains de Protheus sa femme Heleine, & aiant esté par lui
honoré de grands & riches presens, se porta tres-iniustement & tresmeschamment
enuers lui. Car ne pouuant auoir le temps à propos pour faire voile, il songea vne
D chose damnee & maudite, c'est qu'il prit deux petis enfans du pays, & les chastra, à
l'occasion dequoy estant hay de ceux d'Egypte, & poursuiui, il s'enfuit auec ses
vaisseaux en la Lybie. Quant à moy ie ne say qui est celui des Egyptiens qui tient
ce beau propos là, mais au contraire say-ie bien qu'en Egypte ils retienent encore
beaucoup d'honneurs qu'ils font à la memoire de Menelaus & de Heleine. Et
continuant en ceste mesme façon de faire, il dit que les Perses abusent charnelle-
ment des garçons, l'aians apris des Grecs: & toutefois comment est-il possible que
les Perses ayent apris ceste intemperãce & vilenie des Grecs, attendu qu'il est confes-
sé de tous, que les enfans que lon en amenoit estoient tous chastrez auant qu'ils vis-
sent la mer de la Grece? Et que les Grecs auoient apris des Egyptiens à faire pom-
pes & processions, & assemblees de festes, & à adorer les douze Dieux, & que Me-

III. Il applique ce qu'il vient de dire des vices & malignitez de plusieurs historiens à Herodote specialement, en plusieurs discours particuliers, lesquels il refute.

Liu. 1. D'Io, fille d'Inachus.

De Menelaus.

De l'intemperance des Perses.

De la Religion des Grecs.

De Ceres, Bacchus & Hercules. lampus auoit apris le nom mesme de Bacchus des Egyptiens, & l'auoit enseigné aux E autres Grecs. Quant aux mysteres & ceremonies secrettes de Ceres & de Bacchus, qu'elles auoient esté aportees d'Egypte par les filles de Danaus, & que les Egyptiens se batent & demenent grand dueil: mais pourquoy ils le font, qu'il ne le veut pas dire, ains que cela demeure couuert & caché sous silence. Quant à Hercules & à Bacchus, que les Egyptiens estiment Dieux, & les Grecs hommes fort anciens, il ne fait en nul lieu mention de ceste reseruee distinction, combien qu'il die en quelque endroit qu'Hercules est du second ordre des Dieux, & Bacchus du troisieme, *Liu. 6.* comme aians eu principe de leur essence, & n'estans pas eternels: & toutefois il afferme que ceux là sont Dieux, & pense qu'il leur faut faire funerailles anniuersaires, comme aiás esté mortels & demi-Dieux, & nó pas leur sacrifier comme à Dieux: De Pan. autát en dit-il de Pan, réuersant les plus saincts & plus venerables sacrifices des Grecs par ces vanitez & fables controuuees des Egyptiens. Encor n'est-ce pas le pis, car il De la race d'Hercules. dit que Hercules estoit descendu de la race de Perseus, & tient que Perseus estoit As F syrien, selon que disent les Perses, mais les Capitaines des Doriens monstrent qu'ils sont de droite ligne descendus des Egyptiens, descriuans la genealogie des ancestres de Danaé & d'Acrisius. Car quant à Epaphus, à Io, à Iasus, il les a tous laissez, s'efforçant de monstrer non seulement que les autres Hercules sont Egyptiens & Pheniciens, mais aussi d'estranger de la Grece, & attribuer aux barbares ce troisieme ci, combien que de tous les anciens doctes hommes, ni Homere, ni Hesiode, ni Archilochus, ni Pysander, ni Stesichorus, ni Alcman, ni Pindare, ne facent aucune mentió d'vn Hercules Egyptien ou Phenicien, ains en conoissent tous vn seul, le Bœotien Des sept sages. & Argien: & qui plus est entre les sept Sages, qu'il appelle Sophistes, il asseure que Thales estoit Phenicien de nation, & d'ancienne extraction descendu des barbares. *Liu. 1.* En vn autre endroit, iniuriant les Dieux sous le masque de la personne de Solon: O Cresus, dit-il, tu m'interrogues des choses humaines, sachant bien que les Dieux sont enuieux & pleins d'inconstante incertitude. Il attribue à Cresus le sentiment G & l'opinion qu'il auoit lui-mesme des Dieux, adioustant malignité à l'impieté & au blaspheme. Quant à Pittacus, il ne s'en sert qu'en choses bien legeres, & qui ne sont de consequence aucune, & cependant passe par dessus ce qui est le plus beau & le plus grand fait qu'il fit oncques. Car comme les Atheniens & les Mytileniens eussent guerre ensemble, touchant le port de Sigæum, Phrynon Capitaine des Atheniens aiant defié à combatre teste à teste le plus hardi des Mitvleniens, il se presenta au deuant lui, & fit si dextrement qu'il enueloppa le Capitaine, qui estoit fort grand, fort & puissant, dedans vn filé, & le tua. Et comme les Mityleniens pour cest acte de prouesse lui offrissent de beaux & riches presens, il prit vn iauelot qu'il darda tant qu'il peut, & leur demanda seulemét autant de terre comme en contenoit le traict de son iauelot, dont vient que iusques auiourd'huy encore ce champ là s'appelle Pittacium. Que dit doncques Herodote? Quand il est arriué à cest endroit là, au lieu de reciter la vaillance de Pittacus, il raconte la fuite d'Alceus, qui s'enfuit de la bataille, & H ietta ses armes: en quoy il apert que fuiant à escrire les actes vertueux, & ne taisant pas les vicieux, il porte tesmoignage à ceux qui tienét que l'enuie, qui est la douleur du bien, & la ioye du mal d'autruy, sortent & partent de la racine d'vne mesme ma- Des Alcmæonides. lignité de vice. Apres cela les Alcmæonides qui furent hommes genereux, & qui deliurerent leur pays de tyrannie, sont par lui imputez & accusez de trahison. Car il dit *Liu. 1.* qu'ils receurent Pisistratus, retournant d'exil, & lui aiderent à le faire reuenir, à la charge qu'il espouseroit la fille de Megacles: & que la fille dit à sa mere, O ma bonne mere, Pisistratus, voyez vous, ne me conoit pas selon la loy de nature. Et les Alcmæonides indignez de telle meschanceté, chasserent le Tyran. Et afin que les Lacedæmoniés ne se sentissent pas moins de sa malignité, que les Atheniens, voyez, comment il contamine Othryadas, celui qui est entre eux estimé & admiré par dessus

A tous les autres pour sa vaillance: Vn des trois cens, dit-il, qui estoit demeuré seul, aiant honte de s'en retourner à Sparte, ses compagnons estans tous demeurez morts sur le champ, s'acabla lui-mesme en la place dessous vn monceau de bouchiers & de pauois. Car vn peu au dessus il dit, que la victoire estoit demeuree ambigue & douteuse, & maintenant par la honte d'Othryadas il confirme, que les Lacedæmoniens perdirent la bataille: Car c'est honte de viure estant vaincu, & grand honneur de suruiure estant victorieux. Ie laisse donc à noter que descriuant par tout Cresus pour vn fol, glorieux, digne d'estre moqué en toutes choses, il dit neantmoins, que quand il fut prisonnier il instruisit & enseigna Cyrus, qui en prudence, vertu & grandeur d'entendement surpassoit tous les Roys qui furent oncques, n'ayant par le tesmoignage de son histoire attribué autre bien à Cresus, sinon qu'il honora les Dieux de grandes offrandes & ioyaux qu'il leur donna, qui fut le plus sceleré acte du monde, ainsi comme il le descrit: car son frere Pantaleon du viuant mesme du De Cresus & Cyrus.

B pere, entra en querelle de la succession du Royaume auec lui qui demeura vainqueur, & depuis qu'il fut paruenu à la couronne, il fit prendre l'vn des plus grands amis de son frere, homme noble qui lui auoit esté aduersaire, & le tirant en la boutique d'vn foulon, le fit tant carder à coups de cardes & de peignes de cardeur, qu'il en mourut: & de ses deniers qu'il confisqua, il en fit faire ces ioyaux & offrandes qu'il enuoya aux Dieux. Deioces Medois, qui par vertu & iustice acquit la royaute, il tient que ce ne fut pas par iustice, ains par simulation de iustice. Mais ie ne me veux point arrester à recercher les exemples des barbares: car il nous en donne assez en escriuant des Grecs. Il dit donc que les Atheniens & plusieurs autres Ioniens auoient honte de ce nom là, & ne vouloient point estre appellez Ioniens, & que ceux d'entre eux que lon estime les plus nobles, & descendus du Senat mesme des Atheniens, engendrerent des enfans de femmes barbares, apres auoir tué leurs peres & leurs enfans, à l'occasion dequoy icelles femmes firent vne ordonnance entre elles, & la baillerent de main en main à leurs filles, de ne boire & ne manger ia- De Deioces. Des Ioniens.

C mais auec leurs maris, ni ne les appeller iamais par leurs noms, & tient on que les Milesiens qui sont auiourd'huy, sont descendus de ces femmes là. Et aiant dit nettement que tous ceux qui celebroyent la feste nommee Apaturia, estoient Ioniens: & tous, dit-il, la celebrent exceptez les Ephesiens & les Colophoniens: par ce traict là il priue ces deux citez là de la noblesse & antiquité de la nation. Il dit aussi que les Cumeiens & les Mityleniens auoyent entre eux comploté de liurer à prix fait entre les mains de Cyrus, Pactyas, l'vn de ses Capitaines qui s'estoit rebellé contre luy: mais ie ne say pas certainement, dit-il, pour combien, par ce que lon ne l'asseure pas: toutefois il ne faloit pas imprimer vne telle note d'infamie à vne ville Grecque, sans en estre bien certainement asseuré. Et apres il dit, que ceux de Chio l'arracherent du temple de Minerue tutelaire pour le liurer aux Perses, & qu'ils le firent apres en auoir receu pour loyer le champ qui s'appelle Atarnes. Et toutefois Autres calomnies côtre plusieurs citez Grecques, specialement contre Corinthe & Lacedæmone: auec la refutation.

D Charon Lampsacenien recitant le fait de ce Pactyas, ne taxe aucunement d'vn tel sacrilege ni les Mityleniens, ni ceux de Chio, ains dit ainsi en ces propres termes: Pactyas entendant comme l'armee Persienne s'approchoit, s'enfuit premierement à Mytilene, & puis en Chio, & en fin Cyrus l'eut entre ses mains. Et en son troisieme liure descriuant l'expedition des Lacedæmoniens alencontre de Polycrates le Tyran, il dit, que les Samiens disent & pensent que c'estoit pour leur rendre la pareille du secours qu'ils leur auoyent fait en la guerre qu'ils eurent contre la ville de Messene, qu'ils entreprirent de guerroier le Tyran, & de remettre les bannis en leurs maisons & en leurs biens, mais que les Lacedæmoniens nioyent fort & ferme ceste cause là, & qu'ils disoient que ce n'estoit point ni pour afranchir l'Isle de Samos, ni pour donner secours aux Samiens qu'ils entreprirent ceste guerre là, ains plustost pour chastier les Samiens qui auoient surpris & volé vne coupe d'or qu'ils

envoyoient à Cresus, & encore vn corps de cuirasse que le Roy Amasis leur en E
uoyoit. Et toutefois nous sauons certainement, qu'en tous ces temps-là il n'y a-
uoit cité aucune en la Grece qui fust tant desireuse d'honneur, ni tant ennemie des
Tyrans, comme celle de Lacedæmone. Car pour quelle autre coupe ni pour quel-
le cuirasse chasserent-ils de Corinthe & d'Ambracie les Cypselides, & de Naxos
Lygdamis, & d'Athenes les enfans de Pisistratus, de Sicyone Æschynes, de Thebes
Symmachus, de Phocee Aulis, de Milet Aristogenes, & ruinerent aussi la principau-
té vsurpee sur la Thessalie, par Aristomedes & Angelus, lesquels ils firent deffaire
par le Roy Leotychides, dequoy il est plusamplement & plus diligemment escrit
ailleurs? Et selon Herodote ils faisoyent vne extreme folie & meschanceté, s'il est
vray que quittans vne tresiuste & treshonorable occasion de ceste guerre, ils con-
fessassent, qu'ils estoient allez courir sus à des pauures gens affligez & opprimez par
vn Tyran, pour vne vengeance & vne auarice mechanique. Mais encore quant
aux Lacedæmoniens, il leur a donné ceste atteinte, par ce qu'ils se sont rencontrez F
dessous la plume, mais en ce mesme endroit, la ville de Corinthe qui estoit hors du
chemin, il la vous a remplie en passant chemin, comme lon dit communement,
d'vne tresgriefue imputation & bien mauuaise calomnie. Les Corinthiens aussi, «
dit-il, fauoriserent & aiderent affectueusement à ceste expedition pour vne grande «
iniure & outrage qu'ils auoient iadis receu des Samiens, qui est tel: Periander le «
Tyran de Corinthe enuoyoit trois cens ieunes enfans de ceux de Corfou, des meil- «
leures maisons, au Roy Aliattes, pour les chastrer: ces enfans arriuerent en Samos, «
là où les Samiens les receurent, & leur enseignerent de s'aller seoir comme supplians «
requerans franchise dedans le temple de Diane, & leur mirent aupres d'eux pour «
les nourrir des gasteaux faits de fleur de froment & de miel. Voila ce que ce bel
historien appelle outrage des Samiens enuers les Corinthiens, & pourquoy il dit
que les Lacedæmoniens furent irritez & prouoquez contre eux, pource qu'ils a-
uoient sauué & gardé d'estre chastrez les enfans des Grecs. Mais celui qui attache G
ce reproche aux Corinthiens, monstre que la ville estoit plus meschante que n'e-
stoit le Tyran. Car quant à luy, il se vouloit venger de ceux de Corfou, qui luy a-
uoient fait mourir son fils: mais les Corinthiens quel tort auoyent-ils receu des Sa-
miens, pourquoy ils leur deussent ainsi courir sus, lesquels s'estoient opposez, & a-
uoyent empesché vne si grande cruauté & meschanceté? mesmement qu'ils resus-
citoient vn mal talent & vne rancune apres trois generations, & en faueur d'vne ty-
rannie qui leur auoit esté fort griefue & fort dure à supporter, & laquelle destruite
& ruinee, encore ne cessoiét-ils point d'en effacer & abolir toute la memoire. Voila
quel estoit l'outrage que les Samiens auoient fait aux Corinthiens: mais la punition
des Corinthiens contre les Samiens, quelle estoit-elle? Car si à bon escient ils estoiét
indignez contre les Samiens, il estoit conuenable, non qu'ils irritassent les Lacedæ-
moniens, mais plustost qu'ils les diuertissent de commencer la guerre contre Poly-
crates, à fin que le Tyran n'estant point deffait ni ruiné, eux ne fussent iamais affran-
chis ni deliurez de seruitude tyrannique. Mais qui plus est, quelle occasion auoyent H
les Corinthiens d'estre courroucez alencontre des Samiens, qui auoyent voulu, &
n'auoyent peu, sauuer les enfans des Corcyreiens, atendu qu'ils ne vouloient point
de mal aux Gnidiens qui les sauuerent & les rendirent? combien que les Corcy-
reiens, quant à ce fait là, ne parlent aucunement des Samiens, mais quant aux Gni-
diens, ils ont des honneurs, des immunitez & des secrets faits à leur honneur. Car
nauigans en l'Isle de Samos, ils chasserent du temple les gardes de Periander, & pre-
nans les enfans les reporterent à Corfou, ainsi comme ont laissé par escrit Antenor
le Candiot, & Dionysius le Chalcidien en ses fondations. Or que les Lacedæmo-
niens ayent entrepris ceste expedition, non pour punir les Samiens, mais pour les
deliurer du Tyran, & pour les sauuer, ie n'en veux croire que le tesmoignage des
Samiens

A Samiens mesmes. Car ils disent qu'ils ont la sepulture faite honorablement aux despens de leur chose publique de Archias citoyen de Sparte, dont ils honorent fort la memoire, qui y mourut lors en combatãt vaillamment, à l'occasiõ dequoy les parẽs & encore descendãs d'icelui portent bõne affectiõ, & font tout le plaisir qu'ils peuuẽt aux Samiens, comme Herodote lui mesme le tesmoigne. Et au cinquiéme liure il escrit, que Clisthenes l'vn des plus hõmes de biẽ & des plus nobles de toute la ville d'Athenes, persuada à la religieuse Pythie de prophetiser faux, mettant tousiours en auant aux Lacedæmoniẽs, de deliurer la ville d'Athenes des trente tyrans, attachãt à vn tresglorieux & tresiuste chef-d'œuure, la calomnie d'vne si grande impieté & si damnable crime, & ostant à Dieu la belle & bonne prophetie, digne de Themis, laquelle ainsi que lon tient prophetise auec lui. Il dit aussi que Isagoras cedoit sa femme à Cleomenes qui le venoit voir: & cõme sa coustume est, meslãt quelques louanges parmi ses vituperes pour se faire croire: Cest Isagoras, dit-il, fils de Tisander, estoit de maison noble, mais ie ne saurois dire quelle estoit sa race d'ancienneté; sinon que ses parens sacrifioient à Iupiter Carien. A dire vray, c'est vn plaisant & facetieux moqueur que ce bel historien, qui enuoye ainsi Isagoras en la Carie, cõme s'il l'enuoyoit aux corbeaux du gibet. Et quãt à Aristogiton, ce n'est point par l'huis de derriere secrettement, ains par la grãde porte tout ouuertement, qu'il le chasse en la Phœnice, disant qu'il estoit anciennemẽt venu des Gephyreiens, nõ pas de ceux qui sont en Eubœe ou en Eretrie, cõme quelques vns cuidẽt, ains dit, qu'ils sont Phœniciens, & se le persuade ainsi. Mais ne pouuant du tout oster aux Lacedæmoniens la gloire d'auoir deliuré la ville d'Athenes de la seruitude des trente Tyrans, il tasche à effacer ou bien de deshonorer vn acte tresnoble par vne fort vilaine passion. Car il dit qu'ils s'en repentirent tout incontinẽt, cõme n'aians pas biẽ fait d'auoir, par induction d'oracles faux & suposez, ainsi chassé de leur païs des personnages qui estoiẽt leur amis, & leurs hostes & alliez, & qui leur auoiẽt promis de rẽdre la ville d'Athenes entre leurs mains, & de l'auoir rendue à vn peuple ingrat: & depuis il enuoyerent querir Hippias l'vn des Pisistratides iusques à Sigeum pour le mener & remettre à Athenes, mais que les Corinthiẽs s'opposerẽt à eux, & les en diuertirent, en leur discourant & monstrant combien de miseres & de maux la ville de Corinthe auoit endurez, pendant que Periander & Cypselus l'auoiẽt tenuë sous domination tyrannique, combien que de tous les actes de Periander il ne s'en sauroit dire vn plus scelerè ni plus cruel que celui des trois cens enfans qu'il enuoya pour faire chastrer: & neantmoins cestui-ci oze bien dire, que les Corinthiens estoient indignez & irritez alencontre des Samiens, qui les auoient sauuez & gardez de tomber en vn tel incõuenient, comme s'ils leur eussent fait iniure: tant la malignité de ses propos est pleine d'inconstance, de repugnance & de contradiction, qui sont à tout propos en sa narration. Apres cela venãt à descrire la prise de la ville de Sardis, il diminue & diffame l'acte le plus qu'il peut aiãt biẽ l'audace si effrontee, que d'appeller les nauires que les Atheniens enuoyerent au secours des Ioniens, qui s'estoient rebellez contre le Roy, origines du mal, pource qu'elles auoient essayé d'afranchir & tirer hors de seruitude tant & de si belles villes Grecques occupees par violente domination des Barbares. Quant aux Eretriens il n'en fait qu'vn bien petit de mention en passant seulement, & passe sous silence vn tresgrand & glorieux acte qu'ils firent alors. Car estant ia toute Ionie en combustion, & aprochãt l'armee nauale du Roy, ils lui allerent au deuãt au loin en pleine mer de Pamphilie, là où ils la défirent en bataille, puis retournans en arriere, & laissans leurs vaisseaux en la ville d'Ephese, ils allerent mettre le siege deuãt la ville capitale de Sardis, & assiegerent Tissaphernes dedãs le chasteau où il s'en estoit fuy, voulans aller leuer le siege de la ville de Milet, ils le mirent à execution, & firent leuer les ennemis de deuant, les aians mis en vn merueilleux effroy: mais quand ils virent vne multitude d'ennemis qui leur venoient sur les bras, alors ils se

Calomnies contre Clisthenes.

Isagoras.

B

Aristogiton.

Les Lacedæmoniens.

C

Les Corinthiens.

D

Les Atheniens.

Les Eretriens.

retirerent. Plusieurs Chroniqueurs recitent ainsi ceste histoire, & entre autres Lysanias le Mallotien en ses Chroniques d'Eretrie, & eust esté bien seant, sinon pour autre occasion, au moins apres la prise & destruction de leur ville, y adiouster cest acte là de vaillance & de prouësse: & au contraire lui dit, que aians esté deffaits en bataille, les Barbares les poursuiuirent iusques dedans leurs vaisseaux, dequoy toutesfois Charon Lampsacenien ne fait aucune mention, ains escrit ainsi de mot à mot: Les Atheniens se mirent en mer auec vingt galeres, pour aller secourir les Ioniés, & allerent descendre à Sardis, là où ils prirent tout, excepté la forteresse du Roy, & cela fait s'en retournerent à Milet. Et au sixiéme liure, aiant recité comme ceux de Platæes s'estoient donnez aux Lacedæmoniens, & qu'ils leur remonstrerét, que plustost ils se deuoient retirer deuers les Atheniens, qui estoiét leurs voisins & suffisans pour les defendre, il y adiouste puis apres, non par opinion ou souspeçon, mais comme le sachant de certaine science, que les Lacedæmoniens lors conseilloient cela, non pour affection ni bonne volonté qu'ils leur portassent, mais pource qu'ils estoient tous contens de voir les Atheniens en trauail, s'estant attachez auec les Bœotiens. Il faut donc, si Herodote n'est malin, que les Lacedæmoniens aient esté eux mesmes trompeurs & malicieux, & les Atheniens bestes, ne voians pas qu'on les trompoit, & que les Platæiens furent ainsi iettez en auant, non pour amour ni pour honneur qu'on leur portast, mais pour vne occasion de guerre. Et puis il est manifestement conuaincu d'auoir faussement controuué l'excuse de la pleine Lune contre les Lacedæmoniens, pour laquelle attendre il dit qu'ils faillirent à se trouuer à la iournee de Marathon au secours des Atheniens. Car non seulement ils ont commencé plusieurs voyages, & donné plusieurs batailles au commencement du mois, & au croissant de la Lune, mais à ceste mesme bataille de Marathon, qui fut le sixiéme de Nouembre, il s'en falut bien peu qu'ils n'arriuassent à temps, de maniere qu'ils trouuerent encore les morts de la desconfiture sur le champ: & toutefois il a ainsi escrit, touchant la pleine Lune: Il leur estoit impossible de faire cela, par ce qu'ils ne vouloient pas rompre l'ordonnance, dautant qu'il n'estoit que le neufiéme du mois, & " ils respondirent, qu'ils ne pouuoient partir que la Lune ne fust au plein. Ainsi donc " attendoient ils la pleine Lune, mais tu transferes la pleine Lune au commencement du mois, estant lors qu'ils partirent le premier quartier, & confonds le cours du ciel, l'ordre des iours, & toutes choses. Et promettant par l'inscription de ton histoire d'escrire les faits des Grecs, tu employes ton eloquence à magnifier & amplifier les gestes des Barbares: & faisant semblant d'estre fort affectionné enuers les Atheniens, ce neantmoins tu ne fais aucune mention de la procession qui se fait à Agres en l'honneur de Proserpine, pour lui rédre graces de la victoire dont ils font la feste. Mais cela lui sert alencontre de la calomnie qu'on lui met sus, qu'il auoit flatté les Atheniés en son histoire, pour en auoir vne grosse somme de deniers qu'il en auoit euë: car s'il eust leu cela aux Atheniens, ils n'eussent pas laissé ce meschant Philippides, qui alla semondre les Lacedæmoniens de venir à la bataille de laquelle lui mesme venoit, mesmement qu'il fut d'Athenes à Sparte en deux iours, ainsi comme il dit, si les Atheniens apres la bataille gaignee n'eussent enuoyé querir le secours de leurs alliez. Si est-ce que Diyllus Athenien, qui n'est pas des pires historiens, escrit qu'il eut des Atheniens la somme de dix talens à la proportion de Anytus. Au reste aiant narré le faict de la bataille de Marathon, plusieurs estiment que lui mesme en destruit l'exploit pour le nombre des morts qu'il en met, par ce qu'il dit, que les Atheniens firent vœu à Proserpine la rustique, qu'ils lui sacrifieroiét autant de chéures comme ils tueroient de Barbares: mais depuis quád ils virent, apres la desconfiture, que le nombre des morts estoit infini, ils supplierent la Deesse de les dispenser de leur promesse, & les quitter pour cinq cens chéures qu'ils lui sacrifieroient tous les ans. Mais passons cela: voions ce qu'il dit apres la bataille. Mais les Barbares,

Les Platæiens & Lacedæmoniens.

Les Grecs tous ensemble.

A Barbares, dit-il, auec les autres vaisseaux se tirans au large en mer, & allans prendre en l'Isle les Esclaues qu'ils auoient aportez d'Eretrie, doublerẽt la pointe de Sunion, en intention de preuenir les Atheniens auant qu'ils peussent gaigner la ville d'Athenes: & eurent les Atheniens opinion, qu'ils auoient pris ce conseil par l'intelligence & le complot qu'ils auoient auec les Alcmæonides, qui auoient conuenu auec les Perses de leur faire signe en leur monstrant vn escu quand ils seroient rentrez en leurs vaisseaux. Ils doublerent donc la pointe de Sunion. En ce lieu ie passe oultre ce qu'il appelle les prisonniers d'Eretrie esclaues, qui monstrerent autant de courage & de hardiesse en ceste guerre là, & autant de desir d'acquerir honneur que nuls autres des Grecs, mais leur vertu fut indignement affligee. Et encore fais ie moins de compte de ce qu'il diffame les Alcmæonides, entre lesquels estoient les plus grãdes maisons & les plus notables hommes de la ville: mais le pis est, que toute la grandeur de la victoire en est toute renuersee, & la fin de ce tant renommé fait d'armes reuiẽt B presques à rien, & ne semble pas que ç'ait esté vne bataille ni vn exploit si grand que ce fut, ains seulemẽt vne legere rencõtre & escarmouche cõtre les Barbares descendans de leurs vaisseaux, ainsi comme les mal-vueillãs enuieux disent en detractãt du fait, s'il est ainsi qu'en fuyant à val de route dedans leurs vaisseaux, ils n'aient pas coupé les chables de leurs nauires, se laissans aller au vent, qui les porta plus au dedans de l'Attique, ains qu'on leur ait leué & mõstré en l'air vn escu signal de la trahison, & que de propos deliberé ils aient fait voile vers la ville d'Athenes en esperance de la surprendre, & qu'aians sans faire bruit doublé la pointe de Sunion, ils se soient trouuez flotans alendroit du port de Phalerus, & que les principaux & plus aparens des Atheniens leur eussent trahi la ville, desesperans de la pouuoir sauuer: car puis „ apres deschargeãt les Alcmęonides, il attribue la trahison à d'autres. Il est certain, dit „ il, que lon monstra l'escu, & ne le sauroit on dire autrement, comme s'il l'auoit lui- „ mesme veu. Mais il estoit impossible que cela se fist, si les Atheniens eussent vaincu C tout à faict: & quand il eust esté fait, les Barbares ne l'eussent iamais aperceu, qui s'en fuyoient à vau de route, en grand effroy & grãde agonie, chassez à force coups d'espee & de traict iusques dedans leurs vaisseaux, en quitãt la campagne le plus viste qu'ils pouuoient. Mais puis apres quand il fait semblant de respondre pour les Alcmæonides, refutant les crimes que lui mesme le premier des hommes leur auoit mis „ sus: Ie m'esmerueille, dit-il, & ne croy point le propos de ceste imputation, que „ iamais les Alcmæonides par intelligence auec les Barbares aient mõstré l'escu, vou- „ lans que les Atheniens vinssent sous la domination des Barbares & Hippias. Il me „ fait souuenir d'vne certaine clause, Tu le prendras, ou l'aiant pris tu le lascheras: aussi tu accuses, & apres tu defens, tu escris des calomnies alencontre des personnes illustres, & puis tu les refutes apres, te descroyant toy mesme: car tu t'es ouy toy mesme disant, que les Alcmæonides auoient haulsé l'escu pour signal aux Barbares deffaits & fuyans à vau de route. Et toutefois en ce que tu les defens & responds pour eux, D tu te monstres calomniateur: car s'il est vray ce que tu escris en cest endroit, que ces Alcmæonides fussent autant ou plus ennemis des tyrans, que Callias fils de Phenippus, & pere de Hipponicus, ou est ce que tu pourras donc asseoir la coniuration d'eux alencontre de la chose publique que tu as escrit en tes premiers liures? disant qu'ils firent alliance de mariage auec Pisistratus, & moiennãt ceste alliance le firent reuenir d'exil à la tyrannie, & ne l'en eussent iamais chassé, n'eust esté que leur fille se plaignit de ce que Pisistratus ne la conoissoit pas selon la loy de mariage & de nature. Voila les variations, contradictions & repugnances qui sont en la calomnie contre les Alcmæonides. Mais en preschant les louanges de Callias fils de Phenippus, & y attachant son fils Hipponicus, lequel ainsi qu'il dit lui mesme, estoit de son temps des plus riches hommes d'Athenes, il confesse que pour s'insinuer en la bonne grace de Hipponicus & le flatter, il a mis en ieu ce Callias, sans qu'il en fust besoin, ni que

Autres calomnies contre les Atheniens à cause de la bataille de Marathon, & contre les Alcmæonides.

Les Alcmęonides.

Flatteries d'Herodote, pour Callias & Hipponicus.

Des blasmes contre les Argiens.

la matiere suiette le requist aucunement. Chascun sait que les Argiens ne refuse- E
rent point d'entrer en la commune ligue des Grecs, mais qu'ils ne voulurent point marcher ni estre sous le commandemét des Lacedæmoniens qui estoient leurs plus grands ennemis, & qui les haissoient plus qu'hommes du monde, & il ne se pouuoit faire autrement. Mais lui subioint vne cause fort maligne : Quand ils virent, dit-il, « que les Grecs les vouloient comprédre en la ligue: sachans bien que les Lacedæmo- « niens ne leur feroient iamais part de la prerogatiue de commander, ils la demande- « rent, afin qu'ils demeurassent en repos auec quelque occasion coulorée. Ce qu'il dit « apres que Artaxerxes depuis long temps recorda aux Ambassadeurs des Argiens qui estoient allez deuers lui iusques en Suse, & qu'il leur dit qu'il n'estimoit qu'aucune cité de la Grece lui fust plus amie que celle d'Argos, il y adiouste puis apres selon la coustume pour se couurir : Quant à cela ie ne le say pas bien certainement, mais « bien say-ie que tous hommes sont suiets à faire des fautes, & ne croy pas que les « Argiens en aient fait des plus vilaines: mais ie suis, dit-il, tenu de dire ce que lon dit, F & non pas de le croire du tout : & ce propos là, dit-il, soit dit par tout le cours de « mon histoire. Car cela mesme se dit, que c'estoiét les Argiens qui auoient appellé le « Roy de Perse pour faire la guerre à toute la Grece, à cause qu'ils ne pouuoient par ar- « mes faire teste aux Lacedæmoniés, & aimoient mieux auoir toute autre peine que la « douleur presente & le regret qu'ils en auoient. N'est-ce pas, comme il conte lui mes- « me, ce que vn Ethiopié dit touchát les parfums & la pourpre des Perses, que les huiles & les habillemens des Perses estoient trompeurs: autant lui pourroit on dire, que trompeuses sót les paroles & trompeuses les figures du parler d'Herodote, tout y est enuelopé, & tournoyant alenuiron, & rien de clair ni de sain: comme les peintres qui rendent les choses claires plus aparentes & plus eminentes par les vmbres qu'ils mettent alenuiron: aussi par ses faços de dire, qu'il ne dit pas ce qu'il dit, il roidit plus ses calomnies, & par ses ambiguitez réd les suspiciós plus profondes. Mais si les Argiés ne sont voulus entrer en ligue cómune auec tous les autres Grecs, ains s'en sont G abstenus pour vne ialousie de commander: ou vne emulation de vaillãce alécontre des Lacedæmoniens, qu'ils n'aient grádement deshonoré la memoire de leur progeniteur Hercules, & leur ancienne noblesse, on ne sauroit dire du contraire, comme s'il eust esté mieux seant aux Siphniens, ou aux Cithniens, qui sont deux petites Isles, de combatre pour la liberté de la Grece, que non pas aux Spartiates, en estriuant alencontre d'eux, & contestant de la prerogatiue de commander, & cependát faillir de se trouuer à tant de grands & honorables combats & trauaux. Et si ce ont esté eux qui aient appellé le Roy de Perse cótre la Grece, pour ce qu'ils ne pouuoiét par armes faire teste & resister aux Lacedæmoniens, pourquoy est-ce qu'ils ne se declarerent tout ouuertement du parti des Medois, depuis que ce Roy fut arriué en la Grece? Et s'ils ne vouloient pas s'aller rédre au camp du Roy barbare, pour le moins demeurans à la maison que ne faisoient ils quelque dómage au pays des Lacedæmo- H niens? que n'occupoyent ils derechef la contree de Thyree, ou par quelque autre moien ne s'attachoiét ils aux Lacedæmoniens, & ne les empeschoient? car en ce faisant ils eussent peu porter grand dommage aux Grecs, s'ils les eussent gardez d'aller au camp de Platæes auec vn si bon nombre de bons combatás à pied. Mais il fait en cest endroit les Atheniens grands, & les appelle sauueurs de la Grece, faisant en cela bien & droitement, s'il n'y auoit beaucoup de blasmes & de vituperes meslez parmi ses louanges. Mais maintenant quand il dit que les Lacedæmoniens furent abandonnez par les autres Grecs, & que neantmoins estans delaissez seuls apres auoir fait plusieurs grandes vaillances, ils estoient morts genereusement, ayant mesmement veu au parauant que les Grecs fauorisans le party des Medois auoient intelligence auec le Roy Xerxes, n'est-il pas tout euident par cela qu'il ne disoit pas tous ces propos à la louange des Atheniens, mais plustost qu'il les louoit, afin de mesdire

En louát les Atheniens il les vitupere auec tous les peuples de Grece.

de

A de tous les autres Grecs ? car qui se pourroit maintenant courroucer & fascher de ce qu'il iniurie ainsi atrocemēt & outrageusement les Thebains & les Phociens, veu qu'il condamne de trahison, qui ne fut oncques, mais qui pourroit auoir esté ainsi comme il coniecture, ceux mesmes qui se sont exposez à tous perils de la mort pour la liberté de la Grece? Des Lacedæmoniens mesmes il nous fait douter, mettant en incertitude s'ils sont morts en combatant, ou bien s'ils se sont rendus, separant d'auec eux par bien legeres coniectures ceux des Thermopyles. Et en racontant le naufrage qui auint aux vaisseaux du Roy de Perse, où il fut perdu vne grande richesse, „ Aminocles, dit-il, fils de Cresines natif de Magnesie, en fut grandement enrichi, „ car il rencontra vne infinité de deniers & de vaisselle d'or & dargent. Il n'a pas seu- „ lement laissé passer cela sans vne morsure de malignité. Car celui là qui n'estoit pas „ gueres heureux au demeurant, par ceste rencontre deuint fort riche, par ce qu'il lui „ estoit aduenu vn malencontreux accident qui le tenoit en grāde tristesse, c'est qu'il B auoit tué son fils. Il est donc tout euident qu'il a fait venir & mis en auant en son histoire toute ceste rencontre de thresors & vaisselle d'or & d'argent, & de toute ceste richesse que le flot de la mer ietta sur le riuage, expressément pour bastir le lieu & la place à mettre le meurtre qu'Aminocles auoit commis en la personne de son propre fils: aiant Aristophanes le Bœotien escrit, qu'il auoit demandé quelque argent aux Thebains, qu'ils lui auroient refusé, & qu'il auoit voulu deuiser & conferer des lettres auec les ieunes hommes de la ville, mais que les magistrats de la ville le lui auoient defendu, tant ils estoient rudes & grossiers, haissans toutes bonnes lettres : il n'y en met autre preuue ni coniecture quelconque: mais Herodote en porte tesmoignage, veu les choses dont il impute & charge les Thebains, les vnes en mentant faulsement, les autres par ignorance, les autres comme leur voulant mal, & aiant querelle alencontre d'eux, car il asseure que les Thessaliens eurent intelligence auec les Medes du commencement par necessité, en quoy il dit verité: & puis C deuinant des autres Grecs, qu'ils eussent volontiers abandonné les Lacedæmoniens il y subioint, que ce n'estoit pas de leur bon gré, mais par contrainte & necessité, d'autant qu'on les prenoit ville apres ville. Et neantmoins il ne donne pas aux Thebains l'excuse de la mesme contrainte, combien qu'ils eussent enuoyé cinq cens hommes sous la conduite du Capitaine Mnamias, pour la defense du destroit de Tempes, & au pas des Thermopyles, autant comme le Roy Leonidas en demanda, lesquels seuls demeurerent auec lui, & auec les Thespiens, là où tous les autres l'abandonnerent apres qu'ils se virent enuironnez par derriere: & comme le Roy barbare s'estant fait maistre des auenues fust sur leurs cōfins, Demaratus Spartiate estant ami d'Apaginus, chef de la ligue, pretendant à la principauté, pour le droit d'hospitalité qu'ils auoient entre eux, le donna à conoistre, & le fit ami familier du Roy barbare: tous les autres Grecs estoient sur la mer, & n'y auoit personne qui par terre allast au deuant des ennemis. Voila comment ils receurent à la fin D les conditions d'apointement auec les Barbares, se trouuans surpris d'vne tresgrande necessité : car ils n'auoient ni mer ni vaisseaux comme les Atheniens, ni n'estoient logez és plus reculees parties du fond de la Grece, comme les Spartiates, ains estoient distans d'vne iournee & demie seulement du camp des Barbares, & auoiēt ia tenté la fortune aux destroits des auenues auec les Spartiates seuls, & auec les Thespiens, où ils auoient eu du pire, & auoient esté deffaits. Et neantmoins cest historien ci est si iuste qu'il dit, que les Lacedæmoniens se voians delaissez & abandonnez de tous alliez, se fussent à l'auenture laissez aller à entendre à apointement: & ne pouuant effacer vn si beau & si glorieux acte, ni nier qu'ils ne l'eussent fait, il le va contaminant par ceste mauuaise imputation & suspicion, en escriuant ainsi: „ Les alliez donc & confederez estans renuoyez, s'en retournerent en leurs pays, „ & obeirent au mandement de Leonidas, & les Thespiens & les Thebains demeu-

Cōtre Aminocles.

Contre les Thebains.

Contre les Lacedæmoniens.

terent seuls auec les Lacedæmoniens: Mais quant aux Thebains, ce fut malgré eux & E contre leur volonté, par ce que Leonidas les retenoit, comme en ostage: & les Thes- « piens de leur bon gré, car ils dirent que iamais ils n'abandonneroient Leonidas, ni « ceux qui estoient auec lui. Ne monstre-il pas clairement en cela qu'il a quelque mal- « talét, & mal-vueillance alencontre des Thebains particulierement, pour laquelle nõ seulement il calomnie faussement & iniustement la ville de Thebes, mais il ne s'est pas soucié de faire en sorte que sa calomnie fust seulement vray-semblable, ne qu'il ne fust point repris de sa conscience, mesme de se contredire en bien peu de lignes.

Contre Leonidas. Car aiant vn peu deuant escrit, que Leonidas voiant les confederez & alliez n'estre pas bien encouragez, & n'auoir pas le cœur de prendre la fortune, il leur commãda de se retirer: au contraire vn peu apres il dit, qu'il retint les Thebains par force contre leur volõté, lesquels il est plustost vray-semblable qu'il eust chassez à force, quãd ils eussent voulu demeurer, s'ils eussent esté accusez ou souspeçonnez de s'entendre auec les Medois: car veu qu'il ne vouloit point de ceux qu'il sentoit mal affection- F nez & mal encouragez, quel profit auoit il de laisser parmi les siens qui deuoient combatre, des hommes qui lui estoient suspects? car vn Roy des Spartiates, & capitaine general de tous les Grecs, n'auoit pas vn tel entendement ni iugemẽt de vouloir retenir comme ostages quatre cens hommes aians armes, auec trois cẽs qu'il en auoit, mesmement lors qu'il se voyoit enuelopé d'ennemis qui lui couroiẽt sus tout à vn coup, & par deuant & par derriere: car si bien au parauant il les eust menez quand & lui en lieu d'ostages, au moins il est bien vray-semblable qu'à l'extremité, ou qu'eux ne se soucians plus de Leonidas s'en fussent allez librement, ou que Leonidas eust redouté autant d'estre enuirõné par eux que par les Barbares. Mais outre cela, n'eust-ce pas esté vne sottise digne de moquerie au Roy Leonidas, de cõmander aux autres Grecs qu'ils se retirassent, estant son intention & sa resolutiõ de bien tost s'en aller mourir, & le defendre aux Thebains, afin qu'il les gardast aux autres Grecs, lui qui estoit resolu de s'en aller mourir: car si veritablement il les menoit G quand & lui en lieu d'ostages, ou bien au lieu d'esclaues, il ne les deuoit pas retenir auec ceux qui estoient certains & resolus de mourir, ains plustost les liurer aux Grecs qui s'en alloient d'auec lui. Et la cause qui restoit, que lon pouuoit dire qu'il les retenoit à l'auenture afin qu'ils mourussent quand & lui, ce bel historien a osté encore ceste occasion là, par ce qu'il a escrit de la cupidité de gloire du Roy Leonidas en ces propres termes: Leonidas faisant ce discours en lui mesme, & voulant que ceste « gloire apartinst aux Spartiates seuls, renuoya les confederez chascun en leurs pays, « plustost que pour ce qu'ils fussent de conseils & opinions contraires: car c'eust esté « vne excessiue sottise, de retenir ses ennemis pour les rendre participans d'vne gloire « dont il deboutoit & priuoit ses amis. Il apert donc par les effects, que Leonidas ne se « deffioit point des Thebains, mais qu'il les estimoit & tenoit pour ses bons & loyaux amis: car il passa par dedans Thebes en menant son armee, & à sa requeste obtint ce que nul n'auoit iamais obtenu, de coucher dedans le temple d'Hercules, & raconta H le matin aux Thebains la vision qu'il y auoit euë. Car il lui fut auis qu'il vid toutes les plus grandes & principales villes de la Grece en vne vaste mer agitee de fort aspre & violente tourmente, là où elles flottoient & branloient fort inégalemẽt, mais que celle de Thebes surpassoit toutes les autres: car elle s'esleuoit à mont iusques au ciel, & puis soudain se baissoit si bas qu'on la perdoit de veuë, ce qui estoit proprement la figure de ce qui leur auint puis apres. Mais Herodote, en escriuant le combat de Leonidas, a obscurci par licence la plus noble actiõ qui y fust, disant seulement qu'ils moururent tous dedans le destroit de la vallee, alentour d'vne motte. Mais il fut autrement fait, car quand ils s'apperceurent la nuict qu'ils estoient enuironnez par les ennemis, ils se leuerent & s'en allerent droit, la teste baissee, dedans le camp des ennemis, & mesmement vers la tente du Roy, en intention de le tuer s'ils

Vaillãce des Spartiates diffamee par Herodote, & le vray discours d'icelle en la bataille contre les Perses au pas des Thermopyles.

l'y

A l'y trouuoient, & de mourir alentour de lui. Si allerent iusques à sa tente, tuans tousiours ceux qui par le chemin se trouuoient deuant eux pour leur faire teste, ou bien leur faisans prendre la fuite. Mais ne pouuans trouuer Xerxes en vn camp si vaste, si spacieux, errans çà & là à le cercher par tout, à la fin à grande peine furent-ils deffaits par les Barbares, qui s'espandirent tout alentour d'eux de tous costez. Or escrirons nous en la vie de Leonidas tous les autres actes de grande hardiesse, & les mots notables des Spartiates qu'Herodote a laissez à dire: mais toutefois en passant, il ne sera point mauuais d'en quotter encore ici quelques vns. Auant leur partement de Sparte on leur fit des ieux funebres, là où assisterent à les voir leurs peres & leurs meres: & lui-mesme Leonidas respondit à vn qui lui disoit, qu'il menoit bien peu de gens auec lui pour combatre: mais beaucoup, dit-il, pour mourir. Et à sa femme qui lui demandoit au sortir, s'il lui vouloit rien dire, en se retournant il lui dit, qu'elle se remariast auec quelque homme de bien, & qu'elle portast de bons enfans. Apophtegmes de Leonidas.

B Quand il fut dedans la vallee de Thermopyles, il auoit en sa compagnie deux de „ sa race qu'il desiroit sauuer. Si donna vne lettre à l'vn d'eux pour la porter là où el- „ le s'adressoit: mais l'autre ne la voulut point prendre, disant en cholere, Ie suis venu pour combatre, & non pas pour porter lettres. A l'autre il commanda d'aller porter quelque parole aux Magistrats de Sparte, mais lui reiettant les lettres, & prenant le bouclier, s'alla mettre en son rang pour combatre. Qui est-ce qui ne reprendroit vn autre qui auroit fait telle omission? Mais cestui-ci aiant pris la peine de ramasser & de mettre par escrit le bassin d'Amasis à lauer les pieds, le larron qui mena les asnes, qui donna les outres de vin aux gardes, & plusieurs autres telles badineries, celui là ne sera iamais estimé auoir obmis par negligence, ni par mespris ou oubliãce, tant de beaux actes & de dits si notables, mais par vne malice, mauuaistié & iniustice enuers quelques vns. Si dit que les Thebains estans auec les autres Grecs combatirent, mais que ce fut par ce qu'ils estoient retenus par force: car non seulement Autre calomnie contre les Thebains.

C Xerxes, mais aussi Leonidas, auoient des fouëtteurs, qui les suiuoient, ie croy, auec des fouëts pour fouëtter ceux qui restiuoient, & ceux là contraignoient à coups de fouët les Thebains de combatre cõtre leur volonté, là où ils s'en pouuoient aller & s'en fuir, & que volontairement ils auoient pris intelligence auec le Roy barbare, là où il n'y auoit personne qui les vinst secourir. Et puis apres il escrit que les autres se hastans pour gaigner la motte, les Thebains se separans tendirent les mains aux Barbares, & s'aprocherent d'eux, disans vne tres-veritable parole, qu'ils tenoient le parti des Medes en leur cœur, & qu'ils auoient baillé au Roy l'eau & la terre, mais toutefois qu'estans retenus par force ils estoient venus en ce destroit des Thermopyles, & qu'ils ne pouuoient mais de la blessure que leur Roy auoit receuë: en faisans ces remonstrances là ils gaignerent leur cause, mesmement qu'ils auoient les Thessaliens pour tesmoins de leur dire. Voyez comment ceste iustification pouuoit bien

D estre entendue & ouye entre tãt de clameurs barbaresques, de tant de milliers d'hommes, & tant de bruits meslez & confus, tant de fuites, tant de chasses & poursuites, & les tesmoins ouis & examinez. Et les Thessaliens qui alloient par toute la vallee parmi tant de gens que lon tuoit, parmi tant de corps que lon fouloit aux pieds, haranguans & plaidans pour les Thebains, d'autant que peu au parauant eux ayans conquis par armes toute la Bœoce, iusques à la ville de Thespies, ils les en chasserent, les aians deffaits en vne bataille, & aians tué leur Capitaine Lattamias: car voila les alliances & intelligences que les Bœotiens auoient auec les Thessaliens en ce temps-là, & rien d'equité ni d'humanité des vns enuers les autres. Mais encore, comment est-il possible que les Thebains eussent esté sauuez par le tesmoignage des Thessaliens? car les barbares, ce dit-il, en tuerent les vns qui aprocherent d'eux, & en flestrirent les autres en plus grand nombre des marques & picqueures du Roy, commençant au Capitaine mesme Leontiades. Mais ce n'estoit pas seulement Leontiades,

qui estoit Capitaine des Thebains aux Thermopyles, ains Anaxander, comme l'escrit Aristophanes, aiant pris les noms des magistrats de Thebes des archiues mesmes publiques: & aussi le met ainsi Nicander Colophonien, & n'y a iamais eu personne deuant Herodote qui ait sceu, que le Roy Xerxes eust fait flestrir ne picquer aucun Thebain, car cela eust esté vne grande defense cõtre sa calomnie, & eust esté vn beau moien à celle ville de se glorifier de telles picqueures, comme aiant voulu Xerxes ainsi punir pour ses plus grands & plus mortels ennemis Leonidas & Leontiades: car il fit fouëtter & pendre le corps de l'vn tout mort, & fit picquer l'autre tout vif. Et cestui-ci a pris la cruauté dont ils vserẽt enuers Leonidas mort, pour vne preuue manifeste que ce Roy barbare hayssoit plus que tous les hommes du monde Leonidas lors qu'il viuoit. Et cependant il dit que les Thebains qui tenoient le parti des Medes, furent moquez & picquez comme esclaues aux Thermopyles: & puis, apres encore auoir esté picquez, ils combatirent bien asprement pour les Barbares deuant la ville de Platæes. Et me semble que qui lui diroit comme fit Clisthenes à ce beau danseur Hippoclides, qui morguoit auec les cuisses en vn festin, Tu as dansé à la verité: il respõdroit, il n'en chaut à Hippoclides. En son huictieme liure, il dit que les Grecs estonnez & effroiez prirent resolution de s'enfuir en la coste d'Artemisium au dedans de la Grece, & que ceux d'Eubœe les prians qu'ils voulussent demeurer encore vn petit de temps, iusques à ce qu'ils peussent se descharger de leurs femmes & de leurs familles, ils n'en firent compte, iusques à ce que Themistocles prenant de l'argent en donna à Eurybiades & à Adimantus Capitaines des Corinthiens, & alors ils demeurerent & combatirent par mer contre les Barbares. Pindare, qui estoit natif non de cité confederee auec les autres Grecs, mais d'vne que lon souspeçonnoit de tenir le parti des Medes, neantmoins faisant mẽtion de ceste bataille d'Artemisium, y adiouste ceste belle exclamation,

Autre calõnie contre les Grecs victorieux en la iournee d'Artemisium.

Ceux d'Athenes ont planté
Le glorieux fondement
De la Grecque liberté.

Et Herodote au contraire, que quelques vns veulent dire auoir orné & embelli la Grece, tient que ceste victoire là fut vn acte de concussion & de larcin, & que les Grecs cõbatirent malgré eux, estans abusez par leurs Capitaines qui en auoient pris de l'argent pour ce faire. Encore ne fut ce pas là le bout de sa malignité. Car tous sauent & confessent que les Grecs ayans eu du meilleur par mer en ceste coste là, neantmoins cederent le chef d'Artemisium aux Barbares, apres auoir oui la nouuelle de ce qui estoit aduenu au pas des Thermopyles: car il n'eust de rien serui de s'arrester là, à garder la mer de la Grece, veu que la guerre estoit au dedans iusques à leurs portes, & que Xerxes auoit gaigné les passages. Et Herodote fait, que les Grecs, deuant qu'ils eussent eu la nouuelle de la mort de Leonides, tenoient conseil, & estoient en propos de s'enfuir: car il dit ainsi, « Mais aians esté mal traitez, mesmement les Atheniens qui auoient plusieurs de leurs vaisseaux bien offensez, deliberoient de prẽdre la fuite vers la Grece. » Toutefois permettons-lui de nommer ainsi, ou plustost de reprocher ainsi la retraite de deuant la bataille: mais l'ayant appellé deuant fuite, & l'appellant encore de present fuite, il la nommera encore apres fuite, tant il s'attachoit amerement à ce vilain mot de fuite. « Mais, dit-il, il vint auec vn basteau aux barbares vn homme natif d'Estiæe, leur apporter la nouuelle de la fuite des Grecs du chef d'Artemisium: ce que eux ne pouuans croire, retindrent le messager en bonne & seure garde, & enuoyerent quelques galeres subtiles pour descouurir. » Que dis-tu? comment escris-tu, que ceux s'enfuient cõme vaincus, que les ennemis mesmes apres la bataille ne peuuent croire qu'ils fuient, comme les pensans beaucoup plus forts? Et puis on estimera qu'il soit digne de foy, quand il escrit d'vn homme particulier, ou d'vne ville à part, veu qu'en vn seul mot il oste la victoire à toute la Grece ensemble?

A ensemble? Il abat le trophee que tous les Grecs dresserent, & arrache les inscriptions qu'ils mirent en l'honneur de Diane le long de la coste d'Artemisium, faisant trouuer que ce n'estoit que tout vent d'orgueil & vaine vanterie: l'Epigramme & inscription estoit de telle teneur,

Apres auoir par martiale encombre
Ici deuant iadis en mer deffait
Des nations d'Asie infini nombre,
Les preux enfans d'Athenes en ont fait
Edifier pour memoire du fait,
Ce monument à Diane la saincte,
Lors que par eux eust esté en effect
Des fiers Medois toute l'armee esteincte.

Il ne descrit point l'ordre de la bataille, en quel rang & place chascune ville combatoit: & en la retraite, que lui appelle fuite, il dit, que les Corinthiens nauiguoient les premiers, & les Atheniens les derniers. Il faloit donc qu'il ne foulast pas ainsi vilainement aux pieds ceux qui tenoient le parti des Medois, lui qui est estimé de plusieurs auoir esté natif de Thuries, & qui se ioint lui-mesme aux Halicarnassiens lesquels estans d'extraction Doriens, vindrent auec leurs femmes & leurs enfans faire la guerre aux Grecs. Mais tant s'en faut qu'il allegue premierement les contraintes & necessitez qu'eurent les villes qui tindrent pour les Medois, qu'il recite des Thessaliens, qu'estans capitaux ennemis des Phociens, ils leur manderent neantmoins deuant qu'ils conserueroient leur pays, sans que lon y fist dommage quelconque, s'ils leur vouloient bailler cinquante talens d'argent: il escrit en cest endroit là en ces » propres termes: Les Phociens estoient seuls des Grecs qui en ce quartier là ne te- Contre les Phociens.
» noient point le parti des Medois, non pour autre cause, ainsi comme ie trouue apres
» auoir bien tout consideré, que pour la haine qu'ils portoient aux Thessaliens: & si
C les Thessaliens eussent esté du costé des Grecs, ie croy que les Phociens eussent tenu
» le parti des Medois. Et neantmoins bien peu apres il dira que treize villes des Phociens furent entierement arses & bruslees par ce Roy barbare, le pays tout gasté, & le temple de la ville d'Abes consumé par feu, les hommes & les femmes passees au fil de l'espee, ceux qui ne peurent à temps gaigner la cime du mont de Parnasse: & toutefois il met au rang de ceux qui estoient les plus afectionnez partisans des Barbares, ceux qui aimoient mieux endurer toutes les extremitez de miseres que peut aporter la guerre, que d'abandonner la defense de l'honneur de la Grece: & n'ayant peu reprendre les faits des hommes, il s'est amusé à songer de fausses imputations & des souspeçons qu'il forge & compose auec sa plume alencontre d'eux, ne voulant que lon iuge de leurs intentiõs par leurs actions, s'ils n'auoyent pas la mesme volonté & opinion que les Thessaliens, comme s'ils eussent laissé à estre de la trahison, pour ce que la place auroit desia esté prise par autres. Si donc quelqu'vn voulant tascher
D à excuser les Thessaliens de ce qu'ils s'entendirent auec les Medes, disoit qu'ils ne l'auroient pas voulu, mais que pour la haine qu'ils auoient contre les Phociens les voyans adherens & alliez auec les Grecs, ils se seroient au contraire tenus du costé des Medes contre leur volonté & iugement, ne sembleroit-il pas estre vn effronté flateur, & qui en faueur d'autrui, cerchant d'honnestes couuertures à de vilains faits, destordoit la verité? Ie croy que ouy, quant à moy. Comment donc ne sera troué manifeste calomniateur celui qui dira, que les Phociens n'aient pas suiui le meilleur parti pour la vertu, mais pour ce qu'ils sauoient que les Thessaliens auoient volonté & iugement contraires? Car encore ne destourne il pas la calomnie sur des autres, comme il a bien acoustumé de faire ailleurs, en disant l'auoir oui dire à d'autres, ains dit que lui mesme en conferant toutes choses, n'en trouue point d'autre occasion. Il faloit donc qu'il alleguast quand & quand ses preuues & indices, par

lesquels il se persuadoit, que ceux qui font les actions toutes semblables aux gens de bien, aient la volonté & l'intention mesme que les meschans. Car l'occasion qu'il allegue de l'inimitié, est vne friuole digne de risee, par ce que l'inimitié que les Æginetes auoient alencontre de ceux d'Athenes, ni les Chalcidiens contre les Eretriens, ni les Corinthiens contre les Megariens, ne les empescha pas de se ioindre à la ligue de la Grece, pour la defense de la liberté commune, comme aussi à l'opposite, les Macedoniens leurs plus aspres ennemis, & qui plus chastioient les Thessaliens, ne les destournerent pas de l'intelligence & alliance auec les Barbares. Car le peril commun couuroit & cachoit les inimitiez particulieres, de sorte que quittans & se despouillans de leurs passions priuees, ils atachoient leur consentement ou à l'honnesteté pour la vertu, ou à leur profit pour la necessité. Et neantmoins outre celle necessité, de laquelle ils se trouuerent surpris, & contrains de se soumettre aux Medois, ils se retournerent derechef du costé des Grecs, dequoy Laocrates mesme Spartiate leur porta publiquement tesmoignage. Et Herodote lui-mesme, comme estant forcé & contraint, confesse en la description de la guerre de Platææs, que les Phociens se ioignirent aux Grecs. Et ne se faut pas esbahir, s'il est ainsi violent & aspre alencontre de ceux qui ont esté infortunez, veu mesmes que ceux qui se trouuerent aux afaires, & qui hazarderent leur estat pour le bien public, il les remue & transpose au rang des ennemis & des traistres. Car ceux de Naxos enuoyerent trois galeres armees au seruice & secours des Barbares, mais l'vn des Capitaines, nommé Democritus, persuada aux autres deux, de se ranger plustost auec les Grecs. Voila comment il ne sauroit louer sans blasmer, ains afin qu'vn homme particulier soit loué, il faut que toute vne ville soit vituperee & tout vn peuple, dequoy lui porte tesmoignage entre les anciens Hellanicus, & entre les recens & modernes, Ephorus, disant l'vn que les Naxiens vindrẽt au secours des Grecs auec six, & l'autre auec cinq galeres: & Herodote se cõuainct soy-mesme, d'auoir controuué & falsifié cela: car les particuliers historiographes des Naxiens escriuent, que parauant ils auoient repoussé Megabates lieutenant du Roy, qui auec deux cens voiles estoit venu surgir en leur Isle, & que depuis encore vn autre lieutenãt du Roy Datis en passant leur auoit bruslé cent villes. Et s'il est ainsi, comme Herodote lui-mesme dit ailleurs, que eux-mesmes destruisirent leur ville, & mirent le feu dedans, & sauuerent leurs personnes dedans les montagnes, n'eussent-ils pas eu bonne occasion de porter secours à ceux qui auoient esté cause de la ruine & destruction de leur pays, & nõ pas de se ioindre auec ceux qui combatoient pour la liberté commune? Mais que ce n'ait pas tant esté pour louer Democritus, cõmme pour blasmer les Naxiens, qu'il ait controuué ce ste mensonge, il le monstre clairement, par ce qu'il tait & omet à dire le vaillant exploit d'armes que fit alors ce Capitaine Democritus, ainsi comme Simonides l'a declaré par cest Epigramme,

Cõtre les Naxiens.

Aus liure.

Democritus fut le tiers qui choqua
En la bataille, où par mer suffoqua
La flotte Grecque au bras de Salamine,
Celle de Mede, & la mit en ruine,
Il recourut vn des vaisseaux amis.
Et en prit cinq de ceux des ennemis.

Contre Themistocles.

Mais qui se courrouceroit pour les Naxiens contre lui? Car s'il y a des Antipodes, comme quelques vns tienent, qui habitent le rond de la terre dessous nous, ie pense que ceux là encore ont oui parler de Themistocles, & du conseil qu'il donna aux Grecs de combatre dedans le destroit de Salamine, là où depuis il fit bastir vn temple à Diane la sage conseillere, en l'Isle de Melite, apres que le Roy barbare fut desconfit. Ce gentil historien ci refusant, tant qu'en lui est, d'auouer cest exploit, & taschant d'en transferer la gloire à vn autre, escrit ainsi de mot à mot: En ces entrefaites,

A faites, ainsi comme Themistocles fut de retour en sa galere, il y eut vn Athenien
„ nommé Mnesiphilus qui luy demanda ce qu'ils auoyent resolu: & entendant qu'il
„ auoit esté conclud de retirer leurs vaisseaux au destroit du Peloponese, pour illec
„ combatre par mer deuant le Peloponese: Ie te dis, repliqua Mnesiphilus, que s'ils re-
„ muent leur flote de deuant Salamine, tu ne combatras plus iamais par mer pour ton
„ pays, car chascun se retirera au sien bien tost apres. Parquoy s'il y a moien au mon-
„ de, va tascher à rompre ceste resolution, & fay tant enuers Eurybiades qu'il demeu-
„ re plus tost ici. Et puis subioignant que ce conseil agrea merueilleusement à The-
mistocles, & que sans rien respondre à cela, il s'en retourna droit trouuer Eurybia-
„ des, derechef il escrit en ces propres termes: Se seant aupres de lui, il lui recite le con-
„ seil que lui auoit recordé Mnesiphilus, se l'attribuant à lui, & y adiousta encore d'au-
„ tres choses. Voyez vous comment il attache à Themistocles vne opinion de ma-
lignité, de s'attribuer vn conseil comme sien, qui estoit de l'inuention de Mnesiphi-
B lus? & puis se moquant encore dauantage des Grecs, il dit, que Themistocles n'e-
stoit pas homme prudent, & qu'il ne voyoit point pourquoy on l'auoit surnommé
Vlysses pour sa prudence: mais que Artemisia qui estoit natiue de mesme ville que
lui, sans que personne lui eust enseigné, ains l'ayant excogité d'elle mesme, auoit pre-
dit à Xerxes que les Grecs ne lui pourroyent pas resister ni faire teste long temps, &
qu'ils se separeroient & escarteroient chascun en leurs villes, & s'enfuiroient: & n'est
„ pas vray-semblable que si tu fais marcher ton armee de terre vers le destroit du Pe-
„ loponese, qu'ils t'attendent, & ne se soucieront plus de combatre par mer pour les
„ Atheniens: là où si tu te hastes de combatre par mer, ie crains & doute que si ton
„ armee de mer reçoit aucun dommage, que cela ne face quelque preiudice à celle de
„ terre. Il ne s'en faut que des vers qu'Herodote ne face de ceste Artemisia vne Si-
bylle, prophetisant les choses à venir ainsi exactement: & pourtant Xerxes lui don-
ne la charge & commission de remener ses enfans en la ville d'Ephese, car il auoit
oublié, comme on peut penser, d'amener des femmes de sa Royalle ville de Suze,
C s'il eust pensé que ses enfans eussent eu besoin d'estre acompagnez & conduits par
escorte de femmes. Ie ne veux point parler de ce qu'il a controuué & faulsement
inuenté contre nous, mais examinons vn peu ce qu'il a controuué contre les autres.
Il dit donc, que les Atheniens disent, que Adimantus le capitaine des Corinthiens, quand on fut aux mains auec les ennemis s'enfuit de peur, non pas siant en arriere, ni se tirant peu à peu d'entre les ennemis, ains tout ouuertement, mettant voiles au
vent, & faisant faire la volte à tous ses vaisseaux, & puis qu'vne fregate allant apres
lui, l'attaignit à la queuë de l'Isle de Salamine, & que de dessus la fregate il y eut quel-
qu'vn qui lui cria: Adimantus, tu t'en fuis trahissant & abandonnant les Grecs, mais
„ toutefois ils n'ont pas laissé de gaigner la bataille, & d'estre victorieux sur les enne-
„ mis. Ceste fregate là estoit, comme il faut penser, descendue du ciel. Car quel be-
„ soin estoit-il d'vser là de feinte & machine tragique, veu que en tous autres endroits
D il surpasse tous les poëtes tragiques du monde en toute faulseté & vanité? Adiman-
„ tus doncq croiant à ceste voix retourna en l'armee, estant ainsi depesché. C'est le bruit
„ qu'en sement les Atheniens, mais les Corinthiens ne le confessent pas, ains disent
„ qu'ils furent les premiers qui choquerent & combatirent en ceste bataille nauale,
„ & en cela aussi leur porte tesmoignage tout le reste des Grecs. Tel est cest homme
en plusieurs endroits, il seme ainsi des calomnies & des imputations des vns contre
les autres, à fin que l'vn ou l'autre ne faille point, comment que ce soit, d'estre trouué
meschant, ainsi comme en ce lieu il lui succede bien à propos. Car si sa calomnie est
creuë, les Corinthiens en demeureront deshonorez: & si elle est descreuë, les Athe-
niens: ou il faut que les Atheniens n'ayent pas menti contre les Corinthiens, mais
lui-mesme contre tous les deux. Qu'il soit vray, Thucydides introduisant l'ambas- Au 1. Liu.
sadeur Athenien, parlant alencontre des Corinthiens en la ville de Lacedæmone, &

Contre les Corinthiens & Adimantus leur Capitaine.

hautement parlant de leurs faits & gestes contre les Medes, & mesmement de ceste bataille de Salamine, ne met sus aux Corinthiens aucune imputation de trahison, ni de lascheté d'auoir abandonné leur rang. Car il n'est pas vray-semblable que les Atheniens eussent reproché vne telle vilenie à la ville des Corinthiens, veu qu'ils la voyoyent engrauee au troisiéme lieu apres les Lacedæmoniens, & apres eux es inscriptions des monumens que lon en consacroit aux Dieux: & en Salamine, ils leur permirent d'enterrer leurs morts ioignant la ville, comme estans gens de bien, & qui s'estoient portez vaillamment, auec vne telle inscription,

Nous habitions iadis, ami passant,
La ville où sourd Pyrene iallissant,
Et maintenant la seiche Salamine
Contient nos os, aians sur la marine
Ici deffait vaisseaux Pheniciens,
Guerriers Medois & soldats Persiens, F
Pour la sacree Achaie defendre,
Que sous le ioug Barbares vouloient rendre.

Et la representation de sepulture vuide qui est dedans le destroit du Peloponese, a aussi vne telle inscription,

Nous ci gisans auons perdu la vie,
Pour engarder Grece d'estre asseruie.

Et sur les offrandes d'vn Diodorus, capitaine de galere des Corinthiēs, au temple de Lacone, il y a aussi vne autre inscription telle,

Les mariniers de Diodorus ont
Fait à Latone offre des armes, dont
Estoient armez les Perses, en memoire
Qu'en mer sur eux ils eurent la victoire.

Adimantus lui-mesme, auquel Herodote ne cesse iamais de dire iniure, & de faire G contumelie, disant qu'il se partit seul de tous les Capitaines pour s'en fuir, & qu'il n'attendit pas le choc de la bataille, regardez quel honneur on lui a fait,

Adimantus, estranger, se repose
En ce tombeau, lequel a esté cause
Que la Grece est couronnee auiourd'huy
De liberté, qui fust serue sans lui.

Il n'est pas vray-semblable qu'on eust fait tant d'hōneur à vn homme lasche, couard & traistre, apres sa mort, & n'eust pas eu l'audace de mettre & imposer à l'vne de ses filles le nom de Nausinica, qui signifie, victoire nauale: & à l'autre Acrothinium, qui signifie, despouille gaignee sur les ennemis: & à la troisieme, Alexibia, qui signifie, secours contre la force: & à son fils, Aristeus, qui signifie, grand guerrier, s'il n'eust acquis quelque grande reputation & illustre gloire par ces faits là. Et dauantage il n'est pas croyable non plus, ie ne diray pas qu'Herodote, mais non pas le dernier des H hommes de la Carie, ait ignoré celle glorieuse & memorable priere que firent lors les Dames Corinthiénes à Venus, qu'il luy pleust inspirer à leurs hommes vn amour de dōner la bataille aux Barbares. Car ce fut vne chose renommee par tout, & en fit Simonides vn Epigramme, qui est engraué sur des images de bronze qui sont dedans le temple de Venus, lequel on dit auoir esté anciennement basti par Medee, les vns, afin qu'elle cessast de plus aimer son mari, les autres, à fin que son mari Iason cessast d'aimer vne Thetis: & est l'Epigramme tel,

Saincte Venus n'a voulu de la Grece
Abandonner aux Medois la foiblesse,
Pour la deuote instance & oraison
Que faits en ont ces Dames, à raison

Dequoy

A *Dequoy on a ces statues dressees*
Pour honorer leurs diuines pensees,

C'estoit cela qu'il failloit escrire, & en faire mention, plus tost que d'aller inserer en son histoire, qu'Aminocles auoit tué son fils. Mais outre, apres s'estre bien saoulé de charges & imputations qu'il met sus à Themistocles, & l'accusant qu'il ne cessoit de rober & piller toutes les Isles secrettement, au desceu des autres Capitaines ses compagnons, finalement encore oste-il aux Atheniens la couronne de la principale vaillance, & la met sur la teste des Æginetes, escriuant ainsi: Les Grecs aians „ enuoyé les primices de leurs despouilles & butin au temple de Delphes, y firent de„ mander à Apollo, s'il auoit eu suffisante part d'icelles despouilles, & s'il s'en conten„ toit. Et il respondit que des autres Grecs oui: mais des Æginetes non, ausquels il „ demandoit le pris du premier honneur de vaillance qu'ils auoient emporté à la ba„ taille de Salamine. Ce n'est pas aux Tartares ni aux Perses, ni aux Egyptiens, qu'il B attribue sa parole, en feignant & mentant, comme fait Æsope aux corbeaux, aux singes, ains se sert de l'oracle mesme d'Apollo Pythien, pour debouter les Atheniés du premier lieu & degré d'honneur de la bataille de Salamine, & à Themistocles du second qui lui fut adiugé au destroit du Pelopónese, parce que là chascun des autres s'attribua à soy le premier lieu, & à lui le second: & ainsi le iugement n'aiant point eu de conclusion, à cause de l'ambition des Capitaines, tous les Grecs se departirent, n'aians pas voulu par enuie deferer à Themistocles le premier honneur de la victoire. Et en son neufiéme & dernier liure, ne lui restant plus à mesdire & detracter, sinon des Lacedæmoniens, & de ce beau chef-d'œuure qu'ils firent contre les Barbares deuant la ville de Platæes, il escrit que les Lacedæmoniens qui parauant auoient eu fort grand peur que les Atheniens ne s'accordassent auec Mardonius, & n'abandonnassent les autres Grecs, quand ils eurent acheué de murer le destroit du Peloponese & mis en seureté leur païs, ils ne se soucierent plus des autres, C & les laisserent là, faisans feste & grande chere chez eux, en se moquant des ambassadeurs des Atheniens, & les retenant sans les despescher. Et comment donc sortirent du païs cinq mille Spartiates, aiant chascun d'eux sept Ilotes auec lui, & comment prenant sur eux vn si grand peril vainquirent & desconfirent-ils tant de milliers de Barbares? Escoutez en la cause. Il y auoit, dit-il, à Sparte vn homme qui „ estoit acouru de Tegee appellé Chileus, duquel aucuns des Ephores estoient ho„ stes & amis. Ce fut celui qui leur persuada de mettre leur armee aux champs, leur „ remonstrant que la closture & muraille du destroit ne seruiroit de rien au Pelopo„ nese, si vne fois les Atheniens se ioignoient auec Mardonius: & si d'auenture quel„ que particulier afaire eust retenu ce Chileus là en Tegee, la Grece ne fust point de„ meuree victorieuse. Puis derechef ne sachant qu'il doit faire de ceux d'Athenes, il les remue, & les met tantost haut tantost bas, disant qu'estans en dispute du second lieu d'honneur alencontre des Tegeates, ils firent mention des Heraclides, & qu'ils D alleguerent les vaillances qu'ils auoient autrefois faites contre les Amazones, & les sepultures des Peloponesiens morts deuant le Chasteau de la Cadmee, & que finalement ils vindrent descendre sus la bataille de Marathon, tant ils auoient d'enuie & de conuoitise de mener & conduire le costé gauche de l'armee. Et vn peu apres, il met que Pausanias & les Spartiates volótairement leur cederent la superiorité de commander, & leur prierent de prendre le costé droit de la bataille, & leur bailler le gauche, à fin qu'ils combatissent de front contre les Perses, comme si les Atheniens eussent restiué à combatre cótre les Barbares, pour ce qu'ils ne l'auoient pas acoustumé. Combien que c'est vne moquerie de dire qu'ils ne voulussent pas combatre contre des ennemis qu'ils n'auoient pas acoustumez. Mais il dit plus, que tous les autres Grecs, comme les Capitaines les voulussent mener camper en vn autre lieu, si tost qu'on les remua, les gens de cheual, dit-il, s'en fussent volon-

Contre les Atheniens & contre Themistocles.

Contre les Lacedæmoniens qui desfirent les Barbares deuant la ville de Platæes.

Contre les Atheniens.

Contre tous les Grecs.

tiers fuis dedans la ville de Platæes, mais pour le moins allerent-ils fuians iusques au E temple de Iuno, en quoy il accuse tous les Grecs ensemble de desobeissance, de lascheté, & couardise, & de trahison: & finalement il escrit qu'il n'y eut que les Lacedæmoniens, & les Tegeates qui chargeassent les Barbares, & les Atheniens qui combatissent alencontre de ceux de Thebes, priuant egalement toutes les autres villes de leur part de la gloire d'vn si bel acte, par ce qu'il n'y en eut pas vn qui mist la main à l'œuure, ains demeurerent tous apuiez sur leurs armes à regarder le passe-temps, abandonnans & trahissans cependant, sans rien faire, ceux qui combatoient pour leur salut, iusques à ce que bien tard les Phliasiens & les Megariens, entendans que Pausanias auoit ia deffait ceux qu'il auoit trouuez en teste, vindrent courans donner sur les gens de cheual des Thebains, là où ils furent aussi tost desconfits, mais les Corinthiens ne se trouuerent pas à ceste rencontre, par ce qu'ils auoient pris le chemin haut des costaux, & par ainsi ne rencontrerent pas la cheualerie des Thebains. Car les gens de cheual Thebains voyans les barbares mis à vau de route, *se ietterent* F deuant eux, pour couurir leur fuite, & les secoururent de grande affection, pour leur rendre le gré & la grace, s'il vous plait, en recompense des picqueures qu'ils leur auoient faites au visage, dedans le destroit des Thermopyles. Mais on peut voir & entendre par ce que descrit Simonides des Corinthiens, le rang & le lieu qu'ils tenoient en ceste bataille, & le deuoir qu'ils y firent en combatant contre les Barbares deuant Platæes, par ces vers,

Contre les Corinthiens.

Les habitans d'Ephyre ville pleine
De mainte source & ruisseau de fontaine,
Gens au mestier de la guerre sauans,
Et ceux qui sont à Corinthe viuans,
Ville à Glaucus, au milieu combatoient,
Qui pour tesmoin des trauaux qu'ils portoient,
Depuis ont fait vn ioyau precieux G
De fin or pur, qu'ils ont sacré aux Dieux.
D'eux & des leurs tousiours la renommee
De mieux en mieux en sera estimee.

Simonides a escrit cela d'eux, non comme tenant eschole des lettres en la ville de Corinthe, ni comme aiant expres entrepris d'escrire vn cantique à leur louange, mais comme escriuant vne histoire de ces afaires là en vers Elegiaques. Mais cestui-ci anticipe la preuue & conuiction de ceste menterie par telles raisons que lon lui pouuoit obiicer: D'où vienent donc tant de grands charniers de sepultures, tant de monumens de morts, sur lesquels les Plateiens iusques au iourd'hui font encore des effusions anniuersaires aux ames des trespassez, les autres Grecs assistans? car à mon auis il accuse & condamne encore plus vilainement de trahison leurs ancestres par ces mots qui en ensuiuent: « Et les sepultures que lon void encore alentour de Platæes, i'entens, dit-il, que depuis les successeurs aians honte de ceste faute, de ne s'estre leurs parens trouuez à ceste bataille, les ont esleuees comme des fosses pour le regard de la posterité. » Herodote est seul d'entre tous les hommes, qui ait oui reputer ceste absence de la bataille, trahison: & Pausanias, Aristides, les Lacedæmoniens & les Atheniens ne conoissoient pas bien ceux qui auoient fait defaut de se trouuer à la bataille, & toutefois ni les Atheniens n'empescherent point les Æginetes, qui estoient leurs aduersaires, d'estre compris en l'inscription, ni ne conuainquirent point les Corinthiens de s'en estre fuis de la bataille de Salamine, par ce que la Grece porte tesmoignage au contraire. Et toutefois Herodote dit, que dix ans apres ceste guerre des Medes, Cleadas citoyen de Platæes, estant ami & hoste public des Æginetes, entassa vn monceau de terre en façon de charnier, qu'il appella le charnier des Æginetes, pour leur gratifier en cela. Et à quoy tint-il donc que les

Derechef contre tous les Grecs. H

Lacedæ-

A Lacedæmoniens & les Atheniens, qui estoient si ialoux de ceste gloire, que peu s'en falut qu'ils ne vinssent aux mains les vns contre les autres, pour l'erection du Trophee, qu'ils ne debouterent & dechasserent ceux qui par lascheté auoient failli de se trouuer à la bataille, ou qui s'en estoient fuis, des pris d'honneur, ains souffrirent que leurs noms fussent engrauez sur le Trophee, & sur les grandes statues qui en furent faites pour memoire? ains leur firent part du butin & des despouilles, & finalement engrauerent ceste inscription sur l'autel public,

Les Grecs vainqueurs par hauts exploits de guerre,
Aians chassé les Perses de leur terre,
Ce franc autel commun à toute Grece
Ont erigé à la digne hautesse
De Iupiter, qui de leur liberté
Contre Medois protecteur a esté.

B N'a-ce point esté Cleadas, Herodote, ou quelque autre, qui flattant les villes Grecques ait engraué ceste inscription. Quel besoin donc estoit-il qu'ils se trauaillassent en vain à fouir la terre, & à entasser des charniers & des tombeaux pour le regard de la posterité, veu qu'ils voyoient leur gloire cõsacree & immortalisee par les plus illustres & plus nobles marques publiques & monumens dediez? Et qui plus est, encore dit on que Pausanias pensant desia à vsurper la tyrannie, en vne offrande qu'il fit au temple d'Apollo en Delphes, fit mettre ceste inscription,

Pausanias souuerain Capitaine
Des Grecs, aiant l'armee Persienne
Toute desfaite, en a publiquement
A Apollo donné ce monument.

Et bien qu'il communiquast aucunement la gloire de ceste executiõ aux Grecs, dõt il se disoit souuerain Capitaine, ce neantmoins les Grecs ne le voulans suporter, ains C s'en plaignans, les Lacedæmoniens enuoyerent à Delphes faire effacer à coups de ciseau ceste escriture, & y firent engrauer les noms des villes, comme la raison & iustice le vouloit: & toutefois cõment est-il vray-semblable, ou que les Grecs se soient courroucez de ce qu'ils n'auoient point de part à ceste inscription, s'ils se sentoient coulpables de ne s'estre point trouuez en la bataille, ou que les Lacedæmoniens faisans effacer & racler le nom de leur capitaine, y fissent engrauer & escrire les noms de ceux qui les auoient abandonnez & trahis au danger? car c'est chose fort indigne si Sochares & Dipnustus, & tous les autres qui firent le deuoir de gens de biẽ & vaillans en ceste iournee là, ne se douleurent & ne se plaignirẽt point, que les Cythniens ni les Meliens fussent inscrits sur les Trophees, & qu'Herodote attribuant ceste bataille là à trois villes seules, efface & racle toutes les autres des Trophees, & des lieux dediez & sacrez: car de quatre batailles qui furent lors donnees contre les Barbares, il dit que les Grecs s'enfuirent du chef d'Artemisium, & au pas des Ther- D mopyles, cependant que leur Roy & souuerain Capitaine s'exposoit pour eux au peril de la mort, ils se tenoient clos & couuerts en leurs maisons, & ne s'en soucioient point, ains celebroient les festes & ieux Olympiques & Carniens. Et en descriuant la bataille de Salamine, il parle tant de la royne Artemisia, qu'il n'vse pas autant de paroles à reciter tout le discours & le succes de la bataille. Et finalement touchant celle de Platæes il dit, que les autres Grecs assis à leur aise ne sceurent rien du combat, iusques à ce que tout fust fait, comme Pigres Artemisien, se iouant & follastrant en des vers, escrit, qu'en vne guerre des rats & des grenouilles ils auoient acordé qu'ils combatroient sans crier ni mot dire, à fin que les autres n'en aperceussent rien. Et puis il dit, que les Lacedæmoniens ne furent de rien plus vaillans ni meilleurs combatans que les Barbares, mais qu'ils les deffirent par ce qu'ils estoient nuds & desarmez au combat. Et Xerxes estant lui mesme present

A les ruses de guerre du monde, dautant en est aussi la souuenance & la rememoration plus digne. Or n'agueres le gentil Onesicrates auoit côuié à vn festin en sa maison, le second iour des Saturnales, certains personnages sauans & experts en la musique, & entre autres Sothericus d'Alexandrie, & Lysias vn qui prenoit pêsion de lui, & apres que les cerimonies ordinaires en tels banquets eurent esté faites, il se prit à dire à la côpagnie: Ie croy, mes amis, qu'il ne seroit pas fort à propos maintenât à ce banquet de recercher qui est la cause efficiente de la voix humaine, par ce que c'est vne question qui demâderoit vn plus grâd loisir & plus loin du repas: mais pour ce que les meilleurs Grâmairiens definissent la voix, Que c'est vn air frappé sensible & perceptible à l'ouie, & qu'hier nous enquismes de la grâmaire, & trouuasmes que c'est vn art qui fait profession de figurer auec des traits & lignes les voix, & les mettre en dépos d'escriture pour le thresor de la memoire: voions maintenant quelle est la seconde science apres celle là, à qui il conuient & apartient traitter & s'embesongner B de la voix, ie pense quât à moy que c'est la Musique. Si est chose deuote, religieuse & preallable aux hommes, de louër & remercier les Dieux de ce qu'ils leur ont donné à eux seuls la voix articulee. Ce que Homere mesme a bien remarqué en ces vers, Iliad. liu. 7.

Les fils des Grecs le courroux apaisoient
Du clair Phœbus, par ce qu'ils ne faisoient
Que tous les iours ses louanges chanter,
Et de beauté supreme le vanter:
Pæan qui l'arc à faute point n'entese,
Son cœur oyant lui en tressailloit d'aise.

Or sus donc gentils suposts de la Musique rememorez à la compagnie, qui en a esté le premier inuenteur, & que c'est que le têps y a depuis adiousté, qui ont esté les plus excellens maistres qui aient exercé ceste science, & dauantage à combien de choses & quelles est vtile cest exercice. Voila ce que proposa nostre maistre. Et C Lysias prenant la parole, Tu demâdes, dit-il, Onesicrates, vne questiô qui a esté proposee par plusieurs: car la plus part des philosophes Platoniques, & les meilleurs des Peripateticiens se sont employez à composer & escrire de l'ancienne musique, & de la corruption qui depuis y a esté adioustee, mais les plus sauans Grammairiens & Musiciens ont mis ou employé beaucoup de peine à en escrire, aussi y a il beaucoup de dissension entre eux. Heraclides au recueil qu'il a fait des hommes qui ont esté excellés en la musique, escrit qu'Amphion a esté le premier qui a inuenté l'vsage de chanter sur la Cithre, & la poësie Citharistique, estant fils d'Antiope & de Iupiter qui lui enseigna ceste façon de chanter: ce qui se preuue par vn roolle qui est soigneusement gardé en la ville de Sicyone, auquel sont nommees les prestresses d'Argos, les poëtes, & les Musiciens. En ce mesme aage fut aussi Linus, natif de l'Isle d'Eubœe, qui composa des lamentatiôs funebres: & Anthes natif d'Anthedone au païs de la Bœoce, qui a fait des hymnes: & Pierius natif de la ville de Pierie, qui D composa le poëme des Muses: & Philammon natif de Delphes, qui fit la natiuité d'Apollo & de Diane en chansons, & fut celui aussi qui inuenta premierement les danses que lon danse au temple d'Apollo en Delphes. Et Thamyris natif de la Thrace eut la meilleure voix, & chanta plus melodieusement qu'homme qui fust de ce temps là, tellement qu'il prouoqua les Muses, & châta à elles, ainsi comme disent les poëtes. Lon escrit que ce fut lui qui composa la guerre des Titans alencontre des Dieux. Aussi dit-on, que Demodocus natif de Corcyre fut vn ancien musicien, lequel fit la destruction de Troye, & les nopces de Venus & de Vulcain. Et que Phemius natif d'Ithaque fit le retour des Grecs qui retournerent de Troye auec Agamemnon. Si dit que la diction de ces poëmes là n'estoit pas prose soluë, & sans mesure de pieds, ains qu'elle estoit comme celle de Stesichorus & des autres anciens compositeurs de chansons, qui faisoient des carmes, & puis y adioustoient

II. *Du premier inuenteur de la musique: des excellens maistres d'icelle: leurs loix: à combiê de choses & à quelles cest exercice est vtile.*

Noms des anciens Musiciens.

Diuerses sortes de musique des anciés

des chants : car il dit, que Terpander mesme estoit vn poete de chansons à chanter E
sur la cithre, qui selon chascune loy adioustoit à ses carmes à ceux d'Homere des chants qu'il chantoit es ieux de pris, où les Musiciens chantoient les vns contre les autres: & dit que ce fut lui qui imposa le premier les noms aux loix, c'est à dire, aux airs & façons de chanter sur la cithre : à l'imitation duquel Terpander, Clonas fut le premier qui composa les loix des flustes, & les Prosodies, c'est à dire, cantiques d'entree es sacrifices, & fut aussi poete, qui escriuit des Elegies & des vers hexametres. Et Polymnestus le Colophonien, qui fut apres lui, vsa semblablement de mesmes poëmes. Or les loix des flustes dont vsoient ces bonnes gens là, Onesicrates, estoient Apothetus, Elegies, Comarchios, Schænion, Cepion, Tenedius, & Trimeles. Mais depuis furent inuentees celles que lon appelle Polymnasties : mais les loix du ieu de la Cithre furent long temps deuant celles des flustes inuentees du temps de Terpander, qui deuant nomma celles de la Cithre la Bœotienne, Æoliene, Trochaique & Aiguë, Cepion & Terpandriene, & encore Tetraœdiene : aussi a encore fait F
ce mesme Terpander des poemes ou preludes de la Cithre en vers. Or que les loix des Cithres des anciens fussent composees en vers hexametres, Timotheus le donne à conoistre : car meslant les premieres loix en ses carmes, il vsa de la diction Dithyrambique, à fin qu'il ne semblast incontinent qu'il pechast cõtre l'ancienne musique. Ce Terpander a esté excellent en l'art de iouer de la cithre : car on trouue aux tables anciennes des ieux Pythiques, qu'il en a emporté quatre fois le pris tout de rang, & est fort ancien en l'ordre des temps : car Glaucus d'Italie le met plus ancien mesme que n'est Archilocus, en vn traité qu'il a fait des poetes & musiciens anciens, car il dit qu'il est second apres ceux qui ont institué le ieu des flustes: & Alexandre en son recueil de ceux de la Phrygie, escrit qu'Olympius fut le premier qui aporta en la Grece le batement des chordes, & aussi les Idees Dactyles, & que Hyagnis fut le premier qui ioua des flustes, & puis apres son fils Marsyas, & puis Olympus : & que Terpander imita les carmes d'Homere, & les chants d'Orpheus. G
Mais quant à Orpheus, il semble qu'il n'imita personne, atendu que deuant lui il n'y en auoit pas vn, sinon les poëtes pour chanter sur les flustes, ausquels les œuures d'Orpheus ne ressemblent aucunement. Et ce Clonas poëte des loix des flustes, qui fut vn peu apres le temps de Terpander, fut natif de Tegee, ainsi comme disent les Arcadiens: ou bien, ainsi que disent les Bœotiens, de la ville de Thebes, Apres Terpander & Clonas on met Archilocus, combien que quelques autres historiés escriuent, que Ardalus Trœzenien ordonna la Musique des flustes, & qu'il y eut aussi vn Polymnestus poete, fils de Meles Colophonien, qui auec vne femme nommee Polymneste fit les loix des flustes. Il est vray que ceux qui ont compilé les tables font mention, que Clonas fit ces deux loix Apothetus & Schœnion, & quant à ce Polymnestus, Pindare & Alcman, poetes de chansons, en font mention, & disent que Philammon ancien natif de Delphes, composa les loix de la Cithre, qui ont esté faites par Terpander. En somme le chant sur la Cithre de Terpander continua en sa H
simplicité iusques à l'aage de Phrynis: car il n'estoit pas anciennement loisible de chanter ainsi sur la Cithre à volonté, comme lon fait maintenant, ni de transferer les harmonies ni les rythmes: car ils gardoient à chascune loy sa propre tention des chordes: c'est pourquoy elles estoient appellees loix pour ce qu'il n'estoit pas loisible de transgresser en chascune de ces loix l'espece de tension des chordes qui lui estoit acoustumee: car apres auoir par acquit chanté vn peu des Dieux, ils sortoient incontinent à la poesie d'Homere & des autres poetes, ce que lon peut voir clairement par les preludes de Terpander, & fut faite la forme de la Cithre du temps de Cepion, disciple de Terpander, laquelle fut appellee Asiade, pour ce que les ioueurs de Cithre de Lesbos, qui est tout ioignant l'Asie, en vserent d'vne telle forme, & dit on que Periclitus fut le dernier ioueur de Cithre, qui gaigna le pris es ieux Carniens

Loix des flustes & de la Cithre.

A quoy seruoit la musique des anciens.

en La-

A en Lacedæmone, estant natif de Lesbos, apres la mort duquel faillit à Lesbos la continuation de la succession des ioueurs de Cithre. Il y en a qui s'abusans cuident que Hipponax ait esté du mesme temps que Terpander, & il semble que Periclitus mesme ait esté plus ancien que non pas Hipponax. Mais aiant exposé les loix du chant des flustes & des Cithres ensemble, nous passerons maintenant à exposer celles qui sont propres aux ioueurs de flustes seulement: car on tient que le susdit Olympus estant ioueur de flustes, venu de la Phrygie, fit la loy des flustes sur Apollo, laquelle s'appelle Polycephalus, & dit-on que cest Olympus est vn des descendás du premier Olympus, fils de Marsyas, qui fit les loix sur les Dieux: car estant aimé de Marsyas, & aiant apris de lui à iouer des flustes, il aporta les loix Harmoniques en la Grece, desquelles à present vsent les Grecs es festes des Dieux. Les autres disent que ceste loy de Polycephalus est de Crates, qui fut disciple d'Olympus, mais Pratinas escrit que ceste loy est d'vn autre Olympus plus recent, & que l'autre loy, qui B s'appelle Harmatias, ce fut le premier Olympus disciple de Marsias qui la fit, & quelques vns tienent que ce Marsias, auoit nom Masses, les autres disent Marsyas, fils de Hyagnis, qui le premier inuéta l'art de iouer de la fluste. Mais que ç'ait esté Olympus qui ait fait la loy, qui s'appelle Harmatias, on le peut voir par les tables des anciens poetes que Glaucus a compilees, & peut-on aussi par là mesme aprendre, que Stesichorus natif de Himere ne se proposa à imiter ni Terpander, ni Antilochus, ni Thales, ains Olympus, vsant de la loy Harmatias, & de l'espece qui est par dactyle, laquelle aucuns disent estre de la loy Orthiene: les autres disent que ce ont esté Mysiens qui ont inuenté ceste loy, pour ce qu'il y a eu autrefois quelques ioueurs de flustes de la Mysie. Et y a aussi vne autre ancienne loy qui s'appelloit Cradias, que Hipponax dit, que Mimnermus iouoit: car du commencement les ioueurs de flutes iouent des Elegies mises en chant, ce que nous monstrent les tables & registres du ieu de pris des Musiciens, en la feste des Panatheneiens. Aussi y a-il eu vn C Sacadas Argien, poete de chansons & d'Elegies mises en chant, lequel est nombré entre les bons poetes, & es tables est enregistré auoir gaigné le pris par trois fois aux ieux Pythiens. Pindare mesme en fait mention. Et comme ainsi soit qu'il y ait trois modes selon Polymnestus & Sacadas, à sauoir la Phrygiene, & la Doriene, & la Lydiene, que Sacadas fit en chascune d'icelles vn tordion, & qu'il enseigna le Chorus à chanter le premier en mode Doriene, le second en Phrygiene, & le tiers en Lydiene: & que ceste loy là s'appelle Trimeres, à cause de ces trois tourdions, toutefois aux tables & registres des anciens poetes qui sont en Sicyone, il est noté que ce fut Clonas qui inuenta ceste loy Trimeres. Le premier estant donc de la musique, qui a esté ordonné & institué en la ville de Sparte par Terpander, estoit tel. Le deuxieme fut ordonné, ainsi que lon tient plus communément, par Thales Gortynien, Xenodamus Cytherien, & Xenocritus Locrien, & Polymnestus Colophonien, & Sacadas Argien, comme les principaux autheurs & conducteurs: car ce D ont esté ceux qui ont premierement institué en Lacedæmone les danses nues, qu'ils appellent Gymnopædies, & en Arcadie les Demonstrations qu'ils appellent, & en Argos les Endymaties: & estoient Thales, Xenodamus & Xenocritus poetes des chants de victoire, qui s'appellent Pæans: & Polymnestus de ceux que lon appelle Orthiens, & Sacadas d'Elegies. Les autres disent que Xenodamus a esté poete de Hyporchemates, c'est à dire cantiques au son desquels on dásoit es festes des Dieux, & non pas des Pæans, comme Pratinas. Et encore auiourd'huy a lon en main vne chanson de cestui Xenodamus, qui manifestement est vn hyporcheme, duquel genre de poesie Pindare mesme vse. Et qu'il y ait difference entre vn Pæan & vn Hyporcheme, les œuures mesmes de Pindare le monstrent, car il a escrit des vns & des autres. Et Polymnestus a fait aussi des loix du ieu de flutes, & en celle qui se nomme Orthie, il a vsé de melodie, ainsi comme disent les Harmoniques, mais nous ne

III. Des tons & châts de la Musique ancienne.

le ſaurions aſſeurer au vray, dautant que les anciens n'en ont rien laiſſé par eſcrit. E
Auſsi doute lon ſi Thaletas le Candiot a eſté poete de Pæans: car Glaucus diſant qu'il a eſté apres Antilochus, eſcrit bien qu'il a imité ſes chanſons, mais qu'il les a eſtendues dauantage, & qu'il entremeſla le rythme Maronien, & celui de Candie parmi ſa melodie, dequoi iamais Archilochus n'auoit vſé, ni Orpheus, ni Terpander: car on dit que ce Thaletas aprit à le faire du ieu d'Olympus, & qu'il fut tenu pour bon poete. Quant à Xenocritus natif de Locres en Italie, il n'eſt pas reſolu s'il a eſté poete de Pæans: car on dit bien qu'il prenoit des ſuiets de faits Heroiques, de maniere qu'il y en a qui appellent ſes argumens des Dithyrambes. Glaucus dit bien

IIII. *De la muſique Enharmonique, Diatonique & Chromatique.* que Thaletas eſtoit plus ancien d'aage que Xenocritus. ET Olympus, ainſi comme a eſcrit Ariſtoxenus, eſt reputé auoir eſté inuenteur du genre de Muſique Enharmonique, car au parauant lui tout eſtoit ou Diatonique, ou Chromatique: & coniecture lon que l'inuention en fut de telle ſorte: car Olympus pratiquant le Diatonique, & paſſant ſouuent ſon chant iuſques à la note parypate diatonique, qui eſt, F
tãtoſt de la parameſe, tantoſt de la meſe, & paſſant outre la Lichanos diatonique, il entendit la douceur & beauté de telle affection, & ainſi admirant la compoſition de telle proportion, & la trouuant bonne en celui-la, il la fit en la mode Doriene: car il ne touche point à ce qui eſt propre au genre Diatonique, ni au Chromatique. Tel fut le commencement de l'Enharmonique. Car ils mettent le premier vn Spondee, auquel nulle des diuiſions ne monſtre ce qui lui eſt propre ni peculier, ſi ce n'eſtoit que eu eſgard au vehement Spondaiſme, on ne vouloit dire & coniecturer que ce fuſt Diatonique: auſſi eſt-il manifeſte qu'il mettra faux & diſcord, qui le mettra ainſi, pour autant qu'il eſt d'vne dieſe moindre que le ton poſé aupres du prince diſcordant, pour ce que ſi quelqu'vn met en la puiſſance d'vn ton, ce qui eſt propre au vehement Spondaiſme, il auiendra qu'il mettra tout ioignant l'vn l'autre, deux Diatoniques, l'vn ſimple, & l'autre compoſé: car l'Enharmonique renforcé ſur la Meſe, b fa b mi, dont on vſe maintenant, n'eſt pas de ce poëte. Cela eſt facile à aper- G
ceuoir ſi lon prend garde en oyant vn qui ioue des flutes à la vieille mode: car le demi ton es meſes eſt incompoſé. Voila doncques le commencement des Enharmoniques. Mais depuis le demi ton a eſté diuiſé es Lydiens & Phrygiens, & ſemble que Olympus ait augmenté la muſique, par ce qu'il a introduit ce qui n'auoit point encore eſté trouué, & qui eſtoit ignoré de ceux qui auoient eſté deuant lui, & qu'il

V. *Des nõbres & meſures de la muſique ancienne.* a eſté autheur de la Grecque & belle muſique. IL faut auſſi parler des rythmes, c'eſt à dire nombres & meſures: car on a auſſi inuenté certains genres & eſpeces de rythmes, & y a eu diuers ouuriers de chants & de rythmes. Car la premiere innouation de Terpander introduiſit vn beau moyen en la muſique, duquel il vſa lui-meſme adherant à la belle forme: autant en fit Thaletas & Sacadas. Car ceux là ſont ſuffiſans à faire des rythmes ſans ſortir de la belle forme. Auſſi y a-il vne innouation de Alcman, priſe de Steſichorus qui ne ſe depart non plus de la belle forme. Mais Crexus, Timotheus & Philoxenus, & ceux qui ont eſté enuiron ceſt aage là, ſont vn peu trop importunément amateurs de nouueautez, en affectant celui que lon ap- H
pelle maintenant humain & poſitif thematique. Car le peu de chordes, & la ſimplicité & grauité en toute ſorte plaiſoit à l'antiquité. Aiant donc parlé de la premiere muſique, ſelon ma puiſſance, & des premiers autheurs qui l'ont inuentee, ie mettray ici fin à mon propos, & donneray lieu de parler à noſtre ami Sothericus, homme non ſeulement aiant bien eſtudié en la muſique, & y eſtant bien exercité, mais auſſi en toute autre ſcience & litterature liberale: car quant à moy, ie ſuis plus exer-

VI. *Lyſias ayant diſcouru de l'anciẽne muſique & des premiers autteurs d'icelle,* cité à la manuelle pratique de la muſique. LYSIAS aiant ainſi parlé mit fin à ſon propos: & Sothericus apres lui parla ainſi, Oneſicrates tu nous as conuiez à diſcourir de la venerable & aux Dieux agreable muſique: quant à moy ie priſe grandement mon maiſtre Lyſias, tant pour ſon bon entendement, que pour ſa memoire,

qu'il

A qu'il nous a monstree, en nous recitant les autheurs & inuenteurs de la premiere mu- *Sotheriens en rapporte l'inuention à Apollo.*
sique, & ceux qui ont escrit d'icelle : seulement lui veux-ie ramenteuoir vne chose,
c'est qu'il a prouué son dire par les registres & memoires de ceux qui en ont escrit,
& non autrement. Mais quant à moy ie n'estime point que ç'ait esté vn homme qui
ait inuenté tant de biens que nous aporte la musique, ains cuide que ç'ait esté le
Dieu qui est orné de toutes vertus, Apollo. Car ce n'a esté ni Marsyas, ni Olympus,
ni Hyagnis qui a trouué l'vsage de la fleute, comme quelques vns estiment, ce que
lon peut conoistre par les danses & les sacrifices que lon fait au son des auboys &
des fleutes à Apollo, ainsi comme Alcæus, entre autres, a laissé par escrit en quelqu'vn
de ses Hymnes: & dauantage l'assiete de son image en l'Isle de Delos, qui tient en sa
main droite son arc, & en sa gauche les Graces, dont chascune tient quelque instru-
ment de musique, l'vn tient la Lyre, l'autre le auboys, & celle du milieu vne flute,
qu'elle aproche de sa bouche. Et afin que vous ne pensiez que i'aye controuué ce
B propos. Anticles & Hister le quottent ainsi en leurs Commentaires: & est ceste ima-
ge si fort antique, & la dedicace d'icelle, qu'ils disent qu'elle est faite du temps mes-
me que viuoit Hercules. Et dauantage quand l'enfant aporte le laurier de la vallee
de Tempe en la ville de Delphes, il y a vn ioueur de auboys qui l'acompagne & mar-
che apres lui, & mesmes les sacrifices que lon souloit anciennemēt enuoyer des Hy-
perborees iusques en l'Isle de Delos estoient acompagnez de ioueur de auboys, de
flutes & de Cithres. Les autres disent encore plus, que lui-mesme ioua des auboys,
ainsi comme dit vn tresbon poete de chansons Alcman. Et Corinna y adiouste da-
uantage, que ce fut Diane qui lui monstra à en iouer, tant est chose saincte & augu-
ste que le ieu des flutes, qui est inuention des Dieux : aussi en vsoient les antiques di-
gnement, comme de tous autres exercices, là où ceux de maintenant reiettans &
dedaignans ce qu'il y a de grandeur & de maiesté en elle au lieu de celle virile, sain-
cte, & aux Dieux agreable Musique, ils en introduisent aux theatres vne toute effe-
C minee & affectee. C'est pourquoy Platon au troisieme liure de sa Republique se
courrouce de telle musique, & reiette l'harmonie Lydiene qui est propre à lamen-
ter, comme aussi dit-on que sa premiere constitution fut lamentable. Car Aristoxe-
nus en son premier liure de la musique dit, qu'Olympus sonna des auboys vne la-
mentation funebre sur la mort de Pythō en mode Lydiene. Il y en a d'autres qui di-
sent que ce fut Melampides qui l'inuenta, & qui commença le chant. PINDARE
en ses Peans dit, que la mode Lydiene fut premierement enseignee aux nopces de *VII. Des diuerses harmonies de la musique des anciens, & de leurs inuentions.*
Niobe: les autres que ce fut vn Torebus qui vsa le premier de telle harmonie, com-
me l'escrit Dionysius Iambus. La Mixolydiene aussi est pleine d'affection, & pour
ceste cause conuenable aux Tragædies. Aristoxenus escrit que ç'a esté Sappho qui la
premiere a inuenté ceste Mixolydiene, de laquelle depuis les ioueurs de Tragædies
l'ont aprise & l'ont conioințe auec la Doriene, par ce que l'vne lui donne la magni-
ficence & la dignité, & l'autre les affections, & la Tragædie est meslee de ces deux,
D choses là, toutefois es rooles & registres de ceux qui ont escrit des Musiciens, il est
dit que Pythoclides ioueur de auboys en fut le premier inuenteur. Et Lysis met
que Lamprocles Athenien aiant aperceu que la disionction n'est pas là où presque
tous les autres la pensoient, ains est vers le haut & aigu, en fit vne telle forme, com-
me depuis la Paramese iusques à l'Hypate des Hypates, La sous-Lydiene aussi, si elle
est contraire a la Mixolydiene ressemblant presque à l'Ionique, fut à ce que lon dit
trouuee par Damon Athenien. Mais de ces deux harmonies l'vne estant lugubre *Platō choisit l'harmonie Doriene.*
& lamentable, l'autre dissoluë & eneruee, Platon à bon droit les refusant, choisit la
Doriene, comme celle qui est mieux seante aux vaillans & sobres hommes, non
pas qu'il ignorast, comme mesme Aristoxenus le dit en son second liure des Musi-
ciens, qu'il y eust encore es autres quelque chose vtile à la conseruation de la chose
publique. Car Platon estudia fort en la musique, y aiant esté auditeur de Draco

Athenien, & de Metellus Agrigentin. Mais dautant qu'il y a plus de grauité & de dignité en la Doriene, il la prefera aux autres, toutefois il n'ignoroit pas que Pindare, Alcman, Simonides & Bacchilides auoient escrit plusieurs Parthenies, & encore des Prosodies, des Pæans, voire des lamentations tragiques à la Doriene, & mesme iusques à des chansons amatoires. Il lui suffisoit de celles qui sont à la louange de Mars, de Minerue, & des Spondees, car elles sont bien propres & suffisantes, pour fortifier l'ame d'vn homme. Aussi n'ignoroit-il pas de la Lydiene, & sauoit fort bien de l'Ioniene, que la Tragædie vse de celle melodie. Aussi faisoient tous les anciens, lesquels n'estans pas ignorans des autres melodies, se contentoyent toutefois d'vser seulement d'vne. Car l'ignorance ou faute d'experience n'estoit pas cause de ce qu'ils se rengeoient ainsi à l'estroit, & se contentoient de peu de chordes: & ne faut pas estimer que Terpander & Olympus par ignorance & faute d'experience, ni tous leurs sectateurs aient retranché la multiplicité de chordes ni la varieté. Ce que tesmoignent les poemes de Terpander & d'Olympus, & de leurs semblables: car estans simples, & n'ayans que trois chordes, ils sont plus excellens que ceux qui ont beaucoup de chordes, & qui sont bien diuersifiez, de sorte que personne ne peut imiter la maniere d'Olympus, & demeurent derriere lui tous ceux qui vsent de plusieurs chordes, & de varieté. Or que les anciens s'abstinssent de la tierce, en la sorte spondaique, non par ignorance, ils le monstrent assez en l'vsage de la pulsatiō. Car ils n'en eussent pas vsé d'accord auec la Parypate, s'ils n'en eussent bien conu l'vsage: mais il est certain que la beauté de l'affection qui se fait en la sorte spondaique par la troisiéme, estoit cela qui amenoit leur sentiment à hausser & passer leur chant iusques à la Paranete: & mesme raison y a-il aussi de la Nete: car ils en vsoient à la pulsation: à la Paranete en discord, & à la Mese en accord. Mais en chant elles ne leur sembloient pas propres à la sorte spondaïque, & non seulement en ceux là, mais aussi en la Nete du Tetrachorde conioint tous en vsent ainsi: car en la pulsation ils le desaccordent auec la Paranete & la Paramese, & auec la Lichanos, mais en chant ils en auoient honte, pour l'affection naturelle qui en resultoit. Il apert aussi manifestement par les Phrygiens, que cela n'estoit point par ignorance à Olympus ni à ses sectateurs, car ils en vsoiēt non seulement en la pulsation, mais aussi au chant es sacrifices de la Mere des Dieux, & en quelques autres chants Phrygiens. Aussi est-il tout euident des Hypates, que ce n'estoit point par ignorance qu'ils s'en abstenoient es Dorienes de ce Tetrachorde, car incontinēt aux autres tons ils en vsoient. Il est certain que c'estoit sciemment, mais pour euiter l'affection, ils l'ostoient en la mode Doriene, honorans la beauté d'icelle, comme aussi es poetes Tragiques: car iusques auiourd'huy la Tragædie ne se sert point encore du chromatique ni du Rithme, là où la Cithre, qui de beaucoup de generations est plus ancienne que la Tragædie, en vse. Et est aussi manifeste que le chrome est plus vieil que n'est la cithre. Car il faut prendre ceste ancienneté là de l'vsage & de la pratique des hommes, pour ce que selon la nature des genres des sons, l'vn n'est point plus vieil ni plus ancien que l'autre. Si donc quelqu'vn vouloit dire que Æschylus ou Phrynicus se soient abstenus d'vser de chromatique, pour ce qu'ils ne le sauoient pas, ne seroit-il pas abusé grandement? Celui-là mesme pourroit dire, que Pancrates auroit aussi ignoré le genre Chromatique, par ce que cestui-là aussi s'en abstenoit le plus souuēt: mais il en a vsé par tout en quelques vns. Ce n'estoit pas donc par ignorance, mais par iugement & conseil qu'il s'en abstenoit. Il imitoit donc, comme il disoit, la maniere de Pindare & de Simonides, & en general celle maniere que les modernes appellent l'anciēne. Mesme raison y a-il de Tyrtæus Mantinian, d'Andreas Corinthiē, de Thrasyllus Phliasien, & de plusieurs autres, lesquels nous sauons s'estre abstenus par iugement du chromatique, de la mutation, de la multiplicité de chordes, & de plusieurs autres choses qui sont en vsage commun, comme de rythmes, d'harmonies,

Margin notes: E (at "de grauité & de"), F (at "semblables:"), G (at "mais en"), H (at "ni plus").

Olympus & Terpander excellens musiciens.

[illegible] genre Chromatique, & [illegible] des anciens à diuersifier leur Musique, encores qu'ils s'abstinssent de chants rompus & diminuez, pource qu'ils ne les approuuoyent pas.

A monies de dictions, de chants & d'interpretations. Sans aller plus loin, Telephanes le Megarien estoit si fort ennemi des fleutes, qu'il ne vouloit pas souffrir que les ouuriers les missent seulement dessus les auboys, ains fut pour cela principalemēt qu'il s'abstint du ieu de pris Pythique. Et generalement si pour n'vser point d'vne chose, quelqu'vn vouloit coniecturer que ce fust par ignorance, il condamneroit donc comme ignorans, plusieurs de ceux qui sont maintenant, comme il sera force qu'il condamne les Dorioniens, pour ce qu'ils mesprisent la mode Antigenidiene: car ils n'en vsent point, & les Antigenidiens de la Doriniene pour la mesme cause, & des ioueurs de cythre de la maniere de Timotheus. Car ils se sont presque tous mis aux rappetasseries, & aux poemes de Polydius. D'autre costé si lon considere sainement & auec experience, en comparant ce qui lors estoit à ce qui est maintenant, lon trouuera que la varieté & diuersité estoit alors mesme en vsage, car les anciens ont vsé de la varieté & diuersité aux rythmes, qui estoit fort diuerse: ainsi faut-il dire, B que la varieté des rithmes, & la diuersité & difference aussi dés pulsations estoit lors plus variable: car ceux de maintenant aiment le sauoir, ceux de iadis les rythmes & la belle grace. Il est donc manifeste que les anciens s'abstenoient de chants rompus & diminuez, non pource qu'ils ne les seussent pas chanter, mais pource qu'ils ne les aprouuoient pas. Et ne le faut pas trouuer estrange, car il y a beaucoup de façons de faire en la vie humaine que lon sait bien, dont lon n'vse pas, mais on en est estrange, pour ce que l'vsage en est osté, à cause que lon y a monstré quelque chose qui n'estoit pas bien seante. Mais que ce ne soit ni par ignorance ni par faute d'experience que Platon ait reietté les autres genres de musique, ains seulement pour ce qu'ils n'estoient pas bien seans à sa maniere de chose publique, nous monstrerons puis apres qu'il estoit expert en l'harmonique: car en sa procreation de l'ame qu'il descrit au liure de Timæus, il monstre l'estude qu'il auoit employee tant » es autres mathematiques qu'en la musique, en ces paroles: Apres cela il remplit les C doubles & les triples interualles, en retrenchant vne portion, & la mettant entre les » deux, de sorte qu'en chascun interualle il y auoit deux medietez. Ce commencement là est bien d'vn homme expert en l'harmonie, ainsi comme nous mōstrerons ci apres. Il y a trois sortes de medietez primitiues, desquelles toutes autres sont tirees, l'Arithmetique, la Geometrique, & l'Harmonique: l'Arithmetique est celle qui surmonte & est surmontee de nombre egal: la Geometrique de raison egale & semblable: l'Harmonique ni de nombre ni de raison egale, mais de mesme partie de ses extremitez. Platon donques voulant non seulement monstrer l'harmonie des quatre elemens de l'ame, & la cause pourquoy choses ainsi diuerses s'accordent ensemble en chascun interualle, il a mis deux medietez de l'ame selon la raison musicale.

IX. Que Platon a esté bien versé & entendu en tous les genres de Musique.

Car en l'accord de Diapason en musique, il y a deux interualles entre les deux extremitez, desquelles nous monstrerons la proportion. Par ce que l'accord de Diapason consiste en la proportion double, & pour le voir par exemple, la double pro- D portion se fera es nōbres de six & douze. Cest interualle depuis l'Hypate des moiens iusques à la Nete des desioints, estant le six & le douze les deux extremitez, l'Hypate des moiens le nombre de six, & la Nete des desioints le nombre de douze. Il reste de prendre les nombres moiens entre ces deux extremes, dont les extremes soient l'vn en proportion sesquitierce, & l'autre en proportion sesquialtere, qui sont les nombres de huit & de neuf. Car six est au dessous de huit en proportion sesquitierce, & de neuf en proportion sesquialtere. Voila quel est l'vn des extremes, & l'autre qui est douze au dessus de neuf en proportion sesquitierce, & au dessus de huict en proportion sesquialtere. Ces deux nombres donc estans entre six & douze, & l'interualle du Diapason estant cōposé du Diatessaron, de laquelle & du diapente de la quinte il apert que la Mese, B fa b mi, aura le nombre de huit: & la Paramese, A la mi re, le nombre de neuf. Cela fait, il y aura mesme habitude de l'Hypate à la Mese, que de la

X. De la proportion des interualles & accords de Musique ancienne rapportee ici en quelque sorte à la moderne.

A & non sans cause d'estre des la ieunesse bien instruits en la Musique, estimans qu'il *estimoient tant la musique.*
faloit former & temperer les ames des ieunes gens à la vertu & honnesteté par le
moien de la musique, comme estant vtile à toutes choses honnestes, & que lon doit
auoir en grande recommandation, mais singulierement & principalement pour les
dangers de la guerre, ausquels les vns se seruoient de auboys, comme les Lacedæ-
moniens, ausquels se chantoit la chanson qu'ils appelloient Castoriene auec les au-
boys, quand ils marchoient en ordonnance de bataille pour aller charger leurs en-
nemis. Les autres faisoient leurs aproches, pour aller choquer l'ennemi, au son de la
lyre: comme lon trouue que les Candiots ont bien longuement vsé de celle sorte
de Musique aux perils de la guerre: les autres, iusques à nostre temps, vsent du son
des trompettes: & les Argiens allans au combat de la lucte aux ieux qui s'appellent
Stheniens en leur ville, vsoient du son des auboys. Ces ieux, ainsi que lon dit, furent
premierement instituez à l'honneur & memoire de leur Roy Danaüs, & depuis fu-
B rent derechef consacrez à l'honneur de Iupiter surnommé Sthenien, toutefois en-
core iusques auiourd'hui, au ieu de pris des cinq exercices, la coustume est que lon
y ioue des auboys, encore que ce ne soit rien d'exquis ni ancien que lon y ioue,
ni tel qu'il auoit acoustumé d'estre au temps passé, comme le cantique qui fut
iadis composé par Hierax, qui s'appelloit Eudromé, pour ceste sorte de combat:
& bien que soit chose maigre & foible, si est-ce que lon y sonne encore des auboys.
Et es temps plus anciens on dit, que les Grecs ne conoissoiẽt pas mesme la Musique
theatrale, pour ce qu'ils en apliquoient & employoient toute la science au seruice
& à l'honneur des Dieux, & à l'institution des ieunes gens, auant qu'il y eust aucun
theatre edifié en la Grece, ains estoit la Musique seulement employee à l'honneur
des Dieux es temples & seruice diuin, & à la celebration des louanges des vaillans
hommes, tellemẽt qu'il est vray-semblable que ces paroles de Theatre & de Theo-
rein, qui signifie regarder l'esbatement des ieux, beaucoup deuant la structure mes-
C me des Theatres, ont esté deriuees de ce mot Theos, qui signifie Dieu. Tant y a
que de nos temps, il y a si grand acroissement de difference & de diuersité, que
maintenant il ne se fait mention quelconque du genre de Musique, pour enseigner.
& n'y a plus personne qui s'y applique, & qui en face profession, ains tous ceux qui
s'y mettent, s'adonnent à la theatrale pour delecter. MAIS quelqu'vn me pour- *XII. Comment les anciẽs ont enrichi la musique, & de ce qu'ils y ont adiousté.*
ra dire, Mon ami, penses tu que les anciens n'y aient rien adiousté ni rien innoué?
Ie confesse que si; & dis bien qu'ils y ont adiousté voirement de nouuelles inuen-
tions, mais auec grauité & honnesteté: car les historiens qui ont escrit de ces cho-
ses, ont attribué à Terpander la Nete Doriene, par ce que les anciens au parauant
n'en vsoient point en chantãt: aussi dit on que la mode Mixolydiene a du tout esté
inuentee depuis, & la mode de la melodie Orthiene, le cantique qui se nomme Or-
thien, par le trochee pour sonner à l'arme, & resueiller les courages. Et s'il est vray
ce que Pindare dit, que Terpander a esté inuenteur des chants que lon chantoit es
D festins appellez Scholia, il faut bien dire que les anciens ont inuenté quelque chose:
qui plus est, on tient que Archilocus adiousta les Rythmes des Trimetres, & la
transition & mutation en autres Rythmes qui ne sont pas de semblable genre, & la
maniere comme il les faut coucher: dauantage à lui premier s'attribuent les Epo-
des, les Tetrametres, le Procritique, & le Prosodiaquè, & l'augmẽtation du premier,
& par aucuns l'Elegie mesme: outre cela la tension de l'Iambe au Pæan, montant,
& de l'Heroique augmenté au Prosodiaque & au Cretique: & puis encore que des
Iambes les vns se prononcent durant le batement, les autres se chantent, on dit que
ce a esté Archilocus qui a monstré tout cela, & que depuis les poetes Tragiques en
ont aussi vsé, & que Crexus fut le premier qui en transporta l'vsage aux chansons
Bacchanales des Dithyrambes: & dit on mesme que ce fut lui premier qui inuenta le
batement apres le chant, par ce que tous les anciens batoient les chordes quand &

la voix. Aussi attribue lon à Polymnastus toute la mode que lon appelle maintenãt E Hypolidiene, & que ce fut lui qui en fit la dissolution & la sortie bien plus grande. Et Olympus, celui à qui on attribue l'inuention de la Grecque belle & legale Musique, on dit que ce fut lui qui mit en auant le genre de l'Harmonie, & des Rythmes, le Prosodiaque où il y a la loy de Mars, & le Chorion, duquel il vse fort es sacrifices de la mere des dieux, & y en a encore qui lui attribuent le Bacchius. Or est il certain que nul des anciens cantiques ne les a. Et Lasus Hermionien aiant amené les Rythmes aux Dithyrambes, & suiui la multiplicité de voix de auboys en vsant de plusieurs sons dispersez çà & là, introduisit vne grande mutatiõ en la Musique, qui n'estoit pas au parauant. Semblablement Melanippides qui vint apres, ne se contint pas en la façon de Musique qui estoit en vsage, ni Philoxenus aussi, ni Timotheus mesme: car n'ayant la lyre que sept chordes iusques à Terpander Antisseien, il la ietta en plus de sons. Et mesme la façon de sonner du auboys, de simple qu'elle estoit auparauant, a esté chãgee en façon biẽ plus diuersifiee: car anciennemẽt iusques à ce Melanippides poete de Dithyrambes, les ioueurs de auboys prenoient leurs salaires des mains des poetes, & estoient les poetes les principaux acteurs de la Musique, & les ioueurs de auboys n'estoient que leurs ministres sous eux: mais depuis ceste coustume là fut corrompue, à l'occasion dequoy Pherecrates poete Comique introduit la Musique en habit de femme, aiãt tout le corps deschiré de coups de verges, & la Iustice qui lui demande la cause pourquoy & comment elle a ainsi esté fouettee, & la poesie lui respond ainsi, F

XIII. De ceux qui ont corrompu la musique.

Ie le diray, car à le raconter
I'auray plaisir, & toy à l'escouter.
L'vn des premiers qui m'ont fait cest exces.
Si piteux, est vn Melanippides,
Qui auec douze escorgees batue
M'a fait si lasche, & si molle rendue:
Mais il estoit encore supportable G
Au pris du mal qui maintenant m'accable,
Car vn certain Cinesias d'Attique,
Maudit des Dieux auecques sa pratique,
De tourdions rompus hors d'harmonie
A acheué de rudoyer ma vie.
Son Dithyrambe à gauche semble droit,
Comme vn bouclier, à l'vn & l'autre endroit.
Encore m'a celui-là moins traittee
Cruellement, & non pas tant gastee
Comme Phrynis, lequel en me iettant
Son tourbillon, & me pirouettant,
Tournant, virant, trouua douze harmonies
Selon sa mode en cinq chordes garnies, H
Mais toutefois celui-là s'il failloit
En vn costé, d'autre il le r'habilloit.
Timotheus apres (ma bonne dame)
M'a deschiree à oultrance plus qu'ame,
I'entens celui qui natif de la ville
De Milet, m'a fait des maux mill' & mille,
Et a passé à me greuer tous ceux
Qui m'ont esté iamais plus outrageux,
En amenant sa fade fourmiliere
De ses fredons mal plaisante maniere:

Si par

A *Si par chemin seul il me rencontroit*
De mes habits il me desacoustroit
En me liant auecques douze chordes,

Et Aristophanes le poete Comique fait aussi mention de Philoxenus, & dit qu'il auoit introduit les chansons aux danses rondes, & fait ainsi parler la Musique,

Auec ses chants Hyperboleiens,
Niglariens & Hexarmoniens,
Comme il les nomme, il m'a toute remplie
De feinte voix, lasche, & amollie
Comme vne raue.

Les autres Comiques semblablement ont aussi blasonné les modernes qui ont ainsi dechiqueté en passages diminuez, & decoupé en petis morceaux la Musique: mais qu'elle ait pouuoir & efficace grande, soit à dresser, soit à tordre & deprauer les B mœurs & les institutions, Aristoxenus l'a bien monstré : car il dit que de son temps Telesias Thebain auoit esté de sa ieunesse instruit & nourri en la meilleure sorte de Musique, & y auoit apris des plus estimez cantiques & motets, comme entre autres de ceux de Pindarus, de Dionysius le Thebain, & de ceux de Lamprus, de Pratinas & des autres poetes lyriques, qui ont esté excellens pour bien toucher la Lyre: & auoit aussi apris à fort bien iouer du auboys, & suffisamment exercité en toutes autres parties de la science. Quand il eut depuis passé la fleur de son aage, il fut tellement surpris & deceu de ceste Theatrale musique ainsi diuersifiee, qu'il mesprisa le beau & bon style des anciennes musiques & poesies, auquel il auoit esté nourri, pour aprendre celles de Timotheus & de Philoxenus, & encore entre les autres celles où il y auoit plus grande diuersité & plus de nouueauté : & que s'estant mis à composer des chansons selon les differens styles à la mode de Pindarus, & à celle de Philoxenus il ne peut iamais rencontrer à la mode de Philoxenus, & que la cause C en fut la bonne nourriture & droite institution qu'il auoit eue de son enfance.

S'il y a donc homme qui veuille bien & auec droit iugement vser de la musique, qu'il imite l'anciene maniere: mais cependant qu'il la remplisse encore des autres sciences, & qu'il aprene la philosophie pour le conduire comme par la main: car c'est elle qui peut iuger quelle sorte de carmes est conuenable à la musique, & quelle lui est vtile. Par ce qu'il y a trois genres principaux, esquels vniuersellement est diuisee toute la musique, le Diatonique, le Chromatique & l'Harmonique, il faut qu'il sache la poesie, laquelle vse de ces genres là, & qu'il ait quand & quand attaint la suffisance de sauoir exprimer & coucher par escrit ses inuentions poetiques. Premierement donc il faut penser que toute la science de musique est vne acoustumance, sans sauoir encore à quelle fin il faut aprendre chasque chose que lon monstre à celui qui aprend, apres cela il faut aussi penser qu'à cest aprentissage & institution là on n'adiouste pas promptement l'enumeration des modes & ma- D nieres de la Musique, ains la plus part aprenent sans discretion temerairement, ce qui semble bon, & qui plait à celui qui aprend, ou à celui qui enseigne, comme les Lacedæmoniens par le passé, les Mantiniens, & les Palleniens choisissoient vne des modes entre autres, ou bien peu en nôbre, lesquelles ils estimoient estre propres & conuenables à la reformation & correction des mœurs, & n'vsoient que de ceste musique là. Ce qui pourra clairement aparoir si lon enquiert & considere ce que chasque science prend pour son suiet à traiter: car il est certain que le genre harmonique est celui qui concerne & qui donne conoissance des interualles, des composez, des sons, des tons, & des mutations de ce qu'ils appellent Hermosmenon, c'est à dire, bien seant & conuenable, & ne lui est pas possible de passer plus auant: tellement qu'il ne faut pas requerir d'elle, qu'elle donne la conoissance, & qu'elle puisse discerner, si le poete a bien pris proprement & acommodeemét pour

XIIII. Du droit vsage de la musique, & des trois genres principaux d'icelle.

exemple en musique, la mode Hypodoriene en son entree, ou la Mixolydiene & la E
Doriene à son issue, ou bien la Phrygiene, ou l'Hypophrygiene au milieu, car cela n'apartiẽt point à la matiere du genre Harmonique, & a besoin de beaucoup d'autres choses: car s'il ne conoit bien la force de la proprieté, ni le genre Chromatique, ni l'harmonique, il ne viendra iamais à auoir la puissance parfaite de la proprieté, selon laquelle les mœurs du poeme se monstrent: car cela est l'office & le chef d'œuure de l'ouurier: car il est manifeste que autre est la voix du composé, & autre celle du chant qui est dressé en ce composé là, de laquelle traiter & enseigner n'apartient pas à la faculté du genre Harmonique: autant en faut il aussi dire touchant le rythme: car nul rythme ne viendra auec la conoissance & puissance de la parfaite proprieté en soy: car ce que nous appellons propre, c'est tousiours eu esgard & le referant aux mœurs, de quoy nous disons que la cause est en la composition ou mixtion, ou en toutes les deux ensemble, cõme ce qu'Olympius a mis le genre Harmonique en la mode Phrygiene, meslé auec le Pæon Epibate: car ce commencement a engendré ce que nous appellons les mœurs en la loy & cantique de Minerue: car estant la melodie & le rythme artificiellement adioustee, & estant transmué le rythme seulement, & mis en vn trochee au lieu d'vn Pęon, de là fut composé le genre harmonique d'Olympus. Et neantmoins demeurant le genre Enharmonique & la mode Phrygiene, & outre cela encore tout le composé, les mœurs ont receu vne grande alteration: car l'Harmonie qui est en ceste loy de Minerue est bien differente en mœurs du commun vsage. Si donc à celui qui seroit expert en la musique estoit encore ioint le iugement & la faculté de iuger, il est certain que celui là seroit vn parfait ouurier & maistre passé en la musique: car celui qui sait la mode Doriene sans sauoir iuger & discerner de la proprieté, il ne saura ce qu'il fera, ni ne cõseruera pas les mœurs, attendu que lon doute mesme des modulations Dorienes, à sauoir si elles apartienent à la matiere Harmonique ou non, comme quelques vns des Doriens le pẽsent. Pareille raison y a il de toute la science rythmique, car celui qui sait le pæon ne saura pas incontinent la proprieté de son vsage, par ce que lon doute mesme des façons des rythmes pæoniques, à sauoir si la matiere Rythmique en peut donner le iugement & la conoissance: ou si, comme quelques vns disent, elle ne s'estend pas iusques à là: il faut donc qu'il y ait pour le moins deux conoissances en celui qui veut faire discretion & iuger entre le propre & l'estrange: premierement celle des mœurs pour lesquelles toute la composition est faite, & puis des parties dont la composition est constituee. Cela donc suffise, pour mõstrer que ni l'harmonique, ni la rythmique, ni aucune de celles facultez de la musique, que lon nomme particulieres, n'est suffisante de soy-mesme seule pour iuger des mœurs & des autres facultez. Comme ainsi soit donc que le Hermosmenon, comme qui diroit, le bien seant, se diuise en trois genres egaux, les grandeurs des composez, les puissances des sons, & les puissances aussi des tetrachordes, les anciens n'ont traité que d'vn seul: car ceux qui ont esté deuant nous, n'ont consideré ni escrit ni du Chrome, ni du Diatone, ains seulement de l'Enharmonien, & de celui là encore en vne seule grandeur de composé, qui s'appelle Diapason, l'octaue: & du Chrome, ils en estoient en different, & presque tous s'accordoient à dire, qu'il n'y auoit que celle Harmonie seule. Parquoy iamais n'entendra ce qui apartient à la matiere Harmonique celui qui aura penetré iusques à celle conoissance, ains apert qu'il faut qu'il suiue & les particulieres sciences, & le corps aussi total de la musique, & encore les mixtions & compositions des parties: car celui qui n'est que Harmonique, est confiné en vn certain genre seulement. A parler donc en general vniuersellement, il faut que & le sentiment exterieur, & l'entendement interieur, aillent & se rencontrent ensemble au iugement des parties de la musique, & non pas que l'vne preuiene & aille deuant, comme font les sentimens qui sont trop

XV. Ce qui est requis pour la droite intelligence des parties de la musique.

trop vistes & precipitez, ni aussi de demeure derriere, comme sont les tardifs & difficiles à esmouuoir : mais il auient aucunefois en quelques sentimens l'vn & l'autre ensemble, qu'ils se hastent & demeurent à cause d'vne naturelle inegalité qu'ils ont. Il faut donc oster aux sentimens & retrencher ce qu'il y aura de trop, à fin qu'ils marchent ensemble : car il est necessaire qu'il y ait tousiours trois choses, pour le moins, qui se rencontrent ensemble en l'ouye, le son, le temps, & la syllabe ou la lettre : & auiendra que du chemin selon le son, se conoistra le Hermosmenon : le bien proportionné du chemin selon le temps, le rythme : & du chemin selon la lettre ou la syllabe, ce qui s'appelle les mœurs : & quand ils marchent ensemble, il est force qu'il se face rencontre du sentiment : aussi est-il manifeste que le sentiment ne pouuant separer & discerner chascune de ces trois choses, & les suiure & acompagner particulierement, il est impossible qu'il puisse conoistre ne iuger ce qu'il y a de bien ou de mal en chascune particularité. Premierement donc il faut

B conoistre de la continuation, car il est necessaire qu'il y ait en la puissance & faculté de iuger vne continuation, par ce que le bien & le mal ne sont pas determineement en tels sons, ou en tel temps, ou en telles lettres, mais en la suite & continuation d'icelles, dautant que c'est vne mixtion de parties qui ne peuuent estre conjointes en vsage : & quant à la suite, cela suffise. APRES cela il faut considerer, que les hommes sauans maistres en la musique ne sont pas encore suffisans pour en iuger : car il est impossible d'estre parfait musicien, & parfait iuge des parties qui semblent estre de la totale musique, comme de la science des instrumens, & du chant, & de l'exercitation des sentimens, ie dis de celle qui tend à l'intelligence de sauoir conoistre l'Hermosmenon, le bien proportionné, & du Rythme, & outre cela de la matiere Rythmique & Harmonique, & de la speculation touchant le batement & la diction, & s'il y a encore quelques autres, & pour quelle cause

XVI. Que les sauans maistres en la musique ne [illegible] pas suffisans po[illegible] en iuger, & ce qu[illegible] est requis en cela.

C il est impossible d'estre bon iuge & apte à iuger d'icelles par elles mesmes : il nous faut tascher à l'entendre premierement, par ce que des choses qui nous sont proposees à iuger, les vnes sont parfaites, les autres imparfaites : parfaites comme chasque œuure poetique qui est ou chantee ou iouee auec les aubois, ou sonnee sur la cithre : & puis l'interpretation que lon appelle desdits poemes, comme le ieu des fleutes ou le chant, & autres semblables imparfaites, celles qui tendent à celles là & qui sont pour celles là, comme sont les parties de celle que lon appelle interpretation. Secondement de la Poësie, car elle en est aussi : par ce aussi bien pourroit-on iuger en oyant le ioueur, si les aubois sont d'accord ou non, & si le langage en est clair, ou au contraire : & chascune d'icelle chose est partie de l'interpretation des aubois, non pas la fin, ains qui se fait pour la fin : car les mœurs de l'interpretation se iugeront de là, & des causes semblables, si elles auront esté bien acommodees, propres au poëme composé, que l'agent aura pris à traiter, exprimer & interpreter : pareille raison y a-il aussi des passions qui seront signifiees dedans lesdits

D dits poëmes par la poësie. LES anciens donc, comme ceux qui principalement faisoient compte des mœurs, preferoient & estimoient dauantage la façon de la musique graue, non curieuse ni affettee. Car on dit que les Argiens mesmes ordonnerent punition certaine alencontre de ceux qui offenseroient contre la Musique, & condamnerent en vne bonne amende celui qui le premier vsa de sept chordes, & qui se messa d'vser de la mode Mixolydienne. Mais Pythagoras ce grand & venerable personnage reprouuoit le iugement de la musique qui se fait par le iugement de l'ouyë, car il disoit que la vertu d'icelle estoit vne intelligence bien subtile & bien deliee, & pourtant ne la iugeoit-il point par l'ouyë, ains par l'harmonie proportionale, & estimoit que c'estoit assez d'arrester la conoissance de la musique iusques au composé du Diapason, là où les Musiciens d'auiourd'hui reiettent & desestiment totalement le genre qui est le plus beau, & dont les anciens pour sa

XVII. De qu[illegible] musique les [illegible] ciens tenoie[illegible] conte, l'auis de Pythagoras [illegible] pos, & reprehensió des Musiciens modernes, touchant la Diese harmonique & le iugemét de l'ouye.

grauité, faisoient plus de compte, & sont si lasches & si paresseux qu'ils disent, que E la Diese harmonique ne donne aparence quelconque des diuersitez de voix qui tombent sous le sentiment de l'ouye, & la bannissent de tout poinct de la modulation du chant, disans que ceux qui en ont escrit, ou qui en ont autrefois vsé, estoient des resueurs: & pour prouuer que leur dire soit veritable, ils pensent aporter vne bien forte demonstration de la grosserie hebetee de leur sentiment, comme si tout ce qui fuit leur sentiment, & qu'ils ne sentent point, deuoit incontinent estre hors de la nature & de toute subsistance, & du tout inutil. Et puis ils maintienent qu'elle ne se peut prendre en consonance de voix, comme sont le ton & le demi ton, & autres semblables interualles: & cependant ils ne se donnent pas garde que par ignorance ils pourroient donc aussi chasser la tierce magnitude, la quinte & la septieme, dont l'vne est de trois, l'autre de cinq, l'autre de sept Dieses: & generalement ils reietteroient, & reprouueroient tous les interualles qui sont nonpairs, comme inutiles: pour ce que nul d'iceux ne se peut prendre en accord ni F consonance: car ce sont ceux que la plus petite Diese mesure en nombre non-pair: à quoy il ensuit necessairement que nul compartiment & partition de Tetrachorde n'est vtile, sinon celle seule, là où lon vse de tous interualles pairs, & celle là est celle du Syntone, Diatone, & Tonien Chrome, ce que dire ou penser seroit à faire à gens qui contrediroient non seulement à ce qui aparoit manifestement, mais aussi qui se repugneroient à eux mesmes: car eux vsent plus que nuls autres de telles partitions de Tetrachordes, là où tous les interualles sont ou non-pairs, ou ont proportions de non pairs, car ils feignent & amollissent tous les Lichanos, & les Paranetes, & laschent aussi vn peu les sons & notes mesmes qui sont stables & fermes par ie ne say quel interualle, où il n'y a point de raison, relaschans aussi les tierces & les Paranetes, estimans que cest vsage de composez soit le plus louable, là où la plus part des interualles sont sans raison ni proportion, estans relaschez non seulement les sons qui naturellement se peuuent remuer, mais aussi ceux qui sont immobiles, G comme il est tout manifeste à ceux qui ont le sentiment assez exercité pour sentir & iuger telle chose. OR que la Musique soit bien seante & conuenable à vn grand & vaillant homme, le gentil Homere nous l'a bien donné à conoistre: car pour nous monstrer comment elle est vtile à plusieurs choses, il fait qu'Achilles cuit & digere sa cholere contre Agamemnon par la musique, qu'il auoit aprise de son tressage gouuerneur Chiron:

XVIII. De l'vsage de la Musique, & à qui elle conuient.

Iliad. liu. 9.

Ils l'ont trouué, comme il se soulageoit
Auec sa lyre, où son temps il passoit,
Fort douce, belle & proprement ouuree,
Manche d'argent, qu'il auoit recouuré
Pour son butin au sac d'Eétion,
Ville par lui mise à destruction.
Il en donnoit à son cœur alaigresse,
Chantant dessus la gloire & la prouesse H
Des demi-Dieux, & vaillans cheualiers.

Note de là, & aprens, ce dit Homere, comment il faut vser de la Musique: car il chantoit dessus les glorieux faits des vaillans hommes, & les gestes des demi-Dieux: cela estoit conuenable à Achilles, fils du tres-iuste Peleus. Et dauantage Homere enseigne aussi le temps propre & conuenable, aiant trouué vne occupation & exercice bien seant à homme qui n'estoit point empesché: car estant Achilles homme de guerre & d'execution, il ne participoit neantmoins alors point aux hazards & perils de la guerre, pour le courroux qu'il auoit conceu alencontre du Roy Agamemnon: si pensa Homere qu'il estoit cóuenable que ce grãd & heroïque personnage Achilles aiguisast son courage par ces tres-belles chãsons, à fin que son cœur fust tout prest

A pour la saillie & escarmouche qu'il deuoit faire bien tost apres, ce qu'il faisoit en rememorant les hauts faits d'armes qui auoient esté faits par le passé. Telle estoit l'ancienne Musique, & à telles choses vtile, car nous sauons que Hercules & Achilles, & plusieurs autres tels grands & vaillans personnages ont vsé de la Musique, laquelle Achilles auoit aprise du bon & sage Chiron, auec la iustice & la medecine, en somme, l'homme de bon iugement estimera, que ce n'est point la faute des sciences, s'il y en a qui en vsent mal. Parquoy si quelqu'vn des sa ieunesse aura esté bien apris & institué en la musique, il aprouuera & receura ce qui y est de louable & honneste, blasmera & reiettera aussi ce qu'il y aura de contraire: & non seulement en la musique, mais aussi en toutes autres choses, & se retirera de toute indigne & deshonneste action, receuant de la musique le plus grand & le plus doux contentement qui sauroit estre, & pourra estre cause d'vn tresgrand bien, tant à lui qu'à tout son pays, n'vsant ni de fait ni de parole aucune qui soit bien seante B & conuenable, gardant par tout, & en toutes choses ce qui est bien seant à vne honneste personne. Et que les villes & citez les mieux policees & regies par meilleures loix, ayent tousiours eu soin de la genereuse, & bonne musique, on en pourroit alleguer plusieurs tesmoignages, mesmement celui de Terpander, qui iadis apaisa la grande sedition qui fut en Lacedæmone, & Thales le Candiot que lon dit estre par le commandement de l'oracle d'Apollo allé en Lacedæmone: là où il garentit les Lacedæmoniens, & les deliura de la pestilence qui les trauailloit grandement, & ce par le moien de la Musique, ainsi que l'escrit Pratinas: & Homere mesme dit, que les Grecs apaisoient la pestilence qui les oppressoit, par la musique, disans ainsi,

XIX. Exemples de ceux qui ont vsé de la Musique & louange d'icelle.

Les fils des Grecs le courroux apaisoient *Iliad. lin. 1.*
Du clair Phœbus, par ce qu'ils ne faisoient
Que tous les iours ses louanges chanter,
C *Et de beauté supreme le vanter:*
Pæan qui l'arc à faute point n'entese,
Son cœur oyant lui en tressailloit d'aise.

I'allegue ces vers là, nostre bon maistre, pour le couronnement & la fin de nostre discours de la Musique, atendu que toy le premier nous as donné à entendre la force & puissance d'icelle par ces mesmes vers: car à la verité, le premier & le plus louable effect d'icelle est la reconoissance & action de graces enuers les Dieux. Et le second apres est vne purifiee temperature, & bien composee & accordee constitution de l'ame. Ces paroles dites Sothericus y adiousta: voila, mon bon maistre, les discours de la musique qui se peuuent tenir apres la table. Si fut Sothericus prisé & estimé de ce qu'il auoit discouru: car il monstra bien & à la vehemence de sa voix & à son visage, qu'il auoit affection grãde, & bien estudié en la musique: & mon maistre apres les autres dit, Ie loue encore outre le demeurant cela en vous deux, D que l'vn & l'autre a bien seu garder & tenir son reng, car Lysias nous a festoyez de ce qui est propre & conuenable à vn ioueur de cithre, qui n'a rien plus que le ieu de la main: & Sothericus nous a enseigné ce qui concerne l'vtilité qui en procede, & la speculation, l'vsage & la force & puissance, dont il nous a opulentement & plantureusement traitez: & croy que tous deux m'ont de propos deliberé, laisse la commission d'attirer la Musique aux banquets & festins, car ie ne les veux point condamner de timidité, comme s'ils auoient eu honte de ce faire. Mais s'il y a endroit de la vie des hommes où elle soit vtile & plaisante, c'est principalement aux festins, comme dit le bon Homere,

XX Conclusion des discours precedens faits par Lysias & Sothericus auec recommandation de la Musique, specialement es festins, & tesmoignage de son excellence, en ce que les plus grãds philosophes ont tenu que le mouuement des cieux ne se fait point sans musique.

Le chanter est & danser delectable, *Odyss. li. 1.*
Proprement deu à la fin de la table.

Si ne faut-il pas penser qu'il l'ait estimé vtile seulement, pour resiouir & delecter la

compagnie, car il y a bien vne plus haute & plus profonde intelligence qui est ca- E
chee dessous ces vers là, par ce qu'il a amené la Musique au temps propre & opportun pour faire grand profit & grand secours aux hommes, i'entends aux banquets & assemblees des anciens, là où il estoit expedient de l'introduire pour diuertir & temperer la force du vin, ainsi comme quelque part dit nostre Aristoxenus, par ce que le vin fait chanceller & bransler l'ame & le corps de ceux qui en vsent immoderеement, & la musique par l'ordre, l'accord, & la mesure, qui est en elle, les adoucit & les ramene en vne temperature toute contraire. Parquoy Homere dit que les anciens ont vsé oportunément de ce moien là, & de ce secours pour les adoucir & rasseoir. Mais ce qui est le principal, mes compagnons, & qui rend la musique plus venerable, a esté par vous obmis: car Pythagoras, Architas, Platon, & tous les autres anciens sages tienent que le mouuement des cieux, & la reuolution des astres ne se fait point sans musique, par ce qu'ils disent que Dieu a fabriqué
toutes choses par accord & harmonie: mais il seroit maintenant importun de plus F
allonger ce propos là, & est chose tres-saincte & tres-musicale, que de sauoir à toute chose donner le moien & la mesure qu'il est requis. Cela dit, il commença à entonner vn hymne, & apres auoir offert & respandu du vin à Saturne, & à ses enfans, & à tous les Dieux, mesmement aux Muses, il donna congé à toute la compagnie.

***

FIN DE TOVS LES OPVSCVLES DE PLVTARQVE.

PREMIER INDICE SVR LES OEVVRES MORALES ET MESLEES DE PLVtarque, contenant les autheurs qui y sont alleguez & exposez.

Le nombre signifie la page : la lettre marque l'endroit où chasque nom se trouuera en icelle page.

R

S.

T.

V

X

Z

FIN DV PREMIER INDICE.

SECOND INDICE, CONTENANT LES SIMILITVDES MISES EN AVANT es œuures Morales & meslees de Plutarque.

Le nombre signifie la page : la lettre monstre l'endroit où chasque similitude est enclose.

Au Lecteur.

CEST Indice monstre à quoy on peut rapporter les Similitudes: comme aussi c'eust esté chose inutile de les mettre nuement en auant, sans en descouurir l'vsage, lequel peut seruir à toutes sortes de gens es discours, escrits & maniemens de la vie humaine, pour se faire tant mieux entendre, & enrichir d'autant leurs conceptions.

Fautes

FIN DV SECOND INDICE.

TROISIESME INDICE, REPRESENTANT LES APOPHTEGMES ET SENtences de personnes illustres, selon que Plutarque en a fait mention en diuers endroits de ses œuures Morales & meslees.

Recueilli par lieux communs & ordre alphabetique, qui monstre au lecteur le moyen de s'aider de ces apophtegmes en diuers discours & afaires de la vie humaine.

Le nombre signifie la page: la lettre monstre l'endroit où l'apophtegme se trouue.

F

G

H

Hospita-

N

O

P

Prestes

FIN DV TROISIEME INDICE.

NOMS DE CEVX DESQVELS SONT RECVEIL-LIS LES APOPHTEGMES CONTE-nus es Morales de Plutarque.

QVATRIESME ET DERNIER INDICE TRESAMPLE DES NOMS MATIERES, & choses notables contenues en tous les Opuscules de Plutarque.

En cest Indice, quelques matieres remarquees es deux precedens sont repetees, mais en diuers sens, & pour aider le lecteur à trouuer tant plus tost ce qu'il desirera voir du premier coup en ces Opuscules.

l'Acade-

l'vn

propos

G.

I

L

pourquoy

O

Priui-

Remedes

S

FIN DU QUATRIEME ET DERNIER Indice, sur les œuures Morales & meslees de Plutarque.